Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/collectionintgra59mign

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI*, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PAGAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE,

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DU P. LE CHAPELAIN, LES ŒUVRES CHOISIES DU P. PAPILLON DU RIVET, ET LES ŒUVRES COMPLÈTES DU P. ÉLISÉE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1844

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE P. LE CHAPELAIN.

Notice. . . . . *Col.* 9
OEuvres complètes.— Avent. 9
Carême. 177
Fêtes. 749
Sujets divers. 831
Discours sur la profession de Mme d'Egmont. 943
Panégyriques. 981
Oraison funèbre de François Ier, empereur. 1109
L'Ame chrétienne au sacrifice de la messe. 1159

LE P. PAPILLON DU RIVET.

Notice. 1177
OEuvres choisies. — Sermons. 1179

LE P. ÉLISÉE.

Notice. 1433
OEuvres complètes.— Sermons. 1435
Panégyriques. 1919
Oraisons funèbres. 1999
Compliments au roi 2063

BS
1756
.A2M5
1844
V.59

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LE P. LE CHAPELAIN.

Charles-Jean-Baptiste Le Chapelain, de la Compagnie de Jésus, naquit à Rouen le 15 août 1710, ou le 15 juin, suivant les *Mémoires biographiques et littéraires sur le département de la Seine-Inférieure.* Il était fils d'un procureur général du parlement de Normandie, qui le fit entrer, à l'âge de seize ans, dans la société des Jésuites. Après de brillantes études, il se livra à l'enseignement, puis à la prédication ; il se distingua tellement dans cette dernière carrière, qu'il fut appelé à prêcher à la cour pendant un avent et un carême. Sa réputation à Paris, à Lunéville, et dans le midi de la France, s'était étendue de la manière la plus brillante, lorsque arriva la suppression de son ordre. L'impératrice Marie-Thérèse le fit venir d'Avignon à Vienne, où il prêcha un avent et un carême avec tant de zèle et d'activité, qu'une maladie l'obligea de suspendre ses travaux et de se retirer dans les Pays-Bas autrichiens, où il vécut d'une pension que lui avait assignée l'impératrice. Attiré à Malines par l'archevêque, il continuait à prêcher les grandes vérités de la religion, lorsque, le 26 décembre 1779, il tomba mort dans la cathédrale au moment où il allait célébrer la messe.

On a de lui : *Sermons sur quelques sujets de piété et de religion ;* Malines, 1760, in-12. Ce volume est suivi d'un petit ouvrage intitulé : *L'Ame chrétienne au sacrifice de la Messe,* que nous croyons bon à reproduire. — *Oraison funèbre de François Ier, empereur;* Liége, 1766, in-4°. — *Panégyrique de sainte Thérèse ;* Paris, 1770, in-12. — *Sermons* ou *Discours sur différents sujets de piété et de religion ;* Paris, 1768, 6 vol. in-12, ou 1778, 6 vol. in-8°. Ils ont été traduits en allemand et publiés à Augsbourg. L'abbé de Bonnevie a publié à la suite de ses propres sermons un *sermon* inédit du P. Le Chapelain *pour le jour des Morts,* dont le manuscrit autographe lui avait été donné à Rome en 1803, par un vicaire général de Malines. Nous nous empressons de le joindre à la collection complète des œuvres de cet éloquent prédicateur.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

P. LE CHAPELAIN.

AVENT.

SERMON Ier.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMET UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront le Fils de l'homme assis sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Madame (1),

Quelle différence prodigieuse entre l'avénement de Jésus-Christ fait homme, devenu citoyen de la terre, et l'avénement de Jésus-Christ glorieux, paraissant pour juger les vivants et les morts ; d'un côté, je ne vois que bonté, douceur et miséricorde ; de l'autre, je ne découvre que fureur, que justice et que vengeance ; Jésus-Christ naissant, dépouillé de toutes ses grandeurs, ne retient pour le genre humain que les charmes qui font naître l'amour ; et Jésus-Christ citant le monde à son tribunal, pour juger les hommes de tous les siècles, ne retient pour les coupables que l'appareil terrible de sa majesté. Ici, c'est un enfant couché dans une crèche, entouré des anges de la paix et qui vient faire le bonheur du monde pour le temps et l'éternité. Là, c'est un Dieu porté sur un nuage, environné des ministres de ses vengeances, et qui ne se montre à ses créatures consternées que sur les ruines irréparables de la nature ; d'une part, les esprits célestes ne sont occupés qu'à faire retentir les airs de chants mélodieux et pacifiques, et au dernier jour ils feront retentir les voûtes du ciel de cette trompette fatale qui doit pénétrer les tombeaux et réveiller les morts. Ici, c'est un nouvel astre

(1) L'impératrice-reine.

qui éclaire les ténèbres des nations et les guide vers son berceau ; là, c'est une éclipse générale et éternelle de tous les astres du firmament ; enfin, Jésus-Christ naissant ne rassemble autour de sa personne que de simples bergers et quelques rois qu'il appelle des extrémités de l'Orient, et Jésus-Christ au dernier jour rassemblera devant son trône redoutable tous les peuples du monde et tous les rois des peuples : *Congregabuntur ante eum omnes gentes.* (*Matth.*, XXV.)

Qu'il me serait bien plus doux, mes chers auditeurs, d'avoir à vous parler de cet avénement aimable, où votre Dieu, oubliant, pour ainsi dire, ses autres attributs, prend uniquement la qualité de Sauveur, que de cet avénement terrible, où il ne prendra devant l'univers que la qualité de Juge, et fera disparaître toutes les faiblesses de l'homme sous la gloire de la Divinité ; mais je dois obéir aux intentions si manifestées de l'Église, qui m'obligent à vous annoncer, dans ce grand jour, le dernier avénement de ce Dieu-Homme. Oubliez donc pour un moment cette foule d'objets frivoles et séduisants qui vous environnent au milieu du monde ; fixez les yeux sur le grand jour qui doit réunir tous les siècles devant l'Eternel, finir tous les temps, et commencer l'éternité pour tous les hommes ; comparaissez en esprit au tribunal du Seigneur ; contemplez-y ce dernier acte de la justice d'un Dieu, et apprenez enfin, pour ne l'oublier jamais, comment il doit se venger à la fin des siècles de vos offenses multipliées ; c'est tout ce que je me propose de vous développer dans ce discours, dont je vous exposerai l'ordre et le plan que je m'en suis formés, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie ; *Ave, Maria.*

Un Dieu vengé par lui-même autant qu'il mérite de l'être, et qui veut avoir le monde entier pour le témoin et l'instrument de ses vengeances éternelles ; telle est, mes chers auditeurs, l'idée la plus juste que je puisse vous présenter de l'Homme-Dieu, lorsqu'il reparaîtra dans tout l'éclat de sa puissance pour juger en dernier ressort les hommes de tous les temps ; et c'est aussi l'idée que nous en donne évidemment l'Ecriture, quand elle nous offre le tableau du jugement universel, comme d'un combat de Jésus-Christ seul contre la troupe innombrable des impies, et dans lequel ce Dieu-Homme sera soutenu de toutes ses créatures, empressées à venger solennellement la gloire de leur auteur : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V.) Arrêtons-nous donc à cet idée aussi grande en elle-même qu'elle vous paraît simple ; elle me donnera lieu, mes chers auditeurs, de vous exposer, sous le jour le plus frappant, tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour l'homme, dans ce grand événement que l'Eglise offre en ce jour à nos méditations.

Voyons un Dieu, non point seul à seul avec l'homme, tel qu'au jugement particulier que Dieu fera de chacune de ses créatures, arrivée au terme de l'éternité ; mais un Dieu à la vue de l'univers entier, qu'il rassemblera devant lui pour juger le coupable de concert avec lui-même ; voyons ce Dieu déployer toute l'étendue de sa puissance pour se venger, et ce même Dieu trouver dans le monde même le vengeur de sa gloire outragée ; voyons le coupable paraître en même temps, et au tribunal de Jésus-Christ, et au tribunal du monde ; le coupable, au tribunal de Jésus-Christ pour essuyer toute la colère d'un Dieu qui exerce sa vengeance par lui-même ; et le coupable, au tribunal du monde, pour essuyer toute l'ignominie que son péché mérite. C'est-à-dire, le pécheur confondu au tribunal de Jésus-Christ par la vengeance pleine et entière que Jésus-Christ tirera de ses outrages : ce sera la première partie.

Le pécheur confondu au tribunal du monde, par l'accablante ignominie dont le couvrira ce monde même, devenu le témoin de son iniquité : ce sera la seconde partie. N'attendez pas ici, chrétiens, mes propres idées, mais celles de l'Ecriture même, dont j'emprunte uniquement tous les traits que j'ai à vous présenter ; je demande votre attention et je commence.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour concevoir, autant qu'il est possible, la vengeance que Jésus-Christ exercera sur tous les coupables au jour de son jugement, représentons-nous les différents outrages qu'en aura reçus cet Homme-Dieu dans la totalité successive des siècles ; il aura été outragé dans sa majesté par le mépris de ses ordres ; dans sa croix par le mépris ou l'abus de ses mérites ; dans son Evangile par les mépris de ses maximes ; dans ses élus par le mépris de leurs vertus et de leur sagesse ; dans ses récompenses, par le mépris qu'en aura fait l'homme mondain enivré du faux bonheur du monde. Or, ce sera sur les outrages multipliés, faits aux plus grands attributs de la Divinité, que Jésus-Christ mesurera la vengeance qu'il doit exercer un jour comme juge des vivants et des morts. Car, prenez garde au parallèle le plus marqué que je vais faire, et des outrages et de la vengeance, d'après les oracles de l'Ecriture.

Il vengera le mépris de sa majesté par les craintes insoutenables que l'éclat de sa puissance imprimera au pécheur.

Le mépris de sa croix adorable par l'affreuse désolation dont cette croix glorifiée frappera le pécheur.

Le mépris des maximes de son Evangile par le désespoir que fera naître ce livre divin comparé à la vie du pécheur.

Le mépris de ses élus par l'aveu forcé de leur sagesse plus qu'humaine qui sortira de la bouche du pécheur.

Enfin le mépris de ses récompenses éternelles, qui ne sont autre chose que lui-même, par l'anéantissement total et sensible de cette scène du monde que leur aura

préférée le pécheur. Parcourons ces idées autant que le permettra le temps abrégé qui m'est prescrit; et concevez enfin, chrétiens, lorsqu'il en est temps encore, concevez cette parole divine dont je voudrais vous faire pénétrer toute l'énergie, qu'il est horrible pour l'homme qui a persévéré dans son péché jusqu'à la mort, de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (*Hebr.*, X.) Reprenons tous les traits du tableau le plus désolant que la religion ait à nous présenter.

Venger l'outrage fait à la majesté divine par le mépris de ses ordres, c'est, chrétiens, par où commencera cette grande action où le Fils de Dieu outragé doit être juge et vengeur dans sa propre cause! Eh! quelle vengeance en effet plus juste et plus proportionnée à l'offense que cet excès de crainte imprimée à la créature qui, dans le cours de la vie, n'aura pas su craindre son Dieu? Hé quoi! parmi les hommes, dans toutes les régions de l'univers, le père serait craint de ses enfants, le général de ses soldats, le maître de ses serviteurs, le magistrat de ses clients, le prince de ses sujets, et Dieu, le premier de tous les pères, le chef de toutes les armées, le Seigneur de tous les maîtres, le Juge de tous les magistrats, le Souverain de tous les princes, Dieu verrait tous les siècles écoulés sans avoir imprimé la crainte de sa majesté suprême à la multitude de ses créatures rebelles! Non, non, mes chers frères, il n'est pas moins terrible qu'il est aimable, ce Dieu de grandeur et de puissance que vous adorez; et plus il est aimable en lui-même, plus doit-il être terrible à tout homme mortel qui ne l'aura point aimé. Les pécheurs ne l'ont point aimé comme il devait l'être, c'est ce qui a fait leur crime; il doit donc en être craint souverainement. Ils ne l'ont pas honoré de cette crainte souveraine durant la vie; il les fera donc revivre pour leur imprimer des terreurs vraiment dignes de sa majesté.

Et voilà pourquoi, mes chers auditeurs, lorsque tous les enfants d'Adam, plus dociles à la voix de leur Dieu sous l'empire de la mort que dans le cours d'une vie coupable, sortiront à sa voix des entrailles de la terre; leurs yeux ne s'ouvriront à la lumière que pour contempler tout à coup ces signes terribles, ces prodiges de ruine et de destruction si vivement exprimés dans nos Ecritures. Voilà pourquoi Jésus-Christ ordonnera que les êtres inanimés, devenus sensibles à l'effroi de ses approches, n'attendent pas sa présence pour lui rendre l'hommage de la crainte et de la terreur; pourquoi il voudra que la mer écumante porte au loin le mugissement de ses flots; que la terre, ébranlée jusque dans ses fondements, n'ait plus d'asile assuré pour les peuples qui l'habitent; que le ciel, dépouillé de ses astres, porte partout les sombres horreurs de la nuit. Voilà pourquoi, aux yeux de ses créatures renaissantes, il se fera comme un jeu du bouleversement général de la nature, fera rentrer le monde dans l'abîme du chaos, et changera tous les monuments sensibles de sa bonté en autant d'objets d'épouvante et de terreur; voilà pourquoi enfin il paraîtra lui-même, ce Dieu irrité, tel que je vous l'ai représenté d'abord, entouré des légions et des principautés célestes, porté sur un nuage qui vomira la foudre et les éclairs, mais plus terrible encore par les traits de feu que lanceront ses regards.

Et qui pourrait vous dire, chrétiens, quelle impression subite produira sa présence, soutenue de cet appareil de terreur et d'effroi? Je me figure, figurez-vous avec moi, un vent impétueux qui agite rapidement les feuilles des arbres dans une vaste forêt; image trop faible encore des frémissements de crainte dont le souffle de la colère divine, au dernier des jours, agitera la foule générale des mortels. Ils seront saisis, consternés, dit l'Ecriture : *Mirabuntur, turbabuntur.* (*Sap.*, V.) C'est peu dire encore : ils sécheront, ils dépériront, ils s'anéantiront, devant Dieu, de frayeur et d'épouvante; et ces cœurs insolents contre Dieu, souvent contre Dieu seul, ces cœurs soumis tour à tour à tant de passions impérieuses et dominantes, n'éprouveront plus que la passion servile de la crainte qui, dans ce moment décisif de l'éternité, aura pris la place de toutes les passions humaines dont ils furent esclaves : *Arescentibus hominibus præ timore.* (*Luc.*, XXI.)

Crainte inexprimable du Dieu de terreur et de majesté, crainte que nous éprouverons tous, sans exception, mes chers auditeurs, si nous avons le malheur d'être trouvés coupables dans ce grand jour, parce que, évidemment, nous aurons tous péché par le défaut de crainte de Dieu; mais je dis de plus (et plaise au ciel que cette réflexion n'ait rien qui vous touche personnellement et vous intéresse), crainte qui se fera sentir plus vivement encore à certains coupables dont le sentiment qui les animait aura outragé plus directement la majesté divine : j'entends ces pécheurs superbes et fiers d'une vaine grandeur dont l'orgueil et le faste imposant sur la terre auront dérobé tant d'hommages à cette grandeur suprême; j'entends ces pécheurs de respect humain qui auront sacrifié si souvent à la crainte du monde, dont ils étaient esclaves, le respect uniquement dû aux ordres de la Divinité; j'entends ces pécheurs de présomption qui auront regardé le Dieu qu'ils outrageaient comme un Dieu trop indulgent pour les punir, et dont la bonté infinie pour eux devait arrêter les effets redoutables de sa justice; j'entends ces pécheurs endurcis et sans remords qui seront venus à bout, à force de crimes, d'étouffer dans leur âme scélérate le cri de la conscience qui les rappelait d'abord à la crainte du Seigneur et de ses jugements; j'entends ces pécheurs insensés, libertins de mœurs et de créance, qui se seront fait au gré de leurs désirs pervers une divinité oisive et indolente trop au-dessus de ses créatures pour s'abaisser jusqu'à compter leurs vices et leurs vertus; j'entends ces pécheurs im-

pies, ces athées secrets ou déclarés, qui se seront efforcés d'arracher de leurs cœurs le sentiment naturel d'un être nécessaire et créateur de tous les êtres.

Car ce sera surtout pour punir de tels excès, devenus si ordinaires aujourd'hui dans le monde chrétien; ce sera surtout pour rétablir l'empire absolu de sa crainte dans ces cœurs humains obstinés trop longtemps à le braver et à le méconnaître, que Jésus-Christ paraîtra devant l'univers, revêtu de tout l'éclat de sa puissance. Et de quelles frayeurs, grand Dieu! seront pénétrés ces insignes coupables, quand ils ne pourront plus enfin vous méconnaître ni se dérober à la vengeance éclatante que vous tirerez du mépris qu'ils auront fait de vos lois et de votre divinité même : *Arescentibus præ timore.*

2° Mais ce n'est encore là, pour ainsi parler, que le prélude des vengeances du Seigneur; s'il doit venger l'outrage fait à sa majesté par le mépris de ses ordres, il doit venger encore sa croix outragée par le mépris ou l'abus de ses mérites, et c'est ce qui obligera ce Dieu-Homme, au dernier jour, de faire paraître ce signe adorable au milieu des airs : *Tunc parebit signum Filii hominis* (*Matth.* XXIV); non plus comme un signe de salut et de grâce, tel qu'il parut à son premier avénement sur la terre, mais comme le signe le plus décisif et le plus marqué de la réprobation du monde; je dis surtout de ce monde chrétien, dont vous faites la partie la plus distinguée; et qui, pour avoir résisté à tout l'amour d'un Dieu victime du salut de l'homme, doit être jugé par cet amour irrité, mille fois plus redoutable que la justice même : car voilà, mes chers auditeurs, ce qui doit faire frémir parmi nous les plus justes, dans l'attente du jugement de Jésus-Christ, et ce qui le rendra pour nous en effet plus inexorable que pour le païen et l'idolâtre, si nous n'avons pas été ses vrais disciples dans le cours de notre vie terrestre.

Oui, ce sera cette croix d'un Dieu Sauveur, cette croix devenue l'instrument de tous les prodiges de son amour; ce sera, dis-je, cette croix méprisée du monde, et du monde chrétien, qui obligera l'Homme-Dieu d'épuiser sur nous tous les traits de sa vengeance. L'ange exterminateur, dit l'Ecriture, respectait le sang de l'agneau sur le front de l'Israélite fidèle, et cessait de frapper à la vue de ce signal auguste, qui lui annonçait les ordres du Dieu suprême; mais ce Dieu exterminateur du monde même, dont il fut le Sauveur, sentira redoubler son courroux, à la vue du sang divin de l'Agneau, c'est-à-dire, de son propre sang, dont il aura inondé du haut de sa croix le monde chrétien; et parce qu'il faudra, pour se venger pleinement, qu'il triomphe d'un excès de tendresse et d'amour, il ne pourra donc parfaitement se venger que par un excès de colère; parce que l'on ne triomphe d'un excès de bonté et de miséricorde, que par un excès d'indignation et de fureur. Aussi, dit l'Ecriture, ne faudra-t-il que cette vue de l'Agneau immolé sur la croix, pour faire éclater en gémissements toutes les tribus de la terre : *Tunc plangent omnes tribus terræ* (*Ibid.*); pour faire soupirer tous les coupables après les ténèbres de la mort : *Desiderabunt mori* (*Apoc.*, IX); et pour leur faire invoquer l'abri des montagnes, contre les regards d'un Juge devenu le vengeur de son amour, après en avoir été la victime : *Abscondite, abscondite nos ab ira Agni.* (*Apoc.* VI.)

Quelles seraient donc (ne perdez pas, je vous prie, cette réflexion dont je me sens principalement touché), quelles seraient ici-bas notre illusion et notre erreur; et craignant, vous et moi, le jugement de Jésus-Christ, (ce jugement où il doit paraître tout ce qu'il est, et nous tout ce que nous sommes), si l'idée de sa bonté présente affaiblissait dans notre âme la crainte de sa justice future? Oui, je sais que dans le cours de la vie humaine, c'est à la croix de l'Homme-Dieu de réveiller toute la confiance des plus grands pécheurs; placée qu'elle est sur nos autels, où elle paraît comme le trône toujours accessible de ses miséricordes, quel objet serait plus capable de nous rassurer contre l'image effrayante de nos crimes, si nous sommes véritablement pénitents? Mais contemplons-la pour un moment des yeux de la foi, cette croix triomphante de l'Homme-Dieu, telle qu'il doit nous la présenter au jour de son dernier jugement; cette croix devenue aussi terrible alors, qu'elle est consolante aujourd'hui, si nous n'avons pas su nous en appliquer les mérites; voyons-la dans ce grand jour, élevée sur le débris de tous les trônes du monde, couronnée pour jamais de tout l'éclat qu'auront perdu les astres éclipsés, et victorieuse enfin pour toujours de ce monde réprouvé, que je peux bien appeler l'Antechrist de tous les pays et de tous les siècles; voyons-la dans cet état de gloire, servir de règle au dernier jugement de Jésus-Christ, demander vengeance pour son sang inutilement répandu, et solliciter sa justice contre des hommes qui n'eurent sur la terre que le nom de ses disciples; je vous le demande, chrétiens, dans ce point de vue terrible, où la croix de Jésus-Christ doit paraître pour la dernière fois à vos yeux, pensez-vous, pensez-vous qu'elle doive encore vous rassurer contre les jugements éternels de votre Dieu?

Pour moi, je l'avoue, mes chers auditeurs, c'est cette idée de la croix de mon Dieu, devenue le principe et la règle de mon jugement, qui me trouble, qui m'accable, et qui me confond; être jugé par le Dieu créateur et destructeur du monde; par le Dieu qui lance le tonnerre, et brise les cèdres du Liban; par le Dieu des combats et des armées; le Dieu qui commande aux Puissances du ciel, de la terre, et des enfers : non, quelque redoutables que ces idées me paraissent dans l'idée du Dieu qui me jugera, ce n'est point là ce qui trouble mon âme, et ce que je crains souverainement. Mais être jugé

par le Dieu du Calvaire et de la croix, dont l'amour l'aura fait ma victime, et qui me présentera sur son tribunal les plaies immortelles de son amour; être jugé à la sollicitation de cet amour devenu mon accusateur, et qui me redemandera, à la vue des des nations, le sang divin qu'il aura versé; être jugé sur cet amour, qui dans ses pieux excès, n'aura pas été moins incompréhensible, moins infini, moins grand que Dieu même : être jugé par le même amour, tourné désormais en fureur, et qui doit mesurer sa vengeance sur les cruautés ineffables qu'il aura exercées contre mon Dieu, pour me sauver.

Voilà, chrétiens, si vous savez y réfléchir, voilà ce qui doit vous paraître comme à moi, ou ce qui vous paraîtra du moins, au dernier jour, souverainement à craindre. Un Dieu crucifié pour moi, dit tous les jours l'homme mondain, pour se rassurer contre Dieu même, un Dieu crucifié pour mon amour, pourrait-il consentir à me perdre? Mais, direz-vous alors avec bien plus de vérité, mon cher auditeur, un Dieu crucifié dont j'ai rendu inutiles tous les mérites, pourrait-il consentir à me sauver? Un Dieu crucifié dont j'ai prostitué à ma perte tous les dons divins qu'il a prodigués pour mon salut; un Dieu crucifié, qui, par l'excès de son amour pour moi, est devenu le scandale éternel de l'impie et du libertin; un Dieu crucifié que j'ai moi-même accusé d'en avoir trop fait pour mon salut, et qui cependant n'a pas fait assez encore, pour me toucher efficacement. Ce Dieu mortel, ce Dieu mourant, ce Dieu mort, et mort sur la croix, pour me tirer de l'abîme, ne trouve-t-il pas dans sa bonté même déshonorée le plus puissant motif de sa vengeance? Tous ses dons n'ont produit que mon ingratitude; mon ingratitude consommée pourrait-elle n'allumer pas sa justice? Et que puis-je attendre d'une justice ainsi armée contre moi, des traits de la bonté même!

Tels, tels seront, dis-je, vos sentiments, pécheurs, à la vue de la croix glorifiée d'un Dieu Sauveur, devenu votre juge; et c'est ainsi qu'il vengera le mépris ou l'abus que vous aurez fait de ses mérites; en faisant de sa croix un objet aussi désolant pour vous que pour les démons même, qui n'en peuvent découvrir le signe véritable, sans sentir redoubler la violence de leur torture et de leur enfer. *Abscondite, abscondite nos ab ira Agni.* Ici, chrétiens, dois-je continuer encore à vous parler du jugement de Jésus-Christ, pour vous en inspirer la crainte, et d'un seul trait, ne vous en ai-je pas donné l'idée la plus terrible, lorsque j'ai dit que Jésus-Christ même, que Jésus-Christ et son amour feront le plus grand supplice des coupables? Mon Dieu! mon Dieu! quelle doit donc être cette journée où Jésus, où l'amour de Jésus, où la croix de Jésus, où toute la personne de Jésus, doit être l'objet le plus redoutable pour les pécheurs!

3° Ce n'est pas tout cependant, parce que Jésus-Christ outragé dans sa majesté et dans sa croix, l'aura de plus été dans son Evangile, par le mépris de ses maximes; il produira ce livre divin aux yeux de l'homme chrétien, violateur de ses lois, et l'opposant à sa vie corrompue, en fera la source intarrissable de son désespoir; car c'est alors, dit saint Jean dans son *Apocalypse*, que seront ouverts aux yeux des hommes, ces livres redoutables qui doivent décider authentiquement de leur sort éternel : *Tunc libri aperti sunt, et judicati sunt mortui ex eis.* (*Apoc.*, XX.) Et quels seront-ils ces livres décisifs qui doivent terminer tout, si ce n'est la loi de la simple raison pour les nations païennes, la loi de Moïse pour le peuple juif avant son déicide, et l'Evangile de Jésus-Christ pour le monde chrétien? L'Evangile de Jésus-Christ opposé à vos mœurs! vos mœurs comparées à l'Evangile de Jésus-Christ! Ah! mes chers auditeurs, quel affreux parallèle! et qui de vous pourra jamais le soutenir? Ecoutez-moi, je vous prie, dans la simple opposition que je vais faire, et dont je m'assure que vous serez frappés.

L'Evangile de Jésus-Christ! c'est-à-dire une loi toute divine, dont vous aurez profané par vos sentiments toutes les vertus; une loi aussi terrible dans les châtiments dont elle menace, que magnifique dans la promesse de ses récompenses, et dont les promesses ni les menaces n'auront eu sur votre cœur aucun pouvoir, une loi victorieuse dans tous les siècles, des puissances de l'enfer et du monde, et dont vous aurez aboli l'empire, autant qu'il était en vous, par la contagion de vos scandales.

L'Evangile de Jésus-Christ! c'est-à-dire, une loi émanée de la Sagesse éternelle, et qui n'aura pu soumettre à ses lumières divines les fausses lueurs de votre orgueilleuse raison; une loi de bénédiction et de grâce pour tous ses disciples, et dont toutes les grâces, constamment méprisées, vous auront rendus plus coupables encore, une loi cimentée par l'effusion du sang divin, et qui n'aura pas eu le pouvoir de vous faire verser des larmes de douleur et de pénitence.

L'Evangile de Jésus-Christ! c'est-à-dire, une loi d'humilité et d'anéantissement pour l'homme qui n'aura pu rabaisser les hauteurs de son orgueil; une loi de pauvreté, de renoncement aux biens de la terre, pour l'esprit et le cœur humain, et qui n'aura pu même affaiblir dans vous le désir passionné des richesses; une loi de mortification et de souffrance, jusque dans les plaisirs innocents et permis, et qui n'aura pu vous arracher aux plus indignes volupté.

L'Evangile de Jésus-Christ, c'est-à-dire une loi de recueillement et de modestie, qui n'aura pu vous déterminer à vous défendre des folles joies du monde; une loi de patience et de charité, qui n'aura pu vous engager à pardonner le moindre outrage; une loi de travail et d'action, qui n'aura pu vaincre la mollesse de votre âme, et son indolence; une loi de fermeté et de courage dans la profession de la foi, et qui n'aura

pu vous donner la force de pratiquer hautement ses vertus, sans en rougir aux yeux du monde.

L'Evangile de Jésus-Christ, c'est-à-dire une loi sans tache, ennemie des moindres défauts, et qui, dans le cours de la vie, n'aura pu vous délivrer des plus grossières passions. Ne poussons pas plus loin cette induction désolante dont la seule idée fait frémir, et qui me conduirait au delà des justes bornes qui me sont prescrites. Or, dans ce combat qui se fera, pour ainsi dire, de tout l'Evangile contre vous-mêmes; de la sainteté frappante de sa morale, et de la corruption plus frappante encore de vos mœurs; des devoirs essentiels qu'ils vous prescrit, et de votre audace trop ordinaire à les violer; des grâces qu'il vous présente à chaque pas, et de votre habitude à les laisser sans fruit et sans effet; quelle source, quel abîme effroyable de désespoir!

En vain essayerais-je à ce moment, chrétiens, de vous exprimer le sentiment que produira sur vos cœurs coupables cette opposition monstrueuse de toutes vos œuvres avec toutes les maximes de l'Evangile de Jésus-Christ, aveuglés que vous êtes ici-bas par mille faux principes qui adoucissent, qui corrompent, qui anéantissent pour vous cette loi sainte; hélas! vous ne pouvez bien connaître ni la divinité de ses maximes, ni la sublimité de ses motifs, ni l'étendue de ses devoirs, ni la pureté de sa fin. Ces idées sublimes de renoncement et d'abnégation, de mortification et de pénitence, de détachement du monde et de vous-mêmes; ces grandes idées de christianisme dont nos temples retentissent sans cesse, ce sont pour vous des termes spécieux que vous écoutez, que vous aimez quelquefois à débiter magnifiquement vous-mêmes, mais dont vous comprenez à peine le véritable sens; et malgré la force de votre prétendue raison, c'est presque vous parler une langue étrangère que de vous exposer sans déguisement la plus pure morale de votre religion.

Mais Jésus-Christ, au dernier jour, pour venger le mépris de son Evangile, saura bien dissiper à vos yeux ce nuage de préjugés et de passions, qui vous cache les beautés de sa loi; il saura bien vous la montrer dans toute sa pureté, telle qu'il l'a lui-même apportée du ciel, vous présenter tous les caractères de vérité qui la distinguent, tous ses rapports avec la gloire de Dieu et le salut de l'homme, et vous la développer enfin revêtue de cet éclat sublime et mystérieux qu'elle tire de son principe, qui est la divinité même; à cette connaissance parfaite de son Evangile, Jésus-Christ saura bien joindre la connaissance la plus entière de vous-mêmes, de ce cœur impur que sa loi devait purifier, de ces folles passions que sa loi devait diriger, de cet esprit aveugle que sa loi devait éclairer. Oui, je vous forcerai enfin de vous connaître, vous dit-il par son Prophète; je vous présenterai, je vous comparerai, je vous opposerai vous-mêmes à vous-mêmes: *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX.) Or, encore une fois, de cette double connaissance et de sa loi et de vous-mêmes, que Jésus-Christ vous communiquera tout à coup au jour de son jugement, quel désespoir pour vous, disciples infidèles de cet Homme-Dieu! Désespoir d'être si visiblement et si justement réprouvés par cet Evangile même, qui devait opérer votre éternel bonheur; désespoir d'être obligés de reconnaître dans vous-mêmes plus d'opposition aux maximes de la loi de Jésus-Christ que dans de sages païens dont cette loi sainte fut ignorée. Désespoir d'être forcés par l'évidence à prononcer contre les maximes du monde, que vous aurez suivies et adorées, cette foule d'anathèmes dont l'Evangile les accable; et dès là désespoir qui vengera pleinement Jésus-Christ de l'estime insensée que vous aurez faite des fausses maximes du monde, préférablement à celles de son Evangile.

4° Allons plus avant: Jésus-Christ, comme le chef des saints et des élus, doit venger enfin les outrages qu'ils auront eus à essuyer sur la terre pour la gloire de son nom; car il faut qu'il s'accomplisse, du moins au dernier des jours, cet oracle qu'il a fait entendre tant de fois et par lui-même et par ses prophètes, et qui promet infailliblement l'exaltation du juste humilié: *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.*, XIV.) Or, vous ne le savez que trop, mes chers auditeurs, cette promesse solennelle faite à tous les humbles chrétiens, rarement s'accomplit-elle pour eux dans la vie présente. Eh! quoi de plus rare dans les royaumes les plus chrétiens, que d'y voir des justes honorés de l'estime et des suffrages du monde? ou plutôt, quoi de plus commun que d'y voir des justes rebutés, méprisés, persécutés du monde pour leur justice même, et dont la vertu toujours humiliée trouve dans la mort seule le terme de son humiliation? Il faut donc, conclut saint Chrysostome, que ce soit au grand jour de son jugement que Jésus-Christ ait marqué ce moment de gloire et de triomphe qui doit relever l'humilité de ses élus et venger pour jamais la honte de ses humiliations passées; et parce que l'abaissement le plus sensible aux élus de la terre fut de vous entendre, hommes et femmes du siècle, traiter leur conduite chrétienne d'extravagance et de folie, il faudra donc, pour réparer dignement cet outrage fait à la personne de Jésus-Christ dans la personne de ses saints, il faudra que vous soyez forcés par le Dieu vengeur de ses vrais disciples à publier la gloire de ceux qui furent l'objet de vos mépris; forcés par ce même Dieu de vous écrier à la face de l'univers: Oui, ils étaient vraiment sages ces hommes simples en apparence, et que nous osions regarder comme des insensés; ils étaient vraiment sages de consacrer une vie passagère à la conquête de l'éternité; et nous qui nous piquions d'une vaine sagesse et d'une prétendue force d'esprit, nous qui nous faisions un vain mérite d'applaudir aux préjugés du monde et que le monde honorait comme ses

sages et ses oracles ; nous, les favoris de ce monde réprouvé qui nous attachait à lui pour nous égarer et nous perdre; hélas ! nous n'étions que des insensés nous-mêmes de renfermer nos projets dans les bornes du temps qui devait sitôt s'évanouir : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* (*Sap.*, V.)

Je ne sais, mes chers auditeurs, si vous concevez assez cette révolution étonnante dans l'esprit du monde, devenu tout à coup le panégyriste de l'esprit de Dieu, de cet esprit de sagesse que le monde traita si longtemps de folie dans le Maître et dans les disciples. Pour vous donner donc quelque idée de cette révolution étrange, figurez-vous la situation du superbe Aman, forcé par le grand Assuérus de publier hautement la gloire du fidèle Mardochée ; voyez ce fier favori, subitement arraché aux adorations d'un peuple aveugle, servir à décorer le triomphe éclatant du vertueux Israélite et annoncer lui-même aux nations surprises la faveur nouvelle d'un homme sur lequel il n'avait laissé tomber jusqu'alors que des regards d'indignation et de mépris ; imaginez, s'il est possible, le désespoir de son cœur superbe, à cet éloge forcé de son rival que lui commande un maître absolu dans ses ordres: ainsi doit être honoré le sujet Mardochée, le sujet qui mérite que son roi l'honore : *Hoc honore condignus est, quemcunque rex voluerit honorare.* (*Esth.*, VI.) Or, mes chers auditeurs, vous surtout, grands de la terre, telle et plus désolante encore sera votre situation aux yeux de l'univers, lorsque disgraciés et condamnés au tribunal de Dieu qui vous jugera, vous serez forcés par ce Juge inflexible de publier vous-mêmes devant tous les peuples la gloire de ces chrétiens humbles, devenus les favoris du Roi des rois, et que vous daigniez à peine ici-bas honorer de votre commerce. Ils sont donc mis au nombre des enfants de Dieu, s'écriera chacun de vous alors dans sa fureur jalouse, ces hommes que je regardais sur la terre comme le rebut du monde ; ces hommes dont je traitais l'humilité, de bassesse ; la piété, de superstition ; la foi, de simplicité ; toute la conduite, de folie et de petitesse d'esprit ; ils sont donc mis au nombre des élus, des enfants éternels de Dieu, et leur place est fixée pour jamais parmi les saints et les enfants du ciel, tandis qu'il ne me reste pour partage qu'une éternité d'opprobres et de supplices : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V.) Or cet hommage, quoique forcé, que le plus fier des mortels doit rendre un jour à la sagesse des saints, c'est ce qui vérifiera sensiblement la parole de Jésus-Christ qui promet l'exaltation du juste humilié ; c'est ce qui vengera pleinement l'outrage fait à cet Homme-Dieu par le mépris de ses élus au milieu du monde ; mais c'est trop m'arrêter.

5° Enfin, Jésus-Christ outragé dans sa majesté, dans sa croix, dans son Evangile, dans ses élus, l'aura encore été dans ses récompenses, par le mépris qu'en aura fait l'homme enivré du faux bonheur du monde. Jésus-Christ se fera un dernier devoir de punir cette indigne préférence donnée aux objets sensibles, sur tout le bonheur du ciel. Eh ! comment? Par le sentiment vif et animé qu'il imprimera à tous les sectateurs du monde, du vide et du néant de tout ce qui aura fait ici-bas leur vain bonheur. Car, ce qui vous rend insensibles au grand motif du bonheur du ciel, chrétiens heureux en apparence, et vraiment malheureux, à qui je parle; ce qui vous console même de le perdre, et de l'avoir mille fois perdu, c'est que vous imaginez une félicité réelle, attachée à tous les objets qui vous entourent : vous ne savez point réduire à sa juste valeur ce vain fantôme de biens, de grandeurs, de plaisirs, qui vous enchante; et c'est cet enchantement funeste qui vous ôte le sentiment du vrai bonheur que vous a préparé Jésus-Christ : c'est cet enchantement qui ne vous laisse à la plupart que l'indifférence pour ce bonheur céleste et divin; et qui, à certains moments, vous ferait sacrifier tous vos droits sur le ciel, pour l'assurance de vivre quelques années de plus sur la terre, au gré de vos désirs.

Mais quand vous verrez au grand jour du jugement, quand vous verrez toutes les grandeurs humiliées, tous les plaisirs évanouis, toutes les richesses consumées par le feu du ciel; quand vous verrez périr tout à coup les biens de la nature entière; les charmes des climats, les délices des saisons, les agréments des sociétés, les beautés des campagnes, les attraits des amitiés, les amusements des esprits, la gloire des talents, les douceurs des passions, l'ouvrage de tous les temps, les objets de tous les vains désirs; quand vous verrez s'évanouir dans un instant ces ombres brillantes, ces images trompeuses du faux bonheur; et le monde entier devenu aussi méprisable à vos yeux, par l'évidence de son néant, qu'il vous parut enchanteur par le faste de ses pompes et de ses vanités; à la vue de tant de calamités et de désastres, répondez, mondains insensés, vous consolerez-vous de la perte de ces récompenses éternelles, indignement sacrifiées au faux bonheur du monde? Oui, vous le souhaiterez alors, mais vainement le souhaiterez-vous, que ce monde imposteur, dissipé comme un songe, pût vous séduire encore, vous éblouir, et vous tromper : le temps de l'erreur et du mensonge ne sera plus; et parce que vous aurez affecté de ne pas voir le néant du monde, quand il vous importait le plus de le connaître; vous le découvrirez enfin, lorsque cette connaissance ne pourra servir qu'à vous éclairer sur toute l'étendue de votre malheur, et à venger pleinement l'Homme-Dieu du mépris que vous aurez fait de ses récompenses, qui ne sont autres que lui-même.

Voilà, mes chers auditeurs, quelques traits abrégés de cette vengeance, que Jésus-Christ exercera sur l'homme coupable, lorsqu'il paraîtra devant son tribunal, pour

y être jugé à la vue des nations rassemblées ; vengeance inévitable et d'autant plus à craindre pour l'homme, que le Seigneur aura différé plus longtemps à éclater sur le crime, et à le punir ; vengeance la plus entière où rien n'échappera, ni à la pénétration du Juge infiniment éclairé, ni à sa justice infiniment rigoureuse ; vengeance irrévocable, et dont la durée n'aura pour terme que l'éternité de Dieu même ; mais ce que je vous conjure de méditer surtout par mille images effrayantes que je vous ai tracées ; vengeance fondée sur la miséricorde, et d'autant plus terrible, qu'elle sera exercée par un Dieu victime et vengeur de son amour.

Eh ! n'est-ce pas là, mes chers frères, ce que l'Eglise elle-même prétend nous faire entendre, lorsque dans l'ordre et l'arrangement de ses solennités, elle fait toujours précéder l'heureux avénement du Dieu qui doit nous sauver, par l'avénement effrayant du Dieu qui nous jugera ? comme si elle nous disait à tous, par ce symbole expressif de ses sentiments : Oui, chrétiens, ce Dieu qui descend jusqu'à l'humilité de la crèche, où vous allez bientôt l'adorer, c'est ce Dieu même, que vous verrez descendre un jour sur ce trône de sa gloire, pour vous juger. Dans l'état de l'enfance, où il va paraître, il ne vous offrira que des charmes qui vous attirent, que des grâces qui vous soutiennent, que des bontés qui vous pardonnent ; mais c'est cette douceur même, ce sont ces charmes, ces grâces, ces bontés ineffables de l'Homme-Dieu, qui animeront sa justice au jour de son jugement ; commencez donc, nous dit l'Eglise, par méditer l'avénement de votre Juge, avant que de considérer les bontés du Sauveur, qui vous est envoyé du ciel ; c'est aux sentiments de la crainte, de préparer votre âme aux bienfaits de l'amour, puisque cet amour même, si vous n'êtes pas touchés et convertis, fera le principe et la mesure de votre réprobation.

A quoi pensez-vous donc ? Souffrez, chrétiens, que je vous le demande avec tout le zèle dont je me sens pénétré pour votre salut ; à quoi pensez-vous sur la terre, et qu'y faites-vous, esprits si sensés d'ailleurs et si judicieux selon le monde ? Où est dans vous et la raison de l'homme, et la foi de l'homme chrétien, si vous ne savez pas faire usage de ce temps de miséricorde et de grâce que Dieu vous laisse encore, de manière à prévenir ce dernier des jours, marqué pour les éclats de la vengeance ? A quoi pensez-vous sur la terre, si trop souvent coupables, et jamais pénitents, vous n'avez pas enfin recours à ce jugement sévère de vous-mêmes ? à cette pénitence austère, mais douce et aimable par son austérité ; pénitence qui doit exercer sur vous, par avance, le jugement de Jésus-Christ, en sorte que ce Dieu-Homme paraissant pour vous juger, se trouve déjà satisfait et vengé sur vous par vous-mêmes ?

Grand Dieu ! mais de quels objets si frapants sommes-nous donc occupés dans le cours passager de la vie humaine ! Quoi ! de ce monde qui doit subir la rigueur de vos jugements ; de cette terre qui doit être la proie de vos vengeances ; de ces projets, de ces intrigues qui ont pour terme, un jour, un moment de vie. Quoi ! de ces faux honneurs qui nous dégradent ; de ces faux plaisirs qui nous enivrent ; de ces faux biens qui nous corrompent ; de ces faux talents qui nous amusent ; de ces faux dehors, d'estime, d'amitié qui nous jouent sans cesse ; voilà donc ce qui nous occupe ici-bas, ô mon Dieu ! et nous ne pensons pas même à nous préparer au plus terrible des événements et des spectacles, dont le monde puisse être le témoin ; et nous ne daignons pas nous disposer à ce grand jour, où doit se déployer toute votre puissance, pour venger le mépris de votre majesté, le mépris de vos mérites, le mépris de votre Evangile, le mépris de vos élus ; le mépris de vos récompenses ; et le dernier de nos soins est de prévenir ce jour de l'éternité, où non content de vous venger par vous-même, vous ferez du monde entier le témoin et l'instrument de vos vengeances ; nouvelle idée du jugement universel qu'il me reste à vous exposer. Le pécheur confondu au tribunal de Jésus-Christ, par la vengeance pleine et entière que Jésus-Christ doit tirer de tous ses outrages ; c'est ce qui a fait l'objet de la première partie. Le pécheur confondu au tribunal du monde par l'accablante ignominie dont le couvrira le monde même devenu le témoin et le juge de son iniquité ; c'est le tableau qu'il me reste à vous tracer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique le péché porte avec soi le caractère de sa honte et de son infamie, rarement il arrive, mes chers auditeurs, que le coupable essuie sur la terre l'opprobre et la confusion qu'il mérite ; souvent même n'arrive-t-il pas qu'il s'approprie le tribut de gloire qui n'est dû qu'à la vertu ; que sous des dehors imposants, il arrache au monde un applaudissement, un suffrage rarement accordé à la sainteté même ; et que, tout réprouvé qu'il est au tribunal de Jésus-Christ, il soit canonisé, pour ainsi dire, au tribunal du monde ? Facilité malheureuse de dérober le crime aux regards des hommes, et de le faire honorer même sous l'apparence de la vertu ! voilà ce qui d'ordinaire enhardit le chrétien sans conscience à transgresser la loi, et le rend moins sensible à la présence de son Dieu, unique juge et seul témoin de son iniquité. Pour que le Seigneur soit pleinement vengé de sa créature, il faut donc qu'il y ait un jour où tous les voiles soient levés, tous les nuages dissipés ; où la lumière divine manifeste ce qui fut toujours caché à la lumière du soleil, et montre enfin l'homme réprouvé par ses œuvres, aussi criminel aux yeux du monde qu'il le paraît aux yeux de Jésus-Christ même.

Or, c'est au jour de son jugement universel que Dieu réserve cette manifestation né-

cessaire, qui fera essuyer au coupable toute la confusion qu'il mérite. Concevez, s'il est possible, quel sera l'opprobre dont vous serez couverts alors, hommes pécheurs, quel que soit le rang qui vous distingue au moment où je vous parle ; Dieu laisse maintenant la multitude de vos crimes ensevelie dans les ténèbres ; mais pourquoi ? le savez-vous ? Ah ! c'est qu'il n'y a pas assez d'hommes sur la terre pour vous dévoiler à leurs yeux, tels qu'il vous voit lui-même : il faudra qu'il rassemble devant lui les hommes de tous les âges et de tous les climats pour vous manifester tels que vous êtes, à la faveur de sa lumière pénétrante : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* (II *Cor.*, V.) Entreprendrai-je ici, chrétiens, de vous tracer l'ébauche de cet affreux tableau de vous-mêmes ? Oui, j'oserai sonder vos cœurs, et entrer dans le secret de vos consciences pour vous donner du moins une faible idée des jugements de Dieu. Figurez-vous donc ce jour de ruine et de destruction où il ne restera du monde entier que l'homme et ses œuvres ; l'univers retombé dans le chaos, le chaos des consciences se débrouillera ; au même instant que les morts quitteront la nuit du tombeau, les mystères d'iniquité sortiront du fond impénétrable des cœurs où ils furent ensevelis ; un rayon parti du trône de Dieu se répandra sur tous les yeux, ranimera tous les regards et dévoilera tout à coup, premièrement, le nombre et la multitude ; secondement, les circonstances et les suites ; troisièmement, la laideur et la difformité de vos péchés. En trois mots, mes chers frères, que d'abominations à découvrir, à présenter au monde, dans chacun des hommes cités au tribunal de Dieu ! Et cette seule manifestation qui se fera de nous-mêmes, ne sera-t-elle pas, pour m'exprimer ainsi, le plus cruel enfer de notre amour-propre ? *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* Reprenons, s'il vous plaît.

1° Le nombre et la multitude de ses crimes présentés aux regards du monde, premier sujet de confusion pour le coupable manifesté au tribunal de Jésus-Christ. Car, ce ne sera plus comme dans la vie présente, mes chers auditeurs, par quelques traits particuliers, quelques actes passagers qui ne peuvent former l'idée du vice ou de la vertu, que l'homme, au dernier jour, se verra connu du reste des hommes : à cette connaissance défectueuse et bornée qui vous éclaire les uns les autres sur vos vices mutuels, succédera dans vos esprits la lumière de Dieu même ; lumière qui, réunissant comme dans un point tous les instants de vos vies, en retracera toute la suite aux réprouvés comme aux élus ; en gravera tous les traits dans leur mémoire en caractères ineffaçables ; tant d'actes épars et dispersés, pour ainsi dire, dans le cours de vos années, n'occuperont alors aux yeux du monde que l'espace d'un moment ; et ce moment présent qui réunira tous les instants passés, offrira seul le tableau le plus complet de vos désordres ; tout ce qui fut confié aux ombres de la nuit, au silence de la solitude, à la discrétion de l'amitié ; tout ce qui n'eut que Dieu pour témoin, ne sera pas moins éclairé que ces crimes publics, trop connus des villes et des royaumes ; et le péché le plus secret deviendra dans un moment le scandale de l'univers entier : *Omnes nos manifestari oportet.*

C'est là, suivez ce détail, c'est là que paraîtront aux yeux du monde et dans le plus grand jour, tant de péchés propres des différents âges qui composèrent le tissu de votre vie ; péchés d'une jeunesse volage et déréglée, qui, suivant les maximes du monde, se croit autorisée à prostituer au plaisir les prémices de sa raison, se fait une malheureuse honte de s'astreindre au devoir, tandis qu'elle se fait un devoir, du moins une bienséance de ses déréglements ; péchés d'un âge plus avancé, où, sans être gouvernés par les mêmes passions, vous n'en aurez pas plus écouté la voix de la raison et de la conscience, ne quittant les vices et les écarts de la jeunesse que pour vous livrer à d'autres moins honteux peut-être, et non moins criminels ; passant de l'amour du plaisir aux intrigues de l'ambition, de l'esprit prodigue et dissipateur à l'esprit d'avarice et d'intérêt, et du défaut de piété au défaut de probité, peut-être même de religion ; péchés d'une vieillesse trop ressemblante aux âges précédents, où l'affaiblissement des sens et de la raison n'aura donné sur vous que plus d'empire aux vices, dont l'habitude contractée vous aura fait allier la force et la vivacité des passions, avec l'inertie et la faiblesse de l'âge avancé : *Omnes nos manifestari oportet.*

C'est là que paraîtront tant de péchés contre Dieu, contre le prochain, contre vous-mêmes ; péchés directement opposés à Dieu, dont vous aurez en mille rencontres abandonné l'intérêt contre l'impiété ; outragé l'amour par l'oubli volontaire et affecté de ses bienfaits ; et profané la présence par l'immodestie dans ses temples, et jusqu'au pied de ses autels ; vous faisant ainsi de nouveaux péchés, des exercices de la piété même. Péchés directement opposés au prochain, dont vous aurez flétri l'honneur et et la réputation par les traits de la médisance et de la calomnie, usurpé les biens par vos injustices, et peut-être corrompu l'innocence et perdu l'âme par vos scandales. Péchés contre vous-mêmes, c'est-à-dire contre le salut d'une âme immortelle, dont l'éternel intérêt vous était confié, et dont vous aurez en mille occasions sacrifié tous les avantages aux désirs effrénés d'une chair nourrie dans la mollesse et la volupté : *Omnes nos manifestari oportet.*

C'est là que paraîtront tant de péchés si ordinaires, où vous accusiez vos états et vos conditions de vous engager, malgré vous-mêmes, mais que vous jugerez alors, avec le monde entier, avoir été les fruits d'un cœur toujours dominé de quelque passion. Combien de vanités criminelles, de complaisances trop libres, de curiosités dangereuses,

d'immodesties affectées dans tant de femmes mondaines, soumises à l'empire profane des modes et des usages du siècle? Combien de tours et de détours, de chicanes et d'artifices, dans tant de magistrats, pour entretenir cet art funeste, introduit par la cupidité, d'éterniser les querelles portées à leur tribunal, et de vendre la justice, souvent l'injustice même, à un prix capable de ruiner également les deux parties? Combien de traits de libertinage et d'irréligion, d'animosité et de vengeance que semblait autoriser la profession des armes? Combien de vexations, de rapines, de concussions palliées, que l'on aura regardées comme des gains légitimes, dans le maniement des affaires? Combien de manques de bonne foi, de dissimulations illicites dans le négoce, que l'on aura traitées d'adresses et d'industries permises? Combien d'autres péchés de toute espèce, érigés en coutumes et en lois du monde, mais évidemment réprouvés par la loi sainte de Jésus-Christ, seront alors manifestés pour la confusion des coupables? *Omnes nos manifestari oportet.*

C'est là que paraîtront tant de péchés, de péchés ignorés, de péchés oubliés, de péchés comptés pour rien, que vous aurez négligé de rechercher et d'approfondir; tant de péchés de tous les jours, et peut-être de tous les instants de votre vie; pensées, soupçons, jugements, désirs, sentiments, que leur succession rapide vous rendit souvent insensibles à vous-mêmes. Paroles, actions criminelles, que la force de l'habitude vous aura fait regarder comme indifférentes; consentiments réels au mal, désirs formés et réfléchis, confondus avec le sentiment de la simple tentation; haines invétérées et longtemps entretenues dans le cœur, toujours traitées d'antipathies naturelles et involontaires; tant de péchés souvent portés au tribunal de la pénitence, accusés sans regret, réitérés sans cesse et jamais effacés; tant de péchés d'autrui devenus devant Dieu vos péchés propres et personnels; parce que vous en aurez été la source et l'occasion, par la voie du conseil, des maximes, de l'exemple, peut-être même par la voie de votre autorité qui aura bien osé les commander. Tant de péchés avantageux à l'avancement de votre fortune, et dont l'heureux succès aura fait que vous vous serez applaudis en secret de les avoir commis. Et parmi tant de péchés dont Dieu seul connaît bien le détail, mais qu'il fera connaître alors au monde entier, il n'y en aura pas un seul que vous puissiez déguiser, envelopper, diminuer, pallier dans ce grand jour, où chaque homme sera donné en spectacle, et comme en jugement à tous les hommes et à tous les anges. *Omnes nos manifestari oportet.*

Enfin c'est là que paraîtront au rang des vices, et peut-être des plus grands vices, tant de fausses vertus, dont l'apparence nous a séduits nous-mêmes, et en a séduit tant d'autres; fausse dévotion dans l'exercice de la piété; fausse générosité dans l'amitié; fausse probité dans le commerce de la vie; faux zèle dans les combats intéressés pour la foi; fausse modération dans le pardon simulé de l'injure; fausse sagesse dans les entreprises; faux courage au sein de la disgrâce; fausse modestie dans le succès; faux désintéressement dans les services; fausse charité dans les aumônes; fausse douceur dans les manières; fausse confiance dans les retours à Dieu; fausse contrition; fausse austérité dans les pénitences; tant d'autres fantômes de vertus employés à cacher les vices durant la vie, mais qui, dans ce jour de lumière et de clarté universelle, ne paraîtront plus distingués de ces vices mêmes qu'elles déguisaient aux yeux du monde. *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*

Quelle étrange confusion, chrétiens, quelle situation plus terrible pour ces coupables même qui, sur certains points, semblent avoir secoué le joug de la honte et de la pudeur! Eh quoi! n'est-ce pas à se déguiser, du moins en partie, aux yeux du monde, à paraître souvent ce que l'on n'est pas, à ne paraître que rarement ce que l'on est, que tend, dans la société civile, et plus encore dans les cours, tout l'art et le manége de la politique humaine? L'ami le plus intime eut-il jamais de notre part le privilége d'une confiance qui nous découvre à lui sans nuage? et n'est-il pas toujours un secret que le cœur humain réserve pour lui seul, lors même qu'il paraît le plus ouvert à tous les regards? Où est l'homme sage et vertueux, parmi ceux qui m'écoutent, qui ne craindrait pas les yeux du monde le moins critique, s'ils pouvaient pénétrer dans son âme, pour y découvrir cette multitude confuse et bizarre de mouvements, d'idées, de sentiments, de désirs, de caprices, qui s'accordent tour à tour et se détruisent? Or, si l'homme le plus réglé dans ses mœurs serait si sensible à la manifestation des seules faiblesses naturelles au cœur humain, de quel opprobre le couvrira donc la manifestation authentique de ses péchés multipliés! Non, mes chers auditeurs, tous les traits de déshonneur et d'infamie que vous voyez paraître ici-bas, et les plus fortes couleurs de l'imagination la plus vive, ne sauraient vous donner l'idée de cette humiliation profonde préparée pour l'homme coupable, au tribunal de Jésus-Christ.

Dieu suprême, scrutateur des cœurs, vous qui ordonnâtes à votre prophète de publier hautement les crimes de votre ancien peuple, et de les lui reprocher sans crainte : *Ostende populo meo scelera eorum* (*Isa.*, LVIII); prescrivez-moi donc le même ordre à ce moment, pour imprimer à des hommes qui vous sont plus chers encore, et dont vous avez fait la conquête au prix de votre sang, une légère idée de la confusion éternelle qui les menace. Ordonnez-moi seulement de révéler au milieu de cette assemblée, l'indigne trahison de cet ami perfide, l'injustice secrète de ce magistrat intéressé, le libertinage caché de cette

épouse infidèle ; ordonnez que je reproche publiquement à celui-ci sa dévotion hypocrite, à celui-là son incrédulité ; à l'un son avarice sordide, à l'autre les bassesses honteuses qu'il fait servir de degrés à son ambition. Ordonnez, Seigneur, éclairez-moi, et je vais parler des déréglements de la cour la plus brillante, sans ménagement et sans crainte... Ah ! chrétiens, déjà ne craignez-vous pas que Dieu ne m'exauce, qu'il ne m'éclaire sur vos crimes les plus secrets, et ne m'ordonne de les publier devant cet auguste auditoire ? Peut-être tel ou telle, qui m'écoute, mourrait de douleur si le fond détestable de son âme était seulement manifesté aux regards de ce petit nombre de chrétiens à qui je parle : eh ! craignez donc, mes chers auditeurs, cette manifestation universelle que l'Homme-Dieu vous annonce, et qui révélera non-seulement un péché particulier, capable de vous déshonorer, mais tous vos péchés ensemble ; non-seulement tous vos péchés, mais encore toutes les circonstances et les suites de vos péchés. Nouveau sujet de confusion pour le coupable manifesté pour jamais au tribunal de Jésus-Christ : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*

2° Circonstances qui aggravent et multiplient le péché de l'homme ; à peine hélas ! méritent-elles nos réflexions et nos regrets durant le cours de la vie, parce que nous sommes assez aveugles pour ne considérer dans nous que la substance du péché, dénué de ses suites et de ses dépendances. Mais manifestées qu'elles seront enfin au tribunal suprême de Jésus-Christ, quel surcroît de confusion ne feront-elles pas rejaillir alors sur le coupable ? Dans le centre du monde (suivez ce point important de morale), dans le centre du monde on ne voit, on ne se figure l'amour-propre dont on est dominé, que comme un sentiment déréglé qui s'oppose dans notre cœur, à l'amour de notre Dieu ; dans une attache criminelle et illégitime, qu'une inclination capable de refroidir pour quelques jours l'amour légitime et de devoir ; dans la passion, dans l'excès du jeu, que l'abus continu d'un temps précieux prostitué à l'oisiveté ; dans des discours peu charitables contre le prochain, qu'une infraction légère à la loi de la charité chrétienne ; dans l'insensibilité la plus marquée aux misères du pauvre, qu'une simple violation du précepte de l'aumône ; dans une vie de dissipation et de bagatelles, si ordinaire aux personnes du monde les plus chrétiennes, que le fruit d'une humeur légère et volage qu'on aurait dû réprimer ; dans presque tous les péchés dont on veut bien se reconnaître coupable, on ne voit, ou l'on ne veut voir que la substance du péché même.

Mais au grand jour de la manifestation, quelle suite, quel enchaînement de péchés compliqués dans un seul, paraîtra tout à coup aux yeux de l'univers ! Oui, femmes du monde, ce sentiment d'amour-propre, de complaisance en votre propre personne dont vous êtes idolâtres, il paraîtra devant tous les hommes ; mais accompagné de ce luxe artificieux, employé à parer l'idole de plus d'un cœur corrompu, de cette envie désordonnée de plaire, qui vous possède ; et d'allumer partout des feux criminels, que le devoir et l'honneur vous obligeaient d'éteindre ; cette attache illégitime de votre cœur paraîtra, mais suivie de ces conversations trop libres qu'elle aura fait naître ; de ces querelles, de ces jalousies qu'elle aura suscitées ; de ces éclats scandaleux qui auront porté le trouble, le déshonneur et la désolation dans une famille. Ce goût immodéré pour le jeu paraîtra, mais suivi de la négligence des plus essentielles pratiques du christianisme, du dégoût le plus marqué de tout exercice de piété et de religion ; du scandale qu'en auront pris des enfants, des domestiques dont vous n'aurez pas su respecter la présence ; des fureurs, des emportements, des dépits qu'il vous aura inspirés contre tout et contre Dieu même. Ce défaut de charité pour le prochain paraîtra, mais accompagné de cet esprit de vengeance qui aura aiguisé contre lui les traits de votre malignité ; et de la ruine injuste de sa fortune, qui aura été le fruit certain de vos médisances. Cette insensibilité aux misères du pauvre paraîtra, mais suivie des cris de tant de malheureux, confiés à vos soins par la Providence, et réduits à chercher par la voie du crime, les soulagements nécessaires que votre dureté refusait à leurs besoins. Cette vie de dissipation et de bagatelle paraîtra, mais suivie de l'oubli constant et habituel de vos devoirs et de vos engagements selon Dieu et selon le monde.

Je serais infini, mes chers auditeurs, si je m'arrêtais à vous représenter la révélation qui se fera au tribunal de Jésus-Christ, de cette variété presque infinie de circonstances, qui précèdent, qui accompagnent, qui suivent le péché de l'homme ; et qui sont autant de nouveaux péchés elles-mêmes. Dans la multitude de ces circonstances qui aggravent le crime, il en est de plus humiliantes qui semblent déceler toute la petitesse, la misère, la faiblesse de l'homme, jusques dans le sein de l'orgueil qui lui fait commettre le péché : or, ce sera surtout au détail de ces circonstances si capables d'anéantir l'amour-propre et l'orgueil humain, que la lumière éternelle de Dieu s'attachera, pour en dévoiler tous les traits honteux. Il manifestera, dit l'Apôtre, jusqu'aux replis les plus secrets des cœurs, dont il sera le scrutateur et le juge, *Manifestabit consilia cordium.* (I *Cor.*, IV.) Renouvelez votre attention, chrétiens, vous qui savez si bien couvrir sous de spécieux dehors le côté déshonorant des passions qui vous captivent.

Homme ambitieux, on ne verra pas seulement dans vous ces hauteurs, ces fiertés, ces désirs effrénés de vous agrandir, qui vous font regarder l'humilité chrétienne comme une bassesse et une folie ; l'œil du monde vous suivra dans le cours humiliant de vos intrigues ; il vous verra démentir en secret

cette noble fierté dont vous aimez à vous parer, par la bassesse trop réelle de vos sentiments ; dur et insolent à l'égard des peuples que vous dominez, flatteur, rampant et servile avec les grands qui vous dominent ; maître impérieux et superbe pour vos serviteurs, esclave vous-même des moindres hommes qui pouvaient avancer le moment de votre élévation ; toujours plein de grandes idées, de vastes projets de fortune, et encore plus rempli de mille petitesses qui triompheront de toutes les fiertés de votre grandeur ; au-dessus de tous les hommes, dans l'idée magnifique que vous vous étiez formée vous-même de votre mérite, mais réellement inférieur à tous, par la puérilité de vos soupçons, la fureur de vos jalousies, votre humeur inquiète et maligne, toujours prête à causer le trouble pour en profiter ; et à chercher par la voie détournée de l'artifice et de la brigue, ce que vous n'auriez jamais obtenu par la voie du mérite ; *Manifestabit consilia cordium.*

Cœur sensuel et voluptueux, on ne verra pas seulement dans vous cette volonté de pécher toujours subsistante, qui vous fait croître en infamie aux yeux du monde, à mesure que l'âge s'avance, et compter vos plus beaux jours par le nombre de vos forfaits ; l'œil du monde vous verra dans le cours d'une passion effrénée, enchérir par les rêveries, les caprices d'une imagination dont le cœur s'est rendu le maître, sur les fables du roman le plus insensé ; oublier, dans l'intrigue de vos folles amours, toutes les bienséances du devoir de l'état, et de la dignité, que vous prescrit le monde même ; sans autre loi que le sentiment aveugle qui jetait le trouble dans toutes les facultés de votre âme ; sans autre usage de la raison humaine, que cet amas confus d'idées et de réflexions bizarres qui la dégradent et l'anéantissent : *Manifestabit consilia cordium.*

Riche avare et intéressé, on ne verra pas seulement dans vous, cette soif insatiable de l'or et de l'argent qui vous posséda ; l'œil du monde découvrira ce que vous craignez le plus de laisser paraître ; ces agitations, ces inquiétudes, ces défiances misérables, qui, à tous les instants du jour et de la nuit, vous firent le martyr ridicule du plus léger intérêt ; il vous verra dans cette insensibilité cruelle qui vous aura fait jeter des yeux de convoitise sur le patrimoine de la veuve et de l'orphelin ; uniquement retenu par la crainte des hommes et la terreur des lois, dans l'éloignement de cette violence ouverte qui fait les brigands déclarés, peut-être, hélas ! plus cruel, plus injuste, plus artificieux dans vos brigandages secrets, que ces fameux scélérats sacrifiés par la justice humaine à la sûreté publique : *Manifestabit consilia cordium.*

Ame vindicative, on ne verra pas seulement dans vous cet excès de fureur qui vous fait égaler dans vos emportements réfléchis la barbarie des peuples les moins civilisés. On vous verra, superbe esclave d'un monde que vous croyez dominer en effet, plier servilement sous l'empire absolu de ses ordres, malgré l'agitation du remords qui vous déchire et les lumières du bon sens qui vous éclaire, décider pour la loi du monde qui commande la vengeance contre la loi divine qui vous en interdit jusqu'au désir et au sentiment ; obéir, comme l'enfance timide, à ce monde insensé qui vous ordonne, par un vain honneur, de subir la mort et l'enfer : seulement intrépide lorsqu'il s'agit de braver toutes les lois de la nature, de la société et de la religion : *Manifestabit consilia cordium.*

Sages du monde, qui raisonnez sur tout, pour aboutir à ne rien croire, on ne verra pas seulement dans vous ce libertinage de créance, qui vous fait fermer les yeux aux plus vives lumières de la vérité révélée ; l'œil du monde découvrira dans votre cœur cette grossière passion qui vous révolte contre une loi si pure, ennemie de toutes les cupidités ; cet orgueil secret qui vous anime contre une loi mystérieuse, supérieure aux idées de votre faible intelligence ; cette inconséquence de raison qui vous fait accorder aux plus monstrueux systèmes de l'impiété une sorte de créance que vous refusez au plan de religion, le plus sublime et le plus démontré par toutes les espèces de prodiges qui en sont l'appui. Travers d'esprit qui vous eût fait regarder comme des insensés au tribunal d'un monde raisonnable et chrétien : *Manifestabit consilia cordium.*

Cœurs hypocrites, apôtres furieux du mensonge et de l'imposture, on ne verra pas seulement dans vous cet art funeste qui vous fait séduire les peuples par une régularité spécieuse, peu inquiets de l'œil de Dieu qui vous perce et dont vous méprisez les regards ; l'œil du monde verra, sous le masque hypocrite de la sévérité, cet amas impur de noires trahisons, de lâches perfidies, de calomnies atroces, de sacriléges réitérés ; ces trames secrètes, ces efforts, ces artifices diaboliques, pour répandre de siècle en siècle, sur l'Eglise de Jésus-Christ, cet air de corruption dont vos cœurs sont infectés, et la représenter aux yeux des peuples sous l'image odieuse d'une Babylone corrompue. Que cette Eglise toujours pure, qui n'eut jamais d'autre crime que de se déclarer contre les vôtres ; que cette sainte Epouse de Jésus-Christ, désormais triomphante et à l'abri de vos lâches cabales, sera bien vengée de vos reproches injurieux ! Qu'elle sera bien justifiée aux yeux de toutes les nations réunies, par le contraste trop évident de la pureté de ses préceptes, avec la licence effrénée de vos mœurs, également capables de dégrader l'honnête homme et de déshonorer l'honnête chrétien : *Manifestabit consilia cordium.*

Mais où m'emporte ! ô mon Dieu, l'idée de vos jugements ? Et quel esprit assez fort, assez éloquent, épuisera jamais ces affreux détails qu'ils nous présentent ? Je reviens. Voilà donc, mes chers auditeurs, comment Dieu, poursuivant le coupable jusque dans

ces faibles retranchements de l'amour-propre où il cherchait à se garantir de la confusion due à son péché, ne laissera ignorer au monde associé à ses jugements, aucune de ces circonstances humiliantes que l'on aime à se dérober à soi-même; de ces circonstances dont rougiraient souvent l'impie et le libertin qui ne savent pas rougir du vice même; et pour mettre le comble à cette confusion de l'homme coupable, non-seulement la lumière de Dieu manifestera la multitude et les circonstances de ses péchés, mais encore elle les manifestera dans toute leur difformité : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*

3° Qu'elle est peu connue dans le siècle présent, chrétiens, cette difformité propre du péché; qu'elle est peu connue de ce monde trop accoutumé à le commettre! Combien de scélérats connus pour ce qu'ils sont, paraissent avec un air de faste et d'orgueil aux yeux du plus grand monde, et se croient autorisés par l'accueil favorable qui leur est fait, à conserver dans les cercles du monde toute l'assurance de la probité la plus reconnue? Combien de vices et de passions criminelles, consacrés par les éloges sacrilèges de ce monde aveugle, font au coupable un mérite de son péché même; en sorte que l'on peut dire avec vérité que si le monde païen a fait des dieux de ses vices, le monde chrétien de ses vices a fait des vertus? Mais au tribunal de Jesus-Christ, la pudeur bannie du monde rentrera dans ses premiers droits; les bornes essentielles qui séparent le vice et la vertu seront enfin rétablies aux yeux de l'univers. L'ambition humaine ne sera plus un sentiment d'élévation et de noblesse digne d'une grande âme; la volupté ne sera plus une faiblesse honorable, qui décèle, qui démontre la tendresse et la bonté du cœur; la passion des richesses ne sera plus un désir raisonnable et sensé des biens nécessaires à l'entretien de la vie; la friponnerie cachée ne passera plus pour adresse, l'envie pour émulation, l'hypocrisie pour politique; on ne verra plus dans les traits meurtriers de la médisance, les saillies d'un enjouement agréable et permis; dans le cours d'une vie molle et oisive une vie innocente et sans crime; dans les spectacles les plus propres à corrompre, des amusements légitimes, et dans les raisonnements téméraires sur la religion, les fruits d'un esprit sage et au-dessus du vulgaire. Les fausses idées du monde seront enfin réformées sur les maximes infaillibles de l'Evangile, et comme on voit l'astre des jours dissiper l'ombre par sa présence, et rendre aux divers objets, par sa lumière, l'éclat des couleurs qui les distinguent, Jésus-Christ, qui, dans ce grand jour, sera par excellence le soleil de justice, dissipera les ténèbres qui avenglent aujourd'hui le monde, et rendra au vice et à la vertu les couleurs qui leur sont propres : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*

Oui, mes chers auditeurs, ce monde chargé, durant tant de siècles, de tous les anathèmes de Jésus-Christ, n'aura plus d'autres lumières pour voir, d'autres règles pour vous juger, que les lumières et les jugements de Jésus-Christ même; il verra le libertinage de vos plaisirs, ce monde corrompu qui vous charme, et il en jugera, mais sur la pureté infinie de Jésus-Christ; il verra les hauteurs, les fiertés insolentes de votre orgueil, ce monde superbe, et il en jugera, mais sur les profondeurs de l'humilité de Jésus-Christ; il verra votre insatiable cupidité pour les richesses, ce monde toujours guidé par l'intérêt, et il en jugera, mais sur la libéralité sans bornes de Jésus-Christ; il verra les projets démesurés de votre ambition, ce monde avide de distinctions et d'honneurs, et il en jugera, mais sur les abaissements ineffables de Jésus-Christ; il verra la cruauté de vos médisances et de vos calomnies, ce monde médisant et calomniateur, et il en jugera, mais sur la charité immense de Jésus-Christ; il verra les fureurs et les emportements de vos vengeances, ce monde vindicatif, et il en jugera, mais sur la douceur et la patience infinie de Jésus-Christ; il verra l'oisiveté, l'inutilité de votre vie, ce monde occupé de brillantes bagatelles, et il en jugera, mais sur la vie laborieuse et souffrante de Jésus-Christ; il verra vos incertitudes dans la foi, ce monde en proie à ses doutes, et il en jugera, mais sur l'infaillibilité des oracles de Jésus-Christ; il verra votre incrédulité consommée, ce monde sans foi et sans religion, et il en jugera, mais sur les miracles évidents de Jésus-Christ; il vous verra tout entiers vous et vos œuvres, ce monde vicieux, et il jugera de vous par Jésus-Christ, de vos vices par les vertus de Jésus-Christ; il verra ces négligences mêmes, ces imperfections légères, ces défauts insensibles qui vous échappent, et il en jugera, mais sur la perfection même de Jésus-Christ. Mes chers frères, l'homme le plus accoutumé aux horreurs du crime acquerra dans un moment la sensibilité, la délicatesse de la conscience la plus timorée pour juger des autres et de lui-même; disons mieux, c'est avec la lumière de Dieu que l'homme verra le péché dans ce grand jour, et le péché lui paraîtra aussi difforme, aussi abominable qu'à Dieu même : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*

En ai-je dit assez, mes chers auditeurs, pour graver dans vos esprits l'idée de la confusion que Jésus-Christ réserve à l'homme coupable, cité devant son tribunal qui sera celui de tous les hommes? Tous ses crimes y seront vus, revêtus de toutes leurs circonstances, rétablis dans toute leur difformité; confusion éternelle, bien différente de ce déshonneur passager qui s'efface enfin par le temps, et dont l'oubli permet à l'homme déshonoré de reparaître, après quelques années, sur la scène; l'opprobre du pécheur gravé dans tous les esprits au tribunal de son Juge, lui assurera pour l'éternité, le vif sentiment de la confusion dont il sera couvert au premier moment de

la surprise; confusion qui résultera de chaque péché particulier, comme de tous les péchés réunis, dont la multitude effroyable n'empêchera point la vue claire et distincte de chacun. Là, tous les péchés seront vus, comme s'il n'y avait qu'un seul péché à connaître; confusion qui ne sera point affaiblie par le nombre et la ressemblance des malheureux exposés à tous les regards. Le particulier ne sera pas moins sensible à son opprobre, que s'il était seul la victime de cette cruelle ignominie; et tout consterné qu'il sera de sa propre confusion, il n'en fera pas moins celle d'autrui par ses reproches, ses dérisions, ses insultes amères; confusion proportionnée à l'état et au caractère des différents réprouvés, et qui sera mise à son comble par le parallèle qui se fera :

Des vertus morales de l'idolâtre et des infidélités du chrétien; des prévarications du prêtre et de la régularité du laïque; du zèle de l'hérétique pour l'erreur et de l'indifférence du catholique pour la vérité; de la piété recueillie de l'homme du monde, et de la dissipation du religieux; de l'enfance vertueuse et de la vieillesse dissolue; de la vertu du fils et des excès du père; de la sagesse du disciple, et des mœurs corrompues du maître; de la médisance des dévots, et de la charité de l'homme du siècle; de l'ingratitude du riche envers Dieu, dans le sein de l'opulence et de la reconnaissance du pauvre dans le sein de la misère; de la foi humble et soumise des plus grands génies et de l'indocilité orgueilleuse des esprits les plus bornés. Parallèles des différents états, dit le prophète, qui jettera tous les coupables dans un étonnement réciproque, et les forcera de s'élever les uns contre les autres, pour mettre le comble à leurs confusions : *Unusquisque ad proximum suum stupebit.* (*Isa.*, XIII.)

Que vous servira-t-il alors, mondains si jaloux d'une saine réputation, que vous servira-t-il d'avoir pris les plus justes mesures, choisi les moments les plus favorables, usurpé l'extérieur le plus imposant, pour tromper la vigilance des yeux qui éclairaient vos démarches? Il aurait fallu échapper à l'œil de Dieu, à cet œil infatigable de sa providence toujours ouvert sur les écarts de votre conduite, qui aura éclairé tous les moments de votre vie et compté jusqu'aux cheveux de votre tête. Mais il n'y aura point eu de ténèbres assez épaisses, pour vous dérober à la pénétration infinie de ses regards, et dès là, vos précautions inutiles, dit Jérémie, n'auront eu d'autre effet que de vous assurer une confusion plus désolante encore. *Confundentur vehementer, quia non intellexerunt opprobrium sempiternum.* (*Jerem.* XX.) Ainsi, sera-t-il confondu tout à la fois, et au tribunal de Jésus-Christ et au tribunal du monde, le coupable obstiné dans son iniquité. Ainsi, verra-t-il le monde entier, témoin de sa disgrâce, applaudir à l'arrêt de son éternelle réprobation. Ainsi, verra-t-il le jugement du monde s'accorder pour la première fois avec le jugement de Dieu, pour lui faire emporter dans les enfers la double malédiction et de Dieu et des hommes. Ainsi, se verra-t-il dans un moment, réprouvé de sa raison, de sa conscience et de sa foi. Ainsi, se verra-t-il abandonné subitement de tout ce qui existe, abandonné de Dieu, abandonné des anges, abandonné des saints, abandonné de tous les hommes, abandonné de lui-même, abandonné de tout, hormis de son péché. Concevez-vous, mes frères, tout ce que cet abandon général, cette réprobation universelle aura pour vous d'horrible et de désespérant devant Dieu, et à la face de l'univers?

Image effrayante des jugements d'un Dieu, emparez-vous donc à ce moment de nos esprits, et la terreur de vos justices fera dans nous ce que l'amour reconnaissant de vos bienfaits n'a pu faire encore. Oui, suivez-nous sans cesse au milieu du monde, toujours ennemi du christianisme; et ce monde frivole ne nous amusera plus, et ce monde perfide ne nous trompera plus, et ce monde tyrannique ne nous dominera plus, et ce monde libertin ne nous corrompra plus, et ce monde incrédule n'altérera plus notre créance; et ce monde même tumultueux nous tiendra lieu de désert et de solitude, où nous apprendrons à nous connaître et à nous juger nous-mêmes.

Image effrayante des jugements d'un Dieu, servez-nous de lumière et de flambeau dans les divers états de la vie; suivez le prince assis sur le trône, et au milieu de la plus brillante cour, il tremblera bientôt comme le moindre de ses sujets; suivez le magistrat prononçant sur les tribunaux, et il rendra la justice, comme Dieu lui-même; suivez le guerrier dans le bruit et la fureur des armes, et la trompette fatale du dernier jour le frappera plus que tout l'éclat des instruments belliqueux; suivez le commerçant dans le péril des mers, et il vous redoutera plus que tous les écueils et les naufrages; suivez le prédicateur dans la chaire évangélique : et il tournera sur lui tout le zèle dont son cœur doit brûler pour le salut du monde.

Image effrayante des jugements d'un Dieu, accompagnez-nous dans le cours de nos différents âges; et bientôt la jeunesse la plus vive réprimera son ardeur pour le plaisir; et l'âge mûr dont elle est suivie, ne sera plus livré à l'ambition et à l'intérêt; et la vieillesse indolente se ranimera, pour consacrer à son Juge ses derniers moments; et le sexe le plus faible étonnera de son austérité les solitudes et les déserts; et toutes les passions humaines, consternées de l'effroi dont le cœur sera saisi, se tiendront dans le calme et le silence.

Image effrayante des jugements d'un Dieu, soutenez-nous dans l'accomplissement de tous les devoirs que la religion nous impose. Frappez-nous au moment de prier le Dieu souverain que nous adorons, et nous allons prier avec cette ardeur de

sentiment qui fléchira notre Juge et l'apaisera; frappez-nous à l'entrée du temple et du sanctuaire, et un respect religieux succédant à notre irrévérence, en bannira infailliblement tous nos scandales; frappez-nous plus encore au tribunal sacré de la pénitence, et nous ne craindrons plus une honte passagère qui doit nous épargner un opprobre éternel devant tous les hommes; frappez-nous surtout à la fin de ce discours, et nous allons mériter par nos œuvres, d'entendre un jour cette invitation aimable et glorieuse dont Jésus-Christ honorera ses élus : venez, les bénits de mon Père, posséder le royaume que je vous prépare depuis l'origine des siècles; c'est ce que je vous souhaite à tous, au nom du Père, etc.

SERMON II.

Pour le second dimanche de l'Avent.

SUR LES SOUFFRANCES

Joannes in vinculis. (*Matth.*, XI.)
Jean était dans les fers.

Madame,

Ainsi commence-t-il à s'accomplir dans la personne de Jean-Baptiste, cet oracle divin, qui doit attacher aux souffrances le caractère des élus, et dont Jésus-Christ fera la base et le fondement de son Evangile. Non, pour le précurseur comme pour le Messie, pour le disciple comme pour le Maître, non, point de gloire sans humiliation, point de bonheur sans souffrance; cependant, le croyons-nous ainsi, mes chers auditeurs? Qui de nous a su se persuader que les pleurs soient une source de félicité? Où trouver des hommes qui se croient heureux dans le sein de l'affliction? Partout je vois le spectacle des misères humaines. Rarement la plus belle vie s'écoule sans quelqu'une de ces disgrâces sensibles qui plongent le cœur dans la tristesse, et abattent le plus ferme courage; les conditions les plus relevées, exemptes des misères communes, sont exposées à des revers plus éclatants; et tout le bonheur du monde n'a pu faire encore la félicité d'un seul homme. Mais dans cette nécessité inévitable de souffrir sur la terre, où est la patience de l'homme qui souffre, où est le chrétien qui sache se consoler et se faire un bonheur de souffrir? D'une part, des peines, des afflictions, des disgrâces; de l'autre, des larmes, des plaintes, des murmures. Voilà ce que me présente le monde et même le monde chrétien. Eh quoi! Seigneur, ne seriez-vous plus le Dieu qui, au rapport de saint Paul, consolait nos pères dans la foi, et leur adoucissait l'amertume de leurs tribulations! *Deus qui consolatur nos in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, I.) Plein de tendresse pour vos premiers disciples, auriez-vous abandonné leurs descendants à la rigueur des peines de la vie? Non, non, mes chers auditeurs, immuable dans les sentiments de sa tendresse, notre Dieu est toujours ce qu'il était; mais les chrétiens ne sont plus ce qu'ils furent. Plus empressés que jamais à chercher des adoucissements à leur infortune, le remède même aigrit leurs maux, parce qu'ils n'ont point recours à leur foi, l'unique source de patience et de consolation. Écoutez donc, chrétiens, et apprenez enfin le grand art de bien souffrir; que la foi vous apprenne à vous soumettre, qu'elle vous apprenne à vous consoler dans vos souffrances. La foi principe de soumission, la foi principe de consolation pour le chrétien souffrant, c'est tout ce que j'ai à vous développer dans ce discours, dont voici en deux mots tout le dessein.

Rien de plus propre que la foi, à nous inspirer la soumission dans les souffrances; ce sera la première partie.

Rien de plus capable que la foi, de nous consoler dans les souffrances; ce sera la seconde partie.

Vierge sainte, mère de douleur et de consolation, obtenez-nous cette grâce consolante qui adoucit tout, et qui change en félicité toutes les misères de la terre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une des vérités les plus intéressantes qui se puissent annoncer devant les disciples de Jésus-Christ, que rien n'est plus propre que la foi chrétienne, à leur inspirer la soumission dans leurs souffrances; mais sur quoi vais-je établir la preuve de cette vérité, si peu connue par les chrétiens du monde? Sur cette seule raison, mes chers auditeurs, que je vous prie de remarquer, et qui va faire tout le fond de cette première partie; c'est que la foi ne nous permet pas de douter que c'est Dieu même qui nous afflige. Principe le plus incontestable, et dont la raison seule devrait nous persuader, puisque l'on ne peut le méconnaître sans anéantir toute providence de Dieu sur ses créatures; mais laissant à part ici, les lumières de notre raison qui prend quelquefois plaisir à se séduire elle-même sur ce point, le fondement de toute vraie religion; je dis, et c'en est assez, pour les chrétiens à qui je parle, que leur religion les oblige à regarder Dieu même, comme le premier auteur de toutes les afflictions qui assiégent la vie humaine. Développons cette grande maxime si féconde en conséquences, et dont le premier effet doit être la soumission et la patience du chrétien souffrant.

Oui, mes chers auditeurs, en vain cherchons-nous ailleurs que dans le Dieu de l'univers, la source des maux sensibles qui nous environnent; c'est ce Dieu, l'arbitre souverain des heureux succès, et des événements funestes, qui se sert des uns pour combler nos désirs, et des autres pour confondre nos espérances; c'est ce Dieu qui tenant dans sa main les biens et les maux de la vie, sème et distribue sur la terre, à son gré, le plaisir et le chagrin, l'humiliation et la gloire, la pauvreté et l'abondance, la division et la concorde, la maladie et la

santé, la vie et la mort. C'est ce Dieu qui disposant selon ses desseins, des êtres inanimés, ou des créatures intelligentes, leur ordonne de faire ici-bas, ou le malheur, ou la félicité de nos jours. Ainsi, chrétiens souffrants, qui que vous soyez, et quelle que soit la disgrâce qui éprouve ici-bas votre patience; que les éléments, par exemple, semblent conjurer la perte de vos biens; que la violence du feu vienne à consumer vos maisons; qu'un dérangement imprévu dans le cours de la nature ruine tout à coup l'espoir d'une moisson fertile; que la mortalité se répande sur des enfants chéris qui font votre bonheur, et vous ravisse toute l'espérance d'une famille illustrée par vos vertus et vos services; oui, si vous pensez en chrétiens, vous regarderez tous ces maux divers comme l'ouvrage de votre Dieu; et loin de déclamer, comme vous faites dans vos peines, contre le caprice du hasard, l'aveuglement du destin, la cruauté de la fortune, la malignité du sort; loin de rejeter vos malheurs sur je ne sais quelle fatalité qui n'a rien de réel que dans une imagination païenne, ou dans un esprit irrité par le désespoir du cœur; vous reconnaîtrez toujours que c'est Dieu seul qui vous poursuit; que c'est lui-même qui se sert de la fureur des éléments, de la violence des orages, des traits de la mort pour vous frapper, comme il employa autrefois le glaive de Gédéon pour exterminer le Madianite : *Gladius Domini, et gladius Gedeonis.* (*Judic.*, III.) Que c'est lui qui, vous ayant enrichis, comme le saint homme Job, vous réduit de même à l'indigence. *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (*Job*, I.) Que c'est lui qui vous accable de maux, comme il vous avait comblés de biens: *Bona et mala a Deo sunt.* (*Eccli.*, II.) Que c'est lui, enfin, dans quelque circonstance que ce puisse être, qui élève et qui abaisse, qui plante et qui détruit, qui édifie et qui renverse : *Dominus mortificat et vivificat; humiliat et sublevat.* (I *Reg.*, II.)

Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, si vous écoutez la foi dans vos disgrâces, l'idée qu'elle vous donnera du Dieu souverain dont vous adorez la Providence, ainsi que la majesté suprême. Peut-être craignez-vous de lui faire injure en l'accusant ainsi de vos malheurs; mais loin de vous de pareilles craintes, puisque c'est dans la distribution de ces malheurs purement humains qu'il paraît véritablement Dieu. Car, comment serait-il le maître absolu de vos biens, si quelque autre principe pouvait, sans son ordre, vous en dépouiller? Comment serait-il le créateur et le conservateur de votre être, si quelque autre principe pouvait, sans son ordre, vous renverser et vous détruire? Comment serait-il le seul arbitre de vos destinées, si quelque autre principe pouvait, sans son ordre, en troubler le cours arrêté dans ses décrets éternels?

Mais, quoi! peut répliquer ici quelqu'un de ces hommes malheureux à qui je parle, ne serait-ce pas outrager Dieu dans le plus essentiel de ses attributs, qui est la sainteté, que d'en faire l'auteur de ces disgrâces sensibles qui répandent l'amertume sur nos jours? Le moyen, en effet, d'attribuer à mon Dieu, sans blasphème, ces vexations, ces violences qui m'accablent; ces outrages, ces calomnies qui me déshonorent; ces injustices, ces rapines qui dévorent ma substance; ces intrigues, ces cabales qui m'arrêtent sur le point d'atteindre le terme de mes désirs, et de posséder une dignité due à mes travaux passés? Quoi! ces effets funestes de la jalousie, de la haine, de la cruauté, de l'ambition des hommes, oserais-je les attribuer au Dieu de toutes les vertus? Les lois les plus saintes sont ici violées; est-ce Dieu ou l'homme qui les viole pour me perdre?

Raisonnement spécieux, je l'avoue, mes chers auditeurs, et qui semble d'abord ôter à Dieu cette providence universelle qui en fait l'auteur des disgrâces, ainsi que des félicités humaines; mais un moment de réflexion va vous démontrer l'erreur de ce faux raisonnement qui vous éblouit. Car, distinguez seulement avec moi ce qu'il y a de criminel de ce qui n'est qu'affligeant pour vous dans le triste événement qui vous désole, et à l'instant votre embarras se dissipe. Non, il est vrai, Dieu ne saurait être la cause du crime dont votre ennemi se rend coupable, en cherchant à vous perdre; mais il est la cause de tous les maux dont cet ennemi vous accable par son crime, qui ne peut tomber que sur lui seul; il ne veut, il ne peut vouloir, ce Dieu juste, la trahison, l'injustice commise à votre égard; mais ces revers accablants qui en sont les suites, et qui font l'unique sujet de vos murmures, il veut et il ordonne que vous en soyez la victime; et pour vous rendre plus sensible encore une vérité qui, toute évidente qu'elle est, paraît presque ignorée dans le christianisme, suivez un moment ces traits frappants et décisifs que présente l'Écriture à tous les affligés, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle loi.

Dieu ne voulait pas sans doute, mes chers auditeurs, la dureté impitoyable du tyran de l'Égypte, qui faisait gémir Israël sous le poids d'une servitude également cruelle et injuste; et cependant il voulait efficacement l'affliction de ce peuple persécuté; ou plutôt c'était Dieu lui-même qui persécutait son peuple, et Pharaon n'était que le ministre et l'instrument de ses rigueurs : ainsi le concevait Moïse, en gémissant devant le Seigneur sur la captivité de ce peuple chéri. Pourquoi, Seigneur, lui disait-il, pourquoi donc avez-vous affligé votre peuple, ce peuple si cher à vos yeux entre toutes les nations répandues sur la surface de la terre? *Domine, cur afflixisti populum istum?* (*Exod.*, V.)

Dieu ne voulait pas la fureur jalouse des enfants de Jacob, qui vendirent Joseph, leur frère, comme un vil esclave; mais il voulait en effet l'exil et la captivité de Joseph, et l'attentat de ses frères sur sa liberté pré-

cipitait l'accomplissement des desseins de Dieu sur sa future destinée. Ainsi le reconnut cet illustre captif, devenu le sauveur d'Israel et de l'Egypte. Non, disait-il à ses frères consternés d'une grandeur imprévue, qui en faisait l'arbitre de leurs fortunes; non, mes chers frères, ce n'est point l'effet de votre haine, c'est la volonté adorable du Seigneur qui m'a conduit dans ces climats éloignés pour y servir de ministre à sa Providence : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* (*Gen.*, XLV.)

Dieu ne voulait pas cette noire perfidie qui portait Séméi à charger de malédictions et d'outrages le saint roi David fuyant devant son fils Absalon; mais il n'en voulait pas moins l'humiliation de ce prince selon son cœur, et l'infâme Séméi devenait, dans les vues de Dieu, l'exécuteur de ses arrêts. Ainsi le pensait ce roi pénitent, d'autant plus grand devant ce Dieu dont il éprouvait la justice, qu'il était plus humilié devant les hommes. Laissez, dit-il aux fidèles sujets qui l'entourent, et qui ne demandent qu'à le venger, laissez le perfide Séméi m'outrager dans ma disgrâce : c'est le Seigneur même qui le veut et qui l'ordonne : *Dominus præcepit ei ut malediceret David.* (II *Reg.*, XVI.)

Dieu ne voulait pas la haine implacable des persécuteurs du nom chrétien, des tyrans qui arrosèrent le berceau de l'Eglise naissante du sang précieux de tant de martyrs; mais il voulait, durant plus d'un siècle, ces persécutions et ces souffrances, qui furent le partage de ses premiers disciples; et les plus cruels ennemis du christianisme n'ordonnaient dans leurs fureurs, que les supplices que Dieu même avait destinés à ses élus; ainsi s'en exprimait Paul, devenu l'Apôtre et le martyr de Jésus-Christ, après en avoir été lui-même le persécuteur. Non, disait-il, aux chrétiens de son temps, et dans leur personne à tous ceux qui font encore profession de l'être; non, ce n'est point le monde qui vous persécute, c'est Dieu même qui vous frappe, pour vous garantir plus sûrement de la corruption du monde : *A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* (I *Cor.*, XI.)

Dieu ne voulait pas enfin l'envie du pharisien, l'avarice d'un Judas, l'injustice d'un Pilate, l'impiété d'un Hérode, l'ingratitude de tout un peuple, et ces autres crimes monstrueux qui se réunirent dans un même siècle, pour conspirer la mort d'un Dieu Sauveur; mais il voulait depuis l'éternité que le Christ souffrît, et souffrît jusqu'à la mort : *Nonne hæc oportuit pati Christum?* (*Luc.*, XXIV.) Mais il voulait que le pasteur fût frappé et que les brebis fussent dispersées : *Percutiam pastorem, et dispergentur oves.* (*Matth.* XXVI.) Mais il voulait que la croix fût l'autel où serait immolée cette grande victime du péché, qui n'obéissait qu'à ses décrets divins, en paraissant n'obéir qu'à ses juges et à ses bourreaux : *Obediens usque ad mortem.* (*Philipp.*, II.) Ainsi cet Homme-Dieu en jugeait-il lui-même; il ne considérait le tableau de ses souffrances que comme un calice amer qui lui était présenté de la main de son Père : *Calicem quem dedit mihi Pater* (*Joan.*, XVIII); ce n'était point la mauvaise volonté du Juif qu'il accomplissait, mais les volontés suprêmes de son Père : *Voluntas tua fiat.* (*Luc.*, XII.) Et le pouvoir que s'attribuait Pilate de le condamner ou de l'absoudre, malgré les cris fanatiques de la nation qui demandait sa mort, n'était à ses yeux que le pouvoir céleste dont l'avait revêtu son Père pour le juger : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* (*Joan.*, XIX.)

Or, que répondez-vous à de tels exemples, disons mieux, à de tels oracles, chrétiens indociles, vous qui ne remontez jamais au premier principe de vos afflictions? Seriez-vous donc plus indignement traités par vos amis et vos proches que l'innocent Joseph ne le fût par ses frères? Seriez-vous outragés dans vos malheurs d'une manière plus dure et plus sensible que David? Seriez-vous plus persécutés que ces légions de martyrs dont vous honorez encore la cendre consacrée par leurs vertus? Seriez-vous plus couverts d'opprobres, plus rassasiés de douleurs, que Jésus-Christ, le modèle et l'appui de tous les martyrs? Hélas! à peine osez-vous comparer ce que vous avez à souffrir de l'injustice et de la perfidie humaine avec les afflictions éclatantes de Jésus-Christ, et de ces grands hommes, les images ou les figures de ce Dieu souffrant. Eh! pourquoi donc, comme ces illustres victimes présentées à votre imitation, ne voulez-vous pas reconnaître dans l'homme mortel qui vous persécute le Dieu souverain qui se sert de sa créature pour vous affliger? Pourquoi vous obstinez-vous à regarder des hommes aussi faibles que vous pouvez l'être comme les arbitres de votre malheur ici-bas ou de votre félicité? Prenons enfin, chrétiens, formons-nous de plus nobles idées dans nos peines; élevons désormais nos regards, ne les abaissons plus vers la terre, portons-les vers les régions célestes; c'est de là que partent généralement tous les coups qui nous font gémir. N'est-ce donc qu'à la lueur effrayante des éclairs, et au bruit consternant du tonnerre, que nous voulons discerner les coups et les fléaux du ciel? Ah! mes chers auditeurs, Dieu n'a pas besoin de cet appareil redoutable pour frapper les hommes, quand il lui plaît de le faire; et, comme c'est lui-même qui dirige sur les divers climats de la terre les coups de la foudre allumée avec éclat dans les airs; aussi est-ce lui qui fait tomber sur vos têtes ces haines, ces fureurs allumées sans bruit dans le cœur de l'ennemi qui vous persécute. Dans tous les temps Dieu employa la malice des hommes pour accomplir ses volontés sur les hommes, et c'est encore aujourd'hui le moyen qu'il met en œuvre pour vous éprouver. Voilà, chrétiens affligés, ce que toute la religion vous apprend; dans ces principes le hasard s'évanouit, l'homme disparaît, Dieu seul reste à

vos yeux chargé, comme premier auteur, de tous les maux que vous souffrez : *Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas, a Deo sunt.* (*Eccli.*, XI.)

Or cette vérité fondamentale une fois reconnue et pénétrée, dans le sein des plus grandes disgrâces, quelle source féconde pour celui qui les éprouve, en sentiments de soumission, d'acquiescement, de résignation, de patience! Loin de nous désormais ces plaintes, ces dépits, ces désespoirs, plus terribles que le malheur même qui les produit. C'est un Dieu qui nous afflige; non, je ne veux que cette pensée bien réfléchie pour faire naître dans l'homme chrétien la soumission la plus parfaite aux volontés du ciel dans ses souffrances. Car écoutez seulement les conséquences naturelles qui suivront toujours de ce grand principe ; c'est un Dieu qui vous afflige, c'est donc en vain que vous résistez à sa volonté souveraine; malgré toutes vos révoltes, elle s'accomplira. C'est un Dieu qui vous afflige; il n'y a donc rien que de juste et d'équitable dans toutes les disgrâces que vous avez à souffrir, quelque injustes qu'elles vous paraissent. C'est un Dieu qui vous afflige; rien n'est donc plus sagement réglé et ordonné que l'événement qui excite vos murmures, quelque bizarre qu'il soit à vos yeux. C'est un Dieu qui vous afflige; le calice qu'il vous présente n'a donc rien pour vous que d'avantageux, quelque amer qu'il paraisse au goût de la nature; conséquences nécessaires à reconnaître dès que vous reconnaissez un Dieu pour principe invariable de vos malheurs; et qui concourent ensemble à vous faire dire au Père céleste, comme Jésus-Christ, dans les disgrâces les plus terribles : Que ce ne soit pas ma volonté propre, ô mon Dieu! mais uniquement la vôtre qui s'accomplisse, et sur moi et sur le reste de l'univers : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Luc.*, XXII.) Reprenons, s'il vous plaît, et ne perdez rien d'une morale qui, attentivement méditée, bannirait de la terre toutes les révoltes contre le ciel.

C'est un Dieu qui nous afflige ; et sa volonté toute-puissante doit avoir son exécution, et il est aussi essentiel à Dieu que sa volonté s'exécute, qu'il lui est essentiel d'être Dieu. Première considération, et premier motif de soumission pour l'homme aux ordres du ciel dans ses souffrances. Car enfin, si nos murmures pouvaient fléchir et désarmer le Seigneur qui nous éprouve, peut-être notre cœur serait-il moins injuste alors de résister à ses ordres. Mais quel sera le fruit et le succès de ces vaines résistances que notre cœur lui oppose? Mes desseins subsisteront, nous dit-il par la voix de son prophète, et ma volonté s'accomplira malgré les révoltes de ma créature : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.* (*Isa.*, XLV.) Comme s'il nous disait : Faibles mortels, usez de toutes les précautions que peut vous suggérer l'amour de vous-mêmes, le zèle et l'attachement des hommes dévoués à vos intérêts; descendez dans les abîmes de la terre; élevez-vous, ainsi que les fils de Sem, des remparts contre moi? je saurai vous atteindre, je prendrai mon temps pour vous frapper. Le pouvoir des rois, les forces du monde entier ne vous garantiront pas de mes coups; et cette volonté rigoureuse que j'ai de vous affliger ne s'accomplira pas moins que cette volonté bienfaisante qui m'oblige à verser sur vous les plus grands dons : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.*

Or, mes chers auditeurs, dans cette nécessité où nous sommes de voir s'accomplir sur nous les ordres du ciel, quel autre parti nous reste-t-il à prendre dans la souffrance que celui d'une résignation humble et soumise? Il fut permis au patriarche Jacob de lutter quelques moments contre l'ange du Seigneur; mais lutter contre le Seigneur même par l'opposition constante de notre volonté à la sienne, ne serait-ce pas un excès de témérité et de folie? Roseaux fragiles devant l'orage impétueux, si nous ne plions pas, il nous brisera; faibles enfants devant ce torrent rapide, si nous refusons de le suivre il nous entraînera; timides soldats devant ce guerrier invincible, si nous ne mettons bas les armes, il nous immolera. C'est-à-dire, chrétiens, qu'il faut faire choix ou de fléchir nos volontés au gré de la volonté divine, ou d'irriter cette volonté suprême par une résistance également inutile et criminelle ; qu'il faut traîner nos chaînes, ou comme ces malheureux esclaves chargés des liens de la justice humaine, ou comme ces vénérables captifs accablés de fers pour Jésus-Christ; qu'il faut accomplir les volontés du Seigneur ou comme les saints qui le glorifient dans le ciel, ou comme les réprouvés qui le blasphèment dans les enfers Alternative nécessaire qui, bien considérée, ne permet pas à l'homme raisonnable, encore moins à l'homme chrétien, de balancer un moment dans son choix; et qui le fait infailliblement conclure à soumettre sa volonté impuissante à la volonté souveraine du Maître qui l'afflige. Eh! qui sait même, mon cher auditeur, si Dieu, content de vous voir soumis, ne guérira pas les plaies qu'il vous a faites lui-même; s'il ne vous ménagera pas quelque ressource pour réparer heureusement cette perte de biens qui vous abîme; s'il ne vous rendra pas, contre toute espérance, ce fils trop chéri que vous croyez déjà voir au tombeau ; s'il n'inspirera pas des pensées de douceur et de paix à cet ennemi déclaré dont vous avez tout à craindre; qui sait, dis-je, si Dieu, touché de votre soumission à ses ordres, ne se laissera pas fléchir enfin sur votre sort? Mais enfin que Dieu se laisse fléchir ou qu'il paraisse insensible à vos vœux, toujours devez-vous croire que ce n'est point par la force et la résistance que la créature peut triompher de son Dieu, et qu'il n'est point d'autres armes victorieuses contre le Seigneur qu'une soumission pleine et entière à ses volontés adorables : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Seconde considération ; c'est un Dieu qui nous afflige, et ce Dieu essentiellement

juste, ne peut rien vouloir et ordonner, qui ne soit conforme aux lois de la plus exacte équité; nouveau motif de soumission à ses ordres rigoureux, chrétiens souffrants. Eh! quel est en effet le prétexte le plus ordinaire et le plus spécieux de vos plaintes et de vos murmures? C'est, vous le savez, l'injustice prétendue des afflictions qui vous surviennent de la part du monde. Si je m'étais attiré de telles humiliations, dites-vous dans la force du sentiment, si j'avais autorisé par ma conduite ces discours outrageants qui attaquent mon honneur ou ma probité; mon infortune présente, quoique criminelle dans le principe, me deviendrait alors plus supportable; et regardant la honte et le déshonneur qui me suit, comme la juste peine de mon crime, je me plaindrais seulement de moi-même, sans être affecté, comme je le suis, de toute l'horreur que m'inspire la méchanceté des hommes; mais ne rien avoir à se reprocher, soit contre la noblesse de son rang, soit contre la dignité de sa religion, et néanmoins avoir à soutenir les plus honteux reproches de la part d'un public également aveugle et injuste dans ses jugements; mais s'être comporté jusqu'aux derniers moments dans l'administration des emplois de l'État, avec toute l'intégrité que la loi commande, et s'en voir déposséder rapidement, comme indigne de les avoir jamais administrés; mais ne s'être jamais départi des bienséances de la pudeur la plus délicate, et se voir habituellement en butte aux plus injurieux soupçons dont l'honneur puisse être flétri: voilà, dites-vous, ce qui n'est point supportable à l'innocence, et ce qui fera toujours l'obstacle comme invincible à la patience et à la résignation qu'on vous demande.

Or, cet obstacle à la résignation chrétienne, tout invincible qu'il vous paraît, ne s'évanouit-il pas, mon cher auditeur, dès que la foi vous annonce la disgrâce qui vous désole, comme partant de la main d'un Dieu, non moins juste dans la distribution des maux, que dans le partage des biens de la vie? Hé quoi! devez-vous dire alors, sans emprunter d'autre langage que celui d'une raison que la foi conduit: Si ma disgrâce part de la main de Dieu, et si le monde dont je me plains, n'est que l'instrument dont Dieu se sert pour m'éprouver, c'est donc vainement, et sans raison, que je m'arrête à déclamer contre l'injustice du monde; mon malheur, tout injuste qu'il me paraît, est donc essentiellement l'ouvrage de la justice; et si j'ouvre la bouche pour murmurer et me plaindre, j'accuse, je condamne le jugement de Dieu même, qui seul ordonne de mon sort pour le présent, comme pour l'avenir: *Qui dicit, Injuste patior, illum iniquum facit, cujus judicio patitur.* Mais non, conclurez-vous plutôt avec David? Non, Seigneur; je ne porterai point l'infidélité jusqu'à méconnaître votre équité souveraine dans la disgrâce que vous m'envoyez: *Non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* (*Psal.* XXXVIII.) Si j'ignore en quoi et pourquoi je mérite cette disgrâce qui me révolte, il n'en est pas moins vrai que je la mérite; peut-être le monde est-il pleinement injuste à mon égard, dans le traitement cruel que j'en reçois; mais que m'importent, ô mon Dieu! toutes les injustices de ce monde pervers, qui n'a de pouvoir sur ma destinée qu'autant qu'il en reçoit de vous-même? Que m'importe l'iniquité d'un vil esclave qui me poursuit, s'il ne peut rien, sans l'ordre d'un maître souverainement équitable? Que m'importe la mauvaise volonté des petits ou des grands de la terre, à qui vous confiez l'exécution de vos arrêts, si ces arrêts dont ils sont les exécuteurs, sont toujours essentiellement justes? Et cette justice infinie que je ne peux méconnaître de la part du Dieu que j'adore, ne doit-elle pas me faire plier sans murmurer, sous le joug de ses volontés, quelque sévères qu'elles me paraissent? *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Troisième considération; c'est un Dieu qui nous afflige; et ce Dieu infiniment sage, a disposé les plus tristes événements qui peuvent traverser la vie humaine, selon les lois irréprélensibles de son intelligence infinie; motif infaillible de soumission et de patience pour tous les hommes éprouvés de Dieu, mais pour vous singulièrement, sages du monde, qui fondez le plus souvent vos murmures dans l'affliction, sur la bizarrerie prétendue de certains événements qui dérangent vos projets de fortune et de grandeur. Eh! qu'opposeriez-vous en effet de raisonnable et de solide, à cette considération que la foi vous présente? Exagérez ici tant qu'il vous plaira, pour excuser vos plaintes, et la justice sensible de vos prétentions, et la sagesse des moyens inutilement employés pour arriver au terme de vos désirs; dites-nous, que pour faire réussir vos projets malheureusement échoués, vous avez mis en œuvre toutes les règles de la prudence, tous les ménagements et les égards de la politique, tous les soins et la contrainte d'une vigilance assidue; ajoutez même, que pour comble de disgrâce, vous voyez d'autre part le projet le moins raisonnable et le moins sensé, réussir au gré d'un homme imprudent, dont les vues bornées avaient négligé les arrangements de la plus commune sagesse; peignez-vous enfin le désastre imprévu de votre fortune, avec cette éloquence naturelle, ces couleurs vives et animées que la disgrâce ne manque point d'inspirer aux malheureux, pour peindre, pour exagérer leurs malheurs.

Vains discours, mon cher auditeur, et qui ne peuvent servir un moment de prétexte à vos murmures, dès que vous adorez un Dieu qui a réglé le cours des événements heureux ou funestes de votre vie. Car oserez-vous bien, partant de cette réflexion, oserez-vous censurer par vos murmures, oserez-vous regarder comme bizarres et opposés à toutes les règles de la vraie sagesse, des événements disposés et conduits par la sagesse divine? Dès qu'un Dieu les

ordonne, c'est à vous, vrais ou prétendus sages, de savoir au moins en respecter le cours; c'est à vous de conclure, que s'ils vous paraissent contraires aux idées de votre faible raison, c'est que les lumières bornées qui l'éclairent, n'en sauraient atteindre l'arrangement mystérieux et divin; et que s'ils déconcertent tous les raffinements de la prudence humaine, c'est qu'ils partent d'une sagesse supérieure indépendante des lois incertaines de la prudence des hommes; réflexion simple, mais qui détruit sans retour le fondement fragile de vos murmures, parce qu'elle vous fait voir toute la sagesse d'un Dieu qui préside à ces événements bizarres en apparence, qui déconcertent la vanité de vos desseins : *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Enfin, c'est un Dieu qui nous afflige; et ce Dieu plus jaloux, plus occupé que nous ne pouvons l'être de notre propre félicité, ne peut nous envoyer des maux stériles, et incapables de contribuer à notre véritable bonheur; dernière considération, plus puissante encore que tout le reste, pour inspirer au cœur le plus indocile, le sentiment de soumission qui doit le soutenir dans les souffrances. Vous ne les voyez pas, chrétiens, ces avantages réels, qu'un Dieu, pour éprouver votre foi, cache à vos yeux sous l'apparence du malheur, et c'est ce qui combat encore dans votre âme, cet esprit de soumission dont je voudrais la pénétrer : mais pourriez-vous douter un moment de la volonté constante qu'il eut toujours de vous rendre heureux? Et tandis qu'il n'est point de gouvernement juste et réglé parmi les hommes, qui ne doive toujours tendre à l'avantage des moindres sujets, pourriez-vous croire que l'empire du Dieu qui nous gouverne, n'eût pas également pour fin la félicité de ses créatures? Que si cette considération générale ne vous satisfait pas encore, voyez ce qu'il a déjà fait pour vous, ce Dieu, dont vous croyez être en droit de vous plaindre, et jugez par là de ses intentions divines, quand il vous envoie des disgrâces.

Faut-il vous le dire, mes chers auditeurs, ce qu'il a déjà fait par amour pour vous, ce Dieu toujours bienfaisant qui vous éprouve aujourd'hui? Non, sans doute; non, vous ne pouvez ignorer tant de bienfaits perpétuellement reçus de ce Dieu qui vous paraît si terrible; et votre cœur s'élèverait ici contre vous-mêmes, si vous pouviez les oublier et les méconnaître. Vous savez donc que c'est le même Dieu qui vous donna l'être, qui vous le conserve à travers mille périls de mort qui vous environnent; qui pourvoit aux besoins de votre corps, par les dons paternels de sa providence; à la vie de votre âme, par la surabondance de sa grâce; et dont les bienfaits multipliés sur votre tête, surpassent le nombre de vos jours, de vos moments, celui même de vos ingratitudes et de vos crimes. Vous savez donc que c'est le même Dieu qui, non content de veiller sur vous par lui-même, ordonne à ses anges d'accompagner vos pas, de diriger toutes vos voies, de vous soutenir dans vos chutes, de vous redresser dans vos erreurs, et de porter jusqu'au pied de son trône l'encens que lui présentent les prières et les vœux du genre humain; vous savez donc que c'est le même Dieu qui a voulu descendre en personne sur la terre pour vous conduire : vivre parmi les hommes dans la peine et dans la douleur, et terminer sa course passagère sur la terre, par une mort cruelle et ignominieuse, pour vous épargner la mort de l'éternité. Vous savez donc que c'est le même Dieu qui vous laissa cette loi de grâce, de laquelle dépend votre félicité présente et future, qui vous instruisit toujours par l'exemple, avant que de le faire par le précepte; le même Dieu qui ne consentit à quitter le monde pour le ciel que pour y préparer vos places; qui, malgré son départ triomphant pour le royaume céleste, demeure sans cesse invisible et anéanti pour vous sur son autel, mille fois, et à chaque instant y renouvelle son sacrifice consommé sur le Calvaire, pour expier vos crimes toujours renaissants; et qui ne goûte point de plaisir plus sensible à son humanité sainte que de vous voir assis à sa table, pour pénétrer dans vos cœurs et les remplir de ses dons. Vous savez donc enfin que c'est le même Dieu qui veut être appelé dans son Eglise, et qui est, en effet, le frère, l'ami, le cohéritier, le pasteur et le père; le guide, le consolateur, l'époux; la voie, la vérité et la vie de tout ce qu'il y a d'âmes fidèles dans l'univers.

Eh! comment donc? vous disent ici d'une voix unanime et le ciel et la terre, comment vous défier encore de ce Dieu d'amour dans les peines qu'il vous envoie? Et tout ce qu'il a fait, pour témoigner qu'il vous aime, ne vous annonce-t-il pas que si vous souffrez sous l'empire d'un tel maître, c'est qu'il n'y a pour vous de vrai bonheur que dans cet état même de tribulation? Me direz-vous que les coups qu'il vous porte sont cruels, et qu'ils atteignent jusqu'au cœur? Je vous dirai que pour vous soumettre sans peine à ces traits divins, fussent-ils plus cruels encore, il ne faut que regarder la main dont il vous frappe; que c'est cette main même qui s'est laissé percer et attacher à la croix pour vous sauver; et que, de craindre en ce monde les traits de cette main adorable, c'est déshonorer votre religion pour jamais. Ajouterez-vous que les maux dont vous faites l'épreuve, se font vivement sentir, et que vous ne voyez pas quelle espèce d'avantage en résulte, soit pour ce monde, soit pour l'autre? Non, vous répondrai-je alors, vous ne le voyez pas à ce moment. Mais Abraham, prêt d'immoler son fils, voyait-il les suites heureuses, que devait avoir ce sacrifice rigoureux ordonné par le Seigneur? Mais Jacob, assujetti aux ordres de Laban, voyait-il les bénédictions abondantes qui devaient suivre tant d'années de peines et de travaux? Mais Joseph, dans les fers, voyait-il que la capti-

vité devait être pour lui le chemin du trône. Mais Josué, abandonné de ses soldats, voyait-il que la désertion de ces lâches combattants accélérait les moments de la victoire? Mais Esther affligée, voyait-elle la royauté que lui préparait le Seigneur? Mais David, fugitif devant Absalon, voyait-il le triomphe glorieux que lui destinait le Dieu des armées?

Or vous plaindrez-vous, quel que soit votre sort, de ce que Dieu vous traite en ce monde comme ses plus zélés serviteurs, en vous cachant, au moment que vous souffrez, l'avantage infini de vos disgrâces? Ne pouvez-vous donc attendre, ainsi que ces illustres modèles, le grand jour des révélations d'un Dieu, et cependant consentir à croire sur la foi de son amour ce que vous ne voyez pas encore? Dût-il même vous affliger jusqu'à la fin de cette vie mortelle, serait-ce là de quoi exciter vos défiances, et ne reste-t-il pas encore à son amour une éternité entière, pour vous venger des peines que vous aurez essuyées dans cette vie mortelle? Chose étrange! mes chers auditeurs, permettez-moi de m'en plaindre ici hautement à vous-mêmes; on vous voit tous les jours livrer vos corps qui vous sont si chers, remettre le soin de vos vies à des hommes souvent mercenaires, dont vous n'éprouvâtes jamais le zèle et l'attachement pour vos personnes : qu'ils vous présentent les breuvages les plus amers, qu'ils exercent sur vous les plus cruelles opérations de leur art; vous recevez tout de leur main, vous souscrivez à tous leurs arrêts sans murmurer; et la seule idée qui vous guide alors, c'est que vous comptez assez sur leur bonne foi, pour regarder comme un mal salutaire les douleurs sensibles qu'ils vous font souffrir. Et dès qu'il s'agit de recevoir quelque amertume, d'endurer quelque douleur de la main de Dieu, de ce Dieu si aimable, de ce père si tendre, qui a tant souffert lui-même, pour vous épargner de souffrir; quoi! vous ne pouvez croire que ce soit pour votre bien qu'il éprouve votre patience, et que les traits dont il vous blesse soient les traits de son amour? Ah! mes chers auditeurs, ne rougirez-vous jamais de ces défiances injurieuses à son amour, et sûrs que vous êtes de sa volonté toujours bienfaisante, lors même qu'elle vous éprouve, n'y conformerez-vous pas enfin la vôtre, dans vos plus sensibles disgrâces? *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

Voilà, chrétiens affligés par la Providence, comment la foi vous inspire la soumission et la patience dans vos peines. Eh! pourrait-elle y employer des motifs plus forts et plus puissants? Si l'on savait y réfléchir, en faudrait-il davantage pour anéantir tant de murmures et de blasphèmes scandaleux qui déshonorent le christianisme? Car pour vous rappeler ici en peu de mots tout le fonds de cette première partie, permettez que je m'adresse à quelqu'un de ces chrétiens souffrants, que de telles vérités n'auraient pu déterminer encore à la patience et à la résignation chrétiennes, dont j'ai tâché de faire naître ou d'affermir le sentiment dans vos cœurs. Ecoutez-moi donc, hommes doublement malheureux, et d'avoir à souffrir sur la terre, et de ne savoir pas vous soumettre en souffrant : écoutez et concevez l'iniquité dont vous chargent vos murmures, dans le sein de l'affliction. Si vous êtes imbus, comme vous devez l'être, des principes de votre religion, vous ne pouvez ignorer que c'est Dieu même qui vous afflige, que c'est ce Dieu qui fait usage des êtres inanimés, ou des créatures intelligentes, pour vous réduire à l'état qui vous paraît si terrible : je le sais, je le crois, me répondez-vous; et cependant le sentiment de la douleur l'emporte sur cette connaissance que la foi me donne. Le sentiment de la douleur l'emporte : osez-vous le dire? Hé quoi! mon cher auditeur, vous savez que votre disgrâce part de la main même du Dieu que vous adorez, et ce souvenir seul ne vous a pas encore soumis? c'est-à-dire, vous savez que cette disgrâce part d'un Dieu tout-puissant et absolu dans ses volontés; et vous résistez encore aux ordres d'un si grand maître? Vous savez qu'elle part d'un Dieu souverainement juste, et vous la regardez comme une injustice cruelle que vous ne méritâtes jamais? Vous savez qu'elle part d'un Dieu infiniment sage, et vous trouvez à redire aux dispositions de votre sort réglées par sa sagesse? Vous savez qu'elle part d'un Dieu plein de bonté pour vous, de tendresse et d'amour, et vous n'y découvrez qu'un mal réel, dépourvu de l'apparence même du bien? Or voulez-vous savoir quelle étrange idée vous me donnez par là de vous-même? C'est que, tout chrétien que vous êtes, vous me paraissez en quelque sorte plus coupable, plus irréligieux que l'impie et le libertin déclarés, adorateurs d'un Dieu sans soin du monde et sans Providence; car enfin, ce principe de leurs erreurs une fois posé, du moins raisonnent-ils conséquemment, quand ils méconnaissent le doigt de Dieu dans les disgrâces qui troublent, qui désolent, qui désespèrent ses créatures dans la vie présente. Mais adorer, comme vous faites profession de le faire, un Dieu dont vous savez que la puissance, que la justice, que la sagesse, que la bonté, que tous les attributs concourent à vous affliger, et ne pas vous rendre à ces grands motifs de soumission que la foi vous présente; et vous répandre en plaintes injurieuses, en murmures outrageants pour la Providence divine, n'est-ce pas là devenir également criminel au tribunal de votre raison et de votre religion? N'est-ce pas abuser tout à la fois de l'un et de l'autre, pour vous perdre? Et tout le poids de vos malheurs est-il comparable au poids immense de la colère divine, dont vous vous chargez par de tels murmures?

Mais vous faudra-t-il donc, dites-vous, dévorer votre chagrin dans le silence, et ne pourrez-vous pas même verser des larmes

sur les rigueurs de votre sort? Ah! mon cher frère, si vous n'avez pas la force de réprimer vos pleurs, donnez-les aux sentiments de la nature qui les demande; ce n'est point l'insensibilité stoïque aux maux de la vie, c'est la soumission, c'est la résignation seule à la volonté divine que vous prescrit la religion. Soyez donc sensible, j'y consens, pleurez, soupirez, gémissez, puisque c'est une sorte de consolation pour vous dans vos peines. Mais que dis-je! et quelle faible ressource pour un cœur chrétien que des larmes et des soupirs! Est-ce en succombant à la douleur que l'on peut venir à bout de se consoler, et les signes les plus marqués de notre faiblesse dans la peine seraient-ils pour vous un moyen de la vaincre? Des cœurs nés pour la gloire du martyre, des soldats de Jésus-Christ qui ne doivent pas regretter l'effusion de leur sang, se consoleraient-ils en effet par des larmes qui conviendraient à peine aux enfants du siècle, et qui déshonoreraient les héros du monde? Si donc vous cherchez une consolation solide et durable, chrétiens souffrants, ayez de nouveau recours à la force admirable de la foi dont vous êtes les disciples: après vous avoir soumis, elle vous consolera.

Rien de plus propre que la foi à nous inspirer la soumission dans nos souffrances : vous avez dû le reconnaître dans la première partie.

Rien de plus capable que la foi de nous consoler dans nos souffrances : c'est ce qui me reste à vous persuader dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si rien n'est plus propre à nous rendre soumis dans l'affliction que de nous faire voir un Dieu qui nous afflige, rien n'est plus capable de nous consoler que de nous offrir un Dieu qui nous afflige uniquement pour nous sauver; et c'est cette idée si consolante que la foi chrétienne nous présente à tous dans l'affliction. Déjà la connaissance que cette foi vous a donnée des bontés infinies de votre Dieu a dû vous faire comprendre qu'il ne peut faire servir les maux de la vie qu'au commencement, au progrès ou à la perfection de votre bonheur. Mais vous ignorez comment Dieu peut opérer cette merveille, et faire sortir l'éternelle félicité du sein de toutes les disgrâces passagères de la vie : or, c'est ce prodige mystérieux que la foi vous découvre encore, pour ne rien laisser manquer aux consolations de l'homme chrétien dans la disgrâce. Et en effet, mes chers auditeurs, interrogeons notre foi sur le salut éternel de l'homme, ce grand ouvrage qui a mérité qu'un Dieu descendît sur la terre. Dans les principes de la foi, pour avoir une libre entrée dans le ciel, il est un obstacle à vaincre : c'est le péché; il est un moyen nécessaire à prendre : c'est l'exercice des vertus; il est un caractère essentiel qui doit nous distinguer : c'est la conformité avec le Dieu crucifié. Or, c'est le propre des afflictions humaines de lever tous les obstacles que le péché peut opposer au salut de l'homme; de donner lieu à l'exercice de toutes les vertus, qui sont les moyens nécessaires au salut de l'homme; de nous imprimer la conformité avec le Dieu crucifié, qui sera toujours le caractère essentiel du salut de l'homme. La souffrance, dans les principes de la foi, est donc évidemment l'ouvrage d'un Dieu qui nous éprouve pour nous sauver. Ainsi se développe dans toute son étendue le sens de cet oracle divin : Heureux les cœurs affligés sur la terre, parce qu'ils seront éternellement consolés : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* (*Matth.*, V.)

1° Et pour vous obliger d'abord à reconnaître cette vertu, propre des afflictions humaines, de lever tous les obstacles que le péché peut opposer au salut de l'homme, considérez seulement, et jugez s'il est un moyen plus efficace qu'une vie souffrante et affligée, pour vous préserver du péché, pour vous retirer du péché, pour vous faire expier les peines du péché; trois idées que je ne fais que parcourir, et dont je vous fais les juges. Point de plus sûr préservatif contre le péché que l'affliction; pour le persuader, ne suffit-il pas de nous connaître nous-mêmes? Telle est notre faiblesse, vous le savez : rarement sommes-nous heureux sans devenir bientôt criminels; possesseurs des dons que le ciel versa sur nous pour nous tourner vers lui, nous n'en jouissons pas longtemps sans en abuser; notre appétit insatiable de plaisirs a bientôt épuisé ce qu'il trouve de charmes dans les délices tranquilles de la vertu; ennuyé de ses joies innocentes, on a trop souvent recours aux plaisirs coupables; et si l'on n'est tristement occupé au dedans de soi-même à se garantir du sentiment de la douleur, bientôt le cœur trop heureux enfantera l'iniquité. C'est dans le sein du bonheur que désobéit le premier des hommes, et qu'il nous perdit tous par un seul crime; c'est au comble de la félicité que succomba Salomon, le plus sage de ses descendants. Et n'est-ce pas encore ce bonheur terrestre qui perd aujourd'hui tant de mondains familiarisés avec le crime, et qui semblent en ignorer le remords, à force de le commettre? Permettez-moi cette courte digression, qui ne servira qu'à vous mieux développer ce que j'avance.

N'est-ce pas ce funeste bonheur de la terre qui produit cette oisiveté honteuse qui fait de l'homme un poids inutile dans le monde, où il devait régner par la sagesse et l'activité de ses travaux; cette mollesse efféminée qui assujettit une âme raisonnable à ce corps terrestre, qui devait être son esclave; ce luxe immodéré qui étale, au milieu du christianisme, plus de magnificence dans les palais des hommes que dans les temples du Dieu vivant; ces excès de volupté qui dégradent la nature humaine, et y font méconnaître les plus beaux traits de l'image de Dieu? N'est-ce pas de ce funeste bonheur que provient cette fierté ridicule qui rend l'homme

méprisable aux yeux de la raison même, à mesure qu'il paraît au dehors s'élever au-dessus de ses semblables; cette dureté envers les malheureux qui fait de l'homme chrétien le tyran et l'homicide de ses frères; cet oubli de Dieu qui laisse vivre tant d'hommes et de femmes du monde comme s'ils étaient leur dernière fin, et qui se termine à introduire une espèce d'athéisme de mœurs et de conduite, sous l'empire auguste de la religion la plus sainte? N'est-ce pas ce funeste bonheur qui corrompt peu à peu le fond des cœurs les plus beaux, les plus généreux dans leurs sentiments; qui altère les idées de l'esprit le plus noble et le plus raisonnable de sa nature; qui fait naître tous les vices par la confiance trop bien fondée de l'impunité; nourrit les plus folles et les plus détestables passions, par tous les moyens divers qu'il fournit de les satisfaire? N'est-ce pas enfin ce funeste bonheur qui attire sur ceux des disciples de Jésus-Christ qui le possèdent ces anathèmes, ces malédictions si souvent réitérés par ce Dieu-Homme dans son Evangile? Malheur à vous qui vivez sur la terre dans le sein de la joie et du plaisir! *Væ vobis qui ridetis!* (*Luc.*, VI.) Malheur à vous qui coulez vos jours dans cette opulence fastueuse qui contente tous vos désirs! *Væ vobis divitibus!* (*Ibid.*) Malheur à vous qui goûtez ici-bas toutes les douceurs et les consolations des sens! *Væ vobis qui habetis consolationem vestram!* (*Ibid.*) Anathèmes qui seront dans tous les siècles autant de preuves invincibles que l'état de crime et l'état de félicité sont rarement séparés dans la vie présente, et que le faux bonheur du temps y sera toujours un présage presque assuré du malheur trop réel de l'éternité. De là ce beau mot, ce mot terrible de Tertullien, que les heureux du monde sont autant de victimes que Dieu engraisse pour le grand jour de sa colère : *Quasi victimæ a Deo saginantur.*

Je m'arrête ici, mes chers auditeurs, et je vous le demande : dans cette état de faiblesse, où nous n'éprouvons que trop que nous sommes réduits dans cette état de fragilité qui fait du bonheur de la vie le plus grand écueil à notre innocence, est-il un moyen plus propre que l'affliction pour contenir nos penchants rapides dans les bornes du devoir? Souvent même est-il un autre moyen que ces rigueurs passagères, pour nous garantir de l'iniquité presque inséparable du bonheur de la vie humaine? Et à la réserve d'un petit nombre d'âmes plus nobles et plus sensibles à la bonté de Dieu, qu'à sa rigueur, le reste des humains ne vérifie-t-il pas évidemment l'oracle du prophète, parlant du peuple d'Israël; que l'affliction seule aura la vertu de lui communiquer la sagesse et l'intelligence? *Sola vexatio dabit intellectum.* (*Isa*, XXVIII.)

Vérité la plus humiliante pour l'homme dans tous les temps, et surtout pour l homme éclairé des lumières du christianisme; mais vérité que l'expérience du monde ne nous permet pas de soupçonner d'exagération. Rendons-nous justice un moment à nous-mêmes, et ne présumons point ici de la bonté naturelle de nos cœurs; si nous savons en sonder les replis, les développer de bonne foi, nous serons forcés de nous reconnaître dans l'image trop ressemblante du peuple israélite, presque toujours rebelle et idolâtre, dès que le bras de son Dieu ne s'appesantissait pas sur lui, et qui ne restait constamment soumis à son aimable empire, que lorsqu'il éprouvait les fléaux de sa colère. Imitateurs en effet de ce peuple servile, tout chrétiens que nous sommes, toujours les esclaves de la crainte, sous une loi de bonté, de grâce et d'amour; plus dignes par nos sentimens, d'avoir un tyran pour maître, qu'un Dieu pour père, il faut donc que ce Dieu ne cesse de nous frapper, s'il veut nous réduire et se faire obéir : *Sola vexatio dabit intellectum.*

Mais quoi! Seigneur, s'il faut à votre amour des malheurs et des disgrâces pour nous retenir dans l'ordre, ne lui suffit-il pas des peines ordinaires attachées aux divers états de la vie, du moins pour ces hommes que la naissance n'a point placés aux premiers rangs des conditions humaines? Frappez, foudroyez les montagnes superbes; affligez les grands, les riches, les heureux du siècle; ils ont besoin du préservatif de l'affliction, contre le charme contagieux de la prospérité : mais ces hommes qui occupent les conditions médiocres et des rangs inférieurs encore, ne trouvent-ils pas dans les privations seules de leur état, un préservatif suffisant contre l'attrait du péché? Non, non, mes chers auditeurs, ce n'est point seulement aux heureux du monde, qu'il faut des malheurs et des disgrâces pour garantir leurs cœurs du danger de se corrompre. Qui de vous ignore que les conditions les moins relevées dans la société humaine, si les penchans n'y sont réprimés par le contre-poids de la douleur, sont presque toujours marquées par des chutes fréquentes et des péchés réitérés? Qui ne sait que, surtout dans ce siècle de corruption, le peuple, assis aux derniers rangs, a contracté presque tous les vices et les excès des rangs les plus élevés? Que s'il y a moins de faste et de pompe dans le cours de ses plaisirs, il n'y a guère moins de licence? et que ses désordres, pour être moins éclatants, n'en sont, dans la réalité, ni moins ordinaires, ni moins grossiers? Qui ne sait que l'on s'accoutume à la bassesse de sa condition, comme les grands à leur élévation? Que l'impression des maux ordinaires émoussée par l'habitude, ne saurait plus être qu'une digue impuissante contre le torrent de ces passions vives qui entraînent; et que le cœur est toujours prêt à s'échapper à de nouveaux écarts, dès qu'il n'est point troublé par de nouveaux malheurs qui se succèdent; malheurs dont la succession le tienne pour ainsi dire, dans le respect, et ne lui laisse pas le loisir de devenir méchant? Étrange disposition du cœur humain, qui rend l'affliction comme nécessaire à l'homme

le plus juste, pour le préserver des charmes funestes du péché : *Sola vexatio dabit intellectum.*

Que sera-ce donc, mes chers auditeurs, si à la faiblesse naturelle qui porte notre cœur à s'égarer, dès qu'il n'est plus retenu par le frein de l'affliction, vient se joindre encore l'empire invétéré de la passion victorieuse et trop longtemps satisfaite? Que sera-ce donc, s'il faut, non-seulement nous préserver du péché, mais nous arracher encore à son empire, après un long esclavage? Ah! c'est alors sans doute que la bonté suprême du Dieu qui nous éprouve, paraît avec plus d'évidence encore. Il a, je le sais, des ressources infinies pour dompter notre obstination dans le crime, ce Dieu de toute puissance, à qui rien ne résiste : mais, dans le cours ordinaire de sa providence, a-t-il un moyen plus efficace que les malheurs passagers de la vie, pour briser les liens dont nous charge une passion devenue maîtresse de notre cœur? Grâce toute-puissante de mon Dieu! que votre pouvoir devient faible sur des cœurs ainsi dominés par la cupidité, quand vous n'employez que votre douceur pour les soumettre! En vain pour les réduire, employez-vous alors ces ménagements, ces complaisances, cette voix secrète et insinuante qui vous est propre; en vain prenez-vous mille détours, pour pénétrer dans ces cœurs obstinés à se perdre; le penchant rapide, qui les entraîne vers l'objet de la passion, les emporte à chaque instant loin de vous, et ne leur permet pas de sentir vos douces atteintes; vous frappez sans cesse pour y trouver entrée, et ils ne sont point ouverts.

Avouez-le vous-mêmes, chrétiens malheureux, vous qui ne prouvez que trop ce que c'est que la tyrannie d'une habitude vicieuse. Depuis le jour fatal qu'elle vous domine, avez-vous seulement entendu cette voix toujours pressante de la grâce, ce langage intérieur et ineffable de l'Esprit-Saint, et ne pourriez-vous pas me répondre ici avec la même vérité que ces anciens fidèles, interrogés s'ils avaient reçu les dons de l'Esprit de Dieu : Eh! nous ne savons pas même s'il est un Saint-Esprit; nous ignorons encore s'il est une grâce intérieure dont la voix se fasse entendre dans le secret des cœurs? *Neque si Spiritus sanctus est, audivimus.* (*Act.*, XIX.) Pour vous arracher efficacement à la domination du péché, il ne suffit donc pas à la grâce de ces mouvements, de ces inspirations qu'elle emploie d'ordinaire pour toucher, de ces lumières douces et pénétrantes, pareilles aux clartés de l'aurore et dont elle se sert pour éclairer : *Quasi aurora consurgens.* (*Cant.*, VI.) Mais que cette même grâce ne gagnant rien sur vous par la douceur, ait recours à cette violence miséricordieuse dont elle fait usage contre les cœurs les plus indociles et les plus rebelles à ses desseins : qu'elle ruine, par exemple, par une infirmité habituelle, cette santé florissante qui vous entretient dans l'ivresse des plaisirs; qu'elle renverse par une disgrâce imprévue, ce protecteur puissant, l'appui de vos espérances ambitieuses; qu'elle vous dépouille de ces biens subitement accumulés, qui ne sont point le salaire d'une industrie permise, mais le fruit évident de vos injustices : ah! chrétiens, n'est-ce pas alors que la grâce s'assurerait la conquête de vos cœurs? Que la tristesse salutaire de votre état vous disposerait au sentiment de la componction véritable? Que l'impuissance de contenter désormais vos désirs, en éteindrait du moins la vivacité? Et, si vous n'êtes pas déterminés à vous perdre, que le penchant même du cœur qui ne sert aujourd'hui qu'à vous égarer, ne vous porterait plus qu'à la fuite du péché? Ainsi Paul, ébloui des éclairs et renversé des foudres du Dieu de la grâce, écoute enfin ses ordres, se soumet pour toujours à ses volontés; et de zélé persécuteur de Jésus-Christ, en devient le disciple, l'apôtre, le confesseur et le martyr. *Sola vexatio dabit intellectum.*

De m'arrêter maintenant, mes chers auditeurs, à vous développer encore ici, ce que j'ai d'abord avancé, que rien n'est plus propre que les afflictions de la vie, à nous faire expier les peines passagères que mérite le péché même déjà pardonné, dans les principes de la religion : de vous dire que, suivant la doctrine expresse du concile de Trente, les calamités temporelles acceptées dans un esprit de soumission aux ordres du ciel, nous tiennent lieu d'une vraie pénitence, et de la pénitence la plus méritoire que l'homme coupable puisse offrir à son Dieu; de vous faire sentir combien ces sortes de peines que l'unique choix de Dieu nous impose, sont, en effet, au-dessus de ces pénitences volontaires que l'on s'impose à soi-même, parce que ce sont, pour la plupart, des pénitences fausses et simulées qui ménagent le penchant favori du cœur, ne le punissent point par l'endroit sensible et qui le rendent toujours coupable; parce que ce sont des pénitences où l'esprit de religion a bien moins de part que l'humeur et la vanité; où l'amour-propre déguisé domine toujours, lors même qu'on paraît le détruire; des pénitences qui peut-être, au poids du sanctuaire, seraient plutôt de nouveaux péchés que des satisfactions pour les péchés mêmes que l'on prétend expier : de m'étendre encore ici sur un point si consolant pour l'âme souffrante, qui peut trouver dans son état un mérite au-dessus de toutes les pénitences du monde; c'est, chrétiens, ce que je n'entreprends pas, et ce que j'ai cru devoir abandonner aux réflexions de ceux qui m'écoutent, pour ne pas excéder les bornes du temps qui m'est prescrit.

Après cela, chrétiens affligés, s'il est encore parmi vous des hommes assez ennemis d'eux-mêmes, pour se faire de leur situation même, un sujet de crime, et tourner par leurs murmures le remède en poison; hélas! je ne peux ici que plaindre leur sort. Et l'affliction, dans les desseins de la Provi-

dence, n'en sera pas moins à mes yeux la plus forte des grâces, contre tous les obstacles que le péché peut opposer au salut de l'homme. Eh quoi! malgré l'abus que la malice humaine fait tous les jours de la bonté infinie de Dieu, n'est-il pas également vrai que cette bonté souveraine est un des motifs les plus puissants que la religion présente aux coupables, pour les faire rentrer dans le devoir? Malgré tous les abus que l'on peut faire des afflictions de la vie, j'ai donc droit de conclure qu'il n'est point d'état plus propre à lever tous les obstacles que le péché oppose au salut de l'homme, et conséquemment à lui ouvrir le ciel : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

2° Mais ce n'est point là que se termine la consolation que la foi présente au chrétien souffrant, et s'il trouve dans son état de quoi vaincre tous les obstacles que le péché oppose à son éternelle félicité, il y trouve encore l'occasion précieuse d'exercer toutes les vertus qui doivent assurer son éternel bonheur : second avantage devenu depuis Jésus-Christ, comme inséparable de l'état d'affliction et de souffrance. Car, quoiqu'il soit vrai que les vertus chrétiennes sont propres de tous les états, et qu'elles peuvent absolument compatir avec la condition la plus heureuse, selon le monde, il est également vrai, mes chers auditeurs, et l'expérience nous l'apprend, que rien n'est plus rare qu'un parfait chrétien dans un état exempt de peines et de disgrâces; que les grandes vertus de la religion ne marchent, pour ainsi dire, qu'à la suite de la croix ; que si elles peuvent naître et se soutenir quelque temps, à l'ombre d'une vie tranquille, elles n'atteindront jamais le degré de la perfection que par une vie de souffrance et de douleur. C'est l'affliction qui m'a servi de maître dans la voie des vertus, disait l'Israélite captif bénissant Dieu de ses disgrâces, et n'est-ce pas encore plus de nos jours, à cette école de sagesse que le chrétien doit apprendre à se sanctifier au milieu du monde : *Castigasti me, et eruditus sum.* (*Jer.*, XXXI.) C'est à vous, chrétiens, que j'en appelle, et à la connaissance que l'homme doit avoir de son propre cœur.

Est-ce dans un état exempt de souffrances que le cœur humain apprendra jamais à s'anéantir sincèrement devant Dieu, à ne mettre sa confiance qu'en lui seul, à ne craindre que ce Dieu, seul vraiment terrible, à ne s'attacher qu'à ce Dieu, seul véritablement aimable? Hélas! vous ne le savez que trop, ce ne sont point là les vertus de l'homme qui n'a rien à souffrir sur la terre ; aveuglé qu'il est par son bonheur, il sent trop peu son néant, pour s'anéantir devant Dieu ; trop peu sa faiblesse, pour recourir sans cesse à son appui ; trop peu, combien Dieu est terrible pour ne craindre que lui seul ; trop peu, la vanité du monde qui l'attache, pour ne s'attacher qu'au Dieu souverain Maître du monde : mais que l'affliction paraisse, et lance sur ce même homme quelqu'un de ses traits, je le vois instruit dans un moment; je l'entends hautement reconnaître et sa dépendance nécessaire qui le conduit à l'humilité, et ses besoins continuels qui portent son âme à la confiance, et la justice du Dieu dont il est frappé qui l'oblige désormais à le craindre, et la frivolité trop évidente du monde, qui le détache enfin de tout ce qui n'est pas Dieu. *Castigasti me, et eruditus sum.*

Est-ce dans un état exempt de souffrances que l'homme embrassera la pratique de cette charité sans bornes qui excite dans le cœur la compassion sur l'indigence, qui ménage et dissimule dans la société les défauts du prochain, et fait renaître la paix au milieu de la discorde, par les charmes de la complaisance et de l'affabilité? Mais quoi! l'homme qui n'a rien à souffrir connaît-il assez les misères humaines, pour compatir à celles du pauvre? Voit-il assez ses propres défauts, pour ne pas censurer les défauts du prochain qui l'environne? A-t-il assez d'usage de la contrainte et de la gêne, pour se plier sans cesse à la variété des humeurs et des caractères? Eh! d'où lui viendraient de telles vertus, dès que l'affliction ne lui a pas servi de maître? Qu'elle porte donc à son cœur quelque coup sensible, et bientôt sa misère personnelle le rendra compatissant pour celle d'autrui : humilié lui-même par l'infortune, il ne se croira plus en droit d'humilier ses semblables sur les défauts qu'il découvre en eux. Son orgueil confondu supportera l'humeur d'autrui, comme on supporte la sienne ; et de là cette douceur, cette discrétion dans le commerce, cette complaisance, cette affabilité de mœurs que l'heureux du siècle ignora toujours, et qu'il se fait un faux mérite d'ignorer. *Castigasti me, et eruditus sum.*

Est-ce dans un état exempt de souffrances, que l'homme se répondra de conserver sur lui-même cette continuité d'attention et de vigilance, cet esprit de recueillement et de retraite qui fait trouver la solitude au milieu du monde? Mais, comment nos yeux ne s'égareraient-ils pas sur tous les objets étrangers, lorsque le sentiment de la douleur ne les rappelle pas sur nous-mêmes? C'est aux idées et aux réflexions salutaires que l'affliction fait naître, de verser sur tous les objets du monde cet air de deuil et de tristesse qui en dissipe le charme, qui nous oblige à ne plus fixer les yeux que sur notre propre cœur, à penser, à réfléchir, à méditer sur nous-mêmes, à nous étudier enfin devant Dieu et à nous connaître. *Castigasti me, et eruditus sum.*

Est-ce enfin dans un état exempt ds souffrances, que paraîtront ces vertus dignement éprouvées qui promettent la couronne de justice, ces vertus héroïques qui honorent véritablement le Dieu même qui en est l'auteur, et qui font rejaillir plus de gloire sur sa religion, que les plus grands miracles qui en font l'appui? Non, mes chers

auditeurs, il est des vertus sans doute, loin de l'affliction et de la disgrâce, dans les disciples de Jésus-Christ; mais qu'elles sont faibles, hélas! et pourriez-vous compter vous-mêmes sur de pareilles vertus dans l'occasion critique où le salut est en péril? Vertus souvent apparentes et qui n'ont point pris racines dans le cœur; vertus, pour la plupart, d'humeur, de caprice ou de tempérament; vertus de la nature plutôt que de la grâce, vertus de l'homme plutôt que du chrétien, vertus lâches et timides, peu propres au combat, incapables d'une victoire, et conséquemment indignes de la couronne céleste : *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit.* (II *Tim.*, II.)

Il est des vertus loin de l'affliction et de la disgrâce, mais ce ne sont point de telles vertus qui peuvent former ces héros plus qu'humains que la religion doit produire dans tous les temps; c'est à l'affliction seule de faire éclater dans l'homme qu'elle éprouve, cette fermeté, ce courage, cette constance merveilleuse qui du saint homme Job, devenu le rebut du monde, fit l'objet des complaisances de l'Eternel; d'un saint Louis dans les fers, l'admiration de l'infidèle; et qui fait encore tous les jours du chétien souffrant dans l'esprit de sa foi, le plus beau, le plus intéressant spectacle que le christianisme ait à présenter depuis son origine aux anges, au monde et à Dieu même : *Spectaculum mundo, angelis et hominibus.* (I *Cor.*, IV.)

Il est des vertus loin de l'affliction et de la disgrâce, mais ce ne sont point ces vertus vulgaires, qui honorent les attributs divins, autant qu'ils peuvent être honorés par la créature. Quand Dieu ne verse point l'amertume sur vos jours, mes chers auditeurs, quelle sorte de gloire peut procurer à sa majesté l'hommage de votre soumission; à sa bonté, le tribut de votre amour; à sa providence, la confiance entière que vous lui marquez? Est-ce alors à ses perfections sublimes, est-ce aux bienfaits dont il vous comble que vous rendez hommage? Qu'il est facile d'être soumis à un empire souverain, qui n'a rien que d'aimable, d'aimer une bonté suprême toujours prête à prodiguer ses dons, d'adorer une providence paternelle qui n'a rien de rigoureux! Mais se soumettre à ce même empire, lorsque le sentiment actuel de la douleur porte l'humanité toute entière à la révolte; mais reconnaître cette même bonté, quoiqu'elle nous paraisse plus sévère que la justice; mais adorer cette même providence, quand elle se montre à nos yeux sous l'apparence de la rigueur; voilà, chrétiens, les grandes et magnifiques vertus dont Dieu même se glorifie, et voilà les vertus que l'affliction seule vous met en état de produire : *Castigasti me, et eruditus sum.*

Ce n'est donc que par la voie victorieuse des souffrances, mes chers auditeurs, que nous pouvons arriver sur la terre à la perfection des vertus chrétiennes. Eh! ne serait-il pas étonnant que ces sublimes vertus qui forment l'héroïsme de la religion, nous coûtassent moins de peines et de travaux, que ces vertus humaines et profanes qui forment l'héroïsme du monde? Ne serait-il pas étonnant que les conquérants de la céleste patrie eussent moins à souffrir, à combattre et à vaincre, que les conquérants de ce monde terrestre? Mes chers frères, la douceur d'une vie tranquille, au jugement du monde même, ne forma jamais un grand homme, et une vie exempte de souffrances, dans le christianisme, au jugement de la foi, ne fera jamais un grand saint. Pour vous en mieux convaincre, remontez avec moi jusqu'à la première origine de ces vertus qui font tout à la fois et le fonds et l'ornement de notre religion. Voyez-les d'abord prendre naissance au berceau d'un Dieu enfant, dans le sein de l'humiliation et de la douleur, croître et se perfectionner sensiblement dans ce Dieu-Homme, au milieu des fatigues et des peines d'une vie obscure et laborieuse, et recevoir enfin comme un nouveau lustre de son sang versé sur la croix; c'est de là qu'elles se montrent à l'univers, ces vertus divinisées dans la personne de l'Homme-Dieu souffrant et mourant; et que sans autres armes que cette croix sanglante où leur Auteur expire, elles font la conquête des cœurs et les soumettent au joug de l'Evangile. Bientôt à la faveur des persécutions multipliées de toutes parts, ces vertus divines se répandent dans de nouveaux climats et font de nouveaux disciples à Jésus-Christ. Au défaut des cruautés incessantes du paganisme, la fureur toujours égale de l'hérésie leur a fourni, de siècle en siècle, un plus grand éclat, en leur fournissant de nouvelles épreuves. Si elles paraissent encore briller de nos jours, ces vertus qui font les chrétiens parfaits, c'est surtout dans le sein des cloîtres et des solitudes; et si elles fleurissent dans ces retraites saintes, c'est évidemment par les souffrances volontaires de la pénitence chrétienne. Faut-il donc s'étonner que de telles vertus n'aiment encore à se produire au monde que dans la tribulation et dans la douleur? Elles doivent aux souffrances leur origine, leur progrès et leur perfection : pour entretenir leur gloire parmi les hommes, il faut donc à ces hommes qui aspirent à les pratiquer, des afflictions et des disgrâces. De là quelle autre conclusion que celle de Jésus-Christ? Heureux les cœurs affligés sur la terre, puisque l'affliction est pour eux la source féconde des vertus, qui sont les moyens nécessaires du salut : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Achevons, et pour mettre le comble à la consolation de l'humanité livrée aux disgrâces de la vie, disons encore qu'elles nous impriment la conformité avec le Dieu crucifié qui sera toujours le caractère essentiel du salut. Eh! ne suffirait-il pas de cette considération, mes chers auditeurs, pour vous adoucir tous les chagrins et les malheurs qui vous désolent? Car enfin vous ne doutez pas de ce premier principe de toute la morale chrétienne, savoir que le caractère pro-

pre des élus de Dieu n'est autre que la ressemblance avec Jésus-Christ notre éternel modèle; que si le bienfait de la première création grava sur nos personnes l'image de la Divinité, notre création nouvelle ou notre régénération en Jésus-Christ doit nous faire les images vivantes de ce Dieu Sauveur. Ainsi nous l'annonce hautement l'Evangile, quand il nous déclare que le Père céleste n'élève au rang de ses prédestinés que ceux d'entre les hommes où il découvre l'image de son Fils souffrant : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII); et que si nous ne sommes, pour ainsi dire, entés sur cet arbre éternellement fécond, qui est Jésus-Christ, jamais nous ne serons reconnus pour les membres de ce chef adorable : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus.* (*Rom.*, VI.) Ainsi, après l'oracle de l'Evangile, en ont jugé les Pères de l'Eglise; le chrétien dans leur langage doit être un autre Jésus-Christ, et quiconque n'a rien souffert encore, dit un d'entre eux (Tertull.), n'a pas commencé d'être véritablement chrétien. Ainsi le reconnaissons-nous comme indélibérément, nous-mêmes, lorsque, interrogés quel est le signe distinctif du chrétien, nous répondons sans balancer que c'est le signe de la croix; signe adorable que nous mettons chaque jour à la tête de toutes nos œuvres, pour nous rappeler l'obligation commune à tous les chrétiens, de retracer sans cesse dans leurs personnes l'image du Dieu crucifié. Or, ce principe incontestable une fois établi, mes chers auditeurs, comparez-vous maintenant à cet Homme-Dieu que vous adorez, et jugez de bonne foi si les afflictions que le ciel vous envoie ne sont pas un moyen nécessaire pour vous communiquer avec le Dieu Sauveur cette ressemblance plus qu'humaine, sans laquelle il n'y a point pour vous de salut éternel. Comparez votre délicatesse infinie et ménagée avec tant d'art, avec l'abnégation, la mortification extrême de Jésus-Christ; l'oisiveté ordinaire de votre vie, avec les travaux et les fatigues non interrompues de celle de Jésus-Christ; vos artifices à éluder les pratiques gênantes de la loi, avec tout le poids de cette même loi, portée par Jésus-Christ. Comparez votre orgueil ambitieux, avec les humiliations persévérantes de Jésus-Christ; votre avidité insatiable pour les richesses, avec la pauvreté parfaite de Jésus-Christ. En un mot, comparez ce plan trop marqué d'une vie aisée et commode, que vous a tracé l'amour-propre, avec ce plan décidé d'une vie toujours souffrante, que l'amour de la croix traçait à Jésus-Christ. J'oserai vous le dire, et pourrez-vous en disconvenir? A peine trouverez-vous dans tout le cours de votre vie, un seul de ces traits célestes qui doivent former l'image vivante de Jésus-Christ dans le chrétien. Eh! que deviendrez-vous donc, disciples infidèles de ce Dieu crucifié, s'il ne prend pas sur lui-même le soin miséricordieux de vous imprimer sa ressemblance par les afflictions qu'il vous envoie dans le temps? Quand il vous ordonne par la voix de son Eglise, interprète de son Evangile, de mortifier votre chair par le jeûne et l'abstinence, et votre cœur par le renoncement continuel à vous-mêmes, vous savez éluder en mille manières, ces préceptes austères de sa loi sainte; vous savez vous former mille prétextes spécieux, pour vous dispenser de vous mortifier vous-mêmes : si donc, dans cet état de mollesse et d'amour-propre qui, aux yeux de Dieu, ne peut être qu'un état de réprobation, ce Dieu d'amour veut encore vous sauver, ne faut-il pas, pour m'exprimer ainsi, qu'il vous porte des coups que vous ne puissiez parer, qu'il vous fasse souffrir par lui-même, pour vous sauver malgré vous-mêmes; et pour cet effet, qu'il ait recours à ce que vous appelez les revers, les calamités, les désastres, les disgrâces de la vie. Non, grâces à l'amour-propre qui a réglé le plan voluptueux de vos jours, il ne reste plus à Dieu que ce moyen pour imprimer sur vos personnes le caractère des souffrances, qui est le caractère propre et nécessaire du salut.

Et ne m'opposez point que l'on a vu dans tous les temps de vrais chrétiens jouir des honneurs et de l'opulence du monde, et se sanctifier dans leur état sans avoir à souffrir ces épreuves accablantes que Dieu vous envoie; car si Dieu a des élus, et il en aura toujours sans doute, parmi les riches et les grands du siècle, ils savent donc être humbles dans la grandeur et détachés dans l'opulence; ils savent donc cacher la rigueur de l'abnégation chrétienne sous les dehors spécieux d'une vie commode, et suppléer dans le secret aux souffrances que leur refuse un état de délices, pour former dans eux l'image essentielle du Dieu du christianisme; mais vous, mes chers auditeurs, vous qui suivez en tout l'esprit du monde, vous, pour qui chaque jour de la vie n'est qu'un cercle continuel d'amusements toujours frivoles et souvent criminels; vous, qui vous êtes faits un principe funeste de contenter en tout vos goûts et vos désirs, sans autre peine que celle qui vous en coûte pour vous satisfaire, si, dans ce terrible état où vous êtes par rapport au salut, Dieu ne vous envoie pas des peines sensibles, indépendantes de votre choix, pourrez-vous bien vous résoudre à chercher dans la pénitence volontaire, la ressemblance que tout chrétien doit avoir avec l'auteur de sa religion? Hélas! si ce Dieu ne vient lui-même semer les épines dans vos voies, vous marcherez toujours dans cette route semée de fleurs où vous guide l'amour-propre, et vous ne la quitterez que pour descendre au tombeau et de là dans l'enfer. Bénissez donc le Dieu qui vous afflige par des coups inévitables, et qui vous imprime, malgré vous-mêmes, le caractère propre et nécessaire du salut. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

C'est donc à la foi, et à la foi seule de nous consoler, chrétiens souffrants; vérité dont le monde ne conviendra jamais malgré son évidence, parce qu'elle est trop humi-

liante pour la faiblesse et trop glorieuse pour la force divine de la religion, qui lance sur lui tous ses anathèmes. Mais que le monde convienne de cette vérité trop évidente ou qu'il y résiste, ce sera toujours sur le point des consolations nécessaires à la disgrâce, que la religion triomphera avec plus d'éclat de la faiblesse du monde. Dans tout le reste, ce monde rebelle et imposteur semble en effet le disputer à la vraie religion, toute-puissante qu'elle est; rival orgueilleux de cette religion sainte dont il s'arroge les droits sacrés pour la combattre, il a, comme elle, des sujets constamment soumis qui lui obéissent; et ne peut-il pas même se vanter d'avoir le grand nombre à sa suite? Il a ses préceptes rigoureux qu'il impose, ses fausses vertus qu'il canonise; il a même, et parmi les disciples de Jésus-Christ, des victimes et des martyrs qui s'immolent à son service. Mais s'agit-il de consoler sérieusement ces hommes insensés qui lui font le sacrifice éternel de leur repos et de leur vie, ah! c'est alors que paraissent au grand jour toute la faiblesse et l'impuissance du monde.

Rendez ici témoignage à la vérité, chrétiens malheureux, vous qui n'avez que le monde pour consolateur dans vos peines; que vous dit-il pour vous consoler, ce monde dont vous êtes esclaves? Il vous dit qu'il ne convient qu'aux âmes faibles de se laisser abattre par les revers, et que la force des grandes âmes les met au-dessus des événements et des maux passagers de la vie; comme si l'homme raisonnable pouvait trouver un appui dans cette vaine philosophie qui, à l'exemple du stoïque insensé, ne nous présente d'autre motif de vertu que la vertu même, et qui nous oblige aux plus rudes combats contre la douleur, sans nous fournir aucune arme pour combattre et pour vaincre. Que vous dit ce monde pour vous consoler? Il vous dit de vous dissiper, de vous distraire au milieu de vos peines, par le nombre et la variété des plaisirs qu'il offre à votre choix; comme si l'on était le maître de se distraire à son gré ou au gré du monde, quand on se sent percé des plus rudes coups; comme si l'on était encore sensible à l'attrait d'un plaisir frivole, quand un revers inopiné de fortune a plongé le cœur dans la tristesse. Que vous dit ce monde pour vous consoler? Il vous dit de chercher des amis fidèles qui partagent l'amertume de vos chagrins, et qui les adoucissent en les partageant, comme si la plupart des amis étaient capables de nous aimer pour nous-mêmes, sans autre intérêt que celui de l'amitié; comme si des amis assez généreux pour prendre vraiment part à nos malheurs, n'étaient pas un nouveau sujet d'affliction pour nous-mêmes dans la disgrâce. Que vous dit ce monde pour vous consoler? Il vous dit de donner un libre cours à vos gémissements et à vos larmes, de vous abandonner sans contrainte à tous les transports d'un cœur irrité par la violence de la douleur; comme si les larmes et les soupirs, propres à amuser les légers chagrins de l'enfance, pouvaient soulager les grandes peines; comme si les transports immodérés d'un cœur irrité de sa peine, pouvaient nous rendre moins malheureux en nous rendant plus coupables. Que vous dit enfin ce monde pour vous consoler? Il vous dit qu'il n'est point de douleur si vive, dont le temps ne puisse adoucir la vivacité, et que l'avenir qui vous attend vous réserve peut-être un destin plus heureux; comme si l'habitude même de souffrir pouvait être une consolation réelle dans la souffrance; comme si l'espérance incertaine du plus agréable avenir pouvait fortifier notre cœur contre les coups trop certains dont le présent nous accable.

Voilà donc, mondains malheureux, toutes les consolations que le pouvoir du monde présente à vos disgrâces. Ah! ne craignez point que je vous les envie dans les moments les plus terribles. Cherchez, tant qu'il vous plaira, auprès du maître que vous servez, ces consolations insuffisantes qui laissent toujours dans le cœur le trait douloureux dont il est percé, et qui ne paraissent vous distraire quelques moments de vos ennuis, que pour vous rendre encore plus sensibles votre malheureux sort; ces consolations bornées qui ne s'étendent jamais aux plus grandes disgrâces où l'homme aurait le plus besoin de secours et d'appui; ces consolations souvent criminelles qui ne soulagent le cœur qu'aux dépens de l'âme, et qui ajoutent le supplice intolérable du remords au poids déjà trop pesant de l'affliction. Livrez-vous tant qu'il vous plaira à ces consolations vaines et perfides.

Pour moi, j'ai recours à ma religion seule pour me consoler, et quelle que soit la disgrâce qui me désole, je n'y vois plus que l'ouvrage d'un Dieu qui pourvoit par lui-même à mon bonheur. Pour être heureux, il me fallait combattre et vaincre le péché, et ma disgrâce en est pour moi le préservatif, le remède et l'expiation; il me fallait acquérir des vertus et de grandes vertus, et ma disgrâce en est pour moi la source des plus héroïques et des plus sublimes; il me fallait ressembler à Jésus-Christ chef des élus, et ma disgrâce est ce qui m'imprime visiblement cette ressemblance auguste avec l'Homme-Dieu. Où est l'infortuné qui ne cesse de l'être avec de pareilles idées; et si je sais les méditer comme je le dois, tout le bonheur du monde me vaudra-t-il jamais ses disgrâces?

J'ai recours à ma religion pour me consoler; et par un charme puissant qui se fait mieux sentir qu'on ne le peut dire, loin de m'affliger encore, j'en viens jusqu'à me réjouir de mon malheur même, jusqu'à tressaillir d'allégresse et de joie dans ma disgrâce. Une lumière céleste m'éclaire, une onction secrète, comme une douce rosée, pénètre mon âme, je me sens rempli, enivré de douceur dans la tribulation, comme un saint Paul; je ne veux, comme une sainte Thérèse, vivre désormais que pour souffrir, *aut pati, aut mori*, ou comme cette autre

vierge si fameuse (Madeleine de Pazzi) par l'amour de la croix, je voudrais retarder ma possession du ciel, pour vivre encore quelques moments de plus dans la souffrance : *Non mori, sed pati.* Voilà, religion sainte, jusqu'où vous élevez une âme que vous instruisez à souffrir ; et si de tels prodiges sont aujourd'hui méconnus des chrétiens du monde, c'est qu'ils ne savent point recourir à vous, et se pénétrer de vos leçons dans leurs malheurs.

J'ai recours à ma religion pour me consoler, et chaque maxime de cette religion sainte renouvelle ma force et mon courage dans la tribulation, quand je suis prêt d'y succomber. J'ouvre l'Evangile de Jésus-Christ, et partout ceux qui pleurent y sont bénis du ciel : on promet d'essuyer pour toujours leurs larmes, et d'y substituer d'éternelles douceurs. Partout, l'heureux du siècle est frappé de malédiction, d'anathème ; toute sa félicité n'est qu'un présage de malheurs éternels ; et si je ne croyais un Homme-Dieu, mort généralement et sans exception pour tous les hommes, dès que je vois un mortel heureux ici-bas, je le croirais perdu pour jamais. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu ! que vous n'avez paru parmi nous, que pour consoler l'homme disgrâcié du monde, et que votre religion, le chef-d'œuvre de votre bonté et de votre sagesse, que cette religion n'a été faite et publiée, que pour adoucir et béatifier nos peines ?

J'ai recours à ma religion pour me consoler ; disgrâces, calamités, afflictions humaines, fondez, fondez sur moi désormais, non, je ne vous crains plus. L'oserai-je dire, Seigneur ? Ce que je craindrai toujours, ô mon Dieu, sur la foi de votre parole, c'est ce que le monde, aveugle depuis tant de siècles, appelle encore vos faveurs et vos grâces, ce don fatal de la prospérité ; cet amas frivole de biens, de grandeurs, de plaisirs terrestres, qui m'attachent, me séduisent, me corrompent, et qui sont à ma faiblesse une occasion continuelle d'égarement et de péché. Mais ne s'agit-il que des disgrâces du monde, qui doivent dans vos desseins faire tant d'heureux pour l'éternité ? loin de les craindre encore, Dieu de mon cœur, je les aime, je les désire, j'ose vous les demander même, comme le seul bien véritable de la vie présente. Au milieu des coups redoublés qui m'accablent, il me semble que je vois les cieux ouverts, comme le premier de vos martyrs : *Video cœlos apertos.* (*Act.*, VII.) Il me semble que je vous y vois vous-même, assis à la droite de votre Père et prêt à me recevoir dans votre royaume ; puissions-nous tous y parvenir, chrétiens ! c'est ce que vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON III.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Medius vestrum stetit quem vos nescitis. (*Joan.*, I.)

Vous avez au milieu de vous celui que vous ne connaissez pas.

Madame,

Ainsi Jean-Baptiste rendait-il hautement témoignage à Jésus-Christ au milieu de la Judée ; ainsi devons-nous nous-mêmes servir de témoins à Jésus-Christ au milieu du monde. Obligation dans les chrétiens de se déclarer ouvertement pour ce qu'ils sont ; obligation bien facile à remplir depuis surtout que l'Evangile est solidement établi sur les ruines de l'idolâtrie. Que l'Eglise dans les premiers siècles ait eu la douleur de voir quelques-uns de ses enfants, vaincus par le supplice et l'ignominie, abandonner sa foi ; dans ces temps d'orage et de persécution, la fragilité d'un petit nombre, parmi tant de braves soldats sacrifiés pour elle, n'a point de quoi me surprendre ; mais dans ces jours de paix et de tranquillité, de gloire et de splendeur pour l'Eglise, où la croix adorée brille sur les couronnes, dans le sein des cours et dans nos temples, sur les autels ; dans ces jours heureux où l'univers chrétien voit ses rois occupés à faire régner Jésus-Christ qui les fait régner eux-mêmes, quelle peine, quel opprobre imaginaire pourrait nous faire craindre de paraître chrétien, et quel mérite même peut-il y avoir à ne pas se scandaliser de Jésus-Christ et de son Evangile ?

Ah ! mes chers auditeurs, que viens-je ici vous annoncer ? et pourrez-vous m'en croire si je vous dis que même ce monde chrétien, est rempli d'âmes lâches et parjures qui rougissent de l'Evangile, et se font une honte de montrer par leur mœurs ce qu'elles sont par la foi, dès la première enfance ? Le monde, vaincu et désarmé par Jésus-Christ, ne fait plus redouter ses fureurs aux disciples de l'Evangile, mais il leur fait craindre ses jugements et désirer son estime : crainte de déplaire au monde, désir de lui plaire, respect humain funeste, dont les chrétiens sont tout à la fois les auteurs et les esclaves ; qui jette la division dans le royaume de Jésus-Christ, et l'expose à la plus fatale désolation ! respect humain tyrannique, dont l'empire s'établit sans peine dans tous les cœurs, pour en bannir le respect dû à la Divinité ! Désordre le plus honteux pour l'homme, dont il asservit la conduite à autant d'esprits différents qu'il y a d'hommes peu chrétiens dont il redoute la censure ! désordre le plus déraisonnable, qui attache à la vertu même la honte et la confusion que la nature attache au vice ! désordre le plus universel, qui, du siècle, a passé jusque dans le cloître et le sanctuaire, où l'on voit quelquefois le religieux et le prêtre vieillir dans leur imperfection et n'oser, par respect humain, paraître plus vertueux,

jusque dans l'asile de la vertu! désordre enfin le plus contagieux, et dont il suffit de se préserver, pour être béatifié dès cette vie! *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* (*Luc.*, II.)

C'est donc contre un désordre si déplorable, et cependant si peu déploré, pour être trop peu connu, que je viens m'élever aujourd'hui, mes chers auditeurs : et pour vous le faire détester sur des principes qui en tracent à vos yeux l'image la plus fidèle, j'avance une proposition qui pourra d'abord vous surprendre, mais que vous regarderez bientôt comme incontestable; c'est que l'esclavage du respect humain détruit et anéantit toute religion dans le cœur de l'homme. Pour vous rendre cette vérité plus sensible, je considère cet esprit de religion qui nous attache à Dieu et dans son principe et dans ses effets. Dans son principe qui n'est autre chose que l'amour de préférence essentiellement dû à la Divinité, et dans ses effets qui se réduisent à nous diriger dans la voie du salut et de la perfection : or je prétends que l'esclavage du respect humain détruit à la fois dans notre cœur et cet amour de préférence dû à la Divinité, qui est le fondement de toute religion, et ces effets salutaires de l'esprit de religion qui ne tendent qu'à nous sanctifier, Et de là voici en deux mots tout le plan de ce que j'ai à vous dire.

Le principe de la religion dans le cœur de l'homme, détruit par le respect humain, ce sera la première partie.

Les effets de la religion dans le cœur de l'homme, anéantis par le respect humain, ce sera la seconde partie.

L'une vous découvrira l'outrage et l'indignité du respect humain, par rapport à Dieu; l'autre vous en fera sentir les suites funestes par rapport à vous-mêmes. Je commence à venger mon Dieu de l'indigne rivalité du monde, après que nous aurons imploré le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que l'homme et le plus grand homme, une fois devenu l'esclave du respect humain? Attention, je vous prie, chrétiens, aux propositions que j'avance; c'est en peu de mots tout le fonds de cette première partie. L'homme esclave du respect humain; c'est un homme qui préfère constamment la créature à Dieu : voilà le premier degré de son crime; c'est un homme qui préfère la créature à Dieu, avec une pleine et entière réflexion : en voilà l'impiété; c'est un homme qui préfère à Dieu, parmi ses créatures, ce qu'il y a de plus digne de sa haine et de ses mépris : en voilà l'excès; c'est un homme qui préfère la créature à Dieu, sans aucune raison qui rende excusable cette indigne préférence : en voilà le comble; enfin, c'est un homme qui préfère la créature à Dieu, par des craintes qui ne l'arrêtent que quand il s'agit du devoir que Dieu commande, en voilà l'abomination. En faut-il davantage pour détruire tout principe de religion dans le cœur de l'homme; et n'y a-t-il pas au moins, dans ces divers degrés de crimes, selon l'expression de saint Cyprien, une apostasie, une infidélité de mœurs et de pratique? *In his omnibus quædam apostasia fidei est.* Je reprends.

1° Le premier des traits dont je viens de vous tracer l'image du respect humain, mes chers auditeurs, c'est qu'il ne peut dominer dans notre cœur, sans nous faire préférer constamment la créature à Dieu : demandez-vous la preuve de cette vérité trop évidente? Eh! n'est-ce pas là, si je peux m'exprimer ainsi, l'essence même de ce péché servile? c'est-à-dire de cette crainte de déplaire aux hommes, de ce désir de leur plaire, qui, en mille occasions, vous a fait choisir la disgrâce et le mépris de Dieu, préférablement à la haine et au mépris du monde? Rappelez-vous ces moments, dirai-je heureux ou malheureux pour vous, où Dieu vous parlant au cœur, vous pressait de répondre à ses invitations réitérées, et faisait disparaître, par l'onction de sa grâce, l'impossibilité chimérique, que vous imaginez à vivre en chrétiens. Déterminés alors à changer de mœurs et à vous réformer sur le modèle des vrais fidèles, vous n'aviez plus qu'un pas à faire pour entrer dans la carrière des vertus, qui conduit au ciel; mais à ce moment même, où la grâce se faisait fortement entendre à votre cœur, le monde, dont vous alliez secouer le joug, s'est présenté à vos yeux; il vous a fait craindre ses discours et ses jugements, et le projet d'une conversion déjà comme arrêtée entre Dieu et vous, s'est évanoni à la seule pensée de ce que dirait le monde.

Ah! mes chers auditeurs, avez-vous jamais bien réfléchi sur cet indigne esclavage, qui assujettit habituellement dans votre cœur l'empire de votre Dieu à celui des hommes? Tâchez d'en concevoir ici toute l'injustice sous une figure sensible que j'ai à vous présenter. Un fils qui vous est cher paraît en votre présence; vous lui déclarez vos volontés, vous lui en ordonnez l'exécution avec cet empire également aimable et absolu que vous donnent sur sa conduite les droits de la nature; vous lui adoucissez encore, par tous les moyens que vous suggère la tendresse, ce qu'il peut y avoir de rigoureux dans l'exécution de vos ordres; ce fils, prêt à vous obéir, entend la voix d'un de vos serviteurs, assez téméraire pour désapprouver l'obéissance filiale qu'il vous doit et pour témoigner qu'elle ne lui plaira pas; et à l'instant ce fils dénaturé, oubliant ce respect, cet amour qui vous est dû, fait céder dans son esprit toute l'autorité d'un père à celle d'un vil esclave; et dans la vue seule de complaire à cet esclave insolent, ne craint pas d'encourir la disgrâce paternelle et de s'exposer à votre indignation. Répondez, mon cher auditeur, la désobéissance de ce fils rebelle, dans la concurrence indigne de l'esclave et du maître, ne serait-elle

pas à vos yeux un signe trop évident, que vous n'occupez ni dans son amour ni dans son estime le premier rang qui vous est dû?

Or, voilà précisément l'outrage que vous faites à Dieu, dès que le sentiment du respect humain vous arrête et vous rend rebelle à ses ordres. Devenu, par la grâce de l'adoption divine, l'enfant de ce grand Dieu, le plus tendre de tous les pères, vous êtes sans cesse en présence de sa majesté qui remplit également le ciel et la terre ; et tout invisible qu'elle est à vos regards, elle vous devient sensible par les mouvements et les inspirations de sa grâce, par la voix de son Evangile et de ses ministres ; il vous parle avec tout l'empire que lui donnent sur vous les droits de la divinité ; il vous fait entendre qu'en vain vous serez chrétien de cœur, si vous ne paraissez pas ce que vous êtes ; et que c'est une égale prévarication, soit d'être chrétien, sans oser le paraître par respect humain, soit d'affecter de le paraître par hypocrisie, lorsqu'on ne l'est pas en effet. Tandis que Dieu vous parle en maître, et vous intime ses ordres, le monde qui ne peut avoir que le titre d'esclave devant cette suprême grandeur, entreprend de balancer son domaine souverain sur tout ce que vous êtes ; il vous parle à son tour, et vous déclare que si vous cessez de le suivre pour obéir à Dieu, vous allez à l'instant devenir l'objet de ses railleries et de sa censure : vous craignez la menace du monde; et cette indigne crainte qu'il vous inspire, l'emporte sur la crainte filiale que doit vous inspirer un Dieu. En vain ce Dieu vous rappelle et sa puissance infinie qui le fait régner sur toute la nature, et ses bienfaits sans nombre versés sur votre tête, qui lui donnent un nouveau droit à votre obéissance ; quelque langage qu'il vous parle, celui de la majesté, de l'amour ou de la terreur, il n'est plus pour vous qu'une divinité inférieure et subalterne, dont le faible pouvoir sur votre cœur doit céder à l'empire que vous donnez au monde sur vous-mêmes, par la crainte servile de ses jugements. Or, dans cette peinture naturelle de vos mœurs, chrétiens livrés au respect humain, voyez-vous quelque vestige de cet amour de préférence que vous devez à Dieu? N'est-il pas anéanti dans vous, cet amour, le grand principe de votre religion? ou plutôt ne le transportez-vous pas tout entier au monde?

Et ne vous persuadez point que malgré cette dépendance où vous êtes des idées du monde, vous pouvez encore aimer votre Dieu au-dessus de tout le reste et lui conserver la préférence éminente qu'il mérite dans votre amour ; le croire ainsi, chrétiens, ce serait vous abuser, ce serait vous tromper vous-mêmes sur un des points les plus importants de la morale du christianisme. Ignorez-vous donc cet oracle si connu de Jésus-Christ, que de deux maîtres que l'on sert, il en est un que l'on aime, et l'autre que l'on méprise? *Unum odio habebit et alterum diliget.* (*Matth.*, VI.) Il faut donc, pécheur, esclave du respect humain, qui, par une entreprise chimérique, voulez contenter à la fois et Dieu et le monde, il faut, qu'au fond de l'âme, vous méprisiez l'un ou l'autre de ces deux maîtres ; or, je vous le demande, le maître devenu l'objet de vos mépris serait-ce le monde que vous avez fait l'arbitre de vos sentiments et de vos œuvres, et dont vous ménagez la faveur avec plus de précautions et de soins que l'amour de votre Dieu ? Non, sans doute, c'est Dieu même qui est le maître méprisé, ce Dieu à qui vous ne balancez pas de désobéir et de déplaire dès qu'il se trouve en concurrence avec le monde ; car aimer Dieu préférablement au monde, et craindre moins sa haine et ses jugements divins que la haine et les jugements frivoles du monde, ce sera toujours une indignité ou plutôt une chimère qu'un tel amour. Qu'est-ce donc que l'indifférence et le mépris dans le cœur humain, si c'est là de l'amour et de l'estime? Peut-être dans la spéculation et en idée conserverez-vous encore à Dieu le premier rang qu'il mérite sur le monde par l'excellence et la souveraineté de son être ; mais malgré cette conviction intime de la perfection infinie de Dieu, conviction stérile dans votre esprit qui n'a sur vous d'autre effet que de vous rendre plus coupables quand le respect humain vous entraîne, toujours il sera vrai que réellement et dans la pratique vous renoncez au culte et à l'amour du souverain être, dès que le respect pour sa créature est assez puissant sur votre cœur pour lui ravir l'hommage de votre obéissance : *In his omnibus quædam apostasia fiaci est.*

2° Mais c'est ici qu'un abîme attire un autre abîme, selon l'expression de l'Ecriture : *Abyssus abyssum invocat.* (*Psal.* XLI.) L'homme esclave du respect humain préfère constamment la créature à Dieu ; c'est là comme le premier degré de son crime. En voici l'impiété, c'est qu'il préfère la créature à Dieu avec une pleine et entière réflexion ; nouvelle preuve que l'esprit de religion ne saurait subsister dans un cœur assez faible pour se laisser dominer par le respect humain. Car il n'en est pas, mes chers auditeurs, de l'esclavage réfléchi et pleinement volontaire, où nous réduit le respect humain, comme du joug impérieux que nous imposent les autres passions qui nous agitent. Elles ne nous dominent, pour la plupart, ces passions turbulentes qu'en aveuglant pour ainsi dire la raison et la conscience et n'établissent leur tyrannie dans nos cœurs qu'en y faisant naître ces mouvements violents qu'accompagnent d'ordinaire le trouble et la confusion. Que l'ambition, par exemple, l'intérêt, la vengeance, la volupté, nous captivent et nous rendent rebelles à Dieu par l'attrait du bien sensible qu'elles nous présentent ; alors, il est vrai, nous préférons au Dieu souverain ce bien terrestre et passager auquel nous nous livrons contre ses ordres ; mais les mouvements tumultueux dont ces cupidités troublent nos cœurs, nous étourdissent pour ainsi dire, nous transpor-

tent, en quelque manière, hors de nous-mêmes, nous ôtent, dans le cours de la vie, le libre usage de la réflexion et du raisonnement, et ne nous font consentir aux sentiments et aux désirs coupables qu'elles nous inspirent qu'en faisant disparaître, aux yeux de l'esprit, l'idée du Maître suprême qui nous défend de leur obéir; oubli de Dieu dans la plupart des hommes passionnés qui, sans excuser véritablement leur crime, le rend cependant moins injurieux au Dieu qu'ils outragent, parce qu'un pareil oubli les met hors d'état de sentir assez vivement l'injure qu'ils font à ce Dieu souverain dont ils violent les ordres.

Mais quand la préférence que vous donnez au monde est le pur effet du respect humain, mon cher auditeur, alors ne préférez-vous pas la créature à Dieu, avec une connaissance entière, une vue délibérée de cette préférence injuste? Hélas! le respect humain qui vous domine, ne vous laisse que trop de lumières pour voir et discerner clairement ce qui est dans l'ordre. De là ces remords, ces agitations, ces perplexités qui jettent la division dans votre âme et la laissent flotter d'abord entre deux craintes opposées; d'une part, ce qui ne convient pas, et de l'autre, ce qui est du devoir; l'idée d'un Dieu, seul vraiment à craindre et que vous ne craignez pas; l'idée d'un monde trop redouté, et qui ne mérite pas de l'être, se présentent tour à tour ou en même temps à votre esprit. Ainsi placé que vous êtes entre le Dieu créateur et le monde sa créature; entre Dieu qui vous presse par sa grâce de vous convertir enfin, et le monde dont vous craignez les jugements et les discours en changeant de conduite; vous consultez de sang froid les regards de ces deux maîtres essentiellement opposés dans leurs désirs et dans leurs ordres; vous ne pouvez ignorer la disproportion infinie de l'un et de l'autre; vous concevez encore qu'il n'est pas en votre pouvoir, fussiez-vous un ange du ciel, de réunir l'approbation du monde et le suffrage de Dieu.

Vous mettez donc dans la balance de vos délibérations, et les sentiments de Dieu, et les sentiments du monde, et les jugements de Dieu et les jugements du monde, et ce que vous avez à craindre de la part de Dieu et ce que vous avez à craindre de la part du monde. Dieu m'approuvera, dites-vous alors dans votre cœur, si je parais aussi chrétien que je le dois : Dieu m'approuvera sans doute, mais aussi serai-je condamné, réprouvé du monde. Dieu se fera de mon changement un sujet d'allégresse et de joie; mais le monde traitera ce changement de mœurs d'inconstance et de faiblesse. Je plairai davantage à Dieu, il est vrai, mais je cesserai par là même de plaire désormais au monde. Ménageons-nous donc, concluez-vous alors, et dissimulons sagement pour éviter la censure du monde, au risque de moins plaire ou même de déplaire tout à fait à Dieu. C'est ainsi que vous délibérez, que vous jugez, que vous concluez, malheureux esclave du respect humain, et que concluez-vous? pouvez-vous l'entendre sans frémir? C'est qu'il est plus avantageux pour vous d'obéir au monde que d'obéir à Dieu, de plaire au monde que de plaire à Dieu, et d'avoir tout à craindre des jugements de Dieu que d'avoir à craindre les jugements du monde.

Eh! que m'importe d'être jugé par des hommes, disait l'apôtre saint Paul, dès les premiers temps du christianisme? *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer.* (I *Cor.*, IV.) N'est-ce pas Dieu seul qui est mon juge et le juge de mon sort éternel? *Qui judicat me Dominus est.* (*Ibid.*) Mais par un renversement déplorable des idées chrétiennes, et l'abus le plus prodigieux que l'homme éclairé de la foi puisse faire de sa raison, vous entrez dans un sentiment tout opposé à celui de l'Apôtre, et vous dites, au moins dans la pratique : Que m'importe ce que Dieu pensera de moi, ce qu'il en jugera? C'est le monde présent qui me juge, et c'est de sa censure ou de son suffrage que dépendent le malheur ou la félicité de mes jours. Voilà, chrétiens, où se termine ce jugement d'iniquité que porte votre cœur; autant de fois que l'empire du respect humain vous détourne des œuvres saintes que prescrit le devoir, ces lumières d'une raison qui ne vous fut accordée que pour vous rendre capables de connaître et d'admirer sans cesse la grandeur de votre Dieu, vous les employez à quoi? à décider que le monde même qu'il réprouve mérite sur lui la préférence.

Ah! mes chers auditeurs, oubliez-le plutôt, j'ose vous le dire en son nom, ce Dieu de grandeur et de bonté dont vous respectez si peu les jugements; qu'il soit pour vous, comme autrefois pour le peuple d'Athènes, le Dieu inconnu, le Dieu ignoré, le Dieu oublié. Cette ignorance, cet oubli de ses perfections lui fera moins d'outrage que cette connaissance, ce souvenir que vous conservez encore, pour l'abaisser au-dessous du monde, si ce n'est dans votre esprit, au moins dans votre cœur; si ce n'est dans votre estime, au moins dans votre amour. *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

3° Ne vous lassez point, chrétiens, de m'entendre vous développer ce mystère d'iniquité, dont l'esclave du respect humain se rend coupable. L'excès de son crime, et ce qui éteint de plus en plus tout sentiment de religion dans son cœur, c'est qu'il préfère à Dieu parmi ses créatures, ce qu'il y a de plus digne de sa haine et de ses mépris : quel est-il en effet, ce monde que l'esclave du respect humain préfère habituellement à son Dieu? Est-ce un monde vertueux et chrétien, un monde vraiment raisonnable et sensé, qu'il fait entrer en parallèle avec son Dieu qui commande? Non; ce n'est point là l'objet de ce respect funeste, qui fait échouer parmi vous tant de bons désirs. On sait assez que l'homme sage et vertueux, loin de blâmer l'heureux changement qu'il voit paraître dans un mondain détrompé de ses erreurs, prend part sur la terre à la joie qu'un

pareil changement porte dans le ciel, et ne peut qu'approuver la sagesse, quoique tardive, de ces chrétiens qui, par la réforme éclatante de leurs mœurs, veulent assurer, autant qu'il est possible, le bonheur de leur éternité. Ce n'est donc point l'homme vertueux, l'homme raisonnable et sensé que consulte l'esclave du respect humain quand il s'agit d'écouter la voix de Dieu qui le sollicite à se rendre; en toute autre affaire qui n'aurait point de rapport à Dieu et à sa religion, oui, ce serait parmi les vrais sages qu'il chercherait la règle immuable de sa conduite; mais parce qu'il ne s'agit que d'enfreindre ou d'observer la loi de Dieu, de résister à sa grâce, ou d'y répondre avec fidélité, il n'a d'égard, quand il faut se décider et prendre son parti, qu'aux idées et aux sentiments d'un monde vicieux et corrompu, qui ne porte le nom de chrétien que pour le déshonorer; d'un monde l'ennemi déclaré de Jésus-Christ, qui du haut de sa gloire, comme dans sa vie mortelle, le frappe de tous ses anathèmes. Voilà donc l'objet dont le respect et la crainte l'emportent, dans le cœur de l'homme chrétien, sur le respect et l'amour de son Dieu.

Ah! chrétiens, concevez-vous assez vivement l'indignité de cet outrage fait à la personne de Jésus-Christ, et en fut-il jamais de la part des hommes de plus humiliant pour sa divinité? Hé quoi! nous ne pensons qu'avec horreur au crime passager du peuple juif, qui osa préférer à Jésus-Christ le scélérat fameux dans l'histoire des souffrances de ce Dieu Sauveur; nous frémissons au seul récit de cette indigne préférence donnée à un malfaiteur, à un séditieux, tel que Barabbas, sur le Dieu des prodiges et des vertus: *Tolle hunc et dimitte nobis Barabbam* (*Luc.*, XXIII); et peu s'en faut que nous ne soyons scandalisés de la patience même de Jésus-Christ, à ce moment le plus ignominieux de sa passion. Sentiment d'une indignation trop juste dont je voudrais augmenter encore la vivacité dans vos cœurs. Mais ce sentiment même qui vous anime contre le juif et son injustice abominable, tournez-le donc un moment contre vous-mêmes, chrétiens esclaves du respect humain. Eh! n'enchérissez-vous pas encore sur le crime de cette aveugle nation? C'était un criminel, un séditieux, condamné par la loi, qu'elle osait préférer à son Dieu, son Sauveur et son Messie. Et c'est à ce Dieu même, à ce Sauveur, à ce Messie méconnu par les juifs, mais reconnu par les chrétiens, que vous préférez évidemment tous les jours, je ne dis pas un seul coupable, mais un monde, l'assemblage monstrueux de tous les coupables; mais un monde séditieux dans son royaume, et qui excite contre lui tous les cœurs à la révolte; mais un monde antichrétien qui n'aspire qu'à perdre éternellement tous ceux que Jésus-Christ est venu sauver.

Oui; c'est ce monde réprouvé par Jésus-Christ, cet antechrist décidé de tous les temps, que vous osez préférer sans cesse à votre Dieu; car fussent-ils vos amis, vos protecteurs et vos proches; fussent-ils respectables d'ailleurs par leurs emplois, leur crédit et leur autorité; fussent-ils, en un mot, les maîtres du monde, ces hommes redoutés à qui vous craignez plus de déplaire qu'au Dieu même que vous adorez, dès qu'ils s'opposent, par les craintes qu'ils vous inspirent, à cette obéissance parfaite que vous devez au Dieu souverain, ils sont, dès lors, à ses yeux, ce qu'il y a sur la terre de plus méprisable, ils sont une partie de ce monde rebelle qu'il réprouve, et tous les titres les plus distingués qui les décorent ne diminuent point l'indignité de cette préférence que vous donnez à leurs désirs ou à leurs ordres, sur les inspirations ou les commandements formels de votre Dieu: *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

4° Il y a plus, mes chers auditeurs; et si la faiblesse de votre âme vous avait fait les esclaves du respect humain, écoutez ce qui doit vous faire sentir plus fortement encore combien vous êtes éloignés de cet amour de préférence que Dieu mérite, et sans lequel il n'est point pour l'homme de vrai principe de religion; c'est que vous vous rendez dépendants du monde sans aucune raison, même apparente, qui puisse excuser la préférence indigne que vous lui donnez sur votre Dieu; car de quelle raison, dites-moi, ou plutôt, de quel prétexte peut se couvrir votre lâcheté, quand vous sacrifiez à la crainte dominante du monde, l'obéissance inviolable que vous devez à ce Dieu suprême? Il est, je l'avoue, des occasions où l'homme paraît plus faible que coupable, plus digne de pitié que de courroux, quand il cède à la crainte excessive du monde. Ce monde, tout faible qu'il est par lui-même, se montre quelquefois assez terrible pour effrayer les plus grands cœurs, c'est-à-dire les cœurs les plus chrétiens et les plus religieux. Tel parut-il dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque, armé de tous les supplices contre Jésus-Christ et ses disciples, il faisait autant de martyrs de la foi qu'il découvrait de chrétiens, et rendait la vie plus insupportable que la mort, à ces héros généreux, mais sages dans leur héroïsme, qui se dérobaient au glaive de sa fureur. Alors il fallait, j'en conviens, un courage plus qu'humain, pour résister à la crainte d'encourir la disgrâce du monde; la faiblesse de l'homme peut bien succomber, quand il doit payer l'eau du baptême au prix du sang; acheter la gloire du nom chrétien par tous les opprobres de la croix, et résister seul aux puissances conjurées du monde et de l'enfer. Si l'homme peut être sensible pendant la vie à d'autres craintes qu'à celles de son Dieu, c'est sans doute à la crainte de la mort.

Mais ce monde présent qui vous occupe, et dont le respect vous captive, mes chers auditeurs, malgré tous les efforts de la grâce, pour vous arracher au joug de son esclavage; ce monde que vous craignez évidemment plus que votre Dieu, demande-t-il donc tant de courage de votre part, pour lui résister?

Vous menace-t-il de tortures, de supplices et de mort? courez-vous risque de vos biens, et de votre honneur, si vous ne subissez l'empire de ses lois? Où sont, malgré l'antichristianisme de ce monde pervers, où sont de nos jours les glaives, les roues, les bûchers, les chevalets qu'il vous prépare? Hélas! vous n'avez à craindre, dans les plus grands périls dont votre vertu s'épouvante, qu'un monde faible et impuissant, vaincu et désarmé par Jésus-Christ; à qui il ne reste d'autres armes, contre vous et ce chef divin qui vous guide, que quelques railleries libertines, quelques jugements insensés sur la singularité, la bizarrerie, la simplicité prétendue de votre conduite; c'est donc là, hommes intrépides dans les plus grands périls de la guerre; c'est donc ce vain fantôme, ce monstre apparent qui vous arrête, sur le point de pénétrer dans la terre promise, où votre Dieu veut vous conduire; voilà donc ce qui vous fait renoncer, si ce n'est la foi, du moins la morale de Jésus-Christ, dont il n'est pas moins jaloux que de la créance de ses dogmes; ce qui l'emporte dans votre esprit sur tous les bienfaits du Dieu créateur et sanctificateur, sur la puissance et la majesté du Dieu suprême, qui vous ordonne de confesser son nom adorable à la face du monde; vous faites donc bien peu d'état de votre Dieu, chrétiens, qui que vous soyez, qui faites céder son empire à de si faibles obstacles.

Non, disait saint Cyprien, parlant de ce petit nombre de chrétiens infidèles qui cédaient à la violence des tourments; non, ce n'est point l'esprit du christianisme, c'est uniquement la chair du chrétien qui a succombé dans eux : *Caro in colluctatione deseruit, infirmitas viscerum cessit.* Mais quand je vous vois, vous, chrétiens, nés dans un siècle plus heureux, quand je vous vois céder sans résistance aux vaines terreurs que l'œil du monde vous inspire; ne dois-je pas dire, au contraire, que ce n'est point la chair, mais l'esprit même du chrétien, qui a succombé dans vos personnes; c'est-à-dire que le Dieu qui sonde vos cœurs n'y voit plus pour lui-même cette supériorité d'amour et d'estime, qui fait tout le fond du culte intérieur et public que nous devons lui rendre? Car enfin, quelque fragile, quelque faible que puisse être dans vous la chair de l'homme, elle n'a souffert dans vous, jusqu'à ce jour, aucune épreuve capable de la vaincre; et loin d'avoir à résister jusqu'à l'effusion du sang pour vous élever au-dessus du monde que vous craignez, à peine vous faudrait-il faire quelque effort sur vous-mêmes, pour triompher de ce monde ennemi de la vertu, et pour en faire triompher Jésus-Christ dans votre cœur. C'est donc l'esprit même du chrétien, c'est l'amour de préférence dû à la Divinité, c'est le principe de toute religion qui vous manque; de là cette faiblesse qui vous laisse si aisément succomber, soit à la crainte de déplaire au monde, soit au désir de lui plaire; motif incapable de toucher un cœur qui n'est pas entièrement vide de l'amour de son Dieu : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

3° Enfin ce que j'appelle l'abomination du respect humain, et ce qui efface dans le cœur de l'homme jusqu'à la moindre trace de cet amour de préférence pour Dieu, qui fait le vrai principe de sa religion, c'est que de pareilles craintes n'ont de pouvoir pour l'arrêter que quand il s'agit des devoirs, des exercices de vertu que Dieu commande. Car s'agit-il de faire le mal qui peut servir à vos desseins, ou contenter vos désirs; de bonne foi, chrétiens, êtes-vous retenus alors par les jugements et les discours du monde? Qu'il se trouve en compromis, avec le plaisir, l'honneur ou l'intérêt, ce monde si respecté quand il ose flétrir de sa censure la piété chrétienne, tous ses jugements vous étonnent-ils alors? Non, il ne vous imprime tant de respect et de crainte, que lorsqu'il se trouve en concurrence avec votre Dieu; et par la dégration la plus étonnante de la divinité, un Dieu devant qui le monde entier n'est rien, ce même Dieu est le seul objet vraiment compté pour rien vis-à-vis du monde.

Qu'on représente en effet à cet ambitieux qui craindrait de choquer le monde, en paraissant chrétien, comme il doit le paraître, qu'on lui représente, au moment qu'il médite un projet de fortune, le tort qu'il se fait à lui-même dans l'esprit du monde, par les sourdes intrigues, les artifices indignes de la probité, qu'il fait jouer contre des concurrents pour les supplanter et les abattre; eh! de quoi se mêle-t-on? vous répondra-t-il fièrement alors. Que l'on pense, que l'on juge de moi ce que l'on voudra, j'ai des vues, j'ai des desseins que le monde ne connaît pas, et lui appartient-il de juger des moyens que je dois employer pour arriver à mes fins?

Qu'on représente à cet homme intéressé, qui craindrait de faire parler le monde en remplissant les devoirs de sa religion; qu'on lui représente, avec tous les ménagements que la charité demande, qu'il se déshonore aux yeux du monde dont il craint les moindres discours, par cette avidité insatiable, cette basse injustice qui cherche à recueillir sur le riche comme sur le pauvre de quoi fournir à l'avare la cupidité qui le domine. De quel poids sera cet avis charitable sur ce cœur intéressé? En sera-t-il plus modéré, plus humain, plus équitable, dans les moyens ordinaires de s'enrichir? Et la passion de l'intérêt ne conservera-t-elle pas toujours assez d'empire sur son cœur, pour l'obliger de la satisfaire, au mépris même des jugements du monde?

Qu'on représente à cette femme mondaine que le respect humain fait trembler, dès qu'il faut faire un pas vers l'autel; qu'on lui représente avec toute la douceur qui peut assaisonner ces sortes d'avis, qu'elle ternit la fleur de sa réputation, par trop de liberté dans ses manières, trop d'enjouement dans ses discours, trop d'affectation dans

l'art de plaire, que le monde en parle ouvertement et s'en scandalise, et qu'elle se doit à elle-même de faire cesser la médisance et le scandale qui la suit; ne vous répondra-t-elle pas du ton le plus décidé, qu'il faut bien laisser parler et discourir le monde; que son honneur ne saurait être attaché aux visions de quelques personnes inquiètes et chagrines, qui se figurent du désordre dans ce qui n'est en effet que la gaieté la plus innocente; et qu'après tout, elle n'est point obligée de captiver son humeur, parce qu'il plaît au monde de lui en faire un crime?

Ainsi méprisez-vous, chrétiens, sans craindre aucun fâcheux retour, ainsi dédaignez-vous le jugement du monde, lorsqu'il s'accorde avec le jugement de Dieu même, pour condamner vos déréglements et vos scandales; et lorsque le jugement du monde doit vous paraître évidemment injuste, par son opposition formelle avec le jugement de Dieu, c'est-à-dire par la censure qu'il fait, contre toute raison, d'une vie régulière et chrétienne; alors vous le respectez assez pour en faire la règle de vos mœurs, pour y conformer vos actions et vos démarches; fermes et intrépides à résister à tous les traits du monde, quand le moindre intérêt vous y porte, cette fermeté d'âme vous abandonne quand il faut le vaincre pour obéir aux lois de Dieu. Quoi donc! les discours du monde seraient-ils plus à craindre, lorsqu'ils blâment l'exercice du bien que lorsqu'ils condamnent la pratique du mal? Serait-il difficile de mépriser, dans les routes de la justice, des censures que vous méprisez si hautement dans les voies de l'iniquité? Non, il ne faut que vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes, dans ces variations de timidité et de courage à l'égard du monde, pour vous obliger de convenir que le respect humain est un motif trop faible pour suspendre le cours de vos démarches, dans la moindre affaire où le cœur s'intéresse. Si donc le respect humain ne vous arrête que quand il s'agit de vous déclarer pour Dieu, c'est que Dieu seul, tout grand qu'il est, n'a pas assez de pouvoir sur votre cœur pour y réveiller le mépris du monde et de ses jugements. Vous vous élevez sans peine au-dessus du monde qui censure vos vices; pourquoi? parce que l'attrait du vice vous dédommage assez de la censure du monde, pour vous en consoler; et lorsqu'il attaque la régularité des mœurs, la crainte de ses jugements vous arrête: pourquoi? parce que l'amitié de votre Dieu, qui serait tout le fruit de votre courage à déplaire au monde, ne suffirait pas, dans votre estime, pour vous dédommager de sa censure.

Voilà, mes chers auditeurs, jusqu'où va le désordre de vos sentiments par rapport à Dieu, quand vous vous laissez dominer en esclaves au respect du monde; peut-on pousser plus loin le mépris des grandeurs divines? Et si dans cet esclavage qui vous assujettit à la créature, vous rendez encore à Dieu un culte extérieur de religion, ne le dépouillez-vous pas en effet de l'empire dont il est le plus jaloux, de l'empire sur le cœur humain? Non, dès lors il n'est plus le vrai Dieu de votre cœur; que le monde parle et censure encore cette apparence de religion qui vous reste, vous ne garderez pas même les bienséances du christianisme; vous deviendrez tout à fait impies, et vous n'aurez plus en effet d'autre Dieu que cette idole du monde, qui a pris le rang suprême de la Divinité dans votre estime et dans votre amour: *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

Où est-elle désormais, Seigneur, cette éclatante victoire que vous vous êtes glorifié d'avoir remportée sur le monde, pour tous les temps? Cessez de craindre le monde, disiez-vous sur la terre à vos apôtres, et, dans leurs personnes, à tous vos disciples; cessez de craindre ce monde que je suis venu combattre; je l'ai vaincu pour toujours: *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI.) Mais si vous l'avez pleinement vaincu, ce monde rebelle, ô mon Dieu! comment donc arrive-t-il qu'il reprenne tant de pouvoir sur l'esprit de vos disciples, et triomphe sans peine de tous les sentiments de leur religion? Car n'est-ce pas là, chrétiens soumis au respect humain, si vous faites usage du peu de foi qui vous reste, n'est-ce pas là le reproche trop juste que vous avez à vous faire, d'anéantir, autant qu'il est en vous, le triomphe de Jésus-Christ, fondé sur les débris de la puissance du monde? Oui, il est vrai, quelque outrage que reçoive de votre part ce Dieu exalté par ses humiliations, il conservera toujours, parmi nous, des temples et des autels; l'étendue de son royaume croîtra même, malgré les passions conjurées, et s'augmentera de jour en jour. Mais que lui sert cet appareil auguste de sa victoire, si jusque dans son empire, qui est l'Eglise, il se voit moins respecté, moins redouté, moins adoré que le monde; et s'il ne reçoit de votre encens que ce que le monde, dont vous suivez la loi, vous permet de lui en offrir? Est-ce donc un honneur pour Jésus-Christ de vous regarder comme ses disciples, quand votre faiblesse donne à son ennemi déclaré tous les droits de vous compter pour ses esclaves? Aurait-il lieu de s'applaudir, ce Dieu vainqueur, d'avoir enfin triomphé de cet ennemi si terrible à ses disciples, et renversé le vain empire de ses idoles, tandis que cet ennemi relevé de sa chute, et devenu plus puissant que jamais, triomphe tous les jours de son vainqueur par le respect fatal qu'il vous inspire, et rétablit dans vos cœurs serviles une nouvelle idolâtrie, dont il est lui-même le principe et l'objet? Quelle gloire en un mot peut-il y avoir pour cet Homme-Dieu, d'avoir réveillé dans l'homme, par l'établissement de sa loi, le sentiment naturel de la honte du crime, et d'avoir attaché l'ignominie aux passions du monde, si le monde, à son tour, vient à bout par la tyrannie du

respect humain, de pervertir dans vous l'usage de cette honte salutaire, en vous faisant rougir de la vertu même, et en attachant au service de Jésus-Christ la confusion dont ce même Dieu l'avait couvert?

Hé quoi! chrétiens, il a fallu que Jésus-Christ versât des larmes, des sueurs et du sang pour vaincre la puissance du monde; il a fallu que, pour combattre ce fort armé, il envoyât des troupes innombrables de martyrs dont il a lui-même été le chef, et ce monde dont la défaite a coûté tant de larmes, de sueurs et de sang à Jésus-Christ et à ses martyrs, pour triompher de Jésus-Christ même, dans l'esprit et le cœur du chrétien, n'aurait besoin que d'un désir, d'un regard, d'une parole, d'une vaine terreur, qu'il fait naître à son gré! Juste ciel! ce serait avec de telles armes que l'on ravirait à notre Dieu le fruit d'une victoire, achetée par la mort, et la mort de la croix. Non, mes chers auditeurs, jamais vous n'aviez réfléchi sur la grandeur de l'outrage fait à Dieu par le respect humain; jamais vous n'aviez conçu l'opposition infinie de cette crainte servile, avec tout principe de religion dans votre cœur, si jusqu'ici vous en avez été les esclaves. Brisons, brisons enfin ces liens honteux, et animons-nous nous-mêmes, comme le prophète, à secouer le joug des ennemis du seigneur. Indépendance absolue du monde, quand il s'agit de la loi de Dieu, voilà comme le cri de guerre dans la religion de Jésus-Christ; s'il nous faut être esclaves sur la terre, mes chers frères, s'il nous faut être esclaves, c'est de notre Dieu qu'il faut l'être, et non pas du monde : *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* (*Psal.* II.) En est-ce assez, chrétiens, pour affermir votre âme contre de vaines terreurs, et faut-il encore de nouvelles forces pour vous arracher au respect humain qui vous arrête? Suivez ce qui me reste à vous dire pour vous faire triompher pleinement d'un ennemi si facile à vaincre. Vous avez conçu l'outrage du respect humain par rapport à Dieu; considérez maintenant quelles en sont les suites funestes par rapport à vous-mêmes. Le principe de la religion dans le cœur de l'homme, détruit par le respect humain, c'est ce qui a fait le sujet de la première partie : les effets de la religion dans le cœur de l'homme, anéantis par le respect humain : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour mieux concevoir, mes chers auditeurs comment le désordre du respect humain anéantit tous les effets de la religion de Jésus-Christ dans le cœur de l'homme, considérez quels sont, dans notre cœur, les effets de cette religion divine par rapport au salut; c'est elle qui nous excite à la pratique du bien, qui donne du prix et du mérite au bien qu'elle nous fait faire, qui nous détourne du mal où la passion nous porte, enfin qui nous ramène des égarements où la passion nous a conduits : or, ce sont ces effets salutaires de l'esprit de religion dans le cœur humain, que la crainte du monde anéantit visiblement par l'opposition la plus marquée. Comment et pourquoi? le voici. C'est qu'il ne faut que ce sentiment servile dans notre cœur, premièrement, pour nous détourner de la pratique du bien; pour corrompre ensuite le bien que nous pouvons faire; pour nous engager insensiblement dans l'excès du mal; enfin, pour nous retenir sans retour dans le mal où il nous engage : quatre idées auxquelles je m'attache singulièrement ici, et que je vous prie de suivre avec une nouvelle attention; peut-être votre intérêt personnel, que je vais traiter, sera-t-il plus efficace pour vous arracher au respect humain, que l'intérêt de Dieu même.

C'est le premier effet de la religion de Jésus-Christ dans le cœur de l'homme, de l'exciter sans cesse à la pratique du bien; et c'est le premier effet du respect humain de tendre incessamment à nous en détourner. J'en appelle à votre expérience, chrétiens : à quoi se réduiront les œuvres saintes, qu'il vous sera parmis d'opérer, si, pour agir, vous prenez conseil des idées et des coutumes du monde? Déterminés à lui plaire, et à mériter son suffrage qui vous dégrade plus qu'il ne vous honore, vous réglerez sans doute les exercices de votre piété sur les dehors de religion que son Evangile vous permettra; car ce monde eut toujours une espèce d'évangile opposé à celui de Jésus-Christ, un évangile profane, plus respecté que l'Evangile divin dont je parle. Mais dès lors, que de saints exercices omis ou négligés, dont Dieu vous présente si souvent l'occasion favorable! Dès lors que deviennent, relativement à vous, ces œuvres de conseil qui élèvent l'homme au comble et à la perfection du christianisme? Le premier pas que vous fera faire le respect humain, mon cher auditeur, c'est sans doute celui qui vous éloignera de ces conseils sublimes, trop opposés aux idées imparfaites du monde. Non; ces conseils évangéliques qui sont ce qu'il y a de plus pur et de plus exquis, pour ainsi dire, dans la morale de Jésus-Christ; ce plan de sainteté sublime, que le Verbe divin a tracé pour ses plus chers disciples, qu'il a pratiqué lui-même, pour les engager à le suivre, et qui imprime à sa religion le caractère le plus marqué de sa divinité; non, cette perfection divine ne sera plus rien à vos yeux dès que vous avez la faiblesse de craindre les discours et les raisonnements du monde; car, pour entreprendre efficacement la pratique, il faudrait d'abord vous résoudre à essuyer les railleries d'un monde peu chrétien, qui ose traiter de bigoterie la dévotion la plus solide; et c'est à quoi, si le respect humain vous sert de guide; c'est à quoi, dans ses principes, vous ne consentirez jamais.

Vous me répondez que vous n'aspirez pas à l'état de perfection qui fait les grands saints du christianisme, et que vous vous contentez de plaire à Dieu par l'observa-

tion seule du précepte, en omettant le conseil, pour vous accommoder, et plaire au monde. Vous n'aspirez pas, dites-vous, à l'état de perfection; je veux pour un moment que rien ne vous oblige d'y aspirer; mais si votre Dieu, mon cher frère, a sur vous des desseins de miséricorde qu'il n'a pas sur le commun des hommes; s'il daigne jeter sur vous un regard d'amour, qui vous distingue du reste des chrétiens; et qu'il exige plus de votre courage, pour vous communiquer plus de grâces et de mérites; faudra-t-il donc que vous renonciez, pour plaire au monde, à marcher dans cette route non commune que l'amour d'un Dieu vous aura tracée? N'est-ce pas un malheur déjà bien désolant pour un cœur chrétien, que de perdre la grâce d'une vocation plus parfaite? Et serez-vous consolé d'un tel malheur, parce qu'il vous épargnera les critiques injustes d'un monde qui blasphème la sainteté et la perfection du christianisme qu'il ignore?

Vous n'aspirez pas à l'état de perfection! mais du moins aspirez-vous à la pratique ordinaire des devoirs essentiels au salut de l'homme : or je prétends que le respect humain qui vous anime vous fera souvent omettre la pratique des plus essentiels devoirs; pourquoi? parce que, voulant plaire au monde, ou craignant de lui déplaire, souvent vous ne pourrez réussir, soit à lui plaire, soit à ne lui déplaire pas, que par la conformité habituelle de vos œuvres et de ses mœurs; et qu'à consulter les mœurs du monde (je ne dis pas seulement de ce monde ouvertement impie et libertin, mais de ce monde même qui conserve encore l'extérieur du christianisme, et qui est sans doute celui dont vous respectez les jugements), de telles mœurs favorisent presque également et l'omission du bien conseillé et l'omission du bien commandé.

Vie mondaine! vie inutile et oisive, vie d'indolence et de mollesse, vie de bagatelle et de jeu, vie de dissipation et de plaisir; vie qui laisse à peine le temps de penser que l'on est chrétien, et qui réduit les vertus du christianisme, presque aux seuls devoirs de la probité naturelle! si donc le désir de plaire au monde domine dans votre cœur, si vous voulez conséquemment, pour être assuré de lui plaire, accorder vos mœurs au ton de ses maximes, votre vie ne sera plus qu'un tissu de jeu et de bagatelles, d'amusements et de spectacles, de dissipation et de plaisir, d'oisiveté et d'indolence; il n'y aura plus pour vous d'œuvres de charité et de miséricorde, de prières et d'office divin, de mortification et de pénitence; et peut-être, exempts des grands crimes, vous n'aurez pas l'ombre des vraies vertus qui ne s'entretiendront jamais dans l'âme chrétienne, que par le fréquent exercice du bien, dont le respect humain vous interdira toujours la pratique.

Et n'est-ce pas ainsi que l'on voit trop souvent les personnes les plus vertueuses, après une vie édifiante de plusieurs années, dégénérer enfin et tomber, comme par degrés, dans le plus déplorable relâchement? Devenues sensibles au respect humain sur des points moins essentiels, que le monde appelle les minuties et les inutilités de la dévotion; elles ont eu la faiblesse d'en sacrifier la pratique sainte, et l'habitude heureuse qu'elles en avaient formée; la sensibilité aux discours du monde, croissant peu à peu dans leur âme, au lieu de cette retenue modeste qui faisait comme le rempart assuré de leurs vertus, on leur a vu prendre cet air volage et mondain qui dissipe dans un moment les vertus acquises dans le cours de plusieurs années; et ne voulant qu'éviter d'abord le prétendu ridicule de passer pour dévotes au jugement du monde, elles ont bientôt cessé d'être véritablement chrétiennes au jugement de Dieu.

2° Mais, je le veux, le respect humain qui vous domine ne vous fera pas toujours omettre le bien du précepte, même celui de conseil; que dis-je? il vous engagera quelquefois aux œuvres les plus saintes, surtout dans les occasions d'éclat et d'appareil, qui pourront vous distinguer. L'empire du monde, en effet, vous rebuterait peut-être, malgré l'hommage continu que vous lui rendez, s'il ne vous permettait pas l'usage ordinaire de quelques vertus, et pour vous perdre plus sûrement, il doit chercher à vous éblouir encore par le suffrage dont il semble autoriser certaines œuvres de piété et de religion. Ainsi, pour plaire à un certain monde encore chrétien, vous vous empresserez de le paraître, avec cette complaisance si souple qui vous porte à ne l'être plus aux regards d'un monde plus profane et nombreux, à qui la piété ne plaît pas : mais quel sera le malheureux sort de ces vertus mêmes auxquelles le respect humain vous engagera? Hélas! dépouillées qu'elles seront du prix et du mérite, que l'esprit de religion communique à nos œuvres, quand il les inspire, elles seront indignes d'un Dieu qui n'est pas moins jaloux d'être le principe que l'objet de notre culte, et qui, pour m'exprimer avec saint Jerôme, récompense bien moins la vertu même que la cause et le principe de la vertu : *Apud Deum non virtus, sed causa virtutis mercedem habet.*

Ainsi, chrétiens esclaves du respect humain, chrétiens malheureux par l'exercice même du bien qui coûtera le plus à vos inclinations, vous paraîtrez dans nos temples aux jours de solennité, vous mêlerez votre hommage au culte public que Jésus-Christ y reçoit de ses vrais disciples; vous assisterez chrétiennement à la célébration des saints mystères, vous y participerez même avec un air de religion qui édifiera tous les vrais fidèles; mais, parce que c'est l'œil du monde qui vous conduit et vous gouverne, dans ces moments mêmes où vous ne paraissez occupés que d'adorer votre Dieu; parce que vous ne paraissez chrétiens au dehors que pour ne pas choquer un monde qui, tout vicieux qu'il est, a quelquefois assez d'équité pour commander la vertu à certains états, en certaines circons-

tances, où vous vous trouvez, malgré vous peut-être, engagés; parce qu'enfin s'il n'y avait pas un monde, dont l'œil vous observe et se fait craindre, votre Dieu ne vous verrait pas, prosternés comme vous l'êtes, au pied de ses autels; ce Dieu, qui perce d'un regard la profondeur des abîmes, et qui ne peut se laisser tromper aux apparences, ne verra ces dehors de religion qui parent votre conduite, que comme ces viandes devenues abominables à ses yeux, pour avoir été sacrifiées d'abord aux idoles du paganisme, parce que votre piété n'est au fond qu'un sacrifice fait à l'idole du monde, qui vous fait agir.

Chrétiens esclaves du respect humain, vous observerez tous les devoirs d'une charge, d'une dignité onéreuse, qui vous assujettit au service du public et vous en fait dépendre, à mesure qu'elle paraît vous donner sur lui plus d'autorité; vous les observerez même ces devoirs pénibles, avec une sévérité capable d'intéresser souvent le plaisir, le repos et la santé; mais parce que cette attention, cette vigilance, cette vie laborieuse pour l'esprit et le corps, n'est soutenue dans vous que par le désir violent de mériter l'approbation du monde, ou par la crainte excessive de le faire parler au désavantage de votre réputation; parce que vous n'êtes juge intègre, magistrat laborieux, bon père, bon citoyen, bon ami, que pour le paraître, et que toutes ces vertus vous abandonneraient à l'instant, si vous ne craigniez pas que le monde vous accusât des vices opposés; votre Dieu qui ne peut souffrir de partage, comme il s'en explique lui-même, qui veut l'arbre et les fruits, le dehors et l'intérieur, l'intention et l'action, le cœur et les œuvres; ce Dieu rejettera des vertus qui seraient capables de vous sanctifier, et de vous rendre vraiment grands à ses yeux, si le respect pour la Divinité en était le motif et le principe; mais qui partant en effet du respect du monde, comme de leur source, sont dégradées dès lors, au-dessous de ces vertus tout humaines qui firent les faux sages et les héros profanes du paganisme.

Chrétiens esclaves du respect humain, vous réprimerez dans vous les plus vives saillies de l'emportement et de la vengeance pour revoir d'un œil tranquille un ennemi, l'objet d'une haine invétérée; et par un effort dont jusqu'ici vous croyiez être incapables, vous irez même jusqu'à faire vers lui l'avance des premiers pas; mais parce que cette réconciliation apparente n'est de votre part que le fruit d'une politique tout humaine, qui fait jouer à son gré les ressorts de votre âme; parce que vous ne paraissez rentrer dans une liaison depuis longtemps rompue, que pour éviter de plus grands éclats, pour faire cesser les discours et les raisonnements du monde, ou pour répondre aux volontés d'un médiateur puissant que vous craindriez d'irriter par une obstination déplacée, votre Dieu, qui, à travers cette modération pieuse et chrétienne en apparence, cherchera le cœur chrétien dans vous, et ne le trouvera pas, ne verra dans toutes ces démarches qui coûtèrent tant à votre fierté, qu'une complaisance mondaine, à laquelle il n'eut jamais de part, et qui mériterait plutôt son indignation que ses récompenses.

Enfin, chrétiens esclaves du respect humain, peut-être ferez-vous des œuvres encore plus éclatantes, et plus propres à éblouir les yeux des hommes; on verra la multitude des pauvres, soulagée par vos largesses, l'ignorant dans la religion, instruit et éclairé par vos soins; la parole, les louanges du Seigneur, perpétuées par vos pieuses fondations; les lieux saints magnifiquement décorés par vos libéralités édifiantes; mais parce que toutes ces œuvres ne seront dans le principe qu'une piété de parade et d'ostentation, qui se déploie pour les yeux d'un monde quelquefois estimateur de la fausse piété qui se montre, et presque toujours ennemi de la véritable qui aime à se cacher; votre Dieu méprisera cette piété qui vous pare, comme la piété apparente de ces bouffons de théâtre, qui jouent sous vos yeux le personnage des plus grands héros chrétiens, dont ils n'eurent jamais ni les mœurs ni les sentiments.

Eh! quel serait-il donc, mes chers auditeurs, le Dieu du christianisme, s'il pouvait agréer des hommages uniquement animés par le désir de plaire au monde, ou par la crainte de lui déplaire? Ne cesserait-il pas d'être le Dieu des vertus, s'il pouvait cesser d'être le principe et la fin des vertus de l'homme, et s'il ne discernait pas, dans les disciples de sa religion, ce qu'ils font pour le monde de ce qu'ils paraissent faire pour lui-même? Qu'aurait-il au-dessus de ces dieux aveugles et insensibles des nations, qui ne distinguent pas l'adorateur qui les insulte de celui qui les honore? Non, chrétiens, vous qui soumettez jusqu'à vos vertus à l'empire du respect humain, ne comptez pas que votre Dieu s'en fasse un jour le rémunérateur; si elles ont quelque prix, ce ne peut-être qu'aux yeux du monde qui les inspire et les commande; allez donc demander le prix de vos œuvres à cette divinité terrestre dont vous ne rougissez pas d'être esclaves; c'est cette idole du monde que vous consultez en tout, comme l'oracle visible qui vous décide, dont vous interrogez, pour agir, les regards et les moindres désirs; c'est elle qui fait naître toutes vos craintes, allume ou éteint vos espérances, dirige tous vos projets, modère toutes vos démarches, dispose à son gré de vos mœurs et de votre religion; c'est uniquement elle qui vous fait paraître chrétiens, quelle reconnaisse le mérite de votre piété servile : tout fut pour le monde de votre part, et rien pour Dieu; ce n'est pas à Dieu que vous dégradez, c'est au monde que vous divinisez, en quelque sorte, qu'il appartient de payer vos services : *Apud Deum non virtus, sed causa virtutis mercedem habet.*

3° Mais ce ne sont point encore là les plus terribles effets du respect humain sur le

cœur de l'homme, non-seulement il nous détourne de la pratique du bien, et corrompt le bien que nous pouvons faire, mais de plus, dit le Sage, il nous engage infailliblement au mal et rend bientôt inutiles tous les remords que l'esprit de religion réveille dans nos consciences, pour nous détourner de le commettre : *Qui timet hominem, cito corruet.* (*Prov.*, XXIX.) Car quoi de plus facile à former que la funeste habitude d'adopter les usages les plus criminels du monde, quand une fois on s'est laissé dominer au désir de lui plaire? Quel malheureux progrès ne fait pas dans une âme déjà mondaine, ce désir déréglé de mériter l'approbation du monde, préférablement à celle de Dieu? Peut-être, mes chers auditeurs, êtes-vous assez heureux pour n'avoir pas encore éprouvé par vous-mêmes les désordres étranges où le respect humain entraîne ceux qui s'en font les esclaves; et fasse le ciel que vous ne les éprouviez jamais! Mais considérez un moment les périls qui vous menacent, dans tant d'exemples funestes que le monde offre sans cesse à vos yeux.

Car sans vous rappeler ici l'histoire si connue du premier homme devenu rebelle à son Dieu; d'un Salomon follement idolâtre; d'un Aaron qui permit au peuple l'adoration de l'idole; d'un Pilate qui laissa opprimer le Saint des saints; du chef de ses apôtres qui le renia par respect humain, et de tant d'autres illustres victimes de cette lâche complaisance, dont les livres sacrés nous représentent la chute, pour nous avertir de craindre leurs malheurs; sans recourir aux exemples passés qui, dans l'éloignement où ils paraissent, feraient moins d'impression sur vos esprits, jetez un regard avec moi sur les mœurs effrayantes de nos jours; quel déluge de crimes et d'iniquités se présentent de toutes parts! Or combien de ces crimes, de ces iniquités, dans tous les âges et tous les états, n'ont d'autre principe que l'indigne esclavage du respect humain!

Non, mes chers auditeurs, ce n'est point l'attrait seul du plaisir qui précipite dans la débauche tant de jeunes libertins, malgré les précautions les plus sages pour prévenir ou arrêter le cours de leurs débordements; un heureux naturel, une éducation vertueuse et chrétienne en garantirait plusieurs des piéges séduisants de la volupté, sans les maximes du respect humain qui les tyrannisent et les emportent. Il faut, se disent-ils à eux-mêmes, agir et penser comme la jeunesse qui nous environne, n'aliéner personne par une singularité affectée de conduite; se faire des sociétés utiles et durables par la ressemblance des mœurs, et, autant qu'il est possible, avoir pour approbateurs ceux de son âge, de son état, et de sa qualité. Motif suffisant pour tant de jeunes insensés de ne garder ni loi, ni bienséance, et de se précipiter dans l'excès du plaisir, dès le premier pas qu'ils font dans le monde.

Ce n'est point toujours par un esprit de mondanité et de dissipation que l'on se livre au scandale du luxe, des modes, des spectacles, des divertissements du siècle; souvent c'est un luxe qui épuise jusqu'au nécessaire, et dont on voit toute l'opposition avec la loi de Jésus-Christ; ce sont des modes ennemies de la modestie chrétienne, dont on reconnaît toute l'indécence; des spectacles inventés par la passion, dont on conçoit tout le danger; des divertissements insensés dont la raison murmure, et l'on se réformerait volontiers sur tous ces points. Pourquoi ne le fait-on pas? C'est que le monde en parlerait infailliblement, et donnerait sans doute une interprétation maligne à cette nouvelle régularité de mœurs: et plutôt que de faire parler le monde, on fait taire, sans balancer, la modestie, la pudeur, la conscience et la raison même.

Ce n'est point l'affaiblissement seul de la foi, dans la plupart des chrétiens, qui donne cours, au milieu du christianisme, à ces maximes d'irréligion, qui font gémir sur le présent, et qui alarment, sur le futur, l'Eglise de Jésus-Christ; si c'est l'impiété qui enfante ces dogmes pervers, c'est le respect humain qui les accrédite; pour en arrêter le scandale dans ces cercles profanes, où l'impie aime à se produire et à se développer, souvent il ne faudrait qu'un mot prononcé avec cette sage confiance que doit inspirer la vérité; c'est ce que l'on n'ignore pas; on sait même que tout disciple de Jésus-Christ doit en être le soldat et le défenseur généreux en pareille conjoncture. Mais la crainte de désobliger un homme sans foi, peut-être sans probité, de passer dans son esprit pour un censeur incommode, nous arrête, nous fait dissimuler, quelquefois approuver, du moins à l'extérieur, la plus abominable doctrine; de là l'opprobre trop ordinaire que souffrent dans le monde Jésus-Christ et sa religion, et dont le respect humain, qui nous ferme la bouche, nous rend les fauteurs et les complices, malgré le cœur chrétien qui nous reste encore.

Ce n'est point ce faux honneur dont on fait tant de bruit, qui anime nos guerriers à ces duels barbares, où l'on voit armés, les uns contre les autres, des chrétiens obligés de s'aimer mutuellement au péril de leur vie même; pénétrez au fond de leur âme qui vous paraît si grande et si élevée, vous n'y verrez point cette sensibilité, cette délicatesse, cette fierté superbe dont ils se parent; c'est le respect humain qui conduit leurs pas; plus esclaves que le reste des hommes, des vains jugements du monde, ils ne deviennent prodigues de leur sang que pour donner à ce monde même dont ils suivent la loi le spectacle d'un courage forcé, qui n'eut jamais pour principe la noblesse de leurs sentiments, mais la faiblesse de leurs esprits; faiblesse qui les rend incapables de s'élever au-dessus d'une opinion insensée, dont l'amour naturel de la vie, la loi du prince, la religion d'un Dieu, devraient leur inspirer l'horreur et le mépris.

Ce n'est point le défaut seul de charité parmi les chrétiens, qui fait le sujet de ces

médisances, de ces calomnies atroces qui ternissent en un jour les plus saines réputations : on sent toute l'indignité de ces discours médisants et calomnieux, qui noircissent le prochain; mais on veut plaire, ou l'on craint de déplaire à ces hommes cruels, qui se font un jeu de porter à nos frères les plus cruelles blessures; et loin de justifier, dans l'occasion, le juste accusé, comme il était facile de le faire; loin de paraître désapprouver des discours que leur vérité ne rend pas moins coupables, peut-être est-on assez faible pour y applaudir par une bassesse de cœur inséparable du respect humain, et dont notre frère n'est pas moins la victime, que de la malignité de ses ennemis qui le déchirent.

Enfin ce n'est point toujours le défaut du christianisme et de piété qui produit ces irrévérences, ces immodesties qui profanent nos temples; ces entretiens scandaleux dont on interrompt, sans nul égard pour Dieu ni pour les hommes, la célébration des saints mystères; cet abandon des offices de l'église; cette désertion des sacrements; cette violation trop commune de la loi du jeûne et de l'abstinence; un reste de christianisme s'opposerait dans la plupart à ces sortes d'excès; mais on craint de passer pour chrétien, ou pour hypocrite aux yeux du monde que la piété scandalise; et, dans cette crainte, on ne garde pas même les bienséances de la religion. Je ne m'arrête pas plus longtemps sur ce détail de morale toujours abrégé, quelque étendue que j'aie pu lui donner d'ailleurs.

Que n'aurais-je pas en effet à vous dire encore si je vous présentais le désordre du respect humain dans le courtisan qu'il porte à flatter les vices et les passions d'un grand, qu'il respecte plus que Dieu; dans l'homme d'autorité qu'il engage, sous prétexte de prudence, à tolérer dans la partie civile les déréglements les plus pernicieux aux bonnes mœurs; dans le magistrat qu'il détermine à favoriser l'injustice d'un client qu'il craint de contrister, contre l'évidence du bon droit qui s'oppose à ses arrêts; jusque dans les ministres de Jésus-Christ, dont il fait souvent des prévaricateurs, en leur faisant prononcer dans le tribunal de la pénitence des absolutions qui damnent tout à la fois, et ces faux pénitents qui se font craindre et respecter dans les moments mêmes, où l'humiliation seule doit être leur partage, et ces ministres timides qui sont assez faibles pour redouter des hommes dont ils sont les juges, comme Dieu même? Mais je laisse dans le silence ces désordres et beaucoup d'autres attachés à la servitude du respect humain. J'en ai dit assez, chrétiens, pour vous le faire regarder comme une source intarissable de péchés, et pour vous apprendre que s'il n'est point de vertu si héroïque et si sublime dont l'empire de la religion ne nous rende capables, il n'est point de vice si odieux, si contraire même aux penchants naturels, dont l'homme ne devienne prochainement capable sous le joug du respect humain : *Qui timet hominem, cito corruet.*

Or, mes chers auditeurs, ne craindrez-vous jamais pour vous-mêmes, selon votre âge et votre condition, une partie de ces effets funestes que le respect humain produit dans tant d'autres? Ne craindrez-vous pas enfin de partager le crime de tant de scandales multipliés et perpétués de jour en jour par l'hommage servile de l'imitation que vous rendez au monde dans la crainte de lui déplaire? Non sans doute, vos premières vues ne seront pas de vous accommoder en tout aux idées du monde, de vous conformer généralement à toutes ses maximes; vous n'assujettirez d'abord votre conduite à ses jugements que dans ces circonstances critiques, où vous croirez avoir le plus d'intérêt de vous concilier son estime et à ne lui pas déplaire. Ainsi vous vous efforcerez quelque temps encore de ménager la faveur de Dieu et celle du monde; mais combien d'années, ou plutôt combien de jours soutiendrez-vous cet état violent pour l'homme qui le tient suspendu, pour ainsi dire, entre la crainte du monde et celle de Dieu? Ne céderez-vous pas bientôt sans réserve à l'empire tyrannique du respect humain, qui ne peut que s'accroître dans un cœur quand on ne cherche pas à l'y détruire? et ne sera-t-il pas enfin pour vous, ainsi que pour tant d'autres, un torrent rapide qui vous entraînera, sans qu'il soit au pouvoir de votre religion, que le monde enchaîne, de vous arrêter à votre gré?

4° Mais revenons, c'est le dernier effet de la religion de Jésus-Christ dans le cœur de l'homme, de le ramener des égarements où la passion l'a conduit, et c'est le dernier effet du respect humain de l'y retenir éternellement et sans retour. Vérité terrible, mais dont je veux d'autre preuve que l'exemple d'une infinité de chrétiens, que le respect humain seul, malgré toutes les grâces dont Dieu les comble, retient dans l'habitude de leurs désordres; car combien ne voit-on pas parmi vous de ces chrétiens lâches et timides, mille fois plus esclaves des jugements du monde dont ils s'alarment, que de la passion depuis longtemps affaiblie dans leur cœur? Après un discours touchant, une lecture sainte, un événement imprévu qui les aura frappés, il semble que le moment de grâce et de salut soit enfin venu pour eux; intimement persuadés des vérités de leur religion, pénétrés de la crainte des jugements de Dieu; brisés de douleur au souvenir amer de leurs iniquités; dégoûtés même des plaisirs du crime après les premiers moments de l'ivresse, ils conçoivent vivement la nécessité de la pénitence et d'une pénitence édifiante qui répare leurs scandales; et cependant, malgré tant de lumières, ils demeurent ensevelis dans les plus épaisses ténèbres du péché : quel est donc cet obstacle si puissant qui les arrête encore?

Ah! chrétiens! cette unique pensée, victorieuse dans leur âme des plus fortes inspirations : que dira, que pensera de moi un tel ou une telle, si je parais changer de conduite? Voilà cette réflexion fatale qui suspend tout à coup l'opération d'une grâce

prête à éclater en prodiges de vertu, qui oppose plus de résistance à la force de l'Esprit-Saint, que l'attrait des plus violentes passions et le poids des plus grands crimes, et qui rend la conversion d'un seul homme subjugué par le respect humain, en quelque sorte plus difficile à Dieu que la conversion d'un monde entier. Ils gémissent intérieurement de cette cruelle tyrannie, ces malheureux esclaves; ils rougissent devant Dieu de leur faiblesse, et sentent toute l'ignominie du joug impérieux qui les accable; ils voudraient bien qu'il y eût plus d'équité dans l'estime du monde, et que ce fût une gloire à ses yeux, pour quiconque eut le malheur de s'égarer, de se ranger publiquement sous l'étendard de la pénitence; mais ils savent qu'ils auront à essuyer dans leur changement les railleries, les reproches, surtout de certaines personnes qui tiennent plus au cœur : c'en est assez, ils consentent à perdre leur âme, en suivant la loi du respect humain, plutôt qu'à s'affranchir de son esclavage en se sauvant; et peut-être avec assez de courage pour devenir des martyrs en secret, ils n'en ont point assez pour être publiquement chrétiens.

Jusqu'à la mort même, grand Dieu! jusqu'à la mort, n'a-t-on pas vu de ces hommes victimes du respect humain pendant la vie, consommer l'œuvre, en lui faisant le sacrifice éternel de leur âme, par le prodige presque incroyable d'une irréligion volontaire, soutenue jusqu'au dernier moment? Oui, mes chers auditeurs, on a vu, et plût au ciel que les exemples en fussent aussi rares que l'on pense! on a vu des chrétiens, après avoir vécu constamment sans apparence de religion, mourir de sang-froid, dans une impénitence affectée, pour ne pas paraître faibles au dernier instant de la vie, braver avec une folle intrépidité la mort et toutes ses horreurs, l'enfer et tous ses feux, la conscience et tous ses remords, lutter avec une force diabolique contre le zèle de tous les ministres de l'Eglise, se roidir, pour ainsi dire, contre les derniers efforts de la grâce de Jésus-Christ, dans la seule crainte que leur changement ne fît parler un monde prêt à s'évanouir pour eux; et, s'il m'est permis d'user de cette expression, passer ainsi tout vivant de la terre aux enfers, pour ne pas perdre, en quittant le monde, l'estime de quelques libertins, compagnons de leurs débauches et de leur impiété.

Ames timides et sensibles aux discours d'un monde, ennemi déclaré des vrais disciples de Jésus-Christ, c'est donc là que se termine enfin cette indigne faiblesse que vous aimez à vous déguiser sous de beaux noms; cette complaisance, cette facilité de caractère qui asservit vos idées et vos mœurs aux jugements du monde, pour éviter, dites-vous, la singularité, toujours incompatible avec le parfait accord des humeurs et des inclinations : oui, vous l'éviterez sans doute, en vous livrant au respect humain, cette singularité qui vous paraît si odieuse; séparées désormais du petit nombre des vrais fidèles, vous serez confondues avec la multitude qui ne connaît pour son Dieu que le monde, qui ne suit pour loi que le jugement du monde; et l'oracle de l'apôtre saint Jean s'accomplira sur vous dans toute sa rigueur; que l'homme esclave de la crainte et de la complaisance du monde, partagera dans l'enfer la destinée de l'incrédule et de l'impie : *Timidis et incredulis pars illorum erit in stagno ardenti.* (*Apoc.*, XXI.)

Je sais cependant, et je dois vous le dire ici, qu'il est une complaisance louable dans la société humaine, également digne de l'approbation de Dieu et des hommes; comme il est une singularité défectueuse qui rend l'homme peu sociable dans le cours de la vie, et lui fait négliger tous les égards de la politesse et de la charité même; mais je ne sais pas moins qu'il est une complaisance coupable, qui loin de conduire à la vertu devient la source d'une infinité de vices, comme il est une singularité vraiment chrétienne, qui caractérise les élus de Dieu, et les sépare de la troupe des pécheurs : point de morale important, nécessairement lié à mon sujet; encore quelques moments d'attention, s'il vous plaît.

Complaisance louable dans la société, et qui tient son rang parmi les vertus chrétiennes, c'est cette condescendance aimable qui sait accommoder nos mœurs à la situation de ceux avec qui nous avons à vivre; qui nous diversifie, pour ainsi dire, en autant de manières qu'il y a d'humeurs différentes à supporter dans le commerce de la vie; qui nous fait partager sincèrement et la joie de ceux qui se réjouissent, et la tristesse de ceux qui pleurent : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* (*Rom.*, XII), pour mériter de plaire à tous, s'il est possible, mais toujours sans préjudice de sa conscience; c'est enfin cette inclination obligeante qui nous fait prévenir les désirs, approuver les projets, entrer dans tous les sentiments de nos frères, dès qu'ils n'ont rien d'opposé à la loi de Dieu, et qui nous porte sans cesse à des témoignages réciproques de respect, d'honneur et de déférence : *Honore invicem prævenientes.* (*Ibid.*) Complaisance qui établit la paix dans les familles et les conditions chrétiennes, et que l'apôtre saint Paul exprimait si bien dans sa personne, quand il se proportionnait à tous les hommes, pour leur communiquer ses vertus, et les gagner à Jésus-Christ : *Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos.* (I *Cor.*, IX.) Cependant, mes chers auditeurs, il est une sorte de complaisance aussi coupable que celle dont je viens de parler est chrétienne et vertueuse; complaisance qui se termine au désir de plaire au monde, et à la crainte de lui déplaire, au préjudice même du devoir; complaisance servile, qui réduit l'homme à se faire tout à tous, pour lui faire partager les vices de tous les hommes, dont il craint plus la censure que le jugement de Dieu; complaisance la plus opposée à l'esprit du christianisme, et que saint Paul ne crut jamais pouvoir ac-

corder avec le service essentiel de Jésus-Christ : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* (*Gal.*, I.)

Je conviens avec vous qu'il est encore une singularité défectueuse et contraire aux droits de la société humaine ; c'est cette affectation puérile de se distinguer en tout, de marcher toujours par le chemin le moins battu, fût-il d'ailleurs le moins sûr, dans l'idée que la route commune nous confondrait avec la foule, et de ne chercher dans la piété même que ce qu'elle peut avoir d'extraordinaire et de remarquable. Affectation indigne de l'homme raisonnable et chrétien, qui n'est propre que des esprits faibles et artificieux, qui ne tend qu'à faire remarquer un prétendu mérite que l'on n'a pas, et à faire sentir un fonds de mépris pour le commun des hommes, dont on évite, comme un écueil à sa gloire, la manière commune de vivre et de penser. Mais aussi ne conviendrez-vous pas qu'il est une singularité vraiment chrétienne, et même essentielle au salut, qui sépare le petit nombre des amis de Dieu, de la multitude des pécheurs? singularité qui fit la vertu de tous les saints de l'un et de l'autre testament.

C'était la vertu du jeune Tobie, lorsqu'à la vue de sa nation qui courait en foule aux idoles de Jéroboam, il allait seul au temple de Jérusalem adorer le vrai Dieu méconnu par son peuple ; c'était la vertu des trois jeunes Hébreux, constants et intrépides à refuser leur hommage à la statue d'un roi impie, malgré la prévarication séduisante de la multitude ; c'était la vertu de Daniel, lorsque, inaccessible à la crainte du fier vainqueur des Assyriens, qui voulut être seul adoré le jour de sa victoire, il rendit publiquement à son Dieu le triple hommage qu'il s'était prescrit de lui rendre ; c'était la vertu du généreux Mardochée, lorsqu'il eut seul la gloire de ne point fléchir le genou devant le favori d'Assuérus, qui voyait tomber à ses pieds une foule d'adorateurs ; c'était la vertu de Madeleine, lorsque, sans égard aux discours que tiendrait le monde sur la singularité de sa conduite, elle pénétra chez l'orgueilleux pharisien, pour s'y prosterner humblement devant Jésus-Christ, et arroser ses pieds de parfums et de larmes : c'était enfin la vertu de Jésus-Christ même, que cette singularité, celle de ses apôtres, et ce sera toujours celle des vrais disciples de sa religion.

Elle ne s'est établie cette religion divine, elle n'a passé jusqu'à nous, elle ne s'étendra jusqu'à la fin des siècles, qu'en rendant au monde mépris pour mépris, anathème pour anathème ; toujours le caractère propre et distinctif de cette religion, comme celui de son auteur, fut de combattre les idées et les jugements du monde, et elle cesserait d'être la religion d'un Dieu, si elle pouvait cesser d'avoir avec le monde cette opposition qui la caractérise ; c'est donc ce mépris généreux des discours et des raisonnements du monde, qui doit faire comme la base et l'appui de cette religion dans tous les cœurs. Otez ce grand principe, le chrétien n'est plus, au fond de l'âme, qu'un apostat qui ne préfère pas son Dieu à tout le reste, qu'un esclave indigne de porter le nom de fils adoptif d'un Dieu. Ici, chrétiens, me demanderiez-vous encore, comment soutenir cette sainte audace que je vous inspire, et quel moyen de braver ainsi les discours du monde ? Pourriez-vous donc l'ignorer, après ce que j'ai dit pour vous l'apprendre? Et faut-il, Seigneur, que votre parole soit employée plus longtemps à nous faire surmonter la crainte de ses discours frivoles ?

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, mes chers frères, si vous aviez encore la faiblesse de les craindre, c'est de penser, de considérer vivement à quoi s'expose un cœur chrétien, qui se laisse dominer par de telles craintes ; je veux dire à ne conserver de religion que ce que le monde lui permettra d'en avoir ; à contracter peu à peu tous les vices, même les plus énormes ; à rougir insensiblement de toutes les vertus, même les plus conformes à l'humanité ; à vivre enfin et à mourir idolâtre de ce monde malheureux qui le tyrannise.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de rappeler les serments solennels de notre foi, renfermés dans les promesses de notre baptême ; serments qui nous engagent à combattre sans cesse l'esprit du monde, à le renoncer hautement dans ses pompes, ses maximes, ses scandales ; serments que nous ne pouvons remplir avec fidélité sans triompher de tous les respects humains, de toutes les craintes du monde, qui peuvent trouver entrée dans notre âme.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de méditer, avec les lumières que la religion nous donne, la grandeur infinie du Maître que nous servons ; de nous pénétrer de la crainte de sa justice et de ses jugements, de cette crainte divine qui n'a rien de bas et de rampant, rien que de noble et d'élevé ; qui honore les plus grands cœurs et soutient les plus faibles, et qui ne rend l'homme chrétien l'esclave du souverain Maître qu'il adore que pour le faire dominer en quelque sorte sur tout le reste du monde, par une liberté généreuse de paraître ce qu'il est ; liberté sainte qui ne sera jamais la vertu des âmes vulgaires.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est au moment qu'il nous paraît à craindre, de nous comparer de bonne foi nous-mêmes avec nous-mêmes ; notre sensibilité excessive aux idées du monde, qui combat l'exercice de notre religion, avec le peu d'égard que nous paraissons avoir pour ses jugements sur tout le reste : n'y aura-t-il donc que vous, ô mon Dieu ! dirons-nous alors, pour qui je serai lâche et timide contre les discours du monde? et toujours prêt à les mépriser quand il s'agit de me satisfaire, n'aurai-je la faiblesse de les craindre que quand il s'agira de votre service?

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est d'écouter ce saint orgueil, cette

noblesse d'idées et de sentiments, inséparable du christianisme. Participants que nous sommes de l'adoption glorieuse qui fait les enfants de Dieu ; attachés au Dieu des armées, qui laisse à nos ordres des légions d'anges pour notre défense ; destinés à juger à la fin des siècles ce monde, qui ose aujourd'hui juger et condamner nos vertus ; portant sur notre nom seul de quoi faire trembler la terre et les démons mêmes, tant de grandeur ne nous dit-il pas que c'est nous dégrader que de craindre des hommes, et que Dieu seul a droit de nous inspirer ici-bas la crainte et la terreur?

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de jeter les yeux sur tant d'illustres martyrs qui signèrent de leur sang cette même foi que nous professons, de les voir aux prises avec la mort dans les combats sanglants que le monde idolâtre ou hérétique livrait à leur religion, et d'apprendre au moins de ces héros chrétiens à mépriser les censures d'un monde dont ils eurent le courage de mépriser les tortures et les supplices. En est-ce assez, mes chers frères? Non, je vais plus avant ; mais supportez-moi, de grâce, si je pousse cette induction trop loin : quand je vois mon Sauveur et mon Dieu mis en parallèle avec le monde, l'indignation me saisit autant que le zèle et m'emporte malgré moi-même.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de concevoir enfin l'indignité de cette crainte qui vous rend esclaves en matière de religion. Que l'homme, à la bonne heure, s'astreigne aux idées du monde, quand il ne s'agit point de la loi divine ; qu'il garde alors, qu'il respecte les lois, les coutumes, les usages, les bienséances du monde, c'est ce qu'un chrétien peut faire à son gré, et souvent même ce qui est pour lui d'obligation et de devoir ; mais se réduire à dépendre du monde dans le point sur lequel il est le plus nécessaire de ne dépendre que de son Dieu ; j'entends surtout ce qui concerne la religion, le salut, l'éternité ; c'est ce qu'un moment de réflexion vous fera regarder comme la bassesse la plus indigne de l'homme, et singulièrement de l'homme chrétien.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de considérer combien cette honte de paraître chrétien est honteuse elle-même et déraisonnable. Car est-ce pour rougir de nos devoirs, dit saint Ambroise, que la nature nous a mis la pudeur dans l'âme et sur le front? Rougir de nos faiblesses et de nos vices, rougir d'une lâcheté, d'une perfidie, que l'on nous impute sans fondement ou avec vérité, voilà l'ordre de la nature ; mais rougir de paraître chrétiens, le plus beau titre pour nous qui fut jamais, c'est à quoi répugne toute la nature de l'homme, et, s'il se considère lui-même, ce qui doit lui faire vaincre pleinement la tentation du respect humain.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est d'envisager ce monde, que l'on respecte et que l'on craint, tel qu'il nous est représenté dans l'Evangile, comme l'ennemi déclaré de Jésus-Christ, comme l'objet des malédictions et des anathèmes de Jésus-Christ, comme le persécuteur implacable de Jésus-Christ, comme l'auteur de la condamnation, des tourments et de la mort de Jésus-Christ. Image trop réelle de ce monde réprouvé, dont la censure nous arrête, et qui nous rendra bientôt ses jugements aussi méprisables que lui-même.

Enfin le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de comparaître en esprit au tribunal de l'Homme-Dieu, qui doit nous juger à la fin des temps ; de voir à ses pieds consterné et confondu ce monde trop respecté qui nous étonne aujourd'hui ; c'est d'entendre ce Dieu de justice désavouer à la face de son Père quiconque aura rougi de le suivre, et de l'avouer pour maître devant les hommes : *Qui me erubuerit, erubescam et ego illum.* (*Luc.*, IX.) Ainsi s'évanouira bientôt à nos yeux le fantôme du respect humain, et dignes par ces nobles sentiments du Dieu de majesté que nous adorons, nous mériterons qu'il nous avoue lui-même et nous reconnaisse pour disciples au jour de ses vengeances, pour nous faire part éternellement de sa gloire ; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON IV.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR L'ÉTERNITÉ DE L'ENFER.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ. (*Luc.*, III.)

Jean-Baptiste parcourut tout le pays aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence.

Madame,

C'est une alternative nécessaire pour tous les coupables de quelque dignité, de quelque rang qu'ils puissent être, ou de se condamner eux-mêmes à la plus sévère pénitence dans le cours de la vie humaine, ou de se voir condamner dans la vie future à une pénitence éternelle et stérile ; la mortification passagère du corps dans la vie présente, ou la mort éternelle du corps et de l'âme dans le monde à venir, point de milieu entre ces deux extrêmes, dans les principes de la véritable religion. Cependant, chrétiens, au milieu du faste qui vous environne, la croyez-vous cette éternité de malheurs, réservée par le Dieu de justice à l'impénitence du monde? Si vous la croyez, y pensez-vous? Si vous y pensez, agissez-vous en conséquence? Qu'il me soit permis d'en douter, à la vue de tous les désordres répandus dans le christianisme, et devenus plus ordinaires encore dans les cours que dans le reste du monde. Je viens donc opposer aujourd'hui à la licence des passions humaines la vue frappante d'une éternité malheureuse, et vous engager à la pénitence chrétienne par l'aspect effrayant de cette pénitence interminable et sans fruit que Dieu destine dans l'enfer aux victimes de sa colère.

Au reste, grands du monde, mon dessein n'est pas de vous présenter ici la peinture de cet enfer, qui sera plus terrible encore

pour le chrétien que pour l'infidèle réprouvé. Peut-être oserai-je un jour entreprendre de vous dire le nombre et la rigueur des peines qu'on y endure. Mais m'attachant surtout, dans ce discours, à l'éternité malheureuse qui constitue proprement l'enfer, et qui trouve dans le monde chrétien tant d'ennemis, tant d'incrédules philosophes qui la combattent, je viens uniquement prémunir votre foi contre les doutes que pourraient faire naître dans vos esprits les maximes de l'impiété sur ce point fondamental de votre religion, aussi terrible pour le pécheur qu'elle est aimable pour le juste; et me servant ensuite des lumières de votre foi contre vous-mêmes, vous montrer l'opposition prodigieuse et insensée de votre conduite avec la foi d'un enfer éternel, préparé pour le moindre de vos crimes.

Or, dans cette idée, voici deux propositions que j'avance, et qui feront tout l'ordre et le partage de ce que j'ai à vous dire. L'éternité de l'enfer comparée avec un moment de péché n'a rien qui doive troubler notre foi; c'est la première proposition que j'ai à vous démontrer, et qui sera le sujet de la première partie. Notre conduite, comparée à notre foi sur l'éternité de l'enfer, n'a rien qui ne doive révolter notre raison; c'est la seconde proposition que j'ai à vous exposer, et qui sera le sujet de la seconde partie.

C'est-à-dire rien de plus raisonnable que notre foi sur l'éternité de l'enfer; rien de plus opposé à la raison que notre conduite rapprochée de notre foi, sur l'éternité de l'enfer. J'ai besoin, ô mon Dieu, de toutes vos lumières pour triompher ici de toutes les fausses lueurs dont se laisse éblouir et aveugler le monde incrédule; je vous les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour convaincre cette cour chrétienne qui vous environne, d'une manière également forte et sensible, que rien n'est plus raisonnable que sa foi sur l'éternité de l'enfer, peut-être devrait-il me suffire d'exposer à ses yeux les textes nombreux et formels de nos Ecritures sur cette vérité terrible : car quel doute raisonnable et sensé pourrait s'élever encore dans vos esprits, mes chers auditeurs, si je vous avais fait entendre et l'oracle d'Isaïe qui nous annonce pour les coupables un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais, et l'oracle de saint Paul qui menace d'une peine infinie dans sa durée quiconque résiste opiniâtrément à l'Evangile; et l'oracle de Jésus-Christ, la vérité même, dont le dernier arrêt condamnera au feu éternel ceux qu'il méconnaîtra pour ses vrais disciples; et l'oracle toujours subsistant de l'Eglise universelle qui, dans les différents siècles, depuis son établissement divin, a toujours interprété l'Ecriture dans le sens que je vous présente, soit par la voix de ses conciles et de ses traditions, soit par le consentement unanime de ses Pères et de ses docteurs? Après cet exposé frappant, quel doute en effet pourrait encore troubler votre foi sur le point capital dont il s'agit; surtout si à tant de preuves particulières et authentiques qui le démontrent, j'ajoutais ces caractères évidents de la divinité, qui distinguent l'Evangile, dont l'éternité malheureuse réservée au pécheur fut toujours un dogme incontestable? Encore une fois, vous serait-il possible alors, sans douter conséquemment de tous les articles de votre foi, de balancer un moment à croire une vérité telle qu'il n'en est point, peut-être, de plus clairement révélée, ni de plus solidement établie dans le christianisme?

Cependant, chrétiens, parce que des preuves si marquées sur l'éternité de l'enfer laissent encore après elles dans les esprit des doutes, quoique souvent involontaires; parce que la répugnance infinie que le cœur humain oppose à la persuasion de cette vérité séduit trop ordinairement notre raison, jusqu'à lui faire voir dans notre croyance sur l'éternité malheureuse des difficultés insolubles, et qui semblent la détruire; je veux vous apprendre aujourd'hui comment les lumières de votre raison même, loin d'affaiblir votre foi sur cette grande vérité, ne doivent servir qu'à la rendre plus ferme encore et plus invariable; et voilà dans quel sens j'ai prétendu que rien n'est plus raisonnable que la foi du chrétien sur l'éternité de l'enfer.

1° Parce que la raison seule nous garantit des vains raisonnements qui combattent la foi de cette éternité.

2° Parce que la raison découvre dans ses propres lumières de quoi nous justifier la foi de cette éternité.

3° Enfin, parce que la raison nous fait voir des liaisons admirables entre les vérités fondamentales du christianisme et la foi de cette éternité.

Je reprends, mes chers frères, et j'ose me promettre que vous me soutiendrez de votre attention dans cette suite de raisonnements, où j'ai cru devoir m'engager pour vous instruire. Dès qu'il est de mode aujourd'hui de raisonner dans le monde chrétien sur l'éternité de l'enfer, n'est-ce pas à nous, prédicateurs de la religion de Jésus-Christ, de raisonner pour défendre cette religion divine dans tous ses points? Je tâcherai de le faire sur le point que je traite, de la manière la plus simple et la plus sensible.

1° Oui, mes chers auditeurs, la raison seule nous garantit de tous les vains raisonnements qui combattent l'éternité de l'enfer. Quels sont-ils en effet ces raisonnements trop répandus de nos jours, que l'impiété nous vante sans cesse, et qui font impression sur tant d'esprits faibles qui se regardent comme sages et éclairés? Je ne déguiserai rien ici de ce qu'il peut y avoir de fort ou du moins de spécieux dans leurs conséquences, par rapport à la justice et à la bonté divine qui en sont l'objet le plus ordinaire. Eh! comment accorder, nous dit d'abord l'homme du monde, comment concilier la bonté infinie de Dieu, avec une sévérité capable de rendre ses créatures

éternellement malheureuses? Et ne serait-ce pas là dans le Dieu qui nous gouverne une contradiction palpable et sensible? Car, si sa bonté est vraiment infinie, comment ne se laisse-t-il pas fléchir enfin à la vue du souverain malheur d'une créature éternellement frappée de sa disgrâce? Et s'il ne doit jamais se laisser fléchir, comment lui attribuer sans erreur cette bonté infinie dont on fait ici-bas son premier caractère?

Voilà, je le sais, chrétiens, un des arguments captieux, qui de tout temps fit triompher le libertin, et qu'il ose encore nous opposer aujourd'hui, comme inexplicable, dans toute autre hypothèse, que celle d'un Manès ou d'un Marcion, adorateurs d'un double principe, dont l'un, nécessairement bon, ne savait que récompenser, et l'autre, essentiellement méchant, ne savait que nuire et punir. Mais écoutez un moment votre raison, et vous jugerez d'abord que ces philosophes prétendus s'égarent dans le principe même de leur raisonnement; je veux dire dans l'idée qu'ils se forment de la bonté infinie du Dieu que nous adorons. Car, serait-ce nous tromper, chrétiens, au jugement de la raison même, que de nous représenter le Dieu infiniment bon comme l'être infiniment parfait, infiniment adorable dans tous les attributs qui lui sont propres, comme un Dieu qui ne voit dans les vertus humaines qu'un faible écoulement, une légère émanation de la plénitude de vertu et de sainteté qu'il possède essentiellement et par nature? Or, suivant cette idée, la plus juste que nous présente la raison humaine d'une bonté divine et vraiment infinie, qui osera dire qu'elle est incompatible avec la peine éternelle du péché? Et cette bonté souveraine ne serait-elle pas elle-même la preuve solide d'un enfer éternel, loin d'en affaiblir la créance dans l'esprit du monde chrétien, puisqu'en effet, plus Dieu est bon et parfait en lui-même, plus il doit être irréconciliablement ennemi du péché, plus il doit être le vengeur et le persécuteur implacable du péché? *Quis enim boni auctor*, devons-nous dire avec Tertullien, *nisi qui inimicus mali, et quis inimicus mali, nisi qui et punitor?*

Il y a sans doute, mes chers auditeurs, et c'est ce que nous sommes trop intéressés à savoir pour l'ignorer jamais, il y a dans Dieu, tout ennemi qu'il est du péché, une bonté de miséricorde et de clémence qui se plaît à pardonner; une bonté qui remet à l'homme dans cette vie passagère la peine éternelle des plus grands crimes; mais conclure de cette vérité consolante, comme le fait tous les jours l'homme du monde, qu'il n'est donc point de péché si grand que Dieu ne doive pardonner enfin dans le siècle futur, ainsi que dans la vie présente; voilà, chrétiens, ce qui sera toujours une illusion et une erreur. Mais savez-vous quel est le principe de cette illusion si pernicieuse au salut du monde? c'est que l'on considère trop souvent cette bonté miséricordieuse du Dieu de l'univers, séparément de ses autres attributs, non moins essentiels à la perfection de sa nature. Qu'il soit singulièrement ici-bas le Dieu de bonté et de miséricorde, c'est de quoi j'aime à convenir avec le monde entier qui nous l'annonce: *Misericordia Domini plena est terra.* (*Psal.* CXVIII.) Mais quoi! n'est-il pas également le Dieu de grandeur et de majesté, le Dieu de sagesse et de providence, le Dieu de sainteté et de perfection? Quand donc il s'agit de punir l'homme coupable, ou de lui pardonner son crime, ce n'est pas seulement à sa bonté et à sa tendresse que doit avoir égard le Dieu offensé, ainsi que ferait une mère tendre et sensible, qui, à la vue d'un fils malheureux penserait uniquement qu'elle est mère; c'est également sa bonté et sa grandeur, sa bonté et sa providence, sa bonté et tous ses attributs divers, que doit consulter notre Dieu, dans les actes de miséricorde ou de justice qu'il exerce dans la vie présente, et plus encore dans la vie future.

Hé quoi! quand il s'agit uniquement des droits de l'humanité, souvent n'est-il pas vrai que l'homme peut faire, à titre de justice, ce que la bonté seule et la clémence ne lui permettraient pas? Qu'il peut, par exemple, en qualité de prince et de monarque, oublier même qu'il est père, pour punir sévèrement un fils devenu rebelle à ses ordres, malgré la tendresse de la nature qui réclame vivement ses droits. Or à combien plus forte raison sera-t-il vrai, quand il s'agit des droits de Dieu, que tout ce qui peut lui convenir sous l'idée du Dieu de bonté et de miséricorde, peut bien ne lui convenir pas, et ne lui convient pas en effet, quand on le considère comme le Dieu de sainteté et de perfection, comme le Dieu de grandeur et de majesté, comme le Dieu de sagesse et de providence? Et il ne faut chrétiens, j'ose le dire, que ce principe si simple que la raison nous démontre, pour dissiper tous les nuages que semble opposer la bonté divine aux clartés de notre foi sur l'éternité de l'enfer; parce qu'elles n'ont toutes pour fondement que l'injuste parallèle que le monde ose faire de cette bonté souveraine, avec la tendresse aveugle et la bonté trop imparfaite des hommes.

Mais ce n'est point là que se réduit tout l'effort de l'esprit du monde contre l'éternité de l'enfer; la justice même de Dieu, fondement de notre créance sur cette grande vérité, devient ici le principe des doutes et de l'incrédulité du monde; car, où serait la justice essentielle à Dieu, continue l'homme du siècle, d'imposer à l'homme qu'il réprouve une éternité de peines pour un péché d'un moment? Quelle espèce d'égalité, de proportion, peut-il jamais y avoir entre l'un et l'autre? Mais moi, chrétiens, je demande à quiconque adopterait ces vains raisonnements, est-ce donc pour la durée du crime dont l'homme se rend coupable envers Dieu que doit se mesurer la durée de la satisfaction que ce grand Dieu a droit d'en exiger; et ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, au tribunal des

hommes, ne découvre-t-il pas évidemment l'illusion d'un pareil principe? On exile un criminel à perpétuité; on le condamne à passer le reste de ses jours dans une obscure prison qui le prive au moins de sa liberté; on dans un esclavage laborieux qui ne doit finir qu'avec sa vie; que dis-je! on lui fait perdre la vie même, dans les plus cruels tourments. Et pourquoi? le plus souvent, vous le savez; pour un crime qu'un seul instant lui aura fait commettre; un meurtre en effet, un larcin, presque aussitôt commis et achevé, qu'il fut commencé et entrepris; fera périr un citoyen de cette mort infamante dont la tache ne s'effacera jamais. Qu'il ne soit même que complice du crime sans en être le principal auteur; la loi du monde ordonne qu'il éprouve la même peine, et qu'il soit privé pour jamais de la société des vivants. Nous admirons même dans ces règlements sévères la sagesse et l'équité des lois humaines, conservatrices des royaumes et des républiques; et cependant quelle autre idée vous formerez-vous de la sévérité de ces lois, que celle d'une espèce d'éternité de supplices, décernée contre des crimes qui n'auront duré qu'un moment?

Car, selon la belle remarque de saint Augustin, tel est l'esprit même de la loi, et l'intention du législateur, dans l'arrêt de mort porté contre les criminels, de les priver pour jamais du bien inestimable de la vie, et de leur ravir pour toujours les douceurs de la société dont ils sont les perturbateurs. Le sentiment de la mort passe, il est vrai; mais l'effet qui la suit (le malheur de ne plus vivre) est vraiment éternel, et c'est ce que la loi prétend. Comment donc, quand il s'agit d'estimer la justice des vengeances de Dieu, de ce Dieu suprême devant qui tous les hommes sont comme le néant; de ce Dieu qui doit être aussi terrible dans ses châtiments que magnifique dans ses récompenses; comment osons-nous lui demander entre l'offense et la peine une proportion de durée? tandis que cette même proportion ne peut servir de règle à la justice des hommes pour venger et maintenir les droits de leur société, droits toujours sacrés sans doute, parce que Dieu même les autorise; mais infiniment moins respectables que les droits et la gloire de la divinité que le pécheur outrage par ses révoltes. Y pense-t-on, grand Dieu! quand on raisonne ainsi sur l'accomplissement de vos justices? De pareils arguments, dont l'incrédulité se fait comme un rempart contre la force et la clarté de la révélation chrétienne, ne tombent-ils pas assez d'eux-mêmes, et n'ai-je pas dû vous dire que la seule force de la raison nous garantit des vaines subtilités du philosophe ou de l'incrédule qui combat l'éternité de l'enfer?

Je laisse ici dans le silence tant d'autres difficultés plus frivoles encore, et dont il me serait aussi facile de vous faire sentir la faiblesse; car à qui persuadera-t-on, par exemple, que la puissance d'un Dieu qui tira du néant le ciel et la terre, que cette puissance suprême ne va pas jusqu'à faire vivre éternellement une créature au milieu des ardeurs dévorantes du feu qu'elle éprouve? Comme si ce Dieu de toute-puissance, qui dépouille le feu, quand il lui plaît, de sa force et de son activité naturelle, ne pouvait pas également lui communiquer une vertu supérieure à sa nature, et le rendre capable par son souffle divin de brûler toujours le sujet auquel il s'attache, sans le consumer et le détruire.

A qui persuadera-t-on que l'amour de l'ordre, cet attribut essentiel à la Divinité, ne lui permet pas de souffrir un désordre éternel dans sa créature, tel que paraît être la tache de son péché ineffaçable dans l'enfer? Ne sait-on pas que cet amour de l'ordre si essentiel au vrai Dieu ne l'oblige pas d'arrêter le cours de tous les désordres humains, mais seulement de n'en laisser aucun impuni dans le siècle présent ou futur, et que la peine éternelle dont ce Dieu administrateur du monde affligera sa créature éternellement coupable, prouvera bien mieux dans lui cet amour essentiel de l'ordre sans lequel la Divinité ne peut être que s'il pouvait se résoudre à lui pardonner enfin et à lui faire grâce?

A qui persuadera-t-on que la majesté infinie de Dieu est trop faiblement connue de l'homme qui pèche pour qu'il mérite en péchant de subir les rigueurs d'une peine éternelle? Non sans doute, mes chers auditeurs, nous ne comprenons pas, et nous ne comprendrons jamais la grandeur du Dieu dont nous violons les ordres par le péché; mais du moins connaissons-nous ce grand Dieu comme le souverain maître, infiniment digne des hommages de sa créature, et ne suffit-il pas de cette connaissance de Dieu dans l'homme rebelle à ses ordres pour le rendre coupable par sa révolte de lèse-majesté divine? Un sujet assez téméraire pour outrager la personne de son roi mériterait-il son pardon, parce qu'au moment de sa faute il n'aurait pas eu l'idée juste de la valeur de la sagesse et des autres qualités de ce prince qu'il offense, et ne serait-il pas puni par la justice humaine comme le sujet le plus éclairé qui oserait outrager le prince qui le gouverne?

A qui persuadera-t-on enfin que l'on peut enfreindre les lois souveraines de Dieu sans l'outrager personnellement lui-même, comme un sujet, par exemple, peut violer les ordres de son roi, sans l'outrager dans sa personne? Ignorez-vous donc, raisonneurs du monde, l'essentielle différence qui sera toujours entre un Dieu qui commande et les puissances purement humaines? Les plus grands princes n'étant, après tout, que des hommes, c'est moins l'intérêt de leurs personnes et de leur grandeur qu'ils doivent consulter dans les lois qu'ils portent, que l'intérêt commun des peuples soumis à leur obéissance. Faut-il donc s'étonner qu'ils ne se regardent pas comme outragés eux-mêmes par les violateurs de leurs lois? Il n'en

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

est pas ainsi du Dieu suprême, qui, étant essentiellement la dernière fin à laquelle tout doit se rapporter, ne saurait imposer dès lors aucune loi qui n'ait une relation nécessaire à sa majesté divine, et conséquemment doit toujours se regarder comme offensé lui-même, dès que ses lois saintes sont transgressées par des hommes. De là, mes chers auditeurs, osez conclure avec moi que s'il est encore des chrétiens sur l'esprit desquels de pareilles difficultés font des impressions funestes, ce ne peut être ou qu'à raison de la faiblesse de leur foi, qui se laisse aisément ébranler, ou qu'à raison de leur intelligence faible qui se laisse aisément surprendre. Rien donc de plus raisonnable que la foi du chrétien sur l'éternité de l'enfer, puisque la raison seule nous garantit des vains raisonnements qui combattent cette éternité ; j'ajoute parce que la raison découvre, par ses propres lumières, de quoi justifier à nos yeux cette éternité.

2° Quelque incompréhensible, en effet, que soit à mon esprit l'éternité de l'enfer, je conçois cependant, et si vous savez faire usage de votre raison, vous concevrez comme moi qu'un Dieu a pu établir cette éternité de peines, qu'il a dû même l'établir, et qu'il l'a établie en effet comme l'instrument nécessaire de sa justice : en sorte que le flambeau de la révélation ne fait, pour ainsi dire, que soutenir les lumières naturelles que la raison nous communique sur ce point, le plus terrible de notre créance ; nouvelle attention, s'il vous plaît.

Que Dieu ait pu établir cette peine éternelle dont je parle, pour suspendre ou réprimer l'audace du pécheur ; que le Dieu créateur ait pu employer les moyens les plus efficaces pour se mettre à couvert des attentats de sa créature, c'est une vérité, chrétiens, qui me paraît démontrée par le droit naturel. Car est-il rien de mieux fondé sur les droits de l'humanité et les principes de la raison, qu'une juste défense pour repousser les traits d'un injuste agresseur ? Qu'un ennemi personnel vous attaque et vous poursuive, vous, mon cher auditeur, qui disputez à Dieu ses droits les plus légitimes, et qu'au moment que cet ennemi est prêt de vous immoler à sa fureur, vous puissiez mettre des abîmes entre lui et vous pour échapper à ses traits, croirez-vous donc être injuste à son égard en lui opposant cette barrière, qu'il ne peut franchir pour aller jusqu'à vous, sans se perdre sûrement lui-même, surtout si, voyant ce furieux prêt à se perdre en vous poursuivant, vous l'avertissez qu'il ne soit pas assez téméraire pour aller plus loin, et que, s'il ne s'arrête dans le moment, il va périr sans ressource ? Si, dis-je, malgré la menace que votre voix lui fait entendre, cet ennemi s'obstine encore à vous poursuivre et se précipite ainsi de plein gré dans l'abîme qui le séparait de vous, de bonne foi, croirez-vous avoir sa perte à vous reprocher ? ne l'attribuerez-vous pas uniquement à sa fureur, et verrez-vous autre chose dans votre conduite à son égard que l'usage du droit légitime de défense que la nature accorde à tous les hommes ?

Or voilà, chrétiens, ce que fait le Dieu de justice quand il établit une peine éternelle contre l'homme audacieux qui l'offense. Il a prévu, ce Dieu de grandeur et de majesté, il a prévu depuis l'éternité que des millions d'hommes qu'il devait créer dans le temps résisteraient à ses ordres et l'outrageraient dans son domaine souverain. Pour se garantir de leurs attentats, il leur a fait entendre de toutes parts qu'ils périraient pour l'éternité, s'ils attaquaient sa grandeur suprême par la violation de ses ordres ; il a ordonné à ses prophètes dans la loi ancienne et à son Eglise dans la nouvelle, de faire retentir partout cet anathème terrible : cependant, peu effrayé de l'abîme de l'enfer opposé à son audace, l'homme ose encore attaquer Dieu par la transgression de sa loi, et se précipite ainsi lui-même dans le malheur éternel. Jugez vous-même votre Dieu, mon cher auditeur, sur l'exposé que je viens de vous faire ; y voyez-vous autre chose que l'usage que fait ce Dieu de grandeur, du droit éternel qu'il a de se défendre et de conserver sa gloire aux dépens du bonheur et du bonheur même éternel des hommes ? Dieu a donc pu opposer une peine éternelle aux attentats de sa créature qui oserait violer ses lois et se soustraire à son obéissance.

Je dis plus encore, et je prétends qu'à juger toujours des choses par les seules lumières de la raison, Dieu devait même établir pour le péché cette peine éternelle qui nous étonne. Pourquoi ? Parce que voulant régler les mœurs des hommes par la pratique des lois qu'il avait décerné de leur prescrire, il devait conséquemment opposer à la licence des passions humaines un frein capable de les contenir dans de justes bornes ; or, je vous le demande, mes chers auditeurs, Dieu aurait-il opposé une digue suffisante au torrent de nos passions, s'il n'avait pas frappé nos cœurs par la crainte d'un malheur éternel ? Non, convaincus que nous sommes, souvent malgré nous-mêmes, de l'immortalité naturelle de notre âme, toute peine qui ne serait pas proportionnée à la durée infinie de notre être ne nous détacherait jamais des objets présents et sensibles. Eh ! quelle impression, je le dis à notre honte, quelle impression fait sur nous tous les jours la considération des feux du purgatoire, qui, néanmoins, semblables à ceux de l'enfer par la rigueur n'en diffèrent, selon les Pères de l'Eglise, que par le terme certain de leur durée ? Combien voit-on d'âmes, et de grandes âmes, que la crainte de ces feux cruels, parce qu'ils ne doivent durer qu'un temps, ne saurait dégager de mille péchés légers dont il leur serait si facile de s'abstenir avec la grâce ? Que dis-je ? et ceux mêmes parmi nous qui croient le plus fermement un enfer éternel ne prouvent-ils pas qu'en mille occasions trop ordinaires dans la vie humaine, cette pensée, tout accablante qu'elle est, peut à peine contre ba-

lancer dans leurs cœurs le poids de la passion rapide qui les entraîne au désordre ? Que serait-ce donc, ô mon Dieu ! si vous n'aviez pas fait briller à nos yeux ces feux éternels destinés à votre vengeance ? Et comment des hommes que la crainte de l'éternité, dont la foi les pénètre, ne retient pas encore dans le devoir, pourraient-ils sans cette affreuse idée se contenir dans l'ordre ?

Ah ! chrétiens, osons le dire ici et ne craignons point de dégrader par cette réflexion le mérite des saints : qu'il y aurait peu de saints aujourd'hui dans le ciel, s'il n'y avait pas un enfer ! que ce serait en vain que l'on nous étalerait ici-bas toute la magnificence de la gloire céleste, pour nous inviter à la conquérir, s'il était permis de renoncer à sa conquête sans devenir éternellement malheureux ; et combien peu de cœurs humains auraient fini par l'amour d'un Dieu plein de bonté, s'ils n'avaient pas heureusement commencé par la crainte d'un Dieu plein de justice, qui, selon l'oracle du Sage, sera toujours le premier principe de sagesse pour le commun des hommes ? Ce n'est donc point à Dieu, conclut saint Augustin, c'est à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre de cette éternité de peines établie contre les attentats du péché ; ce Dieu qui, de son fonds, est la bonté même, c'est nous, et nous seuls qui le rendons juste et sévère : *De suo bonus, de nostro justus.* Considérons l'état déplorable de notre cœur, la dépravation de ses penchants, son éloignement de toutes les vertus, son emportement vers tous les vices ; et pour réprimer efficacement tous ces excès, l'éternité de l'enfer nous paraîtra non-seulement juste, mais nécessaire.

Oui, il est vrai, Dieu pouvait bien ne pas permettre cet état de faiblesse et de corruption où le péché nous a tous réduits ; mais, ayant permis une fois le péché, comme il le pouvait sans doute (sans quoi le péché cessait d'être possible, et l'homme n'était plus libre comme il devait l'être), je prétends qu'il se devait à lui-même d'opposer à la licence de nos cœurs la vue frappante des flammes éternelles, parce que, sans cet abîme présenté à nos yeux, il n'aurait pas suffisamment pourvu à la conservation de sa gloire. Raisonnement dont je me contenterais ici, mes chers auditeurs, pour vous montrer de plus que Dieu en effet a établi cette peine éternelle dont je parle, s'il ne s'offrait encore à mon esprit une preuve solide de cette grande vérité, preuve que je vous prie de suivre et que je tire uniquement de l'état de l'homme après la mort.

N'est-il pas, en effet, également raisonnable et naturel de croire que la mort qui nous arrache à ce monde visible, fixe enfin le cœur de l'homme dans un état stable et permanent ; que ce cœur, après avoir été le jouet de son inconstance et sujet à mille vicissitudes durant la vie, trouve dans la fin de cette vie mortelle le terme de ses changements, et devient aussi immuable que Dieu même ? Quoi, dis-je, de plus conforme à la raison que cette stabilité du cœur humain dans ces sentiments, soit de haine, soit d'amour pour Dieu, où l'instant de la mort l'aura surpris ? Otez au cœur de l'homme cette immutabilité après le temps de la vie, en sorte qu'il devienne capable d'aimer Dieu dans l'enfer ; je demande pourquoi ne pourrait-il pas aussi dans le ciel devenir capable de haïr son Dieu ? Et que deviendrait alors l'heureuse éternité des élus, des citoyens du ciel ? Car pourquoi les élus de Dieu ne pourraient-ils pas changer d'état, s'ils pouvaient changer de sentiments ; et pourquoi leurs sentiments seraient-ils immuables, si ceux des réprouvés ne le sont pas ? Conséquence qui détruirait la certitude du bonheur éternel des saints, mais conséquence qu'adoptait autrefois Origène, et qui doit être admise par quiconque osera, comme lui, prescrire un terme aux vengeances divines ; puisque l'immutabilité du cœur et de ses sentiments, qui rend l'état de l'homme immuable après la mort, ne devrait pas avoir lieu, plutôt dans le ciel que dans l'enfer. Or cette conséquence qui anéantit l'éternité du bonheur du ciel et qui coule, comme de son principe, de la non-éternité des peines, cette conséquence dont vous reconnaissez volontiers l'erreur, ne doit-elle pas nous confirmer encore dans la foi de l'éternité malheureuse, et nous aider encore à croire que Dieu l'a établie en effet comme le juste châtiment du crime ?

Éternité au reste si croyable, au jugement de la raison même, qu'elle fut toujours reconnue par la plupart des sectes païennes et idolâtres dans toutes les régions du monde ; et de là, malgré la variété bizarre des tourments dont il leur a plu de composer leur enfer, elles se sont accordées à croire que l'homme, une fois renfermé dans ces prisons ténébreuses, ne devait jamais en être délivré. Leur Jupiter, leur Pluton, leurs furies devaient toujours être inflexibles aux cris des coupables une fois condamnés ; et l'espèce même de leurs supplices, toujours mesurée sur la qualité de leurs crimes, devait être éternellement invariable. Mais achevons enfin de justifier l'obéissance raisonnable de notre foi ; et, après avoir montré que la raison seule nous garantit des vains raisonnements qui combattent l'éternité de l'enfer, que la raison découvre dans ses propres lumières de quoi justifier à nos yeux cette éternité, montrons encore que la raison nous fait voir des liaisons admirables entre les vérités fondamentales du christianisme et cette éternité.

3° Vérités fondamentales du christianisme, ce sont, dans mes idées comme dans celles du monde entier, ces mystères de bonté et d'amour qui regardent l'incarnation d'un Dieu : un Dieu fait homme, un Dieu naissant dans l'humiliation, un Dieu souffrant et mourant sur la croix. Voilà ce qui étonne, ce qui charme singulièrement mon âme, dans cette loi de grâce et d'amour dont nous avons le bonheur d'être les disciples. Or, tous ces mystères de l'amour divin sur lesquels porte la religion de Jésus-Christ

tout entière comme sur les fondements de sa vérité, ces mystères de bonté et de miséricorde qui nous rendent plus incroyable encore l'éternité de l'enfer, que nous annoncent-ils cependant, si ce n'est la vérité incontestable de ce dogme terrible? Non, dit saint Bernard, si le péché n'avait pas dû précipiter l'homme coupable dans une éternité de supplices, jamais le Fils de Dieu n'aurait quitté le trône de sa gloire pour habiter sur la terre parmi les hommes, et mourir pour eux sur la croix qui les a sauvés. Ne serait-ce pas, en effet, trop avilir le sang d'un Dieu et le prodiguer inutilement, que de le verser à grands flots pour éteindre des feux qui ne devaient pas être éternels? Un Dieu Père aurait-il pu commander le sacrifice d'un Fils si cher pour la réparation de la gloire divine, si la peine passagère des coupables avait dû suffire pour opérer le grand ouvrage de cette réparation? et ces coupables eux-mêmes n'auraient-ils pas dû regretter l'effusion d'un sang infiniment précieux, s'il n'avait dû servir qu'à leur épargner un supplice borné dans sa durée? *Si non fuissent hæc ad mortem sempiternam, nunquam pro eorum remedio Deus moreretur.* (S. Bernard.)

Preuve invincible d'un enfer éternel réservé, de tous les temps, à la malice infinie du péché, mais preuve qui doit acquérir une nouvelle force, quand on réfléchira que, non-seulement c'est un Dieu qui a souffert, mais encore qu'il fallait que ce Dieu souffrît pour l'expiation des péchés du monde, et que, sans le mérite de ses souffrances divines, le péché dont Dieu voulait la réparation ne pouvait être pleinement réparé; car c'est ainsi que la foi nous l'apprend dans les termes les plus formels. N'a-t-il pas fallu, dit Jésus-Christ parlant de lui, que le Christ souffrît ces humiliations et ces supplices pour le péché de l'homme dont il s'était fait la victime? *Nonne hæc oportuit pati Christum?* (*Luc*, XXIV.) Quand, dis-je, on réfléchit sur cette nécessité des souffrances d'un Homme-Dieu, n'en doit-on pas conclure avec la dernière évidence que le péché méritait par lui-même une peine infinie dans sa durée? Quoi donc! il aurait fallu qu'un Dieu parût au monde, qu'un Dieu s'anéantît sous la forme d'esclave; il aurait fallu qu'un Dieu souffrît, qu'il mourût enfin pour l'expiation du péché, quand ce péché pouvait être expié d'ailleurs par une peine temporelle de la part de la créature? Non, jamais la satisfaction d'un Dieu ne saurait être nécessaire, que lorsque l'homme coupable, abandonné à lui-même, n'est pas en état de satisfaire; or comment l'homme peut-il être hors d'état de présenter cette satisfaction à la justice divine? Ce n'est point sans doute quand cette justice veut bien se contenter d'une peine passagère et renfermée dans les bornes du temps : il n'est point d'être éclairé de la raison qui ne soit capable de satisfaire ainsi. C'est donc uniquement quand il s'agit d'une éternité de peines, réservée au péché, qu'il devient nécessaire de verser le sang d'un Dieu : *Si hæc non fuissent ad mortem sempiternam, nunquam Deus.... moreretur.*

Je ne sais, mes chers auditeurs, si vous comprenez toute la force et l'étendue de ce raisonnement, fondé sur les mystères d'amour, que nous aimons le mieux à croire. Peut-être n'aviez-vous jamais assez conçu cette liaison admirable que la foi nous découvre, entre la nécessité des souffrances d'un Dieu pour expier le péché, et l'éternité de peines dont ce péché mérite d'être puni? Pour moi, je découvre une liaison si essentielle entre l'une et l'autre, que je ne balancerais pas à nier tout à la fois et la vérité et la nécessité des souffrances d'un Dieu, si je ne croyais le péché digne d'une éternité de peines dans la créature; et jugez de là si jamais un esprit chrétien doit éprouver quelque embarras dans la conciliation de l'éternité de l'enfer avec la bonté et la justice infinie de Dieu. Car écoutez seulement la question simple que je vous adresse.

Dieu le Père a-t-il cessé d'être infiniment bon, quand il a vengé sur son propre Fils l'outrage fait à sa majesté par le péché de l'homme? Non, sans doute, me répondez-vous; mais Dieu par ce moyen satisfit tellement sa miséricorde, qu'il put venger en même temps les droits de sa sainteté suprême. Eh! comment donc, devez-vous conclure avec moi, comment pourrait-il cesser d'être le Dieu de bonté, en punissant éternellement le péché dans l'homme, ce Dieu qui n'a pas cessé d'être infiniment bon, en punissant ce péché même dans un Fils Dieu comme lui? Le même Dieu qui ne vous paraît pas trop sévère quand il n'épargne pas son propre Fils, oserez-vous l'accuser d'une sévérité excessive quand il punit éternellement l'esclave, tandis que la peine éternelle de cet esclave, qui est le pécheur, sera toujours une réparation infiniment inférieure à celle que lui procurent les souffrances, quoique passagères, d'un Dieu?

Je poursuis, et je vous demande encore : Dieu le Père a-t-il trop demandé? a-t-il cessé d'être le Dieu d'équité et de justice qui proportionne la peine à l'offense, quand il a exigé pour l'expiation du péché de l'homme les souffrances mortelles de l'Homme-Dieu? Vous reconnaissez sans doute, chrétiens, l'équité souveraine de cet arrêt; et vous faites profession de croire que ce n'était point trop que le supplice d'un Dieu pour venger son Père et se venger lui-même de la multitude de nos crimes? Or direz-vous que Dieu le Père exige plus de l'homme coupable, par une peine éternelle, qu'il n'a exigé de son propre Fils par un moment de souffrances? Le penser, ce serait prétendre que la peine de la créature qui souffre pour un temps, peut atteindre enfin aux mérites infinis d'un Dieu dans ses moindres souffrances; ce serait n'avoir acquis nulle connaissance ou avoir perdu toute idée soit de la bassesse de l'homme, soit de la grandeur de Dieu. Voulez-vous donc, mes chers frè-

res, vous confirmer pour jamais dans la créance de l'éternité malheureuse? Jetez un regard de foi sur Jésus-Christ attaché à la croix. Voyez couler le sang de toutes les parties de son corps adorable; c'est pour l'expiation de la peine due au péché de l'homme que le sang coule, et qu'il inonde la terre. Voilà, s'il vous reste un cœur chrétien, la solution de vos difficultés sur une éternité de peines avec un péché d'un moment. Le Calvaire et l'enfer, rapprochez incessamment ces deux grands objets, et tout opposés qu'ils sont en apparence, l'un vous prouvera toujours la justice de l'autre. Un Dieu qui souffre et qui devait souffrir pour l'expiation du péché, vous persuadera que le péché méritait donc par lui-même une peine éternelle; le sang n'a dû couler que pour éteindre des feux qui devaient brûler toujours; et jamais il n'y aurait eu de Jésus-Christ pour l'homme pécheur, s'il n'avait pas dû y avoir un enfer éternel pour son péché : *Si hæc non fuissent ad mortem sempiternam, nunquam.... Deus moreretur.*

Ce n'est pas que j'ignore comment dans ces derniers temps on a prétendu abolir la créance de l'enfer, par les mêmes moyens dont je fais usage pour la maintenir contre l'incrédulité : comment, sous prétexte d'honorer les souffrances d'un Dieu, et d'en faire valoir le mérite, on a voulu assurer la possession du ciel généralement à tous les hommes. Mais qui de nous serait assez aveugle, pour ne découvrir pas à travers une vaine apparence de religion, l'impiété réelle de ce nouveau système? Système par lequel les souffrances de l'Homme-Dieu, destinées à détruire, du moins à diminuer l'empire du péché, ne serviraient qu'à l'autoriser dans le monde, et à l'y perpétuer sans aucun remède contre ses ravages, en assurant à tous les coupables, non-seulement l'impunité du crime, mais encore la récompense de la vertu même.

Mais terminons enfin cette première partie, et reconnaissons qu'une éternité de peines pour un moment de péché n'est donc point tellement un mystère au-dessus de l'intelligence humaine, que notre raison ne trouve dans ses propres lumières, de quoi nous rendre croyable cette éternité. C'est un mystère, je le veux; mais un mystère pour le cœur et la passion, plutôt que pour l'esprit et la raison de l'homme; un mystère où le seul intérêt du cœur coupable, à ne pas croire la vérité qu'on lui présente, fait voir mille difficultés qui s'évanouissent aux yeux d'un esprit sans préjugé et sans passion : un mystère enfin qui cesse de l'être, dès que l'on peut se résoudre à vivre en chrétien. Car pourquoi ne voit-on dans le christianisme que ces hommes dissipés qui se livrent au monde et à ses plaisirs, former des doutes sur ce point de foi, tandis que le reste des chrétiens ne balance pas un moment à le croire, et se contente d'adorer en tremblant la justice d'un Dieu, vengeur éternel du péché? Serait-ce dans ceux-ci simplicité, superstition, défaut de lumières et de connaissances? Mais quoi qu'en dise le libertinage toujours prêt à verser le mépris sur quiconque n'adopte pas ses blasphèmes, traitera-t-on d'esprits faibles et superstitieux des hommes qui ne croient que ce qui a été cru par les saints les plus éclairés, par ces rares génies que l'antiquité chrétienne a révérés comme ses maîtres, et que nous révérons encore comme nos oracles dans la foi, et nos modèles dans la vertu?

Ce n'est donc point, comme on ose le dire, non, ce n'est ni dans la simplicité prétendue du vrai chrétien, ni dans la prétendue force d'esprit du libertin; c'est uniquement dans la disposition différente de leurs cœurs, qu'il faut chercher le principe de la disposition si opposée de leurs esprits, par rapport à la créance de l'enfer. Que le cœur humain soit sans passions, ou qu'il soit le maître de celles qui voudraient le dominer, et bientôt l'esprit de l'homme, dégagé de ses préjugés, verra dans ses idées mêmes, mille raisons de croire une vérité que l'intérêt seul de la cupidité lui représentait comme incroyable. Ah! mes chers auditeurs, raisonnons moins, si nous sommes sages, et agissons plus. L'éternité de l'enfer, dont la seule pensée nous désole, subsistera malgré nos vains raisonnements; croyons-la, ne la croyons pas, elle n'en sera ni moins réelle, ni moins incontestable : ne cherchons donc qu'à la détruire en quelque sorte, et à l'anéantir par rapport à nous-mêmes; c'est-à-dire à l'éviter par une vie vraiment chrétienne, et toujours éloignée des crimes qui la méritent. Mais ce n'est pas là tout ce que vous attendez de moi dans ce discours. Rien de plus raisonnable que notre foi sur l'éternité de l'enfer, vous l'avez vu dans la première partie : rien de plus opposé à la raison, que notre conduite comparée à notre foi sur l'éternité de l'enfer; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme la pensée de l'enfer fait les gens de bien, dit saint Chrysostome, parce qu'il est des chrétiens qui sacrifient sans peine les plaisirs du temps, à la crainte d'un malheur éternel; aussi, dit ce Père, cette même pensée fait-elle des impies, parce qu'il est des chrétiens insensibles à la voix de leur religion, qui, pour s'abandonner librement au désordre, et y goûter une fausse tranquillité que la pensée de l'enfer ne leur laisserait pas, en étouffent dans leurs esprits le souvenir et la créance. A quoi je peux bien ajouter que la foi de l'enfer est ce qui fait des insensés de la plupart des hommes qui font profession du christianisme, puisqu'à comparer leur conduite avec la foi d'une éternité malheureuse, l'opposition infinie de l'une et de l'autre doit nous les faire regarder comme des hommes, dont toute la vie n'est qu'un abus continuel de la raison. Car sans parler ici des chrétiens qui ne le sont que de nom, et jamais en effet; de ces chrétiens qui ne paraissent occupés dans le cours de leur vie qu'à descendre,

comme par degrés, au plus profond de l'enfer; et qui, comme s'il n'y avait pas assez de routes pour les y conduire, s'en fraient tous les jours de nouvelles, par les nouveaux crimes qu'ils inventent; sans parler de ces hommes déterminés à se perdre, plutôt qu'à sacrifier un moment de félicité mondaine, et dont toute la vie est le signe certain d'une foi morte ou expirante, arrêtons-nous au commun des chrétiens, tels que peuvent être ceux que je vois ici rassemblés, et qui paraissent remplir avec fidélité les devoirs de leur religion; en vérité n'est-on pas tenté de croire (passez-moi ici quelques expressions, mes chers auditeurs, et souffrez que, par zèle pour votre salut, sans intéresser le respect que j'ai pour vos personnes, j'use pour quelques moments de termes propres et convenables à mon sujet), n'est-on pas, dis-je, tenté de croire que l'esprit de fureur et de vertige vous a saisis pour la plupart, quand on rapproche votre conduite de votre foi sur l'éternité malheureuse? Un moment d'attention; je m'explique.

Dans cette multitude de chrétiens à qui je parle, et qui ont conservé la foi d'une éternité de peines, réservée pour un seul péché, il n'en est aucun dont on ne puisse dire, sans faire injure à sa piété, ou qu'il a mérité cette peine éternelle, ou qu'actuellement il la mérite, ou qu'il est dans un danger continuel de la mériter. Et cependant combien parmi eux vivent sans inquiétude sur le passé, qui leur a mérité l'enfer! Combien vivent sans crainte du présent, dans un état où ils méritent sûrement l'enfer! Combien vivent sans précaution pour l'avenir, dans le péril continuel, et presque toujours évident, de mériter l'enfer!

Or, mes chers auditeurs, avoir mérité l'enfer, et vivre sans inquiétude, dans le doute conséquent où l'on doit être, si l'on ne le mérite pas encore; être assuré que l'on mérite actuellement l'enfer, et vivre sans crainte, dans le risque où l'on est d'y tomber à chaque instant qu'on le mérite; être sans cesse exposé à mériter l'enfer, et vivre sans précaution dans le danger continuel de le mériter; voilà ce qui me paraît, et si vous pensez en chrétiens, ce qui doit vous paraître, comme à moi, le souverain abus de la raison humaine. C'est ici, ô mon Dieu, que j'ai besoin de votre secours; donnez à ma voix, comme à celle de vos prophètes, la force et l'éclat du tonnerre, pour réveiller tant de chrétiens distingués qui vous sont si chers encore, de l'assoupissement mortel où ils languissent, à la veille peut-être du souverain malheur qui les menace.

Et pour vous faire sentir d'abord l'opposition infinie de la raison qui vous éclaire, à ce premier désordre si commun dans le christianisme, et qui consiste à vivre sans inquiétude sur le passé, après avoir mérité l'enfer; cette seule sécurité, mes chers auditeurs, au tribunal d'une raison sage, aidée des lumières de la foi, ne mérite-t-elle pas en effet d'être traitée de folie? Car prenez garde, je vous prie, à cette vérité trop peu connue, ou trop peu réfléchie dans le monde chrétien, quand même, après un mur examen de nos consciences, il ne se présenterait à nos esprits aucun péché qui nous parût digne de l'enfer, ce ne serait pas encore un motif suffisant, une raison légitime de nous rassurer sur notre état. Quelque pur en effet que l'homme puisse être à ses propres yeux, il ignorera toujours s'il est également pur aux yeux de son Dieu: personne ne sait, dit l'Ecriture, s'il est vraiment digne d'amour ou de haine; si l'état de sa conscience mérite le ciel ou l'enfer: *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* (*Eccli*, IX.) Ce seul doute qui nous laisse ignorer à chaque moment si nous ne sommes pas dans la disgrâce d'un Dieu, vengeur éternel du péché même dont nous ne découvrons nul vestige dans notre âme; cette seule incertitude attachée à la condition humaine, et qui a fait trembler ici-bas ce que nous révérons aujourd'hui de plus saint et de plus distingué dans la gloire, devrait bien nous alarmer nous-mêmes sur le passé de notre vie, considéré par rapport à l'éternité qui doit être notre partage.

Mais si c'est une vérité incontestable que cette incertitude terrible de l'homme le plus saint sur l'état de sa conscience dans la vie présente, que penser donc de cette sécurité toujours égale, dont vous jouissez pour la plupart à la suite d'une vie dont vous ne pouvez vous déguiser les désordres et les déréglements passés? Comment le soutenir, je ne dis pas de quelques péchés de fragilité et de surprise, mais de mille et mille péchés pleinement libres, qui méritèrent à quelques-uns parmi vous l'enfer de mille réprouvés ensemble; comment ce souvenir funeste qui devrait vous arracher des larmes de sang, ne vient-il jamais troubler la douceur et l'innocence de vos vies? Comment dans le doute où vous devez être sur la rémission de chacun de ces péchés dignes de l'enfer, dans ce doute qui a dû s'accroître dans votre âme, et en augmenter le trouble, à mesure que se sont multipliés vos crimes; dans ce doute qui vous tient comme suspendus sans cesse entre le ciel et l'enfer, et qui doit être si cruel pour le chrétien qui aime son Dieu, et qui s'aime lui-même; dans ce doute trop bien fondé de votre part, comment ne tâchez-vous pas au moins de le diminuer et de l'affaiblir chaque jour, par quelque soupirs, quelques larmes, quelques œuvres de pénitence?

Car de nous répondre ici, selon votre coutume, que vous les avez déjà pleurés, ces péchés dignes de l'enfer; que vous en avez demandé pardon à Dieu, du fond de votre cœur; et sur ce principe douteux et incertain, vous croire en droit de ne plus craindre les vengeances divines, par rapport au passé d'une vie mondaine; ah! chrétiens, serait-ce là de quoi vous rassurer, de quoi fortifier votre âme, contre toutes les horreurs d'une éternité malheureuse qui vous était trop justement due? Vous

avez, dites-vous, sollicité votre pardon, comme il fallait pour l'obtenir? Vous croyez avoir lieu de le penser ainsi; mais moi je vous réponds : n'auriez-vous pas au contraire mille raisons d'en douter? Car observez ce qui me paraît mériter ici toutes vos réflexions : de tant de crimes accumulés, dont chacun avait attiré sur vous l'anathème éternel de la colère divine; de tant de médisances, de calomnies grièves par exemple, qui vous ont été si ordinaires; de tant de désirs criminels que vous vous êtes librement permis; de tant de sujets de scandales présentés chaque jour à la vertu du prochain; de tant de libertés prises sans autre raison que votre volonté propre, de tout voir, de tout dire, de tout entendre; de tant de crimes commis de plein gré, il n'en a fallu qu'un seul mal expié de votre part; c'est-à-dire qu'un seul, ou ignoré dans l'examen, faute de recherches, ou pallié dans l'accusation peu sincère, ou détesté devant Dieu et son ministre, par des vues purement humaines et naturelles; il n'a, dis-je, fallu qu'un seul de ces crimes, ainsi mal expié par la pénitence, pour vous replonger dans l'abîme éternel d'où vous avez cru sortir. Or, que chacun de ces crimes soit en effet assez expié pour que vous n'ayez plus à craindre en conséquence la peine de l'enfer qu'ils méritaient, c'est assurément de quoi rien ne vous répond; et si vous osez vous en répondre vous-mêmes c'est dans cette facilité avec laquelle vous aimez à oublier vos crimes et à vous les pardonner, que je découvre un nouveau sujet de craindre et de trembler sur votre sort. Pourquoi? Parce que la première condition que Dieu exige pour la grâce qu'il accorde au coupable, c'est qu'il n'oubliera jamais son péché, c'est qu'il ne se pardonnera jamais son péché à lui-même.

Vous avez sollicité votre pardon auprès de Dieu; mais l'avez-vous sollicité ce pardon, plus que tant de saints pénitents proposés à l'imitation du monde chrétien? Plus que ces fameux solitaires qui peuplèrent les déserts dans les différents âges de l'Eglise? Plus qu'un saint Hilarion si connu par la longueur et l'austérité de sa pénitence? Non, vous n'osez vous comparer encore à ces héros pénitents, ou plutôt à ces illustres martyrs de la pénitence chrétienne : et cependant voyez-les porter jusqu'au dernier soupir ce sentiment de crainte et de frayeur sur le passé de leur vie, quelquefois vraiment coupable, mais presque toujours bien moins coupable que la vôtre; voyez ces anachorètes célèbres, dont parle saint Jean Climaque, se troubler encore au moment de la mort, et conjurer le ciel par des soupirs lamentables, dans le doute où ils étaient si l'enfer n'allait pas être leur partage. Voyez Hilarion lui-même trembler sur son sort éternel et pouvoir à peine rassurer son âme, contre l'effroi de l'enfer, après un siècle de pénitence. Voyez, mes chers auditeurs, méditez à loisir de tels exemples; et jugez de là, si après une satisfaction aussi faible que la vôtre, vous êtes en droit de ne plus craindre l'enfer par rapport au passé de votre vie, et de goûter une tranquillité d'âme que n'ont pu se procurer tant de grands saints par des prodiges de vertu.

Mais qu'ai-je dit, mes chers auditeurs? Viens-je donc jeter ici le trouble dans vos consciences, et substituer de vains scrupules à la paix et à la tranquillité qui fait votre bonheur dans l'exercice de la religion sainte dont vous êtes les disciples? Non, chrétiens, à Dieu ne plaise que je vous inspire de vaines alarmes et des inquiétudes mal fondées! Je sais qu'il est, et quelquefois pour les âmes les plus saintes, une inquiétude scrupuleuse, ennemie de toutes les douceurs de la piété chrétienne, et dont une imagination, vive et trop facile à frapper, est la source la plus ordinaire; inquiétude qui rend la conscience timide, indécise, embarrassée sur tout; qui, souvent ne purifie le cœur que par l'égarement et l'altération de l'esprit, et qui s'oppose même aux plus grands biens dont l'homme est capable avec la grâce, en remplissant son âme de la crainte excessive de mal faire; mais je sais aussi qu'il est une fausse sécurité de conscience, qui nous tient dans le calme et l'inaction, au milieu des plus justes sujets de nous alarmer sur le passé d'une vie coupable; sécurité dont le principe n'est qu'une confiance vaine, sans le mérite toujours essentiel des œuvres satisfactoires; sécurité qui rend l'impénitence si commune parmi les chrétiens du monde, en faisant disparaître à leurs yeux le doute trop bien fondé où ils doivent être, s'ils ne sont pas encore dignes de l'enfer, après l'avoir mérité tant de fois.

Or, mes chers auditeurs, c'est cette sécurité funeste que je combats ici comme un désordre, et à laquelle je voudrais substituer pour jamais dans le monde chrétien, non pas cette inquiétude faible et timide, fondée sur des scrupules imaginaires, et dont le tourment, trop semblable à celui du remords, met presque le juste au rang des coupables; mais cette inquiétude raisonnable et sensée, dont parlait le Sage, quand il ordonnait à tout pécheur, tel qu'il pût être, de ne rester jamais tranquille sur le péché déjà pardonné; c'est-à-dire de ne jamais tellement compter sur ce pardon, qu'il ne le demandât tous les jours à Dieu : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V.) Mais cette inquiétude salutaire qu'éprouvait David, lorsqu'il rapprochait toutes ses œuvres du point fixe de l'éternité, qui devait en être ou la peine ou la récompense : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* (*Psal.* LXXVI.) Mais cette inquiétude inséparable de l'esprit vraiment pénitent et dont Augustin ne put jamais se délivrer lui-même sur de solides principes; persuadé qu'il était, par la connaissance profonde qu'il avait de sa religion, que le seul parti qu'il eût à prendre après ses désordres, c'était de craindre sans mesure un Dieu qui punit sans fin le péché : *Nimis timens esse volo, ignem æternum timeo.* (S. Au-

GUST) Inquiétude sainte qui, loin d'être opposée à la paix et à la tranquillité de vos consciences, peut seule vous conduire à cette paix désirable, parce qu'elle vous engagera dans cette pénitence sévère et continuée jusqu'à la mort; dans cette pénitence qui, devenant pour vous, en ce monde, comme parle Tertullien, l'abrégé des peines éternelles : *Compendium ignium æternorum*, vous donnera droit de moins redouter pour la vie future cette éternité réelle de supplices trop justement dus à votre péché.

Mais non-seulement on vit sans inquiétude sur le passé, après avoir mérité l'enfer, par un désordre plus déplorable encore, on vit sans crainte du présent dans un état où l'on mérite sûrement l'enfer, je veux dire dans l'état habituel du péché, qui va jusqu'à rompre l'union sainte que doit établir la grâce sanctifiante entre Dieu et l'homme. Or, mes chers auditeurs, faut-il que je m'arrête à vous faire concevoir l'extravagance et la folie de ces chrétiens, qui vivent de sang-froid, dans cet état criminel, où ils courent à tous les instants, les risques d'une éternité malheureuse dont ils sont dignes? Passer un moment dans cet état de réprobation, lorsqu'il est au pouvoir de l'homme de se dégager du péril éternel où il s'expose, déjà ne serait-ce pas une témérité extrême, une imprudence inexcusable? Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que de passer les jours, les semaines, les mois, les années entières, sans penser même à sortir de ce danger continuel et évident? Sont-ce des hommes, Seigneur, sont-ce des chrétiens, qui vivent dans cet état qui en fait à vos yeux des réprouvés? Mais si ce sont des hommes, où est leur raison? Et si ce sont des chrétiens, où est leur foi?

Désordre le plus inconcevable, surtout lorsque l'on pense combien il est devenu commun et ordinaire dans les chrétiens du monde; car ce n'est pas seulement d'un petit nombre, parmi les disciples de Jésus-Christ, que l'on peut assurer qu'ils vivent sans crainte, malgré la certitude où ils sont qu'ils méritent actuellement l'enfer, c'est à la multitude même de ce qu'on appelle gens sages et éclairés, que j'aurais droit de reprocher cette insigne folie. Combien voit-on en effet de ces hommes qui, follement intrépides contre le seul danger vraiment à craindre, portent dans leurs cœurs, avec le crime dont ils demeurent souillés, le gage affreux de leur enfer? Combien de ces âmes marquées par avance du caractère des réprouvés, et dévouées aux flammes éternelles dès le monde présent, vivent tranquilles et contentes sous l'empire du démon, qui déjà les regarde comme des furieux, sur les bords du précipice qui peut s'ouvrir à tous les moments pour les engloutir? Et ce qui me paraît plus étonnant encore, c'est que l'on ne découvre rien dans une pareille conduite, qui soit contraire aux lois de la sagesse chrétienne; conduit que l'on est par sa raison, sur tout le reste, il semble que l'on en perd l'usage, dès qu'il s'agit de l'éternité. Parce que l'on s'est prescrit à soi-même certains jours plus solennels pour approcher du tribunal sacré de la pénitence, on ne s'avise pas même de prévenir ces jours pour se réconcilier avec le Dieu offensé, quand on a eu le malheur d'encourir son éternelle disgrâce; on se rassure sur l'exemple d'une multitude peu éclairée, qui diffère sans crainte à se décharger du poids de ses crimes; et durant tout l'intervalle de temps qui s'écoule jusqu'aux jours souvent éloignés que l'on destine à recevoir la grâce attachée au sacrement de pénitence, on n'éprouve nulles frayeurs sur l'état présent de son âme, dans lequel cependant on ne peut être surpris par la mort, sans être précipité dans une éternité de malheurs.

Ah! mes chers auditeurs, si le Dieu vengeur du crime voyait quelqu'un parmi vous dont la conscience fût actuellement souillée d'un seul de ces péchés dignes de l'enfer, qu'il ouvre enfin les yeux sur son état, qu'il écoute enfin la voix de la grâce, ou du moins qu'il écoute sa raison, qui le presse de sortir promptement de cet état de mort et de mort éternelle. Peut-être ne craignez-vous pas le péché même, dois-je ici lui dire avec saint Augustin (et que n'ai-je tout le zèle de ce grand saint pour le dire efficacement); peut-être, mon cher frère, ne craignez-vous pas à ce moment le péché dont vous êtes l'esclave, mais craignez du moins le terme affreux où le péché doit vous conduire : *Si non times peccatum, at time quo perducit peccatum.* (S. AUGUST.) Oubliez, j'y consens, tant d'autres suites effrayantes de l'état déplorable où le péché vous réduit; oubliez que cet état vous rend sans cesse digne de la haine infinie de Dieu, et qu'il met entre vous et ce Dieu suprême la plus grande opposition qui puisse être entre le Créateur et sa créature. Oubliez que cet état vous prive des trésors inestimables de la grâce qui sanctifie le monde et de l'éternité de bonheur que Jésus-Christ vous avait acquise et préparée; que cet état vous imprime l'image et le sceau du démon, dont il vous fait l'esclave, et qu'encore que vous soyez toujours à Dieu par nécessité, quoique souillé du péché comme vous l'êtes, vous appartenez cependant au démon par un libre choix de votre volonté propre; oubliez, dis-je, si vous le voulez, ces motifs si puissants de pénitence, et qui toucheraient sûrement une âme plus spirituelle et plus chrétienne que la vôtre. Mais pouvez-vous effacer de votre souvenir qu'il est un enfer; que dans l'état de crime où vous êtes devant Dieu cet enfer est creusé pour vous; qu'il ne faut qu'un moment pour vous y précipiter; que ce moment décisif n'est peut-être pas éloigné, et que mille ennemis vous environnent pour hâter encore ce moment fatal, qui tarde trop à leur gré? Ou, si vous n'oubliez pas ces vérités terribles, comment leur souvenir ne vous imprime-t-il pas assez d'effroi pour obliger votre âme à se purifier de ces taches mortelles dont tous les feux de l'enfer, malgré leur durée infinie, ne la purifieront jamais? Et à quoi donc, je vous prie, à quoi

réservez-vous vos alarmes et vos frayeurs, vous surtout, âme timide, victime de la crainte en mille circonstances de la vie? Une disgrâce, un déshonneur passager, une perte de biens qui vous menace, c'est de quoi vous faire frémir, vous ravir le repos et le sommeil, et vous ôter le goût de toutes les douceurs de la vie présente. Et l'éternité d'un enfer, où vous êtes assuré que votre place est déjà marquée par la justice divine; ces brasiers dévorants dont vous n'êtes séparée que par un moment qui va peut-être s'évanouir; ces abîmes sans fonds sur lesquels vous n'êtes suspendue que par un fil fragile qui peut se rompre à tous les instants, cet effrayant spectacle que l'œil de la foi vous découvre n'a rien d'assez terrible pour vous obliger de fléchir le Dieu irrité qui vous réprouve à l'instant que je parle? Il diffère encore l'exécution de votre arrêt, ce Dieu outragé; il vous soutient encore de sa main puissante sur le bord de l'abîme, il n'a qu'à retirer la main dont il veut bien vous soutenir, vous voilà perdue sans ressource; et vous, loin de chercher à calmer son courroux par un prompt retour, vous osez encore l'irriter en cet état par une impénitence affectée?

Eh! que ne cessez-vous plutôt, mon cher auditeur, oui, que ne cessez-vous de croire les vérités que Dieu vous révèle, si vous ne craignez pas les châtiments éternels dont il vous menace? Car pourquoi croyez-vous, dit Salvien, ce que vous déclare le Dieu de vérité, si vous ne craignez pas les peines que vous annonce le Dieu de justice? et l'hommage de la foi que vous accordez à sa parole ne doit-il pas être la mesure des terreurs que la vue de ses châtiments mérite? *Si credis quod Deus dixit, cur non times quod Deus minatur?* (Salvian.) En ne croyant pas ce que Dieu propose à votre créance, il est vrai, vous devenez un homme sans foi et sans religion; mais en croyant la vérité des peines dont il vous menace, sans sortir de l'état qui vous les mérite, vous devenez dès lors une espèce d'insensé qui conserve encore une foi vaine dans la spéculation et qui perd l'usage de sa raison même dans la pratique.

Mais quoi! m'allez-vous dire, faudra-t-il donc que chaque péché que l'homme toujours fragile aura le malheur de commettre soit immédiatement suivi de la pénitence sacramentelle, qui, dans la doctrine de l'Eglise, doit en être essentiellement l'expiation dès qu'elle est possible à l'homme pécheur? Ici, chrétiens, je pourrais vous répondre, après quelques-uns des plus célèbres docteurs, que l'on ne peut, du moins un long temps, vivre dans l'état du péché qui donne la mort, sans se rendre coupable d'un nouveau péché devant Dieu; parce que c'est marquer pour ce Dieu de bonté et de grandeur une indifférence dont il se tient grièvement outragé, que de vivre ainsi dans l'habitude de sa disgrâce. Mais pourquoi recourir à ces motifs d'autorité pour vous convaincre de ce que j'avance, quand les lumières du bon sens suffisent pour vous le persuader? Oui, la raison seule, si vous l'écoutez dans un esprit de foi, doit vous faire recourir au tribunal de la pénitence dès que le remords de l'âme vous reproche un seul péché qui vous rend dignes de la vengeance éternelle de Dieu. Et quand vous ferez usage de vos lumières, je vous défie, tout intrépides que vous êtes, de vivre seulement dans cet état un jour, une heure, un moment.

Eh! quel jugement, dites-moi, porteriez-vous d'un homme qui, poussé par un ennemi sur les bords rapides d'un abîme, où il peut tomber à chaque pas, et pouvant s'en éloigner par une voie sûre et facile qui se présente, resterait de sang-froid dans ce péril imminent qui le menace? Or voilà votre image, chrétiens actuellement disgraciés de votre Dieu, lorsque, voyant des yeux de la foi l'enfer prêt à s'ouvrir sous vos pieds, et les exécuteurs de la vengeance divine prêts à vous y entraîner avec eux, vous vivez de plein gré dans ce péril imminent, tandis que l'on vous présente dans la confession douloureuse de votre péché le moyen aussi efficace qu'il est facile de sortir d'un état qui doit vous consterner à tous les moments. Ah! fallût-il, mon cher auditeur, fallût-il faire les plus grands efforts dans le court espace de la vie humaine; fallût-il souffrir tous les maux de l'univers, renoncer à tous les plaisirs du monde, vous ensevelir dans les solitudes, pour vous tirer sûrement de cet état de réprobation, c'est à quoi vous obligerait sans doute la prudence véritablement chrétienne. A combien plus forte raison devez-vous donc avoir un prompt recours à ce bain salutaire que l'Eglise prépare au pécheur, et qui a la vertu d'éteindre en un moment ces feux éternels dont vous méritez d'être la victime? A combien plus forte raison devez-vous donc vous résoudre à quelques sacrifices toujours bien au-dessous de ce que vous devez à Dieu, et que son ministre vous demandera de sa part; à quelques œuvres très-praticables de mortification et de pénitence que l'on jugera nécessaires, soit pour remédier à votre état présent, qui vous rend digne de l'enfer, soit pour vous précautionner contre le danger continuel où vous êtes de le mériter, sans penser même à vous en garantir?

Car voilà quel est le dernier désordre des chrétiens qui n'ont point perdu la foi d'un enfer éternel: c'est que, dans le danger continuel où ils sont de le mériter, ils négligent, pour s'en garantir, toutes les mesures que la religion leur suggère. Supposons, si vous le voulez, mes chers auditeurs, que vous ne le méritâtes jamais cet enfer; et plût au ciel que l'on pût le penser ainsi de la plupart de ceux qui m'écoutent! du moins conviendrez-vous, quelle que soit l'idée que vous avez de vous-mêmes, que vous pouvez mériter l'enfer à tous les instants; qu'il n'est point de situation si heureuse, d'état si saint, de vertu si éprouvée qui doive vous rassurer infailliblement contre cette crainte; et qu'à la réserve d'un petit nombre

d'âmes privilégiées, et confirmées en grâce dès cette vie, le reste des hommes que Dieu conserve sur la terre pour y mériter le ciel sont dans un danger continuel et prochain d'y périr pour l'éternité.

Dangers de mort, et de mort éternelle, que je n'entreprends point de vous développer ici, je serais infini dans ce détail; et vous le savez assez vous-mêmes, combien il est facile de se perdre au milieu de ce monde réprouvé dont vous êtes les citoyens, les disciples, et peut-être les esclaves; on vous l'entend dire tous les jours, qu'il suffit d'envisager le monde d'un œil chrétien pour frémir à la vue des périls de réprobation qui vous y menacent. Or c'est la connaissance même que vous avez de ces périls, mon cher auditeur, qui me rend votre imprudence plus étonnante encore et plus inconcevable; car, persuadé que vous êtes de cette effrayante vérité que vous pouvez, surtout dans le monde, mériter l'enfer à chaque pas; persuadé que toutes vos passions sont d'intelligence avec les puissances de l'enfer; ou plutôt sont elles-mêmes comme autant de démons domestiques ennemis de votre éternité; dans cette persuasion, qui vous saisit malgré vous-mêmes, quelles précautions prenez-vous pour vous garantir de ces chutes mortelles qui méritent par elles-mêmes le souverain malheur?

Vous savez qu'il ne faut qu'un regard, qu'une pensée, qu'un désir criminel, qu'une action opposée à la loi, que l'omission d'un devoir commandé, qu'un instant de crime pour vous perdre sans ressource. Vous ne le savez pas moins que tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend dans le monde, semble vous inspirer ces regards, ces pensées, ces désirs mortels à votre âme; ces paroles, ces actions, ces omissions coupables, dont une seule mérite la vengeance éternelle de Dieu. Et cependant quel soin prenez-vous de prémunir votre cœur ainsi attaqué de toutes parts; ce cœur volage qui vous échappe à tout moment, et qui s'échappe si souvent à lui-même; ce cœur si faible et que tant de penchants rapides entraînent vers l'abîme? Quel contre-poids lui donnez-vous pour l'arrêter sur le bord du précipice? Je veux dire quelles œuvres de piété, de mortification opposez-vous à vos inclinations perverses et aux mœurs séduisantes du monde; quelle grâce demandez-vous à Dieu pour vous soutenir, et que faites-vous pour vous soutenir vous-mêmes dans ces routes glissantes que l'abîme environne?

On ne pense, hélas! que trop aux malheurs passagers qui peuvent, dans l'avenir, déranger le cours d'une vie que l'on s'est tracée à soi-même au gré de ses désirs; souvent même arrive-t-il qu'à force de prévoyance et de crainte, on réalise des maux chimériques et imaginaires : et lorsque, dans le plan de la vie que l'on veut suivre, on ne voit d'autre risque à courir que celui de son éternité, ciel! on ne pense pas même à réformer ce plan téméraire de conduite, on marche toujours du même pas et dans la même route, sans regarder les précipices dont on est assiégé, comme si l'on avait fait un pacte avec ses yeux pour ne les pas voir, et malgré l'expérience réitérée que l'on a faite de sa faiblesse, on vient encore échouer tous les jours aux mêmes écueils où l'on avait déjà péri mille et mille fois.

Aveuglement déplorable, mes chers auditeurs, et qui paraît visiblement dans toutes les conditions humaines; mais aveuglement plus sensible encore dans les chrétiens qui vivent au milieu du grand monde, de ce monde spécialement réprouvé par Jésus-Christ, dans ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs; de ce monde dont le faux bonheur fait d'éternels malheureux, et remplit l'enfer de tant de victimes. N'est-ce pas, en effet, au milieu de ce monde fastueux, où tout est piége et danger pour le salut, et où le démon semble régner comme dans son empire, que l'on marche avec moins de précautions et de mesures contre les périls de l'éternité? Car où sont parmi vous les hommes riches et opulents qui se précautionnent contre le danger trop certain de leurs richesses, dont le mauvais usage qu ils en font tous les jours sur les principes du monde, perdit le mauvais riche de l'Evangile, et l'ensevelit dans l'enfer? Où sont les personnes distinguées par les honneurs du monde, qui se précautionnent contre le poison de l'orgueil attaché à la grandeur, dont la contagion corrompit Lucifer jusque dans le ciel, et du premier des anges en fit le malheureux prince des démons? Où sont les personnes obligées par leur condition de goûter les délices et les plaisirs du monde, qui se précautionnent contre leur charme funeste qui fit évanouir toute la sagesse d'un Salomon, et nous laisse douter encore du bonheur de son éternité?

En vain la religion sainte, dont nous sommes les disciples, nous rappelle en mille endroits de ses livres sacrés que ces biens périssables dont nous jouissons causeront infailliblement notre perte éternelle, si nous n'opposons pas les plus sages mesures à la séduction de leurs appâts dangereux. En vain cette religion lance de toutes parts l'anathème éternel contre ces hommes de divertissement et de plaisir, d'orgueil et d'ambition, de richesse et d'opulence : on goûte ces plaisirs sans scrupule; on s'applaudit de posséder ces biens; on se repaît de la vaine gloire qui suit ces honneurs, sans en prévoir ou sans en craindre les suites funestes pour l'éternité. Mon Dieu! d'où pourrait donc partir dans des hommes si faibles cette étrange assurance au milieu des plus grands périls dont ils sont comme assiégés dans leurs états? Je vois le saint homme Job, plus fort lui seul que tout l'enfer qu'il a vaincu et désarmé par sa constance, porter néanmoins la crainte de s'égarer et de se perdre, jusqu'à se défier de toute ses œuvres et de ses vertus mêmes : *Verebar omnia opera mea.* (*Job*, IX.) Je vois un Paul placé dans l'état le plus saint, et consumé de travaux pour Jésus-Christ, crain-

dre encore de trouver sa réprobation jusque dans le sein de son apostolat : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* (I *Cor.*, IX.) Je vois un Jérôme au fond du désert, immoler son corps à l'austérité, et se martyriser en quelque sorte lui-même pour prémunir son cœur contre les périls de l'enfer, dont il est obsédé sans cesse au sein de la solitude où il n'a de commerce qu'avec son Dieu; je vois des vierges, des religieux, des solitaires sans nombre, éloignés du monde, user encore de mille moyens personnels contre les dangers de se perdre, que le seul fond de leurs cœurs présente aux regards de leur religion.

Et vous, mes chers auditeurs, au milieu du monde, et du monde le plus terrible, en butte à tous les périls à la fois, vous vivez en assurance, sans rien faire de ce que prescrit la sagesse, pour vous en garantir. Ce monde que vous habitez est comme un vaste champ de bataille jonché de morts et de mourants, où l'on voit sans cesse tomber les plus braves; et vous y courez sans armes pour combattre, ou pour parer les coups qu'on vous y porte. C'est une région contagieuse où l'on voit succomber les plus robustes sous la force et la malignité du poison; et vous y marchez sans préservatif contre les atteintes mortelles de cet air corrompu que vous respirez; c'est une mer fertile en écueils, et féconde en naufrages, où l'on voit trop communément échouer les plus habiles; et vous vous y engagez, dépourvus des moindres secours pour aborder au rivage. Que dis-je? et loin de craindre au milieu de ce monde réprouvé le danger continuel où vous êtes d'y périr pour l'éternité, ne cherchez-vous pas à augmenter encore, et à multiplier ces périls évidents de vous perdre? Car, parmi tant de mondains faussement heureux dans la vie présente, en est-il un seul qui n'ambitionne l'accroissement de ces biens, de ces honneurs fragiles, qui sont pour l'homme, aux yeux de la foi, comme autant de sources et de principes de réprobation? Non, je le sais, mes chers auditeurs, ce n'est pas là ce que vous prétendez dans l'usage ou l'acquisition que vous faites de cette félicité mondaine, et vous ne méditez pas même ces sortes de réflexions, quand elles vous sont inspirées par la grâce; mais que votre esprit s'occupe de ces pensées, ou qu'il évite de s'en occuper, en est-il moins vrai que c'est une insigne folie dans vous, de ne vous en occuper pas, de ne considérer votre état sur la terre, que par rapport à la vie qui passe, sans le considérer jamais par rapport à l'éternité qui vous attend, et de vous croire heureux en ce monde, par la possession d'un vain bonheur, que toute la religion vous présente comme le présage presque assuré du malheur éternel?

O éternité! qui commences pour ne finir jamais, qui roules sans cesse, sans diminuer d'un moment, terme fatal de tous les siècles, et devant qui tous les siècles sont comme le jour qui n'est plus; éternité qui dois absorber enfin tous les hommes, pour en faire autant de dieux, ou de démons immuables dans leur destinée; éternité qui fis trembler les saints au comble de leurs vertus, les rois sur leur trône, les pénitents dans leurs déserts, les martyrs sur leurs bûchers; éternité toujours présente et toujours future, toujours successive et toujours entière dans ta durée; éternité incompréhensible, et d'autant plus à craindre, que tu ne peux être comprise; éternité qui approches à chaque moment, et qui dois sûrement nous surprendre, si nous ne t'attendons pas à tous les moments de la vie; éternité qui, à l'heure que je parle, engloutis des milliers de pécheurs, et qui vas peut-être nous engloutir nous-mêmes; éternité dont le seul oubli couvre la terre de crimes, et dont le souvenir seul la peuplerait de vertus; éternité dont je voudrais graver l'idée dans tous les esprits, et dont l'idée même, tout faiblement que je la conçois, me réduit à l'étonnement et au silence; éternité seule digne d'occuper nos pensées, d'enfanter nos projets, de régler nos désirs, d'animer nos travaux, d'exciter nos craintes; seule digne d'inspirer toutes nos œuvres, de présider à toutes nos vertus, de couronner toutes nos victoires; éternité seule capable de régner sur nos esprits et sur nos cœurs, dès la vie présente; éternité, ne seras-tu donc jamais? ne seras-tu jamais l'objet de nos réflexions et de nos terreurs?

Mes chers frères, si jamais la parole divine que je vous annonce trouva quelque accès dans vos cœurs; si jamais je méritai de Dieu la grâce de vous toucher, de vous instruire, de vous frapper sur quelque point de votre religion, que ce soit surtout à ce moment et sur le point de votre éternité, que vous soyez sensibles à ma voix, ou plutôt à la voix de Dieu qui vous presse; non, je ne voudrais que cette image contemplée par des esprits éclairés de la foi, pour changer en pénitents tous les coupables de la terre; et que ne puis-je à chaque heure du jour, pour la réformation de vos mœurs, faire retentir à vos oreilles cette courte parole : Eternité! Méditons-la, chrétiens, cette parole terrible, mais salutaire; craignons-la, mais souverainement, mais constamment, mais efficacement, cette éternité de malheur qui nous menace tous sans exception. Descendons souvent par le moyen de la méditation chrétienne, dans ces abîmes sans vide et sans fond, dans cet océan de flammes éternelles; voyons-y tomber à chaque instant, et de tous les coins du monde, ces troupes de réprouvés qui le méritèrent moins que nous-mêmes; que cette vue redouble nos craintes, et sur le passé qui nous a mérité l'enfer, et sur le présent où nous le méritons peut-être, et où plusieurs le méritent sûrement encore, et sur l'avenir où nous sommes dans un danger continuel de le mériter. Mon Dieu! mon Dieu! imprimez fortement ces idées dans tous nos esprits, et le sentiment de la crainte produira bientôt celui de l'amour; et l'enfer même,

ainsi médité, sera pour nous la source du bonheur éternel que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, etc.

SERMON V.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Quis ex vobis arguet me de peccato ? (*Joan.*, VIII.)
Qui de vous pourra m'accuser justement d'un seul péché?

Madame,

Tel est le glorieux témoignage que Jesus-Christ, malgré l'humilité de ses sentiments, crut devoir se rendre à lui-même, en présence des ennemis les plus déclarés de sa personne et de sa religion. Témoignage qui, entendu à la rigueur de l'impeccabilité naturelle et absolue, ne pouvait évidemment tomber que sur un Homme-Dieu; mais, témoignage qui, dans un sens aussi véritable, quoique moins rigoureux, ne laisse pas de convenir encore à une pure créature, à Marie Mère de son Dieu. Exempte en effet de péché, dès le moment de sa conception, par privilége et par grâce, comme Jésus-Christ devait l'être par nature et par essence, elle pouvait dans l'esprit de cette humble confiance que l'amour-propre ne peut corrompre, défier les plus grands ennemis de sa gloire de découvrir dans elle la moindre tache capable d'obscurcir la pureté de son âme, et dire à tous les hommes, avec quelque proportion, comme Jésus-Christ même, son Fils et son Dieu : Qui de vous pourra m'imputer avec justice un seul de ces péchés qu'il vous est si ordinaire de commettre? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Car voilà, mes chers auditeurs, le privilége auguste que nous reconnaissons avec l'Église dans cette Vierge incomparable, dont nous célébrons en ce jour la conception immaculée. Privilége unique qui en fait dans un moment la plus heureuse, la plus sainte, la plus distinguée de toutes les créatures déjà sorties, ou qui sortiront encore des mains de Dieu jusqu'à la fin des temps. Privilége sublime qui seul la prépare, mais d'une manière prochaine et efficace, à toutes les grandeurs dont elle doit être un jour universellement comblée ; à tous les titres de gloire dont Dieu et les hommes doivent concourir à l'honorer; à tous les hommages singuliers qui la distingueront toujours du commun des saints, et que l'Église doit lui rendre jusqu'à la consommation des siècles ; à toutes les grâces éminentes que le ciel doit verser à grands flots sur chaque instant d'une si belle vie. Privilége en quelque sorte divin, qui dès le moment qu'elle est conçue, attire sur elle les complaisances de la Divinité, en la faisant regarder du Père céleste, comme sa fille bien-aimée ; du Verbe éternel, comme sa mère; de l'Esprit-Saint, comme son épouse. Privilége, heureux principe d'une infinité d'autres, et qui la met en état de paraître désormais au jour en qualité de Reine des anges et de Médiatrice des hommes. Privilége enfin, qui, dès le premier instant de son être, suffit pour élever sa personne au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

Que de degrés de gloire et de grandeur pour Marie viens-je de vous présenter, mes chers frères, dans ce premier moment d'existence pour l'humanité, et qui donne tout à la fois la vie et la mort à tous les enfants des hommes! Mais qu'est-il besoin que je m'arrête plus longtemps à relever à vos yeux le prodige d'une conception toute sainte, uniquement réservée pour la Mère d'un Dieu? Hélas! il ne faut qu'un regard jeté rapidement sur nous-mêmes, et sur ce fonds inépuisable de misères attachées à notre nature, depuis le péché d'Adam, pour nous faire sentir tout le bonheur de celle qui, par un décret spécial de la Providence, ne fut point enveloppée dans cette commune disgrâce. Ne cherchons donc, dans ce mystère d'élévation pour Marie, que ce qui peut nous édifier, nous instruire et nous inspirer pour le péché tout l'éloignement qu'il mérite. Marie préservée du péché d'origine, au moment heureux de sa conception, c'est de quoi nous venons la féliciter avec toute l'Eglise qui nous invite si solennellement à le faire. Or je prétends que cette unique connaissance de ce que le ciel opère en faveur d'une créature destinée à la maternité divine, suffit pour nous rappeler ce qu'il a de plus essentiel à savoir dans la pratique de la religion qui nous distingue, et ce qu'il nous est le plus ordinaire d'ignorer en effet; je veux dire, quelle est dans l'homme chrétien l'énormité de son péché, quand on le compare au sacré caractère que sa religion lui imprime, et qui le sépare du reste des hommes encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité. C'est donc l'énormité du péché, considéré des yeux de la foi, dans l'homme chrétien, que je propose uniquement de vous développer dans ce discours, qui n'en contribuera pas moins à la gloire de Marie, quoiqu'il ne paraisse destiné qu'à l'instruction du monde : discours où la Mère de Dieu, conçue sans péché, me servira toujours de guide; mais que vous me permettrez de ne diviser point à l'ordinaire, parce qu'il m'a paru plus convenable de le traiter de suite et sans le partager. Et pourquoi partager, en effet, cet instant comme indivisible d'une conception sans tache dans la reine des vierges? Je m'arrêterai néanmoins un moment dans le cours de mes idées, pour ne vous fatiguer pas. Je commence, après que nous aurons salué Marie, pour rendre hommage à sa conception toute sainte. *Ave, Maria.*

Que le péché, considéré dans l'homme revêtu du caractère de chrétien, déplaise infiniment plus à Dieu que dans le païen et l'infidèle dont Jésus-Christ n'a point dissipé l'aveuglement par la connaissance de la loi, c'est, mes chers auditeurs, l'intéressante vérité que nous annonce partout l'esprit de l'Evangile, l'esprit de ses maximes, de ses dogmes, de ses mystères; mais que nous fait singulièrement entendre le mystère vénérable de la conception immaculée de Marie.

Car pourquoi ce nouvel ordre de décrets divins, établi seulement pour cette heureuse créature? Pourquoi ce prodige étonnant qui en fait un objet de bénédiction et de grâce dans ce premier moment d'anathème pour chacun des hommes, et qui élève, pour ainsi dire, un mur de division entre son âme et ce péché universel qui infecte toute la nature depuis le premier âge du monde? Ah! chrétiens, vous le voyez sans doute aussi bien que moi, c'est que Dieu la destinant à devenir un jour la Mère de son Fils, le choix qu'il daignait en faire, pour lui donner des rapports si intimes avec la divinité, ne lui permettait pas, pour sa propre gloire, de laisser tomber un seul instant sur elle la malédiction du péché; c'est, en effet, cette grande raison tirée de la dignité de Marie, et de ses rapports de proximité avec Jésus-Christ, qui obligea les Pères du concile de Trente à déclarer unanimement que leur intention n'était pas de comprendre la bienheureuse et immaculée Mère de Dieu dans le décret général où il s'agissait du péché d'origine : *Declarat hæc sancta synodus non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto beatam immaculatam Dei genitricem.* (Concile Trid.) C'est cette même raison qui tant de siècles auparavant avait déterminé saint Augustin à excepter toujours la Mère de son Dieu, dans les écrits qu'il adressait à son peuple, dès qu'il y faisait mention du péché de l'homme : *Excepta virgine Maria, de qua propter honorem Domini, ubi de peccato agitur, nullam haberi volo prorsus quæstionem.* Et c'est encore cette raison tirée de la dignité de Marie, et de ses rapports à l'humanité adorable de Jésus-Christ, qui nous rend si croyable à tous l'exemption de tout péché, même originel, que lui attribue si authentiquement l'Eglise dans la solennité de cette fête qu'elle nous prescrit. En vain pour affaiblir dans nos esprits cette idée si glorieuse à la reine des vierges, en vain nous dirait-on que le péché, dont elle eût contracté la tache dans sa conception, n'eût été pour elle qu'un péché d'un moment, et qui le moment d'après eût été heureusement réparé par la plénitude de la grâce; n'importe, saurions-nous répliquer alors, animés de l'esprit de l'Eglise, dès qu'il s'agit d'un péché pour Marie, ce péché eût-il été suivi dans son âme d'un trésor immense de grâces et de mérites, nous ne pouvons nous résoudre à le reconnaître dans une créature qui devait avoir tant de rapports avec l'Homme-Dieu : et il faudrait n'avoir aucune idée de la sainteté suprême de ce Dieu incarné, pour oser penser qu'il ait pu naître d'une créature esclave, un seul moment, du péché. Telle est, dis-je, notre manière triomphante de raisonner sur la glorieuse conception de Marie; et rien de plus conforme à tous les principes de la religion sainte dont nous sommes les disciples, que cette horreur infinie que nous attribuons à l'Homme-Dieu pour la moindre tache, dans celle qu'il devait s'unir par de si intimes liaisons, pour le salut du monde. Or de là, mes chers auditeurs, je veux dire de cette persuasion où nous sommes que le Verbe divin, en vue des liaisons merveilleuses qu'il devait prendre avec Marie, en devenant son fils selon la chair, n'a pas dû permettre que le péché portât à son âme la plus légère atteinte; de cette persuasion si bien fondée de notre part, qu'elle est la conséquence la plus naturelle et la plus juste? Vous la découvrez du premier coup d'œil, c'est que le péché est donc plus abominable aux yeux de Dieu, à mesure qu'il se trouve dans des créatures qui ont avec lui des liaisons plus étroites; et parce qu'en qualité de chrétiens, nous sommes, vous et moi, si étroitement unis à Dieu en Jésus-Christ, ne concevez-vous pas dès lors la vérité de cette proposition terrible, que le péché dont l'homme chrétien se rend coupable, emprunte du caractère sacré de son baptême un caractère d'horreur qu'il n'a pas, et qu'il ne peut avoir dans le reste des hommes?

Mais pour mettre dans le plus grand jour une vérité que l'on ne saurait trop approfondir, je m'arrête sur une réflexion plus profonde que me présente encore le mystère de ce jour, et qui me paraît bien glorieuse pour tous les disciples du christianisme; mais qui, par là même, leur fera mieux sentir l'énormité singulière de chaque péché, dont ils se rendent coupables, la voici : c'est que le seul titre de chrétiens, dont nous connaissons si peu la sublimité dans l'ordre de la grâce, nous fait participer à la gloire de ces liaisons admirables qui devaient distinguer Marie comme Mère de l'Homme-Dieu, et déterminer le ciel à l'exempter du péché pour jamais. Et en effet, mes chers auditeurs, suivez attentivement ce parallèle de Marie avec vous-mêmes, dont je me sens frappé, et qui va vous découvrir en peu de mots tout le plan de ce que j'ai à vous dire. Si Marie, comme mère de son Dieu, devait partager la gloire de son triomphe sur les puissances de l'enfer, la qualité de chrétiens ne nous oblige-t-elle pas, dans les combats livrés à notre religion, de triompher de ces mêmes puissances sous l'étendard victorieux de Jésus-Christ? Si Marie, comme mère de son Dieu, devait être spécialement depuis l'éternité l'objet de sa tendresse, la qualité de chrétiens, dès que nous l'acquérons, ne nous rend-elle pas les objets de la tendresse et de l'amitié de Jésus-Christ? Si Marie, comme mère de son Dieu, devait entrer dans son alliance plus avant qu'aucune autre créature, la qualité de chrétiens ne nous fait-elle pas entrer dans cette même alliance, jusqu'à devenir les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ? Si Marie, comme mère de son Dieu, devait être l'image la plus ressemblante de ses perfections divines et humaines, la qualité de chrétiens ne fait-elle pas en nous-mêmes, ou n'en doit-elle pas faire autant d'images vivantes de Jésus-Christ? Si Marie, comme mère de son Dieu, devait être le temple et le sanctuaire

de sa divinité, cachée sous les faiblesses de l'homme, la qualité de chrétiens ne nous consacre-t-elle pas comme les temples vivants où doit reposer le corps de Jésus-Christ, caché sous les espèces eucharistiques? Enfin, si Marie, comme mère de son Dieu, devait contribuer de sa propre substance à former le corps et le sang précieux de son fils adorable, la qualité de chrétiens ne fait-elle pas de nos personnes autant de membres sacrés du corps mystique de Jésus-Christ? Je n'ai rien avancé, mes chers frères, dans ces magnifiques idées de vous-mêmes que je viens de vous offrir, qui ne soit fondé sur les plus solides principes de la foi chrétienne; et de là que s'ensuit-il? Ah, mes chers auditeurs, soyez-en désolés, si vous n'êtes pas ce que vous devez être: c'est que tous les priviléges de Marie dont nous partageons la gloire avec la proportion convenable à l'infériorité de notre rang (priviléges qui deviennent pour nous autant de motifs de créance sur sa conception immaculée), deviennent encore autant de preuves, mais de preuves sensibles et frappantes de l'horreur que doit inspirer à Dieu le péché dont il nous voit coupables, et dont peut-être nous n'avons jamais bien conçu l'énormité. Appliquez-vous, je vous prie, et ne perdez rien d'une morale si peu connue des chrétiens du monde, et qu'il leur est néanmoins si essentiel de bien connaître. Vous me pardonnerez, Vierge sainte, si j'ose ici vous comparer avec nous-mêmes; si j'ose comparer votre gloire toute pure avec l'état faible et obscurci de la nôtre; vous n'en serez pas moins supérieure à tout ce que nous sommes, par l'éminence du mérite et de la dignité qui vous distinguera toujours du reste des créatures; et nous, peut-être, en deviendrons-nous plus chrétiens et moins pécheurs, à la vue de cette gloire étonnante dont vous êtes comblée, et que nous avons le bonheur, malgré nos misères, de partager en quelque sorte avec vous-même. Entrons en matière.

1° De toutes les raisons de convenance qui nous persuadent avec l'Eglise que Dieu n'a pas dû souffrir la tache du péché dans Marie, au moment même de sa conception, la première qui se présente à mon esprit, et dont vous allez sentir toute la force, c'est que cette Vierge devait partager un jour avec l'Homme-Dieu la gloire de son triomphe éternel sur l'enfer; c'est-à-dire qu'elle devait être cette heureuse femme, dont Dieu même avait prédit dès le commencement du monde, qu'elle serait l'ennemie irréconciliable du serpent infernal, et par la vertu céleste, dont elle serait revêtue, lui écraserait enfin la tête : *Ponam inimicitias inter te et mulierem, et ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III.) Et certes, je ne voudrais que cette idée si noble que l'Ecriture nous donne de la destinée de Marie, pour en conclure évidemment la pureté sans tache de cette Vierge au moment de sa conception, à ce moment décisif où commençait proprement sa destination glorieuse de participer aux victoires de Jésus-Christ. Eh! comment, en effet, une créature qui devait être aussi terrible à l'enfer qu'une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata* (*Cant.*, VI); comment une créature qui devait être la compagne inséparable des travaux et des trophées de l'Homme-Dieu sur l'ennemi du genre humain, aurait-elle été soumise un seul instant à l'esclavage du péché, dont elle devait pour jamais délivrer tous les hommes? Et n'eût-il pas été d'une indécence monstrueuse que le démon se fût glorifié d'avoir eu, même un instant, sous son empire, celle que Dieu destinait à détruire et à renverser cet empire infernal, si funeste au salut du monde depuis l'origine des siècles?

Voilà, mes chers auditeurs, ce que nous concevons aisément pour la gloire de Marie, toujours liée à la gloire de Jésus-Christ; voilà ce qui nous fait adopter sans peine, ce qui nous fait même célébrer avec joie dans l'esprit de l'Eglise, le mystère de sa conception immaculée. Or, si le sentiment de la piété chrétienne qui conduit notre cœur, oblige notre esprit de se rendre à de pareilles idées, si notre vénération pour Marie, nous porte à croire que ce grand privilége qui lui fut réservé de combattre et de vaincre l'enfer conjointement avec l'Homme-Dieu, ne pouvait s'accorder dans elle avec l'ombre du péché; concevez donc, disciples de Jésus-Christ, et concluez avec la proportion convenable, quel contraste doit former dans vous la qualité de chrétiens et celle de pécheurs aux yeux de Dieu. Eh! ne sommes-nous donc pas, ainsi que Marie, quoique sans aucune espèce d'égalité, ne sommes-nous pas destinés, dans cette vie mortelle, à combattre et à vaincre avec Jésus-Christ? Ne formons-nous pas, sous l'étendard redoutable de sa croix, cette milice sainte qu'il a chargée de soutenir sa gloire contre les puissances de l'enfer et du monde? N'est-ce pas à nous de continuer la défaite de ces ennemis furieux qui cherchent à venger sur les disciples, l'opprobre éternel dont les a couverts la victoire du maître? Et si la vie de l'homme, comme l'a dit Job, est un combat continuel à livrer ou à soutenir sur la terre : *Militia est vita hominis super terram* (*Job*, VII); toute la vie de l'homme chrétien n'est-elle pas une autre espèce de combat plus violent encore et plus continu contre les ennemis de son salut et de son Dieu? Car telle est, chrétiens, la première idée que la foi, qui nous éclaire, doit nous donner de nous-mêmes et de notre destination dans ce monde visible.

Qu'est-ce qu'un chrétien? Pouvons-nous nous dire sans cesse avec toute la vérité qui convient à la religion même, c'est un homme engagé sans retour à marcher sous les ordres de Jésus-Christ; à perpétuer les combats et les victoires de Jésus-Christ sur l'enfer, sur le monde et sur le péché; c'est un homme qui doit être sous les ordres de Jésus-Christ régnant sur la terre, ce que

sont les esprits célestes sous l'empire de Jésus-Christ régnant au plus haut des cieux ; et comme c'est le devoir de ces purs esprits de former autour de l'Homme-Dieu, dans le ciel, ces légions foudroyantes qui l'environnent comme le roi de gloire, aussi est-ce aux chrétiens citoyens de la terre de fournir à Jésus-Christ, chef de l'Eglise, ces troupes de combattants qui doivent être à ses ordres et le servir de tout leur courage comme le conquérant et le roi du monde. Et de là cette obligation universelle que saint Paul, en termes figurés, mais expressifs, faisait entendre à tout disciple de Jésus-Christ, de se tenir sans cesse en défense contre l'ennemi toujours prêt à l'attaquer, de revêtir pour tout le temps de cette vie mortelle, le casque du salut, le bouclier de la foi, toute cette armure spirituelle qui n'est autre que la force de Jésus-Christ même : *Induimini Dominum Jesum Christum.* (*Rom.*, XIII.) Eh pourquoi ? Pour exercer cette puissance divine qui lui est propre et qu'il nous a communiquée sur tous les esprits de ténèbres : *Spiritus subjiciuntur vobis* (*Luc.*, X) ; pour fouler aux pieds toutes ces vertus infernales qui nous obsèdent à chaque pas dans la voie du ciel et qui ne tirent de force pour nous vaincre que de cette faiblesse que nous affectons, pour les rendre vainqueurs de nous-mêmes : *Dedi vobis potestatem calcandi super omnem virtutem inimici.* (*Ibid.*) Oui, telle est, mes chers frères, notre vocation commune sur la terre dès que nous avons le bonheur d'appartenir à Jésus-Christ comme ses disciples ; et nous ne méritons plus d'être regardés comme les membres de cette Eglise militante, dont le chef invisible est toujours l'Homme-Dieu qui la gouverne et la commande du haut du ciel, s'il ne trouve pas dans nous autant de braves soldats qui combattent, comme lui-même, le règne du péché jusqu'à la mort.

Que de grandeur et de dignité, mes chers frères, dans cette première idée que la religion nous fait concevoir de l'homme honoré du caractère de chrétien ! Mais aussi, par un retour bien capable de nous faire trembler sur le degré même d'élévation, où nous a placé le christianisme, n'est-ce pas cette gloire même qui nous est commune à tous d'être appelés à partager les combats de Jésus-Christ contre l'enfer ; n'est-ce pas cette gloire inséparable de la qualité de chrétiens qui nous rend plus criminels devant Dieu, plus dignes de sa colère et de sa haine, quand nous avons la faiblesse de succomber à l'attrait du péché, quand nous laissons régner sur nous cet esprit tentateur qui a fait entrer le péché dans le monde et dont nous devons triompher avec Jésus-Christ ? N'est-ce pas cette destinée glorieuse qui rend plus énorme dans nous tout péché, quel qu'il puisse être, en le rendant spécialement injurieux à la personne de Jésus-Christ même ? Je dis en le rendant spécialement injurieux à la personne de Jésus-Christ. Car, s'il est vrai, selon la pensée de saint Cyprien, (et comment ne serait-ce pas une vérité, puisque la pensée de ce Père n'est que l'expression de l'Evangile même ?) s'il est vrai que c'est la personne de Jésus-Christ qui combat dans nous, quand nous combattons, que c'est Jésus-Christ qui triomphe dans nos victoires, parce que c'est Jésus-Christ qui nous commande et nous soutient dans les combats où son ordre nous engage : *Ipse luctatur in nobis, ipse coronat pariter, et coronatur* ; n'est-ce pas une conséquence nécessaire, comme l'a remarqué saint Chrysostome, que Jésus-Christ soit en quelque sorte vaincu dans nous-mêmes, et qu'il partage la honte et l'ignominie de notre défaite, quand nous succombons à la puissance de l'enfer qui nous sollicite au péché ? Or, s'il vous reste un grain de foi vraiment chrétienne, mes chers auditeurs, ne suffit-il pas de cette considération que je vous présente, pour vous faire concevoir toute l'horreur que le péché, dans un disciple de Jésus-Christ, doit inspirer à Dieu ? Et s'il vous paraît d'une si grande indécence que la mère de Jésus-Christ eût été soumise un seul instant à l'empire du péché, destinée qu'elle était à concourir à vous affranchir de son esclavage, en donnant un Sauveur au monde, ne devrait-il pas, avec la proportion qu'il est aisé de comprendre, vous paraître aussi d'une indécence extrême, que l'homme chrétien laissât régner le péché dans son âme, tout destiné qu'il est par les engagements de son baptême, à le combattre et à le vaincre avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ ?

2° Mais n'en demeurons pas là, et portons plus loin nos vues sur le mystère que nous célébrons, pour nous instruire de plus en plus sur le grand point de morale, où tend tout ce discours. Ce qui nous affermit encore dans la pieuse créance de la conception sans tache de Marie, c'est l'idée où nous devons être que Dieu voyait en elle, dès ce moment, l'objet de cette tendresse filiale dont il devait l'honorer éternellement en qualité de mère. Eh ! qui de nous en effet pourrait se persuader qu'un Dieu, qui devait agir comme fils, et comme le fils le plus tendre, même avant que de l'être, ait pu voir de toute éternité, dans la mère la plus chérie qui fût jamais, un objet de haine, de malédiction et de colère, telle qu'eût été Marie à ses yeux, si elle avait pu paraître au monde souillée par le péché ? Ici, mes chers auditeurs, faut-il vous avertir encore de faire un retour sur vous-mêmes, et de concevoir sous un nouveau jour quelle horreur doit inspirer à Dieu le péché qu'il aperçoit dans les disciples de son Fils ; dans ces hommes consacrés qui partagent en quelque sorte avec Marie le privilége de cette tendresse divine dont Jésus-Christ l'honorait en qualité de mère ? Car, sans nous égaler ici à cette heureuse créature, le plus digne objet qui pût être de l'amour de l'Homme-Dieu dans toute l'étendue de la nature humaine, du moins sans nous élever au-dessus de ce que nous sommes, pouvons-nous bien dire que la qualité

de chrétiens nous a fait spécialement les objets de la tendresse et de l'amitié de Jésus-Christ. Non, mes chers frères depuis l'établissement de la loi de grâce, de cette loi d'amour, sous l'empire de laquelle nous avons à vivre, les hommes ne sont plus réduits, comme sous la loi ancienne, qui faisait des esclaves, à se regarder comme les simples serviteurs du Dieu qu'ils adorent; dès que ce Dieu nous reconnaît pour ses vrais disciples, et les vrais observateurs de sa loi, il ne voit plus dans nous que ses amis, et les plus intimes amis de sa personne; c'est le seul nom que sa bonté nous réserve et que l'amour l'engage lui-même à prendre à notre égard : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* (*Joan.*, XV.) Amitié au reste de la part de l'Homme-Dieu, si affectueuse et si tendre dans ses sentiments, que tous les chrétiens qui font la volonté du Père céleste dont il a fait sur la terre sa volonté propre, lui tiennent lieu, comme il s'exprime lui-même, de frère, de sœur et de mère, c'est-à-dire de tous les amis, de tous les proches, de toutes les familles du monde : *Quicunque fecerit voluntatem Patris mei, hic meus frater, et soror et mater est.* (*Matth.*, XII.) Amitié si généreuse dans ses effets, qu'il n'a pas craint les plus grands sacrifices, celui de son repos, de sa liberté, de sa vie, pour répondre aux désirs de son cœur, et les satisfaire. Amitié si ferme et si constante dans sa durée, qu'il a voulu nous immortaliser comme lui-même, pour nous aimer au delà des temps, et faire son propre bonheur de nous rendre heureux pour l'éternité. Je ne vous demande point ici, mes chers auditeurs, quelle idée vous donne de vous-même cette amitié, cette tendresse dont vous honore un Homme-Dieu, votre maître, votre sauveur et l'arbitre de vos destinées dans l'avenir, comme dans la vie présente. Un sujet, quelque élevé qu'il puisse être au-dessus des conditions communes, ne peut aspirer, avec tous les mérites qui le distinguent, qu'à devenir le favori de son prince; et le chrétien, quelle que soit la bassesse de sa naissance ou de sa fortune aux yeux du monde, en vertu de son seul caractère, s'il sait en soutenir la dignité, devient pour toujours l'ami de son Dieu. Vous en êtes saisis d'admiration sans doute, et vous devez l'être; mais soyez donc aussi frappés d'un nouveau sentiment d'horreur pour le péché qui pouvait vous souiller encore, et qui, au moment que je parle, fait peut-être votre malheureuse félicité. Car quel sentiment d'amertume et de désolation doit produire dans le cœur de Jésus-Christ la vue du péché dans des hommes dont il a aimé la nature jusqu'à s'en revêtir, pour leur apprendre à triompher de leurs faiblesses; dans des hommes qu'il a choisis pour disciples et de chacun desquels il peut dire, comme de Marie elle-même, qu'il les a spécialement chéris depuis l'éternité ? *In charitate perpetua dilexi te.* (*Jerem.*, XXXI.) Qu'il le découvre en effet, ce péché si odieux dans l'étranger et le barbare, qu'il a laissés confondus, pour ainsi dire, dans la foule de ses créatures et de ses esclaves; qu'il voie dominer ce péché qu'il était venu anéantir sur la terre; qu'il le voie régner encore sur tant de malheureux peuples que le schisme ou l'hérésie ont séparés de son Eglise et privés des vraies lumières de son Evangile : il est vrai, la pureté de ses regards en est toujours vivement offensée, parce qu'étant infiniment saint, il doit détester l'iniquité, dans quelque objet qu'elle se présente à ses yeux; mais découvrir cette iniquité dont il fut la victime, dans des hommes aussi chers à son cœur, que le sont les vrais disciples de sa religion; dans des amis, qui, à l'exclusion de tant d'autres, ont éprouvé toute la tendresse, la générosité, la constance de son amitié; ah! mes chers auditeurs, quoi de plus propre à contrister le cœur de ce Dieu, l'ami de tous les hommes et singulièrement de ceux qu'il a régénérés par son baptême ? Et ne doit-il pas trouver dans l'amitié même dont il les honore, la règle et la mesure de la haine qu'il leur réserve en qualité de pécheurs ? Haine la plus juste en effet, et la mieux fondée selon les idées mêmes du monde, où rien ne paraît plus odieux, et ne pique plus vivement le cœur, que l'outrage qui part d'un objet malheureusement trop aimé.

Car, vous le savez, vous surtout cœurs naturellement plus sensibles aux charmes de l'amitié, c'est cette sorte d'outrage marqué du caractère odieux de perfidie et d'ingratitude que la nature seule ne pardonnerait jamais, et que l'on ne pardonne enfin, par un effort de religion, qu'après les combats les plus violents contre soi-même. De quelque autre part que puisse venir l'injure qui nous est faite, fût-ce d'un inférieur ou d'un esclave; dès qu'elle ne vient point d'un ami, la générosité naturelle peut suffire à nous la rendre supportable : mais les droits de l'amitié violés, ses sentiments méprisés, ses bienfaits oubliés; voilà, dites-vous avec le monde, ce qui révolte tout le cœur de l'homme, et ce que les plus puissants motifs de sa religion peuvent le déterminer à peine, et le résoudre à pardonner. Or, si l'amitié humaine dont le sentiment est ordinairement si faible dans le cœur de l'homme, paraît néanmoins si sensible sur tout ce qui répond mal aux effets de sa tendresse; quelle doit donc être la sensibilité, la délicatesse de cette amitié sans bornes qu'un Dieu nous a portée, et qu'il nous a fait connaître par tous les traits de sa vie et de sa religion; de cette amitié mille fois plus ardente dans le cœur d'un Dieu, que ne peut l'être l'amour le plus vif et le plus passionné, dans le cœur des hommes? Le comprenez-vous assez, mes chers frères, quelle est la délicatesse et la force de cette amitié toute divine dont Jésus-Christ nous honore, et conséquemment quelle horreur elle doit répandre sur tous les péchés de ceux qui furent, comme nous, l'objet de ses sentiments et de ses recherches ?

3° Mais ce n'est pas là tout ce qui nous

persuade que Dieu devait écarter le péché bien loin de Marie, au moment de sa conception : car elle n'était pas seulement destinée, en vertu de sa maternité divine, à partager les victoires de Jésus-Christ sur l'enfer, et à devenir le plus digne objet de sa tendresse ; elle devait encore, en vertu de ce titre, entrer plus avant qu'aucune autre créature, dans l'alliance de son Dieu ; et conséquemment il ne devait rien se trouver dans son âme d'imparfait et de vicieux qui dégradât et avilît de sa part cette alliance divine : nouvelle preuve en faveur de la pureté inaltérable de Marie au moment de sa conception, et qui nous paraît d'autant plus forte, que sa gloire personnelle dans ce moment décisif était comme inséparablement confondue avec la gloire de Dieu même : *Filii gloriam, cum matre, non tam communem judico, quam eamdem.* Or, mes chers auditeurs, ce nouveau motif de croire la conception immaculée de Marie, ne nous découvre-t-il pas encore combien Dieu doit détester le péché dans tous les disciples de la religion de Jésus-Christ ? Car prenez garde, je vous prie ; le chrétien n'est pas seulement l'ami de Jésus-Christ, et l'objet de sa tendresse ; il est encore allié de Jésus-Christ, frère de Jésus-Christ, cohéritier de Jésus-Christ. Tous les chrétiens, dit l'apôtre saint Jean, par le grand privilége de l'adoption divine que leur communique le baptême, ne forment plus avec Jésus-Christ, qu'une seule famille dont Dieu même est le père : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri* (*Joan.*, I) ; et si Marie eut l'avantage d'approcher plus près de la Divinité que tout le reste des hommes, du moins avons-nous la gloire, en qualité de chrétiens, de participer à la nature divine plus que le reste des hommes, que Jésus-Christ n'a point appelés à la lumière de sa religion : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, X.)

Il est donc vrai, dès que nous sommes chargés du caractère sacré du christianisme, que Tertullien appelait si bien le poids du baptême, *Baptismi pondus ;* oui, mes chers auditeurs, dès lors il est vrai que nous ne pouvons plus nous abandonner à la licence du péché, je ne dis pas sans nous dégrader nous-mêmes du rang élevé où la religion nous place, mais sans dégrader la personne de Jésus-Christ, qui, malgré notre bassesse, nous a fait entrer dans toutes les grandeurs de son alliance divine. Eh ! que voyons-nous en effet plus fréquemment dans les illustres familles, que des fils indignes du noble sang qui coule dans leurs veines, déshonorer leurs maisons par la honte dont ils se couvrent, en même temps qu'ils se déshonorent eux-mêmes aux yeux du monde ? Or c'est ainsi, chrétiens, dès que le péché domine et règne dans notre âme, c'est ainsi que nous dégradons tout à la fois, et nos personnes et celle de Jésus-Christ, qui a voulu nous associer, dès la vie présente, à sa nature, à ses droits, à son héritage. Il prétendait ce Dieu-Homme, (et quel droit n'avait-il pas de le prétendre ?) qu'en nous adoptant pour ses frères, nous partagerions la gloire de sa nature, la sublimité de ses vertus et de ses perfections divines : mais par l'effet le plus contraire à ses desseins adorables, l'adoption dont il nous honore, en se revêtant de notre nature, n'aboutit qu'à le faire participer lui-même, en quelque sorte, à la honte et à l'ignominie de notre péché. Je n'entreprendrai point de vous faire concevoir ici combien cette dégradation, cet avilissement, que fait rejaillir notre péché jusque sur la personne de Jésus-Christ, en augmente aux yeux de Dieu la malice et l'énormité ; hélas ! accoutumés que vous êtes à ne juger des plus grandes choses que sur les idées que les sens vous suggèrent, vous ne concevez qu'à peine la gloire de cette alliance merveilleuse que vous contractez avec Jésus-Christ, en devenant ses disciples. Eh ! comment verriez-vous le caractère d'horreur que cette alliance divine communique à votre péché ? Mais si par un trait de grâce, de cette grâce lumineuse qui découvre l'homme à lui-même, Dieu daignait purifier vos yeux à l'instant que je parle, s'il daignait les éclairer assez pour vous faire apercevoir dans votre âme ce double caractère dont vous ne sentez pas l'opposition terrible, et de pécheur et de frère de Jésus-Christ ; ah ! mon cher auditeur, c'est alors que, malgré tous les voiles que tend l'amour-propre, pour vous cacher la difformité de vos crimes, j'oserais bien vous défier de vous considérer un moment tel que vous êtes ; c'est alors, qu'avec le peu de talents que j'ai reçus du ciel, j'oserais me promettre, en vous présentant le spectacle des péchés différents dans le chrétien, de vous en inspirer cette horreur sans bornes, qu'ils inspirent au Dieu infiniment saint que nous adorons. Eh ! pourriez-vous en effet, sans le sentiment le plus marqué de haine et d'indignation, pourriez-vous voir réunis dans le même objet, un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu le principe de toute liaison humaine ; et un homme sans probité et sans foi dans le commerce de la société ? Un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu toujours humble et modeste ; et un mondain toujours rempli d'orgueil et d'ambition ? un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu toujours libéral de ses dons ; et un avare impitoyable à l'égard du pauvre et de l'orphelin ? un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu de pureté et d'innocence ; et un cœur impudique qui n'a de désir que pour la volupté ? Pourriez-vous ne pas frémir, si vous aviez les yeux ouverts, de présenter dans vous-même aux regards du monde, un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu la charité même ; et un calomniateur atroce qui se plaît à ternir les plus saines réputations ? Un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu sauveur de ses ennemis et de ses bourreaux, et un vindicatif furieux que rien n'arrête dans ses ressentiments et ses transports ? Un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu puissant en œuvres et en paroles saintes, et un sujet continu de scandale pour tous les fidèles malheureusement témoins de ses désordres ? Un frère de Jésus-Christ, de ce Dieu l'en-

nemi déclaré du mensonge ; et un dévot hypocrite qui se joue du ciel et de la terre ? Pourriez-vous enfin, avec les yeux de la foi, découvrir sans horreur, un frère de Jésus-Christ et un philosophe dépourvu de religion et de mœurs ; un frère de Jésus-Christ, et un esprit follement idolâtre du monde ; un frère de Jésus-Christ et un vil esclave de l'enfer ? Non, je ne peux le croire, mes chers auditeurs ; si vous n'êtes pas encore aveuglés par les ténèbres qui accompagnent le règne du péché dans les consciences, vous ne soutiendrez jamais l'aspect de cet assemblage monstrueux que vous osez faire tous les jours de la lumière et des ténèbres, de la gloire divine et de l'ignominie du péché, de Jésus-Christ même et du démon, dans vos personnes.

4° Cependant, chrétiens, il se présente encore à mon esprit de nouveaux traits pour vous peindre l'énormité du péché que Dieu aperçoit dans les disciples de son Fils, tels que nous avons tous le bonheur de l'être. Mais pour vous les mieux développer, je parcours la suite des preuves que nous fournit une raison éclairée de la foi, sur la pureté sans tâche de Marie, au moment de sa conception ; car en vertu de sa maternité divine, me dis-je à moi-même, cette Vierge devait être l'image la plus ressemblante des vertus et des perfections de Jésus-Christ, son Fils et son Dieu. Or, dois-je aussitôt conclure, comment le Père céleste aurait-il souffert que cette image des vertus divines qui devait être d'ailleurs si brillante dans Marie, fût dégradée dans son âme par un seul péché, n'eût-il dû, ce péché fatal, la rendre criminelle que l'espace d'un moment ? Hé quoi ! dès les premiers temps, je vois ce Dieu de justice venger sur le monde entier, par un déluge universel, l'image de la Divinité, obscurcie dans le premier homme, par le crime de sa désobéissance ; dès que ce Dieu ne veut plus se venger désormais par la destruction du monde, pouvait-il permettre que l'image de son Fils fût défigurée un seul moment dans la seule créature de l'univers où elle devait paraître dans tout son éclat et tout son lustre ? Non sans doute, mes chers auditeurs, il n'est pas croyable et il ne le sera jamais, que Dieu ait pu souffrir la difformité du péché dans celle qui devait être l'image parfaite, autant que pouvait l'être une pure créature, des vertus admirables de l'Homme-Dieu. Or, si vous savez, chrétiens, vous appliquer à vous-mêmes cette réflexion si honorable pour Marie, ne concevez-vous pas encore ici quelle horreur doit inspirer à Dieu le péché dont il vous reconnaît coupables, vous dont toute la vie ne doit être, avec la proportion qui convient à l'humanité, que l'expression continuelle des plus sublimes vertus qui ont distingué la vie de l'Homme-Dieu ? Car dans les principes de la foi qui nous éclaire, déjà devenus les soldats, les amis, les frères de Jésus-Christ, à quoi sommes-nous destinés encore ? Ecoutez la réponse de sait Paul : c'est à devenir par nos œuvres autant d'images et de copies vivantes de ce grand modèle qui n'est descendu jusqu'à nous que pour nous faire monter jusqu'à lui ; c'est à le représenter dans nous-mêmes par les traits de l'imitation, tel qu'il parut en personne, et visiblement sur la terre, et c'est même à cette représentation de Jésus-Christ, gravée dans nos personnes et dans nos mœurs, que Dieu le père attache ici-bas le gage infaillible de notre prédestination éternelle : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (*Rom.*, VIII) ; c'est-à-dire, comme l'explique Tertullien, que nous devons tellement ressembler à Jésus-Christ, que nous soyons, pour ainsi dire, transformés en Jésus-Christ même ; qu'on ne distingue plus notre vie de celle de Jésus-Christ, et que chacun de nous soit en quelque sorte, un autre Jésus-Christ aux yeux du monde : *Christianus, alter Christus.*

Voilà, je l'avoue, ce que l'on peut dire et penser de plus grand, pour exprimer l'élévation des chétiens sur la terre. Ils ne sont, hélas ! que des hommes, et trop souvent des hommes faibles et fragiles ; mais à tous les moments de la vie, ils doivent être et se montrer comme des dieux, parce qu'il n'est point de moment dans la vie chrétienne où Jésus-Christ ne doive reconnaître dans les sectateurs de sa foi, l'image fidèle de son humanité sainte, non pas à la vérité aussi brillante qu'il la découvre dans la personne de Marie, mais du moins illustrée et embellie de jour en jour, par de nouveaux traits de conformité qui les rapprochent de plus en plus de sa personne divine. Destinée du chrétien la plus magnifique sans doute, et qui ne tombe pas moins sur le simple fidèle vivant au milieu du monde, que sur le religieux austère habitant du cloître ; mais destinée, toute magnifique qu'elle est, dont je doute néanmoins si je dois féliciter ce monde illustre à qui je parle. Car, si Jésus-Christ a fait de ses disciples comme autant d'images de ses vertus aux yeux du ciel et de la terre, savez-vous quelle est la conséquence terrible de ce principe ? Ah ! mes chers auditeurs, je ne vous la fais entendre qu'à regret ; c'est que vous ne pouvez vous rendre coupable d'un seul péché devant Dieu, sans anéantir dans vous l'image de Jésus-Christ, cette image qui doit faire ici-bas, comme dans la vie future, la gloire et le bonheur des vrais disciples de sa religion. Ce n'est point ici ce que le monde appelle une exagération de la chaire ; la simple vérité de l'Evangile est assez terrible pour le monde peu chrétien qui m'écoute, sans que je cherche à l'appuyer des figures outrées de l'hyperbole et de l'exagération ; c'est donc une vérité, mes chers frères, mais une vérité incontestable, que la ressemblance de l'homme chrétien avec l'Homme-Dieu, ne peut s'accorder dans vous, avec la honte et l'ignominie du péché. Oui, cette image de l'Homme-Dieu, qu'il a commencé lui-même d'imprimer dans vous par des traits de sang, et que vous deviez renouveler sans cesse par l'application réitérée de ce sang précieux, dont

ses sacrements sont pour vous la source intarissable ; cette image vivante de sa personne, et dont il est infiniment plus jaloux que de ces tableaux matériels et inanimés qui le représentent à nos yeux dans ses temples ; cette image de ses perfections qui doit être dans ses imitateurs le gage immortel de leur foi et de leur attachement à sa religion ; cette image spirituelle et divine, oui, chaque péché l'efface et la détruit dans votre âme ; plus de traces désormais, plus de vestiges de Jésus-Christ dans vos personnes, dès que le péché vous rend coupables à ses yeux ; et de là ce nouveau caractère d'énormité dans le péché que vous osez commettre. Énormité qui consiste à dégrader tout ce que vous êtes dans l'ordre de la nature et de la grâce ; je veux dire, à dégrader dans vous tout à la fois, et l'image du Dieu créateur qui vous imprima sa ressemblance, au moment qu'il vous donna l'être ; et l'image du Dieu sauveur, dont vous devez être la ressemblance, dès que son baptême vous a fait chrétiens. En faudra-t-il davantage pour anéantir le règne du péché dans le sein du christianisme, si nous sommes encore sensibles à la gloire de Jésus-Christ?

3° Mais je dis plus, et sans m'écarter du mystère que nous célébrons, voici comment je raisonne, pour mieux concevoir l'abomination du péché dont le chrétien se rend coupable. Si Dieu devait préserver Marie du péché au moment qu'elle fut conçue, c'est qu'en vertu de sa maternité divine, qui lui donnait droit à tant de beaux titres, dont je vous ai retracé le souvenir, elle devait encore être le temple et le sanctuaire de la Divinité, en portant dans son sein Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, dans lequel, selon l'expression de l'Apôtre, devait habiter corporellement la plénitude de la Divinité : *In quo inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II.) Et en effet devons-nous dire ici, mes chers frères, un Dieu d'ailleurs si jaloux de la gloire de ses temples et de ses autels, un Dieu qui venge la profanation de son sanctuaire par la destruction des villes et des empires, qui punit de mort l'homme assez téméraire pour oser seulement porter la main sur son arche chancelante ; quoi ! ce même Dieu, voulant se bâtir à lui-même un nouveau temple dans le sein d'une vierge, n'en aurait-il pas banni du moins la souillure et l'ignominie du péché? Le Dieu saint aurait-il pu se résoudre à reposer sur un autel où le démon eût reposé lui même, et dont cet ennemi de sa gloire aurait pris possession avant lui? Non, osons-nous dire, appuyés sur l'oracle de l'Écriture, la Sagesse incréée ne peut avoir un commerce aussi intime avec une âme souillée de la sorte, ni choisir pour sa demeure, qui doit être toute sainte, un corps soumis à la malédiction du péché : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* (*Sap.*, I.)

Raisonnement le plus sensible en faveur de la conception sans tâche de Marie, et qui nous fait aisément comprendre quelle horreur devait inspirer à Dieu le moindre péché aperçu dans son âme, s'il avait pu habiter dans elle, sans avoir usé de sa toute-puissance pour la préserver de la moindre souillure ; pourquoi donc, mes chers auditeurs, ne tirez-vous pas de ce raisonnement la conséquence la plus naturelle, et qui devrait être sans cesse présente à nos esprits? j'entends quel outrage doit faire à Dieu le péché qu'il aperçoit dans l'homme honoré du caractère de chrétien. Faut-il vous dire, qu'en vertu de ce titre, vous partagez le privilége étonnant que vous admirez dans Marie, d'avoir été choisie du ciel pour être véritablement le temple et le sanctuaire de son Dieu? Faut-il vous dire que le christianisme, qui consacre toutes vos personnes, vous a mis en possession du plus beau de tous les droits, celui de recevoir la personne de Jésus-Christ dans votre sein, de le contenir aussi réellement dans son immensité, que le contenait Marie elle-même, et que cet honneur tout divin de porter dans vous le corps adorable de votre Dieu, se renouvelle en votre faveur, autant de fois que vous approchez de la table sainte? Ignorez-vous donc, disait saint Paul aux Corinthiens, et dans leurs personnes à tous les vrais chrétiens de l'univers, ignorez-vous que vous êtes devenus les temples, les sanctuaires, les tabernacles du Dieu vivant? *Nescitis quia templum Dei estis?* (I *Cor.*, III)

Non sans doute, mes chers frères, vous n'ignorez pas ce qu'il y a de plus intéressant et de plus glorieux pour vous à savoir dans les principes de la foi que vous professez ; vous savez donc que votre Dieu se communique réellement et substantiellement à vous dans la participation de l'eucharistie ; vous savez que le même Dieu qui habita réellement dans le sein de sa mère, est le Dieu même qui vient habiter réellement dans vous, sous cette forme eucharistique ; vous savez que dans l'état mystérieux où il veut vous servir de nourriture, il n'est pas moins sensible à l'outrage du péché, qu'il pouvait l'être dans l'état de son incarnation, où il ne peut souffrir la plus légère souillure dans le sein virginal qui lui servit de temple ; reconnaissez donc avec moi, chrétiens, s'il est quelque péché que la conscience vous reproche, que ce péché doit être bien abominable devant Dieu, puisque vous n'avez pu consentir à le commettre, sans violer dans vous la maison du Seigneur, sans y souiller son temple, sans profaner un sanctuaire dont il s'était réservé la possession et la jouissance.

Ah ! mes chers auditeurs, si vous savez user de votre raison, accordez-vous enfin vous-mêmes avec vous-mêmes. Qu'une Vierge destinée à servir de temple à la divinité de Jésus-Christ, ait en même temps été soumise au moindre péché ; c'est dans les grandes idées que la religion nous donne de l'Homme-Dieu, ce que nous ne pouvons nous résoudre à reconnaître ; c'est ce que nous ne pouvons concilier avec la

sainteté infinie de ce Dieu incarné dont nous sommes les créatures et les disciples; mais des hommes destinés, comme tous les chrétiens ont le bonheur de l'être, à recevoir Jésus-Christ, à se nourrir de Jésus-Christ, à posséder pleinement toutes les grandeurs de Jésus-Christ; des hommes dont Jésus-Christ a daigné faire choix pour habiter aussi pleinement dans eux que dans le sein de sa Mère, et ces hommes-là même souillés et infectés plutôt de mille péchés que d'un seul, je vous le demande, ce contraste d'alliance divine et d'iniquité humaine, ce contraste profane et sacrilége, dons nous sommes trop souvent coupables, est-il moins affreux dans le fond, est-il moins détestable aux yeux de Dieu que celui dont nous ne pouvons même supporter l'idée dans la personne de Marie, au moment de sa conception? Et n'est-ce pas nous contredire évidemment nous-mêmes, de ne penser pas à rompre les liens du péché, ou à nous garantir de son esclavage, pour servir de temple à Jésus-Christ, caché sous le voile de son sacrement, tandis qu'une vierge, pour servir de temple à cet Homme-Dieu, dut toujours, selon nous-mêmes, être préservée de la plus légère souillure?

6° Enfin, ce qui achève de nous persuader que Dieu devait préserver Marie du péché au moment de sa conception, c'est qu'en vertu de sa maternité divine, elle devait contribuer de sa propre substance à former l'humanité sainte et incorruptible de Jésus-Christ : le corps de Marie devait fournir la matière du corps de Jésus-Christ. Le sang qui coulerait dans les veines de Marie devait couler dans celles de Jésus-Christ : le principe de vie qui serait dans Marie devait être le principe de la vie de Jésus-Christ. Or, quelle apparence, se dit à lui-même un chrétien zélé pour la gloire de Dieu et de sa mère, quelle apparence que la vie d'une vierge, qui devait être le principe de la vie de l'Homme-Dieu, que cette belle vie ait commencé par un moment funeste de mort et de péché; ou plutôt quelle indignité de croire que le corps, le sang d'un Dieu qui devait effacer et abolir tous les péchés du monde, eussent été eux-mêmes infectés dans leur source par la contagion du péché! Réflexion, j'en conviens, mes chers auditeurs, qui me paraît plus capable encore que tout le reste, de nous confirmer dans la créance de la bienheureuse conception de Marie. Mais en même temps n'y découvrons-nous pas une dernière preuve du caractère d'énormité, que le péché contracte dans l'homme chrétien? Je m'explique: oui, Marie seule, il est vrai, par l'opération de l'Esprit-Saint, devait concevoir et former dans elle le corps naturel de Jésus-Christ, destiné à servir de victime pour le salut du monde; mais nous, mes chers auditeurs, par l'opération du même Esprit, ne contribuons-nous pas du moins à former, dans le sein de l'Eglise, le corps mystique et indivisible de ce Dieu-Homme? Dès que le baptême nous a faits chrétiens, ne devenons-nous pas les membres sacrés de ce chef adorable? ne sommes-nous pas désormais incorporés à Jésus-Christ, jusqu'à ne faire plus qu'un seul tout, un seul corps avec lui? *Unum corpus sumus in Christo..... Vos estis corpus Christi, et membra de membro.* (*Rom.* XII; I *Cor.* XII.)

Vérités fondamentales du christianisme, que l'Apôtre des nations représentait avec tant d'énergie aux chrétiens de son siècle; et, de là qu'était-ce que le péché du chrétien dans le langage de cet Apôtre? (Ne vous scandalisez pas, je vous prie, de ces expressions étonnantes,) un abus, une prostitution, une souillure des membres de Jésus-Christ; voilà l'affreuse image que saint Paul, inspiré de l'Esprit-Saint, se formait de chacun de nos péchés; c'étaient à ses yeux comme autant de sacriléges qui attaquaient directement Jésus-Christ, et qui en faisaient non-seulement l'objet, mais en quelque sorte le sujet même sur lequel tombait la tache de notre iniquité. Eh! comment, disait-il aux premiers fidèles avec cette éloquence toute divine, plus efficace que tous les tonnerres, pour réprimer la fougue des passions humaines, comment pourrais-je en venir jusqu'à cet excès, de faire servir au péché les membres de Jésus-Christ même? *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis?* (I *Cor.* VI.) Expression, je le sais, qui, dans l'idée de ce grand Apôtre, n'était employée qu'à peindre l'horreur de l'impureté, de ce crime trop répandu, qui dès lors portait le ravage dans le royaume de Jésus-Christ, et qui en fait encore de plus grands de nos jours; mais expression néanmoins qui n'a rien de trop fort pour caractériser le péché dont se souille le chrétien, de quelqu'espèce que ce péché puisse être; parce qu'il n'est point de crime dans les disciples du christianisme, qui ne profane en effet dans leurs personnes les membres de Jésus-Christ. Maintenant, mes chers auditeurs, que quelques interprètes, trop frappés de la force des paroles de saint Paul, en soient venus jusqu'à douter si l'Homme-Dieu, quoique impeccable en lui-même, ne péchait pas réellement dans les chrétiens, autant de fois qu'il se livrent au péché : je réprouve, il est vrai, avec l'Eglise, je traite d'erreur et même d'impiété cette manière de penser si outrageante à Jésus-Christ; mais sans craindre d'outrager la sainteté suprême et l'impeccabilité de l'Homme-Dieu, je conclus du moins, avec l'Apôtre, que toutes les fois que nous péchons, ce sont en effet les membres de Jésus-Christ qui pèchent; et conséquemment, que devenant pécheurs, nous devenons beaucoup plus condamnables au tribunal de Dieu. Ainsi, après Tertullien, en ont jugé les Pères de l'Eglise, qui se sont tous accordés à nous représenter les dérèglements de l'homme chrétien comme des crimes plus odieux, des monstres plus abominables que tous les désordres des nations, qui n'ont point été choisies, comme nous, pour vivre sous la loi pure et sainte de Jésus-Christ.

Caractère d'énormité dans le péché de l'homme chrétien, voilà, mes chers auditeurs, j'ose le dire, ce que vous n'aviez jamais bien approfondi, malgré la connaissance que vous pouvez avoir des vérités capitales de votre religion. On sait assez que le chrétien, ayant plus reçu de son Dieu que tant de peuples abandonnés aux faibles lumières de la raison, devient dès lors plus coupable quand il ose l'outrager par la violation de ses lois. On sait encore, mais d'une manière vague et générale, que le chrétien étant consacré spécialement à Dieu, par la grâce de son baptême, son péché contracte plus de malice et d'énormité, en conséquence de cette consécration qui devient sa honte en faisant sa gloire. Mais ce que l'on ne sait point assez, et ce que l'on ne peut trop savoir, c'est en quoi consiste cette malice particulière qui caractérise, pour parler ainsi, toutes les horreurs de notre péché. Pénétrez donc plus avant, viens-je ici vous dire, comme Dieu à son prophète, et vous verrez l'abomination de vos crimes croître et s'augmenter à vos yeux, à mesure que vous la découvrirez de plus près dans vos consciences? *Fode parietem; et videbis abominationes majores his.* (*Ezech.*, VIII.) Opposez seulement ce péché, qui n'a rien qui vous étonne, au caractère sacré que vous imprime le christianisme; demandez-vous à vous-mêmes ce que vous êtes en vertu de ce caractère qui fait toute votre grandeur, et du sein de votre gloire même tirez le plus grand sujet d'humiliation qui puisse tomber sur un homme mortel; c'est-à-dire voyez dans vous, des yeux de la foi, les soldats de Jésus-Christ, les amis de Jésus-Christ, les frères de Jésus-Christ, les images de Jésus-Christ, les temples de Jésus-Christ, les membres du corps de Jésus-Christ; voyez, méditez tant de glorieux titres, que renferme le seul titre de chrétiens, et qui vous font plus grands que ne peuvent l'être les rois du monde par la royauté seule qui les place sur nos têtes. Et de là tirez cette affreuse conséquence qui réunit devant Dieu tous les caractères de votre péché. Donc, péché de l'homme chrétien, péché qui dégrade les victoires de Jésus-Christ, péché qui outrage l'amitié de Jésus-Christ, péché qui déshonore l'alliance de Jésus-Christ, péché qui défigure les images de Jésus-Christ, péché qui profane les temples de Jésus-Christ, péché qui souille les membres de Jésus-Christ. Permettez que je respire après le récit de tant d'horreurs, et que je m'arrête un moment; je serai moins long dans ce qui me reste à vous dire.

Vous venez de l'entendre, mes chers frères, et vous l'aurez compris sans doute, quelle foule d'insultes et d'outrages un seul de vos péchés fait à la personne de Jésus-Christ. Mais de telles vérités ont-elles pu frapper vos esprits, sans vous faire éprouver ce frémissement de cœur qui fait détester souverainement ce péché, que vous craignez si peu de commettre? Et si c'était le lieu de vous justifier ici l'éternité de l'enfer, qui paraît trop souvent aux yeux du monde un excès de sévérité dans le Dieu de justice, ne jugeriez-vous pas à ce moment, s'il vous reste encore quelque sentiment de respect et d'amour pour Jésus-Christ, que l'enfer, tout éternel qu'il est, suffit à peine pour le venger des outrages multipliés que lui fait le péché d'un chrétien? Cependant j'ose vous le demander, disciples de Jésus-Christ, (car c'est la première réflexion que mon sujet me présente, et que je dois vous présenter à vous-mêmes), cependant en avez-vous été moins fréquemment et moins grièvement pécheurs, pour avoir été chrétiens jusqu'à ce jour? Et cette idée de profanation et de sacrilége, répandue sur chacune de vos iniquités, a-t-elle été capable, pour m'exprimer ainsi, d'épargner à Dieu une seule offense de votre part? Hélas! le dirai-je à la honte du christianisme, et ferai-je retentir le temple de mon Sauveur et de mon Dieu, de ce qui fait son opprobre autant que le nôtre? hélas, parmi les peuples de qui sa loi sainte est ignorée, trouverait-on plus de vices, plus d'excès, plus d'abominations que dans le peuple chrétien? Et si j'excepte un petit nombre de prêtres, de religieux, de simples fidèles, distingués par leur ferveur à remplir les devoirs du christianisme, ne semble-t-il pas que le péché, comme un torrent, ait inondé tous les âges et tous les états du monde chrétien, et que Jésus-Christ, en élevant les hommes, jusqu'à les diviniser en quelque sorte par son alliance, n'ait abouti qu'à en faire de plus grands pécheurs, et qu'à les rendre par sa gloire, dont il leur fait part, de plus illustres coupables? Soyez-m'en témoins, anges du ciel, occupés de la garde et du salut des hommes, et qui volez sans cesse aux ordres du Dieu vivant dans tous les coins de l'univers. A quoi distinguez-vous les villes chrétiennes, confiées aux soins de votre vigilance, de ces contrées malheureuses, encore ensevelies dans l'ombre du paganisme? Est-ce au signal vénérable des vertus commandées par Jésus-Christ à ses disciples, ou n'est-ce point plutôt au caractère funeste de tous les débordements proscrits par la pureté de sa religion? (Ne craignons point de parler ici avec trop de force devant l'une des plus chrétiennes des cours.)

Où voit-on régner en effet avec plus d'empire que dans nos villes, tous les déréglements attachés à l'opulence, le faste et la superfluité des ameublements, le luxe et l'indécence des parures, les excès de l'intempérance et de la débauche, les raffinements de la mollesse et de la volupté? Quelle nation si barbare porte plus loin que nous la fourberie et l'injustice, l'inimitié et la vengeance, la trahison et la perfidie, la cupidité d'avoir, de s'étendre et de s'agrandir? Sous quel climat de l'univers voit-on la jeunesse plus dissolue et plus emportée dans le libertinage des mœurs; la maturité de l'âge plus dégradée par l'abus manifeste de la raison; l'enfance plus rapidement avancée

dans la science du mal; le sexe plus ennemi du travail qui mortifie le corps, et des bienséances les plus naturelles de la pudeur? Chez quel peuple idolâtre voit-on la grandeur humaine plus fière et plus indépendante des lois, la majesté divine plus avilie dans son culte, et plus méprisée; les passions du cœur de l'homme érigées avec plus d'éclat en autant d'idoles, et son encens plus indignement prostitué à ces folles passions qui faisaient en effet les véritables dieux du paganisme? Dans quelle région du monde enfin, voit-on le vice plus répandu, plus dominant, plus respecté, j'ai presque dit, plus adoré que dans les pays chrétiens? Et les disciples de Jésus-Christ, si fameux autrefois par le nombre et l'éclat de leurs vertus, sont-ils moins connus aujourd'hui par la multitude et la singularité même de leurs désordres? C'était, mes chers frères, c'était du sein de nos villes et de nos provinces que la foi prêchée par l'exemple des mœurs plus fortement que par tous les discours, devait parcourir le reste du monde, et consommer en quelque sorte le triomphe de Jésus-Christ dans l'univers. Et c'est de là même, oui, c'est du sein de ces royaumes éclairés du flambeau de l'Evangile, que l'on a vu sortir une infinité de vices, franchir avec nous l'intervalle des mers, se répandre par la société du commerce dans les climats les plus éloignés, et se communiquer à des peuples qui, plus chrétiens que nous, sans connaître l'Evangile, les ignoraient encore, et sans la contagion de notre commerce, les auraient toujours ignorés; jusque-là, mes chers auditeurs (souffrez encore cette réflexion, tout humiliante qu'elle est pour des hommes qui font profession d'être attachés à la religion de Jésus-Christ), jusque-là que l'argument le plus ordinaire et peut-être le plus fort de l'incrédule et de l'impie contre toutes les démonstrations de la vérité du christianisme se réduit maintenant, à quoi? j'ai peine à le dire, aux mœurs déréglées et corrompues des disciples de cette religion sainte; comme si une religion reconnue et professée par de tels disciples, ne pouvait être en effet la religion d'un Dieu, ou que des disciples qui déshonorent ainsi leur religion par l'indignité de leurs mœurs, ne pussent eux-mêmes la regarder comme véritablement divine.

Or, reprenons un moment, chrétiens, et pour nous pénétrer de plus en plus de cette haine infinie que le péché mérite, concluons encore ici de Marie à nous-mêmes. Si Dieu eut tant d'horreur du péché qui fait le malheur de notre origine, qu'il dérangea le cours ordinaire de sa providence, pour en préserver cette heureuse Vierge dont il devait naître, de quel œil doit-il voir dans nous tant de péchés qui s'exhalent, pour ainsi dire, comme un épais nuage, et s'élèvent contre le ciel, de tous les états du christianisme? Tant d'injustices, de fourberies et de détours dans les chicanes interminables du barreau; tant de vengeances, de cruautés, de fureurs dans la licence des armes; tant d'orgueil, de mollesse et d'intrigues dans le sein des cours; tant d'inimitiés, de divisions et de troubles dans les familles; tant de jalousies, de haines, de détractions dans les religions mêmes! De quel œil doit-il considérer tant d'infâmes commerces ou cachés ou publics dans tous les âges; tant de scènes lubriques représentées avec pompe sur nos théâtres; tant de blasphèmes de l'hérétique ou de l'impie, proférés à la face du monde! tant d'irrévérences, d'immodesties, de profanations, de sacrilèges renouvelés tous les jours dans ses temples? De quel œil doit-il voir tant de malversations autorisées par l'usage dans les affaires; tant de monopoles établis par la coutume dans le commerce; tant de simonies consacrées, pour ainsi dire, dans le sanctuaire; tant d'incrédulité dans les esprits forts, tant de superstitions dans les âmes simples, tant d'irréligion chez les grands, tant de vices grossiers chez les petits, tant d'autres sortes de crimes dont le comble et l'excès semblent avoir été réservés pour les siècles éclairés du christianisme? Ce même Dieu dont les regards n'ont pu soutenir l'ombre du péché dans Marie, de quel œil doit-il regarder tant d'espèces d'abominations dans des chrétiens qui, malgré leur indignité personnelle, touchent encore de si près à la dignité de sa personne divine?

Je sais, mes chers auditeurs, (et c'est peut-être ce qui vous rassure ici contre l'affreuse peinture que je viens de vous tracer des mœurs de notre siècle), je sais comme vous, que l'alliance unique de la mère et du Fils dut toujours être infiniment supérieure, pour la proximité, à celle du maître et des disciples; je sais qu'il restera toujours une distance très-grande entre des hommes qui doivent obéir à Jésus-Christ, et une mère à qui Jésus-Christ même devait obéir, quelque parallèle que nous puissions faire d'ailleurs de sa gloire avec la nôtre. Je sais que, pour cette raison seule, Dieu devait avoir plus d'horreur du moindre péché qu'il eût aperçu dans Marie, que de tout ce qu'il aperçoit dans chacun de nous, de déréglements et de scandales; mais si d'une part il se trouve tant de différence entre nous et la mère de Dieu, quand il s'agit des rapports avec la Divinité; d'autre part ne se trouve-t-il pas dans chacun de nos péchés des circonstances qui les rendent mille fois plus dignes de la haine d'un Dieu, que celui dont il n'a pu souffrir que sa mère fût infectée? Car prenez garde, s'il vous plaît; quel était-il ce péché dont le Dieu créateur aima mieux la préserver par le plus grand miracle, que de l'y voir soumise au moment qu'elle fut conçue? Ce péché originel que nous apportons en naissant, incapables encore de le connaître et qui fait de nous des coupables et des enfants de colère, dès que nous commençons à être des hommes; ce péché mystérieux, si j'ose parler ainsi, quel était-il, chrétiens, et surtout quel devait-il être dans la personne de Marie? Vous le savez, ce n'eût été dans cette Vierge qu'un péché unique, et qui ne pouvait trai-

ner après soi nulle autre espèce de péché distingué de lui-même; ce n'eût été qu'un péché d'un moment, et dont Dieu l'aurait délivrée par sa grâce, dès qu'elle en eût été marquée un seul instant pour satisfaire à la loi commune et générale. Ce n'eût été qu'un péché étranger à sa volonté propre, qu'elle n'aurait pu recevoir que par héritage, et qui n'aurait eu de sa part rien de libre et de volontaire; ce n'eût été qu'un péché commun et universel, également répandu dans toutes les parties du genre humain, et que son étendue funeste, mais nécessaire, devait rendre moins criminel et moins odieux dans chacun des sujets dont il eût corrompu l'origine; ce n'eût été enfin qu'un péché déjà puni de Dieu, dans le premier coupable et la multitude de ses descendants, et qui portant sa peine avec soi dans les misères de la nature dont il était déjà le principe, devait plus facilement obtenir grâce que tous les péchés particuliers et personnels.

Voilà, chrétiens, quel était ce péché dont vous reconnaissez que le Dieu saint n'aurait pu souffrir la tache dans Marie. Or, quelle comparaison d'une pareille tache, à tant d'autres qui souillent le monde chrétien, et que Dieu aperçoit tous les jours dans la plupart de ses disciples! Car combien en est-il de ces disciples coupables, et peut-être parmi ceux qui m'écoutent, dans qui ce Dieu ennemi du péché découvre ici, je ne dis pas un péché unique, et qui ne soit accompagné ou suivi d'aucun autre péché distingué de lui-même; mais des péchés sans nombre et de toute espèce réunis dans le même homme, quelquefois compliqués dans une seule passion; des péchés qui se reproduisent, qui se multiplient eux-mêmes, ou dans nous, ou hors de nous, par une malheureuse fécondité, et dont un seul devient souvent le principe d'une infinité d'autres? Combien dans qui ce Dieu reconnaît, non pas un péché d'un moment, et aussitôt effacé par la douleur, qu'il a été commis par la violence de la tentation; mais des péchés d'habitude longtemps portés sur la conscience, malgré le poids du remords; des péchés réitérés sans cesse par l'espèce de nécessité que l'on s'en fait à soi-même, et gardés, pour ainsi dire, au fond de l'âme, dirai-je des jours, des semaines, des mois, des années? Je dis des siècles presque entiers, et jusqu'à la fin de la plus longue vie, sans que l'on pense même à s'en laver par la pénitence? Combien dans qui ce Dieu voit, je ne dis pas un péché étranger à leur volonté propre, ou même auquel leur liberté ait moins de part que la surprise; mais des péchés médités à loisir, des péchés préparés et goûtés d'avance dans les peintures que s'en trace une imagination lascive et allumée par le feu de la passion; des péchés uniquement chers et achetés aux dépens du nécessaire même; des péchés désirés avec transport, recherchés avec des soins, attendus avec une sorte d'impatience, que l'on ne sait éprouver que pour le mal, et commis enfin avec la plus entière réflexion sur le funeste plaisir du crime? Combien dans qui Dieu réprouve, non pas un péché commun et universel, répandu par une triste fatalité sur toute l'étendue des conditions humaines, mais des péchés inouïs et inconnus jusqu'alors, que l'on ne doit qu'à soi-même, et dont on est comme l'inventeur et le père; des péchés extraordinaires et singuliers, également détestables et bizarres dans la manière même de les commettre, et qui ne doivent leur origine qu'à l'extravagance furieuse d'un cœur outré dans ses désirs; et las enfin de se contenter par des excès communs et par des crimes vulgaires? Combien enfin dans qui ce Dieu aperçoit, je ne dis pas un crime déjà puni par sa justice, et qui porte avec soi la peine des prévaricateurs dans quelque misère présente dont il soit le principe; mais des péchés dont les coupables font uniquement leurs délices, qu'ils regardent comme la source de leur indigne bonheur, des péchés dont ils osent même se glorifier publiquement, comme d'autant d'exploits et de triomphes qui les honorent, malgré la honte et l'infamie dont la nature, et plus encore la religion, les a couverts? Je ne m'étends pas davantage sur une morale dont chaque article demanderait un détail infini; vous m'entendez assez, mes chers auditeurs, et peut-être ne m'entendez-vous que trop.

Or, encore une fois, quelle comparaison du péché unique, du péché d'un moment, du péché étranger, du péché universel, du péché déjà puni, dont Dieu n'aurait pu sans horreur découvrir la tache dans Marie, avec ces péchés multipliés, ces péchés d'habitude, ces péchés pleinement volontaires, ces péchés extraordinaires et singuliers, ces péchés heureux et impunis, si répandus de nos jours dans le christianisme? Si donc Dieu détesta le premier péché qui fait le malheur de notre origine, jusqu'à faire usage de sa toute-puissance pour en préserver sa mère au moment qu'elle fut conçue, figurez-vous combien plus encore il doit détester tant de péchés, tant de crimes affreux, devenus trop ordinaires dans le monde chrétien: et si, malgré les liaisons sublimes que nous avons contractées comme Marie, avec la personne adorable de Jésus-Christ, Dieu n'a pas opéré un prodige de sa puissance pour nous garantir de tout péché comme elle, reconnaissez qu'il faut du moins un prodige de bonté, de miséricorde et de patience de sa part, pour nous soutenir encore et nous supporter dans l'état abominable où le péché nous réduit à ses yeux.

Que ce soit donc là, pour vous et pour moi, mes chers auditeurs, l'effet heureux et permanent de ce discours, de nous faire prendre une juste idée du péché, considéré dans l'homme chrétien; c'est-à-dire de nous pénétrer d'une horreur souveraine pour le péché, toujours sacrilége dans nos personnes, de quelque nature qu'il puisse être. Eh! quel sentiment nous serait plus facile à prendre et à conserver, que cette aversion pour le moindre crime, si nous savions ré-

fléchir sur la gloire de notre union avec Dieu en Jésus-Christ? Qu'un homme soit grand, selon le monde; qu'il y occupe un rang distingué, soit par les droits de la naissance, soit par la voie de la fortune ou du mérite; pour retenir dans les bornes du devoir et de la bienséance cet homme respecté et qui se respecte lui-même, que faudra-t-il souvent? Hélas! un motif bien faible en lui-même, mais tout-puissant sur son cœur: le souvenir seul de ce qu'il est, du rang illustre qui le distingue aux yeux du monde; voilà de quoi réprimer tout à coup dans son âme la fougue des plus violentes passions. Il sait qu'en conséquence de l'élévation de son rang il doit se répandre sur toutes ses fautes une tache particulière qu'elles ne pourraient avoir dans la sphère des conditions communes; et cette estime toute humaine de sa prétendue grandeur lui fait modérer, même éteindre le feu de ses désirs les plus ardents. N'y aurait-il donc que nous, mes chers auditeurs qui, placés au plus haut degré dans l'ordre de la grâce, et pleinement convaincus du caractère d'énormité que communique à nos prévarications le caractère sacré qui nous distingue, ne trouverions pas dans cette idée, si puissante en elle-même, un motif capable de nous contenir dans les occasions périlleuses qui nous environnent? Non; malgré notre faiblesse, il n'en sera pas ainsi, ô mon Dieu! persuadés, comme nous le sommes, qu'il n'en est pas de nos infidélités comme de celles de l'homme vulgaire, qui ne connaît point la loi de Jésus-Christ; persuadés que nous devons respecter dans nous la personne de Jésus-Christ, encore plus que nous-mêmes: cette seule idée d'un Homme-Dieu, dont nous sommes comme investis et pénétrés de toutes parts; d'un Homme-Dieu qui nous associe à ses triomphes; d'un Homme-Dieu qui nous honore du nom d'amis; d'un Homme-Dieu qui nous adopte pour ses frères; d'un Homme-Dieu qui nous fait un devoir de le représenter dans nos mœurs; d'un Homme-Dieu qui nous consacre comme les temples vivants de son humanité sainte; d'un Homme-Dieu qui voit dans nous les membres consacrés dont il est le chef; cette idée frappante d'un Homme-Dieu qui daigne s'incorporer et comme s'identifier avec nous-mêmes, élèvera notre cœur à des sentiments plus qu'humains, et nous soutiendra désormais contre la faiblesse et la corruption de notre nature.

Mais c'est à vous, Vierge toujours pure et sans tache, c'est à vous que nous avons recours pour obtenir de votre Fils qu'il grave profondément dans l'âme de ses disciples, cet éloignement infini qu'ils doivent avoir pour le péché. Partout vous voyez, Vierge sainte, nos temples assiégés de malheureux qui vous réclament sans cesse; il n'est point de maux, de désastres sur la terre, qui ne vous attirent l'hommage suppliant des mortels; les contagions, les famines, les guerres, les embrasements, les tempêtes, tous les sujets de désolation et de tristesse pour l'humanité, font monter vers vous mille vœux ardents, du sein de cette vallée de larmes, où nous gémissons jusques dans l'état en apparence le plus heureux. Mais oubliez à ce moment, si vous voulez, tant de maux purement humains dont nous sommes les victimes; et malgré toutes vos tendresses pour les disciples de votre Fils, laissez les plus terribles fléaux du ciel inonder toutes les parties de l'univers: non, ce n'est point cette foule de misères humaines et terrestres qui nous consterne dans ce grand jour; je n'ai besoin que des lumières de ma foi pour me consoler de pareilles disgrâces, pour y découvrir même la source de mon éternel bonheur. C'est donc un mal d'un ordre supérieur qui nous accable de son poids, un mal infiniment plus grand dans les idées de Dieu, infiniment plus redoutable pour l'homme, infiniment plus désolant pour le chrétien, infiniment plus digne d'intéresser votre puissance et d'épuiser nos larmes, qui nous consterne aujourd'hui; c'est en lui-même le plus grand des maux; c'est le seul mal véritable dans la nature; c'est l'unique principe de tous les maux passagers et éternels; c'est le mal de l'homme dont il a flétri l'innocence; c'est le mal de l'ange qu'il a précipité dans l'abîme; c'est le mal de Dieu même qu'il a outragé, et qu'il outragera jusqu'à la fin des siècles; c'est le mal introduit sur la terre par le premier des hommes, entretenu dans nous par la force de nos penchants, communiqué et répandu par nos scandales, devenu dominant par l'excès de notre faiblesse, autorisé même par l'abus que l'homme fait de sa raison pour le justifier; c'est ce mal, dont l'exemption seule fait tout le fonds de votre grandeur, et dont l'héritage fait l'unique source de notre bassesse; c'est ce mal si grand que Dieu seul peut le comprendre, et qu'un Dieu seul pouvait anéantir; ce mal dont les plus éloquents discours n'exprimeront jamais la contagion, la malice et l'énormité: en un mot, Vierge sainte, c'est le mal souverain; c'est le péché qui nous fait recourir à vous, et à ce pouvoir sans bornes dont votre Fils vous a faite la dépositaire. Nous concevons avec toute l'Eglise que la maternité divine, que le ciel vous destinait avant tous les temps, devait engager le Saint des saints, et l'obliger même, pour sa propre gloire, à déranger le cours de sa providence, plutôt que de laisser atteindre votre âme de la plus légère souillure; faites que nous concevions encore, mais avec toute la vivacité que peut avoir l'entendement humain éclairé de la foi, quel engagement nous impose ce grand caractère que nous imprime le baptême, de purifier nos cœurs et de les garantir désormais de ces taches mortelles dont ils furent mille fois souillés. Eh! ne s'agit-il pas ici du plus grand de vos intérêts, ou plutôt du seul intérêt qui puisse affecter une âme telle que la vôtre? J'entends la gloire de ce Fils divin qui vous est si cher. Vous voyez en effet dans nous ces disciples heureux, mais vraiment à plaindre de leur

propre bonheur, qu'il a voulu honorer de ses liaisons les plus intimes; tout indignes que nous avons pu nous rendre de ces liaisons célestes que nous partageons avec vous-même, souffrirez-vous qu'elles soient dégradées et avilies dans nous par l'infamie du péché? Non, sainte Mère de Dieu, qui daignez encore être la nôtre, vous ne serez point insensible à cette dégradation de notre nature, qui ferait l'opprobre de Jésus-Christ presque autant que le nôtre; vous nous inspirerez pour ce péché, si funeste au monde, cette horreur infinie qu'en eut votre cœur dès le premier rayon de lumière qui vous le fit connaître; vous emploierez à nous soutenir tout le pouvoir de votre Fils adorable, et avec ce puissant secours vous aiderez notre fragilité, vous élèverez notre bassesse, vous éclairerez notre aveuglement, vous fixerez notre inconstance, vous ranimerez notre langueur, vous soulagerez notre misère, vous nous consolerez dans nos peines, vous nous protégerez dans tous les périls qui semblent naître sous nos pas, vous nous guiderez enfin vous-même vers ce royaume éternel où rien d'impur ne peut entrer, et que je vous souhaite à tous, mes chers frères, au nom du Père, etc.

SERMON VI.

Pour le jour de la Nativité de Jésus-Christ.

Verbum caro factum est. (*Joan.*, I.)
Le Verbe s'est fait chair.

Madame,

Les temps sont écoulés, les oracles des prophètes sont remplis, les vœux des patriarches exaucés, les désirs des nations satisfaits, l'espérance du monde est comblée; la terre a ouvert son sein au germe céleste qui lui était confié; les cieux ont distillé la rosée féconde attendue depuis tant de siècles; les ombres ont fait place au grand jour, les mystères aux clartés, les figures à la vérité, les types au Messie; le Fils de Dieu, le Verbe éternel, la sagesse du Père, le roi de gloire, la seconde personne de la Trinité sainte; Jésus-Christ, l'objet de tous les vœux, l'espérance de tous les temps, le chef de tous les élus, le désiré des rois et des peuples, Jésus-Christ l'Homme-Dieu paraît enfin sur la terre; il établit sa demeure parmi les enfants des hommes : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Quel charme a donc pu l'attirer parmi nous, ce grand Dieu toujours outragé par ses créatures, depuis l'origine du monde? Les Césars maîtres de l'univers y font régner et adorer le vice à l'abri de leur puissance; le philosophe même a osé méconnaître l'empire du vrai Dieu; il s'est évanoui dans ses vaines pensées; il s'est fait des dieux de ses plus chères et de ses plus coupables passions; il a corrompu toutes ses voies par l'iniquité monstrueuse de ses œuvres, et l'égarement plus monstrueux encore de ses idées; et à l'exception d'un seul peuple dépositaire de la connaissance et des volontés du vrai Dieu, la multitude des nations est encore ensevelie dans les ombres de la mort. Dans cette perversité presque générale de mœurs et de raison, quel attrait peut donc engager le Dieu de sainteté et de sagesse à revêtir les misères de notre nature pour naître, vivre et mourir parmi nous? Ah! mes chers auditeurs, tant d'abominations qu'il découvre sur la terre, et qui auraient dû l'éloigner pour toujours du commerce des hommes; ce déluge effroyable de crimes, monument funeste de la faiblesse, de la corruption et de la folie humaine, c'est ce qui le fait descendre de son trône jusqu'à la bassesse de l'humanité. Ce Dieu d'amour, dit le Prophète, a considéré du haut des cieux l'homme qu'il forma de ses mains : *De cœlo respexit super filios hominum.* (*Psal.* XXIII.) A peine y a-t-il reconnu les plus beaux traits dont il avait comme signalé son ouvrage; cette image de lui-même gravée sur nos personnes, au moment qu'il nous donna l'être, il l'a vue défigurée, et comme effacée par la difformité du crime; à l'aspect de l'homme ainsi dégradé par lui-même, notre Dieu a senti se réveiller toute sa tendresse, il est venu reformer l'homme par son exemple, lui rendre le premier éclat de son origine, et du chef-d'œuvre visible de sa puissance en faire encore le chef-d'œuvre de ses miséricordes. Or, mes chers auditeurs, (pour me borner dans un si vaste sujet) c'est sous cette idée simple, mais féconde, de réformateur du cœur de l'homme, que je viens vous présenter aujourd'hui le Dieu dont nous célébrons la naissance; titre glorieux de réformateur du cœur humain, qu'il remplit dans toute son étendue, dès qu'il paraît au monde, et que lui seul pouvait remplir. Car observez, je vous prie, ces trois idées, dont je vais tirer tout le fonds de ce discours; il nous fallait un modèle qui nous précédât dans l'accomplissement de la loi divine, destiné du ciel à réformer l'homme et à le sauver; mais il fallait que ce modèle, pour nous faire entrer dans la carrière, fut également capable et de nous instruire, et de nous persuader, et de nous soutenir; je dis de nous instruire pleinement, de nous persuader efficacement, de nous soutenir constamment. Or voilà ce qui passait toutes les forces de la sagesse humaine, et ce qui n'était réservé qu'à la sagesse suréminente de Jésus-Christ naissant. En trois mots, chrétiens, je viens présenter à votre religion, dans l'Enfant-Dieu qui paraît au monde, un modèle qui enseigne à l'homme tout ce qu'il doit savoir pour sa réformation; ce sera la première partie : un modèle qui persuade à l'homme tout ce qu'il lui enseigne pour sa réformation; ce sera la seconde partie : un modèle qui soutient l'homme dans tout ce qu'il lui persuade pour sa réformation; ce sera la dernière partie. Que ce partage de discours, trop étendu peut-être, ne vous effraie pas, mes chers auditeurs, j'abrégerai pour n'abuser pas de votre attention. Je commence, après que nous au-

rons félicité cette heureuse mère, dont le ciel a fait choix pour donner un Sauveur au monde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour réformer pleinement le désordre introduit dans le cœur humain, il fallait donc un modèle qui d'abord enseignât à l'homme tout ce qu'il doit savoir pour sa réformation; et c'est la première idée que je viens vous tracer de Jésus-Christ paraissant au monde pour réformer le cœur de l'homme. Avant la naissance de ce Dieu-Enfant, il est vrai, déjà le monde avait entendu des philosophes, des sages éclairés des seules lumières de leur raison, lui dicter des maximes et des préceptes qui donnaient quelque idée et inspiraient quelque vain désir de la vertu; que dis-je? Avant la naissance de Jésus, déjà Israël avait vu un Moïse revêtu de la toute-puissance divine, autant que Dieu peut la communiquer à l'homme, porter et annoncer en maître les ordres souverains du Très-Haut. Déjà Israël avait vu des milliers de prophètes, se succédant d'âge en âge, et manifestement animés de l'esprit de Dieu, publier les oracles du ciel avec cette éloquence plus qu'humaine, qui les faisait écouter des citoyens de Ninive, de Samarie et de Babylone, ainsi que des habitants encore fidèles de Jérusalem. Mais après tout, chrétiens, la morale de tous les sages du paganisme, qui avaient précédé Jésus-Christ, cette morale toujours trop imparfaite pour remédier à tout, n'établissait souvent la vertu que sur ses propres ruines, et ne corrigeait un vice que par un autre également plus coupable encore; et la morale même des prophètes seulement envoyés pour servir de précurseurs au Roi-Messie, n'était encore qu'une préparation à cette morale toute céleste que ce Dieu législateur s'était chargé de prêcher par lui-même avec toute la force de l'exemple, du discours et des miracles. C'était donc à Jésus-Christ naissant, et à lui seul, qu'appartenait la gloire d'enseigner par son exemple le remède à tous les vices, et l'abrégé de toutes les vertus nécessaires à nous réformer. Aussi dès qu'il paraît, en dit-il plus que tous les philosophes destinés seulement à faire sentir, par le vide de leurs maximes, la nécessité de la morale de Jésus-Christ, plus même que tous les prophètes seulement envoyés pour préparer les peuples à recevoir et à écouter le vrai réformateur du monde : *Olim Deus loquens in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* (*Hebr.*, I.)

Et que fallait-il en effet pour réformer l'homme, et le réformer tout entier? Quels enseignements étaient nécessaires à l'exécution de ce grand ouvrage, entrepris tant de fois et toujours inutilement par la sagesse des hommes? Pour en juger, chrétiens, il ne faut que savoir d'où provenait cette corruption universelle répandue sur la terre, à la naissance de Jésus-Christ. Or, on vous l'aura dit mille fois, et l'expérience de tous les siècles ne vous l'a d'ailleurs que trop appris; l'attachement excessif aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, trois principes funestes de cette perversité de mœurs répandue dans tous les états de la société humaine, trois sources fatales et infaillibles de la corruption des hommes. Retranchez en effet du cœur humain le désir passionné de ces trois sortes de biens, qui font le vain bonheur du monde, et tous les vices bannis de la terre, y laisseront bientôt régner toutes les vertus, pour découvrir à l'homme tous les points de morale nécessaires à sa réformation : il ne fallait donc que lui enseigner le détachement parfait des richesses, des honneurs et des plaisirs du siècle; nous interdire l'amour du plaisir, sans nous défendre l'amour des richesses, ce n'était pas en faire assez; nous défendre tout à la fois l'amour des richesses et des plaisirs, mais sans bannir l'ambition de notre cœur, ce n'était encore nous réformer qu'à demi; mais déraciner tout à la fois dans l'homme ces trois cupidités, d'où provenait tout le déréglement de son cœur, c'était là ce qui devait le réformer et le réformer tout entier.

Maintenant, mes chers auditeurs, jetez seulement un regard sur le Dieu-Enfant que vous ne révérez pas moins dans son berceau que sur le trône de sa gloire; et dites-moi quelle autre morale que celle-là, son exemple adresse à tous les hommes. Que peut signifier en effet dans la personne adorable d'un Enfant-Dieu cette humanité sans bornes, qui en fait le rebut de son peuple, dès qu'il paraît au monde; cette indigence extrême qui ne lui laisse pas alors où reposer sa tête; cette mortification universelle dont il est presque le martyr dès le premier instant de sa vie? Pouvait-il donc nous enseigner plus clairement, plus expressément que par ces divins excès, le détachement parfait et volontaire dont dépendait uniquement la réformation du cœur humain? S'il s'était contenté, ce Dieu-Sauveur, de paraître au monde dans un état de médiocre fortune, et que sans naître sur la pourpre et sous le diadème, il eût du moins écarté de son berceau cette indigence totale, dans le sein de laquelle il a voulu naître; sans doute, chrétiens, sans doute alors aurait-on cru pouvoir au moins s'attacher sans crime à cet état de médiocrité dont il aurait fait choix pour lui-même, et dédommager ainsi l'amour-propre, par une situation aisée et commode, des délices et du faste de la grandeur.

Mais quand nous le voyons paraître, ce Roi-Messie, ce Dieu libérateur, ce Prince de la paix, ce Père du siècle présent et futur, ce Dieu fort, ce Dieu aimable, ce Jésus, l'objet et le centre de tous les oracles; quand nous le voyons, malgré les vaines idées de la Synagogue, qui l'attend comme le conquérant de l'univers, paraître enfin sur la terre dans cet appareil humiliant qui, dans l'idée de l'homme mondain, conviendrait mieux au dernier des hommes qu'au Dieu-

Sauveur de l'humanité ; le moyen, mes chers frères, le moyen de ne pas comprendre, par rapport à nous-mêmes, ce détachement parfait de tout plaisir, de tout honneur, de tout intérêt qu'il vient annoncer au monde; et lorsque dans la suite des temps il fera retentir la Judée des éclats de sa prédication divine ; lorsqu'il béatifiera pour tous les siècles à venir la pauvreté, la douceur, l'humilité, la patience : *Beati pauperes, beati mites, beati qui lugent* (*Matth.*, V.); lorsqu'il frappera d'anathème les riches, les grands, les superbes, les voluptueux du siècle : *Væ vobis divitibus, vobis qui ridetis, vobis qui habetis consolationem vestram.* (*Luc.*, VI.) Eh ! que nous apprendra-t-il, dit saint Bernard, par cette foule de bénédictions et d'anathèmes semés dans son Evangile, qu'il n'ait appris d'avance à tous les hommes, dès le moment de sa naissance ; et toute sa morale qui doit sanctifier un jour toutes les conditions humaines, qui doit pénétrer dans toutes les contrées de l'univers, pour y établir son empire sur les débris de toutes les fausses religions qui désolent la terre ; cette morale toute-puissante qui doit opérer tant de prodiges, humilier tant de grandeurs, et, comme parle le Prophète, briser les cèdres du Liban : *Vox Domini confringentis cedros.* (*Psal.* XXVIII), cette morale sublime et plus qu'humaine de l'Homme-Dieu, que sera-t-elle, à la considérer dans toute sa force, que le développement de ce premier exemple qu'il nous donne à son avènement dans le monde ? *Jam clamat exemplo, quod postmodum prædicaturus est verbo.* (S. Bernard.)

Il n'a donc rien manqué, mes chers auditeurs, au jugement de la plus sévère raison ; non, il n'a rien manqué aux enseignements du Dieu de la crèche, pour en faire le réformateur parfait du cœur de l'homme ; enseignements courts et précis qui ne ressentent point l'élocution fastueuse de la philosophie humaine, mais qui dans leur brièveté renferment toute l'étendue des lois du christianisme, parce que toute la morale chrétienne n'est en effet qu'une morale de pauvreté, d'abnégation, d'humilité, de patience : enseignements les plus clairs et les plus formels, qui s'expliquent eux-mêmes et ne souffrent point de réplique ; parce qu'ils sont également sensibles pour le savant et l'ignorant, pour le simple et l'esprit fort, pour le vrai fidèle et le chrétien imparfait du monde : enseignements adressés à tous les états sans exception et sans réserve; aux riches et aux pauvres, aux grands et aux petits, aux heureux ainsi qu'aux malheureux du siècle ; parce qu'il n'est point d'homme, quelque riche, quelque grand, quelque heureux qu'il soit sur la terre, qui ne puisse au moins détacher son cœur de ces frivoles avantages qui le distinguent ; parce qu'il n'est point d'homme qui ne soit capable de pratiquer cette abnégation des désirs terrestres, en quoi consiste, selon saint Paul, l'imitation essentielle de l'Homme-Dieu, qui vient nous réformer par son exemple : *Ut abnegantes sæcularia desideria, sobrie, juste et pie vivamus.* (*Tit.*, II.)

Mais quoi ! mes chers auditeurs, est-il donc vrai que ce soit là toute la morale du Verbe divin, naissant au milieu de nous, pour nous instruire ? et fallait-il qu'un Dieu se fît homme, qu'il se rendît visible, pour donner de pareilles idées à la terre ? Est-il vrai que ce soit là pour vous et pour moi tout le fonds du christianisme ? Du moins est-ce ainsi que vous l'avez pensé jusqu'à ce jour, que vous le pensez encore ? Et si, par une supposition étrange dont je ne crains pas de faire usage, parce qu'elle me paraît bien propre à vous faire sentir ce que je veux dire, si, dis-je, par une supposition, quoique chimérique, le Dieu qui vient vous réformer aujourd'hui ne vous avait enseigné que l'amour du plaisir, de l'honneur et de l'opulence ; c'est-à-dire si la morale du monde était devenue pour vous la morale de Jésus-Christ même, ou que la morale de Jésus-Christ fût devenue pour vous la morale du monde, rendez-vous justice à ce moment ; pour vous conformer à de telles maximes, vous faudrait-il changer de sentiments et de mœurs, et ne vous suffirait-il pas à la plupart de rester ce que vous êtes ?

Que ce Dieu, par exemple, loin de béatifier la pauvreté dans sa personne, eût canonisé l'état d'opulence, et vous eût inspiré par l'appareil brillant de son berceau, la fuite de la pauvreté et l'acquisition des richesses, vous verrait-on marquer plus d'horreur pour cet état d'indigence où il a voulu paraître, plus d'empressement pour vous faire une condition heureuse selon le monde, pour amasser des biens, les conserver et les augmenter ? Vous verrait-on plus esclaves en tout de l'esprit d'intérêt, rompre avec plus d'éclat tous les liens de la charité chrétienne et naturelle, troubler plus fréquemment le repos des familles, la tranquillité des états, par ces procès éternels qu'enfante et nourrit partout la cupidité d'avoir ce que l'on n'a pas, et ce que l'on ne peut avoir peut-être et retenir sans crime ?

Que le même Dieu qui vous découvre le prix de l'humiliation, par l'obscurité de sa naissance, eût sanctifié par son choix les désirs ambitieux de paraître et de s'élever au-dessus de son état ; qu'il vous eût appris à soupirer sans cesse après l'éclat et les distinctions du monde, à former de jour en jour de nouveaux projets de grandeur, et à ne vous contenter jamais de ce que vous êtes, vous verrait-on dans la société, plus délicats sur un rang, plus sensibles sur une préséance, plus jaloux d'un éloge, plus avides de gloire et d'honneur ? Vous verrait-on employer plus de moyens pour l'emporter sur des égaux, plus d'artifices pour supplanter des concurrents, plus de manège pour arriver à la faveur du prince, plus de brigues et de cabales pour vous élever au-dessus du rang où vous a placés la naissance ?

Que ce Dieu enfin qui vous apprend, dès qu'il commence à vivre, à souffrir les plus terribles privations de la nature, vous

eût montré l'indigne exemple de la volupté, comme les dieux du paganisme à leurs stupides adorateurs; qu'il vous eût commandé de vivre sous les lois de l'oisiveté et de l'indolence, d'écarter avec soin les moindres peines qui pourraient troubler votre bonheur, et de remplir le vide de vos jours par une suite non interrompue de divertissements et de plaisirs, hélas ! vous verrait-on plus passionnés que vous n'êtes pour les jeux, les amusements, les assemblées, les spectacles du siècle? Vous verrait-on porter plus loin le luxe et la mollesse des habillements, la délicatesse et la somptuosité des repas, tous les raffinements de l'amour-propre qui préparent et entretiennent parmi vous le règne abominable de la volupté ? Répondez, mes chers frères, dans cette supposition chimérique, où le Dieu réformateur de vos désordres ne vous eût donné d'autre précepte que celui de nourrir dans votre âme le goût du plaisir, de l'honneur et de l'opulence, n'auriez-vous pas droit de vous féliciter alors, et de vous regarder comme les parfaits observateurs de cette indigne loi que je suppose réelle, et qui ne peut être qu'imaginaire? Oui, sans doute; et de là quelle conséquence? Ah ! chrétiens, vous la concevez comme moi, c'est que vous avez donc avec le Dieu que vous adorez autant et plus d'opposition que l'infidèle qu'il n'a point encore éclairé de ses lumières, et qu'il ne peut y avoir de contradiction plus marquée que celle que vous êtes forcés de reconnaître entre vos mœurs et votre foi? Car est-il une contradiction plus palpable dans les disciples d'une religion telle que la nôtre, que d'être tout à la fois adorateurs de la pauvreté d'un Dieu, et idolâtres des richesses du monde; adorateurs des humiliations d'un Dieu, et idolâtres des honneurs du monde; adorateurs des souffrances d'un Dieu, et idolâtres des plaisirs du monde?

Cependant, mes chers auditeurs, oserai-je vous le dire ici? quand je vous considère avec les yeux de ma foi, ce n'est point cette opposition totale de vos mœurs, à l'exemple de Jésus-Christ naissant, qui me paraît le plus grand de vos désordres, et le plus digne de tous les reproches qu'un orateur chrétien a droit de vous faire; ce qui me frappe, ce qui me désole bien plus encore, quand je réfléchis attentivement sur votre état considéré par rapport au salut, écoutez-moi, le voici : c'est que cette opposition avec un Dieu Sauveur, toute effrayante qu'elle est, vous ne savez pas en gémir et vous en confondre en sa présence ; c'est que cette opposition, toute sensible qu'elle est dans vos personnes, vous ne savez pas même l'y découvrir et l'y reconnaître; c'est que cette opposition, toute énorme qu'elle est en elle-même, vous prétendiez la justifier dans vous et l'autoriser de mille raisons qui ne peuvent être que de vains prétextes; c'est que cette opposition, toute indigne qu'elle est de la moindre estime, ou plutôt si digne de tous vos mépris, devienne en quelque sorte l'objet de votre considération; et que vous paraissiez ne respecter dans le monde que ces hommes dans qui vous découvrez, comme dans vous-mêmes, cette opposition avec Jésus-Christ, tel qu'il a voulu naître pour nous réformer. Ces idées demandent quelque étendue pour se développer à vos yeux, et méritent toute votre attention : suivez-les, je vous prie.

On vit constamment, et l'on paraît vivre dans l'opposition la plus évidente et la plus marquée avec Jésus-Christ, devenu le modèle du monde comme il en est le sauveur; on porte, pour ainsi parler, sur toute sa conduite ce caractère visible de contradiction avec un Dieu naissant dont on adore, par état, la pauvreté, l'humiliation, les souffrances ; et par un surcroît d'infidélité, qui me paraîtra toujours inconcevable dans l'homme chrétien, on ne pense pas même à se confondre un moment devant ce Dieu-Sauveur, sur cette opposition avec lui-même, toute effrayante qu'elle est ; car où est l'homme du monde, parmi ceux qui m'écoutent, qui, adorant Jésus-Christ dans ce beau jour consacré à la mémoire de sa naissance, ait pensé seulement à s'humilier, à gémir, à se confondre devant lui sur cette opposition monstrueuse dont je parle? Où est le riche avare, l'ambitieux, le voluptueux qui, aux pieds de ce Dieu naissant, ait eu la bonne foi de lui dire, dans l'amertume de son cœur : Oui, je sens, ô mon Dieu ! combien je vous suis opposé dans mon état, d'idées, de sentiments et de mœurs, et combien cette opposition de tout ce que je parais avec tout ce que vous êtes doit me rendre indigne de vos divins regards; mais du moins, Seigneur, mon désordre me touche, m'afflige et m'humilie devant vous; achevez, par un trait victorieux de votre grâce, d'arracher mon cœur à l'empire du monde qui le captive, pour ne l'attacher qu'à vous seul; à vous l'unique objet qui mérite tout le sentiment dont il est capable ! Où, dis-je, est le mondain, le courtisan distingué dans cet illustre auditoire, dont Jésus-Christ, à sa naissance, aura reçu de pareils hommages? Il aura vu, sans doute, ce Dieu Sauveur, il aura vu d'un œil de complaisance des âmes saintes au pied de sa crèche, gémir, comme autrefois saint Bernard, sur l'insensibilité de leurs cœurs, toujours à leur gré trop faibles dans ces sentiments, et se reprocher les moindres attaches qui pouvaient ternir dans elles l'image du modèle divin dont elles avaient les vertus à imiter. Mais de tant de cœurs mondains par état, et passionnés pour tous les faux biens du monde, de tant d'hommes appelés chrétiens, dont toute la vie se termine à s'élever, à s'enrichir, à goûter les vains plaisirs du siècle, combien peu, Seigneur Jésus, auront pensé à rougir de leurs attachements serviles, et à solliciter le don de votre grâce pour en triompher? Et dans ce moment même, où je ne m'adresse à vous que pour obtenir en leur faveur, la lumière et la force de cette grâce que vous apportez au monde, peut-être n'en est-il pas un seul qui pense à ren-

trer en lui-même, et à déplorer devant vous l'état misérable de son cœur qui vous est ouvert.

Il y a plus encore, mes chers auditeurs; non-seulement on ne pense pas à se confondre soi-même sur cette opposition terrible avec un Dieu naissant que l'on adore; mais on ne la reconnaît pas même dans soi cette opposition, toute sensible qu'elle est, et l'on s'obstine à ne la pas reconnaître. Eh! quoi de plus ordinaire en effet, chrétiens, que de vous entendre faire à vous-mêmes l'apologie de cette vie mondaine, qui est la vôtre, et vouloir nous la faire regarder comme une vie innocente et sans crime? Vous surtout, femmes du monde, dont toute la vie, pour ne dire rien de plus, n'est qu'un tissu également frivole et scandaleux d'amusement, d'inaction, de sensualité, de mollesse? Hélas! découvrez-vous même quelque apparence de péché dans une vie si peu chrétienne, et ne demanderiez-vous pas ici volontiers ce que cette vie si commune et si autorisée dans les femmes du monde peut avoir de criminel devant Dieu, ce qu'une telle vie peut avoir de criminel et d'opposé au christianisme? Voilà, Mesdames, ce que vous me demandez; mais ce n'est point à moi, c'est à Jésus-Christ même de vous répondre solennellement ici. Passez un moment à Bethléem; contemplez-y le divin Enfant qui vient de naître pour la réformation du monde. Voilà sans doute votre modèle comme le nôtre; consultez donc son exemple, et jugez à ce signal de votre innocence prétendue; il pleure en naissant sur vos péchés, et vous ne savez pas les pleurer vous-mêmes; il souffre en naissant l'extrémité de la misère, et vous ignorez dans le cours de la vie les moindres besoins de la nature, et ceux même de l'amour-propre; il s'abaisse à l'excès dans le sein de toutes les grandeurs divines, et votre fierté n'a point de bornes au milieu de toutes les misères humaines; il mortifie en tout et sur tout sa chair innocente et incapable de crime, et vous ne cessez de flatter votre chair mille fois coupable des plus grands péchés; la douleur, l'humilité, l'indigence, c'est le partage unique qu'il se réserve; le faste, le plaisir, les délices, c'est le partage unique que vous gardez pour vous-mêmes. Allez maintenant, femmes du monde, et demandez encore quelle espèce de crime vous pouvez commettre en suivant le cours ordinaire de votre vie; si l'exemple d'un Dieu naissant ne vous ouvre pas enfin les yeux sur cette vie molle et oisive qui ne vous laisse aucun remords, en vain passerait-on les jours, les siècles même à vous détromper : oui, vous êtes aveugles désormais, et votre aveuglement est irrémédiable et sans ressource.

Ce n'est pas là néanmoins, chrétiens, ce qui met le comble à ma désolation, quand je vous compare à Jésus-Christ naissant : ce qui m'étonne plus encore que cette contradiction de vos mœurs avec ses enseignements divins, c'est que vous prétendiez la justifier sur mille prétextes, et l'autoriser dans vos personnes quand on vous oblige à la reconnaître; c'est que vous cherchiez dans les bienséances imaginaires de votre rang et de votre état des raisons légitimes de croire que ce n'est point à vous que s'adressent ces grandes maximes de renoncement et d'abnégation, annoncées à tous les hommes par l'exemple d'un Dieu Sauveur. Chose étrange! on vous offre, grands du monde, l'exemple étonnant de la majesté divine humiliée et anéantie sous vos yeux, et vous prétendez que la grandeur humaine dont vous êtes revêtus vous dispense d'être humbles et modestes aux yeux du monde; on vous présente, riches du siècle, le dispensateur de tous les biens manquant de tout et réduit à l'indigence, et vos richesses vous paraissent un droit légitime de vous contenter en tout et de satisfaire vos appétits les plus déréglés; on vous propose, heureux de la terre, le souverain arbitre du bonheur, du bonheur des hommes et des anges, né dans les larmes et dans la douleur, et votre fortune vous paraît un titre pour ne rien souffrir dans cette vie mortelle et pour y goûter licitement tous les plaisirs. C'est à vous, chrétiens, que j'en appelle. Est-il rien de plus étrange et de moins sensé que de pareilles prétentions, toutes communes qu'elles sont aujourd'hui parmi les chrétiens du monde, surtout du grand et du plus grand monde, à qui je parle?

Mais je passe au dernier trait, qui achève, pour ainsi dire, le tableau de votre opposition avec Jésus-Christ, tel qu'il a voulu naître : c'est que vous fassiez tomber en quelque sorte votre estime sur cette opposition avec Jésus-Christ, si digne par elle-même du mépris souverain que doit nous en donner à tous l'esprit du christianisme. Qu'un homme, en effet, se montre ouvertement et solidement chrétien au milieu du monde, surtout dans les occasions décisives où il doit paraître ce qu'il est; c'est-à-dire qu'il paraisse, comme il doit l'être, doux et humble de cœur, pour ne point se troubler de l'humiliation, à l'exemple de Jésus-Christ; patient comme lui dans la disgrâce, et pardonnant les plus cruelles injures; détaché de tous les plaisirs que n'approuve pas sa divine loi; sans faste, sans ambition, sans orgueil, comme ce divin modèle : sera-ce là, chrétiens du monde, l'objet qui fixera singulièrement votre estime? ou plutôt ne suffira-t-il pas qu'il possède tant de qualités chrétiennes pour avoir part à ce mépris que vous marquez pour la vertu, et qui en fera toujours le plus parfait éloge? Dès qu'un homme est dévot, pour m'exprimer avec le monde, c'est-à-dire solidement chrétien et fidèle imitateur des exemples de l'Homme-Dieu, ne le regardez-vous pas comme un homme médiocre et borné pour le génie, qui n'est bon à rien dans la société humaine; comme un homme que sa piété même rend incapable de tenir un rang distingué dans le monde; d'y occuper dignement les grandes places, les grands emplois; de contribuer

même à l'amusement des sociétés qui le composent? Et si sa fortune pouvait dépendre de votre pouvoir, ne serait-il pas le dernier des hommes sur qui tomberaient vos faveurs et vos grâces, tandis que vous prodiguez votre estime à mille gens opposés comme vous à Jésus-Christ de sentiments et de mœurs, et qui n'auraient qu'à paraître ouvertement chrétiens pour perdre à l'instant dans vos esprits une considération que vous n'accordez qu'à leurs vices, et qui dès là sert bien moins à les faire honorer du monde qu'elle ne sert à vous déshonorer vous-mêmes?

Grand Dieu! Dieu humilié et anéanti, Dieu pauvre et souffrant, malgré toutes les richesses, les grandeurs, les félicités célestes, dont la possession éternelle vous est essentiellement assurée, sont-ce donc là, Seigneur, les vrais disciples de votre exemple? Sont-ce là ces hommes qui font profession de vous adorer et de croire à vos enseignements divins? Et les sectateurs du fils de perdition, de cet Antechrist qui doit paraître à la fin des siècles pour vous combattre vous et vos maximes, ces cruels ennemis de votre loi sainte, vous seront-ils plus opposés dans les derniers temps que ne le sont aujourd'hui vos disciples mêmes? Mais je ne m'étends pas davantage sur une morale si dure et si humiliante pour des chrétiens trop respectables à mes yeux par tant de titres; et, après vous avoir fait voir dans un Dieu naissant le modèle qui enseigne à l'homme tout ce qu'il doit savoir pour sa réformation, je vais vous montrer dans le même Dieu le modèle qui persuade à l'homme tout ce qu'il lui enseigne pour sa réformation. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque ingénieux que soit l'amour-propre dans tous les hommes pour déprimer les divers modèles de vertu qu'on leur présente, afin de s'exempter de les suivre et de les imiter, je ne vois, mes chers auditeurs, que trois prétextes assez spécieux pour affaiblir sur notre esprit et sur notre cœur l'impression victorieuse de leur exemple : je veux dire, la crainte de nous égarer sur leurs pas, la crainte de nous avilir à leur suite, la crainte d'en trop faire, ou de porter le devoir au delà des bornes en les imitant. Voilà, si je ne me trompe, tout ce que l'amour-propre peut suggérer d'excuses légitimes et raisonnables, du moins en apparence, pour nous dispenser de suivre le plus grand modèle, dont les vertus seraient proposées à notre imitation. Mais si la bonté du ciel daigne enfin proposer à nos yeux un modèle assez parfait pour anéantir évidemment tous ces prétextes, qui pourraient s'opposer dans nous à l'impression de son exemple, quelle que soit la morale que ce parfait modèle enseigne à tous les états du monde, ne doit-il pas leur en persuader la pratique, et la leur faire regarder comme une règle de mœurs nécessaire et indispensable? Or, tel est, pour tous les siècles que durera le christianisme, ce grand modèle, ce modèle unique, qu'un Dieu naissant présente dans sa personne à tous les hommes, pour leur persuader le détachement sublime qu'il leur impose. Modèle infaillible à suivre, modèle glorieux à suivre, modèle nécessaires à suivre : trois caractères essentiellement attachés à sa nature, et qui le distingueront toujours, aux yeux de la foi, de tous les modèles humains, de tout ce qui n'est pas Dieu. Je reprends, mes chers frères; nouvelle attention, s'il vous plaît.

Et, pour entrer dans le premier caractère de ce modèle divin, pourquoi en effet peut-on toujours craindre de s'égarer à la suite de ces modèles qui, malgré tout leur mérite, n'ont à présenter au monde que l'autorité de l'homme ou du philosophe, en preuve de ce qu'ils voudraient lui persuader? C'est sans doute parce qu'ils ne sauraient avoir ni la puissance, ni la sagesse, ni la bonté nécessaire pour inspirer une pleine confiance à quiconque se ferait le disciple de leurs exemples : trois principes ordinaires de nos défiances quand il s'agit d'imiter des modèles humains. Developpons-les un moment, pour faire mieux saillir, par la voie du contraste, la supériorité infinie du parfait modèle qui vient réformer le monde.

Et d'abord, parce que les hommes, quelque grand que soit leur pouvoir, ne sauraient être assez puissants pour se procurer tout ce qu'ils désirent, et que l'avidité de leur cœur, qui n'a point de bornes, va toujours bien au delà de ce qu'ils possèdent ; dès là, notre amour-propre, qui craint souverainement la privation des objets dont il se nourrit, se plaît à dégrader le détachement dont ils donnent l'exemple; il aime à le regarder ou comme l'effet du désespoir qu'ils ont conçu de se satisfaire, ou comme le fruit d'un orgueil secret qui affecte le mépris de ce qu'il ne peut atteindre, pour s'élever par ce moyen au-dessus des grandeurs mêmes qu'il paraît dédaigner. Ainsi, chrétiens, éludez-vous tous les jours l'exemple de ces vieux courtisans, de ces femmes mondaines qui paraissent enfin se détromper des vanités de la terre; c'est dépit, dites-vous alors, c'est esprit d'orgueil ou de vengeance qui les arrache à l'empire d'un monde dont ils ne peuvent s'attirer les faveurs et les grâces; et qu'ils changeraient bientôt de langage et de sentiments à l'égard de ce monde même, s'il était en leur pouvoir de s'y faire une fortune à leur gré.

Ce n'est pas tout; parce que les plus sages des hommes n'auront jamais cette sagesse suprême qui les mette à l'abri de toute erreur dans le genre de vie qu'ils se prescrivent, on peut les accuser encore de se tromper eux-mêmes dans le parti qu'ils prennent de renoncer aux douceurs de la vie; on peut croire qu'ils ne sont pas assez justes estimateurs du bien et du mal, pour changer nos idées sur ces points essentiels, et décider à leur gré de nos sentiments et de nos mœurs. Défaut réel ou prétendu du

sagesse, qui déprime en effet tous les jours dans nos esprits mille exemples de vertu que nous présentent les hommes ; on prend le parti de les traiter de fous et d'insensés dans la pratique de leur austère sagesse, de considérer leur vie comme une suite de pieux excès, de ferveurs indiscrètes que peut excuser l'intention, mais que le bon sens condamne ; et dès là, quoiqu'ils puissent faire d'héroïque et de grand, on ne craint plus les reproches importuns de leur exemple, et l'on en vient même jusqu'à s'estimer et à s'applaudir de ne pas leur ressembler.

Enfin, parce que les hommes n'ont point cette bonté désintéressée qui les rende sensibles au bonheur d'autrui plus qu'à leur avantage propre et personnel, on peut craindre encore que cette austérité spécieuse, dont ils donnent l'exemple, ne soit comme le voile d'une âme vaine et superbe, qui cherche à séduire et à captiver le monde par ses dehors imposants. Eh ! combien n'a-t-on pas vu et ne voit-on pas encore de ces faux docteurs se consumer dans un genre de vie qui paraît au-dessus des forces de la nature, pour attirer à leur suite un peuple toujours frappé du singulier et du merveilleux dans les mœurs, comme dans la doctrine ; et qui, aux dépens de leur repos, de leur santé, de leur vie même, achètent la gloire d'avoir des disciples de leurs erreurs ?

Défiez-vous donc, chrétiens, j'y consens ; du moins ne vous livrez jamais sans réserve à ces docteurs humains, qui semblent vous recommander la vertu par l'éclat impérieux de leur exemple. Fussent-ils les maîtres de l'univers par leur puissance, les docteurs de l'univers par leur sagesse, les idoles de l'univers par leur bonté et leur clémence ; dès qu'ils ne sont que des hommes, leur pouvoir, leur sagesse, leur bonté même aura toujours des bornes ; et c'en est assez, je l'avoue, pour inspirer une crainte raisonnable de se livrer à l'imitation de leurs plus apparentes vertus ; mais aussi, par le plus juste retour, qu'elle se ranime dans votre cœur, qu'elle s'épuise à l'égard du grand modèle que le ciel vous envoie, cette confiance dont vous refusez l'hommage à ces modèles d'une perfection hypocrite ou bornée que je viens de vous peindre. Voyez, dois-je ici vous dire, voyez votre Dieu exposé dès l'enfance à toutes les rigueurs de la vie ; vous ne soupçonnerez pas que ce soit le défaut de pouvoir qui l'ait réduit à cet état d'indigence, devenu le scandale d'un certain monde. Hélas ! sa faiblesse apparente cache à nos yeux sa toute-puissance, et ne la détruit pas ; ennemi du monde, dont il méprise en Dieu toutes les fortunes, il en est toujours également le maître ; aussi puissant sous ce nuage d'obscurité qui l'enveloppe à Bethléem, qu'il doit le paraître un jour aux yeux de l'univers sur ce nuage lumineux qui servira de trône à sa majesté. Qu'il parle, et sa parole toute-puissante qui créa le monde, *Dixit et facta sunt* (*Psal.*, CXLIII) ; et cette même parole qui forma tous les êtres, va les réunir autour de sa personne, pour faire sa félicité ; qu'il parle, et l'orgueil de Rome et d'Athènes à l'instant va tomber à ses pieds et lui céder l'empire du monde. Que dis-je ? cet empire universel est toujours son domaine et son apanage jusque dans le dénuement extrême où il paraît ; et les puissances célestes, descendues de leur sphère pour lui rendre hommage en ce jour, annoncent assez son empire naturel sur toutes les puissances de la terre ; le choix qu'il fait de l'obscurité ne saurait donc être plus libre de sa part et plus volontaire, et le soupçon de la contrainte ne peut dégrader à vos yeux ce détachement sublime dont il donne l'exemple en paraissant au monde.

Accuseriez-vous ce modèle qui vous est offert de défaut de sagesse et d'intelligence dans le choix qu'il fait d'un état obscur et humiliant ? Ah ! chrétiens, vous le savez, et vous faites profession de le croire, cet enfant dont le berceau rassemble toutes les espèces de privations et de misères, c'est un juge également infaillible dans les jugements qu'il porte sur les conditions et les personnes ; c'est l'unique auteur de toute véritable sagesse ; c'est le seul principe de toute prudence humaine et surnaturelle ; c'est la sagesse souveraine et incréée ; c'est, pour m'exprimer avec l'Ecriture, l'ange éternel du conseil divin, *Magni consilii angelus ;* c'est-à-dire, qu'il est le Dieu qui voit tout, qui comprend tout, qui d'un regard pénètre et approfondit tout ; le Dieu qui arrange, qui dispose, qui ordonne, qui juge, qui gouverne tout dans le conseil du Très-Haut, et dont la lumière inépuisable éclaire sous le nom de raison, toute créature sur la terre capable de le connaître : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Joan.*, I.) Il sait donc apprécier sans risque d'erreur, le vrai et le faux mérite de toutes les choses d'ici-bas ; il connaît donc également le prix et de toutes les grandeurs terrestres dont il se prive, et de toutes les humiliations humaines qu'il embrasse ; il ne faut donc que le choix qu'il fait d'un état pour justifier l'estime qu'il en fait, et pour apprendre au monde l'estime qu'il en doit faire ; et la science du bien et du mal, qu'il possède dans sa plénitude, l'élève bien au-dessus de tous les soupçons d'imprudence qui peuvent tomber sur les démarches de la sagesse purement humaine.

Oseriez-vous enfin vous défier des bontés de ce modèle divin que le ciel vous présente ? Mais comment soupçonner la bonté de ce grand modèle, qui, pour nous arracher efficacement aux passions du monde, veut nous précéder dès le berceau, dans toutes les rigueurs de la carrière qu'il vient nous tracer ; qui nous fait dès lors le sacrifice de toute sa gloire, en attendant celui de sa vie, auquel il s'engage en paraissant au monde ? Comment se défier de l'amour et de la tendresse d'un Homme-Dieu, qui nous

est annoncé depuis tant de siècles, comme celui qui doit sanctifier par sa grâce, qui doit racheter de son sang, qui doit couronner de son bonheur tous les vrais disciples de sa religion? Quoi! sous ces titres aimables de sauveur, de rédempteur, de sanctificateur, de rémunérateur éternel des hommes, sous ces titres de grandeur, et tout à la fois de clémence, qui le rendent également digne de l'adoration et de l'amour du monde, peut-il avoir quelque autre intérêt, ce modèle divin, que celui de votre félicité présente et future? En douter un moment, chrétiens, ne serait-ce pas un crime, un excès d'ingratitude, aussi prodigieux en quelque sorte que l'excès de sa bonté même? Concluez donc ici qu'il est infaillible à suivre, malgré toutes les défiances de l'amour-propre, l'exemple de ce détachement évangélique, qui parut pour la première fois et dans sa perfection au berceau d'un Dieu Sauveur; puissance suprême, sagesse infinie, bonté sans bornes, dans ce modèle parfait du genre humain, tout conspire à nous entraîner sur ses pas, et à nous faire entrer avec une pleine confiance dans la route nouvelle qu'il trace à tous les hommes; cependant, chrétiens, vous craignez encore de vous engager à la suite d'un modèle si accompli; et l'objet de cette nouvelle crainte qui vous arrête, vous ne rougissez pas de le dire, tandis que j'ai peine à le penser; c'est ce caractère de confusion que le monde attache à des vertus dont l'exemple vous est offert par un Dieu naissant. Mais ne savez-vous pas vous répondre à vous-mêmes, que tout exemple présenté par un homme vraiment Dieu est non-seulement infaillible, mais encore glorieux à suivre pour l'homme mortel, quels que soient le rang et la dignité qui le distinguent aux yeux du monde?

Car où pourrait être, dit saint Augustin, le sujet d'opprobre et d'ignominie pour le plus grand des hommes, de participer aux abaissements de ce Dieu immortel dont il est la créature? Rougissez, à la bonne heure, dit ce Père, de partager l'humiliation de ces hommes, qui n'ont rien que d'humain à vous offrir, pour vous persuader de les suivre; mais comment rougir d'imiter un homme vraiment Dieu, et un Dieu assez humble pour descendre jusqu'à la bassesse de notre nature et à ses misères? *Puderet fortasse imitari humilem hominem, saltem imitare humilem Deum.* (S. Augustin.) Est-ce en dire assez, mes chers auditeurs, et, sans présumer de nous-mêmes, ne pourrions-nous pas encore enchérir sur la pensée du saint docteur, puisqu'il est évident, depuis Jésus-Christ, que l'imitation de ses vertus divines ne saurait plus être un trait d'humilité et une source d'humiliation pour l'homme? Oui, de quelque épais nuage que la vertu paraisse s'envelopper à nos yeux, dès qu'un Homme-Dieu la pratique et qu'il en donne l'exemple, elle n'a plus rien désormais, je ne dis pas qui nous dégrade, mais qui ne distingue, qui n'ennoblisse l'humanité, et qui ne nous élève au-dessus de nous-mêmes. Ainsi cette pauvreté qui vous détache de tous les biens terrestres, elle devient glorieuse pour vous, parce qu'elle est devenue la pauvreté d'un Dieu; ainsi cette humilité qui vous abaisse au-dessous de vos semblables, elle n'a rien que de grand dans vous, parce qu'elle est devenue l'humilité d'un Dieu; ainsi cette mortification qui vous fait traiter votre corps en esclave, elle n'a rien dans vous que de céleste et de divin, parce qu'elle est devenue la mortification d'un Dieu. Que toute l'autorité de la philosophie ait entrepris en vain de rendre respectable au monde cette pauvreté d'esprit qui détache le cœur de tous les biens sensibles, je ne m'en étonne pas; l'exemple des plus illustres philosophes n'a point ce pouvoir plus qu'humain d'attacher la véritable gloire aux vertus qu'ils pratiquent, et le choix qu'ils en font pour eux-mêmes n'en saurait faire le prix et le mérite aux yeux des autres hommes. Que Salomon lui-même ait paru redouter également et l'embarras des richesses et l'opprobre de l'indigence, quand il demandait à Dieu de ne lui donner pour partage ni la pauvreté ni les richesses : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi* (*Prov.*, XXX), c'est ce qui n'a point encore de quoi me surprendre, parce que le premier sage de l'univers n'était point forcé de respecter une sorte de vertu qui n'avait encore eu jusqu'à lui que des sages vrais ou prétendus, que des philosophes pour sectateurs.

Mais dès que je vois un Dieu qui, par le privilége inaliénable de son être, consacre essentiellement tout ce que son exemple autorise, un Dieu dont la gloire rejaillit sur l'état le plus simple qu'il daigne honorer de son choix, ainsi que sur l'homme le moins illustre qu'il veut honorer de ses préférences; un Dieu enfin dont le jugement est l'arbitre infaillible du vrai degré d'estime que méritent les choses d'ici-bas; dès que je vois ce Dieu que j'adore descendre du ciel, selon la pensée de saint Bernard, parce que le trésor de la pauvreté ne s'y trouvait pas, pour chercher ce précieux trésor sur la terre où il était inconnu; dès que je le vois paraître au monde avec l'appareil de cette pauvreté volontaire que le monde méprisait sans le connaître, ah! c'est alors, chrétiens, que mes préjugés se dissipent, que mes idées se réforment, et que des vertus qui me paraissent dégrader l'humanité, divinisées désormais dans la personne d'un Dieu naissant, font à mes yeux toute la gloire de l'homme qui les pratique à la suite d'un tel modèle.

N'opposez donc plus, chrétiens, vous surtout, grands du monde, n'opposez plus à la nécessité de réformer vos mœurs cette crainte que votre religion désavoue, d'avilir vos personnes et votre état par la pratique des vertus qu'un Dieu naissant propose à votre imitation. Il a épuisé, pour ainsi dire, ce Dieu humilié et anéanti, il a bu lui seul toute la honte et l'ignominie que pouvait avoir attaché à ces vertus obscures le préjugé d'un monde profane et corrompu, et il

ne reste plus pour les disciples fidèles de son exemple que la gloire infinie dont ils se couvrent par leur ressemblance avec ce divin modèle : *Puderet imitari humilem hominem, saltem imitare humilem Deum.* Vous me direz que l'exercice de ces vertus austères n'en est pas moins encore humiliant aux yeux du monde, et du monde même adorateur de Jésus-Christ. Je le sais, mes chers auditeurs; mais que nous importent, si nous sommes chrétiens, les préjugés d'un monde réprouvé par ce même Dieu dont il se dit l'adorateur? Que le monde pense ce qu'il voudra de nos idées, de nos sentiments et de nos œuvres, toujours il sera vrai qu'il ne peut être qu'honorable pour l'homme de retracer dans lui des vertus qui ont Dieu même pour modèle. Dès que ce Dieu mérite l'encens de nos adorations, toujours il sera vrai que la pauvreté, l'humilité dont il donne l'exemple doivent nous paraître dignes de tous nos hommages; la même piété, la même foi qui nous fait adorer à la face du monde la croix du Dieu expirant, doit nous faire honorer encore, et pratiquer sans rougir la pauvreté, l'humilité du Dieu naissant; et si nous pouvions penser autrement, mes chers frères, quelle idée aurions-nous donc du Dieu que nous servons, et quelle estime ferions-nous dans le fond de sa suprême grandeur? On aurait donc vu (ô honte et opprobre du christianisme et de Jésus-Christ même!), on aurait vu l'enfer consacrer le vice et le faire adorer du monde païen dans mille fausses divinités? On aurait vu la volupté adorée dans une Vénus, le vol et le larcin dans un Mercure, l'adultère dans un Jupiter! On aurait vu les plus criminelles passions, à l'abri de la vaine grandeur des faux dieux, devenir l'objet des hommages des hommes, et le Dieu du monde chrétien, seul vrai Dieu, seul grand, seul puissant entre tous les dieux, n'aurait pas assez de pouvoir sur nos esprits pour nous faire respecter des vertus, et les consacrer à nos yeux par son exemple! Ce Dieu enfant, ce Jésus que nous adorons ne pourrait pas donner à des sacrifices généreux qui nous perfectionnent une gloire que donnait à des passions qui nous dégradent l'exemple d'une divinité imaginaire! Non, Dieu Sauveur, nous ne porterons point la faiblesse ou l'indignité jusqu'à faire cet outrage à votre personne divine; votre exemple n'aura pas moins d'empire sur des disciples éclairés de vos lumières que l'exemple des fausses divinités eut de pouvoir sur leurs adorateurs aveugles; et si malgré le caractère d'ignominie que la nature attache surtout à certains vices plus indignes de l'homme, ces vices-là même ont pu devenir vénérables au monde, dans ces dieux du paganisme, qui méritaient à peine d'être des hommes; cette pauvreté, cette humilité, cette mortification dont vous donnez l'exemple à tous les siècles seront désormais notre gloire, malgré les jugements insensés de ce monde fier et superbe, qui les dédaigne. Reprenons et avançons : exemple infaillible à suivre, glorieux à suivre, enfin nécessaire à suivre.

3° Car dans l'esprit de la religion qui doit diriger les sentiments et les idées de l'homme chrétien, ce n'est pas seulement un honneur, c'est encore une obligation pour lui et un devoir de chercher dans son Dieu la règle de ses mœurs, d'exprimer dans sa conduite les vertus et les perfections de son Dieu, autant que la faiblesse humaine le peut permettre; parce qu'il doit conserver, autant qu'il est en son pouvoir, cette glorieuse ressemblance avec son Dieu dont il est l'image par le bienfait primitif de la création. Or, si c'est un devoir pour les hommes éclairés de la foi chrétienne d'imiter dans le Dieu qu'ils adorent cette sainteté, cette sagesse, cette bonté, cette justice infinie, dont l'infinité ne peut convenir qu'à la nature divine, quelle obligation ne sera-ce pas pour ces mêmes hommes d'imiter le Dieu qui les éclaire, quand il ne leur présente, en qualité de modèle, que des vertus proportionnées à leur propre nature, que des vertus qu'il n'a pu pratiquer avant eux, qu'en se revêtant de cette nature humaine qui en a fait leur semblable et leur frère; que des vertus qu'ils peuvent conséquemment exercer après lui, sinon dans le même degré de pureté et d'excellence, au moins dans le degré de perfection qui leur est essentiel? Ah! c'est alors, je l'avoue, mes chers auditeurs, que l'homme me paraît spécialement obligé de retracer dans lui-même l'image de son Dieu, de la faire reconnaître sensiblement dans sa personne; parce que c'est alors que l'Homme-Dieu peut nous dire avec plus de justice et plus d'empire que jamais : Soyez saints, hommes mortels, comme je suis saint moi-même et parce que je suis saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI.)

Et en effet, quand un maître si grand descend de son trône et s'abaisse au dernier degré des conditions humaines pour engager notre cœur à se détacher des vaines félicités du monde, cet état d'anéantissement où il se réduit pour nous persuader, n'est-il pas la marque la plus décisive de cette volonté absolue qui caractérise les préceptes les plus formels de sa loi? N'en doutons pas, mes chers frères, quand ce Dieu paraît aux yeux d'Israël pour lui donner sa loi sur la montagne sainte, il manifeste, il est vrai, sa gloire dans une apparition digne de sa suprême majesté; au lieu qu'il sacrifie toute sa grandeur en donnant sa loi nouvelle à Bethléem; mais prenez garde, c'est le sacrifice même qu'il fait à Bethléem de toute sa gloire, qui doit apprendre au monde chrétien que c'est là qu'il déploie toute l'étendue de son empire pour le soumettre à son exemple. Plus il en coûte de sacrifices à ce Dieu maître des hommes pour les engager aux vertus pénibles dont il se fait le modèle, et plus je conçois qu'il doit avoir à cœur de nous former à la pratique de ces vertus dont il est, en naissant, comme le créateur et le père; c'est sur les moyens

extrêmes qu'il emploie à se faire des imitateurs que je mesure la vivacité des désirs qu'il a de se faire imiter : ainsi, bien loin que son exemple, par l'état humiliant de sa personne à Bethléem, perde sur nous l'autorité du commandement, c'est l'humiliation même où il se réduit qui communique aux exemples qu'il donne l'autorité des ordres les plus absolus. Et ce Dieu législateur ne dut-il pas un jour par lui-même ou par ses apôtres, nous déclarer ses lois souveraines destinées à sanctifier le monde; dès son berceau il nous les fait assez connaître; sa crèche austère et humiliante parle aussi haut que tous les tonnerres de son Evangile; et ses larmes, qui ne paraissent que l'expression de sa faiblesse, ont toute la force des préceptes qu'il prépare au monde pour nous obliger par avance à l'imiter : *Vobis relinquens exemplum*, dit saint Pierre du grand jour de sa passion et pouvons-nous dire également du grand jour de sa naissance, *vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* (I *Petr.*, II.)

L'exemple d'un Dieu naissant est donc non-seulement infaillible et glorieux, mais encore nécessaire à imiter pour tous les disciples de sa loi; et vous serez toujours coupables au tribunal même de la raison, je dis d'une raison vraiment chrétienne, si vous ne tendez pas sans cesse à vous rapprocher d'un Dieu qui daigne être en tout le modèle de sa créature. Car seriez-vous assez injustes pour combattre ce premier devoir du christianisme par la disproportion infinie qui sépare ce Dieu modèle de ses disciples, comme si ce Dieu incarné, à raison de sa grandeur et de sa puissance suprême, ne pouvait servir d'exemple à un être fragile et impuissant tel que l'homme? Ah! mes chers auditeurs, si ce frivole prétexte pouvait ici vous séduire et vous abuser, je vous dirais que la supériorité même de votre Dieu, au-dessus de tout ce que vous êtes, rend pour vous son exemple plus terrible encore et plus désespérant; car écoutez les réflexions simples, mais accablantes, que votre foi vous suggère à ce moment; c'est elle-même qui va vous parler par ma voix.

Si votre Dieu, vous dit-elle, créateur et maître du monde, ainsi que de tous ses trésors, ne veut y paraître que dans l'état de l'indigence la plus extrême; vous qui ne possédez rien et ne pouvez rien posséder de vous-mêmes, vous serait-il impossible de détacher votre cœur de ces biens passagers dont vous n'avez que l'usage sans pouvoir vous en attribuer jamais la propriété? Quoi donc! la cupidité du cœur humain a-t-elle plus d'opposition avec le détachement des richesses que le souverain domaine de Dieu sur tous les biens avec la pauvreté réelle dont il fait choix?

Si votre Dieu, la grandeur et la majesté par essence, a pu renoncer à tout l'éclat de sa gloire pour descendre jusqu'à ce point prodigieux d'abaissement où vous l'adorez en ce jour, vous, qui malgré la vaine pompe de votre grandeur humaine, n'êtes que néant devant lui, ne pouvez-vous pas triompher de l'orgueil qui vous domine pour vous humilier du moins à la suite d'un si grand modèle? Quoi donc! l'orgueil humain a-t-il plus d'opposition avec le sentiment de l'humilité et de la modestie chrétienne que toute la grandeur divine avec ce nuage d'humiliations dont elle se couvre pour vivre au milieu de nous et paraître à nos yeux sans les éblouir?

Si votre Dieu essentiellement heureux se soumet, en entrant dans le monde, au sentiment de la souffrance et de la douleur, vous, essentiellement passibles et mortels, et qui ne paraissez sur la terre que pour souffrir et mourir, ne pouvez-vous pas vous astreindre à cette mortification des sens qui retranche au moins tout ce qu'il peut y avoir de criminel dans les plaisirs? Quoi donc! l'amour du plaisir dans l'homme serait-il plus opposé au sentiment de la peine et de la douleur que toute la félicité d'un Dieu ne peut l'être aux souffrances humaines dont il est victime dès qu'il commence à vivre?

Ah! chrétiens, répondez-vous ici à vous-mêmes, s'il est possible de le faire; un Dieu trouve dans sa nature divine le droit le plus essentiel à paraître toujours grand, toujours impassible, toujours heureux; cependant il souffre, il s'humilie, il se réduit à l'indigence; vous trouvez dans le fond même de votre nature l'humiliation, la pauvreté, la douleur; ne pouvez-vous pas du moins vous soumettre chrétiennement à ces misères inséparables de votre nature, et de ces misères mêmes vous faire autant de moyens d'exercer les vertus que l'exemple d'un Dieu vous commande? L'élévation infinie d'un Dieu-Homme au-dessus de tout ce que vous êtes, rend donc pour vous son exemple encore plus indispensable à suivre. Mais ce divin modèle, dites-vous, est la sainteté même, et vous êtes pécheurs; il est le Dieu fort et vous êtes des hommes faibles; c'est le dernier prétexte qui vous rassure contre la morale austère que vous prêche un Dieu naissant; parce qu'il semble vous donner droit de ne pas marcher sur la trace de son exemple. Mais j'ai à vous répondre que ce modèle si saint et si puissant, vous offre les plus grands secours pour vous soutenir dans la carrière où il vous précède lui-même. Car si Jésus-Christ naissant est un modèle qui enseigne à l'homme peu instruit tout ce qu'il doit savoir, qui persuade à l'homme prévenu tout ce qu'il lui enseigne, c'est encore un modèle qui soutient l'homme faible et fragile dans tout ce qu'il lui persuade : c'est ce qui va faire le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Pour soutenir la faiblesse des hommes dans le mépris généreux du monde et des faux biens du monde, la philosophie humaine ne leur présentait d'autre secours que le privilége de la raison qui les conduit; de

cette raison qu'elle croyait capable de nous faire triompher de nos penchants, parce qu'elle nous élève en effet au-dessus de tous les êtres visibles de l'univers. La noblesse de l'intelligence qui m'éclaire, disait un sage païen, me donne trop de grandeur pour que je m'abaisse à devenir l'esclave de mon corps et des biens sensibles qui m'environnent : *Major sum et ad majora natus quam ut sim mancipium mei corporis.* (Senec.). C'était là que se réduisait tout le pouvoir des philosophes pour soutenir le cœur humain dans le mépris qu'ils s'efforçaient de lui inspirer pour le vain bonheur de la terre. Mais depuis que cette raison, dominée dans le commun des hommes par des passions aveugles, avait perdu ses plus vives lumières et n'était plus, pour ainsi parler, que l'ombre de ce qu'elle devait être, l'homme avait peine à se persuader que la gloire seule d'être raisonnable l'élevât assez au-dessus du monde pour l'obliger en effet d'en détacher son cœur. Eussent-ils même été capables, ces docteurs humains, de persuader notre esprit par le raisonnement, ils demeuraient toujours hors d'état de nous prêter des forces qu'ils n'avaient pas eux-mêmes pour soutenir ces nobles sentiments sans les démentir. C'était donc encore à Jésus-Christ naissant qu'il était réservé de nous soutenir dans le détachement et le mépris qu'il nous persuade pour tout ce qui fait l'objet des désirs et des passions du monde. Vous demandez comment il opère ce miracle plus étonnant que tous les prodiges passagers dont son Evangile est rempli? Par deux grands moyens qui ne pouvaient être qu'au pouvoir d'un Dieu : premièrement, par l'élévation qu'il fait de notre nature au-dessus de tous les biens du monde; secondement, par la force qu'il nous communique contre l'attrait séduisant des biens du monde. La grandeur divine, la force divine communiquées à l'homme au moment de la naissance d'un Homme-Dieu, quel secours plus puissant pouvait employer ce Dieu sauveur pour nous soutenir dans le détachement sublime qu'il a dû nous persuader par son exemple!

1° J'ai dit, en premier lieu; la nature divine communiquée à l'homme mortel au moment de la naissance d'un Dieu-Homme, secours puissant pour nous prémunir contre l'attrait séduisant du monde et des biens du monde. Car voilà, chrétiens, la gloire étonnante que nous assure ce Dieu-Enfant dès qu'il se montre à la terre. L'homme seul ne pouvait monter jusqu'à Dieu; ce Dieu veut descendre jusqu'à l'homme pour l'égaler en quelque sorte à lui-même : par l'accord le plus mystérieux et le plus honorable pour l'humanité, il fait subsister dans la même personne la nature de l'homme et la nature de Dieu. Ces deux natures si opposées d'elles-mêmes, il les réunit par des liens si étroits, que si l'on peut dire de Dieu avec vérité ce qu'il y a de plus humiliant dans l'homme, on peut dire de l'homme avec la même vérité ce qu'il y a de plus grand dans Dieu. En vertu de cette union prodigieuse, le vrai Dieu, l'unique Dieu de l'univers devient faible, pauvre, humilié, passible et mortel, et le moindre des hommes élevé jusqu'à Dieu devient riche et puissant, comblé de gloire, impassible et immortel. Dieu dans la personne de Jésus-Christ devient véritablement homme, et l'homme dans la personne de Jésus-Christ devient véritablement Dieu. La mesure des abaissements de Dieu dans ce mystère est la mesure parfaite de la gloire et de l'élévation de l'homme. Abaissements infinis du côté de Dieu revêtu des faiblesses de l'homme, élévation infinie du côté de l'homme revêtu des grandeurs de Dieu.

Nous voilà donc, mes chers frères, depuis cet heureux jour, oui, nous voilà placés dans un ordre surnaturel qui nous élève mille fois plus au-dessus du monde que le rang de la naissance ne peut nous élever au-dessus des peuples; nous voilà donc devenus plus grands par la naissance d'un Homme-Dieu que si notre tête avait réuni toutes les couronnes de l'univers; nous voilà donc marqués du caractère auguste que nous imprime l'union du Verbe avec l'humanité préférée à la nature de l'ange; nous voilà donc enfin, malgré notre bassesse, devenus participants pour l'éternité de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.) Or, frappés comme nous devons l'être de ce mystère d'élévation pour la nature humaine, et armés pour ainsi dire de ces nobles idées contre l'attrait des faux biens que le monde nous présente, pourrions-nous encore permettre à notre cœur ces attachements serviles qui effaceraient toute la gloire de notre alliance avec Dieu et replongeraient notre nature dans son ancien néant? Ah! mes chers auditeurs, si nous savons réfléchir en chrétiens sur le mystère d'un Dieu naissant qui daigne s'abaisser jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui-même, saisis alors de cette fierté chrétienne qui prend sa source dans l'humilité même du Dieu de la crèche dont nous sommes les adorateurs, que nous regarderons bientôt comme indigne de nous et de la dignité de notre être, tout ce qui nous ferait dégénérer de la grandeur d'un Homme-Dieu qui nous honore de son alliance! que nous aurons bientôt appris, comme ce généreux chrétien dont saint Clément d'Alexandrie nous a conservé la mémoire, à fouler aux pieds ce monde terrestre qu'il n'est que trop ordinaire de servir et d'adorer! *Didici calcare terram, non adorare.* Tandis que ma nature n'a contracté d'alliance qu'avec le premier Adam sorti de la terre, dirions-nous alors, oui, j'ai pu avec moins d'indécence regarder cette terre comme ma patrie : *Primus homo de terra, terrenus* (I *Cor.*, XV.); mais depuis l'alliance de ma nature avec le second Adam descendu du ciel pour s'unir à moi, je dois soutenir par mes sentiments la dignité dont il m'honore, et à l'exemple du Dieu même qui m'unit à sa personne, faire du plus grand monde l'objet de mes mépris : *Secundus homo de cœlo, cœlestis.* (*Ibid.*)

Vous me répondez, chrétiens, que ce sont

là de ces sentiments trop relevés pour le commun des hommes, et dont il semble qu'il n'y ait que certaines grandes âmes qui soient capables. Mais je ne craindrai point de vous répliquer ici que vous vous trompez vous-mêmes; que, pour prendre ces idées sublimes qui vous étonnent et en faire la règle de vos mœurs, il ne faut qu'être homme et faire usage de sa raison; il ne faut qu'être chrétien et savoir user de sa foi. Je le vois en effet cet homme, ce chrétien fier et superbe, quand il n'a point sujet de l'être, je le vois s'occuper sans cesse de cette noblesse frivole qu'il doit au sort de la naissance, et qui ne peut lui donner aucun mérite réel et personnel; je le vois se rappeler avec un plaisir incroyable l'antiquité de son origine, le lustre de ses alliances, la gloire de ses ancêtres; et parce qu'il conserve précieusement le souvenir de cette frivole grandeur qui fait son mérite aux yeux du monde; il ne faut que ce souvenir tout-puissant sur son âme pour élever ses sentiments, pour ennoblir ses désirs et lui faire entreprendre les plus grandes choses; il exposera généreusement sa vie dans les combats, il sacrifiera son repos dans le maniement assidu des affaires publiques pour soutenir de sa part un rayon de gloire que lui transmet une famille illustrée par ses vertus et ses services. A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je vienne blâmer ici cette noble émulation de travaux, de talents et de mérites, qui fait comme l'âme et la vie de toutes les conditions du monde, dès qu'elle sait se contenir dans les justes bornes que lui prescrit la religion! Je sais combien de tout temps elle a produit de grands hommes et de dignes citoyens parmi les peuples sujets du christianisme. Mais n'y aurait-il donc que le souvenir de notre alliance divine qui n'aurait rien d'assez touchant pour faire impression sur nos cœurs? Quoi! la pensée d'un grand nom, d'une dignité, d'une marque d'honneur, qui tire souvent sa réalité de l'imagination, pourrait mettre en mouvement le cœur le plus lâche, élever l'âme la plus servile, réprimer dans l'homme les penchants les plus naturels, tels que l'amour du repos et de la vie; et l'idée d'un Dieu entré dans notre alliance ne suffirait pas pour nous élever au-dessus du monde et des concupiscences du monde? Non, je ne peux me le persuader, mes chers auditeurs, si vous ne répondez pas à l'honneur qu'un Dieu fait à votre nature par des sentiments dignes de sa grandeur et de la vôtre, c'est qu'accoutumés à ne considérer dans la naissance d'un Homme-Dieu que ce qu'elle a d'humiliant pour sa personne, vous n'avez jamais bien conçu ce qu'elle a de grand et d'honorable pour vous-mêmes; pensez-y désormais, chrétiens heureux et trop peu jaloux de votre bonheur, il n'est pas donné à tous les hommes de pouvoir se glorifier d'une naissance distinguée, de compter une longue suite d'hommes célèbres au nombre de leurs aïeux; mais il n'est point de disciple de Jésus-Christ qui n'ait droit de se dire à lui-même : Je suis le frère et le cohéritier d'un Homme-Dieu. Titre supérieur à tous les noms fastueux qu'inventa le monde pour nourrir son orgueil et qui vous aura bientôt détaché de tous les biens sensibles, suivant ce grand principe, que vous rougiriez de ne pas suivre en qualité de citoyens, que c'est le rang, la dignité de la personne qui doit régler ses sentiments, décider de ses actions, et que les grands se déshonorent dès qu'ils ne soutiennent pas leur grandeur par leur conduite. Suivant ce principe reconnu du monde le moins chrétien, vous jugerez que si c'est une indécence dans le prince de penser et d'agir comme le simple peuple, il n'est pas moins indigne de l'homme associé à la gloire de son Dieu depuis l'élévation de sa nature, de soupirer encore après les biens, les honneurs et les plaisirs de la terre. Et si cette considération ne suffisait pas pour vous soutenir dans ces grands sentiments que doit vous inspirer la naissance d'un Homme-Dieu; pensez à la force divine que ce même Dieu vous communique dans ce grand jour, secours plus puissant encore contre l'attrait des biens sensibles, principe funeste de notre corruption.

2° Et c'est principalement ici, mes chers auditeurs, que vous devez concevoir l'injustice de vos plaintes, quand vous rejetez sur la faiblesse humaine votre attachement servile à tous les objets qui font le vain bonheur du monde; car votre faiblesse pourrait-elle encore vous tenir lieu d'excuse devant Dieu, quand vous pouvez vous répondre à chaque instant de toute la force de ce Dieu qui vous jugera? Or, depuis ce grand jour n'avez-vous pas hérité de la force suprême de l'Homme-Dieu dont vous partagez la nature, comme il a lui-même hérité de vos fragilités et de vos faiblesses? Oui, chrétiens, c'est au moment de la naissance de cet Homme-Dieu que l'abondance du péché, selon l'expression de l'Apôtre, a été comme absorbée par la surabondance de la grâce; c'est alors que, sortant, pour ainsi dire, de Bethléem comme une source d'eau vive, cette grâce, arrêtée et suspendue depuis tant de siècles, s'est enfin débordée dans toutes les parties du monde: qu'elle a répandu ses eaux salutaires avec l'impétuosité d'un torrent longtemps retardé dans son cours, pour inonder la face de la terre plus rapidement encore que n'avait fait le torrent des iniquités humaines; et comme le ciel s'ouvrit autrefois à ce déluge universel qui purifia la terre par la mort de tous les coupables; le ciel, à la vue d'un Dieu naissant, s'est ouvert à ce déluge de grâces, qui doit purifier le monde en fortifiant le cœur de l'homme contre la violence des penchants qui l'entraînent : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* (*Rom.*, V.)

Quel secours pourrait donc nous manquer encore pour nous soutenir dans ce parfait détachement de cœur, qui doit nous élever, comme Jésus-Christ, au-dessus du monde? Dans quelque situation que nous ayons à vivre, riches ou pauvres, grands ou petits,

heureux ou malheureux sur la terre, la grâce d'un Dieu naissant se proportionne à nos divers états, grâce de consolation pour les uns, grâce de résistance pour les autres.

Je dis, grâce de consolation pour vous, chrétiens disgraciés du monde, mais non pas disgraciés du ciel, quoiqu'il vous ait privés des biens de la vie. Témoins les effets merveilleux de cette grâce consolante sur les pasteurs heureux qui furent les premiers disciples de ce Dieu sauveur. Passez en esprit jusqu'au berceau de l'Homme-Dieu, jusqu'à Bethléem, et voyez ce qu'opère dans leur âme cette grâce si douce qui leur est communiquée. Ce sont des pauvres, il est vrai, mais contents de leur état qu'un Dieu vient honorer par la préférence qu'il lui donne sur tous les états du monde, et qui, réglant l'estime de leur condition sur l'estime qu'en paraît faire un Dieu, préfèrent la misère apparente de leur sort à celui des riches de Jérusalem. Ce sont des hommes vils et méprisables aux yeux du monde; mais loin d'envier aux grands qui les dominent la vanité de leur grandeur, ils bénissent le ciel de les avoir placés dans une condition qui les rend si semblables au Dieu vraiment grand qu'ils viennent d'adorer à Bethléem. Ce sont des hommes réduits par état à un genre de vie pénible et laborieux; mais, malgré le poids de leurs peines, ils s'estiment plus heureux que s'ils avaient à vivre au milieu des plaisirs que leur Dieu réprouve, en naissant dans la souffrance et dans la douleur. Ce sont enfin des hommes simples, sans art, sans étude et sans culture; mais qui, pénétrés à ce moment d'une lumière plus qu'humaine, pourraient servir de maître à tous les faux sages du judaïsme et de la gentilité. Peut-être jusqu'à ce jour la pauvreté avait-elle été pour eux, comme elle est pour vous, un sujet de plaintes et de murmures; peut-être, du moins, pauvres en effet, étaient-ils comme vous riches en désirs, et dès lors malheureux dans leur indigence; mais depuis qu'ils ont vu la majesté du Verbe de Dieu, obscurcie par les signes humiliants dont elle se couvre à Bethléem, la grâce de ce Dieu, déjà sauveur, les a pénétrés d'une onction si pleine de douceur et de charmes, qu'ils ne savent plus que louer le Seigneur, le bénir et le glorifier des dons ineffables dont ils sont comblés : *Et reversi sunt glorificantes et laudantes Deum.* (*Luc.*, II.)

J'ai dit en second lieu, grâce de résistance pour vous, grands du monde, riches du monde, heureux du monde. Oui, quelque dangereuses que puissent être dans vos conditions ces idoles de fortune, de grandeur, de volupté, qui sont comme les divinités du siècle, le Dieu de la crèche en fera triompher votre faiblesse, si vous n'arrêtez pas sur vos cœurs l'effet de sa grâce; de cette grâce toujours prête à remporter sur vos passions les plus grandes victoires, dès que vous voudrez y coopérer vous-mêmes. Ne sortons point de l'étable de Bethléem, devenue le premier temple du Seigneur, et soyons-y les témoins des opérations nouvelles de sa grâce sur des hommes puissants, sur des rois qu'il daigne appeler encore à son berceau. Que voyons-nous dans ces mages célèbres, guidés par un nouvel astre, vers le nouveau roi d'Israël? Ce que nous voyons, mes chers auditeurs, ce que l'on ne vit jamais jusqu'à ce beau jour; des hommes désabusés de tous ces biens trompeurs, où jusqu'alors ils avaient mis, comme vous, leur vaine félicité; des hommes, qui, à la vue d'un enfant qu'ils sont venus chercher à travers tant de périls et de fatigues, déposant à ses pieds leur grandeur, lui font le sincère hommage de tout ce qu'ils sont, et, par de tels sacrifices, encore plus par l'esprit déjà chrétien qui les anime, ne se rapprochent pas moins que les pasteurs, du Dieu anéanti qu'ils adorent : *Et procidentes adoraverunt eum.* (*Matth.*, II.) S'ils ne quittent point l'état de dignité et de grandeur où les engagent, comme nécessairement, les droits de la naissance, ah! c'est que le Dieu qui vient de les soumettre à son empire n'exige point de leur part de pareils changements. Il n'a point paru sur la terre, ce Dieu incarné, pour détruire la grandeur humaine et renverser l'ordre des conditions du monde : *Non venit immutare conditiones.* Mais, quoiqu'ils soient encore en apparence tout ce qu'ils étaient, ce ne sont plus, dans le fond, les mêmes hommes; d'autres sentiments, d'autres idées ont, pour ainsi dire, réformé leur âme, ils ont conçu pour l'esprit de pauvreté dont ils adorent le modèle, cette estime de préférence qui fait mépriser tous les trésors, et leur ôte, par ce mépris, tout ce qu'ils auraient de dangereux : *Non venit immutare conditiones, sed animas.* Ils seraient prêts de renoncer à tout, comme le grand roi qu'ils reconnaissent pour le maître et le Dieu de l'univers; et si ce roi des rois en paraissant au monde, cache toutes les prééminences de sa royauté divine sous les humbles dehors de la pauvreté et de l'enfance; ces rois prosternés à ses pieds cachent la pauvreté, l'humilité de cœur, sous l'appareil brillant de la royauté; plus contents d'honorer de leur présence la cour d'un Dieu dans le réduit obscur où il a voulu naître, que d'être eux-mêmes entourés de courtisans dans les plus superbes palais; s'ils abandonnent Jésus-Christ à Bethléem, c'est pour continuer d'obéir à ce Dieu enfant dont ils exécutent les ordres dans leur retour, comme ils les suivirent en quittant leurs Etats pour venir le reconnaître et l'adorer : *Et responso accepto, reversi sunt.* (*Ibid.*)

Voilà, mes chers auditeurs, quelle est la force de cette grâce dont un Dieu sauveur vient enrichir la misère du monde; par un miracle bien étonnant, elle console les pauvres dans leur condition, et leur fait voir le comble du bonheur dans la pauvreté même, malgré l'attrait des richesses souvent plus grand pour l'indigence qui en est privée, que pour l'heureux du siècle qui les pos-

sède; et par un miracle non moins surprenant, elle détache des riches, des grands, tels que les mages, de tous ces biens extérieurs qui font ordinairement leur plus grand mérite aux yeux du monde. Or, mes chers frères, revenons ici sur nous-mêmes, pour un moment : ce que cette grâce opéra par ses premiers traits, sur des hommes tels que les pasteurs et les mages, ne pourrait-elle pas encore le produire et l'opérer dans nos cœurs; se serait-elle affaiblie par l'éloignement de sa première source, cette grâce autrefois si puissante et si fertile en miracles; ne coulerait-elle plus pour le siècle présent, avec la même abondance que dans ces jours fortunés, témoins de ses premiers prodiges? Ah! chrétiens, peut-être seriez-vous tentés de le croire; mais depuis ces temps heureux n'a-t-on pas vu, malgré la corruption du monde, et ne voit-on pas encore se multiplier tous les jours ces effets prodigieux d'une grâce, dont le charme seul remplace dans le cœur humain tous les objets de sa cupidité? De là cette variété constante d'établissements religieux, de l'un et de l'autre sexe, où les vaines passions qui agitent le monde, viennent s'ensevelir sans retour, comme dans leurs tombeaux. Ordres saints, restes précieux de l'ancien christianisme, qui forment à Jésus-Christ tant de disciples fervents, et qui perpétuent dans l'univers chrétien, le miracle de cette grâce victorieuse du monde qui prit naissance à la crèche du Dieu sauveur.

Si donc, mes chers auditeurs, il est encore parmi nous des pauvres qui, loin de se consoler dans leur misère, en font le sujet de leurs malédictions et de leurs blasphèmes; s'il est encore des riches, des grands, qui ne savent point se garantir de la contagion des faux biens du siècle, c'est que les uns, ignorant le prix de leur pauvreté, ne vont point, comme les pasteurs, recueillir à la crèche de Jésus-Christ cette grâce consolante qui leur ferait bénir Dieu dans l'état de privation où les a placés sa providence. C'est que les autres, remplis de tous les préjugés d'un monde profane qui leur tient lieu d'oracle, ne suivent point, comme les mages, l'astre de la grâce, qui les conduirait comme eux, aux pieds de Jésus-Christ, et les détacherait sans peine de tout ce qui a fait jusqu'à présent leur faux bonheur.

Oh! qui de nous, en effet, serait assez aveugle pour craindre que ce Dieu sauveur, en lui prescrivant des vertus si supérieures aux seules forces de l'humanité, ne suppléât pas à sa faiblesse toujours renaissante par la force inépuisable de sa grâce? A-t-il donc l'air d'un tyran qui ordonne l'impossible à sa créature, ce Dieu victime de son amour pour elle, dès qu'il commence à vivre? Serait-il assez cruel pour charger ses disciples d'un fardeau qu'ils ne pourraient porter, ce Dieu enfant, qui n'inspire à tous les cœurs que la compassion et la tendresse? Ses pleurs, ses larmes, ses soupirs, annoncent-ils au monde un maître avare de ses grâces, quand elles sont nécessaires à l'exécution de ses ordres? Est-ce avec l'appareil de tant de charmes aimables que se produirait cette dureté odieuse, qui refuse le pouvoir d'accomplir ce qu'elle commande? Ah! mes chers auditeurs, quand votre foi ne serait pas aussi lumineuse qu'elle l'est en effet sur le dogme essentiel de la possibilité de tous ses préceptes, la vue touchante de l'état où s'est réduit ce Dieu enfant, vous ferait réprouver une erreur si outrageante pour sa miséricorde. Il nous prodigue ses grâces, en paraissant au monde, et principalement cette grâce qui doit détacher le cœur humain de la terre, et de tous les biens terrestres; et il pleure, il gémit par avance sur l'abus qu'il prévoit que fera le monde de tant de grâces prodiguées dès son berceau.

Mais, qu'ai-je dit? Dieu sauveur, non, ce ne sera point en vain que vous serez descendu jusqu'à cet état de faiblesse, où vous daignez vous abaisser par amour pour moi. Que votre ancien peuple attende encore un Messie puissant et victorieux, qui éblouisse l'univers de l'éclat de sa grandeur et de ses triomphes; pour moi, je vous méconnaîtrais à tout autre signal, qu'à celui de vos humiliations profondes; parce que tout l'éclat de la grandeur humaine ne pouvait que détruire la vraie gloire, et anéantir les trophées de votre berceau, en vous rendant incapable de réformer le moindre des hommes par votre exemple. Mais cet état de faiblesse et d'infirmité, de privation ou d'indigence où je vous vois paraître, c'est ce qui vous rend tout-puissant sur le cœur de l'homme, pour le réformer, et ce qui vous fait, dès en naissant, le législateur du monde.

Humiliez-vous donc, et confondez-vous devant l'enfance divine, philosophes superbes, raisonneurs éternels sur les principes de la corruption humaine, et les moyens d'en tarir la source. Vous déclamez sans cesse contre le siècle où vous avez à vivre; vous inondez le monde de vos vains systèmes, pour le ramener à l'innocence et à la pureté de son origine.

Mais, que produira jamais pour la réforme des mœurs, cet amas de préceptes spécieux, de maximes plus fastueuses que solides? Votre morale a-t-elle fait disparaître un seul vice de la terre; et l'univers entier ne serait-il pas encore dans la superstition et l'idolâtrie, s'il n'avait eu que vous pour docteurs et pour maîtres? Il était donc réservé à l'enfance d'un Dieu, sages mondains, de vous éclairer vous-mêmes et de vous instruire!

Ici l'orgueil de vos esprits se révolte; vous rougissez des faiblesses et des humiliations d'un Dieu enfant, hommes ingrats! s'écriait un Père; mais ce Dieu enfant, si humilié, en mérite-t-il moins vos adorations et vos hommages? ou plutôt, n'en doit-il pas être mille fois plus cher et plus adorable à vos yeux; puisque c'est pour vous-mêmes qu'il se dégrade jusqu'à ce point d'abaissement qui vous scandalise? Ignorez-vous donc que l'excès de son indigence est ce qui vous enrichit des dons du ciel; que l'excès de son

humiliation est ce qui relève devant Dieu votre bassesse ; que l'excès de ses souffrances est ce qui apaise à votre égard le courroux du ciel irrité? Non, il ne fallait rien moins que l'excès de tant de misères qui environnent cette crèche où il a voulu naître, pour expier le crime du jardin de délices, où le premier homme désobéit à son Dieu.

Vous rougissez des faiblesses et des humiliations d'un Dieu enfant ! Mais si malgré cette faiblesse mystérieuse, qui désole et confond votre orgueil, cet enfant Dieu accomplit lui seul, dès qu'il paraît, ce qu'ont vainement entrepris avant lui tous les philosophes de l'univers, si c'est dans lui seul que se trouvent ces ressources plus qu'humaines, et qui pourraient seules renouveler la face du monde : j'entends cette lumière divine, qui enseigne à l'homme tout ce qu'il doit savoir ; cette éloquence divine, qui persuade à l'homme tout ce qu'on lui enseigne ; cette force divine qui soutient l'homme dans tout ce qu'on lui persuade. Si c'est là le destin glorieux de cet enfant si faible en apparence, le tribut de vos hommages, philosophes orgueilleux, peut-il mieux s'adresser qu'à son enfance même, déjà plus puissante que tous les sages, pour le bonheur et la réformation du monde?

Vous rougissez des faiblesses et des humiliations d'un Dieu enfant ! Mais quoi ! Fallait-il donc que ce Dieu parût dans le plaisir, le faste et l'opulence pour nourrir toutes les passsions humaines, et fomenter tous les principes de notre dépravation, qu'il venait détruire par son exemple? Malgré l'exemple tout opposé qu'il nous présente à suivre, exemple si puissant par lui-même sur l'esprit de l'homme raisonnable et chrétien, je vois le monde se livrer encore à mille excès que sa religion réprouve, et abuser, pour se perdre, de tous les objets de la félicité humaine. Je vous vois vous-mêmes, prétendus sages, qui vous croyez à l'abri des faiblesses vulgaires, donner à chaque pas dans le préjugé et le travers, vous laisser emporter à des vices plus subtils peut-être, mais non moins coupables que les plus grossiers, qui peuvent infecter le commun des hommes. Eh ! que serait-ce donc, mes chers frères, si notre Dieu avait pris conseil de notre orgueil pour nous sauver, et pouvait-il être un moyen plus sûr et plus infaillible de nous perdre?

Vous rougissez des faiblesses et des humiliations d'un Dieu enfant ! Mais si le soin de sa gloire est en effet ce qui vous rend susceptibles de scandale sur l'état d'abaissement où la foi vous le représente, portez plus loin vos vues bornées, hommes aveugles ; percez ce voile d'opprobre et d'obscurité dont il s'enveloppe à vos yeux, et voyez s'accomplir dans lui, dès sa naissance, ces magnifiques oracles dont le Messie était l'objet. Hé quoi ! n'est-ce pas cet enfant même qui s'est choisi pour mère une vierge toujours pure, et toujours vierge dans sa maternité? Cet enfant qui fait descendre la cour céleste à l'instant de sa naissance, pour adorer le Roi du ciel dans sa personne ; cet enfant qui fait briller subitement de nouveaux astres pour s'annoncer aux rois comme aux peuples de l'univers ; cet enfant qui appelle également les petits et les grands à l'adoration qu'ils lui doivent dès son berceau ? N'est-ce pas enfin cet enfant dont l'empire déjà redoutable au milieu de toutes les misères de l'enfance et de l'humanité, fait trembler, jusque sur le trône, le roi barbare et impie, qui se promet de triompher de sa faiblesse, et de l'immoler à ses ambitieux projets ?

Vous rougissez des faiblesses et des humiliations d'un Dieu enfant ! C'est que vous croyez sans doute que la naissance d'un enfant Dieu pouvait être honorée par l'appareil et la pompe de la grandeur. Trop faibles esprits, détrompez-vous : oui, ce serait là de quoi honorer le berceau d'un homme mortel, et dont la grandeur n'aurait rien de plus qu'humain, mais un enfant vraiment Dieu ne voit rien d'honorable pour lui dans un pareil éclat, et tout l'ornement de sa crèche ne doit être que l'éclat des vertus, des vertus sublimes et plus qu'humaines, dont il donne l'exemple.

Vous rougissez des faiblesses et des humiliations d'un Dieu enfant ! Grand Dieu ! caché sous le voile de l'enfance, eh ! que n'avez-vous donc paru tel que vous êtes, assis à la droite du Père, depuis l'éternité ? Que ne vous êtes-vous fait voir environné de foudres et d'éclairs, comme aux yeux de votre ancien peuple? Que n'avez-vous fait de votre crèche un trône terrible, où vous parussiez en Juge du monde, comme vous paraîtrez à la fin des temps ? Ainsi eussiez-vous dompté ces esprits téméraires qui abusent de leur faible raison pour blasphémer le chef-d'œuvre de votre sagesse..... Mais je me trompe : non, divin enfant, ce n'est point la terreur et l'effroi, c'est la tendresse et l'amour que vous devez faire naître dans l'homme, en naissant sur la terre pour le réformer. C'est par un sentiment si doux et si efficace que vous allez triompher de ses préjugés et de ses erreurs : oui, toute autre sagesse que la vôtre ne sera plus que folie à nos yeux; vous serez seule écoutée, sagesse incarnée, pour le salut de l'homme. Votre simplicité, votre douceur nous vaudra mieux que tout l'héroïsme du monde et sa vaine philosophie ; et par le mépris constant de son faux bonheur, nous mériterons avec votre grâce, la possession du bonheur éternel, que je vous souhaite, mes très-chers frères, au nom du Père, etc.

CARÊME.

SERMON Ier.

Pour le mercredi des cendres.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Memento homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris (*Gen.*, III.)

Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière.

Madame,

Si c'est un devoir pour les prédicateurs de l'Evangile d'annoncer fréquemment au peuple chrétien les grandes vérités ; les vérités frappantes de la religion, telles que la certitude de la mort, et l'incertitude du moment où chacun des hommes doit être sa victime ; c'est surtout aux grands du monde et à la cour que de pareilles vérités doivent se faire entendre, parce que c'est principalement dans le sein des cours que l'on aime à les bannir de sa mémoire, pour vivre tranquillement dans l'oubli de Dieu et des préceptes de sa loi. Et en effet, mes chers auditeurs, descendants que vous êtes d'un père coupable, ainsi que les derniers des hommes, héritiers que vous êtes de son péché, comme vous deviez l'être de ses priviléges, c'est une vérité d'expérience, depuis ce jour fatal, que ce qu'il y a de plus grand sur la terre n'y paraît que pour mourir, que chaque pas vous avance, que chaque instant de la vie vous précipite vers le tombeau, et souvent avec plus de rapidité que les hommes vulgaires. Mais, ô prodige d'aveuglement ! cette image de la mort, si familière à vos regards, n'a-t-elle pas cessé de vous frapper? Oui, vous voyez, malgré vous-mêmes, les générations se succéder d'âge en âge, et disparaître successivement comme les flots qui vont se briser au rivage, tomber avec l'abondance des feuilles desséchées à l'approche des hivers ; le torrent des choses humaines coule à vos yeux et emporte tout dans son cours rapide ; en moins d'un siècle, la face de la terre renouvelée, se couvre de nouveaux habitants, qui seront à leur tour la proie de la mort. Et quoique environnés de ce spectacle, vous semblez ignorer que vous serez bientôt une partie de cette poussière universelle, reste infortuné du genre humain. C'est à quoi l'on ne pense point dans vos états ; ou si l'on y pense, c'est avec cette langueur de réflexion qui n'opère rien sur l'âme, et la laisse jouir avec le corps d'une vie qui ne devrait être qu'une préparation à mourir. Devenu moins sage que coupable, par les leçons que l'on reçoit à tous les instants, toujours on se laisse surprendre, comme l'oiseau et le poisson qui se jouent, l'un dans les eaux, l'autre dans les airs, toujours on se laisse séduire à l'appât du présent ; toujours on s'empresse d'établir sa demeure sur la terre, comme si l'on devait l'y fixer.

Aveugles mortels, viens-je donc ici vous dire, comme le Sage, ouvrez, ouvrez enfin les yeux, et considérez le terme fatal où vous devez aboutir ; c'est de quoi transformer les plus grands pécheurs parmi vous, dans les plus illustres pénitents : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII.) Oracle divin, dont la vérité se manifesterait tous les jours sensiblement dans vos personnes si vous saviez méditer sur la mort. Qu'elle soit donc aujourd'hui le sujet de vos plus sérieuses réflexions ; et pour vous faire recueillir de cette pensée salutaire tout le fruit qu'elle doit produire sur vos cœurs, je réunis tout à la fois dans ce discours, et ce que la mort a de certain et ce qu'elle a d'incertain relativement à tous les hommes : rien de plus certain que la mort même, rien de plus incertain que son moment, deux idées auxquelles je m'arrête.

Rien de plus certain que la mort : idée la plus propre à renverser toutes les sortes d'obstacles qui s'opposent à votre pénitence. C'est la première proposition, et le sujet de la première partie.

Rien de plus incertain que le moment de la mort : idée la plus propre à retrancher tous les retardements de votre pénitence. C'est la seconde proposition et le sujet de la seconde partie.

Quel bonheur pour vous, grands, heureux de la terre ! et quelle consolation pour moi, si je pouvais graver dans vos esprits ces deux idées aussi salutaires qu'elles sont terribles ! C'est la grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'enchantement du monde et de ses vanités, l'estime et l'amour déréglé de soi-même, la crainte d'une vie austère et mortifiée sous la loi sévère du christianisme, voilà les trois grands obstacles qui, de tout temps, s'opposèrent à la conversion des hommes coupables, et surtout des hommes nés dans le sein de la grandeur et de l'élévation. Or, pour renverser ces obstacles si puissants à la conversion des grands et des riches du monde, quoi de plus efficace que la pensée de la mort, devenue l'objet de leurs réflexions profondes? Et que leur présente en effet, et que nous présente à tous cette pensée terrible : il faut mourir un jour? Ah ! chrétiens, trois idées également simples et

frappantes pour tout esprit éclairé de la foi ; je veux dire la séparation éternelle du monde, la destruction humiliante de l'humanité, le passage du temps à l'éternité. En trois mots, voilà ce que c'est que la mort, et en même temps voilà de quoi renverser les principaux obstacles à la conversion de l'homme éloigné de son Dieu. Pourquoi ?

Parce que la séparation éternelle du monde, au moment de la mort, est ce qu'il y a de plus propre à détromper l'homme et du monde et de ses vanités.

Parce que la destruction humiliante de l'humanité, au moment de la mort, est ce qu'il y a de plus capable d'anéantir dans l'homme l'estime et l'amour de lui-même.

Parce que le passage du temps à l'éternité, au moment de la mort, est ce qu'il y a de plus efficace pour faire évanouir toutes les craintes de cette vie austère et mortifiée qui constitue la vie chrétienne et pénitente. Réflexions que je vous prie de méditer avec moi, mes chers frères, et qui nous apprendront sûrement à mieux vivre en nous apprenant ce que c'est que de mourir.

1° L'enchantement du monde et des vanités du monde, c'est ce que j'ai marqué comme le premier obstacle à la conversion de l'homme et à son retour vers le Dieu offensé dont il a encouru l'éternelle disgrâce. Mais pour triompher de cet obstacle, qui paraît invincible à tant de mondains, quel moyen plus puissant que la pensée du divorce éternel que la mort les obligera de faire avec le monde qui les enchante ! Que le cœur humain demeure épris en effet, et comme enivré de ses charmes frivoles, lorsque, saisi par le sentiment vif du bien présent, il se dérobe à lui-même le triste avenir qui doit l'en séparer ! Une telle ivresse, jointe à l'oubli ordinaire de la mort, n'a point de quoi me surprendre. Alors je vois sans étonnement les hommes avides de s'épuiser en efforts et en intrigues pour la possession de quelques richesses, la jouissance d'un plaisir, la gloire d'une place qui les distingue du vulgaire, je les vois sans étonnement dans une agitation continuelle, dans ce mouvement rapide et laborieux qui depuis tant de siècles règne dans l'univers, courir çà et là comme des insensés, et prenant tantôt l'ambition, tantôt la volupté ou l'intérêt pour guides, se fouler aux pieds les uns les autres pour monter à ce degré de l'élévation d'où la mort doit les précipiter ; immoler le plaisir innocent de vivre à une vie de plaisirs coupables ; se disputer, s'arracher tour à tour avec fureur une portion de cette terre qui doit les absorber tous dans son sein. Oui, je vois sans étonnement et sans surprise ces mystères si multipliés, (dirai-je de l'iniquité ou de la folie humaine ?) Ainsi doivent agir des hommes mortels qui, frappés de la présence continuelle des objets terrestres, ne pensent jamais sérieusement qu'ils doivent tôt ou tard s'évanouir pour eux, et qui en éternisent en quelque sorte la jouissance par l'oubli volontaire du terme qu'ils doivent avoir.

Mais réveillons l'idée puissante de la mort dans ces hommes qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir. Que ce même monde qui les charme, ô mon Dieu ! leur soit présenté comme une scène passagère qui ne doit durer qu'un temps ; que les richesses, les honneurs, les plaisirs du monde paraissent à leurs yeux à travers les ombres de la mort, qui, plus terribles que les ténèbres prodigieuses de l'Egypte, doivent éclipser pour eux toutes les fortunes ainsi que tous les astres de l'univers : *Extende manum tuam in cœlum, et sint tenebræ super terram Ægypti.* (*Exod.*, IX.) Ah ! chrétiens, à ce moment, quelle révolution subite se ferait dans les cœurs les plus mondains ? Quelle froideur, quelle indifférence y prendrait la place de ces désirs passionnés qui les transportent vers les objets sensibles ? Prévenant alors par une vue anticipée ce jour de dépouillement universel où l'homme sera laissé seul à lui-même, qu'ils prendraient bien d'autres impressions de ces derniers moments, où la passion affaiblie et abattue par la langueur du corps ne sera plus en état de leur imposer, et que le souvenir du divorce éternel qu'il leur faudra faire avec le monde dont l'amour les possède, leur ferait bientôt sentir le vide infini qu'il laissait dans leurs cœurs !

Car, j'ose le dire, et vous en conviendrez avec moi, grands du monde, il ne fut jamais le vrai langage du cœur humain, ce langage téméraire et impie devenu trop ordinaire, qui fixe le bonheur de l'humanité dans la possession de l'instant présent, et ne lui permet pas de craindre et de s'inquiéter sur l'avenir. Non, un pareil système ne saurait qu'être l'effet d'un libertinage outré, qui force et détruit les plus nobles, les plus naturels sentiments du cœur de l'homme. Destiné qu'il est à la possession d'un bien infini dans sa perfection et dans sa durée, ce cœur, malgré lui-même, ne sent-il pas diminuer la force de ses attachements à mesure qu'il sent le peu de fonds qu'il doit faire sur les biens passagers qui le captivent ? Dites-nous en effet, mes chers auditeurs, quels sont entre les biens terrestres ceux qui attirent singulièrement toutes vos complaisances. Ne sont-ce pas surtout ces biens moins exposés à l'instabilité des choses humaines, moins sujets aux caprices de la fortune et de la faveur, aux révolutions du temps et des saisons, ces biens qui, ne dépendant que de vous-mêmes, ne vous soumettent point à l'empire d'un maître qui peut vous les ravir à son gré, à la rivalité des curieux qui pourraient vous en dépouiller ? Ne sont-ce pas de tels biens qui méritent, et avec raison, vos préférences sur tout autre ? Mais supposons des biens dont vous n'auriez que le simple usage ; des biens qui ne seraient à vous que par emprunt, sous obligation de les rendre au jour marqué ; des biens même dont vous auriez la propriété, mais seulement pour un temps, sans pouvoir fonder sur eux de longues espérances ; de tels biens n'auraient sans doute et ne devraient avoir

que le dernier rang dans vos affections et dans vos désirs.

Or, mes chers auditeurs, dans cette disposition naturelle qui vous porte à chercher, surtout dans la vie présente, des biens stables, des biens propres, des biens permanents, vous serait-il possible de vous attacher encore aux biens du monde, si vous pensiez que la mort; qui les a ravis à tant de milliers d'hommes dont avant vous fut peuplée la terre doit également les anéantir pour vous-mêmes? Cœurs humains, il vous faudrait donc des biens stables et assurés pour contenter ici-bas vos désirs; et vous vous attacheriez aux biens du monde dont la mort, qui vous suit à chaque pas, peut vous déposséder en mille manières, sans vous en assurer la possession, pour une année, pour un jour, pour un moment! Il vous faudrait donc des biens uniquement dépendants de vous-mêmes ; des biens propres dont vous jouissiez en maîtres, sans crainte d'un domaine étranger qui les enlève ou les partage; et vous vous attacheriez aux biens du monde, dont le maître souverain, qui est Dieu, ne vous a cédé que l'usage passager, qu'il vous redemandera quand vous vous y attendrez le moins, ainsi qu'à tant d'autres qui les possédèrent avant vous, lorsqu'ils comptaient encore sur une possession tranquille de plusieurs années! Il vous faudrait même, au jugement de votre cœur, des biens durables et permanents, égaux pour la durée à l'immortalité de l'esprit qui vous anime; et vous vous attacheriez aux biens du monde qui ne peuvent survivre au corps, et dont une partie ne descend quelquefois avec vous dans vos tombeaux que pour y partager votre sort et venger Dieu, par leur destruction, de vos attachements indignes pour eux!

Non, mes chers auditeurs, je ne voudrais que cette disproportion infinie que la nature a mise entre les penchants de vos cœurs, et des biens soumis à l'empire de la mort; je ne voudrais que cette disproportion, si vous saviez y réfléchir, pour vous détromper du monde en un moment, et pour substituer un dégoût salutaire à vos attachements serviles. Hé quoi! vous diriez-vous alors à vous-mêmes, frappés du néant de ces faux biens, au souvenir seul de la mort qui doit vous en dépouiller pour jamais : Hé quoi! dans peu d'années il me faudra quitter ce monde que j'adore! tout ce qui fait aujourd'hui mon bonheur s'enfuira loin de moi, et il ne me restera qu'un regret stérile dans cet abandon universel! Alors, alors, plus de monde pour moi, plus d'univers ; non, plus de cieux, plus de terre, plus de richesses, plus d'honneurs, plus de plaisirs ; non, plus de société, plus de patrons, plus d'amis, plus de parents, plus de famille; alors, tout ce qui existe, tout ce qui m'occupe, tout ce qui me plaît, sera pour moi, comme s'il n'avait jamais été! Et je m'empresse, et je me fatigue encore à poursuivre ce qui doit sitôt m'échapper? Non, dira le mondain le plus passionné pour les vains objets dont il fait son bonheur, fuis dès à présent loin de moi, monde perfide qui n'as rien que de périssable et de passager à m'offrir! tandis que tu as pu me distraire, jusqu'à effacer de mon esprit l'idée de ce moment inévitable qui doit nous séparer pour toujours ; ma folie, tout indigne qu'elle était d'un homme raisonnable et chrétien, pouvait du moins se couvrir de quelque légère excuse; l'oubli affecté de la mort me laissait assez de faiblesse, pour dévorer dans ces moments tes dégoûts et tes ennuis, et pour paraître sans honte au rang de tes esclaves.

Mais voici enfin le moment de lumière qui m'a dessillé les yeux; j'ai descendu en esprit, comme le prophète, dans les régions de la mort; je l'ai vue, cette mort redoutable à tous les amateurs de tes plaisirs et de tes pompes, m'arracher subitement du milieu de tes fêtes, anéantir pour moi dans un moment ce que tu me fis acheter au prix de mes plus belles années, et me faire rentrer dans les entrailles de la terre, tel que j'en étais sorti : *Ego dixi : vadam ad portas inferi.* (*Isa.*, XXXVIII.) Je t'ai vu alors, monde si fier de ta puissance, je t'ai vu sans force et sans pouvoir, incapable d'arrêter et de suspendre un seul instant le coup fatal qui m'était préparé, fuir et disparaître à mes yeux, comme le songe dissipé par le réveil. Eh! comment m'aurais-tu sauvé de l'écueil du tombeau, dont tu n'as pas su garantir les riches, les grands, les voluptueux, qui t'ont servi depuis plus de cinquante siècles? Ne compte donc plus désormais sur mes vœux et mes empressements ; c'est ici que je triomphe à mon tour, par le mépris que je fais de tes dons, fussent-ils mille fois plus grands, leur peu de durée m'en désabuse pour toujours : *Ego dixi : vadam ad portas inferi.*

Oui, chrétiens, c'est ainsi que s'exprimeraient vos douleurs sur la meilleure partie de vos jours passés dans l'esclavage du monde ; c'est ainsi que vos cœurs rétrécis, pour ainsi dire, par la petitesse des objets dont vous vous êtes laissé remplir, reprendraient leur première capacité, et reviendraient à leur nature infinie dans ses désirs, si dans un esprit de foi, vous fixiez les yeux sur le moment qui doit vous séparer de tout ce qui vous environne. Mais loin que ce soit là ce qui vous occupe, n'est-ce pas à quoi vous auriez horreur de penser? Trop persuadés, hélas! du pouvoir qu'aurait sur vous cette idée victorieuse des attachements les plus forts, ne vous êtes-vous pas fait un art funeste d'en écarter le souvenir, parce que ce souvenir vous trouble et vous dégoûte des objets de votre prétendu bonheur? Ne le regardez-vous pas en effet comme le poison mortel de votre vie? Et ne dirait-on pas enfin que vous vivez encore sous cette loi où l'attouchement seul d'un mort devenait une souillure? Oui, si le ciel, par un trait de cette grâce rigoureuse, si propre à vous toucher, ordonne à la mort de pénétrer dans vos familles; si vous voyez tomber à

vos côtés quelqu'un de vos amis et de vos proches, bientôt une fuite précipitée vous dérobe la vue d'un objet trop capable de vous faire sentir le néant du monde, pour vous être supportable. Vous ne cherchez qu'à effacer une image trop importune, par la dissipation et l'étourdissement des plaisirs tumultueux du monde. Vous ne voulez pas même que ces hommes, à qui vous confiez le soin de vos vies, vous préviennent sur le triste moment qui doit rompre tous les liens qui vous attachent à la terre. Et pour ne vous pas contrister, il faut qu'ils diffèrent cet avis trop tardif, jusqu'au dernier instant où cette pensée, subitement offerte à l'esprit de l'homme affaibli par la force du mal, ne saurait guère produire dans son âme que le trouble et le désespoir.

Enfants des hommes, jusqu'à quand vous ferez-vous une étude de vous séduire et de vous tromper vous-mêmes ? *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV.) L'oubli volontaire de la mort où vous aimez à vivre, retardera-t-il d'un moment ses pas et ses atteintes ? et puisqu'elle doit enfin vous séparer du monde pour toujours ; eh ! pourquoi ne pas vous occuper, du moins à certains moments, de cette séparation nécessaire, dont le souvenir médité et réfléchi vous en ferait prévenir les amertumes, par un détachement libre et méritoire de votre part ? Rien donc de plus propre que la pensée de la mort, considérée comme la séparation éternelle du monde, à vous détromper de ce monde et de ses vanités, dont l'enchantement fait le premier obstacle à votre pénitence. Que si vous considérez maintenant la mort comme la destruction humilante de l'humanité, est-il rien de plus propre à détruire dans vous cette estime, cet amour déréglé de vous-mêmes, qui devient un obstacle plus terrible encore de votre part, à cet esprit pénitent qui doit réconcilier le coupable avec son Dieu ?

2° Mais quoi ! mes chers auditeurs, pour humilier l'homme, et faire naître dans son âme ce mépris de lui-même, commandé par l'Evangile, faut-il donc le rappeler à ce dernier moment où le monde ne sera plus pour lui, et où il cessera d'être pour le monde ? Et la vue seule de ce qu'il est, même dans l'éclat de la plus belle vie, ne suffirait-elle pas pour le préserver des plus légers sentiments de l'orgueil et de l'amour-propre ? Sur quelque partie de lui-même en effet qu'il tourne ses regards, que de misères, de faiblesses, d'infirmités qui le dégradent ! *Homo natus de muliere repletur multis miseriis.* (*Job*, XIII.) S'agit-il de sa volonté ? Qu'y verra-t-il autre chose, qu'irrésolution et incertitude de ce qu'elle veut elle-même, et de ce qu'elle doit vouloir, que faible inclination pour le bien, que penchant violent pour le mal, qu'indépendance affectée pour enfreindre les ordres du ciel, que soumission pleine de bassesse pour obéir à la passion qui commande ? S'agit-il de son entendement ? Qu'y découvrira-t-il ? Que des vues bornées et incertaines, insensibles au caractère distinctif du faux et du vrai : qu'une confiance présomptueuse qui le porte à juger de ce qu'il ne voit pas, même de ce qu'il ne peut voir ; et qui le rend dans ses décisions presque toujours favorable à la cupidité dont les ténèbres offusquent le peu de lumières qui lui restent ? S'agit-il de son cœur ? Que lui offrira-t-il ? que des désirs impétueux, des nœuds outrés, des projets extravagants, des amours insensés ; que des sentiments vifs et animés pour les objets qui lui sont interdits, qu'un éloignement décidé pour l'ordre le plus légitime, pour les préceptes de la raison, les lois de la société, et l'empire de la religion ? S'agit-il enfin de son imagination ? Qu'aura-t-elle à lui présenter ? que des dérèglements, des bizarreries, des caprices qui le font changer de sentiments et d'idées à chaque instant ; passer tour à tour de la plus sombre tristesse à la plus excessive gaieté, et qui le rendent bientôt aussi différent de lui-même, qu'il l'était déjà de l'homme raisonnable ? qu'il se considère enfin, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce : dans l'ordre de la nature, son principe est le néant ; dans l'ordre de la grâce, il est au-dessous du néant même, c'est-à-dire pécheur. Que de titres d'humiliation, supérieurs à tous les titres de noblesse et de grandeur dont peut s'enorgueillir l'humanité.

Oui, je le sais, tout parle pour humilier ici-bas l'orgueil de l'homme, et cependant, plein de lui-même, l'homme paraît tirer vanité de son imperfection et de sa faiblesse. Il se déguise ses vices les plus grossiers sous le nom de vertus, ou les fait disparaître sous l'assemblage pompeux des titres, des dignités qui le cachent à ses propres yeux, comme aux yeux des peuples. De quel principe a donc pu provenir dans le même être, ce mélange bizarre de tant de faiblesse et de fierté, de tant d'amour-propre et de bassesse ? Ah ! répond le prophète, les hommes ont oublié qu'ils étaient mortels ; ils ont détourné les yeux de cette catastrophe terrible qui doit détruire les fondements ruineux de leur fierté, et de là cet orgueil étrange si peu convenable à ce qu'ils sont : *Quia non est respectus mortis illorum, ideo tenuit eos superbia.* (*Psal.* LXXII.) Présentez-leur seulement la cendre de la mort : elle fut la punition de l'orgueil humain dans le premier des hommes, elle en sera le remède efficace dans ses descendants. Semblable à ce grain de sable détaché de la montagne dont parle Daniel, cette poignée de cendres, où la mort doit réduire les hommes les plus superbes, brisera dans eux ce colosse d'orgueil qui n'avait pour fondement que la poussière et l'argile : *De monte abscissus est lapis, et comminuit testam.* (*Dan.*, II.) Eh ! comment leur folle présomption ne viendrait-elle pas se briser à cet écueil universel des passions humaines ? Parlez, qui êtes-vous, dirais-je à ces hommes sans cesse infatués d'eux-

mêmes? Produisez-nous les titres qui vous séparent à vos yeux du reste des humains?

Quelle est la source de votre orgueil? Seraient-ce les talents distingués de la nature? étendue, pénétration de génie, capable des affaires les plus épineuses, des productions les plus sublimes, de la plus profonde politique? Je ne vous dirai point ici que la modestie est ordinairement la compagne fidèle des grands talents, et qu'au jugement de l'expérience elle en fut toujours le plus sûr indice. Il faut à l'amour-propre qui vous domine, des leçons plus efficaces et plus puissantes : recevez-les de la mort. Encore quelques années de vie, et ce trésor de connaissances incertaines et bornées dont vous êtes enflés ne sera plus. Aux seules approches de cette mort, qui ne discerne pas plus les talents que les grandeurs, vos idées confuses et sans ordre annonceront le délire et la folie substitués à la culture et à la sagacité de vos esprits, jusqu'à ce fatal instant qui détruira, sans retour, le fruit de tant d'années de veilles et de travaux. Pensée qui rendait Salomon humble et modeste au milieu des trésors de sagesse et de science qu'il possédait, ne suffirait-elle pas, cette pensée même, pour étouffer dans vos esprits l'orgueil d'un vain savoir toujours si approchant de l'ignorance? *Unus et stulti et meus occasus erit.* (*Eccle.*, II.)

Quelle est la source de votre orgueil? Seraient-ce les dons de la faveur ou de la fortune : opulence sans bornes, emplois éclatants, dignités brillantes? Je pourrais vous dire qu'un pareil lustre ne fut pas toujours le prix du mérite, qu'il devint même souvent le salaire honteux de la faiblesse et du crime. Mais de telles réflexions changées d'ordinaire en autant de vérités pour les hommes de fortune et d'opulence, les irriteraient plutôt que de les réformer. Qu'ils écoutent donc le langage de ce jour, si redouté des grands et des riches du monde, jour où la mort, faisant rentrer la nature dans ses droits, renversera ces distinctions frivoles de rang et d'état qui doivent trop souvent leur origine à l'usurpation ; rapprochera le plus fier conquérant du plus vil de ses soldats, le plus grand magistrat du plus humble de ses clients, et le maître le plus impérieux du plus soumis de ses esclaves. Cette poussière commune du tombeau, heureux du siècle, ne fait-elle pas disparaître à vos yeux cette inégalité de fortune qui ne vous laisse que du mépris pour le commun des hommes! *Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a Domino suo.* (*Job*, VI.)

Quelle est la source de votre orgueil? Seraient-ce les présents fortuits de la naissance? réputation, gloire, grands noms hérités d'une longue suite d'ancêtres, victimes de leur zèle pour la défense de l'Eglise ou de l'Etat? Souvent, hélas! la raison vous fit entendre que la gloire des pères, loin d'honorer des enfants qui ne leur ressemblent pas, ne sert qu'à mieux dévoiler leur faiblesse et l'impuissance où ils sont de s'élever jusqu'à eux. Mais la raison, trop faible contre l'amour-propre, n'a rien gagné jusqu'à ce jour sur votre orgueil obstiné. Mieux instruits par les cendres de vos ancêtres, considérez un moment ce qu'ils sont, leurs héritages, leurs noms, leur gloire passée, qui vous annoncent ce qu'ils furent, vous annoncent encore mieux ce qu'ils ne sont plus; et le titre de mortel, supérieur à tous les titres qu'ils vous ont laissés, ne vous dit-il pas ce que vous êtes vous-mêmes, c'est-à-dire un peu de poussière animée, et dont la mort venant à déranger les faibles organes qui la font agir, la confondra bientôt avec cette terre que vous foulez avec tant d'arrogance et de fierté. Aujourd'hui vous vivez comme des dieux, et demain peut-être vous mourrez comme des hommes : *Dii estis, et sicut homines moriemini.* (*Psal.* LXXXI.)

Quelle est la source de votre orgueil? Seraient-ce ces grâces extérieures, ces attraits, ces agréments naturels, soutenus de tous les charmes de l'artifice que peut inventer l'envie de plaire! Vainement vous rappellerai-je ici ce que l'on vous dit tant de fois sans vous persuader, que la beauté est une ombre passagère, une glace facile à ternir, une fleur dont un souffle peut altérer l'éclat, un trésor exposé sans cesse aux ravages du temps et des maladies; votre fierté toujours égale a survécu à l'image de tant de périls, qui vous laissent encore l'espérance d'échapper à ces disgrâces si communes; un coup d'œil sur la difformité de la mort vous en dira plus que tous mes discours. Venez donc, suivez-moi, ouvrez ce tombeau : *Veni et vide.* Y voyez-vous cette beauté trop fameuse qui fut son idole à elle-même, et celle de tant d'adorateurs profanes? Dans les bras de la mort, que présente-t-elle à vos yeux? Un cadavre défiguré qui inspire plus d'horreur et de dégoût dans un instant, qu'il n'inspira d'amour et de passion dans les plus belles années de sa jeunesse. Mais quoi! vous frémissez à cet aspect, femme du monde; vous fuyez; voilà cependant la destinée inévitable qui vous attend. Considérez ces restes effrayants de la beauté humaine, reconnaissez-vous aux traits hideux qu'ils vous présentent. Ainsi ce corps, le sujet de votre vanité, l'objet de vos complaisances, sera-t-il l'objet affreux des regards du monde? Ainsi fuiront à votre aspect vos amis, vos proches, vos adorateurs insensés : *Concidit cadaver tuum, et operimentum tuum erunt vermes.* (*Isa.*, XIV.)

Quelle que puisse être enfin, mon cher auditeur, la source fatale de cet orgueil, qui ne vous laisse d'estime et d'amour que pour vous-même, je vous rappelle à cet état de destruction où l'empire de la mort vous réduira. Du milieu de ses ténèbres partira le trait de lumière et de grâce que Dieu vous réservait encore. Ce tombeau, qui doit absorber enfin tout ce qui vous distingue aux yeux du monde, absorbera d'avance, pour ainsi parler, cet amour-propre qui vous aveugle et qui vous joue; et la vue de ce que

vous serez un jour, vous instruira mieux que toute l'éloquence humaine de ce que vous êtes en effet. Dans ces moments de vaine estime pour vous-même, où l'illusion de l'orgueil vous fait accroire que vous êtes quelque chose, non, si cette idée vous éclaire et vous guide, non, dès lors je ne crains plus de voir dans vous ces hauteurs insupportables, ces dédains, ces mépris outrageants pour tant d'hommes de même espèce et de même nature que vous; ces haines, ces aversions, ces antipathies éternelles pour quiconque n'a pas la bassesse de plier devant vous; ces fureurs ridicules qui vous fascinent dès que l'on manque aux moindres déférences que l'on vous doit, ou que vous prétendez vous être dues. Dès lors je ne crains plus de voir dans vous ces jalousies secrètes ou éclatantes de tous les mérites qui osent vous faire ombrage; cette malignité constante à déprimer tout ce qui attire les plus justes applaudissements sans paraître chercher vos suffrages; cet attachement opiniâtre à vos propres idées, que vous regardez vous-même et voulez faire regarder au monde comme des oracles. Autant de fruits malheureux de cet excès d'orgueil et d'amour-propre où vous entretient l'oubli seul de la mort, et qui ne tiendront point contre le souvenir de l'état humiliant où elle doit vous réduire, vous et tous vos mérites purement humains : *Quia non est respectus morti illorum, ideo tenuit eos superbia.* (*Psal.* LXXII.)

Je sais néanmoins comment notre orgueil, anéanti par cette destruction désolante de l'humanité, met tout en œuvre pour en affaiblir l'horreur et la crainte à nos yeux. C'est en effet cet orgueil toujours régnant jusque sous la loi du christianisme, qui persuade aux sages et aux héros du monde que c'est une vertu de mépriser la mort, et une lacheté de la craindre; qui porte les grands du siècle à faire étaler le luxe et la magnificence jusque sur les tombeaux qui doivent renfermer leurs cendres, pour ôter aux ombres de la mort ce qu'elles ont d'effrayant par le spectacle de la vanité mondaine. C'est ce même orgueil qui établit pour les hommes fameux la vaine pompe de ces éloges funèbres qui, loin de les venger du triomphe de la mort sur toute leur grandeur, ne servent qu'à illustrer sa victoire et la faire mieux connaître en exagérant le mérite et l'éclat des victimes qu'elle vient d'abattre et d'immoler sans retour. C'est ce même orgueil qui, dans tous les temps, a flatté les esprits distingués par leur culture et leur capacité, qu'ils renaîtraient dans les monuments durables de leur savoir; les pères, qu'ils renaîtraient dans leurs enfants également héritiers de leurs biens et de leurs vertus; les citoyens zélés, que la gloire de leurs services se perpétuerait avec leur patrie; les bienfaiteurs généreux, que leurs bienfaits éterniseraient leur souvenir dans mille cœurs reconnoissants; les amis tendres et passionnés, que la meilleure partie d'eux-mêmes, c'est-à-dire la tendresse de leur âme, passerait dans celle de leurs amis, pour leur donner au delà du tombeau des pleurs et des regrets éternels. C'est enfin cet orgueil qui a dit, depuis la naissance du monde, à tout ce qu'il y a d'hommes célèbres et distingués pendant leur vie, que leurs noms et leur gloire transmis à la postérité la plus reculée leur répondaient d'une immortalité qui les vengerait de la loi commune.

Mais hélas! vains artifices, pitoyables ressources de l'amour-propre, pour adoucir à l'homme l'idée humiliante de cette destruction fatale dont ne peut se garantir l'humanité! Reconnaissez ici votre illusion et votre erreur, mortels orgueilleux. Eh! que peuvent communiquer à l'homme qui n'est plus, soit les trophées de la victoire, soit les monuments de la vanité, soit les éloges de la flatterie? Que peuvent donner à l'homme une fois enseveli dans l'ombre du tombeau et les retours de la reconnaissance, et les regrets de l'amitié, et les transports de l'estime et de l'admiration la plus juste de la part du monde? Vous le savez, un être chimérique assujetti à la mémoire fragile des hommes qui lui survivent, tandis que ce qu'il était ici-bas, que ce qui le distinguait selon le monde, ne sera plus que cendre et poussière. Non, il n'est point de vraie consolation pour l'orgueil de l'homme, contre la pensée humiliante de la mort, puisqu'il ne faut que cette pensée pour détruire dans son âme l'estime et l'amour dont il est épris pour lui-même, et pour faire naître dans son cœur cette humiliation profonde dont le sentiment est la disposition prochaine à l'esprit de pénitence. Enfin le dernier obstacle qui s'oppose à la réconciliation de l'homme coupable avec son Dieu, surtout s'il est né dans l'opulence et dans la grandeur, c'est la crainte d'une vie austère et mortifiée sous la loi sévère du christianisme. Mais qu'il considère la mort, comme le passage du temps à l'éternité, c'est de quoi lui faire vaincre la frayeur qu'il a conçue de cette vie austère et pénitente qui doit être son partage depuis le péché.

3° Et en effet, mes chers auditeurs, quel courage ne doit pas inspirer à l'homme dans les combats continuels, que l'exercice de la vertu demande, le souvenir de ce moment unique, qui doit décider irrévocablement de son éternité? Eh! que ne fait-on pas tous les jours pour s'assurer une situation heureuse pendant quelques années qui restent à passer sur la terre? Travaux, chagrins, dégoûts, ennuis, tout est dévoré. Repos, santé, réputation même, tout est sacrifié pour l'assurance d'un état dont la durée, malgré les plus sages mesures, ne peut égaler au plus que celle de la vie. Eh! que sera-ce donc, chrétiens, si, à l'idée d'une fortune temporelle et passagère, vous substituez dans vos esprits l'idée plus puissante encore d'un état qui commence à la mort pour ne finir jamais? Et cette unique pensée pourrait-elle ne pas être un principe efficace de mouvement et d'affection pour

un cœur chrétien, fût-il devenu le plus lâche de tous les cœurs et le plus ennemi des austérités de la vie chrétienne?

Car enfin, doit se dire à lui-même tout homme éclairé des lumières de la foi sur les suites éternelles de la mort; je sais que, de quelque côté que l'arbre tombe, il y demeurera, c'est-à-dire que le moment de ma chute décidera de mon sort éternel : *Lignum in quocunque loco ceciderit, ibi erit.* (*Eccli.*, XI.) Je sais que ce sort irrévocable est attaché aux efforts continuels de la vie présente, et que Dieu, sans chercher dans moi ce mérite digne de la grâce de la persévérance (mérite que nul mortel n'est capable d'acquérir), ne refusera pas néanmoins à la ferveur de mes œuvres cette grâce du dernier instant qui doit décider le bonheur de mon éternité. Or, le courage plus qu'humain qui fait les vrais pénitents devant Dieu, ce feu sacré de la charité, ce zèle des bonnes œuvres que Jésus-Christ est venu allumer parmi ses disciples, ne serait-il pas dans vos cœurs l'effet naturel de ces réflexions salutaires, si vous en étiez pénétrés par la méditation, comme vous devez l'être? Mais qu'arrive-t-il? Le voici, mes chers auditeurs, et voici en même temps ce qui doit arrêter le fruit de ces idées si puissantes par elles-mêmes : c'est que si vous pensez quelquefois à la mort, malgré l'horreur qu'elle vous inspire, c'est toujours en faisant effort pour détourner les yeux de l'abîme de l'éternité où elle nous précipite. On pense à la mort sans doute; et comment n'y pas penser au milieu d'un monde composé d'hommes mortels qui tombent à chaque instant sous ses coups? Mais comment, et pourquoi pense-t-on à ce terme fatal où doivent aboutir tous les hommes? Vous le savez, si ce n'est pas pour prévenir, autant qu'il est possible, ou pour différer ses atteintes; si ce n'est pas pour assurer contre ses surprises le succès d'une intrigue; pour régler des intérêts dont une mort précipitée pourrait décider contre nos volontés. Si l'on pense à la mort, vous le savez, si ce n'est pas pour se faire des principes qui la fassent regarder d'un œil tranquille et indifférent, pour chercher des raisons de n'y pas penser, et même de la mépriser, par une fausse idée de bravoure aussi peu séante au chrétien qu'elle est peu naturelle à l'homme. Et vous savez si jamais l'on y pense, tout chrétien que l'on est, pour la méditer comme le commencement de l'éternité. Voilà, dit un Père de l'Eglise, ce qui rend le cœur de l'homme si peu sensible à la crainte de la mort et si indolent à s'y préparer. On ne la craint pas, dit ce Père, parce que l'on se plaît à fermer les yeux sur l'abîme éternel qui la suit : *Nil timent, quia nil vident.*

Mais méditez la mort, comme le commencement de l'éternité, vous, philosophes indolents, qui paraissez l'attendre de sang-froid sans la désirer ni la craindre, et bientôt votre faible philosophie déconcertée vous laissera surpris vous-mêmes du peu de solidité de ses principes qui vous rassurent. Vous n'insulterez plus alors, comme des âmes vulgaires et pusillanimes, cette multitude de chrétiens plus sensés que vous-mêmes, qui ne peuvent soutenir sans frayeur l'aspect de la mort dont le moment décidera tout. Troublés et confondus comme eux, à la simple vue de l'immortalité qui doit la suivre, et qui fera de nous des élus ou des réprouvés, une activité raisonnable et chrétienne remplacera dans vous cette indolence philosophique dont l'homme, qui ne pense pas au delà du temps, se fait une gloire et un mérite même; et vous conviendrez que ne pas craindre la mort envisagée sous cet aspect, si ce n'est pas le plus grand effort de la sainteté qui fait les héros du christianisme, c'est le trait le plus marqué d'extravagance et de folie dont l'humanité soit capable : *Nil timent, quia nil vident.*

Mais considérez la mort comme le commencement de l'éternité, vous, hommes malheureux, livrés dans la vie présente aux disgrâces de la fortune et aux atteintes de la douleur; et alors, au lieu de ces mélancolies sombres et désespérantes qui vous font détester la vie, appeler la mort à votre secours et attenter sur vous-mêmes pour terminer vos malheurs, vous recevrez cet état de tribulation qui vous désole comme un présent du ciel, dont vous blasphémez la Providence toujours pleine de bonté jusque dans ses rigueurs. Un siècle de peines, de souffrances, de calamités passagères ne vous paraîtra point trop, quelle que soit votre impatience naturelle, pour vous disposer à cet instant décisif dont votre éternité dépend, et vous avouerez malgré vous-mêmes, que, si vous avez eu la faiblesse de souhaiter la mort comme le dernier terme de vos misères, c'était sans penser qu'elle devait être le premier moment de votre sort immuable et éternel : *Nil timent, quia nil vident.*

Mais envisagez la mort comme le commencement de l'éternité, vous, guerriers intrépides, qui paraissez en toute occasion voler au-devant d'elle et la chercher avec ardeur loin de la craindre, et bientôt, pleins d'un sage mépris pour cette bravoure imprudente qui, mille fois, vous a fait risquer l'éternité, les périls de la mort, inséparables de la gloire de votre état, éloigneront de vos mœurs cet esprit de licence qu'il semble traîner après lui; dans le sein du bruit et du tumulte des armes, vous n'en écouterez pas moins la voix de la conscience, qui vous rappelle au devoir. La pénitence chrétienne, mesurée dans vous sur les occasions fréquentes de mort et de péché qui vous environnent, fera de votre fidélité même au Dieu des armées le fondement de votre fidélité aux ordres du prince pour qui vous combattez. Vous n'affronterez plus le trépas que lorsque Dieu le permet et l'ordonne, et votre valeur, réglée désormais par la religion, reconnaîtra la folie de cette jeunesse téméraire qui ne cherche dans les combats qu'une mort glorieuse et couronnée de lauriers, sans réfléchir sur l'éternité heureuse ou malheu-

reuse qui l'accompagne : *Nil timent, quia nil vident.*

Mais regardez la mort comme le commencement de l'éternité, vous, vindicatifs insensés, que la fureur des duels saisit au moindre outrage fait à votre personne ou à la dignité de votre rang, et le feu de la haine et de la vengeance qui vous anime va s'éteindre à l'instant dans vos cœurs; et la vue seule de l'éternité, prête à vous engloutir au sortir de la vie, va vous faire détester des combats également proscrits par les lois de l'État et de la religion. Oui, fussiez-vous déjà dans l'arène, acharné contre l'ennemi le plus odieux, si cette image de l'éternité se présente à vos esprits, le glaive dont vous êtes armés vous tombera des mains. Toute la confusion qui peut accompagner aux yeux du monde cette douceur aussi raisonnable que chrétienne, ne balancera pas, dans votre estime, le danger prochain d'une mort qui vous précipite dans l'abîme de l'éternité. Pour vous soustraire à ce péril, seul vraiment à craindre, le sacrifice de la gloire du temps vous deviendra facile; et, comme les martyrs de l'Eglise, vainqueurs des tyrans aux dépens de leur honneur même, vous triompherez de la tyrannie des maximes du monde, moins honteux du déshonneur chimérique dont vous couvrira le jugement des insensés que de la passion farouche qui, jetant le trouble dans votre âme, vous précipitait vers la mort sans vous laisser le moment de reconnaître l'avenir éternel qui la suit : *Nil timent, quia nil vident.*

Mais contemplez la mort comme le commencement de l'éternité, vous, sages mondains, politiques éclairés, toujours remplis de mille vains projets renfermés dans les bornes du temps, et, dédaignant alors ces plans magnifiques d'une vie glorieuse que vous vous tracez à vous-mêmes sur un avenir toujours incertain, vous ne songerez plus qu'à vous former le plan d'une vie pénitente et chrétienne sur l'éternité assurée qui suit la mort. Confus de ces efforts incroyables, de ces immenses préparatifs que vous faites sans cesse pour illustrer une vie de quelques jours, une carrière de quelques pas que vous avez à parcourir, vous reconnaîtrez la vanité sensible de vos projets, le néant de ces grandes bagatelles où vous êtes toujours plongés. Un acte de contrition, de pénitence; une œuvre de charité, de miséricorde; une pratique de piété chrétienne, un sentiment de religion, d'amour pour Dieu, vous paraîtront alors quelque chose de plus grand, de plus relevé, que ces brillants embarras du siècle qui n'ont nul rapport à cette éternité dans le sein de laquelle vous fait entrer la mort, mais dont vous aimez à perdre le souvenir pour être exempt de vous y préparer et de la craindre : *Nil timent, quia nil vident.*

Enfin ne séparez jamais de l'idée de la mort qui vous attend l'image accablante de l'éternité qui la suit, vous tous, hommes pécheurs, si peu troublés à son aspect dans le calme funeste dont vous jouissez, et j'ose répondre que vos consciences remplies d'effroi succomberont, pour ainsi dire, sous le poids de cette unique pensée, dont vous n'osez faire l'objet ordinaire de vos réflexions; que cette idée seule, présente à vos esprits, portera sûrement la componction dans vos cœurs, et que cette vie austère, dont le tableau effrayant pour l'amour-propre fait échouer tous vos projets de conversion et de pénitence, vous paraîtra trop douce encore, comparée avec l'éternité que la mort vous présente comme la peine ou la récompense infaillible de vos œuvres.

Eh ! n'est-ce pas en effet cette image de la mort, suivie de l'éternité, dans les principes de la foi, qui, sous l'empire du paganisme, soutenait la patience, l'austérité, la ferveur de ces premiers chrétiens, nos pères et nos maîtres dans la loi de Jésus-Christ? N'est-ce pas cette image de la mort, suivie de l'éternité, qui, depuis la naissance du christianisme, a peuplé les déserts et les solitudes de tant d'illustres pénitents, de saints anachorètes, dont la vie prodigieuse est une espèce de mystère aux yeux du monde, et devient quelquefois l'objet de ses railleries et de ses blasphèmes, parce que ce monde, toujours inattentif au moment de l'éternité, qui les occupait sans cesse, ne peut sentir la force du principe plus qu'humain qui les faisait agir? N'est-ce pas cette image de la mort, suivie des profondeurs de l'éternité, qui remplit encore de nos jours les monastères et les cloîtres de religieux fervents, de vierges sages et chrétiennes, qui se disposent, par une vie de souffrances qui les fait mourir en quelque sorte à tous les instants, à cette mort réelle qui doit fixer leur état pour jamais? Et pour vous animer vous-même, mon cher auditeur, à ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus austère dans la vie chrétienne, que faudrait-il de plus que cette unique pensée qui a produit dans tous les âges du monde tant de miracles de conversion et de pénitence? Oui, chrétiens, cette pensée qui nous rappelle à la fois et la séparation éternelle du monde, et la destruction humiliante de l'humanité, et le passage du temps à l'éternité; oui, cette pensée de la mort, si fertile en vertus, surtout depuis la connaissance répandue du christianisme, elle conserve encore sa fécondité de nos jours; et si vous savez la méditer, elle sera toujours capable de vous détromper du monde et des vanités du monde, de détruire dans vous l'estime et l'amour de vous-mêmes, de dissiper toutes vos craintes sur cette vie austère et mortifiée que le christianisme vous impose; en un mot, elle aura toujours la vertu de renverser tous les obstacles qui s'opposent à votre pénitence; j'ajoute, de retrancher tous les délais de votre pénitence : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'arrêt de mort est porté contre tous les hommes depuis le moment qu'ils existent : *Statutum est omnibus hominibus semel*

mori. (*Hebr.*, IX.) Maisquand s'exécutera sur chacun d'eux ce terrible arrêt? De quelle manière, en quelles circonstances s'exécutera-t-il? Ce sont là, chrétiens, de ces secrets réservés à Dieu seul comme au souverain arbitre de nos jours. Soumis au cours ordinaire de la Providence, et condamnés dès lors à ignorer jusqu'à la fin si le moment actuel de notre vie ne sera pas le dernier qui nous reste à couler sur la terre, nous ne pouvons nous assurer que de l'instant présent dont nous jouissons, à peine commencé qu'il a cessé d'être. Toutes les lumières, ou plutôt toutes les conjectures humaines sur l'avenir, ne nous ôteront pas cette incertitude où Dieu a voulu nous laisser vivre sur le moment qui doit nous arracher au monde, aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs, ainsi qu'aux misères, aux chagrins et aux humiliations du monde.

Or, mes chers auditeurs, c'est cette incertitude du moment fatal de l'éternité qui, selon la maxime du Sage, doit déterminer efficacement l'homme coupable à retrancher tous les retardements de sa pénitence : *Non tardes converti ad Dominum.* (*Eccli.*, V.) Pourquoi? Parce que, pour peu qu'il diffère à se repentir, il doit toujours craindre d'être surpris par la mort dans l'impénitence où il veut continuer de vivre. Raisonnez, en effet, tant qu'il vous plaira, chrétiens qui vous flattez d'être à l'abri de pareilles surprises, ce sera toujours une insigne témérité de votre part, pour ne pas dire une extravagance et une folie, de compter, dans la grande et unique affaire de votre salut, sur un avenir toujours soumis à l'incertitude de la mort; car, examinez sincèrement ici sur quoi vous fondez cette espérance frivole, que le temps ne vous manquera pas au besoin, et que ces moments, prochains ou éloignés, que vous destinez à la pénitence, ne seront pas prévenus par celui de la mort. Ce n'est pas sans doute sur les lumières de la raison que vous fondez cette espérance qui vous rassure contre de pareilles surprises; la raison vous dit sur ce point que vous pouvez être surpris par la mort comme vous pouvez ne pas l'être. C'est encore moins sur la foi de l'expérience que peut se fonder un pareil espoir. L'expérience vous dit qu'il est plus probable que vous serez surpris par la mort, si vous différez à vous convertir, qu'il n'est probable que vous ne le serez pas. Ce n'est pas enfin sur les promesses de l'Ecriture que vous pouvez présumer d'une pénitence tardive et différée. L'Ecriture vous dit que vous serez infailliblement surpris par la mort si vous différez à vous convertir : trois réflexions dont la force réunie ne vous permet pas de différer un moment à revenir à Dieu. Ne perdez rien de cette importante morale, chrétiens téméraires, vous qui vous faites un jeu de risquer le salut de votre âme à tous les instants de votre vie.

1° Interrogez d'abord votre raison, pour juger sainement des délais téméraires de votre pénitence; je ne dis pas cette raison présomptueuse qui a cru pouvoir pénétrer dans les ténèbres de l'avenir, qui a osé chercher la connaissance de cet avenir toujours inaccessible à ses faibles lumières, dans les astres du firmament, dans les entrailles des animaux, dans les traits les plus indifférents dont l'auteur de la nature a marqué ses ouvrages; cette raison, également aveugle et téméraire, crédule et superstitieuse, qui abuse évidemment de ses connaissances, pour s'égarer sur ce qu'il n'est pas en son pouvoir de connaître, ne pourrait que vous égarer, que vous tromper vous-mêmes. Mais interrogez cette raison prudente et sage, qui ne se flatte point de savoir ce qu'elle ignore, qui sait les bornes que le ciel a prescrites à son intelligence, et qui n'entreprend point de les passer; cette raison d'autant plus éclairée dans ses jugements qu'elle présume moins de ses lumières, ne vous dira-t-elle pas que tous ses efforts étant inutiles, pour percer les profondeurs de cet avenir qui lui cache le terme invisible de vos jours, elle ne peut vous garantir avec certitude, un seul moment de vie. Que si vous pouvez vivre encore une longue suite d'années vous pouvez également mourir, à l'instant que je parle, et que l'un et l'autre étant également possible, c'est une imprudence inexcusable de différer une pénitence, dont le moment toujours attendu ne viendra peut-être jamais.

Eh! qu'auriez-vous à répliquer, chrétiens impénitents, à cette raison victorieuse de vos vains prétextes, qui vous retiennent dans la disgrâce de votre Dieu! Lui opposerez-vous ces apparences trompeuses, qui nourrissent dans tous les hommes l'espoir d'une longue vie? La force, la santé, la jeunesse, les précautions de la sobriété, le pouvoir des remèdes humains? Mais la raison vous répliquera, que ce ne sont point là de sûrs garants de la vie parmi cette foule d'accidents qui la menacent de toutes parts. Qu'à considérer seulement cette variété presque infinie de ressorts délicats et fragiles, dont dépend la vie du corps humain, c'est une espèce de prodige que l'homme puisse vivre un seul jour, et conséquemment que vous courez autant de nouveaux risques de réprobation, que vous passez de nouveaux instants dans le crime. Or, courir à tous les instants le risque d'une éternité malheureuse, avoir sans cesse un enfer à craindre, et risquer à tous les instants de s'y précipiter soi-même, n'est-ce pas là de quoi faire à la fois l'opprobre de l'homme raisonnable, et celui de l'homme chrétien?

Opposeriez- vous à la raison qui vous presse de retourner à Dieu, cette incertitude même du dernier moment qu'elle emploie, pour condamner vos délais imprudents? Car voilà, mes chers auditeurs, la vaine ressource qui vous reste contre la juste crainte d'être surpris dans le péché, et qui devrait sans cesse troubler vos cœurs. Sans considérer que vous pouvez être surpris par la mort dans l'habitude du crime, vous vous contentez de penser que peut-être vous ne le serez pas; et l'incertitude même de la

mort, ainsi considérée du côté favorable à votre indolence, ne sert qu'à vous retenir de plus en plus dans cette indolence même. Mais la raison répliquera que le parti le plus sûr est l'unique parti que doive prendre l'homme sensé, quand il s'agit d'assurer son éternité, et que rien n'est plus capable de dégrader l'homme, que de le voir traiter l'affaire éternelle de son salut, avec moins de prudence, que les affaires même du monde. Or convenez de bonne foi, esprits habiles et éclairés pour faire le mal, selon l'expression du prophète, vous qui ne cessez d'être sages que dans le seul point ou il vous est important de l'être, *Sapientes, ut faciant mala* (*Jerem.*, IV), convenez qu'il n'en est point parmi vous, pour qui l'incertitude d'un moment qui doit décider d'une affaire d'honneur, ou d'intérêt, ne fût un motif toujours pressant de vigilance ou d'action, surtout si le succès pouvait dépendre de son attention et de son activité. Convenez que rien ne pourrait alors vous distraire du soin qui vous posséderait; que les parties de plaisir, les amusements, les conversations les spectacles du siècle, laisseraient à peine quelques traces dans votre âme; que toujours disposés à soutenir votre gloire ou votre intérêt, vous vous reprocheriez comme une imprudence, de passer un seul jour, où le moment de la décision pourrait vous surprendre, hors d'état de défense; et que si vous étiez surpris en effet, vous seriez les premiers à vous condamner vous-mêmes, comme la cause de votre infortune.

Revenez maintenant sur vous-mêmes, vous dit ici la raison, esprits qui vous piquez en tout de sagesse et de prudence. Ce moment incertain qui doit décider à votre égard, je ne dis pas d'un vain honneur, ou d'un léger intérêt, mais du seul intérêt, de la seule gloire qui doit toucher vivement votre cœur, c'est le moment irréparable de la mort. La promptitude de votre retour à Dieu par la pénitence, peut en assurer le bonheur; le moindre retardement dans le repentir, peut le rendre malheureux: votre sort qui en dépend une fois décidé deviendra irrévocable. Si vous êtes malheureusement surpris, vous ne pourrez en accuser que vous-mêmes. Quel autre parti vous reste-t-il donc à prendre, que de calmer par un prompt retour vers le Dieu offensé les cruelles inquiétudes, que doit traîner après soi le retardement d'une pénitence déjà trop différée? Retardement qui ne fait que trop voir, que votre sort éternel n'entra jamais dans l'économie de votre prudence toute humaine. *Sapientes, ut faciant mala.*

Enfin opposerez-vous à la raison qui réprouve tous vos délais à rentrer en grâce avec Dieu, les frayeurs, les alarmes de l'amour-propre, à la vue d'une pénitence qui doit durer peut-être un grand nombre d'années, si vous la commencez dès ce moment? Ah! mon cher frère, la raison la moins subtile ne vous découvre-t-elle pas la vanité de ce frivole prétexte? Si je commence à me convertir dès ce moment, dites-vous, peut-être que je me prépare une pénitence de trente, de quarante, de cinquante années: mais peut-être aussi ne s'agira-t-il pour vous que d'une année, que d'un jour, que d'un moment. Peut-être que le ciel vous réserve la plus longue vie: mais peut-être aussi a-t-il marqué dès la jeunesse le terme de vos jours. On a vu des pénitents vivre un siècle dans les pratiques les plus austères; mais combien en a-t-on vu offrir leur sacrifice et le consommer presque dans le même instant?

Mais quand il s'agirait pour vous de plusieurs années de pénitence, en est-ce trop, pour vous délivrer de cette crainte qui doit empoisonner tous vos moments, celle d'être surpris par la mort dans l'état du péché? En est-ce trop pour réparer la perte de tant d'années déjà passées dans l'inutilité, et peut-être dans le crime? En est-ce trop à côté de l'éternité qui seule doit être la mesure et la règle des idées de l'homme chrétien? Ainsi vous parlera la raison, dès que vous l'appellerez à votre conseil, chrétiens imprudents, qui différez de rentrer sous l'empire de la grâce; ainsi vous parlera-t-elle, appuyée sur cet unique principe démontré par son évidence, que le moment de la mort étant incertain, vous pouvez en être surpris dans l'habitude du péché, comme vous pouvez ne pas l'être. Ce n'est donc point la raison qui vous rassure contre les surprises de la mort, chrétiens, qui différez sans cesse à vous convertir; je n'ai besoin que de ses lumières, pour vous regarder sur ce point comme des insensés. Ecoutez maintenant la voix de l'expérience; elle condamne vos retardements plus sensiblement encore. La raison vous a dit seulement que vous pouvez être surpris dans l'état criminel, d'où vous différez à sortir, comme vous pouvez ne pas l'être. L'expérience va plus loin, elle vous annonce qu'il est infiniment plus probable que vous serez surpris par la mort, qu'il n'est probable que vous ne le serez pas.

2° Et en effet, mes chers auditeurs, s'il est vrai que la plupart des chrétiens sont visiblement surpris par la mort dans les différents âges de la vie; s'il est également vrai, que parmi cette multitude de chrétiens que la mort surprend tous les jours, le grand nombre est de ceux qui, comme vous, diffèrent à se convertir, ne devez-vous pas conclure avec moi sur le témoignage de l'expérience, qu'il est plus probable que vous serez surpris vous-mêmes, et enveloppés dans le sort déplorable de la multitude? Or, douteriez-vous en premier lieu, que le grand nombre de chrétiens soit réellement surpris par la mort? Pour vous en convaincre, fixez votre souvenir sur tant de morts, et ouvrez les yeux sur tant de mourants qui disparaissent de jour en jour du sein de vos familles; n'étaient-ce pas, de votre propre aveu, ou ne sont-ce pas, pour la plupart, des chrétiens qui vivaient sans penser sérieusement à mourir; des chrétiens qui, durant le cours de leur vie, ne faisaient

point leur principale affaire de se disposer à mourir; des chrétiens qui au dernier moment de leur carrière, auraient besoin d'une toute autre préparation que de celle de la vie, pour se disposer à mourir? Or, dès que le grand nombre des chrétiens, aux approches de la mort, auraient besoin de s'y préparer encore, dès là je les regarde comme des hommes infailliblement surpris par une mort imprévue. Pourquoi? Parce que de quelque manière que la mort les frappe, elle ne leur laisse point le temps nécessaire à la préparation dont vous convenez vous-mêmes qu'ils auraient besoin dans ces derniers moments.

Car enfin, quelque grande que puisse être la variété des accidents qui font aboutir l'homme au terme fatal du tombeau, l'expérience vous apprend, comme à moi, qu'il n'est, pour ainsi m'exprimer, que trois routes différentes pour nous y conduire. En effet, ou bien la mort est tout à fait subite et imprévue. C'est un accident, tel qu'il en est une infinité de possibles pour chacun des hommes, et qui ne laisse nul intervalle entre la mort et la santé la plus parfaite; et vous avouerez sans doute que l'homme qui arrive par cette voie au terme de la mort, sans avoir eu le temps même de sentir le coup mortel qui l'arrache au monde, n'a pas eu le moment de s'y préparer, et de se convertir. Ou bien la mort est moins rapide et moins précipitée dans le coup dont elle frappe sa victime, mais également prompte et subite, si vous la considérez relativement à la conscience et au salut. C'est un assoupissement mortel, c'est un égarement d'esprit, c'est un transport violent dont le premier effet est d'ôter au mourant l'usage des sens et de la réflexion; et vous avouerez aussi qu'une telle mort qui ne permet pas au moribond de se connaître, qui commence par le priver de la vie raisonnable et naturelle, le met conséquemment dans l'impuissance absolue de se convertir. Ou bien enfin la mort s'annonce par un mal de langueur, qui tient le moribond longtemps suspendu, entre la crainte de la mort et l'espérance de la vie; et alors même tout ce qui l'environne ne contribue-t-il pas à le priver du temps nécessaire pour se préparer efficacement à bien mourir?

C'est un ami, c'est une épouse, c'est un fils qui s'accordent à le flatter que son mal n'a rien de mortel : chacun conspire à nourrir son ignorance sur le danger éminent de son état. *Nescit quod tempus prætereat, et mors appropinquet.* (*Eccli.*, XI.) On craindrait de l'alarmer et d'aggraver son mal, en lui rappelant le souvenir et lui proposant la réception des derniers sacrements de l'Église. Cependant la mort s'avance à grands pas vers cet homme, qui ne soupçonne pas encore ses approches au moment même qu'elle est prête à l'immoler. Déjà elle est peinte sensiblement sur son visage; ses yeux à demi éteints vont bientôt se fermer pour jamais à la lumière. Ah! c'est alors que l'on s'empresse, mais inutilement, de lui fournir tous les secours dont l'Église munit chacun de ses enfants aux approches redoutables de la mort. Le temps n'est plus pour cet homme mondain, qui ne vit encore que pour disputer quelques malheureux moments d'une vie animale qui le fait languir; et malgré la durée des maux sous le poids desquels il succombe enfin, il meurt avec aussi peu de préparation devant Dieu, que si la mort l'avait frappé tout à coup sans annoncer ses approches : exemples funestes que l'expérience renouvelle tous les jours sous vos yeux, et qui n'ont cessé de vous frapper, chrétiens, que parce qu'ils sont devenus trop ordinaires.

Il est donc vrai que le grand nombre des chrétiens est visiblement surpris par la mort, puisque, de quelque manière qu'elle les ravisse au monde, elle ne leur laisse point le temps nécessaire à la préparation dont ils auraient évidemment besoin dans ces derniers et terribles instants. Mais serait-il moins vrai que parmi cette foule de chrétiens, que la mort surprend, le grand nombre est de ceux qui diffèrent, comme vous, l'ouvrage de leur conversion. Ah! mes chers auditeurs, pour peu que vous ayez d'usage des mœurs du monde, vous jugerez que c'est par de pareils retardements que tant de chrétiens se voient conduits aux portes de la mort, sans avoir pensé sérieusement à rentrer en grâce avec Dieu. Il est peu de chrétiens en effet qui ne veuillent enfin sauver leur âme. Tous, si vous exceptez un petit nombre de libertins, qui, dans le sein du christianisme, ont perdu le don de la foi par un juste châtiment du ciel; tous éprouvent quelque désir de conversion et de salut qu'ils se promettent d'effectuer un jour. Ils sont même intimement persuadés, pour la plupart, qu'il ne faut pas différer sa pénitence à la mort, et que les pénitences tardives sont presque toujours fausses et sans mérite, malgré l'édification apparente qui les accompagne. Mais si, par une contradiction trop commune d'idée et de conduite, ils ne croient pas devoir consacrer encore à l'exercice de la pénitence le temps présent dont ils jouissent, le seul temps néanmoins dont ils peuvent se répondre, parce qu'il est le seul qui soit en leur pouvoir : de là ces délais de conversion, toujours réitérés, où la mort inattendue vient enfin les surprendre. Oui, voilà le grand principe de ces morts funestes, qui font trembler les ministres de l'Église sur le sort éternel de tant de chrétiens, qui les appellent à leur secours, quand le temps n'est plus de les secourir, et qui devraient vous faire trembler pour vous-mêmes, chrétiens imprudents, qui différez sur mille vains prétextes de rentrer en grâce avec Dieu.

Eh! ne différaient-ils pas, comme vous, à borner leurs désirs et leurs projets ambitieux, à prendre enfin des sentiments dignes des disciples d'un Dieu humilié, ces hommes que vous voyez mourir sous vos yeux, possédés encore du désir le plus vif de s'agrandir et de s'élever au-dessus même de leur

état, au moment même où il ne doit plus y avoir pour eux sur la terre ni fortune, ni état, ni dignité, ni grandeur?

Ne différaient-ils pas, comme vous, à retrancher la licence effrénée de leurs mœurs et à réparer devant Dieu la dissolution de leurs plaisirs, ces hommes que vous voyez mourir encore esclaves des voluptés sensibles; que vous voyez mourir sans avoir jamais efficacement rompu les liens funestes qui les attachaient au crime encore plus qu'à la vie, en ne les attachant à la vie que pour l'amour du crime même?

Ne différaient-ils pas, comme vous, à éclaircir leurs soupçons trop légitimes sur la possession injuste de leurs richesses, ces hommes que vous voyez mourir possesseurs d'un bien injustement acquis, retenu plus injustement encore, et toujours multiplié par les artifices de la cupidité, aux dépens de tous les droits violés de la charité et de la justice?

Ne différaient-ils pas, comme vous, à mettre ordre à leur conscience par un examen sérieux, ces hommes que vous voyez mourir aveuglés sur l'état de leur âme, sans avoir jamais bien pénétré le fond d'une conscience dont ils craignaient de percer les horreurs; d'une conscience chargée d'une infinité de crimes, dont ils se déguisèrent toujours l'énormité, la multitude et le scandale?

Ne différaient-ils pas, comme vous, à s'occuper uniquement de la grande affaire de leur salut, ces hommes que vous voyez mourir encore occupés de mille affaires du monde, qui ne sauraient plus désormais les intéresser en rien, et qui absorbent cependant le peu d'attention dont ils sont capables dans les derniers instants qui leur restent pour se disposer à paraître devant le souverain Juge?

Ne différaient-ils pas enfin, comme vous, à se convertir, tant de chrétiens visiblement surpris au moment de la mort, que vous avez vu répandus dans vos sociétés, et que vous en avez vu disparaître? Ne remettaient-ils pas, comme vous, à s'y préparer de jour en jour, de mois en mois, d'année en année? Oui : présomptueux sur l'avenir comme vous l'êtes dans la jeunesse, ils comptaient sur la raison propre de l'âge mûr pour l'exécution de leurs projets. Parvenus à l'âge de maturité, ils remettaient de nouveau à cet âge plus avancé où les passions, devenues moins vives, semblent répondre d'une conversion facile. Toujours, l'illusion de l'amour-propre prolongeant à leurs yeux la vraie durée de leurs jours, ils n'ont jamais cru le moment du coup de la mort aussi proche qu'il était d'eux. Ils se sont vus au bout de la carrière, dont ils pensaient avoir encore une partie considérable à parcourir, et ils ont abouti, comme vous, à comparaître les mains vides au tribunal du Seigneur, après une vie telle que la vôtre, féconde en désirs et en projets de conversion pour l'avenir, et toujours stérile pour le présent en sentiments et en œuvres de pénitence : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (*Psal.* LXXV.)

Car n'est-ce pas là, mes chers auditeurs, au jugement de l'expérience que vous consultez en tout comme le premier oracle, n'est-ce pas là le progrès presque infaillible de ces délais si ordinaires en fait de conversion, et dont vous craignez si peu pour vous-mêmes les terribles suites? Or, après tant d'exemples funestes, dont vous êtes malgré vous les témoins, vous rassurerez-vous encore, dans vos retardements téméraires à vous convertir, sur la foi de la multitude dont vous suivez la trace? Oui, sans doute, il est vrai, et il n'est que trop vrai que le grand nombre des chrétiens diffère, comme vous, à se réconcilier avec Dieu. Mais est-il moins vrai que presque tous les chrétiens sont visiblement surpris par la mort? Est-il moins vrai que, parmi cette multitude de chrétiens que la mort surprend tous les jours au milieu de vous, le grand nombre est de ceux dont vous imitez les retardements insensés? Et, puisque vous marchez de plein gré par la même route, pouvez-vous éviter d'aboutir au même terme? Loin de vous rassurer, leur exemple même est donc ce qui devrait vous faire trembler sur votre état.

Cependant, me dites-vous, ne voit-on pas tous les jours mourir en vrais chrétiens quelques-uns de ces hommes qui différaient leur conversion depuis longtemps? Ainsi le croyez-vous avec le monde, mon cher auditeur, parce qu'il est de votre intérêt de le croire ainsi et de regarder les moindres apparences de religion, dans les derniers instants, comme la preuve suffisante d'une mort vraiment chrétienne. Mais ne vous trompez-vous pas, en effet, ainsi que le monde? Ne prenez-vous point, comme lui, dans ces morts prétendues saintes dont le souvenir vous rassure, les dehors apparents de la pénitence pour la réalité même? Que la méprise est facile sur ce point, surtout quand elle flatte l'amour-propre et favorise la passion! Qu'il est aisé de confondre dans les mourants les pleurs que leur fait verser le regret seul de quitter le monde, avec les larmes que devrait leur arracher la douleur de la pénitence! Et combien en est-il alors qui gémissent bien moins des désordres de leur vie que de la nécessité fatale où ils sont d'y renoncer!

Mais, je le veux, tant de chrétiens imprudents, qui diffèrent sans crainte à changer de conduite et de mœurs, ne périssent pas toujours victimes de leur témérité, et quelques-uns, plus heureux que sages, parmi eux, échapperont au sort de la multitude. En est-ce donc assez, mon cher auditeur, pour vous rassurer dans cet état d'impénitence, d'où vous ne pouvez vous résoudre à sortir encore? Eh quoi! l'expérience du monde vous persuade quand elle vous offre l'exemple de quelques mourants dont les délais à se convertir n'aboutissent pas à une mort évidemment funeste, et cette même expérience ne vous persuade pas en vous

offrant l'exemple d'une infinité d'autres malheureusement surpris en tenant une conduite telle que la vôtre! Un seul exemple qui paraît autoriser, du moins excuser votre imprudence, suffit à calmer vos craintes et vos inquiétudes sur votre état, et mille autres qui la condamnent ne vous intimideraient pas! Non, chrétiens, si l'intérêt du salut vous touche encore, vous n'abuserez point ainsi, pour vous perdre, des lumières les plus sensibles et les plus propres à vous éclairer, je veux dire des lumières de l'expérience. Les fréquentes surprises de la mort, qu'elle offre sans cesse à vos regards, vous feront considérer comme un défaut visible de sagesse le moindre retardement de la pénitence; et s'il fallait un motif encore plus puissant pour vous engager à ne plus différer, l'Ecriture va vous le présenter. Il est infiniment plus probable que vous serez surpris par la mort, qu'il n'est probable que vous ne le serez pas : c'est ce que la voix de l'expérience vient de vous faire entendre. Mais l'Ecriture, plus terrible dans ses menaces, vient vous annoncer qu'il est certain que vous serez surpris par le dernier moment, si, lorsque la grâce vous a parlé, vous a pressés vivement, comme elle fait à cette heure même, vous différez encore à vous convertir.

3° Ici, mes chers auditeurs, que ne pouvez-vous avec justice m'accuser d'exagération dans l'exposé que j'ai à vous faire d'une vérité qui doit faire craindre une mort funeste, pour le grand nombre de ceux à qui je parle? Mais vous tâcheriez en vain d'adoucir le sens terrible du texte sacré, sur la mort imprévue dont il menace le coupable qui diffère à solliciter son pardon. En vain voudriez-vous déguiser la certitude de sa mort malheureuse : l'Ecriture est si claire, si expresse sur ce point, que plus on la médite, et plus l'évidence oblige à croire qu'il sera infailliblement surpris dans l'état où il ne craint pas de vivre, malgré la connaissance qu'il a du péril qui l'y menace. Qu'il me suffise de vous indiquer ici quelques-uns de ces textes effrayants sur le sort funeste qui vous attend, parmi tant d'autres qu'un discours entier ne contiendrait pas.

Ecoutez-moi donc quelques moments, ou plutôt écoutez Dieu même dans les livres saints dont il est l'auteur, pécheurs téméraires qui différez à vous convertir. Car c'est à vous que parle ce Dieu, l'arbitre suprême de vos jours, quand il dit par un Prophète qu'il a bandé son arc, préparé ses flèches, et que le trait de sa colère va vous percer si vous ne vous convertissez pas : *Nisi conversi fueritis, arcum suum tetendit,... sagittas suas ardentibus effecit.* (*Psal.* VII.) C'est à vous que parle ce Dieu irrité de vos délais, quand il dit par un autre prophète que le soleil se couchera pour les pécheurs en plein midi, et que les ombres de la nuit se répandront sur leurs yeux au milieu du jour : *Sol occidet in meridie, et tenebrescere faciam in die luminis.* (*Amos*, VIII.) C'est à vous que parle ce Dieu vengeur, quand il dit par la bouche du Sage, à quiconque aura méprisé la voix de sa grâce, qu'il se rira lui-même de leur calamité dernière, et les insultera jusque dans les bras de la mort : *In interitu vestro ridebo, et subsannabo vos.* (*Prov.*, I.) C'est à vous que parle ce Dieu de justice, quand il annonce par son Apôtre, qu'il ne reste à l'homme qui pèche encore, malgré la connaissance qu'il a reçue de la vérité, qu'une attente terrible de ses jugements au sortir du monde : *Peccantibus post acceptam notitiam veritatis relinquitur terribilis exspectatio judicii.* (*Hebr.*, XII.) C'est à vous que parle ce Dieu dont la bonté vous rassure contre lui-même, quand il dit par le même Apôtre que le moment de paix et de sûreté pour le pécheur sera le moment décisif de son éternité, le moment où la mort inattendue viendra le surprendre : *Cum dixerint Pax et securitas, tunc repentinus eis superveniet interitus.* (*Prov.*, XXIX.) C'est à vous enfin que parle ce Dieu menaçant, quand il dit dans son Evangile, pour se faire mieux entendre, qu'il paraîtra tout à coup comme un voleur, *sicut fur* (*Luc.*, XII); qu'il choisira le moment précis où il n'est pas attendu, *qua hora non putatis* (*ibid.*); que cette nuit même où le coupable se répond d'un repos tranquille et assuré, le plongera dans le sommeil éternel de la mort : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te.* (*Ibid.*) Et que pour avoir négligé de chercher son Dieu dans le moment favorable, la mort dans le crime consommera sa réprobation : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.)

Je ne sais, chrétiens, quel sentiment s'élève ici dans votre âme, ou plutôt je m'assure que ces textes multipliés n'ont pu manquer d'y faire naître une frayeur salutaire. Que vous les regardiez tels qu'ils sont en effet, comme autant d'arrêts foudroyants contre les délais téméraires de votre conversion; et qu'ils vous convainquent pleinement, que si vous différez encore de vous rendre aux instances de la grâce, avec des connaissances aussi infaillibles sur le sort qui vous menace, vous serez certainement surpris par la mort. Parcourez, en effet, examinez, méditez à loisir tous les textes sacrés où il s'agit de retardements de la pénitence, vous n'en découvrirez pas un seul qui vous rassure sur votre état; tous vous parleront de manière à vous persuader qu'une mort funeste sera votre partage, si vous ne conjurez pas la colère du ciel par un prompt retour à Dieu.

Si, pour éluder tant de menaces célestes, vous vous appuyez sur ce, qu'à consulter l'Evangile même, ceux dont le travail n'aura commencé que sur la fin du jour recevront de la main libérale du père de famille la récompense de ceux qui auront porté le poids du jour, et de la chaleur; non, vous dirai-je alors, mes chers auditeurs, non, cette figure de l'Evangile, si propre en apparence à vous rassurer, ne peut fournir un prétexte vraiment raisonnable à vos retardements. Con-

chiez, à la bonne heure, de la bonté d'un tel maître, qui doit être pour vous le symbole de la bonté infinie de votre Dieu ; concluez que ce Dieu de miséricorde est près de vous recevoir selon sa promesse, quel que soit l'instant qui vous rappelle à lui, pourvu que votre retour soit sincère : *Invocabitis me, et vivetis.* (*Jerem.*, XXVII.) Concluez que si vous voulez vous convertir en ce moment, fussiez-vous dans un âge avancé et dépourvus de tout fruit de pénitence, les trésors immenses de la grâce divine vous seront toujours ouverts. Voilà ce que peut signifier, quoique dans un sens non littéral cette figure de l'Evangile, dont il est si facile et si ordinaire d'abuser dans le monde, pour continuer à vivre dans l'éloignement de Dieu. Mais elle ne signifie pas que vous arriverez à cet âge avancé, que vous vous promettez d'atteindre sans autre fondement que votre témérité ; mais elle ne signifie pas que si vous prostituez au monde le moment que Dieu vous laisse encore pour vous mettre en état de travailler au grand ouvrage de votre conversion, il vous réserve un moment plus favorable pour réparer la perte volontaire du premier. Mais elle ne signifie pas que si vous différez opiniâtrément de répondre à ses invitations présentes, il s'engage à vous presser dans l'avenir par des invitations nouvelles.

Que dis-je? Et ne suis-je pas en droit d'employer contre vous cette figure même, dont vous pourriez abuser pour couvrir l'imprudence de vos retardements à rentrer en grâce avec Dieu? Quels sont-ils, en effet, ces hommes qui, après un travail de quelques heures, reçoivent la récompense d'un jour entier de peines et de fatigues? Ce sont des hommes, dit expressément l'Ecriture qui, dans un loisir involontaire, attendaient un travail qui ne dépendait pas d'eux: *Nemo nos conduxit.* (*Matth.*, XX.) Et vous, chrétiens, qui différez de rentrer dans le devoir, ne vivez-vous pas dans une oisiveté toujours volontaire sur l'ouvrage de votre conversion, que Dieu laisse en votre pouvoir, avec le secours de la grâce, prêt à vous secourir dans tous les temps? Ce sont des hommes dociles à la première invitation du père de famille qui les envoie travailler à la culture de sa vigne : *Ite et vos in vineam meam.* (*Ibid.*) Et vous, chrétiens, n'avez-vous pas résisté mille fois aux sollicitations du Seigneur, qui vous rappelait à la pratique de sa loi par la voix de sa grâce et celle de ses ministres? Cette figure évangélique n'a donc rien qui favorise, elle n'a rien même qui ne condamne vos retardements téméraires.

Mais écoutez maintenant, et méditez ces figures désolantes qui retracent à la fois, et votre conduite, et votre malheureux sort. Jérusalem abuse des menaces réitérées de ses prophètes, et, toujours impénitente, laisse passer l'heureux moment de la visite du Seigneur; son infidélité obstinée sera bientôt suivie de la plus affreuse désolation. de l'anathème le plus terrible sur les pères coupables et leurs malheureux descendants: *Non relinquetur in te lapis super lapidem, qui non destruatur.* (*Luc.*, XIX.) Des vierges imprudentes ont différé d'un moment les préparatifs nécessaires à la réception de l'Epoux céleste dont elles devaient attendre l'arrivée dans une continuelle vigilance ; il ne faut que ce moment de négligence de leur part pour faire des vierges folles et réprouvées, des vierges exclues pour jamais de la présence de leur divin Epoux : *Amen dico vobis: Nescio vos.* (*Matth.*, XXV.) Le serviteur présomptueux a compté sur le retardement d'un maître sévère pour demeurer dans l'inaction sur ses intérêts, qui lui sont confiés, et pour abuser des jours de son absence ; il est surpris par le retour inopiné du maître qu'il n'attend pas, et précipité par son ordre dans les ténèbres extérieures : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (*Ibid.*) Les conviés du père de famille ont différé, sous divers prétextes de se rendre au festin préparé pour eux; d'autres, à l'instant, sont destinés à remplir leurs places, et la salle du festin ne s'ouvrira plus pour les recevoir : *Nemo virorum illorum... gustabit cœnam meam.* (*Luc.*, XIV.

C'est de ces figures également semblables et frappantes que vous devez apprendre quelle sera votre éternelle destinée, chrétiens imprudents, vous qui n'êtes pas toujours disposés à la visite du Seigneur, dont vous ignorez l'heure et le moment. Il faudrait faire violence à tous les traits de l'Ecriture, pour vous donner lieu d'espérer que vous ne serez pas infailliblement surpris dans l'état où vous êtes. Après cela, s'il est encore des hommes dans le christianisme dont on puisse répondre avec vérité qu'ils terminent saintement une vie telle que la vôtre, c'est donc une exception aux lois générales de la Providence divine ; c'est donc un vrai miracle dans l'ordre de la grâce ; c'est donc un de ces prodiges extraordinaires que Dieu opère quelquefois pour manifester au monde ses plus grandes miséricordes: *In laudem gloriæ gratiæ suæ.* (*Ephes.*, I.) Or, ne seriez-vous pas des hommes étranges et inconcevables, de compter sérieusement que Dieu dérogera en votre faveur aux lois ordinaires posées par la sagesse, et ne devez-vous pas croire, au contraire, que le Fils de l'homme, que vous n'attendez pas, aussi fidèle dans ses menaces que dans ses promesses, paraîtra tout à coup pour vous surprendre : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet.* (*Luc.*, XII.)

Que faudrait-il encore, mes chers auditeurs, pour vous déterminer à une pénitence également prompte et sincère? La raison vous presse par ce premier motif déjà si puissant, que vous pouvez être surpris par la mort dans le péché, comme vous pouvez ne l'être pas. L'expérience vient au secours de la raison, pour vous annoncer qu'il est plus probable que vous serez surpris dans votre état, qu'il est probable que vous ne le serez pas. L'Ecriture, d'un ton

plus effrayant encore, vous fait entendre en mille endroits que vous serez certainement surpris par la mort, si vous différez à vous convertir à Dieu. Non, rien ne sera capable de vous vaincre, si de telles réflexions ne remportent pas sur votre cœur une pleine victoire. Quiconque n'est pas réveillé par ce coup de tonnerre, dit un docteur de l'Eglise, il n'est pas endormi, il est mort. Ne vous plaignez donc plus, lâches chrétiens, ne vous plaignez plus, comme vous l'osez faire trop souvent, que vous manquez de ces grâces qui animent votre faiblesse contre les frayeurs d'une vie pénitente. Ne reprochez plus au ciel qu'il n'a point pour vous ces secours puissants, qui répriment tout à coup les assauts de la cupidité rebelle au joug qu'on lui impose. Eh! quel secours en effet pouvez-vous désirer que le ciel ne vous accorde à tous les instants? Sachez penser et réfléchir en hommes; sachez vous pénétrer de l'incertitude de la mort, et de la certitude de ses surprises pour qui ne l'attend pas. Cette idée, jointe à la grâce intérieure qui ne vous manquera jamais, va vous déterminer aux plus généreux efforts de la piété chrétienne.

A Dieu ne plaise que je prétende borner ici les bontés infinies du ciel à votre égard. Mais seriez-vous en droit de vous plaindre du dieu des miséricordes, quand vous possédez à chaque instant de la vie une de ces grâces, à laquelle ou ne peut refuser de se rendre, que lorsque l'on se refuse aux règles les plus ordinaires de la prudence chrétienne, et qui aurait son effet infaillible sur votre cœur, si la grande et unique affaire de votre salut pouvait vous intéresser autant que les affaires mêmes du monde. Cette grâce toujours lumineuse, qui se joint aux lumières de votre raison, au flambeau de l'expérience et aux clartés de la révélation, pour vous éclairer à chaque pas, n'est-elle pas la grâce la plus sensible que Dieu puisse accorder à l'homme sur la terre pour ranimer son indolence dans la voie du ciel.

Qu'elle soit donc toujours présente à nos esprits, cette pensée de la mort, si odieuse et cependant si salutaire au monde : qu'elle préside au plan de nos entreprises, qu'elle soit l'âme de nos œuvres, qu'elle soit la règle de nos passions, qu'elle répande l'amertume sur les plaisirs et les fêtes qui nous amusent; que le moment du réveil nous la présente, et qu'elle nous suive jusqu'à l'instant du sommeil. Dans tous les âges, tous les états, toutes les situations de la vie, plaçons-nous souvent dans cette dernière position, où tous les hommes doivent se trouver enfin, entre le ciel et la terre, Dieu et le monde, le temps et l'éternité. Que cette pensée nous accompagne, qu'elle nous occupe à chaque pas, puisqu'à chaque pas la mort peut nous frapper et nous surprendre. Vous me demandez ici ce que vous deviendrez au milieu du monde et comment y pouvoir vivre, si votre esprit est sans cesse frappé de cet objet lugubre?

Ce que vous deviendrez, mes chers auditeurs? En deux mots je vais vous l'apprendre; tout ce que vous n'êtes pas en effet, et tout ce que vous devez être, c'est-à-dire des hommes vraiment chrétiens, supérieurs à tous les événements, incapables de toutes les bassesses qui mènent à la fortune et à la grandeur; des hommes au-dessus du temps, des hommes de l'éternité, des hommes aguerris contre les traits et les suites de la mort, par l'image fréquente que votre esprit s'en retracera.

Ce que vous deviendrez avec ces idées de mort au milieu du monde? Des hommes dégoûtés de ce monde fastueux qui vous perd; détachés de ces biens passagers qui vous corrompent; ennemis de ce corps de péché qui vous soumet à l'empire de la mort; et uniquement occupés de cette âme spirituelle que son immortalité élève au-dessus du ravage des siècles. Ce que vous deviendrez! De vrais sages, toujours attentifs et vigilants sur eux-mêmes, comme étant sans cesse aux portes du ciel ou de l'enfer, toujours au moment fatal du passage de l'éternité.

Ce que vous deviendrez avec ces idées de mort au milieu du monde? Ah! ne craignez point que cette image lugubre porte dans votre âme cette langueur, cette indolence qui amortit le sentiment et l'action dans l'humanité. Si vous y fixez habituellement les yeux, l'inaction de votre part ne sera que pour le crime, et toute votre ardeur se ranimera pour la vertu. Hommes d'études, oui, vous travaillerez encore à devenir des philosophes, des savants, mais de cette science, de cette philosophie qui fait les humbles fidèles, et qui apprend également à bien vivre et à bien mourir. Juges de la terre, vous prononcerez encore des arrêts de vie et de mort, vous déciderez des plus grands intérêts qui partagent les hommes, mais comme si le trépas devait vous surprendre au moment de la décision pour vous faire comparaître vous-mêmes devant le tribunal de Dieu. Courtisans fidèles, vous n'en serez pas moins assidus à suivre les princes, vous ne craindrez pas moins de leur déplaire, mais vous craindrez plus encore d'offenser le Roi des rois, qui d'un seul coup peut perdre l'âme et le corps. Pères de familles, vous gouvernerez toujours vos maisons avec cet empire dont vous a revêtus la nature, mais comme étant prêts à en répondre au Dieu de justice, le premier père de tous les hommes.

Ce que vous deviendrez avec ces idées de mort au milieu du monde? Eh bien, je le veux, cette image ennemie de vos fêtes et de vos plaisirs, vous affligera d'abord, vous contristera, vous troublera; mais hélas! que ne peut-elle vous affliger, vous contrister, vous troubler assez pour réveiller le remords assoupi de vos consciences, et vous obliger de rentrer promptement en grâce avec Dieu? Je descends en esprit dans les abîmes éternels de l'enfer : et là quel spectacle désolant se présente à moi! Quelle

foule de victimes de tout âge, de tout état, qui n'y seraient jamais tombées, si elles avaient eu sur la terre, pour obtenir leur grâce, un jour, une heure, un moment de plus. La mort qu'elles n'attendaient pas encore, les a privées pour jamais de ce jour, de cette heure, de ce moment nécessaire. Eh! ne vous en privera-t-elle pas aussi vous-mêmes? Point de moment si rapide, ou des milliers de coupables, dans l'étendue de l'univers, ne soient surpris par une mort précipitée, qui paraissait aussi éloignée pour eux que pour vous. Or qui vous a dit que vous n'allez pas être enfin de ce nombre, et que le Dieu de patience qui vous a supportés jusqu'ici, vous supportera plus longtemps? Qui vous a dit que l'avertissement que Dieu vous donne ici par ma voix n'est pas le dernier qu'il vous donnera? Qui vous a dit que la mort n'a pas déjà reçu ses ordres pour vous immoler au milieu de vos plaisirs; et que cette suite de jours ou d'années que vous voulez encore prostituer au monde, ne sera pas enveloppée dans votre éternité?

L'Israélite est dans la joie, dit l'Ecriture; à peine est-il rassasié des viandes que le ciel a fait pleuvoir dans son camp : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum.* (*Psal.* LXXVII.) Et c'est à ce moment même, poursuit le texte sacré, que le Seigneur irrité s'élève contre Israël, que sa fureur éclate, et porte le ravage parmi ce peuple indocile, qu'il n'avait engraissé de ses dons, que pour en faire un sacrifice à sa justice : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super illos.* (*Ibid.*) Or, ne sera-ce pas ainsi, mon cher auditeur, que Dieu, dont les délais auront lassé la patience, prendra son temps pour éclater sur vous-même? Ne sera-ce pas à la suite de ces jours tumultueux, jours de jeux et de festins, de divertissements et d'assemblées profanes, que Dieu choisira le moment qu'il destine à vous frapper, et puisqu'il est de la foi que c'est au moment inattendu, au moment de sérénité pour le coupable, que Dieu paraîtra pour le surprendre. *Cum dixerint Pax et securitas, superveniet interitus.* Le peu de crainte que vous avez maintenant de sa venue n'est-elle pas un nouveau sujet pour vous d'appréhender ses surprises? Grand Dieu! juge souverain de mes idées, de mes sentiments et de mes œuvres, je serai donc toujours prêt à mourir, afin que le moment de la mort, quel qu'il puisse être, soit pour moi le commencement de l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite à tous au nom du Père, et du Fils, etc.

SERMON II.

Pour le vendredi d'après le mercredi des Cendres.

SUR LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos. (*Matth.*, V.)

Pour moi je vous dis: Aimez vos ennemis même, faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Madame,

Il n'est pas étonnant que ce fut un précepte bien extraordinaire et bien singulier pour les premiers disciples de Jésus-Christ, que celui de cette charité sublime qu'il leur prescrivait, de cette charité dont il se donnait pour exemple, et qu'il annonçait lui-même, comme une vertu dont nul législateur avant lui n'avait imposé la pratique au monde : *Mandatum novum do vobis.* (*Joan.*, XIII.) Et comment en effet, sans la parole expresse de ce Dieu sauveur, comment des hommes auraient-ils pu se persuader qu'ils devaient aimer jusqu'à leurs ennemis même, et répondre aux fureurs de la haine par les bienfaits de l'amour? Mais ce qui me surprend, chrétiens, et ce qui doit vous surprendre comme moi, c'est que ce commandement de la charité, publié par Jésus-Christ depuis tant de siècles, soit encore presque ignoré de nos jours; et qu'il y ait une infinité de chrétiens, dont on pourrait dire avec vérité que ce commandement, tout ancien qu'il est, n'en est pas moins un précepte tout nouveau pour eux : *Mandatum novum.*

Car, combien ne voit-on pas de ces chrétiens peu instruits sur un des points les plus essentiels de leur religion, et qui ne connaissent ni l'étendue des devoirs que la charité leur impose, ni la force des motifs qui la persuadent? Or, voilà ce qui me détermine à vous entretenir aujourd'hui de la grande vertu du christianisme, qui est la charité, de cette vertu devenue comme étrangère, non-seulement dans le commerce du grand monde, et dans le sein des cours, où l'on aime, ou plutôt, où l'on ne paraît aimer que par intérêt, mais encore dans les sociétés les plus édifiantes et les plus chrétiennes. Et pour entrer d'abord dans mon sujet, que je me propose de traiter dans toute son étendue, je viens vous développer ici, et le grand précepte de la charité chrétienne, et les motifs les plus capables de vous en persuader la pratique. Précepte de la charité dont Jésus-Christ notre modèle nous découvrira toute la perfection : motifs de charité que nous fournira encore Jésus-Christ, considéré sous ses divers rapports avec l'homme.

Ainsi Jésus-Christ règle et modèle de notre charité pour le prochain, ce sera le sujet de la première partie.

Jésus-Christ motif et principe de notre charité pour le prochain, ce sera le sujet de la seconde partie.

L'une aura de quoi confondre votre insensibilité pour tant d'hommes que vous n'aimez pas de la manière dont Jésus-Christ

ordonne de les aimer ; et l'autre aura de quoi ranimer pour eux dans votre cœur, toute la sensibilité dont vous êtes capables. Esprit-Saint, esprit d'amour et de charité, inspirez-moi vous-même dans ce discours, et préparez les cœurs de tous ceux qui m'écoutent ; c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de votre sainte épouse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Aimer tous les hommes, comme l'on désire en être aimé soi-même, c'est la règle de charité que la loi naturelle avait gravée dans tous les cœurs : *Omnia quæcunque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* (*Matth.*, VII.) Mais quelque naturel que puisse être le désir de posséder l'amour universel des hommes, tous les cœurs n'y sont pas également sensibles. Il en est qui redoutent les traits de la haine, sans se soucier des douceurs d'un amour mutuel et réciproque, et qui sont peu touchés des froideurs d'une indifférence qui ne laisse point lieu à leurs craintes et à leurs frayeurs ; et pour de tels hommes, le désir trop faible qu'ils ont d'être aimés, ne saurait être la juste règle et la vraie mesure de l'amour sincère qu'ils doivent au prochain.

Moïse envoyé de Dieu vers Israël, lui porte un précepte qui perfectionne celui de la nature : Vous aimerez le prochain comme vous vous aimez vous-mêmes, dit à son peuple ce nouveau législateur : *Diliges proximum tuum sicut teipsum* (*Rom.*, XIII.) Mais hélas ! reprend ici saint Augustin, savons-nous bien ce que c'est que de nous aimer nous-mêmes? Voyez d'abord si vous savez ce que c'est que de vous aimer, dit ce saint docteur ; et alors je vous recommanderai le prochain que vous pourrez aimer comme vous-mêmes. *Prius vide si nosti diligere teipsum, et tunc commendo tibi proximum quem diliges sicut teipsum.* Eh ! ne vaudrait-il pas mieux, en effet, pour la plupart des hommes, devenir les objets de notre indifférence et même de notre haine, que de partager avec nous cet amour excessif de nous-mêmes qui n'aboutit que trop souvent à nous égarer et à nous perdre? Mais la règle de charité que je viens vous présenter ici, mes chers auditeurs, cette règle que nous a laissée Jésus-Christ en quittant la terre, comme le testament de son cœur divin, ne nous laisse rien de pareille à craindre. Aimez-vous ici-bas les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a aimés lui-même : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (*Joan.*, XIII.) Voilà tout à la fois et la règle et le principe de cette charité admirable qui doit réunir tous les cœurs chrétiens. Considérons attentivement le modèle divin que nous avons à suivre, et discernons les vrais caractères de sa charité, qui doit être la mesure de la nôtre. Ici le cœur de Jésus-Christ, ou le sanctuaire de la charité va s'ouvrir à nos regards ! Attention, chrétiens, à ces trois caractères qui le distinguent. Charité du cœur de Jésus-Christ, charité dont l'étendue embrasse tous les hommes, et toutes les misères des hommes. Charité dont la condescendance se proportionne à tous les faibles et à tous les besoins de l'humanité. Charité enfin dont la générosité s'élève au-dessus des plus grands intérêts. Telle fut durant la vie mortelle de Jésus-Christ, sa charité pour tous les hommes, et telle sera toujours celle de ses vrais disciples les uns pour les autres : *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Quel parallèle plus terrible pour nous, mes chers auditeurs, que celui d'un tel modèle en fait de charité, avec des disciples tels que nous sommes. Reprenons néanmoins ; peut-être à force de nous confondre, ce modèle divin servira-t-il à nous réformer.

1° Charité du cœur de Jésus-Christ (c'est le premier caractère que toute sa vie nous a tracé) ; charité dont l'étendue sans bornes embrasse tous les hommes et toutes les misères des hommes. Venez à moi vous tous qui gémissez sous le poids de la peine, et je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, IX.) Ainsi s'exprime la charité immense de l'Homme-Dieu ; et vous savez si l'événement a justifié ses magnifiques promesses. Sur son passage l'ignorant est instruit, le pécheur justifié, le désert stérile devient un lieu d'abondance ; l'aveugle est éclairé, le boiteux redressé, le muet parle, le sourd entend, tous les maux disparaissent ; et les miracles qu'opère sa charité toute-puissante annoncent partout le bienfaiteur universel du genre humain : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X.)

Mais quoi ! Est-ce donc à des cœurs humains, bornés dans leurs affections, à des hommes faibles et impuissants, que doit se proposer un modèle infini dans son amour, et dont l'amour peut tout faire pour celui qui en est l'objet? Oui, chrétiens, c'est à vous que je le propose, ce modèle divin ; ou plutôt c'est lui-même qui se propose à votre imitation, et qui vous ordonne de le suivre quand il s'agit d'aimer les hommes. Non pas qu'il exige sur ce point une égalité parfaite entre lui et vous ; il faudrait avoir son cœur pour savoir aimer comme il aime, et son pouvoir absolu pour manifester comme lui son amour. Mais voici, du moins, ce que l'étendue de sa charité exigera toujours de la vôtre ; c'est que dans la multitude des hommes qu'il aime, il n'en découvre pas un seul qui ne soit pour vous l'objet d'un amour sincère et véritable, et que vous ne soyez prêts à assister selon votre pouvoir, dans toutes les misères de l'âme ou du corps qu'il peut éprouver. Sans cette disposition de cœur qui s'étende à la fois, et à tous les hommes et à toutes leurs misères, je ne vois plus dans vous qu'une charité humaine, une charité bornée, indigne d'un cœur chrétien, et qui reconnaît pour son modèle le cœur de Jésus-Christ. Ainsi que la foi divine qui nous éclaire, la charité chrétienne,

qui doit nous animer, fut toujours une et indivisible dans son objet ; et comme il est vrai que la foi vous manque, si de tous ses articles un seul est excepté dans votre créance; aussi la charité a-t-elle cessé d'habiter dans votre cœur, s'il est dans le monde un seul homme dont votre indifférence même soit le partage, et que vous n'aimiez pas en effet. Je dis que vous n'aimiez pas de cet amour sincère dont nous a aimés Jésus-Christ, et dont il nous aime encore. Car il ne sagit pas ici de cet amour purement négatif, qui consiste à ne point haïr, et qui se termine à l'indifférence pour la plupart des hommes ; quand l'exemple de Jésus-Christ, modèle de la charité qu'il prescrit à ses disciples, ne leur annoncerait pas que cette vertu exige autre chose de leur cœur que l'exemption de ressentiment et de haine, ils savent assez que c'est une vertu réelle et positive que la charité dans la loi de Jésus-Christ, et conséquemment que l'on ne peut en remplir le précepte sans un sentiment effectif d'affection et d'amour, prêt à éclater dans l'occasion, sur quelque homme que ce puisse être.

Que si vous me demandez comment vous pouvez aimer sincèrement des hommes dont la distance des lieux et des conditions vous sépare; des hommes qui vous sont inconnus et qui vous le seront peut-être toujours? Ah! chrétiens, j'oserai vous répondre que si vous l'ignorez encore, c'est que vous ignorez tout autre sentiment que ceux que vous inspire la nature ou la passion. Sans doute que ces amitiés humaines et naturelles, que ces amours, ces inclinations sensuelles dont les cœurs chrétiens sont trop souvent remplis, ou plutôt souillés et profanés, ne se forment point sans la connaissance ou la familiarité de ceux qui en sont l'objet ; mais ce n'est point ce tribut de sentiments vulgaires que vous impose cette charité universelle que je vous prêche. A Dieu ne plaise que je confonde ensemble des sentiments humains ou même corrompus, avec ces sentiments célestes et toujours purs que la charité de Jésus-Christ doit inspirer à ses disciples. Ce qu'elle exige du chrétien, par rapport à tous les hommes, cette charité divine, c'est ce sentiment intérieur qu'éprouvait saint Paul, lorsqu'il allait, pour ainsi dire, chercher tous les hommes dans le cœur de Jésus-Christ, où sa bonté les rassemble pour les réunir également dans son propre cœur autant qu'il est possible à l'homme d'imiter son Dieu : *Cupio vos omnes in visceribus Christi.* (*Philip.*, I.) C'est cette affection sans bornes qui faisait dire au même apôtre : Non, mes chers frères, qui que vous soyez, mon cœur n'est point resserré pour vous ; il s'est dilaté pour vous contenir et vous aimer tous sans exception : *Cor nostrum dilatatum est, non angustiamini in nobis.* (II *Cor.*, VI.) C'est enfin cette compassion tendre et sensible qui faisait dire à cet imitateur de Jésus-Christ : Quel est l'homme malheureux, l'homme infirme au milieu de vous, dont je ne partage pas le malheur ou l'infirmité, et que je ne sois prêt à soulager de tout mon pouvoir? *Quis infirmatur et ego non infirmor?* (II *Cor.*, XI.)

Or, de tels sentiments ne peuvent-ils pas naître et s'entretenir dans un cœur chrétien, sans être précédés par la connaissance de ces qualités réelles ou prétendues qui forment les liaisons de la société humaine? Oui, mes chers frères, on peut et on doit aimer Dieu sans qu'il se fasse voir lui-même et qu'il se montre à nous par la voie des sens. Ainsi, avec la proportion convenable, devons-nous aimer tous les hommes renfermés dans les entrailles de la charité de Dieu, quoique la distance des lieux et des conditions nous ôte le moyen même de les voir et de les connaître : *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Quelle étrange morale viens-je de vous faire entendre, mes chers auditeurs, et si vous en reconnaissez la vérité, comme tout chrétien éclairé doit la reconnaître, quel retour de surprise devez-vous faire ici sur vous-mêmes ? Répondez de bonne foi : échappa-t-il jamais à votre cœur mondain un seul acte de cette charité universelle dont le sentiment n'exclut personne du privilége de ses bienfaits? Hélas! peut-être même cette idée de charité si noble et si généreuse n'a-t-elle jamais pénétré dans vos esprits. Prévenus que pour être charitables en chrétiens, il vous suffit de ne haïr personne, dès que vous avez su bannir de votre cœur tout ressentiment contre un rival ou un ennemi qui traversait vos desseins, vous avez regardé cette exemption de haine comme un effort héroïque de cette charité après lequel la plus sévère morale du christianisme n'a plus rien à vous demander. D'ailleurs une amitié naturelle, bornée de votre part à un petit cercle d'amis et de proches qui épuisent le peu de sentiment que l'amour-propre vous laisse pour autrui ; quelques dehors affectés de politesse tout humaine pour ceux de votre rang avec qui vous avez à vivre ; froideur et indifférence marquée pour le reste du monde ; voilà, chrétiens, comme vous en convenez vous-mêmes quel est l'état et la situation trop ordinaire de votre âme. Et de là cette insensibilité pour la plupart des misères qu'éprouvent sous vos yeux tant de chrétiens, vos semblables et vos frères.

Car, sans avoir à vous reprocher ici la dureté de ces hommes indignes de leur existence, qu'un amour outré d'eux-mêmes a rendus le centre de leurs affections, et dont la tendresse réunie sur leur personne ignore ce que c'est que de se répandre et de se communiquer ; sans vous mettre au rang de ces hommes réservés au dernier siècle du monde expirant, et qui trouveront dans eux-mêmes l'idole honteuse de leurs cœurs : *Erunt in novissimis diebus homines sui amatores* (II *Tim.* III) ; quelles bornes cependant, quelles restrictions infinies me découvrez-vous dans cette espèce de charité qui vous rassure? Parcourez d'un coup d'œil l'étendue de ces

misères trop communes que doit embrasser la charité de l'homme chrétien pour ne pas dégénérer de celle de Jésus-Christ, son unique modèle ; misères dans les rigueurs de l'indigence, dans les douleurs de l'infirmité et de la maladie qui assiégent nos jours ; misères dans l'ignorance et les imperfections de l'esprit, dans les faiblesses et les fragilités du cœur ; dans les défauts de caractère et de tempérament ; dans les caprices et les bizarreries de l'humeur ; misères dans tous les vices dont la source intarissable est dans nous-mêmes, et jusque dans nos vertus, quelquefois moins supportables dans la société que nos vices ; misères des différents âges et des divers états de la vie. Voilà, chrétiens, ce qui doit être à vos yeux l'objet de la charité, et l'oserez-vous dire que cet amas de peines, d'infirmités et de faiblesses, soit réellement l'objet de la charité qui vous anime. Ah ! si quelques malheureux semblent avoir auprès de vous quelque droit de se faire plaindre ; combien, combien d'autres, hélas ! sont exclus pour toujours des sentiments de votre compassion?

Ainsi, mon cher auditeur, votre délicatesse extrême dans tout ce qui regarde les soins du corps, vous fera souffrir à la vue de l'indigence, et vous excitera même à la soulager. Mais libéral par amour-propre pour vous contenter vous-même plus que par charité pour agir en chrétien, vous donnerez généreusement à ceux-ci, parce qu'ils vous plaisent, et ne donnerez jamais à ceux-là, parce que ceux-là, qui devraient vous être également chers, n'ont pas également le bonheur de vous agréer. Vous plaindrez, il est vrai, ces hommes infortunés que des maladies habituelles retiennent comme fixés sur un lit de douleur. Mais ces hommes plus malheureux encore, livrés au chagrin et au désespoir par la perte irréparable de leur honneur ou de leur liberté, ne vous offriront rien qui puisse émouvoir et affecter votre âme. Si la charité vous rend supportables quelques vices dans le cours de la société humaine il en est d'autres dont la vue seule triomphera des bornes de votre patience. Vous excuserez, par exemple, les écarts passionnés d'un cœur tendre et voluptueux, et l'indignité d'une avarice sordide vous fera fuir et détester l'âme basse qui en est atteinte. Vous pardonnerez aisément à l'ambitieux ses hauteurs et ses fiertés, et vous vous élèverez avec force contre le manége et l'intrigue d'un rival fourbe et imposteur, qui traverse vos desseins. La charité pourra s'étendre dans vous jusqu'à tolérer les vices de l'esprit, elle n'ira pas jusqu'à supporter les vices et les défauts du cœur. Que si vous excusez charitablement dans dans le prochain tout ce qu'il a d'imparfait et de défectueux, peut-être ne lui pardonnerez-vous pas des qualités et des vertus aimables pour tout autre que pour vous, dont elles censurent le déréglement et le désordre. Chaque défaut, chaque vertu, chaque humeur, chaque caractère, chaque espèce de besoin et d'infirmité dans le prochain qui vous environne, donnera de nouvelles bornes à la charité dans votre cœur. Dites-moi l'espèce de charité que vous croyez avoir, et je vous dirai celle qui vous manque? Dites-moi quels sont les objets qu'elle embrasse, et je vous dirai ceux auxquels elle ne s'étend pas. Or, je le répète, ce n'est pas là la vraie charité de Jésus-Christ, à laquelle doit aspirer tout chrétien instruit de sa religion. Cette charité qui embrasse, comme celle de l'Homme-Dieu, tout ce qui peut, en ce monde, en devenir l'objet, et qui par l'étendue de ses dons, ou du moins de ses sentiments sans bornes, quand il est forcé de borner les effets de sa bienfaisance, fait de l'homme qui la pratique, une espèce de divinité sur la terre.

Non, j'en conviens, mes chers auditeurs, et c'est ce que vous pourriez m'opposer uniquement ici ; non, vous ne possédez pas, comme Jésus-Christ, ce pouvoir suprême qui opère les prodiges au gré de la charité et qui donne à cette vertu l'étendue de la toute-puissance. Mais souvent ne pouvez-vous pas, sans le secours triomphant du miracle, imiter dans la sphère bornée de votre pouvoir, imiter du moins en partie la charité immense de votre Dieu? Non, vous ne pouvez pas, comme Jésus-Christ, commander en maître à la maladie et à l'infirmité ; mais ne pouvez-vous pas du moins, la consoler, la soulager, la rendre supportable par vos bienfaits? Vous ne pouvez pas, comme Jésus-Christ, multiplier le pain pour rassasier une multitude affamée ; mais ne pouvez-vous pas répandre sur cette multitude une partie de ces biens dont vous jouissez, et que multiplie tous les jours votre insatiable convoitise? Vous ne pouvez pas, comme Jésus-Christ, substituer, parmi les hommes, le savoir à l'ignorance, la fermeté raisonnable de la foi aux préjugés opiniâtres de l'incrédulité, et les sentiments du plus chaste amour à la corruption d'un cœur dominé par la passion ; mais ne pouvez-vous pas, par la voie d'une instruction facile, précautionner l'ignorant contre le piége tendu à sa simplicité? Mais ne pouvez pas, par vos discours et votre exemple, ranimer dans vos familles et vos sociétés, la foi chancelante et timide, dans ce temps d'irréligion? Mais ne pouvez-vous pas soutenir, avant sa chute, l'innocence ou la pudeur prête à succomber dans l'un et l'autre sexe sous le poids de l'indigence? Plaignez du moins, cœur chrétien, plaignez les misères humaines que vous ne pouvez consoler, consolez celles que vous ne pouvez soulager, soulagez celles que vous ne pouvez guérir. Non, tant d'étendue dans les soins ou les sentiments de la charité n'a rien qui soit au-dessus du cœur de l'homme. Ce cœur est assez vaste pour ne pouvoir être entièrement rempli que par la possession de son Dieu. Un cœur capable de contenir son Dieu et l'infinité de ses perfections, peut bien embrasser tous les hommes et la multitude de leurs misères : *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

2° Mais j'ai dit encore, charité du cœur de Jésus-Christ, charité dont la condescendance se proportionne à tous les faibles et à tous les besoins de l'humanité. Qui me donnera, mes chers auditeurs, de vous développer, dans Jésus-Christ, cette condescendance pleine de charmes; cette douceur inaltérable qui, d'un Dieu vivant sur la terre, fit un Dieu de toutes les humeurs, de tous les caractères, de tous les états; et présenta au monde, dans sa personne, toutes les vertus humaines, associées à toutes les perfections de la divinité? Ouvrez avec moi l'Evangile, et voyez-y ce Dieu de sagesse s'abaisser jusqu'à des enfants que la raison n'éclaire point encore; proportionner l'éclat de ses lumières divines à l'esprit grossier de quelques disciples sans culture; traiter avec les pécheurs les plus reconnus, moins en Dieu, qu'en père et en ami; et gagner leur cœur par son affabilité avant que de les convertir par la force de sa grâce. Partout vous reconnaîtrez ce Roi de clémence qui fait disparaître sa grandeur sous l'attrait de la bonté; et dont la charité pleine d'égards, pour m'exprimer avec l'évangéliste, ranime le flambeau qui fume encore, loin de l'éteindre; et relève le roseau à demi rompu, loin de le briser et de l'abattre : *Arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non exstinguet.* (*Matth.*, XII.)

Il vous charme sans doute, il vous ravit, chrétiens, ce caractère admirable de la charité dont Jésus-Christ vous offre le modèle. Vous aimez à le voir briller dans ce Dieu-Homme et dans ceux de ses disciples qui le retracent, quoique faiblement, à vos yeux; mais peut-être regardez-vous cet esprit de condescendance comme un point de perfection et de conseil, dans l'exercice de la charité chrétienne, et dont le défaut n'intéresse en rien cette charité essentielle dont vous êtes redevables au prochain : erreur, illusion grossière de votre part, dont il est également facile et important de vous détromper. Combien de fois, en effet, le défaut de cet esprit de condescendance qui sait se proportionner aux faibles et aux forts, et se faire dans la société tout à tous, combien de fois ce défaut seul a-t-il produit les plus funestes effets par rapport à la charité que Jésus-Christ nous ordonne, par la voie de l'exemple et du précepte? Vérité dont je ne voudrais d'autre preuve que l'expérience confirmée, de jour en jour, par mille nouveaux traits que l'usage du monde ne vous permet pas d'ignorer.

Je ne dis rien ici des suites terribles de ce défaut de douceur et de condescendance dans ces hommes distingués par leur caractère, que Jésus-Christ a chargés du soin de son peuple, et qu'il a substitués à sa place, pour lui ramener les brebis égarées d'Israël, soit par le sacrement de la réconciliation dans le tribunal de la pénitence, soit par la voie de l'instruction dans le ministère de la parole. Ministres qu'ils sont d'un Dieu, sauveur du monde, malheur à leur prétendu zèle, si au lieu de compatir à la faiblesse des coupables, dans le tribunal de la pénitence, et de leur inspirer le repentir par des paroles de douceur et de paix, ils n'ont à leur présenter que des rebuts amers, des reproches outrageants, des anathèmes, des malédictions plus capables d'en faire des désespérés que des pénitents; malheur à leur éloquence prétendue, si chargés d'instruire les peuples, ils cherchent la règle et la mesure de l'instruction qu'ils adressent au monde, dans la culture et la capacité de leur propre génie, plutôt que dans l'esprit peu éclairé des hommes confiés à leurs soins; et si, ne pouvant se résoudre à tempérer les faibles lueurs d'une imagination tout humaine, par la divine simplicité de l'Evangile, ils se consolent du peu de fruit de leurs discours, par l'idée flatteuse d'un savoir qui les met au-dessus de la portée du vulgaire. Malheur encore une fois à ces ministres infidèles, puisque, faute de savoir condescendre à la faiblesse des pécheurs, ou l'ignorance des simples, ils rendent stériles les plus puissants moyens de salut, dont l'Homme-Dieu leur avait confié le trésor pour leurs frères, et dès lors manquent aux devoirs les plus essentiels de la charité de Jésus-Christ.

Je reviens à vous, mes chers auditeurs, et je découvre dans les mœurs propres de vos conditions, mille exemples plus capables encore de vous faire sentir la nécessité de cet esprit de douceur et de condescendance pour conserver les droits de la charité chrétienne au milieu du monde. Car, remontez à la source d'une infinité de divisions et de troubles, qui anéantissent le règne de la charité, jusque dans le sein de l'Église de Jésus-Christ; et vous jugerez que ces sentiments de haine, d'inimitié, de vengeance qui séparent tant de familles, n'eurent souvent d'autre principe qu'un manque d'attention, d'égards, de complaisance, dans certaines conjonctures critiques, où l'on devait penser à ménager la délicatesse, ou, si vous voulez, la faiblesse d'autrui.

Et, pour entrer dans le détail, n'est-ce pas ce défaut de condescendance, mon cher auditeur, qui vous a fait un ennemi irréconciliable de cet homme dont vous redoutez les ressentiments, sans que néanmoins vous ayez eu jamais rien à démêler, l'un ou l'autre, du côté de l'intérêt? Il se sera élevé dans un entretien de société quelqu'une de ces légères disputes que le fil de la conversation fait naître sur les sujets les plus indifférents. Si vous n'aviez pas contrarié ouvertement l'idée de votre frère, si vous aviez su condescendre à cet attachement opiniâtre qu'il marquait pour ses propres idées, la paix de la charité, qui doit régner sur les disciples de Jésus-Christ, vous unirait encore. Mais loin d'avoir cette condescendance pour la délicatesse de son amour-propre, vous aurez paru vouloir l'emporter dans la dispute avec hauteur. Vous vous serez prévalu, pour l'humilier,

de ce trait de simplicité ou d'ignorance qui lui sera peut-être échappé. La vivacité de l'entretien a donné lieu, dans le moment, à ces paroles aigres et piquantes dont on ne perd guère le souvenir; et bientôt après, à cette aversion déclarée qu'il vous témoigne et que vous lui rendez vous-même en toute rencontre.

N'est-ce pas ce défaut de condescendance chrétienne, qui a rompu l'union de ces deux amis, qu'un goût mutuel attachait l'un à l'autre, et rendait presque inséparables? Pour les aliéner réciproquement et les désunir sans retour, il n'a fallu que le refus peu obligeant dans l'un, de se gêner quelques moments pour le service ou l'intérêt de l'autre, dont la sensibilité excessive lui devait être assez connue. De là ce refroidissement mutuel qui a causé dans leurs cœurs la ruine de l'amitié, et bientôt après celle de la charité, qui rarement subsiste entre deux amis qui ont cessé de l'être.

N'est-ce pas ce défaut de condescendance, qui sépare trop souvent des époux, malgré toutes les considérations divines et humaines, qui conspirent à les maintenir dans cette union sainte dont ils ont fait le vœu réciproque au pied des autels? Pour prévenir ces séparations d'éclat, toujours scandaleuses, malgré l'air de justice qui quelquefois les accompagne, il n'aurait fallu de la part d'une épouse que renoncer à certaines visites, certaines liaisons trop marquées, dont un mari, peut-être bizarre, exigeait le sacrifice; et de la part de celui-ci, que quelques ménagements placés à propos, pour l'humeur vive ou difficile d'une épouse. Mais l'un et l'autre se seront obstinés à ne vouloir se gêner et se captiver en rien, dans leur manière de vivre ou de penser. De là, les mécontentements, les aigreurs, les querelles domestiques, qui se terminent enfin par ces divorces publics, devenus si ordinaires de nos jours, et qui font gémir tous les véritables chrétiens.

N'est-ce pas enfin ce défaut de condescendance, qui, après avoir fait naître dans une société chrétienne le trouble et la discorde, les fomente et les entretient durant des années et des siècles? Pour rapprocher deux cœurs malheureusement aliénés, que faudrait-il souvent? Une visite, une honnêteté, une de ces politesses humaines qui ne signifient, même selon le monde, ni grandeur, ni bassesse d'âme de la part de celui qui les présente. Mais personne ne veut commencer sur ce point, et faire les premières avances de la réconciliation. On croirait se déshonorer de faire ainsi les premiers pas; c'est-à-dire, de s'accommoder à la faiblesse de son frère, qui, à la honte de sa religion personnelle qui devrait l'obliger à vous prévenir, demande qu'on le prévienne lui-même. Et de là ces inimitiés éternelles dans les familles, qui passent souvent de race en race, et dont un moment de complaisance de votre part aurait arrêté le progrès.

Or, mes chers auditeurs, si le défaut de ces ménagements charitables que la religion prescrit, ne saurait manquer d'avoir, dans le commerce de la vie humaine, ces effets funestes dont vous êtes tous les jours les témoins, ne suit-il pas de cette morale, que la sensibilité ou la délicatesse de nos frères doit nous faire regarder comme une suite de devoirs, ces attentions, ces réserves, ces déférences, dont vous avez cru pouvoir vous dispenser jusqu'ici? Dites tant qu'il vous plaira, que votre frère s'offense mal à propos pour un si faible sujet, et que c'est moins à vous qu'à sa délicatesse extrême que doit s'attribuer cette indifférence, cette inimitié devenue publique, et dont on vous fait responsable; je vous réponds avec saint Paul, que si votre frère eut tort de s'offenser de ce qui fut le principe de votre désunion, vous n'en êtes pas plus justifié à son égard. Quoi donc! disait cet apôtre de la charité de Jésus-Christ, laisserez-vous périr votre frère, parce qu'il est faible? et sa faiblesse même qui vous est connue, n'est-elle pas une raison pour vous de le ménager et de le respecter? *Peribit infirmus in tua scientia frater.* (I *Cor.*, VIII.)

S'il était en votre pouvoir, mon cher auditeur, de réformer les hommes à votre gré, et de leur ôter cette sensibilité extrême qui n'est qu'un effet de l'imperfection humaine, peut-être alors pourriez-vous avoir pour eux moins de condescendance, sans violer les droits de la charité chrétienne; parce que la charité ayant pour objet des créatures plus parfaites, acquerra alors elle-même, dans la pratique, plus de force et de perfection. Mais tandis que les hommes seront faibles, sensibles, délicats, comme ils sont (et ils le seront toujours), la charité qui prend sur elle, pour ainsi dire, toute l'imperfection des créatures qu'elle a pour objet, la charité elle-même aura cette délicatesse, cette sensibilité, cette faiblesse, qui la rend si difficile à ménager dans le cours de la vie, et qui l'expose en mille occasions à s'altérer, et à périr même entièrement, si l'on ne prend sur soi d'avoir mille attentions pour la conserver. Et, par conséquent, c'est à vous, qui que vous soyez, de vous prêter à tant de ménagements qu'elle exige, à raison de la faiblesse de vos frères.

Que si vous vous plaignez au reste du joug insupportable que cette espèce de charité vous impose, ah! mes chers auditeurs, je n'ai, pour vous confondre, qu'à produire ici ce que vous faites tous les jours pour acquérir ou conserver les bonnes grâces d'un ami, d'un protecteur, d'un grand. Quelle gêne, en effet, quelle contrainte dans vos actions, vos discours, jusque dans vos gestes et vos manières, pour ne laisser rien échapper qui choque l'humeur ou les inclinations de celui dont vous ménagez avec tant d'art l'amitié, ou la faveur. Or, pourquoi n'exigerait-on pas de vous dans la religion, pour l'intérêt de la charité, ce que vous faites tous les jours dans le monde pour un léger intérêt de fortune? Et si vous pouvez bien vous astreindre à

mille égards, mille attentions gênantes pour ne pas blesser la délicatesse d'un certain monde à qui vous voulez plaire ; ne pouvez-vous pas également vous astreindre pour ne blesser en rien la délicatesse de la charité de Jésus-Christ; c'est-à-dire pour vous accommoder à toutes les faiblesses et à tous les besoins des hommes avec qui les lois de la nature et de la société vous obligent de vivre? *Ut diligatis invicem*, etc.

3° Enfin, charité du cœur de Jésus-Christ, charité généreuse qui s'élève au-dessus des plus grands intérêts. Vous le savez, mes chers auditeurs, à quel point l'Homme-Dieu a porté le désintéressement sublime de sa charité pour le genre humain. Tous ses intérêts, en qualité de Dieu Sauveur, n'ont-ils pas été pleinement sacrifiés au salut de l'homme ? L'intérêt de son domaine et de ses biens : il s'est fait pauvre lui-même, afin de nous enrichir des célestes trésors. L'intérêt de sa gloire : il s'est humilié jusqu'au néant, qui était notre partage, pour nous élever jusqu'à lui-même. L'intérêt de sa liberté, il a pris la forme d'esclave pour nous rendre ses frères, et nous donner le pouvoir admirable, comme parle son apôtre bien-aimé, de devenir les enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* (*Joan.*, I.) Enfin, l'intérêt de son innocence et de sa vie. Il est mort, et mort en criminel pour nous décharger du crime, et nous épargner une éternité de malheur. Or, de ce désintéressement admirable que nous prescrit à tous Jésus-Christ notre modèle, jugeons, chrétiens, à quoi nous oblige la charité pour nos frères. Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ nous ordonne de les aimer, comme il les a aimés lui-même. Il prétend donc que nous serons prêts, comme lui, de sacrifier, au besoin, nos intérêts les plus chers ; et que nos biens, notre vie, notre honneur même, ne seront pas épargnés pour conserver le dépôt précieux de cette charité qu'il recommande éternellement à ses disciples. Oui, mes chers auditeurs, c'est là ce qu'a prétendu ce Dieu législateur que vous adorez.

Mais que viens-je vous annoncer ici ? disposés comme vous l'êtes, pour la plupart, à suivre en tout les vues de l'intérêt propre aux dépens même de l'intérêt du prochain qui ne devrait pas être moins sacré pour vous que le vôtre ; déterminés que vous êtes par l'esprit du siècle, à conserver toujours cette délicatesse infinie, sur tout ce qui peut toucher vos droits, votre honneur, vos personnes ; sans égard pour les droits, l'honneur et la personne du prochain ; dans cette situation de cœur si éloignée des sentiments de Jésus-Christ, si je présente à votre imitation des sacrifices rigoureux dont la charité vous impose ou l'accomplissement réel, ou la détermination fixe de les accomplir quand le besoin le demandera, ne m'accuserez-vous pas de vous apporter ici des maximes outrées et pleines d'exagération, des maximes inconnues de nos jours, au moins dans la pratique, et directement opposées à cet amour légitime de nous-mêmes, que la loi naturelle nous prescrit ? Tels sont, je le sais, les préjugés dont on combat dans le monde ce détachement généreux de tout intérêt qui sera toujours comme l'âme de la charité dans le christianisme. Parlons cependant. Si ce que j'ai à vous dire ne vous persuade pas, du moins servira-t-il à vous instruire d'un devoir que vous cherchez peut-être à ignorer, et à justifier un jour le Dieu de charité qui vous jugera, non sur vos idées ou les idées du monde, mais sur celles de son Évangile. Attention, s'il vous plaît.

Vous prétendez donc, mon cher auditeur, que l'on vous a fait tort dans vos biens, que l'on vous refuse ce qui vous est incontestablement dû ; et sur ce principe dont vous ne soupçonnez pas même la vérité, vous produisez des titres évidents, selon vous, et qui démontrent la justice de vos prétentions devant tout tribunal ou la passion ne présidera pas ? Mais dans cette supposition même, que le bon droit soit certainement de votre côté, supposition que je veux bien ne pas examiner rigoureusement ici, et dont il serait peut-être facile de vous démontrer l'erreur ; combien se peut-il trouver de circonstances, où la justice même ne permet pas à des chrétiens de poursuivre devant son tribunal, les droits les mieux fondés. Car, si c'est une maxime infaillible dans la religion, que le bien inestimable de la charité doit toujours être préféré à tous les biens d'un ordre inférieur, dès que le bien temporel que vous prétendez vous appartenir sera vraiment incompatible avec le sentiment de la charité, il faudra donc en faire généreusement le sacrifice. Si donc l'expérience personnelle vous apprit plus d'une fois que vous n'êtes plus le maître de vous-même, dès que l'intérêt propre vous anime ; si vous jugez que cette affaire où l'intérêt seul vous engage, vous emportera comme infailliblement à des médisances, des haines, des fureurs contre l'adversaire que vous attaquez, ou qui vous attaque devant les tribunaux de la justice humaine ; dès lors, quelque bien fondés que soient vos droits, je dis que vous ne pouvez plus les soutenir chrétiennement, du moins par vous-même. Pourquoi ? Parce que ces haines, ces emportements, ces médisances où l'intérêt vous engagera, causeront infailliblement dans votre cœur la ruine entière de la charité ; et qu'il ne fût jamais permis, pour quelque bien temporel que ce puisse être, de sacrifier cette charité divine, qui, dans l'ordre de la religion, sera toujours préférable à tous les biens terrestres.

En vertu de ce même principe, si le débiteur que vous poursuivez est dans une situation critique qui le mette absolument hors d'état de vous satisfaire ; si toutes les procédures dont il est l'objet, ne doivent aboutir qu'à ruiner entièrement sa fortune, et à le précipiter dans le désespoir, non, vous ne pouvez plus alors redemander chrétiennement ce qui dans la rigueur vous était dû. Pourquoi? Parce que la justice

dont vous poursuivez les droits, en pareil cas, devient une cruauté manifeste à l'égard de votre frère, et détruit conséquemment, dans votre cœur, cette charité essentielle qu'il doit attendre de vous, selon les lois de la religion que vous professez. Donc par une conséquence nécessaire, et dont je voudrais graver l'idée dans tous les esprits chrétiens à qui je parle, si l'on avait pour la charité les ménagements et les égards qui lui sont dus, le procès serait aussi rare dans le monde chrétien qu'il y est ordinaire de nos jours. Parce que, tout indifférent qu'il est de lui-même, rarement arrive-t-il qu'il ne devienne criminel, à raison de mille circonstances capables de bannir du christianisme cette charité désintéressée que Jésus-Christ nous commande par le sacrifice qu'il nous a fait de tous ses intérêts propres : *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Je vais plus loin, et toujours fondé sur cette règle de charité que nous a laissée Jésus-Christ comme le fondement de sa morale, je conclus de là qu'il est des occasions où l'intérêt même de la vie doit être sacrifié à l'intérêt infiniment plus grand de la charité. Et c'est la conséquence même qu'en tirait saint Jean, l'interprète de son divin Maître. Jésus-Christ nous a fait connaître son amour, en donnant sa vie pour assurer notre éternité, disait-il aux chrétiens de son temps; nous devons donc être prêts, si la charité le demande, à mourir aussi pour nos frères : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* (I *Joan.*, III.) Qu'il s'élève en effet, mes chers auditeurs, qu'il survienne parmi nous, ce qu'à Dieu ne plaise! une maladie contagieuse, une peste, quelqu'un de ces fléaux du ciel que saint Cyprien appelle, avec raison, les épreuves de la vraie charité ; dans ces occasions terribles, les chrétiens que le mal épargnera doivent-ils s'épargner pour le salut de leurs frères, surtout si leur salut éternel est en péril? N'est-ce pas alors que la vie des enfants doit être exposée pour celle des pères, celle des pères pour les enfants; celle des domestiques pour les maîtres, celle des maîtres pour les domestiques; et plus encore celle des pasteurs pour leurs troupeaux? Si, grâce au ciel qui nous gouverne et qui nous aime, ces occasions de charité sont rares dans l'Eglise de Jésus-Christ, combien en est-il où l'on doit risquer sa santé, sa vie même pour assister des mourants dont le mal peut se communiquer, et nous entraîner avec eux dans le même tombeau? Les ministres de l'Eglise, les magistrats, tous les hommes publics, ne doivent-ils pas sacrifier leur repos, leur santé, et quelquefois au risque de leur vie même; s'ils ne peuvent remplir autrement les devoirs que le public attend de leur ministère, à raison des emplois dont ils sont chargés, ou dans l'Eglise, ou dans l'Etat : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.*

Mais du moins l'intérêt de votre honneur, j'entends de ce faux honneur dont le monde aveugle est idolâtre, et qui dès lors devient aux yeux du mondain plus respectable que ses biens et sa vie même; cet honneur si cher et si respectable à vos yeux, faudra-t-il aussi vous en détacher? Le monde ne peut le croire, mon cher auditeur; mais le chrétien n'en saurait douter qu'il n'y ait mille occasions dans la vie où la charité exige de son cœur le sacrifice de cette gloire chimérique, parce que le plus souvent on ne peut en soutenir les prétentions, ou réelles ou imaginaires, sans se livrer à des haines, des fureurs, des vengeances, des combats sanglants, dont le monde fait un devoir, mais qui sont évidemment incompatibles avec l'obligation qui nous est opposée d'imiter la charité de Jésus-Christ, qui nous sacrifia sur la terre à chaque moment de sa vie, l'intérêt de sa gloire et de toute sa gloire : *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Détachement généreux de tout intérêt propre et personnel, détachement toujours pénible à l'amour-propre de l'homme le plus chrétien, je l'avoue. Mais voulez-vous, mes chers auditeurs, vous adoucir la pratique de ce détachement qui vous paraît si rigoureux? Considérez ces hommes, tels qu'il s'en trouve une infinité dans le monde chrétien, et dont les cœurs brûlent constamment des feux d'un amour impur, voyez-les dans le feu de la passion, sacrifier sans peine tous leurs grands intérêts qui vous étonnent. L'intérêt de leurs biens, en prostituant leurs revenus à mille folles dépenses pour contenter l'avidité de cette idole de chair, à laquelle ils ont entrepris de plaire. L'intérêt de leur honneur, en s'avilissant par mille bassesses, également criminelles et ridicules, qui les déshonorent tout à la fois aux yeux de Dieu et des hommes. L'intérêt de leur vie, en prenant les armes au moindre soupçon qui allume la jalousie dans leur âme, pour combattre le rival dont ils redoutent la présence.

Eh! quoi donc, mes chers auditeurs, devez-vous dire, à la vue de ces prodiges d'iniquité qui sont l'ouvrage d'un tel amour, quoi! le sentiment de cette charité dont l'Ecriture compare la force à celle de la mort même, ne pourrait séparer de nous ce détachement de tout intérêt, dont une passion insensée rend les hommes capables ; et l'amour dont Dieu même est la règle, serait-il moins généreux dans l'homme et moins puissant sur son cœur qu'un amour aveugle et passionné, le principe du déréglement et du désordre? Non, ce n'est qu'au tribunal de l'amour-propre que le détachement de tout intérêt peut paraître une morale outrée, quand il s'agit de conserver la charité de Jésus-Christ, puisque indépendamment de l'Evangile l'expérience seule suffirait pour nous persuader que l'attachement excessif à l'intérêt propre, quel qu'il puisse être, est une source de divisions et de troubles, et s'oppose même à la charité naturelle parmi les hommes. Mais ce n'est pas assez de vous faire connaître les devoirs de cette charité que Jésus-Christ nous commande, et dont il voulut être lui-même et la règle et le modèle ; je dois vous pré-

senter encore des motifs proportionnés à l'accomplissement de ce grand précepte. Jésus-Christ règle et modèle de notre charité pour le prochain, c'est ce qui a dû confondre l'indifférence et l'insensibilité de notre cœur dans la première partie; Jésus-Christ motif et principe de notre charité pour le prochain, c'est ce qui doit terminer tous les sentiments dont nous sommes capables dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Pour vous engager à cet amour de charité pour le prochain, que le christianisme vous prescrit, je pourrais sans doute vous représenter, mes chers auditeurs, que l'accomplissement seul de cette loi dépend des plus grands intérêts que vous ayez, en qualité d'hommes et de chrétiens, à ménager sur la terre. L'intérêt de la société humaine, qui trouve son principal appui dans un amour réciproque, qui étouffe jusqu'aux moindres semences de discorde et de division; l'intérêt de la Providence divine qui a prétendu faire éclater sa gloire dans cet ordre et cette union que la charité établit entre les hommes; l'intérêt du Dieu créateur, dont l'image gravée sur l'homme sorti de ses mains doit le rendre aimable à toute créature capable d'aimer; l'intérêt de votre propre bonheur, dont le gage le plus sûr est ce sentiment mutuel qui fait de tous les hommes autant de véritables amis; l'intérêt de votre gloire même, puisqu'au jugement de la nature et de l'humanité seule, le plus beau sort du monde c'est d'aimer généralement tous les hommes et d'en être réciproquement aimé. Oui, tous ces motifs de charité développés dans tout leur jour pourraient faire impression sur vos cœurs. Mais pour me borner dans un si vaste sujet, et m'en tenir toujours à l'idée de la charité vraiment chrétienne, je m'attache uniquement à ces grands motifs de charité que nous fournit Jésus-Christ même; et pour vous les présenter avec ordre dans ce reste de discours, je considère ici tout à la fois les sentiments, la personne, les bienfaits et la religion de Jésus-Christ; et partant de ces idées je vous dis à tous, et je me dis à moi-même : aimons nos frères, parce qu'ils sont aimés de Jésus-Christ, parce qu'ils sont intimement unis à la personne de Jésus-Christ, parce que cet amour acquitte la reconnaissance infinie que le chrétien doit aux bienfaits de Jésus-Christ, parce que c'est à ce même amour qu'est attaché le caractère distinctif de la religion de Jésus-Christ. Je reprends. Et quelque spirituels que puissent vous paraître tous ces motifs de charité dont Jésus-Christ seul est la source, j'ose me répondre que vous en serez touchés, si vous voulez me suivre.

1° Et d'abord je vous dis : Aimez vos frères, parce qu'ils sont tous aimés de Jésus-Christ, leur Dieu, leur Sauveur, comme il est le vôtre. Eh! que faudrait-il de plus, si je parlais à de véritables chrétiens, pour leur inspirer l'amour de charité pour leurs semblables? Que notre cœur soit pénétré, comme il doit l'être, de l'amour suprême que nous devons à l'Homme-Dieu, et bientôt nous adopterons ces sentiments pour ce prochain qu'il aime et dont l'amour ne fait qu'un seul et même objet avec lui; et ce grand privilége commun à tous les hommes, d'avoir été et d'être encore les objets de la tendresse de Jésus-Christ, nous fera triompher sans peine de toutes les inimitiés qui pourraient nous séparer les uns des autres. Eh! qu'opposerions-nous, en effet, à ces sentiments de charité pour tous les hommes, que la foi nous découvre dans le cœur d'un Dieu, et d'un Dieu homme comme nous? Car, prenez garde, je vous prie, c'est la réunion de ces deux qualités dans sa personne qui doit communiquer à l'exemple de sa charité divine toute la force, toute l'autorité qu'il peut avoir sur l'esprit et le cœur de ses disciples. S'il était Dieu sans être homme, peut-être la disproportion infinie qui serait alors entre le cœur d'un Dieu qui n'aurait rien de terrestre et d'humain, et un cœur aussi faible que l'autre, pourrait nous servir de prétexte pour éluder l'exemple qu'il nous donne de charité pour nos frères. Mais quand la foi nous découvre ces sentiments de charité pour tous les hommes dans le cœur d'un Dieu, et d'un Dieu homme comme nous-mêmes, ah! chrétiens, comment nous défendre encore de les suivre?

Pour confondre vos vains raisonnements sur un précepte dont l'accomplissement vous paraît demander une autre nature que la vôtre, ne suffit-il pas en effet de vous dire : Ils sont aimés de Jésus-Christ même, ces hommes que vous refusez d'aimer; ils possèdent, malgré leurs défauts, le cœur adorable de Jésus-Christ? Ce cœur, qui, au péché près, parfaitement semblable au vôtre, fut le théâtre des passions et des faiblesses attachées à l'humanité; ce cœur sujet, comme le vôtre, aux aversions et aux penchants, aux inclinations et aux dégoûts, aux désirs et aux ennuis; ce cœur sensible, comme le vôtre, aux espérances et aux craintes, aux amertumes et aux plaisirs, aux découragements et aux transports; ce cœur de l'Homme-Dieu, il n'a produit que des sentiments d'affection et d'amour. Il n'a fait de tout le cours de cette vie plus qu'humaine, dont il réglait tous les moments, qu'un acte continuel de charité pour les hommes que vous n'aimez pas. Il a fait ses plus chères délices d'entretenir un commerce d'amitié, de familiarité même, si j'ose le dire, avec ce prochain que vous refusez d'aimer : *Delicia meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII.) Or, siérait-il, chrétiens (je parle aux plus distingués parmi vous et aux plus grands), siérait-il à un cœur comme le vôtre, qui sait à peine discerner ce qui est aimable de ce qui ne l'est pas, de montrer, en fait de sentiment, des délicatesses que ne montra jamais le cœur de Jésus-Christ; de paraître plus sensible à ce qu'il peut y avoir de moins aimable ou

de vraiment odieux dans quelques-uns de vos frères, que ne l'a paru le cœur de cet Homme-Dieu?

Vous me répondez que le cœur de Jésus-Christ, quoique de même nature que le vôtre, avait reçu du ciel une perfection de vertu et de sentiment que le vôtre ne peut acquérir; qu'il était revêtu de toute la force divine pour se soutenir contre la faiblesse humaine. Je le sais, mes chers auditeurs; mais ce que je sais de plus, c'est que la vertu divine, en rendant plus parfait le cœur de Jésus-Christ, le rendait plus éclairé sur les objets de sa tendresse, et que sa perfection même devenait la juste mesure de la délicatesse de son cœur. Il était donc infiniment plus délicat que vous ne pouvez l'être sur le choix de ceux qu'il honorait de son amour. Infiniment plus sensible à tous les défauts d'esprit, d'humeur, de caractère, qui peuvent rendre un objet moins aimable; il avait donc, pour ne pas aimer les hommes, dont la société vous paraît intolérable, mille raisons que vous ne pouvez avoir. Et cependant il les a aimés (c'est la foi qui vous parle), il les a aimés, il les aime encore, et continuera de les aimer tant qu'ils seront sur la terre, ces mêmes hommes qui ne vous offrent rien d'aimable. Vous-même, mon cher auditeur, qui peut-être à ce moment paraissez aux yeux de Jésus-Christ couvert de mille péchés, dont un seul imprime à votre âme une difformité capable de vous faire horreur à vous-même, si vous aviez les yeux ouverts, Jésus-Christ vous aime encore dans cet état; oui, chrétiens, il vous aime, quoique criminels, autant qu'il déteste les crimes dont il vous voit souillés, et qui lui déplaisent infiniment plus que tout ce qui peut humainement vous déplaire dans la personne de vos frères. Encore une fois, que répliquer à ce grand motif de charité que toute la religion nous présente; et pour s'y rendre ne suffit-il pas d'être les disciples et les adorateurs de Jésus-Christ, comme nous le sommes? Le prochain a donc droit aux sentiments de notre amour, parce qu'il est aimé de Jésus-Christ; je dis plus, parce que sa personne est intimement unie à la personne de Jésus-Christ

2° Car voilà, mes chers auditeurs, ce que la foi nous découvre de glorieux dans chacun de ces hommes qu'elle nous commande d'aimer en frères, un Dieu incarné, et en vertu de cette incarnation, la nature humaine associée à la nature divine dans la personne de Jésus-Christ. Tel est le grand objet de notre créance et le fondement même de tous les autres intérêts du christianisme. Or de cette liaison admirable qui a, pour ainsi dire, divinisé tous les hommes en les associant à Jésus-Christ, ne suit-il pas évidemment qu'ils doivent donc partager notre amour pour Jésus-Christ même, et que ce serait manquer d'amour pour ce Jésus, si digne d'être aimé, que de ne l'aimer pas dans tous les objets si étroitement unis à sa personne. Eh! pourquoi, en effet (c'est la belle et touchante réflexion de saint Bernard), pourquoi pensez-vous que le Verbe éternel ait voulu s'humaniser dans le temps, si ce n'est pour nous faire aimer Dieu et l'homme tout ensemble du même amour que sa personne incarnée, et nous accoutumer ainsi à l'amour de tous les êtres qui composent la société humaine par l'amour nécessaire de cet homme divin que nous devons adorer?

Ah! chrétiens, si la foi qui nous éclaire ne nous découvrait dans le prochain, pour nous le rendre aimable, que cette image de la divinité gravée sur l'homme au moment de sa création (quoique cette ressemblance de l'homme avec son Dieu dût suffire à nous inspirer des sentiments réciproques de charité et d'amour), je serais moins surpris que notre cœur fût peu touché de cette ressemblance divine, qui paraît plus propre à nous honorer qu'à faire naître l'amour. Peut-être même aurions nous-peine à discerner l'image de l'être infiniment parfait dans l'homme devenu le centre de toutes les imperfections du monde. Eh! comment reconnaître, par exemple, l'image du Dieu de majesté, dans l'homme déchu de sa première grandeur? L'image du Dieu de sainteté, dans l'homme livré à tous les désirs de sa passion? L'image du Dieu de force et de puissance, dans l'homme faible et sans pouvoir pour se vaincre lui-même? L'image du Dieu souverain, dans l'homme esclave de tout ce qui l'environne? L'image du Dieu de tous les trésors, dans l'homme sans ressource et victime de sa pauvreté? L'image du Dieu impassible et immortel, dans l'homme souffrant et sujet à la mort? Oui, tant d'épais nuages à percer pour discerner l'image de Dieu dans l'homme depuis qu'il a dégénéré de son origine, rendraient plus excusable notre indifférence pour le prochain, s'il n'avait avec Dieu que cette ressemblance qui lui fut imprimée dans sa création.

Mais quand la religion nous dévoile dans chacun de ces hommes qu'elle nous donne pour frères, cette union intime qu'ils ont contractée avec Jésus-Christ au moment de son incarnation, serions-nous chrétiens encore si ce grand motif de charité ne nous touchait pas? Pourrions-nous donc méconnaître les frères de Jésus-Christ dans tous ces hommes qui nous paraissent occuper le plus bas degré dans l'ordre de la nature, ou dans celui de la grâce? Non, sur quelque sujet que s'arrêtent nos regards, ils ne sauraient y méconnaître cette nature adoptée par un Dieu. Nous la découvrons, cette nature humaine, glorifiée dans la personne de Jésus-Christ. Nous la voyons dans les pauvres comme dans les riches; dans les petits comme dans les grands; dans les affligés comme dans les heureux; dans les sujets comme dans les rois; dans les pécheurs comme dans les saints. Que dis-je? et l'homme le plus méprisable aux yeux du monde ne nous retrace-t-il pas mieux encore l'image de Jésus-Christ vivant sur la terre, que l'homme comblé, durant la vie, de biens, de plaisirs et d'honneurs, puisque la

vie de ce Dieu humilié ne nous offre qu'une privation entière des richesses, des honneurs et des plaisirs de ce monde qu'il réprouve?

Et c'est cette considération, fondée sur les principes mêmes de la foi chrétienne, qui me semble devoir confondre pour jamais les dédains outrageants, l'indifférence superbe de ces grandeurs humaines qui peuvent à peine regarder comme leur prochain la multitude des hommes placés au-dessous d'eux par le sort de la naissance. Avant Jésus-Christ un tel orgueil n'aurait paru que cruel et inhumain; mais il est devenu presque impie et sacrilége depuis le mystère d'un Dieu descendu du ciel et incarné sur la terre dans le sein de l'humiliation et de l'indigence. Et de quelle autre source pourrait partir la vraie grandeur du chrétien, que de son union avec Dieu en Jésus-Christ? Or, si tel est le principe de la noblesse et de la dignité du chrétien, ne la découvrez-vous pas, grands du monde, dans ces hommes trop peu respectés du monde, et qui vous semblent à peine dignes de vos regards? Et dès là que peut-il leur manquer encore pour mériter les sentiments de votre amour? Le prochain de Jésus-Christ, hommes orgueilleux, serait-il donc indigne d'être le vôtre? Que le juif, à la bonne heure, crût voir un titre de mépris ou d'indifférence pour les hommes dans l'infériorité de leur condition; du moins cette idée serait-elle conséquente à ses préjugés toujours subsistants, qui lui font rejeter encore un Dieu né dans l'humiliation, et attendre dans l'avenir un Messie riche et puissant qui le rende le maître des nations dont il est l'esclave. Mais que des chrétiens adorateurs d'un Dieu pauvre et humilié ne montrent qu'indifférence et que mépris pour des hommes privés des biens et des honneurs du monde, et que cette privation même soit le titre du mépris ou de l'indifférence qu'on leur réserve; que des chrétiens méconnaissent et dédaignent pour leurs frères les frères mêmes de Jésus-Christ, et ses frères les plus ressemblants et les plus chéris : voilà, mes chers auditeurs, ce qui, dans les principes du christianisme, doit vous paraître, comme à moi, une espèce d'irréligion et d'impiété qui outrage visiblement la personne de Jésus-Christ même.

Vous répondez à ce motif si noble de charité que je vous présente, que la gloire commune à tous les hommes de reconnaître leur nature dans un Dieu semble devoir plutôt les honorer que les rendre aimables. Elle doit les honorer, sans doute, et j'en conviens, puisque l'Homme-Dieu, qui les a si étroitement unis à sa personne en prenant leur nature, mérite nos hommages dans tous les objets qui peuvent le peindre aux yeux. Mais ne mérite-t-il pas également tous les sentiments de notre amour, ce Dieu si digne de nos hommages? Et si l'honneur qui lui est dû doit se répandre sur tout ce qui est entré dans son alliance divine, l'amour qu'il attend de ses disciples ne doit-il pas également retomber sur tout ce qui porte le caractère et le sceau de cette alliance merveilleuse dont toute l'humiliation est réservée pour lui-même? Hé quoi! Seigneur, pour allumer contre vos disciples les fureurs de l'enfer, c'est assez que l'esprit de ténèbres aperçoive dans chacun d'eux cette alliance glorieuse qui les unit à vous, à vous qu'il est forcé de reconnaître comme son vainqueur. Nous nous voyons les uns les autres honorés de cette alliance avec votre personne divine; que faudrait-il de plus pour nous faire un devoir de nous entr'aimer? Et tous vos charmes, répandus sur chacun de nos frères, ne pourraient-ils compenser à nos yeux ce qui peut manquer de leur côté pour les rendre aimables?

Ah! mes chers auditeurs, c'est ici que je conçois ce que dit l'apôtre saint Jean, et que je vous prie de le comprendre vous-mêmes. Si quelqu'un ose dire qu'il aime son Dieu, sans aimer son frère, il n'est en effet qu'un imposteur : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est.* (1 *Joan.*, IV.) Quoi! l'amour même naturel et profane se répand, comme nécessairement, sur tout ce qui peut lui rappeler l'objet de ses désirs; c'est-à-dire sur les amis, sur les proches, jusque sur les portraits des personnes qu'on aime; comment donc pourrait subsister notre amour pour l'Homme-Dieu, s'il ne savait pas se répandre sur tous nos frères si étroitement unis à son humanité sainte, et même à sa personne divine? Non, conclut le même apôtre dont je viens de vous citer l'oracle, si nous sommes sans amour pour notre frère toujours visible à nos yeux, nous n'aimerons jamais notre Dieu que sa nature rend invisible à nos regards : c'est-à-dire, si ce Dieu devenu sensible dans chacun des hommes, surtout depuis le moment de son incarnation, ne saurait gagner nos cœurs, en frappant nos sens, par où il est si facile à l'amour de pénétrer; eh! comment se ferait-il aimer en lui-même, du sein de cette lumière inaccessible où il habite au plus haut des cieux? *Qui non diligit fratrem quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere?* (1 *Joan.*, IV.)

3° Mais à quoi m'arrêtai-je? Si le prochain a ses droits sur notre amour, parce qu'il est aimé de Jésus-Christ, parce qu'il est intimement uni à la personne de Jésus-Christ; il a des droits plus grands encore sur ce même amour, parce que c'est le moyen d'acquitter pleinement la reconnaissance que tout chrétien doit aux bienfaits de Jésus-Christ. Et ne doit-il pas, en effet, avoir encore plus de pouvoir sur notre cœur, ce nouveau motif de charité que je vous présente? Sans doute, chrétiens, à la vue des dons infinis du Dieu sauveur, vous aurez désiré mille fois, et désiré avec ardeur, de lui rendre amour pour amour. C'est alors que votre cœur cherchant les nouveaux sacrifices qui pourraient lui rester à faire, et donnant carrière aux pieux accès de sa ferveur, vous vous serez proposé de nouveaux projets de dévotion et de piété, pour ne pas rester ingrats envers Jésus-Christ; que

vous aurez médité la décoration de ses temples et de ses autels ; désiré remplir tous les cœurs chrétiens de vos sentiments, et avoir vous-mêmes plus d'un cœur à lui consacrer, pour reconnaître la magnificence de ses bienfaits. Mais, bientôt peu satisfaits de ces pieux sentiments, vous aurez désespéré de lui rendre le parfait hommage de la reconnaissance. Que faire donc, Seigneur, aurez-vous dit alors avec le Prophète ? Forcé que je suis à l'ingratitude, et par la faiblesse de mes sentiments, et par la grandeur de vos dons, j'ignore comment payer la moindre de vos grâces. Dès que votre amour devait faire pour moi de si grandes choses, c'était à vous-même de me donner un cœur capable de les reconnaître : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? (Psal.* CXV.)

Or le voici, mes chers auditeurs, le moyen infaillible que vous cherchez de reconnaître dignement la charité immense du Dieu qui vous a sauvés : Aimez les hommes, dont il a fait ses frères et les vôtres. Ce que vous ferez pour eux, vous le ferez pour Jésus-Christ même ; et vous aimerez, vous obligerez en effet l'Homme-Dieu dès que vous aurez la vertu d'aimer et d'obliger le moindre des hommes : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis? (Matth.*, XXV.) C'est ici le langage de Jésus-Christ même; et comme s'il craignait encore que la supériorité infinie de ses dons sur tous les devoirs que vous pouvez lui rendre dans la personne du prochain, ne vous fît désespérer de le satisfaire, il veut bien vous assurer encore par l'organe de son disciple bien-aimé, qu'il n'exige point d'autre tribut de votre reconnaissance que ces devoirs de charité réciproque, et qu'il vous suffit de les remplir selon votre pouvoir pour acquitter vos sentiments à son égard : *Et si solum fiat, sufficit.*

Oui, le cœur humain, tout faible, tout imparfait qu'il est, peut dignement répondre à tout l'amour d'un Dieu, dont notre salut est l'ouvrage. Aimez, chrétiens, à son exemple, le prochain dont il vous commande l'amour, et vous l'aurez payé du prix infini de son sang; vous l'aurez dédommagé, comme il veut l'être, des rigueurs et de l'obscurité de sa naissance, des travaux et des fatigues de sa vie, des douleurs et des ignominies de sa mort. Le Dieu de la loi ancienne, pour prix de ses dons, eût exigé de vous des holocaustes et des victimes : le Dieu de la loi nouvelle, de cette loi de grâce et d'amour, n'exige de vous qu'amour et charité. Immolez sur son autel ces haines, ces aversions, ces aigreurs, ces sentiments d'indifférence et d'antipathie, qui trouvent entrée dans votre âme, pour y substituer l'amour de charité qu'il vous commande. Voilà le vrai, le grand, le parfait sacrifice de la loi de Jésus-Christ; le sacrifice qui attire sur vous et vos œuvres toutes ses complaisances, et qui le dédommage pleinement à son gré du sacrifice même qu'il vous a fait de sa vie. *Et si solum fiat, sufficit.*

Ici, mes chers auditeurs, dois-je m'attacher encore à vous inspirer l'amour de charité pour vos semblables, et ce motif seul que je vous y expose pour y engager vos cœurs, ne remuerait-il pas l'âme la plus dure et la moins faite pour aimer? Eh ! mériterait-il le nom de chrétien, serait-il digne de la religion divine qu'il professe, l'homme assez insensible pour n'être pas touché vivement de ce grand motif de charité ? Quel scandale, en effet, de voir un chrétien chargé de la reconnaissance infinie qu'il doit au Dieu rédempteur, lui refuser, pour prix de son sang, un sentiment d'amour pour des hommes que la nature seule l'obligerait d'aimer? Prenez en main la balance, lui dirais-je alors ; mettez d'une part le grand motif qui vous presse d'aimer votre prochain, c'est-à-dire la reconnaissance infinie que vous devez à l'Homme-Dieu, dont vous êtes les disciples ; et de l'autre, le motif que la passion vous suggère de ne pas l'aimer. Si vous obéissez au penchant trop humain de votre cœur, vous aurez satisfait, il est vrai, le sentiment d'indifférence ou de haine, qui vous domine; mais si vous obéissez au commandement exprès que votre Dieu vous impose, vous aurez rempli toute l'étendue de la reconnaissance infinie qui lui est due. Allez maintenant, mon cher auditeur; et s'il vous reste un cœur sensible à l'attrait de la reconnaissance, osez refuser votre amour à des hommes consacrés par la religion sous le nom de vos frères. Non, quelque coupables qu'il vous paraissent à votre égard, je ne crains plus pour eux ni les sentiments ni les effets de votre disgrâce ; ou plutôt, plus vous les jugerez indignes d'être aimés pour eux-mêmes, et plus vous leur témoignerez d'amour et de sentiment dans le cours ordinaire de la société; parce que leur indignité même, donnant plus de mérite à la charité de votre cœur, vous fournira une plus belle occasion de vous acquitter envers Jésus-Christ : *Et si solum fiat, sufficit.*

4° Que sera-ce, mes chers auditeurs, si à ces motifs de charité si puissants et si capables de la persuader, j'ajoute encore qu'elle est le caractère distinctif de la religion de Jésus-Christ. Que je considère, en effet, cette religion sainte en elle-même, c'est-à-dire, comme une suite de maximes et de préceptes destinés à sanctifier l'homme sur la terre ; quel est entre tous les autres, le plus formel et le plus exprès de ses commandements? La charité. Voilà, dit le législateur du monde à ses premiers disciples, quel est le commandement propre et particulier de la loi que je vous donne. Voilà celui dont je vous recommande spécialement l'observation : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem. (Joan.*, XV.) Que je considère cette religion relativement aux disciples qu'elle doit former, c'est à-dire telle qu'elle doit paraître dans les hommes heureux qui se font un devoir de la suivre; quel est le caractère et comme le signal qui doit les distinguer ? La charité. (C'est Jésus-Christ qui parle encore.) Voilà,

dit-il aux premiers observateurs de son Evangile, à quoi l'on reconnaîtra que vous m'appartenez. En effet : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis.* (*Joan.*, XIII.) Comme s'il disait aux chrétiens de tous les siècles, ainsi que saint-Augustin l'interprète: Non, ce ne sera ni l'intelligence des Ecritures, ni l'éclat d'une vie austère et mortifiée, ni la grâce même des miracles, qui vous annoncera pour mes vrais disciples, parce que cet appareil d'érudition, de vertu et prodiges, pourrait convenir à d'autres qui ne me reconnaissent point, comme vous, pour leur Maître et leur Sauveur : *Hoc enim habere poterunt discipuli etiam non mei.* Mais la charité que je vous commande ne conviendra jamais qu'aux vrais disciples de ma loi, et c'est le symbole assuré qui le distinguera dans tous les temps. *In hoc cognoscent omnes.* La charité est donc tout à la fois, et le grand précepte de la loi chrétienne, et le caractère distinctif du chrétien.

Vérité qui vous surprend peut-être, mes chers auditeurs ; mais pouvait-il en être autrement sous l'empire d'une religion qui prit sa source dans cet excès de la charité d'un Dieu Père qui lui fit donner son Fils unique au monde : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (*Joan.*, III); d'une religion qui ne tend qu'à réunir tous les hommes entre eux, et surtout les chrétiens, comme les personnes divines le sont entre elles : *Ut sint unum sicut et nos unum sumus* (*Joan.*, XVII); d'une religion tellement dépendante de la charité dans toutes les maximes qui composent, pour ainsi dire, le corps de sa morale, que cette vertu seule, répandue sur les mœurs de l'homme, fait naître ou suppose dans lui toutes les autres : *Qui diligit proximum, legem implevit.* (*Rom.*, XIII.) N'est-il pas, dis-je, évident qu'une religion qui part de la charité infinie d'un Dieu et qui aboutit à la charité universelle pour tous les hommes ; qu'une religion dont la charité est le principe et la fin, la plénitude et la perfection, ne pouvait avoir pour elle-même et pour ses vrais disciples d'autre caractère que la charité même? Donc, par la conséquence la plus juste et la plus visible pour un esprit chrétien, il suffira toujours d'envisager cette religion divine dont Jésus-Christ est l'auteur et dont nous sommes les disciples, pour y découvrir l'engagement le plus inviolable à la charité pour nos frères. C'est un Dieu, c'est le père le plus tendre qui nous laisse en mourant ses dernières volontés, et dont l'inclination paraît se réunir sur un point dont il préfère l'exécution à tout le reste. Enfants dénaturés du plus tendre des pères, refuserons-nous d'accomplir l'ordre le plus absolu, le désir le plus marqué de son cœur? C'est un roi plein d'amour pour son peuple, qui veut distinguer ses fidèles sujets au signal le plus aimable à ses yeux, qui est celui de la charité; refuserons-nous de porter dans le cours de cette vie humaine le signe infaillible qu'il exige de notre fidélité à son service?

Mais ce discours est trop faible encore, et répond mal à la force du grand motif de charité que nous présente la religion de Jésus-Christ. Ecoutez plutôt ce que saint Paul prononce sur le grand précepte de l'amour de Dieu, et ce qui ne convient pas moins à la charité du prochain ; c'est que si vous manquez de cette vertu seule, tous les sentiments de vertu, de piété, de religion qui peuvent vous rester encore, ne sauraient plus être dans votre cœur qu'une religion vaine et chimérique : *Si charitatem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest.* (*I Cor.*, XIII.)

Religion de l'homme chrétien, religion vaine et chimérique, sans la charité du prochain; pourquoi ? Parce que cette vertu étant comme l'esprit et l'âme du christianisme, tous les sentiments de piété et de religion qui pourraient encore christianiser votre cœur, séparés de cette vertu universelle dont l'esprit doit les vivifier et les animer, ne sauraient plus être dans vous qu'une religion morte et stérile. Eussiez-vous donc tous les sentiments d'amour pour Dieu, qui animèrent dans l'Eglise primitive les confesseurs et les martyrs de la foi; si la charité du prochain vous manque, Jésus-Christ vous réprouve à l'instant, comme des profanes et des impies. Il ne reconnaît plus dans vous les disciples de sa loi, les adorateurs de sa personne ; ou plutôt, il ne vous voit honorés de ces titres que pour vous perdre et vous détester, parce qu'il ne voit plus au fond de vos cœurs ce sentiment d'amour pour chacun de vos frères, qui doit être à ses yeux l'âme et la vie de votre religion. *Si charitatem non habuero, nihil sum.*

Religion de l'homme chrétien, religion vaine et chimérique sans la charité du prochain ; pourquoi ? Parce que cette vertu étant le caractère distinctif du véritable chrétien, dès que ce seul trait manque au tableau de vos vertus qui doivent former dans vous l'image de Jésus-Christ, ce Dieu-Homme, malgré toutes les œuvres dont vous pouvez étonner le monde, ne doit plus vous regarder comme ses vrais disciples. Oui, vous feriez d'ailleurs les œuvres les plus apparentes de la piété chrétienne, vous verseriez tous vos biens dans le sein du pauvre, vous parleriez sur la terre le langage des anges, que Jésus-Christ vous regarderait encore comme les déserteurs de son service, si la charité du prochain ne couronne pas le reste de vos vertus; parce que c'est au sentiment et à l'exercice de cette vertu seule qu'il voulut attacher le signal authentique des sectateurs de sa loi. *Si charitatem non habuero, nihil mihi prodest.*

Que si de telles maximes vous étonnent encore, mes chers auditeurs, malgré l'évidence qui les démontre, pour achever de vous les rendre sensibles, qu'il me soit seulement permis de vous adresser cette question. Si nous avions à vivre dans des jours de tyrannie et de persécution pour l'Eglise, et que le sacrifice de notre vie devint nécessaire pour témoigner hautement ce que

nous sommes, ne regarderions-nous pas comme déserteur et apostat de Jésus-Christ tout chrétien qui refuserait alors de lui rendre, au prix de son sang, le témoignage qu'il mérite? Oui, sans doute; et pourquoi? Parce que l'épreuve du martyre, devenu nécessaire dans ces temps orageux, pour marquer notre attachement invariable à Jésus-Christ, deviendrait conséquemment le caractère distinctif de ses vrais disciples. Or, ce que serait l'épreuve du martyre pour les temps de persécution et de nuage, voilà, chrétiens, ce que sera l'épreuve de la charité pour tous les temps que durera l'Eglise. Dans les jours de calme ou de tempête, de trouble ou de paix pour la religion de Jésus-Christ, c'est au caractère, au signal de la charité que ce Dieu Sauveur doit discerner ses vrais disciples. Comment doit-il donc nous regarder, sinon comme des déserteurs et des infidèles, s'il n'aperçoit pas dans notre cœur cet amour du prochain qui doit nous distinguer? Voyez comment en usent dans leur empire les différents princes de la terre. Il est des signes sensibles établis par leurs ordres, pour discerner leurs moindres sujets, spécialement attachés au service de leurs personnes et de leur état : et ce n'est qu'en renonçant à marcher sous leurs étendards qu'il est permis de renoncer à cet appareil extérieur, à cet uniforme établi pour les hommes qui doivent les suivre dans les combats. Si donc le signe certain, établi par Jésus-Christ même, pour discerner ses sectateurs, n'est autre que le grand caractère de la charité; si cette vertu est comme l'uniforme du chrétien dans la milice de Jésus-Christ, quitter cette marque, ce caractère essentiel du chrétien, n'est-ce pas en quelque sorte cesser de l'être? N'est-ce pas renoncer à suivre l'étendard de Jésus-Christ, à marcher sous ses ordres, quoique l'on puisse d'ailleurs offrir à Dieu, pour suppléer au défaut de cette vertu, qui ne saurait être remplacée par aucune autre? *Si charitatem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest.*

L'aviez-vous conçu jusqu'à ce jour, grands du monde, ce que l'on exigeait de votre cœur, quand on vous exhortait aux devoirs de la charité chrétienne? Aviez-vous pensé que de l'exercice unique de cette vertu dépendait le caractère et le fond même de votre religion; et qu'il n'était pas plus possible de faire profession du christianisme devant les hommes, sans être revêtu du caractère de la charité, que d'être chrétien devant Dieu, sans porter dans l'âme et sur le front le caractère sacré du baptême? Et telle est cependant la morale infaillible de l'Evangile, fondée sur les oracles éternels de Jésus-Christ, de ce Jésus qui a prétendu faire de la charité, et le grand précepte de la loi dont il est venu éclairer le monde, et le signe le plus marqué de tous les hommes qui lui appartiennent, comme les disciples de sa loi et les adorateurs de sa personne.

C'est ainsi, chrétiens, que la considération de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ tout entier, c'est-à-dire des sentiments, de la personne, des bienfaits et de la religion de Jésus-Christ, présente à ses disciples les plus pressants motifs de la charité qu'il leur commande, et dont il découvre parmi eux de si faibles vestiges; ses sentiments qui ne furent qu'amour et charité pour le prochain; sa personne intimement unie à la personne du prochain; ses bienfaits dont il n'attend pour reconnaissance que votre charité pour le prochain; enfin sa religion dont le caractère distinctif sera toujours la charité pour le prochain.

Cœur de Jésus, cœur divin, cœur adorable, vous qui parûtes n'avoir sur la terre de désirs, de sentiments, de passions que pour aimer l'homme; vous qui, au sein de la gloire où vous résidez pour l'éternité, conservez encore pour chacun de vos disciples plus de tendresse et d'amour que n'en auront jamais pour votre humanité sainte tous nos cœurs réunis pour vous aimer et vous adorer; cœur de Jésus, sanctuaire de l'amour, ou plutôt l'amour même, que ne daignez-vous me servir d'âme à ce moment et parler ici par ma voix, pour animer dans vos disciples le feu de cette charité qui vous consuma, qui vous consume encore, et dont vous voyez l'ardeur s'affaiblir et s'éteindre de jour en jour au milieu d'eux. Car voilà, mes chers auditeurs, le désordre du monde dont je me sens le plus pénétré, et que je voudrais graver dans vos esprits aussi vivement que je le conçois; c'est qu'il se découvre à peine dans le sein du christianisme, quelques vestiges de cette charité universelle dont Jésus-Christ présente au monde un si beau modèle et de si grands motifs.

Malgré les discordes du monde, il est vrai, malgré les haines, les jalousies, les fureurs, les combats éternels qui le divisent, on y parle encore le langage de l'amitié humaine; on en vante encore les charmes heureux, on en décrit les aimables lois. Mais le langage, les charmes, les lois, le nom même de la vraie charité, ne sont-ils pas tombés au milieu du monde, dans le plus profond oubli? Aimer quelqu'un en effet, l'aimer seulement comme son prochain, ou bien avoir cessé de l'aimer, n'est-ce pas la même chose selon le monde? Et ne trouverait-on pas chez les nations païennes le modèle de toutes les liaisons, les plus vertueuses en apparence, dont on croit trouver la trace parmi les chrétiens? Eh! quelles sont-elles en effet, chrétiens du monde, ces liaisons prétendues chrétiennes qui vous réunissent? Parcourez-les un moment avec moi, pour en sentir le vide et le néant, quand il s'agit de christianisme.

Liaisons de naissance et de parenté : on aime une famille dont on fait partie, et où la voix du sang qui parle à tous les cœurs nous fait regarder comme partie de nous-mêmes chacun des membres qui la composent.

Liaisons de penchant et d'inclination : on aime uniquement ce qui plaît dans le cours de la société, et l'on ne suit, quand il faut

aimer, qu'un instinct aveugle qui n'écoute pas la voix de la raison même, loin d'écouter les oracles de la religion.

Liaisons d'amour-propre et de sentiment : on aime pour n'être pas seul à s'aimer soi-même ; pour soulager un cœur sensible, qui s'ennuierait de la seule indifférence, et qui ne peut se passer ici-bas d'aimer quelque chose.

Liaisons d'habitude et de bienséance : on aime uniquement, parce que l'on a commencé d'aimer, et qu'il en coûterait à la paresse du cœur déjà fixé, pour changer de commerce et porter ailleurs ses premiers sentiments.

Liaisons de parade et de vanité tout humaine : on aime à proportion que l'on estime les objets auxquels on s'attache ; et l'on ne cherche en effet dans l'amitié même que l'appui brillant d'un mérite étranger qui fasse honneur aux yeux du monde.

Liaisons de politesse et de respect humain : on aime à l'extérieur et en parole tout ce qui se présente à nos regards, mais sans aimer personne en effet, et seulement pour paraître aimer.

Liaisons d'intrigue et de cabale : on aime tout ce qui favorise des partis chrétiens ou antichrétiens, que l'on épouse sans les connaître ; et quiconque n'en est pas le protecteur ou le disciple ne saurait avoir à nos yeux un mérite aimable.

Liaisons de société et d'amusement : on n'aime dans ce que l'on se fait d'amis que le frivole talent que leur a donné la nature ou l'art de plaire, de divertir, et de faire perdre agréablement les jours.

Liaisons enfin, liaisons de volupté et de licence : eh ! de toutes les liaisons du monde, ne sont-ce pas là peut-être les plus communes, surtout depuis que l'on a su dans la société humaine les déguiser sous des noms spécieux, et les ériger elles-mêmes en sociétés mystérieuses, dont le secret même fait le scandale ?

J'en appelle à vous-mêmes, mes chers auditeurs. N'est-ce pas là tout ce que l'on voit des liaisons chez les chrétiens du monde ; et la vraie charité entre-t-elle ordinairement pour quelque chose dans les commerces qui les rassemblent ? Le penchant de la nature, le masque de l'amitié, ou bien l'amour charnel et passionné, voilà donc, indignes chrétiens que nous sommes, ce qui a succédé parmi nous à la vraie charité de Jésus-Christ, qui devait réunir tous ses disciples ? Et cette charité divine qui, comme la reine des vertus et des cœurs, devait régler et inspirer toutes les affections humaines ; cette amitié céleste, devenue comme étrangère dans son empire, n'a plus d'asile assuré sur la terre, que dans quelques monastères et quelques cloîtres, dont elle fait en ce moment la gloire et le bonheur.

Ah ! chrétiens, s'il n'est pas encore éteint dans vos cœurs, ce feu sacré de la charité que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, qu'il se ranime enfin dans cet heureux jour, pour ne plus s'éteindre ; et que l'Eglise qui nous gouverne trouve au moins dans nous quelques traits de ses premiers enfants qui faisaient toute sa gloire, en ne faisant entre eux qu'un corps et qu'une âme. Ce n'est point ici un conseil que l'on vous invite à suivre. Il s'agit pour vous d'un précepte et de l'abrégé de tous les préceptes de la loi. Aimons-nous donc, mes chers frères, (c'est ainsi que je dois vous appeler à ce moment, malgré toutes les supériorités qui nous distinguent) ; aimons-nous les uns les autres, et d'un amour de charité dont Jésus-Christ soit le principe ; c'est-à-dire aimons-nous mutuellement, et parce que nous sommes aimés de Jésus-Christ ; et parce que chacun de nous est intimement uni à la personne de Jésus-Christ ; et parce que cet amour acquitte la reconnaissance due aux bienfaits du Jésus-Christ ; et parce que ce même amour est le caractère distinctif de la religion de Jésus-Christ. Motifs puissants de charité mutuelle dans les sociétés chrétiennes et dont le pouvoir infaillible sur nos cœurs, si nous savons les méditer, nous unira tous sur la terre, pour nous réunir éternellement dans le ciel, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON III.

Pour le dimanche de la première semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. (*Matth.*, IV.)

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.

Madame,

Adorer le vrai Dieu et le servir, comme il veut être servi et adoré, qu'est-ce autre chose que de l'adorer et de le servir avec amour ? Car ce Dieu jaloux rejette l'hommage extérieur que la bouche peut lui rendre, s'il n'est accompagné de l'hommage du cœur qui se paye par l'amour. Amour de Dieu qui, de tout temps, fut le premier et le plus grand précepte de sa loi, c'est ce que l'homme même, qui ne serait pas éclairé des lumières de la foi, ne saurait jamais ignorer ; mais ce que l'on ne connaît point assez, et ce que je viens vous développer ici, c'est la force et l'étendue de ce grand précepte.

Peut-être, mes chers auditeurs, me serait-il plus facile de vous inspirer quelques sentiments d'amour pour Dieu, si je me réduisais à vous exposer dans tout leur jour les grands motifs qui le persuadent. Eh ! quel pouvoir n'aurait pas pour tourner vers Dieu le sentiment de vos cœurs, le simple exposé que je pourrais vous faire, des perfections qu'il possède, des biens qu'il nous prodigue, des récompenses qu'il nous prépare ? Des perfections qu'il possède, où votre esprit découvrirait tout ce qui est capable de charmer, de ravir, de transporter,

d'extasier le cœur d'une créature spirituelle et intelligente. Des biens qu'il nous prodigue, dont la grandeur, la continuité, la multitude, vous présenterait tout ce qui peut toucher, attendrir, pénétrer, enflammer un cœur capable de retour et de reconnaissance. Des récompenses qu'il nous prépare, dont la plénitude doit inonder l'âme, comme un torrent de délices et rassasier pour toujours le cœur le plus insatiable dans ses désirs.

Oui, sans doute, chrétiens, ces motifs puissants d'aimer Dieu pourraient faire impression sur vos cœurs. Mais que vous servirait d'être touchés, si vous n'êtes pas instruits ; d'éprouver quelques sentiments d'amour pour Dieu, si vous ignorez ce que c'est que de l'aimer ; comme il n'est que trop vrai de le dire de la plupart de ceux qui m'écoutent ? C'est donc à vous instruire sur le point capital de l'amour de Dieu que j'ai cru devoir m'attacher singulièrement dans ce discours ; et, pour y procéder avec ordre et avec sagesse, je dois éviter également d'exagérer vos obligations sur ce point et de les affaiblir. Je m'adresserai donc ici à deux sortes de chrétiens : les uns faussement persuadés qu'ils aiment véritablement Dieu, parce qu'ils ignorent les devoirs essentiels de cet amour ; et les autres toujours mécontents de leur cœur sur ce point, parce qu'ils portent le précepte au delà des termes de la vérité et qu'ils regardent comme obligation ce qui ne l'est pas. Or, je veux aujourd'hui confondre les premiers et rassurer les seconds : confondre les premiers, en leur faisant voir les grandes obligations que Dieu leur impose par le précepte de son amour ; ce sera la première partie : rassurer les seconds, en leur faisant voir que ce qui les alarme, n'est que la fausse idée qu'ils se forment du précepte de cet amour ; ce sera la seconde partie.

Esprit-Saint, ce ne sont point seulement vos lumières, ce sont vos flammes que j'ose ici vous demander. Emparez-vous donc de mon âme à ce moment ; que l'on reconnaisse à l'ardeur qui m'animera, que c'est de l'amour divin que je parle, et que c'est lui qui m'inspire. Je m'abandonne à votre grâce, et pour l'obtenir sûrement, je m'adresse à cette Vierge qui seule aima plus que toutes les créatures ensemble *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que le Dieu de lumière mérite la préférence dans notre amour sur tous les objets créés qui peuvent nous attacher sur la terre, c'est là sans doute une de ces vérités évidentes dont l'homme raisonnable, et surtout l'homme chrétien, ne peut se dispenser de convenir dans la spéculation. Instruit qu'il est par la voix de la nature entière des grandeurs et des perfections infinies de son Dieu, l'auteur de tous les êtres, comment se déguiserait-il à lui-même cette obligation naturelle qui lui est imposée d'en faire le premier objet de son amour, et de n'aimer que pour lui seul ce qu'il peut aimer encore avec lui ? Que je demande en effet à tous les chrétiens qui m'écoutent, si, dans les sentiments de leur amour ils préfèrent à tout le reste le Dieu qui les a formés, qui les conserve et les sanctifie ; en est-il un seul qui ne réponde avec assurance de la supériorité de son amour pour Dieu, et qui ne regarde même l'hommage de cet amour, comme la meilleure partie de ce tribut d'adoration, qu'il est obligé de lui rendre à tant de titres.

Cependant, mes chers auditeurs, j'ose assurer que rien n'est plus rare dans le monde, et même dans le monde chrétien, que cet amour de préférence pour Dieu, dont toute créature est redevable à sa grandeur suprême ; et qu'il ne faut que la nécessité de cet amour, entendu comme il doit l'être, pour vous faire convenir avec moi, qu'une des illusions les plus générales parmi les hommes, c'est de croire aimer véritablement Dieu sans l'aimer en effet. Car, quand je parle de l'amour de préférence que Dieu mérite incontestablement de la part de tous les cœurs, je n'entends point cette préférence en idée et de pure spéculation, qui sait reconnaître la supériorité infinie de l'Etre souverain sur toutes ses créatures. Ce sentiment d'estime est bien dans le cœur le principe et le fondement de l'amour, mais ce n'est pas encore l'amour même. Il s'agit donc, pour aimer Dieu, d'une préférence à son égard, qui se termine à l'action et à la pratique ; préférence en vertu de laquelle je suis disposé à sacrifier tout, plutôt que de renoncer un seul moment à son amour. Et parce que l'on renonce à cet amour, le principe et la fin de toute la loi, dès que l'on s'attache à une seule créature plus qu'à Dieu, dès que l'on viole un seul point commandé de la loi de Dieu, dès que l'on succombe à une seule épreuve qui combat dans nous l'amour de Dieu, il s'ensuit que le véritable amour dont l'homme est redevable au Dieu qu'il adore, suppose trois dispositions essentielles dans le cœur humain. Ecoutez-les, je vous prie.

Disposition de renoncer à tous les attachements du monde, plutôt qu'à l'amour de Dieu ; c'est la première.

Disposition de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu ; c'est la seconde.

Disposition de triompher, avec la grâce, des plus rudes épreuves qui pourraient nous séparer de Dieu ; c'est la troisième.

Voilà, sans parler encore des actes formels de charité qui nous sont prescrits, voilà du moins ce que Dieu nous commande, quand il daigne nous faire un précepte de l'aimer habituellement de tout notre esprit et de tout notre cœur. Comparons un moment nos mœurs à ces devoirs imposés à toute créature sur le point capital de l'amour de Dieu, et jugeons-nous, s'il est possible, équitablement nous-mêmes.

1° Etre prêt de renoncer à tous les attachements les plus légitimes du monde, plu-

tôt qu'à l'amour de son Dieu, c'est le premier devoir de l'amour de préférence que lui doit sa créature. Proposition trop certaine et trop évidente peut-être pour que je m'arrête à vous en détailler les preuves. Qu'il se trouve en effet un seul objet dans le monde, dont on ne soit pas disposé dans le fond du cœur, à sacrifier l'amitié, dès qu'elle est en concurrence avec l'amitié du souverain Etre; que l'on ne sente pas en soi-même cette détermination universelle et absolue de rompre les liaisons les plus fortes, dès qu'elles s'opposent à notre union avec Dieu par la charité; non, dès lors Dieu n'occupe plus dans le cœur où il doit régner le premier rang qui lui est dû. Il n'est plus préféré à tout le reste dans les témoignages de l'amour dont il est l'objet; et conséquemment il n'est plus aimé en Dieu, comme il doit l'être, parce qu'il n'est plus aimé de cet amour souverain qui convient essentiellement à Dieu.

Je dis amour souverain, qui convient essentiellement à Dieu; car, à proprement parler, mes chers auditeurs, il ne dépendait pas de ce Dieu, tout indépendant qu'il est, d'exiger moins de notre cœur que de cet amour suprême, parmi les préceptes qu'il impose aux disciples de sa loi. Il en est sans doute qu'il pouvait se dispenser de leur intimer et de leur prescrire. Tels sont les nouveaux préceptes qui distinguent spécialement la loi sublime de Jésus-Christ, et la rendent sur tant de points plus parfaite que celle de Moïse. Mais le précepte d'aimer Dieu préférablement à toute créature est évidemment un précepte, et le premier précepte de toute loi dont il est l'auteur. Et si ce Dieu ne l'avait pas déclaré par le canal de la révélation, la loi de la nature suffisait pour nous l'apprendre. C'était un commandement pour Abraham, sous l'empire de la loi naturelle, de sacrifier à l'amour de son Dieu un fils le plus tendre objet de l'amour paternel; et c'est un commandement pour le chrétien, sous l'empire de la loi de Jésus-Christ, de haïr son père, sa mère, de se haïr soi-même pour Dieu; c'est-à-dire, de s'arracher à ce qu'il peut avoir de plus cher, de se séparer, même avec violence, de ce qui lui est uni par les liens les plus intimes, pour éviter de perdre la grâce et l'amour de son Dieu.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs. Vous avez clairement compris quel est le premier devoir de l'amour de préférence que Dieu exige de tout être dont il est le créateur. Et que faut-il de plus pour vous obliger, la plupart, à vous condamner vous-mêmes sur le défaut que cet amour essentiel que Dieu vous commande? Eh! combien en effet, ô mon Dieu! combien voyez-vous de vos disciples, même dans cet auditoire, dont les cœurs sont livrés à des engagements qu'ils préfèrent sans cesse à votre amour? Ne parlons point en ce moment de ces préférences trop évidentes données à la créature sur le Créateur, dans les transports idolâtres d'un amour impudique; monstrueux excès! et cependant si ordinaires dans le christianisme, qui changent le cœur en un autel, où l'idole de chair est adorée et tient lieu de divinité, tandis que la divinité elle-même ne peut trouver place un seul moment, ni dans l'esprit ni dans le cœur occupés nuit et jour de leur indigne objet. Sans parler, dis-je, de cette ivresse funeste de la passion qui étouffe tout à la fois dans l'homme les lumières de l'esprit, les sentiments de l'honneur et les principes de la religion; combien d'autres attaches moins criminelles dans leurs objets, et qui semblent même n'annoncer rien que de légitime et de permis, ravissent néanmoins à Dieu le tribut essentiel de notre amour, pour affaiblir dans notre cœur, ou même pour y détruire la disposition où nous devons être de sacrifier tous les attachements humains à celui qu'il demande pour lui-même? Et pour entrer en quelque détail qui rende cette vérité plus sensible encore, combien de pères et de mères, esclaves d'une tendresse excessive pour des enfants, souvent indignes d'être aimés pour l'avoir trop été, mériteraient le reproche que Dieu faisait au grand prêtre Héli, de lui avoir préféré ses enfants indociles, de les avoir aimés et honorés plus que lui-même? *Magis honorasti filios tuos quam me.* (I *Reg.*, II.) Combien d'amis mutuellement dévoués à leurs intérêts mondains et à leurs intrigues réciproques se font un devoir sacré, une espèce de religion de ce dévouement sacrilége, par lequel ils s'engagent à se servir mutuellement dans l'occasion, contre l'intérêt de Dieu? Combien de clients, de domestiques attachés à des protecteurs, à des maîtres, dont ils attendent uniquement leur fortune, achètent leurs faveurs par une complaisance aveugle et sans bornes, au préjudice continuel de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu? Combien d'époux et d'épouses trop sensibles à l'attrait d'une inclination tout humaine, qui fut le seul principe de leur union, oublient ce qu'ils doivent à Dieu pour porter trop loin les devoirs même de leur état, et laissent régner dans leurs cœurs un excès d'affection et de tendresse qui étouffe le germe de cet amour dominant dont ils sont redevables à Dieu? Combien de mondains subjugués par la crainte servile du monde se laissent aller, pour ne lui pas déplaire, à violer les devoirs les plus essentiels de leur religion, et sont toujours disposés à sacrifier les droits de Dieu, dès qu'un certain monde qu'ils respectent plus que Dieu, l'exigera? Combien de courtisans, moins sujets qu'adorateurs de leurs princes, se font une idole, ou plutôt un Dieu véritable de celui qui ne doit être à leurs yeux que l'image du vrai Dieu, source de toute puissance, et seraient prêts de renoncer leur religion même, pour marquer le dévouement de leur âme, si c'était une marque que l'on exigeât de leur attachement et de leur fidélité? Enfin, combien de chrétiens, s'ils savaient pénétrer dans les replis de leur âme, la trouveraient coupable de quelqu'un de ces

attachements trop humains, que leurs excès, dans la pratique ou dans le sentiment, rendent incompatibles avec la souveraineté de l'amour de Dieu? Ah! mes chers auditeurs, il ne faut qu'une légère connaissance du monde pour juger qu'il s'y trouve bien peu de ces cœurs vraiment libres et dégagés de la terre, de ces cœurs où Dieu règne en effet comme le premier maître, c'est-à-dire bien peu de cœurs à l'abri de ces mollesses, de ces lâchetés, de ces complaisances mondaines, dont le fruit ordinaire est de disposer prochainement l'homme chrétien à sacrifier, du moins en telle et en telle occasion, les bonnes grâces du Dieu qu'il adore, à l'amitié de quelqu'une de ces créatures qu'il idolâtre. Or, dans cette disposition persévérante du cœur, peut-on jamais aimer Dieu et l'aimer en Dieu? Non, mes chers auditeurs : dès qu'un royaume, qui ne doit avoir qu'un roi, est divisé par divers partis, c'est un royaume désolé, dit l'Ecriture : *Regnum in seipsum divisum desolabitur.* (*Luc.*, XI.) Et quand le cœur de l'homme, où l'amour de Dieu doit régner en souverain, est partagé par d'autres amours qui le dominent, Dieu n'y règne plus dès lors, et il n'est plus pour l'homme de salut et de grâce.

Car vainement diriez-vous, pour vous tromper vous-mêmes, que la nature de ces attachements dont je vous représente ici l'excès n'a rien en soi que de légitime et de permis ; je le veux avec vous, mon cher auditeur ; je veux même que ces attachements considérés dans leur nature, loin d'être criminels, soient louables encore et commandés par la loi. C'est un fils par exemple, l'espoir d'une famille, et que les sentiments réunis de la nature et de la religion doivent vous rendre infiniment cher; c'est un ami dont le caractère, l'affection, les services doivent vous faire regarder la société comme celle d'un autre vous-même : c'est un maître, un protecteur, à qui vous devez dans votre situation la reconnaissance de tout ce que vous êtes; c'est un époux, une épouse aimable et qui mérite incessamment tout votre amour ; c'est un prince qui s'est acquis de nouveaux droits sur vos sentiments, par la faveur signalée dont il vous honore : c'est un certain monde au milieu duquel vous avez à vivre, et à qui par principe de charité ou d'intérêt, vous craignez justement de déplaire. Non, j'en tombe d'accord, toutes ces affections, considérées selon leur objet, n'ont évidemment rien que de légitime. Servez, servez donc vos amis : aimez vos époux, chérissez vos enfants, honorez vos protecteurs, immolez votre repos et votre vie au service de vos princes, ménagez pour le bien de la société le monde au milieu duquel votre vie s'écoule; que dis-je! mes chers frères, aimez tous les hommes sans exception, aimez-les comme vous-mêmes; cet amour universel qui fut un devoir pour l'homme sous la loi de la nature, et plus encore un devoir pour vous sous l'empire de Jésus-Christ. Mais que ces sentiments de votre cœur pour la créature soient toujours subordonnés à l'amour souverain que vous devez à Dieu, et que dans la concurrence cet amour l'emporte sur tous les sentiments humains, par le sentiment de préférence qui doit le distinguer. Sans ce préliminaire essentiel, les affections les plus légitimes cessent de l'être; les affections même de devoir deviennent pour l'homme autant de crimes, parce qu'elles détruisent dans son cœur la disposition permanente où il doit être, de sacrifier les attachements les plus forts, plutôt que de renoncer un seul moment à l'amour de son Dieu.

2° Que demandez-vous de plus, religion sainte, au sujet du grand précepte de l'amour de Dieu? Et le sentiment de préférence pour cet Etre suprême, que vous exigez d'abord de vos disciples, n'épuise-t-il pas ce précepte à leur égard, tout étendu qu'il peut être? Non, mes chers auditeurs, et à cette première disposition nécessaire dans le cœur humain, pour aimer son Dieu, la religion vous ordonne d'ajouter encore la disposition de remplir tous les préceptes de sa loi, sans en excepter un seul. Car il n'en est pas du commandement que Dieu nous fait de l'aimer sans cesse, et de l'aimer en Dieu, comme des autres préceptes particuliers qu'il nous impose, et qui ne peuvent s'accomplir séparément, sans que l'un emporte nécessairement l'observation de l'autre. Que je remplisse en effet, et devant Dieu, et devant les hommes, le précepte de l'aumône et de la prière, ce n'est pas une conséquence juste que j'observe également celui du jeûne et de l'abstinence. Que j'obéisse au commandement qui défend au chrétien le parjure et l'adultère, ce n'est pas à dire que je pratique également le précepte qui m'interdit les brigandages du vol et de l'injustice. Toutes ces lois différentes, soit positives, soit négatives, dont l'ensemble, pour ainsi dire, forme le corps de la religion, considérées séparément, ne peuvent avoir l'une à l'autre aucun rapport nécessaire, qui les unisse essentiellement dans la pratique. Mais s'agit-il du précepte que Dieu me fait de l'aimer par préférence à tout? Ah! chrétiens, ce n'est plus alors un précepte particulier qu'il m'impose ; c'est un précepte universel qui s'étend à tous les points de sa loi, et qui les renferme tous dans un seul. Car il est évident que je ne peux le préférer à tout dans mon amour, ce Dieu dont je suis la créature et le disciple, si je ne l'aime pas évidemment plus que moi-même. Or comment l'aimerais-je plus que moi-même, si je ne préférais pas sa volonté à tous les penchants qui portent mon cœur à violer sa loi, pour l'aimer, comme il veut et comme il doit être aimé? Je dois donc être disposé sans cesse, et à remplir fidèlement tout ce qu'il ordonne, et à m'interdire généralement tout ce qui peut déplaire à ses yeux. Otez à l'homme cette volonté déterminée qui fait dominer dans son cœur le désir de plaire à Dieu, sur tous ses autres désirs, et la crainte de déplaire à

ce même Dieu, sur toutes les craintes mondaines, qu'il éprouve : non, dès lors Dieu ne serait plus véritablement aimé, de cet amour même commandé par la nature, parce qu'il n'aurait plus alors la préférence entière qu'il mérite incontestablement dans notre amour.

C'est donc en vain, mes chers auditeurs, que nous prétendons aimer Dieu, si nous ne sommes pas déterminés à l'observation de toute sa loi ; et l'amour de Dieu, dont nous nous glorifions, ne sera jamais de notre part qu'un amour chimérique, s'il ne renferme pas un vœu secret, mais réel, d'accomplir ses volontés, soit dans ce qu'il défend au monde, soit dans ce qu'il lui commande. Ainsi le concluait l'apôtre saint Paul quand il considérait l'amour de Dieu dans ce degré de plénitude essentiel pour nous sauver. L'amour, disait-il écrivant aux Romains, est donc essentiellement la plénitude de la loi, ou l'observation pleine et entière de la loi divine qui nous gouverne : *Plenitudo ergo legis dilectio.* (*Rom.*, XIII.) Ainsi le comprenait l'apôtre saint Jacques, dans ce texte si connu, qui fut autrefois un paradoxe pour plus d'un Père de l'Eglise : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.) Quiconque pèche contre un seul précepte de la loi devient aussi coupable que s'il péchait contre tous les préceptes ; c'est-à-dire encourt la disgrâce de Dieu et se prive essentiellement de son amour, comme s'il avait violé tous les préceptes à la fois. Ainsi l'entendait saint Augustin quand il disait à tous les chrétiens dans la personne d'un seul : Aimez Dieu, mon cher frère, et, guidé par cet amour, ne craignez plus de vous aimer trop vous-même : *Dilige et fac quod vis ;* comme s'il avait dit : Dès que vous aimerez Dieu, je n'ai plus de règles à vous prescrire ; suivez alors votre volonté propre, parce que vous ne pouvez l'aimer véritablement sans vouloir en effet observer tous ses préceptes.

Cependant, mes chers frères, aviez-vous su jusqu'ici le comprendre, ce rapport essentiel d'un seul précepte d'aimer Dieu à tous les autres préceptes de sa loi ; et à ce moment que je vous expose l'obligation où vous êtes de remplir, du moins d'être disposés à remplir toutes ses volontés pour vous maintenir dans l'habitude de son amour, ne regardez-vous pas comme une vaine présomption de votre part de croire encore aimer Dieu comme il veut et doit être aimé. Eh ! quel est en effet le chrétien parmi vous qui, s'examinant de bonne foi, ne découvre pas au fond de son cœur une opposition secrète à quelqu'un des préceptes de la loi de Jésus-Christ? Je dis une opposition secrète qui détruise dans son âme la disposition constante où elle doit être de les remplir tous sans réserve et sans exception. Pour vous convaincre de cette opposition à tant de points de la loi, que vous ne découvrez pas dans vous-mêmes, mais qui vous rend réellement infidèles, sur le point capital qui est l'amour de Dieu, parcourez seulement d'un coup d'œil les préceptes de la loi divine qui ont le plus de rapport à vos penchants et à votre état.

Vous, par exemple, homme fier et superbe, rappelez-vous le précepte que vous fait Jésus-Christ d'être doux et humble de cœur dans la société humaine. Vous croirez-vous déterminé à remplir cette loi, lorsque vous êtes évidemment dans une disposition tout opposée à la douceur et à l'humilité chrétienne qui vous est prescrite. Quelque irréprochable que vous soyez sur tout le reste, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu, votre Sauveur? Vous, riche avare et sans compassion, pensez au précepte que vous fait Jésus-Christ de verser une partie de vos biens dans le sein du pauvre ; direz-vous que vous êtes prêt à vous détacher de ces biens, lorsque le besoin pressant de vos frères le demandera? Hélas ! l'amour-propre n'a-t-il pas étouffé dans vous tout sentiment de charité naturelle et chrétienne? Ne fissiez-vous de vos biens nul autre mauvais usage que de les réserver pour vous seul, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu? Vous, femme du monde, idolâtre de vous-même, méditez le précepte de l'abnégation, de la mortification chrétienne, imposé à votre sexe, tout faible qu'il est. Si vous vous croyez prête à le remplir, les vains plaisirs qui vous occupent sans cesse serviront de témoins contre vous-même, et vous convaincront ici ou d'illusion, ou de mensonge. Malgré la prétendue régularité de vos mœurs vous n'avez donc point d'amour pour Dieu? Vous, homme vindicatif, esclave des maximes du monde sur le point d'honneur, souvenez-vous du précepte que vous fait Jésus-Christ de pardonner le plus cruel outrage, et d'aimer comme vous-même le rival de votre honneur, l'ennemi de votre fortune. Présumerez-vous assez de votre cœur pour le croire disposé à l'observation de cette loi, tandis que vous donnez hautement pour un homme lâche et sans cœur quiconque est assez chrétien pour s'y soumettre? Fussiez-vous prêt de verser votre sang pour la foi comme pour la patrie, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu? Vous, homme public, chargé du soin pénible et glorieux de rendre la justice, fixez les yeux sur le précepte qui est comme la base de votre état, de ne faire acception de personne, de n'avoir égard qu'au bon droit et à l'équité dans le principe de vos jugements, de bonne foi vous regarderez-vous comme l'observateur de cette loi dans vos arrêts précipités, arrêts que vous arrachent si souvent mille considérations humaines, et même criminelles? Tout livré que vous pouvez être aux affaires publiques, aux dépens de votre repos et de votre santé même, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu.

Qui que vous soyez enfin, mes chers auditeurs, vous qui vous flattez d'aimer le Dieu que vous servez de cet amour qu'il mérite et qu'il vous commande, examinez le fond de votre cœur sur le plan d'examen que je viens de vous tracer. Comparez la disposition ac-

tuelle de ce cœur qui vous est connu, ou qui vous doit l'être, avec les différents points de la loi divine qui vous touche de plus près : demandez-vous à vous-mêmes, mais sincèrement et de bonne foi, si vous êtes vraiment disposés à les observer tous, à les observer pour toujours et en toute rencontre. Car c'est là, selon la parole de Jésus-Christ, le signe indispensable de votre amour pour Dieu : *Qui mandata mea servat, ille est qui me diligit.* (*Joan.*, XIV.) Et ce que je dis ici, par rapport aux préceptes rigoureux de la loi, je le dis au reste par rapport à certains conseils qui, à raison des dispositions naturelles ou des circonstances présentes où la Providence nous place, peuvent devenir de véritables préceptes. Car quoique l'amour de mon Dieu ne m'oblige pas, par exemple, à quitter le monde, et à prendre le parti de la retraite; à renoncer à mes biens et à mes espérances selon le monde; à souffrir le martyre et à mourir pour ma foi ; cependant, parce que je peux être assez faible pour que la solitude soit nécessaire pour préserver mon innocence des dangers du monde ; parce que la connaissance de moi-même a pu me convaincre que je ne peux conserver mes biens sans m'y attacher d'un amour excessif et criminel; parce qu'il peut se rencontrer dans la vie de ces circonstances terribles, où le martyre soit une épreuve indispensable de ma religion ; il suit de là que je ne peux vraiment aimer Dieu, si je ne suis pas disposé du moins à quitter le monde, à renoncer à mes biens, à souffrir le martyre dans les circonstances pressantes dont je parle.

Or, encore une fois, serait-ce là, chrétiens du monde, la disposition présente et actuelle de votre âme? Hélas! loin de reconnaître dans vous-mêmes cet amour de plénitude, par rapport à l'observation de tout ce que Dieu vous commande, peut-être n'y reconnaîtrez-vous pas un cœur déterminé à l'observation constante d'un seul précepte, c'est-à-dire un cœur décidé à demeurer fidèle à Dieu sur un seul point de sa loi, dès qu'il s'agira de l'être dans ces occasions périlleuses qu'il ne vous est que trop facile de vous représenter ici, et où vous savez, par une funeste expérience, que votre cœur a cédé mille fois à l'attrait de la passion qui le domine; et vous pourriez, reconnaissant dans vous cette faiblesse volontaire et affectée, vous oseriez encore vous répondre d'aimer Dieu? Abus, chrétiens, et abus le plus visible dans l'esprit de votre religion. Quand votre cœur se sentirait porté vers Dieu par les sentiments les plus vifs et les plus affectueux dont il soit capable, quand il éprouverait pour cet être infini dans ses perfections les ardeurs célestes dont brûlent les chérubins dans le ciel, si vous n'êtes livrés sans réserve à l'exécution de ses volontés suprêmes, vous n'offrez plus à votre Dieu qu'un faux amour, qu'un amour trompeur et réprouvé, parce qu'il ne reconnaît dans sa créature d'amour vraiment digne de sa grandeur que ce sentiment efficace qui la détermine pour tous les moments qu'elle doit vivre à l'entière observation de sa loi : *Qui servat mandata mea, ille est qui me diligit.*

Vous me direz que, sur ce principe, il faut donc compter bien peu de chrétiens qui aiment véritablement Dieu? Ah! mes chers auditeurs, le dirai-je? il en est encore infiniment moins que vous ne pensez. Quelque rare que puisse être dans le monde la vraie amitié parmi les hommes, le vrai amour pour Dieu y paraît plus rarement encore; et si, parmi tous ceux qui m'écoutent, il n'en est aucun que Dieu n'ait distingué de toute éternité comme l'objet spécial de son amour, peut-être ce même Dieu, qui sonde les cœurs, en voit-il à peine quelques-uns dans leur multitude dont il soit véritablement aimé. Plût au ciel que ce fût ici un de ces traits d'hyperbole et d'exagération dont l'éloquence chrétienne ne sait pas toujours se garantir! Mais s'il faut juger de cet amour, comme il le faut sans doute, sur la règle infaillible que nous a laissée Jésus-Christ même pour en juger, qui est l'observation pleine et entière de sa loi, il faut l'avouer, chrétiens, je tremble pour vous, je tremble pour moi-même, et je suis forcé de conclure que, parmi les personnes même les plus édifiantes dans leurs mœurs, rien n'est plus rare que le vrai amour, le solide amour pour Dieu.

Cependant on lui dit assez qu'on l'aime et qu'on veut toujours l'aimer. Il est certains moments d'ardeur et de vivacité où le cœur le plus insensible, réveillé par sa grâce et touché de ses bienfaits, lui fait mille protestations d'un amour constant et fidèle. Oui, Seigneur, ose-t-on lui dire alors, comme le chef de ses apôtres, vous le voyez, vous le savez, vous m'êtes témoin que je vous aime. *Tu scis, Domine, quia amo te.* (*Joan.*, XXI.) Mais dans ces moments même dont on se sait tant de gré et dont la ferveur sensible nous rassure devant Dieu, la bouche n'est-elle pas presque toujours démentie par une opposition secrète du cœur à quelqu'une de ces volontés suprêmes dont il a fait dépendre l'amour essentiel qui lui est dû? Et dès là n'est-ce pas se tromper grossièrement soi-même que de croire encore aimer Dieu? *Qui servat mandata mea, hic est qui me diligit.* Mais reprenons la suite de nos idées. Etre prêt de renoncer à tous les attachements du monde plutôt qu'à l'amour de son Dieu; de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu ; enfin de subir avec la grâce les plus rudes épreuves qui pourraient nous séparer de Dieu, troisième disposition de cœur nécessaire pour accomplir le précepte de son amour.

3° Et c'est cette réflexion, mes chers auditeurs, qui doit encore plus vous alarmer au sujet de l'amour qui vous est commandé pour le souverain Maître de l'univers. Supposons en effet que le ciel nous ait fait naître dans ces premiers temps de l'Eglise, où le paganisme honorait ses fausses divinités.

par l'effusion du sang chrétien, ou que la Providence nous ait transportés sous l'empire de quelqu'un de ces princes ennemis du nom de Jésus, et qu'il déploie devant nous les plus cruels supplices, pour nous détacher de son culte et de sa religion. Dans cette supposition que je vous présente, vous sentez-vous, chrétiens, avec le secours de la grâce divine, assez de force et de courage pour triompher, par amour pour Dieu, dans ces rudes combats? Et, au moment que je vous parle, êtes-vous déterminés à conserver cet amour au péril de votre vie? Répondez-moi, ou plutôt répondez-vous à vous-mêmes; répondez à Dieu, qui vous interroge par ma voix; et si de telles épreuves vous paraissent excéder la force de votre amour pour Dieu, si vous êtes assez lâches pour estimer votre vie en comparaison de cet amour plus précieux que toutes les vies du monde, humiliez-vous alors, confondez-vous devant ce Dieu que vous croyez aimer véritablement. Pourquoi? Ah! dit saint Augustin, c'est que vous n'avez pas encore commencé de l'aimer : *Nondum cœpisti esse amator Christi.*

Et ne dites point, pour éluder le reproche de votre cœur, qui sent la faiblesse de son attachement pour Dieu, ne dites point qu'il est inutile de vous supposer ici dans ces épreuves sanglantes, où vous n'êtes pas et où vous ne serez peut-être jamais. Car c'est ainsi que l'apôtre saint Paul se faisait un devoir de s'éprouver, de se tenter lui-même; c'est ainsi qu'il envisageait tour à tour, et passait pour ainsi dire en revue les plus affreux périls; qu'il présentait à son âme les plus tristes images des créatures qui pouvaient conspirer contre son amour pour Dieu; la faim et la soif, le fer et le feu, l'ignominie, les supplices, la mort; et qu'il osait se demander, à ce spectacle effrayant, s'il était en état de résister à cette foule d'épreuves réduites à la réalité : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII.) Or, raisonnez tant qu'il vous plaira sur l'amour de Dieu, commandé par sa loi : quelle que soit la condition où vous ayez à vivre, prêtres ou simples laïques, religieux ou séculiers, petits ou grands, riches ou pauvres, il faut qu'à tous les instants de la vie vous soyez prêts, comme saint Paul, à défier toutes les créatures d'arracher l'amour de Dieu de votre cœur. Il faut que vous puissiez dire, comme cet Apôtre des nations, que ni l'honneur, ni l'ignominie, ni la vie, ni la mort, ne pourront vous séparer de l'amour qui vous unit à Dieu : *Certus sum, quia neque mors, neque vita poterit me separare a charitate Christi.* (*Ibid.*) C'était, il est vrai, un vaisseau d'élection, un saint du premier ordre, un homme ravi au troisième ciel, un apôtre, un martyr de Jésus-Christ, un Paul qui parlait ainsi. Mais n'eût-il été qu'un simple fidèle, c'est ainsi qu'il devait s'exprimer pour marquer à Dieu son amour. Non, mes chers frères, cette charité divine, qui vous paraît si héroïque, n'a rien de trop grand ni pour vous ni pour moi. C'est cette charité que le même Apôtre regardait comme absolument nécessaire pour plaire à Dieu, et dont il disait hautement que s'il ne l'avait pas il n'était plus aux yeux de Dieu qu'un réprouvé, qu'un objet d'anathème : *Si charitatem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest.* (I *Cor.*, XIII.)

C'est donc à vous, chrétiens du monde, de sonder, d'interroger vos cœurs, à l'exemple de cet Apôtre. Mais, si vous n'êtes pas aveuglés par la présomption, pourrez-vous bien vous méconnaître jusqu'à vous croire disposés à tout souffrir pour Dieu plutôt que de perdre le trésor de son amour? Jugez-vous ici vous-mêmes sur cette froideur, cette inaction que vous éprouvez dans l'accomplissement des œuvres les moins pénibles que Dieu vous prescrit, sur ces impatiences, ces révoltes trop fréquentes de votre cœur, dès qu'il vous faut essuyer quelque légère affliction que sa bonté vous envoie, pour vous donner lieu de satisfaire à sa justice. Jugez-vous sur ce caractère de mollesse et d'indolence qui vous domine en tout et partout. Car comment accorder, je vous prie, tant de lâcheté et de faiblesse avec le courage héroïque que demande l'amour de Dieu? Et comment, en effet (souffrez ces expressions plus énergiques que la vérité m'arrache), comment des hommes de chair et de sang, des hommes timides jusqu'à rougir de l'Evangile dans le royaume de Jésus-Christ; des hommes qui se laissent effrayer, déconcerter d'un regard, d'une raillerie; comment des hommes remplis de l'amour du monde, esclaves de l'amour d'eux-mêmes, livrés peut-être à l'amour impur et passionné; comment des hommes de ce caractère, si ennemis de l'Evangile (ce qui ne convient qu'à un trop grand nombre de ses disciples), seraient-ils disposés à tout souffrir pour conserver à Dieu l'amour qui lui est dû?

Ah! Seigneur, ne permettez donc pas, pour votre gloire, qu'il s'élève désormais contre votre Eglise des Dioclétiens, des Nérons, qui, le fer à la main, combattent l'empire de votre amour dans le cœur de vos disciples. Leur faiblesse vous l'annonce, ô mon Dieu! et doit vous l'annoncer à vous-mêmes, mes chers auditeurs, que si de nouvelles persécutions venaient encore éprouver la charité des chrétiens de nos jours, on verrait, hélas! parmi nous, mille apostats pour un martyr. Hé quoi! le moindre souffle vous abat, et vous oseriez vous promettre de résister à la violence des orages et des temps! Vous êtes à peine des chrétiens médiocres pendant le calme et la paix de l'Eglise, et vous croiriez devenir tout à coup des héros dans les combats qu'il vous faudrait livrer pour la foi! Vous vous laissez vaincre, comme des enfants, par les moindres peines, et vous seriez prêts à triompher des horreurs du supplice et de la mort par amour pour Dieu! Quelle apparence, chrétiens, que cette générosité merveilleuse devînt dans l'occasion votre partage?

Non, non sans doute, pourrais-je dire ici

de vous, dans un tout autre sens que saint Paul ne le disait de lui-même, non, chrétiens, ce ne sera point la crainte d'une persécution cruelle et sanglante qui vous séparera de l'amour de Jésus-Christ : *An persecutio?* (*Rom.*, VIII.) L'Eglise, qui depuis tant de siècles commande aux césars, n'est plus menacée de semblables périls. Mais ce sera l'indigne crainte de vous gêner, de vous mortifier, de vous priver d'un plaisir d'un moment, défendu par la loi : voilà ce qui vous séparera de Jésus-Christ et de son amour. Ce ne sera point l'extrémité de l'indigence et de la misère qui vous séparera de l'amour de Jésus-Christ : *An angustia?* (*Ibid.*) Un état assuré, autant qu'il peut l'être dans le cours toujours mobile de cette vie, vous met à l'abri de ces révolutions funestes, de ces renversements de fortune. Mais ce sera le moindre revers inattendu, la plus légère perte d'un bien, inutile d'ailleurs au soutien de votre vie et de votre état : voilà ce qui vous séparera de Jésus-Christ et de son amour. Ce ne sera point la faveur effective ou désirée des princes du monde qui vous séparera de l'amour de Jésus-Christ : *An principatus?* (*Ibid.*) Grâce au ciel, l'exemple public de leur religion autorise maintenant la publicité de la vôtre. Mais ce sera le respect et la complaisance qui vous dominent à l'égard d'un petit monde de libertins et d'insensés, dont la censure vous intimide et vous alarme : voilà ce qui vous séparera de Jésus-Christ et de son amour. Ce ne sera point l'espérance de monter au plus haut degré d'élévation qui vous séparera de l'amour de Jésus-Christ : *An altitudo?* (*Ibid.*) On n'est point toujours d'une naissance ou d'un rang à pouvoir aspirer si haut dans la société. Mais ce sera le désir ardent d'un vain honneur, d'une frivole distinction, d'une gloire imaginaire, qui le moment d'après doit vous laisser confondus dans la foule : voilà ce qui vous séparera de Jésus-Christ et de son amour. Ce ne sera point le danger menaçant d'une mort prochaine qui vous séparera de Jésus-Christ : *An periculum?* (*Ibid.*) Vous ne comptez, hélas! que trop sur la durée incertaine de cette vie si fragile dont vous jouissez. Mais ce sera le danger frivole d'une légère incommodité, d'une douleur passagère, d'un instant de peine, qui vous fera sacrifier aux vaines prétentions de l'amour-propre les droits les plus sacrés de l'amour de Dieu.

Quoi de plus humiliant pour vous, mes chers auditeurs, mais en même temps quoi de plus conforme à la vérité que cette morale, que la liberté de la chaire me donne droit de vous adresser ici, au sujet de l'amour que vous devez à votre Dieu? Non, je ne crois pas votre esprit assez injuste pour refuser au Dieu qu'il adore l'estime infinie que ses perfections méritent. Mais ne vous contentez-vous pas de cette estime de l'esprit que vous confondez avec l'amour du cœur? Vous concevez vivement qu'il mérite tout le sentiment de cet amour; et parce que vous concevez qu'il le mérite, vous imaginez dès lors lui accorder cet hommage qui lui est si justement dû. N'est-ce pas là trop souvent, chrétiens du monde, que se réduit votre amour pour Dieu? Du moins ne suis-je pas en droit de me le persuader ainsi, lorsque, comparant votre conduite avec les dispositions que cet amour vous impose, toutes les apparences me font juger que de ces dispositions commandées, il n'en est pas une peut-être qui règne habituellement dans votre cœur? Je sais combien il est difficile à l'homme du monde d'acquérir de pareilles dispositions dans son état, et de les conserver. Mais si vous osiez ici vous plaindre de cette difficulté, j'ose en appeler à vous-mêmes, pour achever de vous confondre, et c'est de votre bouche que je veux tirer l'arrêt de votre condamnation. Je conclus par là cette première partie.

Etre prêt de renoncer à tous les attachements du monde, plutôt qu'à l'amour de son Dieu; c'est le premier devoir que cet amour prescrit à tous les cœurs. Eh! que vous demande-t-il en ce point, chrétiens du monde, que vous ne soyez prêt d'exécuter vous-mêmes par des vues d'honneur ou d'intérêt? Car où est l'homme du monde, s'il n'est pas encore aveuglé par la passion, qui balance à se séparer de ce qu'il aime le plus tendrement, afin d'éviter un scandale dont l'intérêt de sa fortune pourrait souffrir? Où est la femme du monde, si elle écoute encore la raison, qui ne renonce sans balancer à l'engagement le plus doux et le plus avantageux, dès qu'elle en prévoit quelque suite funeste pour la réputation de son honneur? Or, qui de vous osera se plaindre de ce que Dieu lui demande en vertu du précepte de son amour, ce que l'on fait tous les jours dans le monde par des vues humaines, pour ne pas manquer aux lois de cet amour naturel que l'on se doit à soi-même?

Etre prêt de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu, c'est le second devoir qui nous est imposé par son amour. Or, quoi de plus équitable, selon l'idée même que vous avez des devoirs de l'amitié purement humaine? Qu'un ami vous manque dans un seul point qui vous paraît essentiel; qu'il prenne hautement parti contre vos intérêts, ou qu'il refuse seulement de vous aider de son pouvoir dans une seule affaire qui vous intéresse, le regarderez-vous encore comme un véritable ami? Non, dès ce moment tous ses mérites sont comme effacés de votre esprit, quelques services qu'il ait pu vous rendre en mille rencontres; pourquoi? Parce qu'il vous a offensé dans un point où il devait vous ménager, dites-vous, et vous eût ménagé en effet, s'il vous avait sincèrement aimé. Comment donc, quand vous osez franchir un seul pas contre la loi de Dieu, trouvez-vous étrange qu'il vous regarde comme transgresseur du précepte de son amour? La fidélité même que vous exigez d'un homme mortel comme vous, pour lui donner justement à votre égard le titre d'ami, Dieu pourrait-il ne pas l'exiger et de vous et de tous les hommes,

comme un gage nécessaire de l'amour suprême qui lui est dû ?

Être prêt de triompher avec la grâce des plus rudes épreuves qui pourraient nous séparer de Dieu, c'est un troisième devoir qui nous est imposé par son amour. Eh ! que voyez-vous encore en ce point qui doive vous surprendre, puisque la sévérité des lois du monde oblige tant de braves sujets à porter jusque-là leur zèle et leur fidélité pour le prince qui les gouverne ? Quoi donc ! les hommes se feraient un devoir et un point d'honneur de s'immoler sans cesse pour d'autres hommes, et ils se croiraient dispensés de cette obligation, quand il s'agit d'être fidèles au Dieu créateur et souverain ! Les princes du monde auraient ici-bas leurs victimes, et le Dieu de charité n'y aurait pas ses martyrs ! Non, mes chers auditeurs, l'idée que la religion vous donne du premier Être ne vous permet pas de le penser ainsi ; et vous concluez qu'un Dieu si grand doit exiger au moins de ses serviteurs un amour aussi brave, aussi courageux dans l'action, que celui dont le monde fait un devoir dans le service des princes de la terre.

Ainsi au jugement de la raison peut-on se justifier à soi-même les grandes obligations que Dieu impose à sa créature par le précepte de son amour et se convaincre tout à la fois et de l'absolue nécessité et de la souveraine équité de ses devoirs, qui constituent le cœur de l'homme dans un état d'amour pour Dieu. Eh ! malheur à nous, si, éclairés de pareilles idées, nous nous flattons encore de pouvoir l'aimer, sans remplir ces devoirs ! Malheur à nous, si, par quelques saillies rapides d'un amour tendre pour Dieu qui souvent partent moins de nous que de sa grâce, nous croyons avoir acquitté l'amour essentiel qu'il nous commande ! Mais c'en est trop pour confondre ces chrétiens présomptueux qui se flattent d'aimer véritablement Dieu, sans l'aimer en effet. Il me reste à rassurer ces chrétiens timides qui ne croient jamais remplir le précepte de l'amour de Dieu, et qui désespèrent même de pouvoir jamais le remplir ; c'est ce que je vais tâcher de faire dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

D'où vient ordinairement, mes chers auditeurs, l'embarras des consciences sur le point de l'amour de Dieu, comme sur beaucoup d'autres ? C'est que l'on ne sait point distinguer ce qui est commandé dans la religion de ce qui ne l'est pas ; c'est que l'on confond l'amour de précepte pour Dieu avec un amour sensible, avec un amour entièrement pur, avec un amour qui soit le principe de toutes les actions. En trois mots, on se croit obligé, et obligé par toute la force du précepte à aimer Dieu : premièrement, d'un amour sensible et affectueux ; secondement, d'un amour entièrement pur et dégagé de tout désir de son propre bonheur ; troisièmement, d'un amour toujours agissant, du moins par la vertu de l'habitude, et, pour user des termes de l'école, qui soit le principe soit virtuel, soit formel de toutes les œuvres chrétiennes que l'on opère. Trois sources d'embarras et de trouble quelquefois pour les âmes les plus saintes, et sur lesquelles je veux m'expliquer aujourd'hui pour leur consolation. Quelques-uns prétendent qu'il est dangereux de parler ainsi sur le sujet que je traite ; et moi, je pense qu'il est infiniment utile de savoir à quoi s'en tenir sur ce point : et que le scandale que quelques esprits pourraient prendre d'une vérité chrétienne et catholique ne fût jamais une raison de la laisser dans le silence. Écoutez donc, mes chers frères, méditez la suite de ce discours, dans le vrai dessein de vous instruire ; et ne perdez rien de ce que la religion va vous apprendre sur un sujet où l'illusion et la vérité se touchent de si près, et où l'illusion paraît en quelque sorte plus respectable que la vérité même.

Et d'abord, ce qui afflige ces âmes vraiment chrétiennes, dont je prétends dissiper le trouble et l'inquiétude sur le point de l'amour qu'elles doivent à Dieu, c'est l'absence de cet amour sensible et affectueux, qui non-seulement porte avec soi sa douceur et sa consolation présente ; mais encore communique à l'âme, dont il fait le bonheur, une espèce d'assurance qu'elle est bien avec son Dieu ; qu'elle l'aime véritablement et qu'elle en est véritablement aimée. Privé que l'on est de ce sentiment plein de charmes pour le Dieu que l'on adore, de ce sentiment qui change en plaisirs toutes les amertumes, et qui fait verser des larmes plus aimables pour le cœur qui en est la source, que toutes les joies et les félicités du monde ; on ne ressent plus qu'insensibilité, que froideur pour un Dieu si digne, ou plutôt uniquement digne d'être aimé. On redemande à son cœur, mais en vain, cette ardeur sensible qui le porte vers les créatures qu'il croit dignes de son amour. On ne retrouve plus, quand il s'agit d'aimer Dieu, cette activité trop ordinaire qui caractérise les amours naturels et profanes. De là, par une suite naturelle, on se trouble, on s'inquiète sur l'état de sa conscience devant Dieu ; on se persuade même que l'on n'a point pour ce Dieu si aimable l'amour essentiel qu'il commande ; et raisonnant toujours sur ce faux principe dont on ne pénètre pas l'illusion, on porte la faiblesse de la crainte jusqu'à se décourager dans les voies de la vertu, jusqu'à se croire indigne d'approcher de Jésus-Christ, et du sacrement de son amour, quoi que l'on puisse faire pour suppléer au défaut de cette sensibilité affectueuse que l'on regarde faussement comme l'essence de l'amour divin.

Mais soyez aujourd'hui désabusés, chrétiens, et désabusés pour toujours, de la nécessité prétendue de cet amour sensible ; et comprenez que si ce défaut de sensibilité pour Dieu peut vous rendre moins heureux ici-bas, il ne saurait vous rendre ni moins vertueux, ni plus coupables.

Non, dit l'Ange de l'école, saint Thomas, Dieu ne nous a point commandé un amour de sensibilité, de tendresse à son égard. Que notre cœur éprouve un amour moins affectueux pour le Dieu créateur que pour ses créatures mêmes, ce n'est pas là ce qui peut offenser ce Dieu jaloux du cœur humain, parce que ce n'est point là sur quoi tombe le grand précepte que Dieu nous fait à tous de l'aimer. Dès qu'une conscience droite et sincère ne vous reproche point d'infidélité notable contre les ordres de sa loi; dès que vous pouvez vous rendre à vous-mêmes cet heureux témoignage que vous lui conservez dans votre cœur cette prééminence de sentiments qu'il mérite en tout et sur tout; cessez de vous alarmer alors, et soyez sûrs, autant qu'il est permis de l'être dans la vie présente, que vous aimez véritablement Dieu, quoiqu'il refuse à vos désirs ces douceurs sensibles dont l'absence laisse votre âme dans la désolation.

Car enfin, pour rassurer de plus en plus à ce sujet le monde scrupuleusement chrétien à qui je parle, un amour qui peut être, du moins en partie, l'effet d'une disposition naturelle d'esprit ou de cœur, qu'il n'est pas à notre choix de nous donner; un amour dont la possession la plus certaine ne saurait constituer devant Dieu le mérite et la perfection de celui qui aime; un amour dont la perfection peut nous rendre plus parfaits et plus agréables aux yeux de Dieu que le sentiment le plus doux qui nous assurerait de sa présence, un tel amour pourrait-il être cette charité essentielle et nécessaire que l'Homme-Dieu commande à ses disciples? Et voilà cependant, chrétiens trop timides à qui je parle, ce que l'on peut dire avec vérité de cet amour sensible, dont la privation vous paraît si douce à supporter dans les voies du salut. Je ne dis qu'un mot sur chacun de ces points.

Amour sensible et affectueux, amour qui peut être, du moins en partie, l'effet d'une disposition naturelle d'esprit ou de cœur, qu'il n'est pas au choix de l'homme de se donner à lui-même. Car, quoique cet amour de tendresse et de sensibilité pour Dieu, soit toujours l'effet du mouvement et de l'action de la grâce, sans laquelle il ne peut entrer ni pensée salutaire dans l'esprit, ni bon mouvement dans le cœur; il est vrai, néanmoins, et l'expérience nous l'apprend, que la grâce divine, pour nous faire goûter de pareils dons, emploie d'ordinaire le secours des facultés naturelles de l'âme. Ainsi voyons-nous que les esprits les plus faciles à se laisser frapper des grands objets qu'ils méditent, les plus capables de concevoir vivement les bontés divines dont le genre humain a été l'objet; que les cœurs naturellement les plus susceptibles d'affection et de tendresse ressentent plus souvent ces impressions de l'amour tendre et sensible pour le Dieu qu'ils adorent; tandis que des âmes, d'ailleurs solidement chrétiennes, ne les éprouvent pas, faute d'avoir cette disposition naturelle aux affections et aux tendresses de l'amour divin. Preuve qui suffirait seule pour persuader le monde que l'amour sensible pour la divinité n'est point, en effet, commandé par sa loi. Je dis plus.

Amour sensible et affectueux, amour qui ne saurait constituer devant Dieu le mérite et la perfection de celui qui aime. Eh! qu'est-ce dans le fond que cette sensibilité de l'amour divin dans le cœur de l'homme? Qu'est-ce autre chose qu'un goût, un attrait, une inclination, un charme secret, qui rend tout facile, adoucit toutes les peines, et détache sans regret le cœur humain de tout ce qui n'est pas Dieu? Or, mes chers auditeurs, ce n'est point là manifestement ce qui peut faire le mérite et la perfection de la créature qui aime et qui aspire de plus en plus à aimer son Dieu. C'est bien là, sans doute, le plaisir, l'enchantement et le bonheur; ce sont les joies, les délices, les charmes, les voluptés ineffables du divin amour : mais ce n'est point là ce qui peut s'appeler le mérite, la vertu, la perfection, l'essence de cet amour; pourquoi? Parce que le fond du cœur humain peut être également livré à son Dieu, et que l'on peut aimer ce Dieu suprême avec la même sincérité, la même plénitude de sentiments, soit que l'on éprouve ces goûts sensibles, soit qu'on ne les éprouve pas.

Mais j'ai dit encore, et il est vrai, que sans cet amour sensible et affectueux, on peut paraître plus parfait et plus agréable aux yeux de Dieu. Que notre cœur, en effet, lui demeure fidèle et attaché constamment, même dans les plus rudes épreuves, quand il nous pénètre de son onction céleste, supérieure à tous les plaisirs de la terre, quel sujet a-t-il alors de se complaire en notre fidélité et de se glorifier de notre constance? Mais quand il nous voit aussi fermes dans son amour, aussi jaloux de lui plaire, aussi empressés à lui obéir, malgré l'espèce d'abandon où il nous laisse et la rigueur apparente dont il paye la continuité de nos services; quand il nous voit l'aimer toujours en père, dans les moments même où il nous paraît cesser de l'être. Ah! chrétiens, c'est alors qu'il trouve dans nos sentiments éprouvés un sujet de vraie complaisance; parce que, nous reconnaissant attachés à lui pour lui-même, cette fermeté à le servir, soutenue sans le secours de ses consolations intérieures, lui rend de notre part toute la gloire qu'il peut attendre d'un homme mortel.

Et n'est-ce pas ainsi qu'une sainte Thérèse, et tant d'autres saints intimement unis à Dieu, malgré les épreuves dont il épurait leur amour, ont acquis un nouveau degré de perfection et de mérite dans ces moments rigoureux où leur âme perdait le goût sensible de la divinité dont l'amour divin avait coutume de les enivrer? N'est-ce pas ainsi que Jésus-Christ même, le chef des prédestinés et des élus, abandonné de son Père céleste sur la croix, et totalement privé des effets sensibles du divin amour,

dont il avait suspendu l'opération victorieuse sur son âme, mérita plus dans ce délaissement terrible, souffert dans l'esprit de soumission dont il devait être le modèle, que par les plus affreux supplices qui terminèrent le cours de sa vie mortelle? Pour quoi donc, mes chers auditeurs, et sur quel solide principe nous alarmer si fort, quand nous manquons dans l'accomplissement des œuvres chrétiennes de tendresse et de sensibilité pour le Dieu qui en est l'objet; puisque, dans cet état d'aridité et de sécheresse, il nous est permis non-seulement d'aimer Dieu comme il le commande, mais encore de l'aimer d'une manière et plus glorieuse pour lui et plus utile pour nous-mêmes?

Il est vrai cependant, et avant que d'aller plus loin, je dois ici vous le faire entendre. Quoique l'amour essentiel pour Dieu puisse être dans le cœur humain, sans ce sentiment de douceur et de consolation dont il s'agit, il est vrai d'ordinaire que si vous ne l'éprouvez pas, du moins quelquefois, dans le cours de la vie chrétienne, c'est alors un effet de votre lâcheté et de votre peu de courage dans la pratique de la religion de Jésus-Christ. Car ce Dieu si aimable ne peut laisser longtemps sans consolation des cœurs uniquement attentifs à lui plaire, et il ne fait cesser entièrement la manne du ciel de tomber sur ses disciples, au gré de leurs goûts et de leurs désirs, que, lorsqu'à l'exemple de l'Israélite, ils ont préféré à cette nourriture céleste les fruits amers et grossiers de la terre : *Defecit manna, postquam comederunt de fructibus terræ.* (*Jos.*, V.) Que ce soit donc un sujet d'humiliation pour vous, chrétiens, que ce peu de sensibilité que vous n'éprouvez que trop souvent pour Dieu, et dans la crainte trop juste que vos lâchetés ne soient la cause qui l'oblige à vous priver des douceurs sensibles de son amour; reconnaissez humblement, en sa présence, que vous êtes indignes d'un traitement plus doux.

Mais vous laisser abattre et décourager dans cet état de peine, qui peut n'être à votre égard qu'une épreuve de Dieu, ou le châtiment de quelques légères infidélités que sa justice vous pardonne à l'instant qu'il vous en punit par un effet de bonté même : mais vous regarder, en quelque sorte, comme un réprouvé sur la terre, sans amour pour le Dieu dont vous vous efforcez de garder tous les préceptes, par la raison seule que vous ne goûtez point, dans les exercices de votre piété, le charme sensible de son amour : mais sur ce principe vous laisser persuader, par des hommes peu éclairés ou conduits par de fausses lueurs, que vous êtes indignes d'approcher des sacrements de l'Eglise; et les abandonner, en effet, lorsqu'une conscience droite et éclairée ne vous présente rien d'ailleurs qui vous doive éloigner de ces sources célestes de la vie et du salut de l'âme; voilà, mes chers auditeurs, l'illusion trop ordinaire et contre laquelle je ne peux trop vous prémunir dans un temps où des esprits, sur le caractère desquels je m'abstiens de prononcer, s'autorisent de ce défaut d'amour sensible pour Dieu dans les pénitents, dont ils gouvernent les consciences, pour leur interdire les sacrements de l'Eglise; et qui semblent avoir entrepris, sous ce frivole prétexte, d'en abolir l'usage ou du moins le fréquent usage dans le christianisme.

Mais le défaut d'amour sensible pour Dieu n'est pas le seul point sur lequel je dois rassurer ces chrétiens peu instruits qui ne distinguent pas, dans le précepte de l'amour divin, ce qui est commandé de ce qui ne l'est pas. Ce qui les trouble encore et les inquiète sur l'état de leur âme, c'est qu'ils n'y sentent point pour Dieu cet amour entièrement pur et dépouillé de tout rapport à eux-mêmes. Persuadés qu'ils sont, comme ils doivent l'être, que le Dieu qu'ils adorent est infiniment aimable de sa nature, et qu'il n'en mériterait pas moins d'être aimé, quand il n'aurait rien fait encore en leur faveur et qu'il ne devrait pas faire éternellement leur félicité, ils se croient obligés, en vertu du précepte, de ne considérer que Dieu seul, et pris uniquement en lui-même dans le motif de leur amour, et se persuadent que cet amour, dont ils doivent à Dieu le tribut et l'hommage, serait indigne de ses perfections s'il n'excluait pas absolument, de leur part, tout motif de bonheur et d'intérêt personnel. A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je devienne ici pour vous un sujet de scandale, en vous parlant dans la chaire évangélique de l'amour de pure charité pour Dieu. Mais il faut que je m'explique sur ce point important, tout délicat qu'il peut être, pour obvier à l'illusion spécieuse où pourraient vous jeter les discours vagues et incertains de tant de personnes qui parlent du pur amour sans le connaître, et qui, par l'idée prétendue sublime qu'ils en offrent au monde, en font un amour impossible et chimérique.

Car j'appelle, avec tous les esprits sensés, un amour impossible et chimérique, un acte d'amour tel que l'imaginent des raisonneurs outrés, plus philosophes que chrétiens : je veux dire, un amour dont Dieu serait l'objet, non point, disent-ils, parce qu'il nous paraît aimable à notre gré, mais uniquement parce qu'il est aimable en lui-même. Eh ! qui de vous ne voit pas que ce langage n'est en lui-même qu'un excès de raffinement et de subtilité? A peine intelligible à l'esprit, encore moins au cœur de l'homme, puisque, pour mériter notre amour, en vain Dieu serait-il infiniment aimable de sa nature, s'il ne nous paraissait pas infiniment aimable à nous-mêmes, et pour nous-mêmes, s'il ne nous paraissait pas souverainement digne par les attributs qu'il possède de tout l'amour qu'il exige de sa créature. J'appelle un amour impossible et chimérique un état, une habitude d'amour, où ni la crainte des châtiments, ni le désir des récompenses n'aurait plus de part; où Dieu ne serait plus aimé, ni pour le mé-

rite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur, que le cœur humain doit éprouver en l'aimant ; espèce d'amour habituel, dont la condamnation, réitérée dans ces derniers temps, laissera toujours le délire du quiétisme sans ressource et sans espérance.

Quel est-il donc cet amour entièrement pur, dont tant de faux chrétiens se font un mérite de discourir au gré de leurs vaines idées, sinon un élancement de l'âme qui se porte vers le Dieu dont elle contemple les charmes infinis, sans une réflexion actuelle à ses bienfaits passés, et à ses récompenses futures ; en sorte qu'il serait toujours également aimé pour lui-même, quand on ne devrait recevoir de sa main que des peines et des supplices. Or, qu'il y ait des cœurs humains, que leur nature, élevée par la grâce, rende capables d'un tel amour, c'est, mes chers auditeurs, de quoi l'on ne peut disconvenir, surtout après l'exemple de quelques saints, qui, sans posséder l'habitude de cet amour, trop parfait pour des hommes encore habitants sur la terre, en ont produit cependant quelques actes passagers. Tel fut, selon quelques interprètes, tel fut l'amour d'un Moïse, lorsqu'il consentit à être effacé du livre de vie, pour obliger le Dieu d'Israël à épargner son peuple : *Si non faeis, dele me de tuo libro quem scripsisti.* (*Exod.*, XXXII.) L'amour d'un Paul, lorsqu'il souhaita, dans le transport de son zèle, d'être anathème pour le salut de ses frères : *Optabam esse anathema a Christo, pro fratribus meis.* (*Rom.* IX.) Tel fut l'amour d'une sainte, fameuse par l'austérité de sa vie, qui portait l'eau d'une main et le feu de l'autre, pour brûler le ciel, disait-elle, et pour éteindre l'enfer, afin d'aimer Dieu désormais sans aucun motif d'espérance et de crainte. Mais, pour revenir au point dont il s'agit pour le commun des hommes et des chrétiens, ces pieux excès, ces transports de charité que l'on a vu paraître dans quelques grandes âmes, seraient-ils donc de devoir et de précepte pour tous les disciples de Jésus-Christ ? Ah ! chrétiens, si vous avez su concevoir la sublimité et la perfection de ces actes plus qu'humains dont je vous parle, ne serait-ce pas vous désespérer, vous et moi, que de nous en faire un devoir essentiel et rigoureux ? Ne serions-nous pas en droit de nous écrier, plus justement que l'ancien peuple de Dieu, que cette loi est grande ! quelle est sublime ! et qui de nous volera jusqu'aux cieux, ou traversera les mers pour la chercher ? *Quis nostrum valet ad cœlum ascendere ? quis poterit transfretare mare, et illud ad nos usque deferre ?* (*Deut.* XXX.)

Je ne viens donc point ici, mes chers auditeurs, vous faire une obligation de cet amour pour Dieu, de cet amour si pur en lui-même et si relevé. Je ne viens que vous exhorter vivement à l'acquérir, et pour cet effet je vous représenterai, avec tout le zèle dont je suis capable, cet assemblage admirable d'attributs infinis dont la réunion indivisible devient le plus puissant motif d'aimer Dieu uniquement pour lui-même. Employez, vous dirai-je, les plus pures lumières de la raison qui vous distingue, à contempler cette beauté infinie, toujours nouvelle et toujours ancienne. Joignez les connaissances que la foi vous communique sur l'Etre divin, à celles que la raison vous en donne, pour pénétrer, autant qu'il est possible à l'homme mortel, dans le sein de la divinité. Portez sur les ailes de votre amour, franchissez en esprit l'espace immense qui vous sépare du Dieu de gloire et de majesté ; et sans fixer les yeux sur les demeures célestes qui doivent être votre éternel séjour, arrêtez uniquement la vue sur l'Etre infiniment parfait qui y règne. Là, joignez-vous à cette cour de trônes, de dominations, de vertus, de puissances, dont l'amour pur fait l'éternel bonheur. Et, à leur exemple, vous oubliant tout à fait vous-mêmes pour ne penser qu'à Dieu seul, efforcez-vous de l'aimer assez pour qu'il soit le seul objet, comme l'unique motif de votre amour.

Ainsi dois-je vous parler, chrétiens, pour vous engager de tout mon pouvoir, à purifier de plus en plus votre amour pour Dieu, à vous élever, en l'aimant, au-dessus de vous-mêmes, au-dessus de tous les motifs d'intérêt propre et personnel. Mais en vous exhortant, comme je le dois, à l'acquisition de cet amour parfait, je me garderai toujours de vous en faire un devoir de nécessité et de précepte, et de vous autoriser dans la vaine opinion où vous pourriez être comme tant d'autres, qu'il n'est point de salut pour un disciple de Jésus-Christ, s'il n'est embrasé sans cesse des flammes du plus pur amour.

Je sais, et je ne peux trop l'inculquer dans vos esprits, qu'il est une obligation commune à tous les hommes, d'aimer Dieu pour lui-même ; que nous sommes obligés tous à produire, en certains temps, des actes formels de cet amour de charité pour Dieu, parce que sa grandeur, sa bonté, sa providence, en un mot sa perfection infinie lui donne un droit incontestable à notre amour. Mais je sais de plus que cet amour de charité pour Dieu, que sa loi commande, et qui a pour objet ses perfections infinies, n'est point incompatible avec l'amour d'espérance, qui a pour objet les récompenses éternelles de ce Dieu suprême. Hé quoi ! souverain Seigneur, serait-il possible qu'il y eût des occasions dans la vie humaine, où l'homme ne vous aimerait pas assez pour le salut de son âme, par la seule raison que son cœur se porterait à vous aimer, au souvenir de vos récompenses, qui ne sont autres que vous-même. Non, chrétiens, je le répète, et c'est à vous de ne pas l'oublier : l'acte de vraie charité pour Dieu, qui nous est ordonné par le précepte, n'exclut point nécessairement tout désir du bonheur éternel qui est Dieu même. Ce désintéressement absolu de l'amour divin, dont on a vu quelques traits dans des âmes célestes et plus qu'humaines, qui pourraient passer pour autant de séraphins attachés à des corps mortels ; ce désin-

téressement si pur n'est point et ne saurait être renfermé dans le précepte de l'amour divin imposé à tous les hommes. Dès que la perfection de Dieu considéré en lui-même, sera le premier motif d'où partira notre amour, la bonté infinie de Dieu, par rapport à nous-mêmes, peut exciter cet amour dans notre cœur sans lui ôter le mérite de la vraie charité. Parler autrement, ce serait parler sans preuve, et donner au monde ses propres idées pour celles de l'Evangile; ce serait troubler et désespérer le commun des chrétiens, en proposant à leur religion des devoirs qui paraissent peu proportionnés à leur force; ce serait avoir, pour les intérêts de Dieu, plus de zèle que Dieu même, en nous faisant un précepte de ce qui ne l'est pas, de ce qui ne le fut jamais, et de ce qui ne peut l'être.

3° Achevons. Le dernier sujet de trouble et d'inquiétude pour un grand nombre de chrétiens, sur l'observation du précepte de l'amour de Dieu, c'est qu'ils se croient obligés d'avoir pour Dieu un amour toujours agissant sur leur âme, et qui soit le principe, au moins virtuel, de toutes les œuvres chrétiennes qu'ils opèrent. Séduit que l'on est par la belle apparence d'une morale dont la délicatesse rejette tout ce qui ne procède pas de la source du pur amour, on se livre volontiers à des idées si spécieuses qui portent le règne de l'amour de Dieu au plus haut degré de la perfection; on écoute ces hommes qui les débitent, comme les apôtres, les Pères, les réformateurs de l'Eglise; et l'on regarde tout ce qui ose les contredire comme une foule de docteurs relâchés, qui ne tendent, par leur morale, qu'à détruire le grand précepte de la charité. Cependant, mes chers auditeurs, faut-il passer de la spéculation à la pratique, on sent toute la difficulté d'agir en tout, et uniquement par le principe de l'amour. De là l'inquiétude, le trouble et l'alarme dans tant de cœurs chrétiens, qui désespèrent de remplir jamais le grand précepte de l'amour de Dieu. Eh! comment, en effet, ne se pas décourager, si c'est un devoir de religion pour tous les hommes d'atteindre à ce degré sublime de l'amour divin. La disproportion seule qui se trouvera toujours entre un amour si relevé et la faiblesse du commun des hommes, ne devrait-elle pas suffire à détromper les esprits préoccupés d'une pareille erreur?

Mais pour les désabuser pleinement, et dissiper sans retour le trouble et le désespoir que la nécessité prétendue d'agir toujours par amour ne pourrait manquer de produire dans leurs cœurs, je n'ai qu'à développer ici, en peu de mots, les erreurs évidentes qui suivraient de ce principe. Donnez-moi, je vous prie, encore quelques moments d'une nouvelle attention. Un précepte qui emporterait nécessairement la ruine de toutes les vertus morales dans l'infidèle qui n'aurait point été imbu de la connaissance de Jésus-Christ et de celle de sa religion; un précepte qui réduirait les vertus du christianisme les plus distinguées entre elles, à une seule et unique vertu qui serait la charité; un précepte en vertu duquel toutes les œuvres du chrétien même seraient autant de péchés, à l'exception de celles que le seul principe de la charité ferait produire; un tel précepte, dans l'idée du vrai chrétien et du vrai catholique, ne doit-il pas être évidemment un précepte chimérique et imaginaire de la loi de Jésus-Christ; et pourrait-il se trouver encore parmi nous des hommes qui craignissent de ne pas remplir le grand précepte de la charité, parce que chacune de leurs œuvres n'aurait pas cette charité pour principe? Or, tel serait, chrétiens, le prétendu précepte que l'on se fait quelquefois à soi-même d'agir en tout par le motif unique de la charité. Suivez le cours de ces raisonnements simples et faciles à comprendre.

J'ai dit précepte d'agir en tout par le motif de la charité, précepte qui emporterait nécessairement la ruine de toutes les vertus morales dans l'infidèle que le ciel n'aurait point éclairé de la connaissance de Jésus-Christ et de sa religion : pourquoi? Parce que l'infidèle étant privé du don de la foi, ce don, le fondement et la base de toutes les vertus chrétiennes, il ne pourrait conséquemment avoir l'amour de charité dans le cœur. Il ne pourrait donc pas tirer de cette vertu première le motif universel de ses œuvres. Il violerait donc nécessairement cette obligation commune à tous les disciples de la loi chrétienne, d'agir en tout par le motif de la charité; et dès lors ses actions les plus conformes à l'honnêteté, à la probité, à l'humanité naturelle, seraient autant de péchés devant Dieu; et ses vertus seulement apparentes seraient en effet de véritables vices : conséquence évidemment fausse, déjà proscrite par l'autorité légitime et que je ne m'arrête point à réfuter ici, parce qu'elle se réfute assez par elle-même. En faudrait-il davantage pour vous faire rejeter ce nouveau système de morale, qui obligerait l'homme d'agir en tout par le motif de la charité, à l'exclusion de tout autre principe?

Mais voici quelque chose de plus encore, c'est que ce prétendu précepte qui abolirait toutes les vertus morales dans l'infidèle qui ne connaît pas Jésus-Christ, n'abolirait pas moins toutes les vertus du christianisme dans l'homme éclairé de la foi, à l'exception de la charité seule devenue nécessaire uniquement dans le monde chrétien. Et, en effet, si c'est un devoir pour l'homme d'agir en tout par le seul motif de la charité, dès lors il n'est plus d'action vertueuse et méritoire dans le monde que la charité n'en soit le principe. Toute vertu, si variée qu'on l'imagine, ne sera donc plus que charité, ou la charité elle seule deviendra réellement toutes les vertus ensemble : c'est-à-dire que tant de vertus différentes, reconnues et pratiquées dans le plus haut degré de perfection par les saints de tous les temps, ne seraient plus que de vains noms sans réalité, que des

ombres et des fantômes de vertus : c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus dans le monde ni foi, ni espérance, ni esprit de religion, ni crainte de Dieu qui fût véritablement vertu dans le christianisme, et que la vraie charité qui, selon l'expression de l'Ecriture, établit son aimable empire sur les débris de tous les vices, de toutes les abominations du cœur humain : *Charitas operit multitudinem peccatorum* (I *Petr.*, IV); cette même charité, suivant l'illusion que je combats, s'établirait dans nos cœurs sur la ruine de toutes les vertus canonisées par la voix de l'Eglise. Car ce fut l'enseignement de tous les temps, mes chers auditeurs, c'est encore l'enseignement de nos jours dans l'Eglise catholique; et grâce au ciel qui dirige cette Eglise, ce sera sa doctrine jusqu'à la fin des siècles; que la charité est une vertu vraiment distinguée de l'espérance; que l'espérance n'est pas en effet la même vertu que la foi ; que ce sont là trois vertus qui ont également Dieu pour objet; mais trois vertus distinguées entre elles par la différence du motif qui les anime. En sorte que la foi et l'espérance peuvent se réunir dans une âme chrétienne, sans y être accompagnées de la charité. Autant de vérités incontestables de la religion de Jésus-Christ, mais qu'il faudrait effacer du nombre des dogmes catholiques, si l'homme ne pouvait agir par espérance ou par crainte, sans violer un précepte qui l'obligerait d'avoir la charité pour principe dans toutes ses œuvres.

Enfin la dernière conséquence qui suivrait de ce précepte chimérique, c'est que toutes les œuvres du chrétien même, et du chrétien le plus fervent dans l'observation de la loi, seraient autant d'offenses pour la Divinité, dès que le seul motif de la charité ne les animerait pas; conséquence qui doit nous paraître plus dure encore et plus insoutenable que les précédentes. Quoi donc, ô mon Dieu ! vous verriez du haut du ciel les disciples de votre Fils soulager l'indigence par l'effusion de leurs bienfaits; forcer leur cœur en dépit de la haine, à chérir leurs ennemis comme eux-mêmes; vous les verriez assister, dans un esprit de foi, à la célébration des saints mystères; vous rendre publiquement et en secret, dans les prières qu'ils vous adressent, l'hommage continuel que vous doit la créature; et toutes ces œuvres de la piété chrétienne se changeraient à vos yeux en autant de péchés, parce que votre souverain Etre, aimé uniquement pour lui-même, n'en serait pas le motif et le principe? Non, mes chers auditeurs, ce sont là de ces conséquences trop évidemment fausses pour n'être pas rejetées par des chrétiens instruits de leur foi. Mais, tout évidente que leur fausseté peut être, c'est à vous d'y souscrire, si vous n'admettez pour les bonnes œuvres d'autre motif que l'amour de charité pour Dieu; puisque l'on ne pourrait manquer d'agir ou formellement ou virtuellement, par le principe de cette vertu, sans enfreindre un précepte, et conséquemment sans pécher.

Voilà donc, chrétiens, quelles sont les suites de ces illusions spécieuses que l'on se fait quelquefois à soi-même, au sujet de l'amour de Dieu ; et n'était-il pas du devoir de mon ministère de vous en découvrir le danger, trop peu connu du monde? Apprenez donc à le connaître, ainsi que le siècle où vous avez à vivre : siècle où la sévérité de la doctrine n'est pas moins d'usage et de mode que le relâchement des mœurs; où l'on adopte volontiers tout ce qui a l'apparence d'une morale sublime et relevée, pour s'exempter de suivre la morale vraiment chrétienne et évangélique ; où l'on donne, par esprit de crédulité, dans un tissu de faussetés brillantes, tandis que l'on n'a pas l'esprit de foi pour croire les plus solides vérités du christianisme; siècle en un mot où l'on fait parade du rigorisme de la vertu pour anéantir l'essence de la vertu même; et ne devais-je pas vous prémunir avec d'autant plus de zèle contre ces sortes d'illusions qu'elles paraissent plus propres à vous éblouir, et impriment d'abord une espèce de vénération à quiconque ne sait pas en approfondir le principe et en pénétrer les suites?

Non, sans doute, Dieu ne saurait être trop aimé, et il ne le serait pas assez s'il ne l'était pas de toutes les facultés de notre âme ; mais j'ai ajouté, et j'ajoute encore ce que je vous prie de n'oublier jamais, pour vous rassurer dans le trouble de vos consciences, c'est que l'on peut aimer Dieu de toute l'âme et de toutes ses puissances, sans éprouver cet amour sensible pour Dieu, qui pénètre le cœur humain de douceur et de consolation ; sans brûler pour Dieu de cet amour entièrement pur, qui a paru dans quelques grandes âmes ; sans faire de cet amour l'unique principe de nos œuvres; et, en parlant ainsi, vous le savez, ô mon Dieu ! je n'ai rien avancé que de vrai et d'incontestablement vrai.

Nous voilà donc instruits, mes chers frères, : aimons-le maintenant, mais aimons-le sans réserve, ce grand Dieu, ce Dieu si digne d'être aimé; et ne croyons jamais l'aimer autant qu'il le mérite dans lui-même, hors de lui-même.

Tout nous parle de son amour; sa majesté toujours aimable et accessible, sa providence attentive à tout, sa sagesse qui nous gouverne, son éternité dont il nous fait part, sa sainteté qu'il nous donne pour modèle, son immensité qui nous entoure, sa justice même qui punit par grâce, tous ses attributs employés ici-bas à servir son amour et à nous sauver.

Tout nous parle de son amour ; les astres dont il nous éclaire, l'air qu'il nous fait respirer, la terre qu'il charge de fruits, les eaux dont il l'arrose, les fleurs dont il l'embellit, les arbres dont il la couvre, les animaux dont il la peuple ; les jours, les nuits, les saisons, dont il partage le cours de nos vies ; tous nos instants signalés par quelqu'un de ses dons et de ses bienfaits.

Tout nous parle de son amour; cet être

que nous tenons de sa puissance, ce corps et toutes ces proportions, cette âme et toutes ses facultés, cet esprit et toutes ses lumières, ce cœur et tous ses mouvements; ces biens, ces plaisirs dont nous jouissons; ces peines mêmes, ces afflictions qui nous désolent et dont il a fait pour nous la source du vrai, de l'éternel bonheur.

Tout nous parle de son amour : les cités où il nous rassemble, les familles où il nous unit, la société dont il fit les liens, l'ordre qu'il y conserve, l'amitié qu'il y fait régner, la charité qu'il y ordonne, l'égalité qu'il y ramène pour faire des hommes devenus ses disciples autant d'amis et de frères obligés de s'entr'aimer, au péril de leur vie même, et de faire mutuellement leur félicité.

Tout nous parle de son amour : sa religion qui nous guide et nous instruit, ses grâces qui nous consolent et nous fortifient, ses bontés qui nous rappellent et nous pardonnent, ses préceptes qui dirigent vers lui tous nos pas, et dont la rigueur apparente fait plus de vrais heureux que toute la licence des plaisirs du monde.

Tout nous parle de son amour : ses temples où il nous écoute et nous exauce, ces fonts sacrés où il nous purifie, ces tribunaux où il nous absout par ses ministres; cette chaire d'où il nous parle par leur organe; sa table où il nous rassasie de lui-même; sa croix où il nous servit de victime; ses autels où il renouvelle son sacrifice, et le renouvellera jusqu'à la fin des siècles.

Tout nous parle de son amour : la terre, le ciel et les enfers; la terre où il réside sans cesse au milieu de son peuple, le ciel où il veut être lui-même l'objet de notre bonheur, l'enfer, oui, l'enfer même qu'il n'a creusé sous nos pas que pour nous obliger à l'aimer.

Tout nous parle de son amour, mes chers frères; pourrions-nous bien encore lui refuser le nôtre? Non, ô mon Dieu! c'est au nom de tous ceux qui m'écoutent que je vous parle. Que ne sommes nous tout âme, tout cœur, tout sentiment, pour ne vivre que pour votre amour! que n'avons-nous autant de cœur pour vous aimer que vous avez de perfections aimables! Mais si nous n'avons qu'un cœur à vous offrir, du moins, ô mon Dieu! sera-t-il à vous tout entier. Notre seule amitié sera pour ceux qui vous aiment; notre seule crainte sera de ne pas vous aimer; notre seul regret, de ne vous avoir pas aimé; notre seul désir, de vous aimer de plus en plus; notre seul intérêt, de contribuer à vous faire aimer; notre seule peine, de ne pouvoir vous aimer assez sur la terre; et notre seule espérance, de vous aimer pour jamais et parfaitement dans le ciel, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, etc.

SERMON IV.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

SUR LA FRÉQUENTATION DES TEMPLES DE JÉSUS-CHRIST ET LE RESPECT QU'ON LEUR DOIT.

Domus mea domus orationis vocabitur. (*Matth.*, XXI.)
Ma maison s'appellera une maison de prière.

Madame,

Ce n'est pas uniquement pour les juifs, ce n'est pas seulement pour les gentils et les idolâtres, c'est pour les chrétiens mêmes, que Jésus-Christ devait être un objet de profanation et de mépris. Oui, c'est dans le sein du christianisme, c'est dans les lieux mêmes destinés à l'exercice de sa religion, c'est dans ses temples, que Jésus-Christ serait méconnu, abandonné, déshonoré par ses disciples mêmes. Car c'est la foi qui nous l'apprend, mes chers auditeurs; il est sans cesse au milieu de nous, cet Homme-Dieu, le législateur et le maître du monde; et tout invisible qu'il est à nos yeux, nous avons le bonheur de le posséder aussi réellement que ces hommes heureux, à qui il fut donné de le voir et de le contempler sans nuage. Que dis-je? Et n'avons-nous pas même dans la possession de Jésus-Christ un avantage inestimable sur ces fidèles du premier siècle? Alors, ce Dieu-Homme, citoyen d'une ville ou d'une bourgade, n'honorait pas en même temps tous les lieux de sa présence, et depuis l'heureux jour qu'il institua l'Eucharistie, devenu, pour ainsi dire, citoyen de tous les pays, il se communique en même temps à tous les peuples, non-seulement pour leur servir de nourriture, mais encore (et c'est ce que je considère uniquement ici), pour recevoir de toutes parts leurs adorations et leurs hommages. Grand Dieu! Mais comment reconnaissons-nous tant de bonté et d'amour? et quelle gloire sait vous rendre le monde chrétien dans ces lieux consacrés, où vous daignez habiter ainsi parmi nous. Ecoutez-le pour en rougir, vous qui faites profession d'être ses disciples. Un Dieu abandonné ou sans adorateurs dans ses temples, et ce qu'il y a de plus déplorable encore, un Dieu déshonoré dans ses temples, par ceux mêmes qui paraissent l'y adorer; telle est, au milieu du christianisme, la destinée de Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie. Or, ce sont ces deux désordres dont vous serez peut-être plus touchés à l'approche de la passion sanglante que son amour lui prépare, que je viens vous représenter ici avec tout le zèle que Jésus-Christ m'inspire pour la gloire de sa personne et de son sacrement; et de là, voici quel est, en deux mots, tout mon dessein.

Jésus-Christ présent dans ses temples, abandonné par les chrétiens qui devraient sans cesse l'y adorer; c'est le premier reproche que j'ai à vous faire au nom de Jésus-Christ, et qui sera le sujet de la première partie.

Jésus-Christ présent dans ses temples, déshonoré par les chrétiens qui paraisssent

l'y adorer; c'est le second reproche que j'ai à vous faire au nom de Jésus-Christ, et qui sera le sujet de la seconde partie.

C'est à vous-même, Seigneur, toujours présent au milieu de nous sur vos autels; c'est à vous-même que je m'adresse pour me soutenir dans ce discours. Rendez-moi digne d'être le vengeur de votre gloire, avilie par l'irréligion de vos disciples, et m'inspirez des paroles capables de frapper votre peuple qui vous y abandonne, ou vous y déshonore; c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de la plus sainte des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vivre dans la compagnie d'un Homme-Dieu, devenu citoyen de la terre comme le reste des hommes, et malgré tous les prodiges de sagesse et de puissance qu'il opère à la vue des peuples, s'obstiner à ne pas le reconnaître pour ce qu'il est, c'est l'aveuglement déplorable que Jean-Baptiste reprochait aux Juifs, lorsqu'il parut au milieu de Jérusalem, pour y préparer les voies du Seigneur par la prédication de la pénitence. Vous avez au milieu de vous, leur disait ce saint précurseur, vous possédez la personne de l'Homme-Dieu, du vrai Messie, attendu et désiré du monde depuis tant de siècles, et vous possédez ce trésor céleste sans le connaître: *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I.) Adorer le vrai Dieu, lui rendre le culte suprême qu'il mérite, mais sans connaître assez ce Dieu souverain que l'on adore, c'est une autre espèce d'aveuglement non moins déplorable, et que saint Paul reprochait au peuple et aux sages d'Athènes, assemblés dans l'Aréopage, pour juger de sa doctrine, qui était celle de Jésus-Christ. Parmi les simulacres que vous adorez, leur disait ce grand apôtre, j'ai vu l'autel consacré par vous-mêmes au Dieu inconnu : *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII) : et je parais devant vous pour vous annoncer ce grand Dieu que vous adorez inutilement, dès que vous l'adorez sans le connaître. *Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* (*Ibid.*)

Mais le désordre dont je voudrais vous faire sentir ici l'indignité, mes chers auditeurs, je veux dire cet abandon presque continuel où le peuple chrétien laisse languir Jésus-Christ dans ses temples, n'est-il pas plus déplorable peut-être, que l'aveuglement de Jérusalem incrédule, et d'Athènes idolâtre? Que n'ai-je donc à ce moment, et tout le zèle d'un Jean-Baptiste, et toute l'éloquence d'un Paul; non pas pour vous dire, comme Jean-Baptiste au peuple Juif, que vous possédez au milieu de vous un Homme-Dieu, que vous ne connaissez pas, mais que le Dieu-Homme que vous possédez dans vos églises, tout connu qu'il peut être à ses disciples par les lumières de la foi, est comme un Dieu étranger et inconnu pour vous, tant il est rare de vous voir prosternés au pied de ses autels. Non pas pour vous dire, comme l'Apôtre des nations aux philosophes et aux sages d'Athènes, que vous adorez un Dieu dont vous ignorez les perfections et les grandeurs; mais que vous n'adorez pas, sous le voile de l'Eucharistie, un Homme-Dieu qui vous a communiqué, par le don de la foi, toutes ses lumières pour le connaître.

Je sais que la plupart des chrétiens du monde en sont venus jusqu'à ce point d'insensibilité, de ne se plus faire une peine de négliger le culte et l'adoration de Jésus-Christ présent dans nos temples; que le grand nombre, parmi eux, est celui qui passe les jours et les semaines entières, sans venir lui rendre aucun hommage. Je sais que l'habitude où l'on est de négliger ce devoir d'adoration à l'égard de Jésus-Christ a cessé même d'être un scandale parmi nous, à force d'être commune et universelle; et que si dans l'esprit des chrétiens du siècle, c'est encore un acte de piété et d'édification de visiter Jésus-Christ dans nos églises, où il réside, à peine en est-il quelques-uns qui regardent la piété chrétienne sur ce point, comme une obligation réelle du christianisme. Mais quoi qu'il en soit de votre aveuglement sur la réalité de ce devoir de religion, est-il donc impossible, mes chers auditeurs, de vous ouvrir les yeux? Est-il même difficile de vous persuader que l'habitude où l'on est de négliger l'adoration de Jésus-Christ toujours présent dans l'Eucharistie, en cessant d'être un scandale aux yeux d'un certain monde qui se dit chrétien, n'en est pas moins, au jugement de la seule raison, la honte et l'opprobre du christianisme.

Eh! à quoi, en effet, dois-je vous dire, comme l'éloquent Salvien aux chrétiens de son temps; à quoi vous reconnaîtrai-je pour ce que vous êtes, tandis que toujours empressés à remplir les assemblées profanes, vous ne paraissez qu'à regret dans les temples de Jésus-Christ, et que vous désertez le culte de ses autels, pour peupler de votre multitude le cirque et les théâtres? C'est donc à dire que les vains amusements du monde ont pour vous plus de charmes et d'attraits que la présence et l'entretien de votre Dieu. Or, n'est-ce pas là mépriser ce même Dieu, qui à tous les instants vous honore de sa présence réelle; et ce mépris seul n'est-il pas la marque évidente du dépérissement de votre foi et de votre religion? *Ecclesia vacuatur, circus impletur, solus in comparatione omnium Deus vilis est; ac per hoc ubi est christianitas nostra?* car c'est ainsi que ce grand évêque s'élevait contre un désordre devenu plus général encore de nos jours, qu'il ne l'était de son temps, et qui néanmoins mérite à peine aujourd'hui la censure des prédicateurs de l'Evangile, comme s'il n'était pas assez injurieux à Jésus-Christ, pour réveiller tout le zèle de ses ministres.

Mais vous attendez de moi, et avec raison, quelque chose de plus précis sur le sujet que je traite. Pour repeupler donc, s'il est possible, les temples de Jésus-Christ

déserts et abandonnés, je m'attache à quelques réflexions les plus propres à vous rappeler ce que c'est que Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie; j'entends tout à la fois ce que c'est que Jésus-Christ considéré en lui-même, et relativement à vous dans cet état mystérieux, où vous l'adorez. Je m'explique : Qu'est-ce que Jésus-Christ considéré en lui-même dans l'Eucharistie? C'est un Homme-Dieu, immédiatement présent sur nos autels; un Homme-Dieu profondément humilié sur nos autels; un Homme-Dieu, dont tous les mystères se renouvellent sur nos autels. Et qu'est-ce que Jésus-Christ considéré relativement à vous-mêmes dans l'Eucharistie? Hommes, c'est le Dieu dont vous êtes les créatures, qui veut lier avec vous le commerce le plus intime. Chrétiens, c'est le Dieu dont vous êtes les disciples, qui vient vous nourrir de sa propre substance. Pécheurs, c'est le Dieu vengeur de vos iniquités, qui, sans cesse est pour vous en état de victime. Citoyens, c'est le Dieu de sagesse et d'intelligence, qui veut être lui-même, en toute occasion, votre lumière et votre conseil. Autant de considérations que je vous expose ici plutôt par forme de méditation, que de discours, et qui me donneront lieu de vous faire sentir, comme par degrés, l'indignité de cet abandon où vous laissez languir Jésus-Christ dans ses temples. Reprenons par ordre toutes ces idées que je ne ferai proprement que parcourir, et que je vous prie de suivre.

1° En considérant d'abord Jésus-Christ en lui-même dans l'Eucharistie, la première idée qui se présente à moi, est celle d'un Homme-Dieu immédiatement présent sur nos autels. Et certes, mes chers auditeurs, quand pour vous faire regarder l'adoration fréquente de Jésus-Christ dans ses temples, comme un de vos plus essentiels devoirs, je n'aurais d'autres motifs à vous alléguer, que cette présence prochaine et immédiate dont il nous honore; que faudrait-il de plus pour vous persuader le devoir de cette adoration qu'il attend de ses disciples, dans ces lieux consacrés par le sacrement auguste qui renferme tout ce qu'il est. Je sais qu'à parler en général, Dieu est partout également adorable, parce qu'il est partout également Dieu. Mais prenez garde à ce que je vais dire : quand ce Dieu-Homme daigne approcher de sa créature, jusqu'à fixer sa demeure et s'établir dans nos villes, s'en faire en quelque sorte le citoyen, et devenir, si j'ose ainsi parler, un Dieu de la même patrie, de la même nation que nous-mêmes; quand il daigne, sans nous apparaître sensiblement, comme à Moïse sur la montagne ou dans le buisson ardent, nous approcher de plus près encore, nous honorer d'une présence plus prochaine et plus immédiate que ne fut celle dont il honora le conducteur de son peuple; quand il ne laisse plus enfin d'autre barrière entre nous et lui, que celle que nous y mettons par notre éloignement volontaire, au lieu de cette distance infinie de la terre au ciel, qui devait nous séparer de sa personne; ah! chrétiens, n'est-ce pas alors que l'Homme-Dieu, remplissant toute l'étendue du beau nom d'Emmanuel, ou de Dieu avec nous, annoncé par le prophète, acquiert de nouveaux droits à nos hommages, et à nos hommages fréquents et réitérés? N'est-ce pas alors que chacun de nous, saisi d'une sainte impatience au souvenir du Dieu de majesté, présent en personne dans ses temples, doit faire son devoir le plus ordinaire de venir l'y reconnaître et l'y adorer; que chacun, à l'exemple de Moïse, qui abandonne ses troupeaux dans le désert, pour voir de près la merveille du buisson ardent, doit se dérober aux embarras du siècle, pour contempler des yeux de la foi cette merveille plus étonnante que celle dont Moïse fut le témoin; je veux dire la merveille d'un Dieu toujours présent sur son autel, que le feu de l'amour brûle et détruit sans cesse, dans l'Eucharistie, sans l'y consumer : *Vadam et videbo visionem hanc magnam.* (*Exod.*, III.)

Oui, chrétiens, tel serait le zèle qui vous arracherait au monde, pour vous transporter au pied des autels de Jésus-Christ, si la foi chrétienne réveillait dans vos esprits le souvenir fréquent de cette présence prochaine et immédiate dont il vous honore. Eh! que faut-il en effet, pour attirer à la suite des princes de la terre, cette cour nombreuse et brillante qui les entoure, qui s'empresse à les honorer partout et à les servir? (Peut-être en aurez vous été plus d'une fois les témoins). Leur arrivée, leur présence dans un lieu soumis à leur domination, c'en est assez pour faire rendre à ces maîtres mortels les honneurs qu'ils ont droit d'attendre de leurs sujets. Dans quelque partie de leur empire qu'ils portent leurs pas, leur présence seule parle et commande pour eux, remue le peuple et les grands dans les villes de leur passage; et l'on croirait mériter leur disgrâce, si l'on ne signalait pas, par des hommages publics, le temps marqué de leur séjour dans le pays de leur obéissance. Comment donc, mes chers auditeurs, si l'étourdissement continuel où vous jettent les distractions du monde, ne s'opposait pas dans vos esprits aux plus simples réflexions que la foi suggère, comment pourriez-vous accorder ce que cette foi vous révèle de la présence continuelle du Roi des rois, du Dieu de l'univers au milieu de ses disciples, avec l'habitude, où vous êtes pour la plupart, de le laisser dans ses temples sans culte et sans adorateurs? Cette seule idée d'un Dieu immédiatement présent sur nos autels, si vous saviez vous en pénétrer, ne vous obligerait-elle pas à vous condamner vous-mêmes sur ce point, et à vous reprocher, comme l'omission d'un devoir essentiel à l'égard de Jésus-Christ, ce qui vous paraît à peine une négligence coupable?

2° D'autant plus criminels au reste d'abandonner ainsi Jésus-Christ dans ses tem

ples, qu'il n'y est pas seulement immédiatement présent, mais encore profondément humilié, et dès lors infiniment plus sensible à la privation de nos hommages; jusques-là, je ne crains point de le dire, jusques-là qu'il serait moins offensé de voir son peuple négliger le culte qu'il en attend, comme Dieu du ciel, que celui qu'il en exige, comme Dieu de l'Eucharistie. Et en effet, placé qu'il est à la droite du Père céleste, au-dessus des anges et des saints, dans l'état de sa splendeur et de sa félicité, qu'a-t-il besoin de nous et de nos hommages, pour publier sa gloire et annoncer tout ce qu'il est? Les cieux qui, selon l'expression de l'Ecriture (*Psal.* XVIII), racontent les grandeurs du Père, ne parlent pas moins des grandeurs du Fils. Il voit, ce Fils bien-aimé du haut de son trône, il voit le monde entier soumis à ses lois, toutes les nations devenues son héritage, et les puissances du ciel, de la terre et des enfers, fléchir le genou devant lui. Si donc dans ce rang suprême que lui assure la divinité, il nous commande encore de lui adresser des hommages, c'est, devons-nous dire, qu'ils sont nécessairement dus à la souveraineté de son être; et l'effet le plus marqué de sa bonté infinie, c'est de vouloir bien y paraître sensible.

Mais s'agit-il de l'adoration que ce même Dieu attend de son peuple, sous les voiles eucharistiques? Ah! chrétiens, que nous devons en juger bien autrement, et qu'il en juge différemment lui-même! Eh! comment n'en serait-il pas infiniment jaloux, dans un état où il ne fait usage de sa puissance que pour se cacher de plus en plus et s'obscurcir; dans un état où il ne veut que l'œil de la foi pour témoin de sa grandeur, et que la voix de nos hommages pour la publier; dans un état où l'on peut dire avec vérité qu'il a besoin, tout Dieu qu'il est, de nous voir prosternés au pied de ses autels, pour retracer dans tous les esprits le souvenir de sa grandeur qu'il paraît oublier lui-même? Comment, dans cet état d'obscurité profonde, n'exigerait-il pas singulièrement l'adoration de son peuple? Et nous, chrétiens, pourrions-nous, de notre côté, ne pas concevoir qu'un Dieu sans gloire, tel que Jésus-Christ dans l'Eucharistie, se reposant uniquement sur ses disciples du soin de le glorifier, et n'empruntant même l'hommage des anges, suivant la pensée de saint Jérôme, qu'au défaut de l'hommage des hommes, pourrions-nous ne pas concevoir que ce Dieu doit s'attendre à nous voir lui tenir lieu du reste des créatures, qu'il n'a pas destinées, comme nous, à le glorifier en cet état; que c'est à nous de suppléer par nos adorations non interrompues, au témoignage des prodiges visibles qu'il ne veut pas employer pour se faire connaître; à nous enfin, de le venger de cet anéantissement eucharistique, auquel il se réduit, et de lui rendre, au moins dans son humiliation, une partie de la gloire dont il se dépouille, pour habiter corporellement dans nos temples?

Et voilà quel a été et quel est encore le grand principe de votre zèle, illustres disciples de Jésus-Christ, vous, qui du consentement des premiers pasteurs, et par l'inspiration de l'Esprit-Saint, vous êtes associés pour l'adoration perpétuelle de son auguste sacrement? Vous avez mesuré le devoir de vos adorations sur les abaissements de ce Dieu caché, et parce que la nuit et le jour il demeure toujours également anéanti, vous n'avez pas voulu qu'il s'écoulât un seul moment et de la nuit et du jour, où du moins une partie de ses créatures ne lui rendît le profond hommage que ses abaissements méritent. Et c'est ainsi que vous en jugerez vous-mêmes, mes chers auditeurs, surtout si au souvenir d'un Dieu immédiatement présent et profondément humilié sur nos autels, vous joignez encore le souvenir d'un Dieu dont les principaux mystères se renouvellent sur nos autels.

3° Figurez-vous en effet, pour un moment, que l'esprit de religion vous ait conduits, comme tant d'autres héros chrétiens, dans ces régions autrefois sanctifiées par la vie mortelle de Jésus-Christ, et qu'avec les idées que la foi vous donne de ses grandeurs et de ses humiliations divines, il vous soit permis de considérer ces lieux saints, illustrés par les principaux mystères de sa vie et de sa mort; que cette crèche qui lui servit de berceau, ce Calvaire où il expira, ce tombeau où il reposa trois jours dans les ombres de la mort, soient à portée de recevoir les témoignages de votre vénération et de votre piété. Dans cette supposition, mes chers auditeurs, en est-il quelqu'un parmi vous, qui pouvant ainsi honorer l'auteur de son salut et de sa religion, sur la terre même qui le porta, ne se fît un devoir et un bonheur de lui rendre chaque jour les plus tendres hommages? Mais quoi? et quelle est ici l'inconséquence et la bizarrerie de votre piété, si les mêmes hommages dont vous croiriez être redevables à Jésus-Christ dans cette terre arrosée de ses sueurs et de son sang divin, vous ne les transportez pas à Jésus-Christ réellement et continuellement présent sur nos autels? Si ce n'est pas sous nos yeux et sur la terre que nous habitons, que se sont accomplis pour la première fois les mystères et les prodiges de ce Dieu-Homme, qu'avons-nous à envier sur ce point à Israël? N'est-ce pas au milieu de nous, et dans un nombre infini de temples, que ces prodiges, ces mystères adorables, se renouvellent tous les jours sous les voiles eucharistiques?

Oui, chrétiens, c'est sur nos autels que s'opèrent tout à la fois et dans le même instant, ces mystères relatifs au salut du monde, qui ne s'accomplirent que séparément durant la vie mortelle de Jésus-Christ. C'est là (suivez un détail si intéressant pour ses vrais disciples), c'est là que l'Homme-Dieu prend à la parole du prêtre une nouvelle naissance aussi réelle et non moins salutaire aux hommes, que celle qu'il prit à Bethléem en naissant d'une vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint; là qu'il appelle

à lui par mille traits invisibles de sa grâce, les petits et les grands de la terre, comme il appela autrefois par un astre visible les mages à son berceau ; là qu'il est sans cesse offert et présenté à Dieu par ses ministres, malgré l'état de son immortalité, comme il le fut autrefois par les mains de Marie, dans le temple de Jérusalem. C'est là qu'il daigne converser avec les hommes, d'une manière plus douce encore, plus ineffable, que lorsqu'il attirait à sa suite les villes et les bourgades de la Judée ; que par une suite de miracles plus étonnants que ceux qui distinguèrent sa mission divine, il guérit les âmes, les ressuscite à la grâce, les nourrit de sa propre chair, par une multiplication comme infinie de son corps, dont les pains multipliés dans le désert n'étaient qu'une figure imparfaite. C'est là qu'il essuie, de la part de l'incrédule et du libertin, autant et plus d'outrages qu'il n'en reçut dans les palais du grand prêtre, de Pilate et d'Hérode ; qu'il est de nouveau crucifié, avec moins de violence sans doute, par le pécheur sacrilége, mais avec des circonstances plus propres à contrister son cœur, qu'il ne le fut par son ancien peuple ; là, enfin, qu'il est sans cesse dans un état de mort, et comme enseveli dans ses tabernacles, où il semble ne vivre, en effet, que pour nous communiquer à nous-mêmes cette vie purement spirituelle, cette vie de la grâce dont il est la source. En sorte qu'il ne faut qu'adorer Jésus-Christ toujours présent en réalité dans l'enceinte de nos temples, pour l'adorer en même temps dans les divers états par lesquels il voulut passer successivement depuis son apparition dans le monde jusqu'à l'instant de sa mort : *Memoriam fecit mirabilium suorum.* (*Psal.* CX.)

Or, je ne sais, chrétiens auditeurs, tout instruits que je vous suppose de la religion de Jésus-Christ, si vous le fûtes jamais assez de cet assemblage de mystères augustes, renouvelés de son humanité adorable, depuis tant de siècles qu'elle a disparu du monde sans cesser d'y être. Mais si vous ne les ignorez pas, ces mystères aussi glorieux pour l'homme, qu'ils sont humiliants pour un Dieu, et si vous en faites l'objet ordinaire de vos réflexions ; concevez donc à ce moment, de quel œil Jésus-Christ doit voir cet oubli affecté, cet abandon continu qu'il éprouve de votre part, dans un état si propre à réveiller tout ce qui vous reste de religion. Concevez quelle doit être l'indignation de son cœur divin, lorsque, malgré tout ce qui s'opère en lui de prodigieux sous les espèces eucharistiques, il voit du fond de son tabernacle, sa cour plus solitaire que celle d'un roi avili et dégradé dans l'esprit de ses sujets ; et qu'il aperçoit cependant cette foule de sujets qui l'abandonnent, les uns livrés tout le jour à une molle indolence, comme tant de femmes mondaines, craindre de faire un pas hors de leur maison pour le visiter dans la sienne, où il les attend sans cesse ; les autres agités de mille soins frivoles, comme tant d'hommes oisifs occupés de bagatelles à qui ils donnent le nom d'affaires, courir çà et là, au gré du caprice ou de l'intérêt, rencontrant sur leur passage les temples où il repose dans les divers quartiers de nos villes, sans penser même à l'y saluer un moment, ou se faisant un lieu de passage de ces temples mêmes, sans daigner fléchir le genou pour l'y adorer. Encore une fois, chrétiens, de quel œil Jésus-Christ vous voit-il alors ?

Et n'est-ce point pour cette raison, s'il m'est permis de sonder ici les desseins de la Providence divine ; n'est-ce point en conséquence de cet oubli déplorable que Jésus-Christ éprouve dans l'Eucharistie de la part du monde, qu'il n'a jamais permis le parfait succès de ces entreprises guerrières, si connues sous le nom de croisades, et formées avec tant de zèle dans cet empire, pour recouvrer ces lieux saints où il a voulu vivre parmi les hommes ? Il a vu, sans doute avec joie, du haut des cieux, un royaume très-chrétien, animé par le plus saint de ses rois, commencer cette ligue puissante qui fit la terreur des ennemis de son nom, et fournir de sa noblesse et de son peuple, presque autant de soldats que de chrétiens, pour ravir à l'infidèle, au prix même de leur sang, cette terre consacrée par l'effusion du sang divin. Mais si Jésus-Christ inspira lui-même le projet de cette conquête pour éprouver le zèle de tant de princes religieux qui le reconnaissaient pour maître, devait-il en permettre l'entière exécution à la vue de l'affreuse solitude où il est ordinairement réduit dans nos églises ? Non, chrétiens (du moins c'est une pensée qui m'a paru solide et capable de vous frapper) ; Jésus-Christ, ainsi oublié dans ses temples, a prévu que les lieux saints, honorés de sa présence visible, dès qu'ils seraient possédés par ses disciples, ne seraient pas moins abandonnés que ses temples mêmes, et parce que son tombeau, suivant l'oracle du prophète, devait être éternellement glorieux : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isa.*, II) ; il a dû permettre que les lieux consacrés par les mystères de sa naissance, de sa vie, de sa mort, restassent sous la garde d'un peuple infidèle, qui, par l'espoir d'un vil intérêt, en soutiendrait le culte et la gloire, plutôt que de les voir passer sous la domination du peuple chrétien, qui cesserait d'honorer le sépulcre de son Dieu dès qu'il en serait le maître, comme il a cessé d'honorer ses temples, où il trouve toujours le plus libre accès.

Mais pénétrons de plus en plus l'idée que la religion nous donne de Jésus-Christ présent dans ses temples ; ce n'est pas assez de considérer ce Dieu-Homme en lui-même, dans l'Eucharistie, pour nous confondre sur notre négligence à venir l'y adorer. Voyons encore ce qu'il est par rapport à nous-mêmes en cet état. Je l'ai dit, et je le répète. Hommes, c'est le Dieu dont vous êtes les créatures, qui veut lier avec vous le commerce le plus intime. Chrétiens, c'est le Dieu

dont vous êtes les disciples qui vient vous nourrir de sa propre substance. Pécheurs, c'est le Dieu vengeur de vos iniquités, qui sans cesse est pour vous en état de victime. Citoyens, c'est le Dieu de sagesse et d'intelligence qui veut être en toute occasion votre lumière et votre conseil. Je ne dis qu'un mot sur tous ces points, dont chacun demanderait un discours entier. Renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.

4° Que Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, se propose dans l'Eucharistie de lier le commerce le plus intime avec l'homme sa créature; c'est une vérité des plus étonnantes, je l'avoue, mais en même temps une des vérités les plus sensibles du christianisme, toute surprenante qu'elle est. Eh! pourquoi en effet, mes chers auditeurs, pourquoi Jésus-Christ ne pourrait-il se résoudre à quitter un moment son autel, et s'y trouverait-il présent, sans discontinuation, à toutes les heures de la nuit et du jour? Pourquoi voudrait-il que ses temples, plus accessibles aux sectateurs de sa loi que les palais des grands, nous fussent ouverts à tous les moments qu'il nous plaira de paraître en sa présence; que sans distinction de petits et de grands, de justes et de pécheurs, de laïques et de prêtres, il nous fût permis à tous de pénétrer jusque dans son sanctuaire, jusqu'au Saint des saints, interdit dans l'ancien temple à tout autre mortel qu'au souverain pontife? Pourquoi enfin multiplier son humanité sainte dans tant d'endroits de l'univers, et résider dans tant d'églises, quelquefois à demi ruinées par l'injure des temps, et souvent devenues indécentes par la négligence de leur pasteurs à les décorer? Pourquoi résider dans ces temples, si peu dignes de sa grandeur, avec la même assiduité que dans les temples les plus magnifiques? N'est-ce pas là nous faire entendre, et de la manière la plus propre à convaincre de la réalité du sentiment qui l'anime, qu'il fait ses délices dans l'eucharistie, de se répandre, de s'établir, de se communiquer à tous les instants, partout où il se trouve des hommes éclairés de sa lumière, et dont il est connu pour ce qu'il est; et que le commerce de ces hommes chéris doit faire ici-bas sa félicité, comme il doit faire lui-même dans le ciel leur souverain bonheur? *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII.)

Or, mes chers auditeurs, pénétrés, comme je vous crois, de la reconnaissance que doit vous inspirer cette amitié divine dont Jésus-Christ vous honore, m'arrêterai-je encore à vous faire sentir l'indécence, l'indignité de votre conduite, lorsque vous ne daignez pas répondre à des avances si marquées et si étonnantes de la part d'un Dieu; lorsque sous le vain prétexte de l'oubli, de la distraction, des embarras ou des affaires du monde, souvent sans nul prétexte apparent de votre part, vous vous croyez dispensés de rendre à Jésus-Christ des devoirs, que les lois de la bienséance humaine ne vous permettraient pas de refuser au moindre des hommes, qui marquerait les mêmes empressements que l'Homme-Dieu à vous voir et à vous entretenir; lorsque prodigues de tous vos moments, pour mille conversations frivoles, peut-être criminelles, vous ne consacrez pas un seul moment du jour à converser avec un Dieu, qui, par une condescendance inconcevable, se fait un bonheur réel de converser sans cesse avec sa créature? Ce contraste étonnant d'un Dieu qui voudrait s'entretenir éternellement avec l'homme, et de l'homme qui fuit incessamment l'entretien de son Dieu; d'un Dieu à qui toute la cour céleste dont il est environné ne suffit pas, si l'homme ne vient, pour ainsi dire, au secours des anges, pour entretenir ce souverain Maître qu'ils adorent; et de l'homme qui préfère constamment tout autre commerce à celui de son Dieu; d'un Dieu, qui, selon sa pensée de saint Chrysostome, aussi brillante que solide, se fait sur la terre de nouveaux cieux, où l'homme encore mortel, si je peux user de ce terme, puisse être admis à la familiarité; et de l'homme qui se bannit volontairement de ce nouveau ciel, que son Dieu lui prépare : ce contraste si indigne de la part de l'homme n'est-il pas, dis-je, trop sensible de lui-même, et ne suffit-il pas, en effet, de vous en retracer l'image pour vous obliger d'en rougir?

5° Elle va cependant plus loin, dans les chrétiens du siècle, cette indignité de sentiments dont je parle. Jésus-Christ présent dans ses temples n'est pas seulement le Dieu souverain dont nous sommes les créatures, et qui veut lier avec nous le commerce le plus intime; il est encore le Dieu législateur dont nous sommes les disciples, et qui vient nourrir notre âme de sa propre substance; et c'est là, même par rapport à nous, mes chers auditeurs, la fin principale de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Non content de s'unir à nos personnes, en qualité d'ami, de frère, d'époux, et sous tant d'autres qualités aimables qu'il prend à notre égard; il a prétendu s'unir encore à tous les chrétiens, dans l'eucharistie, en qualité d'aliment et de nourriture, et ne faire plus qu'une seule et unique substance de sa chair divine et de la nôtre. Or, sur ce principe que n'aurais-je pas droit de vous dire encore, chrétiens déserteurs des temples et du culte de Jésus-Christ dans l'eucharistie? Car de quel prétexte, dites-moi, vous justifier à vous-mêmes cet excès de négligence à venir adorer un Dieu, qui voudrait chaque jour s'unir à vous, jusqu'à devenir inséparable de vous-mêmes?

Qu'il fût ici question de déterminer le monde qui m'écoute à s'approcher souvent de la sainte table, à laquelle Jésus-Christ l'invite; et que je présentasse à ce monde même le dessein où est l'Homme-Dieu de lui servir de nourriture jusques à la fin des siècles, pour l'engager à la réception fréquente de son corps et de son sang; ah! chrétiens, je sais de quels faux prétextes vous sauriez couvrir alors votre éloignement de la table de Jésus-Christ, jusqu'à vous

faire de cet éloignement même un mérite et une vertu. Je sais l'usage que vous feriez alors de cette humilité trompeuse qui vous séduit, pour vous dispenser de paraître souvent au festin de l'Agneau, lequel exigerait de vous une pureté contraire à la licence de tous vos penchants. Voilà ce que je sais comme vous-mêmes; et quelque facile qu'il fût pour moi de vous ôter ces faibles moyens de défense, dans votre éloignement de la table de Jésus-Christ, c'est ce que je n'entreprends pas de faire à ce moment, et ce qui n'est pas de mon sujet.

Mais ce que j'entreprends, c'est de vous faire sentir combien vous êtes coupables, de ne pas venir l'adorer dans ses temples où il vous désire sans cesse. Vous refusez de lui préparer des temples vivants dans vos cœurs, de ne pas vous présenter par devant ses autels, au nombre des courtisans qui les environnent, si vous craignez de paraître à sa table au rang de ces heureux conviés dont il fait la force et les délices, et de ne pas vous rendre au moins à ses pieds, pour vous y confondre en sa présence sur votre indignité, si réellement vous croyez être indignes de le recevoir. Ce que j'entreprends, c'est de vous obliger à convenir, que si l'idée d'un Dieu devenu l'aliment de l'âme chrétienne ne l'attire souvent au pied de ses autels, le cœur humain, par l'omission seule d'un devoir si facile à remplir, a malheureusement atteint le comble de l'insensibilité et de l'ingratitude, et que l'obligation de la reconnaissance étant plus étroite encore envers Dieu, qu'à l'égard des hommes, vous êtes plus coupables à ses yeux que vous ne pouvez croire, de le laisser sans adorateurs dans ses temples.

Car vainement couvririez-vous cet abandon coupable de votre Dieu, d'un titre trop humiliant pour l'homme, mais dont vous ne rougissez pas, le titre de pécheurs; vainement diriez-vous que, souillés comme vous l'êtes, vous craindriez de vous présenter souvent devant le Dieu des anges et des saints, devant la pureté et la sainteté même. Non, disciples de Jésus-Christ, les plus grands crimes ne sauraient vous exclure de la présence adorable d'un Dieu sauveur; et comme durant sa vie mortelle, il souffrit l'approche des publicains, jusqu'à devenir par ses bontés à les recevoir, le scandale de la vertu pharisaïque; aussi, est-ce pour les plus coupables de ses disciples, comme pour les plus justes, qu'il est sans cesse présent dans ses temples. Que dis-je ! et la qualité de pécheurs, qui nous est commune à tous, n'est-elle pas un nouveau sujet de vous confondre, si vous négligez de vous présenter souvent dans ses temples pour l'y adorer, puisque tout vengeur qu'il est de l'iniquité humaine, il est pour vous sans cesse en état de victime sur son autel.

6° Et, en effet, mes chers auditeurs, vous surtout, grands du monde, qui, de bonne foi, vous reconnaissez coupables des plus grands crimes, dont vous n'êtes pas assurés, pour ne dire rien de plus fort, que vous ayez jamais obtenu le pardon; n'est-il pas étrange que, vous considérant tels que vous êtes aux yeux de Dieu, et reconnaissant d'ailleurs dans l'eucharistie un Dieu toujours en état de victime pour l'expiation de vos péchés, vous ne pensiez pas même, si la voix frappante du précepte ne vous oblige de paraître dans nos églises, à venir joindre les faibles sentiments de votre pénitence à cette pénitence continuelle de l'Homme-Dieu, qui communiquerait à la vôtre un prix, un mérite infini? Serait-ce donc le titre de juge et de vengeur inséparable de sa personne, qui porterait la crainte et l'effroi dans votre âme? Ah ! chrétiens, si Jésus-Christ n'avait relativement à vous que cette qualité terrible dans l'eucharistie, je conçois que l'esprit de terreur pourrait alors vous éloigner de sa présence; que, comme l'Israélite, épouvanté de l'appareil redoutable de la majesté divine, vous pourriez craindre de périr tout à coup à la voix seule du Dieu de justice : *Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.* (*Exod.*, XIX.) Et plus vous croyez être criminels au tribunal de sa justice, plus je vous croirais légitimement excusés de vous bannir de ses temples.

Mais, quelle est différente cette idée de la divinité qui consternait Israël? qu'elle est éloignée de l'image que la foi vous présente de l'Homme-Dieu que vous adorez dans l'eucharistie ! Elle vous offre, il est vrai, ce Dieu-Homme, toujours armé du glaive de sa justice; mais c'est uniquement pour le tourner contre lui-même, pour l'abreuver de son propre sang, et détruire sa chair innocente en expiation de tous les désordres du monde. Un Dieu toujours suppliant, toujours gémissant, toujours s'immolant lui-même, ou du moins toujours prêt à s'immoler dans les moments où il ne l'est pas en effet, par le sacrifice de l'autel; voilà l'idée consolante que la foi nous trace de ce Dieu caché qu'elle nous révèle de la manière la plus lumineuse; de ce Dieu sous les yeux et par les ordres duquel je vous parle. Or, cette idée, attentivement réfléchie, ne suffirait-elle pas, en effet, pour attirer à ses pieds tous les pécheurs de la terre, et quelque vastes, quelque multipliés que soient les temples dans l'univers chrétien, leur enceinte et leur multitude devraient-elles pouvoir contenir la foule des coupables devenus pénitents, et empressés à solliciter leur juge dans cet état de miséricorde et de clémence?

Eh quoi ! malheureux pécheurs que nous sommes, la religion nous aurait persuadés que le Dieu qui nous jugera réside habituellement dans nos villes et nos campagnes, où il s'immole sans cesse pour nous-mêmes; elle nous dirait encore, cette religion, que, tout élevé qu'un Dieu peut être au-dessus des juges de la terre, il n'a point de moments, point de jours marqués, pour recevoir ses disciples et les écouter; qu'il est prêt à tous les instants d'accepter, en réparation de nos outrages, les moindres

devoirs que nous viendrons lui rendre; elle nous apprendrait de plus, cette foi toujours consolante, que l'état de miséricorde, qui est celui de l'Homme-Dieu dans ses temples, rend sa justice mille fois plus facile à satisfaire; qu'il n'attend de votre cœur que de le voir humblement prosterné au pied de son autel, pour oublier tant de crimes que doit vous reprocher la voix de la conscience; qu'il ne faut enfin qu'une larme, un sentiment, un soupir, pour fléchir en cet état celui que tous les feux de l'enfer ne fléchiront jamais sur votre sort, s'il vous juge coupables à la fin de votre vie : toutes ces idées de votre foi seraient présentes à vos esprits, et l'espoir qu'elles vous doivent inspirer d'une réconciliation prochaine et si facile avec Jésus-Christ, ne vous rendrait pas plus assidus à l'honorer sur ses autels! Convenez-en vous-mêmes, mes chers auditeurs, ne serait-ce pas là vouloir périr de plein gré, et méritez-vous jamais d'obtenir grâce d'un Dieu même qui ne demande qu'à pardonner, si vous négligez de demander cette grâce quand elle vous est offerte à si peu de frais?

7° Que serait-ce donc si, pour remplir le dessein de cette première partie, après vous avoir considérés comme des hommes, des chrétiens, des pécheurs, je vous considérais encore comme des citoyens attachés par état à certaines conditions du monde, où le flambeau de la sagesse divine est si souvent nécessaire pour vous conduire; et Jésus-Christ dans ses temples, comme le Dieu de lumière et d'intelligence, qui veut lui-même en toute occasion vous servir de conseil? Si je vous représentais ce Dieu de la nouvelle loi, toujours habitant au milieu de son peuple, pour être à la tête de ses entreprises et le gouverner aussi immédiatement que le Dieu de la loi ancienne gouvernait le peuple d'Israël; si je vous faisais voir cette sagesse increée devant laquelle les plus grands projets de la politique humaine sont comme les amusements de l'enfance; jalouse néanmoins de présider à vos moindres affaires, d'entrer dans le détail de vos familles, d'éclaircir vos doutes, de calmer vos peines, de dissiper vos troubles et vos embarras? Si le temps me permettait de m'étendre encore sur cette idée qui met le comble aux bontés du Dieu de l'Eucharistie, quel avantage ne me donnerait-elle pas pour vous confondre sur votre négligence à l'adorer? pour vous montrer le crime de cette négligence, soit relativement à ce Dieu-Homme, dont il semble que vous dédaigniez les lumières divines qui vous sont offertes; soit relativement à vous-mêmes, qui, faute de recourir à cet oracle toujours présent et toujours infaillible, pouvez être surpris mille fois le jour par l'esprit de ténèbres, comme le fut Josué par les Gabaonites, pour avoir manqué, dit l'Ecriture, de consulter l'Arche du Seigneur : *Os Domini non interrogaverunt.* (*Josue*, IX.)

Mais j'abrége cette dernière considération; et de tous les traits réunis que je vous ai présentés depuis l'entrée de ce discours, j'infère sans balancer que l'adoration fréquente de Jésus-Christ dans ses temples n'est donc point une de ces pratiques arbitraires de la piété chrétienne dont il soit libre à l'homme, éclairé de la foi, de se dispenser à son gré. Non, chrétiens; trop de motifs, et des motifs trop puissants nous engagent à cet exercice de religion, pour ne pas nous en faire un devoir indispensable; et cet exercice religieux sera toujours aux yeux du vrai fidèle une de ces obligations, telles que le christianisme nous en offre plusieurs, dont la négligence passagère ne nous rend pas, il est vrai, grièvement coupables, mais dont l'omission habituelle ne peut nous rendre que très-criminels aux yeux de Jésus-Christ, et mérite au moins qu'il nous abandonne à son tour dans nos besoins pressants. Car, quel droit, Seigneur, aurions-nous d'espérer que l'amour vous transportera pour nous hors de vos temples, dans les maladies qui menacent nos jours; vous conduira dans nos maisons, pour nous servir de consolateur, dans ces derniers instants, où le reste du monde nous abandonne, et pour nous rassurer, par votre présence, contre les terreurs de la mort, si vous nous avez vus si rarement nous-mêmes, quand la santé nous l'a permis, entrer dans votre saint temple pour vous y adorer?

Craignez-le, chrétiens; vous avez tout lieu de craindre ce retour trop juste de la part de Jésus-Christ abandonné sur ses autels. Il vous est si ordinaire de voir parmi vous, des mourants passer de ce monde à l'éternité, sans avoir été munis des sacrements de l'Eglise et surtout du sacrement auguste de Jésus-Christ : ne serait-ce point là une vengeance secrète, mais terrible, de ce Dieu oublié, qui se refuse lui-même aux besoins de ces hommes, qui se refusèrent si indignement à ses désirs; et qui ne daigne pas honorer de sa présence divine au dernier moment, des chrétiens qui la négligèrent, lorsqu'il leur était libre d'en jouir à tous les moments du jour? Mais quoi qu'il en soit de cette réflexion, croyez du moins que Jésus-Christ, ainsi abandonné dans ses temples par le grand nombre de ses disciples, saura tôt ou tard en tirer vengeance; et que s'il doit vous faire un crime capital de ne l'avoir pas assisté du tribut de vos biens, dans la personne des pauvres, (qui sont spécialement ses membres, dès qu'il a fait choix de la pauvreté pour lui-même;) ce doit être également un crime à ses yeux, de n'avoir pas offert le tribut de vos hommages à sa propre personne, toujours présente au milieu de vous pour les recevoir.

Eh! quel jugement en effet pouvez-vous attendre de la justice rigoureuse de cet Homme-Dieu, s'il a droit de vous dire à la fin des siècles, non-seulement au nom de ses membres mystiques, mais se considérant personnellement lui-même : J'étais comme un Dieu étranger et inconnu dans l'Eucharistie, renié d'une partie du monde, et oublié de l'autre; mais au lieu des soins,

des respects, des attentions empressées que j'y devais attendre à chaque instant de votre part, vous m'y avez laissé seul, sans secours et sans consolation ; *Hospes eram, et non collegistis me.* (*Matth.*, XXV.) J'étais dépourvu de toute gloire, et dépouillé de l'appareil de ma grandeur dans l'Eucharistie ; et vous ne vous êtes pas mis en peine de couvrir aux yeux du monde par l'assiduité de vos hommages, l'humiliation extrême de ma personne divine en cet état ; *Nudus eram, et non operuistis me.* (*Ibid.*) J'étais volontairement captif, et cependant enchaîné comme un esclave, par les liens indissolubles de mon amour, dans l'Eucharistie ; et vous n'avez point paru pour me consoler dans cette prison mystérieuse, où je ne m'étais renfermé que pour vous-mêmes. *In carcere eram, et non venistis ad me.* (*Ibid.*) J'étais dans un état continuel de souffrance et de langueur, sous le voile de l'Eucharistie ; toujours percé de mille traits de la part du sacrilége et de l'impie ; et peu touchés de mes douleurs, vous n'avez rien fait pour m'en adoucir la violence et la durée: *Infirmus eram, et non visitastis me.* (*Ibid.*)

Or, sur combien de ceux qui m'écoutent pourra tomber ce reproche foudroyant de Jésus-Christ au jour de son jugement ? Et sera-t-il moins terrible alors de l'entendre parler ainsi, pour venger sa propre personne délaissée dans ses temples, que pour venger le mépris de ses membres mystiques, abandonnés dans la misère et l'affliction ? Que ce soit donc désormais un devoir, et un devoir indispensable à vos yeux, disciples de Jésus-Christ, de venir souvent adorer ce Dieu d'amour dans ses temples ; mais pensez encore à venir l'y adorer, de ce culte de corps, d'esprit et de cœur, qu'il mérite. Jésus-Christ présent dans ses temples, abandonné par les chrétiens qui devraient sans cesse l'y adorer ; c'est le premier reproche que je vous ai fait au nom de Jésus-Christ, et qui a été le sujet de la première partie. Jésus-Christ présent dans ses temples, déshonoré par les chrétiens qui paraissent l'y adorer ; c'est le reproche qui me reste à vous faire au nom de Jésus-Christ, et qui doit être le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque indigne que soit de notre part, mes chers auditeurs, cet abandon trop ordinaire que Jésus-Christ éprouve dans ses temples ; et quelque zèle que je vous aie fait paraître, pour réformer un abus qui dégrade également, et la divinité d'un maître, et la religion des disciples ; cependant, quand je réfléchis sur les outrages que cet Homme-Dieu reçoit de tant de chrétiens, qui ne se présentent devant lui que pour le déshonorer par leurs adorations apparentes, peu s'en faut que je ne rétracte à ce moment tout ce que je viens de vous dire, et que plus touché mille fois de voir mon Dieu outragé dans ses temples, par ceux même qui paraissent l'y adorer, que de l'y voir sans adorateurs, je ne vous exhorte plus vivement encore à vous bannir de sa présence, que je ne vous exhortais d'abord à lui rendre de fréquents hommages. Eh ! ne serait-ce pas en effet, Seigneur, le parti que je pourrais prendre, le plus favorable à votre gloire, si je ne comptais sur une grâce spéciale de votre part, pour imprimer profondément dans le cœur de vos disciples le respect infini qui vous est dû. C'est donc ici, chrétiens de tous les âges et de tous les états, que je vous prie, que je vous conjure de m'écouter, et de reconnaître humblement devant Jésus-Christ, l'opprobre dont vous le couvrez tous les jours, en paraissant l'adorer, et qu'il m'ordonne de vous représenter avec toute la force dont il m'anime lui-même pour venger sa gloire. S'il vous reste un grain de foi sur la réalité de sa présence dans nos temples, la simple exposition du désordre dont je parle doit suffire pour vous le faire détester.

Mais pour vous le rendre plus sensible encore, et vous en découvrir toute l'énormité, je distingue, avec l'Eglise, trois principaux états de Jésus-Christ dans l'eucharistie ; état de sacrifice, état de mystère, état de sacrement. Etat de sacrifice, où il est sans cesse offert comme victime d'expiation, et qui demande, en sa présence, la plus profonde humiliation de nos personnes. Etat de mystère, où il exerce toute l'étendue de notre foi, et qui demande en sa présence toute l'attention et le recueillement de nos esprits. Etat de sacrement, où il nourrit notre âme, et qui demande en sa présence tout l'amour et le sentiment de nos cœurs. Or, jugez de là quel est votre désordre, mes chers auditeurs, et de quel crime vous vous rendez coupables à l'égard de Jésus-Christ, lorsqu'au lieu de lui rendre ces trois sortes d'hommages, si justement dus à sa présence réelle dans l'eucharistie, vous ne craignez point de le déshonorer par autant de sortes d'outrages directement contraires ; je veux dire par l'irrévérence et l'immodestie du corps, par l'égarement et l'inattention de l'esprit, par l'impureté même et la corruption du cœur. Je reprends, et je développe à regret une morale, que, pour l'honneur des chrétiens, j'ensevelirais dans un éternel oubli, si l'honneur de Jésus-Christ confié aux ministres de sa parole ne devait m'être infiniment plus cher que celui de ses disciples.

1° L'humiliation la plus profonde de nos personnes, en présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie, c'est, chrétiens, le premier hommage que cet Homme-Dieu mérite de la part du monde, dans ses temples, quel que soit le rapport sous lequel on l'y considère ; mais principalement dans l'état de sacrifice où il existe habituellement sur nos autels. Eh ! quel devoir en effet plus indispensable pour une créature, à qui sa foi découvre un Dieu anéanti sous la forme de victime, dans l'eucharistie, que de partager elle-même, du moins par l'humiliation extérieure de sa personne, l'humiliation infinie de son Dieu. Il prie, il gémit sans cesse, il fait parler son

sang en faveur de l'homme coupable, ce Dieu sacrifié dans tout l'univers par lui-même et par ses ministres. Dans cet état de mort et de destruction, il se dépouille à l'extérieur de tout l'éclat de sa gloire, sans en rien réserver qui le fasse connaître à nos regards, ni comme homme, ni comme Dieu ; le tout, à dessein de réparer les outrages faits à la majesté du Père céleste, et de soustraire l'homme coupable aux foudres de sa justice. Comment donc, sans l'indignation la plus marquée, pourrait-il voir ces mêmes hommes, pour lesquels il s'immole, détruire son ouvrage et renverser, autant qu'il dépend d'eux, les desseins de sa miséricorde, en irritant son Père, et le déshonorant lui-même, sur son autel, par leurs scandales ?

Cependant, mes chers auditeurs, c'est un reproche que j'ai osé vous faire, et pourriez-vous disconvenir de sa vérité ? Par combien d'irrévérences et d'immodesties vous voit-on tous les jours outrager ainsi le médiateur éternel du genre humain, et ajouter de nouvelles humiliations aux abaissements volontaires de ce Dieu sans cesse immolé pour vous-mêmes ? J'entre dans nos églises, à certains jours spécialement consacrés à honorer la divinité de Jésus-Christ ; et là, quel spectacle désolant se présente à moi ! Quelle licence étonnante de discours, de mouvements et de regards ! Quel faste indécent de parures, d'ajustements et de modes ! Quelle étrange liberté de situations, de contenances, de postures négligées et peu séantes ! Quel bruit, quel tumulte dans cette multitude de chrétiens, confusément assemblés devant les autels de Jésus-Christ ! Dans la surprise où ce spectacle me jette, j'en crois à peine le rapport de mes yeux ; je me demande alors en moi-même : Où est-ce que je suis, ô mon Dieu ? Est-ce donc ici la maison sainte que vous habitez, la maison de prière et d'adoration pour vos disciples ? Est-ce donc là votre temple, votre autel, votre sanctuaire, votre tabernacle ? Ah ! si c'était un temple profane, consacré, ou plutôt prostitué au culte des idoles, j'y verrais un peuple superstitieux, saisi de frayeur et de respect devant une divinité imaginaire. Si c'était le palais d'un prince, d'un grand de la terre, il y régnerait un silence qui me ferait sentir son empire, et la vénération de ses sujets pour sa personne. Mais c'est le temple consacré à la majesté du vrai Dieu, c'est le palais habité du roi éternel de l'univers, et l'on y garde aussi peu de mesure que dans les lieux les plus libres et les moins assujettis aux contraintes de la bienséance. Voilà donc ce que l'on appelle adorer la personne de Jésus-Christ, et lui rendre l'hommage souverain qui lui est dû. Grand Dieu ! mais qu'est-ce donc que déshonorer votre présence, si c'est là l'honorer du culte religieux qu'elle mérite ? Et l'hérétique même, qui, le feu et le fer à la main, ravagea si longtemps vos sanctuaires et les dons divins qu'ils renferment, vous faisait-il en effet plus d'outrages que ces chrétiens, ces catholiques profanes dont je parle ? Non, non, mes chers auditeurs, le crime de vos irrévérences l'emporterait plutôt sur les fureurs sacrilèges de l'hérésie. Car, quel est le plus coupable de ces deux excès, au jugement de la religion, ou celui de fouler aux pieds, comme le calviniste et le luthérien, le Dieu de l'Eucharistie, qu'ils ne reconnaissaient pas, ou celui de déshonorer, comme vous faites par vos scandales publics, ce même Dieu que vous faites profession de reconnaître et d'adorer ?

Ce n'est pas tout cependant : car si Jésus-Christ ainsi outragé dans l'état humiliant de victime, où il se trouve habituellement sur son autel, était du moins plus respecté, au moment même qu'il s'offre en sacrifice à son Père par les mains de son ministre, du moins serait-ce une sorte de consolation pour ce Dieu outragé dans ses temples. Mais n'est-ce pas surtout au moment de ce sacrifice auguste, à ce moment redoutable où le ciel s'ouvre à la voix de l'homme, tenant la place de Dieu ; où le sang précieux de l'Agneau coule invisiblement sur nos autels ; où le recueillement des ministres, la dignité des cérémonies, l'intérêt du salut du monde, qui se traite entre Jésus-Christ et son Père ; à ce moment enfin où tout conspire à saisir les fidèles d'une religieuse terreur ; n'est-ce pas, dis-je, à ce moment du divin sacrifice, où l'Homme-Dieu se réduit à une espèce de néant, qu'il reçoit encore plus d'insultes et d'outrages de la part de ses disciples ? qu'il en voit, en très-grand nombre, garder dans leurs regards et leurs discours, moins de modestie et de retenue, que s'il ne s'agissait pour eux que d'une vaine cérémonie ? Disons plus : qu'il en voit, surtout parmi les grands, se comporter devant lui comme au théâtre, et au théâtre le plus scandaleux, en y prenant de ces libertés, que je ne craindrai point, puisqu'il s'agit de l'honneur de Jésus-Christ, de traiter hautement d'insolences ; et pour un instant d'adoration qu'ils lui accordent, lorsqu'il se fait voir à son peuple, élevé par les mains du prêtre, se livrer le reste du temps à mille irrévérences, comme s'ils prétendaient se dédommager de cette marque extérieure de religion, donnée plutôt à la bienséance du monde qu'au respect dû à Jésus-Christ ?

Vous le savez, mes chers auditeurs, si c'est ici une morale outrée, dont l'objet soit imaginaire, et s'il est possible même d'outrer les choses sur le désordre que je vous représente, et qui, devenu presque universel dans les temples de Jésus-Christ, dans la partie du jour destinée à son sacrifice, paraît plus sensiblement encore à certaines heures et en certaines églises. Car ils ne sont que trop communs dans les villes chrétiennes, ces saints lieux, moins connus, hélas ! par la présence d'un Dieu qui s'y sacrifie à chaque heure du jour, que par l'audace et l'impiété de ceux qui l'y déshonorent ; ces lieux saints, où une multitude d'hommes et de femmes, qui se font une mode, bien plus qu'un devoir, d'entendre une messe, ne paraissent, ce semble,

vers le midi, que pour s'y disputer le prix de l'immodestie et du scandale, et où tout le mérite du divin sacrifice que l'on y offre alors peut à peine suspendre les foudres du ciel sur ces indignes chrétiens qui les remplissent. On dirait, à l'air fastueux dont ils font parade dans nos temples, que c'est pour eux une fête toute profane, que le sacrifice même de Jésus-Christ; que cette action, la plus grande et la plus auguste du christianisme, n'est à leur égard qu'une partie de divertissement et de jeu, et que dans ces moments consacrés, où Jésus-Christ renouvelle sous leurs yeux le sacrifice de sa croix par le ministère du prêtre, ils aient entrepris également de renouveler sur la personne de Jésus-Christ les plus cruels outrages, dont fut accompagné son sacrifice sanglant sur le Calvaire.

Eh! quoi donc, disait saint Paul écrivant aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons où il vous soit permis de vous convier les uns les autres et de vous réjouir ensemble, ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu? *Nunquid domos non habetis ad manducandum aut bibendum, aut ecclesiam Dei contemnitis?* (I *Cor.*, XI.) Et moi, mes chers auditeurs, adaptant ces paroles de l'Apôtre au sujet intéressant que je traite, je dis à ces faux chrétiens qui déshonorent par leurs irrévérences le sacrifice de Jésus-Christ : Eh quoi! méprisez-vous le Dieu même que vous adorez, et affectez-vous, pour insulter ses grandeurs, de choisir le moment précis où toutes ses créatures, pour lesquelles il s'immole, devraient s'anéantir en sa présence? Et vous, femmes chrétiennes ou qui vous piquez de l'être, le monde ne vous fournit-il pas assez d'assemblées et de lieux convenables à produire votre vanité sans venir en étaler l'appareil jusqu'aux pieds de Jésus-Christ? Cherchez-vous donc à lui disputer dans ses temples le peu d'hommages qu'il y reçoit d'un petit nombre de vrais disciples, en vous faisant un vain honneur de briller et de paraître là même où votre Dieu joint le sacrifice de toute sa gloire à celui de sa personne?

S'il ne s'agissait pas de votre Dieu, peut-être, Mesdames, laisserais-je à d'autres le soin de contrôler vos modes et vos parures, tout indignes qu'elles me paraissent le plus souvent de la sainteté du christianisme que vous professez; mais que dans le temple où votre Dieu s'immole tous les jours, et à l'heure même où il s'immole actuellement pour le salut des hommes, vous paraissiez devant lui aussi ornées et plus ornées que ne le sont ses autels; que vous employiez à vous admirer, à vous contempler vous-mêmes et à vous attirer tous les regards, un temps où vous ne devez penser, comme nous, qu'à vous humilier et à vous confondre devant Dieu, voilà, quelque puisse être l'usage sur ce point et la manière de penser du monde, ce que ne peut dissimuler un ministre de Jésus-Christ, et ce qu'il doit vous représenter, avec plus de zèle encore que je n'ai pu faire, comme une profanation de la présence et du sacrifice de cet Homme-Dieu que vous paraissez adorer. Oui, je le veux, cet appareil mondain ne suppose dans vous qu'une simple vanité, et votre intention n'a rien d'ailleurs de criminel.

Mais ne suffit-il pas, je vous prie, de cette vanité si déplacée pour irriter un Dieu humilié sur son autel jusqu'à l'état de victime; et si, dans son humiliation, il se tient honoré en quelque sorte de vous voir assister à son sacrifice, ne doit-il pas être plus déshonoré mille fois de vous y voir telles que vous êtes? *Nunquid domos non habetis, aut ecclesiam Dei contemnitis?*

2° Mais, parmi tant d'outrages faits à Jésus-Christ dans ses temples, je n'ai produit encore que ce qui paraît aux yeux et ce qui frappe les sens. Perçons le mur, et voyons ce qui se passe dans l'esprit de ces chrétiens qui croient adorer cet Homme-Dieu présent dans ses temples. Il n'y réside pas seulement dans un état de sacrifice où il s'anéantit sans cesse, et qui demande en sa présence la plus profonde humiliation de nos personnes, il y réside encore dans un état de mystère où il exerce toute l'étendue de notre foi, et qui demande en sa présence toute l'attention et le recueillement de nos esprits. Et c'est, mes chers auditeurs, cet état de mystère et de prodige toujours subsistant aux yeux de la foi dans le Dieu de l'Eucharistie, qui doit vous faire vivement concevoir le nouvel outrage qui lui est fait par le culte hypocrite d'un certain monde, dont il paraît être adoré, lorsque, par des dissipations d'esprit pleinement volontaires, on porte ailleurs toutes ses pensées, dont il devrait être le seul objet, et que l'on n'est pas plus occupé de toutes les merveilles qu'il opère sous les espèces eucharistiques que s'il n'était pas réellement sur son autel, ou qu'il ne découvrît pas l'intérieur de l'homme ainsi que le dehors et l'apparence.

Je sais que, parmi ses disciples, il en est peu d'assez impies pour lui refuser dans ses temples certains témoignages d'un respect apparent; il est des actes extérieurs de religion à quoi ne permet guère de manquer alors, soit un reste de christianisme, soit plus souvent encore une considération purement humaine. On paraît donc devant l'autel et en présence de Jésus-Christ sous cet air humble et modeste qui suffit au monde; on s'incline de respect à certains moments, on fléchit le genou, ou se prosterne même entièrement, comme accablé sous le poids de la majesté suprême. Mais qu'est-ce en effet que ces dehors de religion dont on se pare? Et lors même que le corps, soumis et humilié, acquitte le tribut d'adoration dont il est capable, où est le tribut plus précieux encore des hommages que l'esprit doit rendre au Dieu qui l'éclaire? Jésus-Christ, dans l'état mystérieux de l'Eucharistie, est-il le seul ou même le principal objet de ces réflexions? Et ne dirais-je point avec plus de vérité que c'est là le seul objet dont il ne s'occupe pas?

Or, quel opprobre plus sensible pour un Dieu qui épuise toute sa puissance, qui

renverse toute la nature, qui, selon l'expression du prophète, réunit comme en abrégé toutes ses merveilles dans l'eucharistie ; pour un Dieu qui se révèle à nous dans un état où tout est miracle, et miracle incompréhensible? Quel opprobre plus désolant que de ne pouvoir fixer quelques moments, malgré tous les prodiges qu'il opère, l'attention de ces faibles créatures, dont il a daigné faire choix, pour l'adorer dans cet état mystérieux ; que de les voir, malgré tous ses efforts pour captiver leur imagination volage, se laisser librement distraire par toutes les frivolités dont le monde est rempli, et préférer l'idée de ces riens terrestres qui les occupent, à la contemplation ravissante de toutes les merveilles qui s'opèrent dans sa personne, sous les voiles eucharistiques? Concevez-le, chrétiens, s'il est possible, à quel point est déshonorant pour Jésus-Christ cet abus de la raison humaine en sa présence. Et tout répandu qu'est ce désordre dans le christianisme, ponvons-nous assez le déplorer? Je dis, tout répandu qu'il est dans le christianisme ; car, à la réserve de quelques adorateurs en esprit et en vérité, qu'une foi vive et animée attache à la considération des mystères de Jésus-Christ dans l'eucharistie, que fait cependant le reste des assistants?

Eloignez-vous, vaines pensées de la terre, et respectez les moments où je vais adorer le Seigneur; c'est ce que disait saint Bernard en approchant de l'oratoire que sa ferveur avait destiné à ses entretiens fréquents avec Dieu, et ce que devrait, à plus forte raison, dire du fond de son cœur tout chrétien qui approche du temple de Jésus-Christ, pour l'y adorer. Mais ne semble-t-il pas au contraire que ce soit à ces moments, consacrés à Jésus-Christ seul par le devoir et la reconnaissance, que vous appelez à vous toutes les idées du monde, et que vous leur donnez comme un rendez-vous général dans votre esprit, pour vous en occuper plus que de Jésus-Christ même? Oui, c'est surtout en sa présence que l'esprit humain s'égare sur mille objets différents, dont le cœur se laisse habituellement remplir ; que le passé, le présent et l'avenir, que tout ce qui n'est pas Dieu se présente confusément et sans ordre, et dérobe à Jésus-Christ une attention que lui seul mérite. C'est aux pieds de ce Jésus qui n'est occupé que de ses disciples, que l'on oublie dans un moment ce que l'on y était venu faire; que le père de famille s'occupe de soins domestiques ; le négociant de ses malheurs et de son gain ; l'homme d'étude, de ses productions; l'ambitieux de ses projets de fortune ; l'homme d'affaires, des mesures qu'il doit prendre ; l'homme de plaisir, d'une partie qu'il médite ; le pauvre, des ressources à sa misère; le riche de quelque nouveau moyen d'acquérir ; le prêtre même (ne vous scandalisez pas, chrétiens, si, devenus comme des dieux par la dignité du ministère, nous paraissons encore quelque fois des hommes ;) le prêtre souvent, comme le laïque, de mille souvenirs qu'il rappelle, ou agréables, ou sérieux, ou indifférents, mais tous également profanes. Oui, Seigneur, c'est sous vos yeux, que l'esprit du chrétien s'arrête à tout, excepté sur vous-même ; qu'il est partout, excepté devant vous, où il doit être. C'est sous vos yeux, que le moindre objet lui devient assez intéressant, pour le distraire de votre adorable présence ; et qu'il s'abandonne même à mille idées puériles dont il aurait honte de s'occuper dans les lieux les plus indifférents.

Cieux, qui roulez avec tant de majesté sur nos têtes, et dont l'immense étendue ne contient rien de si merveilleux et de si grand, que la divine hostie offerte à nos adorations, soyez donc étonnés de nous voir si peu sensibles à tant de merveilles que la foi nous y découvre, et que vos révolutions suspendues marquent la désolation que vous cause notre insensibilité. *Obstupescite cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini.* (*Jerem.* II) Et vous, esprits célestes devenus citoyens de la terre, pour former sans cesse la cour de ce Dieu caché sur nos autels, chérubins, trônes, dominations, vertus, puissances plongés et absorbés dans la contemplation des mystères de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie, rendez-vous donc visibles à ce moment; paraissez à nos yeux dans ce recueillement profond qui vous abîme, et que les chrétiens conçoivent à cet aspect ce qui doit fixer leurs pensées en présence du Dieu de l'Eucharistie. Mais qu'ai-je dit, mes chers auditeurs? Est-il besoin de ces sublimes intelligences, pour nous apprendre à recueillir nos esprits, en présence de ce Dieu caché, et ne suffit-il pas, pour cet effet, de réveiller ici notre foi? Oui, voyons à la faveur de la lumière divine toute la grandeur d'un Dieu renfermé dans l'Eucharistie. Son corps adorable réduit à un point, et presque au néant ; ce même corps toujours plein de vie, et toujours sacrifié par l'amour, reproduit dans tous les lieux du monde, et partout parfaitement le même ; servant de nourriture à ses disciples, sans jamais se corrompre ; perfectionnant leur âme par sa vertu, sans cesser d'être corps; invisible, agile, subtil comme les esprits mêmes. Voyons toutes ces merveilles, et mille autres que la foi nous découvre dans l'Eucharistie : (merveilles opérées la plupart, non pas sur des êtres créés, mais sur Dieu lui-même ; merveilles durables et subsistantes, ainsi que les espèces eucharistiques dont Jésus-Christ est couvert ; merveilles renouvelées tous les jours dans l'Eglise de Jésus-Christ, et qui le seront jusqu'à la fin des temps). Voyons, méditons tant de grands objets dans un esprit de foi. Portons là nos idées, et quelque volage que soit l'esprit humain, je réponds qu'il se fixera sous le poids de tant de prodiges. Car voilà, mes chers auditeurs, ce qui absorbait l'esprit de tant de saints distingués que révère l'Eglise ; ce qui les retenait comme attachés par des liens invisibles en présence de Jésus-Christ. Voilà ce qui les transportait, ce qui les ravissait quelque-

fois, jusqu'à leur faire passer le jour et la nuit au pied de son autel; et les voûtes du temple où coulaient pour eux de si doux moments, se seraient écroulées alors, que le bruit de leur ruine aurait à peine été capable de les distraire.

Or, si nous savions réfléchir comme les saints, sur les mystères adorables de l'Eucharistie; c'est ainsi, chrétiens, que l'on nous verrait, si ce n'est extasiés et absorbés comme eux, du moins uniquement occupés de Jésus-Christ durant le peu de temps que nous passons dans ses temples; et que la terre entière ne nous serait plus rien à la vue de tant de merveilles que l'Eucharistie nous présente. Mais parce que l'on n'a jamais su captiver les légèretés de son esprit, ni l'obliger à réfléchir sérieusement sur sa foi; ou peut-être, parce que l'on n'a que de faibles idées du mystère d'un Dieu caché sur nos autels; de là cet esprit vide et désoccupé qui ne pense à rien au milieu des plus grands objets que l'esprit humain puisse méditer sur la terre. De là cet ennui que l'on éprouve dès les premiers moments, en présence de Jésus-Christ, et que l'on n'éprouve qu'avec lui seul. De là cette foule d'idées étrangères, que l'on appelle, pour ainsi dire à son secours. Pourquoi? J'ai peine à le penser, et plus encore à le dire; pour se délasser, pour se désennuyer de la compagnie de l'Homme-Dieu, le frère et l'ami du genre humain; de cet Homme-Dieu qui fait lui seul les charmes de l'éternité, les délices de tout le ciel, le bonheur même du Père céleste; et qui ne peut fixer quelques moments l'esprit et le cœur de ses disciples.

3° Finissons : Etat de Jésus-Christ dans l'eucharistie, état de sacrifice qui nous prescrit l'humiliation la plus profonde; état de mystère qui demande tout le recueillement de nos esprits; enfin état de sacrement, où il mérite tout notre amour, mais dans lequel il se voit déshonoré tous les jours par l'impureté même et la corruption du cœur. Dernier outrage que Jésus-Christ reçoit de la multitude des chrétiens qui paraissent l'adorer dans ses temples, et dont il est encore plus vivement touché que de tout le reste. Car, pour outrager sensiblement cet Homme-Dieu, dans l'état de sacrement où il se donne à nous tout entier, il suffirait sans doute de ne pas penser en sa présence à lui rendre amour pour amour, et de mériter le reproche qu'il adressait à son ancien peuple, quand il se plaignait de ses adorations apparentes, auxquelles son cœur n'avait point de part : *Labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV.)

Or, concluez de là, mes chers auditeurs, quelle abomination ce doit donc être à ses yeux, lorsque des chrétiens, au pied de son autel, loin d'y brûler de ce feu sacré dont il est la source, viennent y chercher les atteintes d'un feu profane et criminel, et que non-contents de lui refuser le tribut indispensable de leur amour, ils ne pensent qu'à faire naître dans le cœur d'autrui, ou à nourrir dans leur propre cœur les plus coupables sentiments. Et voilà cependant, ô mon Dieu! Dieu infiniment pur, infiniment saint, voilà le mystère d'iniquité qui s'opère tous les jours en votre présence, et qui paraît à la face de vos autels avec une audace et une impudence que tout le zèle des ministres de votre Eglise n'a pu réprimer encore. M'entendez-vous assez, hommes et femmes du siècle, vous qui me forcez à cette étrange morale? ou plutôt ne me suis-je pas déjà trop fait entendre? Dois-je employer la parole sainte, et des lèvres consacrées par le sang de Jésus-Christ à vous tracer de pareilles images? et ne vaudrait-il pas mieux les couvrir du plus sombre voile, que de les produire au grand jour? Mais quoi! et si je refusais de parler, les pierres mêmes de nos temples, selon la belle figure du prophète, ces pierres saintes dégradées par de telles abominations, ne parleraient-elles pas elles-mêmes?

Je veux donc dire, chrétiens, qu'il n'est peut-être point de lieu, où les charmes funestes de la beauté humaine, où les indignes moyens qu'elle emploie pour fasciner les yeux et séduire les cœurs, soient étalés avec plus de faste et d'artifice, que dans les temples de Jésus-Christ; et que pour obéir au précepte de l'Esprit-Saint qui défend d'arrêter les yeux sur une femme composée avec art et malignement parée : *Averte faciem tuam a muliere compta* (*Eccli.*, IX), il faudrait presque se bannir maintenant, je ne dis pas des assemblées et des cercles du monde, où l'on ne voit guère d'autres objets, mais de nos églises mêmes; où l'on n'en voit que trop paraître sous un air capable d'effrayer la pureté des anges qui veillent autour des tabernacles de Jésus-Christ, si le privilége de leur nature ne les mettait pas à l'abri de ces périls.

Je veux dire, que l'on vient dans les temples de Jésus-Christ tendre des piéges, et même aux âmes les plus consacrées par leur caractère; que s'il y a quelque ornement peu modeste à faire briller; que si l'on a reçu de la nature, ou que l'on sache se donner à soi-même quelque malheureux talent de plaire, au préjudice de la pudeur, c'est souvent sous les yeux de Jésus-Christ et dans nos plus saintes cérémonies que l'on aime à le faire paraître. Que si l'on a formé le projet d'une intrigue, c'est là qu'elle commence, et là même qu'elle s'entretient; que si une jeune personne veut échapper aux soins d'une mère vigilante, c'est là sa ressource : que si un jeune homme soupire après l'objet de son inclination, c'est là surtout qu'il vient le chercher, lui renouveler, jusque dans le sanctuaire, les protestations d'un attachement illicite, nourrir la passion, la satisfaire, fortifier l'habitude. Passons rapidement sur de telles horreurs.

Je veux dire que c'est souvent sous les yeux de Jésus-Christ que l'esprit du chrétien se corrompt par les plus sales idées et son cœur par les plus sensuels désirs. Je m'arrête, et je ne pousse pas plus loin ce détail, au risque de blesser la délicatesse de

quelques âmes pures. Heureux si j'ai parlé devant un auditoire dont de pareils désordres soient ignorés, ou qui ne les connaisse que par l'exposition forcée que je viens d'en faire ! Si elle vous offense, chrétiens, n'en accusez que le malheur des temps; et vous, séraphin brûlant, qui purifiâtes les lèvres d'un prophète sous une loi qui n'était que l'ombre de la nôtre, descendez encore avec le plus ardent de vos charbons pour purifier mes lèvres, souillées par cet affreux récit, devenu malheureusement nécessaire contre les débordements du siècle.

Or, mes chers auditeurs, si vous croyez encore en Jésus-Christ, je vous le demande : peut-il être des outrages plus sensibles à cet Homme-Dieu que ces abominations introduites dans son temple et consommées sous ses yeux, à la faveur de l'adoration apparente qu'on vient lui rendre? Comment même peut-il voir de tels attentats sans percer à l'instant le nuage qui le couvre pour éclater, la foudre à la main, sur les coupables? Et si la foi chrétienne sur la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel pouvait souffrir quelque atteinte et s'affaiblir dans nos esprits, ne serait-ce pas à la vue du silence profond qu'il y garde au milieu de tant d'outrages reçus de la part du monde, et de l'impunité où il paraît laisser tant de crimes qu'il est comme forcé de voir de si près? Car pour moi, chrétiens, voilà, je l'avoue, ce qui me frappe, ce qui me paraît presque incroyable; et ce qui fait comme la dernière épreuve de ma foi sur la réalité de la présence de mon Dieu dans l'Eucharistie.

Qu'en vertu des paroles souveraines de la consécration, il ne reste plus entre les mains du prêtre que les espèces isolées du pain et du vin, et que l'une et l'autre substance soient réellement changées au corps et au sang adorables de Jésus-Christ, quelque nuage de difficultés qu'ait pu susciter contre ce dogme mystérieux l'hérésie des derniers siècles; c'est ce que je crois sans peine, en vertu du pouvoir sans bornes de l'Homme-Dieu, et de quoi je suis, et je dois être aussi peu surpris que de sa toute-puissance. Mais que ce Dieu si saint et si jaloux de la pureté de son culte dans tous les temps, que ce Dieu qui frappa de lèpre le téméraire Ozias pour avoir osé, contre la défense de la loi, s'avancer jusque dans son sanctuaire; que ce Dieu qui fit tomber mort un Lévite au pied de l'arche d'alliance pour l'avoir imprudemment touchée; qui fit périr soixante-dix mille hommes pour l'avoir seulement regardée; que ce Dieu, qui, sans faire éclater son indignation, ne put voir l'ancien temple, qui n'était que la figure de nos églises, devenir pour son peuple un lieu de trafic et d'intérêt; que ce même Dieu puisse voir aujourd'hui, je ne dis pas son temple et son arche, mais sa personne même déshonorée par mille sortes de profanations commises sous ses yeux, et cependant qu'il paraisse insensible à ce spectacle, qu'il ne venge pas à l'instant sur les sacriléges l'honneur de son temple, de son autel, de son sanctuaire, de son tabernacle, de sa personne : voilà, je le dis encore, ce qui épuise toute la force de ma foi, et ce qui m'étonne infiniment plus que tous les mystères incompréhensibles de l'Eucharistie.

Mais je me trompe, chrétiens : il punit, il se venge sur vous dès la vie présente, ce Dieu que vous outragez en mille manières dans son sacrement. Si sa vengeance n'éclate pas sensiblement à nos yeux, elle n'en est que plus à craindre dans ses effets; et les plus bruyants orages de sa colère, dont l'effroi même vous avertirait de les prévenir, ne feraient moins trembler sur votre sort que cette indignation secrète et cachée dans le cœur de Jésus-Christ, et dont vous ne percez pas le mystère affreux. Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'il se venge de ses créatures, ce Dieu outragé, quand il veut les punir et se venger en Dieu? Voyez-le dans Jérusalem, ce même Dieu dont je vous parle, au milieu des faux témoignages, des insultes, des dérisions impies qu'il y endure. Là, quel est le signe prochain de sa vengeance extrême sur le malheureux peuple qui l'outrage? Ah ! chrétiens, le silence profond qu'il garde au milieu de tant d'opprobres dont il est comme rassasié par le Juif sacrilége, voilà le dernier signal de sa malédiction irrévocable sur cette nation infortunée, qui doit, comme ses apôtres mêmes, lui servir de témoin dans tout l'univers : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI.)

Oui, c'est ce silence mystérieux de Jésus-Christ humilié par l'insolence humaine qui m'annonce la réprobation des Juifs déicides, le renversement de leur ville et de leur temple, leur dispersion dans tout l'univers, enfin cet anathème éternel qui les frappe, et dont nous voyons encore dans leurs descendants les déplorables suites. Et voilà, chrétiens, dans une figure trop évidente et trop sensible pour que vous puissiez la méconnaître, voilà ce que vous présage de malheurs, de désastres, le silence étonnant de Jésus-Christ au milieu de tant d'outrages qu'il y reçoit de votre part. S'il les souffre sans vous faire ressentir les effets de son courroux, c'est qu'il vous trouve trop coupables pour daigner vous parler encore. Il vous réprouve par la continuité de son silence, ainsi que le Juif sacrilége dont vous partagez, que dis-je ! dont vous surpassez l'impiété; et tous ses tonnerres, grondant du haut du ciel sur les profanations de sa présence, ne m'annonceraient rien de si terrible pour vous que son silence même.

Mais quoi ! mes chers auditeurs, n'ai-je donc que des reproches désolants à vous faire, que des malédictions terribles à vous annoncer de la part de Jésus-Christ? Et n'est-il pas encore temps de fléchir sa justice irritée et de vous soustraire à son indignation divine, dont j'ai tâché de vous peindre les terreurs qu'elle doit inspirer à l'homme profanateur de ses temples? Oui, sans doute, il est encore temps de le fléchir, et si, malgré tant d'outrages faits à sa per-

sonne, je vous ôtais l'espérance d'en obtenir grâce, ce Dieu d'amour, présent et caché sur son autel, m'en désavouerait publiquement ici. Quelque coupables en effet que vous soyez à son égard, et tout indigné qu'il peut être contre les profanateurs de sa présence, il n'attend que le regret sincère et la réparation édifiante de vos scandales dans les lieux sacrés où il réside pour vous rendre à l'instant tout son amour et tous les dons divins dont il est la source. Non, je le sais, ce n'est pas ainsi que l'on fléchirait un roi mortel, moins insulté par des sujets que Jésus-Christ ne l'est à toute heure par ses disciples. On sait, et l'on ne sait que trop, ce qu'il en coûte auprès des grands de la terre, pour conjurer leur disgrâce une fois méritée. Mais c'est ainsi que Jésus-Christ, plus outragé que tous les hommes ne sauraient l'être, peut s'apaiser par un moment d'humiliation et de prière de la part des coupables; et comme il sait punir en Dieu, quand il veut se venger, aussi est-ce en Dieu qu'il pardonne, quand il veut faire grâce.

Eh! craindrais-je en effet, Seigneur, de présumer ici de votre clémence, et d'exagérer l'excès de vos miséricordes à nous pardonner? Non, Dieu sauveur, Dieu trop aimable pour de si indignes disciples, quelque coupables qu'ait pu les rendre, à votre égard, leur irrévérence habituelle dans vos temples (votre parole y est expresse), vous ne rejetterez point le sincère hommage que des cœurs contrits et humiliés vous présentent; et si le regret trop faible de vos créatures ne suffisait pas pour conjurer les orages de votre vengeance, j'ose le dire, grand Dieu, c'est dans vous-même, oui, c'est dans votre propre cœur que nous trouverons une défense invincible contre les arrêts de votre justice; et le sentiment de ce cœur, toujours victorieux dans ses désirs, suppléera pour vous satisfaire, et plus que suffisamment, à l'insuffisance du nôtre. C'est aux gémissements et aux soupirs; c'est aux ardeurs et aux transports de votre cœur divin; c'est à la bonté, à la miséricorde, à la clémence inépuisable de ce cœur qui nous comprend tous, sans qu'il nous soit donné de le comprendre; de ce cœur le plus doux, le plus tendre, le plus sensible, le plus ardent, le plus efficace, le plus généreux; de ce cœur, le plus élevé, le plus vaste, le plus libéral, le plus fidèle, le plus immuable de tous les cœurs; c'est aux traits brûlants de ce cœur invariable dans son amour pour le genre humain, que notre faiblesse aura recours contre les traits enflammés de votre colère. Et fussions-nous, à l'instant que je parle, menacés de tous les fléaux de la terre et du ciel; fussiez-vous armé vous-même, pour exterminer votre peuple, de foudres et de carreaux; dès que je pense à vous, Dieu sauveur, je cesse de les craindre. Ils vont tomber de vos mains, à la voix de votre cœur, mille fois plus éloquent pour vous obliger à nous sauver, que ne peut l'être le cri de votre justice, pour vous exciter à nous perdre.

Mes chers frères, allons donc dès ce moment nous humilier devant le Seigneur des seigneurs; gémir de concert à ses pieds sur nos scandales réitérés en sa présence: les détester dans l'esprit d'une humble componction, et par des hommages plus profonds et plus sincères que jamais, dédommager son humanité sainte de tant d'opprobres dont nous l'avons comme rassasiée dans son auguste sacrement. Quelque épais que soit ici le nuage dont il se couvre à vos yeux, il est, sous ce nuage humiliant, ainsi que sur le trône de sa gloire, il est toujours le Dieu éternel, le Dieu souverain, le Dieu tout-puissant; il est toujours le Dieu de sainteté, le Dieu de sagesse, le Dieu de justice; il est toujours le Dieu dominant sur toutes les grandeurs; le Dieu qui créa le monde et qui le conserve; le Dieu qui gouverne, qui arrange, qui dispose, qui ordonne, en souverain, des moindres événements dans l'univers. Tout invisible qu'il est, ce Dieu de lumières, sous le voile de son sacrement, qu'il soit donc pour tous les temps l'unique maître adoré de tout ce qui existe dans l'univers chrétien, c'est-à-dire que toute la gloire du monde, que tout le faste des cours, que tout l'orgueil de nos esprits; c'est-à-dire que toutes les fiertés de l'opulence, que tout l'appareil des principautés, que tous les trophées de la victoire disparaissent devant lui; c'est-à-dire que toute domination, toute puissance, toute majesté humaine, que tout ce qui paraît grand sur la terre, à l'exemple des êtres les plus élevés dans le ciel, devienne vraiment humble à ce moment, et tombe comme anéanti aux pieds de Jésus-Christ: *In nomine Jesu, omne genu flectatur.* (*Philip.*, II.)

Ce n'est point ici, chrétiens, la voix terrible de la justice, c'est la voix seule de l'amour divin qui nous presse, qui nous ordonne de demander grâce; et c'est ce même amour qui commande à la justice de nous accorder la grâce dont il est l'arbitre. Que ce Dieu, abandonné dans ses temples par ses disciples ingrats, trouve donc désormais dans nous des courtisans assidus et fidèles; que ce Dieu déshonoré dans ses temples par des disciples profanateurs et sacriléges, trouve dans nous désormais de véritables adorateurs; et cette gloire passagère qu'il recevra de nous sur la terre nous obtiendra cette gloire éternelle qu'il nous prépare au plus haut des cieux, et que je vous souhaite à tous, au nom du Père, et du Fils, etc.

SERMON V.

Pour le vendredi de la première semaine de carême.

SUR L'ABANDON DE LA PRIERE.

Miserere mei, Domine, fili David. (*Matth.*, XV.)
Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

Madame,

Telle fut la prière toute-puissante de cette femme étrangère qui, vraiment chrétienne

dans le cœur et adoratrice de Jésus-Christ avant le grand jour de l'Evangile, vint à bout de le fléchir par sa constance, et d'en obtenir le remède à tous ses maux, après les refus les plus durs en apparence et les plus rebutants de la part de cet Homme-Dieu. Prière admirable, animée par la foi, soutenue par la confiance, couronnée par le succès; prière que devraient répéter sans cesse et le pécheur et le juste, dans le besoin continuel où ils sont des secours du ciel les plus efficaces, pour ne pas succomber sous le poids de la misère humaine, dans les voies du salut et de l'éternité. Cependant, chrétiens, est-il rien de plus abandonné dans le monde, dans les conditions du monde les plus relevées, comme dans les plus médiocres, et quelquefois dans les états les plus saints par eux-mêmes, que cet exercice indispensable de la prière?

Et voilà, je l'avoue, ce qui fait singulièrement l'objet de mon étonnement et de ma surprise, parce que, à juger des choses dans les principes de la vraie religion qui nous éclaire, l'habitude seule de ne pas prier me paraît dans tout chrétien, non-seulement le désordre le plus terrible dans ses conséquences, mais encore le désordre le plus déraisonnable dans ses prétextes. Car enfin, pour peu que le sentiment de la religion agisse encore sur notre cœur, ce que nous devons craindre au-dessus de tout le reste, c'est de tomber dans un désordre qui porte avec soi un caractère marqué de réprobation; et pour peu d'ailleurs que la raison nous serve de guide, et conserve encore quelque lumière au milieu de nos égarements, nous fuyons plus encore un désordre qui, déjà réprouvé au tribunal de la foi, ne peut se couvrir d'aucun prétexte qui ne soit évidemment réprouvé par le jugement de la raison. Mais par une conduite tout opposée à des sentiments si justes qui devraient toujours nous servir de règle, l'abandon de la prière est de tous les désordres qui nous sont propres, celui que nous craignons le moins; et c'est encore une fois ce qui me surprend, ce que je ne conçois pas même dans l'homme raisonnable, et surtout dans l'homme chrétien.

En deux mots, qui renferment tout le dessein de ce discours, rien de plus universel dans les chrétiens du monde, que l'abandon de la prière ou l'habitude de ne pas prier; et c'est ce qui m'étonne pour deux grandes raisons, que j'ai cru devoir vous développer dans toute l'étendue qu'elles méritent.

Premièrement, parce qu'entre les désordres qui défigurent le christianisme, il n'en est point de plus terrible dans ses conséquences, relativement au salut de l'homme; ce sera la première partie.

Secondement, parce qu'entre les désordres qui défigurent le christianisme, il n'en est point dont les prétextes soient plus propres à dégrader la raison de l'homme; ce sera la seconde partie.

Pour parler dignement de la prière, j'emploie la prière elle-même, et je demande le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande vérité, et j'ose dire une des vérités les plus évidentes dans les principes de la foi chrétienne, qu'entre tous les désordres du christianisme il n'en est point de plus terrible dans ses conséquences que l'abandon de la prière. Vous me demandez quelles peuvent être ces conséquences si terribles d'un désordre devenu presque universel au milieu du monde, et bien moins coupable en apparence que mille autres désordres contre lesquels on entend tonner tous les jours les orateurs évangéliques. Ecoutez-les, je vous prie, chrétiens, ces conséquences trop peu connues du désordre dont je vous parle, et ne les oubliez jamais. C'est que ce seul abandon de la prière, dont vous craignez si peu les suites, ne saurait manquer de produire ces trois funestes effets dans le chrétien qui en est coupable : je veux dire, d'anéantir dans son âme la pratique et le fond même de sa religion; de le priver des plus grands secours du ciel dans les combats qu'il doit livrer pour se soutenir dans sa religion; de lui ravir le don de persévérance qui n'est accordé qu'à l'ardeur de la prière dans les idées de la religion. Qu'il me soit permis de donner à ces réflexions toute l'étendue qu'elles doivent avoir pour nous toucher et nous instruire.

1° Non, mes chers auditeurs, il ne faut que cet abandon de la prière, devenu si commun de nos jours dans le christianisme, pour anéantir dans les disciples de Jésus-Christ et la pratique, et le fond même de la religion. Considérez en effet la religion, soit naturelle, soit révélée. Dans son idée primitive et essentielle, qu'est-elle en elle-même, et que peut-elle être autre chose qu'un commerce réciproque entre le ciel et la terre, c'est-à-dire entre Dieu et l'homme, entre le Créateur et sa créature, qu'il daigne favoriser ici-bas de ses communications les plus intimes? Or ce commerce admirable que nous donne sans cesse avec Dieu la pratique de tous les devoirs que nous prescrit sa religion; ce commerce incompréhensible pour la gloire dont il couvre la créature, en faisant descendre Dieu jusqu'à elle et en l'élevant elle-même jusqu'à Dieu, pouvait-il subsister et s'entretenir autrement dans l'univers, ce commerce de l'homme avec le Dieu qu'il adore, que par l'exercice également simple et sublime de la prière? Non, chrétiens, la prière est non-seulement le grand moyen choisi de Dieu; mais le seul moyen dont il pût faire choix pour se communiquer à l'homme placé sur la terre pour exécuter ses ordres et remplir les devoirs de sa loi. Qu'il ait absolument pu, ce Dieu suprême, nous imposer d'autres devoirs, nous tracer quelques autres lois que celles qu'il nous intime, former un autre plan de providence, proportionné au

caractère et au besoin des êtres divers qu'il devait éclairer du flambeau de la raison, je le veux. Rien de plus possible en effet que ces différences de la part de Dieu, dans l'administration générale du monde. Mais quel que pût être le plan du Créateur de l'univers, toute la religion m'apprend qu'il n'en était aucun dont la prière dût être bannie, aucun plan même dans lequel la prière ne dût essentiellement entrer. Pourquoi? Parce que l'adoration, l'amour, l'invocation, la reconnaissance qui constituent le culte essentiel de l'homme envers Dieu, ne sauraient avoir d'autre langage que celui de la prière. Car c'est la prière qui adore, c'est la prière qui invoque, c'est la prière qui aime la Divinité, c'est la prière qui lui rend grâce. Otez de la religion ce tribut essentiel que la Divinité reçoit ou doit recevoir sans cesse de l'homme suppliant, dès là que devient le rapport essentiel de la créature au Créateur? Dès là le culte véritable que Dieu mérite n'est-il pas anéanti dans la pratique? Dès là reste-t-il à Dieu sur la terre quelque empire qui soit vraiment digne de sa puissance; ou l'empire souverain qui lui reste encore comme attaché à sa nature ne doit-il pas lui paraître, dès qu'il n'entend plus nos prières, un domaine ignoré, ou du moins oublié dans l'univers?

Eh! que peuvent être en effet, à ses yeux, tous les sacrifices mêmes, toutes les victimes, si la prière ne les accompagne pas, si la prière ne les présente pas, si la prière en quelque sorte ne les immole pas? Ce n'est donc plus dans le fond qu'une vaine idole aux yeux des mortels, que le Dieu qu'ils cessent de prier; ce n'est plus qu'un Dieu sans culte, sans hommage, sans adoration véritable; et l'apparence même de la religion a cessé d'être dans l'homme, dès qu'il a cessé d'offrir à Dieu l'encens de ses prières et de ses vœux. Or, mes chers auditeurs, si la prière dans tous les plans possibles de religion, est essentiellement le premier des devoirs et des hommages que l'homme doit à la toute-puissance et à la bonté infinie de son Dieu, que devez-vous penser de cette prière même, si vous la considérez dans le système tout divin de la religion chrétienne, de cette religion toute spirituelle, où la prière doit être sans cesse l'esprit et l'âme de nos œuvres les plus brillantes aux yeux du monde; de cette religion dont l'hommage continuel doit être la prière que Dieu exige de sa créature? *Oportet semper orare et nunquam deficere.* (*Luc.*, XVIII.) De cette religion dont tous les exercices sont eux-mêmes comme autant de prières; dont les mystères, les maximes et les dogmes semblent se rapporter à l'hommage de la prière, comme au terme universel que s'est proposé l'Homme-Dieu; puisque dans tout le christianisme il n'est rien qui ne nous apprenne à prier, qui ne nous invite à prier, qui ne nous arrache à tous les obstacles qui nous détournent de prier? De cette religion enfin, dont l'auteur éternel consumait dans la prière et les nuits et les jours, et qui n'a sanctifié jusqu'ici que par ce moyen cette Église sainte qu'il nous a laissée pour mère, ainsi que ses disciples les plus renommés par la sublimité de leurs lumières et celle de leurs vertus?

Il ne faut donc que le renoncement habituel à l'exercice de la prière pour anéantir dans nous l'exercice ou la pratique de toute religion, surtout de la religion de Jésus-Christ, qui ordonne à ses disciples de prier sans cesse, et qui prie sans cesse pour eux devant son Père céleste. Et n'ai-je pas dû dire encore qu'il ne faut que cet abandon de la prière, pour anéantir dans nous le fond même de cette religion divine dans le sein de laquelle le ciel nous a fait naître?

Car j'entends ici par le fond de la religion de Jésus-Christ, ces idées essentielles que la foi et la raison nous donnent sur les attributs de la Divinité, et qui furent toujours le premier principe, ou plutôt l'origine même de la religion dans le cœur des peuples; ces idées également naturelles et révérées qui nous représentent le Dieu de lumière, non pas comme un Dieu oisif et indolent, tel que les impies se le figurent pour vivre en effet sans Dieu et sans religion; mais comme un Dieu de sagesse et de providence, toujours attentif à veiller sur ses créatures, et à fournir à leurs moindres besoins; mais comme un Dieu de bonté et de miséricorde, toujours sensible aux gémissements d'un cœur humilié qui sollicite instamment la grâce et le pardon de son iniquité; mais comme un Dieu de justice et de sévérité pour les coupables toujours obtinés dans le crime, et qui semblent ne connaître ses bontés, son amour sans bornes, que pour en abuser contre lui-même. Autant d'idées essentiellement vraies que la raison même nous inspire, et sans lesquelles la religion ne pouvait s'introduire, ni subsister au milieu du monde.

Or, ne sont-ce pas ces mêmes idées, mes chers auditeurs, qui s'affaiblissent comme nécessairement, et se détruisent même dans vos esprits, dès que vous abandonnez par habitude l'exercice de la prière, que tout le christianisme vous conseille, vous inspire et vous commande? Qu'est-ce en effet pour l'homme chrétien, que cesser de prier Dieu, et de lui adresser les vœux de son cœur? N'est-ce pas méconnaître équivalemment ces attributs admirables de la Divinité, qui ne peuvent se glorifier que par l'hommage essentiel de la prière? N'est-ce pas se mettre dans la disposition prochaine d'adopter le système de tant d'impies de nos jours, qui, de la grandeur de Dieu mal entendue, font la base et le fondement de leur impiété? Car quelle différence, dites-moi, hommes du monde qui ne priez pas, quelle différence réelle de vos idées pratiques à celles de ces hommes d'impiété et d'irréligion qui vous font horreur? Encore un pas, et je vous vois tomber avec eux dans le même abîme dont vous croyez être éloignés pour jamais.

Dieu est trop grand, nous disent sans cesse ces prétendus esprits, pour abaisser ses re-

gards jusque sur les hommes dont il est le créateur. Tranquille sur son trône, au plus haut des cieux, il abandonne sa créature au gré de ses désirs, et laisse les passions humaines agiter et bouleverser le monde sans se mettre en peine de rechercher nos crimes et nos vertus. Qu'a-t-il donc besoin du tribut de nos hommages? Peut-il même s'en tenir honoré dans le sein de sa gloire; et s'il veut subvenir à l'excès de nos besoins, ne les connaît-il pas nécessairement par lui-même? Or ne sont-ce pas là vos idées, hommes du monde, du moins vos sentiments pratiques, quand vous abandonnez le soin de recourir à Dieu par la prière? Et votre indifférence seule pour ce saint exercice ne renferme-t-elle pas tout le fond de cette impiété funeste qui vous révolte au moment où je vous l'expose? N'est-ce pas là vivre en effet dans ce monde, comme s'il n'y avait pas un Dieu pour vous dans le ciel, ainsi que pour le reste des hommes? Comme s'il n'y avait pas une providence divine qui veillât au soulagement de vos misères? Comme s'il n'y avait pas une bonté divine qui dût vous accorder des grâces et pardonner vos iniquités? Comme s'il n'y avait pas une justice divine qui méritât vos craintes, et dont il fallût arrêter la vengeance? Eh! dès que vous êtes dans l'habitude de vivre comme si ces attributs divins étaient pour vous sans réalité, que faut-il de plus pour vous accoutumer insensiblement à le croire et à le penser, et pour vous précipiter par degrés dans cet affreux système, où le ciel ne penserait plus à la terre, et où la terre n'aurait plus besoin du ciel?

Pour vous convaincre de ce danger qui vous menace, vous, chrétiens, qui vivez dans l'abandon de la prière, jetez seulement un coup d'œil sur tant de chrétiens devenus des hommes sans religion; c'est-à-dire sur tant de chrétiens qui se contentent d'adorer un Dieu, mais sans justice et sans providence, et dont le nombre paraît se multiplier sans cesse au milieu du monde. Sont-ce des hommes qui fassent usage de la prière, ou même qui consacrent à la prière un seul moment de ces jours précieux, dont Dieu a compté tous les instants?

Non, mes chers frères, ces impies dont la multitude vous étonne, et qui sont aujourd'hui plus que jamais le scandale de l'Eglise, ce sont des grands qui, trop accoutumés à se voir priés et adorés de leurs inférieurs comme les maîtres du monde, ne savent ce que c'est que prier et adorer eux-mêmes le Dieu qu'ils ont pour maître, ainsi que les conditions vulgaires. Ce sont des hommes riches et opulents, qui, n'ayant jamais connu les besoins et les misères de la vie humaine, se sont fait une habitude de vivre dans l'indépendance, non-seulement de ce monde qu'ils dominent par leurs richesses, mais du Dieu même qui les comble de biens sur la terre et les rend heureux. Ce sont des sages, des savants, qui tout occupés de leurs spéculations prétendues sublimes, pensent à peine à s'humilier devant le Dieu de sagesse, qui ne leur a communiqué plus de lumières, et n'en a fait des génies plus pénétrants, que pour les mettre en état de mieux connaître ses grandeurs, et de les adorer plus profondément que le commun des hommes.

Ces impies dont le nombre vous étonne, ce sont des jeunes gens de tout sexe, de tout état, qui, toujours ivres des plaisirs qui les transportent, ne sauraient goûter le sérieux de la méditation, ni le recueillement de la prière, qui les garantirait sûrement des idées contagieuses de l'impiété présente. Ce sont des femmes du monde, dont la vanité seule fait l'occupation, et souvent tout le mérite, et qui craindraient un moment de méditation et de prière, parce qu'elles craindraient de penser un moment, surtout à leurs misères sans nombre qui les obligeraient à se mépriser elles-mêmes, jusque sous l'empire de l'orgueil ridicule et insensé qui les domine. Ce sont enfin des hommes absorbés dans leurs affaires, qui s'oublient eux-mêmes, pour s'occuper du monde entier, et dont le travail, excessif et passionné pour leur élévation ou leur intérêt, ne laisse à la prière, si je peux parler ainsi, que quelques moments inutiles et perdus, dont la distraction, la fatigue et l'ennui anéantissent toute la vertu que leur prière pourrait avoir.

Voilà, chrétiens, ce que c'est le plus souvent que ces hommes sans piété et sans religion, qui font singulièrement de nos jours le scandale de l'Eglise chrétienne et catholique. C'est-à-dire que l'abandon de la prière et celui de la religion sont presque toujours inséparables dans les chrétiens du monde; et qu'il ne faudrait que les engager dans l'usage et l'exercice de la prière, pour en faire bientôt de véritables chrétiens, comme il ne faut que l'abandon de cette prière même, pour les faire cesser bientôt d'être chrétiens et de le paraître.

2° Mais ce n'est pas là le seul malheur dont soit menacé l'homme chrétien qui vit dans l'éloignement habituel de la prière. Il ne faut que ce désordre pour anéantir dans lui la pratique et le fond même de la religion; j'ajoute, pour le priver des plus grands secours dans les combats que demande la religion pour demeurer constamment fidèle aux préceptes qu'elle impose. Et, en effet, mes chers auditeurs, c'est une décision de la foi, telle qu'il n'en fut peut-être jamais de plus authentiquement prononcée, ni de plus solennellement reçue dans le monde chrétien que celle où l'Eglise déclara contre l'hérésiarque Pélage la nécessité de la grâce intérieure de Jésus-Christ pour toutes les œuvres qui doivent contribuer au salut de l'homme. Sans cette grâce divine, dont le sang du Rédempteur est la source, quelque usage que l'homme puisse faire de sa liberté et de sa raison, il sera toujours dans l'impuissance absolue de parvenir à l'éternel bonheur. C'est ce que l'Eglise prononça solennellement au temps de saint Augustin pour foudroyer et anéantir le pélagianisme qui faisait alors tant de ravages. Sans cette même grâce,

non-seulement il n'est point de salut pour l'homme, mais il n'est pas même capable, cet homme si grand d'ailleurs dans ses sentiments, ni de se disposer au salut, ni de le désirer, ni d'y penser. C'est ce que tant de papes et de conciles ont encore défini contre l'erreur des semi-pélagiens, qui ne tendait qu'à faire revivre l'hérésie de Pélage déjà frappée des anathèmes de l'Église. Or, ces anathèmes solennels qu'employait l'Église de Jésus-Christ pour soutenir la gloire de sa grâce contre l'hérétique séduisant qui en attaquait la nécessité, ce sont, chrétiens, les mêmes armes qu'elle me fournit encore pour soutenir le devoir de la prière contre l'homme mondain qui s'en dispense au milieu de tant de périls trop évidents qui l'environnent. Parce que, si c'est un point de foi qu'il n'est point de salut pour l'homme sans la grâce de Jésus-Christ, c'est une vérité du moins approchante de la foi, qu'il ne peut y avoir de grâce pour l'homme, surtout de grâce victorieuse et triomphante sans la force de la prière; que c'est là le moyen efficace et universel que nous a laissé Jésus-Christ, pour attirer du ciel toutes les autres grâces qui, dans l'ordre des décrets divins, sont essentiellement attachées à la prière. *Petite et accipietis.* (*Joan.*, XVI.) Demandez et vous recevrez. Tel est l'oracle émané de la bouche adorable de Jésus-Christ, et qui, entendu de cette grâce purement spirituelle qui se rapporte au salut de l'homme, ne saurait manquer de s'accomplir.

Donc il n'est point, et il ne sera jamais d'homme sur la terre, soit juste, soit pécheur, qui soit en droit d'espérer en Dieu, dès qu'il s'est fait une habitude de ne pas prier. Donc toute confiance en Dieu qui n'est pas fondée sur la prière et appuyée sur son crédit auprès de Dieu, si j'ose ainsi m'exprimer, ne sera jamais qu'une confiance vaine, qu'une confiance présomptueuse, qu'une confiance réprouvée de Dieu. Donc quelque fond de vertu et de mérite qu'ait pu vous donner la nature ou l'éducation, vous ne triompherez jamais de tant d'ennemis qui vous assiégent en dehors, ou qui naissent dans votre propre cœur sans le secours indispensable de la prière.

Vous me direz que la grâce de Jésus-Christ vous est toujours présente au milieu du monde, surtout dans les grands périls où la tentation vous expose; qu'il s'est engagé mille fois lui-même à ne vous pas manquer, dès qu'il vous faudra combattre pour sa gloire ou son service; et qu'il ne souffrira jamais (comme saint Paul l'annonce de sa part au monde chrétien), que l'homme soit tenté sur la terre au delà de ses forces. *Fidelis Deus qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (1 *Cor.*, X.) Oui, chrétiens, ce sont là des vérités incontestables qui ne me sont pas moins connues qu'à vous-mêmes; et dont le doute, s'il pouvait entrer dans l'esprit des plus grands saints, ne serait pas moins désolant pour eux que pour les plus grands pécheurs.

Mais oseriez-vous bien, chrétiens infidèles, vous prévaloir de la bonté de Dieu et de sa fidélité constante à vous secourir, quand vous manquez de plein gré à vous secourir vous-mêmes, par le moyen toujours présent dont il vous laisse les arbitres, c'est-à-dire à réclamer dans le besoin le secours de ses dons célestes et à le solliciter par la prière, dont il vous commande habituellement l'usage?

Non, je le sais, mes chers auditeurs, Dieu n'abandonnera jamais ceux qu'il aura daigné justifier une fois par sa grâce : *Deus gratia sua semel justificatos non deserit.* Ce sont les paroles expresses du concile de Trente, dont la religion fait un oracle et pour vous et pour moi. Mais la condition essentielle qu'exigera toujours le Dieu souverain, pour ne pas abandonner l'homme chrétien justifié par sa grâce, dit le même concile (condition évidemment la plus juste et la plus équitable qui puisse être), c'est que ce chrétien coupable, justifié par la grâce de son Dieu, ne commence pas d'abord à l'abandonner lui-même : *Nisi prius ab ipsis deseratur.* Or ne craignez point de prononcer ici votre arrêt, chrétiens, vous qui vivez dans l'habitude de ne pas prier le Dieu que vous faites profession d'adorer. De bonne foi peut-il être un Dieu, plus abandonné, plus oublié, plus méconnu par vous-mêmes, qu'un Dieu qui n'est plus l'objet de vos prières, et qui n'a plus de temple et d'autel dans votre cœur? N'est-il pas alors moins Dieu, si j'ose le dire, aux regards du monde, que les dieux mêmes de la fable? N'est-il pas moins Dieu que cette divinité inconnue et ignorée qu'adorait le peuple d'Athènes, et que saint Paul entreprit de faire connaître dans l'Aréopage? *Ignoto Deo.* (*Act.*, XVII.) Car quel est le vrai Dieu pour nous, au jugement de la raison même? C'est sans doute le Dieu que nous invoquons, le Dieu que nous réclamons, le Dieu que nous implorons dans tous les besoins, soit de l'âme, soit du corps. Oui, ce Dieu que l'on prie est proprement le seul Dieu de notre cœur, le seul Dieu de notre salut, le seul Dieu de notre éternité, et tout autre honneur que l'on peut lui rendre, s'il n'est pas élevé par l'hommage de notre prière, ne saurait être qu'un honneur frivole, peu digne de sa grandeur suprême, et qui ne mérite pas d'attirer sur le genre humain la moindre des grâces dont il est la source.

Mais quoi? La grâce nécessaire à soutenir votre faiblesse, vous manquera donc, m'allez-vous dire, dans les plus grands périls que vous aurez à courir, si vous ne priez pas au milieu du monde? N'en doutez pas, mon cher auditeur; oui, la grâce divine, j'entends la grâce de résistance et d'action vous manquera contre les puissances du monde et de l'enfer, dans ces combats multipliés que la religion vous prescrit contre elles. Il s'agira, par exemple, de dompter ce sentiment de respect humain dont vous êtes

esclaves, et qui vous arrête à chaque pas dans les voies de Dieu; et malgré toute la noblesse de vos sentiments naturels, vous n'aurez pas la force de vous élever au-dessus des vaines frayeurs qu'il vous inspire. Il s'agira de pardonner sincèrement à un ennemi qui cherche à vous perdre, et d'opposer l'amour de votre part à sa haine implacable qui vous poursuit; et, malgré le fond de religion qui vous reste encore, ce sentiment de charité chrétienne, qui doit s'étendre aux ennemis mêmes, ne pourra trouver entrée dans votre cœur. Il s'agira de surmonter une passion violente, de déraciner l'habitude d'un péché qui domine en tyran dans votre âme; et malgré toute la force de votre esprit, vous ne sentirez dans vous que faiblesse et impuissance dans presque tous les moments où vous serez sollicité par la passion.

Mais vous plaindrez-vous alors, mon cher auditeur, et de l'infidélité de Dieu et de celle de sa grâce, tandis que par un moment de prière, vous pouvez appeler toutes les grâces du ciel au secours de l'humanité trop faible pour vaincre et faire descendre, comme Jésus-Christ, plus de douze légions d'anges, dont un seul vous rendrait invincible à tous les assauts de l'esprit tentateur? Car si la grâce du combat vous manque contre tant de passions au dedans, contre tant d'objets séduisants au dehors, non, ce n'est point que Dieu vous refuse cette grâce qui assure la victoire aux plus faibles; c'est que vous ne priez pas pour la demander vous-mêmes à Dieu. Ce n'est point que Dieu soit indifférent à vos défaites ou à vos victoires, c'est que vous êtes tombé vous-même dans l'indifférence pour cette grâce qui donne la force de combattre et de triompher. Ce n'est point que Dieu ne veuille pas exaucer vos vœux, c'est que vous ne daignez pas en former pour obtenir cette grâce victorieuse des passions, et que vous craindriez même d'être exaucé de votre Dieu, si votre voix les prononçait seulement au pied de l'oratoire ou de l'autel. Or, d'après ce tableau si naturel de la situation de votre cœur, homme du monde, plaignez-vous encore, si vous l'osez, de l'impuissance où vous croyez être de vous vaincre, de cette impuissance, réelle quand vous ne priez pas, mais pleinement volontaire de votre part, qui dès là devient elle-même un nouveau crime, et ne vous rend pas moins coupable devant Dieu, que les plus terribles chutes dont elle est le principe.

Oui, je l'avoue, si la grâce même de la prière pouvait vous manquer au besoin, si l'état de faiblesse pouvait aller dans vous, jusqu'à vous rendre vraiment incapable de prier, et vous ôter la force de lever les mains et les yeux au ciel, surtout dans ces moments d'orage et de tempête, dont la plus belle vie n'est pas exempte; sans doute vous pourriez alors accuser Dieu de vous manquer lui-même, et d'être le premier qui vous délaisse dans les pas dangereux où votre état vous engage. Mais, non-seulement la grâce de la prière vous est accordée sans cesse par ce Dieu toujours prêt à vous écouter; elle est encore, pour ainsi dire, une grâce de nécessité pour vous et de précepte, une grâce qu'il ne vous est pas libre d'avoir ou de ne pas avoir, si vous agissez en chrétien, parce qu'il vous est formellement commandé d'y recourir à tous les instants, parce qu'elle est pour vous, eu égard à l'indigence et à la faiblesse de votre âme, le plus essentiel et le plus indispensable des préceptes de la loi. *Oportet semper orare et nunquam deficere.*

Il peut donc, ce Dieu de bonté et de miséricorde, je ne dirai pas sans être injuste, mais sans cesser d'être fidèle et miséricordieux; il peut toujours nous refuser ses grâces, et ses grâces les plus nécessaires à l'assurance de notre bonheur, quand nous ne daignons pas fléchir le genou et faire parler notre cœur pour les demander. Et ne doit-il pas même alors, dit saint Chrysostome, dans le cours ordinaire de sa providence, se faire comme une loi de nous priver de ses dons, et fermer pour nous ses célestes trésors, plutôt que de les répandre sur des hommes qui n'en font pas l'estime qu'ils méritent, et qui ne montrent d'ardeur à solliciter le ciel, que quand il s'agit des biens du temps, qui ne peuvent contribuer au bonheur de leur éternité? Or peut-il se concevoir un malheur plus grand pour l'homme chrétien, que la destinée désolante d'avoir à vivre au milieu des plus grands périls, sans être en droit de compter sur aucun secours de la part du ciel, d'où part toute la force de l'homme chrétien? Oui, mes chers auditeurs, il est un malheur pour vous plus terrible encore et que vous ne pouvez éviter, si vous ne priez pas; c'est qu'il ne faut que l'habitude de ce désordre, si répandu dans le monde, pour vous ravir le don de la persévérance qui n'est accordé qu'à la prière dans les idées de la religion.

3° Je ne m'arrête point ici, chrétiens, à vous faire sentir l'importance infinie de ce don de persévérance dont je parle, et que saint Augustin appelait le grand don de Dieu, le don de Dieu par excellence, pour nous peindre d'un seul trait et nous faire connaître, s'il est possible, cette valeur suprême qui le distingue de tous les dons divins : *Magnum illud usque in finem perseverantiæ donum.* Don véritablement grand par lui-même, puisqu'il est essentiellement le caractère unique qui doit faire le discernement parfait des heureux citoyens du ciel et des victimes malheureuses de l'enfer. Don véritablement grand par son incertitude même qui nous retient sans cesse dans les alarmes les plus propres à nous sauver; incertitude qui oblige le concile de Trente à frapper d'anathème quiconque, sans une révélation spéciale, se répondrait avec une assurance entière de l'avoir obtenu de Dieu. Don véritablement grand par sa nécessité, puisqu'avec ce seul don tout est gagné pour jamais, et sans lui tout est perdu pour l'é-

ternité, suivant cet oracle de Jésus-Christ, que l'homme seul qui persévère jusqu'à la fin peut être du nombre des élus : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (*Matth.*, X.) C'est-à-dire, au jugement de tous les docteurs, que l'homme persévérant dans la grâce jusqu'à la fin de la vie est élevé dès lors au rang des élus de Dieu ; et que l'homme qui ne persévère pas jusqu'au dernier moment, est par là même, et sans retour, du nombre des réprouvés.

Or, mes chers auditeurs, ce don si admirable et si grand de la persévérance finale, ce don également précieux et par son excellence et par son incertitude et par sa nécessité, c'est ce que l'homme le plus naturellement vertueux, le mieux pourvu des dons de la nature, ne saurait acquérir qu'en priant et priant toujours, et ce qu'il perd sans espérance de le recouvrer par l'abandon seul de la prière. C'est une vérité constante et reconnue de toute l'Eglise, dit saint Augustin, que s'il est des grâces que Dieu verse libéralement sur ses créatures mêmes qui ne lui rendent pas l'hommage de la prière, telle que peut être la grâce de la vocation à la foi du christianisme, il est des grâces d'un ordre plus supérieur encore, et que Dieu n'accorde qu'aux instances réitérées de la prière, telle que la grâce de persévérer jusqu'à la fin : *Constat Deum alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam.* Ainsi, chrétiens, tant de fidélité d'ailleurs qu'il vous plaira à tous les autres préceptes de la loi de Jésus-Christ, à toutes les pratiques de la piété chrétienne, à tous les devoirs que votre état vous prescrit ou que vous voulez bien vous prescrire à vous-mêmes, consacrez aux rigueurs du jeûne et de l'abstinence cette vie passagère que le monde prostitue aux délices et aux plaisirs ; soyez comme un martyr vivant sur la terre, en immolant votre corps à toute l'austérité de la mortification évangélique ; renoncez même, pour vous ensevelir dans la solitude, au commerce du monde le moins criminel et à tout ce qu'il peut vous offrir de plus engageant ; paraissez enfin des anges aux regards de Dieu par la pureté de votre corps et celle de votre âme : dès que vous ne priez pas ce Dieu de majesté et d'amour, dès que vous manquez de fidélité pour cet exercice de la prière, qui, dans les principes de la religion, est pour l'homme le canal essentiel de toutes ses grâces, il n'est plus pour vous de persévérance finale, de salut à espérer. Vous vivez en réprouvés dès ce monde même, et vous êtes infailliblement perdus pour l'éternité : *Alia non nisi orantibus, sicut usque in finem perseverantiam.*

Je sais que, malgré l'ardeur et la continuité de notre prière, le Dieu de bonté qui nous écoute peut encore, sans injustice, refuser à nos soupirs et à nos vœux ce don de persévérance trop précieux pour s'obtenir jamais par aucun mérite rigoureux de la part de l'homme. Mais, sans vous répondre uniquement ici, comme je serais en droit de le faire, que l'espérance seule d'attirer sur vous, en priant, le grand don de Dieu, devrait suffire à réveiller toute votre ardeur pour ce saint exercice ; j'ose ajouter encore (sans craindre d'avancer rien de contraire et à la gratuité et à l'incertitude de la persévérance), que vous l'obtiendrez infailliblement si vous savez prier, quelque supérieur que ce don puisse être à tous vos mérites ; et conséquemment que le défaut de prière sera toujours dans vous le seul principe du défaut de persévérance, s'il vous arrive en effet de ne pas persévérer. Et, pour persuader vos esprits sur un point de religion si consolant, qu'ai-je à faire autre chose que de vous présenter la promesse générale de Jésus-Christ à ses disciples ; cette promesse qui s'étend sans réserve à tout ce qui peut être l'objet des prières humaines, et dont Jésus-Christ même assure le succès pour tous les siècles : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis?* (*Joan.*, XVI.) Rien ne vous sera refusé, dit ce Dieu Sauveur, de ce que vous demanderez au Père céleste au nom de son Fils, c'est-à-dire que tout ce qui sera digne d'être demandé dans la prière au nom de Jésus-Christ, d'être exaucé par le Père de Jésus-Christ, d'être accordé aux mérites et au sang de Jésus-Christ, que tous ces dons, quelle qu'en soit l'excellence, seront le fruit infaillible de votre prière, dès qu'ils seront demandés comme ils doivent l'être, c'est-à-dire que toute grâce, qui se rapporte directement au salut, qui doit vous éclairer, vous fortifier dans la voie du salut ; que toute grâce, qui peut vous détourner du crime et vous exciter à remplir les devoirs essentiels au salut, mais surtout que la dernière grâce, ce don de persévérance, qui assure infailliblement le salut de l'homme, deviendra l'effet certain et immanquable de votre prière : *Si quid petieritis Patrem.*

Peut-être jusqu'à ce moment où votre humble prière vous sistera devant Dieu, n'aurez-vous acquis à ses regards aucune espèce de vertu et de mérite ; peut-être même aurez-vous irrité le ciel par les plus grands crimes multipliés de jour en jour. Mais, fussiez-vous mille fois plus criminels aux yeux du Seigneur, dès que vous prierez dans le sentiment d'un cœur contrit et humilié, dès que vous solliciterez de bonne foi la grâce qui fait entrer dans la carrière de la pénitence, et celle qui y fait persévérer jusqu'à la mort, ayez confiance alors et espérez, et même assurez-vous que le Père céleste exaucera vos vœux. Pourquoi ? Parce que, dans la disposition de cœur où je vous suppose, vous ne pouvez être exceptés de la promesse de Jésus-Christ faite à tous les hommes, de cette promesse qui renferme tout et qui n'exclut rien parmi tous les objets religieux sur lesquels peut tomber la prière de l'homme adorateur de Jésus-Christ. Donc, malgré tous vos crimes, c'est une vérité constante que vous obtiendrez par la prière le don de la persévérance, que toutes vos vertus sans elle, que toutes

vos œuvres saintes, même les plus éclatantes, ne vous obtiendront jamais. Donc, si vous n'avez pas eu la gloire de bien commencer la carrière que la religion vous a présentée dès l'enfance à parcourir, ou qu'après d'heureux commencements vous vous soyez laissé vaincre à la tentation, du moins aurez-vous infailliblement, comme l'apôtre saint Paul, la grâce de détester votre erreur et de terminer heureusement la course passagère de la vie humaine : *Alia non nisi orantibus, sicut usque in finem perseverantiam.*

C'est donc non-seulement un désordre, mais un des plus grands désordres dont l'homme chrétien puisse se rendre coupable, que de renoncer à l'exercice essentiel de la prière; et s'il est quelqu'autre déréglement qui, considéré en lui-même, rende les hommes plus criminels devant Dieu, il n'en est point qui, considéré dans ses suites, soit plus capable de les rendre souverainement heureux, puisqu'il ne faut que ce renoncement funeste au devoir indispensable de la prière, pour anéantir dans l'homme la pratique et le fond même de la religion, pour le priver des plus grands secours dans les combats que lui prescrit la religion, pour lui ravir le don de persévérance qui n'est accordé qu'à la prière dans les idées de la religion.

Ah! mes chers auditeurs, de quelles réflexions un esprit chrétien sera-t-il jamais frappé s'il ne l'est pas de ces trois idées lumineuses qui ont fait le fond de cette première partie? Est-il en effet des idées plus vraies, plus solides, plus incontestables dans les principes du christianisme? mais en même temps des idées plus effrayantes pour des hommes qui vivent dans l'habitude de ne pas prier? Quelle morale en effet pour ces hommes mondains, tels que vous devez vous reconnaître ici pour la plupart; pour ces hommes ennemis de la retraite et du silence, charmés du tumulte et de l'agitation, et incapables de soutenir un moment devant Dieu le spectacle de leur propre cœur; pour ces hommes toujours hors d'eux-mêmes, vivants pour tous, excepté pour eux, souvent habiles à développer des affaires qui n'intéressent au plus que la vie présente, mais ignorant leurs véritables besoins, qui n'ont de rapport qu'à l'éternité! Quelle morale pour ces hommes qui regardent la prière comme l'amusement des esprits oisifs, qui la craignent comme le supplice ou le désagrément le plus marqué de la vie, qui la censurent même comme une faiblesse d'esprit dans les chrétiens les plus vertueux, et qui, contents de quelques vertus tout humaines qui servent à leur honneur, peut-être à leur fortune, se flattent d'emporter le royaume du ciel sans le secours du ciel même que la prière seule peut attirer sur eux! Quelle morale pour de tels hommes qu'un discours qui ne tend qu'à persuader que, sans l'exercice de la prière, il n'est point pour eux de salut éternel!

Peut-être vous rassurez-vous ici, hommes du monde, sur quelques moments de prière qui s'échappent de votre cœur vers le ciel, surtout dans les moments d'infortune et de disgrâce, et que vous inspire encore une éducation chrétienne dont le souvenir vous rappelle à la religion de vos pères, et à la piété de votre première jeunesse. Mais pourriez-vous compter devant Dieu sur le mérite de ces actes de religion, que l'habitude vous suggère plus que la religion même? Eh! qui pourrait, s'il est chrétien, regarder comme des prières dignes du ciel, ces instants de prières où les lèvres paraissent honorer Dieu tandis que le cœur est bien éloigné de son amour; ces instants où la voix précipite des paroles que l'on comprend à peine, tandis que les yeux se promènent sur tous les objets qui se présentent, et l'imagination sur des idées vaines et peut-être coupables dont elle s'amuse? Qui pourrait regarder comme des prières dignes du ciel ces instants de ferveur apparente, où toute l'âme désavoue ses hommages par des dissipations pleinement volontaires, et tout le corps contredit ses adorations par des postures qui seraient peu séantes, je ne dis pas en présence d'un grand roi, mais en présence d'un de ses sujets, d'un mortel ordinaire dans la société humaine; ces instants enfin où l'attention de l'esprit, où l'affection du cœur, où le respect de toute la personne manquent visiblement devant le Dieu que l'on paraît adorer?

Non, non, mes chers auditeurs, ce n'est point une exagération de regarder de semblables prières comme des œuvres plus propres à irriter le ciel qu'à l'apaiser, et à faire tomber ses fléaux sur vos têtes plutôt que les grâces de salut et de prédestination que vous osez lui demander, comme on ne demanderait pas les faveurs et les récompenses du monde. Il n'est donc que trop vrai, chrétiens (je parle à vous, riches, grands de la cour, qui vivez sans cesse au milieu du plus grand monde), il n'est donc que trop vrai que vous ne priez pas le Dieu dont vous êtes les créatures et les disciples, lors même que vous paraissez lui rendre l'hommage de la prière et que rien n'est plus négligé parmi vous que ce devoir le plus indispensable et le plus essentiel de votre religion. Vous ne manquez pas, je le sais, de prétextes pour vous autoriser, pour vous entretenir dans ce désordre, et de ces prétextes qui vous paraissent des raisons vraiment solides, tout opposés qu'ils peuvent être à la raison même qui semble vous conduire. Mais ce sont ces prétextes mêmes qui me donnent lieu de vous expliquer le second sujet de mon étonnement. Vous demandez quel il peut-être? Le voici; c'est que l'abandon de la prière étant de tous les désordres du christianisme le plus déraisonnable dans ses prétextes, il soit néanmoins si général et si universel au milieu du monde. C'est le sujet de la seconde partie, pour laquelle je vous demande une nouvelle attention.

SECONDE PARTIE.

Pour établir la proposition intéressante qui me reste à vous développer et pour vous convaincre sensiblement que, de tous les désordres du christianisme, l'abandon de la prière est en effet le plus déraisonnable dans ses prétextes, ne suffirait-il pas, mes chers auditeurs, de cette réflexion si simple et fondée sur la nature de la prière même? C'est que dans les principes de la foi, telle est la nécessité de la prière que Dieu même ne pourrait en dispenser sa créature, et que ce grand moyen de salut ne saurait jamais être suppléé par aucun autre. Au défaut de tout autre moyen, le plus nécessaire au salut du monde et des particuliers qui le composent, vous le savez, qu'il est toujours pour l'homme chrétien des ressources admirables dans la religion dont il suit la lumière. Point de sacrement, par exemple dans la doctrine de l'Eglise, dont la vertu ne puisse être suppléée par la vivacité de nos désirs, si nous sommes réellement dans l'impuissance de le recevoir; point d'œuvre méritoire, si la pratique nous en devient impossible, qui ne puisse être remplacée par une œuvre différente, mais d'un égal mérite devant Dieu. La confession du crime par une parfaite contrition de ce crime même; l'austérité du jeûne et de l'abstinence par les libéralités saintes de l'aumône. Mais, tant que l'homme vivra sur la terre il n'est point et il ne peut y avoir, à son égard, de vrai supplément pour l'usage de la prière que sa religion lui commande; parce qu'il n'est point de moment dans la vie humaine où l'homme, s'il est capable de penser et de réfléchir, ne soit également capable de prier son Dieu, et dès qu'il peut prier ce Dieu qui préside à sa vie et à son éternité, ne doit-il pas le prier en effet? Or, mes chers auditeurs, est-il rien de plus déraisonnable dans l'homme que d'alléguer des prétextes pour se dispenser d'un devoir qui, en tout état, en toute circonstance de la vie, est évidemment indispensable pour tous les hommes? Et sans autre examen de ces prétextes, au moins frivoles, dont le monde chrétien aime à couvrir ce défaut de piété et de religion qui le fait renoncer au devoir de la prière; n'aurais-je pas droit de conclure que tous ces prétextes, quels qu'ils puissent être, sont essentiellement opposés aux principes de la vraie raison; puisque, dans les idées de la foi chrétienne, il ne peut s'en trouver un seul qui soit vraiment raisonnable aux yeux de Dieu et du monde même?

Mais, pour dire ici quelque chose de moins général et de plus précis sur un des plus grands devoirs de la religion, examinons en détail chacun de ces prétextes, dont vous prétendez justifier votre éloignement pour ce devoir de la prière que vous ne reconnaissez pas. Parlez vous-mêmes, en ce moment, hommes et femmes du monde, et dites-nous, de bonne foi, quel peut être de votre part le motif de cet éloignement funeste pour la première et la plus essentielle pratique du christianisme, qui est de prier le Dieu du ciel et de la terre? Vous les prendrez, sans doute, ces motifs apparents de ne pas prier, ou du côté de Dieu ou du côté de vous-mêmes, ou du côté du monde, ou du côté de la prière même. Du côté de Dieu, qui vous paraît trop grand pour se soucier de la prière de l'homme; du côté de vous-mêmes, qui n'éprouvez que dégoût pour cet exercice si nécessaire au salut de l'homme; du côté du monde; dont la vie tumultueuse semble vous exempter d'un devoir dont l'exercice demande tout le recueillement de l'esprit de l'homme; enfin du côté de la prière, qui ne vous communique point, dites-vous, cette force puissante qui doit soutenir, à tous les moments, la faiblesse de l'homme.

Or je prétends, et vous allez en convenir, que rien n'est plus raisonnable, que rien n'est plus indigne de l'homme judicieux et sensé, que de pareils prétextes, et qu'ils n'ont pas même de quoi séduire le plus simple fidèle qui conserve encore les lumières de sa raison et de sa foi, parce qu'il est évident que les prétextes mêmes, qui éloignent tant de mondains de l'exercice habituel de la prière, dès que l'on sait les approfondir, deviennent autant de motifs, et de motifs pressants, pour remplir ce devoir avec plus de ferveur et de régularité que jamais. Ecoutez-moi, je vous prie, et substituez enfin les idées solides que la religion vous suggère, aux préjugés misérables dont le monde profane infecte vos esprits sur le devoir essentiel de la prière.

1° Non, chrétiens, de tous les prétextes les plus spécieux, qui vous paraissent justifier l'éloignement de votre esprit et de votre cœur, pour le devoir essentiel de la prière, il n'en est aucun qui ne devienne, à votre égard, un motif pressant de prier, et de prier plus fréquemment le Dieu que vous adorez. Car, pour commencer par l'idée de la grandeur et de la majesté divine, dont on s'autorise trop souvent pour se dispenser de prier, n'est-ce pas au contraire cette grandeur suprême qui doit porter l'homme chrétien à lui payer plus assidûment le tribut de ses prières et de ses vœux? Eh quoi! nous dit à ce propos ce qu'il y a de plus célèbre parmi les Pères et les théologiens de l'Eglise, n'est-il pas de la grandeur de Dieu d'obliger l'homme à lui demander sans cesse les grâces dont il est l'unique et le souverain dispensateur? Serait-il même vraiment digne de ce grand Dieu, tout libéral qu'il peut être, de nous sauver indépendamment de nous-mêmes, au lieu d'exiger de notre faiblesse toute la coopération dont elle est capable? Et le moins qu'il doive attendre de l'homme dans le besoin extrême où il a voulu qu'il languît sur la terre, n'est-ce pas qu'il s'efforce d'attirer sur lui les dons célestes qui lui manquent, par la vivacité de ses prières et de ses vœux?

N'est-il pas de la grandeur de Dieu, poursuit saint Augustin, de faire sentir à

l'homme ce souverain domaine qui ne convient qu'à lui seul, et de tenir sans cesse sa créature dans cette dépendance pleine et entière où elle doit être ; et si sa providence doit pourvoir, à tous les moments, aux besoins de l'humanité, ne doit-elle pas également pourvoir à ce que l'homme, affaibli par ses péchés personnels, plus encore que par le péché d'origine, ne présume jamais de ses propres forces dans l'affaire du salut éternel ? Ne doit-elle pas tellement se conduire, cette providence adorable, que l'homme, jouissant des dons de la grâce divine ainsi que des biens fragiles et périssables que le monde lui présente, ne puisse ignorer qu'elle en est l'unique et véritable source ? Or, quel témoignage plus marqué de cette dépendance totale dans chacun des hommes, que la nécessité continuelle où ils sont de prier pour arriver au ciel ? Quel moyen plus efficace que cette posture éternelle de suppliant pour humilier l'homme le plus superbe, pour lui faire sentir toute sa faiblesse, et conserver au Dieu qu'il implore, ce caractère de grandeur, cette supériorité de puissance qui doit l'élever à nos yeux infiniment au-dessus de tous les êtres dont il est le créateur ?

N'est-il pas de la grandeur de Dieu, ajoute saint Chrysostome, de réveiller sans cesse la langueur et l'indifférence humaine sur le prix des bienfaits dont il comble l'univers, surtout l'univers chrétien ? Doit-il en effet les prodiguer tellement, ces dons suprêmes, que l'homme, par un excès de confiance, se repose entièrement sur la bonté infinie de son Dieu ; ou plutôt ce Dieu ne doit-il pas, par le devoir de prier qu'il nous impose, nous intéresser nous-mêmes à l'éternité de notre bonheur, autant que nous désirons qu'il s'intéresse lui-même à nous rendre heureux dans l'avenir éternel qu'il nous prépare ?

N'est-il pas enfin de la grandeur de Dieu, conclut l'Ange de l'école, saint Thomas, de se faire rendre, à tous les instants, par sa créature le devoir de religion le plus capable de l'honorer et de glorifier sans cesse la souveraineté de son être ; le devoir de religion le plus approchant du mérite du sacrifice, et qui, par l'excellence et l'humilité des sentiments qui l'accompagnent, est pour Dieu comme un encens d'agréable odeur, présenté sans cesse devant son trône par les anges et les séraphins qui l'environnent ?

Ne cherchez donc plus, chrétiens, dans la grandeur infinie de votre Dieu, n'y cherchez plus, comme tant de mondains, des prétextes toujours vains et frivoles, dès qu'ils vont à vous dispenser d'un devoir que toute la religion vous commande. Oui, toute idée de grandeur divine qui priverait Dieu du tribut de vos prières, serait dès lors l'idée d'une fausse grandeur, d'une grandeur vaine et chimérique, et qui détruirait en effet ce qu'il y a dans la divinité de plus sublime et de plus grand

Oh ! savez-vous en effet ce qui glorifie le plus le Dieu que vous adorez ? Serait-ce de voir ce monde matériel et inanimé, toujours soumis à sa puissance, à cette puissance suprême et souvent terrible, devant qui les plus hautes montagnes, comme parle l'Ecriture, s'écroulent et disparaissent comme la cire ; à cette puissance qui dispose à son gré des éléments, qui élève les empires de la terre ou les bouleverse au moment marqué dans ses décrets éternels ? Non, pour honorer dignement le Dieu dont le monde est l'ouvrage, et dont le monde chrétien est le chef-d'œuvre, il ne lui suffit pas de se voir obéi par des créatures, sans intelligence pour le connaître, et sans force pour lui résister.

Mais, quand il voit ces êtres intelligents, pour qui le reste de l'univers a été fait, reconnaître hautement sa grandeur, avouer à ses pieds leur impuissance, et glorifier tous ses attributs divins par l'hommage seul de la prière ; quand il voit surtout ces dieux visibles, ces hommes princes et rois, que leur crédit, leur dignité, leur puissance fait presque adorer du commun des mortels, oublier cependant leur faste et leur fierté, pour se confondre en sa présence par l'humble aveu de leur faiblesse, ah ! chrétiens, c'est alors que Dieu se complaît en quelque sorte dans sa propre grandeur, et que, tout élevé qu'il peut être au-dessus de sa créature, il est vraiment glorifié par ses hommages ; parce que c'est alors qu'il est seul grand aux yeux de la terre, comme aux yeux du ciel, et qu'il devient, par la prière de l'homme, le maître et le Dieu de son cœur, comme il est, par la foi de l'homme, le Dieu de son esprit et de sa raison.

Savez-vous donc, mes chers auditeurs, quel est le raisonnement unique qui se présente à mon esprit sur le devoir des prières humaines, rapprochées des grandeurs infinies de Dieu ? Le voici : Dieu est grand, et il est infiniment grand, me dis-je à moi-même, dans l'admiration profonde de ce Dieu que j'adore ; et quelle doit donc être mon attention, mon assiduité, ma confiance, à lui rendre, par la prière, l'hommage et l'adoration que sa grandeur et sa majesté méritent ; et doit-il s'écouler ici-bas un seul de mes jours et de mes moments dont il dispose et qu'il a comptés, qui ne soit chargé, pour ainsi dire, de l'humble aveu de ma faiblesse, et du tribut indispensable de ma prière ?

Dieu est grand, et il est infiniment grand ; il doit donc infiniment s'offenser au moment que je le prie de m'envoyer ses grâces, et des dissipations continues de mon esprit, et des égarements insensés de mon imagination, et des mouvements déréglés de mon cœur ; et je ne peux porter trop loin l'esprit de recueillement, de respect et d'adoration, dès qu'il s'agit de paraître en sa présence. Ainsi devons-nous tous raisonner, chrétiens, si nous sommes vraiment frappés de la grandeur divine, comme nous devons l'être. Mais, conclure, comme vous faites, de la grandeur et de la majesté de votre Dieu, qu'il est donc au-dessus de vos prières mêmes, qu'il ne

daigne pas, du haut du ciel, les honorer de son attention suprême, et qu'elles ne peuvent attirer sur vous un seul de ces regards de bonté et de miséricorde, si nécessaires aux besoins infinis de l'humanité ; mais, conclure de la majesté de Dieu, qu'il ne peut avoir que du mépris pour des prières qui sont, après tout, le plus sensible aveu de sa grandeur même, et dont dépend la seule gloire véritable qu'il peut attendre de sa créature dans la vie présente, ce sont-là, chrétiens, de ces idées étranges à tout esprit sensé dans le christianisme, et qui ne peuvent trouver d'approbateurs que dans un siècle tel que le nôtre, où tant de faux esprits semblent conspirer contre tous les droits et les priviléges de la saine raison, parce que la raison véritable et vraiment philosophique sera toujours l'appui de la véritable religion, dont ils voudraient anéantir l'empire fondé sur l'empire même de Jésus-Christ au milieu du monde.

2° Et n'espérez pas au reste, mes chers auditeurs, trouver plus de ressources réelles, plus de raisons solides pour vous dispenser du devoir de la prière, dans le dégoût que vous éprouvez pour elle. Oui, c'est également pour l'homme un abus de sa raison et de se prévaloir de la grandeur divine, et de s'autoriser de ses propres dégoûts pour ne pas prier le Dieu dont il est la créature, parce que ce dégoût même, dont il se plaint, est un des motifs les plus forts qui l'obligent de prier sans cesse, et d'invoquer, à tous les instants, ce Dieu de grâce et d'amour, dont il ne peut soutenir le commerce et l'entretien délicieux sans l'exercice de la prière.

Et, pour vous donner une preuve sensible de ce que j'avance, ne suffirait-il pas de vous découvrir ici les divers principes de ce dégoût pour la prière, dont vous aimez à vous plaindre? Ne serait-ce pas assez de vous dire que ce dégoût prend sa source, ou dans une vie de tiédeur et d'infidélité, ou dans le peu d'usage que vous faites de la prière même, ou dans la sagesse de Dieu qui vous éprouve et veut purifier, par sa rigueur apparente, les sentiments imparfaits de votre cœur? Si tels sont en effet les principes de votre dégoût pour l'exercice de la prière si fortement commandé, vous devez donc prier souvent, pour expier ces infidélités que Dieu punit par le dégoût de la prière. Vous devez donc prier souvent, pour expier l'abandon que vous avez fait jusqu'ici de la prière. Vous devez donc prier souvent, pour faire cesser l'épreuve du ciel, qui, à dessein de vous purifier, vous laisse dans le dégoût de la prière.

Mais ce n'est point à ces idées, quoique solides, que je prétends me fixer, et j'avance encore que le seul dégoût de la prière, considéré en lui-même sans égard à son principe, est pour vous un nouveau motif de vaquer à ce saint exercice, avec toute la ferveur dont est capable le cœur humain. Car si l'homme chrétien, et surtout le chrétien pécheur, a contracté l'obligation indispensable de prier, combien cette obligation lui doit-elle paraître plus indispensable encore, quand il est tombé dans l'état le plus déplorable, dans la situation la plus funeste et la plus contraire au salut, où l'homme puisse jamais se trouver sur la terre? Or tel est, chrétiens, l'état malheureux où vous réduit ce dégoût invincible de la prière, dont vous prétendez autoriser votre éloignement pour cet exercice tout divin. Qu'est-ce en effet que vivre dans le dégoût habituel de la prière? C'est, mes chers auditeurs, vivre habituellement dans le dégoût du plus essentiel et du plus irréparable de tous les moyens qui peuvent contribuer au salut de l'homme.

Prenez garde, je vous prie, si, malgré l'éloignement dans lequel vous vivez pour ce saint exercice, vous n'en avez pas entièrement du dégoût ; si vous conservez encore, pour m'énoncer avec l'Ecriture, l'esprit d'oraison et de prière, jusque dans le sein du désordre où vous êtes malheureusement plongés; c'est-à-dire, s'il vous reste encore quelque estime pour ce devoir, quoique l'habitude de le négliger vous en ait fait perdre l'usage et la pratique ; si vous éprouvez au fond de votre cœur un sentiment de vraie confiance pour ce moyen de salut et de perfection, malgré votre indifférence trop ordinaire pour recourir à son pouvoir; si vous continuez enfin de sentir le besoin extrême qu'en aura toujours votre faiblesse, surtout dans mille rencontres périlleuses, où, tout faible que l'on est, on n'est encore, pour ainsi dire, que la moitié de soi-même; non, vous n'êtes pas, dès lors, au comble du malheur qui fait le réprouvé. Il est pour vous encore une ressource et un moyen d'échapper aux plus terribles dangers du monde, parce que cet esprit de prière, tout assoupi qu'il est, si vous en conservez quelque reste, peut se réveiller dans l'occasion que votre faiblesse doit craindre. Il peut non-seulement vous exciter à prier, mais donner de plus à votre prière l'efficace de toucher le cœur de Dieu, toujours prêt à se laisser fléchir et d'en obtenir une grâce qui vous touche enfin vous-mêmes, et vous ramène aux devoirs de sa loi, si ce n'est pas dans le moment présent, du moins dans un avenir prochain, ou dans la suite des jours ou des années que Dieu vous destine encore.

Mais, si cet esprit qui fait prier, solliciter, conjurer ce Dieu qui préside au destin de l'univers, est absolument détruit et anéanti dans votre cœur, j'entends, s'il ne vous reste en effet ni estime pour la prière, ni goût pour la prière, ni confiance dans la prière, dès là quelle espérence pourrez-vous conserver encore à l'éternel bonheur? Quelle espérance en effet que vous brisiez jamais les liens qui vous attachent aux vanités et aux plaisirs du monde; que vous sortiez jamais de l'esclavage tyrannique de vos passions et de vos sens; que vous triomphiez enfin des penchants de la chair qui vous domine sans cesse et vous entraîne? Quelle espérance, en un mot, si vous ne priez pas,

que vous rentriez jamais dans les voies de la grâce et de l'esprit de Dieu? Et voilà ce que j'appelle, et avec raison, pour l'homme encore chrétien, le souverain malheur et le comble du malheur. Or, ce malheur souverain qu'emporte avec soi le dégoût seul de la prière, ce dégoût que vous prétextez pour en abandonner l'usage, n'est-il pas en effet un des plus puissants motifs de prier que puisse vous présenter la foi que vous professez, s'il vous en reste encore quelque étincelle, pour éclairer les faibles idées de votre esprit?

Car n'est-ce pas à la vue de ce déplorable état qui vous est propre et personnel, que doit se réveiller tout ce qui vous reste de religion, pour arracher, s'il est possible, quelque soupir qui parte en effet de votre cœur, pour y réveiller un fonds de sentiments qui soit capable d'affaiblir peu à peu ce mortel dégoût qui vous saisit, dès, qu'il est question de parler à Dieu? N'est-ce pas alors que vous devez faire effort sur vous-mêmes, lutter contre vos répugnances, ou prier le Dieu qui vous conserve et vous sanctifie, pour faire violence à ce Dieu de bonté qui semble ne pas vous écouter; pour en obtenir ce don précieux, dont il promit de favoriser son peuple, en répandant sur lui l'esprit de prière et de grâce? *Effundam super eos spiritum gratiæ et precum.* (*Zach.*, XII.)

N'est-ce pas alors enfin que vous devez mériter, par la constance de votre âme à se présenter et à se tenir devant Dieu en qualité de suppliante, que ce Dieu jette sur vous un regard de compassion et de tendresse, un de ces regards qui amollisse la dureté de votre cœur, qui vous fasse goûter ce commerce divin dont il vous honore dans l'exercice de la prière et vous en inspire autant d'estime et d'amour que vous en avez conçu jusqu'ici d'éloignement et de dégoût? Oui, mes chers auditeurs, telle sera la conduite qui résultera du dégoût même que vous éprouverez pour la prière, loin que ce dégoût soit pour vous un prétexte de ne pas prier, si vous vous laissez conduire aux lumières d'une raison qui se laisse guider elle-même aux lumières du christianisme. Reprenons nos idées, et avançons. Motif pressant de prier pour l'homme chrétien, non-seulement dans l'idée de Dieu, qui ne paraît trop grand qu'aux petits esprits, pour se soucier de la prière de l'homme; non-seulement dans le dégoût de la prière qui la rend plus essentielle encore et plus nécessaire au salut de l'homme, mais encore dans la vie tumultueuse du monde qui paraît si contraire au recueillement que la prière exige de la part de l'homme.

3° Car vous l'avez pensé jusqu'ici, grands du monde, et vous le pensez encore, que cette vie fastueuse et dissipée où la grandeur humaine vous engage devient pour vous la dispense la plus raisonnable quand il s'agit de remplir ce grand devoir pour l'homme, le devoir de prier son Dieu, et qu'il n'est spécialement réservé que pour les personnes que leur goût personnel ou la nécessité de leur état fixe dans le silence de la solitude. Mais ne suffit-il pas d'un moment de réflexion pour vous faire sentir l'illusion de ce préjugé et pour vous faire convenir avec moi que la prière sera toujours, pour ce que l'on appelle le grand monde et le monde de la cour, d'une obligation plus rigoureuse que pour les personnes éloignées du tumulte et des embarras du siècle? Comparez en effet, avec un jugement équitable, et le monde et la solitude, et les périls de la solitude et les dangers du monde (si néanmoins il peut y avoir quelque sorte de parallèle entre ces deux états considérés relativement au salut). Quels moyens d'une part pour se perfectionner, se sanctifier, pour arriver même au comble de la sainteté et de la perfection chrétienne, et d'autre part que d'occasions prochaines pour se damner et se perdre dans ce monde pervers? Quelle facilité prodigieuse d'y mépriser les vertus les plus précieuses aux yeux de la religion et de s'y rendre coupable des plus grands crimes!

Or à qui convient-il plus d'implorer le secours du ciel qu'à celui dont les besoins sont plus grands du côté de la grâce? Et à qui la force de cette grâce serait-elle plus nécessaire qu'à ces hommes plus exposés, comme vous l'êtes, aux attraits malheureux de la tentation et du péché? Oui, je sais que la vocation des religieux destinés à vivre dans l'éloignement et la séparation du monde les oblige plus spécialement encore à prier le Dieu qui les appelle à la retraite pour y jouir de la continuité de sa présence. Je sais que le temps seul et le loisir dont le religieux est comme en possession dans sa solitude doit le faire vaquer plus assidûment à la prière, ce premier devoir que la religion prescrit à tous les hommes. Mais, malgré ces différences sensibles du religieux et de l'homme du monde, je prétends que le religieux, l'anachorète le plus solitaire serait plus excusable s'il manquait au devoir de la prière, que ne le serait l'homme du monde le plus distrait et le plus dissipé par les emplois et les charges qui le distinguent, parce que l'état de retraite où le religieux est fixé et comme enseveli par la vocation du ciel, l'éloigne de tous les dangers dont le monde est rempli, de ces dangers toujours renaissants qui vous obligent de recourir sans cesse à Dieu et d'implorer la force de sa grâce au milieu du monde.

Est-ce en effet sur la cime rayonnante du Thabor que le Seigneur Jésus exhorte ses disciples à prier le Père céleste, à solliciter ses divins secours? Non, chrétiens, c'est là qu'ils sont à l'abri des périls, éloignés du bruit et de la séduction du monde, et doucement occupés à contempler la gloire de leur Sauveur dans la compagnie des prophètes; c'est là qu'il n'est point de péril à craindre. Mais dans le jardin des Olives, où le danger prochain les menace, où l'épreuve doit être violente pour les disciples ainsi que pour le Maître, c'est là qu'il les presse vivement

de recourir à la prière comme au seul moyen qui leur reste pour se garantir de la tentation qui les y attend. Oui, mes chers frères, il faut prier en tous lieux, je l'avoue, parce que l'univers entier est semé d'écueils où peut se briser la plus forte vertu, parce que le lion rugissant, dit l'apôtre saint Pierre, tourne sans cesse autour de l'homme chrétien pour le dévorer, et que l'abîme infernal est toujours ouvert pour engloutir tout ce qui ne veille pas constamment sur soi-même. Mais le précepte de prier et la nécessité de la prière qu'il impose à tous les citoyens de la terre regardera toujours singulièrement quiconque vit au milieu du monde et du plus grand monde, parce que les engagements, les devoirs, les bienséances, même souvent prétendues, de l'état qui le distingue, l'exposent infailliblement à de plus grands périls que les hommes vulgaires.

Ne répondez donc plus, chrétiens, à la vivacité des exhortations qui vous sont adressées sur le devoir de la prière : Eh ! le moyen de prier et de prier fréquemment dans ce monde tumultueux que nous habitons ! Car je vous répondrais avec ce zèle mêlé d'indignation qu'un tel préjugé m'inspire. Eh ! le moyen, quand on n'a pas renoncé sa foi, de vivre au milieu du monde sans prier sans cesse, sans recourir incessamment au Dieu de la grâce pour solliciter ses plus grands secours ! Le moyen de vivre au milieu du monde, quand on y veut vivre en chrétien, sans demander à Dieu qu'il nous serve de guide sur cette mer orageuse et pleine d'écueils où sa providence nous engage ; sans demander à Dieu qu'il nous couvre du bouclier de sa grâce parmi tant d'ennemis visibles et invisibles qui nous obsèdent ; sans demander à Dieu qu'il nous munisse des préservatifs les plus sûrs contre l'air contagieux de ce monde, réprouvé tant de fois dans son Evangile, et où l'on voit ce qu'il y a de plus fort succomber à la violence et à la subtilité du poison !

Non, sans doute, mes chers auditeurs, Dieu ne vous a pas appelés, comme nous le sommes, au silence de la solitude pour lui offrir sans cesse l'hommage de vos prières et de vos vœux. Peut-être, malgré vos grandeurs, dont le monde se laisse éblouir, Dieu ne vous a-t-il pas jugés dignes de cette sublime vocation, que vous honorez par vos mépris mêmes ? Mais du moins vous a-t-il placés dans un état sur la terre, qui, pour être moins parfait dans les idées de la religion, n'exige pas moins de courage de votre part que les états les plus saints pour vous conduire au ciel ? Car en vous exposant par état aux traits les plus dangereux du monde, savez-vous de quoi vous a chargé ce Dieu qui vous y plaça de sa main ? C'est de triompher de ce monde réprouvé comme il en a triomphé lui-même. Oui, vous êtes chargés, comme Esther, de dompter ce superbe Aman qui se promet d'anéantir le peuple et la religion du vrai Dieu. Vous êtes chargés, comme Judith, d'arrêter cet Holopherne furieux qui porte l'alarme dans le camp du Seigneur. Vous êtes chargés, comme David, de terrasser ce géant qui seul ose braver toutes les forces d'Israël. Vous êtes chargés, comme Samson, de détruire une armée de Philistins, ennemis irréconciliables de la nation sainte. Vous êtes chargés, comme Josué, d'exterminer l'Amalécite qui vous ferme tous les passages de la terre promise dont Dieu vous a fait les possesseurs éternels.

Figures trop sensibles, chrétiens du monde et de la cour, des dangers qui vous menacent dans vos conditions, où Dieu vous a chargés de combattre le monde et de le vaincre ; ce monde où, comme parle saint Jean, tout est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie ; ce monde où les puissances de l'enfer règnent comme dans leur empire, et qui, sans autre force que votre propre faiblesse et son intelligence avec vos sens et vos passions, triomphera sûrement de ces vertus purement humaines qui vous honorent sans vous soutenir un moment. Or, dans cet état de fragilité qui est le vôtre, et dont je n'ai pas besoin de vous convaincre (puisque vous savez même vous en prévaloir pour devenir impunément plus fragiles encore que vous ne l'êtes en effet), comment pouvez-vous livrer tant de combats contre un ennemi aussi redoutable que le monde armé de tous ses attraits, tel que celui dont je parle ? Comment pouvez-vous remporter sur lui tant de victoires sans être soutenus d'une force plus qu'humaine, sans avoir pour appui la force de Dieu même ? Et où puiserez-vous ailleurs que dans la prière cette force merveilleuse qui, sans dépouiller l'homme de sa faiblesse, peut le rendre supérieur à toutes les puissances de l'enfer et du monde ?

4° Oui, je sens, me répondez-vous, tout le besoin que je peux avoir des secours du ciel ; mais cette force céleste que la prière doit communiquer à l'homme suppliant, j'ai beau la demander, la solliciter avec instance, je ne l'obtiens pas. Ce Dieu si bon, si libéral, si miséricordieux, si magnifique même pour tant d'autres, semble n'être sourd qu'à ma voix. Il me laisse dans des faiblesses sous lesquelles je gémis, dans des tentations terribles dont je sors presque toujours à demi vaincu. Eh ! que me sert-il donc de prier encore ? Dernier prétexte qui vous retient dans l'éloignement de la prière, mais qui devient évidemment pour vous un nouveau motif de prier avec plus d'ardeur et de vivacité que si Dieu ne différait pas de remplir vos désirs.

Car c'est un principe incontestable, et que vous ne pouvez révoquer en doute sans infidélité, que tout est possible à la prière de l'homme dès que son objet est vraiment digne de Dieu, et qu'elle est accompagnée de tous les sentiments qu'elle doit exciter dans le cœur humain. Eh ! quels prodiges, en effet, cette prière n'a-t-elle pas opérés universellement dans tous les siècles ? Un Moïse prie pour Israël déjà réprouvé : il triomphe en quelque sorte du cœur de son

Dieu avec cette arme seule, et lui fait tomber la foudre des mains. Josué prie pour obtenir le moment de combler sa victoire : le ciel obéit à sa voix, et le soleil s'arrête au milieu de sa course, pour lui laisser tout le loisir de vaincre. Judith prie dans sa retraite pour la délivrance de son peuple, prêt à succomber, et Dieu donne à son sexe une force, un courage plus qu'humain, qui la rend victorieuse elle seule d'une armée entière de combattants. Le publicain contrit s'adresse à Dieu ; il n'ose, par humilité, passer la porte du temple, où il conjure le ciel de l'écouter : et dans le moment il est pleinement justifié devant le Dieu dont il invoque les miséricordes. Les apôtres, privés de la présence de leur Maître dans Jérusalem, se réunissent pour prier dans le cénacle : et l'Esprit-Saint descend sur eux, éclaire et fortifie leur âme, pour les transformer en d'autres hommes. Madeleine prie le Dieu dont elle est devenue saintement l'amante, et tous ses crimes lui sont pardonnés ; elle prie ce même Dieu, devenu spécialement son Sauveur, et Lazare, après une sépulture de quatre jours, sort vivant du sein de la mort et du tombeau. Il faudrait, chrétiens, nombrer toutes les pages de l'Ecriture ancienne et de la nouvelle, pour compter tous les prodiges opérés par la vertu sans bornes de la prière.

Je reviens donc à vous, chrétiens, qui vous plaignez de ne rien obtenir en priant, et qui croyez sur ce principe être en droit de ne plus prier désormais. Je ne vous dirai point ici que si l'exercice de la prière, si puissant par lui-même, n'obtient rien en votre faveur de la part de Dieu, il faut donc que de votre part quelque obstacle s'oppose à son efficacité, toujours victorieuse ; que, contre la règle émanée de Jésus-Christ, vous demandiez apparemment les richesses du temps, préférablement aux trésors éternels ; que, sous le nom de votre Dieu, vous invoquiez sans doute la santé du corps, la prospérité, la gloire, dont vous paraissez uniquement jaloux ; ou que, si vous demandez au ciel qu'il vous départe les biens de l'éternité, qui sont les vertus, vous ne présentiez point à Dieu, dans votre cœur, ces sentiments d'humilité, de résignation, d'amour, qui doivent accompagner vos demandes et les soutenir.

Non, mes chers auditeurs, loin de vous attribuer des défauts que vous n'avez peut-être pas en priant, je supposerai même, si vous le voulez, que cette prière est sans nul défaut de votre part ; c'est-à-dire que vous y demandez des vertus nécessaires au salut, et que vous les demandez comme elles méritent qu'on les demande au Dieu saint qui en est la source ; que vous demandez au ciel, par exemple, des grâces de pénitence, mais en les méritant autant qu'il est possible par l'abstinence des plaisirs, de ceux au moins que proscrit la religion ; que vous demandez au ciel le don de chasteté et de continence, mais en renonçant aux lectures, aux entretiens, aux spectacles, qui vous conduiraient infailliblement à la perte de ce précieux trésor ; que vous demandez au ciel l'esprit de patience dans les calamités de la vie, mais en éloignant de vos mœurs cette sensualité, cette mollesse, qui jusqu'à ce jour vous a donné tant d'horreur pour les moindres souffrances ; que vous demandez au ciel la fidélité dans les occasions périlleuses, mais en prenant toutes les mesures que peut suggérer la prudence chrétienne pour échapper aux dangers que le monde vous présente. Je suppose, en un mot, qu'en priant vous ne négligez rien de ce qui peut rendre la prière efficace et puissante ; et je prétends, néanmoins, que si vous n'obtenez pas alors, c'est une raison de prier de plus en plus. Pourquoi ?

Parce que vous ne pouvez douter un moment de la toute-puissance de la prière, que vous annoncent tant de prodiges qui en sont les infaillibles témoins ; parce qu'il n'est pas permis à votre foi de se défier de cette parole de Jésus-Christ, qu'il a scellée de tout son sang : Que la force de la prière fera tomber sur vous tous les dons que le ciel peut verser sur une créature : *Omnia quæcunque orantes petitis, evenient vobis.* (*Marc.*, XI.) Car supposez ce pouvoir étonnant de la prière, qui n'a pour objet que le salut éternel de l'homme : quelle conséquence devez-vous tirer des retardements du Seigneur à vous exaucer ? La voici. C'est que le temps marqué pour répondre à vos désirs n'est pas encore arrivé dans les desseins de Dieu ; que ce Dieu Père, qui sait ce qui convient à chacun de ses enfants, ne juge donc pas devoir encore exaucer vos vœux, pour des raisons qu'il n'appartient qu'à lui de connaître ; qu'il écoute à la vérité vos désirs, dès l'instant qu'ils partent de votre cœur, mais qu'il diffère de les accomplir pour un plus grand bien, et qu'il les accomplira sûrement au jour fixé par sa miséricorde.

Que vous devez donc, quel que puisse être le jour marqué par le Seigneur, l'attendre avec patience, l'espérer avec confiance, le solliciter avec persévérance ; et, par une obstination toute sainte, par une importunité qui ne peut déplaire à Dieu, venir à bout de lui ravir en quelque sorte et de lui arracher cette grâce spéciale, à laquelle votre cœur aspire. Qu'il faut donc enfin ne cesser, comme Jacob, de lutter contre l'ange du Seigneur, ou plutôt contre le Seigneur même, dans ce combat mystérieux de la prière, où la créature triomphe si souvent de son Dieu, que quand vous en aurez reçu cette bénédiction éternelle, que vous êtes en droit, sur sa promesse, d'espérer de sa fidélité et de sa miséricorde. Voilà, chrétiens, de quoi répondre à l'impatience de vos désirs, quand vous n'obtenez pas dans le moment ce que vous demandez à Dieu ; et c'est ainsi que tous vos prétextes d'abandonner la prière deviennent pour vous de puissants motifs d'y recourir sans cesse et d'y persévérer jusqu'à la fin.

Apprenez-nous donc, me direz-vous, ce que c'est que de prier dans l'esprit du christianisme. Ah ! mes chers auditeurs, l'ignorez-

vous, depuis tant de siècles que Jésus-Christ lui-même nous a servi de maître dans le grand art de la prière? Qu'il ait été permis à des disciples grossiers et sans culture d'adresser une pareille demande à ce Dieu sauveur, vivant au milieu d'eux : *Domine, doce nos orare* (*Luc.*, XI), je ne m'étonnerais point de cette ignorance dans les apôtres mêmes, avant la publication authentique de l'Evangile et l'intelligence parfaite de ses maximes, que devait leur communiquer la descente de l'Esprit-Saint; mais que, depuis dix-sept siècles de règne pour le christianisme, Jésus-Christ et son Evangile, l'Eglise et ses docteurs, n'aient pu vous apprendre encore à prier le Dieu qui vous a créés, le Dieu qui vous a fait des hommes supérieurs au reste du monde, et, ce qui passe tous les titres, des hommes chrétiens, c'est ce que j'aurais peine à comprendre dans vous, mes chers frères, si vous ne faisiez pas une profession ouverte, toute honteuse qu'elle est, de cette ignorance incompréhensible.

Que l'on vous apprenne ce que c'est que prier! Non, ce n'est point à moi : c'est à Jésus-Christ seul de vous l'apprendre. Et qu'apprendrez-vous de ce Dieu-Homme, dans cet abrégé, le plus simple et le plus sublime qu'il nous a laissé de toutes les prières qui peuvent monter vers le ciel? Vous apprendrez, hommes du monde, à regarder ce Dieu des rois comme un père tendre, dont la bonté doit être votre espérance : *Pater, qui es in cœlis;* à lui représenter vos besoins de chaque jour et de chaque instant; à souhaiter que tout l'univers l'adore, que son règne s'établisse dans tous les cœurs, que tout soit soumis à ses volontés suprêmes, que le pécheur se rende enfin aux invitations de sa miséricorde, que l'infidèle arrive à la connaissance des vérités qu'il nous révèle, que lui-même il oublie le nombre et la grièveté de vos offenses, qu'il conjure pour vous l'orage de la tentation et vous délivre de vos misères. Voilà, chrétiens, ce que c'est que prier, et prier parfaitement son Dieu, parce qu'en adressant ce langage au ciel, si votre cœur l'avoue, vous aurez parlé, vous aurez pensé, vous aurez senti comme Jésus-Christ même.

Que l'on vous apprenne ce que c'est que prier! Mais quoi! vous faudrait-il ici d'autres docteurs que vous-mêmes? Considérez seulement la déplorable condition de votre vie, quoique brillante aux yeux des peuples. Voyez-vous un moment devant Dieu tels que vous êtes, assujettis à tant de faiblesses, environnés de tant de périls, séduits par tant d'illusions, entraînés par tant d'exemples. Voyez dans vous des hommes livrés à la violence de leurs penchants, à la fragilité de leur cœur, aux caprices de leur raison, aux bizarreries éternelles de leur humeur; des hommes toujours découragés par la disgrâce, toujours enivrés de la prospérité, toujours corrompus par les délices, toujours aigris par les besoins de la nécessité et de l'indigence. Voyez dans vous des hommes sans cesse emportés par la coutume, renversés par les événements, présomptueux sur le moindre éloge et révoltés du moindre mépris; des hommes enfin partagés sans cesse entre Jésus-Christ et le monde, entre leurs passions et leurs devoirs, entre l'amour-propre et la loi de Dieu. Reconnaissez-vous ce portrait trop ressemblant? Mes chers frères, c'est le mien, c'est le vôtre, c'est celui de tous les hommes. Voyons donc cet amas de misères et d'iniquités dans ce que nous sommes ici de chrétiens réunis devant le Seigneur, et notre embarras ne sera plus de prier, mais de savoir par où commencer une prière qui ne doit finir qu'à la mort, parce que le moment seul où finit la misère de l'homme doit être le seul terme de sa prière.

Que l'on vous apprenne ce que c'est que prier! mais, si le fonds inépuisable de vos misères personnelles ne peut remplir le vide de ces moments si courts où vous paraissez invoquer le Dieu de miséricorde et de grâce, eh! que ne gémissez-vous, si vous n'êtes pas touchés de vos propres maux, sur les maux inexprimables de l'Eglise et de la religion, sur le relâchement des fidèles, sur la corruption trop générale des mœurs, sur les progrès effrayants de l'incrédulité, sur l'anéantissement visible de toutes les idées de la foi dans le monde chrétien. Quoi! le grand ouvrage de Jésus-Christ sur la terre, le chef-d'œuvre de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance; l'objet de tous ses miracles, le terme de toutes les figures, de toutes les ombres, de toutes les prophéties de l'ancienne loi, le christianisme, en un mot, dépérit visiblement de jour en jour sous vos yeux; et vous ne savez pas même demander à l'Homme-Dieu, qui en est l'auteur, qu'il soutienne son ouvrage contre tant d'ennemis qui ont ouvertement conjuré sa ruine; contre tant d'hommes également funestes à l'Eglise et à la patrie, qui ne cessent d'agir, de parler et d'écrire, pour effacer de dessus la terre, tous les principes de la raison, de la probité, de la pudeur et de la foi.

Que l'on vous apprenne ce que c'est que prier! Eh bien, jetez un moment les yeux sur ce monde et tout ce qui vous environne. Quelle école féconde en préceptes, pour le chrétien qui veut apprendre à prier toujours! Quoi! tant d'objets, d'événements, de spectacles domestiques ou publics; quoi! le monde, la retraite, la ville, la cour, tout ce qui s'offre à vos regards, ne vous élève-t-il pas jusqu'au ciel, d'où l'action divine fait tout mouvoir sur le grand théâtre de la vie humaine? Tout n'est-il pas pour vous un sujet de gémissements, de prières, d'actions de grâces? Tout ne devient-il pas à vos yeux un motif de foi, de zèle, de reconnaissance? Or que faudrait-il de plus pour vous apprendre efficacement à prier; et ne suffit-il pas de toutes les créatures, de l'univers entier, pour apprendre au moins éclairé des hommes, à glorifier par ses hommages les attributs de son Dieu?

Que l'on vous apprenne ce que c'est que

prier! Ah! chrétiens, vous figurez-vous donc que la prière soit un art difficile, une science sublime, un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu? Non, c'est moins une étude de l'esprit, qu'un mouvement et un désir du cœur; et que je vous aurais bientôt appris ce que c'est que prier votre Dieu, si j'avais pu vous apprendre ce que c'est que l'aimer. Le seul déréglement de notre cœur, j'ose le dire, est ce qui enfante nos dégoûts et nos ennuis au moment de la prière. Eh! comment faire ses délices de converser avec un Dieu, que l'on craint peut-être, et que l'on n'aime pas? de demander à Dieu des dons célestes que l'on ne désire pas? de méditer une morale sainte, des mystères profonds que l'on ne goûte pas? Comment solliciter avec ardeur la délivrance d'une passion qui plaît, du moins qui ne déplaît pas? Que ce soit donc là, chrétiens, le premier objet de notre prière de demander à Dieu qu'il réforme notre cœur, qu'il en règle l'affection et le sentiment; et le langage de l'amour, qui est comme l'âme de la prière, lui donnera dans notre cœur toute la force qu'elle peut avoir, pour toucher le cœur de Dieu, pour l'obliger à nous aimer, à nous combler de ses grâces dans le temps, et de sa gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON VI.

Pour le dimanche de la seconde semaine de carême.

SUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Duxit illos in montem excelsum seorsum et transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII.)

Il les conduisit sur une haute montagne et il se transfigura en leur présence.

Madame,

C'était pour affermir de plus en plus ses bien-aimés disciples dans l'amour inviolable qu'ils devaient à son humanité sainte, que l'Homme-Dieu voulut en faire les témoins de sa transfiguration glorieuse. Et quel amour en effet, ne devait pas leur inspirer un si beau spectacle, pour la personne adorable de leur Maître! Jusqu'alors ils l'avaient vu sans doute opérer des milliers de prodiges, qui annonçaient au moins dans lui le dépositaire de la puissance divine; ici, c'est un miracle dont il est lui-même le sujet et le principe, et qui leur manifeste dans sa personne la divinité même dont il possède la plénitude; un prodige qui les anime, et qui doit les animer tous d'une nouvelle ardeur pour la propagation de sa gloire. Mais pourrais-je me flatter, chrétiens, de l'avoir dans le cœur, ce zèle ardent, qui doit m'animer pour Jésus-Christ et mériter auprès de vous le glorieux titre de son ambassadeur et de son ministre, si, obligé que je suis de vous parler si fréquemment sur les différents points de sa loi, je ne vous entretenais pas de l'amour que cet Homme-Dieu mérite, et qui fait tout le fonds de sa religion?

Ne cherchons donc point, mes chers auditeurs, d'autre objet de ce discours que Jésus-Christ même, et tout ce qu'il a d'aimable dans les idées de la foi qui nous le fait connaître. Souvent on aura tâché de vous faire aimer Dieu, considéré uniquement en lui-même et revêtu de toutes ses grandeurs; et moi, je veux tâcher aujourd'hui de vous faire aimer ce même Dieu, considéré en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Peut-être vous aura-t-on souvent parlé de cet Homme-Dieu, pour vous faire sentir combien il est grand, combien il est digne, soit comme Dieu, soit comme homme mortel, de vos adorations et de vos hommages; et moi, je veux seulement essayer de vous dire combien il est aimable, et combien nous sommes éloignés de lui rendre ce tribut d'amour, que lui doit le monde chrétien, dont il est spécialement le sauveur et le maître. C'est tout ce que j'entreprends de vous exposer dans ce jour solennel, où j'ai cru devoir vous représenter Jésus-Christ comme le triomphateur et le conquérant du cœur de l'homme; c'est-à-dire, comme l'objet qui doit épuiser lui seul tous les sentiments dont le cœur humain peut être susceptible. Mon dessein le développera mieux, quand nous aurons invoqué la mère de Jésus, pour parler plus dignement de son Fils adorable.

Vierge sainte, mère de Jésus, c'est de ce Dieu-Homme, l'objet de tout votre amour, que je dois parler. Déjà soutenu de votre secours puissant, j'ai pu venger sa religion de l'incrédulité des esprits forts du monde, obtenez-moi la grâce encore, de venger sa personne même de l'insensibilité de nos cœurs: ce n'est pas un moindre ouvrage pour ses ministres; et ce ne sera pas, pour vous-même, une moindre gloire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un homme véritablement Dieu, un Dieu véritablement homme, un Homme-Dieu véritablement sauveur; un Homme-Dieu juge et arbitre souverain de notre éternité; un Homme-Dieu qui daigne être le dépositaire et le confident de nos peines; un Homme-Dieu devenu la règle et le modèle de toutes nos œuvres; c'est à ces principaux traits que se réduit, pour ainsi dire, l'ensemble de toutes les idées dont la religion se sert pour peindre Jésus-Christ aux yeux de ses disciples. Or, mes chers auditeurs, c'est la considération de toutes ces idées réunies dont la religion forme à nos yeux le tableau de Jésus-Christ, qui m'a fait naître le dessein de vous le représenter ici sous cette image, également aimable et magnifique, de triomphateur et de conquérant du cœur humain; c'est-à-dire, comme l'objet qui doit épuiser lui seul tout le fonds d'amour et de sentiment qui peut entrer dans le cœur de l'homme.

Et, en effet, si vous descendez en vous-

mêmes, pour y découvrir tout le fonds d'amour et de sentiment qui peut animer le cœur humain, qu'y trouverez-vous? Sans doute un amour de complaisance et d'estime, fondé sur les perfections éminentes de l'objet qu'on aime; un amour de tendresse et de sentiment, fondé sur les charmes sensibles qu'il nous présente; un amour de reconnaissance et de gratitude, fondé sur les bienfaits qu'on en reçoit; un amour d'espérance et d'intérêt, fondé sur le bien et le mal qu'il peut nous faire, un amour d'intimité et de confiance fondé sur l'amitié intime dont il nous honore; enfin, un amour de conformité et d'imitation, fondé sur le désir de copier ses vertus et de lui ressembler. Voilà, chrétiens, si je connais mon cœur et le vôtre, ce qui fait comme l'analyse complète de tout l'amour dont nous sommes capables. Voilà donc tout ce que doit mériter un objet pour triompher pleinement du cœur de l'homme; et l'objet, qui méritera lui seul toutes ces sortes d'amours, pourra bien se glorifier d'avoir fait la conquête de nos cœurs. Or n'est-ce pas là tout ce qu'un cœur chrétien, pénétré de sa religion et déterminé à la suivre, doit éprouver de sentiment et d'amour pour Jésus-Christ?

Ah! comment en effet, comment l'amour de complaisance et d'estime ne s'épuiserait-il pas sur un homme véritablement Dieu, et qui nous rendrait sensibles tous les charmes de la divinité?

L'amour de tendresse et de sentiment, sur un Dieu véritablement homme, et qui relève dans sa personne tous les charmes de l'humanité?

L'amour de gratitude et de reconnaissance, sur un Homme-Dieu véritablement sauveur et dont la destinée se termine au bonheur et au salut du monde?

L'amour d'espérance et d'intérêt, sur un Homme-Dieu qui doit être le juge et l'arbitre souverain de notre éternité?

L'amour d'intimité et de confiance sur un Dieu l'ami des hommes, qui veut être le dépositaire et le confident de nos peines?

Enfin, l'amour de conformité et d'imitation sur un Dieu qui nous invite à le suivre, et qui veut nous servir en tout de règle et de modèle, dans la carrière de la vie humaine que nous avons à parcourir?

Grand Dieu! mais plus aimable encore à nos regards que vous n'êtes grand, que n'ai-je ici le cœur d'un Paul, ou celui du bien-aimé disciple, pour vous faire connaître au monde, surtout au grand monde qui ne vous connut jamais, et pour l'obliger à vous rendre tout ce qui vous est dû de respect et d'amour de la part de vos créatures! Aidez-moi vous-même, souverain Seigneur, et qu'il ne soit pas dit que des hommes qui vous connaissent, que des chrétiens qui vous adorent, puissent vivre plus longtemps sans vous aimer. Développons cette suite d'idées, si capables de vaincre tous les cœurs et de les soumettre à Jésus-Christ.

1° Pour triompher pleinement du cœur de l'homme, et le conquérir tout entier, comme prétendait l'Homme-Dieu, il fallait donc commencer par lui ravir ce sentiment d'estime et d'admiration, le fondement essentiel de tout amour sincère et durable. Or, la première idée que la religion nous présente de Jésus-Christ, comme d'un homme véritablement Dieu, ne doit-elle pas épuiser pour lui dans notre cœur, cet amour de préférence et d'estime infinie fondé sur la perfection incomparable de l'objet qu'on aime. N'attendez pas ici, chrétiens, que je m'arrête à vous retracer les preuves incontestables de la divinité de Jésus-Christ, et que j'essaie d'offrir à des esprits mortels, et à des yeux purement humains, l'éclat éblouissant de cette grandeur divine, que Jésus-Christ a voulu nous cacher dans sa personne, pour ne point nous accabler du poids de sa majesté suprême.

Quelle sublimité, cependant, quelle magnificence, au moins apparente, ne pourrais-je pas répandre sur ce discours consacré à sa gloire, si j'entreprenais, comme tant d'orateurs chrétiens, de vous étaler ici tout ce que la foi nous révèle des grandeurs infinies de Jésus. Si je vous montrais tout l'univers occupé, depuis son origine, à préparer son avénement sur la terre; tous les prophètes se succédant d'âge en âge pour prédire cet avénement merveilleux, qui devait être attendu et désiré durant tant de siècles. Si je vous développais toute la loi ancienne, destinée dans ses cérémonies, ses fêtes et ses préceptes, soit à fournir au monde des types et des figures de ce Dieu Messie, soit à présenter aux siècles futurs les préliminaires de cette religion admirable, dont il devait éclairer les nations. Si je vous faisais voir enfin tous les empires s'élever ou disparaître successivement, pour annoncer par leur chute ou leur élévation, l'empire éternel de ce grand roi, dont tous les autres, s'ils ont le bonheur de le connaître, se font gloire d'être les sujets et les serviteurs. Mais j'omets à dessein ces peintures purement brillantes qui, ne contribuant pas à vous faire aimer Jésus-Christ, ne contribueraient pas efficacement à vous réformer. D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi, en vain mille ennemis jaloux de sa grandeur divine, ont conspiré pour l'anéantir par leurs raisonnements captieux, et pour réduire le Créateur de l'univers au rang de ses créatures. Les oracles de ses prophètes, les prodiges de sa toute-puissance, les témoignages de ses Ecritures, les anathèmes de son Eglise, qui ont foudroyé pour jamais cette erreur impie, ne laissent plus de ressource à ses indignes sectateurs; et le libertin du siècle, plus furieux encore contre Jésus-Christ que les Arius et les Nestorius, succombera toujours, comme eux, sous les preuves victorieuses de cette vérité capitale du christianisme.

Mais cette vérité supposée, mes chers auditeurs, jugez quels droits peut avoir Jésus-Christ, qu'il n'ait pas en effet, pour obtenir de vous cet amour de préférence, dont l'es-

time infinie de l'objet qu'on aime est le principe. Car remarquez, je vous prie, que cet objet divin n'est pas seulement un Dieu égal en tout à son Père, c'est-à-dire qu'il n'est pas seulement un Dieu aussi grand, aussi sage, aussi puissant, aussi immuable, aussi indépendant, aussi juste, aussi souverain, aussi aimable que son Père; mais un Dieu qui, possédant tous ces attributs divers, nous les rend sensibles dans sa personne, ou plutôt dans son humanité adorable, et les met, pour ainsi dire, à la portée de notre amour. Or, à cette idée de la grandeur divine, telle que Jésus-Christ la possède, et qu'elle nous est représentée par les peintures que nous en fait sa religion; à cette idée de grandeur, également suprême et sensible, dont le tableau demanderait seul un discours entier, comment nous défendre encore à son égard de cet amour de préférence et d'admiration dont je parle?

Ah! chrétiens, quand on vous exhorte avec tout le pathétique que le sujet demande à aimer souverainement le Dieu du ciel et de la terre, comme il doit être aimé: quand on vous parle de cet amour supérieur à tout, que l'Etre suprême mérite incontestablement sur tous les êtres de l'univers; vous reconnaissez bien, dites-vous, la nécessité indispensable de cet amour, que toute sa loi vous impose. Mais, pour justifier en quelque manière ces préférences indignes, données si souvent au monde sur le Dieu du monde par l'infraction de ses ordres, vous prétextez d'ordinaire qu'il n'est point à la portée de vos sens, ce Dieu si parfait et si aimable qui vous commande; que l'esprit humain, trop sujet à l'impression des sens qui le captivent et à l'empire de l'imagination qui le domine, se laisse naturellement séduire au charme présent des objets visibles; qu'il faudrait, enfin, que Dieu se fît voir en lui-même, et tel qu'il paraît aux yeux des anges et des séraphins, pour fixer à jamais l'inconstance naturelle du cœur de l'homme: comme si les charmes infinis de la Divinité, pour n'être pas sensibles par eux-mêmes, en étaient moins dignes, et souverainement dignes de tous les hommages de notre amour.

Mais, quoi qu'il en soit, chrétiens, il ne vous reste pas même de pareils prétextes pour vous dispenser de rendre à Jésus-Christ le tribut de cet amour de préférence qui ne lui est pas moins essentiellement dû qu'au Père céleste lui-même. Il vous fallait, dites-vous, un Dieu sensible dans ses perfections divines, si ce n'est pour mériter, du moins pour obtenir infailliblement l'hommage de cet amour que vous lui devez à tant de titres. Or le voici, ce Dieu proportionné à la faiblesse de vos sens, et qui fait l'objet de tous vos désirs, ce Dieu sage, ce Dieu puissant, ce Dieu de grandeur, de bonté, de providence, mais qui voulut humaniser, pour ainsi dire, dans notre nature, tout ce qui était en lui de céleste et de divin: *Et habitu inventus ut homo.* (*Philipp.*, II.) Le voici, ce Dieu éternel, ce Dieu immense, ce Dieu infini, qui renferme dans sa personne la plénitude de la divinité et de tous les attributs divins; mais visiblement et en quelque sorte corporellement, pour m'exprimer avec saint Paul: *In quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II.) Le voici, ce Dieu dont la gloire a précédé l'origine de tous les siècles, et passera la durée de tous les siècles futurs; mais qui, pour m'exprimer avec l'apôtre saint Jean, a rendu visible aux regards du monde cette gloire ineffable et incompréhensible à tous les mortels: *Vidimus gloriam ejus, quasi Unigeniti a Patre.* (*Joan.*, II.) Oui, ce Dieu que vous désiriez, ce Dieu aimable, je vous le présente ici; c'est ce Jésus-Christ même que vous adorez. Il est l'image parfaite du Père céleste, et de plus il en est l'image sensible, proportionnée à la faible portée de vos esprits et de vos sens. Que faudrait-il de plus, chrétiens, pour fixer enfin sur l'Homme-Dieu toutes les préférences de notre amour?

Que sera-ce donc, Seigneur Jésus, si nous pensons encore que votre personne adorable, en nous rendant sensible tout ce qui peut charmer le cœur humain dans la contemplation de la divinité, veut bien nous cacher en même temps tout ce qu'elle aurait pour nous de terrible et de redoutable; c'est-à-dire que, sous l'apparence la moins capable d'effrayer ou d'éblouir l'humanité, vous daignez tempérer à nos yeux, et cette grandeur suprême qui fait trembler de respect toutes les puissances célestes, et cette majesté terrible qui vous ferait trop craindre par des hommes dont vous ne voulez que vous faire aimer; et cette justice infinie dont la vue désespérerait tous les coupables, et cette ineffable sainteté qui obligerait les plus saints parmi les hommes, à se détester eux-mêmes, dans la vue de leur imperfection. Répondez ici, chrétiens, à l'aspect de tant de charmes, de tant de perfections purement et uniquement aimables, est-il libre encore, est-il possible au cœur humain, de ne pas se livrer sans réserve aux sentiments que mérite l'objet qui les possède, et tout l'amour de complaisance et d'estime dont ce cœur est capable, ne doit-il pas tomber sur un objet qui détruit jusqu'aux plus vains prétextes pour l'homme, de lui refuser toutes les préférences de son amour?

2° Mais ce n'est encore là, pour m'exprimer ainsi, que le premier degré de la victoire et du triomphe de Jésus-Christ sur le cœur de l'homme. Outre cet amour de complaisance et d'estime suprême, si justement dû à Jésus-Christ véritablement Dieu, il est un amour de sentiment qui anime et vivifie cet univers, un amour de tendresse et d'inclination qui fut toujours comme l'hommage le plus délicat du cœur humain; mais que ce cœur infidèle n'éprouve que trop souvent pour tout autre objet que pour son Dieu. Et c'est cet amour, trop ordinairement réservé pour la créature, que Jésus-Christ veut obtenir de ses disciples, et qu'il sollicite incessamment dans leurs cœurs par tous les droits du monde. Prenez garde cependant, mes chers auditeurs, je ne veux pas dire que

Jésus-Christ exige absolument du monde chrétien cet amour tendre et affectueux dont il mérite si bien tous les sentiments, et que cette sorte d'amour soit un moyen essentiel et nécessaire pour vous conduire au terme du bonheur. Non, le prétendre ainsi, ce serait vous jeter dans une illusion, qui, toute spécieuse qu'elle paraît en elle-même, n'aboutirait peut-être qu'à décourager les faibles et qu'à endurcir de plus en plus les libertins. Mais je veux dire que cet amour tendre et sensible, si ordinaire au cœur humain, si vous en êtes capables vous-mêmes, ne sera réservé que pour ce Jésus qui ne réunit pas seulement, mais qui divinise encore dans sa personne tous les charmes de l'humanité.

Ah! me faudrait-il ici, chrétiens, d'autres garants, d'autres témoins de cette vérité, que vous-mêmes et que les mœurs qui vous sont propres? Qu'il se présente en effet à vos regards une créature moins imparfaite dans votre idée que le reste des hommes; ne suffit-il pas d'un pareil objet pour vous attirer, vous transporter et vous charmer? Un faible rayon de beauté qui la distingue à vos yeux, un air de douceur dans ses manières, d'insinuation dans ses discours; quelques qualités d'esprit ou de corps que vous voyez, ou que vous croyez voir briller dans elle, ne sera-ce pas là de quoi ravir et enchanter votre âme, de quoi absorber tout l'amour sensible dont elle est capable? Figurez-vous donc pour un moment que cet objet humain qui vous charme, tout imparfait qu'il est de sa nature, devienne tout à coup, par une sorte de prodige, assez parfait pour réunir lui seul tout ce qu'il y eut jamais de plus aimable sur la terre, en tout genre de vertus, de qualités, de perfections humaines; figurez-vous que ce seul objet possède et dans le même degré d'excellence, toutes les lumières de l'esprit, toutes les bontés du cœur, tous les avantages du corps qui méritèrent jamais l'amour et l'amour le plus vif et le plus ardent de la part des hommes; non, j'ose le dire, à cet aspect, vous ne seriez plus les maîtres de votre cœur désormais trop épris pour régner sur ses sentiments. Il vous échapperait en quelque sorte malgré vous-mêmes, pour se rendre à tant d'espèces de mérites, de qualités et de vertus qui vous frapperaient dans le même objet; et toutes les tendresses de l'amour réunies dans votre cœur ne vous paraîtraient pas suffire à lui rendre l'hommage que tant de perfections méritent.

Or, cet assemblage de beautés, de perfections, de qualités de toute espèce qui vous raviraient d'admiration, présentées à vos yeux dans une pure créature, et que vous n'y découvrirez jamais, c'est ce que Jésus-Christ présenta visiblement sur la terre à tous ses disciples tant qu'il daigna l'honorer de sa présence; ce qu'il vous fait voir encore des yeux de la foi qui vous éclaire, et ce qui doit tracer dans vos esprits l'idée la plus juste de sa sainte et adorable humanité.

Mais, je me trompe, ce n'est point là l'idée parfaite que la religion nous présente de l'humanité adorable de l'Homme-Dieu; et ce qui me paraît lui mériter mieux encore tout le sentiment de notre amour, c'est que toutes ces qualités qu'il réunit dans lui seul, et que le plus grand homme, dès qu'il n'est rien de plus, ne possédera jamais, il les réunit encore sans aucun mélange de défaut et d'imperfection; c'est qu'il les réunit dans le plus bel ordre et dans l'harmonie la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir et d'imaginer; c'est que, réunissant toutes ces qualités dans sa personne, il les divinise encore et leur communique un degré d'excellence qu'elles ne sauraient avoir dans la plus parfaite des créatures; en sorte que les vertus humaines deviennent dans Jésus-Christ des vertus vraiment divines, comme il est vrai que l'homme dans Jésus-Christ devient véritablement Dieu.

Or, mes chers auditeurs, découvrir tant de qualités admirables rassemblées dans le même objet qui est Jésus-Christ, c'est-à-dire, découvrir à la fois dans cet objet divin et toutes les grâces de la douceur et tous les traits de la majesté, et toute la sublimité de la science, et tous les dehors de la simplicité, et toute la dignité de la plus grande âme, et toute la modestie des plus communes, et toute l'horreur que l'on peut avoir des moindres vices, et toute la condescendance possible pour les plus grands défauts, et toute la constance d'un cœur plus qu'humain dans les maux qui lui sont personnels, et toute la sensibilité de la mère la plus tendre pour les moindres misères d'autrui, et toute l'activité du zèle le plus dévorant, et toute la modération de l'humeur la plus pacifique; en un mot, toute la perfection qui peut rendre aimable, et tout l'attrait qui peut faire naître l'amour; trouver, dis-je, dans Jésus-Christ seul ces différents mérites et mille autres qui se détruisent ailleurs; les trouver marqués d'un caractère divin qui en relève infiniment le prix et la valeur, n'est-ce pas là de quoi épuiser encore tout cet amour de tendresse que l'Homme-Dieu n'avait mis dans le cœur humain, que pour l'attacher sensiblement à lui-même, et dont il nous voit trop souvent prostituer l'hommage à des objets créés et terrestres.

3° Mais c'est assez m'étendre sur l'Homme-Dieu, sur le Dieu-Homme dans Jésus-Christ: j'y vois encore un Dieu véritablement Sauveur; troisième idée de Jésus-Christ, que la religion présente à ses disciples, et qui lui assure un nouveau droit de conquête sur nos cœurs, en lui assurant pour jamais la reconnaissance infinie qu'il mérite. Eh! ne serait-ce pas en effet outrager l'homme le moins chrétien, de ne lui pas supposer ce sentiment de reconnaissance et de gratitude sans bornes pour Jésus-Christ, dès qu'il sait par la lumière de la foi ce que c'est qu'un Dieu Sauveur? Mais savez vous ce que je crains, ce que je suis en droit de craindre et pour vous et pour Jésus-Christ mê-

me? Ah! mes chers auditeurs, c'est que vous n'avez jamais assez compris cette grande idée d'un Dieu sauveur, telle que la religion doit la tracer dans tous les esprits chrétiens; c'est que vous n'avez jamais vivement conçu ce que c'est qu'un Homme-Dieu pleinement et entièrement dévoué au salut du monde. Voulez-vous le comprendre en un moment, considérez Jésus-Christ tout entier et sous les principaux traits qui le distinguent : *Considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum* (*Hebr.*, III).

Rassemblez, par exemple, sous un seul point de vue, cette foule d'oracles et de prophéties dont il est l'objet avant que de paraître visiblement sur la terre; cette multitude de miracles de toute espèce, qu'il opère constamment dans le cours de sa vie mortelle; cette infinité de toutes les sortes de mérites qu'il accumule, pour ainsi dire, aux yeux du Père céleste, jusqu'à l'instant de sa mort; ces mystères successifs de gloire et d'humiliation, qui s'accomplissent aux yeux du monde dans sa personne. Parcourez d'un coup d'œil à ce moment, et ces vertus sublimes dont il vous a laissé l'exemple, et ces préceptes dont il a prescrit la pratique, et ces sacrements dont il a établi l'usage; et ces droits de conquête qu'il s'est donnés sur l'empire du ciel, dont la possession lui était éternellement acquise. Réunissez maintenant tous ces différents traits qui forment le vrai tableau de l'histoire et de la vie de l'Homme-Dieu, et si vous me demandez alors à quoi se rapportent tant de magnifiques objets que je viens de vous présenter, je vous réponds, ou plutôt votre foi vous répondra que le principe et le terme de ces grandes choses, accomplies dans Jésus-Christ ou par Jésus-Christ, c'est le salut de chacun des hommes, c'est mon salut et le vôtre : *Considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum.*

C'est-à-dire, chrétiens, pour jeter plus de jour encore sur des vérités dont la suite est comme le tissu de la religion de Jésus-Christ, c'est-à-dire que toutes les prophéties qui ont annoncé l'avénement de l'Homme-Dieu dans la plénitude des temps, n'étaient que pour obliger l'homme à le reconnaître, à l'écouter et à le suivre, comme le vrai législateur de l'univers : tous les miracles qu'il a opérés aux yeux du monde, que pour laisser l'homme raisonnable convaincu, autant qu'il désirait l'être, de la divinité de sa personne et de sa religion : tous les mérites qu'il a voulu s'acquérir devant Dieu, dans le cours de sa vie laborieuse et souffrante, que pour contenter la soif ardente qui le dévorait, de racheter l'homme et de le sauver : tous les mystères glorieux ou humiliants accomplis dans sa sainte humanité, que pour obliger l'homme à s'humilier dans sa gloire, et à se glorifier dans son humiliation; c'est-à-dire qu'il n'a donné l'exemple de toutes les vertus propres de la nature humaine, que pour nous servir en tout de règle et de modèle; qu'il n'a tracé de lois et de préceptes que pour nous conduire sûrement au vrai bonheur; qu'il n'a établi de sacrements que pour en faire la source intarissable de ses grâces; qu'il n'a fait la conquête du ciel, son héritage éternel et nécessaire, que pour y placer des hommes que la tache du péché en avait bannis pour jamais.

Je ne m'arrêterai donc plus à solliciter ici pour l'Homme-Dieu toute la reconnaissance dont notre cœur est capable. Eh! quel cœur humain serait assez insensible pour résister à l'attrait d'un Homme-Dieu, dont toute la destinée se termine au bonheur et au salut du monde; d'un Homme-Dieu totalement et uniquement pour l'homme, selon l'expression d'un Père; d'un Homme-Dieu, dont tous les sentiments, toutes les idées, tous les projets, toutes les œuvres, tous les prodiges, tous les mystères glorieux ou humiliants, ont le salut de l'homme pour principe et pour fin; d'un Homme-Dieu dont la naissance, dont la vie et la mort, dont la résurrection, la gloire permanente au plus haut des cieux se rapportent à l'avantage et au salut de l'homme : quel serait, dis-je, le cœur humain capable de résister à des réflexions si puissantes? Et si la vue de cet univers, qui, dans toutes ses parties se rapporte à l'usage et à la conservation du genre humain, doit exciter sans cesse nos plus vives actions de grâces, l'idée d'un Homme-Dieu, qui se rapporte tout entier lui-même à notre bonheur, et qui n'est en effet tout ce qu'il est, que pour opérer le salut de l'homme, n'aura-t-elle pas plus de charmes que l'univers entier, pour exciter dans nos cœurs tous les sentiments de reconnaissance dont ils sont capables?

Ce n'est pas là cependant que Jésus-Christ s'arrête, dans le dessein qu'il a formé de conquérir l'amour du genre humain. Et en effet, il fallait plus encore pour devenir le maître et le conquérant parfait du cœur de l'homme. Car telle est l'imperfection comme naturelle de ce cœur corrompu depuis le péché d'origine, qu'il ne peut guère aimer constamment le plus aimable de tous les êtres, s'il n'est engagé et soutenu dans son amour par l'appât de l'intérêt; et que les motifs les plus forts qui le pressent d'aimer, perdent bientôt pour lui leur force et leur pouvoir, dès qu'ils sont séparés de cet esprit d'intérêt qui le domine. Il faut donc que l'objet, même le plus aimable et le plus grand, qui aspire à une pleine victoire sur notre cœur, nous attache encore à sa personne, par l'intérêt le plus sensible et le plus capable de nous vaincre. Or quel intérêt fut jamais plus capable d'exciter notre amour, et de le ranimer sans cesse, que celui que la religion présente à nos cœurs, pour les porter infailliblement à l'amour de l'Homme-Dieu? Car vous ne l'ignorez pas, mes chers auditeurs, mais ne l'oubliez-vous jamais au milieu du monde? Jésus-Christ n'est pas seulement le Dieu sauveur, le Dieu sanctificateur, le Dieu rédempteur du genre humain. En vertu de ces titres qui ne respirent que son amour, il est encore le Dieu juge et ar-

bitre souverain de notre éternité. C'est lui qui pour prix de ses victoires sur le monde et l'enfer, a mérité d'abord d'avoir toutes les nations du monde pour héritage : *Dabo tibi gentes hæreditatem.* (*Psal.* II.) C'est lui qui par une suite naturelle a reçu le pouvoir de citer tous les hommes à son tribunal, de les juger en dernier ressort, sans distinction de rangs et d'états : *Constitutus a Deo judex vivorum et mortuorum.* (*Act.*, X.) C'est lui enfin qui, pour récompense de ces mêmes triomphes, a mérité de tenir en main la clef du ciel et celle de l'abîme : *Habeo claves mortis et inferni.* (*Apoc.*, I.) Point d'autre félicité pour l'homme à espérer que celle dont le Dieu sauveur est le maître, et qu'il donne gratuitement à qui il lui plaît. Point d'autre destinée pour tout être raisonnable qui peuple la terre, depuis l'origine du monde, que le dernier arrêt de sa volonté suprême.

C'est donc ici que je m'adresse à vous, cœurs intéressés dans votre amour pour Jésus-Christ et peu sensibles aux plus nobles motifs de son amour; c'est ici que je vous appelle pour vous présenter Jésus-Christ sous l'aspect du souverain Juge, et que j'ose en quelque sorte vous défier de ne pas l'aimer désormais, à la vue de l'intérêt suprême qui vous y engage. Eh ! le moyen en effet, si l'on s'aime véritablement soi-même, de ne pas s'attacher à l'objet de qui dépend le plus grand ou plutôt l'unique intérêt qui doive toucher le cœur de l'homme, l'intérêt d'un avenir qui ne finira jamais? Le moyen de ne pas aspirer de tout son pouvoir à se concilier l'amour et la faveur d'un juge qu'il nous suffit d'aimer pour en être aimés nous-mêmes, et dont l'amour seul à notre égard décidera notre éternelle félicité? Non, mes chers auditeurs, quelle que soit la disposition présente de votre âme, dès qu'il vous reste un grain de foi sur cette vérité capitale du christianisme, qui vous découvre un Dieu juge de votre éternité dans un Dieu sauveur, vous ne refuserez jamais à cet Homme-Dieu l'amour essentiel qu'il vous commande. Autant vous désirerez, malgré vous-mêmes, d'être heureux pour le temps et l'éternité, autant vous attacherez-vous à Jésus-Christ, l'unique arbitre de tout bonheur; et il ne vous sera pas plus possible de passer un jour sur la terre sans aimer souverainement Jésus-Christ, qu'il vous est possible de vivre un moment sans vous aimer vous-mêmes.

5° Que demandez-vous de plus, mes chers auditeurs, pour accorder à Jésus-Christ cette pleine victoire qu'il a voulu remporter sur le cœur de l'homme? Il pouvait s'en tenir là sans doute, et se glorifier justement de sa conquête; mais il va plus loin, et ne croirait pas la mériter encore s'il n'inspirait de plus cet amour d'intimité et de confiance qui fait comme le charme de l'amitié, sans lequel l'amitié n'est plus, ou du moins devient trop languissante pour être honorée d'un si beau nom. Mais quoi ! l'Homme-Dieu, le Verbe divin, pourrait-il contracter avec l'homme ce commerce d'amitié, d'intimité même, qui semble demander une sorte d'égalité entre Jésus-Christ et son disciple, et dès là trop avilir la grandeur et la majesté divine?

Ah ! chrétiens, à en juger des choses sur les idées humaines qui trop souvent vous servent de règle, vous auriez droit de trouver étrange dans un Dieu cette conduite à l'égard de l'homme. Je sais comme vous qu'il suffit d'être grand selon le monde pour ignorer le prix de la confiance et de l'amitié. Je sais qu'un prince, un roi de la terre, ne voit rien d'assez noble dans l'amitié de ceux qui l'approchent; qu'il faut, pour flatter son orgueil, des courtisans, des favoris, des adorateurs; et ce serait sans doute diminuer le nombre de ceux qui l'encensent et qui l'admirent, que de se faire de vrais amis qui pourraient le voir de près, l'examiner et le connaître. Mais ce n'est point sur de pareilles idées, disciples de Jésus-Christ, que vous devez juger du maître que vous adorez. Toujours également grand, lors même qu'il paraît oublier sa grandeur, il lui faut des adorateurs sans doute parmi les hommes, mais il lui faut encore des confidents, des amis, dans ses adorateurs. Eh ! que ne fait-il pas, ce Dieu si grand, pour obtenir de ses créatures cette confiance intime et sans réserve? Et un prince du monde ne ferait-il pas autant d'idolâtres de ses sujets, s'il daignait se communiquer à eux ainsi que l'Homme-Dieu se communique à ses disciples, quelle que soit l'infériorité de leur condition selon le monde.

C'est dans ce dessein, en effet, qu'il a dépouillé l'éclat de toutes ses grandeurs, qu'il a brisé toutes les barrières que pouvaient mettre entre nous et lui le respect et la crainte; qu'il nous a dit de l'approcher et de l'approcher sans effroi, et de l'approcher à tous les instants, sûrs de ne l'importuner jamais, sûrs de lui plaire et de mériter toutes ses faveurs par notre assiduité même à paraître en sa présence : *Venite ad me, omnes qui laboratis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI.)

C'est dans ce dessein qu'il veut bien se montrer jaloux de cette confiance même dont il attend l'hommage de la part des hommes, qu'il la sollicite, qu'il s'empresse à la mériter, jusqu'à nous déclarer par son prophète qu'il fait son bonheur, et son bonheur le plus sensible de pouvoir y parvenir : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII.)

C'est dans ce dessein qu'il s'abaisse, même au sein de sa gloire, à devenir le suppliant des hommes qu'il a sauvés, leur intercesseur éternel auprès du Père céleste; et, pour m'exprimer avec saint Jean, qu'il daigne, dans tout le cours de leur vie, leur servir d'avocat devant le tribunal de la justice divine, lui qui doit être leur souverain juge, le juge de leur éternité au moment de la mort : *Advocatum habemus apud Patrem.* (1 *Joan.*, II.)

En un mot, chrétiens, donnez ici l'essor à vos sentiments, à vos idées; employez toute

la délicatesse d'esprit et de cœur que peut inspirer la nature ou l'éducation, pour vous tracer l'image d'un objet qui mérite pleinement de votre part cet amour de confiance dont je sollicite pour Jésus-Christ le parfait hommage; et s'il manque à l'Homme-Dieu quelqu'un de ces aimables traits qui méritent la confiance du cœur humain ou plutôt qui la commandent, donnez alors, j'y consens, donnez des bornes à cette sorte d'amour que je m'efforce de vous inspirer pour sa personne adorable. Mais si, loin de désirer dans ce divin objet quelqu'une de ces qualités, de ces vertus qui raviraient la confiance de tous les cœurs, vous êtes forcés de reconnaître dans lui seul tout ce qui sera jamais capable de lui concilier et de ranimer le sentiment dans le monde chrétien; eh! comment vous défendre encore à son égard de cette confiance si douce dont l'exercice ferait d'un Dieu votre ami le plus tendre, et ferait sur la terre le plus beau de vos priviléges?

6° En ai-je dit assez pour exprimer le triomphe parfait de Jésus-Christ sur le cœur humain; et ne manque-t-il plus rien à la conquête que ce Sauveur en a voulu faire? Ici, chrétiens, sondez-vous encore un moment vous-mêmes, et vous reconnaîtrez au fond de votre cœur une inclination secrète qui porte à imiter l'objet que l'on croit digne de son amour, à étudier ses mouvements, ses démarches, ses idées, ses sentiments, ses airs même et ses manières, et à se régler en tout sur l'exemple de ses mœurs. Mais quel objet mériterait mieux encore cette sorte d'amour de la part des hommes que l'Homme-Dieu devenu leur règle et leur modèle? Car, en trois mots, quel motif peut animer les plus grands cœurs à l'imitation d'un objet infiniment aimable? Est-ce uniquement le plaisir de lui ressembler qui nous y porte? Est-ce la gloire? Est-ce le bonheur que l'on se promet de cette ressemblance? Si c'est le plaisir, en est-il un plus sensible et plus pur que de ressembler à un Dieu qui n'a pas dédaigné de nous ressembler lui-même? Si c'est la gloire, en est-il de plus noble que celle de ressembler à un Dieu dont l'image, tracée dans nos personnes, fait de nous comme autant de dieux sur la terre? Si c'est le bonheur, en est-il un plus divin que de ressembler à un Dieu dont l'imitation seule doit nous rendre heureux pour l'éternité?

Il n'a donc rien omis, pour triompher pleinement du cœur de l'homme, ce Jésus, ce Dieu Messie que nous adorons: et je vous en ai d'abord offert l'idée la plus juste, quand je vous l'ai représenté comme le vainqueur et le conquérant du cœur humain, c'est-à-dire comme l'objet qui doit épuiser lui seul dans notre cœur, et l'amour de complaisance et d'estime, et l'amour de tendresse et de sentiment, et l'amour de gratitude et de reconnaissance, et l'amour d'espérance et d'intérêt, et l'amour d'intimité et de confiance, et l'amour d'imitation et de conformité; en un mot, toutes les sortes d'amours, toutes les espèces de sentiments dont nous sommes capables. Or, à la suite de ces idées également aimables et sublimes, qui nous retracent Jésus-Christ tout entier, tel que sa religion le présente au monde chrétien; si animé, comme je dois l'être, du même zèle que saint Paul, je lance publiquement ici l'anathème contre quiconque n'aime pas Jésus-Christ; si sans acception de rangs, de caractères et de conditions, j'ose frapper de la malédiction éternelle, comme cet apôtre, tout chrétien qui ne serait pas touché de tant de puissants motifs qui le pressent d'aimer Jésus-Christ, je vous en fais vous-mêmes les juges: sera-ce trop que cet anathème, cette malédiction terrible, pour punir la froideur et l'insensibilité de ces indignes chrétiens dont je parle?

Non, mes chers auditeurs, et loin que cet arrêt de réprobation lancé dans les chaires chrétiennes vous paraisse un excès de rigueur de la part des ministres de l'Eglise, je m'assure que vous le prononcez intérieurement vous-mêmes contre le chrétien qui ne donnerait pas à Jésus-Christ tout son amour. Oui, dites-vous à ce moment du fond de vos cœurs, qu'il soit anathème, qu'il épuise la haine et le mépris de l'univers celui qui n'aime pas souverainement le seigneur Jésus. Fût-il d'ailleurs l'homme le plus parfait et le plus accompli, fût-il le magistrat le plus juste, le guerrier le plus brave, le citoyen le plus aimable; fût-il même le plus grand des rois, les délices et l'amour de ses peuples, dès qu'il n'aime pas Jésus-Christ, dès qu'il n'a pas pour cet Homme-Dieu tous les sentiments qui lui sont dus, anathème, anathème à toutes ses grandeurs et à ses vertus même. Oui, quand il posséderait tous les mérites capables de sanctifier l'homme ici-bas; quand il parlerait le langage des anges; quand il sacrifierait tous ses biens au soulagement de l'indigence; quand sa foi serait assez vive pour transporter les montagnes, pour opérer à chaque instant les plus grands miracles; dès qu'il n'est pas animé de la charité de Jésus-Christ, encore une fois, qu'il soit anathème. C'est un monstre qui ne mérite pas le nom d'homme; pourrait-il mériter encore celui de chrétien? Il n'est pas digne d'habiter la terre, comment trouverait-il place parmi les habitants du ciel? Qu'il soit donc rejeté du sein de l'Eglise; qu'il n'ait plus de part avec les vrais chrétiens; qu'il soit effacé pour jamais du livre de vie; qu'il soit dévoué aux flammes dévorantes de l'enfer; qu'il cherche société parmi les démons, puisqu'il ne mérite pas d'en trouver parmi les hommes: *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.* (I *Cor.* 16.)

Ainsi le pensez-vous, sans doute, illustres disciples de Jésus-Christ; ainsi parleriez-vous hautement vous-mêmes, si le respect dû à son temple ne contenait pas le zèle qui vous anime pour sa gloire; et comme autrefois, dans ce grand et célèbre concile, où

fut solennellement confirmée la divinité de Jésus-Christ, toutes les voix des premiers pasteurs réunis dans la même foi, ne formèrent pour ainsi dire qu'un coup de foudre pour écraser unanimement l'hérétique impie qui s'efforçait d'anéantir la divinité de l'Homme-Dieu dans l'univers; ainsi tous les cœurs, tous les esprits qui m'écoutent se réunissent-ils à ce moment pour abhorrer et détester tout ce qui n'aime pas le Seigneur Jésus. Puisse-t-elle ne s'affaiblir jamais, puisse-t-elle s'accroître encore et s'augmenter dans votre âme, cette indignation sainte qui vous transporte, et qui transporta tous les grands hommes du christianisme, à l'exemple de saint Paul, contre les disciples indifférents pour un si aimable Maître : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.*

Mais qu'ai-je dit, mes chers auditeurs, et, de concert avec moi, qu'avez-vous dit vous-mêmes? N'est-ce point en effet sur votre tête qu'est retombé cet anathème foudroyant de saint Paul dont vous avez cru frapper d'autres coupables; et par un zèle indiscret et précipité, n'auriez-vous pas prononcé l'arrêt de votre éternelle réprobation? Qu'il me soit permis de craindre ici pour vous ce que vous ne savez pas craindre vous-mêmes, et de vous exprimer librement le sujet légitime de mes frayeurs. Car de tant de sortes d'amour dont Jésus-Christ mérite d'être aimé, et qu'il attend de la part du monde, en est-il un seul que vous puissiez reconnaître pour le vôtre, et dont vous puissiez dire avec vérité : Oui, c'est ainsi que j'ai aimé Jésus-Christ jusqu'à ce jour; c'est ainsi que je l'aime encore; c'est ainsi que je veux toujours l'aimer. Pour éclaircir à vos yeux cette triste, mais importante vérité, reprenons par ordre toutes les grandes idées de l'Homme-Dieu que je viens de vous développer, et supportez-moi dans mon détail de morale plus humiliant encore pour Jésus-Christ, pour sa personne et sa religion, qu'il ne peut l'être pour nous-mêmes. Je m'arrête un moment.

SECONDE PARTIE.

Non, mes chers auditeurs, de tous les sentiments, de toutes les sortes d'amour dont je vous ai présenté le précis, et que Jésus-Christ mérite de la part des hommes qu'il a prédestinés pour le connaître; il n'est pas un seul de ces sentiments, de ces amours dont il doit être l'objet, dont le monde chrétien qui l'adore lui rende sincèrement l'hommage. Vérité la plus désolante pour l'homme encore capable de sentiment et de réflexion; mais vérité dont il n'est que trop facile de vous convaincre, par l'opposition effrayante de vos mœurs, avec cet amour universel et sans bornes que Jésus-Christ mérite. Je reprends : nouvelle attention, je vous prie.

1° J'ai dit d'abord, amour de préférence et d'estime pour un homme véritablement Dieu, et qui nous rend sensibles tous les charmes, tous les attributs de la divinité. Serait-ce là, mes chers auditeurs, l'amour que vous éprouvez pour la personne adorable de l'Homme-Dieu? Plaise au ciel qu'il soit gravé profondément dans tous les cœurs à qui je parle. Mais quoi de plus rare, au contraire, parmi vous, hommes et femmes du monde, que cet amour de préférence pour Jésus-Christ, dont vous lui devez l'hommage à tant de titres? Car, sans recourir à d'autres preuves, telles qu'il s'en présente en foule à mon esprit pour vous convaincre ici d'illusion, si vous osez vous flatter de cet amour pour Jésus-Christ; voici le point décisif auquel je m'arrête, et qui doit suffire pour vous confondre. On vous l'a dit mille fois et tout l'Evangile est une démonstration évidente de cette vérité, qu'il ne saurait y avoir d'ennemis plus déclarés, plus irréconciliables dans leurs maximes, que Jésus-Christ et le monde. Que si ce monde pervers n'a point voulu reconnaître Jésus-Christ pour son législateur et son Dieu : *Mundus eum non cognovit* (*Joan.*, I); de même Jésus-Christ n'a point voulu prier pour ce monde incrédule et rebelle à ses ordres : *Non pro mundo rogo.* (*Joan.*, XVII.) D'où vous devez conclure que l'on ne peut donc aimer en même temps dans cette vie mortelle, et Jésus-Christ désavoué du monde, et le monde réprouvé par Jésus-Christ; que l'on ne peut servir le monde et lui obéir constamment (dès qu'il s'agit de religion), sans lui donner la préférence évidente sur Jésus-Christ; et que le signe le plus marqué d'un mépris formel pour la personne de ce Jésus que vous adorez en spéculation, c'est le respect, le dévouement que vous faites paraître en toute occurrence pour les lois du monde. Voilà ce que l'Evangile fait entendre à chaque page à tous les disciples de l'Homme-Dieu, et ce que ne peut ignorer un chrétien qui a quelque idée de la religion divine qu'il professe.

Cependant, mes chers auditeurs, ce dévouement habituel aux lois profanes et antichrétiennes du monde; cette dépendance servile des modes, des usages, des coutumes, des bienséances du monde, en un mot cette idolâtrie funeste du monde, visiblement incompatible avec la préférence due à Jésus-Christ, dans tous les temps et toutes les circonstances de la vie chrétienne, n'est-ce pas là, dans l'exacte vérité, la disposition trop ordinaire de vos cœurs? Qu'il s'agisse en effet pour vous de prendre parti entre Jésus-Christ et le monde, d'encourir évidemment la disgrâce de l'un ou de l'autre (et c'est de quoi il s'agit pour vous, dans vos conditions, presque à tous les instants de la vie), pour lequel de ces deux maîtres, si opposés dans leurs lois, vous déclarez-vous alors, ou plutôt balancez-vous un moment à vous déclarer pour la loi du monde, dont vous êtes esclaves, au préjudice de la loi de Jésus-Christ, dont vous devez être les disciples? L'idée seule d'une bienséance mondaine à remplir, d'une protection humaine à ménager, d'un amusement, même le plus frivole, dont il vous plaît de vous

faire un devoir en qualité d'hommes du monde; n'est-ce pas là de quoi vous faire oublier, en mille occasions, l'obéissance inviolable que vous devez à Jésus-Christ en qualité de chrétiens.

Oui, mes chers auditeurs, vainement pour se faire obéir par préférence au monde qui vous captive, cet Homme-Dieu se présente à vous sous l'appareil auguste de ses attributs divins, comme le souverain Seigneur, comme le maître absolu, comme le roi éternel, à qui le droit de sa nature, et de plus, celui de sa conquête donne tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Vainement soutient-il les ordres rigoureux qu'il vous intime, par le double motif également pressant, et des récompenses éternelles qu'il promet à votre obéissance, et de l'éternité de peines dont il vous menace, si vous refusez d'accomplir ses ordres suprêmes. Le monde, tout faible, tout méprisable qu'il est, l'emporte habituellement, dans vos esprits, sur les charmes et les grandeurs, sur tous les droits inaliénables de l'Homme-Dieu. Et par une crainte frivole que le monde vous inspire, par une ombre de plaisir qu'il vous présente, par un vain éclat d'honneur ou de fortune, dont il éblouit vos faibles yeux, le monde a plus d'avantage pour vous vaincre et vous soumettre à ses lois, que Jésus-Christ et toutes ses promesses; que Jésus-Christ et toutes ses menaces; que Jésus-Christ et tout son empire; que Jésus-Christ et tout ce qu'il peut avoir d'aimable et de terrible; que Jésus-Christ et tout l'éclat de sa divinité.

Reproche le plus outrageant pour vous, mes chers auditeurs, et que vous pourriez soupçonner ici d'hyperbole et d'exagération. Mais si vous savez bien vous connaître et vous juger vous-mêmes; mais si vous voulez réfléchir un moment sur ce goût passionné pour le monde qui vous asservit en tout à ses idées, qui vous engage dans ses intrigues, qui vous soumet à ses modes et à ses usages, vous rendrez pleinement justice à la vérité que j'ose vous dire; et lors même que vous paraissez obéir à Jésus-Christ, par préférence au monde, dans l'observation de sa loi sainte, vous reconnaîtrez alors que dans le fond vous n'en êtes pas moins amateurs, moins idolâtres du monde qu'il réprouve; parce que trop souvent ce monde même est l'unique mobile de la préférence extérieure que vous donnez à Jésus-Christ dans votre amour; je veux dire parce que le monde qui vous commande, comme des bienséances d'état, ces actes publics de piété et de religion que vous offrez réellement au monde, tandis que l'amour de Jésus-Christ semble en être le motif et le principe. Mais cette morale, si j'entreprenais de l'épuiser, me conduirait trop loin, et je vous laisse à penser, mes chers auditeurs, si vous pouvez être plus éloignés de cet amour de préférence si justement dû à Jésus-Christ, qu'en lui préférant habituellement, comme vous le faites, dans le cours de la vie le plus mortel ennemi de sa gloire et de sa religion, qui est le monde.

2° J'ai dit, amour de tendresse et de sentiment pour un Dieu véritablement homme, et qui divinise dans sa personne tous les charmes de l'humanité. Serait-ce là, chrétiens du monde, le tribut d'amour dont vous honorez Jésus-Christ? Peut-être vous le persuadez-vous ainsi, vous surtout, cœurs naturellement plus sensibles et plus portés à la tendresse, parce qu'il vous arrive à certains moments d'éprouver quelque léger sentiment d'amour pour l'Homme-Dieu. Quand vous vous occupez de son humanité sainte, ou que l'on vous représente vivement tout ce qu'elle a d'aimable, dès là vous croyez lui rendre l'hommage de toute la tendresse et la sensibilité de votre âme; mais reconnaissez ici l'abus et l'illusion de votre créance. Car, ce ne fut jamais une tendresse indolente et oisive dans le cœur humain, une tendresse dont la douceur ne peut fomenter la paresse de l'âme; non, ce ne fut jamais ce sentiment d'amour stérile et inefficace que mérita Jésus-Christ, et qu'il attend de toutes les créatures qu'il a daigné éclairer de ses lumières; mais cette tendresse active et empressée qui cherche toujours à plaire, et à plaire de plus en plus à l'objet qu'elle se propose; qui oublie tout objet étranger, pour ne penser qu'à celui dont le cœur s'occupe et se repaît sans cesse; pour aller au-devant de ses volontés, de ses désirs même; mais cette tendresse qui devient comme l'âme de tous les cœurs où elle domine; et qui, sans contracter le vice inséparable des amours passionnés, en prend toute la force, l'empressement et l'activité.

Or, cette tendresse vive et animée du cœur humain, cette tendresse seule digne de Jésus-Christ, et qu'il regarde comme l'hommage le plus délicat que le cœur de ses disciples ait à lui présenter, à qui la prodiguez-vous le plus souvent, mes chers auditeurs? Non, ce n'est point à Jésus-Christ même qui seul mérite de l'épuiser tout entière; c'est à une vile créature, c'est à une beauté fragile et mortelle, que vous en faites servilement le sacrifice. Oui, c'est là l'idole qui absorbe tous les désirs, qui épuise toutes les idées, qui fixe tous les regards, qui emporte tous les sentiments de l'âme. Voilà ce qui fait former tant de vœux, ce qui fait pousser tant de soupirs, ce qui fait verser tant de larmes. Voilà ce qui fait naître, tantôt les regrets les plus vifs, tantôt les plus cruelles jalousies, tantôt les tristesses les plus profondes, tantôt les transports les plus insensés. Voilà ce qui rend hardi le plus timide, ce qui rend brave le plus lâche; ce qui rend prodigue le plus avare; ce qui rend prudent le moins sage; ce qui rend spirituel même le moins habile, ce qui fait tout oser, tout entreprendre et tout souffrir. Voilà, ô honte et opprobre du christianisme! ce qui enchante, ce qui enivre, et, pour user de cette expression, ce qui bouleverse des cœurs formés pour Jésus-Christ, et qui ne doivent éprouver de sentiment supérieur et dominant que pour Jésus-Christ. Dis-je rien ici,

mes chers auditeurs, dont le monde même chrétien ne fournisse une infinité d'exemples; que vous n'ayez peut-être éprouvé mille fois vous-mêmes? Et cette beauté céleste et incorruptible de Jésus-Christ, devant laquelle les astres les plus brillants ne sauraient être que des ombres; cette beauté adorable dont le seul aspect rend éternellement heureux tous les habitants du ciel, mérita-t-elle jamais de votre part un moment de cette tendresse, une portion de ce sentiment dont votre cœur est si prodigue pour ces beautés périssables que le monde lui présente? C'est-à-dire, Seigneur, que le cœur humain se laisse prendre et captiver sans peine à tous les objets qui peuvent l'éloigner de vous et le corrompre; et qu'à l outrage qu'il ose vous faire, d'être insensible à tout ce que vous pouvez lui offrir d'aimable, il ajoute l'outrage plus sensible encore, de n'être insensible que pour vous seul. Mais suivons toujours le plan que je me suis prescrit.

3° J'ai dit, amour de reconnaissance et de gratitude, pour un Homme-Dieu, véritablement sauveur, et dont toute la destinée se termine au bonheur et au salut du monde. Serait-ce du moins là, chrétiens, l'espèce d'amour que Jésus-Christ pourrait se flatter d'avoir obtenu de votre cœur? Ce sentiment si naturel à l homme, à l'homme même le plus vulgaire, et que vous rougiriez de ne pas éprouver, dans l'occasion, pour le dernier de vos semblables, l'éprouveriez-vous également pour les bienfaits et les dons ineffables de l'Homme-Dieu? Ah! mes chers auditeurs, pourquoi suis-je forcé par mon ministère à dévoiler publiquement ce qu'il y a peut-être de plus capable d'avilir la noblesse et la grandeur naturelle de l'humanité; et ce que je voudrais pouvoir ensevelir dans l'ombre d'un éternel silence? Non, de quelque dignité que se pique votre âme, pour payer au moins les bienfaits reçus, du sentiment de gratitude que le bienfait mérite; non, vous n'avez dans le cœur, pour la plupart, vous n'avez rien de cet amour infini de reconnaissance que mérite à Jésus-Christ la seule qualité de Sauveur du genre humain.

Oui, je le sais, ce serait un crime énorme à vos yeux, qu'un trait d'ingratitude à l'égard du moindre des hommes. Les plus vives actions de grâces, toutes les protestations du monde ne vous coûteront rien, pour le plus léger service reçu d'un protecteur ou d'un ami, d'un de ces hommes même, à qui de pareils titres, vu leur rang subalterne, ne sauraient convenir à votre égard. Mais ces dons infinis, ces bienfaits immenses, versés incessamment sur le genre humain par la miséricorde infinie de Jésus-Christ; mais ces grâces multipliées qu'il répand encore sur chaque jour, sur chaque instant de votre vie; mais ce sang précieux, qui par sa vertu vous arrache à l'enfer, vous mérite le ciel et vous l'assure, si vous désirez seulement d'y parvenir; mais ce dévouement plein et entier de Jésus-Christ au bonheur et au salut de chacun des hommes, on dirait que ces grands objets de la religion dont votre foi fut nourrie dès l'enfance, n'ont plus également de quoi vous frapper, et que la distance des temps qui vous éloigne de ces jours heureux, où Jésus-Christ parut au monde pour le réformer et le sauver, vous donne quelque droit d'oublier ses dons divins et de les méconnaître.

Vous me demandez, sur quoi fondé, je vous reproche tant d'ingratitude envers Jésus-Christ? Faut-il vous le dire, mes chers auditeurs? Sur mille traits odieux dont vous ne pouvez disconvenir vous-mêmes, et dont la continuité fait disparaître à vos yeux l'horreur qu'ils méritent; sur l'habitude funeste où vous êtes de vivre dans le monde, sans penser à Jésus-Christ, sans parler de Jésus-Christ, sans savoir même la vie de Jésus-Christ, sans méditer les bienfaits de Jésus-Christ, sans vous occuper des mystères de Jésus-Christ, sans rapporter vos actions à Jésus-Christ, sans vous intéresser à la gloire de Jésus-Christ, sans vous affliger des pertes que souffre le royaume de Jésus-Christ, sans oser vous déclarer, dans l'occasion, pour disciples de Jésus-Christ, sans avoir le courage d'élever la voix dans vos sociétés, pour réprimer le blasphème devenu si ordinaire contre Jésus-Christ, sans paraître dans nos temples, à moins d'un ordre formel de l'Eglise, en présence de Jésus-Christ, sans produire un seul de ces actes d'amour, dont ne peut se défendre un cœur chrétien, qui n'a pas perdu tout sentiment de reconnaissance pour Jésus-Christ.

Sur quoi fondé, je vous reproche cet excès d'ingratitude envers Jésus-Christ? Sur le mépris évident de tous les moyens qu'il vous présente lui-même dans son Evangile, pour acquitter la reconnaissance infinie que ses dons méritent. Car il a voulu, ce Dieu sauveur, transporter au prochain, surtout au pauvre, tout ce qu'il attend de ses disciples pour prix de ses bienfaits. Il vous a protesté qu'il prendra pour lui-même les moindres devoirs de charité rendus à chacun des hommes, contenus sous ce terme général et vénérable de prochain : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV.) En sorte qu'il ne tient qu'à vous, surtout dans l'état de grandeur et d'opulence où Dieu vous a placés, d'obliger Jésus-Christ même à chaque jour, à chaque instant de votre vie, et de reconnaître ses plus grands dons dans la personne de vos frères malheureux, soit du côté de la nature, soit du côté de la fortune. Une charité patiente pour les supporter, libérale pour les soulager, généreuse pour leur pardonner, universelle pour les aimer; se serait là de votre part de quoi payer tout le prix du sang adorable de Jésus-Christ. Et cependant, quelle impatience de votre part à supporter des égaux! quelle épargne sordide lorsqu'il s'agit de secourir le pauvre! quel ressentiment à l'égard d'un rival ou d'un ennemi qui cherche à vous nuire!

quelle indifférence pour le commun des hommes à qui Jésus-Christ a transporté tous ses droits sur la reconnaissance du cœur humain! et dès là, quelle indifférence, quelle ingratitude pour Jésus-Christ même!

Sur quoi fondé, je vous reproche cette ingratitude prodigieuse envers Jésus-Christ? Dispensez-moi, mes chers auditeurs, de m'étendre plus au long sur cette affligeante morale, et de vous rappeler ces traits plus marqués encore et plus noirs de votre ingratitude envers Jésus-Christ. J'entends cette irrévérence trop commune que l'on étale dans ses temples, au moment même de son auguste sacrifice où il ne cesse de renouveler sur son autel, tout ce qu'il a souffert sur le Calvaire pour vous prouver son amour et vous obliger de l'aimer; cet éloignement habituel de ses sacrements, où il a voulu renfermer le trésor de tous ses mérites pour le transmettre, comme son héritage, aux hommes assez heureux pour le connaître et l'adorer; cette indigne réception du sacrement même où il réside en personne et dans lequel il vous abandonne, pour ainsi dire, tout ce qu'il est pour se transformer invisiblement en vous et vous transformer visiblement en lui. Dispensez-moi, dis-je, de vous retracer ces idées funestes et désolantes pour tout ce qu'il y a de véritables chrétiens. Je vais plus loin.

4° J'ai dit, amour d'espérance et d'intérêt pour un Homme-Dieu, juge et arbitre souverain de notre éternité. C'est ici sans doute, mes chers auditeurs, que vous croyez reconnaître l espèce d'amour qui vous attache à Jésus-Christ. Mais ne serait-ce point encore une erreur de votre part et une illusion de le penser? Et cet amour même intéressé, dont il semble que le cœur humain ne se peut défendre, cet amour moins parfait dans son motif et plus proportionné à la faiblesse humaine, si vous le cherchez au fond de votre cœur, l'y découvrirez-vous, en effet, tel qu'il doit être? Ah! chrétiens, ne cherchons point à nous séduire et à nous tromper nous-mêmes, sur un point aussi essentiel au salut que l'amour de l'Homme-Dieu. Non, cet amour d'intérêt dicté par la nature même, toujours d'accord avec la grâce pour nous l'inspirer, non, vous n'avez point encore, la plupart, cet amour pour Jésus-Christ.

Chose étrange! c'est l'esprit d'intérêt qui forme toutes les amitiés, qui décide toutes les liaisons, qui nourrit toutes les attaches, qui entretient tous les commerces de société parmi les hommes; c'est l'appât de l'intérêt, souvent du plus léger intérêt d'honneur ou de fortune qui donne aux princes des sujets fidèles, aux maîtres de zélés serviteurs, aux magistrats des clients soumis, aux moindres seigneurs des courtisans assidus à leur plaire; à l'État, à la patrie, des citoyens ardents à l'illustrer et à la défendre : en un mot, c'est l'attrait de l'intérêt qui, dans le monde, est en tout le mobile du cœur humain, qui, comme un ressort puissant et toujours actif, fait tourner à son gré les affections et les penchants qui le dominent, et ce grand intérêt d'une éternité glorieuse ou funeste qui attend chacun des hommes au sortir de la vie, et dont Jésus-Christ doit être le seul arbitre; cet intérêt le plus fort qui puisse être, pour remuer le cœur de l'homme, ne saurait encore nous attacher à Jésus-Christ et nous inspirer pour sa personne ce sentiment d'amour nécessaire pour toucher son cœur et pour nous rendre dignes à ses yeux de l'éternité de ses récompenses.

Ce n'est pas au reste que l'on paraisse totalement insensible à cette idée de Jésus-Christ, considéré comme le juge et l'arbitre souverain de notre éternité, et lorsque l'Eglise, chargée de l'instruction du monde, nous rappelle à certain temps par la voix de ses ministres ce jugement, soit particulier, soit universel où Jésus-Christ décidera le sort immuable de tous les hommes; à peine est-il quelques coupables qui ne cherchent, dans ces moments, à ménager la faveur de leur juge et à se rapprocher de lui par quelques actes, au moins extérieurs, de piété et de religion; mais ces mouvements passagers qui semblent affecter votre cœur, et le porter vivement alors vers Jésus-Christ, d'où proviennent-ils le plus souvent? Je ne crains point de le dire, hélas! d'une crainte plus humaine que surnaturelle, d'une crainte servile, si différente de cette crainte filiale, propre des disciples et des frères de Jésus-Christ; d'une crainte dont l'amour n'est ordinairement dans vous ni l'effet, ni le principe; c'est-à-dire que si l'on ne craignait pas les peines sensibles et éternelles que Jésus-Christ prépare aux indignes disciples de sa religion, on s'embarrasserait peu de ce bonheur ineffable qu'il prépare à ses élus depuis l'origine des siècles; c'est-à-dire que si l'on pouvait vivre sur la terre à l'abri de la mort et toujours au gré de ses désirs, on renoncerait sans peine à ce bonheur céleste et purement spirituel, dont Jésus-Christ doit être non-seulement l'arbitre, mais encore l'objet et le principe; c'est-à-dire que Jésus-Christ n'est redevable de cet amour, même intéressé, qui à certains moments nous porte vers lui, qu'au sentiment grossier de cet amour-propre, que toute sa loi condamne, et dont il est venu anéantir l'empire, par l'exemple de toutes les vertus capables de le crucifier dans l'homme et de le détruire au milieu du monde.

5° J'ai dit amour d'intimité et de confiance pour un Dieu, l'ami des hommes, qui daigne être à tous les instants le dépositaire et le confident de nos peines. Est-ce là enfin, mes chers auditeurs, le sentiment d'amour que vous éprouvez pour Jésus-Christ? Et serais-je assez heureux à ce moment pour avoir découvert dans votre cœur quelque sorte d'amour pour un Dieu qui met tout en œuvre, jusqu'à se familiariser en quelque manière avec ses disciples, pour s'en faire aimer? Mais quoi! Seigneur, ne dirait-on pas, au contraire, malgré cette bonté excessive qui

vous rapproche de notre bassesse, ne dirait-on pas que vous êtes pour nous comme un Dieu étranger et inconnu? que vous êtes un Dieu toujours foudroyant qui nous interdit ses approches, qui nous défend dans cette vie le bonheur de paraître en sa présence? un Dieu semblable à ces dieux de la terre, qui ne se croient véritablement grands que lorsque l'appareil qui les accompagne fait sentir autour d'eux leur propre grandeur et annonce la petitesse de tous les sujets qui les environnent? Ne dirait-on pas, à nous voir sans cesse éloignés de vous, ô mon Dieu, que ce soit là l'idée que nous nous formons de votre personne adorable?

Eh! connaissez-vous en effet, chrétiens du monde, connaissez-vous seulement l'usage de cet amour de confiance à l'égard de Jésus-Christ? Sait-on jamais dans le monde s'adresser à Jésus-Christ comme à l'ami le plus tendre, le plus généreux, le plus fidèle, le plus jaloux de notre félicité présente et future? Sait-on dans le monde épancher sincèrement son cœur en présence de Jésus-Christ, lui en développer tous les plis et replis les plus secrets, lui confier sans réserve ses désirs, ses projets, ses répugnances, ses peines? Sait-on dans le monde recourir à Jésus-Christ dans les besoins de l'âme et du corps, se consoler avec Jésus-Christ dans ses disgrâces, demander conseil à Jésus-Christ dans ses perplexités, chercher la paix dans le sein de Jésus-Christ au milieu des troubles et des agitations que l'on éprouve? Sait-on même, dans ce monde tumultueux dont le faste vous éblouit et le tourbillon vous entraîne, sait-on parler à Jésus-Christ, écouter Jésus-Christ quand il parle par sa grâce, répondre à Jésus-Christ sur les sacrifices particuliers qu'il demande à ses divers disciples, et comprendre ce langage intérieur et divin qui s'adresse au cœur et lui fait entendre malgré lui-même ses conseils ou ses ordres?

Que dis-je, mes chers auditeurs, et pensez-vous même qu'une telle morale doive s'adresser à des chrétiens, surtout d'un certain rang, engagés à vivre au milieu de la cour et du plus grand monde? N'êtes-vous pas même étonnés que je m'y arrête comme sur un devoir que vous prescrit l'amour nécessaire dont vous êtes redevables à l'Homme-Dieu? Et n'est-ce pas là, selon vous, une de ces idées mystiques réservée pour les spirituels et les dévots du siècle ou du cloître? Oui, c'est cet amour d'intimité et de confiance pour Jésus-Christ qui paraît aux hommes et aux femmes du siècle d'une pratique trop sublime et trop relevée dans leur état. Voilà, dit-on par un respect apparent qui, bien approfondi, est de la part du monde un mépris véritable pour ce saint exercice de l'amour divin, voilà ce qui doit être le partage de quelques âmes non communes distinguées dans l'ordre de la grâce, et spécialement dignes, par leur renoncement au commerce du monde, d'entrer en communication avec le ciel et d'entretenir comme familièrement le Dieu de l'univers; comme si ce n'était pas assez d'être honorés du glorieux titre de chrétiens, selon la parole de Jésus-Christ, pour être appelés à l'amitié de cet Homme-Dieu : *Non jam vos dicam servos; vos autem dixi amicos* (*Joan.*, XV), et que le sentiment de l'amitié, quand il s'est une fois emparé du cœur, pût jamais ignorer le langage de la communication et de la confiance.

6° J'ai dit enfin, amour d'imitation et de conformité pour un Dieu qui accomplit le premier ce qu'il ordonne, et qui veut jusqu'à la fin des temps, par l'exemple de sa vie, nous servir en tout de règle et de modèle. De vous demander encore ici, mes chers auditeurs, si vous avez pour Jésus-Christ cet amour de conformité et d'imitation que sa loi vous impose, c'est ce qui serait sans doute inutile et superflu. Quelque avantageux, en effet, quelque nécessaire même que puisse être au salut de l'homme cet amour pour l'Homme-Dieu qui fait trouver le souverain bonheur dans celui que l'on éprouve à l'imiter, n'est-il pas trop évident que c'est là surtout ce qui vous manque, et que le siècle présent produit à peine quelques chrétiens qui puissent avec justice se glorifier de pareils sentiments? Car s'il régnait dans votre cœur, cet amour brave et généreux qui fait les imitateurs de Jésus-Christ, et dès là ses parfaits disciples, quel en serait dans vos mœurs l'effet infaillible et nécessaire? Ah! chrétiens, ce serait sans doute de vous faire aimer toutes les œuvres, toutes les vertus capables de vous communiquer quelque nouveau trait de conformité avec Jésus-Christ, dont vous devez être les images vivantes aux yeux de Dieu et des hommes. Ce serait donc de vous faire désirer l'humiliation, la souffrance, la pauvreté même, compagnes inséparables de Jésus-Christ sur la terre; de vous faire désirer ses maux prétendus, je ne dis pas seulement avec ardeur, mais préférablement à l'éclat, aux délices et à l'opulence du siècle : *Qui sunt Christi, carnem crucifixerunt cum concupiscentiis.* (*Gal.*, V.)

Or, je sais trop, grands du monde, et vous savez trop vous-mêmes, combien le fond de vos cœurs est éloigné d'un sentiment capable de vous faire aimer ces vertus austères dont la pratique graverait dans vos personnes cette ressemblance nécessaire qui doit vous rapprocher de Jésus-Christ. Je sais trop, par exemple, et vous savez trop vous-mêmes, que, loin de vous faire un vrai bonheur dans la vie de tout ce qui peut mortifier la chair et les sens, vous n'éprouvez pour tout exercice mortifiant et pénible qu'un dégoût, qu'une répugnance qui vous paraît invincible, et qu'il ne faudrait que la pratique de ces devoirs rigoureux à la nature pour faire le supplice habituel de votre vie, si vous ne saviez pas vous en affranchir au gré de l'amour-propre qui vous domine sans cesse. Je sais trop, et vous savez trop vous-mêmes, que, loin de faire consister votre gloire à partager dans l'occasion les abaissements de Jésus-Christ, la moindre humiliation essuyée

aux regards du monde vous paraît insoutenable jusqu'à vous porter de sang froid aux derniers excès de la fureur et de la vengeance; que Jésus-Christ, profondément humilié dans tout le cours de sa vie mortelle, et plus encore dans le cours de sa passion sanglante, n'est pas moins pour vous que pour les Juifs même un sujet de scandale, et que, malgré la grâce du baptême dont Jésus-Christ vous a gratifiés par préférence à tant d'autres, vous n'êtes pas encore assez chrétiens pour ne pas rougir de ses opprobres, que l'amour de sa personne devrait rendre à tous ses disciples non-seulement respectables, mais aimables. Je sais trop enfin, et vous savez trop vous-mêmes, que ce qu'il y a de plus fervent, de plus religieux parmi les chrétiens du monde, ne sait point aimer Jésus-Christ jusqu'à faire son premier bonheur et sa principale gloire de lui ressembler. Que si l'on peut atteindre à ce degré de vertu, de savoir supporter dans l'esprit d'une résignation chrétienne les souffrances, les humiliations, les disgrâces dont la vie la plus heureuse n'est pas exempte, on croit avoir acquis le vrai degré de perfection que l'on est obligé d'acquérir pour le ciel. Mais que d'en venir jusqu'à désirer l'humiliation et la souffrance, jusqu'à détacher son cœur de tout bien terrestre pour ressembler à Jésus-Christ même, c'est ce que l'on regarde comme le prodige de la vertu la plus éminente, comme un prodige de vertu presque imaginaire pour les faibles mortels, ou du moins trop sublime relativement aux penchants personnels que l'on éprouve pour y aspirer. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous devez savoir aussi bien et mieux que moi, et ce qui rendrait inutile et superflu un détail plus ample sur cet article.

Il n'est donc point aimé ce Jésus, ce Dieu incarné, ce Messie attendu d'Israël et des nations, ce prince de la paix, cet ange du conseil divin, ce père du siècle présent et futur, ce médiateur éternel entre Dieu et les hommes; il n'est donc point aimé de ces mêmes hommes qu'il a singulièrement aimés, qu'il a aimés plus que lui-même; ce Jésus, leur frère, leur ami, leur sauveur, leur juge, leur modèle et leur maître. C'étaient là cependant le principe et le terme des travaux glorieux et humiliants de sa vie mortelle, de s'assurer pour jamais l'empire du cœur humain; c'était là cette magnifique conquête que méditait son amour depuis l'éternité; c'était là cette victoire à laquelle tendaient tous les triomphes de sa mission divine. Peu content de se faire craindre et adorer du haut du ciel, par la multitude des hommes, il a voulu descendre parmi eux, pour conquérir un amour plus divin à ses yeux que l'adoration même. Mais vainement, pour se faire aimer, a-t-il dépouillé toutes ses grandeurs, et revêtu toutes nos faiblesses; vainement a-t-il épuisé sur chacun de nous, tous les traits de son amour, pour mériter les sentiments du nôtre; vainement a-t-il mis en œuvre à ce dessein, tout ce que l'estime, la tendresse, la reconnaissance; tout ce que l intérêt, la confiance et l'exemple, peuvent avoir de charme et d'attrait pour le cœur de l'homme.

Il a pu, cet Homme-Dieu, vaincre lui seul le monde et ses puissances. Il a pu dompter les légions encore plus redoutables de l'enfer. Il a pu subjuguer par ses apôtres les plus superbes nations. Il a pu redresser tous les travers de l'esprit humain, et dissiper toutes ses ténèbres. Il a pu faire tomber à ses pieds toutes les idoles révérées de la terre. Il a pu fonder une Eglise, inébranlable jusqu'à la fin des temps, à tous les orages de l'impiété et de l'erreur. Il a pu, et il peut encore, par la vertu toute-puissante de son nom, remporter chaque jour tant de victoires réservées à lui seul; et l'ordre éternel en est porté depuis qu'il se fit connaître au monde, que tout fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, au nom sublime et triomphant de Jésus : *In nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum.* (*Philip.*, II.) Mais cette force, cette vertu divine, uniquement propre de Jésus, n'a pu encore le faire triompher du cœur de l'homme, et ce cœur rebelle est devenu comme l'écueil fatal de toute la puissance et de tous les charmes de l'homme Dieu.

Mes chers frères, je ne vous ferai point craindre ici la colère et la vengeance de ce Jésus, dont vous méprisez si indignement l'amour. Sa justice, quoique patiente dans le temps, le vengera sans doute de vos ingratitudes à la fin des siècles; et c'est à vous de concevoir, s'il est possible, quel sera sur vous l'éclat d'une vengeance allumée de tous les feux de l'amour même, irrité de vos mépris. Mais ce n'est point ainsi que l'Homme-Dieu sait se venger dans la vie présente: sa vengeance est de continuer de vous aimer; c'est de vous aimer encore de plus en plus. Tant d'amour de la part d'un Dieu méprisé a sans doute de quoi vous surprendre; mais ce qui doit plus vous étonner que cet amour même, c'est que vous continuerez opiniâtrement d'y résister. Des cœurs barbares seraient sensibles à ce prodige d'amour; ils en seraient touchés, attendris, et des cœurs chrétiens ne le seront pas!

Mais je me trompe, Seigneur Jésus, et quelle que soit la misère du cœur humain, ce serait trop l'outrager, que de le croire capable à votre égard d'un pareil excès. Non, jusqu'à ce jour, il est vrai, vous n'avez point été l'objet unique, ni même le premier objet de notre amour; mais vous serez aimé désormais, trop aimable Jésus, et notre cœur confus de ses froideurs, vous rendra bientôt tout cet amour dont il a osé jusqu'ici vous dérober l'hommage. Il s'efforcera, ce malheureux cœur, de vous aimer dans un moment, pour tant d'années d'insensibilité et d'indifférence; il s'efforcera de vous aimer assez pour vous venger, non-seulement de lui-même, mais encore du reste de l'univers, dont vous n'êtes point aimé; c'est-à-dire, assez pour tant d'infidèles

qui ne vous connaissent pas; assez pour tant d'impies qui vous blasphèment; assez pour tant d'hérétiques qui vous traversent; assez pour tant de catholiques qui vous déshonorent; assez pour tant de mauvais chrétiens, dont les mœurs conservent à peine quelques traces de christianisme; et si la faiblesse du sentiment humain ne suffisait pas à tant d'amour qui vous est dû, nous nous joindrons, pour aimer avec plus d'ardeur, à tous les saints de la terre, à tous les bienheureux du ciel, surtout à cette Vierge mère, qui vous aima comme son fils, comme son Dieu, qui seule aima plus que toutes les créatures ensemble; nous nous joindrons à vous-même, Seigneur, pour vous aimer autant que vous devez être aimé, et nous emprunterons de votre cœur divin ce feu sacré dont vous brûlez pour nous, et dont à plus juste titre nous devons brûler pour vous-même.

Vous serez aimé, trop aimable Jésus, et quelles que soient la faiblesse et la fragilité naturelle de notre cœur, rien ne pourra le détacher de votre personne divine; rien ne pourra lui ravir le don inestimable de votre amour. Ni la séduction du monde, parce qu'il suffit de vous aimer, pour haïr et détester ce monde réprouvé par vous-même. Ni les artifices de l'amour-propre, parce qu'il suffit à l'homme de vous aimer, pour se haïr lui-même dans l'esprit de votre loi sainte. Ni les efforts redoublés de l'enfer, parce qu'il suffit au chrétien de s'attacher au vainqueur éternel de l'enfer, pour se jouer de toutes ses puissances et les mettre en fuite. Pour vous aimer ainsi, Seigneur, et pour vivre constamment dans cet amour, je prévois de longs combats à livrer, de grands obstacles à vaincre. Mais si un grain de vraie foi, selon votre parole, est assez fort pour transporter les montagnes, un grain de véritable amour pour votre personne, non moins puissant que la foi, les aplanira devant nous, ou les fera disparaître.

Vous serez aimé, trop aimable Jésus, et sous l'empire adorable de votre amour, nous ne craindrons plus cette foule de passions, ennemis domestiques de notre bonheur, qui prennent l'empire sur notre âme et la tyrannisent. Hé quoi! votre nom seul commande aux flots écumants de la mer, aux vents impétueux qui l'agitent, et tout à coup les flots et les vents s'apaisent; ainsi votre amour, régnant sur notre âme, commandera-t-il aux passions les plus indomptées de notre cœur, à toutes les folles idées de notre esprit, à toutes les bizarreries de notre imagination, à tous les caprices de notre humeur; et à l'instant toutes les facultés de notre âme, qui y portent le trouble et le désordre, se tiendront dans le calme et dans le silence. Il commandera donc, cet amour tout-puissant, à l'orgueil qui nous aveugle, à la colère qui nous enflamme, à la vengeance qui nous transporte, à la cupidité qui nous dévore, à la volupté qui nous captive; à tous les désirs, tous les penchants, tous les goûts dépravés qui nous dominent. Il commandera donc, ce même amour, à toutes les hauteurs d'un esprit indocile aux révélations de votre sagesse, à toutes les impiétés, les hérésies, les erreurs, que cet esprit enfante, comme de lui-même, quand vous n'êtes pas sa lumière; à toutes les illusions, les extravagances philosophiques qui éblouissent notre faible raison, et dont nous sommes comme obsédés dans le monde chrétien qui ne doit être gouverné que par les principes lumineux de la foi. Il commandera, ce même amour, à cette imagination déréglée qui défigure tout à nos yeux, nous peint le vice et la vertu des plus vives couleurs, jusqu'à nous faire estimer le vice et mépriser la vertu; à cette imagination dont les bizarreries, les écarts et les travers sont également capables de désoler et d'avilir l'humanité. Il commandera, ce même amour, à tous les caprices d'une humeur légère et volage, à toutes les noirceurs d'une humeur mélancolique et sombre, à toutes les fougues d'une humeur vive et emportée. Il commandera enfin, cet amour, à tout ce qu'il peut y avoir dans nous de vicieux et de criminel soit par habitude, soit par nature; et au souvenir, au nom seul de Jésus que nous aimerons, tous les orages qui troublent notre cœur seront bientôt calmés; tous les faux principes de notre esprit dissipés comme un songe; tous les déréglements de notre imagination, réprimés; tous les caprices de notre humeur, anéantis.

Pourriez-vous me désavouer, mes chers auditeurs, d'une seule de ces promesses, que j'ose faire à Jésus-Christ de la part de ses disciples; et quelques sacrifices qu'il vous en coûte pour aimer le Dieu-Homme, comme il veut et doit être aimé, serait-il en votre pouvoir de lui refuser ce tribut d'amour universel qu'il vous demande? Non, ô mon Dieu! c'est au nom de tous ceux qui m'écoutent que je vous parle; ne craignez plus l'indifférence du monde chrétien qui vous reconnaît pour législateur et pour maître. Cessez même désormais d'user de votre empire, pour vous faire aimer, cessez de commander cet amour sous peine de l'éternelle réprobation. Permettez seulement à vos disciples de vous aimer sur la terre, de s'attacher à vous par tous les liens qui peuvent unir la créature à son Dieu; et j'ose répondre que nous vous aimerons assez dans cette vallée de misère et de larmes, pour mériter de vous aimer éternellement dans le ciel : c'est ce que je vous souhaite à tous, au nom du Père et du Fils, etc.

SERMON VII.

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE.

Patrem nolite vocare vobis super terram : unus est enim Pater vester qui in cœlis est (*Matth.*, XXIII)

N'appelez personne votre père sur la terre; vous n'avez qu'un Père véritable qui est dans le ciel.

Madame,

C'est à tous les hommes sans doute, et

spécialement à tous les chrétiens que conviendra toujours cette parole admirable de Jésus-Christ, qui nous fait tous les enfants adoptifs du Père céleste, et nous permet à peine de regarder comme nos pères ceux que nous honorons sur la terre d'un si beau nom. Mais ne pourrais-je pas, mes chers auditeurs, l'appliquer plus proprement encore, cette parole divine, à tant d'enfants malheureux, qui ne trouvent point dans les pères que Dieu leur donne sur la terre les secours les plus nécessaires au salut, c'est-à-dire qui ne reçoivent point de leurs pères cette éducation vertueuse et chrétienne qui serait pour eux le plus grand des biens, et sans lequel tous les autres biens ne peuvent contribuer qu'à les perdre...? Oui, c'est à ces enfants, ou privés de toute éducation, ou formés par une éducation toute profane que l'on pourrait dire avec plus de sujet encore qu'au commun des chrétiens, qu'il n'est pour eux de père véritable que celui qui est dans le ciel : *Patrem nolite vocare vobis super terram.* Car doivent-ils regarder comme pères, des hommes qui ne remplissent pas à leur égard le premier devoir de l'amour paternel, et qui, après leur avoir donné le jour, ne les forment pas à vivre en hommes raisonnables et en hommes chrétiens?

Vous me prévenez, mes chers auditeurs, et vous avez déjà conçu que c'est de l'éducation de vos enfants que je veux vous entretenir aujourd'hui; de ce devoir, le plus important peut-être, et cependant le plus négligé dans le christianisme; idée simple que je saisis d'abord et à laquelle je m'arrête. Point d'obligation plus indispensable pour les parents chrétiens, et qu'il leur soit plus essentiel de remplir, que celle qui regarde l'éducation chrétienne de leurs enfants. C'est l'unique proposition que j'avance, et qui fera le sujet de ce discours, dans lequel je ne suivrai point la méthode des divisions ordinaires, mais qui sans avoir la forme accoutumée, qui ne fut jamais nécessaire, n'en sera pas moins propre à vous édifier et à vous instruire. Je vous développerai mieux mon dessein après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Si je n'avais dessein que de convaincre les pères et mères de famille qui, mécontents de l'obligation indispensable qui leur est imposée, de former aux devoirs du christianisme les enfants dont le soin leur est confié par la nature même; je n'aurais pas besoin pour réussir dans un tel projet, d'employer ici de longs discours. Car si la voix du sang qu'ils écoutent sans cesse, a dû leur persuader que c'est pour eux une obligation indispensable, de donner à leurs enfants cette éducation purement civile, qui, à proportion de leur naissance et de leurs talents, les rende capables d'exercer les divers emplois, de remplir les états différents du monde; comment la religion sainte dont ils professent hautement toutes les maximes, ne leur aurait-elle pas déjà persuadé l'obligation plus pressante encore où ils sont de donner à leurs familles, par leurs avis et leurs soins, surtout par la force impérieuse de leur exemple, une éducation vraiment et solidement chrétienne, une éducation capable d'en faire pour tout le cours de la vie, de vrais et de fervents disciples de Jésus-Christ?

Je vais donc plus loin, pères chrétiens, et non content de vous dire que c'est pour vous une obligation essentielle d'élever vos enfants dans la pratique de cette religion sainte, dont ils sont les disciples comme vous-mêmes; j'avance encore qu'il n'est point d'obligation plus essentielle que celle-là dans votre état; et dont l'omission soit à votre égard d'une plus terrible conséquence. Vous demandez le pourquoi d'une proposition qui vous étonne : le voici en peu de mots qui vous feront entendre tout ce que j'ai à vous dire et à vous développer. C'est que vous ne pouvez manquer à ce devoir, le premier et le plus grand, le plus essentiel de tous les devoirs dont vous êtes responsables à Dieu et au monde, sans vous rendre grièvement criminels de toutes les manières dont vous pouvez l'être, c'est-à-dire grièvement coupables, et par rapport à Dieu, et par rapport au christianisme, et par rapport à la société, et par rapport à vos enfants, et par rapport à vous-mêmes.

Grièvement coupables, relativement à Dieu, à qui vous ravissez des enfants qui sont spécialement à lui en vertu de leur consécration par le baptême, et du caractère qu'il leur imprime.

Grièvement coupables, relativement au christianisme, dont vous renoncez la foi même, selon saint Paul, dès que vous n'entretenez pas son esprit et l'observation de ses lois dans le sein de vos familles.

Grièvement coupables, relativement à la société humaine, dont vous frustrez toutes les espérances qu'elle peut fonder sur vos enfants, en lui formant dans eux pour l'avenir des sujets indignes dont elle a tout à craindre.

Grièvement coupables, relativement à vos enfants, que vous privez du plus puissant moyen de salut que la Providence leur destine, et que vous mettez dans le plus grand péril de se perdre sans ressource, pour l'éternité.

Enfin, grièvement coupables, relativement à vous-mêmes, qui vous chargez devant le souverain juge d'une infinité de désordres dont une éducation peu chrétienne, donnée à vos enfants, sera infailliblement le principe.

Quel fonds de morale, et de morale la plus intéressante pour vous, pères et mères, à qui je m'adresse uniquement ici! et pourriez-vous me refuser votre attention, tandis que je vais la développer? Je reprends ces idées dans le même ordre que vous venez de les entendre, sans donner d'autre partage à ce discours. Suivez-moi, je vous prie.

1° Et considérant d'abord vos enfants rela-

tivement à Dieu, le premier père de tous les hommes, je dis que vous ne pouvez négliger de les former par l'éducation dans l'esprit de la loi chrétienne, ou les élever dans l'esprit réprouvé du monde, sans ravir à ce Dieu père que vous adorez, des enfants sur lesquels il a de nouveaux droits, et qui lui appartiennent spécialement en vertu de leur consécration par le baptême. Car c'est un point de religion que vous ne pouvez ignorer, mes chers auditeurs, mais sur lequel vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi, du moins pour les conséquences pratiques que vous en deviez tirer, dans le sein de vos familles; savoir que vos enfants depuis le moment heureux de leur baptême, qui les a consacrés et sanctifiés, sont devenus véritablement les enfants adoptifs du Père céleste. Avant qu'ils eussent reçu l'efficace de ce sacrement divin, il est vrai, Dieu malgré l'amour dont il les honorait comme ses créatures, ne pouvait encore les regarder comme ses enfants; parce qu'il voyait dans leur âme la tache funeste du péché, qui les défigurait à ses yeux; et vous pouviez alors, pères et mères, les regarder uniquement comme les vôtres.

Mais depuis ce moment de gloire et de bonheur pour vous, comme pour eux, où leur fut imprimé ce caractère céleste, qui en leur communiquant un nouvel être dans l'ordre de la grâce, en a fait les frères de Jésus-Christ, et les enfants adoptifs du Père éternel; non, depuis cet instant glorieux et fortuné, ils ne sont plus proprement à vous, et sans changer de nature, ils ont en quelque sorte changé de père; parce qu'en les présentant aux fonts sacrés du baptême, vous avez cédé vous-mêmes à Dieu tous les droits de propriété et de domination que la nature vous donnait sur leurs personnes. Car telle est, chrétiens, dans les principes de la foi, la noble idée qu'un père doit se former de ses enfants, depuis l'instant de leur consécration par le baptême; c'est-à-dire, pour m'exprimer avec saint Chysostome, qu'il ne vous est permis de les regarder désormais, que comme des dépôts sacrés que Dieu vous a confiés, pour les former et les élever dans l'esprit de la religion sainte dont il est l'auteur : *Magnum pretiosumque depositum habetis filios.*

Vous m'avez présenté cet enfant que vous aviez reçu de moi, vous a dit Dieu tacitement par l'action de son ministre qui l'a remis entre vos mains au sortir des fonts du baptême; vous me l'avez offert, comme l'heureux fruit de votre mariage et de ma bénédiction; et moi, j'ai daigné le recevoir comme le gage authentique de votre reconnaissance; je me le suis approprié, je l'ai adopté comme l'enfant de ma grâce, et l'éternel héritier de mon royaume. Il est donc à moi sans retour; je vous le rends cependant; je veux bien encore que vous partagiez avec moi les droits paternels sur sa personne, mais pour me le conserver ce qu'il doit être depuis sa seconde naissance; mais pour le rendre de plus en plus digne de moi et de l'adoption glorieuse dont je l'honore. Car c'est ainsi, pères chrétiens, que vous avez dû concevoir le dessein de Dieu dans l'usage de l'autorité qu'il vous laisse encore sur des enfants, qui sont à lui désormais plus qu'ils ne sont à vous-mêmes : *Magnum depositum habetis filios.* Et comme autrefois la mère du jeune Samuel, dit encore saint Chrysostome, ne considérait plus ce bienheureux enfant qu'elle avait reçu du ciel comme un enfant ordinaire, depuis sa consécration solennelle au temple du Seigneur, mais le révérait dès lors comme le prêtre du Dieu vivant, comme le prophète de son peuple, et l'élevait, sous cet aspect, avec des soins, des attentions dignes de sa sublime destinée : *Conspiciebat denique non tantum ut infantem, sed ut rem Deo consecratam, ut prophetam ac sacerdotem :* ainsi, pères chrétiens, devez-vous regarder vos enfants, depuis l'oblation que vous en fîtes à Dieu, en les présentant au baptême, non plus comme les enfants de l'homme, dont ils avaient hérité le crime avec la vie, mais comme des créatures saintes et renouvelées par la grâce, qui n'ont plus rien d'humain qui ne soit associé à la nature divine; comme des êtres qui, malgré l'obéissance qu'ils vous doivent, méritent en quelque sorte vos respects, par leur alliance étroite avec Dieu; et dans cette vue, les former par l'éducation à soutenir le poids de gloire dont le baptême les a comblés. Voilà, mes chers auditeurs, quel est le principe qui doit vous diriger et vous conduire sur le grand point de l'éducation que vous devez à vos enfants.

Quand donc, par une négligence aussi criminelle qu'elle est généralement répandue dans vos états, vous ne pensez pas même à leur donner cette éducation vertueuse convenable à leur nouvelle qualité d'enfants de Dieu; quand vous les élevez au contraire, selon les maximes funestes de la chair et du sang, comme s'ils n'étaient encore que les malheureux enfants d'Adam, tels qu'ils furent avant le privilége de leur baptême; savez-vous ce que vous faites alors, et quel est votre crime? Ah! chrétiens, par l'infidélité la plus monstrueuse, et telle que vous rougiriez d'en commettre de pareilles à l'égard d'un de vos semblables, vous révoquez formellement le don le plus solennel que vous ayez fait à votre Dieu, en lui ravissant ces innocentes créatures que votre religion lui avait consacrées pour jamais. Il les avait reçus de vos mains, ces enfants qui vous sont si chers; il les avait adoptés pour ses propres enfants; et comme si cette donation faite au Dieu de la nature et de la grâce, n'avait été de votre part qu'une vaine cérémonie qui n'engage à rien, vous rétractez dans la pratique, en ne les élevant pas dans son culte et dans l'exercice de son amour, le don qui lui en fut fait par vous-mêmes à la face de ses autels. Or, n'est-ce pas là rompre en quelque manière avec le grand Dieu que vous servez, et commettre à son égard l'infidélité la

plus injurieuse à sa grandeur suprême, et la plus digne de ses vengeances? Car si ce Dieu jaloux de sa gloire, comme il s'en explique lui-même, ne peut souffrir la moindre rapine dans l'holocauste une fois offert à sa souveraine majesté : *Odio habui rapinam in holocausto* (*Isa.*, LXI), de quel œil doit-il voir des pères chrétiens, lui manquant de parole et de foi, rétracter, non pas en partie, mais pleinement et autant qu'il est en eux par le moyen de l'éducation, le sacrifice de ces enfants qui lui furent offerts par le baptême qui les sanctifia? De quel œil doit-il voir cette éducation fatale qui leur est donnée dès le premier âge, dans le sein de leurs familles; cette éducation qui les détache infailliblement du joug aimable de sa loi, et les rengage en esclaves sous le joug du monde et celui de l'enfer, dont il avait daigné les affranchir par la toute-puissance de sa grâce?

Péché, mes chers auditeurs, dont vous ne concevez pas peut-être toute l'énormité par rapport à Dieu qu'il outrage, parce que ce péché même est devenu trop ordinaire et trop commun dans le monde chrétien pour vous frapper encore; mais cependant, péché plus énorme de votre part, et plus abominable aux yeux du Père céleste, que si vous aviez prostitué à des cérémonies profanes l'usage de ses temples et de ses autels : pourquoi? Parce que ces enfants confiés à la vigilance de vos soins, pour les élever au nom du Seigneur, sont devenus depuis la grâce de leur baptême, comme autant d'autels et de temples vivants, où il réside habituellement par sa grâce, qui est le gage de son amour; et que vous ne pouvez dès lors les élever dans l'esprit du monde, sans profaner quelque chose de plus saint, de plus vénérable pour vous et pour Dieu même, en corrompant ces jeunes cœurs, que ces autels consacrés à son culte, et ces temples matériels où il réside sans cesse, pour combler de ses grâces le monde fidèle qui l'y adore.

Péché plus abominable en lui-même, que celui de ces Israélites impies, dont parle le saint roi David, de ces pères insensés qui, dans la fureur de l'idolâtrie qui les possédait, ne craignaient point d'immoler leurs fils et leurs filles aux génies barbares dont ils étaient les adorateurs : *Immolaverunt filios suos, et filias suas dæmoniis?* (*Psal.*, CV.) Pourquoi? Parce qu'après tout, c'étaient leurs propres enfants que ces pères inhumains immolaient à leurs vaines idoles, je veux dire que c'étaient des êtres que n'avait point adoptés le Père céleste, et qui n'appartenaient à ce Dieu souverain que comme ses créatures et les ouvrages de sa puissance; au lieu que, sacrifiant vos enfants au démon du siècle par l'éducation mondaine que vous donnez à leur jeunesse, soit par vous-mêmes, soit par autrui, ce ne sont plus proprement vos enfants mêmes, mais plutôt les enfants de Dieu, que vous immolez à l'idole tant de fois réprouvée du monde. Ce ne sont plus seulement les ouvrages émanés de sa puissance, mais les ouvrages et les sanctuaires animés de sa grâce. Ce ne sont plus de simples hommes, tels qu'ils pouvaient être à vos yeux avant leur baptême, mais des hommes sanctifiés, des hommes divinisés en quelque sorte, que vous immolez au monde et au démon du siècle, l'un et l'autre ennemi capital et éternel de votre Dieu : *Immolaverunt filios suos, et filias suas dæmoniis.*

D'autant plus criminels aux yeux du Seigneur (et c'est ainsi que je passe à ma seconde réflexion), d'autant plus criminels, si vous ne donnez pas à vos enfants cette éducation chrétienne que vous leur devez à tant de titres, qu'une pareille négligence ne vous rend pas seulement infidèles au Dieu souverain, dont vous ne respectez pas les droits paternels sur vos enfants, honorés de son adoption divine, mais encore à la religion de Jésus-Christ, que vous renoncez et dont vous devenez en quelque sorte les apostats, dès que vous n'entretenez pas son esprit et l'observation de ses lois saintes dans vos familles; vérité la plus désolante pour vous, mes chers auditeurs, mais qu'il ne vous est pas permis de soupçonner d'exagération, et que je n'ai pas besoin de justifier ici à vos yeux, puisque c'est saint Paul qui parle, et l'Esprit-Saint qui vous parle par sa voix. Oui, dit formellement et sans restriction ce grand apôtre, quiconque ne veille pas sur les divers sujets que la providence divine a commis à ses soins; mais surtout, quiconque néglige les enfants dont Dieu l'a fait père, c'est-à-dire quiconque ne s'applique pas à former ses enfants selon l'esprit de Dieu, à les élever dans la crainte qu'ils doivent à Dieu, à les maintenir dans la pratique et l'observation de leurs devoirs envers Dieu ; quiconque se rend coupable d'une telle négligence, fût-il parfait et irréprochable dans l'accomplissement de tous les autres devoirs que sa religion lui impose, il doit être regardé comme un apostat qui a renoncé sa foi devant les hommes; et il devient même plus criminel au jugement de son Dieu, que l'infidèle qui ne fut jamais éclairé de la connaissance de Jésus-Christ et des préceptes de sa loi : *Si quis suorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.* (*I Tim.*, V.)

Et certes, mes chers auditeurs, quelque rigoureux, quelque terrible que nous paraisse pour les pères de famille cet oracle si connu de saint Paul, il n'a rien cependant, dit saint Chrysostome, qui doive nous étonner dans les principes de la foi que nous professons. Car savez-vous, continue ce saint docteur, quel fut dans tous les temps un des signes les plus marqués du christianisme dans le cœur des vrais fidèles? C'est, répond-il, ce zèle évangélique qui cherche à étendre la connaissance de Jésus-Christ et celle de sa loi, à la communiquer, à la perpétuer de siècle en siècle, de génération en génération, jusqu'aux derniers âges du monde. Oui, voilà quel fut dans la

première Église, et même dans les siècles qui la suivirent, un des signes les plus marqués de la foi des vrais chrétiens. Embrasser cette foi divine, et sans craindre les travaux et les périls du zèle, chercher à la répandre de toutes parts, devenir le disciple de cette foi, et en devenir le prédicateur et l'apôtre; c'étaient alors comme deux points inséparables dans l'esprit des disciples de Jésus-Christ, et l'on n'aurait pas cru mériter le titre de catholique, qui faisait alors, ainsi que de nos jours, une des marques distinctives de la vraie église et de ses légitimes enfants, si l'on n'avait pas contribué, de tout son pouvoir, à augmenter de plus en plus la catholicité, c'est-à-dire l'étendue et l'universalité de cette Église sainte, dont on avait le bonheur d'être membre.

Or, mes chers auditeurs, ce zèle toujours animé des vrais chrétiens, pour la gloire de la personne et de la religion de Jésus-Christ; ce zèle qui fut dans les différents âges de l'Eglise un signe essentiel de christianisme et de catholicité, ce zèle actif et industrieux pour étendre l'empire de la foi chrétienne, serait-il moins nécessaire de nos jours qu'il ne le fut aux premiers temps, pour caractériser le vrai chrétien et le véritable catholique? Non, sans doute, le relâchement introduit dans le monde, ne saurait prescrire contre de pareils devoirs. Ce qui fut une obligation pour nos pères, ne l'est pas moins pour leurs descendants; et par la plus terrible, mais aussi par la plus juste conséquence, qui est celle de saint Paul, ne pas travailler à répandre parmi les siens la connaissance et l'esprit de la foi; négliger d'entretenir cette connaissance, cet esprit de la foi chrétienne, surtout dans une famille, où l'on a l'autorité de père et de maître, pour se faire obéir soi-même et faire obéir Dieu, c'est trahir, c'est renoncer, c'est abjurer visiblement dans la pratique la foi de sa religion: *Fidem negavit.* Je dis encore, pour entrer pleinement dans la pensée du même apôtre, c'est se rendre aux yeux de Dieu plus condamnable que l'infidèle même qui n'eut jamais le bonheur dont nous jouissons, d'être éclairé des lumières du christianisme; pourquoi? Parce que c'est faire paraître, dans son état de chrétien, moins de zèle pour la vraie religion, et conséquemment montrer moins de religion dans le sein du christianisme que l'on professe, que n'en font paraître dans le sein de l'infidélité qui les aveugle, tant de païens et d'idolâtres, si exacts à faire révérer dans leurs familles les faux dieux qu'ils adorent, et si sévères à punir dans leurs inférieurs les plus légères transgressions de leur loi.

Et en effet, mes chers auditeurs, n'est-il pas étonnant, par exemple, de voir le zèle ou plutôt la fureur religieuse que fit paraître un Dioclétien, pour étendre ou soutenir la gloire de ses idoles, jusqu'à ne pouvoir souffrir de courtisan dans son palais qui ne leur présentât de l'encens, à son exemple; jusqu'à livrer, pour cette seule raison, ses amis et ses proches les plus chers à toute l'horreur des plus cruels supplices? N'est-il pas étonnant de voir les stupides sectateurs d'un Mahomet, zélés pour la gloire et la loi de leur prétendu prophète, jusqu'à ne jamais permettre que l'on viole impunément en leur présence les obligations qu'elle impose à ses disciples insensés, jusqu'à faire un point capital à ce qu'il y a de plus respectable parmi eux, de la plus légère transgression de leur loi? Sans chercher même si loin de nous les exemples propres à nous confondre, n'est-il pas étonnant de voir parmi les hérétiques dont les sectes, quoique frappées d'anathème, subsistent encore dans tant de royaumes et d'empires adorateurs de Jésus-Christ; n'est-il pas étrange d'y reconnaître en tous lieux des enfants plus réglés dans leurs mœurs, plus assidus à leurs prières, plus adonnés aux exercices de leur fausse croyance; et dans un sens vrai, des enfants élevés plus chrétiennement par le zèle fanatique de leurs pères, que des enfants nés catholiques et dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ? Or, que faut-il de plus, pères chrétiens, pour vérifier à votre égard la proposition de l'Apôtre, que vous devenez des hommes sans foi, et qu'il vous reste moins de religion, c'est-à-dire moins de zèle pour la religion véritable, que n'en a l'infidèle pour son infidélité même, dès que vous n'élevez pas vos enfants dans l'esprit de cette religion divine que vous faites profession de reconnaître? *Fidem negavit et est infideli deterior.*

C'est donc en effet cesser d'être véritablement chrétien, même devant les hommes; c'est donc se rendre aux yeux de Dieu plus coupable que l'infidèle même, que de ne pas inspirer à des enfants dont le soin nous est également confié par la nature et la religion, l'esprit, l'amour et la pratique du christianisme. Mais si vous le croyez ainsi, mes chers auditeurs, que devez-vous donc penser de vous-mêmes; et comment exprimer la prévarication habituelle dont vous vous rendez coupables envers la religion de Jésus-Christ? Si, non contents de ne pas inspirer à des enfants qui vous doivent être si chers, cet esprit chrétien qui doit les animer et les conduire dans la vie présente, jusqu'au terme du bonheur, vous les élevez constamment dans un esprit tout opposé qui est celui du monde; si vous abusez du pouvoir presque suprême que la nature vous donne sur leur faible raison, pour imprimer dans leur âme ouverte à toutes les impressions, une haute idée du monde et de ses maximes, pour leur apprendre les moyens toujours dangereux de s'en faire aimer et de le trouver aimable; pour leur inspirer le goût des manières et des coutumes, des honneurs et des plaisirs du monde; si, dis-je, le plan d'éducation donnée à vos familles ne tend qu'à y détruire l'esprit de religion, loin de le faire naître et de l'entretenir dans ces cœurs encore tendres qu'il serait si facile de porter vers Dieu; ah! chrétiens, de quels noms vous qualifier alors, dans quels termes

assez énergiques pourrais-je vous représenter le crime dont vous êtes coupables envers la religion de Jésus-Christ? Et n'êtes-vous pas dès lors, jusque dans le sein du christianisme, n'êtes-vous pas, autant qu'il vous est permis de l'être, les ennemis, les persécuteurs, les tyrans de cette religion divine, dont vous croyez encore être les disciples?

Non, mes chers auditeurs, ce n'est point porter trop loin les choses que de qualifier de ces noms odieux les pères chrétiens sur qui tomberait cette prévarication devenue si commune dans le christianisme. Hé quoi! dans vos idées même, ce serait une impiété véritable, et telle que les ennemis décidés de Jésus-Christ sont seuls capables de la commettre, que de travailler à détruire, à corrompre la foi de vos enfants par leurs discours, que de leur enseigner, par exemple, que le Dieu sauveur n'est pas mort pour leur salut, qu'il n'est pas ressuscité pour leur justification, qu'il n'est pas réellement présent au sacrement auguste de l'autel; quoi, ce serait là une impiété réelle à vos yeux, et qui vous ferait horreur dans quelque personne que ce puisse être! Mais n'est-ce donc pas une égale impiété de votre part de débiter à vos enfants ces maximes funestes dont je parle, et qui anéantissent dans leurs esprits l'idée de la morale et des devoirs du christianisme, pour y substituer le goût des fausses maximes et des coutumes antichrétiennes du monde? Serait-ce donc, Seigneur, un moindre crime à vos yeux, de combattre votre évangile dans sa morale, que de le démentir dans ses dogmes? Et les règles pratiques que vous nous tracez pour agir, seraient-elles moins essentielles au plan général de votre religion, que les vérités spéculatives que vous tracez à notre foi?

Raisonnez, tant qu'il vous plaira, pères chrétiens, pour justifier de pareilles éducations, devenues parmi vous si ordinaires, ce sera toujours une égale impiété dans les leçons adressées à vos familles, de contredire les oracles de Jésus-Christ, toujours également infaillibles, soit sur un point de morale, soit sur un article de créance; et l'unique différence que je découvre entre un père, une mère, qui inspirent à leurs enfants des maximes proscrites par l'Évangile, et un docteur incrédule qui leur donnerait ouvertement des principes d'irréligion, c'est que celui-ci n'ayant sur eux nulle autorité naturelle, pourrait bien ne pas réussir dans le dessein pernicieux de pervertir leur foi; au lieu que le pouvoir infaillible que la nature vous donne sur des enfants accoutumés à recevoir vos idées comme des oracles, les rendra sûrement dociles, et plus dociles peut-être que vous ne voudrez vous-mêmes, aux maximes damnables que vous leur prêchez, et détruira infailliblement dans leur âme, le sentiment, le goût, l'exercice de cette religion qui vous avait chargés, en qualité de pères, de ses intérêts et de sa gloire dans le sein de vos familles.

3° Ne pas donner à vos enfants une éducation vertueuse et chrétienne, c'est donc, quels que soient vos états, vous rendre grièvement coupables, et relativement à Dieu à qui vous ravissez des enfants qui lui furent consacrés par vous-mêmes, et relativement au christianisme que vous renoncez pratiquement, dès que vous ne faites pas régner son esprit dans vos familles. J'ai dit encore, grièvement coupables relativement à la société humaine, dont vous ruinez toutes les espérances, en lui formant d'indignes sujets dont elle a tout à craindre pour l'avenir. Eh? de quoi en effet doit-elle être un jour composée, pères chrétiens, cette société civile, dont la religion vous oblige à chérir tous les membres, comme vos frères, et à ménager tous les intérêts, comme votre intérêt propre; cette société dont vous gérez aujourd'hui les différents emplois qui peuvent contribuer à son bonheur, ne sont-ce pas vos enfants qui doivent la former tout entière après vous? Ces charges, ces dignités intéressantes que vous occupez, et celles que vous n'occupez pas, ces grades plus ou moins élevés d'où résulte ou doit résulter dans nos villes l'ordre et l'harmonie de la société humaine, et dont vous concevez assez vous-mêmes toute l'importance par rapport au bien public; à qui passeront-ils dans quelques années, si ce n'est à ces enfants même dont l'éducation civile et chrétienne est remise à vos soins paternels, et que vous ne regardez pas encore comme des citoyens capables de servir l'état? Oui, c'est dans ces faibles créatures dont l'instruction vous est confiée de la part de Dieu et des hommes, que la société s'attend et qu'elle a droit de s'attendre, à trouver après vous de dignes sujets, sur qui elle se repose comme sur vous-mêmes, de sa gloire et de son bonheur.

C'est dans ces jeunes sujets, formés de vos mains dès leur plus tendre enfance, que le public se promet de voir paraître un jour des magistrats fermes et éclairés, qui rendent la justice et protégent l'innocence, sans acception de rangs, de mérites et de personnes; des pasteurs zélés et vigilants pour leurs troupeaux, qui s'appliquent sans cesse à retrancher les scandales de l'Église, à instruire et à sauver les âmes qui leur sont confiées; des maîtres toujours compatissants pour leurs serviteurs, qui sachent commander en pères à des hommes comme eux, que la providence destine ici-bas à leur obéir; des guerriers braves et humains, dans qui le courage tempéré par la religion n'ait rien de farouche, et qui servent le prince, sans faire tort au moindre des sujets; des négociants droits et sincères dans le genre de commerce qui les occupe, et dont l'intérêt personnel ne soit jamais vraiment distingué de l'intérêt public; en un mot, c'est du sein de vos familles que la société se flatte de voir éclore un jour des citoyens capables, soit de prévenir les désordres qui pourraient s'introduire, soit d'arrêter les déréglements qui régneraient

déjà dans les empires où ils auraient à vivre, selon les conditions plus ou moins élevées, où Dieu les placera.

Or, c'est à vous-mêmes que je le demande, mes chers auditeurs, pouvez-vous ruiner plus efficacement de telles espérances qui sont le fondement de la félicité publique, qu'en ne donnant pas à vos enfants l'éducation qui les prépare à les remplir ; qu'en leur donnant, comme il n'arrive que trop, une éducation tout opposée à ce que l'on attend de leur probité et de leur religion ; une éducation qui en fera presqu'infailliblement, autant de citoyens ennemis de la société, dans les postes différents qui les attendent ? Car que peut espérer cette société dont le bonheur est comme à la merci des membres différents qui la composent ? Que peut-elle espérer d'heureux et de consolant, ou plutôt que n'a-t-elle pas à craindre de pareils sujets, à qui l'éducation n'aura formé ni l'esprit, ni le cœur ; n'aura inspiré, dans le premier âge, ni l'horreur du vice, ni l'amour de la vertu ? A quelque état qu'il plaise à Dieu de les appeler un jour, soit à l'Église, soit au barreau, soit au métier des armes, ne seront-ils pas les fléaux de cette société même, dont ils doivent être les soutiens et les appuis, chacun dans la place qu'ils occuperont ? Plût au ciel, chrétiens, que ce fussent des terreurs vaines et imaginaires ! Mais si j'en crois des présages trop assurés par l'expérience de tous les temps, fut-il jamais de craintes plus justes et mieux fondées que celles que je voudrais vous inspirer ici ? Attention, s'il vous plaît.

Que ce soit, par exemple, au ministère sacré de l'Église que vous destiniez cet enfant que l'on voit, dès sa première jeunesse, si éloigné de l'exercice de la prière, si ennemi de l'approche des sacrements et de toute pratique gênante de la piété chrétienne ; quel fléau, quelle perte, je ne dis pas uniquement pour l'Église de Jésus-Christ, mais pour tout le peuple chrétien, qu'un sujet de ce caractère, devenu ministre des autels ! Quel prêtre ! quel sacrificateur ! quel médiateur déplorable entre Dieu et les hommes, que cet enfant aujourd'hui si licencieux et dont l'éducation négligée fomente encore tous les jours l'indévotion et le libertinage ! Grand Dieu ! qui, du même regard, embrassez le présent et l'avenir, où peut donc aboutir dans la suite ce mélange affreux qui se prépare dans le même homme, et de la vie la plus profane et du caractère le plus sacré ? Et s'il ne fallut autrefois que la prévarication des enfants d'Héli dans l'ancien temple, pour attirer non-seulement sur eux et leur malheureux père, mais sur tout le peuple d'Israel la plus effroyable désolation : *Facta est plaga magna nimis... et arca Dei capta est* (1 *Reg.*, IV), devez-vous moins trembler vous-même, père trop indulgent qui m'écoutez, devez-vous moins craindre que cet enfant introduit dans le sacerdoce et voué au sanctuaire, avec des mœurs si peu chrétiennes, n'attire également sur tout son peuple, du moins sur vous et votre famille entière, les plus terribles malédictions du ciel : *Non erit senex in domo tua omnibus diebus ; et pars magna domus tuæ morietur.* (1 *Reg.*, II.)

Que ce soit aux fonctions honorables de la magistrature que vous destiniez cet autre enfant, aussi éloigné de l'application et du travail propre de son âge, qu'il est avide de dissipation et de plaisir ; quel fléau ! quelle peste pour ses concitoyens qu'un pareil juge, dont vous aurez abandonné la première jeunesse à la vivacité de tous les penchants qui lui sont propres, dont vous n'aurez corrigé, dans le temps, ni les mensonges ni la fourberie ; dont vous n'aurez voulu réprimer ni l'orgueil, ni la dureté, ni les caprices ! Malheur ! malheur au peuple dont les biens, l'honneur et la vie doivent dépendre des arrêts d'un juge ainsi formé ! Quelle droiture, en effet, quelle équité, quel égard pour les lois, quelle application aux affaires les plus sérieuses peut-on se promettre de semblables commencements ? La veuve et l'orphelin, l'innocent et le faible opprimés sous le poids du crédit et de l'opulence, trouveront-ils dans son cœur, dépourvu des sentiments que la religion inspire, la compassion et la justice qui leur sont dues ? Aujourd'hui volage, téméraire et rebelle à vos ordres paternels, songera-t-il un jour à venger jusque sur les grands et les riches du monde, le mépris des lois indignement violées ? Leur obéira-t-il lui-même, devenu leur interprète et leur vengeur ? Ou plutôt ne sera-t-il pas, pour le malheur de sa patrie, un de ces hommes efféminés et sans jugement, qui ne peuvent que s'égarer dans le dédale des lois ; qui, loin de les écouter, de les suivre, n'écoutent, ne suivent pas la raison même, et dont Dieu, dans sa colère, menaçait autrefois son peuple, comme du châtiment le plus terrible ? *Dabo pueros principes eorum, et effeminati dominabuntur eis.* (*Isa.*, III.)

Que ce soit même au métier des armes, à cet état de liberté et de licence, où l'éducation vertueuse des premières années semble moins décider de ce que l'on doit être dans la suite de la vie ; à cet état où l'on se croit plus facile qu'en toute autre situation du monde, d'être vraiment honnête homme sans être chrétien ; que ce soit, dis-je, au métier des armes que vous destiniez cet enfant dont vous négligez de former l'esprit, le caractère et les mœurs ; quel fléau ! quelle peste pour le public que ce jeune guerrier, dont vous n'aurez pas dompté d'abord l'humeur brusque et violente, et dans qui vous traitez peut être de noblesse et de grandeur d'âme, les premiers traits de vengeance et de fureur qui lui échappent sous vos yeux ! Une fois devenu le maître de sa personne, sans avoir appris de vos leçons à l'être de lui-même, sera-t-il moins redoutable pour les alliés que pour les ennemis de l'État ? Respectera-t-il dans sa fureur bizarre la vie de ses propres citoyens ? Ce qu'il y a de plus distingué dans une ville sera-t-il à l'abri de

ses insultes téméraires, et regardera-t-il autrement l'épée dont l'honore son prince ou le droit de sa naissance, que comme un instrument toujours prêt à satisfaire le ressentiment qui peut l'animer, et à le venger de quiconque n'aura pas eu la bassesse de fléchir et de s'humilier devant lui?

A quelque état enfin, mes chers auditeurs, que soient réservés les enfants que vous voyez croître au sein de vos familles, et dont vous laissez les faibles passions se fortifier sans cesse avec l'âge, que de malheurs et de désastres la suite de leur vie ne présage-t-elle pas à la patrie qui les a vus naître; surtout (car c'est une réflexion que je ne dois pas omettre en présence des grands à qui je parle, et dont la vérité trop reconnue fait gémir tous les vrais citoyens), surtout si ces enfants que l'on néglige de former à la vertu, sont appelés par la naissance à remplir les grandes places, les grands emplois d'un royaume, et que ce soit d'eux que doive dépendre singulièrement un jour le sort des villes et des provinces? Quel ravage, en effet, ne sont pas capables de faire et ne font pas tous les jours dans un Etat, ces enfants nés dans la grandeur, quand l'éducation qu'ils reçoivent (et n'est-ce pas celle qu'ils reçoivent presque tous aujourd'hui?), quand l'éducation qu'ils reçoivent d'une famille, fière et superbe à proportion de sa grandeur, ne paraît tendre qu'à leur faire oublier qu'ils sont hommes et chrétiens, pour leur faire penser uniquement qu'ils sont grands, et à les nourrir dans cette folle persuasion que le monde n'est fait que pour les servir, et que tout leur est dû de la part du monde, sans qu'ils doivent rien à personne? Non, il ne faut qu'un prince de ce caractère, qu'un grand malheureusement perverti par une telle éducation, devenue si commune aujourd'hui dans les illustres familles, pour être le fléau d'une province, la terreur d'un royaume entier. Bientôt la religion, l'humanité même n'auront plus de principes, plus de lois, plus de sentiments qu'il écoute, et les limites seules prescrites à son pouvoir pourront mettre des bornes à sa tyrannie et à ses violences. C'est de quoi l'on a vu plus d'un exemple dans notre siècle, et n'en est-il pas peut-être encore qui ne justifient que trop la vérité de ces réflexions?

Or, de là quelle ingratitude, quelle indignité n'est-ce pas dans des pères de famille, et des pères honorés du titre de chrétiens, de former, par le genre d'éducation donnée à leurs enfants, des sujets si funestes au bonheur de la société? Et pour peu que l'amour-propre leur laisse encore de sentiment pour tout ce qui les environne, cet intérêt commun de la patrie, qui doit animer spécialement tous les cœurs chrétiens, n'a-t-il pas de quoi réveiller tout le zèle d'un père et d'une mère sur les sujets dont ils ont à former l'âme, et à cultiver les mœurs? Eh quoi! mes chers auditeurs, tout mondains que vous pouvez être dans le cœur, et dans la manière de former vos enfants, n'êtes-vous donc pas ces mêmes hommes qui, d'ordinaire, êtes si sensibles à l'intérêt d'une patrie, dans le sein de laquelle vous avez pris naissance? Oui, ses malheurs vous affligent, sa gloire, sa félicité vous touchent ou paraissent vous toucher jusqu'au fond de l'âme; et dans le cours de la plus longue vie, vous ne voudriez pas avoir un seul trait à vous reprocher à vous-mêmes, qui fût contraire aux intérêts de sa gloire ou de sa félicité; vous vous flattez de plus de contribuer à l'une et à l'autre, autant qu'il est en votre pouvoir, par l'assiduité de vos travaux et de vos soins, selon le rang où vous a placé sa Providence.

Mais quelle est ici votre erreur, chrétiens du monde, et de quel zèle chimérique vous flattez-vous pour l'intérêt de la patrie, tandis que vous négligez de lui former des sujets, sur le mérite desquels se fondent, pour l'avenir, toutes ses espérances; mais dont l'éducation négligée lui fait craindre les plus funestes suites, dans les divers états qu'ils auront à remplir! Ce seul désordre de votre conduite, à l'égard de vos enfants, n'efface-t-il pas déjà les plus importants services, que vous avez pu rendre par vous-mêmes, à la patrie qui vous a vus naître? Et quand vous porteriez le zèle et l'amour pour le bien public, jusqu'à lui sacrifier votre repos, vos plaisirs, votre santé, votre vie même; quand sur les pas de ces fameux Grecs et Romains, qui s'immolaient eux-mêmes pour le bonheur de leurs concitoyens, vous iriez de plein gré vous dévouer à la mort, pour la gloire et le salut de l'Etat; tant que vous ne saurez pas imprimer, par le grand moyen de l'éducation, dans le cœur de vos enfants, ces sentiments de probité et d'honneur, surtout cet esprit de piété et de religion, qui doit en faire des hommes religieux, et conséquemment de vrais citoyens pour tout le cours de leur vie; non, vous ne serez jamais vous-mêmes, aux yeux de Dieu et des hommes, que des citoyens funestes à la patrie et à la société dont vous êtes les membres. Pourquoi? Parce que vous manquez dès lors au premier de tous les devoirs, que vous prescrit, à l'égard de vos frères, la loi ineffaçable de la nature, et que vous prescrit mieux encore à cet égard la religion de Jésus-Christ, supérieure à toutes les lois naturelles, dans les motifs et les sentiments plus qu'humains dont elle est la source. Je m'arrête pour ne vous pas fatiguer, et pour respirer moi-même un moment.

4° L'intérêt de Dieu, l'intérêt du christianisme, l'intérêt de la société humaine; voilà, mes chers auditeurs, si vous êtes fidèles au Dieu que vous adorez, à la religion que vous professez, à la patrie qui vous a vus naître; voilà les idées les plus puissantes que l'on ait à vous présenter, pour vous obliger de former vos enfants à la foi et à la pratique de la religion de Jésus-Christ. Il me reste à vous offrir, pour vous engager à ce devoir, des motifs plus intimes et plus personnels, et dès là plus forts et plus efficaces peut-être que tout le reste, pour vous persuader; c'est l'éternel intérêt de vos enfants que vous re-

gardez comme une partie de vous-mêmes ; c'est enfin l'intérêt de votre propre éternité qui ne peut-être que malheureuse pour des pères, qui n'auront pas su veiller sur l'éducation de leurs familles. Je considère donc, relativement à vos enfants mêmes, cette négligence affectée de votre part au sujet de leur éducation ; et voici ce qui me paraît plus propre à vous faire concevoir l'indignité de cette négligence, s'il vous reste pour eux quelque sentiment d'un véritable amour ; c'est que par là vous les privez du plus puissant moyen de salut que leur ait ménagé la Providence, au milieu des écueils auxquels les expose la faiblesse de leur âge : première considération. C'est que par là vous les mettez vous-mêmes dans le péril évident de se perdre sans ressource : seconde considération. Deux idées que je vous prie de suivre, et dont un cœur paternel et chrétien doit être affecté plus vivement encore.

Oui, pères tendres et cruels tout à la fois pour ce que vous avez de plus cher sur la terre ; c'est priver vos enfants du moyen de salut le plus efficace que leur ait ménagé la Providence, que de ne leur pas donner cette éducation vertueuse et chrétienne, qu'ils ont droit d'attendre de ceux dont ils ont reçu le jour. Car, quel pouvoir n'a pas sur l'âme docile d'un enfant, la première impression de christianisme, le premier sentiment vertueux qu'il reçoit d'un père par la voie de l'éducation ? Quel présage plus infaillible de sa constance future à s'éloigner du mal, et à faire le bien jusque dans l'âge le plus avancé, que ce premier goût dont son cœur encore tendre aura été pénétré pour l'exercice de la vertu ?

Je vois en effet le jeune Tobie demeurer ferme et inébranlable dans l'adoration du vrai Dieu, et se rendre seul à son temple abandonné, pour l'y reconnaître et l'y adorer profondément à la vue de tout son peuple devenu misérablement idolâtre : *Solus pergebat in Jerusalem, ad templum Domini.* (*Tob.*, I.) Et pourquoi ? L'Ecriture vous l'apprend : parce qu'il avait reçu d'un père et d'une mère ces leçons admirables d'amour pour Dieu, de tendresse pour le pauvre, d'éloignement pour les pécheurs ; ces leçons divines que nous ont transmises les Livres saints, et qui devraient être gravées dans la mémoire de tous les parents chrétiens, pour passer de là, par le canal de l'instruction, dans le cœur de leurs enfants. *Servite Domino in veritate, et filiis vestris mandate, ut faciant justitias et eleemosynas, ut sint memores Dei, et benedicant eum in omni tempore.* (*Tob.*, XIV.)

Je vois la chaste Susanne, placée par l'épreuve la plus terrible de sa vertu, entre la mort d'une part, et l'infamie de l'autre ; je la vois choisir sans balancer de mourir sans crime, plutôt que d'éviter la mort aux dépens de sa pureté souillée : *Melius est mihi incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini.* (*Dan.* XIII.) Pourquoi ? L'Ecriture vous l'apprend encore : parce que ses parents, qui étaient justes et vivaient dans la crainte habituelle du Seigneur, l'avaient formée par leurs soins, et accoutumée dès l'âge le plus tendre à l'observation parfaite de la loi de Dieu. *Parentes ejus, cum essent justi, erudierunt filiam suam secundum legem Moysi.* (*Ibid.*)

Je vois le plus grand et le plus saint des rois (saint Louis), d'un des premiers royaumes du monde chrétien, conserver l'innocence de son baptême au milieu de tous les périls du monde, la mortification du religieux le plus austère dans le sein des plaisirs de la cour, et l'humilité de Jésus-Christ sur le premier trône de l'univers. Pourquoi? L'histoire de sa vie nous l'apprend : parce qu'il avait entendu mille fois de sa vertueuse mère cette maxime d'un amour véritablement chrétien : Qu'elle aimerait mieux le voir mort à ses pieds, que l'ennemi de son Dieu ; et dépouillé de ses Etats, que de la grâce et de l'amour de Jésus-Christ.

Je vois la plus auguste famille, qui m'honore si souvent de son attention, présenter à l'Empire l'exemple constant d'une piété, qui fait l'édification de la cour et l'appui du christianisme, contre les progrès toujours croissants de l'impiété du monde. Pourquoi? L'Europe entière vous l'apprendra, si vous l'ignorez : parce que les chefs illustres et vertueux qui y règnent, firent toujours leur premier devoir d'inspirer à leurs augustes enfants cette piété vraiment royale qui les distingue eux-mêmes, et qui fera toujours le plus beau lustre de leur couronne.

De tels exemples, mes chers auditeurs, et mille autres, quoique moins éclatants, que je pourrais citer dans ce discours, ne vous persuadent-ils pas, qu'il n'est point en effet pour vos enfants de moyen plus efficace de salut, que cette éducation vertueuse et chrétienne, que vous négligez de leur donner? Or, ne leur fissiez-vous d'autre injustice, en négligeant ainsi leur éducation selon Dieu, que de les priver dans le cours de leur vie d'un moyen de salut si puissant ; que faudrait-il de plus pour vous rendre à leur égard, grièvement coupables? Ce n'est pas là néanmoins l'unique reproche qu'ils aient à vous faire, si vous négligez de les élever en chrétiens; et une injustice plus criante encore, dont ils ont le droit de se plaindre, si vous leur manquez à cet égard, c'est que par là vous les privez, non-seulement du moyen de salut le plus puissant et le plus efficace qui soit en votre pouvoir, mais d'un moyen devenu essentiel et nécessaire pour les sauver, dans le cours ordinaire de la Providence ; en sorte que, sans un de ces prodiges étonnants, dont on ne voit presque nul exemple dans le monde chrétien, leur perte éternelle est désormais infaillible et sans ressource.

Vous ne le pensez pas ainsi, pères et mères, et pour vous justifier à vous-mêmes votre indolence sur l'éducation chrétienne de vos enfants, vous vous flattez toujours que les premiers écarts de leur enfance et de leur jeunesse ne décident rien sur leurs mœurs, pour les âges suivants de la vie hu-

maine, qui les attendent. Vous croyez et vous voulez croire qu'il n'y a qu'à laisser passer le premier feu de l'âge et la vivacité des passions qui les emportent, pour réussir infailliblement dans le projet de leur éducation, parce que la raison, dites-vous se perfectionne alors elle-même, et reprenant sur eux ses premiers droits, les instruira mieux de leurs devoirs, que vous ne l'auriez fait vous-mêmes, par les soins prématurés d'une éducation chrétienne. Et moi, mes chers auditeurs, j'ose vous dire qu'il n'est point peut-être d'illusion plus évidente que cette idée si commune, qui vous sert de règle, et sur laquelle il vous plaît de vous rassurer contre le devoir que je vous représente. Car voici une de ces maximes incontestables, que vous pourriez ignorer encore, et que je voudrais graver pour jamais dans vos esprits; c'est que la vie de l'homme, quand il s'agit d'idées, de sentiments et de mœurs, est, pour ainsi dire, contenue toute entière dans son enfance; que, tel qu'il aura paru sur tous ces points dans ses premières années, tel paraîtra-t-il dans ses différents âges, si la force victorieuse de l'éducation ne s'expose de bonne heure aux progrès du vice. Voyez l'apostat Julien, trop connu du monde par son impiété, voyez-le, dès sa jeunesse, dans les écoles d'Athènes. N'y paraissait-il pas déjà tout ce qu'il devait être dans le cours affreux de son empire? Et le grand saint Basile, témoin de ses mœurs et de son génie, ne voyait-il pas dès lors, dans ce malheureux prince, le monstre décidé de son siècle et le plus dangereux tyran de sa religion?

Or, c'est ainsi, chrétiens, que vous devez juger et que vous jugerez infailliblement de ce que vos enfants seront un jour, par ce qu'ils font paraître aujourd'hui de vicieux et de déréglé; et ce serait un vrai prodige dans l'ordre de la grâce, si un enfant perverti par l'éducation ou abandonné à lui-même dès la première jeunesse, ne demeurait pas toujours ce qu'il a commencé d'être; et ce que j'avance ici n'est-il pas l'oracle de l'Esprit-Saint? Oracle confirmé, toujours vrai par le témoignage de l'expérience, que l'on continue de suivre dans la vieillesse la plus reculée et jusqu'au moment de la mort les premières voies où l'éducation nous a fait entrer : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.)

Ce n'est pas au reste que je prétende que l'on ne puisse changer de mœurs, d'idées, de sentiments avec l'âge. Non, mes chers auditeurs, ce n'est point là ma pensée, ou plutôt ce n'est point celle de l'Esprit-Saint dont je viens de vous citer l'oracle; puisqu'il n'arrive en effet que trop que l'on cesse d'être dans la suite de l'âge ce que l'on avait été d'abord par le moyen de l'éducation. Mais comment, hélas! et pourquoi change-t-on? Vous le savez par mille exemples aussi bien que moi-même. On change pour devenir moins chrétien qu'on ne l'était et que l'on n'avait appris à l'être dans la première jeunesse. On change pour se livrer sans réserve à des passions perfides qui séduisent insensiblement le cœur, et quelquefois emportent tout à coup, malgré les précautions les plus sages que l'on avait prises, pour amortir leur fougue et leur vivacité, c'est-à-dire que l'on dégénère trop souvent d'une éducation vraiment chrétienne, pour s'abandonner à la licence du désordre; mais que l'on ne quitte presque jamais le désordre qu'entraîne après soi le défaut d'éducation, pour s'attacher constamment au devoir et à la vertu.

Il se perdra donc, cet enfant qui vous est si cher, que vous aimez autant et plus que vous-mêmes, et qui est en effet ce que vous devez le plus aimer après Dieu. N'en doutez pas, mon cher auditeur; oui, cet enfant trop aimable à vos yeux, et qui deviendrait plus aimable encore s'il vous le paraissait moins, cet enfant dont votre amour même fait peut-être ici-bas le plus grand malheur, il se perdra; et ce que je vous prie de bien comprendre, c'est qu'il se perdra sans ressource, quoi que vous puissiez faire dans la suite pour le sauver. C'est que, malgré son heureux naturel et son caractère faits, ce semble, pour la vertu, il trouvera dans l'éducation seule qu'il aura reçue de vous le gage infaillible de sa perte éternelle. Ce n'est point ici le langage de l'homme, c'est celui de l'Esprit-Saint qui vous a déjà parlé : *Adolescens.... etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

Je vois ce qui vous rassure, pères chrétiens, contre cet oracle non moins infaillible cependant que Dieu même, c'est que l'on a vu souvent, dites-vous, c'est que l'on voit encore tous les jours des hommes parvenus à l'âge de maturité, rentrer dans les bornes du devoir, et chercher leur salut dans la pénitence, après une longue jeunesse passée dans les plus grands désordres. Je conviens avec vous de la vérité de cette réflexion, et ce n'est point là néanmoins, malheureux père, de quoi vous rassurer sur le sort d'un enfant dont l'égarement aura été la suite et l'effet de l'éducation. Car, examinez bien le principe de ces changements prodigieux que l'on voit paraître dans certains pécheurs, et dont le monde n'est pas moins frappé que de ces résurrections miraculeuses que la foi a si souvent opérées dans le christianisme. Demandez-leur à eux-mêmes d'où est parti le trait victorieux qui les a terrassés et transformés tout à coup en d'autres hommes, et vous reconnaîtrez presque toujours que des principes de piété, inspirés dès l'enfance et profondément gravés dans leur âme encore tendre, ont été l'heureux germe de ces fruits merveilleux de pénitence que vous admirez dans la révolution subite de leurs mœurs.

Tel est, en effet, si vous consultez l'expérience, le cours trop ordinaire de cette vie humaine au milieu du délire tumultueux des passions et des excès du libertinage. La lumière d'une éducation vertueuse se ranime par intervalle, pour découvrir à

la jeunesse la plus débordée toute la profondeur de l'abîme où elle se précipite. Et de là vient qu'après les égarements d'un âge où l'on s'est abandonné à la licence du désordre, plusieurs, par la vertu de cette lumière de l'éducation qui paraissait comme étouffée dans leur âme, ont repris les routes de la sagesse qu'ils avaient heureusement suivies dans leurs premières années, et sont devenus par l'exemple d'une vertu tardive, mais sincère, l'honneur de l'humanité, de la patrie et de la religion.

Mais supposez-vous des enfants négligés, tels que ceux dont je parle, des enfants dont l'éducation, loin de réformer la nature, ait favorisé le penchant naturel au désordre: Grand Dieu! ne sera-t-il pas comme nécessaire alors, malgré la force de votre grâce, qu'ils succombent sous cette double tentation, de manière à ne se relever jamais de leurs premières chutes? Que la nature et l'éducation conspirant l'une et l'autre à les perdre, ils croissent toujours par un progrès funeste, mais infaillible, dans le mal, et que n'ayant jamais été imbus, comme ils auraient dû l'être, de ces idées effrayantes de l'éternité, que la religion oppose sans cesse au feu d'une jeunesse passionnée, les vérités chrétiennes soient désormais pour eux comme un langage étranger qu'ils ne comprennent pas et qui ne saurait plus faire la moindre impression sur leurs cœurs; ne sera-ce pas là, dis-je, par rapport à vos enfants, la suite inévitable de leur éducation négligée? Et ne faudrait-il pas les plus grands miracles de la grâce pour faire goûter la religion de Jésus-Christ à des esprits et à des cœurs dans qui l'éducation jointe à la nature aura formé le dégoût le plus marqué de tout ce qui les captive, c'est-à-dire le dégoût de toute pratique sainte qui pourrait en faire de vrais chrétiens.

Or, de cette seule idée, mes chers auditeurs, jugez si vous pouvez vous rendre plus coupables à l'égard de vos enfants qu'en ne les élevant pas, comme vous le devez, dans l'esprit de piété et de religion. Concluez si les Pères de l'Église s'exprimaient avec trop de force dans les différents siècles qu'ils éclairaient de leurs lumières; et s'ils donnaient dans l'exagération du discours, lorsqu'animés d'un saint zèle contre les pères chrétiens qui négligeaient l'éducation de leurs familles, ils les représentaient sous ces noires couleurs, sous ces traits odieux qui semblent d'abord outrer les choses, mais qui n'ont rien de trop fort, aux yeux de quiconque sait réfléchir : je veux dire, comme des parents perfides, des parents meurtriers et parricides, des parents plus cruels que les parricides mêmes : *Patres parricidis crudeliores.* (S. Chrysostome.) Eh! ne vaudrait-il pas mieux en effet, ajoute saint Chrysostome, ne vaudrait-il pas mieux, pour des enfants, avoir péri dès l'instant de leur naissance, par la cruauté barbare d'un père et d'une mère, que de sortir de leurs mains, formés par l'éducation, et comme nécessités à un genre de vie qui, dès le temps de leur jeunesse, est au jugement des sages, le présage trop sûr de leur malheur éternel : *Patres parricidis crudeliores; illi enim corpus ab anima separant, isti animam et corpus æternis ignibus tradunt.*

5° Après cela, mes chers auditeurs, allez vous présenter devant le Dieu de justice, au sortir de cette vie mortelle, et pleins d'une vaine confiance dans vos prétendus mérites: flattez-vous encore d'être à l'abri de la rigueur de ses jugements. Ah! chrétiens, eussiez-vous porté jusqu'à l'excès la fidélité à tous les autres devoirs que vous prescrit la religion sainte dont vous êtes les disciples, dès que vous aurez négligé le seul devoir de cette éducation vertueuse due à vos enfants, pouvez-vous croire que vous soyez exempts de crime au tribunal de Dieu; ou plutôt ne voyez-vous pas, qu'outre le crime de votre négligence sur ce point capital, tant d'autres désordres trop certains; dont l'éducation donnée à vos enfants doit être le malheureux principe dans le cours de leur vie, le Dieu juste vous les imputera, et vous en fera porter la peine au jour de son jugement? Réflexion trop effrayante, pour que vous n'en soyez pas touchés, ou plutôt consternés! réflexion qui, vous faisant sentir combien vous êtes coupables envers vous-mêmes de ne pas donner à vos enfants une éducation chrétienne, achèvera de vous convaincre de quelle conséquence il est, pour votre éternité, de ne pas négliger cette obligation. Encore quelques moments, et je finis.

Car il ne faut pas vous persuader, chrétiens, que les crimes humains soient tellement personnels, que l'homme coupable n'ait à répondre à son Dieu que de ceux qu'il aura commis par lui-même. Dès qu'il s'agit de péchés dont vous aurez été la source et l'occasion, par la voie du scandale, quoique commis par autrui, sachez qu'ils deviennent singulièrement les vôtres, et que vous en répondrez un jour à la justice de Dieu. Or, si tel est le jugement que vous devez porter sur tous les crimes dont vous aurez été la source et l'occasion dans le prochain, quel qu'il puisse être, à combien plus forte raison devez-vous ainsi juger de tous les déréglements dont vous aurez été le principe dans vos enfants mêmes, par la négligence ou la perversité de leur éducation qui vous était confiée.

Non, dit saint Chrysostome, s'adressant aux chefs de famille, parmi les chrétiens de son temps, et dans leurs personnes à tous les autres des générations futures; non, vos péchés personnels ne sont pas les seuls dont Dieu vous demandera compte pour décider de votre éternelle destinée; et tout ce que vos enfants auront pu commettre de crimes, tout ce qu'ils auront contracté d'habitudes funestes, à quelque âge, dans quelque état que ce puisse être: en un mot, tout ce qui en aura fait des hommes vicieux et indignes de la religion qu'ils professent, dès que votre négligence à les élever en aura été la véritable source; oui,

tout cela retombera sur vous-mêmes, comme un poids d'iniquité personnelle, pour vous accabler au tribunal de Dieu : *Neque suorum tantum peccatorum, sed et eorum quæ filii peccaverint, pœnas dabunt.* Or, mes chers auditeurs, n'est-ce pas là de quoi vous faire trembler sur votre sort, pour peu que vous soyez encore sensibles au grand intérêt de votre éternité, qui devrait être le seul mobile de toutes vos œuvres.

Figurez-vous en effet, à ce moment, tout ce qu'une éducation peu chrétienne, et plus encore une éducation pleinement mondaine et profane, doit occasionner d'égarements et de désordres, je ne dis pas seulement dans la jeunesse d'un enfant, mais dans la suite des années qui doivent former le tissu de ses jours, à quelque état de la société qu'il soit appelé par la voix de son Dieu. Si c'est à juger souverainement des intérêts de son peuple, à prononcer irrévocablement sur l'honneur, la fortune et la vie de ses citoyens, figurez-vous la multitude, l'énormité des injustices que cet enfant commettra dans l'exercice d'une charge non moins critique pour la conscience, qu'elle est honorable pour la personne, et dans laquelle vous l'aurez engagé, sans avoir jamais bien pénétré son cœur de ces principes d'équité et de droiture qui doivent inspirer et dicter tous les arrêts d'un juge chrétien. Si c'est à vous succéder dans le commerce ou dans un emploi lucratif qu'il est dans la suite appelé de Dieu, figurez-vous dans l'occasion continuelle où il sera de s'enrichir aux dépens du public, figurez-vous toutes les usures, tous les profits injustes qu'il sera tenté de faire et qu'il fera en effet, faute d'avoir appris, par vos leçons dès le premier âge, à craindre le bien mal acquis, et à discerner, selon la loi de Dieu, le gain légitime de celui qui ne l'est pas. S'il doit servir son prince et la patrie dans la profession des armes; figurez-vous tous les traits de cruauté et de vengeance, de libertinage et d'irréligion, dont il se rendra coupable dans un état qui l'aura établi, dès la jeunesse, dans la liberté de tout faire, sans qu'il ait été muni des maximes de modération et de douceur, des sentiments de piété et de christianisme, qui l'auraient sauvé de la foule, et garanti de la contagion commune. Si c'est au ministère sacré de sa religion que Dieu l'appelle, figurez-vous tant de profanations et de sacriléges, qui doivent naturellement suivre de ce premier déréglement de mœurs qui aura infecté le temps de sa jeunesse, et dont vous n'aurez pas d'abord, selon votre pouvoir et vos droits, réprimé la licence. Figurez-vous tant d'autres péchés, d'âge, d'état, de caractère, de tempérament, dont vous n'aurez pas eu soin de prévenir ou d'arrêter le cours rapide dans un enfant qui vous était confié, comme il était facile de le faire dans ses premières années, par le secours d'un avis sage ou d'une correction salutaire. Rassemblez tous ces désordres sous un seul point de vue qui les réunisse. Voilà, parents chrétiens, de quoi vous aurez à répondre au jugement de Dieu, et ce que ce juge inflexible, mais équitable, vous imputera comme aux premiers auteurs de cet amas de crimes de toute espèce, que vous ne pensez pas à vous reprocher : *Sed et eorum quæ filii peccaverint, pœnas dabunt.* Grand Dieu! quel compte plus terrible à vous rendre, quel jugement plus affreux à subir, que celui de pareils coupables!

J'en frémis pour vous-mêmes, mes chers auditeurs; pour vous, pères aveugles, jusqu'à traiter de bagatelles, et respecter même comme des vertus, les défauts de vos enfants et leurs vices les plus grossiers; pour vous, pères complaisants et faciles, qui portez la faiblesse jusqu'à vous laisser dominer honteusement par ces enfants mêmes, malgré l'avertissement que la raison vous donne par la voix du Sage de ne leur donner jamais sur vous aucun pouvoir : *Filio non des potestatem super te in vita tua.* (*Eccli.*, XXXIII.); pour vous surtout, mères mondaines, si soigneuses de former par vous-mêmes de jeunes filles à ces airs de mollesse et de mondanité, signes trop certains d'une pudeur qui n'est déjà plus dans vous, et qui bientôt ne sera plus dans elles. Eh! ne frémissez-vous pas vous-mêmes, femmes chrétiennes, d'avoir un jour à répondre au Dieu de pureté qui vous jugera, de tant de péchés, de luxe, de vanité, d'indécence, d'immodestie, de scandale dont se rendront sûrement coupables ces jeunes personnes à qui vous n'aurez appris que ce qu'elles devaient toujours ignorer, et dont vous n'aurez été mères que pour devenir ici-bas leurs premières maîtresses dans la science funeste du crime?

Ah! mes chers auditeurs, si pour vous faire vivement sentir de quelle conséquence il est pour vous-mêmes d'élever vos enfants en vrais disciples de Jésus-Christ, je m'arrêtais à vous représenter les déplaisirs, les peines, les chagrins, les infamies domestiques, le déshonneur même public, à quoi la négligence à les élever vous expose évidemment dans la vie présente; si je retraçais à vos esprits, pour les mieux frapper, le tableau de ces éclats scandaleux, de ces scènes plus que tragiques dont vous aurez peut-être été témoins plus d'une fois, de la part de tant d'enfants mal élevés dans leurs familles, et qui vous menacent vous-mêmes, de la part de vos enfants que vous négligez de former en chrétiens. Quelque sensible que dût être pour la plupart de ceux qui m'écoutent, parce qu'ils sont plus exposés aux regards du monde, cette considération que l'Esprit-Saint nous présente si souvent lui-même dans nos Ecritures, peut-être est-il parmi vous de ces pères, de ces mères idolâtres de leurs enfants, qui ne seraient point touchés de pareilles craintes; peut-être en est-il qui, semblables à cette mère romaine, aveuglée par l'amour maternel sur les vices de son fils Néron, et qui consentait à mourir elle-même pourvu que cet indigne fils montât sur le trône des césars, compteraient aussi pour rien les plus grandes peines qui les menacent de la part de

leurs enfants, pourvu que ces fils indignes, dont ils font leurs idoles, vivent tranquilles et en liberté dans le sein de l'amusement et du plaisir qu'ils leur préparent.

Mais quand, au lieu de m'étendre sur cet intérêt personnel qui vous presse d'élever vos familles dans l'esprit du christianisme, je vous propose ici pour tout motif de ce grand devoir, considéré relativement à vous-mêmes, le compte rigoureux que vous aurez à rendre au souverain Juge, de tant d'égarements que vous deviez prévenir, et que vous n'aurez pas prévenus dans un enfant, par les soins d'une éducation vraiment chrétienne et toujours efficace dans ses suites ; quand je vous dis que vous aurez à répondre un jour, ainsi que cet enfant même, de toutes les folles idées de son esprit, de tous les désirs dépravés de son cœur, de toutes les fougues de son humeur et de son tempérament, de tous les désordres opposés aux devoirs de son état, de tous les dérèglements de sa vie entière, de tous les crimes secrets ou publics dont il se rendra coupable ; quand je vous dis que tous les chagrins mêmes, toutes les amertumes, tous les dégoûts que répandra infailliblement sur vos jours la conduite d'un enfant mal élevé; que toutes ces peines déjà si rigoureuses pour le cœur d'un père et celui d'une mère, seront elles-mêmes pour vous autant de crimes, parce que ce seront autant de péchés réels de la part de cet enfant, que le devoir vous obligeait à prévenir dans lui; en sorte que votre malheur, même selon le monde, vous rendra criminels devant Dieu, et que ce sera pour vous un crime véritable, d'avoir à souffrir et à dévorer tous les déboires que vous apprête l'indignité d'un enfant laissé sans éducation.

Quand je vous parle ainsi de la part de Dieu, mes chers auditeurs, oui, qui que vous soyez aux yeux du monde, et à quelque excès que vous portiez la tendresse et l'amour pour vos enfants, dès que vous n'avez pas cessé d'être chrétiens, je vous défie de n'être pas frappés de cette unique réflexion que je vous présente, si vous la méditez avec l'esprit de foi qui doit servir de règle à vos jugements; et de ne pas prendre enfin sur vous-mêmes de veiller sur des enfants, dont tous les désordres présents et futurs, si vous avez pu les prévenir par votre vigilance, vous appartiendront aussi bien qu'à eux, et deviendront pour jamais les vôtres au tribunal du souverain juge

Ce n'est pas là cependant tout ce que vous avez à craindre pour vous-mêmes, malheureux pères, si vous négligez d'instruire et de former vos enfants en chrétiens; et quelque terrible que vous ait paru ce que je viens de vous faire entendre, voici ce qui doit vous paraître plus accablant encore. Car, représentez-vous la propagation trop certaine de ces mêmes crimes que vos enfants commettront, en conséquence de leur éducation négligée, ou de l'éducation perverse dont vous aurez imbu leur première enfance; voyez, dis-je, ces péchés mêmes passer encore aux enfants de vos enfants, et se perpétuer ainsi dans le sein de vos familles, par la contagion inévitable de l'exemple, jusqu'à la troisième et quatrième génération. Oui, tous ces crimes divers, multipliés comme à l'infini dans vos descendants, suivant les états qu'ils occuperont, c'est à vous ainsi qu'à vos enfants, que le Dieu juste les imputera ; et vous n'en serez pas moins puni par sa justice, que si vous les aviez commis vous-mêmes, toujours sur ce grand principe, qui devrait sans cesse être présent à vos esprits : que l'éducation donnée à vos familles étant la première source de ces désordres, l'équité demande que vous en portiez la peine dans l'éternité, comme vos enfants eux-mêmes : *Qui enim initia præbet, etium eorum quæ postea futura sunt.* (S. Chrysost.)

Le concevez-vous enfin, mes chers auditeurs, de quelle conséquence il est pour un père, pour une mère de famille, d'employer tous leurs soins et leurs efforts à former, par l'éducation, leurs enfants à la vertu? Concevez-vous à quels affreux périls vous expose la négligence seule d'un devoir, que la nature et la religion s'accordent à vous prescrire? Ou plutôt, pères chrétiens, si vous avez attentivement suivi ce que Dieu m'a inspiré de vous dire, ne convenez-vous pas trop vivement sur les idées fondamentales de ce discours, ce que cette obligation relative à vos familles a d'onéreux et de terrible par rapport à vous, dans les idées de la religion? Et comme autrefois le saint homme Job, au fort de sa disgrâce, ne craignait pas de maudire et de compter pour le plus grand des malheurs, le jour qui l'avait fait homme : *Pereat dies in qua natus sum... dies ille vertatur in tenebras.* (*Job.*, III.) N'êtes-vous pas aussi tentés à ce moment de maudire, comme le plus funeste de vos jours, celui qui vous a fait pères, ce jour qui vous donna des enfants, que vous ne pouvez élever dans l'esprit de la foi, sans les plus grand soins, et que vous ne pouvez négliger d'élever dans cet esprit, sans courir les plus grands risques de vous perdre, en vous exposant à répondre devant Dieu de tous leurs désordres?

Mais loin de vous, chrétiens, de pareils sentiments, dont toute la religion vous oblige à désavouer l'imperfection et la faiblesse. C'est une grande charge pour vous, il est vrai, que d'avoir des enfants à former aux sentiments et aux œuvres du christianisme : puisque vous ne pouvez les priver du secours si puissant de cette éducation chrétienne, sans trahir en même temps les plus grands intérêts de Dieu, de la religion, de la société, de vos enfants et de vous-mêmes. Mais si d'une part il est si terrible pour des pères, d'être chargés de cet important devoir, d'autre part, grand Dieu! qu'il est beau, qu'il est glorieux pour ces pères chrétiens d'avoir à le remplir! et de tous les soins qui peuvent distinguer l'homme ici-bas, en est-il un plus digne de l'occuper, plus capable de l'honorer à vos yeux? Non,

mes chers auditeurs, non, les emplois du monde les plus honorables, non, ses postes les plus illustres, non, ses dignités les plus brillantes, non, la royauté même, le faîte des grandeurs et des dignités humaines, n'ont rien de plus grand, de plus noble, de plus relevé, de plus auguste, dans les idées du christianisme, que ce ministère, si humble en apparence, qui vous attache à l'éducation des enfants que vous avez reçus du ciel. Ecoutez ici, pères chrétiens, pour vous consoler (si la consolation vous est nécessaire dans votre état), écoutez ce peu de mots qui me restent à vous dire, et qui tourneront pour vous en douceur et en gloire, ce que je ne vous ai présenté jusqu'ici que comme le fardeau le plus terrible à supporter dans la situation où vous a placé sa Providence.

Qu'il est beau, pour de simples hommes, d'avoir à élever sur la terre des enfants adoptifs de l'Etre suprême qu'ils adorent, et de partager en quelque manière dans le sein de leurs familles, par les soins continus de l'éducation qu'ils y donnent, le pouvoir, les droits, la providence, la paternité de Dieu même sur tous les êtres intelligents de l'univers!

Qu'il est beau, pour des chrétiens attachés à leur créance, d'avoir à former sous leurs yeux des disciples fidèles d'une religion si vivement attaquée par l'incrédulité de nos jours; des disciples capables d'honorer cette religion sainte par la fermeté inébranlable de leur foi et la pureté inaltérable de leurs mœurs, qui en deviennent les preuves sensibles aux yeux du monde!

Qu'il est beau, pour de vrais citoyens, d'avoir à former des membres toujours utiles à la société ou à la patrie qui les a vus naître, des membres qui, par l'ascendant de leurs vertus et de leurs mérites cultivés et accrus par le bienfait de l'éducation, puissent en procurer, tant qu'ils auront à vivre, la gloire, l'avantage, l'agrément et le bonheur!

Qu'il est beau pour des pères, s'ils sont sensibles à la douceur d'un nom si tendre, d'assurer comme infailliblement le salut et l'éternité d'une famille qui fait leurs délices présentes et leur espérance future, et de contribuer par cette grâce extérieure de l'éducation, dont Dieu les a faits les dépositaires, à faire la fortune de leurs enfants pour le ciel, avant que de les établir sur la terre!

Qu'il est beau! et en même temps qu'il est doux pour des coupables, tels que nous avons tous le malheur de l'être, d'avoir à former de leurs mains des sujets solidement vertueux, des sujets dont la vertu cultivée par le zèle que l'amour inspire, doit nous être imputée à nous-mêmes, ainsi que nos vertus propres et personnelles, et nous donner un droit spécial aux récompenses éternelles de Dieu!

Qu'il est beau enfin, à quelque titre que ce puisse être, de se voir chargé d'un ministère, le plus sérieux, le plus intéressant, le plus essentiel pour le bonheur du genre humain! D'un ministère d'où partent comme de leur principe, et où viennent aboutir, comme à leur centre, les plus grands intérêts qu'un homme mortel ait à ménager ici-bas, tant que Dieu lui permet de vivre; d'un ministère dont le seul exercice dirigé par la sagesse, assure au Père céleste de vrais enfants, à la religion de Jésus-Christ des disciples fervents, à la société humaine des sujets dignes et éclairés, à des enfants chéris le bonheur de leur éternité, et notre félicité à nous-mêmes soit pour ce monde, soit pour l'autre! Idées les plus consolantes pour vous, mes chers auditeurs, que la providence divine a chargés d'une famille nombreuse, et peut-être indocile aux soins de votre amour et de votre religion; que ces idées si vraies, si solides, si religieuses, et en même temps si aimables, soient ici la ressource de vos cœurs affligés; qu'elles adoucissent les fatigues et les peines, les ennuis et les dégoûts, les inquiétudes et les craintes de votre âme paternelle, dans la vie présente; et vous fassent remplir constamment un devoir, dont dépend pour vous, plus que d'aucun autre le bonheur éternel dans la vie future; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON VIII.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR LES TOURMENTS DE L'ENFER.

Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI.)

Or le riche mourut, ainsi que le pauvre, mais il fut enseveli dans l'enfer.

Madame,

C'est à ce terme fatal, c'est à l'enfer qu'aboutit enfin la malheureuse destinée, non-seulement de ce mauvais riche dont parle l'Evangile, mais de tous les riches, de tous les grands de la terre, qui, comme lui, ne savent être riches et grands que pour eux-mêmes. Que ne puis-je donc ici, grands et riches du monde, vous donner une juste idée de ce lieu d'horreur et de ténèbres, de désordre et de confusion, où tous les coupables condamnés à toujours vivre pour toujours souffrir, exercent les uns contre les autres l'office des démons, et se déchirent par des fureurs mutuelles! Que n'est-il en mon pouvoir de vous représenter toutes les créatures conjurées pour punir le réprouvé et venger Dieu de ses révoltes; de vous dire comment tous les temps se réunissent pour multiplier dans l'enfer les peines du coupable; comment le passé le tourmente par le souvenir présent de ses crimes qu'il voit dans toute leur difformité; le présent, par l'affreux spectacle de tout ce qui l'entoure et le vif sentiment de tous les maux qu'il éprouve; l'avenir, par l'image désespérante de l'éternité tout entière où il se perd! De quels frémissements ne serait pas atteint parmi vous le cœur le moins timide, si je pouvais vous tracer avec des couleurs assez énergiques ces grincements

de dents, ces larmes intarissables, expressions vives de la rage et du désespoir ; ce ver rongeur du remords qui ne doit jamais mourir ; ces flammes dévorantes qui brûlent sans jamais consumer ; cette privation totale de la vue d'un Dieu, source unique de tous les biens ; et principalement cette éternité qui doit couronner, pour ainsi dire, l'affreux assemblage de tous les maux réunis dans l'enfer, comme au centre du malheur ? Mais pourrais-je entreprendre sans témérité d'offrir à vos yeux cet effrayant tableau ? Je n'y vois que tourments ineffables dont la rigueur, au-dessus des conceptions humaines, ne peut être bien connue que des malheureux qui en font la funeste expérience ; tourments dont on peut dire avec vérité, comme des délices du ciel, que l'œil n'a rien vu ; l'oreille, rien entendu ; le cœur de l'homme, rien compris de semblable ; tourments qui nous annoncent que le Dieu du christianisme, si je peux parler ainsi, est également admirable et dans ses réprouvés et dans ses élus, et qu'il n'est pas moins grand dans les effets de sa fureur que dans l'exercice de ses miséricordes. Cependant, chrétiens, si l'on ne peut en dire assez sur les tourments de l'enfer, serait-ce une raison légitime de n'en rien dire, et ne puis-je pas vous présenter l'impuissance même où je suis, et où l'on sera toujours, de vous les faire assez connaître, comme la plus forte démonstration de leur rigueur extrême ? Oui sans doute, et c'est l'unique dessein que je me propose dans ce discours. Déterminé à saisir tous les moyens que Dieu me suggère pour vous sauver, s'il est possible, malgré vous-mêmes, je veux vous parler aujourd'hui des tourments de l'enfer, de ces tourments considérés et dans leur nature et dans leurs degrés différents ; et je pars de ces deux idées pour vous dire à tous, pour me dire à moi-même :

Craignons l'enfer, et craignons-le plus que tous les maux du monde, parce qu'il n'est point d'homme mortel qui puisse dire combien est terrible cet enfer dont Dieu punit éternellement tous les coupables ; c'est la première partie.

Craignons l'enfer, et craignons-le à proportion que nous sommes plus redevables à la justice de Dieu ; parce que cet enfer, déjà plus terrible qu'on ne peut l'exprimer, doit avoir encore des degrés infinis de peine, selon la différence et la qualité des coupables ; c'est la seconde partie. Je demanderais votre attention, chrétiens, si vous pouviez la refuser à de pareils sujets. Dieu sauveur, vous qu'un apôtre nous représente tenant en mains les clefs de l'abîme, ouvrez-nous-en les portes à ce moment, et qu'il nous soit permis d'y descendre en esprit durant la vie, pour éviter d'y tomber réellement après la mort. Pour obtenir cette grâce, nous avons recours à votre sainte mère. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes chers auditeurs, il n'est point donné à l'éloquence humaine d'exprimer dignement la rigueur infinie des peines de l'enfer ; et tout orateur chrétien qui ose l'entreprendre, il faut qu'il consente d'abord à succomber sous le poids accablant de son sujet, et à n'égaler jamais, quoi qu'il puisse dire d'effrayant pour le monde qui l'écoute, la vivacité éternelle des tourments qu'il veut dépeindre. Ce n'est pas que les livres sacrés ne parlent en mille endroits des tourments de l'enfer, et n'en tracent à nos regards les images les plus désolantes ; mais que je veuille offrir ici à vos yeux ces images mêmes que nous en ont tracées les livres saints, tout affreuses qu'elles paraissent, approcheront-elles jamais de la réalité qu'elles représentent ?

Que je demande en effet aux prophètes, aux évangélistes, ce que c'est que cet enfer dont est menacé tout homme prévaricateur de la loi? Les uns me répondent que c'est une mer de feu, d'où il s'élève des vagues enflammées, des montagnes brûlantes, pour former des tempêtes qui ne seront jamais calmées : *Excandescet in illos aqua maris.* (*Sap.*, V.) Les autres, que c'est une région de mort, un séjour de ténèbres, de désordre et d'horreur : *Ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror.* (*Job.*, X.) Ceux-là me représentent l'enfer comme un lieu impénétrable aux sentiments de l'amitié et de la compassion, où l'on n'entend que des cris, des regrets, des gémissements effroyables : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, XIII, XXII, XXIV, XXV.) Ceux-ci, comme des prisons embrasées où le pécheur attaché par des liens de feu, reçoit sur sa tête une pluie de charbons ardents qui le dévorent, sans qu'il leur soit permis de le détruire et de l'anéantir : *Pluet super peccatores laqueus ignis, cadent super eos carbones.* (*Psal.* X.) Or, mes chers frères, toutes ces images sensibles de l'enfer dont l'écriture abonde, et mille autres semblables qui portent sans doute avec elles de quoi épouvanter le monde chrétien, lui font-elles bien connaître ce que Dieu prépare de supplices et de tourments à l'homme réprouvé par sa justice? Et si elles nous donnent quelque idée de ces flammes qui servent à Dieu d'instrument pour punir les victimes de sa colère, sommes-nous plus en état de concevoir quelle est sur ces malheureuses victimes l'étrange impression de leurs tourments?

Que si peu satisfaits des idées que les prophètes nous ont transmises de cet enfer, où le pécheur doit toujours vivre ainsi que son péché, nous voulons écouter Dieu nous en parler par lui-même, en serons-nous plus capables de concevoir et d'exprimer la rigueur des peines qu'on y endure? Non, mes chers auditeurs, ce Dieu même, qui a creusé l'abîme éternel de l'enfer, ne nous en dira rien qui nous en fasse bien comprendre l'horreur. C'est là, c'est dans l'enfer, nous dit-il, que j'abandonnerai mon peuple à tous les désastres d'une ruine entière : *Dabo in populum istum ruinas.* (*Jerem.*, VI.) Là

que j'étendrai le glaive étincelant de ma fureur sur tous les coupables : *Inducam super vos gladium.* (*Levit.*, XXVI.) Là que je serai pour eux, comme une lionne, comme une ourse furieuse, que je leur arracherai moi-même le cœur et les entrailles : *Ero eis quasi leœna... occurram eis quasi ursa, dirumpam interiora jecoris eorum.* (*Ose* , XIII.) Or, ces expressions divines et figurées, qui semblent même pour la plupart ne pas convenir assez à la majesté suprême, ces expressions que Dieu n'emprunte évidemment que pour s'accommoder aux images peu relevées dont notre faiblesse est capable, ne deviennent-elles pas une nouvelle preuve de l'impuissance humaine à concevoir la rigueur des tourments, dont Dieu punit dans l'enfer tous les pécheurs?

Je ne m'engage donc point ici, mes chers auditeurs, à porter dans vos esprits une idée juste des tourments inconcevables de l'enfer; je viens seulement vous annoncer, d'après tous les docteurs et les pères de l'Eglise, que chacun de ces tourments qui désolent les victimes éternelles de la vengeance divine, est tellement au-dessus des idées et des expressions humaines, qu'il n'est point donné à l'homme mortel le plus éloquent de s'en expliquer. En un mot, je ne viens vous parler de ces tourments affreux que le monde a peine à croire, que pour vous faire comprendre l'impossibilité réelle où nous sommes d'en concevoir, bien plus encore d'en exprimer la rigueur. Souvent peut-être il vous aura semblé que l'on vous disait beaucoup sur un sujet si frappant par lui-même, et vous aurez été frappés en effet, consternés, désolés et presque désespérés par les descriptions vives, que vous auront tracées de l'enfer tant d'éloquents prédicateurs de l'Evangile. Mais vous eût-on dit mille fois plus sur ce point, croyez, mes chers frères, persuadez-vous qu'on ne vous a rien dit d'assez fort pour vous faire entendre la vérité tout entière. Plus on creuse, plus on approfondit cet abîme de tourments, plus il reste à creuser encore pour le bien connaître, et si nous découvrons, à la faveur de la lumière divine, quelque partie de ces trésors de justice, il nous restera toujours des découvertes à y faire que nous ne ferons jamais Mais pour vous rendre cette idée plus sensible, et ne pas vous donner lieu de me soupçonner d'exagération, considérons ici quelques moments les différentes peines que souffre l'âme réprouvée, et qu'elle ne cessera de souffrir dans l'enfer:

L'ardeur d'un feu actif et dévorant qui ne se ralentit point;

La haine d'un Dieu vengeur dont la vengeance ne s'apaise point;

L'image toujours présente d'un malheur qui ne finira point;

Le sentiment du remords ou du ver rongeur qui ne meurt point; autant d'idées, autant de peines qui font pour ainsi dire partie de cet affreux supplice que nous appelons l'enfer, et dont je ne peux vous dire autre chose, sinon qu'elles sont inexplicables en elles-mêmes et incompréhensibles. Suivez, chrétiens, cette idée que je vous présente, la plus propre peut-être à vous inspirer la crainte et l'horreur que ces tourments méritent.

Et pour commencer par la peine du feu, je dis d'un feu réel et véritable, d'un feu matériel, ainsi que saint Thomas l'appelle, et que l'appelèrent avant lui tous les docteurs de l'Eglise, qui certainement ne cédaient en rien pour la force d'esprit à celle des génies vrais ou prétendus du siècle. Pour commencer par cette peine du feu, la plus effrayante pour les sens et l'imagination de l'homme, où trouver des termes, des expressions capables de vous peindre l'ardeur et l'impression de ce feu dévorant, allumé du souffle de Dieu même, et qui sert déjà depuis tant de siècles d'intrument à sa vengeance ; de ce feu qui, par un miracle incompréhensible, exerce en même temps son activité, et sur les âmes et sur les corps, sur toutes les parties du corps et toutes les facultés de l'âme. De ce feu qu'une vertu divine soutient sans aliment, enflamme sans lumière, fait embraser tout sans rien consumer ; de ce feu qui, malgré l'unité de sa nature, semble avoir une espèce d'immensité dans l'étendue de ses effets, dans les sensations multipliées qu'il fait éprouver aux coupables de toutes les peines sensibles qu'ils peuvent souffrir? Où trouver, dis-je, des figures assez terribles pour faire connaître, sans affaiblir la foi, quelle sera sur l'âme réprouvée l'impression de ce tourment prodigieux, et s'il vous paraît incompréhensible dans sa nature et ses propriétés merveilleuses que la foi vous découvre, ne doit-il pas vous paraître également inconcevable dans son ardeur et son activité ?

En effet, chrétiens, vous offrirai-je comme une image propre à vous peindre les feux de l'enfer, l'ardeur de ces flammes communes que nous voyons briller sur la terre, et dont la moindre atteinte paraît à tous les hommes un si grand supplice? Présenterai-je à votre imagination, pour la frapper, ces montagnes fumantes qui, du fond de leurs noirs abîmes, lancent dans les airs des tourbillons de flammes, et portent la désolation sur les champs malheureux qui les environnent; ce feu si vif, si pénétrant du tonnerre, qui consume en un instant tout ce qu'il rencontre sur son passage; cette pluie embrasée qui dévora, par ordre du ciel, les indignes habitants de Sodome et de Gomorrhe, et changea cette infâme région en un vaste bûcher? Mais, qu'est-ce que de pareilles images, dit saint Bernard, comparées à la réalité des flammes de l'enfer? Non ce n'est rien, dit ce Père, ou ce n'est au plus qu'une légère fumée, que quelques faibles traits, quelques légères étincelles d'un feu tout autrement actif, et dont l'ardeur, au-dessus de la nature, pour tourmenter le coupable, surpasse, comme à l'infini, tout ce qui peut affliger ici-bas nos sens: *Ignis æterni missilia, et quædam jacula.*

Cherchons donc, s'il est possible d'en découvrir, des images plus frappantes, de ces feux destinés dans l'enfer à punir le crime désormais ineffaçable. Vous dirai-je, mes chers frères, de vous figurer ici tout à la fois cette multitude de fléaux miraculeux, dont le Dieu d'Israël accabla l'Égypte infidèle, pour lui faire adorer sa puissance; d'y joindre cette foule innombrable de maux passagers, dont il a jamais affligé la terre, et dont il afflige encore chacun des particuliers qui l'habitent,? Mais qu'est-ce encore que cet amas de calamités terrestres, dit saint Jérôme, que quelques gouttes de ces flots éternels que le Dieu vengeur fera déborder dans l'enfer? Et si ce Dieu des vengeances nous paraît si terrible, continue ce Père, quand il fait seulement dégoutter sa fureur sur la surface de la terre; que sera-ce, quand il versera dans l'enfer toutes les pluies de ses orages, et les fera tomber à torrents sur ces hommes destinés à y servir pour jamais de monument à sa justice? *Si tanta est stilla, quid erit torrens?*

Enfin, pour imprimer dans votre esprit quelque idée, du moins apparente, de ce feu vengeur dont je parle sans le comprendre, vous dirai-je de réunir en esprit, sur la tête d'un seul homme, ce qui ne sera jamais rassemblé en effet, et qui ne saurait l'être ici-bas, tout ce que la cruauté ingénieuse des tyrans a jamais su inventer de supplices, et tout ce que la patience inépuisable des martyrs a été capable d'endurer; les douleurs les plus aiguës, les tortures, les gênes, les genres de mort les plus inouïs? Mais en vous formant un même tableau de toutes ces horreurs, réunies pour le tourment d'un seul coupable, auriez-vous alors quelque idée du tourment de ce feu immortel qui fait l'objet de nos réflexions? Non, mes chers frères; et c'est d'après saint Augustin que je prononce; tous ces supplices, réunis pour former le supplice d'un seul homme, ne seraient pas encore l'ombre du feu de l'enfer, et comparé aux douleurs dont ce feu pénètre le corps et l'âme de ses victimes, loin d'en donner une idée juste, ne mériteraient pas même le nom de tourments: *Hæc omnia non modo parva sunt, sed nulla.*

Vainement donc, mes chers auditeurs, m'arrêterai-je ici plus longtemps à chercher quelque image de ces flammes vengeresses, dont l'ardeur, aussi inconcevable que leur nature, épuise et surpasse toutes les idées humaines; méditez seulement un mot que nous en dit saint Augustin: c'est que ces flammes éternelles sont appliquées aux réprouvés par la puissance infinie de Dieu qui leur communique des qualités bien au-dessus de l'ordre naturel: *Quæ damnatos punit, est infinita Dei potentia.* Mais du reste, dit ce grand Docteur, quelle impression fera sur l'homme destiné à les soutenir, l'ardeur de ces flammes ainsi élevées et mises en œuvre par la toute-puissance du Dieu vengeur de ses lois violées? C'est un mystère de justice, où l'esprit de l'homme le plus transcendant ne saurait atteindre. Et tout ce que l'on en peut savoir, c'est que leur impression, qui ne peut être que l'effet d'un continuel miracle, n'est pas moins véritable qu'elle est merveilleuse dans tous les réprouvés qui l'endurent: *Quod facit miris, sed veris modis.*

2° Poursuivons néanmoins dans le plan que je me suis prescrit pour vous instruire, sans demeurer moi-même au-dessous de mon sujet. Si je n'ai pu vous faire assez connaître l'action des flammes éternelles sur les victimes malheureuses de l'enfer, peut-être vous ferai-je mieux entendre quel tourment leur causera la haine d'un Dieu, et la privation de ses charmes infinis, qui doivent être l'objet et l'objet essentiel de leur bonheur. Ah! chrétiens, n'est-ce pas sur cette peine terrible de la créature arrachée à la possession de son Dieu; n'est-ce pas sur cette peine, quoiqu'elle soit moins effrayante au jugement des sens, que l'esprit de l'homme qui réfléchit, est plus incapable encore de s'expliquer? Oui, dit saint Chrysostome, multipliez mille et mille fois le tourment du feu qui dévorera le réprouvé dans l'enfer; et cet horrible tourment ainsi multiplié dans ses rigueurs, n'égalera jamais la seule peine que le réprouvé ressentira de la séparation éternelle de son Dieu: *Si mille aliquis ponat gehennas, nil tale quid dicturus est, ablatæ illius gloriæ possessione repelli.*

Si donc la seule peine du feu de l'enfer, quoique plus à la portée de l'esprit de l'homme, a dû nous paraître inconcevable dans sa rigueur extrême; que pourra jamais dire ou penser l'esprit humain, qui égale véritablement la peine dont la séparation de Dieu frappera le réprouvé? Eh! comment en effet, reprend saint Bernard, se former l'idée d'une peine, qui ne peut s'estimer, se mesurer que par l'infinité de Dieu même? Or, telle est essentiellement la peine que la séparation de Dieu doit causer au réprouvé dans l'enfer; pourquoi? Parce que cette peine n'étant autre chose que la privation même de Dieu, elle doit donc être grande à proportion que Dieu est grand; elle doit donc être terrible, à proportion que Dieu est aimable; elle doit faire le malheur de l'homme, à proportion que Dieu serait capable de le rendre heureux.

Que faudrait-il donc de ma part, mes chers auditeurs, pour vous laisser quelque idée de cette peine de sentiment que la séparation de Dieu imprimera dans l'âme du réprouvé? Il faudrait d'abord vous faire connaître ce Dieu tel qu'il est en lui-même, et tel qu'il paraît aux regards des anges et des saints qui l'adorent sans cesse; c'est-à-dire aussi aimable et bienfaisant, aussi miséricordieux, aussi libéral et magnifique, qu'il se fera connaître à tous les réprouvés de l'enfer, pour aggraver le poids de leurs tourments. Ce n'est pas assez, pour laisser dans votre esprit quelque idée de la peine attachée à la séparation de Dieu, il faudrait qu'il me fût possible encore de vous faire sentir toute la force et l'impétuosité du

penchant qui portera l'âme réprouvée vers son Dieu, vers le souverain bien, une fois connu pour ce qu'il est, autant qu'il peut l'être par la créature. Or c'est cette double connaissance, et des charmes infinis de l'Etre suprême, et du penchant rapide de l'âme pour ce bien souverain dévoilé enfin à ses regards; c'est, dis-je, cette double connaissance que nous n'aurons jamais dans la vie présente, fussions-nous d'ailleurs les plus éclairés des hommes, et même les plus éclairés des lumières d'en haut.

Ainsi, chrétiens, pour vous peindre le tourment ineffable de l'âme séparée de son Dieu, je vous dirais inutilement qu'elle trouvera dans cette séparation désolante tout ce que l'exil a de plus ennuyeux, tout ce que l'absence ou le changement de l'ami le plus cher, tout ce que le divorce de l'époux le plus aimable, tout ce que l'indignation du père le plus tendre, tout ce que la ruine la plus entière, après la plus brillante fortune, peuvent avoir de dur et de désespérant. De telles comparaisons, mes chers frères, et mille autres que je pourrais appeler à mon secours sur ce sujet, ne vous donneraient pas la plus légère idée de cette séparation de Dieu, qui fera proprement le supplice de l'âme et de ses sentiments dans l'enfer. Toujours par cette admirable raison que nous présente saint Bernard, que cette peine étant fondée sur la privation de Dieu, ou plutôt n'étant autre chose que la privation même de Dieu, elle a donc pour mesure l'infinité de Dieu même, et conséquemment doit être grande et terrible à proportion que Dieu est grand et qu'il est aimable : *Hæc enim tanta pœna, quantus ipse!*

Ajouterai-je ici, mes chers auditeurs, ce qui rend ce supplice de l'âme arrachée du sein de Dieu plus inexplicable encore; je veux dire l'étrange contradiction de sentiments, le mélange inconcevable de haine et d'estime qui partagera cette âme malheureuse au sujet de son Dieu. Car elle ne sera pas tellement séparée de son Dieu, cette âme infortunée, qu'elle ne lui soit toujours intimement et inséparablement unie sous l'aspect le plus terrible en lui-même, et conséquemment le plus odieux pour elle; je veux dire qu'elle sera séparée de Dieu pour jamais, en tant qu'il devait être l'objet délicieux de sa félicité; mais qu'elle sera pénétrée de ce même Dieu, en tant qu'il doit être et qu'il sera l'objet ou plutôt le principe éternel de son supplice. Elle sera donc comme forcée de haïr tout à la fois et d'estimer le Dieu qui la tourmentera; forcée d'estimer, d'admirer ce Dieu si sévère dans sa justice, parce qu'elle sentira avec toute la vivacité dont elle est capable que lui seul pouvait être le terme de son bonheur; et forcée de haïr, de détester ce même Dieu, parce qu'elle n'en recevra que des reproches, des rebuts et des mépris; forcée d'estimer son Dieu, dont elle connaîtra tous les charmes, qu'elle ne pourra jamais posséder un moment; et forcée de le haïr tel qu'il sera toujours empreint dans son intelligence, comme un Dieu appliqué sans relâche à la tourmenter. Or quel esprit mortel sera jamais capable de concevoir et de faire comprendre au monde chrétien l'étrange supplice que produira dans l'âme réprouvée cet affreux combat de sentiments, qui ne s'accordent que pour contribuer tous également à ses peines; ce conflit interminable d'estime et de haine, de désir et d'aversion, d'éloignement et de poursuite à l'égard du même objet; et l'idée seule de ce tourment que je me représente surtout comme l'enfer propre du cœur humain, de ce tourment aussi sensible au réprouvé que Dieu doit lui paraître adorable. L'idée seule de ce tourment, dont il n'est pas en mon pouvoir de vous tracer une faible image, ne doit-elle pas nous le faire regarder comme inconcevable dans sa rigueur, et vérifier de plus en plus ma première proposition, que les peines de l'enfer sont telles que l'on n'en peut dire assez pour les faire connaître.

3° Mais quoi, Seigneur, en sera-t-il donc ainsi des autres peines qui achèvent pour ainsi dire l'enfer du réprouvé? et ne s'en trouvera-t-il aucune qu'il nous soit possible, avec l'aide de la foi, de mieux reconnaître?

Mes chers frères, plus je parcours la suite effrayante des peines de l'enfer, et plus je reconnais évidemment qu'il n'en est point dont la rigueur ne soit inexprimable et incompréhensible à l'esprit de l'homme. Eh! que vous dirai-je en effet de l'impression que fera sur l'âme du réprouvé l'image toujours présente et toujours également vive de l'éternité de son malheur? Comment vous représenter le désespoir où le plongera cette seule pensée qui l'absorbera sans cesse, que c'est pour jamais que l'enfer est sa demeure, et qu'il y sera ce qu'il est tant que les saints seront heureux dans le ciel, tant que Dieu sera immuable, tant que Dieu sera Dieu. Car il sait, ce malheureux coupable, et de manière à ne pouvoir s'en consoler par aucun doute, que la durée de sa réprobation sera la durée immense de l'éternité, sans qu'il ait à espérer jamais d'adoucissement et de relâche; c'est-à-dire qu'il voit avec la lumière de la science de Dieu même que ces feux dévorants qui le brûlent sans le consumer le conserveront toujours de même, en le brûlant toute l'éternité; que le chaos impénétrable qui le sépare de son Dieu le séparera de ce même Dieu toute l'éternité. Que quand, pour fléchir ce Dieu vengeur, il voudrait prier et gémir toute l'éternité; quand il pourrait se résoudre à faire pénitence et à détester son péché toute l'éternité; quand il serait capable de souffrir en expiation de ses crimes tout ce qu'il doit supporter de peines durant l'éternité, jamais il n'y aurait pour lui de ressource et de grâce, jamais de trêve, jamais de réconciliation de la part de Dieu; et que ce Dieu de justice qui le réprouve, toujours également inexorable, ne cessera jamais de le rejeter, comme au premier moment de sa réprobation. Voilà, dis-je, quelle est, dans l'enfer,

la science funeste de l'homme coupable, et de laquelle il ne se défera jamais.

En vain voudra-t-il effacer de son esprit cette image de l'éternité qui aggravera le reste de ses tourments, quoi qu'il puisse faire dans son désespoir pour en perdre ou pour en affaiblir l'idée, il ne cessera malgré lui de la contempler, de parcourir d'un œil infatigable l'immensité de l'avenir qu'elle lui présente; il sera sans cesse appliqué à examiner, à creuser, à mesurer cet abîme sans fond; il fera mille efforts pour le borner et l'approfondir. Mais plus son esprit pénétrera dans l'abîme des siècles futurs, et plus il découvrira d'espace à mesurer dans cet avenir sans bornes et sans mesure. Point de moment donc où il ne soit pleinement convaincu par lui-même, qu'après la révolution de tous les siècles qu'il est capable de supputer et d'imaginer, il ne fera que commencer encore à souffrir; et qu'il n'y aura jamais pour lui d'autre Dieu que ce Dieu vengeur et irrité dont il a encouru la disgrâce.

Or, pour revenir toujours à mon dessein, nous sera-t-il jamais possible de concevoir et d'exprimer l'impression que fera sur le réprouvé cette image toujours présente à son esprit, de l'éternité de son malheur; et ce réprouvé lui-même qui sentira, sans discontinuation, tout le poids de cette éternité, la comprendra-t-il jamais? Je ne chercherai donc point ici, chrétiens, à me former, ni à vous offrir à vous-mêmes l'idée d'une peine, dont tout ce que je peux savoir, c'est qu'elle ne saurait être comprise, et qui cesserait même d'être ce qu'elle est, si l'esprit humain pouvait la comprendre. J'ajouterai bien encore, si vous le voulez, ce que l'on vous aura dit plus d'une fois sans doute pour vous frapper sur cette peine ineffable; savoir, que le réprouvé ainsi convaincu de l'éternité de son malheur, portera dès lors, à tous les instants, le poids de l'éternité tout entière; et que, comme l'attente certaine d'un mal redouté pendant la vie le fait déjà souffrir par avance à celui qui le voit suspendu sur sa tête, ainsi l'assurance du réprouvé, par rapport à l'éternité de ses tourments, lui fera souffrir, dès le premier moment, tout ce qu'il doit jamais souffrir en réalité. Voilà tout ce qu'il m'est possible de vous faire entendre, après les plus grands hommes, sur cette peine ineffable de l'éternité malheureuse; et l'esprit de l'homme le plus pénétrant sur le point de la religion, ne portera jamais plus loin cette accablante idée que je vous présente.

Mais si vous désirez savoir encore quelle sera sur le réprouvé l'étrange impression d'une peine qui réunira, dans chaque moment le supplice de tous les siècles à venir; mais si vous demandez quel affreux désespoir fera naître dans le réprouvé ce poids infini de l'éternité malheureuse qui s'avancera, pour ainsi dire, tout entière, pour lui faire souffrir des maux qui ne sont pas encore en eux-mêmes, et qui seront néanmoins dans le sentiment actuel de son âme, par la certitude où il sera d'avoir à les souffrir; c'est là, mes chers frères, ce que ni moi, ni d'autres ne vous expliqueront jamais; c'est là ce qu'il n'est réservé qu'aux réprouvés par le plus funeste privilége, de sentir et de mieux connaître par le sentiment que les plus grands génies, qui ne peuvent que penser et méditer sur ce point: parce que Dieu ne réserve que pour les victimes de sa justice, cette image qui, toujours présente à leurs esprits actifs et pénétrants pour leur malheur, rendra pour toujours leur supplice actuellement et à chaque moment éternel.

4° Enfin, ce que j'ai désigné comme la dernière, mais en même temps comme la plus sensible peine du réprouvé dans l'enfer, c'est ce continuel remords, ce ver rongeur de la conscience qui ne doit jamais mourir. Et de tous les supplices qu'il endure, en est-il un en effet plus inconcevable dans sa rigueur, et dont il soit moins possible de vous tracer une juste image? Oui, mes chers auditeurs, il me semble, ainsi qu'à saint Bernard, que tout l'enfer n'aura rien de si désolant pour le réprouvé, que cette accablante pensée qu'il roulera sans cesse, que ce cruel reproche qu'il se fera éternellement à lui-même: Je suis le seul auteur de tant de maux qui m'accablent. Non, l'éternité même ne me présente rien pour lui de si désespérant, que cette mort toujours vivante, cette vie toujours mourante, attachée, pour ainsi dire, à ce ver rongeur, dont un moment de péché l'a rendu le père, et dont il sera toujours la proie: *Horreo vermem mordacem*, disait le saint docteur que je viens de citer, *horreo incidere in manum mortis viventis et vitæ morientis*. Quand donc, mes chers auditeurs, j'aurais été capable de vous donner quelque idée des autres supplices dont le pécheur doit être la victime, il n'eût pas été davantage en mon pouvoir de vous tracer un vrai tableau des peines de l'enfer, puisque ce seul remords, qui rongera le réprouvé, est absolument par sa rigueur au-dessus de tout ce que l'on en peut dire.

Car de cette conviction intime et toujours présente au réprouvé, qu'il ne peut imputer qu'à lui seul les maux effroyables qu'il endure, quel sera l'effet naturel et nécessaire? Ah! chrétiens, c'est que cet éternel malheureux déjà réprouvé de Dieu, deviendra son juge encore pour se réprouver lui-même, et justifier l'arrêt de son ennemi le plus irréconciliable qui sera ce même Dieu dont il aura subi les jugements; c'est que devenu insupportable à lui-même, par les reproches non interrompus de sa conscience, il se détestera plus encore qu'il ne pourra détester son Dieu; c'est qu'il deviendra son accusateur, son bourreau, son démon pour se tourmenter lui-même avec plus de rage et de fureur que tous les ministres des vengeances divines. Or, quel supplice, grand Dieu! quel tourment pour une âme frappée dans votre colère, que ces mouvements éternels d'indignation et de fureur contre elle-

même; que ces dépits mortels qu'elle ne pourra s'empêcher de concevoir de son extravagance et de sa folie! Et si le reste des peines qu'elle endure doit former pour elle un enfer dont la rigueur passe toutes nos idées, ne trouvera-t-elle pas, pour ainsi parler, l'enfer de l'enfer dans ce ver immortel qu'elle nourrira dans son sein pour en être continuellement dévorée?

Tourment du remords! (observez cette réflexion, mes chers auditeurs, et pensez un moment à vous l'appliquer à vous-mêmes ;) tourment d'autant plus inexprimable dans le pécheur réprouvé, qu'il n'aura pas seulement à se reprocher de s'être perdu lui-même ; mais de s'être perdu pour des biens périssables et passagers ; pour des biens faux et imaginaires, dont il connaîtra malgré lui, mais trop tard, tout le vide et le néant ; pour un vil intérêt, pour un point d'honneur chimérique, pour un instant de plaisir sensuel et animal. Mais de s'être perdu, pour avoir voulu jouir, malgré les avertissements de la religion, de ces jeux, de ces spectacles, de ces amusements frivoles, de ces fêtes mondaines, dont la puérilité et la folie faisaient tout le prix et l'agrément ; pour n'avoir pas su se passer d'une mode, d'une parure, d'une vanité aussi ridicule qu'indécente aux yeux de la raison même; mais de s'être perdu malgré la facilité qui lui paraîtra prodigieuse alors d'avoir pu éviter sa perte, et opérer son salut pour l'éternité. Car que verra-t-il de plus facile dans l'état de sa réprobation, que cette vie chrétienne à laquelle il n'aura pu s'astreindre sur la terre; que d'adresser chaque jour à Dieu quelques prières, que de pratiquer quelques jeûnes commandés, que de verser quelques aumônes dans le sein du pauvre ; que de retenir ce trait de médisance, que de quitter ce ressentiment injuste, que de renoncer au commerce d'un certain monde dont la contagion l'aura damné? Mais de s'être perdu pour avoir différé d'un jour, d'une heure, d'un moment, cette pénitence nécessaire qu'il avait déjà résolue, et d'avoir ainsi manqué, par un moment d'inaction malheureuse, le moment décisif de son éternel bonheur.

Car ce seront ces idées si capables de faire sentir au réprouvé sa folie extrême qui lui paraissait sagesse ici-bas, ce sera ce funeste souvenir du passé, de l'abus constant qu'il en a fait, du bon usage qu'il pouvait aisément en faire, qu'il ne perdra jamais de vue dans tout le cours de son éternité. Voilà ce qui excitera dans lui ces transports violents contre lui-même, dont nous ne pouvons imaginer l'horreur ; ces rages, ces dépits, ces désespoirs, qui, selon saint Chrysostome, seront plus forts et plus terribles que l'assemblage des démons pour le tourmenter, et mettront le comble à son enfer.

Hé quoi! se dira éternellement à elle-même une âme réprouvée de son Dieu, est-il donc vrai que de si grands maux soient mon seul ouvrage, qu'il dût m'en coûter si peu pour m'en garantir, et leur substituer les plus grands biens? Est-il vrai, est-il croyable, est-il possible, que pour m'épargner quelques instants de gêne, que pour goûter quelques plaisirs qui n'en avaient que le nom et l'apparence, que pour me contenter sur des riens estimés du monde, mais en effet plus vides et plus futiles que le néant même, j'aie consenti à me perdre, et je me sois réellement perdue? Juste ciel! où étaient donc alors cette liberté, cette raison dont vous m'aviez pourvue? Ah! si j'avais su me servir un seul moment de l'une et de l'autre, comme la grâce m'en avait tant de fois sollicitée, le plus grand bonheur que puisse goûter la créature, m'était assuré pour jamais? Mais parce qu'un attachement servile au monde et à moi-même, parce qu'un sentiment de mollesse, de lâcheté, que je n'ai pas voulu vaincre ; parce qu'un respect humain frivole, dont je me suis fait le vil esclave, m'a retenue dans la haine et la disgrâce de mon Dieu, Dieu trop aimable! et que je ne peux plus aimer, je me vois bannie pour jamais de ta présence, destinée à soutenir le poids éternel et infini de ta justice. Mes chers frères, concevez, s'il est possible, l'étrange peine qui accompagnera de pareils regrets. Pour moi, je le dis encore, cette peine me paraît plus horrible que les brasiers de l'enfer, et son éternité même, et l'image que je m'en forme ici, toute faible qu'elle est, me réduit nécessairement au silence.

Telle est donc, mes chers auditeurs, sans nulle exagération, la nature et la rigueur des tourments de l'enfer, que l'on n'en peut dire assez pour les faire connaître, et que tout ce que l'on vous exposera jamais sur chacun de ces tourments, sera toujours bien au-dessous de ce qu'il est pour quiconque a le malheur de l'éprouver. Or, n'est-ce pas cette vérité trop évidente, qui, comme je l'ai dit d'abord, doit nous représenter en quelque sorte le supplice extrême de l'enfer? N'est-ce pas ce défaut d'expressions et d'idées sur chacune des peines qui le composent, cette impossibilité où nous sommes d'en concevoir la moindre partie, qui doit être pour l'homme le plus puissant motif de les craindre? Oui, chrétiens, s'il était au pouvoir de l'esprit humain de nous tracer quelque image ressemblante de cet affreux tableau, nous pourrions alors mettre des bornes aux frayeurs qu'il nous inspire. Mais des tourments si grands qu'ils en sont inconcevables, mais des peines si vives qu'elles passent toute idée, tout sentiment par leur rigueur, c'est ce qui doit jeter l'épouvante dans toute la capacité de notre âme, et nous rendre enfin sensible aux traits de la grâce, si nous sommes capables de l'être.

Car, que devez-vous conclure de l'impuissance des orateurs chrétiens à vous parler de l'enfer? Une seule vérité, qui doit à chaque pas vous pénétrer de la crainte du Seigneur ; c'est que cet enfer que vous ne

savez pas craindre, est donc au-dessus de tous les maux que vous pouvez jamais concevoir; que, quand ils seraient tous réunis sur chacun de vous, pour vous tourmenter, ils seraient donc toujours, quoique rassemblés, infiniment au-dessous de ce mal souverain que le péché mérite; que l'enfer est donc, à parler juste, le seul vrai mal de la créature, le seul de tous les maux vraiment à craindre; et que pour échapper sûrement au péril toujours prochain d'y tomber, il n'est rien de si rigoureux dans les lois chrétiennes qui ne doive vous paraître, je ne dis pas supportable, mais aimable.

Ainsi raisonnerez-vous, mes chers frères, dès que vous réfléchirez sérieusement sur l'incompréhensibilité de cet enfer, dont Dieu menace et punit en effet tous les transgresseurs de sa loi. Peut-être le monde insultera-t-il aux saintes frayeurs dont il vous verra saisis sur cette vérité capitale de votre religion ? Car voilà, vous le savez, jusqu'où en est venu, et jusqu'où en vient encore tous les jours le siècle impie et libertin où nous avons à vivre, jusqu'à se jouer scandaleusement d'une si salutaire pensée, jusqu'à regarder d'un œil de mépris l'homme raisonnable qui la fait servir de frein à ses passions, jusqu'à dire de lui, avec cet air de dérision qui tient lieu de raisonnement au libertinage : Il craint, il craint l'enfer: Oui, monde impie, monde réprouvé, je le crains cet enfer éternel que tu ne crains pas toi-même, et dont tu dois cependant être la victime; je le crains souverainement, je le craindrai constamment : et que ne suis-je assez heureux, assez soutenu des secours du ciel, pour te faire part ici de ma crainte ! Je reviens à vous, mes chers auditeurs, que l'on pense de notre crédulité ce que l'on voudra, s'il nous reste un grain de foi vraiment chrétienne, nous ne l'en craindrons pas moins, cet enfer interminable, dont je voudrais pouvoir laisser dans vos cœurs quelque impression frappante. Que si l'impie s'obstine à traiter nos craintes religieuses de timidité, de faiblesse, de superstition purement humaine, nous aurons le bon sens de préférer cette faiblesse prétendue à la force imaginaire dont il se pare. Il rira de la simplicité évangélique qui nous sert de guide; et nous, chrétiens, sans craindre le sentiment de l'orgueil, nous aurons pitié de l'excès de sa folie, lorsqu'il ne craint pas ce que les plus sages, les plus éclairés des hommes se sont fait un devoir et une vertu de craindre

Et ne présumons jamais, au reste, de la force de nos vertus, jusqu'à nous figurer la crainte de l'enfer, comme un sentiment trop imparfait pour servir de motif à nos œuvres. Si nous sommes vraiment sages, ne cessons d'opérer notre salut avec ce sentiment de frayeur et de crainte que nous conseille l'apôtre saint Paul, ou plutôt qu'il nous commande : *Salutem operamini cum timore et tremore.* (*Philip.*, II.) Mais vous attendez de moi quelque chose de plus, que ce qui a fait jusqu'ici le sujet de ce discours : essayons de vous satisfaire ; et après avoir considéré les divers tourments de l'enfer dans leur nature supérieure aux idées humaines, considérons-les encore dans leurs degrés différens, non moins au-dessus de notre faible intelligence. Il n'est point d'homme mortel qui puisse dire et concevoir à quel point est terrible cet enfer, dont Dieu punit tous les coupables; vous avez dû le reconnaître dans la première partie. Mais cet enfer déjà si terrible qu'il ne peut se concevoir et s'exprimer, doit infliger encore des degrés infinis de peine, selon la différence et la qualité des coupables; c'est ce qui doit redoubler vos craintes dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une idée aussi fausse qu'elle est commune parmi les chrétiens du monde, que celle qui leur fait regarder les tourments de l'enfer comme également rigoureux pour tous les coupables. Quand on parle des peines que Dieu réserve au pécheur réprouvé dans la vie future, on appelle tout enfer, indifféremment et sans distinction; on conçoit tous ces éternels malheureux comme précipités dans le même abîme, comme enveloppés des mêmes ténèbres, comme brûlés des mêmes flammes, comme rongés du même remords; et parce que c'est la privation du même Dieu qui doit désoler pour jamais tous les réprouvés, l'ardeur du même feu qui doit les brûler sans les consumer, le même principe du remords qui doit les agiter, la même éternité de malheur qui doit immortaliser leurs peines, on ne voit plus rien, dans la totalité de leurs supplices, qui doive distinguer, pour ainsi dire, et différencier leur enfer : comme si le même Dieu qui doit désoler tous les réprouvés, en les privant de sa vue béatifique, ne pouvait pas leur rendre plus ou moins sensible cette privation entière de lui-même; comme si le même feu, qui doit tourmenter éternellement ses victimes, ne pouvait pas, conduit qu'il est par la main de Dieu, leur faire plus ou moins sentir son activité; comme si l'image de l'éternité, toujours présente à l'âme disgraciée, qui la contemple malgré elle-même, ne pouvait pas être plus ou moins profondément gravée dans cette âme, selon le tableau que lui en présente la justice divine, et dès là rendre sa disgrâce bien différente en effet, quoique également éternelle; comme si, enfin, le même ver, qui doit bourreler la conscience de tous les coupables, ne pouvait pas, selon l'ordre du Dieu de justice, piquer plus ou moins vivement leur âme, toujours souillée des mêmes crimes qui la précipitèrent dans ce lieu d'horreur.

Or, cette inégalité de peines, dont vous concevez si évidemment la possibilité éternelle dans l'enfer, c'est, chrétiens, ce qui doit être et ce qui sera. Ainsi le demande, pour sa gloire, la justice de Dieu, cette justice qui n'est pas moins jalouse de régner

dans l'enfer que dans le ciel même; cette justice dont l'ordre équitable doit paraître parmi les réprouvés, dans le séjour éternel de l'horreur et du désordre, autant qu'il brillera parmi les élus, dans le séjour immortel de la paix et de l'harmonie des cœurs. Vérité que je voudrais vous faire vivement sentir, mes chers auditeurs, pour achever de vous instruire et de vous frapper sur le point effrayant que je traite; non pas en m'engageant à mesurer, à présenter à vos yeux les peines des différents réprouvés. Car qui pourrait, dit le Prophète, estimer la puissance de la colère divine et compter les degrés infinis de sa vengeance? *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo, iram tuam dinumerare?* (*Psal.* LXXXIX.) Mais en vous exposant quelques réflexions que l'on n'a pas coutume de vous suggérer, sur ce point de religion, et qui me paraissent bien propres à redoubler ici vos frayeurs, écoutez-les telles que je les ai recueillies dans les livres saints, où elles sont comme semées de toutes parts. C'est que, si nous avons le malheur d'aller en enfer, les tourments qui nous y attendent seront proportionnés, premièrement, à l'abus que nous aurons fait, en péchant, des grâces et des bienfaits de Dieu; secondement, à l'espèce et au nombre des péchés commis contre la loi de Dieu; enfin, à tous les degrés du péché qui le rendent plus digne de la haine et de la vengeance éternelle de Dieu. Autant de vérités qui n'ont besoin que d'une exposition simple, mais vive et touchante, que je vais tâcher d'en faire.

1° Oui, chrétiens, c'est une vérité incontestable, que l'enfer du réprouvé sera mesuré d'abord sur l'abus qu'il aura fait des grâces et des bienfaits de son Dieu. J'ouvre en effet l'Evangile, et j'y vois qu'il sera beaucoup redemandé au serviteur qui aura beaucoup reçu (*Matth.*, XXV); que celui qui aura mieux connu la volonté souveraine du maître, et n'aura pas suivi ses ordres, en sera traité plus sévèrement (*Luc.*, XII); et que l'ingrate Jérusalem, figure d'une âme favorisée du ciel, sera plus rigoureusement punie que Tyr et Sidon, que Sodome et Gomorrhe. (*Matth.*, XI.) Or, quelle réflexion plus terrible pour vous et pour moi, mes chers auditeurs! Car, de cette proportion certaine qu'aura l'enfer avec l'abus des grâces et des bienfaits de Dieu, quelle est la conséquence nécessaire? Elle se présente d'elle-même : c'est que les tourments réservés au chrétien l'emporteront, pour la violence, sur les peines destinées au païen et à l'idolâtre; et que ce chrétien malheureux, par la raison seule qu'il n'aura pas profité de la grâce du christianisme, qui devait être pour lui la source d'une infinité d'autres, sera moins épargné que tant d'infidèles qu'il regarde aujourd'hui, et avec raison, comme autant d'aveugles et d'insensés.

Nous avons peine à nous le persuader, mes chers frères, que le caractère sacré du christianisme puisse avoir cet effet funeste, pour ses disciples infidèles, de redoubler la torture de leur enfer. Et cette qualité de chrétiens, qui nous distingue, loin de ranimer notre crainte au souvenir de l'enfer, est trop souvent ce qui nous rassure contre la colère d'un Dieu, vengeur éternel du péché. Nous apprîmes dès l'enfance que ce Dieu vengeur sera Jésus-Christ même, ce Dieu qui, non content de nous choisir pour disciples, nous appelle encore ses amis et ses frères. Et ces images que la foi nous trace de son amour, de sa douceur et de ses bienfaits, nous frappent tellement et nous absorbent, que l'idée la plus effrayante de ses justices ne produit qu'une légère impression sur nos esprits. Car c'est cette bonté suprême de votre part, Seigneur Jésus, qui nous empêche ici-bas de bien concevoir, et qui me met comme hors d'état moi-même de faire sentir à ceux qui m'écoutent combien la qualité de chrétiens, qui les honore, doit ajouter de rigueurs à leur enfer, s'ils ne soutiennent pas cette glorieuse qualité par leurs mœurs. Daignez donc, Dieu trop aimable, daignez écouter une prière que je ne vous adressai jamais, et que je vous adresse ici contre tous les penchants de mon âme : c'est de suspendre ou de modérer quelques moments cette confiance si douce qui nous porte vers vous, et qui s'oppose dans notre âme au sentiment de votre crainte, toujours salutaire et souvent nécessaire au monde; c'est de disposer tellement notre cœur pour quelques instants, que, sans vous aimer moins en effet, il soit moins touché du sentiment de votre amour, pour devenir plus sensible aux terreurs salutaires, dont votre bonté même, si nous n'y répondons pas, doit être pour nous la source et le principe. Vous m'exaucez, Dieu sauveur, et il me semble qu'à ce moment vous me cachez tous vos charmes, et que je ne découvre plus dans vous que le Dieu redoutable des réprouvés et de l'enfer. Ecoutez-moi maintenant, mes chers frères.

Oui, ce sera ce caractère de chrétiens, de disciples de Jésus-Christ, ce caractère, tout sacré qu'il est, devenu ineffaçable dans l'enfer, qui fera déborder sur nous les torrents de sa colère, si nous méritons jamais qu'il nous réprouve. Parce qu'il aura prodigué tous ses dons pour parvenir à nous rendre heureux, il n'oubliera rien, s'il nous trouve ingrats, de tout ce qui pourra servir à l'accroissement de notre supplice. Il nous aura distingués en tout comme ses bien-aimés sur la terre; pourrions-nous ne pas être les principaux objets de sa haine dans les enfers? Que le reste des coupables soient punis par sa justice; c'est à sa fureur que la punition de ses disciples est réservée. Et quelque intolérable que doive paraître l'enfer à toutes les victimes qu'il y condamnera, leurs douleurs y paraîtront légères, comparées à celles que le chrétien réprouvé doit y souffrir. Vous demandez ce qui produira surtout ce redoublement d'enfer pour les chrétiens dont il sera le partage? Je comprends en trois mots tout ce qu'il m'est possible de vous en apprendre. L'image de Jé-

sus-Christ gravée au fond de leur âme, et qui sera présente à leurs yeux toute l'éternité; les liaisons intimes qu'ils auront eues avec Jésus-Christ et dont ils sentiront la rupture violente à tous les moments de l'éternité; le sang de Jésus-Christ dont ils seront couverts et qui retombera sur eux à tous les instants de l'éternité, que faudra-t-il de plus pour distinguer l'enfer des chrétiens de celui de la foule des réprouvés? Ne perdez rien de cette exposition toujours terrible, quelque imparfaite qu'elle puisse être de la part de l'homme.

L'image de Jésus-Christ sauveur du monde, toujours présente à l'esprit du chrétien réprouvé, premier principe du redoublement de peines qui l'accablera dans l'enfer. C'est par Jésus-Christ, vous le savez, et à l'aspect de sa croix brillante au milieu des airs que doit être condamné ce chrétien coupable, et la bonté infinie de son Juge, attestée par la présence de sa croix, c'est ce qui rendra ce dernier jugement plus inexorable pour lui que pour le reste des hommes. Or, cette image de Jésus-Christ et de sa croix, cette image désolante pour le chrétien disgracié par ce Dieu sauveur, ne lui sera pas seulement offerte lorsqu'il sera jugé à la vue des nations rassemblées; gravée au fond de son âme par le doigt de Dieu, cette image l'accompagnera, le suivra, l'obsédera, pour ainsi dire, jusque dans l'enfer, où, malgré ses efforts pour en détourner la vue, il sera forcé pour son supplice de la contempler vivement toute l'éternité. Et voilà, je le répète, ce qui rendra l'enfer du chrétien plus insoutenable que celui du commun des hommes. Pourquoi? Parce que cette image d'un Dieu-Homme, toujours présente à ses yeux, sera pour lui, selon l'expression du Prophète, comme un cristal ardent, comme une lumière vive et terrible, dans laquelle il verra sans cesse ce qu'il y aura pour lui de plus horrible à voir, je veux dire tous les bienfaits, tous les travaux, tous les efforts de son Dieu pour le sauver; et toute l'ingratitude, toute l'insensibilité de son cœur à tant d'amour; tous les charmes attachés à la possession et à la jouissance immortelle de son Dieu, et l'impossibilité malheureuse où il se sera mis lui-même de le posséder jamais et de l'aimer : *Quasi aspectus crystalli horribilis.* (*Ezech.*, I.)

Il y aura plus encore, et les liaisons intimes contractées par Jésus-Christ avec le chrétien réprouvé pour tout le cours de sa vie coupable n'auront pas moins de vertu pour irriter ses tourments et redoubler leur activité dans l'enfer. Car, plus la créature aura été sur la terre intimement unie à son Dieu, et plus il faudra qu'elle souffre de douleurs et de violences lorsque cette union divine cessera d'être par l'anathème également juste et irrévocable qui la brisera. Or, qui de nous ignore ces liens intimes et sacrés qui unissent Jésus-Christ au chrétien et le chrétien à Jésus-Christ? Qui de nous n'a pas entendu mille fois ces noms si aimables et si tendres que l'Homme-Dieu prend à notre égard d'ami, de sauveur, d'époux, de pasteur et de père? Combien donc sera plus rigoureux pour le chrétien que pour l'infidèle réprouvé ce divorce éternel qui le séparera de son Dieu, ce divorce universel qui détruira toutes les alliances qui pourraient rapprocher la créature de son créateur? Et si ce chrétien réprouvé doit réellement souffrir, comme il le souffrira dans l'éternité, la rupture violente et continuelle de ces liens glorieux qui l'unissaient à Jésus-Christ; le déchirement effroyable que ressentira son âme ainsi arrachée de toutes parts à ces liaisons divines ne sera-t-il pas pour lui le plus sensible des supplices?

Cependant, mes chers frères, ce ne sera point là, pour ainsi m'exprimer, tout l'enfer réservé aux malheureux disciples de Jésus-Christ; et ce qui m'en donne une idée plus désespérante encore, c'est de penser que ces chrétiens, quoique réprouvés, n'en seront pas moins couverts et comme inondés du sang de Jésus-Christ, et que la voix de ce sang divin demandera toujours, et toujours obtiendra vengeance contre ces chrétiens indignes qui l'auront profané. Un saint Père a dit, c'est saint Bernard, que le sang de Jésus-Christ, répandu sur la terre, n'étendait point sa vertu jusqu'aux enfers : *Non descendit ad inferos sanguis Christi, qui effusus est super terram.* Et moi, chers frères, j'oserai vous dire dans un autre sens également vrai, que la vertu infinie du sang de Jésus-Christ se fera sentir à tous les chrétiens dans l'enfer; et que ce sang divin, dont ils porteront la trace sur le front dans le caractère de leur baptême, ne sera pas moins efficace pour les tourmenter qu'il devait l'être pour sanctifier leur âme et la sauver. Je me figure donc les chrétiens dans l'enfer, distingués du reste des coupables à peu près comme les juifs le sont sur la terre du commun des hommes; et de même que nous voyons ici-bas ce peuple de sacriléges porter dans toutes les parties de l'univers ce caractère visible de malédiction dont Jésus-Christ les a frappés, en faisant retomber son sang sur toutes leurs races; ainsi les chrétiens dans l'enfer, plus coupables encore du sang de l'Homme-Dieu, dont ils auront mieux connu la nature divine, porteront-ils éternellement le signe de malédiction que ce sang divin leur imprimera, comme à des victimes spécialement dévouées à toutes les horreurs du supplice.

Or, mes chers auditeurs, à la vue de ces peintures de l'enfer dont l'horreur est singulièrement fondée sur les bienfaits de Jésus-Christ, chercherez-vous encore dans l'amour de ce Dieu-Homme, dans l'alliance qu'il a daigné faire avec notre nature, de quoi vous rassurer contre la crainte de l'enfer aussi raisonnable qu'elle est chrétienne? Donnerez-vous encore dans ce malheureux préjugé, trop dominant sur les esprits de notre siècle, que, sous la loi de l'Evangile, l'orateur, le philosophe chrétien doivent moins parler de l'enfer et moins en inspirer la crainte? Comme si cet Evangile qui révèle, qui prouve, qui dépeint

l'enfer dans tout son jour, pouvait jamais nous dispenser de le craindre; ou plutôt comme si ce n'était pas un motif personnel au chrétien de craindre doublement l'enfer, que d'avoir à vivre sous une loi qui lui développe toutes les richesses de la grâce et de l'amour de son Dieu?

Ici, chrétiens, je ne m'arrêterai point à vous dire ce que vous aurez sans doute déjà conçu, savoir : que la même différence de supplices que Dieu fixera dans l'enfer entre le chrétien et l'idolâtre, ne sera pas moins fixée par ce Dieu de justice entre les divers chrétiens réprouvés. Car si l'abus qu'aura fait le simple fidèle de la seule grâce du christianisme doit faire tomber sur sa tête des châtiments si terribles, que sera-ce de ces chrétiens sur qui Dieu aura versé mille faveurs spéciales dont ils n'auront fait usage que pour se rendre plus coupables encore? Que sera-ce de celui, de celle parmi vous, qui, après avoir goûté le don de Dieu dans un long exercice de la piété chrétienne, se sera enfin démenti, aura franchi la barrière de tous les remords et rompu toutes les digues que la religion opposait à son inconstance? Que sera-ce surtout d'un prêtre du Dieu vivant, qui aura porté les mœurs efféminées du monde jusque dans le sanctuaire et à l'autel même, où il allait offrir Jésus-Christ en sacrifice? D'un religieux qui n'aura pas su se préserver de l'esprit et du goût du siècle, sous un habit qui le séparait visiblement du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu? D'un prédicateur de la parole divine, qui ne se sera jamais appliqué efficacement à lui-même les grandes vérités de cette parole sainte qu'il annonçait aux peuples? Mais qu'ai-je dit, ô mon Dieu! N'est-ce point moi-même que je viens de peindre dans ces funestes portraits, et ne serais-je point à vos regards, ce prêtre, ce religieux, ce prédicateur coupable pour qui tout l'enfer n'aura pas assez de peines et de tourments? Dissipez, Seigneur, éloignez de moi ces idées cruelles qui font frémir mon âme. Et vous, mes chers frères, méditez souvent cette réflexion, aussi intéressante pour un nombre de chrétiens encore attachés au siècle, que pour ceux que la grâce en a séparés : c'est que les âmes destinées à la gloire d'une perfection éminente, si elles ne remplissent pas leur destin glorieux sur la terre, risquent d'avoir place au plus profond de l'abîme, et que si elles ne s'élèvent sur les ailes de la charité jusqu'au rang des anges dans le ciel, elles seront presque infailliblement précipitées au-dessous des démons dans les enfers.

2° Soutenez votre attention, mes chers auditeurs; et quelque effrayant que vous paraisse ce que je viens de vous faire entendre, écoutez ce qui me semble plus désolant encore : c'est que l'enfer de l'homme chrétien qui sera jugé coupable doit être proportionné non-seulement à l'abus qu'il aura fait, en se livrant au crime, des grâces et des bienfaits de son Dieu, mais encore à l'espèce et au nombre des péchés qu'il aura commis contre la loi de ce Dieu sauveur devenu son juge. Quoique Dieu, en effet, se tienne grièvement offensé de toutes les transgressions de sa loi, qui vont jusqu'à rompre les liens qui nous unissent à lui, malgré la distance de sa grandeur à notre bassesse, il est cependant vrai que dans la multitude des crimes il en est de plus griefs de leur nature, et auxquels on ne peut se livrer, sans attirer sur soi pour l'avenir, un surcroît de peines et de supplices.

Ainsi les blasphèmes de l'irréligion adoptés par des chrétiens, et soutenus hautement par ces chrétiens mêmes, malgré les plus puissants motifs qu'ils ont de croire la religion de Jésus-Christ, et de la regarder comme infailliblement divine dans ses dogmes et dans sa morale.

Ainsi l'indigne fourberie de ces séducteurs hypocrites, qui traversent le progrès de la vraie religion, sous cet air pharisaïque dont Jésus-Christ eut tant d'horreur, et qu'il accabla de tant d'anathèmes dans le cours de sa vie mortelle.

Ainsi l'infâme esclavage de l'impureté, dont on aura fait son bonheur dans le sein d'une religion, où l'homme, consacré spécialement à Dieu, ne saurait être impudique sans devenir en conséquence de sa consécration profanateur et sacrilége.

Ainsi les hauteurs et les fiertés de l'orgueil dans un grand de la terre, que Dieu n'avait élevé que pour tirer plus de gloire des soumissions qu'il devait attendre de sa reconnaissance, et qui n'aura fait usage du privilége de sa grandeur que pour violer plus impunément sa loi.

Ainsi l'insensibilité pour le pauvre, dans des riches voluptueux qui n'avaient été comblés de biens que pour les répandre au gré de la charité, et qui les auront fait servir à rassasier leurs passions plutôt qu'à soulager l'indigence pressante de leurs frères. Voilà, chrétiens, sans pousser l'induction plus loin, ce que nous pouvons appeler des crimes d'un ordre supérieur, des crimes qui demandent, pour ainsi dire, chacun leur enfer, et pour qui Dieu réserve dans l'éternité tous les trésors de sa colère. Un coup d'œil seulement sur chacun de ces nouveaux abîmes qui nous sont ouverts.

Quel sera donc l'enfer de cet incrédule qui, heureusement né dans le sein du christianisme, aura étouffé dans son âme toutes les lumières de la foi, et se sera plongé de lui-même dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité? Content de reconnaître un Dieu créateur et conservateur du monde, il n'a pu se résoudre à croire que ce Dieu dût le punir éternellement d'avoir suivi dans le temps la loi de ses passions; tout ce que la religion lui annonçait d'une éternité malheureuse réservée à ceux qui ne la craignent pas, ne lui aura paru qu'une invention humaine pour inspirer aux peuples et aux esprits simples de vaines terreurs; et il se sera fait même une sorte de religion de son incrédulité sur ce point : comme si c'était faire

outrage à la bonté infinie de son Dieu, que de savoir rendre hommage à sa justice : *Dixit in corde suo : Non requiret.* (*Psal.* X.)

Or voilà, mondains incrédules (s'il en était quelqu'un dans cet auditoire chrétien), voilà le système impie qui obligera le Dieu, dont je vous annonce les vengeances, à vous faire gémir éternellement sous les plus rudes coups. Il s'agira de venger les droits de sa justice, que vous aurez affecté de méconnaître ; et ce sera pour vous en faire connaître toute l'étendue, qu'il tournera contre vous toute l'activité de ces flammes dévorantes, qui auront été l'objet trop ordinaire de vos dérisions impies ; tout le désespoir de cette éternité, que vous n'aurez cessé de croire, que pour ne plus éprouver la peine de la craindre ; toute la sensibilité de ce remords, dont vous aurez, à force de crimes, étouffé le sentiment dans votre âme : *Quantum stulta iniquitas suggessit, tantum sapiens pœna desæviet!* (S. August.)

Peut-être ces menaces terribles n'ont-elles rien encore qui vous effraye ? Peut-être même riez-vous ici dans le cœur du zèle qui m'anime à vous arracher au supplice qui vous attend ? Mais malheur, dit un Père, et mille fois malheur à vous, qui aurez fait le sujet de vos railleries de ce qui fera éternellement le sujet de vos larmes! *Væ, qui hæc lugenda in posterum, ridenda nunc putant!* Malheur à vous, qui serez forcés de croire un jour, à la manière des démons, par le vif sentiment de votre misère, ce que vous aurez refusé de croire ici-bas en sages et en chrétiens, sur les oracles tant de fois réitérés de votre Dieu ! *Væ quibus hæc prius experienda sunt, quam credenda!*

Quel sera l'enfer de ces faux chrétiens, de ces hommes hypocrites, plus pharisiens encore par l'orgueil évident de l'esprit et la corruption manifeste du cœur, que par les faux dehors de vertu dont ils se parent ? Vous reconnaissez ici, mes chers auditeurs, le portrait trop ressemblant de tant de sectaires qui conspirèrent dans tous les temps contre la doctrine de Jésus-Christ, et qui parurent toujours aussi déclarés contre son Eglise que les premiers pharisiens le furent contre sa personne adorable. Or, pourrais-je assez vous exagérer la rigueur des peines réservées par le Dieu-Sauveur à de tels coupables ? Et si ce Dieu-Homme, vivant sur la terre, où sa bonté captivait toujours sa justice et la bornait en quelque sorte, tout infinie qu'elle est ; si l'Homme-Dieu, dans ce temps de miséricorde, lit paraître tant de haine et d'indignation pour cette espèce de coupables qui veulent être aux yeux du monde tout ce qu'ils ne sont pas ; s'il parut ne réserver que pour eux tous ses foudres et ses anathèmes ; s'il ne parla jamais de leurs vices et de leurs personnes que dans des termes marqués au sceau de la réprobation, et qu'il n'employa pas même contre les pécheurs publics et déclarés ; comment croyez-vous que les traitera ce Dieu-Sauveur, devenu le juge et le vengeur de leurs crimes dans l'éternité, où rien ne s'opposera plus désormais à la liberté pleine et entière de ses justices ?

Quel sera l'enfer de cet homme sensuel et impudique, qui n'aura vécu que pour être l'esclave de son corps, et qui se sera fait un Dieu de son plaisir sur la terre ? La pudeur naturelle aurait dû suffire pour réprimer ses débordements, et la religion sainte dont la prédilection de Dieu l'avait fait le disciple, en consacrant toute sa personne, avait dû mettre un nouveau frein à ces indignes passions dont il s'était laissé dominer. Mais également indocile, et à la loi de la nature et à l'esprit de sa religion, il aura livré sans remords aux plus infâmes voluptés une chair consacrée depuis l'instant du baptême par son union avec l'humanité sainte de Jésus-Christ. Son imagination, son cœur, son esprit, sa mémoire, toutes les facultés de son âme auront été, pour ainsi dire, comme infectées de son crime ; et cependant, tout infâme qu'il devait se croire aux yeux de Dieu et des hommes, il aura traité son désordre de jeunesse, de fragilité excusable, souvent même de jeu, de galanterie, de bel esprit et de belle humeur. Ainsi en jugez-vous dans vos moments d'ivresse, chrétiens sensuels et voluptueux ; mais que vous penserez bien différemment lorsque le Dieu des justices, opposant toutes les flammes de l'enfer aux flammes impures dont vous aurez brûlé, vous dévoilera toute l'énormité de votre crime, par l'horreur des tourments qu'il lui réserve, et auxquels le plaisir passé vous rendra plus sensibles encore. Car ce sera surtout contre cet abominable péché, qui aura perdu sa honte et son infamie aux yeux du monde ; contre ce péché dont l'opprobre rejaillit de nos personnes sur celle de Jésus-Christ même, que le Dieu de sainteté éclatera ; ce sera singulièrement pour punir ce péché, devenu sacrilége dans le chrétien, qu'il ordonnera aux ministres de ses vengeances de redoubler éternellement leurs efforts : *Duplicate illi duplicia secundum opera ejus* (*Apoc.*, XVIII) ; et d'irriter la peine des coupables à proportion des infâmes délices qu'ils auront goûtées dans la persévérance de leur péché : *Et quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (*Ibid.*)

Quel sera l'enfer de ces chrétiens scandaleux qui, par la voie du conseil, des maximes, de l'exemple, auront perverti des âmes pures, qu'ils devaient soutenir dans le sentier pénible de la vertu par l'édification constante de leurs mœurs ? S'ils se fussent contentés de perdre leur âme, et qu'ils n'eussent pas infecté le prochain de la contagion de leur crime, suivant l'avis du prophète à Israël : *Sufficiant vobis scelera vestra, domus Israel* (*Ezech.*, XLIV) ; du moins alors n'auraient-ils à répondre que pour eux-mêmes, et pourraient-ils être confondus par l'égalité du supplice avec la foule des coupables réprouvés par la justice de Dieu. Mais parce que leur désordre, publié par l'éclat du scandale, sera devenu le dé-

sorare d'une infinité d'autres, il faudra, par le plus funeste retour, que ces péchés étrangers deviennent éternellement dans l'enfer leurs péchés propres et personnels. Il faudra donc, pour m'exprimer ainsi, que chacun d'eux soit la victime d'autant d'enfers différents qu'ils auront fait, par leurs scandales, de pécheurs et de réprouvés. Je veux dire qu'il faudra que cet homme libertin, outre l'enfer qu'il mérite, souffre celui de tant d'âmes faibles qu'il aura séduites et engagées dans son désordre; que cette femme mondaine, outre l'enfer dû à sa mollesse, souffre celui de tant d'hommes passionnés qu'elle aura indignement asservis par ses artifices; que ce père, cette mère, coupables de la perte de leurs enfants, outre l'enfer réservé à l'éducation perverse de leur famille, souffrent l'enfer de ces enfants mêmes qu'ils auront négligé d'élever et de former en chrétiens; que ce maître débauché, outre l'enfer mérité par ses débauches, souffre celui de ses domestiques corrompus comme lui-même, et qui ne l'auront été que par la vue pestilentielle de son exemple et la confidence funeste de ses intrigues. Mesurez votre enfer sur ces idées, hommes de scandale à qui je parle, et concevez, s'il est possible, la mesure et le degré des peines que Dieu vous prépare.

Que vous dirai-je maintenant de l'enfer réservé à ce grand du monde, à cet homme puissant qui, plein de lui-même et de ses vains titres, se sera perdu, comme l'ange rebelle, par l'esprit d'orgueil et d'indépendance? C'était à lui, comme grand, et par sa grandeur élevé au-dessus des peuples, qu'il convenait de glorifier son Dieu par de plus profonds hommages, et d'accomplir fidèlement les plus rigoureux préceptes de sa loi. Ainsi l'exigeait le sentiment seul de la reconnaissance qu'il devait à l'auteur de son élévation; et le pouvoir de son exemple sur le commun des hommes était encore un nouveau motif pour le contenir dans l'ordre, pour l'obliger constamment à veiller sur toutes ses œuvres, et à mesurer ses moindres démarches en présence du monde. Mais loin de procurer par son obéissance la gloire du maître dont il tenait sa grandeur, il aura tiré de sa grandeur même mille prétextes de se soustraire aux obligations de la loi divine; il aura cru que la soumission des grands à l'égard de cette loi ne devait pas ressembler à celle des petits; et il se sera même persuadé que Dieu aurait égard à ce qu'il aura été dans ce monde visible, pour le juger dans l'autre. Mais vous vous trompez, grands, puissants du monde, si vous pensez que le Dieu de justice, pour vous juger, fera acception de vos personnes; ou plutôt c'est moi-même qui me trompe. Non sans doute, non, votre sort dans l'enfer ne sera pas celui du reste des hommes; et vous n'y serez pas tourmentés, dit un prophète, comme le simple peuple que vous dominez. Vous aurez été distingués dans le monde par l'éclat de la grandeur humaine, devenue la source de vos vices; la grandeur des supplices que Dieu vous prépare doit donc vous distinguer dans les enfers; et parce que vous aurez fait servir votre puissance à déshonorer ce grand Dieu qui vous avait élevés sur la terre, il faudra que sa puissance éclate et se déploie dans l'enfer pour vous punir en grands, et se venger en Dieu : *Potentes potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, V.)

De quels traits me servirai-je encore pour vous peindre l'enfer de cet homme riche et opulent? Aussi avare, lorsqu'il s'agit de soulager le pauvre commis à ses soins, qu'il est prodigue quand il est question de se satisfaire lui-même, Dieu ne l'avait comblé de biens que pour les répandre sur les malheureux que sa providence en avait privés. Mais ces indigents, ces infortunés du monde, gémissant en vain sous les yeux du riche, auront trouvé dans l'excès de la misère le terme de leurs jours. Or, quel désespoir pour ce riche coupable, et quel surcroît de peines dans l'enfer, de voir ces mêmes hommes victimes de sa dureté, et objets de son mépris sur la terre, heureux pour jamais dans le sein de Dieu, et son propre supplice accru de toutes les misères dont il n'aura pas été touché quand il devait l'être? Il aura refusé les miettes de sa table aux besoins pressants de Lazare; et plongé qu'il sera dans une mer de flammes, il sera réduit, dit l'Ecriture, à désirer éternellement une goutte d'eau, qui lui sera éternellement refusée. Il aura attaché son bonheur à la possession des biens du monde, et le souvenir de ces faux biens qui l'auront perdu fera son plus grand supplice : *Recordare quia recepisti bona.* (*Luc.*, XVI.) Il n'aura usé de ses richesses que pour écarter jusqu'à l'ombre de la peine des environs de sa personne, et des douleurs toujours renaissantes lui arracheront sans cesse ce cri lamentable, l'expression vive de sa rage et de son désespoir : *Crucior, crucior in hac flamma.* (*Ibid.*)

Que serait-ce maintenant, chrétiens, si j'entreprenais de vous faire sentir la proportion des peines de l'enfer, non plus seulement avec le genre et l'espèce, mais avec le nombre et la multitude des crimes que vous aurez commis contre la loi de Dieu; si je vous faisais voir, par exemple, un réprouvé coupable lui seul de tant de désordres que je viens de vous rappeler ici, et dont chacun méritera des châtiments si terribles; c'est-à-dire un chrétien destiné à soutenir lui seul dans l'enfer tous les degrés de peine, qui suffiraient à faire des millions d'éternels malheureux? Mais comment pourrais-je vous tracer cet amas horrible de tourments conjurés contre un seul coupable? J'aime mieux en abandonner la peinture à la vivacité de vos réflexions. Plaise au ciel, mes chers frères, qu'aucun de vous ne puisse dire de cet enfer, tout épouvantable qu'il est : Oui, voilà l'enfer que je mérite; l'enfer que Dieu me réserve si je ne me hâte de prévenir ses vengeances et d'intéresser pour moi sa bonté dans la vie pré-

sente contre les rigueurs inexorables de sa justice dans la vie future.

3° Achevons de sonder, autant qu'il est possible, les trésors inépuisables de la colère divine, et, malgré toutes les révoltes de la nature, descendons en esprit au plus profond de l'abîme. Quand le Dieu de justice aura proportionné l'enfer de ses réprouvés à l'abus qu'ils auront fait de ses grâces et de ses bienfaits, à l'espèce et au nombre des péchés qu'ils auront commis contre sa loi, sa vengeance sera-t-elle pleinement satisfaite? Non, mes chers auditeurs; il restera de plus à punir tous les degrés du péché qui le rendent plus digne encore de l'éternité de sa haine et de ses châtiments. Que n'est-il en mon pouvoir, grands du monde, qui n'êtes que trop souvent de grands pécheurs, de vous pénétrer de l'horreur que méritent ces degrés différents du péché, dont l'aveuglement vous cache ici-bas tout ce qu'ils ont d'affreux; mais que vous découvrirez si sensiblement un jour à la lueur des flammes de l'enfer, si vous avez le malheur d'y tomber jamais sans en avoir expié la malice et l'énormité sur la terre? Je m'explique.

On pèche, mais c'est avec toute la liberté et la réflexion qui peuvent accompagner le plaisir funeste du péché. On pèche, et l'on en vient jusqu'à faire son bonheur et son unique bonheur des malheureux moments remplis par le péché. On pèche et par une vanité diabolique, on se glorifie aux yeux du monde, et l'on se vante publiquement de l'infamie de son péché. On pèche, et comme si c'était peu des péchés communs pour se satisfaire, on se fait une étude sérieuse de l'excès et du raffinement du péché. On pèche, et par une habitude tyrannique, qui devient comme une seconde nature, on contracte une espèce de nécessité de persévérer jusqu'à la fin dans son péché. Enfin l'on pèche, et par une insensibilité prodigieuse à tout, on s'endurcit aux plus grands motifs que la foi présente à l'homme pour l'arracher au joug impérieux du péché. Autant de degrés différents qui mettent le comble sur la terre aux attentats de l'homme violateur de la loi divine, et auxquels doivent répondre autant de degrés de peines, qui mettent le comble à l'enfer du réprouvé. En sorte, mes chers frères, que l'enfer réservé au commun des hommes ne sera, pour ainsi dire, qu'un commencement de supplice et d'enfer pour quiconque sera trouvé coupable de ces affreux désordres. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Non, ce Dieu redoutable, dont la justice doit éclater éternellement dans l'enfer, ne se contentera pas d'y proportionner la peine des réprouvés, soit à l'abus qu'ils auront fait de ses grâces, soit aux différents crimes dont ils auront déshonoré la sainteté de sa loi. Le bras du Seigneur s'étend, se lève encore pour frapper, selon l'expression du prophète; et les plus rudes coups qu'il réserve à ses victimes ne sont pas portés : *Adhuc manus ejus extenta.* (*Isa.*, V.) Il doit punir encore dans les coupables, cette liberté pleine et entière, cette malice méditée et réfléchie qui aura trop souvent accompagné le désordre de leur péché. Il est vrai que tout acte criminel ne peut être dans l'homme que le fruit de sa liberté, et que le crime cesse à l'instant que la liberté cesse de présider aux actions humaines. Mais combien de ces actes infracteurs de la loi de Dieu auront été commis, je ne dis pas avec la liberté suffisante pour outrager ce Dieu suprême, mais avec tout le sang-froid et la réflexion dont l'homme qui pèche est encore capable; mais avec la connaissance la plus claire et le remords le plus pressant du mal que l'on va commettre? Or, tous les moments dont nous aurons ainsi prostitué l'usage à préparer, à méditer, à goûter d'avance les projets funestes de la passion qui nous domine, c'est ce qui sera pour le Dieu de justice autant de motifs pour nous infliger de plus terribles peines dans l'enfer, et pour aggraver sur nous l'éternité de ses vengeances.

Je poursuis : quand le Dieu juste aura puni dans le réprouvé cette malice réfléchie qui l'aura rendu plus coupable à ses yeux, sera-ce assez de peines et de châtiments pour le satisfaire? Non, s'il est infiniment juste, il doit punir encore cet indigne bonheur que l'on se fait à soi-même, des sentiments, des désirs, des actes réitérés de son péché. Vous le savez, en effet, jusqu'où l'on en vient quelquefois, jusqu'à ne trouver dans la vie de vrai plaisir, que le plaisir criminel et défendu par la religion; jusqu'à s'ennuyer, se dégoûter de tout amusement permis, par la seule raison qu'il n'est point proscrit par la loi, et que l'idée du crime ne l'assaisonne pas. Car il est de ces pécheurs trop ressemblants à ces hommes toujours ivres, qui ne peuvent plus soutenir un reste de vie sans le secours de ces liqueurs violentes qui leur ont porté le coup de la mort; de ces pécheurs forcenés à qui le bienfait de la vie devient odieux sans le secours et l'attrait du crime qui les a perdus. Or, quel accroissement de peines ne méritera pas dans l'enfer cette étrange dépravation, qui aura détruit dans le cœur humain jusqu'au penchant le plus naturel pour les actes permis et les œuvres commandées, et ne lui aura laissé d'inclination dominante que pour le mal, et le mal le plus évidemment, le plus fortement défendu par la loi divine?

Ce n'est pas tout, mes chers frères, et quand Dieu sera vengé de l'indigne bonheur que l'homme se sera fait à lui-même de ce qu'il y avait de plus opposé à ses lois, sa justice implacable dans l'enfer ne s'apaisera pas encore : *Adhuc manus ejus extenta.* Il doit venger de plus cette vanité diabolique, que l'homme aura tirée de ses crimes, que la nature même avait marqués au sceau de l'opprobre et de l'ignominie. Car est-il rare, ou plutôt n'est-il pas trop ordinaire de voir des mondains se faire honneur aux yeux du monde des péchés les plus mortels; de les voir, tout chrétiens qu'ils sont, se glorifier hautement de ce qui dégrade en eux tout à

la fois le caractère de l'homme raisonnable, et plus encore celui de l'homme chrétien? Désordre étrange, qui aura détruit dans l'humanité tous les sentiments naturels de la pudeur, et qui excitera d'autant plus la colère de Dieu dans l'enfer, qu'il s'agira de venger non-seulement les droits de la religion, mais ceux de la nature même.

Allons plus loin, et creusons plus avant dans ce double abîme et de l'iniquité humaine et de la justice de Dieu. Le bras de ce Dieu vengeur s'étend, s'appesantit encore : *Adhuc manus ejus extenta.* A force de s'abandonner au crime, on en sera venu jusqu'à ne savoir plus se contenter des péchés vulgaires, jusqu'à se faire une étude de l'excès et du raffinement dans la manière de les commettre, pour contenter une passion usée par l'habitude, et dès lors outrée dans ses désirs. Or, ne sera-t-il pas juste que le Dieu vengeur, dans les trésors de sa colère, réserve un excès de peines et de supplices pour les excès de déréglement et de désordre, et qu'il invente pour ainsi dire de nouveaux tourments, pour punir des coupables qui auront prostitué les lumières de leurs esprits à inventer de nouveaux moyens d'outrager sa grandeur et de violer sa loi?

Mais ce n'est point là le dernier terme où doit aboutir la vengeance de Dieu dans l'enfer, et ce Dieu juste doit y préparer de plus grands supplices parce qu'il y trouve encore de plus grands coupables : *Adhuc manus ejus extenta.* De l'excès du crime, en effet, par un progrès naturel et rapide, on sera tombé dans l'habitude de le commettre, et cette habitude, devenue comme une seconde nature, aura mis le coupable dans une sorte d'impuissance de revenir jamais sincèrement à Dieu. Il faudra donc que la force et la violence de l'habitude contractée par les actes réitérés du crime règlent dans l'éternité la violence des douleurs que le criminel éprouvera, et qu'autant que l'habitude du mal aura été profondément enracinée dans son âme, autant la peine de son enfer, pour m'exprimer ainsi, devienne elle-même intime, pénétrante et profonde pour le tourmenter.

Ici, grand Dieu! cessez-vous enfin de frapper, et ne reste-t-il plus rien à punir dans les objets éternels de votre justice? Ah! mes chers auditeurs, il est encore un dernier coup à porter pour satisfaire cette justice rigoureuse et incapable de s'apaiser dans l'enfer : *Adhuc manus ejus extenta.* Mais sur qui tombera ce dernier trait de la vengeance divine? Je l'ai dit, sur les pécheurs obstinés et endurcis, sur ces hommes qui se seront fait un cœur de diamant, comme parle l'Ecriture, pour triompher de tous les traits de la miséricorde divine, et qui, par cet affreux triomphe, se seront mis comme en possession de vivre sans crainte et sans remords sur leur état. Car voilà, pour m'exprimer ainsi, le terme de la malice de l'homme et ce qui fait le comble et le dernier degré du péché; et c'est aussi pour de tels coupables qu'est réservée dans l'enfer la dernière rigueur des supplices qu'on y endure. Ils auront épuisé toutes les bontés d'un Dieu, ils doivent donc épuiser tous ses châtiments; ils seront demeurés insensibles à toutes les tendresses de son amour, il doit les rendre sensibles, autant qu'ils peuvent l'être, à toutes les sévérités de sa justice.

Je ne sais, chrétiens, quel sentiment vous occupe, quelle idée vous saisit à ce moment. Peut-être ne craignez-vous pas pour vous-mêmes cette mesure de tourments que Dieu réserve aux pécheurs endurcis, et que j'ai appelée le comble et le dernier période de l'enfer. Et cependant, le dirai-je? Quel autre sort pouvez-vous attendre, si les vérités redoutables que je vous annonce n'ont pas le pouvoir de vous arracher au crime? Dieu m'a inspiré de fixer plus d'une fois l'attention de vos esprits sur le point le plus effrayant de votre religion; j'ai commencé par affermir votre foi sur l'éternité malheureuse destinée par la justice divine à l'impénitence du monde; et me servant ensuite de votre foi contre vous-mêmes, je vous ai présenté l'opposition infinie de votre conduite avec la foi d'un enfer éternel; de là je vous ai fait descendre en esprit dans les abîmes de cet enfer pour y considérer les tourments divers qu'on y endure; j'ai employé toutes les images que m'ont fourni l'Ecriture et les Pères pour vous faire sentir autant qu'il est possible et la nature et les différents degrés de ces tourments affreux. Or, pourriez-vous ne pas vous rendre à cette suite d'effrayantes idées sans vous mettre au rang de ces hommes insensibles, de ces cœurs endurcis à qui Dieu réserve le dernier coup de la justice? Oui, c'est vous, chrétiens (je frémis de le dire), c'est vous-mêmes qui êtes ces endurcis, ces insensibles, ces obstinés coupables dont j'ai parlé; si tout ce que votre religion peut offrir de terrible n'a pu frapper vos cœurs, c'est vous qui épuiserez un jour sur vous-mêmes toutes les horreurs de l'enfer, si désormais vous osez vivre encore sous l'empire du péché. Réflexion que je vous laisse à méditer aux pieds du Seigneur. Puisse-t-elle, ô mon Dieu! les effrayer assez pour les convertir et les sauver. Ainsi soit-il

SERMON IX.

Pour le dimanche de la troisième semaine de Carême.

SUR L'INCRÉDULITÉ DES ESPRITS FORTS DU SIÈCLE.

Locutus est mutus et admiratæ sunt turbæ. (*Luc.*, XI.)
Le muet parla, et tout le peuple fut dans l'admiration.

Madame,

Quel pouvoir n'a pas pour affermir la religion, l'exemple d'une foi vive et animée dans une multitude frappée de l'évidence du miracle? Mais aussi quel pouvoir n'a pas pour ébranler la foi du monde chrétien, l'exemple de certains hommes quand ils ont secoué le joug de la foi et de la religion. Quel ravage n'est pas capable de faire et ne

fait pas en effet tous les jours leur incrédulité, surtout à l'abri d'un mérite réel ou prétendu qui leur concilie l'estime et la vénération des peuples? Car n'est-ce pas là, mes chers frères, ce qui ne vous trouble que trop souvent, ce qui vous rend timides et chancelants dans cette foi divine dont la profession vous distingue de tant de nations infidèles et idolâtres?

Que mille autres incrédules sans gloire et sans nom, tels que le monde en est rempli, qui n'ont jamais su réfléchir un moment, et dans qui l'incrédulité n'est qu'une imitation puérile de quelques grands hommes dont ils n'eurent jamais ni les qualités ni les talents; que cette foule d'hommes frivoles, dont le suffrage honorerait moins la religion que leurs mépris mêmes, s'échappent devant vous en discours téméraires et ouvertement impies contre cette foi que vous professez: non, vous ne serez ébranlés ni de leur audace, ni de leur multitude, et votre foi supérieure à ce scandale n'en recevra nulle atteinte. Mais quand vous voyez cette incrédulité paraître dans des hommes célèbres tels que le monde en présente à nos yeux et de nos jours plus que jamais; je veux dire, quand vous voyez des esprits distingués soit par leur capacité dans l'art de la guerre, soit par le mérite de l'éloquence et de l'équité dans le barreau, soit par l'érudition qu'ils font paraître en tout genre de littérature; quand vous voyez ces hommes de génie, si sensés d'ailleurs et si judicieux, traiter votre foi de superstition, appuyer l'impiété de leur suffrage, l'autoriser par leurs discours et leurs écrits; avouez-le, chrétiens, voilà ce qui vous trouble et ce qui laisse toujours dans vos esprits un préjugé contre votre foi. Que pour détruire ce préjugé funeste, on vous rappelle dans les chaires chrétiennes tant de preuves solides dont votre religion est comme fortifiée de toutes parts; il est vrai, votre esprit n'y sera pas insensible, il sera frappé de leur évidence et ne verra rien de raisonnable à leur opposer. Mais le souvenir seul de certains esprits distingués qui ne croient pas suffira pour détruire, du moins pour affaiblir dans vos esprits les plus fortes démonstrations en faveur de votre foi; et vous aimerez mieux vous défier de vous-mêmes, soupçonner votre raison de se laisser éblouir à des preuves apparentes, que de regarder ces illustres incrédules comme des hommes dépourvus de jugement et de raison dans leur incrédulité.

Il est donc d'une conséquence infinie, mes chers auditeurs, d'anéantir l'impression funeste que fait tous les jours sur vos esprits l'autorité de ces prétendus sages, et de vous apprendre à profiter de leur incrédulité même, pour vous affermir dans la foi du christianisme. Or c'est à quoi je m'attache dans ce discours, et voici dans ce dessein deux propositions que j'avance et qui en feront tout l'ordre et le partage. C'est que l'incrédulité des esprits forts du siècle n'a rien qui doive nous troubler dans la foi de notre religion; c'est la première proposition et le sujet de la première partie.

C'est que l'incrédulité des esprits forts du siècle a même de quoi nous affermir et nous confirmer dans la foi de notre religion; c'est la seconde proposition et le sujet de la seconde partie.

Seigneur Jésus, j'ai votre religion à venger, j'ai à confirmer vos disciples, j'ai vos plus grands ennemis à combattre; mais soutenez-moi seulement de votre grâce, et je serai plus fort que tous les esprits du monde; joignez-vous à moi, Vierge sainte, pour m'obtenir le secours puissant qui m'est nécessaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque spécieux que soit le préjugé que l'on se forme dans le monde contre la religion de Jésus-Christ, à la vue de l'incrédulité régnante, dans ce que l'on appelle les esprits forts et les philosophes du siècle, je ne voudrais pour anéantir ce préjugé également funeste et frivole, non, je ne voudrais qu'opposer ici l'autorité des sages et des savants formés par la religion, à celle de ces sages et de ces savants trop exaltés que l'impiété nous oppose. Car, quelle impression, mes chers auditeurs, pourrait laisser encore dans vos esprits le mérite de ces impies trop renommés que le monde nous vante, si le temps me permettait de les comparer à ces génies chrétiens, à ces docteurs célèbres, dont les ouvrages également forts et sublimes seront toujours les plus beaux monuments, les plus magnifiques trophées de la force et de l'étendue de l'esprit humain, quand il est soutenu de l'esprit de Dieu? L'idée seule, en effet, que l'on a depuis tant de siècles, et que l'on aura toujours dans le monde chrétien, des Chrysostome, des Ambroise, des Augustin, des Cyrille, des Grégoire de Nazianze et de tant d'autres, dont les noms révérés suffisent à leur éloge, cette idée seule ne devrait-elle pas prévenir, ou faire cesser dans votre âme ce funeste trouble qui vous fait chanceler dans la foi chrétienne, quand vous la voyez combattue, méprisée par des hommes que la réputation d'un mérite éminent fait respecter du monde?

Mais quelque solide que soit cette réponse à la difficulté que nous oppose l'incrédulité des esprits forts du siècle, vous n'en seriez pas entièrement satisfaits, et vous me demanderiez encore, comment donc il arrive que des esprits qui passent pour être si éclairés, et qui le sont en effet dans toutes les affaires du monde, demeurent néanmoins insensibles à toutes les preuves de la religion de Jésus-Christ, si elles sont aussi victorieuses, aussi sensibles que nous le prétendons? Comment avec tant de motifs évidents de croire, il arrive néanmoins qu'ils ne croient pas, et même qu'ils se font gloire de leur incrédulité? Pour détruire donc pleinement et dans son principe un scandale de religion, qui tout frivole qu'il est en lui-même, est un des plus contagieux relativement au commun des hommes; je vais plus

avant, et j'ose avancer qu'il ne faut que réfléchir un moment sur le caractère de ces esprits célèbres dont l'autorité vous impose, pour vous garantir désormais de l'impression fatale de leur incrédulité. Ce seront, si vous le voulez, les plus beaux génies de l'univers, des génies plus éclairés encore que ne se le figure le monde qui les écoute et les regarde comme ses oracles. Qu'ils obtiennent aujourd'hui de nous, j'y consens, le tribut d'estime et de respect, je ne dis pas qu'ils méritent, mais qu'ils exigent, et que ce discours ne leur donne point droit de nous reprocher, que l'injure nous tient lieu de raisonnement pour les combattre. Placez-les donc où il vous plaira, soit dans le rang des esprits, soit dans l'ordre des savants. En rehaussant les héros de l'incrédulité, vous n'avancerez rien contre la foi même qu'ils combattent; vous ferez ses ennemis plus grands, plus illustres, plus forts en apparence, vous ne les rendrez pas en effet plus redoutables. Que ce soit donc les esprits les plus distingués que le monde possède; je le veux. Dès que ce sont des esprits mondains qui n'ont point appris de la loi de Dieu à contraindre leurs idées, leurs sentiments et leurs mœurs, dès là ce sont infailliblement :

Des esprits vains et superbes qui cherchent à se distinguer sans cesse, et à s'élever en tout au-dessus du vulgaire ;

Des esprits téméraires et présomptueux, qui ne voient rien au-dessus de leur portée, et qui prétendent juger de tout par la lumière pénétrante de leur raison;

Des esprits livrés aux intérêts de leurs cœurs, et qui emploient toutes leurs ressources à justifier les plus indignes, les plus abominables passions dont leur cœur peut être dominé. Car voilà ce que c'est que les hommes et les plus grands hommes, abandonnés à l'empire de leur faible raison.

Or, sur ces principes, je ne peux plus être surpris, mes chers auditeurs, que l'incrédulité se glisse dans ces esprits qui vous servent de guides, tout éclairés et pénétrants qu'ils me paraissent d'ailleurs; ou plutôt le sujet de mon étonnement et de ma surprise, ce serait qu'il demeurassent longtemps fidèles à l'esprit de leur religion. Pourquoi? Parce que les plus forts esprits, dès qu'ils sont vains et superbes, bientôt la vanité qui les anime doit les faire rougir de leur foi. Parce que les plus forts esprits, dès qu'ils sont téméraires et présomptueux, bientôt la présomption qui les élève au-dessus d'eux-mêmes doit attirer la perte de leur foi. Parce que les plus forts esprits, dès qu'ils sont livrés aux intérêts de leur cœur passionné, bientôt, pour justifier leurs passions chéries, doivent sacrifier l'intérêt de leur foi. Voilà, chrétiens, tout le mystère de cette incrédulité qui vous scandalise dans ce que l'on appelle les sages, les esprits, les philosophes du monde; et dès que vous réfléchirez sur les faiblesses inséparables de ces esprits forts, vous sentirez se détruire en vous le scandale que leur incrédulité vous donne. Attention, s'il vous plaît.

1° Non, mes chers auditeurs, quelque incontestable que puisse être en elle-même la vérité de la foi chrétienne que vous professez, l'incrédulité reconnue de quelques esprits fameux, de quelques sages selon le monde, n'a rien qui doive, je ne dis pas vous scandaliser, mais vous étonner même et vous surprendre. Car enfin, quelque respectables que ces hommes vous paraissent par le degré de science et de sagesse qui les distingue, dès que ce sont des esprits mondains qui n'ont point su plier sous le joug adorable de la loi de Dieu ; dès là, ce sont infailliblement des esprits vains et superbes, qui cherchent à se séparer du vulgaire par la singularité de leurs opinions, à s'élever, du moins en apparence, au-dessus du commun des esprits, et à se maintenir par tous les moyens possibles dans le premier rang que leur donne aux yeux du monde la supériorité de leurs lumières. Passion de se distinguer dans le monde savant par l'éclat des talents et des connaissances, passion plus violente peut-être dans les esprits éminents, que l'ambition de s'élever aux plus grands honneurs, dans les hommes illustres par l'éclat des dignités et de la naissance. Passion de se distinguer et d'ennoblir son existence, qui corrompit jusque dans le ciel le premier et le plus noble des esprits célestes dont nous savons tous l'effroyable chute, et qui doit encore plus aisément corrompre les intelligences humaines si défectueuses et si bornées dans les connaissances qui peuvent obvier à leurs travers. Passion de se distinguer, qui dans les esprits même les plus soumis à l'humilité de l'Evangile, conserve encore tant d'empire et de pouvoir, et dont nous voyons tous les jours les plus tristes effets au milieu de nous, dans cette multiplicité, cette contrariété d'opinions souvent arbitraires et indifférentes dont le monde littéraire et philosophique est le théâtre; mais qui occasionnent parmi les chrétiens, souvent parmi les plus religieux et les plus austères, tant de divisions, de discordes, de guerres même les plus opiniâtres et les plus opposées à l'esprit de Jésus-Christ. Pourquoi? Parce que, avec le mérite singulier de l'esprit supérieur dont on se flatte, on veut l'emporter, triompher sur tout, et que l'on ne peut souffrir de rival qui nous dispute l'avantage de mieux penser que le reste du monde; parce que l'on veut être soi-même dans les productions de son esprit, et ne ressembler à personne dans ce genre de gloire auquel on aspire; ne devoir ses idées qu'à la pénétration féconde de son propre génie; en paraître, en un mot, l'inventeur unique, et comme l'artisan et le créateur.

Et voilà ce qui doit d'abord nous faire comprendre comment le don de la foi peut aisément s'anéantir dans ces esprits même qui paraissent les plus capables, par leurs lumières, d'en pénétrer les puissants motifs.

Car ébloui que l'on est, par l'amour-propre, de l'idée de son mérite et de ses qualités personnelles, qu'arrive-t-il? Ah! mes chers auditeurs; c'est que sur le point même de la religion, où Dieu ne laisse au plus grand homme, comme au plus simple, que le mérite de croire en sage et d'obéir en aveugle, on veut, ainsi que sur tout le reste, paraître dans ses idées au-dessus de l'homme ordinaire; user dans l'examen de cette science divine, de même que dans l'acquisition des sciences humaines, de sa pénétration et de ses connaissances; et se faire toujours regarder comme un esprit qui pense et juge par lui-même, dans la matière la plus digne d'occuper toute l'étendue de l'esprit humain, qui est la religion.

Or, comment se donner aux yeux du monde dont on cherche l'estime, l'air d'un homme singulier qui sait penser et réfléchir sur tous les objets de sa créance, s'il faut se résoudre à penser, à croire, à raisonner en fait de religion, comme les esprits vulgaires qui se laissent humblement conduire à la voix de l'autorité? Ainsi, le désir excessif de s'illustrer et de s'agrandir indisposera-t-il un cœur vain contre la profession de sa foi, qui ne le distingue en rien du plus simple fidèle; et il se fera bientôt un faux mérite de ne pas croire, parce qu'il se fait un mérite pitoyable de se tirer de la foule qu'il méprise, et de ne pas ressembler, dans sa créance même, à la multitude qui croit sur les motifs les plus faibles à son gré, quoiqu'en effet les plus solides et les plus capables de subjuguer l'orgueil de la raison humaine. Mais je veux qu'il n'en vienne pas d'abord, cet esprit superbe, jusqu'à renoncer au glorieux privilége de sa foi; parce qu'après tout il ne pourra se refuser à ces preuves merveilleuses de la vérité chrétienne, qui ne souffrent point de replique; du moins sa vanité le portera-t-elle à quitter toutes les œuvres de cette foi, dont la pratique, aux yeux du monde, l'humilie plus encore que sa créance. Je veux dire qu'il craindra de paraître avec le peuple dans nos temples, d'assister en fidèle à nos saintes cérémonies, de mêler son adoration à celle des chrétiens assemblés devant Dieu pour lui rendre hommage, et qu'il rougira de confesser comme il doit, aux yeux du monde, la divinité de Jésus-Christ et de sa religion

Or il nous avertit, cet Homme-Dieu, qu'il rougit aux yeux de son Père de quiconque le désavoue lui-même devant les hommes : *Qui me erubuerit, erubescam et ego illum* (*Luc.*, IX); qu'il résiste à la prière de tout esprit vain et superbe, et qu'il ne répand ses grâces puissantes que sur les esprits vraiment humbles : *Superbis resistit, humilibus dat gratiam.* (*Jac.*, IV.) Il faudra donc que cette grâce précieuse, qui fait naître et qui entretient dans les disciples de Jésus-Christ le don ineffable de la foi, s'affaiblisse et perde insensiblement sa force sur de tels esprits : il faudra donc qu'ils tombent comme par degrés dans l'abîme de l'infidélité. Pourquoi? Remontez à la première source : parce qu'ils se seront fait une honte imaginaire de suivre la créance du peuple, dont ils dédaignent également la manière de vivre et de penser; et qu'ils auront regardé la profession publique de leur foi, comme un état sans gloire, incapable de satisfaire cette raison vaine et orgueilleuse dont ils sont esclaves.

Je sais, je sais que ces hommes, qui se donnent pour sages, ne conviendront jamais qu'un motif si faible ait été la véritable source de leur incrédulité, puisqu'ils devraient cesser d'être superbes avant que d'être assez sincères pour avouer la misère de leur orgueil. Mais si la grâce, qui fait naître l'humilité dans le cœur de l'homme, venait à les éclairer sur la vanité de leur esprit, combien de ces hommes pourraient nous dire avec trop de vérité qu'ils n'ont, en effet, renoncé leur foi que parce que toute sublime, toute relevée qu'elle peut être dans ce qu'elle révèle au monde, elle est cependant une religion populaire, une religion qui ne fait point acception des mérites naturels et des personnes, une religion qui égale devant Dieu le peuple et les grands, les faibles et les forts, les simples et les savants, les spirituels et les esprits les plus grossiers. Non, disait le grand Augustin, qui connaissait si bien par lui-même tous les faibles et les travers de l'esprit de l'homme; non, disait-il au philosophe Porphyre et à ceux de sa secte, ce qui vous révolte contre la religion de Jésus-Christ, ce qui lui attire votre aversion et votre haine, ce qui vous fait sans cesse blasphémer contre elle, ce n'est point, comme vous le prétendez, qu'elle vous paraisse peu conforme à la raison, que vous la regardiez comme l'ennemie de la gloire et du bonheur des Etats; ce n'est point que vous soupçonniez la vérité des prodiges, l'accomplissement des prophéties qui démontrent la divinité de son auteur; non, ce n'est point là ce qui vous éloigne de la créance et de la profession du christianisme. Eh quoi donc? *Quid causæ est, cur Christiani esse nolitis?* Ah! c'est que Jésus-Christ est venu travailler au salut du monde avec tout l'appareil de l'humilité; qu'il a réprouvé par la force réunie de la parole et de l'exemple tout le faste de la philosophie humaine; que pour devenir ses vrais disciples il vous faudrait devenir humbles, et que votre esprit, idolâtre de lui-même, ne peut se résoudre à renoncer à son orgueil : *Christus humiliter venit, et vos superbi estis.*

Or, ce que disait saint Augustin aux philosophes aveugles de son temps, c'est, chrétiens, ce que vous pouvez penser sans craindre l'erreur de ces philosophes de notre siècle, devenus déserteurs et apostats de leur religion. S'ils renoncent publiquement à la profession de leur foi, et s'ils prennent à la face du monde le parti désespérant de l'incrédulité, non, ce n'est point qu'ils aient découvert quelque nouveau faible dans cette religion qui règne sur la terre depuis tant de siècles, et qu'ils voient encore au-

jourd'hui régnante dans le plus chrétien de tous les empires ; c'est qu'il faudrait se soumettre, c'est qu'il faudrait s'humilier, c'est qu'il faudrait se confondre avec ce qu'ils appellent le peuple et le commun des hommes, qu'ils croient à peine digne de leurs regards; c'est qu'aspirant à se distinguer, à paraître des hommes supérieurs sur tout le reste, et y réussissant peut-être, il faudrait pour être vraiment chrétiens s'abaisser et descendre non-seulement à croire, mais à se comporter comme le vulgaire sur le point de la religion ; c'est qu'il faudrait se réduire, malgré tout l'orgueil dont on est dominé, à cette petitesse mystérieuse de l'enfance canonisée par Jésus-Christ, et qui doit être un modèle pour les esprits les plus élevés : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XVIII.) C'est qu'en un mot, ils ne pourraient se distinguer dans l'exercice de cette religion divine que par une humilité, une modestie, une soumission plus apparente et plus marquée dans eux que dans le commun des hommes. Distinction insupportable à l'orgueil et à la vanité qui les domine : *Christus humiliter venit, et vos superbi estis.* N'y eût-il donc que cet esprit de vanité, ce superbe amour-propre qui fut toujours inséparable de la sagesse humaine abandonnée à elle-même, c'en serait assez pour vous faire comprendre comment l'esprit le plus éclairé peut devenir aveugle sur la religion de Jésus-Christ, et se refuser à l'éclat de ses démonstrations les plus sensibles.

2° Mais je dis plus. Quelque sages que vous paraissent ces hommes dont l'incrédulité fastueuse fait trop souvent le scandale et l'écueil même de votre foi ; ce ne sont pas seulement des esprits vains et superbes qui cherchent à se distinguer en tout du vulgaire : dès que la loi de Dieu ne les domine pas, ce sont encore des esprits téméraires et présomptueux qui entreprennent de raisonner sur tout et de juger de tout par la seule force de leur raison; et n'est-ce pas là même le premier principe qui fait comme le fondement et l'appui de l'incrédulité dont ils se glorifient? Prévenus qu'ils sont de leur raison supérieure et dominante, ne nous répètent-ils pas sans cesse, que tout ce qui n'est point du ressort de la raison humaine sur le point de la religion, comme sur tout le reste, ne doit point être adopté par l'homme philosophe et vraiment raisonnable; que si la raison leur a été donnée du ciel comme un flambeau qui leur servît de guide, ç'a été pour mesurer par ses lumières la vérité des objets que l'on présente à leur créance; et que ce serait se dégrader du rang qu'ils occupent dans ce monde visible, que de regarder comme une vérité ce qu'ils ne sont pas en état de voir et de comprendre? Ils prennent donc le parti d'examiner par eux-mêmes ce qu'ils doivent croire, de raisonner, de juger, de prononcer en matière de foi selon leurs lumières. Ils portent leurs regards curieux sur ce qu'il y a de plus incompréhensible et de plus adorable dans leur religion. Ils décident sur la Divinité, comme sur la nature, par les idées d'une philosophie toute profane ; et tandis que les chérubins et les plus sublimes esprits dont le ciel est peuplé nous sont représentés par Ezéchiel, les yeux couverts de leurs ailes en présence de l'Etre infini qu'ils adorent, pour ne pas succomber sous l'éclat éblouissant de sa majesté suprême : *Alæ velantes hinc et illinc corpora illorum* (*Ezech.* I) ; ces esprits purement humains dont je parle ne craignent pas de sonder, d'approfondir les ténèbres mystérieuses dont la majesté de Dieu s'enveloppe à leurs yeux ; ils entreprennent de percer le brouillard impénétrable, pour m'exprimer avec le Roi-Prophète, ce nuage sacré qui environne le trône éternel de sa gloire : *Nubes et caligo in circuitu ejus* (*Psal.* XCVI); et de voir clairement cette lumière inaccessible, où il habite au plus haut des cieux. Lumière où le seul Moïse, dans l'ancienne loi, et Paul seulement dans la nouvelle furent jugés dignes de pénétrer, par un prodige de grâce qui les éleva l'un et l'autre, en ce moment, au-dessus de la condition des hommes.

Or, mes chers auditeurs, cette présomption, cette témérité sacrilége dans les esprits les plus pénétrants d'ailleurs, et les plus dignes de l'admiration du monde, ne doit-elle pas produire comme nécessairement la perte totale de leur foi ; et faut-il être surpris, si cette foi divine, toute lumineuse qu'elle est, perd ses clartés pour des esprits qui se flattent d'atteindre à ses connaissances, par le secours unique de leur raison? Ignorez-vous donc que ce n'est point à force de pénétration et de lumières humaines, que l'on devient habile et éclairé dans la science de la religion de Jésus-Christ? Que pour porter trop loin ses vues sur les vérités adorables qu'elle nous révèle, on perd les plus pures lumières de sa raison même, et qu'il faut s'aveugler en quelque sorte et renoncer à ses propres idées, si l'on veut voir et connaître sur ce point avec la lumière de Dieu même? Ah! chrétiens, oublions un moment, si vous le voulez, les grandes idées de Dieu que nous communique la foi dont nous sommes les disciples, et n'écoutons ici que la seule raison au tribunal de laquelle on ose nous citer sans cesse.

Ne nous dira-t-elle pas, cette raison toute bornée qu'elle peut être, qu'une religion révélée de Dieu, pour guider vers lui tous nos pas, doit exiger sur quelque point la soumission parfaite de l'esprit de l'homme; que rien n'est plus digne en effet du Dieu de grandeur et de majesté, que d'obliger sa créature au sacrifice de ses propres lumières, sur l'autorité seule de sa parole divine; et que l'homme s'étant perdu, pour aspirer à tout connaître, sur la promesse de l'esprit de ténèbres : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (*Gen.*, III) ; il était dans l'ordre que sa curiosité orgueilleuse, transmise avec son crime à tous ses descendants, fût expiée sans cesse ou prévenue par l'aveuglement de leur foi? Que c'est donc outrager, ou plu-

tôt que c'est dégrader et anéantir une religion dont Dieu même est le père, que d'oser borner les connaissances qu'elle doit communiquer à l'homme, aux connaissances seules que l'humanité peut acquérir par ses propres forces; et conséquemment qu'un Dieu qui ne doit pas être moins jaloux de la gloire de sa religion que de la sienne propre, que ce Dieu suprême doit essentiellement la venger de tout esprit humain qui entreprend d'approfondir par lui-même ses mystères adorables, et d'humaniser, pour ainsi dire, tout ce que ses enseignements nous offrent de sublime, de mystérieux et de divin.

Or, je vous le demande, esprits chrétiens à qui je parle, comment le Dieu que vous adorez la vengera-t-il de cet outrage qui la déshonore, cette religion uniquement émanée de lui-même? Ou plutôt pourrait-il la venger autrement des attentats de la présomption humaine, cette religion sainte dont il est l'auteur, qu'en accablant du poids immense de sa gloire, comme il l'annonce par la bouche du Sage, qu'en aveuglant à force de lumière ces esprits imprudents, qui osent porter sur elles leurs regards téméraires et présomptueux, et qui refusent de contempler ce qu'elle leur révèle de plus impénétrable à travers les ombres qu'elle oppose à leur profane curiosité: *Scrutator majestatis opprimetur a gloria? (Prov.*, XXV.) C'est-à-dire, mes chers auditeurs, si vous désirez l'interprétation de cet oracle terrible, tel que je l'ai toujours compris, c'est-à-dire que ces esprits célèbres, si clairvoyants pour pénétrer les sciences et les affaires humaines, aveuglés par un juste jugement de Dieu, dont ils dédaignent les lumières, verront moins désormais que l'esprit le plus simple, dans les profondeurs et les sublimités de sa religion; que ce qui ne paraîtra pas s'accorder avec les conceptions toujours faibles qui les dirigent, ils les éprouveront dès lors comme évidemment incroyables; qu'ils traiteront de chimère et d'impossibilité visible, même dans l'ordre divin, tout ce qui passera les bornes étroites de leur intelligence; et que les plus admirables effets de la sagesse de Dieu et de sa miséricorde ne leur paraîtront plus qu'un scandale et une folie: *Opprimetur a gloria.* C'est-à-dire, que leurs yeux profanes, privés du secours de la lumière divine, ne verront dans Dieu rien de ce qu'il est en effet, et qu'ils croiront y voir tout ce qu'il n'est pas; qu'ils s'applaudiront eux-mêmes des plus grossières erreurs où puisse tomber l'esprit humain, ainsi que des découvertes les plus sublimes dont cet esprit soit capable; que le blasphème dans la bouche, ils croiront adorer le Dieu de l'univers comme il doit être adoré, et qu'ils se prendront encore pour des philosophes et des sages qui doivent régner sur le monde, lorsqu'ils seront trop peu raisonnables pour être véritablement des hommes: *Opprimetur a gloria.*

Car, n'est-ce pas là, chrétiens, au jugement de la raison même, si elle n'est pas obscurcie par le préjugé de l'esprit ou de la passion du cœur; n'est-ce pas là la peine trop juste que doit attendre l'homme présomptueux qui ose regarder de trop près l'arche mystérieuse de notre foi, de succomber enfin sous sa propre témérité? N'est-ce pas cette vengeance terrible, quoiqu'elle ne présente rien d'affreux à vos regards, que doit exercer sur les philosophes du siècle, le Dieu toujours jaloux d'être honoré par le silence et la soumission de nos esprits, de ces esprits surtout qu'il n'a faits plus nobles, qu'il n'a pourvus de plus de lumières que pour le mieux connaître; et qui de nous, s'il sait penser chrétiennement, pourrait se troubler encore de voir la foi du christianisme s'anéantir dans des hommes qui, non contents de renoncer par orgueil à toutes les œuvres de religion qui pourraient nourrir et fortifier la foi dont le ciel a daigné les éclairer, font encore en se livrant à la présomption qui les domine, ce qu'il y a de plus efficace pour mériter de la perdre? *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.*

3° Enfin, quelque sages que vous paraissent ces hommes fameux dont l'incrédulité trop annoncée par leurs funestes ouvrages est pour vous un sujet de trouble et de scandale dans la profession de la foi chrétienne, dès que ce sont des esprits mondains qui n'ont point été domptés par la loi suprême du Dieu qu'ils adorent, dès là ce sont encore des esprits livrés à tous les intérêts de leurs cœurs, des esprits qui s'efforcent de justifier au monde et à eux-mêmes les plus grossières passions dont leur cœur peut être dominé. Car c'est là, mes chers auditeurs, que se porte naturellement toute la pénétration de l'esprit de l'homme, dès qu'il n'est pas conduit par l'esprit de Dieu et la lumière de sa grâce. C'est à justifier l'amour-propre et les passions dont ce funeste amour est à la fois le père et le protecteur, que l'esprit humain emploie toutes les ressources, toutes les subtilités dont il est capable; et plus en effet il a de lumières, soit acquises, soit naturelles, plus fait-il d'efforts, plus devient-il ingénieux pour excuser, pour justifier et pour consacrer, s'il est possible, les plus coupables passions. (Écoutez ceci, je vous prie.) C'est qu'avec le mérite de l'esprit supérieur dont on se flatte, et qui n'exempte pas le plus grand cœur du trouble et de la tyrannie des passions communes, on aurait honte néanmoins de vivre, ainsi que le commun des hommes, dans une contradiction éternelle de créance et de mœurs; de croire une religion sainte qui proscrit toutes les passions, et de se livrer sans pudeur à toutes les passions funestes que cette religion proscrit.

Pour être sage et philosophe comme on veut le paraître au jugement de sa raison, lors même que l'on est plus éloigné de l'être, du moins faut-il s'accorder avec soi-même par la conformité des sentiments et des mœurs, n'être pas une chimère et un prodige d'inconséquence à ses propres yeux; ne pas démentir sans cesse par les écarts de sa conduite les connaissances, les persua-

sions chrétiennes dont on se pare aux yeux du monde; en un mot, ne pas pécher en stupide et en insensé comme tant d'hommes vulgaires dont on ne saurait dire avec certitude, ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes, s'ils croient véritablement la religion qu'ils professent ou s'ils ne la croient pas; il faut donc, si l'on se respecte un peu soi-même, il faut donc, entre la créance commune et l'incrédulité, prendre un parti et faire un choix; et dans ce choix terrible, il faut que la foi ou la passion périsse, et que l'une des deux s'élève sur les débris de l'autre. Or, je vous laisse à penser, chrétiens, dans cette alternative nécessaire, quel sera le choix que fera le génie le plus éclairé d'ailleurs, s'il s'agit de sacrifier quelque passion violente qui absorbe les sentiments et les affections de l'âme. Oui, si sur cette passion que le cœur chérit et dont il fait ici-bas tout son bonheur, la religion moins sévère pouvait lui faire grâce, on ferait grâce à la religion même, et sans se rendre plus fidèle à l'exercice de ses devoirs, du moins ne se porterait-on pas avec fureur à conjurer contre elle?

Mais également inexorable pour toutes les passions dont elle est venue anéantir l'empire, cette religion sainte n'en épargne aucune: elle frappe du même anathème et les hauteurs de l'orgueil, et les intrigues de l'ambition, et les fureurs de la vengeance, et les indignités de l'avarice, et les infamies de la volupté, et toutes les espèces de passions qui peuvent usurper l'empire de la grâce sur le cœur humain. Fuyez donc et disparaissez loin de ce monde passionné, religion divine. Vous n'êtes plus rien aux yeux de ces esprits que le cœur a su mettre dans ses intérêts; ces esprits qui servent le cœur en esclaves, ils vont s'intéresser contre vous pour sa défense, et vous sacrifier à ses penchants, dont vous êtes la rivale irréconciliable. Leurs plus vives idées, ces esprits séduits vont les appliquer, à quoi? A vous défigurer, à vous ravir, s'il est possible, les caractères divins qui vous annoncent; ils se feront un argument contre vous de votre sublimité, de votre sainteté même, qu'ils prétendront être chimérique eu égard à la faiblesse du commun des hommes. Ils auront commencé par souhaiter de ne plus croire, pour rendre les passions du cœur raisonnables et permises; et séduits par les désirs du cœur auxquels ils se livrent, bientôt, bientôt en effet ils ne croiront plus : *Dixit in corde suo, Non est Deus.... Dixit in corde suo, Non requiret.* (*Psal.* XIII.)

Et ne dites point qu'il n'est pas croyable que des esprits distingués par leur pénétration et leur savoir, tels que ces illustres incrédules que vous vous figurez, se laissent ainsi conduire au sentiment aveugle de leur cœur, quand il s'agit de retenir leur créance, ou d'y renoncer. Car je vous dirais qu'un esprit naturellement supérieur et distingué par l'étendue de ses connaissances, quand la passion est une fois dans le cœur, est mille fois plus à craindre pour la religion divine, dont la grâce l'a fait le disciple, que des esprits vulgaires qui ne présument point de leurs forces, et qui n'ont en effet que des lumières faibles et communes; parce que cet esprit éminent, dès qu'il est subjugué par la passion, n'a plus de ressource en lui-même, que pour la servir et la satisfaire; qu'il se laisse aveugler ou s'aveugle lui-même de jour en jour, sur tout ce qui pourrait gêner et combattre son empire; ou qu'il ne conserve plus dans ses décisions à cet égard, que de fausses lueurs plus terribles que l'aveuglement même.

Il pourrait, cet esprit fort et pénétrant, dont vous révérez jusqu'aux plus grands travers, il pourrait, avec le secours du ciel, se jouer aisément des plus fortes passions qui le tyrannisent. Mais aveuglé par ces passions même qu'il n'a pas su craindre, comme autrefois Samson par les Philistins dont il ne sut pas se défier, cet esprit éminent, ce génie fameux par ses productions immortelles, ce héros illustre par tant de victoires, ce fort d'Israël, devient l'esclave et le jouet de ces mêmes ennemis, dont un grain de sagesse et de foi chrétienne l'eût rendu pour toujours le vainqueur et le maître : *Præceperunt ut vocaretur Samson, et luderet ante eos.* (*Judic.*, XIV.)

Et s'il vous fallait encore de nouvelles preuves de cette triste vérité, je ne voudrais, mes chers auditeurs, que vous faire jeter les yeux sur l'histoire funeste du paganisme, de cette religion abominable qui régna tant de siècles avant Jésus-Christ presque sur le monde entier, et dont Jésus-Christ seul par sa vertu toute-puissante a purgé la terre. Car rappelez-vous à ce moment tant d'esprits fameux dont l'antiquité nous a transmis les chefs-d'œuvre, tant de lumières immortelles du monde savant qui ne les révère pas moins aujourd'hui, que le siècle qui les vit paraître. Considérez tant d'orateurs, de poëtes, de philosophes, de politiques, de héros célèbres, nés dans le sein de Rome ou d'Athènes idolâtres. Voyez-les tour à tour, ou en même temps, adopter cet affreux système de religion, où chacun des vices les plus pernicieux au monde avait son dieu tutélaire, qui en donnait le funeste exemple, et en protégeait ouvertement tous les coupables. Voyez-les donner cours par l'autorité que leur conciliait la réputation du génie, à ces superstitions grossières qui dégradaient le genre humain; contribuer à leur progrès, non-seulement par l'exemple qu'ils donnaient d'y conformer leurs mœurs, mais encore par de nouvelles fables présentées à la crédulité des peuples, avec tout l'art de la fiction, dont leur esprit était capable. D'où venait donc dans ces esprits sublimes, avec tant de lumières et de talents dont les avait enrichis la nature, d'où leur venait, je vous prie, tant de faiblesse, de folie, d'extravagance?

Ah! chrétiens, le seul désir de justifier des passions, dont ils n'étaient pas moins esclaves, ou plutôt dont ils étaient plus esclaves encore que le reste des hommes (puisqu'un grand homme une fois passionné,

l'est ordinairement à proportion de son esprit même); le désir, dis-je, de justifier ces passions animées dans eux par la beauté de l'esprit et de l'imagination humaine, voilà ce qui leur a fait inventer les dieux abominables du paganisme, et les a fait tomber, malgré toutes les forces de leur génie, aux pieds de ces idoles qu'ils avaient forgées eux-mêmes. Des esprits vulgaires se seraient contentés sans doute de suivre, au gré de leurs cœurs, les passions dont ils étaient dominés, sans penser à les justifier aux regards du monde, beaucoup moins à les diviniser. Mais à des hommes qui savaient penser, qui savaient produire des idées et les suivre, tels que ces anciens sages, il fallait, pour les satisfaire, des passions dont ils n'eussent point à rougir au tribunal de leur raison; des passions qu'ils pussent contenter sans crime, goûter en paix et sans remords. Il fallait des passions justifiées, autorisées et consacrées par l'exemple des dieux mêmes. Or, si de tels esprits, si ces fameux Grecs et Romains, que nous regardons encore comme nos premiers guides et nos plus grands modèles dans la carrière des sciences et des arts, ont pu trahir et prostituer ainsi toutes les lumières de leur raison, dès qu'ils ont voulu servir les désirs impérieux de leur cœur et justifier les passions dominantes dont il était esclave, ne nous est-il pas encore plus aisé de comprendre comment dans tous les siècles éclairés du flambeau du christianisme, il doit se trouver des hommes supérieurs qui en combattent la vérité; c'est-à-dire des hommes, qui malgré l'éminence de leur esprit et de leur savoir, renoncent à la religion la plus évidemment démontrée, dès qu'ils veulent sauver de l'anathème du ciel des passions qui leur sont chères, et dont ils ne peuvent consentir à se détacher, malgré l'infamie qui les accompagne et l'amertume qui les suit?

Cessez donc de vous scandaliser, mes chers auditeurs, cessez même d'être surpris, si vous voyez de nos jours dans le sein du christianisme, quelques savants, quelques esprits fameux, quelques grands hommes dans les idées du monde, renoncer hautement leur foi, et se jeter, par une fausse gloire, dans le parti de l'incrédulité. Un plus juste sujet de surprise, ou plutôt d'admiration pour vous et pour le monde entier, quel serait-il, mes chers frères, si l'on savait y réfléchir? Ah! ce serait de voir dans chaque siècle, depuis l'établissement du christianisme, et de voir encore dans le siècle présent ce qu'il y a de plus distingué par le génie, la capacité, l'érudition, les talents; ce serait, dis-je, de voir tant de grands hommes, de théologiens profonds, de docteurs consommés dans toutes les sciences divines et humaines, qui ont fait jusqu'à nos jours l'ornement et l'appui de l'Église, de les voir devenus simples et dociles comme des enfants, reconnaître cette Église pour mère, et adopter au premier signal de son autorité décisive, les dogmes les plus opposés en apparence aux jugements de leur raison. Oui, voilà ce qui devrait exciter votre surprise, votre admiration même, et celle de l'univers; ce que l'on pourrait regarder comme un mystère, du moins comme un grand miracle, et un miracle toujours subsistant de la religion de Jésus-Christ. Pourquoi? Parce que cette soumission, cette docilité, cette enfance merveilleuse dans cette multitude de génies et de savants révérés du monde, et du monde même le moins chrétien, est en effet un prodige dans l'ordre de la grâce, et qui surpasse visiblement toutes les forces de la nature et de l'humanité.

Mais que quelques esprits distingués par leur capacité naturelle, ou leurs connaissances acquises, cessent enfin de croire ce qui fut dès l'enfance l'objet de leur foi, et se donnent pour incrédules et anti-chrétiens au milieu du monde; qu'ils rejettent, malgré toutes ses preuves, une religion qui les honore il est vrai, mais qui les captive en tout, mais qui veut également dominer sur leurs mœurs, leurs sentiments et leurs idées : c'est, chrétiens, ce qui n'eut jamais rien de mystérieux; c'est un effet qui doit suivre infailliblement de la nature et des travers de l'esprit humain abandonné à lui-même. Car, vous n'êtes pas étonnés sans doute que de tels esprits trop respectés et encensés du monde que l'éclat de leur mérite éblouit deviennent des esprits vains et superbes qui cherchent toujours à paraître et à se distinguer; ne le soyez donc pas, que l'orgueil et la vanité les fassent bientôt rougir de leur foi. Vous n'êtes pas étonnés que de tels esprits portent la présomption de leurs lumières jusqu'à vouloir juger de tout par leur raison; ne le soyez donc pas que leur présomption sacrilége anéantisse dans eux le don de la foi. Enfin, vous n'êtes pas étonnés que de tels esprits cherchent à justifier les passions dont leur cœur peut être dominé; ne le soyez donc pas que pour justifier leurs plus folles passions, ils s'efforcent d'éteindre le flambeau divin dont la foi les éclaire, et que ce flambeau une fois éteint, ils n'aient plus d'autres maîtres que ces passions mêmes qui se jouent de leur force et de leur sagesse prétendue. *Præceperunt ut vocaretur Samson, et luderet ante eos.*

Mais c'est trop m'arrêter sur de pareilles réflexions; je les abrège pour passer à d'autres plus intéressantes encore. L'incrédulité des esprits forts du siècle n'a donc rien qui doive nous troubler dans la foi de notre religion. Vous venez de le voir dans la première partie. J'ajoute que cette incrédulité a même de quoi nous affermir et nous confirmer de plus en plus dans la foi de notre religion. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une proposition qui vous paraîtra sans doute un paradoxe, que celle qu'il me reste à vous exposer dans la suite de ce dis-

cours : savoir, que l'incrédulité des esprits forts du siècle a même de quoi nous affermir et nous confirmer de plus en plus dans la foi de la religion de Jésus-Christ. Eh ! comment, en effet, des hommes qui scandalisent de toutes parts le monde fidèle, par l'audace et l'obstination de leur incrédulité sur tout ce qui regarde la révélation chrétienne ; comment des hommes que l'on peut se figurer dans le monde comme autant d'antechrists échappés de l'enfer, pour nous séduire, pourraient-ils être destinés à nous affermir de plus en plus dans la créance et la profession du christianisme ? Cependant, chrétiens, si vous voulez y réfléchir, avec cette attention dont vous êtes capables, j'ose dire que vous conviendrez sans peine d'une vérité qui d'abord a de quoi vous frapper et vous surprendre.

Car pour la rendre sensible jusqu'à l'évidence, je considère ici tout à la fois dans ce que l'on appelle les philosophes du monde, et le principe de leur incrédulité et les systèmes de leur incrédulité, et les objections de leur incrédulité : et je prétends que la considération de ces trois objets conspire à nous affermir de plus en plus dans la foi sainte que nous professons. Le principe de leur incrédulité, qui nous démontre plus visiblement la divinité même de Jésus-Christ. Les systèmes de leur incrédulité, qui nous font mieux connaître la sagesse infinie de Jésus-Christ. Les objections de leur incrédulité, qui nous font plus vivement sentir la vérité inébranlable des mystères révélés par Jésus-Christ. En sorte que nous ne pouvons considérer, avec un esprit chrétien, l'incrédulité des esprits forts du siècle, sans y découvrir une preuve toujours subsistante, et de la divinité de Jésus-Christ, l'auteur adorable de notre religion ; et de la sagesse infinie de Jésus-Christ qui a formé le plan tout divin de notre religion ; et de la vérité inébranlable des mystères révélés par Jésus-Christ, qui font la base et le fondement de notre religion. Ne vous lassez point, chrétiens ; je vous prie de m'écouter et de me suivre ; j'ai besoin pour ce qui me reste à vous dire, de cette réflexion profonde que vous ne savez point refuser à tous les objets qui vous intéressent

1° Oui, mes chers auditeurs, quelque déplorable, quelque séduisante même que soit pour vous l'incrédulité des sages et des philosophes du monde, si vous en considérez le principe avec un esprit vraiment chrétien, vous allez y découvrir une nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ, l'auteur adorable de notre religion. Car, entre toutes les preuves qui nous obligent d'adorer Jésus-Christ comme vrai Dieu, une des plus solides, sans doute, c'est de voir l'effet terrible des anathèmes lancés par ce Dieu-Homme dans le cours de sa vie mortelle, de les voir porter avec eux la malédiction visible du ciel, et la faire évidemment reconnaître par ses effets dans ceux qui en sont frappés ; parce que c'est alors qu'il manifeste aux yeux du monde, ce droit souverain qu'il a comme Dieu, d'aveugler les hommes et de les endurcir, quand ils ont comblé par leurs crimes la mesure de leur malice et de leur iniquité.

Ainsi, quand nous entendons Jésus-Christ dans l'Evangile, nous annoncer la vocation merveilleuse des gentils à la foi, et la réprobation non moins étonnante de l'ancien peuple de Dieu : *Multi venient ab oriente et occidente; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (*Matth.*, VIII.) Lorsque conséquemment à cet anathème fatal lancé par Jésus-Christ sur le peuple juif, nous voyons ce malheureux peuple s'obstiner de jour en jour dans son incrédulité, fermer constamment les yeux à toutes les lumières, dont il est comme investi de toutes parts, et, sans aucun appui que les plus misérables raisonnements qui le rassurent, résister à tout ce qu'on lui oppose de plus évident, avec cette affreuse tranquillité dont l'endurcissement seul peut être le principe ; à cette vue, mes chers frères, est-il possible de se former de Jésus-Christ une autre idée que celle d'un Homme-Dieu, maître absolu de la destinée de tous les hommes, et qui, tenant dans sa main la malédiction et l'anathème qu'il n'est permis qu'à lui seul d'employer contre les coupables, fait tomber l'un et l'autre sur nos têtes, lorsque par certains crimes nous méritons d'encourir toutes les rigueurs de sa justice? Or, mes chers auditeurs, c'est cette preuve même de la divinité de Jésus-Christ, que nous fournit encore l'incrédulité de ces sages du siècle qui veulent faire dominer la raison sur la religion ; de ces faux sages (remarquez ces deux idées que je suis bien éloigné d'entendre dans le sens de Calvin) ; de ces faux sages aussi expressément réprouvés par Jésus-Christ, et aussi efficacement que les Juifs mêmes.

Je dis, aussi expressément réprouvés par Jésus-Christ que les juifs. Eh ! pouvait-il, en effet, cet Homme-Dieu, pouvait-il réprouver plus fortement ces faux sages qui devaient le contredire dans tous les siècles, que par cette prière admirable qu'il adresse au Père céleste, où, après l'avoir profondément adoré comme le Dieu du ciel et de la terre, il le bénit et le glorifie aux yeux de tout un peuple? Et de quoi ? D'avoir bien voulu se révéler aux simples, faire part à leur simplicité, selon son cœur, de ses ineffables secrets, et de n'avoir pas daigné se révéler, se communiquer sur la terre aux sages et aux prudents du siècle : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a prudentibus et sapientibus, et revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI.)

Pouvait-il réprouver plus fortement ces faux sages, dont les vaines opinions vous séduisent, que de nous dire expressément que le principe et le terme de sa mission divine c'était d'éclairer singulièrement les simples, qui préfèrent à la faiblesse de leur intelligence la lumière invariable de la foi ; et d'aveugler spécialement les sages, qui ne veulent croire de la religion que ce qui leur

paraît s'accorder avec le jugement présomptueux de leurs esprits? *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant, et videntes cæci fiant.* (*Joan.*, IX.)

Pouvait-il réprouver plus fortement ces faux sages que vous écoutez comme des oracles, qu'en déclarant au monde, par la voix de son apôtre, qu'il avait paru sur la terre afin de confondre les forts et les savants du siècle par l'ignorance et la faiblesse même; et pour détruire ce qu'il y avait de plus grand, de plus redoutable aux yeux des hommes, par ce qui n'était rien dans les idées du monde profane? *Infirma elegit Deus ut confundat fortia, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I *Cor.*, I.)

Pouvait-il enfin réprouver plus fortement ces faux sages, dont l'autorité balance dans un certain monde l'autorité de la parole divine, qu'en imprimant, pour ainsi dire, à tout le corps de sa religion les caractères les plus incompatibles avec l'essor présomptueux de leur fausse sagesse: ces caractères d'humilité, de soumission, de simplicité, de mépris de soi-même, qu'ils ne connurent jamais, qu'ils sont même devenus incapables de bien connaître, et qu'en prenant plaisir à éclairer le monde et à le sauver par la prédication d'une loi mystérieuse qu'ils devaient traiter, comme les Juifs, de bassesse et de folie? *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* (*Ibid.*)

Je vous le demande, chrétiens, toutes ces idées, et mille autres que je pourrais vous rappeler encore pour vous mieux développer le plan général de votre religion, ne mettent-elles pas dans le plus grand jour les traits de réprobation dont Jésus-Christ a frappé ces hommes qui, par l'abus le plus criminel de leur esprit ambitieux, concilient tant de respect à l'incrédulité qu'ils professent? Et la réprobation authentique du peuple juif, dont nous sommes encore les témoins, était-elle plus expressément énoncée dans les livres saints, qui sont nos oracles, que celle de ces philosophes, de ces sages mondains dont je parle?

J'ai dit plus encore : la réprobation si clairement prédite de ces faux sages n'est-elle pas aussi efficacement marquée que celle des juifs au sceau de la Divinité? Je m'explique. Ce qui nous fait regarder la réprobation des juifs trop visible pour être contestée, comme un effet certain de la malédiction divine, et dès lors comme un témoignage invincible de la divinité de Jésus-Christ, ce n'est pas seulement cette dispersion fatale de leurs tribus, qui les confond sans mélange avec tous les peuples, dont ils sont moins les concitoyens que les esclaves, c'est plus encore, et même principalement, cette obstination prodigieuse et toujours persévérante à méconnaître Jésus-Christ pour leur Messie. Malgré toutes les clartés de la démonstration que l'on présente à leurs yeux pour les forcer de s'ouvrir à la lumière, ils sont sans réponse depuis dix-sept cents ans qu'ils sont devenus également et l'opprobre et le fardeau de la terre, et chaque jour ils dévorent mille absurdités plutôt que de se rendre à la force de la vérité qui les poursuit et les accable; obstination incompréhensible dans un esprit humain où la raison n'est pas entièrement éteinte, et que nous sommes contraints d'attribuer, du moins en partie, à une cause surnaturelle et divine qui en soit le premier principe.

Or, cette obstination prodigieuse à rejeter le Dieu-Sauveur que nous adorons, cette obstination inconcevable dans les juifs, sans recourir à la justice terrible d'un Dieu vengeur du plus grand des crimes dont la terre ait jamais été souillée, ne la découvrez-vous pas également dans la philosophie des esprits forts du siècle? Vous leur demandez pourquoi donc ils ne croient pas une religion si croyable par l'évidence et la multiplicité de ses preuves, et ce qui peut leur servir de rempart contre la foi du genre humain soumis aux lois de l'Homme-Dieu? Ils oseront d'abord vous répondre que la contradiction de nos mystères est tout ce qui les retient dans le parti de l'incrédulité. Mais bientôt forcés dans ce faible retranchement dont ils se couvrent devant le commun des hommes, et convaincus par les raisonnements les plus simples, dont un chrétien instruit sait faire usage, que ce qu'ils appellent contradiction dans nos mystères, ne le fut jamais, ils s'en tiendront alors à cette misérable maxime qu'ils ont adoptée pour règle de leur créance : je ne crois point ce que je ne vois pas, ce que je ne peux comprendre : *Nisi videro, non credam.* (*Joan.*, XX.)

Mais que faut-il de plus, chrétiens, pour nous les faire regarder comme des hommes frappés visiblement de cet esprit de vertige, de cet aveuglement affreux dont les punit l'Homme-Dieu, aussi juste qu'il est terrible et profond dans ses jugements? Car est-il un aveuglement plus déplorable dans l'homme, fût-il le plus grand, le plus éclairé, le plus judicieux de tous les hommes, que de vouloir tout comprendre quand il s'agit de la religion d'un Dieu; tandis que ce même Dieu doit lui paraître infini partout, et partout incompréhensible? Ecoutez en effet ces incrédules mêmes raisonner en philosophes sur la nature, dont ils aiment à contempler les productions diverses; ne les entendez-vous pas à chaque instant exalter la sagesse et la puissance de Dieu dans ses moindres ouvrages, avouer de bonne foi leur ignorance, leur faiblesse, leur impuissance, pour expliquer tant d'effets naturels qu'ils voient sans les comprendre, et s'écrier sans cesse avec saint Paul : *O altitudo!* (*Rom.*, XIII.) O abîme de la science et de la sagesse infinie de Dieu! Et quand il s'agit du grand, du magnifique ouvrage de la religion, où le Dieu de l'univers doit nous paraître plus admirable, sans doute, que dans toute l'étendue de la nature, ils veulent, ces mêmes hommes, si bornés dans les sciences humaines et naturelles, ils veulent tout voir, tout pénétrer, juger de tout, et tout comprendre. N'est-ce pas là, dis-je,

l'effet le plus marqué, l'indice le plus infaillible d'une raison égarée et visiblement perdue? D'une raison, accablée comme celle des juifs, sous le poids des anathèmes de Jésus-Christ, dont ils osent méconnaître, comme eux, le souverain empire?

Quand donc, mes chers frères, nous qui sommes, du moins par la foi qui nous reste, les disciples de Jésus-Christ, et qui, malgré nos lâchetés dans l'exercice de sa religion, pouvons encore nous glorifier de l'être; quand nous voyons cette foule d'esprits impérieux trop révérés du monde, renoncer aux promesses et aux engagements solennels de leur baptême, pour se livrer à toute l'horreur de l'impiété, dont ils deviennent à la fois les disciples et les maîtres; quand nous voyons cette impiété contagieuse passer rapidement des ténèbres où elle prit naissance, dans le sein des cours les plus chrétiennes; de la cour, pénétrer dans l'enceinte de nos villes, se glisser même quelquefois dans les asiles sacrés du sanctuaire et du cloître, et porter l'audace jusqu'à essayer de s'introduire dans le corps le plus respectable par son savoir et son zèle à défendre la religion; en un mot, quand nous voyons cette multitude d'incrédules, honorés du beau titre de philosophes et de sages, croître et se multiplier sensiblement à nos yeux de jour en jour, quelle impression cet affreux spectacle doit-il naturellement produire sur nos esprits? Point d'autre, mes chers auditeurs, que de nous faire adorer plus profondément les décrets du souverain Juge; que de nous faire évidemment reconnaître l'efficacité des oracles menaçants de Jésus-Christ, sur la créature qui oublie les bornes de sa raison; et conséquemment la divinité de ce Jésus-Christ même qui voit et produit infailliblement l'effet de ces anathèmes, quoique toujours conséquemment au démérite des hommes.

Loin donc, loin de me scandaliser de l'incrédulité de ces faux sages, jusqu'à me troubler dans la profession de ma foi, savez-vous ce qui serait plutôt pour moi de leur part un sujet de trouble et de scandale? Ah! ce serait de les voir, malgré l'abus qu'ils font habituellement de leur orgueilleuse raison, se soumettre enfin à l'Evangile de Jésus-Christ, en venir au point de captiver leur intelligence sous le joug de la foi, et d'adopter en enfants dociles tous les articles de croyance qu'elle nous enseigne. Oui voilà, sans un miracle de grâce qui commençât par les altérer comme Augustin, ce qui me semblerait étrange dans ces faux spirituels du monde; ce qui me troublerait même en quelque sorte dans la foi de ma religion. Pourquoi? Parce que la grâce d'une foi soumise qui prendrait enfin possession de ces esprits si téméraires d'abord, et si audacieux dans leurs raisonnements, ne me paraîtrait pas s'accorder avec les fréquents anathèmes dont Jésus-Christ a frappé leur fausse sagesse, et que je serais en droit alors de demander compte à mon Dieu de la vérité de sa parole.

Mais que depuis tant d'anathèmes lancés par Jésus-Christ sur ces faux sages, dont la raison imposante séduit le monde, je m'étonne encore de les voir incrédules et tout à fait impies, sur le point de la religion! Non, mes chers auditeurs, si je suis instruit de cette religion, dont le ciel m'a fait naître le disciple, plus je les vois obstinés et endurcis dans leur incrédulité, et plus cette incrédulité même m'oblige d'adorer Jésus-Christ comme mon Dieu, comme le Dieu de ces hommes qui refusent de le reconnaître. Pourquoi? Parce qu'une incrédulité si misérable dans son principe, si follement opiniâtre dans des hommes spirituels d'ailleurs et intelligents, est évidemment à mes yeux comme celle des juifs, l'effet des oracles menaçants de Jésus-Christ, de cet Homme-Dieu, dont la parole indubitable m'annonce qu'il n'a paru sur la terre, que pour éclairer les simples, et pour aveugler les sages et les prudents du siècle: *In judicium veni, ut qui non vident videant, et videntes cæci fiant.*

2° Mais ce n'est pas là l'unique avantage que le monde chrétien doit tirer de l'incrédulité des sages du siècle; elle est pour nous une preuve toujours subsistante non-seulement de la divinité de Jésus-Christ, l'auteur adorable de notre religion, mais encore de la sagesse infinie de Jésus-Christ, qui a formé le plan tout divin de notre religion. Car vous le savez, mes chers auditeurs, il ne leur suffit pas, à ces hommes pleins d'eux-mêmes et enivrés de leur propre sagesse; non, ce n'est pas assez pour eux, de renoncer la foi dont ils professaient la vérité et de se glorifier désormais de leur incrédulité aux yeux du monde; ils veulent encore justifier le parti qu'ils vont prendre d'abjurer ouvertement leur religion, et trop effrayés de leur solitude dans le système où ils s'engagent, celui de ne rien croire, s'associer, s'il est possible, des partisans et des sectateurs de leur impiété.

Ils cherchent donc à se tracer à eux-mêmes, dans l'espace de leur vie, un plan de religion plus raisonnable et plus sensé pour honorer le souverain Etre, que celui qui n'a pu trouver grâce au tribunal de leur raison. C'est dans ce dessein d'y parvenir qu'ils réunissent toutes les lumières, qu'ils déploient toutes les forces, qu'ils tendent, pour ainsi dire, tous les ressorts de leur génie; mais c'est par là même, c'est par la production de ces systèmes impies, les chefs-d'œuvre de leur esprit superbe et qui ne sont néanmoins qu'un tissu d'absurdités et d'extravagances, que je me trouve persuadé plus que jamais que ce n'est donc point la sagesse humaine, dont la faiblesse est trop connue par celle de ses disciples, mais la sagesse infinie d'un Homme-Dieu, qui a formé le plan de ma religion; et plus les esprits inventeurs de ces fameux systèmes passent aux yeux du monde pour éclairés et intelligents, et plus ma religion, si fort au-dessus de leurs vaines idées, me paraît

l'ouvrage d'une sagesse infiniment supérieure à toute la sagesse des hommes.

Et en effet, quelque prévenu que l'on soit dans le monde chrétien, pour le mérite éminent de ces philosophes du siècle, qui se font les docteurs et les apôtres de l'incrédulité présente, il faut s'aveugler pour ne pas reconnaître dans l'édifice de leurs systèmes, et le principe de tous les vices et l'anéantissement de toutes les vertus. Parcourez les plus spécieux et les plus apparents de ces systèmes impies, ceux même qui, établissant un premier être, un être supérieur à tout, n'abandonnent point au hasard la création et le gouvernement du monde; qu'y découvrez-vous autre chose que cet aveuglement funeste dont parle saint Paul, et qui de ces prétendus sages, ainsi que des premiers philosophes, fait de véritables insensés? *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.* I.)

Pour ne pas trop révolter les premières idées de la raison humaine, ils nous permettront encore, il est vrai, d'adorer un Dieu créateur du monde; mais un Dieu, tel qu'il serait moins insensé de n'en pas reconnaître; un Dieu insensible à tout, à nos outrages comme à nos sacrifices, qui ne voit rien, ou qui ne veut rien voir, qui ne sait ni récompenser ni punir sa créature, ou qui récompense également ses crimes et ses vertus; mais un Dieu ébloui sans cesse et enivré de sa propre grandeur, comme le serait un homme mortel, qui croirait s'abaisser en s'intéressant aux plus nobles ouvrages de sa puissance, et qui les dédaigne comme autant de vils insectes incapables de l'honorer par leur culte, et de servir en rien à sa gloire; mais un Dieu qui rejette loin de lui le gouvernement des êtres qu'il a formés, comme un soin et un travail pénible qui nuirait à la douceur de son repos, et qui traverserait la tranquillité et la perfection de son bonheur.

Voilà, chrétiens, ce qui fait comme les dogmes fondamentaux de ces systèmes funestes, qui, pour différer en quelque chose dans l'idée qu'ils nous donnent de l'Etre suprême, ne s'accordent pas moins à nous le représenter comme un être moins juste et moins sage que le commun des hommes; mais surtout comme un Dieu qui n'est point à craindre pour ses créatures, et dont la justice toujours arrêtée par la clémence, ne peut effrayer que les esprits faibles incapables de le bien connaître; et de là jugez quelle affreuse morale on se croit en droit de vous adresser pour servir de règle à vos mœurs. La voix de la conscience réclamera fortement contre vos désordres, et l'on vous dira « que tout ce qu'elle vous inspire est préjugé, superstition, simplicité de le croire; que tout est nécessairement bien dans l'arrangement total de la nature; que le désordre qui y règne, au jugement de l'homme vulgaire, n'est qu'un mal extérieur et apparent; que ce que l'on appelle communément vice et péché, est en effet un ordre réel; que l'amour-propre, tel que nous l'éprouvons, est un don de Dieu; que la cupidité même est son ouvrage; que toutes les passions les plus déréglées contribuent sans cesse à l'ordre du tout et à son bonheur; que ce sont elles qui font les hommes vraiment vertueux, et qu'elles ne les rendent jamais vraiment coupables; qu'il faut donc céder, si l'on est sage, se conformer en tout aux lois seules de la nature; rapporter tout uniquement à soi-même, et chercher la possession du bonheur dans l'espèce de volupté qui nous plaît, dès que l'attrait et le penchant nous y portent. » Ainsi vous parleront ces esprits dominants qui se regardent comme les lumières du genre humain et les réformateurs du monde.

Que si malgré la force du penchant qui vous entraîne, la dignité de votre être, par l'élévation qu'il vous inspire, avertit votre âme de s'élever au-dessus des sens, ah! mon cher auditeur, on osera bien répondre que cette noblesse d'idées, de sentiments, qui vous élève au-dessus du monde sensible, est dans vous l'effet de l'orgueil le plus déraisonnable et le plus injuste, et que vous n'êtes point d'une autre nature que ces animaux brutes que vous imaginez avoir été créés pour votre usage, et dont l'amour aveugle et outré de vous-même vous persuade que Dieu vous a fait le maître.

Le croirait-on, mes chers frères, si les écrits les plus répandus et les plus vantés n'en faisaient foi, croirait-on que l'esprit humain pût s'égarer jusqu'à se faire une religion qui établît le règne des cupidités humaines sur les débris de toutes les lois civiles, naturelles et révélées; qui autorisât les plus grands crimes et les plus ennemis de la société, jusqu'à les ériger en vertus; et qui dégradât la raison de l'homme jusqu'à comparer à l'instinct de la bête cette lumière divine qui nous éclaire? Croirait-on que l'esprit humain le plus borné pût en venir à cet excès d'égarement et d'illusion? Et voilà cependant (ô honte et opprobre de notre faible raison! lorsque l'esprit de Dieu ne l'éclaire pas), oui, voilà le fruit de la sagesse et de la pénétration d'un des esprits de notre siècle; voilà le système profond d'un de ces génies rares, d'un de ces hommes extraordinaires qui s'est cru de nos jours suscité du ciel pour éclairer ses concitoyens; pour anéantir par la force de ses raisonnements, les préjugés prétendus du monde catholique et chrétien; et pour porter enfin le dernier coup à la religion de Jésus-Christ adoptée et reconnue pour vraie depuis dix-huit siècles, dans toutes les parties de l'univers.

Or ne suffit-il pas en effet de considérer un moment ce fameux système de l'incrédulité présente, pour y découvrir d'un coup d'œil, tout ce que l'esprit humain peut produire et enfanter de plus monstrueux, même au tribunal de la raison? C'est ce qu'un chrétien qui sait penser et réfléchir ne saurait méconnaître. Et que suit-il de là? Ah! mes chers auditeurs, c'est que l'esprit humain naturellement le plus éclairé, dès

dès qu'il rejette le secours de la révélation divine, pour aller à Dieu, n'est donc plus, et ne saurait plus être que ténèbres et aveuglement; c'est que l'espèce de religion qu'il entreprend de se faire à lui-même ne fera donc jamais qu'un tissu d'absurdités et d'extravagances, qu'un système de corruption, propre à justifier les plus grands crimes. Ce qui suit de là, c'est que plus l'esprit de l'homme paraît fort et intelligent sur tout le reste, plus il est donc faible et misérable, quand il veut se conduire et nous servir de guide dans la voie du ciel, sans autre flambeau que celui de la raison; que plus il fait d'efforts pour porter dans les cieux son vol téméraire, plus il se précipite, plus il tombe d'abîme en abîme; et que la mesure même de sa pénétration et de ses lumières sera toujours la proportion de ses égarements et de ses erreurs.

Si donc, mes chers auditeurs, si vous et moi nous sommes assez heureux pour croire une religion aussi évidemment sage dans ses principes, que l'irreligion dont j'ai parlé, est évidemment insensée; une religion dont la sublimité étonne la raison humaine sans la contredire, dont tous les points aboutissant au même centre, la gloire de l'Etre suprême, soient tellement liés et suivis, qu'ils se prêtent mutuellement un nouveau jour; une religion dont les promesses et les menaces, dont les mystères, les maximes et les dogmes ne tendent qu'à rétablir dans l'homme les idées primitives de l'ordre, presque effacées par la corruption de la nature. Si cette religion sait parler de Dieu et de ses attributs, proportionnellement à notre faiblesse, et cependant d'une manière vraiment digne de ce grand Dieu que nous adorons; qu'elle donne à l'homme qui cherche à se connaître les plus justes idées de lui-même, qu'elle lui découvre visiblement son principe et sa fin, qu'elle lui rende infailliblement raison de ce mélange mystérieux de grandeur et de bassesse qui le composent; qu'elle sache enfin fixer à l'incertitude de ma raison les bornes précises de mon devoir, à l'égard de mon Dieu, de mon prochain et de moi-même : si, dis-je, nous avons le bonheur, comme nous l'avons en effet, de vivre sous l'aimable empire d'une religion telle que je viens de vous la peindre, ne sommes-nous pas forcés de conclure, que ce n'est donc point là l'ouvrage de la sagesse humaine, si faible, si inconséquente dans ses productions savantes; de cette sagesse qui ne paraît jamais plus insensée que dans les systèmes de religion qu'elle nous présente à suivre; mais qu'une sagesse supérieure à toutes les idées humaines, qu'une sagesse purement divine a dû former le plan de cette religion admirable, où tout conspire à réprimer les penchants du cœur et à perfectionner les connaissances de l'esprit de l'homme : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII.)

Oui, chrétiens, si la philosophie humaine n'avait pas essayé ses forces contre la religion de Jésus-Christ, si elle n'avait pas entrepris mille fois, par le moyen de ses faux sages, comme elle l'entreprend encore tous les jours, de substituer les productions de ses faibles lumières à l'ouvrage éternel des lumières incréées de cet Homme-Dieu, ce caractère de sagesse et de sagesse divine qui brille de toutes parts dans la religion sainte qui nous éclaire, en serait moins admirable à nos yeux, et notre esprit, tout chrétien qu'il est dans sa croyance, n'en pourrait pas être également frappé. Pourquoi? parce que la faible portée de la philosophie humaine, sur ce qui concerne le culte de la divinité, nous étant moins connue, nous pourrions douter alors si cette religion de Jésus-Christ, qui nous paraît si merveilleuse, n'aurait pas été cependant l'ouvrage de la sagesse des hommes, et s'il a fallu nécessairement une sagesse plus qu'humaine, pour la produire et la persuader au monde.

Mais témoins que nous sommes des égarements déplorables où se précipite l'homme le plus sage d'ailleurs, dès qu'il ose passer, sur le point sacré de la religion, les bornes prescrites à la raison humaine; effrayés comme nous devons l'être, du malheureux sort de ces fameux esprits, qui ont osé compter sur leurs propres forces pour s'élever vers Dieu, pouvons-nous ne pas conclure que la religion de Jésus-Christ est donc évidemment l'ouvrage de la sagesse incréée du Fils même de Dieu, envoyé du Père pour nous conduire au terme de la céleste patrie; et que l'esprit humain, trop sujet à l'illusion et à l'erreur dans les choses divines, n'eut jamais de part à l'établissement de ces maximes si sages, si pures, si sublimes, que la voix du christianisme adresse généralement à tous les hommes : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* Achevons. Incrédulité des esprits forts du siècle, preuve toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ l'auteur adorable de notre religion; de la sagesse infinie de Jésus-Christ, qui a formé le plan tout divin de notre religion; enfin de la vérité inébranlable des mystères révélés par Jésus-Christ, et qui sont la base et le fondement de notre religion.

3° Car que n'ont-ils pas fait, ces prétendus sages, et que ne font-ils pas encore tous les jours pour anéantir dans le monde chrétien la croyance de nos adorables mystères? C'est là, c'est contre ces mystères incompréhensibles qu'ils ont tourné toute la force de leurs attaques; qu'ils se sont armés de toutes les vaines subtilités de cette philosophie humaine, qui trop souvent n'est qu'un abus de la raison humaine à qui elle prétend servir de guide. Mais qu'est-il enfin résulté de tant de faibles efforts réunis contre les mystères impénétrables de la religion de Jésus-Christ? Ah! chrétiens, une certitude plus évidente encore et plus marquée de l'impuissance où sera toujours l'esprit de l'homme, de rien inventer de raisonnable contre ces divins mystères.

Non, cet homme même (Bayle), trop connu par l'abus énorme qu'il a su faire du raisonnement; ce sophiste impie, le chef de tant d'autres, qui semble n'avoir eu de lumières que pour obscurcir l'évidence même, et n'avoir connu la raison que pour user contre elle de ses propres armes, que pour la combattre et l'anéantir; cet esprit, l'opprobre et tout à la fois l'honneur de son siècle, qui assure à sa patrie, désolée de l'avoir vu naître, le funeste privilége d'avoir produit l'ennemi le plus redoutable de la religion de Jésus-Christ! non, cet homme, l'oracle et l'idole du monde incrédule, après mille efforts réitérés pour découvrir quelque faible, pour nous réduire au point de la contradiction, dans la croyance de nos mystères, il n'a produit aux yeux du monde que des difficultés vaines et puériles, que pourrait résoudre l'esprit le plus médiocre, pour peu qu'il sût l'art de démêler un sophisme d'un raisonnement solide; des difficultés qui prouvent uniquement ce que l'on sait depuis l'existence du christianisme, et ce qu'il s'obstine à méconnaître, que ces vérités mystérieuses sont impénétrables et le seront toujours à tout homme mortel.

Et ne demandez point, au reste, pourquoi donc des difficultés si frivoles sur les points fondamentaux de la religion, font impression sur tant d'esprits? Pourquoi cet écrivain funeste, ce blasphémateur éternel du christianisme, se fait des partisans et des disciples de presque tous ses lecteurs? car je vous le demande à vous-mêmes, chrétiens, hé! comment ces raisonnements, tout frivoles qu'ils sont, ne troubleraient-ils pas un esprit mondain, dès qu'il se livre à ces lectures impies, sans mission, sans caractère, sans aucune idée de ce qui fait un raisonnement juste et conséquent; souvent sans autre motif que sa curiosité, sans une intention droite de connaître la vérité, qui devait être le seul objet de leurs recherches, ou plutôt avec une intention secrète de la méconnaître et de l'obscurcir de tout leur pouvoir? comment, dis-je, de tels hommes ne succomberaient-ils pas aux plus vaines difficultés que ce livre impie leur présente? Ne serait-ce pas même une sorte de prodige, dans l'ordre de la religion, s'ils n'y succombaient pas, puisqu'il est de la foi, pour tous les temps, que quiconque aime le péril infailliblement y périra : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (*Eccli.* III.)

Mais à la place de ces lecteurs trop faibles et que le moindre coup peut renverser; de ces lecteurs qui, par leur chute même, ne laissent pas d'affermir ma foi, dont ils vérifient les oracles, substituez à leur place, je ne dis pas des esprits du premier ordre (ils ont toujours été rares, et le sont encore plus de nos jours), mais des hommes d'un esprit droit et non corrompu par le cœur, qui ne cherchent qu'à s'éclairer de plus en plus sur la vérité de leur religion; des hommes qui ne soient point novices dans l'art de raisonner avec toute la justesse et la précision vraiment philosophique; qui sachent surtout penser et réfléchir sur le faible ou le fort d'un raisonnement qui leur est présenté, chose la plus rare, peut-être, au milieu du monde, et je réponds, que parmi ces hommes judicieux, tel que doit toujours être quiconque jette les yeux sur les écrits séduisants de l'impiété, il ne s'en trouvera pas un seul qui se laisse prendre aux vaines subtilités de cet impie dont je parle; pas un seul qui soit un moment affecté des objections les plus captieuses qu'il nous oppose; pas un seul qui ne regarde réellement en pitié cet esprit superbe, qui semble honorer de sa compassion les plus grands hommes de l'univers, et qui ne se convainque sensiblement, par lui-même, de ce qui me paraît toujours plus clair que le jour, que la force prétendue de ce raisonneur, ou plutôt de ce sophiste trop vanté dans notre siècle, n'eut jamais d'autre principe que la faiblesse ou la corruption de ses lecteurs.

Or voilà, chrétiens, ce que je regarde comme une preuve toujours subsistante de la vérité inébranlable de nos mystères; voilà ce qui me confirme pour jamais dans l'intime persuasion où je suis qu'il n'en est aucun dont je ne doive adorer humblement la profondeur et l'obscurité. Car, quelque doute que puisse me suggérer désormais l'esprit de ténèbres sur ces vérités mystérieuses, est-il une réponse à tous mes doutes plus triomphante et plus sensible que l'impuissance de tant d'impies obstinés successivement à les combattre; et des mystères victorieux de leurs attaques réitérées depuis dix-sept siècles, n'ont-ils pas acquis un droit inaliénable à la croyance de tous les esprits? Que ma raison indocile se révolte donc désormais contre les mystères de ma religion, supérieurs à la faiblesse de sa conception et de ses idées, pour me rassurer alors, je n'aurai pas même recours à tant de preuves incontestables qui me les démontrent; à tant de prodiges du premier ordre opérés dans tous les siècles, en confirmation de leurs vérités; à tant de prophéties qui m'annoncent leur accomplissement futur; prophéties évidemment inspirées par l'esprit de Dieu, et visiblement remplies au temps marqué dans toute leur étendue. Non, pour me convaincre de ces mystères impénétrables, je n'invoquerai point la sagesse et le génie sublime de tant de grands hommes, qui n'ont pu se refuser à la croyance de ses vérités, toutes prodigieuses qu'elles me paraissent; non, je ne présenterai point tant de preuves invincibles à ma raison incertaine pour l'obliger de souscrire aux mystères ineffables de l'Homme-Dieu.

Regarde seulement, dirai-je à cette raison vaine et superbe qui ose troubler ma croyance; considère cette foule successive d'impies déclarés d'âge en âge contre cette religion mystérieuse; vois-les tour à tour essayer contre elle toute la susceptibilité de leurs esprits, employer toutes les forces de leur raison pour l'attaquer, réunir tous les genres de combats pour la détruire : c'était

là, et ce sont encore des sages et des esprits forts selon le monde ; et cependant ils n'ont encore opposé rien de solide aux vérités étonnantes que tu crois : et depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre, ses fiers ennemis, toujours jaloux, toujours furieux, toujours occupés de le combattre et de l'humilier, sont encore à démontrer la plus légère contradiction dans sa doctrine, qu'ils osent présenter au monde comme une abîme de contradictions les plus insoutenables et les plus sensibles. Or, à cette idée lumineuse, je sens, chrétiens, que ma raison soumise rentre dans le silence qui lui est prescrit ; que toute ma foi se réveille, que tous mes doutes s'évanouissent ; et comme autrefois, au rapport des Pères de l'Eglise, les vains oracles du paganisme devinrent par leur silence les témoins forcés de la sagesse et de la puissance de l'Homme-Dieu, au moment qu'il parut sur la terre, pour en être le sauveur ; ainsi ces sages du siècle, ces faux oracles du monde, deviennent-ils encore aujourd'hui, non point par leur silence, mais par leurs discours, par leurs arguments dénués de toute apparence de raison, par les objections vaines et frivoles qu'ils nous opposent, les témoins forcés de tous les mystères révélés par Jésus-Christ, et qui seront toujours la base et le fondement de notre religion.

Et c'est ainsi, mes chers auditeurs, si vous saviez penser dignement de la religion de Jésus-Christ, c'est ainsi que l'incrédulité de ces faux sages, dont le mérite spécieux a de quoi vous séduire, loin de scandaliser et d'affaiblir votre foi, deviendrait pour vous une nouvelle preuve, et une preuve invincible des sublimes vérités qu'elle vous révèle. C'est ainsi que les défaites apparentes de votre religion, seraient pour elle à vos yeux autant de sujets de gloire, autant de véritables triomphes ; et que les triomphes apparents dont l'impiété se glorifie, la couvriraient à vos yeux d'un opprobre éternel. C'est-à-dire que les efforts de tant d'impies renommés ne vous paraîtraient efficaces que contre eux-mêmes ; que le principe présomptueux de leur incrédulité servirait à la combattre ; que les systèmes fragiles de leur incrédulité serviraient à la confondre ; que les objections toujours vaines de leur incrédulité serviraient à la détruire ; que vous sauriez enfin trouver la source intarissable du salut du monde qui est la foi, dans les ennemis les plus acharnés à votre perte : *Salutem ex inimicis nostris* (*Luc.*, I), et profiter de leur fureur même contre le dépôt sacré de la religion qui vous éclaire et vous conduit, pour vous rendre fermes et inébranlables à tous leurs traits : *Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos.* (*Ibid.*) Telle serait, dis-je, l'heureuse impression que ferait sur votre esprit cette incrédulité trop répandue, si funeste à votre foi, si vous aviez conçu de votre religion cette idée aussi noble que solide, que tout chrétien doit en avoir ; cette idée qui la rendrait toujours plus vénérable à vos yeux, à mesure qu'elle vous paraîtrait plus attaquée et combattue par l'audace de l'incrédulité. Eh ! quelle est-elle cette grande et magnifique idée de la religion de Jésus-Christ, que je voudrais graver profondément dans votre âme ? Comprenez-la, je vous prie, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez jamais.

C'est que la destinée de cette religion divine dont nous avons le bonheur d'être les disciples ne doit point différer sur la terre de la destinée de Jésus-Christ même, dont elle est l'ouvrage ; et que, comme Jésus-Christ n'a dû entrer dans l'éternité de sa gloire que par la voie sanglante de la croix et de l'humiliation : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam* (*Luc.*, XXIV), ainsi la religion de Jésus-Christ doit trouver l'immortalité de sa gloire dans les humiliations passagères que l'incrédulité lui prépare de siècle en siècle au milieu du monde.

Oui, chrétiens, s'il a fallu que l'humanité adorable de Jésus-Christ, pour être éternellement glorifiée comme elle devait l'être, devînt d'abord un objet de mépris et de contradiction pour le monde, qu'elle venait racheter au prix du sang de l'Homme-Dieu ; qu'elle fût en butte à la fureur également terrible et des hommes et des démons, depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'instant de sa mort pour le genre humain ; il fallait pareillement que la religion de Jésus-Christ, avant que d'arriver au terme heureux et immuable de sa gloire, devînt l'objet des mépris et des contradictions du monde entier ; que pour être marquée visiblement au sceau de son divin auteur, elle reçût de ce monde perfide autant d'opprobres et d'indignités qu'il en avait reçus lui-même ; que l'enfer, dont elle abattait l'empire, empruntât de siècle en siècle l'organe des hommes pour la blasphémer ; que les hommes, dont elle détruisait les passions, employassent successivement toutes les armes de l'enfer, pour la détruire elle-même ; et loin que sa vérité doive souffrir des contradictions toujours renaissantes, qui devaient être son partage, c'était là plutôt le grand caractère que Dieu destinait à distinguer le christianisme de toutes les fausses religions qui désolent encore une partie de l'univers, parce qu'il n'y avait qu'une religion divine, révélée pour le salut des hommes, que le monde et l'enfer, toujours aspirant à les perdre, eussent tant d'intérêt de combattre et d'anéantir : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Il a fallu qu'à son entrée dans le monde presque entièrement idolâtre, cette religion essuyât, dans la personne de ses disciples et de ses apôtres, tout ce que la rage des persécuteurs pouvait inventer d'ignominies, de tortures et de supplices, afin que son progrès merveilleux dans le sein de la persécution même prouvât clairement à l'univers, dont elle venait dissiper les ténèbres, la force et la puissance infinie qui lui servaient de défense contre les cruautés du paganisme ; et il fallait encore que la fureur constante de l'impiété succédât sans cesse à la rage des persécuteurs, afin que la persévérance

de son triomphe sur l'esprit incrédule prouvât évidemment à tous les hommes, aux plus éclairés comme aux plus simples, qu'elle est également invulnérable et aux vains raisonnements du philosophe et au glaive meurtrier des tyrans : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Il a fallu que les tyrans de cette religion sainte fussent des hommes redoutables par l'étendue de leur puissance, des empereurs, des césars, des maîtres, des législateurs du monde, parce que, sans de pareils ennemis, la force divine, qui fait tout son appui contre les passions conjurées du cœur humain, n'aurait pas suffisamment éclaté aux yeux des hommes ; et il fallait encore qu'elle eût éternellement pour adversaires, pour contradicteurs de sa doctrine, des esprits forts, des philosophes, des sages, tous ces héros d'incrédulité dont le monde ne cesse de nous exalter les talents et le génie, parce que, sans de tels adversaires acharnés à la combattre, la sagesse infinie dont elle est le plus bel ouvrage n'aurait pas assez paru aux yeux du ciel et de la terre : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Il a fallu, il est vrai, pour l'honneur invariable de cette religion, qu'elle portât dans son sein depuis son origine une tradition de grands hommes, d'hommes savants et vertueux, de confesseurs, de martyrs, de thaumaturges, de prophètes, qui fussent comme autant de braves héros pour la défendre dans ses combats, et d'astres brillants pour l'éclairer dans ces jours nébuleux qui semblent dérober son éclat au monde. Mais il ne fallait pas moins, pour soutenir la gloire de cette religion, et il faudra toujours, dans la suite des siècles, qu'il s'élève de son sein contre elle-même une succession d'hommes impies, de philosophes insensés, de blasphémateurs furieux, et, pour m'exprimer avec plus d'énergie, une tradition de monstres, de démons couverts sous le voile de l'humanité, qui ne cessent de la décrier, de la combattre, de conspirer contre ses conquêtes, et qui ne la laissent jamais sans épreuves, sans contradictions, sans combats sur la terre, afin de ne l'y laisser jamais sans triomphes et sans victoires : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam.*

Car tels sont, ô mon Dieu, vos desseins adorables, quand vous laissez naître ces fameux impies dans les royaumes chrétiens, de les faire servir un jour à la gloire de votre sainte religion ; et si leur impiété même n'y devait pas contribuer dans l'ordre de vos décrets divins, ils cesseraient, ces impies déclarés qui portent l'esclavage dans toute l'étendue de votre empire, ils cesseraient bientôt de respirer et de vivre. Réunissez-vous donc, déserteurs perfides, ennemis furieux de la religion de Jésus-Christ, réunissez-vous pour arrêter le cours de ses progrès et de ses victoires, qui ne seront bornées que par la catastrophe générale du monde. Hélas ! loin d'appréhender pour elle et contre elle vos inutiles efforts, si je n'avais égard ici qu'à sa gloire, j'oserais presque vous défier au combat, et vous animer à cette guerre que vous lui déclarez si hautement au milieu du monde. Vous la croyez abattue sans ressource sous vos coups redoublés ; vous vous applaudissez par avance d'un éternel triomphe ; mais (écoutez cet oracle plus infaillible que ces vaines prophéties de sa chute prochaine, dont vous scandalisez le monde chrétien, dans ces funestes écrits dont vous inondez la capitale et les provinces), mais, malgré vous, malgré vous et par vous-mêmes, elle ne cessera, cette religion sainte, de régner sur le monde, et le plus grand monde où vous ne cessez de blasphémer, d'intriguer, de conspirer contre elle. Malgré vous et par vous-mêmes elle dominera sur tant de cœurs vraiment chrétiens, sur tant d'esprits dociles à la voix infaillible de l'Église, sur tant de grandes âmes où vous prétendez vainement l'abolir et la détruire par vos misérables complots. Malgré vous et par vous-mêmes elle trouvera son éternel appui dans le clergé plein de zèle et de lumière qui veille à la foi de ce grand empire, dans le plus chrétien des princes, dans la plus vertueuse des reines, dans leur auguste famille, qui édifient, par l'exemple immuable de leurs vertus, la cour, leurs États et l'univers. Malgré vous et par vous-mêmes j'en deviendrai plus ferme à la croire dans tous ses points, plus intrépide à l'annoncer au monde le plus ennemi de ses dogmes et de ses maximes ; plus fort et plus triomphant à la défendre contre les assauts qui lui sont livrés de toutes parts ; et, après avoir fait sur la terre ma consolation, ma force, mon espérance, elle fera, s'il plaît à Dieu, cette religion divine, toute ma gloire et tout mon bonheur dans le ciel, où nous conduisent le Père, etc.

SERMON X.

Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.

SUR L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. (*Matth.*, XVIII.)

S'il n'écoute point l'Église, regardez-le comme un payen et un publicain.

Madame,

Après un tel anathème, prononcé par Jésus-Christ contre ceux de ses disciples qui oseront désobéir à son Église, devrait-il se trouver encore des chrétiens assez téméraires pour mépriser sa voix et désobéir aux préceptes qu'elle leur impose ? Cependant, mes chers frères, l'écoutons-nous nous-mêmes cette Église sainte, incapable de nous égarer ? Sommes-nous dociles à sa voix, l'interprète infaillible des oracles de l'Homme-Dieu ? Reconnaissons-nous, dans nos doutes sur la foi, l'autorité de cette Église qui nous a faits chrétiens, et ne serions-nous point du nombre de ces enfants révoltés qui de son sein se sont élevés contre elle et ont secoué le joug de son obéissance ?

Je sais ce qu'ils ont osé dire, pour

s'autoriser dans leur schisme, ces esprits superbes, ennemis de toute vraie subordination. Les uns, ouvertement déclarés contre l'autorité enseignante, ont voulu persuader aux chrétiens que la voie d'examen, c'est-à-dire que leur propre jugement suffisait pour les conduire, et que c'était dégrader leur raison que de la commettre au jugement d'autrui. Les autres plus modérés en apparence, mais non moins dangereux dans leurs prétentions, ont prétendu nous faire regarder comme invisible l'autorité établie par Jésus-Christ, pour nous servir de guide au milieu des tempêtes qui menacent la foi. Deux erreurs, opposées en apparence, mais qui aboutissent en effet au même terme : celui de l'incrédulité. Deux erreurs dont la réfutation que j'entreprends dans ce discours me donnera lieu de vous exposer les principes les plus solides de la foi chrétienne et catholique, dont la profession nous distingue de tant de peuples assis à l'ombre de la mort.

Faut-il une autorité enseignante, dans l'Eglise de Jésus-Christ, pour conduire et gouverner les chrétiens ? C'est la question que proposaient les protestants et dont ils donnaient la décision, en déclarant au monde la suffisance de la voie d'examen. Mais j'oserai vous dire, avec tout homme raisonnable et sensé, que le christianisme ne saurait subsister sans le secours d'une autorité juge de la foi, qui gouverne tous les chrétiens sans exception. Où est-elle, cette autorité qui doit instruire, éclairer le monde chrétien, et à quels signes certains peut-on la reconnaître? C'est la seconde question proposée par des hérétiques de différents siècles, et dont la décision de leur part fut toujours que la vraie Eglise dépositaire de l'autorité, devenue invisible pour la multitude, ne se découvrait qu'à un petit nombre d'âmes choisies de Dieu, pour en perpétuer la durée. Mais j'oserai vous répondre, avec tout catholique, qu'il faut s'aveugler soi-même, pour ne pas découvrir cette autorité toujours visible à tous les chrétiens qu'elle doit conduire. Comprenez bien, je vous prie, ces deux propositions qui renferment tout mon dessein.

Autorité enseignante dans l'Eglise, autorité nécessaire pour conserver sur la terre la religion de Jésus-Christ : ce sera le sujet de la première partie.

Autorité enseignante dans l'Eglise, autorité toujours facile à reconnaître, pour le plus simple fidèle qu'elle doit conduire : ce sera le sujet de le seconde partie.

Si je vous adresse ce discours, mes chers auditeurs, ce n'est pas à dessein de vous inspirer pour l'Eglise un attachement que je vous suppose à tous, dans le cœur. Mais pour vous mettre en état de soutenir, dans l'occasion, l'autorité de cette Eglise, et de faire rentrer dans son sein ceux de vos frères qui seraient engagés dans l'erreur, et dont vous pouvez être les apôtres avec autant et plus de succès que nous-mêmes. Donnez-moi toute votre attention : s'il fallait même quelque contention d'esprit pour me suivre et me comprendre, je vous la demande aujourd'hui moins pour moi-même que pour l'importance du sujet que je traite.

Vierge sainte, c'est de vous que l'Eglise chante que vous avez triomphé seule de toutes les hérésies de la terre ! communiquez-moi, à ce moment, cette force divine et souveraine dont vous soutenez l'Eglise et dont vous accablez l'erreur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque j'avance que l'autorité enseignante dans l'Eglise de Jésus-Christ est absolument nécessaire pour y conserver le dépôt de sa religion, ma pensée n'est pas, mes chers auditeurs, de vous faire regarder tout examen, en fait de religion révélée, comme incompatible avec l'obéissance de la foi. Il est en effet un examen non-seulement permis, mais louable encore et méritoire dans l'homme chrétien : examen qui consiste à se rendre compte à soi-même des principes solides de sa croyance, à se pénétrer des grands motifs de son attachement à l'Eglise que l'on écoute ; examen qui rend raisonnable notre soumission, toute aveugle qu'elle est, et qui nous fait aimer, par choix et par raison, ce nom précieux de catholiques que nous devons au bonheur de la naissance.

Mais, je veux dire qu'après cet examen suffisant de notre part pour mettre à couvert les droits inaliénables de l'esprit humain, qui doit user de ses lumières naturelles avant que de les soumettre, et pour les soumettre au jugement de l'Eglise, il faut nécessairement reconnaître dans cette Eglise, que Jésus-Christ nous a laissée pour mère, une autorité enseignante, qui décharge tous les chrétiens, les plus éclairés comme les simples, d'acquérir par eux-mêmes la connaissance des vérités qu'ils doivent croire ; et que leur accorder le droit d'examiner par l'étude de l'Ecriture et des Pères, s'ils doivent croire ou non ce qu'on leur enseigne, c'est détruire visiblement la religion de Jésus-Christ parmi les hommes, et la priver de l'unique ressource qu'elle peut avoir pour se conserver dans le monde où elle est établie pour durer toujours Ecoutez-en les preuves.

Pour conserver dans le monde la supériorité de cette religion divine, il fallait sans doute perpétuer de siècle en siècle la connaissance de la foi, la certitude de la foi, l'usage de la foi, la pureté inaltérable de la foi. Il fallait donc dans l'Eglise de Jésus-Christ, dois-je aussitôt conclure, une autorité qui enseignât et qui obligeât tous les esprits de croire à ses enseignements, puisqu'il n'y avait que cette autorité qui pût être un moyen de connaître les vérités de la foi, un motif de croire les vérités de la foi, un principe d'unité dans la profession de la foi, une règle pour discerner l'erreur et l'écarter sûrement du dépôt inaltérable de la foi. Reprenons, s'il vous plaît, et dans le parallèle, ou plutôt dans l'opposition que je vais faire de la voie d'examen à celle de

l'autorité, reconnaissez, chrétiens, l'avantage inestimable dont vous avez joui, peut-être jusqu'à ce jour, sans reconnaissance et sans réflexion.

Et d'abord que l'autorité enseignante et décisive dans l'Église de Jésus-Christ, soit un moyen nécessaire à ses disciples pour connaître les vérités de la foi, est-il une proposition plus claire et plus évidente? Jetez avec moi les yeux sur l'assemblage des hommes qui composent le monde chrétien, qu'y verrez-vous? Beaucoup de simples dépourvus de talents et de génie, et un petit nombre d'esprits naturellement plus subtils et plus pénétrants; une multitude presque infinie d'ignorants, privés de toute connaissance, soit par choix, soit par nécessité, mêlée de quelques esprits habiles et éclairés, qui connaissent tout le prix du travail et de la culture : peu de vrais sages qui sachent user des lumières de leur raison, et quantité d'esprits peu sensés, que leurs travers proviennent ou de la nature ou de l'éducation, font échouer dans les raisonnements décisifs sur lesquels doit porter le fondement de leur foi.

De cette considération des hommes pris en eux-mêmes, passez à celle des conditions diverses où ils sont occupés à remplir les devoirs pénibles de la nature et de la société, vous y voyez des princes livrés au gouvernement de leurs sujets ; des guerriers pour défendre nos provinces; des magistrats pour y faire régner le bon ordre ; des négociants pour y entretenir l'abondance ; des artisans qui défendent leur vie contre les rigueurs de l'indigence; des pauvres qui le soutiennent contre les approches menaçantes de la mort; des petits chargés du service des grands; des grands qui veillent à la conservation des petits; des pères et des enfants, des maîtres et des domestiques, assujettis à des devoirs mutuels et réciproques ; tel fut et sera toujours jusqu'à la fin des temps l'assemblage des hommes soumis à l'empire de Jésus-Christ. Et dès lors, mes chers auditeurs, ne concevez-vous pas que sans le secours d'une autorité toujours enseignante et sur laquelle on se repose de toutes les recherches nécessaires à connaître les vérités de la foi, la connaissance de ces vérités devient impossible à presque tous les hommes; je dis même à tous les hommes sans exception. Allons par degrés dans la preuve d'une proposition aussi intéressante que celle-là.

Dans le système de l'examen que l'homme est obligé de suivre, dès qu'il ne suit pas la voix de l'autorité, sans doute que la réflexion, la lecture, l'étude, le raisonnement, du moins sur les articles contestés, devraient être le partage de tous les hommes destinés au christianisme, sans que le simple et l'ignorant, pour qui l'examen ne serait pas moins la règle de leur foi, que pour le reste des hommes, pût en être dispensé. Mais que deviendraient alors tant de simples et d'ignorants qui, chez toutes les nations, forment évidemment le grand nombre? Hélas! dépourvus qu'ils sont des talents naturels ou acquis, nécessaires à l'examen de ce qu'ils doivent croire, ils seraient donc, par leur ignorance et leur simplicité même, ils seraient donc essentiellement exclus de la religion de Jésus-Christ. C'est-à-dire que cette religion divine, qui se plaît à éclairer les simples de ses plus vives lumières, à instruire les ignorants de ses mystères les plus sublimes, à confondre les sages et les savants, par les esprits les plus faibles et les plus méprisables aux yeux du monde, n'aurait plus pour de tels hommes que des vérités impénétrables et des connaissances inaccessibles. C'est-à-dire que les petits et les faibles, qui furent toujours la portion la plus chère du troupeau de Jésus-Christ, ne pourraient plus s'ouvrir l'entrée dans la bergerie de ce divin pasteur, et que tous les hommes, dont il est dit mille fois dans l'Écriture, qu'il leur est plus facile qu'au reste des chrétiens de conquérir le royaume des cieux, seraient comme nécessairement réprouvés, soit par le malheur de la naissance, qui les aurait laissés sans esprit et sans talents, soit par le malheur de l'éducation, qui les aurait privés de la culture nécessaire à l'examen de ce qui devrait être l'objet de leur croyance.

Mais ce n'est pas seulement les simples qu'il faut exclure de la profession du christianisme, si c'est l'examen de notre propre intelligence qui doit nous en découvrir les vérités; parmi les esprits même les plus éclairés, combien seraient retranchés du nombre des chrétiens, si leur propre jugement devait décider de leur religion. J'entends tous ces hommes chargés d'emplois laborieux et indispensables, et qui ne pourraient dérober aux occupations essentielles de leur état le temps nécessaire pour vaquer à l'examen dont il s'agit, et qui néanmoins serait pour eux la seule voie pour arriver à la connaissance des vérités du christianisme. Car il est évident que pour entreprendre un pareil ouvrage, il faudrait y consacrer la meilleure portion de la vie humaine et de la plus longue vie, et renoncer même, pour y réussir, à tout autre emploi capable de nous occuper sérieusement ici-bas. Il faudrait donc que tout ce qu'il y a de princes occupés du gouvernement de leurs sujets, de courtisans assidus au service du prince, de militaires engagés dans les travaux de la guerre, de magistrats chargés du bon ordre et du soin de rendre la justice; que tout ce qu'il y a de négociants employés dans le détail du commerce, d'artisans qui vivent de leur art, de pères obligés à nourrir leur famille du travail de leurs mains ou de leur esprit; il faudrait que tous ces hommes, par la raison même qu'ils seraient bons rois, bons juges, bons citoyens, bons pères, bons maîtres, ne pussent devenir les disciples de Jésus-Christ. Pourquoi? Parce qu'il ne serait pas en leur pouvoir de dérober aux occupations de leur état, assez de loisir pour entreprendre sérieusement l'examen de leur religion, ce qui cependant serait

pour eux le seul moyen de la connaître.

Chose étrange! Jésus-Christ aurait voulu que tous les hommes sans exception parvinssent à la connaissance de la vérité; il aurait voulu que le règne de sa religion s'étendît sur tout l'univers, et soumît généralement tous les esprits; et cependant il ne pourrait avoir pour disciples qu'un petit nombre d'hommes, estimables peut-être par leurs lumières personnelles, mais essentiellement méprisables par leur oisiveté nécessaire dans tous les emplois de l'état, que l'examen de leur religion les empêcherait de remplir. Système malheureux qui réduirait le christianisme au rang de ces sectes misérables de l'ancienne philosophie, qui n'avaient d'autres partisans que quelques esprits versés dans l'art frivole du sophisme, ou dans la science du raisonnement, et devenus par là même inutiles dans la société.

Mais, que dis-je? Et ce petit nombre même d'esprits uniquement adonnés à l'esprit de leur religion, pourrait-il avec tous les travaux et les efforts dont il est capable parvenir enfin à la connaître? Non, mes chers auditeurs; quelque pénétrant, quelque laborieux que l'on suppose ce petit nombre d'esprits distingués, il ne viendrait point à bout d'un pareil ouvrage. Car faites ici avec moi une réflexion bien capable de vous faire sentir combien cet examen de religion serait au-dessus des esprits les plus forts; c'est qu'il n'est point de vrai milieu entre la voie d'examen et celle de l'autorité. Deux voies tellement opposées par elles-mêmes, que l'on ne peut suivre l'une et l'autre ensemble. Il faut nécessairement ou se soumettre à l'autorité décisive sur tous les points de croyance, ou les soumettre tous à l'examen d'une raison trop sujette à l'erreur. Croire en effet sur un point, et se faire juge dans un autre, ce serait une inconséquence manifeste, puisque le même motif qui nous révolterait contre l'autorité enseignante, sur un seul article, devrait nous en faire mépriser les enseignements sur tout le reste. Entreprendre l'examen d'un seul point de la foi chrétienne et catholique, ce serait donc évidemment s'obliger à l'examen de tous les autres.

Or, ce principe une fois posé, quel serait l'esprit humain assez étendu pour devenir chrétien par la voie de l'examen? J'en appelle ici à vous-mêmes, mes chers auditeurs; si je vous annonçais à ce moment que, pour être véritablement chrétiens, il faudra qu'après vous être assurés vous-mêmes par l'examen le plus sérieux de la divinité de nos Ecritures, vous osiez entreprendre de les consulter dans toutes leurs parties, d'en confronter toutes les versions, d'en approfondir tous les textes, d'en concilier toutes les contradictions apparentes : si j'ajoutais que tout ce qui est la foi du monde chrétien, n'étant pas contenu dans l'Ecriture seule, il faudra, pour parvenir à la pleine connaissance de ses dogmes, que vous passiez aux volumes immenses des Pères et des docteurs de l'Eglise, témoins infaillibles de la tradition, et qu'enfin de cette lecture prodigieuse, sans vous égarer un instant dans la suite et l'enchaînement des propositions sans nombre qu'elle vous présente, vous exprimiez vous-mêmes et vous seuls tous les articles que vous devez croire. Si, dis-je, on prétendait vous faire acheter la foi chrétienne à ce prix, qui de vous serait assez téméraire pour se flatter d'y pouvoir atteindre? Le seul détail de l'entreprise évidemment au-dessus de vos forces, ne suffirait-il pas, pour vous désespérer et pour vous faire conclure que l'unique moyen de connaître les vérités de la foi, pour l'homme même le plus studieux et le plus éclairé, c'est d'écouter ceux qui nous apprennent ce qu'ils apprirent eux-mêmes de leurs prédécesseurs, en remontant jusqu'aux apôtres, et dont le témoignage infaillible, à parler même humainement, est ce que nous appelons la voie d'autorité que suit le catholique, et dont il écoute les enseignements? L'autorité enseignante dans l'Eglise de Jésus-Christ est donc évidemment nécessaire, comme le seul moyen de connaître les vérités de la foi : le serait-elle moins comme l'unique motif de croire les vérités de la foi?

2° Car telle est l'essence même de la foi chrétienne, mes chers auditeurs, de nous persuader sans mélange d'aucun doute, et de porter dans nos esprits une conviction si ferme, que nous serions prêts à signer de notre sang les vérités qu'elle nous révèle et nous oblige de croire. Fermeté, certitude de la foi, qui a fait éclore dans tous les siècles et tous les climats, ces troupes glorieuses de confesseurs, d'apôtres, de martyrs, qui ont vengé le nom de Jésus-Christ du mépris des nations et des insultes des tyrans. Or, quel sera le motif d'une foi si ferme, si ce n'est la voix d'une autorité enseignante sous la direction de l'Esprit-Saint, et qui, respectée comme celle de Dieu même, ne nous permette pas de balancer un moment à croire ce qu'elle enseigne? Et si l'homme est réduit à chercher lui-même les différents points de sa croyance par l'étude assidue de l'Ecriture et de la tradition, n'est-ce pas, au lieu de cette fermeté inébranlable qui doit accompagner la foi chrétienne, l'exposer à mille perplexités qui l'anéantissent dans son principe?

Pour répandre plus de jour sur cette vérité, je n'aurais qu'à vous rappeler ici cette imperfection naturelle de l'esprit humain, et que l'expérience vous obligerait de reconnaître dans les plus grands génies. Quelque distingués en effet que soient les esprits parmi les hommes, voyez-les indéterminés sur le parti qu'ils doivent prendre dans les affaires les plus communes; remplis aujourd'hui d'une idée qu'ils désapprouvent demain; obstinés dans le parti qu'ils ont pris sans raison, et faciles à quitter celui qu'ils avaient mille raisons de prendre; adoptant tour à tour le faux et le vrai sur des spéculations naturelles, où l'un et l'autre leur paraissent également démontrés. Or à la vue de cette irrésolution, dont le

sont pas exempts en mille occasions les esprits les plus pénétrants, qui trop souvent ne portent leur vue plus loin que le vulgaire, que pour découvrir plus de raisons apparentes de douter, de balancer, de flotter dans l'incertitude; pouvez-vous ne pas convenir que de tels esprits sont incapables de se décider eux-mêmes sur tant de points qui doivent être l'objet de leur foi, sans le secours d'une autorité supérieure à celle de l'examen qu'ils en pourraient faire?

Eh! comment en effet des esprits qui doutent et ne se déterminent pas, qui disputent et ne se rendent pas, qui changent et ne se fixent pas, qui s'égarent et ne reviennent pas; comment de tels esprits pourraient-ils se décider sûrement par eux-mêmes, sur tant de vérités diverses que nous a révélées Jésus-Christ, et qui forment le corps de sa religion?

Dira-t-on après ces hommes présomptueux, qui regardaient l'autorité enseignante comme inutile dans l'Eglise, dira-t-on que l'Esprit-Saint, suppléant à la faiblesse de la raison humaine, inspirerait lui-même tous les fidèles dans un examen si pénible, et dissiperait tous les doutes par l'infaillibilité de son inspiration? Réponse misérable, qui donnerait carrière aux superstitions, aux fureurs du fanatisme le plus insensé, et qui rendrait l'Esprit divin responsable de mille contradictions palpables, où l'on a vu tomber tant d'hérésiarques qui se donnaient hautement pour ses organes et ses interprètes dans le monde chrétien.

Dira-t-on que la clarté de l'Ecriture est si sensible d'elle-même et si lumineuse, qu'elle rassure l'esprit humain contre les incertitudes dont il peut-être susceptible? Mensonge le plus évident qui fut jamais! Si le vrai sens de l'Ecriture est si clair pour toutes les sortes d'esprits qui en font l'objet de leurs réflexions, hé! pourquoi donc l'apôtre saint Pierre disait-il aux chrétiens de son temps, que les Epîtres de saint Paul présentaient des obscurités difficiles à pénétrer : *In quibus sunt quædam difficilia intellectu?* (II *Petr.*, III.) Pourquoi les plus savants commentateurs des livres saints ont-ils employé tant de méditations et de veilles, pour les concilier et les éclaircir dans tous les points? Mais que l'Ecriture soit aussi claire qu'on le voudra dans les oracles qu'elle annonce, le sera-t-elle également pour tous ses lecteurs? Le sera-t-elle pour des esprits entêtés d'une opinion fausse qui les préoccupe? Le préjugé qui les sédnit ne changera-t-il pas pour eux en ténèbres les plus brillantes clartés qui nous guident, jusqu'à leur faire voir l'opinion erronée dont ils sont imbus, dans les textes même qui la proscrivent?

Ceci est mon corps, dit Jésus-Christ à ses apôtres, et, dans leurs personnes, au reste du monde, en instituant l'Eucharistie : *Hoc est corpus meum.* (*Luc.*, XXII.) Quoi de plus clair et de plus formel que ce peu de paroles pour exprimer le changement réel du pain au corps adorable de Jésus-Christ! Et cependant combien d'hérétiques dans les différents siècles ont prétendu expliquer ce texte divin, dans un sens favorable à leurs erreurs sur ce grand mystère, dont Dieu même est le sujet comme il en est l'auteur.

Dira-t-on que la décision de l'autorité qui prononcerait sur la foi, peut présenter à l'esprit un double sens qui donne lieu à l'incertitude, ainsi que l'Ecriture même soumise à l'examen des particuliers? Ah! quelle différence de l'une à l'autre, mes chers auditeurs! L'autorité d'un juge qui décide par ses arrêts, regardés comme autant d'oracles, est une autorité vivante toujours prête à s'expliquer, et qu'il m'est permis de consulter à tous les instants. Qu'il me survienne un doute sur le vrai sens de sa décision, je l'interroge; il me répond et m'éclaircit par sa réponse. Ai-je entendu sa décision comme j'ai dû l'entendre, il m'y confirme. Me suis-je égaré dans l'intelligence du vrai sens, il me redresse, et mon esprit désormais satisfait, demeure tranquille dans sa croyance. Mais que sur le vrai sens de l'Ecriture, dont je n'aurai que moi-même pour interprète, il me survienne quelque doute qu'il ne sera pas en mon pouvoir de résoudre, où pourrais-je en trouver la résolution et le remède? L'Ecriture même qui en sera la source, par le peu de clarté qu'elle m'offrira, pourra-t-elle en effet m'en dégager? Sa décision est un oracle en tout pour moi, je l'avoue; mais un oracle muet, et qui ne s'explique pas. Il faudra donc me résoudre à flotter sans cesse dans l'incertitude, à laisser mes doutes se multiplier de plus en plus, et à me contenter de probabilités pour articles de foi.

Dira-t-on enfin que l'Ecriture divine attentivement méditée s'explique assez elle-même, et qu'un texte bien compris doit servir à l'intelligence d'un autre moins facile à comprendre? Mais lorsque j'emploierai le texte qui me paraît clair à l'intelligence de celui qui me paraît obscur, d'autres esprits qui trouvent de l'obscurité où je crois voir l'évidence, et de la clarté sans nuage où je ne la vois pas, au lieu d'expliquer, comme moi, le premier texte par le second, ne seront-ils pas en droit d'expliquer le second texte par le sens du premier? Et alors de quel côté sera le véritable sens que l'on cherche à connaître? Nouvel embarras duquel je ne pourrai sortir que par la décision d'une autorité infaillible qui prononce sur le vrai sens de l'Ecriture, et qui m'inspire la croyance ferme et certaine qui fait le mérite essentiel de la foi. L'autorité enseignante dans l'Eglise est donc un moyen essentiel de connaître, un motif nécessaire pour croire les vérités de la foi; est-elle moins un principe nécessaire à maintenir les hommes dans l'unité de la foi?

3° Non, non, mes chers auditeurs; figurez-vous, en effet, la diversité infinie des esprits qui distinguent les hommes, des passions qui les dominent, des préjugés qui les aveuglent, des intérêts qui les font agir,

diversité d'esprits, de préjugés, de sentiments, d'intérêts humains, qui entretient parmi les hommes cette variété presque incroyable de mœurs, de coutumes et de modes dans les sociétés; d'opinions et de systèmes dans les sciences, et surtout de religions et de sectes, dont le nombre est encore si multiplié malgré l'étendue du christianisme. Or, c'est au milieu de ce monde, devenu le théâtre de la bizarrerie et de l'inconstance humaine; c'est parmi tant d'hommes, ou déjà divisés entre eux ou toujours prêts à l'être par les semences de discorde qu'ils portent en eux-mêmes, que Jésus-Christ entreprend d'établir sa religion. A quel dessein? Vous le savez, à dessein de réunir tous les peuples sous une même loi, de captiver sous une même croyance les esprits les plus opposés; de ne faire qu'un seul royaume de tous les empires de la terre, et qu'une seule famille de toutes les sociétés : ouvrage le plus digne d'un Homme-Dieu, que ce Dieu-Homme commença lui-même, et dont il remit l'entière exécution à ses apôtres et à leurs successeurs, qu'il fit les dépositaires de son autorité suprême jusqu'à la fin des siècles.

Or, l'autorité enseignante et décisive qui accomplit aux premiers temps du christianisme ce grand ouvrage de l'unité universelle en fait de religion, n'est-elle pas seule en état de le conserver? Si depuis les premiers apôtres il a toujours dû s'élever dans le royaume de Jésus-Christ des disputes et des discordes en matière de foi, pour apaiser efficacement ces querelles, où chacun, croyant combattre pour la vérité, ne tend qu'à la diviser, ne faut-il pas une autorité également respectable pour les divers partis qui leur marque le milieu précis où la vérité réside, entre les deux extrémités qui font l'erreur; une autorité qui leur dise comme Dieu même aux flots impétueux de la mer : Vous irez jusque-là, esprits audacieux, et vous ne passerez point ces bornes que je vous prescris : *Hic confringes fluctus tuos* (*Job*, XXXVIII); une autorité enfin qui, parmi les interprétations diverses dont on charge l'Ecriture et les Pères, s'arrête à la seule véritable, qui exprime la foi chrétienne et catholique, sans se laisser éblouir de mille autres spécieuses et apparentes, mais disposées réellement à la vérité. Sans le secours de cette autorité dominante qui fasse réprouver aux uns le sentiment qu'ils adoptent, et adopter aux autres le sentiment qu'ils réprouvent; quel moyen de réunir jamais des esprits humains que divisera le motif sacré de la religion qui doit servir de règle à tous leurs jugements? Croirons-nous que des hommes qui n'ont pu trouver encore un principe de réunion sur les matières les plus indifférentes; que des hommes qui disputent depuis le commencement du monde et qui disputeront éternellement sur des questions qui sont du ressort de la raison humaine; parce qu'il n'y point d'autorité étrangère à cette raison qui les décide et les termine, croirons-nous que ces mêmes hommes, sans une autorité également souveraine et infaillible qui les réunisse par la justesse et la clarté de ses oracles, s'accorderont jamais dans les disputes qui s'éleveront entre eux en matière de foi?

L'Ecriture même et les Pères qu'ils prendront pour juges et arbitres de leurs différents, loin de les concilier, ne fourniront-ils pas l'occasion de nouvelles discordes? Abandonnés qu'ils seront à eux-mêmes, dans l'interprétation des livres sacrés, ne sera-t-il pas nécessaire qu'ils pensent diversement sur presque tous les points de foi soumis à leur examen? Que l'un n'aperçoive pas dans l'Ecriture ou dans les Pères ce que l'autre y découvre, ou le conçoive sous un différent jour; qu'il se tire des conséquences tout opposées du même texte, selon la portée de l'esprit qui le considère et le médite, et que le principe du raisonnement diversifié à l'infini dans tous les êtres qui en sont capables, enfante incessamment entre eux de nouvelles guerres, qui à force de diviser la religion toujours une, toujours invariable dans ses dogmes, parviennent enfin à la détruire et à l'anéantir dans les cœurs.

Témoin, mes chers auditeurs, témoin cette fameuse secte (je parle de la secte protestante) qui, la première, entreprit ouvertement de substituer à la tyrannie prétendue de l'autorité de l'Eglise, la voie de l'examen particulier dont elle fit la base de sa réforme; quelle fut en effet la destinée, dirai-je, de cette religion ou de cette irréligion nouvelle qui menaçait de s'établir sur les ruines de l'ancien christianisme? Vous le savez, il ne fallut qu'un demi-siècle pour la voir naître, s'affaiblir et se détruire sensiblement elle-même par les divisions infinies dont la science de l'examen était la source. Le protestant, le sacramentaire, le zwinglien, l'anabaptiste formèrent des partis opposés qui se divisèrent encore. On vit sortir du sein de la même secte jusqu'à cent opinions diverses, dont chacune avait son chef et ses partisans décidés. Et tandis que l'Eglise de Jésus-Christ, fondée sur l'autorité enseignante comme sur un principe d'unité pour tous les fidèles, se faisait entendre à tous les peuples en ne parlant qu'un seul langage, comme les apôtres, par une imitation du prodige qui leur communiqua le don des langues, la cabale furieuse de Luther, par ses variations multipliées, renouvelait le prodige de la tour de Babel, où à force de langages divers on ne s'entendait plus.

En vain, pour l'accomplissement de ses desseins politiques, un puissant empereur voulut arrêter le cours de leurs divisions domestiques; en vain voulurent-ils plus d'une fois eux-mêmes faire cesser le scandale et l'indécence de leurs discordes par une profession de foi commune et généralement approuvée. Des confessions toujours nouvelles enfantèrent dans la secte de nouvelles divisions, de nouveaux schismes.

Animés les uns contre les autres de ces haines furieuses qu'ils avaient conçues contre l'autorité légitime, ils tournèrent à leur propre ruine cet esprit de trouble et d'intrigue dont leur réforme était l'ouvrage; et la célèbre confession d'Augsbourg, malgré tous les changements qu'elle essuya, ne put réunir et concilier des esprits qui n'avaient entre eux d'autre principe d'unité que leur séparation commune de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Ainsi l'avez-vous permis, ô mon Dieu! pour l'instruction du vrai fidèle, qui voit la preuve la plus authentique de l'autorité nécessaire à gouverner sa foi, jusque dans le malheureux sort des ennemis déclarés contre elle.

Je ne m'arrêterai point ici, chrétiens, à remarquer l'effet inévitable de ces divisions en matière de foi; je veux dire la ruine totale de la paix et de la charité, dont Jésus-Christ a fait le fondement de sa morale et le caractère distinctif de ses disciples. De là, en effet, les combats sanglants, les guerres interminables que ne pouvaient arrêter les liens les plus sacrés qui ravissent les hommes; de là le renversement trop certain des Etats les mieux affermis dont tous les citoyens, abandonnés à leurs propres sens, seraient autant d'ennemis domestiques. Inconvénients qui, dans le système de l'examen permis aux chrétiens, feraient du christianisme la plus pernicieuse de toutes les religions, qui auraient rendu cette religion sainte digne de toutes les persécutions qu'elle eut à essuyer dans son origine, et devraient nous faire regarder les Dioclétien, les Néron et ses autres tyrans, comme les plus sages et les plus équitables de tous les hommes. Non, je ne m'arrête point à cette preuve, quoique décisive, que de pareils inconvénients me fourniraient contre la voie d'examen. C'est assez, pour la rendre insoutenable, qu'elle soit incompatible avec l'unité de la foi, et que cette unité ne puisse être maintenue que par l'autorité enseignante qui se déclare infailliblement pour la vérité, et qui frappe d'anathème tout chrétien qui ne l'écoute pas. Anathème, il est vrai, qui souvent ne réprimera pas l'orgueil de ces sujets rebelles; mais frappés qu'ils seront des foudres de l'Eglise et bannis de son sein, leurs clameurs séditieuses ne pourront altérer, dans l'Eglise, l'unité de cette foi, qui subsistera toujours indivisible parmi ses véritables enfants, du nombre desquels ils ne seront plus.

4° Enfin autorité enseignante dans l'Eglise, autorité nécessaire pour discerner l'erreur et l'écarter du dépôt inaltérable de la foi; et c'est, mes chers auditeurs, l'argument invincible qu'opposait aux partisans de l'examen cet illustre converti (Papin), qui mérita d'être appelé le fléau des protestants, après avoir été le soutien et l'espérance de leur parti. Dites-moi, leur disait-il, en leur rendant raison de son retour à l'Eglise, dites-moi comment vous pourrez discerner l'erreur de la vérité, et traiter un dogme de faux et d'erroné, si c'est l'examen seul qui doit vous servir de règle de foi? Sur ce principe est-il une opinion, quoique fausse et même extravagante, qui doive vous paraître condamnable, et ne devez-vous pas tolérer universellement et sans distinction les sentiments les plus opposés à ceux dont il vous plaît d'embrasser la croyance? Car, poursuivit-il par un raisonnement qui restera toujours sans réplique, vous devez tolérer en matière de religion quiconque admettra pour se conduire la règle que vous suivez vous-mêmes, puisque vous ne pouvez condamner des hommes guidés par cette règle qui vous dirige, sans la regarder comme sujette à l'erreur, ce qui serait vous condamner vous-mêmes.

Or toutes les sectes différentes dont les partisans n'ont pas moins droit que vous de compter sur les lumières de leur raison, pourront vous dire, et vous diront en effet que c'est sur la foi de cette raison qui les éclaire que leur doctrine leur a paru véritable. Sur quoi fondés? Pourriez-vous donc les accuser d'erreur, et les méconnaître pour vos frères? Et d'abord parmi les chrétiens tous les partis opposés au vôtre vous diront que sur l'examen qu'ils ont fait des Ecritures, ils rejettent comme apocryphes certains textes que vous regardez comme légitimes, et qu'ils n'aperçoivent point dans les autres, les dogmes que vous croyez y voir clairement exprimés. Il faudra donc que vous tolériez tous les chrétiens que vous avez réprouvés jusqu'ici comme hérétiques, et comme séparés de la vraie Eglise, dont vous croyez seuls être les membres.

Le juif vous dira qu'après un mûr examen de nos Ecritures, il n'a reconnu de traces de divinité que dans l'Ancien Testament qu'il adopte, et qu'il n'a vu aucun caractère divin dans le Nouveau qu'il rejette. Il faudra donc que vous tolériez tous les juifs, devenus depuis tant de siècles les objets d'horreur et de mépris pour toutes les nations du monde.

Le déiste vous dira que sa raison ne lui présente aucun caractère de divinité, ni dans l'Ancien Testament ni dans le Nouveau; et que c'est là ce qui lui fait rejeter l'un et l'autre qu'il vous plaît de regarder comme divins. Il faudra donc que vous tolériez tout ce qu'il y a de déistes dans l'univers, qui blasphèment la loi de Moïse et celle de Jésus-Christ.

Le mahométan vous dira que dans le Koran de son législateur, que vous nommiez un faux prophète, sa raison lui découvre des signes évidents de l'inspiration divine qu'il n'aperçoit point dans les livres des chrétiens. Il faudra donc que vous tolériez les sectateurs stupides et insensés du mahométisme, dont l'établissement a fait l'opprobre de la raison humaine.

Le païen vous dira que le jugement de sa raison lui fait trouver le langage divin dans les livres de ses poëtes, dont l'enthousiasme et le sublime annoncent au genre humain les oracles de la divinité. Il faudra donc que vous tolériez les rêveries du paganisme, qui ne doivent leur origine qu'aux égare-

ments de l'imagination et du cœur de l'homme.

Enfin l'athée, l'athée même vous dira que dans cet univers et dans l'arrangement des parties qui le composent, sa raison ne voit rien qui l'oblige d'adorer un souverain Etre, créateur de tout par sa puissance, et qui gouverne tout par sa sagesse. Il faudra donc que vous tolériez la folie inconcevable de l'athéisme, qui ne laisse à l'homme d'autre fin, d'autre principe, d'autre Dieu que lui-même.

Vous me répondez, continuait contre les protestants cet illustre apologiste de l'autorité enseignante, dont ils rejetaient l'empire, vous me répondez d'abord que vous ne devez tolérer parmi les chrétiens que ceux dont la raison, après l'examen des Ecritures, se trouvera d'accord avec la vôtre sur les articles fondamentaux de la foi. Mais n'est-il pas visible que la distinction des articles fondamentaux, et de ceux qui ne le sont pas, ne saurait être fixée, sans dispute, que par l'autorité dont vous refusez d'écouter la voix, et que dans le système de l'examen que vous suivez, il sera permis à tout homme de se faire une vérité fondamentale de son erreur même, dont il prendra pour preuve l'Ecriture interprétée par sa raison, qui, comme à vous, lui tiendra lieu de pape, d'évêques, de docteurs et de concile.

Vous me répondez encore, que du moins vous ne devez pas la tolérance à des hommes qui ne sont pas chrétiens, parce qu'ils ne reconnaissent point la divinité de l'Ecriture qui vous sert de règle de foi, et qui doit en servir à tous les hommes. Mais ne voyez-vous pas que votre règle de foi n'est point proprement l'Ecriture, mais votre raison seule qui, selon vous, doit décider si l'Ecriture dont le monde chrétien s'autorise, est vraiment divine, et quel en est le véritable sens. Oui, la règle suprême de votre foi prétendue, c'est uniquement la raison, dont tous les impies se prévalent pour appuyer leurs dogmes pervers. Mais ce sont des insensés, me dites-vous, et qui abusent évidemment de leur raison même qu'ils apportent en preuve. Je le veux, et rien n'est plus vrai. Mais dans vos principes, pouvez-vous de bonne foi leur faire ce reproche? Que le catholique accuse hautement l'impie d'abuser de sa raison, il sera toujours en droit de le faire, parce que loin de regarder comme infaillible dans ses jugements la raison de chaque particulier, il regarderait comme un insensé quiconque serait opposé de raison avec le reste des hommes.

Mais vous, protestant, qui ne donnez à chacun des chrétiens que sa propre raison pour règle de foi, si l'athée même s'autorise de cette règle pour appuyer son extravagance, il ne vous reste plus de moyen pour le convaincre d'erreur et de folie, et vous ne pouvez lui refuser la tolérance dont la justice vous rend redevable à son égard. Dites-lui que le témoignage unanime des hommes qui reconnaissent, qui adorent un Etre suprême créateur de l'univers, condamne évidemment son impiété, il vous répondra que ce n'est point le jugement d'autrui, mais son jugement personnel qui, selon vous, doit lui servir de règle, et que s'en fier à d'autres qu'à lui-même, sur le point de sa religion, ce serait rentrer dans la voie d'autorité dont vous l'aviez d'abord affranchi.

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que ce grand défenseur de l'autorité catholique, dont j'emprunte ici le raisonnement, démontrait aux protestants l'absurdité de leur principe, par l'affreuse conséquence du tolérantisme universel, inséparable de la voie d'examen. Or ce qu'il disait avec tant de vérité de l'Eglise protestante, c'est ce qu'il faudrait dire également de toute autre Eglise qui ne reconnaîtrait pas l'autorité enseignante pour règle de foi. Que deviendrait donc la religion de Jésus-Christ, ce chef-d'œuvre de la sagesse divine, dans le système de l'examen introduit parmi ses disciples? Cette religion inaltérable, dont les vérités ne se confondront jamais avec les inventions humaines, que deviendrait-elle alors? Et que ferait-elle autre chose qu'un assemblage monstrueux, mais nécessaire, de toutes les erreurs et de toutes les impiétés imaginables; parce qu'il n'y aurait plus de règle pour discerner, pour rejeter seulement l'erreur; ou plutôt parce que la règle unique pour la reconnaître, qui serait la raison et l'examen de chaque particulier, servirait également à prouver les opinions les plus opposées entre elles?

Vainement Jésus-Christ nous aurait avertis que jusqu'à la fin des siècles il devait s'élever des hérésies dans son Eglise : *Oportet hæreses esse* (*I Cor.*, XI); il n'y aurait plus désormais d'opinions si contraires à la foi, que l'on dût regarder comme hérétiques. Vainement nous aurait-il annoncé qu'il paraîtrait à la fin des temps des faux prophètes pour nous séduire : *Multi pseudoprophetæ surgent* (*Matth.*, XXIV); il n'y aurait plus de séducteur qui n'eût droit d'exiger de nous la tolérance, et d'annoncer partout sa fausse doctrine. Vainement nous aurait-il précautionnés contre la contagion du pharisien, c'est-à-dire de tout homme capable de nous séduire par l'austérité apparente de ses mœurs : *Cavete a fermento pharisæorum* (*Matth.*, XVI); il n'y aurait plus d'homme si fourbe, si hypocrite dans l'Eglise qui dût nous paraître corrupteur de la vérité, et qui ne méritât tous les égards de la charité que l'on doit à des frères.

Que d'abîmes, grand Dieu! que de précipices ouverts de toutes parts, où le chrétien est conduit par sa raison, quand elle ne se laisse pas elle-même conduire à l'autorité! Ignorance, incertitude, division, mélange et corruption nécessaire de la foi. Voilà donc les fruits de cet examen qui devait affranchir le christianisme de l'esclavage de l'autorité, et nous faire rentrer dans la vraie liberté des enfants de Dieu. Et telles seront toujours, chrétiens, les suites déplorables de tout système, où l'on entreprendra de faire dominer la raison sur la foi, et de s'écarter

de l'autorité sur un seul article de croyance. Car quoique j'aie paru ne combattre qu'une espèce d'hérésie dans la première partie de ce discours, je dois vous faire observer ici qu'il n'est point d'hérétiques, et qu'il n'en sera jamais que je n'aie combattu par les mêmes armes; parce qu'il ne peut s'élever une sorte d'hérésie qui ne rejette l'autorité de l'Eglise sur quelque point particulier, et qui ne doive conséquemment la méconnaître sur tous les articles de la foi. Autrement on ne peut éviter de se contredire soi-même; on croit et on ne croit pas; on écoute l'autorité et on ne l'écoute pas; on se dit chrétien et on ne l'est pas; plus déraisonnable dans ses écarts que l'incrédule même qui ne s'égare que dans le principe, l'hérétique s'égare tout à la fois et dans le principe et dans les conséquences, et captive inutilement son esprit pour garder désormais les restes d'une religion dont il n'est plus et ne peut plus être le disciple.

Aussi de tout temps a-t-on vu l'hérésie conduire la plupart de ses sectateurs à l'irreligion du plus pur déisme. On s'étonne quelquefois de voir des chrétiens élevés dans le sein de la catholicité, devenir des incrédules et des impies décidés. Mais pourquoi s'en étonner dans un siècle où l'erreur s'est répandue et se répand encore tous les jours? Combien cette funeste erreur, parmi les chrétiens qu'elle a infectés, n'a-t-elle pas dû faire de déserteurs et d'apostats de leur religion? Devenus rebelles à l'autorité de l'Eglise sur quelques propositions condamnées, n'est-il pas naturel qu'ils aient cessé de regarder cette autorité enseignante comme le fondement et l'appui de leur foi? Frustrés ainsi, par eux-mêmes, de la ressource de l'autorité pour se conduire, n'est-il pas naturel qu'ils aient rejeté des mystères dont nul témoignage ne pouvait plus leur garantir la vérité? qu'ils aient demandé des démonstrations philosophiques pour croire le mystérieux qui ne peut être démontré que par les motifs qui en persuadent la révélation? qu'ils n'aient bientôt retenu de tout le christianisme que le culte naturel et nécessaire d'un Dieu, et de l'hérésie n'aient fait qu'un pas au comble de l'incrédulité? Que si tous les partisans des sectes hérétiques n'en viennent pas là, si quelques-uns s'en tiennent à l'erreur, sans aller plus loin, mes chers frères, ce ne peut être qu'un effet de la faiblesse ou du travers de leurs esprits, qui se laissent conduire à l'autorité d'un seul homme, tel qu'un Luther et un Calvin, dont rien ne leur prouve la mission, tandis que l'autorité la plus respectable de l'univers leur a paru trop faible pour les persuader.

Quelle conclusion de ces principes si justes et si solides et quel fruit devons-nous retirer de cette première partie? C'est, chrétiens, de nous confirmer de plus en plus dans l'obéissance que nous devons à cette autorité divine, si peu respectée dans les différents siècles par tant de faux disciples de Jésus-Christ. Car n'est-ce pas là le désordre trop ordinaire et qui fit gémir dans tous les temps l'Eglise de Jésus-Christ? je veux dire cette liberté que l'on se donne de parler contre l'autorité de l'Eglise, de déclamer ouvertement contre ses pasteurs, de censurer ses décisions infaillibles, souvent avec moins de retenue que les jugements toujours sujets à l'erreur qui partent d'une autorité humaine et subalterne. Cependant, et c'est ce qu'il y a de plus déplorable encore, on se dit attachés à l'Eglise; on veut être appelés les vrais enfants de l'Eglise, malgré cet esprit de révolte que l'on nourrit habituellement contre elle. Chose étonnante! on se fait les juges de cette Eglise, on s'élève contre ses arrêts, on loue ce qu'elle réprouve, on soutient ce qu'elle condamne, on lit sans scrupule les ouvrages qu'elle proscrit, on répand artificieusement la doctrine frappée de ses anathèmes; on se comporte enfin comme les plus grands ennemis de l'Eglise, et malgré cette conduite, qui caractérise les esprits les plus rebelles à sa voix, on ose encore se glorifier de lui obéir. Quelle contradiction plus palpable?

Et est-ce assez? Non, chrétiens, et voici le comble du désordre. C'est que cette contradiction, toute sensible qu'elle est, on s'obstine, contre toutes les lumières du bon sens, à la méconnaître dans soi-même; c'est que l'on chérit son aveuglement volontaire sur ce point jusqu'à s'irriter, se déchaîner avec fureur, s'échapper en invectives et en injures atroces contre quiconque oserait entreprendre de dissiper de pareilles ténèbres. Qu'un ministre de l'Eglise combatte, à la bonne heure, mille autres désordres qui ne touchent que les mœurs, quelque intéressé que l'on puisse être dans cette morale, on l'écoutera volontiers, du moins sans murmure; mais on ne veut rien entendre sur cette désobéissance qui, en ruinant le principe de la foi, ruine le fondement de toutes les vertus chrétiennes.

On conviendra bien, mais d'une manière vague et générale, qu'il faut être soumis en matière de foi; mais si l'on ose dans les chaires chrétiennes démêler l'artifice et l'équivoque de ce langage, si l'on montre à ceux qui l'emploient pour séduire le monde qu'ils ne sont pas soumis en effet comme ils doivent l'être, c'est, à leur avis, porter le zèle trop loin; c'est passer les justes bornes de la discrétion, de la prudence, de la charité.

Ah! chrétiens, quelle discrétion! quelle prudence! quelle charité funeste que celle qui porterait un ministre de l'Evangile à user de ces ménagements timides et politiques, quand il s'agit du premier et du plus essentiel devoir du christianisme, qui est la soumission à l'autorité! Cette charité prétendue dans l'orateur chrétien, surtout au temps où nous vivons, ne serait-elle pas de sa part une véritable faiblesse? Hé! que me servirait, mes chers frères, de vous prêcher les maximes de l'Evangile? que vous servirait-il à vous-mêmes de les pratiquer, si la soumission, qui est le fondement de sa mo-

rale et le principe de ses vertus, venait à manquer dans vos cœurs?

Si donc, mes chers auditeurs, il se trouvait parmi vous de ces chrétiens peu soumis et attachés à leur propre sens, qu'ils reconnaissent enfin l'empire de cette autorité enseignante dans l'Eglise à qui seule il appartient de conserver dans nos esprits la connaissance de la foi, la certitude de la foi, l'unité de la foi, la pureté inaltérable de de la foi. Mais où est-elle cette autorité qui doit instruire le monde chrétien, et à quels signes peut-on certainement la reconnaître? C'est la seconde question qui me reste à résoudre : autorité enseignante dans l'Eglise, autorité nécessaire pour conserver dans le monde la religion de Jésus-Christ : vous l'avez vu dans la première partie.

Autorité enseignante dans l'Eglise, autorité la plus facile à reconnaître pour le plus simple fidèle qu'elle doit conduire : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si c'est une nécessité, mes chers auditeurs, qu'il y ait une autorité enseignante dans l'Eglise de Jésus-Christ, pour conserver sa religion sur la terre où elle doit régner jusqu'à la fin des siècles, il n'est pas moins nécessaire que cette autorité soit visible et frappe tous les yeux de son éclat, pour se faire discerner du plus simple fidèle dont elle doit sans cesse diriger la croyance. Si elle était impossible ou même difficile à reconnaître, elle serait dès lors, pour le commun des hommes, comme si elle n'était pas, et conséquemment elle cesserait d'être cette autorité toujours subsistante dont les jugements doivent conduire et fixer l'esprit humain dans les matières de foi. Hé! n'est-elle pas, en effet, plus visible, plus lumineuse que le soleil, cette autorité divine qui sert de règle à tous les vrais chrétiens, et ne faut-il pas s'aveugler soi-même pour s'y tromper, puisqu'il est également facile et de distinguer l'Eglise dépositaire de cette autorité, et de connaître ce qu'enseigne cette autorité, et de détruire ce que l'erreur oppose à cette autorité? Encore quelques moments d'attention, je vous prie, et vous serez étonnés qu'il se trouve encore dans le christianisme des hommes assez aveugles pour ne pas se rendre aux vérités les plus claires et les plus évidentes qui furent jamais.

Oui, chrétiens, quoi qu'aient pu dire les hérétiques de tous les temps, pour faire passer dans le monde chrétien le dogme insoutenable de l'autorité invisible dans la religion de Jésus-Christ, rien n'est plus facile que de discerner l'Eglise qui possède pleinement cette autorité de jugement et de décision sur les points de foi. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour la reconnaître dans l'Eglise romaine, c'est-à-dire dans cette église universelle qui honore le pontife de Rome comme le père et le chef commun de tous les fidèles. Pour démontrer un fait déjà trop sensible de lui-même, souffrez, chrétiens, que, sans faire injure à votre foi dont je suppose l'intégrité, je vous parle ici comme à des hommes dont les préjugés contre la vraie Eglise demanderaient pour s'y soumettre la démonstration la plus exacte et la plus rigoureuse.

J'interroge d'abord cette multitude successive de chrétiens de tous les ordres et de toutes les conditions, qui d'âge en âge ont transmis jusqu'à nos jours les faits publics et sensibles qui concernent la religion de Jésus-Christ; je leur demande comment ce Dieu-Homme a institué son Eglise, quelle forme de gouvernement il y a établi pour la rendre inébranlable jusqu'à la fin des siècles? Tous m'apprennent par le canal d'une tradition constante et infaillible ce qu'ils apprirent eux-mêmes des premiers témoins de cet établissement divin, que Jésus-Christ vivant sur la terre choisit douze apôtres qu'il fit les premiers pasteurs de son Eglise: *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (*Joan.*, XX); qu'il communiqua seulement à Pierre une supériorité de rang et de jurisdiction : *Pasce oves meas* (*Joan.*, XVII), et que de ces douze apôtres unis à Pierre il forma ce tribunal souverain qui devait être l'arbitre et le juge infaillible de sa religion : *Euntes ergo docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII.) Voilà sans doute un de ces faits simples et évidents, transmis de siècle en siècle jusqu'à nous, que nous transmettons nous mêmes à nos descendants, et qu'il n'est pas plus permis de révoquer en doute que la première institution des cours souveraines établies par les princes de la terre pour maintenir le bon ordre de leurs Etats et terminer les différends de leurs sujets.

Cependant, chrétiens, il ne faut au catholique que la connaissance de ce fait incontestable, je veux dire de ce premier tribunal d'institution divine composé des apôtres unis à Pierre, pour découvrir le dépôt de l'autorité de Jésus-Christ dans l'Eglise romaine qui nous gouverne. Car uniquement appuyé sur ce fait indubitable, n'est-ce pas ainsi que doit raisonner tout catholique instruit. Il a dû s'étendre et se perpétuer jusqu'à la fin des temps, ce premier tribunal formé par le collége apostolique uni à Pierre ; il existe donc encore de nos jours, autrement Jésus-Christ nous aurait trompés, ou se serait trompé lui-même, quand il a dit qu'il serait toujours avec son Eglise pour la soutenir : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus* (*Ibid.*); et que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI.) Il a donc fallu que ce premier tribunal, composé d'hommes mortels, qui constitua l'Eglise enseignante à la naissance du christianisme, ait trouvé de siècle en siècle, sans interruption, d'autres hommes héritiers légitimes de l'autorité des apôtres dans l'Eglise, et de tous les priviléges essentiels à la conserver, et par une conséquence infaillible, Pierre et les autres apôtres ont encore aujourd'hui des successeurs dont est formé le tri-

bunal suprême qui doit régler la foi de tous les chrétiens.

De quoi s'agit-il donc ici, mes chers auditeurs, pour assurer à l'Eglise romaine cette autorité décisive qui doit terminer toutes les disputes et réunir tous les esprits? Il ne s'agit que de savoir si elle renferme dans son sein ce tribunal érigé par Jésus-Christ, et qui doit être formé des successeurs des apôtres unis aux successeurs de Pierre. Or, à considérer les églises, ou plutôt les sociétés différentes de l'Eglise romaine qui partagent le christianisme, quelle autre que l'Eglise romaine, dont nous sommes les disciples, pourrait s'attribuer la gloire de posséder ce tribunal auguste? Pour lui disputer en effet ce grand privilége, avec quelque apparence de raison, il faudrait pouvoir contester aux évêques unis avec le siége de Rome, leur succession légitime aux premiers évêques du monde qui furent les apôtres de Jésus-Christ, et aux pontifes romains leur succession constante au premier vicaire de Jésus-Christ qui fut saint Pierre. Mais, sans être insensé, comment prendre ce parti? Dans tous les temps n'a-t-on pas regardé nos évêques comme les successeurs légitimes des apôtres? Dans tous les temps n'a-t-on pas regardé les pontifes romains comme les successeurs légitimes de Pierre? Oui, l'Eglise catholique, ce grand corps toujours composé d'une multitude d'hommes presque infinie, a toujours reconnu dans ses évêques unis à leur chef, les vrais successeurs des apôtres de Jésus-Christ. Sur quoi donc leur contester aujourd'hui cette succession trop évidente?

Ah! mes chers auditeurs, c'est ici, je l'avoue, que l'aveuglement attaché à l'esprit d'hérésie me paraît le plus inconcevable. Il n'est point d'homme raisonnable qui osât contester aux juges d'un tribunal séculier, leur succession légitime à l'autorité des premiers juges qui les précédèrent, dès que le corps de la nation les regarde comme les vrais dépositaires de l'autorité qu'ils exercent, et l'on voit des hommes qui se piquent de raison et même de force d'esprit, disputer aux évêques unis à leur chef leur succession légitime à l'autorité des apôtres de Jésus-Christ, dont le corps des catholiques les a toujours regardés comme uniques possesseurs. Quand rougiront-ils enfin, ces hommes séduits par l'esprit d'erreur, d'opposer à l'autorité des juges que nous reconnaissons dans l'Eglise, des difficultés qu'ils auraient honte de produire contre les juges d'un tribunal séculier, quel qu'il puisse être? Mais je rentre dans mon sujet. Si donc les apôtres unis à Pierre formèrent, comme on n'en peut douter, le tribunal érigé par Jésus-Christ pour gouverner la première Eglise, le corps des évêques unis au pontife de Rome doit former incontestablement aujourd'hui ce même tribunal établi par Jésus-Christ pour gouverner l'Eglise de nos jours, c'est-à-dire l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont nous avons le bonheur d'être les membres.

Vous demandez encore après des démonstrations si claires et si frappantes (ce n'est point proprement à vous que je parle ici, chrétiens, permettez que je m'adresse un moment à d'autres que je voudrais voir ici présents, non pour les confondre, mais pour les ramener à l'Eglise), vous demandez encore où réside l'autorité qui juge de la foi? Mais ce tribunal auguste composé des évêques unis à leur chef, ce tribunal toujours visible placé comme la cité sainte sur la montagne de Sion, pour être aperçu de tous les peuples, ne vous annonce-t-il pas cette Eglise, à qui Jésus-Christ laissa tout pouvoir et dans le ciel et sur la terre? Faudrait-il un autre témoignage que le signe éclatant de ce tribunal que je vous montre, pour faire tomber tous vos préjugés contre l'Eglise romaine? Eglise vraiment une, par le moyen de ce tribunal indivisible, seul capable de maintenir tous les esprits dans l'unité de foi et de croyance. Eglise vraiment sainte, par le moyen de ce tribunal infaillible, dont la doctrine, qui est celle de Jésus-Christ, fera toujours des saints de ceux qui la suivront. Eglise vraiment catholique, par le moyen de ce tribunal universel, toujours formé du grand nombre des premiers pasteurs répandus dans le monde chrétien. Eglise vraiment apostolique, par le moyen de ce tribunal composé des vrais successeurs des apôtres unis aux successeurs de Pierre. Unité, sainteté, catholicité, apostolicité, tels sont selon vous-mêmes les caractères de la vraie Eglise que vous cherchez, et tels sont les caractères que vous découvre dans l'Eglise romaine la possession de ce tribunal établi par Jésus-Christ pour nous conduire.

Vous demandez où réside l'autorité qui juge de la foi? Et moi, je vous demande, où n'est-elle pas reconnue, cette autorité établie et dirigée par Jésus-Christ? Dans quels climats éloignés n'a-t-elle pas pénétré avec cette Eglise qui en est dépositaire? Sa voix pleine de force a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, comme celle des apôtres dont elle est l'organe fidèle : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Rom.*, X.) Le nouveau monde a reçu ses lois et subi le joug de son obéissance. On a vu l'habitant de l'Inde et du Japon franchir l'intervalle des mers pour venir lui rendre hommage dans la personne de son chef. Et tant d'autres peuples dont Rome païenne fut ignorée, soumis à Rome maîtresse du monde chrétien, ont reconnu cette Eglise infaillible et souveraine que vous cherchez encore. Voulez-vous donc, chrétiens aveugles dans le sein de la lumière, voulez-vous renouveler, au sujet de l'épouse de Jésus-Christ, le prodige d'aveuglement que fit paraître l'Israélite, au sujet de Jésus-Christ même? Et comme à la naissance de ce Dieu messie on vit la gentilité venir annoncer aux enfants de la promesse, ce roi désiré qu'ils ignoraient encore au milieu d'eux, faudra-t-il que l'étranger et le barbare vous apprennent, au milieu de cet empire chrétien, à reconnaître l'autorité souveraine de cette Eglise qui règne sur tous les fidèles?

Vous demandez où réside l'autorité qui juge de la foi? Mais si vous n'êtes pas éblouis de sa lumière qui vous environne, n'êtes-vous pas du moins sensibles aux coups redoublés dont elle vous frappe, et dont elle frappa tous ceux qui, comme vous, osèrent s'élever contre elle et la méconnaître? C'est cette autorité du corps des premiers pasteurs unis au souverain pontife qui depuis la naissance du christianisme a foudroyé tant d'erreurs funestes, dont Jésus Christ a permis que son Eglise fût infectée, et qui a laissé dans tous les âges des monuments de son triomphe sur les divers sectaires qui se succédaient pour la combattre : c'est cette autorité qui confirma la divinité du Verbe contre Arius, celle du Saint-Esprit contre un Macédonius, l'unité de personnes de Jésus-Christ contre un Nestorius, ses deux natures contre un Eutychès, ses deux volontés contre le monothélite. C'est cette autorité qui, dans les siècles suivants, assura le culte des images contre l'iconoclaste, l'éternité de l'enfer contre un Origène, la nécessité de la grâce contre un Pélage, l'égalité des personnes divines contre le donatiste. C'est cette autorité qui a retranché du corps de l'Eglise la Grèce et l'Angleterre, que le schisme en avait déjà séparées; qui, dans les derniers temps, a proscrit cette foule d'hérésies qui ravagèrent l'Allemagne et la France, et enfantèrent toutes les erreurs qui affligent encore l'Eglise. Hé quoi! Seigneur, une autorité signalée aux yeux du monde depuis dix-sept cents ans, par tant de victoires remportées sur l'enfer, pourrait-elle encore être ignorée par des chrétiens?

Vous demandez où réside l'autorité qui juge de la foi. Hé! ne l'avez-vous pas reconnue vous-mêmes, mes chers frères, cette autorité que vous paraissez méconnaître aujourd'hui? N'est-ce pas d'abord à ce tribunal que vous avez présenté vos opinions, comme au juge naturel dont l'autorité généralement reconnue ne vous permettait pas d'éluder les arrêts? Ne vous a-t-on pas vu protester de votre soumission au jugement qu'il porterait de votre doctrine? Mais parce qu'au lieu de répondre d'une manière conforme à vos idées, ce tribunal a découvert le poison caché de votre doctrine, et qu'il a cru devoir prémunir les fidèles contre le péril qui les menaçait, vous avez pris le parti de récuser ce tribunal et de le méconnaître, comme si, en vous condamnant, il avait perdu son autorité, ou qu'il eût cessé d'être votre juge.

Vous demandez où réside l'autorité qui juge de la foi? Mais si elle n'est pas dans le corps des premiers pasteurs unis à leur chef, dites-moi donc vous-mêmes où est-elle et où peut-elle être? Elle n'est point certainement, cette autorité divine, dans les pasteurs subalternes députés des évêques pour veiller en leur nom et sous leurs auspices sur une portion de leur troupeau. Revêtus qu'ils sont d'un pouvoir subordonné qui prend sa source dans celui des premiers pasteurs, leur ministère est de faire passer jusqu'aux plus simples fidèles les enseignements qu'ils reçoivent eux-mêmes : ils n'ont que l'avantage d'être les premiers à obéir, et d'employer la parole et l'exemple, de leur part, à faire obéir les ouailles qui leur sont confiées.

Elle n'est point, cette autorité enseignante, dans la multitude des hommes sans mission et sans caractère. Destiné à obéir dans le royaume de Jésus Christ comme dans les empires bien réglés, le peuple doit écouter les dogmes spéculatifs et pratiques qu'on lui présente, pour y conformer sa croyance et ses mœurs; et l'assemblage des laïques réunis pour prononcer n'a pas sur ce point plus de privilége que chacun des particuliers qui la composent.

Elle n'est point, cette autorité infaillible, dans les magistrats assis sur le trône de la justice, pour le bon ordre des Etats et des républiques. Dépositaires qu'ils sont de l'autorité du prince, pour faire observer ses lois et les interpréter au besoin, ils n'ont point l'autorité de Jésus-Christ pour servir d'interprètes à son Evangile; et s'ils entreprenaient de régler la foi du monde chrétien, ils usurperaient une autorité qu'ils n'ont pas, et se rendraient dès lors moins dignes devant Dieu de celle qu'ils exercent devant les hommes.

Elle n'est point, cette autorité décisive sur la foi, dans les princes que Dieu a placés sur nos têtes, pour nous gouverner comme leurs sujets. Eussent-ils l'empire du monde entier, ce n'est point à eux à qui Jésus-Christ a communiqué la puissance nécessaire pour gouverner son Eglise. Destinés à écouter et à croire, ainsi que leurs peuples, dès qu'il s'agit de la foi, ils peuvent bien soutenir et protéger la religion, et non pas en décider. Et cette religion, qui m'ordonne de leur obéir comme à des hommes qui me tiennent la place de Dieu même, condamnerait mon obéissance si j'allais jusqu'à reconnaître dans eux quelque pouvoir sur la foi de leurs sujets; pouvoir aussi supérieur à celui qu'ils exercent, que l'esprit est au-dessus du corps, et le ciel au-dessus de la terre.

Il est donc facile de reconnaître dans l'Eglise romaine, cette autorité toujours vivante, établie par Jésus-Christ pour gouverner ses disciples et régler leur foi jusqu'aux derniers âges du monde. Il faut s'aveugler pour ne la pas reconnaître dans le corps des évêques unis au vicaire de Jésus-Christ; c'est là ce tribunal suprême dans ses jugements, devant lequel doit s'évanouir l'autorité de tous les hommes, quand il s'agit de la foi, et celle même des anges, dit saint Paul. Ce tribunal, dont il est dit que l'on ne peut refuser de le suivre sans mériter le nom de païen et de publicain; que se rendre à ses décisions, c'est écouter Jésus-Christ même, et que rejeter ses oracles, c'est mépriser Jésus-Christ qui les inspire : *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X.) Faire choix d'une autre autorité pour régler sa foi, c'est donc faire l'échange d'une autorité divine qui fait de sages disciples et

des enfants soumis contre une autorité toute humaine qui ne fera jamais que des téméraires et des esclaves

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que s'évanouissent devant nous toutes les vaines subtilités que l'hérétique emploie pour nous faire méconnaître l'autorité de l'Eglise, et que tous les efforts des ennemis conjurés contre elle n'ont d'autre effet que de nous confirmer dans la soumission de cœur et d'esprit que ses jugements nous imposent. Je dis soumission de cœur et d'esprit : car ne croyez pas mériter le titre de catholiques, par cette soumission extérieure et apparente, par cette soumission hypocrite qui nourrit l'esprit de sédition et de révolte. Non, chrétiens, ce n'est point dans ces dehors trompeurs que consiste l'obéissance des vrais enfants de l'Eglise. Le silence qui ne contredit pas ses oracles est sans doute le premier devoir du catholique, mais vainement se flatterait-on de ce titre glorieux si l'on n'avait pas encore cette soumission qui oblige l'esprit à se rendre et à captiver ses lumières; cette soumission qui attache le cœur aux décisions dont l'esprit embrasse la croyance.

Mais les matières dont il s'agit, dites-vous, passent la portée de vos esprits. Je le veux, mes chers auditeurs : aussi ne s'agit-il pas de les discuter par vous-mêmes, et de vous en faire les juges ; mais de croire ce qu'en décide l'autorité légitime qui vous en épargne la décision ; mais de témoigner hautement cette soumission d'esprit et de cœur si justement due aux oracles de l'Eglise. « O Eglise! s'écriait un grand prélat, ce prélat fameux par quelques erreurs qui ne partirent que d'un excès d'amour pour Dieu ; mais heureusement plus célèbre encore par son acquiescement parfait au jugement de l'Eglise romaine. « O Eglise catholique! disait ce grand homme, et devons-nous dire avec lui, ô cité sainte! ô chère et commune patrie de tous les fidèles! c'est vous qui nous donnez une seconde naissance en nous rendant enfants de Dieu d'enfants de colère que nous étions à notre entrée dans le monde. C'est vous qui, après nous avoir régénérés par le baptême, nous purifiez encore par la pénitence ; qui nous révélez les plus profonds mystères de la religion de Jésus-Christ, et nous éclairez sur l'étendue de ses préceptes. C'est vous qui dissipez nos douleurs dans les temps de trouble et de nuage, qui nous faites discerner la vérité de l'erreur, le fanatisme de la religion du vénérable zèle pour sa gloire. C'est vous qui ne faites qu'un seul peuple de tous les peuples de l'univers. Non, il n'y a dans votre sein, ni Grec, ni Scythe, ni barbare, ni Juif, ni gentil : tout ce qui est disciple de Jésus-Christ, votre céleste époux, est concitoyen de Rome, parce que tout catholique est en même temps attaché à cette Eglise principale. Pourquoi donc voyons-nous tant d'enfants dénaturés vous méconnaître encore, s'élever contre vos décrets et vous regarder moins comme une mère tendre que comme une cruelle marâtre? Pourquoi votre autorité qui de siècle en siècle a subjugué tant de peuples divers, soumis tant de rois à son obéissance, terrassé tant d'espèces d'hérésies et d'impiétés qui la combattaient? Pourquoi cette autorité dont Jésus-Christ même est la source et qui n'est pas moins aimable qu'elle est puissante; pourquoi donne-t-elle tant de vains ombrages à des esprits qui se flattent cependant d'obéir à sa voix? Serait-t-elle moins respectable de nos jours que dans les siècles qui nous précédèrent, cette autorité établie pour soumettre l'esprit et le cœur de l'homme? Non, Eglise sainte, rien ne dégradera jamais cette autorité divine et conservatrice de la foi dont l'Homme-Dieu vous a fait dépositaire. Vous serez toujours cette pierre ferme d'où le vicaire de Jésus-Christ, à l'exemple de Pierre, confirmera à jamais ses frères. Que ma main droite s'oublie donc elle-même, que ma langue se sèche à mon palais et qu'elle devienne immobile si vous n'êtes pas jusqu'au dernier soupir de ma vie le principal objet de ma joie et de mes cantiques. »

Ainsi parlait, pour instruire son peuple, cet illustre prélat, si connu par la pureté de ses mœurs et par la beauté de son génie. Ainsi se faisait-il un devoir d'employer cette éloquence douce et persuasive qui lui était propre, à faire passer dans son cher troupeau ce respect, cet attachement tendre et filial pour l'Eglise, dont son cœur fut toujours pénétré.

Que n'est-il en mon pouvoir, mes chers frères, de les graver profondément dans vos esprits et dans vos cœurs, ces nobles et magnifiques idées, ces beaux et tendres sentiments dont vous devez l'hommage à l'Eglise catholique qui vous a faits chrétiens? C'est alors que, tranquille et sans crainte sur votre destinée, je vous regarderais comme des hommes inséparablement unis à Jésus-Christ; parce que je pourrais me répondre alors que vous persisterez jusqu'à la fin dans la foi de vos pères; que vous la conserverez toujours pure, dégagée de toute espèce d'illusion et d'erreur, et qu'après avoir participé aux combats de l'Eglise militante sur la terre, vous partagerez un jour la gloire de l'Eglise triomphante dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XI.

Pour le vendredi de la troisième semaine du Carême.

SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. [*Matth.*, V.]
Si vous connaissiez le don de Dieu.

Madame,

Chercher curieusement à connaître sur le point de la religion ce que l'on peut en ignorer sans conséquence pour le salut éternel, tandis que l'on vit dans l'ignorance grossière de ce que l'on doit essentielle-

ment savoir, voilà le défaut trop sensible qui doit nous frapper dans cette femme de Samarie, si connue depuis la publication de l'Evangile, par l'entretien mystérieux dont l'honora le Sauveur du monde. Nourrie dès l'enfance dans le sein du schisme et de l'erreur où elle était née, cette femme ne connaît pas les premiers principes de la vraie foi qui doit la sauver; mais elle n'est pas moins curieuse de savoir ce qui passe la portée de ses faibles lumières : mais elle n'entreprend pas moins de raisonner, de disputer avec Jésus-Christ sur les points de la religion les plus relevés et les plus sublimes. Or n'est-ce pas là, mes chers auditeurs, dès qu'il s'agit des mystères du christianisme, et singulièrement quand il est question des dogmes mystérieux qui concernent la grâce, n'est-ce pas là qu'est encore aujourd'hui le grand désordre du monde? Combien, en effet, de ces esprits oisifs et téméraires aspirent sans cesse à pénétrer ce que Dieu a voulu cacher au monde chrétien des opérations de sa grâce sur le cœur de l'homme, tandis qu'ils ne savent pas ce qu'il a révélé de plus formel sur ce point par la voix de son Eglise? Et cependant quel intérêt l'homme n'a-t-il pas à méditer ce qu'il a plu à Dieu de lui faire connaître sur le don de sa grâce, et quel intérêt peut-il avoir à s'occuper des secrets admirables de cette grâce pour convertir le monde, et qu'il a plu à Dieu de réserver pour lui-même?

Voilà, chrétiens, sans que je porte mes réflexions plus loin, ce qui me fournira non-seulement le plan, mais la morale de ce discours, où je me propose de vous développer clairement et sans nuage, tout ce qu'un esprit chrétien doit savoir, et tout ce qu'il peut ignorer sur un si grand sujet. Loin de nous tout système de l'école la plus catholique, toute explication humaine et arbitraire de l'action de la grâce sur le cœur de l'homme; il ne faut ici, pour l'instruction du monde, que des vérités certaines et même des vérités de foi. Pour me renfermer dans ces bornes sages que la religion me prescrit, je dis d'abord que nous ne pouvons trop méditer ce qu'il y a de révélé sur la grâce de Jésus-Christ. Et j'ajoute que nous raisonnons toujours trop sur ce qui n'est point révélé par rapport à la grâce de Jésus-Christ. Deux idées qui embrassent tout le sujet que je traite, et dont l'exposition vous fera démêler sûrement tout ce qui est révélé sur la grâce de Jésus-Christ de tout ce qui ne l'est pas. Attachons-nous donc à ce qu'il y a de vraiment révélé sur le point de la grâce; il n'est rien qui dût être plus médité du monde : ce sera la première partie. Ne cherchons point à connaître ce qui ne fut jamais révélé sur la conduite de la grâce; il n'est rien sur quoi l'on dût moins raisonner dans le monde : ce sera la seconde partie.

Grâce de mon Dieu, grâce toujours prête à secourir l'esprit ainsi que le cœur de l'homme! c'est à vous, c'est à vos lumières que j'ai recours pour parler dignement de vous-même. Vous fûtes toujours ma ressource et mon appui, quelque sujet qu'il me fallût traiter dans la chaire évangélique, m'abandonnerez-vous à ce moment qu'il s'agit d'exalter vos dons, et d'éclairer le monde chrétien sur l'usage qu'il en doit faire? Pour vous obtenir sûrement, je m'adresse encore à cette Vierge qui fut comblée de vos faveurs, et saluée par un ange comme pleine de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la grâce dans les principes de la religion qui nous apprend à la connaître? C'est, disent les docteurs de l'Eglise, un secours que Dieu communique à l'homme, afin de le rendre capable de mériter pour le ciel, s'il est juste; et de travailler à sa conversion, s'il est pécheur. La grâce est donc essentiellement un don et un pur don de la part de Dieu. Mais un don si nécessaire, qu'en son absence on ne peut rien dans l'ordre du salut; mais un don si puissant, qu'il nous rend capables des plus grandes choses; mais un don si plein de charmes, qu'il s'accomode à tout ce que nous sommes, à ce que nous avons même de défectueux pour nous sanctifier; mais un don, pour m'exprimer ainsi, si délicat et si fragile qu'on ne peut le négliger à certains moments, sans s'exposer au danger prochain de se perdre. Quatre principaux traits qui caractérisent la grâce divine dans les idées de la foi, et que je prétends ne pouvoir être trop médités du monde chrétien. Pourquoi? Ah! mes chers auditeurs, c'est que Dieu nous révèle, dans les seuls traits que je vous présente, de quoi former dans nous de vrais et de parfaits disciples de sa grâce. Eh! que fallait-il, en effet, pour former dans nous des disciples parfaits de la grâce de Jésus-Christ? C'était un grand ouvrage sans doute; mais pour y réussir infailliblement, ne suffisait-il pas de produire en nous ces quatre effets merveilleux : je veux dire, de nous faire désirer le don de la grâce, de nous faire compter sur le pouvoir de la grâce, de nous faire aimer l'empire de la grâce, de nous faire craindre souverainement l'abus de la grâce? Or, pour opérer dans notre cœur ces effets admirables, est-il rien de plus efficace, si nous savons y réfléchir, que ce que la foi nous apprend des attributs essentiels de la grâce; de la nécessité, de la force, de la condescendance, de la délicatesse de la grâce? Je reprends, mes chers auditeurs; si je suis obligé de m'étendre d'une part, pour mieux vous instruire de cette vraie théologie, la seule nécessaire au monde sur la grâce de Jésus-Christ; j'abrégerai d'ailleurs, pour ne pas fatiguer votre attention.

1° Pour nous donner une connaissance de la grâce qui lui formât dans nous de vrais disciples, il fallait donc nous la présenter d'abord sous une idée qui fût capable, avec son secours, d'en allumer le désir dans tous les cœurs, et de la faire demander et solici-

ter comme Dieu veut qu'on la demande et la sollicite ; c'est-à-dire, comme le premier de tous les biens, comme un bien supérieur à tout, en comparaison duquel tous les biens terrestres ne méritent pas de nous occuper. Or qui de nous, mes chers auditeurs, avec le secours de cette grâce, n'éprouvera pas pour soi-même ce désir vif et ardent, dès qu'il réfléchira sur la première idée que nous en trace la foi ; sur l'idée qu'elle nous donne de sa nécessité dans l'ordre du salut, de cette nécessité si extrême qu'il n'appartient qu'à elle seule de produire, d'animer, de vivifier toutes les œuvres que la religion nous conseille ou nous commande?

Et en effet, chrétiens, pour nous faire réunir sur ce don divin tout le feu de nos désirs, oublions, j'y consens, quelle en est l'excellence, et ne pensons point qu'il est pour nous le sang de Jésus-Christ même. Mais, dans une idée juste et précise, considérons un moment cette nécessité de la grâce que Dieu nous révèle, et qu'il propose à la croyance du monde catholique et chrétien. Ne s'agirait-il donc dans cet objet de la foi que d'une nécessité de convenance qui n'aurait rien d'absolu, qui ne s'étendrait qu'à certains sujets moins capables d'agir par eux-mêmes, à certains états plus exposés, à quelques circonstances plus critiques, à quelques actions d'un ordre supérieur, et qui passent évidemment les forces de l'humanité? Non, ce n'est point là la croyance de l'Eglise sur la nécessité de la grâce divine, parce que Pélage lui-même aurait pu se soumettre à cette croyance sans renoncer à son erreur. Ce qu'elle a donc cru jusqu'ici et ce qu'elle croira toujours, cette Eglise immuable dans sa doctrine, c'est que la grâce est tellement nécessaire qu'il n'est point d'état, de circonstance, de situation dans la vie, où l'homme n'ait absolument besoin de son secours pour quelque bien que ce puisse être, dans l'ordre du salut.

Incapacité pour le bien surnaturel sans la grâce ; incapacité la plus universelle, qui ne s'étend pas seulement à l'action, suivant cet oracle de l'Homme-Dieu, que sans la force qu'il nous donne nous ne pouvons rien : *Sine me nil potestis facere* (*Joan.*, XV) ; mais à la parole même, qui sans la grâce ne peut rien exprimer qui soit digne de plaire à Dieu : *Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* (I *Cor.*, II.) Mais à la volonté même, qui sans la grâce ne peut rien vouloir d'agréable à Dieu : *Operatur in nobis velle.* (*Philipp.*, II.) Mais à nos idées mêmes et à nos plus communes pensées qui, sans la grâce, ne sauraient présenter à Dieu rien de céleste et de divin ; en sorte, pour parler toujours le langage de saint Paul, que toutes nos facultés réunies, sans la grâce qui devient comme le supplément de toutes les facultés humaines, ne produiront jamais rien que de naturel et d'humain, rien qui soit digne du prix infini de l'éternité : *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis.* (II *Cor.*, III.) Or, mes chers auditeurs, frappés comme vous devez l'être de cette nécessité souveraine de la grâce, défendez-vous encore, s'il est possible, avec son secours, d'éprouver pour elle ces désirs vifs et ardents dont elle doit être le premier objet. Je sais cependant jusqu'où va votre indifférence, je pourrais dire, votre mépris pour ce don purement céleste, qui ne vous relève en rien aux yeux du monde. Que si vous vous flattez de l'estimer en effet, si vous en parlez quelquefois dans des termes pompeux et magnifiques, il n'est rien dans le fond dont votre cœur soit moins touché ; et que pour faire tomber sur vous la grâce la plus précieuse, vous sacrifieriez à peine un instant de ce repos, de ce plaisir, de cette santé que vous immolez tous les jours à l'appât de quelques instants de félicité terrestre. Oui, telle est, je le sais, par rapport aux dons de la grâce, la disposition ordinaire des hommes du siècle. Mais s'il vous reste encore un cœur de chrétien, mes chers auditeurs, je me persuaderai toujours que cette indifférence de votre part pour la grâce divine ne peut avoir dans vous d'autre principe que le défaut de réflexion sur ce que la foi nous apprend de sa nécessité pour ennoblir toutes les œuvres qui doivent décider du salut de l'homme.

Hé quoi ! malgré tout l'empire que les sens ont pu prendre sur le cœur humain, et l'attrait funeste qui le porte vers les biens sensibles, si nous ne sommes pas déterminés à nous perdre par le renoncement à la foi ou aux mœurs, pouvons-nous, sans rougir de notre existence, nous considérer dans l'état où la foi nous représente un homme sans grâce, sous le symbole d'un arbre tout à fait stérile pour le ciel et incapable de porter devant Dieu aucun fruit pour l'éternité? Pouvons-nous soutenir de penser que tout ce que nous paraissons annoncer de vertus aux regards du monde, est dans l'ordre surnaturel comme s'il n'était pas, et que nous tombons dans le néant de tout véritable mérite, au jugement de la justice et même de la miséricorde divine? Or, quelque avantage que l'homme ait pu recevoir du côté de la nature ou de la fortune, voilà, chrétiens, ce que nous devenons essentiellement sans le don de la grâce. Sans ce don qui vous élève au-dessus de vous-mêmes, vous pouvez encore être grands dans les idées du monde, vous pouvez offrir à son admiration des prodiges de valeur, des chefs-d'œuvre de sagesse et de politique humaine, des actes merveilleux d'équité et de justice, des miracles de bonté et de clémence, mille autres traits héroïques qui frappent, qui étonnent, qui éblouissent, et qui se font presque adorer du monde ; mais souvenez-vous que cet éclat de vertu ne contribuera jamais à vous sauver, s'il n'est pas marqué du sceau nécessaire de la grâce. Aussi incapables de mériter pour le ciel, sans son secours, que ces philosophes ou ces héros si connus de l'antiquité païenne, comme eux vous serez de grands hommes, de grands magistrats, de grands citoyens, de grands guerriers ; comme eux vous ferez de grands

pas, dit saint Augustin, dans la route même de la vertu, de la probité, de la sagesse humaine; mais qui, n'étant point guidés par la grâce qui fait le prix de toutes les œuvres, ne vous avanceront en rien dans le chemin de l'éternité : *Magni passus, sed extra viam.*

Or, de cette nécessité de la grâce ainsi conçue, tout indifférent que l'on est pour elle, ne conclut-on pas comme nécessairement à la regarder sur la terre comme le bien souverain; à faire de cette grâce l'objet de ses désirs et de ses vœux les plus ardents? Et parce que la grâce divine, toute gratuite qu'elle est de la part de l'Homme-Dieu qui en est la source, s'accorde à la continuité de la prière et à sa ferveur, peut-on ne pas conclure à la demander, à la solliciter sans cesse auprès de ce Dieu d'amour, et à faire agir tous les moyens qu'il est possible d'employer pour l'obtenir de sa bonté et de sa miséricorde?

2° Allons plus avant. Pour former dans l'homme un parfait disciple de la grâce, c'est déjà sans doute un grand progrès de lui en faire désirer les dons avec ardeur, puisqu'il ne peut les désirer ardemment sans les demander, et les demander ainsi sans les obtenir. Mais vainement aurait-il obtenu la grâce par la ferveur de sa prière, si cette grâce une fois obtenue, il ne sait pas compter sur elle, et se reposer sur son pouvoir pour oser tout entreprendre sous ses auspices. Or, pour inspirer cette confiance sans bornes au pouvoir de la grâce, ne suffit-il pas encore de suivre la connaissance que nous en donne la foi, l'idée qu'elle nous présente de sa force infinie, pour soutenir l'homme et le rendre capable, malgré sa faiblesse, d'opérer les plus grandes choses?

Car enfin, mes chers frères, quelque idée que l'on se forme de la faiblesse humaine, dont on a fait peut-être par le passé de trop fréquentes épreuves, il sera toujours vrai de tout chrétien, comme de l'apôtre saint Paul, que la grâce lui suffit pour l'élever au-dessus de l'humanité, pour lui faire vaincre le monde, vaincre l'enfer, et son propre cœur souvent plus terrible contre sa vertu que l'enfer et le monde : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII.) Il sera toujours vrai, fussions-nous la faiblesse même, que nous sommes véritablement forts, dès que la grâce nous soutient; que dis-je? aussi forts, aussi puissants que Dieu même, dont la puissance et la force nous sont communiquées par la grâce : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philipp.*, IV.) Non pas, mes chers auditeurs, non pas que la grâce nous ôte cette faiblesse étrange dont nous nous plaignons, dont nous aimons même à nous plaindre; non pas qu'elle réforme le vice malheureux de notre nature et qu'elle détruise nos passions pour nous transformer en d'autres hommes. Elle pourrait bien, sans doute, nous délivrer de ces misères toujours renaissantes qui nous font gémir; elle pourrait bien dégager tout à coup cet homme de plaisir du penchant violent qui le porte aux infamies de la volupté, cet homme colère et emporté du tempérament fougueux qui le domine et qui éclate en la moindre contradiction qu'il essuie; cet homme passionné pour les biens du monde, de ce désir insatiable dont il est tout à la fois l'esclave et le martyr. Mais ce n'est point ce miracle, c'est une autre espèce de prodige non moins admirable que la grâce opère dans le cœur humain. Elle nous laisse toutes les misères de l'humanité, sans en retrancher aucune par sa toute-puissance. Mais pour faire de nous plus que des hommes, en nous faisant triompher de ces misères mêmes; mais pour faire éclore notre force du sein de notre faiblesse même dès que nous savons la reconnaître devant Dieu; mais pour nous rendre, dans un sens vrai, d'autant plus forts que nous sommes plus faibles; parce que plus nous sommes faibles, et plus elle prend plaisir à faire éclater dans nous la force qui lui est propre.

Car c'est ainsi que l'entendait saint Paul, quand il se glorifiait de cette toute-puissance, dont la première idée semble anéantir le sentiment de cette humilité profonde qui le caractérise. Remarquez cette réflexion, mes chers auditeurs. Non, ce n'était point au milieu des prodiges de sa vie apostolique, que l'Apôtre des nations, plus petit à ses yeux qu'il n'était grand aux yeux du monde, se glorifiait de ce pouvoir absolu; ce n'était point lorsqu'il commandait à la nature en souverain arbitre de la vie et de la mort, lorsqu'il portait le nom adorable de Jésus devant les puissances idolâtres, et leur parlait en homme revêtu d'une toute autre grandeur que celle qu'elles attribuaient à leurs dieux imaginaires; ce n'était pas même lorsque, ravi au troisième ciel, il jouissait, quoique mortel encore, des privilèges de l'immortalité; non, ce n'était point alors qu'il se vantait de pouvoir tout. Chose étonnante! c'était dans les moments où il sentait toute son impuissance et son incapacité pour la vertu, dans ces moments de ténèbres où, pour l'éprouver, son Dieu se cachait à lui; dans ces moments de tempête où son âme gémissait tout entière sous le poids de sa cupidité; oui, c'était alors qu'il sentait en lui toute la force de Dieu même, et qu'il se croyait capable de tout, par la raison même qu'il ne pouvait rien : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.* (II *Cor.*, II.) En deux mots, mes chers frères, voilà tout le dogme de la foi sur la force de la grâce. L'homme était plus fort sans doute dans l'état heureux de son innocence; mais la force même nourrissant son orgueil, devint le principe fatal de sa faiblesse et de sa chute. Nous sommes plus faibles depuis l'introduction du péché dans notre nature; mais cette faiblesse même, dont l'effet salutaire est de nous humilier devant Dieu, est ce qui devient le principe de notre force, en attirant dans nous toute celle de la grâce : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Or, mes chers auditeurs, soutenus, comme nous devons l'être, par cette idée de la grâce

que la foi nous révèle, quel sacrifice pourrait nous étonner encore et nous paraître impossible, dès que notre faiblesse même est ce qui nous assure la communication de la puissance divine? Vainement l'amour-propre, alarmé du coup mortel que la grâce lui prépare, ferait-il mille efforts pour anéantir le projet de notre retour à Dieu; vainement emploierait-il mille artificieux détours pour nous persuader l'impossibilité d'une loi qui ne tend qu'à la détruire : Oui, doit se dire alors à lui-même tout chrétien, pénétré de sa foi sur la force souveraine de la grâce, oui, je suis faible et le plus faible de tous les hommes; mais cette faiblesse même, loin de m'abattre, est ce qui m'encourage: c'est ce qui m'anime, c'est ce qui me fait tout entreprendre pour obéir et pour plaire à Dieu; parce que plus ma faiblesse est extrême, et plus j'ai droit d'espérer que la grâce divine deviendra ma force, qu'elle opérera dans moi, qu'elle y triomphera de tout ce qui s'oppose de ma part à ses victoires. Il fallait que le Dieu créateur travaillât sur le néant de la nature, pour me faire admirer sa puissance; et il faut que le Dieu sauveur travaille sur un cœur aussi fragile que le mien, sur un cœur qui est comme le néant de toutes les vertus, pour me faire sentir toute la force de sa grâce: *Cum infirmor, tunc potens sum.* Tel, tel sera, dis-je, le sentiment de notre confiance au pouvoir de la grâce, dans les périls où la faiblesse humaine nous expose, dès que nous méditerons avec un esprit chrétien ce que la foi nous révèle du secours tout-puissant dont cette grâce fortifie notre âme. Et dans de pareils sentiments ne sommes-nous pas comme des dieux sur la terre, ou du moins plus que des hommes, pour triompher des plus grandes épreuves, et pour entreprendre les plus grandes choses?

3° Cependant, chrétiens, ce n'était point assez de ces idées dont la foi nous éclaire sur le don de la grâce, pour nous rendre ses parfaits disciples. Sa nécessité nous inspire, avec son secours, le désir qui la fait obtenir; et sa force, la confiance qui nous fait agir. Mais il fallait encore un attrait pour nous soutenir, un charme capable de nous faire aimer le joug, ou plutôt l'empire de la grâce. Et n'est-ce pas cet attrait que la foi nous présente encore, quand elle nous révèle la condescendance admirable de cette grâce, pour tous les cœurs où elle exerce son empire? Je sais qu'un certain monde, toujours ennemi de la grâce de Jésus-Christ comme de Jésus-Christ même, nous la représente sans cesse comme une maîtresse impérieuse qui tyrannise ses sujets, et les fait gémir incessamment sous un joug qui les accable. Je sais que l'amour de nous-mêmes toujours d'accord avec ce monde sensuel et voluptueux, nous exagère également les rigueurs qu'il en coûte pour suivre les mouvements qu'elle nous inspire. Mais si de telles idées pouvaient faire impression sur vos esprits, ah! chrétiens, n'aurais-je pas droit de penser alors, ou que vous ne méditâtes jamais ce que la foi vous apprend de la douceur de la grâce, ou qu'il ne reste plus dans vous que l'homme charnel et animal à qui, pour le satisfaire, il ne faut d'autre bonheur que celui des sens?

Car, quelque dominant que puisse être dans l'homme le sentiment de l'amour-propre, pourrait-il regarder comme un joug terrible un empire assez aimable pour respecter sa liberté, pour respecter les inclinations de sa nature, pour respecter jusqu'à ses défauts et à ses passions mêmes dans la manière de le sanctifier? Or, dans les principes incontestables de la foi, voilà ce que c'est que le joug de la grâce, si redouté du monde. C'est une souveraine, il est vrai, mais qui ne consent à dominer sur votre âme qu'autant qu'elle voudra bien reconnaître sa domination; qui veut d'abord obtenir de votre libre arbitre tout l'empire qu'elle se prépare à exercer sur vous-mêmes; qui, loin d'enchaîner votre liberté, s'accommode à votre liberté même, pour saisir le moment de vous gagner sans vous asservir, de vous réformer sans vous détruire, de vous soumettre sans user de force et de violence: *Cum magna reverentia disponens nos.* (*Sap.*, XII). Or, cette attention merveilleuse de la grâce divine à respecter tous les droits de la liberté humaine, jusqu'à n'user jamais de son pouvoir absolu, afin de nous laisser pleinement libres et maîtres de nous-mêmes; cette idée seule n'est-elle pas un attrait qui doit nous faire sentir toute sa condescendance, et nous découvrir tous les charmes de son empire? Que sera-ce donc, mes chers frères, si j'ajoute que cette grâce daigne descendre jusqu'à s'accommoder non-seulement à notre libre arbitre, mais à nos inclinations, à nos qualités naturelles, et à nos défauts mêmes? que, selon l'expression de saint Pierre, elle prend mille formes différentes, pour se plier à la variété de nos caractères et de nos humeurs? *Multiformis gratia Dei.* (I *Petr.*, IV.) C'est-à-dire qu'il n'est point de caractère, de tempérament si vicieux, qu'elle ne rende propres à l'exécution de ses desseins miséricordieux, et qu'elle emprunte des plus grandes faiblesses et des passions les plus dominantes cette force victorieuse dont elle enfante les plus sublimes vertus du christianisme.

Ne craignez donc point, hommes et femmes du monde, que la grâce se prépare dans vos cœurs un trône élevé sur les débris de votre nature. Ne craignez point qu'elle vous ravisse violemment ces penchants qui vous sont si chers, et dont votre existence paraît dépendre. C'est sur votre fonds même, tout vicieux qu'il peut être, que cette grâce veut édifier son ouvrage; et toute puissante qu'elle est, si vous voulez la suivre, elle aura recours à tout ce que vous êtes, pour faire de vous efficacement tout ce que vous n'êtes pas. Non, homme fier et ambitieux, la grâce n'affaiblira point dans vous ces sentiments d'ambition et de fierté qui vous dominent; mais elle leur offrira de plus grands objets que tout ce qui vous éblouit

sur la terre, et fera de vous, comme d'un Paul ou d'un Xavier, un conquérant plus fameux que tous les héros du monde. Non, âme tendre et affectueuse, la grâce ne vous arrachera point cette tendresse excessive et passionnée dont le sentiment vous domine; mais, en vous sanctifiant, elle tournera votre sensibilité, comme celle de Madeleine, vers l'objet divin qui seul la mérite, et que l'on ne peut aimer qu'avec excès. Non, génie sublime et enrichi du trésor de toutes les sciences humaines, la grâce n'obscurcira point tant de lumières réunies qui vous distinguent du vulgaire; mais elle fera de vous, comme d'Augustin converti, un flambeau lumineux de l'Eglise, dans ces temps de nuages et de ténèbres, où l'irréligion s'élève de toutes parts contre les oracles de la vérité. Non, esprit curieux et avide de connaître, la grâce ne vous ôtera point ce désir insatiable de savoir qui vous dévore; mais elle vous portera, comme un Jérôme, à ces études saintes, à ces recherches savantes qui seront jusqu'à la fin des siècles la gloire et l'appui du christianisme. Non, cœur guerrier et intrépide, la grâce ne vous enviera point ce goût militaire qui vous anime et ennoblit tous vos sentiments; mais elle fera de vous, comme d'un Victor, d'un Maurice, un brave soldat de Jésus-Christ, et peut-être un chef de braves combattants contre les puissances de l'enfer et du monde.

Or serait-ce là, chrétiens amateurs de vous-mêmes, de quoi vous faire craindre le joug imposé par la grâce? Et sur le portrait que je viens d'en tracer, d'après l'expérience de tous les temps, peut-il être un empire plus aimable et plus propre à vous rendre heureux? Oui, il est vrai que la grâce, toute condescendante qu'elle est, retranche impitoyablement de nos mœurs tout ce qu'elle y voit d'imparfait et de défectueux; que malgré sa douceur infinie, elle oblige l'homme chrétien à chercher d'autres plaisirs que les voluptés des sens, d'autres honneurs que les distinctions du siècle, d'autres trésors que les richesses du monde. Bien plus, il est vrai que la grâce nous oblige à nous renoncer nous-mêmes, à nous haïr nous-mêmes, à nous crucifier nous-mêmes; mais outre que la grâce ne commande à l'homme le mépris du monde qu'en lui faisant concevoir par sa lumière combien il est méprisable en effet, et la haine de lui-même qu'en pénétrant son intelligence de cette grande maxime, qu'il faut se haïr dans le temps si l'on veut s'aimer pour l'éternité; outre ces grands motifs que la grâce fait, pour ainsi dire, marcher devant elle pour adoucir ses ordres, je prétends que cette rigueur même, cette dureté apparente de la grâce à l'égard du cœur humain, est le plus beau trait de sa condescendance admirable pour le plus impérieux de tous ses penchants.

Car il ne peut vivre sans être heureux; il aspire sans cesse à le devenir jusque dans le sein de la misère, ce cœur toujours inquiet et agité par lui-même; c'est à ce bonheur dont il ne peut se passer que tend ici-bas tout ce qu'il enfante de mouvements, de désirs et de projets. Or n'est-ce pas pour nous conduire à ce bonheur toujours désiré, pour nous le faire goûter infailliblement, dès la vie présente, que la grâce nous rend ennemis du monde et de nous-mêmes, et qu'elle nous oblige à ces sacrifices si rudes, en apparence, aux yeux de la chair, mais qui sont les seuls principes de la vraie félicité que nous cherchons à tous les instants? Sans examiner en effet jusqu'à quel degré de bonheur l'homme peut parvenir sur la terre, du moins est-il évident, même aux yeux de la raison, que la paix et la tranquillité du cœur sont comme le fondement de toute vraie félicité, et que le siége du bonheur réel et solide ne sera jamais où régneraient encore le trouble, l'agitation, l'inquiétude inséparable des passions humaines. Il faut donc que la grâce, pour contenter le penchant invincible de l'homme vers le bonheur, l'oblige à réprimer tous les autres penchants, du moins à leur présenter de plus dignes objets; à immoler ce que saint Paul appelle la vie de l'homme au bonheur de l'homme nouveau, de l'homme spirituel et chrétien; et à se crucifier, pour ainsi dire, dans une partie de son être, pour rendre sûrement heureuse la plus noble partie de lui-même, qui est son âme. Voilà, chrétiens, quel a été, depuis l'origine des temps, et quel sera toujours le grand principe de la vraie félicité du cœur humain, de cette félicité qu'il poursuit inutilement depuis tant de siècles; parce qu'il craint souverainement les rigueurs de la grâce qui en sont la véritable source. Or, si les rigueurs mêmes, et pour ainsi parler, les cruautés de la grâce ont tant de charmes et de pouvoir pour nous rendre heureux dès la vie présente, quelle idée trop aimable peut-on se former de sa douceur même, de cette onction, de cet attrait divin qui accompagnent toujours ses opérations merveilleuses, dès que l'on s'abandonne au gré de ses désirs et de ses ordres? Il ne faut donc, mes chers auditeurs, que la révélation divine sur la grâce, pour nous faire désirer ses dons, pour nous faire compter sur son pouvoir, pour nous faire aimer son empire.

4° Enfin, le dernier effet à produire dans notre cœur pour nous rendre ses parfaits disciples, c'est de nous inspirer la crainte souveraine d'abuser de ses dons et de nous faire ainsi persévérer, sans nous démentir, dans la route qu'elle nous trace pour nous conduire au ciel. Or n'est-ce pas cette crainte souveraine d'abuser de la grâce que produit encore infailliblement dans un cœur chrétien la connaissance que lui en donne la foi, quand elle lui présente la délicatesse, la sensibilité extrême de cette grâce à ses infidélités et à ses résistances? Délicatesse, sensibilité de la grâce dont l'Ecriture nous parle en mille endroits et dont je voudrais vous pénétrer, mes chers auditeurs, persuadé que l'on ne manquerait jamais de l'écouter et de la suivre, même au milieu du monde,

si l'on avait conçu combien il est facile de la rebuter, de la contrister et de l'obliger de nous refuser, peut-être pour jamais, ces faveurs spéciales dont la prédestination est infailliblement le terme. Supposez, en effet, l'homme le plus mondain parmi ceux qui m'écoutent, et le plus inattentif au moment de la grâce ; s'il était bien convaincu, ce chrétien impénitent à qui je parle, que la grâce, toute jalouse qu'elle est de son éternel bonheur, n'est pas toujours également libérale de ses dons efficaces pour le sauver des périls du monde; que ne dépendant que d'elle-même dans le choix des moments où elle se communique au cœur de l'homme pour en triompher, cette grâce a pour ces opérations victorieuses ses moments de choix, qui lui sont connus, et que l'homme ignore ; que le moment heureux que la grâce lui destine, une fois manqué, peut s'évanouir pour ne revenir jamais ; et que néanmoins, sur ce moment seul comme sur un point fatal, peut rouler sans retour tout l'intérêt de son éternité ; s'il savait, en un mot, que la moindre grâce méprisée peut, dans l'ordre des décrets divins, devenir le principe de sa réprobation éternelle, comme la fidélité à la moindre grâce peut devenir l'heureux germe de sa prédestination : supposez, dis-je, l'homme le plus mondain convaincu de ces vérités qu'il ne croit pas, ou plutôt qu'il ignore, dès qu'il ne sera pas déterminé à se perdre, pourra-t-il ne pas craindre souverainement d'abuser de la grâce et de résister à ses ordres ?

Et voilà cependant, mes chers auditeurs, (quoique puisse en penser un monde peu chrétien qui ne pensa jamais sainement sur la grâce de Jésus-Christ) voilà, dans les principes de la foi, jusqu'où va la sensibilité de cette grâce dont vous craignez si peu de rebuter les empressements et les instances. De vous expliquer, au reste, comment et pourquoi l'abus d'une seule grâce peut nous ravir les grâces les plus puissantes que Dieu nous destinait encore, c'est ce que je ne pourrais entreprendre sans sortir des bornes de mon sujet. Non qu'il ne fût aisé de vous dire, après les docteurs les plus éclairés, que Dieu a tellement arrangé cet ordre de grâces qui couronnent ses élus, que de manquer aux unes c'est se priver de la prédilection divine dans la distribution des autres; parce que ces grâces de choix, quoique supérieures à tous nos mérites, devaient suivre de notre fidélité à ses premiers dons. Voilà, dis-je, ce qu'il me serait facile de vous faire entendre et même de vous développer, si je n'avais proscrit de ce discours tout ce qui n'est qu'opinion et que système. Quelque probable donc que me paraisse cette liaison heureusement inventée par la théologie, entre les différents dons de la grâce, je m'en tiens aux oracles de la foi sur l'accord mystérieux de tant de délicatesse avec tant de patience dans la conduite de la grâce divine.

Ouvrez avec moi les livres sacrés, vous y découvrez sans doute et vous y admirez en mille endroits cette patience infinie de la grâce qui attend, qui recherche, qui poursuit le cœur de l'homme sans paraître se rebuter jamais de ses infidélités et de ses résistances ; mais ne voyez-vous pas encore dans ces livres divins que la grâce, toute patiente qu'elle est, se fatigue et se lasse enfin de nous poursuivre ; que cette grâce, si active dans ses recherches, sait néanmoins se prescrire un terme où elle s'arrête, pour ne pas autoriser le désordre de la présomption humaine : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (*Jonas*, III) ; et que s'il est des coupables, et de grands coupables, qu'elle daigne attendre jusqu'à la fin, il est une multitude de pécheurs qu'elle laisse périr dans le crime parce qu'ils attendent trop longtemps à la chercher : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Mais ne voyez-vous pas encore dans ces livres saints qui semblent vous rassurer dans vos résistances à la grâce divine, que le motif le plus puissant pour le Dieu de la grâce de ne pas vous attendre, c'est que vous osez compter vous-mêmes qu'il vous attendra ? Que pour venger le mépris sacrilége que vous faites de ses dons, il vous méprisera lui-même à son tour : *Et ego despiciam vos.* (*Matth.*, XX.) Qu'il réprouva Saül, le roi de son peuple chéri, pour une seule désobéissance à sa voix : *Quia non obedisti voci Domini.* (I *Reg.*, XXVIII.) Qu'il livra Jérusalem aux incirconcis, pour n'avoir pas connu le moment de la grâce qui l'attendait encore : *Eo quod non cognoveris tempus.* (*Luc.*, XIX.) Et qu'il frappa tout Israël de cet aveuglement qui nous étonne encore, pour avoir fermé les yeux aux derniers traits de lumière que lui réservait sa miséricorde ? *Nunc autem abscondita sunt ab oculis eorum.* (*Ibid.*) Mais revenons.

Or, mes chers auditeurs, si vous pénétrez ces oracles divins, tels que je pourrais en citer une infinité d'autres, en est-il un seul qui ne soit capable de réprimer la présomption du cœur humain, quand il se repose sur la patience de la grâce, pour demeurer sans crainte dans le péché? en est-il un seul qui ne doive nous convaincre de la vérité de ce beau mot de saint Grégoire, que le moment de la grâce pour le chrétien qu'elle éclaire et qui en abuse, est comme cet éclair orageux qui part du ciel, qui présage la tempête et annonce la foudre qui doit le suivre de près? Car, pénétrés de ces lumières que la foi nous donne sur la délicatesse de la grâce, loin de présumer encore de sa patience infinie, pouvons-nous ne pas trembler sur le mépris de la grâce la plus ordinaire et la plus commune? Et dans l'incertitude où tout chrétien doit être, si le moment de grâce qu'il néglige n'est pas pour lui ce moment unique où elle daigne l'attendre encore et le poursuivre, dans cette perplexité salutaire où sa foi l'entretient pour exciter sa vigilance, pourrait-il prendre sagement un autre parti que de veiller sans cesse sur lui-même, sur tous les mouvements de son cœur, sur tous les retours de sa conscience, sur tous

les événements de sa vie, pour ne pas laisser échapper cet heureux moment; et dans la crainte qu'il n'échappe encore à son attention, ne conclura-t-il pas à respecter tous les moments où la grâce parle, à les regarder tous comme le moment décisif de son éternité ; puisqu'il n'en est aucun qui ne puisse l'être en effet dans les desseins de la Providence?

Il n'y a donc rien qui dût être plus médité du monde que ce qu'il y a d'expressément révélé sur le don de la grâce ; puisqu'il ne faudrait que cette révélation divine pour nous conduire comme par degrés à devenir, avec son secours, ses parfaits disciples ; c'est-à-dire, pour nous faire désirer le don de la grâce, pour nous faire compter sur le pouvoir de la grâce, pour nous faire aimer l'empire de la grâce, pour nous faire craindre souverainement l'abus de la grâce? Or, à l'aspect de ce tableau de la grâce divine, qui nous est présenté par la foi, dans les principaux traits qui la distinguent, faudrait-il vous presser encore, mes chers auditeurs, de vous en tenir à la révélation, quand il s'agit de connaître la grâce de Jésus-Christ, de méditer cette connaissance révélée dans l'esprit de la foi qui vous la communique, et d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos réflexions ; je dis de ces réflexions profondes, qui pénètrent le cœur de l'homme et lui rappellent sans cesse ce qu'il a le plus grand intérêt à ne perdre jamais de vue.

Non, ce n'est pas, je le sais, de ces réflexions salutaires que le monde s'occupe, au milieu de cette foule d'idées vaines et puériles dont il est sans cesse distrait et agité ; mais n'est-ce pas l'oubli même de ces vérités capitales qui s'oppose comme invinciblement dans les chrétiens du monde aux opérations de la grâce et à ses progrès? Oui, mes chers auditeurs, ainsi que les traits révélés dont la foi nous peint la grâce de Jésus-Christ, ne sauraient manquer, avec son secours, de produire dans le cœur humain tous les sentiments qui forment ses parfaits disciples ; ainsi le défaut de réflexion sur ces idées mêmes est-il le principe comme infaillible de tous les désordres qui obligent la grâce à se retirer loin de vous, et à vous abandonner au milieu du monde. Car ce qui s'oppose le plus fortement à cette pleine victoire que la grâce tend sans cesse à remporter sur la multitude des hommes consacrés au christianisme, ne vous figurez pas, mes chers frères, que ce soit précisément le nombre et la grièveté des crimes dont ils peuvent se rendre coupables : non ; quelque criminel que me paraisse le monde de nos jours, ce n'est point encore là, et ce ne sera jamais ce monde abominable, qui peuplait la terre au temps de Jésus-Christ, avant sa prédication et celle de ses apôtres; et vous savez cependant avec quelle rapidité la grâce de Jésus-Christ fit la conquête de ce monde pervers, triompha de toutes ses idoles, qui n'étaient qu'autant de passions humaines divinisées, et le purifia de ces débordements monstrueux qui dégradaient l'humanité sans épargner la Divinité même.

Ce n'est donc point proprement l'abondance de l'iniquité humaine introduite dans le christianisme, qui peut obliger la grâce à vous priver de ses puissants secours; c'est cette suite d'outrages trop ordinaires qu'on lui fait à elle-même, et qui attaquent directement sa gloire; c'est que l'on vit dans l'indifférence la plus marquée pour ses plus grands dons; c'est que l'on se défie sans cesse de sa force et de son pouvoir; c'est que l'on craint son empire comme un joug insupportable; c'est que l'on présume de sa patience pour vivre impunément dans le péché. Voilà, chrétiens, les plus grands obstacles que le monde oppose aux desseins miséricordieux de la grâce; voilà ce qui, de jour en jour, anéantit son règne au milieu du monde, et ce qui fait surabonder le péché où elle devait surabonder elle-même. Or quel autre principe de ces désordres que l'oubli funeste où nous vivons sur la nécessité, sur la force, sur la condescendance, sur la délicatesse de la grâce? Attachons-nous donc à ce qu'il y a de révélé sur la grâce; il n'est rien qui dût être plus médité du monde: vous venez de le voir. Cherchons moins à connaître ce qui n'est point révélé sur la grâce; il n'est rien sur quoi l'on dût moins raisonner dans le monde: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est de tout temps, mes chers auditeurs, que l'homme fut avide de connaître, surtout en matière de religion, les secrets de Dieu les plus cachés et les plus impénétrables à la raison humaine. Point de mystère si sublime parmi ceux que la foi nous révèle, qui dans les différents siècles n'ait été l'objet de sa curiosité et de ses recherches. Point de mystère qu'il n'ait même entrepris de comprendre à l'aide de sa faible raison, dont il n'ait osé mesurer l'étendue sur les bornes étroites de son intelligence. Et de là tant d'erreurs diverses qui se sont succédées depuis la naissance de l'Eglise, sur l'unité de nature et la trinité de personnes en Dieu; sur l'incarnation du Verbe, sur la divinité de sa personne, sur ses deux natures qui le font Dieu et homme tout ensemble; sur la divinité de l'Esprit-Saint, et sa procession du Père et du Fils. De là tant d'erreurs sur la justification de l'homme, sur l'application qui lui est faite des mérites de Jésus-Christ ; sur l'inutilité des bonnes œuvres, ou leur nécessité dans l'homme chrétien, pour conquérir la gloire du ciel. De là tant d'autres erreurs que je ne pourrais nombrer, sur ce qu'il y a non-seulement de mystérieux, mais de grand et de plus qu'humain dans la religion de Jésus-Christ ; comme si le Dieu du christianisme avait abandonné les mystères adorables de sa religion à la témérité de nos disputes, ainsi que le Dieu de la nature nous a livré ce monde visible, sur lequel on raisonne depuis tant de siècles, et l'on ne cessera de raisonner que lorsqu'il cessera lui-

même de porter des hommes, et retombera dans l'abîme de son premier chaos.

Mais ne semble-t-il pas, mes chers auditeurs, que ce soit principalement sur la conduite et l'économie de la grâce, par rapport au salut de l'homme, que la curiosité humaine se soit exercée, depuis plusieurs siècles, avec plus d'audace et de liberté, parce que cette grâce est un don qui se communique, sans faire acception des personnes et des mérites mêmes. Le plus ignorant se croit autorisé, comme le plus habile, à sonder ses mystères et ses profondeurs; et avec la science la plus bornée, souvent même à peine instruit des principes les plus communs de sa religion, on s'érige en juge de ces questions mystérieuses dont les docteurs les plus éclairés n'ont parlé qu'avec une religieuse frayeur, et dont saint Paul ne s'est expliqué lui-même que pour nous faire entendre son incapacité sur de pareils sujets: *O altitudo divitiarum!* (*Rom.*, XI.) Or voilà, chrétiens, ce que je viens vous représenter ici, et ce que la raison même vous représente comme un désordre qui, pour être moins frappant que mille autres qui vous sont exposés plus fréquemment dans les chaires chrétiennes, n'en mérite pas moins tout le sérieux de nos réflexions. Car n'est-ce pas un désordre des plus déplorables que d'entendre de simples chrétiens, sans autre mérite que celui de leur vanité, discourir dans les sociétés du monde avec tant de contention et de chaleur; et sur quoi? Sur des questions qu'ils ne comprendront jamais, sur des questions qu'il leur est dangereux de vouloir pénétrer et comprendre, sur des questions qu'il leur serait inutile de comprendre en effet. Et n'est-ce pas là ce que la raison nous oblige de penser de ces questions, toujours agitées et jamais décidées, sur la conduite et l'économie de la grâce, dans le grand ouvrage du salut de l'homme? Oui, mes chers auditeurs; et c'est ce qui doit vous consoler ici, pour la plupart, de l'impuissance où vous êtes de prendre parti dans ces disputes célèbres dont retentissent les écoles chrétiennes et catholiques. Vous regrettez quelquefois de ne pouvoir entrer, comme mille autres, dans ces questions sublimes et relevées; vous aspirez à la gloire de ces hommes, de ces femmes du monde, à qui la nature seule semble avoir communiqué assez de lumières pour pénétrer sans péril dans les routes mystérieuses : persuadés que de pareilles connaissances vous animeraient à profiter mieux de ses faveurs, et à mieux répondre à ses desseins de bonté et de miséricorde: Mais non, chrétiens, vous vous trompez; et pour vous engager à prendre sur ce point le seul parti dont le sage peut faire choix, celui de consentir à ignorer ce que Dieu ne révéla jamais à son Eglise sur la conduite de sa grâce, je reprends en peu de mots les trois idées que je ne vous ai qu'indiquées, comme le fond de ce qui me reste à vous dire. Encore quelques moments d'attention, je vous prie.

1° Non, il n'est rien sur quoi l'on dût moins raisonner dans le monde, que sur ce qui n'est point révélé de la conduite de la grâce; et ce sera toujours, du moins dans les simples fidèles, un désordre condamné par la raison même, que de s'occuper de ces questions controversées sur le point de la grâce. La première raison que j'en apporte, c'est que ce sont là des mystères que l'on ne comprend pas et que l'on ne comprendra jamais. Car sur quoi le monde chrétien a-t-il jamais plus raisonné que sur les opérations diverses de la grâce divine? Et cependant qu'y a-t-il eu jamais de moins éclairci et de moins connu, dans le christianisme, que ces opérations mystérieuses? C'est sur l'accord de cette grâce, et surtout de la grâce qui fait les prédestinés, avec la liberté humaine, que saint Augustin développait contre les erreurs de son temps toute l'étendue de la pénétration de son génie. C'est sur ces points-là mêmes que se sont expliqués dans les siècles suivants tant d'autres Pères et de docteurs, à mesure qu'il se présentait dans leurs siècles de nouvelles hérésies à combattre. Et, de nos jours encore, n'est-ce pas un des points les plus intéressants que la théologie se propose de discuter à fond, autant qu'il est possible, la manière merveilleuse dont la grâce exerce son empire sur la liberté de l'homme, et le conduit sûrement, malgré son inconstance, au terme de l'éternel bonheur? Mais, depuis tant de siècles, dites-moi quel a été le fruit de ces discussions profondes? Le travail de la raison humaine, et de la raison la plus épurée, la plus pénétrante, a-t-il jeté quelque nouveau jour sur les moyens secrets dont se sert la grâce pour opérer le salut des hommes? N'est-il pas évident, quoi que puissent dire quelques esprits trop amateurs de leur système, que ce qu'il y a de mystérieux en effet dans la conduite ineffable de la grâce, ne l'est pas moins de nos jours qu'il le parut aux regards des premiers siècles; et qu'il n'est point de théologien sensé qui ne doive aujourd'hui reconnaître, comme saint Augustin le faisait de son temps, qu'il n'est point de question plus difficile, plus épineuse, plus délicate, que le moyen de concilier la souveraine puissance de la grâce avec le libre arbitre accordé à tous les hommes, et qui les laisse pleinement maîtres de résister ou de se rendre aux moyens qu'elle emploie pour les convertir? Or, mes chers auditeurs, ce qui, malgré les lumières des plus grands génies, est demeuré toujours obscur et mystérieux sur la grâce de Jésus-Christ, vous flatterez-vous de le mieux comprendre vous-mêmes? Et cette seule impuissance, que les esprits les plus pénétrants ont su reconnaître dans eux pour découvrir l'économie de la grâce dans le salut de l'homme, ne doit-elle pas vous convaincre combien ces sortes de questions sont au-dessus de l'intelligence et de toutes les recherches de l'esprit humain?

Vous me demandez pourquoi donc tant de disputes célèbres, pourquoi tant d'opinions diverses, tant de systèmes différents

sur l'action de la grâce divine, rapprochée de la liberté de l'homme; s'il est impossible en effet d'en pénétrer l'accord et de le comprendre? Pourquoi tant de savants, de théologiens subtils et éclairés épuisent-ils encore leur esprit sur ces questions obscures, s'ils n'espèrent pas enfin jeter quelque jour sur leur obscurité, et venir à bout de concevoir ce qui n'a pas encore été compris depuis la naissance de l'Eglise? Non, non, mes chers frères, ce n'est point cette espérance présomptueuse qui anime tant d'hommes respectables par leurs lumières et leur capacité à raisonner, à disputer sans cesse, pour concilier l'empire de la grâce, l'infaillibilité de la prédestination, avec l'existence et les droits de la liberté humaine. S'ils raisonnent en docteurs sur des points si relevés, ils ne les regardent pas moins comme au-dessus d'eux; ils ne perdent jamais de vue le premier principe du vrai théologien, qui est la foi. Lors même qu'ils paraissent donner l'essor aux découvertes de leur raison, ils savent captiver leur entendement; ils croient simplement, ainsi que le peuple même qui les révère comme ses maîtres; ils se prosternent humblement, comme saint Paul, devant le Dieu de la grâce qu'ils contemplent. Ils admirent, ils adorent sans cesse, comme l'Apôtre, la sublimité des richesses et de la science de Dieu : *O altitudo divitiarum!* (*Rom.*, XI.) Et s'il en était un seul parmi eux qui, s'élevant au-dessus de sa sphère, prétendît nous donner ses opinions sur ces points mystérieux, comme des vérités incontestables, je ne craindrais point, après saint Prosper, de le regarder comme le plus téméraire des hommes, quand il se flatte de connaître et d'expliquer par quels ressorts secrets la grâce de Dieu conduit le cœur de l'homme à passer sur mille objets de la haine à l'amour, et de l'amour à la haine : *Quis perspicere aut enarrare posset, per quos affectus visitatio Dei animum inducat humanum, ut quæ oderat diligat, quæ fastidiebat esuriat?* Voilà, dis-je, comment je me croirais en droit de regarder quiconque se flatterait d'avoir répandu la clarté sur les dogmes mystérieux de la grâce. Mais non, encore une fois, mes chers auditeurs, ce n'est point l'espérance vaine de dissiper le nuage que Dieu même répand sur l'union de sa grâce avec notre liberté, qui soutient tant de grands hommes vraiment chrétiens et catholiques dans leurs réflexions et leurs raisonnements pénibles sur la grâce.

Un motif plus solide et plus vrai les anime et les conduit : c'est qu'ils ont à cœur de combattre par tous les moyens que peut inventer l'esprit humain, tant d'erreurs qui défigurent les dogmes de foi sur la grâce, au mépris de la doctrine invariable de l'Eglise; c'est qu'ils veulent poursuivre dans tous les détours de leurs vains raisonnements, ces esprits artificieux qui, sous le spécieux prétexte d'établir le souverain domaine de la Divinité sur sa créature, anéantissent la liberté humaine, ce principe si nécessaire pour que nos actions soient susceptibles de récompenses et de châtiments. Peut-être feraient-ils mieux encore, ces zélés défenseurs de la foi, de s'en tenir uniquement à la foi même pour battre et confondre l'hérésie? Peut-être avanceraient-ils plus à dompter l'obstination de l'hérétique en présentant à son esprit téméraire la barrière inébranlable de l'Eglise, qu'en lui opposant les systèmes fragiles de la raison humaine : systèmes que l'hérésie elle-même peut renverser, et dont le renversement devient toujours pour elle une sorte de triomphe?

Quoi qu'il en soit, voilà du moins l'intention vraiment chrétienne qui anime ces catholiques savants et éclairés dont je parle, à opposer non-seulement l'autorité de l'Ecriture et des Pères, mais encore la force et la subtilité de leurs propres raisonnements aux ennemis captieux qu'ils ont à combattre. Voilà ce qui les oblige à recourir aux inventions mêmes de leurs esprits, pour ne pas laisser une apparence de victoire à ces hommes audacieux toujours prêts à triompher sans raison, et qui ne pouvant subjuguer le monde par la solidité des preuves, qui ne saurait être pour l'erreur, ont au moins tâché de l'éblouir par des raisonnements ingénieux, des systèmes apparents, des interprétations forcées des docteurs et de l'Ecriture même. Et ne suffit-il pas en effet de ces motifs pour commander à ce qu'il y a de plus éclairé parmi les catholiques, d'épuiser leur raison à concilier la liberté et la grâce, quoiqu'ils ne se flattent pas de comprendre l'accord incompréhensible de l'une et de l'autre? Mais vous, mes chers auditeurs; vous, simples fidèles, qui n'avez point contracté de pareils engagements avec l'Eglise, et qui, faute du savoir nécessaire, seriez même incapables de les remplir; vous, seulement obligés à croire dans le silence ce que l'Eglise vous apprend, à défendre de la contagion du monde cette foi personnelle qui vous éclaire, et non pas la foi et la religion de l'univers chrétien, ne serait-ce pas de votre part une témérité insoutenable, que de vous occuper, comme on fait tous les jours, à raisonner sur ces points mystérieux qui passent évidemment la portée de l'esprit humain; sur ces questions, que je peux bien appeler, comme saint Paul, des questions folles et insensées pour le commun des chrétiens : *Stultas et sine disciplina quæstiones* (II *Tim.*, II); puisqu'il s'agit là non-seulement de mystères que vous ne comprendrez jamais, mais de mystères qu'il vous est même dangereux de vouloir pénétrer et comprendre?

2° Car telle est, mes chers auditeurs, et telle sera toujours la suite naturelle de notre curiosité sur la conciliation de la grâce avec la liberté humaine, de nous jeter comme infailliblement dans le précipice de l'illusion et de l'erreur. On bien l'on conçoit trop vivement la nécessité du domaine souverain de Dieu sur sa créature, et parce que l'on ne voit pas comment accorder la do-

mination parfaite du souverain avec la liberté parfaite de ses sujets, on détruit par les opinions que l'on invente cette liberté de l'homme, qui n'est pas moins un objet de foi que le domaine de Dieu même. Ou bien l'on se laisse trop vivement frapper de la liberté essentielle à l'homme que le sentiment nous manifeste dans nous malgré nous-mêmes, et parce que l'on ne voit pas comment accorder cette liberté pleine et entière de la créature avec le domaine souverain qui convient à Dieu, on détruit bientôt, du moins affaiblit-on par les systèmes que l'on se forme, ce domaine absolu de Dieu qui n'est pas moins l'objet de notre foi que notre liberté même.

Ainsi arrive-t-il trop souvent de cette licence que l'on se donne de raisonner sur les points de la grâce que l'on ne comprend pas ; ainsi arrive-t-il que les uns, à la suite de Pélage, attribuent tout à la volonté de l'homme, au préjudice de la grâce qui le conduit avec douceur sans cesser d'être souveraine, et que les autres, sur les pas de Calvin, donnent tout à la grâce, au préjudice de la volonté humaine, qui, avec le secours de la grâce divine, se gouverne elle-même sans être nécessitée. Voilà, mes chers auditeurs, quel a été, quel est encore et quel sera toujours l'effet comme nécessaire de l'esprit trop curieux sur l'accord de la liberté avec la grâce qui fait les prédestinés et les élus. Et pourquoi ne craindriez-vous pas de tomber vous-mêmes dans l'un de ces deux abîmes où la curiosité téméraire qui vous anime en a précipité tant d'autres ?

Non, je le veux, vous n'avez plus à craindre de tomber dans les blasphèmes de Pélage, proscrits depuis trop longtemps par les anathèmes de l'Eglise pour vous séduire encore et vous éblouir ; mais ne donnerez-vous pas dans l'écueil moins décrié de l'hérésie contraire, qui anéantit la liberté de l'homme sous ombre d'exalter le souverain domaine de la Divinité sur la créature? Oui, chrétiens, quelle que soit d'ailleurs l'étendue de vos lumières, c'est dans cette illusion que vous précipitera votre curiosité sur l'accord inexplicable de la liberté et de la grâce ; dès que vous ne serez pas guidés par une intention droite ou par le motif de la nécessité, comme le sont les théologiens catholiques dans leurs recherches sur ces questions mystérieuses. Eh ! que faudrait-il de plus pour vous convaincre du péril où la curiosité sur ce point vous expose, que l'égarement fatal de tant d'esprits distingués par leur savoir et leurs talents, de tant d'esprits qui semblaient devoir être les plus fermes colonnes de l'Eglise ; mais qui, pour n'avoir pas su donner un frein à leurs idées, se laissèrent prendre comme des enfants à cette malheureuse erreur sur le point de la grâce? Parce qu'ils étaient de grands hommes au jugement du monde, ils se crurent capables de comprendre sur la grâce ce que Dieu a voulu cacher généralement à tous les hommes, et ne pouvant allier les principes dont la foi nous éclaire sur la grâce et la prédestination divine, avec une volonté toujours libre dans l'homme et affranchie de la nécessité, ils aimèrent mieux se rendre esclaves de la grâce, et faire de Dieu même un tyran qui punit et qui récompense sans raison que de reconnaître humblement la faiblesse et l'impuissance de leur raison pour concilier la grâce avec leur liberté. Or, en suivant la route de ces hommes présomptueux, ne donnerez-vous pas à leur suite dans l'erreur séduisante qui les a perdus?

N'en doutez pas, mes chers auditeurs, c'est là l'écueil funeste où votre foi périra. Et si vous osiez compter assez sur vous-mêmes pour échapper à ce péril évident qui vous menace, écoutez ce que j'ajoute pour redoubler la crainte salutaire que je vous inspire, c'est que ce danger est également à craindre pour vous, et de la part de votre esprit, et de la part de votre cœur, et de la part de la grâce elle-même. Je m'explique.

Danger de tomber dans l'erreur qui sacrifie la liberté humaine aux droits de la grâce ; danger à craindre pour l'homme de la part de son esprit qui se laissera infailliblement éblouir de ces systèmes spécieux. Car il n'est pas ici question d'une erreur grossière qui choque et rebute d'abord un esprit chrétien par la licence ouverte de sa morale et la fausseté manifeste de ses dogmes. Non ; c'est une erreur parée des plus beaux dehors qui, au premier coup d'œil, imprime une sorte de vénération à quiconque ne la connaît pas; c'est une erreur qui, dans le fond, ne paraît tendre qu'à exalter la gloire de Dieu et de sa grâce. Elle vous dépouille, il est vrai, chrétiens, du pouvoir de résister à la force de la grâce ; mais ne semble-t-il pas qu'elle ne retranche ce privilége à la créature que pour mieux assurer l'empire de la Divinité? qu'elle ne dégrade la nature humaine que pour venger la toute-puissance divine, que l'on prétend être dégradée elle-même par l'idée commune et universelle du monde chrétien? Or est-il rien de plus séduisant, mes chers frères, de plus propre à surprendre le commun des esprits peu accoutumés à la réflexion, que cette apparence d'un respect infini pour Dieu dont l'erreur se couvre et se déguise aux yeux du monde?

Danger de tomber dans l'erreur qui sacrifie la liberté humaine à la grâce divine ; danger à craindre pour l'homme du côté de son cœur, dont toutes les passions se réunissent pour accréditer aux yeux de sa raison un pareil système. Et pourquoi ? Ah! chrétiens, l'ignorez-vous encore? C'est que ce système, tout favorable qu'il paraît être à l'accroissement de la gloire divine, donne évidemment à toutes les passions de l'homme une pleine licence de se satisfaire. Car c'est là qu'aboutit nécessairement cette puissance absolue et irrésistible de la grâce sur le cœur de l'homme, de justifier toutes les passions dont l'homme peut être dominé, et conséquemment à faire entrer l'illusion

dans l'esprit par l'intérêt qu'il prend aux faibles du cœur. Soutenez un moment pour être mieux convaincus, le langage d'un Luther et d'un Calvin : « Il n'y a que la grâce qui soit capable de briser le joug que la passion nous impose et l'on ne peut jamais résister à cette grâce dès qu'elle est présente ; cependant cette grâce nécessaire pour ne plus pécher, et qui nous impose la nécessité de ne plus pécher, l'homme est incapable de l'obtenir et de l'attirer par aucun moyen qui soit en son pouvoir. » Tel est le précis de ce fameux système dont je crains pour le cœur, ainsi que pour l'esprit humain, la peste et la contagion. Or de là, quelle conséquence plus juste que celle-ci, dont l'homme du monde s'autorise encore tous les jours pour demeurer ce qu'il est : que c'est donc à lui d'attendre, sans faire d'inutiles efforts, cette grâce souveraine qui rétablira nécessairement dans son âme l'empire de la raison et de la religion sur toutes les passions qui le dominent, et dans l'attente bien ou mal fondée de cette grâce souveraine de persévérer toujours dans les mêmes passions, de se livrer toujours aux mêmes vices, de vieillir dans les mêmes habitudes, sans essayer même de faire un pas, et sans demander la grâce, ce que l'on ferait en vain dès que l'on est incapable de l'obtenir ; pour se tirer de l'état de mort où il est enseveli par le péché. Or jugez vous-mêmes, mes chers auditeurs, s'il est une doctrine plus capable de corrompre le cœur de l'homme, et si toutes les passions intéressées à la défendre contre la foi et la raison qui la réprouvent, ne viendront pas à bout de la persuader aux esprits les plus forts dès qu'ils s'exposent à l'illusion par la témérité de leurs recherches sur la grâce.

Enfin, danger de tomber dans l'erreur qui sacrifie la liberté à la grâce ; danger à craindre du côté de la grâce elle-même, dès que vous vous livrez à une indiscrète curiosité sur ce qu'elle conserve de mystérieux dans sa conduite par rapport au salut de l'homme. Pourquoi ? Parce que cette grâce, justement irritée de vos recherches téméraires, vous abandonnera infailliblement à votre faible génie, dans les routes incertaines et périlleuses où la curiosité vous engagera. Or, dès que la grâce, dans ces moments critiques, cessera d'être et la lumière de votre esprit, et le sentiment de votre cœur, comment n'adopterez-vous pas un système dont la subtilité captieuse peut éblouir les esprits les plus pénétrants qui ne sont pas assez fermes et soumis dans leur foi ; un système dont la morale, favorable à toutes les passions, porte toujours avec soi de quoi séduire le cœur humain, parce que ce cœur n'est jamais sans quelque passion, petite ou grande, qui le tyrannise.

3° D'autant plus coupables, au reste, d'exposer ainsi notre raison au risque évident de s'égarer sur la doctrine de la grâce, en voulant sonder ses mystères, qu'il nous serait pleinement inutile de les pénétrer en effet, et de les comprendre.

Car supposons un moment, chrétiens, que le sanctuaire auguste de la grâce vous soit ouvert ; que le grand livre de la prédestination, scellé pour tous les hommes mortels, soit présenté clairement à vos yeux, et que, secouru de la lumière divine, votre esprit découvre ces admirables ressorts, ces merveilleux artifices que la grâce emploie pour s'accommoder aux goûts et aux penchants du cœur de l'homme, et pour triompher ainsi de ses passions mêmes ; supposons que Dieu vous révèle comment et pourquoi la victoire de sa grâce est sûre et infaillible à certains moments, quelle que soit l'inconstance naturelle et l'infidélité de l'homme ; comment et pourquoi certaines grâces sont accordées à un petit nombre, qui ne seront point départies au reste des chrétiens ; comment et pourquoi les uns sont vraiment prédestinés, les autres ne le sont pas. Supposons que le nuage obscur qui cache aux regards humains ces mystères adorables, se dissipe à vos yeux à ce moment. De bonne foi, chrétiens, de quel usage serait pour vous le trésor de ces découvertes sublimes, et quel solide avantage en résulterait-il pour vous conduire au ciel où vous aspirez ? Vous seriez plus éclairés que vous n'êtes, sans doute ; mais à quoi vous serviraient ces lumières célestes que vous désirez si fort d'acquérir ? Ne serait-ce pas toujours de votre part les mêmes moyens qu'il faudrait mettre en œuvre, pour parvenir à l'éternel bonheur avec le secours de la grâce ? et cette grâce elle-même n'agirait-elle pas toujours également pour vous éclairer et vous soutenir dans la route étroite et pernise qui conduit l'homme au terme de la félicité ?

Ah ! mes chers auditeurs, que vous cesseriez bientôt de vouloir pénétrer sur les opérations de la grâce ce que la foi ne vous en révèle pas, si vous étiez convaincus comme vous devriez l'être de ces deux vérités si simples que je vous présente ! Or quoi de plus facile que de les imprimer dans vos cœurs ? ou plutôt leur évidence même ne vous les a-t-elle pas déjà persuadées ? Que Dieu vous cache, en effet, ou qu'il vous révèle pleinement les mystères adorables de sa grâce ; d'abord ne sera-t-il pas toujours également vrai qu'il est pour vous un Evangile à pratiquer, un monde à combattre, des passions à dompter, des vertus à acquérir, un enfer à craindre, un ciel à mériter ? Que Dieu vous cache ou qu'il vous révèle les mystères adorables de sa grâce, en sera-t-il moins certain que vous devez sans cesse demander la grâce, compter sur le secours de la grâce dans les périls qui vous environnent, écouter dans le bruit du monde la voix de la grâce qui vous sollicite, vous rendre sans délai et sans résistance aux empressements de la grâce ? En sera-t-il moins décidé que pour devenir un vrai disciple de la grâce, et en faire germer les fruits dans votre cœur, la condition essentielle à remplir, c'est de veiller atten-

tivement sur vous-mêmes, de vous haïr, de vous mortifier vous-mêmes, de vous détacher du monde et de vous-mêmes, et que, sans l'accomplissement de ces lois que la grâce impose et qu'elle aide à exécuter, tous les dons réunis pour sanctifier l'homme ne le sanctifieront jamais en effet? Ce seraient donc toujours, de la part du chrétien, les mêmes moyens à mettre en œuvre pour parvenir au salut, quand Dieu l'éclairerait de ses propres lumières sur tous les secrets de sa grâce.

Mais peut-être cette grâce elle-même serait-elle plus efficace pour nous engager à la suivre si la variété infinie de ses opérations dont notre salut est l'objet, nous était mieux et plus clairement connue. Eh! comment, mes chers auditeurs, comment nos connaissances les plus profondes sur la conduite de la grâce divine, donneraient-elles à cette grâce plus de force et de pouvoir sur les dispositions toujours libres de la volonté humaine? Que l'homme sache ou qu'il ignore comment l'astre des jours l'éclaire successivement, et fertilise tour à tour les différentes parties de l'univers; ce bel astre, dans l'immensité de sa course, plus connu des hommes, en aura-t-il plus ou moins de vertu pour distribuer partout sa lumière brillante et sa chaleur féconde? On pour vous offrir une image plus juste encore et plus convenable à mon sujet : que l'homme sache ou qu'il ignore le secret inexplicable jusqu'à nos jours, de l'union intime de l'âme avec le corps; l'action de l'âme sur le corps qui lui est uni, ne sera-t-elle pas toujours parfaitement égale, et la connaissance la plus distincte de cette union mystérieuse, communiquée à l'esprit humain, produirait-elle quelque changement dans la manière dont l'âme agit sur le corps, l'instrument de ses opérations, et le gouverne à son gré? Non, sans doute. Or raisonnons maintenant, chrétiens, de l'accord ineffable de la grâce avec la liberté humaine qu'elle conduit, ainsi que de l'union mystérieuse de l'âme avec le corps qu'elle anime et qu'elle vivifie; et vous jugerez que toutes les lumières de Dieu même, communiquées à vos esprits sur l'économie de sa grâce, n'ajouteraient pas un degré de plus à la force et à l'efficace dont elle fait usage pour vous sanctifier.

Que Dieu nous cache, ou qu'il nous révèle les mystères adorables de sa grâce, ce sera donc toujours de notre part les mêmes moyens à mettre en œuvre pour assurer, avec son secours, le bonheur de notre destinée; ce sera donc toujours de la part de la grâce la même action, le même usage de son pouvoir, pour nous éclairer et nous soutenir dans la voie qui conduit au terme de ce bonheur; et par une suite nécessaire, ce sera toujours une indiscrétion dans vous et une témérité, de raisonner comme tant de mondains, dont la science du monde fait tout le savoir, sur les voies mystérieuses de la grâce divine. Témérité manifeste, puisqu'il s'agit de vérités supérieures à la raison, et que vous ne comprendrez jamais; témérité dangereuse qui précipite comme infailliblement le cœur et l'esprit dans l'illusion et dans l'erreur; témérité sans excuse, puisque toutes les connaissances de Dieu même sur ces vérités sublimes ne pourraient être que stériles et infructueuses par rapport au salut de l'homme!

De ce tissu d'idées et de raisonnements sur la grâce de Jésus-Christ, quelle conclusion, mes chers auditeurs? Celle que nous dictait Salomon lui-même, quand il prescrivait à tous les hommes de réprimer dans leurs esprits cette curiosité vaine, et d'autant plus profane que l'objet en serait plus sublime et plus sacré; de ne porter jamais leurs regards sur ce qui les passe, mais de les réunir tous sur l'assemblage des préceptes que le Dieu souverain leur impose : *Altiora te ne quæsieris, sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* (*Eccli.*, III.) Il nous jugera, ce Dieu juste et équitable, non pas sur la science spéculative de sa grâce, mais sur l'usage pratique que nous en aurons su faire pour nous sanctifier. Il nous demandera, non pas si nous avons exercé les facultés de notre esprit à concilier la puissance de sa grâce avec notre liberté; mais si nous n'avons pas abusé de l'exercice de notre liberté pour anéantir, autant qu'il était en nous, la puissance suprême de sa grâce; non pas si nous avons accordé l'infaillibilité des victoires de sa grâce avec l'inconstance et l'irrésolution de la volonté humaine, mais si nous avons été assez fermes, assez constants à suivre les impressions de sa grâce, pour obtenir de persévérer jusqu'au dernier moment; non pas si nous avons approfondi pourquoi il nous envoyait des grâces qui devaient être inefficaces et stériles, mais si nous avons fait valoir ce fonds de grâces dont il nous a comblés, et dont la vertu fut toujours assez puissante pour donner un frein à nos passions, et nous transformer en d'autres hommes. Or quelle doit être pour nous la science véritable de la grâce, sinon cette science simple et pratique, sur laquelle le Dieu de justice doit nous juger un jour et décider irrévocablement de notre éternité?

Ah! mes chers auditeurs, ne suffit-il donc pas du spectacle et des profondeurs de la nature entière, pour assouvir les désirs de la curiosité humaine? Le ciel et le cours réglé de ses astres; la mer et la variété infinie de ses changements; la terre et ses productions toujours renaissantes; l'air, tous ses phénomènes et ses effets merveilleux; tous les éléments sans cesse opposés entre eux-mêmes, et dont le combat continuel fait l'éternel accord; en un mot, l'univers entier n'est-il pas un assez vaste champ à parcourir, pour contenter cette avidité de savoir dont l'homme est dévoré dans la vie présente? Portez donc là vos regards, esprits curieux et toujours avides de connaître; livrez-vous sur tous ces objets, si vous le voulez, à la liberté de vos jugements, à toute la licence de l'opinion et du système.

Dieu vous abandonne l'étendue de ce monde visible, pour exercer sur tout ce qu'il vous présente le jeu de votre imagination et de vos idées : jouissez pleinement des droits qu'il veut bien vous donner sur ce grand ouvrage, et disputez-en, philosophes ou non, tant qu'il vous plaira : *Tradidit mundum disputationi.* (*Eccle.*, III.)

Mais que, sans autres lumières que celles d'une raison faible et toujours prête à s'égarer, l'homme s'arroge le droit de disputer sur la grâce, comme sur la nature même, d'approfondir les mystères de la grâce qu'il doit croire, d'examiner les opérations de la grâce qu'il doit adorer, d'ériger en certitude sur la conduite de la grâce, de pures opinions qu'il adopte ou qu'il invente, et de faire le vain amusement de sa curiosité de ce qui doit être, s'il sait penser, l'objet le plus sérieux de sa foi.

Mais que sans autre titre que celui de simple fidèle, et persuadé que l'on doit être de son ignorance, du moins sur des questions que les regards les plus perçants n'ont pu pénétrer encore, on parle, on décide avec plus de liberté sur la grâce de Jésus-Christ que ne pourraient faire les théologiens les plus distingués dans l'Eglise ; que l'on fasse de ce don céleste et tout divin l'objet ordinaire et familier des conversations frivoles du monde ; que des femmes mondaines, ou des hommes aussi peu éclairés, s'en expliquent avec moins de réserve que s'il s'agissait pour eux de quelqu'une de ces frivolités sérieuses dont le monde s'occupe, et qu'il appelle affaires.

Mais que par l'esprit de contention auquel on se livre, la grâce qui doit rétablir l'ordre partout, soit partout l'occasion des plus grands désordres ; qu'au lieu de réunir tous les cœurs chrétiens sous son empire, elle soit comme une source intarrissable de discordes qui les divisent ; qu'au lieu d'opérer dans les fidèles cette vie sainte qui édifie, elle devienne malgré elle-même la source de mille scandales, qui détruisent son ouvrage ; que par le travers de nos esprits prévenus cette grâce divine soit l'écueil de la foi chrétienne et catholique dont elle est le principe ; l'écueil de la vraie charité dont elle est le germe ; l'écueil de notre raison dont elle doit être la lumière ; l'écueil des amitiés chrétiennes, dont elle est le fondement le plus solide ; l'écueil de l'esprit de société qu'elle doit maintenir ; l'écueil de toutes les vertus, de tous les sentiments de piété et de religion qu'elle doit produire ; qu'enfin, loin de former dans nous des cœurs chrétiens par l'efficace de ses opérations, cette grâce profanée par l'indécence de nos discours sur ses effets mystérieux, ne fasse de nous que des philosophes, et souvent des philosophes dangereux qui, séduits eux-mêmes, sont capables de séduire une infinité de fidèles. Voilà, mes chers frères, ce qui, malgré tous les préjugés dont vous pouvez être remplis, doit évidemment vous paraître un des plus grands désordres qui puissent affliger le christianisme. Or ce désordre trop contagieux, qui causa tant de maux au siècle de saint Augustin, qui fit tant de ravages dans le siècle passé, ne serait-il pas encore le désordre et l'abus du siècle présent? Et tous les cœurs fidèles ne devraient-ils pas réunir leurs vœux pour obtenir du ciel l'anéantissement de ce désordre dans le monde chrétien?

Mais c'est à vous, et à vous seule d'accomplir ce grand ouvrage, grâce puissante d'un Dieu sauveur, et toujours victorieuse quand il vous plaît de vaincre. En vain parlerons-nous dans la chaire évangélique, en vain l'Eglise même parlera-t-elle, et lancera l'anathème pour réprimer la licence effrénée de la raison humaine à sonder vos mystères, si vous ne parlez vous-même efficacement à cette raison présomptueuse, pour lui faire respecter les bornes que vous prescrivez à ses recherches.

Descendez donc, descendez sur nous, grâce divine ; mais avec cette force victorieuse qui sait triompher sans violence, et renverser en un instant tout ce que le cœur et l'esprit de l'homme peuvent opposer à vos projets de bonté et de miséricorde.

Descendez sur nous, grâce divine ; mais avec le charme de cette douceur qui s'accommode à nos penchants et à nos plus dangereuses passions, pour tirer le bien du mal même, et donner au poison le plus pressant, la vertu du remède le plus efficace.

Descendez sur nous, grâce divine ; mais avec l'appareil de tous vos dons, telle que vous parûtes parmi les hommes dans les plus beaux jours du christianisme, versant partout l'esprit de christianisme et de piété, l'esprit de charité, de concorde et de paix.

Descendez sur nous, grâce divine ; mais avec ces traits de lumière qui percent les nuages, qui éclairent toutes les ténèbres, qui dissipent tous les préjugés, qui calment tous les esprits, qui pénètrent jusqu'aux cœurs ; et bientôt ces cœurs dociles à vos ordres, ne penseront plus qu'à vous désirer, à vous obtenir, à vous écouter, à vous suivre, et à mériter par là l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XII.

Pour le dimanche de la quatrième semaine de carême.

SUR L'OBLIGATION ET L'ÉTENDUE DE L'AUMÔNE.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI.)

Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces à Dieu, les fit distribuer aux assistants.

Madame,

Opérer sans cesse des miracles, et les plus grands miracles, pour subvenir à l'indigence, et généralement à tous les besoins de l'humanité, c'est la gloire qui n'était réservée qu'au pouvoir suprême de l'Homme-Dieu ; et qui, loin de convenir aux hommes vulgaires, ne convient pas même aux plus grands rois de la terre, aux rois les plus

distingués par leur puissance. Mais souvent, chrétiens, tout faibles que nous sommes, ne pouvons-nous pas, sans le secours du miracle, imiter cette charité immense de notre Dieu? Et combien de misères seraient bannies du monde, par le secours seul de l'aumône qu'il nous commande? Précepte de l'aumône plus d'une fois réitéré dans son Evangile, et que les apôtres de ce Dieu sauveur, à l'exemple de leur maître, annonçaient le plus souvent aux peuples qu'ils étaient chargés d'instruire; précepte de l'aumône qui depuis la naissance du christianisme a épuisé l'éloquence des Pères de l'Eglise, et dont ils ont fait le sujet le plus ordinaire de leurs discours. A les entendre on eût dit que la morale chrétienne se réduisait à ce seul point, et que le ciel ne pouvait être ouvert ou fermé que par la négligence ou la pratique de ce devoir.

Comment donc arrive-t-il, mes chers auditeurs, que de tous les préceptes évangéliques, il n'y en ait peut-être point de plus oublié que celui de l'aumône? Partout on ne voit que des pauvres, qui sollicitent, mais en vain, la compassion des riches. Les lieux destinés par la religion de nos ancêtres à servir d'asiles à l'infirmité et à l'indigence, ne sont pas assez vastes pour contenir la moindre partie de ces hommes réduits à l'excès de la misère. Les chemins publics, les maisons des particuliers, les temples mêmes, sont comme assiégés de ces tristes objets qui annoncent partout l'humiliation de la nature humaine, et dont le visage défiguré, autant que la dureté des riches à leur égard, pourrait donner lieu de douter si ce sont véritablement des hommes. Aux premiers temps de l'Eglise, presque tous les fidèles étaient pauvres, ou par choix, ou par état; et pas un seul, est-il dit aux *Actes des apôtres*, n'éprouvait les rigueurs de la pauvreté : *Nec erat egens quisquam inter illos.* (*Act.*, IV.) Le christianisme établi aujourd'hui sans contradiction, a soumis les riches et les grands du monde à son empire, et jamais on ne vit parmi les chrétiens tant d'indigents et de misérables. Ou les riches ne donnent rien, ou ce qu'ils donnent est si peu de chose, qu'il n'est pas capable de soulager la moindre partie des misères humaines.

Encore une fois, d'où pourrait venir cet excès d'insensibilité dans le monde chrétien, qui fait naître et entretient partout l'excès de la misère? Ne cherchez point d'autre principe de ce désordre si contraire à l'humanité même, mes chers auditeurs, que les illusions de l'esprit d'intérêt qui vous domine. Car parmi les chrétiens du monde, les uns, ignorant leur plus essentiel devoir, se sont accoutumés à regarder l'aumône comme une pure libéralité, à laquelle rien ne les oblige; et les autres, reconnaissant le précepte trop évident de l'aumône, se persuadent par une ignorance non moins pernicieuse qu'il leur est facile de le remplir, et que pour peu qu'ils donnent, ils donnent toujours assez pour y satisfaire. Voilà, chrétiens, ce qui anéantit pour vous le grand précepte de l'aumône dans la pratique, et ce qui m'oblige de vous représenter ici, et combien c'est un devoir indispensable, et combien c'est un devoir étendu que celui de l'aumône.

Devoir de l'aumône, devoir le plus indispensable pour quiconque est en état de la faire : ce sera le sujet de la première partie. Devoir de l'aumône, devoir le plus difficile à remplir dans toute son étendue : ce sera la seconde partie. En deux mots, l'obligation de l'aumône, l'étendue de l'aumône, c'est tout ce que peut embrasser le sujet que je traite, et c'est aussi tout ce que j'ai à vous développer, mais à vous développer à fond, dans ce discours pour lequel je vous demande une singulière attention, après que nous aurons imploré le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque instruit que l'on soit du christianisme, dans ces Etats très-chrétiens, que vous gouvernez avec tant de sagesse, je crois être en droit de douter si le monde, et surtout le grand monde, a jamais bien pénétré ce texte de l'Evangile, où Jésus-Christ expose aux yeux de ses disciples la peinture de ce jour fatal qui décidera du sort éternel de tous les hommes. Chose étonnante, en effet, et qui nous paraîtrait incroyable, si Jésus-Christ lui-même ne nous l'assurait pas. Dans cette multitude d'hommes réprouvés ou glorifiés au tribunal de Dieu, dans ce grand jour destiné à la manifestation totale de sa justice, il n'y en aura pas un seul dont le sort éternel ne soit fondé sur la transgression ou l'observation du précepte de l'aumône. La négligence de ce devoir sera le point capital de la condamnation des réprouvés, comme la pratique de ce devoir sera le point capital de la gloire des élus. *Ite, maledicti; esurivi enim, et non dedistis mihi manducare... Venite, benedicti Patris mei; esurivi enim, et dedistis mihi manducare.* (*Matth.*, XXV.)

Quoi qu'il en soit, chrétiens, de ces paroles mémorables de Jésus-Christ dont le vrai sens est que l'aumône négligée ou pratiquée sera la seule règle des jugements de Dieu; puisque c'est un point de foi que tous les vices seront punis, et toutes les vertus récompensées, au moins devez-vous en tirer cette conséquence, que de tous les crimes qui feront tomber sur les réprouvés l'anathème éternel d'un Dieu vengeur, aucun ne le méritera davantage que la dureté qu'ils auront fait paraître envers les pauvres. Conclusion qui suffirait pour démontrer le devoir indispensable de l'aumône, qui fait le sujet de la première partie de ce discours, sans que vous eussiez droit d'en exiger d'autre preuve que l'arrêt du souverain Juge, qui cesserait d'être le juge le plus équitable, si l'aumône pouvait cesser d'être le plus indispensable des préceptes. Mais vous me demandez de plus : pourquoi donc l'aumône est-elle un devoir si indispensable, et sur quoi peut être fondée la rigueur étonnante de ce précepte?

Pour répondre pleinement à cette question, je remarquerai qu'il est pour l'homme trois sortes d'obligations à remplir, quel que soit le rang qu'il occupe sur la terre. Obligations envers Dieu, obligations envers le prochain, obligations envers lui-même; trois espèces de devoirs qui, considérés séparément, ne laissent pas d'être indispensables, et qui réunis ensemble forment tout le fonds de la religion de l'homme. Si donc le devoir de l'aumône renferme lui seul ces obligations également indispensables, quoique différentes dans leur objet; si pour les violer à la fois dans ce qu'elles ont de plus essentiel, il suffit de manquer au précepte rigoureux de l'aumône, devez-vous être surpris que la négligence de ce seul devoir soit pour vous un crime capital devant Dieu, et devienne au jour de ses vengeances le premier et comme l'unique sujet de votre réprobation? Or tel est, et tel sera toujours le devoir de l'aumône que je vous expose; devoir le plus indispensable, et par rapport à Dieu qui la commande, et par rapport au prochain qui la reçoit, et par rapport au riche qui la donne. Je reprends, et, considérant d'abord cette charité bienfaisante envers le pauvre, relativement à Dieu qui la commande, je dis qu'elle est pour vous le plus indispensable des devoirs; pourquoi? Parce qu'elle est un tribut qu'il vous impose en vertu de son domaine souverain, et pour la justification nécessaire de sa providence

Et en effet, chrétiens, vous qui jouissez des biens de la terre, et à qui je m'adresse uniquement dans ce discours, en faveur de ceux à qui le ciel en a refusé la jouissance, raisonnons ensemble un moment. Quelque justes possesseurs que vous soyez de vos biens, ne reconnaissez-vous pas que Dieu, comme souverain maître, en est, dans l'exacte vérité, le seul propriétaire, et que malgré la possession qu'il vous en donne, il en retient toujours le souverain domaine? Il a donc pu, ce Dieu qui vous a comblés des biens terrestres, s'en réserver l'hommage qui lui est dû, par l'imposition d'un tribut au gré de sa volonté. Refuseriez-vous à ce Dieu suprême un droit que vous reconnaissez dans les princes du monde, et qu'ils exercent tous les jours sur vos biens, sans contradiction de votre part? Or ce tribut que le Dieu de l'univers a pu vous imposer en vertu de son domaine absolu sur vos biens et sur vos personnes, n'est-il pas évident que, pour la justification de sa providence, il vous l'impose en effet; et que s'il ne peut l'exiger par lui-même et pour lui-même, ce qui ne conviendrait pas à sa grandeur, il prétend l'exiger et le recueillir par la main des pauvres pour l'appliquer à leur usage? Car si vous avez, chrétiens auditeurs, l'idée d'un Dieu, telle que vous la donnent la religion et la raison même, ce Dieu créateur de tous les hommes, n'a-t-il pas dû pourvoir en même temps à leurs besoins? Celui qui donne la vie par sa puissance, ne doit-il pas, en vertu de sa providence, fournir les moyens de la conserver? Vous en convenez sans peine avec moi, et malgré les richesses dont ce Dieu vous a libéralement pourvus, il ne serait à vos yeux qu'un Dieu sans bonté et sans providence, s'il avait pu jeter des hommes sur la surface de la terre, sans leur fournir le nécessaire pour y subsister.

Il faut donc, pour justifier la providence divine, devons-nous conclure, il faut donc qu'il existe dans ce monde où elle nous a placés, un fonds destiné par elle-même à l'entretien de tous les hommes sans exception. Vous le savez cependant, tous les biens du monde sont inégalement distribués et ne le sont pas toujours proportionnément aux mérites. Les fonds de terre, les trésors, les revenus, les biens de toute espèce ont des possesseurs et des maîtres; et le trop grand nombre est de ceux qui en sont privés, tandis qu'un trop petit nombre a tout en abondance. De là que suit-il par une conséquence immédiate et nécessaire, si ce n'est, riches du siècle, que c'est donc entre vos mains que se trouve ce fonds destiné de Dieu même à l'entretien de tous les malheureux qu'il a privés des biens du temps? Oui, c'est sur vos richesses qu'il a prétendu leur assigner le nécessaire de la vie, qu'il leur doit en qualité de créateur et de conservateur de leur être. Enfants qu'ils sont du même Père, appelés à la même vocation, destinés à la même gloire que vous; comblés de tous les biens d'un ordre surnaturel et supérieur dont vous jouissez vous-mêmes, les biens nécessaires à la subsistance du corps ne sont pas les seuls dont sa providence paternelle les aura frustrés, et, pour être vraiment justifiée à leur égard, il faut qu'elle vous ait fait ses ministres et ses coopérateurs, selon l'expression de saint Paul, pour suppléer ici-bas à leur indigence : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat.* (II *Cor.*, VIII.)

Que faites-vous donc, chrétiens, vous qui avez les biens de la terre en partage, quand vous refusez au peuple le tribut essentiel de vos aumônes? Peut-être ne l'avez-vous pas assez compris, quel est sur ce point votre désordre relativement à Dieu? Le voici : Ce n'est pas seulement cet esprit d'orgueil et d'indépendance qui vous porte comme des sujets rebelles, à lui refuser l'hommage des biens que vous tenez de sa main, plus libérale pour vous que pour tant d'autres; ce qui l'outrage plus sensiblement encore dans le refus que vous faites du tribut qu'il vous demande par la voix du pauvre, c'est que par là vous renversez autant qu'il est en vous les desseins de sa providence pour le bon ordre et l'entretien de la société dont il est le premier auteur. Pourriez-vous les ignorer, riches du monde, ces desseins adorables dont dépend le bonheur de la société humaine? Je n'ai qu'à vous les rappeler à ce moment, pour vous faire mieux concevoir combien le refus de l'aumône vous rend coupables par rapport à Dieu. Écoutez-moi, je vous prie.

Dieu voulait (conséquemment aux pas-

sions humaines qui s'opposaient à l'égalité naturelle entre les hommes), Dieu voulait qu'il y eût dans le monde, même dans le monde chrétien, une diversité de conditions, et surtout des pauvres que la nécessité assujettît à certains ministères pénibles et humiliants à l'égard des riches, afin que le besoin réciproque fût comme un lien toujours durable qui réunît et rapprochât sans cesse les différents ordres d'un Etat : *Dives et pauper obviaverunt sibi.* (*Prov.*, XXII.) Et par le refus de l'aumône, au lieu de ce commerce mutuel qui devait s'entretenir par les bienfaits des grands et les services des petits, on ne voit dans les uns que l'abus d'un empire que leur dureté change en tyrannie ; et dans les autres que le poids d'une pauvreté honteuse qui en fait moins les serviteurs des riches que les victimes et les martyrs de leur insensibilité.

Dieu voulait que l'égalité naturelle de biens et de conditions, comme nécessairement troublée par les diverses passions qui agitent les hommes, fût rétablie en quelque sorte par la libéralité intarissable des uns à subvenir aux besoins des autres : *Ut fiat æqualitas.* (II *Cor.*, VIII.) Et par le refus de l'aumône, au lieu de cette espèce d'égalité qui devrait régner entre les disciples du même Dieu et les enfants de la même Eglise, on ne voit plus parmi nous qu'une disproportion prodigieuse de biens et de maux ; disproportion capable de faire revivre dans le christianisme cette erreur insensée qui fit autrefois regarder les pauvres de la terre comme des objets visiblement frappés de la malédiction du ciel.

Dieu voulait que la charité compatissante des riches en fît, à l'égard des pauvres, des économes fidèles qui sussent administrer sagement les trésors qui leur étaient confiés, non pas en leur nom, mais au nom du grand Maître qui les honorait de sa confiance : *Fidelis dispensator quem constituit Dominus super familiam suam.* (*Luc.*, XII.) Et par le refus de l'aumône, au lieu de l'administration sage de ces biens, marquée par le Seigneur pour l'entretien de sa maison, pour la subsistance de cette grande famille composée de tous les hommes, on ne voit plus dans les riches que la dissipation d'un dépôt sacré remis entre leurs mains pour le soulagement de l'indigence, mais détourné par un abus sacrilége, à l'entretien du luxe, de la mollesse et de la volupté.

Dieu voulait que la sage économie de ces biens, réglée sur les besoins différents de ses créatures, corrigeât également sur la terre et les désordres des richesses et les suites funestes de la pauvreté, en faisant trouver le nécessaire à celui qui n'a rien, dans le superflu de celui qui a tout en abondance : *Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.* (I *Cor.*, VII.) Et par le refus de l'aumône, au lieu de cette juste répartition de biens qui devait sanctifier tout à la fois et le riche et le pauvre, en faisant cesser de part et d'autre les causes les plus ordinaires de leur perte ; on ne voit plus dans celui-là qu'une abondance criminelle, qui, étant le fruit du péché, en devient bientôt le principe ; et dans celui-ci, qu'une indigence plus coupable encore, qui, au mépris de toutes les lois et aux dépens de tout le genre humain, cherche dans les plus grands crimes les ressources nécessaires à la vie, qu'il aurait dû trouver dans vous-mêmes.

Dieu voulait enfin que les pauvres découvrant, pour ainsi dire, dans les riches des dieux visibles et des sauveurs toujours prêts à essuyer leurs larmes et à soulager leurs peines, ce fût pour eux une occasion continuelle de rendre hommage à sa providence, qui sait si bien rapprocher par sa loi le riche et le pauvre dont il est le créateur et le père commun : *Utriusque enim operator est Dominus.* (*Prov.*, XXII.) Et par le refus de l'aumône, au lieu des bénédictions que devait attirer à Dieu, de la part du pauvre, la participation des biens que le riche possède, on n'entend plus que les cris pitoyables et les murmures scandaleux de ces pauvres, qui accusent Dieu même de leur infortune et qui blasphèment sa bonté infinie, à la vue des riches dont l'abondance avare et superbe insulte à leurs malheurs et les multiplie de jour en jour.

Car c'est ainsi, riches mondains, que par l'inobservation du seul précepte de l'aumône, vous contribuez à faire du monde entier le théâtre de mille scandales qui attaquent directement la providence paternelle d'un Dieu sur tous les hommes. Or pensez-vous que Dieu, touché de ces désordres et jaloux de la gloire de sa providence, dont vous renversez les desseins, autant qu'il est en vous, par votre épargne sordide en matière d'aumône, ne s'en vengera pas sur vous-mêmes dès cette vie ? Il s'en vengera sans doute, non pas peut-être d'une manière visible et éclatante qui s'annonce par la ruine et le débris de votre fortune, quoiqu'il n'y ait, hélas ! que trop d'exemples de ces malédictions même temporelles de la part de Dieu sur les plus illustres familles dont la charité n'était pas le soutien ; mais toujours s'en vengera-t-il d'une manière d'autant plus terrible qu'il ne s'agira pas seulement de se venger lui-même, mais encore ses pauvres dont il est spécialement le Père ; d'une manière d'autant plus funeste à vos personnes, qu'il paraîtra plus épargner vos biens, vos dignités, vos familles, et vous laissera malheureusement prospérer dans le monde au gré de vos désirs. L'aumône est donc un devoir indispensable par rapport à Dieu, puisqu'elle est un tribut qu'il nous impose en vertu de son domaine souverain, et dont dépend la justification de sa providence. J'ajoute qu'elle est encore un devoir indispensable par rapport au prochain, devoir de charité, devoir de justice.

1° Devoir de charité ; pourriez-vous en douter jamais, mes chers auditeurs, et ce point n'est-il pas même trop évident pour avoir besoin de preuve ? Car quelque peu instruit que l'on soit de sa religion, est-il possible d'ignorer qu'elle nous oblige d'ai-

mer généralement tous les hommes ; que depuis les princes qui nous gouvernent, jusqu'au plus vil peuple rampant sur la poussière, tout est contenu sous ce terme universel de prochain que vous devez aimer ? Or, qui de vous se persuadera qu'il rend aux pauvres le tribut de charité qu'il leur doit comme à des frères qui lui sont unis par les liens de la nature et de la foi, quand il refuse de les assister, surtout dans leurs besoins pressants ? Car vainement, pour vous disculper, diriez-vous que vous plaignez leur sort, que vous vous sentez pénétrés de compassion pour eux. Et comment, je vous prie, ne les plaindriez-vous pas ! Seriez-vous seulement des hommes si le spectacle de leurs misères n'excitait pas du moins quelque sentiment de pitié dans vos cœurs ? Mais ces sentiments de compassion qui vous rassurent seraient-ils dans vous les fruits de la vraie charité qui leur est due, s'ils ne vous arrachaient pas une partie de vos biens nécessaires à les soulager ? Eh ! quelle idée vous formez-vous donc de cette vertu plus qu'humaine qui fait comme l'essence de la religion de Jésus-Christ ? de cette charité dont le caractère visible doit distinguer les chrétiens aux yeux du monde, ainsi que le caractère invisible du baptême les distingue aux yeux de Dieu ? Non, le véritable amour, ce sentiment capable d'adoucir les cœurs les plus féroces, ne s'accorda jamais avec la dureté capable de refuser à l'objet qu'on aime le soulagement nécessaire.

Consultons seulement la nature : elle nous dira que la libéralité est le premier effet des amitiés, même purement humaines, qu'elle a fait naître ; que la main la plus avare ne saurait être longtemps fermée pour ceux à qui nos cœurs se sont ouverts ; et qu'il n'est point de signe plus marqué de notre indifférence pour l'homme qui souffre l'indigence ou l'infirmité, que de le voir souffrir sans l'assister efficacement dans ses peines. Or, dites-moi, voudriez-vous déprimer la charité de Jésus-Christ qui doit perfectionner dans le cœur humain les plus tendres sentiments de la nature ? Oseriez-vous déprimer dans vos esprits cette charité divine, au-dessous de ces amitiés naturelles qui n'ont d'autre principe que l'humanité, et tandis que tout autre amour, pour peu qu'il ait d'ardeur et de vivacité, rend l'homme libéral et prodigue, regarder la charité chrétienne comme un sentiment d'amour inefficace et stérile ? Cessez donc de nous dire, conclut l'apôtre saint Jean, et cessez de croire vous-mêmes que vous aimez vos frères, s'ils ne trouvent pas dans votre générosité le soulagement de leurs besoins ? Oui, dès lors vous avez infailliblement perdu l'amitié de votre Dieu, parce que vous avez éteint dans votre cœur cet amour de charité pour le prochain, qui vous était commandé : *Qui viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo?* (I *Joan.*, III.)

Eh ! comment en effet la charité de Dieu pourrait-elle habiter dans des cœurs, dont l'indifférence pour le pauvre produit les plus terribles effets de la haine et de la cruauté, puisque ne pas soulager le pauvre, dit saint Ambroise, dès qu'il est en notre pouvoir de le faire, c'est en devenir le meurtrier et l'homicide, en lui faisant trouver une mort précipitée dans l'excès de son indigence ? *Non pavisti, occidisti.* Comment la charité de Dieu habiterait-elle dans des cœurs dont l'insensibilité occasionne tous les jours la perte d'une infinité d'âmes, que le secours de l'aumône eût conservées dans l'innocence, et qui, faute de ce secours, je rougis de le dire, rougissez au moins de l'entendre ; et qui, faute de secours dont leur vie dépendait, osent franchir toutes les bornes de la pudeur, et braver les horreurs du libertinage le plus honteux, trop assurées hélas ! de trouver un remède à leur indigence dans les trésors des riches, si elles peuvent consentir à se déshonorer et à mériter leurs indignes largesses, au prix de l'infamie ? Siècle déplorable où les hommes opulents ne craignent point d'être prodigues à l'égard de l'indigence, pour abuser indignement de ses besoins, et ne deviennent avares et intéressés que quand il s'agit de sauver la vie et la vertu chancelante du pauvre, à qui cependant ils sont redevables du tribut de leurs biens ; je ne dis pas seulement à titre de charité, je dis de plus, à titre de justice.

Ceci vous surprendra peut-être, mes chers auditeurs, et cependant quoi de plus incontestable que ce titre de justice dans l'aumône que Dieu vous commande, et qui vous fait réellement les débiteurs des pauvres ? Car s'il est vrai, comme vous ne pouvez en disconvenir, que ce n'est pas seulement pour vous-mêmes, mais plus encore pour le malheureux et l'indigent, que Dieu vous a faits ici-bas ce que vous êtes ; s'il est également vrai que Dieu n'a rassemblé les biens dans les familles qui en sont pourvues, que pour les répandre sur celles qu'il en a privées, comme il rassembla les eaux dans la mer dès le commencement du monde, afin qu'elles se répandissent sur la terre avec plus d'ordre et d'utilité, et comme il réunit la lumière dans le soleil, afin que le monde en fût éclairé selon ses besoins ; en un mot, s'il est vrai, selon la belle réflexion de Salvien, que Dieu, à qui tout appartient en propriété, comme au seul Maître souverain de l'univers, ne vous permet de regarder comme à vous ce qu'il vous donne, qu'afin que vous ayez sans cesse à la main de quoi donner vous-mêmes : *Cum totum suum sit quod a Deo accipimus, nostrum esse dicit ut demus.* Dès que vous frustrez le pauvre de cette partie de vos biens que Dieu lui destinait, n'en usez-vous pas évidemment contre l'intention du Maître qui vous en a confié la distribution et l'économie ? Et conséquemment n'agissez-vous pas contre la loi de la justice la plus naturelle, qui défendit toujours de disposer d'un bien dont on n'est pas le propriétaire, si ce n'est en faveur, ou suivant les ordres du Maître qui nous l'a confié ?

Oui, vous êtes sans doute les possesseurs légitimes de ces biens qui vous distinguent, et la justice humaine n'est pas en droit de vous les disputer. Mais je prétends que, malgré cette possession, fondée de votre part sur les plus justes titres, vous commettez une injustice réelle dans l'emploi que vous en faites, si vous les consumez entièrement à votre usage; c'est-à-dire si vous retenez injustement, et contre le droit des pauvres, ce qu'il vous serait possible de leur donner, sans rien retrancher de vos véritables besoins; et que vous n'êtes pas moins coupables, au jugement de Dieu, par le refus seul de l'aumône, que par le refus plus odieux en apparence de rendre un bien qui ne vous appartiendrait pas. Car c'est ainsi que l'ont décidé les Pères de l'Eglise, avec une conformité de sentiments et d'expressions qui ne souffre point de réplique, et pour ne vous pas laisser ignorer leurs décisions sur ce point important :

Ainsi l'a décidé saint Basile, qui reproche à tous les riches de faire autant de vrais larcins qu'ils pourraient soulager de pauvres qu'ils ne soulagent pas en effet : *Tantorum scias te invadere bona, quantis præstare possis et nolis.*

Ainsi l'a décidé saint Chrysostome, qui accuse non-seulement de dureté, mais d'injustice, quiconque jouit de ses biens sans en faire part à l'indigence : *Justus esse non potest, qui divitias possidet solus.*

Ainsi l'a décidé saint Ambroise, qui fait un aussi grand crime de refuser au pauvre ce que l'on peut et ce que l'on doit lui donner, que de lui arracher inhumainement le pain nécessaire à sustenter sa vie : *Neque enim plus est criminis habenti tollere, quam cum possis indigentibus denegare.*

Ainsi l'a décidé saint Augustin, en déclarant usurpateur et ravisseur du bien d'autrui, tout homme qui ne donne pas le superflu de ses richesses au soulagement de la misère publique : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur.*

Ainsi l'a décidé saint Grégoire, qui nous représente la matière de l'aumône, sous l'image d'un dépôt sacré dont nous sommes les dépositaires, et qui, sans abus, ne peut jamais être destiné à notre usage : *Cum necessaria indigentibus ministramus, sua illis reddimus, non nostra largimur.*

Ainsi l'a décidé saint Bernard, qui regarde la dépense superflue du riche comme une soustraction cruelle sur le patrimoine du pauvre : *Crudeliter subtrahitur, quod inaniter expenditis.* Je ne pousserai pas plus loin cette induction, où pourraient entrer mille autres textes aussi formels que ceux que je viens de produire.

Or, que répondez-vous, riches sans compassion pour les misérables, et que répondrez-vous jamais à cet accord si unanime des Pères de l'Eglise, sur le devoir de justice renfermé dans l'aumône? La regarderez-vous encore comme le fruit d'une bonté tout humaine, comme une œuvre de pure miséricorde, réservée pour les cœurs naturellement sensibles et compatissants? Tels sont, je le sais, les préjugés ordinaires qui vous rassurent dans l'habitude où vous êtes de violer ce devoir. Préjugés entretenus par les supplications humbles et rampantes que le pauvre emploie d'ordinaire à vous toucher, et qui ne vous paraissent pas s'accorder avec un droit légitime sur l'aumône qu'il vous demande. Préjugés fortifiés par la manière même dont vous exhortent à ce devoir quelques ministres de Jésus-Christ, qui, vous croyant plus sensibles que vous n'êtes à la compassion, n'emploient souvent que cet unique motif pour vous exciter à l'aumône. Mais, quoi qu'il en soit de vos préjugés sur ce point, mes chers auditeurs, et quel qu'en puisse être le principe, j'ose vous dire que vous n'avez pas de l'aumône cette idée juste qu'en doit avoir le chrétien, si vous ignorez qu'elle n'est pas moins une dette contractée, qu'une grâce et une faveur de votre part; si vous ignorez que le pauvre n'a pas moins droit sur votre superflu, que vous avez droit vous-mêmes sur votre nécessaire, puisque votre superflu, dans les desseins de Dieu, doit toujours devenir le nécessaire du pauvre : *Neque enim plus est criminis, habenti tollere, quam cum possis indigentibus denegare.*

Et ne vous rassurez point contre cette morale, sur ce qu'un certain monde a coutume de nous opposer, pour la combattre, qu'elle irait à donner aux pauvres le droit de s'approprier une partie de vos biens par la violence, et de ravir jusque dans vos maisons ce que vous ne leur donnez pas. Non, chrétiens, ce n'est point là une conséquence que l'on puisse tirer de la morale purement évangélique que je vous annonce. Je pourrais bien, sans doute, vous faire à vous-mêmes ce reproche dont vous chargez sans fondement la morale de Jésus-Christ, pour vous exempter de la suivre. D'où viennent, en effet, le plus souvent, les meurtres, les rapines, les brigandages de tant de malheureux qui, malgré les sévérités de la justice qui les poursuit, infestent sans cesse nos villes et nos campagnes, si ce n'est de la dureté des riches à leur refuser le nécessaire, que le désespoir les oblige à chercher dans la violence? Mais, sans abuser du raisonnement, comment craindre de pareilles suites d'un discours chrétien, qui nous fait de l'aumône un devoir de justice, et qui donne aux pauvres un droit légitime sur votre superflu?

Quelque droit en effet que ces infortunés puissent avoir sur le superflu de vos biens, Dieu a voulu qu'ils le reçussent de vos mains, et qu'un don, pleinement libre de votre part, vous fît acquérir le mérite et la gloire de la charité par l'acte même de la justice. Ce superflu leur appartient, il est vrai, puisque c'est un fonds que Dieu leur assigne irrémissiblement sur vos biens; mais ce fonds n'est véritablement à eux que sous la condition que vous confirmerez vous-mêmes le don paternel qu'il leur en fait. S'ils osent le ravir, ils sont coupables de lar-

cins devant Dieu, quoique vous ne puissiez sans injustice le refuser à leurs besoins. Ainsi le domestique et l'artisan à qui vous refuseriez le fruit convenu de leur travail, deviendraient-ils coupables, s'ils s'emparaient de ce qui leur est dû, quoique la loi de toute justice vous oblige à ne pas les frustrer de leur salaire.

Mais les pauvres que vous n'assistez pas, concluez-vous encore, pourraient donc vous citer aux tribunaux de la justice humaine, pour vous demander une partie des biens que vous possédez, comme leur appartenant à eux-mêmes. Non, encore une fois, chrétiens, ce n'est point par de telles voies que le pauvre doit acquérir cette partie de vos biens que lui destine la Providence; c'est de votre charité libre et volontaire qu'il doit hériter le tribut de justice qui lui est dû, et malgré l'évidence de ses droits, il n'a point de recours au tribunal des hommes contre l'injustice de vos refus; c'est au tribunal de Dieu seul qu'est réservée sa vengeance. C'est à ce tribunal souverainement juste que vous attendent tant de malheureux que votre dureté laisse périr tous les jours, pour vous reprocher par la bouche de Dieu même l'usage injuste d'un bien qui devait fournir à leurs besoins. C'est à ce tribunal que non-seulement la voix de l'humanité et de la charité, mais encore la voix de l'équité, violée par votre insensibilité à leurs misères, demandera vengeance de vos injustices et de vos larcins à leur égard. Quelle surprise pour vous, dans ce grand jour, riches du monde, qui, sans vous piquer des vertus chrétiennes, vous êtes toujours flattés de cette probité naturelle selon le monde! Quelle surprise, de vous voir à la face de l'univers, confondus avec ces hommes détestés qui ne vivent que de rapines; avec ces hommes cruels et insatiables qui s'engraissent du sang de la veuve et de l'orphelin! Et tel sera cependant votre sort au jugement de Dieu, par le refus injuste que vous aurez fait au pauvre de cette partie de vos biens qui lui était due, et que Dieu même lui avait donnée : *Neque enim plus est criminis habenti tollere, quam cum possis indigentibus denegare.*

3° Enfin, ce devoir de l'aumône, devoir le plus indispensable par rapport à vous-mêmes, car, dans les principes de la religion de Jésus-Christ, mes chers auditeurs, le premier et même l'unique devoir de l'homme, relativement à lui-même, c'est de savoir mettre à profit tous les moyens de salut que le ciel lui présente dans sa condition. Qu'il néglige à la bonne heure les plus sûrs moyens qui peuvent contribuer à l'agrandissement de sa fortune; le droit qu'il a de renoncer au monde et à toutes les espérances du monde pour l'intérêt seul de sa perfection, autorise et même consacre en cela son indifférence. Mais s'agit-il des moyens que le ciel a marqués pour le salut de l'homme, suivant les divers états de la vie, c'est toujours un crime devant Dieu que d'en négliger la pratique, parce que c'est manquer visiblement à cette charité essentielle que l'on se doit à soi-même. Si donc le devoir de l'aumône, pour quiconque est en état de le remplir, est non-seulement un moyen de salut établi de Dieu, mais encore un moyen infaillible, dont nous répond la parole de Dieu même, mais de plus un moyen nécessaire, et qui ne peut être suppléé par aucun autre, pourriez-vous ne la pas regarder avec moi comme le devoir le plus essentiel relativement à vous-mêmes. Or quoi de plus évident que ces deux points de morale? Un mot sur chacun suffira pour persuader.

Je dis moyen infaillible, dont nous répond la parole de Dieu même. Faites l'aumône, dit Jésus-Christ à tous ses disciples présents et futurs, et sa vertu toute-puissante effacera tous vos crimes. Ce sont les paroles de l'Homme-Dieu, rapportées par saint Luc : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XI.) Prenez garde cependant, chrétiens; ce n'est pas à dire sans doute que cet acte de religion ait le pouvoir de vous dispenser de cette douleur même que doit éprouver un cœur contrit et humilié devant son Dieu par la pénitence. Non, l'entendre ainsi, ce serait, par une erreur insoutenable, attribuer à l'aumône plus d'efficacité qu'aux sacrements et au sang de Jésus-Christ même, dont la vertu infinie exige néanmoins toujours la préparation du cœur, quand le sujet en est capable. Ce n'est pas à dire encore que l'aumône seule puisse vous tenir lieu de toute autre pénitence extérieure et pratique. Non, elle ne servirait dès lors qu'à vous entretenir dans l'habitude du désordre, et conséquemment elle cesserait d'être pour vous, comme elle doit l'être, un moyen de pénitence et de sanctification chrétienne.

Mais du moins est-ce à dire, ainsi que l'explique saint Augustin, que l'aumône agit de la manière la plus efficace sur le cœur de Dieu, pour l'engager à se laisser fléchir par nos larmes, nos prières et nos sacrifices; pour l'obliger à verser sur les plus grands coupables ces grâces puissantes de conversion, que la justice irritée n'eût jamais permis à la miséricorde de laisser tomber sur eux, si la voix éloquente de l'aumône ne les avait pas sollicitées en leur faveur; et ne suffit-il pas de ces avantages pour persuader à tous les riches du monde qu'ils ne peuvent abandonner la pratique de l'aumône, sans négliger le moyen de salut le plus infaillible que leur ait ménagé la Providence?

Du moins, si ce moyen infaillible de parvenir à l'éternel bonheur, pouvait être remplacé par quelque autre laissé par Jésus-Christ au choix de ses disciples! Mais non, mes chers auditeurs; ce moyen de salut, infaillible pour tous les riches, est encore pour eux un moyen de salut nécessaire et indispensable; pourquoi? Parce qu'il n'y a que l'exercice de l'aumône qui puisse corriger, dans leurs états, les effets funestes des richesses, relativement au salut éternel; effets que vous pourriez ignorer, chrétiens, vous qui jouissez des biens de la terre, et

qu'il est de mon devoir de vous rappeler ici.

C'est cette opposition terrible que votre état vous donne avec Jésus-Christ, dont vous devez être, comme chrétiens, les images vivantes, qui attire sur vous les anathèmes et les malédictions de ce Dieu sauveur : *Væ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI.)

C'est ce danger prochain où vous êtes dans votre état, de vous rendre coupables de mille péchés presque inséparablement attachés à la possession des richesses, qui, pour cette raison, sont appelées dans l'Ecriture des richesses d'iniquité : *Mammona iniquitatis.* (*Luc.*, XVI.)

C'est enfin cette impossibilité morale de vous sauver dans un état qui conduit, comme de lui-même, au terme de la réprobation éternelle, et qui doit causer à l'homme chrétien les plus mortelles frayeurs, s'il lui reste encore quelque sentiment de foi et de religion : *Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XIX.)

Or, quel autre moyen que l'aumône pour corriger ces effets funestes des richesses, et pour lever tant d'obstacles qui s'opposent au salut de ceux qui les possèdent? Car, le moyen, et le moyen unique, riches du siècle, de corriger l'opposition de votre état d'opulence avec celui de la pauvreté de Jésus-Christ, n'est-ce pas de faire part à Jésus-Christ de vos biens, et de prendre part vous-mêmes à la pauvreté de Jésus-Christ, pour vous rapprocher ainsi de son état, et le rapprocher également du vôtre? et voilà le secret admirable que vous découvre la pratique de l'aumône. Sans vous réduire au point de l'indigence, elle vous dépouille cependant d'une partie de vos biens, et vous fait ainsi partager la pauvreté de Jésus-Christ; et de plus elle domine l'indigence du pauvre, qui tient la place de Jésus-Christ, et par là fait entrer Jésus-Christ même en participation de vos richesses : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV.)

Le moyen, et l'unique moyen de réparer tant de désordres où vous plonge l'usage du monde et des biens du monde, n'est-ce pas d'intéresser pour vous, auprès de Dieu, des protecteurs capables de vous obtenir des grâces extraordinaires de conversion et de pénitence? Et voilà ce qu'opère le bienfait de l'aumône, en vous rendant les pauvres favorables au tribunal d'un Dieu vengeur. Oui, les troupes de saints que vous pouvez invoquer pour le fléchir, les légions d'anges et de séraphins prosternés sans cesse devant son trône, pour détourner sa foudre de dessus le monde, et pour arracher l'homme coupable à sa justice; oui, tout le ciel armé de prières et de vœux, aurait moins de pouvoir sur son cœur irrité par vos crimes, qu'une troupe de misérables, dont les mains chargées de vos dons, s'élèvent de la terre au ciel en votre faveur. Ce n'est, mes chers frères, qu'à de tels patrons, si vils aux yeux de la grandeur humaine, que ne sait point résister la majesté suprême On dirait que Jésus-Christ, qui daigne se substituer lui-même à la place du pauvre, pour vous toucher sur sa misère, dès qu'il le voit revêtu de vos aumônes, le substitue désormais à sa place de médiateur, pour vous combler de grâces, vous convertir et vous sauver : *Pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.* (*Psal.* XXXIII.)

Enfin, le seul moyen de vous garantir de l'éternelle réprobation où vous conduit comme naturellement votre état, n'est-ce pas de vous acquérir de nouveaux droits sur le ciel, où, selon la parole de Jésus-Christ, il vous est si difficile de pénétrer? Et voilà le prix réservé spécialement à l'aumône, parce qu'elle est le gage et le prix que Dieu exige singulièrement des riches pour les recevoir dans son royaume. Que le reste des hommes, à la bonne heure, puisse acquérir la possession du ciel par une autre voie, les riches doivent y acheter leur place par cette partie de leurs biens que la charité répand. Et de là cet usage, si ordinaire dans l'ancienne Eglise, de commuer en aumônes les satisfactions rigoureuses qu'elle imposait aux riches pécheurs; persuadée, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, que l'aumône seule ne laisserait jamais tomber leurs âmes dans les ténèbres éternelles : *Eleemosyna non patietur animam ire in tenebras.* (*Eccli.*, III.)

Telle est donc, riches du monde, la liaison nécessaire de l'aumône et du salut dans vos conditions. Quelque mépris que vous fassiez paraître pour les pauvres, qui sont comme le rebut de votre orgueil, Dieu en a voulu faire les arbitres de vos éternelles destinées. Oui, ce Dieu souverain, qui vous a confié les richesses du monde pour leur en faire part, leur a mis également en main les trésors du ciel pour vous les partager. S'ils ont besoin de vous pour vivre quelques années sur la terre, vous avez encore plus besoin d'eux pour éviter l'éternelle réprobation qui vous menace. C'est aux riches qu'il est donné d'être les sauveurs des pauvres pour le temps; mais c'est aux pauvres, après Jésus-Christ, d'être les sauveurs des riches pour l'éternité; commerce admirable entre les deux extrêmes qui peuplent l'univers, établi par la providence divine, et qui ne vous rend pas moins dépendants des pauvres dans l'ordre de la grâce, qu'ils sont dépendants de vous dans l'ordre de la nature; commerce nécessaire et dont vous ne pouvez interrompre le cours sans vous frustrer vous-mêmes de toute espérance par rapport au salut.

D'autant plus coupables au reste, si vous négligez ce moyen de salut que l'aumône vous présente, qu'il n'en est point de moins pénible à l'amour-propre qui vous arrête sur tant d'autres devoirs, et que vous ne pouvez prétexter à cet égard aucune de ces raisons frivoles qui servent à vous dispenser de mille moyens de sanctification. Car il ne s'agit point ici d'une œuvre incommode ou rigoureuse, contraire à vos infirmités et à la faiblesse de votre complexion. Il ne faut qu'étendre la main vers le pauvre, et lui donner charitablement ce que le ciel même destine à son usage. Il ne s'agit point d'une

de ces pratiques de pénitence qui pourrait vous attirer la censure et les railleries du monde, que vous avez encore la faiblesse de craindre. Non, ce monde libertin, critique impitoyable des vertus chrétiennes les plus éminentes, n'en est pas encore venu jusqu'à censurer cette charité libérale que l'on fait paraître envers le pauvre. C'est là comme la vertu privilégiée du christianisme, qui mérite encore les éloges du monde le moins chrétien dans ses mœurs. Qui pourrait donc vous arrêter dans la pratique de ce devoir le plus essentiel envers vous-mêmes ? Une partie de ces biens terrestres dont la Providence vous a comblés, au moment qu'elle passera de vos mains dans celles du pauvre, va vous faire rentrer dans tous vos droits, et vous en acquérir de nouveaux sur le céleste héritage, dont votre état semblait vous exclure. Cette âme chrétienne, dont la rançon a coûté tout le sang de Jésus-Christ, mais que vous avez mille fois perdue par vos transgressions de la loi divine, vous pourriez la racheter par quelques aumônes faites en esprit de satisfaction et de pénitence, et vous balanceriez encore ! Ah ! c'est ici, je l'avoue, mes chers auditeurs, que votre insensibilité pour le pauvre serait pour moi un mystère inconcevable. Je serais en droit de conclure alors, ou que vous ne croyez pas ce que la foi vous apprend sur l'efficace de l'aumône, animée de l'esprit de la vraie charité ; ou, si vous le croyez encore, que vous êtes donc déterminés à vous perdre pour jamais, puisque vous refusez de prendre un moyen si facile d'assurer votre éternité.

Le comprenez-vous maintenant, chrétiens de tous les ordres et de tous les états, sur quoi est fondé le grand précepte de l'aumône et ce qui le rend si rigoureux pour vous et si indispensable. Si vous avez suivi le fond de cette première partie, vous avez dû reconnaître, que manquer au seul devoir de l'aumône, c'est manquer à Dieu qui vous l'impose en vertu de son domaine souverain, et pour la justification essentielle de sa providence ; c'est manquer au prochain, à qui vous la devez à titre de charité et de justice ; c'est vous manquer à vous-mêmes, pour qui elle doit être un moyen infaillible et nécessaire de salut. Or, un précepte que vous ne pouvez transgresser, sans outrager le domaine souverain et la providence de votre Dieu, sans frustrer le prochain de tous les droits de la charité et de la justice, sans vous frustrer vous-mêmes d'un moyen de salut également infaillible et nécessaire, faut-il s'étonner qu'un tel précepte soit pour vous le plus indispensable, et que Dieu, à la fin des siècles, en fasse comme l'unique règle de ses derniers arrêts. Cependant, après avoir vu l'obligation de l'aumône, et sur quoi elle est fondée, vous voulez savoir quelle en est l'étendue, et ce qui la rend si difficile à remplir, c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour détromper le monde chrétien du préjugé funeste qui lui dérobe l'étendue réelle de ses devoirs à l'égard du pauvre, je commence par lui remettre devant les yeux la sentence irrévocable de Jésus-Christ, qui décidera du sort éternel de tous les hommes ; et après m'en être servi comme d'un principe pour vous convaincre du devoir indispensable de l'aumône, je m'en sers encore pour vous obliger du moins à convenir que ce devoir est en effet bien plus étendu que le monde ne se le figure. Car écoutez, chrétiens, le raisonnement simple et décisif que vous présente sur ce point le dernier arrêt du souverain Juge. Jésus-Christ, dans cet arrêt suprême qui terminera tout, ne reprochera que l'omission de l'aumône au grand nombre de riches qu'il réprouvera : *Ite, maledicti; esurivi enim, et non dedistis mihi manducare.* (*Matth.*, XXV.) Il n'y aura donc point eu, parmi les riches vivants sur la terre, de désordre plus commun et plus universel que l'omission de ce devoir ; il faut donc croire que le très-grand nombre des riches du monde ne l'observe pas, et ne l'observera jamais jusqu'à la consommation des siècles.

Or, mes chers auditeurs, à comparer votre conduite avec cet oracle de l'Evangile, comment expliquer, sans sortir des bornes du vrai, cette transgression si commune du précepte de l'aumône ? Serait-il donc tant de riches assez insensibles pour ne se pas laisser toucher quelquefois à la misère du pauvre, pour ne le pas soulager du moins dans ses besoins extrêmes ? Serait-il même tant de riches assez durs de leur fonds, ou assez irréligieux pour refuser à la loi de la charité le tribut ordinaire de quelques légères aumônes ? Non, sans doute, l'humanité a toujours ses droits sur les cœurs même, où la religion de Jésus-Christ a perdu son empire. C'est donc, devons-nous conclure pour expliquer judicieusement l'Evangile, c'est du peu d'étendue de l'aumône dans la plupart des riches que doit s'entendre la transgression presque universelle de ce devoir, et conséquemment l'aumône est un devoir bien plus étendu et plus difficile à remplir qu'on ne l'imagine.

Mais ce raisonnement trop général ne suffirait pas encore à vous instruire. Rappelez-vous donc ici les principes évidents que je viens d'établir, et suivez-moi dans les conséquences incontestables que je vais en tirer pour l'instruction du monde. L'aumône est un devoir indispensable par rapport à Dieu, par rapport au prochain, par rapport à vous-mêmes ; c'est ce que j'ai démontré dans la première partie de ce discours. Or, sur la vérité reconnue de ces principes, voici, chrétiens, ce que j'avance pour vous éclairer sur ce sujet de toutes les lumières que m'a communiquées la connaissance de ma religion. L'aumône est un devoir indispensable par rapport à Dieu ; elle doit donc être proportionnée à la quantité réelle de vos biens. Première conséquence.

L'aumône est un devoir indispensable par rapport au prochain ; elle doit donc être pro-

portionnée aux besoins pressants que lui fait éprouver l'indigence. Seconde conséquence.

L'aumône est un devoir indispensable par rapport à vous-mêmes; elle doit donc être proportionnée au nombre et à la grièveté des crimes dont l'expiation vous est réservée. Dernière conséquence. Voilà, chrétiens, tout ce que j'ai reconnu de vrai et d'incontestable sur l'étendue de l'aumône, et ce qui me suffira, si vous voulez bien me suivre, pour vous en donner la plus juste idée, l'idée la plus propre à diriger l'homme chrétien dans l'accomplissement de ce devoir.

1° C'est la première conséquence qui me semble partir immédiatement du devoir de l'aumône, considéré par rapport à Dieu; qu'elle doit donc être proportionnée à la quantité réelle de vos biens, c'est-à-dire que, si vous avez beaucoup reçu de ce Dieu bienfaisant, vous êtes obligés de donner beaucoup vous-mêmes, selon la maxime du Sage : *Secundum vires tuas exporrigens da pauperi* (*Eccli.*, XIV), et que donner peu lorsque l'on possède de grands biens, c'est plutôt éluder le précepte, pour se tromper soi-même, que remplir en effet le devoir pour l'acquit de la conscience. Et certes, mes chers auditeurs, le Dieu juste qui nous impose ce tribut comme à ses sujets, pour acquitter sa providence à l'égard du pauvre, après le partage inégal qu'il a fait des biens du monde, ne peut exiger également de tous les hommes; et dans l'inégalité du tribut qu'il attend de ses créatures qui possèdent quelque bien sur la terre, quelle pourrait être la règle de ce qu'il attend de leur charité généreuse, si ce n'est la quantité même des biens dont il les a faits les dépositaires? Loi inviolable dont Dieu seul, qui en est l'auteur, pourrait nous dispenser; mais il ne l'a pas fait, et de plus il ne l'a pas dû faire. Eh! comment pourraient s'accomplir les desseins adorables de sa providence, pour le soulagement général de tous les pauvres, si ceux qui doivent être les sources de l'abondance publique, et fertiliser la terre par l'effusion de leurs largesses, viennent, comme de faibles ruisseaux, à se tarir dans un moment?

Ce n'est donc point remplir le devoir essentiel de l'aumône, conclut saint Ambroise, expliquant ce précepte, que de donner peu lorsque le ciel nous a mis en main de quoi faire d'amples libéralités : *Non est eleemosyna e multis pauca largiri.* De pareils dons irritent le ciel loin de l'apaiser, continue ce Père, et vous devez craindre d'être punis du souverain Juge pour avoir donné trop peu, au lieu d'être récompensés pour avoir donné : *Metuendum est ne plus plectaris ob retenta, quam compenseris ob data.*

Ici, mes chers auditeurs, jugez-vous de bonne foi vous-mêmes; vos richesses sont-elles pour vous en effet un motif de grossir et d'augmenter à proportion le tribut de vos aumônes, ou plutôt ne semble-t-il pas qu'elles soient pour vous une raison légitime de les diminuer? Car voilà quel est le scandale généralement répandu dans le christianisme, et qui n'a cessé sans doute de nous frapper que parce qu'il est devenu trop ordinaire; c'est de voir les hommes les plus opulents fournir beaucoup moins à l'entretien et à la subsistance des pauvres que ces hommes peu connus qui occupent les conditions médiocres dans la société. J'en appelle à ces pasteurs charitables qui se font un devoir de solliciter la compassion des chrétiens sur leurs frères malheureux; qu'ils nous disent si c'est dans les états les plus relevés du christianisme que se rencontrent les ressources nécessaires à la consolation des malades, au secours des prisonniers, à la subsistance des hôpitaux? Non, ce sera chez un petit nombre de personnes vertueuses, à qui leur fortune bornée ne laisse presque rien de superflu; ce sera chez le peuple même, dont le travail est l'unique ressource pour vivre, que se trouvera d'ordinaire le plus riche fonds de l'église pour l'entretien de ses pauvres; et si ces hommes opulents accordent quelque chose, plutôt à l'importunité de ceux qui les sollicitent qu'à la considération de leur devoir, ce que l'on obtient d'eux est toujours bien au-dessous de ce qu'on devait en attendre, eu égard aux amples revenus dont ils jouissent; riches pour tout le reste, et même avec tout le faste et l'ostentation des richesses, ils ne craignent, ce semble, de paraître ce qu'ils sont que quand il s'agit de la dépense la plus capable de les honorer, qui serait celle de l'aumône. C'est alors que, malgré le plaisir secret qu'ils ressentent de passer pour riches dans l'estime publique, ils désavouent volontiers l'opinion que le monde a conçue de leur fortune pour s'exempter avec bienséance d'en faire la mesure de leur libéralité. Cependant, mes chers auditeurs, rien ne prescrira contre cette divine loi; si vous pouvez tromper quelquefois les princes de la terre sur l'état présent de vos revenus, pour éluder une partie des tributs qu'ils vous imposent, vous ne tromperez pas Dieu, qui vous impose le tribut de l'aumône à l'égard du pauvre; et ce sera toujours la juste proportion de vos aumônes et de vos biens, qui sera la règle de ses jugements sur votre sort éternel.

Je sais, riches du monde, comment vous avez coutume de couvrir le désordre de cette avarice profane, qui ne s'étend qu'aux dépenses religieuses que la loi divine vous prescrit. Vous avez, dites-vous, un rang honorable à soutenir dans le monde, et c'est pour vous une source continuelle de frais et de dépenses qui vous épuisent; vous êtes dans un train de fortune où vous pouvez légitimement aspirer plus haut, et vous employez à l'agrandissement de votre état ce qui n'est pas nécessaire au soutien de votre condition présente; vous avez des enfants à pourvoir selon leurs talents et leur qualité, et c'est à quoi ne suffiraient pas des revenus plus amples encore que ceux que vous possédez : prétextes spécieux que vous regardez comme des motifs raisonnables de donner

moins aux pauvres, que si le ciel ne vous avait pourvus que d'une médiocre fortune. Comme si le droit de soutenir votre rang pouvait l'emporter sur les droits souverains de Dieu et sur l'hommage essentiel que vous lui devez de vos biens, dont il est le premier maître. Comme si, pour agrandir votre état, il vous était permis de retrancher, à votre gré, sur cette portion de vos biens que la providence destine à l'usage du pauvre. Comme si enfin le soin paternel d'établir vos enfants était incompatible avec les soins dont vous êtes redevables aux pauvres de Jésus-Christ, et que l'on ne pût être en même temps sur la terre et bon père et vrai chrétien. Ah ! mes chers auditeurs, vous laisserez-vous toujours abuser par ces frivoles prétextes dont la séduction contagieuse damne tous les jours une infinité de mondains. Essayons encore un moment de vous en détromper.

Il faut soutenir votre rang dans le monde, dites-vous, et proportionner à son éclat celui de votre dépense ; j'y consens. Mais aussi, malheur à vous, si c'est le monde et non pas l'Evangile que vous consultez sur la dépense convenable à votre condition ; si sous prétexte de soutenir le lustre et l'élévation de votre rang, vous ne cherchez qu'à faire un vain étalage de vos richesses, comme il arrive à tant de particuliers qui, sans autre titre que celui d'hommes riches, s'égalent par la dépense aux plus nobles familles, pour faire oublier plutôt leur néant. Malheur à vous, si vous confondez le vrai nécessaire de l'état avec le nécessaire criminel de l'amour-propre et de la passion ; si vous prenez pour bienséances de votre rang ce luxe immodéré, ce jeu passionné, cette délicatesse sensuelle, qui sont moins les bienséances que les déréglements de votre état. Malheur à vous, si, sans cesse occupés du rang distingué que votre opulence vous donne dans le monde, vous n'avez encore plus d'égard pour le titre glorieux qu'elle vous donne dans l'Eglise de Jésus-Christ, où elle vous oblige, avant tout, d'être les pères et les tuteurs des pauvres.

Vous avez droit d'agrandir votre état, et de vous élever au-dessus de la condition où le sort de la naissance vous a placés ; je n'en disconviendrai pas. Mais aussi malheur à vous si, sans égard aux maximes de votre religion qui vous ordonne de borner vos désirs et de consulter vos forces dans vos projets de fortune, vous n'écoutez, pour vous élever, qu'une ambition aveugle et présomptueuse, que vous contentez non-seulement aux dépens des pauvres, mais encore au préjudice de l'intérêt public, en vous ingérant dans des emplois et des charges, sans le talent et le savoir nécessaires à les administrer. Malheur à vous si vous cherchez à vous élever sans avoir auparavant pourvu aux nécessités des pauvres, dont le soin est mille fois plus pressant que celui de votre grandeur ; si, en vous élevant, vos aumônes ne croissent pas à proportion de votre élévation, et si même, parmi les dépenses que votre nouvelle dignité demandera, vous ne regardez celle de l'aumône comme la première et la plus indispensable.

Vous pouvez et vous devez même procurer à vos enfants un établissement convenable à leur qualité ; je le veux. Mais malheur à vous, si le désir de les établir vous fait oublier le soulagement des pauvres, dont Dieu ne vous a pas moins chargés que de vos enfants mêmes. Malheur à vous, si, pour avantager de plus en plus des enfants souvent ingrats, vous employez à les pourvoir, comme il n'arrive que trop, ce qui devait être consacré aux besoins du pauvre. Enfin malheur à vous, si, trop prudents à prévoir un avenir incertain qui ne viendra peut-être ni pour vous, ni pour vos enfants mêmes, vous ne remplissez pas le devoir présent de l'aumône, dont vous demeurez toujours également responsables à Dieu, quels que puissent être d'ailleurs vos projets ambitieux pour l'établissement de vos familles. Voilà, chrétiens, ce que votre religion m'oblige à vous représenter sur ces préjugés contagieux dont vous combattez si souvent l'obligation commune à tous les riches, de proportionner leurs aumônes à la quantité des biens qui leur sont propres.

Que si vous persévérez encore à me demander quelle règle vous devez donc suivre pour déterminer sûrement cette proportion d'aumônes et de biens qui vous est commandée, je vous demande, moi, quelle règle suivez-vous tous les jours, pour déterminer, selon vos biens, tant d'autres dépenses que vous sacrifiez constamment et sans peine à l'esprit du monde? Le monde vous dit, par exemple, que dans votre état il faut être logé, meublé, servi selon vos biens; que la dépense de la table, de l'habillement et du jeu doit toujours se proportionner à vos revenus; et sans que le monde s'explique davantage, vous entendez aussitôt ce que signifie cette proportion de biens et de dépenses convenables à la condition, ou si vous y êtes trompés, ce n'est d'ordinaire que pour porter de pareilles dépenses bien au delà de ce que la loi du monde vous prescrit. Pourquoi donc, quand il s'agit de régler la valeur de vos aumônes sur celle de vos biens, nous demandez-vous sans cesse une règle fixe et assurée que vous pourriez vous donner à vous-mêmes avec un peu de bonne foi et de religion? Oui, mes chers frères, permettez-moi de le dire, si le sentiment de la charité régnait dans vos cœurs, comme l'amour du monde y domine, il vous aurait bientôt appris ce qui doit être la matière de vos aumônes pour les proportionner à vos revenus. Vous verriez alors, comme d'un coup d'œil, ce que vous pouvez faire, selon vos facultés, pour le soulagement des pauvres; et le seul mouvement d'un cœur vraiment chrétien serait pour vous une règle aussi infaillible de ce que vous leur devez, que la décision des plus grands maîtres de la morale.

Mais, parce qu'au lieu de cet esprit de charité et de religion qui devrait vous instruire

et vous décider sur un point de cette conséquence, vous n'avez habituellement dans le cœur que l'amour du plaisir, la vanité de paraître, l'ambition de vous élever; de là vient que vous vous décidez sans peine vous-mêmes sur la proportion de vos biens, avec mille autres dépenses inutiles et même criminelles où l'usage du monde vous engage ; et que sur la dépense de l'aumône la plus indispensable pour tous les disciples de Jésus-Christ, vous nous demandez sans cesse une règle juste et certaine, moins hélas! le dirai-je? moins pour y rencontrer cette proportion d'aumônes et de biens qui vous est commandée, que pour tirer, s'il est possible, de ce que l'on vous dira quelque nouveau prétexte qui vous dispense de l'accomplissement du devoir. Car vous ne l'ignorez pas, mes chers auditeurs, combien, dans la matière de l'aumône, il est difficile d'assigner précisément à chacun les bornes de son devoir selon son état; que c'est là comme l'écueil des plus grands orateurs chrétiens qui ont entrepris de donner une idée juste du superflu dans les discours publics qu'ils adressaient aux riches du monde. Vous savez que de pareilles décisions, où chaque particulier trouverait une règle assurée de ce qu'il doit aux pauvres, dépendent de mille circonstances variées à l'infini, suivant les états différents et les diverses situations de la vie. Vous connaissez cet embarras, pour l'éloquence chrétienne, dans le sujet que je traite; et n'est-ce point ce qui vous fait demander des décisions où doit nécessairement entrer un détail de connaissances que je ne peux avoir sur les particularités distinctives de votre position présente; et qui, malgré les précautions les plus sages que je pourrais prendre pour vous répondre, n'obvieraient jamais à tous les vains subterfuges de la cupidité qui vous domine ?

Peut-être même, par l'aveuglement le plus déplorable, triomphez-vous en secret de l'impossibilité réelle où se trouvent les prédicateurs de l'Evangile, de vous assigner à chacun, et sans réplique de votre part, la matière précise de vos aumônes. Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, de l'esprit qui vous anime à demander une définition juste du superflu selon vos états, je dis, et c'est la seule réponse qu'il y ait à vous faire dans la chaire évangélique, je dis que la difficulté même de vous définir ce superflu, qui doit être la portion du pauvre, loin de vous rassurer ici, doit être pour vous un sujet de continuelles alarmes. Car enfin cette proportion de vos aumônes et de vos biens, il faut qu'elle soit gardée; et si vous ne la gardez pas, il y va de votre éternité, puisqu'il est de foi que c'est sur cette proportion que Dieu vous jugera. Mais s'il est si difficile de vous en marquer les justes bornes, combien n'est-il pas à craindre que vous soyez trompés dans l'estimation que vous en ferez vous-mêmes au jugement de l'amour-propre? Souvent, hélas! l'intérêt vous aveugle sur les points les plus clairs et les plus formels de la loi : comment vous garantirez-vous de l'illusion sur un point où la difficulté de la décision même paraît s'accorder avec l'esprit d'intérêt pour vous faire tomber dans l'erreur, et dans une erreur qui assure votre réprobation?

Ah! chrétiens, ne perdez pas cette réflexion qui, toute simple qu'elle est, vous frappera peut-être, et vous empêchera du moins de triompher désormais sur l'embarras où nous sommes, quand il faut vous décider en matière d'aumône. Si Dieu commandait à tous les riches de donner aux pauvres la moitié de leurs biens; quelque rigoureux que pût être le commandement, j'espérerais néanmoins alors le salut de plusieurs. Pourquoi? Parce que la matière de l'aumône étant clairement déterminée, bien des riches se porteraient enfin, quoiqu'avec peine, à remplir un devoir dont ils ne pourraient plus se déguiser l'étendue. Ce qui me fait désespérer du salut éternel de presque tous les riches, c'est cette obscurité comme nécessaire qui leur reste sur la quantité précise de l'aumône, d'où dépend surtout leur salut : obscurité terrible qui abandonne, pour ainsi dire, leur éternité à leur bonne foi et à leur religion, ou plutôt à leur irréligion et à leur mauvaise foi. Que faites-vous donc, mondains malheureux, quand vous vous rassurez, en matière d'aumône, sur la difficulté de connaître les bornes précises du devoir? Vous vous rassurez sur ce qui doit vous faire trembler, sur ce qui sera l'occasion comme infaillible de votre perte ; puisqu'à l'abri de cette difficulté, qui donnera lieu aux prétextes de l'intérêt propre, il est à présumer que l'esprit d'intérêt vous séduira toujours sur ce point, et ne vous laissera jamais donner à vos aumônes cette étendue qu'elles doivent avoir pour vous sauver.

Mais dans le péril éminent de cette erreur fatale, la religion n'a-t-elle donc point de ressource à vous présenter? Il en est une, chrétiens, que cette religion vous offre, et qu'il vous importe infiniment de connaître. La voici telle que je la conçois : c'est, au lieu de vous en fier uniquement à vos propres lumières, toujours incertaines sur un point si délicat, de vous adresser à ces hommes dépositaires des secrets de vos consciences, et dont vous avez fait choix pour vous servir de guides dans la voie du salut; d'entrer avec eux dans un détail où le temps, qui m'est prescrit et la dignité même de la chaire, ne me permet pas d'entrer ici, de leur exposer de bonne foi la situation de vos affaires et de vos biens, sans leur rien cacher de ce qui peut rendre leur décision plus certaine, et de faire de leur décision la règle de vos aumônes. Et parce que quelquefois vous pouvez craindre encore que ceux mêmes que vous consultez, par trop de condescendance pour votre faiblesse, ne donnent trop peu d'étendue à vos aumônes ayez alors le courage d'assurer votre salut aux dépens de votre intérêt personnel, et de risquer plutôt à donner ce que vous ne de-

vez pas, qu'à ne pas donner ce que vous ne pouvez retenir sans crime. Voilà l'unique ressource assurée qui vous reste, si vous voulez sincèrement vous sauver, par la proportion de vos aumônes et de vos biens, sans laquelle vous ne vous sauverez jamais. Je reprends : l'aumône est un devoir indispensable par rapport à Dieu, elle doit donc être proportionnée à la quantité de vos biens, première conséquence : l'aumône est encore un devoir indispensable par rapport au prochain, elle doit donc être proportionnée aux besoins pressants qu'il éprouve, seconde conséquence non moins infaillible que la première.

2° Expliquons-nous, pour ne rien laisser d'obscur et d'indécis dans ce qu'il y a d'incontestable sur une matière où il est si facile et si dangereux de se tromper soi-même. L'indigence et les autres misères de la vie humaine ne se font pas toujours également sentir ; le nombre des pauvres, leurs besoins croissent ou diminuent selon l'abondance ou la stérilité des saisons ; s'il est des années où la bonté du ciel, plus fertile en bienfaits, accorde libéralement le nécessaire à presque tous les hommes, il en est d'autres, et en assez grand nombre, où l'on peut dire, sans exagérer, que la moitié du monde est peuplée de misérables ; et c'est de quoi vous vous plaignez tous les jours, riches mondains, moins peut-être par un esprit de charité de votre part, que parce que vous ne pouvez alors échapper entièrement vous-mêmes à la misère commune. Or n'est-il pas évident qu'en pareille circonstance vos aumônes doivent s'étendre au delà des bornes ordinaires, et croître à proportion des calamités publiques ? Eh ! quel moyen sans cet accroissement de charité de votre part, quel moyen de subsister pour tant de pauvres, dont la charité seule peut être la ressource et le soutien.

Qu'est-ce que si peu de chose pour rassasier cette multitude, disaient autrefois les disciples de Jésus-Christ, à la vue du peu qu'ils avaient pour nourrir la foule de peuple dont leur Maître était suivi dans le désert ? *Hæc quid sunt inter tantos?* (*Joan.*, VI.) Ce sont ces mêmes paroles que je vous adresse, mon cher auditeur, si les besoins extrêmes du pauvre ne vous rendent plus libéral à le soulager : Qu'est-ce que si peu de chose pour rassasier une multitude affamée ? Qu'est-ce que de pareils dons, comparés à tant de misérables ? *Hæc quid inter tantos?* Cette terre qui pour vous est encore une terre fertile et abondante, pensez-vous qu'elle n'est plus qu'un désert aride et stérile pour des milliers d'hommes qui la peuplent ? Pour suppléer à ce que leur refuse le ciel, ou plutôt la terre, quelle autre ressource pour eux que des largesses extraordinaires de votre part ? *Hæc quid sunt inter tantos?... desertus est locus.*

Accroissement nécessaire de la charité évangélique, selon les besoins du prochain : vérité dont il semble que l'homme raisonnable ne puisse disconvenir sans se dégrader lui-même. Cependant, mes chers auditeurs, n'est-ce pas cette vérité trop évidente que vous osez combattre tous les jours contre toute raison ? Car quoi de plus ordinaire, parmi vous, que cette vaine excuse dont vous couvrez aux yeux du monde l'odieux de votre dureté à l'égard des pauvres ?

Les temps sont malheureux ; c'est la réponse ordinaire de l'homme du monde, quand on lui représente le devoir de l'aumône, toujours inséparable du devoir de chrétien. Mais, si vous le croyez ainsi, mon cher auditeur, il est donc vrai, de votre propre aveu, qu'il y a pour vous plus de misérables à soulager, plus d'indigents à faire subsister, plus de pauvres honteux à secourir, plus de larmes à essuyer, plus de désespoir à calmer. Les temps sont malheureux : il y a donc plus de matière à l'aumône que dans des temps plus favorables ; et les pauvres, qui ne faisaient que languir dans des saisons plus abondantes, prêts à périr désormais, si vos dons multipliés ne prolongent le cours de leur vie, exigent de vous de plus grands secours. Les temps sont malheureux ; mais concluez donc de là combien plus encore ils doivent l'être pour tant d'hommes, exclus par la Providence, des héritages de la terre ; concluez que c'est donc à vous d'adoucir la rigueur extrême de leur sort ; à vous, qui souffrez le moins, de soulager, par vos largesses, ceux qui souffrent le plus ; et parce que vous ne pouvez subvenir à tant de misères, dont vous reconnaissez la réalité, sans grossir le tribut de vos aumônes, concluez que cet accroissement de libéralité, suivant les besoins du prochain, devient pour vous un devoir indispensable et nécessaire. Les temps sont malheureux !

Ah ! chrétiens, vous avez peine à concevoir qu'il vous soit possible d'augmenter vos aumônes, quand le malheur des temps se fait sentir. Pourquoi ? parce que vous croyez toujours être en droit de suivre le plan de vie où vous engagent les bienséances prétendues de votre état. Vous vous êtes fait une loi, malgré la disette des temps de vous accorder toujours à vous-mêmes ce que vous appelez le nécessaire honnête et permis selon votre condition ; et parce que vous êtes dans le monde sur un certain pied de dépense, vous croyez être en droit de n'en rien retrancher, même dans les temps les plus difficiles. Suivant ce principe, il est vrai, vos aumônes doivent diminuer alors, loin d'augmenter. Eh ! comment, en effet, proportionner vos dons aux besoins extrêmes du pauvre, si vous conservez toujours également l'éclat de vos équipages, le luxe de vos ameublements, la délicatesse et la somptuosité de vos repas ? Non, si vous avez droit à cet état fastueux, malgré l'excès de la misère publique, je ne vous dirai point alors d'y proportionner l'étendue de vos aumônes ; mais si c'est un principe insoutenable que celui qui vous persuade que la misère commune ne doit point troubler le cours ordinaire de la vie des grands ; s'il est

vrai que ce qui pourrait passer pour un nécessaire honnête, selon votre état, dans un temps plus favorable, devient pour vous un luxe criminel dans les nécessités extrêmes du prochain : s'il est vrai que dans ces tristes conjonctures vous devez retrancher sur toute autre dépense, pour augmenter celle de l'aumône, sans doute, sans doute alors vous pourrez atteindre à cette proportion convenable, qui doit se trouver entre l'aumône du riche et le besoin du pauvre. Or quoi de plus évident que ces principes également dictés par la voix de la charité et celle de la justice, qui font de l'aumône un devoir indispensable relativement au prochain?

Y pense-t-on en effet de nous opposer le malheur des temps comme une raison de ne pas donner? N'est-ce pas là opposer au devoir de l'aumône le plus pressant motif que l'homme puisse avoir de le remplir ? Car si les temps malheureux nous en dispensent, quel serait donc pour nous le temps de l'aumône ? Serait-ce une saison plus fertile où la terre, devenue prodigue des dons que le ciel lui confie, nous permettrait d'étendre les bornes de notre libéralité ? Non, chrétiens, outre que, les pauvres souffrant moins alors, vous vous croiriez moins obligés que jamais de les soulager, ce sera toujours une règle invariable dans l'exercice de la vraie charité, de multiplier ses bienfaits à proportion de la misère. Il est toujours temps de donner, il est vrai, et même de donner libéralement, parce que, dans les temps les plus heureux, il est et il sera toujours des pauvres, et qui souffrent assez pour avoir besoin du secours des riches : *Pauperes semper habetis vobiscum.* (*Joan.*, XII.) Mais quand les temps sont assez terribles pour que les riches mêmes aient à souffrir, c'est alors plus que jamais le temps de la libéralité pour eux, parce que les légères incommodités qu'ils souffrent devenant pour eux l'indice certain de la misère extrême de leurs frères, les obligent à faire les derniers efforts pour les soulager.

Il faudra donc, pour subvenir aux misères d'autrui, m'allez-vous dire, il faudra que vous partagiez vous-mêmes des incommodités que l'aisance de votre fortune vous mettrait en état de vous épargner. J'en conviens, mon cher auditeur ; mais quel que soit le rang qui vous distingue du vulgaire, n'êtes-vous donc pas sur la terre pour souffrir, comme tant d'autres, sinon autant qu'eux, du moins avec eux ? Est-il raisonnable, est-il juste que vous ayez tout à souhait, tandis que la multitude de vos frères est réduite à l'état le plus déplorable; et si vous devez, comme vous n'en doutez pas, si vous devez, en qualité de chrétiens, partager la croix de Jésus-Christ ; n'est-ce pas surtout dans un temps où cette croix, devenue insupportable pour vos frères, est prête à les accabler de son poids, si vous ne les secourez pas?

Non, votre nécessaire même ne doit pas être épargné pour les secourir alors ; j'entends ce nécessaire réglé sur les idées du monde, et qui serait un véritable superflu pour des hommes plus modestes et plus chrétiens. Tout est superflu pour les riches, disent les Pères de l'Eglise, dès que le nécessaire manque aux pauvres. Fallût-il donc, pour les soulager dans cette retraite, vous réduire à la simplicité des premiers temps et renoncer à ces marques extérieures de grandeur et d'opulence qui vous distinguent ; fallût-il dépouiller vos maisons de ces vains ornements, de ces meubles précieux inventés par l'esprit de luxe et de vanité trop répandu dans le christianisme ; je dis, sans craindre l'exagération, que vous devez ce sacrifice à la charité du prochain dans ses besoins pressants.

Cette morale vous surprend, vous révolte peut-être ; mais pensez-vous bien, mon cher auditeur, que le Seigneur même veut que l'on sacrifie les ornements de ses temples et de ses autels ; que les vases consacrés à son service, ceux même consacrés par son Eglise à renfermer son corps adorable, soient vendus dans les nécessités extrêmes pour le soulagement des pauvres qui souffrent. Combien de fois a-t-on vu les premiers pasteurs du troupeau de Jésus-Christ faire servir la décoration sainte de ses tabernacles aux devoirs encore plus saints de la charité; dépouiller en quelque sorte Jésus-Christ même pour revêtir la nudité de ses membres mystiques, et donner aux peuples surpris le spectacle d'une piété presque aussi fatale à la pompe majestueuse de nos églises que l'impiété des barbares qui les ravagèrent si longtemps ? Hé quoi ! chrétiens, lorsque le Seigneur même ne veut pas que l'on épargne ce qu'il y a dans sa maison de plus sacré, lorsqu'il ordonne de sacrifier l'éclat extérieur de son culte et de son sanctuaire au soulagement du pauvre gémissant sous l'excès de sa misère, vous siérait-il de regretter le sacrifice de ces appartements superbes et commodes que vous habitez ? et quand la charité oblige nos pontifes à déparer les temples vénérables du Dieu saint, ne vous obligerait-elle pas, faibles mortels que vous êtes devant Dieu, à retrancher le luxe et les superfluités de ces temples profanes où résident avec vous les idoles de la vanité et de la mollesse qui vous captivent ?

Car vainement diriez-vous que cet appareil extérieur, qui vous distingue du commun des hommes, est une prérogative que la nature, que Dieu même attache à vos conditions. Eh ! pensez-vous encore, mes chers auditeurs, que ces distinctions, ces bienséances d'état, puissent avoir lieu, quand il s'agit de conserver la vie de vos frères et des frères de Jésus-Christ, tels que vous l'êtes vous-mêmes? Dieu vous accorda le privilége de ces dépenses attachées à la supériorité de vos conditions ; pourquoi ? Pour l'entretien de la société dont le bon ordre suppose la subordination dans ses membres, et conséquemment des petits et des grands, des riches et des pauvres, des serviteurs et des maîtres, pour la former.

Voilà le vrai dessein du Dieu juste dans la distinction qu'il a faite de vos personnes, pour vous élever au-dessus du peuple, et vous donner le droit d'avoir pour vous seul un double nécessaire, celui de la nature et celui de la condition. Mais prenez garde : si ces dépenses, d'ailleurs permises à la grandeur et à l'opulence pour le bon ordre de l'Etat et la société des hommes qui le composent, deviennent nécessaires à soutenir leur vie, n'est-il pas évident que c'est uniquement à les faire vivre que vous devez les consacrer ? Oui, le soin de la vie des hommes dut toujours l'emporter dans la concurrence sur l'entretien de leur société ; et quand leur vie même est en péril, il ne sagit plus alors de ce qui fut permis aux riches et aux grands, pour maintenir le bon ordre ou le respect qui leur est dû, en soutenant les droits de leur naissance et de leurs dignités. Ainsi parle la pure raison et la saine philosophie à quiconque est en état de l'entendre, et de telles maximes n'ont pas besoin pour persuader, d'avoir pour appui la morale du christianisme. Mais l'aumône est encore un devoir indispensable relativement à vous-mêmes : elle doit donc être proportionnée au nombre et à la grièveté de vos péchés : dernière conséquence qui me reste à vous exposer.

3° Et en effet, chrétiens, si l'aumône est un devoir indispensable relativement à vous-mêmes, en ce qu'elle vous offre le moyen nécessaire de remédier aux péchés dont vous vous êtes rendus coupables : *Peccata eleemosynis redime* (*Dan.*, IV) ; ne s'ensuit-il pas que plus vous êtes pécheurs, et plus l'obligation de donner, et de donner beaucoup, devient étroite et rigoureuse à votre égard ? La satisfaction en effet, pour être recevable au tribunal du souverain Juge, dut toujours être proportionnée à l'offense ; et puisque l'exercice de l'aumône est la première satisfaction du péché que Dieu demande aux riches, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait une proportion convenable entre l'une et l'autre : vérité dont je voudrais, riches du monde, vous bien convaincre en finissant ce discours. Quel progrès alors ne ferait pas tout à coup le sentiment de la charité dans vos cœurs ! Et diriez-vous jamais pouvoir donner assez pour réparer tant de déréglements que la conscience vous reproche, ou qu'elle doit vous reprocher ; et ne jugeriez-vous pas à l'instant que vos aumônes sont trop visiblement au-dessous de ce qu'elles doivent être ? Car où est le riche parmi ceux qui m'écoutent, qui soit libéral envers les pauvres, autant et à proportion qu'il s'est rendu coupable devant Dieu ; c'est-à-dire, qui proportionne ses aumônes à tant de péchés de luxe et de vanité, d'intempérance et de volupté, d'ingratitude et de mauvaise foi, d'orgueil et de présomption, de dureté et de mépris pour le prochain ; à tant d'autres péchés, de scandale et d'irréligion qui n'accompagnent que trop souvent l'usage, ou plutôt l'abus criminel que l'on fait des richesses ? Ne voit-on pas au contraire, par un renversement étrange dans le christianisme, les plus innocents et les plus saints, parmi les disciples de Jésus-Christ, se charger eux-mêmes des aumônes les plus abondantes ; et les plus grands pécheurs donner aussi peu que s'ils n'avaient que des fautes légères à expier ? Ah ! si c'était au degré de vertu et de sainteté, comme vous l'imaginez peut-être, mes chers auditeurs, de régler pour chacun des chrétiens la mesure de ses aumônes, sans doute alors que les riches pourraient remplir ce devoir de pénitence à moins de frais que le reste des hommes, et que les légères aumônes qu'on leur voit faire, comparées à leur peu de vertu qui en serait la règle, pourrait être regardées comme une libéralité. Mais il n'en est pas ainsi. C'est sur l'état plus ou moins criminel de sa conscience, que chacun doit estimer la mesure de ses aumônes. Sans cette proportion le crime ne saurait être expié, et la justice de Dieu, toujours irritée contre le coupable, quelque autre sacrifice qu'il lui présente, le laissera périr dans son iniquité. Quelle conclusion plus certaine et en même temps plus terrible ?

Il ne me reste donc, pourrait me dire un riche pécheur qui, malgré ses déréglements, sait encore distinguer le vice de la vertu ; il ne me reste donc plus qu'à me dépouiller entièrement de mes biens, et à m'appauvrir moi-même pour enrichir le pauvre, si c'est au nombre et à la grièveté de mes crimes de régler la mesure de mes aumônes. Ah ! je suis assez coupable, je l'avoue, pour donner sans réserve tout ce que je possède. Oui, mon cher auditeur, il est vrai, si Dieu exigeait à la rigueur et de vous et de tous les riches, cette exacte proportion de l'aumône et du péché qu'elle doit expier, ce ne serait pas trop que le dépouillement total de vos richesses, pour satisfaire à sa justice. Il faudrait alors vous réduire à l'indigence de ceux mêmes que nous vous pressons de soulager. On verrait donc les riches et les grands du monde, quittant leurs palais et leurs héritages, ne retenir que le plus simple nécessaire, et leurs dignités, leurs richesses, possédées par tant de pauvres qu'ils laissèrent languir dans l'indigence. Peine au reste qu'ils n'auraient que trop méritée en abusant de leurs biens, contre le Dieu même qui les en avait comblés, par préférence à tant d'autres. Mais ce Dieu offensé, mon cher auditeur, veut bien se relâcher de ses droits les plus justes et, pour ne pas renverser l'ordre de vos états et de vos conditions, vous remettre une partie des dettes que vous avez contractées à l'égard du pauvre, à mesure que le péché vous a rendus coupables. Il consent donc, malgré l'abondance et l'excès de vos iniquités, il consent que vous conserviez encore l'usage de ces biens que vous tenez uniquement de sa main ; mais il veut du moins que la qualité de pécheur soit pour vous un nouveau titre de libéralité envers

les pauvres, et que, vous reconnaissant plus redevable à la justice, il vous en coûte aussi davantage pour la satisfaire. Il veut que ces plaisirs, même légitimes et permis, attachés à la possession des richesses, ne soient plus également réservés pour vous, et que cet éclat honnête et raisonnable où, selon votre condition, vous auriez pu d'ailleurs paraître retranché, du moins en partie, se convertisse en aumônes pour l'expiation de vos péchés.

Morale qui vous paraîtra sans doute dure et austère dans la pratique, et que vous traiterez d'exagération qui ne tend qu'à troubler les consciences, loin de les éclairer. Mais j'oserai vous répondre que cette morale, tout austère qu'elle vous paraît, est cependant la pure morale de l'évangile de Jésus-Christ. Que si vous la trouvez pleine d'exagération, c'est que vous n'avez point l'idée juste de vos devoirs sur l'étendue de l'aumône. Que les Pères de l'Église n'ont pas suivi d'autres maximes à l'égard des riches pénitents qu'ils obligèrent tant de fois à paraître au milieu du monde, sous des dehors plus simples et plus modestes que leur état ne semblait le permettre, et à chercher ainsi matière à de nouvelles aumônes dans le sacrifice de leurs aises et de leurs commodités. Que si de telles vérités troublent et alarment vos consciences, ah! n'est-ce point qu'elles vous présentent dans un trop grand jour des devoirs que vous ne remplissez pas, et que vous êtes déterminés à ne pas remplir? Fasse le ciel que vous en compreniez toute l'étendue, que l'esprit de charité dilate vos cœurs selon l'expression de l'Apôtre : *Cor nostrum dilatatum est* (II *Cor.*, VI), pour donner à vos aumônes la proportion qu'elles doivent avoir avec la quantité de vos biens, avec les besoins pressants de vos frères, avec le nombre et la grièveté de vos péchés.

Mais que fais-je ici, chrétiens? N'ai-je donc à vous présenter que l'idée impérieuse de l'obligation et du devoir en faveur de ces infortunés dont je plaide aujourd'hui la cause, et ne trouverai-je pas au fond de vos cœurs une ressource plus puissante pour eux que tous les discours? Oui, mes chers frères, rentrez un moment en vous-mêmes, et j'ose tout espérer pour le pauvre. C'est trop parler à vos esprits pour les convaincre, donnez-moi, ô mon Dieu! Dieu de bonté, de miséricorde et de grâce, donnez-moi de mieux parler encore à leurs cœurs pour les toucher.

Cœurs humains, qui que vous soyez, c'est donc à vous que je m'adresse en ce moment; écoutez-moi, écoutez-vous vous-mêmes, et ouvrez-vous enfin à la compassion. C'est pour des hommes, pour des frères que je vous parle; pour des hommes revêtus de la même chair, de la même nature que vous, membres de la même société, vos semblables en tout, et ne différant de vous que par une indigence, dont ils n'ont pas mérité la peine plus que vous-mêmes. Que faudrait-il de plus pour vous toucher? Verrez-vous l'humanité avilie et dégradée dans vos semblables, dépérir et tomber en ruine sous la misère, sans en relever les tristes débris par vos largesses.

Cœurs tendres et compatissants, c'est pour des objets dignes de tous vos sentiments que je vous parle. Souvent, hélas! une aventure a pu vous attendrir, un récit tragique qui vous peignait l'infortune d'un héros imaginaire, vous a touchés plus d'une fois jusqu'aux larmes; et dans ces moments rien ne vous eût coûté pour soulager de tels malheurs. Les malheurs trop réels de vos frères seraient-ils moins puissants? Et mériteriez-vous cette bonté de cœur que vous a donnée la nature, si, vainement prodigues de votre tendresse, vous ne cessiez d'être sensibles que pour les objets les plus dignes de votre compassion et de vos bienfaits.

Cœurs ambitieux et avides de gloire, c'est pour des hommes dont le sort vous élève au faîte de l'honneur que je vous parle. Où trouverez-vous rien de si grand que d'être ici-bas les dieux tutélaires et les sauveurs d'une partie du genre humain, que d'être associés à la divinité comme ses ministres, pour bannir les misères du monde? Aveugles, vous vous croyez honorés par vos richesses. Non, leur possession n'a rien pour vous de glorieux; c'est leur usage en faveur du pauvre qui vous élève au-dessus de l'homme, et qui vous fait partager la gloire de Dieu même.

Cœurs bienfaisants et plus qu'humains, dont le bonheur d'autrui fait les délices, c'est pour des hommes dont vous avez le bonheur, et en quelque sorte le souverain bonheur entre les mains, que je vous parle. Quelques aumônes répandues autour de vous relèveraient cette famille désolée, ce particulier sans ressource, et feraient succéder en un instant la joie et les bénédictions au désespoir et aux murmures; négligerez-vous l'occasion si précieuse pour une belle âme, d'arrêter le cours de tant de soupirs? Négligerez-vous de goûter, à si peu de frais, le plaisir divin de faire des heureux?

Cœurs intéressés dans vos dons, qui ne donnez que pour recevoir, ce n'est point pour des hommes qu'il soit onéreux de soulager que je vous parle. S'ils sont insolvables, votre Dieu ne l'est pas, et je vous annonce de sa part, que vous recueillerez au centuple, même dès cette vie, ce que vous aurez semé dans le sein du pauvre; les trésors du ciel devraient vous suffire en échange, mais vous aurez encore la graisse de la terre. Répandez du moins pour vous enrichir; soyez prodigues par intérêt, et devenez charitables pour vous-mêmes.

Cœurs faibles et impatients dans la disgrâce, qui croyez voir un siècle dans un instant de douleur, ce n'est point pour des malheureux d'un jour ou d'une année que je vous parle; c'est pour des hommes dont toute la vie est un martyre, et qui souffrent plus de vivre qu'ils ne souffriraient de mourir. Comparez ces excès de leurs peines à

ces légers chagrins qui vous désespèrent ; et, délicats comme vous l'êtes, vous ne verrez point tous les maux réunis sur d'autres vous-mêmes, sans que le tressaillement de la nature et le frémissement de l'amour-propre vous obligent à les soulager.

Cœurs amis de la vertu et de l'innocence, ce n'est point pour des coupables, c'est pour des hommes chéris et éprouvés du ciel que je vous parle. Si le soin de la vertu vous touche, eh ! craignez donc de la voir succomber dans eux sous l'excès du malheur ; hâtez-vous de la soutenir par vos dons sur le point de sa chute, et n'attendez pas que leur patience épuisée prenne conseil de la nécessité qui n'écoute plus de loi. Leur indigence soulagée en ferait des saints et des élus, et leur indigence sans secours en fera peut-être bientôt des scélérats et des réprouvés.

Cœurs dévoués au bien de la patrie, ce n'est point pour des étrangers, c'est pour des citoyens que je vous parle. On vous entend gémir quelquefois sur les ravages de la guerre qui moissonne l'espérance des familles, qui dépeuple vos villes d'habitants, et vos campagnes de laboureurs. Je ne blâmerai point ces gémissements que l'amour de la patrie vous arrache ; mais si votre zèle pour elle est sincère, conservez-lui du moins par la charité tant de citoyens que l'indigence dévore tous les jours, et n'abandonnez pas aux suites funestes de la pauvreté ceux que le glaive de la guerre épargnera.

Cœurs nobles et fiers dans vos sentiments, qui craindriez moins le sort du pauvre que la honte de le paraître, c'est pour des hommes de ce caractère que je vous parle. Peut-être les misères communes n'ont-elles rien qui vous frappe ; eh bien ! réunissez ce qui vous reste de pitié sur ces pauvres honteux d'un état longtemps inconnu pour eux, dont le plus grand malheur dans la disette est d'avoir auparavant goûté l'abondance, et qui sont d'autant plus à plaindre qu'ils ne craignent rien tant que de l'être. Hélas ! mes chers frères, peut-être votre cœur m'échappe-t-il à ce moment, peut-être parmi tant de cœurs à qui j'ai parlé, n'ai-je point encore rencontré le vôtre. Que vous dire encore ?

Cœurs coupables, mais pénitents et alarmés sur les peines que votre péché mérite, c'est pour des hommes dont dépend l'assurance de votre pardon que je vous parle. Incertains que vous êtes d'avoir apaisé Dieu par vos larmes, vous craignez toujours sa vengeance et vous seriez prêts à tout faire pour assurer votre grâce : eh ! que n'employez-vous la toute-puissance de l'aumône sur le cœur de Dieu ? Oui, votre sort est dans la main du pauvre. Soyez-en le sauveur dans le temps par vos bienfaits, et son pouvoir infaillible en fera votre sauveur pour l'éternité.

Cœurs chrétiens, que la religion éclaire et conduit, cœurs reconnaissants, cœurs pénétrés des dons de Jésus-Christ, ce n'est plus pour de simples hommes, c'est pour les plus vives images, c'est pour les plus chers, c'est pour les membres les plus sacrés de Jésus-Christ, disons tout, c'est pour Jésus-Christ même que je vous parle ; pour Jésus-Christ qui souffre dans leurs personnes, qui vous sollicite par leurs prières, qui reçoit de vous par leurs mains, qui vous récompense par lui-même. Mes chers frères, entendrons-nous de sang-froid la voix d'un Dieu suppliant, qui veut bien nous devoir quelque chose ? Nous l'adorons ce grand Dieu sous les voiles eucharistiques où il se cache pour nous combler de ses grâces ; le méconnaîtrons-nous sous le voile de la pauvreté dont il se couvre pour mériter les nôtres ? Et sera-t-il dit qu'un Dieu, qu'un Dieu-Homme, qu'un Dieu Sauveur, qu'un Dieu Père, qu'un Dieu qui a déjà souffert dans sa personne toutes les horreurs de la mort pour nous sauver, souffre encore sous nos yeux toutes les misères de la vie dans ses membres, sans éprouver de notre part les plus prompts secours ?

Cœurs durs et impitoyables, cœurs de fer et de bronze pour les membres de Jésus-Christ, cœurs maudits du ciel et de la terre, cœurs réprouvés dès la vie présente, cœurs indignes de l'humanité dont vous êtes l'opprobre.... Mais je me trompe, je m'égare ici, mes chers frères, il n'est point parmi vous de ces cœurs inhumains, et les pauvres de Jésus-Christ trouveront dans tous les riches qui m'écoutent les consolateurs de leur pauvreté. Trop heureux si, pauvre moi-même et incapable de les soulager, j'ai pu leur assurer dans vous quelques secours qui, adoucissant leur malheur dans la vie présente, vous assureront à vous-mêmes dans la vie future le bonheur éternel, que je vous souhaite.

SERMON XIII.

Pour le mardi de la quatrième semaine de carême.

SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES ENFANTS.

Patrem nolite vocare vobis super terram, unus est Pater vester qui in cœlis est. (*Matth.*, XXIII.)

N'appelez personne votre Père sur la terre, vous n'en avez qu'un seul véritable qui est dans le ciel.

Madame,

Si je vous ai déjà parlé de l'éducation chrétienne de vos enfants, mes chers auditeurs, ce n'a été qu'à dessein de vous faire comprendre l'importance extrême de ce devoir, si négligé dans les familles du monde chrétien, et vous en aurez conçu sans doute la conséquence infinie, soit relativement à Dieu, soit relativement au christianisme, soit relativement à la société, soit relativement à vos enfants, soit relativement à vous-même. Mais on paraît désirer encore que je m'explique, et avec toute l'étendue que le sujet demande, sur la manière même d'élever les enfants au christianisme, d'affermir la religion dans leurs cœurs, et de les garantir, s'il est possible, de tous les périls auxquels doit être exposée leur faiblesse dans le cours des différents âges de la vie. Or c'est ce que j'entreprends unique-

ment dans ce discours, pour répondre à de si justes désirs, et plus encore pour dissiper une erreur trop répandue parmi vous, celle de se croire à l'abri de tout reproche sur ce point, et de se persuader que l'on remplit cette grande obligation avec tous les soins qu'elle mérite, lorsque l'on devrait au contraire se regarder à cet égard comme grièvement coupable devant Dieu et devant les hommes.

Pour vous présenter donc cette manière, telle que je la conçois, de former l'esprit et le cœur de vos enfants, de les élever dans la connaissance et la pratique de la religion de Jésus-Christ; pour vous offrir cette méthode sous le jour le plus sensible et le plus capable de la fixer dans vos esprits, voici deux reproches que je vous adresse avec toute la liberté, mais en même temps avec toute la vérité qui convient aux ministres de l'Evangile, et qui les caractérise : le premier, c'est que vous ne remplissez la plupart aucun des devoirs que demanderait l'éducation chrétienne de vos enfants; et le second, c'est que vous n'êtes pas même en état de remplir ces devoirs, par les préjugés où vous êtes à cet égard, et dont vous ne sentez pas l'illusion.

Ainsi vous exposer vos devoirs essentiels par rapport à l'éducation chrétienne de vos enfants, pour vous instruire et vous convaincre en même temps de votre illusion sur ce point, ce sera la première partie.

Vous découvrir les préjugés qui s'opposent de votre part à cette éducation chrétienne, pour les combattre et les détruire dans vos esprits, ce sera la seconde partie de ce discours. J'entre en matière, sans autre préambule, et je commence, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En conviendrez-vous d'abord avec moi, mes chers auditeurs? Et n'est-ce point une proposition trop hardie que j'avance, lorsque j'ose vous dire que vous ne remplissez, pour la plupart, aucun des devoirs essentiels que vous impose l'éducation chrétienne de vos enfants? Non, non, chrétiens, ce n'est point là une proposition qui doive vous paraître excessive et outrée, toute générale qu'elle est dans les termes qui l'énoncent. Je n'aurais garde, il est vrai, de vous parler ainsi, si je ne considérais l'éducation de vos enfants dans toute l'étendue qu'elle embrasse selon Dieu et selon le monde. Je sais quelles sont d'ordinaire vos intentions et vos soins paternels pour leur former de bonne heure le corps et l'esprit selon les idées du siècle; pour leur communiquer, autant qu'il est possible, les manières, les talents, le savoir, les sentiments convenables à leur condition. Je sais que le monde vous instruit assez à ne leur pas manquer sur tous ces points. Que si l'on voit encore parmi nous de ces enfants isolés, qui semblent n'avoir eu ni un père, ni une mère sur la terre, c'est après tout le petit nombre; et que la vanité seule des parents chrétiens suffit d'ordinaire pour les engager à cette éducation purement civile de leurs enfants, qui soit capable d'honorer leur famille et de la distinguer aux yeux du monde.

Mais, quand je considère l'éducation dont vous êtes redevables à vos enfants relativement au christianisme, dont ils ont la gloire d'être les membres comme vous-mêmes, c'est sur ce point, hommes et femmes du monde, que je vous trouve imbus des plus grossières erreurs et des illusions les plus préjudiciables à leur salut éternel. Car, sans prétendre ici vous définir au juste ce que c'est que d'élever des enfants en chrétiens, voici du moins ce que vous prescrira toujours à leur égard la qualité de pères et de mères, et ce que vous ne pouvez omettre sans un crime évident qui soit la source d'une infinité d'autres.

C'est, en premier lieu, de leur enseigner, dès qu'ils sont capables d'instruction, tout ce que doivent savoir des enfants chrétiens. C'est, en second lieu, de les former, selon la portée de leur âge, à vivre et à se conduire en chrétiens. C'est enfin de les préparer, par vos avis et par vos soins, à suivre la vocation du ciel et à la remplir en chrétiens.

Voilà du moins, mes chers auditeurs, ce que c'est que d'élever dans l'esprit du christianisme des enfants dont la nature et la religion vous ont confié l'éternel bonheur, et ce qui me donnera lieu de vous développer une morale bien capable de vous instruire et de vous confondre pour la plupart. Attention, s'il vous plaît.

1° Jeter dans le cœur de vos enfants les premières semences de la foi et de la morale de Jésus-Christ, et leur apprendre, dès qu'ils sont capables d'une instruction aussi simple que sublime, tout ce que doivent savoir des enfants pour agir chrétiennement à leur âge, et pour se gouverner en chrétiens, quand ils seront des hommes; tel est donc, mes chers auditeurs, le premier devoir dont la religion vous a chargés à leur égard, et ce qui doit être comme le fondement de l'éducation vertueuse dont elle vous ordonne d'éclairer leur enfance. Et certes, si Dieu commandait aux chefs de famille dans l'ancienne loi, de faire passer à leurs enfants tout ce qui concernait la gloire de son culte et de sa religion, de leur réitérer sans cesse le récit des merveilles opérées en faveur de leur nation protégée du ciel, de leur développer le sens des moindres cérémonies établies pour l'adorer, et d'éterniser ainsi son empire sur Israël, de génération en génération : *Audi, Israel, erunt verba hæc in corde tuo, et narrabis ea filiis tuis* (*Deut.*, VI); quel devoir ne doit-ce pas être pour vous, pères chrétiens, sous une loi beaucoup plus sainte encore que la loi ancienne, de graver dans l'esprit de vos enfants, dès qu'ils sont capables de le comprendre, tout ce qui concerne la religion de Jésus-Christ; de développer à leurs yeux les maximes saintes, les mystères adorables, les dogmes infailli-

bles, les bienfaits infinis que nous présente cette religion divine; et de nourrir, pour ainsi dire, leur enfance de ces grands objets qui doivent leur servir de règle dans tous les âges et toutes les circonstances de la vie.

Il a voulu dans tous les temps, et il veut encore, ce Dieu également digne de nos adorations et de notre amour, il veut que le premier sentiment du cœur humain se tourne vers lui, pour l'aimer et pour l'adorer, et que l'homme commence à le servir au moins de cœur et d'affection, dès qu'il commence à le connaître. Car c'est à la première jeunesse, ainsi qu'à l'âge mûr, que s'adresse le grand précepte de l'amour de Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* (*Ibid.*) Or comment des enfants, qui vous doivent la naissance, seraient-ils capables de remplir ce devoir essentiel envers Dieu? Comment pourraient-ils consacrer les premiers moments de leur faible raison, par ces actes d'amour et de reconnaissance envers le Dieu qui les a formés, s'ils ne trouvaient, dans votre zèle à les instruire, le germe de ces sentiments de religion, qui doivent être le principe de leur vie raisonnable et surnaturelle sur la terre? Non, chrétiens, quel que soit d'ailleurs le degré de grandeur et d'élévation qui vous distingue aux yeux du monde; quelque laborieux que puisse être l'emploi qui vous occupe pour le bien de l'Etat et de la société, rien ne vous dispensera jamais de former vos enfants dans la science pratique de la loi de Dieu, dès que la raison commence à les éclairer, à leur apprendre à le servir et à l'aimer. Ainsi le pensez-vous sans doute, mes chers auditeurs, quand vous réfléchissez devant Dieu sur la qualité de pères, et de pères chrétiens, qui vous constitue les apôtres de vos enfants, et leurs premiers maîtres dans la foi. Mais sur ce point-là même, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire, au tribunal de la raison et de la conscience.

Car, où sont-ils de nos jours ces hommes vraiment chrétiens, qui se fassent un devoir de graver la loi de Dieu dans l'esprit et le cœur de leurs enfants, de faire germer dans leur âme cette semence divine, à proportion de la maturité et de l'intelligence de leur raison? Voit-on beaucoup de ces pieuses mères qui sachent préférer aux vains divertissements du monde le plaisir solide de former leurs familles dans l'esprit et le sentiment du christianisme, de leur développer ce qu'il faut croire de l'existence d'un Dieu, de l'unité de son essence, de la multiplicité de ses personnes, de l'incarnation du Verbe, de ses bontés et de son amour pour tous les hommes, de l'infaillibilité de l'Eglise qu'il a formée, de la soumission inviolable que doit le fidèle à ses décisions et à ses lois? Ce n'est pas, je le veux, que l'on néglige totalement de les instruire dans la connaissance des premiers éléments du christianisme; ou si vous dédaignez de prendre ce soin par vous-mêmes, comme il n'arrive que trop par l'orgueil le plus déplacé, du moins chargez-vous des étrangers de vous acquitter de ce devoir paternel à leur égard.

Mais que ce soit par vous-mêmes ou par autrui, que vous apprenniez à vos enfants ce qu'ils doivent croire sur le point de la religion, faites-vous en sorte que ces idées chrétiennes soient les premières leçons dont leur esprit soit imbu; que l'exposition qui leur est faite, soit telle qu'elle doit être, pour faire sur leurs cœurs une impression durable, c'est-à-dire qu'elle soit mille et mille fois réitérée de la part de ceux qui les instruisent, pour jeter de profondes racines dans leur âme, qu'elle soit accompagnée de ces sentiments, de ces réflexions de la part du maître, qui soient capables de leur faire prendre le goût et conserver le souvenir de ce qu'on leur enseigne? Faites-vous en sorte que de la part de vos enfants cette instruction chrétienne soit reçue avec tout le sérieux, le respect et l'attention que méritent la grandeur et l'importance des vérités mystérieuses proposées à leur créance? Ou plutôt, quelle instruction est ordinairement plus superficielle et plus faible que celle qui se donne à des enfants sur ce qu'il y a de plus respectable et de plus sublime dans la religion de Jésus-Christ?

Vous les élevez, dites-vous, ou vous prenez soin qu'on les élève dans les principes de la vraie foi, que vous professez vous-mêmes. Mais sur quelque autre point que ce soit que vous leur donniez des leçons, n'exigez-vous pas une toute autre application de leur part à vous écouter, et ne paraissez-vous pas même alors, tout autrement appliqués à les instruire, que quand il s'agit de leur développer plusieurs fois, et de leur apprendre à croire fermement les vérités qu'elle nous révèle? Quelques légères questions qu'on leur fait comme au hasard dans des moments où leur enfance est occupée de jeux frivoles et puérils; quelques idées de religion que l'on jette, pour ainsi dire, dans leur mémoire plutôt que dans leurs esprits, sans se donner le temps nécessaire à leur faire comprendre et goûter les mystères et les dogmes qu'on leur présente à croire; n'est-ce pas là trop souvent, mes chers auditeurs, que se réduisent ces leçons interprètes de la foi chrétienne, et dont vous savez que la religion vous rend redevables à vos enfants? Or j'en appelle à vous-mêmes; serait-ce là leur donner, sur le point du christianisme, ces enseignements qu'ils ont droit d'attendre de ceux qui leur tiennent la place de Dieu même sur la terre? Serait-ce là de quoi former dans eux pour la suite de leur vie, des hommes fermes et inébranlables dans la foi de Jésus-Christ.

Hé quoi! chrétiens, vous vous plaignez tous les jours, et les maîtres divers que vous donnez à vos enfants se plaignent, comme vous et avec raison, de la vivacité trop grande de leurs esprits qui s'opposent au progrès qu'ils pourraient faire dans la carrière des sciences ou des arts : *Stultitia colligata est in corde pueri* (*Prov.*, XXII); et vous reconnaissez par vous-mêmes que

de longues années suffisent à peine pour fixer, dans ces esprits volages, quelques principes d'une science ou d'un art dans lesquels vous êtes intéressés à les rendre habiles. Or pensez-vous qu'il soit plus facile de former vos enfants dans la science sublime de la foi, qui élève l'homme jusqu'à Dieu, que dans ces sciences frivoles et profanes dont vous avez coutume d'occuper leur première jeunesse? Pensez-vous que cette foi divine, dont l'établissement a coûté tant de sueurs et de sang à Jésus-Christ même; que cette foi qui ne s'est répandue dans le monde que par les travaux infinis, que par le zèle le plus vigilant et le plus actif de ses premiers apôtres; que cette foi, qui n'a porté la lumière dans les esprits, qui n'a pris racine dans les cœurs qu'à force de miracles et de prodiges; pensez-vous que cette même foi puisse naître et s'affermir par des soins si faibles de votre part, dans ces enfants à qui vous devez l'éducation, dès qu'ils vous doivent la naissance? Ou si la foi chrétienne, si faiblement cultivée dans ces jeunes esprits, pouvait s'y conserver quelque temps, à raison de leur jeunesse même, qui les met à l'abri de tous les doutes capables de la corrompre ou de la détruire, pensez-vous que cette foi, même appuyée dans eux sur des instructions si peu dignes des mystères et des dogmes qu'elle enseigne, puisse longtemps conserver dans leur âme cette fermeté qui lui est propre, et sans laquelle elle n'est plus? C'est-à-dire qu'elle puisse échapper un jour à tous les périls que lui préparent, et le progrès d'une raison toujours ingénieuse à combattre des mystères qu'elle ne comprend pas, et le progrès des passions, toujours rebelles à des vérités qui les captivent.

Non, encore une fois, chrétiens, employer si peu de temps et de soins à fixer dans l'esprit de vos enfants ce qu'ils doivent croire, à les élever dans la foi et les maximes de leur religion, ce n'est point là les instruire et les former comme Dieu vous ordonne de le faire; ce n'est point là leur enseigner efficacement ce qui doit les rendre chrétiens dans leur jeunesse, et les faire persévérer jusqu'à la fin dans la foi du christianisme.

2° Mais je dis plus : pour élever des enfants dont Dieu vous a chargés dans l'esprit de la loi chrétienne, ce serait peu de leur apprendre, dès qu'ils sont capables de l'instruction sainte que vous devez à leur jeunesse et à leur enfance même, ce que doivent savoir des enfants, et plus encore des hommes chrétiens, si de plus vous n'avez soin de les former selon la portée de leur âge, à vivre et à se conduire selon les lois du christianisme. Car vainement, pères et mères, les instruirez-vous de la religion de Jésus-Christ, si vous ne les accoutumez de bonne heure à la réduire en pratique; c'est-à-dire à régler leurs idées et leurs mœurs sur la morale de cette religion, qui seule peut les sauver des épreuves que le monde et les passions leur préparent. Vainement emploierez-vous tout ce que la parole, soutenue de la tendresse, peut avoir de charmes pour leur inspirer l'éloignement des plaisirs et des vanités du monde, si, par l'effort d'une molle indulgence et d'un amour aveugle qui craint de captiver leurs penchants, vous leur laissez goûter ces fausses délices, ces vains amusements dont vous leur prêchez dans le discours l'éloignement et le danger. Or combien cette seule obligation, de former vos enfants à vivre en chrétiens, vous impose-t-elle à leur égard de devoirs des plus pressants, et de devoirs que vous ne remplissez pas? Je m'explique :

Pour former des enfants selon la portée de leur âge et de leur intelligence à la pratique de la loi divine, il faudrait d'abord réprimer leurs passions naissantes par des avis sages et proportionnés aux fautes légères ou grièves qui leur échappent; autrement, dit le Sage, c'est les haïr au lieu de les aimer : *Qui parcit virgæ, odit filium suum.* (*Prov.*, X.) Il faudrait encore éloigner soigneusement de leur jeunesse toute occasion capable d'altérer l'innocence et la pureté de leurs mœurs : *Operare in filio tuo, ne in turpitudinem illius offendas.* (*Eccli.*, XXX.) Il faudrait enfin soutenir cette conduite, si raisonnable et si chrétienne à leur égard, par le pouvoir et l'autorité de l'exemple qui serait à leurs yeux l'appui de tout le reste; car c'est ainsi que Salomon lui-même apprit à se conduire en sage : *Et exemplo didici disciplinam.* (*Prov.*, XXIV.) Or jugez vous-mêmes, mes chers auditeurs, combien l'accomplissement de ces devoirs est rare aujourd'hui parmi les pères, et les pères les plus chrétiens que le monde nous présente; car, pour vous faire sentir en peu de mots le contraste trop évident de votre conduite avec chacun de ces devoirs dont vous êtes redevables à vos familles, je ne m'arrêterai pas même à vous représenter le peu de soin que vous prenez de les remplir. Mais par un reproche plus dur encore, et non moins véritable, j'oserai bien vous dire que, loin de réprimer habituellement dans vos enfants les diverses passions dont leur âge est déjà susceptible, toute votre conduite à leur égard contribue à les nourrir et à les fomenter dans leur âme; que, loin d'écarter soigneusement de leur faible vertu les occasions critiques et périlleuses qui les menacent, vous les jetez tous les jours, vous les précipitez vous-mêmes dans ces occasions funestes, où doit échouer leur piété trop fragile encore pour ne pas succomber au moindre péril; que, loin de les soutenir constamment par votre exemple dans les actes de religion dont ils sont capables, votre exemple est le plus souvent pour eux un sujet de chute, parce que c'est un scandale comme respectable à leur égard, dont leur mémoire trop fidèle leur présentera éternellement le souvenir, plus propre à les séduire que tous les exemples du monde. Reprenons un moment.

Et en effet, mes chers auditeurs, est-ce réprimer la première atteinte des passions naissantes dans le cœur d'un enfant, ou plu-

tôt n'est-ce pas les nourrir et les fomenter pour tout le cours de sa vie, que de l'accoutumer, dès les premiers instants de sa raison, à s'entendre flatter sur des agréments purement extérieurs qu'il a reçus de la nature, sur des avantages, des talents humains qui ne supposent dans lui nulle sorte de vrai mérite, et dont l'éloge fréquent ouvre dans son cœur un chemin sûr au poison de l'amour-propre et de la vanité, que de l'accoutumer à se voir applaudir dans les paroles déjà libres qui lui échappent, dans les premiers mouvements de passion qu'il fait paraître? Or, quoi de plus ordinaire, dans les familles chrétiennes, que de flatter ainsi des enfants trop aimés, non-seulement sur des avantages frivoles et purement humains, qui ne communiquent aucun mérite à l'homme raisonnable, encore moins à l'homme chrétien, mais sur des défauts, sur des penchants déréglés, dont le germe naturel du vice, quoique non développé dans leurs cœurs, sait tirer avantage pour s'y nourrir et s'y fortifier? Souvent même n'en vient-on pas jusqu'à se faire un amusement et un plaisir de voir éclore dans un enfant, ces premières semences de colère, de jalousie, de vengeance ou de quelqu'autre passion plus dangereuse encore? N'en vient-on pas jusqu'à trouver dans ces malheureux penchants l'indice certain, ou d'un esprit prématuré, ou d'un cœur noble, ou d'un caractère ferme et déjà décidé? N'en vient-on pas jusqu'à fonder sur ces penchants, visiblement funestes dans un enfant, le présage heureux de ce qu'il doit valoir un jour, tandis qu'on devrait y reconnaître le présage le plus décisif de sa fatale destinée et pour ce monde et pour l'autre?

Je sais que l'on n'en vient pas toujours, dans une famille, jusqu'à ce point d'aveuglement, de faire un mérite à des enfants que l'on élève, de leurs défauts, de leurs penchants vicieux et déréglés. Je sais qu'il est encore des pères assez raisonnables et assez chrétiens dans leurs idées, pour ne pas croire s'abaisser, se dégrader eux-mêmes par l'attention à reprendre leurs enfants et à les corriger au besoin. Mais lors même qu'on les reprend, ces enfants chéris, sait-on proportionner ses remontrances et ses corrections paternelles à la qualité des fautes dont ils se rendent coupables, et par là leur faire sentir l'essentielle différence qui sera toujours entre le vice qui déplaît souverainement à Dieu, et ces défauts purement humains, qui ne déplaisent qu'aux yeux du monde? Reconnaissez-vous encore à ce trait trop ressemblant, pères chrétiens qui m'écoutez, que vos enfants en effet pèchent sensiblement, sur certains points, qui ne sont que du ressort du monde, mais sur lesquels vous avez à cœur de les former, parce qu'il y va de l'intérêt de vos familles? qu'ils s'écartent, par exemple, dans l'occasion, des règles de la bienséance, de la politesse, de la civilité mondaine; qu'ils paraissent oublier quelques moments ce qu'ils sont dans les idées du monde? Oui, vous les reprendrez alors avec force, même avec aigreur; et l'indignation, peinte dans ces moments sur votre visage irrité, leur fera craindre sérieusement les effets de votre disgrâce.

Mais que ces mêmes enfants, dont le moindre écart vous désole, dès qu'il peut déplaire aux hommes, paraissent, soit dans l'action, soit dans le discours, ne se souvenir plus qu'ils sont chrétiens; que dans nos temples, ils semblent ignorer qu'ils sont devant le Dieu qui les a créés et qui les jugera; qu'au moment de leurs prières, ils semblent ne pas penser qu'ils parlent à ce même Dieu que vous avez dû leur faire connaître; que la fougue de la colère, que l'amour du plaisir les emporte sous vos yeux au-delà des bornes que la religion prescrit à la première jeunesse, ainsi qu'à la maturité de l'âge: avouez-le, pères mondains, c'est là ce que vous reprenez dans eux plus faiblement que tout le reste; ce que vous passez, ce que vous pardonnez sans peine à leur enfance, et à quoi ils jugent, sur l'indifférence que vous faites paraître alors, que vous prenez bien moins d'intérêt qu'à tout ce qui peut offenser dans eux les regards du monde Or cette faiblesse de votre part à les reprendre de tout ce qui déplaît uniquement à l'Etre suprême, dans leurs personnes, quel autre effet peut-elle avoir sur leurs esprits peu éclairés que de les conduire insensiblement à penser que c'est donc une faute plus légère et plus excusable d'enfreindre les préceptes de la loi de Dieu que de violer les moindres bienséances du monde; qu'ils doivent donc avoir des égards, des ménagements infinis pour les lois du monde, pour ses usages et ses maximes, sans se mettre tant en peine de ce qui pourrait déplaire à Dieu dans leur conduite, et leur attirer sa disgrâce que vous paraissez moins redouter pour eux que la disgrâce du monde. Or n'est-ce pas là, comme je l'ai dit, nourrir et fomenter les passions naissantes, dans le cœur d'un enfant, loin d'en arrêter le cours, comme vous le devez en qualité de pères et de premiers maîtres dans vos familles?

On ne s'en tient pas là néanmoins encore, et le désordre va plus loin dans l'éducation ordinaire du monde. Pour former en effet des enfants, selon la portée de leur âge, à vivre et à se conduire en chrétiens, ce serait peu de réprimer par des avis sages et proportionnés les premiers traits de passion qu'ils font paraître, si l'on ne prenait pas les plus sages mesures pour éloigner de leur faible vertu toute occasion capable d'altérer l'innocence et la pureté de leurs mœurs. Or n'est-il pas trop évident que loin d'écarter, de tout votre pouvoir, les occasions périlleuses de ces jeunes sujets qui font l'espérance de vos familles, vous les y jetez tous les jours de plein gré, vous les y précipitez vous-mêmes. Hé quoi! n'est-ce pas exposer des enfants à l'occasion, et à l'occasion prochaine de se corrompre et de se pervertir pour tout le cours de la vie, que de les produire sans précaution dans ces assemblées

de luxe et de vanité, où le monde séducteur paraît dans toute sa pompe, où l'on ne dispute que du prix et du mérite d'une beauté frivole, et où la pudeur la plus délicate s'accoutume bientôt à écouter sans surprise et sans peine, des discours, qui peu auparavant l'auraient forcée de rougir et de baisser les yeux? N'est-ce pas précipiter des enfants dans l'occasion infaillible de se perdre que de les conduire à ces spectacles plus terribles encore pour la vertu que ces assemblées mondaines dont j'ai parlé et dont le poison si dangereux pour vous-mêmes, tout aguerris que vous pouvez être contre le péril, pour y avoir mille fois succombé, est infiniment plus dangereux encore pour des enfants dont les faibles yeux se laissent aisément éblouir, et dont le cœur plus faible que l'esprit même, se laisse si facilement surprendre?

Cependant, mes chers auditeurs, n'a-t-elle pas prévalu dans les familles, et les familles même les plus chrétiennes, dès qu'elles sont distinguées par l'élévation du rang et l'éclat de la naissance, cette coutume funeste d'exposer des enfants à l'air contagieux du grand monde, de les produire dans ses assemblées, dans ses spectacles même, de les parer comme autant d'idoles pour y paraître avec éclat, et s'y attirer d'indignes adorateurs? La pudeur est tout et la beauté n'est rien; c'était le langage de Salomon représentant la femme forte dont il a transmis l'image à tous les siècles futurs : *Fallax gratia et vana est pulchritudo; mulier timens Deum ipsa laudabitur.* (*Prov.*, XXXI.) Or est-ce là votre langage dans vos familles, mères chrétiennes? Est-ce là que se termine votre autorité sur ces jeunes filles dont Dieu vous a spécialement chargées, à leur inspirer le mépris de cette beauté vaine qui fait le plus grand péril de leur vertu? N'est-ce pas plutôt à les engager dans vos sociétés mondaines, à les forcer même de vous suivre au milieu du monde le plus propre à les séduire, malgré l'éloignement et le dégoût qu'elles en pourraient avoir? Ne vous faites-vous pas un devoir essentiel, du moins une bienséance d'état, de cet usage si peu chrétien de votre autorité sur elles; et ne me regardez-vous pas peut-être ici comme un de ces hommes vulgaires, peu versés dans la connaissance du grand monde, d'oser ainsi censurer des coutumes que les plus honnêtes gens et les plus distingués dans le christianisme autorisent tous les jours par leur exemple?

Mais, quoi qu'il en soit de vos idées sur ce point, mes chers auditeurs, ce sera toujours à moi de vous dire ce que j'aurai bientôt l'occasion de vous faire sentir plus vivement encore : qu'il n'est point de voie plus sûre, de moyen plus efficace pour affaiblir, pour détruire même dans le cœur d'un enfant, l'esprit du christianisme que vous pouvez y faire naître par la persuasion de vos discours, que de l'accoutumer ainsi dès ses premières années aux fêtes et aux pompes dangereuses du monde qui ne peuvent manquer de lui faire prendre le goût du faste, de la frivolité, du plaisir; et conséquemment le dégoût de toutes les vertus, de toutes les œuvres qui lui sont prescrites par les lois de sa religion.

Enfin, pour former des enfants, selon la portée de leur âge, à vivre et à se conduire en chrétiens, il faudrait confirmer encore par le poids de l'exemple, les maximes de religion, les sentiments de vertu que l'on aspire à graver dans leur âme : *Te ipsum præbe exemplum.* (*Tit.*, II.) C'est ce qu'écrivait Paul à Tite, son disciple, pour en faire un véritable apôtre des fidèles confiés à ses soins; et c'est ce que je peux dire plus justement encore à des parents chrétiens, s'ils veulent être, ainsi que Dieu l'ordonne, les véritables apôtres de leurs enfants. C'est, en effet, mes chers auditeurs, c'est toujours à l'exemple d'un père, à la conduite d'une mère qu'ils en appelleront de tous leurs discours; et plus vous serez chers et respectables à leurs yeux, plus ils se feront une loi inviolable de vous imiter en tout et de vous suivre. Vous êtes ici bas comme les dieux des enfants dont le ciel vous a fait pères, par l'autorité suprême que le sentiment de la nature vous donne sur leurs esprits; et s'ils ne se font pas tout à fait un devoir et une vertu de copier vos vices et vos déréglements, comme les païens ceux de leurs fausses divinités, du moins regarderont-ils toujours comme pardonnable à leur âge, tout ce qui leur donnera plus de rapport et de ressemblance avec vous-mêmes.

Cependant, loin d'édifier dans une famille par la voie de l'exemple, des enfants dont on est chargé et devant Dieu et devant les hommes, quels scandales ne donne-t-on pas le plus souvent à leur jeunesse et à la fragilité de leurs mœurs, par ces airs d'indévotion, d'irréligion même qu'on leur présente trop ordinairement dans la pratique des devoirs essentiels du christianisme; par cette vie molle et efféminée dont on est pour eux habituellement le modèle funeste; par ces vivacités, ces bizarreries fréquentes dont ils sont chaque jour les témoins; mais surtout par le peu de soin que l'on prend de s'observer, de se contraindre en leur présence à certains égards; je veux dire, par ces discours peu mesurés qui échappent et qui ne devraient jamais échapper devant de pareils témoins; par certaines libertés de parler et d'agir que l'on se permet et que l'on croit pouvoir se permettre sous leurs yeux impunément et sans conséquence?

Or, après cela, mes chers auditeurs, faut-il être surpris si, comme on s'en plaint tous les jours dans le monde, il n'est plus d'enfants qui soient novices pour le mal, et si, à cet âge si tendre et si dénué d'expérience sur tout le reste, on en voit souvent de plus avancés dans la science fatale de commettre le crime, que des hommes mêmes à qui l'usage ordinaire du monde a dû faire connaître tout le désordre, toute la corruption qui y règne? Faut-il s'étonner si parmi

les enfants élevés dans les familles chrétiennes, il en est un si grand nombre qui, comme Augustin le disait autrefois de lui-même, malgré la petitesse de corps propre de leur âge, sont déjà de si grands pécheurs? *Tantillus puer, et tantus peccator.*

Ah! chrétiens, si la religion nous sert de guide, respectons toujours les yeux et les oreilles d'un enfant qui nous est confié. C'est la belle morale qu'un ancien sage adressait à ses concitoyens, et que j'ai plus droit encore, sous la loi de Jésus-Christ, de vous adresser à vous-mêmes : *Maxima puero debetur reverentia.* Eh! savons-nous, en effet, quelle impression peut faire sur une âme encore tendre un mot, un regard indiscret, une parole, une maxime indiscrètement échappée? Ou plutôt, ne savons-nous pas qu'au défaut de la raison qui n'éclaire pas encore, des sujets trop faibles pour recevoir sa lumière, souvent le cœur parle dans eux et leur fait assez entendre ce que l'esprit ne comprend pas encore; que l'imagination avide, à cet âge, de nouvelles idées, saisit d'abord tout ce qui favorise le penchant naturel au mal; qu'elle travaille, qu'elle devine, et bientôt connaît sûrement ce qu'elle devait toujours ignorer, du moins ce qu'elle devait connaître plus tard? Et parce que le mal connu, quand il s'agit de l'enfance, est ordinairement pour elle le mal fait et commis, n'est-il pas trop certain que des enfants, ainsi formés et instruits au mal par l'imprudence de votre conduite ou de vos discours en leur présence, non-seulement passeront au crime, mais qu'ils en contracteront une habitude, d'autant plus terrible à vaincre dans la suite de leur vie, qu'elle aura commencé pour eux dans un âge où, ni la raison ni la religion n'avaient la force nécessaire pour en arrêter le malheureux progrès? Ici, pères chrétiens, jugez-vous de bonne foi vous-mêmes, et reconnaissez si ce genre de scandale, tout affreux qu'il est au tribunal de la loi chrétienne, n'est pas devenu commun et ordinaire dans le sein de vos familles?

3e Que sera-ce donc, pères chrétiens, si je passe au troisième devoir que vous impose l'éducation vertueuse de vos enfants? Si je vous représente l'obligation où vous êtes de les disposer, par vos avis et par vos soins, à suivre la vocation du ciel, et à la remplir d'une manière digne du Dieu qui les appelle: n'aurez-vous pas à vous reprocher sur ce dernier devoir, ainsi que sur tout le reste, la négligence la plus coupable à leur égard? Non, je l'avoue, pères chrétiens, Dieu ne vous a pas communiqué ce pouvoir souverain, qui ne convient qu'à lui seul, de prononcer en maîtres sur la vocation de vos enfants; et plût au ciel que cette grande maxime vous fût aussi connue qu'elle est incontestable dans les principes de votre religion! Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que vous devez du moins diriger la jeunesse de vos enfants, dans cette décision de leur état qui visiblement intéresse leur salut éternel; c'est que vous devez encore les rendre tels par les soins de l'éducation, que, de quelque côté que Dieu les appelle, ils se trouvent capables de répondre aux desseins paternels de sa providence; c'est que vous devez les prémunir enfin contre les écueils où peut succomber dans le cours de la vie leur religion ou leur innocence, suivant les états différents auxquels la voix de Dieu les appellera.

Or, sur ces principes décidés depuis l'origine du monde, et consacrés depuis l'existence du christianisme, quels sont les devoirs d'un père, d'une mère, qui veulent s'acquitter pleinement de ce qu'ils doivent à leurs enfants par rapport à l'éducation? Non, ce n'est pas seulement de les former selon la portée de leur âge, à croire et à penser chrétiennement, à vivre et à se conduire en chrétiens; c'est encore de joindre à tous les soins nécessaires qu'un père doit prendre pour remplir ces premiers devoirs à l'égard de ses enfants, c'est de joindre à ces soins paternels le développement de ces maximes sages qui doivent leur servir de règle et de principe, pour décider sûrement de leur vocation future, et pour m'exprimer plus clairement encore, le devoir d'un père, relativement à ses enfants encore indécis sur leur vocation, c'est de leur faire entendre qu'un chrétien ne doit considérer les divers états du monde, sur lesquels peut tomber son choix, que comme autant de voies différentes que la Providence nous a tracées pour nous conduire au ciel; que ce n'est donc point le dégoût ou l'inclination de leur part, la crainte de la peine ou l'amour du repos, l'esprit d'ambition ou celui d'intérêt, qui doit leur servir de principe ou de règle pour un choix de cette conséquence; mais la volonté de Dieu seul qui, en qualité de premier Père du genre humain, doit placer tous les hommes où ils doivent être, et en disposer à son gré pour les diverses conditions qu'il leur destine.

Le devoir d'un père, d'une mère qui veulent remplir toute justice par rapport à l'éducation chrétienne de leurs enfants, c'est, dans l'incertitude où ils sont encore du parti qu'un enfant doit prendre pour tout le cours de la vie, et qui touche si essentiellement à son éternité, c'est, dans ce doute inévitable de l'état que Dieu lui destine, de le rendre vraiment capable de répondre aux desseins de son Dieu, de cultiver, dans cette idée, tout ce qu'il a reçu du ciel de qualités et de talents; de n'épargner, dans cette vue, aucune des dépenses nécessaires que la situation de leur fortune peut leur permettre; en sorte que, si Dieu le destine au service de ses autels, il se trouve pourvu de l'érudition nécessaire aux ministres de Jésus-Christ, du moins en état de l'acquérir, et prévenu d'une haute idée du sacré ministère qu'il doit exercer dans l'Eglise de Jésus-Christ. Que si Dieu l'appelle à monter sur le tribunal redoutable de la justice, il soit imbu, comme il doit l'être, de la connaissance des lois propres du royaume dont

il doit juger les sujets les plus distingués comme les plus obscurs, et pénétré de ces grandes idées d'équité et de droiture qui, en toute circonstance doivent servir de règle à ses jugements, qu'il ne lui manque, en un mot, quelque soit l'état où Dieu l'appelle, qu'il ne lui manque rien de ce qu'il peut acquérir par l'éducation, pour répondre dignement et avec succès aux desseins de la Providence sur sa destinée future

Enfin le devoir d'un père chrétien qui veut mettre comme le dernier sceau à l'éducation de ses enfants, c'est en présentant à leurs yeux les diverses conditions dont le choix leur est permis, de leur présenter en même temps tous les écueils qui en sont comme inséparables dans le cours de la vie humaine. C'est, à l'exemple d'un célèbre évêque instruisant son disciple, de les conduire en esprit sur une haute montagne, d'où il puisse découvrir à leurs regards tout ce qu'ils doivent craindre au milieu du monde où ils seront bientôt engagés, et de leur inspirer dès lors les précautions sages, les vertus chrétiennes et civiles qui doivent les préserver de tant d'écueils dont est remplie la mer orageuse du monde: *Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiesces eis; prohibe pedem tuum a semitis eorum.* (*Prov.*, I.) Car c'est à tous ces devoirs que s'étend l'éducation vraiment chrétienne de vos familles, dont je voudrais vous donner une juste et parfaite idée.

Or de m'arrêter ici, mes chers auditeurs, à vous faire sentir combien vous êtes éloignés, pour la plupart, de préparer ainsi la destinée future de vos enfants, par ces soins et ces avis vraiment paternels, qui s'étendent sur l'avenir ainsi que sur le présent de leur vie; de vous dire combien il est rare parmi vous de trouver des hommes qui cherchent sincèrement à connaître la volonté de Dieu sur leurs enfants, et qui leur apprennent à eux-mêmes à la connaître sans risque d'erreur et d'illusion; de vous dire combien il est rare que vous les disposiez à suivre cette volonté suprême, sans égard à leurs dégoûts ou à leurs penchants peu raisonnables pour certains états; de vous rappeler ici l'inconvénient de cette conduite qui vous est si ordinaire dans vos familles, de destiner vos enfants à tout, et de ne les disposer à rien; j'entends de les destiner à des dignités, à des emplois dont ils ne seront peut-être jamais capables, et de contribuer néanmoins vous-mêmes à augmenter encore cette incapacité dans eux, en ne les préparant à aucun de ces postes honorables auxquels il vous plait de les destiner; de vous dire, qu'en conséquence d'une pareille conduite de votre part, vos enfants se trouveront trop souvent engagés dans le monde le plus dangereux, sans rien savoir de ce qui leur était essentiel de connaître pour se préserver des écueils où leur condition les expose, et pour y vivre en vrais disciples de Jésus-Christ; de m'étendre ici sur cette morale, c'est ce qui demanderait un trop long détail, et ce qui doit vous être trop évident d'ailleurs, si vous vous rendez justice à vous-mêmes, pour qu'il soit besoin de m'y arrêter.

Ne vous plaignez donc plus, mes chers auditeurs, du moins ne vous plaignez plus que de vous mêmes, quand vous voyez des enfants se tourner au mal dès leur tendre jeunesse et donner dès les premiers pas dans des écarts et des travers qui vous déshonorent aux yeux du monde. Non, ce n'est point à la nature, dont presque tous les défauts peuvent se réformer par le plan judicieux d'une éducation chrétienne; ce n'est point à vos enfants mêmes, dont le caractère souple et flexible dans le premier âge, se serait plié sans peine, au gré de vos soins et de vos volontés, que doit s'attribuer le dérangement et le désordre de leurs mœurs: c'est à vous, et à vous seuls qu'il faut vous en prendre. Quand vous les voyez sortir de vos mains, si portés aux plus grands vices et si peu capables des moindres vertus, c'est que vous aurez négligé de graver d'abord dans leurs esprits, et surtout dans leurs cœurs, les saintes maximes de la religion de Jésus-Christ; c est que vous n'aurez pas tourné leurs mœurs selon la portée de leur âge, à la pratique des devoirs de la religion de Jésus-Christ; c'est que vous n'aurez pas su les préparer à suivre la vocation de Dieu, et à la remplir selon les idées de la religion de Jésus-Christ; c'est qu'en un mot vous ne vous serez acquittés à leur égard d'aucun des devoirs que vous impose le soin de l'éducation chrétienne qui leur est due, et que vous ne pouvez refuser à leur jeunesse, sans violer toutes les lois divines et humaines qui vous en ont solidairement chargés. Premier reproche trop bien fondé, et qui fait le sujet de la première partie de ce discours.

Je passe au second reproche qui me reste à vous faire sur le même objet; reproche plus terrible encore et plus intéressant pour les pères chrétiens qui n'ont pas cessé de l'être; c'est qu'ils ne sont pas même en état de remplir ces devoirs d'éducation vraiment chrétienne, que leurs enfants réclament de leur part, à raison des préjugés mondains dont ils sont esclaves, et dont ils ne veulent pas sentir l'illusion grossière; c'est ce qui sera le sujet de la seconde partie, pour laquelle je vous demande une nouvelle attention

SECONDE PARTIE

Entre tous les désordres qui règnent dans le christianisme, et qui le défigurent aux yeux de Dieu et des hommes; il n'en est point, mes chers auditeurs, de plus difficiles à réformer, que ceux qui prennent leur source dans des préjugés spécieux que le monde autorise, en les adoptant pour règle de conduite, et dont on se laisse préoccuper d'abord l'esprit et le cœur, faute de bien réfléchir sur les maximes infaillibles de la religion de Jésus-Christ qui les réprouve. Or, tel est le désordre presque universel que je combats, et qui regarde l'é-

ducation mondaine et profane que les enfants chrétiens reçoivent de leurs pères; désordre que j'ai taché de vous rendre sensible en lui-même, en rapprochant vos mœurs de vos devoirs, et dont plusieurs parmi vous ont dû se reconnaître coupables devant Dieu. mais désordre néanmoins dont je ne peux me promettre encore d'avoir détruit le germe et la racine dans vos esprits, parce qu'il y est occasionné et comme soutenu, par certains préjugés généralement répandus, qui vous font pécher, comme par maxime et par principe, sur un point si important pour vous-mêmes, et qui vous mettent conséquemment hors d'état de remplir le devoir de cette éducation chrétienne que vous devez à vos familles.

Et en effet, pères chrétiens, si vous rentrez un moment en vous-mêmes, et que vous vouliez réfléchir sur les idées qui vous servent de règle en matière d'éducation, pourrez-vous n'y pas reconnaître ces préjugés si ordinaires du monde, dont les meilleurs esprits et les cœurs les plus religieux sont à peine exempts dans le christianisme?

1° Que l'on peut remplir, sans beaucoup d'attention et de peines, le devoir d'éducation dont on est redevable à ses enfants. 2° Que l'on peut se décharger entièrement sur autrui du soin que demande l'éducation de ses enfants. 3° Que l'on peut, selon son penchant ou son intérêt, donner plus ou moins d'éducation à l'un ou à l'autre de ses enfants. 4° Que l'on peut laisser couler un certain temps de jeunesse avant que de donner des leçons de christianisme à ses enfants. 5° Enfin, que l'on peut, que l'on doit même s'accommoder à l'esprit et au goût dans l'éducation que l'on donne à ses enfants.

Serait-ce vous en imposer, mes chers auditeurs, que de vous attribuer de pareilles idées sur le point dont il s'agit? Ne les regardez-vous pas même comme autant de principes généralement reçus, qui ont acquis le droit de vous diriger dans le plan de l'éducation la plus chrétienne? Or ce sont ces idées mêmes dont vous ne découvrez pas l'illusion, que je viens vous représenter aujourd'hui, comme autant de préjugés contagieux, tels qu'on les entend communément dans le monde, et dans le sens que je veux ici les combattre. Reprenons tout ceci dans le même ordre, et suivez-moi, je vous prie, dans la matière la plus intéressante pour vous qui fût jamais.

1° Premier préjugé : première source de la mauvaise éducation des enfants dans le christianisme. On croit pouvoir remplir sans beaucoup d'attention et de peines le devoir de l'éducation qui leur est due; et l'on ne met pas même un pareil devoir au rang des occupations laborieuses dont on est chargé dans son état. Vous le savez en effet, mes chers auditeurs, quelle idée l'on se forme communément dans le monde de l'éducation d'un enfant chrétien. Vous savez s'il est une affaire, qui paraisse à la plupart exiger moins de travail et d'application que celle-là, quoiqu'elle soit aux yeux de l'homme qui pense, le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'intelligence humaine. Peut-être, malgré tous les préjugés du monde, regarderez-vous cette éducation comme un devoir indispensable, que la nature et la religion, que toutes les lois divines et naturelles vous imposent. Mais est-elle à vos yeux une occupation sérieuse qui vous oblige à vous gêner souvent, à vous captiver et à vous contraindre; une occupation qui souvent exige plus de soins, d'assiduités, de vigilance de votre part, que les plus grandes affaires dont la gestion vous est confiée par l'emploi qui vous distingue aux regards du monde? Avouez-le de bonne foi, chrétiens, que cette idée de l'éducation d'un enfant ne fut jamais la vôtre, et que si vous sacrifiez seulement quelques instants rapides, soit à le reprendre de quelque défaut trop visible, soit à l'instruire superficiellement de certains devoirs moins commandés par la loi de Dieu, que par celle du monde, vous croyez être pleinement quittes à son égard, de l'éducation vertueuse que vous devez à son enfance pour la former.

Or, pour vous faire sentir en peu de mots tout le faux de ce préjugé, et de combien de jeunes gens, nés d'ailleurs avec les qualités les plus heureuses, il doit faire avorter l'éducation, ne suffit-il pas de vous rappeler ici ce que c'est que de former des enfants, quels qu'ils puissent être, et de les former au christianisme? Car, pour les élever à ce degré de piété chrétienne qui doit être le fruit de vos soins, de quoi croyez-vous être chargé devant le Dieu qui vous jugera? Non, ce n'est pas seulement de les établir dans la vertu, pour le temps de leur enfance et de leur première jeunesse, c'est encore d'imprimer tellement la vertu dans leur âme, qu'elle leur devienne comme naturelle, et leur communique assez de force pour résister à tous les orages, dont leur innocence est menacée dans l'avenir; en sorte, pour user de l'expression de l'Apôtre, qu'ils soient comme enracinés et fondés dans la vertu, par le bienfait de l'éducation : *In charitate radicati et fundati.* (*Ephes.*, III). Ce n'est pas seulement de présenter quelques instants à leur esprit les vérités chrétiennes et catholiques qu'ils doivent savoir; c'est encore de fixer pour jamais ces vérités essentielles dans leur esprit volage, et naturellement ennemi de la réflexion qu'elles demandent. Ce n'est pas seulement de préserver leurs mœurs de quelques vices grossiers qui pourraient les déshonorer, et vous déshonorer vous-mêmes aux regards du monde; c'est encore d'inspirer à leurs cœurs l'amour et la pratique de tous les sentiments vertueux, de tous les actes de piété et de religion dont la faiblesse de cet âge peut être susceptible. Ce n'est pas seulement de les disposer à remplir dans le monde un rang auquel vous les destinez vous-mêmes, sans vouloir approfondir à quoi Dieu les appelle, et quels sont sur leur avenir les desseins paternels de sa providence; c'est encore, ou plutôt c'est au contraire de disposer telle-

ment leur cœur et leur esprit sur le point de leur vocation future, qu'ils soient en état de répondre à la voix de Dieu, et de remplir ses desseins sur leur destinée à quelque condition qu'il lui plaise de les appeler un jour. Or jugez vous-mêmes si c'est là l'ouvrage de quelques jours ; si ce n'est pas là, surtout à l'égard de certains sujets, l'ouvrage de plusieurs années, l'ouvrage d'une sagesse singulière et d'une vigilance assidue de votre part.

Eh! quelle vigilance, en effet, pères chrétiens, quelle industrie ne faut-il pas, pour s'insinuer avec douceur dans l'esprit d'un enfant, pour le flatter dans l'occasion sans l'amollir par les caresses, pour lui faire un amusement de la contrainte essentielle à le former, pour lui paraître digne de son amour, lors même qu'il s'agit de le corriger et de le reprendre, et saisir le moment toujours favorable aux leçons sérieuses qu'on lui prépare, ce moment de l'à propos qui, selon l'Ecriture fera fructifier tous vos discours : *Sermo opportunus est optimus.* (*Prov.*, XV.)

Quelle sagesse, quelle prudence ne faut-il pas pour s'accommoder aux penchans et aux inclinations d'un enfant; pour affaiblir les uns, fortifier les autres, et leur donner à tous un objet chrétien; pour substituer dans son âme, à une ambition naissante, cette fierté plus noble qui fait dédaigner la vanité et la bassesse de la gloire du monde ; à cette envie qu'il fait paraître de dominer sur des égaux ; à cette jalousie des moindres préférences, une émulation chrétienne, qui le fasse aspirer sans cesse à l'empire de la vertu ; et à cette sensibilité naturelle de cœur toujours dangereuse dans la jeunesse, un amour tendre et sensible pour le Dieu dont il est la créature et le disciple?

Quel courage, quelle patience ne faut-il pas, pour ne se rebuter de rien dans le caractère d'un enfant; pour dévorer l'ennui et le dégoût inséparables des soins assidus que son éducation exige, pour hâter un esprit tardif, pour adoucir un cœur dur et féroce, pour régler une humeur déjà dominée par le caprice, pour modérer un tempérament vif et emporté? Que de soins en un mot, que d'attentions pénibles, pour faire croître la raison et la religion dans un enfant, à mesure que l'âge s'avance, en sorte qu'à l'exemple de Jésus-Christ, son modèle comme le nôtre, il croisse en même temps en âge et en sagesse? *Proficiebat ætate et sapientia* (*Luc.*, II) : c'est-à-dire, en sorte que sa raison commençant d'éclore, n'ait plus qu'à régner en paix sur un cœur déjà soumis au devoir, et à soumettre elle-même ses lumières à celles de la foi, dont le flambeau lui aura servi de guide, lors même qu'elle n'était pas en état de l'apercevoir et de le suivre? Encore une fois, pères chrétiens, que ne doit-il pas vous en coûter pour accomplir régulièrement de tels devoirs? Est-il même quelqu'autre obligation plus pénible à remplir pour les chefs de famille, dans les diverses conditions du monde? Et sans craindre l'exagération, ne pourrai-je pas ajouter, que de toutes les charges que l'état du mariage vous impose, il n'en est point pour vous de plus terrible à supporter que l'éducation des enfants qui vous doivent la naissance? Il n'en est point qui demande chaque jour, de votre part, plus d'application, d'industrie, de fermeté paternelle et chrétienne.

De là quelle conséquence, mes chers auditeurs, si ce n'est que vous manquez des premières idées que doit vous communiquer la nature elle-même sur l'éducation d'un enfant, dès que vous la regardez encore comme un devoir si facile à remplir, si ce n'est que vous ne réussirez jamais dans l'accomplissement de cet important devoir, dès que vous n'établirez pas pour premier principe, qu'il s'agit pour vous, dès qu'il s'agit d'éducation, d'un ouvrage, ou plutôt d'un chef-d'œuvre qui seul exige tous les soins dont vous êtes capables; et que le naturel le plus heureux dans un enfant confié à vos soins, loin de diminuer sur lui l'activité de votre vigilance, est souvent ce qui doit la soutenir et l'augmenter? Parce que le plus beau naturel dans l'enfance, dès qu'il n'est pas veillé et cultivé par mille soins, de la part d'un père, est ordinairement le plus facile à se pervertir et à se corrompre.

2° Second préjugé : seconde source de la mauvaise éducation des enfants. On se persuade, que l'on peut, sans aller contre le devoir, se décharger entièrement sur autrui du soin de cette éducation; quoiqu'il n'y ait point d'obligation plus personnelle que celle-là dans le christianisme, point d'obligation dont on doive répondre plus rigoureusement au souverain Juge. Quoiqu'en qualité de père et de mère, on ait reçu de Dieu des grâces spéciales, et de la nature même des talents marqués pour élever avec succès des enfants qui nous appartiennent, et qui nous sont presque aussi intimes que nous-mêmes, on croit s'être acquitté pleinement de cette obligation à leur égard, dès que l'on a confié leur enfance ou leur jeunesse à des maîtres étrangers que l'intérêt porte à les adopter pour disciples, et qui n'ont le plus souvent, ni le savoir, ni le talent, ni la sagesse, ni même la religion nécessaires pour les élever dans les sentiments et le devoir du christianisme. Et voilà, mes chers auditeurs, quels que puissent être sur ce point les usages et les coutumes du siècle; voilà peut-être un des principes les plus certains de ce défaut si visible de christianisme et de piété dans la jeunesse du monde. Car, combien de jeunes gens aujourd'hui peu chrétiens, auraient été dès leur enfance et seraient encore aujourd'hui, des modèles de religion, s'ils n'avaient pas été confiés aveuglément à des maîtres mercenaires, qui n'ont su ni s'en faire aimer, ni s'en faire craindre, ni conséquemment s'en faire écouter? Qu'un père et une mère, également attentifs à la voix du sang, eussent entre-

pris de les former par eux-mêmes, de parler à leurs cœurs, en même temps qu'à leurs esprits, tantôt par la voix dominante de l'autorité, tantôt par la voix plus impérieuse encore de la tendresse, et d'épier leurs moindres passions avec cet intérêt marqué que l'on prend, comme malgré soi, à ce que l'on regarde comme une partie de soi-même; alors on aurait vu ces enfants accoutumés à recevoir et à respecter comme des oracles les paroles de ceux dont ils reçurent la lumière du jour; on les aurait vus sortir de leurs mains, avec des principes de christianisme, qui auraient comme infailliblement sanctifié le reste de leur vie.

Mais parce que l'on s'est reposé entièrement du devoir de leur éducation sur des maîtres étrangers, qui ont pris le soin peut-être de cultiver leurs esprits dans les sciences humaines, sans trop penser à former leur âme dans la science de la religion; sur des maîtres peu chrétiens eux-mêmes, qui n'auront usé de leur autorité sur les jeunes élèves, que pour les instruire en enfants, et les faire obéir en esclaves : de là ce défaut trop sensible de piété et de modestie, cette funeste corruption de mœurs, qui se répandra infailliblement sur le reste de leurs jours, et qui, malgré vos remontrances tardives, les suivra jusqu'au tombeau : *Filius remissus evadit præceps.* (*Eccli.*, XXX.)

Ce n'est pas au reste, mes chers auditeurs, (remarquez l'éclaircissement que je crois devoir donner à ma pensée); non, ce n'est pas que je prétende condamner absolument ici cet usage introduit dans le monde par l'indolence des pères chrétiens, et plus encore peut-être par leur indifférence pour les mœurs et le salut de leurs enfants, de se décharger entièrement sur autrui du ministère pénible de leur éducation; je sais même que la situation d'un père et d'une mère, exposés par leur état à tous les embarras du monde, souvent ne leur permet pas de vaquer uniquement par eux-mêmes, aux soins que demande l'éducation chrétienne d'une famille, surtout si c'est une famille nombreuse dont le ciel les a pourvus. Je sais de plus qu'il est dans toutes les parties de cet empire des maisons édifiantes établies pour y recevoir et pour y former dans l'esprit du christianisme les jeunes sujets de l'un et de l'autre sexe, et dans le sein desquelles on peut se répondre, du moins à parler en général, qu'ils seront élevés dans la crainte du Seigneur, et dans les principes de sa religion; je me garderai donc de blâmer pleinement ici cet usage si répandu, surtout dans les familles du grand monde, de confier à l'étranger le soin de ces dépôts précieux qui font leur appui et leur espérance.

Mais ce que je blâmerai toujours comme un désordre réprouvé par le sentiment même de la nature, c'est qu'au lieu de choisir un maître entre mille à qui le soin de vos enfants soit confié, vous ne preniez nulle précaution, nulle mesure pour connaître à fond les talents et les mœurs du maître qui doit leur tenir lieu de vous-mêmes, pour vous assurer s'il possède la grande qualité que désire l'Apôtre dans un instructeur de l'enfance, celle d'un maître habile dans la science de la loi divine : *Magistrum infantium habentem formam scientiæ et veritatis in lege.* (*Rom.*, II.) C'est que vous soyez souvent plus délicats sur le choix d'un domestique destiné soit à leur service, soit au vôtre, que sur le choix d'un de ces hommes toujours rares, et qui soit vraiment capable de les instruire et de les former. C'est que vous déterminiez souvent un choix aussi intéressant que celui-là pour vos familles, sur la parole et le témoignage d'un seul homme que vous croyez aveuglément, et dont le suffrage vous tient lieu d'oracle sur le mérite des maîtres qu'il vous présente, tandis qu'il devrait lui-même vous être au moins suspect en matière de foi et de religion. Eh! combien n'a-t-on pas vu, par cette aveugle déférence pour l'autorité d'un seul homme, ou déjà suspect, ou qui aurait dû l'être sur le point de la foi, combien n'a-t-on pas vu et ne voit-on pas encore s'introduire de partisans de l'erreur ou de l'impiété dans les plus illustres familles, et accoutumer peu à peu leurs élèves à penser et à parler comme eux sur le fond de la religion?

Ce que je blâmerai toujours, c'est que sans égard au naturel, à l'humeur, aux passions d'un enfant qui semble demander, par tous les défauts qui lui sont personnels, à être veillé de près, et à l'être singulièrement par vous-mêmes; d'un enfant qui ne profitera jamais efficacement de l'éducation d'autrui, et que vous seriez seuls en état de bien former, à raison de l'autorité sans bornes que vous donne sur sa jeunesse la qualité de père et de mère, vous croyez toujours être en droit, comme mille autres, de vous épargner la peine et l'ennui d'une éducation qui ne doit cependant regarder que vous seuls, dès que vous êtes seuls en état de le prendre avec succès. Communiquez-le à quelque autre qu'à vous-mêmes, s'il est possible, cet empire aimable, mais efficace, que la nature vous donne sur un enfant qui ne paraît sensible qu'à vos avis paternels. Communiquez de plus à cet enfant, pour quelque autre que pour vous-mêmes, cette docilité naturelle qui le porte à vous soumettre ses idées les plus simples, ainsi que ses moindres démarches; et dès lors il vous sera permis de vous reposer sur d'autres que sur vous-mêmes d'une occupation dont votre Dieu vous a personnellement chargés. Mais tant que l'on pourra dire avec vérité de vos enfants ce que l'on peut dire véritablement de plusieurs, que l'autorité seule d'un père et d'une mère est assez puissante pour rectifier leurs défauts, pour faire valoir leurs talents naturels et leurs dispositions à la vertu; en un mot, pour les faire ce qu'ils doivent être, de vrais disciples de Jésus-Christ pour tout le cours de leur vie, ce sera toujours à vous, quelque occupés que vous soyez d'ailleurs pour le bien de l'Etat et de la société, de supporter le travail

et l'embarras de leur éducation, et vous serez toujours responsables au Dieu qui vous gouverne de vous décharger pleinement de ce ministère qui vous est propre, sur d'autres maîtres que vous-mêmes.

Enfin, ce que je blâmerai toujours, malgré les maximes et les coutumes opposées du monde, c'est qu'ayant pris une fois le parti de faire élever vos enfants, soit dans une ville éloignée, soit même dans un royaume étranger, vous ne vous mêliez pas plus désormais de cette éducation qui doit les former pour le ciel que s'ils avaient perdu le titre de fils à votre égard, ou que vous eussiez perdu pour eux le titre de père et de mère depuis qu'ils sont éloignés de votre présence; c'est que vous viviez aussi tranquilles, à cet égard, que si Dieu vous avait pleinement déchargés du soin de les élever dans l'esprit de sa religion, ainsi que vous vous en êtes réellement déchargés vous-mêmes, et que vous les abandonniez ainsi entre des mains étrangères durant une longue suite d'années sans penser même à vous éclaircir du progrès de leur éducation. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que je serai toujours en droit de vous représenter comme un désordre visible, et ce que vous vous reprocherez sérieusement à vous-mêmes dès que vous écouterez la voix du christianisme; parce que, si vous pensez chrétiennement sur ce point, vous ne perdrez jamais de vue ce grand principe dont la raison seule prouve l'évidence, que c'est vous, et vous seuls, que Dieu a spécialement chargés de l'éducation des enfants dont il vous a fait pères; que c'est donc singulièrement à vous-mêmes qu'il demandera compte de leur éducation négligée, dès que vous aurez eu l'imprudence de les confier totalement à des maîtres qui n'auront pas su les cultiver et les former.

Car vainement alléguerez-vous, pour vous justifier devant Dieu, l'assurance qui vous fut donnée de la capacité de ces maîtres et de leurs talents pour élever la jeunesse confiée à leurs soins; comme si la réputation d'habileté qu'ils se sont acquise dans un certain monde devait vous tenir lieu de tout examen de leurs personnes; comme si les éloges mêmes dont certains esprits les honorent n'étaient pas une raison pour vous de les tenir pour suspects et de vous en défier; comme si enfin il n'était pas en votre pouvoir de corriger l'erreur de votre choix quand vous en reconnaissez l'imprudence et la témérité, et que vous ne dussiez pas juger par vous-mêmes, dès qu'il vous est libre de le faire, si la religion et l'innocence d'un enfant sont à couvert des périls qui les menacent sous les auspices du maître que vous avez chargé de sa conduite et de son éducation.

3° Troisième préjugé : troisième source de la mauvaise éducation des enfants. On se persuade que l'on peut leur donner plus ou moins d'éducation, suivant l'intérêt d'une famille ou suivant l'inclination naturelle que l'on éprouve pour l'un plutôt que pour l'autre. Expliquons-nous un moment. Quelque heureuse que puisse être une famille chrétienne du côté des enfants qui doivent la perpétuer dans le monde, il est bien rare que la nature leur ait communiqué à tous les mêmes avantages de corps, d'esprit ou de cœur; qu'elle les ait tous également favorisés de l'heureux talent de plaire. L'un, naturellement sage et vertueux, semblera fait pour être aimé, tandis que l'autre, porté dès l'enfance à mille défauts, paraîtra ne mériter que l'indifférence des cœurs les plus intéressés à l'aimer et à le trouver aimable; et de là le goût, l'inclination marquée d'un père, d'une mère pour celui-là, et leur éloignement, leur aversion même décidée pour celui-ci. D'ailleurs quelque égaux que soient entre eux du côté de la naissance des enfants sortis d'une même famille, leur fortune et leur destinée, selon le monde, doit être un jour bien différente; et tandis que l'aîné doit couler ses jours dans l'opulence que l'autorité des lois lui assure, ses frères sont destinés à vivre dans une médiocrité de fortune qu'ils ne sauraient éviter qu'en se poussant eux-mêmes par la voie du mérite. De là les soins particuliers que l'on croit devoir prendre de l'éducation du premier, et le peu d'attention que l'on donne à l'éducation des autres. On épargnera tout pour ceux-ci, jusqu'aux dépenses les plus nécessaires à leur entretien et à leur culture, et l'on ne craindra pas de faire pour celui-là mille dépenses inutiles et superflues. C'est une idole que l'on se fait à soi-même, et que l'on veut faire briller aux yeux du monde, à quelque prix que ce puisse être; et, pour la parer, rien ne paraît trop magnifique à l'amour aveugle qu'on lui porte, rien ne coûte pour la satisfaire.

Qui de vous, pères chrétiens, ne se croit pas autorisé dans cette manière de se conduire à l'égard de ses enfants? Qui de vous ne regarde pas ou le droit d'aînesse qui les distingue, ou les charmes naturels qui les rendent plus aimables à vos yeux, comme des raisons légitimes de leur marquer une tendresse spéciale dans toutes les occasions qui se présentent? L'un est plus aimable, dites-vous; il a reçu de la nature un caractère plus heureux, un esprit plus propre à le distinguer dans le monde; n'est-il pas juste que je le distingue moi-même en lui témoignant plus d'amour? L'autre doit être un jour l'héritier de mes biens, l'appui de ma maison dont il doit perpétuer le lustre et la gloire; n'a-t-il pas droit à des soins plus marqués, à des attentions plus tendres que le reste de mes enfants? Ainsi le pensez-vous, mes chers auditeurs, et agissez-vous tous les jours en conséquence dans le sein de vos familles.

Et moi j'ose vous dire, et c'est l'expérience que j'appelle à témoin d'une vérité trop peu connue, que ce seul principe dont vous ne pensez pas même à vous défier vous rend incapables d'élever votre famille de manière à remplir le devoir que la religion sur ce point vous impose; parce que rien n'est plus propre que cette prédilection pour les

uns aux dépens des autres, à semer la jalousie, la division, l'inimitié entre les frères et à prévenir contre vous et vos instructions les plus sages le cœur de ceux qui croiront occuper le dernier rang dans les sentiments du vôtre. Je prétends que cette inégalité de tendresse et de soins à l'égard de vos enfants, ne vous permettra pas de réussir dans l'éducation d'un seul; que celui parmi eux à qui vous prodiguerez vos caresses, en abusera infailliblement pour être moins raisonnable et moins chrétien dans ses mœurs ; tandis que l'autre, assuré par mille traits de votre indifférence à son égard, n'aura pour vous que le cœur d'un étranger et ne pensera pas même à profiter des leçons de christianisme que vous opposerez aux déréglements de son âge. Heureux encore dans vos partialités injustes, si vous n'êtes pas vous-mêmes les victimes de ce partage inégal de sentiments et de soins entre les enfants d'un même père ! Heureux si les uns rebutés de vos froideurs et les autres fiers et insolents de vos caresses, ne s'accordent pas, malgré leur discorde, à secouer le joug de votre autorité sur eux par un esprit d'indépendance que vous ne serez plus les maîtres de réprimer à votre gré !

Ici vous me répondrez sans doute que dans l'occasion vous savez bien vous faire craindre, et que vous êtes toujours en état, quelle que soit votre conduite à l'égard de vos enfants, de les contenir dans les bornes du devoir et dans les termes du respect qui vous est dû. Ainsi le pensez-vous, du moins aimez-vous à le penser, et c'est sur quoi je pourrais refuser de vous en croire ; puisque, selon l'oracle de l'Ecriture, un enfant trop chéri devient la terreur et la désolation d'un père : *Lacta filium, et paventem te faciet... lude cum illo, et contristabit te.* (*Eccli.*, XXX.)

Mais je veux que, par un bonheur infiniment rare, vous n'éprouviez pas les suites funestes et trop ordinaires de ces prédilections dont je parle, et qu'elles n'aboutissent pas à ruiner l'autorité paternelle sur vos enfants. Eh! qu'importe, je vous prie, que vous conserviez votre autorité sur leurs personnes, si elle ne s'étend pas jusque sur leurs cœurs et sur leurs esprits, pour leur faire goûter et pratiquer les maximes du christianisme ? Qu'importe qu'ils vous écoutent encore avec un respect apparent, si les uns, pour sentir dans vous cet excès de tendresse dont ils sont l'objet, craignent peu les marques et les effets de votre disgrâce, et si les autres, pour y découvrir trop peu de cet amour qu'ils croient leur être dû, ne craignent pas de vous contrister et de vous déplaire, ou du moins ne suivent, en vous obéissant, que les mouvements d'une crainte servile, incapable de les réformer en rien ?

Or voilà, si j'en crois l'expérience, ce que ne pourront manquer de produire ces malheureuses prédilections devenues si communes dans les familles le plus chrétiennes, et n'en est-ce pas assez, mes chers auditeurs, pour vous obliger à vous tenir en garde sur ce point, et vous faire éviter cette inégalité de tendresse, du moins apparente pour vos enfants, comme un des écueils les plus dangereux de leur éducation? Non que je pense qu'un père, une mère doivent s'interdire toute marque de préférence dans la distribution de leurs tendresses et de leurs soins ; mais savez-vous quel doit être le mobile de cet amour plus tendre, dont vous pouvez distinguer un enfant ? Point d'autre que la vertu singulière qu'il fait paraître, que son attention plus marquée à profiter de vos soins, que son assiduité plus constante dans l'exercice des devoirs convenables à son âge et à sa condition. La sagesse dans un enfant, dit Salomon, doit faire la joie d'un père, et dès là ranimer pour lui toute sa tendresse : *Filius sapiens lætificat patrem.* (*Prov.*, X.) Que ce soit donc là le motif de cette prédilection que vous témoignez à l'un plutôt qu'à l'autre dans le sein de votre famille, et loin d'être alors un obstacle au succès de leur éducation, cette prédilection même de votre part sera pour eux un nouvel engagement à se conduire en chrétiens parce que cette préférence dans votre cœur ne paraissant être que le prix de leur sagesse, ils deviendront jaloux de paraître vertueux et chrétiens, à mesure qu'ils seront jaloux de mériter vos faveurs et vos bonnes grâces. Mais une prédilection que vos enfants découvriront n'être dans votre âme que le fruit de l'humeur et du caprice, que l'effet d'un goût, d'un penchant naturel pour quelques qualités, quelques talents plus aimables dans l'un, et que les autres ne sont pas les maîtres de se donner à eux-mêmes ; une prédilection qui ne serait nullement déterminée dans votre cœur par le motif de leur conduite plus ou moins vertueuse et chrétienne, c'est malgré tous les soins que vous pourrez prendre à les former par l'éducation, ce qui en arrêtera toujours les fruits salutaires ; ce qui fera naître dans leur âme la jalousie, le dépit, le désespoir même, capable de leur faire prendre les plus violents partis : c'est ce qui en fera peut-être tout à la fois de mauvais citoyens, de mauvais fils, de mauvais chrétiens.

4° Quatrième préjugé : quatrième source de la mauvaise éducation des enfants. On croit devoir attendre pour les former au christianisme qu'ils aient passé le temps de la première jeunesse, et que le secours de l'âge ait fortifié les faibles lumières de leur raison. Eh ! le moyen, dit un père de famille, pour se justifier à lui-même cette négligence funeste, le moyen de faire entendre des leçons de vertu et de christianisme à des sujets qui sont à peine capables de comprendre le langage du bon sens et de la raison; à des sujets dont la vivacité, la légèreté extrême fait bientôt disparaître les réflexions les plus sages que l'on pourrait leur suggérer alors ! Pourquoi donc ne différer pas de quelques années à leur offrir les grandes vérités de la religion de Jésus-Christ, à leur

inspirer le goût, les sentiments et la pratique de cette religion divine?

Ah! mes chers auditeurs, pour détruire ce fatal préjugé jusques dans son principe, je pourrais m'arrêter d'abord à vous faire sentir quelle est votre erreur, lorsque vous regardez vos enfants comme des sujets incapables de soutenir des leçons de vertu et de christianisme dans leur première jeunesse que vous croyez pouvoir abandonner aux penchants de la nature. Eh! pourquoi donc, pourrais-je ici vous dire, pourquoi la sagesse, s'exprimant par la bouche de Salomon, inviterait-elle à sa suite la plus tendre enfance? *Si quis est parvulus, veniat ad me.* (*Prov.*, VIII.) Pourquoi Jésus-Christ aurait-il si hautement donné la préférence à cet âge sur tous les autres, jusqu'à ne reconnaître de véritable vertu dans ses disciples, qu'à mesure qu'ils approchent de la simplicité de l'enfance? *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XVIII.) Un Dieu honorerait-il spécialement de ses faveurs et de son amour un âge absolument incapable de le connaître, de le servir et de l'aimer? Pourquoi cet âge, si faible en apparence, aurait-il fourni dans l'un et dans l'autre sexe tant de vierges et de confesseurs, tant de martyrs même à l'Eglise de Jésus-Christ? *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (*Psal.*, VIII.) Croirons-nous que le sérieux de la vertu chrétienne soit au-dessus d'un âge élevé si souvent par la grâce divine, au degré le plus sublime de la sainteté, et que des âmes déjà capables de cette force héroïque qui fait les martyrs de la foi, n'aient pas encore assez de jugement et de raison pour en devenir les vrais disciples?

Non, non, mes chers auditeurs, ce serait dégrader injustement la première jeunesse, devez-vous conclure avec moi, que de la croire si peu propre au royaume de Dieu : cet âge a ses défauts, sans doute, qui le rendent incapable des affaires du monde, qu'il n'est pas en état de connaître. Mais il a ses perfections et ses qualités propres, qui le rendent sérieusement capable de plaire à Jésus-Christ, et d'attirer la préférence de ses attentions divines : *Nolite prohibere parvulos venire ad me, talium est enim regnum cœlorum.* (*Matth.*, XIX.) Et c'est, indépendamment du témoignage de Jésus-Christ, c'est sur quoi vous pouvez nous en croire plutôt que vous-mêmes, nous qui, engagés par état à cultiver vos enfants, à les élever, à les former dans la science de la religion, plus encore que dans les sciences humaines, ne saurions manquer de les bien connaître. Or, sur la foi même de cette expérience, je ne craindrai point d'assurer qu'entre tous les sages, il n'en est point de si susceptible des impressions de la piété chrétienne, point de si facile à conduire aux vertus du christianisme, et que si l'on était incapable alors d'être véritablement chrétien, il faudrait renoncer pour jamais à le devenir.

Ne pourrais-je pas même pousser plus loin cette idée que je vous donne de la disposition de vos enfants à la vertu, et sans craindre d'intéresser le respect que je dois à vos personnes, n'aurais-je pas droit d'ajouter que ces jeunes sujets, dont l'âge vous paraît si peu propre à honorer le Seigneur, en sont peut-être plus capables que vous-mêmes; que pour les élever à la perfection, le bienfait de l'âge leur communique mille avantages que vous ne pouvez avoir, parce qu'ils n'ont encore à cet âge ni passions violentes, ni préjugés opiniâtres à vaincre; et que si la vertu, dans l'âge de maturité, emprunte de la raison humaine plus de force et de vigueur, plus de fermeté et de constance, elle présente à Dieu, dans un enfant, plus de pureté et de candeur, plus d'innocence et de simplicité, plus, en un mot, de ces qualités aimables qui sont, à ses yeux, le plus grand prix de la vertu? Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, comment je pourrais vous désabuser de cette erreur grossière qui vous fait regarder comme inutiles les leçons de piété et de christianisme que vous pourriez donner à vos enfants dès les premières années.

Mais ce n'est point là que je m'arrête : je suppose même avec vous, si vous le voulez, que la jeunesse semble moins propre à la vertu que les autres âges qui la suivent; que la vivacité naturelle de vos enfants, et la dissipation trop ordinaire qui l'accompagne, les rend moins susceptibles des idées sérieuses, des sentiments plus qu'humains que la religion demande, et qu'elle opère dans ses disciples fidèles. Eh! n'est-ce pas pour cette raison même, pères chrétiens, que vous devez faire vos efforts pour les obliger de bonne heure à plier sous le joug de la loi : *Curva cervicem ejus in juventute* (*Eccli.*, XXX), et faire usage de tous les moyens que peut vous suggérer l'amour paternel, pour fixer dans ces âmes encore tendres, si elles vous sont aussi chères qu'elles doivent l'être, ces principes de religion qui ont tant de peine à y prendre racine? *Qui diligit filium, instanter erudit.* (*Prov.*, XIII.) N'est-ce pas cette opposition même, qu'ils vous font paraître pour l'esprit du christianisme, qui doit redoubler sur eux votre vigilance paternelle, pour saisir l'occasion de retrancher, d'affaiblir du moins tant de légers défauts que vous négligez, et dont il sera trop tard de vouloir les corriger un jour? *Noli subtrahere a puero disciplinam* (*Prov.*, XXIII.)

Vous ne voulez pas qu'il soit temps encore de former cet enfant à être chrétien et à le paraître, et vous croyez, pour entreprendre un tel ouvrage, devoir attendre qu'il soit devenu pleinement raisonnable. Mais écoutez l'expérience, qui vous répond : Sera-t-il temps de le former aux devoirs de sa religion quand il sera devenu comme incapable de les suivre? C'est-à-dire : Sera-t-il temps d'en faire un chrétien quand son esprit, imbu de mille idées frivoles, aura perdu cette heureuse facilité de l'enfance à recevoir des maximes de religion et de salut; quand le cœur, déjà maîtrisé par ses mouve-

ments, n'aura plus cette docilité qui le rendait capable de toutes les impressions qu'on voulait lui faire prendre; quand sa volonté, déjà opiniâtre, sera faite à se conduire au gré d'une humeur abandonnée à elle-même et à ses caprices?

Vous ne voulez pas qu'il soit temps encore de former cet enfant aux sentiments de la piété et à ses devoirs; mais je vous répondrai toujours, fondé sur l'expérience : Sera-t-il temps d'imprimer dans son cœur cette attention, ce respect devant Dieu, qui doit accompagner toute prière, toute œuvre de religion, quand il aura contracté, à force de licence, l'aversion et le dégoût de tout ce qui peut le gêner et le contraindre? Sera-t-il temps de lui apprendre à préférer toujours le devoir au plaisir quand le goût de la frivolité et de l'amusement se sera comme emparé de son âme? Sera-t-il temps de lui faire aimer cet air de pudeur et de modestie, qui doit faire les charmes de la jeunesse, quand il aura pris l'habitude d'agir, de parler, de se produire avec cet air de liberté et d'indécence, dont le libertinage est ordinairement ou l'effet ou le principe? Sera-t-il temps, enfin, d'en faire un chrétien quand la passion, qui ne cesse de croître avec l'âge, aura pris l'empire sur sa faible raison, et l'aura formé elle-même à l'écouter et à la satisfaire?

Or, mes chers auditeurs, sans usurper ici le ton de prophète, voilà ce que je vous annonce sur le sort futur de vos enfants, pour peu que vous différiez de les former à la vertu : leur jeunesse une fois passée dans la dissipation, peut-être dans le désordre, vous voudrez alors, mais en vain, leur parler de religion, les instruire de leur foi, régler leurs mœurs; les avenues de l'esprit, du cœur, de l'imagination, seront comme assiégées par des idées, des impressions étrangères, qui s'opposeront à l'effet de vos leçons tardives. Et que faut-il de plus pour vous persuader, quand même vos enfants seraient incapables d'une certaine perfection de vertu, que cette incapacité ne sera jamais de votre part une excuse légitime qui vous dispense de leur inspirer le goût, de leur parler le langage de leur religion, parce qu'il ne s'agit pas seulement de les rendre vertueux à leur âge, mais d'empêcher efficacement qu'ils ne deviennent méchants et dissolus, et que vous ne pouvez différer de les porter au bien, selon l'oracle du Sage, sans que le penchant de la nature, devenue comme leur premier maître, les rende indociles à vos conseils, et leur fasse contracter des vices qu'il ne sera plus en votre pouvoir de réprimer? *Tunde latera ejus, dum infans est, ne induret, et non credat tibi.* (*Eccli.*, X.) Achevons.

5° Dernier préjugé : dernière source de la mauvaise éducation des enfants. On se figure que l'on est en droit, dans le plan de leur éducation, de suivre les idées et les maximes du monde, de leur inspirer le goût des manières et des coutumes, des amusements même et des plaisirs du monde, parce qu'ils doivent, dit-on, y paraître un jour et y tenir un certain rang, qu'ils ne seront pas en état d'occuper avec honneur si les soins assidus de l'éducation ne les y préparent; c'est-à-dire, mes chers auditeurs, dans le sens que vous l'entendez, et qui s'explique assez par votre conduite, que vous ne croiriez pas donner à vos enfants une éducation convenable à leur rang et à leur qualité, si vous ne présentiez à leurs yeux ce qu'il y a de plus attrayant, de plus séduisant, et conséquemment de plus dangereux dans le commerce du monde; si vous ne les accoutumiez insensiblement à réunir ensemble l'esclavage du monde et le service de Dieu; à se prêter, par une molle complaisance, à tous les égards que le monde exige pour mériter de lui plaire, et à ne point se laisser effrayer de mille dangers capables d'ébranler des vertus mille fois plus solides que les vertus à peine formées de leur jeunesse.

Or est-il besoin, mes chers auditeurs, que je m'arrête à vous découvrir l'erreur de ces principes évidemment profanes, en matière d'éducation? N'est-il pas manifeste, pour qui connaît l'opposition de l'esprit du siècle à celui du christianisme, qu'à mesure qu'un enfant prendra le goût du monde il perdra le goût de Dieu et de son service; que le monde, tel qu'il est présenté à ses yeux, affaiblira bientôt dans son âme ce sentiment de pudeur et de modestie, qui devait être comme la sauvegarde de ses mœurs, parce que ce sera toujours le premier caractère de la vraie sagesse : *Quæ desursum est sapientia, primum quidem pudica est* (*Jac.*, III); et que, prétendant en faire un honnête homme, un homme aimable selon le monde, vous n'en ferez jamais un véritable chrétien? Cependant, me dites-vous, il faut bien former un enfant pour le monde, surtout s'il doit y soutenir un jour un rang honorable et distingué. Et n'est-ce pas dans le trésor de l'éducation qu'il doit en puiser d'avance le goût, l'esprit et les manières? Ici, chrétiens, je n'ai pas d'autre réponse à vous faire, si ce n'est que je ne reconnais point à ce discours le langage et les sentiments d'un père, d'une mère qui suivent la morale de Jésus-Christ, et qui en font l'unique règle de leur conduite.

Il faut bien former un enfant pour le monde au milieu duquel il doit vivre. Mais quoi! disciples de Jésus-Christ, est-ce de Dieu ou du monde que vous avez reçu cet enfant, que vous regardez comme l'appui de votre famille? Est-ce à Dieu, est-ce au monde qu'il fut dévoué dès sa naissance? Est-ce Dieu ou le monde qui le jugera, qui décidera de son éternité? Et dois-je croire que vous conserviez encore quelque trace de christianisme, quand vous réglez ainsi sur les idées du monde l'éducation d'un enfant chrétien? Il faut bien former un enfant pour le monde. Non, jamais il ne fallut former des enfants chrétiens à s'entêter du monde et de ses plaisirs, du monde et de ses honneurs, du monde et de ses fortunes périssables; jamais il ne fallut former des

enfants chrétiens à se faire une sorte de religion des faux principes, des maximes erronées du monde, à contracter les airs mous et efféminés, les vices et les passions du monde; à s'égarer enfin et à se perdre avec le monde. Ce n'est pas là que tendent vos soins, je le veux, quand vous les instruisez dans l'esprit du monde; mais quelle que soit l'intention qui vous guide, ce sera toujours à le faire goûter de vos enfants, ce monde réprouvé par Jésus-Christ, et conséquemment à les éloigner de Dieu qu'abontira cette science funeste du monde que vous vous faites une loi de leur apprendre, et que vous regardez peut-être comme la partie la plus essentielle de leur éducation.

Il ne vous reste ici qu'un moyen de défense, et c'est à moi de le prévenir : c'est qu'il est cependant une science du monde, que l'on peut apprendre à des enfants chrétiens, sans blesser les droits de la religion. C'est qu'il ne serait pas même juste ni convenable qu'ils parussent dans le monde pour y occuper le rang que Dieu leur destine sans avoir appris de vous-mêmes à le connaître. Oui, sans doute, mes chers auditeurs, il est une science du monde dont vous pouvez, dans le cours de l'éducation, éclairer l'esprit de vos enfants, une science qu'il leur est même essentiel de ne pas ignorer. A quelque état du monde en effet qu'ils soient dans la suite appelés du ciel, ils doivent avoir, comme vous, des liaisons d'amitié, de société, de naissance; des rapports d'affaires, d'intérêts avec ce monde où ils doivent paraître; et puisque leur commerce avec le monde doit être nécessaire et indispensable, il faut donc qu'ils aient appris comment on doit vivre avec cet assemblage d'hommes qui le composent; qu'ils sachent respecter les lois même de la politesse comme les liens de la société humaine, et qu'ils se fassent un devoir de christianisme de ne manquer à personne et de rendre à chacun ce qui lui est dû, selon le rang et le caractère qui le distinguent. Or, c'est à vous, pères chrétiens, de leur inspirer ces airs, ces manières, cette douceur, cette complaisance, tous les égards enfin que le monde attend d'eux, et qu'il a droit d'en attendre dans le cours ordinaire de la vie.

Voulez-vous donc former un enfant pour le monde et le former en même temps au christianisme, apprenez-lui tant qu'il vous plaira ce que c'est que le monde où vous croyez que Dieu l'appelle, mais comme un chrétien le doit savoir pour ne manquer à rien de ce que la religion permet et autorise dans la société, pour le mettre en état de s'y conduire noblement et avec sagesse dans les occasions délicates, et de ne pas attirer sur sa personne un mépris qui, dans l'esprit du monde, retomberait sur sa religion. Apprenez-lui ce que c'est que le monde, mais que ce soit de Jésus-Christ même et de son Evangile que vous empruntiez la peinture que vous en tracerez à ses yeux, c'est-à-dire apprenez-lui, comme Jésus-Christ, à ne pas aimer le monde que vous lui ferez connaître, à l'éviter sagement quand il est à craindre, à s'y prêter par un esprit de société et à ne s'y livrer jamais : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* (I *Joan.*, II.)

Dites-lui qu'il peut, qu'il doit même, dans les principes de sa religion, s'assujétir aux égards, aux bienséances où l'engagent son rang et sa profession selon le monde; mais dites-lui de plus, comme l'Apôtre, qu'un chrétien cesse de l'être, qu'il n'est en rien le disciple de Jésus-Christ quand il veut s'accommoder, se conformer en tout aux usages et aux coutumes du siècle présent : *Nolite conformari huic sæculo.* (*Rom.*, XII.)

Parlez-lui quelquefois de la noblesse de sa naissance et de son extraction, pour l'engager à ne déshonorer jamais, par une action basse et infamante, le noble sang qui coule dans ses veines; mais faites-lui mieux sentir encore l'élévation plus qu'humaine que lui communique le caractère du christianisme, pour l'obliger à la soutenir par la dignité de ses œuvres et la noblesse de ses sentiments : *Agnosce, o homo, dignitatem tuam!* (S. Leo.)

Exhortez-le, comme vous le devez, à prendre soin de sa gloire, à regarder, selon les lois de son état, la moindre lâcheté comme une infamie, si vous le voulez même, comme un crime; mais exhortez-le plus encore à sacrifier tout point d'honneur qui se trouverait en compromis avec les droits souverains de Dieu, et à fouler aux pieds, dès qu'il s'agit d'obéir à sa religion, cet honneur purement mondain qui excite tant de divisions, d'animosités, de vengeances dans le christianisme : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* (*Matth* V.)

Faites-lui regarder la réputation d'honnête homme, d'homme de probité, comme au-dessus de tous les biens et de tous les avantages du monde; mais ajoutez-lui qu'il ne peut y avoir de vraie, de solide probité dans l'homme, que celle qui est fondée sur la religion, et que la probité, la sagesse la plus apparente n'est qu'une chimère, quand la loi de Dieu n'en est pas le motif et le principe : *Timor Domini principium sapientiæ.* (*Prov.*, I.)

Instruisez-le dans l'art de se faire des sociétés, des amis, mais des sociétés qui n'aient rien pour lui de dangereux, *Fatuo amicus non eris* (*Eccli.*, XX); mais des amis de choix, dont le conseil et l'exemple soient sa ressource dans les périls dont le monde est rempli : *Amicus fidelis protector fortis.* (*Eccli.*, IX, 6); et qui n'abusent jamais du pouvoir de l'amitié sur son cœur, pour le séduire et l'engager dans les voies du crime.

Formez-le enfin, soit par vous mêmes, soit par autrui, aux égards de la politesse, aux charmes de la complaisance, à l'envie même de plaire et de paraître aimable : *Supportate invicem.* (*Coloss.*, III.)... *honore invicem prævenientes.* (*Rom.*, XII.); mais gardez-vous de le former à cette politesse

molle et outrée qui dégénère en commerce de galanterie et de tendresse profane ; à cette complaisance servile qui le rendrait jusques dans les actes de piété, l'esclave des idées du monde et de ses jugements.

Et ne croyez pas, au reste, comme il est trop ordinaire de le penser, que ce serait nuire à la fortune de vos enfants ; que ce serait les exposer à être mal reçus du monde, à s'y faire regarder d'un coup-d'œil peu favorable, et peut-être à n'y réussir jamais, que d'imprimer de pareils principes dans leurs esprits. Non, mes chers auditeurs, il ne vous reste pas même de tels prétextes, pour justifier cette éducation antichrétienne, qui ne tend qu'à inspirer l'esprit du monde à vos enfants ; parce qu'ils ne seront jamais plus grands, plus sages aux yeux du monde même, plus en état de remplir tous leurs véritables devoirs, que lorsqu'ils auront puisé dans les enseignements de leur religion, le principe des qualités et des vertus qui doivent les distinguer dans les postes qui les attendent.

Eh ! soyez-en vous-mêmes ici les juges. Est-ce l'esprit du monde ou celui du christianisme qui forme les hommes les plus respectables au jugement des sages dans les divers états de la société humaine? Est-ce l'esprit du monde, par exemple, ou celui du christianisme qui fait briller à la cour ces hommes qu'on admire, pour savoir allier, avec tant de sagesse, le service de Dieu et celui du prince ; ces hommes dont les yeux ne se laissent point éblouir à l'idole de la fortune qu'on y adore, ni le cœur amollir à celle de la volupté qui corrompt tout ce qui les environne? Est-ce l'esprit du monde ou celui du christianisme qui donne à la patrie ces magistrats intègres, occupés des affaires publiques, ainsi que de leurs affaires propres et personnelles ; ces magistrats que l'esprit d'équité rend incapables de partialité, de faveur dans leurs arrêts, et de la moindre négligence qui les mettrait hors d'état de prononcer dans toute la rigueur de la justice? Est-ce l'esprit du monde ou celui du christianisme qui produit ces guerriers vraiment braves et intrépides dans le danger, qui ne craignent la mort que lorsque Dieu, l'arbitre de leurs jours, leur défend de s'y exposer, et qui la méprisent de sang-froid et avec réflexion dès que c'est un devoir pour eux de la mépriser pour le service du prince ou le salut de l'État? Est-ce enfin l'esprit du monde ou celui du christianisme qui forme ces commerçants fidèles, incapables de supercherie et de mauvaise foi ; ces hommes inaccessibles à l'appât de l'intérêt dans le maniement des affaires ; ces esprits même doux et affables, dont rien n'altère l'humeur douce et obligeante dans la société?

Ce n'est point à moi, chrétiens, c'est à vous-mêmes de décider sur de tels objets ; et l'usage que vous avez du monde vous fera juger sans peine qu'il n'est point de moyen plus puissant qu'une éducation vertueuse, pour communiquer à vos enfants ces vertus approuvées et admirées du monde même ; et dès lors qu'il manquera toujours quelque chose à leur mérite pour les rendre vraiment grands, vraiment sages, vraiment aimables, même aux yeux du monde, dès que le bienfait de l'éducation que vous leur devez n'en aura pas fait de vrais chrétiens. Reconnaissez donc ici, pères et mères, quoi que puisse penser le monde, reconnaissez de bonne foi et tout le faux de ces préjugés contagieux sur le point de l'éducation que j'ai cru devoir combattre avec tant d'étendue dans ce discours, et tout le vrai de ces idées contraires dont je me suis servi pour les détruire. Idées simples, mais qui, suivies de la pratique, suffiraient à réformer le monde chrétien, et à retrancher les plus grands désordres qui ravagent le royaume de Jésus-Christ et dégradent la société humaine

Mais, qu'ai-je dit, et quelle espérance puis-je fonder sur ce discours, lorsque je vois un de ces hommes audacieux (J.-J. Rousseau), tels que les produit la philosophie ou l'irréligion de nos jours, présenter au monde un système d'éducation qui détruirait visiblement dans la jeunesse tout principe de christianisme, et l'anéantirait dès lors dans tous les états de la société que cette jeunesse doit remplir un jour. Quand je vois cet homme qui se dit protestant, et qui ne peut l'être que par son audace à protester contre toute religion, cet homme dont tout le fonds d'esprit consiste dans ses travers, cet homme indéfinissable, sans cesse en contradiction avec lui-même, qui paraît tantôt épicurien, tantôt déiste, tantôt socinien, toujours l'atrabilaire ennemi des sentiments des autres hommes, et qui n'est rien en effet quand il s'agit de religion ; quand je vois cet homme, pour qui tout est paradoxe, qui croit respecter l'Evangile, et qui le détruit, employer toute l'élégance du style, tout l'appareil de l'érudition dont il est capable, pour faire périr dans la jeunesse du monde, dont il se fait le précepteur pour la perdre, jusqu'aux sentiments de cette vertu, de cette probité naturelle qui fait, de la part des sujets, la sûreté des royaumes et des républiques.

Eh ! quelle méthode en effet (laissant même à part l'intérêt du christianisme), quelle méthode étrange pour former des hommes et des citoyens vertueux, que celle de s'emparer, comme ce prétendu philosophe, des premiers moments de l'homme, afin d'établir l'empire de l'irréligion dans son âme, et de le livrer à tous les penchants, à tous les vices dont il porte le germe en lui-même en paraissant au monde, jusqu'à ce que l'habitude du crime ait rendu ses passions victorieuses et indomptables!

Quelle méthode pour former des hommes et des citoyens vertueux, que celle de ramener tout, dans un plan d'éducation, aux seules maximes de la loi naturelle, dont on retranche ce qui ne plaît pas ; de présenter à un élève toutes les espèces de religions comme également dignes de foi, comme

également capables de le persuader, parce qu'elles peuvent avoir également leurs motifs de créance dans la diversité du climat, du gouvernement, du génie des peuples dont on fait partie!

Quelle méthode pour former des hommes et des citoyens vertueux, que de borner l'humanité aux seules connaissances que l'intérêt de la nature nous porte à rechercher hors de nous-mêmes; que d'apprendre à flatter toutes les passions humaines comme les principaux instruments de la conservation de notre être; que d'avancer, sous prétexte d'une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuser l'homme, qu'il est possible d'entrer dans le ciel, non-seulement sans aimer Dieu, mais sans connaître Dieu, mais sans croire en Dieu!

Quelle méthode pour former des hommes et des citoyens vertueux, que de leur offrir la raison comme seule véritable juge dans le choix qu'ils ont à faire de leur religion; que de laisser à leur libre arbitre la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre suprême, et de leur faire croire qu'ils honorent ce souverain maître en blasphémant le culte extérieur qu'il a établi pour se faire honorer lui-même, ou que l'Eglise a prescrit à l'univers dans tons les temps sous les auspices de l'Esprit-Saint qui la conduit et l'inspire!

Quelle méthode pour former des hommes et des citoyens vertueux, que d'anéantir à leurs yeux la vérité de l'Ecriture et des prophéties, la vérité des miracles de Jésus-Christ et de ceux de ses apôtres; que de prétendre justifier dans leur esprit, non-seulement toutes les religions qu'on leur fait regarder comme indifférentes pour le salut, mais même l'infidélité et la résistance de tout homme raisonnable, à qui l'on voudrait persuader la divinité de Jésus-Christ et de sa religion; que de porter le blasphème, à l'égard de cette religion divine, jusqu'à la représenter comme ridicule et contradictoire dans ses mystères et ses dogmes!

Quelle méthode enfin pour former des hommes et des citoyens vertueux, que d'offrir à leur raison, dès qu'elle commence à paraître, les idées les plus destructives du bon ordre, les plus capables d'ébranler les états, de mettre en péril les têtes les plus précieuses, de porter l'opprobre et la désolation dans les familles, de couvrir la face de la terre de deuil, de crimes et d'horreur; que d'ajouter à tant de principes d'impiété et d'anarchie présentés à la jeunesse, les détails les plus indécents, les plus capables d'offenser la bienséance et la pudeur, les maximes les plus propres à détruire l'obéissance due à l'autorité souveraine, en détruisant, dans toute la jeunesse, le respect et l'amour des peuples pour les princes légitimes qui les gouvernent!

Or tel est, mes chers frères, l'exact abrégé de ce livre trop répandu, et qui fait tant de ravage dans le monde chrétien. Je n'ai point sans doute, quoique l'ambassadeur de Jésus-Christ à votre égard, je n'ai point ce pouvoir réservé aux puissances, pour foudroyer à vos yeux de pareils ouvrages, mais il m'est permis, sans autre autorité que celle du ministère que j'exerce, de vous prémunir contre le poison qu'ils renferment. Bientôt les puissances, établies de Dieu pour veiller sur le dépôt de la foi, tonneront sans doute à l'envi contre un système d'éducation qui bannirait toute religion du monde. Mais parce qu'il pourrait faire jusqu'à ce moment heureux, qui doit le livrer aux flammes et à l'anathème, des impressions funestes sur plusieurs, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous faire observer sur la fin de ce discours, ce que seraient des hommes élevés dans de pareils principes; c'est-à-dire, ce que seraient pour la patrie et pour la religion des hommes imbus, dès leur enfance, du pyrrhonisme et du tolérantisme universel; des hommes abandonnés à toutes les passions propres de l'humanité, concentrés en eux-mêmes par l'amour propre, seulement attentifs à la voix de la nature; ce que seraient des hommes élevés dans des maximes également funestes aux intérêts de la patrie et à ceux de la religion. Puisse un pareil ouvrage, sur l'extrait que je vous présente, imprimer à vos esprits toute l'horreur qu'il mérite, et vous inspirer plus d'ardeur encore, pour donner à vos enfants cette éducation chrétienne qui doit les sauver et vous sauver vous-mêmes; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XIV.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet. (*Joan.*, XI.)

Celui qui croit en moi vivra même après sa mort.

Madame,

Ce n'est donc point à la courte durée des temps que doit se borner l'existence et la destinée des hommes. Il est donc pour tous les chrétiens, pour ceux même qui n'auront point eu le bonheur de l'être, une autre vie que celle-ci, une vie stable et permanente, une vie éternelle où chacun recevra selon ses œuvres. Le Dieu puissant qui nous a formés, pour le servir sur la terre, saura donc conserver notre âme, au milieu des horreurs du trépas, qu'il ne laissera régner que sur le corps. Ce monde terrestre que nous habitons, n'est donc point notre véritable patrie? Une patrie céleste nous attend et nous devons y aspirer sans cesse. Nous n'avons donc point à craindre cet anéantissement total de notre être, dont l'impie nous menace, et qu'il désire inutilement pour lui-même; et pour m'exprimer avec saint Paul paraissant devant l'Aréopage, nous sommes donc la race immortelle de Dieu, et ce Dieu a marqué son jour pour nous juger, et pour juger tout l'univers.

Mais quel est le but que je me propose dans cette entrée de discours? Viens-je donc comme les premiers apôtres envoyés

aux nations païennes, vous annoncer les premiers éléments de la religion de Jésus-Christ? Dois-je vous parler comme à des hommes capables de former un doute sur le siècle à venir, si nécessaire à réparer les désordres du siècle présent? Ne serait-ce pas même une indécence et un scandale, de vous adresser les preuves d'une vérité que la nature ne vous démontre pas moins que la religion? et la chaire évangélique où l'on doit parler à des chrétiens qui nous écoutent, ne serait-elle point comme profanée par des raisonnements réservés, ce semble, pour des impies qui ne viennent pas nous écouter? Mes chers frères, je sens comme vous l'inconvénient de ces dissertations philosophiques, où l'on paraît vous supposer sans foi et sans religion, et auxquelles cependant la foi seule et la religion vous attirent. Mais ne suffit-il pas du malheur des temps pour m'autoriser à traiter à fond devant vous de l'immortalité de votre âme, et à confirmer votre foi sur ce grand principe? Ne savez-vous pas comme moi que nous vivons dans un siècle où la religion de plusieurs a fait naufrage; où l'on ose anéantir l'éternité de l'homme, pour mieux anéantir toute religion, soit naturelle, soit révélée; dans un siècle où les esprits les plus fiers de leurs lumières, les plus enivrés de leur mérite, se font gloire d'un système qui les abrutit pour ce monde, et les anéantit pour l'autre, et produisent sur ce point mille raisonnements captieux, qui se font adopter par une foule d'esprits, ou faibles de leur nature, ou aveuglés par leurs passions? Qu'il me soit donc permis, chrétiens, de justifier à vos yeux la vérité de votre avenir, et de vous démontrer une immortalité qui fait sans doute le plus cher objet de vos désirs et de vos espérances. Quelque inutiles, au reste, que ces démonstrations vous paraissent pour l'édification de vos mœurs, du moins serviront-elles à vous découvrir, et toute la faiblesse de l'impie qui ose attaquer votre immortalité, et tout l'avantage que vous pouvez tirer de ce principe même, trop peu médité des chrétiens de nos jours. Deux idées que je me propose de vous développer; l'une pour affermir votre foi sur ce principe fondamental de toute religion, et l'autre pour vous animer dans la pratique à ce qu'il y a dans votre religion de plus sublime et de plus grand. L'une et l'autre renfermera tout mon dessein.

Point de vérité plus inébranlable à tous les ennemis de la religion, que le grand principe de l'immortalité de l'âme, ce sera le sujet de la première partie. Point de vérité plus capable de former des héros à la religion que le grand principe de l'immortalité de l'âme, ce sera le sujet de la seconde partie. Dieu sauveur, Dieu immortel, et prince de l'immortalité, c'est à vous de me soutenir dans ce discours; j'ai besoin de la plus puissante de vos grâces, et je vous la demande par l'intercession de la plus sainte des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

C'est un beau mot de Tertullien, et qui se trouve justifié par l'aveu unanime de tous les siècles, que jamais l'homme n'a méconnu l'existence ni la divinité, ou d'un premier Etre, créateur de tous les êtres, à moins qu'il ne fût expédient pour lui-même que cet être souverain ne fût point en effet: *Nemo Deum non esse credit, nisi cui expedit non esse.* Je dis de même de tous les hommes qui ne jugeant des choses que par les sens, et prévenus des maximes insensées du libertinage, refusent de croire, ou ne croient qu'à demi cet avenir éternel que la religion nous oblige d'espérer ou de craindre. Et je prétends que l'on a jamais douté de ce grand principe, que par l'intérêt personnel que l'on avait d'en douter; c'est-à-dire qu'il n'y eut jamais qu'une vie déréglée et corrompue qui fût capable de faire penser à quelques libertins, que toute la durée de l'homme se réduit à la vie présente, et que le but de ses espérances finit au moment inévitable de la mort. Je prétends, qu'à considérer la chose en elle-même, et indépendamment des lumières que la foi nous donne sur l'immortalité de notre âme, jamais vérité ne fut plus évidente au jugement d'une raison éclairée, ni plus inébranlable à tous les efforts d'une raison pervertie et corrompue par l'ascendant des passions humaines. Ecoutez-en la preuve, et prêtez-moi, je vous prie, toute votre attention.

Une vérité si lumineuse, que l'on ne peut la combattre, sans attaquer en même temps la certitude des principes les plus évidents en eux-mêmes, des principes les plus infaillibles au jugement de la seule raison, et de la raison la plus ennemie de la religion de Jésus-Christ; une telle vérité n'est-elle pas, entre toutes les autres, la plus inébranlable aux vains raisonnements de la philosophie humaine? Or telle est, mes chers auditeurs, et telle sera toujours cette grande vérité, que le sentiment naturel nous démontre, et qui nous annonce à tous la durée immortelle de notre âme Car, pour ne supposer rien qui puisse nous être contesté dans un discours de cette conséquence, il faut que l'impie reconnaisse dans le Dieu qu'il veut bien encore adorer, et la spiritualité de sa nature, et l'infaillibilité de sa sagesse, et l'infinité de sa justice. La spiritualité de sa nature, qui en fait un esprit pur, infiniment au-dessus de la matière dont il est le créateur. L'infaillibilité de sa sagesse qui n'a pu donner à l'homme des désirs infinis, sans quelque objet capable de les satisfaire. L'infinité de sa justice qui ne lui permet pas de regarder indifféremment sur la terre, et l'homme vertueux et l'homme coupable. Et voilà, chrétiens, ce qui doit nous faire comprendre à quel point l'immortalité de notre âme est supérieure à tous les raisonnements impies que l'on peut former contre elle; puisque l'on ne peut combattre cette vérité fondamentale, sans

dégrader la nature de Dieu, sans méconnaître la sagesse de Dieu, sans anéantir la justice de Dieu. Je reprends, mes chers Frères ; et je vous invite à me suivre dans le cours de ces arguments victorieux, où j'ai cru devoir m'engager, non-seulement pour la gloire de la religion dont nous sommes les disciples, mais pour l'intérêt commun du genre humain, à qui l'on entreprend de ravir le plus essentiel et le plus beau de ses priviléges.

1° Oui, chrétiens, c'est dégrader la nature même de Dieu, que d'oser, avec l'impie, dégrader la nature humaine et regarder tous les hommes comme des êtres entièrement mortels dont l'âme périsse, ainsi que le corps et avec le corps. Car vous ne pouvez l'ignorer, (tant le langage de l'impiété est aujourd'hui répandu dans le monde), vous ne pouvez ignorer quelle espèce d'argument ose employer d'abord cette impiété audacieuse, pour combattre efficacement notre éternelle destinée. Vous savez qu'elle commence par détruire la spiritualité d'une âme dont il lui plaît d'anéantir l'éternité, et qu'elle ne veut voir dans l'âme la plus intelligente dans ses idées, qu'un léger tourbillon de matière, qui n'a rien de vraiment supérieur au corps qu'elle anime et qu'elle vivifie. Ils n'ont pu se déguiser à eux-mêmes, ces hommes ennemis de toute religion, que, si notre âme est un esprit pur, distingué de la matière, elle ne doit donc point périr par la destruction du corps ; qu'il faudrait donc que Dieu l'anéantît par un acte formel de sa toute-puissance, pour qu'elle cessât d'exister au moment de la mort; et que ce Dieu qui n'anéantit pas la matière même qui nous est unie, ne doit donc pas anéantir cette âme qui animait ses organes et dirigeait ses ressorts. Voilà, chrétiens, ce que n'ont pu se dissimuler ces esprits prévenus, quelles que soient leur fausseté et leur perfidie, quand il s'agit de combattre Jésus-Christ et sa religion ; et c'est ce qui les a comme forcés d'attaquer l'homme immortel dans la spiritualité de son âme, qui est la source de sa gloire et le principe de son éternité.

En vain, pour les confondre, produit-on à leurs yeux les actes les plus nobles de cette âme dont ils osent dégrader la nature, les actes les plus évidemment convenables à une substance que sa dignité rend supérieure au corps. Tant de noblesse et de sublimité dans les opérations de l'âme n'a rien qui déconcerte ces hommes prévenus et audacieux. Ainsi, que cette âme pense sans cesse, et qu'elle réfléchisse continuellement sur ses pensées ; que, par une espèce d'intimité, elle s'étende à tous les temps, au présent qui existe, au passé qui n'est plus, à l'avenir qui n'est pas encore ; que, par l'activité de l'intelligence ou de l'imagination qui lui est propre, elle vole d'objet en objet, sans se mouvoir, et d'une manière plus noble que ne pourrait être le mouvement le plus accéléré et le plus rapide ; que cette âme juge avec un discernement qui ne peut convenir qu'aux esprits, du plan général de l'univers, de l'ordre merveilleux qui y règne, de la sagesse du Dieu qui y préside ; qu'à l'exemple du Créateur même, elle arrange, elle dispose, elle produise en quelque sorte de nouveaux mondes, rivaux du premier qui sert de modèle à ses productions; qu'elle enfante, en un mot, des projets qui étonnent, des systèmes qui éblouissent, des combinaisons d'idées qui lui seraient presque enviées par les esprits célestes, et qu'elle enfante de tels ouvrages par la force et la pénétration seule des facultés qui lui sont propres et naturelles : non, à quelque degré d'excellence que l'âme soit élevée par ces opérations sublimes, tant de grandeur dont elle est en possession n'est rien aux yeux de l'impie, pour l'obliger à la distinguer d'une matière brute et inanimée par elle-même ; parce qu'à ses yeux prévenus, la matière seule subtilisée serait capable de ces grandes choses ; et qu'il regarde comme l'illusion du monde, surtout du monde chrétien, d'imaginer que de pareils efforts demandent pour principe une substance purement spirituelle, qui n'ait rien de commun avec la matière qui lui est unie.

Je ne m'arrêterai point ici, chrétiens, à vous représenter l'extravagance d'une opinion qui rejette sur un être matériel tant d'opérations admirables, d'opérations simples et indivisibles, dont la matière agitée par tous les degrés possibles du mouvement ne sera jamais capable. Je ne vous dirai point combien il est absurde et insensé de croire qu'une portion de matière subtilisée puisse connaître les corps qui l'environnent, se connaître ensuite et agir sur elle-même, se replier non-seulement sur son être et sa manière d'agir, mais sur les différences de cette manière même, et sur les réflexions qu'elle fait sur cette manière à l'infini. Ce serait là l'objet d'une dissertation plus philosophique qu'elle ne serait chrétienne, et qui d'ailleurs ne pourrait être sensible pour le grand nombre de ceux qui m'honorent ici de leur attention.

Le point donc auquel je m'attache, et qui doit frapper vivement tous les esprits, c'est que l'on ne peut confondre la nature de l'âme avec celle du corps, et détruire ainsi la spiritualité de cette âme qui pense, qui réfléchit, qui raisonne, qui délibère, qui conclut sur les plus grandes choses, sans anéantir la nature et la spiritualité de Dieu même: sans faire de l'Être divin un être matériel, tel que se l'est figuré ce fameux impie du dernier siècle, qui osa réduire en système l'athéisme le plus grossier et le plus monstrueux. Car savez-vous quel est le grand motif des esprits forts, pour méconnaître dans l'homme qui pense, une âme spirituelle, infiniment distinguée de la matière ; ils nous le répètent sans cesse en mille endroits de leurs funestes écrits? C'est l'impuissance où ils sont de concevoir une substance quelle qu'elle puisse être, sans des parties qui la composent, sans une étendue qui lui soit propre et essentielle. C'est là, qu'après de vaines difficultés qui

ne méritent ni mon attention, ni la vôtre, c'est là qu'aboutit enfin toute la force des raisonnements les plus spécieux qu'ils nous ont transmis. Mais si l'impuissance prétendue où ils sont de se former l'idée d'un esprit pur, est une raison pour eux d'en méconnaître l'existence et de l'effacer du rang des êtres possibles, il faudra donc, pour cette même raison, qu'ils méconnaissent dans Dieu cet esprit pur qui fait la nature et l'essence de l'Etre infiniment parfait. Il faudra donc qu'à la suite de l'infâme Spinosa, ils n'adorent, sous le nom de Dieu, que la matière seule et tous les attributs qui lui conviennent.

Je dis plus : comme le Dieu créateur, de l'aveu même de l'impie, ne saurait être borné dans son existence, qu'il doit être immense, infini, présent à tout; il faudra donc, s'il est matière, qu'il occupe toute l'étendue de ce monde visible, qu'il embrasse dans la sphère de son être tout ce que comprend le vaste champ de l'univers; il faudra donc que ce Dieu matériel puisse être divisé dans sa substance et séparé de lui-même; qu'il soit capable de se corrompre et de se dissoudre, ainsi que tous les êtres de l'univers qu'il renfermera; et que, malgré l'unité essentielle de sa nature, il puisse être partagé dans un nombre infini de parties, qui seraient comme autant de portions nécessaires de sa divinité; qu'il soit enfin capable de mille mouvements opposés, de mille agitations contraires, de mille altérations successives et continuelles; puisque telle est la destinée de tous les êtres inanimés ou intelligents, dont il serait l'assemblage, de se choquer mutuellement, de s'ébranler, de s'abattre, de se corrompre et de se détruire.

Car voilà, chrétiens, quelles seraient les conséquences du système de l'impie, qui, pour anéantir un avenir éternel, dont il est alarmé pour une âme vicieuse et corrompue, ose en détruire la spiritualité. Qu'il argumente, qu'il subtilise tant qu'il lui plaira, dès qu'il méconnaît dans l'homme qui pense, un esprit pur et immortel, il faut conséquemment qu'il méconnaisse cet esprit pur dans Dieu même; il faut que la matière seule, le plus imparfait de tous les êtres, lui tienne lieu de divinité, il faut enfin qu'il se contente du système monstrueux de cet impie, qui retenait le nom de Dieu, pour mieux anéantir Dieu même; de cet impie pour qui tout était Dieu, et pour qui Dieu n'était rien; de cet impie que j'ai déjà nommé, et qui n'a jamais mérité de l'être.

Or ne suffirait-il pas, mes chers auditeurs, de ces absurdités sensibles, mais évidemment liées aux principes de l'incrédule contre l'immortalité de notre âme, pour le saisir d'horreur sur son état, pour lui faire ouvrir les yeux au grand jour de la religion, si le nuage épais formé par les passions qui le tyrannisent ne s'opposait pas à toutes les lumières que lui présente le flambeau de la révélation et celui de sa raison même? Mais revenons : c'est donc dégrader la nature de Dieu, que de méconnaître l'immortalité de notre âme, puisque l'on ne peut méconnaître sa nature immortelle, sans anéantir sa spiritualité, et conséquemment la spiritualité de Dieu même. J'ajoute que de nous regarder comme des êtres purement mortels, c'est dégrader encore la sagesse infinie de Dieu, cette sagesse qui n'a pu donner à l'homme des désirs immenses de bonheur sans quelque objet capable de les satisfaire.

2° Ici, mes chers frères, descendons un moment dans nous-mêmes, pénétrons le fond de notre cœur, et interrogeons le sentiment naturel qui le domine; ou plutôt, sans qu'il soit besoin de pénétrer le cœur de l'homme et de l'approfondir, voyons-y d'un coup d'œil ce que nous ne pouvons nous déguiser à nous-mêmes, et ce que nous apprend chaque jour l'expérience de tous les hommes. Hé quoi! c'est que ce cœur, tout occupé qu'il est d'objets frivoles, n'en est pas moins infini dans sa capacité, et insatiable dans ses désirs; c'est que ce cœur est une espèce d'abîme qui absorbe et engloutit tout, qui ne dit jamais. C'est assez, et à qui le monde entier ne suffirait pas pour le remplir. Que l'homme en effet le plus avide de richesses, d'honneurs ou de plaisirs, rencontre à ce moment sous ses pas tout ce qu'il a jamais pu désirer, depuis qu'il existe, sera-t-il vraiment satisfait? Non, il commencera dès lors à former de nouveaux projets de fortune qui seront suivis de mille autres, à mesure qu'il acquerra. Si c'est l'âme d'un héros fier et superbe de ses victoires, ou bien elle cherchera un autre univers à conquérir, comme celle d'Alexandre; ou bien elle se lassera de l'élévation la plus désirée, ainsi que ces princes fameux qui, devenus les maîtres de la terre, succombaient au dégoût de leur propre puissance, qui ne leur paraissait plus mériter ce qu'il en avait coûté de travaux et de fatigues pour y parvenir. Si c'est une âme commune et vulgaire, d'abord ses désirs seront moins vastes; mais seront-ils moins ardents et moins multipliés dans la sphère étroite où l'ordre de la Providence l'aura bornée. Non, que l'homme gémisse dans le sein de la pauvreté, ses premiers vœux ne seront que pour le seul nécessaire; mais qu'il possède le nécessaire de la nature, il voudra dans le moment le nécessaire de la condition; mais qu'il jouisse du nécessaire le plus commode selon l'état où il est monté, il aspirera dès le même instant au superflu, et au superflu le plus magnifique; et s'il vient à bout d'y parvenir, il désirera toujours également de plus en plus. Il pourra cesser enfin d'acquérir selon ses désirs, mais il ne cessera jamais de désirer d'acquérir encore. Telle est, chrétiens, vous ne le savez que trop, la nature du cœur de tous les hommes; et le cœur du plus grand héros, pour l'immensité des désirs, n'est point différent de celui du reste des humains.

Or, cette vérité d'expérience une fois reconnue, raisonnons un moment, mes chers auditeurs, et concluons, avec la dernière évidence, que l'on ne peut méconnaître la

durée immortelle de notre âme, sans anéantir la sagesse du Dieu créateur, c'est-à-dire sans regarder ce Dieu infiniment sage, comme un être borné dans ses lumières, qui n'a pas su pénétrer, ou la nature des biens du monde incapables de nous satisfaire, ou l'immensité de notre cœur incapable d'en être satisfait. Car s'il a bien connu, ce Dieu qui nous a formés, la disproportion mutuelle et de notre cœur et des biens du monde, il faut donc qu'il ait un objet, et un objet proportionné à l'ardeur de ce désir infini, d'être heureux, gravé dans notre âme par le doigt de Dieu : il faut donc que cette capacité sans bornes, cette espèce d'immensité du cœur humain, nous annonce un bien destiné du ciel à le remplir et à le satisfaire. Or ce bien infini après lequel nous soupirons malgré nous-mêmes, et qui ne saurait être, pour le cœur qui le désire, un objet chimérique et imaginaire, ce n'est pas dans nous-mêmes qu'il se trouvera jamais. L'homme sent trop bien, à la vue de l'état déplorable où le péché l'a réduit, qu'il n'est pas fait pour se contenter de lui-même. Ce n'est pas au milieu du monde, et parmi tous les objets qu'il offre à nos regards, que peut se rencontrer l'objet véritable de ce bonheur ; puisque l'empire du monde entier, loin d'épuiser les désirs de l'homme, ne ferait qu'en multiplier le nombre et en augmenter la vivacité. C'est donc dans un avenir, et un avenir éternel, que la multitude et la variété de nos désirs doivent trouver leur centre et leur parfait accomplissement. Il n'appartient donc qu'à l'immortalité seule de remplir la capacité infinie du cœur humain, qui ne saurait être satisfait par une félicité passagère et bornée, telles que seront toujours les félicités de la terre. Et dès là ce n'est point l'effet d'une erreur, comme dit l'impie, ce n'est point l'effet d'une ambition dans l'homme, c'est sa destinée naturelle et nécessaire, de chercher un autre univers, d'aspirer à de nouveaux cieux, d'attendre un second avenir qui ne finira jamais.]

Hé quoi ! dirais-je à ces esprits terrestres qui renferment dans l'espace des temps l'étendue bornée de leurs espérances, et qui voudraient nous réduire au sort désespérant dont ils font leur bonheur : quoi ! serions-nous donc les seuls être raisonnables dans ce monde visible, pour être en même temps les plus imparfaits et les plus malheureux de tous les êtres ? et n'y aurait-il que l'homme assez disgracié de son Créateur, pour ne pas savoir se renfermer dans les bornes naturelles de sa destinée ? Je vois le reste des êtres, heureux à leur manière, sans envier d'autre situation que celle qui leur est marquée par l'auteur de la nature ; je vois le poisson vivre content dans le sein des eaux, l'oiseau satisfait de voler librement dans l'espace des airs, les animaux des campagnes ne désirer plus rien, quand la terre leur présente la pâture nécessaire à leurs besoins ; et l'homme seul ne serait pas satisfait des avantages temporels qui devraient être tout son partage ? Non, ce ne sera point seulement, quand il s'agit de contenter l'homme, que ce sera démentie cette sagesse admirable du Créateur, qui éclate par tant de merveilles dans les plus petits êtres de l'univers. Dès que l'homme, comblé de tous les biens du temps, désire toujours au delà de ce qu'il possède, de tels biens ne sont point proprement le partage de l'homme ; il lui en faut un autre plus vaste et plus proportionné à ses désirs ; et la sagesse divine ne sera jamais justifiée à notre égard, si nous ayant pourvus d'un cœur incapable de se contenter du monde visible et présent, elle ne réserve pas à ce cœur immense un monde invisible et éternel, capable d'en remplir la capacité.

Et que l'on ne m'oppose point ici que c'est un désordre, un déréglement dans l'homme, de désirer toujours, de ne se contenter jamais ; et que le Dieu de sagesse n'est point tenu de satisfaire cette avidité insatiable du cœur, qui prend sa source dans notre corruption même. Non, mes chers auditeurs, ce n'est point là de quoi affaiblir la démonstration de notre immortalité, fondée sur les désirs infinis du cœur humain. Je sais, comme vous, que c'est un désordre, un déréglement dans l'homme, de s'attacher passionnément à la recherche des biens du monde, et aux charmes de leur possession. Mais pourquoi cette attache passionnée est-elle dans l'homme un si grand désordre ? Ah ! chrétiens, c'est que l'homme en se livrant au bonheur terrestre, oublie dès lors l'excellence et la dignité de sa nature, destinée à quelque chose de plus grand ; c'est qu'il paraît alors se dire à lui-même, par une illusion qui le dégrade, qu'à force d'accumuler biens sur biens, il pourra se former enfin sur la terre un bonheur parfait et capable de combler tous ses désirs. Voilà quel est le vrai désordre de l'homme, dans son attachement excessif au monde et à toutes les sortes de bonheur que le monde lui présente. Mais il répond, ce même homme, à la dignité de sa nature ; mais il fait voir toute sa grandeur ; mais il publie la gloire même du Dieu qui l'a formé, loin de se rendre coupable, quand il ne veut pas se contenter de tous les biens finis ; parce que cette avidité insatiable, malgré l'excès, ou plutôt par l'excès même qui l'accompagne, est le signe le plus évident de l'incapacité des biens du monde pour le satisfaire, et la plus forte démonstration de la vérité même dont il s'agit. Que le cœur humain est nécessairement inquiet et agité dans le sein du bonheur le plus apparent ; destiné qu'il est à posséder éternellement son Dieu, et à trouver dans ce seul objet le centre immortel de son repos, en y trouvant le terme de tous ses désirs : *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Ainsi parlait saint Augustin, poussé par la force du sentiment qui l'obligeait de recourir à l'éternité, pour remplir le vide infini de son cœur ; et tel sera toujours le langage, je ne dis pas de l'homme converti et sanctifié, comme cet illustre docteur de

l'Eglise ; mais de tout homme raisonnable et sensé qui saura réfléchir sur son âme, dont la capacité immense annoncera toujours un avenir éternel, parce qu'il n'y a que cet avenir qui soit capable de rassasier cet appétit sans bornes pour le bonheur, dont la nature nous a pourvus.

Voilà, chrétiens, une de ces preuves de sentiment dont l'incrédule paraît ne pas sentir la force en faveur de l'homme immortel : mais preuve triomphante de notre immortalité, et à laquelle on ne répondra jamais sans blasphémer et anéantir la sagesse divine. Ôtez en effet de dessus la terre ce grand principe de l'immortalité de l'âme, je ne trouve plus que nuage et obscurité dans tous les désirs et les penchants du cœur de l'homme. Il est pour lui-même, cet homme impénétrable à ses propres yeux, une énigme, un mystère incompréhensible, où il se perd à tous les instants; il désire incessamment d'être heureux et de l'être pour jamais, et il ne peut l'être que pour le passage rapide de cette vie, si néanmoins il peut être heureux, même dans sa vie présente, quand il voit de si près la fin de son bonheur. Mais rendez au contraire, rendez à l'esprit de l'homme cette idée naturelle de son immortalité, dès là plus d'énigme et de mystère dans la vivacité des penchants qui le portent vers le bonheur. Tout s'explique alors, tout se développe sans peine, tout paraît sage dans la constitution du cœur de l'homme, dans l'infinité même des désirs dont il est sans cesse la victime ; parce qu'il est évident que l'on doit désirer, que l'on doit chercher sans cesse un nouveau bonheur, un bonheur plus grand, plus excellent que ne serait l'assemblage de tous les biens de la terre, dès que l'on est immortel de sa nature, et que l'on est fait pour être immortellement heureux. Mais n'insistons pas davantage sur des raisonnements d'une évidence si palpable, et qui ont évidemment pour appui la sagesse infinie du Créateur ; et pour achever de confondre l'impie qui ose disputer à l'homme le privilége de son immortalité, faisons voir encore qu'il ne peut attaquer ce grand principe, sans anéantir la justice infinie de Dieu, cette justice qui ne permet pas au Dieu vengeur et rémunérateur de regarder indifféremment l'homme vertueux sur la terre et l'homme coupable.

3° Car s'il est un Dieu juste qui règne dans les cieux et qui préside au gouvernement du monde, comme il n'est pas permis d'en douter, ce Dieu verra-t-il du même œil les crimes et les vertus de l'humanité ? Il a gravé sa loi dans le cœur de tous les hommes ; peut-il également aimer celui qui la transgresse et celui qui l'observe ? Non, quelque faible idée que je me forme de la justice divine, elle doit jeter un regard de complaisance sur l'homme docile qui lui obéit, et un regard d'indignation sur l'homme rebelle qui méprise ses ordres ; elle doit vouloir punir le crime opposé au commandement de la loi, et récompenser la vertu que la loi commande.

Ce n'est pas que j'ignore jusqu'où en est venue l'impiété du monde pour acquérir un nouveau prétexte d'anéantir l'âme au sortir du corps, qui fut l'instrument de ses opérations pendant la vie. Je sais que pour mieux détruire cette immortalité dont nous répond la justice divine, on ose attaquer la distinction essentielle du bien et du mal dans la variété des actions humaines ; que l'on ose produire cette distinction naturelle des actes vertueux ou coupables, comme une suite des conventions faites ou des lois établies par les hommes pour l'entretien de la société, et que, suivant cet abominable système, tout ce qui se passe dans le monde est également indigne de ses récompenses et de ses peines, également incapable d'occuper son attention et d'exciter sa vigilance : mais vous seriez surpris, mes chers frères, et vous auriez droit de l'être, si un homme raisonnable, et plus encore, si un orateur chrétien s'arrêtait sérieusement devant vous à combattre des erreurs non moins déshonorantes pour la Divinité que pour l'humanité même. Il faut donc en revenir à ce premier principe de la loi naturelle, qu'il est des actions bonnes et vertueuses par elle-mêmes, comme il en est d'essentiellement criminelles ; qu'il ne saurait être indifférent devant Dieu de porter des mains parricides sur un père ou un ami, ou d'assister l'un et l'autre dans ses besoins ; et que c'est au Dieu de justice, témoin nécessaire de ces actions totalement opposées, de récompenser les unes et de punir les autres, soit dans le siècle présent, soit dans les siècles à venir.

Cependant, mes chers auditeurs, il n'est pas rare, ou plutôt il n'est que trop ordinaire de voir le juste ici-bas gémir dans le sein du malheur, tandis que le coupable paraît y jouir du sort le plus heureux. Or ce partage de biens et de maux qui, dans tous les temps, a fait le scandale, et des mondains qui s'en sont servis pour ébranler la foi en la Providence, et des hommes mêmes les plus saints, dont la foi s'est presque troublée d'un spectacle qui ne leur paraissait pas s'accorder avec les principes de la vraie religion ; ce partage si peu équitable en apparence entre les justes et les pécheurs, n'est-il pas une preuve évidente de ce glorieux privilége de l'immortalité, dont on voudrait dépouiller tous les hommes, et la non-existence de ce privilége presque divin ne serait-elle pas l'anéantissement de la justice même ?

Dès que nous sommes chrétiens, il est vrai, et que nous savons penser chrétiennement, ce scandale apparent de la prospérité des pécheurs et de l'affliction des justes, disparaît à l'instant à nos yeux. A la lueur du flambeau de la foi, nous voyons briller devant nous un avenir éternel où chacun recevra selon ses œuvres et où le juste sera dédommagé éminemment des misères de la vie par les délices de l'éternité. A la lueur du flambeau de la foi, nous découvrons que Dieu ne manifeste sur la terre que la moindre partie de ses justices ; que ce n'est point dans ce monde que doit s'exercer cette jus-

tice parfaite, essentielle au Juge souverain de tous les hommes ; que c'est dans un autre monde, dans un siècle à venir qui ne finira point, que s'accomplira ce parfait jugement que nous attendons, et conséquemment que la mort ne détruira que la partie la moins noble de l'humanité, sans étendre son empire jusque sur l'âme, dont Dieu se réserve l'examen et le jugement qui terminera sa destinée. Tel est, chrétiens, l'ordre de nos idées et de nos raisonnements dès que nous pensons, d'après les principes de la foi, sur l'immortalité de cette âme dont le salut nous est confié ; et c'en est assez sans doute pour nous rassurer sur le scandale apparent du bonheur qui accompagne le vice, et de la disgrâce qui paraît s'attacher à la vertu.

Mais si, malheureusement prévenus de cette opinion contagieuse qui attaque l'immortalité de notre âme, nous n'espérons point d'autre fortune que celle de la vie présente ; si nous croyons, comme l'impie, que le moment fatal qui détruira le corps, doit en même temps anéantir l'âme; je vous le demande, chrétiens, quelle ressource alors contre le scandale trop réel des désordres du monde ; et ce scandale n'est-il pas en effet de notre part le plus raisonnable et le mieux fondé ? Car s'il n'est point d'immortalité pour satisfaire les désirs de l'homme, il faut donc que le monde présent soit le seul théâtre où doit s'exercer et s'accomplir le plan immuable de la justice de Dieu sur tous les hommes ; et parce que le juste, loin d'être récompensé dans le cours de sa vie, y reçoit souvent mille outrages, tandis que le crime y est comblé d'honneurs, au lieu des humiliations qu'il mérite, je dois donc, dans le système de l'impie qui anéantit l'homme immortel, regarder le Dieu que j'adore comme un Dieu sans équité, sans justice, et dès là, sans bonté, sans amour pour l'homme vertueux, sans attention sur l'ordre du monde et sans providence. Disons plus, dès là je dois regarder le Dieu que j'adore comme le Dieu le plus injuste, comme un être indigne de son existence et à qui l'homme raisonnable ne daignerait pas ressembler, c'est-à-dire, comme un Dieu qui n'est puissant que pour protéger les plus grands crimes ; qui se plaît à voir régner sur la terre les adultères, les sacriléges, les vengeances, les scandales, les abominations de toute espèce ; comme un Dieu qui méprise l'innocence, la pureté, la pudeur, toutes les vertus les plus éclatantes et les plus aimables ; enfin, comme un Dieu dont la faveur serait ordinairement le prix du crime, et dont le châtiment serait le prix ordinaire de la vertu. Car telles seraient, sans exagération, les suites funestes de l'opinion impie qui anéantit le siècle futur, ce siècle éternel où doivent se réparer tous les désordres que nous voyons régner sous nos yeux, et dont le monde profane s'autorise pour blasphémer le Dieu de justice et de providence.

Or, de m'arrêter ici, chrétiens, à vous développer les conséquences encore plus affreuses d'un système qui ne laisse à l'homme qu'un Dieu dépourvu de toute justice, également insensible aux sentiments de l'homme vertueux qui cherche à lui plaire, et aux crimes du scélérat qui ose braver toutes ses lois; de vous dire que, conséquemment à ces détestables maximes, toutes les vertus qui font l'honnête homme et l'homme chrétien, seraient autant d'illusions et de chimères ; que la bonne foi, l'amitié, l'honneur, la reconnaissance, qui unissent les hommes en familles et en sociétés ; que les lois de l'humanité les plus inviolables aux peuples les moins civilisés et les plus barbares ; que les principes les plus reconnus des bonnes mœurs, les idées les plus sûres du gouvernement sage et réglé dans un empire, que toutes les maximes, non-seulement religieuses, mais encore humaines et naturelles, ne seraient plus que les productions ridicules d'un esprit timide, ou les inventions politiques d'un esprit hardi, qui voudrait en imposer au monde ; c'est-à-dire des fantômes de raison que l'on devrait fouler aux pieds, et dont on ne pourrait s'alarmer, pour peu que la nature nous eût laissé de bon sens et de réflexion ; de vous dire enfin, que si Dieu n'a point d'autre justice à exercer que celle qu'il exerce ici-bas sur nos personnes, on serait donc d'autant plus sage, que l'on saurait mieux se dégager dans la vie de tout ce qui s'appelle loi de nature, loi de société, loi de religion; d'autant plus sage, que l'on saurait mieux éviter tout ce qui captive les caprices de l'esprit et les passions du cœur ; parce qu'il n'est que trop ordinaire que la transgression de toutes les lois fasse rencontrer un bonheur qui semble fuir l'innocence, et cependant le seul bonheur que l'on pût se procurer dans cette vie mortelle, qui serait tout à la fois le terme de nos jours et de nos espérances : de m'arrêter, dis-je, à vous développer ces conséquences funestes, non moins évidentes aux yeux de la raison, qu'elles sont terribles pour l'homme pénétré de sa religion, c'est, chrétiens, ce qui m'a paru peu nécessaire, ayant à parler devant un souverain auguste, qui par l'exercice public et édifiant de sa religion, fait hautement profession d'en reconnaître la vérité. J'aurai assez dit, si j'ai démontré clairement la proposition que j'ai avancée, que c'est anéantir dans Dieu toute justice; et conséquemment que c'est autoriser tous les blasphèmes du monde contre la Providence, que c'est forcer les hommes les plus religieux à s'élever contre ce Dieu qui conduit et gouverne le monde, que de méconnaître une vie future, où la peine et la récompense doivent distinguer pour jamais le crime et la vertu.

C'est donc dégrader la nature de Dieu ; c'est donc méconnaître la sagesse de Dieu ; c'est donc anéantir la justice de Dieu, que d'oser combattre l'immortalité de l'homme, et le priver du droit naturel qui lui assure une éternité après le court espace de cette vie. Et c'est sans doute la force et l'évidence

de ces preuves qui, depuis la naissance du monde, aura réuni, non-seulement les philosophes les plus opposés dans leurs opinions, mais encore les peuples de tous les climats et de tous les génies; les peuples les plus polis, comme les plus barbares; les plus ennemis de la foi chrétienne, ainsi que les plus fidèles dans la créance d'un avenir éternel réservé à tous les hommes; c'est de là que si la nature et l'unité d'un Dieu ont pu disparaître et s'effacer, pour ainsi dire, de mille endroits de la terre; que si tous les attributs qui distinguent la divinité de la créature ont pu s'anéantir dans le cœur et l'esprit des hommes, jamais cependant l'idée de leur immortalité n'a pu être obscurcie par tous les nuages de l'idolâtrie et du paganisme; qu'ils se sont figuré tous un séjour éternellement durable, qui doit recevoir les âmes au sortir des corps; et qu'en oubliant la nature de l'Etre suprême qui les avait formés, ils n'ont pu s'oublier eux-mêmes, jusqu'à méconnaître qu'ils étaient faits pour l'immortalité.

Or, mes chers auditeurs, après tant d'arguments victorieux en faveur de l'immortalité de l'âme, n'est-il pas étrange de voir de nos jours, au milieu d'un monde qui se dit chrétien, de voir ce qu'il y a souvent de plus révéré par l'éclat de la grandeur ou la réputation du génie, loin de se réunir sur ce point comme les philosophes les plus éclairés et les peuples les plus sauvages, se diviser, se combattre mutuellement et avec chaleur sur la vérité de ce grand principe; de voir paraître au grand jour une infinité d'écrits qui n'ont que trop de cours et de succès, où l'on entreprend de détruire l'immortalité de l'homme, ou du moins d'en rendre la créance douteuse et incertaine? N'est-il pas étonnant d'entendre dans la société des hommes qui se donnent pour sages, des femmes qui se piquent de régularité, d'austérité même dans leurs mœurs, professer ouvertement cette affreuse philosophie, prononcer d'un ton décisif que tout est matière dans la nature, qu'il ne faut pour les en convaincre que ce sentiment naturel qu'ils éprouvent; et partir de là comme d'un principe incontestable pour insulter à la simplicité chrétienne qui attend un avenir tel qu'il est annoncé par la religion; pour soutenir l'opinion monstrueuse dont ils sont prévenus, comme le caractère le plus marqué de l'homme qui pense, comme le vrai caractère de cette force d'esprit dont on veut faire la gloire de l'humanité, mais qui n'est en effet que la ressource spécieuse de l'esprit faible et sans principe et le voile hypocrite de toutes les passions du cœur? N'est-il pas étonnant que vous-mêmes, mes chers frères, qui vous glorifiez d'être vraiment chrétiens dans le cœur, vous vous laissiez ébranler dans la foi de cette grande vérité par les discours téméraires de l'impie, par ses raisonnements frivoles dont il ose exagérer devant vous la force prétendue qui n'a pas de quoi le persuader lui-même? Qu'enfin votre fermeté, votre indignation, votre zèle ne viennent pas au secours de votre foi et de votre raison pour le réduire au silence, et que nous soyons obligés, nous prédicateurs de l'Evangile de Jésus-Christ, d'interrompre le cours des leçons de christianisme que nous devons au monde, pour nous prémunir contre toutes les maximes de l'impiété la plus audacieuse et du libertinage le plus affreux?

Ah! chrétiens, ouvrons enfin les yeux sur les ravages terribles que l'irréligion fait de toutes parts dans le royaume de Jésus-Christ; et si notre foi nous est chère, si notre salut nous est précieux, si la dignité de notre âme a de quoi réveiller dans nous ce noble sentiment qui nous élève au-dessus des êtres sensibles, ne souffrons pas que l'impiété qui nous dégrade et nous anéantit triomphe insolemment et sans contradiction au milieu du monde. Laissons l'impie déclaré méconnaître l'excellence de sa nature jusqu'à se réduire, malgré l'excès de son orgueil, à la condition de la bête; et nous, convaincus par le sentiment naturel, et la religion révélée, de l'esprit immortel qui nous anime, tirons de cet esprit même, que l'on entreprend de nous ravir, assez de courage et de lumières pour nous garantir de la contagion qui menace le monde chrétien, et pour en préserver avec nous, s'il est possible, tout ce qui nous est uni par les liens du sang, de la religion, de la nature et de la société.

Mais ce serait peu de vous prémunir dans ce discours contre l'impiété trop répandue qui attaque l'immortalité de l'âme, si je ne vous apprenais encore à tirer tout l'avantage que vous pouvez recueillir de ce grand principe. Point de vérité plus inébranlable à tous les ennemis de la religion que le grand principe de l'immortalité de l'âme; vous venez de le voir dans la première partie. Point de vérité plus capable de former des héros à la religion que le grand principe de l'immortalité de l'âme; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une étrange disposition du cœur humain, et néanmoins commune à presque tous les hommes, de se plaindre sans cesse de leur faiblesse et de la misère de leur destinée sur la terre, et même de ne pas penser à faire usage du sentiment de leur immortalité qui serait pour eux le moyen le plus efficace, non-seulement pour se soutenir contre la fragilité humaine qui les désole, mais pour s'élever même à ce degré de force et de courage qui a paru dans tant de grands hommes vraiment chrétiens, et qui a fait rejaillir tant de gloire sur la religion de Jésus-Christ. Je le sais comme vous, mes chers auditeurs, combien la destinée de l'homme est triste et déplorable ici-bas; que ses vices, ses penchants naturels ou contractés n'ont que trop d'empire sur son cœur, tandis que ses vertus ne sont le plus souvent que des vertus faibles ou apparentes, incapables de le réformer. Mais de quoi pourriez-vous justement vous plaindre, lors-

que, sans parler des forces de la grâce qui ne vous manqua jamais, vous trouvez dans le sentiment intime de votre immortalité de quoi vaincre tout ce que le monde présent peut opposer à votre bonheur?

Car, pour procéder avec ordre dans un si grand sujet, quel doit être dans nous le fondement de cette vertu sublime, de cet héroïsme chrétien dont je prétends que notre nature est pour nous sans cesse la source et le principe? Non, ce n'est point cet appareil de piété publique et extérieure, cette assistance habituelle aux prières, aux cérémonies, aux offices de l'Église; non, ce n'est point là pour le disciple de Jésus-Christ l'héroïsme et la sublimité, l'essence même et le fond du christianisme. Eh! quoi donc? Ah! chrétiens, c'est ici que le monde et Jésus-Christ doivent nous paraître encore plus opposés que dans tout le reste. Car c'est par le faste et la pompe de leur vaine grandeur, c'est par le bruit de leurs exploits et l'éclat de leurs vains titres, ou pour m'exprimer mieux encore, c'est par des vices brillants, colorés du nom de vertus, que s'annoncent presque toujours les héros du monde; c'est par là qu'ils se font distinguer du vulgaire pendant leur vie, et qu'ils prétendent s'éterniser, en dépit de la mort, dans l'esprit des peuples; au lieu que ce qui doit fonder l'héroïsme de l'homme chrétien, ce qui doit l'annoncer aux regards du monde, c'est le sentiment de l'humilité, de la modestie la plus marquée, par le peu d'estime qu'il montre de lui-même, et le respect qu'il fait paraître pour le commun des hommes, malgré la bassesse et l'infériorité de leur condition. Voilà, mes chers frères, selon tous les maîtres et tous les docteurs de la morale, ce qui fut toujours dans l'homme le fondement du christianisme, et du christianisme le plus sublime et le plus relevé.

Or ce sentiment humble et modeste de nous-mêmes, qui, sans nous dégrader, nous égale au commun des hommes, n'est-ce pas ce sentiment-là même que fait naître d'abord dans le cœur humain le sentiment de son immortalité? Chose admirable! C'est ce sentiment qui élève l'homme au-dessus des puissances et des majestés terrestres, et c'est ce même sentiment qui abaisse notre orgueil jusqu'à le détruire et à l'anéantir; c'est ce sentiment d'élévation naturelle qui place l'homme au-dessus du reste de l'univers, et c'est ce même sentiment qui égale au dernier des humains le plus fier des hommes et le plus grand. Estimons-nous, en effet, d'ailleurs, tant qu'il nous plaira. Que découvrons-nous dans notre nature de plus respectable que cette immortalité qui nous distingue; et tant d'avantages dominants attachés à l'éclat de la naissance et de la condition, à la supériorité des talents et du génie, tous ces dons de la nature, qui ne peuvent aboutir qu'au néant, nous paraîtront-ils comparables au titre d'immortel qui nous assure la gloire de l'éternité?

Or ce grand privilége, d'où coule, pour ainsi dire, l'essence de notre véritable gloire, n'est-il pas également propre, et des petits et des grands, et des serviteurs et des maîtres, et des monarques et des sujets? Eh! sur quoi donc notre orgueil oserait-il mépriser encore le moindre des hommes, dès qu'il n'est rien de plus noble, de plus respectable dans l'homme, que l'homme lui-même; et tous les titres de la vanité humaine, qui nous élèvent et nous honorent presque uniquement dans la société du monde, pourraient-ils nous placer dans notre estime au-dessus de nos semblables, qui, aussi bien que nous, ont Dieu pour principe, et doivent retourner à Dieu pour l'éternité.

Mais, pénétrons plus avant dans l'idée de cet héroïsme chrétien dont vous possédez le principe, dans ce sentiment d'immortalité qui vous est commun avec le reste des hommes. L'homme humble et modeste n'est encore, pour ainsi dire, que l'homme renfermé dans lui-même, qui ne paraît point au dehors; et l'héroïsme de la religion paraît exiger de ses sujets quelque chose de plus magnifique et de plus grand; c'est-à-dire, un mérite qui frappe et qui éclate par de plus illustres victoires, et c'est ce qui va se développer à vos yeux dans le courage de l'homme immortel. Car j'appelle un héros chrétien, pour en achever ici le tableau, l'homme assez généreux pour s'élever, avec la grâce, au-dessus de la chair et de ses convoitises, au-dessus du monde et de ses périls, au-dessus de la fortune et de ses disgrâces, au-dessus de la mort et de ses terreurs. Or ne suffit-il pas, en effet, de nous rappeler le souvenir de notre immortalité, de nous pénétrer de ce sentiment qui nous annonce toute la gloire et la grandeur de l'homme, pour triompher de ces ennemis qu'il nous paraît si terrible de combattre et de vaincre; c'est-à-dire, pour triompher constamment avec la grâce, et de toutes les convoitises de la chair, et de tous les dangers du monde, et de toutes les disgrâces de la fortune, et de toutes les horreurs de la mort? Soutenez-moi de votre attention, mes chers frères, dans l'exposition rapide d'une morale si rarement présentée à l'homme du siècle, et cependant la plus noble, la plus glorieuse et la plus intéressante qui puisse être pour l'humanité.

1° Pour former dans tous les chrétiens des héros de leur religion, il s'agit donc, sur le fondement établi de l'humilité évangélique, de les élever d'abord au-dessus de la chair et de ses convoitises; c'est-à-dire de leur inspirer cette force plus qu'humaine, qui les rende braves contre eux-mêmes, qui leur fasse dominer cette chair mortelle qui leur est unie, et la traiter en esclave et en coupable, comme elle doit être traitée, pour obéir sans cesse aux ordres de l'esprit qui la commande; force chrétienne, je l'avoue, bien rare de nos jours, et presque inouïe dans les personnes du siècle; mais, force nécessaire à tous les disciples de l'Evangile, dont toute la morale paraît tendre à la destruction du vieil homme, et à l'édification de qui doit être le principe de son bonheur,

l'homme nouveau, qui ne peut s'établir que sur les ruines de l'homme charnel et animal. Force chrétienne, qui dès les premiers temps a éclaté dans tous les grands hommes du christianisme, et en a fait autant de victimes de leur ferveur et de martyrs de leurs austérités, qui suppléait dans eux à la cruauté des tyrans. Force chrétienne qui caractérisa spécialement saint Paul, qui fut comme l'âme de cette vertu crucifiée, dont il portait sur son corps les marques vénérables, et qu'il recommandait, par la voix de la parole et de l'exemple, à toutes les nations dont Dieu l'avait fait le docteur et l'apôtre: *Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* (*Gal.*, VI.)

Or, mes chers auditeurs, quelque sublime que vous paraisse ce premier degré de l'héroïsme chrétien, n'en trouvez-vous pas le principe dans ce sentiment d'immortalité que la nature et la religion vous inspirent; dans ce sentiment de grandeur et d'élévation qui fait connaître à votre âme combien elle est au-dessus de ce misérable corps, qui lui sert comme de prison sur la terre, et qui gêne l'exercice de ses opérations les plus nobles et les plus capables de la sanctifier; et si, en effet, au lieu d'écouter les suggestions de la chair et des sens, vous écoutiez la voix de cette âme immortelle qui vous anime, cette voix puissante sur un esprit raisonnable et chrétien ne vous obligerait-elle pas à mortifier sans cesse cette chair sensuelle et voluptueuse qui ne tend qu'à usurper sur l'esprit tout l'empire, que cet esprit même doit avoir et conserver sur elle? Hé quoi! disait un ancien sage, persuadé par les lumières de sa raison que le premier devoir de l'homme est de soumettre le corps à l'esprit: quoi! je serais assez lâche, assez faible, assez indigne de cette raison qui m'éclaire, de cet esprit qui me fait vivre et penser, pour devenir l'esclave de mon corps, de ses appétits déréglés et de ses besoins imaginaires? Non, concluait-il, dès que le ciel m'a pourvu d'une raison, pour me conduire et me servir de guide; pour décider de mes actions, de mes sentiments et de mes idées; dès là je suis trop grand, je suis destiné à de trop grandes choses, pour m'asservir aux désirs de ce corps mortel, dont les soins nécessaires qu'il en faut prendre ne me font déjà que trop esclave: *Major sum, et ad majora natus, quam ut sim mancipium mei corporis.* Ainsi parlait un philosophe, sans le secours des idées chrétiennes si supérieures à toute la sagesse du paganisme. Or, si la philosophie purement humaine qui n'offrait à l'homme que de faibles lueurs sur la gloire de son immortalité, ne laissait pas d'animer l'esprit d'un sage païen à prendre sur son corps tout l'empire qui lui était dû; eh! comment un chrétien, sous la loi de l'Evangile, qui lui revèle son immortalité dans le plus grand jour, pourrait-il demeurer l'esclave de cette chair corruptible, que Dieu l'a chargé de soumettre aux lois austères de sa religion? ou plutôt comment un chrétien, convaincu de cette immortalité qui doit être le principe de son bonheur, comme il est celui de sa religion, ne ferait-il pas les plus grands efforts pour dompter cette partie de lui-même, toujours rebelle aux lois du christianisme, pour la maintenir dans cette subordination nécessaire, que la seule raison serait en état de nous prescrire et de nous persuader?

Eh! comment donc, mes chers auditeurs, comment, à plus forte raison, n'aspirerez-vous pas à retrancher de vos mœurs tous les désordres dont le soin excessif du corps est infailliblement le principe? je veux dire cette habitude de mollesse, de sensualité, d'indolence; cette inaction éternelle pour le devoir, cet amour outré pour le plaisir; en un mot cette idolâtrie de la chair, devenue le vice dominant du monde chrétien, et qui de tant d'esprits immortels fait en quelque sorte des êtres charnels et terrestres, des êtres toujours esclaves d'un corps dont ils devaient régler en souverains et à tous les moments les appétits et les désirs. Comment enfin, avec le secours des idées chrétiennes jointes au sentiment de votre immortalité, ne prendrez-vous pas un empire constant et invariable sur un corps, toujours à craindre quand vous le flattez, et qui ne vous flatte lui même que, comme un ennemi perfide, pour vous corrompre et pour vous perdre?

2° Mais ce n'est pas à cette seule victoire que le sentiment de notre immortalité nous anime, et le même courage qu'il nous inspire, pour triompher de la chair et de ses convoitises, doit nous faire encore triompher du monde et de ses plus grands périls; c'est-à-dire, nous détacher assez de ce monde trompeur pour nous porter, suivant la maxime de saint Paul, à devenir des hommes qui usent de ses biens passagers, comme n'en usant pas: *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utuntur.* (*I Cor.*, VII.) Or, mes chers auditeurs, nous manquera-t-il jamais, ce détachement généreux qui garantit l'homme de tous les dangers du monde, si nous savons nous pénétrer de la dignité d'une âme qui nous élève, par son éternelle durée, infiniment au-dessus du monde et de tous les temps? Et le seul défaut de cette réflexion sur la disparité infinie du monde qui passe, et d'une âme qui demeure éternellement, n'est-il pas la source de cet indigne esclavage, où le monde réduit tant de milliers d'hommes qui ne sentent pas même le poids de leurs chaînes, ou du moins qui ne peuvent se résoudre à les rompre et à les briser? Oui, chrétiens, c'est cette distraction trop volontaire sur le souvenir de votre éternelle destinée, qui laisse usurper au monde cet empire tyrannique qu'il exerce en mille occasions sur vos esprits et sur vos cœurs; et si vous le considérez un moment avec les yeux de l'homme immortel, ce seul regard qui vous en découvrira tout le néant, je ne dis pas uniquement par rapport à Dieu, l'Etre des êtres, mais relativement à vous-mêmes, à qui Dieu fait part de son éternité, ce seul regard que vous jetterez sur le monde dissipera tout ce qu'il a pour vous

de dangereux, et vous fera bientôt régner, par vos mépris, sur ce monde funeste, qui n'a d'ascendant sur votre conduite que par la voie de l'illusion et de l'erreur.

Eh! quel pouvoir en effet aurait le charme du monde, pour nous dominer, s'il ne tirait pas sa force de la faiblesse de l'esprit humain, qui se laisse aveugler par les désirs du cœur? J'entends, si cet esprit malheureusement trompé, ne se figurait pas une espèce de félicité dans tous les objets que le monde lui présente; quel attrait pourraient avoir encore, et ses richesses pour nous attacher, et ses dignités pour nous éblouir, et ses amusements pour nous séduire, et ses exemples pour nous entraîner, et ses lois pour nous contraindre? Quel empire de tels objets pourraient-ils avoir sur le cœur de l'homme, si l'image flatteuse que l'on aime à s'en former ne nous offrait pas un bonheur que nous croyons réel, et dont nous voulons acquérir la possession à quelque prix que ce puisse être? Car c'est ce préjugé contagieux qui traîne tant de captifs à la suite du monde, qui livre à sa tyrannie tant de victimes malheureuses, déterminées à s'immoler pour son service; et qui ne sacrifieraient pas un moment de plaisir terrestre pour le Dieu qui les a formées, qui les nourrit, les éclaire, et s'efforce de les sanctifier. Or, pour bannir de notre cœur cette illusion trop ordinaire, et qui ranime sans cesse son attachement pour les vanités du monde, que faut-il de plus, mes chers frères, que de comparer ce qu'il est à ce que nous sommes; sa durée passagère, à la durée immortelle qui nous attend, et sa félicité périssable, à l'éternel bonheur seul capable de nous satisfaire?

Car regarderons-nous un monde qui passe ainsi que l'éclair, comme devant faire le bonheur d'un être qui ne passera jamais? Regarderons-nous un monde essentiellement borné dans sa puissance, comme capable de remplir un cœur qui aspire à des biens infinis, comme lui-même? Non; fût-il aussi vrai qu'il est trompeur, aussi fidèle qu'il est perfide, aussi constant qu'il est volage, aussi reconnaissant qu'il est ingrat, aussi puissant qu'il est faible; fût-il aussi digne de nos hommages, qu'il est évidemment digne de nos mépris, ce monde séduisant qui éblouit presque tous les yeux; dès qu'il est périssable et qu'il doit cesser d'être, il n'a plus sur moi d'empire, il perd pour moi ses charmes les plus dangereux; parce que n'y voyant plus rien qui puisse faire mon bonheur, je n'y vois rien dès lors qui mérite mes attachements et mes services. Interrogez-vous ici vous-mêmes, chrétiens; ne sont-ce pas là les réflexions que suggère à vos esprits l'idée de votre immortalité, quand vous savez en faire usage pour vous conduire? Et ne suffit-il pas de ces réflexions simples, soutenues du pouvoir de la grâce, pour vous rendre constamment victorieux du monde, pour vous faire conclure avec Jésus-Christ, que c'est donc aux biens immortels que doivent s'attacher tous vos désirs, comme aux seuls objets proportionnés à leur étendue; et que tous les mérites même, toutes les qualités, toutes les vertus, tous les biens de l'esprit, ainsi que du corps, dès qu'ils n'ont de valeur qu'au jugement du monde, ne sont plus dignes de l'ambition d'une âme qui ne doit s'enrichir et se contenter que des célestes trésors: *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo.* (*Matth.*, VI.)

3° Portons nos vues plus loin sur ce grand objet qui doit faire éclater dans nous toute la grandeur de la religion; triompher de la chair et de ses convoitises, du monde et de ses périls, c'est une double victoire au-dessus de tous les héros profanes. Mais les héros chrétiens cesseraient de l'être, s'ils ne triomphaient encore de la fortune et de ses disgrâces; et c'est ce nouveau triomphe qui caractérisera toujours l'homme immortel, c'est-à-dire l'homme persuadé de son immortalité, et qui sait tirer de ce noble principe des lumières pour se conduire. Eh! que pourrait-on faire, pour abattre le courage de ces hommes, à l'égard desquels les périls de la vie humaine ne sont pas de véritables dangers, ni ses malheurs de véritables misères? et ne doivent-ils pas être, avec quelque proportion, comme Dieu même, quoique dans un sens bien différent, patients à supporter tout et à tout souffrir, par la seule raison qu'ils sont éternels? *Patiens, patiens, quia æternus.*

Oui, mes chers auditeurs, que ce sentiment d'immortalité règne, comme il doit régner, sur tous les sentiments de votre âme, et dès là je ne crains plus pour vous ce spectacle éternel d'images funestes qui vous environnent, cette variété comme infinie de disgrâces, que la justice, ou plutôt la bonté divine, a semées de toutes parts dans l'univers, pour occasionner cette variété admirable de consolations qu'elle communique à tous les cœurs religieux qui la réclament. Eh! qu'importe en effet, dès que le sentiment de l'immortalité nous sert de guide; qu'importe que la faiblesse, la maladie, la mortalité, soient comme les compagnes inséparables de notre corps? Qu'importe que la fortune, qui est comme la divinité du monde profane, nous menace, dans le court espace de la vie, de ses plus terribles fléaux, dès que la foi et la raison nous persuadent que tous les efforts du monde pour nous détruire ne sauraient en effet nous anéantir? Pourquoi même nous occuper de soins, de prévoyances, d'inquiétudes pénibles pour ce moment si rapide de la vie présente, dès qu'il nous reste à parcourir une immensité de siècles, un avenir sans borne et sans mesure, qui mérite uniquement de nous occuper?

Que l'univers entier s'évanouisse donc avec toutes ses espérances, que la nature retombe dans le chaos, que les éléments se confondent, que notre corps se réduise en poussière ou se dissipe en vapeur, qu'il soit dévoré par les animaux, ou consumé dans les entrailles de la terre, dès que les

ruines du monde ne peuvent entraîner celles de l'esprit qui nous anime; qu'elles ne dissoudront pas ce qui n'est pas même capable de dissolution; dès que cette argile qui compose le corps humain, et qui n'est pas proprement nous-mêmes, sera réparée avec honneur, pour participer à la gloire de l'âme, mais non plus avec la même servitude de la part de cette âme, et sa même dépendance de la chair et des sens; dès que nous lisons dans l'avenir que Dieu nous prépare une si noble destinée, eh! de quel intérêt peut être pour nous tout ce qui se passe sur la surface de la terre? Et ne suffit-il pas de nous maintenir dans ce haut rang d'élévation où l'immortalité nous place, pour voir circuler indifféremment sous nos yeux, ces disgrâces, ces félicités humaines qui font la grande occupation du monde? Et ne peut-on pas nous comparer alors à ces hommes situés sur la cime d'une montagne, d'où ils entendent sans crainte souffler les vents, éclater la foudre, et crever sous leurs pas le nuage enflammé qui épouvante le reste des mortels?

Sentiments sublimes, mes chers auditeurs, et dont la noblesse semble passer le commun des hommes, et le commun même des chrétiens; mais qui, bien appréciés, loin d'être au-dessus de leur religion, ne sont que les sentiments émanés de leur nature même, dont la voix infaillible leur promet une éternité de consolation, pour un moment de peines et de disgrâce. Qu'il n'y ait point de vertu, point de constance, point de grandeur, point de fermeté soutenue dans l'homme du siècle; qui de nous, chrétiens, pourrait en être surpris? C'est ce qui doit être, c'est ce qui sera toujours dans ces hommes qui se rendent mortels autant qu'il est en eux, en bornant au monde qui passe toutes leurs ressources et leurs espérances. Je ne m'étonnerai donc point que ce héros qui bravait la mort au milieu des périls brillants de la guerre, que ce philosophe qui soutenait généreusement une illustre disgrâce; je ne m'étonnerai point que l'un et l'autre se désolent et se désespèrent, quand ils se voient malheureux en secret, sans pouvoir se soutenir de l'approbation de leurs admirateurs. Il faut bien que la faiblesse du plus grand homme perce à travers cette force apparente, dont il n'offre le spectacle que pour éblouir les yeux qui le considèrent, et se procurer en mourant la vaine douceur de penser qu'on le vantera dans le monde où il ne sera plus, comme ayant paru grand jusqu'à la fin sur la scène passagère de la vie humaine. Mais pour des hommes tels que j'ai droit de vous supposer ici, mes chers frères, pour des chrétiens qui se croient destinés à cette grande éternité qui doit être la mesure de nos sentiments, comme celle de nos œuvres; que ces hommes, ces chrétiens, paraissent encore faibles et abattus sous le poids de la disgrâce, comme s'ils ignoraient qu'il est pour eux une immortalité, qui doit les venger enfin de l'injustice du monde et du malheur des temps; c'est, chrétiens, ce que j'aurais peine à me figurer dans vous, malgré l'excès de la faiblesse humaine, parce que ce serait dégénérer tout à la fois, et du sentiment de votre nature et des principes de votre religion; parce que ce serait évidemment vous dégrader vous-mêmes, et au jugement de la raison humaine, infaillible sur ce point, et au jugement plus infaillible encore de votre foi.

4° Enfin, pour achever de former dans nous des héros du christianisme, il faut nous faire triompher encore de l'horreur naturelle de la mort. Et c'est à ce degré de force et de courage que s'élève aisément notre âme, au souvenir de l'immortalité, l'objet de sa foi et de son espérance. Eh! d'où provient en effet, chrétiens, ce sentiment d'horreur si universellement répandu dans le cœur des hommes, à la seule pensée de la mort? D'où peut provenir cette horreur, que de la fausse idée que s'en forme l'esprit humain et qui la lui fait regarder comme le moment fatal où tout échappe à l'homme, et où il ne reste de son être que ce qui peut l'humilier? Image de la mort trop réelle sans doute par rapport à l'homme du monde dont l'espoir se termine au tombeau, et qui la rend si puissante pour troubler cette paix funeste dont il prétend jouir sur la terre: *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis! (Eccli.*, XLI.) Mais image de la mort trop peu sincère, par rapport à l'homme immortel, qui n'a qu'à se considérer lui-même, pour insulter à cette mort fatale, qui porte l'esprit de terreur dans les âmes mondaines: *Ubi est, mors, victoria tua, ubi est stimulus tuus?* (*1 Cor.*, XV.) Eh! que craindrons-nous en effet à l'abri de notre immortalité, que redouterons-nous de cette mort si terrible pour les hommes vulgaires?

Sera-ce le dépouillement général où elle nous réduit en nous enlevant tout ce qui nous environne? Mais que perdons-nous donc en quittant le monde, qui mérite la tristesse de nos regrets, si nous comparons cette perte à l'immortalité que la religion nous assure, et même à la dignité naturelle que suppose dans notre âme le privilége de sa haute destinée? Car ce qui devrait nous surprendre, si nous savions réfléchir sur nous-mêmes, ce serait sans doute qu'un esprit tel que le nôtre, et créé pour vivre éternellement, pût cependant s'occuper des idées du temps et des frivolités de la vie; ce serait que cet esprit, plus grand que le monde, pût estimer comme un vrai bonheur la vie qui l'attache à ce monde même, et comme un désastre le moment qui doit le séparer de tant d'occupations vaines qui dégradent sa grandeur et son activité. Voilà, chrétiens, immortels comme nous le sommes, ce qui devrait être l'objet de notre étonnement, quand nous réfléchissons sur notre attachement excessif pour ce monde dont les riens nous occupent, et à qui nous daignons, en mourant, laisser de véritables regrets. Hé quoi! serions-nous si peu sensés que de croire notre bonheur tellement dépendant de quelques revenus, de

quelques charges, de quelques dignités dont la gestion remplit le vide de nos moments, ni de croire que ce bonheur tellement renfermé dans ce nombre de personnes chéries qui composent les sociétés ou les familles; tellement déterminé par le spectacle continu de cette terre qui nous porte, de ces cieux mobiles qui se promènent sur nos têtes, de ces milliers d'astres qui nous éclairent; serions-nous si peu raisonnables que de penser qu'après la perte de pareils objets, il ne peut y avoir pour nous de véritable bonheur? Non, cette faiblesse d'esprit ne tombera jamais sur des hommes de l'éternité, pour qui ce monde matériel n'est au plus que l'ombre grossière d'un autre monde infiniment plus magnifique, qui doit servir comme de palais à leur âme, et de spectacle éternel à ses regards. Que craindrons-nous donc des approches de la mort et de ses suites?

Sera-ce cette humiliation profonde où elle semble plonger toutes les grandeurs attachées à l'humanité, et l'humanité elle-même? Mais si nous pensons en immortels, nous jugerons que la mort n'abaisse point l'âme en effet, mais seulement le corps mortel qui lui est uni; que si ce corps mourant tombe et se réduit en poussière, l'âme se lève alors, se dégage de ses liens et devient plus pénétrante, plus élevée, plus digne de l'excellence qu'elle possède, à mesure qu'elle approche de son Dieu qui la rappelle de la terre au ciel. Que si le corps, à ce moment fatal, perd le mouvement que lui imprimait l'âme et qui la faisait vivre, cette âme acquiert alors des connaissances qu'elle n'avait pas, et dont le seul défaut la faisait languir au milieu de toutes les lumières qu'elle pouvait acquérir d'ailleurs Qu'enfin si le corps va se confondre avec la terre dont il était formé, l'esprit va se réunir avec le Dieu dont il était émané.

Oui, il est vrai que la mort abaisse et même anéantit dans l'homme toute espèce de grandeur dont le monde est la source; qu'elle dépouille l'homme, qui ne pense pas au delà du temps, des vains titres qui le distinguent, et lui arrache à la fois tous les soutiens et les appuis de son orgueil. Mais, en humiliant les grands, les potentats de la terre, il n'est pas moins vrai que la mort ne saurait proprement abaisser les hommes mêmes. Que dis-je? et si quelque chose peut vraiment humilier l'homme ici-bas, n'est-ce point la vie même dont il jouit, et qui fait la gloire du corps qui doit périr, en faisant l'abaissement de l'âme qui ne périra jamais? Que la mort nous frappe en effet, elle brise pour nous tout au plus le lien de société qui nous attachait au monde; mais la vie humaine n'affaiblit-elle pas, pour tout le cours de sa durée, cette société éternelle que l'esprit de l'homme doit avoir avec son Dieu? Que la mort soit accompagnée d'images lugubres qui ne me présentent que ténèbres, que corruption et pourriture; je ne crains point de sentir alors la misère de ces disgrâces; mais la plus belle vie, la vie du plus grand homme, qu'est-elle autre chose qu'une suite de fragilités, de bassesses, de mille sortes de disgrâces qui ne se font que trop vivement sentir à l'humanité? Si donc j'ai horreur de l'abaissement et de l'humiliation, ce n'est point proprement la mort qui m'élève au-dessus des misères de la vie; c'est cette vie elle-même qui m'assujettit à ses misères, dont je dois faire l'objet de mes frayeurs. Que craindrons-nous enfin de cette mort qui nous menace, dès que l'idée de notre immortalité nous éclaire?

Sera-ce la sévérité du jugement de Dieu dont elle doit être suivie? Ah! mes chers auditeurs, j'avoue que c'est un instant bien redoutable, que celui qui emporte, pour ainsi dire, avec soi l'éternité tout entière. Mais n'est-ce point encore une illusion de votre part, hommes chrétiens et immortels, de vous abandonner ainsi aux terreurs de la mort, parce que vous avez lieu de craindre le jugement de Dieu qui doit la suivre? Est-ce donc le seul moment de cette mort si redoutée qui décidera de l'éternité des hommes? Est-ce ce moment seul qui doit être l'objet des jugements de Dieu, ou plutôt n'est-ce pas la vie entière de l'homme vertueux ou coupable que Dieu interrogera pour le juger? Et si le dernier de nos moments a de quoi nous effrayer, parce qu'il est celui qui nous transporte au tribunal de la justice divine, ne pouvons-nous pas, dans l'usage chrétien des instants qui le précèdent, chercher le préservatif de toutes les craintes que ce dernier moment nous prépare? C'est donc uniquement à l'homme du monde, à l homme qui croit devoir périr avec le monde, de trembler au souvenir et aux approches de la mort; et l'homme immortel qui se connaît n'y voit rien à son égard de vraiment terrible. N'y voit-il pas même de quoi éclater de joie, de quoi triompher à son aspect, qui consterne l'impie le plus hardi, ainsi que le plus faible et le plus timide de tous les hommes : *Ubi est, mors, victoria tua; ubi est stimulus tuus?*

Et c'est ici, mes chers auditeurs, qu'il est aisé de concevoir la différence infinie des héros du monde, et des héros formés par la religion. Quel que soit ce héros que le monde nous vante, il ne peut se défendre d'appréhender la mort, ou, s'il ne la craint pas, il n'est redevable de sa fermeté qu'à la faiblesse ou à l'égarement de ses idées. Il faut qu'il cesse d'écouter sa raison, pour devenir vraiment brave, et qu'il s'oublie lui-même pour s'exposer tranquillement aux périls de la mort. C'était à la religion, et à la religion seule, de présenter au monde un spectacle dont il n'avait jamais été le témoin : le spectacle de ces hommes qui atteignent la perfection de l'héroïsme raisonnable et chrétien; de ces hommes toujours intrépides et braves, sans se soucier de leur vie, par principe de raison et de religion; de ces hommes dont la valeur ne doit sa source ni à l'imbécillité qui s'oppose à la réflexion dans l'homme vulgaire, ni à l'exemple de la foule qui entraîne au combat le plus lâche,

ni au respect humain qui défend de reculer dans les périls, ni à tant d'autres considérations vaines qui font les héros apparents du monde ; de ces hommes enfin qui s'exposent parce qu'ils se connaissent eux-mêmes, et qui s'immolent de sang-froid parce qu'ils se croient au-dessus de la mort.

Spectacle merveilleux dont le monde profane ne fournira jamais un seul exemple ! mais spectacle renouvelé des millions de fois par la vertu de la religion, dans tant de martyrs obligés de paraître et de soutenir leur foi devant les tyrans ! Voyons en effet, pour nous mieux convaincre d'une vérité qui nous honore, voyons d'une part ce héros prétendu que l'honneur fait monter sur la brèche ou descendre dans l'arène. Quelle agitation sous ce calme apparent qu'il affecte ! quel excès de crainte sous cet air magnanime dont il se pare ! au dehors il vous paraît plus qu'un homme ; pénétrez au dedans, à peine y découvrez-vous un être raisonnable et présent à lui-même. Mais changeons plutôt de spectacle, et portons les yeux sur un plus digne objet. Voyons cet homme immortel, ce héros chrétien entouré de supplices et de bourreaux menaçants, qui emploient mille genres de mort pour lui arracher le souffle de vie qui lui reste. Quelle joie céleste sur son visage ! quelle ardeur divine dans ses regards ! quelle impatience pour le trépas ! il anime le tyran déjà furieux, par de nouveaux traits de zèle pour sa religion ; son plus grand tourment, c'est de ne pas encore souffrir, ou de ne pas souffrir assez ; il s'élance de lui-même au milieu des flammes, il y glorifie, il y bénit son Dieu ; et son cœur est plus promptement consumé par l'amour que ne l'est son corps par la flamme qui l'environne. Or vous me demandez pourquoi tant de différence dans ces deux sortes de martyrs que je vous présente ? Ah ! chrétiens, c'est que l'un n'est que la victime du monde, et que l'autre est martyr de sa foi ; c'est que l'un croit tout perdre par la mort, et l'autre tout acquérir par la mort même ; c'est que l'un se croit fait pour le temps, et que l'autre se sent né pour l'éternité ; c'est que l'un ne voit briller devant lui nul rayon d'espérance, et que l'espérance de l'autre, selon l'expression de l'Écriture, est pleine d'immortalité : *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III.)

Il n'est donc rien, mes chers auditeurs, de plus généreux et de plus fort que l'homme chrétien, qui se conduit par le principe de son immortalité, puisque la force de ce grand principe doit le faire triompher avec la grâce, et de toutes les convoitises de la chair, et de tous les charmes du monde, et de toutes les disgrâces de la fortune, et de toutes les horreurs de la mort. Cessons donc de nous plaindre désormais de notre faiblesse, pour exercer les vertus communes du christianisme. Dès que la nature nous anime elle-même à l'accomplissement des plus grands sacrifices, qui font éclater dans l'homme chrétien toute la gloire de sa religion ; pourrions-nous être trop faibles avec la grâce, pour sortir victorieux des épreuves ordinaires auxquelles est exposée la vertu de l'homme, tant que son âme demeure dépendante du corps mortel où elle habite ? Ce qui nous affaiblit, mes chers frères, ce qui nous dépouille, en quelque manière, de cette force d'idées et de sentiments qui a contribué à produire tant de grands hommes dans la religion de Jésus-Christ, c'est que nous ne savons point, comme eux, réfléchir sur nous-mêmes, et voir dans notre nature quelque chose de plus grand que tout ce qui peut attirer les regards et l'admiration du monde ; c'est que follement épris de ces vains titres, de ces noms fastueux dont le monde pare et couronne ses esclaves, nous ne savons point nous revêtir de cette sublime grandeur que nous assure l'immortalité. Mais renoncez pour un moment, heureux du siècle, aux illusions de l'orgueil humain qui vous séduit, et sans considérer dans vos personnes ce mérite de fortune qui ne vous est point propre, osez regarder dans vous l'homme seul, dépouillé de tout autre apanage que celui de la nature. Laissez à part ces noms brillants dont vous éblouissez le monde, et qui seront toujours si différents de vous-mêmes. Le guerrier célèbre, le magistrat fameux, le savant, le prince, le héros, oubliez ici tout ce qui vous distingue sur le théâtre de la vie humaine, et ne voyez plus dans vous-mêmes que l'homme immortel ; et vous me direz alors si ce titre sublime, dont Dieu honora votre nature, ne vous inspire pas un courage supérieur à tous les titres humains qui vous décorent, et vous me direz si vous craignez encore de succomber dans les combats violents que la chair vous livre, et vous me direz si le monde peut arracher de votre cœur d'autre sentiment que le mépris, et vous me direz si la fortune, dont vous adorez l'idole, peut avoir des revers et des disgrâces qui vous étonnent, et vous me direz si la mort même, qui porte partout l'épouvante, ne porte pas la joie, la sérénité et le triomphe dans votre âme.

Ne voyez plus dans vous-mêmes que l'homme immortel, et vous ne craindrez plus, comme l'homme du monde, de vous voir à fond et de vous connaître ; vous fuirez plus vivement que vous ne les avez désirés ces plaisirs turbulents qui vous dérobent la vue de votre vraie grandeur, en vous faisant sortir hors de vous-mêmes, et toutes vos passions, devenues tranquilles parce que vous serez ici-bas sans intérêt, ne vous détourneront plus de votre céleste patrie ; et le spectacle pour vous le plus importun sera celui de ces hommes qui, à force de vœux et de soupirs, semblent vouloir retenir le chrétien mourant sur la terre, et s'opposer au vol rapide de son âme vers l'éternité.

Ne voyez plus dans vous-mêmes que l'homme immortel, et vous comprendrez bientôt ce que vous avez mille fois entendu sans le bien comprendre, qu'il est insensé de s'occuper, de s'embarrasser principale-

ment de tout ce qui ne s'étend pas au delà des bornes du temps; qu'il n'y a de vrai sage que l'homme qui pense, qui agit, qui travaille, qui juge et décide relativement à l'éternité; que tout ce que le monde honore du nom d'affaires n'est trop souvent qu'une suite de bagatelles sérieuses, d'amusements même périls et quelquefois coupables; que le salut auquel tout chrétien aspire doit remplir tous les moments de la plus longue vie, et que le plus grand des héros s'abaisse au-dessous du moindre des chrétiens dès que l'éternité seule n'est pas la règle, la mesure et le terme de ses œuvres.

Ne voyez plus dans vous que l'homme immortel, et bientôt vous aurez peine à vous reconnaître, tant vous serez différents de vous-mêmes. Je veux dire, et bientôt votre esprit, devenu plus pénétrant, se détrompera de ses vaines idées; et bientôt votre cœur désabusé changera de sentiments et de désirs; et bientôt votre imagination plus sage ne sera plus également frappée des mêmes objets; et bientôt votre mémoire, chargée de mille traits frivoles de l'histoire du monde, ne vous rappellera plus que le souvenir de ces hommes éternels qui regardaient la vie humaine comme un passage; et bientôt toute votre âme, comme transformée par ces réflexions toutes-puissantes, ne verra plus rien qui soit digne de ses vœux et de ses poursuites, que le ciel même et son éternité, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XV.

Pour le dimanche de la cinquième semaine de carême.

SUR LA COMMUNION.

Si quis sermonem meum servaverit, mortem non gustabit in æternum. (*Joan.*, VIII.)

Celui qui gardera ma loi ne goûtera point la mort dans l'éternité.

Madame,

Si c'est un titre infaillible d'immortalité pour l'homme que de goûter ici-bas la morale de Jésus-Christ, quel droit n'auront pas à la gloire de cette immortalité tant d'heureux chrétiens qui se préparent à goûter bientôt Jésus-Christ même, à le recevoir dans une conscience pure, et à se nourrir de sa chair adorable? Mais quoi! Jésus-Christ glorieux et immortel, placé à la droite de son Père depuis le moment de son ascension, serait-il donc encore habitant de la terre? Oui, mes chers auditeurs, ce Dieu-Homme, qui nous assure par son prophète que ses plus chères délices sont d'habiter avec les enfants des hommes, n'a pu se résoudre à les abandonner, et lorsque ses desseins, consommés pour la rédemption du genre humain, l'ont obligé à remonter aux cieux et à nous priver de sa présence visible, il est resté invisiblement sur nos autels, prêt à s'y multiplier sans cesse, pour servir à ses disciples d'aliment et de nourriture.

Prodige d'amour qui, depuis près de deux mille ans, se renouvelle tous les jours et se renouvellera jusqu'à la fin des siècles! Ainsi le croyons-nous et aimons-nous à le croire. Cependant quelle est notre reconnaissance pour un Dieu qui daigne se donner à nous tout entier dans son sacrement? Combien en est-il parmi nous qui opposent tous les jours à ce prodige d'amour un prodige non moins surprenant? Je veux dire un prodige d'insensibilité et d'ingratitude pour un si grand bienfait. Prodige de l'amour de Jésus-Christ pour l'homme dans l'eucharistie, opposé au prodige de notre insensibilité; prodige d'insensibilité de notre part opposé au prodige de l'amour de Jésus-Christ pour l'homme dans l'eucharistie; voilà, chrétiens, ce que vous n'avez peut-être jamais bien approfondi, et ce que je viens vous développer dans ce discours, pour vous disposer de bonne heure à cette communion solennelle de la Pâque commandée par l'Église à tous les fidèles.

Je prétends donc, et c'est en deux mots tout mon dessein, je prétends que Jésus-Christ dans l'eucharistie, où il nous sert de nourriture, nous a laissé le chef-d'œuvre, et comme le dernier prodige de son amour: ce sera la première partie; et j'ajoute que nous opposons tous les jours à ce prodige d'amour un prodige d'insensibilité et d'ingratitude non moins inconcevable: ce sera la seconde partie. Deux prodiges également frappants, l'un surnaturel et tout divin, c'est l'amour de Jésus-Christ pour l'homme dans l'eucharistie; l'autre trop naturel et trop humain, et néanmoins prodige, c'est l'excès de notre insensibilité. Prodige d'amour qui doit nous couvrir d'une confusion salutaire, en nous faisant connaître la grandeur et l'excellence du sacrement de Jésus-Christ que nous paraissons ignorer. Prodige d'insensibilité qui, après avoir été le principe ou l'effet de notre corruption, sera, si nous n'y prenons garde, le sujet de notre éternelle réprobation.

Seigneur Jésus, c'est de votre corps adorable, c'est de vous-même que je dois parler, donnez-moi donc de rendre sensible aux mondains mêmes qui m'écoutent, ce qu'il y a dans votre religion de plus sublime, et de plus magnifique dans votre amour; je vous le demande encore par l'intercession de votre sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque j'entreprends de développer le prodige de l'amour d'un Dieu pour l'homme dans l'eucharistie, je n'ai pas la témérité de croire qu'il soit en mon pouvoir d'en tracer une idée juste, et qui réponde au plus grand des miracles de l'amour divin. Je parlerais le langage sublime des prophètes et des anges mêmes, que mes expressions seraient encore infiniment au-dessous de ce sacrement d'amour. Parlons cependant: Malgré l'impuissance de l'homme à traiter dignement un si grand sujet, peut-être en dirai-je assez pour réveiller dans vos cœurs un sentiment personnel plus efficace que tous les discours

Qu'est-ce que l'amour? (Loin de nous en ce moment toute idée, tout sentiment profane;) qu'est-ce que l'amour défini par son essence même, et quel en est le terme, quelle en est la perfection? La nature sur ce point instruit assez tous les hommes, et leur apprend que l'amour n'est autre chose qu'un sentiment intime qui porte les cœurs à l'union; et que cette union même est le terme et la perfection de l'amour, en sorte que l'amour doit nous paraître d'autant plus ardent, que l'union qu'il établit entre les cœurs est plus forte et plus inséparable. Sur ce principe, j'appelle un prodige d'amour dans Dieu même, un amour si grand qu'il lui fait contracter avec l'homme la plus étroite de toutes les unions qu'un Dieu pût avoir avec la nature humaine, sans la dépouiller de sa propre substance. Or voilà, mes chers auditeurs, quelle est l'union de Jésus-Christ avec l'homme, quand il veut lui servir de nourriture dans l'eucharistie.

Car prenez garde, je vous prie, ce n'est pas le sens métaphorique et figuré de Calvin, mais dans un sens réel et véritable que Jésus-Christ devient l'aliment du chrétien qui le reçoit par la communion. Ma chair est vraiment une viande, dit Jésus-Christ même, et mon sang est vraiment un breuvage : *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.* (*Joan.*, VI.) Et par conséquent, l'union inséparable de la nourriture avec notre substance, c'est l'union même que la foi nous découvre entre Jésus-Christ et tous les chrétiens auxquels il se communique à la table sainte. Il est donc vrai qu'à ce moment le Dieu sauveur se transforme en nous-mêmes, qu'il s'incorpore, qu'il s'identifie, pour ainsi dire, avec notre substance; et comme s'exprime saint Chrysostome, qu'il se mêle et se confond tellement avec la chair de l'homme, que celui-ci ne fait plus qu'une même chair, un même corps avec l'humanité de l'Homme-Dieu : *Hinc dum unimur, efficitur unum Christi corpus, et una caro.* Il est donc vrai que l'union de Jésus-Christ avec le chrétien, par le moyen de l'eucharistie, n'est pas seulement une union morale qui se fait par la grâce, mais une une union physique et substantielle. Union en vertu de laquelle, (ne perdez pas ces idées qui me paraissent bien propres à vous faire sentir toute la gloire de votre union avec Jésus-Christ dans l'eucharistie;) union en vertu de laquelle Jésus-Christ même devient le soutien, la vie, et comme l'âme de notre âme, la lumière de notre intelligence, le sentiment de notre cœur, la règle de nos passions et de nos sens. Union en vertu de laquelle notre âme se rejoint à son premier principe, et rentre véritablement dans le sein de la Divinité dont elle fut comme détachée, pour animer le corps de l'homme à l'instant de sa conception. En sorte que le chrétien honoré de cette union ineffable avec son Dieu, peut dire avec vérité, se considérant dans l'ordre de la grâce, que c'est moins de sa propre vie qu'il est animé, que de la vie même de Jésus-Christ : *Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, II.) Or peut-il être en effet une sorte d'union comparable à celle-là? et jamais l'amour, je ne dis pas naturel et profane, mais surnaturel et divin, a-t-il inventé d'union si intime et si admirable? Déjà, il est vrai, ce Dieu d'amour avait mis en œuvre bien des moyens pour rapprocher ces deux excès l'un de l'autre, son extrême grandeur et notre extrême bassesse. Déjà (remarquez ce progrès merveilleux dans l'amour de l'Homme-Dieu), déjà il nous était uni en qualité de Fils de l'homme, comme à ses semblables; en qualité de Sauveur, comme à des créatures rachetées de son sang; en qualité de maître, comme à ses disciples; en qualité de pasteur, comme à son troupeau; en qualité de roi, comme à ses sujets; en qualité de vainqueur, comme à un peuple soumis par voie de conquête; en qualité de modèle, comme à ses imitateurs. Déjà il nous était uni en qualité d'ami, comme aux compagnons de ses travaux et de sa croix; en qualité de frère, comme aux enfants adoptifs du Père céleste; en qualité d'époux, comme à des vierges pures et parées des ornements de sa grâce; en qualité de chef, comme aux membres de son corps mystique, étendu par toute la terre avec son Eglise; autant de titres expressifs de l'amour de Jésus-Christ à notre égard, et qui semblaient devoir enfin satisfaire le désir ardent qu'il avait de s'unir à l'homme. Cependant, chrétiens, toutes ces unions de l'homme avec Jésus-Christ, si glorieuses pour l'humanité, n'étaient encore, pour parler ainsi, que le prélude et l'essai de cette union infiniment plus glorieuse qu'il a voulu contracter avec ses disciples dans l'eucharistie. C'est par une union eucharistique qu'il devait couronner toutes les autres, les perfectionner et les consommer, puisque, selon la pensée de l'Ange de l'école, elles sont toutes renfermées dans cette union seule qui va jusqu'à rendre inséparables Jésus-Christ et le chrétien : *Cum datur in cibum, datur in omnimodam unionem.*

C'est donc dans le sacrement adorable de son corps que Jésus-Christ nous a laissé, pour tous les siècles, le dernier prodige de son amour par l'étonnante union qu'il daigne y contracter avec l'homme jusqu'à la fin des temps. Ici quel fonds de morale se présente à moi pour l'instruction de l'âme chrétienne, lorsque l'esprit de religion l'invite à s'approcher de la table sainte! Après l'exposé, tout imparfait qu'il est, que je viens de vous offrir de cette union sacramentelle, formée par l'amour de Jésus-Christ entre nous et lui-même, que n'aurais-je pas à vous dire de cette union de cœur et de sentiment avec lui que doit ajouter l'amour reconnaissant de notre part à l'union réelle dont il nous honore, quand il vient à nous sous les espèces eucharistiques! Quels actes, ou plutôt quels transports ne pourrais-je pas vous inspirer ici, de foi, d'admiration, d'amour, d'adoration, de reconnaissance, pour vous occuper à ce moment de gloire et de bonheur, où l'hom-

me ne fait plus qu'une même chose avec son Dieu ! Mais entraîné que je suis par l'étonnement profond où me jette ce prodige d'amour que j'ai à vous présenter, souffrez, chrétiens, que j'en poursuive le récit, sans m'arrêter sur ces actes de religion qu'il fait naître de lui-même, et que je laisse à l'éloquence de vos cœurs le soin de vous dicter des sentiments qu'ils ne pourront manquer de vous suggérer, si vous écoutez ce qui me reste à vous dire. Car voici trois réflexions dont je me sens vivement touché et que je vous prie de méditer avec moi sur ce prodige d'amour que renferme l'eucharistie.

Amour qui épuise tout à la fois la libéralité de l'Homme-Dieu, la toute-puissance de l'Homme-Dieu, l'humilité de l'Homme-Dieu. Amour qui épuise la libéralité de l'Homme-Dieu, en le rendant prodigue de lui-même et de tous ses dons, par le désir de s'unir à l'homme. Amour qui épuise la toute-puissance de l'Homme-Dieu, en lui faisant renverser toutes les lois de la nature qui s'opposent à son union avec l'homme. Amour qui épuise l'humilité de l'Homme-Dieu, en le faisant descendre aux plus profonds abaissements dont il soit capable pour s'unir plus étroitement à l'homme; et par une triste mais inévitable conséquence, amour qui doit nous attirer les plus terribles châtiments du ciel, s'il ne fait pas sur nos cœurs l'impression qu'il y doit faire. Mon Dieu ! que n'ai-je à ce moment une langue de feu et un cœur tout brûlant de cet amour dont vous brûlez vous-même pour nous, afin de graver de si grandes vérités dans tous les esprits chrétiens qui m'écoutent, et pour leur apprendre ce que vous attendez de leur religion, dans un sacrement où se réunissent tous les dons de votre amour, tous les miracles de votre amour, tous les abaissements de votre amour ! Je reprends en peu de mots ces différents traits dont la foi nous peint le Dieu de l'eucharistie, et je demande une nouvelle attention pour des vérités qui, pour n'avoir pas la grâce et l'agrément de cette morale humaine à laquelle vous êtes si accoutumés, n'en sont pas moins dignes de toutes les réflexions d'un esprit chrétien.

Le premier des traits ou des caractères qui me frappe dans le prodige d'amour que je vous expose, c'est, mes chers auditeurs, la libéralité infinie de l'Homme-Dieu, qui pour s'unir à ses disciples, leur fait le don le plus plein et le plus entier de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il possède; en sorte, dit saint Augustin, que s'il voulait désormais leur donner quelque chose de plus grand, et même quelque chose de plus, il serait hors d'état, tout Dieu qu'il est de porter plus loin les effets de sa libéralité : *Cum sit ditissimus, plus dare non habuit.* Vérité la plus étonnante, mais en même temps la plus sensible dans les principes de la foi, puisqu'il n'est rien qu'il soit au pouvoir d'un Dieu de nous donner, qu'il ne nous donne en effet dans l'eucharistie ; rien dans l'immensité de son être, ni dans l'infinité de ses dons, que nous n'ayons droit, quand nous approchons de la table sainte, de regarder comme nous appartenant à nous-mêmes. Quand l'Esprit-Saint daigne se communiquer aux hommes, et verser ses dons dans leur âme, dit l'apôtre saint Paul, c'est ordinairement avec mesure et avec proportion. Il paraît dans les uns comme un esprit de science qui dévoile l'obscurité des Écritures ; dans les autres comme un esprit de sagesse, supérieur à toutes les lumières de la sagesse du monde; il se manifeste dans celui-là par le don de prophétie; dans celui-ci, par le don des langues ; et la diversité admirable de ses opérations égale communément la variété des sujets qui servent d'instruments à ses desseins : *Alii sermo scientiæ, alii sermo sapientiæ, alii prophetia, alii genera linguarum, dividens singulis prout vult.* (*I Cor.*, XII.) Mais ce n'est point à quelques dons particuliers que se termine la communication de Jésus-Christ avec l'homme dans l'eucharistie ; c'est son corps et son sang, c'est son âme et sa divinité, et conséquemment le trésor de toutes ses grâces inséparables de lui-même qu'il nous présente alors. Car si Dieu le Père, selon la parole de saint Paul, n'a pu donner son Fils unique au monde sans donner tout aux hommes, en même temps qu'il leur donnait l'objet de toutes ses complaisances : *Quomodo non etiam cum illo nobis omnia donavit ?* (*Rom.*, VIII) eh ! comment ce Fils bien-aimé pourrait-il nous refuser les plus grands dons, après le don parfait et absolu qu'il nous fait de lui-même dans son sacrement ? J'ai dit don parfait et absolu; c'est-à-dire que dans l'état eucharistique, ce n'est pas seulement pour nous, comme sur la croix, c'est encore à nous et à chacun de nous en particulier, comme à tous en général, qu'il se donne ; ce n'est pas précisément à certains jours plus solennels, mais pour tous les jours de la vie qu'il nous offre tout ce qu'il est ; c'est-à-dire qu'en cet état, il cesse en quelque sorte d'être à lui-même, pour devenir la possession, l'héritage et comme le domaine propre du cœur humain qui le reçoit : *Totus in usus nostros impensus.*

Et voilà, chrétiens, ce qui vérifie pleinement ce parallèle étrange, qui se lit dans l'Evangile, entre l'amour dont le Père céleste a aimé Jesus-Christ, et l'amour dont Jésus-Christ nous a aimés lui-même : *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* (*Joan.*, XV.) Car suivez un moment les admirables rapports de ces deux amours qui semblent si peu devoir entrer en comparaison l'un de l'autre. Si le Fils bien-aimé reçoit de son Père, par voie de génération, la nature divine et les attributs qui la distinguent, ne nous donne-t-il pas également, quoique d'une manière différente, par la communion, la plénitude de la divinité et de toutes les perfections qu'il possède ? S'il est l'objet éternel des complaisances de son Père, ne nous déclare-t-il pas qu'il a mis aussi dans nous toutes ses complaisances, en faisant ses plus chères délices d'habiter dans notre sein, comme il habite dans le sein de son

Père, en nous donnant le droit de lui dire : Vous êtes à moi, quoique mon Dieu, vous êtes mon bien, mon trésor ; comme son Père a droit de lui dire : Vous êtes mon Fils, et en nous rendant les maîtres de toutes ses grâces, comme il est le maître de toutes les faveurs de son Père : *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.*

Ah ! mes chers auditeurs, si je suis assez heureux pour vous avoir laissé quelqu'idée dans vos esprits de cette domination pleine et entière qu'un Dieu nous fait de sa personne dans son sacrement ; ne vous semble-t-il pas que le seul privilége de jouir ainsi de notre Dieu par la communion, nous dédommage heureusement de la jouissance béatifique de Jésus-Christ, qui nous manque ici-bas, et que les saints en ont dans le ciel ? Eh ! que nous reste-t-il proprement à leur envier, quand le même Dieu qui fait leur bonheur daigne se communiquer totalement à nous dans l'eucharistie ? Ils le possèdent, il est vrai, d'une manière plus délicieuse, comme l'objet immuable de leur félicité ; et nous, chrétiens, nous le possédons par la communion, d'une manière plus merveilleuse, comme le gage infaillible de notre immortalité. Qu'il soit pour eux singulièrement, dans leur état d'élévation, le Dieu de gloire et de grandeur ; il est singulièrement pour nous, malgré notre bassesse, le Dieu de familiarité et d'amour. Il ne nous est pas donné pendant la vie de le voir, de le contempler, comme des saints, face à face et à découvert ; mais leur est-il donné, comme à nous de le porter au dedans d'eux-mêmes ? En sont-ils les possesseurs, les dépositaires et les maîtres ? Ils sont comme absorbés et transformés dans ce Dieu de majesté, par la force de leur amour ; et cette majesté suprême est comme absorbée et transformée dans nous, par la force de son amour pour l'humanité. Ils environnent son trône comme des courtisans toujours éblouis de la gloire d'un si grand roi ; et ce roi si grand devient sans cesse comme le sujet et l'esclave des hommes auxquels il sert de nourriture. Et ce même Dieu, ce Dieu puissant, ce Dieu magnifique, ce Dieu redoutable qui donne le mouvement à l'univers, n'a lui-même de mouvement et d'action dans l'eucharistie, que pour obéir aux désirs du plus simple fidèle, qui le fait sortir de ses tabernacles pour venir à lui. De là, chrétiens, pourrions-nous ne pas conclure que la libéralité infinie de l'Homme-Dieu s'épuise à nous témoigner son amour dans l'eucharistie. Mais j'ai dit de plus, amour qui épuise la toute-puissance de l'Homme-Dieu, en lui faisant renverser toutes les lois naturelles qui s'opposent à son union avec l'homme.

2° Et en effet, lorsque ce Dieu-Homme vient s'unir à nous par la communion, n'y vient-il pas, pour parler ainsi, sur les débris de la nature entière ; et comme à la fin des siècles il doit signaler sa vengeance par le bouleversement général de l'univers, ne signala-t-il pas son amour dans l'eucharistie, par le renversement le plus prodigieux de toutes les lois naturelles qui s'opposent à son union avec l'homme ? Ouvrons ici les yeux de la foi, et sans craindre de faire injure à la puissance suprême de Jésus-Christ, reconnaissons que c'est principalement dans les prodiges mystérieux de l'eucharistie que paraît le dernier effort de sa vertu ; que s'il est toujours le Dieu fort, le Dieu puissant, si le Dieu admirable est son nom depuis l'éternité : *Nomen ejus admirabilis* (*Isa.*, IX) ; jamais ce beau nom ne lui convint mieux que dans son sacrement où la toute-puissance est mise en œuvre pour accomplir les desseins de l'amour.

Car enfin les plus grands miracles, les miracles du premier ordre, opérés sur la terre, et en si grand nombre, par la vertu toute-puissante de ce Dieu sauveur, ont-ils rien d'aussi incroyable que le seul changement qu'il opère tous les jours dans l'eucharistie, de la substance du pain en sa propre substance, pour l'unir sans cesse avec la nôtre ? que la mort en effet obéissante à ses ordres suprêmes, rende à l'instant les victimes qu'il lui commande de restituer au monde, que cette foule de maux, de langueurs, de contagions qui affligent les hommes, disparaissent au premier ordre qu'il leur en donne ; que les vents, la mer, les astres reconnaissent, dès qu'il parle, la voix de leur créateur : ces prodiges, quoique surprenants en eux-mêmes, n'ont cependant rien de mystérieux pour l'esprit de l'homme. Si ce sont là des opérations au-dessus des forces humaines, ce ne sont pas des mystères supérieurs à l'esprit de l'homme, et qui passent les bornes de son intelligence. Mais écoutez ceci : mais que les espèces du pain et du vin se soutiennent dans l'eucharistie, indépendamment de leurs substances, dont elles ont, selon les lois de la nature, une dépendance essentielle et nécessaire ; que le corps adorable de l'Homme-Dieu reste sans poids, sans figure apparente et sans dimension visible aux regards du monde ; que tous ses membres soient contenus sous une parcelle d'hostie consacrée, et paraissent comme identifiés, sans confusion néanmoins et sans désordre ; mais qu'un corps unique, tel que celui de l'Homme-Dieu se multiplie chaque jour des millions de fois, sans rien perdre de l'unité qui lui est propre ; qu'il descende du ciel sur la terre, sans traverser l'espace et le milieu physique qui les séparent ; qu'il cesse, sans s'émouvoir, d'être sur l'autel où il résidait, et qu'il conserve toute sa grandeur naturelle sous la moindre particule de l'hostie qui le contient ; mais qu'une chair matérielle (la chair de Jésus-Christ) acquierre les qualités propres des esprits, qu'elle ait le pouvoir incompréhensible de nourrir, de fortifier des âmes ; qu'elle soit réellement présente et ne soit pas visible ; qu'elle soit palpable et ne se puisse toucher ; qu'elle puisse être divisée, et ne se divise jamais ; qu'elle soit la nourriture de l'homme, sans souf-

frir d'altération; qu'elle soit elle-même pleine de vie, et qu'elle demeure dans un état de mort; mais qu'un Homme-Dieu, ainsi que ses créatures, soit subjugué par les efforts de sa propre puissance, qu'il agisse sur lui-même et en quelque sorte contre lui-même, qu'il paraisse tout ce qu'il n'est pas, et ne paraisse rien de ce qu'il est; voilà, mes chers frères, ce qui surpasse également et la force et l'intelligence humaines. Voilà, je le dis d'après le Docteur angélique, saint Thomas, le chef-d'œuvre de la vertu divine qui était dans Jésus-Christ et le plus grand de ses miracles : *Maximum miraculorum Christi.* Voilà ce qui demande non plus le doigt de Dieu, mais toute la force de son bras : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Psal.* LXXVI.)

Or, mes chers auditeurs, c'est ce miracle, ou plutôt cette foule de miracles contenus dans celui de la transsubstantiation que la foi catholique nous révèle, qui s'opèrent tous les jours et se renouvelleront jusqu'à la fin des siècles dans chacune des hosties consacrées à la communion des fidèles; et il n'est point de vrai chrétien qui ne puisse justement se glorifier qu'il est l'objet de tant de merveilles inouies jusqu'alors, puisqu'il n'en est aucun que le Dieu de l'eucharistie n'invite et n'oblige même à s'approcher de la communion. J'oserai donc le dire, et dans le même transport que cette Vierge incomparable destinée, malgré la bassesse humaine, à devenir la mère de son Dieu : Ah! que le Dieu puissant a daigné faire pour sa créature de grandes et d'admirables choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.*, I.) Et tout chrétien n'a-t-il pas droit encore de se féliciter ainsi lui-même, puisque tous les miracles opérés par le Verbe divin pour s'incarner dans le sein d'une vierge, il les opère, et mille autres encore, pour s'incarner dans chacun de ses disciples, dont il a fait son temple et son sanctuaire; avec cette différence néanmoins que je vous prie de remarquer, et qui doit redoubler notre admiration pour son amour extrême, que tout ce qu'il voyait de grâces et de vertus dans la plus pure des vierges, qu'il se destinait pour mère, devait l'engager à franchir tous les obstacles pour habiter dans son sein; et que tout ce qu'il voit de souillures et de vices dans l'abîme de nos cœurs, où l'amour le fait descendre par la communion, ne devrait servir qu'à l'éloigner de nous pour jamais.

3° Enfin, pour vous représenter autant qu'il est en mon pouvoir ce prodige d'amour que la foi nous découvre dans l'eucharistie, voici le dernier trait que j'ajoute à la faible peinture que je vous ai tracée. Amour qui épuise l'humilité de l'Homme-Dieu, en le faisant descendre aux plus profonds abaissements dont il soit capable, pour s'unir plus étroitement à l'homme. Et cette idée me paraît plus expressive encore, et plus capable de faire concevoir, autant qu'il est possible, l'excès de cet amour, qui porte Jésus-Christ à s'unir à l'homme dans son sacrement. Mais ranimez ici la force et la vivacité de la foi qui vous éclaire; vous avez besoin de cette aveugle soumission qu'elle inspire au vrai fidèle, pour ne pas vous scandaliser de l'état où se réduit l'Homme-Dieu, pour accomplir sur vous les desseins de son amour. Car, si l'on a tant de peine à soumettre sa raison quand il s'agit de croire les abaissements d'un Dieu incarné, sa naissance dans une crèche, sa vie obscure et sans éclat au milieu d'un peuple qui l'ignore, sa mort ignominieuse sur une croix pour le salut des hommes; si, dis-je, tous ces traits de l'humilité divine nous paraissent presque incroyables dans le Dieu que nous adorons; que sera-ce de croire ce même Dieu pleinement caché sous les espèces eucharistiques, pour pénétrer, avec l'immensité de son être, jusque dans le cœur des chrétiens? Quelque humiliante, en effet, que nous soit représentée dans l'Evangile la vie mortelle de ce Dieu-Homme, du moins, en vivant sur la terre, conservait-il à son corps cette grandeur sensible qui le rendait semblable au reste des Israélites : *In similitudinem hominum factus* (*Philip.*, II), et à son visage, ces traits de douceur et de majesté, qui en faisaient aux regards du monde le plus beau des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum.* (*Psal.* XLIV.) Mais s'agit-il de s'unir à ses disciples dans l'eucharistie; c'est la foi qui nous l'apprend, non, il ne conserve pas même ces faibles avantages attachés au dehors de l'humanité : cette grandeur, cette beauté sensible, qui faisaient l'apanage et l'ornement du corps humain dont il était revêtu. Tout ce qui était visible dans lui, et capable de charmer nos sens, s'éclipse alors, disparaît et se perd, pour ainsi dire, sous une parcelle consacrée, où il est sans cesse comme s'il n'était pas. Que dis-je? Et cet Homme-Dieu, dans un sens vrai, ne s'abaisse-t-il pas même jusqu'à se détruire et à se consumer au dedans de nous-mêmes, pour arriver à cette union substantielle et ineffable qu'il désire? Un Homme-Dieu détruit! Cette idée vous étonne et vous scandalise peut-être, mes chers auditeurs. Et cependant quoi de plus incontestable dans les principes de la foi? Car quand Jésus-Christ vient nous honorer de sa présence réelle dans la communion, c'est une vérité de foi qu'il existe dans l'hostie qui sert de voile à sa majesté, d'une manière dont il n'existe pas dans le reste de l'univers, et que cette manière d'exister ne lui est pas moins propre et personnelle que l'existence nécessaire que la divinité lui donne. Une autre vérité, non moins certaine, c'est que l'existence de Jésus-Christ dans l'eucharistie dépend essentiellement de la conservation des espèces sacramentelles; et conséquemment, dès que ces espèces sous lesquelles il se cache sont altérées dans nous par la manducation réelle de son corps, il faut que le nouvel être qu'il avait pris de son sacrement, et qui lui avait coûté tant de miracles, soit véritablement détruit et anéanti dans nos personnes : destruction, anéantis-

sement réel, qui le ferait entièrement cesser d'être dans le cœur de l'homme, où il existait par son sacrement, si, comme Dieu, il n'existait pas nécessairement et dans tous les lieux du monde. Or, cette humiliation seule ne paraît-elle pas épuiser l'humilité de l'Homme-Dieu? Et pouvait-il plus s'abaisser que par cet état de destruction où il se réduit, en s'unissant à nous en qualité de nourriture? O amour, s'écriait un saint personnage du dernier siècle, amour ineffable et incompréhensible, qui, non content de réduire un Dieu dans un état de mort, l'oblige à se détruire, à se consumer dans notre cœur, qu'il daigne choisir pour son sanctuaire, afin de rendre éternelle et indissoluble à jamais l'union parfaite dont il nous honore.

Etat au reste, pour ne rien omettre de ce que la religion nous découvre sur cette humilité mystérieuse de l'Homme-Dieu, état d'autant plus humiliant encore pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qu'il ne laisse échapper, sous ce voile impénétrable, aucun rayon de sa gloire, pour se faire connaître. Si je le considère dans les divers états de sa vie mortelle, du moins quelques traits de sagesse et de puissance m'annoncent toujours sa divinité cachée sous les faiblesses de l'homme. A sa naissance, c'est un nouvel astre qui le fait reconnaître pour la lumière du monde; dans l'obscurité de sa vie, c'est une doctrine toute céleste, confirmée par des miracles, qui manifeste dans lui le Christ et le Désiré des nations; à sa mort, c'est la terre tremblante et le soleil éclipsé qui le décèlent pour l'auteur de la nature; dans les ombres du tombeau, c'est l'éclat de sa résurrection prédite et opérée par lui-même qui le fait triompher de la mort dont il devient le vainqueur pour l'éternité. Mais dans le sacrement de son corps, où la foi me le présente encore plus humilié que dans tout le cours de sa vie souffrante, il ne fait rien pour révéler sa gloire au monde, ou plutôt il fait tout pour l'obscurcir. Il y opère des prodiges sans doute sous ce voile épais qui le couvre à nos yeux, et même les plus grands prodiges qui soient en son pouvoir; mais, parce qu'il ne les opère que pour s'unir plus étroitement à l'homme, il veut que tout ce qu'il fait de plus grand pour favoriser cette union eucharistique, se passe sans bruit et dans le silence; que toutes les lois de la nature renversées dans son sacrement ne nous y annoncent sa grandeur que par celle de son amour, et que sa toute-puissance, pour ne rien avoir d'effrayant et de redoutable qui écarte l'homme de son autel, ne soit pas moins employée dans ses temples à nous cacher tous ses miracles, qu'à les opérer.

L'aviez-vous conçu jusqu'ici, l'aviez-vous médité, mes chers auditeurs, ce que la foi nous découvre de ce prodige d'amour renfermé dans l'Eucharistie, à laquelle nous participons tous en qualité de chrétiens? Peut-être ces vérités mystérieuses ne furent-elles que rarement l'objet de vos réflexions; mais qu'elles soient aujourd'hui gravées pour jamais dans vos esprits! Amour qui oblige l'Homme-Dieu de contracter avec le monde chrétien l'union la plus étroite dont un Dieu puisse honorer ses créatures; amour qui pour arriver à cette union, comme au terme de ses désirs, épuise tout à la fois la libéralité de l'Homme-Dieu, la toute-puissance de l'Homme-Dieu, l'humilité de l'Homme-Dieu; le voilà sous les principaux traits qui le distinguent, ce prodige toujours subsistant de l'amour divin; ce composé de merveilles dont chacun de nous est spécialement l'objet, et dont nous recevons le gage authentique et solennel, autant de fois que nous approchons de la communion.

Amour bien consolant, je l'avoue, et qui doit faire dire au peuple chrétien, plus justement encore qu'à l'Israélite honoré de la présence de l'arche, que jamais nation n'eut le privilége d'adorer un Dieu qui daignât l'approcher de si près, et qui fît de si grandes choses pour s'en approcher : *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis.* (*Deut.*, IV.) Mais cet amour si consolant pour le chrétien fidèle qui sait le reconnaître, et répondre à l'infinité de ses dons, pensez-vous, mes chers frères, que ce même amour ne servira qu'à vous confondre, et à faire tomber sur vos têtes ces anathèmes foudroyants, lancés par saint Paul contre quiconque n'aime pas Jésus-Christ, s'il ne fait pas sur vos cœurs l'impression qu'il y doit faire? Je veux dire, si comme Jésus-Christ met en œuvre de sa part tout ce qui est en sa puissance, pour éterniser son union avec l'homme, l'homme de son côté ne fait pas tout ce qui est en son pouvoir pour affermir et perfectionner dans lui cette union admirable avec son Dieu. Or, cette réflexion seule, pénétrée et approfondie, ne porte-t-elle pas avec soi de quoi nous désoler la plupart, et nous faire trembler? Un moment de retour et de considération sur nous-mêmes.

Un Dieu, pour contenter son amour, daigne faire à l'homme le don le plus parfait et le plus absolu de sa personne divine. Il se livre, il s'abandonne, pour ainsi dire, à la discrétion du cœur humain dans son sacrement; don infini, et qui sans doute n'exige rien moins de notre part, qu'un dévouement entier, un abandon total et sans réserve à ses volontés souveraines. Eh! comment un Dieu qui donne tout ce qu'il est, dit saint Chrysostome, pourrait-il ne pas demander, du moins en échange, tout ce que nous pouvons et tout ce que nous sommes : *Qui totum dedit, totum petit.* Or, au moment même que nous recevons ce Dieu dans la communion, et qu'il nous donne ce bien infini, auquel nulle créature n'a droit de prétendre, et qui n'est rien de moins que lui-même, peut-il se glorifier à juste titre d'obtenir de nous-mêmes sur notre cœur ce domaine entier qui lui appartient si justement, et dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce? Ah, chrétiens! confessons-le de bonne foi devant ce

Dieu à qui tous les cœurs sont ouverts : que de restrictions, que de réserves, que de rapines toujours nouvelles ne voit-il pas de ce tabernacle où il réside dans le sacrifice prétendu que nous lui faisons de nos personnes ! Les souvenirs les plus fréquents de notre mémoire, les plus nobles idées de notre entendement, tous les mouvements libres de notre cœur, l'usage ordinaire de tous nos sens, tout ce qui compose et distingue notre nature, devrait, par le plus juste retour, être consacré désormais à le connaître, à le servir et à l'aimer : et toujours néanmoins quelque objet, quelque passion dominante dans le cœur en apparence le plus fidèle, ne partage-t-elle pas avec ce Dieu souverain l'empire absolu qu'il demande sur toutes les facultés de l'âme qu'il remplit de sa présence; et parmi tout ce que je vois ici de chrétiens, pourrais-je dire avec vérité qu'il est un cœur, un esprit, une âme totalement à Jésus-Christ, et dont ce grand Dieu soit le véritable et le seul maître ?

Un Dieu, pour donner carrière à son amour, et renverser tout ce qui s'oppose à son union avec l'homme, déploie dans son sacrement tous les efforts de sa puissance : il opère à ce dessein de plus grands miracles dans l'espace étroit d'une hostie que dans toute l'étendue de la terre et des cieux. Quel langage plus éloquent, si nous savons le comprendre ! quelle voix plus persuasive que cette violence continuelle qu'il fait aux lois de la nature pour nous inspirer à nous-mêmes, dans les combats que la nature nous inspire, ce courage, cette force héroïque qui détruirait dans nous, avec sa grâce, tous les obstacles qu'y trouve son amour ! Et cependant, chrétiens, quelle lâcheté, quelle faiblesse n'éprouvez-vous pas dans les moindres attaques que la chair et le monde vous livrent, malgré la puissance infinie de ce Dieu qui vient vous fortifier lui-même ! Il ne faudrait, hélas ! que sa force et sa vertu qu'il vous présente dans la communion, pour vous faire triompher de tous les penchants que votre cœur lui oppose; et, faute de cette coopération fidèle de votre part aux victoires qu'il vous destine, ce Dieu fort, qui a fait plier devant lui toute la nature, pour se faire un passage jusque dans nos cœurs, y trouve une résistance insurmontable qui fait échouer tous les projets de sa bonté, et qui l'oblige à se retirer de notre cœur, sans y laisser nul monument sensible de sa présence, c'est-à-dire sans retrancher un seul défaut de l'habitude de nos mœurs, et sans les enrichir d'une seule vertu.

Un Dieu, pour mettre le comble à son amour, se réduit à une espèce de néant; il s'abaisse jusqu'à se détruire et à se consumer dans nous et pour nous dans son sacrement. Peut-il mieux mériter, que dans l'état de cette humilité excessive, le sacrifice de cet orgueil secret qui se glisse jusque dans nos œuvres les plus saintes, et dont la vue constante de notre misère n'a pas encore été capable de nous guérir ? Mais l'a-t-il obtenu de nous jusqu'à ce jour, le sacrifice de cet orgueil, déguisé de mille manières, et jusque sous les dehors de la vertu, pour dominer sur la vertu même ? Lorsque ce Dieu suprême s'anéantit actuellement dans nous par le bienfait de la communion, savons-nous bien reconnaître la réalité de notre néant devant l'immensité de son être divin ? Notre âme nourrie, et comme engraissée de ce Dieu humilié, selon la belle expression de Tertullien : *Anima de Deo saginata;* ne paraît-elle pas toujours également pétrie de vanité et d'amour-propre dans le cours de la société humaine ? Et tout remplis que nous sommes de ce Dieu anéanti qui vient nous sanctifier, ne sommes-nous pas encore plus pleins de nous-mêmes que du Dieu que nous possédons ?

Or de là, quel reproche contre nous, mes chers auditeurs, si nous n'en sommes pas venus encore jusqu'à méconnaître le tribut essentiel de cet amour dont nous sommes redevables à notre Dieu ? Quel contraste plus propre à nous confondre, que celui d'un Dieu créateur de l'univers, qui a bien voulu nous rendre les possesseurs, et comme les maîtres absolus de sa personne divine; et d'une créature qui ose encore lui disputer à chaque instant cette possession entière d'elle-même dont il daigne être et paraître jaloux ? Quel sujet pour nous de condamnation et d'anathème, que ce Dieu d'amour, entouré, pour ainsi dire, d'une foule de merveilles dans l'Eucharistie, daigne venir en personne faire la conquête de nos cœurs, et les réformer par sa puissance; et que le fonds de corruption que notre nature oppose à ses desseins de miséricorde soit un plus grand obstacle à sa puissance infinie que la nature entière, qu'il renverse pour nous ? Quelle honte ! quelle confusion pour un disciple de Jésus-Christ, que la violence de l'amour ait réduit son Dieu dans l'Eucharistie jusqu'à pouvoir dire, dans la rigueur du terme, que son humanité sainte est devant nous comme le néant : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (*Psal.* XXXVIII); et que le chrétien qui reçoit son Dieu dans cet état prodigieux d'abaissement soit toujours prévenu d'une vaine estime pour sa personne, et se persuade encore qu'il est quelque chose ?

Ah ! Seigneur, comment nous justifier jamais au tribunal de votre justice quand vous nous présenterez ainsi, mais dans un plus grand jour que ne peut le faire l'éloquence humaine, tous les dons, tous les miracles, tous les abaissements de votre amour renfermés dans l'Eucharistie pour vous unir inséparablement à l'homme, et que nous serons forcés par l'évidence à reconnaître devant vous, qu'au lieu de contribuer de notre part à rendre durable cette union eucharistique, tous nos sentiments, toutes nos œuvres, pour être partis d'un principe tout humain, n'auront contribué qu'à l'affaiblir peu à peu jusqu'à la détruire ? Oserons-nous alléguer, ô mon Dieu, pour nous jus-

fier de ce que le prodige de votre amour n'a point fait sur nos cœurs l'impression vive qu'il y devait faire, oserons-nous dire qu'il n'a pu nous toucher assez pour nous faire sortir de cet état de langueur et d'indifférence à votre égard? Hélas! chrétiens, peut-être notre insensibilité va-t elle jusqu'à nous autoriser contre l'amour de Jésus-Christ de notre insensibilité même. Mais c'est ce même prétexte qui nous rendra plus condamnables encore que tout le reste. Car Dieu nous représentera cette insensibilité déplorable où nous serons tombés à l'égard du sacrement du Dieu Sauveur comme un prodige infiniment odieux que nous aurons opposé au prodige de son amour. Prodige d'insensibilité et d'ingratitude qui ne vient plus de Dieu, mais uniquement de nous-mêmes, et dont je dois vous inspirer toute l'horreur qu'il mérite; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour se former une idée juste de ce prodige d'insensibilité et d'ingratitude que l'homme oppose au prodige de l'amour d'un Dieu dans l'Eucharistie, il ne faut pas chercher le coupable dans un incrédule, qui, étant né chrétien, a renoncé à sa religion, soit par travers d'esprit, soit par libertinage de mœurs; ni dans un hérétique, qui, malgré l'autorité de l'Evangile et celle de l'Eglise, a pu se persuader enfin que Jésus-Christ n'est pas réellement présent au sacrement de l'autel. L'aveuglement de l'un et de l'autre, précédé par les plus pures lumières de la foi qu'ils ont étouffées volontairement eux-mêmes, est sans doute un aveuglement criminel de leur part, et qui ne saurait être sans l'ingratitude la plus marquée à l'égard du bienfait inestimable de la révélation divine. Mais cette ingratitude, si odieuse en elle-même, ne peut pas toujours être regardée comme un prodige. L'ingratitude, l'insensibilité de l'homme au don infini de l'Eucharistie, pour nous paraître un prodige, doit être considérée dans le chrétien catholique qui, à la faveur du flambeau de la foi, reconnaissant dans l'Eucharistie la présence réelle d'un Dieu qui emploie toute sa puissance à s'y anéantir, ou n'approche point de ce sacrement d'amour, ou s'en approche avec une froideur toujours égale, ou s'en approche avec une entière indignité; n'approche point de ce sacrement par une indifférence que la gloire de recevoir un Dieu ne peut toucher; s'en approche avec froideur, sans éprouver aucun des sentiments que lui devrait inspirer la possession actuelle de sa personne et des grâces de son Dieu; s'en approche avec une entière indignité, par un excès d'ingratitude qui ajoute le plus grand des outrages à l'abaissement volontaire où l'amour seul fait descendre son Dieu. En trois mots, ne point approcher de Jésus-Christ par la communion de son corps, s'en approcher avec froideur, s'en approcher avec indignité; trois désordres qui, dans le catholique instruit et persuadé de sa croyance, ont je ne sais quoi de monstrueux et d'inconcevable, et que pour cette raison j'ose appeler, non plus seulement des désordres, mais des prodiges de désordres: trois états du cœur humain par rapport à l'Eucharistie, dans quelqu'un desquels pourront se reconnaître presque tous les chrétiens qui m'écoutent. Donnons à cette morale toute l'étendue qu'elle mérite.

C'est un désordre, j'en conviens, devenu si ordinaire de nos jours, qu'il a cessé de frapper le monde, que cet éloignement de l'Eucharistie où vivent tant de chrétiens, dont les uns ont totalement renoncé à ce sacrement d'amour, et les autres s'en approchent avec peine une fois l'année pour obéir au précepte formel de l'Eglise. Cependant, mes chers auditeurs, est-il rien en effet de plus étonnant, que de voir des hommes croire, de la foi la plus ferme, que Jésus-Christ réside sous les espèces eucharistiques, pour servir de nourriture à leur âme, et s'interdire en même temps à eux-mêmes, des années entières, ce pain céleste dont ils pourraient tous les jours se rassasier? que de voir des hommes convaincus, qu'en s'approchant de l'Eucharistie, ils recevront la plénitude de la grâce avec celui qui en est l'auteur, qu'ils deviendront les possesseurs, et comme les maîtres du corps, du sang, de l'âme, de la divinité, de tous les attributs du Dieu incarné, et de voir ces mêmes hommes se faire une habitude de vivre dans la privation de ce sacrement, qui renferme tous les dons divins dont il est la source? Ce sacrement auguste qui formerait entre eux et Jésus-Christ une alliance plus étroite que toutes les liaisons naturelles qui unissent les hommes en familles et en sociétés, ce sacrement, dont les autres ne peuvent les dédommager, ni produire les fruits merveilleux attachés à lui seul; ce sacrement, le chef-d'œuvre de l'amour de Jésus-Christ, et pour eux, et pour tous les hommes, n'est-il pas, dis-je, inconcevable qu'ils le négligent et l'abandonnent, je ne dis pas sans regret, mais avec une espèce de joie et de satisfaction? Et que si pour éviter le scandale, et ne pas attirer sur leurs têtes les foudres de l'Eglise, ils consentent enfin à célébrer la Pâque commandée à tous les disciples de Jésus-Christ; la seule idée de ce beau jour, qu'ils devraient regarder comme le plus heureux de leur vie, et dont les anges mêmes leur envieraient le bonheur, suffise pour les abattre et les contrister? Encore une fois cela peut-il se comprendre?

Ecoutez, chrétiens, cette supposition simple qui vous développera mieux encore ce qui me frappe et ce que je veux dire: Si sous l'empire de l'ancienne loi, lorsque les prophètes et les patriarches, inspirés du ciel, s'épuisaient en vœux et en désirs, pour accélérer l'avénement du Messie sur la terre; si dans ces jours d'attente et de soupirs pour les justes, dont Jésus-Christ était le seul objet, un de ces hommes éclairés de Dieu sur l'avenir avait prédit au

monde qu'un temps arriverait où ce Dieu-Messie, l'espoir des nations, quitterait le trône de sa gloire, et voudrait non-seulement vivre sans appareil au milieu de son peuple, mais encore le nourrir de sa propre substance, par le moyen d'un sacrement qui le contiendrait pleinement lui-même ; si ce prophète eût ajouté que le Messie, dans cet état de nourriture, désirerait d'être reçu des hommes avec plus d'ardeur encore que les justes et les saints d'Israël n'auraient pu souhaiter son entretien et sa présence; mais que, malgré tous ses désirs, une infinité de chrétiens refuseraient de s'approcher de sa personne et de la recevoir, ou ne le feraient que par force ou par contrainte; si, dis-je, un prophète, sous la loi ancienne, avait ainsi prédit cet éloignement futur des chrétiens pour la personne adorable de leur Messie, le désiré de tous les siècles, pensez-vous, mes chers frères, pensez-vous qu'alors un tel oracle eût trouvé quelque croyance dans les esprits les plus crédules? N'eût-on pas regardé comme un crime vraiment impossible au cœur humain, cette insensibilité capable de lui faire rebuter les dons et la personne même d'un Dieu si plein d'amour? Et ne nous paraîtrait-elle pas également incroyable de la part de tous ses disciples, si l'expérience ne nous obligeait à le reconnaître dans une infinité de chrétiens qui s'excommunient volontairement eux-mêmes, autant qu'il est en leur pouvoir, et qui se font une espèce de bonheur de cette privation totale de l'Eucharistie? Peine cependant la plus terrible dont puissent être menacés sur la terre les vrais enfants de l'Eglise.

Que si vous me demandez au reste quels motifs si puissants peuvent retenir tant d'hommes et de femmes du monde dans cette insensibilité qu'ils font paraître à tous les traits de l'amour d'un Dieu; ah! mes chers auditeurs, c'est ici que se découvre plus évidemment encore cette insensibilité prodigieuse qui les fait renoncer au commerce divin de Jésus-Christ avec l'homme dans l'Eucharistie. Suivez le détail de leurs principes, et jugez-les vous-mêmes sur les motifs vains et frivoles dont ils s'autorisent.

Prodige d'insensibilité! ils s'éloignent du sacrement adorable de Jésus-Christ, parce qu'ils n'éprouvent, disent-ils eux-mêmes, nul goût, nul attrait, nul désir qui les invite à s'en approcher. Mais quoi! ce défaut-là même de goût, de désir, d'attrait, de sentiment pour Jésus-Christ, n'est-il pas un véritable prodige? Qu'un Dieu en effet soit porté vers l'homme par un attrait si puissant qu'il veuille s'unir inséparablement à lui, et que l'homme ne ressente aucun empressement pour s'en approcher? Qu'un Dieu s'exprime dans les termes les plus forts pour exalter le désir qu'il a de nous servir de nourriture : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII.). Que non-seulement il nous presse et nous sollicite, mais qu'il nous ordonne par la voie de son Eglise de paraître au banquet céleste qu'il nous prépare : *Compelle intrare* (*Luc.*, XIV); qu'il nous menace de sa colère éternelle, si nous ne répondons pas sur ce point aux désirs toujours empressés de son cœur : *Nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI.) Que Jésus-Christ, dis-je, nous dévoile ainsi toute la vivacité du sentiment qui le porte vers ses disciples, et cependant que les disciples si ardemment désirés, si vivement aimés du Dieu qu'ils adorent, n'éprouvent eux-mêmes aucun désir de le recevoir; en vérité ce dégoût seul, où l'on vit sans inquiétude et sans être touché, loin de justifier en nulle manière les chrétiens qui ont le malheur de l'éprouver, ne manifeste-t-il pas dans eux cette insensibilité prodigieuse dont je parle, et qui ne peut avoir d'autre principe qu'un cœur endurci et impénétrable à tous les traits du plus ardent amour?

Prodige d'insensibilité! ils s'éloignent du sacrement adorable de Jésus-Christ, sous prétexte d'affaires sérieuses qui les occupent, et ne leur permettent pas de vaquer librement aux exercices de religion que demanderait la participation de l'Eucharistie. Cependant qu'au plus fort de ces occupations si pressantes, la fortune leur amène un proche qui leur est cher, un ami dont ils ménagent les bonnes grâces, un patron dont ils aient besoin, un juge dont ils veulent gagner le suffrage, est-il une affaire, un embarras, quel qu'il puisse être, qu'ils n'oublient volontiers alors pour les recevoir et leur faire accueil? Et dès qu'on leur parle de recevoir un Dieu, qui est et sera toujours pour eux le frère le plus tendre, l'ami le plus intime, le patron le plus nécessaire, le juge dont l'unique suffrage décidera de l'éternité de leur sort; dès qu'il faut recevoir Jésus-Christ qui, pour prix de ses dons et de tout lui-même, ne demande que des cœurs sensibles qui le reçoivent, la moindre affaire l'emporte toujours sur la réception de Jésus-Christ et les détourne d'un devoir qui devait l'emporter sur tous les soins et les devoirs du monde.

Prodige d'insensibilité! ils s'éloignent du sacrement adorable de Jésus-Christ, parce que l'universalité du bienfait infini de l'Eucharistie en diminue dans leurs esprits l'estime et la valeur. Oui, Seigneur Jésus, cet amour sans bornes, qui sans acception des personnes, vous fait la nourriture commune de tous les chrétiens, c'est ce qui les rend insensibles à la grandeur et au prix de vos dons. Si vous n'aviez permis les approches de votre auguste sacrement qu'à un petit nombre honoré de votre choix, cette restriction qui les distinguerait du vulgaire, leur inspirerait plus d'ardeur à s'approcher de vous et à vous recevoir. Insensés qu'ils sont! ils jugent de vos faveurs infinies comme des faveurs toujours bornées des hommes qui ne peuvent se partager entre plusieurs sujets sans que le partage les diminue pour chacun d'eux, et, dans cette illusion grossière, ils négligent la réception d'un sacrement, où, en vous donnant à tous

vos disciples, chacun vous reçoit avec la même plénitude que s'il était le seul homme que vous eussiez à combler de vos dons sur la terre et à rendre heureux

Prodige d'insensibilité! ils s'éloignent du sacrement adorable de Jésus-Christ, parce qu'ils craindraient, hélas! de paraître chrétiens à l'excès et de s'exposer aux railleries du monde, s'ils présentaient souvent au public le spectacle d'une piété qui les rendît assidus au pied des autels. Ce serait dans leur idée se confondre avec la foule, de se présenter fréquemment à la table de Jésus-Christ, et pour se distinguer du peuple dévot et chrétien jusque dans l'exercice d'une religion qui égale tous les hommes devant Dieu, par un orgueil insensé qui les domine, ils se font une bienséance d'état et de rang de renoncer à l'usage de ce pain céleste dont Jésus-Christ les invite à se rassasier sans cesse, et de ne remplir, au plus, sur ce point, que le précepte rigoureux de la communion annuelle que leur impose l'Eglise.

Enfin, prodige d'insensibilité! (le dirai-je, et pourrez-vous, âmes vraiment chrétiennes, pourrez-vous l'entendre sans une sorte d'horreur?) Ils s'éloignent du sacrement adorable de Jésus-Christ, si nous voulons les en croire, parce qu'il est à craindre pour tous les hommes et qu'ils craignent réellement pour eux-mêmes de s'exposer au mépris d'un mystère si redoutable, et de remporter enfin de la table sainte moins d'estime et de respect pour le Dieu qu'ils adorent en se rendant plus familière la réception de son auguste sacrement; comme si notre Dieu pouvait jamais ressembler aux hommes dont la perfection essentiellement bornée fait trop souvent diminuer l'estime qu'on en a conçue, à mesure qu'il est permis de les voir et de les étudier de plus près; comme si, au contraire, il n'était pas essentiel au Dieu de l'Eucharistie d'inspirer à ses disciples d'autant plus de respect pour sa personne, qu'il est mieux connu par la réception fréquente de son sacrement? Mais pourquoi m'arrêté-je à détromper ces faux chrétiens d'une erreur où ils ne sont pas? Non, ô mon Dieu! ce n'est point là ce qui les éloigne de votre personne divine; c'est qu'ils veulent demeurer tranquilles dans cette vie de faiblesse et de péché qui leur plaît, et que le bonheur de vous conquérir, vous, votre amour et toutes vos grâces leur coûterait trop cher s'il fallait l'acheter par un recueillement de quelques jours, et par la fuite de quelques misérables plaisirs qu'ils vous préfèrent.

Ce n'est pas tout encore, et ce qui me paraît plus inconcevable dans un grand nombre de chrétiens qui s'obstinent à s'éloigner du sacrement adorable de Jésus-Christ, c'est qu'ils s'en éloignent, non-seulement sans aucun motif capable de faire impression sur un esprit raisonnable et sensé, mais encore contre toute raison; c'est-à-dire que ce qui leur sert de principe pour communier ou ne communier que rarement, est ce qui devait les porter plus efficacement à multiplier le nombre de leurs communions. Demandez en effet à la plupart de ces chrétiens malheureusement séduits, qui se font un point de conscience de s'interdire la communion, du moins la communion fréquente; demandez-leur ce qui les oblige à se prescrire une règle si peu conforme à l'esprit de l'Eglise? C'est, vous répondront-ils, que l'homme est trop faible, trop fragile, trop imparfait, pour approcher si souvent de la pureté et de la sainteté même, et pour se faire une viande habituelle de la chair d'un Dieu. Or cette indignité même uniquement fondée sur la fragilité et la faiblesse naturelle de l'homme, cette espèce d'indignité qui n'a rien de libre de notre part et conséquemment rien de coupable, n'est-elle pas en effet le plus pressant motif pour approcher souvent de la table où Jésus-Christ nous invite? Plus on est faible et infirme de sa nature et plus on a besoin, sans doute, de recourir à la force divine pour se soutenir contre les périls auxquels la faiblesse humaine nous expose; et dans quelle source puisera-t-on plus sûrement cette force nécessaire que dans un sacrement où l'auteur même de la grâce daigne se communiquer aux plus faibles et leur faire part de sa toute-puissance contre les ennemis domestiques ou extérieurs qu'ils ont à craindre?

Quel étrange raisonnement, que celui d'un homme qui refuserait de s'adresser au plus grand médecin de l'univers, et de faire usage des remèdes les plus salutaires, parce qu'il serait réduit dans un état d'infirmité et de langueur! Et voilà cependant le prétexte le plus ordinaire aux chrétiens pour se priver habituellement du pain des anges qui leur est offert; prétexte spécieux, employé de tout temps par les réformateurs pour éloigner les fidèles du sacrement de Jésus-Christ dont il déchiraient l'Eglise : prétexte d'indignité, qui de nos jours fait plus de ravages que jamais, surtout parmi les simples qui se laissent persuader ce paradoxe tout insoutenable qu'il est: qu'ils deviendront plus vertueux, en s'éloignant de la source intarissable de toutes les vertus; plus chrétiens, en renonçant au plus intime commerce qu'ils puissent avoir avec Jésus-Christ; et plus dignes de le recevoir, en désobéissant aux ordres réitérés qu'il leur donne de s'approcher de lui. Est-il donc possible, ô mon Dieu! Dieu de grâce et d'amour! est-il possible, que vous étant fait vous-même la nourriture de l'homme, son insensibilité soit montée jusqu'à ce point de sacrifier aux plus faibles motifs le bonheur ineffable de vous recevoir, et de se faire un mérite et une vertu même de son indifférence à répondre aux plus vives sollicitations de votre amour?

2° Mais je n'insiste pas là-dessus davantage, et je passe au second prodige qui n'a rien de moins surprenant que le premier. C'est cette dureté, cette froideur toujours égale, avec laquelle on s'approche de ce sacrement d'amour. Prodige diabolique! s'écriait un Père de l'Eglise, et dont il semble que le cœur humain seul ne serait pas capable, si l'enfer

ne s'en mêlait pas. Un Dieu, tout brûlant d'amour pour l'homme, descend de son trône jusqu'à l'homme, pour habiter corporellement dans son sein, pour le nourrir spirituellement de sa propre chair; et l'homme au lieu de brûler lui-même de ce feu sacré dont il reçoit le principe en lui-même, au lieu d'obéir à l'impression de ce Dieu de charité que l'Écriture nous représente comme un feu dévorant : *Deus noster ignis consumens est* (*Hebr.*, XII); l'homme, ainsi pénétré de son Dieu, ne lui oppose qu'un froid mortel, que tout le feu de l'amour divin ne saurait vaincre : *Homo, tot congestis carbonibus, miraculo diabolico friget ad Deum.* Expressions vives et énergiques qui ont de quoi nous frapper, mais qui n'ont rien de trop fort, pour représenter l'insensibilité d'une âme qui reçoit son Dieu, qui s'unit à son Dieu, qui se nourrit de son Dieu, et qui n'éprouve en elle-même aucun de ces sentiments au-dessus de l'humain que tant d'amour et de bonté devrait y produire toujours. Cette insensibilité, mes chers frères, quand on y fait une sérieuse réflexion, n'est-elle pas en effet un prodige digne d'être opéré par l'enfer, où le feu de l'amour divin ne pénétra jamais? Un prodige plus étonnant dans l'ordre, ou plutôt contre l'ordre de la grâce, que ne pourrait être dans l'ordre de la nature le spectacle d'un homme environné et pénétré de flammes sans en recevoir aucune atteinte : *Homo, miraculo diabolico friget ad Deum.*

Expliquons-nous toutefois un moment pour ne rien confondre, et ne point jeter de vaines alarmes dans les consciences timides dont je dois respecter la paix. Quand je parle de la froideur avec laquelle on s'approche sans crainte du Dieu de l'Eucharistie, je n'entends point sous cette idée le défaut d'une piété tendre et affectueuse qui manqua souvent aux plus grands saints; défaut de sensibilité et de tendresse dans l'amour pour Jésus-Christ, qui pouvant être l'effet d'un naturel peu susceptible de sentiment, peut encore être une épreuve passagère dont Dieu se sert pour épurer la foi et la religion de ses élus, et leur donner lieu de lui prouver infailliblement leur fidélité. Car c'est ainsi qu'il lui plaît de traiter souvent même les plus grands saints; jaloux, comme il doit l'être, de s'en voir aimé pour lui-même : parce qu'il serait à craindre en effet que la consolation devenue inséparable de sa présence, ne les accoutumât à le chercher moins pour lui-même que pour leur bonheur propre et personnel, il cesse quelquefois de verser dans leur âme certains sentiments d'une piété tendre dont ils goûtaient la douceur ordinaire dans la communion, et permet qu'ils tombent dans un état d'aridité et de sécheresse, où ils ont besoin de toute leur foi pour persévérer dans les voies épineuses de la vertu. Épreuve de Dieu, comme je l'ai dit d'abord; et de plus, épreuve passagère pour ses vrais disciples, qui n'a rien de commun avec cette froideur éternelle que notre cœur oppose à tout l'amour de Jésus-Christ pour l'homme dans l'Eucharistie, et de laquelle je prétends parler uniquement ici. La suite vous fera mieux entendre ce que je veux dire.

On se présente à la table sainte, et l'on se fait même un devoir de s'y présenter souvent, pour recevoir le corps adorable de Jésus-Christ; mais sait-on s'occuper par avance du bonheur prochain que l'on se promet, de posséder son Dieu? Je parle ici des personnes les plus édifiantes dans la carrière de la piété chrétienne. Qu'il en est peu, même dans ce nombre distingué, dont l'amour fidèle, l'amour vigilant, l'amour aussi puissant en œuvres qu'en paroles, dispose efficacement le cœur à servir de temple aux grandeurs cachées de Jésus-Christ! Combien leurs communions ferventes et vraiment dignes en apparence de plaire à Dieu, n'ont pour principe, aux regards de ce Dieu scrutateur des cœurs, qu'une dévotion de coutume et d'habitude, de respect humain et de bienséance, d'orgueil même et de vanité; quelquefois, permettez-moi de le dire, une dévotion de caprice et d'amusement, d'oisiveté et d'indolence, dont elles préfèrent la douce et tranquille inaction aux soins pénibles et nécessaires que demanderait chaque jour le détail de leurs familles.

On se présente à la table sainte, pour recevoir le corps adorable de Jésus-Christ; mais de quels sentiments cette action, la plus grande qui soit au pouvoir de l'homme, est-elle ordinairement accompagnée? On possède son Dieu, ce Dieu même qui fait les délices du ciel, on le possède pleinement et sans partage; et trop semblables à ces vases précieux qui renferment dans nos tabernacles le corps sacré de ce Dieu d'amour; comme eux, on est insensible à tant de gloire et d'honneur. Il nous parle comme un ami dont les intérêts sont les nôtres; il voudrait s'entretenir et converser avec cette âme dont il est la nourriture, ce Dieu identifié pour ainsi dire avec nous-mêmes; et comme si c'était un Dieu étranger et inconnu pour l'homme, on ne sait point répondre à l'empressement de ses désirs; on s'ennuie de ses entretiens divins; on ne comprend pas même ce langage intérieur et toujours aimable, qu'il emploie pour parler au cœur; quelques actes passagers et superficiels de foi, d'humilité, d'adoration, de reconnaissance, que la mémoire rappelle, que la bouche prononce, que l'imagination quelquefois accompagne, mais auxquels le sentiment du cœur n'a point de part : voilà, voilà le prix qu'il reçoit de cet amour vif et ardent dont il devient encore la victime, jusque dans l'état de sa gloire et de son immortalité.

Du moins si cette morale ne tombait que sur de simples disciples de sa loi! Mais ne nous convient-elle pas trop souvent à nous-mêmes, ministres de Jésus-Christ et de son Église, à nous qui, en qualité de prêtres, avons reçu le pouvoir céleste de faire prendre à ce Dieu Sauveur une nouvelle naissance dans son sacrement? Combien de fois en effet nous arrive-t-il d'éprouver, au sacrifice de l'autel, cette froideur, cette indifférence prodigieuse dont nous réservons le

reproche pour le commun des chrétiens, et de laisser distraire par des objets frivoles la plus vive attention de nos esprits, au moment que nous accomplissons ces mystères redoutables, qui attirent sur nous l'attention, j'ai presque dit le respect des anges et de Dieu même.

Enfin, l'on se présente à la table sainte, pour recevoir le corps adorable de Jésus-Christ; mais quel est le fruit de ces réceptions fréquentes du corps de l'Homme-Dieu, et de quels sacrifices sont-elles habituellement suivies? Après une action de grâces, souvent précipitée, on perd le souvenir précieux de la visite du Seigneur; on reprend, ou avec la même négligence, ou avec une égale activité, ses soins, ses occupations, ses habitudes, ses amusements, sans qu'il paraisse le plus léger changement dans les mœurs. On ne pense pas même à retrancher de sa conduite mille défauts, mille imperfections dont Jésus-Christ, ainsi que l'Esprit-Saint, est toujours contristé. Dès que l'on ne traite pas en ennemi le Dieu que l'on vient de recevoir; dès qu'on ne l'outrage point par des fautes mortelles qui méritent le comble de sa disgrâce, on se croit quitte à son égard de tout ce qui lui est dû; et l'on ne voit pas que la légèreté prétendue de ces défauts que l'on craint de sacrifier, que cette légèreté même sur laquelle on se rassure, ne sert qu'à mieux prouver l'insensibilité d'une âme qui refuse constamment de si légers sacrifices à un Dieu qui opère constamment pour elle de si grandes choses. Or, encore une fois, ne sont-ce pas là des prodiges, mais des prodiges capables de rendre suspectes au monde chrétien la force et la présence même de Jésus-Christ dans son sacrement, si la foi ne nous apprenait pas que l'homme, tout faible qu'il est, abandonné à lui-même, peut résister encore à tout l'amour de son Dieu, et le rendre, pour son salut, inutile et sans effet?

Ah! mes chers auditeurs, qu'il me soit permis de vous présenter encore ces mêmes idées sous un nouvel aspect et dans un plus grand jour. Vous admirez quelquefois, entre les vertus éminentes qui ont distingué les saints, ce goût, ce désir ardent de la communion, qui absorbait lui seul tous leurs autres désirs; ces ravissements, ces transports d'amour qui les abîmaient pour ainsi dire, et les transformaient en Dieu au moment de la communion; ce courage, cette force invincible qui les animait au sortir de la communion, et en faisait au temps des persécutions, comme s'exprimait saint Chrysostome, des lions étincelants d'un feu divin, et redoutables aux tyrans même dont ils lassaient la fureur par leur constance : *Leones ignem spirantes.* Voilà ce qui vous paraît mériter singulièrement votre admiration dans tant de héros du Christianisme; et moi, chrétiens, je ne vois dans tous ces traits de religion dont vous êtes si frappés, non, je ne vois rien qui soit digne de mon étonnement ni du vôtre. Est-il donc si surprenant de voir des hommes désirer ardemment de s'unir à un Dieu qui désire plus ardemment encore de s'unir à eux mêmes? de voir des hommes contempler avec transport les perfections, surtout l'amour d'un Dieu qu'ils possèdent tout entier en eux-mêmes? De voir des hommes soutenus par un Dieu dont ils étaient remplis, oublier leur faiblesses et se faire un jeu de braver des tyrans qui n'avaient pour soutien que l'enfer, toujours faible contre la force de l'Homme-Dieu? Non, cet éclat de vertus, cet héroïsme même, n'a rien ici de surprenant, et doit être l'effet naturel de l'Eucharistie dans un cœur chrétien. L'effet prodigieux, mes chers frères, quoiqu'il ait cessé de vous surprendre, le voici : c'est que l'attente où nous sommes de recevoir le Dieu de toute grandeur et de toute puissance, ne nous oblige pas du moins à lui préparer dans nos âmes une demeure digne de sa majesté, et à y prévenir son entrée par la vivacité de nos désirs; c'est que le bonheur actuel de recevoir un Dieu dont toutes les richesses deviennent les nôtres ne puisse fixer la légéreté de nos esprits et la distraction de nos cœurs, au moment même qu'il entre dans nous avec tous les trésors de sa grâce; c'est que la reconnaissance due à tout l'amour d'un Dieu, devenu notre force contre la tyrannie des passions humaines, ne nous engage pas du moins à le laisser agir au dedans de nous-mêmes, où il ne demande qu'à opérer des miracles pour nous transformer en lui. L'effet prodigieux, c'est que des âmes prétendues dévotes, des âmes religieuses même, nourries habituellement du Saint des saints, vivent toujours dans l'habitude des plus grossières imperfections; qu'elles paraissent toujours, et soient toujours en effet également bizarres dans leurs humeurs, sensuelles dans leurs désirs, frivoles dans leurs idées, vaines dans leurs projets, opiniâtres dans leurs volontés, vindicatives dans leurs sentiments, dissipées dans leurs plaisirs, légères et inconstantes dans leur piété. L'effet prodigieux, c'est qu'une seule communion pouvant réprimer tous les penchants du cœur, redresser tous les travers de l'esprit humain, et du plus faible des hommes faire éclore un saint du premier ordre; des communions multipliées dans la plupart de ceux ou celles qui m'écoutent, et dans moi-même peut-être, ô mon Dieu! n'aient pas produit encore un seul degré de véritable vertu. Oui, chrétiens, voilà le vrai prodige qui se renouvelle tous les jours parmi vous, et qui demande de votre part les plus sérieuses réflexions. Je finis en peu de mots par le dernier prodige que nous opposons à celui de l'amour d'un Dieu dans l'Eucharistie; j'entends l'ingratitude des chrétiens, qui s'en approchent avec indignité, et qui ajoutent le plus grand des outrages aux abaissements volontaires où Jésus-Christ se réduit pour eux dans son sacrement.

3° On vous l'a représentée plus d'une fois, mes chers auditeurs, cette ingratitude énorme dont je parle, et la comparaison que vous

en aurez souvent entendu faire avec l'ingratitude des Juifs, qui donnèrent la mort à ce Dieu Messie, doit avoir laissé dans vos esprits frappés d'horreur l'image funeste d'une communion indigne qui, dans l'idée des pères de l'église, renouvelle en quelque manière la passion d'un Dieu-Sauveur, et le crucifie de nouveau dans le cœur du chrétien qui le reçoit sans s'être éprouvé lui-même : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI.)

Cependant, j'ose le dire, l'ingratitude du peuple juif n'a rien encore d'assez affreux pour nous peindre l'ingratitude du chrétien qui reçoit indignement Jésus-Christ par la communion. Car c'est saint Paul qui nous l'assure : l'aveuglement de ce malheureux peuple lui dérobait la connaissance de la divinité de Jésus-Christ, et s'il avait eu les yeux ouverts pour reconnaître le Roi de gloire dans sa personne, jamais il n'aurait porté sa fureur sacrilége jusqu'à le faire expirer sur la croix : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Ainsi l'ingratitude de ce peuple réprouvé, quelque horrible qu'elle nous paraisse, n'avait rien cependant de si prodigieux. Il ne voyait dans Jésus-Christ que la nature commune à tous les hommes, et quelques bienfaits qu'il eût reçus de cet homme puissant en œuvres et en paroles, l'aveuglement qui lui dérobait ses grandeurs suprêmes rendait son ingratitude moins coupable ; parce qu'en ignorant ses grandeurs divines, il ignorait conséquemment les abaissements infinis où l'amour l'avait fait descendre pour son salut. Ce qui caractérise singulièrement l'ingratitude du chrétien qui profane le corps de Jésus-Christ, et ce qui la met au rang des prodiges, c'est qu'il ose traiter son Dieu aussi indignement, et plus indignement en quelque sorte, que ne firent ses bourreaux, malgré toutes les connaissances dont la foi l'éclaire sur sa grandeur infinie et sur le sacrifice qu'il en fait pour son amour. Car il sait, ce chrétien sacrilége, que c'est un Dieu qu'il reçoit, et un Dieu anéanti, autant qu'il peut l'être, pour s'unir plus étroitement à l'homme ; et le sacrifice que ce Dieu fait de toute sa gloire pour arriver à cette union mystérieuse, loin d'arrêter l'audace du profanateur, n'est-il pas ce qui l'enhardit à de nouveaux outrages ? Non, disait saint Bernard, l'humiliation de mon Dieu ne diminuera rien des hommages que je lui dois. Plus au contraire il a voulu s'abaisser pour moi, plus il méritera mes adorations et mon amour. *Quanto pro me vilior, tanto mihi charior.* Tel est le langage de la reconnaissance, inspirée par la nature même à tous les cœurs. Mais, par un sentiment tout opposé qui fait frémir la nature même, et auquel se réduit le prodige d'ingratitude que je vous expose, le chrétien qui reçoit indignement son Dieu, semble mesurer l'insulte et l'outrage qu'il ose lui faire, sur l'état humiliant qui l'obscurcit alors ; puisque c'est dans cet état d'humiliation et d'abaissement qu'il lui marque plus de haine et de fureur.

Et en effet, si en quittant son autel pour descendre dans nos cœurs, ce Dieu, humilié dans l'Eucharistie, quittait en même temps les ténèbres qui le cachent, et paraissait à nos yeux sans nuage ; s'il pouvait se résoudre à s'annoncer au peuple chrétien qui le reçoit, comme il s'annonçait autrefois au peuple d'Israël, au milieu des éclairs et des tonnerres, sous le nom du Dieu fort et terrible, du Dieu des combats et des armées, sans doute, chrétiens, sans doute alors il ne verrait plus parmi ses disciples de ces hommes sacriléges qui osassent approcher de son autel, pour profaner son corps et son sang. Mais parce que son amour, dont toute sa grandeur devient comme l'esclave dans son sacrement, l'oblige à se couvrir d'un nuage qui, loin de nous écarter de sa présence, nous invite à l'approcher de plus près ; parce qu'il ne se fait annoncer par ses ministres qui le portent jusqu'à nous, que sous des noms de douceur et de paix, sous le titre d'Agneau de Dieu, qui s'immole encore tous les jours pour les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi* (*Joan.* I) ; juste ciel ! il est des chrétiens, et jusque dans les états les plus saints, qui osent recevoir ce divin Agneau, pour l'immoler encore dans leurs cœurs au péché même qu'il est venu détruire. Et voilà ce que j'appelle le prodige, et le dernier prodige de l'ingratitude de l'homme envers son Dieu.

Prodige d'autant plus outrageant pour le Dieu de l'Eucharistie, qu'il ne paraît réservé que pour lui seul, et que le cœur humain, quelque pervers qu'il soit, ne pourrait jamais se résoudre à des excès pareils contre un homme ordinaire, quel qu'il pût être. Car figurez-vous ici, chrétiens, qu'un de vos semblables, jaloux de votre bonheur, sacrifie, pour y contribuer, tout ce qui peut le distinguer lui-même, et s'ensevelisse à ce dessein dans l'obscurité la plus profonde où puisse tomber un homme mortel ; cet homme si généreux, ne vous parût-il avoir d'autre mérite que sa générosité même, n'éprouverait-il pas du moins de votre part assez de reconnaissance pour exciter sur lui votre compassion dans cet état de peine et d'abaissement où son amour pour vous l'aurait réduit ; et la seule pensée d'ajouter le moindre outrage à ce qu'il souffre d'humiliant pour vous, n'aurait-elle pas de quoi vous faire horreur ? Or, ce que le cœur le plus dénaturé craindrait de faire à l'égard du moindre des hommes, voilà, chrétien sacrilége, ce que vous faites sans remords contre l'Homme-Dieu lui-même, en ajoutant le plus sensible outrage aux abaissements infinis qu'il souffre déjà pour vous dans son sacrement. C'est donc à dire qu'il n'est réservé qu'au Dieu victime de son amour pour ses disciples, d'éprouver de leur part jusqu'où peut aller l'ingratitude de l'homme ; et que le même excès qui vous semblerait un monstre et un prodige à l'égard de la créature, perd pour vous tout ce qu'il a d'affreux, dès qu'il n'offense que le maître de l'univers ? Mais, où m'emporte mon zèle pour l'honneur

du sacrement de Jésus-Christ? Tirons, tirons le voile sur ce prodige de l'ingratitude de l'homme envers son Dieu, et n'entreprenons point d'en dévoiler l'horreur trop au-dessus des idées et des expressions humaines. L'indignation d'un cœur chrétien contre de tels attentats ne s'exprime bien que par le silence. S'il est donné au cœur humain de produire ces monstres de péché, non, il n'est point donné à l'esprit de l'homme d'en concevoir, bien moins encore d'en faire sentir l'énormité.

Concluons, mes chers auditeurs, et que la foi nous préserve pour jamais de ces trois désordres dont je viens de vous tracer le funeste tableau. Car c'est la foi nécessaire, ce fondement de toute vertu, qui nous manque à la plupart, et je ne voudrais qu'un grain de cette foi vive et animée pour bannir à jamais du christianisme, et cette étrange indifférence qui fait abandonner le sacrement de Jésus-Christ, et cette froideur non moins surprenante qui le fait recevoir inutilement, et cette ingratitude plus étonnante encore, qui le fait trop souvent profaner. Ranimez donc ici, ô mon Dieu! ranimez cette foi prête à s'éteindre dans l'âme de vos disciples; qu'ils croïent seulement, mais avec cette fermeté inébranlable que doit produire l'autorité de votre parole; qu'ils croient que c'est vous, que c'est leur Dieu qu'ils reçoivent à la table sainte où vous les conviez; et vous n'avez plus à craindre de leur part, ni éloignement, ni froideur, ni profanation dans les approches de votre sacrement.

Oui, croyez, disciples de Jésus-Christ, vous qui aimez à vivre dans l'éloignement du Dieu de l'Eucharistie, et qui en approchez à peine une fois l'année, seulement pour obéir au précepte; croyez que c'est ce Messie même, l'objet de tant de vœux et de soupirs, l'attente des prophètes, des patriarches, de tous les justes qui habitèrent la terre depuis l'origine des siècles: croyez que c'est ce même Dieu, l'espoir des nations, qui vous sollicite, qui vous presse, qui vous conjure, qui vous ordonne par tout son pouvoir d'approcher de sa personne; que c'est ce Dieu attendu et désiré qui vous attend et vous désire avec plus d'ardeur encore à son autel, qu'il ne le fut lui-même par tous les peuples du monde; croyez ce point de foi, tout incroyable qu'il paraît; et bientôt entraînés vers cet objet divin par la vivacité de vos désirs, votre empressement pour paraître à sa table égalera, s'il est possible, l'impatience qu'il a de vous rassasier; et si vous avez sacrifié jusqu'ici à de folles voluptés le bonheur ineffable de le recevoir, pour jouir désormais de ce seul bonheur, vous sacrifierez sans peine tous les plaisirs du monde.

Croyez, disciples de Jésus-Christ, vous qui approchez souvent, mais toujours avec une égale froideur du Dieu de l'Eucharistie, croyez que c'est ce Roi si doux, si charmant, dont la présence et l'entretien ravirent les peuples à qui il fut donné de le voir et de l'entendre; dont le pouvoir suprême n'éclata sur la terre que par les bienfaits, dont la beauté enflamme dans le ciel et éblouit en même temps les séraphins; croyez que c'est ce Dieu souverainement aimable qui vient dans son sacrement vous visiter, vous entretenir, vous consoler, vous remplir de sa force et de ses plus grands dons; qu'il abandonne à ce dessein son autel, son trône, toute sa gloire; que pour cela même il s'expose aux profanations du sacrilége et de l'impie; croyez-le, comme vous le devez croire, et si vous n'êtes pas, ou des corps sans âme, ou des âmes sans cœur, ou des cœurs sans sentiment, si vous êtes seulement des hommes, dès ce moment devenus sensibles à tant de charmes et ranimés par tant d'amour, vous ne vous reconnaîtrez plus vous-mêmes, et tous les sentiments de tendresse, d'admiration, de reconnaissance dont l'homme est capable, se réunissant dans votre âme, vont en faire un hospice digne, s'il est possible, d'un si aimable maître.

Croyez, disciples de Jésus-Christ, vous, malheureux chrétiens, qui vous reprochez d'avoir profané, et plus d'une fois peut-être, le corps d'un Dieu humilié pour vous dans l'Eucharistie; croyez que c'est ce Dieu souverain devant qui se prosternent, à tous les moments du jour, tant de rois et de nations; devant qui tant de milliers d'anges tremblent de respect et se couvrent de leurs ailes; que c'est ce Dieu redoutable qui se joue des puissances humaines et de leurs armées comme d'un léger tourbillon de poussière; qui d'un regard ébranle les voûtes du firmament, qui doit juger l'univers, au milieu des débris de la nature, qui vous jugera peut-être dans peu vous-mêmes, et prononcera l'arrêt de votre éternité; croyez que c'est ce Dieu de terreur et de majesté qui, au moment de la communion, vient fixer son trône dans votre cœur, vous juger et vous réprouver si vous n'êtes pas en état de le recevoir en Dieu; croyez-le, comme la foi vous l'apprend, et une frayeur salutaire s'emparant de votre âme aux approches d'un si grand maître, vous aura bientôt appris quelle est la réception qu'il mérite; et si vous n'avez pas encore atteint ce degré d'amour qu'il attend de sa créature et dont il préfère l'hommage à tout le reste, du moins éprouverez-vous ce respect infini, cette crainte salutaire, cet amour au moins commencé qui ne vous laissera jamais profaner son corps adorable.

Vous tous enfin, mes chers auditeurs, vous qui cherchez à vous faire une méthode chrétienne qui prépare votre âme à s'approcher dignement de l'Eucharistie, croyez seulement et méditez ensuite les grandes et magnifiques idées que la religion vous donne de ce sacrement divin; c'est tout ce que j'ai à vous prescrire pour vous disposer efficacement à le recevoir. Et comme autrefois saint Augustin réduisait tout l'Evangile au seul point de l'amour : *Ama et fac quod vis;* aussi est-ce à la foi de l'Eglise sur le grand don de l'Eucharistie que je réduis à ce moment tous les moyens de vous disposer à

une communion sainte. Croyez et laissez agir votre cœur, il saura bien se préparer lui-même : *Crede, crede et fac quod vis* ; croyez, heureux mortels, que c'est l'Homme-Dieu, le Verbe éternel, la sagesse du Père, le Roi de gloire, le véritable Messie ; que c'est le Dieu fort, le Dieu admirable, le Dieu des hommes et des anges, le Dieu des cieux et de la terre, le Dieu des réprouvés et des enfers, le Dieu des temps et de l'éternité, qui vient se présenter à vous sous les espèces eucharistiques, et dans sa personne tout ce qu'il peut y avoir d'aimable et de grand, et dans Dieu et dans l'homme : *Crede.* Et si votre foi sur ce point est vive et sincère, non, je n'ai plus de règles de conduite, plus de pratiques saintes, plus de pieux exercices à vous tracer pour vous apprendre à le recevoir. Votre zèle à préparer la demeure d'un si bon maître, à la purifier des moindres taches, à l'embellir des plus brillantes vertus, passera toutes les instructions du monde. Je ne craindrai plus pour vous que l'indiscrétion et l'excès dans le transport de vos ferveurs; vous n'aurez besoin alors que d'un guide sage qui vous modère, plutôt que d'un prédicateur zélé qui vous anime. Ainsi la foi seule ranimée dans nos esprits et accompagnée des réflexions qu'elle y fait naître, nous disposera-t-elle à recevoir dignement Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et cette réception passagère que nous lui ferons sur la terre méritera qu'il nous reçoive pour l'éternité dans son royaume, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême.

SUR LA CONNAISSANCE NÉCESSAIRE DE LA RELIGION.

Quidam dicebant quia bonus est, alii autem non, sed seducit turbas. (*Joan.*, VII.)

Quelques-uns disaient de Jésus-Christ : c'est un homme de bien, et les autres c'est un séducteur,

Madame,

Que de jugements téméraires et impies ne se seraient pas épargnés les Juifs, s'ils avaient su connaître la personne et la religion de Jésus-Christ ; et combien de pareils jugements ne s'épargneraient pas encore aujourd'hui les chrétiens du monde, s'ils avaient quelque idée de Jésus-Christ et de sa religion, de cette religion divine si fort attaquée de nos jours par tant de mondains qui ne la connurent jamais ?

Car voilà, mes chers auditeurs, un des grands désordres de notre siècle et que je regarde comme la source d'une infinité d'autres. Etrange renversement ! on sait tout aujourd'hui dans le monde, ou l'on veut tout savoir; tout devient science, c'est une science même que de connaître les modes, les usages, les bienséances du monde, et l'on regarde à peine comme une science digne de soi de savoir la religion de Jésus-Christ. Qu'un philosophe prétendu sage paraisse sur la scène, qu'il produise un nouveau système ; on le suit, on l'écoute avidement, on veut savoir ce qu'il enseigne, on se fait le partisan de sa nouvelle doctrine, on se fait gloire d'être en état de le défendre; et Jésus-Christ l'Homme-Dieu descend sur la terre, apporte aux hommes une doctrine toute céleste pour dissiper toutes leurs erreurs, pour leur enseigner toute vérité, pour les rendre savants de la science de Dieu même, et l'on daigne à peine écouter les oracles qu'il annonce. Et rien de plus commun que de voir des hommes et des femmes du monde, respectables d'ailleurs par leurs qualités personnelles, dépourvus des connaissances les plus nécessaires à la qualité de chrétien, savoir mieux la fable du paganisme que les vérités éternelles de leur foi; l'histoire d'un César ou d'un Alexandre, que la vie même de Jésus-Christ ; et la morale des sages païens, que les maximes de l'Evangile.

Ne vous étonnez donc point, grands du monde, si je viens vous entretenir aujourd'hui de la connaissance que le chrétien doit avoir de sa religion ; de cette connaissance qu'il est si rare de rencontrer dans l'homme du siècle ; sujet dont on ne vous a peut-être jamais entretenus jusqu'ici, mais qui n'en est pas moins important à la réformation de nos mœurs. Or, pour vous exposer en deux mots mon dessein, voyons à quoi se réduit la connaissance que le chrétien doit essentiellement avoir de sa religion, ou qu'il doit acquérir, s'il ne l'a pas. La religion, vous le savez, est également et l'objet de notre croyance, et la règle de nos mœurs ; deux rapports réciproques de la religion à nous-mêmes, et de nous à la religion, qui me fourniront tout le plan de ce discours, et qui, en nous découvrant jusqu'à quel point l'homme chrétien doit être instruit, vous convaincront la plupart combien vous êtes éloignés de l'être.

La religion est l'objet de notre croyance ; nous devons donc être assez instruits de ce qu'elle oblige à croire, pour ne pas risquer de perdre la foi, faute de lumières et de connaissance ; ce sera la première partie.

La religion est la règle de nos mœurs ; nous devons donc être assez instruits des devoirs qu'elle impose, pour n'être pas exposés à violer ses lois, faute de les connaître ; ce sera la seconde partie.

Parlons plus clairement encore ; savoir assez sa religion pour la bien croire, savoir assez sa religion pour la bien pratiquer ; voilà, chrétiens, à quoi se réduit cette connaissance nécessaire de la religion, dont je viens vous entretenir, et qui me donnera du moins lieu de vous éclairer sur cette ignorance aussi honteuse que funeste dans le Christianisme. Je commence, après que nous aurons imploré le secours du ciel, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut sans doute, mes chers auditeurs, un principe insoutenable dans l'hérésie du

dernier siècle, de regarder tous les chrétiens comme autant de juges et d'arbitres en matière de religion, et de leur faire conséquemment un devoir de s'instruire assez à fond de cette religion mystérieuse dont ils étaient les disciples, pour en décider du moins par rapport à eux-mêmes. Non, non, la clef de la science surnaturelle et divine n'a point été confiée par Jésus-Christ à tous les hommes sans exception, et quand l'histoire des derniers temps ne vous aurait pas transmis les désordres étranges qui furent la suite de cette opinion la plus extravagante qui fut jamais, vous jugeriez avec le secours seul de la raison, que dans la science de la religion de l'Homme-Dieu, ainsi que dans les sciences purement humaines, il doit être différents degrés de lumières et de connaissances; que les premiers pasteurs de l'Eglise, les ministres de l'Evangile, obligés par état d'enseigner la religion et de la défendre, doivent être plus éclairés que les simples fidèles, obligés seulement de croire et de pratiquer ce qu'on leur enseigne; et que, vu la seule différence des esprits et des talents communiqués à l'humanité, tous les chrétiens ne sauraient être destinés à cette connaissance profonde que demanderait la qualité de juges en matière de religion.

Voilà, dis-je, mes chers frères, ce que vous concevez sans peine, et de quoi vous ne pouvez disconvenir; mais ce que l'on ne conçoit point assez dans le monde, et ce que je veux vous faire évidemment concevoir par ce discours, c'est qu'en évitant cet excès de l'hérésie qui inspire au simple chrétien la présomption de tout savoir et de juger de tout, on tombe dans un excès opposé, peut-être non moins pernicieux. Car, au lieu que le protestant prétendait s'ingérer dans la science réservée aux seuls juges de la foi, souvent le catholique ignore ce qu'il doit savoir, pour croire en véritable chrétien; au lieu que celui-là se croyait obligé d'acquérir assez de lumières, pour s'ériger en maître et en docteur de la loi, souvent celui-ci néglige de s'instruire assez pour être le vrai disciple de cette même foi qu'il professe. Désordre bien surprenant, je l'avoue, au milieu du grand jour que répand partout l'Evangile dans ces Etats chrétiens où le ciel nous fait remplir le sacré ministère. Mais tout surprenant qu'est ce désordre, en est-il moins réel et moins commun parmi nous? En voulez-vous la preuve sensible? En trois mots je vais vous la présenter. Qu'est-ce qu'un chrétien assez instruit, pour ne pas risquer de perdre sa foi, faute de lumières et de connaissances? C'est un chrétien qui, par la connaissance acquise de sa religion, est en état de triompher, premièrement des doutes et des perplexités de la raison, capables d'affaiblir sa foi; secondement, des faux dogmes et des artifices de l'erreur qui pourraient corrompre sa foi; troisièmement, des vains discours et des faux raisonnements de l'incrédulité, qui s'efforce d'anéantir sa foi. Trois points fixes qui nous découvrent ce que doit essentiellement savoir le chrétien du monde, pour conserver sûrement la croyance de sa religion. Or jugez, hommes du siècle, tout éclairés que vous croyez être, si vous l'êtes assez, en effet, pour garantir votre foi de ces périls. Je reprends et je vous demande la plus favorable attention.

1° Des hommes assez éclairés, pour être à l'épreuve des doutes et des perplexités de la raison humaine, capables d'affaiblir dans eux la foi de leur religion, c'est la première idée que je vous donne des chrétiens du monde véritablement instruits, et c'est sur ce principe que vous devez juger d'abord, si vous avez acquis vous-mêmes les connaissances nécessaires à vous maintenir dans la foi du christianisme. Et en effet, mes chers auditeurs, tous les chrétiens n'ont pas reçu de Dieu cette foi inaccessible aux doutes d'une raison, qui toute captivée qu'elle est par l'autorité divine, cherche toujours à secouer le joug de sa captivité. Comme l'incertitude est en quelque sorte naturelle à l'esprit humain sur la vérité des objets qu'il ne comprend pas, il n'est que trop ordinaire qu'il éprouve des difficultés, des embarras dans la croyance des vérités mystérieuses; et à la réserve d'un petit nombre d'âmes privilégiées, dont la vertu sublime, ou l'admirable simplicité, semble avoir obtenu du ciel le don d'une foi sans nuage et sans tentation, le reste des chrétiens, et les plus saints même, ne rencontrent-ils pas, dans le faible ou le travers de leur raison, l'écueil le plus dangereux de leur foi, et conséquemment ne doivent-ils pas faire leur premier devoir de pénétrer, d'approfondir assez leur religion, pour imposer silence à leur raison indocile et pour triompher de ses révoltes?

Oui, je sais que l'homme simple et sans culture n'a pas toujours besoin de méditer ainsi les principes de sa foi, parce que cette foi est conservée dans lui par sa simplicité même qui le met à l'abri de tous les doutes. Mais je parle ici pour d'autres hommes, pour des hommes éclairés et dont les lumières même peuvent devenir un obstacle à l'intégrité de leur foi; et c'est dans ce degré de raison que je vous considère, mes chers auditeurs, quand j'ose vous demander si vous êtes assez instruits pour garantir votre foi du péril où votre raison l'expose, quelque facile que puisse être d'ailleurs l'instruction dont je parle? Je dis, quelque facile que cette instruction puisse être à tous les esprits. Car quelles connaissances pensez-vous que l'on vous demande, pour garantir sûrement votre foi des incertitudes de votre raison? S'agit-il pour vous alors de pénétrer les sens les plus cachés de l'Ecriture; de parcourir les volumes immenses des Pères et des docteurs; de creuser profondément dans l'abîme d'une antiquité savante et reculée? Non, chrétiens du monde, ce n'est point là ce que l'on vous demande; mais de connaître, mais d'avoir habituellement présents à l'esprit les grands motifs que vous avez de croire à la religion de Jésus-

Christ et de la regarder comme infailliblement divine. Ces miracles indubitables, dont le nombre et l'éclat ne peuvent évidemment s'attribuer qu'à la toute-puissance d'un Dieu; cette réunion manifeste des oracles et des prophéties de l'ancienne loi, dans la seule personne de Jésus-Christ qui en était le terme universel; ce triomphe rapide et continu de votre religion sur l'idolâtrie et les passions humaines, sur les puissances du monde et de l'enfer conjurés contre elle; ce témoignage infaillible de tant de martyrs de toutes les régions du monde, qui ont signé de leur sang la vérité des faits merveilleux qui sont le fondement et l'objet de notre croyance; voilà, grands et riches du monde, les preuves sensibles et palpables qui, avec le secours de la grâce, affermiraient votre foi contre tous les doutes; et un moment de réflexion sur ces grands principes de votre croyance dissiperait bientôt tous les nuages que peut opposer la raison humaine à la révélation qui nous éclaire.

Or, ces connaissances dont l'acquisition serait si facile, et qui n'ont pour objet que les principes, les motifs, les preuves de votre religion, qui de vous cependant se flattera de les posséder, d'être en état d'y recourir au besoin, et de les employer efficacement contre l'indocilité trop ordinaire de la raison? Non, je ne crains point de le penser et de le dire hautement dans cette illustre assemblée, quelque injurieux que ce jugement vous paraisse, non, vous n'avez point la plupart dans l'esprit ces principes développés du christianisme, qui vous mettraient en état de vous démontrer à vous-mêmes la vérité de votre foi, quand les nuages d'une raison incertaine semblent vouloir vous dérober sa lumière; et trop semblables à ces Hébreux, encore novices dans la foi, dont parlait saint Paul, peut-être auriez-vous besoin, comme eux, que l'on vous réitérât l'enseignement des premiers éléments du christianisme: *Rursum indigetis, ut doceamini quæ sint elementa exordii servorum Dei.* (*Hebr.*, V.) Reproche le plus dur, sans doute, que l'on puisse faire à des chrétiens, distingués d'ailleurs par leurs mérites personnels, et dont je voudrais vous épargner à ce moment la honte et l'ignominie; mais, reproche néanmoins le plus juste en lui-même et le mieux fondé. Et pour vous convaincre d'une vérité que votre amour-propre doit avoir peine à reconnaître, permettez que je vous suggère une réflexion dictée par l'expérience et que vous aurez pu faire avant moi. Vous savez qu'il n'est point d'orateur chrétien, de ministre ou d'interprète de l'Evangile, qui ne se fasse un devoir d'adresser quelques discours au monde qui l'écoute, sur la vérité de la foi, soit chrétienne, soit catholique, qu'il professe; mais vous savez encore s'il est des discours moins entendus, moins compris que ceux-là, par le commun des chrétiens. Vous savez si dans le plus nombreux auditoire, presque tous ceux qui le composent ne sont pas hors d'état de les suivre et d'en profiter pour s'affermir dans leur religion. Vous savez enfin si l'on n'en est pas venu jusqu'au point de regarder ces discours de raisonnement, qui développent aux chrétiens du monde les principes de la foi chrétienne et catholique, comme les discours les plus inutiles qui se prononcent dans nos temples, parce qu'ils sont, dit-on, trop relevés, trop savants, trop remplis de cette érudition théologique, qui passe la portée du commun des fidèles; c'est-à-dire, en termes plus clairs, mais équivalents pour la vérité, parce qu'il n'est point ordinairement d'idée plus étrange et moins familière aux chrétiens du monde, que l'idée des premiers principes et des preuves essentielles de leur religion: *Rursum indigetis ut doceamini.*

Mais qu'importe, me direz-vous, ce peu de connaissance que l'on a dans le monde des principes victorieux de sa foi, si l'on ne croit pas moins en Jésus-Christ et à son Eglise; si l'on ne croit pas avec moins de fermeté ce qu'il y a de mystérieux dans la religion, que si l'on possédait toute la science du théologien le plus profond? Ah! mes chers auditeurs, pour vous faire sentir le frivole d'une telle réponse, je pourrais vous faire observer d'abord avec saint Augustin, que pour bien juger sainement de l'esprit de foi qui doit vous conduire, il ne suffit pas de le considérer par rapport à vous-mêmes; que, pour bien juger de son mérite, il faut encore avoir égard à la religion même qui fait l'objet de votre croyance, et que cette religion n'ayant rien de moins qu'un Dieu pour son auteur, la foi dont vous devez l'hommage à ses dogmes et à ses mystères doit donc être vraiment digne du Dieu de vérité, du Dieu de sagesse et d'intelligence qui vous les révèle: *Credulitas digna Deo.* Or, pourrais-je ici conclure, comment une foi purement d'habitude et de hasard, que vous devez à l'heureux sort de la naissance, sans vous y être jamais confirmés par la réflexion sur les motifs frappants qui la rendent infiniment croyable; comment une foi qui vous persuade la vérité révélée, à peu près comme les esprits séduits croient le mensonge et l'erreur; comment une foi aussi aveugle dans son principe qu'elle est obscure dans son objet, et qui conviendrait à peine à l'homme raisonnable, serait-elle capable d'honorer une religion divine, telle que la vôtre? Voilà, mes chers auditeurs, ce que je pourrais opposer d'abord à cette foi dépourvue de principes dont vous vous glorifiez; et ce serait là de quoi vous en faire voir toute l'insuffisance et l'indignité même par rapport à Dieu. Mais je dis plus encore, et j'ose avancer qu'une foi aussi dépourvue de lumières et de connaissance ne peut longtemps subsister dans l'homme chrétien, telle qu'elle doit être pour le justifier devant Dieu; c'est-à-dire ferme et inébranlable à tous les doutes de sa raison. Je prétends qu'il ne faudra que ces doutes involontaires, dont l'entendement humain est toujours susceptible sur les vérités qu'il ne comprend pas, pour laisser dans vos esprits des traces funestes, du moins des semences d'irreli-

gion; c'est-à-dire pour y faire chanceler la fermeté de la foi, qui faute de l'instruction nécessaire sera toujours dans vous comme sans fondement et sans appui.

Et n'est-ce pas là, en effet, le germe le plus ordinaire de l'affaiblissement de la foi qui dépérit visiblement de siècle en siècle dans tous les états du christianisme? On le dit tous les jours, et rien n'est plus vrai, qu'un des plus grands désordres, parmi les chrétiens, c'est de ne pas être intérieurement assez convaincus de ce qu'ils font ouvertement profession de croire. Or, s'ils étaient instruits, comme ils devraient l'être, des principes fondamentaux de leur foi; du moins ces principes lumineux portant sans cesse la clarté dans leurs esprits, il serait difficile que la foi n'y subsistât dans toute sa force, malgré la violence du penchant qui les entraîne. Et quel pouvoir cette foi éclairée n'aurait-elle pas sur leur âme, dans ces moments heureux, où la passion plus faible leur fait moins éprouver son empire? Mais, parce qu'ils n'ont jamais bien su ces premières vérités qui sont comme la base et le fondement de tout le reste, ou parce que les ayant apprises dans l'enfance, faute d'en avoir cultivé le souvenir, ils n'en conservent plus qu'une idée superficielle, plus propre à former des nuages dans l'esprit qu'à les dissiper; de là les embarras, les perplexités, les doutes qui n'assiégent que trop souvent la raison de l'homme sur les vérités obscures qu'on lui présente à croire; embarras, doutes et perplexités qui gagnent toujours, quoique insensiblement, sur la fermeté et la persuasion de leur foi. Ils cessent presque de croire en chrétiens, sans s'en apercevoir eux-mêmes; et faisant encore profession de la même foi, à peine leur en reste-t-il une étincelle qui demeure encore sans force et sans vertu, pour les porter au bien; parce qu'elle n'est point ranimée dans leurs esprits, par ces grands motifs de crédibilité qui ont formé les chrétiens des premiers siècles, et les ont soutenus si longtemps dans les plus terribles épreuves du martyre.

2° Mais non-seulement l'homme chrétien doit acquérir assez de connaissances pour être à l'épreuve des doutes et des perplexités de la raison capables d'affaiblir sa foi; il doit de plus être assez éclairé pour se garantir des faux dogmes et des artifices de l'erreur qui pourraient corrompre sa foi, dont il doit conserver la pureté par tous les moyens dont il est capable. Car Jésus-Christ nous l'a prédit par son apôtre, qu'il ne cesserait de s'élever des hérésies dans le sein de son Eglise, et la suite des temps n'a que trop justifié la vérité de cette prédiction divine. Une hérésie, à peine éteinte, est devenue comme la semence d'une hérésie nouvelle encore plus dangereuse, et l'Eglise sans cesse agitée depuis sa naissance jusqu'à nos jours, le sera jusqu'à la fin des temps et ne goûtera de calme et de tranquillité qu'au moment du parfait triomphe dont Jésus-Christ couronnera ses combats dans le ciel.

Il faut donc, mes chers auditeurs, que l'homme chrétien acquière assez de lumières, pour préserver sa foi de ce nouveau péril qui, selon l'oracle de saint Paul, la menacera dans tous les siècles. Or, pourriez-vous disconvenir encore que l'instruction nécessaire pour échapper à ce danger, toujours renaissant, ne vous manque à la plupart, et que le don de la foi se trouverait dans vous sans arme et sans défense contre l'hérésie la moins subtile qui entreprendrait de vous en ravir l'inestimable trésor?

Car, pour éviter sûrement la contagion de l'erreur, quelle qu'elle puisse être, et ne pas se laisser surprendre à ses artifices faute de précaution et de vigilance, du moins est-il essentiel de savoir, et ce que c'est que la véritable Eglise, afin de la distinguer infailliblement de toute secte qui se donnerait pour l'Eglise véritable; et ce que c'est qu'un jugement décisif de l'Eglise, afin de s'assurer, sans risque d'erreur, qu'elle a parlé et prononcé sur la foi, et quelle est l'espèce d'attachement que demande absolument l'Eglise, afin d'avoir pour elle cet attachement nécessaire qu'elle exige et qui lui est dû; enfin quels sont les dogmes vraiment chrétiens, reconnus et enseignés par l'Eglise, afin de ne pas confondre les opinions hérétiques avec les vérités de la foi.

Or, combien de chrétiens les plus distingués ignorent en effet ces premières notions, si essentielles à conserver sûrement la pureté de leur foi? Pour vous rendre cette morale plus sensible, je me transporte un moment au siècle qui précéda le nôtre, et où l'erreur de Calvin faisait parmi vous tant de ravages. Quel autre principe que celui dont je parle donna d'abord un cours si rapide à la nouveauté, et grossit si sensiblement le parti de cette hérésie naissante? Oui, mes chers auditeurs, c'est ce défaut de lumières et de connaissances, dans la plupart des catholiques, qui disposa la multitude à croire, sans discernement, tant de faux prophètes, qui ne recevaient leur mission que d'eux-mêmes; à se laisser fléchir sans peine, comme de faibles roseaux, à tout vent de doctrine; et ce que le Dieu d'Israël publiait autrefois de son peuple, captivé sous le joug tyrannique des nations, Jésus-Christ pouvait bien, au siècle d'erreur que je vous rappelle, l'annoncer également de son peuple, du peuple chrétien, réduit sous le joug plus terrible encore de l'hérésie, que la servitude où gémissait ce malheureux peuple, et qui n'était que la suite de son aveuglement et de son ignorance : *Captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam.* (*Isa.*, V.)

Et en effet, parmi ces hommes ouvertement déclarés contre l'Eglise, les uns prétendaient néanmoins encore qu'ils étaient dociles à sa voix, et qu'ils se faisaient un devoir de l'écouter et de la suivre. Pourquoi? Parce qu'ils ne savaient pas même que l'Eglise enseignante, établie par Jésus-Christ, consiste essentiellement dans le grand nombre des premiers pasteurs, unis au souverain pontife, et que l'Evangile même, sans l'autorité

de cette Eglise, qui nous en garantit la vérité, ne mériterait pas, comme dit saint Augustin, la croyance et la soumission du monde.

Les autres, tout réfractaires qu'ils étaient, de leur aveu même, aux jugements de l'Eglise, soutenaient encore leur attachement respectueux pour toutes ses décisions, mais en ajoutant qu'elle n'avait rien décidé sur les contestations présentes. Pourquoi? Parce qu'ils ne savaient pas que l'Eglise décide indifféremment par la voix de ses pasteurs dispersés ou par la voix de ses conciles, et conséquemment qu'elle exigeait une égale soumission de leur part, de quelque manière qu'il lui parût à propos de prononcer sur la foi.

Ceux-là, demeurant neutres et indifférents entre l'erreur et la vérité, sous prétexte qu'ils n'entendaient pas les matières contestées, s'étonnaient que le monde catholique les regardât comme des hommes sans foi, non moins coupables par leur esprit de neutralité que ne l'étaient par leur fanatisme les partisans de l'erreur. Pourquoi? Parce qu'ils ne savaient pas que, lorsqu'il s'agit du fond de la religion, c'est se tourner contre Jésus-Christ, selon sa parole même, que de ne pas se déclarer pour lui : *Qui non est pro me, contra me est* (*Matth.*, XII); qu'il ne s'agit pas, pour le fidèle, d'entendre ce que décide l'Eglise, mais de le croire; et que l'on n'est pas moins obligé de se soumettre au point mystérieux que l'on n'entend pas, qu'à tous les points de morale que l'on est en état de comprendre.

Ceux-ci, enfin, prévenus par mille raisons frivoles en faveur d'un parti rebelle à l'Eglise, déclamaient hautement contre cette Eglise généralement assemblée, qui les réprouvait et les frappait d'anathème. Pourquoi? Parce qu'ils ne savaient pas même de quoi il était question dans ces controverses terribles qui agitaient le monde et portaient partout le désordre. Qu'on leur demandât, en effet, dans les accès de leur zèle pour ce qu'ils appelaient la saine doctrine, ce que l'on devait penser d'une secte qui, entre autres erreurs, anéantissait le culte des saints, dégradait le nombre et la dignité des sacrements; d'une secte qui refusait au sang de Jésus-Christ la gloire d'avoir été répandu pour tous les hommes, et à tous les hommes la liberté réelle du bien et du mal, c'est-à-dire le pouvoir de résister, soit à l'attrait séduisant du monde, soit au charme victorieux de la grâce; qu'on leur demandât ce qu'ils pensaient d'une pareille doctrine, évidemment destructive de toute la religion, ils répondaient sans balancer que ce système leur faisait horreur, mais que ce n'était point là ce que soutenait le parti qu'on leur reprochait de protéger et de suivre. Il était vrai, cependant, et il n'était que trop vrai, que c'étaient là les dogmes favoris de la secte dont ils prenaient la défense, dont ils vantaient les auteurs, dont ils lisaient et répandaient les écrits, dont ils plaignaient les traverses et les disgrâces comme autant d'injustices : et c'est ainsi qu'une infinité de chrétiens dépourvus de lumières devenaient alors les partisans, du moins les fauteurs d'une hérésie qu'ils ne connaissaient pas. Et comme autrefois le monde chrétien, au rapport de saint Jérôme, s'étonna de se voir tombé dans l'arianisme, qu'il détestait dans le cœur : *Miratus est orbis se esse arianum;* ainsi, dans cette partie de l'Europe où l'erreur de Calvin avait pénétré, se trouvait-il une infinité de chrétiens qui, au moment qu'on leur ouvrait les yeux, demeuraient surpris et confondus de se voir les disciples d'un hérésiarque condamné par l'Eglise, avec cette différence, néanmoins, bien essentielle dans la comparaison des uns et des autres, que l'arianisme de ces catholiques d'esprit et de cœur, dont parle saint Jérôme, était dans eux l'effet d'une surprise plus malheureuse que coupable, et qui diminuait leur faute aux yeux de Dieu; au lieu que l'erreur de ces chrétiens séduits dont je parle ne pouvant être que l'effet d'une ignorance volontaire sur tout ce qui concernait leur religion, ils devenaient dès lors inexcusables dans leur malheur.

De prétendre, en effet, que leur simplicité affectée sur le point de la religion leur tenait lieu de bonne foi et suffisait à les disculper devant Dieu, de prétendre que leur négligence à s'instruire, qui était un péché elle-même, pouvait servir d'excuse légitime à un autre péché; abus et illusion, mes chers auditeurs. Oui, Dieu condamnait alors tant d'âmes séduites qui passaient communément pour être de bonne foi dans l'erreur; et si, comme elles, vous vous y laissez jamais engager faute de précaution et de vigilance, comme elles vous serez condamnés au tribunal de Dieu.

3° Enfin pour vous donner une idée juste des connaissances que le chrétien doit avoir pour conserver sa religion au milieu des périls qui la menacent, après qu'il s'est acquis assez de lumières pour être à l'abri dans sa croyance des perplexités de sa raison et des artifices de l'erreur, il doit chercher encore dans l'étude de sa religion un préservatif contre l'incrédulité qui s'efforce d'anéantir sa foi. Et n'est-ce pas là même, dans le siècle où nous vivons, l'instruction la plus nécessaire; aux chrétiens du monde, surtout du grand monde, et la plus rare en même temps parmi eux? Je dis l'instruction la plus nécessaire; car vous ne le savez que trop, grands du siècle, qu'il est jusque dans le sein du christianisme un monde impie et libertin où il est, pour ainsi dire, du bel air de ne rien croire et de traiter la foi chrétienne de faiblesse et de simplicité, un monde qui prétend adorer Dieu dans le cœur, mais dont la religion consiste en effet, à n'en avoir aucune. Monde impie, plus nombreux au reste, plus répandu que l'on ne pense et qui, malgré tout le zèle des ministres de l'Eglise, paraît s'étendre et se multiplier de jour en jour.

Vous donc, qui vivez sans cesse et que la situation de votre fortune oblige de vivre au milieu de ce monde sans foi et sans loi; vous à qui je m'adresse singulièrement ici, et qui entendez éternellement dans ce monde pre-

tendu spirituel ces discours, ces raisonnements téméraires sur une religion divine qui fait encore l'objet de votre foi, ne devez-vous pas vous faire un devoir de la connaître assez à fond pour n'avoir plus à craindre le commerce contagieux de ce monde incrédule et libertin? J'oserai cependant vous le demander, pensez-vous avoir assez réfléchi sur les diverses manières que la religion nous fournit de la défendre pour être en état de tenir ferme contre ces épreuves dont le monde la combat dans votre cœur? et ne vous reconnaissez-vous pas trop souvent dépourvus d'armes et de défense contre l'incrédule, de quelque côté qu'il attaque le fond de votre religion?

Qu'il entreprenne, par exemple, de vous rendre suspecte la vérité des miracles de Jésus-Christ ou de ses apôtres par l'éloignement des témoins qui vous les ont transmis, ou bien que, reconnaissant la vérité de ces faits merveilleux, il vous conteste la juste conséquence que vous en tirez en faveur de la foi chrétienne, serez-vous en état de voir par vous-mêmes que ces miracles éclatants, quoique éloignés de nos jours, dès que la tradition en est constante et universelle, doivent nous paraître aussi certains que s'ils s'étaient opérés sous nos yeux? de voir que la certitude des miracles de Jésus-Christ une fois reconnue assure infailliblement la vérité de votre foi, parce que, du consentement de tous les peuples, le vrai miracle qui s'opère en preuve de la doctrine annoncée, ne fut jamais que le témoignage d'un Dieu qui s'en fait lui-même le prédicateur pour la persuader au monde?

Que l'on ose blasphémer en votre présence les mystères d'un Dieu naissant, souffrant et mourant pour le salut des hommes, et que sous prétexte d'un beau zèle pour la gloire divine, on vous représente ces mystères adorables comme indignes de la grandeur et de la majesté du Dieu que vous adorez, serez-vous en état de vous répondre à vous-mêmes que tout ce qu'il y a dans ces mystères d'obscur et d'humiliant pour l'humanité de Jésus-Christ ne peut rien avoir que de glorieux, et d'infiniment glorieux pour la Divinité même, parce que rien ne fait mieux connaître sa grandeur et sa justice infinie que la nécessité des souffrances et de la mort d'un Homme-Dieu pour la satisfaire?

Que l'on prétende changer l'idée que la raison et la foi conspirent à vous donner de votre Dieu, et vous le faire regarder comme un Dieu sans providence, qui ne prend nul soin de ses créatures, qui ne s'intéresse ni à leur conservation, ni à leur bonheur, serez-vous en état de vous prouver à vous-mêmes l'absurdité d'un principe qui, détruisant la Providence, nous laisse un Dieu sans justice, sans bonté, sans sagesse? d'un principe qui abandonne l'univers à la chimère du hasard, sans intelligence qui préside à l'ordre merveilleux qui y règne?

Que l'on s'efforce de vous persuader que tout culte extérieur est inutile dans la pratique de la religion, et que l'hommage du cœur humain suffit pour honorer Dieu comme il doit et comme il veut être honoré, serez-vous en état de vous démontrer à vous-mêmes que le culte souverain que Dieu attend de sa créature ne doit pas être seulement intérieur, mais extérieur encore et apparent, pour mériter de lui plaire, c'est-à-dire qu'il doit partir essentiellement et de l'âme et du corps, parce que l'âme et le corps de l'homme, étant l'un et l'autre l'ouvrage de Dieu, doivent concourir ensemble à le servir et à l'adorer?

Quelles que soient les armes enfin dont se serve l'incrédule pour combattre la foi du christianisme, serez-vous assez experts à vous défendre, je ne dis pas pour être toujours en état de le confondre et de le réduire au silence, mais pour arrêter sûrement l'impression qu'il peut faire sur vos esprits par ces vains arguments dont il fait l'appui de son incrédulité? Oui, je sais comme vous que ces objections, trop vantées par l'incrédule, sont rebattues et comme usées depuis plusieurs siècles; qu'elles seront toujours faibles et sans force contre la religion qu'elles attaquent; qu'elles furent réfutées mille et mille fois par les théologiens dans les différents siècles de l'Eglise; qu'enfin les impies de nos jours ne produisent que ce que les Celse, les Julien, les Porphyre, vomissaient de blasphèmes contre le christianisme naissant; mais quelque usés, quelque faibles que paraissent ces raisonnements du libertin, n'est-il pas trop ordinaire de les ignorer? Et dès que l'on ignore, faute de réflexion, ce qu'ils ont de faible et de captieux, un air d'audace et de présomption, souvent un tour de sophisme et de sublimité dans celui qui les expose, ne les rend-il pas dangereux pour des esprits qui n'ont pas su les prévoir et en approfondir le peu de solidité?

Vous me répondez ici, pour vous rassurer contre la juste crainte que je vous inspire, que, grâces au ciel, votre foi n'a jamais souffert d'atteinte de la contagion de ce monde impie au milieu duquel vous êtes forcés de vivre. Mais si vous n'êtes pas sur ce point dans l'illusion, dites-moi donc, mon cher auditeur, pourquoi cet air rêveur et sombre, cet esprit inquiet et agité que vous ne remportez que trop souvent de ces conversations où l'impie a osé paraître ce qu'il était et s'expliquer librement devant vous? Ces seuls doutes qui vous restent, qui vous occupent, et dont il n'est pas en votre pouvoir de délivrer votre esprit, parce que vous n'êtes pas capable en effet de les résoudre, ne sont-ils pas dans vous l'indice certain d'une foi languissante et prête à s'éteindre? Votre foi n'a jamais souffert de la contagion de ce monde impie! Mais d'où proviennent donc ces témoignages de respect et d'estime que vous prodiguez à ces hommes téméraires dont le plus grand mérite est de s'élever hautement contre la vérité de votre foi? Si tous les sentiments que cette foi mérite de la part de l'homme étaient vivement empreints dans votre cœur, et qu'elle parût à

votre esprit infiniment prudente et raisonnable, telle qu'elle parut à tant de grands génies devenus ses humbles disciples, pourriez-vous ne pas mépriser comme insensé quiconque ose la combattre, loin de le traiter, comme vous le faites, de génie supérieur et au-dessus du vulgaire? Mais que la fermeté de votre foi n'ait rien souffert encore des raisonnements du monde incrédule, je le veux; du moins ne devez-vous pas craindre, si la sagesse vous guide, qu'elle ne vienne enfin à s'ébranler et à se démentir? Car vous croirez-vous plus forts, plus inébranlables aux attaques de l'impiété, que tant de chrétiens attachés longtemps à la religion de Jésus-Christ dont nous déplorons aujourd'hui le naufrage dans la foi, et dans qui l'infidélité n'a eu d'autre principe que cette négligence déplorable à se prémunir contre les armes de l'incrédulité?

Eh! de quelle source en effet pensez-vous qu'est sortie dans le christianisme cette foule d'incrédules dont il est comme obscurci? A juger de leur mérite sur l'apparence qui décide le vulgaire, sur ce ton décisif et audacieux dont ils soutiennent la licence de leurs discours, on serait tenté de croire que leurs doutes sont les productions d'un génie vaste et pénétrant qui a découvert quelque faible, inconnu jusqu'alors, dans les preuves de la religion, et une nouvelle force dans les difficultés qui la combattent. Mais non, mes chers auditeurs, ce n'est pas là ce qui, de nos jours, fait les incrédules ni ce qui les fit jamais; et si quelques-uns de ces hommes, pour avoir osé sonder la majesté divine et donner l'essor à leur raison, sont parvenus au terme funeste de ne rien croire, mille autres ne sont arrivés à ce malheureux terme que par l'ignorance grossière de tout ce qui rend le christianisme infiniment croyable. Examinez en effet de près la plupart de ces esprits renommés qui se donnent pour incrédules, qui nous exagèrent leurs difficultés et nous portent le défi de les résoudre, et vous jugerez bientôt que tout le trésor de leur science se réduit à quelques vains préjugés, à quelques traits antiques de libertinage et d'irréligion qu'ils adoptent souvent sans y réfléchir, et qu'ils répètent d'un ton de victoire parce qu'ils ignorent ce qu'on y a mille fois répondu. Vous n'y découvrirez d'ailleurs nul fonds, nul principe, nulle suite de connaissances, nulle idée de la religion sainte et mystérieuse qu'ils attaquent. En un mot, comme ils n'ont pas maintenant cette espèce de savoir que demanderait, pour la soutenir, l'irréligion dont ils se parent, ils n'eurent jamais cette vraie science que demandait d'eux, pour la bien croire, la religion qu'ils méprisent. Et comme ils ignorent aujourd'hui ce que c'est que d'être impie par raisonnement, ils ignorèrent toujours ce que c'est que d'être chrétien par principe. Et telle a été, j'ose le dire, dans presque tous ces hommes que leur irréligion n'a malheureusement rendus que trop fameux, la première source de leur apostasie dans la foi. Or, cette négligence trop commune à s'instruire, et qui fut pour tant d'autres un germe funeste d'incrédulité, ne le sera-t-elle pas également pour vous-mêmes; et vivant, comme eux, sans rien savoir, au milieu d'un monde qui sait au moins le langage vulgaire de l'impiété contre votre foi, ne courez-vous pas, en cet état, le danger continuel et prochain de la perdre?

Ah! mes chers auditeurs, concevons enfin, pour cette foi divine que nous professons, le respect et l'attachement infini qu'elle mérite; n'oublions rien de ce que la prudence suggère, pour en conserver le précieux dépôt, pour la garantir efficacement de tout ce qui pourrait l'affaiblir dans nos esprits, l'y corrompre et l'y détruire. C'est à vous, Mesdames, que cette morale s'adresse, ainsi qu'au reste du monde. Il est mille choses que les hommes se piquent de savoir, et que vous pouvez ignorer avec une sorte de bienséance. Mais cette science de la religion, nécessaire au chrétien pour en conserver la croyance, c'est de quoi vous n'êtes pas plus dispensées que nous-mêmes; ou plutôt le droit dont vous êtes en possession de ne point fatiguer vos esprits de l'étude des sciences qui nous occupent ne vous rendrait-il pas plus coupables encore, si vous ne l'appliquiez pas du moins à l'acquisition des connaissances que la religion demande? Croyons tous, et croyons simplement ce qu'elle nous enseigne : c'est Dieu même qui nous l'ordonne. Mais du reste, dit le savant Pic de la Mirandole, usons de notre raison même pour nous soutenir constamment dans la foi, et ne dégradons pas la dignité de notre être jusqu'à nous réduire volontairement à une ignorance également dangereuse et méprisable en matière de religion.

Eh quoi! chrétiens, qu'il s'élève tout à coup une guerre qui soit à craindre pour la patrie; que des peuples jaloux se réunissent pour entreprendre sur elle quelque conquête, et diminuer par là l'étendue de sa puissance; n'êtes-vous pas touchés alors de l'intérêt de cette patrie qui vous a vus naître? Ses défaites, ses victoires, n'excitent-elles pas du moins votre curiosité? Et si vous ne pouvez combattre ses ennemis par vous-mêmes, et lui prêter le secours de votre bras pour triompher, ne cherchez-vous pas du moins à lui marquer votre zèle en recueillant avidement tous les récits intéressants pour sa gloire? Oui, bientôt vous savez le détail d'une guerre qui peut intéresser l'état de vos fortunes, comme celui du royaume; bientôt vous savez avec quelles nations nous avons affaire; laquelle de nos provinces est plus exposée à leurs armes et à leurs assauts; quelles sont les forces que nous pouvons opposer à leurs combattants. Vous suivez alors par un sentiment naturel le cours des événements heureux ou funestes que la renommée publie; les bruits même peu certains réveillent votre attention et piquent sur ce point votre curiosité. Pourquoi? parce que l'amour de vos princes et celui de la patrie vous ont faits de fidèles sujets et de véritables citoyens. Eh! n'êtes-vous donc pas à l'Eglise, ainsi

qu'à la patrie; disciples de Jésus-Christ, ainsi que sujets des princes qui vous gouvernent? Ne portez-vous pas sur le front le caractère auguste de cette religion dont le baptême vous fait les disciples? Doit-elle vous être moins chère, cette religion divine, que la patrie elle-même! N'est-ce pas là pour tout chrétien son héritage, son trésor, sa noblesse, son espérance! Et cependant vous seriez insensibles à sa destinée! et vous verriez de sang-froid les assauts redoublés que l'impiété lui livre de toutes parts! et vous ne sauriez pas même par quel endroit on ose l'attaquer sous vos yeux! quelles armes on emploie pour la combattre! quels moyens elle nous fournit pour sa défense! Et parmi tant de périls qui l'environnent, vous ne prendriez part ni à ses pertes ni à ses triomphes! Non, j'augure mieux de votre zèle pour l'avenir. Peut-être jusqu'à ce jour n'avez-vous eu que de l'indifférence pour ses progrès; mais votre ardeur va se ranimer enfin pour sa gloire; et cette religion annoncée par tant de prophètes, figurée par tant d'ombres brillantes, établie par tant de travaux, fondée sur tant de miracles, illustrée par tant de grands hommes, cimentée du sang de tant de martyrs; cette religion victorieuse des idoles du monde, des passions du monde, des puissances et des principautés du monde; cette religion qui triomphe encore tous les jours de toutes les religions, ou plutôt de toutes les sortes d'irréligions qui la combattent : non, cette religion sublime, le chef-d'œuvre de la sagesse d'un Dieu, n'aura pas la honte et la confusion de se voir négligée per ses disciples, jusqu'à ne pas mériter de leur part l'attention nécessaire pour la connaître. Vous la regarderez toujours comme l'objet essentiel de votre foi; et vous conclurez de là qu'il faut donc la savoir assez pour la bien croire. C'est le fruit que je me promets de cette première partie. Mais elle est encore la règle essentielle de nos mœurs; il faut donc la savoir assez, pour pratiquer fidèlement ce qu'elle ordonne; c'est la conséquence qui me reste à vous exposer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que tous les disciples de Jésus-Christ doivent être assez éclairés dans la science de sa religion, pour ne pas risquer de violer ses lois, faute de les connaître; c'est une vérité sensible par elle-même, et dont je vous crois assez convaincus, mes chers auditeurs, sans qu'il soit besoin de m'y arrêter. Persuadés en effet, comme vous devez l'être, de la divinité de votre religion, et de la nécessité d'y conformer vos mœurs, il est d'une conséquence nécessaire que les maximes vous en soient assez connues pour les réduire en pratique; et si la seule raison vous démontre qu'un sujet se rend coupable à l'égard du prince qui le gouverne, quand il s'expose à transgresser ses lois par le peu de soin qu'il prend de s'en instruire, cette même raison doit vous persuader qu'un disciple de Jésus-Christ ne peut manquer d'être coupable, et grièvement coupable à ses yeux, lorsque, par un oubli affecté de sa religion, il s'expose à lui désobéir sans cesse dans les points essentiels qu'elle lui prescrit. Il ne s'agit donc, chrétiens du monde, que d'examiner ici de bonne foi et sans vous flatter vous-mêmes, premièrement, si vous êtes assez versés dans la science des lois du christianisme, pour être en état d'agir en véritables chrétiens; secondement, si vous manquez en effet de ces lumières, je dois vous faire sentir, autant qu'il est en moi, la conséquence infinie de ce désordre, évidemment capable de vous perdre comme il en a perdu tant d'autres. Deux idées simples, mais fécondes, auxquelles je réduis tout le fonds de morale qui me reste à vous développer. Ne craignez point au reste que j'exagère dans le détail de cette science pratique que je vous demanderai pour être solidement chrétiens; c'est à des connaissances faciles et purement nécessaires que je bornerai sur ce point vos obligations.

Car, pour examiner d'abord sur un principe sûr et incontestable, si l'on a fait de sa religion cette étude sérieuse qui mette l'homme en état d'y conformer ses mœurs au milieu du monde, prenez garde, je vous prie; je ne prétends pas demander aux chrétiens du siècle si, à force de réflexions sur le christianisme qu'ils professent, ils ont bien connu cette beauté, cette perfection de sentiments qui le caractérisent et qu'il doit inspirer à tous ses disciples; ce plan de sainteté sublime, qui résulte de l'accomplissement de toutes ses maximes, de la réunion de ses préceptes et de ses conseils. Je ne viens pas exiger des chrétiens de la cour, dans le sein du bruit et de la dissipation, qu'ils aient assez réfléchi sur la loi chrétienne, pour connaître cette pureté infinie d'intention qui la distingue, ces motifs tout célestes qu'elle présente à l'homme pour l'animer à l'action, ce degré de mérite et d'excellence dont chaque vertu chrétienne est susceptible dans la pratique. Non, ce n'est point sur ces connaissances trop rares des beautés de la religion, que j'établis la mesure de l'instruction nécessaire aux chrétiens du monde : ce serait trop exiger d'eux et leur parler peut être une langue étrangère qu'ils auraient peine à comprendre. Je me réduis donc à leur demander s'ils ont porté l'étude de la loi divine, jusqu'à n'ignorer aucun des devoirs essentiels qu'elle leur prescrit au milieu du monde où les a placés la Providence. Voilà la règle infaillible, mais nécessaire, pour juger si l'on est éclairé sur sa religion, comme il convient de l'être. Or, à partir de cette règle qui vous paraît si juste, qu'il est peu de chrétiens suffisamment instruits pour ne pas s'égarer, faute de lumières, dans la voie qui conduit au ciel! Parmi ces devoirs, en effet, que la religion prescrit au milieu du monde, il en est de généraux attachés à la qualité de chrétien; il en est de particuliers attachés à l'état et à la condi-

tion ; il en est de personnels attachés aux besoins et à la situation d'un chacun. Où me me conduirait pas le détail de vos devoirs opposés à la coutume où l'on est dans le monde de vivre sans les connaître? Mais je saurai me renfermer dans de justes bornes; suppléez, par vos réflexions, à ce que le temps me forcera de restreindre et d'abréger.

1° Devoirs généraux attachés à la qualité de chrétien. Ce sera, par rapport à Dieu, de l'aimer préférablement à tout ce qui existe; de glorifier la souveraineté de son être par le culte intérieur et public qu'il mérite ; de sanctifier surtout ce nombre de jours spécialement consacrés à son service, de soutenir hautement les intérêts de sa gloire en présence du monde, les droits de Jésus-Christ et ceux de son Eglise. Ce sera, par rapport au prochain, de l'aimer constamment, mais d'un amour universel, qui ne souffre l'exception de personne, d'un amour surnaturel, et qui tende à l'éternité de son bonheur; de compatir généreusement à ses infortunes, de les soulager de tout son pouvoir; de lui pardonner, mais de cœur et sans retour, les plus cruels outrages. Ce sera, par rapport à vous-mêmes, de haïr, de mortifier cette chair que vous ménagez à l'excès; de porter votre croix à la suite de Jésus-Christ; de réprimer dans vous tout sentiment d'attache pour le monde et ses faux biens; de préférer en tout le bien de l'âme aux soins et aux plaisirs du corps. Autant de devoirs dont vous convenez sans doute, mes chers auditeurs, mais sur lesquels vous ne croyez pas avoir besoin de nouvelles lumières pour être en état de les remplir dans toute leur étendue; et moi, cependant, j'oserai vous dire que de tous ces devoirs il n'en est peut-être pas un seul dont le monde soit vraiment instruit, et qu'il ait su comprendre dans le sens de Jésus-Christ et de son Evangile. Car, dans ce monde que vous prenez pour guide et dont les idées sont la règle des vôtres, ne se figure-t-on pas que l'on aime Dieu préférablement à tout, et comme il mérite d'être aimé, lors même que l'on porte habituellement dans le cœur des sentiments de haine et de vengeance, d'orgueil et d'ambition, ou d'autres sentiments plus criminels encore qui, ne pouvant s'accorder avec les préceptes de la loi, sont dès lors incompatibles avec le précepte de son amour. Ne prétend-on pas dans le monde rendre à Dieu la gloire et l'honneur qu'il attend de ses créatures, quand toute la gloire que l'on rend à sa grandeur se termine chaque jour à quelques prières superficielles, quelques adorations équivoques, telles que des païens rougiraient d'en offrir de semblables à leurs idoles, et que le vrai Dieu conséquemment doit plutôt regarder comme des insultes de votre part que comme de véritables hommages. Ne se persuade-t-on pas dans le monde que l'on accomplit le précepte de sanctifier les jours spécialement consacrés au Seigneur, lorsqu'à la réserve de quelques moments de contrainte où l'on assiste à son auguste sacrifice, tout le reste de ces jours solennels, dont chaque instant devait être pour Dieu, s'écoule en passe-temps frivoles et en divertissements profanes? Ne croit-on pas enfin dans le monde conserver, pour l'intérêt de Jésus-Christ et de son Eglise, ce zèle ardent commandé à tous ses disciples, quoique l'on demeure habituellement dans le silence et l'inaction, au lieu de parler et d'agir pour réprimer les blasphèmes de l'impiété et traverser le cours de ses intrigues? Ne sont-ce pas là, chrétiens du monde, les idées dominantes qui sont comme l'âme de votre conduite, et comment accorderez-vous jamais ces grossières erreurs dont vous êtes imbus, avec une vraie connaissance des devoirs du christianisme par rapport à Dieu?

De même, par rapport au prochain, peut-être saurez-vous encore que la loi chrétienne vous impose à son égard un amour qui ait la charité pour principe; un amour qui compatisse à tous les maux qu'il éprouve, qui fasse effort pour les soulager de tout son pouvoir; un amour qui pardonne sincèrement à l'ennemi le plus cruel, quelque outrage qu'il ait pu vous faire. Mais si le nom de ces devoirs essentiels ne vous est pas inconnu, en connaissez-vous également toute l'étendue, et n'ignorez-vous pas à quoi précisément ils vous obligent? Car, si votre esprit a pénétré le fond de ces devoirs, pourquoi donc pensez-vous que, pour aimer en chrétien, il vous suffit de ne haïr personne, d'aimer d'un amour naturel les caractères aimables qui ont su vous plaire, et de vous conserver dans l'indifférence pour le reste des hommes, quoique la charité vous prescrive un amour réel et positif à l'égard de vos semblables? Pourquoi pensez-vous remplir fidèlement le précepte de l'aumône, sans vous gêner en rien dans les temps les plus difficiles, tandis que dans les temps les plus commodes vous devez retrancher pour y satisfaire ce luxe au-dessus de votre état, cette superfluité de dépenses que défend la religion, de quelque genre qu'elles puissent être? Pourquoi pensez-vous remplir la loi qui ordonne le pardon de l'injure, dès que la froideur ou la haine resserrées dans l'âme n'éclatent point sensiblement au dehors, comme si les ressentiments du cœur vous étaient moins interdits que les éclats de la haine et de la vengeance? Conciliez, s'il est possible, mes chers auditeurs, conciliez les idées que l'on se forme dans le monde des devoirs qui concernent le prochain, avec l'idée juste que je viens de vous offrir, et que nous en donneront toujours les interprètes les plus éclairés de l'Evangile.

Enfin, par rapport à vous-mêmes, vous aurez compris, en général, que le caractère du baptême est un engagement à vous haïr et à vous mortifier dans la vie présente, à porter votre croix à la suite de Jésus-Christ, à vous détacher du monde et de ses faux biens, à préférer en tout le bien éternel de l'âme aux avantages passagers du corps et des sens. Mais, de bonne foi, concevez-

vous bien toute la sublimité de cette morale? Et si je vous annonce que pour se mortifier en chrétien, et porter sa croix à la suite de Jésus-Christ, il ne doit pas s'écouler un seul jour de la vie, où l'on ne désire au moins de souffrir quelque chose avec Jésus-Christ ou pour Jésus-Christ; que, pour se détacher chrétiennement du monde, il s'agit de posséder ses biens comme ne les possédant pas, et d'user de ses plaisirs comme n'en usant pas, c'est-à-dire, sans permettre jamais au cœur d'en faire sa félicité; que pour se détacher réellement de soi-même, et préférer en tout le bien de l'âme à l'avantage du corps, il faut immoler ce corps de péché, comme l'appelle saint Paul, et le sacrifier sans cesse à Dieu, par le martyre d'une pénitence continuée jusqu'à la mort; si, dis-je, je vous annonce, avec l'Evangile et dans les mêmes termes, ces maximes de renoncement et d'abnégation auxquelles se réduit toute la morale du christianisme, croirez-vous en effet que la pratique d'une morale si relevée soit bien essentielle au salut du monde chrétien; et tout éloignée qu'elle est de l'exagération, ne vous paraîtra-t-elle pas toujours étrange et inouie par rapport à vous-mêmes? Eu faudrait-il davantage pour justifier dans vos esprits la proposition que j'ai avancée sur le peu de connaissance que l'on a dans le monde de ses plus essentiels devoirs? Permettez-moi cependant de la justifier plus pleinement encore.

2° Pour être suffisamment éclairé dans la pratique de sa religion, ce n'est pas assez pour l'homme chrétien de posséder la connaissance de ces devoirs attachés au caractère qui le distingue, si cette connaissance ne s'étend encore aux devoirs particuliers attachés à l'état et à la condition qu'il occupe; et c'est sur cette portion de devoirs, plus étendus qu'on ne se le figure, que le défaut de lumières me paraît encore plus commun et plus répandu dans le christianisme. Que le temps me permît, en effet, de parcourir seulement ici les différents états du monde, de vous présenter un plan abrégé des devoirs particuliers qui leur sont propres, combien ne s'en trouverait-il pas que vous n'avez jamais bien conçus, chacun dans vos conditions? C'est à vous-mêmes que j'en appelle pour vous juger.

Où sont, par exemple, les pères et les mères de famille, dont la réflexion animée par la tendresse ait bien apprécié les devoirs dont ils sont redevables à leurs enfants, c'est-à-dire, tout ce qui doit leur en coûter de soins, d'attentions, d'assiduités, de vigilance, pour les élever chrétiennement et selon Dieu, sans jamais se décharger entièrement sur autrui d'une obligation qui les regarde personnellement eux-mêmes; et pour les diriger dans le choix de l'état où Dieu les appelle, sans jamais s'arroger le pouvoir de disposer de leurs personnes et de commander à leurs goûts? Pères chrétiens, je parle aux plus vertueux d'entre vous; il ne faut que considérer cette espèce d'éducation mêlée de christianisme et de mondanité trop ordinaire dans vos familles, et le peu de liberté que vous laissez aux desseins de Dieu sur la destinée de vos enfants, pour juger que vous n'eûtes jamais qu'une idée superficielle de ces obligations que je vous expose, obligations cependant que la religion, d'accord avec la nature, mit toujours au rang des devoirs paternels les plus indispensables.

Où sont les personnes engagées dans les liens du mariage qui aient jamais bien su tout ce que la loi divine ordonne, tout ce qu'elle permet, tout ce qu'elle défend aux deux époux? Combien même semblent ne pas avoir l'idée du mariage comme d'une chose vraiment sacrée, en paraissant ignorer que c'est profanation de le célébrer sans s'être auparavant purifiés par la pénitence? Combien ne savent pas que le mariage a ses lois établies de Dieu pour en sanctifier l'usage, et que l'on ne peut transgresser sans crime; que c'est un état où doivent régner la chasteté et la continence, ainsi que dans le célibat, quelque différence qui se trouve d'ailleurs entre l'un et l'autre; que de la chasteté conjugale aux souillures de l'impureté le passage n'est que trop ordinaire et trop facile, et que tous les désordres qui se glissent dans cette union sainte, loin d'être justifiés en quelque manière et autorisés par le sacrement, comme on se le persuade communément dans le monde, tirent de là même un caractère particulier de malice et d'énormité qui les rend sacriléges.

Où sont les hommes d'autorité dans le monde qui aient bien compris ce qu'ils doivent aux inférieurs que la Providence a voulu soumettre à leurs ordres? Combien de seigneurs dans leurs terres et dans leurs domaines n'ont jamais mis au rang de leurs obligations le zèle qu'ils doivent avoir pour procurer le salut de leurs vassaux et pour leur faire rendre à Dieu le premier hommage qu'il mérite comme souverain Seigneur? Combien de maîtres particuliers dans leurs maisons ignorent ce qu'ils sont essentiellement à l'égard de leurs domestiques, c'est-à-dire les ministres établis de Dieu pour les maintenir dans son service et leur faire observer ses lois avant que de s'en faire obéir eux-mêmes? Combien de commandants dans les armées ne se croient pas chargés de réprimer la licence du soldat dès qu'elle ne blesse que les intérêts du ciel, et ne savent pas que Jésus-Christ compte sur leur vigilance pour lui conserver ses disciples, comme le prince sur leur bravoure pour lui former des héros dans les combats?

Je serais infini si j'entreprenais d'épuiser le détail de ces devoirs presque inconnus dans les conditions diverses. Car où sont les juges qui se fassent un point de conscience de ces lenteurs affectées dans leurs arrêts, qui trop souvent aboutissent à ruiner les deux parties; de ce peu d'étude et de réflexion qu'ils apportent quelquefois à la décision des affaires les plus délicates? Où

sont les orateurs du barreau qui se croient en droit de faire valoir des prétentions injustes, dès que c'est un moyen pour se faire valoir eux-mêmes, et de semer leurs écrits ou leurs discours de mille traits médisants qui ne servent qu'à décrier des hommes dont ils ne doivent pas moins respecter l'honneur que l'honneur même de ceux dont ils soutiennent les droits? Où est l'homme de trafic et de commerce qui ait assez réfléchi sur les abus ordinaires dans sa profession, pour s'assurer que tout ce qu'il recueille de gain et de profit s'accorde avec les lois de l'équité et de la conscience? Où est le négociateur, le politique, l'homme d'affaire dans un état qui ait bien conçu que la religion doit régler, mesurer tous ses projets, et qu'il doit la consulter en tout pour y conformer ses moindres démarches, comme s'il n'était qu'un simple citoyen?

Vous me répondez que l'homme d'église, obligé par état d'enseigner le peuple fidèle, quelquefois n'est pas mieux instruit de ses propres devoirs qu'on ne l'est dans les conditions communes. Oui, je l'avoue, quoiqu'à regret, mes chers auditeurs, la science de la religion n'est pas toujours parfaite dans ses ministres mêmes, quoiqu'ils en soient comme les dépositaires. Il suffit de savoir jusqu'où va l'indulgence outrée de quelques-uns, la sévérité excessive de quelques autres, dans l'exercice du sacré ministère, pour les regarder comme des hommes, ou dépourvus de principes, ou prévenus de principes faux et erronés sur le plus essentiel de leurs devoirs. Voilà, chrétiens, ce que je sais comme vous, et c'est ce qui me fait plus gémir encore, quand je vois que, parmi des hommes établis de Dieu, pour entretenir la religion du monde, en lui remontrant ses devoirs, il s'en trouve de si peu éclairés sur les devoirs qui les regardent eux-mêmes. Mais, quoi qu'il en soit, ce n'est point ce désordre, fût-il aussi commun qu'il est rare dans les ministres de l'Eglise, qui vous justifiera jamais devant Dieu. L'incapacité de quelques sujets honorés du sacerdoce, sur le point de la religion, n'excusera jamais la vôtre, et l'illustre clergé de cet empire produira dans tous les temps une infinité d'hommes habiles qui vous apprendront ce que vous devez savoir, si vous voulez sincèrement vous en instruire.

Que sera-ce donc, chrétiens, si je descends encore aux devoirs personnels attachés aux besoins et à la situation de chacun des hommes dans l'ordre de la religion? Et ne vous trouverez-vous pas aussi peu éclairés sur cet article, et aussi dépourvus de connaissances, que sur tout le reste? Expliquons-nous un moment. Vous êtes faibles, et vous avez reconnu, par mille épreuves funestes, que le commerce du monde n'a que trop d'empire sur votre cœur, pour le dissiper et le distraire de ce qu'il doit à Dieu, pour le corrompre même entièrement et le pervertir. Vous êtes prêts à succomber sous le poids de vos malheurs : parents, amis, ennemis, tout conspire à la fois pour combler votre disgrâce, et sans les plus puissants secours du ciel, votre cœur va se livrer infailliblement aux murmures contre la Providence, et se révolter contre ses ordres. Vous avez souillé le cours de votre vie par les plus grands crimes, et de votre propre aveu, à peine est-il quelque espèce de péché que vous n'ayez commis, ou voulu commettre. Or, que veux-je insérer de ces situations diverses et personnelles à tant de chrétiens? Le voici : c'est qu'à raison de cette faiblesse qui vous rend si dangereux le commerce du monde, la religion vous fait un devoir de vous séparer de ce monde, à certains temps, parce qu'il vous distrait de toute pensée salutaire et tendant à l'éternité, et de chercher même dans la retraite un asile éternel contre ses périls, si vous ne croyez pas vous pouvoir garantir autrement de sa contagion. C'est qu'à raison de cet état d'épreuve et de disgrâce qui vous expose à murmurer sans cesse contre la Providence, la religion vous fait un devoir d'adresser, chaque jour, plus de prières à Dieu, pour solliciter son secours, et de puiser plus souvent de nouvelles forces dans la réception des sacrements de l'Eglise. C'est qu'à raison de ces excès de déréglement et de désordre qui n'ont fait de votre vie qu'un tissu de crimes, la religion vous fait un devoir d'un excès de pénitence, et que ces divertissements, d'ailleurs honnêtes et permis pour des âmes moins criminelles, il est pour vous d'obligation de les retrancher, du moins en partie, et de vous en interdire désormais l'usage.

Cependant, mon cher auditeur, tous ces devoirs qui vous sont personnels, et qui pour d'autres que pour vous seraient plutôt des conseils que des préceptes, en avez-vous jusqu'à ce jour reconnu la vérité? Ne semble-t-il pas que c'est aujourd'hui pour la première fois que l'on vous les représente, et croyez-vous même encore être obligé de les accomplir, à ce moment que je vous les annonce? Mais que servirait de pousser plus loin cette morale, et n'est-il pas trop évident, par le court exposé que je viens de vous faire, que tout ce que la religion renferme de relatif aux mœurs est trop peu connu de l'homme du monde, pour servir de règle à sa conduite; que, malgré l'abondance des lumières qui lui découvrent ses devoirs, soit généraux, soit particuliers, soit personnels, il est des obligations essentielles à connaître, qu'il ignore encore tous les jours, et que si l'on est communément trop peu éclairé sur sa religion, pour se répondre d'une foi solide et inébranlable, on en est plus ordinairement encore trop peu instruit, pour être fidèle à ses lois.

Oui, chrétiens, elle s'annonce depuis deux mille ans dans toutes les contrées du monde soumises à Jésus-Christ; elle se manifeste à ses disciples de toutes les manières, cette religion divine, et dans un plus grand détail, qu'elle ne le fut jamais. Semblable à la grâce même, dont elle est l'instrument pour agir sur les cœurs, elle prend mille formes diffé-

rentes, pour pénétrer dans nos esprits, pour y fixer les maximes du salut dont elle est la source. Elle se présente à nous, cette religion sublime, tantôt sous l'idée d'une méditation profonde qui nous absorbe ; tantôt sous le jour d'une instruction simple qui nous éclaire ; elle s'insinue dans les uns, par le canal d'une lecture édifiante qui les attache ; elle se fait goûter des autres, sous l'appareil d'un discours éloquent qui les frappe. Les plus grands génies parmi les disciples de cette religion se sont épuisés et s'épuisent encore de nos jours à développer dans nos temples la sainteté, la sagesse et la force des préceptes qu'elle impose ; le peuple et les grands, les esprits cultivés, comme les plus simples, trouvent également à se satisfaire dans la variété des talents de ceux à qui le sacré ministère est confié. Les cours, les villes et les campagnes retentissent également de ses oracles, et, par je ne sais quelle fatalité qui fait tout à la fois l'opprobre, et de l'esprit et du cœur de l'homme, il semble que plus on la prêche, cette doctrine céleste, et moins elle soit connue des chrétiens du monde. Toutes les sciences humaines, à peine sorties de leur berceau, sont bientôt portées à leur perfection, par les soins pénibles et laborieux que l'homme apporte à les cultiver. La science de Jésus-Christ et de sa religion est la seule qui semble décroître et diminuer parmi les hommes, à mesure que les siècles s'écoulent et nous éloignent de son origine, comme si le titre de l'antiquité, qui peut rendre vénérables à nos yeux les choses les plus communes, rendait la religion de Jésus-Christ moins respectable à ses disciples, et moins digne de leurs attentions et de leurs recherches.

Or, mes chers auditeurs, à la vue de cette indifférence du monde chrétien, pour connaître et approfondir les maximes de sa religion, faut-il être surpris de la décadence visible de la piété, et de cette corruption générale des mœurs qui permet à peine de distinguer le peuple fidèle des nations profanes et idolâtres ? Et si, comme vous l'avez conçu d'abord, le dépérissement de la foi parmi nous doit surtout provenir de l'ignorance de la religion, considérée comme l'objet de notre croyance, à quoi peut-on mieux attribuer les plus grands relâchements, et la plupart des scandales qui font gémir l'Eglise, qu'à l'ignorance de cette religion même, considérée comme la règle de nos mœurs ? Oui voilà, sinon l'unique, du moins la première source de presque tous les désordres répandus dans le christianisme. Et en effet suivez ce détail qui me servira de preuve.

3° De là l'impression funeste que font sur tant d'esprits les maximes corrompues du monde réprouvé par Jésus-Christ. De là cette facilité extrême à se livrer aux plus grands excès, et cette étrange indolence à sortir de l'abîme où l'on est tombé. De là tant de vertus essentielles au salut, maintenant bannies du christianisme, et presque inconnues des chrétiens de nos jours. De là tant de péchés, et de péchés griefs, traités de minuties et de bagatelles par les personnes mêmes qui se piquent de piété et de religion. De là tant d'injustices, d'iniquités criantes introduites et comme autorisées, par un long usage, en certains états. De là tant d'abus et de sacriléges que l'on ne pense pas même à se reprocher dans la réception des sacrements de l'Eglise. De là tant de bizarreries et de travers qui défigurent aux yeux du monde la dévotion même, et la piété d'ailleurs la plus solide. L'auriez-vous pensé, que la seule négligence de l'homme à réfléchir sérieusement sur sa religion, entraînât tant de déréglements et de scandales après soi ? Et cependant quoi de plus incontestable ! Je n'ai besoin, pour vous en convaincre, que d'une induction la plus sensible et par laquelle je finis.

J'ai dit, de là l'impression funeste que font sur tant d'esprits les maximes du monde réprouvé par Jésus-Christ. Car si l'on avait l'esprit imbu, pénétré des saintes maximes de sa religion, par une application sérieuse à les connaître, l'idée de ces maximes célestes, comparées aux erreurs du monde, nous ferait vivement sentir l'opposition infinie de ces erreurs mondaines avec toutes les pratiques de la vertu que le salut demande. On jugerait alors, comme malgré soi, que cet appareil de luxe et de vanité, ce goût passionné pour les jeux, les spectacles, cette vie molle et oisive que le monde autorise ; que tout cela n'est rien moins que permis et innocent devant Dieu ; du moins serait-il difficile que, l'esprit ainsi pénétré de la morale chrétienne, on s'infatuât des préjugés contraires, jusqu'à s'en faire des principes de conduite, et à s'en prévaloir contre tous les anathèmes de l'Évangile. Mais, dépourvu que l'on est de la connaissance, je dis de la connaissance méditée et réfléchie que l'on doit avoir de sa religion, comment la morale la plus réprouvée ne trouverait-elle pas accès dans des esprits, où celle de Jésus-Christ a laissé de si faibles traces ? Et si l'on voit aujourd'hui des chrétiens en venir jusqu'à ce point d'égarement, d'ériger en vertus les vices les plus marqués, tels que l'ambition et la vengeance, et de regarder comme des vices, du moins comme des bassesses de cœur, des vertus consacrées par Jésus-Christ même, telles que l'humilité et la patience ; de quel autre principe croyez-vous que soit provenu dans eux ce renversement étrange des idées vraiment chrétiennes, que du peu de connaissance qu'ils avaient de la morale du christianisme, et qui les a rendus susceptibles de tous les vains préjugés du monde ?

J'ai dit de là cette facilité extrême à se livrer aux plus grands excès, et cette funeste indolence à sortir de l'abîme où l'on est tombé. Et en effet, donnez-moi des chrétiens vraiment instruits de leur religion, je veux dire des chrétiens frappés, comme ils doivent l'être, de cette perfection, de cette sainteté de mœurs que leur prescrit la loi

de Dieu, et, pour de tels hommes, je craindrai bien moins l'empire et la tyrannie que les passions humaines exercent sur tous les états du monde. Que si leur faiblesse succombe enfin sous la force et la violence d'une passion qui prendra le dessus, du moins sera-ce lentement et comme pas à pas qu'ils deviendront esclaves, parce que la sainteté connue de leur religion sera comme un frein puissant qui réprimera sans cesse dans leur âme l'attrait de la passion qu'ils auront à combattre, et retardera toujours le moment de leur défaite. Mais supposez-vous au contraire des chrétiens tels qu'ils sont aujourd'hui pour la plupart; des chrétiens peu éclairés, et peu jaloux de l'être sur la perfection des devoirs que la loi de Dieu leur impose; à peine dans ce grand nombre en compterez-vous quelques-uns qui ne se laissent vaincre aux premiers efforts de la tentation, et qui une fois vaincus, ne deviennent déréglés sans mesure et même sans retour, parce que, ne connaissant qu'à demi la pureté infinie de la religion, ils ne peuvent conséquemment bien connaître, ni l'énormité des vices auxquels ils s'abandonnent, ni leurs suites terribles par rapport au salut.

J'ai dit, de là tant de vertus essentielles au salut de l'homme, devenues comme étrangères dans le christianisme, et presque inconnues des chrétiens de nos jours. Vigilance, attention sur soi-même, frugalité, tempérance, recueillement intérieur, et fuite du monde; ces vertus et mille autres que je pourrais nommer encore, pourquoi n'en voit-on plus parmi nous que de faibles vestiges? Ah! mes chers auditeurs, pour introduire et fomenter ce désordre dans le monde chrétien, ne suffirait-il pas de ce défaut de connaissance que je vous représente en matière de religion; de ce défaut en conséquence duquel on se persuade que l'on n'est point appelé de Dieu à pratiquer ces vertus austères, et qu'elles ne sont réservées que pour les religieux séparés du siècle par profession et par état? Car si l'on savait réfléchir sur l'Evangile et les devoirs qu'il nous annonce, on saurait alors que les obligations du religieux et de l'homme du siècle, quoique différentes à certains égards, sont néanmoins parfaitement communes sur tant de points importants dont on se croit dispensé; que c'est à tous, sans distinction d'états et de rangs, que parle un Dieu législateur, quand il ordonne à ses disciples d'être doux et humbles de cœur, de prier, et de prier sans cesse, de mortifier la chair et les sens; de fuir le monde et ses plaisirs. Voilà, sans doute, ce qu'il serait aisé de savoir, pour peu que l'on sût réfléchir sur les maximes de sa religion; sur l'étendue et l'universalité de ses maximes; et faute de ces réflexions si simples et si faciles, on porte tous les jours dans le monde, la distinction du séculier et du religieux, jusqu'à renvoyer à celui-ci mille vertus également commandées aux chrétiens du siècle et aux citoyens du cloître; et l'on se croit encore les vrais disciples de Jésus-Christ, tandis que l'on est mondain par principe, et que l'on renonce par état aux vertus les plus essentielles du christianisme.

J'ai dit, de là tant de péchés et de péchés griefs, traités de minuties et de bagatelles par des personnes même qui se piquent de piété et de religion. En matière de charité, par exemple, et plus encore en matière de pureté, si l'on avait pénétré l'esprit du christianisme, ne jugerait-on pas qu'il réprouve comme des crimes mille libertés que l'on se donne de juger, de parler, d'entendre parler au désavantage du prochain; qu'il ne faut souvent qu'un mot indiscret, qu'un signe marqué d'approbation, qu'un sourire malin, qu'un instant même de silence en certaines conjonctures pour blesser grièvement la charité; et prévenu que l'on serait de cette morale, voudrait-on risquer son bonheur éternel pour le frivole plaisir de satisfaire un moment sa malignité? De même si l'on s'était vivement persuadé, par l'étude de sa religion, que certaines licences que l'on se donne tous les jours aux dépens de la pudeur et de la modestie, et qui ne passent communément dans l'estime du monde que pour de simples vanités dont Dieu ne s'offense pas, sont cependant des péchés et souvent des péchés mortels; est-il croyable, ô mon Dieu! que tant de jeunes personnes élevées dans le sein de la piété fissent paraître si peu de régularité sur ce point, au risque de perdre leur âme pour l'éternité? Non, sans doute. Mais, parce que sur un article si délicat on n'appelle à son conseil que les idées du monde, qui s'est mis en possession de qualifier comme il lui plaît de pareilles licences, on s'y abandonne sans remords, et c'est ce préjugé du monde, fondé sur l'ignorance des principes du christianisme qui, dans une infinité de cœurs mondains, établit et entretient le règne abominable de l'esprit impur.

J'ai dit, de là tant d'injustices, d'iniquités criantes autorisées par un long usage en certains états. Que de monopoles dans le commerce, que d'usures, de prêts dont la conscience est blessée, que de friponneries palliées dans l'administration des deniers publics, faute de s'éclaircir sur ce que la loi de Dieu permet et sur ce qu'elle défend. Si cette voie qui m'a conduit à la fortune, dites-vous, m'avait seulement paru suspecte, je n'aurais eu garde de m'y engager, au risque de devenir injuste et de m'approprier des biens qui ne m'appartenaient pas; car à Dieu ne plaise que je sacrifie jamais mon salut aux plus grands intérêts du monde! Vous le dites, et peut-être le pensez-vous ainsi, mon cher auditeur; mais cependant vous vous êtes enrichi, quoique sans le savoir, contre toutes les lois divines et humaines; et ces gains illicites, pour avoir été le fruit de votre ignorance, n'en ont pas été moins coupables devant Dieu, et vous n'en êtes pas moins chargé de l'obligation de les réparer; que si vous aviez clairement connu tout le mal que vous

commettiez, comme vous pouviez alors, et comme vous auriez dû le connaître.

J'ai dit, de là tant d'abus et de sacriléges que l'on ne pense pas à se reprocher dans la réception des sacrements de l'Eglise. Car il ne faut pas se figurer, chrétiens, que parmi tant de sacriléges qui se commettent tous les jours dans nos temples, le grand nombre soit commis de sang-froid et avec une vraie connaissance des crimes dont on se rend coupable. Non, à quelque degré de malice que soit monté le cœur de l'homme, il ne se porterait point sans horreur à de pareils excès, manifestement reconnus pour ce qu'ils sont. Quel est donc le grand principe de ces profanations si ordinaires dans les chrétiens du monde? Je le découvre dans l'oubli volontaire de la plupart des devoirs que prescrit la religion, oubli dans lequel ils aiment à vivre. Car, plongés qu'ils sont dans cette espèce d'aveuglement, ils se trouvent conséquemment hors d'état de bien connaître mille péchés dont la conscience est souillée devant Dieu; ou du moins ne les connaissent-ils jamais qu'à demi. Donc, point d'accusation de leur part, ou accusation insuffisante; point de douleur, ou douleur trop faible des péchés les plus mortels. On reçoit cependant des absolutions qui semblent délier sur la terre ce qui ne sera jamais délié dans le ciel. Du tribunal sacré de la pénitence, on se présente sans balancer à la sainte table; les années, quelquefois la vie entière s'écoule, sans que l'on ait bien éclairci ces coupables ténèbres où s'est ensevelie la connaissance des plus importants devoirs, et des milliers de sacriléges deviennent les malheureux fruits d'une ignorance d'autant plus criminelle devant Dieu, qu'il eût été plus facile de la dissiper et de s'instruire.

J'ai dit enfin, de là ces bizarreries, ces travers qui défigurent la dévotion même et la piété d'ailleurs la plus solide. On est étonné, on se plaint tous les jours, on se scandalise même dans le monde, de voir des dévots par profession et par état, sujets à des vices, à des écarts singuliers, qui ne paraissent réservés que pour eux, et l'on ne conçoit pas l'alliance de ces défauts trop sensibles avec une vie tout occupée des devoirs extérieurs de la piété et de la charité chrétienne. Et moi, mes chers auditeurs, je ne vois rien de si facile à concevoir que ce prétendu mystère; car en voici l'explication facile et confirmée par l'expérience. Pour être dévot, souvent on n'en est pas plus éclairé sur la morale de sa religion, on n'en a pas mieux appris à discerner sûrement les bornes du vice et de la vertu; et rien n'est moins rare que d'apercevoir tous les dehors, au moins de la dévotion, dans des personnes qui n'ont jamais bien su ce que c'est d'être chrétiennes. Faut-il donc être surpris de tant de défauts qui accompagnent d'ordinaire la piété dans le monde, et ne doit-il pas arriver comme nécessairement que le grand nombre des personnes vertueuses ne le soient, pour ainsi dire, qu'au hasard, et presque jamais comme elles doivent l'être? Que les unes, par exemple, faute de bien connaître le juste milieu où la vertu réside, donnent sur certains points de conduite dans un relâchement déplorable, et, sur d'autres, dans un excès de sévérité qui ne connaît point de modération; que les autres, ignorant le mérite d'une vie simple et commune aux yeux de Dieu, regardent la singularité de leur vie, quoique l'effet ordinaire de l'humeur et du caprice, comme le produit le plus solide et le plus méritoire de la piété; que celles-là, pour ne pas avoir l'idée du véritable zèle, érigent en zèle évangélique une humeur bilieuse et chagrine qui s'exhale à tout propos en discours médisants et critiques; que celles-ci enfin, peu accoutumées à réfléchir sur les vrais caractères de la fermeté, de la modestie, de la patience chrétienne, prennent l'obstination dans leurs idées pour attachement à la vérité, l'éclat affecté de leurs bonnes œuvres, pour le désir de glorifier celui qui en est l'auteur, et le ressentiment de leurs propres injures pour la vengeance des intérêts de Dieu même. Ces illusions et tant d'autres, compagnes trop ordinaires de la piété chrétienne, ne sont-elles pas, comme je l'ai dit, la suite naturelle du peu de connaissance que l'on a de la dévotion même, dans laquelle on s'engage, et ne retrancherait-on pas infailliblement presque tous les défauts dont l'injustice du monde accuse si volontiers la dévotion même, si l'on pouvait réussir à mieux instruire ce que l'on appelle des personnes dévotes, et à leur apprendre efficacement ce que c'est que de l'être.

Etudions-la donc, mes chers frères, si nous voulons entrer dans le chemin du ciel qu'elle nous montre, cette religion destinée à nous rendre heureux, cette religion seule digne d'intéresser l'homme chrétien, seule capable de contenter son esprit, comme Dieu seul est capable de remplir son cœur. Que les sciences humaines nous amusent, à la bonne heure; qu'elles nous occupent même, dans ce court espace de temps qui borne la vie, puisque l'avantage de la société le demande. Mais ne nous livrons pas à ces vaines connaissances, trop au-dessous de la dignité de nos esprits, et qu'elles n'absorbent jamais le fort de nos réflexions, préférablement à cette science suréminente de la religion de Jésus-Christ. Eh! que recueillez-vous de vos études profondes, qui soit comparable aux idées dont elle vous éclaire, esprits curieux et avides de connaître? A quoi aboutissent tant de méditations et de veilles pour pénétrer l'histoire de la nature ou celle des temps? A force de travail, il est vrai, vous acquerrez des connaissances, mais acquerrez-vous des lumières? Connaissances incertaines et bornées, connaissances obscures et confuses, connaissances stériles et sans fruit, connaissances dangereuses même et funestes pour le salut. Quelques vérités peut-être qui se présentent sur la route, pour vous consoler de vos peines; mais vérités de pure spécu-

lation, qui amusent la curiosité de l'esprit, sans le nourrir lui-même et le satisfaire. Démentez-moi, si vous l'osez, savants orgueilleux et pleins de vous-mêmes; n'est-ce pas là tout ce que vous découvre le travail le plus opiniâtre sur mille points de l'érudition humaine; et malgré la gloire qui nous suit, n'êtes-vous pas sans cesse humiliés de vous voir bornés de toutes parts dans vos recherches, et comme environnés de ténèbres qu'une éternité de réflexions ne dissiperait pas?

Grand Dieu! mais serait-ce donc là le terme de ce désir ardent de savoir que vous avez mis dans l'homme, et dont l'homme est dévoré? Cette capacité, cette étendue, cette pénétration de génie, qui le rend presque semblable aux anges, ne lui fut-elle accordée que pour conquérir à si grands frais ce butin ténébreux de préjugés, de conjectures et d'erreurs, dont son savoir est obscurci? Ah! mes chers auditeurs, fussiez-vous les premiers savants de l'univers, en fussiez-vous comme les astres par l'éclat de vos lumières; que vous entendez mal la gloire et le bonheur de l'esprit humain, quand vous renfermez son activité dans la sphère étroite des sciences humaines et profanes. C'est l'amour du vrai, sans doute, qui vous guide et qui vous soutient dans cette carrière ingrate et pénible que vous parcourez. Mais la religion que vous dédaignez de connaître et d'approfondir, dont vous regardez l'étude comme le partage de l'enfance et celui du peuple; qu'est-elle autre chose, cette religion révélée de Dieu, qu'un trésor inépuisable de vérités? mais de vérités célestes, où l'esprit humain ne peut atteindre par ses efforts; mais de vérités lumineuses, qui dissipent tous les nuages dont on voudrait les obscurcir; mais de vérités éternelles, qui triompheront des erreurs de tous les temps; mais de vérités infaillibles, qui rassurent le fidèle contre tous les doutes; mais de vérités sublimes, dont la science honore les plus grands génies; mais de vérités aimables, dont l'onction pénètre tous les cœurs; mais de vérités toutes-puissantes, qui prennent l'empire et le donnent à l'homme sur toutes les passions; mais de vérités solides, qui enseignent généralement tous les devoirs; mais de vérités salutaires, dont la foi préserve de tous les vices; mais de vérités consolantes, qui charment les plus terribles chagrins; mais de vérités universelles, qui concernent tous les âges et tous les états; mais de vérités capables de porter l'homme au plus haut point de gloire, de perfection, de bonheur, qu'il puisse acquérir sur la terre.

Attachez-vous donc à la science de votre religion, génies habiles et éclairés; que ce soit là l'objet ordinaire de vos réflexions profondes, si c'est l'amour de la vérité qui vous touche. Sans l'intelligence de ces vérités divines que la religion vous présente, eussiez-vous le mérite de savoir tout ce que le monde estime, croyez que vous ne savez rien; je dis rien de grand en effet, rien de glorieux, rien d'essentiel à savoir pour l'homme. Au lieu qu'éclairés des seules lumières que la religion vous donnera, vous pourrez vous glorifier sans orgueil de posséder la science de ce qu'il y a de plus intéressant à connaître pour l'homme raisonnable et chrétien; vous saurez croire raisonnablement, et agir chrétiennement sur la terre; vous saurez vous y sanctifier par l'accord de la foi et des œuvres, et parvenir, à travers les dangers du monde, au bonheur éternel que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SERMON XVII.

Pour le vendredi de la cinquième semaine de Carême.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, POUR LE JOUR DE SA PASSION.

Stabat juxta crucem Maria mater ejus. (*Joan.*, XIX.)

Marie, mère de Jésus, était debout au pied de sa croix.

Madame,

Que Marie ait été, par rapport à Jésus-Christ, la mère la plus tendre, la plus sensible, la plus compatissante qui fut jamais, c'est de quoi l'Evangile ne permet pas de douter, et ce qui n'a pas même de quoi nous frapper et nous surprendre. Une mère aussi parfaite pouvait-elle avoir d'autres sentiments pour un fils, la perfection et la sainteté même? Mais que cette mère si compatissante, si sensible et si tendre, demeure ferme et inébranlable au pied de la croix de son Fils; qu'elle soutienne jusqu'au dernier moment le spectacle affreux des ignominies, des supplices dont son peuple l'accable dans tout le cours de sa passion sanglante; voilà, mes chers auditeurs, le prodige de fermeté et de constance qui doit nous étonner dans le cœur maternel de Marie, et qui doit être également l'objet de notre admiration et le principe de nos hommages. Mystère vénérable et touchant où je trouverais sans peine de quoi édifier cette cour chrétienne, et même de quoi l'instruire en présentant à tant de héros, dans la mère de leur Dieu, l'exemple du courage le plus héroïque dont une pure créature peut donner le spectacle au monde. Cependant, chrétiens, ce n'est point de là que j'ai cru devoir tirer la matière de ce discours: un attrait plus puissant encore, joint au besoin d'instruction devenu plus grand que jamais parmi les fidèles, m'oblige à vous entretenir aujourd'hui de la dévotion même à la reine des vierges. Et pour vous faire entendre en deux mots tout mon dessein, je ne veux que détruire ici deux préjugés que l'irréligion d'un certain monde a introduits et qu'elle fortifie tous les jours sur le point de cette dévotion respectable. Car on se persuade, en premier lieu, et c'est le grand préjugé que j'aurai d'abord à combattre, que la dévotion à la Vierge, quoique bonne et solide en elle-même, n'est, après tout, qu'une piété arbitraire et qui ne touche en rien au fond du christianisme; et par un second préjugé qui met le comble à l'illusion, on se persuade encore que cette même piété

n'est que trop souvent dangereuse pour ceux qui la pratiquent, par l'abus qu'ils en font communément, en la portant à l'excès.

Or, pour détruire efficacement ces deux préjugés si contagieux à la gloire de notre mère commune, et dont tant d'écrits et de discours sont malheureusement remplis, écoutez deux propositions directement contraires, et dont je porterai, s'il plaît à Dieu, la démonstration jusqu'à l'évidence. Les voici : c'est que nous devons tous regarder la dévotion à la Vierge comme un devoir de notre religion, première proposition, et le sujet de la première partie; c'est qu'il n'y a point d'excès à craindre dans la dévotion à la Vierge, pour peu que l'on soit instruit de sa religion, deuxième propositon et le sujet de la seconde partie. Attachons-nous donc à la reine des vierges, et parce que nous devons regarder l'attachement à son service comme un des devoirs de la religion de Jésus-Christ, et parce qu'il n'y a point d'excès à craindre dans l'attachement à son service, pour peu que l'on soit instruit des premiers principes de la religion de Jésus-Christ.

Deux idées simples, mais étendues, qui me donneront lieu de vous éclairer à fond sur un sujet que j'ai toujours regardé comme un des plus importants de la morale chrétienne, après que nous aurons imploré le secours de l'Esprit-Saint, pour en obtenir la grâce de parler dignement de sa sainte épouse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-ce une vérité, n'est-ce pas plutôt une pieuse hyperbole que j'ose avancer, quand je prétends faire regarder la dévotion à la Vierge comme un point important de la religion de Jésus-Christ? Est-ce une vérité, que cette dévotion si combattue de nos jours ne soit pas seulement, pour le monde chrétien, une piété solide et avantageuse, mais encore un devoir nécessaire? Non, mes chers auditeurs, ce n'est point un esprit d'exagération, c'est celui de la vérité la plus pure et la plus sensible, qui me fait dire que la dévotion à la reine des vierges doit être élevée jusqu'au rang des devoirs du christianisme. Et pour vous convaincre sur ce point de la manière la plus victorieuse, considérez avec moi l'hommage que vous devez, comme chrétiens, à la personne de Jésus-Christ; l'obéissance que vous devez, comme catholiques, à l'Eglise de Jésus-Christ; le besoin que vous avez, comme hommes faibles, et surtout comme pécheurs, de la grâce et des secours de Jésus-Christ. Or, de là je conclus que ces considérations deviennent autant de motifs puissants qui nous font un devoir de la dévotion à l'auguste Mère de Jésus-Christ. Pourquoi? Pour honorer, comme nous devons, en qualité de chrétiens, la personne de Jésus-Christ; pour nous conformer, comme nous devons, en qualité de catholiques, à l'Eglise de Jésus-Christ; pour solliciter comme nous devons, en qualité d'hommes faibles et surtout de pécheurs, la grâce et les secours de Jésus-Christ. Trois motifs les plus capables de nous persuader la dévotion à la Vierge, et de nous la faire regarder comme un des principaux devoirs de notre religion. Appliquez-vous, je vous prie, mes chers auditeurs; peut-être vous donnerai-je une idée que vous n'avez pas conçue jusqu'ici de la dévotion à la reine des vierges.

1° C'est donc sur la qualité de chrétiens, et sur le tribut de gloire que nous devons en cette qualité à la personne de Jésus-Christ, que je fonde d'abord le devoir de la dévotion à la Vierge. Oublions ici, si vous le voulez, cette grandeur personnelle de Marie, qui prit sa source dans la grandeur de sa sainteté et de ses mérites; et si nous considérons même l'éminence de sa dignité, que ce ne soit que par les rapports intimes qu'elle lui donne avec Jésus-Christ, son fils et son Dieu. En faut-il davantage pour faire comprendre au monde que la dévotion à l'égard de cette Vierge incomparable doit être regardée comme faisant partie de l'adoration même qu'il doit à l'auteur de sa religion, et que ce Dieu-Homme ne peut agréer l'hommage suprême rendu à sa personne divine, s'il n'est accompagné de ces témoignages d'amour, de respect, de reconnaissance, que méritera toujours de la part des hommes cette heureuse créature qu'il a daigné choisir pour mère.

Mais quoi! me répondez-vous, quelle liaison nécessaire peut-il donc y avoir entre ces deux sortes d'hommages si disproportionnés par eux-mêmes? Pourquoi faut-il que le culte souverain que l'Homme-Dieu mérite, avant tout les temps, soit inséparable du culte inférieur et subordonné qui seul peut convenir à la créature, quelque élevée qu'elle puisse être par les bontés et les faveurs de son Dieu? Ah! chrétiens, il est vrai, Marie, comblée de toutes les grâces et de toutes les grandeurs célestes qui pourraient tomber sur l'humanité, n'est encore qu'une pure créature, et même la plus humble des créatures, et la plus petite à ses yeux: *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I.) Mais en même temps ne découvrez-vous pas, dans les idées dont la religion vous éclaire, combien cette créature, tout inférieure qu'elle est à son Dieu, se trouve unie à la divinité même? Ne concevez-vous pas, que depuis l'union de cette vierge mère avec son fils, on peut dire d'elle-même, comme de Jésus-Christ, avec la proportion convenable, que la plénitude de la divinité a réellement et corporellement habité dans elle? *In qua inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* Ne savez-vous pas enfin, qu'après l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine dans Jésus-Christ, jamais créature ne fut plus étroitement unie à la divinité que Marie, et qu'à moins d'être Dieu elle-même, comme s'exprimait un saint personnage, elle ne pouvait approcher la divinité de plus près? *Majorem gratiam habere non potuit, nisi ipsa esset Deus.* Or, sur ces idées également grandes et solides que la

religion vous donne de Marie, prononcez vous-mêmes de bonne foi. Se pourrait-il que la gloire de Jésus-Christ ne fût pas intéressée dans celle d'une créature qu'il s'est unie par des liaisons si intimes et si admirables, et qu'il ne regardât pas le défaut de piété et de dévotion pour elle comme un défaut de respect et de vénération pour lui-même?

Et certes, mes chers auditeurs, si cet Homme-Dieu prétend que le respect infini dû à sa personne divine se répande jusque sur les temples les moins décorés où il daigne habiter parmi les hommes; bien plus, s'il veut que la terre même qui fut marquée de la trace de ses pas, que la crèche obscure où il voulut prendre naissance, que la croix qui fut chargée quelques moments du poids glorieux de son corps; s'il ordonne que tous les lieux honorés de sa présence visible ou invisible, que tous les objets consacrés par ses attouchements divins participent à nos hommages et se ressentent, pour ainsi parler, de la gloire de la divinité qui est en lui, comment serait-il satisfait du culte le plus religieux que l'homme peut lui rendre, s'il ne rejaillissait pas sur cette heureuse Vierge qu'il a fait entrer, par ses liaisons ineffables avec elle, en participation de toutes ses grandeurs, sur cette Vierge que son union avec lui doit rendre singulièrement vénérable à toute créature, en la rendant en quelque sorte incompréhensible et infinie comme lui-même?

Vérité, mes chers auditeurs, qui nous paraîtra plus sensible encore, si des liaisons étroites de Marie avec la divinité de Jésus-Christ, nous portons nos vues sur les liaisons plus intimes encore et plus marquées de cette Vierge mère avec l'humanité sainte de Jésus-Christ. Car, en qualité de Mère de Jésus-Christ, qu'est-ce que Marie dans les idées de l'Église et des Pères de l'Église? Non, ce n'est plus seulement une créature honorée de l'alliance la plus glorieuse avec la divinité, c'est une créature, dit saint Augustin, qui, dans un sens vrai, n'est plus distinguée de son Dieu; une créature dont la substance devient réellement la substance même de son Dieu: *Caro Christi, caro Mariæ;* une créature, dit saint Jean Damascène, alliée de Dieu tout entière, et qui tient à ce Dieu-Homme par toutes les parties d'elle-même: *Tota Deo propinqua.* Et par une conséquence nécessaire, une créature dont la gloire n'est point vraiment séparée et fait une partie de la gloire de son Dieu, comme sa substance même ne fait véritablement partie de la chair adorable de ce Dieu-Homme: *Filii gloriam cum matre non tam communem judico, quam eamdem.*

Voilà sans doute, chrétiens, à quoi ne font pas assez de réflexion ces esprits prétendus judicieux qui, au lieu de regarder les attentions de l'Église à honorer Marie, comme autant de devoirs de religion, qui tendent à glorifier Jésus-Christ, s'autorisent au contraire de l'honneur suprême dû à Jésus-Christ pour moins honorer les vertus et les grandeurs de sa mère. Car s'ils pensaient un moment à cette communication réelle de substance entre l'un et l'autre; s'ils pensaient que la chair de Marie est devenue la chair de Jésus-Christ, que le sang de Marie est devenu le sang de Jésus-Christ, que la vie de Marie est devenue le principe de la vie de Jésus-Christ; s'ils pensaient que cette chair, que ce sang, que ce principe de vie passant de la mère qu'ils blasphèment, dans l'humanité du fils qu'ils adorent, ont été, je ne dis pas consacrés, mais comme divinisés dans sa personne; loin de croire alors déroger à la gloire de ce Fils adorable, par les devoirs rendus à la mère dont il a fait choix, l'honneur même de la Mère ne leur paraîtrait-il pas, ainsi qu'à l'Église, entrer nécessairement dans l'hommage suprême que le Fils mérite? Car que pensons-nous en ce point par rapport à Jésus-Christ, que ce que pensèrent toujours et ce que pensent encore par rapport à leurs princes tous les différents peuples qui ne croiraient pas honorer dignement les souverains dont ils dépendent, si l'hommage, adressé à leurs personnes, ne se répandait encore sur tout ce qui leur est uni par les liens du sang, et principalement sur celles dont le ciel les a fait naître? Que pensons-nous en ce point par rapport à Jésus-Christ, que ce qu'ont pensé par rapport à leurs héros et à leurs dieux des nations païennes et idolâtres, dont l'une, pour honorer un de ses fameux conquérants, rendait l'hommage à la mère, sur l'autel même consacré à la gloire du fils, et l'autre conservait précieusement dans son capitole, la dépouille de celle qui avait allaité son Jupiter et lui avait servi de mère?

Quoi donc, chrétiens, la voix si douce et si puissante du christianisme serait-elle moins efficace sur nos cœurs, pour nous obliger de rendre hommage à Jésus-Christ dans la personne de sa Mère, que n'a été et que n'est encore la voix de la nature ou d'une fausse religion sur le cœur de tous les peuples, pour leur faire honorer leurs princes, leurs héros et leurs dieux, dans ces femmes illustres qui leur ont donné le jour. Non (quoi que puissent dire ces faux zélés pour la gloire de l'Homme-Dieu), ce sentiment même de religion qui nous fait adorer profondément la personne de Jésus-Christ, ne cessera de parler dans nous, pour nous faire un devoir d'honorer singulièrement Marie; et s'il nous reste un cœur vraiment chrétien, il ne faut que l'interroger ici, pour se convaincre par soi-même de la liaison nécessaire qui sera toujours entre l'adoration du Fils et la piété envers la Mère. Eh! n'est-ce pas en effet ce point de religion trop peu connu qui nous est annoncé par un sentiment comme naturel de vénération et d'amour que nous éprouvons pour Marie, dès que nous sommes éclairés de la grâce du christianisme? Sentiment qui se trouve gravé dans nous indépendamment de nous-mêmes, et sur lequel peut-être vous n'avez jamais bien réfléchi; mais, sentiment qui

n'en est pas moins réel et moins fort dans tous les cœurs qui ne sont pas dominés de quelque passion violente, ou atteints d'une secrète infidélité. Or, ce sentiment invincible qui porte tous les cœurs chrétiens à la piété envers Marie, et qui, par une observation constante des apôtres les plus distingués du nouveau monde, a été reconnu dans tous les peuples, même nouvellement éclairés de la connaissance de Jésus-Christ; ce sentiment si universel, quel autre germe peut-il avoir dans le cœur humain, que la grâce même du christianisme qui, des hommes qu'elle éclaire fait tout à la fois et des adorateurs de Jésus-Christ, et des serviteurs de Marie? Comme si Jésus-Christ, par le sentiment de vénération pour sa Mère, imprimé dans tous les hommes attachés à sa religion, avait voulu leur déclarer que, pour l'honorer dignement lui-même, ce n'est pas seulement dans sa propre personne, mais encore dans la personne de sa Mère qu'il veut être honoré, et que l'attachement à cette Vierge sainte, dont il a voulu naître pour le salut du monde, devient une marque et un caractère sensible de prédilection dans ses disciples : *Non satis* (lui fait dire un grand homme du dernier siècle), *non satis mihi glorificatus videbor, nisi et ipsa sit glorificata.*

2° Mais voici quelque chose de plus encore. Dévotion à la Vierge, devoir nécessaire pour honorer comme nous devons, en qualité de chrétiens, la personne de Jésus-Christ; j'ajoute, ce qui n'est pas moins évident, devoir nécessaire pour nous conformer, comme nous devons, en qualité de catholiques, à l'Eglise de Jésus-Christ. En effet, mes chers auditeurs, si la qualité de catholiques nous oblige à croire ce que croit l'Eglise, comme la règle infaillible de notre foi, cette même catholicité ne nous obligerait-elle pas à pratiquer ce que l'Eglise pratique elle-même, comme la règle infaillible de nos mœurs? Oui, sans doute. Or, si nous ne sommes pas dévoués, comme nous devons l'être, au service de Marie, ne nous flattons plus de suivre en vrais catholiques cette règle décisive de nos mœurs, qui est l'Eglise. Car, quoi de plus marqué, de plus recommandé, de plus inculqué à tous les fidèles par cette Eglise sainte, que le dévouement à la Mère de Dieu, et que n'a-t-elle pas fait, cette Eglise, depuis dix-sept cents ans, pour maintenir cette piété contre l'hérésie, pour l'accroître dans tous les cœurs, pour l'étendre dans tous les pays du monde où Jésus-Christ a fait connaître la divinité de sa personne et de sa religion? Suivez ces idées si honorables pour la Mère de votre Dieu.

J'ai dit : que n'a pas fait l'Eglise pour maintenir son culte et sa gloire contre les attentats de l'hérésie? Vous le savez en effet, quel zèle, quelle fermeté cette Eglise fait paraître dès les premiers siècles dans un de ses plus fameux conciles contre l'impie Nestorius qui osait disputer à Marie ses plus beaux titres, et ravir au monde chrétien les plus solides fondements de sa dévotion pour elle? Quelle application elle apporta à démêler et à confondre ses dogmes erronés? avec quelle force elle poursuivit cet hérésiarque dans tous les détours de ses vaines subtilités; et enfin, avec quel éclat elle lança sur sa personne, comme sur sa doctrine, ces anathèmes solennels qui comblèrent de joie tous les vrais chrétiens, et qui assurèrent pour jamais à Marie le titre auguste de Mère de Dieu?

J'ai dit encore : que n'a pas fait l'Eglise pour accroître cette même piété dans tous les cœurs? Ah! l'Eglise pouvait-elle mieux contribuer au progrès de cette piété salutaire dans les cœurs fidèles, que par ces magnifiques éloges, ces noms sublimes, ces vœux continuels adressés à Marie, et dont nos temples retentissent sans cesse, que par ces coutumes saintes universellement établies, de ne pas laisser s'écouler un seul jour sans que les fidèles soient avertis jusqu'à trois fois de se recueillir pour saluer humblement Marie, de ne jamais chanter la gloire et les triomphes du Seigneur, sans que ces mêmes chants retentissent des éloges de Marie, et même de ne jamais annoncer les oracles de l'Evangile dans les chaires chrétiennes, sans que le ministre et tout l'auditoire, pour attirer l'Esprit Saint, se soient prosternés aux pieds de Marie.

J'ai dit enfin, que n'a pas fait l'Eglise, pour étendre cette piété dans tous les pays du monde où s'est répandue la religion de Jésus-Christ? Car pourquoi, je vous prie, tant de solennités, de fêtes, d'associations différentes instituées par l'Eglise en l'honneur de Marie? Pourquoi ses images sont-elles exposées de toutes parts à la vénération publique, et son nom joint à celui de Jésus-Christ gravé dans presque tous les lieux? Pourquoi tant d'indulgences et de grâces accordées et presque prodiguées par l'Eglise aux serviteurs déclarés de Marie? Où pourrait donc tendre cette conduite constante de l'Eglise, qu'à établir et augmenter le culte de la reine des vierges dans tous les pays du monde où il se trouve des disciples de Jésus-Christ. Interrogez de siècle en siècle les annales de l'Eglise; remontez de génération en génération jusqu'aux premiers temps de son origine; partout s'offriront à vos regards des monuments authentiques de sa piété envers Marie; toujours vous la verrez attentive à faire germer cette piété dans les Etats soumis à ses lois, à la défendre contre tous les ennemis qui oseront la combattre, et à la faire passer aux siècles suivants comme une partie du dépôt sacré de la religion que lui avaient transmis les apôtres.

Or, mes chers auditeurs, une piété qui est née avec l'Eglise, et qui s'est perpétuée avec elle jusqu'à nos jours; une piété que l'Eglise a toujours regardée comme un point capital de ses enseignements, qu'elle s'est crue obligée de transmettre à ses enfants de siècle en siècle, et d'étendre par tous les moyens possibles dans tous les lieux de son obéissance; une piété si cons-

tante, si universelle, si autorisée dans l'Eglise, serait-ce donc là une de ces dévotions arbitraires dont le mépris n'intéresserait en rien la soumission essentielle que l'Eglise a droit d'attendre de ses enfants? Et la mépriser, en effet, ne serait-ce pas donner lieu de soupçonner la pureté même de notre foi, puisque dès lors nous cesserions d'avoir un des caractères les plus sûrs et les plus marqués des vrais enfants de l'Eglise?

Car une remarque qui vous sera peut-être échappée, mes chers auditeurs, mais que je dois vous suggérer ici, pour preuve de ce que j'avance; savoir, que toutes les sectes qui se sont élevées dans l'Eglise et contre l'Eglise de Jésus-Christ, malgré l'opposition infinie de leurs erreurs, se sont accordées, comme de concert, à détruire dans le cœur des fidèles la dévotion à la Vierge. Par une espèce d'enchaînement fatal et comme immanquable, dès qu'elles se sont révoltées contre l'Eglise, elles ont déclamé contre la dévotion à la Vierge. Je n'examine point ici quels motifs ont pu porter ces sectaires audacieux à décrier si unanimement une dévotion aussi ancienne et conséquemment aussi respectable que l'Eglise même (non qu'il ne soit aisé de concevoir que toutes les sectes opposées à l'Eglise, étant l'ouvrage de l'enfer qui tend toujours à ruiner l'ouvrage de la Rédemption de Jésus-Christ, un des plus sûrs moyens qu'elles peuvent prendre pour arriver à cette fin, c'est d'éloigner les cœurs des fidèles de la vénération justement due à cette Vierge si pure, qui conduisit dans le monde les premiers pas du Rédempteur). Mais, quoi qu'il en soit des motifs qui animèrent l'hérétique de tous les temps contre la reine des vierges, motifs qui seront toujours sa plus grande gloire, puisque par là sa cause s'est toujours trouvée confondue avec la cause de la religion et de la personne même de Jésus-Christ, il s'ensuit que cette fureur de l'hérésie contre Marie ne peut être qu'un honteux subterfuge à la faveur duquel elle couvre son animosité contre la religion.

Si donc, mes chers auditeurs, nous sommes les vrais enfants de cette Eglise victorieuse de l'univers, et dans le sein de laquelle nous nous glorifions d'avoir reçu le vrai baptême et puisé la vraie doctrine; si donc nous voulons le paraître par les œuvres aux yeux de Dieu et des hommes, ne doit-on pas nous reconnaître au même signal que la vraie Eglise, je veux dire au signal de cet attachement pour Marie, qui fut toujours recommandé dans l'Eglise? Et ne serait-ce pas, comme je l'ai dit, donner lieu de soupçonner la pureté même de notre foi, que de faire aux yeux du monde une vaine parade de ces sentiments déjà anathématisés par l'Eglise, dans le concile d'Ephèse? Surtout, (remarquez cette réflexion qui devient comme une nouvelle preuve de l'obligation où nous sommes d'honorer Marie), surtout dans un temps tel que le nôtre, où, sous ombre de perfectionner le culte divin, on ne réussit que trop à obscurcir la gloire de cette Vierge incomparable, et à diminuer parmi nous le zèle qu'avaient nos pères, pour se ranger au nombre de ses serviteurs? Car, si le culte que lui rend l'Eglise est pour tous les membres de cette Eglise sainte un devoir de tous les temps, ce devoir n'acquiert-il pas plus de force encore, lorsque ses ennemis secrets ou déclarés semblent vouloir anéantir notre piété pour elle, en versant le mépris sur toute œuvre sainte qui pourrait nourrir cette piété dans nos cœurs? Oui, chrétiens, c'est alors que doit se réveiller dans nous tout le zèle qui doit nous animer pour l'honneur de Marie; c'est alors que nous devons célébrer plus religieusement ses fêtes, visiter plus souvent les temples dédiés sous son invocation, pratiquer plus constamment certains devoirs établis pour l'honorer, et lui faire retrouver dans nous, s'il est possible, toute la gloire qu'on voudrait lui ravir. C'est dans ce siècle où l'impiété cherche tous les moyens qui peuvent lui fournir des armes pour s'élever contre la foi, que nous devons par un culte, guidé par l'exemple de cette mère de douleur, opposer un rempart aux traits de l'irréligion. Telle est la route, mes chers auditeurs, que la Mère de notre Dieu nous ouvre elle-même; tels sont les sentiers où sa voix nous appelle. Elle suivit les traces du sang de son cher Fils; elle partagea ses douleurs; ne doit-elle pas avoir quelque part à son triomphe?

Vierge sainte, indépendamment de tout secours humain, vous saurez bien venger votre gloire des attentats et des blasphèmes du monde. Semblable à cette Eglise, épouse de l'Homme-Dieu, dont vous êtes la mère, tous les combats que vous aurez à livrer seront pour vous, ainsi que pour elle, autant de victoires; et après avoir triomphé de tout ce qu'il y a eu d'hérésies dans le monde chrétien : *Cunctas hæreses ipsa interemisti*, vous saurez bien triompher encore de l'impiété qui vous attaque aujourd'hui. Mais, quelque assurés que soient vos triomphes, indépendamment de nos faibles efforts, sainte Mère de Dieu, vous agréerez toujours notre zèle à vous honorer et à vous défendre; et si ce n'est pas pour aucun besoin que vous ayez de nos services, que nous nous croirons obligés de vous servir sans cesse, ce sera pour le besoin que nous avons nous-mêmes, en qualité d'hommes faibles, et surtout de pécheurs, de la grâce et des secours de Jésus.

3° Dernière preuve, mes chers auditeurs, de l'obligation que renfermera toujours la dévotion à la Vierge, pour les disciples de la religion de Jésus-Christ. Nous sommes tous, en effet, et faibles et pécheurs : c'est de quoi nous convenons sans peine. Souvent même aimons-nous à nous croire plus faibles encore que nous ne sommes, pour trouver dans notre faiblesse prétendue une sorte d'excuse à nos vraies infidélités. Or, cette idée désolante de la faiblesse humaine,

jointe à l'idée magnifique que la religion nous donne de la protection de Marie, n'oblige-t-elle pas l'homme chrétien de regarder sa piété pour elle comme un des devoirs les plus indispensables envers lui-même?

Et, en effet, quand je n'aurais à produire au monde qui m'écoute, pour exalter la protection de Marie, que ce qu'il a mille fois entendu dans les chaires chrétiennes, que cette protection est pour les plus grands pécheurs aussi assurée que toute-puissante auprès de Jésus-Christ; protection assurée par la volonté constante où elle est de nous secourir; protection toute-puissante par le crédit sans bornes qui la met sans cesse en état de nous secourir. Quand je n'aurais à vous offrir que cette belle idée que nous donne saint Bernard, de la protection de Marie : *Nec voluntas illi deest, nec potestas;* cette idée seule ne vous persuaderait-elle pas que c'est tomber dans l'indifférence la plus coupable pour le salut éternel, que de ne pas recourir à cette protectrice si sûre et si puissante auprès d'un Homme-Dieu qui la révère jusque dans le ciel? Car fut-il jamais permis à des hommes exposés à tous les périls et dénués, par eux-mêmes, de tous les secours pour s'en garantir, de ne pas s'appuyer de la protection d'une Vierge qui peut tout auprès de son Fils, et qui ne demande qu'à faire usage de ce pouvoir qui lui est communiqué en faveur de ceux qui réclament son assistance!

Mais ce n'est point là que je m'arrête, et pour vous mieux convaincre de l'obligation que nous impose la qualité de pécheurs, de recourir sans cesse à cette vierge protectrice du genre humain, je dis de plus ce qu'il est également et important de savoir et ordinaire d'ignorer, c'est que la protection de Marie, aussi assurée que puissante, est encore une protection essentielle auprès de Jésus-Christ, pour obtenir les grâces nécessaires et parvenir sûrement au terme du salut. Écoutez sur ce point ce que j'ai à vous dire : l'Ecriture et les Pères se réunissent pour me servir d'appui dans ce que j'avance.

Oui, mes chers auditeurs, depuis que Jésus-Christ expirant, et prêt de remettre son âme entre les mains du Père céleste, a donné Marie pour mère à tous les chrétiens dans la personne de saint Jean; depuis qu'il a dit à cet apôtre bien-aimé: Voilà votre mère: *Ecce mater tua* (*Joan.* XIX), et à sa mère désolée: Voilà le fils que je vous laisse : *Mulier, ecce filius tuus* (*Ibid.*); depuis ce moment de gloire et de bonheur pour tous les hommes, c'est par le canal de Marie que doivent se répandre et couler jusqu'à nous toutes les grâces que nous a méritées le sang de Jésus-Christ: c'est elle qui, comme la mère universelle de cette grande famille qui forme le christianisme et dont Jésus-Christ est le chef, est devenue l'économe et la dispensatrice de ces trésors célestes qui doivent sanctifier l'univers chrétien. Jésus-Christ sur le trône de sa gloire, et devenu par l'effusion de son sang adorable et par ses mérites le médiateur entre Dieu et les hommes, voit avec une tendre complaisance son auguste Mère, voit Marie devenir, par la voie de l'intercession et de la prière, la médiatrice entre les hommes et Jésus-Christ. Voilà, chrétiens, en peu de paroles, de quoi vous faire concevoir l'ordre de salut et de grâces, établi de Dieu, soit pour les justes, soit pour les pécheurs; non pas (observez cette réflexion qui jettera plus de lumière sur la vérité que je vous expose), non pas que Jésus-Christ ne reste toujours le maître, et le maître unique et absolu de ses dons; mais je veux dire que, malgré ce domaine souverain de Jésus-Christ sur tous les dons célestes, il a établi sa sainte Mère auprès de sa personne, pour les demander, les obtenir et les répandre elle-même sur la terre. Il voyait, ce Dieu sauveur, il voyait d'une part des milliers de coupables obstinés dans le crime, des villes entières qui, comme autrefois Sodome et Gomorrhe, n'auraient pas dix justes à lui présenter pour apaiser sa colère, et à qui, malgré l'excès de sa miséricorde, il ne pourrait faire grâce, parce que tous les droits de la justice s'opposeraient à leur pardon; d'autre part, il voyait dans le trésor de ses mérites une infinité de grâces puissantes destinées à justifier tous les pécheurs et à sanctifier de plus en plus tous les justes du monde; mais aussi grâces trop au-dessus de nos faibles prières, pour s'accorder uniquement au peu de mérite qu'elles doivent avoir devant Dieu.

Or, que fait Jésus-Christ pour suppléer à l'indignité, soit des justes, soit des pécheurs, au sujet des grâces qu'il leur destine? Que fait-il pour s'obliger en quelque sorte lui-même à ne paraître jamais, par rapport à l'homme, que le Dieu de miséricorde, sans intéresser en rien les droits de sa justice? Ah! chrétiens, écoutez le secret admirable que lui fournit son amour, et qui fait le triomphe de cet amour même; il établit Marie la protectrice de tous les royaumes du monde, et ne se réservant d'autre droit dans cet empire si étendu, que la gloire de faire grâce et de pardonner, il lui permet de prendre à tous les moments contre lui-même la défense du genre humain. Il met, pour ainsi dire, entre lui et les hommes dont il est le juge, cette sainte Mère, respectable à sa justice même, et plus efficace que Moïse pour arrêter son bras. Déjà déterminé par le sentiment de son cœur à ne rien refuser à ses demandes, parce qu'elle est sa mère, il la fait encore mère de tous les hommes, pour l'intéresser elle-même à demander tout, et à tout obtenir en leur faveur. Et comme son Père lui a remis en main toute l'étendue du pouvoir suprême: *Omnia dedit ei Pater in manus*, il veut bien laisser à la tendresse de sa Mère une espèce de pouvoir sur la distribution de ses grâces, en s'obligeant, en quelque sorte, à ne rien refuser de ce que cette Vierge sainte lui demanderait pour le salut du genre humain, devenu comme le fruit de ses chastes entrailles dans

la personne de saint Jean, à qui Jésus-Christ adressa du haut de sa croix ces paroles affectueuses : *Fili, ecce mater tua.* Et ce n'est qu'après ces paroles qui établissent Marie médiatrice entre les hommes et Jésus-Christ, que Jésus-Christ expire entre le ciel et la terre, en s'écriant : tout est consommé : *consummatum est;* parce que ce n'est, à proprement parler, que par ce transport qu'il fait à l'homme de ses droits sur tous les sentiments de sa sainte Mère, qu'il met le dernier sceau à l'ouvrage du salut du monde, en nous donnant, dans la médiation suppliante, mais toute-puissante de Marie, un moyen sûr et infaillible d'obtenir toutes les grâces dont il est la source.

Et ne croyez pas, au reste, mes chers auditeurs, que j'ose vous présenter ici de vaines spéculations, ou mes propres idées, pour relever de plus en plus la gloire et le pouvoir de Marie, quand j'entreprends de vous faire regarder la protection de cette Vierge comme nécessaire pour avoir part aux grâces et aux mérites de Jésus-Christ. C'est sur le fondement des autorités les plus respectables que je vous parle; sur l'autorité de saint Bernard qui atteste formellement au monde que Jésus-Christ ne fait descendre sa grâce sur les hommes que par les mains toujours pures et bienfaisantes de Marie : *Nil haberi voluit, nisi per manus Mariæ;* sur l'autorité de saint Anselme, qui regarde comme impossible et désespérée pour jamais la conversion du pécheur que Marie ne protége pas : *Qui aversus est et a te despectus, necesse est ut pereat;* sur l'autorité de saint Epiphane, qui ne craint point de représenter Marie comme la ressource universelle du genre humain, c'est-à-dire, comme la médiatrice qui doit réconcilier tous les hommes à Dieu, et obtenir leur grâce de Jésus-Christ : *Commune mundi propitiatorium;* sur l'autorité de saint Bernardin, qui, de toutes les grâces dont le ciel est la source, n'en reconnaît aucune accordée à la terre, que par la dispensation de Marie : *Nulla gratia venit de cœlo, nisi transeat per manus Mariæ;* et je pourrais dire enfin, sur l'autorité des plus célèbres docteurs qui s'accordent tous à confirmer, du moins équivalemment, cette grande idée que je vous donne ici de la protection de la Mère de Dieu, puisqu'il n'en est aucun qui ne reconnaisse, dans cette reine des vierges, toutes les sortes de priviléges qu'un Dieu qui aime en Dieu peut communiquer à sa créature.

Quel est donc notre désordre, mes chers frères, pécheurs infortunés que nous sommes, quand nous ne savons pas, soit mépris, soit inattention de notre part, recourir au pouvoir immense, quoique suppliant, de Marie? Quels sont sur ce point le désordre et le déréglement de notre conduite? Le voici : ce n'est pas seulement de négliger un devoir, fondé sur le respect dû à la personne de Jésus-Christ, et sur l'obéissance due à son Eglise; c'est encore de renoncer, au milieu de tous les périls qui nous assiégent, à la protection d'une Vierge dont la médiation sera toujours nécessaire, et sans laquelle nous ne pouvons pas nous flatter d'obtenir un accès favorable auprès de Jésus-Christ.

Oui, j'en conviens, et c'est une vérité que des chrétiens indifférents pour la gloire de Marie ne mériteraient pas d'entendre; je conviens que, malgré notre indifférence pour sa gloire, cette Vierge, toujours pleine de miséricordes, pourra néanmoins nous protéger encore et nous ménager au besoin des secours et des grâces, puisque, suivant le concile d'Ephèse, les idolâtres mêmes et les gentils, qui ne la connaissent pas, arrivent par la voie de la médiation, à la connaissance de la foi et de la religion de Jésus-Christ. Mais, toujours devez-vous croire que, marchant sur les pas de ce Dieu de sagesse dont elle est la Mère, et qui chérit singulièrement ceux dont il est aimé : *Ego diligentes me diligo,* Marie ne réserve ses premiers soins, ses attentions spéciales, que pour ceux qui honorent ses grandeurs et implorent sa protection; et conséquemment, que si vous n'êtes pas de ce nombre, vous ne pouvez en attendre ces secours puissants, sans lesquels il est infiniment rare qu'un pécheur se convertisse et arrive heureusement au terme du salut.

De toutes ces idées réunies, jugez, mes chers auditeurs, si la piété envers Marie est une de ces dévotions arbitraires qui ne touchent en rien au fond du christianisme, et si je n'ai pas eu raison d'avancer que le monde chrétien doit la regarder comme un des premiers devoirs de sa religion. Non il n'y a point, je le sais, de précepte formel, ou de Dieu ou de l'Eglise, qui ordonne la pratique de ce devoir que je vous annonce; mais il est un précepte adressé à tous les chrétiens, d'honorer de tout leur pouvoir la personne de Jésus-Christ, et c'est ce que vous ne ferez jamais comme vous devez sans honorer spécialement Marie. Mais il est un précepte adressé à tous les catholiques, de se conformer en tout à l'Eglise de Jésus-Christ, et c'est ce que vous ne ferez jamais comme vous le devez, sans vous mettre, à son exemple, sous la protection de Marie. Mais il est un précepte adressé à tous les pécheurs, de solliciter sans cesse la grâce de Jésus-Christ, et c'est ce que vous ne ferez jamais comme vous le devez, sans employer auprès de Dieu le crédit et le pouvoir de Marie. Donc, la piété à l'égard de cette reine des vierges, sans être prescrite et ordonnée par aucun précepte formel, n'en est pas moins un devoir de la religion de Jésus-Christ, parce qu'elle est une suite nécessaire des préceptes les plus indispensables de cette religion même; je veux dire, de la triple obligation qu'impose le christianisme à tous ceux qui le professent, d'honorer, comme chrétiens, la personne de Jésus-Christ; de se conformer, comme catholiques, à l'Eglise de Jésus-Christ; de solliciter, comme hommes faibles et surtout comme pécheurs, la grâce et les secours de Jésus-Christ.

Or, souffrez maintenant que je vous le demande, mes chers auditeurs, est-ce cette idée si juste et si bien marquée au sceau du christianisme, que vous vous êtes formée jusqu'à ce jour de la dévotion à la Vierge? Et si vous l'avez mise en effet au rang des devoirs de la religion, comme elle mérite et méritera toujours d'y être placée, vous êtes-vous mis en peine de remplir dignement, par vos œuvres, ce devoir religieux que vous avez su reconnaître? Eh! que faites-vous, mes chers frères, pour honorer, selon ses mérites, cette mère des chrétiens, des justes et des pécheurs? Je ne parle pas seulement ici pour ces mondains, qui, pensant à peine à honorer Dieu même, sont plus éloignés encore d'honorer dignement sa mère; je parle à vous-mêmes, chrétiens, qui vous flattez d'être à l'abri de tout reproche sur ce point, que faites-vous, et que voit-on paraître dans le cours de votre vie chrétienne, qui vous acquitte envers Marie du culte singulier qui lui est dû?

Ce qu'elle attend, et ce qu'elle a droit d'attendre de tous les disciples de son Fils, c'est une piété vraiment efficace, et dont le sentiment paraisse et se manifeste par les œuvres; une piété régulière et nourrie de toutes les pratiques saintes que d'anciennes et respectables traditions ont perpétuées jusqu'à nos jours; et Marie ne découvre pour elle dans votre cœur qu'une piété vague et sans effet, qui n'opère rien pour sa gloire; qu'un sentiment stérile de vénération pour sa personne, qu'avait fait naître dans vous la seule grâce du christianisme, et qui n'a fait dans vous nul progrès sensible; que quelques mouvements d'une piété tendre et affectueuse, qui se réveillent dans toute âme chrétienne, aux jours solennels consacrés par l'Église à honorer la Mère de son Dieu; mais mouvements passagers et superficiels dont le sentiment se dissipe et s'évanouit trop souvent avec le jour même.

Ce qu'elle attend et ce qu'elle a droit d'attendre des disciples de son Fils, c'est une piété publique qui ne craigne ni les regards, ni les discours du monde, et qui les range, en dépit du siècle, au nombre de ses serviteurs déclarés; et, par je ne sais quelle honte qui la dégrade et la déshonore dans l'esprit du monde profane, vous rougiriez de vous astreindre à des dévotions, à des pratiques vénérables qui vous attacheraient ouvertement à son service! Changement étrange et incompréhensible des chrétiens, par rapport à Marie, Mère de Jésus et mère de tous ses disciples! Permettez-moi, mes chers auditeurs, de le déplorer un moment ici. Cette Vierge, reine des anges et des hommes, qui, dans les siècles passés, a vu les grands du monde et les plus puissants monarques, après avoir manié dignement les rênes de l'empire, s'occuper du soin religieux de lui bâtir des temples, y contribuer libéralement de leurs trésors, et quelquefois du travail pénible de leurs mains; cette Vierge qui souvent a vu de vertueuses princesses lui dresser, dans l'intérieur de leurs palais, de riches oratoires, les parer de l'éclat auguste de leur pourpre, et déposer à ses pieds leurs couronnes en signe de leur entière dépendance; cette Vierge qui, dans les temps moins reculés, a vu les congrégations érigées de toutes parts en son honneur, remplies de ce qu'il y avait de plus distingué dans les villes chrétiennes, par le lustre du mérite, de la dignité et de la naissance; cette même Vierge (rougissons au moins, chrétiens, d'un désordre qui fait la honte de notre siècle, et qui fera peut-être sa réprobation), cette même Vierge, aujourd'hui négligée de ses moindres sujets, se voit comme abandonnée dans l'empire de son Fils, où elle doit régner en maîtresse du monde. On croirait presque dégénérer du rang et de la qualité dont on se glorifie, en entrant dans quelqu'une de ces pieuses assemblées, où l'on fait hautement profession d'honorer et de servir cette reine du ciel et de la terre. Ces dévotions, autrefois si respectées et si respectables, en effet, pour tous les vrais disciples de Jésus-Christ, on les renvoie avec dédain à la simplicité du peuple et de l'enfance. Juste ciel! comme si cette reine du monde méritait moins d'être honorée de nos jours que du temps de nos pères, et qu'il ne fût pas toujours également glorieux pour les hommes les plus révérés, de s'attacher au service de la Mère d'un Dieu, d'une mère que ce Dieu daigna servir en quelque sorte lui-même et honorer, sur la terre, par l'hommage filial de son obéissance.

Enfin ce qu'elle attend, et ce qu'elle a droit d'attendre des vrais disciples de son Fils, c'est cette piété généreuse, incapable de se laisser corrompre au respect humain, et qui soutienne en toute occasion les intérêts de sa gloire contre les ennemis trop nombreux qui la combattent. Et ne vous voit-elle pas trop souvent dominés par une crainte frivole de vous annoncer pour ce que vous êtes, dissimuler vos sentiments à son égard, quand il faudrait hautement les faire connaître; demeurer dans un lâche et honteux silence, quand on ose attaquer devant vous ses prérogatives, et lui disputer ses titres les plus incontestables; vous comporter enfin, à l'égard de cette Vierge, comme si vous ignoriez ce qu'elle est par rapport à vous-mêmes, tandis qu'elle devrait trouver dans tous les chrétiens, ses enfants, autant de panégyristes et de confesseurs; j'ai pensé dire autant de martyrs même de sa gloire.

Je pourrais pousser plus loin, mes chers auditeurs, ce contraste trop sensible et trop évident entre les devoirs que Marie attend du monde chrétien, et l'inattention de ce monde à lui rendre de si justes devoirs. Mais, peut-être assez instruits de cette obligation commune à tous les disciples de l'Homme-Dieu, de s'attacher au service de sa Mère, assez instruits des moyens pratiques qui doivent contribuer de votre part à la servir dignement, peut-être craignez-vous encore de tomber dans quelqu'un de

ces abus ou de ces excès imaginaires que l'on représente comme trop réels, et que l'on reproche à l'Eglise, même dans l'exercice ordinaire de cette dévotion. Vaines alarmes, mes chers frères, et que je vais, s'il plaît au ciel, bientôt dissiper dans la seconde partie, pour laquelle je vous demande un renouvellement d'attention.

SECONDE PARTIE.

Convaincus des avantages réels et des grâces ineffables dont nous sommes redevables à la puissante médiation de Marie, la seule reconnaissance ne nous porterait-elle pas d'elle-même à lui rendre les hommages qui lui sont dus, et en qualité de Mère de Jésus-Christ, et en qualité de mère de tous les hommes? Si des peuples assis à l'ombre de la mort, et ensevelis dans les ténèbres du paganisme (les Egyptiens), ont regardé l'ingratitude comme le vice le plus odieux, et celui qui avilissait l'homme au-dessous de la bête la plus brute, jusqu'à poursuivre, même après leur mort, par les châtiments les plus ignominieux, ceux qui étaient atteints de cette lâche faiblesse pendant leur vie, de quel œil devrait-on regarder la plupart des chrétiens qui, oubliant bientôt les bienfaits obtenus par les demandes de cette protectrice compatissante, méconnaîtraient le canal d'où ils sont parvenus jusqu'à eux? Quels prétextes assez frivoles pour se soustraire à un si juste devoir? Un bien passager et périssable que vous tenez de la bonté, quelquefois de la fantaisie d'un grand de la terre excite dans vous des sentiments de zèle et d'amour, que toutes les horreurs de la mort ne sauraient ralentir; et des grâces qui vous conduisent comme par degré à une immortalité bienheureuse, vous trouvent froids et insensibles à l'égard de celle qui vous les a obtenues. Je crois découvrir deux sources funestes de cet engourdissement où vous languissez par rapport à la Mère de Jésus-Christ. La première est un certain langage trop répandu de ces prétendus esprits forts, qui sans distinction, sans exception, soumettent à l'amertume de leur critique ce qu'ils ne connaissent pas en effet, ou ce qu'ils feignent de ne pas connaître : la seconde est le peu d'instruction que l'on cherche à se procurer des vérités de la religion.

C'est dans ces deux sources empoisonnées que l'envie va tremper ses traits. Elle se sert des uns pour jeter dans les âmes une défiance injuste, en leur faisant craindre de tomber dans l'illusion et dans l'erreur; elle emploie les autres pour faire tomber dans le précipice des cœurs innocents, il est vrai, mais trop peu éclairés. Deux défauts, mes chers auditeurs, également à craindre et également faciles à éviter. On craint, dit-on, l'excès dans une dévotion qui ne touche en rien à l'affaire du salut. Un cœur nourri et pénétré des vérités évangéliques connaîtra toujours et l'étendue et les bornes de ce devoir. A l'abri de l'illusion, il ne craindra point les abus dont on cherche à lui inspirer tant d'horreurs. Ces abus ne peuvent provenir sans doute que des hommages qu'on rend à cette reine des vierges, que des éloges qu'on lui donne ou que des grâces qu'on en espère. Or, les premiers principes du christianisme ne nous garantissent-ils pas de l'erreur en nous dirigeant sur chacun de ces points? Les alarmes qu'on nous donne à ce sujet sont bien moins l'effet d'un zèle pour la religion que d'un zèle imprudent et dénué des connaissances nécessaires. C'est donc à cette nourriture céleste qu'il faut recourir sans cesse pour échapper au naufrage qui nous menace, soit en négligeant de rendre à Marie cet hommage reconnaissant qu'elle mérite à si juste titre, soit en nous plongeant sans autre guide qu'un accès d'une ferveur aveugle et insensée, dans un culte que, bien loin d'agréer, elle ne peut voir qu'avec indignation. Renouvelez votre attention, mes chers frères, et vous, Vierge sainte, obtenez-moi par votre secours puissant les lumières de cet esprit qui procède du Père et du Fils, afin que je confonde les ennemis qui s'élèvent contre vous, et que j'arrache aux horreurs de l'abîme ces malheureuses victimes d'une crédulité aveugle : *Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

1° Je reprends donc, mes chers auditeurs, et je commence par les devoirs que le monde chrétien rend à la Vierge pour vous faire convenir qu'il n'y a sur ce point nul excès à craindre, pour peu que l'on soit instruit de sa religion. Dites-moi, mes chers auditeurs, n'est-ce pas un de ces principes connus de tout homme raisonnable, et plus encore de l'homme chrétien, que Dieu nécessairement un et indivisible de sa nature, mérite seul l'adoration et l'hommage souverain, et qu'il ne pouvait lui-même élever une pure créature, quelque degré d'excellence qu'il lui communiquât, jusqu'à mériter cette sorte d'hommage? Qui de nous pourrait ignorer cette vérité fondamentale que la raison même enseigne à tous les hommes? et si l'on a vu le genre humain idolâtre, à la honte de sa raison, adorer de simples créatures et s'en faire des divinités, pourrait-il rester encore parmi des hommes éclairés des sciences divines et humaines, pourrait-il rester quelque trace de cette superstition grossière? Et cependant, mes chers auditeurs, c'est ce principe de religion si facile à concevoir qu'il suffit à l'homme de ne pas ignorer, pour se garantir de tout excès dans les honneurs qu'il rend à la reine des vierges. Car cette première vérité une fois connue, on sera bien éloigné sans doute d'honorer Marie comme une divinité, même subalterne; et l'hommage de la création affecté à Dieu seul, loin de nous paraître convenir à sa Mère, tout élevée qu'elle peut être au-dessus du reste du monde, nous paraîtra toujours à son égard, je ne dis pas un simple excès, mais un crime énorme et une véritable impiété. Or, dès que l'on ne rend pas à Marie le culte suprême, peut-on craindre encore de porter

trop loin le zèle pour sa gloire, et doit-on conserver d'autre crainte en l'honorant que celle de demeurer toujours, malgré son zèle, bien au-dessous de l'hommage distingué qui lui est dû ?

Elevons donc, mes chers frères (dès que nous savons dans notre culte distinguer la créature de son Dieu), élevons cette vierge, tant qu'il nous plaira, au-dessus de tous les êtres créés visibles et invisibles ; plaçons-la dans nos esprits comme elle est dans le ciel, dans un rang supérieur à toutes les puissances célestes dont elle est la reine, comme celle des hommes, sans égard aux vains discours des mondains ; couvrons-nous avec une sainte ardeur de tous ces dehors qui caractérisent les vrais enfants de cette tendre mère. Que les exercices autorisés dans l'Eglise, pour célébrer sa gloire, soient aussi multipliés dans le cours de notre vie que le nombre des jours qui composent nos années, et des moments mêmes qui composent nos jours ; enfin venons-en, s'il est possible, par l'assiduité des prières et des vœux que notre piété lui adressera, jusqu'à pratiquer le conseil que nous donne un de ses plus zélés panégyristes, d'avoir toujours le nom vénérable de Marie soit dans la bouche, soit dans le cœur : *Non recedat ab ore, non recedat a corde.* Et après tant d'éclatants témoignages d'attachement et de consécration au service de Marie, si nous avons conçu pour elle l'estime et la vénération qu'elle mérite, loin d'appréhender alors d'avoir péché, par excès, dans les sentiments et les démonstrations de notre piété, nous reconnaîtrons encore, malgré tous nos désirs de lui plaire, que nous n'avons pu lui rien présenter qui fût vraiment digne d'elle, parce que sa dignité sans égale, en l'élevant au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, l'élève en même temps au-dessus de tous les hommages que nous pouvons lui rendre ici-bas. Du moins, mes chers frères, est-ce ainsi qu'en a jugé tout ce qu'il a paru dans l'Eglise de plus illustres personnages, soit par l'éclat de la naissance et des dignités, soit par la sainteté des mœurs et l'étendue des lumières. Est-ce ainsi qu'en ont jugé sans partage de sentiments les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille, les Grégoire, les Epiphane, mille autres grands hommes aussi connus dans l'Eglise que l'Eglise même ; sans qu'aucun d'eux ait jamais éprouvé d'autre crainte, en parlant de la gloire de Marie, que de ne pas rendre à la mère de son Dieu tout l'honneur qui lui était dû.

Ne serait-ce donc pas, mes chers auditeurs, un effet de la faiblesse ou de l'inattention de l'esprit humain, de craindre de rendre à Marie des honneurs outrés et excessifs ? Lorsque l'on voit des hommes semer partout le principe de ces craintes frivoles, par mille précautions timides dont ils remplissent leurs écrits et leurs discours, dès qu'il est question des devoirs rendus à la vierge ; eh ! comment la prudence prétendue de ces déclamateurs pusillanimes, pourrait-elle encore refroidir notre piété pour Marie, et nous rendre suspects les honneurs que nous lui rendons ? Car, quelque peu d'idée que l'on ait conçue de soi-même, croira-t-on manquer assez de lumières, pour ignorer que la Vierge, quoique pure et sans tache, n'est après tout qu'une créature, qui ne peut entrer en parallèle avec Dieu ? Se croira-t-on assez peu instruit pour ne pas savoir que l'hommage suprême que Dieu mérite, est incommunicable à tout être créé, quel qu'il puisse être ; et conséquemment que c'est toujours à Dieu, et jamais à Marie, que doivent se dédier les autels et s'offrir les sacrifices ? Ah ! chrétiens, le peuple même dans l'Eglise de Jésus-Christ, et le peuple le moins éclairé, n'est-il pas imbu de ces vérités vulgaires ? Et si ces sortes de connaissances dont on ne peut nous croire dépourvus, sans nous mettre au rang du païen et de l'idolâtre, suffisent pour nous préserver de tout excès dans les devoirs rendus à la Vierge, à quoi peut tendre et aboutir la crainte que l'on affecte de répandre parmi les fidèles, sinon à les détacher peu à peu d'un culte légitime, par la fausse alarme qu'on veut leur faire prendre de tomber dans la superstition et dans l'erreur ?

Voilà en effet, chrétiens (et vous n'en douterez pas, si vous voulez y réfléchir), voilà l'unique but que se proposent évidemment ces prétendus zélés pour la pureté du culte divin. Car, s'ils raisonnaient conséquemment, ils ne témoigneraient pas moins de zèle pour nous précautionner sur le défaut, que sur l'excès de piété pour Marie. Quelque zèle en effet qu'ils fassent paraître pour le progrès de la gloire de Jésus-Christ, ce ne serait pas en faisant leurs efforts pour éteindre entièrement le zèle pour celle de sa mère qu'ils prétendront désiller les yeux de leurs frères. Se croiraient-ils à cet égard plus zélés et plus éclairés que les saints, qui, pour glorifier Dieu, ne s'avisèrent jamais de chercher à diminuer la gloire de Marie ? Consultons le langage respectable de la tradition ; considérons la foi constante de l'Eglise depuis son berceau jusqu'à notre siècle. Les mêmes craintes toujours renaissantes, toujours combattues et anéanties, nous offrent le tableau d'un vaisseau battu des vents et de l'orage que des vagues écumantes, et se succédant sans interruption les unes aux autres, paraissent ensevelir à chaque instant au fond de l'abîme. Mais l'adresse et l'expérience du pilote, sait par des ordres et une manœuvre habile mettre un frein à la fureur des flots, et ramener après mille dangers le bâtiment dans le port : ainsi, mes chers frères, l'honneur de la plus pure et de la plus chaste de toutes les vierges, sans cesse en butte aux traits de ses ennemis, s'est conservé dans toute sa splendeur jusqu'à nous par les sages décisions de l'Eglise ; ainsi le culte public que lui rend cette même Eglise, loin de jeter le moindre trouble dans nos âmes, doit au contraire ranimer notre zèle, nous réveiller de notre honteux engourdissement, et ban-

mir pour jamais de nos cœurs ces craintes puériles d'excès, de superstition, d'illusion dans des œuvres éclairées du flambeau de la foi.

2° Tenons le même langage, mes chers auditeurs, par rapport aux magnifiques éloges que l'Eglise donne à la Vierge, et sur lesquels il n'y a pas plus d'excès à craindre que sur les devoirs que nous lui rendons avec l'Eglise. Car ne serait-il pas étonnant que des esprits sensés appréhendassent sérieusement de dire et de penser de trop grandes choses de la mère d'un Dieu? Eh quoi! mes chers frères, j'entendrais tout ce que le monde a vu d'esprits plus sublimes et plus éclairés dans le christianisme, ces rares génies que l'Eglise adopta pour ses Pères et ses docteurs, et qu'elle regarde encore comme les appuis de sa doctrine et de sa croyance; j'entendrais cette foule d'esprits singulièrement versés dans la science de la religion, reconnaître unanimement, qu'il n'est point d'éloges, de prérogatives, de privilèges, qui ne conviennent à Marie, considérée sous l'aspect auguste de mère de Dieu; je les entendrais dans cette persuasion unanime, s'avouer eux-mêmes humblement vaincus; reconnaître sans honte l'insuffisance de leurs efforts, et tomber comme accablés sous le poids glorieux de leur sujet; j'entendrais Augustin, entre tous les autres, se désister de l'éloge de Marie par la crainte de ne la pouvoir louer dignement : *Quibus te laudibus efferam, nescio.* Et nous, faibles esprits que nous sommes, séduits par la vaine prudence de quelques esprits présomptueux qui ne méritèrent jamais d'être comparés à ces lumières de l'Eglise, nous croirions comme eux, devoir mesurer nos expressions quand il s'agit de louer Marie? Nous croirions devoir user de modification et de correctif dans les prières mêmes que lui adressa l'Eglise de tous les temps. Nous pourrions craindre d'exagérer les éloges d'une Vierge, au-dessus de l'éloge des plus grands hommes et des anges mêmes; d'exagérer les titres d'une vierge que sa maternité divine met en possession, j'ai pensé dire, au-dessus des titres les plus relevés et les plus sublimes; d'exagérer les priviléges d'une vierge, dont les grandeurs passent la portée de tout esprit humain?

Promenons en effet nos regards sur ces temps heureux que Marie a illustrés par l'assemblage de toutes les vertus. Ce vase d'élection, destiné de tous les temps pour porter dans ces chastes entrailles celui qui écraserait la tête du serpent, devait présenter au monde la réunion de toutes les qualités qui devaient former le sanctuaire que le Verbe éternel s'était choisi sur la terre. Il nous sera permis de rehausser l'éclat de la vertu en elle-même, et nous ne pourrions préconiser l'heureuse créature qui, par une grâce spéciale les a rassemblées dans un degré éminent. Considérons, chrétiens, l'effet prodigieux que peut produire sur vos cœurs et l'exemple et l'éloge des vertus de Marie. Nous devons donc y trouver un double avantage. Le premier est de trouver dans l'éloge de chacune de ces vertus une nouvelle source de perfection pour nous-mêmes; le second est que chacune de ces mêmes vertus nous présente la matière d'un nouvel hommage pour honorer la mère de notre Dieu. Ces deux considérations demandent quelque détail, dans lequel j'entrerai d'autant plus volontiers, qu'il ne peut servir qu'à votre propre instruction, et à vous porter à rendre à l'auteur de toutes les grâces l'hommage suprême qui lui est dû, en reconnaissant son pouvoir tout-puissant dans celle qui fut choisie entre toutes les femmes pour mettre au monde son rédempteur, et donner dans elle-même, aux pécheurs, un appui et une puissante avocate auprès de son fils.

Cette Vierge, destinée de tous les temps pour donner à la terre le Fils de Dieu revêtu de l'humanité pour expier, par le sacrifice sanglant de la croix, les crimes du genre humain, et satisfaire à la justice divine offensée par la désobéissance de nos premiers parents, ne devait pas naître souillée de cette tache qui nous rend tous criminels, avant d'être régénérés par les eaux salutaires du baptême. Ainsi l'a cru le concile d'Ephèse. Ainsi à son exemple devons-nous le croire, mes chers auditeurs. Cette doctrine fut constamment soutenue et enseignée dans l'Eglise. La sainteté et la grandeur du fruit qui devait sortir de son sein, demandaient sans doute que cette créature privilégiée fût exemptée de la sentence commune à tous les hommes : *Pie credidit, pie docuit Ecclesia,* sublime prérogative qu'elle dut à sa qualité de mère prédestinée du Christ. Or, mes chers frères, quels tributs de louanges, quels hommages ne devons-nous pas à Marie qui, de tous les temps, fut constituée pour servir de tabernacle vivant à l'Homme-Dieu? Mais sa constance à conserver dans toute leur intégrité les plus hautes vertus pendant tout le cours de sa vie, et surtout dans les circonstances critiques de la mort sanglante de son cher fils, met en doute si nous le lui devons plus, cet humble tribut d'éloges, tant pour ce qu'elle reçut de la plénitude de la Divinité, que pour sa persévérance à garder le dépôt sacré de toutes les grâces. En effet, mes chers auditeurs, Marie ne tenait que du choix de la suprême majesté cette prérogative suréminente de naître exempte de la tache du péché originel, mais elle tient de cette volonté et de cette soumission non interrompue aux mouvements intérieurs de la grâce, cette plénitude de foi dans les paroles de l'ange qui lui annonce les plus grands mystères d'humilité dans le plus haut degré de grandeur où puisse être élevée une créature mortelle, de constance dans les plus rudes épreuves.

La petite ville de Nazareth, un toit humble et pauvre renferme dans son sein une vierge pure. Sa tendre et timide innocence ne connut jamais les dangers presque inséparables des lambris dorés des princes et des grands de la terre. Uniquement occupée de

la lecture et de la méditation de l'Ecriture et des prophètes, elle attend dans un silence modeste le temps marqué par l'Eternel pour la venue de son Messie. Toute innocente qu'elle est, elle fait aux yeux de son créateur un aveu humiliant de sa faiblesse et de son indignité. Absorbée et comme anéantie à la vue des fléaux qui inondaient la terre, à l'aspect des crimes honteux qui avilissaient la nature humaine, elle demandait à Dieu, dans l'effusion de son cœur, le règne de ce Désiré des nations qui devait faire sortir la vérité de l'abîme où elle était ensevelie, faire renaître la justice et l'équité, vertus ignorées de presque tous les mortels, et rendre enfin à l'humanité son ancienne splendeur. Un ange descend du séjour de la Divinité, se présente à Marie, et lui annonce qu'elle-même est l'instrument mystérieux que Dieu a choisi et préparé pour envoyer son Fils dans le monde; qu'elle concevra et enfantera ce Messie promis et attendu depuis tant de siècles. D'abord, sa vertu alarmée a peine à comprendre l'obscurité mystérieuse des paroles de l'envoyé céleste; sa chasteté se trouve ébranlée et comme confondue aux seules idées de conception et d'enfantement. Mais bientôt les rayons d'une foi aussi pure que vive et sincère viennent luire sur son cœur : un sentiment de soumission aux décrets éternels de la suprême puissance embrase toutes les facultés de son âme : elle croit, et tout incompréhensible que soit pour la fidèle Marie le mystère de l'incarnation du Verbe, elle soumet son entendement et sa volonté aux avertissements qu'elle reçoit de la part de son Dieu : *Fiat mihi secundum Verbum tuum.* (*Luc.*, II.)

Ce serait peu, mes chers auditeurs, si à la vue de cette foi victorieuse et sans réserve, nous nous contentions de la rehausser par les éloges les plus pompeux. Ce n'est pas par la simple spéculation de cette brillante vertu qu'on prétend honorer Marie, comme un chrétien le doit faire. Mais à l'exemple de cette vierge soumise, il doit abaisser son orgueil et sa fierté, il doit réprimer ces sentiments tumultueux, qu'excite dans son âme le doute enfanté par les ténèbres où s'enveloppe la majesté divine. Comme autrefois Israël au milieu du désert se laissa guider par une nuée épaisse, sans savoir où elle pouvait conduire ses pas, et sans approfondir ce qu'elle pouvait-être par elle-même; de même, chrétiens, sans prétendre connaître ce qui est au-dessus de l'entendement humain, sans vouloir pénétrer ce que Dieu s'est réservé à lui-même, devons-nous suivre les routes où sa voix nous appelle. Que nous importe quels sont les moyens qu'il emploie pour nous amener à lui. Est-ce à nous, faibles mortels que nous sommes, à vouloir sonder les profondeurs de sa sagesse immense? Ce Dieu tout-puissant nous a fait entendre sa voix par ses prophètes; il a frappé nos yeux de l'éclat de ses miracles; cela doit nous suffire. C'est ainsi, chrétiens auditeurs, que conduits et éclairés du flambeau de la vérité, nous puiserons dans la foi de Marie de nouveaux accroissements pour la nôtre.

Jetez vos regards sur l'humilité de la mère d'un Dieu, cœurs superbes et orgueilleux, vous qui regardez l'univers comme tiré du néant pour servir à votre grandeur. Cette vierge, du sein de la bassesse, se voit tout à coup élevée au-dessus de toutes les créatures et des anges, par l'union de sa substance à l'humanité divine. Son âme, loin de se livrer à ces sentiments qu'inspire ordinairement une élévation subite, paraît au contraire se concentrer dans les idées convenables à l'état qu'elle avait gardé jusqu'alors. Si sa foi lui fait connaître la dignité du rang où sa nouvelle qualité la fait monter, elle lui fait connaître aussi toutes les perfections qu'exige la supériorité de ce rang. Elle craint de se trouver toujours au-dessous de ce qu'elle doit à la dignité de mère de son Dieu : et son humilité augmente à proportion de la grandeur où elle est appelée. Combien peu de chrétiens, je parle de ceux que les dignités ou la naissance élèvent au-dessus d'un petit nombre de leurs frères, règlent leurs sentiments sur ceux de Marie! Mère d'un Dieu, Marie s'en regarde comme l'humble servante; pour nous, frêles vermisseaux, nous osons nous regarder comme les ministres du Dieu que nous prétendons servir. Possédant dans son sein le Réparateur du monde, Marie cache aux yeux de sa nation les merveilles que Dieu a opérées en sa faveur. Pour nous, peu contents du patrimoine de nos pères, et de la servitude où nous faisons gémir nos concitoyens, nous cherchons d'autres climats à notre gloire, et de nouvelles victimes à notre ambition. Les brigues, les complots, le sang, les crimes les plus honteux, rien ne coûte quand il s'agit d'assouvir cette soif insatiable des honneurs. Contemplez cette reine des anges et des hommes, humble et modeste au faîte de la grandeur, et songez, en prononçant les éloges que l'Eglise lui consacre, à réformer sur son humilité l'orgueilleuse tyrannie de cette passion funeste qui vous aveugle au point de vous méconnaître.

Mais, Chrétiens auditeurs, lors même que vous joindriez jusqu'à un certain point la foi de Marie avec son humilité, qu'il en est peu parmi vous qu'une constance victorieuse conduit jusqu'à la fin de la carrière! Marie voit son fils, le tendre objet des complaisances célestes, illustre par tant de prodiges éclatants, devenir tout à coup le rebut et l'opprobre d'une nation qu'il a comblée de bienfaits. Sa foi, loin d'en être ébranlée, semble puiser dans les ignominies et le supplice de Jésus-Christ de nouvelles forces. Elle le voit dans le temple confondre les docteurs, chasser les marchands; elle le suit dans les places où il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, leurs membres aux estropiés, la vie aux morts; elle assiste sur le Calvaire au dernier acte de sa vie mortelle, où ses bourreaux, assouvissant leur rage sur son corps innocent, accomplissent

le grand ouvrage de la rédemption du genre humain : son cœur inébranlable au milieu des vicissitudes qui l'ont sans cesse assiégée depuis le commencement de la mission de son fils, conserve toujours au fond de lui-même la même constance, la même uniformité de sentiments. Retenue dans la joie que lui doit causer le triomphe de Jésus-Christ avant sa passion, retenue dans les larmes qu'elle verse au spectacle sanglant de sa mort, elle attend sans murmurer l'effet immanquable de cette foi, dont elle est comme inondée. Quel tableau, chrétiens, quand on le met en parallèle avec celui de ces chutes et de ces retours qui paraissent s'accorder avec les circonstances. Semblables à de faibles roseaux, le moindre vent de tribulation vous fait plier. Votre inconstance naturelle l'emporte; et vous ne paraissez souvent chrétiens que suivant l'occasion. Gravez au fond de vos cœurs le modèle que vous offre ici l'Eglise. Que les éloges qu'elle donne à Marie ne deviennent pas sur vos lèvres des sons inutiles et infructueux : c'est en l'imitant que vos louanges lui seront agréables; c'est par notre amour pour Jésus-Christ, par nos œuvres saintes, par la régularité de nos mœurs, que nous ferons voir à l'univers qu'il n'y a point d'excès à craindre dans les éloges que nous prodiguons à la reine du ciel et de la terre.

3° Ce n'est donc point, mes chers auditeurs, dans les devoirs que nous rendons à la Vierge, ce n'est donc point dans les éloges que nous lui donnons, que l'excès de piété de notre part pourrait être à craindre; le serait-il davantage au sujet des grâces que le monde chrétien lui demande et qu'il espère? Non, tant qu'il ne s'agira point de grâces qui fassent injure à Dieu, et qui entretiennent le pécheur dans son désordre; ne craignons point de demander trop à Marie, et de porter trop loin notre confiance en elle. Quelque vivacité, quelque étendue que cette confiance puisse avoir, elle ne sera jamais aussi vive, aussi animée, aussi universelle qu'elle doit l'être. Je dis tant qu'il ne s'agira point de grâces qui outragent Dieu, et qui fomentent le désordre du péché dans nous. Car il faut l'avouer de bonne foi, que la présomption, seul inconvénient à craindre dans la confiance des chrétiens au pouvoir de Marie, les porte quelquefois à la prier de nous obtenir de pareilles grâces, je veux dire des grâces que l'on sollicite par sa médiation, sans aucun désir de se convertir, et à l'abri desquelles on croit pouvoir vivre tranquillement dans le sein du péché; de ces grâces qui seraient capables de justifier, de conduire au ciel, sans le mérite de la pénitence et des œuvres satisfactoires. Mais à la réserve de ces grâces que les premiers principes de la religion doivent nous faire regarder comme chimériques, parce qu'elles seraient opposées à la sainteté de Dieu même, demandez, mes chers frères, demandez tout et en tout temps à Jésus-Christ, par la médiation de sa mère; non, il n'en est point qui surpasse le pouvoir qu'elle aura toujours sur le cœur de son fils. Et loin de nous, si nous savons penser, ce préjugé misérable dont quelques-uns se laissent éblouir, que ce serait dégrader Jésus-Christ, que de ne mettre nulle borne à notre confiance en Marie, parce que ce serait l'égaler en quelque sorte à Jésus-Christ même; parce que ce serait égaler son pouvoir à la toute puissance de Jésus-Christ. Objection en effet, quoique spécieuse, la plus vaine entre toutes les autres, et la plus frivole. Car, de ce que l'Eglise ne paraît mettre aucune borne dans la confiance qu'elle vous inspire pour l'auguste mère de Jésus-Christ, on ne doit pas conclure que jamais cette Eglise, cette épouse de Jésus-Christ, ait jamais prétendu introduire aucune espèce d'égalité entre le pouvoir suprême du fils, qu'il possède par lui-même et comme Dieu, et la puissance de médiation et d'intercession accordée à la mère, en vertu de cette union qui la lie à la divinité. Jésus-Christ, éternel et tout puissant comme son père, conçu dans le sein d'une vierge, comme homme, et pour servir d'holocauste pour apaiser la justice offensée de son Père, reçoit sur le trône de sa gloire toutes les demandes que lui fait cette mère qu'il a chérie sur la terre, et dont il nous a faits les enfants, en entrant en possession de son royaume. C'est donc cette tendre complaisance d'un fils pour sa mère, qui devient le motif et le fondement de notre confiance pour Marie. Elle demande, elle prie, elle conjure au nom de ce sang précieux répandu sur le Calvaire, et Jésus Christ, Dieu de miséricorde aussi bien que de justice, se laisse émouvoir et par son amour pour cette vierge, et par son amour pour les hommes. C'est ainsi que tant de prodiges ont été opérés dans toutes les parties du monde chrétien, par l'efficacité des prières de Marie.

Car est-il quelque contrée dans l'univers chrétien; est-il un royaume, une province, une ville, une bourgade, une famille, un particulier même, ou juste ou pécheur, qui n'ait pas éprouvé les effets toujours bienfaisants de sa puissante protection? Est-il un lieu si obscur sur la surface de la terre où l'on ne découvre quelque monument de la piété des peuples et de leurs rois envers Marie, et qui ne soit en même temps un monument solennel de leur reconnaissance pour cette bienfaitrice universelle du genre humain? Qui pourrait dire en effet, et retracer au monde tant d'infirmes rendus à la santé, tant de malheureux soulagés dans leurs peines, tant de familles tirées du sein de l'indigence? Qui pourrait dire et retracer au monde des embrâsements éteints, des pestes arrêtées, des armées formidables subitement vaincues et mises en déroute? Qui pourrait dire et raconter au monde tant de fléaux dissipés, de contagions apaisées, de tempêtes calmées, de naufrages évités à l'invocation seule du nom de Marie? Hé quoi! mes chers frères, ce monde terrestre que nous habitons n'est-il pas couvert et comme

inondé des monuments incontestables de tant de prodiges? Et faudrait-il d'autres témoins que cette foule de merveilles, trop multipliées pour se renfermer dans un seul discours, pour convaincre l'esprit le moins crédule, que Marie peut contribuer sans cesse à la félicité du monde, et conséquemment qu'il ne peut y avoir d'excès dans un sentiment de confiance chrétienne en son pouvoir, dès qu'il ne dégénère pas en sentiment de présomption?

Que serait-ce donc, sainte mère de mon Dieu, si, éclairé d'une lumière plus qu'humaine, je pouvais pénétrer dans le secret des cœurs, et y découvrir ces miracles plus étonnants encore que tout ce que j'ai pu dire? J'entends, chrétiens, ces miracles de grâce que son crédit opère encore tous les jours dans les disciples du christianisme, et qui arrachent à l'enfer une infinité de victimes; tant de vertus chancelantes et prêtes à succomber, que sa vigilance sur les justes garantit tous les jours de ces chutes terribles dont il est si rare de se relever pleinement; tant de passions indomptées et devenues comme nécessaires par l'habitude que sa compassion pour les pécheurs a soumises tout à coup au joug de la raison et de la grâce; tant de vocations saintes qu'elle a inspiré de suivre, malgré les attraits séduisants et les sollicitations engageantes du monde; tant de généreux projets qu'elle a formés dans les cœurs les plus faibles, et pour l'exécution desquels elle leur a obtenu une force et un courage plus qu'humains; tant de repentirs amers et efficaces qu'elle a fait concevoir aux coupables les plus déterminés au crime, malgré les obstacles comme infinis qui s'opposaient à leur pénitence; tant de miracles, mes chers frères, tant de prodiges de tout ordre et de toute espèce partis de la même source, ne suffisent-ils pas également et pour autoriser le monde à ne prescrire aucune borne au sentiment de sa confiance envers Marie, et pour confondre des esprits chancelants, timides ou téméraires qui cherchent à affaiblir dans les cœurs l'idée de ce pouvoir accordé à Marie, afin d'affaiblir dans les âmes ce sentiment de confiance dans lequel les chrétiens peuvent trouver de si puissants secours.

Interrogeons en effet un homme, quel qu'il soit, accablé sous le fardeau de ses malheurs ou de ses crimes, qui ait élevé ses regards vers cette médiatrice, qui lui ait demandé du fond de son cœur ou la force de supporter les épreuves que la Providence lui suscitait, ou cet esprit de pénitence qui fait le premier degré pour parvenir à la satisfaction, qui n'ait ressenti au dedans de lui-même ou la force nécessaire pour supporter avec une humble patience les maux qui l'environnent, ou ces désirs intérieurs de se rapprocher de ses devoirs, ou cette aversion qui lui fait détester le péché. Ne puis-je pas, après saint Bernard, défier l'univers de nous présenter un malheureux ou un criminel qui ait langui sans consolation, ayant mis toute sa confiance dans la protection de cette reine des vierges? Peut-il être un mortel qui se plaigne de l'avoir réclamée inutilement? Peut-il être une mère sensible et compatissante qui voie, sans en être attendrie, les maux de ses enfants, qui n'emploie tout son crédit, tout son pouvoir pour leur soulagement? De là que ne devons-nous pas espérer de son ascendant sur le cœur de ce même fils que l'excès de son amour pour nous a conduit sur le Calvaire? de là tant de prodiges opérés soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Les orages les plus affreux qui menacent à chaque instant la faible humanité, n'ont pu résister à l'efficacité de son invocation; les éléments agités ont calmé tout à coup leur fureur; les infirmités les plus opiniâtres ont disparu; ces habitudes enracinées dans le péché ont cédé la place aux plus austères vertus; et la mort, cette effrayante dissolution pour une âme endurcie dans le crime, n'a laissé que les plus douces espérances de la béatitude éternelle dans le nombre des chrétiens qui ont quitté cette terre qu'ils avaient souillée par tant de désordres affreux, en invoquant le nom et la puissance de Marie sur le cœur de Jésus-Christ. Quelque étendues, quelque effroyables que soient les misères humaines, que l'on reconnaisse, pour parler le langage de l'Eglise, qu'elles sont bien moindres dans leur universalité que n'est grand le pouvoir de cette vierge mère sur la volonté et les complaisances de son fils.

Concluons, mes chers auditeurs, et ne craignons point de reconnaître que, quand il s'agit de cette dévotion éclairée, de cet hommage guidé par les lumières de notre religion que nous devons à Marie, c'est bien moins l'excès que nous avons à craindre que le défaut de cette piété salutaire. Ne craignons point d'avouer que nous devons plutôt craindre ce froid engourdissement dans lequel nous languissons à l'égard de la mère de Jésus-Christ, à l'égard de notre propre mère, que cette ferveur dans l'hommage que nous nous empressons de lui rendre. Car fussions-nous moins éclairés que nous ne le sommes dans la science de la foi, nous le serons assez pour savoir qu'il ne peut être qu'un seul et unique vrai Dieu digne de l'hommage souverain, qui est le Dieu du christianisme; qu'il ne peut être qu'un seul et unique médiateur du salut des hommes, qui est Jésus-Christ; qu'il ne peut être qu'une seule et unique voie de salut pour l'homme coupable, qui est la pénitence. Dès que le cœur est pénétré de ces sublimes vérités, il n'y a plus, mes chers frères, d'excès à craindre dans le culte que nous rendrons à la mère de Dieu, soit par rapport aux hommages extérieurs qu'on lui rend, soit dans les éloges qu'on lui donne, soit pour les grâces qu'on lui demande et qu'on en espère.

Il est donc essentiel pour les chrétiens de se mettre en garde contre les discours captieux, qui sous une fausse apparence de

zèle couvrent un poison caché, qui dans le siècle de Nestorius n'a fait que de trop rapides progrès. L'intérêt de la divinité est leur prétexte, sa gloire est le but où ils paraissent tendre, mais ils savent par des détours sinueux et obscurs cacher le véritable terme de leurs projets pernicieux; ils masquent sous des dehors empruntés les sentiments funestes de leur cœur; il saisissent avec avidité les moindres lueurs pour jeter dans les âmes simples des doutes et une défiance qui ne peuvent que leur être préjudiciables. Suivons, mes chers frères, suivons dans cette carrière les traces que nous frayent tous les jours le sentiment et la conduite de l'Eglise universelle. Sous un tel guide, risquons-nous de nous égarer?

Mais c'est à vous, sainte mère de Dieu, et qui daignez encore être la nôtre, c'est à vous de nous préserver de ces piéges de la séduction qui de tous les temps ont été dressés contre les fidèles : que le masque tombe, que la vérité plus brillante qu'elle n'a jamais été, perce à travers les nuages dont on tâche de l'obscurcir. Que l'innocence et la simplicité soient par votre secours à l'abri de l'illusion. Il s'agit de l'honneur suprême dû à notre Dieu, il s'agit de la gloire de votre fils, Dieu comme son père; il s'agit des honneurs que les chrétiens doivent vous rendre en vertu de cette liaison établie entre vous et la divinité. Que votre grandeur soit connue de l'univers; qu'il entende pour l'intérêt de son éternité ce qu'il n'a jamais assez compris, que la profession du christianisme est pour tous les hommes un engagement d'adoration pour le fruit de vos entrailles, et de vénération pour vous-mêmes. Inspirez aux ministres évangéliques cette force, cette fermeté, cet amour éclairé de la vérité, nécessaires pour éloigner de nous et le langage trompeur qui nous ferait tomber insensiblement dans le précipice creusé sous nos pas par l'incrédule, et dans l'erreur que nous ferait embrasser un zèle aveugle et inconsidéré. Répandez surtout, Vierge sainte, vos bénédictions et les grâces dont votre fils glorieux vous a rendue la dispensatrice sur ce discours où je n'ai exprimé que faiblement le zèle dont je me sens animé pour sa gloire et la vôtre. Quel avantage plus réel pourrais-je vous désirer, mes chers auditeurs, qui m'écoutez, quel bien plus solide pourrais-je vous choisir avec plus de satisfaction que ce respect, cette vénération, cette confiance pour la reine des vierges, dont tant de chrétiens ont ressenti les douces et les salutaires influences? Heureux si je peux faire passer dans vos cœurs les sentiments dont je suis pénétré pour cette auguste et tendre protectrice. Je pourrais vous regarder comme autant d'enfants chéris qui reposent sous son ombre. Aurais-je encore à craindre pour vous, au milieu du monde les périls qui vous environnent de toutes parts?

Oui, mes chers auditeurs, si votre attachement et votre vénération pour la reine du ciel et de la terre, sont tels que je voudrais vous les avoir persuadés, est-il quelque grâce du ciel qui puisse vous être refusée pour vous soutenir dans les dangers de la vie humaine? Au milieu des richesses et de l'opulence, un détachement intérieur aux biens frivoles et passagers du monde; au milieu des horreurs de la pauvreté, une patience inébranlable; au milieu des revers les plus terribles et les plus inattendus une fermeté douce et paisible; dans la tristesse, une consolation salutaire, un renouvellement de force dans un excès d'abattement; une innocence et une pureté à l'épreuve de tous les traits de la corruption et de l'impiété; une victoire complète sur les passions les plus violentes. Que ne peut-elle pas obtenir de son fils, la source inépuisable de toutes les grâces. Si elle a employé sa médiation, si elle a prié, à l'exemple de Jésus-Christ, pour ses ennemis, si elle a été pour eux une source de biens, que ne fera-t-elle pas pour assurer contre l'enfer le salut de ses fidèles serviteurs?

Hommes justes, si votre confiance dans le pouvoir de Marie est aussi grande et aussi sincère qu'elle doit l'être, vous conserverez toujours dans son intégrité la fleur immortelle de votre justice, vous craindrez de plus en plus de voir ternir l'éclat de sa beauté; chaque jour la grâce qui en est le germe fera de nouveaux progrès dans votre âme; le goût de la piété, l'attrait de la prière, le plaisir divin d'être sans cesse à Dieu et avec Dieu, croîtra de jour en jour dans votre cœur. Soutenus de la protection de cette vierge mère, semblables à des aigles, vous vous élèverez d'un vol rapide aux plus éminentes vertus du christianisme. Et vous, pécheurs habitués dans le crime, quels que soient les désordres dans lesquels vous avez croupi jusqu'à ce moment, l'invocation du nom de Marie va faire succéder au plus affreux désespoir le calme d'une douce espérance. Bientôt vous mériterez le pardon de vos coupables plaisirs par la vivacité de vos regrets, par la sincérité de votre douleur. Les passions tumultueuses de votre cœur, les exemples dangereux d'un monde corrompu ne résisteront point à la grâce de Jésus-Christ, que cette vierge ne cessera d'implorer en votre faveur.

Tristes victimes de l'erreur, faibles mortels qui avez refusé vos regards à la lumière de la vérité, qui vous êtes séparés de la vraie Eglise, adressez-vous à Marie, elle obtiendra de son fils la fin de votre funeste aveuglement. Vous triompherez de l'illusion qui vous a séduits : bientôt vous serez changés en d'autres hommes; vous irez, comme Pierre, déplorer votre faiblesse et votre lâcheté; les ténèbres se dissiperont comme les écailles qui tombèrent des yeux de Paul; vous sentirez vos préjugés disparaître; vous détesterez les discours profanes que vous aurez prononcés contre cette Eglise sainte qui vous a vu naître dans son sein, et vous partagerez avec les autres membres de cette épouse de Jésus-Christ tous les bien-

faits émanés de la puissante protection de son auguste mère.

Citoyens de tous les états, mortels de tous les ordres, ministres des autels, guerriers, magistrats, négociants, grands et petits qui m'écoutez, soyez remplis d'un saint zèle pour Marie; bientôt le monde ne verra plus qu'édification dans le sacré ministère, que modération et douceur dans le métier des armes, que justice et qu'équité régner dans le barreau; que bonne foi et sincérité dans tous les genres de commerce; que compassion et affabilité dans les grands; que respect et docilité dans les petits. Le christianisme, aujourd'hui si défiguré dans les conditions même les plus saintes, prendra bientôt une nouvelle face par la réforme des mœurs, et devenus les vrais serviteurs de la mère, tout ce qu'il y a dans ce temple de chrétiens rassemblés, deviendront bientôt les disciples fidèles du Fils. Qui que vous soyez en un mot, qui vous jetiez avec une entière confiance entre les bras de cette reine des hommes et des anges, de cette souveraine des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, de cette souveraine de tous les saints comme de tous les pécheurs, cette mère d'un Dieu devenue spécialement la vôtre, elle veillera sur tous vos moments, écartera par ses instantes prières les dangers qui vous menacent sur cette mer orageuse du monde, et après vous avoir préservés de tous les écueils qui vous environnaient, vous fera arriver heureusement au port de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite au nom du Père et du Fils, etc.

SERMON XVIII.

Pour le dimanche de la sixième semaine de Carême.

SUR LES MISÉRICORDES DIVINES.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)
Votre Roi vient à vous plein de douceur.

Madame,

Quel est-il donc ce roi si grand et en même temps si aimable, dont nous parle l'Evangile, citant les paroles du prophète? Pourrions-nous le méconnaître, mes chers auditeurs? C'est Jésus-Christ même, c'est l'Homme-Dieu, dont le cœur toujours brûlant d'amour pour l'homme, vient employer tous les charmes de la miséricorde pour nous arracher, s'il est possible, à l'attrait funeste du péché. Loin donc, loin de nous dans ce beau jour, ces idées terribles d'un jugement et d'un enfer. Non, ce n'est plus pour vous effrayer, pour jeter la terreur dans vos esprits, c'est pour vous toucher, c'est pour vous attendrir, c'est pour vous consoler par l'idée des bontés divines, c'est pour faire succéder dans votre âme la douce impression de l'amour au triste sentiment de la crainte que je dois parler aujourd'hui. Assez et trop souvent peut-être ai-je présenté à vos yeux les vengeances éternelles du Dieu de justice; je n'ai plus de pareilles idées à vous offrir; mais les douceurs, mais les tendresses, mais les charmes incompréhensibles, mais toutes les prévenances aimables du Dieu de clémence et de miséricorde.

Hé! quoi, grand Dieu! sommes-nous donc des esclaves qui ne se laissent conduire qu'au sentiment de la crainte? N'avons-nous pas reçu de vous-même un cœur plus noble, un cœur toujours sensible à l'attrait de votre bonté suprême? Oui, Seigneur! et c'est par ce sentiment plus digne de vous et de vos disciples que je veux vous ramener aujourd'hui tout ce que vous voyez de coupables dans cet auguste auditoire. C'est par un moyen si doux, mais si efficace, que j'entreprends de rétablir ici l'empire de votre grâce dans tous les cœurs où le péché régnerait encore. Ce n'est pas assez de vous faire craindre, ô mon Dieu! il faut encore vous faire aimer. Pardonnez-moi donc, mes chers frères, si j'ai paru vous regarder jusqu'ici comme des hommes uniquement sensibles à la terreur; ouvrez aujourd'hui votre âme à des sentiments plus honorables et pour votre cœur et pour le Dieu que vous adorez. Une miséricorde infinie, une bonté sans bornes, c'est l'unique objet que je viens vous offrir dans ce discours, et pour vous en tracer en peu de mots tout le dessein, je m'adresse tour à tour et aux pécheurs encore impénitents, et aux pécheurs déjà réconciliés avec Dieu, et je prétends d'abord, pécheurs impénitents, que si vous savez réfléchir sur l'idée de la miséricorde divine, vous ne résisterez point à cette miséricorde infinie qui vous invite à sortir de l'abîme de votre péché.

Et j'avance en second lieu, pécheurs déjà convertis, que si vous savez réfléchir sur cette même miséricorde, vous vous porterez de vous-mêmes à la plus sévère pénitence pour l'expiation de votre péché: c'est-à-dire mes chers auditeurs, que je viens vous présenter l'idée des miséricordes divines, comme le plus puissant motif de conversion pour le chrétien pécheur: ce sera la première partie; et comme le motif le plus efficace de pénitence pour le chrétien converti: ce sera la seconde partie.

Vierge sainte, mère de grâce et de miséricorde, c'est à vous que je m'adresse pour m'obtenir le secours qui m'est nécessaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne me suis-je point trompé sur les idées fondamentales de ce discours, et n'ai-je point d'abord trop présumé de la bonté du cœur de l'homme, surtout de l'homme corrompu par l'habitude du crime, lorsque j'ai avancé que la considération des miséricordes divines est ce qu'il y a de plus efficace pour convertir le chrétien pécheur? Non, mes chers frères, quelle que puisse être l'obstination du cœur humain, et quel que soit le principe de son obstination dans le péché, j'ose répondre qu'il ne tiendra point contre les miséricordes de son Dieu méditées avec

un esprit chrétien, que l'attrait funeste du péché qui le captive cédera infailliblement à l'attrait tout-puissant de ces miséricordes infinies que sa foi lui présente, et que le plus coupable parmi vous, dont les plus terribles vérités de sa religion n'ont pu triompher encore, trouvera dans la bonté inconcevable de son Dieu je ne sais quoi de plus victorieux et de plus fort pour l'obliger à se tourner enfin vers ce même Dieu par la détestation de son péché.

Car, sans recourir à de longs raisonnements dans un sujet où le sentiment des cœurs à qui je parle doit principalement me servir de preuve, c'est à vous-mêmes que j'en appelle sur une question bien facile à résoudre. D'où vient le plus souvent, et presque uniquement, ce malheureux empire que l'homme laisse prendre à la passion sur son cœur, quoi que puissent faire la foi et la raison pour la combattre? Convenez-en de bonne foi, c'est que, tout éclairé que l'homme puisse être d'ailleurs, il manque, ce semble, de lumières pour concevoir la grièveté, la difformité propre du péché, et pour s'en former une idée juste qui le fasse détester au-dessus de ce qu'il y a de plus odieux dans l'univers; c'est qu'il ne sait point considérer ce péché dont il est esclave sous un jour qui le montre à ses yeux tel qu'il est en lui-même et par rapport au Dieu qu'il offense. Or, s'il est un moyen capable de nous faire comprendre toute l'horreur que le péché mérite, le voici, mes chers auditeurs, dans l'image quoique imparfaite que je dois vous tracer du Dieu des miséricordes. Ces idées de grandeur, de puissance, de majesté, dans le Dieu outragé par nos révoltes; ces idées sublimes et effrayantes que l'on nous offre ordinairement dans les chaires chrétiennes peuvent bien nous étonner quelquefois, nous frapper même pour un temps, et suspendre dans nous l'habitude invétérée du crime; mais qu'il est rare qu'elles touchent efficacement le cœur coupable et le détachent assez de ses passions pour le convertir en effet!

Hé! combien de fois même n'arrive-t-il pas que ces idées de la supériorité infinie de Dieu sur toute créature produisent dans l'homme pécheur une idée pleinement contraire à l'esprit de pénitence, en lui donnant lieu de douter, quoique sans nulle raison, si un être aussi élevé qu'un Dieu l'est au-dessus de l'homme daigne s'offenser des œuvres humaines, ou du moins s'en offenser éternellement, comme le monde chrétien se le persuade! Le moyen donc, mais le moyen infaillible d'inspirer à l'homme toute l'horreur et la haine que le péché mérite? Ah! mes chers auditeurs, c'est d'intéresser le cœur même du pécheur dans le portrait qu'on lui trace du Dieu qu'il a offensé, et dont il mérite à chaque instant l'éternelle disgrâce par son péché; c'est de lui faire sentir, autant qu'il est possible, quelle est l'étendue infinie, la condescendance merveilleuse, la tendresse, la vivacité admirable de l'amour de son Dieu pour l'homme devenu le plus indigne de ses attentions et de ses regards; en sorte que chaque trait de cette bonté suprême, par l'admiration qu'il fera naître dans l'esprit du pécheur et par le ravissement qu'il portera dans son âme, détruise infailliblement son penchant fatal pour le péché par le penchant invincible qu'il doit inspirer à son cœur pour un Dieu si aimable et si plein de charmes.

Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui me fit toujours regarder la considération des miséricordes divines comme ce qu'il y a de plus puissant dans le christianisme pour anéantir le règne du péché dans l'homme chrétien, parce que cette idée du Dieu de miséricorde est à mes yeux comme le miroir parfait de toutes les condescendances d'un Dieu, qui ne sauraient être plus sensibles et plus frappantes que dans sa conduite à l'égard de l'homme transgresseur de ses lois. Car, pour vous exposer dans le plus grand jour une vérité dont je me promets, si la grâce daigne me seconder, les impressions les plus salutaires, rappelez-vous ici, pour un moment, et la grandeur suprême de votre Dieu, et votre bassesse infinie. Sa grandeur suprême qui fit trembler de respect et d'effroi les puissances du ciel, de la terre et des enfers; votre bassesse infinie qui vous rend par elle-même si méprisables à ses yeux, et plus méprisables encore quand vous y joignez la révolte du péché. Or cet être souverainement grand, devant lequel vous êtes comme le néant, et au-dessous du néant même, puisque vous êtes pécheurs, cet être, dont l'idée seule doit humilier le plus puissant des hommes jusqu'au centre de la terre, le croiriez-vous, chrétiens, si la foi ne vous l'apprenait pas? ce Dieu si grand, c'est un Dieu qui daigne vous attendre depuis que vous avez perdu sa grâce par le péché. C'est un Dieu qui désire plus ardemment vous pardonner que vous ne désirez vous-mêmes le pardon de votre péché. C'est un Dieu qui vous recherche et vous poursuit en mille manières, malgré votre obstination dans le péché. C'est un Dieu qui s'oblige d'accorder au premier soupir de votre cœur le pardon de votre péché. C'est un Dieu qui se prépare à triompher dans le ciel dès que vous renoncerez à votre péché. Enfin c'est un Dieu qui promet d'ajouter de nouvelles faveurs, des faveurs plus grandes que celles dont il vous combla jamais, au pardon qu'il vous promet de votre péché.

Grand Dieu! peut-on bien vous contempler revêtu de tant de charmes adorables, et trouver encore des charmes dans le sein du péché? Les démons mêmes, abîmés dans l'enfer, s'ils étaient capables de repentir et d'amour, pourraient-ils demeurer un moment dans votre disgrâce, et résister à l'idée seule de tant de traits aimables que vous nous présentez de vous-même? Mes chers frères, ce n'est point tant l'attention de vos esprits, c'est celle de vos cœurs que je demande ici pour un moment.

Un Dieu qui daigne vous attendre depuis

que vous avez perdu sa grâce par le péché qui vous souille à ses yeux ; peut-être, mon cher auditeur, ce premier trait de la bonté d'un Dieu n'a-t-il rien qui vous frappe et qui vous attire? Mais pourquoi ? Ah! c'est que vous ne pouvez concevoir ce qu'il en coûte à ce Dieu souverainement bon, pour vous conserver encore et pour user de patience à votre égard depuis que vous êtes coupables en sa présence. C'est que vous ne pouvez entendre ni la voix de toutes les créatures empressées à votre ruine, ni la voix des perfections divines qui sollicitent la destruction de votre être, du moment que vous avez outragé le Dieu souverain par votre péché. Mais figurez-vous depuis cet instant fatal, tous les éléments conjurés, ainsi qu'au jour du jugement universel, pour venger sur vous la gloire de leur créateur : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V.) C'est-à-dire, figurez-vous le ciel prêt à vous consumer de ses feux dévorants; la mer prête à vous ensevelir dans ses abîmes ; la terre à ouvrir son sein pour vous engloutir; l'air à vous accabler de son poids, ou à porter le poison dans vos veines, pour venger Dieu de vos outrages. Voyez encore des yeux de la foi, ce qui n'est pas moins terrible, tous les attributs divins offensés qui sollicitent unanimement votre perte ; c'est-à-dire, la majesté de Dieu avilie, sa sainteté outragée, sa toute-puissance méprisée, sa justice bravée et méconnue qui demandent hautement vengeance de vos attentats. Chrétiens pécheurs, qui que vous soyez, vous surtout, pécheurs d'habitude, il faut que Dieu résiste à tant de motifs de se venger ; il faut qu'il suspende l'action de toutes ses créatures ; qu'il s'oppose à la réclamation de tous ses attributs qui vous réprouvent pour user encore de patience à votre égard. Le concevez-vous maintenant, chrétiens à qui je parle, ce qu'a dû coûter à Dieu cette patience infinie, dont vous n'êtes pas frappés comme vous devez l'être ; et ce qu'il doit lui en coûter encore, pour vous attendre à ce moment même, où il vous sollicite moins par ma voix, que par celle de sa grâce, et où vous ne daignez pas l'écouter.

Cependant, mes chers auditeurs, ce n'est encore là que le premier trait du Dieu de miséricorde, tel qu'il nous est offert dans le tableau que nous en offre la foi ; non-seulement il daigne vous attendre depuis que vous avez perdu sa grâce en livrant votre âme au péché ; mais il désire plus ardemment que vous-mêmes le prompt retour de votre cœur sous l'empire de sa grâce. Mais il lui tarde, comme au père du prodigue, dont l'histoire vous est tracée par l'Ecriture, de vous voir rétablis dans tous vos droits, de vous voir revêtus de cette robe d'innocense dont vous avez terni la blancheur par le péché : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* On dirait qu'il ne lui suffit pas d'être votre Dieu, s'il ne devient encore votre ami, et qu'il a besoin, pour être heureux, du secours de votre amitié, dont il fait l'objet de ses désirs ; comme s'il manquait quelque chose à sa félicité, dès qu'il n'est pas le principe de votre bonheur, et que l'empire de l'univers n'eût plus pour lui de charmes, dès que vous lui refusez l'empire et le sentiment de votre cœur. Quel empressement étrange dans un Dieu outragé, pour captiver le cœur de ceux même qui l'outragent, et s'il nous reste une âme capable de sentir et de connaître, quelle doit être sa surprise à la vue d'une bonté dont chaque trait est un prodige!

En est-ce assez? Et un Dieu si grand qui trouve dans sa grandeur même un motif toujours pressant d'arrêter le cours de sa bonté pour le pécheur, la poussera-t-il plus loin? Ah! chrétiens, ce qui épuiserait la clémence du plus bienfaisant parmi les hommes, ce n'est encore que les prémices de la bonté de votre Dieu. Pour vous en convaincre, rentrez en vous-mêmes; dans quelque abîme que la passion vous ait précipités, quelque affreux intervalle qu'elle ait pu mettre entre vous et Dieu, par les crimes dont elle a été la source, ce Dieu a-t-il cessé de vous rechercher, de vous poursuivre, de vous rappeler? Et comment? Par tant de lumières dont il a éclairé votre esprit; par tant de saints mouvements dont il a touché votre cœur ; par tant de remords, de peines intérieures qu'il vous envoie et que vous rejetez encore tous les jours ; par tant de menaces mêmes, d'éclats apparents de colère dont il vous frappe, non pour vous détruire, mais pour vous réveiller de l'assoupissement mortel où il vous voit plongés. Mais surtout ne vous poursuit-il pas, ne vous recherche-t-il pas par tant de titres aimables qu'il prend à votre égard? Titre de l'ami le plus généreux, de l'époux le plus fidèle, du père le plus tendre, de la mère la plus sensible. Titres charmants qu'il emprunte comme autant de voix pour vous rappeler à lui et qui vous crient à ce moment au fond de l'âme, comme à la perfide Jérusalem : Ame infidèle, reviens, reviens enfin à ton Dieu ; et ne te refuse pas plus longtemps à ses aimables poursuites : *Convertere, convertere ad Dominum Deum tuum.* (*Ose.*, XIV.)

Est-ce vous, Dieu souverain, qui tenez ce langage? Est-ce vous qui faites paraître de tels empressements pour des coupables qui ne méritent pas un de vos regards? N'en doutez pas, chrétiens, vous surtout, dont le péché vous a fait encourir la disgrâce divine. Et ce qui doit vous répondre que c'est ici le langage d'un Dieu, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu qui soit capable de ces excès de bonté et de tendresse que je viens de vous présenter. Mais écoutez ce qui doit encore plus vous étonner et vous confondre, c'est que si, après avoir fatigué sa patience, épuisé ses désirs, éludé ses poursuites, vous voulez vous rendre à ce moment, il n'attend de vous qu'un instant de regret, qu'une larme, qu'un soupir pour oublier tous vos crimes, pour vous rendre son amitié, pour faire re-

vivre tous vos mérites. David s'avoue criminel devant Dieu : *Peccavi Domino* (II *Reg.*, XII) ; et déjà son péché n'est plus : c'est un saint, c'est un prophète, c'est un roi selon le cœur de Dieu. L'arrêt de mort est porté contre l'infidèle Ezéchias ; mais le Seigneur, au moment de sa colère, voit couler une larme de ses yeux pénitents, il est désarmé par cette larme victorieuse : *Vidi lacrymam tuam.* (IV *Reg.*, XX) ; et le roi coupable ne mourra point. Manassès se tourne dans sa captivité vers le Dieu dont il a transporté l'adoration à de vaines idoles ; ce même Dieu l'écoute et lui rend, avec son amitié, son trône et sa puissance. Achab a mis le comble à l'abomination ; mais il humilie son orgueil devant le prophète envoyé de Dieu : *Vidisti humiliatum Achab coram me* (III *Reg.*, XXI) ; et son humiliation passagère conjure au moins pour un temps la tempête qui le menace. Ainsi Dieu pardonnait-il sous une loi de rigueur et de justice : que ne fera-t-il pas sous une loi de faveur et de grâce ? Oui, mon cher auditeur, toutes les foudres du ciel seraient suspendues sur votre tête, tous les gouffres de l'enfer seraient ouverts sous vos pieds, si Dieu entend seulement un de vos désirs, mais un désir parti du fond de votre cœur, cet instant de conversion de votre part va lui faire révoquer l'arrêt de votre réprobation : *Agam*, dit-il lui-même, *agam et ego pœnitentiam.* (*Jerem.*, XVIII.)

Ici, chrétiens, dois-je m'arrêter encore à vous tracer le portrait du Dieu des miséricordes ; et cette facilité prodigieuse à pardonner dans un Dieu si grand et si cruellement outragé, n'a-t-elle pas de quoi dompter le cœur le plus rebelle ? Oui, sans doute, mais ce n'est pas assez peut-être pour triompher du vôtre. Suivez-moi donc, j'ai quelque chose de plus aimable encore à vous produire. Et quoi ? C'est que ce Dieu assez facile pour accorder le pardon de tous vos crimes à un instant de douleur, daignera se réjouir encore de votre retour et faire éclater à la face de tout le ciel la joie de son cœur trop longtemps contristé de vos désordres : *Gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV). C'est qu'il s'en fera une fête, un triomphe semblable à celui d'une mère qui verrait sortir du tombeau le fils le plus cher qui lui aurait été ravi par la mort : *Mortuus erat et revixit.* (*Ibid.*) C'est qu'il obligera tous les anges, tous les saints qui le contemplent, à le féliciter de sa conquête, à célébrer son heureuse victoire sur votre cœur : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat.* (*Ibid.*) C'est qu'il voudra que votre seul retour à sa grâce porte plus d'allégresse et de joie dans la cour céleste, que la persévérance de la multitude des justes : *Ita erit gaudium super uno peccatore pœnitentiam agente, quam supra nonaginta novem justis.* (*Ibid.*) Cœurs ennemis d'un Dieu si tendre, le connaissiez-vous à l'instant de vos révoltes ; et à ce moment qu'il vous est connu pour ce qu'il est, pouvez-vous ne pas éprouver enfin cet instant de douleur et de tristesse, qui doit porter l'allégresse et la consolation dans le cœur de votre Dieu ?

Encore s'il était à craindre qu'une fois réconcilié avec Dieu il ne vous réservât plus les mêmes grâces, les mêmes faveurs qu'il vous prodiguait avant l'instant fatal de votre péché : mais loin de vous de pareilles craintes, et achevez de connaître par un dernier trait le Dieu de miséricorde que je vous annonce. Etre sûrs à votre retour de recouvrer le même rang dans son cœur, d'en obtenir les mêmes grâces qu'avant le malheureux jour de votre prévarication, c'est à quoi vous osez à peine aspirer et prétendre. Et moi je vous déclare qu'il doit ajouter encore de nouvelles faveurs, des faveurs plus signalées que jamais, à toutes les grâces dont il vous a comblés ; que vous entrerez plus avant dans son cœur, dans son amitié, dans sa confidence si votre retour est sincère, que si vous n'aviez jamais mérité sa disgrâce ; qu'il tirera de vos égarements mêmes de quoi allumer dans vous les plus vives ardeurs de son amour ; que vous serez tellement l'objet de ses complaisances que votre sort sera pour les justes l'objet d'une sainte jalousie, et que toute sa vengeance (vengeance vraiment divine et que le monde ne connut jamais), et que toute sa vengeance se terminera sur vous, à vous rendre le double des grâces et des dons célestes que vous avait ravis le péché.

Oui, ce sont là, je l'avoue, des mystères de bonté, et plus incompréhensibles que les mystères redoutables de la justice ; mais mystères dont la parole de Dieu même nous garantit la vérité. Jérusalem a porté l'ingratitude à l'excès, dit le Seigneur, et c'est pourquoi elle éprouvera l'excès de mes miséricordes. Elle a mis le comble à l'iniquité qui m'outrage, et moi je mettrai le comble à ma bonté pour elle ; elle a multiplié ses crimes, ses excès ; et ses excès, ses crimes multipliés feront redoubler mes dons et mes faveurs : *Completa est malitia ejus, suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis.* (*Isa.*, XL.)

Or reprenons, chrétiens, et concluons ; c'est toujours à vous-mêmes, toujours au sentiment de vos cœurs que j'en appelle. Un Dieu assez patient pour vous attendre depuis le moment de votre péché, assez bon pour désirer plus que vous-mêmes le pardon de votre péché, assez généreux pour vous rechercher encore malgré votre obstination dans le péché, assez facile pour accorder au premier soupir le pardon de votre péché, assez aimable pour se faire un triomphe de votre renoncement au péché, assez magnifique pour ajouter de nouvelles grâces au pardon qu'il vous promet de votre péché. Interrogez-vous ici vous-mêmes, chrétiens ; tous ces traits inconcevables, tous ces excès de bonté réunis dans le même objet, qui est Dieu, ne sont-ils pas en effet ce qu'il y a de plus puissant pour vous arracher au joug tyrannique de la passion, et ne jugez-vous

pas comme moi à ce moment que le plus obstiné dans son crime ne se défendra jamais de ces réflexions toutes-puissantes dès qu'il voudra les pénétrer et les approfondir ?

Hé quoi ! s'il m'est permis de sonder ici le fond de vos cœurs et d'en juger par l'attention vive et animée que vous prêtez à ce discours, déjà je vous vois touchés, attendris, pénétrés de l'exposition imparfaite que je vous ai tracée des miséricordes de votre Dieu. Déjà vous oubliez l'attrait du péché qui vous domine pour ne plus penser qu'aux attraits ineffables de la bonté infinie qui vous pardonne ; déjà vous sentez votre cœur vous échapper en quelque sorte, malgré vous-mêmes, pour se rendre enfin à un objet si aimable ; que sera-ce donc, chrétiens, et quelle vive impression se montrera dans vous de ces idées que je vous expose, si, non contents de leur prêter une attention passagère, vous les méditez dans le silence avec cette réflexion qu'elles méritent ; si, recueillis en présence de votre Dieu, vous écoutez tous les sentiments qu'elles ne sauraient manquer de produire et d'entretenir dans votre âme !

Non, non, Seigneur, ce ne sera point en vain que vous m'aurez inspiré de produire aux yeux de vos disciples toutes les richesses de votre grâce, tous les trésors de votre miséricorde. Je ne sais quel pressentiment me répond ici de la victoire pleine et entière de votre bonté suprême sur le cœur le plus coupable et le plus rebelle à vos ordres. Mille fois, mais inutilement, avez-vous fait briller à nos yeux étonnés les éclats foudroyants de votre justice ; mille fois, mais en vain, avez-vous employé pour nous réduire tout ce que votre religion peut offrir de plus effrayant à l'esprit et au cœur de l'homme. L'idée d'une mort funeste qui nous menace, d'un jugement terrible qui nous attend, d'un enfer éternel où notre place est déjà marquée ; toutes ces idées, comme autant de tonnerres, nous ont frappés, consternés pour un temps ; mais elles n'ont point eu le pouvoir de vaincre notre obstination prodigieuse et insensée. C'est aux traits plus puissants de votre miséricorde, ô mon Dieu, qu'était réservé cet heureux triomphe ; c'est à sa douceur, à sa longanimité, à sa patience, qu'il appartenait enfin de nous soumettre sans retour et de remporter sur nous cette pleine victoire que n'ont pu vous donner jusqu'ici la force et la terreur. Eh ! qui pourrait en effet, chrétiens, nous retenir encore sous l'esclavage du péché, après le tableau que je viens de vous faire du Dieu qu'il offense ? Souffrez que j'use ici contre vous, et pour vous-mêmes, de tout l'avantage que me donne un sujet si touchant ; et que, si je ne peux vous persuader de rentrer en grâce avec le Dieu offensé par vos désordres, je vous fasse au moins sentir toute l'injustice et l'indignité de vos résistances. Qui pourrait, dis-je, vous retenir encore sous le joug du péché, malgré ces considérations pressantes ? Je ne vois que trois dispositions capables d'en arrêter efficacement le fruit et l'impression sur votre cœur ; la défiance de cette miséricorde infinie, l'insensibilité à cette miséricorde infinie, la présomption de cette miséricorde infinie. Or, mes chers auditeurs, pour vous faire triompher de ces trois obstacles que votre cœur oppose à la grâce qui vous poursuit, je ne vous demande ici qu'un instant de réflexion sur l'image abrégée que je vieus de vous offrir des miséricordes divines, et que toute la religion nous en trace elle-même.

Car, pour anéantir d'abord cette crainte excessive qui s'oppose dans certains pécheurs à l'impression naturelle que devait faire sur leur âme le tableau des miséricordes divines, quel pourrait être dans vous, mon cher auditeur, le principe de cet esprit de défiance qui domine vos sentiments et vos démarches, dès que l'on vous parle de retourner à Dieu ? C'est sans doute la multitude ou l'énormité des crimes qui vous ont rendu coupable à ses yeux, et dont vous ne pouvez vous rappeler le souvenir sans tomber dans de mortelles frayeurs, vu la justice et la sainteté infinie de votre Dieu. Mais quoi ! dois-je ici vous dire, sans craindre l'exagération, quelque énormes, quelque multipliés que puissent être vos déréglements passés, égaleront-ils jamais les dimensions infinies de la miséricorde divine ? Croyez-vous donc que le trésor malheureux de votre iniquité surpasse les richesses inépuisables d'une bonté sans bornes, et qu'il puisse y avoir jamais un seul homme sur la terre plus misérable de son fonds et plus pécheur que son Dieu n'est bon et miséricordieux par la nécessité de son être.

Vous avez grièvement et trop longtemps péché contre le ciel, je le veux ; vous avez comme épuisé, vous seul, tout ce que la passion devenue dominante peut suggérer de crimes à des cœurs qui cherchent à la satisfaire ; je le veux, je le veux encore. Mais c'est pour cette même raison, mon cher auditeur, que le Dieu que vous adorez vous regarde comme le plus digne objet de sa miséricorde qui vous rappelle. Ignorez-vous que c'est sur les plus grands coupables que Dieu se plaît singulièrement à exercer sa clémence ; que c'est sur les persécuteurs furieux de Jésus-Christ, comme saint Paul ; sur les pécheresses publiques et diffamées, comme Madeleine ; sur les publicains fameux, comme Zachée, que la miséricorde divine a paru d'abord, et veut paraître dans tous les siècles avec plus d'éclat et de magnificence. Si vous aviez moins irrité la justice divine qui vous alarme, la bonté céleste que je vous annonce serait moins honorée, moins glorifiée du pardon qu'elle vous prépare ; et vous seriez moins propre à lui procurer ce nouveau degré de gloire, qu'elle attend de ses dons et de ses bienfaits, dont elle veut vous combler. Mais, parce que vous avez tourné contre le Dieu qui vous créa pour le servir, toute la malice et la corruption de votre cœur ; parce que vous avez

donné à toutes vos passions, qu'il vous commandât de vaincre, une liberté pleine et entière de violer ses lois ; c'est sur vous, par préférence, que sa miséricorde doit verser toutes ses faveurs ; parce que c'est sur vous qu'elle doit paraître et se manifester dans toute son étendue. Il fallait un abîme de misères, de crimes, d'indignités de votre part, pour attirer de la part de Dieu cet abîme encore plus profond de bonté, de miséricorde et de clémence que le monde ne connaît pas, et qu'il prétend, par vous, faire connaître au monde : *Completa est malitia ejus... suscepit de manu Dei duplicia, pro omnibus peccatis suis.* (*Isa.*, XL.)

Oui, je le sais, âme timide et défiante à qui je parle ; je sais comme vous, que cette miséricorde infinie, dont je voudrais vous pénétrer, n'ôte rien cependant ni à la vigueur ni à l'étendue de la justice divine, également souveraine et infinie dans l'exercice de ses vengeances. Mais, ce que m'apprend également la foi, c'est que ce Dieu, tout juste, tout saint qu'il est de sa nature, veut être spécialement appelé le Dieu riche en miséricorde pour tous ceux qui l'invoquent et qui le réclament : *Dives in misericordia ; dives in omnes qui invocant illum.* (*Ephes.*, II ; *Rom.*, X.) C'est que la bonté de ce Dieu de justice remplit, depuis l'existence du monde, toute l'étendue de la terre ; et qu'il manquerait un trait essentiel à l'immensité de cette perfection divine, si vous n'étiez pas l'objet de sa compassion et de sa tendresse : *Misericordia Domini plena est terra.* (*Psal.*, XXXII.) Ce que m'apprend également la foi, c'est que, si Dieu se plaît à tracer l'image de ses perfections dans tous ses ouvrages, c'est surtout par les actes de sa miséricorde qu'il aime à s'y faire reconnaître et adorer de ses créatures : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* (*Psal.*, CXLIV) ; et que les cœurs où le péché domine et règne avec plus d'empire, sont surtout ceux où il prend plaisir à faire triompher le pouvoir souverain de sa grâce : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* (*Rom.*, V.) Voilà, dis-je, mon cher auditeur, ce que la foi m'apprend de ce même Dieu, que l'esprit de crainte et de défiance vous fait envisager comme un Dieu uniquement juste et terrible. Or, laissez maintenant à ce Dieu miséricordieux le soin d'accorder sa miséricorde avec sa sainteté, sa miséricorde avec sa justice ; et, puisqu'il est de la foi que c'est la grandeur même de vos crimes, si vous savez en gémir, qui doit disposer en votre faveur le Dieu des miséricordes, ne pensez plus qu'à bannir de votre cœur cette indigne défiance qui borne une bonté infiniment infinie, et qui tarit à jamais pour vous la source de ses grâces.

Mais peut-être n'est-ce point ce sentiment de frayeur et de crainte, mais l'insensibilité même de votre cœur aux bontés d'un Dieu qui vous retient encore sous le joug du péché. Peut-être n'êtes-vous nullement affectés de tous les charmes que Dieu vous présente, pour vous attirer à son service, et vous y fixer ? Ah ! mes chers auditeurs, si vous osiez vous autoriser de cet indigne prétexte, pour résister encore au Dieu de miséricorde qui vous presse ; si vous pouviez reconnaître cette étrange dureté dans votre cœur, sans en rougir du moins et vous en confondre devant Dieu, ne serais-je pas en droit de vous dire alors avec cette sainte indignation dont les prophètes du Seigneur étaient souvent saisis : que vous êtes donc des monstres et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce ; que le cœur humain étant fait pour aimer l'Être infiniment aimable, que ne pouvant même se contenter que d'un tel objet, vers lequel il tend sans cesse par sa nature, comme vers son principe et sa fin, dès que vous êtes vraiment insensibles à tout ce qu'il y a de plus attrayant dans la divinité, il faut donc pour m'exprimer ainsi, qu'il n'y ait plus rien de sain et d'entier dans votre cœur ; que le péché, par la subtilité de son poison, en ait altéré la nature même, en ait perverti et corrompu les sentiments les plus naturels, et ne vous ait pas même laissé de quoi paraître véritablement des hommes, lorsque vous croyez être encore de véritables chrétiens ? Ne serais-je pas, dis-je, en droit de traiter ainsi des hommes qui opposent un cœur de bronze à toutes les tendresses d'un Dieu toujours occupé de leur bonheur ? Et dès lors, sans m'arrêter plus longtemps à des cœurs qui n'ont plus rien d'humain, du moins plus rien de surnaturel et de chrétien, transporter mon discours à d'autres, où il reste encore quelques sentiments d'humanité et de religion. Mais loin de moi, dans ce discours, ce ton de menace et de terreur, qui convenait mieux sous l'empire de l'ancienne loi.

Non, mes chers auditeurs, il ne sied point au ministre du Dieu des miséricordes de s'en tenir à de pareils reproches ; et si j'ai dû vous faire sentir d'abord toute l'horreur de cet état d'insensibilité pour Dieu, je ne dois pas moins chercher à guérir dans vous cette insensibilité même qui fait l'opprobre de l'humanité. Or, pour vous en faire triompher à ce moment, je ne vous demande encore qu'un instant de réflexion sur cette miséricorde infinie que la foi nous présente ; parce que vous ne pouvez rapprocher la miséricorde divine de cet état d'endurcissement que vous opposez depuis si longtemps à ses désirs, sans trouver dans cet affreux état où elle vous supporte, un motif plus puissant encore de vous rendre enfin à ses recherches. Car enfin, devez-vous vous dire à vous-mêmes, si vous en croyez les principes de la religion qui vous éclaire : Tout endurci que je suis par le péché, ce Dieu que l'on m'annonce n'en a donc pas moins pour moi toute la bonté du plus charitable pasteur, toute la sensibilité du plus aimable père, toute la tendresse de la meilleure mère qui fut jamais. Tout endurci que je suis dans le péché, le Dieu que l'on m'annonce est donc encore pour moi le Dieu qui promet d'accorder ma grâce au premier soupir ; qui

s'apprête à triompher dans le ciel, dès le moment de mon retour; qui doit ajouter de nouvelles faveurs au pardon de tous mes crimes dont il me répond. Tout endurci que je suis, tel est donc encore à mon égard le Dieu dont on me prêche les miséricordes

Oui, chrétiens, ainsi la foi vous oblige-t-elle, à le penser. Mais en même temps n'est-ce pas là de quoi dompter, de quoi amollir votre cœur, tout insensible qu'il est? Car à l'aspect de cette bonté de Dieu, toujours la même à votre égard, malgré l'habitude de vos crimes, quelle est la réflexion simple qui se présente d'abord à l'esprit chrétien? Elle ne vous échappera pas sans doute. Ah! c'est qu'il a donc fallu que Dieu fût plus encore à votre égard le Dieu de bonté et de miséricorde, qu'à l'égard des pécheurs vulgaires dont il fut moins offensé. C'est qu'il a fallu qu'il ouvrît et qu'il épuisât en votre faveur de nouveaux trésors de bonté et de grâce; que sa miséricorde toujours infinie pour les divers coupables, se surpassât en quelque manière elle-même pour vous prévenir, pour vous attendre, pour vous rechercher, pour vous poursuivre, comme elle fait encore à ce moment. C'est que plus il a fallu de crimes de votre part, pour vous conduire à ce point d'insensibilité que je déplore, plus il a fallu, et il faut encore de miracles de patience et de charité dans Dieu, pour vous soutenir dans ce terrible état où le péché vous a réduits. Or cet excès de la bonté divine, dont vous êtes spécialement l'objet, et dont vous découvrez la preuve trop évidente dans l'insensibilité même de votre cœur, cet excès de bonté dans Dieu, qui croît encore tous les jours à votre égard, à proportion de vos crimes, voilà, si vous avez un cœur, ce qui sera le remède infaillible à votre insensibilité, ce qui réveillera dans votre âme cette portion de sentiment qui reste toujours dans l'homme, tout corrompu qu'il peut être par le péché; voilà du moins ce qui vous rendra sensibles à votre insensibilité même, ce qui vous forcera d'en gémir, de la détester assez devant Dieu pour qu'elle ne soit plus un obstacle de votre part à l'accomplissement de ses bontés et de ses miséricordes.

Qui pourrait donc encore nous retenir dans votre disgrâce, ô mon Dieu, si la défiance, si l'insensibilité de notre cœur n'a plus rien qui nous arrête? Serait-ce l'espérance présomptueuse du pardon fondée sur l'excès même de vos miséricordes que j'ai tâché, autant qu'il est en moi, de développer au monde et de lui faire connaître? Ah! mes chers auditeurs, telle est, j'en conviens à regret, la disposition de cœur la plus ordinaire et la plus difficile à déraciner dans les chrétiens du siècle; disposition funeste que toutes les idées du christianisme bien entendu conspirent unanimement à combattre et à détruire, et dont l'illusion séduisante fait néanmoins tous les jours, et doit faire encore dans la suite des temps tant de pécheurs et de réprouvés. Cependant, chrétiens, pour vous faire triompher de ce dernier obstacle qui s'oppose si communément à l'impression victorieuse des miséricordes divines, je ne vous demande encore ici que d'ouvrir les yeux, que de réfléchir un moment. Non, qui que vous soyez, vous ne réfléchirez point avec un esprit chrétien sur cette miséricorde infinie dont vous présumez, sans renoncer pour jamais à ce sentiment de présomption dont je parle; parce que, au premier coup d'œil, il vous paraîtra l'abus le plus énorme, la plus horrible profanation des bontés divines dont le cœur humain soit capable. Car savez-vous à quoi se réduit ce sentiment présomptueux dont vous êtes si peu touchés? Dieu est bon, dites-vous sans cesse; il est miséricordieux, il ne veut pas me perdre; je suis donc sûr d'obtenir mon pardon, quel que soit le moment, soit éloigné, soit prochain, où je rentre dans le devoir; pourquoi donc précipiter le jour de ma pénitence? Ainsi, chrétiens, vous exprimez-vous tous les jours. C'est comme si vous osiez dire au souverain Maître, qui vous rappelle sous ses lois : Vous êtes bon, ô mon Dieu, et vous l'êtes infiniment; et parce que vous êtes infiniment bon, je continuerai de vous outrager; et parce que vous ne voulez pas me perdre, je ne craindrai pas d'être en guerre avec vous; et parce que vous êtes toujours prêt à me pardonner, je multiplierai mes crimes jusqu'au dernier moment; et parce que je peux toujours compter sur votre grâce, je me mettrai peu en peine de cette grâce que vous êtes toujours prêt à m'accorder. Je vous fais horreur à vous-mêmes en parlant ainsi, chrétiens présomptueux; voilà cependant votre langage.

C'est donc à dire, mes chers frères, que la miséricorde divine, dont la fonction la plus essentielle est d'abolir le règne du péché, par le plus abominable renversement, vous la ferez servir à fomenter, à perpétuer, à éterniser dans vous ce péché même. C'est donc à dire que le Dieu saint, l'ennemi éternel et irréconciliable du péché, jusqu'à prodiguer ses sueurs et son sang pour le détruire, vous en ferez, autant qu'il est au pouvoir de l'homme, le fauteur, le complice et le coopérateur de vos désordres. C'est donc à dire que l'amour même dont votre Dieu vous honore, sera le principe des insultes et des outrages dont vous déshonorez sa grandeur, et que le plus aimable de ses attributs qui vous invite au repentir, qui vous comble de grâces pour vous y engager, sera dans vous le prétexte et le sujet de votre impénitence. Car telle est, pour ainsi parler, l'analyse fidèle de ce sentiment présomptueux, qui fait servir trop souvent la bonté divine à rassurer le coupable contre Dieu même dans son péché.

Or ne suffit-il pas en effet, comme je l'ai dit d'abord, de pénétrer ce sentiment pour le désavouer devant Dieu, pour en concevoir toute l'horreur qui doit l'anéantir pour jamais dans le cœur de l'homme, et plus encore de l'homme chrétien. Je ne m'arrêterai donc point ici, mes chers auditeurs, à vous

faire observer l'illusion trop sensible de cet excès de confiance considérée par rapport à vous-mêmes; je ne vous dirai point que présumer ainsi de la bonté divine, et tourner contre elle ses propres faveurs, c'est changer en poison le remède le plus sûr qu'elle ait à vous présenter; c'est abuser, pour vous perdre infailliblement, des moyens les plus efficaces de salut dont elle est la source. Je ne vous dirai point que l'unique grâce que vous deviez attendre de la bonté divine dans cet état de présomption, c'est qu'elle abrége vos jours, qu'elle vous fasse périr d'une mort précipitée, et que plus vous attribuez à Dieu de vraie bonté, plus il doit se hâter, par un trait de cette bonté même, de vous faire disparaître de dessus la terre, où ce titre de l'Etre infiniment bon ne servirait de sa part qu'à augmenter encore votre éternel supplice, en servant de prétexte pour multiplier vos iniquités. Non, quelque puissant que dût être cet intérêt personnel, pour achever de bannir la présomption de tous les cœurs, je n'aurai point recours à ce motif pour vous faire détester cet indigne sentiment, dès que vous aurez conçu l'horrible profanation des bontés divines, inséparablement jointe à ce sentiment présomptueux qui vous rassure et vous soutient dans le crime, je me promets tout du pouvoir de cette unique réflexion sur des cœurs nobles et chrétiens, tels que ceux à qui je parle, et si vous avez horreur de vous autoriser des bienfaits d'un de vos semblables pour insulter à la bonté même qu'il vous fait paraître, vous aurez plus d'horreur encore de vous prévaloir de la miséricorde divine pour insulter, pour profaner cette miséricorde infinie dont les bienfaits vous accablent.

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que la simple considération de la bonté infinie de Dieu, réfléchie et méditée dans un esprit de foi, détruit comme infailliblement tous les obstacles, que lui peut opposer la malignité d'un cœur dont le péché s'est rendu le maître. C'est ainsi que les idées consolantes que la foi nous suggère sur ce grand attribut de l'Etre suprême, nous font triompher sans peine et de cette défiance pusillanime qui ose lui donner des bornes, et de cette insensibilité funeste qui résiste à tous ses traits, et de cette présomption sacrilége qui la fait servir à l'iniquité. Or quelle vive impression ne fera pas alors sur un esprit chrétien le souvenir de cette miséricorde, ainsi dégagée de tous les obstacles humains qui l'empêchent d'agir librement et de se répandre au gré de ses désirs! Quels mouvements d'admiration et de surprise! quels sentiments de confusion et de douleur! quels transports d'amour et de reconnaissance! et bientôt quels merveilleux changements dans les mœurs seraient le fruit de ces heureuses réflexions sur de si prodigieuses bontés! Mais je me presse de vous donner une idée juste du sujet que je traite.

Miséricorde divine, motif le plus puissant de conversion pour le chrétien pécheur; c'est ce qui a fait l'objet de la première partie.

Miséricorde divine, motif le plus efficace de pénitence pour le pécheur converti; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A considérer les principaux traits de la miséricorde divine, que je vous ai présentés dans la première partie de ce discours, ne semble-t-il pas qu'elle doive au moins dispenser le coupable, une fois justifié, de ce qu'il y a de plus austère dans l'exercice rigoureux de la pénitence : que remettant avec une facilité infinie l'offense des plus grands crimes, elle doive remettre avec une égale facilité, sinon la peine entière, au moins une partie de la peine qui doit expier le péché dans la vie présente; et que loin d'être pour l'homme déjà converti, le plus pressant motif de se punir sévèrement lui-même, elle soit au contraire une raison solide à son égard, de se traiter avec douceur, et de se ménager dans la carrière de la pénitence chrétienne. Oui, chrétiens, c'est ainsi, je le sais, que l'on pense trop communément, et que l'on se fait même une sorte de mérite de penser dans le monde; comme si c'était évidemment dégrader la miséricorde divine, et lui ravir une partie de sa gloire, que de borner la grâce qu'elle accorde, au pardon seul du péché, sans qu'elle s'étende encore à la rémission de toutes les peines que le péché mérite.

Et de là tant de lâcheté, d'indolence, dans la plupart des pénitents, qui, après avoir éprouvé, souvent avec profusion, le grand effet des miséricordes divines, qui est de changer le cœur, demeurent toujours criminels devant ce même Dieu, qui leur pardonne, et perdent bientôt tout le fruit de ses premières bontés, parce qu'ils ne savent point en faire usage, pour le venger dignement sur eux-mêmes et le satisfaire. Or, pour ranimer tant de faux pénitents, et les obliger à reconnaître dans la miséricorde divine le plus puissant motif de venger Dieu de leur péché, je ne leur demande ici que de méditer quelques moments, dans l'esprit du christianisme, cette miséricorde infinie qu'ils ont eu le bonheur d'éprouver, et j'ose croire que la même pensée qui les rassure dans les tiédeurs de leur pénitence, deviendra pour eux ce qu'il peut y avoir de plus efficace, pour en faire de vrais et de parfaits pénitents aux yeux de Dieu. Comment et pourquoi? Comprenez-le, je vous prie.

C'est que la pensée seule des miséricordes divines, dès que l'on est vraiment réconcilié avec son Dieu, ne saurait manquer de produire dans le cœur de l'homme justifié par sa grâce, ces trois effets merveilleux attachés à sa grâce même; je veux dire de lui persuader la nécessité de la pénitence, de lui adoucir l'austérité de la pénitence, de retrancher tous les défauts qui pourraient s'opposer à l'intégrité de sa pénitence. D'où

il vous sera facile à tous de conclure avec moi que, si la pénitence nous paraît nécessaire après le retour de notre cœur vers Dieu; que si elle nous paraît si pénible encore, et comme hérissée de tant de rigueurs; que si nous y mêlons tant d'imperfections grossières et de défauts sensibles dans la pratique, c'est que nous n'avons jamais vivement réfléchi sur cette miséricorde divine, dont le souvenir toujours présent devrait être la plus douce occupation de nos jours.

1° Oui, mes chers auditeurs, la pensée des miséricordes divines est ce qu'il y a de plus efficace, si nous sommes vraiment convertis, pour nous persuader la nécessité de la pénitence; et dès que vous vous serez fait à vous-mêmes, sur les principes de la religion, une idée juste de ces miséricordes infinies, vous regarderez la grâce même de votre réconciliation comme l'engagement le plus indispensable à ne vous pardonner jamais votre péché à vous-mêmes. Car en quoi consiste proprement, chrétiens heureusement justifiés, cette grâce si précieuse de votre justification, dont je vous suppose encore pleinement possesseurs; et quelle en fut la condition essentielle de la part de Dieu? Concevez-le pour toujours, et réformez enfin vos idées, si elles n'étaient pas justes sur ce point capital, et dont dépend le salut de l'homme une fois devenu prévaricateur. Oui, j'y consens, la miséricorde divine vous a remis le péché qui vous avait rendus coupables, et cette rémission aura été pleine et entière de la part de Dieu. Mais qu'entendez-vous sous cette idée de rémission parfaite du péché commis? Serait-ce à dire que le péché, une fois pardonné par le ciel, dût rester parfaitement impuni, soit de la part de Dieu, soit dans le temps, soit dans l'éternité? Non, mes chers frères, ce ne fut jamais ainsi que l'Evangile nous le fit entendre.

Dieu vous a remis, par sa miséricorde, le péché qui avait anéanti dans vous le règne de sa grâce. C'est-à-dire que cette miséricorde infinie, malgré toutes les oppositions que formait sa justice, a révoqué l'arrêt de la peine éternelle que votre péché méritait; mais pour y substituer un autre genre de peine et d'expiation; une peine temporelle et passagère, dont il vous a confié le soin, la mesure et l'exécution contre vous-mêmes. Il était en droit, ce grand Dieu, depuis le péché fatal qui vous fit l'objet de sa haine, il était en droit de vous punir pour l'éternité, de vous frapper pour jamais de sa disgrâce. Mais il n'en sera pas ainsi, vous a dit lui-même ce Dieu de miséricorde, en vous pardonnant : Non, vous ne périrez point, et mon amitié même vous est rendue dès ce moment. Je dois être vengé de vous, il est vrai, parce que je suis votre Dieu; mais ce n'est point de la sévérité de ma justice, c'est de la pénitence que vous vous imposerez à vous-mêmes; c'est de vous seuls que je prétends recevoir la satisfaction et la vengeance qui me sont dues.

Le voyez-vous, chrétiens convertis, comment la peine temporelle et passagère, substituée à l'éternité de supplices dont vous étiez redevables à Dieu depuis le péché, devient elle-même la grâce que Dieu vous accorde, ou du moins la condition essentielle pour vous appliquer la grâce que Dieu vous accorde en vous pardonnant? Voyez-vous comment l'épreuve même que vous avez faite de la miséricorde divine, devient pour vous un engagement inviolable, à ne vous pardonner jamais le péché dont vous avez obtenu le pardon; et que c'est renoncer du moins en partie à cette grâce du pardon, qui vous fut d'abord accordé, que de vous épargner vous-mêmes et de laisser Dieu sans vengeance; puisque c'est manquer évidemment à remplir la condition essentielle dont il a fait dépendre votre pardon? Un roi, et un Roi-Prophète a péché par un esprit de faste et d'orgueil dans le dénombrement de ses sujets : Dieu pardonne à la douleur de ce grand roi. Il ne périra, ni dans le temps, ni dans l'éternité; mais le choix lui est laissé de la famine, de la peste ou de la guerre, pour expier cette vaine complaisance à laquelle son cœur s'est laissé surprendre. Or le Dieu qui vous pardonne dans la loi de grâce, mes chers auditeurs, veut bien encore ne pas se venger sur vous par lui-même, comme sur David. Il veut que ce soit vous, et vous seuls, qui teniez par rapport à vous-mêmes la place de sa justice, de cette justice qui cède ses droits à la miséricorde, pour la mettre en état de n'imposer au coupable qu'une peine qui passe, au lieu de celle que le péché mérite et qui ne passerait jamais.

Que si, au reste, cette condition qui doit paraître si douce quand il s'agit d'assurer, autant qu'il est possible, la rémission d'une éternité de peines, vous semblait trop dure encore et trop onéreuse à remplir, ah! mes chers auditeurs, ne serait-ce pas là déshonorer à la fois votre raison et votre religion? Ne serait-ce pas donner lieu de penser que, loin de savoir estimer le don inestimable de la grâce qui nous sanctifie, vous ne savez pas même le concevoir et le connaître? Car, quoi que Dieu puisse exiger de l'homme criminel dans la vie présente, n'est-ce pas toujours une miséricorde infinie de sa part, une miséricorde qui doit épuiser l'admiration de l'esprit et la reconnaissance du cœur humain, que d'accepter une peine également bornée, et dans sa rigueur et dans sa durée, en échange d'une éternité de tourments et de tourments affreux, dont il délivre l'homme, en lui pardonnant? Oui, penser autrement, ce serait n'avoir idée, ni de la brièveté du temps, ni de la durée de l'éternité; et dès que vous rapprocherez ces deux termes infiniment éloignés, la miséricorde divine ne vous paraîtra pas moins admirable, quand elle vous demande une satisfaction de quelques jours qui vous restent à couler sur la terre, que si elle n'exigeait nulle satisfaction de votre part pour vous pardonner. Quoi qu'il en soit, pour nous faire de la rémission même du péché un motif indispensable de pénitence, c'est assez de sa-

voir que c'est à cette condition que Dieu attache cette grâce entière dont sa miséricorde est le principe; et, du reste, c'est à nous de plier sous le poids de cette condition, quelque dure qu'elle nous paraisse.

Mais je dis plus, et je prétends que le Dieu de miséricorde qui vous paraît à craindre pour l'amour-propre, jusque dans ses plus grandes faveurs, ne doit jamais vous paraître plus miséricordieux que lorsqu'il impose cette pénitence au pécheur, comme une condition essentielle de la grâce qui le justifie. Je prétends qu'il manquerait quelque chose à l'infinité de la miséricorde divine, dans les soins qu'elle prend du salut de l'homme, si elle pouvait lui remettre ici-bas la peine éternelle du péché, sans aucune satisfaction de sa part. Proposition qui pourra vous sembler un paradoxe. Mais pour vous en faire comprendre l'exacte vérité, dites-moi, mes chers auditeurs, quelle image vous êtes-vous formée vous-mêmes d'une bonté infinie, d'une bonté assez parfaite pour ne vous laisser rien à désirer dans les soins qu'elle prend de sanctifier l'homme, et de le sauver? Cette bonté vraiment suprême à vos yeux, ne sera-t-elle pas celle qui, à toutes les faveurs qu'elle répand libéralement sur la terre pour sauver le genre humain, saura prendre encore tous les moyens qu'elle peut tirer de chacun des hommes, pour assurer de plus en plus leur salut. Cette bonté suprême ne sera-t-elle pas celle qui, après s'être étendue sur le passé d'une vie coupable, pour en abolir le crime, daignera s'étendre encore jusque sur l'avenir, pour obvier au retour des premiers désordres? Cette bonté suprême ne sera-t-elle pas celle enfin qui, après avoir tiré sa créature du double abîme du péché et de l'enfer, prendra de plus de sages mesures pour la garantir désormais de ces deux abîmes où elle peut retomber à chaque pas? C'est à vous, chrétiens, que je le demande : n'est-ce pas là, selon vous-mêmes, l'idée la plus juste d'une bonté souveraine et infinie; et retrancher de son tableau un seul de ses traits, ne serait-ce pas borner en quelque sorte, et rétrécir l'idée de cette bonté même?

Pour être à notre égard souverainement bon, et pour nous pardonner en Dieu, ce Dieu de clémence doit donc tellement nous faire grâce, qu'il nous fasse une obligation des moyens nécessaires à conserver la grâce de notre pardon; tellement nous délivrer de l'abîme du péché et de l'enfer, qu'il nous fasse un devoir des précautions nécessaires pour n'y plus retomber; tellement exercer sur nous sa miséricorde, qu'il nous garantisse pour jamais des foudres de sa justice. Or voilà, pécheurs réconciliés avec Dieu, quel est évidemment le dessein de ce Dieu de bonté, dans la pénitence dont il vous charge encore, malgré la rémission de vos crimes. Pénitence sans laquelle votre faiblesse ne résisterait jamais à mille occasions de chute prochaine qui vous environnent; pénitence sans laquelle tous les objets de vos passions à peine oubliés, au premier moment dangereux et critique, reprendraient sur vous un nouvel empire, et vous raviraient sans peine à l'aimable empire de la grâce qui vous sanctifie; pénitence sans laquelle vous cesseriez bientôt d'être au rang des justes, pour redevenir coupables, et plus coupables peut-être qu'avant l'heureuse épreuve que vous fîtes des miséricordes divines. Il est donc en effet l'ouvrage de la miséricorde même, ce devoir essentiel de pénitence, qui vous paraît si peu convenir à la douceur et à la charité infinie qu'elle fait paraître pour les plus grands coupables; et l'idée la plus juste que l'homme pécheur peut se former de cette miséricorde, est l'idée la plus propre à lui persuader la nécessité de la pénitence, dont il voudrait éluder le devoir indispensable. En sorte que Dieu cesserait d'être véritablement bon à l'égard des hommes, j'entends de cette bonté infinie essentiellement attachée à sa nature, s'il n'exigeait pas une peine satisfactoire pour la rémission de leurs égarements passés, parce que ce serait exposer leur âme au danger, et au danger prochain de retomber dans le péché, de retomber dans sa disgrâce, de retomber dans l'enfer, que de les dispenser des devoirs rigoureux de la pénitence.

2° Mais qu'ai-je dit? Devoirs rigoureux! Et le cœur pénitent tout rempli de ce qu'il doit aux miséricordes divines, dont il a eu le bonheur de faire l'épreuve préférablement à tant d'autres, trouverait-il encore de véritables rigueurs dans les pratiques austères de la pénitence, dont il doit le tribut à son Dieu? Non, non, mes chers auditeurs; rien de plus désolant, je l'avoue, pour le pécheur solidement converti, que l'idée que la foi lui trace du Dieu de miséricorde dont il a méconnu et outragé l'empire par ses désordres. C'est cette idée si attrayante par elle-même qui livre le pécheur à toute la vivacité de ses regrets, qui plonge toute son âme dans un abîme d'amertume et de tristesse, qui le rend sans cesse odieux et insupportable à lui-même. Il ne voit point alors, ce pécheur vivement éclairé sur la bonté de Dieu; il ne connaît point de plus cruel supplice que cette unique réflexion dont il se pénètre lui-même, qu'il a grièvement offensé un Dieu si magnifiquement aimable; et la justice infinie, dont il a mérité les vengeances, est à ses yeux un objet moins terrible et moins désolant que la bonté suprême qui ne tire nulle vengeance de ses outrages, ou qui ne se venge qu'à force de grâces et de bienfaits. Oui, tel est le premier effet que produit la pensée des miséricordes divines sur le pécheur justifié et rentré en grâce avec son Dieu. Mais ce qui n'est pas moins vrai et ce que l'expérience nous découvre tous les jours dans les hommes les plus criminels revenus sincèrement à Dieu et rendus à sa religion, c'est que, par un effet tout opposé, et qui paraît tenir du prodige, cette idée du Dieu de miséricorde outragé, si désolante par elle-même pour le pécheur converti, n'en a pas moins la vertu de verser l'onc-

tion et la douceur sur les plus austères devoirs de sa pénitence; c'est que, frappé de cette idée de Dieu, qui le désole à proportion que sa bonté outragée offre plus de charmes à son cœur, il ne trouve plus de moyen pour se consoler efficacement de ces outrages dont il est coupable, que la pénitence même qu'il s'impose; et que ce qu'il y a dans cette pénitence de plus austère et de plus rigoureux, est ce qu'il y a pour lui de plus doux et de plus aimable.

Je sais que ce sont là pour les cœurs et les esprits mondains des idées mystérieuses qu'ils ne comprennent pas, et qu'ils regardent même comme autant d'illusions et de chimères transformées en réalités par des imaginations vives que leur chaleur entraîne, et qui ne connaissent point le sang-froid de la raison. Mais, quoi qu'il en soit des mondains impénitents et de leurs idées antichrétiennes, que je ne prétends pas réfuter directement ici, c'est à vous seuls que je m'adresse à ce moment, pécheurs justifiés et réconciliés avec le Dieu qui fut l'objet de vos outrages; vous éprouvez encore, dites-vous, des rigueurs et des peines dans la pénitence qui doit, de votre part, expier l'offense de votre péché.

Mais avez-vous jamais bien médité les faveurs infinies dont le Dieu de miséricorde vous a comblés et vous comble encore? Cette bonté à vous recevoir après tant de crimes et de désordres, cette facilité incroyable à vous les pardonner tous sans nulle réserve, cette joie unanime de la cour céleste dont il a voulu que votre retour fût solennellement accompagné, ce nouveau trésor de grâce, ce redoublement d'amour et de tendresse dont il a été suivi de la part de ce grand Dieu, avez-vous jamais bien réfléchi sur ces prodiges de bonté et de miséricorde dont vous avez été l'objet?

Mais si de telles réflexions avaient quelquefois occupé l'attention de votre esprit, auraient-elles manqué de faire naître dans votre cœur la reconnaissance la plus vive, la plus animée, pour un Dieu qui semble oublier qu'il est grand et la grandeur même, oublier qu'il est le souverain maître, le seul vrai Dieu qui existe et puisse exister, pour se souvenir uniquement qu'il est votre père, et vous pardonner tous vos écarts?

Mais si ce vif sentiment de reconnaissance pour le Dieu qui pardonne a une fois pénétré votre cœur attendri, dès lors, mon cher frère, vos yeux ont-ils assez de larmes pour exprimer la force de vos regrets; votre cœur, assez de soupirs pour rassasier la violence de sa douleur; votre âme, assez de haine pour fournir au sentiment qui fait que l'on se déteste soi-même; votre esprit, assez d'invention pour vous tourmenter et vous punir au gré de votre amour pour un Dieu dont vous avez à la fois les bontés à reconnaître et les justices à satisfaire?

Mais si cet esprit pénitent, fondé sur la reconnaissance envers Dieu, s'est une fois emparé de votre âme, le monde, si vous l'aimez encore, a-t-il assez d'amusements et de plaisirs pour servir de matière à vos sacrifices? Les disgrâces humaines, si vous en éprouvez, ont-elles assez de rigueurs pour contenter votre soif de l'humiliation et de la croix? Vos jours les plus traversés par la souffrance ont-ils assez de moments pour répondre à vos désirs continuels de souffrir? La pénitence la plus sévère a-t-elle assez de cruautés pour consoler votre cœur d'un seul outrage fait au Dieu de bonté et de miséricorde?

Non, non, mes chers auditeurs, ce ne sera jamais que le défaut de réflexion sur cette idée si douce et en même temps si désolante du Dieu de miséricorde outragé, qui vous laissera sentir encore le poids d'une pénitence qui doit venger sur vous le Dieu offensé par vous-mêmes. Mais méditez avec un esprit de foi cette miséricorde infinie que je m'efforcerais inutilement de vous peindre, et bientôt tout ce qui fut l'objet de vos craintes dans la pénitence chrétienne, vous offrira les plus chers objets de vos goûts et de vos désirs; et tout ce qui fut l'objet de vos désirs mondains et déréglés, par un changement merveilleux, ne vous présentera plus désormais que des objets capables de faire naître l'aversion et le dégoût, la haine et l'horreur de votre âme. Oui, ce monde qui vous charma trop longtemps, et dont le charme vous pervertit, il ne paraîtra plus sous vos yeux qu'environné de frivolités, d'ennuis et de dégoûts, parce que votre cœur, épris du Dieu de miséricorde, ne pourra que dédaigner souverainement un monde qui vous fut une occasion fréquente de l'offenser, et qui vous attira mille fois sa disgrâce. Oui, ces biens, ces plaisirs, ces honneurs terrestres qui allumèrent dans vous la cupidité, ils ne mériteront plus que vos mépris et votre haine, parce qu'un cœur épris de la miséricorde de son Dieu ne pourra que haïr et détester des avantages qui le séparèrent du seul objet toujours digne de ses attachements et de son amour. Oui, cet amour passionné pour de viles créatures, il ne semblera plus à votre cœur qu'une servitude indigne qui le dégrade et le déshonore, parce qu'une fois touché du Dieu de miséricordes, vous ne verrez plus rien d'aimable dans les plus brillants objets, vous ne verrez rien d'aimable en effet et de charmant que lui-même

Méditez cette miséricorde infinie dont vous avez éprouvé toutes les largesses, et bientôt, comme Pierre, comme Augustin, comme Madeleine et tant d'autres illustres pénitents, que je peux bien appeler les confesseurs et les martyrs de la miséricorde divine, bientôt pénétrés à leur exemple de cette bonté suprême, vous n'aurez plus, comme eux, de sentiments que pour le tourner contre vous-mêmes, que pour vous haïr, vous confondre, vous détester vous-mêmes. Vous n'éprouverez plus, comme eux, de consolation sur la terre qu'à vous crucifier, à vous détruire autant que Dieu le permet, et à vous anéantir vous-mêmes, parce que vous regarderez au moins ces

œuvres mortifiantes comme un faible témoignage de la reconnaissance infinie que vous devez à Dieu, et comme une légère réparation de ces outrages sans nombre faits à sa miséricorde, et dont vous donneriez tout votre sang pour le venger.

En vain ce Dieu de bonté, content de votre ardeur à le venger et à le satisfaire, vous dira-t-il alors au fond de l'âme ce qu'il dit fortement à Madeleine pénitente : qu'il a oublié, qu'il a transporté loin de vous les crimes dont le souvenir vous désole : *Remittuntur tibi peccata.* (*Matth.*, IX.) Cette assurance même qu'il vous donnera de la rémission parfaite qu'il vous accorde, c'est ce qui ranimera dans vous cet esprit de mortification et de pénitence prêt à s'éteindre, ce qui vous remplira de la haine la plus vive, la plus efficace contre vous-mêmes. Eh! comment, se dit alors une âme pénétrée du sentiment de reconnaissance qu'elle doit à l'amour de son Dieu, comment vivre désormais sans consacrer tous mes moments à m'humilier devant mon Dieu, à le venger de mes forfaits sur moi-même et aux dépens de moi-même. Je veux qu'il ait oublié tous mes outrages, qu'il les ait pardonnés, qu'il daigne m'aimer encore; mais moi, qu'il a comblé de tous ses dons, pour tant d'opprobres dont je l'ai couvert, dois-je oublier des crimes qu'il a si promptement oubliés? dois-je me pardonner des ingratitudes dont il a daigné m'offrir, me presser même d'accepter le pardon? Dois-je me consoler d'avoir haï si longtemps un Dieu dont mes révoltes n'ont pu refroidir l'amour, et qui même a multiplié pour moi les marques de cet amour, depuis que mon cœur est rentré sous l'empire de sa grâce? Jours criminels, passés dans la disgrâce de mon Dieu, que ne pouvez-vous être effacés pour jamais du nombre de mes jours; ou plutôt jours malheureux, écoulés dans l'éloignement d'un Dieu si aimable, que ne m'êtes-vous rendus à ce moment, pour devenir des jours de larmes, de soupirs et de regrets! Ainsi, dis-je, s'exprime, mais avec un langage mille fois plus éloquent que l'esprit humain ne peut l'être, ainsi s'exprime le sentiment d'un cœur vraiment justifié par la miséricorde de son Dieu.

Or, mes chers auditeurs, avec ce sentiment de pénitence, inséparable de la réflexion sur les bontés divines, et qui en est comme le premier effet dans un cœur pénitent, est-il rien qui doive lui paraître dur et pénible, rien qui ne doive lui devenir aimable et consolant dans la plus austère pénitence? Doit-il lui rester en effet d'autre plaisir sensible, que de se traiter sans ménagement pour venger un Dieu qui le traite avec tant de douceur; et ne lui en coûterait-il pas mille fois plus de s'épargner encore, que de se livrer à ce que la pénitence semble avoir de plus rigoureux? Et ne vous figurez point, chrétiens, que ce soient là de ces sentiments dont la noblesse et l'élévation ne soient réservées que pour quelques âmes privilégiées et spécialement favorisées de Dieu. J'ai vu, grâce au ciel, et j'ai vu plus d'une fois de ces âmes pénétrées des excès de la bonté divine, vraiment désolées et inconsolables de l'avoir outragée par un seul acte de leur volonté. J'ai voulu calmer leur douleur extrême, faire cesser quelques moments leurs soupirs et leurs larmes, par l'assurance du pardon que je leur offrais de la part de Dieu. Et c'était là ce qui aigrissait leur peine, ce qui redoublait la vivacité de leurs regrets, ce qui les transportait contre elles-mêmes de cette fureur sainte qui les rendait insatiables d'austérités et de souffrances; et le seul moyen de rendre la paix à leur âme ainsi agitée, c'était de donner une pleine carrière à leur ardeur pour venger Dieu sur elles-mêmes, de laisser agir librement le désir de pénitence qui les dévorait, et de permettre enfin à l'héroïsme de leur amour de les rendre victimes d'une miséricorde qui les avait arrachées à la justice.

Or, chrétiens justifiés, souvenez-vous ainsi du Dieu des miséricordes, devenu spécialement votre Dieu; et bientôt vous sentirez s'allumer dans vous ce désir ardent de souffrir pour le venger de vos outrages, et ces sentiments dont la force sublime vous paraît si supérieure à la faiblesse humaine, vous deviendront comme naturels à vous-mêmes; et cette pénitence sévère qui doit être le partage de tous les coupables va s'adoucir, se modérer pour vous, jusqu'à vous paraître dans le cours de la vie non-seulement supportable, mais uniquement désirable, mais uniquement aimable.

3° Ce n'est pas que j'ignore au reste à combien d'artifices séducteurs l'amour-propre aura recours pour détruire insensiblement dans vous, ou tout à coup, cet esprit pénitent qui le détruit lui-même; mais j'ajoute que la pensée des miséricordes divines, si vous savez l'approfondir, par un troisième effet non moins admirable, vous garantira des piéges les plus subtils de l'amour-propre, et de ces défauts si ordinaires des chrétiens justifiés et réconciliés avec Dieu; défauts que vous pouvez connaître aussi bien que nous-mêmes, mes chers auditeurs, mais que l'expérience découvre plus particulièrement aux ministres de Jésus-Christ, dans les différents sujets qui composent le monde chrétien. Dans les uns, par exemple, c'est un défaut de promptitude pour l'accomplissement des sacrifices que Dieu leur demande à tous les moments, et dont le moment décisif, retardé de jour en jour, ne reviendra peut-être jamais. Dans les autres, c'est un défaut de générosité qui les fait user de restriction et de réserve dans l'holocauste, et se partager entre le ciel et la terre, de manière qu'ils soient en même temps à Dieu et à eux-mêmes, à Dieu et au monde, à Dieu et au péché. Dans presque tous c'est un défaut de stabilité et de constance dans la carrière où ils sont entrés d'abord avec ardeur, et qui les replonge enfin dans les premières habitudes, de l'abîme desquelles Dieu les avait tirés efficacement par sa grâce. Or je demande s'il est

rien de plus propre que la pensée des miséricordes divines, à bannir du monde ces défauts trop fréquents dans l'exercice de la pénitence chrétienne?

Qu'avec la pensée de l'enfer on temporise, on délibère encore, lorsqu'il faudrait agir et agir fortement contre soi-même pour satisfaire à Dieu; qu'avec la pensée de l'enfer on dérobe à ce Dieu jaloux une partie du sacrifice, et souvent la meilleure partie de ce sacrifice universel qu'il attend d'une âme pénitente, et qu'il a droit d'en attendre; qu'avec la pensée de l'enfer le cœur humain demeure toujours le jouet de sa propre inconstance et quitte son Dieu pour retourner au péché, après avoir quitté son péché pour se rendre à Dieu; non, tous ces caractères défectueux, qui accompagnent trop souvent la pénitence du monde, n'ont rien qui me surprenne dans des hommes qui n'ont ordinairement pour principe de leurs œuvres que la crainte du Dieu de justice, parce que cette crainte, quoique la première source de la vraie sagesse, ne saurait guère être durable sans devenir un état violent et forcé qui fait un esclave du cœur humain et qui rarement a le pouvoir de le déterminer à ce sacrifice prompt, généreux et constant qui caractérise l'homme vraiment pénitent et solidement converti.

Mais dès que la pensée des miséricordes divines sera le grand motif de la pénitence de l'homme et de la satisfaction qu'il doit à son Dieu, ah! chrétiens, je cesse de craindre pour lui, et ces délais éternels, et ces indignes réserves, et ces vicissitudes funestes qui ruinent dans tant de penitents la grâce de leur conversion, et n'aboutissent enfin qu'à les rendre plus coupables.

Et, en effet, je ne peux m'occuper de la grâce du pardon que j'ai reçu de Dieu sans découvrir dans cette grâce précieuse trois caractères qui me frappent d'abord et que je vous prie de remarquer avec moi. C'est que cette grâce du pardon que je dois à la bonté divine a été l'ouvrage d'un instant, et que le premier moment de mon retour vers cette bonté suprême a été de sa part le moment de ma parfaite réconciliation; c'est que cette grâce du côté de Dieu a été pleine et entière, sans restriction et sans réserve pour tous les crimes dont je m'étais rendu coupable; c'est que cette grâce que j'ai reçue de Dieu ne s'étend pas au court espace de quelques jours, de quelques années, mais à tous les temps, sans que j'aie lieu de craindre aucun retour de froideur et de haine de la part de Dieu. Or, en trois paroles, voilà, pécheurs justifiés, de quoi anéantir dans vous, et ces retardements, et ces réserves, et ces inconstances qui font tant de faux pénitents dans le christianisme.

Car, pour anéantir d'abord tous les délais de notre pénitence et nous inspirer cette promptitude à satisfaire le Dieu offensé, qui fait comme le premier caractère du vrai pénitent, ne suffit-il pas à des cœurs sensibles de considérer cet admirable empressement que Dieu a fait paraître pour nous recevoir en grâce, et nous témoigner de sa part ce parfait retour qui faisait l'objet de tous nos vœux? Il avait longtemps attendu, il avait frappé, gémi longtemps à la porte de notre cœur rebelle, ce Dieu de toute bonté et de toute patience. N'aurait-il pas été de la justice qu'il nous eût laissé gémir et soupirer nous-mêmes à notre tour, attendre et solliciter du moins quelques moments la grâce si peu méritée de notre pardon? Mais, impatient de recouvrer un fils qu'il avait perdu, il n'a écouté pour chacun de nous que la voix toujours pressante de sa tendresse, et le moment marqué par notre repentir est devenu le moment décidé de notre réconciliation. Et vous, mon cher auditeur, insensible à cet empressement d'un Dieu pour exaucer vos premiers désirs, vous pourriez vous résoudre, sous de vains prétextes, à différer de jour en jour la satisfaction qu'il vous demande? Non, grand Dieu! notre cœur confondu de vos bontés n'y consentira jamais, et n'y eût-il d'ailleurs aucun risque à courir pour nous dans les retardements téméraires de notre pénitence; n'y eût-il à craindre pour le salut de l'homme qui différe à produire des fruits de pénitence, ni du côté du temps, dont l'homme mortel ne peut se promettre la durée, ni du côté de la grâce, dont la lumière peut s'affaiblir à son égard, et devenir moins vive pour l'éclairer et le conduire; ni du côté de sa volonté propre qui pourra demain ne vouloir plus ce qu'elle peut aisément vouloir aujourd'hui; n'y eût-il à craindre pour l'éternité de l'homme aucun de ces affreux périls, quand il remet, Seigneur, à vous venger dans l'avenir; votre empressement seul à nous faire grâce coupera court aux retardements périlleux de notre pénitence, et tant d'impatience que vous faites paraître à nous pardonner fera naître dans notre cœur un empressement égal à vous venger et à vous satisfaire.

Que si, déterminés à remplir, sans plus différer, les devoirs trop redoutés de la pénitence, vous prétendez user encore de restriction et de réserve dans l'accomplissement des sacrifices que Dieu vous impose, ah! mes chers auditeurs, pour vous confondre alors, considérez seulement cette rémission pleine et entière que Dieu vous a faite de tant de péchés dont vous vous étiez rendus coupables. Car ce n'est point à demi, comme les hommes offensés, que sait pardonner aux coupables le Dieu des miséricordes; et loin de conserver contre eux quelques traces de ressentiment et d'aigreur, il efface du livre fatal qui contient le cours de leur vie jusqu'au moindre trait de leur plus cruels outrages. Or, qui de nous, chrétiens pénitents, ne rougirait pas d'user de réserve, de disputer avec un Dieu, qui ne sait point user d'exception dans la grâce qu'il accorde, et de refuser un sacrifice, tel qu'il puisse être, à ce même Dieu qui sacrifie toute sa gloire au plaisir divin de pardonner tout et de ne mettre nulle borne à sa clémence?

Enfin, s'agit-il de fixer l'inconstance naturelle à notre cœur et de le mettre à l'abri de ces vicissitudes funestes, si ordinaires dans l'exercice de la pénitence chrétienne, eh! que faut-il de plus pour produire cet effet heureux dans le cœur humain, que de lui rappeler la persévérance de son Dieu dans le sentiment de miséricorde et de bonté dont il a fait l'épreuve dès les premiers moments de sa pénitence? C'est sans retour, mes chers frères; c'est pour tout le cours de la vie, disons mieux, c'est pour l'éternité qu'il nous a fait grâce. Or, à cette idée seule que je vous présente, quel sentiment doit naître plus naturellement dans vous, cœurs pénitents à qui je parle, que celui d'ambitionner, par une sainte émulation, de n'être pas moins constants à venger Dieu, que Dieu même à nous pardonner; que le désir d'opposer une vie entière, et en quelque sorte une éternité de ferveur, à l'éternité de la grâce qu'il nous accorde, et d'égaler, autant qu'il est possible, par la continuité non interrompue de vos satisfactions chrétiennes, sa constance divine à vous aimer, à vous protéger et à vous défendre, depuis le pardon irrévocable de votre péché. Je m'arrête ici, chrétiens, pour ne pas me livrer à des sentiments dont la douceur pleine de force m'entraînerait, malgré moi-même, au delà du temps que je me suis prescrit. Eh! n'ai-je pas tout fait par ce discours, si j'ai pu vous faire aimer le Dieu des miséricordes? Non, vous ne pouvez le connaître sans écouter sa voix; non, vous ne pouvez l'entendre sans l'aimer; non, vous ne l'aimerez point, sans vous faire un bonheur de le venger et de le satisfaire.

Triomphez donc, faites éclater votre joie sainte, célestes et bienheureux esprits, archanges, séraphins, trônes, dominations, vertus, puissances! que ce grand jour soit pour vous la plus brillante fête; que tous vos concerts se raniment, que les voûtes du ciel retentissent de vos chants de victoire. Un coupable, arraché par la grâce à la servitude du crime, est un objet de triomphe, dit l'Ecriture, et pour vous et pour le Dieu même que vous ne cessez d'adorer: *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV.) Ce n'est point ici la conversion d'un seul coupable, c'est tout ce que vous voyez de grand et d'illustres coupables dans cette assemblée chrétienne qui m'écoute, qui reconnaissent l'aimable empire du Dieu des miséricordes, et qui rendent les armes à la toute-puissance de son amour. Or, quelle autre conquête, esprits assistant devant le trône de l'Eternel, mériterait mieux que celle-ci l'éclat de vos transports? Oui, le Dieu de majesté, le Dieu des armées, que vous exaltez sans cesse, voit toutes les nations confondues frémir et trembler devant lui. Mais le Dieu de bonté, plus puissant encore à cet heureux moment, voit fondre à ses pieds tous nos cœurs. Je vous y laisse, mes chers frères, prosternés, comme vous devez l'être, aux pieds de ce Dieu d'amour; liez-vous à ce grand, à cet aimable objet, j'y consens.

La justice d'un Dieu vous alarme, sa majesté vous éblouit, sa puissance vous étonne, son immensité vous égare, sa sainteté vous trouble, sa sagesse vous confond, sa providence vous déconcerte, sa souveraineté vous irrite, son incompréhensibilité vous humilie, son immutabilité vous désespère, son éternité même vous désole, tout ce qu'il a de grand vous rapetisse, vous intimide, vous subjugue, vous accable; mais sa miséricorde, cet attribut, qui l'emporte ici-bas sur tous les attributs divins, et dont vous reconnaissez la trace jusque dans les œuvres de la justice; cet attribut qui vous annonce la plénitude de la douceur, de la charité, de la condescendance dans votre Dieu; cet attribut qui ne tend qu'à faire des heureux et des heureux éternels, quel autre effet peut-elle avoir, cette miséricorde, que de ravir, de transporter, d'extasier votre âme, que de vous pénétrer de ce qu'il y a de plus doux, de plus vif, de plus ravissant, de plus ineffable dans le sentiment du divin amour, et de vous faire goûter d'avance sur la terre un bonheur qui vous prépare à celui du ciel, et que je vous souhaite à tous, au nom du Père, etc.

SERMON XIX

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Nos autem prædicamus Jesum Christum crucifixum. (I *Cor.*, I.)

Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié.

Madame (2),

Le voilà, chrétiens, ce Dieu méprisé, ce Dieu outragé, ce Dieu blasphémé, ce Dieu crucifié, ce Dieu que saint Paul annonçait avec tant de force et d'énergie, dont il portait le nom adorable devant les peuples et les rois de la terre: oui, c'est ce Dieu même que je vous présente. Eh, que n'ai-je ici, ô mon Dieu! tout le zèle de votre apôtre; que n'ai-je, comme lui, le don même des prodiges pour vous annoncer efficacement au monde chrétien et pour vous attirer, de la part de tous les hommes, l'adoration suprême qui vous est due? Non, il est vrai, Seigneur, je n'ai pas à combattre, comme Paul, des Juifs déicides, des Grecs et des Romains idolâtres; mais l'irréligion, l'impiété qui, de jour en jour, font plus de ravages dans votre royaume, nous fournissent-elles moins de combats à livrer pour vous dans notre siècle, qu'à la naissance de votre Eglise? Et votre croix n'est-elle pas encore, comme aux premiers temps, un scandale et une folie pour ce monde même qui se dit chrétien?... Oui, mes chers auditeurs, c'est ce grand objet de votre religion, qui, tout chrétiens que vous êtes, fait encore aujourd'hui le scandale et la dernière épreuve de votre foi. Que l'on vous présente, à la bonne

(2) Cet exorde se prononce la croix à la main.

heure, un Dieu éternel et souverain, un Dieu qui créa le monde par sa puissance, qui le gouverne par sa sagesse, qui doit le juger enfin dans tout l'appareil de sa justice ; c'est ce que vous aimez à croire et ce que la seule raison vous persuaderait malgré vous-mêmes. Mais que ce même Dieu ait été jugé par ce monde même qu'il doit juger un jour ; que malgré les prodiges de vertu, les miracles de puissance dont il donnait le spectacle au monde, il ait été regardé et traité de sa nation comme le dernier des coupables ; hommes du siècle, voilà ce qui révolte toute votre raison, ce qui vous trouble peut-être et vous scandalise encore au moment que je vous présente ce Dieu sauveur, et que vous êtes prêts à l'adorer.

Et moi, chrétiens, pour entrer dans le dessein que je me propose, savez-vous ce qui me frappe à la vue de la croix de mon Dieu ? Non, ce n'est point cette croix même où il verse son sang, où il souffre, où il expire victime du mépris et de la douleur ; non, ce n'est point là ce qui fait l'objet de mon étonnement et de ma surprise, parce que plus je médite ce grand événement de la passion d'un Dieu, et plus ma raison est forcée de souscrire à toutes les idées que m'en donne la foi : dès qu'un Dieu a voulu me racheter et me sauver, me dis-je à moi-même, ce Dieu a dû souffrir tout ce qu'il a souffert : *Hæc oportuit pati Christum.* (*Act.*, XVII.)

Mais ce qui m'étonne ici, mes chers frères, ce qui se présente à moi comme un mystère que j'ai peine à comprendre, c'est ce que je découvre dans vous-mêmes et ce que vous n'y découvrez pas. Hé quoi ! c'est que, déterminés comme vous l'êtes pour la plupart à vivre encore selon l'esprit du monde, vous ne soyez pas saisis de crainte et de terreur ; que vous éprouviez même je ne sais quelle confiance que rien ne trouble à la vue de ce Dieu mourant, qui devrait vous pénétrer des plus vives alarmes. Vous voyez donc le mystère où il n'est pas, et vous ne voyez pas le mystère où il est : double illusion que je voudrais vous faire sentir aussi vivement que je la conçois.

Vous voyez le mystère où il n'est pas, car le mystère qui doit vous frapper, vous le voyez dans la passion de l'Homme-Dieu : il n'est pas là, chrétiens ; c'est ainsi qu'un Dieu, dès qu'il était Sauveur, devait souffrir et mourir pour le péché ; ce sera la première partie.

Vous ne voyez pas le mystère où il est ; vous ne le voyez pas dans vous-mêmes ; il est là cependant, chrétiens du monde ; c'est l'étrange aveuglement de votre confiance aux mérites de ce Dieu souffrant et mourant pour votre péché ; ce sera la seconde partie.

Ne vous scandalisez donc plus de voir Jésus-Christ expirer sur la croix ; mais scandalisez-vous de vous-mêmes et de votre confiance, à la vue de Jésus-Christ expirant sur la croix. Voilà, mes chers frères, tout le sujet de l'attention profonde que je vous demande.

Croix adorable, que ne puis-je, durant tout ce discours, vous présenter sans cesse à cet auditoire chrétien, et, tels que l'on nous peint les apôtres, annoncer moi-même Jésus-Christ au monde, toujours armé de Jésus-Christ même ! mais du moins, croix de mon Dieu, que je ne parle ici que sous vos auspices ; soyez toujours présente à tous les esprits, demeurez gravée dans tous les cœurs, passez dans le mien pour l'animer ; que chaque parole me soit inspirée par vous-même, et que tout cède à la vertu du sang divin, dont vous êtes inondée pour le salut du monde : *O crux, ave, spes unica*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Je l'ai dit, mes chers auditeurs, et de quelque préjugé contraire que votre esprit soit imbu, vous allez le reconnaître vous-mêmes si la foi préside à vos jugements, qu'il suffit de considérer Jésus-Christ comme Dieu sauveur, qu'il ne faut que pénétrer ce nom divin, ce nom adorable dont il remplit, dans ce grand jour, toute l'étendue, pour ne plus rien découvrir d'incroyable et rien de mystérieux même dans le cours de ses souffrances, dont chacune est pour le monde un objet d'étonnement et de scandale.

Si je ne considérais dans le Fils de l'homme que la divinité même et tous les attributs divins dont il possède la plénitude, il est vrai, j'aurais lieu d'être surpris, de me scandaliser même en quelque sorte, de le voir, malgré sa grandeur suprême, ainsi rassasié de douleurs et d'ignominies pour payer la rançon du monde ; parce que je ne concevrais pas assez comment un Dieu, qui ne pouvait rien faire que d'infini pour le mérite, devait en venir à ces excès de satisfaction pour arracher l'homme à la justice divine. Le considérant uniquement comme Fils de Dieu, comme l'objet des complaisances du Père céleste, j'aurais peine à comprendre comment le Père éternel, le plus tendre, le plus juste, le plus parfait de tous les pères, pouvant se contenter, pour tous les crimes, de l'univers, d'une larme, d'un soupir de la part d'un Fils, infini comme lui-même, a pu exiger qu'il s'anéantît à forces d'opprobres, et qu'il versât des flots de sang pour le satisfaire. Mais quand je le considère, ce Dieu souffrant, non plus comme le Verbe éternel et l'objet de tous les sentiments divins, non plus uniquement comme Dieu, mais singulièrement comme Dieu sauveur du genre humain : c'est alors, chrétiens, que toute la suite des tourments qu'il endure s'éclaircit, se développe, se divinise aux yeux même de ma raison, et que les ténèbres adorables de ce grand mystère se changent en un moment pour moi dans les plus brillantes clartés.

Et, en effet, dès que Jésus-Christ s'était chargé devant son Père de la rédemption du

genre humain; dès qu'il avait pris sur lui de consommer par ses mérites le grand ouvrage du salut du monde, il devait donc présenter à la justice irritée de son Père trois sortes de satisfactions essentielles et indispensables pour devenir véritablement sauveur; je veux dire : une contrition proportionnée à la malice et à l'énormité de tous les péchés du monde; une humiliation proportionnée au degré d'infamie que méritaient tous les péchés du monde; une expiation proportionnée à la rigueur des peines qui devaient venger Dieu de tous les péchés du monde.

Or pour accomplir de pareilles satisfactions dans son humanité sainte, ne fallait-il pas que le Christ souffrît véritablement tout ce qu'il a souffert; c'est-à-dire qu'il se livrât à cette mortelle agonie qu'il éprouve dans ce jardin d'amertume, où devaient s'expier toutes les suites du premier des crimes commis dans le jardin des délices; à cet excès d'ignominies qu'il essuya dans Jérusalem et devant les tribunaux du monde, à cet amas de tourments dont il est enfin la victime sur le Calvaire. Voilà, chrétiens, comme l'injustice infinie du monde, qui trame la mort de Jésus-Christ, s'accorde merveilleusement avec la justice infinie de Dieu même, sous laquelle l'innocence de Jésus-Christ succombe, et mérite en effet de succomber, dès qu'elle a voulu payer généralement pour tous les hommes : *Hæc oportuit pati Christum*. Reprenons par ordre cette suite d'idées que je regarde comme le fonds du christianisme, et à la lueur du flambeau de la foi qui, comme moi vous éclaire et vous guide, vous allez bientôt voir se détruire en vous le scandale, que vous prenez trop souvent des souffrances et des humiliations de l'Homme-Dieu.

1° Car le premier objet qui vous frappe et vous scandalise, même dans le mystère adorable des souffrances divines, c'est cette faiblesse étonnante dans un Dieu dont la force suprême n'est pas moins le partage que celui de son Père, faiblesse qui semble l'abaisser au-dessous de l'humanité même, en le faisant succomber sous l'excès de sa douleur, dès le premier moment de ses combats. Or, dès qu'il veut remplir dignement le grand nom de Sauveur, et consommer lui seul l'ouvrage du salut du monde, n'est-ce pas dans cet état de faiblesse et de langueur que doit d'abord paraître son humanité sainte, et son cœur divin devenu pénitent pour tous les cœurs coupables, ne doit-il pas être la première victime de la justice de son père?

Oui, chrétiens, c'est en effet dans le cœur de l'homme devenu rebelle à son Dieu que s'étaient formés, que se forment encore, et que se formeront dans la suite des siècles tous les péchés dont Jésus-Christ devait répondre à la justice divine. C'était du cœur humain, comme d'une source empoisonnée, qu'étaient sortis depuis l'origine des temps tous les blasphèmes, les homicides, les adultères, les sacriléges, les scandales, tout ce qu'il y avait eu de pensées, de désirs et d'actions coupables qui avaient irrité le ciel et souillé la terre : *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria.* (*Matth.*, XV.) C'était donc sur le cœur de l'Homme-Dieu, destiné à venger la Divinité de tant de crimes et à les réparer, que devaient tomber les premiers traits du Dieu de justice. C'était dans ce cœur divin que la justice devait chercher, pour se satisfaire, ce qu'il était seul en état de produire : hé quoi! ces regrets amers, ces douleurs ineffables, ces tristesses infinies, dont la force et la vivacité sans bornes fissent enfin haïr et détester le péché trop peu connu des hommes, autant qu'il est odieux et détestable en lui-même.

Et voilà ce qui doit d'abord nous faire évidemment comprendre pourquoi l'Homme-Dieu, malgré la force et la toute-puissance divine qui ne l'abandonna jamais, et qui servait comme de rempart à sa grande âme, a dû néanmoins succomber sous ce poids accablant d'amertume et de tristesse dont nous le voyons abattu dans ce jardin solitaire, devenu le premier théâtre de ses combats. Car voici tout l'éclaircissement de cet effet si mystérieux en apparence, et dont l'image retracée à vos esprits vous étonne quelquefois jusqu'au scandale. Car dès que l'Homme-Dieu s'était chargé de sauver l'homme et de l'arracher aux fureurs saintes de la justice divine, il s'était donc engagé à détester lui seul devant Dieu les péchés de tous les hommes, à détester non-seulement la multitude de ces péchés plus nombreux que les étoiles du ciel et les sables de la mer, mais le genre et l'espèce, mais la malice et l'énormité, mais les circonstances et les suites de chacun de ces péchés, dont il était responsable en qualité de Sauveur. Il fallait donc qu'il considérât, mais avec toute la lumière de son entendement divin, cet amas infini de crimes qui, depuis la naissance du monde, n'ont cessé d'outrager le ciel et ne cesseront de l'outrager encore; les crimes des rois et ceux des peuples, les crimes des maîtres et ceux des sujets, les crimes de l'opulence et ceux de la pauvreté, les crimes du prêtre et ceux du laïque. Il fallait donc qu'il se représentât, mais clairement et sans nuage, ce vaste et abominable tableau de l'iniquité humaine; c'est-à-dire, toutes les souillures et les infamies de l'impureté, tous les emportements et les états de la vengeance, toutes les cruautés de la médisance et de la calomnie, toutes les injustices et les rapines de la cupidité, tous les attentats de l'orgueil et de l'ambition, toutes les horreurs de la superstition et du fanatisme, tous les blasphèmes du libertinage et de l'impiété.

Et de là que devait-il s'ensuivre pour ce Dieu-Homme chargé de répondre à son Père généralement de toutes les prévarications de l'humanité? Ah! chrétiens, vous le concevez aussi bien que moi, c'est que chacun de ces différents crimes, dont il était responsable, quoique réunis pour former

ce torrent d'iniquités dont parle le prophète, devait donc faire son impression distincte et marquée dans l'âme de Jésus-Christ; et que, semblables à ces fleuves rapides qui se déchargent dans la mer, sans confondre leurs eaux avec celles de l'abîme qui les absorbe, tous les péchés divers entrant, pour ainsi dire, dans l'âme de l'Homme-Dieu, par l'affreuse image qu'il s'en formait nécessairement lui-même, devaient lui porter comme autant d'atteintes mortelles, qui se fissent sentir dans toute leur force, sans mélange et sans confusion.

Or, concevons maintenant, s'il est possible de le concevoir, quelle étrange impression d'ennui, de crainte, de tristesse et d'horreur, a dû résulter dans une seule âme, aussi grande, aussi pure, aussi parfaite, assaillie, pour ainsi dire, de tant de monstres de toute espèce, dont rien ne pouvait lui dérober tout ce qu'ils ont d'affreux. Qu'une âme commune et qui par elle-même n'a rien de divin, découvre seulement à la faveur de sa foi la difformité du crime dont elle est coupable; hé quoi! elle a peine à ne pas mourir d'horreur et de regret. Et n'a-t-on pas vu plus d'un exemple de ces illustres pénitents, dans qui la force pénétrante de la douleur, comme un glaive tranchant, a été jusqu'à la division de l'âme et du corps? Et ne voit-on pas encore tous les jours des David, des Pierre, des Madeleine, se noyer de larmes, se consumer de regrets au souvenir désolant de leurs péchés? Eh! que ne devait donc pas souffrir le cœur pénitent de l'Homme-Dieu, ouvert, pour ainsi dire, de toutes parts à l'inondation de tant de crimes, dont à proportion de son innocence il devait sentir si vivement l'énormité? Et faut-il être surpris si dans ce jardin solitaire, dont il avait fait choix pour y détester souverainement tous les péchés du monde, il succombe d'abord sous le seul poids de sa douleur, et paraît plus faible à nos yeux que l'humanité seule abandonnée à elle-même? Faut-il être surpris s'il tombe en un moment dans cet excès de tristesse qui n'eut jamais d'exemple: *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Marc.*, XIV); si le sentiment en est si vif, qu'il a recours à ses faibles disciples pour le consoler? *Sustinete hic, et vigilate mecum.* (*Ibid.*) Faut-il s'étonner s'il est saisi de terreur, s'il est accablé d'ennui? *Cœpit pavere, cœpit tædere.* (*Ibid.*); si à force de combattre contre lui-même, ou plutôt contre le péché, dont il doit être la victime, il souffre déjà par avance une espèce d'agonie: *Factus est in agonia* (*Luc.*, XXII); et si cette agonie violente, triomphant de toute sa force, le renverse par terre et lui fait suer jusqu'à du sang? *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis.* (*Ibid.*)

Non, non, chrétiens, cet excès de faiblesse apparente, dont le monde se laisse vivement frapper, n'a rien d'étonnant dans un Dieu qui, tout Dieu qu'il est, et par la raison même qu'il est Dieu, doit ressentir lui seul, plus que la multitude des hommes, tout ce que le péché mérite de douleurs et de regrets au jugement de la Divinité qu'il offense. Au lieu d'un ange qui s'apparaît à lui pour conforter son âme abattue, tous les anges descendraient du ciel au secours de leur roi, qu'ils n'arrêteraient pas les larmes sanglantes de sa douleur; et c'était là même le moindre effet que la haine du péché devait produire dans le cœur de l'Homme-Dieu.

Oui, je l'avoue, si l'image effrayante d'une mort prochaine, si la seule idée des tourments et des opprobres que lui préparait le monde, eût été le principe de cet abattement, de cette consternation sensible qui nous frappe dans Jésus-Christ; oui, j'aurais peine alors à le reconnaître pour mon Dieu; et voyant dans lui toute l'apparence de la faiblesse humaine, je pourrais craindre d'en trop faire, en lui rendant l'hommage réservé au souverain Etre. Mais loin de nous de pareils sentiments trop au-dessous d'un Dieu, dont nous adorons les abaissements mêmes. Non, cette mort, ce baptême mystérieux de son sang n'est point en effet ce qui le trouble et le désole. Que dis-je? c'était là même le plus cher objet de ses désirs; et combien de fois s'en était-il exprimé dans les termes les plus forts? Je dois être baptisé dans mon sang, disait-il à ses apôtres pour les préparer à cet événement si contraire à leurs idées terrestres; et qu'il tarde à mes vœux que ce baptême sanglant ne s'accomplisse! *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur.* (*Luc.*, XII.) C'est donc le péché, et uniquement le péché, qui le réduit à cet état d'abattement et de langueur, où la foi nous le représente; c'est là le seul monstre qui triomphe aujourd'hui, et qui fut capable de triompher de toute sa force.

Et dès là, mes chers auditeurs, savez-vous ce qui m'étonne et ce que je regarde comme vraiment mystérieux dans cette première scène de la passion de Jésus-Christ; non, ce n'est point de voir toute la force de son âme émue, ébranlée et comme renversée dans ce combat invisible qu'il soutient seul contre tous les péchés du monde. Mais c'est qu'ayant à combattre cette légion innombrable de péchés dont chacun devait être l'objet de sa douleur, il ait pu survivre un seul moment à l'affreuse image qu'il s'en formait, et dont il concevait si vivement l'horreur; c'est que cette foule de péchés, plus redoutables à son cœur divin que tous les bourreaux, que tous les démons de l'enfer, ne lui ait pas arraché ce qui lui restait de vie; et sans un miracle de sa toute-puissance, pour se soutenir lui-même, n'eût-il pas succombé à ce moment le plus terrible de sa passion?

Il était Dieu sans doute, cet homme que l'Evangile vous représente abattu, dès le premier instant, par l'ennui, la tristesse et l'effroi, et comme tel il était, et il est sans doute encore, aux yeux de votre foi, la force et la puissance même. Mais remarquez, chrétiens, ce qui semble échapper au com-

mun des esprits, que c'est par la raison même qu'il est Dieu, qu'il doit ici nous paraître le plus faible de tous les hommes, et que la nature divine qui est en lui, loin de le soutenir dans cette espèce de combat, contre tous les crimes du genre humain dont il est chargé, doit elle-même être le principe de cette faiblesse mystérieuse que son cœur éprouve. Car parce qu'il est Dieu, le Dieu d'intelligence, le Dieu de sainteté, le Dieu de justice, il doit donc connaître pleinement toute la difformité du péché; il doit donc concevoir tout ce que le péché a fait contre Dieu depuis l'origine des siècles; il doit donc sentir toute la douleur et la tristesse que le péché mérita jamais; il doit donc éprouver à ce moment tout ce que le cœur humain peut jamais éprouver de rigueurs; il doit donc détester le péché, devenu comme universel dans toutes les parties du monde, avec des larmes, ou plutôt avec des ruisseaux de sang, seuls capables de le pleurer dignement. En un mot, parce qu'il est Dieu, il doit donc ressentir dans son humanité sainte tout ce que la Divinité elle-même peut concevoir de haine et d'horreur pour tous les péchés du monde. Or comment l'humanité de l'Homme-Dieu, abandonnée à elle-même, pourrait-elle soutenir un moment cette douleur sans bornes que le péché mérite? Comment ne serait-elle pas accablée sous le poids de cette douleur infinie qu'elle ressent du péché, si la force de Dieu dans Jésus-Christ ne soutenait pas la faiblesse de l'homme? Et comme je l'ai dit, sans un miracle visible de la toute-puissance divine qui n'agissait en lui que pour prolonger le cours de ses souffrances, n'aurait-il pas en effet infailliblement succombé?

Et c'est ainsi, mes chers auditeurs, quand je suis capable d'approfondir ma religion, c'est ainsi que je sais m'édifier de ce qui fait le scandale de tant de mondains peu instruits qui ne pénètrent rien, et que ces faiblesses étranges dans le Dieu souffrant et humilié que j'adore, loin de refroidir mon zèle à lui rendre l'hommage divin qui lui est dû, n'aboutissent qu'à me confirmer de plus en plus dans la foi de sa divinité même, parce que ces faiblesses mystérieuses sont aux yeux éclairés de la foi comme autant de miracles de sa charité toute-puissante, c'est-à-dire autant de prodiges de son amour infini pour Dieu, et de sa haine infinie pour le péché.

2° Mais allons plus loin, et développons de plus en plus ce grand événement de la passion d'un Dieu, qui ne paraît si étrange aux yeux de l'homme du monde, que parce qu'il ne sait pas en pénétrer chrétiennement la cause et le principe. Ce qui vous étonne en effet dans l'idée d'un Dieu devenu pour nous pénitent, mes chers auditeurs, ce n'est pas seulement cet abîme de tristesse, cette mer, cet océan de douleurs où son âme est plongée; c'est encore, et plus peut-être que tout le reste, cet excès d'opprobres et d'ignominies, dont il consent à se voir couvert aux yeux du ciel et de la terre. Eh! que peut signifier, dites-vous, cette étrange confusion dans le roi de gloire, dans le Dieu de grandeur et de majesté; et ne pouvait-il être véritablement le sauveur du genre humain, sans devenir un objet de dérision et de mépris pour tout son peuple? Non, chrétiens, quoi que puisse opposer ici notre orgueil, bien plus que notre respect pour la Divinité; non, la qualité de sauveur que devait remplir l'Homme-Dieu, n'exigeait rien de moins que le sacrifice extérieur de toute sa gloire; et ce n'était point trop que ce nuage effroyable d'obscurités, qui éclipsent à la fois tant de vertus et de prodiges, pour arracher l'homme à la justice divine, et le dérober à l'éternité de ses vengeances.

Et, en effet, si pour satisfaire pleinement aux droits de cette justice irritée, il fallait lui présenter d'abord une contrition proportionnée à la malice de tous les péchés du monde, ne fallait-il pas lui présenter encore une humiliation proportionnée au degré d'infamie que méritaient tous les péchés du monde? Oui, mes chers auditeurs, pour détruire efficacement le règne du péché, comme le devait un Dieu sauveur, ce Dieu devait montrer ce péché fatal à toute la nature humaine, et le produire aux yeux de tous les hommes, non pas tel qu'il nous paraît, mais tel qu'il est en lui-même marqué de ce caractère d'ignominie qui en sera toujours inséparable, malgré la licence et la corruption du monde. Et parce que l'insolence du péché portée désormais à son comble n'avait plus de bornes dans une infinité de coupables; parce que ce péché régnait tout à la fois et sur les tribunaux avec les juges, et sur le trône avec les Césars, et sur l'autel même avec les faux dieux; il fallait donc que dans la personne du souverain Juge de l'univers, que dans la personne du Roi des rois, que dans la personne du seul vrai Dieu, ce péché trop méconnu du monde fût avili, dégradé, anéanti, autant qu'il pouvait l'être, à force d'humiliations et d'opprobres. Il fallait donc que l'Homme-Dieu, dès qu'il s'était chargé, devant son Père, de toutes les iniquités commises et à commettre, le fût encore de toute la confusion qu'elles méritent, et que le péché, pour être une fois traité comme il devait l'être, fût couvert dans sa personne de toute l'ignominie qui lui était due?

Or, dans cette idée, mes chers auditeurs, notre raison peut-elle se révolter encore quand nous voyons le Christ, si saint par lui-même et si digne de l'hommage de toutes les créatures, rassasié des plus cruels opprobres et devant les hommes et devant Dieu? Que le péché en effet, pour user de cette figure, pût se produire en substance au milieu du monde, et noté de ce caractère de honte et d'infamie qui lui est propre; qu'il parût ainsi dans nos villes, qu'il se présentât sous cet aspect devant les pontifes de la religion, dans les cours des princes, devant les juges de la terre, comment ce péché mériterait-il d'être traité de tous les hommes, de ces hommes surtout qui domi-

nent sur le reste du monde, et contribuent par leur ministère au bon ordre de la société. (Ce n'est point à vous que ceci s'adresse, cœurs profanes trop familiarisés avec le péché pour le bien connaître; c'est à vous, cœurs contrits et pénitents, que Dieu éclaire par sa grâce sur le caractère honteux du péché, et qui ne pouvez le découvrir dans vous sans y trouver un motif éternel de vous mépriser vous-mêmes.) Que le péché, dis-je, pût paraître en substance et comme personnifié aux milieu du monde, comment serait-il traité ou devrait-il l'être de toutes les conditions des hommes; et verriez-vous dans le monde assez d'ignominies et d'opprobres pour égaler la juste infamie qui lui serait due? Voilà sous quelle idée l'humanité adorable de Jésus-Christ nous est aujourd'hui présentée par la foi qui nous éclaire.

Pardonnez-moi, Dieu Sauveur, pardonnez à mon zèle pour votre religion tout ce que je paraîtrai dire d'humiliant pour vous-même. Je frémis par avance des blasphèmes apparents dont vous allez être l'objet. Mais après tout c'est sur nous, et nous seuls, que retombera toute la honte dont je semblerai vous couvrir par ce discours. Oublions donc, mes chers frères, perdons de vue à ce moment, que Jésus-Christ est le Saint des saints, la sainteté par essence, la sainteté même. Ce n'est point cette glorieuse qualité qui lui convient ici : dès qu'il est en ce jour pleinement sauveur, il ne doit plus être à nos yeux que l'homme de péché, que le pécheur public et universel, pour m'exprimer ainsi, que le pécheur coupable des péchés de tout l'univers, des péchés de tous les états, des péchés de toutes les nations, des péchés de tous les siècles; en un mot, il ne doit plus être à nos yeux que le péché même : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* (II *Cor.*, V.)

Eh! pourquoi donc, chrétiens, pourquoi m'étonnerais-je encore de voir le ciel tourner aujourd'hui, contre le Christ que nous adorons, tous les opprobres de la terre? Revêtu qu'il est de mon péché, comme du vôtre, est-il quelque genre d'opprobres qu'il ne mérite pas? est-il une espèce d'humiliation possible, dont il ait droit de murmurer et de se plaindre?

Qu'il soit donc, ce législateur divin, saisi, traîné comme un criminel, par une troupe de soldats furieux auxquels il se livre lui-même, et qu'au même instant il se voie trahi et abandonné par ses plus chers disciples : *Tunc discipuli omnes relicto eo fugerunt* (*Marc.*, XIV); qu'à son entrée dans Jérusalem, il se voie chargé des bénédictions de tout un peuple qui, peu de jours avant, exaltait sa gloire, publiait ses vertus et ses prodiges; dès qu'il doit, ce Dieu-Sauveur, porter l'ignominie de tous les péchés du monde, il mérite donc en ce jour d'expiation qu'il n'y ait pas un seul homme sur la terre qui ne le trahisse et ne l'abandonne. Il mérite donc d'attirer sur sa personne tous les anathèmes du ciel. Il mérite donc d'être l'objet des imprécations furieuses de tout son peuple; et il mériterait même d'essuyer les malédictions, les anathèmes, les imprécations de tous les peuples de la terre.

Que du milieu de son peuple, dont il a porté les outrages, il soit traduit encore au tribunal du grand prêtre, et là que mille faux témoins se succèdent à sa sollicitation pour l'accuser des plus grands crimes : *Quærebant falsum testimonium contra Jesum ut eum morti traderent.* (*Matth.*, XXVI.) Quoi que ce soit dont on l'accuse devant ce tribunal sacré, il est plus coupable encore aux yeux du Père céleste, son véritable juge, qu'il n'est accusé de l'être devant les hommes. Car était-il une sorte de crime dont il ne fût solidairement chargé devant ce Dieu vengeur, dès qu'il avait consenti à payer pour nous-mêmes, dès qu'il avait consenti à répondre et à payer généralement pour tous les hommes?

Qu'il soit traité même d'ennemi de Dieu, d'ennemi des puissances autorisées de Dieu, d'ennemi de la société, de perturbateur du repos public : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem dare tributa, Cæsari.* (*Luc.*, XXIII.) Eh! ne méritait-il pas tant d'affreux titres qui nous étonnent, dès qu'il méritait ceux du péché même dont il tenait la place? Hé quoi! le péché, sous quelque aspect qu'on le considère, n'est-il donc pas le plus grand ennemi de Dieu dont il ternit la gloire; le plus grand ennemi des puissances autorisées de Dieu, dont il viole les lois; le plus grand ennemi de la société même, dont tous les troubles et les désordres n'eurent jamais que le péché pour principe?

Non, je ne m'étonnerai pas encore de voir ses juges, oubliant ce qu'ils sont, ne plus penser qu'à l'outrager et à l'insulter; de voir les uns lui bander les yeux, les autres le charger de coups, et en le frappant le défier de dire quel est celui qui le frappe : *Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit?* (*Ibid.*) Dès qu'il est par état l'homme de péché, il doit être le jouet du monde, l'opprobre des docteurs de la loi, le rebut du prêtre encore plus que du laïque; tant de mépris lui convient et ne convient qu'à lui seul entre tous les êtres de l'univers.

Non, je ne m'étonnerai pas même de le voir mis en parallèle avec Barabbas, et de voir Barabbas obtenir sur lui la préférence : *Quem vultis vobis de duobus dimitti? at illi dixerunt : Barabbam.* (*Matth.*, XXVII.) L'homme le plus criminel l'était moins en effet que ce sauveur adorable, et le plus grand des scélérats, au jugement de Dieu même, devait l'emporter sur un Homme-Dieu, plus pur sans doute en lui-même que tous les anges, mais devenu, comme sauveur du genre humain, aussi criminel que le furent jamais tous les hommes et que pourront l'être les générations futures.

Mais quoi! fallait-il donc que le Verbe divin fût traité de fou et d'insensé à la cour d'Hérode, qu'il consentît à y paraître sous les symboles humiliants de la folie? *Sprevit illum Herodes, et illusit indutum veste alba.* (*Luc.*, XXIII.) Eh! pourquoi, mes chers au-

diteurs, pourquoi Jésus-Christ ne serait-il pas ainsi traité, dès qu'il a voulu représenter le péché même? Quelque idée en effet que l'on se forme du péché si répandu dans tous les états, quelque nom spécieux qu'on lui donne pour le déguiser au monde et le rendre moins odieux à ses regards; hé quoi! ce péché n'est-il donc pas ce qu'il y a de plus contraire en effet à la véritable sagesse? Ce péché n'est-il pas ce qui fait un insensé, dans l'ordre de la grâce, de l'homme le plus raisonnable dans la nature? Ce péché n'est-il pas, depuis qu'il a corrompu le monde, le comble de la folie devant Dieu et le souverain abus de la raison humaine?

Mais enfin faut-il qu'au tribunal de Pilate, et par son ordre, il éprouve ces traitements plus cruels et plus ignominieux encore, qu'il se laisse dépouiller de ses vêtements, et que sa chair virginale, sous les coups redoublés d'une flagellation sanglante, ne devienne plus qu'une seule plaie? *Tradidit Jesum flagellis cæsum, ut crucifigeretur.* (*Marc.*, XV.) Eh! doit-il nous paraître étrange, mes chers auditeurs, que cette cruelle honte qui devrait toujours être le partage du péché, devienne le partage de Jésus-Christ même, revêtu de la forme du pécheur? Et n'est-il pas juste même qu'il soit moins épargné dans ce supplice que le dernier des esclaves, puisqu'il tient en effet la place du plus vil de tous les esclaves, devant Dieu la place de l'homme, devenu l'esclave de ses passions, devenu l'esclave du monde, devenu l'esclave de l'enfer par son péché?

Que pour comble d'outrage et d'ignominie, il soit donc encore abandonné aux soldats furieux qui insultent à sa royauté suprême et qui le traitent de roi imaginaire, en lui donnant un roseau pour sceptre et des épines pour couronne: *Coronam de spinis posuerunt super caput ejus et arundinem in dextra ejus.* (*Matth.*, XXVII.) Dès qu'il représente le péché, quoiqu'il soit d'ailleurs le roi des rois, que toute la terre soit son domaine et toutes les nations son héritage; dès qu'il représente le péché devenu le tyran de l'univers, c'est dans sa personne que doit être humiliée et anéantie cette fausse royauté que le péché s'arroge; cet empire funeste du péché qui le fait régner avec tant de force au milieu du monde, et usurper dans le cœur de tant de mortels le pouvoir souverain de la Divinité même.

Cessons donc, mes chers auditeurs, si nous voulons prendre une idée juste de la passion de l'Homme-Dieu, cessons de nous préoccuper de cette innocence, de cette pureté infinie, que sa divinité lui assure, pour ne plus penser qu'au seul titre de sauveur ou de réparateur du péché, dont il s'est chargé devant son Père; et sous cette idée qui nous annonce elle seule tout ce qu'il est dans ce grand jour, nous oserons penser, nous oserons dire et publier, à la face du monde, qu'il est traité du ciel comme il devait l'être: *Hæc oportuit pati Christum.*

Je sais que, malgré ce titre onéreux de sauveur qui nous fait concevoir toute la suite des opprobres de Jésus-Christ, oui, je sais que les juifs n'en ont pas moins violé dans sa personne toutes les lois de l'équité et de la justice; que cette conspiration générale contre sa vie et sa gloire a été de la part du peuple le comble de l'ingratitude la plus noire et du plus déplorable aveuglement; de la part du grand prêtre, des pharisiens et des scribes, l'effet de l'envie la plus envenimée et de la plus indigne hypocrisie; de la part d'Hérode et de sa cour, l'excès de l'impiété et du libertinage le plus sacrilége; de la part de Pilate, le trait le plus abominable de la politique humaine; de la part de la nation entière, l'injustice la plus horrible dont le monde sera jamais l'exécuteur et le témoin. Tout cela est vrai, mes chers frères, et n'est que trop vrai, à la honte éternelle de l'humanité; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que cette injustice énorme, qui fut l'ouvrage de toutes les passions humaines conjurées contre le Christ, était également l'ouvrage d'une justice souveraine et infinie de la part de Dieu; c'est que tout ce qu'il a eu d'opprobres à essuyer de la malice et de la fureur des hommes n'était point trop pour l'humilier dignement et selon ses mérites. C'est, si je l'ose dire (mais vous comprenez toujours dans quel sens je parle ainsi du Dieu que j'adore), c'est que la malice humaine n'était pas même capable d'excéder dans les traitements ignominieux dont elle pouvait obscurcir l'éclat de sa gloire divine aux yeux du monde. Pourquoi? Parce qu'à ce moment, il avait cessé, pour ainsi dire, d'être devant Dieu tout ce qu'il avait été depuis l'éternité, pour devenir uniquement la caution du genre humain, et que sous cet unique rapport, loin d'être innocent devant son Père, il était le plus grand des pécheurs, ou plutôt il était lui seul devant Dieu tous les pécheurs, tous les coupables, tous les scélérats de l'univers, dont il avait pris sur lui tous les crimes: *Hæc oportuit pati Christum.*

Enfin, ce qui déconcerte toutes les idées de notre faible raison dans le cours des souffrances de l'Homme-Dieu, et de quoi nous avons peine à ne pas nous scandaliser malgré l'humble soumission de notre foi, c'est cette multitude de peines excessives qu'il éprouve sans relâche depuis le moment qu'il a été, par son apôtre, vendu et livré aux princes des prêtres; en sorte, comme s'exprime le Prophète, que depuis ses pieds transpercés jusqu'à sa tête couronnée d'épines, chaque partie de son corps sacré, chaque faculté de son âme, souffre sa peine et son supplice. C'est encore cet abandon terrible qu'il éprouve de la part de son Père, et dont le sentiment désole tellement son âme, qu'il est comme forcé d'éclater en plaintes. C'est enfin cette foule de bourreaux également scélérats et impitoyables qui s'altèrent de son sang à mesure qu'ils le répandent, et qui ajoutent à l'arrêt de sa mort tout ce que la cruauté des cœurs les plus barbares peut leur suggérer de nouvelles inventions pour le tourmenter. Voilà, chrétiens, ce qui vous

frappe, sur quoi vous osez peut-être interrompre le ciel et réclamer sa sagesse, sa bonté, sa justice même. Et moi, mes chers frères, conduit par les lumières de ma foi, je ne vois rien, je l'avoue, que de juste et de sage dans cet appareil de tortures préparées à Jésus-Christ, dont le Calvaire va devenir le théâtre; et la proportion du criminel au supplice ne me parut jamais mieux marquée dans les arrêts les plus équitables de la justice humaine, que celle que la foi me découvre entre les tourments que Jésus-Christ mérite de la part de la justice divine et ceux qu'il endure en effet. Expliquons-nous.

Pour arracher l'homme à la justice d'un Dieu offensé, et satisfaire pleinement pour tous les coupables, comme le devait Jésus-Christ en qualité de Sauveur, c'était déjà beaucoup sans doute de présenter au ciel une contrition proportionnée à la malice de tous les péchés du monde, une humiliation proportionnée au degré d'infamie que méritaient tous les péchés du monde; mais ce n'était pas assez encore, et le ciel, pour être pleinement apaisé, demandait de plus une expiation proportionnée à la rigueur des peines qui devaient venger Dieu de tous les péchés du monde. Et voilà ce qui achève enfin de nous développer le grand mystère des souffrances d'un Dieu, et de nous en éclaircir l'adorable obscurité; voilà ce qui nous découvre dans le plus grand jour non-seulement la justice, mais en quelque sorte la nécessité de cette passion extérieure de l'Homme-Dieu, dont il n'est que trop ordinaire de se faire un sujet de trouble et de scandale : *Hæc oportuit pati Christum.*

Et en effet, chrétiens, si l'expiation d'un Homme-Dieu, constitué le sauveur du genre humain, devait être proportionnée à la rigueur de toutes les peines que méritait le péché de l'homme, n'était-il pas juste que son supplice fût, autant qu'il était possible, l'image de la réprobation même destinée à punir tous les pécheurs? Or, comparons un moment le supplice de l'Homme-Dieu expirant sur le Calvaire avec la réprobation destinée à punir tous les coupables dans cette vie immortelle qui les attend, et à la réserve de l'éternité de peines, qui ne pouvait tomber sur un Homme-Dieu, et qui se trouvait abondamment compensée, comme elle devait l'être, par l'infinité de sa personne, concevons la proportion trop juste des peines terribles qu'il éprouve, et de celles que méritait le péché, dont jusqu'à la fin de sa vie il devait porter tout le poids.

Car si vous me demandez à ce moment pourquoi donc cette multitude, cette variété effroyable de tourments qui se réunissent sur Jésus-Christ seul pour lui faire souffrir toutes sortes de peines et de martyres dont le rendait coupable notre nature, qu'il avait daigné associer à la nature divine dans sa personne adorable; si vous demandez pourquoi cet abandon terrible qu'il éprouve de la part du ciel, de la part de son Père céleste, au plus fort des souffrances dont il sera bientôt la victime? pourquoi cette cruauté insatiable de ses bourreaux, dont il n'excite pas encore la pitié quand il est dans un état à faire horreur aux plus insensibles de tous les hommes? Pourquoi enfin cet acharnement général de son peuple et de tous les peuples divers rassemblés dans Jérusalem, à l'insulter, à l'outrager, à l'accabler d'invectives, de malédictions, d'anathèmes, jusqu'au dernier souffle de vie qui lui reste? Si vous me demandez pourquoi tant d'horreurs, d'indignités et d'outrages réunis sur Jésus-Christ seul, ah! mes chers auditeurs, nous répond ici notre foi, c'est que dans ce grand jour Jésus-Christ vient acquitter par la proportion de son supplice la rigueur des peines que méritait le péché de l'homme. Il devait donc éprouver lui-même quelques effets de cette peine terrible, de cette réprobation fatale qui nous était due.

Et parce que la peine de notre réprobation devait être l'assemblage de tous les genres de maux et de supplices réunis sur chacun de nous pour nous tourmenter, Jésus-Christ, notre libérateur, selon l'expression du prophète évangéliste, devait donc souffrir lui seul toutes les sortes de peines et de tortures, tous les maux divers dont l'humanité d'un Homme-Dieu peut être susceptible : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I.)

Et parce que la peine de notre réprobation devait consister surtout dans la privation de Dieu, le souverain bien de tout être sensible et intelligent, Jésus-Christ, notre libérateur, devait donc éprouver lui-même, autant que le portait la divinité, cette peine désolante du cœur humain, qui, perdant l'héritage céleste par la persévérance de son péché, perd à la fois, dans le siècle futur, son père, son rémunérateur et son Dieu : *Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII.)

Et parce que la peine de notre réprobation, loin de s'affaiblir par sa continuité, devait toujours s'accroître par la fureur des démons, ministres infatigables de la vengeance divine, Jésus-Christ, notre libérateur, devait donc trouver dans ses juges et ses persécuteurs comme autant de démons furieux dont la rage, loin de se lasser, de se ralentir, fût toujours redoublée par l'excès même de ses tourments : *Instabant vocibus magnis postulantes ut crucifigeretur.* (*Luc.*, XXIII.)

Et parce que la peine de notre réprobation devait être l'ouvrage d'un Dieu justement irrité, plus encore que des démons employés à venger sa gloire, Jésus-Christ notre libérateur devait donc tellement souffrir, pour nous sauver, que toute sa passion fût encore plus l'ouvrage du ciel que des hommes acharnés à sa perte, et qu'il fût vrai que le conseil des Juifs n'était que le ministre du conseil de Dieu même, qui livrait son fils à la mort : *Definito consilio, et præscientia Dei traditum interemistis.* (*Act.*, II.)

Et parce que la peine de notre réprobation devait en partie consister dans la malédiction du monde même, destinée à justifier

sur tous les coupables la malédiction éternelle du Dieu de justice, Jésus-Christ notre libérateur devait donc essuyer sur sa croix les malédictions de tous les témoins de son supplice, et se voir en quelque sorte réprouvé du monde entier, comme du Père céleste lui-même : *Domine, quem tu percussisti, persecuti sunt.* (*Psal.* LXVIII.)

Et parce qu'enfin la peine de notre réprobation, malgré toutes ses rigueurs, ne devait jamais nous détruire et nous anéantir, mais tellement nous tourmenter, qu'elle ne nous fît jamais cesser de vivre ; Jésus-Christ, notre libérateur, par un dernier trait de ressemblance, s'il avait à quitter la vie, devait donc tellement la quitter malgré la fureur de ses bourreaux, qu'il mourût, par un effort de sa puissance, par un miracle visible, comme il mourut, en effet, sans que la vie lui fût arrachée par la force des tourments : *Pono animam meam a meipso.* (*Joan.*, X.)

Il n'y a donc que trop de proportion, mes chers auditeurs, entre ce que Jésus-Christ souffre de tourments et de supplices, de la part du monde, et tout ce qu'il devait souffrir pour en être véritablement le sauveur ; et ce nom si auguste de Jésus, le plus beau, le plus magnifique de tous les noms, que saint Paul nous représente comme le prix de ses combats et la couronne immortelle de ses victoires, ce nom si glorieux, si grand par lui-même, si admirable et si heureux dans les effets qu'il a produits, n'aurait pas été suffisamment mérité de l'Homme-Dieu, s'il avait moins souffert pour l'acquérir. Ce qui nous trompe en ceci, chrétiens, et ce qui devient à notre égard l'occasion de cette surprise, qui trop souvent ébranle notre foi jusque dans ses fondements, c'est que, toujours préoccupés de la grandeur suprême de l'Homme-Dieu et de son infinie sainteté, nous le considérons uniquement par ce qu'il est en lui-même et non par ce qu'il voulut être, pour réparer la dégradation de la nature humaine. Nous aimons à le considérer dans l'éclat de sa gloire, comme le Fils unique du Très-Haut ; et nous ne pensons point assez, ô mon Dieu ! que s'il est votre Fils, il est encore notre Sauveur ; que s'il est votre Christ, il n'est pas moins le nôtre ; c'est-à-dire, qu'il est notre hostie, dans le cours de sa vie mortelle, et l'hostie du monde entier. Car, sous ce point de vue, chrétiens, que verrions-nous de si mystérieux dans les situations diverses de sa passion sanglante ?

Dès qu'il est notre Christ en effet, et comme tel la victime de notre péché, ne doit-il pas présenter au ciel dans sa personne et toute la contrition, et toute l'humiliation, et toute l'expiation que le péché mérite ? Et dès là, si nous avons su concevoir une idée juste du péché ; loin de nous figurer de l'excès dans les souffrances de l'Homme-Dieu, nous jugerons qu'il ne pouvait trop souffrir sur la terre, pour venger son Père et se venger lui-même de tous les péchés du monde, et qu'il n'eût fallu même que la malice d'un seul péché introduit dans le monde, pour attirer sur le Christ, devenu son réparateur, cet amas de tourments dont notre raison s'étonne, parce qu'un seul péché n'eût point été trop puni par tous les fléaux du ciel et de la terre, et que Jésus-Christ, devenu sauveur, ne méritait pas moins d'être puni, que s'il avait été le coupable et le péché même, puisqu'en effet il représentait le criminel et le crime devant Dieu : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.*

Etonnez-vous donc, chrétiens, j'y consens ; étonnez-vous que le Verbe éternel, la sagesse et l'amour du Père, ait pu consentir à vous aimer depuis l'éternité, jusqu'à devenir dans le temps votre sauveur ; que du sein de sa grandeur divine il ait daigné s'intéresser au salut d'une créature aussi faible, aussi misérable que l'homme, après avoir laissé périr pour l'éternité des milliers d'anges et de séraphins, réprouvés pour un moment d'orgueil et de révolte contre Dieu. Etonnez-vous que ce même Dieu se soit offert à la justice divine, pour acquitter des coupables qui devaient l'offenser jusqu'à la fin des temps, et abuser contre lui-même de ses plus grands dons. Etonnez-vous encore, qu'une fois devenu votre sauveur au prix de son sang, il conserve toujours cette patience étonnante à soutenir ces révoltes, ces perfidies, ces indignités continuelles qu'il éprouve de la part de ses plus chers disciples. Etonnez-vous surtout que, malgré ces puissants motifs qui le pressent de vous abandonner à votre sens réprouvé, il veuille encore demeurer parmi vous, jusqu'à la fin des temps, pour être sans cesse la lumière de votre esprit, la consolation de votre cœur, la nourriture de votre âme, dans le sacrement de ses autels. Etonnez-vous enfin que, malgré tous les attributs de la divinité qu'il possède, il paraisse moins sensible à vos outrages que ne le serait le moindre des hommes ; étonnez-vous, dis-je, de tant de tendresse et d'amour dans un Dieu, pour une créature toujours ingrate et rebelle à ses ordres. Mais si l'amour du Fils de Dieu, qui consent à sauver l'homme de la justice de son Père, n'a rien d'incroyable à vos yeux ; si même tout votre cœur devient comme l'appui de votre foi sur cette vérité capitale et si glorieuse à l'humanité, ne vous étonnez donc plus que ce prodige de l'amour d'un Dieu se consomme enfin par la mort de la croix, parce que c'était au prix de la croix qu'un Dieu même devait conquérir le titre adorable de sauveur : *Hæc oportuit pati Christum.*

Ce n'est donc point un mystère si prodigieux de voir l'Homme-Dieu expirer sur une croix. C'est ainsi qu'un Dieu, dès qu'il voulait sauver le monde, devait souffrir et mourir pour le péché ; vous venez de le voir dans la première partie. Mais un mystère plus étonnant pour moi, chrétiens, et dont vous n'êtes pas assez frappés, c'est celui que je découvre dans vous-mêmes, et

que vous n'y découvrez pas : c'est l'étrange aveuglement de votre confiance aux mérites de ce Dieu souffrant et mourant pour votre péché, comme il me reste à vous l'exposer dans la seconde partie, après que nous aurons renouvelé à la croix l'hommage ordinaire de l'Eglise. *O crux, ave*, etc.

SECONDE PARTIE.

Si jamais le monde chrétien se crut en droit d'espérer dans la miséricorde de son Dieu, c'est surtout dans ce grand jour, où ce Dieu, consommant son sacrifice, veut expirer sur la croix pour le salut de tous les hommes, et où chaque goutte de sang qu'il verse devient comme un torrent de grâces qui inonde la terre. De là en effet ce reste de religion qui paraît se renouveler dans ses disciples les plus mondains, cet empressement de leur part à écouter les ministres de l'Eglise, chargés de l'éloge funèbre de cet Homme-Dieu, et à le dédommager de ses humiliations profondes, par la profondeur, au moins apparente, des hommages que l'on vient lui rendre. Cependant, mes chers auditeurs, entre tous les mystères du christianisme, en est-il un plus capable de vous faire trembler sur votre sort, et l'idée seule d'un Homme-Dieu qui hait le péché, jusqu'à mourir, pour en détruire le règne tyrannique dans le cœur des hommes, ne vous découvre-t-elle pas l'illusion de cette vaine confiance, qui devient aujourd'hui comme la vertu générale du monde ? Car, si vous l'ignorez encore, c'est un arrêt irrévocable de la justice divine, que jamais l'homme, quel qu'il puisse être, ne sera du nombre des élus et des prédestinés, s'il ne présente au Père céleste, dans sa personne, l'image vivante de son Fils adorable souffrant et mourant pour le salut du genre humain : *Quos prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* (*Rom.*, VIII.)

Il faut donc, dès que nous avons été pécheurs (et qui de nous ne l'a pas été, et ne l'est pas encore, ô mon Dieu !), il faut donc qu'avec la proportion convenable, nous soyons pénitents à vos yeux, comme Jésus-Christ même ; c'est-à-dire, que notre pénitence, pour être marquée au sceau du christianisme, doit exprimer, autant qu'il est possible, cette pénitence authentique et universelle, cette pénitence parfaite et consommée de l'Homme-Dieu, pour tous les péchés du monde. Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui fait le principe de mon étonnement et de ma surprise, quand je vous vois dans ce grand jour vous porter avec tant de confiance vers Jésus-Christ, et compter infailliblement sur l'infinité de ses mérites ; pourquoi ? Parce que, disposés comme vous l'êtes par rapport à ce Dieu sauveur, vous ne pouvez le considérer sur la croix où il expire, sans le regarder comme un Dieu qui vous réprouve visiblement par ses souffrances mêmes qui vous rassurent.

Ah ! que voyons-nous, en effet, dans cette victime adorable du péché des hommes ! je l'ai dit, et je le répète, un Dieu plongé dans un abîme d'amertume et de tristesse, un Dieu rassasié d'ignominies et d'opprobres, un Dieu accablé sous le nombre et la rigueur des supplices ; et de là que s'ensuit-il ? Ah ! chrétiens ! écoutez-le, pour ne l'oublier jamais dans le cours de cette vie qui doit décider de votre éternité ; c'est que toute pénitence qui n'afflige pas le cœur de l'homme, c'est que toute pénitence qui n'humilie pas l'esprit de l'homme, c'est que toute pénitence qui ne crucifie pas la chair de l'homme, est donc une pénitence réprouvée de Dieu, et qui nous en fait infailliblement réprouver nous-mêmes. Or, est-il des idées plus capables de jeter la terreur dans vos esprit, et n'êtes-vous pas déjà confondus vous-mêmes de cette vaine confiance qui vous anime, à la vue d'un Dieu souffrant et mourant pour votre péché ? Je reprends, mes chers frères, et si dans ce qui me reste à vous dire je vous parais me livrer à toute la véhémence du sentiment que le sujet m'inspire, n'en accusez que le zèle qui, à l'exemple de mon Dieu, doit m'animer aujourd'hui plus que jamais pour votre salut, et la crainte dont je me sens vivement saisi de vous voir réprouvés par ce Dieu même, qui se livre à toute l'horreur de la mort pour vous sauver.

1° Non, mes chers auditeurs, déterminés, comme vous l'êtes pour la plupart, à vivre encore et à vous gouverner en tout selon l'esprit du monde, vous ne pouvez considérer la croix inondée du sang de Jésus-Christ, sans la regarder comme le signe le plus marqué de votre éternelle réprobation ; et cette vaine confiance en ses mérites, qui vous anime aujourd'hui plus que jamais, et dont vous vous savez tant de gré à ce moment, va vous paraître, comme à moi, un mystère inconcevable dans des chrétiens instruits de leur religion, comme vous devez l'être. Car pour vous faire sentir de tout mon pouvoir une vérité dont je ne sens moi-même qu'à regret toute la force et l'évidence, entrez un moment dans ce parallèle terrible de vous-mêmes avec ce Dieu pénitent donc vous devez être les images aux yeux de Dieu et du monde même. Le premier spectacle que vous a présenté le cours de ses souffrances, c'est cette contrition sanglante, ce prodigieux martyre de son cœur à la vue de tous nos crimes, dont il pénétrait toute l'horreur et la difformité : *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

Or, ce premier trait de la passion de l'Homme-Dieu, si vous savez sonder la misère de votre cœur, ne suffit-il pas, hommes du siècle, pour vous découvrir le plus terrible Juge dans ce divin objet où vous ne croyez voir qu'un Dieu sauveur, et pouvez-vous ne pas trembler sur la distance infinie qui sépare sa contrition sans bornes de ces contritions prétendues sur lesquelles le monde se rassure, et vous vous rassurez vous-mêmes avec ce monde peu éclairé qui vous conduit ? Ne craignons point ici, mes chers frères, de porter le trouble dans des consciences que le trouble seul pourrait gué-

rir des traits mortels dont elles sont blessées ; ne craignons point de nous expliquer trop fortement sur cette pénitence du cœur, devenue si rare aujourd'hui parmi les chrétiens du monde.

Car, où sont les coupables parmi vous, je dis même les plus grands coupables et les plus renommés par leurs crimes, qui, selon les termes de saint Paul, soient vraiment contristés par les cris de la pénitence : *Contristati ad pœnitentiam* (II *Cor.*, VII), c'est-à-dire qui sachent s'affliger, se troubler, se désoler, se haïr, se détester eux-mêmes au souvenir de leur péché? Il est encore, sans doute, et il sera toujours, dans les siècles les plus corrompus, des cœurs vraiment contrits et pénitents devant Dieu, parce qu'il se trouvera dans tous les temps des cœurs vraiment chrétiens, des saints et des élus sur la terre ; et qu'un cœur pénitent sera toujours, dans l'homme pécheur, le fondement essentiel de toute espèce de vertu et de sainteté dont il est encore capable dans les principes de la religion. Mais dans qui le découvrez-vous, Seigneur Jésus, ce cœur brisé de douleur comme le vôtre, à la vue du péché dont il est l'auteur, et dont vous ne pouvez l'être? Est-ce dans les grands pécheurs, dans les illustres coupables, dans ces hommes fameux par les désordres et les scandales éclatants de leur vie? Non, ô mon Dieu! c'est dans ce qu'il y a de moins criminel parmi vos disciples, c'est parmi ces hommes qui ne vous ont que rarement offensé, et pour qui le péché a plutôt été l'effet de la faiblesse humaine que d'une malice méditée et réfléchie. Oui, c'est parmi ces hommes, toujours chrétiens dans le cœur, malgré les faiblesses qui leur échappent, que vous découvrez quelquefois encore ces disciples contrits et humiliés, dont la crainte, l'horreur, l'ennui, la tristesse qu'ils ont conçue du péché, vous retrace sensiblement l'état terrible où fut réduit votre cœur divin par la seule image de tous les péchés du monde.

Mais vous, malheureux chrétiens, toujours esclaves du péché depuis que vous avez su le connaître (et sur combien de ceux qui m'écoutent ce reproche ne tombe-t-il pas?) vous qui, pour m'exprimer avec l'Ecriture, avez bu l'iniquité comme l'eau; vous dont les péchés surpassent en nombre les cheveux de votre tête, dont le corps, l'esprit et le cœur ont également été profanés par l'infamie du péché ; vous, pour tout dire en un mot, presque aussi chargés devant Dieu de vos iniquités propres et personnelles que Jésus-Christ le parut devant ce Dieu de justice, quand il prit sur lui le poids immense de tous les péchés du monde ; malgré tant d'horreurs que vous ne pouvez vous dissimuler à vous-mêmes, dans le tissu de votre vie, si vous vous jugez de bonne foi, éprouvâtes-vous jamais quelque atteinte de ces vifs regrets, de ces tristesses profondes, de ces craintes excessives que votre péché excita dans Jésus-Christ? Ressentîtes-vous jamais un instant cette langueur, cette défaillance, cette cruelle agonie, cette contrition mortelle dont votre péché fut le principe dans le cœur de Jésus-Christ?

Du moins, si l'on s'en tenait à cette insensibilité de cœur, ô mon Dieu! mais ce qu'il y a de déplorable, je frémis de le dire, à la vue de votre croix qui me rappelle toute l'horreur que le péché mérite ; ce qu'il y a de déplorable, c'est que, non contents de ne pas pleurer leur péché, ils savent même s'en consoler, s'en réjouir, s'en faire une sorte de félicité et de bonheur ; c'est que le souvenir seul du péché qui vous contristait jusqu'à la mort est ce qui les charme, ce qui les transporte, ce qui les enchante ; c'est que le seul regret qu'ils conservent après leur péché, c'est de ne l'avoir pas assez commis, d'en avoir manqué les occasions favorables, de se trouver désormais dans l'impossibilité de le commettre. Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils recherchent le péché autant que vous l'avez craint ; c'est qu'ils aiment le péché autant que vous l'avez détesté; c'est qu'ils n'ont pas moins de fureur pour éterniser le règne du péché dans eux, que vous avez fait paraître de zèle et d'ardeur pour l'y détruire ; c'est que les perplexités, les ennuis, les tristesses, les langueurs, les défaillances, les désespoirs d'un cœur mondain et passionné, qui soupire après certains péchés dont il fait son bonheur, deviennent tous les jours l'imitation diabolique des combats ineffables de votre cœur divin contre le péché, quel qu'il pût être. Car voilà dans un certain monde, et qui n'est que trop étendu, jusqu'où va l'attachement au crime, c'est-à-dire jusqu'où pourrait aller la malice des démons, s'ils habitaient la terre. Mes chers frères, si ces idées vous paraissent des monstres et des prodiges dans le christianisme, ce sont des prodiges et des monstres qui n'étonnent plus que le petit nombre, et qui ont presque cessé de l'être aux yeux de la multitude, parce qu'ils sont devenus trop ordinaires de nos jours et que le monde en est rempli.

Mais, je le veux, ce sont là des excès que la religion régnante dans votre cœur ne vous a pas encore permis de connaître ; et vous n'êtes pas devant Dieu sans regret et sans douleur de votre péché ; du moins dans ce grand jour consacré par l'Eglise à pleurer la mort de son Epoux, ou plutôt le péché qui en est le principe, vous entrez dans sa tristesse, et privés des spectacles profanes qu'elle vous interdit de concert avec les puissances qui vous gouvernent; frappés des cérémonies lugubres, de l'appareil funèbre, des chants dictés par la douleur de cette Eglise sainte, vous retrouvez encore dans votre cœur quelque sentiment pour Jésus-Christ. Eh! comment la réunion de tant d'objets touchants ne lui mériterait-elle pas de notre part une sorte de sensibilité que lui accorda la nature entière, et que la dureté des rochers qui se fendirent, et que l'endurcissement même des juifs qui retournèrent frappant leur poitrine, ne lui

refusa pas ? *Qui aderant ad spectaculum istud, percutientes pectora sua revertebantur.* (*Matth.*, XXIII.)

Vous n'êtes donc pas sans regrets et sans douleur de votre péché ; mais ce qui vous désole dans le péché même, est-ce uniquement ce qu'il a d'odieux et de détestable ? Est-ce la malice, l'énormité seule de l'outrage fait à Dieu par votre péché ? Convenez-en, chrétiens, si le péché excite dans votre âme certains regrets vifs et animés, c'est que vous y découvrez quelque effet plus terrible pour vous encore que la haine infinie de Dieu qu'il vous attire ; c'est que ce péché par une peine trop juste est devenu l'écueil d'une santé fragile qui vous échappe ; c'est que ce péché a ruiné votre fortune ; c'est que ce péché a flétri votre honneur ; c'est que ce péché est devenu pour vous l'occasion de quelque fausse démarche qui a fait pleuvoir sur votre personne la haine et le mépris du monde. Oui, voilà le grand principe de ces cruelles situations, de ces espèces d'agonies plus ordinaires qu'on ne pense à l'homme mondain, et qui épuisent dans son cœur tout ce sentiment de tristesse qui ne devait être réservé que pour le péché. Retranchez en effet, riches, grands, heureux du monde, retranchez de votre cœur coupable ces regrets tout humains qui le dévorent, et dites-moi ce qu'il vous reste encore pour vos péchés mêmes ?

Vous n'êtes pas sans regrets et sans douleur de votre péché ; mais ce regret apparent, cette douleur sensible qui vous rassure, est-il rien de plus stérile et de plus inefficace dans ses suites ? Car ce péché que vous croyez détester souverainement, comme il mérite qu'on le déteste, vous en devient-il en effet plus odieux ? Est-il désormais pour vous le seul mal véritable, le seul mal de la créature, comme il est le seul mal de Dieu ? En trois mots, l'aimez-vous moins, le craignez-vous plus, le fuyez-vous moins ? Ou plutôt après une trêve de quelques jours que la bienséance du monde même vous prescrit avec le péché, bien plus que le sentiment d'horreur qu'il mérite et qu'il doit inspirer à tous les hommes, n'en a-t-il pas pour vous plus d'attraits encore, et ne vous y replongez-vous pas avec plus de ferveur qu'avant l'instant de cette prétendue contrition qui vous abuse ?

Vous n'êtes pas sans regrets et sans douleur de votre péché ; mais cette douleur, qui satisfait votre âme et qui calme ses remords, s'étend-elle véritablement à tout sans restriction et sans réserve ? S'étend-elle à ce vice trop chéri qui servit à venger votre honneur ou à établir votre fortune selon le monde ? Je ne sais pas si vous en êtes troublés, agités, désolés, consternés, abattus comme Jésus-Christ, le modèle et la source des contritions de tous les siècles. Je ne demande pas si le souvenir seul de l'avoir commis est pour vous un tourment et un supplice comme il devrait l'être ; mais je demande, en perdez-vous un moment le repos, la tranquillité, l'amour et le goût du plaisir ? En êtes-vous moins heureux à ce moment même où je vous rappelle tout ce qu'il a causé de ravages dans le cœur d'un Homme-Dieu ? Et n'en écartez-vous pas peut-être jusqu'au souvenir, pour m'écouter ici sans trouble, sans frayeur et sans regrets ? Or, que faut-il de plus, mes chers auditeurs, pour vous découvrir tout l'aveuglement de votre confiance, à la vue de la croix de l'Homme-Dieu, et vous le faire regarder comme un juge qui vous réprouve par sa contrition même, par cette contrition divine qui prit sa source dans la malice infinie du péché, qui détesta souverainement le péché, qui s'étendit généralement à tout péché, et dont l'idée seule, si vous savez y réfléchir, doit vous faire regarder le vôtre comme un nouveau crime ? Grand Dieu ! eh, quel est donc le sort funeste que tant d'insensibilité nous prépare au tribunal de votre justice ? C'était un arrêt porté par vous-même, que s'il était dans Israël une âme assez dure pour ne pas se livrer à la douleur, au jour marqué pour les expiations de votre peuple, cette âme serait exterminée et anéantie de dessus la terre, dont elle devenait l'opprobre : *Anima quæ non fuerit afflicta die hac, peribit populis suis.* (*Levit.*, XXIII.) C'est ici, ô mon Dieu ! le grand jour des expiations pour le peuple chrétien, puisque c'est aujourd'hui que l'Homme-Dieu vient expier par le mérite infini de sa douleur toutes les iniquités du monde : *Ipse enim vulneratus est propter iniquitates nostras.* (*Isa.*, LIII.) De quel anathème sera donc frappé l'homme assez endurci pour ne pas entrer dans la douleur profonde de son Dieu, pour ne pas partager, du moins dans le secret de son âme, cette affliction divine, cette affliction infinie dont son péché est le principe dans l'âme suréminente de son Sauveur et de son Dieu ?

2° Mais ce n'est pas là le seul point de morale que l'éloquence chrétienne ait à vous présenter sur le plus grand objet de votre religion. Car pour être en droit de compter sur les mérites de Jésus-Christ mourant et de nous regarder comme des hommes qui ne trouvent pas leur réprobation dans sa croix même, à cette contrition du cœur qui fait le premier caractère de sa pénitence, il faut en ajouter un second non moins essentiel pour en retracer l'image dans nos personnes : c'est cette humiliation de l'esprit qui triomphe de l'orgueil et de la fierté de l'homme, en l'obligeant à se mépriser lui-même dans la vue de son péché, et à se croire digne de tous les mépris du monde qui l'environne. Car c'est ainsi que l'Homme-Dieu, modèle de tous les pénitents, nous l'apprend ; c'est ainsi que, frappé de la honte du péché dont il est couvert, il se dévoue lui-même à l'ignominie et à l'opprobre, qu'il ne voit plus dans lui que le rebut des grands et du peuple : *Opprobrium hominum et abjectio plebis* (*Psal.* XXI) ; qu'un verre de terre, sous la figure humaine, que l'on doit fouler aux pieds : *Ego sum vermis et non homo* (*Ibid.*) ; et que s'il paraît encore aux yeux des hommes dont il est le souve-

rain juge, c'est pour essuyer à leurs tribunaux, selon la prédiction de son prophète, tous les affronts dont le dernier des hommes peut être chargé : *Saturabitur opprobriis.* (*Thren.*, III.)

Or, à cette idée de pénitence rapprochée de vos mœurs, ne concevez-vous pas de plus en plus, chrétiens, tout l'abus de votre confiance aux mérites infinis de l'Homme-Dieu ! Eh ! vit-on jamais dans le monde chrétien l'orgueil et le faste, le désir de paraître et de s'agrandir, portés au plus haut point par les plus grands, les plus déterminés pécheurs et les plus connus du monde pour ce qu'ils sont?

De quelque crime en effet que l'on se reconnaisse coupable devant Dieu, sait-on rabattre un seul degré de cette vaine estime que l'on a conçue de soi-même? En prétend-on moins, malgré le reproche de la conscience, aux attentions, aux respects, aux hommages, aux adorations des hommes? En est-on moins entêté de ses talents, de ses qualités, de son rang, de sa naissance, et des prétendus devoirs que la vanité humaine attache à de pareils mérites?

Quelque criminel que l'on soit devant Dieu, en devient-on moins impérieux et moins fier dans la société, moins sensible à la plus légère injure, moins délicat sur une préséance, moins jaloux d'éloges et de flatteries, moins avide de gloire et de bonheur? De tous les tribunaux du monde où Jésus-Christ ne parut que pour y dévorer en silence les plus cruels mépris, en est-il un seul dont on ne prétende emporter l'estime et le suffrage; et le tribunal même de la pénitence, où l'on se reconnaît coupable devant un seul homme qui tient la place de Dieu, dont le pouvoir lui est confié, ce tribunal sacré et comme divin ne devient-il pas pour vous un objet d'horreur, dont l'approche vous paraît insoutenable par la raison seule qu'il faut vous y avouer pécheurs et vous humilier quelques moments de votre péché?

Mais que dis-je? Et quand le désordre de l'impénitence présomptueuse est à son comble, pourquoi m'arrêtai-je à ce qui n'en est encore que le premier degré? Non, mes chers auditeurs, ce n'est point là de quoi vous faire connaître tout l'aveuglement de votre confiance, lorsque tout mondains que vous êtes vous osez compter sur les mérites de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ couvert d'opprobres pour réparer l'ignominie de votre péché. Car, voyez vous-mêmes quelque chose d'humiliant pour votre dignité naturelle ou chrétienne dans l'acte et l'habitude du péché, quelque énorme qu'il puisse être, et ce péché qui seul éclipsa de son ombre funeste toute la gloire de l'Homme-Dieu, n'a-t-il pas enfin perdu toute sa honte aux yeux de ses disciples?

Pensez-vous, disait Jésus-Christ parlant de lui-même à ses apôtres, pensez-vous que le Fils de l'homme, reparaissant sur la terre pour juger le monde, y doive encore trouver des traces de la foi dont il était venu l'éclairer? *Filius hominis veniens, putas inveniet fidem?* (*Luc.*, XVII.) Et moi, mes chers frères, souffrez que je vous demande : Pensez-vous que le Fils de l'homme, reparaissant pour citer tous les hommes à son tribunal, doive y trouver quelques restes de cette honte, de cette pudeur naturelle qu'il avait imprimée dans l'homme pour le péché? Dites-moi, dites-moi en effet si ce caractère d'ignominie que la nature attache au crime n'a pas entièrement disparu de la terre? Dites-moi s'il est encore quelque péché, quelque passion, quelque vice, quelque abomination même dont le monde rougisse et dont il vous apprenne à rougir? Et n'est-il pas vrai qu'à force de scandale le péché le plus énorme est comme en possession de ne plus scandaliser?

Parcourez tous les crimes dont la multitude a souillé peu à peu le christianisme et le défigure encore de jour en jour, paraissent-ils maintenant à nos regards ce qu'ils sont réellement en eux-mêmes et ce qu'ils étaient aux yeux de nos pères? Ne marchent-ils pas, pour ainsi dire, tête levée, jusque dans le sein de la religion qui les réprouve? Ne sont-ils pas même devenus, pour la plupart, comme autant de modes et de bienséances que le monde prescrit à ses disciples suivant les divers états? et s'en trouve-t-il encore un seul qui soit véritablement honteux et humiliant pour le mondain qui s'en rend coupable?

Car, tout chrétiens que vous êtes, ne regardez-vous pas l'ambition la plus démesurée comme le sentiment naturel d'une grande âme, les fiertés de l'orgueil comme l'apanage inséparable de la naissance et des dignités, la plus cruelle vengeance comme l'effet nécessaire d'un grand cœur qui sent tout ce qu'il est et ce qui lui est dû? Ne vous représentez-vous pas la jalousie la plus basse comme une émulation permise, le masque de l'hypocrisie comme un raffinement de politique, la cupidité d'avoir comme un moyen essentiel à quiconque veut parvenir et se distinguer du vulgaire? Tout chrétiens que vous êtes, voyez-vous encore dans l'intempérance un vice animal qui vous dégrade; dans la sensualité, la mollesse un principe infaillible de corruption; dans la volupté une infamie qui avilit dans vous tout à la fois l'homme raisonnable, l'honnête homme et l'homme chrétien?

C'est trop peu dire; tout chrétien que l'on est, ou que l'on paraît être, combien de péchés, et de péchés les plus honteux, dont on se fait une gloire et un mérite même, dont on ose s'applaudir et triompher, comme d'autant de conquêtes, dont on se vante publiquement après s'y être livré, et sans même les avoir commis, quand l'occasion favorable de les commettre a manqué; comme si la pudeur et la honte naturelle du crime vous paraissait honteuse elle-même, et seule capable de vous avilir à vos yeux et aux yeux du monde?

Mais je me trompe, mes chers auditeurs : oui, dans ce monde peu chrétien que vous

suivez, on sait rougir encore, et la pudeur n'en est pas tout à fait bannie. Mais à quoi s'attache-t-elle, cette pudeur malheureusement pervertie, dans l'usage ordinaire que vous en faites, et de quoi le monde qui vous guide vous permet-il de rougir encore? Non, ce n'est point des plus criminelles habitudes. Chez le monde même encore chrétien, ce ne sont guère que des fragilités; ce n'est point de l'irréligion, de l'impiété, du blasphème contre la loi adorable de Jésus-Christ; c'est là ce que l'on appelle force d'esprit, fermeté d'âme, supériorité de génie. Mais de quoi l'on se fait un sujet de honte dans ce malheureux siècle, vous le savez trop, c'est de la religion même, c'est de la piété la plus respectable, c'est des vertus les plus sublimes qu'elle prescrit, c'est des œuvres les plus saintes qu'elle commande, c'est du culte public qu'elle fait rendre à Dieu, c'est de la foi qui fait croire à sa parole, c'est de la fidélité qui la fait pratiquer.

Voilà, divin Sauveur, vous que notre péché seul pouvait humilier dans le cours de votre vie mortelle; voilà ce qui humilie vos disciples aux yeux du monde, et à leurs propres yeux, l'attachement à votre religion et à votre personne même. Voilà ce qu'ils rougiraient de laisser paraître, de quoi ils craindraient souverainement le reproche, ce qu'ils cachent même avec autant et plus de soin que des crimes; parce que dans l'esprit du monde qui a pris votre place dans leur cœur, ce zèle, cet amour de votre religion, est devenu faiblesse de génie, superstition, simplicité, amusement de l'enfance et du peuple.

Or, mes chers auditeurs, avec de pareils sentiments, dont vous ne connaissez que trop la contagion funeste pour le commun des hommes, et qui font perdre au vice le plus abominable toute la honte et la confusion qu'il mérite, pour l'attacher aux vertus même les plus respectables; pouvez-vous regarder encore comme sauveur un Dieu chargé d'opprobres pour l'expiation de votre péché; et ses humiliations sans bornes dont il ne s'est couvert que pour en couvrir le péché même, dont il s'était revêtu pour regarder le péché comme lui-même; ses humiliations qui sont la vive image de la honte infinie que le péché mérite, peuvent-elles avoir un autre effet de sa part, que de l'obliger à vous perdre? Hé quoi! le Dieu de majesté considère avec tant d'indignation du haut du ciel le pauvre fier et superbe dans sa misère! *Pauperem superbum odivit anima mea.* (*Eccli.*, XXV.) Quelle horreur un Dieu humilié doit-il donc avoir d'un pécheur superbe, qui tire de sa misère même le sujet de son orgueil, et qui ne voit pour lui de sujet de honte que dans l'unique sujet de sa gloire, qui serait sa vertu et sa religion?

N'ai-je donc pas toujours lieu de m'étonner de cette prétendue confiance qui vous anime à la vue de la croix de l'Homme-Dieu; de ce Dieu-Homme, dont l'humiliation seule, dans le cours de sa passion, comparée à l'orgueil de vos esprits, devrait vous jeter dans le désespoir? Que sera-ce donc si je passe à ce dernier trait de ressemblance qui doit vous rapprocher de Jésus-Christ; à cette mortification de la chair, inséparable de la vraie pénitence dans tout homme pécheur? Ne sera-ce pas là de quoi consommer vos craintes et vos frayeurs à la vue de sa croix? Et cette vaine confiance en ses mérites, qui vous anime aujourd'hui plus que jamais, ne devra-t-elle pas me paraître encore plus inconcevable?

3° Oui, mes chers auditeurs, c'est ce parallèle désolant que vous devez faire ici de vous-mêmes avec l'Homme de douleurs que vous venez adorer; c'est là surtout ce qui doit vous faire trembler à la vue de sa croix. Car à quoi reconnaître dans vous ce caractère sanglant de la pénitence de l'Homme-Dieu; à quoi vous reconnaître pour les membres d'un chef couronné d'épines, d'un chef épuisé de sang sous les coups redoublés dont on le déchire, d'un chef accablé d'abord sous le poids excessif de sa croix, et bientôt expirant sur cette même croix pour le salut de tous les hommes?

Et pour précipiter une morale dont le détail me conduirait trop loin, ce monde idolâtre qui adorait la volupté même, était-il plus ennemi, dans le fond, de la croix de Jésus-Christ, que tant de cœurs mondains parmi vous qui ne l'adorent aujourd'hui qu'à regret, et dont il pénètre les replis les plus cachés? Plût au ciel, mes chers frères, que ce fût une exagération! mais comment exagérer cette aversion secrète de votre cœur pour tout ce qui mortifie les sens et crucifie les désirs de la chair? Comment exagérer cette idolâtrie éternelle du corps, qui est devenue comme l'âme et l'esprit du siècle et la dernière fin à laquelle tout se rapporte? Et tous les traits de l'éloquence chrétienne égaleraient-ils même sur ce point la simple vérité dont nous sommes les témoins? Je ne parle pas uniquement ici pour vous, femmes mondaines, qui semblez n'avoir d'autre Dieu que ce misérable corps dont vous êtes esclaves à tous les instants du jour, jusqu'à devenir souvent incapables de tout le reste, et à vous trouver au-dessous de toute opération d'esprit qui n'aurait point de rapport aux sens. Je parle encore pour tant d'hommes de tout âge, de tout état, de tout caractère, autant et plus sensuels, autant et plus occupés de leurs corps, autant et plus ennemis de la croix de Jésus-Christ que vous l'êtes vous-mêmes. Retranchons en effet de la vie de tant d'hommes et de femmes du monde tout ce qui concerne la santé, l'entretien, les commodités, les délassements, les plaisirs du corps, que restera-t-il de leur vie entière, et se trouvera-t-il quelques moments encore, je ne dis pas pour être pénitents, mais pour être chrétiens et le paraître?

Car à quoi pense-t-on principalement et presque uniquement jusque dans le sein du christianisme? A quoi attache-t-on

le bonheur et la sagesse même pour le court espace de temps de cette vie, si ce n'est à écarter de sa personne jusqu'à l'ombre de la gêne et de la contrainte; à se garantir des peines même presque inséparables de la vie du monde la plus heureuse; et à passer, s'il est possible, de plaisir en plaisir, sans autre travail que cette oisiveté pénible, mais inévitable, qui, malgré tous les soins que l'on prend de se distraire, laisse trop souvent le voluptueux vis-à-vis de lui-même?

A quoi tendent même les arts, les usages les plus en vogue dans le monde chrétien, qu'à payer chaque jour un nouveau tribut à la mollesse régnante sur les divers états; qu'à flatter les sens, à réveiller les goûts, à diversifier les plaisirs, à perfectionner le commode, à s'imaginer un nouveau superflu qui donne infailliblement lieu à de nouveaux crimes? Et si l'on n'insulte pas ouvertement, comme l'impie et le libertin, à ces jeûnes solennels prescrits de tout temps par l'Église, pour nous faire entrer dans les mystères adorables d'un Dieu souffrant; si l'on paraît même respecter ces jeûnes, si rarement observés de nos jours, par l'exemple ordinaire que l'on en donne, les lois de la sobriété, de la mortification chrétienne en sont-elles mieux gardées que si l'on se permettait les viandes défendues par la loi? Et n'est-ce pas trop souvent un désordre et un scandale que cette abstinence même, qui, loin de bannir du christianisme les raffinements de la sensualité, de la délicatesse du siècle, leur fournit plus abondamment encore de quoi se satisfaire? Monde chrétien! voilà les traces que tu nous présentes de la croix d'un Dieu que tu dois porter comme lui-même; voilà ce que tu oses appeler mortifications, pénitences; et si ta vertu même, si ta pénitence est un vrai désordre, qu'est-ce donc que tes désordres mêmes? Qu'est-ce donc que tes plaisirs? Qu'est-ce donc que tes crimes?

Mais quoi, ô mon Dieu! n'est-il donc plus que des esclaves de la chair et des sens au milieu du monde qui vous adore, et n'y découvrez-vous pas encore quelques vestiges de cette pénitence dont, du haut de votre croix, vous avez tracé l'exemple à vos disciples? N'est-elle pas en effet toujours honorée et respectée du monde, cette croix, l'instrument de votre supplice? Ne brillera-t-elle pas toujours dans vos temples et sur vos autels? Ne paraît-elle pas dans nos villes même, et sur les chemins publics, comme le monument et le trophée de vos victoires? Ce qu'il y a de plus grand, de plus révéré sur la terre, ne se prosterne-t-il pas aujourd'hui devant elle? Et l'adoration suprême qu'elle mérite ne lui est-elle pas hautement rendue par les puissances et les majestés mêmes, que l'on voit descendre aujourd'hui du trône pour lui rendre le plus magnifique, en lui rendant le plus humble des hommages? Il est vrai, Seigneur, et c'est du moins là un argument authentique de votre divinité, contre lequel l'impiété du monde le plus antichrétien ne prévaudra jamais; puisque évidemment il n'y avait qu'un Dieu qui fût assez puissant pour faire adorer la croix au milieu d'un monde adorateur de la volupté depuis tant de siècles. Mais cette croix, le signal de votre divinité reconnue, de votre religion dominante dans le monde chrétien, est-elle encore aujourd'hui le signal réel de sa pénitence? Au moment même que ce monde l'adore, en a-t-il moins d'horreur, dès qu'il faut la porter, du moins en partie, sur vos pas? Et presque tous les disciples de cette croix adorable ont-ils un caractère plus marqué que leur éloignement infini pour ses moindres rigueurs?

Vous le savez, mes chers auditeurs, s'il est encore quelque ombre de l'antique austérité dans le christianisme présent; vous savez que pour la découvrir, il faut pénétrer dans les solitudes et les déserts, dans les monastères et les cloîtres; que c'est là comme l'unique asile de ces hommes généreux et braves contre eux-mêmes, qui ne vivent que pour mourir d'un long martyre; de ces vierges vraiment sages, qui tirent des forces de leur faiblesse même, pour porter la croix de leur Époux; ou, si l'on reconnaît encore quelques traces de cette croix sanglante dans l'enceinte même du monde, vous savez que ce n'est ordinairement que parmi le peuple et dans les conditions médiocres, où le travail, devenu nécessaire pour les besoins ou l'aisance de la vie, rend nécessairement l'homme plus dur à lui-même, et moins avide du plaisir des sens. Dieu veuille encore que dans ces états même la mortification, devenue nécessaire, ne soit pas comme une chaîne pesante que l'on traîne à regret, et qui fasse moins des pénitents que des esclaves!

Mais cherchons quelque trace de vraie pénitence dans ce que l'on appelle le grand monde; et si quelques-uns se flattent de l'y connaître encore, voyons ce qu'il leur en coûte pour se parer du nom vénérable de cette vertu pénitente du monde; c'est-à-dire moins de plaisirs évidemment coupables et défendus, moins de luxe et de faste, moins de bruit et de scandale, moins de déréglement et de désordre dans la conduite. Pénitence du monde, c'est-à-dire quelques moments de loisir dont on ne sait que faire, et que l'on destine à prier; quelque fidélité à certains exercices de religion qui n'ont rien de rigoureux; quelques larmes peut-être, moins d'amour pour Dieu que pour elle-même, échappées à une âme naturellement tendre et sensible. Mais du reste pénitence du monde, vie paisible, commode, délicieuse même, où le corps, loin de porter la croix de Jésus, est toujours également l'objet de mille soins superflus; où les sens, abandonnés à eux-mêmes, ne perdent rien de leur première liberté; où l'amour-propre ne conserve pas moins d'empire pour régner avec moins d'éclat sur les mœurs; où la mollesse même, devenue plus tranquille, semble acquérir de nouveaux charmes, parce qu'elle est assez déguisée pour paraî-

tre permise, et ne plus laisser dans l'âme d'inquiétudes ni de remords. En un mot, pénitence du monde, pénitence qui ne crucifie ni la chair de l'homme, ni ses concupiscences funestes; et dès là pénitence fausse et sans valeur devant Dieu qui, loin de vous donner droit aux mérites de Jésus-Christ mourant pour sauver le monde, attire sur vous tous les foudres de ses anathèmes, et vous découvre dans sa croix le signe infaillible de votre réprobation. Non, vous n'êtes sans doute ni des religieux, ni des solitaires dévoués aux conseils de l'Evangile les plus parfaits. Mais sans être des solitaires, ni des religieux par état, n'êtes-vous pas des chrétiens en vertu du baptême ?

N'êtes-vous pas, comme parle saint Paul, des hommes incorporés à Jésus-Christ : *Unum corpus in Christo* (*Rom.*, XII) ; des hommes revêtus de Jésus-Christ : *Christum induistis* (*Galat.*, III) ; des hommes crucifiés avec Jésus-Christ : *Vetus homo noster simul crucifixus est* (*Rom.*, VI); des hommes morts avec Jésus-Christ, des hommes ensevelis avec Jésus-Christ : *Mortui cum Christo, consepulti cum illo ?* (*Ibid.*) N'est-ce pas à tout homme chrétien, à vous comme à moi, que s'adressent ces expressions de saint Paul si fréquentes et si énergiques? Et si vous avez horreur de ces idées vraiment chrétiennes, et qu'elles vous paraissent dures et insoutenables dans la pratique ; si la moindre souffrance que le Dieu crucifié vous envoie dans sa miséricorde, et qui est proprement à votre égard cette croix qu'il vous oblige de porter à sa suite, pour vous faire part de sa gloire, vous devient en mille occasions un sujet de plaintes et de murmures, n'en est-ce pas assez pour confondre vos espérances présomptueuses à la vue de la croix de l'Homme-Dieu, et pour vous faire craindre que son sang répandu pour sauver le monde, ne retombe sur vos têtes, ainsi qu'autrefois sur celles des juifs, pour vous perdre, pour vous réprouver, vous et vos familles? *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII.)

Il n'est donc rien, mes chers auditeurs, pour peu qu'il vous reste de foi et de religion dans le cœur; non, il n'est rien dans tout le cours de la passion de l'Homme-Dieu, qui ne doive exciter dans vous les plus mortelles frayeurs. L'excès de sa contrition dans le jardin consacré par ses premiers combats contre le péché; l'excès de son humiliation devant les tribunaux du monde où il voulut paraître; l'excès de ses tourments dont il est enfin la victime sur le Calvaire; non, si vous savez discerner les œuvres de Dieu, cette diversité de souffrances réunies dans Jésus-Christ, n'a rien qui ne doive ici vous consterner. Car quelle espérance de salut peut-il vous rester encore, si, malgré l'excès de la contrition d'un Dieu, vous ne savez pas encore vous affliger sincèrement de votre péché ; si, malgré l'excès des humiliations d'un Dieu, vous ne savez pas encore vous confondre comme lui devant son Père et rougir de votre péché; si malgré l'excès des souffrances d'un Dieu, vous ne savez pas encore venger sur vous-mêmes l'outrage fait à la justice divine par votre péché? Et n'est-ce pas là même ce qu'il y a parmi vous de moins coupable encore, puisque l'on ne voit que trop de ces hommes qui non-seulement ne savent pas s'affliger, ne savent pas se confondre, ne savent pas se punir eux-mêmes de leur péché, mais qui savent conserver toute la joie, toute la fierté, toute la mollesse du monde jusque dans le sein du péché?

Et voilà, chrétiens, ce qui fait dans ce grand jour, et ce qui fera toujours l'embarras des prédicateurs de l'Evangile. Vous vous plaignez, spirituels du monde, et peut-être avez-vous droit de vous en plaindre, que l'on ne sait point vous annoncer dignement le mystère de la passion de Jésus-Christ; que l'on est encore à entendre dans le monde chrétien un discours qui soit vraiment digne d'un si grand sujet. Mais est-ce à nous qu'il faut vous en prendre, heureux du siècle, n'est-ce pas plutôt à vous-mêmes, si nous ne réussissons pas à vous satisfaire? Car vous n'êtes pas sans doute assez injustes pour l'exiger des orateurs chrétiens, cette éloquence proportionnée aux grands objets que la satisfaction d'un Homme-Dieu leur présente? Ce serait en effet leur demander ce qu'un esprit humain, ce qu'un ange même du premier ordre ne saurait atteindre. Mais vous demandez, pour être satisfaits de notre ministère sur le plus grand sujet de l'éloquence chrétienne ; vous demandez que l'on remue, que l'on touche sensiblement vos cœurs; que l'on y ranime tous les mouvements de tendresse et d'amour dont ils sont capables, à l'aspect d'un Dieu expirant sur la croix pour le salut du monde? Or, comment vous faire aimer ce Dieu mourant pour vous-mêmes, quand nous sommes réduits, malgré nous, à vous le faire craindre? Comment vous le faire regarder comme un sauveur, comme l'objet éternel de votre confiance, quand la morale de la religion, comparée à vos mœurs, nous réduit à vous le représenter comme un juge qui vous réprouve, et qui vous réprouve par ses souffrances mêmes?

Et c'est cette idée frappante, mes chers auditeurs, qui, malgré l'obstination du monde à censurer les plus saintes pratiques de l'Eglise, nous obligerait toujours de produire à vos yeux cet objet divin dans le récit lugubre de ses souffrances, non pas pour vous arracher quelques larmes d'une compassion stérile, il vous le défend lui-même allant au Calvaire; mais pour vous obliger, s'il est possible, à déplorer votre malheureux sort, et à gémir efficacement sur l'opposition monstrueuse de votre état avec la croix où il expire : *Nolite flere super me, sed super vos.* (*Luc.*, XXIII.) Que si ce spectacle d'un Dieu mourant, présenté aux regards des chrétiens dans la chaire évangélique, ne vous paraît bon, comme vous l'osez dire, qu'à émouvoir l'imagination du simple peuple; ah! mes chers auditeurs, un langage si peu digne de Jésus-Christ et de

sa religion, ne serait-il point dans vous l'effet de la juste crainte que cet objet divin vous inspire? N'est-ce point que vous ne pouvez le voir et le contempler dans cet état, sans y découvrir le sujet de votre désespoir; sans regarder toutes les plaies dont il est couvert pour votre amour, comme autant de voix terribles qui vous reprochent la disposition funeste de vos cœurs?

Ce n'est donc point, grands du monde, non, ce n'est point pour le simple peuple, toujours moins ennemi de la croix de son Dieu, que vous ne l'êtes vous-mêmes; c'est pour vous, pour les riches, les voluptueux, les superbes; c'est pour tant de mondains ivres d'un faux bonheur, dont les yeux profanes et adultères trouvent leur supplice dans le seul aspect de la croix, que ce spectacle est réservé. Hé quoi! ce signe adorable doit paraître, et ce sera surtout pour les grands qu'il paraîtra dans le jugement dernier que Jésus-Christ fera des hommes: *Tunc parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV.) Eh! pourquoi donc ne paraîtrait-il pas aujourd'hui à leurs yeux, puisque c'est aujourd'hui comme à la fin des siècles que ce Dieu les juge et les réprouve, que ce Dieu les frappe de tous les anathèmes qui, au dernier des jours, les sépareront pour jamais de ses élus?

Mais, que dis-je, ô mon Dieu! ne part-il donc de votre croix que des foudres et des anathèmes pour ce monde encore chrétien qui m'écoute; et m'ordonnez-vous jusqu'à la fin de forcer mon âme à ne lui parler que le langage de la crainte et de la terreur? Si c'est ici le triomphe de vos justices, en est-ce moins le triomphe de vos miséricordes? Ce même sang que vous versez pour détruire le règne du péché, ne le versez-vous pas encore pour faire vivre le pécheur et le sauver? N'êtes-vous pas enfin, ô mon Dieu! n'êtes-vous pas encore plus aujourd'hui le Sauveur du monde que vous n'êtes son juge?

Mes chers frères, ce n'est point le sentiment d'une confiance solide et fondée sur les œuvres saintes du christianisme, que j'ai prétendu combattre ici dans vos cœurs; mais cette confiance vaine et présomptueuse qui, jusqu'à la fin des siècles fera tant de pécheurs et d'impénitents au milieu du monde, et ce Dieu d'amour que je vous présente sait encore ce qu'il m'en a coûté d'efforts sur moi-même pour ne vous offrir que des sujets de crainte, quand tout semble inspirer la confiance et l'amour. Mais éclairés enfin sur cette vaine confiance qui vous a séduits, reconnaissez-vous à ce moment l'illusion de votre état; voulez-vous en réparer le désordre; en un mot êtes-vous ou voulez-vous être devant Dieu des chrétiens pénitents? Rassurez-vous alors, et cessez de trembler à la vue de la croix de Jésus-Christ. C'est pour vous qu'il y est couronné; c'est pour vous qu'il y est percé; c'est pour vous laver que son sang coule; c'est pour vous sauver qu'il expire. Ses bras sont étendus pour vous recevoir et son côté toujours ouvert vous donne sur son cœur des droits éternels. Peut-être en approchant de sa croix pour l'adorer, serez-vous troublés de vos crimes, de leur multitude et de leur horreur. Mais non; que ces crimes mêmes raniment ici le sentiment de votre confiance; apprenez que plus vous êtes coupables et plus vous êtes l'objet des compassions de ce Dieu mourant, que plus vous êtes coupables et plus vous pouvez par votre retour consoler ce Dieu mourant; que plus vous êtes coupables et plus vous êtes en droit de compter sur les prodiges de grâce opérés par ce Dieu mourant. Fussiez-vous donc plus criminels encore et plus dignes de ses vengeances; le fussiez-vous plus que tous ses bourreaux, plus que tous les scélérats de l'univers, plus que tous les démons même; si vous êtes vraiment contrits et pénitents, approchez-le sans crainte, et que son sang vous inonde. Il ne faut qu'une goutte de ce sang divin pour éteindre sous vos pieds tous les feux de l'enfer, et pour noyer en un moment tous les crimes de la terre.

Et que les signes sensibles de terreur qui accompagnent sa mort devenue le salut du monde, ne troublent point la confiance que je vous inspire; je ne vois dans ces signes qui vous étonnent que les derniers éclats de son amour, qui met en œuvre la toute-puissance pour triompher efficacement des plus grands pécheurs et des plus rebelles à sa grâce. Oui, si la terre tremble, si le soleil s'éclipse; oui, si le voile du temple se déchire, si les pierres se fendent, si les tombeaux sont ouverts, si les morts ressuscitent et apparaissent aux vivants consternés; oui, si l'univers entier menace, à la mort de son Créateur, de rentrer dans son premier chaos; c'est là le langage de l'amour même qu'il vous porte; c'est un Sauveur qui tonne, qui éclate, qui porte l'effroi de toutes parts pour vous obliger de recourir à ses mérites, de chercher un asile à l'abri de sa croix, et de vous jeter dans les bras de sa miséricorde au milieu des ruines de la nature.

Je dis toujours, si vous êtes pénitents. Mais quoi! en douter encore, ne serait-ce pas vous outrager? Et si l'Evangile de Jésus-Christ vous a paru dur et austère, si la pénitence s'est présentée à vos yeux comme un joug insoutenable, est-ce au pied de la croix, mon cher frère, que vous l'avez pensé? Est-ce en adorant un Dieu expirant d'amour pour vous sur la croix? Eh! quelle est donc cette pénitence, ô mon Dieu! si effrayante pour vos disciples?

Est-il donc si terrible de m'affliger avec un Dieu dont j'ai fait naître les tristesses; de m'humilier devant un Dieu qui me sacrifie tout l'éclat de ses grandeurs; de souffrir de faibles douleurs pour un Dieu qui souffre infiniment pour moi-même; de combattre sur les pas d'un Dieu qui me conduit sûrement à la victoire; de vivre en aimant un Dieu que la force de son amour a rendu ma victime? Est-il donc si terrible d'obéir à la loi d'un Dieu qui fait pour nous le centuple de ce qu'il nous commande? Ou plutôt, Seigneur, n'est-ce pas l'opprobre de l'humanité que, pour vous suivre, elle

ait besoin du ton absolu des préceptes, et que la gloire ou le bonheur de vous ressembler lui tienne lieu de pénitence? Loin donc, loin de nous, chrétiens, ces vaines frayeurs que la pénitence inspire aux âmes faibles et pusillanimes. Quelque soit le danger qui nous menace, quelque soit le danger qui nous effraye, voici pour nous l'étendard de la victoire. Eh! que craindre encore sous les auspices d'un Dieu qui a tout vaincu par sa mort même; c'est-à-dire que craindre encore quand on a pour soi le vainqueur du ciel et de ses justices, le vainqueur de l'enfer et de ses puissances, le vainqueur du monde et de ses idoles, le vainqueur de la chair et de ses faiblesses, le vainqueur du péché et de son empire, le vainqueur de la mort et de ses terreurs? Que craindre quand on a pour soi le vainqueur de l'impiété et de ses blasphèmes, le vainqueur de la superstition et de ses chimères, le vainqueur de l'hérésie et de ses complots, le vainqueur du libertinage et de ses excès?

Que craindre quand on a pour soi le vainqueur du ciel, de la terre et des enfers? Portez donc ici vos regards, timides soldats de Jésus-Christ, ranimez tout ce qui vous reste de foi pour contempler un moment ce grand objet de votre religion, et la croix d'un Dieu mourant vous adoucira bientôt tous ses préceptes, et le silence d'un Dieu mort vous persuadera bien mieux que tous les discours, et son sang, qui fait violence au ciel, vous touchera bientôt vous-mêmes, et s'il vous reste un cœur capable d'aimer, il en sera bientôt le maître, et vous allez sortir de son temple pénétrés d'amour, et commencer de l'aimer, de l'adorer dans le temps, pour continuer de l'aimer, de l'adorer à jamais dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

SERMON XX.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit Dominus vere et apparuit. (*Luc.*, XXIV.)

Le Seigneur est vraiment ressuscité et il s'est fait voir après sa résurrection

Madame,

Tel est, en peu de paroles, le grand principe de cette joie universelle substituée tout à coup au deuil général de l'Eglise. Jésus-Christ est véritablement ressuscité : n'est-il pas juste que l'Epouse de ce Dieu sauveur, trop longtemps désolée, désormais au comble de sa gloire, perde jusqu'au souvenir de sa tristesse; que les chants de triomphe succèdent aux concerts lugubres de sa douleur; que l'ornement funèbre qui couvrait ses autels se change en parures brillantes, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ même, revêtu d'un nouvel éclat au sortir du tombeau, son Eglise reprenne un nouveau lustre après les sombres jours de sa désolation? Eh! comment en effet, comment dans ce beau jour ne pas éclater en sentiments d'allégresse? Quel obstacle pourrait suspendre les transports de tous les cœurs fidèles? Si Jésus-Christ est ressuscité, les ennemis de sa personne et de sa religion sont enfin confondus; ses douleurs, ses ignominies font la matière de son triomphe; l'instrument même de son supplice devient l'étendard adorable de sa victoire; et tous les chrétiens glorieux et immortels dans la personne de leur chef, vainqueur de l'enfer et du monde, tous les chrétiens assurés, depuis ce grand jour, d'un sauveur, d'un médiateur, d'un rédempteur éternel, trouvent dans le seul miracle de sa résurrection le fondement inébranlable de leur espérance.

Car voilà, mes chers auditeurs, ce qui fait le fond même du mystère que nous célébrons; voilà ce qui en rend le souvenir si précieux à l'Eglise de Jésus-Christ, et ce qui en fera toujours dans l'univers chrétien la première des fêtes et des solennités. Le Fils de l'homme une fois ressuscité, tout est vrai, tout est divin dans le christianisme; et comme il ne faudrait que la fausseté reconnue de ce miracle pour rendre la foi du monde vaine et chimérique, il ne faut que la vérité manifeste de ce miracle pour affermir la foi des croyants contre tous les ennemis qui la combattent et la combattront jusqu'à la fin des siècles. Ne cherchons donc point de preuves étrangères au miracle de la résurrection de Jésus-Christ, soit pour nous confirmer dans la foi qui nous éclaire, soit pour la soutenir contre les systèmes de l'incrédulité; aussi est-ce à vous développer cette preuve victorieuse dans toute sa force et toute son étendue, que je m'attache uniquement dans ce discours. Permettez même, chrétiens, que je ne m'arrête point sur la morale que je pourrais tirer de ce mystère, et qui me paraît trop commune au reste pour que vous puissiez l'ignorer. Elle ne pourrait ici qu'interrompre le cours des arguments admirables que le triomphe de Jésus-Christ nous présente. Je ne veux donc aujourd'hui que démontrer et raisonner; je prouverai tout, pour ne laisser aucun subterfuge à l'incrédulité. Il faut une fois vous faire sentir la faiblesse de tout ce qui ose s'élever contre Jésus-Christ, et vous préserver pour jamais de tous les périls capables d'ébranler votre foi. Je vous développerai mon dessein dans un moment.

Dieu vainqueur de la mort et de l'impiété du monde, par le triomphe éternel de votre résurrection! Dieu sauveur! vous, que toute la gloire du ciel venge aujourd'hui des opprobres de la terre, du haut de votre trône, animez-moi de vos regards; versez dans mon âme cette sainte ivresse qui transportait vos apôtres quand ils faisaient retentir l'univers des preuves triomphantes de votre divinité. Je m'abandonne à l'empire de votre grâce, et pour obtenir de vous-même la force et la lumière dont elle est la source, je m'adresse à votre sainte Mère, en lui disant avec l'Eglise : *Regina cœli.*

Quoique la religion de Jésus-Christ ait la gloire d'être établie sur toutes les sortes de

preuves qui peuvent concourir à démontrer la divinité de son origine ; quoique chacune des preuves qui en font l'appui soit capable de convaincre par elle-même l'esprit qui saura les pénétrer ; il est vrai cependant que la démonstration du christianisme, fondée sur le miracle de Jésus-Christ ressuscité, doit tenir le premier rang parmi toutes les autres dont elle fait essentiellement la force ; puisque, selon saint Paul, toute la foi chrétienne n'est qu'un fantôme et une illusion, si l'opinion de ce grand miracle n'est qu'un préjugé introduit dans le monde par le mensonge et l'imposture : *Si Christus non resurrexit, inanis est et fides nostra.* (II *Cor.*, XV.) Mais comment la preuve que la résurrection de Jésus-Christ fournit à ses disciples sur le point de sa religion est-elle si supérieure au reste des preuves qui la démontrent ; et pourquoi mérita-t-elle dans tous les temps d'être regardée comme le fondement de cette religion divine ? Pourquoi Jésus-Christ même l'a-t-il choisie par préférence comme le caractère unique auquel son peuple devait le reconnaître ? *Signum non dabitur, nisi signum Jonæ prophetæ.* (*Matth.*, XII.) Ecoutez-en la raison, chrétiens : c'est que ce seul miracle réunit dans le plus haut degré le double avantage qui doit distinguer la preuve d'une religion telle que la nôtre ; c'est-à-dire d'une religion révélée de Dieu, d'une religion révélée pour tous les hommes. Car prenez garde, je vous prie : si cette religion est véritablement révélée de Dieu, elle doit donc être appuyée sur des preuves invincibles et sans réplique ; et si cette religion doit réunir tous les hommes sous son empire, elle doit donc être établie sur des preuves capables de soumettre tous les esprits sans exception. Or telle est cette preuve admirable, dont la résurrection de Jésus-Christ est le principe. Et de là voici quel est en deux mots tout mon dessein. Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de la vérité de sa religion ; ce sera la première partie. Résurrection de Jésus-Christ, preuve universelle de la vérité de sa religion ; ce sera la seconde partie. Dessein qui vous semblera peut-être inutile à traiter devant une assemblée toute chrétienne ; mais qui me paraît à moi souverainement nécessaire, persuadé, comme je le suis, que le grand nombre des chrétiens pèche dans le principe même qui est la foi ; et que le règne de l'incrédulité, trop étendu de nos jours, cesserait bientôt de l'être, si, dans les discours adressés aux fidèles, on savait les précautionner contre les doutes de leur religion, leur apprendre à se la démontrer à eux-mêmes et à la défendre contre ces hommes téméraires qui la combattent. Quoi qu'il en soit, dans la suite des raisonnements que j'ai à vous développer, je procéderai toujours avec la simplicité que la démonstration demande, et pour m'exprimer ainsi, le flambeau de l'évidence à la main.

PREMIÈRE PARTIE

Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de la vérité de sa religion, c'est la première idée que je dois vous rendre sensible. Pour y parvenir je considère cette preuve en elle-même, c'est-à-dire dans son principe et dans ses conséquences ; dans son principe le plus évident qui fut jamais, et dans ses conséquences non moins évidentes que le principe même. Deux réflexions simples qui vont faire tout le fond de cette première partie. Le principe de cette preuve, c'est le prodige même de la résurrection de Jésus-Christ. Or, fut-il jamais un fait plus évidemment croyable que ce prodige ? Pour le démontrer jusqu'à l'évidence, je pourrais me contenter de produire sur ce point la croyance universelle des chrétiens, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours. Voyez, pourrais-je dire à quiconque oserait révoquer en doute ce grand miracle, le fondement et l'appui de notre foi ; voyez cette suite de générations qui, depuis dix-sept cents ans, peuplent tour à tour l'univers chrétien : *Interroga generationem pristinam.* (*Job*, VIII.) Ces milliers d'hommes qui vous précédèrent, qui ne furent pas moins intéressés que vous à se préserver de l'erreur, et ne furent pas moins pénétrants pour la découvrir sous les formes diverses qu'elle pouvait prendre ; tant de peuples opposés par la variété des mœurs, des esprits et des coutumes, on les a vus se réunir dans la croyance de Jésus-Christ ressuscité. Ce miracle est donc indubitable, aurais-je droit à l'instant de conclure ? Un pareil témoignage ne saurait être sujet à l'illusion, si l'erreur, à force d'artifice et d'industrie, pouvait se glisser dans la croyance universelle, du moins serait-elle bientôt décelée ; l'imposture ne peut se cacher longtemps, quand la multitude des hommes est également intéressée à la découvrir et à la proscrire.

Mais pour ne rien laisser à désirer sur ce point capital et décisif, passons en esprit jusqu'à la source de notre foi, et sans égard pour le témoignage infaillible de tant de nations, réduisons-nous à juger de ce miracle par les premiers témoins qui nous l'ont transmis ; leur autorité seule ne l'élève-t-il pas au plus haut degré de certitude que peut exiger la défiance de l'esprit humain ? Car, quel est le langage de ces hommes qui m'assurent la vérité de ce miracle ? Ce Jésus que vous avez crucifié, s'écrient-ils d'une voix unanime en présence des juifs dont ils méprisent les fureurs, ce Jésus s'est fait voir à nous vivant et glorieux trois jours après sa mort. Oui, nous l'avons vu de nos yeux, nous avons entendu sa voix ; il s'est laissé toucher par nous ; il a daigné manger avec nous, et durant l'espace de quarante jours ses apparitions réitérées nous ont pleinement convaincus qu'il est véritablement ressuscité : *Viri Israelitæ, Auctorem vitæ interfecistis, quem Deus suscitavit, cujus nos testes sumus... qui manducavimus et bibimus cum illo, postquam resurrexit a mortuis.*

(*Act.*, III.) Ainsi s'exprime le zèle intrépide des apôtres de Jésus, et l'horreur des supplices ne fait point varier leur témoignage constant et unanime. Or, de pareils témoins peuvent-ils laisser dans les esprits l'ombre même du soupçon sur la vérité du miracle qu'ils annoncent? Ils seraient donc trompés eux-mêmes, où ils entreprendraient de tromper le monde qui les écoute.

Trompés eux-mêmes! mais fut-il jamais des hommes si crédules et susceptibles d'une illusion si durable? Quoi! les apôtres, ou séparés ou réunis, auraient cru l'espace de quarante jours jouir de la présence, des entretiens et des leçons de leur Maître, ils auraient cru l'entendre un si long temps, les assurer de l'assistance de son esprit, leur expliquer les vérités dont ils devaient être les prédicateurs; leur manifester le plan général de son Eglise; leur en révéler les sacrements, la hiérarchie, la discipline? Il y a plus, en conséquence de ces apparitions fréquentes de Jésus-Christ qu'ils nous racontent, ils auraient acquis en effet mille connaissances sublimes dont leur esprit grossier paraissait incapable; et cette doctrine merveilleuse qui les éclaire tout à coup sur tant de points qui ne pouvaient être du ressort de l'invention humaine, n'aurait été dans leurs esprits que l'effet d'une illusion générale de leurs sens, dont aucun n'aurait percé l'imposture mystérieuse. Non, non, mes chers auditeurs, supposât-on d'ailleurs dans les apôtres l'esprit le plus crédule, au lieu de cette lenteur à croire qui leur est reprochée plus d'une fois dans l'Ecriture : *Stulti et tardi corde ad credendum* (*Luc.*, XXIV); ils n'ont pu se laisser surprendre à la séduction sur le fait prodigieux dont il s'agit. Les circonstances marquées qui le suivent et l'accompagnent, les garantissent évidemment du soupçon de l'erreur; ce bel ordre d'idées, de projets qu'ils nous ont transmis pour l'administration de l'Eglise; ces lumières plus pures que celles de la raison même, et qui éclairent encore l'Eglise de nos jours, ne sauraient être le fruit d'une vaine illusion ; et si le concours unanime de leurs sens ne suffisait pas à persuader au monde la réalité des apparitions dont Jésus-Christ les honora trois jours après sa mort; le seul changement, ce changement admirable qui s'opère visiblement dans leurs esprits, serait pour tous les siècles la preuve convaincante de leur entretien et de leur commerce avec Jésus-Christ ressuscité, seul capable de leur communiquer tant de lumières : *Surrexit vere et apparuit.*

Cependant les apôtres de Jésus, incapables de se laisser tromper sur la résurrection réelle ou apparente de leur Maître, ne nous auraient-ils pas trompés nous-mêmes? Et convaincus de la fausseté du miracle qu'ils publiaient, n'auraient-ils pas eu la folle ambition d'infecter toute la terre du poison de l'erreur? Ici, chrétiens, ne nous lassons point de justifier notre foi, et tout injuste, tout extravagant même que peut être un pareil soupçon, employons, pour le détruire, l'évidence qui le combat en mille manières. On nous demande si les apôtres n'ont point voulu tromper le monde? Et moi je demande d'abord quelle espèce d'intérêt aurait pu les engager dans un projet si étrange? Telle est en effet la nature du cœur de l'homme, malgré la bizarrerie des inclinations humaines, de n'obéir jamais qu'au sentiment impérieux qui l'entraîne vers le bonheur réel ou imaginaire. Arrachez de votre cœur ce penchant vers sa félicité, vous le dépouillez à la fois de tous ses penchants, vous éteignez dans un instant tous ses désirs; il cesse d'agir, il devient insensible, ou plutôt il n'est plus. Si donc on veut que les apôtres aient formé l'affreux projet de séduire le monde et de l'abuser sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ, que l'on nous découvre quel motif secret, tendant à leur bonheur, a pu conseiller à de tels hommes cette entreprise détestable et les animer à l'exécution? Serait-ce le désir d'une meilleure fortune, capable d'adoucir leur destinée présente? Mais les persécutions des prêtres, les fureurs du peuple, dont le Maître fut la victime, menacent les disciples, s'ils osent entreprendre de venger sa mémoire : ils ne l'ignorent pas, et c'est même la grande récompense qu'ils attendent de leur courage et de leur zèle.

Serait-ce le désir de venger l'honneur de leur Maître, flétri par l'ignominie de son supplice? Mais si Jésus-Christ n'est pas en effet ressuscité, comme il l'avait solennellement promis, il nous a donc abusés, doivent dire ses disciples indignés contre l'imposture? Et si les disciples reconnaissent qu'ils sont trompés, iront-ils braver la mort pour l'intérêt d'un maître qui les aura séduits et dont ils n'ont plus rien à espérer ni pour ce monde ni pour l'autre?

Serait-ce enfin le désir d'une prétendue gloire qu'ils trouveraient à soutenir opiniâtrément l'erreur? Mais quand ils pourraient porter le délire de la raison jusqu'à se flatter d'illustrer leur mémoire, en éternisant le mensonge, pourraient-ils bien se résoudre à cet excès de scélératesse, de rendre témoignage à la fausseté reconnue au sein de la mort même? On a vu sans doute des hommes soutenir opiniâtrément l'erreur jusque dans les bras de la mort; mais pourquoi? C'est que l'erreur dont ils étaient prévenus avait pris enfin à leurs yeux toutes les couleurs de la vérité qu'ils prétendaient uniquement défendre. Or il n'en est pas de même des apôtres de Jésus-Christ : s'ils meurent pour attester sa résurrection qu'ils ne croient pas, c'est mourir pour un mensonge évidemment reconnu pour ce qu'il est; pour un mensonge qui ne peut les séduire sous l'apparence de la vérité, parce qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion, d'une matière de raisonnement sur laquelle peut se tromper l'homme le plus habile, mais d'un fait sensible et palpable, sur lequel l'homme le moins habile ne saurait se tromper. Tous les intérêts, tous les motifs capables de remuer

le cœur de l'homme et de le déterminer à l'action, conspiraient donc à détourner les apôtres de publier faussement la résurrection de Jésus-Christ ; et s'ils ont entrepris de la persuader au monde, l'intérêt seul de la vérité pouvait être le principe de leur zèle et le soutien de leur courage.

Mais à quoi m'arrêté-je et pourquoi multiplier inutilement les preuves ? Je ne demande plus si les apôtres ont pu se laisser séduire, ou s'ils ont pu se déterminer à nous tromper nous-mêmes, sur le fait merveilleux dont ils se font les martyrs ; mais je demande par quels ressorts secrets ils ont pu réussir à persuader aux nations que Jésus-Christ était réellement ressuscité, s'il ne l'était pas en effet ? Quels sont-ils donc ces hommes qui publient hautement la résurrection de leur Maître pour en imposer à l'univers sur le fait le plus intéressant pour tous les peuples ? Sont-ce des hommes d'autorité qui forment un parti redoutable aux ennemis de leur doctrine, qui soient soutenus et protégés dans leurs desseins par le concours de la puissance et de la politique humaine ? Sont-ce des hommes de savoir et d'industrie, renommés dans leur nation par le talent funeste de la cabale et de l'intrigue ? Rien de pareil ne s'offre à moi, dans les premiers disciples de Jésus-Christ : profession méprisée, naissance obscure, ignorance grossière, timidité excessive, c'est tout ce que leur attribue la fidélité de l'histoire. Or qui se persuadera jamais qu'une poignée d'hommes également dépourvus de talents, de savoir, de courage et de puissance ait fait plier tout à la fois, sous le joug d'un faux miracle, l'autorité, la politique et la multitude ? Qui se persuadera que douze pêcheurs soient heureusement parvenus à renverser toutes les religions régnantes, à confondre l'orgueil de tous les sages, à détruire tous les préjugés du paganisme, par la seule exposition d'un fait destitué de certitude et de vérité ? Qui se persuadera enfin que les apôtres aient pu exécuter, pour établir l'erreur, sans nulle ressource du côté de Dieu ni des hommes, ce que nous concevons à peine qu'ils aient pu faire avec le secours de tous les prodiges du ciel pour établir la vérité ?

Non, il n'est permis qu'aux insensés, incapables de réfléchir sur une entreprise, d'en comparer les moyens avec la fin ; il n'est permis qu'à ces êtres dégradés, qui ont fait divorce avec la raison, d'attribuer à des hommes destitués des plus faibles ressources, la persuasion d'une imposture que le concours même de tous les moyens humains ne suffisait pas à persuader au monde. Le témoignage des apôtres, malgré les défiances affectées de l'incrédule, est donc la preuve invincible de Jésus-Christ ressuscité ; ils n'ont pu se laisser séduire, ils n'ont pu vouloir nous tromper nous-mêmes : l'eussent-ils voulu, l'impossibilité du succès nous mettait à l'abri d'une pareille erreur.

Qu'on ne demande donc plus, comme l'on fait trop souvent, dans le dessein d'affaiblir le fondement de notre croyance, qu'on ne demande plus pourquoi Jésus-Christ a spécialement choisi ses apôtres pour témoins de sa résurrection ; pourquoi il ne s'est pas manifesté mille fois, et même constamment, à tous les juifs, pour faire ainsi de ses ennemis mêmes les témoins forcés de son triomphe. Eh ! que nous importe, en effet, que Jésus-Christ n'ait pas voulu rendre sa résurrection publique par les apparitions de son humanité sainte aux regards des peuples, si la publicité de ces apparitions merveilleuses ne pouvait pas la rendre plus certaine ? Or cette publicité, que désirent quelquefois indiscrètement des chrétiens mêmes, d'ailleurs fermes dans leur foi, aurait-elle augmenté la certitude et l'évidence de ce miracle ? Non, mes chers auditeurs, ce n'est point proprement le nombre, c'est la qualité des témoins, au-dessus de tout soupçon, qui le rend infiniment digne de notre croyance ; et des millions d'hommes réunis pour le persuader au monde ne pouvaient avoir le même avantage que les seuls apôtres. Je m'explique. Il nous fallait des témoins convaincus de ce miracle par la variété, l'assiduité, les effets sensibles et durables des apparitions de Jésus-Christ. Or Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, séparé désormais du commerce ordinaire du monde par une vie moins humaine que céleste, ne pouvait pas, dans le cours de cette nouvelle vie, donner au commun des hommes ces signes multipliés, ces signes sensibles, ces signes merveilleux de sa résurrection, qu'il offrait habituellement à ce petit nombre d'apôtres, dont il avait fait choix pour lui servir de témoins dans toutes les parties de l'univers. Il fallait encore que ces témoins, convaincus par tant de preuves infaillibles du triomphe de Jésus-Christ, fussent des hommes pleins de candeur, de sincérité, de bonne foi, sans autre intérêt que celui de la vérité, et prêts à l'attester devant les plus redoutables tribunaux, sans se laisser vaincre par la crainte des supplices et de la mort. Or la multitude des juifs, déjà frappés d'aveuglement pour le déicide qu'ils avaient commis dans sa personne, pouvaient-ils avoir à son égard cet esprit de sincérité, de droiture et de justice, pour rendre témoignage à sa gloire ? Et, loin de verser leur sang pour attester sa résurrection, n'auraient-ils pas employé mille impostures pour en obscurcir l'évidence ? Tant de caractères de vérité, réunis dans les premiers témoins de notre foi, et qui nous inspirent une pleine confiance en leur témoignage, ne pouvaient donc convenir à la multitude dont on voudrait que Jésus-Christ ressuscité se fût fait reconnaître. La publicité de sa résurrection était donc plus propre à en affaiblir les preuves véritables qu'à les multiplier ; et la certitude de ce miracle, dont dépendait tout le christianisme, ne pouvait être mieux fondée que sur un petit nombre de témoins, tels que ceux qui nous l'ont transmis : témoins convaincus de toutes les manières dont ils pouvaient l'être, et jusqu'à devenir tous les

martyrs de la vérité de leur parole. La preuve que Jésus-Christ ressuscité fournit à ses disciples, pour la défense de sa religion, est donc incontestable dans son principe, puisqu'il n'y eut jamais d'événement plus avéré que le miracle de cette résurrection. Mais serait-elle moins incontestable dans les conséquences que nous croyons devoir tirer de son principe? Voici, chrétiens, l'ordre et le précis de ces conséquences victorieuses; je les réduis à quelques propositions simples, également faciles à concevoir et à développer.

2° Jésus-Christ, dans le cours de sa vie mortelle, avait annoncé plus d'une fois sa résurrection future, comme devant être le prodige de la puissance propre et personnelle dont il était revêtu : première proposition. Ce n'est donc point par le secours d'une force étrangère et empruntée, mais par sa vertu propre et personnelle, que Jésus-Christ a triomphé des horreurs du tombeau : seconde proposition. Jésus-Christ est donc véritablement le Fils de Dieu, le Dieu incarné pour le salut du monde; et la vérité de sa religion, ainsi que la divinité de sa personne, ne saurait plus être contestée : conclusion nécessaire. Donnons quelque étendue à ce petit nombre de vérités, dont la liaison infaillible présente à nos yeux les clartés de la démonstration.

Oui, mes chers auditeurs, Jésus-Christ dans le cours de sa vie mortelle avait annoncé sa résurrection, comme devant être le prodige de la puissance personnelle dont il était revêtu. Consultez l'Évangile dépositaire fidèle de ses expressions sur sa gloire future; comment s'exprime-t-il sur le miracle de sa résurrection qu'il annonce également à ses ennemis et à ses disciples? Il ne se contente pas de leur dire qu'il ressuscitera trois jours après sa mort : *Tertia die resurget* (*Marc.*, X); mais il ajoute encore qu'il ressuscitera comme le souverain arbitre de la mort et de la vie; mais de plus il assure que pour reprendre une vie nouvelle, il n'aura pas besoin, dans le tombeau, d'une autre vertu que de la sienne. Car quelle autre idée peut faire naître dans les esprits cette parole qu'il adresse aux pharisiens, jaloux du pouvoir absolu et indépendant dont il se glorifie: Vous demandez, dit-il, un miracle qui justifie les droits divins que je m'attribue; voici le prodige éclatant que je vous réserve : détruisez ce temple visible, qui est mon corps, et je le rétablirai trois jours après dans le même état, et même dans un état plus parfait : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.* (*Joan.*, II.) Comme s'il disait à ces ennemis déclarés de sa gloire : Exercez sur mon corps toutes vos fureurs; faites-moi succomber sous les plus cruels supplices que peuvent inventer toutes les passions humaines conjurées contre moi et ma doctrine; ce corps visible entrera dans les ombres du tombeau, parce que je le veux ainsi; mais cette même volonté, qui aura décidé du moment de mon trépas, décidera également du jour de ma résurrection : *Et in tribus diebus excitabo illud.* J'ai le pouvoir de quitter la vie, dit-il encore ailleurs, et j'ai le pouvoir de la reprendre; et c'est ma volonté toujours souveraine qui décide uniquement et de ma vie et de ma mort. *Pono animam meam a meipso, potestatem habeo ponendi eam, et iterum sumendi eam.* (*Joan.*, X.)

Or, Jésus-Christ pouvait-il en effet annoncer plus clairement de lui-même cette espèce de résurrection qui jusqu'alors n'avait point eu d'exemples; cette résurrection dont il devait être tout à la fois et le sujet et le principe? Ce n'est plus ici, comme dans les autres prodiges de sa vie mortelle, ce n'est plus cet homme qui s'oublie lui-même, et dont l'humble modestie n'attribue ses œuvres merveilleuses qu'au pouvoir suprême de son Père, ou à la foi vive de ceux qui en sont l'objet. S'agit-il du prodige singulier de sa résurrection, il en parle en Dieu, et en Dieu absolu qui seul doit l'opérer; il craindrait, ce semble, d'en partager la gloire; il prétend le donner comme un signe qui lui soit propre et personnel, comme un signe qui doit manifester dans sa personne une vertu aussi indépendante que celle de son père : *Pono animam meam a meipso.*

Et s'il ne l'entendait pas ainsi, mes chers auditeurs, pourquoi regardait-il lui-même et voulait-il faire regarder au monde le prodige de sa résurrection, comme le plus grand des miracles, parmi tant d'autres qu'il avait faits? Il fallait donc que ce miracle dût avoir un caractère particulier qui le distinguât, pour ainsi dire, de la foule de ses prodiges, et qui le rendît vraiment supérieur à tous. Or pourquoi sa résurrection devait-elle être un plus grand miracle que celle du Lazare, ou du fils de la veuve de Naïm, qu'il avait opérées pour vaincre la crédulité d'Israël? C'est, sans doute, parce que sa propre résurrection devait s'opérer tout à la fois et par lui-même et sur lui-même. Jésus-Christ, dans le cours de sa vie, avait donc annoncé sa victoire future sur la mort, comme devant être le prodige de la force personnelle dont il était revêtu; ainsi devons-nous le croire sur la foi de ses expressions; et c'est de cette manière qu'en a toujours jugé l'univers chrétien, pour qui Jésus-Christ ressuscité, et Jésus-Christ ressuscité par sa propre vertu, ne fut jamais qu'un même article de croyance.

Mais que s'ensuit-il de cette première vérité, mes chers auditeurs? N'est-ce pas évidemment que Jésus-Christ est ressuscité sans le secours d'une vertu étrangère et distinguée de lui-même? Car s'il avait eu besoin d'une force empruntée pour sortir du tombeau, après cet engagement solennel à ressusciter par sa propre puissance, ce serait donc un fourbe et un imposteur (pardonnez-moi, chrétiens, ces expressions que je ne prononce qu'avec peine, malgré la nécessité de mon sujet,) ce serait, dis-je, un fourbe et un imposteur, qui aurait usurpé sur la terre le pouvoir suprême qu'il n'avait pas,

et dont le ciel, qui veille à la religion des peuples, doit confondre à la face de l'univers le mensonge et l'imposture. Mais bien loin que le ciel s'intéresse à le confondre, comme l'usurpateur de son empire, je le vois ressusciter en effet au moment précis qu'il avait marqué, et sortir glorieux du sein de la mort, malgré les fureurs toujours égales d'une nation conjurée contre sa vie et sa gloire. Il est donc visiblement protégé du ciel contre les complots de ses ennemis dont il triomphe avec éclat. L'esprit d'imposture et de mensonge ne saurait donc être son partage. Et par une suite nécessaire, puisqu'il a déclaré que sa résurrection serait l'effet de sa puissance propre et personnelle, nous sommes forcés de croire à sa parole, dont le ciel fait connaître si sensiblement la vérité. Ainsi, chrétiens, autant qu'il est vrai que le Dieu créateur de l'univers ne peut autoriser l'erreur et la séduction parmi les hommes, autant est-il incontestable que Jésus-Christ est sorti du tombeau sans avoir besoin d'une autre vertu que de la sienne, et que c'est à lui seul que convient l'oracle du prophète, lorsqu'il annonce aux siècles à venir la gloire d'un homme qui doit demeurer libre au milieu des morts et retourner à la vie par une vertu souveraine et indépendante: *Homo sine adjutorio inter mortuos liber.* (*Psal.* LXXXVII.)

Jésus-Christ est donc véritablement le Verbe de Dieu, le Dieu incarné pour le salut du monde. Conséquence démontrée par la nature même de ce prodige au-dessus de tous les prodiges, et qui consiste à se rendre à soi-même la possession d'une vie que l'on n'a plus. Eh! quel autre qu'un Dieu tout-puissant pourrait être l'auteur et le principe de cette merveille inouïe jusqu'alors? Pour ressusciter en effet, par sa propre vertu, il faut sans doute pouvoir agir sur soi-même après sa mort; il faut conserver dans le sein du tombeau cette vertu capable d'ouvrir une seconde fois à la lumière des yeux que la mort avait fermés. Il a donc fallu que la mort, qui détruit généralement dans tous les hommes le principe naturel du mouvement et de l'action, ait trouvé dans Jésus-Christ seul un principe inaltérable, incorruptible et immortel. Eh! quel pouvait-il être, ce principe de vie et d'immortalité, sinon la personne du Verbe, toujours unie à son corps adorable, lors même que l'âme en fut séparée au moment qu'il expira sur la croix? Il était donc, malgré son apparente faiblesse, le Dieu fort, le Dieu puissant, le Dieu admirable, le Dieu de tous les êtres et de tous les temps, le Dieu de la mort même, dont il triomphait jusque sous son empire. C'était donc au grand miracle de sa résurrection qu'il était réservé de manifester aux yeux du monde la divinité dont il possédait la plénitude; de dissiper tous les nuages dont l'humiliation de sa seconde naissance couvrait les splendeurs divines de sa génération éternelle. Et il n'est point d'homme raisonnable qui ne doive s'écrier à la vue de ce prodige, ainsi que le centenier de l'Evangile, témoin du grand cri dont il étonna le monde en expirant: Oui, cet homme était vraiment le Fils unique de Dieu: *Vere hic homo Filius Dei erat.* (*Matth.*, XV.) Dans les autres mystères de sa vie, dit saint Bernard, il paraît homme et souvent moins qu'un homme; mais, au moment de sa résurrection, c'est Dieu et Dieu tout entier qui se manifeste en sa personne aux yeux du monde: *In resurrectione totus Deus.*

On ne peut donc plus contester la vérité de la religion de Jésus-Christ; conséquence évidente et qui ne souffre point de réplique. Puisque si la religion de Jésus-Christ est la religion d'un Dieu, dès lors ce qu'il y a de plus impénétrable à l'esprit humain dans ses mystères, de plus terrible aux passions dans sa morale, porte le caractère et l'empreinte de la divinité même. Il faut donc les croire, ces mystères incompréhensibles où les lumières de la raison ne peuvent atteindre, malgré l'obstacle qu'oppose cette raison superbe à la croyance aveugle qu'on lui demande. Il faut donc la faire régner sur ses mœurs, cette morale de renoncement et d'abnégation qui paraît au-dessus des forces de la nature depuis le péché, malgré les murmures d'un amour-propre, martyr éternel de ces austères vertus; et les vains raisonnements du libertinage et de l'impiété désormais confondus, laissent la foi chrétienne en possession de cette vérité incontestable que lui assure la divinité de son auteur manifestée par le prodige de sa résurrection: *In resurrectione totus Deus.*

Et c'est ainsi, mes chers auditeurs, que les juifs s'accordaient eux-mêmes à juger du miracle de la résurrection de Jésus-Christ; quoique dans un esprit bien différent du nôtre. Ils voyaient clairement qu'ils auraient fait d'inutiles efforts pour anéantir sa personne et sa gloire. Ils voyaient que l'ignominie et la ruine qu'ils préparaient à sa religion naissante ne menaçaient que la Synagogue, si la persuasion vraie ou fausse de cette résurrection de Jésus-Christ venait à s'introduire dans l'esprit des peuples. Et c'est ce qui engagea cette nation incrédule, et ce qui l'engage encore aujourd'hui à combattre avec l'obstination furieuse que vous lui connaissez, la vérité invincible de ce miracle. Mais qu'est-il résulté de cette obstination judaïque qui devait être, ce semble, si préjudiciable au christianisme? (Admirons, en concluant cette première partie, la providence de notre Dieu qui du malheur des réprouvés sait tirer le plus grand bien de ses élus.) C'est que la résurrection de Jésus-Christ est devenue plus certaine encore, s'il est possible, par la contradiction même que lui opposent ses ennemis les plus opiniâtres. Car écoutez, chrétiens, comment je raisonne; et si j'ose le dire, comment tout homme sage doit raisonner. Si les juifs, malgré l'intérêt qui les anime à démontrer le faux d'une résurrection qui les accable, ne produisent rien cependant qui montre l'impossibilité de ce miracle en lui-même, rien

qui soit capable d'en affaiblir les preuves et d'en réfuter les témoins; si au lieu de nous opposer des arguments de cette nature, qui seuls pourraient détruire le miracle qu'ils contestent, ils n'allèguent en leur faveur qu'une explication également absurde et ridicule, dès là ne suis-je pas en droit de regarder la faiblesse, disons mieux, la répugnance de leurs preuves, comme l'effet évident de l'impuissance où ils sont d'obscurcir le miracle qu'ils refusent de croire; et cette seule impuissance, dans les ennemis les plus passionnés qui furent jamais, ne devient-elle pas une nouvelle preuve de la vérité? Or quelle espèce d'arguments fait la ressource des juifs contre la résurrection de Jésus-Christ, publiée et reconnue de toutes parts? J'interroge leurs prêtres, leurs docteurs, leurs pontifes, et ce qu'il y a de plus distingué dans la multitude incrédule, tous protestent hautement que Jésus-Christ n'est pas véritablement ressuscité.

Mais j'attends la preuve solide de ce qu'ils avancent; et que me répond la Synagogue assemblée? Les disciples de Jésus-Christ, dit-elle, ont enlevé secrètement le corps de leur maître, ont su le dérober aux regards du peuple, et depuis ce moment ils publient qu'il est ressuscité. Voilà donc où se réduisent toutes les preuves des juifs, tous les efforts de leur cabale, toute la prudence de leurs conseils, contre le miracle de la résurrection de Jésus-Christ. Or n'est-ce pas là, comme je l'ai dit, jeter un nouveau jour sur le miracle qui les désespère, par les moyens même dont ils s'efforcent de l'obscurcir? J'en appelle à l'incrédule que le nuage du préjugé ou de la passion n'aurait pas encore aveuglé. On veut que le corps de Jésus-Christ ait été secrètement ravi par ses disciples; mais les chefs de la nation, ouvertement déclarés contre le nouveau législateur, n'ont-ils pas mis une garde à l'entrée de son tombeau? N'ont-ils pas apposé leur sceau sur la pierre qui le fermait, pour le rendre inaccessible jusqu'au troisième jour? N'ont-ils pas détruit par avance tous les subterfuges de leur mauvaise foi, en prenant toutes les mesures que peut suggérer la prudence humaine, soutenue de la jalousie la plus pénétrante, pour obvier à l'artifice prétendu des apôtres? Eh! comment, en effet, les apôtres auraient-ils échappé à tant de vigilance, éludé tant de précautions, et surpris un dépôt si fidèlement gardé? Seront-ils venus à la faveur des ombres de la nuit? Auront-ils profité, pour l'exécution de leur projet, du sommeil où la garde était plongée? Mais le bruit inséparable de cette entreprise audacieuse réveille-t-il aucun des soldats? Si les soldats sont réveillés, pourquoi n'arrêtent-ils pas l'enlèvement du corps qui leur est confié par la nation entière? N'osent-ils donc résister à un petit nombre d'hommes trop connus par leur timidité? Et si les soldats sont livrés au sommeil, d'où leur vient cette assurance que le corps de Jésus a disparu par l'enlèvement qu'en ont fait ses disciples? Non, il n'y a que le désespoir qui puisse inspirer et soutenir de pareilles réponses. C'est là, cependant, chrétiens, la ressource unique des ennemis de Jésus-Christ, contre le miracle démontré de sa résurrection; et dès lors leur défense même, dont la vanité frappe les yeux les moins clairvoyants, ne se tourne-t-elle pas contre eux, pour servir d'argument à la vérité? Hé quoi! devons-nous dire ici, confirmés dans notre foi par les vains efforts de ceux qui la combattent; hé quoi! un peuple entier d'ennemis furieux conjurés contre Jésus-Christ et sa gloire; un peuple entier prêt à devenir pour le monde un objet d'horreur, s'il n'arrête pas la croyance de Jésus-Christ ressuscité; ce peuple déicide, appuyé du conseil et de l'autorité de ses prêtres, poussé tout à la fois par la plus terrible haine et le plus vif intérêt à détruire l'opinion de ce miracle, n'en combat cependant la vérité que par des témoins qui attestent un enlèvement qu'ils n'ont pu voir, un enlèvement impossible à exécuter pour les hommes faibles et timides qu'ils en font les auteurs. Il faut donc que ce miracle porte avec soi le caractère de l'évidence, puisque tous les efforts de la haine et de l'intérêt sont impuissants pour en obscurcir la vérité : *Surrexit vere et apparuit.*

Et qu'on ne s'imagine point, au reste, que l'incrédulité obstinée de ce peuple suppose de sa part, pour ne pas croire, des raisons et des preuves que nous ignorons. Non, mes chers auditeurs, tout Israël, pour renverser le fondement du christianisme, n'a rien de plus à nous opposer que l'enlèvement prétendu du corps de Jésus-Christ. Qu'attendrait-il donc à produire ses autres moyens d'attaque et de défense, ce peuple malheureux, s'il lui en restait encore? Dix-sept siècles se sont écoulés depuis qu'il est abhorré du monde, comme ayant versé le sang de Jésus-Christ; il a vu, et il voit encore l'histoire de nos évangiles passer de climat en climat, et se faire adopter par la foule des peuples, empressés à reconnaître pour Dieu celui qu'il a condamné comme le plus grand des criminels. Il entend, depuis sa dispersion, tout l'univers dont il est l'esclave, lui demander tour à tour le sujet de son incrédulité, lui reprocher son aveuglement plus invincible que celui de l'idolâtre, qui se rend à la croyance de Jésus-Christ ressuscité. Qu'attendrait-il encore à élever sa voix pour se délivrer de l'infamie, ce peuple frappé de l'anathème de Dieu et des hommes, si la force de la vérité qu'il sent, malgré lui-même, ne le contraignait pas au silence? La terre entière est prête à révoquer l'opprobre éternel dont le juif est couvert, s'il prouve l'imposture du miracle qu'il ne croit pas. Et il reste sans réponse, il n'a donc rien de raisonnable à nous opposer; et un tel silence, lorsque tout l'oblige à parler, est la pleine conviction de son déicide, dont il ne sait comment effacer la tache aux yeux de l'univers.

Que l'on cesse donc de nous répéter ce faux raisonnement que l'on ose opposer aux traits de l'évidence. Les juifs n'ont pas cru

d'abord, et s'obstinent encore à ne pas croire la résurrection de Jésus-Christ; donc ils avaient de légitimes raisons pour rejeter cette croyance. Non, ce n'est point cette conséquence qui doit se tirer de l'incrédulité de ce peuple; le seul raisonnement vrai qui en résulte, le voici : Les juifs avaient, pour croire, les plus fortes raisons, et ils n'ont encore que des défaites pitoyables pour s'autoriser dans leur incrédulité; leurs descendants, aussi savants que leurs pères contre Jésus-Christ et sa religion, trahissent assez la faiblesse de leur cause, par l'opiniâtreté de leur silence; donc leur incrédulité même, si dépourvue de raisons et de preuves, loin d'affaiblir ma foi, doit m'y confirmer de plus en plus, et leur aveuglement prodigieux devenir la source de mes lumières : *Surrexit Dominus vere et apparuit.*

Que serait-ce maintenant, mes chers auditeurs, et combien de nouveaux motifs d'attachement à Jésus-Christ ressuscité ne découvririez-vous pas dans l'aveuglement du juif endurci, si le temps me permettait de vous retracer les égarements de raison où ce peuple, et après lui tant d'ennemis du nom chrétien, se précipitent encore tous les jours, en conséquence de leur incrédulité sur ce point fondamental de notre religion? Car c'est là qu'aboutissent enfin ces esprits superbes, jaloux de la gloire et des triomphes de l'Homme-Dieu, à devenir, ainsi que le juif dont ils suivent la trace, les témoins de la vérité même, par l'absurdité des raisonnements où ils se voient réduits pour la combattre. Oui, malgré cette force prétendue de raison, dont se laisse trop souvent éblouir le peuple fidèle; malgré cet air audacieux dont ils se parent, pour insulter à la simplicité de notre foi; malgré cet esprit de système et de philosophie qui semble les annoncer comme les sages du monde, il suffit de les suivre dans leurs raisonnements bizarres et destitués de principes, pour y découvrir les suites funestes de leur révolte contre la foi de Jésus-Christ, et conséquemment la confirmation de cette même foi qu'ils blasphèment.

Proposition dont il serait facile de vous justifier ici la vérité, en vous faisant jeter les yeux sur cette succession d'erreurs monstrueuses, qui ont fait l'opprobre de la raison humaine, dès qu'elle a osé s'élever contre la foi qui nous éclaire. Vous verriez tant d'impies fameux que le ciel a laissé naître, successivement dans tous les temps, se soutenir contre l'argument invincible des miracles évidents qu'on leur présente; comment? Par une conjecture vaine et sans fondement, par une impossibilité chimérique que leur fait voir la petitesse de leur esprit dans un mystère qu'ils ne conçoivent pas; et adopter enfin l'extravagance du pyrrhonisme le plus outré, comme l'unique moyen de défense qui leur reste contre les faits merveilleux qui font l'appui de notre croyance. Vous les verriez aussi déraisonnables, quand il s'agit d'élever l'édifice ruineux de leurs systèmes, que lorsqu'ils entreprennent de renverser l'édifice inébranlable élevé par Jésus-Christ; enfanter cette foule d'opinions sans ordre, sans liaison, sans principe, qui se réfutent et se détruisent elles-mêmes. Tantôt poussant l'aveuglement jusqu'à renoncer à l'idée naturelle d'un premier être nécessaire, abandonner le gouvernement du monde à l'empire imaginaire du destin, reconnaître contre toutes les lumières du bons sens, une matière sans création, un mouvement sans moteur, un ordre sans sagesse; mille effets admirables et constamment les mêmes sans cause pour les produire. Tantôt moins insensés en apparence, et non moins impies, adorer un Dieu créateur et conservateur du monde; mais un Dieu oisif, qui n'entre pour rien dans le gouvernement de ses créatures; un Dieu vain et superbe, qui se fait un point de grandeur de mépriser également nos insultes et nos hommages; un Dieu borné dans ses opérations, qui goûterait moins la tranquillité du bonheur suprême, s'il s'occupait à prendre quelque soin de notre félicité. Or, à la vue de ces excès déplorables où se précipite encore tous les jours l'indocilité de l'esprit humain qui s'évanouit dans ses propres pensées, pourriez-vous, chrétiens, ne pas reconnaître sensiblement la providence éternelle de notre Dieu sur la religion dont il est l'auteur, lors même qu'il paraît en abandonner la défense; providence admirable qui fait trouver à cette religion sainte dans les égarements d'une orgueilleuse raison déclarée contre elle, la preuve toujours subsistante et non moins décisive de sa vérité, que l'évidence même des faits authentiques qui la démontrent. Mais laissons cette morale, toute glorieuse qu'elle est pour le christianisme, et achevons de mettre dans tout son jour la preuve la plus éclatante de sa vérité. Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de la vérité de sa religion; vous venez de le voir dans la première partie.

Résurrection de Jésus-Christ, preuve universelle de la vérité de sa religion; c'est ce qui me reste à vous exposer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque sublime, quelque relevée que puisse être la religion de Jésus-Christ dans les dogmes et les mystères qu'elle propose à la croyance et à la vénération du monde, c'est cependant pour tous les hommes, sans excepter les plus simples, que s'est établie cette religion divine. Bien différente de cette vaine philosophie trop vantée, de ces sciences humaines aussi pénibles que frivoles, et dont les faibles lumières incapables de nous éclairer sur rien d'essentiel, ne daignent encore se communiquer qu'à un petit nombre d'esprits au-dessus du vulgaire, la religion de Jésus-Christ, malgré la sublimité des maximes et la profondeur des mystères qui la distinguent, doit réunir l'universalité des hommes sous l'empire adorable de ses lois; elle doit éclairer de ses plus vives lumières les intelligences même incapables de ces

connaissances incertaines et bornées que l'homme peut acquérir ici-bas; et par une suite nécessaire elle doit donc être appuyée sur des preuves dont l'effet propre et comme naturel soit sans exception. Or, mes chers auditeurs, c'est sous ce point de vue que je considère la résurrection de Jésus-Christ, pour vous y faire découvrir la preuve universelle de la vérité de sa religion. Quelles qualités en effet doit avoir une preuve destinée à soumettre généralement tous les esprits. Premièrement, elle doit être sensible et proportionnée au faible raisonnement du commun des hommes. Secondement, elle doit faire face à tous les systèmes de l'impiété, et triompher également de toutes les sortes d'ennemis dont nous avons à défendre et la personne et la religion de l'Homme-Dieu. Deux avantages spécialement attachés à cette épreuve supérieure à tout, que Jésus-Christ ressuscité nous fournit en faveur de notre croyance. Ne perdez rien, je vous prie, de l'une et de l'autre réflexion; et goûtez encore le plaisir le plus sensible que puisse éprouver le vrai fidèle, de voir le Dieu qu'il adore triompher de tous les obstacles que l'ignorance et l'impiété humaine peuvent opposer au progrès de sa religion : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I *Joan.*, V.)

Non, chrétiens, de toutes les preuves sur lesquelles se fonde la religion de Jésus-Christ, il n'en est point de plus sensible, et conséquemment de plus persuasive pour le commun des hommes que celle qui nous est présentée dans le miracle de sa résurrection; car j'appelle ici preuve sensible celle dont la force indépendante de la simplicité, de l'ignorance et de l'esprit terrestre trop ordinaire dans la multitude, est également capable d'entraîner les esprits les plus faibles et les plus grands génies, l'homme mondain et l'ignorant, ainsi que l'homme habile et dégagé des idées terrestres. Or, la résurrection de Jésus-Christ, considérée comme preuve de sa religion, n'offre-t-elle pas, dans le plus haut degré, ce caractère de sensibilité, cette évidence palpable, dont la lumière douce et tempérée frappe et pénètre tous les yeux sans les éblouir. Eh! quel est l'homme raisonnable, parmi nous, qui ne conçoit pas d'abord la liaison naturelle et nécessaire du fait le plus avéré qui fut jamais, avec un petit nombre de conséquences qui mettent dans le plus grand jour la divinité de cette religion? Jésus-Christ est vraiment ressuscité, il a lui-même annoncé qu'il ressusciterait par sa propre vertu; le ciel, qui le fait triompher de ses ennemis avec éclat, nous garantit la vérité infaillible de sa parole. C'est donc par sa propre vertu qu'il est ressuscité; il est donc Dieu, et sa religion est la religion d'un Dieu. Voilà, mes chers auditeurs, à quoi se réduit toute la démonstration du christianisme, et ne suffit-il pas d'être homme pour la comprendre, et pour y trouver la conviction parfaite de sa croyance?

De toutes les sortes de preuves dont la raison peut faire usage pour démontrer une vérité, la plus sensible sans doute est celle qui résulte des événements et des faits authentiques. Évidence de fait qui éclaire les esprits par la voie des sens, et qui trouve entrée dans l'entendement humain le moins capable de raisonnement et de réflexion. Mais si de toutes les preuves qui établissent le vrai et le certain, celle de fait est la plus puissante sur le commun des hommes; de toutes les preuves de fait, la plus victorieuse ne sera-t-elle pas celle qui se tire d'un événement le plus merveilleux et tout à la fois le plus avéré que puisse désirer la défiance humaine; d'un événement qui prouve par lui-même la vérité que l'on cherche à connaître et qui n'a pas besoin, pour la persuader, de l'appui du système et du raisonnement; en un mot, d'un événement tel que le miracle de Jésus-Christ ressuscité par lui-même.

Oui, chrétiens, c'est en vertu de ce prodige, sans nul autre secours, que la religion de Jésus-Christ, si élevée par elle-même au-dessus de l'intelligence humaine, descend, pour ainsi dire, jusqu'à la bassesse du commun des hommes, par la preuve la plus frappante qu'elle puisse leur offrir de sa vérité. C'est en vertu de ce prodige que la religion de Jésus-Christ, si obscure et si mystérieuse pour les yeux les plus pénétrants, peut devenir dans un moment la religion des petits et des simples, ainsi que la religion des grands et des sages du monde. C'est en vertu de ce prodige, que l'esprit humain, le plus borné dans ses vues, devient aussi ferme, aussi inébranlable dans sa foi que le plus grand génie, et qu'il acquiert dans sa croyance cet éminent degré de persuasion qui anime et soutient dans le combat les confesseurs et les martyrs de Jésus-Christ. C'est en vertu de ce prodige, que le plus simple fidèle, sans recourir au théologien ni au philosophe, peut triompher sans peine de l'impie le plus hardi qui oserait blasphémer en sa présence la personne et la religion de Jésus-Christ. Enfin c'est en vertu de ce prodige que se dissipent et s'évanouissent pour jamais les plus épaisses ténèbres, suscitées par l'ignorance, les préjugés et les passions humaines, pour obscurcir la révélation divine; et que tous les hommes, sans exception, deviennent capables de cette science sublime qui les sanctifie, en leur découvrant leur véritable fin, et les moyens nécessaires pour les y conduire.

Grâces immortelles soient donc rendues à Jésus-Christ ressuscité, l'auteur et le consommateur de notre foi, d'avoir attaché à sa personne la multitude peu éclairée de ses disciples, par ce témoignage sensible de la vérité de leur croyance. Eh! que serait-ce, mes chers auditeurs, si, pour exécuter mon dessein de vous confirmer dans la foi de votre religion, il me fallait pénétrer ici dans le fond de cette religion divine; s'il me fallait vous dévoiler ces beautés intérieures qui échappent aux regards peu attentifs des chrétiens du monde, et qui annoncent in-

faillib'ement son origine céleste par la perfection même qui lui est propre; combien peu de ceux qui m'écoutent seraient alors en état de me suivre, et ne serait-il pas vrai de la plupart, ainsi que de quelques apôtres à qui Jésus-Christ avait développé le sens des Ecritures, qu'ils n'auraient rien compris à de pareils discours? *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* (*Marc.*, VI.)

Est-ce en effet à la multitude qu'il est réservé de reconnaître la divinité de la religion dans cette longue et perpétuelle succession d'oracles tous accomplis dans la personne de Jésus-Christ, et dont la clarté, plus lumineuse que le soleil pour les esprits intelligents, fit enfin disparaître la nuit des ombres et des figures; dans sa proportion avec la religion judaïque, dont les événements, les cérémonies et les préceptes n'étaient, dans les desseins de Dieu, qu'une préparation du monde à recevoir la religion de Jésus-Christ, dans sa convenance avec la loi naturelle, dont les principes, les vertus et la fin se trouvent merveilleusement rétablis, et plus développés encore par les principes, les vertus et la fin du christianisme?

Est-ce à la multitude qu'il est réservé de découvrir la divinité de la religion, dans la pureté et le désintéressement de la fin qu'elle se propose, et qui n'est autre que Dieu même, sans y admettre aucun mélange des motifs tirés de la considération des créatures; dans ses rapports avec la gloire de la divinité, dont elle nous manifeste les attributs jusque-là déguisés à l'homme sous le voile de mille grossières erreurs; dans son opposition essentielle avec toutes les fausses religions qui furent jamais; et dans ses effets admirables sur le cœur de l'homme qui, évidemment, ne peuvent bien se rapporter qu'à une cause surnaturelle et divine, seule capable de les produire?

Est-ce enfin à la multitude qu'il est réservé d'apercevoir la divinité de la religion dans cette morale si pure qui élève l'homme, en tout état, au-dessus de lui-même, et imprime à chaque vertu un degré de perfection et d'excellence, qui ne saurait provenir que d'un Dieu; dans la profondeur et l'élévation de ses mystères infiniment supérieurs à toutes les conjectures des hommes, et dignes de la sagesse incréée qui seule a pu les révéler au monde; dans l'accord de ces mêmes mystères avec la raison humaine, qui trouve la perfection de ses lumières jusque dans leur obscurité, où elle va puiser les plus justes idées des grandeurs et des miséricordes divines?

Non, non, il n'est point donné à tous les hommes, ni aux hommes même les plus instruits, au jugement du vulgaire, d'être également saisis de cet assemblage de beautés divines qui ornent, pour ainsi dire, le sanctuaire de la religion de Jésus-Christ. Pour se rendre à l'attrait de ces preuves, qui sont comme autant de rayons de gloire, dont se couronne la vérité chrétienne, il faudrait un cœur libre, où la passion n'eût point d'empire; un esprit exempt de travers et de préjugés; il faudrait une intelligence pure et dégagée des idées grossières et charnelles; il faudrait encore une réflexion assidue sur les parties diverses qui forment le plan de la religion de Jésus-Christ. C'est-à-dire qu'il faudrait des dispositions d'esprit et de cœur, que les dons inégaux de la nature et de l'éducation ne permettent pas de rencontrer dans le commun des hommes. Mais quels que soient l'état et la disposition des hommes à qui j'annonce la religion de Jésus-Christ, je ne crains point que la différence des esprits, des caractères et des mœurs, soit un obstacle à la force de la vérité que je vous prêche, quand je me contente de produire sa résurrection publiée et reconnue dans l'univers. En témoignage de la vérité de sa religion, tout ce que nous sommes ici de chrétiens, sans distinction du savant et de l'ignorant, de l'homme simple et du philosophe, de l'homme terrestre et de l'esprit dégagé des choses de la terre, tous se laissent aisément convaincre par l'évidence que Jésus-Christ est ressuscité selon sa promesse; et que Jésus-Christ ressuscité prouve à jamais et indépendamment de tout le reste la divinité de sa religion. Le miracle de la résurrection de Jésus-Christ est donc la preuve la plus universelle de la vérité du christianisme, en ce qu'elle est la plus sensible et la plus persuasive pour le commun des hommes; disons encore, parce qu'elle fait face à tous les systèmes dont s'appuie l'impiété, et triomphe également de tous les ennemis de Jésus-Christ : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V.)

2° Telle est en effet, mes chers auditeurs, la force toujours victorieuse de ce miracle, d'être également propre à confondre et la fatale obstination du juif, et l'irréligion raisonnée du déiste, et les vaines subtilités du socinien, et le culte superstitieux de l'idolâtre; et c'est au moment glorieux de cette résurrection, comme au grand jour du jugement universel, que s'accomplit, à l'égard du Fils bien-aimé, la promesse du Père céleste qui lui assure pour l'éternité la défaite entière de ses ennemis humiliés : *Ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* (*Psal.* CIX.) S'agit-il des autres moyens de défense employés par les savants, pour soutenir la vérité de la foi chrétienne; malgré leur force infaillible et assurée contre les raisonnements de l'incrédule, ils ne sauraient être également efficaces pour battre en ruine les différents systèmes de l'impiété. Ce sont des armes victorieuses, il est vrai, mais dont le service n'est pas universel, et pour toutes les sortes de combats. Ainsi, selon les formes diverses sous lesquelles l'impiété aime à se produire, employons-nous, pour arrêter ses ravages, tantôt le concours unanime des prophéties dans Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ seul, caractère distinctif qui nous découvre dans sa personne, le Messie d'Israël, comme celui des chrétiens; tantôt les miracles nombreux et éclatants de Jésus-Christ, miracles

qui, étant par eux-mêmes la voix de Dieu, seul capable de déranger les lois de la nature dont il est l'auteur, ne permettent pas de révoquer en doute la parole de celui qui les opère en confirmation de sa doctrine; tantôt l'interprétation fidèle de nos Evangiles, où Jésus-Christ rend si visiblement témoignage à sa divinité, quoi que puissent dire, pour éluder ce témoignage personnel qu'il se rend à lui-même, les hérétiques impies qui refusent de l'adorer comme le souverain Seigneur : preuves différentes que nous fournit, pour défendre sa vérité et pour étendre son empire, une religion munie de toutes parts, comme la citadelle de Sion, et toujours sûre de la victoire, de quelque côté que l'attaque se présente.

Mais, comme je l'ai dit d'abord, de pareilles preuves, pour être victorieuses, veulent être maniées par des hommes habiles, qui sachent en ménager l'usage et le proportionner, pour ainsi dire, à la qualité des ennemis que l'enfer nous oppose. Or, c'est l'avantage singulier de cette preuve invincible que Jésus-Christ ressuscité fournit aux défenseurs de sa personne et de sa loi, de réunir, comme dans un point, la force et l'évidence de ces preuves diverses pour renverser, sans distinction, tout ce qui ose s'élever contre le christianisme et son divin auteur. Soutenu de cet éclatant miracle, je l'oppose à toutes les sortes d'incrédules comme un rempart impénétrable où vient échouer leur orgueilleuse et téméraire raison; et seul, comme le prophète, j'ose défier, sans crainte, ces troupes impies suscitées par l'enfer contre le Christ et son Eglise : *Congregamini et vincimini.* (*Isa.*, IX.) Encore quelques moments d'attention, chrétiens, pour être les témoins d'un combat dont il revient tant de gloire à Jésus-Christ, et que mon assurance ne vous étonne point; la force de Jésus devient ici la mienne, et le plus faible des hommes, tel que je suis, dès qu'il combat pour venger l'Homme-Dieu, vaut lui seul plus d'une armée, et dans un monde entier d'ennemis, n'aperçoit rien de redoutable; il n'y découvre qu'une matière plus ample aux triomphes de ce même Dieu dont il soutient la gloire.

Qu'ils réunissent donc ici contre le Messie des chrétiens, les vains préjugés de leur espoir ambitieux et les chicanes insensées du rabbinisme, ces juifs malheureux aveuglés par la lumière même qui sort de toutes parts pour les éclairer : *Congregamini.* Ils ne cessent de nous dire, pour justifier leur opposition insurmontable au christianisme, que leurs oracles promettent pour Messie un roi riche et puissant, un vainqueur, un conquérant, qui ne doit avoir d'autres bornes de son empire que les limites du monde. Ce n'est donc point, concluent-ils, le Messie des chrétiens que nous devons reconnaître pour le nôtre, puisqu'il n'offre à nos yeux qu'une vie d'opprobre et d'ignominie, de douleurs et de souffrances. Ah! mes chers auditeurs, qu'il nous est facile de renverser aujourd'hui le mur de division que ce peuple insensé oppose depuis tant de siècles à notre zèle pour son salut! Les humiliations et les souffrances de Jésus-Christ le scandalisent, et lui font méconnaître, dans ce Dieu sauveur, la pompe et la magnificence qui doit, selon les prophètes, signaler le vrai Messie. Mais si Jésus-Christ est ressuscité par sa propre vertu, comme il n'est plus permis à l'homme sensé d'en disconvenir, l'éclat divin de cette résurrection ne lui imprime-t-il pas ces traits de grandeur et de majesté dont le Messie devait donner le spectacle au monde? Le juif voudrait-il donc un Messie plus puissant, plus grand que celui qui, sortant du tombeau, triomphe à la fois du péché, de la mort, du monde et de l'enfer? Oui, je l'avoue, si Jésus-Christ n'avait eu pour partage qu'une vie d'humiliations et de souffrances, peut-être le juif serait-il excusable de le méconnaître pour le vrai Messie annoncé par les prophètes? Mais dès que Jésus-Christ a repris de lui-même une vie nouvelle, aussi brillante que la première fut obscure et humiliée; dès que cette seconde vie rendue à son humanité sainte en a fait le maître et le conquérant de l'univers, cette alliance successive d'abaissements et de grandeurs, d'obscurités et de lumières, dans cette double vie qui les distingue, ne développe-t-elle pas dans sa personne les signes incontestables du Messie?

Que je consulte, en effet, tous les prophètes reconnus et révérés par Israël, ne m'apprendront-ils pas que le Sauveur promis au monde devait réunir, dans lui seul, les traits les plus opposés et les plus incompatibles aux yeux de l'imagination humaine; l'abaissement et la grandeur, la pauvreté et les richesses, la royauté et l'esclavage, le bonheur et la souffrance, la mort et l'immortalité? Or, n'est-ce pas l'assemblage merveilleux de ces caractères opposés qui forme le tableau de toute la vie de Jésus-Christ, depuis le moment de sa résurrection qui ne laisse plus rien à désirer? Sa vie admirable, partagée, comme elle devait l'être, pour l'accomplissement parfait des prophéties, s'écoule entre les signes humiliants de la faiblesse de l'homme et les signes éclatants de la toute-puissance d'un Dieu. Jésus-Christ, ressuscité dans tout l'éclat de sa gloire, est donc le Messie attendu durant tant de siècles, que le juif désire vainement encore; et, depuis ce grand jour, il ne lui reste plus contre la foi chrétienne qu'une obstination déplorable et un aveuglement impossible à concevoir sans recourir au prodige : *Congregamini et vincimini.*

Qu'ils produisent ici contre les preuves sensibles d'où notre foi prend sa source, leurs raisonnements aussi frivoles que téméraires, ces esprits dont la vaine sagesse ne veut adopter pour articles de croyance que ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières : *Congregamini.* Pour triompher pleinement et sans peine des révoltes

de leur raison, contre la répugnance prétendue des mystères du christianisme, je leur présente à ce moment le miracle de Jésus-Christ ressuscité par lui-même; et c'est de là, comme d'un point de vue fixe et assuré, que je me promets de manifester à leurs yeux, fussent-ils plus prévenus encore, la vérité de nos plus incroyables mystères. Car voici le raisonnement simple que je leur oppose avec saint Ambroise, et auquel toute leur philosophie ne répondra jamais : Jésus-Christ était vraiment Dieu, puisqu'il s'est ressuscité lui-même ; il était vraiment homme, puisqu'il a été ressuscité par une vertu plus qu'humaine ; il était donc Dieu et homme tout ensemble : *In ipso erat ressuscitatus homo et ressuscitans Deus.* C'est le principe qu'ils sont forcés de reconnaître. Mais dès lors quel jour lumineux se répand sur tous les autres mystères de la vie d'un Dieu incarné. Du moment, en effet, que Jésus-Christ ressuscité me fait voir l'homme et le Dieu réunis dans sa personne, je crois donc un Dieu naissant sur la terre dans la douleur et l'obscurité ; un Dieu circoncis pour obéir à la loi et qui verse du sang le huitième jour de sa naissance ; un Dieu présenté au temple pour être racheté lui-même, comme les enfants ordinaires de la Judée. Je crois donc un Dieu caché, durant trente ans, à l'ombre d'une vie obscure et soumise; un Dieu parcourant les villes et les campagnes pour instruire et réformer les peuples ; un Dieu conversant avec les pauvres et les simples, par préférence aux riches et aux sages du monde, pour découvrir à ses disciples les trésors inconnus de la pauvreté et de la simplicité évangélique. Je crois donc un Dieu mis au rang des coupables, traité de fou et d'insensé au tribunal des hommes ; un Dieu puni comme un esclave, abaissé au-dessous des scélérats, condamné comme un malfaiteur au supplice infâme de la croix. Oui, tous ces mystères qui forment le fond du christianisme et que le déiste ne peut se résoudre à croire; tous ces mystères si humiliants pour un Homme-Dieu deviennent des faits incontestables, et qu'il n'est plus permis de révoquer en doute, dès que le fait évident de Jésus-Christ ressuscité nous a manifesté dans lui l'alliance incompréhensible de Dieu et de l'homme ; de l'homme ressuscité par la vertu de Dieu, et du Dieu principe de la résurrection de l'homme : *Congregamini et vincimini.*

Qu'ils rassemblent ici toutes les vaines subtilités de leurs esprits pervers, ces hommes uniquement ingénieux à corrompre nos Ecritures, pour obscurcir, s'il est possible, la divinité de Jésus-Christ, par l'abus sacrilége de sa parole même : *Congregamini.* Loin de les suivre dans leurs égarements éternels sur les textes sacrés qu'ils profanent, je me contenterai de leur dire : Ce Jésus que vous regardez uniquement comme un homme extraordinaire, envoyé de Dieu, et non pas comme Dieu lui-même; ce Jésus est cependant sorti victorieux du tombeau, au moment précis qu'il avait marqué, et autant qu'il est vrai que le ciel ne peut autoriser l'imposture, et contribuer, en l'autorisant, à la séduction des peuples, autant est-il certain que Jésus-Christ est ressuscité sans le secours d'une vertu étrangère, et par la seule opération d'une force toute-puissante attachée inséparablement à sa nature. La force divine, selon son propre témoignage, était donc dans lui l'apanage de la nature même, et la divinité du Père céleste était la divinité du Christ qui s'annonçait hautement pour son Fils : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, ita Filio dedit habere vitam in semetipso.* (*Joan.*, V.) Raisonnez maintenant, sophistes captieux, subtilisez tant qu'il vous plaira, pour échapper par mille détours à la vérité qui vous presse ; en vain répliquerez-vous pour éluder les poursuites, que Jésus-Christ ne s'attribua jamais dans l'Evangile le pouvoir divin de se ressusciter lui-même par une vertu indépendante ; le monde entier qui ne donna jamais un autre sens aux différents textes où Jésus-Christ annonce lui-même sa résurrection future ; le monde entier condamnera unanimement votre mauvaise foi ; et vous succomberez avec la foule des impies, dont le nom de chrétiens paraît vous distinguer encore ; vous succomberez pour jamais sous cette preuve invincible de la divinité de Jésus-Christ et de sa religion : *Congregamini et vincimini.*

Enfin qu'ils opposent à l'empire de la religion de Jésus-Christ toute la force des passions humaines divinisées par le paganisme, ces malheureux peuples ensevelis dans les ténèbres de l'infidélité : *Congregamini :* pour faire évanouir leurs préjugés, les détacher de leurs idoles, et leur en faire détester le culte superstitieux ; pour en faire des hommes raisonnables et des chrétiens, il ne faudra que la croyance de Jésus-Christ ressuscité par lui-même ; ce grand miracle une fois publié et reconnu dans le monde, le monde païen cessera de l'être. Eh! quel autre miracle que celui de cette résurrection a fait un seul peuple chrétien de tant de peuples idolâtres? L'apôtre qui le publie n'a besoin de recourir aux autres prodiges, que pour servir de témoignage à la vérité du premier. Les sages, les puissants du monde, tout cède à la force impérieuse de cette merveille qui n'eut jamais d'exemple, et n'en aura jamais ; et malgré les efforts de l'enfer, qui souffle sa fureur dans l'âme des tyrans, l'idolâtrie trop longtemps dominante voit s'élever sur ses ruines une religion nouvelle, dont les moindres disciples ont plus de force pour la soutenir que n'en ont toutes les divinités de l'ancienne pour la détruire ; parce qu'ils trouvent le témoignage infaillible de sa vérité dans la résurrection incontestable de son auteur : *Congregamini et vincimini.*

Il ne faut donc, mes chers auditeurs, que le seul miracle de la résurrection de Jésus-Christ pour renverser tous les ennemis de cette foi, dont la profession fait le plus beau

de nos priviléges. Jésus-Christ ressuscité sera dans tous les temps le vainqueur de l'impiété humaine, sous quelque forme qu'elle paraisse. Et si cette impiété contagieuse désole encore la terre et trouve des sectateurs parmi ceux mêmes que l'heureux sort de la naissance mit au rang des disciples de Jésus-Christ, la séduction qui les arrache à l'empire de ses lois ne saurait plus être désormais que l'effet d'un aveuglement volontaire. Et voilà pourquoi Jésus-Christ, dont la vie publique ne fut aux yeux de sa nation qu'un tissu de merveilles, rappelait toutes les preuves de sa mission divine au miracle de sa résurrection future : *Sicut fuit Jonas signum Ninivitis, ita erit Filius hominis generationi isti.* (*Matth.*, X.) Voilà pourquoi les apôtres de Jésus-Christ, quoique témoins oculaires de mille autres prodiges du premier ordre qu'il avait opérés de toutes parts, ne présentaient que sa résurrection en témoignage de sa doctrine : *Virtute magna reddebant testimonium resurrectionis Jesu Christi.* (*Act.*, IV.) Voilà pourquoi les évangélistes ne craignent point, dans l'histoire de ce Dieu sauveur, de faire précéder le récit de sa résurrection par le détail le plus circonstancié de sa passion humiliante. Ils jugeaient que ce seul miracle leur mettait en main de quoi le venger de tous les opprobres dont sa passion l'aurait couvert, en leur fournissant, pour la conviction du monde, la preuve non-seulement la plus incontestable, mais encore la plus universelle de la vérité de sa religion; preuve la plus incontestable et dans son principe et dans ses conséquences; preuve la plus universelle, qui éclaire les plus faibles esprits, qui triomphe de tous ses ennemis sans exception.

Triomphe éclatant de l'Homme-Dieu, dont vous aimez sans doute à le féliciter, mes chers auditeurs, et qui vous inspire, comme à son Eglise, cette joie pure et animée qu'elle fait paraître aujourd'hui. Eh! quel serait l'excès de votre insensibilité, si vous n'applaudissiez pas de tout le sentiment de votre âme à la gloire de ce Dieu sauveur? Les souverains de la terre, après une victoire signalée qui peut-être coûta bien des larmes et du sang à leurs peuples, voient cependant ces mêmes peuples, affectionnés à leurs personnes, faire éclater publiquement les transports de leur joie. La victoire de Jésus-Christ sur tous les ennemis de sa personne et de sa religion ne fit verser des larmes et du sang qu'à lui seul, et loin d'exposer la vie de ses sujets, il leur assura l'immortalité qu'il possède lui-même. Comment donc, s'il nous reste encore des cœurs chrétiens, pourrions-nous y paraître insensibles?

Mais ce ne sont point là, mes chers auditeurs, les seuls sentiments que vous devez remporter de ce discours. En vain prendrez-vous part au triomphe de Jésus-Christ dans sa résurrection, si, au lieu de contribuer à sa gloire autant qu'il est possible à la créature, vous ne servez qu'à la diminuer et à l'obscurcir par une conduite dont il se tient humilié et déshonoré au milieu des chants de triomphe que lui adresse l'Eglise. Et n'est-ce pas le reproche trop juste que je pourrais vous faire ici, malgré le zèle que vous témoignez pour la gloire de Jésus-Christ ressuscité? Combien en est-il en effet dans cet auditoire qui semblent n'être nés dans le christianisme, pour user de l'expression de Salvien, que pour faire l'opprobre de ce Dieu glorifié : *In quibus opprobrium patitur Christus*, et pour dédommager en quelque sorte l'enfer du triomphe éternel de sa résurrection? Oserai-je bien, Seigneur, produire ici ce que vous m'inspirez, et faire entendre à des hommes assemblés pour vous honorer, qu'ils ternissent toute la gloire de vos triomphes? Oui, mes chers frères, il faut que je parle, et qu'en finissant je vous expose tout ce qui fait dans ce beau jour le sujet de ma douleur. Jésus-Christ ressuscité trouve-t-il plus de gloire dans la défaite de ses ennemis vaincus, qu'il ne reçoit d'humiliation de la part de ses disciples? C'est le triste problème qui se présente à mon esprit dans ce moment, et que je vous laisse décider à vous-mêmes. Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

Jésus-Christ est ressuscité, et depuis ce grand jour sa divinité, trop longtemps méconnue de son peuple et du reste du monde, a été enfin clairement révélée et manifestée à tous les hommes : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est que, tout reconnu qu'il est parmi nous, et adoré comme vrai Dieu, il reçoit néanmoins encore si peu d'hommages vraiment dignes de la Divinité; c'est que ses ordres et sa personne même soient ordinairement moins révérés que les ordres et la personne d'un homme mortel; que l'on se comporte tous les jours, sous ses yeux, dans les temples où il réside, comme l'on n'oserait pas se comporter à la cour d'un grand de la terre, et que la vaine idole du monde, qu'il était venu détruire, s'attache encore, parmi les chrétiens, de vils adorateurs dont elle sait toujours se faire craindre et respecter plus que lui-même.

Jésus-Christ est ressuscité, et en vertu de ce miracle, il a vu sa religion s'établir par toute la terre, vaincre toutes les puissances humaines conjurées contre elle, et renverser toutes les fausses religions qui s'opposaient à son empire; voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est que le prodige de sa résurrection, après avoir établi partout sa foi, ne l'ait pas encore bien établie dans vos cœurs; après avoir soumis l'orgueil des césars adorés comme des dieux, n'ait pas encore abattu cet esprit d'orgueil et de fierté qui vous domine jusque dans la médiocrité de vos fortunes; après avoir vaincu le monde et la multitude de ses passions consacrées par l'idolâtrie, vienne échouer tous les jours contre une seule passion que votre cœur lui oppose, contre un vil intérêt, un frivole point d'honneur, un plaisir passager, dont ce Dieu ressuscité n'a pas encore triomphé dans vous,

tout victorieux qu'il est de la mort, de l'enfer et du monde.

Jésus-Christ est ressuscité, et ses ennemis les plus déclarés, loin d'affaiblir la croyance de sa résurrection, en sont devenus les plus sûrs témoins par leur manière absurde de la réfuter et de la combattre : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est que ses disciples, plus efficaces de nos jours que les Juifs mêmes, pour décrier sa religion, servent eux-mêmes en quelque sorte de témoins contre sa vérité, par l'opposition continuelle de leur croyance et de leurs mœurs. Opposition funeste ! qui, aux yeux de l'incrédule, devient un argument contre la réalité de notre foi, et lui donne lieu de blasphémer une religion dont il voit tant de disciples aussi corrompus, et plus corrompus quelquefois dans leurs mœurs que des hommes païens et idolâtres.

Jésus-Christ est ressuscité, et sa résurrection, en confirmant pour jamais la foi que nous faisons profession de suivre, nous a tracé le plus parfait modèle de sa résurrection à la grâce qu'il attend de ses imitateurs fidèles : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est de voir si peu de chrétiens dans toute l'étendue de son Eglise ressusciter véritablement avec lui et comme lui-même, pour ne plus mourir ; c'est de reconnaître tant de faux pénitents qui cessent de pécher pour quelques jours, sans cesser néanmoins d'être vraiment pécheurs, et qui ne suspendent la longue habitude de leurs désordres que pour s'y replonger, peut-être avec plus de fureur encore, après une courte interruption plutôt commandée par le respect humain que par l'esprit de christianisme et de piété.

Jésus-Christ est ressuscité, et en conséquence de cette résurrection célébrée dans l'univers chrétien, il a vu de toutes parts, dans son royaume, des troupes de fidèles assiéger ses temples et s'y réunir en foule pour participer solennellement au festin de la pâque : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est de voir s'accroître et se multiplier de jour en jour le nombre de ces conviés infidèles qui s'excommunient volontairement eux-mêmes, par le refus constant de manger la pâque avec leurs frères et d'en voir une infinité d'autres qui ne sont déterminés à la célébration de cette pâque, où l'amour les invite, que par la crainte servile des anathèmes dont l'Eglise les menace, s'ils ne donnent pas à Dieu et au monde cette marque publique de leur religion.

Jésus-Christ est ressuscité, et sa résurrection seule a vengé des ignominies de la croix son humanité sainte, en lui faisant partager l'immortalité de sa personne : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est que les jours même consacrés à la mémoire de sa résurrection immortelle soient devenus les tristes jours, où des milliers de chrétiens renouvellent sa mort et le crucifient de nouveau dans eux-mêmes, malgré l'état de son immortalité, d'une manière moins affreuse, il est vrai, parce qu'elle n'a rien de sanglant, mais infiniment plus sensible à son cœur que celle dont il le fut par ses bourreaux, dont il était volontairement la victime.

Jésus-Christ est ressuscité, et par l'évidence de ce miracle tout divin, il a mis comme à la portée de tous les esprits, il a rendu sensible au plus simple fidèle la connaissance sublime de sa religion : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est que cette doctrine céleste, dont il a rendu tous les hommes capables, soit de toutes les connaissances la plus ignorée, la plus oubliée, j'ai presque dit la plus méprisée dans le monde chrétien, et que l'on voie trop souvent parmi ses disciples des hommes de talent et de génie s'enivrer, pour ainsi dire, de toutes les sciences humaines, dont ils pénètrent les vains secrets aux dépens de leur repos et de leurs jours, tandis qu'ils sont moins versés que l'enfance même dans l'unique science digne du chrétien, qui consiste à savoir Jésus-Christ et sa religion.

Jésus-Christ est ressuscité, et le seul miracle de sa résurrection a confondu par avance tous les systèmes impies qui, dans la suite des temps, devaient s'élever contre sa doctrine : voilà le sujet de sa gloire. Mais le sujet de son humiliation, c'est que des chrétiens, toujours armés de cette preuve invincible et universelle de leur foi, soient encore assez lâches et timides pour n'oser, en mille occasions, faire tête à l'impie qu'ils entendent blasphémer, sans crainte de Dieu ni des hommes, des vérités que le monde adore, et montrent bien moins de zèle pour soutenir ces vérités divines et inébranlables dans leurs preuves, que les sectateurs des fausses religions pour défendre les dogmes pervers et insoutenables qu'ils embrassent.

Jésus-Christ est ressuscité, et sa résurrection est devenue pour tous les hommes, dont il est le chef, le gage et le principe infaillible de leur résurrection future : voilà le comble de sa gloire. Mais le comble de son humiliation, c'est que cette résurrection des corps, qui doit nous réunir tout entiers à Jésus-Christ pour l'éternité, soit pour la plupart une vérité accablante dont ils cherchent à effacer dans leur esprit le souvenir et la croyance même ; c'est qu'au milieu d'un monde qui se dit chrétien, il se forme de jour en jour tant d'hommes terrestres et charnels qui renonceraient sans peine à cette résurrection glorieuse que celle de Jésus-Christ leur annonce pour eux-mêmes, c'est-à-dire qui seraient prêts ou à vivre éternellement sur la terre, sans autre bonheur que celui des passions, ou à se voir pleinement anéantis par la mort, sans espérance de contempler jamais les charmes de ce Dieu glorifié qui les invite et les attend au plus haut des cieux, pour leur faire partager son propre bonheur.

Je serais infini, mes chers auditeurs, si j'entreprenais d'épuiser le fond de morale

que me fournirait le contraste d'humiliation et de gloire dans Jésus-Christ ressuscité : de gloire, dont sa résurrection est le principe ; et d'humiliation, dont les chrétiens sont les auteurs. C'est à nous, mes chers frères, de nous juger nous-mêmes, sur le modèle de conduite que Jésus-Christ ressuscité nous présente. Puissions-nous l'imiter par la résurrection à la grâce en cette vie, qui vous assurera dans l'autre la résurrection à la gloire ; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

FÊTES.

SERMON Ier.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Nimis honorati sunt amici tui, Deus. (*Psal.* CXXXVIII.)
Vos amis, Seigneur, ont été honorés avec excès.

Madame (3),

Ainsi parlait le saint roi David, ébloui des splendeurs éternelles dont Dieu récompense et couronne ses élus ; ainsi marquait-il l'admiration profonde qu'inspirait à son âme l'idée de leur gloire, par l'impuissance où il était de la comprendre et de s'en expliquer : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* Eh ! quelle gloire, en effet, chrétiens, serait comparable à celle de ces heureux prédestinés qui voient l'univers prosterné devant eux : je ne vous parlerai point du triomphe qui leur est réservé dans le ciel, et dont la première propriété est d'être ineffable et incompréhensible ; ne suffit-il pas de cet hommage universel que leur rend l'Eglise militante, pour justifier l'étonnement et l'admiration du prophète ?

Hommage qui fait triompher la sainteté chétienne de l'intérêt de toutes les passions du monde. Tout autre mérite que celui des saints est attaqué sans cesse, et combattu par autant d'ennemis qu'il y a de cœurs jaloux et ambitieux à qui il fait ombrage. Et le monde entier, jusqu'à nos jours, n'a point encore possédé de héros assez grand, où plutôt assez heureux, pour se concilier le suffrage unanime des hommes. Mais s'agit-il d'honorer les saints offerts à la vénération du monde chrétien, tous les âges, tous les sexes, tous les états se réunissent dans le culte et l'hommage solennel qui leur est adressé par l'Eglise ; et ce monde même profane, condamné dans ses passions, par leur exemple, ce monde qui fut toujours ici-bas l'objet de leur haine et de leur mépris, il s'unit dans ce grand jour, il s'unit avec les vrais chrétiens, pour publier leur gloire, pour admirer leurs vertus, et les féliciter de leur bonheur.

Hommage qui fait triompher la sainteté, de l'éclat de toutes les grandeurs humaines et terrestres. Et à quoi se réduisent dans le fond ces grandeurs mortelles, une fois disparues de la surface de ce monde visible ? Tant qu'elles brillent sous nos yeux, elles nous arrachent quelques respects souvent forcés et désavoués par le cœur qui les méprise, et du moins le tombeau est-il l'écueil fatal où elles viennent se briser enfin pour toujours. Mais c'est au tombeau même où s'ensevelit toute gloire humaine, que commence la gloire des saints ; c'est là qu'ils revivent, pour ainsi dire, du sein de la mort, pour recevoir l'encens et l'invocation du fidèle : et tandis que les mausolées des grands du monde ne laissent dans les cœurs qu'une sombre tristesse, et dans les esprits que l'idée d'un pouvoir et d'un orgueil qui n'est plus, les cendres mêmes, les ossements des saints sont révérés, et ces précieux restes font naître partout une joie sainte et une confiance sans bornes en leur pouvoir.

Hommage enfin qui fait triompher la sainteté, de la durée de tous les temps ; tous les monuments et les trophées de la vanité humaine disparaissent, et avec eux le souvenir même du plus grand homme s'évanouit ; il n'y a que le mérite des saints qui soit vraiment à l'abri du ravage des siècles, et dont la mémoire toujours honorée survive à tous les temps, ainsi que l'Eglise immortelle de Jésus-Christ. Non, ô mon Dieu ! il n'est point de triomphe, même ici-bas, comparable à celui de vos élus, et le seul hommage que vous nous ordonnez de leur rendre fait assez connaître l'excès de gloire dont vous les comblez dans le céleste séjour : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.*

Mais je me trompe ici, chrétiens, et il est sur la terre, dit un grand docteur de l'Eglise (S. August.), quelque chose de plus glorieux encore pour les saints, que cet éclat extérieur qui accompagne leurs solennités. Et quoi ? l'imitation secrète et publique de leurs vertus. Voilà ce qui les honore et les glorifie plus que les temples même érigés en leur honneur, et ils seraient peu touchés de la pompe de notre culte, si nos mœurs ne leur présentaient pas dans nous des imitateurs de leurs exemples : *Religiosissimus cultus est imitari quod colimus.* C'est donc à l'exemple des saints, comme à ce qui doit le plus contribuer à édifier le monde et à l'instruire, que j'ai cru devoir m'arrêter singulièrement dans ce discours ; et pour me rendre tout à fait sensible dans un sujet si intéressant pour tous les états, je veux employer ici ces illustres modèles, pour vous servir également et d'aiguillon et

(3) L'impératrice-reine.

de flambeau dans la voie du ciel ; je veux dire pour vous animer à suivre la carrière qu'ils ont parcourue, et pour vous y servir de guides et de conducteurs. Car, parmi les chrétiens du monde, surtout du grand monde, dès que l'on ouvre devant eux la voie de la sainteté, les uns manquent de résolution et de courage pour y entrer, et les autres de discernement et de lumières pour la distinguer sans risque d'erreur ; c'est-à-dire que les uns manquent de courage, pour soutenir les efforts que la sainteté demande, et les autres de lumières, pour se former une idée juste de la sainteté qui fait l'objet de leurs désirs. Or, consultons l'exemple des saints, et le sentiment de l'émulation chrétienne, à l'aspect de leurs vertus, nous fera bientôt aspirer à la plus sublime sainteté du christianisme : ce sera la première partie. Consultons l'exemple des saints, et la sagesse de leurs vertus même nous apprendra bientôt ce que c'est que la vraie sainteté du christianisme : ce sera la seconde partie.

Vierge sainte, Reine éternelle de tous les saints, de tous les héros du ciel, c'est à vous que j'ai recours pour présenter dignement leur exemple aux yeux du monde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité reconnue par l'expérience de tous les siècles, que rien n'est plus puissant et plus impérieux que l'exemple sur le cœur de l'homme, et que, si pour l'égarer et pour le perdre, il n'est point de tentation plus dangereuse que le scandale, il n'est point, pour sauver la vertu du péril, de moyen plus efficace que le bon exemple. Et de là quel empire ne doit pas avoir sur tous les cœurs chrétiens l'exemple de tant de saints réunis, que nous propose aujourd'hui l'Eglise ? Ce qui nous précipite, en effet, et nous retient le plus souvent dans l'abîme du désordre, c'est de vivre, de commercer sans cesse avec cette foule de coupables qui nous environne ; d'être obligés de considérer dans les sociétés du monde cette multitude de vices et de passions qui, en souillant nos regards, ne manquent guère de souiller nos cœurs ; ce qui nous perd, c'est de voir, malgré nous-mêmes, les différents âges et les divers états qui nous sont propres, dégradés et avilis par toutes sortes d'iniquités humaines ; la grandeur corrompue par le faste ; la médiocrité de fortune par l'avidité du gain ; l'opulence par l'insensibilité, la mollesse ; la pauvreté par le murmure et la révolte contre le ciel ; le métier de la guerre par l'esprit de licence et de libertinage ; le commerce par l'usure et l'injustice ; la magistrature par l'ignorance ou la violation des lois ; toutes les conditions, en un mot, par certains désordres, certains péchés dominants qui leur sont comme propres et essentiels ; c'est, dis-je, la vue de ces scandales semés de toutes parts dans le vaste champ de l'Eglise, qui fait sur les forts, comme sur les faibles, les impressions les plus funestes.

Mais lorsque perdant de vue ce monde coupable, dont nous sommes comme affligés, et ce tableau complet du vice, formé par tant d'iniquités qui désolent la terre, nous considérons des yeux de la foi ce monde de saints et de bienheureux dont le ciel est peuplé ; cette image brillante de tous les degrés de sainteté, couronnés enfin dans eux par le Dieu de miséricorde et de justice ; quand nous voyons des hommes de tous les âges, de tous les ordres, de tous les états, sanctifiés dans la même situation que nous, et par autant de vertus qu'il y a dans le monde de sortes de scandales ; des grands, sanctifiés par l'humilité ; des riches, par le détachement de leurs biens ; des pauvres, par leur soumission parfaite aux ordres du ciel ; des guerriers, par une égale fidélité au service de Dieu et du prince ; des négociants, par la bonne foi et l'équité dans le commerce ; des magistrats, par l'intégrité de leurs arrêts.

Quand nous voyons briller dans l'enfance, une religion prématurée ; dans la jeunesse, la simplicité, l'innocence ; dans l'âge mûr, une force victorieuse des plus violentes passions ; dans la vieillesse, les traits d'une sagesse toute chrétienne ; dans le sexe le plus faible, un courage à toute épreuve ; quand nous voyons ainsi paraître, et pour ainsi dire, descendre sous nos yeux le ciel et tous ses mérites, que pourrait encore pour nous séduire le monde et tous ses scandales, et quel attrait si puissant du vice pourrait balancer dans nos cœurs le charme divin de toutes les vertus ? Eh quoi ! souvent il ne faut que l'exemple d'un saint, et d'un saint vivant encore sur la terre, où la vertu a bien moins d'éclat que dans le sein de l'éternité pour persuader ici-bas, pour adoucir même la pratique de la vraie sainteté qu'il oppose aux dérèglements du monde ; que sera-ce du pouvoir qu'aura sur nous l'exemple de tous les saints, et de tous les saints béatifiés et couronnés de gloire ?

Non, mes chers auditeurs, quelles que soient notre lâcheté et notre faiblesse, nous ne pourrons nous défendre de les suivre, dès que nous saurons nous pénétrer de quelques réflexions simples qui se présentent d'abord à la vue de cette sainteté universelle, répandue et comme partagée entre tant de modèles ; car enfin, malgré le préjugé trop ordinaire qui déguise les saints à nos yeux, nous ne pouvons les considérer tels qu'ils ont paru sur la terre, sans découvrir entre eux et nous la plus parfaite conformité. Je veux dire qu'en jetant les yeux et sur les saints et sur nous-mêmes, si la religion nous éclaire, nous voyons infailliblement de l'une et de l'autre part, et la même destinée à remplir, et les mêmes ennemis à combattre, et les mêmes armes pour triompher. Réflexions auxquelles je m'attache, toutes simples qu'elles me paraissent ; parce qu'il n'en est point de plus pressantes pour nous inspirer cette noble émulation

dont parle saint Paul; cette ambition vraiment chrétienne et plus efficace pour faire les saints, que celle qui fait les héros du monde. Donnez-moi, s'il vous plaît, votre attention.

1° Avoir à remplir sur la terre la même destinée que les saints, c'est le premier trait de ressemblance qui nous rapproche de ces hommes célestes que nous venons honorer par nos hommages. Qu'entendons-nous, en effet, mes chers frères, ou que devons-nous entendre par la vocation à la sainteté? Serait-ce une vocation particulière, une élection spéciale qui ne tomberait que sur quelques âmes privilégiées, à l'exclusion du commun des hommes qui font profession du christianisme? Je sais que telle est la manière de penser d'un certain monde, qui veut s'autoriser dans l'éternel oubli de Dieu et de sa religion; c'étaient là des saints, et au mérite desquels le commun des hommes ne peut pas se flatter d'atteindre, nous répond l'homme du monde, quand nous opposons à ses désordres l'exemple de ces vrais chrétiens sanctifiés au milieu du siècle, comme s'ils étaient devenus saints pour avoir été du nombre des élus de Dieu, et qu'au contraire ils ne fussent pas devenus les élus et les favoris de Dieu, parce qu'ils devaient être et se faire eux-mêmes des saints avec la grâce. Mais loin de nous cette erreur, cette illusion grossière, qui nous ferait méconnaître la gloire d'une vocation qui nous fait partager les plus beaux droits, pour acquérir le droit honteux de nous dispenser de ses devoirs.

Oui, chrétiens, c'est assez de porter ce glorieux titre commun à tous les disciples de Jésus-Christ, pour être destinés à devenir des saints. Un saint ne fut jamais qu'un parfait chrétien, et un parfait chrétien ne peut manquer d'être un grand saint; et de là cet oracle si étendu de saint Paul, que Dieu, sans acception de personne, nous a tous appelés à devenir des saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (I *Thessal.*, IV.) De là ce langage si ordinaire au même Apôtre, de donner indifféremment le nom de saints à tous les chrétiens des Eglises à qui ses *Epîtres* s'adressaient : *Omnibus sanctis qui sunt Ephesi....* (*Ephes.*, I.) *Omnibus sanctis in Christo.* (*Philip.*, I.) De là cette idée magnifique de la vertu chrétienne que Jésus-Christ propose à tous ses disciples, quand il les exhorte à être parfaits comme le Père céleste est parfait. De là ce motif sublime de sainteté que nous propose le Père céleste lui-même, quand il nous ordonne d'être saints parce qu'il est saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI.) Quoi donc! nous parler ainsi, est-ce là confirmer notre indolence dans le parti d'une vertu médiocre et bornée? N'est-ce pas plutôt nous déclarer dans les termes les plus forts, que tous les chrétiens, sans distinction d'âge, de rang et d'état, sont destinés à la sainteté, et qu'étant, comme nous le sommes, les concitoyens des saints : *Estis cives sanctorum* (*Ephes.*, II), nous devons tous marcher sur leurs traces, si nous voulons atteindre le même terme.

Ce qui nous trompe sur ce point capital, et ce qui nous retient dans une erreur la plus propre à nous dégrader, c'est que nous confondons la vocation générale à la sainteté chrétienne, avec la vocation spéciale à certaines œuvres d'éclat, à certains sacrifices héroïques que Dieu ne demande pas également à tous les hommes; ainsi, Dieu ne nous a pas appelés tous à lui faire le sacrifice d'un fils unique, comme un Abraham; celui d'une couronne, comme un Moïse; celui des douceurs et des plaisirs du monde, comme les religieux et les solitaires; celui de la vie même, comme les martyrs; mais, prenez garde, si nous ne sommes pas également appelés de Dieu à ces actes sublimes que nous présente l'histoire de quelques saints distingués, ne nous appelle-t-il pas du moins aux sentiments généreux que demanderait leur prompte exécution, s'il avait sur nous de pareils desseins? Ne veut-il pas que ce courage de l'âme à lui sacrifier tout, si sa volonté l'ordonne, soit le même dans nous que dans ces grands cœurs d'apôtres et de martyrs que nous admirons? et dès lors n'établit-il pas une conformité parfaite entre nous et les plus grands saints, du côté de la vocation à la sainteté.

Or, mes chers auditeurs, pénétrés que nous serons de cette première vérité, que nous partageons la vocation des saints les plus distingués dans le christianisme, ne suffit-il pas de laisser aller nos cœurs à l'impression naturelle de leur exemple, pour sentir se réveiller dans nous le désir de les suivre et de les imiter? Eh! comment considérer la dignité, la noblesse de notre destinée qui nous égale aux saints, sans rougir de nos vices, et peut-être de nos vertus, dont le mélange et la médiocrité ne déshonorent guère moins notre religion que nos vices mêmes? Comment soutenir le contraste des exemples peu chrétiens que nous donnons au monde, et de ceux que lui donnèrent ces hommes, dont nous partageons la glorieuse destinée, sans faire effort sur nous-mêmes pour remplir plus dignement cette grande destinée que nous partageons avec eux?

Ah! chrétiens, si je ne voulais que vous inspirer à ce moment une ambition humaine et profane, et que pour réussir je vous misse devant les yeux des héros du monde signalés par leurs victoires, des hommes de fortune montés tout à coup au faîte de la grandeur et de l'élévation, des esprits fameux et immortalisés par les fruits de leur génie, je conçois comment ces sortes d'exemples pourraient vous étonner et vous surprendre, mais sans vous toucher toutefois, et vous persuader de les suivre. Pourquoi? Parce que vous auriez droit de me dire qu'il n'est pas donné à tous les hommes d'aspirer si haut et de posséder ces sortes de vertus et de mérites que le monde canonise; vous me diriez, et avec raison, que la naissance, la dignité, la fa-

veur, la supériorité des talents, le concours de certaines circonstances heureuses où se trouvent peu de personnes, et qui ne dépendent pas uniquement de nous-mêmes, est ce qui fait briller sur la scène du monde ces héros, ces génies, ces hommes de fortune qu'on y admire; et qu'enfin tout le reste des hommes ne peut pas être destiné comme eux à devenir les élus et les favoris du monde. Voilà ce que vous pourriez opposer de raisonnable au sentiment de l'ambition humaine que l'on voudrait vous inspirer; et il ne faudrait que cette idée, je l'avoue, pour refroidir tout à coup l'ardeur de l'homme le plus avide de grandeur et d'élévation.

Mais quand pour vous faire aspirer au mérite qui fait les saints, le seul mérite véritable aux yeux de Dieu, je ne vous propose avec l'Église que des hommes qui n'étaient pas plus appelés que vous à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Quand je vous représente que non-seulement il n'est pas au-dessus de vos conditions de prétendre à cette grandeur céleste qui les distingue, mais que vous ne répondez pas aux desseins généraux de la Providence dans l'ordre surnaturel, si vous n'aspirez pas à les égaler en mérite; qu'en vertu de votre vocation vous avez tout droit d'ambitionner, comme eux, les premiers rangs, uniquement réservés à qui les emportera par violence; et que tous les soldats de Jésus-Christ, tels que vous l'êtes, peuvent s'élever à l'héroïsme de sa religion aussi bien que les saints glorifiés que l'Eglise propose à notre culte; quand je vous parle ainsi de la part de Dieu, mes chers auditeurs, si vous êtes encore sensibles à quelque autre gloire qu'à celle du monde, ne sentez-vous pas votre cœur s'agrandir, s'étendre, s'élever, pour ainsi dire, à proportion de sa haute destinée qui lui est commune avec les saints? ,

Ne concluez-vous pas avec moi, plus déterminés encore par l'attrait du sentiment que par la conviction du raisonnement; ne concluez-vous pas qu'étant appelés du ciel à fournir la même carrière que les saints, vous devez donc marcher par la même route, faire les mêmes efforts, courir les mêmes dangers, soutenir les mêmes combats, remporter les mêmes victoires sur la cupidité, sur le monde et sur l'enfer? Ne concluez-vous pas que, partageant la vocation des plus grands saints, vous devez donc partager l'excellence et l'héroïsme de leurs vertus, l'ardeur de leur zèle, la ferveur de leurs prières, l'austérité de leur mortification, la vivacité de leur foi, la douceur de leur charité, leur humilité dans la grandeur, leur soumission dans les revers, leur détachement et leur innocence au milieu du monde? Ne concluez-vous pas enfin, dans quelque état de bassesse que Dieu vous ait fait naître, que le plus haut degré de vertu sur la terre et de gloire dans le ciel n'a, pour un cœur chrétien, rien de trop sublime et de trop relevé? Car ce ne sont pas ces nobles sentiments, ô mon Dieu! que doit nous inspirer à tous l'exemple de tant de saints reconnus, que vous n'aviez pas appelés plus que nous-mêmes à devenir ce qu'ils sont? Et si de tels sentiments n'étaient pas les nôtres, que serions-nous à vos yeux, que des âmes basses et rampantes, indignes de la noblesse de leur destinée, et infidèles à ses devoirs? *Vocavit nos ut essemus sancti.*

2° Et ne nous rassurons point, mes chers auditeurs, sur l'inégalité que nous croyons découvrir entre nous et les saints, du côté des ennemis qu'il nous faudrait combattre, pour arriver au terme où ils sont heureusement parvenus. Non, j'ose le dire ici, et je ne crains point, par un respect déplacé, d'avilir les vertus des saints, en manifestant la honte de leurs faiblesses, puisque leur fragilité même fut dans cette vie mortelle le sujet, le triomphe de leur courage, et comme la matière précieuse dont se forma leur sainteté même; non, ces héros chrétiens, dont nous célébrons la mémoire, ils ne furent pas moins faibles que nous-mêmes, moins hommes, moins portés au mal, et souvent moins criminels aux regards de Dieu et du monde même. Placés qu'ils sont aujourd'hui sur des trônes de gloire, et plus brillants que les astres du firmament, ils eurent, comme nous, la plupart leurs taches, leurs obscurités et leurs éclipses, et peut-être des taches plus marquées, des obscurités plus ténébreuses, des éclipses plus effrayantes que celles qui nous découragent et nous désespèrent.

Car sans parler ici de cette corruption générale de notre nature, dont Marie seule fut préservée par la voie du miracle; corruption qui fit gémir au comble de la vertu, un saint Paul, un saint Jérôme, un saint Grégoire, dont les écrits nous attestent que l'abondance de la grâce divine, qui pouvait inonder leur âme, ne les exempta pas d'éprouver dans leur corps, tout ce que le démon de la chair peut livrer de combats; sans parler, dis-je, de cet ennemi commun à tous, qui obligea ces héros chrétiens de se crucifier, pour ainsi dire, tout vivants, de se faire eux-mêmes leurs tyrans et leurs persécuteurs, ne trouverez-vous pas dans une multitude de saints ces obstacles, ces ennemis particuliers et personnels, qui vous troublent et vous déconcertent?

Parcourez, en effet, avec moi les fastes de l'Eglise, et malgré cet appareil de vertus et de miracles qu'ils vous présentent, et dont le monde chrétien est ébloni jusqu'au découragement, vous y reconnaîtrez des saints qui, pour répondre aux desseins de la grâce, eurent à vaincre les mêmes passions, les mêmes habitudes enracinées par les mêmes égarements dont vous avez fortifié les vôtres; des saints qui portèrent longtemps le joug tyrannique du monde, avant le joug aimable de Jésus-Christ; qui ne furent fameux par la renommée de leurs vertus, qu'après l'avoir été par le scandale de leurs désordres, et qui ne sont parvenus à se faire de grands saints, que pour avoir eu le courage d'être enfin de

grands pénitents. Vous y découvrirez des saints qui, pour atteindre à la gloire, eurent à combattre plus que vous-mêmes ces vices d'humeur, de caractère, de tempérament, cette légèreté d'esprit, cette inconstance de cœur, ce dérèglement d'imagination, et ces autres dispositions personnelles qui s'opposent dans vous à l'esprit de piété ; des saints dont toute la nature sembla contrarier les effets de la grâce, et qui furent obligés en quelque sorte de renoncer à paraître des hommes, pour être constamment de vrais chrétiens. Vous y découvrirez des saints qui, pour arriver au terme du bonheur, eurent à triompher du monde au milieu du monde même, et du monde le plus terrible, tel que le monde païen et idolâtre, mille fois plus dangereux, plus séduisant, plus ennemi de la vertu que celui qui vous intimide et vous tyrannise.

Qui que vous soyez enfin, mon cher auditeur, et quelle que soit la source de votre opposition présente aux victoires que la sainteté vous commande, levez les yeux au ciel qui s'ouvre à vos regards, et il vous offrira, jusque sur les trônes les plus élevés, des saints qui ont été et qui ont paru trop longtemps ce que vous êtes aujourd'hui ; des saints qui ont commencé par les mêmes dérèglements dont votre jeunesse fut esclave, ou qui, comme vous, ont dégénéré après d'heureux commencements ; point de faiblesse, point d'inclination vicieuse, point de péché, point de défaut, point de vice, point de crime même, dont un grand nombre de saints n'ait eu à rougir, comme vous, devant Dieu, peut-être devant les hommes ; et comme l'enfer (s'il m'est permis de vous rappeler dans ce beau jour ce souvenir affreux), et comme l'enfer est plein de chrétiens qui ont malheureusement terminé une carrière commencée par l'innocence, le ciel est peuplé de bienheureux qui ont terminé saintement une vie commencée par le désordre et le plus grand désordre.

Et voilà, comme je l'ai d'abord avancé, ce qui doit communiquer, à l'exemple des saints, plus de force encore et d'autorité, pour nous engager efficacement à les suivre ; car de cette persuasion où nous devons être, qu'il n'est point d'ennemis, soit dans nous, soit hors de nous, qu'ils n'aient eus à combattre eux-mêmes, que s'ensuit-il ? Ah ! mes chers auditeurs, on vous l'a dit cent fois, et le dira-t-on jamais assez ? c'est qu'il n'y a donc rien dans la dépravation de notre nature, dans la force de nos habitudes, dans nos défauts naturels ou contractés ; c'est qu'il n'y a rien dans la séduction du monde le plus dangereux, dans l'impiété, l'irréligion, le travers des esprits parmi lesquels nous avons à vivre, qui doive nous paraître si redoutable dans le cours de la vie humaine ; c'est que, malgré l'idée de notre faiblesse, nous sommes aussi forts, que l'étaient les saints sur la terre, contre tant d'ennemis domestiques ou étrangers, qui nous assiégent, et dont ils furent assiégés, comme nous nous plaignons de l'être ; que pour en triompher sûrement, comme eux, il ne faut donc que de la fermeté et du courage, et que si nous sommes arrêtés désormais dans le chemin de la sainteté, c'est moins à la faiblesse de notre cœur qu'à sa lâcheté, qu'il faut nous en prendre.

Réflexion, vous le savez, dont ne put se défendre Augustin pécheur, et qui en fit tout à coup un des plus grands saints, une des colonnes les plus inébranlables de l'Eglise ; jusque-là indécis et indéterminé, faible et timide, comme vous, à la vue des préjugés, des passions, des habitudes qu'il avait à vaincre, il désespérait de pouvoir jamais s'élever au-dessus de lui-même, et tous les traits de la grâce émoussés contre son cœur rebelle n'avaient encore eu d'autre effet, que de lui arracher de vains soupirs, et des larmes toujours stériles en fruits de pénitence ; mais, lorsque dans une apparition miraculeuse, qu'il nous dépeint lui-même, il eut vu la sainteté, comme en personne, se présenter à ses regards, environnée de ses troupes de prédestinés qui avaient combattu et triomphé sous ses ordres ; lorsqu'il eut entendu cette voix céleste lui adresser ce reproche, plus puissant sur un esprit droit et solide, que tous les raisonnements du monde : Eh quoi ! Augustin, ne pourras-tu pas ce qui fut possible pour tant d'autres : *Et tu non poteris quod isti et istæ?* Ce peu de paroles fut comme un coup de tonnerre qui éclaira ce nouveau Paul, et le renversa. Dès ce moment le faible Augustin n'est plus ; tout change de face à ses yeux, tout cède à la force de son âme ; et il a bientôt vengé la honte et l'opprobre de sa lâcheté passée, par une suite de victoires sur lui-même, dont le plan, depuis l'établissement de l'Eglise, lui était tracé par tant de modèles.

A quoi tient-il donc, mes chers auditeurs, que l'exemple des saints n'ait le même pouvoir et ne produise le même effet sur vos cœurs que sur celui de cet illustre pénitent ? Etait-il moins faible que vous et moins fragile ? Avait-il moins à combattre contre la nature pour triompher à chaque instant de ses faiblesses ? Non, sans doute : mais il conservait encore dans son désordre cet esprit de droiture et d'équité qui ne permet pas à l'homme coupable de résister obstinément à la vérité connue ; et voilà, chrétiens, de quelque probité que votre cœur se pique, ce qui vous manque, et ce qui vous manquera peut-être toujours, pour profiter de l'exemple d'Augustin et de tant d'autres héros chrétiens que la religion vous présente pour modèles ; car au lieu de vous rendre de bonne foi, comme ce grand homme, à l'argument invincible de cet exemple des saints qui le convertit, vous vous obstinez, contre les lumières du bon sens, à imaginer des différences chimériques entre vous et ces saints dont on vous oppose l'exemple ; comme si vous étiez une espèce d'hommes à part, vous ne voulez pas que dans ce nombre comme infini d'hommes vertueux, que vous invoquez comme vos protecteurs, il

s'en trouve un seul que son état, sa situation, son penchant, son caractère ait rendu pleinement votre semblable ici-bas; vous osez presque vous persuader que Dieu les fit d'une autre nature et moins contraire à la sainteté que la vôtre. Fiers et présomptueux jusqu'à l'excès, pour vous arroger sans raison tout autre mérite applaudi du monde, vous ne craignez point de vous avilir jusqu'à vous refuser la disposition même au mérite de la sainteté, dont le monde fait moins de cas que de tout le reste; vous vous dégradez sans peine de ce côté-là au-dessous de tous les hommes, que vous méprisez d'ailleurs; capables de tout, dès que la passion vous parle et vous anime, vous voyez partout l'impossible quand c'est la religion seule qui vous commande; et par une espèce d'humilité profane également indigne de l'homme et du chrétien, vous ne rougissez pas de vous croire, au moins de vous dire plus incapables de vertu et de sainteté que les plus grands pécheurs, les plus scélérats même, devenus enfin pénitents, et que l'Eglise nous montre aujourd'hui au plus haut point de la gloire : c'est-à-dire que vous fermez les yeux pour ne pas voir ce qui vous condamne, que vous êtes de mauvaise foi avec Dieu, de mauvaise foi avec ses ministres, de mauvaise foi avec vous-mêmes; et de là vient que la même grâce qui fut assez forte pour triompher en un moment d'une armée de préjugés et de passions dans Augustin, est trop faible pour vous soutenir un moment vous-mêmes contre les moindres penchants qui vous captivent.

3° D'autant moins excusables, au reste, si l'exemple des saints ne vous oblige enfin de les suivre, que ce qu'il y a de commun entre vous et ces grands modèles, ce n'est pas seulement d'avoir la même destinée à remplir, les mêmes ennemis à combattre, mais encore les mêmes armes pour triompher. Je ne m'arrête point à vous la démontrer, chrétiens, cette égalité visible de grâces entre vous et les saints encore habitants de la terre; et ne voyez-vous pas d'un coup d'œil le parallèle évident que j'en pourrais faire? Car si vous êtes instruits des principes de votre religion, pouvez-vous ignorer les oracles si souvent réitérés dans nos Ecritures, que Dieu a promis également les secours dont il gratifie le monde à tous les disciples de son Fils; qu'il s'est engagé de les proportionner aux besoins présents de sa créature, et de ne souffrir jamais qu'elle soit tentée au delà de ses forces? Pouvez-vous ignorer que si vous désirez, comme les saints, des trésors de grâce encore plus grands, il vous suffit de demander, comme eux, pour obtenir l'objet de vos désirs? que c'est à tous, sans distinction de justes et de pécheurs, qu'il a été dit : *Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira.* (*Luc.*, XI.) Pouvez-vous ignorer que le fonds de toutes les grâces vous est présenté, comme il le fut aux saints, dans la participation des sacrements qui en sont la source; que le bon usage des secours divins que vous y puiserez sera couronné, dans vous comme dans eux, par des secours encore plus grands, et que si vous cultivez, à leur exemple, le talent divin qui vous est confié, il se multipliera dans vos mains par la libéralité du Maître? Pouvez-vous ignorer des vérités si consolantes et qui doivent être si connues du monde?

Non, mes chers auditeurs, quelque penchant que vous ayez à regarder les saints comme des hommes extraordinaires et privilégiés, pour vous faire un prétexte spécieux de ne les imiter pas, ils n'eurent jamais pour se sanctifier eux-mêmes d'autres moyens que ceux qui nous sont offerts; et si le monde en a vu parmi eux que Dieu, pour des raisons spéciales, excepta de l'ordre commun, et qu'il éleva, comme par miracle, à un ordre supérieur de secours et de grâces, on n'en peut rien conclure pour la multitude des saints dont nous révérons les sublimes vertus, et qui dans leurs plus beaux triomphes n'eurent pas de votre part, ô mon Dieu, des secours plus puissants que la multitude de vos disciples. Que dis-je! et de combien même de saints les plus célèbres dans l'Eglise pourrais-je dire avec vérité, qu'ils reçurent d'abord moins de grâces que vous-mêmes? Que si dans le cours de leur vie ils furent plus favorisés des dons du ciel, c'est qu'ils avaient plus prié, plus veillé, plus jeûné, plus médité, plus sollicité le ciel pour obtenir ces secours puissants qui ne sont accordés qu'aux plus fortes instances; c'est qu'enfin ils avaient fait valoir au centuple le talent qui leur était confié par le souverain Seigneur. Comptez, s'il est possible, grands de la terre, le nombre effrayant de grâces dont vous abusez tous les jours au milieu du monde, et j'ose le dire, tel parmi vous qui m'écoute et qui rejette son désordre sur le défaut de secours de la part de son Dieu, en trouvera de prodigués pour lui seul plus qu'il n'en a fallu pour conduire au ciel les plus grands saints que révère aujourd'hui l'Eglise. Or, mes chers auditeurs, à la vue de ce dernier trait de gloire pour tous les chrétiens, et qui achève, pour ainsi dire, leur ressemblance avec les saints qu'ils honorent, que peut-il manquer encore à ces grands modèles que le ciel leur présente pour les animer à les suivre? Si je m'étais contenté de vous dire que vous avez à remplir sur la terre la même destinée que les saints, sans ajouter qu'ils n'eurent pas moins que vous de combats à livrer pour y répondre, ou qu'après vous avoir représenté l'égalité qui se trouve entre vous et les saints du côté des combats que la sainteté demande, j'eusse négligé de vous dire que vous avez encore les mêmes armes pour triompher des faiblesses et des fragilités humaines, c'eût été sans doute vous laisser un double prétexte pour vous dispenser de les suivre et de les imiter; mais une fois persuadés, comme vous devez l'être, de cette pleine conformité qui vous rapproche de

tous les héros du christianisme, à ce moment, chrétiens, où vos préjugés sur les saints se dissipent, où ce qui vous paraissait des dieux ne vous paraît plus que des hommes, où vous pouvez vous comparer sans orgueil à ce que le ciel vous offre de plus magnifique et de plus grand; à ce moment, l'exemple de ces illustres athlètes, loin de vous éblouir encore et de vous décourager, ne vous imprime-t-il pas enfin, malgré vous-mêmes, cette noble rivalité de vertus qui est comme l'âme des vrais chrétiens, et qui fait autant de héros de tous les soldats de Jésus-Christ ; cette émulation sainte, non moins insatiable de vertus et de mérites que l'ambition humaine la plus démesurée peut être avide des honneurs du monde? *Æmulamini spiritualia... æmulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, XIV.) Et si nous n'éprouvons pas encore de pareils sentiments, où est dans nous cette âme, cette force chrétienne qui doit retracer dans nos personnes, aux yeux du monde, les apôtres, les confesseurs, les martyrs, les vierges, tous les héros de la religion de Jésus-Christ? Sommes-nous donc la postérité de ces grands hommes? Sans être animés des sentiments qui les formèrent, méritons-nous de les avoir pour modèles? Toute leur gloire ne fait-elle pas notre honte, toutes leurs richesses la confusion de notre misère ; et au tribunal de notre raison même, ne sommes-nous pas inexcusables devant Dieu?

Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, de la disposition présente de vos cœurs, à la vue de tant de saints proposés à votre imitation, c'est une proposition incontestable, et par l'exposition de laquelle je conclus cette première partie, que si leur exemple ne sert pas maintenant, comme il doit, à vous animer, Dieu, selon sa menace, le produira contre vous au jour de ses vengeances, et que rien ne justifiera plus sensiblement devant tous les hommes le dernier arrêt qui vous réprouvera. Vous redoutez sans doute les jugements du Seigneur, et peut-être ne pouvez-vous penser sans frémir à l'affreuse peinture qu'il nous en a tracée par lui-même ou par ses prophètes. Eh! comment ne trembler pas dans l'attente de ce grand jour où l'Homme-Dieu doit être seul juge dans sa propre cause, et où l'homme chrétien doit être uniquement jugé sur l'exemple, sur l'Evangile, sur la croix de l'Homme-Dieu! Mais une circonstance bien remarquable de ce jugement terrible, et dont nos esprits trop peu attentifs ne se laissent assez frapper, c'est l'exemple de ces saints, hommes en tout comme nous, que le Dieu de justice nous opposera ; c'est cette multitude comme infinie, cette vaste nuée de témoins dont parle saint Paul, et dont le témoignage sans réplique sera pour nous autant de juges aussi redoutables et plus redoutables, en quelque sorte, que Jésus-Christ même, par notre parfaite ressemblance avec eux.

Car, oubliant pour un moment ce monde terrestre qui nous occupe, au préjudice du monde céleste qui nous attend, transportons-nous en esprit au tribunal de l'Homme-Dieu, juge sans appel des vivants et des morts; là, figurons-nous ces millions de saints, réunissant dans leur troupe glorieuse tout ce qu'il y eut jamais de vertus dans le christianisme, sans avoir été distingués de la masse commune durant leur vie mortelle, du côté de la destinée, des combats ni des secours. Voyons-les tels qu'ils paraîtront dans ce grand jour, au rapport de l'Evangile, placés à la droite de leur Juge et du nôtre, élevés sur douze trônes, couronnés de leurs mérites, les palmes de la victoire à la main, formant tout à la fois le plus terrible et le plus beau des spectacles aux yeux du monde qu'ils vont juger eux-mêmes ; et par le seul aspect de leurs vertus, comparés dans un moment à tous nos vices, réglant, comme autant de dieux, l'éternelle destinée de l'univers. Représentons-nous le parallèle qui se fera, et que nous ferons alors malgré nous-mêmes, de ces disparités étranges dont nous ne voulons pas rougir; je veux dire, de notre obstination et de leur pénitence, de notre lâcheté et de leur courage, de notre mollesse et de leur austérité, de notre indolence et de leur ferveur, de nos scandales et de leur zèle, de notre libertinage et de la pureté de leur vie, de notre esprit incrédule et de la constance invariable de leur foi. Quelle situation pour nous, indignes chrétiens que nous sommes? Et si, au rapport de l'Evangile, le seul exemple des nations païennes que Jésus-Christ nous confrontera pour donner plus de poids à ses justices, doit suffire à nous confondre alors et à nous réprouver : *Regina Austri surget in judicio* (*Matth.*, II). Que sera-ce, grand Dieu! d'avoir à soutenir au pied de votre tribunal l'exemple de ces légions saintes qui nous seront comparées par vous-mêmes, et dont toutes les vertus glorifiées se réuniront alors, comme autant de voix foudroyantes, pour éclater sur nous de toutes parts! Non, je le répète, ce ne sera point tant Jésus-Christ, l'Evangile de Jésus-Christ, la croix de Jésus-Christ ; non, ce ne seront point ces effrayantes images, considérées en elles-mêmes, qui serviront le plus à justifier le jugement dont nous serons frappés; mais l'exemple de Jésus-Christ suivi par tant de saints qui l'auront vivement exprimé dans leurs personnes; mais l'Evangile de Jésus-Christ pratiqué par tant de saints qui en auront fait la règle infaillible de leurs mœurs; mais la croix de Jésus-Christ portée durant des siècles par tant de saints qui en conserveront encore les glorieux vestiges aux yeux des nations rassemblées. Voilà, mes chers frères, ne l'oublions jamais, ce qui nous laissera sans réplique au tribunal de Jésus-Christ et de l'univers; ce qui nous forcera de reconnaître la souveraine équité de Dieu jusque dans l'arrêt solennel et authentique de notre réprobation : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII.) Prévenons donc, lorsqu'il en est temps encore, cette accablante et irrévocable disgrâce, déjà trop

méritée par l'opposition si visible de nos mœurs avec les vertus des saints ; et ne risquons pas à nous faire des juges inflexibles de cette foule de héros chrétiens, destinés par la Providence à nous servir sur la terre de modèles et de protecteurs ; que leur exemple, soutenu de notre conformité parfaite avec eux, serve à nous animer dans la carrière sainte que nous avons à fournir, et qu'il serve de plus à nous éclairer sur la route véritable que nous avons à suivre ; il a dû nous inspirer cette noble émulation qui conduit à la plus haute sainteté du Christianisme ; vous l'avez vu dans la première partie : il doit nous éclairer encore dans cette science sublime, qui seule peut nous conduire à la vraie sainteté du christianisme, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Il y a une science des saints qui conduit également et les simples et les savants du monde à la gloire de la sainteté chrétienne, et il n'y a même, à proprement parler, de véritable science que celle-là, soit pour les plus grands génies, soit pour les plus simples des hommes, puisque toutes les sciences humaines, les plus abstraites et les plus profondes, ne sauraient, comme elle, nous conduire au terme du véritable bonheur. Or, mes chers auditeurs, c'est cette science, aussi facile à concevoir qu'elle est noble et sublime, cette science qui, tout essentielle qu'elle est pour faire des heureux immortels, est néanmoins presque ignorée du monde chrétien ; c'est cette science que l'exemple des saints nous présente aujourd'hui dans le plus grand jour. Eh comment ? me demandez-vous. Le voici. C'est qu'il ne faut que cet exemple de toutes les vertus que les saints laissèrent à la terre en allant prendre possession du ciel, pour nous découvrir à la fois et le principe de la vraie sainteté, et la nature de la vraie sainteté, et l'excellence de la vraie sainteté. Ces idées ont besoin de développement ; je m'explique.

Ce qui a fait la sagesse éminente des saints et des plus distingués parmi eux :

C'est qu'ils ont regardé la sainteté, que Dieu leur prescrivait, comme un mérite qui devait s'acquérir dans les bornes précises de leurs conditions ; et c'est ce que j'appelle le principe et comme la maxime fondamentale de la vraie sainteté.

C'est qu'ils ont fait consister la sainteté, à laquelle ils devaient tendre sans cesse, dans les devoirs essentiels attachés à leurs conditions ; et c'est ce que j'appelle la nature et l'essence de la vraie sainteté.

C'est qu'ils se sont élevés au plus haut degré de la sainteté, qui leur attire aujourd'hui nos hommages, par les dangers même et les écueils inséparables de leurs conditions ; et c'est ce que j'appelle l'excellence et la perfection de la vraie sainteté. Renouvelez, je vous prie, votre attention, et ne perdez rien de ces leçons admirables de conduite que l'exemple des saints nous présente à tous pour nous instruire et nous garantir des illusions trop ordinaires dans le chemin du ciel.

Et d'abord, ce qui a fait la sagesse éminente des saints dont nous révérons la mémoire, et ce que j'appelle le principe de la vraie sainteté dont ils nous ont transmis le parfait exemple, c'est qu'ils ont regardé la sainteté, à laquelle ils aspiraient par les ordres du ciel, comme un mérite qui devait s'acquérir dans les bornes précises de leurs conditions, c'est-à-dire qu'ils se sont persuadés que la vraie sainteté, qui faisait l'objet de tous leurs vœux, ne pouvait être qu'un mérite attaché et proportionné nécessairement à la situation présente où Dieu les avait placés, et que, pour acquérir ce genre particulier de sainteté que leur destinait la Providence divine, ils n'avaient, sans se déranger des devoirs propres de leur état, qu'à profiter de ses avantages toujours présents, par rapport au salut, sans chercher hors de là des vertus étrangères et que la sphère de leur condition ne comportait pas : *Unusquisque* (disait un de ces saints [saint Paul], dont l'apostolat en a fait tant d'autres), *unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat apud Deum.* (I *Cor.*, VII.)

Ils savaient, ces hommes éclairés de l'esprit de Dieu, que la sainteté du christianisme, et la sainteté la plus sublime devant Dieu, ne pouvait être un mérite restreint et uniquement borné à certaines conditions peu communes dans la société humaine ; que cette sainteté, aussi variée dans ses formes différentes que la grâce de Jésus-Christ, qui en est la source : *Multiformis gratia Dei* (I *Petr.*, X), devait s'accommoder aux divers états du monde ainsi qu'aux caractères différents des hommes ; ils savaient que Jésus-Christ étant venu perfectionner l'univers, et non pas le détruire en y portant le trouble et le désordre, il avait voulu se former des saints dans toutes les conditions du monde le plus opposées en apparence à la sainteté, dont il venait établir l'empire : dans l'opulence comme dans la pauvreté ; dans l'éclat de la grandeur comme parmi le plus simple peuple ; dans les armes comme dans la magistrature ; dans l'embarras de la vie publique comme dans le dégagement de la vie privée ; dans les liens du mariage comme dans la liberté du célibat ; dans la corruption du monde comme dans les asiles sacrés du cloître et du sanctuaire. Et que concluaient-ils de ces idées également sages au tribunal de la raison et à celui de la foi ?

C'est qu'il y avait donc une espèce particulière, un caractère marqué de sainteté toujours vrai, toujours digne de Dieu, pour chaque état, quel qu'il pût être, et que tel avait été le dessein de ce Dieu sanctificateur, pour la réformation générale du monde, d'y faire éclore, pour ainsi dire, autant de genres différents de sainteté qu'il y avait de sortes de rangs et d'états, qui en formaient l'ordre et la subordination. Voilà ce que savaient tant de saints dont nous honorons les vertus glorifiées, sur quoi ils se fondaient, pour se

conduire, comme sur un principe aussi invariable que Dieu même; et c'est ce qui leur persuadait que, pour se sanctifier eux-mêmes, selon les vues et les décrets de Dieu, ils ne devaient donc point se déranger ou se départir de ce qu'ils devaient à leur profession, selon le monde où la vocation de Dieu les avait fixés, mais tâcher seulement d'accorder l'exercice de leur religion avec leurs états, leurs emplois, leurs dignités, leurs prééminences dans le monde où ils étaient et devaient être, et sans différer souvent des plus mondains par l'extérieur imposant de leurs conditions, s'en éloigner sans cesse par l'intention pure et chrétienne qui devait les animer jusque sous les dehors fastueux dont leur christianisme était couvert : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est.*

Ainsi ont-ils raisonné pour se sanctifier selon les vues de Dieu, ces vrais sages si capables d'éclairer les ténèbres de l'esprit humain dans les routes de l'éternité. Et de là vient, en effet, qu'à la gloire de la religion de Jésus-Christ ils ont sanctifié tous les états du monde chrétien, en s'y sanctifiant eux-mêmes, et que s'il n'est point de condition dans la société civile, quelque favorable qu'elle puisse être à la piété chrétienne, qui n'ait produit un grand nombre de réprouvés, il n'est point de condition si vicieuse et si corrompue par les fausses maximes qu'elle a prises pour règles, qui n'ait produit dans tous les temps une infinité de grands saints. C'est donc sur ce principe, qui fut celui de tous les saints proposés à nos hommages, de regarder leur condition présente comme l'unique voie par laquelle Dieu voulait les conduire à la sainteté, dont le ciel est le prix, c'est, dis-je, sur ce principe incontestable que nous devons raisonner nous-mêmes, mes chers auditeurs, si nous voulons acquérir cette sainteté, selon la science, également approuvée de Dieu et des hommes, et qui a paru dans ces illustres prédestinés dans tout le cours de leur vie mortelle.

Mais qu'arrive-t-il, au contraire, et quelle est, sur ce point important, l'erreur et l'illusion de la plupart des chrétiens du monde et même de ceux du cloître? Je vais vous l'apprendre: c'est qu'au lieu de raisonner comme les saints dont Dieu leur offre la sagesse pour guide, et de penser, comme eux, à se sanctifier dans l'état et selon l'état où il se trouvent irrévocablement engagés : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est*, ils aiment à se prévenir eux-mêmes contre cet état qu'ils occupent sans goût dans la société, à méconnaître ce genre de sainteté propre et dépendant de la profession qu'ils doivent remplir, et à se persuader que, s'ils avaient à vivre dans telle et telle autre condition dont ils se font à leur gré un plan chimérique et imaginaire, ils y trouveraient sûrement, pour se sanctifier, mille avantages qu'ils n'ont pas et qu'ils ne peuvent avoir dans celles qu'ils ont malheureusement embrassées. Illusion, mes chers auditeurs, non-seulement la plus fausse en elle-même, mais encore la plus dangereuse dans ses conséquences; suivez un moment cette morale.

Je dis illusion la plus fausse en elle-même; et en effet, pour m'appuyer encore ici du témoignage des saints et de la preuve invincible de leur exemple, ne connaissaient-ils pas aussi bien que vous-mêmes, ces hommes dévoués à toutes les maximes de l'Evangile, ne connaissaient-ils pas le prix de certaines conditions sur les autres, relativement au salut? Ils voyaient sans doute et avec des yeux d'autant plus pénétrants, qu'ils étaient vivement éclairés des lumières de la foi, ils voyaient tout l'avantage d'une vie pauvre, d'une vie obscure, d'une vie libre et retirée pour sanctifier l'homme sur des états plus commodes, plus éclatants, plus exposés aux périls du monde; et s'ils n'avaient écouté que le goût particulier de cette piété fervente qui les animait, c'est ce qui les aurait porté la plupart à briser la chaîne de leurs engagements selon le monde, pour se livrer plus particulièrement à ce Dieu d'amour, qui absorbait tous leurs désirs; pourquoi donc sans une vocation marquée, sans une inspiration particulière du ciel, n'ont-ils point porté l'ardeur jusqu'à quitter l'ordre et le rang qu'ils tenaient dans le monde? Ah! chrétiens, c'est qu'ils savaient par l'idée réfléchie de leur religion ce que vous ignorez peut-être encore à ce moment, que les conditions les plus relevées en elles-mêmes ne sauraient avoir de solide avantage pour sanctifier les hommes qui les occupent, qu'en vertu des grâces que Dieu leur destine; ils savaient que les grâces de Dieu leur étant préparées pour les conditions présentes qu'ils occupent et non pour celles qu'ils pouvaient désirer, leur innocence était encore plus à couvert, dans les états les plus exposés, dès qu'ils y étaient placés de la main de Dieu, que dans d'autres états plus saints et plus retirés où Dieu ne les voulait pas.

Voilà le grand principe qui les retenait sans crainte dans la place que leur avait marquée la Providence, et la leur faisait regarder comme l'unique voie qu'ils avaient à suivre pour arriver au terme de la sainteté qu'ils voulaient atteindre. Voilà ce qui leur persuadait efficacement et ce qui doit nous persuader à tous combien d'ordinaire est fausse, en elle-même, cette illusion trop commune dans le christianisme, que l'on se sanctifierait plus aisément dans une autre condition que celle où l'on se trouve actuellement engagé, ou par le choix de la Providence, ou par son propre choix. Mais ce n'est pas là tout encore sur l'illusion funeste dont je parle; illusion la plus fausse en elle-même, c'est ce que je viens de dire; je dis de plus: illusion la plus dangereuse dans ses conséquences; car, prévenu que l'on est contre son état, considéré par rapport à la vie sainte que l'on se propose, on se persuade alors que pour se sanctifier, du moins à un certain degré que l'on se figure, il faudrait commencer par changer de condition. Ennuyé d'être ce que l'on est en ce monde, par un esprit d'inquiétude et d'inconstance que l'on

veut prendre pour ferveur, on voudrait toujours devenir ce que l'on n'est pas, et séduit par le vain désir d'une condition meilleure, par rapport au salut, bientôt on ne songe plus qu'à se former un plan chimérique de sainteté pour un état où l'on n'est point et où l'on ne sera peut-être jamais ; sans prendre nulle précaution, nulle mesure efficace, pour se sanctifier dans l'état où l'on se trouve, et dans lequel, selon toute apparence, on se trouvera toujours engagé; ainsi arrive-t-il trop souvent que l'on renonce à toute espèce de vertu, pour vouloir s'abandonner à son propre sens, et chercher le trésor inestimable de la sainteté, hors des bornes de cette condition seule, que Dieu avait marquée pour nous sanctifier, c'est-à-dire pour nous départir, selon notre état, cette abondance de grâces spéciales qui font ordinairement les saints.

De là que conclure, en deux mots, mes chers auditeurs? C'est que vous devez donc, à l'exemple des saints, regarder votre condition, quelque exposée qu'elle puisse être, comme la source de la sainteté qui vous est propre et que Dieu vous destine; qu'il faut donc vous persuader, comme eux, que hors des limites de cette condition, non-seulement il n'est point pour vous de sainteté véritable, c'est-à-dire point de vertu qui soit conforme aux desseins de Dieu, sur votre prédestination éternelle ; mais même que hors de ce point décisif où Dieu vous a placés, vous seriez en risque de n'acquérir jamais la sainteté essentielle qui doit former le vrai chrétien; parce que, fussiez-vous d'ailleurs dans la condition la plus sainte, dès que vous n'êtes plus dans l'ordre de la Providence, vous cessez d'être dans la voie que Dieu avait tracée lui-même pour vous sanctifier ; et hors de cette voie, toujours la plus sûre pour vous, et l'unique peut-être que Dieu vous ait préparée, quel péril évident ne courez-vous pas de vous perdre? *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat apud Deum.*

2° Mais pénétrons plus avant dans le sujet que je me suis prescrit de vous développer, quelles que soient la sublimité et la grandeur qui le distinguent des sujets vulgaires. Regarder la sainteté comme un mérite qui doit s'acquérir dans les bornes de la condition où nous a placés la Providence, c'est le principe de la vraie sainteté, dont les saints que nous révérons aujourd'hui dans le ciel nous ont donné l'exemple sur la terre ; faire consister la sainteté dans les devoirs seuls attachés à sa condition, c'est la nature et l'essence de la vraie sainteté que nous découvrons encore dans la leçon inépuisable que nous donne l'exemple des saints. Devoirs de la condition qui, selon que je l'entends, renferment à la fois et ce que le citoyen doit au monde, et ce que le chrétien doit à Dieu. Cependant, mes chers auditeurs, malgré l'étendue comme immense de ces devoirs, ne me reprochez-vous pas intérieurement ici de vous présenter une image trop simple de la vraie sainteté, dont les saints nous ont tracé le tableau par leur exemple, et qui fait aujourd'hui l'objet de votre vénération et de votre culte? Ne m'accusez-vous pas secrètement de cacher à vos regards ce que la sainteté a de glorieux et de brillant en elle-même, pour ne vous montrer que ce qu'elle a d'obscur et de moins propre à la distinguer aux yeux du monde?

Mais quels que puissent être vos préjugés sur ce point, je l'ai dit, chrétiens, et je le répète : ce qui a fait les saints les plus grands, ou plutôt les seuls saints que l'Eglise reconnaisse, c'est cette fidélité, cette vigilance, cette exactitude qui les portait à remplir constamment tous leurs devoirs, et à les remplir en vue de Dieu. Voilà ce qui a fait comme le point capital, ou plutôt l'unique point essentiel de la sainteté que nous honorons dans eux avec l'Eglise. Que le monde, à la bonne heure, juge autrement du mérite des hommes; qu'il ne considère ses héros que par le singulier, l'éclatant et le merveilleux de leur vie, c'est ce que je vois tous les jours, ce qui ne m'étonne pas, et ne me surprendra jamais ; dès que l'héroïsme du monde est, comme on ne le sait que trop, un mérite purement extérieur, un mérite sans fonds et sans réalité, le seul éclat qui l'accompagne doit donc en faire, aux yeux des hommes, le prix et la valeur. Mais s'agit-il du mérite des saints, de ce mérite purement solide, et qui n'a sa source que dans le sentiment du cœur excité par la grâce? Non, un tel mérite n'a pas besoin de brillants dehors, pour être à nos yeux ce qu'il est en effet; ou plutôt, parce que c'est un mérite qui doit s'acquérir tous les jours et à tous les instants de la vie, il n'a dû dépendre que des œuvres les plus communes et les plus ordinaires de la vie chrétienne.

Ce n'est pas (remarquez cette réflexion qui vous fera mieux comprendre ma pensée), ce n'est pas que les saints n'aient fait pour Dieu de grandes et de très-grandes choses, et qui étaient bien au delà des devoirs que leur prescrivait l'Evangile; ce n'est pas que Dieu, de son côté, n'ait fait pour eux des choses extraordinaires, et qui n'étaient point dans le cours réglé de sa providence sur le commun des hommes. Ainsi a-t-on vu les uns se consumer d'austérités terribles, dont le seul récit nous étonne; les autres, consacrer à la méditation des vérités célestes la meilleure partie des nuits et des jours; ceux-là, s'expatrier volontairement, pour chercher l'innocence dans des climats barbares, ou pour y porter, au péril de leurs jours, la foi de Jésus-Christ; ceux-ci, conserver cette foi par mille travaux, moins glorieux encore que pénibles, au milieu d'un peuple catholique et chrétien. D'autre part, Dieu a distingué les uns par le don des miracles, les autres par la révélation de ses secrets; ceux-là, par des ravissements, des extases; ceux-ci par le don tout puissant de toucher les cœurs et de les convertir.

Mais quelque admirables que tous ces

dons divins nous paraissent, non, ce n'est point proprement à ces dons merveilleux qu'était attachée la sainteté qui devait en faire les élus de Dieu; je veux dire, ce n'est ni ce qu'ils ont fait pour Dieu, ni ce que Dieu a fait pour eux ou par leur moyen, d'extraordinaire et de merveilleux, qui leur a mérité la gloire et le bonheur dont ils jouissent. Pourquoi? Parce qu'il est indubitable que sans cet éclat d'œuvres extraordinaires, ils pouvaient également se sanctifier par l'accomplissement seul de leurs devoirs; au lieu que s'ils avaient manqué de ce seul mérite, qui en a fait ce qu'ils sont, il ne pouvait être remplacé dans leurs personnes par tout le merveilleux de leur vie. Et en effet, parmi les saints et les plus grands saints dont nous honorons les vertus, combien n'ont été ni des thaumaturges, ni des prophètes, ni des hommes singuliers dans leur conduite, ni même des hommes austères par profession? Combien qui, sanctifiés dans l'obscurité d'une vie commune, n'ont eu d'autre mérite aux yeux de Dieu, que celui qui résulte de l'accomplissement de tous les devoirs? Combien qui, avec ce seul mérite, à peine estimé du monde, sont parvenus à un plus haut degré de sainteté et de perfection, que des saints même plus connus par l'éclat de leurs œuvres, et qui reçoivent un culte particulier dans l'Église?

Au contraire, combien de chrétiens sur la terre, distingués par les plus grands dons du ciel, seront, malgré ces dons célestes, éternellement réprouvés de Dieu? Combien qui, au bout de la carrière, pourront dire à ce Dieu de justice : Eh quoi! Seigneur, n'avons-nous pas, en vertu de votre pouvoir, chassé les démons des corps humains qu'ils possédaient? N'avons-nous pas, en votre nom, annoncé les prophéties qui nous étaient inspirées par vous-même? *In nomine tuo prophetavimus? In nomine tuo dæmonia ejecimus?* (*Matth.*, VII.) Combien pourront parler ainsi, quand le souverain Juge les citera devant son tribunal, et que ce Juge souverain méconnaîtra cependant, et rejettera avec indignation du nombre de ses élus? *Amen, dico vobis, nescio vos.* (*Matth.*, II.) Pourquoi? Parce que, malgré l'éclat ordinaire de leurs œuvres, ils n'auront point eu le grand mérite d'avoir rempli leurs devoirs, le seul mérite que Dieu reconnaisse et récompense dans ses saints : *Quia super pauca fuisti fidelis* (*Ibid.*)

Et c'est, mes chers auditeurs, cette idée si juste et si simple de la sainteté vraiment chrétienne; j'entends d'une sainteté fondée et mesurée sur les devoirs de la condition, que je voudrais graver profondément dans tous les esprits de ceux qui m'écoutent : car c'est cette idée si claire et si raisonnable de la vertu qui peuple le royaume céleste, que l'on s'obstine à ne pas comprendre; qu'il nous soit interdit dans le christianisme de chercher hors de nos conditions la sainteté qui nous est propre, et que Dieu nous destine de toute éternité, c'est ce que l'on a moins de peine à reconnaître. Il ne faut, pour en convenir, que s'être formé, par le secours de la religion, l'idée d'une Providence pleine de sagesse, qui veut réformer et sanctifier les états du monde sans les détruire; mais que ce genre de sainteté qui nous est destiné de Dieu consiste uniquement dans l'accomplissement des devoirs, que ces devoirs soient pour nous l'essence, le fonds, et comme la mesure de cette sainteté précieuse, dont on ambitionne le mérite : c'est ce que l'on a peine à se laisser persuader; rien ne plaît, rien ne charme dans la vertu des saints, que ce qui n'est point leur vertu même. On prend plaisir à se former une image de leur sainteté, plus brillante, plus propre à éblouir les yeux des hommes, par sa singularité et son éclat, que cette vie commune dont rien n'attirait sur eux les regards et l'admiration du monde; on n'aime à n'envisager la vraie sainteté, que par cet appareil d'austérités prodigieuses, d'oraisons sublimes, de révélations, de prophéties, d'extases, d'empire sur les éléments, de domination sur toute la nature, dont Dieu a voulu qu'elle fût quelquefois accompagnée dans ses serviteurs, pour lui concilier le respect des peuples et des puissances de la terre. Voilà ce qui touche, ce qui frappe, ce qui élève, ce qui console l'âme, ce qui fait ses délices dans les réflexions qu'elle aime à faire sur l'histoire admirable des saints de la terre devenus les citoyens du ciel; et avec de pareilles idées dont on ne voit pas l'illusion, toute évidente qu'elle est, si l'on ne se flatte pas encore d'être un grand saint, au moins se flatte-t-on d'aimer, de respecter la sainteté même, parce que l'on prend plaisir à contempler le portrait bizarre que le caprice ou l'orgueil nous en a tracé.

Erreur au reste, qui, n'étant d'abord que de spéculation, passe trop souvent dans la pratique, et sur laquelle on règle sa conduite en matière de vertu et de sainteté, jusque-là, que l'on s'en met moins en peine d'acquitter ce que l'on doit à son état, considéré selon Dieu et selon le monde, et que l'on serait prêt d'abandonner les plus importants devoirs pour quelqu'une de ces œuvres pieuses et éclatantes, où l'ouvrier le plus modeste ne cherche guères moins sa gloire que celle de Dieu : on veut, dit-on, se sanctifier et se dévouer à Dieu sans réserve; mais comment? Selon ses propres idées, plutôt que selon les desseins de Dieu; se sanctifier, par exemple, dans la retraite et la solitude, quelque obligé que l'on soit de se prêter quelquefois, de se livrer même au tumulte et aux embarras du monde; se sanctifier par une suite d'oraisons et de prières dans un poste où l'on est redevable de presque tous ses moments aux intérêts publics; se sanctifier par les rigueurs du jeûne et de l'abstinence dans une situation laborieuse où l'on a besoin de toutes ses forces pour répondre aux grands desseins de la Providence; se sanctifier à sa mode, et au gré de tous ses désirs, dans un

état continuel de dépendance et d'infériorité.

En un mot, on veut, pour se sanctifier, des vertus de goût et de caprice; des vertus plus brillantes que solides; des vertus fastueuses et déplacées; des vertus dont l'amour-propre s'accommode, lors même qu'elles paraissent le combattre et le détruire; des vertus qui, au lieu d'être un secours puissant pour satisfaire aux devoirs des conditions diverses, seraient un obstacle éternel à les remplir, et qui loin de porter et d'entretenir le bon ordre dans la société humaine, seraient elles-mêmes autant de nouveaux désordres, d'autant plus dangereux dans leurs effets, qu'il deviendraient comme irrépréhensibles, en se couvrant de l'apparence de la sainteté même.

Et n'est-ce pas là cependant le travers d'esprit trop ordinaire à tant de personnes même qui semblent aspirer de bonne foi à se sanctifier dans leur état; mais qui s'abusant d'abord elles-mêmes sur l'idée qu'elles se forment de la sainteté véritable, au lieu de préférer le devoir à tout, font passer tout avant le devoir, réglent leur piété sur leur goût, au lieu de régler leur goût par leur piété; aiment mieux pratiquer des conseils dont la pratique plus apparente les distingue, que des devoirs vulgaires qui les confondent avec la foule; et dans leur conduite comme dans leur estime donnent le dernier rang à des vertus communes, qui toutes communes qu'elles sont, et par la raison même qu'elles sont communes et ordinaires dans le cours de la vie, doivent être regardées comme le fonds même et l'essence de la vraie sainteté? Conduite déplorable, dont le libertin s'autorise tous les jours pour décrier la sagesse de la sainteté chrétienne, mais conduite trop visiblement réprouvée par l'exemple des saints, pour que le libertinage ait jamais droit de s'en prévaloir contre la sainteté même, toujours incompatible avec de pareils travers. Mais donnons le dernier trait à ce tableau de sainteté que les saints nous présentent du sein de leur gloire, et après avoir appris de leur exemple et le principe de la vraie sainteté et la nature de la vraie sainteté, apprenons enfin quelle est l'excellence de la vraie sainteté.

3° Se perfectionner dans la pratique de la sainteté par les dangers même et les écueils inséparables de sa condition, c'est en quoi j'ai fait consister cette excellence dont je parle, et que l'exemple des saints nous découvre trop sensiblement pour qu'il soit possible de la méconnaître. Vous admirez, mes chers auditeurs, ce degré de perfection dans les saints que l'Eglise vous propose pour vos modèles, et vous ne concevez qu'à peine cette éminente sagesse, qui leur a fait trouver le remède dans le poison même, et les plus sûrs moyens de perfection dans les dangers les plus éminents de se perdre; mais il ne faut que considérer un moment l'exemple des saints, pour y découvrir ce secret admirable que vous paraissez ignorer, et pour vous en adoucir efficacement la pratique. Quels sont-ils, en effet, ces dangers attachés à vos conditions diverses, et qui font périr insensiblement ou tout à coup tant de vertus? Sans prétendre ici vous les rappeler tous, je m'arrête aux plus ordinaires, à ceux qui font évidemment le plus de ravage dans le christianisme.

Dangers d'état et de condition. Ce sera, par exemple, l'abus trop facile de l'autorité et de la prééminence pour les grands; l'esclavage du respect humain si difficile à éviter pour les petits; la jouissance du commode et du superflu pour les riches; le manque du pur nécessaire pour les pauvres; la multitude et l'embarras des affaires publiques pour le magistrat; la fatigue et l'assiduité du service dans l'homme de guerre; la tentation d'une subite prospérité pour les uns; l'épreuve non moins délicate de l'adversité pour les autres; pour tous, la tyrannie d'un certain monde qui entreprend de régner sur toutes les conditions des hommes, et de commander souverainement jusque dans l'empire de Jésus-Christ; voilà, pour quiconque aspire au mérite et à la gloire des saints, quels sont les dangers les plus ordinaires et les plus à craindre dans les conditions différentes qui partagent la société humaine. Or vous désirez savoir comment les saints, vos modèles, non-seulement ont échappé à tant de périls, sans rien laisser après eux de la perfection qu'ils voulaient atteindre, mais encore ont profité de ces périls-là même pour arriver à un plus haut point de sainteté et de perfection. Le voici. J'abrège en peu de mots ce qui demanderait tout un discours; suppléez par vos réflexions à ce que le temps ne me permet pas de vous développer.

Ce qui a fait trouver aux saints sur la terre la perfection de leur vertu, dans les dangers même et les écueils de leurs conditions, c'est qu'au lieu de se laisser éblouir, comme vous, de la vaine grandeur du monde, quand il a plu à Dieu de les élever au-dessus des peuples, ils ont employé le pouvoir et l'autorité dont ils étaient les dépositaires à glorifier Dieu de plus en plus par l'éclat que leur grandeur communiquait nécessairement à leurs œuvres, et à faire respecter de leurs inférieurs, par la force de leur exemple, tout ce qui concernait le culte et la religion de ce Dieu suprême.

C'est que placés dans un état de dépendance et d'infériorité, où trop souvent l'on respecte l'homme qui commande plus que le Dieu souverain dont il ne peut être qu'une faible image, malgré tous ses titres de puissance, le respect même qu'ils rendaient à des maîtres mortels était pour eux une leçon continuelle du parfait hommage, de l'obéissance qu'ils devaient au premier de tous les maîtres.

C'est qu'au sein de l'opulence qui les mettait en possession de ce superflu dont tant de cœurs parmi vous ont peine à se détacher, ils ont regardé leurs richesses, selon la maxime de l'Evangile, comme un dé-

pôt sacré dont ils n'étaient que les économes, pour en faire part aux membres indigents de Jésus-Christ, et par là s'en sont fait un trésor pour eux-mêmes, un trésor inépuisable de grâces, de vertus et de mérites, qui fait aujourd'hui leur bonheur dans le ciel.

C'est que, réduits à éprouver eux-mêmes les rigueurs de l'indigence qui désespère tant de chrétiens faibles, et qui occasionne tant de crimes et de désordres dans les sociétés chrétiennes, ils ont su, conduits par l'esprit de la foi, faire leur consolation et leur gloire de cette pauvreté même, qui leur donnait dans cette vie mortelle un nouveau trait de conformité et de ressemblance avec Jésus-Christ.

C'est que la multitude et l'embarras des affaires publiques, qui sert de prétexte à tant de chrétiens, chargés de rendre la justice au monde pour ne penser jamais sérieusement à Dieu, les obligeait de recourir sans cesse à ce même Dieu, pour implorer ses plus vives lumières et en obtenir cet esprit d'équité et de sagesse qui réglât leurs jugements sur les arrêts infaillibles de sa justice même.

C'est que, destinés à servir l'Etat et le prince au péril de leur vie dans le métier des armes, la seule pensée des sacrifices qu'ils faisaient chaque jour pour le service d'un roi de la terre, ou pour leur propre gloire, les animait à tout entreprendre pour soutenir par leur conduite l'honneur de leur religion exposée à tous les blasphèmes de l'incrédule, et que les fréquents périls de la guerre, qui les mettaient sans cesse aux portes de l'éternité, les avertissaient d'y penser à tous les moments, et de s'y préparer par de continuels triomphes et sur leurs propres passions et sur les passions du monde.

C'est que la prospérité mondaine, qui fait oublier à presque tous les heureux le souverain arbitre des fortunes, qui seul fait ici-bas le bonheur ou le malheur des hommes, fournissait aux saints tous les jours de leur vie un motif puissant de reconnaissance et d'actions de grâces pour le Dieu Père, dont ils savaient que provenait uniquement leur abondance, leur crédit et leur gloire.

C'est que les fléaux de l'adversité qui excitent tant de murmures dans le christianisme tenaient lieu à ces hommes, guidés par la religion, d'un sacrifice continuel qu'ils faisaient au Dieu souverain, qui versait l'amertume sur leurs jours, et dont ils reconnaissaient la bonté toujours infinie jusque sous le voile rigoureux de sa justice, dont ils paraissaient être les victimes.

C'est qu'enfin, exposés comme vous l'êtes à la tyrannie d'un monde impérieux qui entreprenait de dominer sur les sentiments de leurs cœurs et sur les démarches de leur conduite, la comparaison qu'ils faisaient sans cesse de la dureté de son joug, avec la douceur ineffable du joug de Jésus-Christ, leur faisait mieux sentir encore la vérité de leur bonheur, et les attachait de plus en plus aux lois et à la personne de cet adorable Maître. Ainsi ces glorieux prédestinés ont-ils profité, pour donner plus de force et de mérite à leurs vertus, de ce qui causera toujours la perte de tant de chrétiens, qui ne savent pas pénétrer les ressources que leur offre le monde même, pour se sanctifier. Ainsi ont-ils fait voir sensiblement dans leurs personnes la vérité de cet oracle divin, que tout conspire au salut et à la perfection de l'homme qui aime véritablement son Dieu : *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.* (*Rom.*, VIII.)

Secret admirable, dont l'exemple des saints nous découvre, nous persuade et nous adoucit la pratique ; mais, au reste, secret nécessaire pour sanctifier tous les disciples de Jésus-Christ, et sans lequel ni vous, ni moi, ne nous sanctifierons jamais dans nos conditions. Car je dois vous le dire ici, mes chers auditeurs, et plût au ciel qu'il fût en moi de vous le persuader, non, ce n'est point pour vous une perfection arbitraire et de pur conseil, de faire servir au progrès de vos vertus les dangers mêmes et les écueils qui vous environnent. Quelque sublime que cette morale vous paraisse, elle est pour tous indifféremment et sans exception ; et il n'est personne dans cet illustre auditoire, qui ne doive se l'appliquer à soi-même, s'il veut être dans son état véritablement chrétien et vraiment saint. Non-seulement parce que telle a été l'intention du Dieu dont nous sommes les disciples, que tous les dangers des conditions du monde servissent eux-mêmes au bonheur de ses élus : *Omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti* (*Rom.* VIII) ; mais encore parce que l'expérience du monde a dû vous apprendre que les dangers qui sans cesse y menacent la vertu ne sauraient être indifférents par rapport à l'éternité, dont le bonheur fait le terme de vos espérances ; et que s'ils ne contribuent pas à vous perfectionner dans le degré de sainteté que Dieu vous destine, ils serviront infailliblement à vous corrompre et à vous perdre. Point de milieu, mes chers auditeurs, dans les principes de la religion, entre ces deux extrêmes ; et par une suite nécessaire, c'est le plus souvent un devoir et une obligation pour tous les chrétiens, de se sanctifier par les choses même qui paraissent les éloigner davantage de la sainteté qu'on leur demande.

Or, si tels sont les principes du christianisme, mes chers auditeurs, quelle doit donc être votre confusion et votre honte, et que devez-vous penser de votre éloignement de la vraie sainteté, vous qui, au lieu de tourner, comme les saints, en moyens de sanctification les obstacles qui s'opposent à la vertu dans vos conditions mondaines, par un artifice diabolique et trop connu du monde, faites servir les moyens même de salut, que vos états vous présentent, à précipiter votre condamnation et votre perte ? C'est-à-dire, vous qui par l'abus que vous ne cessez de faire des exercices de la piété chrétienne que vous prescrit l'Eglise ; des grâces sans

nombre que Dieu répand sur vous à tous les instants ; de la prière dont vous lui devez le perpétuel hommage ; des instructions multipliées qu'il vous adresse par la voix de ses ministres ; des sacrements dont il a fait pour vous la source de tous ses dons ; vous qui par l'abus de ces moyens, et de tant d'autres établis pour vous sanctifier, en faites autant d'occasions de péché et de sujets infaillibles de votre condamnation : encore une fois, que devez-vous penser de vous-mêmes, et quelle disposition plus éloignée que la vôtre, de cette science des saints que je vous prêche ?

Eh quoi ! les dangers même de vos conditions devaient servir comme de degrés à vous élever au ciel dans les desseins de la Providence divine ; et il arrive que les moyens même de salut qu'elle attache à vos conditions deviennent, par l'abus que vous en faites, le principe et la matière de mille péchés. Quelle distance infinie vous sépare donc encore de la vraie sainteté à laquelle vous devez atteindre ? et comment, sans les plus grands et les plus continuels efforts, pourrez-vous conformer vos mœurs aux lois de cette science divine, que les saints nous apprennent par leur exemple ? Mais c'est à vous, bienheureux prédestinés, de vous intéresser à nos besoins essentiels auprès de Dieu, de ce Dieu de grandeur et de miséricorde, dont la grâce vous a conduits au bonheur, et dont la gloire fait maintenant votre félicité ; c'est à vous de nous obtenir par votre intercession puissante cette science admirable de la sainteté, dont vous fûtes ici-bas, par vos exemples, les docteurs et les maîtres ; déployez donc aujourd'hui sur la misère et la faiblesse humaine, que vous connûtes par vous-mêmes, ces trésors célestes de bénédictions et de grâces, dont Dieu vous a faits les dépositaires.

Et nous, chrétiens, nous, les descendants de tant de héros ; nous, leurs amis, leurs concitoyens et leurs frères ; nous, adorateurs du même Dieu, disciples de la même loi, enfants de la même Eglise, héritiers des mêmes privilèges, de la même grâce, aspirants au même terme ; nous, compagnons de leurs combats, destinés à leurs victoires, et prétendants à leurs couronnes, pourrions-nous désormais chercher quelque autre gloire ici-bas, que celle de nous sanctifier comme eux ? et tout autre mérite que celui de la vertu qui fait les saints, pourrait-il être encore un objet d'ambition pour nous ? Non, ce n'est pas là, je le sais, l'espèce d'ambition que le monde inspire : et peut-être, chrétiens, en serez-vous venus vous-mêmes, ainsi que ce monde qui vous captive, jusqu'à regarder la sainteté dont je vous ai crayonné le tableau, comme le moindre de tous les mérites, jusqu'à vous faire un mérite et un honneur de tout le reste, excepté d'être des saints et de le paraître

Car tel est, je le dis à la honte du christianisme, ou plutôt des chrétiens du monde, tel est le renversement déplorable de nos idées, et c'est ce qui rend si rare aujourd'hui parmi vous cette sainteté, si commune autrefois et si générale, même parmi les chrétiens du siècle : non, il n'est point de talents humains, point de qualités naturelles, point d'avantages si frivoles, auxquels on ne donne son estime, préférablement au mérite suréminent de la sainteté. On se félicite en effet soi-même, et l'on aime à s'entendre féliciter de la noblesse de sa naissance, de l'élévation de son rang, de l'aisance de sa fortune, de sa faveur auprès du prince ; on s'applaudit de quelque réputation acquise, soit de science, soit de bravoure, soit d'habileté dans les affaires, les lumières de l'esprit, les sentiments du cœur, les grâces même du corps, mille autres avantages moins estimables encore, et qui n'ont guère d'autre usage que l'amusement du monde ; on est flatté de les posséder, on s'en estime davantage, on s'en croit plus grand, plus considérable et plus heureux.

Et le mérite de la sainteté, ce mérite seul vraiment digne de l'homme raisonnable et chrétien ; ce mérite, seul capable d'élever l'homme au-dessus de lui-même, et de l'approcher du Dieu qu'il adore ; ce mérite, qui seul fait les vrais sages, les vrais heureux, les vrais héros de la terre et du ciel ; ce mérite, qui oblige toute puissance religieuse sur la terre à fléchir le genou pour lui rendre hommage, et qui du moindre des hommes qui sait l'acquérir, fait quelque chose de plus grand que tous les héros et les conquérants du monde ; ce mérite, qui rendrait les anges même jaloux de l'humanité, s'ils pouvaient envier quelque chose au sein du bonheur suprême qui les enivre ; ce mérite immortel et plus qu'humain, à peine, hélas ! lui donne-t-on quelque rang dans son estime ; on le regarde comme un mérite vulgaire, que tout le monde peut acquérir à son gré, qui n'a rien d'assez glorieux pour nous distinguer du commun des hommes, et l'on se tiendrait presque offensé d'un éloge qui se réduirait à nous attribuer le simple mérite de la vertu et de la sainteté. Hé quoi ! chrétiens, est-ce donc la jouissance de quelques vains honneurs, de quelques biens fragiles, de quelques misérables plaisirs, de quelques talents passagers, de quelques avantages frivoles ? est-ce donc un pareil lustre qui fait ici-bas le fonds de notre gloire ? et n'est-ce pas nous avilir, âmes immortelles que nous sommes, que de nous faire un vrai mérite de tout ce qui passe avec le temps, plutôt que de ces vertus divines qui nous ouvrent les portes de l'éternité ? Ah ! mes chers auditeurs, si jamais vous fûtes imbus de ces préjugés funestes, qui dégradent la sainteté chrétienne dans l'esprit du monde, concevez-en toute l'injustice et l'indignité, dans ce jour de triomphe pour les saints ; et que ce soit là le premier fruit de ce discours de rendre la sainteté vénérable à vos yeux, de lui concilier votre estime préférablement à tout le reste ; puisqu'elle est en effet le seul mérite véritable, le seul mérite que Dieu

glorifie dans ce monde par les hommages de son Eglise, et dans l'autre par une éternité de bonheur que je vous souhaite.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II.)

Le huitième jour étant arrivé, auquel l'Enfant devait être circoncis, il fut appelé Jésus.

Madame,

Est-ce un prodige d'abaissement et d'humiliation? est-ce un mystère de domination et de grandeur, qui s'opère aujourd'hui dans l'Enfant-Dieu que nous adorons? Mon texte vous l'annonce, c'est l'un et l'autre ensemble, mes chers auditeurs. Si je m'arrête à l'idée d'un Dieu soumis à la circoncision légale, des ténèbres mystérieuses me font presque méconnaître en lui la lumière éternelle, et si je considère le nom sublime qui lui est envoyé du ciel, l'idée seule de ce nom sublime et divin me révèle à l'instant tout ce qu'il est; un Dieu abaissé autant qu'il peut l'être, par son obéissance à la loi de la circoncision; un Dieu glorifié en Dieu, par le nom de Jésus accordé aux mérites de son obéissance; c'est le double mystère rassemblé, pour ainsi dire, sous un seul point de vue dans ce grand jour, dans ce premier des jours, que nous célébrons avec tant d'allégresse et de joie. Ne séparons donc point ici, chrétiens, ce que le ciel même a voulu réunir aux yeux du monde chrétien; tant d'obscurités et de splendeurs, mêlées dans le même tableau, nous retraceront mieux dans la personne de l'Homme-Dieu, ce composé admirable de la divinité et de l'humanité sainte; voici donc l'idée qui m'a paru comprendre et, pour ainsi dire, mesurer elle seule toute l'étendue de ce mystère; je me le figure comme un combat d'amour et de reconnaissance entre les deux premières personnes de l'adorable Trinité; le Fils descendu du ciel et abaissé jusqu'à l'homme pour glorifier son Père, n'a pas fait encore assez au gré de son amour, il cherche des humiliations nouvelles dans le mystère de sa circoncision. Dieu le Père, après avoir annoncé l'avénement de son Fils sur la terre et par l'apparition d'un nouvelle astre, et par les concerts de la cour céleste, ne croit pas avoir assez payé le mérite de tous les sacrifices auxquels il s'oblige dans ce mystère humiliant; il veut encore que le plus beau des noms manifeste ses grandeurs cachées sans le secours des habitants et des astres du ciel; le Fils paraît se souvenir uniquement qu'il est homme; il ne montre de grandeur que dans l'immensité de son amour; le Père ne peut oublier que ce Fils est Dieu, qu'il est son égal en pouvoir et en perfection, et par le nom plus qu'humain dont il l'honore, il prend soin de révéler à tous les hommes la dignité de la victime qui s'anéantit. L'un et l'autre semblent se disputer l'avantage de mieux s'honorer mutuellement aux yeux du monde, et de se procurer plus de gloire: l'amour dans le Fils qui s'immole aux intérêts de son père, la reconnaissance dans le Père glorifié par son Fils, épuisent tour à tour leur pouvoir pour se satisfaire. Qu'il est intéressant pour nous, mes chers auditeurs, ce combat divin et mystérieux que j'ai à vous présenter! Plus admirable en effet dans ses suites ainsi que dans son principe, que le combat du patriarche Jacob avec l'ange du Seigneur, ce n'est point la bénédiction d'un seul homme, c'est la bénédiction et le salut de tous les hommes qui en est le terme. Ne différons pas plus longtemps de l'offrir aux considérations de cette piété chrétienne qui vous rassemble; le Fils de Dieu soumis à la loi de la circoncision, pour réparer et manifester la gloire de son Père outragé par le péché de l'homme, ce sera la première partie; Dieu le Père honorant son Fils du nom de Jésus, pour réparer la gloire de ce Fils unique qui se sacrifie pour venger la divinité du péché de l'homme, ce sera la seconde partie; c'est-à-dire, Dieu le Fils, réparateur de la gloire du Père, et Dieu le Père réparateur de la gloire du Fils; voilà le partage simple et naturel de ce discours, où je ne m'arrêterai pas tellement à traiter le mystère que nous célébrons, que je n'en tire les plus solides conséquences pour la réformation de nos mœurs. Donnez-moi, je vous prie, toute votre attention; et vous, Esprit divin, lien éternel du Père et du Fils, vous qui fûtes la source de ce mystère d'amour, dans la peinture que j'en dois faire, inspirez-moi ces traits sublimes et touchants qui frappent les esprits et attendrissent les cœurs de tous ceux qui m'écoutent; c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de la plus sainte des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE

Voulez-vous concevoir, mes chers auditeurs, autant qu'il est possible à l'esprit humain, l'étendue de la réparation qu'un Dieu-Enfant présente à la Divinité dans le mystère de ce jour? distinguez d'abord avec moi trois grands désordres, inséparables du péché dans l'homme. On pèche, et en péchant on se révolte contre Dieu, et c'est ce que j'appelle l'orgueil du péché. On pèche, et pour se déguiser le crime dont on se rend coupable, on se forme de la sainteté de Dieu une fausse idée qui la dégrade et l'anéantit, et c'est ce que j'appelle la malignité du péché; enfin l'on pèche, et pour se rassurer contre le remords qui accompagne le péché commis, on perd insensiblement la crainte de la justice de Dieu; et c'est ce que j'appelle la témérité du péché. Pour réparer pleinement la gloire de la Divinité outragée par l'homme coupable, il faut donc venger la majesté divine de l'orgueil du péché, et apprendre à l'homme ce que c'est que le Dieu de majesté; il faut donc venger la sainteté divine de la malignité du péché, et apprendre à l'homme ce que c'est que le

Dieu de sainteté : il faut donc venger la justice divine de la témérité du péché, et apprendre à l'homme ce que c'est que le Dieu de justice.

Or, voilà précisément tout ce que fait l'Homme-Dieu, dès qu'il veut bien se soumettre aux rigueurs de la circoncision légale. Car, prenez garde à ces trois réflexions dont Jésus-Christ seul sera l'objet : tout Dieu qu'il est de sa nature, il ne peut se soumettre à cette loi générale, sans s'obliger conséquemment à tous les points de la loi de Dieu, comme le moindre des hommes : *Debitor est universæ legis faciendæ.* (*Gal.*, III.) C'est le premier trait de sa réparation, qui venge et manifeste pleinement la majesté divine. Tout Dieu qu'il est, il ne peut se soumettre à cette loi qui paraît le dégrader, sans devenir un objet d'anathème aux yeux du Père céleste, pour la seule apparence du péché dont il se couvre : *Factus pro nobis maledictum.* (*Gal.*, III.) C'est le second trait de sa réparation, qui venge et manifeste authentiquement la sainteté divine ; enfin tout Dieu qu'il est, et par la raison même qu'il est le Dieu destiné à sauver le genre humain, il ne peut se soumettre à cette loi sanglante, sans s'engager à devenir la victime de son Père : *Obediens usque ad mortem.* (*Philip.*, II, 8.) C'est le dernier trait de sa réparation qui venge et manifeste solennellement tous les droits de la justice divine ; en trois mots, un Dieu esclave, un Dieu anathème, un Dieu victime, pour venger et manifester le Dieu de majesté, le Dieu de sainteté, le Dieu de justice, outragé et méconnu trop souvent par l'homme rebelle à ses ordres ; c'est à quoi se réduit tout le mystère de la circoncision d'un Dieu. Pénétrons des idées si capables de nous éclairer et de nous instruire sur les principaux attributs de l'Etre suprême que nous adorons, mais qui n'est pas assez connu de ses disciples pour en être adoré comme il doit l'être.

1° Tel est donc, chrétiens, le premier désordre inséparable du péché, et que nous pouvons regarder comme le principe de tous les péchés des hommes ; je veux dire cet orgueil qui nous révolte contre Dieu et nous fait oublier la distance infinie qui nous sépare de la Divinité, au moment même que le péché qui nous rend coupables nous abaisse encore au-dessous du néant naturel qui nous est propre ; excès d'orgueil de la part de la créature, et dont l'expiation demandait un excès d'abaissement devant Dieu, non pas de la part de la créature même qui n'avait rien d'assez noble pour honorer par son humiliation la majesté du Dieu offensé, mais de la part d'un Dieu-Homme, qui avait pris sur lui la réparation de l'outrage ; or, c'est cet excès, ce prodige d'humiliation et d'abaissement qu'un Dieu circoncis présente à son Père, par la qualité qu'il prend de serviteur et d'esclave dans l'accomplissement de ce mystère ; je dis, par la qualité qu'il y prend de serviteur et d'esclave, car c'est la doctrine expresse de saint Paul, que l'accomplissement de la loi seule de la circoncision, emportait pour quiconque y était soumis l'observation parfaite de toute la loi de Dieu. Je vous déclare, disait cet apôtre écrivant aux fidèles de Galatie, que tout homme qui a subi la loi de la circoncision, est chargé dès lors du fardeau de toute la loi de Dieu, et qu'il en devient comme le débiteur universel : *Testificor omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ.* (*Gal.*, V, 3.)

Paroles de l'Apôtre qui ne souffrent point d'exception, qui s'étendent à toute créature et à Jésus-Christ même. Non, mes chers auditeurs, le Fils même de Dieu, tout élevé qu'il est au-dessus du reste des hommes, dès qu'il est homme lui-même, et qu'il veut en remplir les devoirs, n'évitera point l'engagement sans bornes attaché à la circoncision légale et qui le soumet en esclave à la loi de Dieu pour tous les moments de sa vie mortelle : *Testificor omni homini.* Que dis-je ! et les lois même purement humaines dès qu'elles sont autorisées par le Père céleste, Jésus en devient aujourd'hui redevable au monde, ainsi que des lois divines ; de là le spectacle étonnant qu'il doit donner à son peuple ; d'un Dieu dépendant des hommes, d'un Dieu inscrit au nombre de leurs sujets ; d'un Dieu qui se plie à leurs desseins, qui exécute leurs ordres, qui paie leurs tributs. De là cette obéissance filiale qu'il doit rendre à Joseph et à Marie, ainsi que les enfants ordinaires aux auteurs de leur naissance : *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II.) Oui, le principe de cette vie, toujours obéissante, c'est qu'il se sera engagé, en vertu de sa circoncision, à observer la loi dans toute sa plénitude, ainsi que le moindre des hommes : *Debitor est universæ legis faciendæ.*

Or, cette soumission pleine et entière de l'Homme-Dieu, mes chers auditeurs, qui, comme je l'ai dit d'abord, répare pleinement l'outrage fait à la majesté divine par l'orgueil de l'homme rebelle à ses ordres. Eh ! que faudrait-il en effet, Dieu de majesté, que faudrait-il encore pour vous apaiser et vous satisfaire ? L'homme s'est révolté contre votre loi qu'il devait respecter comme vous-même ; un Dieu se soumet à cette même loi, sans restriction et sans réserve. L'homme s'était élevé jusqu'à vous par sa désobéissance ; un Dieu descend par sa soumission à vos ordres jusqu'à s'obliger à tous les devoirs de la créature. L'homme n'a pas respecté vos préceptes les plus formels et les plus précis ; un Dieu respectera jusqu'à vos désirs. L'homme enivré d'une excellence chimérique, a osé dire, comme l'ange rebelle, qu'il ne servirait pas, *non serviam.* (*Jerem.*, II.) L'excellence, la dignité du Dieu soumis n'aura d'autre effet que d'ennoblir sa dépendance. Tous les points de votre loi, Seigneur, ont été violés ; ils seront tous inviolablement observés ; tous ont été violés par la créature et tous seront observés par un Dieu soumis en vertu de sa circoncision. Encore une fois, Dieu de majesté,

quelle réparation plus entière pourriez-vous exiger pour l'orgueil du péché de l'homme! Et un fils, Dieu comme vous-même, destiné à vous obéir sur la terre, ne vous venge-t-il pas pleinement de l'orgueil de toutes vos créatures?

Oui, sans doute, mes chers auditeurs, l'orgueil du péché de l'homme est pleinement vengé et réparé par un Dieu devenu l'esclave volontaire de toute la loi. Mais ne bornons pas là nos réflexions, et, pour entrer dans l'esprit de ce mystère, que cette soumission prodigieuse à laquelle se réduit un Dieu, ne serve pas uniquement à réparer l'orgueil de nos révoltes. Le moyen même qu'il emploie à les réparer doit encore en arrêter le cours pour jamais. Eh! comment? par l'étonnante idée qu'il nous donne de la majesté infinie du Dieu que nous adorons. Car, sans prétendre excuser ici ou diminuer le crime de nos révoltes contre le Dieu suprême qui nous commande, il est vrai cependant, que ce qui les rend du moins si fréquentes, c'est que nous ne savons point nous former l'idée du grand Maître que nous servons. Eblouis que nous sommes de l'éclat des grandeurs humaines qui tombe sous nos sens, la grandeur divine, invisible en elle-même, ne fait point sur nos esprits cette impression vive et frappante, qui suffirait seule pour réprimer les penchants de notre cœur indocile et porté à la révolte. Eh! qui de nous en effet oserait s'élever contre Dieu si nous étions pénétrés de sa grandeur comme nous devons l'être?

Or, c'est en ce jour, chrétiens, c'est dans le mystère d'un Enfant-Dieu soumis à toute la loi, en vertu de sa circoncision, que la majesté infinie de notre Dieu se révèle à nous plus clairement que jamais. Jusqu'alors il ne faisait, pour ainsi dire, que se laisser entrevoir à nos faibles yeux, ce Dieu de majesté; il étalait sa grandeur à nos regards ou dans les rois dont il a fait ici-bas ses plus nobles images, ou dans cet univers qu'il présente encore à tous les hommes comme le miroir de sa puissance; ou dans les peintures de lui-même qu'il nous a tracées par ses prophètes; mais qu'étaient-ce après tout que les plus grands rois, que le spectacle de la terre et des cieux et même les plus beaux traits des hommes inspirés, pour nous peindre la majesté divine? Voici, chrétiens, dans le mystère que nous célébrons, voici plus que tous les rois du monde, plus que l'univers entier, plus que tous les oracles et les prophètes de quarante siècles, pour nous imprimer l'idée de l'Etre suprême que nous adorons; voyons un Homme-Dieu soumis à ses ordres et dévoué à ses volontés pour tous les moments qu'il doit vivre : *Debitor universæ legis faciendæ*. C'est à ce prodige d'humanité que je vous rappelle pour y connaître le Dieu dont nous sommes les créatures, et je ne vous demande qu'un moment de réflexion sur cet esclavage où son fils se réduit à ses yeux pour vous fixer sans retour dans la soumission éternelle qui lui est due; car, de là quelle idée prendrez-vous de sa majesté et de sa puissance?

Ah! mes chers auditeurs, quelle idée plus frappante de la grandeur divine pour l'homme qui sait penser et réfléchir, que celle que lui suggère un Homme-Dieu toujours obéissant, et l'orgueil humain si difficile à dompter, pourrait-il encore y survivre? Le Dieu que nous servons, devons-nous dire à ce spectacle, n'est donc plus seulement un Dieu qui tourne à son gré les ressorts du monde, qui prescrit la route des corps terrestres et lumineux et dispose de ses mouvements pour l'exécution de ses volontés? *Est Deus in orbe terrarum.* (*Prov.*, VIII.) C'est un Dieu qui commande souverainement à un Fils aussi grand que lui-même; qui dispose à son gré de ses destinées, qui règle tous ses pas, suspend et réveille ses opérations, dirige toutes ses voies pour l'exécution de ses adorables desseins. Le Dieu que nous servons, ce n'est donc plus seulement, comme il s'appelle lui-même le Dieu de son peuple et de tous les peuples; le Dieu de nos pères et de leurs descendants; le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : c'est depuis ce grand jour le Dieu du Christ et du Messie, du désiré de toutes les nations et de tous les rois du monde; c'est pour dire, en un mot, le Seigneur, le Souverain d'un Dieu aussi grand, aussi sage, aussi éternel, aussi puissant que lui-même. Le Dieu que nous servons, ce n'est donc plus seulement un Dieu qui peut dire, comme autrefois au conducteur de son peuple : Je suis celui qui suis par moi-même, devant qui les rois, les dieux de la terre ne sont que des hommes, et tous les hommes comme s'ils n'étaient pas; c'est un Dieu qui peut dire à la vue d'un Fils devenu le premier esclave de ses lois : Je suis celui à qui le Dieu véritable s'est asservi, devant qui ce Dieu n'a paru qu'un homme, et cet homme comme s'il n'était pas. Qu'il est donc grand, devons-nous conclure, qu'il est plein de majesté, le Dieu dont nous sommes les adorateurs! Eh! serions-nous chrétiens, serions-nous des hommes, si le voyant régner en maître sur la personne et les opérations de son Fils, nous osions encore mépriser ses lois et nous soustraire à son obéissance?

2° Mais je vais plus avant : pour réparer la gloire du Père céleste, ce n'est pas assez que le Fils unique, chargé du poids de cette réparation, venge et manifeste la grandeur divine, outragée par l'orgueil du péché de l'homme; il doit venger encore et manifester sa sainteté divine outragée par la malignité de ce péché même. Et n'est-ce pas ce que fait un Dieu soumis à la loi de la circoncision, en paraissant anathème aux yeux de son Père pour l'apparence seule du péché dont il se couvre? *Factus pro nobis maledictum.* Second trait de la réparation que Jésus-Christ présente à la divinité, dans la cérémonie également rigoureuse et humiliante dont il subit aujourd'hui la loi; attention, s'il vous plaît, je m'explique.

Que le Fils de Dieu, en se soumettant à

la loi dont je parle, ait pris sur lui-même la marque ignominieuse du péché; c'est une vérité, chrétiens, que nous découvrons dans l'idée même que la foi nous donne de Jésus-Christ; il s'était chargé en effet de tous les péchés du monde pour le sauver; il devait donc paraître chargé de tous nos crimes, et conséquemment devenir un objet d'anathème aux yeux de son Père dès qu'il prendrait possession de sa qualité de Sauveur du genre humain : car, voilà le vrai sens de ces paroles de saint Paul, que je viens de citer, et qui nous représentent le Sauveur des hommes comme soumis à la malédiction qui leur était réservée à eux-mêmes : *Factus pro nobis maledictum.* Or, c'est au moment de sa circoncision que l'Enfant-Dieu, versant les premières gouttes de son sang divin, fait évidemment la conquête du grand nom de Sauveur qui doit faire sa gloire dans le temps et l'éternité; c'est donc à ce moment décisif que le Fils de Dieu prend sur lui la marque infamante du péché, et qu'il commence à paraître un objet de malédiction et d'anathème aux yeux de son Père.

Et c'est (ne perdez pas une réflexion qui vous éclaircira mille traits mystérieux de la vie de l'Homme-Dieu), c'est en conséquence de ce caractère de honte et d'ignominie attaché à sa circoncision que le Fils de Dieu se comportera dans tout le cours de sa vie mortelle comme s'il était réellement pécheur; c'est en conséquence de ce caractère qu'on le verra dans le sein d'une famille obscure, s'occuper d'un travail pénible et se condamner, ainsi que les hommes coupables, à devoir sa nourriture aux sueurs de son front; c'est en conséquence de ce caractère que, tout saint qu'il est, il deviendra comme le disciple de Jean-Baptiste, et se fera baptiser par lui dans les eaux du Jourdain, comme s'il avait besoin de la pénitence que son précurseur annonce, et du baptême qu'il confère pour se purifier; c'est en conséquence de ce caractère que, dans le commerce de la vie, il se rapprochera des publicains et des pécheurs les plus déclarés jusqu'à faire murmurer la vertu pharisaïque; qu'il soumettra son corps l'espace de quarante jours aux rigueurs du jeûne le plus austère; qu'il permettra même à l'esprit tentateur d'attaquer sa vertu toujours sûre de vaincre, comme celle des hommes fragiles et sensibles à l'attrait du péché; que tout enfin nous annoncera dans sa personne le pécheur pénitent, et qui emporte le ciel par violence plutôt que le fils véritable, et à qui le ciel appartient par héritage; c'est, dis-je, parce qu'au moment de sa circoncision, il aura pris sur lui l'apparence du péché, en consentant à répondre pour l'iniquité de tous les hommes, qu'il se croira toujours obligé de vivre comme s'il était véritablement pécheur.

Or, mes chers auditeurs, un Homme-Dieu soumis aux anathèmes du ciel, un Homme-Dieu devenu pénitent aux yeux du Père céleste, et qui n'est plus assez pur à ses yeux, dès qu'il s'est couvert de l'iniquité humaine; quoi de plus propre à réparer l'outrage fait à la sainteté divine par la malignité du péché? Il consistait, cet outrage fait à la sainteté infinie de Dieu, dans la fausse idée que s'en formait le pécheur trop intéressé à la méconnaître; je veux dire, dans l'image qu'il s'en traçait, et que nous osons peut-être nous en tracer nous-mêmes, comme d'une sainteté complaisante et facile, capable de se relâcher de ses droits, et d'oublier enfin l'iniquité commise et non effacée. Outrage le plus sensible au Dieu saint, et qui le dégradant jusqu'à la faire servir et coopérer en quelque sorte aux déréglements de l'homme violateur de ses lois, comme il s'en plaignait par son prophète : *Servire me fecisti in peccatis tuis.* (*Isa.*, XLIII.) Mais quelque sensible qu'eût été Dieu jusqu'alors à cet outrage, le plus opposé qui puisse être à la gloire divine, n'en est-il pas pleinement vengé dans ce séjour, à la vue de l'Homme-Dieu soumis au traitement des coupables pour l'apparence seule du péché dont il est couvert?

Quelle satisfaction en effet pour le Dieu saint, quel sujet pour lui de gloire et de triomphe, de voir un Fils aussi pur, aussi saint, aussi impeccable que lui-même, réduit cependant à essuyer ses malédictions et sa colère, dès qu'il a consenti à se revêtir du péché de l'homme? N'est-ce pas à ce moment que Dieu contemple, qu'il admire en lui-même, avec une complaisance ineffable, cette pureté infinie qui le rend incapable de souffrir, sans la détester, la plus légère souillure; à ce moment qu'il semble dire à tous les pécheurs de la terre : Le concevez-vous enfin, hommes aveugles, quelle est la sainteté du Dieu que vous adorez? Concevez-vous qu'il ne m'est pas moins essentiel d'être le Dieu saint, que d'être le Dieu de l'univers? *Ego, ego Dominus sanctus vester.* (*Ibid.*) Jusqu'ici vous ne m'avez pas cru assez saint, assez opposé au péché pour me regarder comme l'ennemi irréconciliable de vos désordres; et, sous ombre d'exalter mon amour pour l'homme, vous vous êtes figuré dans moi un excès de clémence qui m'eût rendu le complice de votre iniquité. Mais aujourd'hui que vous voyez l'Homme-Dieu lui-même, exposé à mon indignation, et obligé de se traiter en vrai coupable jusqu'à la mort, parce qu'il paraît à mes yeux couvert de vos crimes dont il répond : aujourd'hui que vous voyez l'objet éternel de ma tendresse, devenir pour l'apparence seule du péché l'objet présent de ma disgrâce; comprenez quel doit être mon éloignement infini pour le péché, quelque léger qu'il puisse être, et quelle que soit d'ailleurs ma tendresse pour le coupable. *Ego Dominus sanctus vester.*

Car n'est-ce pas là, si je peux parler ainsi, mes chers auditeurs, n'est-ce pas là l'idée que donne à Dieu de lui-même le sentiment de complaisance que lui inspire, pour sa sainteté infinie, le spectacle d'un Homme-Dieu que notre péché, dont il a voulu

se couvrir sans pouvoir y participer, soumet à ses anathèmes? Et conséquemment, quoi de plus propre à venger Dieu de l'outrage fait à sa sainteté infinie par la fausse idée que s'en formait le pécheur? mais aussi, chrétiens, quoi de plus propre à graver profondément dans nos esprits la plus juste idée de la sainteté de notre Dieu? Et pouvions-nous encore nous la déguiser à nous-mêmes, à la vue de l'objet adorable sur qui tombe aujourd'hui la disgrâce du Dieu saint? Car ce n'est plus sur l'esclave, ce n'est plus sur le disciple, ce n'est plus sur la créature, ce n'est plus sur l'homme, c'est sur le maître lui-même, c'est sur le Fils véritable, c'est sur le Créateur, c'est sur un Dieu; ce n'est plus l'iniquité réelle, l'iniquité personnelle, l'iniquité obstinée; c'est le péché apparent, le péché étranger, le péché désavoué qui attire la malédiction du ciel; ce n'est plus une souillure qui parte de l'orgueil, qui se soutienne par l'attrait fatal qui lui est propre, qui se consomme par la haine et l'éloignement du cœur humain pour son Dieu; c'est une tache adoptée par l'humilité, retenue par le motif même de l'horreur qu'elle inspire, et portée jusqu'au dernier jour par le principe de l'amour de Dieu même.

Voilà, chrétiens, ce que le Dieu de sainteté juge infiniment digne de sa colère et de sa haine dans ce Fils si cher, devenu le réparateur de sa gloire. D'une part, il aperçoit dans son humanité sainte la tache des prévarications humaines; et, de l'autre, tout l'éclat de la pureté, de l'innocence, de la vertu infinie. La balance à la main, le Père céleste apprécie, il pèse, pour ainsi dire, ces deux objets qui partagent ses sentiments divins; péché apparent, vertu infinie; ô sainteté suprême de notre Dieu, le péché apparent l'emporte à ses yeux sur la réalité infinie de la vertu; l'ombre du péché qu'il aperçoit dans son Fils est plus efficace, pour éveiller son indignation, que le mérite infini qu'il y découvre pour réveiller l'amour paternel dans son cœur, et ce jugement, aussi équitable que surprenant, est suivi de l'arrêt le plus rigoureux, de l'anathème le plus terrible, contre le divin Enfant qui en est l'objet : *Factus pro nobis maledictum.* Qu'il est donc saint, doit s'écrier ici chacun de nous avec la trompe immortelle des séraphins qui environnent son trône, qu'il est admirable dans sa sainteté, le Seigneur Dieu que nous adorons avec tout l'univers! et quelle aversion doit nous inspirer à nous-mêmes, pour la moindre tache qui pourrait souiller nos consciences, cette horreur infinie que Dieu fait paraître pour l'ombre seule du péché que son Fils lui présente au moment qu'il se soumet à l'humiliante loi de la circoncision! *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus.* (*Apoc.*, IV.)

3° Mais voyons enfin le Fils de Dieu, pour consommer l'ouvrage de sa réparation, venger l'outrage fait à la justice divine, et manifester toute l'étendue de cette justice aux yeux du monde. Car voilà surtout, mes chers auditeurs, à quoi devait aboutir le grand mystère de l'Incarnation d'un Dieu et ce qui en faisait comme la principale fin. Il fallait satisfaire cette justice rigoureuse, trop longtemps outragée par la témérité inséparable du péché, et la faire connaître à l'homme pécheur dans toute son étendue; et c'est ce que fait encore le Fils de Dieu au moment rigoureux de sa circoncision, à ce moment où il présente à son Père pour l'accomplissement de cette loi, les prémices du sang divin, dont une goutte pouvait expier tous les péchés du monde. Je sais néanmoins que la justice divine demandait plus encore que cet instant de douleur de la part de l'Homme-Dieu pour être pleinement satisfaite, et que, malgré le mérite infini de son sang, qui pouvait dès lors expier tous les crimes du genre humain, tout le sang de ce Dieu-Homme, dans l'ordre des décrets éternels, devait être versé pour cette expiation.

Mais je ne sais pas moins que les prémices du sang que répand l'Homme-Dieu, en se soumettant à la loi de la circoncision, assurent au Père céleste la destruction entière de sa victime; je sais que l'Homme-Dieu s'engage dès ce moment à consommer ce grand, cet admirable sacrifice, dont il ne fait encore que la première oblation dans ce mystère, qui en est comme la source et le principe. Oui, chrétiens, ce moment de souffrance pour l'Homme-Dieu va se réunir au grand jour du salut du monde; toutes les peintures de l'homme de douleurs, tracées d'âge en âge par les prophètes, ne sont plus, dans l'esprit de l'homme éclairé, soumises à l'incertitude de l'avenir. Tous les traits d'un Dieu anéanti, transmis par les évangélistes aux siècles futurs, commencent dès ce jour à se développer; l'enfance divine a préludé aux scènes sanglantes dont le Calvaire doit être enfin le théâtre, et le Dieu de justice est désormais satisfait, parce qu'il se répond de tout le sang d'un Dieu avec la même certitude que s'il voyait déjà le soleil obscurci, la terre tremblante, et la croix chargée du poids glorieux de ce Dieu-Homme expirant pour le satisfaire.

Que si vous me demandez, au reste, sur quoi je me fonde pour établir cette connexion essentielle entre la circoncision d'un Dieu et son sacrifice consommé sur la croix, ah! chrétiens, rappelez-vous seulement ici ces paroles de saint Paul, que j'ai citées dès l'entrée de ce discours, et qui nous représentent tout homme circoncis comme obligé de remplir toute la loi : *Debitor universæ legis faciendæ.* Et raisonnant ensuite avec saint Jérôme sur ces mêmes paroles, dont sa pénétration naturelle, aidée des lumières de l'Esprit-Saint, lui faisait concevoir le véritable sens, vous conclurez avec ce saint docteur, que l'accomplissement de la loi divine, par rapport à l'Homme-Dieu, étant le sacrifice même de sa vie, il ne pouvait donc se soumettre à la circoncision légale, sans s'engager solennellement à mourir. Or de

là, quelle reparation plus triomphante pour la justice divine ! Quel sacrifice plus capable d'apaiser cette justice irritée par la témérité du péché ! Car, suivons un moment et considérons tous les degrés de cette réparation si évidemment proportionnée à tous les attentats du péché de l'homme.

Le pécheur en effet, osait mesurer la justice divine sur celle des hommes, dont les retardements annoncent presque toujours la faiblesse ou l'indolence ; et, pour s'en venger, le Dieu de justice veut qu'en ce jour ses retardements même, à punir le coupable portent le caractère de sa sévérité ; qu'ils annoncent une justice qui n'attendait à frapper, que pour trouver une victime qui fût digne d'elle, une victime aussi grande, aussi infinie qu'elle est elle-même ; une victime qui puisât dans le sein de la Divinité le pouvoir de la satisfaire ; une victime enfin qui fût véritablement Dieu.

Le pécheur se figurait que la justice divine, quoique infinie dans ses rigueurs, pouvait respecter dans les grands du monde les vains titres et l'appareil de puissance qui les distingue ; et, pour se venger de cet outrage, ce Dieu de justice ne respecte pas dans son Fils les grandeurs suprêmes d'un Homme-Dieu ; il franchit dans sa fureur les barrières qu'opposaient à sa vengeance tous les attributs divins dont ce Fils unique possède la plénitude ; et tous les titres glorieux qui l'élèvent au-dessus des simples créatures ne servent qu'à le rendre plus digne d'être l'objet de la colère céleste, et à précipiter les coups mortels qu'elle lui réservait pour notre péché dont il veut répondre.

Le pécheur se persuadait que quelques faibles regrets, quelques soupirs souvent à demi corrompus par un reste de passion mal éteinte, suffisaient pour calmer la justice divine ; et pour s'en venger, le Dieu de justice ne se contente pas des regrets, des soupirs, des larmes, des ennuis, des tristesses, des abattements d'un Dieu. Il exige que ce Dieu, devenu le représentant du monde coupable, verse un sang à peine formé dans ses veines ; et s'il veut bien épargner la mort à sa première enfance, ce n'est que pour réunir à la fois dans sa victime le double martyre et de la vie et de la mort.

Le pécheur avait pensé que la peine éternelle de la créature serait un excès dans la justice divine ; et pour s'en venger le Dieu de justice fait connaître au monde en ce jour que, si l'homme coupable a pu échapper à l'éternel supplice que méritait son crime, c'est que, pour satisfaire le Dieu outragé, il fallait quelque chose de plus encore, le supplice d'un Homme-Dieu, qui n'est pas moins supérieur en mérite aux tourments éternels de la créature, que l'éternité ne l'est au cours rapide du temps, qui passe et s'anéantit

Le pécheur enfin, n'avait pas daigné sacrifier l'intérêt du plus léger plaisir, le moindre usage de ses facultés à la satisfaction de la justice divine ; et pour s'en venger, le Dieu juste, prenant en main son intérêt, se sacrifie lui-même dans un moment tous les sentiments, tous les désirs, toutes les idées, tous les projets, toutes les facultés : les sens, les passions, le cœur, l'esprit, l'âme, le repos, la gloire, la félicité, la vie de l'Homme-Dieu : *Obediens usque ad mortem.*

C'est maintenant que je vous le demande, pécheurs téméraires, est-il juste, est-il terrible pour les violateurs de sa loi, ce grand Dieu que le monde adore, que vous faites profession d'adorer vous-mêmes ; mais dont vous avez tant de fois osé braver la vengeance ? Ah ! mes chers auditeurs, apprenez du moins de ce mystère à connaître cette justice divine, trop ignorée de l'homme mondain ; et si vous ne savez pas encore aimer votre Dieu de cet amour sans bornes qui lui est dû, commencez toujours à le craindre et à le redouter comme il veut être craint et redouté de ses créatures. Eh ! quoi de plus propre à graver ce sentiment dans notre âme que l'idée d'un Dieu Père devenu le vengeur, le persécuteur implacable du péché de l'homme, jusque dans son Fils qui s'en est chargé ? Mais c'est cette idée même que l'on oublie, que l'on aime à oublier, pour persévérer dans ses révoltes sans inquiétude et sans alarmes ; pour se délivrer, à force de crimes, du remords importun de la conscience, qui fait comme le premier supplice des coupables. Elle s'affaiblit donc peu à peu dans l'âme chrétienne, et bientôt elle se perd entièrement par l'habitude de pécher, cette crainte du Dieu de justice qui serait capable d'arrêter les passions les plus fougueuses ; et cette crainte une fois perdue, de quoi le cœur humain ne devient-il pas capable, et à quel excès de déréglement ne se porte-t-il pas alors ? Peut-être, chrétiens, ne le savez-vous que trop vous-mêmes, par une funeste expérience, jusqu'où peut s'égarer un chrétien que le frein de la crainte ne retient plus ; mais qu'elle se réveille à ce moment dans tous les cœurs, cette crainte salutaire du Dieu de justice, dont je voudrais vous pénétrer par ce discours.

Pour y parvenir, au reste, je ne viens point présenter à vos esprits ces traits si connus des vengeances célestes : le naufrage presque universel de la nature humaine dans les eaux du déluge, la terre mille fois entr'ouverte par l'ordre du ciel sous les pas du coupable, le ciel même armé contre le crime de feux et de tempêtes ; les villes, les royaumes désolés par le glaive de l'ange ou de l'homme exterminateur. Ce sont là de grands traits de justice, mais que je vous permets d'oublier à ce moment ; effacez encore de votre souvenir, si vous le voulez, ce dernier des jours pour l'existence de l'univers ; et qui sera par excellence le jour des justices, et des justices éternelles ; jour où tous les coupables consternés, dit l'Ecriture, sécheront de frayeur et d'épouvante au seul aspect de leur Juge, et qui rendra pour eux l'immortalité inutile

fois plus affreuse que la mort ; ce n'est encore là, pour m'exprimer ainsi, que l'extérieur, la surface et l'appareil de la justice divine ; mais en voici, chrétiens, la profondeur et l'immensité qu'un seul de ses traits vous présentera dans un enfant de Dieu qu'elle s'immole ; contemplez-la tout entière.

Plus étendue en effet, lorsqu'elle se fixe sur ce Dieu enfant, que si elle se répandait à grands flots sur les êtres de tous les siècles ; plus furieuse lorsqu'elle frappe seulement le premier-né d'Israël, que si elle égorgeait tous les premiers-nés d'Egypte ; plus terrible à ce moment où elle paraît se dépouiller de son appareil redoutable, que si elle se faisait suivre et annoncer par l'éclat des tonnerres, et le bruit des éléments bouleversés ; à ce moment le sang humain ne pourrait que l'irriter encore, rien ne peut la désaltérer que le sang d'un Dieu. Déjà soumis à un esclavage de tous les instants par l'obéissance entière dont il est redevable à son Père et aux puissances qu'il autorise, déjà soumis à l'anathème de ce Père céleste, pour le péché de l'homme dont il a pris sur lui l'expiation, ce Dieu circoncis a donc sacrifié tout l'éclat de sa gloire aux yeux du monde ; mais enfin il respire, il possède encore la vie, il peut la donner, il peut mourir ; ce n'est pas assez, la justice toujours irritée jusqu'à la consommation de son sacrifice, versera les premières gouttes du sang divin qui lui assurent l'effusion du reste. Voilà, chrétiens, dans le seul tableau que je viens d'offrir à vos regards, de quoi vous inspirer toutes les terreurs que la justice divine doit imprimer au monde ; et je voudrais réunir sous vos yeux tous les traits effrayants que pourraient me fournir sur ce point la terre et l'enfer ; ils n'approcheraient pas du seul trait de l'enfance divine immolée à ses rigueurs, que je viens de vous présenter à ce moment : *Obediens usque ad mortem.*

Il est donc commencé, ce grand ouvrage de la rédemption du genre humain, ce chef-d'œuvre de justice et d'amour dont le Fils de Dieu s'était chargé : il est consommé, autant que l'enfance divine l'a pu permettre par l'accomplissement du mystère que je vous expose ; c'est-à-dire, que le Dieu de majesté, outragé par l'orgueil du péché ; que le Dieu de sainteté, dégradé par la malignité du péché ; que le Dieu de justice, irrité par la témérité du péché, a vu paraître enfin le réparateur de sa gloire dans un Fils devenu volontairement esclave, anathème, et victime, pour rétablir l'éclat de cette gloire avilie par le péché de l'homme. Dieu le Père est donc vengé et manifesté autant qu'il peut l'être en ce jour aux yeux du monde ; voyons enfin ce Fils humilié sortir plus brillant, plus glorieux, plus digne encore de nos hommages, du sein de cette humiliation profonde où l'a plongé l'amour infini pour son Père.

Le Fils de Dieu soumis à la loi de la circoncision, pour venger et manifester la gloire de son Père, outragée par le péché de l'homme, vous venez de le voir dans la première partie.

Dieu le Père honorant son Fils du nom de Jésus pour venger et manifester ce Fils unique, qui sacrifie sa gloire à venger la divinité du péché de l'homme, c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour réparer pleinement la gloire de l'Homme-Dieu, soumis à l'humiliante et rigoureuse loi de la circoncision, il faut faire reconnaître le souverain empire de celui qui a paru esclave ; il faut manifester le Saint des saints dans celui qui s'est chargé des anathèmes et des malédictions du ciel ; il faut attester la force et la puissance de celui qui a voulu succomber sous les coups de la justice ; mais comment faire succéder tant de gloire et de grandeur dans l'accomplissement d'un seul mystère, à tant d'abaissement et d'humiliation ? reconnaissance divine, pourriez-vous manquer de ressources pour vous satisfaire ? Aussi admirable dans vos retours que l'amour peut l'être dans ses bienfaits, non, vous ne vous laisserez point vaincre en magnificence, et le seul nom de Jésus accordé à l'Homme-Dieu par le Père céleste, va le dédommager du parfait sacrifice qu'il a fait en un moment de toute sa gloire.

Oui, mes chers auditeurs, le seul nom de Jésus que reçoit le Fils de Dieu au moment de sa circoncision, suffit à réparer cet excès d'opprobres et d'humiliations dont il s'est couvert. Vous l'avez vu, tout Dieu qu'il est, réduit à la forme de l'esclave ; et le nom qu'il reçoit est un nom de grandeur qui lui assure une nouvelle domination sur la terre : *Omnipotens nomen ejus.* (*Exod.*, XV.) Vous l'avez vu chargé des crimes du genre humain et soumis dès lors aux anathèmes du Père céleste, et le nom qu'il reçoit est un nom de sainteté qui manifeste sa pureté infinie : *Sanctum nomen ejus.* (*Psal.* CX.) Vous l'avez vu dans l'état de victime, succomber sous les rigueurs de la justice céleste, et le nom qu'il reçoit est un nom de terreur qui manifeste sa force suprême : *Terribile nomen ejus.* (*Ibid.*) Le Fils de Dieu a glorifié son Père en se soumettant à la plus rigoureuse des lois ; Dieu le Père va glorifier son Fils par le plus beau, le plus grand, le plus précieux de tous les noms dont il puisse honorer un Dieu qui daigne habiter la terre. Contemplons un moment, chrétiens, cette lumière éternelle rétablie dans sa première splendeur, et comme échappée de son éclipse. Plus nous aurons été sensibles à l'humiliation profonde de Jésus, et plus nous devons l'être à la réparation parfaite de sa gloire : *Omnipotens*, *sanctum*, *et terribile nomen ejus.*

1° J'ai dit en premier lieu, nom de Jésus, nom de grandeur qui venge l'Homme-Dieu, de la forme d'esclave dont il s'est revêtu, en lui assurant une nouvelle domination sur la terre. Mais quoi ! m'allez-vous dire, avant que de paraître au monde, sous le voile de

l'humanité, Dieu le Fils ne partageait-il pas avec son Père, la souveraineté de l'univers? Possesseur de tous les attributs divins, n'était-il pas, comme lui, le Dieu créateur de tous les êtres, le Dieu des rois et des empires, le Dieu puissant et suprême? Quelle peut donc être cette domination nouvelle, qu'il reçoit encore en ce jour avec le nom de Jésus? Ah! mes chers auditeurs, pénétrons un moment dans les profondeurs de ce nom sublime, si justement dû à tous ses mérites; et il nous sera facile de conclure, quelle sorte d'empire est donnée sur la terre à celui qui porte légitimement ce nom adorable. Qu'est-ce que sauver des hommes? (je ne dis pas, comme ces anciens sauveurs du peuple de Dieu, qui n'avaient pas en eux-mêmes, dit saint Bernard, de quoi soutenir un nom supérieur à tous les noms, et qui ne pouvait être pour eux qu'un vain titre, dès qu'il n'était pas en leur pouvoir de le remplir;) mais qu'est-ce que sauver des hommes, comme Jésus-Christ, comme le Fils de Dieu les a sauvés? Suivez cette réflexion, chrétiens, c'est le fonds même de votre religion, qu'elle va vous offrir et vous développer.

Sauver l'homme, comme a fait Jésus, c'est renouveler son être, dit saint Paul, c'est le créer à la félicité; c'est le tirer du néant du péché, par une seconde création plus étonnante que celle qui le tira du néant de la nature: *Creati in Christo Jesu.* (*Ephes.*, II). Sauver l'homme, comme a fait Jésus, c'est le dépouiller de lui-même, pour le reformer tout entier, c'est rendre à la grâce divine l'empire qu'elle doit avoir sur les idées de sa raison; à sa raison, l'empire qu'elle doit avoir sur les sentiments de son cœur; à son cœur, l'empire qu'il doit avoir sur la multitude de ses passions; et à ses passions, prescrire le terme de leurs mouvements et de leurs désirs aveugles. Sauver l'homme, comme a fait Jésus, c'est imprimer à son âme ce caractère céleste qui l'élève au-dessus d'elle-même, en l'élevant au rang des enfants de Dieu, c'est l'associer aux droits mêmes des personnes divines, par un prodige de grâce qui fait à la fois de l'homme chrétien l'héritier du Père, le cohéritier du Fils, le temple de l'Esprit-Saint; c'est-à-dire que pour sauver le genre humain, comme a fait Jésus, il a fallu substituer dans l'homme coupable la lumière aux ténèbres, la gloire à l'ignominie, la force à la faiblesse, les richesses à l'indigence, le bonheur au supplice, l'adoption à l'esclavage, la grâce au péché, la vie à la mort, le ciel à l'enfer; c'est-à-dire que pour sauver l'homme, comme a fait Jésus, il a fallu le tirer de l'abîme de tous les maux ensemble où il était plongé, et verser en même temps sur son existence l'assemblage de tous les biens dont il était dépourvu: *Creati in Christo Jesu.*

Voilà, dans les desseins de Dieu, ce que devait faire, en faveur de l'homme, quiconque en serait le véritable sauveur, et ce n'était qu'à ce prix que le nom de Jésus était destiné à l'Homme-Dieu. Or je le demande aux plus indifférents de ses disciples, peut-on faire de si grandes choses pour une créature sans acquérir sur elle de nouveaux droits d'empire et de domination? Et si le royaume de Jésus-Christ doit un jour embrasser dans son étendue toute créature, et tous les temps dans sa durée, pourrions-nous être surpris de tant de grandeur et de puissance qui doivent signaler son empire sur tout ce qui existe dans l'univers? Non, non, qu'il établisse désormais son règne, son empire absolu sur la terre, qu'il érige toutes ses volontés en lois inviolables, ce nouveau Seigneur caché sous la forme humiliante de l'esclave; qu'il annonce à tous les hommes, dans la personne de ses apôtres, qu'il est leur maître: *Ego dominus et magister* (*Joan.*, XIII); qu'il déclare à tous les peuples, dans la personne des Juifs, qu'il est leur Roi: *Rex Judæorum.* (*Joan.*, XXI.) Ce sera leur dire uniquement qu'il est le Sauveur du monde, qu'il est Jésus.

Nouveau docteur d'Israël, qu'il fasse cesser les sacrifices institués par les plus saints législateurs, qu'il change à son gré les cérémonies de la religion, la forme de l'ancien culte rendu à la Divinité; qu'il fasse succéder à la loi de Moïse une loi nouvelle, uniquement puisée dans le conseil de sa sagesse: Moïse, quoiqu'envoyé du ciel, quoiqu'autorisé par les plus éclatants miracles, a cédé tous ses droits à Jésus, et le Père éternel qui livra les tables sacrées de sa loi, dans tout l'éclat de sa majesté, ne s'offensera pas de voir Jésus tracer au monde des préceptes nouveaux. Qu'il députe des apôtres pour planter et pour détruire, pour abattre et pour édifier en son nom, pour administrer son baptême et laver de ses eaux la face de la terre; qu'il exige même de ses disciples le sacrifice de leur vie, en témoignage de la fidélité due à sa personne et à sa loi suprême; qu'il reparaisse enfin à la consommation des siècles, comme le Juge de tous les hommes, le seul arbitre de leurs destinées éternelles; qu'il règne dans le temps et l'éternité sur les vivants et sur les morts; le nom qu'il porte, le seul nom de Jésus est pour lui le gage assuré de cette domination éternelle et souveraine. *Omnipotens nomen ejus.*

Que si le Juif infidèle ose désavouer Jésus, pour son Sauveur et son Messie, l'hommage du reste de l'univers saura bien le venger de l'ingratitude de son ancien peuple. Oui, malgré ce peuple ingrat et obstiné à le méconnaître, Jésus remplira les destinées du Christ; il recueillera les destinées des nations que le ciel lui réserve; il justifiera dans sa personne tout le sublime de la prophétie; il comblera les désirs enflammés, les vœux ardents de tous les âges; malgré ce peuple perfide, Jésus sera le Messie puissant qui doit briser les chaînes de Sion, et ne faire qu'une seule famille de toutes les nations de la terre; il sera le héros attendu qui doit parcourir la plus brillante carrière qui fut jamais, effacer d'un rayon de sa gloire toutes les grandeurs d'ici-bas, prendre

en main les rênes de tous les empires, et recevoir l'hommage de l'adoration universelle et souveraine. Malgré ce peuple jaloux de sa gloire, Jésus verra son nom, dans la suite des siècles, adoré du septentrion au midi, de l'orient à l'occident. Frappés de la majesté de ce nom divin, les plus superbes s'inclineront de respect; il paraîtra, ce nom glorieux sur la tête des rois devenus ses adorateurs; il brillera sur leurs couronnes; placé sur nos autels, il fera dans le christianisme le plus bel ornement du lieu saint; et l'aveuglement même du Juif infidèle qui le désavoue, portera plus rapidement sa gloire de climats en climats; errant, captif, réprouvé de Dieu et des hommes, dans toutes les régions du monde, ce malheureux peuple apprendra de toutes parts au monde surpris qu'il n'est réduit à ce long esclavage, que parce qu'il a refusé d'avoir Jésus pour Sauveur et pour Maître; et il deviendra, malgré lui-même, le témoin irréprochable de la domination acquise à Jésus, qui réprouve, dès ce monde, en souverain Juge et en Maître terrible, le peuple aveugle qui se refuse opiniâtrement à son empire : *Omnipotens nomen ejus.*

Que ce soit donc en cet heureux jour, mes chers auditeurs, que vous sachiez reconnaître l'empire et la puissance de Jésus-Christ, par un dévouement plus parfait que jamais à ses volontés; puisque c'est en ce jour qu'il reçoit avec le nom de Jésus le gage assuré de sa toute-puissance. Et serait-il besoin de vous adresser à ce sujet des exhortations vives et pressantes? Ah! chrétiens, un Jésus qui commande à des créatures qu'il a sauvées, pourrait-il en trouver encore de rebelles à ses ordres; et le cœur humain, tout ennemi qu'il est de la dépendance, pourrait-il violer de sang-froid les lois d'un tel législateur? Non, non, je n'outragerai pas le cœur de l'homme jusqu'à ce point; ce n'est que le défaut de réflexion sur la nature de cette puissance acquise à Jésus sur des hommes dont il est le Sauveur, c'est ce défaut seul qui vous a portés jusqu'ici à laisser ses lois sans exécution, qui vous a laissés murmurer trop souvent contre la multitude et la rigueur prétendue de ses préceptes, qui a permis à votre amour-propre de mitiger, d'adoucir, de corrompre son Evangile, par des interprétations forcées, ou d'en éluder la gêne et la contrainte par de vaines dispenses, et si vous aviez su vous former quelque idée de cette puissance suprême attachée à la qualité de Jésus, loin de lui désobéir encore en tant de points formellement commandés par sa loi, il suffirait de vous rappeler que c'est Jésus qui vous commande, pour lui soumettre à l'instant et vos esprits et vos cœurs.

Car enfin, je le veux avec vous, que la loi de Jésus-Christ soit, en effet, aussi rigoureuse que la cupidité vous le persuade; que son joug soit aussi rude et plus rude encore à porter que le monde corrompu ne se l'imagine; oserez-vous, malgré ces rigueurs dont l'amour-propre se plaint, oserez-vous vous plaindre vous-mêmes de la domination d'un maître tel que Jésus, qui n'exige de vous que l'humilité des disciples, avec tous les droits du monde de vous traiter en esclaves; d'un maître de qui vous tenez tout ce que vous êtes, sans la grâce duquel vous ne seriez plus, ou, par un sort plus déplorable, vous seriez des êtres réprouvés; d'un maître qui ne voit plus seulement dans vous ses créatures et son ouvrage, mais encore son apanage, sa récompense et sa conquête; d'un maître enfin, qui a sur vous des droits dont le Dieu créateur même ne se glorifie pas. Car voilà dans les principes mêmes de la foi, ce que c'est, par rapport à vous, qu'un véritable sauveur, tel qu'a été l'Homme-Dieu, et, pour apaiser tous les murmures de l'amour-propre sur la difficulté vraie ou prétendue des lois émanées de Jésus-Christ; ne vous suffit-il pas de connaître, dans ce Dieu législateur, cet empire supérieur à tout, et que vous annonce dans lui le seul nom de Jésus, bien mieux que les sceptres et les couronnes dont se parent ces majestés humaines, qui ne brillent ici-bas que de l'ombre de son autorité : *Omnipotens nomen ejus.*

2° Mais ce Dieu, soumis à tous les préceptes divins par l'accomplissement de la loi seule de la circoncision, s'est encore soumis à la malédiction du péché, en observant cette même loi; le nom de Jésus, dont il est honoré dans ce mystère, va le décharger à vos yeux de ce poids d'ignominie : *Sanctum nomen ejus.* Vous me prévenez sans doute, mes chers auditeurs, et vous avez déjà conçu la sainteté infinie qu'emporte avec soi le nom de Jésus, et qu'il nous annonce dans celui que le ciel veut décorer de ce grand nom. Vous le savez en effet, chrétiens, à qui devait convenir uniquement le nom de Jésus; vous savez que, pour en soutenir la gloire, il fallait pouvoir effacer aux yeux de Dieu le péché de l'homme, et suppléer par ses mérites personnels à l'insuffisance de la créature, pour satisfaire ce Dieu offensé. Or, de là, chrétiens, quel trait lumineux semble naître tout à coup et nous découvre l'innocence inaltérable de celui qui s'est revêtu de la forme de pécheur? Et certes, comment pourrait-il, en qualité de Sauveur, expier le péché de l'homme, s'il n'était pas exempt lui-même de la plus légère souillure? Comment pourrait-il sauver de vrais coupables s'il pouvait être criminel et qu'il eût besoin d'être sauvé lui-même? Ce n'est pas assez dire : comment pourrait-il être le Sauveur du monde, et faire oublier à son Père l'outrage de tous les péchés des hommes, s'il n'était pas le Saint des saints, la sainteté par essence, la sainteté même?

Donnons plus de jour encore à ce raisonnement, dont vous concevez déjà toute la force et la conséquence. A qui devait être réservé le nom de Sauveur, pris dans son vrai sens et dans toute son étendue? A celui, dit l'Apôtre, qui pouvait calmer le courroux d'un Dieu jusqu'alors inflexible, et pa-

cifier par une éternelle alliance le ciel et la terre, qui devaient être divisés par un divorce éternel. Non, il ne fallait pas moins qu'un tel mérite pour porter justement le nom de Sauveur et de Rédempteur des hommes. Mais cette vérité supposée, chrétiens, il faut donc que l'enfant à qui ce nom est imposé par un Dieu toujours équitable dans ses dons, ce Jésus, couvert au moment de sa circoncision de l'apparence et de l'ombre du péché, il faut donc qu'il soit assez saint pour agir efficacement sur le cœur d'un Dieu irrité, pour en captiver les mouvements, pour les adoucir et les tourner à son gré; il faut donc qu'il soit assez saint pour faire succéder dans le cœur d'un Dieu la clémence à la rigueur, l'amour à la haine, la miséricorde à la vengeance, les sentiments de la bonté à ceux de la justice.

Or, n'est-ce pas le prodige, je ne dis pas d'une sainteté commune et bornée, telle qu'elle peut l'être dans l'homme, mais d'une sainteté sans bornes et infinie comme Dieu même? Réunissons, en effet, tant qu'il nous plaira, dans le même objet, tout ce que l'on a vu paraître de vertus dans les saints de la terre; la pureté des vierges, le zèle des apôtres, l'austérité des pénitents, la constance des martyrs, l'ardeur des prophètes, la foi des patriarches; joignons à ces vertus différentes des saints de la terre, tous les mérites qui distinguent les anges, les séraphins, les trônes, les dominations, les vertus, les puissances dont le ciel est peuplé; apprécions ce trésor de vertus et de mérites, et, tout riche, tout abondant qu'il est, il nous paraîtra ou devra toujours nous paraître infiniment au-dessous de la sainteté inséparable de Jésus: pourquoi? Parce qu'il n'y avait et qu'il ne pouvait y avoir que Jésus qui dût être assez saint pour changer pleinement le cœur de Dieu, et pour l'obliger de pardonner sans réserve à l'homme coupable. Car n'est-ce pas là, comme je l'ai dit, le témoignage infaillible d'une sainteté sans bornes? Tous les effets surprenants que peut produire la sainteté humaine la plus éminente, comparés à celui-ci, retiennent-ils encore le nom de miracles? Tous les prodiges les plus frappants ne sont-ils pas effacés par un seul.

Il ne s'agit pas, en effet, d'apaiser la mer, de calmer les tempêtes, de fixer la course d'un astre rapide, mais d'arrêter le cours impétueux de la colère divine, mais d'apaiser une justice plus furieuse que tous les orages, mais d'éteindre le feu dévorant de la foudre prête à consumer l'univers. Or, la vertu, la sainteté dans la créature peut bien obtenir de vaincre les éléments, l'infirmité, la mort; mais triompher d'un Dieu juste, désarmer un Dieu irrité, c'est le miracle de la sainteté d'un Sauveur. Enfin toutes les merveilles que Dieu opère ici-bas par les hommes, dont il fait les instruments de sa puissance, nous annoncent bien dans eux une sainteté qui dispose de la nature entière, mais une sainteté qui dispose en quelque sorte de Dieu même, et qui l'oblige à révoquer les arrêts redoutables de sa justice; c'est ce que j'appelle la sainteté propre, et uniquement propre de Jésus; et il ne faut que ce miracle qu'il opère sur le cœur de son Père, pour le venger pleinement de la forme de pécheur dont il s'était revêtu aux yeux du ciel et de la terre: *Sanctum nomen ejus.*

Calmez donc ici vos craintes, disciples fidèles, adorateurs déclarés de ce Dieu sauveur, vous qui, convaincus de sa pureté incorruptible, craignez peut-être que le péché apparent, dont la circoncision l'avait couvert, ne donnât contre lui des armes à l'impiété du monde. Ah! que le ciel a écarté loin de sa personne le soupçon de la plus légère souillure, par l'imposition seule du nom de Jésus! Il ne faut que ce nom divin, capable de fléchir le cœur d'un Dieu irrité, pour annoncer Jésus-Christ comme le Verbe engendré dans les splendeurs des saints, et pour le faire connaître au monde, mieux que tous les témoignages qu'il se rendra lui-même et qu'un Père tendre et reconnaissant lui prépare encore. Mais aussi, chrétiens, par un retour bien naturel sur vous-mêmes, faites ici une réflexion trop évidemment liée à mon sujet, pour que vous ne l'ayez pas déjà conçue, et cependant trop intéressante pour ne pas la développer encore, la voici: c'est que, si le nom de Jésus est dans un Homme-Dieu circoncis le gage assuré d'une sainteté divine, il est pour vous-mêmes, depuis cet heureux jour, le principe de tout ce que vous pouvez acquérir de sainteté sur la terre, le germe fécond de toutes les vertus, la source de toutes les grâces qui vous sont préparées, le trésor où se puisent tous les mérites qui peuvent vous distinguer devant Dieu; car il n'est point, dit l'Apôtre, d'autre nom que celui-là qui puisse et qui doive vous sanctifier et vous sauver: *Nec enim aliud nomen est in quo oporteat nos salvos fieri.* (*Act.*, IV.) Et tous les noms des prédestinés, dont nous invoquons le pouvoir auprès de Dieu, seraient pour vous sans vertu, s'ils ne tiraient pas leur efficace du nom de Jésus, leur sauveur et leur maître comme le vôtre.

Cependant, chrétiens, le dirai-je à la confusion des disciples et des adorateurs de Jésus-Christ? quel usage avez-vous fait jusqu'à ce jour d'un nom si saint et quel avantage en avez-vous tiré pour vous sanctifier dans vos états et conditions? Il a pu faire violence au ciel, ce nom tout-puissant sur le cœur de Dieu, en nous faisant rentrer en grâce avec ce Dieu irrité; et rien désormais ne peut être refusé à sa vertu, parce qu'il présente au Père céleste la sainteté infinie de celui qui a mérité de le porter: *Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (*Joan.*, XV.) Il ne faudrait donc que le pouvoir immense de ce nom divin, pour nous élever au plus haut degré de la sainteté chrétienne, si nous savions nous revêtir de sa vertu, pour le faire solliciter en notre faveur auprès de Dieu. alors

point de grâce si puissante, point de vertu si sublime, point de mérite si grand, à quoi nous n'eussions droit d'aspirer et de prétendre; mais parce que ce beau nom qui doit être si précieux à ses disciples n'est presque jamais dans leur bouche, pour appuyer leurs prières, ni dans leur cœur pour les animer et les vivifier : de là ce nom, tout-puissant qu'il est, ne leur fait point sentir sa vertu; et comme si c'était un nom vain et inutile auprès de Dieu, tel que celui des grands de la terre, il demeure pour eux sans force et sans pouvoir.

Ah! mes chers auditeurs, si nous ne savons pas nous enrichir de ce fonds inépuisable de grâces et de mérites que renferme le nom de Jésus, sommes-nous donc les membres de cette Eglise victorieuse des siècles, dont tous les sacrements ne doivent leur efficace qu'au nom de Jésus, dont tous les ministres sont consacrés à Dieu au nom de Jésus, dont tous les enfants sont initiés à la foi au nom de Jésus, dont les vœux et les prières ne montent au ciel qu'accompagnés et soutenus du nom de Jésus, de cette Eglise sainte qui, depuis son origine, doit elle-même toutes ses vertus, ses prérogatives et ses conquêtes au nom de Jésus?

Si nous ne savons pas nous prévaloir de ce nom divin pour nous sanctifier, sommes-nous donc les descendants de tant de saints renommés, qui firent toujours leur premier devoir d'honorer et d'invoquer le nom de salut et de bénédiction? d'un saint Paul, qui, par la répétition continuelle qu'il en fait en instruisant les nations, en a consacré, pour ainsi dire, toutes les pages de ses épîtres; d'un saint Ignace, martyr, qui, à force de le prononcer avec foi et avec amour, le fit passer substantiellement dans son cœur, où, après sa mort, il se trouva visiblement gravé en caractère de feu; d'un saint Augustin qui, tout manichéen qu'il était encore, ne pouvait goûter aucun livre, si le nom de Jésus ne s'y trouvait pas; d'un saint Bernard à qui toute nourriture de l'âme paraissait insipide, si elle n'était comme assaisonnée du nom de Jésus; d'un saint Julien l'anachorète qui, partout où ce nom divin se présentait sous ses yeux, l'effaçait par l'abondance des larmes brûlantes que lui arrachait la force de son amour. Sommes-nous enfin les disciples de Jésus qui a sanctifié toute la terre par la vertu admirable de son nom, si ce nom divin ne sert pas encore à nous sanctifier nous-mêmes? *Sanctum nomen ejus.* Je reprends et je finis.

Nom de Jésus! nom de grandeur qui fait reconnaître un nouvel empire dans celui qui a bien voulu prendre la forme d'esclave! nom de sainteté qui manifeste le Saint des saints dans celui qui s'est chargé de la malédiction du ciel; enfin nom de terreur, qui atteste la force suprême de celui qui a succombé sous les rigueurs de la justice : *Terribile nomen ejus.*

3° Et en effet, chrétiens, pour mériter d'être appelé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, sans doute qu'il fallait dompter l'enfer et ses puissances, qui depuis tant de siècles recevaient l'encens du monde et lui tenaient lieu de divinités. Eh! que serviraient au monde chrétien les plus grands dons de la miséricorde divine, que lui communiquerait Jésus, si des ennemis, furieux et libres dans leurs fureurs, pouvaient nous les ravir à leur gré? Il a donc abattu l'enfer et anéanti pour toujours sa domination, cet enfant réduit en ce jour à l'état de victime, s'il a rempli, comme on n'en peut douter, toute la mesure de ce grand nom dont le Père céleste a voulu couronner son enfance. Or ce seul triomphe réservé à Jésus pourrait-il être l'ouvrage d'une victime sans force et sans puissance? Faiblesse apparente de mon Dieu, disparaissez donc pour toujours; vous n'êtes plus à mes yeux que le voile d'une force divine et souveraine. D'un seul trait le nom de Jésus me retrace, dans celui qui le porte, l'image d'un Dieu qui n'est pas moins la force que la sagesse de son Père.

Non, mes chers auditeurs, il ne nous présente rien dans toute sa personne d'où puisse naître la crainte, ce Dieu si faible en apparence, et l'état humiliant où je le vois réduit semble n'exiger de ses disciples que les sentiments de la compassion humaine; mais le ciel, en le nommant Jésus, nous apprend qu'il est le vainqueur de l'enfer : c'en est assez pour dissiper tous les nuages qui le couvrent. Il doit donc être, en effet, le Dieu fort et terrible, le Dieu des combats et des armées. Non, il n'appartient qu'au Dieu suprême qui précipita Lucifer du haut du firmament de renverser son nouvel empire, établi dans toutes les contrées de l'univers; le tyran homicide des âmes, et plus adoré que Dieu même, n'a dû succomber que sous le bras d'un Dieu, plus puissant, plus formidable que les légions célestes : *Terribile nomen ejus.*

Qu'il fasse donc paraître dans ce mystère plus de faiblesse encore et d'impuissance, ce Dieu déjà victime de son amour pour l'homme; que ses douleurs présentes m'annoncent visiblement sa destruction future, je sais qu'il s'appelle Jésus : à ce nom seul, le spectacle que la religion me présente change et se renouvelle à mes regards. D'autres objets, d'autres idées frappent mon esprit et transportent mon âme : l'Agneau timide et sans défense ne me cache plus dans sa personne le lion de Juda; l'enfant au berceau m'offre ici la vertu de l'Eternel; la victime de Dieu est pour moi le Dieu même à qui l'enfer est immolé, et l'autel de son sacrifice me paraît le trône d'où il foule aux pieds le fier ennemi des hommes. Je sais qu'il s'appelle Jésus : sa blessure est à mes yeux la plaie mortelle qui détruit le prince du mensonge; le sang qu'il verse, le gage assuré de sa victoire; la cicatrice qu'il conserve, le monument de son triomphe; et l'instrument de sa douleur, le glaive de sa vengeance. Il pleure, hélas! il soupire : ses larmes ne me font point méconnaître ces yeux foudroyants qui lancent les éclairs. Je sais que ses tendres soupirs consternent

tout l'enfer, plus que les éclats du tonnerre ; je plains sa douleur et j'admire sa force : *Terribile nomen ejus.*

Enfin, que sa faiblesse apparente, au moment de sa circoncision, le dégrade jusqu'à le faire méconnaître en quelque sorte et des hommes et des anges, de là quelle suite, quel amas de trophées se dévoile à moi dans cet empire universel que son avenir lui prépare? Au nom de Jésus, l'idole tombe et se brise, ses temples sont déserts, ses prêtres avilis, ses autels renversés, ses sacrifices abolis, ses philosophes humiliés, ses oracles réduits au silence, ses prestiges découverts et déconcertés par l'évidence du prodige. Je sais qu'il s'appelle Jésus : à sa voix un nouveau monde vertueux va sortir du chaos de l'infidélité; l'horreur de la nuit se dissipe, le jour de l'éternité reparaît; je vois, je vois les peuples désabusés, toutes les régions éclairées, les vertus ennoblies, les vices diffamés, les passions captives, l'impiété proscrite, la superstition dégradée, la vraie religion dominante, les rois soumis à son empire, ses tyrans confondus, ses disciples renaissant du sein de la mort, le ciel ouvert à tous les hommes et peuplé pour jamais des dépouilles de l'enfer : *Terribile nomen ejus.*

En vain, en vain l'ennemi de la félicité humaine réunira-t-il ses efforts pour traverser la vie mortelle de cet Homme-Dieu ; en vain osera-t-il employer l'artifice pour le surprendre et le vaincre, ainsi que les hommes vulgaires : ses attentats, dissipés d'une seule parole, lui feront connaître la force invincible de Jésus. Obligé de lâcher sa proie, exilé du corps humain à la voix de son vainqueur éternel, il n'aura de retraite permise que dans les plus vils animaux. Saul, persécuteur de Jésus, sera terrassé; les soldats armés contre sa personne tomberont à ses pieds, sans mouvement et sans résistance, dès qu'il dira seulement : Je suis Jésus : *Ego sum, ego sum Jesus.* (*Joan.*, XVIII; *Act.*, IX.) Et s'il succombe enfin sous les noirs complots de toutes les passions conjurées, le nom de Jésus, attaché à sa croix, présagera le glorieux triomphe que sa mort lui prépare. Plus à craindre pour l'enfer, au moment de sa chute, que Samson pour les Philistins, toute la nature, émue et comme accablée sous le poids de cette grande victime, portera dans tous les cœurs ennemis de sa gloire la terreur de son nom, et la ruine éternelle de l'enfer et du monde signalera les derniers traits de sa force expirante; ou, s'il laisse encore à ses ennemis vaincus quelques restes de liberté pour semer dans l'univers l'irréligion, le libertinage, le schisme et l'erreur, ces faibles efforts d'une fureur inutile seront une matière continuelle de triomphes pour ses disciples, toujours invincibles dès qu'ils voudront l'être, parce qu'ils sont dépositaires de toute la force attachée au nom de Jésus : *Terribile nomen ejus.*

Oui mes chers auditeurs, toute la force attachée à ce nom de puissance, de sainteté, de terreur; toute la force de ce nom divin a passé jusqu'au peuple qui l'adore, et le chrétien qui sait se couvrir dans le combat de ce nom victorieux, est aussi fort contre l'enfer que Jésus-Christ même. C'est à nous, comme aux apôtres, qu'il a été dit par cet Homme-Dieu, que tous les esprits de ténèbres nous sont soumis sans exception : *Spiritus vobis subjiciuntur.* (*Luc.*, X.) C'est à nous qu'il a été promis qu'au nom de Jésus nous mettrons les démons en fuite, et les chasserons du corps des possédés : *In nomine meo dæmonia ejicient.* (*Marc.*, XVI.) C'est à nous qu'il a été donné de fouler aux pieds le serpent et le scorpion, et toutes ces vertus infernales à qui Jésus permet encore de tenter les hommes, pour éprouver et discerner ses élus : *Dedi vobis potestatem calcandi super omnem virtutem inimici.* (*Luc.*, X.) Je ne fais que vous citer ici les promesses de Jésus-Christ même, promesses infaillibles que vous ne pouvez révoquer en doute, sans devenir des hommes sans foi, sans cesser d'être des chrétiens.

Mais si vous le croyez en effet, comme vous le devez croire, que l'enfer conjuré ne peut rien pour vous nuire, sous la protection du nom de Jésus, eh! pourquoi donc, mes chers frères, pourquoi paraissez-vous si faibles dans les moindres attaques que l'enfer vous livre? Pourquoi vous laissez-vous vaincre aux premières épreuves de la tentation, comme des enfants qui seraient dépourvus de force et de défense? La puissance infinie que vous a communiquée Jésus en vous revêtant de son nom, n'a pas diminué sans doute; sa parole y est engagée pour tous les temps, qu'avec le secours de son nom, vous pourrez non-seulement triompher toujours de l'ennemi du salut; mais que vous pourrez en triompher encore, sans qu'il y ait pour vous aucun péril à craindre : *Et nihil vobis nocebit.* (*Ibid.*)

Si donc ces puissances vaines et soumises à vos ordres reprennent si souvent sur vous leur premier empire ; si parmi vous, disciples de Jésus-Christ, on voit encore régner, sur les uns le démon de l'avarice et de l'intérêt, sur les autres le démon de la chair et de l'impureté ; sur ceux-là, le démon de l'orgueil et de l'ambition ; sur ceux-ci, le démon de l'erreur et de l'irréligion, et sur plusieurs tous ces démons ensemble ; si, dis-je, ce spectacle odieux d'un chrétien habituellement soumis à l'enfer, se présente encore si souvent parmi vous, malgré le pouvoir que vous a laissé Jésus, dans la vertu toute-puissante de son nom; avouez-le de bonne foi, c'est que vous ne savez employer ce nom divin, ni comme une arme offensive qui mettrait en fuite ces restes d'ennemis vaincus et incapables de vous résister, ni comme une arme de défense, qui vous rendrait inaccessibles à tous leurs traits ; c'est que, loin de vouloir les vaincre, vous voulez en être vaincus, que vous êtes d'intelligence avec eux contre vous-mêmes, pour faciliter leur victoire, et déshonorer dans vos personnes le nom de Jésus, dont la gloire insé

parable de la vôtre, est sans cesse avilie par vos défaites.

Ah ! mes chers auditeurs, quelle effrayante idée se présente à moi sur la fin de ce discours? et dois-je vous la faire entendre dans ce jour heureux où l'usage même du monde m'invite à ne vous présenter à tous que des présages de prospérités et de bonheur? Quoi qu'il en soit, chrétiens, supportez un moment la liberté du zèle qui m'anime, et qui ne m'animera jamais que pour votre félicité; quel présage donc pour vous plus funeste, puisqu'il est le présage le plus sûr de votre perte éternelle, que l'habitude où vous êtes de ne savoir pas employer le nom de Jésus, contre l'ennemi de votre salut et du salut du monde? Car, dites-moi, je vous prie, quelle sera la grande et unique ressource de votre religion, au moment décisif de la mort, si ce n'est pas le nom de Jésus, ce nom de force et de puissance que je vous annonce? Et si, dans le cours de la vie humaine, vous n'avez pas fait de ce nom, à qui tout est possible, l'appui et le soutien de votre faiblesse dans les moindres périls qui vous menacent; y trouverez-vous la force nécessaire, dans ces derniers instants de votre vie, où les efforts redoublés de l'ennemi vous laisseront tout à craindre pour l'éternité? Que si vous prononcez alors ce nom divin, avec le secours du ministre de l'Eglise qui le fera retentir incessamment à vos oreilles sera-ce, avec cet amour ardent, cette foi vive, cette pleine confiance, ce mouvement particulier de l'Esprit-Saint, sans lequel, dit saint Paul, il ne peut être prononcé avec respect et avec mérite? *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* (I *Cor.*, XII.)

Qu'il est à craindre, mes chers frères, que votre cœur alors n'ait point de part à l'hommage que rendra votre voix mourante au nom adorable de Jésus ! Qu'il est à craindre, qu'après avoir rendu son pouvoir sans bornes, trop souvent inutile en votre faveur auprès de Dieu, toute sa force ne soit perdue et comme anéantie pour vous, dans ce terrible passage du temps à l'éternité, où elle vous sera plus nécessaire que jamais ! Ou plutôt qu'il est à craindre que ce nom si redoutable à l'enfer, dont il a brisé la puissance, ne soit pour vous alors, comme pour les démons mêmes un nom de terreur, de désolation, de désespoir ! Détournez, Dieu sauveur, Dieu médiateur, Dieu rédempteur, Dieu sanctificateur, Dieu rémunérateur du monde chrétien (car c'est dans ce beau jour que vous prenez possession de tous ces titres); détournez loin de nous ce présage trop funeste que j'ai cru devoir présenter à mon auditoire pour l'obliger à se garantir de pareils malheurs; apprenez-nous dès maintenant, à faire usage de la toute-puissance de votre nom, contre les puissances infernales, qui ne cessent de nous obséder, malgré l'éternelle victoire que vous venez de remporter sur elles; que ce soit là, je parle, Seigneur, de votre nom divin, que ce soit là le titre qui nous honore, la douceur qui nous console, le flambeau qui nous éclaire, le guide qui nous dirige, l'esprit qui nous anime, la force qui nous soutienne; que ce soit là le signal qui nous rassure, le casque qui nous couvre, le bouclier qui nous protége, le glaive qui nous défende, l'armure qui nous garantisse, le rempart qui nous environne; le secours triomphant qui nous élève, malgré le poids de notre nature terrestre, au-dessus de l'enfer, du monde, et de nous-mêmes; que ce soit là le trésor et la richesse, la lumière et le conseil, la grandeur et la dignité du monde chrétien; que ce soit là enfin la ressource, la consolation, l'espérance de tous les hommes dans la vie présente, dans cette vie de faiblesses, d'égarements et d'erreurs, où l'esprit et le cœur humain courent également risque de succomber, afin qu'au moment de la mort ce nom victorieux soit pour nous le gage assuré du dernier triomphe, de ce triomphe dont le prix est l'éternité; c'est l'unique bien que je vous souhaite, mes chers frères, au commencement de cette année, avec toutes les bénédictions du ciel, capables de vous y conduire, au nom du Père et du Fils.

SERMON III.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moisi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

Le jour de la Purification de Marie étant arrivé, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Madame,

Une mère demeurée vierge et sans tache qui se purifie pour obéir à la loi générale du Seigneur; un Enfant-Dieu présenté au temple comme le commun des hommes, et qui veut être racheté lui-même, quoique rédempteur du monde, pour obéir à cette même loi; voilà, chrétiens, le double mystère que nous propose aujourd'hui l'Eglise et qui partage, pour ainsi dire, la fête auguste qui nous rassemble. Or, à la vue de ces grands exemples d'humilité, de soumission, de dépendance que nous présentent Jésus et la mère de Jésus, pourrais-je me dispenser, chrétiens, de vous entretenir de la loi de Dieu, du joug également doux et glorieux qu'elle nous impose; et fut-il jamais une plus belle occasion de venger cette divine loi des misérables préjugés du monde? Car, pour me borner à des idées plus propres à l'auguste auditoire devant lequel je parle, parmi les préjugés que le monde emploie pour décrier la loi de Dieu et la défigurer dans vos esprits, je trouve qu'il en est deux surtout qui paraissent plus capables de faire, et qui font en effet tous les jours sur vos esprits des impressions funestes. L'un, que j'appelle le préjugé de l'orgueil, et qui vous fait croire que la soumission continuelle où vous retient la loi de Dieu, a de quoi vous dégrader et vous avilir : l'autre, que j'appelle le préjugé de l'amour-propre,

et qui vous fait regarder l'austérité que la loi que Dieu vous impose comme un obstacle essentiel à votre bonheur. Deux préjugés que je pourrais anéantir par l'exemple admirable de Jésus et de Marie, qui font également leur gloire et leur bonheur de se soumettre à l'empire de la loi de Dieu, et de la remplir dans toute sa plénitude. Mais pour effacer plus efficacement de tous les esprits ces deux préjugés funestes, voici deux propositions bien opposées que j'avance, et qui vous étonneront d'abord, mais dont il me sera facile de vous faire sentir la vérité. La première, c'est que la soumission à la loi de Dieu, loin de dégrader l'homme, est ce qui doit faire ici-bas toute sa gloire; et la seconde, c'est que l'austérité de la loi de Dieu, loin de s'opposer au bonheur de l'homme, est ce qui doit faire ici-bas toute sa félicité.

En deux mots, je veux vous convaincre aujourd'hui, grands du monde, malgré les vains préjugés qui vous assiégent : 1° que c'est de la soumission même à la loi de Dieu que dépend sur la terre toute la gloire de l'homme : ce sera la première partie; 2° que c'est de l'austérité même de la loi de Dieu que dépend sur la terre tout le bonheur de l'homme; ce sera la seconde. Qu'est-ce donc que l'homme vraiment chrétien, que l'homme soumis à toute la loi de Dieu? Mes chers frères, c'est ce qu'il y a de plus grand sur la terre et ce qu'il y a de plus heureux. Vierge sainte, c'est sous vos auspices et en vertu de votre exemple, que j'ose présenter au monde ces paradoxes divins, ces vérités mystérieuses; obtenez-moi la grâce de les persuader. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque idée que je me forme de la gloire dont Dieu couronne, même dans le monde présent, la religion des hommes soumis à l'empire de sa loi; il faut en convenir cependant, et je n'ai garde de le dissimuler ici, que c'est une loi d'humilité et d'humiliation continuelle pour l'homme, pour les souverains mêmes, que la loi de Dieu. Non, quelque grand que l'on puisse être, nulle idée de l'esprit, nul sentiment du cœur, nulle action, nulle entreprise humaine qui doive échapper à l'empire de cette divine loi, si l'on veut l'observer dans toute son étendue : point de jour, point de moment même dans la vie qui ne doive être dirigé par la voix de ses préceptes ou de ses conseils. Et n'est-il pas juste en effet que l'homme dépendant de Dieu à tous les instants pour la conservation de son être, lui témoigne incessamment sa dépendance par cette soumission continuelle que demande l'observation pleine et entière de sa loi.

Je l'ai dit néanmoins, et il est vrai que c'est la soumission même à la loi de Dieu, qui fait sur la terre tout le principe de la gloire de l'homme; que cette loi nous élève et nous aggrandit infiniment plus qu'elle ne nous humilie, ou plutôt qu'elle ne nous humilie qu'en apparence, pour nous élever en effet au plus haut degré de grandeur où puisse aspirer le cœur de l'homme. C'est-à-dire que cette divine loi, en réprimant dans nous cet orgueil criminel qui nous révolte contre Dieu, nourrit dans notre âme une autre sorte d'orgueil mille fois plus noble et plus capable de satisfaire ce penchant naturel qui nous porte à nous élever au-dessus de nous-mêmes. Et en effet, mes chers auditeurs, pour vous faire concevoir une vérité si contraire aux idées si frivoles du monde dont vous êtes imbus, comme malgré vous-mêmes, je ne voudrais ici pour juge que votre raison, éclairée qu'elle est des lumières de la foi. Car, au tribunal de cette raison sage, quel est l'homme véritablement grand? Ce n'est pas, sans doute, celui qui ne travaille que pour le temps, ou qui n'aspire qu'à une sorte d'immortalité soumise à la mémoire fragile des hommes. L'homme vraiment grand, c'est donc celui qui soutient en tout la dignité d'une âme immortelle qui le distingue du reste des créatures visibles de cet univers; la dignité d'une âme que sa nature élève au-dessus de la durée des siècles, parce que son partage ne peut être que l'éternité. L'homme vraiment grand, c'est donc celui pour qui le présent n'est rien, qui n'est occupé que de l'avenir, de cet avenir qui seul est éternel; c'est celui dont toutes les idées, tous les désirs, tous les projets, toutes les démarches ont l'éternité pour principe et pour fin. L'homme vraiment grand, c'est celui qui ne voit de grandeur solide que celle qui le paraît en effet aux regards de son Dieu, qui dédaigne de plaire à tout autre qu'à Dieu, qui ne craint que Dieu seul, qui pense et juge en tout comme Dieu même. L'homme vraiment grand, pour l'analyser en peu de mots, c'est celui dont toutes les œuvres portent le caractère de l'éternité, et qui à tous les instants mérite l'éternité même. Voilà ce que j'ai droit d'appeler non-seulement un homme véritablement grand, mais un homme parvenu au plus haut point de grandeur où le cœur humain puisse aspirer ici-bas.

Or telle est, chrétiens, notre glorieuse destinée, si nous sommes vraiment soumis à la loi de Dieu; destinée dont nous ne jouirons jamais sans notre soumission à cette divine loi. Quoi que l'homme puisse faire en effet pour s'agrandir sur la terre et s'élever dans l'esprit du monde, quel que soit l'éclat que ses œuvres fassent rejaillir sur sa personne, dès qu'elles ne sont pas renfermées dans la sphère de la loi de Dieu, dès que cette loi n'en est pas la règle, la mesure et le principe, dès lors tout le mérite et l'éclat de la plus belle vie ne peut s'étendre au delà des bornes du temps; et conséquemment tout ce qu'il peut faire n'a rien qui réponde à la dignité d'une âme qui, en qualité d'immortelle, doit dédaigner toute autre gloire que celle de l'éternité. Mais que, par un attachement sincère de notre cœur à Dieu, nous soyons constamment fidèles aux devoirs de sa loi; que nous fassions régner pleinement

sur nous cette loi sainte sans nous départir en rien de ce qu'elle ordonne, dès lors, que nous arrive-t-il et quel est le fruit glorieux de notre dépendance même? Ah! chrétiens, c'est ce que je voudrais vous persuader pour jamais, à vous qui croyez voir une sorte de bassesse dans cette continuité de soumission que la loi de Dieu nous impose. Ce qui nous arrive comme l'effet nécessaire de tant d'actes humiliants en apparence, c'est que, devenus soumis à Dieu, nous devenons essentiellement grands dans toutes nos œuvres, en ne faisant plus rien qui ne soit digne du prix infini de l'éternité; c'est que chaque moment de notre vie est pour nous dès lors un moment de grandeur et d'élévation; c'est que chaque pas que nous faisons est, pour ainsi dire, un pas vers la gloire; c'est que tous nos sentiments, toutes nos pensées, tous nos désirs, ne présentent plus à Dieu rien de bas ou d'indifférent; c'est que nos actions les moins nobles en apparence, celles mêmes qui concernent la nourriture et l'entretien du corps, portent avec elles un degré d'excellence qui leur est propre, et qui augmente à chaque instant la gloire de notre éternité. Pourquoi? Parce que le détail de vie le plus simple, dès qu'il est marqué du sceau de la loi de Dieu et animé de son esprit, devient pour nous un germe d'immortalité qui nous élève au-dessus des temps, et qui nous éternise en quelque sorte à tous les moments de notre vie. En faudrait-il davantage, mes chers auditeurs, pour faire tomber tous les préjugés de l'orgueil humain sur la bassesse prétendue qu'il découvre dans l'homme soumis à la loi de Dieu, et pour vous obliger de convenir que c'est de la soumission même à cette loi que dépend sur la terre toute la gloire de l'homme?

Je vais plus loin cependant, et pour jeter un nouveau jour sur une vérité que son évidence n'a pu rendre sensible aux yeux du monde, je vous considère ici, mes chers auditeurs, sous trois différents rapports qui conviennent généralement à tous les hommes, et par rapport au monde, et par rapport à vous-mêmes, et par rapport à Dieu; et je prétends vous démontrer qu'à ces trois égards vous n'êtes véritablement grands qu'autant que vous êtes dévoués à la pratique de la loi de Dieu : je m'explique, et je vous prie de me suivre.

Ce qui fait la vraie grandeur de l'homme par rapport au monde, c'est cette noblesse de sentiments qui l'élève au-dessus du monde et qui l'affranchit pleinement de son esclavage; ce qui fait la vraie grandeur de l'homme par rapport à lui-même, c'est cet empire sur lui-même qui le rend pleinement maître de son cœur; ce qui fait la vraie grandeur de l'homme par rapport à Dieu, c'est ce crédit, cette faveur auprès de Dieu qui le rend tout-puissant sur le cœur de ce Dieu suprême. Or voilà, mes chers frères, les trois degrés de grandeur que nous assure infailliblement la pratique de la loi de Dieu. J'ajoute qu'il n'y a que la pratique de la loi de Dieu qui nous communique tant de gloire et de grandeur; c'est-à-dire qui communique à l'homme et cette noblesse de sentiments qui l'élève au-dessus du monde, et cet empire sur son cœur qui le rend pleinement maître de lui-même, et ce crédit auprès de Dieu qui le rend tout-puissant sur le cœur de ce Dieu qu'il adore. C'est donc régner en effet, selon la belle parole de saint Ambroise, que de vivre soumis à la loi de Dieu, *cui servire regnare est;* puisque c'est régner tout à la fois et sur le monde par la noblesse de nos sentiments, et sur notre cœur par nos victoires, et sur le cœur de notre Dieu par la toute-puissance de notre prière. O homme, que tu es grand par tes priviléges, quand tu sais les soutenir par ton obéissance! mais que tu es petit et misérable, quand tu cherches dans l'indépendance le moyen de t'élever et de t'agrandir! C'est à vous surtout que ceci s'adresse, esprits fiers et orgueilleux, dont le monde est plein, qui craignez de vous dégrader en vous soumettant à la loi de Dieu, qui souvent même méprisez comme des âmes basses ses plus fidèles serviteurs; détrompez-vous aujourd'hui pour jamais, apprenez que toute la bassesse est de votre part dans l'indépendance même où vous affectez de vivre, et venez chercher dans votre soumission même et de quoi contenter tout votre orgueil, et de quoi le sanctifier. Mon Dieu! élevez mes sentiments, ennoblissez mes idées, agrandissez mon âme, pour faire sentir à l'homme toute la grandeur dont votre loi est le principe.

1° Et pour vous obliger d'abord de convenir, mes chers auditeurs, que vous ne pouvez être vraiment grands, si l'on vous considère par rapport au monde, qu'autant que vous êtes dévoués à la pratique de la loi de Dieu, c'est une vérité que vous avouerez sans doute, que la vraie grandeur de l'homme par rapport au monde est de savoir s'élever au-dessus de ce monde même par la noblesse et la dignité de ses sentiments; et certes, puisque l'homme est né plus grand que le monde entier par l'étendue immense de ses désirs; puisque la capacité de son âme ne peut être remplie que par un Dieu, et que tous les objets présents ne sont au plus capables que de l'amuser sans le satisfaire, n'est-il pas évident que c'est se dégrader et s'avilir que de se borner à ce cercle étroit d'objets périssables que le monde nous présente; que l'on ne peut, sans oublier l'excellence de son être, se résoudre à dépendre de ce monde qui entreprend de régner jusque dans l'empire de Jésus-Christ; et qu'enfin l'on demeure, pour ainsi parler, toujours au-dessous de soi-même dès que par ses sentiments on ne s'élève pas au-dessus du monde.

Or, cette élévation d'idées et de sentiments qui rend l'homme supérieur au monde, et sans laquelle il n'est plus ce qu'il doit être, où peut-elle se trouver ailleurs que dans la soumission parfaite de nos personnes à la loi de Dieu? Car, donnez constamment à cette divine loi l'empire souve-

rain qu'elle doit avoir, je ne dis pas précisément sur vos œuvres, mais sur votre esprit et sur votre cœur, pour servir de règle aux jugements de l'un et aux sentiments de l'autre. Qu'est-ce alors, par rapport à vous, que ce monde, même le plus enchanteur, qui traîne à sa suite tant de vrais esclaves qui ne sentent pas leur servitude, qui enchaîne les uns par ses richesses, les autres par ses honneurs, presque tous par le charme de ses plaisirs? Qu'est-ce, par rapport à vous, que ce monde qui fait craindre ses discours, qui met ses coutumes au rang des lois, qui fait respecter ses plus frivoles bienséances? Qu'est-ce, par rapport à vous, que ce monde si puissant sur tant de cœurs, quand vous le regardez avec l'idée que vous en donne la loi de Dieu? Et si cette loi vous sert de règle, pourriez-vous encore dépendre du monde sur quelque point que ce puisse être? Non, mes chers auditeurs, avec les sentiments que la loi de Dieu nous inspire, le monde entier n'a plus rien qui soit capable de nous asservir un moment; eh pourquoi? C'est qu'avec de pareils sentiments imprimés dans notre cœur, le monde paraît à nos yeux tout ce qu'il est en effet; c'est-à-dire, pour m'exprimer avec les livres saints, une ombre qui s'évanouit, une herbe qui se dessèche, une fleur qui se flétrit, une vapeur qui se dissipe, un songe flatteur qui s'envole au réveil, un assemblage de chimères, d'illusions, de fantômes éblouissants que la cupidité nous présente comme des biens solides, mais qui n'ont du bien que l'apparence souvent jointe à la réalité du mal. C'est qu'avec ses sentiments puisés dans le sein de la loi de Dieu, on ne voit plus, comme Salomon, que vanité et vanité pure dans l'étendue du monde entier, que vanité dans ses pompes, que vanité dans ses richesses, que vanité dans ses plaisirs, que vanité dans ses jugements, ses maximes, ses coutumes, ses bienséances, que vanité dans ce que l'on appelle même affaires et grandes affaires du monde, dans ces guerres, ces conquêtes, ces négociations, ces traités d'alliance ou de paix, qui font l'occupation des plus grands hommes et des premiers génies de l'univers : *Omnia, omnia vanitas.* (*Eccli.*, I.) Car ne sont-ce pas là les idées, les sentiments que nous inspire la loi de Dieu, quand nous savons en pénétrer l'esprit et la méditer? Or ce mépris si noble, si universel que la loi de Dieu fait concevoir pour tout objet qui passe, ce mépris qui rend l'homme comme indépendant de tout ce qui n'est pas son Dieu, voilà, chrétiens, ce qui réellement nous élève au-dessus du monde; je ne dis pas seulement au-dessus de ses faux biens, de ses vains plaisirs, de ses prétendus honneurs qui n'ont plus de quoi nous tenter, mais au-dessus de ses jugements qui n'ont plus rien qui nous arrête, mais au-dessus de ses lois qui n'ont plus rien qui nous étonne, mais au-dessus de ses coutumes qui n'ont plus rien qui nous séduise, mais au-dessus de ses bienséances qui n'ont plus rien qui nous captive, mais au-dessus de ses exemples qui n'ont plus rien qui nous entraîne, et c'est ainsi que le moindre des hommes, soumis à la loi de Dieu, règne véritablement sur le monde par l'élévation de ses sentiments; et que ce monde impérieux qui règne en maître et en tyran sur tant de mortels, sur tant de puissances mêmes qui font la destinée de la terre, trouve son maître et son roi dans le plus simple fidèle qui a su prendre les sentiments que lui inspire la loi de Dieu.

Vous me direz, et avec raison, que l'homme gouverné par la loi de Dieu, tout élevé qu'il est au-dessus du monde par ses sentiments, doit en mille circonstances de la vie dépendre de ce monde même; que souvent il doit s'astreindre à ses lois, à ses coutumes, à ses bienséances; s'humilier même à ses yeux dans l'occasion. Oui, mes chers auditeurs, l'homme soumis à Dieu, tout élevé qu'il est par ses sentiments au-dessus du monde, saura, selon l'ordre du ciel, dépendre de ce monde même, s'humilier devant les hommes qui le composent, surtout devant les puissances qui le gouvernent de la part de Dieu : *Obedite dominis carnalibus... Obedite præpositis vestris.* (*Ephes.*, I; *Hebr.* XIII.) Que dis-je? Il ne craindra pas, s'il le faut, de ramper sur la poussière et sous les pieds de tous les hommes; mais que de dignité et de grandeur jusque dans ses soumissions les plus profondes, et ce qui ferait l'humiliation du reste des hommes, ne tourne-t-il pas à sa gloire? Eh comment! C'est que dans le maître dont la Providence l'a fait dépendre, l'homme, soumis à Dieu, n'envisage que Dieu seul; c'est qu'en obéissant à l'homme, il n'obéit qu'à Dieu; c'est qu'en rendant hommage à l'homme, il n'offre son encens qu'à Dieu; c'est qu'en s'inclinant devant l'homme, il ne se prosterne que devant Dieu; c'est que Dieu est toujours le seul objet de son culte, comme lui seul en doit être la récompense. Or, s'abaisser aux yeux du monde avec cet esprit souverain qui ne connaît que Dieu pour maître, et n'obéit qu'à Dieu seul, n'est-ce pas là s'élever par ses abaissements même? N'est-ce pas là régner sur tout le monde jusque dans l'état de cette dépendance que la loi de Dieu nous inspire à son égard pour le bon ordre de l'état et de la société?

2° C'est donc la soumission à la loi de Dieu qui communique à l'homme cette noblesse de sentiments qui fait ici-bas toute sa grandeur, quand on le considère dans ses relations et ses rapports avec le monde. Que si je vous considère maintenant par rapport à vous-mêmes, mes chers auditeurs, n'est-ce pas encore de votre soumission à la loi de Dieu, que dépend à cet égard votre véritable grandeur? Et en effet, ce qui rend l'homme vraiment grand par rapport à lui-même, ce n'est point sans doute, et ce ne sera jamais ce mérite sans vertu, ces qualités purement naturelles, ces talents d'esprit ou de corps, que l'on voit briller quelquefois dans les plus méprisables des hommes. Non, chrétiens, le seul mérite qui rende l'homme grand, si je le considère en lui-même, c'est cette suite de victoires et de triomphes qui le rendent pleinement maître de son cœur et de

sions capables de diminuer sur lui l'empire invariable de sa raison; voilà ce qui, au jugement du sage, rend l'homme plus solidement grand que ce que l'on appelle les héros et les conquérants du monde; c'est-à-dire, ce qui montre dans l'homme dépouillé de tout éclat humain, plus de fermeté, de courage, de grandeur d'âme, qu'il n'en fallut jamais pour dompter les nations et conquérir l'univers : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* (*Prov.*XVI.) Or, cette gloire si sublime, mais en même temps si essentielle à l'homme, (puisque la raison n'a plus sur lui l'empire qu'elle doit avoir, dès qu'elle ne commande pas aux penchants de son cœur,) faut-il de longs discours pour persuader qu'une telle gloire dépend uniquement de votre soumission à la loi de Dieu, et que jamais vous n'aurez un empire constant et assuré sur vous-mêmes qu'à proportion que vous serez constamment soumis à cette divine loi? Car de croire que la raison, cette faible lueur dont Dieu nous éclaire, soit capable de se donner par elle-même cet empire absolu qu'elle doit avoir sur toutes les passions propres de l'humanité; abus et illusion, mes chers auditeurs. Non, la raison seule, sans le secours de la loi de Dieu, ne saurait inspirer assez de courage pour soutenir les efforts qu'il en coûte pour se rendre maître de soi-même; et l'homme obéissant à Dieu, dit l'Esprit-Saint, est le seul héros qui soit en droit de se glorifier de pareilles victoires : *Vir obediens loquetur victoriam.* (*Prov*; XXI.)Que le prétendu sage du monde se vante sans cesse de cet empire universel sur son cœur, tous les siècles me sont témoins que la philosophie la plus relevée, dès qu'on la sépare de la loi de Dieu, ne va point jusqu'à dominer sur toute l'étendue du cœur humain; que si dans l'occasion l'on est philosophe, pour se modérer aux yeux du monde, dont on respecte les regards, parce qu'on a la faiblesse de les craindre, on devient homme, et homme fragile dans le secret, quand il ne reste pour se vaincre dans les grands périls, que le vain effort d'une orgueilleuse raison que la loi de Dieu ne domine pas. Ainsi l'avez-vous ordonné, Dieu de justice; et pouvait-il être un arrêt plus équitable, que la raison de l'homme perdrait l'empire sur son cœur, dès qu'elle oserait méconnaître le vôtre, et que la révolte des passions contre elle, serait toujours la peine de sa révolte contre votre loi?

Ce n'est pas, au reste, mes chers auditeurs, non ce n'est pas qu'avec le secours de votre raison, et de cette grâce générale qui ne manque à personne, vous ne puissiez toujours vaincre la passion actuellement dominante dans votre âme, et prendre ainsi quelque empire sur cette foule de désirs et de passions que votre cœur éprouve; mais je prétends qu'avec le secours de votre raison, indépendante de la loi de Dieu, vous ne vaincrez pas, en effet, ces penchants chéris dont vous aimez jusqu'à l'amertume et aux dégoûts; et que vous serez bientôt las d'être braves, d'être généreux contre vous-mêmes, quand vous ne serez pas animés dans vos victoires par le grand motif d'obéir à Dieu. Je dis que si vous venez à bout de vous vaincre par l'ascendant toujours faible de votre raison, cette victoire que vous remporterez sur vous-mêmes sera le plus souvent accompagnée de votre défaite; et dès-là vous demeurerez l'esclave de votre cœur au même temps que vous en paraîtrez le vainqueur et le maître; c'est-à-dire que si vous domptez une violente passion, ce sera presque toujours par une autre passion plus violente encore. Que vous renoncerez, par exemple, au faste et aux honneurs du siècle, mais comme cet ancien, par un faste d'esprit plus insoutenable encore qui sera votre orgueil; que vous dompterez la passion du cœur pour le plaisir, mais pour vous rendre à celle de la gloire dont l'esprit est possédé; que vous éteindrez dans vous la passion cruelle de la vengeance, mais pour succomber à la douce passion du repos, qui vous fait craindre l'embarras et la peine de vous venger; que vous triompherez du sentiment de la haine contre un rival ou un ennemi, mais par le mépris dédaigneux et outrageant que vous ferez de sa personne. Oui, voilà, philosophes mondains, à quoi se réduiront les triomphes remportés sur votre cœur, lorsque, affranchis de la loi de Dieu, vous n'aurez pour vous vaincre que les ressources d'une raison abandonnée à elle-même. Or, ces victoires, plus apparentes que solides, qui élèvent l'homme d'une part pour l'abaisser de l'autre, et qui découvrent dans son âme autant de faiblesse au moins que de courage, de telles victoires n'ont évidemment rien de glorieux pour l'humanité et ne peuvent nous rendre véritablement grands, puisque ce n'est que changer de chaînes que de triompher ainsi d'une passion par une autre passion, et que, pour changer de fers, on n'en est pas moins véritablement esclave.

Que faut-il donc pour acquérir cette grandeur plus qu'humaine attachée à l'empire de soi-même, pour mériter cet éloge du Sage, qui représente l'homme maître de son cœur comme quelque chose de plus grand que celui qui prend les villes : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium;* que faut-il pour arriver à ce degré de gloire et d'élévation? Le voici, chrétiens : c'est de se rendre tellement maître de son cœur, qu'il n'y reste ni sentiments, ni passions, qui ne soient pleinement soumis comme ils doivent l'être; c'est de tenir tellement dans l'ordre tout ce qu'il a de penchants, qu'aucun ne soit épargné pour dédommager du sacrifice des autres; c'est que cet empire sur les passions soit appuyé sur des fondements si sûrs et si solides, qu'il soit également vrai de dire à tous les moments que l'on est devenu le maître et le maître absolu de son cœur. Or, mes chers auditeurs, c'est cet empire universel et absolu, cet empire inébranlable sur nous-mêmes et qui fait de nous quelque chose de si grand devant Dieu, que nous acquérons infaillible-

ment dès que nous sommes pleinement soumis à l'empire de sa loi ; non-seulement parce que telle est l'étendue de la loi de Dieu de combattre généralement toutes les passions du cœur humain, petites ou grandes, publiques ou secrètes, glorieuses ou déshonorantes aux yeux du monde, mais encore parce qu'en nous obligeant à cette pleine victoire sur notre cœur, la loi de Dieu nous fournit, pour cet effet, et le motif le plus puissant et le moyen le plus efficace. Le motif le plus puissant dans l'idée seule qu'elle nous donne que c'est Dieu même qui nous commande de nous vaincre, et le moyen le plus efficace, dans le secours qu'elle nous donne pour vaincre, et qui n'est autre que la force même de ce grand Dieu qui nous commande. C'est donc encore de la soumission à la loi de Dieu que dépend cette suite de victoires qui font toute la gloire de l'homme considéré par rapport à lui-même, en lui assurant l'empire qu'il doit avoir sur son cœur.

3°. Enfin, ce qui met le comble à la vraie grandeur de l'homme, et ce qui doit réveiller tous les désirs ambitieux de son cœur, c'est ce degré de faveur et de crédit auprès de son Dieu, qui le rend comme tout-puissant sur le cœur de ce Dieu suprême, et le met en état d'obtenir infailliblement ses plus grands dons ; degré de grandeur, qui au premier aspect paraît si fort au-dessus de l'homme, que nous ne pouvons, ce semble, y aspirer sans témérité. Car si la faveur d'un prince, d'un roi de la terre, est un privilége auquel si peu de personnes ont droit de prétendre, comment sera-t-il permis à l'homme, quel qu'il puisse être, d'aspirer à devenir le favori de son Dieu, et à partager avec lui cette puissance souveraine, dont celle des plus grands princes n'est qu'une faible image? Et cependant, chrétiens, tel est encore, si nous en croyons l'Ecriture et l'expérience de tous les temps, tel est l'effet infaillible de notre soumission à la loi de Dieu, de nous donner un pouvoir sans bornes sur son cœur paternel, et de le mettre lui-même dans une sorte d'impuissance de rien refuser à nos désirs. Oui, qu'il entende seulement la voix de nos désirs, ce Dieu à qui rien n'échappe de ce qui se passe dans le cœur de sa créature ; et s'il voit dans nous cette disposition constante à garder sa loi, fussions-nous d'ailleurs sans mérite, sans dignité, sans naissance, sans talents aux yeux du monde, j'ose dire alors, et je le dis, Seigneur, après votre Prophète, que nos désirs seront pour vous des ordres : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (*Psal.* X.) C'est-à-dire, mes chers frères, point de tentation si violente qui nous résiste alors, point de grâce si puissante qui nous soit refusée ; point de miracle même qui ne s'accorde à nos vœux, s'il y va de notre salut, ou du salut du monde. Car c'est ainsi que ce Dieu si grand, si puissant, que nous adorons ; c'est ainsi que ce Dieu si absolu dans ses ordres, et à qui tout obéit, sait, sans se dégrader lui-même, obéir à ses serviteurs, qu'il se soumet en quelque sorte à sa créature, dès qu'il la voit soumise à sa loi, et qu'il descend jusqu'à nos volontés, quand il nous voit dociles à exécuter la sienne.

Et je ne parle pas seulement ici d'un Moïse, que l'Ecriture nous représente triomphant de toute la fureur d'un Dieu irrité, le forçant à épargner son peuple et à révoquer, comme malgré lui, l'arrêt déjà porté contre ce peuple coupable : *Dimitte me ut irascatur furor meus contra eos.* (*Exod.*, XXXII.) Je ne parle pas d'un Josué qui, selon l'expression de l'Ecriture, obligea Dieu d'obéir à sa voix, et d'arrêter le cours du soleil pour éclairer sa victoire : *Obediente Domino voci hominis.* (*Jos.* X.) Je ne parle pas de tant de saints de la loi de grâce, que l'exercice presque continuel du pouvoir suprême remis en leurs mains, fit regarder comme les dieux de la nature ; je parle de tout homme vraiment chrétien, de tout homme soumis à la loi du Seigneur. C'est à cet homme, tout méprisable qu'il vous paraît, qu'il appartient de triompher du cœur de son Dieu, de fléchir sa colère, de désarmer son bras, d'arrêter les plus terribles fléaux de sa justice, d'attirer les plus grands dons de sa miséricorde, et sur lui-même et sur des peuples entiers. Oui, tant de puissance est le partage de ces moindres hommes soumis à la loi du Seigneur ; parce que c'est de tous ceux qui le craignent, que le Seigneur a dit, qu'il respectera toutes leurs volontés, et qu'il les accomplira : *Voluntatem timentium se faciet* (*Psal.*, CXLIV), et même sans distinction de riches et de pauvres, de petits et de grands, parce qu'il s'est hautement déclaré qu'il aurait égard aux désirs même des petits et des pauvres selon le monde : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* (*Psal.* X.)

N'est-ce donc pas un abus, chrétiens, et un étrange abus dans l'homme, de faire consister sa gloire à s'affranchir d'une loi qui serait capable de le rendre si grand aux yeux de Dieu? Et ne faut-il pas que l'orgueil humain soit bien aveugle, pour se figurer l'humiliation et l'abaissement de l'homme, là même où la foi nous découvre le comble de notre grandeur et de notre élévation? Car, sans parler de tout le reste, est-il rien de plus grand, de plus glorieux pour un homme mortel, que de régner ainsi sur le cœur de son Dieu? Et si la faveur des princes du monde honore assez les sujets qu'ils distinguent de la foule pour en faire à nos yeux ce que l'on appelle des hommes grands, des hommes puissants, qu'est-ce donc que ce degré de grandeur et de puissance céleste, attaché à la faveur de notre Dieu ; à cette faveur qui devient à tous notre partage, dès qu'il nous regarde comme les vrais disciples de sa loi, et qui fait de chacun de nous, par un prodige de bonté de sa part, le dépositaire de son pouvoir et l'arbitre de ses grâces?

Or si vous savez vous pénétrer de ces nobles réflexions que je vous suggère, vous glorifierez-vous encore, chrétiens infidèles,

d'avoir su secouer le joug de la loi de Dieu, comme si c'était dans vous une marque de noblesse et de grandeur d'âme de ne pas vous astreindre à cette dépendance continuelle que la loi de Dieu vous impose? Oserez-vous encore, hommes et femmes du monde, oserez-vous désormais regarder en pitié, comme vous faites tous les jours, tant d'âmes spécialement dévouées à la loi de Dieu, et traiter avec mépris la dévotion même qui les distingue si glorieusement du reste des chrétiens, comme si la dévotion seule éclipsait à vos yeux tout le mérite qui peut briller dans leurs personnes? Ah! tournez plutôt, hommes du siècle, tournez ce sentiment de mépris et de compassion sur vous-mêmes qui le méritez à tant de titres, et réservez le sentiment de votre estime, de votre vénération même, pour le plus simple fidèle qui n'a d'autre mérite en lui-même que sa soumission et sa dépendance de la loi de Dieu. Oui, mondains superbes qui m'écoutez; quel que soit d'ailleurs l'éclat de votre fortune, ou celui du mérite qui vous fait honorer des conditions populaires du monde; grands politiques, grands magistrats, grands capitaines, grands courtisans, grands hommes en tout le reste, tant qu'il vous plaira; dès que vous n'êtes pas les vrais disciples de la loi de Dieu, je ne découvre plus dans vous nul vestige de solide grandeur, et vous perdez tout droit à l'estime de quiconque sait considérer le mérite, et en juger comme Dieu même; au lieu que cet homme si abject, si petit à vos regards, dès qu'il est vraiment chrétien, fût-il d'ailleurs votre esclave, et le dernier de vos esclaves, il est par sa qualité de chrétien fidèle, véritablement grand, et mille fois plus grand que vous-mêmes. Et comment? (Je retrace en abrégé ce que j'ai dit à votre honte, et à la gloire du vrai fidèle :) c'est qu'en refusant de vous soumettre à la loi de Dieu, vous devenez comme nécessairement les esclaves du monde qui doit dominer sur vos personnes, dès qu'il domine sans cesse, ou sur votre fortune, ou sur vos mœurs; et que ce simple fidèle que vous méprisez, est vraiment au-dessus de ce monde même, dont il ne veut et n'attend rien, et en devient, en quelque sorte, le souverain par la noblesse de ses idées et de ses sentiments. C'est, qu'en refusant de vous soumettre à Dieu, vous devenez dès lors les esclaves de votre cœur, dans qui vous nourrissez autant de maîtres et de tyrans, que vous y entretenez de passions, et que le simple fidèle que vous méprisez est toujours maître de lui-même, et ne cesse de régner sur son cœur par la continuité de ses victoires. C'est qu'en refusant de vous soumettre à Dieu, vous devenez, malgré vous-mêmes, les esclaves de ce même Dieu que vous êtes forcés de craindre, d'adorer servilement lorsque vous ne gardez pas sa loi, et pour la raison même que vous refusez de vous y soumettre; et que le simple fidèle que vous méprisez, devient par sa fidélité le favori de ce grand Dieu qu'il adore jusqu'à participer à sa toute-puissance, par le crédit seul de sa prière, qui peut obtenir toutes les grâces et opérer tous les miracles.

Or, mes chers auditeurs, qui que vous soyez, et quel que soit l'orgueil que votre rang vous inspire, pouvez-vous bien considérer dans vous cet esclavage universel qui vous dégrade, et par rapport au monde, et par rapport à vous-mêmes, et par rapport à Dieu, sans vous mépriser profondément vous-mêmes, sans rougir à tous les moments de votre bassesse? Et pouvez-vous, au contraire, ne pas honorer de vos respects, ces hommes vraiment chrétiens, que l'esprit de religion qui les anime fait régner tout à la fois, et sur le monde, et sur eux-mêmes, et sur le cœur de Dieu; ces hommes que leur religion rend comme souverains et supérieurs à tout, en autant de manières que votre indépendance vous rend esclaves?

Loin donc, mes chers frères, loin de nous ce funeste préjugé du monde qui attache la vraie grandeur de l'homme à son esprit d'indépendance à l'égard de Dieu; ce préjugé qui nous fait regarder la dépendance habituelle de la loi divine, comme un état de servitude qui déshonore et avilit les grandes âmes. Loin de nous ce préjugé déplorable, qui ne peut avoir d'autre principe qu'un orgueil insensé que la raison seule désavoue; et concevons enfin, pour ne l'oublier jamais, qu'il n'y a de vraie grandeur pour nous sur la terre, qu'autant que nous dépendons volontairement de ce Dieu souverain dont nous sommes les créatures. Le premier des anges et le chef des hommes, déjà si grands par leur création, cherchèrent dans la révolte et dans l'indépendance du Créateur le moyen de s'élever encore et de s'agrandir; et vous savez trop dans quel abîme d'humiliation cette indépendance fatale précipita Lucifer avec toute sa suite, et le premier homme avec sa postérité. Or, c'est ainsi que tout homme se dégrade encore, dès qu'il secoue le joug de l'obéissance qu'il doit à Dieu; c'est ainsi, que son orgueil même le précipite dans l'humiliation la plus profonde, dès qu'il prétend s'élever au-dessus de la sphère prescrite à sa nature et à sa condition.

Oui, chrétiens, il est vrai, nous sommes nés pour être grands, pour l'être même dès cette vie; et le penchant secret qui nous porte invinciblement vers la gloire, nous avertit assez d'y aspirer dès la vie présente. Cherchons-la donc cette gloire précieuse à laquelle notre cœur aspire, augmentons-en même le désir déjà si vif et si ardent, loin de l'affaiblir dans notre âme et de l'y réprimer; mais pensons du moins à rendre notre ambition raisonnable, pour être en état de la satisfaire, et n'allons pas nous associer à la troupe ignoble de ces hommes dont parle saint Paul, qui font le sujet de leur gloire de ce qui devrait être le sujet de leur honte et de leur confusion : *Quorum gloria est in confusione ipsorum* (*Philip.*, III); c'est-à-dire cherchons la grandeur de l'homme où elle se trouve en effet; et pour être vrai-

ment grands, apprenons d'abord à ne séparer jamais l'idée de notre grandeur, de la conviction intime de notre dépendance. Car fussions-nous les souverains du monde, et, comme parle l'Ecriture, les dieux de la terre, nous ne serions après tout que des hommes essentiellement dépendants du Dieu du ciel; et dès que nous dépendons de Dieu, par cette nécessité inévitable que nous impose l'infériorité de notre être, dès lors il n'y a pour nous de grandeur à espérer, qu'autant que nous dépendrons volontairement de sa loi; parce qu'il n'y a, dit saint Augustin, de grandeur réelle pour la créature qu'autant qu'elle approche, par ses sentiments, de la grandeur infinie de son Dieu, et que c'est uniquement par l'humilité de sa dépendance que l'homme approche, autant qu'il est possible, de ce Dieu suprême : *Subjectione animus Deo propinquat.*

C'est donc de la soumission même à la loi de Dieu, toute humiliante qu'elle paraît au monde, que dépend sur la terre toute la gloire de l'homme; vous venez de le voir dans la première partie. J'ajoute : C'est de l'austérité même de la loi de Dieu, toute effrayante qu'elle est aux yeux du monde, que dépend ici-bas tout le bonheur de l'homme; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si c'est un penchant naturel à l'homme, de tendre et d'aspirer sans cesse à s'élever de plus en plus et à s'agrandir, c'est un penchant plus vif encore et plus rapide, que celui qui le porte à vouloir être heureux, et heureux dès la vie présente. Non, ce n'est point assez d'une félicité céleste qui commence à la mort pour ne finir jamais; nous voulons encore un bonheur, quoique subalterne, qui puisse se goûter sur la terre, et qui anticipe, pour ainsi dire, sur celui du ciel. Penchant naturel et invariable vers le bonheur qui anime et fait agir notre âme avant même que la raison l'éclaire, et que nous cherchons tous également à contenter ici-bas, quoique par les moyens les plus opposés qui puissent être; c'est-à-dire les uns en éloignant d'eux tout ce qu'il y a de rigoureux et d'austère dans la loi de Dieu, et les autres en pratiquant sans réserve toute l'austérité de cette divine loi. L'homme est donc né pour être heureux, même dans le siècle présent, c'est la première vérité que je vous prie d'observer ici, comme le grand principe de ce que j'ai à vous dire; vérité que vous ne pouvez au reste raisonnablement méconnaître, puisqu'un bonheur que la nature fait chercher à tous les hommes avec tant d'empressement et de soin ne saurait être, par rapport à eux, un objet chimérique et imaginaire.

Mais où le découvrir, ce bonheur réel et solide, recherché généralement et comme poursuivi par tous les êtres de l'univers? Voilà, mes chers auditeurs, le grand point dont il s'agit, et que j'ai maintenant à vous développer. Or, pour vous convaincre en effet qu'il n'y a de vrai bonheur pour l'homme citoyen de la terre, que dans l'austérité même de la loi de Dieu, je ne m'arrêterai point à vous dire que le monde, et tout ce qu'il présente de biens, d'honneurs et de plaisirs, ne saurait faire un homme vraiment heureux. Eh! qu'est-il besoin de m'arrêter sur un principe que tout nous démontre, et dont la démonstration se présente également à nous, soit dans l'infaillibilité de notre foi, soit dans les lumières de notre raison, soit dans le sentiment de notre cœur, soit dans le témoignage de l'expérience? Car, si vous consultez votre foi, mes chers frères, cette foi infaillible comme Dieu même, et qui doit régler les idées de l'homme chrétien, ne vous dira-t-elle pas qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'homme rebelle à son Dieu, quels que puissent être d'ailleurs son état et sa fortune aux yeux du monde? Car, c'est ainsi qu'en parlait le saint homme Job, inspiré de Dieu pour nous instruire : Où est l'homme, disait-il sans craindre la réplique, où est le mortel qui ait osé résister à Dieu et que l'audace de sa révolte n'ait pas mis en guerre avec lui-même? *Quis restitit ei et pacem habuit?* (*Job.* IX.) C'est le défi qu'il osait porter à tous les pécheurs, prétendant qu'il n'y avait point d'exemple d'un coupable vraiment heureux sur la terre. Si vous interrogez le jugement naturel de votre raison, ne vous dira-t-elle pas qu'un bonheur tel que celui du monde, dont la conservation coûte mille fois plus de peines que sa jouissance ne peut avoir de douceurs; qu'un bonheur, que l'idée seule de la mort qui en est le terme, fait évanouir comme un songe, ne fut jamais qu'un fantôme et une chimère de bonheur? Car comment une raison chrétienne pourrait-elle méconnaître un principe dont la raison des sages païens a reconnu la vérité, et qui a fait comme la base et le fondement de leur philosophie toute humaine? Si vous écoutez le sentiment de votre cœur, de ce cœur immense dans ses désirs et dont vous tâchez en vain de borner l'étendue par la petitesse des objets que vous lui présentez, ne vous dira-t-il pas, par le vide affreux qu'il éprouve au milieu de tous les objets sensibles, que le bonheur des sens ne fut jamais celui du cœur; que le monde entier, tout vaste qu'il est, n'est pas capable de le remplir? Et que ce monde, fût-il mille fois plus grand et plus aimable encore, le dernier des hommes, dès qu'il pense en être raisonnable, n'y trouverait pas assez de charmes pour se satisfaire? Enfin, si vous aimez mieux vous en fier à l'expérience de tous les siècles, ne vous répondra-t-elle pas également, que tout le bonheur du monde n'a pu faire encore la félicité d'un seul homme? Que si quelques-uns de ces heureux du siècle osent à certains moments vanter leur félicité, c'est au plus dans la folle ardeur de la passion et dans l'ivresse actuelle du péché; et qu'au premier instant

de lumière et de réflexion, s'ils en sont encore capables, il n'en est pas un seul dans la multitude qui ne s'écrie, comme le plus sage des rois, que ce prétendu bonheur dont il s'était vainement flatté, n'est en effet qu'amertume, qu'affliction de cœur et d'esprit? *Omnia vanitas, et afflictio spiritus.* (*Eccli.*, I.)

Or, mes chers auditeurs, quand votre foi, quand votre raison, quand votre cœur, quand l'expérience de tous les temps concourent à démontrer l'impuissance du monde à rendre l'homme heureux, pouvez-vous en désirer de nouvelles preuves? Et si le doute pouvait porter ses nuages sur de pareilles vérités, l'esprit capable de s'en laisser obscurcir, ne pourrait-il pas se défier de l'évidence même? Je vais donc plus loin, et vous supposant persuadés de ce principe incontestable que le monde, environné de tous ses charmes, n'a pas le pouvoir de faire un seul heureux sur la terre; je veux vous convaincre aujourd'hui que c'est dans la pratique de la loi de Dieu, tout austère qu'elle vous paraît, que l'on goûte ce bonheur solide auquel vous aspirez même dans cette vie mortelle : *Pax multa diligentibus legem* (*Psal.* CXVIII.) Ou plutôt, portant la chose encore plus loin, mais sans aller au delà des bornes du vrai, je veux vous convaincre que c'est l'austérité même de la loi de Dieu (oui, cette austérité qui vous alarme, cette rigueur apparente qui vous rebute) qui doit faire ici-bas votre vrai bonheur.

Mais que d'obstacles, Seigneur, à cette persuasion que je me propose! et lorsque le témoignage de tous vos élus qui ont peuplé la terre depuis l'origine des siècles, n'a pas seulement eu la force de persuader au monde que les peines de votre loi ne sont point incompatibles avec le bonheur de l'homme; qui suis-je, moi, pour vouloir convaincre ce monde aveuglé par l'amour-propre, que ces peines mêmes attachées à votre loi sont l'unique source des douceurs qui peuvent rendre le cœur humain vraiment heureux? Je parlerai cependant, ô mon Dieu! et, soutenu de votre grâce, j'oserai présenter au monde une vérité qu'il ne regarde comme un paradoxe insoutenable, que parce qu'il n'a pas su la pénétrer et l'approfondir. Ecoutez-moi donc, mes chers frères, sans aucun de ces préjugés qui anéantissent dans tant d'esprits la force des vérités chrétiennes, et commencez, pour comprendre celle que je vous propose, par vous former une idée juste de ce que l'on doit appeler un homme heureux; vous conviendrez, sans doute, que c'est uniquement notre cœur qui doit décider de la vraie félicité, et que lui seul peut en être le juge infaillible, parce que c'est dans lui que se forment tous les sentiments qui font ou le vrai bonheur ou le malheur réel de l'homme sur la terre.

Le vrai bonheur est donc celui qui siége dans le cœur de l'homme et qui le contente; qui fixe les désirs, les perplexités, les inquiétudes du cœur; qui le met à l'abri des troubles, des agitations, des dépits, des désespoirs que l'on voit régner dans presque tous les états, et dont les souverains sur leur trône sont peut-être moins exempts que les derniers de leurs sujets. Or, mes chers auditeurs, je n'ai besoin que de cette idée si juste et si simple que la raison nous trace du vrai bonheur; je n'ai besoin que de cette idée lumineuse, pour vous persuader ici, ce qui vous paraît presque incroyable, savoir, que l'austérité même de la loi de Dieu est ce qui doit vous rendre véritablement heureux Pourquoi? 1° Parce que c'est l'austérité de la loi de Dieu qui détruit dans nous tout ce qui s'oppose au vrai bonheur; 2° parce que c'est l'austérité de la loi de Dieu qui nous fait goûter les consolations dont dépend le vrai bonheur; 3° enfin, parce que c'est l'austérité de la loi de Dieu qui nous affermit et nous maintient pour jamais dans la possession du vrai bonheur. Trois idées que je reprends dans le même ordre et qui méritent toute votre attention. Il s'agit de votre bonheur, mes chers frères; et quelle consolation pour moi, si je pouvais contribuer à vous rendre heureux, en vous apprenant du moins ce que c'est que de l'être!

Oui, c'est l'austérité, et l'austérité seule de la loi de Dieu, qui détruit tout ce qui s'oppose de notre part au vrai bonheur. Eh! n'est-ce pas en effet dans le contentement et la satisfaction du cœur, comme je l'ai dit d'abord, que consiste le vrai bonheur de l'homme? Or qui pourrait s'opposer dans nous à cette pleine satisfaction du cœur, seule capable de faire des heureux? Ce n'est pas évidemment, non ce n'est point là ce qui peut s'opposer ici-bas à notre bonheur, cette foule de maux passagers qui nous assiégent, et qui ne sauraient affecter que le corps et les sens. Supposez tant de maux réunis sur la tête d'un seul homme, si vous supposez son cœur soumis et tranquille, comme il peut l'être au milieu de tant de traverses, vous pourrez dire que c'est un homme souffrant; mais vous ne direz pas avec vérité, que ce soit un homme mécontent et malheureux. C'est donc au dedans de nous et au fond même de notre cœur, que se forment tous les orages qui troublent dans nous la sérénité du vrai bonheur, dont la paix de l'âme est le principe. C'est-à-dire, mes chers frères, que ce qui s'oppose de notre part au véritable bonheur, c'est l'esprit d'inquiétude qui nous agite; c'est l'amour du plaisir qui nous possède; c'est l'orgueil qui nous rend sensibles; c'est l'envie d'avoir qui nous ronge; c'est la jalousie qui nous dévore; c'est la colère qui nous emporte; c'est la haine qui nous envenime; c'est le ressentiment qui nous aigrit; c'est la tristesse qui nous accable; c'est le dépit qui nous désespère; oui, c'est uniquement de ces mouvements déréglés, dominant tour à tour ou en même temps dans notre cœur, que se forment ces sourdes tempêtes qui bannissent de notre âme ce calme intérieur, cette paix aimable, de laquelle, comme de son principe, dépend notre véritable bonheur.

Le moyen donc, mes chers auditeurs, je

dis le moyen infaillible et nécessaire pour détruire dans notre cœur tout ce qui s'oppose à sa félicité: n'est-ce pas d'anéantir, du moins de réprimer continuellement dans nous, tant de vains, de criminels désirs qui nous troublent, de calmer tant de passions vives qui nous agitent, de soumettre en tout les sens à la raison, et la raison à Dieu? N'est-ce pas de combattre l'orgueil par d'humbles sentiments de soi-même; l'amour du plaisir par la mortification des sens; l'envie d'avoir par le détachement de tout; la colère et le ressentiment par l'esprit d'humilité et de douceur; la vengeance et la haine par l'oubli et le pardon de l'injure; la tristesse, le dépit, le désespoir, par l'acquiescement aux ordres de la Providence? Le moyen, en un mot, de détruire tout ce qui s'oppose à la félicité du cœur, n'est-ce pas d'étouffer dans le cœur même tout ce qui en fait le trouble et l'agitation en y portant le déréglement et le désordre? Cette suite d'idées porte en quelque manière avec soi, la grâce de la persuasion, et pour se rendre à leur évidence il n'est pas besoin de recourir à la foi; il ne faut qu'interroger le bon sens et la raison.

Or, si vous conservez encore au milieu du monde quelque connaissance de la religion de Jésus-Christ, ne sont-ce pas là, chrétiens, les effets qu'elle opère, ou qu'elle travaille à opérer dans nos personnes, par cette austérité même, dont la seule pensée nous alarme et nous fait frémir? N'est-ce pas ce silence, ce calme des passions humaines qui doit résulter nécessairement de tout ce qu'il y a dans notre religion de gênant, de mortifiant pour l'amour-propre? Rappelez-vous tous les préceptes que cette religion vous impose; examinez tous les conseils qu'elle vous donne, considérez tant de pratiques, même particulières, qu'elle inspire à des chrétiens fervents, qui font voir au milieu du siècle toute la régularité des cloîtres. A quoi tendent ces préceptes, ces conseils, ces pratiques secrètes ou apparentes du christianisme, considérées par rapport à nous-mêmes? N'est-ce pas toujours à combattre la cupidité, à réprimer tous ses désirs, à captiver tous ses penchants, à dompter tous ses caprices, et à tenir ainsi dans la subordination tant d'ennemis domestiques dont le cœur qui leur donne naissance, quand il ne les domine pas, devient la première victime et se rend essentiellement malheureux? Car c'est uniquement à cet empire sur les passions, que se rapporte l'austérité vraiment chrétienne dont je parle. Et l'austérité d'ailleurs la plus spécieuse, qui ne crucifierait que la chair et les sens, qui n'attaquerait, pour ainsi dire, que l'homme extérieur, sans pénétrer jusqu'aux désirs et aux sentiments les plus intimes de l'âme, capables d'y jeter le trouble et le désordre; cette austérité allât-elle dans nous jusqu'à égaler la souffrance du martyre; non, ce ne serait dès lors qu'une austérité pharisaïque, qui ne serait pas celle de Jésus-Christ, et qui ne pourrait être inspirée par l'esprit de sa religion, qui, dans la doctrine de saint Paul, ne demande à ses disciples d'autre circoncision que celle du cœur? *Circumcisio cordis in spiritu, non littera.* (*Rom.*, II.)

C'est donc l'austérité même de la loi de Dieu, qui doit détruire, du moins affaiblir dans notre âme ces mouvements déréglés, ces passions turbulentes, dont l'empire toujours tyrannique s'oppose à notre vrai bonheur. Je dis plus encore, et je prétends que depuis le premier péché de l'homme, qui lâcha la bride aux passions humaines, il nous était impossible d'être jamais heureux sans le secours d'une loi austère et mortifiante. Je prétends que depuis la révolte permise aux passions, pour peine du premier péché, la loi la plus austère dans ses préceptes doit nous paraître en effet la plus douce et la plus propre à nous rendre heureux; et que la loi la moins sévère en elle-même doit nous paraître la plus dure en effet, et la plus ennemie de notre bonheur. Pourquoi? Parce qu'il n'y avait qu'une loi vraiment austère dans ses maximes, qui pût réparer le ravage que le péché avait fait dans notre cœur, c'est-à-dire, qui pût donner un frein à des passions révoltées, dont le tumulte est incompatible avec la paix de l'âme, seule capable de nous rendre heureux et de nous satisfaire.

Or, mes chers auditeurs, après de telles réflexions fondées sur la raison même, nous plaindrons-nous encore comme tant de mondains, de l'austérité, de la sévérité excessive de la loi de Dieu? Oserons-nous encore regarder cette loi sainte, comme un joug insupportable, ennemi du vrai bonheur, que nous cherchons ici-bas? Non, non, Seigneur, nous ne serons plus assez aveugles pour murmurer désormais d'une austérité nécessaire à notre bonheur, et ce sera là, au contraire, le sujet de nos plus vives actions de grâces. Si, par impossible, ô mon Dieu, vous aviez pu nous imposer une loi, telle que la loi du monde; c'est-à-dire une loi qui flattât la chair et les sens, qui donnât carrière à tous les appétits de la nature, et entretînt dans nos cœurs le règne des passions qui enfantent partout la misère; ce serait là de quoi nous aurions droit de murmurer et de nous plaindre. Voilà ce que nous pourrions justement regarder comme une loi cruelle, et vraiment ennemie de notre bonheur; parce que sous l'empire d'une loi si douce en apparence, il nous serait impossible de vivre contents et vraiment heureux. Mais une loi telle que la vôtre, ô mon Dieu! qui n'a de sévérité que contre nos sens, nos désirs, nos passions, ennemis déclarés de la paix et de la félicité de notre cœur, une loi si douce dans sa sévérité, Dieu souverain, est le plus grand don que vous ayez pu nous faire, et ce sera là désormais le sujet éternel de notre reconnaissance.

2° Mais ce n'est pas assez pour rendre l'homme heureux, de détruire dans son âme tout ce qui s'oppose au vrai bonheur;

il faut de plus lui faire goûter la consolation dont dépend en effet le vrai bonheur, et c'est cette consolation supérieure à tous les plaisirs des sens que nous assure encore l'austérité même de la loi de Dieu; vérité la plus étrange et la plus mystérieuse aux yeux de l'homme du monde. Car voilà sur quoi l'homme mondain paraît plus ferme encore dans son préjugé et s'obstine à ne ne rien croire, de quelques lumières que la vérité s'environne pour pénétrer son esprit et le persuader. On croira sans peine, du moins fera-t-on profession de croire les plus impénétrables mystères que la foi présente à l'esprit humain : unité de nature et multiplicité de personnes en Dieu, un Dieu fait homme, un Dieu soumis aux misères de la vie et aux horreurs de la mort pour le salut de l'homme ; ces mystères adorables et qui passent toutes nos lumières, on les croira sans balancer et l'on se glorifiera même de sa foi sur tous ces points. Mais qu'il y ait de vraies douceurs, des consolations solides, au milieu des croix, des souffrances, des austérités, que nous impose la loi de Dieu : ou plutôt que ces croix, ces austérités, ces souffrances, soient elles-mêmes la source féconde de ces pures délices dont dépend sur la terre notre vrai bonheur , c'est ce que l'on n'a pu réussir encore à persuader au monde, et sur quoi il paraît déterminé à ne jamais se rendre.

Cependant, mes chers auditeurs, fut-il jamais une vérité plus incontestable et mieux démontrée, une vérité même qu'il soit plus facile de croire quand on la considère sans prévention ? Et Jésus-Christ ne nous eût-il pas attesté mille fois que son joug est doux et aimable : *Jugum enim meum suave est* (*Matth.*, XI) ; c'est-à-dire que ce qu'il y a de pesant et d'onéreux, de pénible et d'austère dans la pratique de sa loi, porte avec soi la douceur et la consolation qui doivent nous rendre vraiment heureux, indépendamment, dis-je, de ces oracles réitérés, sortis de la bouche de Jésus-Christ, n'avons-nous pas d'ailleurs de quoi nous convaincre pleinement d'une vérité la plus intéressante pour nous qui puisse être, dès qu'elle est le gage assuré de notre bonheur.

Car enfin, pour détruire jusque dans sa racine l'incrédulité du monde sur un point si honorable à la religion, quel peut donc être, mes chers frères, l'objet de vos doutes et de vos défiances, quand on vous parle des consolations que Dieu attache à l'austérité même de sa loi ? C'est un miracle, je le veux ; mais doutez-vous que Dieu puisse opérer ce miracle, tout incroyable qu'il vous paraît ? Doutez-vous qu'il veuille l'opérer ; doutez-vous qu'il l'opère en effet ? Si vous doutiez que Dieu puisse opérer ce miracle de grâce, eh quoi ! vous dirais-je, le Dieu que vous adorez n'est-il pas le même Dieu qui fit ressentir à un saint Paul, non-seulement l'abondance, mais la surabondance de la joie dans le sein des tribulations ; qui fit goûter à un saint André des charmes, des délices ineffables dans le supplice de la croix ; qui fit éprouver à un saint Laurent le rafraîchissement au milieu des flammes ? Or si Dieu, quand il lui plaît d'user de sa puissance, fait servir efficacement au bonheur de l'homme, jusqu'aux chaînes qui l'accablent, et aux supplices même qui le détruisent ; lui serait-il moins possible de faire trouver à l'homme de vraies douceurs dans l'austérité modérée et supportable de la religion sainte dont il est l'auteur ?

Douterez-vous que Dieu veuille opérer ce miracle en faveur de l'homme, de lui préparer des consolations dans le sein de l'austérité même ? Eh ! mes chers frères, Dieu pouvait-il disposer autrement les choses depuis le péché ; et si ce Dieu d'amour a voulu, comme il l'a voulu en effet, que l'homme pût être heureux sur la terre depuis ce péché fatal, n'était-ce pas une espèce de nécessité pour lui-même d'attacher le bonheur qu'il nous destinait à la pratique d'une loi austère et mortifiante pour la nature ? Vous ne voyez pas ce qui pouvait obliger Dieu à faire dépendre notre bonheur de tout ce qui nous captive et nous mortifie. Mais quoi ! ne voyez-vous pas qu'il ne peut y avoir de douceur solide et capable de contenter l'homme, sans la paix et la tranquillité de l'âme ? Ne voyez-vous pas encore que cette paix, cette tranquillité qui fait le principe du vrai bonheur, ne pouvait s'accorder dans l'homme avec le règne et la tyrannie des passions? Il fallait donc, pour nous faire goûter sur la terre des douceurs capables de nous rendre heureux, il fallait donc une loi qui nous apprît et nous obligeât à nous priver des plaisirs du monde, à nous élever au-dessus des sens, à réprimer nos vains désirs, à dompter toutes les passions qui nous troublent. Oui, c'est à de tels sacrifices qui font proprement le fardeau de la loi de Jésus-Christ, qu'il devait attacher la paix et le bonheur de l'âme ; en sorte que sans une loi de ce caractère, et qui nous obligeât à de telles rigueurs, non, Dieu, tout Dieu qu'il est, et tout porté qu'il peut être à nous rendre heureux, ne pouvait faire ici-bas notre vrai bonheur : *Tollite jugum meum ; et invenietis requiem animabus vestris.* (*Ibid.*)

Enfin douterez-vous que Dieu opère en effet ce miracle pour la félicité de l'homme, d'attacher de vraies douceurs aux plus austères pratiques de sa loi ? Mais quelle espèce de témoins pourra mériter votre confiance, mes chers auditeurs, si vous la refusez à tant de milliers de personnes vertueuses qui ont fait l'ornement de l'Eglise, depuis l'établissement du christianisme ? A qui croirez-vous, si vous ne croyez pas à la parole de tant de saints, de tant de solitaires et de religieux, de tant d'âmes vraiment chrétiennes au milieu du monde même, qui non-seulement publient hautement leur bonheur au milieu des austérités de leur vie, mais qui n'éprouvent de contentement, de satisfaction de cœur, qu'autant qu'elles sacrifient leurs corps par un long martyre au Dieu crucifié qui les anime ; mais qui

loin de craindre d'excéder sur ce point, ne font jamais assez au gré de leur ardeur ; mais qui regardent comme une grâce signalée de la part des ministres de Jésus-Christ qui les gouvernent, la liberté qui leur est donnée, (la seule liberté dont elles sont jalouses,) celle de contenter de plus en plus l'esprit de mortification et de souffrance qui les anime ?

Si, dis-je, mes chers auditeurs, vous ne cédez pas au témoignage de tant de personnes de tout âge, de tout état, de tout caractère, dont les mœurs s'accordent avec les discours, pour persuader au monde qu'elles goûtent le vrai bonheur à souffrir pour Dieu dans la pratique entière de sa loi; si loin de vous rendre à l'infaillibilité de ce témoignage, vous osez, comme le monde profane, taxer tant d'illustres témoins, soit de prévention, ou de simplicité, soit d'artifice et de dissimulation, malgré l'éclat du génie, la supériorité des vertus, et de toutes les vertus qui les ont distingués pour la plupart. Si vous êtes parvenus à ce point d'incrédulité sur le bonheur que Dieu attache à l'austérité de sa loi : le seul parti qui me reste à prendre est donc celui du silence, parce que si les témoignages que je vous présente sont sans effet sur vos esprits, il n'en est plus sur la terre qui soient capables de vous convaincre, et vous ne méritez pas dès lors que l'on s'arrête encore à vous persuader.

Vous demandez cependant ce que c'est que cette douceur qui prend sa source dans les rigueurs apparentes de la loi de Dieu. Mes chers frères, c'est, selon saint Paul, quelque chose de plus aimable et de plus charmant que tout ce que l'on peut dire, ou penser : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (*Philipp.*, IV.) C'est, pour le définir, ce qui demanderait de ma part un langage que je n'ai pas, et de la vôtre un cœur qui vous manque ; de ma part le langage des anges et de Dieu même, pour m'exprimer dignement ; et de la vôtre, le cœur et l'intelligence des saints pour me comprendre. Si cette réponse trop générale ne vous satisfait pas: cette douceur que vous désirez connaître, pourrais-je vous dire, c'est ce qui rendait heureux le saint roi David, qui, sous l'empire même de l'ancienne loi, de cette loi de justice et de rigueur, se sentait comblé d'une joie secrète qui inondait toute l'étendue de son âme : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* (*Psal.* XVIII.) C'est ce que ressentait saint Augustin, qui, au milieu des larmes, des soupirs, des saintes rigueurs de sa pénitence, était saisi d'admiration sur le sentiment du plaisir divin qu'il trouvait à se priver de tous les plaisirs : *Quam dulce fuit carere voluptatibus!* C'est ce qui pénétrait le cœur de saint Bernard ; c'est ce qu'éprouvait ce saint, qui, sous le poids de sa règle, la plus terrible pour la nature, assurait que cette vie austère était pour lui la source de la plus sensible consolation : *Apud Deum ipsa tribulatio magna quædam consolatio est.* Cette douceur, c'est ce qu'éprouvent encore parmi vous ces chrétiens fervents, que Dieu conserve dans tous les temps au milieu du monde même et de la cour, pour y servir d'exemples ; ces chrétiens fidèles au conseil comme au précepte de la loi, et dont vous plaignez peut-être la vie triste et retirée; mais qui ne changeraient pas la rigueur prétendue de leur sort, dirai-je, avec la douceur du vôtre? Je dis plus, avec la fortune des souverains de la terre, et qui, s'il leur était permis de s'expliquer ici, publieraient à la face des autels, la vérité de ces consolations que vous refusez de reconnaître.

Que si vous vous obstinez à demander encore, en quoi donc peut consister cette douceur si vantée que Dieu attache à l'austérité de sa loi ; ah ! chrétiens, si je ne craignais de dégrader ici à vos yeux les dons du ciel, en prétendant vous les faire reconnaître ; cette douceur, (vous dirais-je, pour contenter autant qu'il est en moi la curiosité pardonnable de vos désirs,) cette douceur dont vous ignorez le sentiment, c'est cette joie ineffable que l'on éprouve, lorsque l'on peut penser avec quelque justice, que l'on est dans l'ordre et le devoir, que l'on rend chaque jour à Dieu tout ce qui lui est dû, et que l'on fait répondre toutes ses œuvres aux principes de la foi que l'on professe. Cette douceur, c'est ce calme délicieux de la conscience, où l'âme se repose comme dans le sein de Dieu, et que le Sage appelle un éternel festin : *Secura mens, quasi juge convivium.* (*Prov.*, VI.) C'est cette confiance filiale qui la rassure sur le passé, le présent et l'avenir ; trois idées dont chacune porte avec soi sa peine pour l'homme mondain, et qui concourent ensemble, quand il réfléchit, à lui inspirer les plus mortelles alarmes. Cette douceur, c'est la consolation de retracer dans soi-même l'auguste image de Jésus-Christ souffrant et pénitent sur la terre ; c'est ce plaisir supérieur à celui de toutes les vengeances humaines, le plaisir de venger un Dieu qu'on aime aux dépens d'une chair coupable, et de lui témoigner ainsi sûrement, qu'on l'aime en effet et non en parole infiniment plus que soi-même. Cette douceur, c'est une vive lumière qui pénètre toute la capacité de l'esprit, et en dissipe tous les nuages, c'est un sentiment qui ravit, qui transporte le cœur, et en bannit les moindres amertumes ; c'est un goût, c'est un attrait singulier pour Dieu, dont toute l'âme est saisie ; c'est un plaisir pur que le vrai amour fait naître, et dont un seul moment dédommage d'un siècle entier de vos plaisirs. *Melior est dies una in atriis tuis, super millia.* (*Psal.* LXXXIII.) Cette douceur, c'est un dégoût du monde, plus satisfaisant que tous les goûts qui affectent votre âme; c'est ce qui fait que le monde et ses pompes les plus brillantes ne touchent plus, n'inspirent même que le mépris, et que toutes ses fortunes ne sont pas même pour une âme l'objet du moindre désir, et le sujet de la plus légère tentation : *Elegi abjectus esse in domo Dei, magis quam*

habitare in tabernaculis peccatorum. (*Ibid.*,) Cette douceur, c'est une onction d'autant plus pure en elle-même et plus solide, qu'elle paraît imaginaire au jugement de l'homme mondain. Car si son esprit, infecté qu'il est des idées du monde, pouvait estimer cette consolation dont je parle, et la faire goûter au cœur, je conclurais de là que c'est donc un sentiment tout humain, une joie, une volupté sensuelle et terrestre, qui n'a rien de supérieur aux plaisirs frivoles où grossiers que le monde présente; mais parce que l'homme mondain, selon la parole de saint Paul, n'est pas même en état de concevoir quelle est cette onction secrète que tant de saints ont éprouvée, et que l'on éprouve encore tous les jours dans l'austérité de la loi de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus* (I *Cor.*, II), j'ai droit de conclure de son incrédulité, que cette douceur qui lui paraît chimérique, est donc une joie toute sainte, une volupté spirituelle et céleste, une douceur vraiment divine, qui par avance fait goûter sur la terre quelques sentiments de ces délices éternelles que le ciel nous prépare.

Ne demandez donc plus, chrétiens du monde, ce que c'est que cette douceur plus qu'humaine, que Dieu voulut attacher à l'austérité même de sa loi; car c'est ce qu'il ne tient qu'à vous de connaître intimement par votre expérience propre et personnelle: et malheur à vous, si vous n'avez jamais goûté par vous-même ce don de Dieu dont l'expression passe la portée de l'esprit de l'homme, parce qu'il s'ensuit de là que votre cœur ne fut jamais dévoué pleinement et sincèrement à la loi de Dieu; et que le partage de vos sentiments entre le Dieu que vous adorez, et le monde dont vous êtes idolâtres, vous mit toujours hors d'état de goûter cette douceur dont tant de témoins vous répondent. Mais venez à ce moment, vous dis-je avec le Prophète, soumettez-vous au joug que le Seigneur vous impose; et que le sentiment de votre félicité vous apprenne, vous persuade enfin combien ce Seigneur est doux pour ses sujets fidèles : *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII.)

C'est ce que j'ai déjà fait, osez-vous me répondre; oui, je me suis tourné vers Dieu, j'ai voulu m'astreindre à tous les devoirs de sa loi; et je n'y ai point rencontré ce vrai bonheur que vous me promettez; et je n'y ai même trouvé que le déplaisir de cette gêne, de cette contrainte perpétuelle qui la caractérisent. Mon Dieu! que répliquer à cet outrage que le monde ose vous faire? Prenez donc ici la défense de votre propre cause, ou m'inspirez vous-même pour la soutenir : *Exsurge, Deus, et judica causam tuam.* (*Psal.* LXXIII.) Souffrirez-vous qu'on élude ainsi la vérité de votre parole divine; et qu'il y ait un seul homme sur la terre, du moins parmi les enfants de votre Eglise, qui regarde comme chimérique ce bonheur ineffable dont votre loi est le principe? Non, mes chers auditeurs, jamais votre témoignage, quel qu'en puisse être le poids, n'aura la force d'affaiblir celui du Seigneur. Vous avez tourné vos sentiments vers ce Dieu suprême, me dites-vous, et vous n'avez point rencontré le vrai bonheur dans l'exercice austère de sa loi. Mais, sans vous répondre ici, ce qui n'est que trop vrai peut-être, que votre cœur, en se portant vers Dieu, ne soupirait qu'après les consolations, les douceurs promises à ses vrais disciples; vue trop intéressée et trop humaine pour que Dieu daignât vous communiquer libéralement ses faveurs : sans vous répondre encore ce qui peut être également vrai; que votre cœur ne s'est tourné vers Dieu que dans l'impuissance absolue de retourner au monde, c'est-à-dire que ce Dieu souverain et jaloux du premier rang, a été comme le dernier objet de votre confiance, et qu'il n'a reçu de vous, pour m'exprimer ainsi, que les restes d'un cœur rebuté du monde, et par la raison seule que le monde le rebutait et n'en voulait plus, (motif trop bas et trop servile, pour que Dieu vous reçût en père et vous fît part de ses douceurs divines; sans parler de ces motifs viciés qui, corrompant devant Dieu votre prétendue fidélité à sa loi, ont dû vous ravir la récompense de vos services, souffrez seulement que je vous le demande, et répondez de bonne foi.

Est-il bien vrai, mon cher frère, qu'en vous attachant à la loi de Dieu, votre sacrifice ait été pour lui un holocauste de la plus agréable odeur, selon le terme de l'Ecriture : *Holocaustum in odorem suavissimum Domino* (*Num.*, V); c'est-à-dire un sacrifice sans restriction, sans réserve et sans partage? Non, convenez-en devant ce Dieu qui voit le fond de vos consciences; vous aurez voulu, contre la parole expresse de Jésus-Christ, servir tout à la fois deux maîtres incompatibles dans leur empire; donner à Dieu une partie de votre cœur, et réserver l'autre pour le monde. Vous aurez prétendu, par une alliance aussi scandaleuse qu'elle est commune, vous aurez prétendu accorder ensemble les parties de plaisirs les plus mondaines avec les œuvres les plus apparentes de la piété : l'esprit de recueillement et de prière avec le goût et la passion du jeu; le luxe du monde avec la modestie et la simplicité chrétienne; l'usage ordinaire des sacrements et la dissipation habituelle des compagnies; vous aurez cru pouvoir goûter tout à la fois et les vraies douceurs qui soutiennent les élus, et les vains plaisirs qui amusent les enfants du siècle : vous faire comme un état mitoyen, où la vie ne serait ni criminelle, ni pénitente, et qui vous tiendrait dans l'éloignement du désordre sans vous approcher plus près de la vertu. Car voilà, sans rien outrer, quel est le caractère de la plupart des chrétiens du monde, qui néanmoins se croient fidèles et s'applaudissent même de leur fidélité. Or, je l'avoue, pour l'intérêt même de la gloire divine; non, des âmes ainsi partagées ne sont point

faites pour éprouver les consolations attachées à la loi de Dieu, de ce Dieu jaloux des moindres rapines que le monde peut lui faire dans le sacrifice de nos cœurs; de ce Dieu qui cesserait d'être ce qu'il est, s'il pouvait s'accommoder de quelque partage avec le monde. Mais donnez-moi des chrétiens livrés sans réserve à tous les devoirs de leur religion ; des chrétiens, tels que j'ai lieu de penser qu'il s'en trouve en grand nombre, et du plus haut rang, dans cette auguste assemblée ; c'est à ces cœurs pleinement religieux que j'en appelle pour justifier la parole du Maître, dont ils pratiquent la loi. Interrogez-les, en effet, vous-mêmes, et si, dans leur multitude il en est un seul qui ne se félicite pas de l'avantage de son choix, un seul qui ne se croie payé comme au centuple de sa fidélité, par le bonheur réel qui l'accompagne; dites alors, j'y consens, dites que je vous trompe, ou que je me trompe moi-même sur l'idée du vrai bonheur dont je prétends que la loi de Dieu seule est le principe. Mais où le découvrirez-vous, mes chers auditeurs, ce vrai chrétien mécontent sous l'empire de la loi divine? Il n'existe point, il n'exista jamais, et j'ose dire, Seigneur, d'après vos oracles, que vous ne permettrez jamais qu'il existe. Et voilà ce qui suffit sans doute pour vérifier la proposition que j'ai avancée, que c'est l'austérité de la loi de Dieu qui fait goûter à l'homme les consolations dont dépend le vrai bonheur. Mais j'ai dit encore que c'est l'austérité de la loi de Dieu qui nous affermit et nous soutient jusqu'à la fin dans la possession du vrai bonheur; dernière vérité qui saisit d'abord, pour peu que l'on sache penser et réfléchir.

3° Car, quand je pratique cette divine loi, sans rien retrancher de l'austérité qui lui est propre, dès là je deviens infailliblement un homme parfaitement soumis à Dieu, un homme pleinement détaché du monde, un homme saintement ennemi de moi-même. Or, dès que mon cœur est fixé dans ces dispositions saintes, d'où pourrait venir encore l'altération de ma félicité présente? et ne suis-je pas en droit de défier également le ciel, la terre et l'enfer, de me troubler un moment dans sa possession, puisqu'elle est également inaltérable, et du côté de Dieu à qui je suis parfaitement soumis, et du côté du monde dont j'ai pleinement détaché mon cœur, et du côté de moi-même dont j'ai conçu cette sainte haine qui écarte, de ma part, tous les sujets de trouble et de désolation? Encore quelques moments, s'il vous plaît.

Bonheur inaltérable du côté de Dieu, dès que mon cœur est parfaitement soumis à ses ordres, par l'observation pleine et entière de sa loi. Eh! quelle disgrâce, en effet, ce Dieu tout puissant qu'il est; quelle espèce de calamité et d'infortune peut-il m'envoyer alors qui me trouble et me déconcerte : persécutions, infirmités, atteintes portées à mes biens, ou à ma réputation? Non, quelque dur que me paraisse ce plan de providence sur ma destinée, il n'affectera point le sentiment de mon bonheur, parce que cet ordre de décrets divins qui semble troubler le cours de ma vie, se présente à moi sous l'image souveraine de mon Dieu et des tendresses même de son amour! Je me soumets donc à tout ce qu'il ordonne de mon sort, je le bénis même des disgrâces qu'il m'envoie, loin d'en murmurer et de me plaindre; et désormais incapable de le glorifier dans l'éclat de la prospérité et du succès, je me réjouis de pouvoir le glorifier encore dans le sein des tribulations dont il sème le cours de ma vie. Ainsi, tous les désastres que ce Dieu d'amour répand à dessein sur la terre, pour y troubler le faux bonheur des hommes et les en détacher; non, tous ces maux qui passent comme le nuage, ne peuvent avoir d'empire sur le bonheur que je possède, sur ce bonheur dont mon Dieu est le seul principe, et qui dès là devient aussi éternel, aussi immuable que Dieu même.

Bonheur inaltérable du côté du monde, dès que j'en ai pleinement détaché mon cœur, par la dignité des sentiments que m'inspire la loi de Dieu. Eh! que pourrait, en effet, le monde entier contre une sorte de bonheur auquel il est indigne de contribuer en rien? Que les puissances les plus formidables de la terre se brisent, se renversent les unes les autres, par la rivalité ambitieuse de leur projets et le choc effroyable de leurs armées; qu'elles paraissent s'accorder dans leurs dissensions mutuelles à désoler leurs provinces, à épuiser le sang de leurs royaumes, à bannir de l'univers les douceurs de la paix. Dès que mon cœur est pleinement détaché du monde, comme il doit l'être; eh! qu'importe à ce cœur sans attache le tourbillon continuel qu'entraîne ce monde tumultueux? Que peut faire pour mon bonheur ou mon infortune le spectacle, toujours indifférent à mon âme, de ses combats, de ses iniquités, de ses fureurs? Non, puissants monarques, vainqueurs redoutés des peuples, vous ne pouvez rien sur ces hommes plus grands que vous, dont la loi de Dieu fait le bonheur. Et comme la mer en furie n'a pas de quoi me faire trembler, quand je suis dans le port, à l'abri de la tempête, ainsi les orages que vous excitez sur la terre ne peuvent troubler ces cœurs plus qu'inhumains, que leur détachement du siècle met à l'abri de vos renversements et de vos désordres.

Bonheur inaltérable enfin du côté de nous-mêmes, dès que nous avons conçu contre nous-mêmes cette sainte haine que nous inspire l'Evangile; par ce que l'effet essentiel de cette haine, de cette rigueur évangélique dont je parle, est d'écarter loin de nous tout ce qui peut troubler de notre part le parfait bonheur dont nous jouissons, en bannissant toutes les passions de notre cœur, ou du moins en les tenant toutes sujettes à la raison. Ainsi plus de passions impérieuses qui règnent désormais dans

notre âme, ou du moins plus de passions capables d'altérer le fonds de notre bonheur ; c'est-à-dire plus de colère, plus de haine, plus de vengeance, plus de tristesse, si ce n'est par rapport à nous-mêmes, pour nous punir et nous affliger quand il nous arrive encore d'être infidèles à la loi de Dieu. Mais ces passions mêmes, sanctifiées dans leur objet, c'est ce qui augmente notre bonheur, loin d'en affaiblir la douceur et la vivacité; parce qu'elles nous répondent d'une réconciliation parfaite avec le Dieu offensé par nos désordres, et qu'elles nous font goûter les pures délices de cette amitié ineffable dont ce Dieu réconcilié nous honore et qu'il nous permet d'avoir pour lui-même.

C'est donc l'austérité même de la loi de Dieu qui doit rendre l'homme heureux dans la vie présente, puisque c'est l'austérité de cette loi qui détruit dans son âme tout ce qui s'oppose au vrai bonheur, qui lui fait goûter les consolations dont dépend le vrai bonheur, qui l'affermit et le maintient pour jamais dans la possession du vrai bonheur. Si donc nous éprouvons encore dans le cours de la vie, des peines, des chagrins qui nous désolent, non, ce n'est point parce que nous pratiquons la loi de Dieu dans sa plénitude, c'est plutôt parce que nous ne la pratiquons pas, et que nous sommes toujours portés à nous soustraire sur quelque point au joug aimable du Seigneur. Car si nous gardions sa loi dans le degré d'austérité qui lui est propre, elle saurait bien nous garder nous-mêmes, comme parle l'Ecriture, en faisant cesser, soit de notre part, soit de la part du monde, soit de la part de Dieu, tout ce qui peut être la cause et le principe de nos peines : *Qui custodit præceptum, non experietur quidquam mali.* (*Eccli.* VIII.)

Or, sera-ce en vain que je vous aurai découvert ce principe de gloire et de bonheur inutilement cherché depuis tant de siècles, et qui fait encore aujourd'hui le problème et l'énigme du monde? Vous frémissez, dites-vous, de ce qu'il en coûte pour trouver l'un et l'autre sous l'empire de la loi de Dieu. Eh quoi! chrétiens, prendrez-vous toujours les frayeurs puériles de l'amour-propre pour les alarmes de la raison; et les oracles infaillibles de la foi ne triompheront-ils pas enfin dans votre esprit des misérables préjugés du monde? Faut-il donc vous dire encore que la peine attachée aux devoirs de la religion n'est plus ce qu'elle paraît dès qu'on cesse de la craindre; que cette peine même est évidemment préférable à tous les plaisirs terrestres, puisque sa rigueur apparente est ce qui met le comble à tous les désirs de l'homme, et ce qui en fait, au jugement de la saine raison, ce qu'il y a de plus grand sur la terre, et ce qu'il y a de plus heureux.

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu! Mais devant ce même Dieu qui voit le fond de vos cœurs, rendez témoignage à la vérité; ne vous en coûte-t-il pas des peines, des travaux, des veilles, des fatigues, des austérités de toute espèce, pour suivre la loi impérieuse des passions humaines qui vous gouvernent; pour obéir à ces tyrans domestiques dont vous êtes volontairement esclaves? Ne vous en coûte-t-il pas mille fois plus que Dieu ne demande à ses élus éternels, pour être au rang de ces élus passagers du monde, qui sont les réprouvés du ciel, c'est-à-dire, pour devenir ce que l'on appelle des grands et des heureux, des hommes riches et puissants selon le monde?

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu; eh bien! je veux qu'il vous en coûte en effet des peines réelles, comme vous le prétendez. Pouvez-vous craindre quelques sacrifices toujours approuvés de la raison, et qui enfantent sûrement la vraie félicité; tandis que vous ne craignez pas ces sacrifices de chaque jour et de chaque instant, que vous êtes forcés de faire aux caprices du monde; tandis que vous ne craignez pas ce pénible et ennuyeux martyre que le monde fait subir hautement à ses favoris les plus illustres, pour la possession d'un bonheur qui ne sera jamais qu'imaginaire.

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu! Ah! mes chers auditeurs, si de pareilles craintes peuvent tomber sur ces hommes faibles et pusillanimes, dont le monde chrétien n'est que trop rempli, pourraient-elles convenir à des hommes tels que ceux qui m'écoutent, à des héros qui vont au devant des fatigues et des périls pour le service du prince et de la patrie, qui, dans les combats, semblent chercher la mort, plutôt qu'ils ne semblent la craindre; qui se piquent d'être encore plus grands par les sentiments de leur âme, que par l'éclat du grade qui les élève, et le lustre de la naissance; et qui se croiraient deshonorés aux yeux du monde, si de toutes les craintes humaines, la plus raisonnable et la plus juste, qui est celle de la mort, paraissait influer sur leur conduite, et présider à la moindre de leurs démarches.

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu! Seigneur, ce n'est point à l'homme, c'est à vous seul de persuader ici. Parlez vous-même par votre grâce à mes auditeurs; faites-vous goûter un moment à eux: ils changeront bientôt de langage; ils vous aimeront; ils vous serviront; ils vous béniront; ils se féliciteront de leur bonheur, et devenus heureux pour le temps, ils le seront encore pour l'éternité. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SUJETS DIVERS.

SERMON I.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt (*Psal.* LXXXIV.)

La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées.

Telle est, chrétiens, la noble et magnifique idée que l'Ecriture trace à tous les hommes du grand mystère de l'Incarnation divine, de ce mystère qui sera toujours non-seulement l'objet, mais le fondement même de la foi du monde chrétien. C'est en effet dans la personne du Fils de Dieu, du Verbe fait chair, que s'est accompli le grand oracle de cet embrassement mutuel que se sont donné la miséricorde et la justice; et depuis ce moment de gloire pour les hommes, où Dieu le Fils est devenu leur semblable, il est vrai que partout où le péché n'est pas irrémissible, le fond du christianisme ne roule que sur ce baiser mystérieux et divin que se sont donné réciproquement la justice et la paix dans la personne adorable de l'Homme-Dieu. Ainsi la miséricorde sut-elle obtenir sur le Calvaire que l'homme serait à couvert des traits de la justice divine, tout coupable qu'il pourrait être, mais sous la condition essentielle que l'Homme-Dieu souffrant et mourant succomberait sous les traits de cette justice inexorable. Ainsi le ciel, en considération des mérites infinis d'un Dieu mort pour le salut du monde, nous prodigue-t-il ici-bas ses plus insignes faveurs; mais en vertu du divin arrêt prononcé depuis la naissance du monde, la terre n'en sera pas moins pour ses habitants une terre ingrate et maudite qui ne les nourrira qu'à la sueur de leur front. Ainsi la justice divine frappe-t-elle rigoureusement, dans le purgatoire, des âmes véritablement amies de ce Dieu juste qui les destine à la possession éternelle de son royaume. Mais en même temps la miséricorde nous recommande vivement leurs intérêts, ainsi que les siens propres; et pour nous porter à les soutenir du peu de pouvoir dont nous pouvons nous glorifier devant Dieu, elle nous présente dans ce jour de désolation tout ce qui peut exciter notre zèle pour ces illustres malheureux dont je vous parle, et qui seront bientôt, si vous le voulez, vos protecteurs dans la vie présente, et vos sauveurs dans la vie future.

Voici donc, chrétiens, les deux grands objets que je viens vous mettre aujourd'hui devant les yeux au nom de l'Eglise dont les idées et les sentiments doivent nous servir de règle. Le premier objet est celui d'une justice infiniment sévère qui veut être exactement payée de tout ce qui lui est dû; et le second est une miséricorde infiniment aimable, qui, ne pouvant recourir qu'aux simples mortels pour modérer ou pour finir les peines de leurs frères, nous met en main tous les intérêts de nos frères souffrants, c'est-à-dire, qui nous charge de toutes les dettes dont ils sont redevables encore à la justice divine. Il s'agit donc dans ce discours de vous justifier la sévérité de la justice d'un Dieu dans le purgatoire, et de vous exhorter de tout mon pouvoir à remplir les desseins du Dieu de miséricorde sur les âmes qu'il y retient, malgré tous les sentiments de son amour pour elles.

La sévérité de la justice divine étant justifiée, les morts serviront aux vivants pour leur apprendre quelle est l'étendue des droits d'un Dieu vengeur; et la miséricorde étant aidée, comme elle veut l'être, de nos prières et de nos sacrifices, les vivants serviront aux morts en devenant les coopérateurs de la miséricorde divine dans l'avancement du salut éternel de leurs frères.

Ce que nous dit la foi sur les peines terribles du purgatoire nous fera trembler pour nous-mêmes, et penser à prévenir dans la vie présente les rigueurs de la justice divine, quelque idée que nous ayons conçue de nos perfections; de là vous penserez sérieusement à calmer cette justice. Ce sera l'objet de la première partie.

Ce que nous dit la foi sur l'intérêt que nous devons prendre aux âmes du purgatoire, nous portera sûrement à les secourir et à seconder les intentions de la miséricorde divine. Vous le verrez dans la deuxième partie.

Ainsi les vivants seront instruits par les morts de la sévérité du Dieu de justice, et les morts seront secourus par les vivants, uniques substituts du Dieu de miséricorde: deux idées que je me propose de vous développer dans ce discours.

Vierge sainte, il n'appartient qu'à votre Fils adorable d'avoir en main les clefs de l'abîme éternel qui est celui de l'enfer: *Habeo claves mortis et inferni.* (*Apoc.*, I.) Mais c'est à vous, conjointement avec votre adorable Fils, que sont confiées les clefs de ce lieu de tourments, où sont punis les moindres restes du péché. Fermez-en les portes à ceux de vos enfants qui vivent encore sous votre protection sur la terre, ouvrez-les à ceux que vous y voyez retenus pour les dettes légères dont ils sont redevables à la justice divine; c'est ce que nous osons attendre et de tous les sentiments de votre cœur plus qu'humain, et de l'humble prière que nous vous adressons avec l'Eglise, en vous disant: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que des péchés devenus irrémissibles dans la vie future, parce qu'ils n'ont pas été

pleurés comme ils devaient l'être, et pardonnés par la miséricorde divine dans la vie présente, soient éternellement punis dans l'enfer, c'est de quoi la religion divine que vous professez ne vous a peut-être jamais permis de douter un moment : mais que les fautes les plus pardonnables à la faiblesse de l'humanité, que des fautes même déjà pardonnées, soient cependant punies dans le purgatoire, dans des âmes si chères au Dieu Sauveur, et que ces fautes soient punies d'une manière si terrible par ce Dieu qui est la bonté même, avouez-le, mes chers auditeurs, peu s'en faut que ces idées ne révoltent la bonté naturelle de votre cœur, et que vous n'osiez, en les méditant, en appeler à la justice même de votre Dieu. Mais, hélas ! c'est cette justice irrépréhensible qui prononce ces arrêts si rigoureux qui vous étonnent ; et si sa sévérité est pour vous un sujet de scandale, c'est que vous n'êtes jamais entrés dans la considération de ses droits ; entrons-y sérieusement dans ce jour lugubre qui nous rappelle tous les tourments de l'Eglise souffrante, et découvrons, s'il est possible, toute l'étendue de ces droits inaliénables du Dieu de justice. Ce n'est qu'en pénétrant, comme le Prophète, dans le sanctuaire de cette justice souveraine, que nous en comprendrons les redoutables mystères : *Mei pene moti sunt pedes, donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam.* (*Psal.* LXXII.)

Vous trouvez étrange, tout chrétiens que vous êtes, qu'un Dieu si plein de bonté punisse, dans le purgatoire, des fautes si légères en elles-mêmes, des fautes même déjà pardonnées, qu'il les punisse avec tant de sévérité et sans paraître se souvenir de sa miséricorde ; qu'il les punisse enfin, sans égard pour la sainteté de ses élus qu'il en a trouvés coupables. Mais vous allez bientôt concevoir, si vous voulez me suivre, que les fautes les plus légères, fussent-elles déjà pardonnées, méritent encore d'être punies ; que pour les punir, quoique légères et déjà pardonnées, ce n'est point trop que les peines effrayantes du purgatoire ; que la bonté divine ne doit point arrêter le bras de la justice qui les punit, et que la sainteté des élus, dont la lumière a été obscurcie par de pareilles taches, ne saurait être pour eux un titre d'impunité devant Dieu. Ainsi, ce Dieu de justice qui frappe si sévèrement dans le purgatoire des âmes qu'il destine à jouir de sa vision béatifique, sera-t-il pleinement justifié au tribunal même de la raison éclairée des lumières de la foi. Non pas que je prétende autoriser ici la curiosité humaine, assez téméraire pour sonder les jugements du Seigneur, et pour oser lui demander compte de sa conduite ; mais en justifiant la justice de notre Dieu, nous apprendrons du moins ce que souffrent les âmes qu'elle se charge elle-même de purifier, parce qu'elles n'ont pas su se purifier sur la terre par la pénitence ; mais il est de notre souverain intérêt de savoir à quoi nous expose cette habitude d'infidélités que nous nous permettons sans cesse ; mais il est important de confondre l'hérétique et le libertin, qui décrient comme injurieux à l'Etre suprême le dogme incontestable du purgatoire, et de leur montrer que ce dogme même, dont ils osent dire que l'avarice de l'Eglise romaine s'est fait un fonds inépuisable, est véritablement fondé sur les droits les plus essentiels de la justice divine, telle qu'elle nous est représentée dans les divers tableaux que nous en fait la religion : appliquez-vous ici, mes chers auditeurs, et ne perdez rien de ces vérités que l'intérêt de tous les chrétiens les obligerait de méditer à tous les moments.

Ce qui vous étonne d'abord, à la vue des tourments dont la justice divine punit des âmes saintes dans le purgatoire, c'est la qualité des fautes qui attirent sur elles des punitions si terribles. De quoi s'agit-il en effet, et qui peut obliger Dieu, tout saint qu'il est, à faire éclater tant d'indignation sur un faible mortel dont tout le crime paraît être sa propre faiblesse, inséparable de sa nature ? C'est un roseau fragile, un arbre maudit dans sa racine, une terre naturellement aride et stérile ; c'est un homme enfin, un homme né pécheur et conçu dans le sein de l'iniquité, lequel n'a pas acquis aux yeux de son Dieu toute la pureté qu'il pouvait acquérir sur la terre avec le secours de la grâce. Il a cependant combattu avec courage contre les ennemis de son salut et de son Dieu, il en a même glorieusement triomphé, et la victoire a suivi ses généreux efforts ; mais dans l'ardeur du combat, il a malheureusement reçu quelques blessures, qui, pour n'avoir rien de mortel, n'ont pas laissé de l'affaiblir ; il a couru dans la carrière en athlète expert et vigoureux, il a mérité même d'atteindre le terme et de remporter le prix ; mais faute d'une exacte vigilance, il a fait quelques faux pas qui ont ralenti son ardeur à certains moments. Au reste, cent vertus héroïques se sont établies dans son cœur. L'œil de Dieu même, que rien ne peut tromper, y a reconnu de la foi, de l'humilité, du zèle, de l'espérance, de l'amour pour Dieu et le prochain, une charité féconde en mille œuvres saintes qui feront un jour l'ornement de sa couronne ; il était patient dans ses peines, modeste dans ses prospérités, bienfaisant dans son abondance, attaché à tous les devoirs de sa religion et de son état selon le monde. Mais au milieu de ces riches trésors de vertus, qu'il avait accumulés avec le secours de la grâce, l'œil de Dieu a découvert encore quelque mélange d'imperfection qui ressentait le vieil homme, dont la destruction nous est commandée par l'homme nouveau qui est Jésus-Christ ; il a découvert une parole inutile, une légère impatience, un mensonge officieux, une froideur de quelques moments dans sa piété, une distraction libre dans sa prière, une tache imperceptible à tout autre qu'au Dieu de sainteté. C'est d'ailleurs un ennemi réconcilié avec la justice divine dont il n'avait peut-être jamais mérité la souveraine colère ; toutes ses fautes ont même obtenu

leur pardon dès cette vie, et son cœur est pur de toute iniquité devant Dieu; il ne fallait que donner encore quelque satisfaction à ce Dieu de justice quand le temps lui permettait de s'acquitter, et ce chrétien vraiment malheureux depuis la fin de son exil, serait aujourd'hui pleinement heureux; il jouirait pour l'éternité des embrassements du Dieu de bonté et de miséricorde : mais trop indulgent à lui-même dans le cours de sa pénitence, il s'en est épargné les rigueurs; ses regrets, quoique sincères, n'ont point été assez amers, du moins n'ont point porté leur amertume jusque sur sa chair dont il a trop ménagé la délicatesse; et content de ne plus irriter le Seigneur par de nouveaux crimes, il ne s'est point assez souvenu qu'il avait mérité la disgrâce du Seigneur, ou son refroidissement à son égard.

Oui, mes chers auditeurs, j'en conviens sans peine avec vous, ce sont là des fautes réellement pardonnables, surtout de la part d'un être aussi faible, aussi fragile, aussi misérable que l'homme; ce seront même, si vous le voulez, des fautes déjà pardonnées par le Dieu vengeur. Mais, helas! nous répond ici l'Eglise, interprète des sentiments de Jésus-Christ, son divin époux, dont les lumières sont les siennes; rien de souillé, rien même d'impuni n'entrera dans le royaume céleste, uniquement préparé pour les astres sans tache : *Nihil coinquinatum, nihil inultum.* (*Apoc.* XXI.) Principes redoutables qui ne permettent plus à l'homme de se prévaloir devant Dieu, ni de la légèreté de ses fautes, ni du pardon même qui lui fut accordé; principes que nous ne pouvons trop approfondir pour notre propre intérêt, et qui ranimeront sûrement notre langueur dans l'exercice des devoirs du christianisme.

Telle est donc la sainteté du Dieu suprême que nous adorons, qu'il ne peut souffrir rien d'impur et de souillé dans son royaume, dont il a fait notre héritage. La moindre tache introduite dans le ciel suffirait pour alarmer la pureté de ses habitants, pour troubler leur éternelle félicité. C'est un séjour où il ne doit couler que des eaux vives et plus pures que le cristal, où l'on ne vient offrir au Dieu qui y règne, que ce que les nations peuvent avoir d'honneur et de gloire à lui présenter; un séjour qui ne connaît ni larmes, ni plaintes, ni soupirs, parce que l'on n'y voit rien que de parfait, rien qui soit digne d'anathème; un séjour où le Seigneur occupé tout entier, pour ainsi dire, à faire le bonheur et la gloire de ses élus, ne veut avoir nul reproche à leur faire dans l'éternité de délices qu'il leur a préparée depuis l'origine des siècles; un séjour où les élus mêmes, devenus autant d'images vivantes de la Divinité, ne sont plus occupés qu'à louer les uns dans les autres le grand Dieu qui les comble de sa propre gloire; un séjour enfin, où l'on ne craint plus les approches d'une nuit ténébreuse qui puisse en offusquer les astres, parce que l'Eglise triomphante, ou l'épouse de l'Agneau, doit y paraître revêtue de tout son éclat, sans nulle ride, sans la moindre tache qui défigure les charmes divins dont elle brille pour l'éternité : *Non habentem maculam aut rugam.* (*Ephes.*, V.)

Vainement donc tant de fautes qu'il nous est si ordinaire de commettre, auxquelles nous ne pensons pas même en les commettant, nous paraissent-elles légères et pardonnables à de faibles mortels; quelque légères qu'elles nous paraissent, ce sont toujours des fautes qui partent du cœur de l'homme, et dont son âme est véritablement souillée : *De corde exeunt, et ea coinquinant hominem.* (*Matth.*, XV.) Or, rien de souillé, rien d'impur n'entrera jamais dans le séjour éternel du bonheur et de la gloire; c'est l'oracle émané de la Vérité même : *Nihil coinquinatum.* (*Apoc.*, XXI.) Heureux donc, devons-nous conclure, heureux le chrétien fidèle, que le Seigneur aura purifié sur la terre par le feu de la tribulation, ou qui se sera purifié lui-même par une pénitence exacte et sévère; il se trouvera pur et sans tache, au moment que Dieu le rappellera de son exil : qu'il s'élance alors, sans crainte de se voir rebuté, vers le Dieu qu'il aura vengé sur lui-même; toutes les portes de la céleste Jérusalem lui seront ouvertes par les anges et les saints qui environnent le trône de l'Eternel.

Mais vous, âme lâche et imparfaite, qui sortez de la région des vivants, sans y avoir été purifiée par les rigueurs de l'affliction, ou par les sévérités de la pénitence, serait-il juste que Dieu vous accordât les prérogatives réservées à la vertu du premier ordre? Oseriez-vous croire que la ferveur et l'innocence ne dussent avoir aucun avantage sur cette tiédeur indolente qui vous a rendue coupable d'une infinité de fautes vénielles, et seriez-vous assez présomptueuse pour vous présenter aux portes du ciel, avec la même confiance que si vous n'aviez point de reproche à vous faire? Rendez-vous donc justice, et n'accusez que vous-même du retardement de votre bonheur. Reprochez-vous amèrement des négligences qu'une conscience trop peu sensible ne vous a pas assez reprochées; gémissez de n'avoir point assez gémi; souscrivez à la sentence rigoureuse qui prolonge votre exil de la céleste patrie; vous ne pouvez y pénétrer, si tout ce qui vous est échappé de défectueux et d'imparfait n'est auparavant consumé par le feu. Que dis-je? Toutes les taches qui vous défigurent seraient-elles effacées par la perfection de votre douleur, la porte du ciel ne s'ouvrira pas encore à vos désirs : il faut de plus, pour y trouver entrée, que ce qui fut effacé sur la terre par le retour de votre cœur à Dieu, eût été pleinement expié par la pénitence, parce que telle est l'équité d'un Dieu infiniment saint, que rien ne peut demeurer impuni au tribunal de sa justice : *Nihil inultum.* Autre principe incontestable, que les hérétiques du dernier siècle s'obstinent à ne pas reconnaître; ils voudraient que le sacrifice du Fils de Dieu mourant sur

la croix suppléât à toutes les peines que méritent les crimes du genre humain, et que ce Dieu-Homme s'étant offert à son Père comme la victime du monde, toute l'iniquité de ce monde coupable eût été suffisamment expiée par une si grande victime. C'est l'intérêt même de la gloire divine, osent-ils nous dire, qui leur fait tenir ce langage désavoué par l'Eglise; mais s'ils veulent être détrompés sur ce point, qu'ils se souviennent de la doctrine de saint Paul, qui doit être leur oracle, ainsi que le nôtre : c'est qu'il se trouve un vide réel dans la passion du Dieu Sauveur, et que c'était pour remplir ce vide, aussi vrai que mystérieux, que l'Apôtre souffrait volontiers, en faveur de l'Eglise, tout ce qu'il éprouvait de tribulations de la part des Juifs et des gentils : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* (*Coloss.*, I.) Qu'ils apprennent du même Apôtre, ces docteurs erronés, que l'Eglise entière est le corps mystique de Jésus-Christ, et que cet Homme-Dieu, devant souffrir dans tout son corps mystique, ainsi que dans son corps naturel, il doit conséquemment souffrir dans tous les chrétiens qui ne peuvent lui appartenir sans être pénitents et crucifiés comme lui-même. Qu'ils concluent de là que le Dieu Sauveur, en prenant sur lui l'acquit de nos dettes, n'en a donc pris que ce qu'il nous était impossible d'en porter nous-mêmes, et que se croire dispensé par ce Dieu pénitent de nous acquitter du reste dont il nous a laissés redevables à la justice de son Père, c'est évidemment anéantir la nécessité des œuvres satisfactoires si recommandées par l'Evangile à tous ses vrais disciples. Qu'ils reconnaissent que, selon toutes les lois d'une équité souveraine, il est dans l'ordre que l'homme soit puni dès qu'il a péché contre la loi suprême de son Dieu. Qu'ils nous expliquent, dans l'opinion spécieuse qui les préoccupe, comment un chrétien conduit par sa raison peut adorer la conduite rigoureuse du Seigneur envers les Moïse et les David, ces hommes également saints et illustres, dont la grâce accordée par le Dieu qu'ils avaient offensé, n'arrêta point les traits de sa justice suspendus sur leurs têtes; comment enfin peut s'interpréter ce grand prétexte du Sage, qui ordonne à tous les hommes de trembler au sujet même de l'offense qui leur est parfaitement remise : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V.)

Non, chrétiens, l'hérésie ne répondra jamais à ces preuves invincibles du dogme catholique sur le purgatoire, où doivent s'expier ces restes d'iniquité. C'est donc à nous, mes chers auditeurs, de trembler sur le sort qui nous attend, et de le prévenir dans la voie du mérite où nous sommes encore. Un prophète n'est point venu de la part du ciel nous assurer du pardon de tant de fautes, ou légères ou grièves, qui nous ont rendus coupables devant Dieu : et fussions-nous aussi certains de notre pardon que les Moïse et les David, n'oublions jamais que ces deux grands hommes, assurés de leur grâce par une révélation expresse, n'évitèrent point la punition de leur infidélité. Comment donc, aussi inférieurs que nous le sommes à ces grands saints, pourrions-nous espérer un jugement plus doux de la part de Dieu, un sort plus heureux dans notre infidélité?

Je sais ce que l'hérésie ose ici nous répondre : c'est que Dieu n'en use de la sorte à l'égard des saints, que pour obliger les pécheurs à se corriger de leurs vices, ou pour nous offrir des exemples de terreur qui nous instruisent sensiblement de nos devoirs. Réponse misérable : comme si Dieu même n'avait pas expressément déclaré soit à Moïse, soit au grand prêtre Aaron, que l'entrée de la terre promise ne leur était fermée que parce qu'ils avaient manqué de la foi qu'ils devaient à l'infaillibilité de sa parole, *Quia non credidistis mihi* (*Num.*, XX); comme si le Prophète-Roi ne nous disait pas que son crime n'était puni, tout effacé qu'il pouvait être, que parce qu'il avait fait blasphémer aux impies le saint nom du Dieu d'Israël : *Quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini* (II *Reg.*, XII) : comme si des hommes que Dieu frappe de mort, après les avoir assurés de leur pardon, pouvaient en effet se corriger eux-mêmes : comme si, enfin, il était juste que, pour inspirer au monde des terreurs salutaires, Dieu fît souffrir à ses élus des peines qu'ils n'auraient pas vraiment méritées. Raisonnons donc mieux, mes chers auditeurs, et concluons selon les idées de l'Eglise, interprète des Ecritures, que ces exemples de la justice divine sur des saints rentrés en grâce après leur péché, doivent nous paraître d'autant plus terribles qu'ils supposent la vérité même dont il s'agit; c'est que tous les coupables envers Dieu, quoique déjà réconciliés, sont encore dignes de toutes les peines qu'ils éprouvent, jusqu'à la parfaite expiation de leur crime. Si donc ils n'éprouvent pas dans la vie présente ce que la justice divine leur a réservé de souffrances pour les rendre dignes du ciel, ils ne peuvent manquer d'en subir la rigueur dans la vie future.

Des fautes légères, des fautes même entièrement effacées peuvent donc mériter que la colère du Seigneur éclate encore sur le coupable; mais devrait-elle éclater, me direz-vous, d'une manière si terrible et si désolante pour ses victimes? quelle espèce de proportion peut-il y avoir entre de pareilles peines et des taches si légères? Je n'en disconviendrai point, mes chers auditeurs, c'est encore là un de ces mystères de justice qui déconcerte tous les sentiments de notre amour-propre. Eh quoi! une âme chrétienne purifiée par son baptême, et sanctifiée de plus en plus dans le cours de sa vie, par ses œuvres personnelles unies aux mérites de l'Homme-Dieu, cette âme quittant sa dépouille mortelle désire vivement s'unir pour jamais au Dieu plein de de bonté qui la rappelle de son exil; elle regarde ce grand Dieu qu'elle aime uniquement comme le centre de ses affections les

plus tendres : toute son impétuosité la porte sur ce divin objet ; elle demande avec une ardeur inexprimable son héritage, sa couronne, ce royaume céleste dont elle a fait la conquête ; mais au moment qu'elle croit aller prendre possession de la félicité qui lui est acquise, le Seigneur lui fait entendre, par la voix de sa justice, qu'elle ne mérite pas de jouir de sa présence, que le feu doit la purifier de la moindre tache avant qu'elle paraisse devant lui : et que jusqu'à ce moment de parfaite expiation elle ne doit point prétendre à la vision de son Dieu : *Revertatur in domum suam, et faciem meam non videat.* (II *Reg.*, XIV.)

Ainsi parla le saint roi David, quand il apprit le retour de son fils Absalon, justement banni de sa présence. Mais une âme chrétienne, ainsi traitée par Jésus-Christ le Roi des rois, ne doit-elle pas éprouver des douleurs mille fois plus vives encore que celles dont Absalon fut pénétré quand il apprit l'arrêt de son malheureux sort? Eh ! pourquoi, doit dire cette âme affligée, ainsi que le malheureux prince à qui je la compare, pourquoi m'a-t-on rappelée de la terre de mon exil ? *Quare veni de Jessur? melius mihi erat ibi esse.* (*Ibid.*) Cieux, ouvrez-vous donc à ma prière, écoutez mes justes désirs. Et vous, heureux habitants de la cité sainte, où réside le Très-Haut, priez ce roi de gloire qu'il me soit permis de le voir, de le contempler, de goûter le bonheur dont vous jouissez vous-mêmes : *Obsecro ergo ut videam faciem regis.* (*Ibid.*) Mes iniquités m'éloignent, il est vrai, de l'éternel bonheur dont j'espérais posséder bientôt la plénitude ; mais que le Seigneur est terrible de se souvenir ainsi d'une iniquité qu'il me pardonne! et tant qu'il en conservera le souvenir, quelle destinée plus affreuse pour moi que celle d'être privé du bonheur ineffable de le voir? La mort entière de mon être me vaudrait mieux qu'une disgrâce qui m'interdit l'approche du Roi de gloire : *Quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me.* (*Ibid.*)

Pardonnons, chrétiens, de pareils sentiments à la situation d'une âme réduite à souffrir les plus cruels tourments, surtout la privation de son Dieu, qu'elle espérait de posséder en quittant la terre. Mais reconnaissons et admirons la justice miséricordieuse de ce même Dieu, dans les souffrances dont il afflige une âme, et la purifie pour la rendre digne d'entrer en possession de son bonheur. Que souffre-t-elle, en effet, qui ne lui soit imposé par la justice la plus équitable dans ses arrêts? Elle ne doit se sauver que comme au travers du feu : n'est-il pas juste que tout ce qu'il peut y avoir de faible, d'imparfait, de défectueux dans une âme où l'on ne veut voir briller que l'or des vertus les plus pures, soit entièrement consumé avant qu'elle soit digne de paraître aux noces de l'Agneau? N'est-il pas juste que, pour y être admise, elle attende qu'on l'ait revêtue de la robe nuptiale dont son époux ordonne qu'elle soit parée pour mériter de le voir? Elle souffre, il est vrai, et plus que l'esprit humain ne le peut comprendre ; mais sa douleur, réglée par la justice, se proportionne à son infidélité. De quoi aurait-elle droit de se plaindre dans ses peines les plus vives? Ne fallait-il pas qu'autant qu'elle s'est vainement glorifiée de ses prétendus mérites, autant fût-elle humiliée de ses véritables défauts, *Quantum glorificavit se, tantum date illi luctum.* (*Apoc.*, XVIII), et qu'à mesure que son goût pour le plaisir l'avait rendue l'esclave de ses sens, elle fût éprouvée par le sentiment intime de la douleur dont le plaisir passé la rend plus susceptible : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (*Ibid.*) Elle ne le voit point encore ce Dieu de gloire dont la jouissance doit faire son éternelle félicité ; mais quand elle vivait sur la terre, elle ne désirait point assez vivement de lui être unie, et sa lâcheté la consolait trop aisément de son exil. Ne doit-elle pas sentir enfin ce que c'est que d'être privée de la vue et de la possession d'un Dieu? Supplice, je le sais, qui surpasse lui seul tout ce qui peut s'éprouver de plus rigoureux dans le cours de la vie humaine ; mais dans cette vie même, qui est proprement pour l'homme le temps de la miséricorde, ne savons-nous pas comment le Seigneur punit des fautes légères, des fautes déjà pardonnées?

Rappelez-vous cette femme juste aux yeux du Seigneur ainsi que son époux, la femme de Loth : elle a mérité par sa vertu que Dieu la délivrât du déluge de flammes qui doit dévorer ses concitoyens ; elle fuit par ordre du ciel ; elle tourne indiscrètement les yeux, contre sa défense, pour considérer les effets de sa justice sur Sodome et Gomorrhe : elle perd tout à coup le sentiment et la vie, en punition de sa désobéissance. Rappelez-vous le sacré législateur du peuple d'Israël ; c'est, dit l'Ecriture, le plus doux, le plus patient de tous les hommes ; mais après quarante ans de vertus et de fatigues dans les déserts pour obéir au Dieu qui l'envoie, il hésite un moment à croire à sa parole, quand il reçoit l'ordre de tirer l'eau de la pierre ; il se voit pour jamais exclus de la terre promise, qu'il pouvait en quelque sorte regarder comme sa conquête. Rappelez-vous le sort du malheureux Osa ; il se persuade, dans un moment de surprise, qu'il peut soutenir l'arche chancelante et près de tomber ; son intention sans doute est droite, mais ses mains sont profanes et peu dignes d'un ministère si saint. Son action téméraire ne sera point excusée par l'ardeur de son zèle ; il doit tomber mort au pied de l'arche, en punition de sa témérité. Rappelez-vous ce grand roi, seul nommé dans l'Ecriture *selon le cœur de Dieu.* Il est assuré par son prophète que le double crime dont il s'est rendu coupable, par l'homicide d'Urie et la violation de son épouse, lui est pleinement pardonné ; mais Dieu le condamne à voir son palais envahi et profané par un fils rebelle qui s'apprête à lui ravir le trône. La vanité de ce même prince, qui ordonne le dénom-

brement de tous ses sujets, ne pouvait être un grand crime devant Dieu; cependant ce péché léger, pour être pleinement expié, demande qu'il en coûte la vie à soixante-dix mille hommes de la nation sainte. Rappelez-vous la mort funeste d'Ananie et de Saphire, à la vue des fidèles de Jérusalem; ce sont des chrétiens vertueux qui viennent faire hommage de leurs possessions à l'Eglise de Jésus-Christ; mais ils sont coupables de dissimulation et de mensonge sur la valeur des biens dont ils viennent présenter l'offrande : Pierre, inspiré de l'esprit de Dieu, prononce leur arrêt, et à l'instant la justice divine les immole à sa vengeance.

Or, à la vue de ces punitions exercées par un Dieu toujours équitable dans ses jugements, sur des fautes ou légères ou déjà pardonnées, pourrions-nous encore nous scandaliser de ce que souffre dans le purgatoire une âme chrétienne trop épargnée dans la vie présente, ou par son Dieu ou par elle-même? Que ce serait là, mes chers frères, bien peu connaître les droits d'une justice souveraine et divine pour se venger des moindres offenses qui nous échappent! Si nous avions besoin de nouvelles leçons sur ce point, interrogeons, pour nous instruire, les plus grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi; ces saints qui ne voyaient rien de léger dans tout ce qui pouvait blesser la délicatesse d'un œil infiniment jaloux, tel que celui d'un Dieu ; ces saints qui croyaient ne pouvoir expier les écarts de leur première jeunesse, qu'en portant leur pénitence jusqu'au dernier soupir, et qui se punissaient si sévèrement des imperfections qui ternissaient encore le lustre de leurs vertus malgré la ferveur qui les animait sans cesse : rigueur, sévérité des saints contre eux-mêmes, qui ne pouvait partir que de ce grand principe de notre foi, dont ils étaient pénétrés, que tout ce qui déshonore le Créateur est au-dessus des plus grandes peines que peut souffrir la créature : principe qui suffira toujours pour justifier les plus terribles épreuves de l'âme purifiée dans le purgatoire par la justice divine. Quelques maux qu'elle y souffre, doit dire un chrétien vraiment instruit, ils seront toujours bien au-dessous de la plus légère faute commise contre la loi du Seigneur.

Je le comprends enfin, ô mon Dieu, que la moindre tache qui nous souille, quoique déjà pardonnée, mérite encore d'être sévèrement punie. Mais comment des coups si rudes peuvent-ils partir de la main du Dieu de miséricorde, d'un père si tendre pour ses enfants, tels que tous les chrétiens ont le bonheur de l'être. C'est vous, Dieu créateur, qui nous avez formés, et vous savez mieux que nous-mêmes de quel limon vous nous avez pétris; la fragilité nous est si naturelle, le courage qui porterait l'homme à s'armer de rigueur contre lui-même, lui paraît une vertu si difficile; tant de faiblesse dans l'humanité, ne doit-il pas solliciter votre clémence en sa faveur, et n'aurez-vous nul égard à la sensibilité humaine pour tout ce qui peut la blesser? Le dirai-je, grand Dieu! la bonté même de l'homme, si bornée dans ses sentiments, se fait honneur de compter pour rien mille fautes légères qui se commettent à son égard : pourquoi donc, vous qui êtes la bonté suprême, êtes-vous assez sévère pour peser tout ce que vous trouvez de défectueux dans vos amis les plus chers? Pourquoi une seule parole inutile, de la part de vos enfants, est-elle une espèce de crime à vos yeux, et qui ne se pardonne qu'après la plus sévère expiation? Ah! chrétiens, je le conçois à ce moment, et vous le concevez sans doute aussi bien que moi, c'est que la grandeur divine doit absorber essentiellement toute autre grandeur, qui ne peut être que petitesse devant elle; c'est que ce qu'il y a de plus parfait dans les plus grands génies et dans les plus beaux cœurs de l'univers, est comme anéanti devant les perfections infinies du Dieu que nous adorons. Mais ne concluez pas de ce principe que nos imperfections doivent également disparaître à la vue de sa bonté infinie, et que cette bonté doive couvrir à ses yeux les moindres taches qui peuvent défigurer dans nous l'ouvrage de ses mains; ne concluez pas que ce qui peut manquer à notre pénitence doive être suppléé pour nous par cette bonté suprême.

Non, non, mes chers auditeurs, c'est ici qu'il faut nous élever au-dessus des idées présomptueuses que nous avons conçues de la bonté divine. La seule présomption de cette bonté sans bornes, est ce qui nous trompe sur le point dont il s'agit, parce que nous ne voyons pas que cette bonté même est ce qui donne le plus de poids à nos infidélités, et conséquemment ce qui fonde tous les droits de cette justice rigoureuse qui les punit. Le Seigneur est si bon, dites-vous; ah! je le sais aussi bien et mieux que vous; mais pour être infiniment bon en est-il moins le Dieu de sainteté? et voulez-vous que sa miséricorde dégénère en bonté complaisante pour le vice, et qu'il ferme les yeux sur toutes les faiblesses dont l'homme se rend volontairement coupable? Ne serait-ce pas là les permettre en quelque manière et les autoriser? Que l'amour-propre ne se retranche donc plus sur les miséricordes du Seigneur pour se scandaliser des rigueurs de sa justice dans le purgatoire. Plus il est miséricordieux, plus on est criminel et digne d'anathème d'accomplir imparfaitement ce qu'il nous ordonne : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (*Jerem.* XLVIII.) Que cet amour-propre qui nous aveugle n'ose plus opposer à la sévérité d'un Dieu toujours juste la bonté naturelle qui fait aisément oublier à quelques hommes supérieurs les fautes commises à leur égard. Eh! pouvons-nous, étant ce que nous sommes, les oublier trop facilement et les pardonner avec trop de bonté? Toute vengeance nous est justement interdite, parce que si elle nous était permise, nul mortel ne serait

assez sage pour concilier les intérêts d'une bonté miséricordieuse avec les règles d'une vengeance équitable ; mais un Dieu aussi sage qu'il est miséricordieux a le droit essentiel de se venger de tout ce qui l'offense, parce que telle est la sagesse des mesures qu'il prend, pour accorder la justice avec la miséricorde, qu'il est de l'intérêt de cette miséricorde même que la justice soit pleinement satisfaite. Les droits de cette justice souveraine une fois acquittés par l'âme souffrante, je la vois sortir toute pure des feux du purgatoire pour jouir éternellement de sa conquête, et ce sera dans le sein même du Père des miséricordes qu'elle sera rassasiée de délices et du torrent de volupté que Dieu lui prépare.

Cessons donc de nous scandaliser qu'un Dieu souverainement bon frappe dans le purgatoire d'une manière si terrible et pour de si légers sujets. Je sais que ceux qu'il frappe avec tant de rigueur, ce sont des amis, ce sont des enfants qui lui sont infiniment chers ; je sais que l'on se fait dans le monde un plaisir de pardonner, d'excuser même les légèretés d'un fils dont on fait ses délices, et que c'est une espèce de maxime adoptée dans la société humaine, que la vraie amitié ne s'aperçoit point des manquements d'un véritable ami. Oui, c'est là, j'en conviens, un sentiment propre de quelques hommes qui n'ont rien de vulgaire : sentiment qui honore notre humanité toute misérable qu'elle est depuis sa dégradation dans le premier homme; mais les attributs divins, si on ne veut pas les avilir, doivent-ils être comparés à ce qu'il y a dans l'homme de plus parfait? Et cette réflexion que je vous suggère sur la bonté naturelle dont l'humanité se glorifie, ne doit-elle pas servir encore à nous faire redouter les droits de la justice divine? Les victimes qu'elle frappe dans le purgatoire, ce sont, dites-vous, des amis de Dieu : mais, en même temps, ne sont-ce pas des amis lâches, des amis faibles, des amis imparfaits? Or, voudriez-vous qu'il fussent aussi favorablement traités que des amis généreux, zélés, irréprochables dans tous les devoirs de l'amitié? Ce sont des amis de Dieu : mais pourquoi l'amour divin n'a-t-il pas consumé dans leur âme les restes de l'amour-propre, ainsi que dans les saints du premier ordre qui devaient être leurs modèles? Ce sont des amis de Dieu : ils ont donc été comblés sur la terre de ses plus insignes faveurs, ils ont donc éprouvé toutes les bontés de son cœur divin, ils sont donc plus inexusables à mesure qu'il ont mieux connu le Dieu de miséricorde dont ils négligeaient les lois, et d'autant plus ingrats qu'ils ont eu plus de part à toutes ses grâces.

Ames saintes, qui gémissez sous le poids de la colère divine, vous me pardonnerez ces reproches amers que vous vous faites sans doute à vous-mêmes dans le feu qui vous purifie, et dont je n'ose vous charger ici que pour disculper le Dieu de justice qui vous frappe avec autant d'équité que de rigueur.

Je la crois justifiée, chrétiens, au tribunal même de la droite raison, cette justice sévère que Dieu exerce dans le purgatoire. Justification, en effet, si conforme aux lumières de notre intelligence, qu'indépendamment de toutes les autorités qui fixent notre foi sur ce point, nous serions comme naturellement portés à le croire sans le secours même de la révélation divine. Quand donc nous n'aurions pas des monuments et des décisions authentiques pour établir le dogme du purgatoire ; quand l'hérésie n'avouerait pas elle-même que ce dogme nous a été transmis par tous les Pères et les docteurs de l'Église, dont les ouvrages nous font remonter, sur les traces de la tradition, jusqu'aux premiers temps du christianisme ; quand le concile de Chalcédoine n'aurait pas inséré dans ses actes le sanglant reproche qui fut fait à Dioscore, d'avoir enrichi des femmes prostituées de l'argent d'une illustre défunte dont le testament ordonnait des prières pour elle après sa mort; quand les troisième et quatrième conciles de Carthage ne supposeraient pas, dans les réglements qui nous en restent, que les morts ont besoin de la prière des vivants; quand les conciles de Latran, de Florence et de Trente n'auraient pas décidé solennellement cet article de la foi chrétienne; quand l'Écriture ne nous parlerait pas des péchés qui ne doivent se remettre qu'après la mort, de débiteurs auxquels on demande jusqu'à la dernière obole dont ils sont redevables, des imparfaits qui n'obtiendront le salut que comme au travers du feu, des fidèles, enfin, baptisés pour les morts; quand le sentiment du généreux Machabée, qui ordonna des sacrifices à Jérusalem pour ses soldats qui venaient de périr dans une bataille, ne devrait pas nous servir de loi; quand le saint homme Tobie ne nous apprendrait pas à répandre sur le tombeau des morts des aumônes qui intercèdent pour eux dans le sein du pauvre; quand le peuple d'Israël n'aurait pas toujours conservé la pratique sainte de prier pour les morts, et qu'il ne le fît pas encore aujourd'hui dans ses synagogues, tolérées par la permission divine dans quelques contrées du monde chrétien : tout me porterait à croire qu'il faut accorder à la justice d'un Dieu infiniment saint tout ce qui lui est dû de la part de ses créatures.

Vérité si lumineuse par elle-même, qu'il n'y eut peut-être jamais dans l'Église, un dogme moins contesté que celui du purgatoire; eh! quels sont, en effet, les adversaires qui nous en contestent la vérité? C'est un arien déclaré, dans le IVe siècle; c'est, dans le XIIe, une malheureuse secte de Vaudois, c'est un Luther, c'est un Calvin dans ces derniers temps. Autorités visiblement dignes de tous nos mépris, elles ne peuvent prévaloir un moment sur tout ce qu'il y a jamais eu de vrais fidèles, de grands saints, de Pères et de docteurs célèbres dans l'Église de Jésus-Christ.

Vérité si bien fondée que si l'on entreprend de la détruire, il faut disputer à la justice divine ses droits les plus évidents; il faut rejeter des livres sacrés, reconnus pour canoniques par l'Eglise universelle; il faut mépriser la tradition la plus constante, tracée de siècle en siècle par les écrits de ses docteurs; il faut, avec l'impudence d'un Calvin, se croire plus éclairé sur la religion que ses plus éclatantes lumières; il faut abolir la nécessité de la pénitence chrétienne, et celle des bonnes œuvres recommandées à tous les fidèles, mais ce que je vous prie surtout de méditer ici :

Vérité qui nous oblige aux plus sérieuses réflexions sur le sort rigoureux qui nous attend, si nous ne pensons pas désormais à retrancher de nos mœurs mille imperfections comptées pour rien dans la vie présente. Eh quoi ! devons-nous dire, des fautes si légères sont punies d'une manière si terrible par un Dieu miséricordieux, et dans des amis dont il veut être éternellement glorifié dans le ciel? Que sera-ce donc de nous-mêmes, devenus si fréquemment, si grièvement coupables à ses yeux? Ah ! chrétiens, jusque dans l'enfer on est sensible aux périls qui nous menacent, et le mauvais riche a craint pour ses frères tous les maux dont il était la victime; ne doutez donc point que l'on ne craigne pour vous dans le purgatoire les tourments qu'on y endure. Oui, ces âmes souffrantes dont vous plaignez le sort sont touchées du danger où vous êtes de partager leurs peines; elles vous prient d'avoir pitié de leurs douleurs dans ce jour consacré par l'Église à les soulager : *Miseremini mei, saltem vos amici mei* (*Job*, XIX.) Mais, de plus, elles vous conjurent d'avoir pitié de vous-mêmes : *Miserere animæ tuæ placens Deo* (*Eccli.*, XXX.) J'observais tous mes pas, disait le saint homme Job, alarmé sur ses œuvres mêmes qui lui paraissaient les plus saintes, parce que je savais, ô mon Dieu, que vous ne laissiez rien d'impuni dans vos serviteurs : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* (*Job*, IX.) Je le sais comme lui, ô mon Dieu, et c'est ce qui me fait adorer, en tremblant, les droits souverains de votre justice, trop heureux si vous daignez me purifier dans le siècle présent, de manière qu'il ne vous reste plus rien à punir dans le siècle futur.

Mais en faisant valoir ici vos droits, justice de mon Dieu, ne me sera-t-il pas également permis de me souvenir des droits de votre miséricorde? Ne vous en souviendrez-vous pas vous-même, après avoir promis au monde que l'idée de votre bonté suprême accompagnerait toujours les traits que la justice lancerait sur votre peuple : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* (*Habac.*, III.) Oui, mes chers auditeurs, notre Dieu se souviendra de toutes ses promesses, et si sa justice frappe dans le purgatoire des âmes qu'il aime et dont il est aimé, sa miséricorde nous recommande de les secourir de tout notre pouvoir. Je vous ai justifié la sévérité de la justice dans le purgatoire sur les âmes qu'elle y retient; je dois vous exhorter encore à remplir les intentions de la miséricorde qui désire ardemment la fin de leurs peines, et de les mettre en possession de l'éternel bonheur : c'est l'unique objet que je me propose dans la deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

C'est généralement sur tous les chrétiens encore citoyens du monde que le Dieu de miséricorde se repose du soulagement des âmes détenues par sa justice dans le purgatoire. Et la raison que nous en apporte saint Paul, c'est que dans les desseins de Dieu, il devait toujours y avoir une liaison de charité qui réunît tous les membres de l'Eglise, soit militante, soit souffrante, soit régnante dans le ciel; liaison qui devait rendre ces membres de l'Eglise entière nécessaires les uns aux autres jusqu'à la fin des siècles. Mais une autre raison que j'ose ajouter à celle de l'Apôtre sur le glorieux emploi dont Dieu nous charge de contribuer au bonheur de nos frères souffrants, c'est que le Fils de Dieu qui nous a, comme chrétiens, fait entrer en participation de ses grandeurs, a voulu nous honorer véritablement comme ses frères en nous associant à sa qualité de Rédempteur des hommes encore poursuivis par la justice divine. Il a prétendu, ce Dieu-Homme, nous faire partager non-seulement la gloire de ses prérogatives, mais encore le mérite de son immense charité; et comme il a pris sur lui-même tout le poids de nos dettes, il veut du moins que nous prenions sur nous les dettes légères contractées par nos semblables que leur situation présente met hors d'état de s'acquitter. En sorte que la foi catholique sur le purgatoire, loin d'être injurieuse à la miséricorde divine, comme l'hérésie ose le prétendre, est au contraire infiniment glorieuse à la bonté de notre Dieu, et peut justement s'appeler, selon l'expression de saint Chrysostome, le dogme même de la miséricorde divine, ou l'article de notre foi le plus propre à manifester toute la tendresse de cette miséricorde à notre égard : *Dogma divinæ misericordiæ.* (Hom. 21, *in cap.* IX. *Act.*) N'est-ce pas cette miséricorde qui fait en leur faveur tout ce qu'elle pouvait faire, et par l'honneur presque divin dont elle nous comble en nous associant aux droits de Jésus-Christ même pour nous ordonner expressément de les secourir, et par les motifs pressants qu'elle nous offre pour nous engager de nous-mêmes à les secourir, et par les moyens efficaces qu'elle nous présente pour nous mettre en état de les secourir? Trois idées auxquelles se réduit ce que la religion peut offrir de plus touchant pour nous appeler au secours de ces illustres malheureux Suivez-moi, je vous prie, tandis que je tâcherai, avec la grâce divine, de les développer à vos esprits et d'en pénétrer vos cœurs.

Les titres dont nous sommes honorés sur

la terre pour nous obliger de contribuer par nos œuvres au salut des âmes du purgatoire, c'est, chrétiens, ce que vous ignorez peut-être encore, quelle que soit la gloire qu'ils vous communiquent pour vous obliger de secourir ces âmes malheureuses dont je parle. Apprenez donc ici que les titres de Jésus-Christ même, ces titres sublimes qui le caractérisent à notre égard, tandis que nous habitons ce monde visible; que ces titres divins de Médiateur, de Rédempteur, de Sauveur du genre humain, qui font toute la gloire de l'Homme-Dieu, deviennent véritablement les nôtres à l'égard de nos frères souffrants dans le purgatoire. Oui, c'est à nous, et même uniquement, qu'il appartient d'être leurs médiateurs, leurs rédempteurs, leurs sauveurs; c'est à nous, j'ose le dire, que ce grand privilége est maintenant réservé, à l'exclusion de Jésus-Christ même, dont les divines mains sont liées en quelque sorte par la justice, et deviennent incapables de verser aucun bien sur ces âmes souffrantes. Et quels seraient, en effet, les biens célestes dont l'Homme-Dieu pourrait leur faire part dans le triste état où elles gémissent? Quelle que soit la puissance de ce Dieu-Homme, dans l'ordre de la grâce ainsi que dans l'ordre de la nature, c'est une vérité évidente par elle-même, qu'il ne pouvait enrichir ces âmes désolées que des trésors de sa grâce ou de ceux de sa gloire. Mais ce qui n'est pas moins évident, c'est que le temps de la grâce est passé pour de telles âmes, parce qu'elles ne sont plus dans la voie du mérite, et que le temps de leur gloire n'est pas encore arrivé, parce qu'elles ne sont pas assez pures, assez saintes, faute de l'expiation nécessaire, pour mériter d'être mises en possession de cette gloire éternelle qu'il leur destine. L'Homme-Dieu, quel que soit son amour pour ses élus encore redevables à la justice divine, est donc dans une espèce d'impuissance d'adoucir ou d'abréger leurs peines dans le purgatoire; il ne peut donc recourir qu'à nos vœux et à nos sacrifices offerts en faveur des morts, pour les tirer de cet état violent où il est comme forcé de les retenir lui-même jusqu'au moment de leur réconciliation parfaite avec le Dieu de justice. Nous voilà donc constitués par Jésus-Christ, par la miséricorde même, pour tenir sa place à l'égard de nos frères souffrants, et pour devenir autant de sauveurs vraiment capables de les arracher à la justice dont les coups réitérés ne cesseront qu'à notre prière.

Or, ne serait-ce pas nous rendre grièvement coupables, et manquer au devoir le plus essentiel de la charité chrétienne, que de laisser sans secours des âmes plus malheureuses que nous ne pouvons penser, tandis que l'accélération de leur bonheur dépend uniquement de nous-mêmes! Permettez-moi, chrétiens, une comparaison qui vous sera peut-être plus sensible que tout le reste sur le sujet intéressant que je vous expose : si Dieu vous avait expressément révélé que la conversion de tel pécheur dont vous connaissez le désordre doit être uniquement l'ouvrage de votre zèle, et que la vie d'un malheureux qui se rencontre sur vos pas, sera le fruit de l'aumône qu'il vous demande pour soutenir une vie près de s'éteindre, convenez de bonne foi que vous regarderiez alors comme un de vos plus essentiels devoirs de travailler à la conversion du premier, et de soulager de tout votre pouvoir la misère de l'autre : non-seulement ces œuvres saintes seraient des devoirs à vos yeux, mais vous seriez comblés de joie, vous triompheriez que Dieu eût daigné vous choisir de préférence pour devenir en ces occasions les instruments de sa miséricorde. Cependant ce pécheur, dont la conversion serait le fruit de votre zèle, ne se pervertira-t-il pas encore, et ce malheureux, que vos bienfaits auront garanti de la mort, ne sera-t-il pas peut-être un réprouvé dont le ciel ne sera jamais le partage? Triste incertitude qui ferait perdre au sentiment de votre zèle et de votre bienfaisance, non pas leur mérite et leur vertu, mais les plus chères délices dont une âme chrétienne soit susceptible.

Quel serait donc votre bonheur, s'il vous était possible de connaître infailliblement que c'est un saint que vous avez acquis à Dieu en triomphant de cet homme déréglé qui vous doit le changement de ses mœurs, et que c'est un prédestiné dont vous avez sauvé les jours en soulageant la misère de ce pauvre qui vous serait redevable de sa vie! Or, telle est la consolation qui vous est réservée pour une belle âme, pour une âme vraiment attachée à Jésus-Christ, qui accompagne le sentiment de charité qui vous fait agir quand vous adressez au Dieu de justice votre intercession pour les morts. Oui, pouvez-vous dire alors avec toute la vérité propre de la foi, une seule âme tirée par mon moyen des feux du purgatoire, c'est un saint, c'est un enfant du Père céleste que je mets en possession du ciel destiné à ses vertus; il y va régner éternellement avec ce Dieu suprême qui ne l'avait éloigné qu'à regret de son royaume et de sa présence; c'est la foi même qui m'assure de son heureuse destinée au sortir de l'épreuve douloureuse dont j'aurai abrégé les moments par la ferveur de ma prière.

Ah! mes chers auditeurs, que nous connaissons peu les vraies délices d'un cœur chrétien, si nous fermons le nôtre à des âmes destinées à la possession de Dieu, qui nous appellent à leur secours! et que notre amour est faible pour ce Dieu de miséricorde dont nous croyons suivre fidèlement les lois, si nous n'obéissons pas au désir le plus ardent de son cœur divin, celui de nous voir contribuer à l'avancement du bonheur éternel de ses élus! désir qui doit être pour nous un ordre d'autant plus absolu que nous seuls sommes capables d'y répondre et de le satisfaire. Le grand prêtre Aaron, dit l'Ecriture, témoin des ravages que faisait la colère divine au milieu du peuple d'Israel

par une flamme céleste qui consumait tout ce qui en était atteint, courut aussitôt l'encensoir à la main pour se placer entre les vivants et les morts, et la fumée de son encens éteignit dans le moment la flamme prête à dévorer la nation entière : *Plaga cessavit.* (*Num.* XVI.) C'est ainsi, chrétiens, que vous êtes, quoique simples fidèles, les députés du Dieu de miséricorde, pour éteindre, par l'encens de vos prières, les feux qui dévorent ce peuple d'élus qui gémit dans les abîmes du purgatoire, cette multitude d'âmes spécialement destinées à devenir le peuple de Dieu. Vous n'avez pas la gloire de partager le sacerdoce du grand prêtre Aaron; mais dans les idées du christianisme, si noblement développées par saint Pierre, vous êtes la nation sainte, initiée au grand sacerdoce de Jésus-Christ; au sacerdoce royal infiniment au-dessus de celui de l'ancienne loi : *Regale sacerdotium, gens sancta.* (I *Petr.*, II.) Or, décorés que vous êtes de ces titres vénérables pour Dieu même qui vous rendent si puissants sur son cœur pour le soulagement de vos frères souffrants qui de vous ne se ferait pas un devoir d'offrir à Dieu l'encens de ses prières en leur faveur? Y manquer, ne serait-ce pas en effet vous rendre d'autant plus criminels à l'égard de ces âmes prédestinées que vous ne pouvez rien faire de plus agréable au Dieu même qui les afflige, que de leur rendre cet office de charité? Car s'il punit, ce père si tendre, des enfants qui lui sont si chers, jusqu'à l'entière expiation de leurs fautes, c'est qu'il y est obligé par une justice inflexible qui réclame tous ses droits. Ce Dieu aussi miséricordieux qu'il est juste est donc, pour ainsi dire, dans un état violent et forcé lorsqu'il punit des chrétiens qu'il aime, malgré les taches qu'il découvre en eux, parce qu'il y voit encore les marques essentielles de son amour et le caractère sacré de sa grâce qui les sanctifie. C'est donc, autant qu'il dépend de nous, faire cesser cet état de violence où notre Dieu se voit réduit par rapport à ces âmes saintes, que d'employer tout notre pouvoir à l'apaiser et à fléchir sa justice sur la rigueur de leurs tourments, qui fait souffrir, si j'ose le dire, la miséricorde elle-même; et la grâce qu'il nous demande, quoiqu'il ne voie dans nous que de simples créatures, c'est d'arrêter son bras lorsqu'il s'appesantit sur de telles victimes, afin de ne lui laisser frapper que les victimes de l'enfer qu'il nous est impossible de secourir dans leur malheur, parce qu'elles doivent servir, privées qu'elles sont de sa grâce pour l'éternité, de monument éternel à sa vengeance.

Mais si les titres glorieux dont le Dieu de miséricorde nous honore, pour nous faire un devoir de secourir les âmes du purgatoire, sont si forts et si puissants pour nous y obliger, les motifs qu'il nous présente, pour nous engager de nous-mêmes à cette œuvre sainte, ne sont-ils pas infiniment pressants et capables de faire la plus vive impression sur des cœurs véritablement chrétiens? Vous les développer tous, c'est ce qui donnerait trop d'étendue à ce discours; mais si vous désirez en connaître ici quelques-uns des plus touchants et des plus sensibles, je vais tâcher de vous les offrir sans autre appareil que cette noble simplicité qui caractérise toutes les idées de la religion de Jésus-Christ.

Vous me demandez donc quelles sont ces victimes de la justice de Dieu que la miséricorde vous recommande : non, ce ne sont point des malheureux ordinaires tels qu'il s'en offre tous les jours à nos yeux pour solliciter quelques aumônes nécessaires à soulager les besoins d'une vie languissante; ce sont des infortunés d'un ordre supérieur, pour m'exprimer ainsi; des hommes qui souffrent sous la main de Dieu tout ce que l'humanité peut jamais souffrir de plus cruel, la privation d'un Dieu qu'ils aiment souverainement quoiqu'il soit infiniment juste et sévère à leur égard, l'activité d'un feu dévorant dont les impressions, dit saint Augustin, pour être merveilleuses, n'en sont pas moins véritables; en un mot toutes les peines de l'enfer, si vous exceptez le désespoir qui règne dans ce lieu d'horreur et de désolation. Que dis-je? les tourments de l'enfer, si l'âme n'y était pas désespérée, auraient-ils rien de si rigoureux que la désolation de l'âme dans le purgatoire? C'est là que l'amour même souffre de l'absence de l'objet aimé; et ce que l'amour souffre d'une privation si terrible n'est-il pas le plus grand des supplices pour le cœur humain? De quel œil donc, cœurs naturellement tendres, vous qui ne pouvez soutenir la vue d'un criminel éprouvé par les tortures communes dont notre faible justice fait usage ici-bas, de quel œil devez-vous considérer les peines de tant d'âmes justes livrées aux rigueurs de la justice divine, à ces rigueurs inexprimables dont toutes les souffrances de nos martyrs et les douleurs de toutes les maladies humaines n'approcheront jamais?

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande? Ce sont des âmes saintes et prédestinées, mais d'autant plus à plaindre qu'elles connaissent mieux cette beauté toujours nouvelle et toujours ancienne dont elles doivent contempler les charmes infinis dans l'éternité. A peine, hélas! sentons-nous cette privation de notre Dieu dans cette terre d'exil qui nous en sépare, parce que notre âme, attachée par les liens les plus étroits à une chair grossière, n'a que de faibles connaissances de cette beauté souveraine, l'unique objet de ses adorations; de là vient qu'elle n'éprouve à l'égard de ce grand Dieu qu'un sentiment faible qui lui permet de se distraire, de s'occuper de mille choses frivoles, de s'amuser même à de vains plaisirs durant cette vie mortelle; mais que cette âme soit une fois dégagée de la matière et délivrée de l'illusion des sens qui la dominent sur la terre, avec quelle vivacité ne conçoit-elle pas alors que le

Dieu qui l'a formée est sa dernière fin et le centre de tous ses désirs! avec quelle force de sentiment n'est-elle pas portée vers ce Dieu suprême! La légèreté de la créature a bien pu le suspendre ou l'affaiblir, ce sentiment rapide qui la porte aujourd'hui, malgré elle-même, vers ce divin objet; mais au moment que je vous parle, cette activité naturelle est dans toute sa force, et la grâce qui la sanctifie lui donne encore une nouvelle ardeur pour s'élancer vers son Dieu avec une violence qui passe toutes les idées humaines : *Amor meus, pondus meum.* Mes chers frères, ce n'est point la force du sentiment, c'est l'énergie de la parole qui manque ici, de la part de tout orateur chrétien, pour vous donner l'idée de cette peine terrible dans des âmes qui en supportent toute la rigueur, je ne dis pas depuis un jour, un mois, une année, mais depuis plus d'un siècle peut-être, lorsque nous pouvons cependant les en délivrer par quelques moments de prière, par une aumône, par un sacrifice offert sur nos autels. Quelle cruauté n'est-ce donc pas de les abandonner dans ce terrible état, quand nous pouvons les secourir à si peu de frais!

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande? Hélas! ce sont des malheureux dont vous devez être, comme je l'ai dit, toute la ressource, parce que vous êtes seuls capables de soulager leurs peines. Tant qu'ils ont vécu sur la terre qu'ils regardaient comme leur exil, vainement le monde leur a-t-il insulté dans le cours de leurs malheurs : il n'a fallu que la force de leur vertu, soutenue de la grâce divine, pour les fortifier contre les disgrâces humaines dont Dieu faisait usage pour les punir ou les éprouver; l'amour d'un Dieu qu'ils regardaient comme l'unique auteur de leur infortune suffisait à les consoler, et toutes les grâces du ciel dont ils étaient comblés étaient plus capables que les faux biens de la terre d'adoucir de pareilles souffrances; mais que leur destinée, dans le lieu qui les purifie, est aujourd'hui bien différente! La source des grâces est désormais tarie pour eux, ils ne marchent plus dans la voie qui devait les conduire au terme de la béatitude; la porte du mérite qui les rendrait capables d'acquitter leurs dettes leur est fermée pour toujours : *Venit nox in qua nemo potest operari.* (*Joan.*, IX.) Dieu les aime, il est vrai, mais il ne peut leur faire aucun bien relatif à leur salut éternel, parce que sa toute-puissance ne peut s'opposer aux droits souverains de sa justice; il n'y a donc que nous-mêmes qui soyons en état de mériter pour eux, de leur appliquer par nos œuvres les mérites infinis de Jésus-Christ qui les appelle à la possession de sa gloire. Or, serions-nous assez durs pour leur refuser cette grande consolation qu'ils désirent avec tant d'ardeur dès qu'il nous est possible et même facile de l'obtenir du Dieu de justice, et de les rendre éternellement nos redevables pour le bienfait même de leur éternité, dont un seul moment surpassera, comme à l'infini, l'assemblage de toutes les joies humaines?

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande? Ce sont des coupables dont vous avez occasionné les fautes et la punition qui les suit. Combien parmi eux ne seraient point dans ce lieu de tourments sans vos conseils, vos exemples, vos discours peu édifiants dont ils ont été les témoins, sans se défendre assez de leur contagion! Seraient-ils criminels, en effet, si vous n'aviez pas exigé d'eux certains actes de complaisance, de lâcheté de mollesse, dont le moindre trait, condamné par l'Evangile, est aujourd'hui la source de leur malheur? Seraient-ils criminels, si vous ne leur aviez pas inspiré cette aversion de la gêne et de la contrainte, inséparable de l'accomplissement exact des devoirs du christianisme, cet amour excessif de la liberté et de l'indépendance, qui n'était propre ni à leur état de citoyens ni à leur état de chrétiens, et dont vous êtes si jaloux dans les conditions élevées qui vous distinguent? Seraient-ils criminels, si vos exemples pernicieux, par un progrès insensible mais certain sur la faiblesse de leur cœur, n'avait pas entamé, pour ainsi dire, l'intégrité de leur première vertu, et si vos scandales n'eussent pas affaibli leur ferveur, dont l'éclat s'opposait trop visiblement à celui de vos désordres? C'est donc uniquement à vous-mêmes que doivent s'imputer les malheurs d'un grand nombre de ces âmes désolées qui réclament votre assistance; et dès que leur infortune est votre ouvrage et que vous pouvez en abréger le cours, se pourrait-il qu'elles implorassent vainement le secours de vos prières et de vos larmes?

Vous demandez quelles sont les victimes de la justice qui vous sont recommandées par la miséricorde? J'ignore quel fut l'état ou le caractère qui les distingua dans le monde, mais ce sont des chrétiens, ce sont des saints dont vous ne pouvez avancer le bonheur infini qu'ils espèrent, sans procurer à votre Dieu la plus grande gloire, la gloire la plus désirée de cette majesté suprême, parce que ces âmes saintes, délivrées de leurs peines par votre secours, seront autant d'adorateurs éternels, capables de louer Dieu, de le bénir, de le glorifier plutôt qu'ils n'auraient pu faire, si vous n'aviez pas avancé le moment de leur délivrance. Vous enviez quelquefois, dans des accès de zèle, le courage de ces hommes apostoliques que leur générosité naturelle, soutenue de la vocation divine, fait voler au delà des mers, parcourir les pays barbares, pénétrer dans les plus épaisses forêts, escalader les montagnes les plus escarpées, pour y chercher des païens et des infidèles à convertir; vous reconnaissez dans ces nobles travaux un accroissement sensible de gloire pour Dieu, gloire à laquelle vous regrettez de ne pouvoir travailler vous-mêmes. Mais, si vous êtes animés d'un désir sincère de

glorifier votre Dieu, pourquoi ne passez-vous pas en esprit, dit saint Bernard, dans cette région de ténèbres et de flammes où gémissent tant d'âmes prédestinées et confirmées en grâce, tant d'âmes plus nobles devant Dieu que les âmes païennes que vous pourriez gagner à son Eglise, puisque celles-là le glorifieraient plus dans un moment par un acte d'amour parfait, que ne pourraient faire en plusieurs années des milliers d'idolâtres sanctifiés par votre moyen dans cette vie mortelle. C'est un sujet de triomphe pour le ciel, nous dit le Dieu sauveur, quand un seul coupable rentre en lui-même sur la terre, et s'y consacre à la pénitence: *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV.) Quel surcroît de joie ne portera donc pas dans le ciel l'accomplissement de la perfection d'un juste, que nos prières auront fait entrer dans le séjour éternel de la gloire et du bonheur!

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice que la miséricorde vous recommande? Je réunis ici ce qu'il peut y avoir sur ce point de plus intéressant pour votre cœur.-Citoyens, ce sont tant de braves soldats qui se sont immolés pour la patrie, et qui vous demandent, comme au généreux Macchabée, des sacrifices pour expier ces cruautés, peut-être inutiles, qu'ils ont exercées sur des ennemis dont ils voulaient préserver vos villes et vos campagnes; ce sont ces illustres ancêtres dont vous avez hérité vos noms, vos charges, vos richesses, qui vous mettent à l'abri de la misère des temps. Noblesse illustre, ce sont vos vassaux les plus fidèles, que leur complaisance excessive pour vos volontés a rendus criminels, parce qu'ils n'ont pas assez distingué ce qui appartenait à Dieu de ce qui appartenait à César. Peuples, ce sont vos chefs que trop de bonté a rendus peu vigilants sur l'obligation où ils étaient de vous contenir dans les bornes du devoir. Clients de la magistrature, ce sont ces juges intègres, mais dont vos raisons colorées ont ébloui l'exacte justice qui seule devait présider à leurs jugements. Amis fidèles, ce sont vos amis les plus chers, à qui vous avez promis sur la terre de ne les abandonner jamais au temps de l'affliction. Enfants trop aimés, ce sont ces pères dont la tendresse trop humaine n'a pas eu la force de reprendre et de corriger vos défauts. Mères chrétiennes, mais trop tendres, ce sont ces filles chéries auxquelles vous avez fait goûter le monde, loin de leur en inspirer, comme vous l'ordonnait l'Evangile, l'éloignement et le dégoût. Qui que vous soyez, ce sont vos proches, vos parents les plus chers, qui vous réclament dans ce jour d'intercession générale pour l'Eglise souffrante. Que vous dirai-je? ce sont ces directeurs de vos consciences, dont vos fautes, accusées à leur tribunal, mais palliées, ont affaibli le juste jugement qu'ils devaient exercer sur vous au nom de Jésus-Christ, dont ils tenaient la place. Ce sont ces prédicateurs dont vous avez flatté l'amour-propre qu'ils n'ont que trop écouté dans la manière de composer leurs discours pour se conformer à vos goûts dépravés. Ce sont vos prélats mêmes, les pasteurs de vos âmes, que la complaisance a rendus faibles jusqu'à vous accorder, sur des raisons peu légitimes, la dispense des jeûnes et des abstinences commandés par l'Eglise. Ils souffrent maintenant pour vous, chrétiens catholiques à qui je parle, ces braves guerriers, ces magistrats intègres, ces ancêtres illustres, ces pères chéris, ces mères tendres, ces confidents de vos consciences, ces orateurs chrétiens, ces prélats dont vous étiez les ouailles; comment ne daigneriez-vous pas employer quelques moments de prière, quelques aumônes pour adoucir la rigueur de leur destinée?

Vous demandez quelles sont ces victimes de la justice qui vous sont recommandées par la miséricorde? Ah! chrétiens, j'ai trop différé de vous le dire: ce sont des hommes dont le souverain intérêt de tous les chrétiens les oblige à se faire des amis, parce qu'ils seront un jour vraiment capables de les servir eux-mêmes. Il nous en faut à tous, mes chers auditeurs, de ces amis favorables et accrédités qui puissent nous rendre le Seigneur propice au milieu de tant de périls qui nous assiégent, et dont nous échappons rarement sans contracter quelques taches qui seront expiées dans la vie future. Mais, où les découvrir, ces amis toujours fidèles, qui s'intéressent avec ardeur à notre éternelle félicité? Sera-ce sur cette terre d'exil que nous habitons? Là, nos amis ne sont pas toujours amis de Dieu, pour obtenir de sa miséricorde qu'elle nous ouvre l'entrée des tabernacles éternels. Sera-ce dans le ciel, où nous aspirons de tous nos désirs? Oui, je le sais, c'est proprement là que résident les vrais, les parfaits amis de Dieu; mais les amis de ce Dieu suprême sont-ils véritablement les nôtres, et d'où savons-nous qu'au lieu d'implorer en notre faveur les bienfaits du Dieu de miséricorde, ils n'entrent pas contre nous-mêmes dans les intérêts de sa justice, après tant de fautes qui nous ont rendus coupables? Quelle raison, en effet, pourraient-ils avoir de se déclarer ouvertement pour nos intérêts, et de solliciter notre grâce en amis pleins de zèle? Faites-vous donc, chrétiens, quand vous le pouvez, des amis de ce caractère, de ces amis ardents et fidèles qui ne vous manqueront jamais, et qui vous rendront même au centuple ce que vous aurez fait pour eux, parce que leur charité, consommée dans le ciel, doit être infiniment plus parfaite que la vôtre: *Facite vobis amicos.* (*Luc.*, XVI.) Oubliez donc à ce moment ce que l'intérêt de Dieu et celui de vos frères paraissent vous demander sur ce point, pour ne penser qu'à votre intérêt propre: qu'une seule âme souffrante vous soit redevable de sa liberté, de sa gloire, de son bonheur; quel droit n'aurez-vous pas de compter sur son zèle à vous servir, quand vous serez vous-même dans l'état de peine où je vous la re-

présente? La céleste patrie est proprement le séjour de l'amitié, de la reconnaissance, de la justice et de mille autres vertus dont elle nous offre une infinité de parfaits modèles. Mais si vous êtes vous-mêmes dépourvus de zèle et de ferveur pour secourir ces âmes saintes qui vous implorent du fond de l'abîme où Dieu les purifie, de quel droit pourrez-vous compter sur une amitié sincère, sur un zèle ardent de leur part, pour s'intéresser à l'avancement de votre éternel bonheur? Vous n'aurez donc point, chrétiens, d'ami véritable qui vous soit acquis dans le ciel, parce que vous n'aurez pas voulu en acquérir, et le Dieu de miséricorde que vous offensez par votre négligence à lui rendre ses élus, dont le sort est en votre pouvoir, ce Dieu de bonté permettra, par un juste jugement, que sur la terre même où vous comptez sur des amis fidèles, ces amis, pleins de zèle en apparence pour vos intérêts, vous abandonnent dans vos peines, soit en ce monde, soit en l'autre, comme vous avez abandonné vous-mêmes ceux qui comptaient après leur mort sur votre assistance.

Mais je me trompe ici, chrétiens : de si puissants motifs ne sauraient manquer d'agir fortement sur vos cœurs, et je vous crois résolus à seconder les desseins du Dieu de miséricorde qui vous recommande ses amis et les vôtres, devenus les victimes passagères de sa justice. Ce qui vous reste uniquement à me demander, c'est sans doute quels sont les moyens efficaces que la religion présente à la charité des chrétiens pour les mettre en état de contribuer au soulagement de ces âmes souffrantes. Je vous les ai d'abord annoncés, ces moyens de les secourir, comme les plus faciles et les plus à portée de notre faible pouvoir. Tels devaient-ils être en effet, dès qu'ils nous sont fournis par les condescendances admirables de la miséricorde divine, infiniment jalouse de posséder des élus destinés à jouir éternellement de la gloire céleste. Car tel est l'ascendant de la miséricorde sur la justice divine qui nous a paru si rigoureuse dans le purgatoire, que cette justice infinie ne nous demande en faveur de cette âme accablée de sa peine que de légères satisfactions, que des actes de religion qui ne peuvent être comparés à la rigueur des tourments qu'elle endure, c'est-à-dire le tribut de quelques prières, de quelques jeûnes, de quelques aumônes, de quelques soupirs, de quelques œuvres de mortification et de pénitence, mais surtout de quelques sacrifices de l'Agneau sans tache, leur Dieu comme le nôtre, et dont l'unique objet soit le soulagement de ces âmes saintes. Non, il ne faut rien de plus pour acquitter leurs dettes auprès de la justice divine qui ne les punit qu'à regret; pourvu cependant (ce que je vous prie de remarquer), pourvu que ces œuvres satisfactoires soient accompagnées d'un véritable mérite, et qu'elles procèdent du principe divin de la grâce qui doit les animer et les vivifier : car, *sans cette condition essentielle* de notre part, condition que la foi même ne nous permet pas de révoquer en doute, n'espérons jamais que nos œuvres les plus saintes en elles-mêmes soient capable d'adoucir ou d'abréger les peines de ces âmes malheureuses que je vous recommande de concert avec la miséricorde divine. Non, si nous sommes dans un état de mort et de péché devant Dieu, ne croyons pas être capables de les conduire à la vie immortelle qui les attend. Vainement alors aurons-nous soin de prier, d'intercéder pour elles, vainement ferons-nous les aumônes les plus abondantes, et pratiquerons-nous tout ce que le désir de leur délivrance peut nous inspirer d'œuvres satisfactoires pour acquitter leurs dettes au tribunal de la justice divine : de telles œuvres ne peuvent être utiles et méritoires pour nous-mêmes, dès que nous sommes les ennemis de Dieu par le péché qui souille nos consciences. De quel mérite donc, de quelle utilité pourraient-elles être pour ces âmes malheureuses dont le bonheur dépend uniquement des chrétiens encore habitants de la terre? Non, je le dis encore, des œuvres réprouvées, des œuvres mortes par elles-mêmes, parce qu'elles n'ont point le principe de la vie qui est celui de la grâce, ne serviront jamais à soulager les morts.

Ne croyez pas cependant que je soumette à cette règle générale qui commande à l'homme d'être en état de grâce, s'il veut mériter, ou pour lui-même ou pour les âmes du purgatoire, ne croyez pas que je veuille soumettre à cette loi le sacrifice divin de nos autels, ce sacrifice dont le prix infini et indépendant de toute condition, ne saurait être attaché, ni à l'état de la personne qui le fait offrir, ni même à l'état du prêtre qui le présente à Dieu. Oui, le plus grand pécheur, dans les principes de la foi, peut faire offrir ce grand sacrifice, ce sacrifice souverainement propitiatoire pour les vivants et pour les morts, sans craindre l'inutilité de son offrande. Et plus ce pécheur est incapable de rien produire de son fonds pour le soulagement de ces âmes aspirant au terme de leur bonheur, plus est-il obligé d'employer l'oblation du sacrifice auguste de nos autels, comme l'unique moyen qui lui reste de contribuer à leur délivrance. Mais toutes les prières, toutes les aumônes, toutes les pénitences dont nous sommes capables, ne leur seront d'aucun secours au tribunal du Dieu de justice qui exige rigoureusement toutes leurs dettes, si la grâce divine n'est pas le principe de toutes ces œuvres que nous offrirons pour acquitter leurs dettes.

Or, pourquoi ne feriez-vous pas usage de ces moyens si faciles que l'Eglise vous suggère pour accélérer le bonheur de cette âme qui vous fut autrefois si chère, de cette âme qui compte sur votre secours pour voir finir le temps de son expiation? L'intérêt même de l'amour-propre ne semble-t-il pas ici d'accord avec la grâce pour vous persua-

der ce devoir de religion? Quand vous perdîtes, en effet, ce père si aimable, et qui vous avait si tendrement aimé, vous vous consumâtes longtemps en regrets, en larmes et en soupirs; peut-être ces regrets parurent-ils plus vifs qu'ils n'étaient en effet; mais du moins j'aime à penser qu'ils étaient sincères, et je ne veux point irriter par mes soupçons une plaie qui pouvait être réelle et vraiment affligeante pour votre cœur. Je ne vous dirai donc point que, malgré vos douleurs apparentes, vous avez voulu fermer vous-mêmes les yeux d'un père dont vous sembliez craindre la vigilance; que votre liberté, sortie, pour ainsi dire, du fond de son tombeau, vous consola sans peine du moment malheureux qui l'y renferma; que ses cendres ne servirent qu'à cacher un feu qu'il n'était pas temps encore de faire éclater, et que vous allâtes secrètement allumer le flambeau nuptial à la torche funèbre qui devait le conduire dans la sombre région des morts; loin de vous des dispositions si contraires à la nature même, et loin de moi des idées qui vous feraient injure!

La perte d'un père vous fut donc vivement sensible, et votre affliction parut être, au jugement du public, véritable et sincère. Vous deviez, suivant l'avis du sage, répandre des larmes sur le tombeau de ce père tendre, lui rendre au dehors le témoignage d'un deuil proportionné à l'amour qu'il méritait de votre part; vous deviez pleurer aux yeux du monde, comme si vous aviez reçu la plus cruelle plaie, et vous gouverner de manière qu'on ne vous accusât point d'avoir un mauvais cœur : on ne vous en accusa pas, en effet, on fut même édifié de vos larmes, qui devaient couler pour satisfaire aux bienséances du monde. Mais ce père si pleuré, si honoré de vos prétendus regrets, quels fruits a-t-il recueillis, quels effets a-t-il éprouvés de votre amour ? Si, pour flatter votre douleur ou pour vous conformer à la coutume du siècle, vous ordonnâtes pour son corps de magnifiques obsèques, que fîtes-vous pour lui rendre les derniers devoirs qu'il devait attendre de votre tendresse? Il fallait, à l'exemple de saint Ambroise, dans l'éloge du grand Théodose, qu'il regardait comme son père, protester hautement que vous ne croiriez rendre au vôtre le tribut de l'amour filial, qu'en travaillant, autant qu'il vous serait possible, à le mettre en possession de la gloire : *Dilexi in Deo, persequar in regionem vivorum.* Il fallait, à l'exemple de saint Augustin, parlant de sainte Monique sa mère, faire offrir pour la vôtre le sacrifice de la rédemption du monde, jusqu'au temps où vous auriez eu sujet de le croire en possession du ciel. Il fallait imiter cet illustre sénateur romain, ce généreux Pammaque, qui, venant de perdre une épouse fidèle dans la fille d'une sainte Paule, assembla tous les pauvres de l'Eglise sur son tombeau pour l'arroser, comme s'exprime saint Jérôme, du baume sacré de ses aumônes, qu'il y versait à pleines mains : *Sanctam ejus favillam ossaque veneranda eleemosynæ balsamo irrigabat.* Ou, si vous n'aviez pas le cœur assez touché pour imiter ces grands exemples, du moins fallait-il exécuter religieusement les dernières volontés de ce père qui vous fut si cher; du moins, ne fallait-il pas vous étonner de voir, dans son testament, les pauvres devenus vos cohéritiers, ne fallait-il pas songer à faire casser ce testament, si digne d'un père chrétien, à l'interpréter, à le modifier, à le supprimer. Car, est-ce ainsi, cœurs ingrats, enfants dénaturés, que vous pouvez seconder la miséricorde de votre Dieu, et fléchir son cœur sur le sort de ce père, de cette mère, dont la mort parut vous être si sensible ?

J'ai cherché, disait le Seigneur, au temps de l'ancienne loi, j'ai cherché un homme vraiment digne de calmer ma colère, afin qu'il se mît entre moi et mon peuple pour arrêter mon bras déterminé à le perdre, et je n'ai pu trouver dans tout Israël cet homme assez saint pour mériter d'obtenir grâce : *Quæsivi virum qui.... staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam, et non inveni.* (*Ezech.*, XXII.) Ne vous en plaignez pas, en ce jour, ô mon Dieu ! vous voyez ce temple, où j'annonce votre parole, rempli d'adorateurs fidèles qui se placent, selon vos désirs, entre vous et le peuple saint que vous frappez à regret. Vos autels arrosés de nos larmes et chargés de nos vœux, sont autant de barrières que la piété chrétienne oppose à la sévérité de votre justice. Mais que dis-je ? mes chers auditeurs, c'est un homme selon son cœur, c'est un homme vertueux et vraiment saint que Dieu cherche pour s'opposer à ses vengeances : *Quæsivi virum.* Or, qui de nous se flattera d'être cet homme selon le cœur de Dieu, ce parfait chrétien capable d'apaiser sa justice, et qu'il voudrait voir se placer entre lui et son peuple souffrant qu'il est forcé de punir encore ? Je n'oserais me répondre d'être un de ces justes que Dieu demande pour le fléchir ; oserez-vous vous regarder comme tels, mondains qui m'écoutez ? Non, dès que le monde domine dans votre cœur, vous n'êtes plus les amis de Dieu ; et comment pourriez-vous rendre favorable à des amis qui vous réclament un Dieu dont vous ne seriez pas les amis vous-mêmes ? Que trouverait-il, en effet, ce grand Dieu, qui fût capable de désarmer sa colère, dans des larmes qui couleraient d'un œil adultère, dans des aumônes présentées par une main cruelle, dans des prières prononcées par une langue souillée de paroles médisantes ou impudiques, dans des mortifications offertes de la part d'un cœur impénitent pour lui-même ? Non, ce n'est point à de pareils médiateurs, c'est uniquement aux chrétiens possesseurs de sa grâce que Dieu en confie les célestes trésors ; et l'Agneau sans tache ne permet qu'à des mains pures de les puiser dans son sang divin qui en est la source. C'est donc un saint que Dieu cherche pour adoucir, pour calmer cette justice qu'il exerce, sans

acception de personnes, sur tout ce qui n'est pas assez pur pour jouir encore de sa présence et de sa gloire. Mais, hélas ! en nous voyant à ses pieds, quelle que soit la ferveur du zèle qui nous anime à ce moment, ne dira-t-il pas peut-être, comme sous l'ancienne loi, qu'il n'a trouvé personne qui fût capable d'apaiser sa colère : *Quæsivi et non inveni.*

Voulons-nous donc, mes chers auditeurs, que Dieu soit propice à nos vœux en faveur des morts, commençons nous-mêmes par sortir de l'état de mort où nous pourrions être aux yeux du Seigneur, en recourant au tribunal de sa miséricorde, qui est celui de la pénitence. Devenus purs et sans tache à ses yeux, nous ne verserons pas une larme, nous ne pousserons pas un soupir vers le ciel, sur le malheureux sort de nos frères souffrants, qui ne soit efficace pour adoucir ou pour abréger leurs peines. Et si, malgré les soins que nous aurons pris de nous purifier, nous craignons encore de n'avoir pas acquis ce degré de pureté que Dieu demande dans sa créature, mettons alors, pour obtenir infailliblement le succès de nos vœux, son Fils adorable, l'innocence et la pureté même, entre sa justice et les âmes qu'elle purifie. C'est là proprement cet homme selon son cœur que cherche le Père céleste ; cet homme non-seulement saint, mais le Saint des saints, que nous pouvons opposer à sa justice sous la loi de grâce dont nous sommes les disciples. Il est sur nos autels en qualité de victime : qu'il y renouvelle donc sans cesse par ses ministres ce grand sacrifice expiatoire de tous les péchés des hommes, soit encore vivants, soit déjà morts dans la possession de sa grâce. Il est sur nos autels en qualité de souverain pontife entre Dieu et son peuple : qu'il y offre donc notre encens qui, présenté de sa main divine, ne pourra manquer de monter jusqu'au ciel, et de paraître au Père céleste un encens de la plus agréable odeur. Ainsi Jésus-Christ, dont Aaron n'était que la figure, placé, comme lui, entre les vivants et les morts, *stans inter mortuos et viventes*, arrêtera-t-il plus promptement encore que ne fit Aaron par son encens les ravages de la flamme céleste qui dévore la nation sainte, c'est-à-dire la violence des feux du purgatoire dont tant de chrétiens, nos amis et nos proches, sont les tristes victimes. Ainsi s'accomplira la double fin que je me suis proposée dans ce discours, d'instruire les vivants par les souffrances des morts et de secourir les morts par le ministère des vivants. Les chrétiens qui vivent encore, avertis par leurs frères souffrants, veilleront attentivement sur eux-mêmes pour prévenir les arrêts de la justice divine ; et les chrétiens souffrants, privés de cette vie mortelle hors de laquelle ils ne peuvent mériter, trouveront dans les œuvres de leurs frères qui vivent encore de quoi satisfaire à cette justice rigoureuse qui les poursuit. Ainsi le Dieu de miséricorde, la miséricorde incarnée, Jésus-Christ, au milieu des uns et des autres, les conduira tous au séjour de la gloire, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il

SERMON II

SUR L'OBSERVATION PARFAITE DE LA LOI DE DIEU.

Abiit ergo et lavit et venit videns, (*Joan.*, IX.)
L'aveugle partit, se lava et revint guéri.

Ainsi Jésus-Christ attache-t-il souvent aux moyens les plus simples les plus grands miracles de sa grâce ; ainsi attache-t-il également la grâce qui produit les plus grandes vertus aux actions les plus ordinaires et les plus communes. Et ne faut-il pas même que cette fidélité à remplir les moindres devoirs, que cette attention à se garantir des fautes les plus légères, soit pour l'homme d'un grand mérite aux yeux de son Dieu, puisque c'est cette fidélité, cette attention à faire valoir tous les talents confiés de Dieu à sa créature, qu'il considère principalement pour décider la récompense éternelle de ses élus ? *Quia super pauca fuisti fidelis.* (*Matth.*, XXV.)

Il faut donc, mes chers auditeurs, que le monde soit ici dans l'erreur comme sur tout le reste, quand il regarde le petit nombre des chrétiens fidèles à tous les points de la loi de Dieu comme des hommes outrés qui vont au delà de l'obligation ; quand il prétend que cette fidélité n'est point un mérite essentiel à nous sauver, et que sans elle on ne court aucun risque de se perdre ; il faut, dis-je, que le monde se trompe ici comme dans tout le reste de ses jugements, puisque Jésus-Christ, la sagesse même, et qui doit être le juge de nos justices, en a décidé autrement que le monde.

Cependant, malgré cet oracle de Jésus-Christ, qui a voulu canoniser lui-même la fidélité dans les moindres devoirs, l'erreur du monde, qui la méprise, n'est-elle pas encore aujourd'hui votre erreur ? Avez-vous jamais conçu toute l'importance de cette fidélité par rapport au salut ? Connaissez-vous l'avantage infini qui en résulte et le danger qu'il y a pour vous à la négliger ? Si dans la spéculation vous faites quelque estime de cette délicatesse qui craindrait la tache des fautes les plus légères ; si vous accordez même à ce mérite de conscience timorée votre admiration et vos éloges dans la personne de quelques chrétiens parfaits, l'avez-vous jamais regardé comme un point de perfection auquel vous deviez tendre et aspirer vous-mêmes, soit pour opérer les œuvres essentielles qui conduisent au salut, soit pour échapper sûrement aux périls de réprobation qui menacent sur la terre le plus chrétien des hommes ? En deux mots, chrétiens, êtes-vous bien persuadés et de la liaison infaillible de cette fidélité avec votre prédestination éternelle, et de la liaison non moins infaillible de l'infidélité aux moindres devoirs avec votre réprobation éternelle ? Or, voilà ce que j'entreprends de vous développer dans ce discours, où j'ai à vous parler de l'observation parfaite de la loi divine.

Heureux donc le chrétien fidèle aux moindres devoirs de la loi de Dieu! Pourquoi? Parce qu'il assure, autant qu'il est possible, la persévérance dans la grâce et dans la voie du salut. Ce sera la première partie.

Mais, au contraire, malheur au chrétien qui néglige les moindres devoirs de la loi de Dieu. Pourquoi? Parce qu'il risque évidemment de perdre la grâce et de s'écarter pour jamais de la voie du salut. Ce sera la seconde partie.

Je vous demande pour l'une et l'autre une attention favorable, et quoique cette matière n'ait pas peut-être d'abord de quoi frapper vos esprits, j'espère néanmoins que vous en comprendrez bientôt toute la conséquence, après que nous aurons demandé les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

De tous les défauts attachés à la nature humaine depuis l'instant de sa dégradation par le péché d'origine, il n'en est point qui doive plus nous alarmer, relativement au salut, que l'inconstance et l'instabilité naturelle de notre cœur dans les routes de la perfection chrétienne. Quel zèle, en effet, quelle vivacité, quelle ardeur n'éprouvons-nous pas à certains moments? On forme les plus beaux projets de vertu et de sainteté conformes à son état; on poursuit même quelque temps sans s'écarter de la route où la grâce divine nous guide et nous soutient. Mais que deviendra bientôt ce zèle, cette vivacité de sentiments dont on est pénétré pour Dieu? Aujourd'hui tout de feu pour obéir à ses ordres, nous sommes des saints, des héros que rien n'arrête dans leur course victorieuse, et pour qui les obstacles sont autant de triomphes, et demain, peut-être, devenus des lâches que tout épouvante dans les devoirs de la loi de Dieu, le plus léger combat à livrer pour lui demeurer fidèles fera de nous des prévaricateurs et des réprouvés.

Or, voulons-nous, mes chers auditeurs, nous rassurer nous-mêmes contre cette inconstance naturelle qui doit nous susciter de si cruelles inquiétudes sur l'éternité de notre avenir? Voulons-nous, en quelque sorte, nous confirmer nous-mêmes dans la possession de cette grâce sanctifiante qui nous est présentée par la foi comme le gage assuré de l'amitié de ce grand Dieu dont nous sommes les disciples? En voici le moyen sûr et infaillible dans cette fidélité que je voudrais inspirer au monde chrétien pour les moindres devoirs de la loi divine. Eh! quel gage, en effet, plus certain, pouvons-nous avoir de notre persévérance future dans la grâce et dans la voie du salut, que de vivre dans un état qui augmente infailliblement dans notre cœur et l'éloignement de tout péché qui pourrait nous rendre ennemis de Dieu, et l'habitude des vertus qui doivent distinguer les vrais chrétiens aux yeux de Dieu, et le mérite capable d'attirer sur nous toutes les grâces qui font les élus de Dieu? Or, tel est et tel sera toujours cet état de fidélité; j'entends d'une fidélité constante et soutenue dans l'observation parfaite de la loi chrétienne.

Reprenons, mes chers frères, et quoi que puisse opposer à ces principes un certain orgueil dont le cœur humain ne se défait presque jamais jusque dans la pratique de la vertu, reconnaissons qu'en fait de piété et de religion, ce qui paraît peu considérable aux yeux du monde est souvent ce qu'il y a de plus grand dans l'homme aux yeux de Dieu; tandis que ce Dieu, juste estimateur, méprise avec justice, qu'il met au rang des petitesses et des misères humaines ce qui paraît souvent le plus magnifique et le plus glorieux au jugement du monde.

1° Pour assurer donc, autant qu'il est possible, notre persévérance dans la grâce qui nous sanctifie, le premier et le plus essentiel moyen, c'est de concevoir, pour toute prévarication qui nous rendrait ennemi de Dieu, cet éloignement d'esprit et de cœur qui nous garantisse pour jamais de la commettre; c'est de laisser, par la plus exacte régularité de nos mœurs, un intervalle si grand entre nous et ce monstre odieux, que nous n'ayons plus à craindre et à redouter ces mortelles atteintes. Et n'est-ce pas là, comme je l'ai dit, le premier effet que produit dans le cœur humain cette fidélité à remplir les moindres devoirs du christianisme, à éviter les plus légères transgressions des lois qu'il nous impose?

Ce n'est pas que j'ignore qu'il renaîtra de siècle en siècle, dans le monde chrétien, de ces hommes chargés par Jésus-Christ de tant d'anathèmes; je veux dire de ces hommes hypocrites qui semblent respecter ce qui paraît moins important dans les devoirs que prescrit la loi de Dieu, et qui violent sans scrupule ses préceptes les plus formels; de ces hommes qui portent la régularité, du moins apparente, jusqu'à l'excès et à la superstition, sur certaines œuvres capables de les distinguer aux regards du monde, tandis que leur cœur, dépouillé de toute vertu, est infecté de fureur et de haine contre Jésus-Christ et ses disciples, et que leur langue scélérate distille le fiel et l'amertume sur la plus pure et la plus irréprochable vertu. Mais s'il est encore des sectateurs de cette piété, disons mieux, de cette impiété pharisaïque, ce sont des perfides, des imposteurs du premier ordre, pour m'exprimer ainsi, qui n'ont nul principe de religion dans le cœur, et qui, au fond, ne respectent pas plus la loi de Dieu, dans les points qu'ils veulent bien pratiquer encore, que dans ceux dont ils méprisent la pratique (et c'est le grand nombre), dès qu'il ne s'agit plus d'en imposer au monde chrétien.

Or, ce n'est point à ces faux disciples de Jésus, à ces hommes sans foi et sans religion que ce discours s'adresse; c'est à des hommes religieux, tels que ceux qui m'écoutent, c'est à des chrétiens de bonne foi, qui respectent sincèrement la loi de Dieu,

qui désirent véritablement leur salut, mais qui ne conçoivent pas assez quel bonheur ce serait pour eux de s'astreindre à certains points de la loi divine, qu'ils se font une habitude de mépriser, du moins dans la pratique ; et pour leur faire sentir tout le bonheur de cette fidélité qui s'attache à tous les devoirs de la loi divine, le premier avantage que je leur présente, c'est l'assurance, comme infaillible, qu'ils se garantiront pour jamais de tout péché grief et mortel.

Eh ! d'où provient, en effet, pour le commun des hommes, le danger le plus ordinaire et le plus prochain de tomber dans le crime ? C'est, sans doute, ou de leur propre faiblesse, ou de la puissance des ennemis extérieurs qui les environnent pour les attaquer ou les surprendre. Voilà les deux grands principes de tant de sortes de péchés qui défigurent tous les jours de plus en plus la face du christianisme. Or, dès que nous serons fidèles à la loi de Dieu dans tous ses points, je prétends que nous n'avons à craindre, ni la faiblesse extrême de notre propre cœur, ni la force des ennemis extérieurs qui nous environnent pour nous solliciter au crime.

Car, enfin quelle que puisse être la faiblesse et la fragilité du cœur de l'homme, c'est toutefois une maxime évidente et universellement reconnue parmi les sages, qu'il n'est point dans la nature du cœur humain de se porter tout à coup à l'extrême, et de commencer à se corrompre par les derniers excès. Eh ! comment accorder en effet dans le même homme un respect sincère pour les points moins importants de la loi de Dieu avec l'infraction des devoirs rigoureux et essentiels qu'elle nous commande ? Quelle apparence, par exemple, que le chrétien qui ne se permet pas le plus léger soupçon, la moindre malignité sur le compte du prochain, s'émancipe à des railleries, à des discours qui le flétrissent aux yeux du monde, et qui le perdent de réputation et d'honneur dans la société humaine ? Quelle apparence que celui qui se défend à lui-même jusqu'à l'ombre des libertés dont la pudeur s'offense, s'abandonne tout à coup aux horreurs effrénées de la corruption ? que celui qui craint de languir un moment dans l'inaction et l'oisiveté, tombe tout à coup dans les déréglements de la mollesse et de l'indolence ? Quelle apparence, en un mot, que l'on se précipite dans l'abîme du désordre qui fait les réprouvés, lorsqu'à chaque pas on s'éloigne de plus en plus des bords du précipice.

Non, encore une fois, mes chers auditeurs, ce n'est point là, parmi nous le ton de la nature et de l'humanité. Ce passage subit d'une fidélité parfaite à l'infidélité la plus criminelle serait dans l'homme un véritable prodige. Personne, dit saint Bernard, ne donne tout à coup dans l'excès, ni de la régularité, ni du désordre : *Nemo repente fit summus.* Il est un apprentissage pour tout, pour le vice comme pour la vertu. Quelque penchant que la nature ait donné pour le crime, on commence par être négligent et peu fidèle, avant que l'on devienne tout à fait méchant : et tandis que l'on tient ferme dans l'observation exacte des moindres devoirs, on peut, sans aucune idée présomptueuse, se répondre d'une vraie fidélité à la voix du précepte, parce que la passion, sans cesse affaiblie par la résistance que l'on oppose à ses moindres désirs, perd bientôt ce degré de force et de violence qui nous entraînerait aux plus grands désordres.

Je sais, chrétiens, et c'est ce que je vous ai fait observer d'abord, que la faiblesse de notre propre cœur n'est pas le seul ennemi qui nous sollicite à mal faire, que cet ennemi domestique, tout dangereux qu'il est, l'est souvent moins que les piéges du monde et de l'esprit de ténèbres, toujours d'accord avec le monde pour nous porter au crime. Mais que pourrait contre le plus simple chrétien cette double puissance réunie du monde et de l'enfer, quand il oppose à leur séduction cette barrière que doit mettre entre une âme et le péché l'exactitude à remplir les moindres devoirs ? L'âme chrétienne, disent les saints Pères, est comme une place forte que le monde et le démon attaquent de toutes parts. Si elle s'en tient purement à l'observation rigoureuse du précepte, il n'y a, pour ainsi dire, qu'un mur à renverser pour pénétrer jusqu'à elle, et lui ravir le don inestimable de la grâce qui la sanctifie ; et il ne sera pas étonnant qu'à force d'attaques et de surprises, de pareils ennemis viennent à bout d'un semblable triomphe. Mais que, non contents de nous astreindre aux points essentiels de la loi divine, nous soyons encore fidèles sur tout le reste : cette fidélité qui s'étend, sans distinction, sur ce qu'il y a de plus ou de moins important dans la religion, pour régler les mœurs, cette fidélité devient alors comme un nouveau rempart qu'il faut renverser d'abord pour parvenir à nous perdre ; et si l'on ne commence par détruire cette régularité dans les articles moins nécessaires que le chrétien s'impose à lui-même, par esprit de précaution et de sagesse, on ne le rendra jamais infidèle dans les grandes choses. Or, n'y eût-il que cet avantage pour l'homme, dans l'attention à pratiquer les moindres devoirs dont on fait si peu d'estime, surtout dans le plus grand nombre, ne serait-ce pas là de quoi nous y attacher constamment, et rendre inviolable notre fidélité, notre constance à les remplir ?

2° Je vais plus loin, pour assurer la persévérance de l'homme dans la grâce qui le sanctifie et dans la voie qui le conduit au ciel, il ne suffirait pas de l'éloigner de plus en plus de l'abîme du péché, d'imprimer plus vivement dans son âme toute l'horreur que lui doit inspirer la foi pour ce péché, le seul malheur véritable qui le menace dans la vie présente. Non, mes chers auditeurs, il faut des vertus encore pour assurer le salut de l'homme, et des vertus dont l'habitude formée dans son cœur par des actes fréquents et réitérés le mette en état d'en

produire au besoin les actes les plus sublimes, et c'est le second avantage attaché singulièrement à l'observation parfaite de la loi de Dieu. Mais, que dis-je, et ne viens-je point dégrader ici à vos yeux les vertus plus qu'humaines du christianisme? Est-ce donc cette attention, cette fidélité à remplir mille petits devoirs qui fait les héros et les saints de cette religion divine dont nous sommes les disciples ? Et ce qui paraît si peu de chose en soi-même, serait-il le vrai principe des actes les plus sublimes, et des vertus les plus héroïques que nous admirons dans les saints révérés par l'Eglise? Ah! chrétiens, soyons moins ingénieux à nous séduire et à nous tromper nous-mêmes, et réformons le préjugé de l'amour-propre qui cherche à se décharger d'un joug qui lui pèse ; réformons ce préjugé trop répandu, sur les idées infaillibles de la religion, qui nous découvre le plus riche trésor de vertus et de mérites dans cette continuité de devoirs moins importants, trop peu respectés du monde, et que nous respectons si peu nous-mêmes.

Oui, c'est ce détail d'œuvres saintes qui n'ont rien de commandé, c'est le soin de se garantir de mille fautes, de mille imperfections légères, qui à chaque moment nous fait croître en vertus, et qui nous élève comme par degrés au comble de la sainteté chrétienne. Il est vrai, chacune de ces œuvres, saintes considérées séparément, ne paraît rien, surtout quand on les compare aux grandes idées qui forment le plan du christianisme ; mais la multitude de ces œuvres réunies et accumulées, pour ainsi dire, dans une âme attentive à n'en omettre aucune ; mais la continuité de ces œuvres qui se succèdent et qui rendent fertiles pour le salut tous les jours et presque tous les moments de la vie ; mais l'esprit de foi, mais le sentiment d'amour, mais le désir de perfection, mais l'intention toute pure qui anime infailliblement cette fidélité non interrompue dans l'exercice des moindres devoirs : voilà, dit saint Augustin, ce qui, au jugement de la religion, doit paraître grand et très-grand à tous les chrétiens. *In minimis fidelem esse maximum est.* C'est peu dire encore, voilà, s'il m'est permis de porter plus loin la pensée de ce Père, voilà ce qui doit nous paraître la souveraine vertu du christianisme, la vertu qui produit elle seule mille autres vertus, et qui doit caractériser les parfaits disciples de Jésus-Christ.

Et pour vous en donner une preuve sensible, je ne voudrais que vous conduire en esprit dans ces communautés régulières, de l'un et de l'autre sexe, dans le sein desquelles il est aussi ordinaire de rencontrer des saints, qu'il est rare d'en trouver au milieu du monde. Et si vous me demandiez ce qui fait naître, ce qui nourrit, ce qui perfectionne tous les jours tant de vertus et de sainteté dans ces religions diverses, je vous produirais ce tissu vénérable de règlements, d'observances, de menues pratiques dont l'assiduité fixe et occupe leurs sujets à tous les moments du jour. Voilà, vous dirais-je ce qui sanctifie les moments, les jours, les années, la vie entière de ces hommes plus qu'humains, et ce qui caractérise en eux les vrais disciples de Jésus-Christ. Or, cette fidélité à tant de devoirs dont chacun paraît peu de chose, non pas aux grands hommes, mais aux hommes qui se croient grands dans le christianisme, cette exactitude qui forme tant de héros chrétiens dans ces ordres religieux qui font l'ornement de l'Eglise ; n'est-ce pas évidemment encore ce qui doit former les parfaits et les plus parfaits chrétiens au milieu du monde?

Mais, pour persuader pleinement le monde chrétien sur un point de religion plus important qu'il ne paraît l'être, c'est à vous-mêmes que je le demande, mes chers auditeurs, quelle est en effet la grande vertu, la vertu comme universelle du christianisme ? On vous l'aura dit mille fois, que c'est le renoncement, l'abnégation de soi-même, la mortification continuelle de l'esprit, du cœur et des passions. La vertu comme universelle du christianisme et à laquelle se rapporte toutes les autres vertus chrétiennes, c'est donc d'affaiblir chaque jour, de faire mourir en soi l'homme de chair et de sang, pour n'y laisser vivre que Jésus-Christ. En sorte que cet Homme-Dieu, dans une seule maxime, nous a présenté toute l'étendue de sa loi, quand il a dit que pour être vraiment son disciple, il faut se renoncer soi-même et porter sa croix : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam.* (*Matth.*, XVI.)

Or, quelque prévenu que l'on soit dans le monde contre la fidélité aux moindres devoirs de la loi, que l'on renvoie fièrement aux âmes étroites et bornées, je vous en fais les juges, quelle abnégation néanmoins plus entière ? quel renoncement plus universel ? quelle croix plus pesante à l'amour-propre, que cette assiduité continue à remplir les moindres devoirs de la loi de Dieu ? Car pour persévérer dans cette fidélité constante sans se démentir en rien, combien en mille occasions ne faut-il pas prendre sur soi-même, sur son cœur, sur son esprit, son tempérament, son humeur ; sur tous les goûts, tous les penchants, toutes les fantaisies de la nature? C'est une pensée frivole, c'est un léger ressentiment, c'est un désir précipité, c'est une parole critique, c'est un jugement suggéré par la passion qu'il faut réprimer ; c'est, un geste inconsidéré, c'est un regard téméraire, c'est une vaine curiosité, c'est une complaisance mondaine, c'est un plaisir, un amusement chrétien dont il faut faire le sacrifice. Que sais-je ? c'est une foule de sentiments, de désirs, de caprices, de saillies qui se succèdent et qu'il faut étouffer dans leur naissance ; c'est mille petits ennemis, mais redoutables par leur nombre et la variété comme infinie de leurs attaques, qu'il faut dompter sans cesse ; c'est un combat éternel qu'il faut livrer à toutes les passions de l'humanité ; c'est une mort lente

qu'il faut souffrir à tous les instants de la vie; c'est un long martyre à soutenir, et qui, pour n'avoir rien de sanglant, n'est pas moins dur peut-être et moins pénible à l'amour-propre que ce martyre violent et rapide des premiers siècles, qui couronnait dans un moment les disciples fervents de Jésus-Christ et de son Eglise.

Et n'est-ce pas, mes chers auditeurs, pour vous opposer ici votre propre témoignage; n'est-ce pas cette continuité de mortification et de contrainte inséparable de l'observation des moindres devoirs, qui vous les fait si constamment négliger au milieu du monde? Eh! le moyen, dites-vous, de s'astreindre à ces devoirs toujours renaissants dans les conditions tumultueuses du siècle; que l'on prêche, à la bonne heure, cette morale étroite aux solitaires, aux religieux, aux personnes même du monde uniquement occupées de leur religion; mais pour le commun des chrétiens sans cesse occupés d'affaires, ou publiques ou personnelles, quel moyen de se contenir dans cette fidélité parfaite, et de s'interdire les plus légers péchés contre la loi de Dieu? Prétexte, mes chers auditeurs, peu raisonnable sans doute, de votre part, pour vous dispenser d'être fidèles aux moindres devoir de la religion; puisqu'il ne s'agit pas de ce qui vous gêne ou vous accommode, quand il est question d'agir en chrétiens, et que c'est toujours à vos affaires, de quelque nature qu'elles soient, de se plier aux ordres de votre religion, et non pas à votre religion de se plier au gré de vos affaires, toujours plus pressantes, s'il faut vous en croire, que le soin toujours nécessaire de vous sanctifier; mais, prétexte néanmoins, tout déraisonnable qu'il est de votre part, qui me fournit une nouvelle preuve de ce que j'avance, et qui doit vous faire conclure avec moi que c'est donc la fidélité aux moindres devoirs qui achève de former dans nous la vertu des parfaits chrétiens, puisque c'est là ce qui nous communique cette continuité de renoncement et d'abnégation qui caractérisera toujours les plus grands saints du christianisme.

Vertus, au reste (ne perdez pas, je vous prie, cette réflexion qui donne plus de de poids encore à ce que je viens de dire), vertus d'autant plus fermes et plus solides, dans l'homme chrétien, quand cette exacte fidélité en est le principe, que la manière même dont elles sont acquises les met à l'abri de tous les périls qui pourraient les affaiblir et les détruire même dans le cœur humain. J'entends à l'abri de la vanité qui corrompt trop souvent les œuvres d'appareil et d'éclat, mais qui peut à peine se glisser dans l'exercice de ces vertus peu apparentes qui n'ont point de quoi frapper, de quoi éblouir les regards du monde. J'entends à l'abri de l'inconstance naturelle à l'humanité: défaut qui se trouve comme anéanti par cette fidélité habituelle aux moindres devoirs; qui affermit l'âme de jour en jour contre l'attrait du vice et y fait jeter de profondes racines à la vertu. J'entends à l'abri des attaques du monde et de l'enfer, qui n'ont plus rien de formidable, quand on a préludé à les vaincre par mille petites victoires qu'il a fallu remporter sur eux, pour rester fidèle à tous les points de la loi divine. Mais c'est trop m'arrêter sur des idées, ou déjà connues, ou qui doivent l'être.

3° Enfin, pour assurer la persévérance de l'homme, et dans la grâce qui le sanctifie, et dans la voie étroite du salut qu'il doit parcourir jusqu'au dernier moment, il faut des grâces et des grâces spéciales de la part de Dieu. Grâces que nous ne pouvons proprement mériter par la dignité de nos œuvres sur la terre : autrement, dit saint Paul, ce ne seraient plus des grâces du ciel : *Alioquin gratia, jam non est gratia.* (*Rom.*, XI.) Mais cependant, grâces que Dieu accorde infailliblement à certaines conditions qu'il exige de la part de l'homme, pour donner un libre cours à l'effusion de ses largesses et de ses libéralités divines. Or, quelles seraient-elles, mes chers auditeurs, ces conditions que Dieu impose à sa créature, pour verser sur elle ces grâces précieuses qui conduisent sûrement au terme de l'éternel bonheur? Serait-ce des œuvres d'éclat, des actions héroïques, des prodiges de vertu et de sainteté?

Non, chrétiens, comme dans l'ordre de la nature, c'est aux plus petits d'entre les êtres que Dieu semble attacher des caractères plus marqués de sagesse et de puissance; ainsi, dans l'ordre surnaturel, c'est d'ordinaire aux moyens les plus faibles et les plus méprisables en apparence, que Dieu attache ici-bas ses plus grands dons. L'univers est tout à coup éclairé, converti, sanctifié; il paraît sortir une seconde fois de l'abîme du chaos : et c'est par la croix, la pauvreté le mépris, la bassesse, l'infirmité que ce grand ouvrage est accompli. L'univers, réformé par de si faibles moyens, continue de l'être par l'efficacité merveilleuse des sacrements dont Jésus-Christ a enrichi son Eglise; et c'est sous les symboles les plus simples et même les plus vils, qu'il a voulu voiler à nos yeux toute la vertu de ces sacrements divins. Et pour ne vous rappeler que ce qu'il y a de plus frappant dans ces opérations mystérieuses, c'est sous les espèces communes du pain et du vin qu'il nous a caché dans l'Eucharistie, je ne dis pas ses faveurs et ses grâces, mais sa personne même, le principe et la source de toutes les grâces; sa personne qui soutient, qui nourrit, qui divinise, pour ainsi dire, tous les chrétiens qui s'en approchent avec le respect souverain qui lui est dû.

Or, c'est ainsi, mes chers auditeurs, que Dieu, agissant toujours pour la sanctification de chacun des hommes, comme pour celle du monde entier, fait dépendre ses dons les plus signalés, à l'égard du monde, d'une infinité de petits devoirs dont le détail paraît peu de chose aux yeux de l'humanité, et dont la réunion fait à ses yeux notre plus grand mérite. Eh! combien, parmi nous, ô

mon Dieu (si vos grâces de prédestination ne s'accordaient pas aux œuvres les plus communes), combien, parmi vos disciples les plus chers, trouveraient à peine dans le cours de leur vie l'occasion de vous offrir quelque chose de grand? Combien même, malgré le zèle qui les anime à vous servir, ne seraient pas capables de faire pour vous de grandes choses, et à qui votre providence doit épargner l'occasion des grandes épreuves, qui ne seraient pour leur faiblesse que de grandes tentations et de grands périls.

C'est donc aux actions communes et ordinaires de la vie chrétienne que Dieu devait attacher et qu'il attache en effet ces grâces spéciales dont je parle. Et, parce que de tous les caractères qui peuvent distinguer une vie chrétienne, le soin de pratiquer mille actes de vertu qui ne sont pas formellement commandés, le soin d'éviter mille fautes légères dont Dieu n'est pas grièvement outragé, est de notre part la marque infaillible et d'un amour plus tendre pour Dieu, et d'une correspondance plus fidèle aux mouvements de sa grâce. C'est donc à cette vigilance, à cette exactitude de l'homme chrétien, dans les moindres devoirs de la loi, que Dieu attache ces dons précieux dont l'enchaînement infaillible nous conduit, comme par degrés, au terme du bonheur.

Car, pour m'expliquer plus clairement encore, quelque impénétrable que soit à nos yeux la conduite de Dieu sur sa créature, dans la distribution de ses grâces, du moins n'ignore-t-on pas que cette conduite est toujours pleine d'équité et de sagesse, et que la libéralité que l'homme témoigne à Dieu dans son amour, est la mesure certaine des dons et des faveurs que Dieu lui destine; c'est-à-dire que plus l'homme est libéral envers son Dieu de ce qu'il peut tirer du fond de sa misère et de son indigence, et plus ce Dieu d'amour devient lui-même prodigue de toutes ses richesses à l'égard de l'homme. Or, sur ce principe incontestable, comment Dieu nous refuserait-il ses plus grands dons, dès que nous savons respecter jusqu'aux moindres devoirs de sa loi, puïsque c'est ce respect sincère et pratique pour tout ce qui n'est pas étroitement commandé, qui témoigne à Jésus-Christ, de la part de ses disciples, toute la libéralité dont leur amour peut être capable au sein des misères de l'humanité?

Est-ce en effet par l'accomplissement seul des préceptes et des devoirs rigoureux de la religion, que l'homme chrétien peut marquer à son Dieu toute la générosité de l'amour, dont il lui doit essentiellement l'hommage? Non, mes chers auditeurs, accomplir purement le précepte imposé par la loi, c'est trop souvent dans nous le pur effet de la crainte, plutôt que le seul ouvrage de l'amour: du moins c'est ne payer au Dieu souverain que ce qui lui est absolument dû; que ce que l'on est obligé de lui rendre sous les plus grièves peines. C'est s'en tenir avec le Dieu qui nous comble de biens à la rigueur inviolable de ses droits divins. Et dès là, ce n'est plus, en effet, libéralité de la part de l'homme, c'est devoir, c'est nécessité, c'est justice. Mais chercher à chaque pas l'occasion précieuse de l'honorer, de lui plaire, de reconnaître la continuité de ses dons; et dans ce dessein, toujours subsistant, s'astreindre à la perfection, du conseil, comme au devoir du précepte, aux œuvre de surérogation que l'amour inspire, comme aux œuvres d'obligation que la loi commande; à l'exemption des moindres péchés qui refroidissent le sentiment du cœur pour Dieu, comme à la suite des péchés griefs qui feraient à Dieu le dernier outrage : c'est uniquement là ce qui peut marquer à Dieu toute la libéralité de l'amour qui peut entrer dans le cœur de sa créature, et ce qui le rend lui-même à notre égard libéral et prodigue de ses plus insignes faveurs.

C'est donc à notre fidélité constante et soutenue dans l'observation des moindres devoirs que Dieu attache, pour les disciples de sa religion, et qu'il devait attacher les plus puissants secours de sa grâce. Et voilà, chrétiens, ce qui doit achever de vous faire sentir le bonheur inestimable dont l'observation parfaite de la loi de Dieu est le principe. Eh! que peut-il y avoir de plus heureux pour un disciple de Jésus-Christ qui connaît, qui aime, qui suit sa religion, que de découvrir à la fois dans la manière exacte dont il remplit constamment ses devoirs, et le préservatif de tout péché qui le rendrait ennemi de Dieu, et l'habitude des vertus qui distinguent les vrais chrétiens aux yeux de Dieu, et le mérite capable d'attirer sur lui toutes les grâces qui font le élus de Dieu. Et pour réduire en un mot tout le fonds de cette première partie, est-il rien de comparable au bonheur d'un chrétien qui peut se répondre avec une humble confiance de persévérer jusqu'à la fin dans la grâce et l'amitié d'un Dieu, qui veut être lui-même la récompense des vrais disciples de sa religion? D'un chrétien qui peut se dire à lui-même avec la confiance d'un saint Paul : Oui, je me promets que ni l'amour de la vie, ni la crainte de la mort, ni tous les périls qui m'environnent, ne pourront arracher de mon cœur cette charité vivifiante qui m'unit à Dieu, et qu'à moins d'un renversement total dans mes idées et mes sentiments (renversement qui n'a rien de probable, et dont le Dieu que je sers, me garantira par les secours efficaces de sa grâce) je ne me souillerai jamais en sa présence d'un seul crime qui soit capable de me damner et de me perdre.

Ah! mes chers auditeurs, pour peu que vous ayez été vainement sensibles au grand intérêt de votre éternité, vous éprouvâtes plus d'une fois, sans doute, ces cruelles inquiétudes de l'âme qui ont si souvent troublé et alarmé les plus grands saints sur l'incertitude de leur avenir éternel. Et quel est l'homme mortel en effet, l'homme assez sûr en même temps et de son Dieu et de lui-

même, pour s'occuper sans frayeur de ce dernier moment qui doit fixer irrévocablement son immortelle destinée? N'eût-on rien à craindre de la part du Dieu que l'on sert, de ce Dieu qui, pour être infiniment aimable, n'en est pas moins souverainement terrible, que n'a-t-on pas à craindre du côté de soi-même? De l'inconstance de son propre cœur, qui le porte à varier, à se contredire perpétuellement lui-même, sans autre attrait que celui de ses changements, de ses variations, de ses légèretés trop conformes à sa nature, et qui le font renoncer avec moins de peine au service d'un maître plein de bonté qui fait son bonheur, qu'au joug tyrannique du péché qui le rend essentiellement malheureux. Non, chrétiens, pour nous pénétrer de la plus juste crainte sur l'incertitude où Dieu nous laisse de notre persévérance future dans l'état de grâce qui nous sanctifie, il ne faut que cette inconstance funeste, trop naturelle à l'homme, qui rengage tous les jours tant d'âmes faibles dans les voies de l'iniquité, et qui nous expose nous-mêmes comme tant d'autres, fussions-nous plus forts que nous ne sommes, à trébucher à chaque pas dans la carrière de l'éternité.

Or, dans ces moments cruels de perplexité sur l'avenir, dans ces inquiétudes désolantes pour un cœur vraiment chrétien, quelle consolation ne serait-ce pas pour vous, mes chers auditeurs, de découvrir, dans le tissu de votre conduite, cette fidélité aux moindres devoirs de la loi divine, cette fidélité dont vous connaissez si peu l'avantage et le prix aux yeux du Seigneur, et qui néanmoins serait le gage le plus sûr, le préjugé le plus fort de votre persévérance dans l'amitié de Dieu et dans l'habitude de sa grâce? Quelle consolation serait, en effet, pour vous plus efficace que celle-là, dans les alarmes que doit causer à tous les hommes l'incertitude sur leur avenir où Dieu a voulu les laisser vivre? Et quoi qu'il en coûte de rigueurs et de peines à l'homme du monde guidé par l'amour-propre pour atteindre à ce degré de fidélité chrétienne qui lui ferait goûter de pareilles douceurs dans l'exercice de sa religion, ne trouverait-il pas dans ces douceurs mêmes, supérieures à tous les vains plaisirs de la terre, de quoi compenser toutes les peines plus apparentes que réelles, que cette fidélité lui impose? Heureux donc le chrétien fidèle aux moindres devoirs de la loi divine, puisqu'il assure, autant qu'il est possible, sa persévérance dans la grâce et dans la voie du salut auquel il aspire! Vous venez de le voir. Mais au contraire, malheur au chrétien qui se fait une habitude de mépriser les moindres devoirs de la loi divine; parce qu'il risque évidemment de perdre la grâce de son Dieu et de s'écarter pour jamais de la voie du salut, où doivent tendre toutes ses œuvres : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un principe de christianisme, confirmé par la nature même, qu'il ne fut jamais permis à l'homme, pour quel intérêt du monde que ce puisse être, de risquer à perdre son âme en s'exposant au péril évident de perdre la grâce de son Dieu, et que s'il ne se rend pas toujours grièvement coupable, quand il manque d'assurer, autant qu'il est possible, sa persévérance dans la grâce qui le sanctifie et dans la voie qui le conduit au ciel, du moins c'est toujours un crime et un désordre capital de sa part, quand il s'expose au danger prochain de perdre ce don céleste de la grâce qui l'unit à son Dieu, et conséquemment de se perdre lui-même pour l'éternité. Et voilà, chrétiens, ce qui me persuade que vous ne résisterez point, quels que soient vos préjugés, au grand motif qui me reste à vous offrir pour vous déterminer à l'observation parfaite de la loi de Dieu. Et que si la considération de l'avantage infini qui en résulte pour vous sanctifier en ce monde et vous sauver dans l'autre, n'a pu vous inspirer encore la fidélité constante aux moindres devoirs, la vue du malheur souverain, je veux dire des péchés les plus mortels qui suivent infailliblement du mépris que l'on en fait, surtout dans les conditions les plus relevées, obtiendra de vous cette fidélité pleine et entière, sans laquelle je prétends que vous ne vous sauverez jamais.

Il ne s'agit donc, mes chers auditeurs, que de vous faire vivement sentir cette vérité si constante, mais en même temps si peu connue des chrétiens du siècle : que la négligence habituelle des moindres devoirs conduit l'homme infailliblement aux plus grands désordres. Or, quand pour vous vaincre sur un point qui vous paraît si peu croyable, je n'emploierais pour tout raisonnement que le poids de l'autorité seule, ne serait-ce pas de quoi vous le rendre incontestable? Eh! que répliquer en effet à cet oracle de l'Esprit-Saint, que le mépris des moindres devoirs de la loi de Dieu sera pour quiconque le principe des plus terribles chutes? *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX.) Que répliquer à cet oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ, que l'homme infidèle dans les choses légères, quand il s'agit de la religion, ne le sera pas moins dans les grandes? *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est?* (*Luc.*, XVI.) Que répliquer au consentement unanime des maîtres de la morale et des docteurs les plus éclairés dans les voies de Dieu, qui se réunissent pour nous crier généralement et comme de concert, que des moindres infidélités à la loi on passe infailliblement au crime? *A minimis incipiunt et in maxima prorumpunt.* Que répliquer enfin à l'expérience infaillible de tous les temps, qui nous représente presque tous les désordres et les scandales du monde chrétien (c'est-à-dire le relâchement presque universel introduit dans le christianisme, la source des irrégularités dans les maisons saintement instituées, le dépérissement même de la foi dans tant d'incrédules et d'impies) comme une suite de cette licence

malheureuse à s'émanciper d'abord sur ce qui paraît moins important en fait de religion et de conscience?

Mais tout convaincus que vous êtes par l'autorité, soit divine, soit humaine, dont vous sentez tout le poids, vous voulez l'être encore par la persuasion de votre raison même; et vous me demandez ici, comment des négligences presque inévitables dans le service du Seigneur, et qui ne touchent point à l'essentiel de sa loi, peuvent avoir néanmoins pour vous, et pour tous les chrétiens, des effets si terribles? Vous avez peine à concevoir comment, déterminés que vous êtes à faire usage de votre liberté, de vos lumières, et du secours de Dieu, pour ne tomber dans aucun péché grief, vous y tomberez néanmoins infailliblement; et moi, chrétiens, pour vous persuader d'abord ce que le préjugé vous tend comme incroyable, j'ose vous dire, que, dans la disposition où vous êtes, de n'éviter le péché qu'autant qu'il serait mortel, c'est une présomption insoutenable de votre part, de compter sur vos lumières, de compter sur les secours du ciel, pour ne pas tomber dans les plus grands désordres. Pourquoi? Parce que vous manquerez infailliblement dans l'occasion la plus périlleuse : et de la fermeté nécessaire pour résister au penchant qui vous porte au péché; et du discernement capable de vous faire distinguer sûrement la grièveté du péché; et de la grâce de Dieu, la plus propre à vous soutenir contre l'attrait du péché.

Parcourons ces trois vérités, dont la connaissance est trop peu répandue, dans le christianisme, mais qui n'ont besoin que d'une exposition simple pour être mises dans tout leur jour.

1° Oui, mes chers auditeurs, tout déterminés que vous pouvez être à respecter les points essentiels de la loi de Dieu, si votre religion s'arrête précisément là, sans prétendre aspirer plus haut, le penchant de la nature qui porte tous les hommes au désordre, vous entraînera infailliblement plus loin que vous ne pensez, et vous fera transgresser pleinement ce précepte même que vous étiez résolu de ne violer jamais. Car n'espérez pas, quelle que soit l'habitude de vertu qui vous distingue devant Dieu et devant les hommes; n'espérez pas trouver en vous-mêmes une force, une fermeté d'âme pour le bien, qui n'est plus dans l'homme, et dont le seul péché d'origine nous a tous dépouillés. Quelles que soient en effet la nature et l'essence de ce péché fatal, devenu l'héritage commun du genre humain (dispute qui partage les écoles catholiques, et qui n'intéresse réellement en rien le fonds du christianisme); du moins, est-ce une vérité incontestable, que ce désordre introduit dans la nature humaine, a porté la désolation dans les plus nobles facultés de notre âme; qu'il a visiblement affaibli dans nous cette liberté qui devait être, et qui, malgré son affaiblissement est encore, le plus bel apanage de l'humanité, et qu'il a laissé dans les plus grandes âmes, dans les âmes les plus élevées, un penchant secret qui les entraîne vers la terre, et les porte sans cesse vers tous les déréglements inspirés par la passion? Penchant funeste dont saint Paul, au comble de la vertu, se plaignait amoureusement à son Dieu, et qu'il déplorait encore en lui-même, après avoir été ravi au troisième ciel; sous l'idée d'une loi tyrannique, qu'il éprouvait dans son âme, et qui ne cessait d'y combattre l'empire de la loi de Jésus-Christ, dont la grâce l'avait fait le disciple et l'apôtre : *Video aliam legem in membris, captivantem me in lege peccati.* (*Rom.* VII.)

Or, que suit-il de là, mes chers auditeurs? Vous l'avez déjà compris, ce qui suit de ce penchant violent qui nous porte à transgresser la loi; c'est que la force et le courage que l'on se promet dans la spéculation, pour observer le précepte, ne se soutiennent jamais parfaitement dans la pratique : et que tous les projets de vertu que l'homme peut former en présence de son Dieu, dégénèrent toujours dans l'exécution, de ce qu'ils étaient dans le sentiment du cœur. Ce qui suit de là, c'est que dans le dessein où nous sommes d'arriver à ce terme essentiel que nous devons absolument atteindre; il ne nous reste d'autre moyen pour y parvenir sûrement, que d'aspirer au-dessus du terme commandé; parce que la force du penchant dont le cœur est dominé, le fait déchoir infailliblement sur la route, quelles que soient les vertus auxquelles il aspire, et gagne toujours insensiblement sur la volonté sincère où il est d'accomplir ce que Dieu commande. Si donc, dans le plan de vertu et de christianisme que vous vous tracez à vous-mêmes, vous ne vous proposez pour unique fin que d'observer les points essentiels de la loi divine; si vous ne tendez pas plus haut, dans le projet de votre piété, pour vaincre le poids du penchant qui vous porte plus bas, quel autre sort devez-vous attendre, dans le système de votre conduite, que de tomber, peu à peu, par l'effet inévitable du penchant, jusqu'à ce point fatal où se trouve la prévarication qui donne la mort?

Ainsi, chrétiens, dans le principe où vous êtes de n'éviter que les offenses mortelles, n'eussiez vous à craindre que ce penchant terrestre qui porte l'homme le plus spirituel, au-dessous du terme vertueux qu'il se propose, c'en serait assez pour vous faire conclure, que vous tomberez infailliblement dans l'abîme du péché qui aboutit à l'abîme de l'enfer. Mais écoutez ce qui suit : Péché d'autant plus infaillible de votre part, dans l'habitude où vous êtes de négliger tout ce qui n'est pas absolument de précepte, que par là, vous fortifiez chaque jour dans votre cœur ce penchant naturel au péché, qui seul serait capable de vous perdre. Car quelque légères que vous paraissent tant de fautes et d'imperfections que vous craignez si peu de commettre, dans l'accomplissement des devoirs du christianisme, il n'en est aucune qui ne produise sur votre âme quelque

impression funeste, qui ne la rende plus faible, plus languissante pour le bien, plus hardie à s'émanciper, plus facile à se porter au mal. Ainsi point de raillerie, par exemple, point de médisance si légère, qui n'affaiblisse dans votre âme cette charité sensible et délicate, dont vous êtes redevables au prochain. Point d'acte d'orgueil si passager qui ne diminue de la part de votre esprit ou de votre cœur l'humilité essentielle aux disciples de Jésus-Christ. Point de parole, de regard capable de blesser tant soit peu la pudeur, qui ne vous dispose à franchir les bornes essentielles où doit se renfermer cette vertu, pour ne pas périr. Point de faute en un mot, si elle est commise avec liberté, qui ne diminue dans vous l'impression de vertu qu'elle offense, et qui n'y fortifie l'empire de la passion qui vous la fait commettre.

Or, mes chers auditeurs, qui se persuadera jamais que la passion toujours flattée par mille petits ménagements qui lui sont accordés sans cesse, bornera là ses impétueux désirs et ne portera pas ses prétentions plus loin? Se former de pareilles idées, ce serait s'amuser d'une chimère qui déshonore la raison humaine, ce serait n'avoir pas les premiers principes de la connaissance de soi-même, ce serait ignorer pleinement la nature de son cœur, celle des passions, à qui, il est essentiel, pour peu qu'on les écoute, de donner toujours dans l'excès et de ne s'en tenir jamais aux bornes qu'on leur prescrit. Oui, la passion une fois satisfaite dans ses premiers désirs n'en deviendra que plus fière et plus indomptable ; elle demandera de plus en plus, et après une faible résistance, vous accorderez tout : elle commandera bientôt et vous obéirez. Ou si vous étiez assez fermes, assez heureux, pour tenir quelque temps contre la violence de ses attaques, viendront enfin ces moments critiques, ces occasions périlleuses pour les plus grandes vertus, où la vôtre, déjà si affaiblie par tant de légères chutes, succombera infailliblement à l'effort de la tentation.

Car, ne comptez plus alors sur une liberté dont vous vous serez en quelque sorte dépouillés vous-mêmes, par le funeste empire que vous aurez laissé prendre à la passion sur votre cœur. Si vous aviez su d'abord la contraindre, cette passion dominante, et lui commander en tout ; c'est-à-dire si vous aviez d'abord interdit à ce cœur dont vous n'êtes plus le maître, vous, cette antipathie naturelle qui vous prévient contre cet homme, dont le caractère vous déplait et qui lui fait éprouver ces marques fréquentes de froideur et d'aversion de votre part ; vous, ce désir trop ardent de vous agrandir, et qui vous indispose contre quiconque pourrait partager votre fortune et votre élévation ; vous, cette sensibilité extrême sur tout ce qui peut toucher votre réputation dans l'esprit du monde, et qui vous rend esclaves de ses jugements en mille circonstances de la vie ; vous, ces premiers sentiments d'inclination et de tendresse, pour cette personne trop aimable à vos yeux, dont l'idée vous suit partout et vous distrait jusqu'au pied des autels ; qui que vous soyez, à qui je parle dans ce moment et dont je développe le fond du cœur, si vous aviez su captiver ainsi ces passions encore faibles et les traiter avec le sentiment de mépris qu'elles méritent, en esclaves de votre raison et de votre religion ; oui, vous pouviez alors vous répondre de la victoire, dans ces moments, dans ces occasions terribles, dont il n'est point de vie humaine qui soit exempte.

Mais loin de réprimer dans votre cœur cette antipathie secrète contre votre frère, vous l'aurez nourrie et fortifiée sans cesse par ces légères railleries, ces réflexions malignes que vous vous permettez librement et volontiers à son égard. Viendra ce moment critique, où piqué d'un outrage, d'un affront réel ou prétendu, qu'il vous aura fait, vous ne pourrez vous résoudre à l'accomplissement du précepte à son égard, qui vous ordonne de lui pardonner et de l'aimer. Mais, loin de modérer d'abord ces désirs outrés d'élévation et de fortune, vous les aurez rendus plus vifs par ce travail assidu qui ne tend qu'à les satisfaire. Viendra ce moment périlleux où le mérite d'un rival s'opposant à vos projets, vous vous porterez infailliblement à le perdre et à le détruire, pour vous élever sur ses ruines, contre tous les droits de la charité et de la justice. Mais loin de combattre dans son principe cette sensibilité excessive, sur tout ce qui peut concerner votre réputation dans l'esprit du monde, vous l'aurez augmentée sans cesse par mille nouveaux soins, mille empressements à la mériter. Viendra ce moment fatal, où ne pouvant accorder le devoir avec le suffrage et l'estime du monde dont le désir vous possède ; le devoir sera infailliblement sacrifié, soit au désir de plaire au monde, soit à la crainte de lui déplaire. Mais loin de renoncer d'abord à ces discours flatteurs, à ces complaisances suspectes pour cette personne dont le mérite prétendu avait surpris votre cœur, vous aurez nourri dans vous par la réflexion ce sentiment d'inclination et de tendresse, où votre esprit séduit par l'amour-propre n'apercevait rien de criminel. Viendra ce moment terrible, où l'idée du crime présentée à votre imagination, sous ces charmes funestes dont sait la revêtir le démon de la chair et de la volupté, vous ne serez presque plus le maître de contenir votre cœur et d'arrêter la violence de ses sentiments et de ses désirs coupables.

Hé quoi! chrétiens, on a vu, et l'on voit encore tous les jours ce qu'il y a de plus vertueux, de plus saint et de plus héroïquement saint dans le christianisme, pouvoir à peine échapper au naufrage dont leur vertu est menacée, et n'aborder au port de la grâce qu'avec des peines infinies, dans ces moments d'orage et de tempête qui ne sont que trop ordinaires dans la vie humaine. Eh! comment donc, comment des hommes faibles, des hommes passionnés, tels que vous l'êtes, déjà presque vaincus par des passions dont ils n'ont pas su vaincre les premiers

désirs, seraient-ils à l'épreuve de ces affreux périls? ou plutôt comment ne succomberaient-ils pas également et à la force de la tentation, et à la faiblesse de leur vertu?

2° Mais supposons, si vous le voulez, ce qui ne sera jamais, que le penchant du cœur humain pour le désordre, déjà si fort par la nature, nourri de plus par l'habitude, devenu plus terrible encore par ces occasions funestes, inséparables de la vie, ou plutôt de la condition humaine, supposons, contre toute apparence, que ce penchant toujours terrible, vous laissera pleinement le maître de vous arrêter à votre gré et ne vous entraînera pas au delà des justes bornes de la loi; serait-ce là de quoi vous assurer contre le péril évident que je vous représente, d'offenser mortellement votre Dieu? non, mes chers auditeurs, il faudrait échapper encore pour vous mettre à l'abri du péril, à l'ignorance et à l'aveuglement de l'esprit humain, qui fait aisément confondre, et ce qu'il y a de mortel et ce qu'il y a de véniel dans le péché. Oui, je le veux, vous userez de toutes vos lumières, pour discerner sûrement jusqu'à quel point vous pouvez vous écarter de la loi sans mériter l'enfer; mais combien d'occasions où vous n'aurez pas de vous-mêmes assez de lumières pour vous décider dans vos doutes, sans un risque évident de tomber dans l'erreur?

Où sont en effet les chrétiens assez instruits, pour se flatter de bien connaître jusqu'où s'étendent leurs obligations sur tous les points de la loi de Jésus-Christ? J'entends leurs obligations communes attachées à la qualité de chrétiens, qui les distingue; leurs obligations particulières, attachées à leur état et à leur condition selon le monde; leurs obligations personnelles, attachées aux besoins et à la situation singulière de chacun d'eux; où sont, dis-je, les chrétiens assez éclairés, pour oser se répondre de leurs lumières sur un détail si étendu? Et quel désordre au contraire plus universel, dans le monde le plus distingué par les connaissances humaines, que l'ignorance de sa religion et de ses principaux devoirs? Dispensez-moi, mes chers auditeurs, de m'étendre sur un désordre dont le détail me conduirait trop loin, et que j'ai déjà eu lieu de déplorer ailleurs. Or, ce défaut seul de connaissance en fait de religion, qui semble avoir pénétré dans tous les états du monde chrétien, dans l'ordre même des savants, qui semblent aspirer à tout savoir, hormis Jésus crucifié qui faisait toute la science de saint Paul; ce seul défaut de connaissance sur le fonds et le détail du christianisme ne suffirait-il pas, chrétiens infidèles, pour confondre votre idée présomptueuse, lorsque vous prétendez discerner vous-mêmes, dans le besoin, les distances et les divers degrés du péché?

Ce n'est pas là, cependant, la preuve unique que me fournit la religion contre vos prétentions téméraires; et (sans recourir à cette ignorance qui vous est commune avec tant d'autres, pour vous faire sentir le danger de vos principes, qui vous semblent suffire pour discerner les péchés légers ou griefs) combien d'occasions n'aurai-je pas à vous offrir, où toutes les lumières humaines réunies dans votre esprit ne distingueraient pas sûrement ce point précis, que vous cherchez, dans l'idée de vous permettre tout ce qui n'est point mortel dans le péché? Car, que faut-il souvent, mes chers auditeurs, pour différencier une infinité de péchés devenus trop ordinaires dans le monde, et pour leur communiquer ce degré d'énormité qui dépouille l'âme de la grâce, et lui porte le coup de la mort? Hélas! un peu plus ou un peu moins de malice, que Dieu seul peut bien connaître, parce que lui seul peut sonder l'esprit et le cœur qui en sont la source.

C'est-à-dire, un peu plus, un peu moins de malignité dans ce malheureux goût de médire, que vous regardez comme le sel du discours, et le charme des conversations dans la société. Un peu plus, un peu moins de complaisance dans le souvenir affecté de ces objets séduisants, de ces événements périlleux à la pudeur. Un peu plus, un peu moins de vivacité dans ces désirs ambitieux de parvenir au terme où l'on aspire, et de s'élever de plus en plus au-dessus de ce que l'on est, et de ce que l'on doit être, selon la médiocrité de ses talents. Un peu plus, un peu moins d'amour de soi-même, dans cette recherche continuelle que l'on fait de tout ce qui peut flatter la chair et les sens, et quelques restes de passions dont on ne veut pas se détacher. Un peu plus, un peu moins d'aigreur dans ces inimitiés entretenues des années entières sous couleur de pure indifférence et d'antipathie naturelle. Un peu plus, un peu moins d'attache à cette vaine beauté du corps, qui fait l'occupation la plus sérieuse, et tout à la fois la plus frivole de votre vie. Un peu plus, un peu moins d'emportement et de dépit, dans ces disgrâces sensibles dont Dieu vous frappe, pour vous punir ou vous éprouver dans la vie présente. Un peu plus, un peu moins de mépris pour ces devoirs de religion moins importants, que vous osez traiter tous les jours de minuties et de bagatelles.

Que vous dirai-je? Un peu plus, un peu moins d'intention dans l'esprit, de corruption dans le cœur; et ce plus ou moins, en tout genre de péché et de passions, souvent séparés l'un de l'autre par un dégré imperceptible dont nul docteur ici-bas ne saurait être l'arbitre et le juge; voilà, mes chers frères, les limites fatales qui trop souvent décident dans votre cœur de la vie ou de la mort; de la lumière ou des ténèbres; de la grâce ou du péché; de l'amitié de Dieu ou de sa haine; de votre ciel ou de votre enfer. Or, quelque supérieures que soient vos lumières, pouvez-vous discerner sûrement, dans le péché qui vous plaît, ces degrés différents d'indignité, que leur proximité, plus grande encore qu'on ne l'imagine, doit confondre aux yeux d'une intelligence humaine et bornée? Quoi qu'il en soit,

chrétiens, voilà ce qui faisait trembler saint Augustin, dans le sein de la perfection chrétienne, et qui l'obligeait à se resserrer dans les bornes les plus étroites du devoir, pour se garantir sûrement de l'illusion et de l'erreur. Et malheur à nous, si nous croyant plus éclairés dans les voies de Dieu, que ce flambeau lumineux de l'Église, nous ne cherchons pas, comme lui, le remède infaillible aux illusions de notre esprit, dans l'observation pleine et entière de tous les points de la loi de Jésus-Christ!

Mais je dis plus encore, mon cher auditeur, et vous supposant à vous seul plus de lumières, de sagacité, de pénétration qu'à saint Augustin et aux plus grands génies des différents siècles, pour discerner sans erreur le juste point du péché grief; je dirai toujours, dès qu'il s'agit de vous-même, que vous y serez infailliblement trompé, et que vos lumières mêmes seront, en mille occasions, le premier principe de votre aveuglement. Je m'explique : car enfin, sans vous prêter ici des sentiments étrangers à la disposition actuelle de votre cœur, c'est toujours l'amour-propre, c'est l'envie de vous satisfaire, qui vous retient dans cette médiocrité de christianisme où vous n'aspirez qu'à ne pas violer pleinement le précepte. On veut, il est vrai, se satisfaire, sans préjudice de la vertu essentielle au salut. Mais on veut également opérer son salut, sans préjudice des satisfactions que l'on croit pouvoir se procurer sans crime. On craint assez la justice de Dieu dont on suit la religion, pour ne sacrifier pas entièrement cette crainte au plaisir ou à l'intérêt terrestre; mais aussi le plaisir ou l'intérêt du monde tiennent-ils trop au cœur, pour que l'on en fasse pleinement le sacrifice à la loi de Dieu.

Or, dès que l'amour-propre sera le vrai principe de cet état de médiocrité en fait de religion, état où l'on ne craint en effet que ces péchés énormes dignes de l'éternité de l'enfer, à quoi peut aboutir cette pénétration, cette étendue de lumières dont vous vous flattez? qu'à satisfaire l'amour-propre aux dépens de la conscience, et à vous suggérer de nouveaux moyens de vous égarer par des routes plus obliques peut-être, et plus détournées que celles où se perd le commun des hommes, mais qui n'aboutissent pas moins infailliblement au terme de la perdition éternelle. Car, pour satisfaire l'amour-propre autant qu'il est possible, sans agir formellement contre la réclamation de la conscience, il vous faudra souvent entrer dans l'examen et la discussion de la loi de Dieu. Or, dans l'examen que vous ferez de cette loi, toujours gênante pour quiconque s'en tient, comme vous, à la rigueur du précepte, combien de fois vous arrivera-t-il de l'adoucir, de l'interpréter, de l'éluder même en mille manières, et de vous en dispenser entièrement, sur une infinité de prétextes frivoles, de raisonnements captieux que la subtilité de votre esprit opposera aux plus solides principes du christianisme? Oui, ce serait pour vous un présent du ciel, et qui vous garantirait de mille erreurs, qu'un esprit plus simple de sa nature, et moins versé que le vôtre dans les connaissances humaines.

Mais cet esprit plus éclairé, plus pénétrant qui vous distingue, une fois devenu l'esclave de votre cœur, et rendu, pour ainsi dire, à l'amour-propre, que vous voulez ménager jusqu'à un certain point, cet esprit qui n'est plus à lui-même emploiera désormais toutes ses ressources, à quoi? à déguiser, à pallier, à diminuer à vos yeux certains péchés favoris, dont l'amour-propre est plus flatté, à reculer les bornes qui, sur certains points capitaux, distinguent les pures fautes des offenses mortelles; l'effet de cet esprit trop humain, qui veut accorder les droits de l'amour-propre et ceux de la conscience, ce sera, par exemple, de déguiser, sous le nom spécieux d'amitié, ce commerce de galanterie et de tendresse, qui porte déjà la corruption dans votre âme; de vous suggérer mille faux moyens de défense, pour vous assurer, contre toute justice, la possession d'un bien qui ne vous appartient pas, et pour ériger en droits légitimes vos prétentions sur ce point les plus chimériques. L'effet de cet esprit qui veut accorder l'amour-propre et la conscience, ce sera de vous faire regarder comme peu de chose l'injure la plus atroce que vous aurez faite à un ennemi, et de vous représenter comme un monstre la plus légère injure que vous en aurez reçue vous-mêmes; en sorte que cette pénétration même qui vous rassure contre le danger de l'erreur dont je vous menace, deviendra le plus sûr principe de votre aveuglement et de l'illusion qui vous perdra. Dis-je rien ici, mes chers auditeurs, dont l'expérience ne vous fournisse à tous une infinité d'exemples? et vîtes-vous jamais des esprits dans le monde chrétien abuser plus de leurs lumières, donner dans des travers, des égarements plus pitoyables, en fait de religion et de conscience, quand le moindre intérêt influait dans leurs jugements, que les génies les plus éclairés d'ailleurs, et qui avaient reçu plus de ressources et de lumières du ciel, pour se garantir des piéges de l'illusion et de l'erreur?

3° Ainsi, chrétiens, dans le principe où vous êtes de vous permettre toute espèce de péché qui ne serait pas mortel à vos yeux, ainsi manquerez-vous au besoin, non-seulement de la fermeté nécessaire, pour résister au penchant naturel qui vous entraîne au péché, mais encore du discernement capable de vous faire distinguer sûrement la grièveté du péché; et dès-lors l'illusion de votre esprit ne sera pas moins efficace pour vous perdre, que le penchant du cœur. Quelle sera donc votre ressource dans cette double extrémité, mon cher auditeur? Le secours de la grâce, me direz-vous sans doute, de cette grâce également capable d'affaiblir les penchants du cœur, et de dissiper les ténèbres de l'esprit de l'homme. Mais

de bonne foi, ne serait-ce pas dans vous une présomption insoutenable de compter sur des grâces que Dieu est non-seulement en droit de vous refuser, mais dont vous rend positivement indigne cette infidélité dont vous faites une profession ouverte dans la pratique de la loi de Dieu?

Que ce Dieu, en effet, dans le trésor de ses miséricordes, nous réserve toujours certaines grâces, dont votre infidélité la plus criminelle ne vous privera jamais, qu'il vous destine, ainsi qu'à tous les hommes, et plus encore à tous les chrétiens, des secours généraux, absolument nécessaires à l'homme chrétien, pour obéir aux préceptes de sa loi; c'est, mes chers auditeurs, de quoi je conviens sans peine, et ce que je regarde avec vous comme un principe incontestable que la raison suffirait à nous persuader. Mais, outre ces grâces communes et générales destinées à tout disciple de Jésus-Christ, ignorez-vous qu'il est des grâces spéciales que Dieu ne verse que sur des âmes plus fidèles, des âmes plus parfaitement dévouées à l'observation de sa loi. Or ce sont ces grâces victorieuses, sans lesquelles vous pourriez absolument vous soutenir contre la puissance du monde et de l'enfer, et sans lesquelles néanmoins vous ne vous garantirez jamais, du moins constamment, des fureurs de l'un et de l'autre, que Dieu vous refusera et qu'il doit vous refuser même, pour venger ces indignes réserves qu'il éprouve de votre part dans l'observation de sa loi, réserves qui, sans rendre l'homme chrétien grièvement coupable envers Dieu, outragent néanmoins ce Dieu suprême dans ses plus essentiels attributs, et lui font regarder tous les services de ses disciples, comme un esclave qui le déshonore, loin de contribuer au progrès de sa gloire.

Car est-il rien de plus humiliant pour le Dieu de grandeur et de majesté, que d'être servi par des hommes qui n'ont pour lui de respect et de crainte solide, qu'autant qu'il les menace, et qui ne balancent pas à l'insulter mille fois le jour, dès qu'ils n'ont point à craindre, en l'insultant, les derniers coups, les coups éternels de sa justice? Est-il rien de plus humiliant pour le Dieu de sainteté et de perfection, que d'être servi par des hommes qui se font un principe de mépriser tout ce qui ne servirait qu'à les conduire à une vie plus sainte, et qui, dans les faibles vertus qu'ils pratiquent, cherchent bien moins à éviter le péché même, que la peine et le châtiment du péché? Est-il rien de plus humiliant pour le Dieu de bonté et d'amour, que d'être servi par des hommes que la crainte seule retient dans certaines bornes qu'elle prescrit à la faiblesse de leur amour, qui s'occupent, pour ainsi dire, à supputer sans cesse ce qu'ils doivent dans la rigueur au Dieu souverain, pour ne pas mériter son éternelle disgrâce, et qui se mettent peu en peine de violer sa loi, dès qu'ils n'ont point d'autre risque à courir que celui de l'offenser et de lui déplaire?

Parlez ici vous-mêmes, chrétiens lâches et infidèles, servir Dieu, dans ces sentiments si éloignés du vrai christianisme, qui sont les vôtres; est-ce le servir en effet, ou plutôt, n'est-ce pas le déshonorer par l'exercice même de cette religion que vous professez, et dont il prétendait tirer sa gloire? De quel œil donc, mes chers auditeurs, de quel œil ce Dieu de grandeur, ce Dieu de sainteté, ce Dieu d'amour, doit-il regarder vos prétendus services, et ne cesserait-il pas d'être ce qu'il est par essence (le Dieu de majesté, le Dieu de perfection, le Dieu d'amour), s'il ne vous refusait pas dans l'état d'infidélité où vous voulez vivre, ces faveurs, ces grâces spéciales, sans lesquelles il est si ordinaire et si facile de tomber dans les plus grands désordres?

Après cela, chrétiens infidèles, oserez-vous encore vous rassurer comme vous faites, sur la légèreté prétendue de vos infidélités à l'égard des différents devoirs de la religion? Oserez-vous nous dire que ce sont des bagatelles, des riens, que ces fautes légères dont on vous fait tant de peur, dans le tribunal ou dans la chaire évangélique? Hé! qu'importe, je vous prie, que ces péchés soient légers en eux-mêmes, s'ils doivent avoir pour vous des effets si terribles? Qu'importe que vous périssiez insensiblement ou tout à coup de cette mort spirituelle qui fait les réprouvés; si votre perte, dans les principes de la religion est également certaine et inévitable? Hé! comment ne le serait-elle pas? puisqu'il sera toujours vrai, dans l'état où il vous plaît de vivre, c'est-à-dire, dans l'état d'infidélité aux devoirs moins importants de la loi, que vous manquerez infailliblement dans l'occasion, et de la fermeté nécessaire pour résister au penchant funeste qui vous porte au péché, et du discernement capable de vous faire distinguer sûrement la grièveté du péché, et de la grâce la plus propre à vous soutenir contre l'attrait du péché.

Heureux encore (ne perdez pas, je vous prie, cette réflexion par laquelle je finis), heureux dans votre malheur même, si vous étiez au moins capable de le sentir et de le connaître! Mais ce qu'il y aura de plus déplorable dans votre malheureux sort, c'est que vous ignorerez même entièrement l'horreur de votre état et le changement qui se sera opéré dans vous par par le péché; c'est que déjà frappés de la disgrâce de votre Dieu, vous croirez être encore dans sa grâce, et posséder toujours cette amitié divine dont il honore ses élus. Un crime plus grossier, plus frappant, dit saint Chrysostome, aurait été moins funeste à votre salut; vous en eussiez été surpris, effrayés, consternés et le remords qui l'aurait suivi de près, vous aurait fait rentrer efficacement en vous-mêmes, et recourir dans le moment au bain salutaire de la pénitence. Mais parce que vous aurez abouti au terme fatal du péché, par une voie droite en apparence, et qui ne paraissait pas vous écarter du chemin tracé par l'Evangile, pour vous conduire au ciel; parce que la dernière faute qui vous aura perdus devant Dieu, n'était séparée que par

un degré peu sensible de tant d'autres qui la précédèrent; parce que vous serez, pour ainsi parler, descendus peu à peu dans l'abîme, plutôt que vous n'y serez tombés; de là nul sentiment, nul connaissance, nul soupçon même; et conséquemment nul trouble, nul remords de votre péché. De là l'endurcissement, l'insensibilité de votre cœur, à tous les motifs capables de vous arracher au péché. L'approche des sacrements vous était fréquente et familière; persuadés de votre innocence, vous continuerez d'en approcher comme auparavant; et des confessions, des communions multipliées seront autant de profanations et de sacriléges qui vous endurciront de plus en plus. De là le contentement et la satisfaction de votre cœur jusque dans le sein du péché. Vous vous applaudirez de vos mérites, vous vous croirez riches en vertu : *Tu dicis : Dives sum* (*Apoc.*, III); mais le Dieu qui sonde les cœurs vous aura déjà réprouvés, comme un misérable dépouillé de sa grâce, et couverts de toutes les misères que le péché entraîne après soi : *Et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper et cæcus, et nudus.* (*Ibid.*)

De là enfin la mort même dans le péché. Non l'approche de la mort, dont le flambleau funèbre éclaire quelquefois les plus grands scélérats sur l'énormité de leurs crimes, ne dissipera point cet aveuglement déplorable, où l'habitude des fautes légères vous aura insensiblement conduits. Rassurés par la régularité apparente d'une vie, dont le tableau ne vous offrira point de ces chutes grossières qui répandent l'alarme sur le dernier moment, vous partirez avec confiance pour l'éternité, et votre âme croyant voler vers le ciel, se sentira tout à coup précipitée dans l'enfer. Et quel enfer, chrétiens, quel enfer, que celui d'une âme qui pensera éternellement, qu'il a tenu de sa part, à si peu de chose, qu'elle ne fût éternellement heureuse! Qu'il n'eût fallu pour cette éternité de bonheur, dont elle a perdu pour jamais la jouissance, que veiller un peu plus sur elle-même, que mieux pratiquer certains devoirs, que se priver de quelques vains plaisirs, qui ne faisaient après tout qu'irriter la passion, plutôt que la satisfaire! Quel enfer, que celui d'une âme qui découvrira clairement le principe de son éternelle réprobation dans cette suite de péchés légers, qu'elle eût aisément évités par quelques moments d'attention et de vigilance! Désolations, regrets, transports, désespoirs éternels d'une âme ainsi perdue, que ne puis-je au moins graver cette dernière idée dans vos esprits, pour donner plus de poids à ce que je viens de dire!

Car il faut l'avoner, mes chers frères, je sens, malgré moi-même, en finissant, ce que j'avais prévu dès l'entrée de ce discours. Non, vous n'êtes point convaincus, vous n'êtes point persuadés de sa vérité. Je ne sais quel orgueil, que l'on prend pour noblesse d'âme, détruit ici toute la force et l'évidence des preuves que la foi, l'expérience et la raison nous présentent. Vous vous attachez, dites-vous, à ce qu'il y a de grand et de solide dans la religion. Mais quoi! (pour vous retracer sous un nouveau jour tout ce que je viens de vous faire entendre) quoi! le salut éternel où vous aspirez, serait-il donc l'ouvrage de quelques œuvres plus apparentes et plus marquées, de quelques accès de ferveur et de courage, qui ne peuvent occuper que quelques instants passagers dans l'espace de vos jours? Ignorez-vous que la vie chrétienne est une guerre interminable, où l'on a le monde, l'enfer et soi-même à combattre? que ce n'est point au moment même du combat décisif que l'on s'y prépare; que n'eût-on que soi-même à vaincre dans la vie présente, on ne vient à bout de ce triomphe que lentement et par degrés; et qu'il est rare de sortir victorieux des grandes épreuves dont la vie humaine est remplie et comme assiégée de toutes parts; si le succès ordinaire dans les moindres occasions, ne nous a pas accoutumés à la victoire?

Vous vous attachez à ce qu'il y a de grand dans la pratique de la religion; attachez-vous donc à tous les devoirs de cette religion sainte, vous repond ici la raison même. Car est-il rien dans la religion de Jésus-Christ, qui ne soit grand, qui ne soit divin dans son principe? Tout ce qu'elle renferme, soit de dogme à croire, soit de morale à pratiquer pour le genre humain, ne provient-il pas également de Dieu, de Jésus-Christ, et de cette Eglise infaillible qu'il nous a laissée pour mère? Et quelle indécence de notre part, faibles et petits essentiellement, comme nous le sommes, de nous croire trop grands parmi les êtres d'ici-bas, pour obéir et pour dépendre sans cesse du souverain Etre! Quelle indécence de regarder comme au-dessus d'une raison supérieure, telle qu'il nous plaît de nous l'attribuer, des devoirs, des conseils, des exercices du christianisme, évidemment émanés de la raison incarnée de la sagesse de Dieu même!

Vous vous attachez à ce qu'il y a de grand dans la pratique de la religion, et moi j'ose vous dire que, dans le sens où vous l'entendez, vous attacher à ce qu'il y a de grand dans le christianisme, c'est proprement ne vous attacher à rien; ou plutôt que c'est vous détacher également de toute espèce de bien dans le cours de la vie, de tout genre de vertu, de sainteté et de perfection, parce que, pour être vraiment vertueux, vraiment saint sur la terre, il faut l'être habituellement et constamment. Il faut l'être à chaque jour, à chaque heure, à chaque moment, et que l'occasion trop rare dans la brièveté de la vie humaine, d'exécuter pour Dieu de grandes choses, ne saurait former dans l'homme chrétien cette persévérance, cette habitude, cette continuité de vertu que le ciel mérite, que la religion demande, et que lui prescrit sa propre faiblesse, pour ne pas succomber dans la carrière de l'éternité.

Vous vous attachez à ce qu'il y a de grand dans la pratique de la religion; mais avez-vous bien compris ce qui, dans les principes de la religion, fait la vraie grandeur de vos

œuvres? Avez-vous conçu que le prix de ces œuvres chrétiennes ne saurait provenir de ce qu'elles ont de grand, d'héroïque, de merveilleux même, aux yeux du monde? Savez-vous que l'action de piété la plus apparente, qui édifie, qui étonne, qui frappe le monde chrétien, qui excite son admiration, qui attire tous ses regards, peut ne pas mériter un seul regard de la part du ciel; tandis qu'une action traitée de bagatelle et de minutie au tribunal du monde, nous élève devant Dieu, parce que le principe en est grand, nous élève, nous ennoblit et nous couronne pour l'éternité?

Vous vous attachez à ce qu'il y a de grand dans la pratique de la religion; eh! jusqu'à quand, Seigneur, les enfants de lumière seront-ils moins sages, moins clairvoyants dans les intérêts célestes qui les occupent que ne le sont les enfants du siècle dans les intérêts humains où se terminent toujours leurs espérances? Je vois ceux-ci ne rien négliger dans les affaires du monde; je vois que tout leur paraît grand, que tout mérite l'attention, la vigilance, l'activité de leur esprit; et cependant quelle petitesse réelle dans presque tous les objets, les plus sérieux en apparence, qui les occupent? C'est dans l'affaire seule du salut éternel que tout importe, que tout sert et conduit au succès et à la victoire; et c'est dans cette unique affaire, ô mon Dieu! que tout paraît léger et sans conséquence aux regards du monde.

Vous vous attachez à ce qu'il y a de grand dans la pratique de la religion; mais vous faudrait-il donc une religion plus relevée, plus sublime que ne fut celle des plus grands hommes et des héros les plus distingués du christianisme; que ne fut celle de tant de saints, de tant de docteurs célèbres de leur temps, et plus encore par la voix de tous les siècles? Or, parcourez d'un coup d'œil l'histoire de leur vie, et jugez s'il fut jamais des hommes plus fidèles à la pratique de ce qui paraît le moins relevé dans les devoirs de la religion. Voyez si l'éclat de leurs travaux et de leurs combats pour le soutien de la foi; si ces grands sacrifices qu'ils avaient à faire devant Dieu et le monde, de leur repos, de leur fortune et de leur vie, affaiblirent jamais leur estime, leur attention, leur respect pour ces moindres devoirs de religion méprisés du monde.

Vous vous attachez à ce qu'il y a de grand dans la pratique de la religion; mais figurez-vous un fils qui, au sein de sa famille, bornerait tout son amour à ne pas insulter ouvertement le plus tendre des pères; un disciple qui ne respecterait les leçons du maître qu'il écoute, qu'au moment des menaces qui lui sont faites; un courtisan qui croirait tout faire pour son prince, dès qu'il ne serait pas rebelle aux ordres qu'il lui intime; un guerrier qui compterait pour rien tous les menus règlements de la discipline militaire? Que penseriez-vous de ces hommes? Ne seraient-ils pas, selon vous-mêmes, des caractères justement réprouvés, je ne dis pas de Dieu, mais du monde le moins chrétien? Et si vous leur ressemblez, quand il s'agit de christianisme, pourriez-vous ne pas être enfin réprouvés du Dieu qui en est l'auteur? Ah! mes chers auditeurs, réformons enfin ce préjugé funeste, qui nous cache l'importance des moindres devoirs de la loi divine. Peut-être le monde traitera-t-il notre exactitude de puérilité, de superstition, de scrupule? Mais quoi qu'en puisse penser le monde dont je parle, toujours peu raisonnable, parce qu'il est peu chrétien, ce sera le moyen de gagner le cœur d'un Dieu à qui seul il importe de plaire, et de mériter un jour de sa part cette consolante parole : *Venez, bon serviteur, parce que vous m'avez été fidèle en peu de chose; prenez possession du royaume céleste, dont j'ai fait pour vous la conquête, et goûtez-y le bonheur éternel.* C'est, chrétiens, ce que je vous souhaite à tous, au nom du Père et du Fils, etc.

SERMON III.

SUR LA STÉRILITÉ DU MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE.

Spiritus sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia. (*Luc.*, III.)

L'Esprit-Saint que mon Père doit vous envoyer en mon nom vous enseignera toute vérité.

Que l'Esprit-Saint, cet Esprit toujours adorable, procédant éternellement du Père et du Fils, et non moins Dieu que le Père et le Fils dont il procède; que cet Esprit divin éclaire tout à coup les esprits les plus grossiers, tels que les apôtres, et les élève au rang des plus sublimes intelligences, quand il veut bien s'en faire le docteur et le maître; c'est, chrétiens, ce qui ne saurait être ni pour vous, ni pour moi, un objet d'étonnement et de surprise; parce qu'il sera toujours essentiel à l'esprit de Dieu, à cette lumière incréée dont tous les astres ne sont qu'une faible image, de dissiper à son gré les plus épaisses ténèbres de l'ignorance et des passions attachées à l'humanité. Mais que ce même Esprit, que cet Esprit tout-puissant qui triompha de l'ignorance et de l'imperfection des apôtres, qui par le moyen de ces hommes renouvelés pour ainsi dire et changés en d'autres hommes, convertit l'univers et le sanctifia; que ce même Esprit qui nous députe encore au milieu de vous, pour soutenir par nos discours le grand ouvrage de la conversion du monde dont il fut le premier auteur, soit devenu, pour ainsi dire, un esprit stérile et infructueux qui produit à peine quelques vertus dans le christianisme, après avoir sanctifié tout le monde idolâtre; voilà, mes chers auditeurs, ce qui m'étonnerait plus mille fois que tous les prodiges qu'il opéra par les apôtres, si je ne découvrais dans vous-mêmes les plus grands obstacles qui peuvent s'opposer à sa fécondité et à sa puissance. Si l'on en croit le monde, c'est à nous sans doute, et uniquement à nous-mêmes, qu'il faut s'en prendre de la stérilité de la parole sainte. C'est, dites-vous, que nous ne ressemblons en rien aux pre-

miers apôtres de Jésus-Christ ; que nous ne retraçons à vos yeux ni la sainteté de leurs mœurs, ni l'éloquence de leurs discours : et moi, mes chers auditeurs, je soutiens que rien n'est plus injuste de votre part que de rejeter sur nous la stérilité du ministère évangélique, et qu'il ne faut que réfléchir sur votre conduite envers les ministres de l'Evangile, pour vous obliger à convenir que vous seuls êtes vraiment coupables du peu de fruit de leurs discours. Comment et pourquoi ? Le voici ; c'est que rien n'est plus propre que votre conduite à notre égard, à nous ôter dans le ministère tous les moyens de contribuer au progrès de la religion : ce sera le sujet de la première partie.

C'est que rien n'est plus propre que votre conduite à notre égard, à introduire dans le ministère tous les défauts qui s'opposent au progrès de la religion ; ce sera le sujet de la seconde partie. Il s'agit, ô Esprit-Saint, de justifier l'efficace de votre parole ; jamais votre secours ne me fut plus nécessaire ; c'est pour votre gloire que je le demande, et c'est par l'intercession de votre sainte épouse que je me promets de l'obtenir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Pour contribuer, comme nous le devons en qualité de ministres de l'Evangile, au progrès de la religion de Jésus-Christ, a quoi doivent tendre, surtout de nos jours, tous les travaux du ministère évangélique ? A trois grandes choses que vous ne pouvez ignorer, mes chers auditeurs ; je veux dire à persuader les vérités de la religion contre le libertinage et l'incrédulité du monde, à soutenir la gloire de la religion contre les intrigues et les cabales du monde. Oui, voilà de nos jours, et pour tous les temps, les trois grands objets que doivent se proposer, pour le bien de la religion, tous les ministres et les prédicateurs de l'Évangile. Or, je prétends que rien n'est plus capable que votre conduite à notre égard, de nous ôter tous les moyens nécessaires à l'accomplissement de ces grands desseins. Pourquoi, me direz-vous ? Parce qu'il ne faut que cette conduite de votre part envers les ministres de l'Evangile, pour leur ôter dans l'exercice du ministère évangélique, et la grâce nécessaire pour persuader les vérités de la religion, et la liberté nécessaire pour défendre les droits de la religion, et le succès nécessaire pour soutenir la gloire de la religion. A ces traits vous découvrez, chrétiens, tout le plan de cette première partie ; mais c'est à moi de vous la développer, et de vous obliger à vous reconnaître vous-mêmes, dans une morale qui regarde plus spécialement encore les chrétiens du grand monde et ceux de la cour que les chrétiens ordinaires de notre siècle. Suivez-moi.

Il ne faut donc, mes chers auditeurs, que votre conduite envers les ministres de l'Evangile, pour leur ôter, dans l'exercice du ministère évangélique, la grâce nécessaire pour persuader au monde les vérités de la religion ; proposition qui pourra d'abord vous sembler outrée, mais qu'une simple réflexion va bientôt vous rendre sensible. Car, c'est une maxime de foi, trop connue, pour être ignorée par des chrétiens instruits de leur religion, que ce n'est point la vertu de la sagesse et de l'éloquence humaine, mais la vertu seule de la grâce divine, attachée au ministère dont nous sommes revêtus, qui nous rend capables de vous persuader les vérités évangéliques : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.* (I *Cor.*, II.) Et de là, quelle conséquence ! Ah ! chrétiens, que ne puis-je l'inculquer et la graver pour jamais dans vos esprits ! C'est que tous les discours humains, quelque éloquents et sublimes qu'ils soient, ne peuvent avoir aucun effet, soit pour vous convaincre, soit pour vous toucher, sur quelque point que ce soit de la religion, qu'autant que vous considérez dans nous ce caractère sacré d'envoyés de Dieu et de son Eglise ; qu'autant que nous sommes à vos yeux les ministres, les interprètes, les ambassadeurs de Dieu même.

Supposons, si vous le voulez, l'homme le plus parfait et le plus accompli, qui vous annonce les ordres du Seigneur. Donnez-lui tous les talents capables de satisfaire, et l'esprit le plus élevé dans ses idées, et le cœur le plus délicat dans ses sentiments ; que dis-je ! figurez-vous le plus noble, le plus grand des esprits célestes, député du Très-Haut, pour vous porter ses ordres, et qui, par un langage plus qu'humain vous ravisse, vous enchante et vous transporte. Pour tout dire en un mot, supposez un Homme-Dieu, tel que fut Jésus-Christ sur la terre, qui reparaisse au rang des mortels, pour se communiquer à eux, pour les exhorter à se rendre aux invitations de sa grâce, à s'astreindre aux conseils, aux préceptes de sa loi, et à se montrer enfin les vrais disciples de sa religion. Non, cet homme parfait et accompli ; non, ce premier des anges ; non, cet Homme-Dieu lui-même ; si l'esprit de foi ne vous le fait pas d'abord regarder comme Dieu, du moins comme l'envoyé de Dieu, il ne vous persuadera pas, en fait de religion, la vérité la plus simple et le devoir le plus raisonnable. Il ne pourra même vous faire aimer ce qu'il y a dans la vertu de plus aimable, ni haïr ce qu'il y a de plus abominable dans le péché ; il ne fera sur vous, enfin, nulle impression capable de changer, ni votre esprit, ni votre cœur ; parce que de tels changements sont toujours l'ouvrage de la grâce que porte avec soi le ministre évangélique ; que cette grâce du ministère ne peut opérer sur des cœurs qui ne le révèrent pas comme il doit être révéré, et que vous ne lui rendez pas en effet ce respect infini qu'il mérite, dès que vous écoutez, comme des hommes, ceux qui l'exercent au nom de l'Eglise, sans égard au caractère divin qui les distingue.

Eh ! quelle autre preuve vous faudrait-il de cette vérité, que la prédication de Jésus-

Christ même, dans le cours de sa vie mortelle ? Que ne fait-il pas, cet Homme-Dieu, pour gagner un seul peuple, lui dont une seule parole pouvait ranger sous son empire tous les peuples de la terre ? Que d'exhortations et de prodiges, que de fatigues et de sueurs de la part de ce Dieu-Homme devenu le législateur et l'apôtre d'Israël ! Mais, ô profondeur, ô abîme impénétrable des conseils de Dieu ! cet homme divin, si puissant en œuvres et en paroles, n'attache à sa religion qu'un petit nombre de disciples, qui le reçoivent comme leur Messie, comme l'envoyé du Très-Haut ; et toute la nation qui le voit, qui le suit, qui l'écoute sans cesse, qui le reconnaît pour le plus grand et le plus éloquent des hommes : *Nunquam sic locutus est homo* (*Joan.*, VII) ; toute la nation qui porte le respect et l'amour pour sa personne, jusqu'à vouloir le placer sur le trône de la Judée et en faire son roi : *Cognovit quia venturi essent ut facerent eum regem* (*Joan.*, VI) ; toute cette nation malheureuse se contente d'admirer celui qui vient la convertir, et demeure insensible pour jamais à l'attrait de ces prédictions divines, parce que ce Dieu-Homme n'est à ses yeux qu'un homme supérieur, distingué par ses talents, ses vertus, sa puissance féconde en prodiges, et non pas l'envoyé même de Dieu pour la réformation du monde.

C'est donc uniquement sur la grâce du ministère évangélique, sur cette grâce qui n'a d'efficacité que pour les cœurs qui nous écoutent, comme les ministres de l'Évangile de Jésus-Christ, qu'est fondé tout le fruit que vous pouvez retirer de nos discours. Et tandis que nous ne serons à vos yeux que des hommes plus ou moins éloquents dans l'exercice du ministère évangélique, eussions-nous la sainteté des prophètes et des apôtres, celle des anges et de Jésus-Christ même, nous serons toujours incapables de vous persuader en rien, et d'affaiblir dans vous pour un seul moment, le règne des préjugés et des passions du monde. Or, ce grand principe une fois reconnu et démontré, n'est-il pas trop évident, mes chers auditeurs, que votre conduite seule à notre égard doit anéantir, dans le ministère, cette grâce essentielle pour vous persuader les vérités spéculatives, ou pratiques de la religion de Jésus-Christ ? Et malgré la multitude des orateurs chrétiens, qui exhortent, qui s'élèvent et qui tonnent de toutes parts, contre les désordres trop réels qui défigurent la face du christianisme ; si, comme vous êtes obligés d'en convenir, nous ne sommes à vos yeux que des esprits humains, dont vous ne pensez pas même à respecter la mission et le caractère dont Jésus-Christ nous honore, ne serait-il pas étonnant qu'il résultât de nos faibles discours quelque heureux changement dans vos mœurs ?

Car, sans parler ici de ce respect personnel que nous pouvons ne pas mériter en effet, dont même nous nous rendons quelquefois indignes par des idées, des sentiments, des actions peu conformes au caractère auguste de ministres de Jésus-Christ, je ne m'arrête que sur le respect dû à ce caractère divin qui nous élève au-dessus de vos vaines grandeurs, et qui nous rend dignes de contribuer avec Jésus-Christ au salut du monde. Est-il rien, mes chers frères, de plus universel et de plus marqué, que le mépris que l'on en fait tous les jours dans le monde chrétien ; et quelque apparence de pitié et de religion qui vous reste encore dans ces assemblées saintes, où vous ne paraissez, dites-vous, que pour nous écouter et vous instruire, n'avons-nous pas droit de nous plaindre à vous-mêmes, que nous sommes arrivés enfin au siècle d'humiliation et d'abaissement pour les ministres de Jésus-Christ et de son Evangile !

Oui, je le sais, c'est encore un exercice de religion dans le sein de l'Eglise romaine, d'entendre les ministres et les distributeurs de la parole sainte. Mais, de bonne foi, n'assistez-vous pas à leurs discours, comme à ces jeux frivoles de l'esprit humain, comme à ces pièces purement académiques, pour juger du génie, de l'élocution, de la grâce, du geste même de l'orateur qui vous rassemble ? Parcourez, avec la connaissance que vous avez du monde, l'auditoire le plus nombreux et le plus distingué de nos églises ; que sera-ce autre chose à vos yeux qu'une multitude réunie par l'envie frivole de paraître, ou par le désir téméraire de nous juger ? Toute l'attention que l'on nous prête pour quelques moments, a-t-elle d'autre fin que de se donner le droit prétendu de censurer, ou d'applaudir à son gré, ce que l'on écoute à peine, et quelquefois ce que l'on comprend moins encore, pour n'avoir pas l'idée des dogmes et des devoirs de sa religion ? N'est-ce pas même un objet de brigue pour la plupart, de brigue toujours méséante et souvent scandaleuse, de faire adopter leurs jugements sur les divers sujets qui exercent le ministère évangélique ; de vanter celui-ci, de déprimer celui-là, suivant le plus ou le moins d'inclination toute humaine qui prononce leurs arrêts ? Mettez-vous enfin quelque différence entre les envoyés de l'Église pour ranimer la religion du monde, et ces acteurs de théâtre envoyés du monde pour vous séduire, dont il vous plaît d'exalter ou de faire tomber les ouvrages, selon l'intérêt qui vous porte à leur attirer l'estime ou le mépris du monde. Or, après nous avoir ainsi dégradés, mes chers auditeurs, et nous avoir mis au dernier rang dans vos esprits ; après nous avoir dépouillés, du moins par rapport à vous-mêmes, de ce caractère sacré, qui seul nous rendait capables d'éclairer le monde et de le persuader, vous vous étonnez encore que la corruption du monde chrétien croisse de jour en jour, malgré tous les efforts de notre zèle, pour en arrêter le poison contagieux ? vous vous étonnez que les orateurs chrétiens, multipliés comme à l'infini, ne puissent dissiper le nuage de vos préjugés, et vous faire vaincre le torrent impétueux de vos passions. Mais, qu'y a-t-il, chrétiens,

dans ce peu de fruit que font nos discours, qui doive vous étonner et vous surprendre ?

Eh quoi ! Vous ne voyez dans nous, vous n'écoutez que des hommes, et vous prétendez que ces hommes vous persuadent par la force toujours bornée de la parole humaine, ce qu'il y a de plus incroyable et de plus mystérieux, dans les enseignements du christianisme ? Que plus sages, plus éloquents que tous les philosophes ensemble, qui ne persuadèrent jamais à leurs disciples que ce que leur dictait leur raison, ils vous obligent à reconnaître, à sceller de votre sang, s'il est nécessaire, ce que la raison la plus étendue ne comprendra jamais : un Dieu unique en trois personnes ; un Dieu incarné dans l'humiliation ; un Dieu souffrant ; un Dieu mourant ; un Dieu mort ? Vous prétendez que le seul titre d'orateurs humains, tels que nous sommes uniquement à vos yeux, vous persuade tant de mystères incompréhensibles que nous croyons sur la parole seule d'un Dieu qui les révèle, et que nous avons peine à croire sur la parole infaillible de Dieu même ?

Vous ne voyez dans nous, vous n'écoutez que des hommes, et vous prétendez que ces hommes, avec les seules forces de l'humanité, vous persuaderont des sacrifices infiniment supérieurs à toutes les forces de la nature humaine ? Qu'ils obligeront par exemple, l'ambitieux à renoncer à ses projets, le superbe à ses hauteurs et à ses fiertés ; le voluptueux à ses sens et à ses plaisirs ; le riche avare aux biens terrestres dont il est possédé ? Vous prétendez que des orateurs purement humains, (car c'est là le seul caractère que vous attribuez aux ministres de Jésus-Christ ; (vous arracheront efficacement aux vices les plus chéris, pour vous faire aimer, à tous les instants, des vertus qui vous font horreur ?

Vous ne voyez dans nous, vous n'écoutez que des hommes; et vous trouvez étrange que nos discours ne vous fassent pas triompher d'un monde profane, qui depuis dix-sept siècles n'a pas encore succombé sous la vertu du sang de Jésus-Christ ? Qu'ils n'aient pas encore subjugué dans vous cet esprit aveugle, ce cœur passionné qu'un Dieu seul a formé, quoique dans un état plus parfait, et qu'un Dieu seul peut vaincre, par les éclairs et les mouvements victorieux de sa grâce? Non, non, mes chers auditeurs, les apôtres eux-mêmes, ces hommes toujours inspirés de l'Esprit-Saint qui dévoilait à leurs yeux tout le mystère des Ecritures; ils n'ont converti et sanctifié le monde idolâtre, qu'après avoir forcé ce monde par leurs prodiges, à les regarder comme les envoyés du ciel, comme les ambassadeurs d'un Dieu infiniment supérieur à leurs divinités frivoles et imaginaires. C'est par là, c'est par ce respect imprimé d'abord aux nations, pour leur caractère plus qu'humain, qu'ils ont commencé la conversion du monde dont ils avaient entrepris la conquête; et qu'ils ont arboré la croix triomphante de Jésus-Christ, sur les ruines et les débris du paganisme expirant. Et sans ce sentiment de vénération pour eux-mêmes, qu'ils avaient fait naître dans le cœur des peuples, à force de prodiges et de miracles, il n'auraient jamais persuadé les philosophes, les Césars, les nations entières de renoncer aux superstitions païennes, pour croire à la parole de Jésus-Christ et se soumettre irrévocablement à son empire. Eh ! comment donc, faibles successeurs que nous sommes de ces héros apostoliques, comment sans ce respect de votre part pour notre caractère (qui fait à votre égard toute notre grandeur), affermirons-nous dans vos esprits, une religion qui fait frémir toute la nature, qui semble révolter la raison même dont le flambeau doit nous servir de guide? Et cette attention tout humaine, que vous prêtez à nos discours, sans autre obstacle de votre part, ne doit-elle pas évidemment, quelle que soit l'éloquence dont Dieu nous ait pourvus, nous rendre incapables de vous convaincre, ou du moins de vous persuader, sur quelque point de religion que ce puisse être, dès que l'amour propre s'y oppose ; ou (ce qu'il y a de plus difficile encore) dès qu'il faut dompter, pour vous conduire au vrai, quelque passion régnante, ou sur votre esprit, ou dans votre cœur.

2° Mais je vais plus loin, pour contribuer au progrès de la religion, comme doit le faire, autant qu'il est en lui, tout ministre de l'Evangile. Ce n'est pas assez qu'il emploie le ministère à persuader la pratique de cette religion sainte contre les préjugés et les maximes du monde, s'il ne sait pas l'employer encore à défendre les droits de cette même religion contre le libertinage et l'impiété du monde. Or le moyen d'y réussir, mes chers auditeurs, quand vous ôtez à nos discours cette sainte liberté de l'éloquence chrétienne, sans laquelle nous ne pouvons rien, pour dévoiler l'impiété et la confondre ouvertement, comme elle doit être confondue dans tous les temps; quand vous nous inspirez mille égards, mille bienséances, mille précautions timides, dont le moindre effet est d'énerver la force de l'éloquence évangélique, et de lui ravir tout ce qu'elle peut avoir de rapide, de véhément et d'impérieux, pour renverser tout ce qui fait obstacle à ses victoires.

Ce n'est pas, mes chers auditeurs, ce n'est pas que j'ignore que l'éloquence chrétienne peut s'arroger, vis-à-vis du monde, des droits imaginaires; qu'elle peut s'ingérer à discourir de matières purement humaines, qui ne sauraient être de son ressort; à traiter des sujets de gouvernement et de politique qui (considérés sous un certain aspect) ne la regarderont jamais ; je sais que la liberté de la chaire, sans autre guide qu'un zèle peu éclairé, peut donner encore dans de plus grands travers; qu'elle abusa plus d'une fois du respect religieux des peuples pour les séduire et les porter aux plus terribles excès; que dans des temps de trouble et de discorde, on a vu des orateurs chrétiens autoriser

la révolte des sujets séditieux contre leurs princes, et la consacrer par la fougue et l'emportement fanatique de leurs discours. Je fais plus, et je conviens qu'il est de la sagesse dans un ministre de l'Evangile de s'interdire à lui-même ces termes injurieux et outrageants qui aigrissent l'impie plutôt que de le convertir, et qui feraient croire au monde qu'il n'a pas dans le cœur cette charité, cette modération chrétienne, plus efficace que tous les traits de l'éloquence pour gagner les cœurs, et que doit nous inspirer à tous l'esprit du christianisme, pour ses ennemis même les plus déclarés. Voilà, chrétiens, ce que je sais comme vous, et dès que vous n'aurez point d'autre règle de prudence à nous imposer, que ces lois si sages que la raison seule nous prescrit, nous nous soumettrons volontiers à porter de pareilles chaînes, parce que l'intérêt même de la religion les impose à ses plus zélés défenseurs.

Mais que dans des temps où l'irréligion croît de jour en jour, et menace de devenir bientôt la religion dominante du monde; que dans des temps où les faibles et les forts dans la foi courent un risque évident de se laisser surprendre au triomphe apparent de l'impiété qui leur fait illusion; que dans ces temps d'obscurité et de nuage, où le vrai chrétien ne doit craindre que le silence du ministère sur les désordres et les scandales de l'irréligion, presque autorisée par ce que l'on appelle les grands, les beaux esprits, les esprits forts du monde, vous nous permettiez à peine de venger les droits de Jésus-Christ les plus inviolables et les plus sacrés; que votre cœur s'élève en secret contre nos discours, sur le moindre rapport qu'ils peuvent avoir à l'impiété du siècle présent, qui attaque la personne et la religion de cet Homme-Dieu; qu'enfin, pour ne pas choquer un auditoire qui se dit chrétien, nous soyons réduits, malgré nous-mêmes, à respecter des impies qui nous méprisent, et qui doivent nous mépriser en effet, à mesure que nous paraissons les craindre; voilà, mes chers auditeurs, de quoi la religion aurait à se plaindre dans tous les temps, mais surtout, comme je l'ai dit, dans un siècle où l'impiété fait tant de ravages : parce que les ministres de l'Evangile, conduits par cette fausse prudence que l'esprit du monde leur suggère, ne pourraient plus alors venger la religion, et se trouveraient hors d'état de défendre efficacement ses droits.

Cependant, chrétiens, ne reconnaissez-vous pas encore à ce trait si ressemblant le désordre de votre conduite à l'égard des ministres de la parole divine? et jamais la liberté de cette parole toute-puissante, qui ne connaît point de bornes quand l'Esprit-Saint la dirige, fût-elle plus resserrée par la délicatesse du siècle que dans ce temps d'irréligion, où l'éloquence chrétienne devrait exercer plus librement son empire, et lancer sans obstacle ses foudres et ses tonnerres? Non, jamais plus de libertins, jamais plus d'impies que de nos jours, au milieu du christianisme; jamais plus d'audace et de licence à parler contre les maximes et le fonds même de la religion; et jamais plus de gêne et de contrainte pour la parole divine, destinée à réprimer leurs entreprises et leurs blasphèmes. Que dis-je! ils parleront eux-mêmes, ces impies, qui devraient être condamnés à un éternel silence; ils enfanteront des ouvrages de ténèbres, ils infecteront les villes chrétiennes de ces écrits funestes, où la religion sera travestie, outragée, anéantie; et loin de vous récrier contre de tels attentats, peut-être vous amuserez-vous de leurs misérables productions, du moins supporterez-vous tranquillement leur audace; et si les orateurs chrétiens élèvent la voix contre ces désordres, s'ils entreprennent de venger la religion attaquée dans ses premiers principes, loin d'applaudir à leur zèle, vous en blâmerez l'excès, l'indiscrétion, l'imprudence; peut-être même leur prêterez-vous des intentions peu sages, pour les rendre odieux, et contribuerez-vous avec l'impie, s'il est possible, à diminuer pour leurs personnes cette estime, cette considération publique sans laquelle ils n'ont plus sur les esprits le crédit nécessaire à venger les droits de la religion.

Mes chers frères, il fallait un siècle aussi lâche, aussi profane, aussi peu chrétien que le nôtre, pour faire voir tant de timidité et de faiblesse dans les disciples du christianisme; et depuis que la vraie religion a soumis le monde à son empire, son histoire ne nous a point encore soumis de pareils traits dans ses véritables enfants. Que je parcoure en effet les fastes de cette religion, qui depuis Jésus-Christ éclaire l'univers et le sanctifie, je la vois, il est vrai, cette religion sainte, attaquée et combattue dès sa naissance, et la suivant dans ses progrès, je vois ses combats se renouveler successivement dans tous les temps. Mais ce que je vois encore, et ce qui me rassure pour la religion de Jésus-Christ, au milieu de tant de traverses que l'on essuie de la part du monde, c'est qu'à mesure que les impies se succèdent de siècle en siècle pour la combattre, le zèle des premiers pasteurs, ou des orateurs chrétiens à qui ils font part de leur pouvoir, déploie toute la force, toute la véhémence du discours pour la venger et la défendre; c'est que plus le zèle des prédicateurs s'allume et donne carrière à leur éloquence, pour couvrir l'impiété de confusion et d'opprobre, et plus le contentement et la joie éclatent de toutes parts dans le troupeau, et plus on applaudit aux traits frappants dont leur discours est rempli, et plus on les regarde comme les sauveurs de la foi et de la religion, et plus ils reçoivent de bénédictions et d'éloges de tout ce qu'il y a de véritables fidèles, et plus la voix du peuple s'accorde avec la voix de Dieu et celle de son Eglise pour faire leur apothéose et leur dédier des autels.

Voilà, chrétiens, quelle a été dans les temps les plus nébuleux du christianisme, la conduite des vrais disciples de Jésus-

Christ envers les ministres de son Evangile ; je dis envers les ministres les plus distingués par l'ardeur et la vivacité de leur zèle ; et c'était même (ce que je vous prie de remarquer), c'était à ces transports de zèle pour les droits sacrés de la religion, que le peuple chrétien les reconnaissait pour ses véritables pasteurs, pour les dignes prédicateurs de l'Evangile. C'était sur ces traits de zèle contre les impies qui s'élevaient de leurs temps, que les Athanase, les Augustin, les Cyrille, les Chrysostome, que tant d'autres éloquents défenseurs de la foi, paraissaient aux yeux de leur siècle ce qu'ils sont encore maintenant à nos yeux : de grands hommes, de grands orateurs, de grands apôtres et de grands saints. Eh! pourquoi donc, mes chers auditeurs, pourquoi serions-nous plus captivés par les idées du siècle où nous avons à vivre, que ces grands modèles que l'on nous met sous les yeux pour les écouter et les suivre? Pourquoi croiriez-vous que notre zèle contre l'irréligion dût s'imposer des règles que l'éloquence apostolique ne connut jamais? Pourquoi nous feriez-vous un devoir de modération, de ce qui passa toujours pour faiblesse dans l'esprit des plus grands hommes? Pourquoi, enfin, serions-nous moins courageux de nos jours, pour combattre l'impiété, qu'on ne l'a été dans tous les temps depuis la naissance du christianisme?

Pensez-vous donc que ces grands personnages, canonisés par l'Eglise, avaient, pour parler au monde chrétien, des droits singuliers que nous n'avons pas? Eh! ne partageons-nous pas comme eux, mes chers frères, tous les droits de Jésus-Christ même, pour défendre et venger sa religion de toutes les sortes d'ennemis que peut lui susciter l'enfer? Pensez-vous que du temps de ces héros, qui doivent servir d'exemple à tous les orateurs chrétiens, l'impiété fût plus à craindre qu'elle ne l'est de nos jours? Mais fut-elle jamais plus redoutable que dans ce siècle d'esprits faux, et de sagesse plus fausse encore, qui, sous le titre fastueux de philosophie, s'établit de jour en jour dans le plus grand et le plus chrétien de tous les royaumes? Pensez-vous qu'ils fussent plus autorisés que nous, dans l'exercice de leur ministère, par les puissances et les principautés de la terre? Au contraire, n'avaient-ils pas souvent à combattre ces puissances mêmes, ou devenues hérétiques, ou encore idolâtres, tandis que nous vivons sous des puissances vraiment chrétiennes et catholiques, intéressées elles-mêmes dans la conservation de la foi?

Concluez donc, mes chers auditeurs, à nous encourager vous-mêmes par la noblesse de vos idées et de vos sentiments, loin de nous intimider, comme vous faites, dans les combats que nous avons à livrer pour la religion; c'est par la sage liberté du ministère évangélique, que la religion, toujours combattue, a triomphé de ses ennemis dans tous les temps, et tandis que vous craindrez que les orateurs chrétiens ne s'élèvent avec trop de force contre l'impiété du siècle, tandis que sous des prétextes spécieux de modération, de charité, de prudence, vous nous inspirerez à nous-mêmes ces lâches frayeurs, ces craintes pusillanimes, que Jésus-Christ n'approuva jamais dans ses disciples, encore moins dans ses apôtres ; l'impiété toujours audacieuse, à proportion que l'on paraît timide devant elle, se fortifiera de la faiblesse de notre silence, et la religion attaquée de jour en jour par des impies déguisés, et par là plus dangereux, ne sera jamais vengée authentiquement comme elle doit l'être.

3° Enfin, pour contribuer, comme nous le devons, au progrès de la religion, en qualité de ministre de l'Evangile, le dernier devoir qui nous reste à remplir, c'est de concilier au ministère tout l'éclat qu'il peut avoir, pour soutenir la gloire de la religion même qui nous charge de l'honorer par nos travaux, et de la rendre respectable aux yeux du monde ; devoir que s'imposait à lui-même l'apôtre des gentils, et qui regarde évidemment tous les prédicateurs de l'Evangile, persuadés qu'ils doivent être, comme l'Apôtre, qu'ils ne peuvent trop honorer un ministère dont ils sont honorés eux-mêmes, et devant Dieu et devant les hommes, et que le ministère qu'ils exercent, ainsi glorifié de leur part, acquiert une nouvelle force, pour enfanter de nouveaux disciples à la religion : *Ministerium meum honorificabo, si quomodo salvari faciam aliquos ex illis.* (*Rom.*, XI.)

Or, à considérer la conduite des chrétiens du monde envers les ministres de l'Evangile, ce dernier effet que leur ministère doit produire pour le progrès de la religion, ne leur devient-il pas plus impossible encore que tout le reste? Car ce n'est pas uniquement de nous-mêmes, ou plutôt c'est de vous principalement, et de votre zèle à nous autoriser, que doit dépendre cet éclat du ministère, qui doit soutenir l'honneur du christianisme. C'est à nous, il est vrai, à ne rien négliger de ce qui est au pouvoir de l'humanité, pour y parvenir. Et de là cette obligation continuelle que nous nous imposons à nous-mêmes, de diriger à cette fin tous les talents dont le ciel nous a pourvus, d'y rapporter tout le travail et la réflexion dont nous sommes capables; d'emprunter même, s'il est besoin, toutes les richesses et les beautés de l'art, pour accommoder l'éloquence chrétienne à la politesse du siècle qui nous écoute, et mériter à nos discours cette approbation publique, dont la gloire rejaillit sur la religion même, et la fait du moins respecter de tant de profanes, qui croient nous honorer par leur attention.

Voilà, chrétiens, tout ce qui peut dépendre de notre faible pouvoir, pour relever l'éclat de la religion, par le succès de la parole divine annoncée dans la chaire évangélique : et loin d'avoir à nous reprocher à nous-mêmes quelque vraie négligence dans la pratique de

ce devoir, Dieu veuille que le monde ne nous accuse pas avec plus de justice, de porter l'ornement et l'art du discours oratoire bien au delà de l'obligation, et de trop mépriser l'instruction simple, dans un temps où la religion presque universellement ignorée semblerait demander dans ses ministres plus de simplicité pour parler au monde chrétien, et pour l'éclairer sur ses principaux devoirs. Quoi qu'il en soit, du moins pouvons-nous dire avec vérité que rien n'est omis de notre part pour le succès du ministère évangélique. Mais à quoi peuvent aboutir, mes chers auditeurs, et que produiront jamais pour l'honneur de la religion, tous les soins et les travaux des ministres de l'Évangile? Que serviront même à cet effet tous les talens des plus grands orateurs, et des orateurs les plus chrétiens, si vous ne venez pour ainsi dire, à leur secours, pour les faire honorer eux-mêmes, et faire honorer dans eux la dignité de la religion? Si vous ne savez pas les soutenir de vos attentions et de vos suffrages, contre les cabales d'un monde qui met tout en œuvre pour détourner de les suivre, et anéantir par là tout le fruit de leurs discours?

Ignorez-vous donc qu'il intrigue sans cesse, ce monde impie que Dieu nous ordonne de frapper du glaive de sa parole; qu'il emploie sans pudeur l'artifice et la brigue, pour avilir, pour dégrader la gloire de la religion; et que ne pouvant la déprimer en elle-même, cette religion divine, parce que sa gloire est celle du Dieu même qui en est l'auteur; que ne pouvant affaiblir ni la solidité inébranlable de ses preuves, ni la vérité infaillible de ses dogmes, ni la pureté infinie de ses maximes; il tâche au moins de lui dérober en partie cet éclat extérieur que peut répandre sur elle le succès des ministres de l'Évangile? De vous dire au reste de quels indignes moyens ce monde faisait usage pour réussir dans de pareils projets, c'est, chrétiens, ce qui serait inutile et superflu. Vous savez comme moi, ou vous devez le savoir, à combien de malignités et de bassesses, de fourberies et de détours, de mensonges même et de calomnies, l'impiété eut toujours recours, pour décrier le mérite et les talens qui lui faisaient ombrage, pour décréditer les orateurs chrétiens, dont elle avait le zèle à redouter; et pour dégrader dans leurs personnes tout ce qui pouvait donner le plus d'éclat au christianisme, dont ils étaient les défenseurs. Voilà, chrétiens, ce que personne n'ignore, ce qu'ont observé les esprits les plus indifférents en matière de religion, et ce que vous ne pouvez vous dissimuler à vous-mêmes.

Ce serait donc à vous, si vous êtes dans le cœur ce que vous devez être, de vous intéresser vivement à soutenir contre le monde hérétique ou impie, l'honneur du ministère évangélique qui doit rejaillir sur la religion même; et de ne pas montrer moins d'ardeur pour autoriser notre zèle, que les partisans de l'irréligion en font paraître pour le combattre. Ce serait à vous de nous aider sans cesse à confondre les intrigues de l'impiété, qui ne rabaisse de tout son pouvoir les ministres zelés de la paroles divine, que pour humilier la religion même que cette parole annonce, et dont ils redoutent les malédictions et les anathèmes. Ce serait à vous enfin à mesurer vos empressements, à profiter de nos instructions toujours catholiques, sur les efforts que fait l'impiété pour vous dissuader de nous écouter et de nous suivre; parce que ces cabales funestes formées par l'impiété, ne tournent jamais leur malignité, ou leur fureur, que contre les esprits suscités de Dieu pour les couvrir d'opprobre et de confusion. Enfants de lumière, c'est ainsi que les esprits de ténèbres devraient vous servir de maîtres, et vous apprendre à autoriser le zèle des vrais prédicateurs de l'Évangile, par l'ardeur qu'ils font paraître à soutenir les docteurs du mensonge. Sans cette appui de votre part, ne faut-il pas enfin que vos apôtres succombent, et qu'ils voient succomber avec eux la gloire de la religion si étroitement liée au succès de leurs travaux?

Mais, hélas! le dirai-je à la honte du christianisme, mais trop éloignés pour aider à sauver le monde de l'activité des impies pour contribuer à le pervertir, pensez-vous seulement à nous soutenir dans l'occasion contre leurs intrigues toujours renaissantes? Vous voit-on même balancer leurs efforts perpétuels contre les succès de notre zèle, dans les temps où la religion doit y trouver son principal appui? Ou plutôt (car je ne dois rien omettre d'une morale si importante et si peu commune), ou plutôt ne suffit-il pas souvent de vous annoncer cette religion comme elle doit s'annoncer au monde, de vous la prêcher dans toute sa force et toute son étendue, de faire en chaire une profession déclarée de combattre l'irréligion du siècle, et de mériter par notre zèle d'être en butte à tous ses traits, ne suffit-il pas de tous ces mérites, qui devraient nous rendre plus chers et plus respectables à vos yeux, pour nous voir moins honorés des petits et des grands, des plus chrétiens même parmi vous, ou de ceux qui se piquent le plus de christianisme; et ce qu'il y a de plus déplorable, dans les circonstances où l'honneur du christianisme est comme inséparable du succès de nos travaux, dans les circonstances où le ministère de la parole sainte ne peut être avili et dégradé dans nos personnes, sans que la religion soit elle-même avilie et dégradée dans l'esprit des peuples?

Serait-ce donc lâcheté, timidité de votre part, crainte de paraître vraiment chrétiens, ou de vous exposer vous-mêmes aux traits médisants ou calomnieux d'un certain monde? C'est, mes chers frères, ce que je vous laisse démêler à vous-mêmes dans les replis cachés de vos cœurs. Mais ce qui n'est que trop clair et trop évident, et ce qui ne doit pas moins vous désoler que les ministres mêmes de la parole divine, c'est que cet abandon affecté qu'ils éprouvent de votre part, surtout dans les temps critiques pour la religion, produit essentiellement trois

grands désordres que vous ne pouvez vous déguiser à vous-mêmes ; je veux dire un scandale pour les vrais fidèles, un triomphe pour les partisans de l'impiété, et une humiliation pour l'Eglise. Un scandale pour les vrais fidèles, dont la foi souffre toujours et peut même s'ébranler et se démentir, quand ils voient les dogmes catholiques qu'on leur a toujours présentés comme la vraie doctrine de Jésus-Christ, si peu suivis et autorisés par ses disciples mêmes. Un triomphe pour les partisans de l'impiété qui, dans le succès trop marqué de leurs efforts contre les défenseurs de la religion, reconnaissent évidemment l'empire qu'ils ont su prendre sur les esprits, et en deviennent plus audacieux à s'élever contre Jésus-Christ et son Evangile. Enfin une humiliation pour l'Eglise de Jésus-Christ, qui ne peut voir sans confusion dans ses enfants moins de zèle à soutenir la religion qu'ils professent, que d'ardeur dans ses ennemis pour la combattre et la détruire.

Ne vous en prenez donc qu'à vous-mêmes, mes chers auditeurs, et à votre conduite envers les ministres de l'Evangile, de la stérilité trop visible de leur ministère dans le monde chrétien. Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, si loin de faire quelque progrès parmi vous, la religion dépérit sensiblement de jour en jour dans le premier royaume chrétien, quoi que puissent faire pour la rendre victorieuse du monde tant de savants hommes députés à ce dessein de Dieu et de son Eglise. Peut-être, malgré leur mission et leur caractère, découvrirez-vous dans ces hommes apostoliques, des faiblesses, des imperfections, des défauts qui les dégraderont à vos yeux. Peut-être en sera-t-il quelques-uns parmi eux qui, élevés par la sublimité de leur état, au-dessus du reste des hommes, en deviendront le scandale par leurs désordres. Mais ce n'est point là ce qui peut rendre leurs discours stériles et infructueux. Balaam fut impie, sans cesser d'être le prophète du Dieu vivant. Et comme l'imperfection du prêtre ne saurait anéantir le mérite du sacrifice auguste de Jésus-Christ, ainsi la fragilité des ministres de l'Evangile n'est point ce qui détruit la force et l'efficace de la parole divine.

Notre malheur, mes chers frères, notre malheur et le vôtre, c'est d'avoir à vivre dans un siècle qui nous ôte tous les moyens de contribuer au progrès de la religion ; dans un siècle où les orateurs chrétiens ne doivent attendre de la part du monde, ni ce respect pour leur caractère, qui les rendrait capables de persuader les vérités de la religion, ni cette liberté dans leurs discours, qui les mettrait en état de venger les droits de la religion, ni ce succès de leur zèle qui leur ferait soutenir la gloire de la religion. Et dès que vous nous ravissez ces trois grands moyens que la religion nous laisse de persuader ses vérités, de venger ses droits et de soutenir sa gloire ; dès que vous dépouillez, pour ainsi dire, le ministère que nous exerçons au nom de l'Eglise, de ce qu'il a de plus efficace, pour contribuer au triomphe de la religion, devez-vous rechercher d'autre principe que vous-mêmes de la décadence de cette religion divine, et de la stérilité de notre ministère au milieu du monde ?

C'est donc à la conduite du monde chrétien, à l'égard des ministres de l'Evangile, qu'il faut uniquement s'en prendre de la stérilité du ministère évangélique, puisque rien n'est plus propre que cette conduite à leur ôter, dans l'exercice du ministère, tous les moyens de contribuer au progrès de la religion : j'ajoute parce que rien n'est plus propre que cette conduite à introduire dans le ministère tous les défauts de l'éloquence chrétienne, qui peuvent s'opposer au progrès de la religion ; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque indépendante que puisse être de nos qualités et de nos vertus personnelles l'efficacité du ministère évangélique, elle ne saurait être également indépendante de tous les défauts qui peuvent se glisser dans les manières différentes d'exercer ce glorieux ministère aux yeux du monde. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, il est vrai, mes chers frères, pour faire germer et fructifier dans vos cœurs la semence de la parole divine ; mais, par une éloquence défectueuse et peu convenable à la divinité de la religion, nous pouvons mettre les plus grands obstacles à sa fécondité. Or, je prétends, chrétiens, et vous allez en convenir malgré vous-mêmes, que rien n'est plus propre que votre conduite à notre égard, à introduire de pareils défauts dans le ministère, dont nous sommes revêtus, pour vous parler au nom de l'Eglise.

Car, sans m'arrêter à ces vices sans nombre, qui pourraient infecter l'éloquence chrétienne, ainsi que l'éloquence humaine et profane, il est des défauts essentiels dont nous avons à nous garantir dans le ministère de la parole, et qui rendraient infailliblement stérile le zèle des plus grands orateurs, dans la chaire évangélique. Tels, par exemple, tels seraient le défaut de clarté et de sensibilité dans le langage ; le défaut de christianisme et de piété dans la morale ; le défaut d'exactitude et de vérité dans les dogmes. Trois défauts visiblement opposés dans l'éloquence chrétienne, au progrès de la religion que doivent se proposer tous les orateurs évangéliques ; mais qui sont devenus pour eux comme autant d'écueils presque inévitables, par le goût malheureux du siècle où ils ont à vivre : siècle aussi téméraire que frivole, qui se croit permis de donner la loi aux ministres de l'Evangile, comme au commun des hommes, et nous obliger à emprunter de lui-même l'expression des divins arrêts qui le réprouvent et pour le temps et pour l'éternité. Expliquons-nous et suivez-moi, je vous prie, dans une morale également intéressante et pour nous et pour vous-mêmes.

1° Et pour commencer par le premier défaut qui peut infecter l'éloquence chrétienne, je veux dire le défaut de clarté et de sensibilité dans le langage employé à vous faire entendre les oracles de l'Evangile, que ce soit là, mes chers auditeurs, un défaut essentiel de notre part, dans l'exercice du ministère, et visiblement opposé aux progrès de la religion, que chacun de nous doit proposer comme la fin de ses travaux, c'est, sans doute, un de ces points trop évidents à la raison même, pour qu'il soit besoin de m'y arrêter. Eh! que serviraient au monde, en effet, les plus beaux traits de génie dans l'orateur chrétien qu'il écoute, si cet orateur ne sait pas être sensible dans l'expression de ses idées, et se faire entendre à tous les esprits dont il se fait écouter dans nos temples? A quoi aboutiraient dans le tissu de ses discours, et l'érudition la plus vaste, et la réflexion la plus profonde, et l'imagination la plus variée, et le raisonnement le plus solide, et le sentiment le plus délicat; tous les talents, en un mot, dont la nature peut seconder la grâce dans un ministre de l'Evangile? De quelle utilité seraient tant de précieux trésors dans un seul orateur chrétien, si son langage obscur et mystérieux devenait comme un voile impénétrable, qui laissât à peine entrevoir ses idées aux esprits les plus clairvoyans? Ne serait-ce pas en effet pécher tout à la fois contre les maximes de sa raison et de sa religion, que d'employer tant d'art et d'appareil à n'être point entendu de tout un peuple, à qui Dieu l'oblige d'annoncer ses ordres? Et de tout son mérite en serait-il autre chose, pour m'exprimer avec saint Paul, qu'un airain sonnant, et une cymbale retentissante, qui excite un vain son dans les airs, et ne porte qu'un bruit stérile à nos oreilles? *Velut æs sonans, et cymbalum tinniens.* (I *Cor.*, XIII.)

Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous concevez sans peine, et sur quoi je m'étendrais inutilement ici. Cependant, qu'il me soit permis de le dire, n'est-ce pas ce travers-là même, qui ne serait pas seulement de notre part un ridicule condamné par le bon sens, mais un désordre réprouvé par la religion, que vous semblez avoir entrepris d'introduire dans le ministère évangélique, et dont il ne tient pas à vous, que tous ceux qui l'exercent ne soient infectés, ainsi que les esprits même du monde? Car voilà, oui, voilà le goût décidé qui vous sert de règle, pour fixer votre estime, sur le mérite de tant d'hommes députés de l'Eglise pour vous annoncer la loi de Jésus-Christ. Tout ce que l'on entend, ce que l'on comprend sans peine dans les discours adressés au peuple chrétien; tout ce qui ne passe point la portée du commun des esprits, et que l'on voit être intelligible aux hommes les plus simples, c'est ce que l'on regarde de nos jours comme le fruit d'un génie vulgaire, qui n'a que des idées antiques, des sentiments peu relevés, des expressions communes, des tours usés et rabattus, et qui ne sauraient contenter des esprits délicats accoutumés à ne se repaître que d'idées choisies et recherchées où le commun des hommes ne puisse atteindre.

Mais ce qui serait goûté de la foule des esprits dans un orateur chrétien, ce qui serait vanté, respecté comme le fruit d'un génie rare; ce qui paraîtrait merveilleux, sublime, et au-dessus du sublime même; ce qui serait admiré jusqu'à l'acclamation, souvent jusqu'au transport et à l'extase; avouez-le, mes chers auditeurs, ah! ce serait une élocution dont on aurait peine à concevoir le véritable sens; ce serait un amas de termes qui brilleraient sans éclairer; d'idées qui se développeraient sans rien présenter; de détails prolixes et multipliés, dont on ne verrait ni le principe, ni les conséquences. Et si quelqu'un parmi nous, au lieu de cette majesté simple qui doit régner dans nos discours, et dont l'Evangile même que nous annonçons, est à notre égard le plus parfait modèle; si, dis-je, quelqu'un parmi nous oubliait assez ce qu'il est et ce qu'il doit au monde, pour donner dans ce faux sublime dont je parle, ne serait-ce pas là bientôt le modèle de l'éloquence chrétienne, le prédicateur du grand monde, l'évangéliste des beaux esprits, surtout l'apôtre des femmes du siècle; comme si le nuage dont l'esprit humain s'enveloppe lui faisait partager à vos yeux l'obscurité adorable des prophètes, et que l'on vous parût approcher la divinité de plus près, à mesure que l'on vous paraît devenir comme elle incompréhensible? Goût déraisonnable ou insensé, que je ne daignerais pas attaquer ici, et dont je laisserais aux académies le soin de purger le monde, s'il n'intéressait pas évidemment le fruit et la gloire du ministère évangélique, et conséquemment la gloire et le progrès de la religion! goût aussi contagieux qu'il est opposé à la raison, et dont quelques esprits plus fermes parmi vous et plus capables de penser sont à peine exempts!

Or, je vous le demande, mes chers auditeurs, est-il rien de plus propre à séduire ces hommes consacrés à l'instruction du monde; mais qui ne sont pas toujours aussi saints que le caractère qui les distingue, et que la morale qu'ils annoncent; ces hommes, que l'intérêt même de votre éternel bonheur peut rendre saintement jaloux de vos suffrages; est-il rien de plus propre à les précipiter dans le travers de cette obscurité brillante, que l'assurance où ils sont d'un suffrage universel de votre part, s'ils consentent, pour vous plaire, à s'accommoder à de pareils goûts? N'est-il pas naturel que ce langage inusité, qui leur paraissait d'abord si étrange dans un discours adressé au peuple chrétien, commence bientôt à leur paraître plus raisonnable et plus sensé; que leur première aversion pour cette éloquence vaine et frivole s'affaiblisse insensiblement dans leur âme, à mesure qu'ils ont intérêt de l'adopter eux-mêmes, et qu'ils donnent enfin sans scrupule dans un genre de discours

qui, au tribunal de tant d'hommes et de femmes du monde, leur tiendra lieu de mérites et de génie; et dans l'idée même de ce que l'on appelle les beaux esprits du siècle, leur laissera du moins l'honneur de la singularité?

Tentation au reste, mes chers auditeurs, d'autant plus délicate et plus difficile à éviter pour chacun des ministres de la parole sainte, qu'il ne faudrait qu'y succomber, pour abréger, infiniment nos travaux et nous dégager de ce qu'il y a peut-être de plus pénible dans le sacré ministère dont l'Église nous a chargés; je veux dire du soin laborieux que la raison même nous impose de nous mettre à la portée de tout fidèle qui nous honore de son attention. Car ce qui demande de notre part le plus de méditation et de travail dans le ministère de la parole, ne croyez pas que ce soit de parler au monde sur les différents points de la religion de Jésus-Christ; de traiter sûrement et sans erreur ses mystères, ses maximes et ses dogmes; ce seul point est un grand ouvrage sans doute, et qui mérite assidument tous nos soins. Mais un ouvrage incomparablement plus grand pour un ministre de l'Evangile, et que vous ne soupçonnez pas même, c'est de parler de cette religion sublime, de manière à la rendre également sensible aux petits et aux grands, aux simples et aux savants du siècle; c'est de traiter tellement ses mystères, ses dogmes et sa morale; que tous les hommes qui ne seront pas dépourvus de toute intelligence, sortent de nos temples vraiment instruits de ce qu'il y a de plus relevé dans les mystères, la morale et les dogmes du christianisme.

Il n'est, hélas! que trop facile de parler au monde, et au monde le plus éclairé, sans se faire entendre; de produire, de débiter des idées sans ordre, sans distinction, sans clarté. C'est là même comme le défaut naturel de l'esprit humain, lorsque la raison, novice encore, commence à user de ses lumières et enfante ses premiers ouvrages: et ce n'est qu'à force de méditations et de veilles que la raison, plus formée, vient à bout de s'éclaircir elle-même et de présenter enfin ses productions dans tout leur jour. Quelle épreuve n'est-ce donc pas pour des hommes qui ont sans cesse à paraître devant vous, sans cesse à chercher les moyens de vous plaire, de vous attacher à eux-mêmes, pour vous porter plus efficacement à Dieu? Quelle épreuve plus délicate pour eux et plus pressante que la tentation d'aspirer dans leurs discours à ce sublime imaginaire, à ce brillant mêlé de ténèbres, où l'orateur, en se dérobant à vos yeux, trouve le double avantage et de s'attirer infailliblement le tribut glorieux de votre admiration, et de s'épargner au sein de la gloire qu'il se procure, la plus grande peine imposée à tous les orateurs chrétiens; j'entends la peine extrême de descendre sans bassesse jusqu'au plus simple peuple, de communiquer éloquemment avec le commun des hommes, et de faire comprendre les plus grandes choses, les idées les plus spirituelles et les plus sublimes, universellement à tous les esprits qui les écoutent. Je dis à tous les esprits, sans excepter même les plus simples et les plus bornés, dont le plus grand orateur qui parle, qui exhorte dans nos temples, doit toujours être la lumière et le flambeau, dès qu'il en est le prédicateur et l'apôtre, en vertu des pouvoirs de Jésus-Christ et de son Eglise?

2° Mais ce n'est pas là, mon cher auditeur, le seul inconvénient de votre conduite, d'introduire dans l'éloquence chrétienne, autant qu'il est en votre pouvoir, ce faux sublime qui la dégrade, en paraissant lui donner plus de lustre. Le danger va plus loin; et, en effet, pour que rien ne s'oppose de notre part au progrès de la religion de Jésus-Christ, que nous devons, comme ses ministres, annoncer au monde: il ne nous suffirait pas d'éviter ce prétendu sublime, ce langage recherché, souvent aussi mystérieux pour les grands que pour le peuple même, si nous n'avons pas soin de nous préserver d'un autre écueil, non moins dangereux sous l'empire du mauvais goût du siècle; c'est-à-dire du défaut de christianisme et de piété, dans l'exposition des points de morale, que le ministère dont on nous honore nous oblige de développer au monde.

Car vainement notre langage sera-t-il clair et sensible dans les chaires chrétiennes, simple et populaire comme il doit l'être si les idées et les sentiments que notre voix exprime et fait entendre n'ont rien de cet air divin, de ce ton majestueux, de ces tours frappants et pathétiques qui ont toujours caractérisé les discours vraiment chrétiens, et distingué l'éloquence évangélique de l'art oratoire du monde et du ton profane des académies? En vain, à force de réflexions, aurons-nous éclairci nos idées jusqu'à nous faire également entendre et des simples et des savants du siècle; si tout ce que notre parole présente au monde chrétien, et d'idées et de sentiment, est plus capable d'amuser que de convertir et semble partir d'un esprit philosophe qui aime à discourir pour se faire des disciples plutôt que d'un ministre de Jésus-Christ qui cherche à instruire, à convaincre et à persuader le monde dont il se fait écouter?

Ainsi en jugez-vous sans doute, mes chers auditeurs, au moment où je parle, et dès que vous voudrez y réfléchir, ce sera toujours à vos yeux un travers misérable dans tout homme chargé de vous annoncer les vérités chrétiennes, de ne paraître lui-même qu'à demi chrétien dans ses discours, d'humaniser tellement le langage de l'Evangile qu'il soit à peine reconnaissable à ce qu'il y a de plus vertueux dans le monde chrétien, et de jeter assez d'ornements frivoles sur l'exposé de ce livre divin, pour qu'il ne ressemble plus à l'Evangile même. Et n'est-ce pas néanmoins encore à nous porter contre ce nouvel écueil qu'aboutirait à notre égard la conduite du monde si nous n'étions

sans cesse en garde pour le reconnaître et nous en préserver? Car, animés que vous êtes de cet esprit du siècle, qui souvent fait tout le fond et l'ornement du vôtre, de cet esprit non-seulement frivole et superficiel, qui se repaît de chimères brillantes et de riens magnifiques ; mais encore assez profane pour dédaigner ce que la religion vous adresse par notre voix de plus touchant et de plus chrétien ; de bonne foi, que cherchez-vous à ces discours de religion prononcés dans nos temples, où le pur christianisme paraît vous conduire? et si l'on voulait contenter vos goûts, quel serait le moyen de vous contenter, de vous plaire et de vous fixer?

Non, ce ne serait point de vous représenter avec force ce qu'il y a de plus grand et de plus relevé dans la morale évangélique ; ces idées d'abnégation et de pénitence, de détachement du monde et de vous-mêmes, que la religion nous rappelle sans cesse, et nous oblige incessamment à méditer. Ce ne serait point de vous offrir ces objets frappants qu'elle oppose comme des digues puissantes au torrent continu des passions humaines ; cette mort inattendue qui vous menace, ce jugement terrible qui vous attend, cet enfer éternel, le terme de vos richesses, de vos honneurs et de vos plaisirs. Ce ne serait point de vous peindre le monde dont vous êtes esclaves, avec ces traits affreux dont le peint l'Evangile, comme un perfide qui vous trompe, comme un antechrist qui vous perd, comme un démon visible dont l'homme mondain est le jouet sur la terre en attendant que la mort en fasse éternellement sa victime. Non, mes chers auditeurs, de tels sujets traités dans toute leur force, quoique les plus grands que le christianisme ait à présenter au monde, n'auraient rien qui vous attirât à nos discours.

Que des missionnaires simples, que des hommes destinés à parler seulement au peuple, traitent souvent ces vérités effrayantes pour le monde chrétien, vous le permettrez sans doute ; mais pour les grands et les spirituels du monde, il faut, dites-vous, des orateurs qui sachent parler en philosophes sans cesser d'être chrétiens ; qui deviennent les apôtres du monde, mais en sages du monde même, qui bannissent de la chaire les cris, les mouvements emportés, et qui donnent à la religion la plus mystérieuse cet air de raisonnement et de philosophie qui se fait également adopter par la raison la plus simple et la plus éclairée du monde catholique et chrétien. C'est-à-dire, mes chers frères, que pour mériter vos attentions et vos suffrages il vous faudrait une morale de pure raison, telle qu'aurait pu l'adopter le monde avant que Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, devînt sa lumière, la règle de ses idées et de ses mœurs. Une morale qui sût plaire à l'esprit de l'homme mondain, sans déplaire à son cœur, qui ne réveillât point sa foi, qui n'alarmât point sa conscience, qui n'étonnât point ses passions et qui ne laissât après elle que quelques légères traces de religion que le même moment voit naître et s'évanouir dans le cœur humain ; une morale en un mot, pour m'exprimer avec un apôtre, semblable au miroir qui présente à l'homme tous ses traits, où l'homme se considère un moment et oublie, le moment d'après, tout ce qu'il a vu : *Consideravit se et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* (*Jac.*, II.) Oui, chrétiens, telle serait la morale que vous écouteriez sans peine, et qui satisferait le peu de goût qui vous reste pour les grandes et magnifiques idées du christianisme.

Qu'il s'élevât en effet parmi nous un de ces orateurs chrétiens qui, pour descendre aux désirs dépravés de son siècle, en fût moins chrétien lui-même dans le tissu de ses discours ; qui se fît un mérite à vos yeux d'éviter les sujets les plus frappants de la religion, d'en inventer de nouveaux qui eussent à peine le sérieux des sujets chrétiens ; un orateur qui raisonnât sur tous les points de morale plutôt en homme du monde qu'en ministre de Jésus-Christ ; qui ne gardât de l'Evangile qu'une faible couleur à peine capable de faire distinguer ses maximes de la morale du monde ; un orateur qui fît au monde des portraits du vice, mais du vice dépouillé de sa laideur ; des tableaux de la vertu, mais de la vertu parée de charmes tout humains ; des peintures du monde, mais propres à le faire aimer plutôt qu'à le rendre odieux ; un orateur qui parlât de l'éternité du ciel ou de l'enfer avec la même indifférence que des vanités du monde, et d'une religion toute divine aussi froidement que des affaires purement humaines et terrestres ; un de ces orateurs enfin dont l'éloquence serait toujours sans force et sans vertu parce que la religion n'en serait pas le principe, et qui pourrait parler des siècles entiers sans faire naître un sentiment de pénitence dans le mieux disposé de tous les cœurs. Qu'il parût dans notre siècle un prédicateur de ce caractère : je ne demanderai point ici quel jugement vous porteriez de ses frivoles discours, si vous trouveriez à redire qu'il s'y trouvât à peine une idée de Dieu, un sentiment de religion chrétiennement exprimé comme il aurait dû l'être.

Eh ! n'est-ce pas une vérité trop évidente par elle-même et trop connue que le grand talent que vous cherchez, et qui vous plaît au-dessus de tout le reste dans un ministre de l'Evangile, c'est qu'il s'explique, sur quelque sujet qu'il vous présente, de manière à ne vous obliger jamais de réfléchir sur vous-mêmes ; c'est qu'il vous délasse de vos divertissements profanes par un amusement plus sérieux, il est vrai, mais non moins propre à vous distraire que les plaisirs du monde, et qu'il vous laisse sortir de nos temples, aussi pleins du monde, aussi vides de Dieu que vous y êtes entrés, et toujours aussi disposés à fréquenter les cercles du monde et ses théâtres? N'est-ce pas évidemment là, grands du monde, ce que vous

prétendez trouver dans nos temples quand vous voulez bien y passer quelques moments à nous entendre parler de religion? Et s'il était à craindre que l'orateur ne satisfît pas sur ce point votre goût profane, pourriez-vous bien vous résoudre à grossir son auditoire et à l'écouter?

Or, de vous représenter ici, mes chers auditeurs, combien ce dégoût de votre part, pour tout ce qui a l'apparence du christianisme, dans les discours mêmes qui ne doivent respirer que piété et que religion, combien ce dégoût seul, que vous opposez à l'éloquence religieuse de nos discours, peut devenir contagieux par rapport à nous-mêmes, et au ministère sacré que nous exerçons dans l'Eglise; de vous dire qu'en conséquence de cette estime peu raisonnable et peu chrétienne que vous prodiguez à ce qu'il y a de moins estimable dans nos discours, il se trouvera parmi nous des ministres de l'Evangile, et en trop grand nombre peut-être, qui adopteront, pour vous plaire, un goût de l'éloquence si pernicieux à la religion. De m'arrêter ici sur ce point de morale, c'est ce qui pourra sembler peu convenable au ton de la chaire, puisque c'est manquer en quelque sorte du respect essentiel que l'on doit aux ministres de l'Evangile, que de les croire capables de condescendre à des idées si contraires à la fin du ministère évangélique.

Mais quoi! mes chers auditeurs, serait-ce dégrader à vos yeux nos fonctions saintes, que de nous représenter comme des hommes qui ne sont pas toujours insensibles à l'approbation du monde qui les écoute et qui, pour la mériter à leurs discours, pourraient s'assujettir au goût dominant que ce monde peu chrétien fait paraître? Quoi qu'il en soit, je n'ai garde d'affaiblir le respect que tout fidèle doit avoir pour les ministres de l'Evangile, et que j'ai l'honneur de partager avec eux-mêmes. Mais ce respect inviolable que vous devez à notre ministère comme chrétiens et enfants de l'Eglise, ne devons-nous pas être prêts nous-mêmes à le sacrifier sans peine, dès qu'à ce prix nous pouvons garantir le ministère évangélique d'un des écueils les plus dangereux et les plus ordinaires qui les menacent? Oui, chrétiens, quelque talent que nous ayons reçu de la nature et de la grâce pour vous annoncer la parole divine, il est à craindre que l'autorité de vos jugements et de vos suffrages n'introduise enfin dans l'éloquence chrétienne ce goût profane dont les suites seraient si funestes à la religion, et qu'il ne soit plus permis aux orateurs chrétiens de traiter les grands sujets de la chaire avec cette force et cette énergie qui faisaient toute l'éloquence d'un saint Paul, et dont il se glorifiait uniquement dans la prédication de son Evangile : *Evangelium nostrum non fuit in sermone tantum; sed et in virtute et Spiritu sancto.* (I *Thess.*, I.) Il est à craindre que, pour s'accommoder à vos faibles idées, du moins pour ne pas vous rebuter, quand il vous plaît de nous suivre, vous ne dépouilliez enfin le sacré ministère de ce qu'il a de plus propre à édifier le fidèle, à l'instruire, à le convaincre et à le toucher sur les points les plus importants au salut du monde.

Et ce qui rend pour nous cet écueil plus dangereux, le savez-vous, mes chers frères? C'est qu'il en coûterait infiniment moins à nos esprits pour humaniser ainsi nos discours, que pour les remplir de ce fonds de christianisme qui n'a pas de quoi vous attirer et vous plaire. Car, pour vous adresser cette morale toute naturelle et toute humaine que vous osez bien nous prescrire à nous-mêmes, quoique vos maîtres et vos docteurs dans la connaissance et l'interprétation de la loi, quelle devrait être de notre part la doctrine nécessaire pour vous instruire? Hélas! à peine nous faudrait-il savoir quelque chose : une légère connaissance du monde, qu'il n'est que trop facile de se donner à soi-même; une teinture superficielle du christianisme et de ses pratiques saintes; quelques idées de vertu et de probité naturelle que donnerait la seule raison; un air, un ton de sentiment dont l'esprit de l'homme peut colorer ses paroles et ses idées sans que le cœur soit véritablement touché. Ce serait là, chrétiens, tout le fonds de doctrine qu'il nous suffirait de porter en chaire pour nous accommoder à vos désirs; c'est-à-dire que pour vous prêcher à votre goût il ne nous faudrait savoir de religion que ce que vous en savez vous-mêmes; et, quelque éclairés que vous soyez d'ailleurs sur tout le reste, direz-vous que sur ce point de doctrine, le plus essentiel en lui-même, puisqu'il tient à l'éternité, vous savez en effet quelque chose? Mais, pour vous parler un langage vraiment chrétien, un langage qui soit capable de remuer les âmes et de les persuader, ah! mes chers auditeurs, c'est alors qu'il nous faut savoir tout ce que vous ne savez pas alors : que toute la science de la religion doit être présente à nos esprits, que la multitude et la solidité de ses preuves, que le rapport admirable de ses deux Testaments, que le nombre et l'éclat des miracles qui en font l'appui, que l'accomplissement total des prophéties dont Jésus-Christ était l'objet, que le grand prodige de son établissement par la seule prédication des apôtres, que tous les caractères de divinité qui la démontrent doivent se réunir à nos yeux comme dans un point que nous puissions mesurer à tous les instants. C'est alors qu'il nous faut être pénétrés et des grands traits de l'Ecriture, et de l'enthousiasme des prophètes, et de la théologie des docteurs, et des pensées des Pères sur différents points de la religion; qu'il nous faut profondément connaître et l'esprit de ses mystères, pour nous y faire entrer, et la précision de ses dogmes, pour vous les développer, et l'étendue de ses préceptes, pour vous en marquer les justes bornes.

C'est alors que nous ne pouvons ignorer ni l'histoire de Jésus-Christ, ni celle de son

Eglise, ni la continuité de leurs triomphes sur l'idolâtrie, l'impiété, le fanatisme, qui, de siècle en siècle, se sont succédé pour combattre la foi; alors, enfin, que tout ce qui concerne la religion, que tout ce qui peut servir à la persuader au monde, doit être l'objet de nos méditations et de nos veilles. Que de peines donc, mes chers auditeurs, que de fatigues ne s'épargnerait pas l'orateur chrétien, si le ton sublime et majestueux du christianisme était une fois banni de la chaire! Et n'est-il pas à craindre, en effet, que l'on cesse bientôt de s'y astreindre, si, en s'épargnant tous les travaux qu'il demande, on parvient plus aisément encore à mériter vos empressements et vos éloges?

3° Que serait-ce, mes chers auditeurs, et quel reproche plus juste encore n'aurais-je pas à vous faire au nom des ministres de l'Evangile, si, par un dernier trait de votre conduite à leur égard, ils risquaient de donner dans un troisième écueil plus opposé que tout le reste au progrès de la religion? J'entends le défaut d'exactitude et de vérité dans les dogmes qu'ils énoncent. Chargés qu'ils sont en effet d'enseigner précisément ce que croit l'Eglise et ce qu'elle crut dans tous les temps, sans rien affaiblir ni rien outrer dans les objets de la foi; quel désordre ne serait-ce pas? Et quel désordre plus funeste à la religion que la moindre altération dans sa doctrine, de la part de ceux même qu'elle regarde comme ses appuis et ses défenseurs? Et voilà néanmoins encore le vice déplorable que le goût bizarre du siècle ne pourrait manquer d'introduire dans l'éloquence chrétienne, si nous n'étions armés d'un courage plus qu'humain pour résister à son empire, et préférer à tous ses éloges l'exacte vérité qui ne lui plaît pas.

Peut-être, mes chers auditeurs, ne comprenez-vous pas assez ce que je veux dire, et balancez-vous à vous reconnaître vous-mêmes à de pareils traits? Mais quoi! n'est-on pas trop sûr de vous plaire, et de vous plaire constamment, et de vous attirer en foule de toutes parts, et de réunir pour soi tous vos suffrages, dès que l'on voudra vous déguiser quelques vérités et en affaiblir quelques autres, soit dans le dogme, soit dans la morale du christianisme? Mais quoi! vous faut-il même un autre attrait que la réputation bien ou mal fondée, dans quelques ministres de l'Evangile, de s'éloigner de cette exactitude que nous prescrit l'Eglise, pour vous engager à les suivre, à les élever au pinacle et à les combler sans cesse de vos éloges?

Or, quelle tentation n'est-ce pas pour des hommes dont l'amour-propre n'est pas toujours anéanti par la grâce du ministère, que celle de pouvoir contenter à si peu de frais cet orgueil secret, cette passion de se distinguer qui reste toujours dans le cœur le plus chrétien, et d'obtenir par quelques traits de singularité dans la doctrine cet éloge unanime du monde, que la réunion de tous les talents dans leurs personnes ne leur mériterait jamais? Ecueil le plus dangereux pour toutes les sortes d'esprits, mes chers auditeurs, et auquel on a vu les plus grands hommes venir se briser dans tous les temps; mais écueil plus dangereux encore, et presque inévitable, pour les esprits d'un ordre moins élevé qui n'auraient pas dans leur propre fonds de quoi se distinguer aux yeux du monde, et à qui leur médiocrité même fait plus estimer encore l'éclat d'une pareille réputation. Ne pouvant se cacher à eux-mêmes qu'ils n'ont point reçu du ciel cette supériorité d'âme et de génie qui fait les grands orateurs du christianisme, comment résisteraient-ils à cet appât flatteur que vous leur présentez de devenir tout à coup de grands hommes, et d'attirer sur eux tous les regards, s'ils veulent seulement déguiser sur quelques points ou affaiblir la vérité?

Ils savent, hélas! et ils ne savent que trop, qu'ils n'ont qu'à s'écarter de quelques pas des principes rigoureux de l'Evangile pour complaire à un siècle incrédule qui ne souffre point l'exacte vérité, et qu'à l'instant la trompette sonnera devant eux pour publier leur gloire; qu'ils vont être aux yeux du peuple et des grands même transformés en d'autres hommes; que, sans autre mérite que celui dont les couronne le préjugé, ils seront néanmoins des hommes de tous les mérites, de tous les talents, de tous les génies; que ceux même à qui ils n'osaient se comparer vont s'éclipser en leur présence; que, quoi qu'ils puissent dire, ils sont assurés de l'applaudissement et du succès; que bientôt leur nom sera vanté de toutes parts, porté de la capitale dans le reste du royaume, et de là dans les régions les plus reculées. Ils savent, dis-je, que pour recueillir cette célébrité glorieuse, il ne s'agit pour eux que de plaire à certains esprits incrédules sur quelques points de la religion de Jésus-Christ, et que de ce moment on ne cessera d'intriguer pour leur gloire et d'annoncer partout l'éclat de leurs triomphes. Encore une fois, mes chers auditeurs, quel piége pour des hommes à qui il reste encore quelque chose d'humain? Quel danger plus présent pour eux que celui de s'écarter en effet des routes communes de la prédication de l'Evangile, de se prêter, du moins en apparence, au système de ce monde incrédule, et de tomber dans ce défaut d'exactitude et de vérité qui ferait de la chaire évangélique une chaire de pestilence et de contagion?

Et ce serait vous, mes chers auditeurs, vous, disciples de Jésus-Christ, qui nous exposeriez à ce péril évident de prévariquer dans l'exercice du ministère, qui nous tendriez ce piége si délicat pour les plus grands hommes, et dont il est si difficile aux plus chrétiens même et aux plus zélés prédicateurs de se garantir! Ce serait vous, enfants de l'Eglise, qui nous feriez un mérite de ne pas vous présenter sa doctrine dans tout son jour; qui, par une opposition secrète à la vérité, applaudiriez à des discours qui n'en respecteraient pas les justes bornes, et qui, par des curiosités du moins indiscrètes,

contribueriez à rendre célèbres des orateurs chrétiens, autorisés par ce monde incrédule à qui l'exacte vérité ne plaît pas !

Ah ! mes chers auditeurs, concevez enfin, pour ne l'oublier jamais, quel est l'inconvénient terrible de votre conduite envers les ministres de l'Evangile, et que ces effets pernicieux, dont elle est presque infailliblement la source, vous fassent du moins reconnaître un désordre que vous ne pensez pas même à vous reprocher. Peut-être ne vous l'a-t-on jamais représenté dans tout son jour, ce désordre si universel. Mais en est-il un cependant plus déplorable pour l'Eglise que cette témérité de vos censures ou de vos suffrages sur l'exercice du ministère évangélique? Témérité qui ne peut manquer d'introduire parmi nous les défauts les plus opposés de notre part au progrès de la religion, et de tarir ainsi la piété des peuples dans sa première source, qui n'est autre que le sacré ministère qui nous est confié. Car elle ne s'est établie, dit saint Paul, elle n'a obtenu la créance du monde, cette religion divine, que par le ministère de la parole confiée aux premiers apôtres : *Fides ex auditu; auditus autem per verbum Christi.* (*Rom.*, X.) Or, le moyen même employé de Dieu pour l'établir, c'est, chrétiens, ce qui, dans les desseins de la Providence, doit servir à la conserver, à l'étendre, à la perpétuer dans la suite des siècles; et ce ne sera jamais que par le ministère des prédicateurs qu'elle pourra se maintenir parmi tant de périls qui l'environnent sans cesse au milieu du monde. Ce sera donc toujours, mes chers frères, vous rendre coupables devant Dieu de l'affaiblissement et de la décadence de sa religion, que d'introduire, autant qu'il est en vous, dans le ministère de la parole tous les défauts qui peuvent le corrompre, et s'opposer au progrès de la religion de Jésus-Christ.

De là quelle conséquence? Elle vous surprendra, chrétiens, mais elle est incontestable: c'est qu'il ne tient qu'à vous, c'est qu'il vous convient même, quoique simples fidèles, de réformer les défauts introduits dans le ministère évangélique, et de bannir de nos discours tout ce qui peut s'opposer au progrès de la religion. C'est à nous sans doute de faire effort, de concert avec la grâce, pour réformer tous les désordres que la religion condamne, soit dans vos sentiments, soit dans vos mœurs; mais ce n'est pas moins à vous de nous réformer nous-mêmes par votre conduite à notre égard, de nous faire entendre, quand vous ne tirez nul fruit de nos discours, que nous nous y prenons mal pour vous convertir; que si nous voulons être écoutés et suivis, c'est à nous de parler clair, de parler chrétien et de parler vrai; et d'anéantir ainsi des défauts plus opposés qu'on ne peut croire à la fécondité du ministère évangélique. Vous en êtes l'unique, ou du moins la première source, en nous obligeant de condescendre à vos goûts les moins judicieux; et dès que vous renoncerez aux fausses idées du monde sur l'éloquence chrétienne, nous renoncerons volontiers nous-mêmes à nous y conformer désormais; et dès que votre piété ne s'attachera qu'au christianisme de nos discours, ils seront bientôt aussi chrétiens que l'Evangile même.

C'est à vous surtout, Mesdames, à vous, qui vous piquez de religion et de piété, que j'ose adresser ici cette morale. Dégagées que vous êtes par état de mille affaires du monde, vous vous précipitez avec toute l'impétuosité du zèle, souvent sans égard à la prudence, dans toutes les intrigues qui vous paraissent intéresser la religion; et de nos jours plus que jamais, vous êtes comme en possession de décider du mérite des vrais prédicateurs de l'Evangile, d'élever les uns, de déprimer les autres et de justifier par la brigue, autant qu'il vous est possible de le faire, la liberté de vos censures ou de vos suffrages. Or, que vous soyez en droit de faire un choix parmi les orateurs chrétien, et de vous attacher à celui-ci plutôt qu'à celui-là, c'est un privilége commun à tous les hommes, et que je n'ai garde de vous disputer à vous-mêmes.

Mais qu'au lieu de juger de nos discours par l'impression de christianisme qu'ils font naître dans vos cœurs et que vous devez regarder comme la seule règle infaillible pour nous juger équitablement, vous prétendiez décider en souveraines du mérite de l'orateur même, prononcer sur le fonds, le plan, le détail de ses idées, citer à votre tribunal la justesse et la solidité de ses preuves, comme si les lois de l'éloquence chrétienne vous étaient aussi connues que les règles du langage qu'elle emploie à vous persuader; et juger ainsi en dernier ressort de ce que les plus grands maîtres dans l'art de parler au public, de le toucher, de l'émouvoir, n'oseraient pas décider eux-mêmes.

Mais que conséquemment à vos décisions précipitées, et presque toujours sujettes à l'erreur, parce que des motifs tout humains en sont ordinairement le principe, vous vous croyiez en droit de rabaisser dans les esprits qui veulent bien s'en fier à vos jugements quiconque n'aura pas eu le talent de vous plaire, de vous faire, pour ainsi dire, les arbitres de nos réputations et de nos fortunes; et de devenir, pour ainsi dire, les protectrices de ces hommes consacrés que Dieu a faits vos maîtres dans la foi; que sans égard au premier de tous les intérêts, celui du salut, vous vous fassiez comme un point d'honneur de vouer éternellement vos attentions à des discours que vous aurez mille fois écoutés sans fruit, et de passer ainsi la vie entière à ne jamais rien entendre que ce qui vous amuse, au lieu de chercher ailleurs ce qui pourrait vous édifier et vous convertir.

Mais qu'une fois préoccupées de ces idées favorables pour un orateur chrétien, vous abusiez d'une sorte d'empire que le monde donne sur les esprits, pour les réduire à penser, à parler, à se comporter comme

vous-mêmes; pour les inviter à ce que vous appelez votre prédicateur, comme on ferait à un spectacle; pour lui tramer sur vos pas un auditoire que vous prétendez sans doute qui s'édifie de ses discours, mais qui sûrement sortira du temple, où la complaisance l'aura conduit, plus scandalisé de vos airs et de vos éloges profanes que touché d'un discours chrétien qu'il ne venait pas écouter; qu'enfin tous les traits de votre conduite à notre égard, que vous prenez peut-être pour autant de traits de christianisme et de zèle, n'aient souvent d'autre effet que de produire le scandale le plus tumultueux de nos églises: voilà, Mesdames, quoi que puisse en penser le monde, ce qui sera toujours un des plus grands abus qui se soit glissé dans la religion de Jésus-Christ; un des abus qui a le plus contribué de nos jours à nous dégrader dans l'esprit du monde, et à introduire les plus grands défauts dans la prédication de l'Evangile.

Mais c'est à nous, prêtres de Jésus-Christ, et chargés du poids glorieux du ministère évangélique, c'est à nous de ne point nous laisser éblouir de ces défauts brillants, de ces modes passagères que l'esprit du siècle n'introduit parmi nous que pour affaiblir l'éloquence chrétienne et la rendre incapable de remédier efficacement à ses désordres; c'est à nous de n'user jamais du droit sacré qui nous est donné de parler au monde que pour travailler à le rendre meilleur et à le sauver, s'il est possible, malgré lui-même. Je ne vous dirai point, ministres de l'Evangile, que tout autre motif dans vos travaux ne répondrait pas au caractère et à la dignité sublime dont l'Eglise vous honore; qu'il ne convient qu'à des orateurs humains commandés par la vanité et la faiblesse, de sacrifier au désir de plaire, les mouvements du zèle apostolique qui doit nous animer. Que c'est vous dégrader aux yeux même du monde, que de plier sous la loi de ses jugements au lieu de le subjuguer lui-même par vos discours, et de paraître envier ses vains éloges comme la récompense de vos peines, dont l'éternité seule doit vous payer.

Je ne vous dirai pas même que, travaillant uniquement à la gloire de la religion, vous ne travaillez que plus infailliblement pour la vôtre; que rien n'est si beau, si grand, si admirable que cette religion même exposée dans tout son jour; que tous les éclats de l'imagination humaine ne donneront jamais à vos discours ce lustre divin que l'esprit de religion leur communiquera; et que ce qui s'appelle esprit, dans l'idée du siècle n'est qu'un jeu puéril et frivole, comparé à cet esprit infini qui créa le monde, à cette raison souveraine qui le gouverne, et dont la magnificence éclate plus encore dans le plan du christianisme que dans la création et le gouvernement de l'univers. Non, ministres de Jésus-Christ, ce n'est point là seulement ce que j'ai à vous dire pour vous animer à tenir ferme contre le mauvais goût du siècle; ce que j'ajoute encore, et que j'ose vous garantir, si vous osez parler vous-mêmes en prophètes et en apôtres, c'est que ce siècle frivole, bientôt revenu de ses préjugés sur l'éloquence chrétienne, rendra pleinement justice à votre zèle et à vos talents; que la légèreté des esprits qui vous écoutent se consolidera, pour ainsi dire, sous les idées majestueuses et accablantes du christianisme; qu'autant qu'il est vrai que l'enfer ne prévaudra jamais contre l'Eglise, autant est-il incontestable que l'esprit du monde ne prévaudra point contre la vraie prédication de l'Evangile; qu'après avoir lutté quelque temps contre ses travers, vous aurez la consolation de le rendre à la fois raisonnable et chrétien, et qu'ainsi couronnés de vos travaux, suivis d'une infinité d'âmes au salut desquelles vous aurez coopéré, vous partagerez le trône des apôtres dans le séjour de la gloire. Puissions-nous y parvenir, chrétiens. C'est ce que je vous souhaite à tous. Au nom du Père et du Fils, etc.

SERMON IV.

SUR LES ORDRES RELIGIEUX.

Et eritis odio omnibus propter nomen meum. (*Matth.*, X.)

Et vous serez odieux à tout le monde à cause de mon nom.

Madame (*a*),

Est-il donc vrai que l'on ne sera jamais impunément l'apôtre de Jésus-Christ, et son disciple fidèle au milieu du monde? Est-il vrai que l'on ne pourra jamais annoncer par ses œuvres ou ses discours la gloire et la sainteté du nom de Jésus-Christ, sans recueillir la haine et la persécution des hommes pour fruit de ses travaux et de son zèle? Oui, tel est, pour tous les temps que durera l'Eglise, l'oracle infaillible et déjà mille fois accompli de l'Homme-Dieu. Dès que vous aurez le courage de lui rendre le témoignage authentique qui lui est dû, de professer ouvertement la foi divine dont il est l'auteur, de vous armer du zèle nécessaire à soutenir son Evangile et à le défendre, quel que soit le mérite ou la dignité qui vous distingue du commun des hommes, n'espérez pas vous garantir jamais de la haine et du mépris, des fureurs même et des persécutions d'un monde que Jésus-Christ a frappé de ses anathèmes, et pour le temps, et pour l'éternité. Or, si tel est, et tel doit être le sort général de tous les hommes zélés pour la gloire de Jésus-Christ et de sa religion, de quels périls plus grands encore ne sont pas menacés ces chrétiens par excellence, ces hommes religieux crucifiés au monde, et pour qui le monde est crucifié; ces chrétiens parfaits ou tendant à la perfection, qui prennent sur eux tout le poids, toute l'austérité de la morale évangélique? Vous le savez, mes chers auditeurs, quel est encore de nos jours le déchaînement d'un certain monde contre ces ordres suscités de Dieu pour servir d'asile à ses plus fidèles serviteurs. Vous savez com-

(*a*) Madame la comtesse de la Marche.

bien de cris scandaleux se sont élevés de toutes parts pour les abolir et les proscrire? Combien d'écrits funestes ont prévenu le public dans ces derniers temps contre les instituts les plus sages et les plus utiles? Pourquoi ne dirais-je pas contre les instituts les plus nécessaires au soutien et à la propagation de l'Eglise?

Que peut servir au monde chrétien, disent les uns, cette multitude de religieux qui depuis si longtemps peuplent les monastères et les cloîtres? S'il faut des ordres religieux dans le monde chrétien, disent les autres, plus modérés en apparence, pourquoi du moins n'en pas défendre l'entrée à de jeunes téméraires qui manquent tout à la fois et de cette raison et de cette expérience décidée qui doivent accompagner des engagements irrévocables et éternels? N'est-ce pas là, chrétiens, ce que vous entendez tous les jours, quoique souvent à regret, dans les cercles du monde, et ce qui laisse presque infailliblement dans vos esprits quelque préjugé contre l'état religieux? Et pourquoi donc, à l'exemple de l'éloquent Tertullien, qui vengeait l'honneur des premiers fidèles contre les blasphèmes du paganisme, ne me serait-il pas permis de prendre en main la cause des religieux contre les invectives du monde, qui ne les accable de sa haine et de ses mépris que parce qu'ils ont le courage de le haïr et de le mépriser lui-même? Pourquoi ne pourrais-je pas soutenir devant vous la gloire d'un état qui ne reçoit tant d'insultes et d'outrages de la part de notre siècle, que parce qu'il fournit sans cesse aux vrais chrétiens des pères, des maîtres, des docteurs dans la profession spéculative ou pratique de la foi? Le sujet vous paraîtra singulier, sans doute, mais de nouvelles impiétés ne commandent-elles pas de nouveaux sujets à nos discours? Suivez-moi donc, chrétiens, dans le plan que va me tracer l'injustice même des idées du siècle que je combats, et contre lesquelles j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous prémunir.

On prétend d'abord qu'il faudrait anéantir, comme inutiles, tous les ordres religieux dans le monde chrétien; et moi j'avance que les ordres religieux, loin d'être inutiles, sont devenus moralement nécessaires dans le christianisme : ce sera le sujet de la première partie.

On prétend du moins que, s'il faut des ordres religieux dans le monde chrétien, ce n'est point à la jeunesse, mais uniquement à l'âge mûr qu'il appartient de les remplir; et moi je soutiens que c'est singulièrement à la jeunesse de peupler les ordres religieux, comme les autres états du christianisme : ce sera le sujet de la seconde partie.

Il faut des ordres religieux dans le christianisme, c'est à la jeunesse de peupler les ordres religieux, comme les autres états du christianisme (5) : voilà, mes chères sœurs, tout ce que j'ai à vous dire, pour vous animer et vous soutenir dans l'acte généreux de votre sacrifice. Peut-être attendiez-vous de moi quelque chose de plus personnel, de plus propre et de plus marqué pour l'édifiante cérémonie qui nous rassemble. Mais quand je vois l'état religieux, ce saint état qui va devenir le vôtre, attaqué jusque dans ses fondements par les discours téméraires des enfants du siècle, cette idée seule, je l'avoue, m'occupe et m'intéresse, et sans m'arrêter même à vous parler du grand et saint prélat (6) qui m'honore de son attention, de l'auguste reine (7) qui déjà vous regarde comme ses filles les plus chéries, de la pieuse et illustre princesse (8) qui veut contribuer à votre bonheur, en vous couvrant du voile sacré qui va vous cacher au monde, sans m'arrêter à ces grands objets qui pourraient donner tant de lustre à ce discours, je passe rapidement à l'unique sujet qui m'entraîne, à cet éloge de l'état religieux qui doit le venger des injustes préjugés du monde.

Vierge sainte, vous fûtes toujours la protectrice et la mère des ordres religieux, dévoués dans tous les temps à votre gloire, obtenez-moi la grâce d'en soutenir dignement la cause contre les discours et les écrits des faux sages du siècle, et d'inspirer à tous les chrétiens qui m'écoutent le respect et la vénération qu'ils méritent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut des ordres religieux dans le christianisme, et surtout dans le christianisme aussi défiguré que nous le voyons de nos jours au milieu de ce monde réprouvé par Jésus-Christ : c'est la première proposition que j'ai avancée, et qui pourra sembler d'abord hardie et téméraire en elle-même, ou du moins partiale et intéressée dans la bouche d'un religieux qui se fait un mérite de l'être, et qui cherche, direz-vous, à préconiser la gloire de son état, et à relever aux yeux du monde l'humilité de sa profession. Mais écoutez seulement les preuves que j'ai à produire de la proposition que j'avance, et vous la regarderez bientôt comme une vérité manifeste et incontestable. Peut-être, mes chers auditeurs, pourrais-je ici m'autoriser d'abord des idées mêmes de la politique humaine, et vous convaincre de la nécessité des ordres religieux dans l'Etat le plus chrétien, en vous les représentant comme des retraites honorables pour une infinité de personnes qui peuvent y trouver, non-seulement l'assurance du salut, mais encore les besoins nécessaires à la vie, que le partage inégal des biens de la terre ne leur permettait pas de se procurer dans le sein de leurs familles. Mais dans l'abondance des idées et des preuves vraiment chrétiennes qui se présentent à moi, pourrais-je m'attacher à des raisons purement humaines et terrestres, telles que j'en aurais plusieurs à vous présenter? Je me contenterai donc de vous dire, ou plutôt de vous démon-

(5) Trois prosélytes prenaient l'habit ce jour-là au premier monastère de la Visitation.

(6) Monseigneur l'archevêque de Paris.

(7) L'impératrice-reine avait obtenu ces généreuses filles pour ses Etats.

(8) Madame la comtesse de la Ma che.

trer avec tout le zèle qui m'anime pour la gloire d'un état où Dieu m'appela par sa grâce, que s'il ne fallut pas toujours des ordres religieux, il en faut maintenant dans le christianisme. Pourquoi? pour quatre grandes raisons, qu'il m'a paru d'une importance infinie de vous présenter dans tout leur jour : 1° Pour soutenir la foi dans les pays déjà chrétiens, et pour l'établir dans le reste du monde. 2° Pour perpétuer la perfection chrétienne qui s'anéantit de jour en jour au milieu du monde. 3° Pour arrêter la colère du Dieu de justice, sans cesse irrité par les désordres du monde. 4° Pour servir d'asiles à une infinité de chrétiens qui, à raison de leur faiblesse, sont obligés de quitter le monde. Ecoutez-moi, je vous prie, et cessez de blasphémer contre une profession sans laquelle peut-être il n'y aurait plus parmi vous, ni de véritable christianisme, ni de véritables chrétiens.

Et d'abord, que les ordres religieux soient devenus nécessaires pour soutenir la foi dans les pays chrétiens, et pour l'établir dans le reste du monde, pourrez-vous n'en pas convenir unanimement, si vous avez quelque idée de tant d'événements plus qu'humains qui ont signalé l'histoire du christianisme depuis son établissement merveilleux opéré par Jésus-Christ et ses premiers apôtres? Ce n'est pas que j'ignore ce que l'on pourrait m'opposer dès l'entrée de ce discours, que l'Eglise, durant plusieurs siècles, eut de violents combats à soutenir contre l'erreur et l'impiété, et qu'elle en triompha sans le secours des religieux qui n'existaient guères alors, que dans les solitudes et les déserts. Mais outre que la foi chrétienne, alors moins éloignée de sa source, en avait plus de force et de vivacité dans les cœurs fidèles pour se soutenir contre l'hérétique et l'impie qui la combattaient, ne pensez-vous pas comme moi, mes chers auditeurs, que jamais l'Eglise de Jésus-Christ n'essuya de plus rudes épreuves, et n'eut à combattre des ennemis plus dangereux dans leurs dogmes, et plus redoutables à la morale chrétienne, que les hérétiques des derniers siècles et les impies déguisés de nos jours; et que Dieu pour cette raison devait lui ménager la ressource des ordres religieux, dont elle a tiré en effet les secours les plus essentiels dans ces temps d'orage et de tempête pour les états soumis à son obéissance? Que si vous refusez de m'en croire sur mon témoignage, parcourez vous-mêmes l'histoire de votre religion depuis ce temps orageux dont je parle; rappelez-vous quels furent alors ses plus zélés défenseurs dans l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la France, et vous verrez l'état religieux, dans ces temps terribles pour l'Eglise, fournir presque autant de soldats qu'il avait de sujets pour la défense des vérités chrétiennes et catholiques. Vous verrez avec admiration sortir de son sein fertile en grands hommes, tantôt les plus célèbres docteurs, tantôt les théologiens les plus profonds, tantôt les interprètes les plus sûrs et les canonistes les plus distingués, tantôt les controversistes les plus redoutables aux partisans de l'erreur; et ce que vous verrez encore, mais sans étonnement et sans surprise, comme la juste récompense de tant de services signalés rendus au christianisme par les ordres religieux, ce sera de grands évêques, des cardinaux illustres, des souverains pontifes même tirés du sein des différents ordres, pour honorer les dignités de l'Eglise, pour en soutenir l'éclat par leur mérite, après en avoir soutenu par leur zèle les prérogatives et la doctrine. Je m'abstiens à dessein de prononcer ici tant de noms fameux, dont la citation presque infinie pourrait sentir de ma part l'orgueil et le faste et décréditer l'humilité chrétienne et la modestie religieuse dans vos esprits.

Quoi qu'il en soit, suivez l'histoire du christianisme dans ces derniers siècles où Dieu a suscité des ordres religieux spécialement destinés à la défense de la foi, et vous jugerez malgré vous-mêmes que ces ordres apostoliques ont été pour l'Eglise le secours le plus nécessaire dans ces malheureux temps, abandonnés, ce semble, au démon de l'erreur, pour porter le ravage dans le royaume de Jésus-Christ. Et ne croyez pas au reste, sacrés ministres des autels, ne soupçonnez pas même que je veuille diminuer ici la gloire qui vous est acquise, et déprimer le rang sublime où vous a placés la vocation divine. Non, je le proteste solennellement, et sans avoir à craindre que l'on m'en désavoue, non rien n'égalera jamais ma vénération pour la dignité du saint ministère où vous fûtes élevés par le pouvoir divin communiqué à l'Eglise, et qui vous fait nos supérieurs dans l'ordre hiérarchique. Mais de bonne foi, comment occupés sans cesse, et quelquefois accablés, comme vous devez l'être, de mille fonctions aussi pénibles que glorieuses pour le service du temple et l'édification des fidèles; comment obligés, comme vous êtes, de porter d'une main l'encensoir, et de l'autre le Dieu de grâce et de paix, que les mourants appellent de toutes parts à leur secours; comment, au milieu de ces sacrés ministères, vous chargerez-vous encore, du moins en assez grand nombre pour être partout victorieux, de porter le glaive exterminateur contre tant d'espèces d'ennemis qui osent attaquer l'Eglise et l'Évangile de Jésus-Christ? Comment, seuls et sans secours, pourrez-vous vaquer en même temps, et dans toutes les parties du monde, soit aux fonctions pacifiques que vous impose le culte extérieur de la religion, soit aux combats laborieux qu'il faut sans cesse être prêt à livrer pour la défendre?..... J'oserai donc le dire ici, chrétiens, sans déroger au respect dont je suis pénétré, comme vous, pour le caractère et la dignité du sacerdoce : non, ce n'était point assez des prêtres de Jésus-Christ, trop occupés d'ailleurs, et trop peu nombreux pour fournir à tout; non, dans ces siècles de fausse philosophie et de véritable impiété, il ne suffisait pas

de la sainte tribu de Lévi, pour soutenir la foi dans les pays déjà chrétiens et catholiques. Malgré l'ardeur et l'activité du zèle dont l'ordre ecclésiastique est animé, la foi de l'Eglise, toujours plus combattue à mesure qu'elle s'éloigne de son origine, demandait encore de nouveaux soldats pour sa défense. Elle demandait des légions formées et aguerries sans cesse au combat par ce genre de vie austère qui les dispose aux travaux d'une guerre où ils ont à vaincre et le monde et l'enfer. Elle demandait de ces hommes que le loisir de la solitude et leur éloignement du monde mît en état de prêcher, d'exhorter, de catéchiser sans cesse, de recueillir tous les pécheurs à qui il serait permis de recourir à eux dans le tribunal de la pénitence. Elle demandait des hommes qui, dans le silence du cabinet, pussent enfanter sans cesse au besoin les plus savants écrits, pour confondre tous les libelles que pourrait enfanter l'impiété contre les dogmes du christianisme ; pour justifier, contre les vaines subtilités de l'hérésie, le sens des Ecritures interprétées par la vraie Eglise ; pour venger les Pères et les docteurs, par des éditions fidèles de leurs ouvrages, de tant d'erreurs qui leur étaient faussement attribuées par les ennemis de la foi. Elle demandait, en un mot, des troupes auxiliaires, telles que furent toujours appelées les diverses sociétés religieuses dont l'Eglise romaine est remplie, des troupes toujours prêtes à porter le secours de leurs forces partout où elles seraient appelées par les besoins pressants du christianisme : et de là vient en effet que le ciel n'a guère permis la naissance d'un hérésiarque qui dût déchirer l'Eglise de Jésus-Christ, qu'il n'ait fait naître en même temps, ou quelqu'un de ces grands hommes, tels qu'un Athanase, un Augustin, un Chrysostome, qui seuls valaient à l'Eglise une légion entière de défenseurs, ou quelqu'un de ces saints patriarches destinés par sa providence à produire un nouvel ordre de religieux, c'est-à-dire à former une milice sainte et intrépide qui s'opposât aux efforts du nouveau monstre dont l'Eglise aurait à combattre et les dogmes et les fureurs.

Mais, disons plus encore. Si l'Eglise militante, surtout dans ces derniers siècles, a eu besoin du secours des religieux contre le schisme et l'hérésie dans les pays déjà chrétiens, comment cette Eglise, qui doit subjuguer enfin tout l'univers, se passera-t-elle du courage et du zèle de ces braves guerriers, pour se soumettre ces régions infidèles où règne encore l'idolâtrie et le paganisme? Ah! mes chers auditeurs, ne découvrez-vous pas dans cette seule idée le plus beau triomphe de l'état religieux sur tous les préjugés que le monde emploie pour le faire regarder comme inutile dans le christianisme? Car, quand je parle de la vraie Eglise, l'épouse éternelle de l'Homme-Dieu, vous comprenez sans doute que la fin principale, ou plutôt le terme universel de ses travaux et de ses soins, c'est de faire régner en tous lieux son divin époux, et d'anéantir partout les moindres traces de la superstition païenne, qu'il n'a pas voulu détruire entièrement par lui-même. Or voilà surtout pourquoi les ordres religieux sont devenus nécessaires dans le monde chrétien, et le seront apparemment jusqu'à la fin des siècles. Ses premiers pasteurs, vous le savez, ainsi que ses ministres subalternes, sont attachés par leurs devoirs à des églises particulières, que nous pouvons regarder comme les diverses provinces de l'empire catholique et chrétien ; et si j'excepte un nombre choisi de ces sacrés lévites qui portent l'Evangile avec tant de zèle et de succès au delà des mers, tout le reste de la tribu sacerdotale n'est-il pas comme forcé de demeurer parmi le peuple fidèle, pour veiller autour de l'arche sainte, et l'honorer d'un culte public et solennel ; pour édifier le monde chrétien, l'instruire et le réconcilier sans cesse avec Dieu? A qui donc, je vous prie, s'adressera l'Eglise, au défaut d'un clergé assez nombreux, pour se prêter en même temps à tous ses besoins? A qui cette Eglise mère aura-t-elle recours pour enfanter sans cesse de nouveaux disciples à Jésus-Christ, sinon aux ordres religieux toujours disposés à lui fournir des hommes brûlants de zèle pour servir de toutes parts sous son empire, et dégagés d'ailleurs de tous les liens serviles de l'ambition et de l'intérêt dans la continuité de leurs services? Eh! ne semble-t-il pas en effet, dit un célèbre écrivain du dernier siècle, ne semble-t-il pas que Jésus-Christ ait choisi les religieux pour convertir le nouveau monde, comme il a fait choix de ses premiers apôtres, pour la conversion de ce monde que nous habitons, et qu'il ait dit à ceux-là, comme à ceux-ci : Allez, parcourez l'univers, et portez mon Evangile à toutes les nations : *Euntes.... prædicate Evangelium omni creaturæ.* (*Marc.*, XVI.)

Car quel spectacle, chrétiens, n'aurais-je pas à vous présenter si, prenant en main la carte du Nouveau-Monde, je vous rappelais seulement tant de royaumes barbares, et presque inconnus à nos géographes, où l'état religieux a pénétré et pénètre encore tous les jours pour les soumettre à la loi de Jésus-Christ! De quel respect ne seriez-vous pas saisis pour un état que vous méprisez sans le connaître, si je vous faisais voir que les plus fameux conquérants ne portèrent jamais si loin la gloire de leurs armes que l'état religieux a porté les triomphes de son zèle ; que cet état a plus fait pour étendre les limites de l'Eglise que l'hérésie n'a pu faire pour en resserrer les bornes ; et que c'est là, depuis plusieurs siècles, la grande et inépuisable ressource de la Providence, pour conquérir à Jésus-Christ des régions étrangères et inconnues, à la place des républiques et des royaumes déjà chrétiens qui succombaient sous le joug de l'erreur!..... Quelle serait enfin votre admiration pour des ordres bien moins révérés qu'ils ne doivent l'être de nos jours, si je vous produisais, depuis le moment de

leur origine jusqu'au siècle présent, cette foule de missionnaires et d'apôtres, de confesseurs et de martyrs qui sont sortis de leur sein, les uns pour établir dans toutes les parties du monde la divinité de Jésus-Christ et l'autorité de son Eglise, les autres pour briser les chaînes d'une infinité de chrétiens captifs dont la foi pouvait périr de jour en jour par la rigueur de l'esclavage où ils gémissaient dans des pays barbares; ceux-là pour se dévouer, malgré tous les périls, au salut des villes et des provinces ravagées par les plus mortelles contagions; ceux-ci enfin pour instruire l'enfance et la jeunesse abandonnées aux leçons pernicieuses de l'hérésie, ou à l'éducation perverse des enfants du siècle? Or, si tant d'œuvres saintes n'ont pu s'accomplir jusqu'à nos jours, et ne peuvent se perpétuer dans toute l'étendue du monde chrétien sans le secours des ordres religieux, serait-ce une prétention téméraire et outrée de les faire regarder comme nécessaires dans l'Eglise de Jésus-Christ? Mais ces idées me conduiraient trop loin et demanderaient seules tout un discours. Il faut des ordres religieux, surtout de nos jours, pour soutenir la foi dans les pays déjà chrétiens, et pour l'établir dans le reste du monde; et n'en faut-il pas également pour perpétuer la perfection chrétienne qui s'anéantit de jour en jour au milieu du monde?

2° Et en effet, mes chers auditeurs, il pouvait, ce christianisme si vénérable à sa naissance et dans son premier progrès par les prodiges de vertus dont il donnait le spectacle au monde, il pouvait alors n'avoir aucun besoin de ces différents ordres, devenus aujourd'hui si nécessaires pour le perpétuer, au milieu de nous, dans tout son lustre; parce que cet heureux christianisme, au rapport de saint Jérôme, n'était qu'un assemblage de religieux répandus dans toutes les contrées du monde, et dans ses conditions diverses, pour édifier à la fois et convertir tout l'univers: *Tales ii erant in Christo credentes, quibus religiosi nomen et professio competebat.* Mais depuis que la vertu des premiers temps n'existe plus pour les mondains que dans les fastes de l'Eglise, depuis que cette vertu primitive a comme disparu de dessus la terre, et que l'on voit trop souvent les plus grands crimes s'autoriser contre la loi chrétienne, et de la multitude, et de la qualité des coupables; ah! mes chers auditeurs, depuis ces temps heureux, malheureusement écoulés, quel autre moyen de perpétuer dans le monde la perfection du christianisme que l'établissement ou la conservation de ces saints ordres que vous osez réprouver comme inutiles au bien de l'Etat et de la société?..... Car, sans prétendre ici canoniser tant d'ordres religieux, dont j'avoue que quelques-uns se sont démentis de leur première ferveur, ainsi que les chrétiens du monde ont eux-mêmes dégénéré de ce christianisme ancien qui faisait autant de héros des premiers fidèles, sans m'arrêter à défendre quelques communautés particulières dont le monde aime à exagérer les plus légers déréglements, pour se justifier à lui-même ses plus grands désordres; n'est-il pas évident, à parler en général et sans prévention, que c'est presque uniquement dans ces retraites religieuses présentées à la vertu que se découvre encore cette admirable pureté de mœurs, cette parfaite pauvreté de cœur et d'esprit dont le premier christianisme offrait à l'univers de si grands et de si fréquents modèles? Que je demande en effet, comme le saint homme Job, à la terre, à la mer, à tous les éléments, où se trouve encore la véritable sagesse, c'est-à-dire la vertu parfaite et accomplie, qui fait les vrais sages, et qui seule les peut faire; ou plutôt, sans emprunter le langage figuré du prophète, que j'interroge plus simplement ici les diverses conditions du monde, et que je leur demande tour à tour où se trouve enfin le pur christianisme, cette sagesse suprême de l'Homme-Dieu que la connaissance de sa religion communique à tous les hommes, *Sapientia ubi invenitur?* (*Job*, XXVIII) est-il une seule de ces conditions qui ose me répondre que c'est dans son sein qu'il faut chercher cette sagesse divine dont Jésus-Christ a voulu éclairer les ténèbres du monde? Que dis-je? Est-il une seule de ces conditions qui ne doive publier hautement que ce n'est plus parmi les sujets dont elle est remplie qu'il faut chercher cette religion si parfaitement chrétienne, autrefois si respectée par le monde idolâtre?

Serait-ce en effet au milieu de vous, grands et riches du monde, que se trouverait encore cette perfection sublime et si vantée du premier Christianisme? Mais à consulter toutes les maximes de l'Evangile et la parole formelle de Jésus-Christ, ne vous est-il pas d'une difficulté infinie, ou plutôt comme impossible de vivre dans vos états en véritables chrétiens? Ne prétendez-vous pas même trouver une excuse légitime à vos désordres dans la nécessité fatale de vos conditions, assiégés que vous êtes au dehors de tant de piéges presque inévitables que le monde vous tend sans cesse pour vous surprendre, et agités que vous êtes au dedans de toutes les folles passions que peuvent enfanter dans le cœur humain l'orgueil, le faste et l'opulence dont vous êtes esclaves?

Serait-ce au milieu de vous, chrétiens, placés par la Providence dans les conditions médiocres, que se trouverait ce christianisme aussi florissant qu'il le parut aux beaux jours de son origine? Mais sans être ordinairement aussi coupables devant Dieu que les grands et les riches du siècle, ne partagez-vous pas trop souvent avec eux le plus grand nombre de leurs désordres? N'êtes-vous pas trop souvent atteints du poison contagieux de leurs idées, de leurs sentiments et de leurs mœurs? Et si, dans le cours ordinaire de la vie, vous paraissez aux yeux du monde des hommes vraiment chrétiens et vertueux, ne semble-t-il pas que l'estime que l'on fait de votre religion

soit principalement fondée sur le parallèle que l'on en fait avec les vices grossiers de ces grands dont vous êtes ou les sujets ou les serviteurs? Ne semble-t-il pas que la médiocrité de vos conditions soit devenue comme la mesure étroite et bornée de vos vertus, et ne laisse habituellement à votre piété rien de médiocre à produire, soit pour l'édification du monde, soit pour la sanctification de vos personnes?

Serait-ce donc au milieu de vous, pauvres et indigents du siècle, que se trouverait encore ce christianisme pur et sans tache dont Jésus-Christ a voulu perpétuer l'éclat parmi les hommes soumis aux lois de son Evangile? Mais que de déréglements et de vices singulièrement attachés à cette pauvreté, qui vous accable autant qu'elle vous humilie, et dont Jésus-Christ s'était revêtu lui-même pour vous apprendre à la sanctifier! que d'envies, que de jalousies furieuses des fortunes élevées qui vous dominent! que de murmures et de blasphèmes contre une Providence qui donne à tant d'autres le superflu, sans paraître vous donner le nécessaire! que de moyens coupables et illicites, pour échapper à cette indigence qui, dans les desseins de Dieu, devait vous garantir des plus grands périls dans la voie du salut! Ce n'est donc point dans ce que l'on appelle le monde, dans ce que l'on appelle même le monde chrétien, que nous découvrirons ce christianisme si pur et si véritable des premiers temps; et le monde entier, qui est cet abîme mystérieux dont parle le prophète, ce monde me répond de toutes parts que ce n'est point dans les conditions où règne son esprit que peut se trouver de nos jours la véritable sagesse : *Abyssus, dicit, non est in me.* (*Job*, XXVIII.) Pour découvrir cet ancien christianisme, encore si exalté dans le siècle présent, mais si oublié dans la pratique, il faut donc sortir de l'enceinte d'un monde devenu profane, ou du moins trop imparfait pour être encore véritablement chrétien; il faut donc pénétrer dans ces monastères célèbres par leur ferveur, et destinés à servir de refuges à l'austère sagesse de Jésus-Christ, que les mœurs efféminées du siècle ont insensiblement bannie des sociétés humaines : *Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium*..

Que je pénètre en effet dans ces sacrés asiles toujours ouverts, ou à l'innocence qui veut se préserver du crime, ou à l'expiation des crimes que le monde a fait commettre; n'est-ce pas là que s'offrent à mes yeux tous les traits réunis de la sagesse chrétienne, que je chercherais inutilement dans les sociétés du monde? N'est-ce pas là que se découvrent, comme d'un coup d'œil, toutes les espèces de vertus et de sainteté que le Dieu du christianisme conseille ou qu'il commande à ses disciples fidèles? Non pas, mes chers auditeurs, non pas que le monde ne nous présente encore des vertus respectées, des vertus éprouvées, des vertus que l'impiété la plus maligne ne pourra soupçonner d'hypocrisie ni d'intérêt; mais il faut en convenir, quoiqu'à regret, que de pareilles vertus sont devenues trop rares, et pour ainsi dire, trop isolées dans ce qui s'appelle le monde dont je parle, pour convaincre sensiblement l'homme mondain de son opposition monstrueuse à la loi de Jésus-Christ, et pour lui persuader efficacement qu'il peut vivre dans son état en véritable chrétien. Il fallait donc, pour éterniser parmi nous le plus pur christianisme, et pour obliger le monde à convenir de sa possibilité, dans les derniers, comme dans les premiers temps de l'Eglise, il fallait des communautés entières, où les vertus chrétiennes réunies, pour ainsi dire, elles-mêmes dans un corps de société, devinssent pour tout esprit raisonnable une démonstration sensible et frappante de cette possibilité pratique de toute la foi chrétienne; c'est-à-dire qu'il fallait des ordres religieux, tels que l'on en voit encore de nos jours, et que l'on en verra dans tous les temps; des ordres vraiment saints, dont la piété sublime, dont la pauvreté exemplaire, dont la régularité parfaite, dont la pauvreté angélique, dont la mortification étonnante fussent aux yeux du monde comme autant de prodiges subsistants de la grâce divine; afin que ces prodiges de la grâce, devenus communs et ordinaires par un prodige encore plus grand, anéantissent tous les prétextes dont le monde s'autorise dans son opposition éternelle à la loi de Jésus-Christ : en sorte que je ne balance point à prononcer ici que l'on ne pourrait détruire les ordres religieux dans le monde chrétien, sans y anéantir la pratique du plus pur christianisme, qui ne se soutiendra jamais, pour m'exprimer ainsi, que sous les auspices de tant de grands exemples que les monastères et les cloîtres, malgré le relâchement de quelques-uns, présentent encore tous les jours aux yeux du monde.

3e Poursuivons. Nécessité des ordres religieux pour étendre et soutenir la foi chrétienne, pour perpétuer la perfection du christianisme, je dis encore pour arrêter la colère du ciel toujours prête à éclater sur les désordres du monde chrétien. Car vous savez trop, mes chers auditeurs, jusqu'où va la dépravation des mœurs dans ce siècle pervers, qui semble avoir entrepris de l'emporter par ses déréglements sur tous ceux qui le précédèrent. Et doit-on même être surpris de cette étrange dépravation dans un siècle où le mépris de toute religion, surtout de la religion de Jésus-Christ, est poussé plus loin peut-être que du temps des païens, dont elle eut à combattre les préjugés, les passions et les supplices? Or, dans ce déluge universel, dans ce débordement de tous les vices, qui sans cesse irritent le ciel contre la terre, pouvez-vous ne pas regarder les ordres religieux comme des établissements nécessaires au bonheur de la société humaine? Vous demandez de quel service peuvent être dans un Etat ces communautés régulières séparées du monde par une profession publique et solennelle, et qui s'en

interdisent non-seulement la vie et les mœurs, mais encore la société et le commerce; et moi je vous réponds qu'elles rendent tous les jours à la patrie des services mille fois plus grands et plus nécessaires au bonheur des peuples que les services réels ou prétendus de ces hommes du monde dont vous exaltez avec tant de faste le zèle et l'activité pour le bien public. Car elles ne cessent de lever les mains et les yeux au ciel, ces communautés saintes dont vous blasphémez sans cesse la profession par vos discours; et toutes les heures de la nuit et du jour, dans la règle qui leur sert de guide, sont marquées par des prières ferventes, par des vœux ardents en faveur des républiques et des royaumes dont la libéralité fournit à leurs besoins. Tel est même, dit saint Bernard, et tel sera toujours le principe et la fin de leur institution : *Constituti orare pro corpore Ecclesiæ.* Or, n'est-ce pas là de quoi les rendre non-seulement utiles, mais nécessaires au bien des Etats et des sociétés, ces saints ordres si peu respectés de nos jours? Et ne rendissent-ils d'autre service au monde que de répandre devant Dieu ces larmes pénitentes qui, selon la belle idée de saint Grégoire, sont comme un nouveau déluge qui purifie la terre de ses crimes : *Mundi diluvium, peccati expiamentum*, que faudrait-il de plus pour vous faire craindre leur ruine ainsi que l'on craint les pertes et les calamités publiques? Supposons en effet, si vous le voulez, que tous les corps qui composent les royaumes chrétiens conspirent unanimement à leur sûreté, à leur éclat et à leur bonheur; que les ministres honorés de la confiance des rois y commandent toujours sagement sous leurs auspices et sous leurs ordres; que la magistrature s'y occupe tout entière à faire observer les lois et à les observer elle-même; que les savants y cultivent sans interruption le vaste champ des arts et des sciences, abandonné aux recherches de leur curiosité; que les guerriers y déploient de toutes parts leur courage pour conserver à leurs princes et tout l'éclat de leur gloire, et toute l'étendue de leur puissance; que le peuple enfin, par son industrie dans le commerce ou son application au travail, dirige tous ses efforts à faire fleurir ces divers Etats et à les enrichir; tout cela, j'en conviens, est un mérite, et un grand mérite dans ces hommes qui remplissent constamment ces différents devoirs; mais à quoi serviront jamais, pour m'exprimer avec l'Ecriture, tant de soins, de veilles et de travaux de la part des hommes, pour la gloire et le soutien des empires, si le Roi des rois ne veille pas lui-même, du haut des cieux, à leur garde et à leur conservation? C'est l'oracle d'un prophète, et qui mérite ici d'autant plus notre créance qu'il était lui-même un des plus grands rois de la terre, et qu'il connaissait à fond le grand art de gouverner l'empire qui lui était confié : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Psal.* CXXVI.) Or, savez-vous, hommes du monde, ce qui oblige en quelque sorte ce Dieu suprême à protéger des royaumes entiers, lors même qu'il y voit dominer les plus grands crimes? Savez-vous ce qui a le pouvoir d'apaiser sa colère et d'arrêter sa foudre prête à éclater sur tout un peuple dont les désordres sont à leur comble? Apprenez-le de Dieu même, si vous l'ignorez encore; la prière toute-puissante de ses serviteurs et de ses amis fidèles, voilà le rempart invincible et le seul que puisse opposer le monde à la justice d'un Dieu vengeur. Il cherche, mais en vain, ce Dieu irrité, il ne trouve point dans Sodome et Gomorrhe un de ces hommes de prières qui arrête sa vengeance, et le feu céleste échappé de sa sphère embrase et dévore à l'instant ces villes coupables. Il le découvre dans Moïse, cet homme qui prie, ce médiateur suppliant en faveur de son peuple devenu parjure et idolâtre, et ce même Dieu, obéissant à la voix de l'homme, comme parle l'Ecriture : *Obediente Deo voci hominis* (*Jos.*, X), ce Dieu n'est plus le maître de ses coups, de ses coups suspendus sans cesse et arrêtés par la prière toute-puissante de son serviteur : *Dimitte me ut irascatur furor meus contra eos.* (*Exod.*, XXXII.)

Cependant, hommes et femmes du siècle, faut-il vous le dire ici pour achever de vous confondre, faut-il vous dire que ce n'est point à vous de fournir à la terre ces intercesseurs, ces patrons vénérables pour Dieu même, si j'ose m'exprimer ainsi, et dignes de fléchir son cœur irrité par la toute-puissance de leurs prières? Faut-il vous dire que ce n'est point dans vos sociétés ennemies de Jésus-Christ et de sa religion que doivent se former ces cœurs plus qu'humains, dont un seul soupir peut conjurer les orages déjà préparés de sa vengeance? Eh quoi! vous dirais-je, si vous osiez vous flatter de ce pouvoir admirable auprès de Dieu, quoi, dans le cours tumultueux de votre vie, à peine pouvez-vous vous résoudre à prier chaque jour pour vous-mêmes, pour le salut éternel ou la prospérité temporelle de vos familles; et de votre propre aveu, les moments pour vous les plus terribles, ce sont ceux que la religion ou la bienséance vous obligent de consacrer à la prière, et vous oseriez néanmoins penser qu'il ne faut sur la terre que des hommes du monde pour engager le Dieu de providence à veiller spécialement et sur les souverains qu'il a établis pour gouverner en pères au même temps qu'ils commandent en maîtres et en monarques, et sur la religion de Jésus-Christ, plus attaquée qu'elle ne le fut jamais par l'incrédulité, et sur les premiers pasteurs de l'Eglise, destinés à instruire l'univers et à l'éclairer de leurs lumières, et sur les simples fidèles, dont la foi demande de nouveaux appuis contre l'impiété du siècle, qui, par l'abus d'une prétendue raison, fait de jour en jour de plus grands ravages?... Et vous oseriez penser qu'il ne faut sur la terre que des hommes du monde pour intéresser le ciel à l'extrême misère de tant de malheureux qui périssent sous le poids de

l'indigence; pour fléchir la colère du ciel sur tant de crimes monstrueux réservés à nos jours, et qui ne déshonorent pas moins l'humanité que le christianisme; pour détourner de dessus nos têtes tant de fléaux du ciel, qui, comme autant de nuages, semblent se promener dans l'univers, et qui pourraient également tomber sur nous-mêmes. Non, non, mes chers auditeurs, à juger des choses sur les idées chrétiennes, ne comptez jamais auprès de Dieu sur des prières aussi vaines, aussi faibles, aussi peu dignes de la Divinité que celles que lui adressent quelquefois encore les enfants du siècle; c'est à l'état religieux, dont j'entreprends ici la défense moins pour son intérêt que pour le vôtre, à cet état plus occupé de Dieu et de son culte que vous ne pouvez l'être du monde et des affaires du monde, à cet état de sainteté et de perfection, de recueillement, de méditation et de prière, c'est à cet état, par préférence aux conditions du siècle, de former de ces âmes détachées de la terre qui rendent incessamment hommage au Dieu de majesté que vous n'adorez pas comme il doit être adoré, qui sollicitent les dons du Dieu de miséricorde que vous n'êtes pas en état d'attirer sur vous-mêmes, qui suspendent les coups menaçants du Dieu de justice que la prière de tous les mondains n'arrêterait jamais.

Ne vous plaignez donc plus, hommes et femmes du monde, si vous vous intéressez pour vous-mêmes et pour la patrie qui vous a vus naître; ne vous plaignez plus de cette multitude de religieux, de solitaires et de vierges, autorisés dans l'Eglise et par l'Eglise de Jésus-Christ, et cessez de les regarder comme inutiles à la félicité des empires qui les protégent. Il y faut d'autres hommes sans doutes, et d'autres citoyens dans ces empires catholiques, pour en soutenir les dignités et les charges différentes; il y faut des hommes de conseil pour en terminer les affaires, des guerriers pour en défendre les limites, des magistrats pour y maintenir le bon ordre; il y faut des hommes industrieux dans le commerce, des hommes profonds dans les sciences, des hommes pénétrants dans les arts. Mais ce que le monde ne sait point assez et ce qu'il ne peut trop savoir, il y faut surtout des hommes qui prient, des hommes prosternés sans cesse devant le trône de Dieu, pour déterminer, comme Moïse, au moment du combat, l'incertitude de la victoire; pour obliger le Seigneur, comme Aaron, à décider des doutes et à conduire les projets de son peuple; pour assurer le succès de ces grandes entreprises, où sont également intéressés la gloire du prince, le salut du peuple et le triomphe de la religion; des hommes, enfin, qui fassent leur unique devoir de chanter les louanges du Seigneur, de glorifier son nom, pour l'empêcher d'éclater sur tant de libertins et d'impies qui le blasphèment.

Or, encore une fois, où trouver plus de ces hommes de prière que dans l'état religieux, qui, préférablement à toutes les conditions mondaines, doit produire une infinité de ces médiateurs puissants pour l'accomplissement parfait des miséricordes divines? *Nisi Dominus custodierit.... frustra vigilat qui custodit.....* (*Psal.* CXXVI)

4° De m'arrêter maintenant à vous exposer de quelle importance, de quelle nécessité même il est de nos jours dans le christianisme qu'il y ait des ordres religieux pour le salut de tant de personnes de l'un et de l'autre sexe que la Providence ne destine pas à se sauver au milieu du monde, c'est, chrétiens, ce qui me paraît peu nécessaire, parce que c'est une vérité trop évidente pour qu'il soit besoin d'en étendre et d'en multiplier les preuves. Car, sans m'autoriser en ce point de l'expérience personnelle que vous faites tous les jours de votre faiblesse, de cette faiblesse sur laquelle vous êtes quelquefois si éloquents, et qui vous rendrait peut-être nécessaire à vous-mêmes cette fuite du monde qui se consomme dans l'état religieux; du moins conviendrez-vous, après saint Grégoire et les plus célèbres docteurs de la morale chrétienne, qu'il est des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, dont la faiblesse trop marquée par le penchant ou l'habitude, ne leur permet pas d'opérer leur salut au milieu du monde : *Plerique sunt qui, nisi omnia relinquerint, salvari nullatenus possunt*; c'est-à-dire qu'il se trouve des chrétiens, et en grand nombre, qui seraient incapables, comme ils s'en expliquent eux-mêmes, de résister à tant d'objets qui les éblouissent, à tant de coutumes qui les séduisent, à tant d'exemples qui les entraînent, à tant de principes d'irréligion qui les étonnent, à tant de maximes de libertinage et d'indépendance qui ébranlent du même coup le fondement de leur fidélité, de leurs mœurs et de leur foi. Or, si nous croyons ces hommes sur leur témoignage, comme nous le devons sans doute, de tels hommes, considérés dans l'ordre de la grâce, ne sont donc point faits pour le monde, comme le monde n'est point fait pour eux; et Dieu n'aurait pas suffisamment pourvu à leur bonheur éternel, s'il n'avait pas inspiré à son Eglise l'établissement de ces retraites saintes, destinées à recueillir ce nombre de chrétiens, ou trop faibles, ou trop timides pour s'exposer aux écueils du monde et à ses tempêtes.

Me répondrez-vous que l'on savait se sanctifier dans les premiers siècles du christianisme sans le secours de tant d'ordres religieux qui s'établissent de jour en jour dans le monde chrétien? Je le sais, mais pourquoi? L'histoire de la première Eglise doit, comme à moi, vous l'avoir appris; parce que chaque famille chrétienne était alors une communauté vraiment régulière, où la piété n'avait point à craindre la contagion du scandale, ou plutôt parce que tout le christianisme était alors comme une grande famille composée des diverses conditions humaines, également gouvernées par l'esprit chrétien, et où le salut des particu-

liers, toujours soutenus du bon exemple, n'etait pas moins en sûreté dans la liberté du siècle, qu'il peut l'être aujourd'hui dans les cloîtres et les religions les plus austères.

M'opposerez-vous que, parmi ces hommes qui croient ne pouvoir assurer leur éternité que dans l'état religieux, il peut s'en trouver et qu'il s'en trouve en effet de trop timides à cet égard? J'en conviens encore : mais ne fut-il pas toujours permis aux fidèles, ne leur est-il pas même ordonné par l'apôtre saint Paul d'opérer leur salut avec crainte et avec tremblement? *Salutem operamini cum timore et tremore.* (*Philip.*, II.) Et qui pourra d'ailleurs justement décider que ces hommes, que l'on ose traiter d'esprits faibles en fait de religion et de conscience, portent trop loin leurs pieuses frayeurs quand il s'agit d'éviter sûrement la corruption du monde, quand il s'agit d'opérer ce salut éternel, qui a fait trembler et qui fait trembler encore les plus grands saints?

Me direz-vous enfin que souvent les âmes les plus faibles ont pu triompher de leur faiblesse jusqu'à s'élever à la plus haute sainteté dans les conditions du monde les moins chrétiennes? Je le veux; mais aussi combien d'âmes plus fortes de leur nature et plus fortifiées par la grâce que celles qui renoncent au monde pour conquérir le ciel, ont bientôt succombé sous les efforts d'un ennemi aussi redoutable que le monde armé de tous ses charmes, et, après une faible résistance, ont également perdu et le trésor de leur innocence, et celui de la religion, qui en était le principe?

Concluons, mes chers auditeurs. Il faut donc des ordres religieux dans le sein de la religion chrétienne, surtout au point de décadence où elle est réduite par les déréglements du siècle. Et cette religion divine ne se maintiendra jamais, du moins dans ce lustre et cet éclat qu'elle doit avoir sous des princes chrétiens et catholiques, sans le secours et l'appui de ces saints ordres. Voilà, mes chers auditeurs, sous quel point de vue vous devez considérer cet état de perfection consacré à la retraite et à la fuite du monde; cet état que vous méprisez peut-être, ainsi que le monde antichrétien qui vous environne, mais dont tous vos mépris ne pourront jamais obscurcir la gloire fondée sur celle de Jésus-Christ. Or, si vous réfléchissez avec un esprit chrétien sur ces grands motifs, sur ces idées solides et victorieuses qui ont obligé l'Eglise d'autoriser les ordres religieux et de les approuver dans les différents siècles, que deviennent, je vous prie, ces invectives, ces déclamations profanes si souvent répétées dans le monde, et, ce qu'il y a de plus déplorable encore, répandues dans tant de libelles contre les religions diverses qui font l'ornement du christianisme; ces déclamations indignes d'un esprit tant soit peu chrétien, qui ne vont à rien de moins qu'à détruire tous les religieux, même les plus édifiants par leurs vertus, comme si c'étaient autant d'hommes ravis au bien nécessaire de la société par la profession seule du célibat qui les a toujours distingués dans l'Eglise? Ah! mes chers auditeurs, si je ne craignais de dégrader ici la chaire de pureté et d'innocence par la réfutation de ces idées presque aussi indécentes qu'elles sont frivoles, je m'arrêterais à vous faire sentir comment ces objections misérables que vous employez à combattre l'état religieux se tournent évidemment contre vous-mêmes pour devenir la condamnation de votre conduite. Car ne pourrais-je pas vous dire, hommes et femmes du siècle, que cet esprit de luxe et de faste, que cette ambition de paraître grands qui vous fait traîner à votre suite tant de serviteurs inutiles, dérobe, en effet, mille fois plus d'hommes à l'état, plus de chefs de famille à la société, plus de sujets aux princes, plus de citoyens à la patrie, plus de cultivateurs aux campagnes, plus de soldats aux armées, que tous les corps religieux qui font à l'envi la gloire et l'édification de ce royaume? Que c'est donc à vous, chrétiens du monde, si vous raisonnez conséquemment, que c'est à vous de retrancher d'abord de vos maisons cette multitude de domestiques oisifs qui ne servent qu'à rehausser le vain éclat de votre grandeur et de votre opulence, cette multitude d'hommes que vous ravissez, selon vous-mêmes, au bien nécessaire de la patrie, puisque vous n'agréez les services qu'ils sont capables de vous rendre qu'autant qu'ils veulent bien renoncer, pour être uniquement à vous, à devenir dans leur état des pères et des mères de famille, c'est-à-dire à former des établissements convenables dont pourrait profiter le public, mais dont vous craindriez quelque partage dans leur affection et leur fidélité à votre service. Or, si vous croyez être en droit, vous simples mortels qui, malgré toutes vos grandeurs, n'êtes que néant devant Dieu, de vous attacher cette multitude de serviteurs aux dépens des besoins de la société qui les redemande, vous sied-il bien de contester à Jésus-Christ, à l'Homme-Dieu, le droit d'attacher à sa personne et à la pratique de sa loi, des hommes uniquement occupés de lui plaire, de l'adorer et de le servir? Mais, comme je l'ai dit, ce serait en quelque sorte profaner le lieu saint, ce serait oublier que je parle à un auditoire du moins actuellement chrétien, que de pousser plus loin ces sortes de réflexions. Je m'en tiens donc à vous dire qu'il faut, surtout de nos jours, des ordres religieux dans le christianisme, pour soutenir la foi dans les pays déjà chrétiens, et pour l'établir dans le reste du monde; pour perpétuer la perfection chrétienne qui s'anéantit de jour en jour au milieu du monde; pour arrêter la colère du Dieu de justice, sans cesse irrité par les désordres du monde; pour servir d'asiles à une infinité de chrétiens qui, à raison de leur faiblesse, sont obligés de quitter le monde. Autant d'arguments invincibles, à prendre moralement les choses, de la nécessité des ordres religieux dans le monde.

chrétien ; autant d'arguments qui ne seront jamais combattus que par des hommes aussi dépourvus de vraie piété que de véritable raison, que par des génies prétendus philosophiques, c'est-à-dire des esprits qui ne se plaisent à raisonner que contre Jésus-Christ et ses mystères, contre l'Evangile et ses maximes, contre l'Eglise et ses pasteurs, contre le sacerdoce et ses priviléges, contre les religieux et la nécessité de leurs services. Mais revenons ; et après avoir démontré que les ordres religieux sont devenus moralement nécessaires dans le christianisme, faisons voir avec la même évidence que c'est singulièrement à la jeunesse de peupler les ordres religieux comme les autres états du christianisme : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une proposition dont j'ai droit de supposer maintenant la vérité, mes chers auditeurs, que s'il n'a pas toujours fallu des ordres religieux, il en faut maintenant dans le christianisme : et dès là n'aurais-je pas droit de supposer encore la vérité de la proposition qui me reste à vous développer? que c'est singulièrement à la jeunesse de peupler les ordres religieux, comme les autres états du christianisme, puisque c'est évidemment les détruire et les anéantir, que d'en exclure les jeunes sujets, seuls capables d'être aisément formés à tous les devoirs de cet état, et de n'y donner entrée qu'à des hommes dont l'esprit, déjà décidé dans ses maximes et le cœur dans ses sentiments, se refuseraient trop souvent aux impressions qu'il faudrait leur faire prendre pour en faire des sujets vraiment dignes de leur vocation, des sujets stables et permanents dans l'esprit et la règle de la religion qu'ils embrassent?.... Eh! dites-moi, en effet, quelle espèce de profession pourrait se soutenir et s'accréditer dans le monde, si les hommes habiles qui en font l'honneur et l'appui n'étaient succédés sans cesse par de jeunes élèves formés de bonne heure à prendre l'esprit et les principes qui font les grands hommes dans ces professions diverses? Dites-moi ce que deviendrait, par exemple, la gloire de l'art militaire, si une jeunesse aussi nombreuse qu'elle est illustre n'était appliquée à l'observation de ses devoirs et à l'étude de ses maximes? Ce que deviendrait l'habileté et l'industrie dans le commerce, la science et l'interprétation des lois dans la magistrature, s'il était interdit à la jeunesse de se dévouer à ces diverses conditions et d'employer les prémices de sa raison et de ses talents à se mettre en état d'y rendre un jour tous les services dont elle est capable?... Or, dès que l'état religieux se trouve nécessaire dans un royaume chrétien pour y faire fleurir le christianisme, ainsi que peuvent l'être ces autres professions dont je parle, pour contribuer à la conservation de l'Etat et à son lustre, sur quelle espèce de raison pourraient être fondés ces discours étranges dont retentissent quelquefois les familles les plus chrétiennes : que la jeunesse n'est point un âge qui doive peupler les ordres religieux, et que l'entrée dans ces ordres, même les plus fervents, ne devrait être permise qu'à cet âge de maturité où l'homme doit avoir acquis toute l'étendue de sa raison et peut, avec une pleine sagesse, disposer de lui-même?

Mais, sans m'attacher à cette considération fondée sur l'avantage essentiel des ordres religieux, qui, devenus nécessaires, surtout de nos jours, dans le christianisme, ont droit à tous les moyens capables de les maintenir dans un certain lustre, ainsi que les autres états nécessaires dans la société. Je m'arrête ici sur des idées plus propres à vous faire sentir l'injustice de vos préventions par rapport à l'état religieux, et je prétends que vouloir exclure la jeunesse de ces saints ordres qui le composent, c'est évidemment s'écarter de toutes les idées chrétiennes qui doivent servir de règle à nos jugements et à nos discours, parce que c'est évidemment porter atteinte et aux droits souverains de Dieu, qui peut appeler la jeunesse, ainsi que les autres âges, à le servir dans la religion ; et au respect dû à l'Eglise, qui permit toujours à la jeunesse de se consacrer à Dieu dans la religion ; et au salut éternel de la jeunesse, qui risquerait de se perdre en attendant qu'elle eût droit d'entrer dans la religion ; et à l'ordre même de la société, qui ne pourrait tirer nul service de la jeunesse jusqu'au moment qui la déciderait pour le monde ou pour la religion. Reprenons des preuves si lumineuses par elles-mêmes, et sans leur donner trop d'étendue, développons au moins ce qu'elles renferment d'essentiel, pour vous convaincre et vous persuader.

1° Prétendre interdire à la jeunesse l'entrée des ordres religieux, ou priver les ordres religieux de la ressource qu'ils trouvent dans la jeunesse, pour augmenter le nombre de leurs sujets : je l'ai dit, chrétiens, et je le répète, ce serait évidemment porter atteinte aux droits souverains de Dieu, dont la Providence doit disposer de tous les hommes, ainsi que de tous les âges, et les placer à son gré dans les états qu'elle a marqués pour les conduire au ciel. Eh! qui de nous, en effet, osera disputer à Dieu le droit de disposer de la jeunesse, ainsi que des âges qui la suivent et de l'enfance même qui la précède? Et si le monde entreprend tous les jours, sans contestation de votre part, de régler le sort de cette jeunesse selon ses vues humaines et profanes, s'il entreprend d'en faire au gré de ses caprices, ou des magistrats, ou des négociants, ou des guerriers ; s'il en fait, quand il lui plaît, des hommes du siècle ou de l'Eglise, des hommes du monde ou de la religion, oserez-vous contester au Dieu suprême le droit de régler nos destinées dès la première jeunesse, où l'on nous croit encore incapables de devenir des vrais religieux, parce que nous ne sommes pas encore, dit le monde, dans l'âge mûr et parfait de la raison? Il dis-

poserait donc de toute la jeunesse du christianisme ; il la placerait à son gré, dans les conditions les plus difficiles à remplir, ce monde aveugle que vous osez mettre en parallèle avec Dieu, quand il s'agit de la vocation des hommes ! Et ce Dieu souverain ne pourrait pas disposer lui-même de quelques jeunes gens formés dans l'ordre de sa providence, non-seulement pour se sauver eux-mêmes dans l'état religieux, mais pour sauver encore une infinité de fidèles qui leur seraient adressés pour être convertis à Dieu, ou dirigés dans les voies de Dieu? Non, mes chers auditeurs, dans les idées du monde qui sont les vôtres, vous ne répondrez jamais à cet unique raisonnement que vous me fournissez contre vous-mêmes, quand vous refusez à Dieu le pouvoir de disposer de la première jeunesse pour l'état religieux, tandis que vous accordez au monde le droit de disposer de cette jeunesse même pour lui faire remplir à son gré et les états les plus immuables, et les charges les plus critiques, et les emplois les plus importants dans la société.

Car il ne faut point nous dire que les engagements pris dans le monde ne sont point aussi impossibles à rompre que les engagements religieux; et conséquemment, que le monde en disposant de la jeunesse, ne s'arroge point, comme l'Eglise, le droit de fixer son sort et sa destinée pour jamais... Eh ! quels engagements en effet sont plus indissolubles de leur nature que ceux du mariage; ces liens sacrés que l'esprit du monde forme tous les jours entre des jeunes gens, souvent incompatibles pour le caractère et les mœurs, et dont l'assemblage fait d'abord le scandale de la raison, pour faire infailliblement dans la suite des années le scandale de la religion. Oui, je sais que les traits de la mort doivent frapper quelque jour, et bientôt peut-être, l'un de ces deux époux, et rompre des liens autrement indissolubles, et dont ils devaient être mutuellement esclaves. Mais que peut servir à des époux, témérairement et malheureusement engagés, que la mort vienne les séparer un jour et briser la chaîne qui unissait leurs fortunes ; si cette mort ne peut être l'objet permis de leurs espérances, beaucoup moins l'objet légitime de leurs désirs réciproques? Et dès que l'un des deux ne peut se consoler sans crime, par l'espérance ou le désir de la mort de l'autre, ne doivent-ils pas, dès le premier moment qui les unit, regarder leur union comme indissoluble et leur destinée comme immuable jusqu'à la fin de la vie, ainsi que cette brave jeunesse qui ose prendre le parti de la solitude pour se dérober éternellement au monde? Or, sur ce principe évident dont ne peut douter un esprit chrétien, quelle différence réelle pourrez-vous m'alléguer ici entre les engagements que le monde fait prendre à la jeunesse, et les liens que lui fait contracter l'esprit de religion?

Mais laissons à part ce raisonnement victorieux que la conduite du monde nous fournit contre lui-même, quand il nous attaque sur le peu de maturité des sujets que reçoivent dans leur sein les ordres religieux. Quoi donc, mes chers auditeurs, est-ce une lumière inutile que celle de la grâce, pour suppléer au défaut d'une raison naissante dans la jeunesse qui veut fixer son choix sur un état de vie ? Il a suscité plus d'une fois, ce Dieu de sagesse et de providence, toujours adorable dans ses conseils, il a suscité des confesseurs et des martyrs, des prophètes et des apôtres dans cette jeunesse que vous accusez de témérité dès qu'elle a le courage de renoncer au monde : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (*Psal.* VIII.) Ne pourrait-il pas, ce Dieu toujours également puissant, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce, ne pourrait-il pas encore tirer du sein de cette jeunesse, qui vous paraît si faible, des chrétiens parfaits, de généreux vainqueurs de la chair et du monde, des religieux, des solitaires et des vierges?

La jeunesse n'est pas assez raisonnable, dites-vous, pour se consacrer à Dieu dans la religion ; eh bien ! j'y consens, s'il est vrai que la vocation de Dieu ne soit qu'une chimère et que les lumières de la grâce ne dirigent point ce dessein généreux que forme la jeunesse de sacrifier tout à l'intérêt de l'éternité. Mais si, dans les principes de la foi, la grâce de la vocation divine peut suppléer au défaut de lumière et d'expérience dans le premier âge, si même la loi seule de Jésus-Christ, cette loi, le chef-d'œuvre de la sagesse incréée, peut devenir pour ses jeunes disciples comme un flambeau divin qui éclaire leur faible raison sur la place que leur a marquée la Providence ; peut-on, sans la plus grande injustice, s'autoriser des défauts de la jeunesse, surtout du défaut d'expérience qui lui est propre, pour l'accuser de témérité dès qu'elle est assez généreuse pour quitter le monde et renoncer pour jamais à ses prétentions ?

La jeunesse n'est pas assez raisonnable pour se consacrer à Dieu dans la religion, et cependant elle était assez raisonnable cette jeunesse, quand l'Homme-Dieu honorait la terre de sa présence visible, pour être invitée formellement par sa voix à toute la perfection de l'état religieux, perfection pleinement exprimée dans cette parole divine adressée à tous les jeunes gens dans la personne d'un seul, et qui est devenue le fondement de toutes les sociétés religieuses dans le monde chrétien : Allez, renoncez à vos possessions, et faites-en l'héritage des pauvres : *Vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus* (*Matth.*, XIX) : et cependant elle est encore assez raisonnable, cette jeunesse, pour être appelée de Dieu par des grâces visibles, par des traits marqués de providence, par des miracles certains et incontestables, à toute la perfection du christianisme dont vous la croyez incapable dans l'état religieux. Je ne voudrais qu'un Louis de Gonzague, qu'un Stanislas, pour me servir de preuve ; mais j'avance pour ne pas abuser de votre attention.

2° Et des droits souverains de Dieu sur la vocation de la jeunesse, je passe aux droits de l'Église, non moins respectables pour les vrais chrétiens que les droits de Dieu même, puisque c'est de Jésus-Christ, de l'Homme-Dieu, qu'elle a reçu le droit suprême qu'elle s'attribue pour défendre ou autoriser tous les établissements humains qui peuvent concerner le salut éternel de ses enfants. Or, n'est-il pas évident que c'est dégrader encore les prérogatives de cette Église, mère universelle de tous les chrétiens, que de disputer aux religieux le droit mille fois réitéré qu'elle leur donne de s'enrichir de la jeunesse chrétienne que leur envoie la Providence divine? Car dans quel siècle a-t-elle jamais interdit cette Église, également infaillible, et dans les jugements qui regardent les mœurs, et dans ceux qui décident de la doctrine; dans quel siècle a-t-elle fait entendre sa voix pour interdire à la jeunesse l'entrée des religions diverses qui font l'ornement du monde catholique et chrétien? C'est trop peu dire; dans quel siècle n'a-t-elle pas approuvé par la voix de ses pasteurs et de ses ministres, cette foi vive et animée, cette piété fervente, ce désir ardent du salut qui porta toujours une jeunesse nombreuse dans les différents siècles à se dévouer, malgré les maximes du monde, aux humiliations et aux austérités du cloître? Dans quel siècle même n'a-t-elle pas béatifié et mis solennellement au rang de ses saints et de ses protecteurs de jeunes religieux arrachés dès le premier âge et aux plus tendres regrets d'une famille, et aux espérances les plus brillantes du monde? Or cette conduite constante et unanime de l'Église de Jésus-Christ dans tous les siècles, n'est-elle pas une preuve évidente de ce qu'elle a toujours pensé sur le droit que vous enviez à la jeunesse, et un argument invincible de l'injustice de vos prétentions, quand vous osez prescrire à cette jeunesse un temps que l'Église ne lui fixa jamais pour se consacrer à Dieu dans la religion? N'espérez donc pas, politiques mondains, s'il en était ici parmi vous, n'espérez jamais que l'Église adopte vos idées pour défendre à la jeunesse de se dévouer de bonne heure à l'état religieux. Elle croira toujours, cette Église attentive à la voix de Jésus-Christ son époux, elle croira l'entendre dans tous les temps lui recommander à elle-même, comme ses premiers apôtres, de permettre à la jeunesse et à l'enfance même de venir à lui, de se consacrer à son service, même avant que de connaître celui du monde : *Sinite parvulos, nolite prohibere parvulos venire ad me.* (*Marc.*, X.) Toute la conduite de cette Église dans les siècles passés me répond d'un avenir non moins favorable pour le saint état dont je défends la cause; et si elle paraissait jamais se rendre aux idées peu chrétiennes que je combats, j'ose vous répondre par avance que ce serait de sa part une tolérance forcée pour obvier à de plus grands malheurs. Oui, sans doute, l'Église est intéressée elle-même et le sera toujours à soutenir les ordres religieux, à les protéger et à les défendre, à les illustrer même par certains priviléges qu'elle juge à propos de leur accorder pour les maintenir dans un certain éclat, qui les rende plus respectables aux yeux du monde. Sans doute que l'intérêt de cette Église sera toujours, que ces saints ordres s'accroissent et se multiplient de jour en jour, parce qu'elle y trouve sans cesse des sujets respectueux et soumis, des sujets toujours disposés à faire usage de leurs talents pour la faire respecter elle-même, et prêts à voler dans toutes les parties du monde, au premier signe de sa volonté, pour lui conquérir de nouvelles terres, pour lui soumettre les nations les plus barbares, devenues comme les peuples les plus polis, l'héritage éternel de l'Homme-Dieu. Mais prétendre inférer de là, comme font les mondains, que le témoignage de cette Église est donc justement récusable, et qu'il ne doit point servir de règle à nos jugements quand il s'agit de décider si la jeunesse peut être légitimement admise dans les ordres religieux; c'est là, mes chers auditeurs, sur le point que je traite, une de ces objections aussi profanes que frivoles et que doit essentiellement dédaigner tout orateur chrétien, puisque l'Église de Jésus-Christ ne peut avoir d'autre intérêt sur la terre, pour principe de sa conduite, que le salut des hommes confiés à ses soins; et malgré tous les intérêts du temps qu'elle méprise dès qu'ils ne sont pas fondés sur le droit divin, elle ne permettra jamais, beaucoup moins protégera-t-elle des établissements, quels qu'ils puissent être, dès qu'ils pourront nuire au salut éternel de ses enfants. Ce n'est pas tout; vouloir interdire à la jeunesse l'entrée des ordres religieux, c'est évidemment porter atteinte et aux droits souverains de Dieu, et au respect dû à l'Église de Jésus-Christ; j'ai dit encore au salut éternel de la jeunesse qui risquerait de se perdre en attendant qu'elle eût droit d'entrer dans la religion.

3° Car ce serait dans le monde sans doute qu'elle aurait à vivre en attendant l'âge de maturité, et non pas dans le sein de la religion, cette jeunesse destinée à s'y consacrer un jour. Eh! quel est en effet le corps religieux qui voulût se charger de recevoir et d'entretenir une nombreuse jeunesse qui, ne pouvant être enchaînée par aucun vœu véritable durant plusieurs années, se dispenserait à son gré des plus sévères lois de l'obéissance, et par là nuirait plus au corps où elle aurait dessein d'entrer, qu'elle ne pourrait le servir d'ailleurs et l'illustrer par ses talents? Ce serait donc au milieu du monde, dans l'idée de ces sages mondains dont je parle, que la jeunesse aurait à vivre jusqu'au moment éloigné où le choix d'un état lui serait permis : mais de quels périls alors, comme je l'ai dit, ne serait pas menacé son salut éternel? Eh quoi! mes chers auditeurs, dans les principes de la religion de Jésus-Christ, c'est une mer ora-

geuse et pleine d'écueils que le monde profane, pour les chrétiens les plus pénétrés des maximes de l'évangile, pour les âmes les plus affermies dans la foi par leur assiduité au pied de l'oratoire et des autels ; et malgré toute l'expérience que peut donner l'usage du monde, il n'est que trop facile de se laisser surprendre à l'adresse des piéges que ce monde nous tend, lors même qu'on est assez fort pour triompher dans les combats qu'il ose livrer ouvertement à la vertu. Or, si l'homme le plus chrétien, à quelque âge que ce puisse être, court un risque évident de s'égarer dans le monde et de s'y perdre pour l'éternité, à quels périls n'y serait pas exposée cette jeunesse chrétienne dont les inclinations heureuses, mais toujours prêtes à se corrompre ; dont les sentiments généreux, mais sujets au caprice et au changement ; dont les mœurs réglées, mais trop faciles à se démentir, ne pourraient fonder l'espérance raisonnable d'une vocation ferme jusqu'au moment décisif où elle pourrait se fixer dans l'état religieux ? Et ne me dites point que cette jeunesse, en attendant l'âge de maturité qui la laisserait libre de son choix, recevrait de Dieu des grâces spéciales pour se soutenir dans sa première vocation, malgré tous les écueils et les périls du monde. Car, ce ne fut jamais la conduite de Dieu, mes chers auditeurs, quand il s'est agi de la vocation des hommes, de déranger la suite des grâces qu'il leur avait préparées, selon le dérangement que le monde jugeait à propos de faire à ses desseins : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius* : (*Sap.*, IV.) Telle était, selon l'oracle de la sagesse, la conduite ordinaire de Dieu sous la loi ancienne, quand il prévoyait que la malice du monde devait corrompre la jeunesse de ses élus ; il les enlevait à la terre dans un âge prématuré, par le droit de son domaine souverain sur la vie de tous les mortels, afin que la malice du monde pervers n'eût le temps de corrompre ni l'esprit ni le cœur de cette jeunesse prédestinée ; et dans l'économie de la loi nouvelle, s'il ne ravissait pas si ordinairement à la terre cette jeunesse ou déjà sainte ou qu'il destine à la sainteté, c'est que sa providence, sans l'arracher entièrement au monde, saurait la dérober à ses dangers par une voie plus douce et non moins efficace, en la transportant dans l'état religieux, état qui devient pour elle comme un tombeau anticipé, où le monde et les vanités du monde s'ensevelissent à ses yeux pour jamais, en sorte que l'oracle serait toujours également accompli : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus.* Mais sans examiner ici si le Dieu de providence, toujours indépendant des idées humaines, voudrait bien mesurer les grâces qu'il destine à la jeunesse, sur le danger qu'elle aurait à courir par le retardement de son entrée dans la religion ; du moins conviendrez-vous que cette jeunesse, pendant l'intervalle critique qui la tiendrait comme suspendue entre le monde et l'état religieux, ne devrait pas espérer du ciel des grâces plus puissantes que celles qu'il vous accorde à vous-mêmes dans les diverses conditions où vous a placés sa providence. Or, malgré tant de grâces que Dieu vous donne, ou plutôt qu'il vous prodigue en mille occasions, selon les besoins de vos états, de combien d'orages et de tempêtes votre faible vertu n'est-elle pas menacée jusque dans le sein de vos familles, et le cercle borné de vos affaires intérieures et domestiques ? Par combien de chutes funestes, chaque jour de votre vie, j'ai presque dit chaque moment, n'est-il pas marqué devant Dieu, peut-être devant les hommes ? Et vous voulez cependant, dit saint Chrysostome, s'adressant à un père chrétien qui combattait la vocation de son fils à l'état religieux, vous voulez qu'une jeunesse faible et fragile, pour qui tout n'est que piéges et dangers quand il s'agit du salut, qu'une jeunesse dont la vocation à la retraite n'est pas seulement fondée sur la prédilection de Dieu, mais sur la violence de ses penchants, qui l'avertissent sans cesse de quitter le monde ; vous voulez que cette jeunesse, forcée qu'elle sera de passer le temps le plus critique au milieu du monde, ne succombe pas enfin sous les attaques terribles qu'il lui faudra soutenir de jour en jour. Vous voulez qu'elle remporte incessamment sur le monde et sur elle-même autant de victoires qu'elle aura de combats à livrer pour sa défense, et que dans l'âge le plus capable de séduction, elle conserve jusqu'au jour de sa liberté cette grandeur d'âme, cette fermeté d'esprit, cet héroïsme de sentiments toujours si nécessaire pour triompher du monde, pour renoncer sans ressource à ses richesses, ses honneurs et ses plaisirs. *Tu vero adolescentiam in media Ægypto, imo in mediis diaboli castris versantem... putas posse diaboli laqueos effugere?* Non, mes chers auditeurs ; raisonnez tant qu'il vous plaira, ce sera toujours risquer évidemment le salut éternel, ou plutôt ce sera comme assurer la réprobation de la jeunesse destinée à l'état religieux, que de l'obliger à vivre dans le monde, à le voir et à le fréquenter, à courir tous les risques de son commerce, de ses amusements, de ses intrigues, jusqu'à cet âge mûr où la retraite lui serait permise, parce que jusqu'au moment de cette maturité d'âge et de raison, elle donnerait presque infailliblement dans mille écueils où pourrait se briser toute la force de la grâce divine, de cette grâce même privilégiée, qui arrache la jeunesse au monde, pour la consacrer à la religion.

4° Et ne croyez pas même que la perte que ferait l'état religieux, par le retardement imposé aux jeunes sujets que Dieu lui destine, pût être compensée par l'avantage qui en reviendrait à la société. Je sais que, jusqu'au moment où la religion pourrait recevoir licitement des sujets, la meilleure partie de cette jeunesse, destinée à perpétuer ces établissements, lui serait infailliblement ravie ou par les piéges continuels

que lui tendrait le monde, ou par l'inconstance propre de tous les âges, surtout de la première jeunesse, qui fait ici l'objet de nos réflexions. Mais serait-ce un avantage réel pour la société, de posséder quelques jeunes sujets détachés de l'état religieux où les appelait la Providence, et qui, n'ayant pas répondu d'abord à ses desseins dans le choix de leur destinée, se trouveraient trop souvent des membres inutiles à la société, dont les emplois différents ne seraient pas faits pour eux, comme ils ne seraient pas faits eux-mêmes pour les remplir? Réflexion, mes chers auditeurs, qui devrait suffire pour vous persuader que la société humaine, loin de s'enrichir en effet de ces jeunes prosélytes qu'elle aurait dérobés, pour ainsi dire à la religion, n'en serait que plus à plaindre, d'être obligée quelquefois par bienséance, de faire usage de leurs talents déplacés, et de leur confier des emplois et des charges qui ne conviendraient plus ni à leur caractère, ni à leur génie, par la longue habitude qu'ils auraient eue de vivre, sans autre affaire que leur salut, dans le cloître. Mais je dis plus, et je soutiens que la société humaine ne serait pas moins à plaindre que la religion, s'il n'était permis qu'à l'âge de maturité de renoncer au monde et aux espérances du monde. Vous me demandez la preuve sensible d'une proposition qui vous étonne; il n'est pas besoin de la chercher loin de nous, et j'ose répondre que vous allez en convenir sans peine. Car vous le savez, il est un seul ordre dans le monde à qui son institut donne un droit particulier qui le distingue, de ne s'attacher irrévocablement à ses sujets qu'après plusieurs années d'épreuve et de service; droit confirmé par la voix des souverains pontifes et celle de l'Eglise; droit assuré par le suffrage des différents royaumes où il s'est établi depuis deux siècles, toujours à l'avantage de la foi chrétienne, qu'il affermissait partout en s'établissant lui-même. Or, ce droit particulier, dont un seul ordre est en possession, mais qui vous expose à revoir parmi vous quelques-uns de ses sujets redemander l'héritage de leurs biens, dans un âge où ils ne sont plus attendus; ce droit uniquement propre d'une compagnie qui vous rend d'ailleurs tant de services, il vous est à charge, il fait tous les jours le sujet de vos plaintes et de vos murmures. A vous entendre il faudrait que des vœux solennels et irréfragables liassent sans distinction tous les jeunes religieux de cet ordre; parce que sans cela, dites-vous, on ne peut compter sur aucun établissement dans une famille; parce que tous les projets les plus avantageux que l'on peut former pour des enfants, demeurent comme nécessairement suspendus par la liberté d'un seul qui peut chaque jour échapper à la religion et renverser les arrangements les mieux concertés dans une famille et les plus solides.

Ne pénétrons point ici, chrétiens, dans les vues supérieures qui ont porté le sage instituteur de cet ordre à désirer cette espèce de gouvernement parmi les siens, partout où ils seraient appelés par la Providence. Je n'emprunte cet exemple assez connu du retardement des vœux solennels dans une seule société, que pour faire voir aux sages du monde la contradiction de leur prétendue sagesse; et c'est ici que je les invite à s'accorder, s'il est possible, avec eux-mêmes. Une seule société, dois-je leur dire, vous paraît souvent une source d'embarras et de trouble dans les familles par le droit accordé à ses sujets, de différer leurs derniers engagements jusqu'à la maturité de l'âge. Eh! que serait-ce donc, si tous les sujets qui se destinent à l'état religieux, étaient eux-mêmes en droit, comme vous croyez qu'ils devraient l'être, de suspendre leur vocation durant ce nombre d'années, où il s'agit de former les arrangements nécessaires à l'établissement de vos familles? Que serait-ce, si pour quelques jeunes élèves de la religion qui brisent de temps en temps les liens sacrés de leur état, et qui vous deviennent à charge en rentrant dans le monde, la société humaine se trouvait surchargée d'une nombreuse jeunesse, toujours arrêtée dans son choix depuis le premier âge, où rien ne lui serait permis, jusqu'à cet âge avancé où elle pourrait enfin disposer d'elle-même? Avouez-le, sages mondains; ne serait-ce pas là pour la société un embarras mille fois plus grand que celui dont vous vous plaignez pour elle, quand il s'agit du retardement des vœux solennels dans cette unique compagnie dont je parle? Et n'est-il pas évident que la seule aversion du monde pour un état qui le condamne visiblement dans ses maximes et dans ses mœurs, que cette aversion trop injuste du monde pour l'état religieux, est le seul fondement de ses murmures, sur la trop grande jeunesse des sujets qui s'y destinent, et que la peine ne plus équitable, ainsi que la plus terrible que l'on pût imposer à ces faux sages qui voudraient bannir la jeunesse des ordres religieux, ce serait de consentir sur ce point aux vues bornées de leur présomptueuse sagesse; ce serait de permettre à mille jeunes gens qui trouvent un asile assuré dans la religion, de demeurer oisifs et sans état au milieu du monde, jusqu'à l'âge de maturité qu'on voudrait leur prescrire, et de suspendre ainsi les arrangements nécessaires à l'établissement de tant de familles, dont la possibilité de leur retour au monde ferait sans cesse ou l'espérance ou la crainte?

Mais n'insistons pas davantage sur le droit incontestablement acquis à l'état religieux, d'ouvrir son sein à la jeunesse chrétienne qui vient y chercher un asile contre les écueils du salut et les périls de l'éternité. Le travers et l'abus de votre politique, hommes du siècle, quand vous raisonnez sur la providence surnaturelle d'un Dieu, c'est de n'appeler jamais la religion à vos conseils, et de juger de tout par des idées et des vues purement humaines; c'est de penser uniquement à ce que vous êtes selon le monde, sans daigner penser à ce que vous êtes selon

l'esprit de Dieu qui vous a formés, qui vous a faits chrétiens et catholiques au milieu du monde. *Le bien de l'Etat, l'avantage de la société, les besoins de la patrie, le service du public;* voilà ces termes spécieux et magnifiques, que vous prononcez sans cesse, qui vous semblent devoir être le seul principe de vos systèmes sur tout ce qui a rapport à la multitude des hommes qui composent les royaumes et les républiques; et les droits de la religion les plus sacrés doivent céder, selon vous, à ces grands intérêts qui vous occupent et qui devraient, à vous entendre, occuper uniquement tous les vrais citoyens. Ah! mes chers auditeurs, je ne viens point le condamner, je ne viens pas même le modérer ici; mais j'entreprends au moins de l'éclairer, ce zèle ardent qui vous anime, ou qui paraît vous animer, soit pour la puissance du prince qui vous gouverne, soit pour le bonheur des sujets que la Providence a soumis, comme vous à son aimable empire. Il ne faut jamais, dites-vous, oublier que l'on est citoyen. Qui de nous, je vous prie, en douta jamais, ou serait capable d'en douter? Mais aussi ne faut-il pas oublier que l'on est chrétien, que l'on est disciple de Jésus-Christ et enfant de son Eglise; et ces seuls titres supérieurs à tous les titres fastueux du monde, mais dont vous êtes trop peu jaloux, ne vous défendent-ils pas de produire ou d'adopter des idées qui intéressent votre religion, sans que cette religion divine préside elle-même à vos jugements et à vos discours, pour les garantir de cet esprit du monde, dont vous écoutez uniquement les maximes profanes? Or voilà, mes chers auditeurs, ce que vous paraissez oublier sans cesse, dès que vous raisonnez en sages mondains, sur les priviléges sacrés de l'état religieux; dès que vous voulez bannir de cet état la jeunesse chrétienne, qui fait toute sa ressource pour le perpétuer, comme il doit l'être; afin, dites-vous, de restituer cette jeunesse aux besoins pressants du monde, ou du moins aux douceurs de la société dont elle doit faire les délices, l'ornement et le soutien.

C'est le bien de la patrie, prétendez-vous avec le monde, de défendre à la jeunesse l'entrée de la religion. Je le veux pour un moment, mais pour vous retracer en peu de mots ce que je viens de dire. Mais ne ferez-vous jamais entrer dans vos raisonnements, cet esprit chrétien qui doit vous servir de règle et de principe, pour juger sainement des choses spirituelles et divines? Si vous ne pensez qu'en politiques et en sages du monde, ce n'est point alors aux prédicateurs de l'Evangile, c'est aux orateurs purement humains de répondre à vos idées. Mais si vous pensez en chrétiens, comme je le dois croire, apprenez que rien n'est plus capable d'anéantir l'état religieux, que de défendre à la jeunesse de réparer incessamment ses ruines. Apprenez que les ordres religieux une fois détruits, tout le christianisme dont ils sont le plus ferme appui contre les déréglements du monde, court lui-même un risque évident de se détruire, ou du moins de s'affaiblir sensiblement dans tous les cœurs; et que cet affaiblissement trop certain du christianisme serait la plaie la plus mortelle pour les états chrétiens les mieux affermis, parce que la loi de Jésus-Christ sera toujours le grand soutien des empires qui la protégent, en gravant profondément dans le cœur des peuples l'amour filial dont ils sont redevables à leurs princes, et dans le cœur des princes l'amour paternel dont ils sont redevables à leurs sujets.

C'est le bien de la patrie de défendre à la jeunesse l'entrée de la religion. Mais comptez-vous pour rien, quand il s'agit de vocation, le respect dû au Dieu suprême, qui peut appeler la jeunesse à la perfection chrétienne, ainsi que les âges différents, dont elle est suivie; et oserez-vous, adorateurs, comme vous l'êtes, de ce grand Dieu, oserez-vous lui défendre à lui-même de disposer de l'âge le plus tendre pour l'état de vie le plus parfait, tandis qu'il s'engage à suppléer par sa lumière au défaut de cet âge trop peu éclairé, selon vous, pour disposer de sa destinée; tandis qu'il s'engage à rendre la jeunesse également généreuse et raisonnable dans ses sentiments, pour fouler aux pieds, avec l'héroïsme des plus grands hommes, tous les objets séduisants de la cupidité?

C'est le bien de la patrie de défendre à la jeunesse l'entrée de la religion. Mais comptez-vous pour rien les droits inaliénables de la vraie Eglise, de cette Eglise-mère qui vous fit, au moment du baptême, les disciples, les frères de Jésus-Christ, et les cohéritiers de son royaume? Elle a éclairé tous les hommes depuis la naissance du christianisme, cette Eglise sainte, catholique, apostolique et romaine, dont vous êtes les enfants les plus chers; et depuis qu'elle éclaire le monde chrétien, elle se glorifie d'avoir en main tous les pouvoirs de l'Homme-Dieu, son guide et son époux pour l'éternité. Or ce pouvoir suprême que s'attribue l'Eglise de Jésus-Christ dans l'ordre des vocations divines, ce pouvoir dont elle a toujours fait usage, pour permettre à la jeunesse, et jamais pour lui défendre l'entrée de la religion, ne suffit-il pas pour autoriser la jeunesse à peupler les différents ordres religieux? Et que faut-il de plus pour détruire les vains raisonnements que peut opposer sur ce point la prudence du siècle, cette prudence toujours aveugle, quand il ne s'agit pas des affaires, je dois dire, des frivolités du monde?

C'est le bien de la patrie de défendre à la jeunesse l'entrée de la religion. Mais comptez-vous pour rien le salut éternel de cette jeunesse, que le retardement nécessaire de sa vocation exposerait sans cesse à mille périls évidents de se perdre au milieu du monde? Dès qu'il s'agit du salut, l'éternel intérêt de tous les hommes, tous les intérêts du temps, doivent, selon l'Evangile, disparaître à nos yeux, ou nous paraître comme le néant. Eh! pourquoi donc la jeu-

nesse ne serait-elle pas en droit, comme le reste des humains, de renoncer à tous les biens du monde, pour se garantir sûrement de leur contagion? Pourquoi ne pourrait-elle pas sauver son innocence du péril, assurer son bonheur éternel, au mépris de tous les avantages que le monde peut tirer de ses services, et même au mépris de toutes les faveurs qu'elle peut tirer elle-même de la bienveillance du monde?

C'est le bien de la patrie de défendre à la jeunesse l'entrée en religion. Mais comptez-vous pour rien dans la société l'embarras particulier de tant de familles, qui, ne pouvant s'assurer qu'après plusieurs années de la vocation d'un enfant à l'état religieux, ne pourraient fixer la destinée des autres appelés à vivre au milieu du monde; de tant de familles qui manqueraient souvent les plus brillantes fortunes pour les enfants destinés à perpétuer leur race par l'indétermination nécessaire d'un seul, dont la vocation devrait être suspendue si longtemps dans le système même du monde, quelque sensiblement décidée qu'elle pût être de la part de Dieu?

Mes chers frères, l'homme le plus fort ne sera jamais que faiblesse devant le Dieu de grandeur et de puissance, dont nous sommes tous les créatures; et l'homme le plus sage ne sera jamais qu'extravagance et que folie, dès qu'il osera disputer de sagesse et de raison avec le Dieu de lumière et d'intelligence qui nous gouverne. Et voilà cependant, chrétiens du monde, ce que vous osez faire tous les jours, ainsi que ce monde qui vous inspire, quand vous entreprenez de réformer les idées chrétiennes et catholiques sur ces priviléges universels, dont les ordres religieux sont en possession depuis tant de siècles. Ce n'est point à l'esprit du monde toujours injuste ou ignorant dans les choses divines; c'est uniquement à l'Eglise de Jésus-Christ, toujours éclairée de la sagesse suprême et incarnée, qu'il appartient de décider par la voix de ses pontifes, s'il convient de proscrire ou de conserver les droits accordés d'abord à ces ordres respectables: et c'est à vous, chrétiens de tous les âges et de tous les états, c'est à vous d'entrer sur ce point dans les idées invariables de l'Eglise, d'honorer constamment, comme elle, dans la personne des religieux, les précieux restes de l'ancien christianisme. C'est à vous de vous armer contre les scandales du monde, de l'exemple constant, de la variété presque infinie de leurs vertus, de vous édifier de leur régularité, de leur ferveur et de leur zèle, c'est à vous de les révérer, c'est à vous de les protéger, c'est à vous de les aimer, si vous êtes assez chrétiens pour révérer, pour aimer, pour protéger la religion de Jésus-Christ; c'est à vous enfin de vous réformer vous-mêmes sur les modèles de perfection que l'état religieux vous présente, et d'arriver sur les pas de tant de saints qui en sont les élèves, sur les pas de ces généreuses vierges qui vont s'immoler à vos yeux, au séjour du bonheur éternel que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, etc.

DISCOURS

POUR LA PROFESSION DE MADAME LA COMTESSE D'EGMONT,

Au Calvaire du Luxembourg, le 20 *juin* 1755 (9).

In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans. (*Jer.*, XXXI.)

Je vous ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je vous ai attirée par ma miséricorde.

Voilà, ma chère sœur, le texte sacré que vous m'avez prescrit vous-même, et que je me suis fait un devoir d'adopter sur votre choix, pour servir de base à ce discours, dès qu'il vous a paru le plus convenable à cette auguste cérémonie, qui doit ôter au monde jusqu'à l'espérance de vous posséder jamais. Paroles, en effet, les plus consolantes pour une âme chrétienne, à qui l'humilité dicte sans cesse, malgré la grandeur de son sacrifice, qu'elle n'a d'autre mérite en se sacrifiant, que d'avoir été l'objet de la miséricorde et de la plus grande miséricorde de son Dieu, qui a déployé pour elle tous les trésors et les charmes de sa grâce; paroles que vous regardez comme l'image fidèle des bontés divines attachées, pour ainsi dire, à tous les moments de votre vie, mais surtout à ce moment de votre consécration, plus précieux devant

(9) Le hasard nous a fait trouver dans un volume contenant différentes pièces, une copie de la lettre que madame d'Egmont écrivit au duc de Villars, son père, en entrant au Calvaire du Luxembourg, le 18 mars 1754; nous croyons qu'on ne la lira pas sans intérêt.

« Vous serez bien étonné d'apprendre, mon cher papa, que j'ai enfin trouvé le lieu de mon repos; je commence à goûter le vrai bonheur. Je suis toute à Dieu, au moins par la volonté, je viens d'entrer au petit Calvaire pour y être religieuse; je laisse au monde la fausse sagesse, et j'embrasse de tout mon cœur la sainte folie de la croix. J'offre à Dieu les prémices de la santé qu'il m'a rendue, c'est après avoir réfléchi profondement sur la brièveté du temps, la longueur de l'éternité, le vide des plaisirs ou

vous que tous les siècles, parce qu'il vous arrache en même temps à tous les liens et à tous les dangers du monde; paroles qui se présentent continuellement à votre esprit, que vous croyez entendre sans cesse au fond de votre cœur, comme si elles vous

monde, les avantages de la religion, la paix qu'elle répand dans les cœurs qui lui appartiennent, que j'ai pris le parti d'être à Dieu sans réserve : un cœur partagé ne peut goûter la paix, Dieu seul peut le remplir et contenter ses désirs, lui seul peut récompenser les sacrifices; plus on lui donne et plus il rend, parce que, étant Dieu, il ne se laisse pas vaincre en libéralité, il m'en a coûté; quand Dieu demande, il ne peut que promettre, il donne la force du sacrifiée, sans ôter la souffrance, afin d'en laisser le mérite; mais à peine s'est-on livré à lui, et s'abandonnant de tout le cœur à sa volonté, qu'il fait sentir à l'âme qu'elle ne lui donne rien, et qu'il est tout pour elle : il la rend heureuse dès ce monde-ci par la joie qui suit les sacrifices qui coûtent le plus à la nature, ce que je regarde comme des preuves de la vérité de la religion. L'âme dans cet état jouit d'une paix que rien ne trouble. Il ne lui reste que la crainte de déplaire à un objet infiniment aimable. Qu'on est heureux, quand on aime Dieu ! Je sens cependant, mon cher papa, que j'ai renoncé à une grande douceur, qui était l'espérance de vivre avec vous; mais Dieu l'a voulu d'une manière si douce, puisqu'elle m'attire, si forte, puisqu'elle surmonte mon attachement pour vous, que je n'ai pu lui résister. Ne me plaignez donc pas, mon cher père, c'est entre les mains de la miséricorde de Dieu que je suis; je vous quitte, il est vrai, il en coûte à mon cœur, mais je retrouve tout en Dieu, devant lui je ne serai occupée que de vous, puisque sa bonté m'ôte des mains de sa justice, et me promet le salut; je ne cesserai de lui représenter que j'ai quitté pour lui un père que j'aime tendrement, je lui dirai :

« Seigneur, mettez-vous à ma place, faites-lui tout le bien que je voudrais lui faire; dédommagez-moi du sacrifice que je vous fais de tout ce que j'aime, en rendant mon père heureux du bonheur de ceux qui vous servent; conduisez-le à vous par la voie de la reconnaissance, faites-lui tant de bien qu'il soit forcé de vous aimer de tout son cœur, ouvrez-lui les trésors de votre miséricorde; faites-lui sentir votre bonté, votre vérité, faites-lui connaître votre justice; souvenez-vous des dons que vous lui avez faits, qu'il soit tel que vous le voulez pour vous plaire et être heureux.

« Vous reconnaissez sans doute, mon cher papa, dans ces vœux que je forme pour vous, les tendres et respectueux sentiments de mon cœur; il y a longtemps que vous leur rendez la justice qu'ils méritent, rien ne pourra les changer.

« Maman m'a fait bien de la peine à quitter (mais quand Dieu parle au cœur, il faut lui obéir, ou renoncer pour jamais à la paix; elle n'est promise qu'à ceux qui ne résistent pas à la voix intérieure qui les appelle); mon cœur m'a tout dit; mais Dieu l'emporte sur vous, sur elle, et sur moi. »

Nous donnons également la lettre écrite par la prieure de la communauté du Calvaire à la mort de la comtesse d'Egmont, lettre trouvée dans le même volume de mélanges dont nous avons parlé plus haut :

« Nos révérendes mères et très-honorées sœurs,

« Nous vous avons déjà fait part de la perte qui nous rend inconsolables, en vous demandant les suffrages de notre congrégation pour l'âme de notre chère révérende mère prieure Amable-Angélique du Bon-Pasteur, dite au siècle *de Villars*, comtesse d'Egmont, veuve de M. le comte d'Egmont, native de cette ville et professe de cette maison, où elle est décédée le 22 novembre dernier, âgée de quarante-huit ans et huit mois; et de profession seize ans et demi. Vous attendez sans doute avec impatience quelques détails sur sa vie et sur sa mort. Peu s'en est fallu que la personne la plus digne de ce devoir n'en fût absolument privée. Depuis le coup si sensible qui nous a accablées, nous n'avons su que pleurer, gémir, adorer et nous taire. Nous faisons enfin un effort pour rompre un long silence; mais nous vous prévenons, nos révérendes mères et très-chères sœurs, que nous ne vous dirons presque rien en comparaison de ce qu'il y aurait à dire.

« Mademoiselle de Villars passa ses premières années en différentes communautés de Paris et des environs. Dieu jeta dès lors dans cette âme généreuse le germe précieux des héroïques sentiments qu'on admira depuis dans elle. Il l'avait douée d'une imagination vive, d'un esprit également solide et pénétrant, d'un cœur droit et sensible, et dès le plus jeune âge on démêlait déjà dans son caractère ces penchants heureux, cette estime du bien, ce goût de la piété qui ne la suppose pas toujours, mais y prépare, et qui, sans triompher encore des obstacles, empêche au moins qu'on ne les aime. Elle aperçut bientôt tous ceux qui environnent dans le monde, surtout les personnes de son rang; et plus d'une fois elle se sentit pressée de s'y dérober, et de chercher un asile dans la retraite. Mais l'heure n'était point encore venue. Sa famille avait d'autres desseins. Un établissement convenable se présenta; elle ne put résister à l'autorité de ses parents, et moins encore aux désirs d'une mère uniquement aimée. Dieu bénit les droites intentions de l'une et de l'autre : ce premier acte de soumission disposa de plus en plus madame d'Egmont à profiter des sages conseils et des exemples de sa respectable mère. Elle comprit qu'elle pouvait, qu'elle devait l'imiter, et ne tarda pas à embrasser ouvertement la haute piété dont elle lui donnait les leçons les plus touchantes et les exemples les plus pressants.

« Dès ce moment elle s'appliqua à étudier tous ses devoirs, et personne ne sut mieux qu'elle les connaître et donner à chacun dans la pratique le rang qui lui convenait.

« C'est le témoignage que lui dut constamment, que ne lui refusa jamais celui que le ciel lui avait donné pour époux. Jalouse de mériter, d'obtenir tous ses sentiments, quand oublia-t-elle ce qu'elle lui devait de déférence, de soins et de prévenances?

« Obligée de paraître quelquefois à la cour, elle mérita bientôt d'y partager les distinctions de confiance et de faveur dont y jouissait sa vertueuse mère auprès de la plus pieuse des reines, et s'y attira par toute sa conduite une estime générale dont elle éprouva les effets même après sa retraite, et jusqu'à sa mort.

« Elle eut des amis dans le monde : qui mérita mieux qu'elle d'en avoir? La religion, la piété, un discernement rare, un goût exquis pour le vrai mérite, la guidèrent dans le choix qu'elle en fit. Tous, par le retour sincère de leurs sentiments, le justifièrent. Sa retraite, en ajoutant sans doute à leur estime, ne lui fit rien perdre de leur amitié; aucun qui n'ait continué de lui en donner des marques sensibles; aucun qui, au premier bruit de son danger, n'ait témoigné un intérêt très-réel, de très-grandes alarmes; et on sait que tous ont honoré sa mémoire par les plus vifs regrets, et plusieurs par les larmes les plus amères.

« Ainsi disposée pour ses devoirs, réglée dans toute sa conduite, elle pouvait bien ne pas craindre le monde, et espérer de s'y sanctifier. Pour y réussir, elle n'omettait aucun des moyens que sa condition, sa fortune lui fournissaient. Douceur, bonté,

étaient adressées par Jésus-Christ même, et que vous ne pouvez vous lasser de méditer dans cette retraite profonde, qui vous produit encore un moment à nos yeux, pour vous cacher sans retour aux regards de tous les hommes; paroles enfin dont le souvenir

indulgence pour ses domestiques, secours et abondantes largesses pour les malheureux, tout était employé.

« Et cependant peu contente d'elle-même, elle se trouvait toujours déplacée dans le siècle. Le goût qu'elle avait ressenti dans sa jeunesse pour la vie religieuse semblait renaître quelquefois. Une circonstance surtout, ainsi qu'elle nous l'a si souvent dit, le réveilla plus vivement. Elle avait voulu assister à une profession dans notre église, Dieu l'y attendait. Il renouvela les premières impressions de sa grâce; elle sentit s'élever dans son âme mille mouvements confus dont elle ne pouvait alors se rendre raison; elle entendit et reconnut la voix du Seigneur; elle se soumit et promit d'obéir, sans oser néanmoins se permettre encore de démêler ce qu'il demandait d'elle. Mais la Providence ne tarda pas à éclaircir ses doutes. Ce fut sur ces entrefaites que mourut M. le comte d'Egmont, après une longue et douloureuse maladie. Sa foi la soutint dans ce triste événement, et Dieu la consola par les sentiments de religion qui éclatèrent dans ce seigneur, et dont il donna des preuves par l'édification avec laquelle il reçut les derniers sacrements, et par sa résignation à faire le sacrifice de sa vie.

« Après avoir donné à sa douleur ce que la nature ordonne, et ce que la religion même autorise, notre illustre veuve employa ses premiers moments de deuil et de liberté à la prière, pour connaître plus particulièrement la volonté de Dieu sur elle. Elle n'eut besoin que de se prêter à l'opération de la grâce, elle le fit avec plénitude de cœur, et ne fut pas longtemps à recueillir les fruits de sa fidélité; Dieu lui manifesta clairement qu'il l'appelait à lui dans la solitude, et avec quelle ardeur soupira-t-elle dès lors après l'heureux moment de s'y retirer. Nul sacrifice, nul obstacle ne parurent invincibles à son courage et à sa générosité. Elle sentit ce qu'il en coûterait à son cœur pour se séparer de la mère la plus respectable, la plus digne de son attachement, qu'elle aimait tendrement, et dont elle était réciproquement aimée; pour enlever à madame la maréchale de Villars sa grand'mère, un appui qui lui devait être si cher dans un âge avancé. Elle prévit les combats qu'elle aurait à soutenir du côté de M. le duc son père, de sa famille et de ses amis dont elle faisait les délices; mais supérieure à elle-même par la force de sa vocation, elle étouffa la voix de la nature et n'écouta que celle de la grâce. La faiblesse de sa santé, de fréquentes coliques hépatiques qui la réduisaient presque à la mort, opposaient à son généreux dessein des difficultés encore plus insurmontables. Elle n'en fut point ébranlée, et n'y aperçut que des moyens de faire éclater sur elle la puissance et la miséricorde de Dieu.

« Elle fit part de ses vues au guide éclairé qui la conduisait, et soutint toutes les épreuves qu'il jugea nécessaires pour s'assurer de sa vocation. Elle se détermina ensuite au voyage de Plombières; la pureté des motifs qui lui faisaient désirer et espérer sa guérison la lui obtint de Dieu. Son séjour aux eaux fut pour elle une retraite, elle donnait aux exercices de la plus fervente piété tout le temps dont elle pouvait disposer; des entretiens édifiants avec le respectable prélat qui l'accompagna dans ce voyage étaient les seuls délassements qu'elle s'accordât, et combien contribuaient-ils eux-mêmes à nourrir et à accroître sa ferveur?

« Dès que sa santé fut un peu remise, elle ne pensa plus qu'à exécuter ses généreuses résolutions. Son respect et son amour pour sainte Thérèse l'avaient déterminée à embrasser sa règle; les liaisons qu'elle avait avec madame de Rupelmonde et quelques autres dames Carmélites de la rue de Grenelle, plus distinguées encore par leurs vertus et leur sainteté que par leur naissance, semblaient l'attirer vers cette maison; la raison, la religion même avouaient ces motifs : mais Dieu exigeait d'elle un sacrifice plus entier; il le demanda et l'obtint. Qu'aurait pu lui refuser une âme qui s'était livrée à lui sans réserve? Ici, nos révérendes mères et très-chères sœurs, vous aimerez à l'entendre elle-même; voici comment elle s'explique dans un écrit que nous trouvons de sa main : « J'ai cru, ô mon Dieu! que « votre volonté m'appelait au Mont-Carmel, mais je « n'avais que des marques extérieures; vous n'aviez « parlé qu'à moi, mais non pas au dedans de moi. « Je croyais cependant vous suivre, et c'était vous « aussi que je suivais; mais je ne savais pas où vous « me meniez. J'étais dans la route; mais je n'en connaissais pas bien le terme... Enfin vous me découvrites que le Calvaire était fait pour moi, qu'il n'y « avait que là que mon sacrifice serait entier, que « je devais tout perdre pour tout acquérir... et je « m'écriai : Oui, mon Dieu, je m'abandonne à vous; « ce n'est pas la première fois que je vous ai promis « de vous suivre au Calvaire... Cette résolution me « coûta; mais la vertu de votre sang précieux adoucit toutes mes peines, et dans la paix la plus parfaite, je me rappelai avec amour et reconnaissance « toute votre conduite mystérieuse et miséricordieuse « sur mon âme. Je vis que vous m'aviez sûrement « amenée à votre point; vous m'expliquâtes toutes « les impressions que vous aviez faites dans mon « âme trop grossière d'abord pour les entendre, » etc.

« Dans une lettre qu'elle écrivit alors à une personne de confiance, après lui avoir fait part de sa détermination pour le Calvaire : « Dieu ne me cache rien, ajoute-t-elle, des peines que m'attirera « ce changement de maison; je vois tout d'ici; mais « si c'est Dieu, qui du Mont-Carmel m'appelle au « Calvaire, rien ne me fait peur... Ceci me dérange « de mes propres routes, mon inclination ni la nature n'y trouvent leur compte; mais je n'ai plus « d'autre volonté que la sienne... C'est tout quitter, « tout perdre; mais je ne cherche que Dieu. Que « m'importe, pourvu que je le trouve! »

« Des motifs si purs et si généreux nous valurent la préférence; notre maison leur dut le bonheur de la posséder. Vous dirons-nous que nous en fûmes peu surprises, et que Dieu, ce semble, avait pris soin de nous y préparer. Depuis plusieurs mois il avait appelé à lui ma sœur Emmanuel de Tourni, morte au milieu de nous en odeur de sainteté. Peu de temps avant sa mort on lui annonça celle de M. le comte d'Egmont : *Ah!* dit-elle alors, *si je pouvais regretter la vie, c'est à ce moment que je la regretterais;* ensuite nous voyant affligées de son état : *Consolez-vous de ma perte, si c'en est une*, nous dit-elle, *elle sera bientôt réparée, madame d'Egmont vous viendra : son attrait est pour le Carmel; mais elle vous viendra.*

« Elle entra en effet le 18 mars 1754; ce jour fut pour nous, et pour tout l'état religieux, un jour de triomphe. Après les trois premiers mois d'épreuves, elle reçut l'habit de religion des mains de Monseigneur l'archevêque, notre révérendissime supérieur, et son humilité ne lui permit pas d'accepter la grâce que la feue reine daigna lui offrir de venir elle-même lui donner le voile.

« Dès ce moment, et depuis le premier pas qu'elle fit dans cette sainte carrière, nous pouvons bien dire qu'on la vit s'exercer constamment, et chaque jour avancer dans la pratique des vertus les plus éminentes de la vie religieuse. A la manière dont elle s'y livra, il fut aisé de comprendre qu'elle en avait

seul vous anime, vous ravit, vous transporte d'amour et de reconnaissance ; mais de l'amour le plus tendre ; mais de la reconnaissance la plus vive pour ce Dieu de bonté et de miséricorde, qui va fixer votre choix pour l'éternité, parce qu'il vous a aimée lui-

de longue main fait l'essai, rien ne parut nouveau pour elle. Son ardeur dévora toutes les difficultés que cet état présente aux novices même les plus ferventes. L'assiduité à la prière, la fatigue des veilles, la rigueur des austérités, loin de rebuter son courage, semblèrent le redoubler ; elle n'était pas venue chercher autre chose au Calvaire. Son obéissance surtout eut de quoi nous surprendre. Confiée dans son noviciat à une maîtresse plus jeune qu'elle, elle ne témoigna nulle répugnance à s'y soumettre. La plus jeune novice put prendre de son exemple des leçons de soumission et de dépendance ; on eût dit qu'elle ne savait qu'obéir. Mais son obéissance était réfléchie, fondée sur la plus profonde humilité. Cette vertu parut dans toute sa conduite ; elle se fit une loi d'oublier, de faire même oublier aux autres ce qu'elle avait été dans le monde ; et, si ce n'est à la plus exacte politesse, nul ne pouvait distinguer dans elle le rang qu'elle venait de sacrifier. Simple, vive et toute naturelle, toujours affable, officieuse, elle s'empressait de prévenir chacune ; il semblait qu'elle fût élevée parmi nous, et qu'elle se crût redevable à toutes. Les malades surtout paraissaient le plus cher objet de ses soins et de son active charité : auprès d'elles les fonctions les plus rebutantes et les plus basses étaient toujours de son choix.

« Son ardeur pour la mortification ne fut pas moindre. Il était naturel que la manière dont nous sommes vêtues, nourries et couchées, satisfît à cet égard une personne tirée du sein de l'opulence et des délices ; mais c'était trop peu pour son zèle. Ne pouvant s'écarter du reste de l'uniformité, elle cherchait à se dédommager du côté des aliments, préférant toujours les plus vils, et en eux-mêmes les plus dégoûtants. On l'a vue s'affliger jusqu'aux larmes, lorsque dans les commencements on lui présentait quelquefois une portion différente de la communauté ; l'ombre d'une distinction blessait également sa mortification et son humilité. Si sa santé exigeait quelques ménagements, ce n'était point trop de l'autorité des supérieures pour l'y réduire, et sur les représentations qu'on lui en faisait, elle prétendait bien sérieusement nous persuader que *de bonne heure elle avait été nourrie grossièrement.* D'où nous pouvions bien conclure seulement que dès sa jeunesse elle avait préludé, au milieu du plus grand monde, aux austérités qu'elle nous faisait admirer dans le cloître.

« C'est par l'exercice assidu de ces vertus religieuses qu'elle se disposait à la consommation de son sacrifice. Ce jour si solennel pour nous, parut l'être en quelque sorte pour toute la ville. On vit même accourir à cette cérémonie une grande partie de la cour. M. le nonce y voulut présider ; un orateur célèbre y prononça ce discours où fut si habilement développé le caractère de madame d'Egmont, et où les qualités rares de son esprit, de son cœur, furent exposées dans un si beau jour.

« Le Seigneur accepta sa victime, et le lui fit entendre. Elle-même, chargée de ces nouveaux liens, se crut plus libre. Son cœur fut rempli de consolation ; elle éprouva ce qu'elle avait déjà compris que Dieu ne demande que pour donner ; elle était généreuse, il fut prodigue ; et, dans sa façon vive de s'exprimer, pour elle les délices du Thabor rejaillirent souvent sur le Calvaire. Sa ferveur parut s'en accroître ; ce feu divin passa dans ses discours, et avec cette facilité, cette noblesse, qui lui étaient naturelles, y répandit encore je ne sais quoi de touchant que ressentaient d'abord tous ceux que l'amitié ou l'estime amenaient auprès d'elle ; nul qui ne se retirât pénétré de vénération pour sa vertu, et mieux disposé pour la vertu même.

« Mais loin qu'elle fît fond sur ces faveurs célestes, sur ces goûts sensibles, à peine osait-elle s'y prêter, tant elle s'en jugeait indigne. Par son amour, elle avait épousé la croix, et elle s'y attachait par humilité : c'est le seul partage qu'elle crut lui convenir. Également frappée de la grandeur de Dieu et de sa propre misère, toujours éloquente sur ces deux points, elle comptait pour rien les sacrifices qu'elle lui avait faits, et ne pensait pas pouvoir assez expier ses fautes. Elle se les reprochait vivement, en portait partout l'image, toujours prompte à s'en humilier, même aux yeux des hommes, pour détruire, s'il était possible, l'estime qu'on lui témoignait. La plus mauvaise recommandation auprès d'elle était de s'annoncer par des éloges.

« Le public les donnait à la grandeur de son sacrifice ; mais combien n'en mérita-t-elle point de notre part, dans tout le détail de sa vie, par la manière dont elle se soutint constamment, par l'estime qu'elle témoigna toujours pour la grâce de sa vocation, par cet attachement invariable à son état ; par l'intérêt vif qu'elle marqua en toutes rencontres pour le bien de notre congrégation, par son zèle sincère et ardent pour le maintien de la régularité, par l'observance exacte, quelquefois scrupuleuse de ses engagements et de ses vœux.

« Nous avons parlé déjà de son obéissance, elle ne se démentit jamais. Que ne pouvons-nous pas dire de son amour pour la pauvreté ? Cette vertu parut lui être singulièrement chère ; sa chambre, ses vêtements, ses meubles, tout ce qui fut à son usage atteste sa délicatesse sur ce point. A l'ouverture de sa cellule, nous avons à peine trouvé de quoi satisfaire le pieux empressement de ceux qui nous demandaient quelque chose qui lui appartînt, et on ne voit pas ce qu'elle pouvait ajouter encore au dénûment parfait auquel elle s'était réduite.

« Mais ce que nous n'espérons pas de vous faire assez connaître, c'est, nos révérendes mères et très-chères sœurs, cette foi si fervente et si expressive qui éclata dans tous ses discours, et la rendit si sensible aux intérêts de Dieu et à sa gloire ; cet amour tendre pour l'Eglise, qui lui coûta tant de prières et de vœux, quelquefois tant de soupirs et de larmes ; cette soumission humble aux pontifes, à toutes les puissances ecclésiastiques ; ce respect profond pour tous les ministres de Jésus-Christ, ce zèle à partager leurs avantages ou leurs disgrâces, à les consoler, ou à les soulager. La cause de la religion fut toujours la sienne, et pour écarter les maux qui la menaçaient, combien de fois s'offrit-elle à Dieu comme victime ? Hélas ! et nous la pleurons : n'aurait-elle point été acceptée ?

« Ainsi répara-t-elle avec avantage un temps qu'elle ne se rappelait jamais qu'avec une douleur très-vive, quelques années de séduction et d'erreur qu'elle ne pouvait imputer qu'à sa docilité même et à sa confiance pour les personnes chargées de sa première éducation. Nous aimions à lui en faire répéter l'histoire, nous ne cessions d'admirer cette droiture de cœur qui fut sa ressource dans ses ténèbres, et cette prompte soumission d'esprit avec laquelle elle se prêta aux premiers rayons qui l'éclairèrent. A peine eut-elle connu la vérité, qu'elle la saisit avec ardeur, et l'embrassa avec reconnaissance. Elle se fit un devoir d'annoncer son changement, et mit sa plus grande gloire à le prouver.

« Une conduite si généreuse lui mérita de la part de Dieu des lumières, des faveurs singulières ; elle avançait chaque jour dans la connaissance des vérités les plus sublimes. Déjà formée à l'oraison quand elle vint parmi nous, rarement elle se bornait au temps que la règle y assigne. Cet exercice était

même d'un amour éternel : *In charitate perpetua dilexi te.* Puissent-ils ne s'affaiblir jamais ! Puissent-ils même se fortifier dans la vie de son âme, elle ne s'en voyait privée qu'à regret ; et alors quelque attention qu'elle eût à dissimuler sa peine, à se prêter avec liberté aux occupations nécessaires qui lui dérobaient ces précieux moments, il lui était impossible de cacher entièrement l'inclination de son cœur et le mérite de son obéissance.

« Mais combien lui dut coûter plus encore le sacrifice qu'elle fit dans son noviciat du privilége accordé depuis quelques années à sa ferveur, de communier tous les jours? Aussi lui fu-il rendu par nos supérieurs dès le moment de sa profession. Elle en usa pour satisfaire sa piété, mais loin de s'en prévaloir pour s'estimer davantage, elle eut besoin chaque jour d'être rassurée contre la crainte de son indignité. On l'entendait s'humilier de jouir seule d'un avantage dont elle se croyait la moins digne, qu'elle eût voulu partager du moins avec toutes ; jamais plus éloquente, plus persuasive, que lorsque, vivement pénétrée des intentions de Jésus-Christ, elle s'efforçait de porter les âmes à s'unir fréquemment à lui dans le sacrement de son amour.

« Après l'objet infini de ses adorations, toute sa tendresse et ses plus fervents hommages furent toujours pour la très-sainte Vierge. Elle retraça les affections comme le langage de ces serviteurs distingués de Marie, que l'Église et le cloître ont vus de tout temps. Dans sa bouche et dans son cœur la Mère de Dieu était toujours *ma bonne Mère.* Dès l'instant qu'elle se vit nommée pour nous gouverner, elle mit, par une consécration spéciale, sa personne et notre maison sous la protection de la reine du ciel, qu'elle nous avertissait souvent de regarder comme notre véritable mère.

« Tant de solides vertus relevées dans elle par de si rares talents ne purent être longtemps cachées à nos supérieures, et lui attirèrent bientôt toute leur confiance. Sans le prétendre jamais, sans le désirer, la Mère du Bon-Pasteur devint leur conseil. Ses vues toujours droites, constamment dirigées vers la gloire de Dieu, vers le plus grand bien des âmes, donnaient de l'autorité à ses avis, et les ressources d'un esprit pénétrant et vif en aplanissaient l'exécution. Dans toute affaire un peu délicate on ne manquait point d'emprunter ses lumières ; ce ne fut que sur une longue expérience de sa prudence et de sa capacité que la congrégation la contraignit d'accepter, malgré ses répugnances, la charge d'assistante de notre très-révérende mère générale ; leur union constante, leur intimité, leur confiance mutuelle, disent assez combien elles étaient dignes l'une de l'autre.

« Cette place lui annonçait celle de générale, mais elle n'avait garde d'en reconnaître l'augure, trop modeste pour s'avouer à elle-même aucun talent ; tandis que nos vœux et les vôtres, nos révérendes mères et chères sœurs, ceux de M. l'abbé de Perthuis et de notre très-révérende mère générale la lui destinaient, tous les siens ne tendaient qu'à rentrer dans l'état de simple particulière, au point que ne doutant pas qu'elle dût remplacer notre dernière supérieure, nous nous crûmes obligées de l'en prévenir, et de la préparer de loin à cette idée. Mais nous ne réussîmes qu'à l'effrayer ; et lorsqu'en qualité d'assistante il lui fallut aller au chapitre où se devait faire l'élection ; nous vîmes des répugnances, des frayeurs que la fausse modestie ne saurait feindre, et par où se peignait l'agitation de son cœur.

« Nos espérances furent remplies, mais sa douleur fut extrême ; nous nous empressâmes de la consoler par tous les témoignages d'une joie unanime. Devions-nous prévoir qu'elle serait si courte? Elle se hâta de nous répondre ; sa lettre est la plus touchante expression de l'humilité, du zèle, de la tendresse, et de tous les sentiments du plus beau cœur.

« Sa présence n'étant plus nécessaire au Marais, elle se disposa à nous rejoindre ; ce fut alors qu'elle crut devoir se rendre aux désirs de madame Louise de France, qui avait daigné lui témoigner l'envie qu'elle profitât de cette circonstance pour l'aller visiter dans sa retraite. Qui connaît la sympathie des grandes âmes, jugera quelle dût être cette entrevue! Nul n'était plus capable que madame d'Egmont de bien jouir d'un tel spectacle ; il nous fut aisé d'imaginer ses transports, aux impressions de respect, d'estime et de vénération profonde qu'elle nous en rapporta le jour même.

« Ce jour, qui la rendait à nos désirs, la rendait elle-même à toutes ses alarmes. Nous nous en aperçûmes d'abord ; nulle qui ne fût frappée de sa pâleur et de son saisissement. Seule elle sentait à ce moment le poids de l'obéissance, et jamais elle ne la pratiqua d'une manière plus héroïque qu'en se soumettant à commander. Elle parut cependant partager notre joie, et étouffant sa douleur, ne nous laissa voir que les charmes d'une bonté ravissante. Nous goûtâmes dès lors sous son gouvernement toutes les douceurs que nous nous en étions promises. Son zèle toujours vif n'eut rien d'amer ; son autorité ne fut que celle d'une mère attentive et tendre. Sa charité, en tout temps compatissante, généreuse, parut encore plus active ; enfin elle ne voulut se montrer supérieure que par plus d'égards encore, plus de ménagements pour toutes, par de plus fréquents exemples d'humilité, de douceur, d'abnégation, et de toutes les vertus religieuses. Tant de biens ne nous étaient prêtés que pour un instant.

« Nous commencions à peine à en jouir, lorsque la Providence nous prépara, par un premier sacrifice, à celui qu'elle devait bientôt exiger de nous. Madame la duchesse de Villars termina par une précieuse mort la plus sainte vie. Si les malheureux perdirent en elle une protectrice, la cour un modèle, les pauvres une ressource, la religion les avantages qu'elle recueillait de sa piété et de son zèle ; notre Mère perdit la plus vertueuse et la plus tendre mère, pour laquelle elle aurait volontiers donné mille vies. Quelque précaution qu'on prît pour lui apporter la nouvelle de cette mort, le choc fut affreux ; et si elle n'expira pas sur l'heure, nous ne doutons pas qu'elle n'ait reçu dès lors le coup mortel. En vain rappela-t-elle sa religion et toute la fermeté de son âme ; la tendresse ne voulut rien perdre de ses droits, elle s'exprima sur tous les tons qu'elle connaît et que la piété ne défend pas. Nous ne pouvions guère la consoler ; cette perte nous était commune avec elle, et nous ne savions que pleurer. Son état surtout nous touchait, et nous donnions à un tendre intérêt pour la fille des larmes que nous devions déjà à la reconnaissance pour la mère. Elle s'en aperçut, et se reprocha notre douleur ; la sienne en parut un peu soulagée. Elle se souvint qu'elle était supérieure ; que le premier exemple qu'elle nous devait était la soumission aux ordres de Dieu, et la résignation dans les souffrances. Elle se roidit contre le sentiment, étouffa les soupirs, garda les pleurs pour la solitude, et s'efforça de ne nous montrer qu'un visage ouvert et serein.

« Mais le cœur était blessé. La foi triomphait ; mais la nature était épuisée. Deux mois précisément s'étaient écoulés depuis le décès de madame la duchesse de Villars. Notre mère fut subitement saisie d'un violent mal de gorge, le samedi 16 novembre. Malgré tout son courage, il fallut céder ; dès ce mo-

fervente qui donne à votre âme les ailes mystérieuses de la colombe, pour voler dans la double voie des commandements et des conseils évangéliques?

Mais quoi! ma chère sœur, est-ce donc à vous exhorter et à vous instruire, est-ce à confirmer votre âme dans ses grands sentiments sur les bontés divines, que je prétends m'arrêter ici? Non, ils sont gravés trop profondément dans cette âme chrétienne, ces sentiments heureux, pour qu'il soit besoin de les y retracer encore; et votre sacrifice, qui attire aujourd'hui l'attention des hommes et des anges, exige de moi-même en ce jour toute l'attention dont je suis capable.

Au reste, ma chère sœur, que l'humilité chrétienne et religieuse ne s'alarme point dans vous de ce que je pourrais dire à la gloire de votre sacrifice et de votre personne même. Prévenez-vous bien de cette pensée qui vous soutiendra, durant ce discours, dans l'humilité de vos sentiments; que ce ne sera jamais votre éloge, mais celui de la grâce et de la bonté divine, dont vous êtes l'ouvrage, que je prétendrai faire. Que s'il m'arrive d'appeler en témoignage quelqu'une de vos qualités humaines ou surnaturelles, ce sera pour me servir de défense, et comme de bouclier contre des profanes qui ne savent point respecter les vocations divines, et qui ne pourraient qu'abuser d'une modestie excessive, qui m'obligerait à me taire sur tout ce qui doit leur imposer silence à eux-mêmes. Qu'après tout, la modestie chrétienne, qui cherche à cacher les dons de Dieu, doit céder quelquefois à la reconnaissance qui nous oblige à les publier; et que l'humilité la plus profonde, dès qu'elle s'opposerait dans vous au panégyrique de la grâce qui vous a comblée de ses dons, ne serait dans vous qu'une vertu déplacée, j'ai pensé dire, une vertu perfide qui trahirait toutes les vertus ensemble, qui trahirait la religion tout entière, qui trahirait Dieu même, dont votre vocation n'intéresse pas moins la gloire, que votre propre bonheur. C'est de quoi j'ai dû vous prévenir, ma chère sœur, avant que d'entrer en matière sur le sacrifice dont vous devez être la victime, et dont nous allons être les témoins.

Je commence donc, et pour m'expliquer

ment elle fut persuadée, et dit à quelqu'une qu'elle ne le relèverait pas. Elle avait communié le jour même: cependant déjà occupée des derniers sacrements, son premier soin fut de demander monsieur notre confesseur; on le fit entrer selon ses désirs, et durant le cours de sa maladie, elle le vit tous les jours. Il admirait avec nous la paix et la résignation de notre sainte malade, sa douceur, sa patience, que n'altérèrent pas un instant des douleurs très-vives.

« Elle se confessa dès le dimanche, le danger paraissait alors assez pressant pour lui administrer le saint viatique, si la difficulté d'avaler et un assoupissement presque continuel l'eussent pu permettre. Les secours furent prompts, leur effet rassura un peu les médecins; la gorge parut se dégager, l'humeur prendre un autre cours. Leur confiance augmenta les jours suivants, ils nous en inspirèrent à nous-mêmes, en s'opposant au désir que la malade témoignait tous les jours de recevoir Notre-Seigneur. Le jeudi, ils crurent inutile de donner le bulletin, le soir ils se retirèrent fort tranquilles sur son état. Notre mère l'était assez elle-même pour demander avec instance qu'on ne la veillât pas cette nuit-là. Elle s'endormit dès qu'ils furent sortis. A onze heures on lui donna un bouillon qu'elle avala très-facilement. Elle dit qu'elle se trouvait mieux, et se rendormit fort paisiblement. Environ une heure après minuit, elle se sentit très-mal, et se tournant vers l'infirmière: *Parlez-moi de Dieu, ma chère sœur*, lui dit-elle, *je touche à mon dernier moment. Faut-il qu'à force de confiance, ils me laissent mourir sans sacrements! mais Dieu*, ajouta-t-elle, *voit le désir que j'en ai, j'espère qu'il m'en tiendra compte.* Puis un instant après: *Tenez, écoutez*, montrant sa gorge. L'humeur avait reflué, la respiration devenait difficile. On courut à notre très-révérende mère générale, qui à la première nouvelle de sa maladie était venue du Marais. Cependant une sœur était restée près du lit, et observait attentivement les mouvements de la malade; la voyant plus tranquille, elle lui demanda comment elle se trouvait, *mieux*, lui répondit notre mère. Un instant après notre révérende mère survint; comme cette sœur n'entendait aucun bruit, elle fit signe que la malade reposait. On s'approcha pour s'en assurer: elle n'était plus.

« Nous n'essayerons pas, nos révérendes mères et très-honorées sœurs, de vous peindre quelle fut alors notre consternation, et depuis, la douleur, la désolation générale. Nos sanglots, nos cris perçants, nos larmes versées sans mesure ne l'ont exprimée que faiblement. Quelle amie nous perdions! quelle mère!

« Nos pensionnaires même, et jusqu'aux enfants donnèrent en cette occasion des marques touchantes de la plus vive affliction. Le samedi, jour des obsèques, la cérémonie fut faite vers le soir par Monseigneur l'évêque d'Adras, qui le matin avait célébré pontificalement la messe. Un clergé nombreux l'y assista, et chanta l'office, qu'il nous fut impossible d'accompagner autrement que par nos soupirs et nos pleurs. La plupart même tremblantes, sans force, ne purent apparaître; notre très-révérende mère générale, qui voulut se surmonter pour y être présente, se trouva mal, et fut contrainte de quitter le chœur.

« Cette perte si amèrement pleurée parmi nous, ne l'a pas moins été dans cette illustre famille, qui compose tant de grandes maisons, et dont tous les membres eurent toujours pour leur sainte parente tous les sentiments qu'elle méritait. Madame la princesse d'Armagnac, qu'elle chérissait comme une seconde mère, madame la duchesse de Noailles, madame la comtesse de Guiche, les seuls de ses proches qui fussent alors à Paris dans ce peu de jours qu'a duré sa maladie, l'ont visitée plusieurs fois avec le plus vif intérêt.

« Nous ne vous ferons point d'excuses, nos révérendes mères et très-honorées sœurs, pour la longueur de cette lettre, toujours trop courte dans un tel sujet. Invoquez sur nous le Dieu de consolation; et si sa justice redoutable voyait encore dans cette âme fervente quelques taches à purifier, continuons, redoublons nos vœux pour lui obtenir la couronne réservée à tant de sacrifices et de vertus. Nous avons l'honneur d'être avec bien du respect,

« Nos révérendes mères et très-honorées sœurs,

« Vos très-humbles et très-obéissantes servantes, la prieure et communauté du Calvaire Saint-Germain. »

avec ordre devant ce monde illustre à qui je parle, je remarque dans ce monde même trois manières de penser bien différentes sur le point de votre sacrifice, et qui, dans l'obligation où je suis de parler à tous, me font sentir à ce moment tout le poids du ministère dont je me vois chargé. Car, dans ce monde distingué qui m'écoute, il est un monde qui vous condamne, il est un monde qui vous plaint, et il est un monde qui vous regrette. Il est un monde qui vous condamne, et c'est un monde injuste que je dois confondre. Il est un monde qui vous plaint, et c'est un monde aveugle que je dois éclairer. Il est un monde qui vous regrette, et c'est un monde ami de la vertu que je dois consoler. Voilà, ma chère sœur, ce que l'on attend de moi, et ce que vous devez en attendre vous-même.

En trois mots, justifier la sagesse de votre sacrifice aux yeux du monde injuste qui vous condamne ; ce sera la première partie.

Éclairer sur le bonheur de votre sacrifice le monde aveugle qui vous plaint ; ce sera la seconde partie.

Consoler, autant qu'il est en moi, de l'éternité de votre sacrifice, le monde raisonnable et chrétien qui vous regrette; ce sera la troisième partie.

C'est à vous, divin Esprit, à qui j'ai recours pour exécuter un si grand dessein: vous êtes l'Esprit de force, l'Esprit de lumière, l'Esprit de consolation ; j'ai besoin de tous ces dons pour confondre le monde, pour éclairer le monde, pour consoler le monde; et je vous les demande par l'intercession de la plus sainte des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque mesurées, quelque réfléchies que puissent être les démarches de la personne la plus chrétienne qui veut se consacrer pleinement à Dieu, il est impossible, ma chère sœur, que le monde ne les censure, qu'il n'en dégrade au moins le motif et le principe par les traits de sa malignité; qu'il ne se scandalise même de ce qu'elles peuvent avoir de plus généreux et de plus grand, parce qu'il est déterminé, ce monde profane, à décréditer tout ce qui doit plaire uniquement à Dieu, et à se faire un sujet de scandale de tout ce qui devrait l'édifier, l'instruire et le détromper de ses erreurs. Or, si le monde est si peu équitable dans ses jugements, quand il s'agit même des âmes communes et vulgaires qui osent mépriser ses faveurs, et se soustraire à son empire, quels traits ne doit-il pas lancer contre ces âmes nobles et plus qu'humaines, contre ces âmes plus élevées encore par la dignité des sentiments, que par la grandeur du rang et de la naissance, et qui osent dédaigner tout ce qu'il peut offrir aux désirs humains de plus magnifique et de plus heureux? Voilà, ma chère sœur, ce que vous n'ignoriez pas à votre entrée dans cette sainte maison, et ce que vous ne pouvez ignorer encore. Instruite à fond, dès votre enfance, de tout ce qui concerne la religion de Jésus-Christ, et cette piété vraiment chrétienne, dont le sort sera toujours d'être en guerre avec le monde, vous avez dû vous attendre, et vous vous êtes attendue en effet, que ce monde ne vous ménagerait pas dans l'acte éclatant de votre sacrifice, qu'il oserait le condamner comme l'effet d'une ferveur indiscrète et précipitée, qui ne sait réfléchir ni sur le monde, ni sur la religion, ni sur elle-même, et qui se jette en aveugle dans un genre de vie au-dessus de ses forces, auquel la Providence divine ne l'appela jamais. Mais quelque préparée, ma chère sœur, que pût être votre âme à ces jugements insensés qu'elle se fit toujours un devoir de mépriser, à l'exemple du grand Apôtre : *Mihi pro minimo est, ut a vobis judicer* (I *Cor.*, IV), souffrez que je m'adresse un moment à ce monde téméraire et injuste, qui vous condamne, et que, bien moins pour vous consoler de ce qui ne vous afflige pas, que pour venger la gloire des œuvres de Dieu, que l'on outrage dans votre personne, je rejette ici sur le monde cette même témérité qu'il vous attribue contre toute raison, et dont il prétend obscurcir la gloire de votre sacrifice.

Et en effet, mes chers auditeurs, sans profiter ici de tout l'avantage que me donnerait la morale du christianisme, pour vous faire sentir la témérité de vos jugements sur une vocation si évidemment divine, je n'en veux appeler qu'à votre raison même, et à cette sagesse tout humaine, que vous consultez uniquement pour prononcer de pareils arrêts. Que demandez-vous donc? et que pouvez-vous demander à une âme chrétienne, pour lui faire grâce de votre censure dans le sacrifice qu'elle fait à Dieu d'elle-même? Vous lui voulez sans doute une pleine connaissance du monde qu'elle abandonne, une pleine connaissance de la religion qu'elle embrasse, une pleine connaissance d'elle-même qu'elle sacrifie. Car voilà tout ce que peut désirer la sagesse même du monde, pour approuver le sacrifice dont je parle, et quelle que soit votre délicatesse, vous ne porterez pas ici vos prétentions plus loin. Eh bien, j'y consens, et quelque injustes que pussent être ces conditions pour le commun des sujets, dont se peuple encore l'état religieux, je les accepte, et m'y soumets sans peine dans l'occasion présente, pour vous faire mieux connaître votre injustice à l'égard de cette illustre épouse de Jésus-Christ. Eh! quelle est en effet, entre ces connaissances diverses que vous lui demandez, quelle est celle qu'elle n'ait pas maintenant acquise, et qu'elle ne possède dans le plus haut degré? Entrons un moment dans le détail.

1° Connaître parfaitement le monde qu'elle abandonne pour n'y rentrer jamais : telle est donc, mes chers auditeurs, la première loi que vous établissez, pour autoriser de votre suffrage le sacrifice de cette âme chrétienne qui fait aujourd'hui l'admiration de tous les vrais fidèles. Or, quels que soient

vos préjugés, lui refuserez-vous à ce moment cette connaissance parfaite du monde, et plus que suffisante pour vous satisfaire? Je sais qu'elle ne l'a pas toujours vu, toujours fréquenté, ce monde peu chrétien, lorsqu'il lui était plus facile, plus agréable même, de le voir et d'en être vue; que même, dans sa première jeunesse, elle ne se prêta que rarement à ses assemblées tumultueuses, à ses amusements frivoles, à ses spectacles dangereux; que longtemps avant sa fuite, dégoûtée de ce monde trompeur, non moins par la solidité de sa raison que par les maximes de sa religion, elle ne le voyait, depuis quelques années, que comme à regret, et par bienséance, seulement pour ne pas manquer à des devoirs de société, toujours respectables à ses yeux, quelque indifférents qu'ils lui parussent d'ailleurs. Mais n'est-ce pas cet admirable partage qu'elle a su faire de sa vie entre le monde et la fuite du monde, qui la mettait en état de le mieux connaître, et de discerner plus sûrement sa juste valeur, que si elle avait toujours vécu sous l'empire de ses lois et le joug importun de ses bienséances? Car ne nous figurons point ici, comme ces mondains peu éclairés sur les divers caractères du monde, dont ils empruntent néanmoins toutes leurs lumières; ne nous figurons pas que le moyen de le bien connaître, ce monde trompeur, ce soit de le voir sans cesse, et de ne s'en séparer jamais. Non, mes chers auditeurs, quelque variée que puisse être la scène du monde, dès qu'elle est toujours présente à nos yeux, elle n'a bientôt plus de quoi piquer également notre curiosité. On regarde encore, mais à peine observe-t-on des objets devenus trop ordinaires pour fixer l'attention de nos esprits, et l'on ne pense pas même à remarquer alors ce qui souvent mériterait le plus de nous frapper; parce que la curiosité la plus vive se ralentit comme nécessairement par l'habitude, et que ce qui avait d'abord le plus intéressé la réflexion et le sentiment de l'âme, lui devient bientôt indifférent par sa continuité même.

Mais qu'une âme chrétienne, telle que cette âme non commune dont je parle, obligée par les bienséances de son rang de se produire aux yeux du monde, au lieu de se livrer, comme tant d'autres, à ses plaisirs et à ses fêtes, se réserve certains moments de séparation et de fuite, pour s'occuper uniquement d'elle-même, de sa religion, de son salut et de son Dieu; ah! chrétiens, c'est alors que le contraste du monde et de la solitude, du silence de la solitude et du tumulte du monde, dans cette âme vertueuse, semble prêter à tous les objets qui lui sont offerts, des couleurs plus vives et plus animées. C'est alors que tout ce qui vient frapper ses regards lui paraît mériter des réflexions profondes; que, pour m'exprimer ainsi, elle voit en même temps tout ce qui se présente à elle, et des yeux de l'esprit, et des yeux du corps; que le loisir de la retraite où elle passe au sortir du monde, lui fait vivement sentir la vanité et l'illusion de ses premiers jugements, et qu'elle connaît bientôt à fond ce que c'est que le monde, que l'esprit du monde, que le bonheur du monde, quelque artifice que ce monde emploie pour l'éblouir encore et la séduire comme les âmes vulgaires, parce que c'est alors que le flambeau de la foi devient la lumière de sa raison, alors qu'elle voit le monde, et qu'elle en juge comme Dieu même. Il n'avait donc plus rien de caché pour cette âme aussi pénétrante dans ses idées que chrétienne dans ses sentiments. Non, il n'avait plus rien d'inconnu pour elle, au moment qu'elle a pris le parti de l'abandonner, ce monde enchanteur, qui échappe à tant d'esprits qui se donnent pour sages, et les réflexions qu'inspire la solitude, jointes à celles que fait naître le commerce de la société, avaient formé dans elle cette connaissance approfondie du monde, qu'une vie toujours mondaine et toujours dissipée ne donnera jamais.

Mais je me trompe, ma chère sœur: non, vous ne l'avez pas entièrement connu, malgré l'usage qu'il vous a fallu faire de son commerce; il vous a échappé dans ce qu'il a de plus frappant, ce monde imposteur que vous renoncez aujourd'hui. Car, dites-moi, je vous prie, vous avait-il dévoilé dans tout leur jour ces grands traits qui le caractérisent, et dont je pourrais le peindre à vos yeux, sans que l'on pût m'accuser d'erreur ou d'exagération? Vous avait-il fait connaître, par exemple, et toute la duplicité de ses intrigues, et toute la bizarrerie de ses caprices, et toute l'injustice de ses disgrâces, et toute l'indignité de ses servitudes? Vous avait-il laissé pénétrer toute la fureur des dépits qui le dévorent, tout le néant des grandes bagatelles qui l'occupent, toute la tyrannie des cruelles passions qui l'agitent? Vous avait-il fait même entrevoir, et toute la bassesse qui mène à ses grandeurs, et tous les remords attachés à ses richesses, et toute l'amertume qui suit ses folles voluptés? Vous avait-il découvert enfin tant de cruautés, de trahisons, de perfidies, de brigandages même qu'il inspire à ses favoris les plus illustres, et qui, de ce que l'on appelle le beau et le grand monde, font aux yeux du vrai chrétien le monstre le plus méprisable et le plus affreux? Non, mes chers auditeurs, il avait pu ce monde également enchanteur et perfide, il avait pu cacher à cette âme fidèle une partie de ces secrètes horreurs qui ne vous sont peut-être que trop connues à vous-mêmes. Il avait pu lui dérober de son vrai tableau ce qui offenserait les regards, je ne dis pas d'une âme sainte, mais raisonnable. Et voilà ce qui doit ici confondre avec plus d'éclat l'orgueil et la présomption du monde. Car enfin, sacrifier le monde, lorsqu'il est connu tout entier pour ce qu'il est, et que l'expérience nous a montré toute la fausseté de son commerce et toute la honte de ses fortunes, que serait-ce qu'un pareil sacrifice, ô mon Dieu! Serait-il besoin de vous aimer souverainement pour

s'y résoudre ? Et ne suffirait-il pas de s'aimer médiocrement soi-même ? Du moins, mes chers auditeurs, sacrifier ainsi ce monde superbe, ce ne serait point là l'humilier assez pour le confondre. Peut-être présumerait-il encore du pouvoir qu'il aurait sur nous par ses faveurs, quand il pourrait nous en adoucir les peines et nous en épargner les dégoûts. Mais sacrifier le monde, quand il se montre à nous comme en perspective, et qu'il permet à l'imagination de s'égarer dans des illusions plus séduisantes que ses fortunes même possédées à l'abri de tous les périls : mais sacrifier le monde, quand il nous dévoile en plein la superficie brillante qui le décore, sans que l'on ait à craindre pour le présent ou pour l'avenir la moindre de ses misères; mais sacrifier le monde, et couronner, pour ainsi dire, cette idole que l'on sacrifie, des plus belles fleurs qu'elle peut semer sur ses pas, et qu'elle présente chaque jour à ses plus illustres adorateurs ; enfin sacrifier le monde dans le point de vue le plus flatteur où il puisse paraître à nos yeux, et dire encore, avec saint Paul, que l'on se fait un gain de le perdre, pour conquérir Jésus-Christ : *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam* (*Philip.*, III) ; et dire avec le même apôtre, que l'on est crucifié : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Gal.*, VI) : voilà, ma chère sœur, le grand, le parfait sacrifice qui doit déconcerter l'orgueil et anéantir la présomption du monde. Or, tel est le sacrifice que vous vous proposez de faire solennellement dans ce beau jour, aux yeux de la France étonnée de votre courage : sacrifice qui détruit pour jamais le reproche que l'on pourrait vous faire, de renoncer aux grandeurs du monde, et de mépriser ses charmes sans les connaître.

2° Mais ce n'est point là l'unique loi que l'on voudrait imposer à des sujets religieux, de connaître parfaitement le monde qu'ils abandonnent; ce que l'on demande encore, et ce qui n'est pas moins injuste, c'est qu'avant de contracter leurs engagements, ils connaissent parfaitement la religion qu'ils embrassent, comme si, de l'aveu même du monde, toutes les conditions diverses, qui partagent la société humaine, n'étaient pas embrassées par une jeunesse qui ne les connût jamais à fond, quelque intérêt personnel qu'elle puisse avoir à ne les pas embrasser sans les connaître; comme s'il n'était pas même de l'ordre de la Providence et de l'avantage essentiel du monde qu'il en fût ainsi. Mais, quoi qu'il en soit, ma chère sœur, le monde le plus injuste ne trouvera pas en cela même de quoi obscurcir la gloire de votre sacrifice. Il prétend que, pour vous engager avec sagesse, vous devez pleinement connaître la religion où vous croyez être appelée de Dieu. Hé quoi ! ne vous est-elle pas aussi connue, cette religion austère, que ce monde ennemi de l'austérité, pour lequel vous allez cesser d'exister et de vivre? Dès le premier pas que vous avez fait dans la carrière, n'avez-vous pas demandé, sollicité, conjuré que l'on vous en découvrît toute l'étendue, qu'on ne vous laissât rien ignorer des plus austères devoirs, que l'on vous en permît la pratique entière, comme aux âmes les plus avancées dans la perfection sublime de leur état; et quelque désir que l'on pût avoir de vous adoucir tout ce qui pourrait rebuter d'abord des personnes d'un rang aussi distingué que celui où le ciel vous a fait naître, n'êtes-vous pas enfin parvenue à cette heureuse liberté, que vous regardez comme le plus beau de vos privilèges, de pratiquer la règle la plus ennemie de la nature, dans toute la rigueur et l'austérité dont elle peut être susceptible? Que dis-je? et dans le monde même, en dépit de toutes ses maximes, n'aviez-vous pas fait par avance l'apprentissage de ces vertus austères et trop ignorées des chrétiens du monde? Ne vous offensez point, ma chère sœur, de m'entendre ainsi publier ces œuvres saintes qui vous préparaient à la sainteté de votre nouvel état. Je le dis encore, il doit m'être permis de produire au grand jour tout ce qui doit confondre l'injustice du siècle, et l'obliger enfin de rendre hommage à la sagesse d'un sacrifice si honorable à la religion.

Oui, mes chers auditeurs, cette âme fervente et déjà religieuse en quelque sorte, par une infinité de vertus, avant que de l'être par profession et par état, elle avait appris, au milieu du plus grand monde, à connaître cet état si effrayant pour la nature, où vous la voyez prête à se consacrer à Dieu pour jamais ; et ce qui la dégoûtait le plus de la vie du monde, quelque libre et indépendante qu'elle y pût être, dégagée qu'elle était de tous ses liens, c'était l'appareil même nécessaire de sa condition, qui ne lui retraçait point assez la mortification de Jésus-Christ. C'était cette foule de domestiques empressés à la servir, plus encore par inclination que par devoir, dont elle était sans cesse environnée, et qui ne lui permettaient pas de donner une libre carrière à son ardeur pour les pratiques les plus mortifiantes du christianisme. Et ce qui a fait pour elle une des consolations les plus sensibles, au moment de son entrée dans cette retraite sainte, le croirez-vous ! Ça été de penser qu'elle pourrait se livrer enfin à des devoirs dont la pratique, au moins ordinaire, était incompatible avec son état au milieu du monde.

Or, je vous le demande, mes chers auditeurs, connaître ainsi tous les devoirs de l'état religieux, et ses devoirs les plus austères et les plus terribles à l'humanité; les connaître, non pas dans la spéculation, mais par une pratique constante et soutenue, qui en fasse sentir à chaque instant la rigueur et le poids, les connaître sans aucun de ces adoucissements qui parurent toujours légitimes et permis, surtout aux premiers pas que l'on fait pour monter sur le Calvaire, et s'y crucifier avec Jésus-Christ ; connaître enfin ces mêmes devoirs, non-seulement par ce qu'ils ont d'effrayant en eux-mêmes, mais

avec le surcroît d'austérité qu'ils empruntent nécessairement de la comparaison qu'en fait l'amour-propre avec tous les bonheurs du monde qu'on abandonne : est-ce là connaître assez la religion pour en contracter les engagements avec sagesse? Est-ce là de quoi répondre à vos idées sur la connaissance que l'âme religieuse doit en avoir pour consommer sagement son sacrifice? Ou plutôt, chrétiens, n'est-ce pas là de quoi surpasser vos prétentions outrées, de quoi enchérir sur les conditions excessives que vous osez prescrire aux sujets de la religion? Car est-il un courage qui doive plus vous surprendre, un courage qui doive vous paraître plus supérieur à vos sentiments ordinaires et à vos idées pratiques? Et n'est-il pas réservé au seul état religieux d'enfanter quelquefois encore, pour l'édification du monde chrétien, ces prodiges inconnus parmi vous, de générosité, de force et de constance? Interrogez-vous, en effet, vous-mêmes, chrétiens du siècle? Qui de vous, s'il eût vu seulement dès sa jeunesse toutes les charges de sa condition présente; s'il eût seulement soupçonné tout ce que cette condition si heureuse en apparence lui préparait, pour l'avenir, de travaux, de soins, de peines et de dégoûts; qui de vous, dis-je, aurait pu se résoudre à la désirer jamais, à la regarder même dans l'éloignement, surtout à s'y engager pour tout le cours de la vie? Je dis plus : combien parmi vous, avec la connaissance qu'ils ont acquise de leur état, le quitteraient à ce moment sans balancer, malgré l'appât de ses apparentes douceurs, et rompraient avec joie leurs liens les plus forts, s'il pouvait être encore en leur pouvoir de les briser? Eh! quelle doit donc vous paraître, hommes et femmes du siècle, quelle doit vous paraître la vertu de cette femme forte, dans qui la connaissance de ce que la religion a de plus rigoureux, loin d'affaiblir les désirs de sa vocation, est ce qui ranime toute son ardeur pour l'accomplissement parfait de son sacrifice? Reconnaissez donc encore ici, mondains téméraires, l'injustice de vos jugements, quand vous osez censurer ce sacrifice religieux, dont la victime ne connaît pas moins aujourd'hui toutes les austérités de la religion, que toutes les félicités du monde, toutes les austérités de la religion qu'elle embrasse, que toutes les félicités du monde qu'elle abandonne.

Cependant, mes chers auditeurs, ce n'est point encore là que se bornent les conditions que vous exigez, pour autoriser de votre suffrage le sacrifice de l'âme religieuse, et vous voulez de plus qu'avant de s'immoler, la victime se connaisse parfaitement elle-même. Dernière prétention dont il me serait facile de vous découvrir l'erreur et l'injustice. Mais sans entrer ici dans des discussions inutiles à mon sujet, seriez-vous assez aveugles pour refuser une pleine connaissance d'elle-même, à cette illustre conquête de la religion qui vient s'immoler à vos yeux sur son autel? Qui jamais en effet employa plus de réflexions à se connaître elle-même, à sonder tous les replis de son cœur, à étudier ses mouvements les plus indélibérés et les plus rapides, pour les assujettir sans cesse aux lois de sa piété et de sa religion? Et de toutes les connaissances qu'elle peut avoir acquises, en est-il pour elle de plus familière et de plus intime que cette science de son propre cœur, si supérieure à toutes les sciences humaines et profanes, et si nécessaire à former, je ne dis pas des religieux, mais des chrétiens, mais des hommes? Je ne m'arrêterai donc point à développer jusqu'où elle portait cette curiosité trop rare dans l'homme du siècle, et plus encore dans la femme du monde, de chercher à pénétrer les plus secrets penchants de son âme. Je n'aurais cependant, pour achever de confondre votre injustice sur le point de sa vocation, je n'aurais qu'à produire ici tout ce qu'elle employait de moyens à se connaître, et qu'une humilité ingénieuse lui faisait dérober à tous les regards; je n'aurais qu'à parler de ces revues fréquentes, de ces examens d'elle-même réitérés plus d'une fois le jour, de ces retours continuels sur une conscience délicate et quelquefois sensible jusqu'au scrupule, pour être plus en état de recevoir, comme elle faisait chaque jour, son Seigneur et son Dieu par la communion : je n'aurais qu'à rappeler ces prières sincèrement humbles qu'elle adressait non-seulement à Dieu, comme saint Augustin, pour connaître tout à la fois et la grandeur divine, et sa propre bassesse : *Domine, noverim te, noverim me;* mais encore à toutes les personnes que la familiarité ou la confiance mettait plus en état de bien connaître, afin d'obtenir d'elles sur ce point quelque nouveau trait de lumière. Je n'aurais qu'à vous dire enfin que c'était là que tendaient tant de pieuses lectures, tant d'oraisons ferventes et si longtemps prolongées, tant de moments consacrés à la retraite et à la solitude, tant d'entretiens même accordés à la bienséance du monde, et où ce qu'elle découvrait de parfait ou de défectueux dans les caractères divers, ne servait qu'à la rappeler à elle-même, et à l'humilier en vue de ses défauts qu'elle était souvent la seule à reconnaître. Car telle fut, sans exagération, la vie de cette âme chrétienne au milieu du plus grand monde où il est si rare de penser, et plus encore de penser à soi-même. Or, ce qu'elle avait pratiqué si fidèlement dans l'éclat tumultueux du monde pour pénétrer son cœur et le bien connaître, c'est ce qu'elle a observé plus régulièrement encore pendant ces épreuves saintes, dont le terme expiré va l'introduire enfin pour jamais dans le sanctuaire, et pour m'exprimer avec elle, dans le paradis anticipé de la religion.

Et n'est-ce pas là, mes chers auditeurs, de quoi justifier pleinement à vos yeux la sagesse de son sacrifice, en vous obligeant de convenir qu'elle ne connaît pas moins son propre cœur qu'elle immole, que le monde qu'elle abandonne et la religion qu'elle em-

brasse ? Eh ! comment, en effet, parmi tant de moyens et de secours qui lui sont offerts pour pénétrer le fond de son âme, comment l'amour-propre, s'il n'est pas anéanti dans elle, pourrait-il encore l'aveugler sur elle-même? Le caractère même le plus sombre, tel que le sien ne fut jamais, aurait-il encore des nuages parmi tant de lumières, et le cœur humain, aussi infini dans ses détours que dans sa capacité, se déroberait-il à tant de pénétration et de vigilance ? Il n'a donc rien que de sage au tribunal même de la sagesse humaine, et de la sagesse la plus sévère dans les lois qu'elle nous impose, ce sacrifice aussi humiliant pour le monde qu'il est glorieux à la religion. Et s'il m'est permis de comparer un moment l'Epouse de Jésus-Christ à Jésus-Christ même; et comme le scandale de la croix de Jésus est désormais anéanti pour le monde chrétien, qui adore le chef-d'œuvre de la sagesse divine, dans ce monument vénérable du salut du monde : *Christum crucifixum Dei sapientiam ;* ainsi la croix, dont s'est chargée cette âme fidèle, en suivant son Epoux sur le Calvaire, ne saurait plus être un scandale que pour un monde sans raison et sans christianisme.

Car de prétendre encore, comme quelques esprits imbus de la vaine prudence du siècle, qu'il fallait au moins suspendre et différer pour un temps la pleine exécution d'un projet si étrange et si peu attendu ; de prétendre qu'un si grand sacrifice, s'il était vraiment ordonné du ciel, méritait bien d'être ordonné et commandé plus d'une fois, pour s'accomplir et se consommer enfin ; non, mes chers auditeurs, jamais prétention ne fut plus injuste que celle-là, et moins digne d'un esprit véritablement chrétien. Eh! sait-on, en effet, quand on raisonne ainsi, conçoit-on ce qu'il en coûterait à une âme qui fut toujours docile à la grâce, pour résister sur quoi que ce puisse être à ses conseils ou à ses ordres, surtout quand la grâce parle avec cet empire aimable, mais efficace, qu'elle aime à prendre sur les cœurs où elle trouve des qualités vraiment dignes d'elle? Oui, pour les chrétiens ordinaires du siècle, toujours entraînés par le torrent des choses humaines, et qui souvent n'écoutent pas la raison même; oui, pour ces cœurs toujours distraits et dissipés, il n'est que trop facile de ne pas se rendre à la grâce, de lutter sans cesse contre ses efforts, de ne l'entendre pas même, quelque voix, quelque tonnerre qu'elle emploie pour se faire entendre, parce que la voix du Seigneur, dit l'Ecriture, n'est point écoutée dans le bruit des passions et dans le tumulte du monde : *Non in commotione Dominus.* (*Exod.*, XIII.) Mais pour des cœurs toujours recueillis en eux-mêmes pour écouter la voix d'un Dieu qu'ils regardent comme le plus tendre des pères; pour des cœurs toujours dociles dès l'enfance aux moindres impressions de la grâce, et qui, par une fidélité sans bornes, se sont accoutumés à l'écouter à chaque moment, et pour ainsi dire à la suivre pas à pas, pensez-vous, mes chers frères, pensez-vous qu'il leur soit si facile d'échapper aux traits de la grâce et d'éluder ses poursuites, quelque rigoureux que soit d'ailleurs le sacrifice qu'elle leur commande? Pensez-vous même que le sacrifice de l'univers entier, s'ils avaient à le faire, fût à leurs yeux quelque chose de grand vis-à-vis du Dieu de grandeur et de majesté qui leur ferait entendre sa voix? Ah ! mes chers auditeurs, ne jugeons point ici par nous-mêmes de ce qu'il en coûterait à certaines âmes pour différer de répondre à la grâce divine qui les appelle. Il en est encore, et il en sera toujours, malgré la corruption du siècle, de ces âmes célestes et comme divinisées par leur commerce continuel avec Dieu, dont le tourment le plus sensible serait de se défendre, je ne dis pas une année, mais un jour, mais un moment, contre le Dieu de la grâce, contre ce Dieu plein de charme, qui ne les domine, il est vrai, que par sa douceur, mais une douceur plus impérieuse et plus absolue que toute l'autorité des plus grands rois ne peut l'être sur leurs courtisans les plus fidèles. Cessez donc enfin, mes chers auditeurs, cessez de méconnaître les desseins de Dieu sur cette âme extraordinaire et privilégiée, dont le sacrifice ne vous étonne que parce qu'il humilie votre lâcheté et votre faiblesse. Joignez-vous plutôt à tout ce qu'il y a de vrais fidèles pour exalter cette grande action dont vous allez être les témoins, et reconnaissez, à la gloire de l'état religieux dont elle fait le choix, que le choix réfléchi qu'elle en fait est évidemment l'ouvrage de la sagesse même. Et vous, ma chère sœur, si vous avez été touchée de m'entendre justifier la sagesse de votre sacrifice aux yeux du monde injuste qui vous condamne, ne le soyez pas moins de ce que j'entreprends encore d'éclairer, sur le bonheur de votre sacrifice, le monde aveugle qui vous plaint : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque difficile qu'il puisse être, ma chère sœur, de dissiper la prévention du monde sur la sagesse de votre sacrifice, il est plus difficile encore de lui ouvrir les yeux sur l'assurance de votre bonheur, lorsque, déjà privée de ses plaisirs, vous vous préparez encore à le renoncer par des vœux éternels et à vous en séparer pour jamais. Il vous plaint donc à ce moment décisif, ce monde aveugle, et il croit avoir d'autant plus sujet de vous plaindre que vous sacrifiez de plus grandes choses pour vous livrer entièrement à Dieu. Mais n'est-ce pas en cela même, sans aller plus loin, que paraît l'aveuglement et l'illusion de ce monde sensuel que j'ai maintenant à combattre? Car pour moi, je l'avoue, mes chers auditeurs, à la vue d'un sacrifice si grand et si étendu de la part de cette âme qui excite ici votre compassion ; d'un sacrifice qui s'étend à la fois sur tant de richesses, d'honneurs et de plaisirs que lui assuraient la naissance

le monde sa naissance, son rang, sa fortune; voici le raisonnement unique qui se présente à mon esprit, et qui se présentera d'abord à l'esprit de tout homme raisonnable et sensé. Je vois la personne la plus heureuse dans les idées du monde, et la plus capable de faire le bonheur de ce monde distingué qu'elle abandonne: je vois cette femme illustre ne pouvoir accoutumer son âme à l'usage de cette félicité qui fait, pour tant de mondains, un objet d'envie et de tentation. Je la vois concevoir un dégoût si marqué de son état (état cependant le plus commode et le plus opulent, le plus noble et le plus distingué, le plus libre et le plus indépendant); je la vois tellement se dégoûter de cet état qu'elle vient chercher un asile dans la religion, et sacrifier, pour y être admise, tout ce qui paraît établir la félicité de l'homme sur la terre; je la vois sacrifier tout cela, je ne dis pas sans regret, mais avec joie, mais avec délices, mais avec un empressement qui lui fait dire sans cesse que si Dieu la destine à passer quelques années sur la terre depuis l'accomplissement de son sacrifice, elle donnerait toutes les années qui le suivront pour abréger les moments qui doivent le précéder encore. Il faut donc, dois-je aussitôt conclure, qu'elle soit dans la persuasion la plus intime que tout ce qu'elle abandonne ne peut la rendre véritablement heureuse, et que ce vrai bonheur, l'objet de tous ses désirs, est uniquement renfermé dans la religion qu'elle embrasse. Il faut donc, dois-je poursuivre, raisonnant toujours sur le même principe, qu'elle ait rencontré dans cet état un bonheur qui ne se trouve point dans tous les états du monde, un bonheur qui affecte son âme tout autrement que celui du monde, un bonheur enfin qui lui paraisse, et dès là, qui soit en effet infiniment au-dessus de celui du monde. Car n'est-ce pas ainsi que je dois raisonner à la vue du sacrifice éclatant qui fait l'objet de cette cérémonie, et n'est-ce pas ainsi, chrétiens du monde, que vous raisonneriez vous-mêmes si vous pouviez être aussi équitables quand il s'agit de Dieu et de ses œuvres, que quand il s'agit du monde et des affaires purement humaines?

Or, ce simple raisonnement ne devrait-il pas vous convaincre que cette généreuse victime dont vous plaignez le sort reçoit donc infiniment plus de son Dieu qu'elle ne lui donne elle-même, et qu'elle acquiert un tout autre bonheur en quittant le monde que ce bonheur mondain dont elle s'apprête à consommer le sacrifice? Mais ce raisonnement, tout invincible qu'il est, ne vous satisfait pas encore, et vous me demandez de plus: En quoi donc ce bonheur que la religion lui présente est-il si fort au-dessus de la fortune brillante qu'elle abandonne avec tant d'empressement et de joie? Ici, mes chers auditeurs, je pourrais me contenter de vous dire, après mille autres panégyristes de l'état religieux, combien la dépendance de la religion est préférable à votre indépendance même, la frugalité de la religion préférable à vos délices mêmes, et le dépouillement essentiel à l'état religieux préférable à votre opulence même. Mais sans me fixer à ces idées générales, dont l'exposition demanderait trop de détail, et un détail qui ne vous convaincrait pas, ce qui me persuade que le bonheur de celle à qui je parle est infiniment au-dessus du vôtre, c'est la peinture qu'elle nous fait elle-même de sa félicité, et dont elle doit être pour vous et pour moi l'infaillible témoin. Je ne vous disputerai point ici, chrétiens du monde, ce bonheur vrai ou prétendu dont vous jouissez. Soyez heureux, j'y consens; mais enfin, quel que soit ce bonheur dont vous vous glorifiez sur la terre, c'est toujours, de votre aveu même, un bonheur qui ne remplit pas tous les désirs, un bonheur qui s'affaiblit par l'usage et l'habitude de le posséder, un bonheur qui s'évanouit même entièrement par la souffrance. Or, cette âme généreuse dont vous plaignez le triste sort, apprenez de moi qu'elle possède à ce moment et qu'elle va s'assurer pour jamais un bonheur tout opposé dans les caractères qui le distinguent, et dont la seule idée sera toujours l'humiliation du vôtre, c'est-à-dire un bonheur qui remplit tous les désirs sans les irriter, comme celui du monde; un bonheur qui s'accroît loin de s'affaiblir par la continuité, comme celui du monde; un bonheur qui trouve sa perfection dans le sentiment de la souffrance, qui anéantit celui du monde. Elle est donc non-seulement heureuse, mais infiniment plus heureuse que vous ne pouvez l'être, cette âme plus grande encore par son christianisme que par ses qualités naturelles et ses distinctions humaines. Je reprends en peu de mots un contraste si humiliant pour les chrétiens du monde et si honorable pour ceux qui sont appelés à l'état religieux. Nouvelle attention, je vous prie.

Et d'abord, mes chers auditeurs, quel que soit le bonheur que vous goûtez au milieu du monde, il faut en convenir, et vous en convenez tous les jours malgré vous-mêmes, que vous n'en êtes point encore pleinement satisfaits; que les plus beaux moments de votre vie n'ont point de quoi répondre à l'infinité de vos désirs, et que, suivant les objets différents à quoi le cœur s'attache, soit richesse, soit honneurs, soit plaisirs, il reste toujours quelque degré de plaisirs, d'honneurs ou d'opulence, qui excite incessamment sa cupidité. Telle fut la destinée même de ce roi d'Israël pour qui Dieu sembla réunir toutes les espèces de félicités terrestres; et l'épreuve que vous en feriez, comme lui, n'aboutirait jamais qu'à cette conséquence trop démontrée, que le monde le plus apparent n'a rien de vrai que sa vanité même, et que le trésor de ses plaisirs et de ses charmes, fût-il possédé par un seul homme, n'a point de quoi remplir l'immensité du cœur humain: *Omnia, omnia vanitas.* (*Eccle.*, I.)

Et c'est, chrétiens, ce premier désavantage de votre bonheur, comparé à celui de cette

âme fervente dont je parle, qui doit vous faire tourner sur vous-mêmes l'injuste compassion dont vous déshonorez son sacrifice, et qui lui donne droit de vous dire, comme Jésus-Christ montant sur le Calvaire : Ne pleurez point sur moi : réservez vos larmes pour vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos.* (*Luc.*, XXIII.) Car enfin, quelque malheureuse qu'elle vous paraisse en renonçant à tout l'appareil de ce bonheur mondain qui vous éblouissait dans elle, et que vous désirez si vivement pour vous-mêmes, il n'en est pas moins vrai qu'elle a trouvé jusqu'ici dans son nouvel état et qu'elle y trouve encore une satisfaction pleine et entière; qu'elle y découvre de jour en jour l'accomplissement et le comble de ses vœux les plus ardents, et que son cœur, tout immense qu'il est, autant et peut-être plus que le vôtre, n'attend plus pour son parfait bonheur que le lien sacré qui doit l'attacher pour jamais à la religion, et la mettre dans l'impuissance même de rien désirer de ce qu'elle abandonne, soit en réalité, soit en espérance. Non-seulement, en effet, elle ne désire rien, hors de vivre, de souffrir et de mourir sur le Calvaire avec Jésus-Christ, mais elle ne conçoit pas que l'on puisse désirer autre chose que d'être ce qu'elle est, que de l'être à tous les instants de la vie et jusqu'au moment de la mort, parce qu'elle ne comprend pas qu'un cœur chrétien, à qui Dieu s'est fait connaître, puisse s'attacher à quelque autre objet que ce grand Dieu, dont elle n'était dans son élévation que la servante fidèle, et dont elle devient encore l'épouse, et l'épouse chérie, dans l'humiliation du cloître. Or, dès que cette idée si solide et si vraie satisfait pleinement son cœur, seul juge infaillible de sa propre félicité, qui de vous osera lui disputer le sentiment même qu'elle éprouve, et douter encore du rassasiement parfait de tous ses désirs?

Et ne dites point, pour dégrader ce contentement plus qu'humain, qui anéantit votre prétendu bonheur, ne dites point que c'est illusion, simplicité dans une âme, de se passer ainsi de tout ce qui existe pour être heureuse, et d'établir en quelque sorte sa félicité sur le néant, en l'attachant à la privation de tous les charmes du monde. Car, sans vous répondre uniquement ici, comme j'aurais droit de le faire, que cette illusion-là même serait donc préférable à toutes vos fortunes, puisqu'elle serait plus puissante que tout cela, pour contenter tous les désirs et les sentiments du cœur; non, non, dois-je vous dire encore, ce n'est point cette âme toujours guidée par la sagesse évangélique, qui est celle de Jésus-Christ; ce n'est point cette âme qui établit son bonheur sur la privation et le néant du bonheur même : c'est vous, et vous seuls, qui méritez sans cesse un pareil reproche. Car c'est dans son Dieu, l'assemblage de tous les biens, la source unique des vrais plaisirs, le principe et le terme de toutes les grandeurs; c'est dans ce Dieu, immuable et éternel, devenu, comme à la tribu de Lévi, sa possession et son héritage, qu'elle a trouvé ce contentement suprême qui absorbe tous ses désirs : *Quia ipse Dominus possessio ejus est.* (*Num.*, X.) Et vous, chrétiens, qui vous piquez de raison et de supériorité de raison, c'est dans le monde et dans les biens du monde que vous prétendez trouver ce contentement-là même! Or, le monde et tout ce qu'il renferme, qu'est-ce autre chose, devant Dieu et devant une âme animée de l'Esprit de Dieu, que le néant et le pur néant de toute vraie félicité? Ce n'est donc point à cette âme toujours conduite par la raison souveraine et incarnée, je veux dire par la morale de l'Homme-Dieu, c'est à vous que l'on peut reprocher cet excès de simplicité et d'illusion, d'établir votre bonheur sur le néant de tous les biens solides, en l'établissant sur les fortunes périssables du monde, fortunes qui ont bien le pouvoir d'irriter les désirs du cœur, de les amuser quelquefois, souvent de les faire languir, jamais celui de les remplir et de les satisfaire.

Mais ce n'est pas tout : quel que soit ce bonheur terrestre dont vous jouissez au milieu du monde, j'y trouve un autre défaut bien essentiel, et dont l'expérience de tous les siècles a dû vous convaincre, ainsi que votre expérience propre et personnelle : c'est que ce bonheur, déjà si faible dans sa source, ne manque jamais de s'affaiblir encore, de s'user, pour ainsi dire, par la continuité, et de perdre chaque jour quelque chose de cet attrait qui avait d'abord séduit votre âme, et paraissait devoir contenter tous ses penchants. Oui, ce nouveau degré de faveur ou de fortune semblait avoir mis le comble à tous vos vœux; mais, l'ivresse des premiers moments de joie bientôt dissipée, vous êtes demeurés surpris de votre subite indifférence pour ce qui avait allumé d'abord tous vos désirs. Et de là cet état de paresse et de langueur dans les hommes riches et opulents, que rien n'affecte plus dans l'usage des plaisirs les plus vifs, et qui, à force de s'en rassasier, sont bien moins heureux que tant d'hommes qui ne les goûteront jamais. De là ce dégoût, cette lassitude des plus hautes fortunes, dont les douceurs, anéanties par l'habitude, ne laissent plus sentir de la grandeur que le poids et la contrainte. De là, enfin, ces raffinements outrés, ces inventions diaboliques de tant d'hommes sensuels et passionnés, pour réveiller dans une âme devenue presque charnelle et animale le sentiment d'un bonheur qui leur échappe, et qu'ils s'étaient figuré devoir durer toujours.

Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui découvre encore mieux l'excès de votre aveuglement, quand vous regardez d'un œil de compassion ce sacrifice si noble et si généreux, dont la cérémonie nous rassemble. Car ce qui la confirme de plus en plus dans son choix, cette heureuse victime dont vous plaignez le triste sort, ce qui l'attache à son état par des nœuds plus indissolubles encore que les liens sacrés qu'elle va con-

tracter à vos yeux, c'est que depuis le moment de cette nouvelle vie, elle ne cesse d'éprouver dans la pratique de sa règle ce goût vif et animé qui accompagna le projet et l'exécution de son sacrifice ; c'est qu'elle ignore jusqu'à ce moment, malgré les plus rudes épreuves qu'elle a voulu subir, ces moments de lassitude et d'ennui dont toutes les félicités humaines ne vous garantiront jamais dans tous les états du monde. A quelque épreuve, en effet, qu'elle ait pu mettre ce penchant invariable pour son état; c'est encore aujourd'hui le même bonheur que celui qu'elle éprouva dans les premiers moments; je veux dire que c'est toujours le même attrait pour la solitude, toujours le même éloignement pour le monde, toujours le même charme dans la méditation des choses saintes, toujours le même goût pour l'obscurité, toujours le même plaisir dans l'observation de ses devoirs, toujours le même désir de n'aimer que Dieu, toujours la même ardeur de plaire uniquement à Dieu, toujours la même passion (passez-moi ce terme, il n'exprime encore que faiblement ce qu'elle éprouve et ce que je veux dire), toujours la même passion pour cet heureux jour qui doit l'attacher uniquement et irrévocablement à Dieu. Ce n'est pas dire assez : ce qui la confirme dans son choix et dans cette persuasion intime, que l'usage de son bonheur n'en doit point affaiblir la vivacité, c'est qu'à proportion qu'elle avance dans la carrière, elle sent redoubler l'ardeur qui l'y fait entrer; c'est que le bonheur dont elle est comme enchantée, croît, pour ainsi dire, à chaque pas; c'est que le goût de ses devoirs augmente et se fortifie par l'habitude même de les remplir, et que le joug du Seigneur, qui ne lui pesa jamais, lui paraît plus léger encore, et, pour m'exprimer avec saint Augustin, semble lui prêter des ailes à mesure qu'elle persévère à le porter : *Pennas habet Christi sarcina.* Ainsi l'atteste cette âme droite et sincère qui, dans la société humaine, ne trompa jamais ni Dieu, ni les hommes, mais qui, à ce moment, est d'autant plus intéressée à ne nous pas tromper sur la vérité de son bonheur, que ce serait alors se tromper elle-même et pour le temps et pour l'éternité. Or, après cela, chrétiens du monde, osez encore plaindre sa destinée dans l'état austère où elle s'engage; osez encore vous féliciter vous-mêmes et vous applaudir de ne pas lui ressembler; vous, dont la plus belle destinée n'a jamais deux instants de bonheur qui se suivent et se soutiennent; tandis que sa destinée, toujours égale, n'éprouve jamais de changement que pour devenir plus aimable de jour en jour et lui faire goûter à chaque pas de nouveaux progrès de félicité.

N'ai-je donc pas toujours droit de vous dire, au nom de cette épouse de Jésus-Christ, montant sur le Calvaire à la suite de son époux : Ne pleurez pas sur moi, hommes et femmes du monde, pleurez, soupirez, gémissez uniquement sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos.* (*Luc.*, XXIII.)

Enfin, ce qui doit achever de vous ouvrir les yeux sur le bonheur de celle dont vous plaignez déjà le sacrifice prêt à se consommer, c'est la dernière différence qui se trouve entre son bonheur et le vôtre. Car ce bonheur terrestre dont vous jouissez (je l'imagine encore plus grand qu'il ne peut l'être), que faudra-t-il néanmoins pour le troubler, pour en altérer la douceur, pour le détruire même entièrement et l'anéantir? Hélas! le plus léger mépris de vos personnes, la moindre atteinte de douleur et d'infirmité, la perte d'un bien, d'un proche, d'un ami, ce sera de quoi renverser tout ce bonheur fragile, qui fait l'idole de votre cœur, et vous rendre aussi malheureux dans le fond que vous paraissez heureux aux regards ignorants de la multitude. Tous les favoris du monde ressembleront dans tous les temps à ce fameux favori d'Assuérus, dont un instant de mépris de la part d'un Israélite fit bientôt le plus misérable de tous les hommes. Et voilà, chrétiens, ce qui démontrera jusqu'à la fin des siècles, que non-seulement vous n'êtes pas, mais encore que vous ne pouvez être véritablement heureux sous la loi du monde, puisque le plus heureux des mortels aura toujours quelque chose à souffrir tant qu'il sera citoyen de la terre, et que le bonheur des sens, qui est le vôtre comme celui du monde, ne s'accordera jamais avec la moindre souffrance : mais aussi voilà ce qui doit vous faire envier le bonheur de cette âme, dont le renoncement solennel à tout ce qui n'est pas Dieu, vous paraît ne mériter que le sentiment de la compassion. Car le miracle qu'elle éprouve tous les jours, et que tant d'autres avant elle ont éprouvé, c'est que ce bonheur dont elle va se mettre en possession, loin de s'anéantir, de s'altérer même par la souffrance et l'austérité de la religion, tire de là plus de force encore et de vertu, pour contenter l'âme généreuse qui sait souffrir pour Dieu ; c'est que plus cette âme est appliquée à se combattre et à se vaincre, à mortifier le cœur, la chair et les sens, en un mot à se crucifier avec son Epoux, et plus cet Epoux céleste prend plaisir à verser sur elle l'abondance de ses douceurs et de ses consolations divines : *Apud Deum ipsa tribulatio magna quædam consolatio est.*

Miracle renouvelé tous les jours dans les ordres religieux qui n'ont pas encore dégénéré de leur antique ferveur, mais miracle plus ordinaire encore, ma chère sœur, dans cet ordre rigoureux que vous avez choisi pour votre asile, et où la profession que l'on fait de porter la croix de Jésus-Christ, autant que le permet la faiblesse humaine, donne à ses dignes épouses un droit spécial à toutes les consolations dont il est la source.

Il a épuisé, cet Homme-Dieu, il a bu lui seul jusqu'à la lie, le calice amer du Calvaire dont cette maison vous offre non-seulement la figure, mais la réalité, par les croix sans nombre qu'elle vous présente; et l'âme fi-

dèle qui s'offre, comme vous, à porter ces croix sur les pas de Jésus-Christ, heureusement surprise de rencontrer sur le Calvaire les douceurs ineffables du Thabor, et de ne trouver à la place du calice amer qu'elle s'attendait à recevoir de son Epoux, que cette coupe brillante et magnifique dont s'enivrait le saint roi David dans ses célestes transports, et qui ferait dédaigner aux plus mondains, s'ils cessaient un moment de l'être, la coupe enchanteresse de leurs voluptés : *Calix meus inebrians, calix meus quam præclarus est!* (*Psal.* XXII.) C'est, ma chère sœur, le témoignage que vous rendez de votre état, avec tout le sentiment qui animait le Prophète, ce que vous ne pouvez vous lasser d'admirer depuis le premier instant qui vous ravit au monde, et de faire entendre aux personnes du siècle, à qui vous permettez encore de vous entretenir dans votre solitude. Qu'il est délicieux, dites-vous sans cesse, et diriez-vous à ce moment devant cette auguste assemblée, si le respect dû au lieu saint ne vous arrêtait pas! qu'il est délicieux, qu'il est plein de douceur, ce calice divin que Jésus-Christ nous présente, et qui paraît amer à tant d'autres : *Calix meus inebrians, quam præclarus est!*

Témoignage, mes chers auditeurs, qui, tout infaillible qu'il est, ne vous convaincra pas, je le sais. Mais loin que ma foi s'ébranle de votre incrédulité sur ce bonheur mystérieux que produit encore tous les jours l'arbre fécond de la croix, je tire de là même une conséquence tout opposée, et qui sert à confirmer ma foi sur ce bonheur tout spirituel et tout divin que vous refusez de croire; c'est qu'il est donc, ce bonheur même que vous ne croyez pas, c'est qu'il est d'autant plus solide, plus réel et plus vrai, qu'il vous paraît à vous chimérique et imaginaire. Car si l'homme mondain, me dis-je à moi-même, pouvait le goûter et le comprendre, ce bonheur si vanté par tant de grandes âmes, n'aurais-je pas droit de m'en défier alors, de le soupçonner d'erreur et d'illusion, de conclure même, dès qu'il est à la portée de l'homme du monde, que c'est donc une joie tout humaine, une volupté sensuelle et terrestre, qui n'a rien de plus noble que les vains plaisirs du monde; mais parce que l'homme mondain n'est pas même en état de comprendre ce que c'est que cette douceur de la croix qu'ont éprouvée tant d'âmes saintes, et que celle-ci éprouve encore tous les jours dans l'austérité la plus terrible, je conclus de là que c'est donc une joie toute pure, une joie spirituelle et céleste, une douceur toute divine, qui donne à l'âme sur la terre un avant-goût des délices du ciel.

Ah! mes chers auditeurs, vous demandez quelquefois, tout chrétiens que vous êtes, vous désirez encore des miracles qui justifient la loi de Jésus-Christ que l'on vous prêche, et que vous croyez à peine après tant de siècles, malgré le double prodige toujours subsistant à vos yeux, et de son établissement, et de sa conservation dans l'univers. Mais, quoi qu'il en soit, faudrait-il d'autre miracle que celui de l'état religieux, pour vous persuader, si le préjugé ne vous rendait insensible à l'évidence même. Il vous donne, il est vrai, ce monde dont vous êtes esclaves, il vous prodigue tout ce qui a l'apparence de grandeur et de félicité, des dignités, des honneurs pour vous agrandir, des plaisirs, des richesses pour vous rendre heureux ici-bas; mais par ces dons spécieux, qu'a-t-il jamais fait parmi vous que des grands sans gloire et des heureux sans félicité, en un mot que d'illustres misérables? Jésus-Christ dans toute l'étendue de son empire, et plus encore sur le Calvaire, ne présente à ses épouses que des humiliations pour toute gloire, et pour tout bonheur, que des souffrances et des peines; et c'est par là même qu'il en fait ce qu'il y a de plus grand et de plus heureux sur la terre; qu'il les élève dès cette vie au-dessus d'elles-mêmes, au-dessus du monde, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Voilà, chrétiens, un de ces prodiges dont vous n'êtes pas frappés, mais qui devrait vous persuader aussi efficacement que le grand prodige de la conversion du monde, que Jésus-Christ sur la croix est donc véritablement la force et la vertu de Dieu même : *Christum crucifixum, Dei virtutem* (*I Cor.*, I); puisqu'il n'est pas moins divin de faire des heureux par l'austérité de la croix, que de former de vrais sages par la folie apparente de cette croix adorable. Or, ce miracle toujours perpétué dans l'Eglise de Jésus-Christ, c'est ce que j'appelle ici le miracle de l'état religieux, surtout de cet ordre respectable qui a Jésus-Christ crucifié pour modèle. Et si, malgré l'évidence et la continuité de cette merveille, vous pouvez encore la méconnaître, n'est-ce point que l'orgueil vous cache une vérité qui vous convaincrait d'aveuglement et d'illusion, une vérité qui couvrirait d'opprobre cette idole du monde que vous adorez?

Je reviens à vous, ma chère sœur, et je me hâte de finir ce discours, pour ne pas différer ce moment tant désiré, que vous regardez comme un second baptême, par le nouvel engagement que vous allez prendre de renoncer au monde. Il est un nouveau baptême qui m'attend, disait le Dieu du Calvaire, à l'approche de ce grand jour où il devait souffrir et mourir pour le péché, et qu'il tarde à mon cœur que ce baptême sanglant ne s'accomplisse : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor, usquedum perficiatur.* (*Luc.*, XII.) Ainsi parlez-vous et pensez-vous, ma chère sœur, digne épouse de ce Dieu souffrant que nous adorons et qui va recevoir l'hommage de votre sacrifice : *Quomodo coarctor.* Tel est le langage de votre cœur depuis une année, qui a paru plus d'un siècle à votre impatience : *Quomodo coarctor, usquedum perficiatur.* Je reprends donc, et je finis. Justifier la sagesse de votre sacrifice aux yeux du monde injuste qui vous condamne; éclairer sur le bonheur de votre sacrifice le monde aveugle qui vous plaint; ce n'est pas assez, il faut consoler encore de l'éternité de votre sacri-

fice, le monde raisonnable et chrétien qui vous regrette : c'est ce qui va faire le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si jamais il fut permis de s'affliger à la vue du sacrifice d'une âme chrétienne, malgré toute la gloire qui doit en revenir à la religion, c'est sans doute, mes chers auditeurs, lorsque l'on découvre dans cette âme prête à s'immoler tout ce qui la rendait capable de glorifier son Dieu dans ce monde même qu'elle vient abandonner et renoncer pour jamais. Et voilà, chrétiens vertueux à qui je m'adresse en ce moment, voilà ce qui m'a fait partager tous les regrets dont vous honorez le sacrifice de cette illustre victime devant qui je parle, puisqu'il ne fut peut-être jamais une âme plus propre à glorifier son Dieu et sa religion dans le rang distingué qu'elle occupait aux yeux du monde. Je dis plus, et je ne crains point de le dire, voilà ce qui m'a fait longtemps douter moi-même, si tant de gloire qu'elle eût pu rendre à Dieu dans l'éclat du monde, n'eût pas été préférable à celle qu'il en reçoit aujourd'hui par son entrée triomphante dans l'humble état de la religion. Cependant, chrétiens, quelque juste, quelque respectable que soit à mes yeux la sensibilité de vos regrets sur le sacrifice qui nous rassemble, je me persuade qu'il me sera facile, je ne dis pas de vous en consoler parfaitement, il n'appartient qu'à Dieu de le faire, mais de vous en adoucir au moins l'amertume, si vous voulez me suivre encore quelques moments. Car enfin ce qui vous fait regretter cette âme également admirable, et dans son renoncement aux douceurs du monde, et dans son dévouement aux austérités du cloître ; ce qui vous la fait sensiblement regretter (si j'excepte les intérêts humains et naturels), ce ne peut être que ces trois grands intérêts à quoi se rapporte toute la gloire qu'elle pouvait rendre ici-bas à son Dieu, je veux dire l'intérêt du christianisme qu'elle soutenait hautement dans l'occasion contre les blasphèmes de l'incrédulité ;

L'intérêt des chrétiens, surtout du plus haut rang, qu'elle eût édifiés sans cesse par l'héroïsme de sa piété ;

L'intérêt des malheureux dont elle devenait plus que jamais la ressource par l'étendue de sa charité. Or voici sur tous ces points ce qui m'a consolé de la perte que fait aujourd'hui le monde, et ce qui m'a paru devoir vous en consoler vous-mêmes. Écoutez-moi, s'il vous plaît.

Oui, j'en conviens d'abord avec vous, le christianisme, si vivement attaqué de nos jours par l'incrédulité, eût pu tirer de grands secours de cet esprit ferme et intrépide, vivant et conversant au milieu du monde ; de cette âme qui regarda toujours le respect humain comme une bassesse indigne de son rang et plus encore de sa religion ; de cette âme qui, suivant la maxime d'un saint Père, que tout chrétien est soldat dans la cause de Jésus-Christ : *Omnis homo miles ;* ne laissa jamais en sa présence déshonorer impunément sa foi, et se fit toujours un devoir d'imposer silence, non-seulement par le respect dû à sa personne, mais à force de raisons même, à quiconque s'échappait devant elle contre un seul point de sa religion. Oui, le christianisme en mille occasions eût pu trouver un appui dans ce caractère vraiment grand et vraiment chrétien, et cependant consolez-vous, dois-je ici vous dire, si elle rompt aujourd'hui tout commerce avec le monde. C'est une âme pénétrée de foi sans doute, et de la foi la plus vive, que le monde perd dans cette illustre conquête que va faire l'état religieux ; mais à ce moment décisif où elle vient s'immoler éternellement à Dieu, ne fait-elle pas plus pour l'intérêt de la foi, pour la gloire et le soutien du christianisme, que ce qu'elle eût pu faire dans le plus haut rang avec ce caractère d'intrépidité qu'elle eût opposé, dans les cercles du monde, à l'incrédulité du siècle? Car combien le sacrifice qu'elle fait ici d'elle-même pour vivre, ou plutôt pour mourir sans cesse sur le Calvaire avec Jésus-Christ, combien ce seul sacrifice ne doit-il pas enfanter de vrais et de fervents disciples à ce Dieu Sauveur? Hé quoi ! au rapport de Tertullien, un confesseur, un martyr de la foi dans les premiers temps, fertilisait le champ de l'Eglise et devenait la semence d'une infinité de chrétiens qui naissaient, pour ainsi dire, de sa cendre pour confesser la foi devant les tyrans : *Sanguis martyrum, semen Christianorum.* Or, quelle vertu ne doit pas avoir pour ranimer la foi dans tous les esprits, le sacrifice de cette héroïne chrétienne, qui veut non-seulement mourir, mais encore vivre martyre de l'amour de son Dieu, et qui par ce double martyre et de la vie, et de la mort qu'elle réunit dans elle, fait plus peut-être pour honorer et affermir sa religion, que ces premiers héros chrétiens, immolés aux fureurs de l'impie et de l'idolâtre?

Eh ! d'où venait en effet, mes chers auditeurs, d'où venait au sang des martyrs cette fécondité merveilleuse, cette vertu divine de produire et d'enfanter de nouveaux chrétiens, sinon de la preuve victorieuse qu'ils fournissaient par leur courage, de la vérité d'une religion qu'ils signaient de leur sang? Non, disait alors l'esprit incrédule, spectateur de leurs combats et témoin de leurs victoires ; non, il n'y a qu'une religion divine qui puisse former ces héros invincibles à tous nos césars, et leur courage au-dessus de tous les supplices pour soutenir la vérité de leur créance en nous démontrant la persuasion qui les anime, ne démontre pas moins que c'est Dieu même qui les persuade et qui seul peut les persuader. C'était là le raisonnement simple, mais sans réplique, qui dissipait les préjugés du paganisme et qui multipliait les disciples de Jésus-Christ à mesure que l'on s'efforçait de les détruire. Or, mes chers auditeurs, n'est-ce pas cette conviction intime des vérités chrétiennes

que doit produire dans tous les esprits ce sacrifice solennel dont j'entreprends de consoler votre piété même par la gloire qui doit en revenir au christianisme. L'idée seule d'une personne de ce rang et de cette élévation, d'une personne également comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, qui renonce à tout et à elle-même pour être uniquement à Dieu ; l'idée de toutes les vertus nécessaires à l'accomplissement de ce grand projet, du courage héroïque que demandait le moment de son exécution, de la constance qu'il a fallu pour le soutenir jusqu'à ce jour, de tous les actes de vertus sublimes qui doivent accompagner sa persévérance dans l'état où elle s'ensevelit pour jamais : tout cela, mes chers frères, ne porte-t-il pas avec soi une sorte de conviction de la foi chrétienne ; mais une conviction plus sensible et plus forte que tous les raisonnements du monde ; mais une conviction qui doit faire dire à l'incrédule même, s'il n'est pas entièrement aveuglé, que le doigt de Dieu est évidemment là : *Digitus Dei hic est* (*Exod.*, VIII), et que tant de vertu ne peut être que l'ouvrage de la religion d'un Dieu, parce qu'une religion divine peut seule inspirer des sacrifices si grands, si universels et si supérieurs à toutes les forces de la nature et de l'humanité ? *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Marc.*, XII.)

Mais enfin, me direz-vous, que le christianisme qui pouvait tirer de si grands secours de cette âme chrétienne, ne soit pas moins affermi par sa retraite même, et par le sacrifice qu'elle va faire à Dieu de ce que le monde a de plus enchanteur et de plus grand ; du moins est-il vrai que ce même sacrifice est une perte irréparable pour les chrétiens de son rang, qu'elle eût édifiés sans cesse par l'héroïsme de sa piété. J'en conviens, mes chers auditeurs ; mais, pour vous consoler encore sur ce point, je prétends que l'accomplissement même de son sacrifice ne doit pas moins contribuer au salut des grands et des riches du siècle, que cette piété publique et déclarée qu'elle pouvait offrir à leurs yeux durant le cours de la plus longue vie. Car le premier et le plus essentiel moyen de salut pour les chrétiens obligés de vivre au milieu du grand monde, vous le savez ou vous le devez savoir, c'est de bien comprendre à quel point ce monde est dangereux et terrible pour un chrétien déterminé à l'être constamment et à le paraître ; c'est d'avoir sans cesse présent à l'esprit, combien il est facile de se perdre à chaque pas dans ce monde fastueux, où tout l'éclat est pour le vice, et l'obscurité n'est que pour la vertu ; *Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt!* (*Marc.*, X.) Oui, c'est l'intelligence de cette grande maxime de l'Evangile qui doit commencer, et qui pourrait consommer elle seule la conversion des grands et des heureux de la terre Cette maxime une fois gravée dans leurs esprits, je cesse presque de craindre pour leur éternité, et j'oserais en répondre au milieu des plus grands périls ; au lieu que s'ils n'ont pas bien compris cette difficulté du salut dans leur état, leur perte est désormais certaine et comme inévitable ; parce que, pour échapper aux dangers évidents de se perdre dans la grandeur, la première condition, c'est de les craindre, et conséquemment de les bien connaître. Or, mes chers auditeurs, ce sacrifice même qui va s'accomplir dans toute sa plénitude, n'est-il pas ce qu'il y a de plus efficace pour faire entendre aux grands et aux heureux du siècle, quel est le danger de leur état par rapport au salut éternel ?

Hé quoi ! doit se dire à elle-même une âme chrétienne obligée de se conserver pure et sans tache dans ce monde terrible aux yeux de la foi ; quoi ! la personne la plus distinguée par le christianisme de ses sentiments et de ses œuvres, ne se croit pas encore en assurance, si elle ne fuit absolument ce monde même où je me trouve obligée de vivre. Elle abandonne et renonce, dit-elle, ce monde réprouvé, parce que toutes les précautions qu'elle y pouvait prendre ne lui paraissaient pas suffire à la garantir de sa contagion ; et cependant que n'y faisait-elle pas pour échapper à tous ses traits ? Que de vertus et de vertus éprouvées ? Que de réflexions, que d'aumônes, que de prières, que de saints exercices n'opposait-elle pas à tout ce que le monde peut avoir de séduisant et de redoutable ? Or, si malgré tant de mesures que lui inspirait la sagesse chrétienne, si malgré toutes les armes victorieuses dont elle était munie contre les dangers du monde, ce monde lui paraissait encore si dangereux pour elle ; eh ! combien ne doit-il pas l'être pour moi-même ? Pour moi qui, trop éloignée de tant de vertu et de sainteté, ne fais rien ou presque rien pour opérer mon salut et me garantir des traits de ce monde terrible où m'a placée la Providence ; pour moi, dont la vertu si faible ne peut entrer en parallèle avec une vertu signalée par tant d'œuvres saintes qui composaient, pour ainsi dire, le tissu de ses jours. Car, n'est-ce pas là, grands du monde, la réflexion effrayante, mais salutaire, que doit vous inspirer à tous la vue d'un sacrifice que l'âme la plus chrétienne a jugé nécessaire contre les dangers du grand monde, contre ces mêmes dangers dont vous êtes sans cesse assiégés vous-mêmes ? Or, cette réflexion, que la vue de son sacrifice doit suggérer à tous les grands du siècle, n'est-elle pas pour eux la preuve la plus sensible du risque évident où ils sont de se perdre dans leur état de grandeur et d'opulence ? Et si c'est là le fruit de l'éternel adieu qu'elle s'apprête à leur dire, qu'eût-elle pu faire pour les édifier dans le monde, comme je l'ai dit d'abord, qui ne fût au-dessous de cette leçon admirable, mais trop peu connue, dont elle les persuade, ou doit les persuader dans ce grand jour, que la vie du monde, quelques précautions qu'on lui oppose, est de tous les dangers le plus évident pour le salut ; et

qu'un ange même ne serait pas en assurance et se perdrait, s'il était possible, au milieu du grand monde, de ce monde heureux en apparence pour le temps, mais presque infailliblement malheureux pour l'éternité?

Que ce ne soit donc ni l'intérêt du christianisme dont cette âme généreuse devient une nouvelle preuve par la grandeur de son sacrifice, ni l'intérêt des chrétiens de son rang, qu'elle instruit par sa fuite même; que ce ne soit point là ce qui excite vos regrets sur le moment qui va la dérober à vos yeux pour jamais. Je sais que l'intérêt des membres de Jésus-Christ dont elle va cesser d'être la ressource, comme elle pouvait l'être au milieu du monde par l'étendue de sa charité, a peut-être de quoi toucher plus sensiblement encore des cœurs nobles et chrétiens, tels que ceux à qui je parle, et de quoi ranimer à ce moment toute la vivacité de leurs regrets. Mais quoi! mes chers auditeurs, pensez-vous donc que ce sentiment de tendresse pour le pauvre, ne l'ait pas affectée elle-même, qu'il ne soit entré pour rien dans la considération du sacrifice qu'elle allait faire, et qu'elle eût pu se résoudre à délaisser entièrement ce que la terre offre de plus cher aux yeux de ce Dieu Sauveur qu'elle se préparait à suivre? Non, il n'eût fallu que la crainte de voir souffrir Jésus-Christ dans ses membres, par la privation où elle allait se mettre, comme eux, de tous les biens sensibles; il n'eût fallu que cette crainte si noble et si digne d'elle, pour balancer la sainte ardeur qui la fait renoncer si rapidement aux félicités du monde : mais ignorez-vous quelle ressource elle laisse après elle aux malheureux, dans ce monde peu charitable qu'elle abandonne?

Sans parler ici de tant de personnes illustres à qui elle appartient de si près, et plus respectables encore par la grandeur de leur charité que par celle de leur naissance, ignorez-vous qu'elle laisse après elle une mère vertueuse (10) dont elle hérita tous les sentiments de bonté et de compassion que la religion a perfectionnés dans elle; une mère qui, dans le sein de la cour la plus brillante, se fit toujours spécialement gloire d'être la mère des pauvres, une mère qui ne fait usage de la grandeur que pour donner plus de prix à l'affabilité qui se communique à tous, qui n'a de crédit et d'autorité sur l'esprit des grands que pour ménager aux petits des secours ou des grâces, qui ne possède elle-même de richesses que pour les répandre sur l'indigence publique ou cachée, qui ne se croit heureuse enfin qu'autant qu'elle contribue de tout son pouvoir au bonheur du monde?

Car voilà, chrétiens vertueux, ce qui fait sa consolation à elle-même, et ce qui doit faire la vôtre, quand vous considérez l'impuissance où elle sera désormais, de verser dans le sein des pauvres ces grands biens que Dieu lui destinait, moins pour elle que pour eux-mêmes. Si donc il vous reste encore des regrets sur la perte que fait aujourd'hui le monde, ce n'est plus précisément l'intérêt de la piété même, c'est encore l'intérêt de la nature, c'est la voix de l'amitié, c'est la proximité du sang qui vous les inspire. Eh! quoi de plus légitime, Seigneur, que de pareils regrets! Et pourriez-vous en faire un crime à ces cœurs chrétiens qui m'écoutent? Non, mes chers auditeurs, le christianisme ne commande point toujours d'être insensible à la voix de la nature et du sang; mais ne croyez pas que ces regrets mêmes dont une amitié chrétienne est le principe, soient ici sans ressource et sans consolation. Il ne vous sera plus permis, il est vrai, de jouir fréquemment, comme autrefois, de la douceur de son commerce, de goûter habituellement dans sa société ce plaisir trop rare que donne un caractère toujours vrai, toujours raisonnable et toujours chrétien. Mais son amitié même, dont l'intérêt vous touche, et que vous croyez désormais éteinte; non, elle ne souffrira point dans son cœur de la distance infinie que va mettre son sacrifice entre elle et ses amis du monde. Car c'est une illusion, et plus souvent une malignité dans les chrétiens du siècle, de penser que l'état religieux soit comme le tombeau de tous les sentiments qui unissent les cœurs, que la plus belle âme y contracte bientôt une indifférence universelle pour tous les objets qu'elle y abandonne, et que l'amitié la plus légitime y soit ignorée de ceux mêmes qui paraissaient nés pour la mieux connaître. Non, mes chers frères, c'est bien là le portrait trop ressemblant du monde, surtout du grand monde, où le masque de l'amitié paraît sans cesse et où la vraie amitié ne parut jamais. Mais loin que ce soit là le vrai tableau de l'état religieux, apprenez que c'est surtout dans cet état que l'on sait aimer tout à la fois, et Dieu, et les hommes, comme ils doivent être aimés; parce que c'est dans l'état religieux que le cœur humain épure et perfectionne tout ce qu'il a de tendresse et de sentiment, qu'il se dégage de tous les vains intérêts, de toutes les folles passions, de tous les retours de l'amour-propre qui bannissent l'amitié du monde, et qu'il apprend de Dieu même à aimer, comme il doit, ses créatures, en les aimant comme lui, pour s'intéresser à leur bonheur et à leur éternel bonheur.

Or, si tel est l'effet de la religion dans tous les cœurs chrétiens, et plus encore dans les cœurs religieux, de leur inspirer cette amitié plus qu'humaine qui s'intéresse si vivement au vrai bonheur de ce qu'on aime, comment pouvez-vous craindre qu'elle vous oublie jamais dans la solitude, cette âme naturellement si noble et si généreuse, et qui va puiser encore aux sources du Calvaire tous les sentiments qui animèrent le cœur d'un Dieu, martyr du salut de sa créature? Comment doutez-vous même qu'elle

(10) Madame la duchesse de Villars.

ne fasse, auprès de ce Dieu Sauveur, tout ce que peut une grande amitié soutenue d'une religion plus grande encore, pour vous faire aimer de ce même Dieu, infiniment plus qu'elle ne vous aime elle-même?

Allez donc, généreuse victime, et du consentement du monde même, allez vous présenter à l'autel, où le céleste Époux vous attend. C'est ici pour vous le grand jour, le comble de vos espérances, le terme de vos désirs; le jour qui vous arrache aux liens de la terre, le dernier des jours de votre vie mortelle, le premier jour de votre éternité. Vous en concevez sans moi, ma chère sœur, tout l'avantage et tout le prix. Sans moi vous aurez conçu, que plus vous donnez au Dieu qui vous appelle, et plus vous avez d'actions de grâces à lui rendre, que la grandeur même de votre sacrifice (s'il est vrai que la créature puisse sacrifier à son Dieu quelque chose de grand) est ce qui annonce à votre égard l'immensité de ses miséricordes; qu'en quittant pour lui de grandes richesses, vous ne laissez proprement après vous que de grands maux relativement au salut, c'est-à-dire de grandes épreuves, de grandes tentations et de grands périls. Sans moi, vous aurez conçu que, si le monde est une mer orageuse pour le commun des hommes que la Providence y a placés, c'est surtout pour les grands que cette mer est fertile en écueils et en naufrages; qu'il a donc fallu de la part du ciel, pour vous conduire au port de la religion, non-seulement des grâces de prédilection et de choix, mais des efforts, mais des prodiges, mais des miracles de grâce, et que jamais vous n'auriez abordé à ce port sûr et tranquille, si la grâce toute-puissante du Seigneur n'avait pris soin de vous y conduire. Voilà ce que vous aurez vivement conçu, et plus vivement que moi-même.

Or, pénétrée que vous êtes de ces grandes idées sur le miracle visible de votre vocation, à quoi servirait encore de vous représenter tout le prix de cette faveur incomparable? A quoi servirait de vous dire que ce seul jour, où vous allez cesser d'être pour tout ce qui n'est pas Dieu, vous impose à son égard une éternité d'actions de grâces; que tous les moments de votre vie ne doivent donc être désormais que des actes de reconnaissance et de ferveur au souvenir de ce Dieu qui vous distingue et vous choisit de préférence sur tant de milliers d'âmes abandonnées au milieu du grand monde, à la merci des flots et de la tempête? Non, je ne m'étendrai point sur des réflexions qui ne pourraient qu'exciter de plus en plus dans votre âme des sentiments qu'il faudrait y modérer peut-être et dont je craindrais pour vous les pieux excès, sans l'obéissance parfaite que vous allez vouer au pied des autels? Que je n'arrête donc plus, ma chère sœur, la sainte impatience qui vous dévore; allez consacrer pour jamais au Dieu de la croix cette âme chrétienne dont le monde n'était pas digne, parce qu'il n'est pas assez vertueux pour la connaître, assez grand pour la remplir, assez puissant pour la satisfaire.

Et vous, célestes esprits, milliers d'anges et de saints dont le ciel est peuplé, archanges, chérubins, trônes, dominations, vertus, puissances, descendez sur cet autel (car ce n'est point assez, ô mon Dieu! des grandeurs et des principautés de la terre, pour être témoin d'un pareil sacrifice); puissances célestes, descendez donc en ce jour du plus haut des cieux pour honorer de votre présence ce sacrifice illustre; que cet instant qui va le consommer soit pour vous la plus belle fête; que tous vos cantiques se raniment; que vos sublimes cœurs tressaillent à l'envi d'allégresse et de joie; que ce sanctuaire retentisse, comme le ciel même, de vos chants de victoire. Un pécheur devenu pénitent est un sujet de triomphe et pour vous et pour le Dieu même que vous adorez sans cesse : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV.) Ce n'est point ici sans doute la conversion d'un coupable, mais c'est une âme déjà sainte qui veut se sanctifier encore, qui prend son vol jusqu'au sommet du Calvaire pour s'y parer des vertus sanglantes de la croix, et qui veut partager les souffrances de l'Homme-Dieu sur la terre pour y partager sa sainteté même. Or, quelle autre conquête, bienheureux esprits, mériterait mieux vos transports et pourrait vous inspirer de plus brillants concerts?

L'état religieux si honorable à l'humanité, et qui rend l'homme presque égal à vous-mêmes, en l'obligeant à une vie céleste, à une pureté angélique dans un corps mortel, l'état religieux, qui depuis la naissance du christianisme a donné tant de grands hommes à tous les royaumes, tant de lumières à l'Eglise, tant d'apôtres à la foi; cet état qui fournit encore tant de réformateurs au monde, tant de saints à la terre, tant de citoyens au ciel; cet état, l'école des vertus, des talents et des connaissances nécessaires au soutien du christianisme contre les désordres et l'impiété du monde, il semblait, cet état de gloire, s'obscurcir, se dégrader de jour en jour, et devoir enfin succomber sous le funeste empire que prenait le libertinage et l'irréligion du siècle. Il fallait, disaient l'impie et le libertin, il fallait détruire cet état de stérilité pour le genre humain, l'anéantir comme inutile, et dès là comme pernicieux à la société, société néanmoins, dont il est le plus fort rempart contre les fléaux de la colère divine sans cesse allumée par les désordres qui inondent la terre. Mais voici, grâce au Dieu de providence, voici dans un seul exemple de renoncement au monde, inspiré et conduit par la sagesse, de quoi venger cet état de perfection de tous les mépris et les blasphèmes du monde; voici dans une seule âme, éprise des vertus austères du cloître, de quoi réparer glorieusement ses débris et ses ruines, de quoi relever le courage et l'espérance de ses sujets fidèles, de quoi faire revivre son premier éclat et lui rendre tout son lustre. Triom-

phez donc plus que jamais, esprits célestes, dans ce jour de splendeur pour les retraites saintes, pour les demeures vénérables de l'ancien christianisme, pour ces asiles sacrés de la pudeur et de l'innocence, dont le monde vous offre à peine quelques vestiges, quelle que soit votre vigilance sur le salut des hommes confiés à vos soins.

Pour vous, ma chère sœur, quoi que puisse penser ce monde terrestre dont vous fuyez aujourd'hui les regards et qui admire malgré lui-même ce prodige de grâce qui vous fait mépriser sa gloire et ses plaisirs, livrez-vous sans réserve à la joie triomphante qui vous anime ainsi que les anges qui vont être les témoins de votre sacrifice; unissez-vous de cœur à ces esprits dégagés de la terre pour n'y voir avec eux que le néant de toute vraie félicité; ne regrettez même pas ici-bas, ce qui semble mieux mériter toute la sensibilité de vos regrets; que tant de proches plus distingués encore par leurs vertus que par leur rang, que tant d'amis toujours si chers à votre cœur malgré la fuite qui vous en sépare, ne vous touchent point à ce bienheureux moment, et ils auront eux-mêmes le courage d'étouffer leurs regrets les plus tendres, de commander à leurs larmes de ne pas troubler d'un seul soupir la joie qui vous transporte. Que dis-je? ils envieront votre bonheur, ils se consoleront de votre sacrifice, ils s'en réjouiront chrétiennement pour toute la gloire qui doit en revenir à Dieu, à ce Dieu de bonté qui rend au centuple ce que l'on fait pour lui de plus grand, et qui ne vous appelle à souffrir quelques moments sur la terre que pour vous faire part éternellement de son propre bonheur dans le ciel, où nous conduise avec vous le Père, le Fils, etc.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE Ier.

SAINT JOSEPH.

Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam? (*Matth.*, XXIV.)

Quel pensez-vous que soit le serviteur prudent et fidèle à qui le Seigneur a confié le soin de sa famille?

Je ne viens point, mes chers auditeurs, vous demander précisément ici quel est ce serviteur également sage et fidèle sur lequel le Seigneur s'est reposé du soin d'une famille dont il est spécialement le père? Vous savez, comme moi, que c'est Joseph, ce grand homme, cet illustre saint dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse mémoire; que c'est lui dont Dieu le Père a fait choix pour en faire le tuteur de l'enfance adorable de son Fils bien-aimé, le protecteur et le témoin de la virginité de Marie. Mais je viens vous demander quel pensez-vous que doive être le mérite d'un homme chargé d'un si grand ministère, et de quels yeux devez-vous regarder ce Joseph, dont Dieu a fait choix pour le remplir? C'est ce que je prétends vous apprendre, si vous l'ignorez encore, c'est l'important mystère que je dois vous développer dans ce discours.

Peut-être jusqu'à ce jour n'aurez-vous jugé de Joseph que par les dehors et les apparences, que par l'obscurité de sa condition et de sa vie toujours cachée? Trompeuses apparences, quand il s'agit d'estimer le prix des hommes, considérés dans l'ordre de la grâce, et sur lesquelles on ne peut appuyer qu'un jugement injurieux à la grandeur et à la sainteté de celui dont j'entreprends l'éloge. Le Seigneur, en effet, qui nous rend dignes des plus grands emplois, quand c'est lui qui nous les confie, a jeté les yeux sur Joseph, pour tenir en quelque manière sa place sur la terre, en l'établissant le chef de la plus auguste et de la plus sainte famille qui fut jamais. Il faut donc que cette obscurité apparente, où l'histoire de sa vie nous le représente jusqu'à la fin, cache en même temps à nos regards et les grandeurs les plus relevées et les vertus les plus éminentes. Telle est, ce me semble, l'idée naturelle que fait naître dans les esprits le choix dont Dieu honora ce grand homme, pour le charger de la plus importante et de la plus vénérable fonction qui puisse tomber sur un homme mortel : et c'est aussi ce qui va faire le sujet de ce discours, et le partage d'un éloge que m'inspire le zèle particulier qui m'anime pour la gloire de Joseph; zèle fondé sur la confiance en son pouvoir, qui me paraît devoir distinguer tous les cœurs véritablement chrétiens. Je viens donc vous exposer ici et la grandeur de sa dignité dans la condition la plus obscure, et l'éminence de sa sainteté dans la vie la plus commune.

Grandeur de la dignité de Joseph dans la plus obscure des conditions; c'est ce qui doit être le fondement de votre confiance en son pouvoir auprès de Dieu, et c'est ce qui fera le sujet de la première partie.

Eminence de la sainteté de Joseph dans la vie la plus commune; c'est ce qui doit être le principe de ce culte d'imitation que vous lui devez, et ce qui sera le sujet de la seconde partie.

Esprit-Saint, j'ai besoin de votre secours; mais pourriez-vous le refuser à ma prière, lorsque j'entreprends de rendre respectable celui que vous avez assez respecté vous-même pour en faire comme votre substitut sur la terre, et le gardien de votre sainte

épouse. Je m'adresse à cette Vierge pure, pour m'obtenir de vous la grâce qui m'est nécessaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que les vues et les idées de l'homme sont faibles et bornées, mes chers auditeurs; que ses yeux sont peu clairvoyants dans le cours de cette vie mortelle, où le privilége de sa raison, qui le distingue de tous les êtres visibles, semble néanmoins le mettre en état de juger de tout ce qui l'environne. Quelles que soient en effet la sagesse et la pénétration de l'homme, il ne peut jamais juger des choses que par le dehors et l'apparence; il ne peut envisager les objets, soit surnaturels, soit purement humains, que par l'écorce souvent trompeuse qui les enveloppe; tandis que l'intérieur et le fond, qui font le prix essentiel et des choses et des personnes, sont comme un trésor caché, comme un mystère impénétrable à la faiblesse de ses regards. Et de là la précipitation et la témérité, l'erreur et l'illusion de tant de jugements qui nous échappent; de là tant de vertus, et de vertus sublimes, généralement ignorées du monde; tant de brillantes lumières cachées, pour ainsi dire, sous le boisseau; tant de vrais, de solides mérites comme ensevelis dans la poussière. De là, par une suite nécessaire, le triomphe de tant d'hommes audacieux, à qui la présomption tient lieu de mérite, et fait jouer impunément les rôles les plus distingués sur le théâtre du monde.

Ne vous étonnez donc point de voir ce même Joseph, qui fait aujourd'hui l'objet de la vénération publique, mener constamment sur la terre la vie la plus obscure du côté de l'état et de la fortune. Vous demandez à Jérusalem ce que c'est que Joseph, fils de Jacob? Quoique descendant de David, le plus grand des rois d'Israël, le roi par excellence, selon le cœur de Dieu, on ne l'y connaît pas. Transportez-vous à Nazareth, sa patrie et le lieu de son séjour, il y est effectivement connu, mais en quelle qualité? Sous le titre d'un simple artisan, obligé de gagner à la sueur de son front le pain nécessaire à sustenter sa vie et à faire subsister la famille dont il est le chef. Voilà tout ce que le monde, qui ne voit que les dehors, peut vous apprendre de Joseph, et jusqu'où va l'obscurité de sa condition, et celle de son mérite devant les hommes.

Mais que de dignité, de grandeur, de gloire plus qu'humaine, cachée sous ces dehors simples et si peu respectables aux yeux du vulgaire! Je fais usage de ma religion, et cet homme confondu dans la foule ne me représente rien de moins que l'agent et le ministre du Dieu suprême, dans le plus auguste de tous les mystères; que l'époux de Marie, c'est-à-dire l'époux de la plus parfaite des créatures, de la Mère d'un Dieu; que le père (à considérer ce nom sublime dans ses droits et ses prérogatives), que le père de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, pour opérer à ce double titre le salut du monde. Or, à la seule idée de ces traits singuliers qui caractérisent l'illustre Joseph, que l'Eglise propose à notre culte, quel assemblage de merveilles et de grandeurs s'offre dans ce grand personnage à tous les esprits dont la religion dirige les idées et les jugements! Non, j'ose le dire, l'éloquence chrétienne ne fournit point d'expressions assez nobles pour répondre à la dignité d'un tel sujet. C'est donc à vous-même, saint époux de Marie, de m'aider de votre pouvoir auprès de Dieu pour étendre votre gloire, du moins pour soutenir celle dont vous jouissez dans le monde chrétien; c'est à vous de m'inspirer ces idées plus qu'humaines, capables de laisser dans le cœur de ceux qui m'écoutent quelques traces de cette grandeur essentiellement liée à la grandeur divine, dont le ciel a voulu vous combler ici-bas pour l'accomplissement de ses desseins adorables. Reprenons, chrétiens, des idées si propres à caractériser le plus grand saint dont j'entreprends l'éloge, et suivez-moi, je vous prie, dans la manière dont je vais les développer.

C'est à l'Ecriture seule que je m'attache pour vous parler dignement de Joseph, et dans le portrait qu'elle me trace de cet homme unique et singulièrement distingué de Dieu, j'y découvre d'abord l'agent du ciel dans le plus auguste des ministères qu'un homme purement mortel puisse exercer sur la terre. Et quel peut-il être, chrétiens, ce ministère sublime dont je veux parler? Rien de moins que de coopérer avec Jésus-Christ dans le grand ouvrage de la réconciliation des hommes avec Dieu, et de conduire heureusement sur la terre les projets éternels qu'avait formés la sagesse divine dans le ciel pour la rédemption et le salut du genre humain. Peut-être cette proposition si honorable à Joseph a de quoi vous surprendre, mais si vous voulez y réfléchir, vous comprendrez aisément une vérité qui prend sa source dans les principes même de votre foi.

Car dans l'ordre des décrets éternels de la justice de Dieu, c'est à l'union de la nature divine avec la nature humaine, c'est au grand mystère de l'incarnation du Verbe qu'était attaché le grand ouvrage du salut du monde. Mais ce projet ineffable de l'incarnation divine, tel qu'il avait été formé dans l'intelligence du Très-Haut, ne pouvait s'accomplir et s'exécuter pleinement sans le secours et la médiation de Joseph; parce que, selon la belle remarque des Pères, il fallait que ce mystère demeurât quelque temps enseveli dans les ténèbres, avant que d'être clairement manifesté à l'univers, et que la naissance miraculeuse du Fils de Dieu fût cachée sous le voile et l'ombre sacrée d'un mariage ordinaire; ainsi le demandait l'honneur de Marie, et celui de Jésus-Christ même. Dans le dessein en effet où était le Verbe divin de se revêtir de la nature humaine, il était peu digne de cette suprême majesté, que la chair et le sang présidassent à sa naissance selon la

chair. Si un Dieu devait se faire homme, dit saint Bernard, il ne pouvait naître que d'une vierge ; et si une vierge devait devenir mère, elle ne pouvait l'être que d'un enfant Dieu.

La mère du Christ sera donc vierge, et l'homme n'aura point de part à sa merveilleuse naissance. L'Esprit saint formera donc lui-même, du plus pur sang de cette vierge, le corps adorable qui doit être uni substantiellement à la divinité dans la personne de Jésus-Christ. Mais des hommes grossiers et charnels, qui ne savent juger que sur le rapport des sens, toujours sujets à l'illusion, concevront-ils d'abord un pareil mystère si évidemment au-dessus de l'intelligence humaine? Dès qu'ils viendront à découvrir qu'une jeune vierge, sans être engagée par les liens du mariage, a mis un fils au monde, quelles seront alors leurs pensées et leurs discours? La vertu de la mère toujours pure sera-t-elle sans soupçon, et la naissance mystérieuse du fils, sans reproche? Seront-ils l'un et l'autre à couvert des traits de la malignité humaine, et par les jugements les plus injustes, mais autorisés par l'apparence, ne verra-t-on pas l'innocence même, ne verra-t-on pas Marie et Jésus dégradés et noircis aux yeux du monde des plus affreuses couleurs? Or, c'est ce que le respect dû à la grandeur divine dont Jésus possédait la plénitude, et à Marie la plus pure des créatures, ne permet pas seulement de regarder comme possible. Et c'est, dit éloquemment saint Ambroise, traitant le même sujet qui nous occupe, c'est pourquoi le Seigneur a mieux aimé que le monde doutât quelque temps du miracle de sa naissance, que de la pureté incorruptible de sa mère : *Maluit Dominus de suo ortu, quam de matris pudore dubitari.*

Je sais comme vous, chrétiens, que les prophètes suscités de Dieu pour préparer le monde à l'avénement de son Fils, avaient annoncé depuis plusieurs siècles, que la naissance du Messie serait toute divine, et que sa mère serait véritablement vierge: *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* (*Isa.*, VII.) Et conséquemment que ce prodige, considéré en lui-même, n'avait point de quoi surprendre et scandaliser les juifs éclairés et instruits des oracles de leur religion. Mais le point difficile à résoudre pour les docteurs même les plus pénétrants, c'était de faire une application juste de cette célèbre prophétie, à la personne qu'elle devait uniquement regarder, à cette vierge, que Dieu avait choisie par préférence, pour opérer dans elle ces miracles de sa grâce et de sa toute-puissance. Il est vrai, la prophétie déclarait en termes formels, que le Messie devait naître d'une mère vierge ; mais elle ne s'expliquait pas sur le nom et les qualités de cette vierge incomparable. On devait donc ignorer si c'était sur Marie, ou sur quelque autre vierge de la race de David, que le Seigneur avait jeté les yeux pour l'élever à cette éminente dignité de la mère de son Fils ; et c'est ce qui ne pouvait se décider avant que Dieu le fît connaître au moment marqué dans les décrets de sa providence, sans un risque évident de tomber dans les plus grossières erreurs et de commettre les méprises les plus pernicieuses ; c'est-à-dire, sans risquer de prendre pour la vraie mère du Messie, et d'honorer en cette qualité celle qui oserait porter l'imposture et la fourberie jusqu'à se décorer d'un si beau nom.

Il fallait donc, pour l'honneur de Jésus et de Marie, que ce mystère, tout glorieux qu'il était pour l'un et l'autre, demeurât quelque temps enseveli dans l'ombre du silence, et fût caché pour les hommes sous le voile sacré du mariage, jusqu'au moment où ce Fils, né véritablement d'une vierge, prouvât d'une manière incontestable, par la voie des miracles, qu'il était le Messie du monde ; et que, par une suite nécessaire, tout ce qui avait été prédit du Messie tombait sur lui personnellement ; mais surtout cette prophétie décisive, qui regardait sa naissance miraculeuse d'une créature vraiment vierge dans sa maternité.

Il fallait donc, par une autre conséquence non moins nécessaire, que le Père céleste, pour accomplir ses décrets divins, jetât les yeux sur la terre pour y faire le choix d'un homme selon son cœur, à qui il pût confier l'importance infinie de ce ministère ; d'un homme qui, de concert avec sa providence, ménageât les ressorts secrets qu'elle devait employer pour préparer les hommes à l'avénement du Messie, jusqu'au grand jour qui devait le manifester au monde ; d'un homme qui pût allier dans sa personne, par l'éminence de sa vertu, la qualité d'époux de Marie, et la pureté des esprits célestes dans un corps mortel ; la qualité d'époux, pour mettre à l'abri des soupçons injurieux du monde, l'honneur de Marie et celui de Jésus ; la pureté des esprits célestes, pour être comme le dépositaire de la pureté même, et le protecteur d'une vierge devenue l'épouse de l'Esprit-Saint.

Or cet homme unique, séparé de la masse commune pour un ministère si glorieux, vous ne pouvez l'ignorer, mes chers auditeurs, c'est Joseph que l'Eglise propose en ce jour à la vénération publique. C'est là cet homme privilégié dont le Père céleste fait choix, pour présider sur la terre à l'accomplissement du mystère adorable de l'incarnation du Verbe ; c'est là cet homme admirable qui sert comme de second au Très-Haut, pour conduire à son terme ce grand ouvrage d'où dépend la rédemption du monde. Il est ce nuage mystérieux qui doit envelopper le tabernacle de la nouvelle alliance, et sans lequel la gloire du Seigneur ne serait pas descendue dans le sein virginal de Marie. Il est cet arbre toujours vert, toujours revêtu d'un épais feuillage, à l'ombre duquel peut croître en assurance ce noble rejeton de la race de David, et nous rouvrir les portes de la céleste patrie que le

crime du premier homme nous avait fermées.

Que suit-il, chrétiens, de tant de grandes choses qui ne peuvent convenir qu'à Joseph? Le voici. C'est que si nous devons juger de la dignité et de la grandeur des hommes sur la terre, par l'importance des emplois que le ciel leur confie, il n'y eut donc jamais de grandeur parmi les hommes comparable à celle dont fut revêtu Joseph; c'est que l'on peut dire dans l'exacte vérité, qu'il est autant au-dessus du reste des hommes, que son ministère est supérieur à ceux qu'ils exercent dans le cours ordinaire de la vie humaine. Oui, je conviens que les prophètes éclairés de la lumière céleste, ont percé l'obscurité de l'avenir; qu'ils nous ont tracé par avance l'histoire fidèle de l'avénement futur du Fils de Dieu. Mais Joseph a fait plus; rempli de l'esprit de sagesse, il a conduit et ménagé, par une prudence plus qu'humaine, le mystère de cet événement merveilleux qui devait sauver le monde. Je conviens que les apôtres ont élevé leur voix, qu'ils ont fait retentir de la gloire du nom de Jésus toutes les parties de l'univers. Mais Joseph, en gardant le silence qui devait couvrir ce mystère, jusqu'au moment où il devait paraître, a préparé et confirmé la mission de ces prédicateurs fervents; il a préparé la mission même du Messie, qui ne devait s'annoncer pleinement que par lui-même. Je conviens que les martyrs ont affronté la mort pour la gloire de Jésus-Christ, et lui ont, en mourant pour leur foi, laissé le plus glorieux témoignage de la vérité de sa religion. Mais Joseph a vécu pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ, si j'ose ainsi parler, a vécu sur la terre sous les auspices de Joseph. C'est donc en quelque sorte sur lui seul qu'a roulé tout le destin du monde qui devait être sauvé par Jésus-Christ; sa mission propre a été de cacher le Fils de Dieu sous le nom du Fils de l'homme. Mais en le cachant ainsi pour quelques années aux regards de la multitude, et en le faisant passer pour son fils, il lui assure pour l'avenir les moyens de manifester à jamais la gloire de sa divinité, et d'opérer les grands mystères qui devaient consommer la réconciliation de la terre et du ciel.

Sublime ministère, sans doute, et le premier titre de grandeur dont Joseph se trouve honoré, dès que le ciel l'a choisi pour être l'époux de Marie! Mais cette qualité même d'époux de la plus pure et de la plus sainte des vierges, ne nous découvre-t-elle pas dans lui de nouvelles grandeurs, et qui méritent de nouvelles réflexions de notre part?

Je ne m'arrêterai point ici, chrétiens, à vous persuader ce qu'un disciple de Jésus-Christ ne révoqua jamais en doute, que Joseph, aujourd'hui l'objet de vos hommages, était véritablement l'époux de Marie. C'est en effet le nom glorieux que tous les Pères et les docteurs de l'Eglise lui donnèrent d'une voix unanime dans tous les temps. Eh! qui pourrait lui disputer justement un si beau nom, dès que son union avec Marie était fondée sur les liens d'un mariage réel, d'un mariage ratifié par la bouche de Dieu même dans les divines Ecritures, et que l'on ne saurait conséquemment révoquer en doute? Joseph, fils de David, dit l'ange au nom du Seigneur, ne craignez point de recevoir Marie pour votre épouse: *Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam.* (*Matth.*, I.) Mais réprimez ici vos pensées, ou songez à les purifier, esprits mondains et profanes, et garder-vous de souiller par des idées terrestres et trop humaines, l'idée d'une union sainte et toute céleste, d'une union dont la virginité même a comme formé le nœud et le lien sacré, et qui ne consiste que dans la chaste correspondance des esprits et des cœurs entre deux âmes pures, indépendantes en quelque sorte des corps mortels où elles habitent; union cependant, en vertu de laquelle Joseph devient le chef vénérable de la famille sainte; union qui élève Joseph au-dessus de Marie, par l'autorité personnelle qu'elle lui communique, qui lui assure la prérogative inestimable d'être le témoin ordinaire de ses actions, le confident de ses pensées, l'arbitre de ses démarches, le conducteur de ses volontés; union, en un mot, qui le met en possession du titre glorieux d'époux de Marie devenue Mère de son Dieu.

Ici, chrétiens, j'avoue que mes idées se confondent dans l'admiration des grandeurs de Joseph. Je me représente en effet ce que c'est que Marie, sur le tableau que m'en trace la religion et ses docteurs les plus éclairés. Le Seigneur, Dieu d'Israël, a pris plaisir à l'orner des rayons immortels de sa gloire, et à la parer, pour m'exprimer ainsi, de toutes les espèces de grâces et de vertus qui pouvaient embellir et relever l'épouse de l'Esprit-Saint, la Mère de son Fils, et le chef-d'œuvre de sa puissance. Si elle habite pour quelques années le séjour des mortels, bientôt la force de son amour la ravit à la terre, pour la transporter, sans atteinte de la mort, dans le sein de la divinité. Elle s'élève alors dans les cieux, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu; son trône, plus brillant que le soleil, est soutenu sur les ailes des anges et des chérubins. Saisis d'admiration à la vue de tant de grandeur, ils chantent de nouveaux cantiques à sa gloire, et mêlent aux louanges de l'Etre suprême qu'ils adorent, celles de sa fille bien-aimée, la reine de l'univers, et la Mère de son propre Sauveur.

A ce spectacle, si je n'écoute que ma raison étonnée, j'ai peine à croire que Marie ait dû jamais avoir une autre demeure que la céleste patrie: j'ai peine à me figurer que la terre ait pu mériter de posséder une créature si parfaite, si ce n'est pour qu'elle fournît du plus pur de son sang de quoi effacer tous les crimes dont la terre était souillée. Quelle doit donc être la sublimité de mes pensées sur le sujet que je traite, si, écoutant ce que m'apprend la foi, je fais réflexion qu'il parut autrefois sur la terre au milieu du peuple d'Israël, un homme

assez chéri, assez favorisé, j'ai presque dit assez révéré et estimé de son Dieu, pour en obtenir le bonheur inexprimable, non-seulement de voir, de considérer cette reine des anges et des hommes, et de converser familièrement avec elle; mais encore celui de demeurer l'espace de trente ans sous le même toit que cette vierge mère, en qualité de son époux; et que Joseph, à peine connu sur la terre, lorsqu'il attire sur lui tous les regards du ciel, est ce vase d'élection et d'honneur, cet homme privilégié que le Seigneur a jugé digne d'une si grande élévation.

Sans doute alors, chrétiens, vous concevez que, frappé d'étonnement et saisi de la vénération profonde que Joseph mérite, mon esprit se perd dans la considération de ces merveilles; que je me vois obligé ou de m'arrêter en silence à la simple admiration que cette idée m'inspire, ou de m'écrier dans le sentiment extatique du Roi-Prophète: Oui, ô mon Dieu! vos favoris sont trop honorés; ils le sont avec excès: *Nimis honorati sunt amici tui, Deus! Psal.* CXXXVIII.) C'est peu pour vous, de mettre sur leurs têtes la couronne d'honneur et de gloire, vous voulez encore qu'ils soient couverts de cette gloire dont vous êtes la source, et qui vous environne vous-même, selon l'expression de votre Prophète: *Amictus lumine, sicut vestimento.* (*Psal.* CIII.) Qu'ils en soient revêtus ainsi que d'une robe lumineuse dont la splendeur puisse annoncer à la terre quelles sont à leur égard votre libéralité et votre magnificence.

Et en effet, mes chers auditeurs, si la gloire de Marie surpasse nos expressions et nos idées, si son élévation prodigieuse au-dessus du reste des créatures, la rend supérieure aux éloges des plus grands esprits, dont les ouvrages ont illustré et affermi l'Eglise de Jésus-Christ; c'est une conséquence nécessaire que la gloire de Joseph, inséparable de celle de son épouse, soit au-dessus de tout esprit humain qui ose entreprendre son éloge: *Quibus te laudibus efferam, nescio.* Parce que tout l'éclat dont Marie brille aux yeux de l'homme chrétien, retombe essentiellement sur son époux; que la gloire de cette épouse sainte, qui fut pour lui comme un présent du ciel, devient sa propre gloire; qu'il participe, selon les droits de la nature et de la société, à tous les titres éminents qui la distinguent; et que l'on ne peut faire en effet l'éloge parfait de la reine des vierges, sans tracer du même pinceau, des mêmes couleurs, et presque des mêmes traits, celui de Joseph.

Que serait-ce donc, chrétiens, si j'entreprenais de vous offrir une idée juste des avantages ineffables qu'il retire durant tant d'années de cette illustre alliance, contractée par l'ordre du ciel avec la Mère de son Dieu? Mais, outre que ce détail m'écarterait trop de mon dessein, où je me suis prescrit d'abord de vous développer uniquement l'éminence de ses grandeurs, où puiserai-je des couleurs assez vives pour vous tracer une peinture ressemblante et fidèle des avantages inséparables d'une pareille alliance. Eh! quelle voix mortelle pourrait vous faire sentir assez vivement le bonheur de Joseph sur la terre, d'être le témoin assidu des actions de Marie, et de ces sublimes vertus qui méritèrent de fixer sur elle à tous les instants les complaisances du Très-Haut? Un si beau spectacle devait, ce semble, être réservé pour les seuls regards de la cour céleste. Mais Joseph, encore habitant de la terre, a le bonheur de partager ce spectacle avec les esprits bienheureux, étonné, comme ils le sont eux-mêmes, et charmé, comme eux, dans son étonnement, de voir une créature revêtue d'un corps mortel, plus parfaite et plus sainte que des êtres purement spirituels et déjà revêtus de la gloire de l'immortalité.

De quels traits vous peindre l'impression profonde que laissent dans son âme ces entretiens célestes dont la reine des anges l'honore à tous les moments? Marie parle, et les desseins du ciel se découvrent aux regards de Joseph; il perce jusque dans le sein de la gloire incréée; il y contemple les perfections divines; il y découvre ces événements mystérieux qui ne doivent se développer que dans l'avenir pour le commun des hommes; les décrets éternels de la sagesse et de la bonté d'un Dieu lui sont découverts; les desseins adorables de sa providence lui sont expliqués; et, ce qui me paraît plus précieux encore, avec les paroles de Marie, passent insensiblement dans le cœur de Joseph les traits enflammés de l'amour divin qui la consume, et l'influence secrète de toutes les vertus qui embellissent et sanctifient de jour en jour la plus parfaite des créatures.

Quelles expressions enfin seraient assez énergiques pour relever à vos yeux le seul privilége que lui donne sa qualité d'époux de Marie, de jouir assidûment de la présence de la Mère d'un Dieu; de cette présence capable, par la félicité qui l'accompagne, de calmer les orages et les tempêtes, de rendre le calme aux cœurs et aux esprits les plus agités; de cette présence qui, dans le ciel, fait une partie du bonheur des esprits bienheureux. Or, il est permis à Joseph, encore habitant de la terre, de jouir sans cesse d'un tel objet; il peut s'en rassasier, pour ainsi dire, à tous les moments. Quelle doit donc être sa félicité, sa joie inaltérable dans les travaux pénibles de son état! Avec quelle rapidité doivent couler ses jours, puisqu'ils doivent être autant de jours de ravissement et d'extase, en lui faisant goûter par avance une partie de ces torrents de délices dont le Seigneur enivre ses élus dans le séjour de sa gloire!

Heureux et illustre Joseph, malgré le nuage d'obscurité qui vous enveloppe, ce serait à vous de commander souverainement dans Israël, de paraître aux yeux de la nation sur le trône de vos pères, environné de l'éclat et des délices attachés à la puissance suprême. Mais je comprends sans

peine que votre grande âme, au-dessus d'une telle gloire, ne doit point regretter de la voir passer sur la tête d'un usurpateur et d'un tyran. Le sceptre et la couronne de Juda, qui devaient être votre partage, bien loin de vous élever, de vous communiquer un seul degré de vraie grandeur, ne pourraient que vous avilir en effet, et vous dégrader de ce que vous êtes. La seule qualité d'époux de Marie, qui vous distingue, fait de vous quelque chose de plus grand et de plus heureux que les monarques de la terre les plus renommés par l'éclat de leur grandeur et l'étendue de leur puissance.

Ce n'est pas là néanmoins encore, mes chers auditeurs, ce qui fait la principale gloire de Joseph ; et des objets plus grands, plus admirables que tout ce que je viens de vous présenter, demandent ici de votre part une nouvelle attention. Eh ! ne nous reste-t-il pas en effet à le considérer sous la qualité plus admirable encore de père de Jésus ? Titre d'honneur et d'empire sur l'Homme-Dieu, que l'on ne peut refuser à Joseph sans s'opposer aux oracles de l'Esprit-Saint, qui a bien voulu le lui assurer par la bouche des écrivains sacrés. Le père et la mère de Jésus, dit l'évangéliste saint Luc, étaient en admiration sur les merveilles qui se publiaient de lui de toutes parts : *Erant pater et mater ejus mirantes super his quæ dicebantur de illo.* (*Luc.*, II.) C'est aussi le nom dont Marie, bien instruite sans doute des volontés du Seigneur, ne craint point de l'appeler, en s'adressant à Jésus-Christ même : Voilà, lui dit-elle, que nous vous cherchions, votre père et moi, désolés de ne vous pas voir au milieu de nous · *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* (*Ibid.*) Or, de là quels avantages pour Joseph, et quelle source pour lui de nouvelles grandeurs ! Car prenez garde, s'il vous plaît, à ce qui suit de ce titre auguste qu'il a reçu du ciel.

Joseph est nommé dans l'Ecriture le père de Jésus ; il devient donc en cette qualité le protecteur et le gardien de son enfance adorable ; il est donc celui qui, comme l'ange tutélaire de son Dieu, doit veiller sans cesse à sa conservation, écarter loin de lui tous les périls qui peuvent menacer des jours si précieux au salut du monde ; il est donc celui qui, dans l'ordre des décrets divins, devait sauver d'une mort prématurée le Sauveur éternel de tous les hommes ? Que vois-je en effet, et quel affreux spectacle m'est présenté par l'histoire de ce divin enfant ? Un roi, que le crime a placé sur le trône, et qui se soutient par le crime, s'apprête à verser son sang à peine formé dans ses veines, parce qu'il croit voir le rival de son empire dans cet enfant même que l'on vient adorer des extrémités de l'Orient, comme le nouveau roi d'Israël ; Hérode, l'impie, le cruel Hérode, cherche Jésus pour le sacrifier aux fureurs jalouses de son ambition.

Dieu tout-puissant, que les desseins de votre providence sont profonds et impénétrables ! Vous pouvez, d'un coup de foudre, écraser le tyran et faire retomber sur lui le coup mortel qu'il prépare au Messie des nations ; vous pouvez envoyer un ange exterminateur dont le glaive étincelant porte la terreur et la mort parmi ses satellites comme autrefois dans l'armée de Sennachérib ; vous pouvez couvrir la demeure de votre Fils d'un nuage impénétrable aux yeux des mortels, ou le transporter, comme un autre Elie, sur un char de flammes au milieu des airs ; vous pouvez, par cette voie merveilleuse, le placer pour un temps dans des retraites inaccessibles à la cruauté humaine. Et combien d'autres moyens n'avez-vous pas de le soustraire à la mort sanglante qu'on lui prépare ? Mais, pour relever la gloire de Joseph et faire voir en même temps à tout l'univers que vous savez vous jouer sans effort de tous les projets humains, les plus infaillibles en apparence pour le succès, vous ordonnez que ce soit un simple mortel qui conserve à la terre votre Fils bien-aimé, et qui dérobe sa vie précieuse à la fureur impuissante d'Hérode. Or, quel excès de gloire et de grandeur pour Joseph de se voir destiné, par préférence, de la part de l'Eternel, à conserver au monde ce précieux dépôt par sa vigilance et son activité ! Quelle gloire de porter entre ses mains l'espérance des justes de tous les siècles passés, présents et à venir ! Que l'Ecriture nous représente les anges comme les conducteurs des globes célestes, comme les protecteurs des hommes et des empires, Joseph, au-dessus de tous les anges par son ministère, devient comme le tuteur de Jésus ; il arrache à la mort le salut du genre humain ; il assure les jours de celui dont il tient la vie, et il devient, malgré toute la politique d'un prince également ambitieux et barbare, le sauveur de son Dieu, de ce Dieu qui vient racheter l'univers.

Joseph est regardé comme le père de Jésus, c'est donc à Joseph qu'il appartient d'élever et de nourrir cet Enfant-Dieu, qui n'a pas dédaigné, en se faisant homme, de s'assujettir à toutes les misères de l'humanité. Mains sacrées, destinées à ce noble travail qui fournissait à soutenir une si belle vie, que votre ministère est glorieux, et que votre sort me paraît digne d'être envié des anges même ! Sueurs vraiment précieuses dont le salaire doit être l'entretien de la vie d'un Homme-Dieu, de cette vie où doivent s'accomplir tant d'oracles, s'opérer tant de prodiges, s'acquérir tant de mérites qui doivent sanctifier l'univers ! Le plus grand honneur dans vos idées, hommes épris de la gloire du monde, c'est de vous consacrer au service des rois de la terre et de travailler à conserver des jours pour lesquels vous seriez prêts de sacrifier les vôtres, telle est la noble ambition qui vous anime ; et plus il se présente d'occasions de remplir sur ce point vos désirs, plus vous croyez approcher du terme de la véritable gloire où vous aspirez. Ne craignez point, héros du monde, que je vienne dégrader ici la dignité de votre état. Vous servez loint du Seigneur dans

le prince qui commande ; vous honorez dans sa personne sacrée l'image la plus respectable de la Divinité sur la terre. Mais si votre sort est si glorieux dans l'idée du reste des hommes, s'il vous élève au-dessus des autres états par une sorte de prééminence qui ne vous est point disputée, que devez-vous donc penser de l'illustre destinée de Joseph, dont tous les pas, toutes les démarches, tous les travaux sont ennoblis et relevés par une fin aussi noble que l'est celle de conserver la vie, je ne dis pas d'un roi mortel, mais du Roi des rois et du monarque éternel de l'univers ?

Joseph est le père de Jésus; Jésus, à qui tout est soumis, est donc réellement soumis à Joseph et se fait un devoir de lui obéir sur la terre comme à Dieu même ; et c'est le témoignage que lui rend l'Evangile : *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II.) Quel spectacle étrange et incompréhensible, mes chers auditeurs ! Un Dieu, pour ainsi dire, aux pieds de l'homme ; un Dieu plein de respect en la présence de l'homme ; un Dieu devenu comme le serviteur de l'homme, attentif à recevoir ses ordres et prompt à les exécuter. Jésus soumis à Joseph ! *Et erat subditus illis.* Le premier sentiment que cette idée m'inspire est un transport d'admiration qui s'empare de mon âme et m'oblige à m'écrier : Grand Dieu ! quelle humilité ! quel anéantissement de votre part ! Et pourriez-vous, mondains orgueilleux et pleins de vous-mêmes, mondains insatiables de vaine gloire et de faux honneurs, pourriez-vous ne pas vous confondre à l'aspect d'un Dieu qui, durant l'espace de trente années, croit faire le plus digne emploi de ses jours sur la terre en les consacrant à vous apprendre, par son exemple, la soumission et l'humilité qu'il doit vous commander par sa loi ? Mais d'une autre part, quand je considère quel est celui qui commande à Jésus, ne dois-je pas être aussi surpris de cette grandeur communiquée à un homme mortel, que de l'humilité même de son Dieu qui lui obéit ? Et ne suis-je pas en droit, dans mon étonnement, de demander à tout ce qui m'écoute s'il y eut jamais dans le monde un empire aussi glorieux à l'humanité, que celui dont le ciel a honoré Joseph ? Car enfin les plus grands rois de la terre, quelle que soit l'étendue de leur puissance ici-bas, à qui peuvent-ils commander dans le plus vaste empire soumis à leurs lois ? Qu'à des êtres faibles et impuissants, remplis d'imperfections et de défauts ; en un mot, qu'à des hommes comme eux. Mais Joseph, plus grand que tous les rois, quoique sans sceptre et sans couronne, commande réellement à son Dieu. Joseph, en qualité de père, est comme le maître et le roi de son Dieu : Joseph voit se renouveler chaque jour, et par ses ordres, ce prodige étonnant dans l'homme de commander à son Dieu, et que l'Ecriture nous raconte une seule fois à la gloire du conducteur des armées d'Israël : *obediente Deo voci hominis.* (*Jos.*, X.) Ce n'est pas, en effet, pour quelques instants, comme Josué, c'est pendant trente années que Joseph fait obéir à sa voix le Dieu créateur de l'univers : *Et erat subditus illis.*

Joseph est le père de Jésus; il a donc des droits particuliers à la tendresse, et si j'ose le dire, à la familiarité de Jésus, son Sauveur et son Dieu. Je ne vous demande point, chrétiens, à ce moment, duquel de ces deux objets vous êtes le plus frappés, si c'est du bonheur, si c'est de l'élévation de Joseph ? L'un et l'autre sont sans doute à vos yeux dans le plus haut degré. D'un côté, le Dieu de puissance et de majesté que le monde adore, le Dieu devant qui les anges couverts de leurs ailes éprouvent ce tremblement respectueux qui les anéantit en sa présence ; ce même Dieu devenu enfant aux yeux des hommes, ne croit point s'avilir de se comporter à l'égard de Joseph, ainsi que ferait un fils bien-aimé à l'égard d'un père tendrement chéri, et de payer, par des caresses aussi aimables que glorieuses, les services qu'il en reçoit. D'autre part, Joseph a toujours devant les yeux Jésus, la source et l'objet de toute félicité ; il peut le contempler à loisir, le porter entre ses bras, approcher sa bouche de ce visage adorable ; il peut l'aimer avec toute la tendresse qu'inspire la nature essentiellement d'accord avec la grâce dans un tel amour ; et en l'aimant ainsi, il peut mériter sans cesse devant le Seigneur ; parce que c'est son Dieu qu'il aime, en aimant Jésus de cette affection même naturelle dont son cœur paternel est rempli. Quel assemblage de gloire et de félicité pour Joseph dans ce seul tableau que je vous trace de sa paternité à l'égard de Jésus-Christ ! et ce seul point de son éloge ne me force-t-il pas de vous en laisser penser et méditer beaucoup plus que je n'en pourrais dire ?

Cependant c'est dans l'obscurité d'une humble retraite, c'est sous un toit rustique, à Nazareth, que se passent tant de merveilles ; et Joseph, cet homme si grand, si comblé de gloire devant Dieu, n'est rien devant les hommes ; tandis que, dans Rome, l'heureux, le puissant Auguste, devenu le maître et le pacificateur de l'univers, fixe sur lui seul l'admiration du monde, et que les juifs eux-mêmes ne veulent plus reconnaître d'autre roi que ce héros guerrier et pacifique qui fait goûter à la terre tranquille, après les horreurs de la guerre, les douceurs d'une profonde paix. Nation infidèle, nation aveugle et perverse, pourquoi cherchez-vous dans une terre étrangère l'objet de vos admirations et de vos hommages, lorsque le ciel a fait naître parmi vous un de ces hommes tel qu'il n'en est point dans le reste du monde ? Allez à Nazareth, et vous y découvrirez un homme encore plus grand dans la bassesse et l'infériorité de sa condition, que ne vous paraît le monarque romain dans l'éclat éblouissant de son empire. Car ce n'est point à de faibles mortels, c'est au souverain même des hommes, c'est au Dieu de l'univers que commande cet homme étonnant dont vous ignorez la grandeur. Ce

ne sont point les vils intérêts du temps qui occupent ses attentions ici-bas, ce sont les intérêts et les plus grands intérêts du ciel qu'il est chargé de ménager sur la terre. Ce n'est point à des hommes peu éclairés sur le véritable mérite qu'il devient un spectacle et un objet d'admiration ; c'est à des anges éclairés de la lumière de Dieu même, pour connaître tout le prix de ses vertus, et toute la grandeur de ses privilèges. Mais reprenons.

Joseph, fils de Jacob et descendant de David, est donc cet homme incomparable dont le Seigneur a fait choix pour réunir dans sa personne les trois qualités les plus glorieuses dont il pût honorer un homme mortel ; je veux dire la qualité d'époux de Marie, la qualité de père de Jésus, la qualité de ministre du Tout-Puissant, dans le plus auguste et le plus sublime des ministères. Titres plus honorables encore que je n'ai pu l'exprimer, qui feront aux yeux de tous les siècles la vraie grandeur de Joseph ; mais qui doivent être le solide fondement de votre confiance envers ce grand saint et de votre zèle à l'honorer. Car il est temps de vous faire recueillir, par des conséquences pratiques, le fruit que vous devez tirer de ce que je vous ai fait entendre à la gloire de Joseph. Voici donc quelques réflexions simples, que je vous prie de faire avec moi, pour notre commune instruction.

Si c'est pour nous un devoir de mesurer, d'après les Pères de l'Eglise et selon la pratique de l'Eglise même, de mesurer, dis-je, et d'estimer le crédit des bienheureux dans le ciel, sur le pouvoir dont le Seigneur a bien voulu les revêtir pendant la vie ; quelle doit donc être auprès de Dieu la puissance d'un saint qui fut si grand sur la terre ? Et pensez-vous que dans la multitude des hommes couronnés de la céleste gloire que l'Eglise révère et propose à la vénération des peuples, il y en ait un seul qui puisse approcher plus près que Joseph du trône immortel de Jésus-Christ, et sur lequel nous puissions plus sûrement compter au sein des misères humaines qui nous obsèdent ? Hé quoi ! le Père éternel qui lui confia sur la terre toute son autorité sur son Fils bien-aimé, le trouvera-t-il moins digne dans le ciel de participer à sa souveraine puissance ? Le Fils de Dieu, dans sa gloire, ne se souviendra-t-il plus que Joseph, autrefois, lui tint lieu de père ; qu'en cette qualité il lui devait tout jusqu'à l'obéissance filiale à ses volontés ? Et dès là, les prières de Joseph, réunies à celles de Marie, son épouse, et portées au trône céleste au nom de l'enfance adorable de Jésus-Christ, pourraient-elles demeurer stériles et ne pas obtenir infailliblement ce qu'elles demandent ?

Ah ! mes chers auditeurs, loin de nous ces pensées également injurieuses à la bonté du Seigneur et à la gloire de Joseph. Recourez tous à lui, sûrs que vous devez être de sa puissance auprès d'un Dieu qui l'honora comme son père. Non, il n'est point de condition humaine dont il ne doive être comme le tuteur et le patron particulier sur la terre. Adressez-vous donc à l'époux de Marie, hommes et femmes du monde, engagés dans les liens du mariage et destinés à sanctifier une famille dont Dieu vous a spécialement chargés. Joseph fut le conducteur et le chef de la famille sainte ; c'est à lui qu'il est réservé d'être le patron de tous les chefs de famille du christianisme ; c'est lui qui vous obtiendra ces grâces si nécessaires pour entretenir dans vos maisons cette paix, cette union désirable que trouble trop souvent la diversité d'intérêts qui vous divise. Adressez-vous donc à l'époux de Marie, âmes chrétiennes, qui faites une profession particulière de piété, et qui, dans le silence de la retraite que vous avez su vous former au milieu du bruit et du tumulte du monde, goûtez la douce habitude de méditer les vérités célestes, de contempler les beautés du Seigneur et ses perfections divines. C'est à Joseph que Dieu accorda le privilége de jouir habituellement sur la terre de la vue de l'Homme-Dieu ; c'est à lui de vous éclairer dans ces routes élevées où la grâce vous appelle, et de vous garantir des illusions trop fréquentes de l'esprit de ténèbres qui, transformé en ange de lumière, peut séduire les plus clairvoyants, qui ne savent pas se défier d'eux-mêmes. Adressez-vous donc à l'époux de Marie, vous, ministres de Jésus-Christ, et dévoués au service de ses autels ; il servait, il adorait, il aimait, mais avec un zèle et une ardeur inexprimable, le Verbe divin caché sous le voile de l'enfance. Qui peut mieux vous apprendre que ce serviteur, cet adorateur fidèle de Jésus, à le servir, à l'aimer, à l'adorer sans cesse sous les voiles eucharistiques, où vous avez le pouvoir de l'attirer, pour servir de victime et en même temps de nourriture au monde chrétien ? Adressez-vous donc à l'époux de Marie, vierges consacrées au Seigneur et engagées par état à porter le trésor d'une chasteté angélique dans des corps fragiles et mortels. Qui pourrait mieux vous secourir que Joseph dans l'accomplissement d'un si beau dessein, lui qui fut commis de la part du ciel pour être le protecteur et comme l'ange tutélaire de la virginité de la reine des vierges ? Adressez-vous donc enfin à l'époux de Marie, vous tous, hommes esclaves du péché et des passions funestes qui en sont la source ; quels secours n'êtes-vous pas en droit d'attendre de son pouvoir sur le cœur de Jésus-Christ ? De quels sentiments de compassion ne doit-il pas être touché pour votre misère, puisque personne ne connut mieux que lui le prix infini du sang divin dont vous avez été rachetés, et dont la vertu s'est répandue sur tous les coupables de l'univers ?

Mais il ne suffit pas, pour mériter la protection de Joseph, d'honorer ses grandeurs par le sentiment de notre confiance, si vous ne l'honorez encore par l'imitation des vertus qui le caractérisent ; et c'est pour vous inspirer ce zèle à l'imiter, que je vais tâcher

de vous rendre sensible l'éminence de sa sainteté dans la vie la plus commune en apparence. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il en est, mes chers auditeurs, de l'éminence des vertus et de la sainteté de Joseph, que j'ai maintenant à vous présenter, ainsi que de l'éminence de sa dignité et de sa gloire, dont j'ai tâché d'offrir quelques rayons à vos regards. Et comme ses grandeurs ensevelies, pour ainsi dire, dans l'ombre de la condition la plus obscure, ne peuvent bien se manifester qu'aux yeux d'une raison éclairée de la foi et guidée par ses lumières, de même ses vertus cachées sous les dehors simples d'une vie commune et ordinaire en apparence, n'ont point de quoi frapper les hommes charnels accoutumés, par une longue erreur, à donner le prix à l'éclat et à l'ostentation; elles ne brillent dans tout leur jour qu'aux yeux de ces hommes véritablement chrétiens qui se sont fait l'heureuse habitude de méditer les vérités éternelles, et de régler leurs jugements quand il s'agit de prononcer sur la vertu et d'en estimer le prix, sur les jugements infaillibles de Dieu même.

Mais comment porter dans les esprits les plus éloignés des voies célestes cette lumière équitable qui fait juger sainement de la supériorité des vertus qui distinguent les hommes? Comment convaincre de tels esprits de l'éminente sainteté de Joseph? Pour y réussir, chrétiens, peut-être devrait-il me suffire de vous exposer les justes conséquences qui dérivent, comme de leur source, de la première partie de ce discours, et de vous faire juger de l'éminence de ses vertus par l'éminence même de ses grandeurs. Joseph fut l'époux de Marie, le père de Jésus, l'agent du Tout-Puissant dans le plus auguste des ministères; que de vertus sublimes, que de faveurs célestes, que de traits héroïques de sainteté viennent, pour ainsi dire, se ranger à la suite de ces noms augustes et respectables aux anges même, qui furent le partage de Joseph! Lumières des prophètes, pour connaître les grands mystères de la rédemption du genre humain; pureté des esprits célestes, pour demeurer sans péril avec la plus pure et la plus sainte des vierges; foi des apôtres, pour adorer profondément les grandeurs cachées d'un Dieu anéanti; zèle des confesseurs, courage des martyrs, pour défendre la vie du Sauveur et la conserver au péril de la sienne; contemplation des séraphins, extases d'amour, produites et entretenues par la présence continuelle d'un Dieu. Voilà, chrétiens, ce que je me figure, et ce que vous pouvez croire sans risque d'erreur, comme une suite essentielle de l'élévation de Joseph. Dès que nul autre mortel ne fut honoré de titres si glorieux, et n'eut à remplir des fonctions si sublimes, personne n'eut donc besoin d'être soutenu par une plus grande abondance de grâces, personne ne fut donc destiné du ciel à une sainteté plus éminente, et ne contribua davantage à s'y élever par soi-même ou par sa correspondance à la grâce. Conséquences naturelles des principes dont l'exposition seule a dû servir de preuves pour les esprits chrétiens à qui je parle; conséquences fondées sur cette doctrine si connue de saint Paul, que Dieu sait se choisir de dignes ministres de ses desseins, et les rendre encore plus dignes du choix qu'il en fait par les grâces qu'il verse sur eux, c'est-à-dire, que la grandeur même et l'importance des emplois qu'il leur confie deviennent la mesure des dons et des faveurs dont il se plaît à les combler, pour les rendre plus capables de les remplir dignement: *Qui idoneos nos fecit ministros.* (II *Cor.*, III.)

Mais il ne s'agit pas ici, mes chers auditeurs, de nous en tenir au sentiment d'une admiration stérile pour les vertus éminentes de Joseph; le grand point où je dois aspirer dans les discours même consacrés à l'éloge des saints, c'est d'édifier vos mœurs; et malheur à moi si je cherchais plutôt à charmer vos esprits par les traits éblouissants d'une sainteté merveilleuse et inimitable, qu'à les éclairer par des instructions solides et capables de vous sanctifier vous-mêmes! D'ailleurs, est-ce par les actions éclatantes, par la sublimité des contemplations, par le don de prophétie, par l'opération des miracles, par le ravissement des extases; est-ce par ces dons merveilleux, par la communication de ces grâces extraordinaires (quoiqu'il soit vrai que Dieu ne les communique ordinairement qu'aux grands saints) qu'il faut juger de la sainteté plus ou moins éminente des hommes que l'Eglise propose à notre culte? Non, chrétiens, c'est principalement dans l'entière et parfaite dépendance de l'esprit et du cœur à l'égard de Dieu, que consiste l'éminente vertu qui fait les grands saints, c'est-à-dire dans la profondeur de l'humilité qui les anéantit devant Dieu, et dans la soumission parfaite et sans réserve qui les assujettit aux volontés de Dieu, humilité qui oblige l'homme à se confondre lui-même en vue de sa bassesse et de son néant; soumission qui le porte à ne vouloir que ce que Dieu veut, à ne faire que ce qu'il ordonne, et de la manière dont il désire qu'il soit fait. Telles sont les vertus dont le Seigneur parut toujours le plus jaloux dans ses adorateurs, parce que, s'il m'est permis d'user de ce terme, Dieu a singulièrement à cœur ces deux grands objets dans l'administration du monde : sa gloire et son indépendance; sa gloire qui s'annonce visiblement par l'humilité de l'homme, son indépendance qui se manifeste non moins évidemment par la soumission de l'homme : deux vertus qui m'ont paru caractériser Joseph et le distinguer entre tous les saints que nous honorons sur la terre, parce qu'il les possède dans le degré le plus sublime et le plus éminent où puisse atteindre la faiblesse humaine : vertus, sans recourir à tant d'autres,

dont il pourrait nous servir de modèle; qui sauliront à vous faire reconnaître l'éminence de sa sainteté dans la vie la plus commune en apparence, et la moins brillante aux yeux des hommes.

Et pour commencer par cette humilité profonde dont je fais le premier caractère de la sainteté de Joseph, ne nous est-il pas facile d'en découvrir les traits les plus marqués dans les épreuves et les tentations qu'elle eut à essuyer de la part du monde toujours contempteur des plus grands mérites, dès qu'ils n'éclatent point à ses regards, tentations les plus délicates qui furent jamais, et sous lesquelles un cœur moins humble que le sien aurait infailliblement succombé. Il sait qu'il est issu de la famille la plus illustre et la plus privilégiée qui existât sur la terre : descendant qu'il est de David, de ce roi selon le cœur de Dieu, de ce roi dont la race devait enfanter le Messie dans la plénitude des temps, il peut compter au nombre de ses ancêtres tous les rois qui, durant tant de siècles, régnèrent successivement dans Juda. Le trône de sa nation lui appartient à juste titre; et par le titre incontestable de sa naissance, il devrait porter le sceptre et la couronne d'Israël. Mais, hélas! triste et cruelle vicissitude des choses humaines! Cet homme, descendant de tant d'illustres monarques, n'est par profession qu'un simple artisan, citoyen d'une bourgade de la Judée; il est réduit à servir les autres, pour ne pas succomber lui-même sous le poids de l'indigence; devenu le sujet de ses sujets, le serviteur de ses serviteurs, il est exposé, par sa condition et le métier pénible qu'il exerce, aux caprices, à la dureté, aux mépris, aux insultes même des moindres citoyens dont son travail, devenu son unique ressource, le rend habituellement esclave.

Or, mes chers auditeurs, concevez-vous assez vivement le danger d'une pareille situation pour la modestie et l'humilité de Joseph, quelque grave que soit dans son âme le sentiment de cette vertu. Concevez-vous combien il est difficile alors à une âme naturellement noble et sensible, de souffrir patiemment et dans le silence, sans murmurer et sans se plaindre, ce qu'il lui convient si peu d'essuyer de la part des petits et des grands? Concevez-vous combien il est difficile d'oublier ce que l'on fut dans son origine, ce que l'on devrait être par état, pour se souvenir uniquement que l'on n'est rien ou presque rien dans la réalité? Concevez-vous enfin ce qu'il doit en coûter à l'amour-propre qui, dans les plus grands saints, ne meurt jamais qu'avec eux-mêmes, de ne pas opposer à l'injustice des hommes, dont on éprouve le mépris, les droits toujours respectables de la naissance, et de ne pas rappeler au moins l'idée d'une gloire malheureusement éclipsée, pour se dérober à l'opprobre présent dont on se voit la victime? J'en atteste ici, chrétiens, les sentiments secrets de vos cœurs; j'en appelle à cette horreur naturelle que vous éprouvez tous pour le mépris et l'humiliation, à cette sensibilité outrée dont votre âme est atteinte, et qui la bouleverse, pour ainsi dire, dès qu'il faut dévorer l'insulte la plus légère. Car, à quels sentiments furieux, à quels projets insensés, à quelles actions désespérantes ne se livre-t-on pas tous les jours, soit pour repousser une injure que l'on croit avoir reçue dans un état qui ne permet point de la souffrir, soit pour sortir d'une condition où l'on ne peut continuer de vivre, parce qu'elle est basse et humiliante dans l'idée du commun des hommes?

Mais quelle distance infinie, chrétiens, de ces sentiments humains, à ceux que nous présente le cœur de l'incomparable Joseph? Réduit qu'il est, par l'injustice du sort, ou plutôt par les sages dispositions de la Providence, à l'état du monde le plus obscur, il reconnaît, il adore en silence la main de Dieu qui l'humilie, et ne cherche point, quelque raison spécieuse qu'il puisse en avoir, à se soustraire à l'abaissement inséparable de son état. Jamais on ne l'entendit ou vanter la splendeur de sa famille, ou se faire un mérite personnel de celui de ses ancêtres, quoiqu'il lui soit facile de démontrer à sa nation, par les cartes généalogiques conservées si précieusement parmi les juifs, qu'il est de la race royale de David, il veut bien ne passer constamment que pour un homme de la lie du peuple; il n'est connu de tout ce qui l'environne, et il ne s'en fait connaître que par son humble profession, que sous le nom d'un artisan des plus vulgaires : *Nonne hic est fabri filius.* (*Matth.*, XIII.) Déjà chrétien sans doute, par ses sentiments, avant la naissance, ou plutôt avant la publication de l'Evangile, dont il ne pouvait ignorer les maximes, dès qu'il jouissait de la présence de Jésus-Christ; déjà, sans doute, amateur des souffrances et des opprobres, dont le Sauveur ne cessait de lui prêcher l'amour par son exemple, avant le temps qu'il avait destiné pour présenter cet exemple aux yeux des hommes.

Ce n'est pas tout, et la même humilité de Joseph paraît dans des épreuves plus périlleuses encore et plus séduisantes pour l'amour-propre; je veux dire dans ces occasions, où il est comme naturel à l'homme de colorer son ambition ou sa vanité du beau prétexte de la gloire du ciel et de l'intérêt de la religion. Car tel est l'écueil dangereux et funeste où vient se briser trop souvent l'humilité qui semble la mieux affermie. On ne voudrait pas, il est vrai, rechercher avec empressement les éloges du monde, si l'on ne se persuadait pas qu'il y va de la gloire de Dieu que l'on croit uniquement chercher; et l'intérêt divin mis à part, on se ferait une obligation de conscience de rejeter un tel encens, loin de le recevoir avec complaisance; parce que l'on ne pourrait plus se dissimuler alors que ce serait amour-propre et vanité d'y paraître sensible. Mais si par une illusion trop commune, on croit découvrir la gloire de Dieu dans l'éclat personnel que l'on ambitionne, c'est alors que l'on se dédommage de sa réserve et de sa modestie

passée avec d'autant plus d'assurance, que l'on croit être en possession du motif le plus juste pour la justifier au jugement de Dieu même. C'est alors que l'on ne craint point, sous le beau prétexte de glorifier Dieu, d'accepter un encens qui n'est dû qu'à lui; de partager, avec ce Dieu jaloux, une gloire dont on n'est que l'instrument, et dont il doit être le seul objet; et de faire trophée de tous les actes de vertu, de toutes les œuvres saintes qu'il veut bien opérer, par notre ministère, pour l'édification du monde. De là ce nouveau genre de dévotion fastueuse et pharisaïque, qui ne déshonore guère moins la religion que nos vices, de ne vouloir entrer que dans les œuvres de charité, dont on espère se faire honneur, et de négliger, comme au-dessous de soi, celles dont l'obscurité ne pourrait donner aucun lustre à la réputation d'une piété distinguée que l'on veut acquérir. De là cet empressement affecté pour être à la tête des assemblées chrétiennes, dont on espère, en qualité de chef, recueillir la principale gloire devant les hommes. De là ces aumônes libéralement distribuées, mais avec tout le bruit et l'éclat qui peuvent attirer l'éloge et les applaudissements des hommes. De là ces affectations, ces singularités visibles dans l'exercice des œuvres pieuses dont on donne l'exemple, pour se distinguer, au moins par la manière de pratiquer les choses les plus communes. De là même ces poursuites vives et ardentes des honneurs soit profanes, soit sacrés, que l'on ne recherche, dit-on hautement, que pour être plus en état de soutenir la religion, et de procurer le progrès de la gloire de Dieu. Vain langage de l'amour-propre, qui se déguise sous l'apparence de la vertu, pour la corrompre jusque dans le cœur de l'homme, et qui ne paraît se soucier des intérêts du ciel, que pour lui dérober le tribut aliénable de sa gloire. Vain langage réprouvé par la conduite constante et invariable du grand saint que nous honorons. Eh! qui jamais sur la terre eut des droits plus apparents que Joseph, de prétexter l'intérêt de la gloire de Dieu, pour se tirer du mépris et de l'humiliation inévitable dans l'obscurité de son état selon le monde?

Il était cet homme unique, à la vigilance duquel le Père céleste avait confié le vrai Messie, l'attente des nations et l'espérance du peuple juif. Ne pouvait-il pas, en découvrant cet important mystère d'un Homme-Dieu commis à ses soins, gagner l'estime d'une partie de la Judée, et se concilier à lui-même, en même temps qu'à Jésus-Christ, le respect et la considération d'un peuple entier? Ne pouvait-il pas du moins révéler un secret qui lui était si glorieux, seulement à quelques amis fidèles et choisis dont l'estime pût le dédommager, dans le particulier, de l'injuste mépris du public? Ne semble-t-il pas même que les plus grands intérêts de Dieu l'obligeaient de rompre un silence qui tenait l'avénement du Messie dans l'obscurité? Car enfin, il n'était pas descendu du ciel, il n'avait pas quitté la droite de son Père qu'il occupait depuis l'éternité, ce Messie désiré de tous les siècles, pour demeurer inconnu et ignoré parmi son peuple. Il fallait que le grand mystère de la naissance du Fils de Dieu, selon la chair, fût révélé, tôt ou tard, aux Israélites et aux gentils; et le plus tôt qu'il pourrait l'être paraissait le plus avantageux à la gloire divine et au salut du genre humain? Que sais-je, chrétiens, consultez-vous ici vous-mêmes et jugez quel peut être sur un tel objet le langage d'une ingénieuse vanité qui cherche à mériter les regards et les respects du monde? Que de prétextes spécieux ne vous aurait-elle pas suggérés dans une occasion si délicate, et n'aurait-elle pas trouvé le moyen de justifier, dans vos esprits, une indiscrète et téméraire confidence? Mais trente années s'écoulent tandis que Joseph garde le plus profond silence sur l'avénement du Messie, sur sa naissance, sur le progrès de son âge et le cours merveilleux de sa vie dans le sein de sa famille; secret néanmoins dont la révélation devait lui procurer, parmi les siens, tant d'avantages et de gloire; et il meurt sans révéler le grand secret de Dieu, sûr qu'il est que sa personne doit être oubliée de son peuple après sa mort comme elle l'avait été pendant sa vie. Vous me direz que cette discrétion de Joseph était de sa part un trait de sagesse et de prudence essentiel pour l'accomplissement du ministère dont il était chargé; que sa mission personnelle n'était pas de faire connaître le Fils de Dieu; mais de le cacher jusqu'au moment marqué par la Providence pour annoncer son avénement aux hommes; j'en conviens avec vous, mes chers auditeurs; mais convenez avec moi que cette prudence de Joseph, ainsi soutenue l'espace de tant d'années, ne peut avoir d'autre principe que l'humilité la plus profonde et la plus digne de nos hommages.

Humilité, au reste, toujours invariable dans ses sentiments et qui l'accompagne dans toute la suite de ses démarches : à Bethléem, lorsqu'il se voit rebuté d'un asile ouvert aux moindres citoyens, et qui ne fut jamais fermé qu'à la dernière indigence; à Nazareth, où ses mains sont sans cesse occupées des plus humbles travaux; en Egypte, où il se retire sans nulle ressource humaine pour fuir la persécution du cruel Hérode; dans la Judée, où jamais on ne le vit suivre les traces glorieuses du Fils de Dieu et marcher à la suite de ses miracles, dont l'éclat répandu de toutes parts, aurait sans doute rejailli sur lui-même.

Quelle leçon pour vous, chrétiens de tous les rangs et de tous les états! et pouvez-vous considérer cette humilité prodigieuse et constante de Joseph, sans condamner dans vous-mêmes tout ce qui dégrade ou anéantit cette vertu, le fondement de toutes les vertus chrétiennes et religieuses; sans condamner dans vous, hommes illustres du côté de la naissance ou de la réputation,

cette soif insatiable de l'estime et de la considération des hommes; cette passion effrénée pour les emplois éclatants, pour les occasions de briller et de paraître; cette délicatesse outrée sur le point d'honneur et les vaines préséances du monde; cette fierté, cette enflure du cœur, source empoisonnée de l'orgueil et de la dureté; sans condamner dans vous, femmes chrétiennes, dont la modestie est le partage naturel, cette envie démesurée de vous produire; ce fastueux étalage du luxe et de l'immodestie de vos parures; ces désirs secrets mais vifs de plaire et d'attirer sur vous les regards du public; sans condamner dans vous, hommes ou femmes du siècle, qui vous piquez d'une piété exemplaire, ces retours de complaisance sur vous-mêmes, cette sensibilité si facile à s'irriter, ces dehors spécieux d'une vertu peut-être superficielle; cette fausse modestie, le plus subtil raffinement de la modestie humaine qui ne peut se cacher néanmoins sous un pareil extérieur, parce qu'il n'est jamais assez naturel pour la déguiser à des yeux qui savent distinguer le vice et la vertu.

D'autant plus criminels cependant, mes chers auditeurs, si nous ne savons pas condamner dans nous de pareils excès, qu'au premier coup d'œil nous découvrons dans nous-mêmes le germe et le principe de cette humilité supérieure à toutes les tentations, qui fut comme le premier caractère de la sainteté de Joseph. Eh! que sommes-nous, en effet, au faîte de la grandeur humaine, que sommes-nous de notre propre fonds, et que pouvons-nous découvrir dans la totalité de notre être qui soit capable d'enfler notre cœur? Je considère l'homme dans l'ordre naturel; il ne me paraît qu'un amas de poussière, animée d'un souffle de vie que le moindre accident peut dissiper; qu'un être rempli de défauts, de faiblesses, de misères de toute espèce; qu'un esclave malheureux des plus honteuses et des plus funestes passions. Dans l'ordre de la grâce, je ne vois dans l'homme qu'un pécheur, un criminel de lèse-majesté divine, et conséquemment un objet d'horreur aux yeux du ciel et de la terre, une victime destinée peut-être à tous les supplices de l'enfer. Eh! qu'y a-t-il de plus puissant que de telles réflexions pour faire naître et entretenir constamment dans notre âme l'humilité la plus profonde? Cette humilité qui seule peut faire la véritable gloire de l'homme, puisque l'homme ne pouvant être grand par lui-même, ne peut le devenir devant Dieu qu'en reconnaissant sa faiblesse et son néant; cette humilité d'où naissait comme de sa source, dans le cœur de Joseph, cette soumission aveugle à tout ce qui portait le caractère des oracles ou des volontés de l'Etre suprême; seconde vertu particulière dont l'histoire de sa vie nous offre les plus grands exemples.

Eh! quel besoin n'eut-il pas, en effet, pour répondre aux desseins de la Providence divine, de cette soumission parfaite d'esprit et de cœur qui fait croire sans hésiter et agir en conséquence, dès que le Seigneur a daigné se faire entendre à sa créature? Rappelez-vous, chrétiens, ce moment critique pour son cœur aussi tendre que vertueux, ce moment de surprise et d'inquiétude la plus vive, où les yeux de Joseph sont frappés du spectacle le plus inattendu. Marie, toujours vierge à ses yeux, est cependant devenue mère sans la participation de son légitime époux! Dans cette seule idée, quelle source féconde de perplexités et d'agitations cruelles! S'il ne juge de son épouse que par le rapport de ses sens, elle doit lui paraître coupable; s'il ne consulte que sa raison qui ne peut soupçonner une vertu si rare, Marie doit lui paraître l'innocence et la pureté même. Ses yeux la condamnent, tandis que son cœur l'absout et la révère; il est également hors d'état et de la croire criminelle et de la justifier pleinement à ses yeux.

Mais l'ange du Seigneur paraît pour l'honneur de Marie, qui ne permet pas que Joseph passe un second instant dans une pareille incertitude; l'ange du Seigneur parle et rassure Joseph: Bannissez vos craintes, lui dit l'envoyé du ciel; Marie est l'épouse du Saint-Esprit et la mère d'un Dieu: *Quod enim in ea natum est de Spiritu sancto est.* (*Matth.*, I.) A ce moment les nuages disparaissent de l'esprit et du cœur de Joseph; il ne balance pas, il n'hésite point à croire à la parole du Seigneur, et à reconnaître dans Marie l'épouse de l'Esprit-Saint et la mère véritable de son Dieu.

Je sais, chrétiens, que le souverain Seigneur, maître absolu des idées et des volontés humaines, au même instant qu'il frappait les oreilles de Joseph par les paroles de l'ange député pour l'instruire des célestes décrets, touchait intérieurement son cœur, et le remplissait d'une assurance qui ne peut connaître ni les vaines timidités que la défiance inspire, ni l'inquiétude ombrageuse des soupçons. Mais je sais de plus, ce que je vous prie de remarquer, que Dieu n'accorde point de pareilles grâces à des âmes communes et vulgaires dans leurs sentiments; que, pour les obtenir du ciel, il faut les avoir méritées, autant qu'il est au pouvoir de l'homme, par une correspondance fidèle à ses premières faveurs; et qu'elles supposent toujours, dans celui qui les reçoit, toute la droiture dont son cœur est capable, et toute la docilité de l'esprit humain le plus soumis aux ordres de la Providence. Mais ce n'est point là la dernière épreuve de la soumission admirable de Joseph. Le cruel Hérode a conjuré la perte de Jésus, et c'est de ce sang précieux, dont il ne connaît pas le prix, qu'il prétend cimenter un trône dont il est l'usurpateur. Il s'agit de sauver cette grande victime que l'ambition d'Hérode veut s'immoler et de la soustraire au glaive impie qui la menace. Levez-vous, dit l'ange à Joseph; prenez la mère et l'enfant, fuyez en Egypte, et ne quittez point cette terre étrangère jusqu'au moment où je vous ordonnerai d'en sortir de la part de Dieu: *Accipe puerum et ma-*

trem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usquedum dicam tibi. (*Matth.*, II.)

Quel ordre plus singulier et plus étonnant que celui-là, mes chers auditeurs ! et ne semble-t-il pas que le dessein de Dieu, en le faisant entendre à Joseph par le ministère de l'ange, était d'éprouver la docilité et la soumission de son cœur aux desseins adorables de sa providence? Car, à ne consulter que les lumières naturelles de la raison, cette fuite précipitée de sa famille ne devait-elle pas, dans l'exécution, lui paraître impossible et chimérique? Et comment, en effet, sortir sans péril de l'enceinte de la Judée, et pouvoir tromper la vigilance d'un roi que la crainte de perdre sa couronne rendait aussi ingénieux que cruel dans les moyens de la conserver; d'un prince qui, pour ne laisser au nouveau roi des Juifs aucune voie d'échapper à ses recherches, avait déjà résolu de l'envelopper dans le massacre général de tous les enfants du pays, où, selon les prophètes, il avait dû naître? Que si la prudence de Joseph peut triompher d'un si grand obstacle à la sûreté de sa fuite, comment arriver au terme d'un si long, d'un si pénible voyage? Comment transporter une mère avec un enfant qui vient de naître, au milieu de déserts affreux, de sables brûlants, de solitudes abandonnées; sans provisions, sans guides, sans richesses, sans autre équipage que celui de la misère et de la pauvreté? De plus, où se retirer en Egypte, et dans quelle contrée de ce royaume fixer sa demeure pour mettre en assurance le précieux dépôt dont il est chargé? Ces ennemis étrangers ne sont-ils pas autant et plus à craindre, peut-être, que les ennemis domestiques dont il doit, sur l'oracle du ciel, appréhender les fureurs? Le roi d'Egypte, qu'il va chercher, sera-t-il moins furieux, moins barbare, moins infidèle que le roi de Judée, dont on lui ordonne d'éviter les poursuites? Enfin quelle foule d'embarras, de difficultés ne doit pas lui suggérer à ce moment sa prudence même ? Dans quel détail d'explications essentielles, en apparence, ne devait-il pas naturellement entrer avec l'ambassadeur céleste qui lui annonce les ordres du Très-Haut.

Mais, ô modèle admirable d'un abandon total et sans réserve aux soins de la Providence divine ! rien n'est capable de porter le trouble dans l'esprit de Joseph. Dépositaire qu'il est du Messie et de l'Epouse de l'Esprit-Saint, il ne craint point de se charger de leur conduite dans une région étrangère, malgré tous les périls qu'il prévoit dans l'exécution d'une telle entreprise, et que son zèle ardent pour la conservation de l'un et de l'autre doit exagérer encore à ses yeux ; il sacrifie sa raison et ses lumières à l'autorité du Dieu souverain qui lui parle par la voix de son ministre. Dès qu'il a conçu que c'est Dieu même qui ordonne son départ de Bethléem, il ne pense plus désormais qu'à obéir. A peine l'ange du Seigneur a-t-il parlé, dit l'Ecriture, qu'il se lève au milieu de la nuit, prend la mère et l'enfant, et se met en chemin pour l'Egypte. Point de délais, de raisonnements, de délibérations, de demandes curieuses, qui n'auraient fait qu'affaiblir le mérite de son obéissance, et retarder le moment marqué par le Père céleste pour la fuite et la délivrance de Jésus : *Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.* (*Ibid.*)

Ici, chrétiens, que le temps ne me permet-il de m'étendre sur un si beau sujet, sur un sujet si capable de contribuer dans vos esprits à la gloire de Joseph? Que n'ai-je assez d'éloquence pour vous faire sentir en peu de paroles toute la grandeur de courage, toute la vivacité de foi, tout l'héroïsme de sentiments qu'une pareille soumission demande, et pour vous faire convenir, par le parallèle que j'en ferais avec ce que nous fournit de plus grand dans ce genre de vertu l'ancienne et la nouvelle alliance, que jamais un saint ne porta plus loin que Joseph cette soumission admirable, qui attire singulièrement les complaisances de Dieu sur la créature, et qu'il fut par excellence tout le temps qu'il passa sur la terre, l'homme de Dieu, l'homme de la providence de Dieu, l'homme soumis sans réserve à toutes les volontés de Dieu? Mais pour ne pas excéder les bornes qui me sont prescrites dans ce jour de solennité, j'abrége, ou plutôt je passe sous silence un point si honorable à la mémoire du grand saint que nous révérons, pour ne m'attacher qu'à des idées plus intéressantes pour le salut du monde, pour faire remarquer à tous que cette soumission parfaite, soit aux oracles divins, soit aux volontés divines qui vous étonnent dans Joseph, est cependant une de ces vertus que nul chrétien n'est dispensé de présenter au monde dans le cours de cette vie mortelle; une de ces vertus nécessaires au salut, dont le Seigneur demandera compte à tous les états et à toutes les conditions de l'univers chrétien.

Je dis en premier lieu, soumission à tous les oracles de l'Esprit-Saint, dont l'Eglise qui nous gouverne est pour nous l'interprète infaillible; vertu essentielle à tout chrétien, et dont Dieu nous demandera compte dans tous les états. Or fut-il jamais un point de morale plus digne de nos réflexions ? Où en sommes-nous en effet sur ce point capital, et qu'est devenue pour nous cette précieuse simplicité de nos pères, qui faisait le fondement de leur piété et de leur religion ? Ils faisaient consister toute leur science à croire avec docilité tout ce que leur révélait l'Esprit-Saint, non par la voix d'un ange, mais par l'organe des hommes éclairés de ses lumières, et à vivre selon les dogmes et les maximes de leur croyance. Et nous, plus habiles dans notre idée, et certainement moins chrétiens, moins vertueux qu'ils n'étaient, nous raisonnons beaucoup sur la foi, sans nous embarrasser d'y conformer nos mœurs; nous nous piquons d'entendre le vrai sens des Ecritures, tandis que nous négligerons d'observer la

plus grand précepte qu'elles nous imposent, celui de croire à l'autorité établie de Dieu pour enseigner le monde. Nous savons en spéculation, du moins croyons-nous savoir ce que c'est que l'amour de Dieu ; mais à nous juger sur les fruits qu'il doit produire, nous ignorons visiblement ce qu'il doit être dans la pratique : nous prétendons réformer la morale et la doctrine qui nous paraissent peu conformes à la sévérité de l'Evangile, et nous ne pensons pas à l'essentiel, qui est de nous réformer nous-mêmes.

Ah ! chrétiens, fussions-nous plus éclairés encore que nous ne sommes, n'oublions jamais que la soumission parfaite aux ordres du ciel fut toujours, et sera jusqu'à la fin des temps, le partage des véritables chrétiens ; qu'il n'appartient point aux simples fidèles (et sous ce nom je comprends tous ceux que Dieu n'a pas destinés à instruire son peuple) de pénétrer dans le sanctuaire de la révélation divine ; que ce n'est point aux brebis qui forment le troupeau de Jésus-Christ de se conduire elles-mêmes, encore moins de conduire leurs propres pasteurs. Que le Seigneur nous a donné sur la terre des interprètes visibles de ses volontés, et des juges incapables d'erreurs, dans les dissensions qui peuvent diviser le monde en matière de foi ; parce que de pareilles disputes ne sauraient se terminer ni par l'esprit particulier qui les a fait naître, ni par les préjugés et les préventions qui les aigrissent, ni par les cris tumultueux de la multitude qui ne peuvent que les animer et les obscurcir de plus en plus. N'oublions jamais enfin que les œuvres les plus saintes, les plus merveilleuses, sans l'esprit de la foi qui les vivifie, ne sont rien devant Dieu ; que ce sont de grandes vertus pour le monde, si vous le voulez, de grands pas qui conduisent à l'admiration des hommes ; mais qui n'étant pas faits dans le vrai chemin qui conduit au ciel, je veux dire dans le sein de la soumission et de la docilité qui constituent les vrais fidèles, ne peuvent que nous égarer et nous conduire dans le précipice de l'erreur : *Magni passus, sed extra viam.* (S. Augst.)

J'ai dit encore, soumission à la providence divine, et à ses destinations adorables ; vertu non moins essentielle que la précédente à tous les chrétiens du siècle, de quelque condition qu'ils puissent être. Et de là quelle est notre présomption, faibles mortels, sans lumière et sans prévoyance dans les affaires les plus communes ? Quel est l'aveuglement de notre orgueil de vouloir sonder les desseins impénétrables du Très-Haut, ou de blâmer les arrangements supérieurs à nos vues qu'a formés sa sagesse profonde ? Nous croyons, hélas ! soulager nos peines, en nous abandonnant à une imagination téméraire qui nous séduit ; mais de quoi nous servent, dans les différents malheurs qui assiègent la vie humaine, nos impatiences, nos murmures, nos révoltes contre la main toute-puissante qui nous frappe, qu'à aigrir de plus en plus nos maux présents, et à nous attirer de nouveaux châtiments de la colère céleste ? Ah ! combien est-il plus doux et plus consolant, au milieu des tristes événements qui nous affligent, des inquiétudes et des embarras qui nous agitent, de se jeter, comme un autre Joseph, entre les bras de la providence paternelle d'un Dieu ; de remettre tous ses intérêts, ceux du temps et de l'éternité, entre les mains de ce Dieu éclairé qui voit tout, de ce Dieu puissant qui peut tout, de ce Dieu infiniment bon, qui nous aime depuis l'éternité, et qui veut sincèrement notre bonheur éternel ? Combien est-il plus doux de laisser Dieu le maître de nos idées, de nos sentiments, de nos projets, de nos volontés, de nos démarches, de nous rendre attentifs à ses ordres, à ses désirs même, dès qu'il veut bien nous les faire entendre, et de nous délaisser, pour ainsi dire, nous-mêmes, pour laisser agir sur nous et dans nous le Dieu qui veille à nos destinées ; sûrs que nous devons être, comme Joseph, que ce Dieu toujours également père, malgré son apparente sévérité, ne nous abandonnera jamais ; et que, soit par lui-même, soit par le ministère des anges ou des hommes, il pourvoira efficacement à tout ce qui peut manquer ici-bas à sa créature ? C'est ainsi, chrétiens, qu'en imitant les vertus singulières de Joseph, son humilité sans bornes devant Dieu, et sa soumission parfaite aux volontés de Dieu, nous nous rendrons dignes de sa protection qui ne fut jamais stérile pour quiconque sut l'implorer dans les sentiments dont il nous a présenté l'exemple ; c'est ainsi que nous mériterons de jouir éternellement, avec ce grand saint, du bonheur ineffable de voir, de connaître, d'aimer, de posséder Jésus-Christ dans les siècles des siècles ; c'est ce que je vous souhaite à tous, au nom du Père, du Fils, etc.

PANEGYRIQUE II.

SAINTE THÉRÈSE.

—

Avertissement.

J'ai composé ce discours sans avoir aucun dessein de le prononcer ; le pays étranger où je réside aujourd'hui a trop peu d'usage de la langue française, pour être en état de suivre un prédicateur en cette langue, qui a toujours eu le défaut, au jugement de Paris même, de parler avec trop de vitesse et de rapidité. Je me suis donc cru permis de donner à ce panégyrique, dont je ne devais point charger ma mémoire, toute l'étendue qu'il me paraissait mériter, par le fonds admirable qu'il me présentait ; fonds le plus riche, le plus intéressant par lui-même, et cependant le moins développé peut-être jusqu'ici par les orateurs chrétiens, qui semblent toujours craindre de pénétrer trop avant dans leur sujet, dès qu'ils parlent de l'illustre Thérèse. Peu de personnes sans doute me sauront gré du travail que m'a coûté son éloge ; mais du moins servira-t-il à confirmer les enfants de sa réforme dans la plus haute idée de leur célèbre institutrice, et à venger sa glorieuse mémoire des mépris d'un certain monde, qui, suivant le génie du siècle présent, ne craint point de blasphémer tout ce qu'il ignore.

—

Surge, amica mea, speciosa mea, et veni. (*Cant.*, II.)

Levez-vous, épouse chérie, épouse d'une beauté plus que humaine, levez-vous et venez à moi.

C'est ainsi, Messieurs, que Jésus-Christ, l'Epoux céleste dont Salomon, dans tout l'éclat de sa gloire, n'était encore que l'imparfaite figure, s'adresse à l'Eglise son éternelle épouse, pour lui témoigner cette tendresse divine dont son cœur était pénétré pour elle ; cette tendresse qu'elle devait toujours mériter, par la variété admirable de ses vertus, l'unique charme qui pouvait la rendre aimable aux regards de l'Homme-Dieu. Paroles qui renferment l'éloge le plus vrai, le plus magnifique de l'Eglise chrétienne, et que je ne crains point cependant d'appliquer à Thérèse de Jésus, à cette illustre vierge, qui, dès sa première jeunesse, mérita par une pureté singulière que l'Homme-Dieu la choisît pour son épouse. Ne vous semble-t-il pas en effet, dans les paroles de mon texte, entendre Jésus-Christ, qui par la voix de ses grâces les plus douces, et les plus attrayantes, sollicite cette âme enrichie de ses plus grands dons, et prévenue de ses bénédictions les plus amples, de renoncer au monde, à sa famille, à ses amis, à ses espérances, à toutes les affections humaines, de renoncer à elle-même, pour s'occuper uniquement à le servir et à l'aimer dans la solitude : *Surge, amica mea, speciosa mea, et veni.*

Vous savez, chrétiens, quel fut l'admirable pouvoir de cette invitation divine sur le cœur tendre et sensible de Thérèse ; vous savez que non moins prompte à obéir, que l'épouse du *Cantique*, elle ne balança pas un moment à se rendre auprès de son bien-aimé ; qu'elle eut le courage de s'arracher aux larmes, aux embrassements d'un père désolé de sa retraite, et de briser en un instant tous ses liens, pour être tout entière à l'unique objet de son amour. Vainement le monde qui comptait sur elle pour embellir et décorer ses fêtes profanes, pour en faire l'ornement et les délices, censure hautement cette démarche généreuse qui la sépare de tout ce qui n'est pas Dieu. Rien n'ébranlera le projet qu'elle a conçu d'être à Dieu sans partage, de s'abandonner sans réserve à ce divin Epoux qui a fixé son choix pour l'éternité. Depuis ce moment, ne cherchons plus rien de naturel et d'humain dans la vie de notre sainte, dans ses idées, ses sentiments et ses œuvres : ces légères imperfections qu'elle pleura si amèrement tout le cours de sa vie n'ont laissé nulle trace dans son âme, l'ardeur de son amour pour le céleste Epoux a consumé ses moindres taches ; elle n'a pas encore atteint ce moment heureux où son alliance divine doit se consommer par un serment solennel, elle n'éprouvera même à son entrée dans le sanctuaire que des rigueurs et des peines dont l'âme et le corps seront également la victime : ce seront là comme les présents nuptiaux que lui fera le divin époux pour gage de son amour ; mais ces épreuves rigoureuses dont Jésus-Christ honorera sa nouvelle épouse, la disposeront aux faveurs les plus singulières, aux vertus les plus éminentes, aux lumières, aux connaissances les plus sublimes. Ces premiers traits du tableau de Thérèse me conduisent naturellement à mon dessein, et je me presserais de vous le développer, si je n'avais besoin pour cet effet d'un secours particulier de l'Esprit-Saint ; je le demande par l'intercession de la Reine des vierges, qui adopta Thérèse pour sa fille, et daigna lui tenir lieu de mère (11). *Ave, Maria.*

Entreprendre l'éloge d'une sainte, telle que Thérèse, en présence d'un auditoire composé de personnes du siècle, peu accoutumées aux idées spirituelles et mystiques, et cependant oser se répondre d'édifier cet auditoire chrétien, de l'instruire même, en lui adressant un pareil discours, n'est-ce pas là, Messieurs, un de ces projets, qui vous semblera d'abord vain et téméraire dans un ministre de l'Evangile, et dont il ne saurait, pour m'exprimer ainsi, sortir à son honneur, et avec succès ? Qu'il se contentât en effet, à l'exemple du prince des prédicateurs du dernier siècle (12), de relever la gloire de Thérèse, devant la famille sainte du Carmel, dont elle a établi la réforme dans toute l'étendue du monde chrétien et catholique ; qu'en présence d'une assemblée religieuse, déjà disposée par la lecture de ses ouvrages à l'intelligence de sa doctrine et à la vénération que sa sainteté mérite, il exaltât cette glorieuse mère, cette célèbre réformatrice d'un des ordres les plus austères et les plus édifiants confirmés par l'Eglise ; qu'il proposât enfin cette grande sainte, pour modèle, à tous les héritiers de son esprit dans les voies sublimes de la perfection, ce serait là, direz-vous, une idée raisonnable et sensée, un projet sage et judicieux dans les admirateurs de la sainteté sublime de Thérèse.

Mais de quelle utilité peut être pour les chrétiens du siècle, surtout d'un siècle tel que le nôtre, le panégyrique d'une vierge qui paraît sans cesse élevée au-dessus de la sphère de ce monde terrestre, d'une vierge qui n'eut guère ici-bas de commerce qu'avec les anges, qu'avec le Dieu même des anges et des séraphins qui forment la cour éternelle de l'adorable Trinité? d'une vierge dont toute la vie ne présente à l'esprit humain que des faveurs inexprimables ; que des vertus qui paraissent inimitables ; que des écrits sublimes, et qui semblent, pour le commun des hommes, incompréhensibles et impénétrables? Voilà, je l'avoue, Messieurs, des difficultés spécieuses, et qui ont ralenti quelques moments l'ardeur de mon zèle pour la gloire de l'illustre Thérèse ; car,

(11) Thérèse dit elle-même qu'ayant perdu sa mère à l'âge de douze ans, elle pria la Reine des vierges de lui en tenir lieu, et qu'elle se sentit exaucée.

(12) Le P. Bourdaloue.

quelque dessein que je me trace du panégyrique de cette illustre épouse de Jésus-Christ, je ne peux vous offrir dans cet éloge, lors même que je l'embrasserai dans toute son étendue, que ces trois grands objets à quoi se réduit l'histoire de cette vierge incomparable; je veux dire, ou les faveurs singulières dont elle fut comblée de la part du ciel, et qui jusqu'alors étaient presque inouïes dans l'Eglise; ou l'éminence de sa sainteté, l'une des plus brillantes, qui jusqu'alors eût édifié l'Eglise, ou la sublimité de ses écrits, les plus magnifiques et les plus profonds sur la vie intérieure et spirituelle, qui aient encore paru dans l'Eglise. Or que je vous parle des faveurs étonnantes que Thérèse reçut de son Dieu, elles vous paraîtront trop singulières et trop multipliées pour mériter votre créance. Que je vous parle de l'éminence de sa sainteté, elle vous paraîtra trop au-dessus des forces humaines pour exciter votre émulation; que je vous parle de ses célestes écrits arrachés, pour ainsi dire, à son humilité, par l'empire de l'obéissance qu'elle a vouée à ses supérieurs dans la vie spirituelle et religieuse, ils vous paraîtront trop sublimes, pour vous servir de règle, et vous animer à de nouveaux progrès dans la vertu.

Cependant, Messieurs, je ne crains point de le dire ici, ces difficultés apparentes sur le panégyrique de Thérèse, loin de me détourner de mon dessein, n'ont servi qu'à m'y confirmer, qu'à me suggérer même de nouvelles vues pour l'exécuter d'une manière plus utile au monde chrétien, parce qu'après un mûr examen de ces difficultés spécieuses sur l'éloge de cette grande sainte, je n'ai pu les regarder que comme des préventions injustes, uniquement fondées sur le peu de connaissance que l'on a dans le monde, soit des révélations, soit des vertus, soit des écrits de cette illustre vierge : et c'est ce qui m'inspire ici la confiance, non-seulement de présenter au monde chrétien l'éloge de la séraphique Thérèse, mais encore d'en élever le plan sur la ruine même de ces préjugés injustes que je viens d'exposer à vos yeux, et qui dégradent en effet cette admirable vierge, en paraissant l'exalter : écoutez donc, chrétiens, ces trois propositions que j'avance, et qui vous étonneront, peut-être, mais que j'espère vous démontrer sensiblement dans ce discours.

Les faveurs dont le ciel a comblé Thérèse, malgré leur singularité, n'en sont pas moins croyables au tribunal même de la sagesse du monde : première partie. Les vertus distinctives de Thérèse, malgré leur sublimité, n'en sont pas moins des devoirs pour le commun même des chrétiens du monde : seconde partie. Les écrits inspirés à Thérèse, malgré leur profonde mysticité, n'en sont pas moins utiles à tous les vrais chrétiens, dans les diverses conditions du monde : troisième partie. Voilà, Messieurs, après bien des réflexions, ce qui s'est offert à mon esprit de plus juste et de plus intéressant, pour remplir dignement ce discours que je consacre à la gloire de Thérèse; et pour le présenter sans crainte au siècle peu chrétien où nous avons à vivre. Honorez-moi de votre attention, et je commence.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point, Messieurs, pour un monde totalement incrédule, et qui ait déjà renoncé sa foi, que je prétends parler ici, lorsque je m'engage à justifier la vérité des faveurs célestes dont Thérèse fut honorée dans le cours de sa vie mortelle; sans m'arrêter à combattre ces incrédules décidés qui se décorent du beau nom de philosophes, et qui ne le furent jamais qu'aux yeux du simple vulgaire, il est un monde encore chrétien, qui fait hautement profession de croire aux vérités de l'Evangile, mais qui craindrait de se voir accusé de faiblesse d'esprit et de simplicité, de passer pour crédule à l'excès, pour superstitieux même en matière de religion, s'il ne rejetait pas, comme peu digne de sa créance, ce que l'histoire des saints, et particulièrement celle de Thérèse, nous présente sous le nom d'extases, de révélations, de ravissements, d'apparitions miraculeuses des anges et de Jésus-Christ même. Or, c'est aux chrétiens de ce caractère que je m'adresse dès le commencement de ce discours, pour leur faire sentir, autant qu'il est en moi, l'injustice de leurs préjugés contre les grâces extraordinaires dont Dieu favorise ici-bas quelques-uns de ses élus, comme pour leur donner un avant-goût des faveurs ineffables qu'il leur réserve dans l'éternité. C'est, dis-je, à ces hommes demi-philosophes et demi-chrétiens, incrédules et croyants tout à la fois, que j'ose dire ici : Vous n'adoptez donc pas la réalité des faveurs célestes dont Thérèse assure qu'elle a été honorée par Jésus-Christ, parce que vous craignez de paraître trop crédules sur ce point, et superstitieux aux yeux d'un monde profane, dont vous êtes assez faibles pour craindre les jugements et les discours.

Mais considérez les tableaux admirables que Thérèse nous trace, au sortir de ses extases, des grandeurs et des hontés ineffables de Jésus-Christ.

Mais considérez l'accomplissement de ses prophéties sur des événements futurs uniquement dépendants de la volonté libre de Dieu ou de celle des hommes, et qu'elle annonce comme lui ayant été révélés par Jésus-Christ.

Mais considérez les effets étonnants que produisent ces communications divines sur l'âme de cette humble servante de Jésus-Christ.

Mais considérez l'examen sérieux et réitéré de ces faveurs célestes, examen confié par elle-même aux plus savants personnages qui florissaient alors dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais considérez le jugement décisif que le Chef de l'Eglise a porté de la sainteté de Thérèse, en plaçant sur les autels cette illustre épouse de Jésus-Christ. Occupez-vous, dis-je, quelques instants de ces réflexions que j'ai à vous développer, et je m'assure que vous resterez convaincus de cette pre-

mière vérité qui doit servir de base à ce discours : que les faveurs divines communiquées à Thérèse n'ont rien que de croyable au tribunal même de la sagesse du monde la plus soupçonneuse et la plus défiante ; reprenons s'il vous plaît.

1° Les sublimes et magnifiques idées de la grandeur et de la bonté infinie de Dieu, ces idées plus qu'humaines, qui semblent inspirées à l'esprit de Thérèse, c'est, Messieurs, la première preuve que j'ai à vous offrir de la vérité des faveurs célestes que son divin Epoux daigna verser sur elle, pour prix de sa persévérance dans l'esprit d'oraison et de prière : le moyen en effet de comprendre qu'une vierge sans étude et sans connaissances, malheureusement trompée par l'esprit de ténèbres ou par les fantômes de son imagination, nous eût tracé de son propre fonds ces images brillantes de la Divinité, telles qu'il n'en est point de plus sublimes dans les écrits des Pères et des docteurs mystiques les plus révérés dans l'Eglise; j'ajoute même tellement frappantes, qu'elles approchent de celles que nous en tracent les écrits des apôtres, des évangélistes, des plus grands prophètes envoyés de Dieu.

Tel est cependant, Messieurs, le paradoxe insoutenable que doit dévorer d'abord tout esprit chrétien qui osera soupçonner d'illusion et de mensonge les faveurs célestes dont Thérèse prétend avoir été honorée par Jésus-Christ. Car si vous avez médité les écrits de cette grande sainte (et c'est ce qu'aura fait, sans doute, quiconque parmi vous oserait regarder comme peu croyables les divines apparitions qu'elle nous raconte), n'avez-vous pas été saisis, pour ainsi dire, extasiés à chaque page, de la force, de l'énergie, de l'élévation, de la vivacité, de la magnificence plus qu'humaine, et, pour user de ce terme, de la sublimité transcendante des idées et des expressions qui semblent naître en foule sous sa plume, dès qu'il s'agit de s'étendre sur les attributs adorables de la divinité de Jésus-Christ et de son humanité sainte. Or ces grandes, ces admirables idées qui nous frappent, qui nous étonnent encore depuis deux siècles, je vous le demande, où Thérèse a-t-elle pu les puiser, si ce n'est dans la source mystérieuse de ces extases, de ces ravissements, de ces visions fréquentes de son divin Epoux, qu'elle ne craignait point d'interroger elle-même sur ses moindres doutes, dès qu'il ne daignait pas les prévenir par ses lumières et ses instructions divines?

De vous retracer au reste ces idées plus admirables de la Divinité, dont brillent de toutes parts les écrits de Thérèse; c'est, chrétiens, ce que je n'entreprendrai pas: dirai-je, parce que le plus grand nombre de ces tableaux tracés par l'Esprit de Dieu passe la portée de ma faible intelligence? rien n'est plus vrai, Messieurs; mais j'aime mieux dire encore : parce leur multitude qui fait le plus bel ornement de ses ouvrages, ne pourrait être renfermée dans les bornes de ce discours. Parcourez en effet vous-mêmes l'histoire de la vie de Thérèse et celle de ses fondations, jetez les yeux sur ses Epîtres même les plus familières, le plus rapidement écrites ; combien de magnifiques traits y découvrirez-vous sur les perfections divines dont elle se plaît à parler sans cesse ; je dis combien de ces traits supérieurs à nos faibles idées et que l'esprit humain seul, quelques dons qu'il ait reçus de la nature, sera toujours incapable d'enfanter et de produire?

Ecoutez-la seulement parler du Dieu souverain qu'elle aime, de ce Dieu dominateur de toutes les majestés humaines et dont elle ose croire qu'elle est aimée; quelle idée ne vous donne-t-elle pas de sa puissance suprême, dans ses moindres œuvres, ainsi que dans les plus grandes choses ; de cette puissance qui l'enrichissait en un moment des connaissances les plus ineffables, en lui découvrant dans son Dieu la vérité toujours subsistante, de laquelle procèdent toutes les autres vérités comme de leur source, toutes les autres grandeurs, comme de leur origine ; tous les autres amours, comme de leur souverain principe; de cette puissance à laquelle toutes les facultés d'une âme, fussent-elles plus agitées, plus rebelles que les flots de la mer en fureur, rendent subitement hommage en rentrant, dès qu'elle l'ordonne, dans le calme et la tranquillité de cette puissance dont l'image gravée dans l'esprit de Thérèse par le doigt de Dieu lui fait désirer avec des transports inexprimables que son âme tout entière soit convertie en langues, pour avoir plus de moyens de louer cette toute-puissance dont elle éprouve les effets, ou que du moins sa voix soit assez forte, assez véhémente, pour faire entendre ce qu'elle en conçoit dans sa solitude, jusque dans le tumulte du plus grand monde, jusque dans le sein des cours, jusqu'à l'oreille des rois, jusqu'aux extrémités de l'univers.

Suivez-la dans les portraits qu'elle nous trace du Dieu de sagesse et de toute science, de ce Dieu qui daigne non-seulement lui apparaître, mais encore la conduire et la diriger par lui-même, au milieu des écueils de la vie intérieure et mystique, où il l'engage ; quelle idée ne vous inspire-t-elle pas de cette intelligence suprême, dont les ressorts, quoique cachés à tous les yeux, n'en opèrent pas moins efficacement sur l'esprit et sur le cœur humain, que les miracles visibles de la toute-puissance de cette intelligence qui à tous les instants proportionne ses secours aux besoins de sa créature, la prépare aux plus grandes faveurs par les épreuves les plus désolantes, et fait sortir tous les véritables biens qui nous assurent la possession du bonheur céleste, de cette foule de maux apparents, qui depuis le péché d'origine ont inondé la surface de la terre.

Considérez la peinture qu'elle nous offre de l'immensité divine, de ce Dieu présent à tout, qui, d'un simple regard, embrasse tous

les êtres de la terre et des cieux, pénètre également les sentiments et les désirs, les vices et les vertus de l'humanité, quelle idée ne vous fait-elle pas concevoir de cet Etre infiniment éclairé, à qui rien ne peut être inconnu, quand elle le peint à nos yeux sous le symbole d'un magnifique diamant, dont la clarté infinie et l'immense étendue lui représentent sans cesse les divers états de l'esprit et du cœur de l'homme, les plus légers défauts ainsi que les moindres degrés de nos perfections, mais en caractères plus visibles, plus distincts, plus lumineux que ne peuvent l'être à nos regards les rayons éblouissants de l'astre qui nous éclaire?

Images de la Divinité, Messieurs, plus touchantes encore, plus vives, plus magnifiques, lorsque Thérèse nous expose les idées que Dieu lui inspire de ses bontés et de ses miséricordes infinies. C'est alors, en effet, que son cœur, rempli d'un sentiment qu'il ne peut plus contenir, tel que serait un vase plein d'une liqueur exquise dont l'excès passerait sa capacité, se répand au dehors, comme malgré lui-même, en actes de foi, d'admiration, d'amour, de reconnaissance, en tous les actes, tous les sentiments de religion dont ce cœur vraiment épris de l'amour de son Dieu est comme inondé par la surabondance des faveurs divines. De là ces transports extatiques qui lui font interrompre à tous les moments l'histoire de sa vie contemplative, dont elle est forcée de rendre un compte fidèle aux directeurs de sa conscience, ces transports dont elle ne peut arrêter la violence, qui suspendent le cours des plus beaux récits qu'elle a déjà commencés, pour laisser cette grande âme au pouvoir de son Bien-Aimé, qui s'en empare, pour ainsi dire, la ravit à ses sens, à ses occupations et à elle-même; je la vois oublier alors les détails les plus intéressants que sa mémoire lui présente, pour s'adresser, dans les termes les plus touchants et les plus vifs, à ce Dieu souverainement bon (13), dont elle ne peut se défendre de contempler la bonté infinie, en s'occupant à la décrire et à la peindre en traits de flamme; pour s'adresser encore, ainsi que les plus grands prophètes, et dans des termes ni moins forts ni moins pénétrants, à toutes les créatures de ce grand Dieu, dont elle désire, au prix de son sang, qu'il soit aussi clairement connu qu'elle le connaît elle-même.

Ici, Messieurs, je m'arrêterais inutilement à vous suggérer des réflexions que vous prévenez vous-mêmes, et qui ne pourraient tendre qu'à vous faire sentir ce qui ne vous est déjà que trop sensible, je veux dire l'injustice des préjugés du monde contre les faveurs célestes communiquées à Thérèse. Eh! quel est l'homme encore chrétien qui oserait attribuer à l'esprit de mensonge ces idées admirables, ces images frappantes qu'elle nous trace en mille endroits des attributs divins de son Epoux, de ce Jésus qu'elle aime, qu'elle adore, qu'elle contemple sans cesse avec tout le sentiment qui peut entrer dans l'âme raisonnable et chrétienne, tandis que l'Apôtre déclare à toute l'Eglise que, pour prononcer seulement avec mérite le nom de Jésus, il faut être inspiré et soutenu de l'Esprit de Dieu : *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* (I *Cor.*, XII).

2° Que si des grandes idées de cette âme éminente sur la majesté et la miséricorde divine, nous passons à l'accomplissement de ses prophéties sur des événements futurs qui ne devaient dépendre que de causes parfaitement libres, et qu'elle annonce comme lui ayant été révélés par Jésus-Christ, n'en résultera-t-il pas un nouveau degré de certitude sur la réalité des faveurs célestes dont elle s'attribue la gloire, tout humble qu'elle est? Car vous ne pouvez l'ignorer, Messieurs, c'est la connaissance certaine de cet avenir, soumis à la libre volonté de Dieu ou des hommes, qui distinguera toujours les vrais prophètes, les prophètes inspirés d'en haut, de ceux qui ne le sont pas, parce que cette science des choses librement futures n'étant réservée qu'à Dieu, dès qu'elle paraît dans les intelligences humaines, c'est visiblement Dieu même qui les éclaire et les inspire : *Testimonium enim Jesu, est Spiritus prophetiæ.* (*Apoc.*, XIX.) Or, combien de prédictions annoncées et publiées par Thérèse, sur la foi des révélations qu'elle prétendait avoir reçues de Jésus-Christ, se sont visiblement accomplies au moment qu'elle avait marqué, jusque dans les moindres circonstances qu'elle nous raconte Je sais que cette illustre vierge ne nous a pas laissé par écrit tant de connaissances prophétiques sur l'avenir qu'elle tenait de la bouche même de son Epoux, mais ce qu'elle nous a transmis de ces lumières plus qu'humaines dont elle était éclairée, ne suffit-il pas pour nous faire juger *infailliblement* quel était l'esprit qui l'animait dans ces moments de révélation divine où le grand livre de l'avenir, scellé pour le commun des hommes, s'ouvrait évidemment à ses yeux.

J'entends, en effet, la voix de ce Dieu de providence s'adresser à Thérèse, pour répondre au zèle ardent dont elle est dévorée pour la propagation de la foi et de la piété chrétienne; j'entends ce Dieu qui lui commande, malgré son état de dépendance et de retraite, de réformer l'ordre du Carmel et de le ramener à sa règle primitive : l'humilité de Thérèse ne lui permet pas d'abord de penser que le ciel la destine à commencer, beaucoup moins à consommer un si grand ouvrage; mais Dieu lui réitère ses ordres; et je la vois enfin oubliant sa faiblesse pour n'écouter que son courage, mettre la main à l'œuvre, persuadée que c'est l'œuvre du ciel qu'elle entreprend. Depuis ce moment, Messieurs, ne craignons plus pour le succès de cette grande entreprise, quelque impossi-

(13) Les paroles adressées à Dieu par la sainte, sont si belles et si fréquentes, qu'il n'est point de saint connu dans l'Eglise, si l'on excepte saint Augustin, à qui Dieu ait fait une pareille grâce.

ble qu'il nous paraisse. Dès que la sainte a publié qu'elle n'agit que sous les auspices de Jésus-Christ, et que son plan de réforme s'accomplira, le Dieu de providence qui l'inspire et qui la soutient saura, malgré toutes les puissances du monde, justifier la vérité de ses prédictions et opérer, s'il le faut, les plus grands miracles, pour favoriser les divers établissements de son Ordre.

Oui, que désormais les puissances ecclésiastiques, séculières et religieuses, que ses directeurs, que ses amis même, s'opposent de tout leur pouvoir aux projets qu'elle a formés par l'inspiration du ciel; Thérèse annonce que c'est l'ouvrage de Dieu même qu'elle est chargée d'accomplir ; que cet ouvrage, inspiré d'en haut, réussira, malgré les contradictions du monde qui doit employer la force et l'intrigue, pour en traverser le succès. Il réussit en effet, Messieurs, ce grand ouvrage dont son Dieu l'a chargée, et le premier de ses monastères s'établit dans Avila, quoi que puissent faire pour y mettre obstacle, soit les puissances ecclésiastiques qui la commandent, soit les supérieurs religieux qui la gouvernent, soit ses amis même (dont elle demande le secours et le conseil, mais sans s'astreindre à suivre leurs lumières, éclairée qu'elle est de celles de Jésus-Christ), et qui ne craignent point de traiter ouvertement ses inspirations, sa réforme, sa conduite même d'extravagance et de folie.

Que l'heureux succès de son premier établissement irrite de plus en plus ses contradicteurs, qu'ils en viennent jusqu'à soulever contre elle toute l'Espagne et la déchirer par des libelles sanglants semés de toutes parts ; jusqu'à la faire emprisonner par un décret du chapitre général de son ordre, assemblé dans la capitale du monde chrétien; jusqu'à faire annuler par le nonce apostolique, qu'ils ont su prévenir contre elle, le projet de réforme qu'elle assure lui avoir été révélé par Jésus-Christ : Thérèse, soutenue de l'inspiration divine, saura conduire au terme l'entreprise que son Dieu lui a confiée, elle prédit (14) que, dans vingt jours, elle sera libre de la captivité qui suspend le cours de ses travaux, que le pouvoir de fonder de nouveaux monastères lui sera authentiquement rendu par les puissances qui la traversent, que la religion éclairée de Philippe II, assis alors sur le trône d'Espagne, anéantira toutes les cabales des hommes contre l'œuvre du ciel commise à ses soins; que du jour même annoncé par sa prédiction, sa réforme fera dans le monde de nouveaux progrès;... et contre toute apparence humaine, au jour marqué par la prophétie de Thérèse, je vois en effet que sa liberté personnelle lui est rendue; je vois encore qu'elle reçoit le plein pouvoir de fonder des monastères réformés de son ordre; que Philippe second appuie son projet de tout le poids de son autorité royale; que le nonce apostolique rétracte l'arrêt qu'il a porté contre la pieuse entreprise de Thérèse dont il reconnaît Dieu pour l'unique auteur, et que la réforme commencée du Carmel fait visiblement, depuis le jour prédit par notre sainte, de nouveaux progrès dans le monde chrétien.

Qu'un nouvel établissement de sa réforme, destiné pour Séville, lui suscite autant d'ennemis et de contradicteurs que celui d'Avila; que ses filles calomniées dans ce nouveau monastère se voient forcées dans leur désolation de recourir à la sainte Institutrice qui les rassemble sous ses lois; qu'elle soit traitée elle-même de religieuse vagabonde, de femme inquiète et dissimulée ; qu'on lui fasse même un crime d'Etat d'un projet qui ne peut tendre qu'à la gloire de la religion; Thérèse prédit que le glorieux saint Joseph, protecteur de cette nouvelle fondation, dissipera bientôt les calomnies évidentes dont elle est affligée, que la vérité ne tardera pas à se manifester dans le plus grand jour, que les inquisiteurs à qui cette maison est déférée comme coupable des plus grands désordres, rendront parfaitement justice à ses vertus. Bientôt en effet l'innocence des filles de Thérèse est publiée avec éclat dans toute l'Espagne; la calomnie qui seule agissait contre elles se dissipe, s'évanouit comme l'ombre, et l'inquisition justifie pleinement le monastère de Thérèse établi dans Séville, des indignes accusations dont il est chargé. Peut-être, Messieurs, ma parole ne suffirait-elle pas, pour vous garantir la vérité de ces prophéties que je vous expose, mais sachez que l'Espagne entière a vu l'accomplissement parfait de ces prophéties par Thérèse, et que la traduction fidèle en notre langue de ses admirables ouvrages nous en a transmis l'indubitable vérité (15). Or qui se persuadera jamais que des révélations dont la clarté dévoilait aux yeux d'une âme l'avenir le plus impénétrable aux lumières purement humaines, puissent partir d'une autre source que de l'Esprit de Dieu même? Et faudrait-il aux esprits les moins crédules un autre témoignage, que cet esprit prophétique communiqué à cette grande sainte, pour les persuader de tant de faveurs surprenantes dont elle assure avoir été comblée par son divin Epoux : *Testimonium enim Jesu est Spiritus prophetiæ.*

3° Que sera-ce donc, mes chers auditeurs, si j'offre à vos yeux les fruits admirables et tout divins que produisent dans l'âme de Thérèse ces communications intimes dont elle prétend que Jésus-Christ l'honore? Car, quelque parfaite qu'ait paru jusqu'alors sa vie ordinaire, soit aux témoins les plus exacts de sa conduite, soit aux guides les

(14) Ces prédictions se trouvent dans les lettres 17 et 18 de la sainte, IV^e^ tome de ses *Œuvres*.

(15) J'ai suivi la traduction de M. Pélicot, docteur en théologie, pour les lettres de la sainte, et celle de M. Arnaud d'Andilly pour les traités spirituels. Si celui-ci fait dire souvent à sainte Thérèse qu'elle ne faisait rien, et que Dieu faisait tout, cela doit s'entendre des moments de faveur extraordinaires où la créature ne fait autre chose que de laisser agir Dieu.

plus éclairés de sa conscience ; il n'en est aucun qui, de jour en jour, ne remarque en elle un nouveau progrès de vertus, à proportion qu'elle est comblée de ces grâces également étonnantes par leur singularité et leur multitude, et qui semblent la distinguer comme l'épouse favorite de Jésus-Christ entre les vierges canonisées par l'Église. Elle était déjà sainte, il est vrai, et toutes les vertus chrétiennes éclataient dans sa personne, avant que l'Homme-Dieu s'établît plus particulièrement dans son âme, et qu'il y fixât plus spécialement sa demeure, afin de l'honorer désormais de sa présence, de ses entretiens fréquents et de ses plus intimes secrets; mais depuis ces moments de faveur et de grâce où Jésus-Christ daigne converser avec elle et la guider lui-même dans les voies de la plus sublime perfection, sa vertu déjà si éminente prend de nouveaux accroissements aux yeux de tous les observateurs de sa conduite, et, selon le terme de l'Ecriture, paraît se renouveler, chaque jour, comme la jeunesse de l'aigle : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* (*Psal.*, CII.)

Eh! n'est-ce pas depuis ces moments de gloire et de bonheur pour Thérèse que les vierges, compagnes de sa solitude, et les sacrés confidents de sa conscience, reconnaissent dans le cours de sa vie des vertus supérieures à tout ce qu'elle en a fait paraître jusqu'alors ? N'est-ce pas à cette époque heureuse de ses jours, que Thérèse semble, pour ainsi parler, n'être plus elle-même, et ne conserver plus rien de terrestre ni d'humain dans les actions les plus communes que lui prescrit sa règle? Oui, désormais, il suffit de la suivre à chaque pas, de considérer toutes les œuvres, de pénétrer les sentiments et les désirs de cette âme favorisée du ciel, pour juger que ce fut toujours l'Esprit divin qui lui servit de guide, et que tous les efforts de l'esprit de ténèbres pour la tromper tournèrent toujours, soit à la honte du tentateur, soit à la gloire de notre sainte.

Car, je la vois dès lors consummée d'un amour si ardent pour Jésus-Christ, qu'elle ne peut plus soutenir la peine d'exister et de vivre, et ne saurait demander à Dieu d'autre grâce que celle de souffrir des siècles entiers pour son amour, ou de mourir à l'instant qu'elle lui parle afin de le posséder désormais, sans aucun risque de l'offenser et de le perdre. Je la vois dévorée d'un si grand zèle pour le salut du monde, qu'elle donnerait mille vies pour sauver une seule âme, pour contribuer seulement à sa perfection dans le cours de cette vie mortelle. Je la vois tellement détachée d'elle-même, de tout ce qui concerne la vie du corps, qu'elle ne pourvoit qu'à regret à ses besoins les plus pressants, et que la nécessité d'y satisfaire lui arrache chaque jour, comme à saint Bernard, des soupirs et des larmes Je la vois pénétrée d'un tel mépris pour les objets d'ici-bas, pour tout ce qui n'est pas Dieu, que la scène de ce monde terrestre, pour user de ses expressions, ne lui paraît *qu'un songe*, et qu'elle ne peut regarder le ciel, sans le considérer comme *la patrie des seuls êtres vivants*, tandis que la terre où Dieu la retient encore n'est à ses yeux que *la région des morts*. Je la vois tellement dépendante de ses directeurs les moins éclairés, qu'elle ne balance point à brûler ses écrits par obéissance, qu'elle ne craint point sur leur parole de se refuser aux entretiens de son divin Époux, comme si elle craignait que le démon ne se cachât pour la tromper sous cet aspect adorable. Je la vois animée d'une foi si vive, non-seulement sur les dogmes décidés, mais sur tous les points de discipline réglés et ordonnés par l'Église, qu'elle verserait tout son sang pour soutenir le culte extérieur prescrit par cette Eglise sainte, dont elle est la fille la plus humble et la plus respectueuse ; quoique destinée à devenir une de ses plus vives lumières. Je la vois enfin, remplie d'une confiance en Dieu si parfaite, que malgré l'idée qu'elle a conçue de sa faiblesse, et qui lui est toujours présente, elle ne craint point de défier toutes les puissances de l'enfer, de les animer même à la combattre de toutes leurs forces : *Venez*, ose-t-elle dire à tous les démons, après une de ces oraisons ferventes qui lui étaient si ordinaires, *venez tous, malheureux esprits, exercez sur moi tout ce que mon Dieu vous a laissé de pouvoir pour nuire ici-bas à ses serviteurs, et voyons ce que vous pouvez contre une humble servante de Jésus-Christ* (16).

Que vous dirai-je encore, Messieurs, et que puis-je ajouter à tant de vertus qui, déjà portées par Thérèse au plus haut degré, y firent encore un progrès visible, à proportion que l'Homme-Dieu la favorisait de ses grâces. C'est, de la part de cette grande sainte, une ferveur si étonnante, qu'elle semble avoir oublié tout l'univers, et ne conserver plus que le souvenir des austérités de sa règle, qui la consolent, en quelque sorte, de l'ingratitude dont elle se croit coupable envers le Dieu qui l'honore de tant et de si magnifiques faveurs. C'est un respect si admirable pour la majesté divine, qu'après s'être humblement glorifiée de concevoir, autant qu'il est possible à l'intelligence humaine, le mystère adorable d'une seule nature et de trois personnes en Dieu, elle avoue ne pas comprendre l'audace infinie d'une créature qui ose librement et volontairement commettre la plus légère offense à l'égard d'une si puissante, d'une si redoutable majesté. C'est une ardeur si vive de plaire uniquement à Dieu, qu'elle lui promet solennellement de faire toujours ce qui lui paraîtra le plus parfait: en sorte que les conseils les plus sublimes deviennent pour elle, à chaque instant, des préceptes rigoureux. C'est pour vous peindre d'un seul trait cette grande âme, c'est de sa part un désir si violent de jouir de son

(16) Paroles de sainte Thérèse.

Bien-aimé, que malgré les consolations célestes qu'il lui fait goûter ici-bas, la vie n'est plus pour elle qu'un enfer, et l'enfer le plus terrible, parce que cette vie, dont Dieu lui défend d'abréger le cours, est le seul obstacle à la possession parfaite du divin Epoux dont elle a fait choix, et c'est ce qu'elle appelle *le divin enfer du divin amour*. Mon Dieu, quelle doit être la grandeur, l'élévation, la sublimité d'une âme qui se plaint, avec tant d'amertume, de cet enfer ineffable dont la violence du divin amour est le seul principe, après vous avoir rendu grâces, comme d'une faveur singulière, de lui avoir fait éprouver la rigueur de cet horrible enfer creusé par votre justice (17).

Voilà, Messieurs, sans entrer dans un plus grand détail, les principaux effets qui résultent, dans le cœur de Thérèse, de ces extases dont vous avez peine à vous persuader la vérité. Or, de vous demander maintenant si vous daignez ajouter foi à ces faveurs divines qui, dans cette illustre vierge, furent la source et le soutien de tant d'admirables vertus, dont l'ensemble fut si rarement communiqué aux plus grands saints, surtout dans le degré de perfection où elle les porta ; de vous demander si les fantômes de l'imagination humaine, si les illusions de l'esprit d'erreur et de mensonge, vous paraissent encore capables d'élever une âme à ces vertus sublimes, telles que la grâce la plus puissante les produit à peine dans les cœurs les plus détachés d'eux-mêmes, et les plus attachés à Jésus-Christ ; c'est, chrétiens, une de ces questions que je me garderai bien de vous adresser à la suite de l'exposé frappant des vertus qui ont signalé notre illustre sainte, parce que je ne pourrais soupçonner encore de pareilles idées dans vos esprits, sans déshonorer tout à la fois et la raison humaine qui vous éclaire, et plus encore la religion céleste qui vous conduit; religion dont le divin Auteur vous apprend que c'est par la bonté des fruits que la bonté de l'arbre doit se reconnaître. *Ex fructu arbor agnoscitur.* (*Matth.*, XII.)

4° Vérité incontestable des révélations de Thérèse et de ses communications intimes avec l'Homme-Dieu ; vérité, Messieurs, qui vous deviendra sensible jusqu'à l'évidence, si vous considérez l'examen rigoureux qu'elle voulut que l'on fît encore de cette suite de merveilles qui s'opéraient dans son âme, et dont elle prit pour juges les plus saints et les plus savants personnages qui florissaient alors dans l'Eglise d'Espagne. Car tels furent toujours, malgré les faveurs qu'elle recevait du ciel, les humbles sentiments de Thérèse, qu'elle ne cessait de se défier d'elle-même, jusqu'à l'excès, et de son peu d'intelligence dans les voies de Dieu ; qu'elle cessait de se croire si peu digne des moindres faveurs de l'Epoux céleste, que rien ne pouvait la rassurer sur son état, ni la délivrer du soupçon dont elle était sans cesse agitée, que l'esprit de ténèbres, par la permission divine, se transformait en ange de lumière pour la séduire. Vainement les sacrés confidents de ses secrets, prévenus de la sincérité, de la candeur qui caractérisait son âme, et dont elle ne s'écarta jamais, s'efforcent de calmer des craintes dont il n'est pas en son pouvoir de se distraire, parce que leur unique principe est une humilité profonde, qui préside à toutes ses démarches. Que Jésus-Christ daigne même lui apparaître pour dissiper ses pieuses frayeurs, pour lui adresser les mêmes paroles qu'il employa pour rassurer ses apôtres intimidés de sa présence : Ne craignez rien, non ce n'est point un fantôme, c'est moi que vous voyez, *Ego sum, nolite timere* (*Matth.*, X)', s'il ne fallut que ce peu de paroles pour rassurer à l'instant les disciples de l'Homme-Dieu, elles ne suffiront point pour calmer entièrement la conscience de Thérèse, et pour anéantir tous ses doutes. Que par un trait de bonté ineffable et incompréhensible, Jésus-Christ daigne ajouter encore : « Oui, ma fille, c'est moi qui vous parle, qui vous honore de ma présence et de mes entretiens, c'est moi qui vous conduis, qui opère dans votre âme ces effets extraordinaires qui font le sujet de vos peines; eh! pouvez-vous croire que je laisse à l'esprit de mensonge tant de pouvoir sur mes vrais adorateurs ; n'appréhendez donc point, je ne vous abandonnerai jamais, *noli timere*, » la forte impression que produit sur l'âme de notre sainte une si grande faveur, dissipe, il est vrai, pour un temps ses inquiétudes les plus vives; mais par une sorte d'incrédulité que j'oserais presque traiter d'imperfection et de faiblesse, si je n'en respectais la source, Thérèse ne se rend point encore. Chose étonnante ! il faut plus que la parole du divin Epoux, pour rendre à son âme ce calme parfait qui la laisse désormais marcher sans crainte dans les routes périlleuses où l'esprit de Dieu la conduit.

Elle prend donc le parti, après avoir conjuré son Dieu par les oraisons les plus ardentes de la conduire à lui par une autre voie, elle prend le parti, plus sûr encore à son gré, d'exposer sans nulle réserve l'état de son âme à des hommes également savants et judicieux, à des saints déjà renommés dans l'Eglise d'Espagne par leurs vertus et leurs lumières sur la spiritualité la plus sublime, et dont les décisions, à parler moralement, ne sauraient confondre dans elle l'esprit de mensonge et de ténèbres avec l'Esprit de lumière et de vérité. Un Pierre d'Alcantara, un François de Borgia, un Maître d'Avila, quels noms, Messieurs, et quels hommes devant Dieu ! Or c'est à ces grands

(17) Dieu voulut que la sainte sentît quelques moments la violence du feu réservé aux réprouvés, pour augmenter de plus en plus son horreur pour le péché, et c'est ce qu'elle regardait comme une des plus grandes faveurs qu'elle eût reçues du ciel.

hommes, à ces excellents guides dans la voie du ciel, que Thérèse a recours pour éclaircir ses doutes, pour faire évanouir ce reste d'inquiétude qui porte encore la désolation dans son âme. Elle consulte ces habiles maîtres que la Providence semble envoyer vers elle au gré de ses désirs, elle se soumet à leurs décisions, comme si elle n'était qu'un enfant novice encore dans les voies de Dieu. Elle expose avec toute la clarté et l'exactitude dont elle est capable ce qu'il y a de plus secret dans son âme aux yeux pénétrants de ces directeurs illustres, déterminée, quoi qu'ils puissent prononcer sur son état, à suivre leurs arrêts comme autant d'oracles.

Vous concevez sans moi, Messieurs, quelle dut être l'attention de ces grands maîtres de la vie intérieure pour examiner, pour approfondir cette âme distinguée qui les honorait de la plénitude de sa confiance, avant que de porter leur jugement sur la vérité ou l'illusion des faveurs divines dont elle exposait le détail à leurs yeux; vous ne doutez pas qu'ils n'aient mûrement réfléchi sur toutes les circonstances de la conduite de Thérèse envers Dieu, et de la providence particulière de Dieu sur toute la vie de cette illustre vierge; qu'ils n'aient mis en œuvre tout ce qu'ils avaient de capacité, de lumières et de talents, pour ne rien avoir à se reprocher au tribunal de Dieu, de l'Eglise et du monde, dans la cause importante dont on les faisait les arbitres suprêmes.

Or apprenez, Messieurs, ce que vous ignorez peut-être encore, c'est qu'entre ces grands hommes consultés par Thérèse, sur les choses merveilleuses qui s'opéraient dans son âme, il n'en est aucun qui ne la tranquillise, qui ne la console, qui ne lui atteste que c'est Dieu lui-même qui agit en elle, et qu'il ne peut y avoir que son Dieu qui la gratifie de ces extases, de ces visions étonnantes, qui depuis trop longtemps sont l'objet de ses craintes; aucun qui ne lui ordonne de tout son pouvoir de persévérer dans l'oraison dont elle est fortement tentée d'abandonner l'exercice, et de se laisser conduire enfin, sans résister davantage, au mouvement impétueux de l'Esprit divin qui l'entraîne, qui veut régner sur son âme en maître absolu, et la gouverner désormais à son gré : *Spiritus ubi vult spirat.* (*Joan.*, III.)

Décision la plus capable sans doute, vu le mérite distingué de ceux qui la prononcent, de rassurer notre sainte sur le présent, d'apaiser même tous les orages qui pourraient à l'avenir renouveler ses troubles, si Jésus-Christ, qui la destinait à devenir dans son Eglise comme le chef des spirituels et des contemplatifs du monde chrétien, n'avait permis qu'elle portât la défiance encore plus loin sur les merveilles qui s'opéraient en elle; le Dieu qui l'inspire et qui la conduit permet donc que le trouble persévère dans cette grande âme, malgré le jugement des ministres de son Eglise les plus consommés dans les voies de la perfection, et qu'elle emploie de nouveaux moyens pour faire cesser enfin les frayeurs désolantes dont sa conscience est agitée; c'est-à-dire, Messieurs, que le divin Epoux veut qu'il soit comme impossible à des esprits judicieux de soupçonner l'illusion dans les faveurs dont il a dessein d'honorer son Epouse, jusqu'au moment où, après la plus longue extase qu'elle eût encore éprouvée (18), elle passera toute pure de la terre au ciel.

Quelle que soit la sainteté des hommes, se dit à elle-même cette humble servante de Jésus-Christ, quelque connaissance qu'ils aient acquise de la vie spirituelle et mystique, quelque expérience même des opérations de Dieu sur les âmes qu'ait pu leur acquérir l'exercice du sacré ministère, ils ne sont point incapables de se tromper, parce qu'il se peut faire qu'ils ne soient pas assez versés dans la science des livres divins et des dogmes proposés à la foi du monde chrétien, pour se garantir eux-mêmes de toute erreur dans leurs jugements. J'aurai donc recours, pour bannir de mon cœur tout sujet de crainte, aux théologiens les plus profonds, aux maîtres les plus célèbres dans les universités d'Espagne, à ces docteurs sans cesse occupés de la méditation et de l'enseignement des grandes vérités qui font l'objet de la créance et chrétienne et catholique. Dès que la conduite de Dieu sur moi n'offrira rien à leurs regards qui ne soit conforme aux livres saints et à la doctrine invariable de l'Eglise, je peux me tranquilliser alors et me répondre sans présomption que c'est vraiment l'Esprit de Dieu qui me conduit, et non pas l'esprit de mensonge.

Tel est, Messieurs, le projet plein de sagesse imaginé par Thérèse, afin de se rassurer de plus en plus elle-même sur la singularité de la conduite divine à son égard. Elle fait donc choix, pour la juger, de l'ordre le plus distingué de son temps dans l'Espagne, par le nombre et la célébrité des docteurs dont il avait jusqu'alors enrichi l'Eglise (je parle de l'ordre illustre de Saint-Dominique); c'est à ce grand ordre, fécond en théologiens habiles, qu'elle adresse avec confiance non-seulement l'exposé le plus fidèle de sa vie ordinaire et commune, mais le détail le plus circonstancié des opérations extraordinaires qu'elle éprouve dans ses oraisons extatiques, et des effets admirables qu'elles produisent dans son âme, malgré la continuité de ses défiances. Cependant chrétiens, le dirai-je, et pourrez-vous m'en croire? Non, ces théologiens aussi subtils que profonds, ces esprits accoutumés à démêler les erreurs les plus spécieuses, les plus imperceptibles, et à les confondre, soit par les traits de l'Ecriture, soit par la force du raisonnement, ces religieux éminents en doctrine, uniquement assemblés pour l'examen des craintes de Thérèse sur l'état présent de son âme, non, ces hommes pourvus de toute l'érudition qui les rend aussi infaillibles que

(18) L'extase qui précéda la mort de sainte Thérèse dura quatorze heures.

des hommes peuvent l'être pour juger en pareille matière, ne soupçonnent pas même, à la lecture des écrits de notre sainte, qu'elle puisse être animée d'un autre esprit que de l'Esprit de Dieu.

Eh! que peut-elle craindre encore, s'écrient d'une voix unanime ces illustres personnages, dès qu'elle sort de ses oraisons toujours plus humble, toujours remplie d'une nouvelle horreur pour le péché, d'un nouveau zèle pour la gloire de Jésus-Christ et la propagation de son Eglise? qu'elle cesse de s'inquiéter désormais, de s'alarmer sur son état; non il ne peut y avoir d'illusion dans ce qui se passe en elle d'extraordinaire et de merveilleux; et les effets étonnants qu'elle nous expose ne sauraient provenir que de l'esprit sanctificateur qui daigne visiblement la diriger lui-même, et la conduire à la perfection par des voies peu connues jusqu'ici dans le monde chrétien. C'est à quoi se réduit le jugement solennel des plus illustres enfants de saint Dominique, choisis par Thérèse pour prononcer définitivement sur l'état de son âme, sur la nature de cette oraison extraordinaire qui, malgré les paroles consolantes de Jésus-Christ adressées à cette épouse bien-aimée, fait encore l'objet de ses inquiétudes et de ses peines.

Or fut-il jamais un jugement plus capable de rassurer dans ses craintes l'âme la plus humble, la plus timide, et de faire succéder le calme et la tranquillité à ses incertitudes et à ses peines? C'est ainsi, Messieurs, que vous en jugez et qu'en jugera toujours le monde raisonnable et chrétien; mais notre sainte ne croit pas devoir encore goûter tranquillement les faveurs célestes, qui, malgré elle-même, font l'objet de ses frayeurs; elle porte le soupçon et la défiance sur ce qui se passe en elle, aussi loin et plus loin peut-être que ne feraient les esprits les moins crédules sur les opérations merveilleuses de la grâce. Vous me demandez quelle peut être encore la source de ses craintes, après la décision des théologiens les plus habiles qui la rassurent? Ah! mes chers auditeurs, que les saints (surtout quand le ciel les a pourvus d'une intelligence supérieure) sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes, dès qu'il s'agit pour eux de s'assurer, autant qu'il est possible, s'ils sont en grâce avec le Dieu qu'ils aiment, du moins qu'ils s'efforcent d'aimer; avec ce Dieu de bonté et d'amour, qui fait ici-bas tout leur bonheur; dès qu'ils veulent connaître, dans l'incertitude où les précipite la délicatesse de leur conscience, si c'est l'esprit de ténèbres qui les égare, ou bien l'Esprit de Dieu qui les conduit. Thérèse appréhende sans doute que le tribunal religieux, dont sa volonté propre a fait choix pour la juger, et dont elle a reçu l'arrêt le plus favorable, le plus propre à lui rendre la paix, ne soit pas aussi éclairé du ciel sur la vie intérieure et mystique, que les tribunaux établis par le souverain Pontife pour prononcer sur de pareils sujets.

Mais la première inquisition d'Espagne, l'inquisition de Madrid toujours sévère sur ce qui pourrait porter atteinte à la foi de l'Eglise catholique, et introduire l'esprit d'illusion dans les exercices de la piété chrétienne, ce tribunal dont la sévérité même lui paraît assurer l'empire de la foi romaine dans le sein de sa patrie, ce tribunal redoutable aux moindres erreurs, et ordinairement inaccessible à tous les égards humains, lui semble destiné de Dieu pour bannir enfin de sa conscience toutes les craintes qui l'ont alarmée jusqu'alors. C'est donc à ce tribunal inexorable dans ses arrêts, sur les divers ouvrages soumis à ses jugements (19), que Thérèse désire encore que soit présentée l'histoire fidèle de sa vie, qui avait déjà subi l'examen de tant de grands hommes. Ne craignons point ici, chrétiens, pour les écrits de Thérèse, ce tribunal rigoureux et inflexible; bénissons au contraire le Dieu qui lui inspire le dessein d'y recourir dans ses doutes, puisque c'est de ce tribunal que sa cause, qui est celle de Jésus-Christ, sortira, pour ainsi parler, plus pure encore, plus exempte du moindre reproche et du plus léger soupçon d'erreur, puisque c'est de ce tribunal que Thérèse sortira elle-même tranquille et rassurée désormais contre l'esprit de mensonge et d'illusion, dont elle craignait les piéges dans tout ce qui se passait en elle d'extraordinaire et de merveilleux; puisque c'est enfin de la décision de ce tribunal, dont Thérèse a fait choix pour la juger, qu'elle osera conclure qu'il lui est permis de se livrer sans crainte à l'Esprit divin, et qu'en effet elle s'y abandonnera comme un enfant docile, jusqu'au dernier terme de ses jours.

Or, après tant de preuves sensibles de la vérité des faveurs célestes attribuées à Thérèse, permettez-moi, chrétiens, de le dire ici : non, je ne concevrai jamais l'obstination de ces esprits mondains qui, se piquant encore de christianisme, osent cependant révoquer en doute la vérité de ces dons divins dont Jésus-Christ a daigné récompenser la ferveur de son épouse, et je ne crains point d'avancer que de tels esprits qui se donnent pour chrétiens et pour catholiques, sont bien près du mépris le plus formel pour les décisions authentiques de l'Eglise; de ce mépris, qui, au jugement de Dieu et des hommes, fait les hérétiques et les réprouvés. Car enfin, cette Eglise infaillible dans ses jugements, et que vous reconnaissez pour mère; cette Eglise établie par Jésus-Christ, pour préserver la spiritualité chrétienne de l'illusion et de l'erreur, ainsi que pour frapper d'anathème toute hérésie qui ose attaquer la foi; cette Eglise qui dans tous les siècles, depuis sa naissance, a banni

(19) Le P. Dominique Bagnès remit tous les écrits de Thérèse au saint office de l'inquisition de Madrid.

de son sein tant de sectes de visionnaires et de faux illuminés, qui détruisaient la saine piété dans le cœurs des vrais fidèles, en leur traçant le chemin d'une perfection imaginaire ; cette Eglise romaine dont nous avons le bonheur d'être les disciples et les enfants de la foi, elle a prononcé non par un jugement dogmatique, mais par une conduite comme équivalente à ses jugements, sur la source divine des révélations et des extases qui ont distingué la séraphique Thérèse.

N'est-ce pas en effet l'Eglise de Rome qui, depuis deux siècles a placé solennellement cette vierge sur les autels, en la mettant au nombre des plus grands saints qu'elle révère et qu'elle propose à la vénération publique ? N'est-ce pas l'Eglise qui a non-seulement approuvé, mais canonisé pour ainsi dire la solidité de sa dévotion et la sublimité de sa doctrine, en voulant que l'une et l'autre fussent regardées par les fidèles comme quelque chose de surnaturel et de plus qu'humain ? n'est-ce pas l'Eglise qui a commandé et qui commande encore à ses ministres, de solliciter auprès du Dieu qu'ils adorent et qu'ils immolent chaque jour, de solliciter ardemment comme une double grâce que leurs esprits soient éclairés de la doctrine lumineuse de Thérèse, et leurs cœurs ranimés par la ferveur admirable de sa piété : *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur, et piæ devotionis eruditamur affectu* (20). Elle a donc cru, cette Eglise, infaillible dans le culte solennel qu'elle rend aux saints (21), et elle continue de croire que les extases, les ravissements, les visions de Thérèse ne furent point les effets d'une imagination vive et ardente, mais le fruit des faveurs vraiment célestes dont Jésus-Christ daignait honorer cette incomparable vierge : elle a donc cru que sa doctrine, dont elle recommande à ses enfants de se nourrir, n'avait pu lui être inspirée que par l'Homme-Dieu qui s'était chargé de l'éclairer lui-même ; et que l'esprit d'illusion n'eut jamais de part à ses faveurs étonnantes dont elle nous fait, dans ses écrits, de si grands et de si magnifiques tableaux.

Or dès qu'un chrétien n'a pas encore renoncé sa foi, dès qu'il ne s'est pas mis au rang de ces prétendus philosophes du siècle qui citent les opérations de Dieu les plus relevées au tribunal de leur faible raison, et qui refusent de croire tout ce qui passe leur conception et leurs lumières ; comment se croira-t-il permis de soupçonner d'erreur des grâces extraordinaires, appuyées sur l'autorité des témoins les plus authentiques, des témoins les plus difficiles à séduire, soit à raison de leur capacité et de leur expérience, soit à raison du pouvoir souverain que l'humble docilité de Thérèse leur donnait sur chaque moment de sa vie et sur tous les exercices de sa piété ? comment se croira-t-il permis de confondre avec les superstitions et les effets de l'imagination humaine, des grâces justifiées par le tribunal le plus sévère dans ses décisions, surtout de tout ce qui pourrait être suspect en matière de piété comme en matière de foi ; des grâces enfin révérées et autorisées équivalemment par le suffrage de l'Eglise elle-même ? Je le sais, Messieurs, que l'Eglise ne nous propose pas la vérité des révélations et des extases de Thérèse comme un article particulier de notre foi ; mais du moins ne nous fait-elle pas hautement entendre, cette Eglise sainte, quelle est sa pensée sur un point si important, dès qu'elle approuve, dès qu'elle consacre par des éloges adressés à tous les fidèles, les écrits et les vertus de Thérèse ? Vertus, écrits, également admirables, et dont l'excellence provenait visiblement de ses communications intimes avec l'Homme-Dieu.

Cependant, me direz-vous, de telles faveurs sont si rares, si extraordinaires dans le monde chrétien, que jusqu'au siècle de Thérèse, elles étaient comme inouies dans l'Eglise ; et de là ce soulèvement général des divers états du monde contre la vérité de ses extases et de ses ravissements, dès que le bruit s'en fut répandu dans l'Espagne. Ah ! chrétiens, peut-être ne sont-elles pas aussi ordinaires que vous le pensez, ces faveurs divines qui vous étonnent jusqu'à vous paraître incroyables dans l'illustre Thérèse, malgré l'autorité de son témoignage, confirmé par la conduite de l'Eglise. Eh ! qui de nous en effet, sans une lumière divine, peut être instruit du commerce du ciel avec la terre ? Qui de nous peut savoir ce qui se passe dans cet univers entre Dieu et l'âme vraiment chrétienne, quand il plaît à ce Dieu d'amour et de bonté d'élever sa créature au-dessus d'elle-même, et de l'honorer de la révélation de ses secrets ? Combien de ces dons célestes versés dans une infinité d'âmes par les profusions de l'Esprit divin, ne seront jamais connus que de cet esprit d'où ils procèdent, et doivent demeurer pour l'Eglise même, dans un éternel oubli, parce qu'il ne plaira pas à cet Esprit de sagesse de les faire connaître au monde, comme il a permis, comme il a voulu même (22), par une Providence particulière que le monde connût les grâces merveilleuses dont il décorait par avance la mission extraordinaire, et pour user de ce terme, l'Apostolat de Thérèse.

Je veux cependant avec vous, Messieurs, que ces faveurs celestes dont Thérèse fut honorée, soient aussi peu communes dans l'Eglise que vous aimez à vous le persuader ; pourquoi ne sont-elles pas plus répandues, dois-je ici vous le dire ? est-ce donc que notre Dieu regarderait comme au-dessous de sa grandeur et de sa majesté infinie, de

(20) Dans l'oraison de l'Eglise pour la fête de sainte Thérèse.

(21) A peine se trouve-t-il quelques théologiens qui ne connaissent dans l'Eglise cette sorte d'infaillibilité.

(22) Thérèse se plaignant à Jésus-Christ que les faveurs dont il l'honorait fussent devenues publiques, il lui fut répondu qu'il l'avait voulu ainsi pour lui concilier l'estime du monde, nécessaire à l'accomplissement de ses desseins sur elle.

converser avec ses disciples, et de les élever jusqu'à lui par la sublimité de la contemplation de l'extase, du ravissement, du vol de l'âme et de tant d'autres faveurs dont il combla Thérèse? Non, sans doute, chrétiens, ce n'est point là, si j'ose ainsi m'exprimer, le caractère de notre Dieu; depuis près de trois mille ans la Sagesse incréée nous a fait entendre par la bouche de Salomon, que ses délices et ses plus chères délices seront toujours d'habiter, de converser en frère et en ami avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII.) Si donc Jésus-Christ paraît de nos jours se communiquer si rarement aux disciples de sa religion, c'est, hélas! qu'il n'est que trop rare de trouver parmi eux des âmes aussi recueillies, aussi éprises de l'exercice de l'oraison, des âmes aussi nobles, aussi relevées dans leurs sentiments, des âmes aussi détachées du monde, aussi assidues à se présenter devant la majesté suprême, que l'était notre sainte, malgré les rebuts apparents que son Dieu jugeait nécessaires pour éprouver sa constance. C'est qu'enfin rien n'est moins commun dans le christianisme, que des chrétiens aussi mortifiés, aussi ennemis de leurs corps et de toutes les satisfactions des sens que le parut l'illustre Thérèse dans tout le cours de sa vie mortelle. C'est, dis-je, au trop petit nombre de ces âmes sans cesse attentives à plaire à Dieu, à ne plaire qu'à lui seul, qu'il faut uniquement s'en prendre, si la communication des faveurs divines devient plus rare de jour en jour dans l'Eglise de Jésus-Christ. Car, d'espérer, nous dit Thérèse elle-même, que l'on goûtera soit dans le siècle, soit dans le cloître, les grâces, les consolations attachées au commerce de la créature avec son Dieu, par la voie de la prière, tandis que l'on sera toujours également attaché à soi-même, toujours avide des faux biens de la vie, toujours amateur de sa gloire, toujours esclave de ses commodités et de mille vains désirs suggérés par l'amour-propre; prétendre s'attirer quelque regard favorable de la part d'un Dieu crucifié et anéanti, en lui présentant au pied de l'oratoire un cœur esclave des vanités et des plaisirs de la terre, c'est, nous dit cette illustre amante de Jésus-Christ, aspirer à des faveurs chimériques, et attendre du Dieu de sainteté des grâces qui ne pourraient que le dégrader lui-même.

Mais quoi! pourrait me dire encore un certain monde, est-il croyable que l'Homme-Dieu, depuis le moment de sa résurrection glorieuse, daigne ainsi descendre de son trône, quitter en quelque sorte les délices du ciel pour se communiquer à de faibles créatures, jusqu'à les admettre en quelque sorte à sa familiarité même? et moi, Messieurs, fondé sur toutes les idées que la religion me donne de l'Homme-Dieu, je réponds à ce monde si difficile à persuader sur la vérité de ces vertus singulières dont il s'agit : mais a-t-il donc changé de sentiments pour ce genre humain, ce Dieu de gloire et de majesté, depuis le triomphe éclatant de sa résurrection? et n'est-il pas toujours, depuis ce grand jour, le Dieu de bonté, de douceur, de miséricorde et de clémence, qui, depuis l'origine des temps, n'a pas dédaigné de se communiquer à ses élus, de les instruire de ses volontés, de leur annoncer ses ordres, soit par lui-même, soit par le ministère de ses anges? n'est-il pas toujours le même Dieu, qui daigna faire entendre sa voix à nos premiers pères, pour leur intimer le seul précepte qu'il voulût leur prescrire; et dès qu'ils eurent osé l'enfreindre, pour leur reprocher le crime de leur désobéissance, dont la tache, suivant les décrets divins, devait passer à tous leurs descendants? N'est-il pas toujours le même Dieu qui daigna parler aux Noé, pour leur tracer la construction de l'arche, qui devait sauver les débris de la nature humaine; aux Abraham, pour leur prédire les bénédictions éternelles, qui de race en race devaient tomber sur leur postérité la plus reculée; aux Moïse, aux Aaron, aux Samuël, pour leur dicter les commandements dont la pratique devait sanctifier son peuple; aux David, aux Salomon, à tous les rois selon son cœur, pour les remplir de la sagesse nécessaire au gouvernement de Juda et d'Israël; le même Dieu enfin, qui révéla ses secrets à tant de prophètes, envoyés vers Israël, dont les écrits visiblement inspirés d'en haut, et transmis jusqu'à nous par une tradition infaillible, dès que nous les méditons avec un esprit de foi, nous remplissent encore aujourd'hui du plus sublime enthousiasme qui les animait eux-mêmes.

Or, si telle fut la conduite de Dieu à l'égard des hommes sous la loi de Moïse, et même sous la loi de nature, avant qu'il daignât se revêtir de notre chair, pour se rendre visible à nos yeux et nous honorer de son divin commerce; aurait-il aujourd'hui moins de bonté et d'amour pour l'humanité, et son cœur aurait-il changé de sentiments pour les hommes, depuis qu'il est devenu leur frère, leur ami, leur Sauveur, en se faisant homme lui-même? Quelle que soit en effet la gloire de ce Dieu ressuscité, assis maintenant à la droite du Père céleste, il n'en est pas moins encore ce Dieu de grâce et de miséricorde qui, dans le cours de sa vie mortelle, ne dédaigna pas de converser avec les publicains et les pécheurs; ce Dieu, à qui son amour pour l'homme inspira le moyen admirable d'être sans cesse sur la terre, aussi réellement qu'il est dans le ciel, par l'institution du sacrement adorable de l'Eucharistie. Pourquoi donc m'étonnerais-je que celui qui s'est abaissé, jusqu'à s'entretenir ici-bas avec les Zachée, les Madeleine, les femmes de Samarie, avec les disciples les plus remplis d'imperfections et de défaut; que celui qui s'abaisse encore tous les jours jusqu'à pénétrer, par le moyen de son auguste sacrement, dans les cœurs les plus profanes, ne croie pas dégrader l'élévation infinie de son Etre divin, en se communiquant à ses créatures, dans la ferveur de

l'oraison, surtout quand il s'agit de ces âmes pures et saintes, telle qu'était celle de Thérèse; de ces âmes dont les attentions infinies à lui plaire les rendent vraiment dignes, autant qu'il est possible de l'être, que l'Homme-Dieu répande sur elles les plus sublimes et les plus éminentes faveurs?

Non, Messieurs, j'ose le dire, de pareilles objections sur la vérité des extases et des ravissements de Thérèse n'étonneront jamais que des esprits faibles, que des hommes peu chrétiens, du moins peu catholiques dans leurs sentiments; que des hommes peu éclairés sur le fonds et l'esprit de leur religion; sur la nature et les attributs infinis du Dieu qu'ils adorent; que des hommes qui n'ont point su réfléchir sur la conduite toujours aimable, dont la sagesse incréée ne se départit jamais envers le genre humain, et qui doit singulièrement paraître à l'égard de ces âmes choisies, qui font sur la terre tout leur bonheur de sa présence et de sa conversation divine.

Mais que fais-je, chrétiens, ne me suis-je pas déjà trop étendu sur l'importante vérité que je vous expose, et ne m'accuseriez-vous pas, avec raison, de porter le soupçon trop loin, sur le peu de foi que l'on ajoute dans le monde aux grâces merveilleuses dont le ciel a honoré l'illustre Thérèse, si je paraissais vous soupçonner encore de ne donner pas à ses révélations, à ses ravissements, à ses extases, toute la créance qui leur est due? Qu'il me soit donc permis de fixer ici les bornes de mon raisonnement contre l'incrédulité de quelques mondains sur les faveurs étonnantes dont elle fut honorée par son divin Epoux, et de passer à des idées plus convenables sans doute pour le grand nombre des chrétiens à qui je parle.

Les faveurs extraordinaires dont le ciel a comblé Thérèse, malgré leur singularité, n'en sont pas moins croyables au tribunal même de la sagesse du monde; vous venez de le voir. Je dis encore que les vertus distinctives de Thérèse, malgré leur sublimité, n'en sont pas moins des devoirs, et des devoirs essentiels pour le commun même des chrétiens du monde; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lorsque j'ose présenter Thérèse pour modèle au commun même des chrétiens du monde, ce n'est point, Messieurs, l'assemblage de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, qui ont brillé dans cette vierge vénérable, que je prétends proposer ici à l'hommage de votre imitation, mais seulement les vertus singulières et distinctives qui l'ont signalée et caractérisée, pour ainsi dire, entre les saintes que l'Eglise révère, et dont elle célèbre solennellement la fête. Qu'elle ait accompli en effet dans le plus haut degré de perfection les vœux de pauvreté, de virginité, d'obéissance, ces vœux qui l'avaient consacrée tout entière à Dieu, au pied des autels, c'est une sorte de mérite qui lui fut commun avec une infinité de vierges qui la précédèrent, de vierges qui vécurent de son temps, et qui la suivirent et la suivront encore dans la carrière de l'état religieux, dans cette carrière où Dieu l'avait conduite comme par la main, malgré la résistance du plus tendre des pères dont elle ne put vaincre les sentiments, que par une fuite généreuse, qu'elle jugea nécessaire pour obéir aux ordres du ciel. Que dans cet état de dépendance religieuse, dont elle s'était fait volontairement esclave, elle se soit montrée humble et docile aux moindres désirs de ses supérieurs, dans tout ce qui concernait la vie commune, et de ses guides spirituels dans les voies de la plus sublime perfection à laquelle Dieu l'appelait sans cesse par les plus puissants attraits de sa grâce; qu'elle ait paru enfin dans tout le cours de sa vie, d'une reconnaissance sans bornes pour les moindres services qu'on pouvait lui rendre; qu'elle se soit montrée charitable et compatissante jusqu'au degré suprême pour tous les maux qui parvenaient à sa connaissance, et auxquels il lui était possible et permis de remédier; c'est, chrétiens, ce qui ne distingue pas encore assez notre sainte de tant d'autres vierges canonisées par l'Eglise, et dont les vertus éminentes sont tous les jours proposées à notre imitation par l'Eglise romaine et catholique, dont nous avons le bonheur d'être les membres.

Ce qui m'a donc paru distinguer singulièrement Thérèse et la caractériser, pour ainsi dire, parmi tant d'héroïnes chrétiennes à qui l'Eglise rend un culte public et solennel, ce sont, Messieurs, trois grands traits de christianisme dont nulle vierge, avant celle dont je parle, n'avait offert au monde un si parfait modèle; je veux dire un esprit d'oraison et de prière, un esprit de mortification et de souffrance, un esprit de travail et de zèle. Esprit d'oraison et de prière qui la portait à converser sans cesse avec son Dieu; esprit de mortification et de souffrance qui entretenait dans ce grand cœur un désir ardent de vivre et d'expirer sur la croix de son Dieu; esprit de travail et de zèle dont elle était comme dévorée pour le salut du monde et pour la gloire de son Dieu. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, quelles sont les admirables vertus qui, considérées dans le degré sublime où Thérèse les porta malgré les plus solides raisons qu'elle paraissait avoir de s'en dispenser, m'ont paru former le caractère et comme le tableau distinctif de cette grande sainte. Or, c'est pour vous persuader la pratique de ces éminentes vertus, qui seront toujours pour vous, comme pour moi, des devoirs essentiels, et qui constituent en quelque sorte le fond même du christianisme, que j'ai cru devoir proposer Thérèse pour modèle au commun même des chrétiens du monde.

Ce n'est pas que l'autorité de l'Evangile ne fût ici plus que suffisante pour vous convaincre au moins de la réalité essentielle de ces devoirs prescrits à tous les enfants de l'Eglise, car n'est-ce pas cet esprit d'oraison

et de prière que Jésus-Christ nous commande par lui-même, quand il annonce à tous les disciples de sa religion, qu'il faut prier et prier sans cesse pour échapper aux périls de l'éternité et pour se faire ouvrir les portes du ciel? *Oportet semper orare et non deficere.* (*Luc.*, XIII.) N'est-ce pas cet esprit de mortification et de souffrance que Jésus-Christ nous intime à tous par son Apôtre, quand il nous déclare hautement par sa voix que l'on ne saurait être du nombre des hommes prédestinés par le Père céleste, si l'on ne retrace pas dans sa personne l'image de son Fils crucifié pour le salut du monde? *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (*Rom.*, VIII.) N'est-ce pas cet esprit de travail et de zèle pour le salut des hommes que Dieu prétend nous inspirer et mettre au rang de nos devoirs, quand il annonce par la bouche du Sage, à tous les disciples de sa loi, que chacun d'eux est solidairement chargé du salut de ses semblables? *Et mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII.) Il ne faudrait donc, chrétiens, que le simple texte de l'Ecriture pour vous animer vous-mêmes à l'exercice de ces vertus que vous admirez singulièrement dans Thérèse, et qui sont en effet les vertus singulières dont la sainteté de cette épouse de Jésus-Christ a tiré son plus grand lustre aux yeux du monde; mais, quelle que soit la force et l'autorité de l'Ecriture sur ces devoirs formellement prescrits à tous les hommes par la religion de l'Homme-Dieu, j'ai cru découvrir dans l'exemple de cette célèbre sainte que je vous prêche une force particulière pour vous persuader la pratique de ces vertus si peu connues du monde, quoique généralement commandées à tous les chrétiens. Comment et pourquoi? me demanderez-vous : le voici. C'est qu'il m'a paru qu'il ne fallait que l'exemple de Thérèse pour anéantir généralement tous les prétextes dont peut s'autoriser le chrétien du monde pour éluder ces trois grands devoirs qui seront toujours l'âme et le fond de la religion, je veux dire l'esprit d'oraison et de prière, l'esprit de mortification et de souffrance, l'esprit de travail et de zèle, si rares de nos jours dans le christianisme. Nouvelle attention, s'il vous plaît.

1° En effet, Messieurs, pour m'expliquer d'abord sur cet esprit d'oraison et de prière qui distingua Thérèse, et dont vous vous croyez dispensés, tout commandé qu'il est aux vrais disciples de Jésus-Christ de quelque rang qu'ils puissent être, qu'il me soit permis de vous citer au tribunal d'une conscience droite et sincère, telle que je suis en droit de supposer la vôtre. De bonne foi, que pourrez-vous alléguer de raisonnable et de sensé pour répondre sur ce point au grand exemple de l'illustre Thérèse, que je vous oppose? Serait-ce l'ennui, le dégoût que vous éprouvez dans cet exercice divin qui fait converser la créature avec son Dieu, et rapprocher en quelque sorte l'homme faible et fragile de l'Etre souverain et tout-puissant? Serait-ce la multitude et l'importance des affaires dont vous êtes chargés dans votre état selon le monde, et qui semblent conspirer pour ainsi dire à vous ravir tous les moments de penser à Dieu et de vous occuper des devoirs de sa religion? Serait-ce enfin la vivacité d'un esprit distrait, d'une imagination dissipée qui ne sait point se fixer sur la terre à des objets purement spirituels et célestes? Mais, si vous avez réfléchi sur l'histoire de l'illustre sainte dont je parle, si vous en avez attentivement considéré les plus beaux traits, pouvez-vous ignorer, qu'entre tous les saints qui se sont signalés dans l'exercice de l'oraison mentale, jamais aucun peut-être ne fut plus éprouvé par toutes les sortes d'ennuis et de dégoûts, jamais aucun ne fut plus distrait par la multitude et l'importance de ses affaires, jamais aucun ne fut plus tourmenté par la vivacité de son esprit et celle de son imagination que cette fondatrice célèbre dont je vous trace l'éloge, éloge que je voudrais vous tracer infiniment mieux qu'il ne m'est possible de le faire.

Non, chrétiens, j'ose le dire, et sans craindre la contradiction de votre part, jamais les saints les plus distingués, les plus connus par la grandeur de leurs vertus et par l'éclat de leurs miracles, n'éprouvèrent plus d'aridités et de sécheresses dans l'exercice de l'oraison, plus d'ennuis, de dégoûts, et de ces tristesses profondes capables de décourager une âme remplie de l'amour de son Dieu, qu'en éprouva d'abord l'âme de Thérèse, au pied de l'oratoire et des autels; si en effet l'Homme-Dieu, qui lui servait de guide et qui voulait lui servir un jour d'instructeur et de maître, si ce Dieu de bonté avait commencé d'abord par lui communiquer ses faveurs pour attacher, par des liens si doux à son humanité sainte, celle qu'il regardait déjà comme la plus chérie de ses épouses, oui, je serais moins surpris de la constance de cette vierge, en voyant ses premières ferveurs récompensées par les dons du ciel, ou plutôt je ne m'étonnerais nullement alors de la voir se présenter constamment devant l'objet de son amour, malgré les duretés apparentes qu'elle essuya si longtemps de la part de ce divin Epoux; parce qu'un seul moment de faveur céleste, se faisant sentir à une âme plus qu'humaine, telle qu'était celle dont je parle, peut y répandre une force, une vigueur divine capable de la soutenir plusieurs années contre les plus rudes épreuves qui peuvent affliger une créature dans le chemin de la perfection.

Mais telle ne fut point, chrétiens, la conduite de Jésus-Christ à l'égard de cette Epouse distinguée, dont il avait fait choix pour en faire un modèle de persévérance dans l'esprit d'oraison et de prière. Il voulut que le commerce tout divin dont il avait résolu d'honorer cette nouvelle épouse commençât par une suite de rigueurs, de rebuts les plus propres à la décourager, et dont l'esprit le plus chrétien demeure tou-

jours surpris quand il considère d'une part la bonté infinie de l'Homme-Dieu pour ses épouses fidèles, et de l'autre les dispositions admirables qu'apportait Thérèse à l'approche de ces moments précieux que lui prescrivait le penchant de son cœur d'accord avec sa règle, pour se présenter devant le céleste Epoux. Rigueurs divines que n'éprouva point Madeleine elle-même, qui reçut hautement le pardon de ses crimes, quoique pécheresse publique et déclarée dans Jérusalem, dès qu'elle osa se présenter devant Jésus-Christ pour lui offrir le plus sensible hommage d'un cœur contrit et humilié, en arrosant ses pieds de parfums et de larmes : *Remittuntur tibi peccata* (*Luc*, XIII). Rigueurs que n'essuya pas cette femme étrangère, dont Jésus-Christ daignait à peine écouter la voix sur son passage, quoique sollicité par ses apôtres, importunés de ses cris, de la renvoyer satisfaite : *Dimitte eam, quia clamat post nos.* (*Matth.*, XV.) Il ne paraît en effet rebuter cette Chananéenne que pour faire mieux éclater la foi admirable dont sa prière est animée; et cette rigueur forcée, pour ainsi dire, dans le Dieu Sauveur du monde, est bientôt suivie de l'accomplissement des vœux que lui adressait cette mère tendre et désolée : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* (*Ibid.*)

Mais s'agit-il de Thérèse prosternée au pied de l'oratoire pour attirer sur elle quelque regard favorable de son Epoux, ce n'est point pour quelques moments, pour quelques jours; ce n'est point pour une année, pour quelques années même, c'est pour vingt-deux années consécutives qu'elle doit essuyer la rigueur et la sévérité apparente de Jésus-Christ à son égard. Oui, ce sont vingt-deux ans d'épreuves, et d'épreuves sensibles pour elle, à proportion de son amour pour Dieu, qu'il en coûte à cette âme si tendre et si élevée dans ses sentiments pour recevoir le premier regard de faveur que ce Dieu, cédant à tant d'amour, daigne enfin jeter sur son épouse.

Concevez-vous bien, mes chers auditeurs, le peu de mots que je viens de vous dire; vingt-deux ans de persévérance dans la prière, sans recevoir du ciel nulle consolation, nulle douceur; que dis-je? vingt-deux ans de constance à prier malgré tous les dégoûts, tous les ennuis, malgré toutes les inquiétudes et les tristesses qui peuvent désoler une âme que Dieu remplit cependant de son amour, lors même qu'il paraît insensible à ses désirs. Vingt-deux ans de persévérance dans ce saint exercice, sans se plaindre de l'insensibilité de son Epoux, sans murmurer contre celui qu'elle cherche sans cesse sans le trouver jamais, sans désirer même aucune faveur de la part de ce grand Dieu qu'elle adore au milieu des ténèbres où il se dérobe à ses regards, parce qu'elle se croit trop honorée, malgré ses peines, qu'il veuille bien lui permettre de paraître seulement en sa présence. Vingt-deux ans de constance à se présenter devant Dieu, sans autre lumière que le flambeau de la foi pour l'éclairer, pour la soutenir, pour l'encourager dans sa ferveur. Ce peu de paroles est bientôt prononcé, chrétiens, mais, si vous savez en pénétrer toute l'étendue et en apprécier la valeur, oserez-vous encore couvrir votre éloignement pour la méditation des choses saintes, sous le vain prétexte de l'ennui et du dégoût que vous éprouvez dans l'exercice de ce premier devoir du christianisme. Car, éprouvâtes-vous jamais, et jamais éprouverez-vous dans l'accomplissement de ce devoir, des peines, des sécheresses, des désolations qui approchent de celles par où l'Homme-Dieu voulut éprouver l'âme de Thérèse, avant de lui faire goûter les douceurs ineffables de son commerce divin. C'était en effet selon la mesure de son amour pour Dieu, que cette grande âme était contristée, désolée quand elle voyait ce Dieu, désiré avec tant d'ardeur, se dérober si longtemps à l'impatience de ses désirs; et pourrez-vous disconvenir que la faiblesse de votre amour pour ce même Dieu, ne peut avoir de proportion avec la vivacité de ce feu divin qui brûlait dans le cœur de Thérèse, qui le dévorait, qui le consumait lors même que son Dieu se dérobait aux recherches de son amour, pour éprouver de plus en plus la fidélité de son épouse. Or si, malgré ces dégoûts étonnants dont Thérèse fut comme la victime durant le cours de tant d'années, elle a pu se soutenir constamment avec la grâce, dans cet esprit d'oraison et de prière, ne pourrez-vous pas y persévérer vous-même malgré les légers dégoûts sur lesquels vous rejetez votre éloignement pour ce saint exercice qui est comme l'âme de votre religion, et sans lequel il n'est point pour vous de salut et de grâce, quels que soient vos états et vos dignités selon le monde.

Et ne m'opposez point ici, pour éluder ce grand exemple de Thérèse, ne m'opposez point la multitude et l'importance des affaires attachées à vos emplois dans la société humaine; ne dites point que la vie dissipée de l'homme du monde lui dérobe tous les moments de vaquer à l'exercice de la prière, tandis que Thérèse, livrée à la solitude, était pleinement libre de s'occuper uniquement à la méditation des choses saintes et à la contemplation de l'humanité adorable de Jésus-Christ. Non, Messieurs; sous quelque jour que vous nous présentiez vos occupations selon le monde, ou les soins domestiques de vos familles, vous n'y trouverez jamais qu'une défense frivole contre la persévérance dans l'esprit de prière dont Thérèse nous a laissé le plus bel exemple; car, est-il beaucoup de chrétiens dans les états les plus laborieux du monde, aussi continuellement occupés, ou plutôt aussi accablés à tous les moments de véritables affaires, d'affaires aussi difficiles à terminer vis-à-vis des puissances séculières, ecclésiastiques et religieuses, que le fut, la meilleure partie de ses jours, la grande sainte que j'offre avec l'Eglise à l'imitation de tout chrétien qui veut s'unir à Dieu? Il s'agissait pour elle

d'exécuter le commandement exprès qu'elle avait reçu de Jésus-Christ, celui de réformer un grand ordre dont l'austérité, mitigée depuis quelques siècles par la concession des souverains pontifes, ne présentait plus à l'Eglise le spectacle de sa première splendeur; mais un ordre qui s'opposait de tout son pouvoir à sa propre réformation, et qui engageait toutes les puissances, surtout ecclésiastiques et religieuses, à s'y opposer; il s'agissait enfin de réformer le Carmel et de planter tout de nouveau la croix sur cette montagne sainte, quoi que pussent faire l'enfer et le monde pour traverser en mille manières cette entreprise inspirée du ciel.

Or, qui de vous, Messieurs, d'après l'expérience de tous les temps, pourrait ignorer ce qu'il en coûte de travaux et de soins pour introduire de nouveaux règlements, de nouvelles austérités dans un ordre qui croirait se dégrader lui-même, s'il paraissait regarder la réforme qu'on lui prépare comme nécessaire au rétablissement de la discipline, parce que ce serait en quelque sorte se reconnaître coupable et avouer lui-même le relâchement visible où il est tombé? Qui de vous ne conçoit pas combien surtout une simple fille, sans caractère et sans pouvoir, chargée d'un ouvrage dont l'exécution semblerait terrible au plus puissant et au plus absolu des hommes, doit dévorer chaque jour de contradictions, de peines, de mépris, d'indignités et d'outrages de la part de ceux qui craignent les fruits et le succès de son zèle; de la part de ceux même qui conservent sur elle quelque autorité, et qu'elle entreprend de conduire, malgré leur résistance, à un plus haut degré de perfection que celui auquel ils aspirent comme au seul objet des vœux qu'ils ont prononcés? Si les premiers obstacles opposés à ses pieux desseins, par les puissances du monde et de l'Eglise, dont elle dépend, sont enfin levés par son activité et sa prudence; s'il lui est permis, par les puissances qui la dominent, de mettre la main à l'œuvre, en fondant de toutes parts des monastères de sa réforme; qui pourrait, Messieurs, vous exprimer ce qu'elle eut encore à souffrir pour conduire chacun de ses établissements à un heureux et parfait succès? Qui pourrait vous dire combien de travaux, de fatigues, de veilles, de soins accablants et multipliés eut à soutenir cette généreuse vierge, pour se faire des amis capables de la seconder dans ses desseins, et de les protéger; pour se concilier des coadjuteurs d'une piété exemplaire, dans l'exécution de cette réforme, dont elle avait réglé le plan de concert avec son Dieu; pour se procurer des fonds suffisants à tant de fondations, dont l'histoire qu'elle nous en a tracée est non-seulement une suite de merveilles de la part du Dieu de providence, qui la conduit et qui contribue lui-même par des moyens inespérés, à l'accomplissement de ce grand ouvrage; mais, comme un miracle perpétuel de fidélité et de constance de la part de cette vierge magnanime, à qui rien ne paraissait impossible pour répondre aux désirs de son divin Epoux? Voilà, mes chers auditeurs, quels étaient les travaux de Thérèse, quelles étaient les affaires également pénibles et intéressantes dont elle était occupée pour la perfection de ses frères et de ses sœurs en Jésus-Christ. Or, ce fut au milieu de tant de travaux de corps, d'esprit et de cœur, que notre sainte demeura toujours attachée à l'oraison, comme *à la colonne inébranlable* de toutes les vertus; qu'elle ne cessa d'en faire la nourriture, les délices, la félicité de son âme, et que si la durée des jours ne suffisait pas à son ardeur pour remplir ce devoir qui fut toujours à ses yeux comme le fondement de toute piété chrétienne et religieuse, elle y consacrait plusieurs heures de la nuit, et quelquefois les nuits entières, trop courtes encore à son gré.

Oui, c'est en présidant au gouvernement de tant de communautés dont elle était en même temps la fondatrice, la Mère générale, la supérieure particulière; c'est en pourvoyant aux divers besoins de tant de monastères, dont chacun demandait peut-être plus de soins et d'attentions de sa part, que toutes les affaires du monde qui vous occupent; c'est en entretenant, par ses conversations religieuses, ou par ses *Epîtres* fréquentes (*Epîtres*, conversations également remplies des dons de l'esprit de Dieu, et des agréments de l'esprit humain), c'est, dis-je, en conservant ainsi tant de rapports, non-seulement avec les membres du nouvel ordre, mais avec le monde même dont le secours ne lui était pas moins nécessaire pour le progrès de son ouvrage, qu'elle savait se ménager des moments, des heures, des jours et des nuits, pour méditer, malgre la fureur des démons qui lui apparaissaient souvent pour la troubler, les grandeurs et les bontés infinies de son Dieu. Or, mes chers auditeurs, à la vue de cette constance étonnante de Thérèse dans l'esprit de prière, malgré ce nombre comme infini de contradictions que lui suscitaient le monde et l'enfer, ligués contre sa réforme, et contre elle-même, oserez-vous dire encore que les soins de vos familles, que les devoirs de la société, que tous les objets de distraction qui vous environnent, deviennent un obstacle comme invincible à cet esprit d'oraison, dont notre sainte nous a transmis un si magnifique exemple? Non, Messieurs, pour peu qu'il vous reste de droiture et de bonne foi dans le cœur, eussiez-vous de nombreuses familles à régir, les plus grands intérêts à ménager, les plus importantes affaires à conduire, vous ne serez jamais plus distraits, plus occupés dans le monde, par les soins inséparables de vos emplois et de vos dignités, que le fut Thérèse dans le sein de la religion, par les difficultés presque insurmontables qu'essuya sa réforme, et par la fondation successive de trente-deux monastères, dont la plupart furent établis sur l'unique fonds de la providence divine qui la faisait agir.

Un seul prétexte, chrétiens du monde, peut vous rester encore contre l'exemple d'une sainte toujours en commerce avec son Dieu, par la méditation des mystères du christianisme et des attributs de la Divinité; je veux dire cette vivacité d'esprit et d'imagination qui trouble votre âme, dites-vous, dès qu'il s'agit de prier, et qui ne permet ni à votre entendement de se fixer sur un même objet, ni à votre volonté même de s'affectionner aux vérités célestes que l'entendement lui présente : que l'on vous prescrive en effet, que l'on vous commande, et à tous les chrétiens du monde, quelques prières usitées dans l'Eglise, et dont la prononciation sensible est plus propre à fixer les égarements d'une imagination habituellement remplie des idées du siècle, c'est un de ces devoirs dont vous avouerez qu'il est facile, ou du moins possible de vous acquitter dans vos conditions mondaines; mais les oraisons mentales et les considérations réfléchies sur les vérités de la religion, c'est ce qui vous semble devoir être singulièrement le partage des religieux, des vierges consacrées à Dieu, telle que Thérèse, et celui de ses illustres enfants de l'un et de l'autre sexe. Voilà donc, Messieurs, ce qui vous rassure contre ce grand précepte de l'oraison, dont notre sainte n'a jamais cru pouvoir se dispenser dans le cours de la vie la plus agitée, la plus troublée par les puissances du monde et de l'enfer. Comme si l'on pouvait honorer Dieu seulement des lèvres et de la voix, sans faire entrer, dans la prière qu'on lui adresse, l'attention de l'esprit et l'affection du cœur; comme si la prière, vraiment digne de Dieu, pouvait être séparée de la réflexion sur les divins mystères que l'Eglise propose à notre créance; comme si l'oraison purement vocale, qui ne serait pas accompagnée de tous les sentiments de l'âme, pouvait être devant Dieu une véritable prière et digne d'obtenir de sa bonté les moindres dons de sa grâce; comme si enfin le grand précepte de prier toujours, *Oportet semper orare* (*Luc.*, XVIII), pouvait s'accomplir en effet par les différents sujets qui composent le monde chrétien, sans une habitude de considération, de méditation même de leur part sur les vérités, soit morales, soit mystérieuses du christianisme. Non, je ne croirai point que de pareils paradoxes puissent infecter les disciples d'une religion dont le caractère propre est d'apprendre à tous les hommes ce que c'est qu'adorer le Dieu créateur en esprit et en vérité (*Joan.*, IV.) *Et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.*

Mais qu'est-il besoin d'autres preuves que de l'exemple de Thérèse pour confondre ce vain prétexte tiré des égarements de l'imagination humaine dont le chrétien du siècle autorise son éloignement pour la considération des vérités célestes? Car, sans parler de tant d'affaires épineuses qui roulaient habituellement dans la tête de notre sainte, et la transportaient souvent en esprit dans les différentes villes de l'Espagne, où elle était appelée pour la fondation de ses monastères; sans parler de ces circonstances si difficiles à concilier avec l'esprit tranquille que l'oraison demande, quel est celui ou celle parmi vous qui pourrait se glorifier d'avoir reçu de Dieu un esprit aussi vif, aussi pénétrant, aussi fécond en projets, une imagination aussi forte, aussi variée dans ses images, un cœur aussi délicat dans ses sentiments, aussi sensible à la douceur des attachements humains, où sa conscience ne lui découvrait rien de criminel; en un mot, tant de nobles facultés dont Dieu avait pourvu l'âme de Thérèse, et qui brillent de toutes parts dans le tissu de ses ouvrages? Sans parler même de ces différences visibles de nous à Thérèse, du côté des dons naturels les plus brillants, mais aussi les plus propres à enfanter les distractions humaines, et qui mettront toujours cette grande âme au-dessus de toutes les âmes vulgaires; quel est celui ou celle dans cet auditoire qui pourrait dire avec vérité, comme notre sainte, que l'esprit de ténèbres le trouble, le persécute sensiblement, lui fait sentir les plus violentes douleurs pour interrompre ses entretiens avec Dieu? Quel est celui ou celle dans cet auditoire, qui serait assez humble pour s'exprimer comme Thérèse sur la vivacité folle et extravagante de son imagination, *de ce papillon volage qu'elle ne saurait fixer*, lors même qu'elle s'élève comme l'aigle à la contemplation de son Dieu, sur la difficulté non moins pénible de captiver un entendement qui lui résiste sans cesse malgré toutes les mesures qu'elle a pu prendre pour l'assujettir au respect dû à la Divinité dans le temps de ses contemplations les plus sublimes? Mais je laisse ici dans le silence ce que pourrait me fournir encore l'exemple de Thérèse pour confondre les vains prétextes dont le monde autorise son éloignement de l'esprit d'oraison et de prière, et je passe à cet esprit de mortification et de souffrance qui doit nous animer, ainsi que notre sainte, à exprimer l'image de l'Homme-Dieu dans nos personnes.

1° Eh! pourriez-vous en effet, chrétiens du monde, vous contenter encore des vains prétextes qui vous dispensent du devoir de la mortification évangélique, quand, pour les confondre, j'ai le grand exemple de Thérèse à vous opposer? Car, qu'était-ce que cette illustre vierge, si célèbre dans l'Eglise par cet esprit d'austérité et de pénitence, par ces désirs ardents de souffrir qu'un demi-siècle de crucifiement n'avait pu satisfaire encore? Qu'était-ce que cette vierge qui, dès sa première jeunesse, avait désiré la palme du martyre qui s'était dérobée de la maison paternelle pour aller professer sa foi au milieu d'une nation barbare (23) et y chercher le bonheur de mourir pour Jésus-

(23) Thérèse, à l'âge de sept ans, se mit en chemin avec le plus jeune de ses frères, pour passer en Afrique, dans l'espérance d'y être martyrisée par les Maures.

Christ? Ah ! messieurs, ce n'était pas seulement une vierge naturellement faible et délicate, mais une vierge accablée de toutes les infirmités, de toutes les maladies les plus douloureuses dont le corps humain peut être la victime. Mais une vierge qui, durant plusieurs années, fut incapable de faire aucun usage de son corps entièrement perclus, et qui se reprochait encore d'avoir employé le crédit du grand saint Joseph auprès de Dieu pour recouvrer l'usage de ses membres, dans l'intention seule d'observer mieux les devoirs de son état; mais une vierge qui, dans ses plus beaux jours put à peine compter quelques moments, où elle n'éprouvât pas les plus vives et les plus sensibles douleurs : une vierge, en un mot, toujours attachée à la croix de son Epoux par la continuité de ses souffrances. Telle était Thérèse, et c'était cependant cette même vierge à laquelle ne suffisaient pas encore tant de maux réunis sur elle pour exprimer à son gré, dans sa personne, l'image sanglante de l'Homme-Dieu. Jusque-là qu'elle demande sans cesse à ce divin Epoux l'une de ces deux grâces, ou de la retirer du monde, parce qu'elle n'y peut jouir pleinement de sa présence; ou d'appesantir de plus en plus la croix dont elle est chargée pour la faire marcher à sa suite sur le Calvaire jusqu'au moment où il lui sera permis de le posséder dans sa gloire. *Aut pati, aut mori.*

Voilà, mes chers auditeurs, quel est, après Jésus-Christ et la Reine des vierges, le grand modèle que je vous présente pour anéantir les vaines excuses de l'homme du monde qui se prétend dispensé de souffrir dans son état, et de participer à la croix de l'Homme-Dieu. Je sais que la ferveur inexprimable de Thérèse la porta sur le point de l'austérité, bien au delà des termes que prescrit au commun des chrétiens la loi de l'Evangile (quoiqu'elle crût n'accomplir dans sa personne que l'obligation de se mortifier, sans cesse imposée à tous les hommes qui veulent être mis au rang des prédestinés du Père céleste). Mais cette ferveur même de pénitence dans une vierge, déjà exténuée par toutes les infirmités humaines, n'est-ce pas là ce qui doit plus confondre encore votre lâcheté, votre délicatesse, votre indolence, quand il s'agit de participer en quelque chose à la croix de l'Homme-Dieu? n'est-ce pas là ce qui jette un nouveau jour sur la vanité des dispenses que vous suggère l'amour-propre pour éluder dans votre état le grand précepte de la mortification chrétienne. Où trouverez-vous en effet, à la vue de l'exemple que je vous propose, une raison spécieuse qui vous dispense de le suivre? Vous nous parlez sans cesse de la faiblesse naturelle de votre complexion, de la délicatesse de votre tempérament, de quelques légères incommodités toujours exagérées par un amour outré de vous-même. Mais, si la vie de Thérèse vous est connue, considérez-la dès son entrée dans la religion, vous la voyez retenue l'espace de trois années, sur un lit de douleurs, où elle ne peut qu'édifier par une patience et une charité sans bornes, les heureuses compagnes de sa solitude; la santé lui est-elle enfin rendue par un miracle visible, elle cesse à peine de souffrir qu'elle croit avoir cessé de vivre pour son Dieu, qu'elle sollicite les ministres de l'Eglise à qui Dieu confie le soin de son âme, de donner une libre carrière à son ardeur pour la pénitence, et ne fait usage de la confiance dont elle est honorée par ses amis et ses proches, encore habitants du monde, que pour leur persuader de faire également la guerre à leurs corps. On dirait même qu'elle n'a pas qu'une seule vie à sacrifier aux exercices de la mortification chrétienne, et qu'elle se persuade, pour user d'une comparaison qui lui était familière à elle-même, que de ses cendres, ainsi que de celles du phénix, il doive renaître un nouvel homme dont elle pourra faire encore un sacrifice aux rigueurs de la pénitence pour marcher dans le chemin du ciel avec de nouveaux accroissements de pureté et de ferveur. Tel est l'effet admirable qui résulte dans l'âme de Thérèse de ce dard séraphique dont son cœur fut transpercé, et dont ce cœur, conservé sans corruption ainsi que son corps, offre encore la trace sanglante à tous les yeux.

Or, mes chers auditeurs, dans les états où vous avez à vivre, états où abondent les commodités, les superfluités même, et qui entretiennent dans vous la santé du corps, souvent peut-être aux dépens de celle de l'âme, où trouver une raison solide qui vous rassure contre cet exemple d'austérité dans une vierge aussi faible, aussi délicate, aussi peu capable en apparence que l'était Thérèse, de soutenir tant de rigueurs? Car ce n'était pas seulement cette faiblesse de complexion, cette délicatesse de tempérament, qui vous sert d'excuse, que pouvait prétexter cette vierge fervente, pour modérer cette cruelle guerre qu'elle se faisait à elle-même; c'était encore la juste crainte d'abréger ses jours, de se donner une mort volontaire et prématurée, qui l'autorisait à ne pas exercer sur sa chair ces cruautés saintes qui vous paraissent excessives, mais auxquelles son amour pour l'humanité adorable de Jésus-Christ (amour que vous n'oserez pas sans doute accuser d'excès) lui paraissait, au jugement de sa religion, devoir encore l'obliger et l'astreindre.

Allégnerez-vous la pureté de vos mœurs pour vous dispenser de suivre, au moins de loin, le grand exemple de mortification que je vous propose? Non, vous n'oserez pas même, si vous connaissez Thérèse, comparer l'innocence vraie ou prétendue de votre vie, à la vie si pure et si sainte de cette épouse de Jésus-Christ. Je n'ignore pas qu'elle se croyait elle-même infiniment criminelle devant Dieu; qu'elle ne craignait pas même de s'accuser, ou plutôt de se calomnier hautement devant les hommes, comme si elle avait été coupable des plus grands crimes, et que malgré toutes les dé-

fenses qu'elle avait reçues de ses directeurs de développer, dans l'histoire de sa vie, ce qu'elle appelait ses fautes, ses péchés et ses crimes, tous ses livres sont encore remplis de cet esprit d'humilité profonde qui l'obligeait à se regarder comme un déluge de vanité, un abîme de mensonge, un monstre d'ingratitude envers Dieu (ce sont là les traits dont elle se peint elle-même), enfin, comme une des âmes les plus coupables que ce Dieu de bonté eût jamais placées dans l'univers pour l'y servir et l'y adorer. Mais l'horreur extrême qu'elle marqua toujours pour le péché qui donne la mort à l'âme chrétienne, mais la manière même dont elle s'exprimait sur cette horreur infinie qu'elle avait conçue du péché vraiment mortel, horreur dont elle fit passer le sentiment dans l'âme de tant d'ecclésiastiques même (24), dont sa vertu reconnue lui conciliait la confiance; non, tant de beaux traits de son éloignement pour le péché qui fait perdre la grâce de Dieu, et nous prive de sa possession pour l'éternité, ne me permettront jamais de croire qu'elle ait pu s'abandonner un seul moment au péché, si abominable à ses yeux, avec une connaissance réelle du mal qu'elle aurait commis. Ce n'était donc, Messieurs, que de légères fautes, que des fautes peu volontaires, et qui n'avaient rien d'incompatible avec l'habitude de la grâce, que notre sainte croyait devoir expier par tant de pénitences sévères dont elle se croyait redevable à Dieu; pénitences cependant dont vous vous croyez dispensés vous-mêmes, je ne dis pas après quelques péchés de fragilité et de faiblesse; je dis, après les péchés les plus griefs et commis avec toute la connaissance dont on est capable; peut-être devrais-je dire après des années, après une vie entière de crimes et de désordres.

Direz-vous que la piété propre de vos états, selon le monde, ne demande point, dans le cours de votre vie, ces sortes de pénitences dont Thérèse était sans cesse armée contre elle-même, qu'elles ne conviennent proprement que dans le sein des monastères et des cloîtres, et qu'elles n'ont rien pour vous de nécessaire et d'essentiel au salut, dans les conditions plus libres et moins austères où Dieu vous a placés? Ah! chrétiens, que ces idées sont faibles et peu capables de vous rassurer contre le grand exemple de Thérèse, que j'emploie pour vous persuader l'obligation rigoureuse de la mortification chrétienne. Vous ne croyez pas que l'austérité d'une vierge, fixée par une vocation spéciale de Dieu dans le silence de la solitude, puisse être un modèle essentiel à imiter dans vos conditions. Mais croyez-vous que le cloître où son divin Epoux l'avait attirée par sa grâce, était pour elle comme un rempart qui la garantissait de tous les traits que vous avez à craindre à chaque pas, de tous les piéges que vous tendent incessamment le monde et l'enfer? C'est de quoi vous ne disconviendrez pas sans doute. Elle était donc infiniment plus assurée de conserver l'innocence et la pureté de son cœur, que vous ne pouvez l'être au milieu de ce monde réprouvé par Jésus-Christ, et dont les idées et les sentiments sont la règle des vôtres. Elle était donc infiniment moins obligée que vous ne l'êtes vous-mêmes à ces austérités étonnantes qui l'ont caractérisée, pour ainsi dire, entre toutes les vierges solennellement révérées par l'Eglise. Elle était donc, par la grâce spéciale attachée à son état, comme la souveraine de ses sens, tandis que l'empire ordinaire des sens sur l'âme des chrétiens du monde doit les tenir sans cesse en garde contre eux-mêmes, et leur inspirer de continuelles alarmes sur leur éternelle destinée. Elle était donc plus en droit que vous pouvez l'être, de ne pas craindre les révoltes de son corps et de le laisser vivre sans le traiter en esclave, et en esclave rebelle, dans un asile où rien ne se présentait à ses sens qui fût capable de les séduire et de les corrompre. Cependant, Messieurs, c'est cette vierge solitaire et retirée, cette vierge que son état mettait à l'abri de tous les périls de l'éternité, qui a cru devoir user sur elle-même de cette pénitence si sévère, qui lui paraissait pour elle de nécessité et de précepte, et dont les moindres rigueurs ne vous paraissent pas devoir vous convenir à vous-mêmes, au milieu de tous les dangers qui vous menacent.

Que dis-je? l'amour de Thérèse pour la mortification chrétienne ne se borna pas à sa perfection personnelle, et le désir de communiquer cet esprit pénitent jusqu'aux extrémités de la terre, le désir d'enrôler, pour ainsi dire, les hommes et les femmes du monde sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ, devient le principe de cette réforme admirable du Carmel, dont elle est chargée par son divin Epoux. Eh quoi! lui dit cet adorable Maître dans un de ces entretiens secrets dont elle était si souvent honorée, quoi! souffrirez-vous que le fruit de ma croix soit anéanti; souffrirez-vous qu'il se fasse d'indignes réformes dans mon royaume (25), pour affranchir les passions de l'homme de la servitude où j'ai prétendu les réduire, et pour les remettre dans cette pleine liberté dont elles étaient en possession sous l'empire de l'irréligion et du paganisme? Souffrirez-vous que l'on m'outrage ainsi dans ma personne et dans ma loi, sans qu'il s'élève une seule âme dans mon Eglise pour soutenir cette réforme divine tracée par les préceptes et les conseils de mon Evangile? *Ergo evacuatum est scandalum crucis?* (*Galat.*, III.)

Voilà, chrétiens, ce qui animait singulièrement le zèle de Thérèse pour la réforme de son ordre, où tant de personnes de l'un et de l'autre sexe devaient se consacrer à Jésus-Christ dans la suite des temps; ré-

(24) Un de ces ecclésiastiques a témoigné que pour se délivrer des tentations les plus violentes, il ne fallait que la lecture de quelques lettres qu'il avait reçues de la sainte.

(25) Réformes de Luther et de Calvin.

forme dont la rigueur devait réunir toutes les austérités de la loi évangélique, et laisser à peine à l'humanité de quoi satisfaire aux besoins extrêmes de la nature ; réforme dont l'exécution semblait à Thérèse devoir l'acquitter en partie du devoir de la pénitence chrétienne, parce que cet esprit de pénitence, communiqué à tant de sujets qu'elle y aurait portés par des constitutions inspirées du ciel, lui paraissait devoir payer à Dieu, pour elle, une portion du tribut dont elle se croyait toujours redevable à sa justice, malgré toutes les rigueurs qu'elle employait contre elle-même jusqu'au sein de l'infirmité pour se rendre plus semblable à son Epoux. C'est à vous, Messieurs, de tirer la conséquence naturelle de ces désirs ardents de souffrir qui ne s'affaiblirent jamais dans l'âme de Thérèse ; c'est à vous de juger si dans les priviléges de vos états, où il est si rare de vivre sans se rendre coupable, vous découvrez quelque raison solide qui vous dispense de cet esprit pénitent, et qui autorise la mollesse et l'oisiveté ordinaire de votre vie. Mais achevons de vous présenter la conduite de Thérèse comme le modèle des chrétiens même du monde, et du plus grand monde. Esprit d'oraison et de prière qui portait cette grande sainte à converser sans cesse avec son Dieu ; esprit de mortification et de souffrance qui l'animait à retracer dans sa personne l'image vivante de son Dieu ; enfin esprit de travail et de zèle dont elle était comme dévorée pour le salut du prochain et pour la gloire de son Dieu.

3° Car jusqu'où n'allait pas dans elle cette belle passion, cette passion sainte, de contribuer en quelque chose au salut du monde ; cette passion moins humaine que divine, qui fait les apôtres de Jésus-Christ et les héros défenseurs de sa religion, cette passion toute divine, si j'ose le dire, et qui seule fit descendre sur la terre un Dieu sauveur? Ecoutez ceci, chrétiens, et que votre indifférence à étendre le royaume de Jésus-Christ, selon votre pouvoir, soit confondue par cet esprit de zèle qui absorbait, pour ainsi dire, toutes les idées, tous les sentiments, tous les désirs de cette illustre vierge. Non, les bienséances de son sexe, et la retraite propre de son état, ne lui permettent point de porter les vérités de l'Evangile dans toutes les contrées de l'univers (et c'est le plus vif et le plus sensible de ses regrets), mais le feu de ce zèle, captif et resserré dans les bornes étroites de sa solitude, n'en a que plus de violence pour enflammer son cœur, pour le remplir de cette désolation sainte qui saisissait Jérémie à la vue des ruines de Jérusalem. De là ces torrents de larmes, ces gémissements, ces soupirs qui lui échappent au simple récit des ravages que causait l'hérésie naissante dans l'Allemagne et la France ; de là ces oraisons ferventes, où elle ne cessait de conjurer son céleste Époux de fortifier le courage des prédicateurs de l'Evangile, et de former, par sa grâce, de braves ministres de son Eglise ; de là cette dévotion si tendre qu'elle avait conçue, et dont elle ne se départit jamais, à l'égard des saints qui avaient le plus contribué par l'éclat de leur doctrine et de leurs travaux à étendre l'empire de Jésus-Christ ; de là cette liberté qu'elle croyait pouvoir se donner à elle-même, malgré toute sa modestie, d'adresser les plus pressantes exhortations, aux prêtres du Seigneur qui, dans une retraite inutile au monde, négligeaient de faire valoir des talents uniquement reçus pour la sanctification de leurs frères ; de là cet attachement singulier, cette confiance intime, cette vénération même, dont elle honora toujours ce nouvel ordre approuvé par les souverains pontifes, cet ordre qui devait fournir autant de soldats qu'il avait de sujets pour s'opposer jusqu'à l'effusion de leur sang aux progrès de l'impiété et de l'hérésie ; cet ordre dont l'étendard portait pour inscription : *A la plus grande gloire de Dieu ;* qui faisait comme son cri de guerre de ces belles paroles inspirées à son fondateur, et dont l'institut ne lui paraissait respirer que le salut et la perfection du genre humain dans l'ancien et le nouveau monde : de là enfin ce sacrifice continuel qu'elle offrait à son Epoux de tout ce qu'elle pouvait avoir acquis de mérites par ses pénitences et ses autres vertus, depuis son renoncement au monde, si par là elle pouvait seulement contribuer à la perfection d'un de ses disciples. *Hé quoi ! Seigneur,* s'écriait-elle, *le monde et le démon vous enlèvent tous les jours tant d'âmes, ne pourrai-je jamais vous en gagner une?* Que l'on n'ait point recours à son crédit sur le cœur de Dieu, pour obtenir des prospérités purement humaines : *Non*, répondrait-elle alors avec cette noble indignation si propre aux grandes âmes que leur nature, et plus encore leur religion élève infiniment au-dessus du monde : *Non, tant que l'Eglise catholique aura des nécessités si pressantes, je ne ferai point à mon Dieu des prières inutiles et basses.*

Quels sentiments ! mes chers auditeurs, et pourraient-ils ne pas rallumer dans nous cet esprit de zèle commandé à tous les chrétiens, cet esprit qui s'éteint visiblement de jour en jour dans le christianisme, malgré les besoins extraordinaires de l'Eglise si vivement attaquée de toutes parts. Je sais que cette vertu de zèle, dont je parle, ne se présente point à vos yeux au rang de vertus qui vous conviennent à vous-mêmes, et qu'elle vous paraît toujours une perfection comme étrangère à vos états ; je sais que si l'ordre de la Providence vous a établis dans le monde, en qualité de pères et de maîtres de famille, vous reconnaissez volontiers alors le devoir qui vous est prescrit, de veiller sur le salut des enfants et des serviteurs soumis à vos ordres, mais que d'ailleurs, vous ne croyez point être responsables à Dieu sur le salut du reste du monde, que le soin d'y pourvoir ne vous paraît appartenir qu'aux ministres particuliers de l'Eglise, à ses prédicateurs et à ses pontifes, chargés par Jésus-Christ même, d'annoncer au

monde les dogmes et les maximes de sa religion.

Pour vous faire sentir le faux de ces idées, je pourrais, chrétiens, vous représenter, sur le texte déjà cité dans ce discours, que tous les hommes, sans en excepter un seul, sont renfermés sous cette idée générale de prochain, dont l'intérêt, dès qu'il s'agit du salut éternel, vous est encore plus recommandé de Dieu, dans le sein du christianisme, qu'il ne le fut à son peuple sous l'empire de l'ancienne loi : *Et mandavit unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII). Je pourrais vous représenter encore que les vrais fidèles sont obligés, selon l'ordre de Jésus-Christ même, de demander chaque jour au Père céleste, que son nom, si saint par lui-même, soit de plus en plus sanctifié sur la terre, par l'exercice de toutes les vertus dont il a voulu que son Fils donnât l'exemple à tous les hommes : *Sanctificetur nomen tuum.* (*Matth.*, VI.) Mais peut-être l'autorité divine, quoique supérieure à tout, ne détruirait-elle pas en effet les vaines idées que vous suggère sur ce point le préjugé du monde. J'emploierai donc, pour vous persuader cet esprit de zèle, un motif moins puissant par lui-même, mais plus sensible, et peut-être plus efficace; c'est le grand exemple de Thérèse, dont cette vertu apostolique occupait toutes les pensées et animait tous les sentiments. Car que répondrez-vous à ce zèle sans bornes, et toujours agissant, que nous offre la conduite de cette sainte, soit dans les épîtres et les discours dont elle édifie les personnes du siècle, soit dans les vœux suppliants qu'elle adresse incessamment à Dieu pour la conversion des peuples? C'était une vierge séparée de ses proches, éloignée du commerce du monde par son état de solitude; une vierge qui n'avait d'autorité sur les personnes du siècle qui venaient la distraire de sa solitude, que celle qui lui était conciliée par l'esprit de confiance dont on honorait sa vertu; une vierge à peine capable de veiller elle-même à sa propre perfection, tant l'habitude de ses infirmités et de ses douleurs avait affaibli ses forces; c'était une vierge sans science, sans rapport avec les puissances humaines, sans autres ressources, pour travailler au salut du prochain, que celles qui lui étaient suggérées par l'esprit de sa religion.

Or, de nous dire que vous êtes moins obligés dans vos états de vaquer au salut de vos frères, que cette vierge essentiellement séparée de la société humaine par les liens sacrés qui l'attachaient à la solitude; de nous dire que vous êtes moins chargés de la part de Dieu, que ne l'était cette vierge, de vous intéresser à la perfection de tant de personnes qui vous sont connues par le commerce de la société, et dont les mœurs pourraient facilement se réformer, par le crédit que vous donne, ou l'ascendant de l'amitié, ou celui de votre autorité sur elles; de nous dire que cette santé non interrompue qui vous permet de fréquenter chaque jour les compagnies du monde, que cette facilité d'esprit qui vous permet de vous y produire avec honneur, que cette capacité même qui vous rend propres à réprimer les discours licencieux du monde contre la foi et les mœurs, que ces divers talents que Dieu vous a confiés ne vous obligent à rien pour la gloire de ce même Dieu; comme si ces mérites différents qui vous rendent propres à gagner les esprits et les cœurs, ne vous étaient donnés que pour votre amusement ou celui de la société. De nous dire que, malgré la liberté dont vous jouissez dans vos conditions, vous ne pouvez rien de ce que pouvait Thérèse dans son état de séparation et de dépendance; qu'il ne vous est pas possible d'imiter en quoi que ce soit, l'ardeur de son zèle pour l'extirpation des hérésies et des scandales qui ravagent l'Eglise; que vous ne pouvez pas, comme Thérèse, supplier, conjurer votre Dieu, de verser de nouveaux trésors de grâce sur tant d'âmes mondaines, qui se perdent visiblement sous vos yeux; que vous ne pouvez pas, comme cette sainte, lui offrir quelques œuvres de mortification et de pénitence pour obtenir qu'il envoie de nouveaux ouvriers à la culture de sa vigne abandonnée d'une part, et ravagée de l'autre; que vous ne pouvez pas enfin lui demander de vous rendre capables, si vous ne l'êtes pas en effet, de ramener aux devoirs de sa religion, quelques-uns de ses disciples, les plus sensiblement égarés du chemin de l'éternité; de nous apporter, dis-je, de pareilles excuses, pour colorer le crime de votre indifférence pour le salut du monde, c'est ce que vous ne ferez pas sans doute, mes chers auditeurs, parce que ce serait de votre part mentir visiblement à l'Esprit-Saint, qui daigne employer ici ma voix pour vous éclairer et vous instruire.

Car n'est-il pas évident qu'il vous est infiniment plus facile qu'à l'illustre Thérèse, attachée par des liens indissolubles à son état de dépendance et de solitude, d'exécuter tant de pratiques de zèle que son amour ardent pour Jésus-Christ la rendait ingénieuse à inventer et à remplir. Vous devez donc, à plus juste titre que cette grande sainte, vous faire un devoir à vous-mêmes, de travailler par la voix du conseil, des maximes, de l'exemple, au salut et à la perfection de vos frères; vous devez donc à plus juste titre que cette vierge apostolique, conjurer Dieu d'envoyer de nouveaux apôtres à son Eglise, et de faire cesser les scandales qui la défigurent, parce que vous connaissez mieux que cette vierge elle-même, et les scandales régnants dans l'Eglise, et le besoin de nouveaux ouvriers évangéliques pour les retrancher. Vous devez donc, à plus juste titre que l'illustre Thérèse, dès qu'il vous est permis de communiquer sans cesse avec le monde, d'éclairer les uns par vos discours, de gagner les autres par vos dons et vos services, de les édifier tous par vos vertus vous devez faire usage de tant de moyens que la liberté de vos conditions met en votre

pouvoir, pour contribuer au salut des chrétiens faibles, des esprits mondains, des hérétiques, des incrédules même et des impies, si multipliés de nos jours dans le christianisme.

Je ne vous promettrai pas que, malgré tout le zèle que vous ferez paraître pour le salut du monde qui vous environne, Dieu vous accordera la grâce d'y réussir aussi grandement, aussi victorieusement que notre sainte. Je ne dis pas qu'il vous destinera comme elle à fonder ou à réformer un ordre religieux, qu'il vous communiquera le même pouvoir dont il faisait part à cette grande âme, pour persuader aux chrétiens du siècle les vérités les plus mystérieuses et les pratiques les plus sublimes de la religion. Je ne vous dirai pas même (quoique l'exemple d'une simple vierge, à qui Dieu daigne inspirer les plus hauts projets pour son service, doive nous convaincre que sa grâce peut rendre tout homme capable des plus grandes choses), je ne vous dirai pas que toute l'ardeur de votre zèle fera seulement glorifier Dieu par un acte de piété et de religion, et que vous épargnerez à ce grand Dieu un seul péché de la part du monde; parce que le succès du zèle le plus parfait et le plus divin dans son principe ne dépend point de l'apôtre, quelle que soit son activité et sa prudence, mais uniquement de Dieu, qui, par l'effusion de ses grâces, donne l'accroissement aux plantes arrosées par les soins, et cultivées par le travail des hommes : *Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit.* (I *Cor.*, III.)

Mais, ce que je vous annonce comme incontestable dans les principes de la foi, c'est que tout chrétien, en vertu de ce seul titre qui le distingue, doit s'intéresser continuellement à l'honneur de Jésus-Christ, à la propagation du christianisme, et à la réforme de tout ce qui peut blesser la gloire du culte divin ; c'est-à-dire que le seul titre de chrétien nous oblige de travailler, autant que nos états et nos talents nous en rendent capables, au retranchement de tous les désordres et les scandales de l'Eglise, à l'extinction des erreurs et des préjugés, à la défaite de la piété philosophique, à l'extirpation des blasphèmes qui, jusque dans le monde chrétien, se profèrent ouvertement contre la divinité de l'Homme-Dieu ; surtout à la destruction totale de l'idolâtrie et du paganisme, dont l'illusion déplorable règne encore sur une partie de l'univers, quoi qu'aient pu faire les apôtres envoyés par l'Eglise dans le nouveau monde, pour en éclairer les peuples les plus barbares. Voilà, Messieurs à quoi vous oblige et vous obligera toujours la possession seule du christianisme, autant et plus que Thérèse elle-même, captivée pour ainsi dire par tant de liens sacrés, qui, dans l'ordre commun de la Providence, ne lui permettaient pas de vaquer à la gloire de son Epoux. Fussiez-vous même dépourvu de tout talent, comme vous le prétendez, du moins n'est-il rien qui vous dispense de cette espèce de zèle, qui durant tant d'années, fut l'unique ressource de Thérèse, dans son ardeur pour le salut du monde; je veux dire de ce zèle de pur sentiment, qui, dans l'impuissance de se répandre au dehors, se produisait du moins par la voix des larmes, des gémissements, des soupirs, des vœux ardents qu'elle adressait au ciel, afin d'en obtenir la conversion des pécheurs, des hérétiques et des impies; car comment se croire incapable de ce zèle borné à des larmes, à des désirs et à des vœux, dès que l'on est animé d'un cœur et d'un esprit chrétien, d'un esprit et d'un cœur vraiment attachés à Jésus-Christ et à son Eglise?

Reconnaissez donc ici, Messieurs, malgré les vains préjugés qui vous obsèdent, la vérité de ces trois grandes obligations que le titre de chrétiens nous impose, et dont Thérèse nous a laissé dans sa personne un si parfait modèle. Obligation de prier et de prier sans cesse pour s'unir de plus en plus à son Dieu; obligation de retracer dans soi, par la mortification chrétienne, l'image et la ressemblance de son Dieu ; obligation de s'intéresser, du moins par la vivacité de ses désirs, au salut de ses frères et à la gloire de son Dieu. Or, sur ce tableau de la sainteté de Thérèse, quelque imparfaitement que je vous l'aie tracé, vous ne me demanderez pas ici, sans doute, si l'éclat de tant de sublimes vertus fut soutenu dans elle de l'éclat divin des miracles. Eh que vous ai-je offert, jusqu'à ce moment, qu'un prodige continuel et sensible dans la personne de cette grande sainte? Que vous ai-je offert dans le tissu de sa vie, qu'une suite de miracles opérés incessamment sur elle et dans elle, par la toute-puissance divine? Miracles dans la supériorité de ses vues, de ses idées sur les attributs de sa majesté suprême; dans la supériorité de ses lumières, capables de pénétrer l'avenir le plus obscur et le plus inaccessible à la curiosité humaine ; dans la supériorité de tant de vertus qui semblèrent comme infuses dans son âme, et subitement perfectionnées par la grâce, plutôt qu'elles ne paraissaient acquises par l'habitude. Miracles dans cette constance invariable à prier, dans cette soif infatiguable de souffrir, dans ce désir inexprimable de travailler pour son Dieu, dans ce courage insurmontable qu'elle opposa toujours aux contradictions éternelles du monde, et aux persécutions aussi violentes que sensibles de l'esprit de ténèbres

Si vous demandiez encore de ces prodiges, non plus seulement opérés dans la personne de Thérèse, mais en faveur du prochain, par le moyen de son intercession puissante ; combien ne pourrai-je pas vous produire d'infirmes désespérés qu'elle a subitement guéris, de cœurs coupables et endurcis, dont elle a obtenu la sanctification, de chrétiens destinés à de longues peines dans le purgatoire, qu'elle a délivrés, par la force de sa prière, de ce lieu de tourments? Combien d'autres effets merveilleux de son crédit sur le cœur de Dieu, pourrais-je vous ex-

poser ici, sans craindre de porter trop loin le pouvoir d'une vierge, à qui son Epoux avait formellement promis *d'accomplir toutes ses volontés et ses désirs même, pour l'amour qu'elle lui portait ?* Mais quelque lustre que pût donner encore à la gloire de notre sainte ce don des miracles qu'elle avait reçu, pour ainsi dire, j'ai d'autres objets non moins intéressants à vous offrir, et, après vous avoir parlé des faveurs étonnantes dont le ciel a comblé Thérèse, des vertus sublimes qui l'ont distinguée, je dois vous entretenir encore du trésor inestimable de ses ouvrages. J'avoue qu'ils sont remplis de la mysticité la plus profonde, qui eût éclairé jusqu'alors les disciples de Jésus-Christ ; mais j'ose avancer qu'ils n'en sont pas moins utiles à tous les chrétiens intérieurs et spirituels, dans les diverses conditions du monde. C'est le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque général que puisse être le relâchement introduit depuis plusieurs siècles dans le christianisme, par la vie molle et oisive de la plupart des chrétiens du monde, surtout par leur éloignement habituel pour la méditation des divins mystères, il s'est toujours formé cependant, et il se formera toujours dans l'Eglise de Jésus-Christ, des chrétiens intérieurs et spirituels, je ne dis pas parmi les religieux et les vierges, spécialement consacrés au Seigneur par les vœux les plus solennels, je ne dis pas parmi les prêtres et les évêques qui ne peuvent considérer la sainteté propre de leur état, sans y découvrir les plus puissants motifs de s'attacher à la méditation des vérités célestes dont Dieu leur a confié l'enseignement et la défense ; je dis dans les conditions même les plus exposées, les plus tumultueuses et les plus contraires, ce semble, à cette tranquillité d'esprit et de cœur, que demande la méditation des attributs divins, et des mystères adorables de l'Homme-Dieu : mais aussi quelle que soit la ferveur de ce nombre de chrétiens distingués, que Dieu se réserve toujours dans les divers états du monde, malgré la corruption du siècle présent ; il est, dans le chemin de la perfection, des moments de langueur où les chrétiens les plus fidèles ont besoin d'être ranimés dans l'accomplissement des devoirs de leur religion ; des moments de ténèbres où les chrétiens les plus instruits ont besoin de nouvelles lumières pour n'être pas trompés dans les exercices de leur religion ; des moments d'ennui et de tristesse, où les chrétiens les plus attentifs à plaire à Dieu ont besoin de consolation pour persévérer avec courage dans l'esprit de leur religion. Or, entre tous les ouvrages de piété les plus remplis de l'esprit de Dieu, si vous en exceptez les livres saints, en est-il de plus capables que ceux de Thérèse, de produire dans l'âme de ses lecteurs ces trois principaux effets si avantageux pour le salut et la perfection du monde? Je veux dire de ranimer, d'instruire ou de consoler l'âme de ses lecteurs, selon les besoins qu'ils éprouveront dans le chemin du ciel?

1° Non, Messieurs, il faut l'avouer de bonne foi, jamais les plus grands mystiques n'ont écrit avec plus de profondeur des degrés les plus sublimes de cette oraison qui absorbe l'âme, et d'où résulte le commerce le plus intime de la créature avec son Dieu, que l'illustre Thérèse dont je propose les ouvrages à l'édification des chrétiens ; mais depuis la lecture réfléchie que Dieu m'a inspiré de faire de ces ouvrages si relevés et si sublimes, il ne m'a pas été possible de les regarder, suivant le préjugé ordinaire du monde, même spirituel et religieux, comme parfaitement obscurs et inintelligibles pour le commun des fidèles ; je me suis persuadé même qu'il suffit d'apporter à cette lecture ces dispositions de l'âme, que vous ne savez point refuser aux moindres écrits qui vous intéressent, je veux dire le recueillement et l'attention de l'esprit, le sentiment et l'affection du cœur, pour tirer des fruits admirables des écrits de Thérèse, et pour y recueillir cette nourriture céleste, nécessaire à la perfection des vrais chrétiens que Dieu destine à vivre, soit dans le monde, soit dans le sacerdoce, soit dans les ordres religieux.

Eh! qui de nous en effet, s'il a parcouru les œuvres de Thérèse avec l'attention respectueuse que demandent de pareils écrits, ne reconnaîtra pas le premier avantage de cette lecture sainte, dans ces moments de langueur où les chrétiens les plus fidèles ont besoin d'être ranimés dans l'accomplissement des devoirs de leur religion? et je ne parle pas ici des ouvrages de notre sainte, tels que (26) ses pensées sur l'amour de Dieu et les méditations dont elle s'occupait au sortir de la table sainte, ouvrages dont l'intelligence est évidemment facile pour tous les esprits pleins des nobles sentiments que la religion inspire, et qui les pénètrent des sentiments les plus tendres de l'amour divin ; je ne parle pas de l'histoire de sa vie, que les directeurs de sa conscience l'ont obligée de nous tracer de sa main et dans le plus grand détail ; livre admirable, où son cœur rempli, pour ainsi dire, jusqu'à l'excès d'un amour dont il ne peut plus soutenir la violence, semble vouloir se soulager lui-même, en laissant échapper à tous les moments des traits de feu et de flamme, des transports extatiques capables de ranimer les cœurs les plus languissants et les plus froids dans la carrière de la vertu ; je ne parle pas du livre de ses fondations, dont l'histoire paraît nous retracer toute la suite des persécutions de saint Paul, de ses courses apostoliques, et tous les plus beaux traits de zèle et de courage qui ont signalé les travaux de ce grand apôtre ; je ne parle pas du recueil de ses *Epîtres*

(26) Les différents ouvrages de sainte Thérèse.

adressées à tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, de personnes religieuses ou séculières, de tous les ordres et de tous les états, aux rois même et aux plus puissants seigneurs de leur cour. Epîtres où les matières les plus indifférentes dont elle est obligée de traiter, sont toujours animées et soutenues des expressions les plus vives de son ardeur pour Jésus-Christ, et dont la lecture seule a délivré plus d'une âme des peines les plus terribles et des tentations les plus violentes; je ne parle pas même de ces idées magnifiques et cependant toujours sensibles qu'elle nous a données de la paternité de Dieu à l'égard des hommes, dans la paraphrase de cette prière divine, tracée par le Seigneur même aux enfants de son Eglise; je ne m'arrête point non plus à ces idées également sublimes qu'elle nous a laissées de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, dans le chemin qu'elle nous a tracé sur ses pas, à la plus haute perfection dont la créature soit capable dans le cours de cette vie mortelle; ouvrage qu'il suffit de lire et de méditer, pour se confondre devant Dieu des moindres faiblesses, des plus légères infidélités, de ces tiédeurs passagères dont les plus grandes âmes sont obligées de se reconnaître elles-mêmes coupables devant Dieu.

Non, Messieurs, quelques preuves que me fournisse ici cette suite d'ouvrages sortis de la plume de Thérèse, contre le préjugé du monde, sur l'inutilité de ses écrits pour le commun des fidèles, ce n'est point là que je m'arrête pour détruire ce préjugé trop répandu que je combats; c'est même à ce qui paraît le plus supérieur à la portée de l'esprit humain, dans les ouvrages de notre sainte, que j'oserai recourir pour vous persuader, que ce qui paraît peu intelligible dans ses écrits pour le commun des chrétiens, est cependant d'un efficace merveilleux pour ranimer dans les temps de trouble et de nuage la ferveur de leur piété. Oui, cet ouvrage même, si connu sous le nom symbolique de *Château de l'âme*, cet admirable édifice dont elle nous a tracé le plan, et que l'on regarde ordinairement comme un tissu d'idées aussi mystérieuses, que certains traits contenus dans les écrits des prophètes, et dans l'*Apocalypse* du bien-aimé disciple; oui, ce château sublime, où l'âme détachée de la terre s'élève jusqu'au ciel, malgré le poids de ses penchants funestes, et demeure sans cesse dans la compagnie de son Dieu; pour peu que vous désiriez y entrer vous-même, et que vous y entriez en effet par la voie de la méditation, j'ose répondre qu'il enflammera votre piété, qu'il fera disparaître cette langueur de sentiment qui vous désole, et donnera, pour ainsi dire, des ailes à votre âme pour s'élever jusque dans le sein de Dieu. Non, il est vrai, vous n'aurez pas une parfaite idée des opérations de l'Esprit divin, dont parle Thérèse: non, ces images qu'elle nous trace du vol de l'esprit, du sommeil de toutes les puissances, de cette parfaite quiétude, de cette suspension de l'âme tout entière, de ces assauts, de ces blessures intérieures, dont elle avait fait de si délicieuses épreuves, de cette sainte ivresse, de cette céleste folie, source de la véritable sagesse; non, ces images célestes, quelque effort qu'elle fasse pour vous les rendre sensibles, ne laisseront pas une idée d'elles-mêmes, claire et distincte dans votre âme; vos faibles yeux en seront plus éblouis qu'éclairés, si Dieu lui-même ne les fortifie en les pénétrant pour ainsi dire d'un rayon de sa lumière divine; mais, malgré votre peu d'intelligence sur ces expressions mystiques, qui sont autant de secrets que l'homme est réduit à révérer; si Dieu ne les lui fait entendre, vous serez étonnés de vous sentir tout à coup comme inondés de sentiments plus qu'humains, jusqu'alors inconnus pour vous; de vous voir comme investis par la grâce attachée à cette sainte lecture, des splendeurs célestes qui environnent et pénètrent les citoyens du ciel: *In splendoribus sanctorum.* (*Psal.* CIX.)

Peut-être, Messieurs, la prévention du monde chrétien sur l'obscurité totale et impénétrable de cet ouvrage, vous aura-t-elle détournés jusqu'ici d'en faire l'objet de vos réflexions, et d'en éprouver les admirables effets; mais, sans me croire sur ma parole, osez enfin vous en rapporter à vous-mêmes, à votre sentiment propre et personnel, et ce qui m'est arrivé plus d'une fois arrivera sans doute à plusieurs de ceux qui m'écoutent. C'est que sans concevoir parfaitement la doctrine de ce merveilleux traité, qui est comme le chef-d'œuvre de Thérèse sur l'oraison la plus sublime, ils se sentiront cependant le cœur tout ému de la simple lecture, qu'ils en auront faite; que ce cœur, jusque-là si peu sensible pour Dieu, concevra pour ce souverain Etre, des ardeurs secrètes dont il sera lui-même surpris, des transports même dont il ne pourra se défendre, et qui n'auront d'autre principe que le feu divin répandu de toutes parts dans cet ouvrage.

C'est qu'il leur semblera que Dieu ait créé dans eux un cœur nouveau, qu'il ait renouvelé leur âme, réformé sa nature et toutes ses puissances, pour l'adorer et le servir avec un surcroît de zèle et d'ardeur. Observation judicieuse qu'avait faite avant nous un des plus savants maîtres de la théologie mystique, le célèbre Jean Avila, si respectée par Thérèse, qui l'honorait de sa confiance la plus intime; et c'est sur quoi nous ne pouvons trop bénir le Dieu dont nous sommes les créatures et les disciples, ce Dieu suprême, lequel, ayant remis souvent sa toute-puissance entre les mains d'une femme, sous l'ancienne et la nouvelle loi: *Tradidit eum in manus feminæ* (*Judith.*, XVI), a choisi visiblement notre sainte pour en faire la dépositaire des trésors de cette science céleste qui fait les saints, et les saints les plus parfaits, par la lecture seule de ses admirable ouvrages; jusque-là qu'un des plus vertueux prélats de l'Eglise d'Es-

pagne (27) lui demande ses conseils, et en reçoit les avis les plus salutaires sur l'état de son âme et sur le devoir de l'oraison qu'il négligeait dans le ministère de l'épiscopat; jusque-là que les plus saints personnages (28) qui la consultent sur le sens de quelques paroles révélées par Jésus-Christ, sont forcés de reconnaître que cet Epoux céleste lui communiquait plus de lumière en un moment qu'ils ne pouvaient en acquérir par l'étude et la méditation : *Dedit illi scientiam sanctorum* (*Sap.*, X.) Qu'il se trouve, au reste, des esprits peu solides, quoique remplis de piété et de religion dans le monde chrétien, pour qui de pareils ouvrages pourraient être dangereux plutôt qu'ils ne leur seraient utiles, c'est Messieurs, ce que je sais comme vous, et ce que je reconnais sans peine; il est en effet dans tous les états, même dans celui du cloître, de ces dévots, de ces spirituels, dont l'imagination trop vive semble éclipser en eux la lumière trop faible de la raison ; qui s'enivrent, pour ainsi dire, du récit et de l'image des dons célestes dont ils voient que certaines âmes ont été comblées ; qui désirent vivement d'en éprouver la douceur, et se figurent bientôt les goûter effectivement eux-mêmes. Or, j'avoue que la sublimité même des écrits dont je parle les rend dangereux pour cette sorte d'esprits, comparés par Thérèse elle-même, à ces oiseaux qui se risquent à voler sans avoir les ailes assez fortes pour se soutenir dans les airs. Mais, si vous exceptez ce nombre d'esprits peu solides, pour qui le pain des forts peut devenir un véritable poison, parce qu'ils ne savent point prendre conseil, pour juger sainement de la nourriture qui leur convient ; pour combien d'autres, l'esprit de Thérèse, et ce qu'il a produit même de plus sublime et de plus mystérieux, peut-il être un moyen puissant de ranimer leur foi en Jésus-Christ, et leur amour pour sa personne adorable ?

Vérité la plus constante pour tant d'âmes solidement chrétiennes qui se nourrissent, pour ainsi dire, de la doctrine de Thérèse, et dont, après les épreuves de sentiment, je n'ai d'autre argument à vous offrir que le trait si connu de ce luthérien fameux, de ce ministre redoutable de la secte protestante, dans une des plus grandes villes de la Saxe. Jusqu'alors il s'était fait craindre des prêtres, des prédicateurs catholiques, par une sorte d'érudition et de subtilité qui portait l'alarme parmi les vrais disciples de l'Eglise, dans tous les lieux où il exerçait les fonctions de ministre et de pasteur de la réforme, les ouvrages de Thérèse, reçus avec applaudissement de toute l'Espagne, et placés dans la bibliothèque des rois (29) entre les écrits des plus grands docteurs de l'Eglise, arrivent enfin à la connaissance de ce furieux sectaire : il les lit avec avidité, dans le seul dessein d'anéantir la gloire de Thérèse et de ses œuvres; il se prépare à les réfuter; il assure même sa secte qu'il les réfutera, qu'il en fera connaître le faible, le faux et le ridicule, pour la confusion de l'Eglise romaine ; il prend la plume avec cette confiance présomptueuse qui règne ordinairement dans l'âme des maîtres et des docteurs de l'hérésie; il passe les jours et les nuits à lire et à relire les livres célestes de notre sainte, surtout cet ouvrage dont je parle, le plus sublime entre les livres authentiquement approuvés, que la mysticité chrétienne ait jamais produit par les mains des hommes ; il écrit, l'espace de trois ans, tout ce que lui suggère de jour en jour l'esprit de mensonge et d'erreur qui le possède ; mais, par une de ces grâces étonnantes qui l'éclaire malgré lui-même, et dont la liberté humaine ne se défend point, quoique toujours capable d'y résister, il est réduit à jeter sans cesse au feu les réflexions par où il veut dégrader ce sublime ouvrage, parce qu'il n'est jamais satisfait de ce qu'il a pensé pour détruire les vérités qu'il y découvre malgré lui-même ; mais, après un si long temps prostitué à cet indigne usage qu'il faisait de sa plume, il est obligé de s'écrier enfin que le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic* (*Exod.*, VIII), que l'Eglise catholique fait seule les véritables saints, et que l'infaillibilité, soit dans le dogme, soit dans la morale, est visiblement le partage d'une Eglise qui forme à Jésus-Christ de pareils disciples; mais il est enfin convaincu, persuadé, converti à la foi par la force de l'amour divin que l'édifice spirituel de Thérèse fait naître dans son âme ; et celui que toutes les preuves de la vérité de l'Eglise romaine n'avaient pas été capables de ramener au sein de cette Eglise mère et maîtresse de tous les chrétiens, s'y voit conduit, après tant d'efforts pour la combattre, par un sentiment intime d'amour pour Dieu qui le saisit et le transporte à la lecture du livre de Thérèse ; cette lecture même à laquelle ne peut résister la droiture naturelle de son esprit, de protestant furieux qu'il était, en fait un catholique des plus fervents, un des plus fermes appuis de la vérité. Et c'est la seule vengeance que Thérèse, du haut du ciel où elle a tant de droits sur le cœur de son Epoux, croit devoir tirer du plus grand adversaire de ses révélations et de sa doctrine (30). Or, jugez, Messieurs, quel effet produira, pour ranimer

(27) L'évêque d'Osme, quoique directeur de la sainte, la consultait, et apprenait d'elle à faire oraison; la lettre 8, adressée à ce saint évêque, vaut elle seule un traité spirituel.

(28) Le frère de la sainte, le P. Jean de la Croix, et quelques autres très-spirituels, avaient écrit sur ces paroles de Jésus-Christ, à l'âme : *Cherche-toi en moi*. Thérèse les censure tous avec une subtilité et une modestie admirable. (V. lettre dite de l'*Examen*.)

(29) Philippe II plaça les *Œuvres* de la sainte dans sa Bibliothèque royale, parmi les originaux de saint Augustin et de saint Chrysostome.

(30) Cette conversion merveilleuse, arrivée à Brême dans le cercle de Basse-Saxe, est rapportée en détail par le vénérable Palafox, dans son avant-

votre langueur dans la voie de Dieu, cet admirable ouvrage de notre sainte, quand vous le méditerez dans le seul dessein d'y chercher l'édification de vos mœurs, si le feu divin répandu dans ce même ouvrage a pu rallumer le flambeau de la foi, pleinement éteint dans le cœur de l'hérétique le plus superbe et le plus obstiné dans ses erreurs?

2° Mais ce n'est point là, mes chers auditeurs, le seul fruit que les chrétiens, même du monde, peuvent retirer des ouvrages les plus relevés de Thérèse, et dont nous sommes redevables à sa soumission parfaite aux directeurs de son âme. Il est en effet dans le cours de la vie la plus sainte, non-seulement des jours de langueur, où les chrétiens les plus fidèles ont besoin d'être ranimés dans l'accomplissement des devoirs de leur religion: il est encore des jours de ténèbres où les chrétiens les plus éclairés ont besoin de nouvelles lumières, pour n'être pas trompés dans les exercices de leur religion, quand il plaît à Dieu de les élever à un degré d'oraison mentale, ou contemplative, dont jusqu'alors ils n'avaient point eu l'usage et l'expérience. Car, malgré le relâchement des chrétiens, qui s'est toujours accru de siècle en siècle, depuis l'établissement du christianisme, il y a toujours eu, dit saint Bonaventure, et toujours il y aura dans l'Eglise de Dieu des visions, des ravissements, des extases; et ces grâces, si sublimes, si relevées qu'elles soient, ne manqueront jamais de se perpétuer dans le monde chrétien jusqu'à la fin des siècles; il fallait donc que Dieu suscitât dans son Eglise, quelque âme sainte, qu'il eût conduit lui-même, comme par la main, pour la faire pénétrer dans les voies de la perfection la plus relevée; quelque âme moins humaine qu'angélique, par le parfait détachement de son corps, et qui, connaissant, par son expérience personnelle, les divers degrés de la plus sublime oraison, eût d'ailleurs reçu du ciel assez de lumières et de talents naturels, pour développer au monde avec le secours de la grâce, ces opérations mystérieuses de l'esprit de Dieu, sur lesquelles il est si facile et si dangereux de se tromper

Or, voilà, Messieurs, à quoi le Dieu sanctificateur semble avoir destiné singulièrement Thérèse dans ces derniers siècles, en la rendant capable de produire les admirables écrits, qui ont jeté un si grand jour sur la manière de discerner les dons célestes, qui, par eux-mêmes, passent la portée de l'intelligence humaine. Figurez-vous un pilote né pour son art, devenu plus habile, de jour en jour, et comme l'œil des mers, par la continuité de l'expérience, qui dans le cours d'une longue vie, ait parcouru plus d'une fois la vaste étendue de l'océan, qui en ait essuyé tous les dangers, en ait remarqué tous les écueils les plus cachés, les plus propres à causer les naufrages, et qui, par amour pour le genre humain, ait fait part au monde de toutes les observations capables d'assurer d'un pôle à l'autre la course des plus timides navigateurs: c'est ainsi, Messieurs, que Thérèse, engagée dès la jeunesse dans les voies périlleuses de la vie spirituelle et mystique, après avoir échappé par une suite de grâces miraculeuses aux principaux écueils où vient se briser la vertu peu éclairée de tant d'autres, nous les a tous découverts, sans en excepter un seul, et qu'elle a pris soin de prémunir contre les illusions presque infinies de l'esprit de ténèbres, tous les chrétiens qui aspireraient, dans la suite des temps, à s'élever au-dessus du monde par ce commerce sublime, que l'oraison nous donne avec le ciel.

Eh! que faut-il en effet pour se garantir sûrement de toute erreur dans les routes de la vie spirituelle et mystique, dans ces routes éloignées de la voie commune, et trop peu connues du monde, surtout avant que notre sainte nous en eût marqué les différents écueils? rien de plus, mes chers auditeurs, que de savoir discerner, à des marques certaines, les opérations de l'esprit de ténèbres et de mensonge, dans une âme, des effets que doit y opérer, quand il y règne, l'Esprit de vérité et de lumière. Or, voilà ce qu'un vrai chrétien, qui aspire à la perfection ne saurait ignorer, après la lecture des ouvrages de Thérèse, qui nous a si clairement désigné tous les piéges, tous les artifices, tous les détours employés par l'ennemi du salut, pour séduire ou décourager, dans la carrière de la piété chrétienne, les âmes adonnées à l'oraison. Non, chrétiens intérieurs et spirituels, si vous êtes trompés désormais dans les voies de la piété chrétienne, vous n'avez point à vous plaindre que les leçons vous manquent, et vous ne pouvez plus accuser que vous-mêmes de vos erreurs; observez seulement, dès les premiers pas que vous faites dans la carrière, ce qu'observait Thérèse montée, pour ainsi dire, au comble des faveurs divines, si les grâces extraordinaires dont vous croyez être favorisés de Dieu vous font croître de jour en jour en tout genre de vertu; si elles augmentent dans vous, comme dans elle, l'esprit d'humilité devant Dieu, de soumission à ses ministres, d'attachement aux vérités de la religion, de zèle pour la propagation de l'Eglise, pour le salut des âmes, pour le progrès de votre propre perfection. Car c'est l'accroissement de ces vertus, dont Dieu seul peut être la source, que notre sainte avait observé dans elle au sortir de ses extases, et c'est ce qui la rassurait, malgré sa défiance naturelle, contre le danger de l'erreur et de l'illusion qu'elle ne cessait de craindre. Si donc vous reconnaissez dans vous, et que le monde même y reconnaisse l'accroissement sensible de ces

propos sur les lettres de sainte Thérèse. Le nom de ce fameux ministre protestant ne nous a pas été conservé.

vertus, regardez également ce progrès spirituel de votre part, comme une preuve infaillible que c'est l'Esprit de Dieu qui vous sert de guide, parce que l'esprit de ténèbres ne s'intéressa jamais pour le progrès de la vraie foi, ne porta jamais les âmes à cet esprit de soumission et de simplicité qui fait la base de la sainteté chrétienne, et que, loin d'animer celles qu'il veut séduire, à combattre les vices, à corriger les abus, à étendre le culte divin, il les engage au contraire, sous mille prétextes spécieux, à répandre partout l'esprit d'erreur, d'indépendance, de division et de désordre.

Mais les faveurs dont vous croyez que Dieu vous honore, ne sont-elles accompagnées dans vous, d'aucun de ces caractères divins que je vous présente? Je veux dire, mais les faveurs que vous recevez ou que vous croyez recevoir d'en haut, loin de vous humilier comme Thérèse, vous rendent-elles moins humbles devant Dieu, et moins soumis aux ministres de l'Eglise; mais ces faveurs vraies ou prétendues, ne vous inspirent-elles pas un nouvel attachement pour les coutumes, les règles, les cérémonies, les vérités de la religion, un nouveau zèle pour la propagation de l'Eglise, pour le salut du monde, pour votre avancement dans la vertu; mais vous manque-t-il un seul de ces caractères, toujours inséparables des opérations de l'Esprit-Saint sur les âmes dans l'exercice de l'oraison? Ah! chrétiens, défiez-vous alors de ces prétendues faveurs du ciel qui vous tranquillisent sur votre état; ou plutôt persuadez-vous, quel que soit le directeur qui vous rassure, que ce n'est point l'esprit de Dieu qui vous éclaire et vous anime, mais l'esprit de mensonge, qui se transforme à vos yeux en ange de lumière, pour vous éblouir et vous tromper.

Or, sur ces principes si simples, si solides, que nous a dictés Thérèse, pour discerner sûrement l'esprit de Dieu de l'esprit d'erreur, peut-il être désormais, des spirituels assez peu instruits, pour se laisser encore séduire dans l'exercice de la vie intérieure et mystique; et l'illusion, comme je l'ai dit, s'ils pouvaient y tomber sous la direction d'un tel maître, ne serait-elle pas de leur part pleinement libre et volontaire? Oui, mes chers auditeurs; et, si vous craignez de vous juger vous-mêmes sur ce point, je ne craindrais point de vous citer au tribunal de Thérèse, et de prononcer votre arrêt sur les règles infaillibles qu'elle nous a laissées, et qui vous rendront toujours inexcusables dans les illusions de la piété chrétienne, si vous avez le malheur de vous y laisser surprendre. C'est donc à vous que je m'adresse à ce moment, chrétiens intérieurs et spirituels, pour vous apprendre, selon l'esprit de l'Eglise, si bien compris et développé par Thérèse, l'art de discerner sûrement les opérations de l'esprit de mensonge, des dons extraordinaires dont l'esprit de Dieu est le principe : *Probate spiritus, si ex Deo sint.* (*Joan.* I, 4.)

Le monde vous révère comme des hommes vraiment spirituels, et vous vous croyez vous-mêmes honorés des célestes faveurs; mais je cherche dans vous cet esprit d'humilité qui distinguait Thérèse au plus fort de ses faveurs, de ses révélations, de ses extases, et, loin de découvrir dans la suite de vos œuvres cet esprit humble qui obligeait cette grande sainte si élevée par la grâce de son Dieu, de rentrer en elle-même de se confondre sur son néant, sur le nombre et la grièveté de ses fautes, sur son indignité par rapport aux moindres grâces; hélas! je reconnais que, si dans la participation à la table sainte, que si dans une retraite de quelques jours vous avez ressenti quelque douceur sensible, vous avez versé quelques larmes, poussé quelques soupirs, éprouvé quelques sentiments d'un amour tendre pour Dieu, vous pensez dès lors avoir atteint la région supérieure du ciel, et ne tenir plus à la terre; que vous croyez dès lors vous suffire à vous-mêmes, n'avoir plus besoin ni de règle, ni de méthode, ni de conseil; que ce serait dans vos idées vous abaisser au-dessous de l'état sublime qui vous distingue du reste des chrétiens, que de vous arrêter encore à des pratiques communes, que de vous borner à des sujets d'oraison, simples en eux-mêmes, et usités dans l'Eglise; je reconnais en gémissant que la considération même des mystères de Jésus-Christ vous paraît au-dessous du degré d'oraison où Dieu vous élève, que par un vol ambitieux vous aspirez à pénétrer jusqu'à l'Etre divin, jusqu'à son essence infinie, dégagée de toute image sensible; car c'est uniquement sur ces grands objets, sur ces objets infiniment respectables par eux-mêmes, mais dangereux par leur subtilité, et souvent mal conçus, que vous aimez à vous exprimer en des termes pleins de faste et d'ostentation. A cette vue, mon cher frère, j'oserai vous juger sur les règles de Thérèse, et le jugement que je porte sur votre état sans craindre l'erreur, c'est que les sentiments et la conduite que vous me présentez ne me permettent point de vous reconnaître pour un homme d'oraison; c'est que vous vous évanouissez visiblement dans vos vaines idées, et que le Dieu qui résiste aux superbes en donnant sa grâce aux humbles : *Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (*Jac.*, IV), vous laissera infailliblement tomber dans les plus déplorables égarements; je vous vois vous élever, comme Satan, par l'esprit d'orgueil, jusqu'au plus haut des cieux, mais on vous verra bientôt précipité comme cet ange rebelle, au plus profond des enfers, ce sont les paroles de Jésus-Christ évidemment prononcées pour vous-même : *Videbam Satanam, sicut fulgur, de cœlo cadentem* (*Luc.*, X.)

Le monde vous révère comme des hommes vraiment spirituels et vous vous croyez vous-mêmes honorés des célestes faveurs. Mais je cherche dans vous cet esprit de docilité et de soumission aux conseils des ministres de l'Eglise qui doivent vous servir

de guides dans les voies de la perfection, y fussiez-vous aussi avancés que Thérèse elle-même, et je ne vois dans vous que des hommes toujours attachés à leur propre sens, que des hommes qui prétendent conduire eux-mêmes ceux qui doivent leur servir de conducteurs; je reconnais que, loin de chercher, comme notre sainte, de nouveaux moyens de vous rassurer contre le danger de l'illusion, vous vous faites comme un point de foi de la vérité des dons célestes dont vous vous croyez comblés; qu'au lieu de vous adresser, comme Thérèse, à ce qu'il y a de plus saint, de plus ferme, de plus éclairé dans l'Eglise parmi les directeurs des âmes, vous faites tomber votre choix par préférence sur des ministres faciles qui vous laissent, sans vous alarmer, dans la forme d'oraison que vous vous êtes tracée à vous-même; c'est-à-dire sur des ministres qui n'ont qu'une légère connaissance des voies extraordinaires où vous croyez marcher, et dont le suffrage, qui ne devrait être pour vous d'aucun poids, vous tranquillise néanmoins dans les sentiments présomptueux où vous aimez à vivre. Je vois enfin que, sans considérer la conduite du Dieu de Providence qui voulut dans tous les temps que ses élus fussent éclairés et gouvernés par ses ministres; un saint Paul par le simple disciple Ananias, une Thérèse par ce qu'il y avait de plus habile dans l'Eglise de son siècle, par des ministres même peu versés dans la connaissance des choses divines, et à qui Dieu permettait qu'elle donnât tout pouvoir, toute autorité sur son âme, afin de communiquer un nouveau mérite à son obéissance; je vois qu'au lieu de cette admirable simplicité commune à tous les saints, et seule capable de prévenir toutes les erreurs, vous ne voulez reconnaître pour guide que Dieu seul à qui vous croyez parler sans cesse, et que vous vous flattez de voir face à face et à découvert dans l'oraison plus qu'humaine que vous regardez comme votre partage; à cette vue, mon cher auditeur, je ne craindrai point de vous juger par ce défaut seul de soumission qui vous rend comme indépendant des ministres de l'Eglise, et, fondé que je suis sur les principes infaillibles de Thérèse, j'oserai vous dire que ce n'est point l'esprit de Dieu qui vous anime, mais l'esprit de ténèbres, l'esprit d'orgueil et de présomption qui vous trompe sous les apparences de l'Esprit divin; parce que l'Esprit de Dieu ne manqua jamais de rendre l'homme plus humble, plus docile, plus soumis à ses ministres, à proportion qu'il l'élevait au-dessus de sa sphère par de nouveaux accroissements de grâce : *Probate spiritus, si ex Deo sint.* (*Joan.*, VI.)

Le monde vous révère comme des hommes vraiment spirituels, et vous vous croyez vous-mêmes honorés des célestes faveurs; mais je cherche dans vous cet attachement inébranlable à la foi de l'Eglise, à ses jugements, à ses décisions infaillibles, et loin de découvrir dans votre âme ce tendre attachement à l'Eglise-mère qui nous gouverne, je ne reconnais dans vous que des esprits d'une foi équivoque, attachés à leurs opinions personnelles, que des esprits infatués de doctrines étrangères et de sentiments réprouvés par l'Eglise; que des esprits qui refusent de prêter l'oreille à tout ce que l'on veut leur faire entendre pour les détromper de leurs erreurs, et qui, loin de les reconnaître et d'y renoncer eux-mêmes, n'aspirent qu'à en infecter les peuples dont ils se font les oracles; que des esprits livrés à des hommes de parti, engagés dans des cabales et des intrigues, qu'ils sont aussi vifs, aussi ardents à défendre qu'ils devraient l'être à les attaquer et à les affaiblir de tout leur pouvoir; je ne vois enfin dans vous que des esprits qui, malgré leurs oraisons, leurs contemplations prétendues sublimes, censurent sans scrupule les règles, les coutumes, les cérémonies de l'Eglise, et dont la foi sur les principaux mystères de la religion dépérit visiblement de jour en jour, loin de s'affermir. Ne pénétrons pas plus avant dans les replis d'une âme qui se produit à nos yeux sous de pareils caractères; je lui verrais opérer les plus grands prodiges, verser généreusement tous ses biens dans le sein de l'indigence, que je ne la regarderais jamais comme une âme éclairée par l'Esprit de Dieu, dès qu'elle balance seulement en matière de foi, parce qu'elle ne peut être conduite alors par cet esprit de vérité qui a fait croire en Jésus-Christ toutes les nations de l'univers, qui soutient la fermeté de cette foi dans ceux qui la professent du fond du cœur; par cet esprit dont la vertu toute-puissante a fortifié, dans leurs travaux et leurs combats, tout ce qu'elle a eu jusqu'ici de disciples, de confesseurs, d'apôtres et de martyrs : *Probate spiritus, si ex Deo sint.*

Le monde vous révère comme des hommes vraiment spirituels, et vous vous croyez vous-mêmes honorés des célestes faveurs; mais je cherche dans vous ce désir de vous perfectionner, de croître sans cesse en vertu, de diminuer avec le secours de la grâce, le nombre de vos fragilités; ce désir de vous détacher parfaitement du monde et de vous-mêmes, afin de laisser à votre Dieu le souverain empire qui lui est dû sur tous les sentiments de votre âme; et, loin de découvrir dans vous ces fruits comme inséparables de l'oraison même la plus ordinaire et la plus simple, je n'y vois qu'un faux zèle qui vous inquiète sur la perfection d'autrui, et que vous devriez réserver pour la vôtre; je n'y reconnais d'ailleurs, ni plus de charité pratique, ni plus de condescendance pour les défauts vrais et prétendus de vos semblables, ni plus de discrétion dans vos jugements, ni plus de douceur dans vos discours, ni plus de fidélité à certains devoirs qui vous pèsent, ni plus d'ardeur pour la gloire de Jésus-Christ, ni plus de vigilance sur vous-mêmes et sur tous les mouvements de votre âme; en un mot, je ne vois habituellement dans vous que les mêmes hommes, que des hommes toujours également

faibles et imparfaits dans leur conduite, qui ne prennent aucun moyen efficace pour changer de mœurs et se réformer. Il ne faut, mon cher frère, que ces idées que vous me donnez de vous-même, par cette imperfection toujours égale de sentiments et de mœurs, pour me mettre en droit de prononcer, malgré le jugement du monde en faveur de vos vertus, que vous n'êtes donc point un véritable contemplatif, que loin d'être un saint distingué qui vole à la perfection, vous n'êtes pas même un vrai chrétien qui marche pas à pas dans la voie simple du salut; qu'au lieu d'être conduit, comme Thérèse, par cet esprit de sainteté qui lui servait de guide, vous n'écoutez pour tout conseil que les vaines idées de l'amour-propre, et que toutes vos élévations vers Dieu, dans l'exercice de la prière, dès qu'elles sont stériles en tout genre de vertu et de perfection, ne sont que des spéculations vides, des contemplations prétendues dont l'esprit de mensonge vous amuse, pour vous séduire et pour vous perdre, sous ombre de vous élever au comble de la sainteté chrétienne : *Probate spiritus, si ex Deo sint.*

Vous me pardonnerez sans doute ici, Messieurs, si je me suis expliqué avec quelque étendue sur les règles que nous a tracées Thérèse, pour discerner sûrement l'un de l'autre, le double esprit qui peut animer les spirituels dans les exercices de leur religion. Etait-il un point de morale qui fût plus digne de nos réflexions et plus capable de contribuer à la gloire de Thérèse et de ses célestes écrits? Point de morale en effet qui, bien entendue, suffirait pour bannir toutes les illusions de la piété du monde chrétien, en éclairant tous ces directeurs inhabiles, tous ces demi-savants dont Thérèse se plaint en mille endroits, avec tant d'amertume, et qui lui paraissent plus capables de jeter le trouble dans une âme, de la décourager dans les voies de Dieu, que toutes les ruses ou les violences dont l'esprit de ténèbres peut faire usage pour la traverser. Point de morale qui attentivement méditée, surtout par certains contemplatifs, remplis d'une confiance présomptueuse dans leurs lumières, les garantirait infailliblement de ces précipices effroyables où l'Eglise en a vu tomber tant d'autres, et préviendrait tous les ravages que ne saurait manquer de produire ces faux spirituels, dont le poison, présenté sous l'appareil de la dévotion la plus sublime, est plus subtil et plus dangereux peut-être que toute la licence de la morale païenne; point de morale dont la connaissance réfléchie aurait éclairé la bonté trop facile d'un des plus illustres prélats de l'Eglise de France (31), et ne lui eut pas permis de se laisser surprendre un seul moment aux vertus spécieuses de cette illuminée trop célèbre du dernier siècle, qui se croyant aussi favorisée du ciel que Thérèse elle-même, renouvelait toutes les maximes du quiétisme, dont un Molinos avait infecté l'Espagne et l'Italie. Mais je reprends et je finis. Utilité admirable de la doctrine de Thérèse, dans ces moments de langueur où les chrétiens les plus fidèles ont besoin d'être ranimés dans l'accomplissement des devoirs de leur religion, dans ces moments de ténèbres où les chrétiens les plus instruits ont besoin de nouvelles lumières, pour n'être pas trompés dans les exercices de leur religion. J'ai dit encore, utilité admirable de la doctrine de Thérèse, dans ces moments d'ennui et de tristesse, où les chrétiens les plus attentifs à plaire à Dieu ont besoin d'être consolés, pour persévérer avec courage dans l'esprit de leur religion.

3° Et c'est ici, mes chers auditeurs, que je vous demande quelques moments d'une nouvelle attention, parce que la vérité qui me reste à vous offrir n'a rien qui n'intéresse le grand nombre et la multitude presque générale des véritables chrétiens. Car, quelque disposé que Dieu puisse être à se communiquer à ses créatures, même dans ce monde terrestre, il en est toujours une infinité qu'il ne conduit à l'éternel bonheur, que par la voie ordinaire qu'il a tracée à tous les hommes; je veux dire par la simplicité infiniment sage de la foi en Jésus-Christ et par l'observation constante des préceptes de sa loi. Il y a donc une infinité de chrétiens dans l'Eglise que Dieu ne destine point à recevoir ces dons extraordinaires qu'il verse abondamment sur quelques autres dont il a fait choix, pour manifester au monde dans leurs personnes, l'excellence et la variété de ses célestes faveurs : *In laudem gloriæ gratiæ suæ.* (*Eph.*, I.) De là les craintes, les alarmes désolantes que l'on éprouve quelquefois sur l'état présent de sa conscience; on se persuade que l'on ne fait nul progrès dans le chemin qui mène à la vertu, parce que l'on n'éprouve jamais les consolations et les douceurs dont elle est quelquefois accompagnée; on craint même d'avoir transgressé quelque précepte dont la violation ait fait encourir la disgrâce éternelle de Dieu, parce qu'on ne reçoit point de ce Dieu de bonté et de grâce, ces regards favorables, dont l'efficacité, quand il lui plaît, éclaire l'esprit, élève le cœur de sa créature, et donne à toute l'âme une nouvelle force pour voler dans la double voie des commandements et des conseils évangéliques. Voilà, mes chers auditeurs, quels sont, parmi les disciples de Jésus-Christ, ceux dont la consolation, dans les voies du ciel, me paraît essentiellement dépendre de la doctrine le plus communément répandue dans les divers ouvrages de la séraphique Thérèse.

Eh! quoi, en effet, de plus consolant pour la multitude des fidèles habituellement privés de ces dons divins, de ces grâces singulières dont notre sainte était ordinairement comblée, que d'apprendre d'elle-même la juste préférence qu'elle donna toujours aux

(31) M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, douta quelque temps que madame Guyon fût véritablement trompée, malgré l'extravagance du plus pur quiétisme répandu dans ses écrits.

moindres vertus sur les faveurs les plus signalées du ciel ; que de savoir par les instructions solides qu'elle adresse à ses filles en Jésus-Christ, et dont tous les chrétiens spirituels peuvent s'appliquer les maximes à eux-mêmes, que ce n'est point la communication de quelques lumières célestes, de quelques dons extraordinaires de Dieu ; mais uniquement l'exercice des vertus, la pratique des commandements et des conseils évangéliques, qui ont formé les plus grands saints du christianisme ; que l'on peut même s'élever devant Dieu à un plus haut degré de sainteté par les œuvres peu apparentes d'une vie commune, que par l'épreuve des dons les plus merveilleux de la grâce ?

Quoi de plus consolant pour les simples fidèles, que d'entendre cette grande sainte prévenir elle-même ses lecteurs contre le désir ambitieux des dons célestes, les avertir du danger qu'il y a pour eux à les demander, du risque qu'ils courent de tomber dans l'illusion, s'ils les obtiennent ; des embarras, des inquiétudes, des craintes terribles qu'ils auront à essuyer, avant que d'arriver heureusement à leur terme, s'ils veulent marcher sûrement dans ces routes extraordinaires, où l'esprit de ténèbres leur tendra des piéges à chaque pas ?

Quoi de plus consolant pour les âmes fidèles, privées ici-bas des illustrations divines, que d'entendre l'épouse favorite de Jésus-Christ et la plus honorée de ses faveurs, lui demander, le supplier, le conjurer avec larmes, de vouloir bien modérer ses bontés pour elle, la priver totalement de ces grâces sensibles qui la confondent, en réserver l'éclat et la douceur pour des âmes plus fidèles, plus propres à le glorifier, et conduire à lui son humble servante par les voies les plus ordinaires et les plus simples ; que de la voir enfin employer tout ce qu'elle a de crédit sur le cœur de ses amis les plus intimes, pour les engager, par l'intérêt qu'ils daignent prendre à sa perfection, à solliciter la même grâce pour elle auprès de son époux et de son Dieu ?

Or quelles autres idées se rencontrent plus fréquemment que celles-là dans les œuvres diverses dont Thérèse a enrichi le trésor spirituel de l'Eglise ? Elle y parle sans doute, et dans le plus grand détail, des dons extraordinaires dont elle a été comme inondée dans le cours de sa vie ; elle cherche même, avec le secours du ciel qu'elle implore sans cesse, à s'expliquer nettement sur toutes les manières dont Dieu, par sa bonté infinie et purement gratuite, se communiquait à elle, tout indigne qu'elle pouvait être de ces communications divines ; point de moyens dont elle ne fasse usage, afin de faire descendre, pour ainsi dire, jusqu'à la portée de l'humanité les opérations sublimes et mystérieuses dont elle était le sujet. C'est alors que les comparaisons les plus ingénieuses, que les images les plus sensibles qui soient du ressort de l'esprit humain, sont vivement présentées pour faire entendre à ceux qui la conduisent le mystère de ces opérations divines, parce qu'elle écrit uniquement par leurs ordres, à dessein de se faire connaître, et qu'elle les regarde comme tenant à son égard la place de Dieu.

Mais, loin de se féliciter de tant de grâces étonnantes qui la distinguent, elle ne cesse de les craindre, d'en gémir, de s'en confondre ; si elle en remercie son Dieu, c'est, pour user de son expression, par un cantique mêlé de mille soupirs ; elle ne se lasse point de répéter que la participation à ces sortes de grâces n'est point une voie sûre pour arriver au ciel, qu'il vaut infiniment mieux être conduit à la perfection par l'unique voie de la fidélité aux moindres devoirs, parce que dans cette voie simple et commune, on ne court aucun risque de s'égarer, et c'est la dernière instruction qu'elle adresse comme le testament de son cœur aux enfants de sa réforme, que s'ils daignent s'occuper de l'histoire de sa vie et des autres ouvrages qui lui ont été arrachés par l'obéissance, ils doivent beaucoup plus réfléchir sur ce que Dieu lui a inspiré d'écrire des vertus chrétiennes et religieuses qui conduisent sûrement au terme du bonheur, que sur ce qu'elle a écrit de ses visions, de ses ravissements, de ses révélations et de ces autres grâces extraordinaires, qu'elle n'a jamais désirées, mais dont la recherche ambitieuse a malheureusement séduit tant de spirituels, en les détournant du chemin de la perfection, loin de les y conduire. Encore une fois, mes chers auditeurs, est-il rien de plus consolant qu'une pareille doctrine, pour le commun des chrétiens dont Dieu attache le salut à l'observation seule des devoirs du christianisme ; et ne dussent-ils recueillir d'autre avantage de la lecture des Œuvres de Thérèse, que cette sorte de consolation qui doit tranquilliser leur âme, ne serait-ce pas là de quoi leur inspirer le plus vif désir d'une pareille lecture et la leur rendre infiniment précieuse, malgré l'obscurité inséparable de quelques termes mystiques qui les arrêtent ?

Grâces immortelles vous soient donc rendues, ô mon Dieu, d'avoir enrichi votre Eglise, dans la personne de Thérèse votre illustre épouse, d'un nouveau docteur de votre loi, d'un docteur si utile, si nécessaire même à la direction de vos plus chers disciples. Jusqu'alors, Seigneur, vous aviez suscité du sein de votre Eglise, plus féconde en vrais génies dans tous les temps que le monde profane ne le sera jamais, vous aviez suscité des Ambroise, des Grégoire, des Augustin, des Chrysostome, des Athanase, des Cyrille, cent autres docteurs également comblés des talents de la nature et de ceux de la grâce, pour combattre et confondre tant d'espèces d'hérésies qui, jusqu'à la fin des temps, devaient porter le trouble et la désolation dans l'univers soumis à vos lois ; vous aviez suscité même, jusqu'à ce moment, des docteurs vraiment éclairés dans les voies de la spiritualité chrétienne. On avait vu paraître les écrits mystiques

d'un saint Jérôme, d'un saint Bernard, d'un saint Bonaventure... Mais ne semble-t-il pas, Seigneur, qu'aucun de ces grands hommes, pour m'exprimer ainsi, n'avait encore embrassé dans ses écrits toute l'étendue de la spiritualité la plus sublime, n'en avait mesuré toutes les dimensions, n'en avait découvert aux chrétiens spirituels toutes les hauteurs, toutes les profondeurs, révélées à votre Eglise. Vous deviez donc encore à la gloire de la religion dont vous êtes le chef, pour l'éternité, un de ces esprits qui réunît lui seul, dans un ouvrage inspiré par vous-même, toutes les connaissances mystiques partagées, pour ainsi dire, entre les autres docteurs de votre loi, c'est-à-dire un de ces esprits qui pût servir de règle à tous les spirituels du monde chrétien, dans le discernement de vos dons ; qui dévoilât toutes les opérations de votre esprit dans leur âme, qui les dirigeât dans les voies obscures de la vie intérieure, dans les voies incertaines des inspirations, des révélations divines, dans les voies périlleuses des ravissements, des extases, et les garantît sûrement, dans ces routes critiques, de l'illusion et de l'erreur.

Vous deviez donc encore à la gloire de votre religion un de ces esprits, éclairé de vos propres lumières, et qui par les précautions infinies qu'il aurait su prendre contre les artifices de l'esprit de ténèbres, mît à l'abri de toute censure raisonnable la vérité des dons divins dont vous daignez favoriser quelques-uns de vos élus ; un de ces esprits, aussi saint qu'éclairé, qui, malgré l'éminence de sa sainteté, fût le modèle des vertus les plus nécessaires à la perfection de vos élus ; un de ces esprits consommé dans la connaissance de vos plus mystérieux secrets, et dont les ouvrages, malgré leur profonde mysticité, n'en fussent pas moins utiles à tous vos élus. Et voilà, Dieu Sauveur, le don inestimable, le magnifique présent que vous avez fait à la terre, dans la personne de l'incomparable sainte qui fait aujourd'hui l'objet de notre vénération et de nos hommages. Présent vraiment digne de votre amour suprême, de vos bontés infinies pour le genre humain et qui ne cessera d'exciter dans vos élus, jusqu'à la fin des siècles, les plus vifs sentiments de leur reconnaissance !

Quelle conséquence de tout ceci, mes chers auditeurs, et quel est le fruit que je me propose de cet éloge si étendu de l'illustre Thérèse? Serait-ce uniquement de vous pénétrer d'un sentiment stérile d'admiration pour cette épouse favorite de l'Homme-Dieu? A Dieu ne plaise que je me borne à de pareils fruits ; Jésus-Christ et son épouse ne pourraient que désapprouver un pareil projet ; ce que j'ai donc prétendu par ce discours, çà été de vous donner une idée juste et de la vérité des révélations de Thérèse, qui trouvent encore parmi vous de téméraires censeurs, et de ses principales vertus, qui, devant vous être communes avec elle, rencontrent parmi vous si peu d'imitateurs, et de l'utilité de ses ouvrages qui, malgré les beautés divines et humaines dont ils sont remplis, semblent à peine mériter de trouver parmi vous quelques lecteurs. C'est-à-dire que je n'ai aspiré par mon travail qu'à graver profondément dans vos esprits les trois vérités qui ont fait la base de cet éloge : que les faveurs dont le ciel a comblé Thérèse, malgré leur singularité, n'en sont pas moins croyables au tribunal même de la sagesse du monde ; que les vertus distinctives de Thérèse, malgré leur sublimité, n'en sont pas moins des devoirs pour le commun même des chrétiens du monde ; que les écrits de Thérèse, malgré leur profonde mysticité, n'en sont pas moins utiles à tous les vrais chrétiens, dans les diverses conditions du monde. Voilà, Messieurs, les seuls avantages que je me promets de l'éloge de l'illustre Thérèse. Mais, pour vous les faire recueillir en effet, j'ai besoin du secours de cette grande sainte et de son poûvoir triomphant sur le cœur de son époux.

C'est donc à vous que j'ai recours, illustre martyre de l'amour divin, fille la plus distinguée de la Reine des vierges, épouse de Jésus-Christ la plus favorisée de ses grâces, réformatrice d'un des plus grands ordres de l'Eglise, vierge devenue mère de tant d'enfants spirituels qui font l'édification de l'univers chrétien ; c'est à vous, vive lumière de tous les chrétiens qui veulent s'élever à Dieu par l'oraison, et des plus sublimes contemplatifs, qui paraîtront jusqu'à la fin dans l'Eglise de Jésus-Christ ; c'est à vous, guide infaillible, intelligence plus qu'humaine dans les voies de Dieu, à vous, ange mortel honoré sur la terre de la conversation des esprits célestes, des anges du premier ordre, des saints les plus distingués dans le ciel, de l'apparition visible des séraphins, de celle de la Reine des hommes et des anges, des entretiens les plus intimes avec Dieu même ; c'est, dis-je, à vous que je m'adresse, pour imprimer dans le cœur de ceux qui m'écoutent les vérités sensibles que je viens de leur présenter. Sans cette grâce qui les persuade, vainement aurai-je offert à leurs yeux les lumières célestes qui vous furent communiquées, les vertus sublimes qui vous ont distinguée, les écrits célestes qui vous furent inspirés. Mais persuadés qu'ils seront, par cette grâce lumineuse qu'il vous est facile de nous obtenir, et de la vérité de tant de faveurs divines dont vous avez été l'objet, et du devoir qui les astreint à vous suivre dans l'exercice des plus éminentes vertus, et des fruits merveilleux attachés à la méditation de vos écrits, quelle confiance n'éprouveront-ils pas dans la bonté du Dieu qui vous a comblée de ses plus grands dons? de quel courage ne seront-ils pas animés pour oser suivre la trace de vos exemples? quels sentiments, quelles lumières, quelles consolations, ne produira pas dans leur âme la lecture de vos célestes ouvrages ! Que ce soit donc là, sainte épouse de l'Homme-Dieu, tout le prix de l'hommage solennel que nous vous rendons, et nous serons pleinement

satisfaits de l'usage que vous aurez fait de votre crédit en notre faveur.

Je ne m'arrête point ici, illustre patronne de la grande reine qui nous gouverne, non, je ne m'arrête point à solliciter singulièrement votre protection pour cette première majesté du monde chrétien; parce que toutes ses qualités royales et religieuses me répondent que vous ne manquerez jamais de la protéger de tout votre pouvoir, de veiller incessamment sur sa personne sacrée, sur son auguste famille, sur toute l'étendue de ses Etats, qu'elle recommande sans cesse à vos soins, dans ce haut degré de faveur, dont vous honore un Dieu, que vous possédez pour l'éternité. Eh! pourriez-vous oublier, en effet, une impératrice-reine, qui rend plus célèbre, plus vénérable de jour en jour le beau nom de Thérèse, en le soutenant aux regards du monde, par l'éminence des vertus qui vous ont distinguée vous-même? Pourriez-vous oublier une reine dont la vertu mérita d'abord, comme la vôtre, d'être éprouvée par les plus rudes tribulations, une reine qui, sur l'exemple de votre vie, dont elle est l'imitatrice fidèle, autant que le comporte l'élévation de son rang, consacre à la prière, à la méditation des choses saintes tous les moments que le devoir ne l'oblige pas de donner au gouvernement de ses royaumes; une reine animée pour le salut de ses peuples, du même zèle dont vous brûliez pour la perfection de la nombreuse famille qui vous reconnaissait pour sa mère en Jésus-Christ?

Que dis-je? pourriez-vous, grande sainte, ne pas regarder avec une sorte de complaisance et d'admiration, une reine qui n'aspire, dans ses religieux projets, qu'à plaire à votre céleste Epoux, qu'à exécuter ses volontés, qu'à étendre sa gloire, et celle de sa religion, qu'à le faire régner souverainement et uniquement dans tous les lieux de son obéissance; une reine qui appelle de toute part à sa cour des hommes apostoliques pour publier les vérités chrétiennes en diverses langues (32) pour soutenir et augmenter l'empire de la foi, pour en faire briller le flambeau, offusqué par les ténèbres de l'erreur dans une partie de ses vastes dominations; une reine qui n'use de son pouvoir sur tous les esprits et les cœurs que pour les tourner vers Jésus-Christ, le seul objet de son amour et du vôtre? Pourriez-vous du moins ne pas chérir spécialement une reine qui fait asseoir avec elle sur le premier des trônes le nom et la sainteté de Thérèse de Jésus, qui rend à ce beau nom dont elle est décorée tout l'honneur qu'elle en reçoit elle-même, par la conduite vraiment royale qui le fait révérer dans sa personne?

Non, médiatrice puissante auprès de Jésus-Christ, vous n'oublierez jamais cette pieuse reine, soumise en tout comme vous le fûtes sur la terre, au gouvernement de l'Eglise, à son chef, à ses prélats, à ses ministres, à ses cérémonies, à ses usages, surtout à ses décisions et à ses jugements en matière de foi. Vous n'oublierez jamais la fille de tant de rois et d'empereurs, la mère et l'institutrice de tant de princes, héritiers de la grandeur de son âme et de celle de sa religion; cette reine, en un mot qui semble avoir été destinée du ciel pour apprendre à tous les souverains que le grand art de régner sur les peuples, c'est de faire régner Jésus-Christ sur eux, et qu'il n'est point de plus sûr moyen pour être grand, même selon le monde, que d'être grand par sa piété devant Dieu. Vous n'oublierez pas enfin cette reine universellement révérée de ce qu'il y a même de moins chrétien dans le monde, pour son christianisme toujours conforme à sa suprême dignité; cette reine vraiment humble et modeste au faîte des grandeurs humaines, et qui, dans un autre état que le vôtre, fait comme vous, la gloire de son sexe, le bonheur de ses sujets, l'espérance de l'Eglise, l'édification du monde entier; cette reine qui, loin de se dispenser du précepte, s'astreint à des œuvres qui ne sont pour elle que de conseil, pour s'assurer de plus en plus la possession de l'éternel bonheur. Puissions-nous tous y parvenir sur ses pas et partager la gloire destinée à ses vertus! C'est, Messieurs, ce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

PANÉGYRIQUE III.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, PATRON DE L'EMPIRE.

In vita sua fecit monstra et in morte mirabilia operatus est. (*Eccli.*, XLVIII.)

Sa vie fut un enchaînement de merveilles, et sa mort fut accompagnée et suivie de prodiges admirables.

Tel est, Messieurs, le bel éloge que l'Esprit-Saint nous a tracé lui-même du prophète Elisée, cet illustre successeur du grand Elie, cet héritier de son double esprit, et lui-même l'un des plus grands hommes de l'ancienne loi. Or, ne semble-t-il pas que l'esprit de Dieu, dans le témoignage qu'il rend à ce généreux prophète, ait voulu nous peindre également le célèbre Jean Népomucène, dont nous solennisons aujourd'hui la fête? Quel est le mortel, en effet, envoyé du Seigneur vers les puissances du monde qui, en leur rendant l'hommage qu'elles ont droit d'attendre de leurs sujets, ait su s'élever avec plus de courage au-dessus des craintes serviles qu'elles ont coutume d'inspirer aux âmes vulgaires? Quel est le ministre de l'Eglise qui, depuis les premiers apôtres, ait soutenu avec plus de force et d'éclat l'honneur des fonctions évangéliques, et le beau titre d'ambassadeur de Jésus-Christ devant les princes et les peuples de la terre? Qu'il annonce la parole divine, soit dans les villes, soit dans les cours, partout il est regardé, selon l'expression de

(32) Il n'est pas rare que l'on prêche en même temps, à la cour de Vienne, en allemand, en italien et en français.

l'Ecriture, comme l'homme de Dieu ; j'ose ajouter, comme l'homme de Dieu seul, parce qu'il ne sait point redouter ce qu'il y a de plus puissant parmi les hommes. Partout il paraît un ministre intrépide, que la tyrannie du respect humain est également incapable et de faire parler quand la religion l'oblige de se taire, et de retenir dans le silence quand son ministère l'oblige de combattre les vices et les désordres de son siècle : *Nec superavit illum verbum aliquod.* (*Eccli.*, XLVIII.)

Car ce sont là, Messieurs, les deux idées qui se présentent d'abord à l'esprit de tout orateur chrétien qui entreprend le panégyrique du grand apôtre de la Bohême et de l'Empire ; idées simples et naturelles que j'adopterais moi-même pour en faire le fond et le plan de ce discours, si je ne croyais devoir donner plus d'étendue à l'éloge d'un saint, le plus révéré peut-être qui fut jamais dans toutes les contrées de l'Allemagne. Je porterai donc mes vues encore plus loin ; j'embrasserai, sans présumer de mes forces, toute la grandeur de mon sujet ; je n'omettrai, depuis la naissance de Jean Népomucène jusqu'au terme de son martyre, rien de ce qui peut ranimer à son égard les sentiments de votre vénération et ceux de votre confiance. Enfin je vous offrirai, s'il m'est possible, le portrait fidèle du grand homme qui fait aujourd'hui l'objet de nos hommages.

Vierge sainte, j'entreprends l'éloge d'un de vos plus grands et de vos plus zélés serviteurs ; obtenez-moi la grâce d'en parler assez dignement pour augmenter encore dans ceux qui m'écoutent ce double sentiment de vénération et de confiance, dont il est honoré dans les vastes dominations de l'auguste maison d'Autriche. *Ave Maria.*

Si je parais aujourd'hui devant vous, Messieurs, pour rendre publiquement mon hommage à la sainteté du célèbre Jean Népomucène, ce n'est pas sans m'être éclairci par moi-même de tout ce qui a fait naître et conservé de siècle en siècle le culte extraordinaire dont il est honoré dans toute l'étendue de l'Allemagne. Je l'avouerai même sans crainte devant cet illustre auditoire, à peine eus-je pénétré dans les terres de l'Empire que, frappé de cette multitude d'images, de statues, de chapelles dédiées de toutes parts à son honneur, je soupçonnai quelque sorte d'excès dans la piété des peuples à son égard, dans les sentiments de vénération et de confiance dont il était universellement l'objet. Eh ! qu'a-t-il donc fait de si merveilleux et de si grand, me disais-je à moi-même, à la vue de tant de trophées consacrés à sa gloire ? Qu'a-t-il opéré de si prodigieux et dans le cours de sa vie et depuis l'époque de son martyre, pour mériter qu'on lui rende partout de si magnifiques hommages ? Tel était, Messieurs, je le dis encore, le soupçon qui m'occupait à mon passage sur les terres impériales ; soupçon qui doit vous paraître le plus injuste, comme il me le paraît à moi-même, et dont je ne pouvais être susceptible alors, que pour n'être pas assez instruit des vertus admirables et des événements prodigieux dont l'histoire de ce grand homme est remplie.

Car ce que je dois publier ici plus hautement encore que cette légère défiance dont je me reconnais coupable à l'égard de votre illustre patron, c'est que toutes mes recherches sur le point de ses vertus et celui de ses miracles, n'ont abouti qu'à justifier à mes yeux l'éclat et l'étendue de sa gloire, dans ces régions fortunées dont il fut l'apôtre ; et loin de m'étonner désormais du culte singulier qu'il reçoit de la part des souverains et des peuples ; loin de trouver étrange que les plus grands princes qui ont occupé le trône impérial depuis son martyre, que les Sigismond, les Ferdinand, les Léopold, les Charles VI, se soient fait un point de religion de décorer son tombeau, de venir s'y prosterner eux-mêmes pour lui recommander leurs personnes, leurs familles et leurs états ; loin d'être surpris que l'auguste Thérèse se soit fait un devoir de prendre possession de ses couronnes, sous les auspices de notre héros ; que, pour mieux honorer son martyre, elle ait voulu former sur la Molde, avec sa cour, une sorte de procession navale, accompagnée d'hymnes et de cantiques à la gloire du saint, depuis le pont d'où il fut précipité, jusqu'à la rive d'où son corps fut relevé solennellement et avec honneur ; loin, dis-je, de m'étonner encore de ces brillants hommages rendus successivement par les premiers souverains du monde à l'illustre saint dont nous célébrons la mémoire, savez-vous, chrétiens, quel serait le sujet de ma surprise, depuis que j'ai médité l'histoire de sa vie ? Ce serait que son culte pût jamais s'affaiblir parmi vous, et devenir dans l'Empire moins universel et moins éclatant qu'il ne l'a paru jusqu'à nos jours. Pourquoi ? Parce qu'il ne faut que la connaissance de ses vertus et de ses miracles, pour me persuader qu'il mérite singulièrement entre tous les saints et les patrons de l'Allemagne, d'être l'objet de votre vénération et de votre confiance : l'objet de votre vénération pour les prodiges de vertu et de grâce qui ont distingué sa vie mortelle ; l'objet de votre confiance pour les miracles sans nombre qui, depuis son martyre, ont signalé son crédit auprès de Dieu. En deux mots, Messieurs, qui renferment tout ce que j'ai à vous dire, honorez spécialement Jean Népomucène entre tous les saints de l'Empire ; il le mérite par les progrès de grâce et de vertu qui l'ont distingué sur la terre : ce sera la première partie. Implorez spécialement Jean Népomucène entre tous les patrons de l'Empire ; il le mérite par le nombre et l'éclat des miracles qui démontrent de jour en jour son crédit dans le ciel : ce sera la seconde partie. Je ne vous demande point, Messieurs, une attention dont j'ose me répondre, sur l'intérêt que vous devez prendre au sujet que je traite. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Un ministre des autels, visiblement choisi de Dieu pour présenter au monde, dans sa personne, l'assemblage des plus beaux dons que le ciel ait versés sur les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, n'est-ce pas là, Messieurs, un de ces élus du premier ordre, un de ces saints distingués qui doivent être spécialement l'objet de notre vénération et de nos hommages, surtout dans les lieux fortunés où la Providence les a fait naître ? Or telle est l'idée que nous a laissée de lui-même, depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'instant de sa mort, le glorieux patron qui semble avoir obtenu dans vos esprits la préférence la plus marquée sur les divers patrons de l'Empire dont vous révérez la mémoire. Retraçons-nous, en effet, tant de prodiges de vertu et de grâce que nous a transmis, d'âge en âge, la fidélité de l'histoire sur l'illustre apôtre de la Bohême ; et, pour garder quelque ordre dans un sujet si riche et si fécond, arrêtons-nous d'abord quelques moments sur les premières faveurs qu'il reçut du ciel, et qui, aux yeux des hommes, furent l'heureux présage de sa gloire et de l'éminence de ses vertus.

Une naissance miraculeuse, et qui promet dans celui qui vient de naître la sainteté la plus sublime, s'il parvient à la maturité de l'âge ; une raison qui devance les années, et dont la lumière plus qu'humaine l'élève au-dessus des enfants de son âge ; une jeunesse supérieure aux passions et que Dieu garantit de tous les écueils ordinaires à cet âge ; voilà, Messieurs, ce que je regarde comme les prémices et les augures certains de l'éminente sainteté qui doit distinguer un jour le bienheureux Népomucène. Jetons seulement un coup d'œil sur ces premiers traits de sa gloire naissante, et qui nous annoncent pour l'avenir de si grandes choses.

Ce fut par la voix éclatante des prodiges que Dieu fit connaître à la Judée la grandeur et la sainteté future de Jean-Baptiste ; et c'est également par cette voix céleste que la Providence veut annoncer à toutes les provinces de l'Empire la gloire future de Jean Népomucène, de cet illustre protecteur qu'elle leur destine comme une ressource universelle dans leurs malheurs présents et à venir. Né, comme le glorieux précurseur de Jésus-Christ, d'un mariage longtemps stérile, mais devenu fécond par une grâce particulière du ciel, Népomucène paraissant au monde, devait, ainsi que son saint patron, porter l'allégresse et la joie dans tous les cœurs ; de là ces flammes aussi douces que brillantes qui éclairent en un instant tous les quartiers de la ville où il vient de naître, mais singulièrement la maison paternelle, consacrée par le bonheur de sa naissance, et qui inspirent aux témoins du phénomène céleste, les plus beaux présages sur sa future destinée. Quelle pensez-vous, se disait-on alors, ainsi qu'à la naissance de Jean-Baptiste, quelle croyez-vous que doive être un jour la grandeur de l'enfant privilégié qui vient de naître ? *Quis, putas, puer iste erit ?* (*Luc.*, I.) Si Dieu opère pour lui des miracles dès le moment qu'il voit le jour, si sa conception même est un prodige, comme celle du précurseur de Jésus-Christ, quelles espérances n'en doit-on pas concevoir pour la suite des années ? Et de combien de merveilles ne sera-t-il pas l'instrument, si le ciel, qui éclaire si magnifiquement sa naissance, daigne veiller encore à la conservation de ses jours : *Quis, putas, iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo.* (*Ibid.*)

Oui sans doute, Messieurs, une naissance si peu commune et accompagnée de la lumière céleste qui en révèle au monde le moment heureux, a de quoi persuader aux témoins de ce beau spectacle, et la sainteté future de votre illustre protecteur, et l'amour ardent dont il doit brûler sur la terre, soit pour son Dieu, soit pour le salut du monde. Mais de tels prodiges ne semblent-ils pas nous annoncer quelque chose de plus encore ? Et quoi ? c'est que cet enfant, comblé de gloire dès qu'il paraît au monde, ne succombera point sous les périls de mort qui menacent l'enfance et la jeunesse, et qu'il parviendra jusqu'à cet âge de maturité où doivent s'accomplir les grands desseins que le ciel paraît avoir sur sa personne. Vainement donc une maladie mortelle menacera de le ravir à la terre dès ses premières années ; quelle que soit la violence du mal qui alarme et sa famille et sa patrie, il ne pourra rien contre les jours de ce favori du ciel, et l'accident qui paraît devoir terminer cette vie précieuse, ne peut être permis que pour faire mieux éclater cette Providence divine qui veille singulièrement à sa conservation. Le même Dieu qui voulut honorer son berceau par des miracles ne doit-il pas, en quelque sorte, un nouveau prodige à son Eglise pour lui conserver le héros chrétien qui doit en être un jour le ministre, le prophète, l'apôtre et le martyr ? *Quis, putas, puer iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo.*

L'événement, Messieurs, justifie l'idée que je vous donne des attentions paternelles de la Providence sur les jours de Jean Népomucène ; la piété d'un père et d'une mère demande avec larmes à la reine des vierges une nouvelle vie pour cet enfant miraculeux qu'elle a daigné leur obtenir : c'en est assez pour faire rendre à leurs désirs ce fils si cher qui, du berceau semblait aller passer au tombeau ; il sort en un moment des ombres de la mort dont il était déjà comme enveloppé : *Sanatus est puer in illa hora.* (*Matth.*, VIII.) Et par un nouveau miracle, l'Esprit-Saint, prenant désormais possession de son cœur, le munit d'une sagesse prématurée qui le distingue de tous les enfants de son âge.

Que ne m'est-il permis de vous la peindre telle que je la conçois, cette heureuse enfance de Jean Népomucène, cette enfance plus éclairée que ne l'est la jeunesse des hommes vulgaires, cette enfance dont on peut dire avec vérité que la grâce lui tenait

lien de raison et que l'Esprit divin lui servait de maître ? Voyez-le, en effet, à cet âge si faible et si humiliant pour l'humanité, fixer déjà les regards de ses concitoyens et de ses proches. La réflexion la plus profonde semble accompagner les premiers actes de sa religion. Il parle de Dieu et des choses de Dieu; et sa parole, loin de se ressentir de l'enfance, n'a rien qui n'étonne et n'édifie les chrétiens qui ont le bonheur de le voir et de l'entendre : il consacre la moitié du jour au service du sanctuaire, en assistant les prêtres qui célèbrent l'auguste sacrifice de l'autel, et déjà sa modestie singulière fait passer dans le cœur des fidèles les vifs sentiments de foi et d'amour dont il paraît pénétré. On dirait qu'il conçoit déjà le prix infini du sacrifice divin, qu'il a déjà conçu que le prêtre, élevé par son caractère, tient à l'autel la place de Jésus-Christ même. Il se fait un devoir de prier publiquement dans les temples, ou en particulier dans le sein de sa pieuse famille, et l'ardeur dont il paraît animé pour ce saint exercice, a de quoi confondre les chrétiens même les plus fervents qui en sont les témoins. Le dirai-je ? Il vérifie dès lors ce que saint Ambroise nous a transmis, comme le plus bel éloge d'un des plus vertueux empereurs de l'Orient, que la vertu n'était point dans lui l'ouvrage des enseignements de l'homme, mais l'effet des célestes leçons qu'il avait reçues de Dieu même : *Quod nemo te docuit, utique Deus auctor infudit.*

Mais renfermons en peu de mots le détail de l'enfance de Jean Népomucène, de cette enfance plus que raisonnable, et qui ne tient pas moins du prodige que son heureuse et illustre naissance. Il n'a pas encore atteint cet âge où la voix de la raison se fait entendre, et il entend déjà la voix de la grâce et celle de la religion, et il a déjà compris que pour être vraiment chrétien il faut être à Dieu sans réserve et sans partage ; et déjà il a choisi le Père céleste pour son père et la Reine des vierges pour sa mère ; et déjà la Trinité sainte est l'objet de ses adorations, je pourrais dire de ses méditations, de ses contemplations mêmes ; et il sait déjà ce que c'est que croire aux décisions de l'Eglise, jusqu'à devenir, s'il est nécessaire, le confesseur, le martyr même de sa foi. Et, pour tout dire, en un mot, il sait déjà ce que c'est qu'adorer son Dieu et les trois personnes divines en esprit et en vérité. Or parlez vous-mêmes, chrétiens, les plus grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi se sont-ils annoncés plus magnifiquement au monde que par ces signes extraordinaires d'une sagesse et d'une vertu plus qu'humaine qui distinguèrent Jean Népomucène dès le premier âge ; et si nous exceptons Jean-Baptiste, le plus saint des enfants des hommes, tel que Jésus-Christ l'appelle dans son Evangile : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista* (*Matth.*, XI), est-il quelque autre saint connu dans les annales de l'Eglise, qui, à son entrée dans le monde, ait donné des présages plus certains de sa gloire et de sa sainteté future, que l'illustre Népomucène dont je vous parle ? *Quis, putas, puer iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo.*

Que serait-ce donc, Messieurs, si je vous représentais ce grand saint dans le cours de sa jeunesse, conservant toute la pureté de son innocence, et toute la tendresse de sa piété au milieu de cette foule d'écueils, où vient se briser cet âge vif et téméraire ! Si je vous disais que dès-lors sa prudence, sa discrétion, sa sagesse, que ces qualités, moins propres de son âge, que de l'âge mûr qu'il n'a pas encore atteint, concourent à lui concilier le cœur, le respect, l'admiration même des maîtres qui président à son éducation, et dont il fait à la fois la gloire et les délices ! Que serait-ce, si je m'étendais sur cette inclination vive qui l'animait à se perfectionner dans tous les genres de connaissances, qui pouvaient le rendre plus capable de remplir les desseins de Dieu sur le reste de sa vie ? si je vous faisais sentir le mérite de cet accord admirable qu'il faisait chaque jour d'une application constante aux sciences les plus sérieuses, avec l'exactitude la plus sévère à remplir les moindres devoirs que sa piété lui prescrivait ; le mérite de cet accord si rare dans les personnes même les plus saintes, et dont la régularité soutenue occupait et sanctifiait tous ses moments ? Que serait-ce, enfin, si je faisais mention de ce goût, de ce talent marqué qu'il fait d'abord paraître pour l'étude de l'éloquence, dont il doit faire un si bel usage dans les chaires chrétiennes, et qui, du sein de la médiocrité, le conduira je ne dis pas à la possession, mais, ce qui est mille fois plus glorieux, au refus constant des plus hautes dignités de l'Eglise (33) ?

Ici, Messieurs, je ne vous demanderai point ce que vous augurez de cet assemblage de dons célestes que vous voyez briller dans notre saint dès ses premières années ; *Quis, putas, puer iste erit ?* Eh ! qui de nous pourrait ne pas regarder ces heureux commencements comme l'infaillible présage de la gloire de Jean Népomucène, et des hautes destinées que le ciel lui prépare ? Qui de nous serait surpris désormais de voir tomber sur lui seul cette abondance de talents et de grâces dont j'ai parlé d'abord, et qui l'égaleront aux plus grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi ? Il est né pour devenir aux yeux de son siècle, et de tous les siècles futurs, la gloire et l'honneur du sacerdoce de Jésus-Christ ; pourquoi donc nous étonner encore de le voir réunir dans sa personne et le recueillement des anges, et le génie des docteurs, et le zèle des

(33) Il refusa constamment la prévôté de Vissegradt, bénéfice de quatre-vingt mille florins de Hongrie, et l'évêché de Lithomisse, se croyant déjà trop honoré par un canonicat de la métropole, qu'il n'accepta que par obéissance à son archevêque.

apôtres, et l'inspiration des prophètes, et le courage des martyrs? Le recueillement des anges, pour se disposer aux saints ministères de la religion; le génie des docteurs, pour acquérir la science parfaite de la religion; le zèle des apôtres pour combattre l'erreur et la faire tomber aux pieds de la religion; l'inspiration des prophètes, pour prévoir sa mort et annoncer les désastres dont est menacée la religion; et le courage des martyrs, pour garder le secret des consciences confié aux ministres de la religion. Non, Messieurs, tant de libéralité et de magnificence de la part du ciel à l'égard de Jean Népomucène n'a rien qui doive nous surprendre après le court exposé que je viens de vous faire des prémices glorieuses de sa sainteté, qui ont dû nous rendre croyables tous les prodiges de sa vie future. Quel vaste champ s'ouvre ici à mon zèle pour la gloire de votre illustre patron! Et ces différents points ne demanderaient-ils pas un discours ou plutôt un volume entier pour être mis dans tout leur jour?

Le premier trait dont j'ai été frappé, Messieurs, et qui m'a paru devoir vous frapper comme moi, dans le bienheureux Jean Népomucène parvenu à la maturité de l'âge, c'est cet esprit de recueillement plus propre des anges que des hommes, et qui semble comme incompatible avec les égards que demande le commerce de la société humaine; mais qui, dans notre saint, n'offrait rien d'austère et de rebutant, rien de gêné et de contraint, soit à ses condisciples et à ses maîtres, soit à ses concitoyens et à ses proches. Son esprit, son cœur, selon l'expression d'un apôtre, conversaient dans le ciel où la pensée et le sentiment les élevaient sans cesse; *Nostra conversatio in cœlis est* (*Philip.*, III), tandis que l'un et l'autre semblaient être également sur la terre, pour y remplir les devoirs de la vie civile, pour y converser avec le monde et pour l'édifier. Cette belle âme, déjà naturellement chrétienne, selon le terme de Tertullien, était encore si docile à la voix de la grâce, que tout la portait vers son Dieu, et que nulle créature n'était assez puissante pour la distraire de cet adorable objet.

Le croirez-vous cependant, Messieurs, que cette vigilance de notre saint sur tous les mouvements de son âme, n'a pas encore de quoi le satisfaire; et que la dissipation dont il se croit coupable, ne lui permet pas d'aspirer au sacerdoce, si la retraite la plus austère ne le dispose à ce caractère sublime qu'il ose désirer, tout humble qu'il est, parce qu'il s'y croit visiblement appelé de Dieu.

Je le vois, en effet, aux approches de l'heureux jour qui doit le consacrer pleinement au Seigneur, je le vois se séparer totalement des sociétés du monde, se perdre heureusement dans le sein de la solitude, pour se faire oublier de toutes les créatures, pour les oublier lui-même, et ne plus s'occuper que du soin de son âme et de la gloire de son Dieu : *Oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX.)

De vous dire ici, mes chers auditeurs, ce que fit cet illustre solitaire, séparé de tous les entretiens du monde et n'ayant de commerce qu'avec son Dieu; de vous exposer les faveurs célestes dont il fut comblé, les lumières divines dont il fut éclairé, les sentiments plus qu'humains dont il fut pénétré dans cette solitude parfaite, qu'il crut nécessaire pour se rendre digne du sacerdoce, autant qu'un mortel le peut être; de vous faire entendre les austérités qu'il y exerça sur sa chair toujours innocente, les vertus héroïques qu'il y pratiqua, les dons sublimes d'oraison dont Dieu l'y favorisa; ce sont là, chrétiens, des secrets au-dessus des connaissances humaines, et qu'il ne nous appartient pas de découvrir. L'unique point auquel je m'attache et qui me paraît supérieur à tout ce que je pourrais vous apprendre de cette retraite profonde, où il resta comme enseveli l'espace de trente jours, c'est qu'il y accoutuma tellement son âme à ne penser qu'à Dieu, à ne s'occuper que de Dieu, à ne vivre, pour ainsi dire, que de l'amour de son Dieu, qu'il semblait, ainsi que Moïse, voir Dieu face à face et jouir par avance ici-bas, de sa présence visible : *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (*Hebr.*, XI.) Voilà, Messieurs, à quoi je me borne, sur les ferveurs de notre saint, tant que dura son entière séparation du monde, et ce qui me paraît surpasser les plus pompeux et les plus magnifiques éloges. Si je vous disais qu'il vécut dans sa retraite comme si Dieu l'avait exempté des besoins du corps, qu'il y consacra chaque jour par des excès de mortification et de pénitence qui retraçaient dans sa personne l'austérité de Jean-Baptiste, son glorieux patron, qu'il n'avait pour vêtement que le cilice, pour lit que la terre, que le jeûne et l'abstinence pour nourriture. Si j'ajoutais que ce fut alors qu'il conçut ces désirs ardents qui ne cessèrent de régner sur son âme, le désir d'imiter la vie de prière et d'action propres des premiers apôtres; le désir de soutenir contre l'impiété et l'erreur les droits essentiels de l'Eglise; le désir de verser son sang pour cimenter la foi dans le royaume dont il était né le citoyen : *Non solum alligari, sed et mori paratus propter nomen Domini Jesu.* (*Act.*, XXI.) Si je vous disais enfin que ses communications intimes avec son Dieu lui méritèrent dès lors ce fonds admirable de lumières sur la vie intérieure, sur les opérations de l'Esprit-Saint dans les âmes, sur le discernement des esprits, sur la direction des consciences; en un mot, ce don de spiritualité également solide et relevée, qui devait en faire le premier homme de son siècle dans le tribunal de la pénitence : tout cela vous paraîtrait sans doute, et avec raison, véritablement grand et presque divin. Mais, je le répète, ce qui me paraît au-dessus de tant de faveurs célestes dont il est comblé dans son désert, c'est ce recueillement angélique dont il y forme l'habitude,

et qui le rend pleinement maître de ses sens, de son imagination, de son esprit, de son cœur; c'est ce parfait empire qu'il y sait prendre sur toutes les facultés de son âme, et qui le rend capable, avec la grâce, de contempler sans cesse, au milieu même du monde, les grandeurs, les bontés, les perfections infinies de son Dieu : *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (*Hebr.*, XI.)

Il sort donc de sa solitude tout rempli de Dieu, si je peux parler ainsi; il est consacré prêtre et ministre de ce Dieu toujours vivant, quoique toujours immolé pour le salut du monde. Dispensez-moi de vous le représenter revêtu de ce grand caractère, et célébrant pour la première fois l'auguste sacrifice dont il médita si souvent le prix et le mérite infini. Depuis ce moment de gloire et d'élévation pour sa personne, ce n'est plus un simple mortel dont il me soit permis de vous donner une juste idée; quelque éminente que sa vertu vous ait paru jusqu'à ce grand jour, elle a pris de nouveaux accroissements dans la solitude où Dieu l'a conduit pour parler à son cœur : *Ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (*Ose.*, II.) C'est désormais un homme céleste, c'est un séraphin visible dont la seule présence à l'autel porte la foi des saints mystères dans tous les esprits, et le feu de l'amour divin dans tous les cœurs. C'est sur le modèle de Jésus-Christ, un homme nouveau qui semble ne plus tenir à la terre : *Secundus homo de cœlo cœlestis* (*I Cor.*, XV); et qui, après s'être disposé par le recueillement des anges aux fonctions sacrées de la religion, reçoit encore de son Dieu le génie des docteurs pour acquérir la science parfaite de la religion.

Car c'était, Messieurs, à cette science unique de la religion de Jésus-Christ qu'aspirait Jean Népomucène, par le travail assidu qui l'occupa dès sa première jeunesse; par ce recueillement même qui rendait son esprit et son cœur comme inaccessibles aux distractions du monde. Et qui pourrait vous exprimer les admirables progrès de ce génie lumineux, dirigé par l'Esprit Saint dans la connaissance de cette religion sublime, si supérieure à tant de connaissances vaines, que le monde décore du nom de sciences, et qui ne méritèrent jamais un si beau nom? Qui pourrait vous représenter le succès de ces actes publics qu'il avait à soutenir devant la célèbre université de Prague, dont il augmentait encore la célébrité par l'éclat de ses talents? Qui pourrait vous dire les sentiments d'estime, d'admiration même qu'il faisait naître dans les hommes les plus savants, par la profondeur et l'universalité de son savoir? Droit civil et canonique, théologie dogmatique et morale, tout ce qui concerne la religion et les mœurs avait été l'objet de son travail, et rien n'avait échappé ni à la constance de son étude, ni à la vivacité de sa pénétration. De là cet étonnement qu'il inspire par la justesse et la subtilité de ses réponses, sur quelque objet que roulent les raisonnements qu'on lui oppose : *Scit versutias sermonum et dissolutiones argumentorum.* (*Sap*, VIII.) De là cette réputation prématurée qui le fait regarder, quoique disciple encore, comme un des plus grands maîtres dans la connaissance de la religion dont il doit être le soutien, contre les novateurs de son temps; cette réputation qui, à la fleur de son âge, en fait le conseil et comme le docteur des plus anciens jurisconsultes, des théologiens les plus éclairés, des plus célèbres canonistes dont il dissipe les embarras et les doutes par la supériorité de ses lumières. De là enfin cette distinction si glorieuse, et que lui seul reçut peut-être jamais, celle de voir l'auguste Charles IV (34), non-seulement honorer de sa présence les actes publics où il doit paraître, mais ne pas dédaigner même d'entrer en lice avec cet illustre sujet, et de mettre à l'épreuve la force et la capacité de son génie, en lui opposant les difficultés les plus spécieuses dont l'erreur combat la vérité de notre croyance. Comme si le Dieu du christianisme avait voulu que ce nouveau docteur de sa loi, destiné à remporter tant de victoires sur l'impiété et sur l'erreur par son érudition profonde, préludât à ses succès apostoliques, par des triomphes dont la matière lui était fournie par ses souverains mêmes, par des rois empereurs, non moins versés dans les sciences divines et humaines, que dans le grand art de régner et de gouverner les peuples. Triomphe, je l'avoue, qui devait être le plus facile de la part de notre héros; parce qu'il n'était, à proprement parler, que celui de l'Eglise de Jésus-Christ, contre laquelle tous les arguments du monde ne prévaudront jamais; puisque les portes même de l'enfer ne peuvent rien contre elle. Mais triomphe dont l'éclat, rejaillissant sur la personne de Jean Népomucène, l'élevait, sans nuire à sa modestie, à ce haut degré de réputation qui devait autoriser son ministère dans la suite des temps, à ce degré de gloire qui devait le rendre respectable à tant de sectaires et de libertins dont Dieu le destinait à devenir bientôt l'apôtre et le sauveur : *Ministerium meum honorificabo, si quomodo salvos faciam aliquos ex illis.* (*Rom.*, XI.)

Après cela, Messieurs, je ne m'étonnerai point si, à cet esprit de recueillement qui fait les vrais solitaires, et à cet esprit de science qui annonce les plus grands docteurs, si, à ce double esprit communiqué d'abord à Jean Népomucène, Dieu ajoute encore ce zèle ardent et infatigable qui caractérise les apôtres, et en fait les appuis de la religion, dans le siècle où la Providence les a fait naître. Non, chrétiens, le nouveau talent dont Dieu gratifie ce docteur célèbre destiné à devenir l'apôtre de l'Allemagne, n'a rien qui me surprenne, à la vue des travaux immenses réservés à son zèle; je ne m'étonnerai pas même que ce don de l'apostolat lui soit communiqué dans toute sa

(34) Charles IV, auteur de la célèbre Bulle d'or.

plénitude, et tel qu'il parut dans les premiers fondateurs de l'Eglise. Car quelles doivent être la force, la constance, la générosité, l'ardeur de son courage, dans ces missions laborieuses dont il sera bientôt uniquement chargé par la Providence? Et quel besoin n'aura-t-il pas des secours célestes les plus abondants, pour fournir dignement cette portion si honorable et si pénible de sa carrière, qui lui reste encore à parcourir ?

Figurez-vous, en effet, un homme seul, et sans autre secours que son érudition et sa patience, député de Dieu pour remplir à la fois toutes les fonctions du sacré ministère. L'obéissance qu'il a vouée au prince archevêque qui le commande (35), et dont il écoute la voix comme celle de Dieu même, l'envoie d'abord vers sa patrie, pour y faire l'essai de son zèle et de ses talents, dans l'exercice du ministère évangélique. Il part sans crainte, sous les auspices de son illustre chef; et par une grâce spéciale que le ciel accorde rarement même aux plus grands hommes : *Nemo propheta acceptus in patria sua* (*Luc.*, IV), il paraît en vrai prophète dans le sein de cette patrie dont il est également chéri et révéré. On l'y écoute comme un oracle, il y catéchise les simples, il y prêche les forts, il y réconcilie les pécheurs dans le tribunal de la pénitence, et le fruit de son apostolat, outre la réforme générale des mœurs, c'est l'attachement inébranlable qu'il inspire à ses concitoyens pour la foi incorruptible de l'Eglise. Point de contrée dans la Bohême que l'erreur ait infectée, depuis ces jours heureux où il parut parmi les siens; la cité seule, dont sa naissance fait la gloire, fut toujours, et est encore constamment exempte de ce fléau. On dirait que ce grand homme, en faveur de sa patrie, a obtenu le pouvoir de donner un frein à l'erreur et à ses ravages, et de lui dire efficacement, comme Dieu même le dit à la mer et à ses tempêtes, dès l'origine des temps : Là se briseront tes flots irrités, et tu ne passeras point ces bornes éternelles que je te prescris : *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII.)

Continuons, Messieurs, de suivre notre apôtre dans le cours de ses travaux, soit pour le progrès, soit pour le maintien de la foi; et nous verrons son zèle toujours guidé par l'obéissance, le transporter de son pays natal à l'autre extrémité du royaume. On le charge d'aller combattre une nouvelle secte qui, sous le masque d'une pénitence affectée, ne tend qu'à la corruption des mœurs. Il arrive au lieu de sa mission, sans en craindre ni le travail, ni le danger; il paraît à l'instant dans la chaire évangélique, où il est attendu par un peuple immense, et sans autres armes que la grâce du Dieu qui l'envoie, il s'élève avec force contre cette erreur voluptueuse, qui faisait déjà les plus funestes progrès dans les esprits, surtout dans les cœurs. Dès les premiers discours de notre saint, tout cède à la force et à la douceur de son éloquence, et (pour user de l'expression de saint Prosper sur un sujet à peu près semblable) c'est des chefs mêmes de cette abominable secte, qu'il augmente, qu'il amplifie l'Eglise chrétienne et catholique : *De his resistentibus et sævientibus populum christianum augebat.* Ils sont en effet les premiers à rentrer dans l'ordre, dès que Jean Népomucène a parlé, et à détruire de tout leur pouvoir les dogmes funestes dont ils ont empoisonné les peuples.

Mais un seul objet ne suffirait pas peut-être, pour occuper, du moins pour faire connaître toute l'étendue du zèle de notre apôtre; Dieu permet donc que les ravages de la famine et de la peste se joignent encore à ceux de l'erreur, comme pour désoler de concert les contrées jusque-là les plus fertiles de la Bohême. Ah! c'est alors que notre saint paraît se multiplier en quelque sorte, pour remédier lui seul à tant de malheurs. C'est alors que son repos, que sa vie même n'est plus rien à ses yeux. Qu'il se dévoue, qu'il se sacrifie à chaque instant, comme saint Paul, pour le salut éternel et temporel de ses frères; *Nil horum vereor... dummodo consummem ministerium quod accepi a Domino Jesu.* (*Act.*, XX.) C'est alors qu'il fait usage de l'estime singulière qu'il s'est acquise à la cour impériale, pour ramener l'abondance dans les lieux désolés où s'exerce son zèle, pour en écarter les fléaux qui n'attaquent que les corps, tandis que son crédit auprès de Dieu y convertit les âmes, et les ramène au sein de l'Eglise, dont la contagion de l'erreur les avait séparées.

N'attendez pas, mes chers auditeurs, que je vous parle ici de tant d'autres travaux dignes du zèle des premiers apôtres, et que l'héritier de leur courage et de leur gloire, entreprit sous les auspices des deux puissances, pour soutenir dans la Bohême la foi de l'Eglise romaine, pour l'étendre et la confirmer partout où l'impiété et le schisme cherchaient à la corrompre ou à la détruire. Je ne vous dirai point non plus que ce fut dans ces temps de calamité et de désolation pour le royaume, que ce héros chrétien, se livrant à toutes les œuvres saintes que lui suggérait son zèle, se fit regarder non-seulement comme l'extirpateur de l'hérésie et l'apôtre de la foi; mais comme le père des pauvres, le protecteur des veuves, le soutien des orphelins, l'appui des faibles; mais, comme l'ange envoyé du ciel pour consoler tous les affligés, pour servir de refuge à tous les malheureux sans ressource, pour terminer toutes les querelles qui pouvaient diviser entre eux ou les citoyens ou les proches. Je ne vous dirai pas encore que ce fut à cette époque de sa vie que la cour impériale, sur le bruit de son éloquence déjà si redoutable aux ennemis des mœurs et de la foi, se proposa d'assister régulièrement à ses pieux et savants discours, et que notre saint, usant avec sagesse du pouvoir que lui confiait l'Eglise, ne craignit point de parler

(35) Ernest Ier.

hantement des lois du Seigneur devant les puissances de la terre : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar.* (*Psal.* CXVIII.) Je ne vous dirai pas même que dès-lors il osa blâmer le déréglement passager d'une cour, où les fêtes multipliées, à l'occasion du mariage du successeur à l'empire, commençaient à introduire le luxe et la volupté sous le plus chrétien des empereurs, et qu'il réussit sans offenser personne, à faire rentrer ce qu'il y avait de grand dans les bornes du devoir. Non, Messieurs, je ne vous offrirai point tant de beaux traits de patience et de sagesse, de zèle et de grandeur d'âme, qui distinguèrent Jean Népomucène dans tout le cours de son apostolat, et qui donneraient trop d'étendue à son éloge. Il est temps de le voir paraître sur un théâtre où sa vertu doit briller dans tout son jour; de le voir, en conséquence des nouveaux titres dont il est décoré, s'attacher au service du nouvel empereur, dont la piété semble promettre à ses sujets le règne le plus heureux ; de le voir, sans cesser d'être l'apôtre des peuples, devenir particulièrement celui de la cour impériale, où Dieu l'appelle pour y terminer sa glorieuse destinée.

A peine, en effet, Charles IV, l'un des plus grands et des plus saints empereurs qu'ait vus l'Allemagne, a-t-il cessé de régner, à peine a-t-il quitté le sceptre de l'Empire pour aller prendre possession de la couronne immortelle, que ses vertus lui ont acquise, que l'estime de Venceslas, et celle de son auguste épouse, pour Jean Népomucène, s'empressent également d'attacher ce grand ministre de l'Église à leur cour et à leurs personnes : l'empereur, pour lui confier l'administration de ses aumônes; et l'impératrice, pour le charger du soin de sa conscience. Notre saint ne le prévoyait pas sans doute alors, et qui l'aurait jamais prévu, que la direction d'une âme si vertueuse et si digne du trône, confiée à son ministère et à ses conseils, pût devenir la source de ces persécutions cruelles qu'il eut à essuyer de la part d'un prince chrétien et catholique; de ces persécutions inouies jusqu'alors, et dont les plus grands tyrans n'avaient point encore donné d'exemple. On avait bien vu des persécuteurs de la foi envoyer au supplice les ministres de l'Église qui refusaient de livrer à leur avarice profane les vases consacrés au service des autels, et les trésors réels ou prétendus dont on les croyait dépositaires, (et c'est ce qui fit d'un saint Laurent, l'un des plus généreux et des plus illustres martyrs de l'Église) mais les Dioclétien, les Néron, les Maximien, n'avaient point porté la tyrannie jusqu'à vouloir pénétrer le secret des consciences, ni même celui des amitiés et des sociétés humaines, dès qu'il ne pouvait intéresser le bien essentiel des républiques et des royaumes.

Ce fut cependant, Messieurs, cet inviolable secret des consciences, non moins commandé par la loi de la nature que par celle du christianisme, qui donna lieu à ces tempêtes furieuses où le courage de notre saint devait paraître dans tout son éclat. Devenu résident à la cour, par les emplois honorables qui l'y retiennent, il voit Venceslas oublier de jour en jour ses devoirs de chrétien et de monarque, pour s'abandonner aux plus grands désordres. Dans l'impuissance où est notre saint de réprimer le scandale que le roi donne à ses peuples, il tourne tout ce qu'il a de zèle à la sanctification d'une reine dont l'assiduité à ses prédications publiques, a déjà perfectionné les dispositions heureuses à la vertu ; d'une reine, que Dieu destine peut-être à faire revivre dans le cœur de son époux ses premiers sentiments de piété et de religion. Il écoute les confessions de cette reine respectable; il entre d'abord dans sa confiance la plus intime, et par les conseils qu'il lui donne et qu'elle se fait une loi de suivre, elle est bientôt révérée dans l'empire, comme une des plus sages et des plus vertueuses princesses du monde : *Scientia sapientis quasi inundatio abundabit, et consilium illius sicut fons vitæ permanet.* (*Eccli.*, XXI.)

Mais à la vue du désordre toujours croissant de Venceslas, sa vertueuse épouse pourrait-elle goûter tranquillement les douceurs de la piété chrétienne? Non, la ferveur, l'austérité même de sa piété ne peuvent tranquilliser son âme, tandis que Venceslas déshonore le trône. Elle ose donc lui parler, et plus d'une fois, pour arrêter le cours de ses cruautés qui le font regarder comme le tyran de son royaume. Hélas! ses remontrances, également tendres et respectueuses, n'auront d'autre effet que de changer en haine pour elle l'amour conjugal dont elle était l'objet, que d'irriter le prince furieux qu'elle ose avertir de ses crimes, jusqu'à lui faire concevoir le dessein de la perdre elle-même et de la sacrifier à sa vengeance. Et de quel moyen fera-t-il choix pour exécuter ce dessein funeste? J'ai horreur, Messieurs, de le penser et de le dire, il entreprendra de forcer le sacré confident de la reine à trahir ce qu'elle lui a révélé de plus secret, depuis qu'il a part à sa confiance ; offres brillantes des plus hautes fortunes, caresses séduisantes et perfides, menaces cruelles et réitérées, prisons infectes et ténébreuses, supplices affreux et longtemps prolongés, tout sera mis en œuvre pour extorquer de ce ministre fidèle les secrets de son auguste pénitente; mais que les princes qui ont secoué le joug de la religion, conçoivent peu ce que c'est qu'un saint, qui ne connaît de crainte, que celle de son Dieu et qui n'aspire à d'autres récompenses qu'à celles du ciel! Jean Népomucène paraît insensible à la torture, ainsi qu'aux caresses et aux menaces employées d'abord pour lui faire trahir le plus essentiel de ses devoirs ; et celui dont on veut arracher l'aveu le plus sacrilége et le plus lâche, n'ouvre la bouche, pendant qu'on le tourmente, que pour prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie, que pour s'animer lui-même par les paroles de l'Esprit-Saint à régner sur sa langue, à combattre pour la

justice jusqu'à la mort, dans l'espérance ferme que Dieu le fera triompher des plus grands supplices : *Noli citatus esse in lingua... pro justitia agonizare, usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.* (*Eccli.*, IV.) Je vois en effet les bourreaux et le prince qui les anime, se retirer, vaincus par sa constance, le laisser couvert de blessures, accablé sous le poids des plus vives douleurs et prêt à expirer sur le champ de bataille où il vient de remporter une si belle victoire.

Ne craignons pas cependant de le voir abandonné du ciel, cet illustre ministre de Jésus-Christ, de son Eglise, de sa parole, de ses sacrements; quelque terrible que soit l'épreuve qu'il vient de subir, il n'est pas encore au terme de son triomphe; le même Dieu dont la grâce l'a soutenu dans ce rude combat, le guérit subitement de ses plaies, lui révèle par avance la gloire de son martyre et la double immortalité qu'il lui destine et dans le ciel et sur la terre : *Transierunt dolores et ostensus est in fine thesaurus immortalitatis.* Ce qui vous surprend dans ce récit, Messieurs, c'est sans doute le miracle visible qui rend tout à coup à notre héros ses forces épuisées par la longueur et la cruauté des supplices; mais ce qui ne me paraît pas moins admirable que ce miracle même, c'est que, renvoyé par son persécuteur, à l'exercice de ses fonctions saintes, il garde à ce prince inhumain le même secret sur ses cruautés sacriléges, que celui qu'il a su garder à la reine sur le dépôt sacré de sa conscience; c'est qu'il reparaisse à la cour, avec la même sérénité de visage que s'il occupait encore un rang distingué dans la faveur du prince Que dis-je? Il paraît sous un extérieur qui annonce le plus heureux des hommes, depuis qu'il a goûté les prémices de son martyre; il remonte en triomphateur dans la chaire de vérité, il y prêche avec plus de force et plus d'éclat qu'il ne le fit jamais; sa parole, devenue plus puissante, fait de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Et comme on voit un grand fleuve, après avoir fertilisé des terres immenses sur son passage, devenir plus rapide et plus majestueux, à proportion que ses flots se précipitent vers l'abîme de l'océan qui doit être le terme de son cours : ainsi le zèle de l'illustre patron de l'Empire semble-t-il prendre de nouvelles forces et devenir plus rapide dans ses victoires sur les esprits et sur les cœurs, à mesure qu'il approche de l'abîme de son éternité, de cet océan de délices où doit se terminer le cours de son apostolat et de ses combats contre le libertinage et l'impiété du monde : *Quasi flumen ascendit, et velut fluviorum, intumescunt gurgites ejus.* (*Jerem.*, XLVI.)

Oui, Messieurs, c'est à ce dernier terme d'une si belle vie prête à s'éteindre, c'est à cette fin magnifique et triomphante de ses jours, que le grand Népomucène me paraît en quelque sorte supérieur à lui-même, parce que c'est alors que le ciel ajoute à toutes les faveurs dont il a daigné le combler, ces nouvelles grâces qui doivent contribuer de plus en plus à sa gloire, dans les siècles futurs, j'entends l'inspiration des prophètes et le courage des martyrs. L'inspiration des prophètes, pour annoncer sa mort et les désastres de la religion ; le courage des martyrs, pour garder jusqu'à la fin le secret des consciences confié aux ministres de la religion. Oserais-je à ce moment, chrétiens, vous offrir quelques traits de cette inspiration prophétique dont le ciel favorisa Jean Népomucène? Mais qui suis-je, pour entreprendre de vous tracer cet admirable tableau? Et ne suffit-il pas que je vous rappelle le souvenir de ce discours célèbre qui, depuis le texte jusqu'à la péroraison, ne fut qu'une prophétie continuelle de l'orateur, et sur la proximité de son martyre, et sur cette longue suite de ravages que devait produire, surtout dans la Bohême, une des plus cruelles hérésies que l'Eglise ait vues naître (36)?

Représentez-vous donc ce nouveau prophète commençant par annoncer à ses auditeurs, ainsi que Jésus-Christ à ses disciples, que bientôt ils ne le verront plus : *Modicum et jam non videbitis me.* (*Joan.*, XVI.) Venceslas n'a pas encore formé le funeste projet de le faire périr, et déjà notre saint a prévu sa mort prochaine et les circonstances mêmes de sa mort; il en parle, comme si elle était déjà présente, laissant toujours dans un respectueux silence le nom de son souverain qui doit en être l'auteur. Il remercie Dieu publiquement d'une si belle et si heureuse destinée : *Spiritu magno vidit ultima.* (*Eccli.*, XLVIII.) Il se recommande au souvenir du plus illustre auditoire, dont il est également honoré et pour son éloquence et pour ses vertus. Il demande les prières de ses amis, singulièrement des pauvres dont il est le père, et par état et par sentiment. Il promet à tous, pour les consoler, de leur procurer de plus grands biens, quand il jouira de son Dieu, que ceux qu'il pourrait leur obtenir en continuant de vivre parmi eux : *Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion.* (*Ibid.*) Il s'étend avec la complaisance la plus sensible sur un événement qui consterne tous ceux qui l'écoutent; et bientôt saisi comme d'un nouvel enthousiasme, il porte ses vues pathétiques sur un avenir plus désolant encore. Je le vois, je l'entends sur le ton lugubre de Jérémie, lorsque ce prophète annonçait la ruine de Jérusalem; je l'entends prédire au monde, avec une voix entrecoupée de soupirs et des yeux noyés de larmes, les affreux désastres dont la nouvelle Jérusalem, l'Eglise de Jésus-Christ, est menacée dans la meilleure partie de l'empire : *Dabo Jerusalem in acervos, et civitates Juda in desolationem.* (*Jerem.*, IX.) Il assigne, il spécifie cette erreur sanguinaire qui doit porter la désolation parmi les

(36) L'hérésie des hussites.

catholiques; il la distingue par toutes les espèces de calamités dont elle affligera bientôt la Bohême. Il expose, il décrit, trait pour trait, le saccagement des villes, la destruction des temples, la ruine des monastères du royaume; il annonce le martyre d'un nombre infini de religieux, d'ecclésiastiques, de simples fidèles qui seront les heureuses victimes des fureurs de l'hérésie : *Signa et monstra scit antequam fiant, et eventus temporum et sæculorum.* (*Sap.*, VIII.)

A ce funeste tableau, tracé par l'esprit de Dieu, dont le saint est visiblement inspiré, tout ce qu'il y a de vrais sages parmi les témoins de cet étonnant discours, croient à sa parole, sur la réputation de la sainteté du prophète; on gémit par avance sur tous les désordres dont il vient de faire une si vive et si terrible peinture; on se retire consterné de tant de malheurs prêts à éclater sur le royaume; et la première calamité que l'on déplore c'est la mort prochaine de Jean Népomucène, de cet homme également puissant en œuvres et en paroles, de cet homme le plus capable peut-être de conjurer ces fléaux du ciel, du moins d'en arrêter ou d'en affaiblir les funestes progrès : *Et planxerunt eum omnis Israel planctu magno.* (*I Mach.*, IV.)

Je ne vous dissimulerai point, Messieurs, que je me sens atteint du même sentiment de tristesse que l'auditoire de Jean Népomucène, à ce moment où j'ai à vous présenter la mort de ce héros chrétien, dont la vie vient d'offrir à vos yeux tant de prodiges de grâce et de vertu. Daignez donc me soutenir, ô mon Dieu! et m'inspirer le courage d'annoncer ce glorieux martyre dont notre saint, après tant de combats, va cueillir enfin la palme victorieuse. Mais où trouver des traits qui fassent sentir à ceux qui m'écoutent toute la beauté d'un semblable sacrifice? Essayerai-je de leur en découvrir et la générosité, et la pureté, et la constance, et l'éternelle gloire? Sa générosité dans la noblesse du motif, je veux dire dans le respect dû à la réputation du prochain, qui en est essentiellement le principe; sa pureté, que nul sentiment humain ne peut corrompre, dans le sein des ténèbres qui le dérobent à l'admiration des hommes; sa constance dans la durée, quoique interrompue, des supplices qui, pour m'exprimer ainsi, laisse flotter longtemps ce ministre fidèle entre la faveur et la disgrâce, entre la vie et la mort; sa gloire enfin, dans l'éclat des merveilles qui l'accompagnent, qui le suivent et lui font autant de panégyristes que la capitale de la Bohême contient de catholiques et de citoyens. Non, Messieurs, ces réflexions, quoique solides et capables de vous édifier, ne m'arrêteront point ici. Il est des sujets, tel est celui que je traite, où l'éloquence humaine ne peut rien de plus que la simplicité de l'histoire. Ecoutez donc ce que l'historien de notre héros nous apprend de son triomphe.

Jamais, nous dit l'écrivain de sa vie, jamais athlète de Jésus-Christ ne se présenta mieux préparé que l'était Jean Népomucène, pour soutenir contre son tyran le dernier combat qui devait mettre le comble à sa gloire. Il rentre dans Prague, après un voyage uniquement entrepris pour satisfaire sa piété tendre et son amour filial envers la Reine des vierges. Venceslas l'aperçoit, à ce moment, d'une fenêtre de son palais; sa fureur se renouvelle à la vue du ministre généreux qui a tant de fois méprisé ses promesses, ses menaces et ses tortures; il envoie ses propres gardes à sa rencontre, avec ordre de l'amener sur le champ devant lui. « Prêtre, lui dit cet empereur furieux, tu périras, si tu ne me révèles à l'instant les confessions de la reine. » Une pareille menace ne mérite pas un mot de réponse de la part de notre saint; il ne s'exprime qu'en détournant la tête, pour marquer l'horreur que lui inspire le sacrilége qu'on ose lui proposer encore. Il ne parle, comme Jésus-Christ que par son silence : *Jesus autem tacebat* (*Matth.*, XXVI); et sur ce silence énergique il entend prononcer l'arrêt de sa mort : « Qu'on le précipite du haut du pont de Prague, s'écrie Venceslas en fureur, dès que le soleil aura fini sa course. »

C'est-à-dire, malheureux prince, que vous espérez cacher votre crime dans les ténèbres et ensevelir sous les eaux la gloire de ce grand ministre de l'Eglise. Mais quelle est votre erreur! Ignorez-vous donc ce qu'il vous a fait entendre si souvent lui-même dans la chaire de vérité : qu'il n'est point de précautions humaines contre le Dieu des rois et des empereurs, contre le Dieu du ciel et de la terre : *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum?* (*Prov.*, XXI.) Voyez, en effet, de ce même palais où vous avez ordonné la mort de cet homme apostolique, voyez la pompe lumineuse dont le ciel honore ses funérailles, afin d'annoncer à tous vos sujets l'héroïsme et la sublimité de ses vertus. Voyez, selon la promesse divine faite au juste (37), les étoiles se détacher, pour ainsi dire, du firmament, pour former une couronne de gloire au-dessus de sa tête, pour le conduire en triomphe sur le fleuve qu'il a consacré par son martyre, jusqu'à la rive la plus prochaine du temple, où il doit recevoir le tribut de la vénération publique : *Deduxit illum in via mirabili, et in luce stellarum per noctem.* (*Sap.*, X.) Voyez votre peuple accourir en foule à ce merveilleux spectacle, en demander la cause, en chercher l'origine, et découvrant le corps du saint sur la rive du fleuve où il vient d'être précipité par vos ordres, le révérer dès ce moment comme un martyr, et vous détester comme un tyran. Voyez ces

(37) Dès que le saint eut été précipité, le fleuve fut couvert d'un grand nombre d'étoiles, dont cinq, distinguées par leur éclat, environnaient la tête du saint, tandis que les autres semblaient lui servir de cortége.

mêmes prodiges, suivis de l'harmonie des anges (38), se renouveler plus d'une fois, afin de multiplier les témoins de son triomphe ; voyez, admirez ces merveilles que Dieu opère pour vous confondre jusque sur le trône, où vous croyez être indépendant de sa puissance ; et s'il vous reste une âme capable de remords, après tant de crimes dont vous l'avez souillée, implorez vous-même, à l'exemple de vos sujets, le secours du héros chrétien dont vous ne pouvez plus ignorer le pouvoir sur le cœur de Dieu ; ce pouvoir plus qu'humain qui vient du ciel, et qui sera toujours infiniment au-dessus du vôtre : *Quanto magnus es, humilia te, quia magna potentia Dei solius.* (*Eccli.*, III.)

Et vous, auguste et vertueuse reine, modérez la douleur qui vous accable au bruit de l'événement tragique qui vous a ravi cet excellent guide dans les voies de Dieu. Vous n'entendrez plus, il est vrai, ces leçons admirables de sainteté, ces conseils pleins de sagesse, que vous suiviez comme autant d'oracles, et qui assuraient tous vos pas dans les sentiers pénibles où la qualité d'épouse de Venceslas vous obligera de marcher jusqu'à la fin de vos jours ; mais combien de grâces plus puissantes que l'attrait de tous les discours humains, vous consoleront de la perte du héros chrétien que vous regrettez, et de la privation de ses conseils salutaires ! Quelles faveurs célestes n'êtes-vous pas en droit d'espérer par l'entremise de ce généreux martyr, dont la mort ainsi que la naissance, est accompagnée des plus grands miracles, et le fait déjà regarder comme le protecteur de tous les fidèles qui savent recourir à son pouvoir auprès de Dieu ?

Mais, ne prévenons point ici, Messieurs, l'image que je dois vous offrir du pouvoir miraculeux communiqué à Jean Népomucène, de ce pouvoir qui depuis sa mort glorieuse en fait le thaumaturge de ces derniers siècles dans tous les pays du monde, sur tout dans les dominations de l'Empire, et avant que de porter plus loin nos idées ; retraçons-nous un moment cette suite de grâces et de vertus qui ont signalé successivement le cours de sa vie mortelle ; je veux dire, et les prémices de sa sainteté, depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr, et la consommation de sa sainteté, depuis la maturité de l'âge jusqu'au triomphe de son martyre : les prémices de sa sainteté dans le prodige de sa naissance miraculeuse, dans le prodige d'une raison prématurée qui l'élève au-dessus de son âge, dans le prodige d'une jeunesse que la grâce rend comme insensible à tous les charmes du monde capables de la séduire.

A ces prodiges de grâce et de vertu qui le distinguent jusqu'au moment décisif de sa vocation au sacerdoce, ajoutez les plus beaux dons du ciel dont il est comblé dans la maturité de l'âge ; ce recueillement profond plus propre des anges que des hommes, et qui le dispose aux sacrés ministères de la religion ; ce génie des docteurs qui le conduit en peu d'années à la science parfaite de la religion ; ce zèle des apôtres, qui lui fait combattre sans crainte tous les ennemis de la religion ; cet esprit de prophétie qui l'éclaire sur sa mort prochaine, et sur les désastres dont est menacée la religion ; enfin ce courage des martyrs, qui lui fait garder, aux dépens de sa vie, le secret des consciences, confié aux ministres de la religion. Considérons, dis-je, d'un seul regard, dans la personne de Jean Népomucène, tant de prodiges de vertu et de grâce dispersés, pour ainsi dire, dans les plus grands hommes de l'ancienne et de la nouvelle loi ; et nous ne balancerons pas à conclure qu'il mérite entre tous les saints de l'Empire, d'être singulièrement l'objet de notre vénération et de nos hommages, qu'il ne peut y avoir d'excès dans le culte distingué qu'il reçoit de la part des peuples soumis à l'auguste maison d'Autriche ; et que, si l'Eglise a différé plus de trois siècles de le placer sur les autels, c'est que l'hérésie devenue si funeste à l'Allemagne depuis son martyre, ne permit pas aux souverains pontifes de vaquer plus tôt à tant de sérieuses discussions, dont ils se font une loi dans la canonisation d'un saint (39). Que ce soit donc un devoir, Messieurs, et pour vous et pour moi, de révérer spécialement Jean Népomucène entre tous les saints de l'Empire ; il le mérite par les prodiges de grâce et de vertu qui ont signalé sa vie mortelle sur la terre : vous venez de le voir dans la première partie. Mais faisons-nous un devoir encore d'implorer singulièrement Jean Népomucène entre tous les patrons de l'Empire ; il le mérite par le nombre et l'éclat des miracles qui continuent de s'opérer par son intercession, et qui démontrent de jour en jour la grandeur de son crédit dans le ciel : c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que l'Eglise recherche avec tous les soins dont elle est capable, et qu'elle pèse dans la balance du plus sévère examen, les miracles opérés par les saints depuis le moment de leur mort, avant que de proposer leur mémoire à la vénération du monde, et de leur décerner un culte public et solennel. Elle sait, par l'expérience de tous les siècles, et par la juste idée qu'elle eut toujours du vrai miracle, cette Eglise éclairée de la sagesse divine, que c'est par les signes éclatants d'une vertu plus qu'humaine que Dieu nous révèle la sainteté de ces illustres élus, dont il veut faire les protecteurs des royaumes et des empires ; que c'est par le moyen de ces signes prodigieux qu'il commence lui-même à récompenser devant les hommes cette humilité profonde qui fut sur la terre le fon-

(38) En plusieurs lieux on entendait des chants célestes à la gloire du saint.

(39) Les hussites, les protestants, les Suédois ravagèrent successivement l'Allemagne depuis le martyre du saint.

dement de leurs plus sublimes vertus : *Qui portionem suam signis evidentibus protegit.* (II *Mach.*, XIV.) De là, en effet, cette variété comme infinie de miracles dont Dieu a voulu glorifier, depuis l'origine du monde, tant de héros de l'Ancien et du Nouveau Testament, tant de saints que l'Eglise révère et qu'elle ne cessera de révérer, malgré les efforts continus de l'hérésie pour anéantir leur gloire dans l'esprit et le cœur des fidèles.

Mais ce que je vous prie, chrétiens, de remarquer avec moi, pour l'honneur de l'illustre patron dont je voudrais, s'il était possible, augmenter encore le culte et la vénération parmi vous, c'est que, dans le cours ordinaire de la Providence, le pouvoir céleste dont Dieu fait part à ses saints pour répondre aux vœux de leurs clients sur la terre, est restreint, pour ainsi dire, à certains états, à certains peuples auxquels il semble avoir fixé les bornes de leur protection et de leur puissance ; au lieu que la multitude des miracles qui ont signalé et qui signalent encore le crédit de Jean Népomucène, annonce visiblement au monde qu'il n'est point ici-bas d'état et de condition, qu'il n'est point d'infirmité et de contagion, qu'il n'est pas même de peuple et de nation, sur lesquels Dieu n'ait voulu que s'étendît cette puissance illimitée dont il a gratifié ce glorieux martyr, depuis que la mort a mis le sceau à tous ses mérites. Voilà, Messieurs, ce qui m'a semblé le distinguer singulièrement de tous les patrons de l'Empire, de la plupart même des saints honorés par l'Eglise ; et ce qui me paraît infiniment propre à ranimer les justes sentiments de votre confiance en son pouvoir. Je ne fais que parcourir rapidement, avant que de passer à des prodiges plus particuliers, cette suite de miracles généraux, pour ainsi dire, et universels, dont une histoire également savante et judicieuse nous a transmis la mémoire (40).

J'ai dit miracles de Jean Népomucène, miracles pour tous les états et toutes les conditions, sans égard à l'infériorité ou à l'élévation du rang dans ceux qui le réclament. On ne l'avait point vu, Messieurs, pendant le cours de sa vie mortelle, faire acception des dignités et des personnes dans l'exercice du sacré ministère qui lui était confié ; parce que le zèle dont il brûlait pour le salut de ses concitoyens, n'avait point d'autres bornes que la charité même dont il brûlait pour son Dieu. Or c'est ainsi que cet illustre apôtre, à l'exemple de Dieu même dont il tient toutes ses richesses, les répand encore également du haut du ciel sur tous les chrétiens, sur les hérétiques même qui l'honorent et qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum... Protector omnium sperantium in se.* (*Rom.*, X.)

Ce fut d'abord sur le peuple, il est vrai, sur ce peuple auquel il avait donné, comme Jésus-Christ, une préférence visible dans le cours de son apostolat, que Jean Népomucène versa, pour ainsi dire, les prémices de ce pouvoir céleste qui devait soulager tant de malheureux dans la suite des siècles : *Dispersit, dedit pauperibus.* (*Psal.* III.) Mais les riches et les grands de l'Empire, dont il avait été l'apôtre, en qualité de prédicateur de la cour impériale, n'en furent pas moins l'objet de sa protection miraculeuse, et la confiance en son pouvoir se communiquant à tous les cœurs, au récit des merveilles qui s'opéraient par sa médiation puissante, on vit bientôt ce qu'il y avait de plus qualifié dans l'Allemagne, soit par la dignité, soit par la naissance, éprouver personnellement ce pouvoir si étendu, que célébraient à l'envi tous les peuples ; bientôt on vit les princes, les prélats, les nobles des différents ordres, séculier sou ecclésiastiques, aborder, de tous les cercles de l'Empire, le temple auguste où il repose, lui rendre à son tombeau de solennelles actions de grâces, pour les bienfaits miraculeux dont ils étaient comblés ; et, quoique ce tombeau fût simple encore et sans ornement, par égard pour Venceslas, le regarder dès-lors comme un autel consacré à la gloire du saint martyr, le charger chaque jour des plus beaux dons, des offrandes les plus précieuses que leur inspirait la reconnaissance (41), en faire, en un mot, selon l'expression du prophète, un tombeau véritablement glorieux. J'ajoute (comme témoin oculaire des honneurs qui lui sont rendus) un des tombeaux les plus glorieux peut-être, entre ceux que l'Eglise révère, après le sépulcre de l'Homme-Dieu : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (*Isa.*, XI.)

Vainement le prince cruel et sacrilége qui fut l'auteur de son martyre prétend-il obscurcir sa gloire, et arrêter le cours des merveilles dont la voix trop éclatante lui reproche le crime dont il s'est souillé par la mort de ce grand homme ; quelque redouté que soit son pouvoir, il est forcé d'essuyer aux yeux de ses sujets l'ignominie dont il est couvert par le triomphe d'un ministre de l'Eglise, devenu plus grand, depuis le moment de sa mort, qu'il ne l'est lui-même pendant sa vie, sur un des premiers trônes du monde chrétien. Que la confusion trop juste de ce malheureux prince irrite de plus en plus sa fureur contre le ministre généreux qui a triomphé de ses supplices sur la terre, et qui déconcerte toute sa politique du haut du ciel : les miracles se multiplient de jour en jour au tombeau de notre saint, pour achever de confondre son persécuteur, et les prodiges multipliés à la gloire du nouveau martyr lui forment une cour plus nombreuse et plus brillante que n'est celle du prince impie qui le poursuit encore après sa mort. Que pour comble d'impiété, Venceslas donne ses ordres pour faire cacher à tous les yeux le corps du saint, demeuré sans corruption du-

(40) *Vie de Jean Népomucène*, imprimée sous les yeux des savants Bollandistes.

(41) Les vœux offerts au saint martyr étaient presque innombrables dès les premières années qui suivirent sa mort.

rant une longue suite de jours, qu'il prenne toutes les mesures que la honte et le dépit lui suggèrent, pour dérober à ses yeux le lieu même de sa sépulture : il sera sans doute obéi par le noble clergé de la métropole du royaume (42), dont la maxime fut toujours celle de l'Eglise, d'obéir aux princes les moins chrétiens, dès qu'ils ne commandent rien de contraire à la loi du Seigneur : *Subditi estote dominis, etiam discolis.* (I *Petr.*, II.) Mais à l'instant Dieu ordonnera qu'une odeur céleste et pénétrante se répande de toutes parts autour de son cercueil, pour avertir la capitale entière du lieu secret qui possède ce précieux dépôt; mais Dieu ordonnera que le peuple et les courtisans publient hautement encore les grâces miraculeuses dont ils sont redevables à son intercession puissante ; mais Dieu ordonnera que Venceslas, aveuglé par tant de prodiges qui éclairent les hérétiques mêmes, ressente dans sa propre personne, et de la manière la plus terrible, l'impression de ce pouvoir céleste exercé par le saint martyr dont il voudrait abolir la mémoire. Jusqu'alors, en effet, follement intrépide contre les droits les plus sacrés de l'humanité et de la religion, ce prince est tout-à-coup saisi d'un effroi qu'il n'éprouva jamais, et qui anéantit toute son audace : *Angustiatus præ pavore cecidit, et æstuavit anima ejus.* (*Judith*, XIII.) Il croit entendre la foudre gronder sur sa tête, et le Dieu vengeur prononcer l'arrêt de sa réprobation, s'il continue de persécuter le favori du ciel. Consterné jusqu'au fond de l'âme, il prend une fuite précipitée, il se dérobe lui-même aux regards de ses peuples, dont il craint le soulèvement général contre son impiété ; et sa retraite laisse, malgré lui-même, un libre cours à la vive confiance de ses sujets dans les mérites du nouveau protecteur qu'ils ont dans le ciel. On se dispose enfin à transférer pompeusement le corps du saint martyr, et à l'inhumer avec tout l'appareil et les honneurs qu'il mérite. Mais pour mettre le comble à sa gloire, Dieu permet que l'on découvre un des plus riches trésors (43) dans le sein de la terre où doit reposer cette relique sainte; comme si la terre, honorée de la posséder, voulait en quelque sorte marquer sa reconnaissance aux prélats (44) respectables qui lui confient ce trésor sacré, ce trésor mille fois plus précieux encore que celui qu'elle leur présente.

Grand Dieu ! que peuvent ici-bas les princes du monde les plus irréligieux et les plus terribles, quand ils entreprennent d'anéantir la gloire de vos amis et de mesurer leur force avec la vôtre ! A quoi peut aboutir alors tout ce qu'ils ont de sagesse et de puissance, qu'à manifester avec plus d'éclat toute la faiblesse de leurs ressources contre vos décrets éternels, qu'à les couvrir eux-mêmes de confusion aux yeux de l'univers, et à faire honorer de plus en plus par les enfants de votre Eglise, ces élus distingués que vous avez résolu de glorifier magnifiquement sur la terre : *Quis stabit contra judicium tuum, Domine?* (*Sap.*, XXII.) Mais avançons.

J'ai dit, miracles de Jean Népomucène, miracles victorieux de toutes les sortes d'infirmités et de contagions dont l'humanité est la victime dans cette vallée de larmes. Non, Messieurs, ce n'est point à quelques maux particuliers, à telle et telle espèce de besoin ou d'infirmité, que le ciel a borné le pouvoir de votre grand protecteur comme celui de tant d'autres patrons honorés dans l'Eglise de Jésus-Christ. Le Dieu qui fait les saints et qui règle la mesure de leur gloire, a voulu que le pouvoir céleste communiqué à Jean Népomucène, fut en quelque sorte immense, et que les vœux accomplis de tant de malheureux qui l'appelleraient à leur secours, fussent comme autant de témoins de son crédit infaillible dans le ciel. Eh! quelle est, en effet, parmi tant de misères qui nous assiégent, quelle est celle qui n'ait disparu tout à coup, et plus d'une fois au tombeau du célèbre patron de l'Allemagne, dont je vous trace l'éloge? N'est-ce pas à ce tombeau miraculeux, comme à l'écueil fatal des calamités humaines que viennent se briser, pour ainsi dire, tous les fléaux que la Providence divine a semés sur la terre, soit pour éprouver les justes, soit pour inspirer sa crainte aux coupables? N'est-ce pas là que les esprits troublés recouvrent l'usage de leur raison, et les paralytiques celui de leurs membres ; que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les sourds entendent, que les maladies les plus invétérées s'évanouissent sans laisser nul vestige de leurs atteintes passées? Que dis-je? Il ne faut, selon la belle expression de saint Chrysostome parlant d'un apôtre de la première Eglise, il ne faut que la poussière immortelle du tombeau de notre apôtre, que cette poussière, consacrée par l'attouchement de son corps et par là plus puissante que tous les remèdes humains, pour rendre subitement la vie à ceux que la mort allait effacer du nombre des vivants : *Non cessat omnibus benefacere, pulverem immortalem reliquit in sepulcro.* (Chrys., in *Encomio apost.*) Il ne faut même que l'invocation de son nom, que la promesse sincère d'aller lui rendre son hommage, si l'on est exaucé, pour garantir les uns de la mort qui les menace, pour délivrer les autres des tentations violentes qui les obsèdent. A ce nom puissant, il semble que les éléments dociles reconnaissent leur maître. La surface des eaux s'affermit, pour ainsi dire, en faveur de ceux qui l'implorent au moment de leur

(42) Le chapitre de Saint-Vit, toujours fidèle au Saint-Siége et à ses rois.

(43) Ce trésor consistait dans une grande quantité d'or, d'argent, de pierreries et de vaisselle d'un très grand prix.

(44) Les chanoines de la métropole de Prague sont regardés comme autant d'évêques, soit pour leur mérite distingué, soit pour le droit qu'ils ont de porter la mitre.

chute dans l'abîme des mers ou dans celui des fleuves ; l'air devenu contagieux, perd sa malignité pour les citoyens de la ville privilégiée, qui eut le bonheur de le voir naître et d'élever son enfance ; le feu prêt à consumer les plus beaux édifices, s'arrête comme saisi de respect pour l'image de ce grand saint, que la piété des malheureux oppose à l'impétuosité de ses ravages.

Que vous dirai-je encore ? Parcourez vous-mêmes les fastes de votre illustre protecteur, et vous y verrez que des pères de famille, désolés par la perte de leurs biens ou par celle de leurs emplois, ont trouvé miraculeusement à son tombeau les secours nécessaires à leur subsistance ; et vous y verrez qu'il s'est présenté aux empereurs pour plaider devant eux avec une éloquence plus qu'humaine, des causes injustement perdues, et pour faire prévaloir à ce tribunal suprême, le bon droit opprimé par l'injustice ou par l'erreur dans les tribunaux subalternes de l'empire ; et vous y verrez que le Dieu de miséricorde lui a permis plus d'une fois d'ouvrir les prisons publiques à des coupables vraiment contrits et humiliés de leurs crimes, qui le réclamaient dans l'excès de leurs peines ; et vous y verrez qu'au milieu des ravages causés dans la Bohême par l'invasion des peuples les plus belliqueux du Nord (45), la ville de Népomuc, sans autre bouclier que sa confiance dans le pouvoir du saint, fut garantie de la foudre qui écrasait les plus belles cités du royaume, et que, par un miracle visible, elle échappa seule à la fureur de ces redoutables conquérants ; et vous y verrez même que des armées hérétiques, également rebelles à leur souverain et à leur Dieu, ont été pleinement défaites par les catholiques, quoique inférieurs en nombre, dès qu'ils adressaient leurs vœux au grand Népomucène, et l'appelaient au secours de l'Eglise et de la royauté.

Mais permettez que j'abrége, quoiqu'à regret, le détail de tant de faits merveilleux que la tradition nous a transmis. De tous les périls qui peuvent menacer ici bas la fortune, la vie ou le salut de l'homme ; de tous les désastres qui peuvent nous ravir sur la terre les biens du temps ou de ceux l'éternité, en connaissez-vous quelqu'un, Messieurs, qui ait résisté à l'invocation de Jean Népomucène ? Non, j'ose le dire, dans le nombre comme infini des calamités humaines, il n'en est point dont l'apôtre d'Allemagne, ainsi que les premiers apôtres de l'Eglise, n'ait délivré le moindre fidèle qui savait recourir à son pouvoir auprès de Dieu : *Non cessat omnibus ubique benefacere, pulverem immortalem reliquit in sepulcro.*

Ce n'est pas tout. J'ai dit, miracles de saint Jean Népomucène, miracles étendus sur tous les peuples et toutes les nations de l'univers chrétien. Je sais que la Bohême fut toujours, pour m'exprimer ainsi, le théâtre ordinaire des prodiges obtenus par l'intercession du protecteur puissant dont je parle ; mais ce que je ne sais pas moins, c'est qu'il n'est point de régions, soit voisines, soit éloignées du lieu de sa naissance, pour lesquelles Dieu n'ait opéré par son entremise, les signes éclatants dont il honore ses plus illustres prédestinés. Ne parlons point ici de la vénération singulière assurée à ce grand saint dans les différentes cours de l'Allemagne, ainsi que dans les royaumes de Bohême et de Hongrie : vénération portée à un si haut degré par les épreuves réitérées que l'on a faites de son pouvoir dans les terres impériales, que l'on croirait manquer, je ne dis pas aux souverains qui en occupent les différents trônes, mais à un des points essentiels de la religion germanique, si l'on ne témoignait pas une confiance publique et singulière dans le grand patron de l'Empire, Jean Népomucène. Ne parlons pas même des hommages dont notre saint est honoré depuis tant de siècles dans l'étendue de la Lorraine, de l'Alsace, de la Pologne, de la Lithuanie et de toutes les parties septentrionales de l'Europe chrétienne et catholique : hommages qui ne lui sont rendus par les peuples habitants de ces diverses régions, que parce qu'ils ont reconnu sensiblement la grandeur et l'efficacité de son pouvoir dans le ciel.

Portons ici nos regards encore plus loin, et nous verrons les conquêtes de ce grand saint sur les cœurs chrétiens s'étendre bien au delà de ces vastes contrées. Nous verrons la multitude de ses miracles inonder encore la France, l'Italie, le Portugal, l'Espagne ; nous les verrons éclater dans les Pays-Bas français et autrichiens, pénétrer jusque sur les confins et dans le cœur même de la Hollande, où cet illustre martyr est révéré par tant de familles catholiques échappées à l'erreur dont le corps de l'Etat est infecté. Nous verrons ce don des prodiges accordé à notre saint, passer les mers avec le bruit de son nom, porter sa gloire dans le nouveau monde, le rendre célèbre dans le vaste royaume du Mexique (46), et lui attirer en tous lieux les honneurs décernés par l'Eglise à ce qu'il y a de plus distingué parmi les élus de Dieu : *Non cessat omnibus ubique benefacere.*

Or jugez vous-mêmes, Messieurs, quel est le bonheur signalé qui vous attend, si vous savez contribuer de votre part à vous rendre heureux. C'est-à-dire, jugez quelles grâces vous êtes en droit d'espérer de Jean Népomucène, vous, les premiers objets de ses affections et de son zèle ; vous, ses amis, ses concitoyens, et spécialement ses frères en Jésus-Christ ; vous, qui êtes en droit de vous glorifier que c'est singulièrement en votre faveur que Dieu l'a fait naître, par un prodige, du sein de la stérilité ; que c'est

(45) Les Suédois commandés par le grand Gustave.

(46) On célèbre en ce royaume une neuvaine solennelle en l'honneur du saint, avant le jour de sa fête.

pour en faire votre guide et votre soutien dans la voie du ciel qu'il l'a comblé de talents humains, de dons surnaturels pendant sa vie, et qu'il ne cesse de lui communiquer encore ce don des miracles qui multiplie de jour en jour les trophées de sa gloire aux yeux du monde. Jugez, dis-je, quelle doit être votre confiance personnelle dans les mérites de ce grand saint, si le nombre et l'éclat de ses bienfaits ont établi son culte jusque chez l'étranger et le barbare, pour lesquels il n'avait point reçu de mission particulière de la part de Dieu.

Mais ce ne sont là que ces miracles généraux dont j'ai cru devoir vous entretenir d'abord, et qui me conduiraient insensiblement au delà des bornes que je me suis prescrites. Je me réduis donc à certains points plus intéressants encore pour les chrétiens distingués qui m'écoutent. Je crois parler en effet à des hommes aussi religieux qu'ils sont nobles dans leurs sentiments ; je veux dire, à des hommes vraiment jaloux de leur honneur et de leur réputation; à des hommes plus jaloux encore de la pureté de leur conscience et de celle de leurs mœurs; à des hommes jaloux surtout de l'intégrité de leur croyance et de celle de leur foi ; à des hommes infiniment jaloux de la persévérance finale, de ce don suprême qui assure aux chrétiens mourants l'heureuse immortalité des élus de Dieu. Voilà sans doute, Messieurs, quels sont les grands objets de vos désirs dans le court espace de cette vie terrestre, dont l'éternité doit être ou la peine ou la récompense. Or, apprenez aujourd'hui par ma voix, si vous l'ignorez encore, que, pour conserver une réputation saine et sans tache, que pour acquérir le don inestimable d'une conscience pure et timorée, que pour préserver votre foi des piéges de l'hérésie et de l'impiété, que pour obtenir la grâce d'une mort précieuse qui assure votre bonheur éternel, il n'est point pour vous de patron plus puissant sur le cœur de Dieu que le saint thaumaturge dont vous honorez aujourd'hui la mémoire. Apprenez que tous les miracles dont Dieu jusqu'à ce jour a gratifié la terre, pour manifester les mérites de ce grand saint, vous donnent droit d'en espérer de nouveaux prodiges, dès qu'il s'agira d'obtenir ces biens précieux dont je viens de parler, et qui doivent vous paraître si supérieurs aux dons de la fortune et à la vie même.

Qu'une réputation saine et sans tache tienne le premier rang entre les biens humains et naturels, c'est là, Messieurs, une de ces vérités dont le monde même le moins chrétien ne disconviendra jamais. Et quelle espèce de bonheur pourrait dédommager l'honnête homme, je ne dis pas l'honnête homme selon Dieu, mais même selon le monde, de la seule perte de cette réputation saine qui lui donne droit de paraître avec confiance dans le commerce de la société? Plaisirs, dignités, richesses, faveur auprès des princes, principautés, royautés même, non, vous n'êtes rien, surtout pour les cœurs nobles et capables de sentiment, au prix de cet honneur inestimable que l'Esprit-Saint lui-même exalte au-dessus des plus grands dons de la fortune, et sur lequel il nous ordonne de veiller sans cesse comme sur le trésor le plus précieux dans l'ordre de la nature : *Melius est nomen bonum quam divitiæ multæ... Curam habe de bono nomine.* (*Eccli.*, XLI.) En effet, Messieurs, comme il ne faut que la perte de l'honneur pour anéantir la félicité de l'homme du monde en le rendant insensible à tous les avantages de la vie et de la société humaine, aussi ne faut-il que la jouissance de ce bien seul pour adoucir à tous les malheureux, même aux plus grands hommes, la privation de tout le reste. *Tout est perdu, hormis l'honneur*, disait un grand roi, consolé par cette idée seule de la perte de sa liberté et de la fuite de son armée, malheureusement défaite par le plus grand de vos empereurs (47).

Cependant, mes chers auditeurs, rien de plus fragile dans vos conditions même, quelque honorables qu'elles soient selon le monde; rien de plus facile à perdre, rien de plus difficile à réparer que ce bien si précieux de l'honneur, que cette réputation d'une vraie probité qui fait la gloire essentielle de l'homme dans le commerce du monde; c'est une de ces fleurs également brillantes et délicates que le plus léger souffle de l'aquilon peut flétrir sans retour. Mais écoutez et rassurez-vous contre tous les dangers que peut courir ce trésor si digne de vos attentions à le conserver; je n'ai qu'un moyen, mais le plus efficace et le plus facile, à vous prescrire pour le prémunir contre les traits de ces langues envenimées dont vous craignez l'atteinte. Efforcez-vous seulement de mériter la protection du célèbre Népomucène; par votre confiance en son pouvoir, cet honneur dont vous êtes si jaloux, et avec raison, va devenir comme invulnérable sous ses auspices. Car c'est ce grand saint, c'est cet illustre patron des dominations de l'empire que Dieu a établi pour être singulièrement, du haut du ciel, le tuteur général de cette saine réputation, de cette bonne renommée si chère à tous les hommes ; c'est cet illustre patron qui, entre tous les saints non-seulement de l'Allemagne, mais de l'Eglise universelle, a mérité d'être choisi de Dieu pour veiller sur l'honneur personnel de ses clients, pour le mettre à couvert de tant de périls dont il est menacé au milieu de ce monde médisant et calomniateur où vous avez à vivre.

Et ne vous étonnez pas, au reste, si j'ose dire que Jean Népomucène méritait ce glorieux ministère dont Dieu semble l'avoir spécialement chargé entre tous les bienheureux qui jouissent de son éternelle présence. Car n'était-ce pas là le prix comme naturel de ce généreux sacrifice qu'il avait fait de sa vie pour conserver l'honneur du

(47) Bataille de Pavie, où François Ier fut vaincu et fait prisonnier par Charles V.

prochain, et dont il fut le premier qui donna l'exemple à tous les prêtres catholiques? Devenu la victime de sa fidélité inviolable à garder un secret dont la révélation seule ternirait dans l'esprit du monde les plus saines réputations, n'avait-il pas droit, en quelque sorte, à ce glorieux titre de patron de la bonne renommée dont il est en possession depuis tant de siècles? Oui, mes chers auditeurs, c'est là non-seulement un de ses plus beaux titres sur la terre, mais un de ses titres le plus justement acquis, et dont il a fait, pour ainsi dire, la conquête par son martyre, le plus héroïque, le plus noble dans son principe, et qui le distingue encore aux yeux du monde chrétien entre tous les martyrs de l'Eglise. Ne vous désespérez donc jamais, qui que vous soyez, dans les plus grands périls auxquels peut être exposé cet honneur, sans lequel tous les biens du monde, tout l'éclat de la naissance et des dignités sont pour vous comme s'ils n'étaient pas. Non, quelque intrigue que puisse former pour vous ravir ce trésor, la fureur des ennemis acharnés à vous perdre, de quelque épais nuage qu'ils osent obscurcir cette réputation sans tache, qui est comme le fondement de votre bonheur dans la vie présente, ne désespérez point du triomphe sur les ennemis de votre gloire si vous avez su mettre dans vos intérêts l'illustre Népomucène, si vous l'avez conjuré, du fond de votre cœur, d'écarter loin de vous l'opprobre qui vous menace : *Aufer a me opprobrium et contemptum.* (*Psal.* CXVIII.) Non, ne craignez plus alors le déshonneur et l'infamie ; il saura, ce protecteur puissant, il saura, par mille moyens, confondre les intrigues et dissiper les cabales qui vous oppriment ; il ôtera toute croyance à vos accusateurs dans l'esprit du monde, les forcera de rétracter les calomnies qui vous déshonorent ; il fera disparaître enfin ce nuage de honte et d'ignominie qui vous menace, et dont la seule crainte vous rend la vie plus insupportable que la mort : *Auferet opprobrium populi sui de universa terra.* (*Isa.*, XV.)

Et combien de traits les plus marqués de ce pouvoir céleste, singulièrement réservé à Jean Népomucène, ne pourrais-je pas vous rappeler à ce moment, si le temps me permettait de les produire à vos yeux, et de vous les exposer dans tout leur jour? Ici ce serait un innocent regardé comme coupable par la justice humaine qui, prêt de subir le dernier supplice, est dérobé tout à coup par la protection du thaumaturge de l'Allemagne, à la vue des spectateurs et à la vigilance des gardes préposés à l'exécution de sa sentence. Là, ce serait un ministre de l'Eglise, vraiment digne du sacré caractère dont il est revêtu, qui, violemment attaqué dans son honneur par des adversaires puissants, voit ses juges déposer leurs préventions contre sa probité, dès qu'il a recours au pouvoir de notre saint, et ses accusateurs mêmes venir porter à ses pieds l'aveu de leur imposture, et y solliciter le pardon de leur crime. Tantôt je vous offrirais des hommes engagés dans les affaires les plus sérieuses, où leur déshonneur semble inévitable, et qu'un moment de confiance en ce grand saint, préserve heureusement de la diffamation prochaine qu'ils ont à craindre. Tantôt j'aurais à vous représenter de vrais coupables, des hommes justement accusés devant les tribunaux, et qu'une simple réclamation de son pouvoir délivre, contre toute apparence humaine, de la peine infamante qu'ils sont près de subir. Vous verriez enfin les protestants les plus obstinés, ainsi que les plus zélés catholiques, trouver une ressource assurée dans sa protection puissante, dès que le ciel leur inspire de recourir au grand patron de la sainte renommée, dans le péril prochain où ils sont de perdre l'honneur avec la vie : *Auferet opprobrium populi sui de universa terra.* Mais quelque intéressants que puissent être de pareils traits pour la gloire de Jean Népomucène, le temps ne me permet pas de les indiquer ici, et je me hâte de passer à des objets plus dignes encore de l'illustre auditoire devant qui je parle.

Car, si les chrétiens distingués qui m'écoutent sont jaloux de conserver leur honneur aux yeux du monde, je les crois plus jaloux encore de conserver devant Dieu la pureté de leur conscience et celle de leurs mœurs. Or, Messieurs, pour parvenir à cet état si désirable d'une conscience pure et timorée, ou pour persévérer dans cet état heureux dont vous jouissez peut-être, Dieu veut encore que vous ayez singulièrement recours au grand patron de l'Allemagne, Jean Népomucène. Tant qu'il vécut sur la terre, vous le savez, jamais conscience ne fut plus pure que la sienne, ni moins sujette aux vaines terreurs du scrupule, dont les plus grands saints même ne sont pas exempts. Or, cette grâce d'une conscience toujours timorée, et cependant toujours tranquille ; cette grâce qu'il reçut sans doute pour prix de la parfaite innocence dont il conserva le trésor jusqu'à la fin de sa vie ; cette grâce que Dieu lui permit de verser libéralement dans le tribunal de la pénitence, sur le fidèle qui recourait à ses lumières pour dissiper les ténèbres de son âme, cette même grâce, Dieu permet qu'il la communique plus abondamment encore du haut du ciel à tout ce qu'il y a de vrais chrétiens qui l'implorent dans le trouble et l'agitation de leurs consciences. Venez à moi, semble-t-il nous dire du séjour de la gloire, vous tous qui gémissez sous le poids des chaînes dont l'habitude du péché vous accable : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis.* (*Matth.*, XI.) Venez avec confiance, et je soulagerai votre misère, j'aiderai votre faiblesse, et j'adoucirai vos peines : *Venite... et ego reficiam vos.* (*Ibid.*) Le même Dieu qui m'a soutenu de sa grâce sur la terre, pour redresser les consciences fausses, pour éclairer les consciences aveugles, pour toucher les consciences endurcies ; ce Dieu, dont j'ai le bonheur de jouir pleinement dans le ciel, me permet encore d'exercer en votre

faveur ce talent plus qu'humain dont il m'avait fait part pour vous convertir et vous sauver. Je l'exercerai même du haut des cieux ce talent sublime, avec un sentiment plus parfait que celui qui m'animait sur la terre, parce que la vue de l'Etre suprême dont je jouis m'inspire infiniment plus de zèle pour votre bonheur, que je n'en éprouvais dans le séjour terrestre que vous habitez encore : *Venite, et ego refriciam vos.* C'est ainsi, dis-je, que je crois entendre le bienheureux Népomucène nous parler à tous du sein de la béatitude céleste, où il réside, et d'où il étend sur nous les ailes de sa protection puissante.

Quel que soit donc, chrétiens, l'état présent de vos consciences; vous fussiez-vous rendus coupables des plus grands crimes, eussiez-vous vieilli dans l'habitude de les commettre, ne craignez point d'approcher du sacré tribunal de la pénitence, après l'invocation du saint protecteur qui fait le sujet de ce discours ; il obtiendra du ciel en votre faveur, ce qu'il a mille fois obtenu pour tant d'autres (48); que le trouble qui vous agite soit suivi du calme nécessaire à l'aveu de vos crimes, et que la lumière succède au chaos ténébreux qui vous a dérobé jusqu'ici l'horreur de votre état; il obtiendra que votre cœur enfante, tout coupable qu'il est, cette vraie douleur, cette douleur souveraine du péché, sans laquelle l'accusation de votre part la plus sincère et l'absolution même du ministre de l'Eglise n'aboutiraient pour vous qu'à un sacrilége qui comblerait votre iniquité. Il obtiendra qu'après une confession exacte, accompagnée d'un véritable amour pour la bonté divine outragée, votre âme jouisse de cette paix qui fait ici-bas le vrai bonheur des justes et le seul vrai bonheur de tous les hommes; il obtiendra que ce monde réprouvé, dont les charmes trompeurs furent l'aliment de vos passions et la source de vos désordres, soit désormais un objet d'indifférence, de haine même et de mépris à vos yeux; que le scrupule si ordinaire dans le pénitent, après l'aveu le plus détaillé de ses crimes, s'éloigne pour jamais de vos consciences une fois purifiées de leurs taches; et que le souvenir du passé, si amer pour le coupable réconcilié avec son Dieu, ne produise d'autre impression sur votre âme que celle de ranimer sa confiance dans les miséricordes infinies du Dieu qui lui pardonne. Il sera pour vous enfin, comme parle l'Ecriture, le grand prêtre qui prie, et dont la prière ne saurait manquer d'obtenir le pardon des plus grands coupables : *Rogabit pro omni multitudine sacerdos, et dimittetur eis.* (*Num.*, XV.) Or, n'eussions-nous, Messieurs, que de pareilles grâces à espérer du pouvoir de Jean Népomucène sur le cœur de Dieu, que faudrait-il de plus pour nous exciter puissamment à lui rendre chaque jour l'hommage de notre confiance et de nos vœux ?

Mais ce n'est point encore là le terme de cette puissance céleste que Dieu lui communique, pour secourir les fidèles qui le réclament avec confiance dans les périls de leur éternité. L'hérésie qui, depuis tant de siècles a ravagé l'Allemagne sous tant de formes différentes, et dont la profession déclarée fait comme un point essentiel de politique dans plusieurs princes de l'empire ; l'hérésie assez redoutée, même de nos jours, pour posséder des droits et des priviléges dont elle n'est redevable qu'à la terreur, pour jouir même d'une liberté, du moins d'une tolérance devenue comme nécessaire à la tranquillité des Etats, d'une tolérance qui la fait presque marcher de pair avec la religion romaine, assise depuis si longtemps sur le trône des empereurs; l'hérésie dont votre illustre protecteur, dans le cours de ses travaux apostoliques, fut l'adversaire le plus redoutable et le plus constant, vous ne le savez que trop, Messieurs, ce fléau de l'enfer, malgré le zèle et les lumières du clergé catholique, est devenu pour ces régions, si fortunées d'ailleurs, un danger toujours présent qui menace également parmi vous la pureté des mœurs et celle de la foi. Car, entourés que vous êtes de toutes parts des ennemis déclarés de votre croyance, comment échapperez-vous à tous les doutes capables de la corrompre ? Et quel besoin n'avez-vous pas des lumières du ciel, pour éviter les artifices de l'erreur toujours attentive à vous séduire, pour répondre, dans l'occasion, à ses sophismes captieux, pour ne pas vous laisser éblouir de cette apparence de réforme, dont l'attrait, soutenu de l'autorité de quelques princes ses protecteurs, a séduit dans l'empire des villes, des provinces entières, et séduirait encore, s'il était possible, les élus eux-mêmes? *Ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* (*Matth.*, XI.)

Or, Messieurs, c'est à vous préserver de ce péril toujours présent, dont le chrétien catholique est menacé dans les terres impériales, que Dieu a voulu destiner encore le grand apôtre de l'Allemagne, Jean Népomucène ; et si, par votre zèle à lui rendre hommage, vous méritez qu'il veille singulièrement sur le sacré dépôt de votre foi, j'ose répondre que son pouvoir sera plus efficace pour la garantir du poison de l'erreur, que ce poison même ne peut avoir de subtilité pour la corrompre. On sait qu'il mérita d'être appelé l'extirpateur des hérésies, par l'ardeur de son zèle à les combattre, par le succès de son zèle à les détruire, tant qu'il habita cette terre arrosée si souvent de ses sueurs, avant qu'il l'arrosât de son sang. Or, ne mérite-t-il pas mieux encore de porter un si beau nom dans le sein de la gloire, où Dieu semble l'avoir fait le dépositaire de sa toute-puissance, pour sauver de la séduction ce qui reste de véritable foi dans la nation germanique ?

Vérité la plus glorieuse au saint patron de l'Allemagne, et dont je ne veux pour té-

(48) Différentes grâces attachées à l'invocation de saint Jean Népomucène.

moins que ce nombre infini de miracles opérés à son tombeau, pour foudroyer et anéantir tant d'erreurs monstrueuses dont les Hussites, après Wiclef, inondèrent les plus belles provinces de l'empire. Rappelez-vous donc ici tout ce que l'histoire nous raconte de ce zèle miraculeux qu'il a fait paraître depuis son martyre pour soutenir la vraie religion dont vous avez le bonheur d'être les disciples. Rappelez-vous combien de fois cet illustre thaumaturge, conservant, comme Elisée, le don de prophétie après sa mort, fut entendu du fond de son sépulcre, poussant des gémissements lugubres sur les périls affreux dont la foi de l'Eglise romaine était menacée dans la Bohême : *Et mortuum prophetavit corpus ejus* (*Eccli.*, XLI); combien de fois il jeta la terreur et l'épouvante dans le cœur des chefs et des disciples de cette malheureuse secte qui, avant celle de Luther, inonda vos provinces de sang et de carnage, souleva les sujets contre leurs princes, les fidèles contre l'Eglise leur mère, et fit encore plus de déserteurs et d'apostats qu'elle n'avait fait de confesseurs et de martyrs de la foi. Rappelez-vous combien de fois il força ces furieux sectaires, et après eux les protestants, de respecter l'enceinte redoutable du lieu destiné au repos de son corps, en exerçant, ou plutôt Dieu exerçant lui-même, pour venger son serviteur, les punitions les plus terribles sur quiconque osait profaner l'entrée de son tombeau et le fouler aux pieds avec mépris (49). Rappelez-vous tant d'apparitions miraculeuses de ce grand défenseur de la foi, dans la métropole célèbre, dépositaire de ses reliques saintes; apparitions attestées par les plus grands ennemis de sa gloire, et dans lesquelles il se rendait avec les autres patrons de l'empire, afin d'implorer de concert, à haute voix, le secours du ciel contre les hérétiques rebelles, ainsi que le grand Gédéon l'implorait contre les Madianites : *Clamavit ad Dominum postulans auxilium contra Madianitas.* (*Judith.*, VI.) Retracez-vous tant d'autres merveilles opérées par Jean Népomucène, et qui annoncent sensiblement son zèle tout divin pour soutenir la foi catholique, pour en avancer le progrès parmi vous, malgré les intrigues de l'erreur qui ne tend qu'à s'établir sur ses ruines; retracez-vous, dis-je, ces miracles sans nombre, qui vous sont mieux connus qu'à moi-même, et concluez de là quel est donc auprès de Dieu le pouvoir de votre illustre patron, pour assurer dans vos familles la pureté de la foi, pour les maintenir dans la religion catholique qu'elles professent généreusement au milieu de tant de sectaires qui les environnent.

Oui, le prince usurpateur du trône de la Bohême, sur lequel il n'a d'autres droits que le suffrage des rebelles attachés à son parti; oui, le malheureux Frédéric s'aveuglera lui-même sur tant de faits miraculeux, attestés par la capitale entière; mais il n'en sera que plus hautement confondu dans ses projets ambitieux, par la puissance divine qui se déclare visiblement pour les catholiques contre lesquels il a l'audace de combattre. Malgré la supériorité de ses forces, il se voit attaqué dans le poste le plus avantageux: il est totalement défait par Maximilien de Bavière, généralissime de l'empereur et des princes catholiques; mais qui, dans cette grande journée, se regarde surtout comme le lieutenant du premier patron de l'empire : et par un excès d'humiliation pour le plus ambitieux des princes, qui se croit déjà roi, Frédéric, dépouillé de ses Etats, même héréditaires, va porter jusqu'au sein de la Hollande, dont il mendie le secours contre son indigence, une nouvelle preuve de cette vérité déjà si connue, que Jean Népomucène est établi de Dieu pour protéger dans l'Allemagne la foi catholique et romaine, contre les hérésies les plus puissantes qui pourraient s'élever contre elle : *Postulans auxilium contra Madianitas.*

Ne craignez donc point, Messieurs, vous que je crois aussi jaloux que vous devez l'être de l'intégrité de votre croyance, ne craignez point que l'hérésie vous ravisse ce précieux trésor, dès que le sentiment d'une confiance religieuse vous aura mérité la protection de Jean Népomucène. Oui, vainement alors tant de sectes différentes, dont Luther a été le père, en établissant chaque fidèle juge souverain de ce qu'il doit croire; oui, tant de sectes divisées dans leurs opinions, se réuniraient en vain pour vous arracher du sein de l'Eglise catholique qui vous instruit et vous éclaire; elles ne pourront rien contre la pureté de votre foi, sous les auspices du saint apôtre de ces climats, de cet apôtre dont le zèle infatigable durant le cours de sa vie, pour extirper l'erreur, est devenu plus puissant encore pour la détruire, depuis qu'il a disparu du monde, depuis qu'il a mérité par une mort glorieuse d'être couronné dans le ciel sous le beau nom de protecteur de la foi catholique dans les dominations de l'empire.

Enfin, Messieurs, le grand objet de vos désirs sur la terre, ou plutôt le terme de tous les désirs de votre cœur dès que l'esprit de religion vous anime et vous conduit, c'est ce grand don de la persévérance finale, comme l'appelle saint Augustin; c'est cette grâce immortelle qui assure pour jamais la félicité des élus de Dieu : *Magnum illud usque in finem perseverantiæ donum.* C'est en effet à vous attirer autant qu'il est au pouvoir de l'homme, ce don purement divin qui consommera votre prédestination, que doivent tendre ici-bas tous vos sentiments, tous vos travaux et toutes vos œuvres; puisque le ciel est éternellement perdu pour l'homme, s'il n'obtient pas cette grâce du

(49) Ces punitions furent si fréquentes, que le chapitre de Saint-Vit se crut obligé d'entourer le tombeau du saint d'un nouveau treillis de fer, et de le rendre comme inaccessible.

dernier moment, comme le ciel est sa conquête pour l'éternité, s'il a le bonheur d'obtenir cette dernière grâce qui fixera sa place parmi les élus. Cependant, chrétiens, quels risques ne courez-vous pas d'arriver au terme fatal de la mort, dépourvus de cette grâce suprême dont dépend votre sort éternel. Les seules douleurs de la maladie fatale qui doit terminer vos jours n'absorberont-elles pas, pour ainsi dire, le peu d'attention dont le trouble inséparable de ces derniers moments vous laissera capables? Qui de vous pourrait donc se répondre, dans cette dernière position, d'un esprit et d'un cœur assez tranquilles pour se rappeler tant de fautes, tant de crimes peut-être, que la conscience lui reproche, pour en concevoir cette douleur profonde dont l'amour de Dieu est le principe, cette douleur sans laquelle il n'est point, surtout au moment de la mort, de réconciliation pour le coupable avec son Dieu?

Je sais, chrétiens, pour m'exprimer avec un écrivain des plus respectables dans l'Eglise, que j'ai déjà cité plusieurs fois, je sais que c'est ordinairement dans les derniers instants de la vie humaine, que l'image du Dieu de justice prêt à nous juger, ranime notre foi, réveille nos consciences et rend pour ainsi dire à la religion son premier empire sur ceux de ses disciples qui jusqu'alors avaient oublié ses lois : *Tunc judicium solum remanebit, veritas stabit, fides convalescet.* Mais ce réveil même de la conscience et de la foi dans le chrétien qui va paraître devant Dieu, n'est-ce pas trop souvent ce qui le consterne, ce qui le remplit de trouble et d'agitation, et le rend moins sensible à l'attrait de cette dernière grâce, dont le seul défaut l'exclut pour jamais du bonheur de l'éternité? Je n'ai donc garde, Messieurs, de vous rassurer pleinement sur le péril où sont tous les hommes de se voir privés, à la mort, du grand don de la persévérance finale. Je me garderai même d'affaiblir dans vos cœurs cette crainte vive que doit vous inspirer le moment décisif où vous passerez du temps à l'éternité, cette crainte si propre à réveiller dans vos esprits la vigilance évangélique dont le grand monde où le ciel vous a placés, n'est que trop capable de vous distraire. Mais, frappé que je suis de tant de prodiges opérés en faveur des mourants, par la médiation du bienheureux Népomucène, je dirai du moins que si vous méritez qu'il vous protége, votre éternel bonheur, malgré l'incertitude de la dernière grâce qui décidera de votre sort, est infiniment plus certain que celui du reste des hommes. J'oserai dire même, que si, par une confiance filiale et constante en son pouvoir, vous avez su le rendre favorable à vos vœux, quelque outrage qu'ait reçu de votre part le Dieu de puissance et de majesté, jamais le Dieu de bonté et de miséricorde ne vous refusera le don de la persévérance ; ce don, le gage assuré du bonheur souverain que Jésus-Christ a mérité pour tous les hommes.

A quoi se réduit en effet, Messieurs, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, cette grâce de la persévérance finale, qui fait l'objet de tous vos désirs, si ce n'est à l'aveu sincère et au parfait repentir des infidélités dont on se sent coupable au moment qu'on va comparaître devant le souverain juge? Or, interrogez vous-mêmes par la voie de la tradition, les différents siècles qui se sont écoulés depuis le sacrifice de votre glorieux martyr : *Interroga de diebus antiquis qui fuerunt ante te* (*Deut.*, IV) ; que vous diront-ils autre chose que ce que je viens vous attester ici sur la foi de l'histoire la plus authentique? Ils vous diront comme moi, que l'on a vu mille exemples de ce pouvoir divin communiqué à Jean Népomucène, pour inspirer aux plus grands coupables, surtout au moment de la mort, cet aveu sincère, cette douleur suprême du péché qui mérite de la part de Dieu et de ses ministres, la rémission des plus grands crimes ; ils vous diront même que des milliers de chrétiens, surpris dans l'impénitence par des maladies mortelles, et déjà privés de la parole et du sentiment, dès qu'un ministre de l'Eglise, dès qu'un proche ou un ami a réclamé pour eux l'apôtre et le patron de l'empire, ont recouvré tout à coup la parole, le sentiment, la raison, la tranquillité même ; en un mot, tout ce qui les rendait capables, avec le secours du ciel, de participer en vrais pénitents au sacrement de la réconciliation : *Interroga de diebus antiquis.* Ils vous diront encore que le pouvoir d'arracher les mourants de l'enfer où leur place était déjà marquée, que ce pouvoir admirable, donné à votre saint protecteur, s'est signalé plus d'une fois par le changement subit des hérétiques les plus obstinés, dont le consentement seul à recevoir son image vénérable et à la révérer eux-mêmes, dissipait les plus épaisses ténèbres, et leur méritait la grâce de mourir dans le sein de l'Eglise qu'ils avaient jusqu'alors désavouée pour leur mère : *Interroga de diebus antiquis qui fuerunt ante te.*

Mais pourquoi chercher dans les siècles passés des témoins fidèles de ce que j'avance à la gloire de votre apôtre? Interrogez, je ne dis plus vos pères et vos aïeux, mais les hommes du siècle présent, mais les citoyens qui vous environnent : *Interroga terram ;* et que vous diront-ils, ou plutôt que ne vous diront-ils pas du céleste pouvoir accordé à Jean Népomucène, pour secourir les mourants les plus désespérés, par rapport au salut éternel, pour faire descendre miraculeusement sur eux cette grâce suprême, qui, des plus grands ennemis de Dieu, fait en un moment des prédestinés et des élus ; comme si cet ardent zélateur des âmes qui, dans le cours de sa vie mortelle, exerça le saint ministère avec tant de fruit et de succès, auprès des mourants, avait obtenu de son Dieu le pouvoir d'exercer encore ses fonctions sacrées, en faveur des plus grands criminels, des hérétiques même

qui l'implorent au moment de la mort; comme si tous les démons acharnés à la perte de l'homme dans le moment extrême qui fixe sa destinée, étaient forcés de reconnaître alors le pouvoir invincible de Jean Népomucène, pour anéantir les plus grands obstacles qu'ils s'efforcent d'opposer à notre bonheur éternel : *Interroga terram et dicet tibi.*

Je pousserais plus loin, Messieurs, le détail de tant d'espèces de prodiges, opérés dans tous les temps, en faveur des diverses nations, par l'entremise de votre saint protecteur, si je ne craignais d'abuser de votre attention, en donnant trop d'étendue à cette dernière partie de mon discours. Peut-être même déjà vous paraît-elle une histoire simple et sans ornement de ses miracles, plutôt qu'un éloge vraiment oratoire et digne de l'illustre assemblée qui m'écoute. Mais n'était-il pas de mon devoir de préférer le bien solide de votre édification aux charmes stériles du discours, et d'aspirer moins à vous éblouir par les traits d'une éloquence recherchée, qu'à ranimer votre confiance dans les mérites du bienheureux Népomucène. Or, pouvais-je mieux réveiller dans vos cœurs ce sentiment de confiance filiale, dont vous lui devez l'hommage à tant de titres, que par l'exposé fidèle et rapide de cette foule de miracles que Dieu a comme prodigués, pour donner un nouveau lustre à sa gloire depuis le triomphe de son martyre. Miracles au reste renouvelés de toutes parts, jusqu'à nos jours, et dont la continuité nous annonce que Dieu ne cessera de le glorifier ainsi jusqu'à la fin des temps. Quoi qu'il en soit de cette gloire future que Dieu paraît destiner encore au saint martyr du secret inviolable de la pénitence, concluons en peu de mots : Heureux donc et mille fois heureux ce florissant empire, à qui le Seigneur donne tout à la fois et de si bons maîtres sur la terre et des patrons si puissants dans le ciel! Eh! que pourrait-il manquer encore à votre bonheur, avec de pareils avantages dont vous jouissez depuis tant de siècles sous les auspices de l'auguste maison qui préside à vos destinées?.....

Mais quel mouvement secret s'élève tout à coup dans mon âme et m'oblige, sur la fin de ce discours, à le prolonger encore de quelques moments! Aurais-je donc laissé dans l'oubli quelque prodige intéressant pour la gloire du célèbre patron de l'empire? Oui, Messieurs, ma mémoire, peu fidèle, allait vous dérober le plus beau trait de son histoire, le trait qui le caractérise, pour ainsi parler, entre tous les martyrs de l'Eglise de Jésus-Christ. J'entends le miracle de cette langue toujours incorruptible depuis sa mort, comme pour servir d'éternel témoin et de la vérité et de la gloire de son martyre. Miracle, entre tous les autres, le plus cher à l'Église romaine, parce qu'il démontre victorieusement au monde la vérité du christianisme, la sainteté de ses sacrements et l'équité des devoirs qu'il impose à ses ministres dans le tribunal de la pénitence; mais (ce que je considère singulièrement ici) miracle le plus propre à ranimer notre confiance dans les mérites du bienheureux Népomucène, parce qu'il suffit seul pour nous rendre croyable cette multitude de prodiges que je viens de vous exposer, et pour nous répondre de ceux que nous pourrons demander encore par sa médiation puissante.

Car ne doutez pas, Messieurs, que cette langue miraculeuse, si vénérable par le silence héroïque dont elle a donné le premier exemple à tous les ministres de l'Eglise, ne mérite également vos hommages par la continuité de ses intercessions en votre faveur; comme elle eut le courage de se taire devant les empereurs, elle sut aussi parler avec force en leur présence; mais elle sait parler à Dieu plus éloquemment encore dès qu'il s'agit d'attirer du ciel toutes les grâces nécessaires pour opérer votre salut et celui du monde : *Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare verbo eum qui lassus est.* (*Isa.*, L.)

Oui, c'est cette langue incorruptible et toujours vivante, dont la prière non interrompue vous attire mille bénédictions célestes, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce; c'est elle dont la voix, pénétrant jusqu'au plus haut des cieux, vous mérite le don de cette heureuse paix si bien affermie par les traités et les alliances de famille entre les premières maisons de l'Europe; de cette paix qui semble avoir éteint le flambeau de la guerre si redoutable aux nations même les plus belliqueuses et les plus puissantes; de cette paix qui assure pour un long avenir la fertilité de vos campagnes, la police de vos villes, le bon ordre de vos provinces, les limites de vos royaumes et la félicité de tous les citoyens de l'empire.

C'est cette langue incorruptible et toujours vivante qui vous a obtenu depuis plusieurs siècles des souverains toujours sortis de l'auguste maison d'Autriche, des souverains plus respectables encore pour leur foi et leur piété que pour leur dignité même; des souverains renommés dans l'univers chrétien pour l'élévation de leurs sentiments et la bonté plus qu'humaine de leur âme vraiment royale; des souverains véritablement dignes d'être assis sur le premier des trônes, et qui semblent se disputer successivement la gloire de l'emporter les uns sur les autres, soit par la domination paternelle qu'ils exercent sur leurs sujets, soit par les grands exemples de christianisme qu'ils leur présentent dans leurs augustes personnes.

C'est cette langue incorruptible et toujours vivante qui, après avoir fait connaître le respect infini du saint pour le siége apostolique (50), par la couleur vive et animée

(50) Lorsque le nonce du Pape, accompagné des prélats du royaume, visita la langue du saint, sa couleur, pâle au premier aspect, se changea bientôt dans la plus belle couleur de pourpre.

dont elle se revêtit subitement devant les envoyés du souverain pontife, se fait un devoir encore de prier pour la propagation de l'Eglise romaine, et de s'intéresser vivement à sa gloire. Oui, c'est elle qui, malgré la puissance des princes attachés à l'erreur, demande incessamment à Dieu, et en obtient sans cesse que la foi catholique règne et triomphe sur le trône impérial; qu'elle domine visiblement sur toutes les sectes répandues dans l'empire par le nombre et la qualité de ses disciples; que les plus célèbres académies de l'Allemagne fassent hautement profession d'un attachement inviolable à ses dogmes, et que les progrès continus de cette foi, quoique peu rapides, la rendent insensiblement victorieuse de tant de sectaires qui ne sont d'accord entre eux que pour la combattre et pour arrêter, s'il est possible, le cours de ses victoires.

C'est cette langue incorruptible et toujours vivante, dont le pouvoir sur le cœur de Dieu suscite parmi vous, de jour en jour, des ministres vertueux, héritiers du zèle de votre illustre apôtre, et ses successeurs dans l'apostolat. C'est elle qui leur communique encore sa vertu et son éloquence victorieuse, afin qu'ils vous tiennent lieu de lui-même dans les fonctions du sacré ministère; afin que leur parole, aussi efficace que la sienne propre, porte la lumière dans vos esprits et le sentiment dans vos cœurs; qu'elle vous soutienne dans la foi contre tous les doutes, qu'elle ranime votre piété contre tous les scandales, et devienne l'heureux principe de votre conversion, soit dans la chaire évangélique, soit dans le tribunal de la pénitence.

C'est enfin cette langue incorruptible et toujours vivante qui, conservant le don de prophétie, dont elle fut favorisée d'en haut, pour annoncer le martyre de ce grand homme, et celui de tant de catholiques que devait immoler l'hérésie, fait encore usage aujourd'hui de ce talent divin, non plus pour vous prédire, comme autrefois, les orages qui vous menacent, vous et vos familles, vous et la religion du corps germanique, mais pour les prévenir par ses supplications ferventes, mais pour obtenir du Dieu de miséricorde qu'il daigne les détourner de dessus vos têtes, et qu'au lieu des fléaux que vous préparait sa justice, il vous envoie les dons les plus efficaces de l'Esprit-Saint, les dons les plus propres à vous sanctifier dans ce monde, et à vous assurer dans l'autre le bonheur éternel que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

ORAISON FUNÈBRE

DE FRANÇOIS PREMIER, EMPEREUR,

Pour le jour de l'anniversaire.

Princeps, et maximus, cecidit hodie in Israel. (II *Reg.* 3.)

Un prince, et le plus grand des princes, est mort aujourd'hui dans Israël.

Madame (51),

L'année entière est révolue depuis le malheureux jour où le prince le plus digne de vos regrets a disparu de la terre; et ce jour même, où je viens, après tant d'orateurs célèbres, rendre hommage à sa mémoire, sera toujours l'époque funeste qui ravit à Israël le premier et le plus grand de ses princes : *Princeps, et maximus, cecidit hodie in Israel.*

Je sais, Messieurs, et vous ne savez que trop vous-mêmes, quelle perte a faite l'empire par la mort de ce grand homme qui fut choisi de Dieu pour être comme le fondateur d'une nouvelle maison impériale; mais c'est la grandeur même de cette perte qui doit, en quelque sorte, me servir de consolation dans le triste devoir que je me vois obligé de lui rendre. Quelle satisfaction, en effet, plus consolante et plus rare en même temps pour un orateur chrétien, chargé de l'éloge funèbre du premier prince du monde, lorsqu'il n'a point à craindre de porter dans la chaire de vérité le langage de la flatterie et du mensonge; lorsqu'il peut se répondre qu'il va présenter à l'univers chrétien l'idée d'un prince que la grandeur de son âme et celle de sa religion illustrèrent mille fois plus que l'éclat de sa naissance et celui de son trône; d'un prince qui, exposé à tous les regards au plus haut point des grandeurs humaines, vit toujours sa conduite respectée par la critique la plus sévère, et ne trouva pas un seul ennemi de son mérite personnel parmi les ennemis mêmes de sa couronne et de sa gloire; d'un prince qui, pour paraître grand et digne de tous les hommages que la religion permet de rendre aux grands de la terre dans le lieu saint, n'a pas même besoin que l'orateur exagère ou qu'il dissimule un seul trait de sa vie publique ou privée; d'un prince, en un mot, dont le panégyrique parfait ne demande que la simple vérité de l'histoire.

Or tel est, Messieurs, la consolation que j'éprouve dans le deuil public et universel que produit encore, après une année révo-

(51) La princesse Charlotte de Lorraine.

lue, la mort du héros dont j'entreprends l'éloge : j'interroge en effet les livres saints pour me former la plus juste idée d'un souverain selon le cœur de Dieu ; ils m'apprennent que c'est celui qui marche d'un cœur droit dans les voies de la vérité et de la justice, qui accomplit avec soin tous ses devoirs, et répond fidèlement aux grandes destinées que lui a marquées la Providence. Qui de nous pourrait méconnaître ce tableau tracé par l'Esprit-Saint? C'est visiblement celui du vertueux monarque qui fait l'objet de cette lugubre cérémonie, de très-puissant et invincible prince François Ier, empereur des Romains, roi de Germanie et de Jérusalem, duc de Lorraine et de Bar, grand-duc de Toscane.

Dieu l'avait choisi dans le conseil de sa providence pour devenir l'époux de l'auguste Thérèse, pour devenir le successeur des césars, pour devenir le père d'une famille nombreuse de rois et de souverains. Fut-il jamais un avenir plus brillant et plus glorieux pour un homme mortel? Mais était-il digne, en effet, le héros dont je parle, d'un si beau choix de la part de Dieu? Etait-il digne, par lui-même, de cette destinée magnifique que la Providence divine l'avait chargé de remplir? Vous en jugerez, Messieurs, par ce discours qui, pour cet illustre auditoire, aura du moins le mérite de la vérité, le seul dont un orateur chrétien doive être jaloux.

Ainsi François Ier, duc de Lorraine, prince le plus digne par ses qualités personnelles, d'avoir été choisi de Dieu, pour posséder le cœur de la première et d'une des plus vertueuses princesses du monde; pour porter le sceptre de l'empire et remplir le premier trône du monde; pour devenir le père de la plus nombreuse et de la plus brillante famille de l'univers chrétien; ce sont, Madame, les trois parties du devoir funèbre que je vais rendre à la mémoire d'un frère que vous pleurez encore ; de ce frère dont l'amitié aussi éclairée que tendre pour Votre Altesse Royale fut l'effet naturel de sa profonde estime pour les qualités et les vertus qui la distinguent; pour cette supériorité d'intelligence, cette élévation de sentiments, cette noblesse d'âme; pour ce zèle, cette piété exemplaire, cette bonté, cette charité généreuse, qui la font également aimer et révérer partout où s'étendait l'empire et la domination de ce frère auguste.

PREMIÈRE PARTIE.

La maison d'Hapsbourg, après plusieurs siècles d'une splendeur qui n'avait cessé d'exciter la jalousie de l'Europe, sous le prétexte toujours spécieux de l'équilibre si nécessaire entre les puissances, était prête à s'éteindre; et l'illustre Thérèse, fille de Charles VI, était le plus précieux rejeton de cette noble tige, si féconde en souverains et en premiers monarques de l'Europe chrétienne; mais la Providence divine veillait singulièrement sur les augustes restes d'une famille, où la piété la plus pure, devenue comme héréditaire, avait toujours été regardée de chacun de ses membres comme le plus beau lustre, comme le caractère le plus glorieux qui les distinguait ; et loin de permettre la décadence entière d'une maison, qui pouvait compter autant de héros chrétiens qu'elle avait produit de princes et de souverains, Dieu voulait étendre ses branches encore plus loin qu'elle ne les avait portées jusqu'alors, et lui assurer de nouvelles couronnes, pour récompenser dans ce monde même, la constance et la sublimité de ses vertus.

La Providence divine se charge donc elle-même de choisir un époux à la fille de tant de rois et d'empereurs, et Charles VI, ce monarque si religieux, ce père si tendre, est le ministre qu'elle emploie, disons mieux, qu'elle inspire, pour accomplir ce grand ouvrage. Vainement plus d'un souverain, prévoyant la grandeur future de Thérèse, aspire à cette magnifique conquête ; le moment est arrivé, ce moment heureux, où les maisons d'Hapsbourg et de Lorraine, sorties d'une même tige, doivent enfin se réunir et se fondre, pour ainsi dire, dans une seule famille, pour se prêter mutuellement dans les siècles futurs une nouvelle force et un nouvelle éclat. Semblables à un grand fleuve, qui, se partageant à quelque distance de sa source, forme deux branches pour arroser et féconder des terrains différents ; à considérer l'abondance de ses eaux, qui coulent séparément sous des climats divers, on croit voir en effet deux grands fleuves, qui se disputent la gloire de fertiliser le plus de campagnes sur leur passage, jusqu'au point fixe où ce fleuve superbe, unique en sa source, ainsi que la maison de Lorraine-Autriche, rassemble toutes ses forces pour offrir aux yeux des peuples le spectacle entier de son cours, devenu plus fertile encore et plus majestueux.

Déjà en effet, François, désigné duc de Lorraine, par la mort de l'aîné de ses frères, moissonné dans son adolescence, est appelé à la cour de Vienne : il y paraît comme un nouvel astre qui fait l'espérance de l'empire. Charles VI, qui voit dès lors un fils dans ce jeune prince, substitue à l'illustre Mentor (52) qui avait guidé son enfance à la cour de Lorraine, deux de ces hommes rares (53) propres à élever l'âme et à former l'esprit des rois ; mais il est plus riche encore de son propre fonds que de la culture qu'il reçoit des plus habiles mains : faut-il donc s'étonner de ses progrès rapides dans tous les genres d'exercices et de connaissances, qui doivent en faire le premier et le meilleur des princes? Faut-il être surpris s'il fait dès lors les délices et l'ornement d'une cour, dont le ciel le prépare à devenir bientôt le

(52) Le prince de Craon.
(53) Le comte de Cobenzel, grand chambellan de Charles VI, et le maréchal de Neuperg

maître ; et si dans ses voyages en Angleterre, dans les dix-sept provinces et dans l'empire, il fixe l'admiration et gagne tous les cœurs? Faut-il s'étonner si Charles VI, également charmé de ses vertus et de ses talents, se repose sur lui seul du gouvernement de la Hongrie, s'il le regarde déjà comme l'époux futur de cette fille chérie, qui doit hériter de tous ses royaumes, et si, après Dieu, il fonde sur lui toutes les espérances de sa maison? La beauté, les grâces de la jeunesse brillent sur son front et justifient le choix qu'en a fait la Providence pour l'unir à Thérèse, déjà regardée comme la reine des beautés de l'empire : *Erat pulcher aspectu, decoraque facie* (1 *Reg.*, XVI); mais ce mérite purement extérieur n'était point ce qui le rendait plus digne de posséder le cœur de cette grande reine : quoiqu'elle eût reçu du ciel avec une égale profusion, les dons de la vertu et les talents du génie, sa jeunesse et son sexe semblaient lui demander un époux capable de lui servir de consolateur, de conseil et d'appui; de consolateur dans ses disgrâces, de conseil dans ses démarches, d'appui dans les guerres terribles qu'elle aurait à soutenir contre les rivaux de sa gloire et de sa puissance; et voilà, malgré les intrigues multipliées de la politique humaine, qui ne règle que trop rarement ses intérêts sur les vues du ciel; voilà, Messieurs, ce qui fit tomber le choix de la Providence divine sur François, devenu l'héritier de sa maison, pour en faire l'heureux époux de l'auguste Thérèse.

Mais un tel bonheur était trop grand, pour qu'il ne coûtât aucun sacrifice à son cœur. Charles VI, qui désormais lui tient lieu de père et dont l'esprit pacifique ne pense qu'à terminer la guerre régnante alors entre l'empire et la France, Charles désire, que, pour le bien de la paix, il cède la souveraineté de cette belle province possédée depuis tant de siècles par son illustre maison, et qu'il reçoive en échange le grand duché de Toscane, que le grand nombre des puissances s'accorde à lui offrir; échange le plus avantageux sans doute, et qui, joint à l'assurance de régner sur le cœur de Thérèse et sur ses vastes Etats, aurait satisfait tous les désirs de notre prince, si, pour arriver à ce bonheur, il n'eût pas fallu quitter des sujets chéris, et dont il connaissait l'attachement inébranlable pour sa personne.

Oui, Messieurs, par un de ces sentiments si rares dans les princes, et qui seul annonçait toute la beauté et la sensibilité de son âme; oui, malgré toute la disproportion comme infinie de la souveraineté qu'il possède avec les Etats qui lui sont offerts, le jeune duc de Lorraine balance, délibère et demeure incertain sur le choix. Moins jaloux des grandeurs qu'on lui présente, que du sentiment qui l'attache à des sujets dont il est aimé, il éprouva au fond de son cœur comme un combat de sentiments et de désirs qui le partagent; de sentiments tendres pour ses peuples, auxquels il ne peut s'arracher sans violence; de désirs ardents pour l'hyménée de Thérèse, et pour le rétablissement de la paix, qu'il doit assurer à l'Europe par la cession de son héritage. Enfin la raison toujours dominante sur son cœur vient décider son incertitude, et le bien de la paix qu'il désire, le bonheur de l'hyménée, qui le touche plus vivement encore, et ce qui ne le flatte pas moins peut-être, la douce espérance qu'il pourra faire un jour le bonheur du plus vaste empire, triomphent et l'emportent heureusement dans son âme. Ne plaignez point ici votre sort, peuples de Lorraine, quoique abandonnés de votre aimable souverain, son cœur ne vous abandonnera pas (54) : Stanislas fera revivre parmi vous le bonheur de son règne, Louis le perpétuera, et vous jouirez encore de cette gloire, qui n'était réservée qu'à vous, d'avoir pu contre-balancer dans l'âme de François, tous ses désirs pour la paix, tout l'éclat de l'empire, et tout son amour pour Thérèse.

Le voilà donc libre désormais et tel que Dieu le demande, pour commencer cette carrière glorieuse qu'il doit parcourir sous les auspices de la Providence. Le voilà désormais tout entier à cette princesse désirée, dont il doit être le consolateur, le conseil et l'appui, surtout dans les premières années de son alliance. Eh! le ciel pouvait-il donner à Thérèse un époux qui fût plus capable de lui servir de consolateur par la fermeté et la douceur de son caractère, de conseil par sa sagesse, d'appui et de soutien contre ses rivaux, par son habileté prématurée dans l'art de la guerre. Attendez-vous, Messieurs, à voir dans cette partie de mon discours, tout devenir commun entre les deux augustes époux ; l'éloge de François va devenir celui de Thérèse, et la gloire de Thérèse sera celle de François; le pouvoir même que le titre de corégent ne donnerait pas au grand-duc de Toscane, il le trouvera dans l'amour constant de la reine pour sa personne et dans son estime pour la sagesse de ses conseils. Je reprends donc, en vous priant de pardonner l'étendue d'un éloge, où la faiblesse de l'orateur sera toujours soutenue par la gloire et les vertus de son héros.

Pardonnez aussi, nations devenues amies, si dans ce temple du Dieu de la paix j'ose vous retracer des scènes sanglantes; si je vous rappelle des défaites et des victoires, des succès et des pertes que vous détestez également, surtout depuis que des nœuds sacrés lient l'Autriche et la Bavière; et depuis qu'une alliance, qui suffirait seule pour immortaliser le grand empereur et le grand roi qui en conçurent le magnifique dessein, a réuni deux maisons toujours rivales depuis tant de siècles, et qui, pour le bonheur de l'Europe, n'auraient jamais dû l'être.

Quelque élevé que soit le rang que l'on

(54) En renonçant à la Lorraine, il assigna des pensions à plusieurs de ses sujets; elles sont régulièrement payées, même depuis sa mort.

occupe aux yeux du monde, c'est une maxime aussi ancienne que l'Evangile, qu'il faut passer sur la terre par l'épreuve de l'affliction, pour s'élever dans le ciel au rang des prédestinés : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (*Rom.*, VIII.) C'est ce que n'ignoraient pas François et Thérèse. Pénétrés dès l'enfance de l'esprit de leur religion, c'est dans ces vues de salut et de grâce que Dieu voulut éprouver ces augustes époux, objets l'un et l'autre de ses complaisances, en permettant que leur règne commençât par des tribulations dont l'excès et la continuité n'ont peut-être point eu d'exemple dans les siècles passés.

A peine en effet Charles VI a-t-il fermé les yeux, que l'on voit presque toute l'Europe, jalouse depuis si longtemps de sa puissance, s'armer pour la détruire dans l'héritière de ses royaumes : la maison de Bavière, celle de Saxe et le roi d'Espagne se croient en droit de revendiquer les plus considérables portions de ce superbe héritage; les rois de Prusse et de Sardaigne annoncent de leur côté des prétentions sur la Silésie et le Milanais : et si Louis XV, le plus redoutable rival que pouvait avoir Marie-Thérèse, veut bien ne se pas mettre au nombre des concurrents, c'est qu'il lui paraît convenir mieux à la dignité de son trône d'être l'arbitre de cette grande querelle et de disposer à son gré des Etats du dernier empereur et de ses couronnes, que d'aspirer à les conquérir pour lui-même.

En vain l'héritière de Charles VI, seule et sans ressource contre les princes ligués, réclame-t-elle, en faveur de sa cause, et le droit naturel qui l'appelle à la jouissance du patrimoine de ses pères, et la sanction pragmatique, garantie depuis tant d'années par le grand nombre des puissances; qu'elle soit moins appelée au gouvernement de ses royaumes par les vœux unanimes et les hommages solennels de ses nouveaux sujets; qu'elle soit enfin authentiquement déclarée archiduchesse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême; rien n'est écouté par ses rivaux : l'orage est formé, la tempête éclate et l'on se dispose de toutes parts à se saisir par la force de la succession d'une princesse que la mort inattendue d'un père a, pour comble d'infortune, laissée sans préparatifs pour se défendre : *Venerunt super eam undique in die afflictionis ejus.* Déjà même le jeune monarque prussien a rangé toute la Silésie sous ses lois, et, profitant de sa victoire, il a fait passer des troupes jusque dans la Moravie et s'est rendu maître d'Ollmütz. Déjà ces armées réunies de France et de Bavière, pénètrent dans la haute Autriche, s'emparent de Lintz, détachent des partis jusqu'aux portes de Vienne, menacent d'assiéger cette capitale et forcent Marie-Thérèse d'abandonner la résidence de tant d'empereurs, ses aïeux. Tout cède à la fortune constante et rapide de l'électeur aspirant au trône. Reconnu dans Lintz archiduc d'Autriche, il passe le Danube, soutenu des Français et des Saxons, s'avance vers Prague, en fait la conquête, sans que le grand-duc, qui vole au secours de la place, puisse même se présenter à temps pour sa défense. Et, par une suite de prospérités que rien n'arrête, ce formidable ennemi de la fille de Charles VI est encore proclamé roi de Bohême, élu roi des Romains et couronné empereur.

Je vous le demande, Messieurs; sur ce tableau trop fidèle des disgrâces de Thérèse, fut-il jamais une situation plus triste que la sienne et plus désespérante? Non, dans ces temps même où l'Alexandre du dernier siècle, le grand Gustave, partit comme un foudre du fond du Nord, pour venir fondre sur les possessions de la maison d'Autriche, ne se proposant rien de moins que de l'anéantir; non, dans ces temps de ravage et de calamité pour l'empire, la maison impériale ne se vit point si près de sa perte que le fut l'auguste Thérèse, les deux premières années de son règne. Attaquée par ses proches, forcée de céder partout à ses ennemis, abandonnée de ses alliés, réduite à se tenir éloignée de sa capitale, la fille de tant de souverains, la souveraine de tant d'Etats, ignore elle-même s'il doit lui rester une ville où elle puisse mettre au jour le nouveau fruit dont elle est enceinte (55).

Ne craignons pas cependant, Messieurs, de la voir succomber à l'excès de son infortune : la fermeté de son âme et la tendresse de son époux seront pour elle un fonds de ressources et de consolations qui, avec le secours du ciel, la rendront supérieure à tant de disgrâces. Tout lui manque; mais le grand-duc, le plus sage des princes, le meilleur des époux, lui reste. Partageant ses craintes, ses inquiétudes, ses chagrins, il en affaiblit du moins le sentiment, il en adoucit l'amertume, jusqu'au moment favorable à ses projets, qui lui permettra de les produire au grand jour, et de venger une reine, qui au sein du malheur lui paraît plus digne encore de sa vénération et de sa tendresse, que s'il voyait sur sa tête toutes les couronnes de l'univers.

De m'arrêter, au reste, à vous peindre dans ce discours cette communication intime d'idées et de sentiments héroïques entre ces deux grandes âmes, que leur commune situation réunissait plus étroitement encore; ces entretiens où présidaient l'amour le plus tendre, la confiance la plus intime, surtout la religion la plus pure qui les animait; de vous dire comment ces vertueux époux, purifiés de plus en plus par les épreuves que Dieu leur envoyait, mettaient en œuvre les actes les plus sublimes du christianisme, pour se soutenir l'un et l'autre, au plus fort de la tempête; de vous exposer ces traits peu connus du cœur de François, et qui, dans les idées de la religion, font peut-être la plus belle partie de son éloge, ces traits plus qu'humains de la

(55) Lettre de la reine de Hongrie à la duchesse de Lorraine, sa belle mère.

sensibilité, de l'élévation, de la fermeté de son âme, où le prince, le héros et le chrétien paraissaient dans un égal degré et s'illustraient réciproquement; de retracer, dis-je, à vos yeux cet intéressant tableau, si digne d'être offert à tous les regards du monde chrétien, c'est, Messieurs, ce que je n'ose entreprendre ici, quelque désir qui me presse, de vous dévoiler toute l'âme d'un prince que vous regrettez. Pour réussir dans ces magnifiques images, il faudrait avoir un cœur sublime tel que l'un de ceux dont je parle, un de ces cœurs héroïquement chrétiens, où la nature et la grâce ont réuni cet assemblage de qualités et de vertus, qui caractérisent leurs chefs-d'œuvre, où la grâce et la nature ont imprimé de concert le sceau de perfection, qui distingue les grandes âmes des âmes communes et vulgaires.

Mais le cœur du héros choisi de Dieu pour soutenir les trônes chancelants de Thérèse, se contenterait-il d'une sensibilité stérile à ses disgrâces? Non, son amour ne serait pas satisfait si, partageant le sentiment de ses maux, il ne travaillait à les faire disparaître par la sagesse et l'efficacité de ses conseils. Elle trouve en effet dans ce seul époux un ensemble de qualités et de sentiments qu'elle chercherait en vain dans le reste du monde; elle y trouve, avec un zèle sans égal pour sa personne et sa gloire, cette étendue de lumières et de vues, cette fécondité d'expédients et de ressources, qui, embrassant le système politique de l'Europe et la connaissance des intérêts divers, sait tirer tout l'avantage possible des différents rapports et du choc même de ces intérêts opposés. Pour faire changer de face à la fortune de Thérèse, et la retirer de l'abîme où elle se voyait plongée, par le concours fatal des circonstances, il s'agissait d'intéresser de plus en plus dans sa cause les peuples demeurés fidèles à ses lois, de les animer à faire en sa faveur de nouveaux et de puissants efforts; il s'agissait encore d'accélérer le moment des secours promis par ses alliés, et de faire évanouir les obstacles qui retenaient leurs forces dans l'inaction; il s'agissait surtout de détacher deux grands rois de la ligue générale, et de faire tourner contre les ennemis de la reine, des armes prises pour précipiter sa ruine. Or, c'est ce que le grand-duc entreprend pour assurer le triomphe de son auguste épouse. Et quelle supériorité de génie, quelle sagesse, quel talent de manier les esprits, de captiver les cœurs, ne fallait-il pas, pour faire réussir des projets, dont l'heureuse issue devait au moins modérer le feu de la guerre en Allemagne, et préparer la paix à l'Europe?

Dirigée donc par les conseils de son époux, assurée de l'amour et de la fidélité de ses sujets, Thérèse met tout en mouvement, dans ses diverses dominations; elle y convoque les états, en obtient des subsides, lève des armées, se jette, pour m'exprimer ainsi, dans les bras de cette nation, dont la valeur précipita la chute de l'empire romain, et qui aux yeux de l'Europe chrétienne est le plus fort boulevard qu'elle ait à opposer aux armes des Ottomans; de cette nation toujours fidèle à ses légitimes souverains, et prête à les servir contre toute puissance étrangère, lors même qu'elle s'imagine être en droit de se plaindre. Thérèse remet dans les mains de ses braves et fidèles Hongrois, son fils encore au berceau, sa propre personne, ses espérances, sa fortune, et veut bien, pour assurer le triomphe qu'elle médite, confirmer des priviléges qu'elle sait leur être infiniment chers. Vous rappellerai-je ici, Messieurs, quel fut le prompt et l'étonnant succès de ces démarches, également nobles et touchantes de la part de cette grande reine? Mais qui de vous ignore le dénoûment heureux de cette belle scène, où l'on vit l'auguste Thérèse, portant son fils dans ses bras, se présenter devant la diète convoquée à Presbourg, y parler le langage de l'ancienne Rome, dont elle avait hérité de tous les sentiments, et sans autres armes que l'éloquence naturelle de son discours et les grâces majestueuses de sa personne, y combattre victorieusement pour sa cause, en subjuguant tous les cœurs de ces formidables guerriers, qu'elle regardait comme le plus ferme appui de ses couronnes? Qui de vous ne sait pas que cette assemblée de héros s'engagea par un serment solennel à la maintenir sur le trône, malgré l'Europe conjurée, qu'elle assura par acclamation le titre de corégent au grand-duc, et que dans un de ces moments d'ardeur martiale, qui semble répondre du triomphe et de la victoire, tous les grands du royaume, comme saisis d'un enthousiasme unanime, et portant la main sur le glaive tranchant qui ne les abandonne point, même dans les assemblées politiques, s'obligèrent à verser tout leur sang pour l'intérêt d'une reine qui leur tenait lieu du plus grand roi : Mourons, s'écrient-ils de concert et avec transport, mourons tous pour notre roi Marie-Thérèse! *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa!*

Résolution généreuse, dont l'amour de cette nation guerrière pour cette auguste souveraine fut le premier principe et le motif le plus puissant, je le sais, Messieurs; mais je croirais manquer à Thérèse elle-même, en vous privant d'un des plus beaux traits de l'éloge de son époux, si j'oubliais de vous dire que tous les cœurs hongrois si vivement animés par les mérites personnels de leur reine, à prendre sa défense contre tant d'ennemis, y furent aussi portés par les belles actions d'un prince devenu leur libérateur et par lui-même et par ses aïeux. Sans doute en effet que le souvenir des services que les ducs de Mercœur (56), les

(56) Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, général de l'armée de l'empereur Rodolphe II, défit les Turcs en 1601, devant Albe-Royale, et reprit cette ville dont Soliman II s'était rendu maître en 1543

Charles V de Lorraine (57), et plusieurs autres grands princes de sa maison leur avaient rendus, en défendant leurs frontières contre les plus grands ennemis du nom chrétien; sans doute que ce qu'il avait lui-même fait pour eux contre les mêmes ennemis, il n'y avait que peu d'années, influa fortement dans les délibérations de cette diète célèbre, qui fit tant d'honneur à la Hongrie. Oui, Messieurs, Marie-Thérèse victorieuse de tous les cœurs à Presbourg, y recueillait à la fois, et le fruit de sa propre victoire et celui des lauriers qu'avait moissonnés le grand-duc, à la journée de Cornia (58).

Cependant, soutenue des conseils de son époux, la reine porte ses vues plus loin. Déjà munie de tous les secours qu'elle peut attendre de ses sujets, elle travaille à s'assurer encore ceux qui lui sont promis par ses alliés et à les rendre efficaces pour l'exécution de ses desseins. La Russie, que la reconnaissance pour les bons offices nouvellement reçus de la cour de Vienne devait le plus engager dans les intérêts de la fille de Charles VI (59), était elle-même alors en guerre avec la Suède ; elle se voyait encore malheureusement déchirée par des divisions intestines qui ne l'affaiblissaient pas moins qu'une guerre étrangère. Ce n'était donc que sur l'Angleterre et la Hollande, garantes l'une et l'autre de la pragmatique, que pouvait compter la reine, comme sur les seules puissances vraiment alliées et protectrices de sa cause. Mais quarante mille Français disposés à fondre sur l'électorat de Hanovre ou sur les Provinces-Unies, au moindre mouvement que ferait le roi d'Angleterre ou la Hollande, retiennent leurs forces captives, les contraignent d'observer une exacte neutralité, de consentir à l'élévation de l'électeur de Bavière sur le trône de l'empire, et laissent toujours l'auguste Thérèse, malgré l'ardeur de ses fidèles sujets, dans l'impuissance de reconquérir ses provinces.

Que fera, Messieurs, cette grande reine dans ces conjonctures désolantes ? Par le conseil de son époux, elle aura recours à la négociation, elle fera de nouvelles instances auprès de ses alliés, elle en obtiendra du moins des secours d'argent qui la mettront en état de lever de nouvelles troupes, lui ménageront d'importantes diversions et prépareront à ses armes les succès les plus éclatants. Bientôt même on les verra, ces alliés généreux, épouser sa querelle comme la leur propre : on les verra s'armer de concert, joindre leurs forces combinées, combattre pour elle ainsi que pour leur reine, et remporter une victoire sur ses rivaux, dans les plaines de la Franconie (60).

C'est trop peu dire encore ; ces glorieux avantages, fruits de la sagesse de notre héros, ne seront, pour ainsi parler, que le coup d'essai de sa politique ; en voici le progrès, ou plutôt le chef-d'œuvre. Savoir ménager des alliés devenus plus nécessaires de jour en jour, les intéresser vivement dans une cause jusque-là malheureuse et presque désespérée, c'était déjà dans notre prince l'effet d'une prudence et d'une sagesse peu communes ; mais désarmer les plus grands ennemis de la reine au milieu même de leurs triomphes ; mais faire tourner contre ceux qui lui restent des forces uniquement destinées à la détruire, c'est un de ces traits de politique profonde dont l'histoire fournit peu d'exemples ; et c'est, Messieurs, ce que François, le conseil intime de Thérèse, lui suggéra d'entreprendre, ce qu'elle entreprit, ce qu'elle exécuta, soutenue de son époux, avec autant de sagesse que de bonheur.

Deux monarques, qui laisseront douter à la postérité où ils parurent plus grands, à la tête de leurs conseils ou à la tête de leurs armées, le roi de Prusse et le roi de Sardaigne, contestaient, je vous l'ai dit, à la fille de Charles VI une partie de ses héritages. Déjà l'un s'était saisi par la force des armes de la belle province sur laquelle il formait des prétentions, et l'autre se disposait également à faire valoir les siennes sur l'un des plus beaux duchés de la Lombardie. Le traité de Breslaw arrête le premier dans le cours rapide de ses victoires : le second, par une convention bientôt confirmée authentiquement à Worms, rompt le traité qu'il a fait avec la France et l'électeur de Bavière, s'engage à conserver le Milanais à Marie-Thérèse, et le lui conserve en effet, malgré les efforts réunis des Français et des Espagnols.

Je ne m'arrêterai point, Messieurs, à vous développer les autres avantages que ces traités, habilement ménagés par le conseil de François, procurèrent bientôt à l'héritière de la maison d'Autriche ; je n'arrêterai moins encore sur la neutralité absolue que le roi des Deux-Siciles fut forcé de signer à la sollicitation de l'Angleterre, et qui affaiblit si considérablement le parti des Espagnols en Italie. L'histoire a dû vous apprendre que ces traités heureusement conclus furent le principe et l'annonce de presque tous les grands événements qui assurèrent à Thérèse ses diverses couronnes. C'est, en effet, ce qui divisa les forces de ses ennemis, ce qui augmenta les siennes, et fit prendre tout à coup à ses armes, trop faibles jusqu'alors contre tant de rivaux, cette supériorité décidée qui lui rendit enfin la possession tran-

(57) Généralissime de l'armée impériale contre les infidèles qu'il battit si souvent en Hongrie.

(58) Bataille gagnée contre les Turcs par le grand-duc en personne, le 4 juillet 1738 ; elle fut suivie de la reddition du poste important de Méadia, et de la levée du siége d'Orsova.

(59) Charles VI avait pris part, en 1737, à la guerre de la Moscovie contre la Porte Ottomane, parce qu'il y avait été sollicité par la czarine, qui réclamait le secours stipulé par le traité fait entre les deux cours.

(60) Bataille d'Ettingen du mois de juin 1743, gagnée par les Anglais, les Hessois et les Hanovriens.

quille de ses Etats. Preuve éclatante de la vérité de cette belle maxime, trop peu connue des conseils des princes, que la sagesse et l'habileté du chef dans les opérations de la guerre en assurent mieux le succès que les plus redoutables armées : *Melior est sapientia, quam arma bellica.* (*Eccle.*, IX.)

Je cesse donc de vous offrir de tristes objets, qui, jusqu'ici peut-être, n'ont répandu que trop de sombre sur ce discours, et je me hâte de vous représenter le héros de l'Autriche devenu l'appui de son auguste épouse dans les combats, après en avoir été le consolateur dans ses disgrâces et le conseil dans ses projets. Vous n'avez vu encore que des malheurs, et je n'ai pu que vous faire entrevoir de légères espérances; mais que tous les cœurs sensibles à la gloire de la maison de Lorraine-Autriche se raniment à ce moment : *Lætamini et exsultate, omnes qui diligitis eam.* (*Isa.*, VI.) Le spectacle va changer enfin et faire place à de nouvelles scènes ; les armées victorieuses vont perdre tout le fruit de leurs victoires ; la ligue ennemie de la grandeur de Thérèse sera désormais impuissante ; les prospérités qu'elle mérite vont succéder à la désolation, la force à la faiblesse, les plus beaux triomphes à ses premières infortunes, et comme on voit les astres éclipsés sortir plus brillants du sein de l'ombre passagère qui les dérobait aux regards du monde, ainsi la gloire de nos augustes époux, trop longtemps obscurcie par les rivaux de leur puissance, va reprendre un nouvel éclat aux yeux de l'univers, et le grand prince, qui fait l'objet de ce discours, sera l'instrument glorieux employé par la Providence pour reconquérir les couronnes d'une épouse d'autant plus digne de régner qu'elle fut plus éprouvée par la disgrâce : *Arcus fortium superatus est, et infirmi accincti sunt robore.* (I *Reg.*, I.) Suivons rapidement le cours de cette révolution étonnante et des opérations habilement conduites qui en préparèrent le succès.

La capitale de la haute Autriche était au pouvoir des ennemis de la reine, et le grand-duc, retiré à Presbourg, méditait les moyens de leur faire sentir la force de ses armes. C'est dans ce dessein qu'il associe à ses exploits guerriers ce prince, qui ne lui fut pas moins cher par les charmes de son caractère que par les liens qui les unissaient; ce prince, l'amour des heureux peuples qu'il gouverne avec tant de douceur et de sagesse, ce prince que la victoire eût suivi partout constamment, si l'habileté jointe à la valeur décidait toujours du sort des combats, et si le même général, dont le génie étendu a su former le vaste plan d'une bataille, pouvait tout exécuter par lui-même.

Ne vous étonnez pas cependant, Messieurs, si la jonction des deux illustres frères n'est pas d'abord signalée par un triomphe; quelle que soit l'activité de ces deux héros, la capitale de la Bohême est surprise par escalade, avant qu'il leur soit possible de la secourir. Mais dans l'impossibilité où ils sont de sauver Prague, leur prudence empêchera du moins l'ennemi de tirer tout l'avantage qu'il espère d'un pareil succès. Ils sont inférieurs en forces, la saison est avancée (61), il est temps de faire reposer leurs troupes excédées de fatigues par des marches précipitées; commettre en cet état la fortune de Marie-Thérèse au hasard d'une action décisive, ce serait une témérité qui ne se présente pas même à l'esprit de ces princes, dans qui la fleur de l'âge se trouve unie avec la maturité des plus vieux généraux. Ils se replient donc sur eux-mêmes, ils se cantonnent sous une place (62) qui, par son éloignement et sa position, a pour eux le double avantage, et de les mettre à l'abri de toute entreprise de la part de l'ennemi, et de leur assurer la facilité de leurs subsistances.

C'est de là que François se rend à sa cour où, sans perdre dans le repos des moments précieux, il s'apprête à exécuter un dessein des plus grands par lui-même, mais important surtout par les suites heureuses qu'il doit avoir. Déjà l'armée qu'il destine à l'exécution de son projet s'était rassemblée par ses ordres, et marchait à grands pas sous le commandement d'un général (63), que sa fidélité inviolable et sa capacité tant de fois éprouvée rendaient également digne et de sa confiance et de celle de son auguste épouse. Il suit de près ce général toujours sage, toujours fidèle, qu'il a chargé de ses ordres pour les préparatifs de l'entreprise. Il arrive devant Lintz, il assiége et prend cette capitale en peu de jours, quoique défendue par une armée.

Je ne sais, Messieurs, ce que je dois vous faire admirer le plus dans cette expédition brillante : est-ce la promptitude et la célérité de la conquête? En moins de deux mois ont vit le grand-duc voler vers Prague et entrer triomphant dans Lintz. Est-ce la sagesse des mesures qui en assurèrent le succès? Tous les passages étaient fermés à l'ennemi, par les sages précautions qu'avait su prendre notre prince; et la place, dès lors sans espérance de secours, s'était vue réduite à la nécessité de se rendre. Est-ce l'habileté qui lui fit vaincre tous les obstacles opposés à son entreprise? Figurez-vous ce que c'est que d'assiéger dans la plus rigoureuse saison une ville forte et munie de vivres, de provisions et de soldats (64). Est-ce enfin cette modération si rare dans un vainqueur, et dont usa ce prince à l'égard des assiégés (65)? Il pouvait sans doute leur

(61) Prague fut prise la nuit du 26 au 27 novembre 1741

(62) Budweis.

(63) Le maréchal comte de Kevenhuller.

(64) Lintz fut pris le 25 janvier 1742.

(65) Le grand-duc accorda les honneurs de la guerre aux assiégés, et leur imposa pour toute condition de ne point servir d'une année contre la reine.

donner la loi ; il pouvait leur imposer des conditions moins honorables et plus onéreuses que celles qu'il leur accorda; mais la vraie grandeur d'âme ne sait point accabler un ennemi forcé de se rendre ; et la vraie prudence ne mit jamais des hommes braves, aguerris et bien commandés dans l'affreuse nécessité de vaincre ou de mourir.

Un pareil triomphe, Messieurs, ne pouvait manquer d'en préparer d'autres; la haute Autriche une fois reconquise par la sage valeur de notre prince, la Bavière s'ouvre devant lui ; il y fait passer une armée, qui bientôt la soumet tout entière à ses lois (66), et il retourne à Vienne plus triomphant d'avoir reconquis l'héritage de Marie-Thérèse, que de s'être couvert de lauriers par des exploits immortels.

Il retourne à Vienne ; mais à peine a-t-il respiré quelques mois, à peine s'est-il reposé de ses fatigues guerrières, que les intérêts de son auguste épouse et l'amour de la gloire l'arrachent encore aux occupations et aux délices de sa cour. Il va joindre le prince son frère qui employait toutes ses forces à reprendre la capitale de la Bohême. Qu'une armée française, attentive à ses moindres démarches, et toujours prête à les traverser, s'avance au secours de la place assiégée, notre prince se décide à l'instant sur le parti qu'il doit prendre. Prague demeure bloquée par son ordre, et suivi du reste des troupes, il court défendre l'entrée du royaume à l'ennemi, du moins arrêter ses progrès. Que ce torrent, subitement arrêté dans sa course directe par la digue invincible qu'il lui oppose, prenne alors un autre cours et menace les terres de l'archiduché d'une nouvelle invasion, notre héros, dont le coup d'œil, sûr comme celui de l'aigle, ne le laissa jamais surprendre : *De longe oculi ejus prospiciunt.* (*Job*, XXXIX.) François sait obvier aux nouveaux ravages que peut causer ce torrent, devenu plus impétueux par les obstacles : au premier mouvement de l'armée ennemie, il en pénètre le dessein, il la devance, il va couvrir la clef (67) de l'Autriche, et, par son activité prévoyante, il devient une seconde fois le sauveur de cette belle province.

C'est là, Messieurs, c'est là que se bornèrent et que devaient se borner dans les conjonctures où se trouvait Marie-Thérèse, les travaux guerriers du grand-duc. Que le temps ne m'a-t-il permis de le suivre avec vous, comme pas à pas, pour vous faire remarquer tout ce qu'il fallut dans ce prince, de sagacité, de vigilance et de sagesse, pour les conduire et les terminer avec cette gloire, ce succès inespéré qui étonna les nations ! Combien de traits, en effet, dignes d'une expérience consommée ! Que de marches, que de manœuvres savantes ! Que de stratagèmes toujours heureux, parce qu'ils furent toujours sagement combinés, ne vous aurais-je pas rappelé dans ce discours, s'il m'eût été libre de m'étendre sur des détails si intéressants et si dignes de servir de leçons aux plus grands généraux ! Vous auriez vu le héros de l'Autriche, devenu l'âme de tant de guerriers qui combattaient pour Thérèse, s'occuper nuit et jour de projets dont la maturité n'abandonnait rien au hasard ; vous l'auriez vu prévoir les moindres périls dont le plan de ses opérations militaires aurait pu souffrir ; prévenir tous les desseins des généraux les plus expérimentés (68) qu'il avait à combattre, et pourvoir à tout avec l'habileté d'un prince qui aurait vieilli dans le commandement des armées : vous l'auriez vu toujours supérieur par l'avantage des campements, quand il ne pouvait l'être par le nombre des soldats, asseoir tellement ses camps dans les occasions hasardeuses, que les divers corps de ses armées pussent se prêter à toute heure un prompt secours, et tomber à propos sur tout ce qui pouvait rompre ou déranger le cours de ses desseins.

C'est par cette combinaison toujours sage d'idées, de projets suivis et soutenus, que chaque pas de notre héros fut marqué par quelque succès, et que chacun de ses mouvements fut un avantage pour Thérèse : c'est par cet heureux accord de la valeur et de la prudence inséparablement unies dans notre prince : *Quia fortitudo et sapientia sunt ejus* (*Dan.*, II), que, sans rien perdre de ce qui restait à la reine, il sut reprendre dans une seule campagne la meilleure partie de ce qu'elle avait perdu. Bien éloigné de cette confiance téméraire, qui risque la destinée d'un Etat sur l'événement toujours douteux d'une grande bataille, on ne le vit s'exposer qu'à de petits combats, où il se croyait sûr de vaincre et dont le fruit certain était de soutenir, de ranimer le courage des troupes, par de légères, mais de fréquentes victoires. C'était la lenteur toujours raisonnée, toujours victorieuse de cet illustre Romain (69), qui, par le grand art de temporiser, sut réparer les pertes de sa république et la relever avec éclat sur le point de sa chute ; ou (pour louer plus chrétiennement un prince non moins religieux dans les combats qu'au pied des autels) c'était la conduite du vrai héros, exalté par l'Esprit-Saint lui-même, quand il place l'homme patient, qui sait attendre, au-dessus de l'homme ardent et impétueux, qui précipite les événements, et qu'il préfère un courage toujours maître de lui-même, à la fougue du conquérant qui ne sait que prendre et ravager les villes : *Melior est vir patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI.)

Conduite du grand-duc qui n'a trouvé jusqu'ici que peu d'admirateurs, parce que la modestie naturelle à sa grande âme semblait fuir l'éclat jusque dans l'héroïsme et crain-

(66) Les Autrichiens s'emparèrent de Munich le 13 février suivant.

(67) Pas aw.

(68) Les maréchaux de Belle-Isle, de Broglie et de Maillebois.

(69) Fabius.

dre le poison des louanges humaines, dont se repaissent les héros vulgaires ; mais conduite vraiment admirable, qui, sans livrer une seule grande bataille où le sang du soldat eût été vainement répandu, fait avorter les projets les mieux concertés de la puissance la plus redoutée de l'Europe, force à la retraite des troupes supérieures, enflées de leur supériorité, déjà fières des premiers succès de leurs armes, et plus encore des nouvelles espérances qu'elles avaient conçues. Conduite qui réduit les tristes restes d'une belle armée, bloquée dans Prague par les ordres de ce grand prince, à regarder comme un bonheur signalé, comme un bonheur équivalent à une grande victoire, d'échaper au fort de l'hiver à la poursuite de son vainqueur, de ce vainqueur, trop sensible peut-être aux désastres de l'humanité dans ses ennemis même, pour achever de détruire ce que la famine et les combats en avaient épargné (70). Eh ! n'était-ce pas un assez beau triomphe pour ce sage héros, de ne plus découvrir dans toute l'étendue de l'empire que des alliés ou des sujets fidèles, et de voir le théâtre de la guerre reporté tout à coup, par l'illustre Charles, son successeur au commandement, du fond de l'Autriche jusqu'au cœur de l'Alsace, des bords du Danube et de la Moldave jusqu'au delà du Rhin? *Arcus fortium superatus est, et infirmi accincti sunt robore.* (I *Reg.*, II.)

Ici, Messieurs, qu'il me soit permis d'interroger le sentiment qu'a laissé dans votre âme le simple récit que je viens de vous faire ; c'est à ce sentiment seul que j'en appelle, pour apprécier la gloire du monarque que vous ne cessez de regretter. Etait-il digne, en effet, d'avoir été choisi de Dieu, pour posséder le cœur de Marie-Thérèse, le prince qui sait ainsi soutenir ses droits, qui sait ainsi combattre et triompher pour elle? Le prince qui, non content de lui servir de consolateur et de conseil, sait encore arracher ses héritages des mains ennemies qui déjà les distribuent, comme des conquêtes, dont elles se croient en droit de disposer à leur gré ? Etait-il digne de cette auguste épouse, le prince qui lui remet lui-même sur la tête des couronnes qu'elle avait peut-être désespéré de porter jamais, et les lui rend plus glorieuses et plus brillantes encore à ses yeux, parce qu'elles sont parées des lauriers de son époux qu'elle ne les avait reçues des mains de la nature

Or, tel que je vous ai représenté notre héros, plein de sagesse et de force pour les intérêts et la gloire de Thérèse, dans les premières années de son règne, tel parut-il dans toute la suite de cette guerre opiniâtre qu'elle eut à soutenir pour l'héritage de Charles VI. Tel encore se montra-t-il dans le cours de celle que la dernière paix a si heureusement terminée, pour le repos des puissances et des peuples. Que si des circonstances principalement fondées sur la crainte où était la reine, de perdre une tête si chère, ne lui permirent plus de commander ses armées et de les conduire lui-même à la victoire, du moins partageait-il sans cesse les peines, les chagrins, les revers, dont la Providence affligeait Marie-Thérèse pour épurer ses vertus ; du moins assistait-il de ses conseils cette auguste épouse, plus reine encore de son cœur qu'elle ne l'était de ses royaumes ; du moins soutenait-il de son propre courage cette âme déjà si forte de sa propre constance, et prodiguait-il aux plus braves officiers de ses troupes des récompenses dignes de leurs travaux et capables de ranimer leur zèle à son service.

Vous l'avez vivement conçu, Messieurs, quelle satisfaction ce dut être pour le cœur de François d'avoir fait pour Thérèse de si grandes choses ; mais ne fut-ce pas un sentiment plus délicieux encore pour cette héroïne chrétienne, déjà doublement reine par les droits de la naissance, de se voir de nouveau couronnée par un époux victorieux, par un époux qu'elle aimait uniquement et dont elle était uniquement aimée ? Et si Dieu lui réservait, après tant de disgrâces, quelque douceur plus sensible que celle de tenir ses couronnes de l'objet de son amour, c'était sans doute la consolation prochaine que lui préparait le cours des événements celle de voir couronner empereur, malgré les nouvelles protestations des puissances, un époux si digne, par ses mérites personnels, d'occuper et de remplir le premier trône du monde.

SECONDE PARTIE.

Quoi que fassent les puissances humaines pour s'opposer aux décrets de la Providence divine et pour en arrêter le cours, il faut qu'ils s'accomplissent enfin au moment précis marqué par le Seigneur. Mes desseins subsisteront, nous dit-il lui-même par un de ses prophètes, et ma volonté ne manquera point de s'accomplir, malgré les résistances de ma créature : *Consilium meum stabit et omnis voluntas mea fiet.* (*Isa.*, XLVI.) Vainement donc les dieux de la terre, ces dieux mortels, joindront-ils la force des armes à tous les détours de la politique, pour déranger le plan de providence, tracé de toute éternité par le Dieu immortel de la terre et des cieux : ils ne sont au plus haut point de leur élévation que comme de faibles enfants, devant ce Dieu de sagesse et de puissance, qui se joue de leurs projets les mieux concertés, et dissipe leurs plus forts bataillons, comme les vents dispersent les grains de poussière dans le vague des airs : *Non est prudentia, non est sapientia, non est consilium contra Dominum.* (*Prov.*, XXI.)

Le duc de Bavière, élevé sur le trône de l'empire par le suffrage peu libre des électeurs, se voit, dans l'espace de trois années, obligé trois fois de quitter ses propres Etats, malgré les alliances puissantes qui le sou-

(70) De vingt-cinq mille Français entrés dans Prague, treize mille restaient seulement lors de la retraite à Egra.

tiennent. Il avait reçu du ciel une âme noble, grande, élevée, et digne d'un règne plus durable et plus heureux; mais à peine a-t-il goûté la gloire de se voir porté sur le trône des césars, qu'il meurt le moins fortuné des princes, après avoir atteint le faîte des grandeurs; et François de Lorraine qui, selon les décrets divins, devait recommencer avec l'auguste Thérèse une nouvelle maison impériale, se voit choisi par le sénat de souverains qui fait les empereurs, et sans autre sollicitation que celle de ses vertus, pour occuper le premier trône de l'univers.

Eh! quel prince, au jugement de Dieu et des hommes, pouvait être plus digne par ses qualités personnelles de cet honneur suprême? En effet, Messieurs, il ne s'agit point ici d'un de ces monarques absolus dont les désirs sont des volontés, dont les volontés sont des ordres, dont les ordres sont des lois. Le corps germanique reconnaît un chef, il ne reconnaît proprement point de maître. « Les princes, » disait un des plus grands évêques de l'Allemagne(71), écrivant au souverain pontife qui pressait l'élection d'un empereur, « les princes ne demandent qu'à faire le choix que vous désirez, mais ils craignent de se donner des fers, et le joug leur est en horreur. *Volunt imperatorem, sed potentiam abhorrent.* » Quel est donc, et quel doit être le caractère propre et singulier d'un empereur? celui d'un grand prince qui gouverne, d'un chef judicieux qui préside, d'un monarque aimable qui conduit; quelquefois d'un maître qui commande, mais qui ne doit jamais oublier qu'il commande à des souverains, à des villes libres et jalouses de leur liberté: un empereur, pour vous le peindre d'un seul trait, doit être ici-bas, autant que l'homme mortel le peut être, l'image du Dieu du christianisme; de ce Dieu qui fait connaître ses ordres, les intime à ses créatures, et rarement emploie la force et le pouvoir suprême pour se faire obéir : *Cum magna reverentia disponens eos.* (*Sap.*, XII.) Quelle habileté, quelle sagesse, quelle dextérité de politique! quel art, quel talent merveilleux de ménager les esprits! quelle douceur, quelle insinuation de caractère ne faut-il donc pas, pour savoir prendre, dans l'usage du pouvoir, ce juste tempérament de bonté et de force qui caractérise le gouvernement de Dieu même : *Fortiter et suaviter;* et pour user tellement de l'autorité, que celui qui l'exerce soit d'autant plus dominant qu'il affecte moins de le paraître!

Or cet assemblage de tant de qualités sans lesquelles il n'est point de grand empereur, quoique sans elles on puisse être un grand homme, un grand prince, et même un grand roi, cet assemblage de talents toujours incompatibles dans les âmes bornées, et rarement réunis, même dans les plus grandes; c'est, Messieurs, ce qui donnait à François, comme un droit naturel au premier trône du monde chrétien Voyez-le en effet aidé de la vigilance et du génie de ces hommes illustres, qui président à ses conseils(72); voyez-le gouverner ses vastes Etats avec cette majesté tranquille, que rien n'altère et ne déconcerte; comme si le gouvernement le plus étendu n'était qu'un jeu pour sa sagesse: *Ludens in orbe terrarum* (*Prov.*, VIII); voyez tant de grands corps, dont il dirige les mouvements, marcher d'un pas égal, sans se déranger de cette heureuse harmonie qui anéantit partout les dissensions et les troubles. Les hommes sous son règne, sans cesser d'être des hommes, paraissent à peine l'être. L'étranger qui admire ce magnifique silence du gouvernement, signe infaillible de la sagesse qui le conduit; l'étranger demande si le procès, ce perturbateur du repos public, a jamais pénétré parmi les heureux sujets de ce grand prince, et s'il est des magistrats, des tribunaux de justice, établis dans l'empire pour terminer les querelles qui pourraient diviser les citoyens. Ainsi voit-on les corps célestes qui roulent si majestueusement sur nos têtes, garder dans leurs révolutions un ordre immuable sous la main toute-puissante qui les conduit, et par leurs mouvements également paisibles et rapides, ne troubler jamais le silence ni de la nuit ni du jour.

Mais ne prévenons point, ou plutôt, présentons à vos yeux dans un plus grand détail, ce beau spectacle que le gouvernement du nouvel empereur va donner à l'univers chrétien. Dieu qui, selon l'expression de l'Ecriture, méditait des pensées de bonté et de miséricorde sur l'Allemagne : *Ego cogito cogitationes pacis* (*Jerem.*, XXI); Dieu voulait lui donner un chef, également capable de rendre heureux tous ses sujets et tous les sujets de l'empire; d'honorer la religion par ses vertus et de la maintenir par son zèle dans les villes catholiques de l'empire; de confirmer dans la maison de Lorraine-Autriche la possession du sceptre de l'empire. Vous avez connu, Messieurs, l'auguste monarque dont je continue l'éloge : était-il dans l'univers quelque autre prince plus propre à faire réussir ces grands desseins de la divine Providence? Quel nouveau champ s'ouvre ici devant moi! et l'éloquence chrétienne, embellie des plus vives couleurs, suffirait-elle à louer dignement un monarque que Dieu destinait à de si grandes choses?

L'Europe était encore plongée dans les désordres de la guerre au moment de l'élévation de François Ier. Mais la succession totale de la maison d'Autriche, qui avait allumé d'abord cette guerre sanglante et universelle, n'était plus l'appât qui animait contre la nouvelle maison impériale les puissances jalouses de sa supériorité. Dieu protégeait d'une manière si visible cette maison si vivement attaquée et toujours supérieure aux événements, que, prétendre l'abattre et la détruire, c'eût été, pour ainsi

(71) L'évêque d'Ollmütz à Grégoire X.

(72) Le prince de Colloredo, vice-chancelier de l'empire, et le comte Ferdinand de Harrach, président du conseil aulique.

dire, s'attaquer à Dieu même. On n'aspirait donc plus, par la continuation de la guerre, qu'à la rendre moins puissante, s'il était possible, en détachant des Etats de l'auguste Thérèse une partie de ses possessions dans les Pays-Bas. Le nouvel empereur, après avoir par lui-même, ou par ses généraux, fait refluer jusqu'au Rhin le torrent d'ennemis qui inondait l'Allemagne, pouvait porter plus loin le succès de ses armes ; mais sa présence était plus nécessaire dans le centre de l'empire. Il crut devoir se reposer sur ses alliés de la défense d'un pays trop éloigné de sa cour pour s'y transporter lui-même. Une idée plus intéressante encore occupait alors son esprit et son cœur.

Quelque avantage en effet qu'eût tiré l'Allemagne de ses dernières victoires sur les puissances liguées qu'il venait de combattre, il savait que la guerre ne se fait point sans porter le ravage dans les régions qui en sont le théâtre, et qu'elle est toujours un fléau du ciel pour le peuple victorieux comme pour le vaincu. François entreprend donc de réparer les dommages qu'elle a causés dans les divers Etats de l'Allemagne : c'est trop peu dire, il veut rendre tous ses sujets et tous les peuples de l'Empire plus heureux qu'ils ne le furent jamais ; et ne pouvant partager avec eux l'éclat de ses couronnes, il aspire du moins à leur faire part des douceurs de sa félicité. Héritier des sentiments d'un père qui aurait souhaité cesser d'être prince, dès qu'il n'aurait pu faire du bien à ses peuples (73) ; et devenu l'époux d'une reine, qui comptait le nombre de ses jours par celui de ses bienfaits, il veut comme l'illustre Léopold ne se distinguer du commun des hommes que par le pouvoir de faire des grâces, et, comme son auguste épouse, régner par ses bontés universellement sur tous les cœurs.

Eh ! pouvait-il mieux commencer, Messieurs, à établir son règne sur le cœur de ses nouveaux sujets, qu'en faisant disparaître de sa cour l'excès de faste et d'appareil, qui environnait la personne des césars. Avant son avénement à l'Empire, il fallait être grand ou protégé des grands, pour aborder le trône des empereurs, et pour jouir quelques instants de leur auguste présence. Le palais où résidait leur majesté suprême était comme un lieu sacré, un sanctuaire rarement ouvert, où tout ce qui n'était pas d'un rang distingué ne pénétrait qu'en tremblant : l'embarras du cérémonial, la pompe qui régnait autour de leurs personnes sacrées, quoique convenable à la première cour de l'univers, éblouissait les yeux des peuples étonnés ; et leur inspirant trop de crainte pour ne pas affaiblir l'amour dans leurs cœurs, ne leur permettait guère de recourir dans leurs besoins à la bonté de leur maître. Le nouveau césar, de concert avec son auguste épouse, également ennemie de tout ce qui pouvait s'opposer aux témoignages de sa bonté, et arrêter le cours de sa bienfaisance, proscrit de sa cour ce vain appareil de gloire, qui semble ériger en divinités des puissances terrestres et mortelles, et ne sert qu'à humilier le commun des hommes, sans rien ajouter à la vraie grandeur des princes. Il veut être accessible dans son palais pour les petits comme pour les grands : chacun est en droit de lui demander audience, et sûr de l'obtenir. Combien de fois même ne se fit-il pas un plaisir des plus touchants d'aller au-devant de ceux qui aspiraient à l'honneur de lui parler, et d'accorder à leurs désirs, que semblait deviner sa bonté prévenante, ce qui ne leur semblait être qu'un bienfait de la fortune, et d'un heureux hasard. Plus ouvert sans doute avec les grands, dont le ministère soutenait la gloire et le bonheur de l'Empire, et avec lesquels il voulait bien ne paraître qu'un seigneur aimable et sensible aux charmes de la société : *Vir amabilis ad societatem* (*Prov.*, XVIII) ; mais doux, affable, et le plus humain des hommes à l'égard de ses moindres sujets, dans qui son âme, comme naturellement chrétienne, révérait toujours la noblesse propre de l'humanité : noblesse de la nature, gage de l'immortalité, qui lui paraissait plus respectable dans tous les hommes, et dans lui-même quelque chose de plus grand, que toute la grandeur mortelle dont il était décoré. Il semblait s'être fait une règle de conduite, de ce conseil donné par le sage aux grands de la terre ; ils vous révèrent comme leur maître, soyez entre eux comme leur égal : *Rectorem te posuerunt : esto quasi unus ex ipsis.* (*Eccli.*, XXXII.)

Déjà l'admiration vous saisit, Messieurs, et je ne vous présente encore que le premier trait de la bonté du cœur de ce grand prince. S'il donne à tous, aux étrangers même, un accès facile auprès de sa personne ; s'il se communique aux divers sujets de l'Empire, sans que la médiocrité ou la bassesse de l'état soit un titre d'exclusion ; c'est pour apprendre des uns toutes les misères cachées des familles, et qu'un grand empereur, occupé de l'administration générale, ne peut jamais assez connaître par lui-même ; c'est pour consulter les autres sur les divers besoins de ses royaumes et de ses provinces, et pour tirer de leurs lumières et de leurs talents les moyens de porter de toutes parts le goût du travail, le génie du commerce, l'industrie des arts. Le même Dieu, qui l'avait établi souverain sur tant de nations différentes, lui avait donné cet esprit vaste, qui s'étendait à tout, sur les arts et les sciences, qui pouvaient faire l'ornement de son règne, et assurer la prospérité de ses Etats. *Implevit eum intelligentia, et scientia et doctrina, ad excogitandum et faciendum opus.* (*Exod.*, XXXV.) Dispensez-moi d'entrer ici dans le détail de tant de bienfaits accumulés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, par le génie de notre prince,

(73) Léopold disait souvent : « Je quitterais dès demain ma souveraineté, si je ne pouvais faire du bien. »

toujours d'accord avec son cœur, pour accroître de plus en plus le bonheur de ses peuples.

Je laisse donc dans le silence cette multitude de manufactures en tout genre, auxquelles il daignait présider lui-même, dont il dirigeait savamment les premières opérations, et qui firent bientôt éclore dans le sein de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Toscane, les plus précieux ouvrages de la France et de l'Angleterre. Je ne parlerai donc point de ces troupes d'habiles artistes qu'il appelait à grands frais des royaumes étrangers, pour animer l'industrie chez tous les peuples de sa domination, et leur apprendre à cultiver par eux-mêmes des arts ignorés jusqu'alors ou négligés faute d'émulation et de ressource. Je me tairai sur ces règlements sages qu'il établit, sur les les magistrats intègres qu'il constitua, pour retenir dans le devoir un peuple entier d'artisans, qui travaillait sous ses ordres, pour l'intérêt de ses Etats. Je ne dirai rien de ce zèle actif et universel qui pensait à tout, dès qu'il s'agissait du bien général; de ces marais desséchés, de ces torrents resserrés dans de justes bornes, de ces digues élevées pour rendre les rivières plus navigables; de cette attention à perfectionner les chemins publics, à les égaliser, les aplanir, jusqu'à percer des montagnes respectées par les siècles, pour abréger les circuits des grandes routes, et les rendre aussi favorables qu'elles pouvaient l'être au commerce de ses sujets. Je ne ferai nulle mention de cette entreprise aussi laborieuse que délicate, que lui seul osa tenter, et dont le succès demandait toute la sagesse et la pénétration de son génie, celle de fixer dans les terres impériales le prix réel et intrinsèque des monnaies différentes, et de proscrire toutes les espèces, dont la valeur équivoque et changeante, selon l'intérêt des divers souverains, était également préjudiciable aux voyageurs et aux commerçants de l'Empire. Je ne parlerai même pas des libéralités de ce prince magnifique, pour accroître et illustrer le règne des sciences dans tous les les états soumis à ses heureuses lois; du rétablissement des académies célèbres de Sienne et de Pise; des heureux progrès que fit, sous ses auspices, la société botanique de Florence; de ces vastes jardins qui joignent l'utile à l'agréable, et où l'observateur curieux peut contempler à son gré les productions de tous les climats; de ce bel ordre admiré de tous les savants dans la riche bibliothèque de la capitale de la Toscane, qu'il rendit publique pour en étendre et en perpétuer les fruits, ni du nombre prodigieux des rares manuscrits qu'il y rassembla.

Mais quoi! laisserai-je aussi dans l'ombre du silence les soins et les frais immenses qu'il employa pour former ces collections complètes, soit des médailles de tous les âges, à dessein d'éclairer l'histoire dans l'obscurité de ses recherches, de fixer toutes les époques des grands événements et d'offrir aux yeux du savant ce que l'antiquité renferme de plus digne d'être transmis aux siècles futurs, soit des raretés les plus curieuses qui se forment dans le sein de la terre, ou que la mer jette sur ses bords, afin de présenter à l'homme qui pense de nouvelles preuves de l'existence d'un souverain Etre et de sa puissance infiniment féconde dans la diversité de ses ouvrages? Oui, Messieurs, je passe légèrement encore sur de si beaux traits, seuls capables d'éterniser la mémoire de notre prince, seuls capables de lui mériter ce bel éloge que lui donnèrent de concert l'Allemagne et l'Italie, d'avoir rallumé, par la splendeur dont il couronna les sciences, les astres éteints des Médicis.

Ne vous étonnez donc point, si je ne m'étends pas même sur ces traits héroïques de bonté et de bienfaisance, dont l'histoire nous présente si peu de traces dans les empereurs les plus révérés qui le précédèrent; sur ce double sacrifice de ses trésors et de sa vie, fait aux besoins de ses peuples qui partagèrent toujours son cœur avec son auguste famille : sacrifice de ses trésors. Vous ne l'oublierez jamais, peuple de la Toscane, dont il était singulièrement le père; et si vous écoutez la voix de la reconnaissance, un nouveau trophée accompagnera les monuments superbes (74), que déjà Livourne et Florence offrent à nos regards. Quel que soit l'effet de votre gratitude, non, vous n'oublierez point cette époque fatale, où la famine, qui portait ses ravages jusque dans Rome, vous menaçait vous-mêmes. Le premier sentiment de vos cœurs fut alors de recourir à votre auguste prince, et vous le vîtes bientôt faire tellement régner l'abondance parmi vous, que vous ne connûtes les horreurs de la disette que par les sentiments de votre compassion pour les peuples voisins qui en étaient les victimes. Si votre confiance eut quelque défaut dans cette triste conjoncture, ce fut de ne pas assez connaître le cœur du souverain à qui elle avait recours. Elle se bornait à demander qu'il fît passer dans vos ports de quoi sustenter vos jours, quelque dépense qu'il vous en dût coûter à vous-mêmes. Il fit plus, il prit sur lui tous les frais de l'entreprise, et sa générosité vous prodigua sans peine des trésors qu'il ne voulait posséder, disait-il lui-même, *que pour faire vivre ses peuples et les rendre heureux*. Ainsi, lorsqu'après une campagne laborieuse et pénible (75), quoique féconde en lauriers pour cet aimable souverain, vous désirâtes vivement de jouir de sa présence; ainsi le vîtes-vous étendre ses bontés au delà de vos vœux, et non-seulement paraître lui-même dans vos

(74) Arcs de triomphe érigés dans ces deux villes à la gloire du dernier grand-duc.

(75) En 1739, le grand-duc alla prendre possession de ses nouveaux Etats, et son épouse fut du voyage.

climats, au gré de vos désirs, mais vous présenter encore l'auguste Thérèse, qui mit le comble à votre bonheur et qui en fut dès lors à vos yeux le gage assuré pour l'avenir.

Sacrifice de cette vie si précieuse à tant d'Etats et de peuples soumis à son empire : à cette idée, j'oublie, Messieurs, oubliez vous-mêmes ce que je promettais dans le moment de ne point m'étendre sur de pareils traits. Eh! comment ne pas essayer du moins de vous tracer une faible image de ce qui a comme forcé l'admiration de tous les esprits et le sentiment de tous les cœurs? Un fleuve, le plus impétueux des fleuves, échappé de ses bords, inonde le plus vaste faubourg de sa capitale ; un torrent de glaces, se joignant à la rapidité de ses flots, le rend plus redoutable encore : les citoyens désespérés qu'il assiége, réclament vainement le courage et la charité de leurs frères. Ceux que la plus terrible armée n'intimiderait pas, n'osent combattre le Danube en fureur. L'époux le plus aimé, la mère la plus tendre, le fils le plus reconnaissant, l'ami le plus fidèle, n'osent se hasarder à secourir les plus chers objets de leur amour. Laisserez-vous donc périr, grand Dieu! tant de victimes innocentes? Les abandonnerez-vous aux horreurs de la faim prête à les dévorer, à la fureur des eaux prêtes à les engloutir? Je cesse de craindre, Messieurs, François vit encore : *Pater adhuc vivit* (*Gen.*, XLV) ; ses enfants sont assurés de vivre; sa charité plus qu'humaine, selon la belle idée de l'Ecriture, sera comme un fleuve de bénédiction, qui fera couler plus de biens dans son empire que le fleuve le plus furieux ne peut y causer de maux : *Benedictio illius quasi fluvius inundabit.* (*Eccli.*, XXXIX.) Je le vois en effet quitter sa cour, se confondre avec la multitude consternée du spectacle que l'inondation lui présente ; il presse, il exhorte, il promet les plus grandes récompenses pour engager tout ce qui l'environne à porter quelques secours aux malheureux qui l'implorent : mais il parle en vain; le nautonnier le plus hardi, celui qui ne craint pas les écueils des mers, tremble à la vue de cet affreux péril ; François plus intrépide, parce qu'il sait mieux aimer, ne délibère pas : il oublie qu'il est empereur, ou plutôt il l'oublie moins que jamais; il pense qu'il est le père de ces citoyens désolés, et que c'est à lui de s'exposer pour eux : *Corpore et animo mori pro civibus paratus erat.* (I *Mach.*, II.) Il se jette donc dans une barque fragile, surchargée des aliments les plus nécessaires ; il affronte mille morts, il aborde à la rive opposée, il distribue par tout le secours de ses dons : serait-il un cœur assez timide pour ne pas être ranimé par un tel exemple? Tous s'empressent de le suivre : ce qu'il y a de plus noble se saisit de la rame comme le dernier des matelots, et va porter la vie et l'abondance où l'on n'attendait plus que la mort. Le malheureux secouru oublie toutes ses craintes pour se livrer aux plus vifs sentiments d'amour et d'admiration pour son auguste maître ; et comme si le Seigneur, qui commande aux flots, leur avait ordonné de respecter ce nouveau Moïse, ce prince libérateur de son peuple revient tranquille à travers tant de dangers et triomphant d'avoir sauvé ses sujets au péril de sa propre vie. Monde profane, juge insensé de la véritable gloire, admire encore, si tu le veux, ces conquérants trop vantés, que l'on a vus franchir les torrents et les fleuves les plus rapides pour porter la désolation au delà de leurs bords; pour moi je réserve le tribut de mes éloges à ce héros chrétien qui confie ses jours et sa fortune au fleuve le plus terrible pour aller secourir et sauver des hommes, et non comme ces héros inhumains, pour en faire des malheureux et des esclaves. Mais je m'arrête; vous sentez comme moi, Messieurs, qu'il n'est point donné à l'éloquence humaine de peindre dignement ces prodiges de courage et de charité dans un empereur; que tout ce qu'elle a de force et d'élévation ne peut au plus que les crayonner, et que tous les cœurs, qui en écoutent le récit, savent mieux que l'orateur en achever le tableau.

Qu'il me suffise donc de vous dire qu'il ne voyait jamais de danger pour lui-même dès qu'il s'agissait de tirer son peuple de péril ; que la maison d'un citoyen ne pouvait devenir la proie des flammes, qu'il ne précipitât sa course vers le lieu de l'incendie, pour en arrêter le progrès et en réparer le dommage ; qu'un habitant de la campagne ne pouvait se plaindre du ravage porté dans ses moissons par les animaux qui peuplent les forêts, qu'il ne s'armât à l'instant pour en détruire le trop grand nombre; qu'enfin son amusement passager, comme son occupation constante, ne tendait qu'à l'utilité publique, et que le détail de sa bonté bienfaisante n'était pas moins immense que celui des accidents fortuits et des besoins ordinaires qui menacent l'humanité. *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes.* (*Act.*, X.)

Non, vous ne serez point abandonnés du père commun de la patrie, talents obscurcis par l'indigence, compagne trop fidèle du génie; votre prince, amateur du savoir, qui rend l'homme plus cher à ses yeux, saura vous chercher, vous découvrir, vous produire, et vous mettre en état d'éclairer de vos lumières ces hommes opulents dont la stupidité vous ignore ou vous méprise. Non, vous n'échapperez point à son amour pénétrant, nobles citoyens, qu'un revers de fortune a précipités dans la misère, et qui rougissez moins d'être pauvres que de le paraître; sa bonté percera, malgré vous-mêmes, les ténèbres où la honte vous retient, et pourvu que vous gardiez ses bienfaits sous le sceau du secret, l'unique tribut de reconnaissance qu'il vous imposera, sa main libérale ne vous manquera jamais, et vous serez vengés pour toujours de la fortune aveugle qui vous accable. Non, rien ne pourra vous soustraire à sa bonté clairvoyante,

vieillards affaiblis par l'âge, et désormais incapables du travail qui vous faisait vivre; veuves désolées, que la perte d'un époux a laissées sans subsistance et sans moyen pour y pourvoir; infirmes abandonnés au sein de la langueur, par la charité trop bornée du commun des chrétiens, le père de l'Empire, qui vous porte tous dans l'immensité de son cœur, saura pourvoir à tout (76); il sera pour vous le ministre et le coopérateur du Dieu de providence, dont il est par sa dignité, et plus encore par sa bonté sans bornes, la plus noble image sur la terre: *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes.* (*Luc.*, XVI.)

Non, vous ne serez pas non plus exceptés du nombre de ses sujets chéris, enfants infortunés, qui perdîtes dès le premier âge ceux qui vous avaient donné le jour. Le Dieu créateur, qui ne veille pas moins sur vos jours que sur la vie des plus puissants monarques, a dit au vertueux souverain dont vous êtes les sujets, que c'était à lui de vous servir de père : *Orphano tu eris adjutor* (*Psal.* X); il le sera de toute l'étendue de ses sentiments aussi tendres que généreux; et l'excès de votre misère non méritée donnera lieu au plus bel établissement qui se vit peut-être dans le monde chrétien. Une admiration secrète s'empare ici de mon âme et m'oblige, Messieurs, à vous demander un moment d'attention, pour considérer avec moi ce qui m'a paru le chef-d'œuvre du génie bienfaisant de ce grand monarque qui faisait vos délices. Je l'ai vue plus d'une fois, et toujours avec le sentiment d'une nouvelle admiration, cette institution célèbre (77), fruit de son esprit créateur et de son inépuisable charité. Il entreprend, et bientôt le succès répond à ses espérances, il entreprend de former aux plus beaux arts une multitude d'enfants abandonnés, et d'en faire autant de citoyens utiles au bonheur et à la gloire même de la patrie. Bientôt en effet des troupes de dessinateurs habiles, de jeunes militaires exercés à toutes les évolutions de la guerre, de disciples de l'harmonie, déjà capables de servir de maîtres, sortent de cette maison de providence, dont l'auguste François fut le fondateur, et dont il continue d'être le père. Bientôt les villes et les provinces sont peuplées de ces talents divers, qui semblent comme sortir du néant pour y perfectionner les arts agréables et avantageux aux nations; les artistes les plus distingués, suivis de leurs disciples, les guerriers les plus célèbres, accompagnés de leurs soldats, admirent l'habileté de cette jeunesse dans leurs arts différents. Ils y trouvent des leçons de perfection pour eux-mêmes, et reviennent plus formés dans l'exercice de leur art ou de leur talent, de cette école de l'enfance où la curiosité seule les avait conduits. Tous les grands, tous les princes de l'Empire, veulent tour à tour être les témoins d'un si rare spectacle, et charmés du succès de cet établissement merveilleux, s'empressent, pour le soutenir, de joindre leurs largesses à celles de leur maître. On croirait que ce prince bienfaisant, piqué d'une noble émulation, eût entrepris d'égaler et de surpasser, s'il était possible, le bel ouvrage de l'auguste Thérèse, pour le bonheur de ses royaumes et de ses provinces.

Il a vu cette grande reine exécuter le projet d'une nouvelle éducation, qu'elle avait conçu et tracé elle-même pour la plus haute noblesse de l'Empire : *Ut erudiret principes ejus... et prudentiam doceret.* (*Psal.* CIV.) Il voyait chaque jour le progrès rapide de cette illustre académie (78) où tout ce qu'il y a de plus grand est élevé, et s'accoutume dès la première jeunesse à réunir dans sa conduite, à toutes les heures du jour, ce qui avait paru incompatible jusqu'alors : le commerce du monde et l'usage de la piété, la vie du courtisan et celle de l'homme chrétien. Heureux élèves de cette école, aussi noble que vertueuse, vous ne vous plaindrez point, comme tant d'autres, que l'on n'emploie les plus belles années de votre jeunesse qu'à vous apprendre ce qu'il vous importe le moins de savoir pour la suite de votre vie; que le temps précieux de l'éducation, qui doit développer les hommes, se passe à vous former en enfants, et comme si vous deviez toujours l'être; que l'on ne pense qu'à vous donner quelque teinture des langues savantes, sans vous disposer aux sciences, aux exercices, aux emplois qui doivent vous occuper un jour; que la société humaine, quand l'âge vous permet d'y figurer par vous-mêmes, est comme un nouveau théâtre, où vous ne pouvez paraître sans risquer votre gloire et sans compromettre le personnage que vous devez représenter aux yeux du monde; qu'enfin la vie est presque écoulée avant que vous ayez appris à vivre tout à la fois, pour Dieu, pour le prince et pour la société qui vous environne. Non, grâce aux soins immortels de Thérèse, ces vices trop répandus de l'éducation vulgaire ne nuiront plus à la vôtre, noble et illustre jeunesse de l'Empire; au sortir de cette célèbre académie, séjour de la sagesse et de l'urbanité, prenez uniquement pour règle la forme de vie qui vous y fut prescrite; je vous vois dès lors à tous les âges de la vie, réunir dans vos personnes le vrai chrétien et le cavalier accompli; je vous vois dès lors également parfaits et selon Dieu et selon le monde.

Or, que pouvait faire, Messieurs, l'auguste époux de Thérèse, qui fût comparable au bel établissement qu'elle avait formé, si ce n'était de marquer, pour l'éducation des derniers sujets de l'Empire, le même zèle qu'elle avait fait paraître pour élever la jeunesse la plus distinguée, et de recueillir dans un

(76) Divers établissements fondés par feu l'empereur.

(77) La maison des orphelins dans un faubourg de Vienne.

(78) Le collége Thérésien.

même hospice, où tous les règlements ne tendent qu'à exciter l'admiration, ce qu'il y a de plus petit et de plus délaissé sur la terre ; comme si elle avait réuni les nobles et les riches de ses Etats, sous des lois également propres à les conduire dans les voies du monde et dans celles de la religion ? Ouvrage de notre auguste empereur, moins brillant sans doute, mais peut-être non moins méritoire devant Dieu, et non moins avantageux aux peuples de l'empire que le sera dans tous les temps celui de Thérèse.

Mais sans prétendre rien décider ici sur le mérite de ces deux institutions dignes l'une et l'autre de servir de modèles à tous les royaumes, voyons le chef des souverains et des peuples de l'Allemagne suivre et accomplir de plus en plus les hautes destinées que lui a marquées la Providence. Il vient de paraître à vos yeux, uniquement occupé de rendre heureux ses propres sujets et tous les sujets de l'empire ; il n'est pas moins jaloux d'honorer sa religion par l'exemple de ses vertus, et de la maintenir par son zèle, dans les villes catholiques de l'Empire.

Vous ne le savez que trop, Messieurs ; c'était, depuis deux siècles, le malheureux sort de l'Allemagne, de se voir divisée sur le point de la religion, lorsque François Ier monta sur le trône de l'Empire. Devenu le chef de la plus auguste des cours, de cette cour honorée par le saint-siége, du beau titre de Césarée Apostolique, il comprend toute l'étendue des devoirs attachés à ce titre glorieux qui l'élève si fort au-dessus des premiers césars ; et si les lois de l'Empire, dont il a solennellement promis l'observation, bornent les effets de son zèle, du moins sait-il employer pour le satisfaire le pouvoir de son exemple, et l'ardeur des apôtres qu'il envoie pour le seconder dans tous les lieux où la défection des catholiques semble les appeler au secours de leur foi.

Et quel charme n'avait pas et ne devait pas avoir le seul exemple de ce grand prince pour faire goûter généralement la religion, dont il soutenait, par les plus sublimes vertus, et les dogmes et les préceptes ? On voyait un empereur, révéré de toute l'Allemagne, marcher dans les voies de Dieu avec cette droiture, cette sincérité de cœur, cette simplicité de l'enfance, si souvent canonisées dans les Ecritures, se soumettre comme le moindre fidèle, à tous les jugements de l'Eglise catholique sur les mœurs et sur la doctrine : quoi de plus propre à détacher des sujets dont il peut se flatter d'avoir gagné les cœurs par sa bonté, de ce nouvel évangile qui représente la séparation du pontife et de l'Eglise de Rome, comme la base et le fondement de la véritable Eglise ? On voyait le premier prince du monde au pied des autels, immobile et comme abîmé dans le respect le plus profond devant le sacrement adorable de Jésus-Christ ; on le voyait suivre ce Dieu anéanti, sans nul appareil de grandeur, ainsi que la multitude, lorsqu'il était porté par les ministres de l'Eglise aux infirmes de sa capitale ou de sa cour : quoi de plus puissant pour arrêter le cours d'une doctrine qui ne voit qu'idolâtrie dans l'adoration secrète ou publique de ce sacrement auguste, si ce n'est au moment qu'on a le bonheur d'y participer soi-même ? On voyait ce grand homme, à quelques dépenses qu'il fût obligé sur le trône, pour soutenir les guerres et la dignité de l'Empire, on le voyait respecter tellement les biens du sacerdoce et de l'épiscopat, qu'il ne permit jamais que l'on y portât la moindre atteinte, sous quelque prétexte que ce pût être. Quoi de plus propre à confondre cette déprédation de revenus ecclésiastiques, qui contribua peut-être plus aux rapides progrès de la nouvelle religion, que les dogmes spécieux dont elle proposait la croyance au monde chrétien ? On voyait le successeur au trône des césars et l'héritier de leur gloire, souvent prosterné aux pieds des ministres de Jésus-Christ, demander la rémission des fautes les plus légères, avec cet esprit de foi et d'humilité si rare dans les princes du monde, et tel qu'il a paru dans les plus grands saints ; quoi de plus capable d'entretenir dans le catholique et de faire revivre dans tout ce qui ne l'était pas, l'usage de cette pénitence sacramentelle mise au rang des inventions humaines, et proscrite, comme le tourment des consciences par les nouveaux réformateurs ? On voyait le monarque le plus sage et le moins susceptible de superstition, révérer les moindres cérémonies de l'Eglise, fléchir les genoux avec toute sa cour devant les images, les reliques saintes qu'elle offre à la vénération des fidèles ; quoi de plus efficace pour autoriser dans ses Etats ce culte extérieur et sensible, et qui a été anéanti par la réforme ; qui décora l'exercice de la vraie religion dans tous les temps, ce culte nécessaire, pour frapper tout à la fois les yeux et le cœur du peuple chrétien, et pour faire rendre à Dieu par ses créatures ce double hommage de l'esprit et du corps qui lui sera toujours également dû, dès qu'il a formé l'un et l'autre pour le servir et l'adorer ?

Cependant, quel que soit le pouvoir d'un si grand exemple, ce vertueux prince ne le croit pas assez puissant sur les esprits pour y affermir la foi de sa religion, si, à cet exemple déjà si persuasif pour des sujets qui le regardent comme leur père, il n'ajoute encore tous les moyens dont l'autorité lui permet de faire usage, pour garantir sûrement le dépôt de leur foi. Digne successeur du grand Théodose, que saint Ambroise (*De obit. Theod.*, 1) nous représente plus attentif aux dangers qui menaçaient les Eglises chrétiennes, qu'à ceux qui pouvaient menacer sa personne : *Magis de statu Ecclesiarum, quam de suis periculis angebatur*, François, peu occupé de lui-même, l'était sans cesse des moindres événements qui pouvaient affaiblir dans ses Etats le règne de Jésus-Christ et de son Eglise. Il apprend

que dans plusieurs villes catholiques de la haute Autriche et de la Carinthie, il est un grand nombre de familles peu instruites des principes fondamentaux de leur religion, et qui, entraînées par les livres dangereux et séduisants que l'on présente à leur curiosité, se séparent de l'Eglise de Rome, après en avoir été longtemps les heureux disciples. Ah ! Messieurs, c'est alors que tout le zèle de ce monarque chrétien, pour la religion de Jésus-Christ, se réveille dans son âme vraiment apostolique : *Zelo zelatus.... quia dereliquerunt pactum Domini filii Israel.* (I *Reg.*, III.) C'est alors qu'il s'accorde avec son auguste épouse, pour fermer à tous les écrits capables d'altérer la foi dont il doit être le protecteur, l'entrée des villes et des provinces attachées au chef visible de l'Eglise; que pour y réussir, il fait dresser la liste complète des ouvrages pernicieux qui ne doivent point pénétrer dans les pays dépendants de sa domination ; qu'il commet à l'exécution de ses défenses des hommes vigilants et sévères, sur l'examen important qu'il leur confie; et que pour mettre le comble à l'œuvre sainte qu'il entreprend, il envoie dans toutes les villes catholiques dont la foi est en péril des prédicateurs fervents, des controversistes habiles, non comme des apôtres passagers, qui, semblables aux nuées du ciel, selon l'expression de l'Ecriture, portent la rosée dans tous les climats : *Qui ut nubes volant* (*Isa.*, LX); mais pour y fixer leur séjour; mais pour ne cesser de prêcher, d'exorter, d'instruire, qu'ils n'aient affermi dans la foi de l'Eglise romaine tout ce qui n'en a pas encore passé les bornes, et qu'ils n'aient ramené à cette même foi tout ce qui s'en était séparé depuis son avénement au trône.

Continuez, Seigneur, vous qui sans forcer les libertés humaines savez accomplir efficacement tous vos desseins, continuez dans votre miséricorde de donner jusqu'à la fin des temps de pareils empereurs à l'Allemagne. S'ils ne persuadent pas à tous leurs sujets de marcher sur leurs traces dans les voies de la religion, de chanter avec eux vos louanges dans la même église, de participer aux mêmes sacrements, de vous honorer du même culte, de professer la même croyance sur tous les points qui divisent le christianisme dans l'Empire, du moins, sous leurs auspices, votre religion sainte sera-t-elle à l'abri de ces affreux désastres qui ont affaibli son règne et flétri sa gloire dans ces derniers siècles. Non, elle ne craindra plus alors, cette religion divine, de voir se renouveler le spectacle désolant de la démolition de ses temples, de la profanation de ses autels, de l'abolition de son culte, du dépouillement de ses pontifes; elle n'aura plus à craindre de voir encore ses ministres bannis du sanctuaire, ses vierges ou déshonorées ou chassées de leurs asiles, ses cérémonies méprisées, ses images brisées, ses statues renversées, ses reliques foulées aux pieds, ses maximes de douceur et de paix anéanties par de nouvelles guerres entre ses disciples. Que dis-je, ô mon Dieu! sous des souverains aussi vertueux que celui dont vous avez privé l'Allemagne, la gloire de votre religion croîtra sensiblement de jour en jour, dans toutes les parties de l'Empire. Tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, exprimé dans le tableau qu'en tracera leur exemple, gagnera infailliblement les cœurs les plus opposés à son règne; l'amour et le respect des peuples pour l'auguste personne de leurs souverains fera bientôt aimer et respecter universellement la religion plus auguste encore qu'ils feront profession de reconnaître. Calmez donc vos frayeurs sur l'avenir, religion sainte et divine : *Exsulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem.* (*Zach.*, IX.) Je ne vois dans la nouvelle maison impériale, dont la Providence a fait choix pour commander à l'Allemagne, je n'y vois que des princes formés par vos enseignements divins, que des princes capables par leurs vertus et leur zèle de vous soutenir dans l'état glorieux et pacifique dont vous jouissez depuis si longtemps; triomphez donc désormais, sans rien craindre pour vos destinées sous de si beaux règnes que l'avenir vous prépare, et pour prix du zèle de François à vous appuyer de tout son pouvoir contre les moindres périls qui auraient pu vous menacer sous son empire, soutenez vous-même ce grand prince jusqu'au dernier accomplissement de ses projets, et servez lui de guide dans ce qui lui reste de jours à couler sur la terre; jours précieux qu'il a destinés à vous faire régner avec lui, et plus que lui-même, dans toute l'étendue de ses royaumes.

Que reste-t-il à désirer, Messieurs, dans ce prince auguste? et que peut-il manquer encore de sa part pour qu'il ait pleinement justifié la prédilection que lui marqua la Providence, en le plaçant sur le premier trône du monde chrétien? Il n'a rien omis jusqu'à ce moment de ce que lui suggérait son cœur pour la félicité de son peuple et pour la gloire de sa religion; mais, quoi qu'il ait pu faire, depuis son avénement à la couronne, pour répondre à ses grandes destinées, elles ne seraient pas remplies s'il ne travaillait encore à confirmer dans son auguste maison la possession du sceptre de l'Empire. Il le désirait sans doute, mais les bénédictions abondantes que le ciel ne cessait de verser sur la nouvelle famille impériale ne lui permettaient pas de douter que ses désirs secrets à cet égard ne fussent d'accord avec les arrangements éternels de la Providence. Or, une entreprise aussi conforme aux décrets divins qu'aux sentiments du cœur de François, pouvait-elle ne pas réussir au gré de cet heureux monarque, également chéri de Dieu et des hommes?

Il pense donc à se donner un successeur au trône de l'Empire, et c'est sur Joseph, l'aîné de ses fils, que s'est arrêté son choix. Le monde s'étonna de voir ce sage empereur précipiter l'exécution de ce grand projet, tout dans lui concourant avec nos vœux à lui promettre encore de longs jours. Sans

doute que le ciel, qui veillait sur son éternel bonheur et sur la félicité de l'Empire, lui avait donné, comme à tant d'illustres prédestinés, un pressentiment secret du fatal moment qui devait bientôt l'enlever à l'Allemagne. Longtemps en effet, avant le triste jour qui la plongea dans le deuil, le dépositaire de sa conscience le fut aussi de ce funeste présage (79). Mais sans recourir à cet avertissement céleste, pour justifier une démarche, en apparence, prématurée, ne suffit-il pas de vous dire qu'il ne se rappelait jamais sans douleur les événements tragiques qui ensanglantèrent les premières années de son union avec Thérèse et de son avénement à l'Empire : *Non est oblitus clamorem pauperum, sanguinem eorum recordatus est.* (*Psal.* IX.) Souvenirs cruels à son cœur, et toujours présents à sa mémoire, qui devaient accélérer l'exécution de son projet, pour épargner à des sujets chéris le renouvellement des guerres dont ils avaient été ou les témoins ou les victimes.

Cependant il faut préparer cette élection de Joseph, qu'il regarde comme l'opération la plus intéressante de son règne ; il faut en assurer le succès et la rendre irrévocable, malgré le sort toujours incertain des grands événements. Qu'il est naturel au cœur d'un père de former de pareils vœux ! Mais est-il également facile de les conduire sans opposition à l'heureux terme qu'il se propose, et de faire tomber sur un fils qu'il destine au trône le suffrage de tous les électeurs de l'Empire? Ah! Messieurs, le père des peuples et l'ami des princes, François n'a qu'à manifester ses désirs trop justes et trop favorables à la félicité publique, pour les voir également soutenus par les vœux de la nation et par la voix des électeurs. Il convoque la diète générale à Francfort : suivez le cours de ses démarches dans cette situation également délicate et pour un père et pour un empereur, vous ne le verrez point, pour assurer l'élection de Joseph, employer les brigues, les manœuvres, les profusions intéressées ; vous ne le verrez alors ni forcer, ni acheter, ni même solliciter des suffrages, qu'il payerait cependant volontiers du prix de son Empire. Il veut que son fils tienne la couronne des mêmes sentiments qui la lui donnèrent à lui-même : s'il fait usage de ses trésors, c'est pour les répandre avec plus d'abondance que jamais dans le sein du pauvre et de l'indigent ; c'est surtout pour faire sortir de l'obscurité ces nobles familles, que la décadence de leur fortune mettait hors d'état de paraître avec l'éclat convenable à leur rang et à leur naissance ; voilà, Messieurs, comment par des libéralités saintes (80), mais secrètes et connues alors de Dieu seul, François achetait pour un fils, digne du trône, le suffrage du ciel qui gouverne celui des princes : aussi nul obstacle ne s'oppose à l'ardeur de ses désirs ; les puissances même dont les intérêts politiques avaient le plus traversé sa propre élévation à l'Empire, voient sans envie le glorieux couronnement de Joseph ; l'illustre fils de son ancien concurrent donne des premiers sa voix, et Louis y applaudit avec l'Europe entière.

Joseph, le plus précieux fruit de l'heureuse union de notre héros, avec l'héritière de la maison d'Autriche ; Joseph, qui dans les bras de son auguste mère l'avait comme secondée dès le berceau, pour gagner tous les cœurs hongrois et les animer à la défense de ses royaumes ; Joseph, le digne fils d'un tel père, le digne disciple d'un si grand maître dans l'art de régner ; Joseph, dont l'esprit, le cœur, le caractère furent formés par les tendres soins de François et de Thérèse, et que les qualités royales de son âme rendaient encore plus dignes du trône que tous les droits de la naissance ; Joseph, destiné du ciel à conduire à leur perfection tous les avantages du règne fortuné qui vient de s'éclipser à nos yeux ; Joseph, la douce espérance des peuples et des grands de l'Empire, des républiques et des royaumes attachés à la nouvelle maison impériale ; Joseph est donc solennellement couronné roi des Romains, aux acclamations de tous les ordres de l'État : *Unxerunt regem Salomonem..... et insonuit civitas.* (*1 Reg.*, II.) L'amour d'un père, dont il tient sa couronne à la fleur de l'âge, la lui rend plus précieuse encore, et son élévation sur le trône des césars, désormais assurée, en étouffant la rivalité des puissances qui pouvaient y prétendre, met le comble au bonheur d'un père et d'une mère, amateurs de la paix, au bonheur du père et de la mère des peuples.

Que demandez-vous de plus, Seigneur, à cet auguste monarque, placé de votre main sur le premier trône du monde ? Il y devait être le glorieux instrument, le coopérateur fidèle des grands desseins de votre providence sur tous les Etats de l'Allemagne ; ces magnifiques desseins dont l'accomplissement lui fut confié, ne les a-t-il pas exécutés et remplis de toute l'étendue de son pouvoir? Il ne s'est occupé, dans tout le cours de son règne, qu'à rendre heureux tous ses sujets et tous les sujets de l'Empire ; qu'à honorer sa religion par ses vertus, et à la maintenir, par son zèle, dans les villes catholiques de l'Empire ; qu'à confirmer, dans l'auguste maison de Lorraine-Autriche, la possession du sceptre de l'Empire. Cependant, Messieurs, la destinée de ce grand empereur n'est pas encore pleinement accomplie dans les vues de la providence divine ; et après avoir justifié le choix que le ciel a fait de lui, pour en faire l'époux de la première princesse du monde, pour le placer sur le premier trône du monde, il doit encore se montrer digne d'avoir été

(79) Plusieurs mois avant sa mort l'empereur la croyait prochaine, et avait prié son confesseur de l'y préparer.

(80) Une des libéralités de ce prince dans cette occasion est venue à notre connaissance ; elle montait à cent mille florins d'Allemagne

choisi, pour devenir le père de la plus nombreuse et de la plus brillante famille du monde.

TROISIÈME PARTIE.

C'est de tout temps, Messieurs, qu'une postérité nombreuse fut regardée comme une bénédiction particulière du Dieu rémunérateur sur les familles qui font une profession ouverte de l'adorer et de le servir. Je multiplierai vos descendants comme les étoiles du ciel et les sables de la mer, disait-il au patriarche Abraham, dès les premiers âges du monde : *Multiplicabo semen tuum, sicut stellas cœli, et velut arenam quæ est in littore maris.* (*Gen.*, XII.) Quelle satisfaction en effet plus sensible pour le cœur d'un père, que de se voir revivre dans chacun des descendants que le ciel lui donne, et de faire passer son existence, prête à s'évanouir, à des enfants chéris qui en renouvellent sans cesse et en étendent le souvenir parmi les hommes? Mais cette faveur céleste, également désirée sous l'ancienne et la nouvelle loi, cette faveur signalée qui fait le bonheur et la richesse de tant de familles même, qui n'occupent qu'un rang médiocre dans la société, elle me paraît plus éclatante encore quand elle tombe sur ces maisons augustes, destinées par la providence à dominer sur une partie de l'univers. Chaque prince, issu de leur sang, est non-seulement pour elles un nouveau lustre, mais un nouvel appui de leurs couronnes qui tient en respect les peuples soumis à leur obéissance ; mais un nouveau soutien contre les puissances étrangères, rivales de leur trône et jalouses de leur élévation. De là ces témoignages publics d'allégresse et de joie, ces brillantes fêtes ordonnées par les rois dans toute l'étendue de leurs royaumes à la naissance de chacun des princes dont le ciel enrichit leur auguste famille : de là ces célébrités annuelles, établies à la première cour du monde chrétien, *pour les jours de naissance* de chacun des membres qui la composent, afin de renouveler, dans l'esprit du peuple et des grands, le souvenir de ces naissances heureuses qui portèrent la joie dans le cœur des chefs et des dominateurs de l'Empire.

Or quel monarque, entre tous les princes de la terre, éprouva plus sensiblement que François I^er^, cette bénédiction particulière du ciel sur son auguste maison ! Que de princes ! et quels princes, fruits précieux de son union avec Marie-Thérèse, n'eut-il pas le bonheur de voir sortir de son sang, de voir croître et se perfectionner sous ses yeux ! Il était déjà le plus heureux des époux, le plus heureux des souverains; la Providence, qui se plaît à récompenser de ses plus grands dons sa fidélité constante à remplir ses desseins, la Providence veut qu'il soit encore le plus heureux des pères. Il la méritait, Messieurs, cette dernière faveur du ciel, qui comblait la félicité du père, de l'époux et du monarque, puisque son amour pour d'augustes enfants, si dignes de leur côté d'occuper son cœur, loin de lui inspirer cet excès de tendresse, faible trop ordinaire des princes pour les rejetons précieux de leur famille, ne le rendit que plus fidèle à tous les devoirs que lui prescrivaient à leur égard la nature et la religion.

Quel témoignage ne pourriez-vous pas rendre ici au meilleur des pères, heureux et aimables princes qui lui devez le jour, vous, que son zèle à vous former d'une manière qui répondît à votre grandeur future, a rendus dignes, au jugement de l'univers, d'occuper autant de trônes que vous êtes de sujets formés de ses mains? Que ne pouvez-vous, à ce moment, me communiquer vous-mêmes pour que je le fasse entendre à tous les souverains de la terre, ce que vous devez à votre auguste père, pour cette admirable éducation dont les fruits merveilleux paraissent si visiblement dans vos personnes, et que vous préférez, avec raison, au bienfait de la naissance! Mais l'Etat se le rappelle avec autant de reconnaissance que vous-mêmes, ce qu'il a pris d'attention et de soins pour voir un jour, ou du haut de son trône, ou du haut du ciel, se soutenir dans vous la gloire du sang qui coule dans vos veines. Eh! qui de nous, Messieurs, ignore ce qu'a fait ce prince auguste, pour former leurs cœurs, pour éclairer leurs esprits, pour assurer leurs fortunes ?

Pour former leurs cœurs, en leur inspirant le goût des vrais maximes qui doivent diriger le cœur des princes. Pour éclairer leurs esprits, en les appliquant à toutes les sciences, les plus dignes d'occuper l'esprit des princes. Pour assurer leurs fortunes, en leur destinant et leur préparant à tous un état convenable à de si grands princes. Eh! n'était-ce pas le plus signalé service que François pût rendre à ce vaste empire, et même aux Etats les plus éloignés, que de leur envoyer quelqu'un de ses illustres enfants, tous héritiers de l'élévation et de la bonté de son âme, pour devenir leurs pères, en leur servant de maîtres ?

En effet, dit l'Esprit-Saint, comme c'est le plus grand malheur des principautés et des royaumes d'être soumis à des maîtres, qui, peu attentifs aux devoirs de la royauté, semblent plutôt des enfants que des hommes dans le gouvernement de leurs sujets : *Væ tibi terra cujus rex puer est* (*Eccle.*, X); aussi, selon la parole de cet Esprit divin, est-ce le premier bonheur des nations d'obéir à des souverains qui, tout occupés des soins paternels dont ils sont redevables à leurs peuples, honorent encore plus leurs couronnes, qu'ils n'en sont honorés eux-mêmes: *Beata terra cujus rex nobilis est.* (*Ibid.*) Et c'est cette connaissance réfléchie, dont François était pénétré, sur l'importance infinie de l'éducation des princes ses enfants, qui l'obligeait d'y vaquer sans cesse par lui-même ; non, pour leur faire sentir qu'ils étaient grands et destinés à régner. Il croyait, et avec raison, que les princes ne savent que trop, dès la tendre enfance, ce qu'ils sont, et ce qu'ils doivent être un jour;

que les palais qu'ils habitent ; que les amusements, les services qui préviennent leurs désirs ; que l'éclat qui les environne ; que la foule qui les encense ; que le respect dont on est saisi dès qu'ils paraissent ; que tout, jusqu'au silence même du courtisan, ne leur parle que trop de leur future grandeur.

C'était donc dans l'idée de ce grand prince, c'était à lui-même qu'il était réservé de former leurs cœurs aux vrais sentiments de l'humanité et du christianisme ; et tandis que le monde entier leur apprenait qu'ils étaient des princes, de leur apprendre comme père et leur premier maître ce qui lui paraissait pour eux plus essentiel de savoir, *qu'ils étaient des hommes ;* que leurs moindres sujets, malgré la dégradation apparente de leur être, étaient leurs semblables, leurs concitoyens, leurs frères, et peut-être plus grands aux yeux d'un Dieu, juste appréciateur des vertus et des mérites, que les plus puissants princes de la terre. De là ces sentiments, hélas, trop rares! de bonté, de douceur, de compassion, de condescendance, dont il fit toujours la règle de ses mœurs, et qu'il travaillait à graver dans ces belles âmes encore tendres ; de là ces idées si justes de vraie grandeur et de vraie félicité pour les souverains : de vraie grandeur, qu'il attachait uniquement à la vertu ; de vraie félicité qu'il ne voyait que dans le bonheur et la satisfaction des peuples. Idées, sentiments qui sont comme autant d'énigmes et de mystères pour la plupart des souverains, et que la loi seule de Jésus-Christ peut inspirer constamment aux rois ses adorateurs et ses disciples ; mais idées, sentiments uniques qui élèvent les plus grands princes au-dessus d'eux-mêmes et de leurs couronnes, et dont le seul défaut les place, malgré leur gloire apparente, au-dessous du commun des hommes. La mémoire me les retrace à ce moment, Messieurs ; qu'ils ne s'effacent jamais de vos esprits.

« Non, disait souvent ce vertueux empereur aux princes et aux princesses, l'ornement et l'espérance de sa maison ; ce qui fait la vraie grandeur des souverains, ce qui les élève véritablement au-dessus de leurs sujets ; non, ce n'est ni l'éclat de leur naissance, ni la supériorité du rang qu'ils occupent, ni la splendeur du diadème qui couvre leur tête, ni l'appareil de la garde nombreuse qui les environne, ni la magnificence du trône où ils sont assis, ni même la gloire de leurs triomphes ou de leurs conquêtes. Toute cette grandeur éblouissante, séparée de la vertu, de cette vertu divine dont Jésus-Christ est le principe, et dont il est le prix, ne sera jamais que néant devant Dieu, que vanité pour le temps et pour l'éternité. La seule vertu qui sait rendre à Dieu et au monde ce qui leur est dû, peut constituer la grandeur solide de l'homme chrétien, dans quelque rang que l'ait placé la Providence ; et vous ne serez jamais véritablement grands, fussiez-vous les seuls monarques sur la terre, qu'autant que vous y serez et que vous saurez y paraître vraiment chrétiens et vertueux.

« Ce serait vous méprendre encore, disait-il à cette belle famille dont il n'était pas moins l'ami que le père ; ce serait une erreur de faire consister votre félicité dans les plaisirs, les amusements et les fêtes, dont il n'est que trop ordinaire de s'enivrer dans le sein des cours. Quoi que l'on puisse faire pour se rendre heureux par de tels moyens, ces moyens sont trop frivoles et trop faibles pour faire sentir à un grand cœur, à un cœur de prince, quelques moments d'une vraie félicité. Si les souverains peuvent éprouver dès ce monde quelque sentiment de vrai bonheur, après celui qui leur est présenté comme au reste des hommes dans l'exercice de la vertu, et qui descend directement du ciel, il n'en est point d'autre pour eux, que de faire servir ce qu'ils ont d'autorité et de puissance à s'assurer les cœurs de leurs peuples et à les rendre heureux. Le souverain qui peut se répondre d'avoir gagné l'amour et procuré le bonheur de ses sujets, voilà, dans les idées même de la philosophie humaine, le seul prince dont une belle âme doive envier le sort, et le sort unique auquel il lui soit permis d'aspirer elle-même. »

Ainsi, Messieurs, cet auguste père, également chéri et respecté, regardait-il comme son premier devoir de former cette grande famille, destinée du ciel à donner tant de souverains à l'univers ; ainsi, malgré sa juste confiance dans les sages et illustres gouverneurs (81) qu'il avait mis à la tête de leur éducation ; ainsi croyait-il devoir y présider par lui-même, persuadé qu'il en était le premier apôtre, et les accoutumer de bonne heure à cette façon de penser, grande et chrétienne qui caractérise tous les princes de cette auguste maison. Leçons de sagesse que son amour tendre pour eux et pour les peuples qu'ils auraient à gouverner un jour, ne se lassait point de leur réitérer dans les moments les plus propres à se concilier leur attention : leçons dictées par son cœur, qu'il voulut tracer encore de sa propre main et leur transmettre comme un héritage bien plus digne de leur reconnaissance que tous les trésors qu'il devait leur laisser en descendant dans le tombeau. Eh! comment ces leçons admirables n'auraient-elles pas jeté de profondes racines dans l'âme de ces princes, si heureusement nés, surtout quand elles partaient d'un tel maître, d'un père qui les autorisait par mille exemples plus persuasifs encore que tous les discours?

Ce n'est pas tout, et son amour pour la brillante famille, dont le ciel a pourvu sa maison, ne se borne pas à lui faire goûter

(81) Le maréchal prince Bathiany a été gouverneur de l'empereur d'aujourd'hui : le comte Künigl, du grand-duc ; et le comte de Goes l'est des archiducs Ferdinand et Maximilien.

ces grandes maximes qui doivent diriger le cœur des princes; il veut encore cultiver ces enfants chéris, dont l'éducation est si intéressante pour l'univers, en les appliquant à toutes les connaissances les plus dignes d'occuper l'esprit des princes et les plus propres à les distinguer dans le gouvernement de leurs Etats.

Loin de lui, en effet, loin de ce monarque habile et éclairé, cette opinion aussi fausse que préjudiciable à la gloire des princes, mais trop répandue par la flatterie régnante dans les cours, que les grands ne sont point nés pour les travaux de l'esprit et le mérite du savoir, ainsi que les hommes vulgaires; que le ciel, qui les fait naître pour occuper le premier rang, prend soin de les éclairer lui-même, de leur apprendre, par la voix du sentiment, ce qu'il y a de plus intéressant pour leur gloire, l'art de commander et de régner; et que si la nature ne leur communique pas elle-même ce détail de connaissances que demande l'administration des royaumes, ils ont à leurs ordres des hommes de travail et de génie, chargés de les acquérir pour eux et de les leur présenter dans les besoins de l'Etat. Non, Messieurs, un tel préjugé ne pouvait éblouir l'esprit d'un empereur, que l'étendue de son savoir ne fait pas moins regretter des plus célèbres académies, que sa bonté et sa sagesse le font regretter des peuples et des grands de l'Empire. Un prince qui se croit exempt d'apprendre et de savoir, surtout quand il est fait pour régner, ne fut jamais, à son jugement, qu'un de ces dieux frivoles dont parle l'Ecriture, et qu'elle couvre de mépris, parce *qu'ils ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, une bouche sans parole, des mains, des pieds sans mouvement et sans action.* (*Psal.* CXIII.)

Et comment un prince, qui doit être comme l'œil universel de son Etat, pourra-t-il diriger ce vaste corps, s'il est lui-même dépourvu de lumières? Je veux dire comment un souverain, essentiellement constitué par les droits de sa couronne, pour être le premier juge de toutes les querelles qui peuvent survenir parmi ses sujets de tous les ordres; pour être le premier juge de l'inutilité ou de l'avantage de divers projets qui lui seront proposés dans le gouvernement de ses peuples; pour être le premier juge des mérites et des talents qu'il verra briller dans le sein de ses Etats; le premier juge de ses intérêts propres et de ceux de ses sujets; comment un prince, ainsi destiné par son rang à tenir la place de Dieu sur la terre, pourra-t-il sans un fonds d'intelligence et de savoir qui s'étende à tout et en fasse comme un homme universel, juger sainement de tant d'objets divers, dont sa dignité le rend l'arbitre suprême? Ou s'il établit des ministres pour en décider sous ses auspices, comment pourra-t-il juger ces ministres eux-mêmes sur l'usage qu'ils font de son autorité souveraine, et décider avec la connaissance nécessaire de leur capacité et de leur droiture dans le ministère qu'il leur a confié? Non, jamais un corps politique, ainsi que le corps humain, ne saurait être que ténèbres et obscurité, si l'œil, destiné à lui servir de flambeau, est lui-même dépourvu de lumières : *Si oculus fuerit nequam, totum corpus tenebrosum erit.* (*Luc.*, IV.)

Telles étaient, Messieurs, les idées de notre auguste monarque, et c'est sur ces grands principes qu'il se fit un devoir de faire passer à ses descendants le dépôt de ces belles connaissances dont il s'était enrichi lui-même, et qui n'ont pas moins contribué que les plus beaux traits de sa vie à la gloire et au bonheur de son règne. C'est sur des principes si judicieux que, sans égard aux sentiments de sa tendresse pour ces jeunes princes et à la délicatesse de leur complexion, il voulait qu'ils fussent appliqués sans cesse par les grands maîtres qu'il chargeait de les instruire, à se donner toutes les sortes de savoir dont leur génie naturel les rendait capables. Ce n'est pas qu'il prétendît en faire des hommes aussi habiles et aussi éclairés qu'il l'était lui-même dans certaines sciences, dont son génie naturellement profond et pénétrant le rendait plus avide et plus curieux. Spéculations savantes de l'astronomie sur le nombre, l'arrangement et les phénomènes des astres; spéculations hardies de la physique sur l'ordre et le mouvement général de l'univers; spéculations laborieuses des ouvrages les plus secrets et les plus rares de la nature, dont il formait ce cabinet superbe qui fait l'admiration de l'Europe savante, c'est ce que François abandonnait à l'inclination particulière des jeunes princes qui devaient faire l'honneur de sa famille et l'appui de son trône, content de leur en inspirer le goût par son exemple, et de leur faire concevoir le désir de s'y prêter, du moins dans la suite des temps.

Mais la connaissance détaillée des diverses lois de l'Empire et de tous les points du droit germanique, mais la connaissance distincte des langues diverses, surtout des langues les plus usitées dans les cours alliées ou ennemies de leur auguste maison, mais la connaissance approfondie de cette géométrie militaire qui apprend l'art de fortifier les villes, l'art de les assiéger et de les défendre; mais la connaissance intéressante des plus grands traits, des événements les plus marqués de l'histoire sainte et profane dans les différents âges du monde; mais la connaissance raisonnée de tous les intérêts particuliers ou généraux, capables de remuer les corps politiques et de les porter soit à la guerre, soit à la paix; mais la connaissance parfaite du caractère des peuples chrétiens ou infidèles, des usages et des coutumes qui peuvent influer dans leurs gouvernements divers, et y préparer des révolutions pour l'avenir; mais la connaissance précise des mœurs et de la jurisprudence régnante dans les Etats voisins ou éloignés, dont la Providence les destine à devenir un jour les souverains;

mais la connaissance combinée des forces respectives des puissances et du génie des ministres les plus accrédités dans les cours qu'ils auraient à craindre ou à ménager ; mais la connaissance exacte de tous les pays connus du globe que nous habitons, et des divers changements qu'il a éprouvés depuis la naissance des temps; mais le droit des gens, le droit des nations, dont l'étude négligée a souvent occasionné des ruptures éclatantes entre les potentats; mais par-dessus tout la connaissance méditée et réfléchie de la vérité chrétienne et catholique, des preuves nombreuses et démonstratives qui en font l'appui contre l'impiété et l'hérésie toujours d'accord pour la combattre. Voilà, Messieurs, entre toutes les connaissances que peut acquérir l'esprit humain, celles que le grand empereur, dont je vous trace l'éloge, ne se permettait pas de laisser ignorer aux princes de sa famille, et qu'il regardait comme l'ornement essentiel de leurs esprits, voulant même que son palais fût pour eux une espèce d'académie littéraire, où ils rendissent compte de leurs progrès dans ces sciences diverses en présence des seigneurs les plus qualifiés et les plus intelligents de sa cour. Il savait que le même Dieu, qui daigne s'appeler dans les livres saints le Dieu des armées, parce qu'il en est le guide, daigne s'appeler encore le Dieu des sciences et des arts, parce qu'il en en est l'auteur et le principe : *Deus exercituum.... Deus scientiarum, Dominus est* (*Malach.*, III); il savait, de plus, que les princes sont spécialement les images de la Divinité sur la terre ; et dès là que c'est pour eux un devoir d'acquérir de plus en plus des lumières et des connaissances, afin de mieux représenter aux yeux des peuples cet esprit infini qui sait tout, tout ce qui est, tout ce qui n'est plus, tout ce qui sera dans l'univers.

C'est par ces études nobles et capables d'honorer l'esprit humain, que ce père tendre, mais éclairé dans sa tendresse, se plaît à cultiver les jeunes princes de son sang, et sait faire pour eux un âge de réflexion et de maturité de cet âge critique que l'on pourrait en quelque sorte appeler l'effervescence de la raison ; c'est par cette heureuse culture qu'il les forme d'abord à devenir des hommes studieux, des hommes éclairés dans tous les genres, en un mot de grands hommes qui produiront infailliblement de grands princes. Ne vous étonnez donc point, Messieurs, lorsque vous verrez se développer tout à coup le génie déjà mûr des jeunes souverains qu'il a formés pour gouverner après lui ses divers Etats. Ne soyez point surpris quand vous les verrez assister régulièrement à leurs conseils, y présider par eux-mêmes, en régler les avis avec cette pénétration, cette fermeté, cette sagesse qui deviendra l'admiration des plus habiles ministres de leurs cours, et les en fera respecter comme leurs oracles; quand vous les verrez, sans autre secours que celui de leur sagacité naturelle ou de leurs lumières acquises, saisir d'un coup d'œil le nœud des affaires les plus épineuses, l'injustice ou l'équité, soit des plaintes, soit des requêtes qui leur seront adressées par les peuples ou les magistrats de leurs provinces. Ne vous étonnez point quand vous les verrez, à peine montés sur le trône, se connaître en hommes capables de soutenir leur gloire, en juger par eux-mêmes, et, méprisant également le manége des brigues et les clameurs de l'envie, substituer les héros les plus dignes de leur confiance aux généraux illustres que la mort pourra leur enlever ; quand vous les verrez se ménager dès lors entre les puissances, avec tout l'art que pourrait donner la plus longue expérience, et commencer leur règne avec un éclat dont se tiendraient honorés les monarques qui auraient blanchi sur le trône. Ce seront là sans doute des prodiges à vos yeux ; mais que ces prodiges ne vous étonnent point alors. Tels devaient être, pourrez-vous dire en les voyant éclore, tels devaient être les fruits de cette culture admirable qu'ils avaient reçue par les soins de leur auguste père ; culture qui, dans un âge où les autres hommes commencent à peine à penser, devait assurer à ces princes, dans leurs conseils, cette prééminence de sagesse et de génie, plus honorable encore pour eux que la prééminence du rang qui leur était acquise par leur auguste naissance : *Princeps, ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit.* (*Isa.*, XXX.)

Ici, Messieurs, je crois lire dans le secret de vos cœurs, et il me semble que vous désirez de voir cet heureux père achever de répondre aux desseins de la Providence sur l'auguste famille dont elle a béni son union avec Thérèse ; que vous désirez de le voir assurer à tous ceux qui la composent des souverainetés et des couronnes. Que n'est-il en son pouvoir de les accomplir à l'instant, ces vœux si justes, si agréables au ciel, et que forme avec lui tout l'univers! Mais du moins s'accompliront-ils sûrement un jour, si le Roi des rois et des empereurs daigne prolonger encore de quelques années le cours glorieux de son règne, et permettre à son amour paternel d'exécuter tous ses projets. Eh! n'a-t-il pas déjà commencé à satisfaire sur ce point les sentiments de son âme, en assurant toutes ses couronnes aux aînés des princes de sa maison.

Déjà, vous le savez, sa crainte trop juste de voir l'Allemagne exposée à de nouvelles guerres pour le choix d'un successeur au trône ; déjà cette crainte, si digne d'un empereur chrétien, s'unissant à la tendresse pour le premier des princes de son sang, lui a fait fixer sur sa tête la couronne de l'Empire ; et, loin d'avoir à se repentir de l'élévation prématurée de Joseph, il goûte, depuis ce couronnement heureux, le bonheur le plus doux pour un père, et le plus consolant pour un empereur. Bonheur le plus doux pour un père, celui de voir un fils déjà roi, déjà reconnu et honoré comme roi par tous les princes de l'Europe, sans

ambition de régner en effet, et uniquement occupé de perfectionner les connaissances qui peuvent le rendre plus digne de sa future destinée. Bonheur le plus consolant pour un empereur, celui de voir un fils solennellement déclaré pour son successeur à l'Empire, aussi soumis à ses volontés, aussi docile à ses ordres, aussi dépendant de ses moindres désirs, aussi respectueux pour sa personne, aussi assidu à lui rendre ses hommages, que s'il n'était que le dernier de ses courtisans.

Les vœux de François en faveur de Joseph ne sont cependant pas entièrement accomplis, si, par un nouvel hyménée, il ne voit encore cet auguste fils s'unir avec une épouse digne de son cœur et de sa nouvelle dignité. Sans gêner le choix du jeune roi des Romains, l'empereur y préside en père. Quelle joie pour lui de voir tomber cet heureux choix sur une princesse, les délices de la Bavière; sur une princesse dont l'esprit, les goûts, les sentiments, tout enfin sympatisait avec Joseph; sur une princesse qui, déjà fille d'empereur, semblait destinée du ciel à partager un jour le trône impérial, et à donner dans ses descendants un nouveau maître à l'empire?

Au reste, quelque ravi que soit notre monarque de voir son successeur à la couronne dans l'aîné de ses fils, et quelque joie que lui inspire cette nouvelle alliance, la destinée future de Léopold n'en occupe pas moins son cœur paternel. Il a vu germer dans son cœur toutes les qualités propres à illustrer une couronne; il connaît la noblesse de ses sentiments, la douceur de son caractère, la sensibilité de son cœur pour les malheureux; il fut souvent le témoin de la présence étonnante de sa mémoire, de la justesse, de la sagacité, de la promptitude de son esprit à résoudre toutes les sortes de problèmes que lui proposaient les plus grands maîtres. François croit revoir en lui ce fils si cher et si regretté de son auguste famille, l'aimable Charles (82) que Dieu se chargea lui-même de couronner dans le ciel, lorsqu'il donnait déjà les plus belles espérances sur la terre. Le mérite reconnu de Léopold semble donc lui demander un trône; son cœur l'accordera, même aux dépens de son intérêt personnel. Il a déjà comme partagé celui de l'empire avec l'aîné de ses fils; mais il lui en reste un encore qui lui paraît digne du second prince de son sang; il en descend, il y renonce, je ne dis pas sans balancer, mais avec joie, pour y placer Léopold; et par un trait qui ne peut partir que du meilleur des pères, il se dépouille volontiers lui-même d'une souveraineté qui fait le plus riche fonds de ses trésors, pour voir s'élever un nouveau souverain dans sa maison, et le voir dans un prince que ses vertus, ses talents, ses connaissances rendaient déjà si digne de commander.

Pourriez-vous craindre d'être oublié d'un père si tendre, jeune prince dont le mérite prématuré s'est déjà concilié l'estime des grands de l'empire, heureux Ferdinand, que la nature semble avoir pris plaisir à combler de ses dons, et qui travaillez avec tant d'ardeur à perfectionner son ouvrage? Craindriez-vous l'oubli d'un tel père sur l'arrangement de vos futures destinées? Non, quoique trop jeune encore pour commander en souverain, une couronne ne manquera pas dans la suite des années. S'il n'en reste plus dans votre auguste maison dont il soit libre de disposer à votre avantage, l'amour ingénieux, la prévoyance attentive de François et de Thérèse saura suppléer à ce défaut : de concert l'un et l'autre avec un ministre éclairé et vertueux (83) qu'ils honorent de leur faveur, je pouvais dire de leur amitié, ils vous assurent, par une heureuse alliance, une princesse des plus accomplies de l'Europe, et avec elle tous ses droits. Croissez, jeune héros, à l'ombre du trône qui vous a vu naître, jusqu'au moment où, sous les auspices de deux princes qui vous adoptent et qui déjà vous chérissent comme leur fils, vous irez apprendre à gouverner vos futurs sujets. Ils ne regrettent plus, ces princes généreux, de n'avoir point d'héritier de leur antique et illustre maison, dès qu'ils voient briller dans vous toutes les qualités propres à justifier leur choix. Ils font le bonheur de leurs peuples, ils veulent le perpétuer au delà d'eux-mêmes; pouvaient-ils mieux réussir dans un si beau dessein, qu'en se reposant de l'exécution sur un prince qui, dans sa première jeunesse, sait déjà faire le bonheur de tout ce qui l'environne?

Que ne m'est-il permis, Messieurs, de pénétrer plus avant dans les arrangements secrets, mais déjà résolus dans le conseil de François et de Thérèse, pour ce qui leur reste à pourvoir de la nombreuse famille qui leur doit le jour, vous verriez le gouvernement d'une partie des Etats, dont ils peuvent disposer encore, destiné au plus jeune de leurs princes, dont la réflexion, déjà profonde, semble décider le caractère (84), et toutes les princesses de leur maison, à l'exception de celle (85) qui, par un attrait particulier de la grâce, n'a voulu pour époux que Jésus-Christ même; vous les verriez partager les trônes que divers souverains s'empressent de leur offrir. Je me trompe, il en est une (86) que l'éclat du diadème a moins frappée que l'éclat du mérite : née avec tout ce qui pouvait charmer les plus puissants monarques, elle a préféré à l'espérance des plus grands hyménées celui d'un prince qui, quoique fils et petit-fils de roi, n'avait point de couronne à lui

(82) Jeune prince de la plus grande espérance, mort à l'âge de seize ans, le 18 janvier 1761.

(83) M. le comte de Montecuculli, ministre de S. A. S. le duc de Modène, à la cour de Vienne.

(84) Le prince Maximilien.

(85) L'archiduchesse Marie-Anne, abbesse de Prague.

(86) L'archiduchesse Christine.

présenter. Si cependant la vertu, digne du trône, est couronnée dès ici-bas, je vous vois aussi régner un jour, jeunes et augustes époux. Il est d'autres royaumes dans l'univers que ceux qui passent aux princes par héritage, et il n'est pas moins beau de devoir le sceptre au suffrage d'une nation libre, qu'aux droits que peut y donner la naissance.

Mais où m'entraîne le tableau de la gloire de François dans l'établissement de son illustre famille? Vous vous applaudissez, Messieurs, et je m'applaudis comme vous de voir les projets de son amour paternel pour chacun des princes et des princesses de sa maison, s'effectuer, se réaliser de jour en jour. Hélas! nous ignorons que cet amour même, qui n'épargne rien pour se satisfaire, va devenir pour l'Empire une source intarissable de pleurs. Il s'agit, en effet, d'installer Léopold sur le trône dont il l'a gratifié lui-même, et de conclure son hyménée avec une princesse digne, par les vertus et les grâces dont le ciel l'a pourvue, des nœuds augustes qu'elle va former. François veut être le témoin de la satisfaction d'un prince qui lui doit son bonheur: il part, il arrive, suivi de toute sa cour dans cette ville (87), destinée à recevoir l'épouse du nouveau souverain, et à devenir le théâtre des fêtes qui doivent accompagner le couronnement des deux époux. Tout se dispose, par son ordre, avec cette magnificence qu'il regardait comme un devoir dans les grandes occasions où devait paraître la majesté de son trône; et sans rien retrancher des exercices ordinaires de sa religion, il anime la joie publique, il la redouble en la partageant. Ce que l'harmonie a de plus brillant et de plus gracieux; ce que la la décoration peut présenter de plus magnifique et de noble; ce que l'envie de plaire au souverain peut faire étaler de goût, d'éclat et de richesse dans la parure; tout ce qui peut concourir à honorer la nouvelle alliance que fait l'Espagne avec l'Empire, se déploie dans toutes les espèces de divertissements et de jeux, dont le cœur, le génie et le pouvoir d'un grand empereur peuvent donner le spectacle au monde : les ministres des souverains qui prennent part à sa gloire, renouvellent de jour en jour ces superbes fêtes : la France et l'Espagne ordonnent que rien de ce qui peut en augmenter la pompe ne soit épargné; les lis des deux couronnes y paraissent revêtus d'un nouveau lustre, dont l'aigle romaine a cessé, pour jamais, d'être jalouse, et les ambassadeurs des deux cours (88) répondent parfaitement aux grandes idées de leurs maîtres.

Mais... Mais que vos jugements sont impénétrables, ô mon Dieu! c'est au milieu de ces concerts, de ces feux d'allégresse, au milieu de ces témoignages éclatants d'une innocente joie, que la mort, semblable à la foudre qui part sans s'annoncer par l'éclair, frappe, à la vue de son peuple et des princes de sa maison, le chef, le père, le héros, le restaurateur de l'Empire. Il tombe ce monarque chéri, il tombe entre les bras de Joseph, prêt à succomber lui-même sous le poids de sa douleur. Mille tendres embrassements, noyés dans les pleurs du fils désolé, ne raniment point le père expirant : il n'est déjà plus, et le premier prince auquel il donna le jour a reçu son dernier soupir. Un même instant, ô fragilité de la vie et de la grandeur humaine! un même instant voit François sur le trône et dans le tombeau!

L'éclat de ce coup terrible retentit dans toute sa cour et de là dans tous ses royaumes : la plus fatale catastrophe anéantit la scène la plus brillante : *Mœret Italia, quæ abundabat gaudiis.* (S. Amb., *De obitu Valentin.*) La nuit la plus noire remplace le plus beau des jours; le deuil le plus sombre chasse la joie de tous les cœurs; les torches funèbres s'allument au flambeau du plus illustre hyménée; la plus douce harmonie s'ensevelit dans un morne silence : ce silence n'est troublé que par le concert plus lugubre encore des gémissements, des sanglots, des soupirs qui s'élèvent de toutes parts: *Conversæ sunt nuptiæ in luctum, et vox musicorum ipsorum in lamentum.* (I *Mach.*, IX.) Un homme seul a cessé d'être, et tel est le trouble des esprits, que tout semble aller périr du coup qui l'a frappé : *Oculi non solum corporis, sed etiam mentis hebetati sunt.* (S. Amb., *De obitu Valentin.*) Citoyens ou étrangers, amis, ennemis même de sa gloire, s'il en eut jamais, tout se livre également à la douleur : *Flent omnes, flent et barbari, flent et qui videbantur inimici.* (*Ibid.*) Tant de larmes répandues sont moins pour l'empereur que pour le père universel de la patrie: *Non tanquam imperatorem, sed tanquam parentem publicum illacrymant.* (*Ibid.*) Et si dans le sein de la mort on pouvait pleurer ses propres funérailles, on s'affligerait moins de ne plus exister soi-même, que d'avoir perdu le monarque que le ciel vient de ravir à la terre: *Suaque omnes funera dolent.* (*Ibid.*)

O mort! ô mort impitoyable! que n'avons-nous pas à craindre de tes surprises, nous faibles et inutiles citoyens du monde, si tu oses surprendre ainsi le premier souverain de l'univers? Mais, que dis-je? le surprendre!... Pardonnez, Messieurs, une parole échappée dans le trouble de la douleur : elle ne serait peut-être que trop juste, pour le grand nombre des souverains, s'ils étaient frappés d'une mort aussi soudaine! mais dût-elle jamais convenir au prince chrétien et religieux dont je parle?

Pouvait-il en effet être surpris par la mort celui qui, dans tout le cours de son règne, sut également se préserver et des faiblesses de l'homme et des faiblesses du souverain? Celui qui n'eut jamais à se reprocher le plus léger défaut de cordialité et de confiance, à l'égard de l'auguste épouse qu'il avait re-

(87) Inspruck.

(88) M. le comte du Chatelet-Lomont, ambassadeur de France; M. le comte Mahoni, ambassadeur d'Espagne.

que du ciel ; qui ne se permit jamais l'omission du moindre devoir de père à l'égard des princes et des princesses de sa maison ; qui ne craignit jamais l'embarras des affaires, dès qu'il s'agissait d'apaiser les plaintes des petits et de rétablir la concorde entre les grands ; celui qui ne connut jamais ni les caprices de la grandeur, ni les fiertés de la domination, ni les traits de la vengeance, ni les épargnes de l'intérêt, ni les éclats de la colère, ni les délices de la mollesse, ni les charmes funestes de la volupté, ni aucun de ces vices qui environnent les trônes et n'empoisonnent que trop souvent les monarques qui y sont assis ?

Pouvait-il être surpris par la mort celui qui, se voyant au-dessus de tous les hommes, ne sut jamais se flatter lui-même, ni se rendre à la voix séduisante de l'amour-propre ? Qui, pour se juger avec intégrité devant Dieu, savait se dépouiller du prince pour considérer uniquement dans lui l'homme imparfait et fragile ? Qui, dans les discussions souvent inévitables entre l'empereur et ses sujets, faisait appeler des juges étrangers dont l'équité ne pût être altérée par l'espérance des grâces ? Celui qui, fidèle à sa parole, remplit toujours ses engagements vis-à-vis de l'homme comme vis-à-vis de Dieu même ; celui qui ne se permit de faire la guerre que pour soutenir ses droits et ceux de la reine son épouse, que pour assurer la paix à l'Empire et à ses alliés ; toujours plus sensible à l'avantage solide de ses alliés et de ses peuples qu'à la fatale gloire de gagner des batailles et de faire des conquêtes ?

Pouvait-il être surpris par la mort, celui qui ne blessa jamais personne d'une parole indiscrète ou peu mesurée ; qui fut toujours égal à lui-même, également soumis à la Providence dans le bon et le mauvais succès de ses entreprises ; qui aux préceptes de la loi divine ajoutait, dans sa conduite, les conseils compatibles avec l'état d'un empereur ? Celui qui, dès sa jeunesse, savait ne s'accorder que le plus léger aliment dans les festins les plus magnifiques, dès qu'ils n'offraient à ses yeux que des mets dont les lois de l'Eglise ne lui permettaient pas de faire usage (89) ? Celui qui fut toujours pénétré de la foi la plus vive au pied des autels et de l'humilité la plus profonde aux pieds des ministres de Jésus-Christ ; celui qui, peu de jours avant le coup fatal qui le frappa, avait participé au banquet céleste ; celui qui ne laissa jamais écouler la semaine entière sans se purifier des moindres taches ; celui qui, le jour même qu'il fut ravi, avait renouvelé cette pratique sainte et envisagé la mort accompagnée de ce qu'elle a de plus effrayant, et suivie de cette éternité qui la rend plus terrible encore aux souverains qu'au commun des hommes ?

Que dirai-je encore pour rassurer tous les cœurs ? Pouvait-il être surpris par la mort, celui qui n'avait point à craindre que son juge lui reprochât de l'avoir laissé languir dans quelqu'un de ses membres, et qui, pour m'exprimer avec l'Ecriture, avait envoyé devant lui un peuple de malheureux chargé de ses dons pour *lui ouvrir les tabernacles éternels et l'y recevoir comme leur consolateur et leur père !* (*Luc.*, VI.)

Cependant, ô mon Dieu ! si j'ose vous interroger ici, moi qui ne suis que néant devant vous, pourquoi avez-vous permis qu'une mort si prompte nous ravît un prince si grand, si chrétien, et dont le christianisme, relevé par sa grandeur, eût paru avec tant d'éclat dans les derniers moments de sa carrière ? Pourquoi avez-vous privé votre Eglise du spectacle le plus rare et le plus édifiant qu'elle eût à présenter au monde ; celui de voir un empereur, le premier des souverains, le plus grand de vos adorateurs, mourir lentement et par degrés avec ces sentiments héroïques que la religion suggère alors à ses parfaits disciples ? On aurait vu, Seigneur, ce vertueux prince produire, en présence de sa cour, ces actes sublimes de la foi la plus vive, de la charité la plus pure, de la confiance la plus filiale aux bontés de son souverain juge, ces sentiments intimes de son âme, qu'il avait tracés lui-même et confiés au dépositaire de sa conscience (90), pour les suggérer à son cœur dès que la mort menacerait ses jours. On aurait vu cet auguste disciple de la croix démontrer au monde, plus sensiblement que jamais, qu'il n'est pas seulement possible, mais qu'il est facile à la grâce d'allier dans le même homme le césar et le chrétien ; on l'aurait vu paraître le plus humble des enfants de l'Eglise à la vue de l'Homme-Dieu qui aurait daigné le visiter alors, s'anéantir devant l'auteur de son être et de son salut ; humilié et anéanti pour lui-même, jeter toute sa gloire devant le trône de l'Agneau, ainsi que ces rois célestes dont parle l'*Apocalypse*, remettre comme eux à ses pieds toutes ses couronnes sans les avoir jamais profanées, ni par l'orgueil de l'esprit, ni par l'attachement du cœur. On aurait vu ce grand homme envisager tranquillement le tombeau et ses horreurs, l'éternité et ses suites, insulter à la mort, non comme les faux sages du monde, mais comme les vrais héros du christianisme, et briser sans regret les liens pompeux des grandeurs humaines. On l'aurait vu, ne voulant pour lui d'autre consolateur que Jésus crucifié, consoler lui-même une épouse désolée, une famille en pleurs, des courtisans consternés, un peuple abattu, et communiquer à tous, dans la défaillance de son corps, la force de son âme et celle de sa religion. On l'aurait vu plus éloquent lui seul que tous les ora-

(89) En Angleterre, le jeune duc de Lorraine, invité chez un des ministres qui ne fit servir que du gras un jour de maigre, se contenta de pain et de légumes.

(90) Manuscrit de l'empereur, ne contenant que des actes de religion, que son confesseur devait lui inspirer dans ses derniers moments.

teurs évangéliques, ranimer de sa voix mourante et par ses vertus immortelles la foi, hélas ! presque éteinte dans l'univers chrétien. On l'aurait vu... Mais vous en avez autrement ordonné, Seigneur ; quelque triomphant que dût être ce spectacle pour votre Eglise, quelque avantage qu'elle en eût tiré pour soutenir les chrétiens faibles, et pour confondre les philosophes du siècle ; vous n'avez pas permis que la mort exerçât toute la rigueur de son empire sur un prince qui, par l'usage qu'il avait fait de ses jours, méritait de ne mourir jamais ; vous avez voulu seulement qu'il disparût du monde, parce qu'après un si beau règne il n'avait plus rien de mortel à faire sur la terre ; vous avez voulu que le tribut qu'il devait à la nature se terminât à cesser de vivre, parce que, sans les épreuves de la douleur, il était déjà mûr pour l'éternité.

Ne craignons donc point, Messieurs, pour l'éternité du plus chrétien des empereurs. Quelque soudaine qu'ait été sa mort, elle n'a rien qui doive nous effrayer dans les principes de la foi ; elle a même, en vertu de tant d'œuvres méritoires dont elle fut précédée, de quoi nous inspirer la plus juste assurance de son bonheur éternel. Mais que cette mort fatale et imprévue pour tous, excepté pour lui-même ; que cette mort, qui ne saurait être l'objet de nos craintes, ne cesse d'être l'objet de nos regrets ; c'est un devoir que nous impose la reconnaissance et la religion même, dès que cette religion, qui nous sert de guide, saura mettre des bornes à notre tristesse.

Affligez-vous donc, peuples accoutumés depuis longtemps à le regarder comme un père aussi plein de bonté pour vous que pour sa famille même ; affligez-vous, citoyens de tous les états dont il était après Dieu la ressource dans tous les accidents qui assiégent la vie humaine ; affligez-vous, royaumes et provinces dans le sein desquels il portait, comme un Dieu tutélaire, l'abondance et la paix ; affligez-vous, courtisans distingués, qui pouviez vous flatter d'avoir part aux sentiments de son cœur, de ce cœur moins sensible à la gloire de régner sur le monde qu'au plaisir de régner dans l'âme de ses amis ; affligez-vous, illustres sujets attachés à sa personne, officiers de sa maison, qui, de votre aveu, ne servîtes jamais un si bon maître ; affligez-vous, hommes de talent et de génie, amis des *arts* et des *sciences*, qu'il éclairait souvent de ses lumières et soutenait toujours de ses largesses ; affligez-vous et soyez désolés pour l'Eglise, pontifes du Dieu vivant, dont il faisait respecter le caractère sacré, dont il soutenait les droits comme les siens propres ; affligez-vous plus encore, s'il est possible, princes, princesses augustes, qui perdez dans lui le frère, le père le plus tendre et le plus efficace dans sa tendresse.

Affligez-vous surtout, ou plutôt modérez votre affliction, grande reine, et que la perte d'un époux qui fut l'objet de tous vos sentiments ne mette plus en péril votre propre vie, cette vie devenue plus nécessaire encore à vos peuples depuis que François n'est plus ; que toute votre tendresse s'exprime désormais par les vœux les plus ardents qu'une grande âme puisse adresser au ciel pour avancer son bonheur éternel. Peut-être quelques légères fautes, faiblement expiées, pourraient-elles le retarder encore ; rien n'est absolument pur aux yeux du Seigneur : l'astre de l'univers, le soleil de la nature, a des taches à ses regards ; l'astre de l'Allemagne, le soleil de l'Empire, peut n'en être pas tout à fait exempt. Redoublez donc vos vœux, auguste reine, joignez-les à ceux de cette maison (91), aussi distinguée par la noblesse du sang que par celle de la vertu, et que vous avez établie pour conjurer le Dieu des miséricordes de ne pas différer l'éternelle félicité de ce grand empereur. Mais, dans la ferveur de votre prière sur son tombeau, que votre âme ne s'ouvre jamais aux inquiétudes de la crainte sur l'incertitude de son sort. Si l'amour, qui craint pour l'objet aimé, pouvait quelquefois alarmer votre cœur, que sa vie, toujours chrétienne, sans se démentir un moment ; que cette surabondance d'œuvres saintes, l'unique secret qu'il vous cachait souvent à vous-même, mais qu'il ne pouvait dérober à Dieu ; que surtout le sang de l'Agneau sans tache, qui coula tant de fois sur tous les autels depuis que François a quitté la terre, vous console et vous rassure pour jamais.

Chrétiens, il va couler encore sur cet autel adorable, le sang de l'Homme-Dieu ; c'est ici le moment de redoubler nos prières pour cet auguste prince, de joindre le faible mérite de nos vœux à la vertu infinie de Jésus-Christ offert en sacrifice, afin qu'il accorde une paix éternelle, un bonheur sans fin dans le ciel à celui qui n'a régné sur le monde que pour faire régner avec lui la paix, et pour rendre heureux tous les sujets de l'Empire. Ainsi soit-il.

(91) Fondation faite à Inspruck d'un chapitre de douze chanoinesses, toutes d'une illustre naissance, pour assister chaque jour à trois messes, et prier pour feu l'Empereur.

L'AME CHRÉTIENNE

AU SACRIFICE DE LA MESSE.

ACTE PRÉLIMINAIRE.

Me voici devant vous, souverain Seigneur, Dieu des rois et des peuples, Maître absolu de tous les empires de l'univers; me voici rendue dans le temple où vous résidez en personne aussi réellement que dans les cieux, et à la droite de votre Père; vous le permettez, vous l'ordonnez même, du moins le désirez-vous, que j'assiste au sacrifice que vous allez faire de tout ce que vous êtes, en qualité d'Homme-Dieu. J'ai besoin de toute ma foi pour me persuader qu'un Dieu infiniment heureux, infiniment parfait, infiniment grand, qu'un Dieu immense, immuable, indépendant, tel que vous l'êtes pour le temps et l'éternité, veuille bien me servir de victime et s'immoler pour une créature devenue coupable et dès lors indigne de ses regards. Mais la foi, dont le flambeau m'éclaire et guide ma raison, me fait croire ici ce que cette raison seule ne croirait jamais, que le vrai Fils de Dieu, le Verbe incarné dans le sein d'une vierge, et mort sur le Calvaire pour tous les hommes, va de nouveau s'immoler pour moi sur cet autel; et la clarté lumineuse de cette unique parole, prononcée par vous-même : *Ceci est mon corps*, ne permet pas de révoquer en doute un mystère qui épuise également tous les miracles de votre puissance et tous les prodiges de votre amour. Je le crois donc, et avec toute la fermeté dont votre grâce me rend capable, ce sacrifice divin le plus auguste, le plus solennel, le plus incompréhensible qui fut jamais; ce sacrifice réel et véritable de votre humanité sainte, puisque votre corps et votre sang y sont vraiment et perpétuellement présentés au Dieu de miséricorde et de justice; ce sacrifice d'un prix infini et d'une valeur inestimable, puisque c'est un Dieu qui est offert dans votre personne, et le même qui fut offert sur la croix; ce sacrifice annoncé et préparé par tous les sacrifices de la loi ancienne, dont il sera toujours l'accomplissement et la consommation; ce sacrifice non sanglant, mais qui renferme toutes les grâces et tous les mérites de cette sanglante passion dont vous fûtes la victime; ce sacrifice universel pour tous les peuples et les climats de la terre; ce sacrifice éternel pour tous les temps, jusqu'à la fin des siècles; ce sacrifice de louange qui honore Dieu autant qu'il peut être honoré par sa créature; ce sacrifice d'impétration qui attire les bénédictions du ciel et ses dons les plus sublimes; ce sacrifice de paix qui réconcilie les plus grands coupables avec Dieu, et qui arrête tous les éclats de sa vengeance; ce sacrifice expiatoire qui fait disparaître tous nos crimes, et dont la vertu se communique aux vivants et aux morts; ce sacrifice enfin où viennent aboutir tous les sacrifices offerts depuis l'origine du monde, parce qu'ils n'étaient tous que les ombres et les figures de ce sacrifice infini dont le vrai Dieu était seul digne, et qui seul était digne du vrai Dieu. Oui, je le crois, ce grand sacrifice, aussi vrai qu'il est impénétrable à l'esprit humain, je le crois d'une foi ferme et inébranlable, contre laquelle l'impiété ni l'hérésie ne prévaudront jamais; et c'est dans cette créance d'une vérité qui m'élève au comble de la gloire que j'ose paraître devant vous pour servir de témoin, mais surtout de victime et d'holocauste à votre suprême majesté, durant le sacrifice que vous allez faire pour moi de toutes vos grandeurs. Car voilà, ô mon Dieu ! l'idée dominante qui me saisit à la vue de votre autel; voilà le grand sentiment dont mon âme est ici remplie. Que la plupart de vos disciples, conduits par leur propre goût ou par l'attrait de votre grâce, ne s'occupent dans ces précieux moments qu'à s'unir d'intention avec votre ministre pour vous offrir et s'offrir eux-mêmes avec vous à la justice du Père céleste; pour moi, Seigneur, singulièrement touchée de l'amour suprême qui vous porte à vous immoler pour vos créatures, je cède à l'attrait puissant qui me presse de vous présenter le sacrifice de moi-même pour honorer de tout mon pouvoir celui que vous allez offrir par le ministère du prêtre; et comme votre apôtre, par ses souffrances personnelles, se faisait l'application du mérite infini de vos souffrances divines, ainsi, par le sacrifice entier que je prétends vous faire de ma personne, je viens m'appliquer à moi-même les mérites infinis de ce merveilleux sacrifice, où la victime, toujours immolée, demeure toujours immortelle, et ne paraît l'être que pour immortaliser tous les fruits de son amour.

SACRIFICE UNIVERSEL DE L'AME CHRÉTIENNE AU SACRIFICE DE LA MESSE.

Dieu suprême, Etre nécessaire et Créateur de tous les êtres, il est donc vrai que vous allez vous immoler sous mes yeux pour glorifier le ciel, et sauver la terre; je ne demanderai point ici comme votre Prophète, quel moyen pour moi de répondre à tant d'amour? *Quid retribuam Domino?* (*Psal.* CXV.) Quand je serais aussi pure que tous les anges, aussi riche en vertus que tous les saints que vous rendez heureux de votre propre bonheur, il ne serait pas en mon pouvoir de donner le moindre mérite à ce sacrifice admirable où vous

vous immolez à chaque instant pour le salut de tous les hommes; mais du moins ce que je peux rendre pour le sacrifice entier que vous faites pour moi de vous-même, c'est un sacrifice non moins universel que le vôtre pour l'étendue, quoique infiniment inégal pour la victime: c'est le sacrifice entier de tout ce que je suis, de tout ce que je peux être et devenir encore, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce : non, Dieu souverain, nulle sorte de rapine dans l'holocauste que je vous présente..... Vous m'avez donné un corps pour servir d'instrument à l'âme dans l'exercice de votre loi sainte, des sens pour me rendre sensible à l'usage que je fais incessamment de vos dons; vous m'avez donné une raison pour vous connaître, un cœur pour vous aimer, une mémoire pour garder le souvenir de vos bienfaits, un nombre de jours fixe et arrêté pour vous rendre hommage et vous glorifier sur la terre, et ce seront là, Seigneur, autant d'objets du parfait sacrifice que je viens vous faire de moi-même. Ce n'est pas tout, je vois sans cesse sous mes yeux, un monde moins chrétien que profane, qui ne paraît occupé qu'à me tendre des piéges, qu'à me séduire et à m'éblouir. Je sens de plus dans moi-même un ennemi non moins terrible de mon salut et de votre loi, un amour-propre qui ne meurt point, qui m'attaque et me tyrannise à chaque instant, et c'est cette double victime que je viens ajouter encore au sacrifice de tout le reste, c'est-à-dire, Seigneur, que je viens vous immoler ici, et tous les soins superflus de mon corps, et toutes les satisfactions criminelles de mes sens, et tous les jugements présomptueux de ma raison, et tous les penchants déréglés de mon cœur, et tous les vains souvenirs qui occupent ma mémoire, et tous les égarements où me conduit ma liberté, et tous les liens qui m'attachent au monde et à la vie, et toutes les délicatesses de mon amour-propre; enfin toutes les vanités de ce monde qui m'environne, et dont j'ai tant de peine à garantir ma faible vertu. Vous me donnerez, Dieu puissant, toute la force nécessaire à l'exécution de ces grands sacrifices que je me propose de vous offrir, de ces sacrifices si légers en eux-mêmes, mais que la petitesse du cœur humain me fait appeler grands. Puissent-ils, en vertu du prix que leur communique le mérite infini du vôtre, trouver grâce devant vos yeux, et faire tomber sur moi quelques regards propices de votre miséricorde! Puissent-ils attirer de nouvelles bénédictions sur ce royaume très-chrétien, le plus bel apanage de votre Eglise; sur un roi, sur une reine, toujours fidèles à vous adorer, qui font les délices de leur famille et l'amour de leurs peuples; sur les successeurs multipliés de leur trône, ou déjà héritiers de leur religion ou qui ne sauraient manquer de le devenir, par le progrès infaillible des sentiments chrétiens qu'on leur inspire; enfin sur tout ce qui a le bonheur de leur être uni comme moi par les liens de la nature et du sang! Quel sacrifice si rude, ô mon Dieu! pourra m'étonner encore avec la force de votre grâce, s'il m'est permis, en me sacrifiant, d'aspirer à tant de faveurs que je vous demande, et que je ne cesserai de vous demander pour le salut de ce qu'il y a de plus cher et de plus respectable à mes yeux dans l'univers?

SACRIFICE DU CORPS.

Le premier sacrifice qui se présente à vous offrir, Dieu victime de votre amour pour moi, c'est celui de ce corps terrestre, qui dans vos desseins doit coopérer avec l'âme à ce culte parfait, à cet hommage également intérieur et sensible qui vous est dû; et c'est aussi la première victime que je vous immole, et que je promets de vous immoler sans cesse par la mortification éternelle de ses désirs et de ses appetits déréglés;... vous me défendiez de le détruire, *ce corps de péché* (*Rom.*, XVI); vous m'ordonnez même de conserver, de soutenir assez ses forces, pour qu'il soit capable de contribuer à la gloire que l'homme peut vous rendre ici-bas; mais vous ne m'ordonnez pas moins de l'affaiblir, cet ennemi domestique, et de le traiter continuellement en criminel et en esclave. Rien de plus équitable, Seigneur, rien même de plus conforme à la dignité de ma nature, que cette mortification de la chair, que vous me prescrivez pour la soumettre à l'esprit qui doit régner sur elle, et vous serez obéi sur ce point comme vous devez l'être. Hé quoi! je verrais des yeux de la foi votre corps adorable immolé sur l'autel par l'accomplissement parfait du sacrifice, je verrais ce corps glorieux dont le seul aspect accroît le bonheur des citoyens du ciel, ce corps divin qui n'est qu'un composé de merveilles renouvelées à chaque instant dans toutes les contrées du monde chrétien: ce corps oujours vivant et toujours en état de victime, multiplié dans tous les lieux, et partout le même, servant à tous de nourriture sans jamais se corrompre, perfectionnant les âmes par sa vertu sans cesser d'être corps, agile, invisible, subtil comme les esprits mêmes; je verrais ce chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance du Créateur, vraiment sacrifié pour moi par le ministère du prêtre! et je penserais encore à contenter les délicatesses de cette chair terrestre que vous m'ordonnez de soumettre aux lois austères de ma religion! et je n'aurais que des ménagements, des complaisances pour cette chair corruptible, toujours à craindre dès qu'elle est flattée, et qui ne nous flatte elle-même que comme un ennemi perfide, pour nous corrompre et pour nous perdre! Non, encore une fois, Seigneur, je n'écoute plus désormais ce dangereux ennemi de mon salut, qui fait partie de moi-même; et si vous m'obligez à dépendre de ce corps qui gêne les opérations les plus nobles de l'âme, et les plus capables de la sanctifier, du moins saurai-je éloigner de mes mœurs tant de

déréglements dont le soin excessif du corps est infailliblement le principe : cette mollesse, cette sensualité, cette indolence, cette inaction éternelle, cet empressement pour les plaisirs, cette recherche passionnée de toutes les aises et les commodités de la vie; en un mot cette idolâtrie de la chair, qui est devenue comme l'esprit du monde, et qui d'une âme spirituelle et chrétienne fait en quelque sorte un esprit terrestre et charnel, un esprit soumis à un corps qu'il doit gouverner lui-même en maître et en monarque : voilà, Seigneur, de quoi je veux triompher désormais sous les auspices de votre grâce. Ne craignez donc plus mes murmures et mes plaintes sur l'austérité des jeûnes, des abstinences que me prescrit votre Église, toujours attentive à la perfection de ses enfants; ne craignez plus les impatiences, les révoltes de mon cœur dans les maladies, les accidents qui assiégent la vie humaine, et dont l'élévation des grands n'est pas plus exempte que les conditions communes. Tout ce qui n'allligera que la santé de ce corps mortel que je viens vous immoler, je le recevrai de votre part comme une faveur, comme un bien caché sous l'apparence du mal, qui, loin d'exciter mes murmures, méritera ma reconnaissance; et si, malgré le désir que vous m'inspirez de me renoncer parfaitement moi-même, je ne peux être un ange, un esprit pur et indépendant d'un corps, tant que vous me laissez sur la terre, du moins la pureté angélique dans un corps mortel sera-t-elle ici-bas le grand objet de mes efforts et de mes vœux.

SACRIFICE DES SENS.

Mais il serait imparfait, Seigneur, ce premier sacrifice que je vous présente, s'il n'était accompagné de celui des sens, qui donnent si souvent entrée dans notre âme, et à l'illusion qui nous séduit, et à l'iniquité qui vous offense; de ces sens perfides dont le conseil n'est pas moins à craindre, quand il s'agit de vous suivre et de vous obéir, que leur témoignage est infidèle, quand il faut juger du plus auguste de vos mystères. C'est en effet l'illusion de ces sens trompeurs, qui enfanta tous les blasphèmes de l'hérésie et de l'impiété contre ce divin sacrifice dont vous êtes tout à la fois la victime et le prêtre. Et si j'en croyais ces témoins aveugles, je me persuaderais bientôt, avec l'hérétique et l'impie, que la substance du pain et celle du vin subsistent toujours sur l'autel, après la consécration de l'un et de l'autre. Mais qu'ils ont bien encore un autre empire pour me dissuader de mes devoirs, ces sens déjà si trompeurs, quand il faut juger des vérités de ma foi! Ils ne me furent donnés, dans les desseins de la Providence, que pour me faire louer la bonté divine, dans l'usage que je fais incessamment de ses dons; et par le peu de soin que j'ai pris de veiller sur eux et de les captiver, au milieu d'un monde qui ne tend qu'à les flatter et à les surprendre, quelle foule d'imperfections, de fautes, de péchés même, ont pu pénétrer dans mon cœur par cette voie des sens qui devait, pour ainsi dire, y servir de porte d'entrée à mille et mille actes de vertu! Que de paroles peu mesurées sont échappées à ma langue, pour n'avoir pas su mettre sur mes lèvres ce sceau de circonspection que vous me prescrivez! Que d'objets frivoles et même dangereux ont pu surprendre mes regards, pour avoir négligé de couvrir mes yeux de ce voile de modestie, plus nécessaire encore à la cour que dans le reste du monde! Que de paroles mondaines se sont fait entendre à mes oreilles, ont pénétré dans mon âme et en ont peut-être altéré l'innocence, parce qu'une curiosité indiscrète m'aura fait écouter des discours qui pouvaient blesser la délicatesse de la charité chrétienne! Le parti en est donc pris, ô mon Dieu! de refuser à mes sens toute liberté, toute satisfaction tant soit peu déréglée; et si je ne peux me réduire à l'état de cette mort mystérieuse où la foi vous présente à mes yeux, à cet état où vos sens élevés par vous-même à un ordre surnaturel, semblent n'avoir d'autre usage que d'animer la victime, pour lui donner plus de prix et de mérite; du moins dans l'usage de mes sens, si dangereux pour mon salut, saurai-je retrancher tout l'abus que j'en ai pu faire. Oui, désormais, je défends à mes yeux de se porter sur aucun objet capable de me distraire de votre présence; à mon oreille, de se prêter au moindre discours qui vous offense ou qui blesse le prochain; à ma langue, de prononcer une parole qui ne soit avouée par la discrétion et la prudence évangélique : autant de sacrifices, Seigneur, qui, dans le détail de la vie, m'obligeront à me faire violence, à me captiver sans cesse et à me contraindre. Mais serait-ce à moi de murmurer de ce qu'il m'en coûte pour vous obéir, quand je vous vois forcer et comme violenter toutes les lois de la nature pour prendre et pour immoler sur l'autel cet être eucharistique dont vous daignez vous revêtir pour mon salut; cet être merveilleux qui ne peut se produire, se soutenir et cesser d'exister que par les plus grands miracles dont la Divinité soit capable?

SACRIFICE DE L'ESPRIT.

Ce n'est pas assez, Dieu souverain, devenu ma victime, et je dois vous sacrifier quelque chose de plus que le corps et le sens; quelque chose qui, dans moi, soit au-dessus de l'homme extérieur et sensible. Une intelligence qui m'élève au-dessus du monde et des astres qui l'éclairent, m'a été donnée par vous-même pour vous connaître, pour admirer vos grandeurs et vos perfections infinies; n'est-il pas juste, ô mon Dieu! qu'elle fasse partie du sacrifice universel que je prétends vous faire? Eh! quel sacrifice fut jamais plus essentiel, plus évidemment prescrit à l'âme chrétienne, témoin du sacrifice de vos autels, que celui de son esprit et de sa raison, puisque c'est surtout au moment de ce sacrifice auguste que vous surpassez, que vous confondez toute la force de l'intelligence humaine; puisque c'est surtout à

ce moment que toutes les lumières de la raison ne sont que ténèbres et obscurité, devant cette foule de merveilles, cet amas de mystères impénétrables qui vous environnent? Que dis-je? Et tous les esprits célestes si élevés au-dessus de l'homme, ces sublimes intelligences qui vous contemplent sans cesse et vous adorent comme le Dieu du ciel, ne sont-elles pas aussi confondues que la raison humaine de l'état mystérieux où vous paraissez aux yeux du monde chrétien pour vous immoler? Oui, Seigneur, c'est ici que vous êtes singulièrement le Dieu fort et admirable, le Dieu des prodiges, et des prodiges incompréhensibles; c'est ici que vous triomphez pleinement de la présomption de l'esprit humain, surtout de cet esprit faussement philosophique, qui s'est comme emparé du monde chrétien, et dont je vous supplie, Sagesse incréée, de me garantir pour jamais ; c'est du sein de cet épais nuage qui vous dérobe à mes regards, que vous m'obligez à vous sacrifier toutes les vues, toutes les idées, toutes les lumières les plus pénétrantes dont ma raison soit capable. Quels que soient en effet, ô mon Dieu! les miracles qui aient signalé votre vie mortelle, et qui signalent encore votre puissance dans l'état de votre immortalité; que la mort, par exemple, docile à vos ordres, rende les victimes que vous redemandez en maître et en souverain arbitre de la vie; que les langueurs, les maladies les plus invétérées disparaissent devant vous; que les vents, la mer, les astres vous obéissent: ces opérations, quelque merveilleuses qu'elles soient, n'ont, après tout, rien d'incompréhensible et de mystérieux; ce sont là des œuvres au-dessus de mes forces, et non pas des mystères au-dessus de mon intelligence; mais que les espèces dont vous êtes couvert se soutiennent indépendamment de leurs substances, dont elles sont une dépendance naturelle! que votre corps adorable reste sans poids, sans figure apparente et sans dimension visible! que tous ses membres soient contenus sous une parcelle consacrée, sans confusion et sans désordre! mais que le même corps, qui est le vôtre, ô mon Dieu! se multiplie sans rien perdre de son unité! qu'il soit produit à l'instant par la vertu d'une parole que l'homme prononce, et qu'il soit produit à tous les moments sur une infinité d'autels, par la vertu de cette unique parole, toujours souveraine et toute-puissante! mais que votre chair, quoique matérielle, existe à la façon des esprits! qu'elle devienne capable, par l'élévation de sa nature, de nourrir, de fortifier des âmes! qu'elle soit vraiment présente, et ne se puisse voir! qu'elle soit palpable, et ne se puisse toucher! qu'elle ait des parties, et ne se divise jamais! qu'elle se mange sans s'altérer et se corrompre! qu'elle soit pleine de vie, et qu'elle demeure dans cette espèce d'inaction si semblable à celle de la mort : mais que vous, qui êtes mon Dieu, soyez soumis sur votre autel aux efforts de votre propre puissance; que vous agissiez sur vous-même, et en quelque sorte contre vous-même; que vous paraissiez ce que vous n'êtes pas, et ne paraissiez rien de ce que vous êtes : voilà, Dieu Sauveur, ce qui, au moment de votre sacrifice, réduit ma faible raison à l'admiration et au silence; mais aussi voilà ce qui doit transporter mon âme et m'inspirer devant vous cette éloquence d'affection et de sentiment, plus puissante sur votre cœur divin que tous les raisonnements et les discours ; voilà ce qui, malgré les murmures de l'orgueil humain qui aspire à tout concevoir, me fait tressaillir ici d'allégresse et de joie, de me trouver pleinement incapable de vous comprendre, parce que tant de mystères qui m'étonnent dans l'accomplissement de votre sacrifice, sont encore moins l'ouvrage de votre puissance que le chef-d'œuvre de vos bontés, et le miracle toujours subsistant de votre amour éternel pour le genre humain.

SACRIFICE DE LA MÉMOIRE.

Cependant, ô mon Dieu! malgré tant de miracles et de prodiges renfermés dans le bienfait immense de votre sacrifice, où est la gratitude, la reconnaissance infinie que j'en dois avoir? où est le souvenir constant et non interrompu que doit en conserver ma mémoire? S'il me reste une âme capable de sentir vos dons et de les connaître, il ne faut, hélas! que ce divin sacrifice, l'abrégé de tous les dons divins, pour occuper dans moi toute l'étendue, toute la capacité de cette mémoire qui doit présenter à mon cœur l'image éternelle de vos bienfaits. D'ailleurs vous me l'avez ordonné, et dans les termes les plus forts, de me rappeler souvent le souvenir de ce sacrifice auguste, de n'oublier jamais qu'il est le gage assuré, le gage suprême de votre amour infini pour l'humanité. Non content de cet ordre exprès émané de vous-même, vous avez voulu que saint Paul nous le répétât formellement encore: Toutes les fois que vous mangerez la chair du Fils de l'homme, dit cet apôtre, et que vous boirez son sang, vous annoncerez sa mort, vous vous souviendrez qu'il a daigné mourir pour vous..... (I *Cor.*, I.) Grand Dieu! pouviez-vous mieux nous commander ce souvenir perpétuel que vous attendez de vos créatures, dans l'état de victime où vous êtes réduit, ce sacrifice entier que vous prétendez qu'elles vous fassent de leur mémoire, de cette faculté de leur âme qui vous répond de leur ingratitude ou de leur reconnaissance? Mais, malgré ce désir ardent qui vous dévore de vivre sans cesse dans la mémoire de vos disciples, de combien de souvenirs au contraire, de souvenirs frivoles et profanes, ma mémoire ingrate n'est-elle pas comme assiégée et habituellement remplie? Oui, Seigneur, on pense à tout dans le monde, on s'occupe de tout, on se souvient de tout, et même des objets les moins dignes d'occuper nos pensées et de nous distraire; et le seul objet que l'on oublie, c'est vous, ô mon Dieu! qui vous souvenez incessamment de nous sur vos autels, com-

Lie vous vous en êtes souvenu de toute éternité : seul vous pouvez faire, et depuis votre ascension triomphante, vous faites en effet les charmes de l'éternité, les délices de tout le ciel, le bonheur même du Père céleste, et vous avez la douleur, au milieu de vos temples, de ne pouvoir occuper quelques moments, dans l'espace du jour, le souvenir de vos disciples. Mais vous me voyez, Seigneur, à ce moment, vous me voyez dans la désolation du profond oubli où j'ai vécu sur la grandeur de cet amour qui vous immole au salut du monde ; vous me voyez résolue à ne vous oublier jamais, à consentir, comme David, que ma mémoire périsse, que tout souvenir s'efface en moi, plutôt que celui de votre personne divine. Eloignez-vous donc, vaines pensées de la terre, et cessez d'étouffer l'unique souvenir qui doit absorber toutes les réflexions dont je suis capable. Cette mémoire dont vous étiez comme en possession, elle n'est plus pour vous désormais ; respectez-la comme le temple et le tabernacle du Seigneur, et parce que son image adorable ne peut être placée parmi tant d'autres que vous me présentez, également indignes de sa présence et de mes hommages. Effacez-vous, disparaissez devant lui, vains souvenirs de la cour et du monde ; je ne veux pas renouveler le sacrilége du Philistin idolâtre, qui plaça l'arche d'alliance et l'idole de Dagon dans le même temple. Anéantissez-vous donc à la présence de mon Dieu, comme l'idole antique fut brisée à la présence de l'arche, et ne respectez pas seulement au reste, vaines pensées de la terre, ne respectez pas seulement ces heures précieuses et fortunées où je viens rendre à la victime de mon salut l'hommage suprême qui lui est dû ; elle mérite à tous les moments d'être l'objet de mes réflexions, et elle le sera, malgré tous les sujets de distraction qui m'environnent ; c'est-à-dire que je ne vivrai, s'il est possible, que pour penser à Jésus-Christ, que pour parler de Jésus-Christ, que pour admirer les bienfaits de Jésus-Christ, que pour méditer les mystères de Jésus-Christ, que pour rapporter mes actions à Jésus-Christ, que pour me déclarer hautement disciple de Jésus-Christ, que pour venir souvent dans ce temple rendre mon hommage à Jésus-Christ, que pour multiplier ces actes d'amour dont ne peut se défendre un cœur tant soit peu reconnaissant pour Jésus-Christ. Sans cela, ô mon Dieu ! sans tous ces devoirs que je promets de remplir, aurais-je commencé seulement de vous aimer, puisqu'au jugement même du monde, si peu délicat dans ses sentiments, le premier caractère de l'amour, comme son premier devoir, c'est de n'oublier jamais l'objet aimé, c'est de penser, de s'intéresser sans cesse à ce que l'on aime ?

SACRIFICE DU CŒUR.

Mais c'est surtout le cœur humain que vous désirez pour victime, Dieu de grâce et d'amour, ce cœur où réside l'homme tout entier, pour ainsi dire ; ce cœur, le principe et le centre des sentiments, des affections et des désirs de l'homme ; c'est là ce que vous demandez surtout aux vrais disciples de votre loi. Non, point de sacrifice, fût-ce celui du monde entier, qui puisse trouver grâce devant vous et vous satisfaire, s'il n'est couronné par le sacrifice du cœur, qui fait essentiellement le prix et la valeur de tout le reste. Or c'est ce cœur humain et trop humain dont vous êtes le Créateur, mais où vous découvrez tant d'imperfections et de défauts, dont je suis l'unique source, que je viens vous immoler sur le même autel où le vôtre est brûlé de toutes les flammes de son amour. Vous l'accepterez, grand Dieu, ce sacrifice d'un cœur si peu digne de vous, il est vrai, par ses sentiments, mais plus digne, par là même, de vous servir de victime ; vous l'accepterez, vous le payerez même au centuple, en me rendant, selon votre promesse, un cœur nouveau, un cœur vraiment digne et capable de vous aimer. Eh ! qu'est-ce en effet à vos yeux, que ce cœur tout humain que je vous sacrifie, comparé à ce cœur nouveau que vous promettez de me rendre ? Vous ne voyez dans moi qu'un cœur faible et fragile, sujet aux vicissitudes de l'humeur, de l'imagination, de l'inconstance humaine, et vous me donnerez un cœur fort, plein de fermeté, de constance, et capable, pour votre gloire, d'opérer les plus grandes choses..... Vous ne voyez dans moi qu'un cœur froid et peu sensible à vos dons, rempli de vains désirs, d'attachements frivoles, de sentiments peu dignes de vos grandeurs, ou qui me distraient de votre amour ; et vous me rendrez, pour m'exprimer avec vous-même, *un cœur de chair* (*Ezech.*, XI), qui se laisse aisément pénétrer à tous les traits de votre grâce ; un cœur uniquement tendre et sensible aux bontés suprêmes et aux faveurs ineffables dont vous me comblez..... Vous ne voyez dans moi qu'un cœur dominé par des penchants trop naturels, toujours agité de quelques légères passions, devenu coupable devant vous, sinon par sa malice, au moins par sa faiblesse, qui n'a pas su recourir à l'appui de votre grâce ; et vous me formerez un cœur pur et sans tache, un cœur pour toujours ennemi du péché, et du péché même le plus léger, qui me paraîtra toujours grand dès qu'il pourra vous offenser et vous déplaire..... Vous ne voyez dans moi qu'un cœur borné jusqu'ici dans ses désirs, et rapetissé, pour ainsi dire, par la petitesse des objets dont il s'est laissé remplir, et vous lui substituerez un cœur vaste et étendu ; un cœur immense, infini dans sa capacité, et qui ne pourra se remplir et se contenter que de vous-même. Quel avantage ne trouverai-je donc pas dans ce sacrifice que je viens vous présenter, Dieu des cœurs encore plus que des esprits ? C'est dans l'espoir de cet échange merveilleux dont votre fidélité me répond que je viens vous offrir ce cœur volage que vous allez fixer enfin, ce cœur trop faible de lui-même

pour se porter vers vous, mais qui par votre grâce désire au moins de vous aimer, s'il ne vous aime pas encore; ce cœur dont vous voulez bien paraître jaloux, dirai-je jusqu'à lui permettre de vous aimer sans cesse; jusqu'à lui commander, sous peine d'anathème, de ne cesser jamais de vous aimer? dirai-je jusqu'à vous faire une gloire et un bonheur de sa conquête, jusqu'à obliger tout le ciel à vous en féliciter? C'en serait déjà trop pour votre grandeur, ô mon Dieu! mais ce n'est pas assez pour votre amour; et cette miséricordieuse jalousie dont vous m'honorez ne s'en tient pas à ces excès de tendresse, puisqu'elle en vient jusqu'à renfermer toutes vos grandeurs sous l'espace d'une hostie; jusqu'à opérer plus de miracles dans ces bornes étroites qui vous renferment que dans toute l'étendue des cieux. Et! pourquoi? Pour vous insinuer dans ce cœur qui vous résiste encore, pour en pénétrer tous les plis et les replis, pour conquérir tout ce qu'il a de sentiments et lui communiquer les vôtres; pour le nourrir enfin de vous-même, et en devenir comme inséparable pour le temps et l'éternité. Après cela, Dieu plus aimable encore que vous n'êtes grand, comment vous refuser le parfait sacrifice de ce cœur que vous pressez si vivement de se rendre, que vous assiégez pour ainsi dire par tant de charmes? Et si vous daignez le changer, le transformer comme je vous le demande, avec toute l'ardeur que vos bontés m'inspirent, pourrait-il désormais vous être infidèle? pourrait-il encore vous dérober cette plénitude de ses sentiments que vous méritez, et que vous méritez seul, par la plénitude de vos dons réunis dans le sacrifice de vos autels?

SACRIFICE DE LA LIBERTÉ.

J'oserai, Seigneur, vous parler encore, et j'achèverai de vous faire le sacrifice entier qui vous est dû. Si je ne suis que néant devant vous, dès que ce néant vous est offert sans restriction et sans partage, vous y découvrez quelque chose de noble et de grand; quelque chose qui relève à vos yeux la vaine grandeur du monde, et qui, dans mon état si différent du vôtre, peut me rendre l'objet de vos complaisances. Daignez donc accepter encore le sacrifice de cette liberté que je sens dans moi, malgré moi-même; de cette liberté qui expose mon salut à tant de périls, et dès lors la plus agréable victime qui se puisse offrir à un Dieu sacrifié pour le salut de sa créature. Vous l'avez dit, Seigneur, par votre prophète (*Isa.*, LVIII), toute œuvre sainte, quelle qu'elle puisse être, cessera de vous plaire; l'holocauste, le sacrifice le plus entier ne sera plus digne de vos regards, dès que la volonté propre en sera le principe. Eh! comment donc ne vous sacrifier pas pleinement cette liberté dont l'abus m'est aussi pernicieux qu'il m'est facile, et que je regarderais de votre part comme un présent funeste, si elle ne m'était nécessaire pour vous servir avec mérite? Comment ne préférer pas éternellement le joug aimable de votre loi sainte, qui fait la vraie liberté de vos enfants, à cette indépendance apparente des enfants du siècle, qui en fait les vrais esclaves du monde et de tous les maîtres mortels qui les dominent? Oui, désormais je renonce à suivre les caprices de cette dangereuse liberté, qui m'est cependant si chère. Jalouse de partager avec mon Dieu cette captivité perpétuelle où son amour le réduit dans l'Eucharistie, je prétends à mon tour devenir pour jamais sa captive, et dans ce dessein, Seigneur, peu contente de remplir fidèlement vos préceptes et ceux de votre Eglise, je ne me réserve pas même le choix des lieux, des circonstances et des temps où doit s'accomplir tout ce qui m'est ordonné pour vous plaire. Un ordre invariable qui servira dans moi comme de chaîne à l'inconstance de l'imagination et à la bizarrerie de l'humeur, réglera pour tout le cours de ma vie le tissu des jours, des heures, des moments consacrés à votre service; et si le rang où vous m'avez placée m'interdit ce bonheur inestimable de suivre à chaque pas, comme dans les cloîtres, une règle céleste et infaillible, qui soit pour moi l'interprète assurée de la volonté divine et la ruine certaine de ma volonté propre, du moins le ministre sage et vertueux que vous m'avez inspiré de choisir pour guide dans la voie du ciel, sera-t-il l'arbitre de tous les œuvres chrétiennes, de tous les projets de perfection dont vous me rendez capable pour vous honorer et vous servir. Ainsi périra jusque dans sa racine ce germe vicieux de la volonté propre, qui peut infecter les plus grandes vertus et les rendre également stériles, et pour mon salut, et pour votre gloire; ainsi parviendrai-je à cet état heureux de pouvoir, sans orgueil, compter mes instants par mes mérites, parce que j'accomplirai sans cesse votre volonté souveraine, dont l'accomplissement seul fait le mérite de toutes les œuvres; cette volonté dont l'exécution rend non-seulement méritoire à vos yeux, mais encore véritablement grand ce qu'il y a de plus petit dans la pratique de votre loi, et de moins respectable aux yeux du monde.

SACRIFICE DE L'AMOUR-PROPRE.

Que reste-t-il encore à vous sacrifier, Dieu réduit à l'état de victime? Mon corps et mes sens, mon esprit, ma mémoire, mon cœur, ma liberté, tout vous est immolé sans retour. Mais que dis-je? Et mon sacrifice peut-il être accompli, tandis que l'amour-propre vit encore au centre de mon âme; qu'il veut y régner en maître, ou plutôt en tyran, et tâche de corrompre sans cesse, quand il ne saurait le détruire, tout le bien que je peux faire? Qu'il périsse donc à ce moment, ô mon Dieu! qu'il soit immolé au pied de votre autel, cet amour de moi-même, que je n'ai que trop épargné jusqu'ici. Pour me faire abjurer ce criminel amour, Dieu trop aimable! il suffirait de penser que vous m'aimez ici plus que vous-même, puis-

que c'est pour moi que vous descendez à ce néant prodigieux où il faut vous réduire pour vous immoler sous les espèces eucharistiques. Que sera-ce donc, Seigneur, si je me forme une juste image de cet amour-propre si hautement réprouvé par les oracles de votre Evangile; si je me représente ce funeste amour comme l'ennemi de toutes les lois, de toutes les vertus, de toutes les œuvres saintes que vous m'inspirez; comme le principe de toutes les erreurs, de tous les crimes, de tous les scandales de l'univers; comme la source de la réprobation de tant de célestes esprits, et de la perte éternelle de tant d'âmes humaines rachetées au prix de votre sang divin? C'est en effet ce fatal amour de soi-même, c'est ce tyran également homicide des anges et des hommes, qui a fait des objets de haine et d'horreur de tant de millions d'esprits, si heureux et si parfaits au moment de leur création. C'est ce tyran qui, dans la personne du premier père de tous les hommes, les a dépouillés de tous les dons du ciel dont ils étaient comblés, les a couverts de confusion et d'opprobres jusqu'à la fin des temps, et qui fait chaque jour couler sur eux ce déluge de maux qui inonde la terre. C'est encore ce tyran de l'univers entier qui, sous cent formes différentes, et sous cent noms divers, porte le ravage dans les âmes les plus innocentes et les plus saintes, fait périr par la subtilité de son poison tant de vertus publiques ou secrètes dont elles s'étaient parées avec mille soins devant leur céleste Époux; et qui, renaissant pour ainsi dire de sa propre cendre, se nourrit et se fortifie de tous les efforts que l'on paraît faire et que l'on fait même pour le détruire. C'est enfin cet amour imposteur qui, traînant à sa suite la vanité, la présomption, l'orgueil, l'amour des honneurs et des plaisirs, nous rend sans cesse idolâtres de nous-mêmes, adorateurs de nos vices ainsi que de nos vertus, et rétablit ainsi dans nos cœurs une espèce d'idolâtrie non moins contraire à votre loi, que cette idolâtrie grossière du paganisme dont vous avez abattu l'empire. Qu'il soit donc confondu, qu'il périsse pour jamais, victime du Sauveur, du Rédempteur du monde, ce monstre ennemi de toutes les vertus du genre humain, ce perfide amour, l'indigne rival de la Divinité dans le cœur des hommes. Qu'il cesse enfin de régner, d'étendre sur nous son empire, et que mon cœur, qui ne lui a que trop souvent peut-être servi de trône et d'autel profane où je m'adorais moi-même en l'adorant, devienne ici l'autel sacré où il soit immolé par les traits de votre amour, et serve comme de trophée à votre gloire, dans l'humiliation prodigieuse de votre sacrifice.

SACRIFICE DU MONDE.

Après tant de sacrifices faits au Dieu caché que j'adore, je ne crains plus que toi dans la voie du ciel, monde trompeur et perfide, monde aussi frivole, en effet, que tu parais grand; et tu restes seul de tant d'ennemis que la religion m'ordonne de combattre et d'immoler à la gloire de Jésus-Christ, ton vainqueur et ton Dieu. Jusqu'ici je ne t'ai que trop aimé, peut-être ne t'aimé-je que trop encore, monde antichrétien, frappé de tant d'anathèmes, monde toujours d'accord avec l'amour-propre, pour me séduire et pour me perdre. Mais tu ne seras pas épargné dans la consommation de mon sacrifice, et tu vas tomber enfin avec ce funeste amour de moi-même que tu nourris sans cesse, tu vas tomber aux pieds du souverain Maître dont tu voudrais usurper l'empire sur mes sentiments et mes idées. Non, n'espère jamais de partager dans mon âme des adorations et des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul. C'en est fait, Dieu Sauveur, il est désormais à mes yeux comme s'il n'était pas; du moins ne régnera-t-il jamais dans mon cœur, ce monde réprouvé que j'ai peut-être eu la faiblesse d'écouter et de suivre. Votre parole féconde, à la naissance des siècles, fit sortir du néant ce monde matériel qui frappe mes yeux, et votre sacrifice, non moins efficace à ce moment, anéantit pour moi ce monde ennemi de la vertu, que je peux bien appeler l'Antechrist de tous les pays et de tous les siècles. Sous quelque jour que je le considère, ô mon Dieu! ce monde réprouvé par vous-même, je n'y saurais voir qu'un objet de haine et de mépris pour tous les vrais disciples de votre loi; mais ce qui me le fait plus détester encore à ce moment, c'est l'ingratitude énorme dont il ose payer ce grand sacrifice dont vous êtes la victime et dont il est l'objet. Car c'est pour ce monde malheureux et trop indigne de votre amour, que vous résidez, que vous vous offrez perpétuellement à la justice divine sur vos autels. Mais que fait-il cependant, ce monde ingrat jusqu'à l'excès, dont vous daignez perpétuellement expier les crimes? Il ne cesse, hélas! de vous déclarer une guerre ouverte, de vous attaquer par les traits les plus sensibles; il vous blasphème, il vous méprise. Il vous outrage, il vous déshonore. Il vous blasphème dans vos mystères, il vous méprise dans vos maximes, il vous outrage dans vos élus; et ce qui met le comble à son indignité, il vous déshonore dans votre sacrifice multiplié dans tous les temples catholiques pour le sauver, s'il est possible, malgré lui-même: comme si ce monde impie, quand vous renouvelez pour lui le sacrifice de votre croix, avait entrepris de renouveler aussi tous les outrages dont fut accompagné ce grand sacrifice sur le Calvaire. Voilà surtout, ô mon Dieu! ce qui rend et ce qui rendra toujours le monde plus détestable à mes yeux. Loin donc, loin de moi désormais, ses fêtes, ses plaisirs, ses amusements, ses spectacles; loin de moi ses maximes, ses préjugés, ses illusions, ses erreurs; loin de moi toutes ces vanités dont il éblouit les yeux vulgaires, toutes ces craintes pusillanimes dont il étonne les âmes faibles et communes, toutes ces petitesses palliées qu'il honore du nom de

grandeurs, toutes ces flatteries indignes dont il encense les fortunes, sans discernement de mérites; loin de moi ces riens magnifiques qu'il préfère aux plus grandes choses, ces misères brillantes qu'il appelle des félicités, ces vices colorés qu'il met au rang des vertus; loin de moi ces fiertés, ces hauteurs ces dédains superbes dont il fait l'apanage et l'honneur des grands; loin toutes les perfidies, les trahisons, les haines couvertes et déguisées, qu'il érige en traits sublimes de politique et de sagesse. Dès que Jésus-Christ est mon Dieu, dès qu'il est ma victime, qu'il est ma règle, le monde entier, le plus grand monde, le monde de la cour, et de la cour la plus brillante et la plus auguste de l'univers; ce monde qui éblouit, qui enchante, qui séduit tant de mortels, ne sera plus pour moi que ce qu'il est en effet sous de si beaux dehors; il ne sera plus à mes yeux que le néant dont il est sorti. C'est trop peu dire, ô mon Dieu! et ce n'est pas le déprimer assez ce monde coupable, que je vous sacrifie sans peine. Dès qu'il est et qu'il doit toujours être l'ennemi déclaré de votre personne divine, je le vois dès lors infiniment au-dessous du néant; je le vois aussi abominable que cet amas de péchés et de crimes dont vous le voyez couvert, et qui, depuis plus de dix-sept siècles, en font l'objet décidé de tous vos anathèmes.

SACRIFICE DE LA VIE.

Est-ce assez, grand Dieu! pour répondre à tout l'amour de votre sacrifice? Ne découvrez-vous point quelque rapine encore dans l'holocauste parfait que j'ai prétendu vous offrir; et faut-il, pour le consommer, que je vous sacrifie le seul des dons qui me reste à vous présenter; ce don de la vie, dont vous êtes le premier auteur, et que vous daignez me conserver sans cesse par un acte continu de votre toute-puissance? Oui, souverain arbitre de mes jours, je vous la rends, autant qu'il est en moi, cette vie mortelle, que vous ne m'avez donnée que pour la reprendre; je vous la remets pour en disposer selon l'ordre de vos décrets éternels. Malgré l'attachement légitime que j'y peux avoir, je sens que mon cœur s'en détache pour voler vers vous; que je suis prête à la quitter, pour jouir plus promptement de votre présence visible et des douceurs infinies dont elle est la source. Ce n'est pas, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez fait un sort assez heureux sur la terre pour m'attacher à la vie par des liens aimables et difficiles à rompre. Issue de la plus noble et de la plus auguste maison du monde chrétien, je vois chaque jour rejaillir sur moi tout l'éclat qui l'accompagne, et toute la gloire qui la distingue; mais quelque heureuse que soit ici-bas la destinée dont je jouis par un bienfait marqué de votre providence, je ne peux vous y voir, Seigneur, que des yeux de la foi; tout présent que vous êtes sur vos autels, je ne peux vous y contempler face à face et à découvert, parce qu'un nuage impénétrable vous dérobe sans cesse à l'avidité de mes regards D'ailleurs, je ne sais que trop le risque infini que je cours, pendant la vie, de vous offenser et de vous déplaire; je ne sais que trop le danger continuel où je suis de m'exclure moi-même, par un moment de péché, de la vue béatifique de mon Sauveur et de mon Dieu. Quels que soient donc pour moi le bonheur et l'éclat de cette vie qui m'attache au monde par des liens si honorables et si chers, je n'y tiens plus, Seigneur, que par vos ordres; je ne veux la conserver que pour vous obéir. Dès qu'elle est un obstacle à vous posséder, dès qu'elle m'expose à vous déplaire, je ne saurais la considérer que comme une barrière incommode qui sépare mon âme de l'objet de son amour, comme une barrière placée trop longtemps entre mon cœur et mon Dieu. Oui, vainement s'offrirait-elle à moi, cette vie humaine, parée, s'il est possible, de nouveaux charmes, et accompagnée de nouveaux honneurs; tout ce qui se présentera de beau, de brillant, de magnifique à mes yeux, ne servira plus qu'à m'élever vers cette beauté divine et immortelle qui est vous-même; toute la pompe de la cour qui entoure le plus grand des rois, ne fera que me rappeler la magnificence, plus grande encore, de la cour céleste qui vous environne; je me dirai à moi-même, comme Augustin frappé de la gloire des empereurs de son temps : Quel doit donc être l'éclat du ciel, si tel est l'éclat de la terre? Quel doit être le bonheur dont Dieu comble ses élus, si telle est la fortune qu'un roi du monde fait à ses favoris? *Si hæc tanta, quantus ipse?* C'est ainsi, Seigneur, qu'au milieu des délices et des honneurs du siècle, je saurai mourir à moi-même avant que de mourir en effet; que je me soutiendrai dans ce détachement habituel de la vie, dont le désir de vous posséder est le principe, et dont l'effet sera de me tenir prête à vous répondre, quel que soit le moment qui m'appelle au tribunal de votre justice.

SACRIFICE DES CONSOLATIONS DIVINES

Je m'étais trompée, ô mon Dieu, lorsque j'avais pensé n'avoir point de plus grand sacrifice à vous offrir que celui de ma vie; et la seule idée de ce que vous avez à souffrir de la part du monde chrétien dans l'état de victime où je vous adore, le souvenir seul de tant d'irrévérences, de profanations commises dans vos temples, de tant d'outrages faits à votre personne, et dont je ne suis peut-être, hélas! que trop complice; ce souvenir amer et désolant vient m'inspirer, ou plutôt m'arracher, malgré tous les murmures de mon cœur, un sacrifice infiniment supérieur à tout le reste..... Je frémis d'y penser, Seigneur, et sans vos plus grands secours, je me croirais trop faible pour l'accomplir; c'est l'effrayant sacrifice de toutes les consolations attachées à la pratique de votre sainte loi; de ces consolations qui, à certains moments, m'ont rendu votre joug

si aimable et si doux, et m'ont fait voler sur les ailes de votre grâce, dans la voie de vos commandements et de vos conseils. Vous le savez, Dieu consolateur, et j'ose vous en appeler à témoin, que mille vies me coûteraient moins à vous immoler, que la possession ou même l'espérance d'un pareil bonheur; mais le motif qui m'anime est trop puissant pour que je balance à vous sacrifier le bonheur même dont vous êtes uniquement la source; rien ne convient plus à la créature qu'une piété dépourvue de douceurs, qu'une vie de deuil et de tristesse, quand elle voit son Créateur insulté, outragé, déshonoré de toutes parts par ses disciples. J'y consens donc, ô mon Dieu! je ne dirai pas sans regret (eh! comment ne regretter pas l'unique félicité de mon âme?), mais enfin j'y consens en réparation de ce que vous avez à souffrir dans l'état de victime où vous méritez plus d'hommages de la part du monde; je consens à me voir privée de ces précieuses délices dont vous faites part dès cette vie à vos disciples fidèles; je désire que vous ne versiez plus dans mon âme ce sentiment de douceur qui fait oublier en un moment toutes les félicités humaines, ce sentiment qui faisait dire à un saint roi: *qu'un jour passé dans votre maison valait mieux que mille ans dans les palais des pécheurs* (*Psal.* LXXXIII); ce sentiment qui paraissait à l'Apôtre des nations, non-seulement au-dessus de toute parole, mais *au-dessus de tout sentiment humain.* (*Philip.*, IV.) Oui, Dieu déshonoré, Dieu outragé, et peut-être par moi-même, je veux, pour l'expiation de tant d'outrages faits à votre personne, que le plaisir divin de vous servir ne soit plus sensible pour moi, et que la privation de ces goûts délicieux attachés à votre loi sainte, fasse désormais le partage et le sort de votre humble servante: sacrifice le plus terrible, Seigneur, pour une âme qui a goûté dès l'enfance les douceurs de votre empire. Mais si, par un tel sacrifice, je peux consoler mon Dieu de tant de souffrances qu'il éprouve, et le dédommager de tant d'opprobres qu'il essuie sur ses autels; quoique moins heureuse alors à son service, je n'en serai pas moins contente de ma destinée; ou plutôt, Seigneur, soutenue dans mon sacrifice par ce grand intérêt, qui est la réparation de votre gloire, je serai plus heureuse dans la privation de vos douceurs, que par l'avant-goût qu'elles me donneraient des délices du ciel; parce que je trouverai dans la gloire de ma destinée de quoi m'élever au-dessus du bonheur plus qu'humain que je vous sacrifie. Eh! quel sort en effet plus glorieux pour une créature, que de contribuer, au prix de ce qu'elle a de plus cher, à vous rendre la gloire qui vous est ravie? Quel honneur plus digne de l'ambition d'une âme chrétienne, que de mériter, par le plus beau de tous les martyres, qui est celui du cœur, de servir de victime à la gloire de son Sauveur et de son Dieu?

SACRIFICE UNIVERSEL ÉTERNISÉ PAR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Pour soutenir mon courage dans l'esprit de sacrifice, dans les nobles sentiments dont vous me rendez capable, j'ai besoin de votre amour, Seigneur, et d'un amour plus généreux et plus fort, plus sensible et plus tendre que celui que j'éprouvai jamais pour votre personne divine; et c'est ce don plein de force, pour renverser tout ce qui peut s'opposer de ma part à vos victoires, ce don admirable pour adoucir tout, pour ennoblir tout, pour sanctifier tout; c'est ce don le plus précieux de tous les dons, que je vous demande, et que j'ose espérer d'un Dieu qui ne s'est fait homme et victime de l'homme, que pour s'en faire aimer. Vous m'exaucez, Dieu Sauveur, et il me semble qu'à ce moment je me sens pénétrée, enflammée de ce feu divin descendu avec vous-même du haut des cieux, pour brûler tous les cœurs encore citoyens de la terre. Non, jusqu'à ce jour, il est vrai, vous n'avez point eu mon amour; mais vous serez aimé désormais, trop aimable Jésus, et mon cœur confus de ses froideurs vous rendra bientôt tout cet amour dont il a osé jusqu'ici vous dérober l'hommage; il s'efforcera ce malheureux cœur de vous aimer dans un moment, pour tant d'années d'insensibilité et d'indifférence; il s'efforcera de vous aimer assez pour vous venger, non-seulement de lui-même, mais encore du reste de l'univers dont vous n'êtes point aimé; c'est-à-dire, assez pour tant d'infidèles qui ne vous connaissent pas, assez pour tant d'impies qui vous blasphèment, assez pour tant d'hérétiques qui vous outragent, assez pour tant de catholiques qui vous déshonorent, assez pour tant de mauvais chrétiens qui n'ont que l'apparence du christianisme; et si mes sentiments ne suffisent pas à tant d'amour qui vous est dû, je me joindrai pour aimer, à tous les saints de la terre, à tous les bienheureux du ciel, surtout à cette Vierge-Mère qui vous aima comme son Fils, comme son Dieu, qui seule aima plus que toutes les créatures ensemble; j'oserai me joindre à vous-même, Seigneur, pour vous aimer autant que vous devez être aimé; et j'emprunterai de votre cœur divin ce feu sacré dont doit brûler le nôtre.

Vous serez aimé, trop aimable Jésus, et quelles que soient la faiblesse et la fragilité de mon cœur, rien ne pourra m'arracher le don inestimable de votre amour; ni la séduction du monde, parce qu'il suffit de vous aimer, pour haïr et détester le monde; ni les artifices de l'amour-propre, parce qu'il suffit de vous aimer pour me haïr moi-même; ni les efforts redoublés de l'enfer, parce qu'il suffit de vous aimer pour se jouer de tout l'enfer et pour le mettre en fuite. Pour vous aimer ainsi, Seigneur, j'aurai des combats à livrer, des obstacles à vaincre; mais si un grain de foi, selon votre parole, peut transporter les montagnes, un grain d'amour pour

votre personne divine les aplanira devant moi et les fera disparaître.

Vous serez aimé, trop aimable Jésus, et sous l'empire de votre amour je ne craindrai plus cette foule de passions qui agitent le cœur humain et y font naître tant d'orages; votre nom seul commande aux flots de la mer, et ils s'apaisent; votre amour commandera dans mon cœur aux moindres passions qui pourraient me troubler encore, et elles se tiendront dans le calme et dans le silence. Non, Seigneur, plus d'autre passion dans moi désormais que celle de vous aimer. Que ne suis-je donc tout âme, tout cœur, tout sentiment, pour ne vivre que de votre amour! Que n'ai-je autant de cœurs pour aimer que vous avez de perfections aimables! Mais si je n'ai qu'un cœur à vous offrir, du moins, ô mon Dieu! sera-t-il à vous tout entier. Ma seule estime sera pour ceux qui vous aiment; ma seule crainte sera de ne vous aimer pas; mon seul regret, de ne vous avoir pas aimé; mon seul désir, de vous aimer de plus en plus; mon seul intérêt, de contribuer à vous faire aimer; ma seule peine, de ne pouvoir vous aimer assez sur la terre; et ma seule espérance, de vous aimer pour jamais et parfaitement dans votre royaume. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE P. PAPILLON DU RIVET.

Le P. Nicolas-Gabriel Papillon Du Rivet, de la Compagnie de Jésus, naquit à Paris le 19 janvier 1717, et mourut à Tournay en 1782, après une existence laborieuse qu'une santé délabrée rendait plus pénible encore; pendant trente ans, il ne vécut que d'un peu de lait et de pain blanc. On a de lui : *Discours latin sur la paix conclue en* 1748. — *Mundus physicus, effigies mundi moralis, carmen;* 1742, in-12. Dans cet ouvrage, il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. — *Templum assentationis;* 1742, in-12. — *Ode latine sur le rétablissement de la santé du roi*, traduite en vers français; 1744, in 12. — Le *Retour du roi*, discours traduit du latin du P. Baudory; 1745, in-4°. — *Vers latins sur la convalescence de M. le duc de Chartres.* — *Vers latins sur la mort du P. Porée.* — Traduction de l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, et du *Discours sur la prééminence des Français en littérature*, du P. de La Sante. — Poésies françaises: *Epitaphe de Voltaire*, *Epître au comte de Falckenstein.* Il est aussi auteur de quelques comédies jouées au collége Louis le Grand, de 1745 à 1748; elles n'ont pas été imprimées. A sa mort, il avait confié au P. Véron des manuscrits composés de pièces fugitives et des comédies dont nous venons de parler; mais le P. Véron étant mort en 1792, l'impression n'a pu avoir lieu, et l'on ignore le sort de ces manuscrits. Ses *Sermons* ont été imprimés à Tournay et à Paris, en 1769, en 4 vol. in-8°; 1768; ils avaient été prêchés en 1760 et 1761. Ce n'est qu'après s'être longtemps exercé par état et par devoir dans les différentes parties de la littérature profane, que le P. Papillon Du Rivet s'est renfermé totalement dans l'étude de l'éloquence chrétienne. Une santé très-délicate, une mémoire ombrageuse, une composition lente et pénible semblaient lui devoir interdire une carrière aussi fatigante que l'est celle de la prédication : il s'y engagea par goût, sans égard à tous les obstacles. Son éloquence ne manque ni de douceur, ni de fécondité; le style de ses Sermons est correct, mais il manque de chaleur et d'animation. Aussi avons-nous dû nous borner à donner les plus remarquables, ceux surtout d'un intérêt toujours saisissant et dont l'application peut encore être faite utilement de nos jours.

ŒUVRES CHOISIES

DU

P. PAPILLON DU RIVET.

SERMON Ier.

Pour le second dimanche de l'Avent.

SUR LES SOUFFRANCES DES PÉCHEURS.

Joannes... in vinculis. (*Matth.*, XI, 2.)

Jean... dans les fers

Les souffrances ne sont pas seulement le partage des justes, le partage des Elies et des Jean-Baptistes; elles sont encore celui des pécheurs, celui des Achabs et des Hérodes; elles sont l'apanage universel de l'humanité. Ouvrons les yeux : Qu'est-ce que la terre? une vallée de larmes et de soupirs, un séjour de contrainte et d'esclavage, un champ de bataille couvert de malheureux percés de blessures ou expirants sous les coups mortels de la douleur. Les uns y gémissent sous le poids de l'indigence; les autres, sous celui du travail. L'abaissement est le supplice de ceux-ci, l'infirmité le tourment de ceux-là; contradictions étrangères et domestiques, espérances confondues, fortunes renversées, rivaux jaloux, amis infidèles, familles désunies, parents insensibles, haines violentes, ingratitudes monstrueuses, vengeances cruelles, partout un peuple d'ennemis armés les uns contre les autres, ou des cœurs ennemis d'eux-mêmes : voilà l'ébauche de nos misères; les fastes des temps qui consacrent les actions des hommes, n'éternisent que leurs travaux et leurs disgrâces; l'histoire perdrait beaucoup de ses héros et de ses événements illustres, s'il n'y avait eu partout de célèbres malheureux.

Mais ce n'est point à la destinée du juste souffrant qu'il faut donner des larmes; c'est à celle du pécheur qui prospère. Au jugement de la religion, l'un a de quoi se consoler, de quoi s'applaudir même dans ses souffrances; l'autre au contraire a de quoi craindre, de quoi presque se désespérer dans sa fortune. Les orages qui agitent la vie du premier sont des orages qui le conduisent au port; le calme où vit le second est un calme funeste qui finit par le naufrage. Quand Dieu frappe le pécheur, ce n'est point alors qu'il est terrible; c'est quand il l'épargne : ses coups annoncent un père dont la voix rappelle un fils qui s'égare; son silence est comme le piége d'un ennemi qui veut assurer sa vengeance.

Mais tel est notre attachement pour les prospérités de la terre, que nous ne saurions ni les perdre, ni même les voir empoisonnées par l'affliction sans nous croire malheureux. Plus nous sommes pécheurs, plus l'infortune nous aigrit. Notre aveugle sensibilité se soulève contre une Providence d'autant plus aimable dans ses rigueurs, qu'elles nous sont devenues nécessaires. Ce qui devrait être un motif de reconnaissance à l'égard de Dieu, devient une matière de plaintes contre lui; et au lieu de profiter chrétiennement de ce que sa main nous enlève, nous ne savons que regretter ce que nous ne sommes plus, et, d'un état capable de nous sanctifier, nous en faire un obstacle à notre sanctification même.

Or que le pécheur affligé se désabuse aujourd'hui, qu'il apprenne à connaître le prix de ses souffrances, et que non seulement il estime son état, mais qu'au lieu de s'en plaindre il en profite. Qu'il estime son état, pourquoi? parce que le plus grand bien qui puisse arriver au pécheur dans le désordre du péché, c'est l'épreuve des souffrances. Qu'il profite de son état, pourquoi? parce que le plus grand mal qui puisse arriver au pécheur souffrant, c'est de ne pas profiter, ou d'abuser de ses souffrances : deux vérités qui vont faire tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peuples, disait la pieuse Judith aux juifs de Béthulie, à quelque extrémité que nous réduise le superbe ennemi que nous voyons à nos portes, et malgré la désolation qui règne dans l'enceinte de nos murailles, gardons-nous d'accuser le Seigneur et de chercher dans d'injustes murmures un soulagement à nos peines. Le fier Assyrien qui nous presse est un fléau dont Dieu se sert, non pour nous perdre, mais pour nous sauver. Nos maux sont autant de leçons, nos alarmes autant d'oracles salutaires. Mille fois rebelles, nous sommes des esclaves que Dieu corrige, non des victimes qu'il s'immole : *Flagella Domini quibus quasi servi corripimur, ad emendationem et non ad perditionem nostram evenisse credamus.* (*Judith*, VIII, 27.)

Pécheurs qui souffrez, la religion vous adresse les mêmes paroles. Dans ces fâcheux événements dont la seule pensée vous ac-

cable, vous n'apercevez que des sujets de larmes et de désespoir. Ah! détrompez-vous; ce sont des faveurs, ce sont les témoignages les plus sensibles que Dieu puisse vous donner de son amour; c'est la dernière ressource que cet amour puisse employer avec succès pour triompher d'un ingrat qui le dédaigne, pour ramener un infidèle qui le trahit. Car que sont ces souffrances dans les vues de Dieu qui en est l'auteur? c'est un moyen de salut qui doit opérer votre conversion, un moyen secondement, qui a toute la force nécessaire pour opérer cette conversion.

Aveugles que vous êtes, vous ne pensiez qu'aux intérêts du temps; Dieu vous rappelle aux intérêts de l'éternité : l'abîme était ouvert sous vos pas, vous y couriez le bandeau sur les yeux; une main secourable vous arrête; elle prévient le péril d'une chute sans remède : plaignez-vous, si vous l'osez, du bras qui vous retient, ou plutôt reconnaissez qu'en vous affligeant, Dieu n'a d'autre dessein que celui de vous sauver; et renversés, comme saint Paul, par une voix céleste, ne disputez plus à la grâce une conquête qu'elle sollicite.

Car, mes chers auditeurs, faisons-nous une bonne fois une idée juste du Dieu que nous servons. Il hait le péché, sans doute; et comment ne le haïrait-il pas, étant la sainteté par nature et par essence? Mais cette haine qu'il porte au péché ne s'étend pas jusque sur le pécheur. Il voit en nous des titres chéris qui balancent l'odieuse qualité de coupables que nous portons à ses yeux. Ouvrage de ses mains, il ne cherche point à nous détruire; au contraire, il se fait un intérêt personnel de nous conserver. Quoique nous oubliions que nous sommes ses enfants, il n'oublie pas qu'il est notre Père. Aussi n'éclate-t-il pas d'abord contre le criminel; il dissimule l'injuste préférence dont on lui fait essuyer l'affront : il invite au retour par des remords secrets; il presse de se rendre; il attend qu'on s'y détermine; il ne se rebute pas des refus. Inutiles ménagements! La voix des plaintes est trop faible pour se faire entendre au fond d'un cœur où retentissent sans cesse les cris tumultueux de la passion. Que fera le Seigneur? chaque instant de patience accroît l'audace du rebelle; chaque jour il s'égare de plus en plus; encore quelques moments, et il va combler la mesure de ses crimes.

Mais non; vous ne le permettrez pas, ô mon Dieu! Vous savez que la rigueur peut arracher d'un fils indocile ce que la douceur n'en peut obtenir, et vous avez recours à ce moyen victorieux. A votre ordre les nuages se rassemblent de toutes parts; les vents amènent la tempête, la mer soulève ses flots et menace le vaisseau qui porte le coupable Jonas, et où seul dans la consternation commune il se livre à un profond sommeil. Sans doute sa perte est résolue; il touche à son dernier moment, et le sein des flots va lui servir de tombeau. Non, chrétiens, le Seigneur n'a que des pensées de miséricorde; il ne songe point à faire périr Jonas, il ne veut que le soumettre; et s'il éclate pour un moment contre la désobéissance, ce n'est que pour en inspirer le repentir. Qu'est-ce donc que ces revers inattendus, ces espérances trompées, ces pertes désolantes qui jettent l'amertume dans l'âme du pécheur? A ne consulter que les cris de la nature, ce sont de véritables maux; ce sont des désastres auxquels on ne saurait donner trop de soupirs. A les considérer dans les vues de Dieu, ce sont des instruments de salut que la Providence ne met en œuvre que pour vaincre des cœurs opiniâtres et déterminés à périr : ce sont d'heureux événements amenés par la miséricorde qui se plaît à pardonner, non par la justice qui s'arme du glaive pour punir.

Eh! quelle autre raison Dieu pourrait-il avoir de nous traiter sévèrement? Est-ce donc un maître cruel et jaloux de régner par la terreur? met-il sa gloire à nous humilier, sa puissance à nous abattre, son bonheur à troubler le nôtre? trouve-t-il quelque plaisir à voir des malheureux en proie à la douleur et percés de mille blessures, semblable à ces souverains de l'ancienne Rome qui, sur une arène arrosée de sang, allaient chercher un amusement homicide, et remplissaient ainsi leur loisir par des spectacles d'horreur? Ah! rendons-lui plus de justice. S'il nous arrête dans le cours d'une prospérité flatteuse, c'est qu'il voit que cette prospérité nous corrompt; s'il retire les appuis sur lesquels se reposait notre faiblesse, c'est qu'il veut nous apprendre à ne compter que sur le sien; s'il nous enlève ses dons, c'est parce que notre ingratitude en abuse contre lui, parce que ce sont entre nos mains des armes funestes que nous tournons contre nous-mêmes.

Mais quelque sensibles que soient, par rapport à nous, ces adorables dispositions de la Providence, elles nous échappent dans nos disgrâces : et quoique la religion nous crie de toutes parts que ces jours de deuil et d'amertume que nous voudrions retrancher de notre vie, sont des jours de grâce et de salut, nous nous obstinons à nous croire malheureux. Malheureux chrétiens! ah! que la douleur nous rend injustes! ce n'est point dans le temps de l'adversité que notre sort est à plaindre; alors Dieu nous donne les preuves les moins suspectes d'une prédilection particulière : il ne nous laisse plus ignorer la crainte qu'il a que nous n'échappions aux empressements de son amour. Quand donc sommes-nous véritablement malheureux? c'est quand il n'oppose aucun obstacle au succès de nos désirs corrompus; quand il souffre en silence le triomphe de nos passions; quand il permet que l'éclat d'une grande fortune soit le fruit d'une injustice éclatante; que nos titres, nos dignités se multiplient à mesure que nous devenons plus coupables; quand il nous livre à la séduction presque inséparable d'une félicité que rien ne traverse et n'empoisonne. Car qu'y a-t-il de

plus funeste pour le salut qu'un état où tout aide à l'aveuglement de l'esprit, où rien n'alarme la sécurité du cœur, où le remords est étouffé par l'ivresse, le crime presque justifié par le succès?

Aussi Dieu, par son prophète, menace-t-il le pécheur de ne se venger qu'en lui épargnant des rigueurs paternelles, capables de le corriger et de l'instruire. Non, dit-il, mon indignation ne vous poursuivra plus dans vos voies criminelles : *Requiescet indignatio mea in te.* (*Ezech.*, XVI, 49.) Jusqu'à présent j'avais paru jaloux de vos hommages ; c'en est fait, vous ne vous apercevrez plus de ma jalousie : *Auferetur zelus meus a te.* (*Ibid.*) Sans recourir à d'inutiles éclats, je favoriserai par une apparente indulgence un repos qui vous perd : *quiescam.* Et je vous ménagerai dans les temps de ma miséricorde, pour n'être pas obligé de vous faire grâce dans ceux de ma justice : *Nec irascar amplius.* (*Ibid.*)

Affreux ménagement, s'écrie là-dessus saint Bernard, effrayante menace que je ne saurais entendre sans frisonner : *Solo auditu contremisco.* Car enfin, dit ce Père, si Dieu nous assure qu'il se sert de la tribulation pour corriger ceux qu'il aime, sa haine est donc votre partage, pécheur infortuné qu'il n'afflige pas. Il n'est donc jamais plus votre ennemi que quand il paraît moins irrité contre vous ; il n'use donc à présent de compassion à votre égard que pour vous faire un jour tomber plus sûrement sous ses coups. Ah! si cela est, poursuit le même saint docteur, je ne veux point, ô mon Dieu ! d'une compassion si cruelle : *Misericordiam hanc ego nolo.* Elle est plus redoutable que la plus violente colère : *Super omnem iram miseratio ista.* Eclatez plutôt, Seigneur, éclatez contre moi : *Volo irascaris mihi.* Mais que votre indignation soit celle qui ramène un aveugle égaré, et non pas celle qui ne sert qu'à l'égarer davantage : *Sed illa ira qua corrigis devium, non qua extrudis de via.*

Quel est donc, encore une fois, quel est le pécheur dont la destinée mérite qu'on le plaigne? ce n'est pas celui qui souffre, c'est celui qui n'a rien à souffrir. Pourquoi? parce que le silence que Dieu garde sur les désordres de celui-ci est un silence de colère, une marque visible qu'il remet le châtiment du criminel au jour formidable de sa fureur; que dans l'intervalle il ne veut point être désarmé par le repentir qu'enfante l'affliction; qu'il veut être en droit de donner un libre cours à sa justice, et se mettre dans la nécessité d'être sourd à toutes les sollicitations de sa miséricorde : par conséquent ce qui doit nous alarmer et nous glacer d'effroi, ce n'est pas que Dieu nous afflige dans l'état du péché ; c'est qu'il ne nous afflige pas ; c'est qu'il laisse reposer son tonnerre, dont le bruit pourrait nous réveiller; c'est qu'il paraisse aussi tranquille sur notre sort que nous le paraissons nous-mêmes ; c'est que par une impunité passagère il nous entretienne dans la funeste espérance d'une impunité durable ; en un mot, c'est qu'il ne nous aime pas assez pour accorder à nos besoins, je ne dis plus seulement une faveur qui, dans les vues de sa providence, doit opérer notre conversion, je dis une faveur qui, par elle-même, a toute la force nécessaire pour opérer cette conversion.

Et tel est en effet le second caractère des souffrances, que, quelque asservi que soit un cœur, elles ont de quoi rompre ses fers ; quelque en proie qu'il soit à la tyrannie du monde et des passions, de quoi le dégager et l'affranchir. Comment cela? c'est qu'elles opposent au péché trois remèdes presque infaillibles. Je m'explique.

Quelles sont les sources ordinaires du péché? c'est, premièrement, l'oubli des vérités saintes ; en second lieu, l'estime excessive dont on est rempli pour les objets sensibles ; enfin l'impression violente que fait sur l'âme la persévérance de ces mêmes objets. Or, les souffrances réveillent dans l'âme les idées et les principes de la religion ; elles éclairent le pécheur sur le néant des objets qu'il poursuit ; elles l'arrachent à ces mêmes objets qui l'enchantent ; de sorte qu'elles triomphent tout à la fois de son esprit et de son cœur : de son esprit par les lumières qu'elles y portent, de son cœur par les sentiments qu'elles y font naître.

Première source du péché. L'oubli des vérités saintes et les souffrances en réveillent le souvenir. Elles retracent celui d'un Dieu, maître absolu des événements et des destinées humaines, qui dispense à son gré les biens et les maux, les humiliations et les honneurs, les richesses et l'indigence ; qui se joue de nos projets, déconcerte nos mesures, confond notre espoir, se sert de nous contre nous-mêmes. Jusqu'alors on avait détourné les yeux pour ne pas voir ce Maître souverain qui impose des devoirs, demande des hommages, exige des sacrifices : la crainte d'être troublé dans des désordres chéris, en avait fait bannir la pensée trop importune : l'adversité qui survient fait lever les yeux vers le ciel ; on commence à reconnaître une autorité suprême dont on dépend, une main puissante sous laquelle on est comme l'argile est sous celle de l'ouvrier, et l'on s'écrie avec ce roi de Babylone, chassé de son palais et réduit à la condition des animaux sauvages : que les habitants de la terre sont tous devant Dieu comme s'ils n'étaient pas, et qu'il force les têtes les plus superbes à s'abaisser devant lui : *Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt... nec est qui resistat manui ejus.* (*Dan.*, IV, 32.)

Jusqu'alors occupé du présent, on n'avait osé fixer un seul regard sur l'avenir ; peut-être même en avait-on combattu la vérité, pour s'affermir dans un système de licence, qu'elle combattait. L'adversité fait renaître les terreurs de la religion : l'esprit pénètre au delà des bornes du temps ; il se transporte jusque dans le sein de l'Eternité ; il y découvre un Juge redoutable qui prononce des arrêts sans appel, comme sans retour.

Dans cet état de recueillement que tout favorise, on compare ce qu'on souffre avec ce qu'on a mérité de souffrir ; des peines que le tombeau finira tôt ou tard avec celles dont il sera le commencement ; les gouttes échappées du calice de la colère divine, avec les torrents de la céleste indignation ; les vengeances qu'exercera Dieu dans sa fureur, avec celles qu'il exerce dans sa clémence ; ce qu'il doit être quand il punit, avec ce qu'il est quand il pardonne, et l'on s'écrie, comme Manassès captif et chargé de fers : Ne punissez pas le crime, Seigneur, par la perte du criminel ; laissez-vous désarmer par ses larmes, et ne le condamnez point à l'affreuse destinée de vous avoir éternellement pour ennemi : *Ne simul perdas me cum iniquitatibus meis, neque in æternum iratus reserves mala mihi.* (*Orat. Manass.*)

Jusqu'alors entraîné par la fougue des passions, distrait par mille soins terrestres, ou dissipé par de vains amusements, on avait toujours vécu sans faire un seul retour sur son cœur. L'adversité rend l'homme à lui-même ; elle le ramène à des réflexions sérieuses ; elle le concentre dans l'examen de sa vie, dans l'étude, pour ainsi dire, de sa propre histoire ; on aperçoit avec horreur l'égarement de ses voies, l'injustice de ses orgueilleuses révoltes contre Dieu, la honte de ses infidélités à l'égard du plus grand, du plus aimable de tous les maîtres ; on rougit de ce qu'on ne pensait pas même à se reprocher, et l'on s'écrie avec les frères de Joseph arrêtés dans les prisons de l'Egypte, qu'on ne porte après tout que la juste peine de son péché : *Merito hæc patimur quia peccavimus.* (*Gen.*, XLII, 21.)

A ces grandes idées de la foi que l'adversité fait renaître, se joint une vive lumière qui découvre au pécheur souffrant toute la vanité des objets dont il faisait dépendre son bonheur. Car le moyen que l'illusion se soutienne encore, lorsque de ses propres yeux on voit fuir et disparaître le fantôme? le moyen qu'on ne reconnaisse pas les prestiges d'un vain songe, lorsque de toutes les richesses qu'on croyait posséder durant son sommeil, on ne trouve en se réveillant que la misère et l'indigence ? Pour faire sentir aux aveugles Babyloniens la faiblesse de la monstrueuse divinité qu'ils adoraient, Daniel ne trouva pas de moyen plus efficace que de leur faire voir à ses pieds leur idole expirante. Voilà, leur dit-il, voilà le dieu que vous adoriez : *Ecce quem colebatis.* (*Dan.*, XIV, 26.) Dieu se sert de l'adversité pour nous faire la même leçon ; il brise, il met en poudre les idoles de nos cœurs, et nous force d'en reconnaître l'impuissance.

A cet homme entêté de la gloire mondaine, épris d'une réputation frivole à laquelle il sacrifiait le repos de ses jours, et les intérêts de son âme, il envoie pour le désabuser une humiliation sensible. Voilà, lui dit-il par la voix de cette humiliation, voilà cette idole de gloire dont vous vous êtes fait si longtemps la victime : *Ecce quem colebatis.*

A ce courtisan si fier de la faveur de son maître, et qui ne connaissait d'autre Dieu que César, il fait éprouver une disgrâce éclatante. Voilà, lui dit-il par la voix de cette disgrâce, voilà cette idole de faveur que vous encensiez : *Ecce quem colebatis.*

A ce riche ébloui de sa nouvelle fortune, et qui, sur la foi de ses richesses, se promettait une longue continuité de repos et de plaisirs, il enlève cette opulence funeste au salut. Voilà, lui dit-il par la voix de ce changement, voilà cette idole de fortune sur laquelle vous vous reposiez de votre bonheur: *Ecce quem colebatis.*

A ce jeune homme qui se faisait de sa jeunesse une raison pour se précipiter sans ménagement dans tous les excès du vice et de la licence, il ravit cette santé florissante, et ne lui laisse, à la fleur de ses ans, qu'une langueur mortelle, des regrets durables, des infirmités douloureuses, et la vue sans cesse présente d'une mort prochaine. Voilà, lui dit-il par la voix de cette maladie, voilà cette jeunesse qui devait fournir si longtemps à la corruption de votre cœur ; voilà ce corps dont vous étiez idolâtre : *Ecce quem colebatis.*

Or, mes chers auditeurs, qu'elle est instructive, qu'elle est propre à nous détromper sur les objets de nos passions, cette voix éloquente de l'infortune ! Les autres instructions, quelque solides, quelque pathétiques qu'on les suppose, ne sont, par rapport à nous, que des instructions vagues, dont il est assez rare qu'on se fasse à soi-même une application personnelle. Dites, par exemple, à cette âme ambitieuse que les grandeurs humaines sont indignes de ses poursuites ; qu'elles portent toutes sur des fondements incertains et ruineux ; qu'en attirant plus de respects, elles attirent plus de jaloux et d'ennemis ; qu'après tout, peu importe à un chrétien d'être grand sur la terre, pourvu qu'il le soit un jour dans le ciel : remontrances superflues, qu'il regardera comme autant de déclamations frivoles, inspirées par une sombre et rampante philosophie, ou dictées par le dépit de n'être rien ! Mais qu'il soit arrêté tout à coup au milieu de la carrière des honneurs, et qu'une main puissante le précipite du rang où il était déjà parvenu ; qu'il ait la cruelle mortification de voir un rival profiter de ses débris, et insulter à sa chute ; alors ses idées changent ; il commence à juger tout autrement de ces titres, de ces dignités dont l'éclat imposait à ses yeux ; il n'y voit plus qu'une grandeur fausse et chimérique qui ne saurait avoir de charmes que pour des cœurs aussi vains, aussi méprisables qu'elle.

Dites encore à cette jeune personne tout occupée d'elle-même et du monde, que cette beauté qui lui donne tant d'esclaves, est de tous les dons de la nature le plus fragile et le moins précieux ; que ce monde dont la scène lui paraît si brillante, les plaisirs si intéressants, les hommages si flatteurs, n'a pour lui que les apparences ; qu'elle ne trouvera partout qu'infidélité dans ses promesses, fausseté dans ses éloges,

instabilité dans son estime, ennui dans ses amusements, amertume dans ses douceurs. A ces discours joignez l'exemple de mille autres autrefois aussi prévenues qu'elle en faveur du monde, enfin guéries de leur prévention, et désabusées tout à fait par leur propre expérience : leçons inutiles ! elle ne réformera ses jugements ni d'après une expérience étrangère, ni d'après la plus saine morale de la religion. Mais que cette fleur de beauté tombe et disparaisse, qu'il ne reste à la place qu'une difformité révoltante qui mette en fuite les adorateurs, et qu'au lieu de ces empressements, de ces hommages qu'on lui prodiguait autrefois, elle ne trouve auprès du monde qu'indifférence ou que dédains ; alors l'enchantement tombe de lui-même, le monde perd tous ses avantages ; il ne paraît plus que ce qu'il est ; on lui retire ses affections à mesure qu'il porte ailleurs son encens : on croyait qu'il était impossible de ne pas l'aimer ; on s'étonne qu'on ait attendu si longtemps à le haïr.

L'infortune est donc pour le pécheur une instruction personnelle qui lui applique sensiblement les principes et les maximes dont il refusait le plus de se laisser convaincre. C'est un flambeau qui rapproche de ses yeux la lumière qu'il fuyait. A la faveur de cette lumière secourable, il voit dans son véritable point de vue tout ce qui l'avait passionné jusqu'alors, le peu de fonds qu'il devait faire sur ces attachements humains où il avait placé sa béatitude, et dont un intérêt, un caprice, un dégoût viennent de rompre les nœuds ; sur ces protections incertaines où se reposaient toutes ses espérances, et que lui ravit un refroidissement survenu tout à coup, un soupçon formé sans nul fondement, une délicatesse offensée par hasard, un retour de légèreté naturelle ; sur ces richesses sujettes à tant de vicissitudes, et dont il se voit dépouillé par l'artifice, l'usurpation, la violence ; sur ces établissements qui semblaient lui promettre une abondance aussi douce que durable, et que renversent la mauvaise foi d'un associé, l'imprudence d'un ami, l'incapacité d'un subalterne, les systèmes hasardeux d'un intérêt qu'aveugle son avidité même ; que sais-je ? l'inconstance toute seule du public qui se lasse d'accréditer les mêmes choses et se décide pour les nouvelles.

A cette vue le pécheur pourrait-il persister dans ses anciennes préventions, et conserver encore un reste d'estime pour les vanités fragiles qui s'étaient rendues maîtresses de son cœur ? Ah ! chrétiens, l'affliction ne lui permet plus de se méprendre sur le cas qu'il en doit faire ; mais pour se convertir entièrement, ce n'est pas assez qu'il avoue ses méprises et qu'il les condamne, il faut que la grâce prévienne encore l'impression trop violente que pourrait faire sur l'âme la présence de ces mêmes vanités ; il faut pour cet effet qu'elle l'en sépare, et retranche ainsi l'une des causes les plus ordinaires et les plus efficaces de la séduction. Or c'est ce que Dieu fait par les souffrances. Il nous enlève ces objets dont l'empire assujettit notre faiblesse. A vous, esclave d'un coupable penchant, cette personne dont les charmes vous enchaînent et contre laquelle vous n'avez pas le courage de vous défendre. A vous, heureux du monde, cette prospérité qui favorise toutes vos passions, qui multiplie les piéges sous vos pas, qui facilite à vos désirs corrompus les moyens de se satisfaire. A vous, homme de sensualité, de mollesse, ces criminelles délices où vous vous plongez, ce repos qui fait naître et entretient la révolte de vos sens. Ainsi ce que la mort ne manquera pas de faire un jour, l'adversité commence à le faire, c'est-à-dire que comme l'une doit infailliblement nous ravir biens, dignités, grandeurs, plaisirs, réputation, l'autre nous en dépouille d'avance, et, si j'ose ainsi m'exprimer, nous fait faire un apprentissage du tombeau. Apprentissage douloureux ! Que de plaintes arrachées à la nature dans ces premiers moments ! Après des années entières la plaie saigne encore ; elle se ferme enfin par l'absence même et la privation des avantages qu'on chérissait le plus. Ce qu'on avait regretté jusqu'alors inutilement, on s'accoutume à ne plus lui donner tant de regrets : l'affliction n'avait fait peut-être que bannir les œuvres du péché, elle finit par en étouffer le désir même : c'est le feu de la fournaise de Babylone qui commence par consumer les liens des jeunes Hébreux précipités dans ses flammes, et qui, changé bientôt en un souffle rafraîchissant, fait naître sur leurs lèvres les cantiques de la reconnaissance.

Et voilà, chrétiens, voilà surtout ce qui rend l'adversité si propre à vaincre le pécheur et à le convertir ; cet éloignement, cette distance qu'elle met entre les objets et lui. Car alors ce qu'ils avaient de pouvoir sur son cœur s'affaiblit insensiblement ; bientôt il se perd tout à fait. A une séparation forcée succede un détachement volontaire : banni du monde malgré soi, on continue de s'en bannir par religion ; on n'était sage, modeste, tempérant que par nécessité ; on le devient par vertu : on reprend le goût du devoir, à mesure qu'on ne peut plus contenter son inclination pour le vice : ne trouvant sur la terre que des sujets d'amertume, on porte ses affections vers le ciel, et forcé de répandre des larmes sur les rives de Babylone, on ne soupire plus qu'après la montagne de Sion.

Admirable vertu des souffrances ! Pécheur que Dieu frappe, les regardez-vous comme l'instrument de votre salut, comme un moyen propre à finir enfin vos égarements ? Ah ! dites-vous, mes peines sont trop violentes pour laisser place dans mon âme à d'autre sentiment qu'à celui de la douleur.

Vos peines sont trop violentes ; eh ! c'est justement cette violence dont vous vous plaignez, c'est elle qui doit vous inspirer à l'égard de Dieu la plus vive reconnaissance. Plus votre état est affreux, plus il est une

preuve sensible que le Seigneur a entrepris de vous convertir, et qu'il ne veut pas que vous puissiez vous dérober à ses poursuites. De légères afflictions ne vous auraient touché que faiblement; peut-être même vous auraient-elles trouvé tout à fait insensible; la violence de l'infortune ébranlera plus sûrement votre cœur. David ne se contentait pas de dire à Dieu : Seigneur, humiliez vos ennemis, et on les verra vous rendre hommage; mais il demandait qu'ils fussent couverts de la confusion la plus sensible et la plus publique; persuadé qu'une confusion légère leur aurait laissé tout leur orgueil, et qu'ils ne céderaient la victoire qu'à l'excès de l'infamie : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum.* (*Psal.* XCXII, 17.) Ce ne fut pas non plus aux premières approches de l'indigence que le prodigue de l'Evangile rentra dans lui-même, et qu'il prit la résolution de retourner vers son père; il ne se résolut à cette démarche que forcé par le besoin le plus universel, par l'horreur de la plus accablante situation.

Vos peines sont trop violentes! eh! que serait-ce donc si elles l'étaient moins! Quoi! vous n'éprouvez que mépris, injustice, ingratitude de la part du monde; et ce monde vit encore tout entier dans votre âme? La terre ne se couvre pour vous que d'épines, et elle ne vous paraît pas un séjour odieux? Vous gémissez au milieu des débris de votre ancienne opulence, et vous conservez tous les vices de votre première fortune? Ah! jusqu'où ne vous porterait donc pas votre amour pour le monde, s'il vous traitait avec moins de rigueur; votre attachement à la terre, si vous y trouviez encore quelque consolation; votre faiblesse au milieu des écueils de la prospérité, si votre sort était plus heureux?

Vos peines sont trop violentes, et moi je dis qu'elles ne le sont pas assez. Car enfin, tel est l'effet naturel de l'affliction, qu'elle abat le pécheur sous la main de Dieu, et cependant vous n'êtes pas encore abattu : il faut que les coups dont vous murmurez soient encore trop faibles; il faut que vos pertes ne soient pas assez grandes pour vous avoir ôté toute espérance de les réparer; il faut que dans votre chute, toute déplorable qu'elle est, il vous reste quelque appui sur quoi vous comptiez et qui amuse votre douleur; mais que Dieu redouble ses coups, qu'il vous ravisse cet espoir, qu'il renverse entièrement cet appui; alors votre fierté se démentira, vous céderez à des afflictions devenues sans ressource, et la dernière plaie qui tombera sur l'Egypte fera tomber en même temps les fers d'Israël.

Ne dites donc plus que vos peines sont excessives soit pour la durée, soit pour la violence. Non, chrétiens, le pécheur ne saurait ni trop souffrir, ni trop longtemps. Moins Dieu le ménage, plus il travaille à le sauver; les plus grandes afflictions sont les plus propres à vaincre une volonté rebelle, comme les plus longues à fixer l'inconstance d'une volonté légère. Le miracle de clémence qui guérit la main de Jéroboam, presque aussitôt qu'un premier miracle de rigueur l'avait desséchée, ne servit qu'à endurcir le criminel, et à le rendre inébranlable dans le parti de l'infidélité, où il précipitait avec lui tout son peuple. Par conséquent, au lieu de nous plaindre, apprenons plutôt, non-seulement à estimer nos souffrances, parce qu'elles sont le plus grand bien qui puisse arriver au pécheur dans le désordre du péché, mais encore à en faire un saint usage, parce que le plus grand mal qui puisse arriver au pécheur souffrant, c'est de ne pas profiter, ou d'abuser de ses souffrances : vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il en est des souffrances comme de tous les autres secours qui nous sont offerts dans l'ordre du salut. Rien n'est plus ordinaire que de n'en profiter pas, ou d'en abuser : le pécheur se les rend inutiles ou pernicieux. N'apercevoir dans ce qu'on souffre que l'ouvrage du hasard ou l'influence des causes surnaturelles, oublier que ce sont les arrangements d'une intelligence divine qui dispose des événements et fait servir les volontés subalternes à l'exécution de ses volontés suprêmes; en conséquence de cet oubli chercher, dans les consolations humaines, un adoucissement à ses maux sans penser à seconder les vues de la Providence et à se sanctifier par l'infortune : voilà ce que j'appelle ne pas profiter de ses souffrances. Murmurer contre Dieu dans l'affliction, accuser ses rigueurs, se récrier contre ses ordres, employer les moyens les plus injustes, les plus criminels pour se faire une autre destinée; souvent, après de vains efforts pour y réussir, appeler le vice même au secours de sa douleur, et ne connaître plus d'autre moyen pour l'étourdir et s'en distraire : voilà ce que j'appelle abuser de ses souffrances.

Mais quelque différents que soient en eux-mêmes ces deux désordres, et quoique le second rende le pécheur infiniment plus coupable que le premier, cependant ils ont quelques traits généraux de ressemblance qui doivent inspirer pour tous les deux un éloignement presque égal. En effet, ne pas profiter de ses souffrances, ou en abuser, c'est, de la part du pécheur, vouloir efficacement sa réprobation; en second lieu, c'est commencer dès à présent sa réprobation; enfin c'est mettre, autant qu'il est en soi, le dernier sceau à sa réprobation. Trois idées effrayantes pour toute âme en qui la foi n'est point encore éteinte : tâchons de vous les rendre sensibles.

C'est donc en vain, mon cher auditeur, que Dieu multiplie ses fléaux autour de vous. La tribulation, cette grâce puissante, quoique extérieure, qui tant de fois a fait plier l'orgueil et l'impiété sur le trône même, la tribulation ne peut réussir à vous

changer : eh bien! puisque cette grâce est inutile, j'en conclus que toutes les autres le seront de même, qu'elles ne vous trouveront ni moins opiniâtre ni moins rebelle, et par conséquent qu'abuser de vos souffrances ou n'en pas profiter, c'est vouloir efficacement votre réprobation. Car enfin, pour vous convertir, il faut une grâce qui dissipe votre aveuglement, une grâce qui détache votre cœur, une grâce qui lève les obstacles que le monde et les passions opposent à votre retour vers Dieu. Mais, en vérité, si le remède des souffrances vous laisse toutes vos ténèbres et toutes vos chaînes, quelle autre grâce, du moins parmi celles qui entrent dans le cours ordinaire du salut, aura la vertu de dissiper les unes et de rompre les autres?

On voit des pécheurs céder aux vérités terribles de l'Evangile. La pensée d'un Dieu saint qui réserve au coupable impénitent les larmes d'un éternel désespoir, la crainte d'être un jour accablé sous les coups de cette justice inexorable, inspirent une résolution courageuse : on sort de l'abîme aux cris effrayants de la religion qui ne laisse apercevoir dans l'avenir que des supplices sans adoucissement et sans bornes. Mais vous que la présence de l'affliction même ne saurait émouvoir, comment serez-vous ému par la crainte d'un châtiment éloigné? comment le tonnerre, qui ne gronde que sourdement et dans le lointain, vous réveillera-t-il, si la foudre qui tombe à vos pieds ne vous réveille pas?

On voit des pécheurs céder aux vérités consolantes de la foi. La vue d'un Dieu toujours prêt à se laisser désarmer par le repentir, le spectacle des immenses trésors qu'il destine à la fidélité de ses serviteurs, l'espoir d'être reçu dans son sein et d'avoir part à ses miséricordes, sont autant d'attraits victorieux qui déterminent une volonté jusqu'alors indocile. Mais vous que soulève contre lui la perte des avantages passagers qu'il vous enlève, comment serez-vous sensible à la possession des biens durables qu'il vous promet?

On voit des pécheurs céder aux remords de la conscience. Las d'être sans cesse aux prises avec elle, et d'essuyer les reproches sanglants de cet impitoyable accusateur, ils songent à se réconcilier avec Dieu, pour se réconcilier avec eux-mêmes. Mais comment ferez-vous attention au trouble d'une conscience alarmée, vous dont l'oreille se ferme au bruit de la tempête qui bouleverse tout autour de vous?

On voit des pécheurs céder aux leçons du zèle et de la charité. Qu'on leur représente avec énergie toute la honte de leurs égarements, et qu'on leur mette sous les yeux l'humiliante comparaison de leur créance avec leurs mœurs, de leurs engagements avec leur conduite, de leurs actions avec leurs devoirs; qu'on y joigne les autres moyens que suggère l'esprit de Dieu pour s'insinuer dans un cœur et s'en rendre maître; ils oublient leurs premières résistances, et finissent enfin par se laisser vaincre. Mais de quelles leçons tirerez-vous du profit, vous qui ne profitez pas à l'école même de l'infortune?

On voit des pécheurs céder au dégoût, à la lassitude qu'ils éprouvent dans l'usage du monde et de ses plaisirs. Ne trouvant pas dans l'habitude de se satisfaire ce contentement parfait qu'ils s'en étaient promis, ils reviennent sur leurs pas et se déterminent à chercher, dans la pratique de la vertu, le bonheur qu'ils n'ont pu trouver à la suite des passions et du vice. Mais comment vous dégoûterez-vous par l'ennui, vous qui ne vous dégoûtez pas par l'amertume?

On voit des pécheurs céder à la force de l'exemple. Ils se détrompent en voyant que des hommes autrefois séduits comme eux, sont enfin détrompés. Le monde et les folles joies du monde ne leur offrent plus rien de solide, dès qu'ils en voient les anciens partisans n'y plus rien trouver que de frivole. Mais comment l'expérience d'autrui vous désabuserait-elle, vous que votre propre expérience ne saurait désabuser?

Enfin, on voit des pécheurs céder à certains événements inattendus qui tirent l'âme de sa langueur et la rendent attentive à ses intérêts éternels. Ainsi, qu'ils aient vu par hasard un complice de leurs plaisirs, frappé presque entre leurs bras, et terminant par une mort précipitée des jours tissus d'opprobre et d'infamie; quelquefois il n'en faudra pas davantage pour rendre à Dieu sans retour plus d'un cœur emporté par la fougue de la jeunesse et des passions. Mais à quels événements serez-vous sensible, quand vous ne l'êtes pas à ceux mêmes qui vous accablent et vous terrassent?

Or, s'il n'est pas croyable que, résistant à l'épreuve des souffrances, vous cédiez à d'autres secours moins forts et moins victorieux, voilà donc votre salut presque désespéré, mon cher auditeur. Vous êtes donc vous-même l'artisan volontaire de votre réprobation, et c'est vous qui en prononcez l'arrêt, malgré les efforts et les intentions contraires de la Providence? Car sur quelles ressources compteriez-vous encore, ne pouvant rien attendre de celles que Dieu fait servir communément à la conversion du pécheur? Peut-être sur des voies extraordinaires. Mais hélas! qu'on est près de sa perte, lorsqu'on ne peut plus se sauver que par miracle! Et d'ailleurs, ces miracles, avez-vous quelque raison de vous promettre que le ciel voudra bien les opérer en votre faveur? Les miracles seraient donc la récompense de l'opiniâtreté qui se défend contre Dieu; qui refuse d'entrer dans les routes où il l'appelle; qui semble lui prescrire à la place un plan de conduite et d'opération extraordinaires? Les miracles ne seraient donc plus dans l'ordre de la grâce qu'un attrait à combattre la grâce même, une raison de s'enhardir contre elle, une faveur réservée pour quiconque aurait eu la témé-

rité de lui disputer la victoire? Non, chrétiens, les grâces les plus rares ne sont point destinées à l'abus des grâces communes; vos peines sont autant de démarches, autant d'avances par où la bonté divine vous prévient : vous ne répondez à ces avances si touchantes que par la négligence ou le mépris; n'attendez pas de sa part des démarches plus décisives; craignez plutôt qu'elle ne se venge en exauçant vos vœux, en tarissant la source de vos larmes, en vous rétablissant dans cet état d'élévation, de prospérité qui vous perd, en vous rendant tous ces avantages pernicieux, dont la privation cause vos regrets et dont la possession fait vos crimes.

Ce n'est pas tout, non-seulement abuser de ses souffrances, ou n'en profiter pas, c'est vouloir efficacement sa réprobation; j'ajoute que c'est commencer dès à présent sa réprobation, parce que c'est souffrir comme souffrent les réprouvés dans l'enfer, sans consolation et sans fruit. Triste et affreuse ressemblance, chrétiens! pourriez-vous la comprendre et ne pas en être touchés? Oui, ce que l'enfer a de plus terrible, la cruelle nécessité de gémir au milieu des tortures sans éprouver aucun adoucissement à ses maux, et sans en tirer aucun profit, telle est la situation douloureuse où le pécheur qui souffre mal, se condamne librement et par choix. Il porte tout le poids de sa disgrâce, il contribue follement à appesantir le joug dont il est accablé; il enfonce lui-même la pointe qui le déchire, comme s'il craignait qu'elle ne pénétrât pas assez avant, et tandis qu'il pourrait affaiblir le poison qui le consume, souvent il en accroît la violence et l'activité. Il devient donc son ennemi, son bourreau le plus cruel, parce qu'au lieu de chercher dans la religion des remèdes qui le soulagent, ou bien il s'oppose en secret aux arrêts de la Providence, ou bien il a recours à de vaines consolations, incapables de ramener le calme dans son âme. Je dis à de vaines consolations, car, hélas! peut-on nommer autrement celles qu'on cherche tant au dedans qu'au dehors de soi-même; tant dans la force de sa propre raison, que dans la pitié d'autrui? Force de raison, fermeté d'âme, grands noms, termes magnifiques qui peuvent bien en imposer tant qu'on est encore loin du péril; mais qui ne remédient point à la faiblesse naturelle dans l'accès, ou aux approches mêmes de la douleur; pitié d'autrui, pitié qui prend part à votre infortune, mais qui ne sert point à la diminuer, qui lui donne des soupirs, mais qui vous la laisse tout entière.

A quoi se réduisent en effet ces prétendus soulagements de la raison? A m'indisposer contre moi-même, en considérant que, malgré toutes les réflexions de mon esprit, je ne saurais cependant commander à la sensibilité de mon cœur; à me reprocher mes gémissements et mes larmes, comme étant la méprisable ressource d'une âme sans courage et sans élévation; à ne me faire découvrir dans mes plaintes qu'un injuste orgueil qui voudrait être seul à l'abri des vicissitudes humaines, pendant que rien n'en est à couvert; seul inébranlable, dans le choc continuel qui ébranle toutes les choses de la terre; à me couvrir de confusion tantôt dans la pensée que parmi tant d'hommes qui m'environnent, il en est mille qui souffrent plus et cependant qui se plaignent moins que moi; tantôt dans celle que je ne méritais pas les biens que j'ai perdus, puisque je ne sais pas en supporter la perte. Or, des idées si mortifiantes sont-elles bien propres à me consoler, et ne doivent-elles pas plutôt empoisonner ma blessure que la guérir?

Mais le pécheur trouve peut-être dans la compassion du monde les soulagements que lui refuse sa raison. Ah! chrétiens, le monde continue de tromper le pécheur comme auparavant; après ne lui avoir présenté qu'un fantôme de bonheur, il ne lui présente que des fantômes de consolation; et l'on est toujours en droit de dire avec le fils de Sirach, qu'on a cherché quelque secours auprès des hommes, et qu'on n'en a pu trouver : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.* (*Eccli.*, LI, 10.)

Consolations humaines, fantômes de consolations : au lieu de calmer la douleur, elles ne font que la suspendre. Ici consultez votre propre expérience, vous tous que le Ciel a quelquefois visités par la tribulation. Alors vous appeliez au secours de votre douleur l'entretien d'un ami, la société d'une famille, la dissipation des cercles, tout ce qui peut dans le monde emporter une âme loin d'elle-même, et l'arracher à sa tristesse : mais cette ressource était-elle efficace? hélas! elle endormait le mal pour un moment; elle ne le guérissait pas; ainsi la harpe du jeune David ne faisait qu'assoupir les transports et la sombre jalousie de Saül. Après ce court intervalle de repos, rendus à l'amertume de vos réflexions, vous sentiez le chagrin renaître avec plus de violence; vous trouviez votre plaie aussi profonde, aussi sanglante qu'auparavant : les pleurs recommençaient à couler avec la même abondance; les sanglots s'échappaient encore de votre bouche; les pensées lugubres, avec lesquelles vous aviez fait une trêve passagère, se retraçaient en foule à votre imagination; et combien de fois même n'ont-elles pas attendu, pour renouveler vos tourments, que vous fussiez rentrés dans la solitude? combien de fois vous ont-elles suivis jusque dans ces assemblées, au milieu de ces plaisirs qui devaient vous les faire perdre de vue? *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

Consolations humaines, fantômes de consolations : souvent elles ne suspendent pas la douleur, elles ne servent qu'à l'aigrir. Pour arrêter vos plaintes, on commence par les approuver : la complaisance, habile à entrer dans vos ressentiments, en exagère la justice; on enchérit sur les murmures que vous dicte le dépit contre l'ingratitude, la violence, la trahison dont vous êtes la

victime. On vous aide à faire le portrait odieux du concurrent qui vous supplante, de l'ennemi qui vous attaque, de l'usurpateur qui vous dépouille, du juge aveugle et passionné qui vous condamne; c'est-à-dire qu'on vous fournit de nouvelles raisons de vous affliger, qu'on aiguise le fer qui vous perce, et qu'on ajoute à vos autres supplices, celui de vous faire sentir que vous méritiez un autre sort : on, si par hasard on garde devant vous le silence, si l'on n'ose vous entretenir de vos chagrins, parce que la cause en est pour vous trop humiliante, quel surcroît n'ajoute pas à vos ennuis cette réserve même, de la part des personnes qui vous sont les plus chères; cette contenance muette qui semble vous reprocher que vos malheurs sont votre ouvrage? *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

Consolations humaines; fantômes de consolations : il manque presque toujours à ceux qui entreprennent de vous consoler, la seule chose qui pourrait y réussir, une compassion véritable et sincère. On vous console, mais on ne le fait que par intérêt. Sujet aux mêmes orages qui troublent la tranquillité de vos jours, on contemple avec effroi dans ce que vous êtes ce qu'on peut soi-même devenir. Ne trouvant pas dans son âme assez de vigueur pour résister seul à l'ébranlement de la mauvaise fortune, on sent qu'on aurait alors besoin, pour étayer sa propre faiblesse, de l'appui des consolations étrangères : ainsi l'on vous plaint dans vos afflictions, pour ne pas s'ôter la ressource d'être plaint dans les siennes; on vous abandonnerait à toutes les rigueurs de votre sort, si l'on pouvait se promettre de n'en pas éprouver un semblable; et la crainte seule de trouver tous les cœurs fermés à la compassion, si l'on devenait malheureux, fait qu'on y ouvre le sien en votre faveur : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

On vous console; mais on ne le fait que par bienséance. Ce n'est pas qu'on s'intéresse véritablement à votre état : si l'on n'écoutait que son penchant, on fuirait des regards où la tristesse est peinte; on éviterait votre présence comme un objet qui rappelle à des réflexions chagrines, et qui combat trop le goût qu'on a pour l'amusement et la dissipation. Mais l'usage commande, il faut se soumettre à des lois dont on n'oserait s'affranchir; on fait donc pour le monde ce qu'on ne penserait pas à faire pour vous; on met sur son visage un attendrissement passager qu'on ne sent pas, et la bouche entreprend de vous consoler, sans que le cœur songe seulement à vous plaindre : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

On vous console; mais on ne le fait que par vanité. La réputation d'ami tendre et sensible flatte l'amour-propre; on cherche à se la faire par une sensibilité apparente, et à donner ainsi de la bonté de son caractère une opinion favorable. L'honneur qu'on en retire dédommage de la violence qu'on est obligé de se faire pour prendre une contenance conforme à votre état. Vous croyez que la compassion s'adresse à vous; c'est un piége qu'on tend au public pour se ménager à soi-même de nouveaux amis, ou pour s'attirer des éloges : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

On vous console; mais on ne le fait que par respect humain. L'indifférence ferait soupçonner qu'on est de ces âmes dont l'attachement mercenaire se vend à la prospérité; qui ne restent fidèles, qu'autant que l'intérêt prévient leur désertion, déterminées à fuir aussitôt qu'elles n'auront plus rien à espérer : soupçon flétrissant, on rougirait d'y donner matière; on prend donc le parti de se présenter devant vous dans les premiers jours de votre disgrâce; on mêle quelques soupirs à vos plaintes; bientôt on se retire, content de vous avoir fait croire qu'on était moins le partisan de votre fortune que celui de votre personne : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

On vous console; mais on ne le fait que par un esprit de curiosité. Votre grandeur, votre puissance attiraient les yeux; on veut voir si dans votre chute vous êtes aussi grand par le courage que vous l'étiez dans le temps de votre élévation par vos titres et par vos richesses. C'est donc plutôt un jugement qu'on vient prononcer contre vous qu'un remède contre l'affliction qu'on s'empresse à vous offrir; c'est l'examen de vos sentiments et de vos dispositions qu'on a en vue, non le motif de vous soulager; c'est, en un mot, un plaisir qu'on veut se procurer à soi-même, et non pas le sentiment de vos peines qu'on prétend adoucir : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

On vous console; mais on ne le fait qu'avec une joie maligne, un contentement secret de vous voir confondu. Fier dans le succès, égaré par l'ivresse qu'inspire le bonheur, vous exigiez impérieusement les respects et les hommages; il fallait ramper sous vos caprices, plier sous vos mépris, dissimuler la rigueur de vos dédains. Un revers éclatant est survenu; on vient jouir du spectacle de votre abaissement, comparer la modestie de votre contenance avec l'excès de vos hauteurs passées, applaudir à un événement qui venge l'humanité de l'état de bassesse où vous la teniez devant vous, et consoler ainsi son orgueil des mortifications qu'il eut mille fois à essuyer de vôtre : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

Enfin on vous console; mais on ne le fait que déterminé par une noire et cruelle politique. On est l'auteur de vos maux; on a forgé la calomnie qui vous diffame, conduit l'intrigue dont le succès a entraîné votre ruine, creusé l'abîme où votre fortune vient de s'ensevelir. Mais il est important de n'être pas connu pour ce qu'on est; il faut écarter des conjectures injurieuses, mettre en défaut la pénétration de quiconque pourrait

deviner la main d'où le trait qui vous blesse est parti. On se joint donc à la foule de vos consolateurs; on affecte une hypocrite consternation; il semble qu'on vient s'attendrir sur vos peines, on vient y contempler son triomphe. Joab a plongé le couteau dans le sein d'Abner, et il accompagne ses obsèques en habit de deuil : *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat.*

Voilà donc, mondains, voilà comment le monde vous console ; voilà les remèdes qu'il oppose aux désastres les plus accablants, aux pertes les plus sensibles, au plus juste désespoir. Que vous traitez bien autrement, ô mon Dieu, l'homme qui, dans ses souffrances, ne cherche de soulagement qu'auprès de vous ! Qu'il oublie bientôt dans vos bras les sujets qu'il a de s'attrister ! Que les pleurs mêmes ont de charmes pour lui, lorsqu'il pense que votre main doit les essuyer un jour; qu'ils se changeront dans l'éternité en un torrent de pures délices ; que vous ne le condamnez à en répandre de passagers que pour lui en épargner de durables; que la croix est le partage ordinaire de vos élus, l'empreinte glorieuse où vous reconnaissez les membres de votre Fils, une espèce de martyre dont vous êtes l'auteur dans votre amour ! Car telles sont les idées que la religion donne des souffrances à tout pécheur qui la consulte; idées bien capables de relever une âme abattue par l'affliction, de lui rendre ses peines supportables et légères, de changer même les cris de sa douleur en cantiques d'allégresse et d'actions de grâce ; mais idées que la foi rappelle inutilement à notre esprit dans ces jours de nuages et de tempêtes où elles nous seraient cependant si nécessaires. On aime mieux alors se jeter en quelque sorte aux pieds des hommes pour en obtenir quelque soulagement inefficace, que de se jeter dans le sein de Dieu; c'est-à-dire qu'on souffre non-seulement sans consolation, mais encore sans fruit : second tourment où se condamne le pécheur, toutes les fois qu'il souffre mal ou qu'il abuse de ses souffrances, et par lequel il fait de son état un commencement de réprobation, de son cœur une image de l'enfer. A quoi servent en effet aux reprouvés leurs gémissements et leurs larmes? Le Ciel se laisse-t-il fléchir aux tristes accents de leur douleur? Hélas ! il est sourd à leurs cris ; ils font, sous les coups de la vengeance céleste, la plus cruelle et tout à la fois la plus inutile pénitence.

Or, n'est-ce pas encore là votre situation, pécheurs obstinés à fuir dans vos peines les secours que la religion vous présente? Car quel fruit retirez-vous de vos tribulations et d'un état si favorable au salut? Vous avez entre les mains de quoi satisfaire pleinement à la justice divine, irritée de vos révoltes ; de quoi presque la forcer, cette justice redoutable, à porter loin de vous ses plus terribles fléaux; il ne tient qu'à vous d'acquitter toutes vos dettes, et, par une soumission volontaire, d'amasser les plus riches trésors. Mais que préférez-vous à des avantages si solides? Des consolations insuffisantes qui s'arrêtent à la surface de votre âme, qui ne pénètrent pas jusqu'au séjour de la douleur pour la modérer et l'adoucir; des plaintes infructueuses, humiliant aveu de votre faiblesse et de votre découragement; une résistance opiniâtre à la volonté suprême dont les ordres ne laissent pas de s'exécuter malgré vous; quelquefois une fureur infernale qui, semblable à celle des démons, s'exhale en vains reproches, en blasphèmes contre les rigueurs de la Providence ; une détermination funeste à ne rien vouloir de ce qu'elle veut et à vouloir tout ce qu'elle ne veut pas. Affreux état, dit saint Augustin, où le pécheur, ainsi que dans l'enfer, ne trouve de repos ni au dedans ni au dehors de lui-même ; tourmenté par tout ce qui l'environne, déchiré par ses propres sentiments, fatigué du trouble qui règne autour de lui, plus fatigué de la confusion qui règne dans son âme, ne pouvant ni sortir hors de lui sans trouver des objets qui l'accablent, ni rentrer en soi-même sans y trouver le désespoir : *Non est quo exeat quia dura sunt, non est quo intret quia mala sunt.* (S. Aug.)

Mais comme si ce n'était pas assez, pour le pécheur qui souffre mal, de commencer dès à présent sa réprobation, il y met encore autant qu'il est en lui le dernier sceau par l'endurcissement où le conduit le désordre de sa volonté toujours contraire à celle de Dieu. Endurcissement du cœur, principe fatal de l'impénitence ; châtiment aussi juste qu'il est ordinaire de son obstination constante à mépriser un des moyens de salut les plus précieux, celui qui le rappelle au devoir par l'épreuve des souffrances. Et par quel degré parvient-il à cet endurcissement déplorable? Par les nouveaux péchés où l'entraîne le mauvais usage qu'il fait de ses afflictions mêmes; de sorte que, comblant toujours de plus en plus la mesure de ses crimes, il tombe enfin dans cette malheureuse insensibilité qui ferme toutes les voies au salut en les fermant à la pénitence.

Non, chrétiens, le remède de l'affliction n'est point un remède indifférent; s'il ne nous guérit pas, il est presque impossible qu'il ne nous donne la mort. Il faut ou que nous ressemblions à l'Israélite docile qui redevenait fidèle en devenant malheureux : *Cum occideret eos quærebant eum.* (*Psal.* LXXVII, 34), ou que nous imitions l'indocile Achaz, dont l'impiété croissait à proportion que le bras du Seigneur s'appesantissait sur sa tête avec plus de rigueur : *Tempore angustiæ suæ auxit contemptum in Dominum.* (II *Paral.*, XXVIII, 22.) Et c'est en effet de ce monarque impie que nous devenons les imitateurs, toutes les fois que nous ne profitons pas de la grâce des souffrances. Ainsi, vous qui n'aviez d'abord que la passion de vous agrandir, depuis que ce concurrent a rendu vos poursuites inutiles ou s'est élevé sur vos débris, à cette passion qui vous avait déjà précipité dans tant d'ex-

cès vous avez joint toutes les fureurs de la haine, tous les transports de la vengeance, tous les ressentiments qu'inspire une ambition frustrée. Artifices, impostures, calomnies, attaques ouvertes ou secrètes, vous avez tout mis en œuvre pour porter à l'élévation de ce rival plus de coups mortels qu'il n'en avait porté à la vôtre. L'infortune n'a donc servi qu'à vous aveugler de plus en plus, au lieu de vous ouvrir les yeux ; à fortifier vos chaînes, au lieu de les rompre ; à multiplier vos crimes, au lieu de vous aider à les expier : *Tempore angustiæ suæ auxit contemptum in Dominum.*

Et vous, à qui dans les jours de votre opulence on ne pouvait reprocher que les vices dont les richesses sont ordinairement accompagnées, de combien de nouveaux attentats ne vous êtes-vous pas rendu coupable, depuis qu'une révolution soudaine a fait passer en d'autres mains la plus grande partie de ces richesses dont vous ignoriez l'usage ? A l'attachement que vous conservez toujours pour vos premiers désordres, vous avez joint tout ce que l'orgueil irrité d'un état humiliant peut conseiller de fraudes, d'injustices, de manœuvres ténébreuses pour en sortir. L'infortune ne vous corrige donc pas ; elle vous pervertit encore davantage : vous n'étiez d'abord qu'un chrétien sans christianisme, vous êtes devenu un homme sans foi, sans probité, sans conscience : *Tempore angustiæ suæ auxit contemptum in Dominum.*

Or, la corruption de votre cœur augmentant ainsi tous les jours par les remèdes mêmes qui devaient la guérir, n'est-il pas nécessaire qu'elle gagne enfin jusqu'au plus intime de votre âme, et qu'elle y laisse pour le salut cette insensibilité monstrueuse, avant-coureur d'une inévitable réprobation. D'un autre côté, par une conduite aussi juste qu'elle est effrayante, le nombre de vos grâces diminue, Seigneur ; leur pouvoir s'affaiblit ; vous les retirez à mesure que le pécheur les méprise : sourd à celle des souffrances, il n'entend pas même la voix des autres ; les maux du temps concentrent toute son attention ; il ne songe pas à en prévenir de plus terribles ; tel que Pharaon, il s'est endurci sous les fléaux redoutables qui portaient le ravage et la mort dans toute l'Egypte. L'Éternité s'ouvrira donc à ses yeux comme la mer fut entr'ouverte devant l'oppresseur de la nation sainte ; il ne sera pas plus effrayé de l'une que le monarque égyptien ne fut épouvanté de l'autre ; il y entrera sans penser au péril ou résolu de le braver ; rebelle jusqu'au dernier moment parce qu'il n'avait pas cessé de l'être dans les jours favorables de l'infortune.

Déplorable destinée, chrétiens ! et ne fut-ce pas celle d'un des deux coupables qui furent associés au supplice de Jésus-Christ expirant sur le Calvaire ? Cependant, quelle circonstance fut jamais plus avantageuse pour le salut ! Comment se perdre à côté d'un Dieu-Sauveur, et dans le moment même où il consommait la réconciliation du monde ? Comment voir couler le sang de cette adorable victime, et, pour ainsi dire, en être tout couvert, sans recueillir les fruits de son sacrifice ? Ah ! c'est que cet infortuné criminel, loin de faire servir la peine de ses crimes à les expier par un sincère retour, la faisait servir au contraire à les multiplier : c'est qu'au lieu de prendre occasion de son supplice pour s'exciter au repentir, il en prenait occasion de blasphémer contre le ciel ; c'est que, pour le dire en un mot, la croix de Jésus-Christ ne sert de rien à qui ne sait pas profiter de la sienne. Disons-le donc avec le Prophète, malheur, et mille fois malheur à la ville impure qui a passé par le feu de la tribulation et qui ne s'y est pas purifiée. *Væ civitati..... non exivit de ea nimia rubigo ejus, neque per ignem.* (*Ezech.*, XXIV, 12.) Malheur à elle, et parce qu'en se roidissant contre la grâce de l'adversité elle souscrit à sa réprobation, et parce qu'elle commence dès à présent sa réprobation, et parce qu'elle met le dernier sceau à sa réprobation. *Væ civitati.* Malheur à elle, parce qu'elle n'en a pas moins souffert, et qu'elle a souffert inutilement. *Væ civitati.* Enfin malheur à elle parce que, des mains d'un Père qui la châtiait dans sa miséricorde, elle passera sous les coups d'un juge qui l'accablera dans sa fureur. *Væ civitati.* Voudrions-nous, chrétiens, être enveloppés dans ces redoutables anathèmes, et nous retrancher dans nos peines l'unique consolation qui puisse en tempérer l'amertume ? Non ; puisqu'il faut souffrir, nous souffrirons dans un esprit de salut et de pénitence. Nous dirons comme Jonas : Seigneur, les flots m'ont environné de toutes parts ; ils ont pénétré dans mon sein ; ils se sont élevés au-dessus de ma tête ; et c'est alors que je me suis souvenu de vous. Aussi vous vous souviendrez de moi, vous prendrez soin de mes jours, et je conserve l'espérance de revoir encore votre saint temple : *Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.* (*Jon.*, VI, 5.) Entrons dans ces sentiments si dignes d'une âme chrétienne, si consolants pour une âme affligée. Que le Calvaire soit pour nous le chemin du Thabor et la croix un degré pour atteindre à la couronne. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent

SUR LE SCANDALE.

Vox clamantis in deserto, Dirigite viam Domini. (*Luc.*, III, 4.)

On entendra la voix qui crie dans le désert, Préparez les voies du Seigneur.

Si le ciel a suscité dans tous les temps des hommes pleins de son esprit, qui, faisant retentir leurs voix, non-seulement dans les déserts, mais au sein des villes et jusque dans les palais des princes, tonnaient contre les prévarications d'Israël et combattaient le vice jusque sur le trône ; si le ministère des Elie et des Jean-Baptiste se

perpétue dans l'Eglise pour l'instruction des peuples et pour la gloire du culte saint, il est aussi des hommes qui, se chargeant d'un ministère tout opposé, semblent ne connaître la vertu que pour la combattre, autant par leurs discours que par leurs exemples, et pour établir sur ses ruines l'empire du vice et des passions.

De ces deux ministères si différents, quel est celui que nous remplissons, chrétiens? Elevons-nous la voix comme Jean-Baptiste, pour disposer tous les cœurs au règne de Jésus-Christ? *Dirigite viam Domini;* ou ne crions-nous pas plutôt avec les prophètes de l'erreur: Allons et suivons des dieux étrangers: *Eamus, et sequamur deos alienos?* (*Deut.*, XIII, 2.)

Ne nous dissimulons pas notre honte. Tout parmi les chrétiens est une école de scandale. Chaque homme est un sujet de chute pour les autres hommes: il semble qu'on ne s'en repose pas assez sur la corruption de la nature pour étendre et affermir la tyrannie des passions; on les aide à se produire avec audace en les rassurant par des exemples; on s'excuse d'entrer dans la salle du festin mystérieux, et l'on empêche les autres d'y prendre place; on abandonne le devoir, et l'on fait tous ses efforts pour les porter à l'abandonner; en un mot, on est scandaleux en même temps qu'on est pécheur, et l'on se précipite mutuellement dans le vice par une contagieuse et réciproque séduction.

Or, c'est ce péché de scandale dont je viens aujourd'hui vous faire connaître la nature. Heureux! si je pouvais trouver des expressions assez fortes, des traits assez pathétiques pour vous en inspirer de l'horreur. Je dis donc: péché de scandale, péché monstrueux; il porte un caractère sensible de haine et de révolte contre Dieu; pourquoi? parce que dès là que c'est un péché qui se manifeste au dehors, et dont la publicité, soit à cause de ce qu'il est en lui-même, soit à cause de ce qu'il est dans ses circonstances, peut faire des coupables et perdre les âmes; c'est donc un péché qui seconde les vues de l'enfer, un péché qui flatte souverainement les désirs de l'enfer, un péché qui, pour perdre l'homme, appuie tous les efforts de l'enfer, et par conséquent un péché dont il n'y a que des rebelles souverainement ennemis de Dieu qui puissent être les auteurs. Réduisons à quelque chose de plus particulier ce coup d'œil général. L'enfer est le séjour de la haine: haine contre Dieu, dont la justice se signale dans ces tristes abîmes par des châtiments éternels; haine contre l'homme, destiné par une miséricorde toute divine à partager un jour le bonheur céleste. Or, c'est au succès de cette haine qui caractérise les démons que le pécheur de scandale s'associe. Comme eux il combat les desseins de Dieu par rapport au salut de l'homme; comme eux il anéantit les prodiges de la bonté divine par rapport au salut de l'homme: deux réflexions capables de vous donner une idée juste du péché que je combats, et qui justifient ma proposition que le scandale porte un caractère sensible de haine et de révolte contre Dieu. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Enfant de ténèbres, âme remplie de noirceur et de malice, ennemi de tout bien, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies de Dieu? *O plene omni dolo et omni fallacia, fili diaboli, inimice omnis justitiæ, non desinis subvertere vias Domini.* (*Act.*, XIII, 10.) Réproches terribles, mes chers auditeurs! Et à qui croyez-vous que saint Paul les adressât? Sans doute à quelqu'un de ces infortunés idolâtres ou de ces Juifs rebelles qui persécutaient Jésus-Christ dans la personne des prédicateurs de son Evangile. Ah! quoique l'obstination des uns dans leur idolâtrie ne fût pas un moindre obstacle à l'établissement de la foi que la violence des persécutions excitées par les autres pour la faire périr dans son berceau, cependant le zèle de l'Apôtre ne connut jamais à leur égard de pareils reproches. Il savait qu'attachés à leurs anciennes superstitions par tout ce qui pouvait en rendre la pratique également chère et respectable, les premiers étaient dignes de compassion dans leurs égarements, et que les seconds, par les rigueurs mêmes qu'ils exerçaient contre les nouveaux disciples de la religion naissante, concouraient sans le savoir à l'exécution des desseins de Dieu, qui voulait par les tempêtes affermir le règne de la croix. A qui donc parlait saint Paul, et sur qui faisait-il tomber ces traits de feu, ces éclats de tonnerre plus conformes à la véhémence des prophètes du premier Testament, qu'à la douceur insinuante qui distingue les ministres et les prédicateurs du second? Il parlait à un prophète de mensonge, qui s'efforçait, par l'illusion de ses prestiges, de rendre inutiles auprès du proconsul Sergius les empressements et les ardeurs du zèle évangélique. Or, ce que l'Apôtre appelait dans son langage pervertir les voies du Seigneur, ce qu'il reprochait à Elymas avec tant de force et d'énergie, c'est ce qui convient également au pécheur scandaleux, et ce qui vous deviendra sensible, pour peu que vous considériez la parfaite ressemblance qui se trouve entre les voies de la grâce et celles du scandale. Car que fait la grâce, et quels moyens a-t-elle employés dans tous les temps pour attirer les cœurs et les soumettre? Leçons qui montrent le devoir; exemples qui encouragent la faiblesse; attraits qui font goûter la vertu; secours qui en adoucissent la pratique; c'est par là qu'elle s'est plu dans tous les siècles à établir son empire; par là qu'elle continue de triompher encore tous les jours de nos résistances. Or, c'est à la faveur des mêmes moyens que le scandale fait régner le vice et qu'il en perpétue la tyrannie. Il lui donne des maîtres qui l'enseignent, des modèles qui l'autorisent, des

attraits qui le persuadent, des secours qui le facilitent.

Je dis des maîtres qui l'enseignent. Dans une religion de docilité, de dépendance, où l'autorité d'un tribunal infaillible fixe à une raison présomptueuse les limites où elle doit se renfermer; combien de bouches sans cesse ouvertes pour décrier ce tribunal, pour en contredire les décisions, pour en étouffer la voix par mille clameurs séditieuses; pour armer contre son pouvoir la simplicité qui croit tout ou la prévention qui n'examine rien! Presque point de siècle qui n'ait enfanté de ces génies superbes, assez entêtés de leurs connaissances pour croire que le flambeau de la doctrine ne brillait plus qu'entre leurs mains, et que c'était auprès d'eux qu'il fallait venir avec confiance recueillir les derniers rayons de la foi, prête à s'éteindre. Génies turbulents et factieux, dont l'orgueil a fait naître dans l'Eglise ces hérésies fatales, ces schismes déplorables qui ont porté le ravage dans son sein, entraîné le troupeau loin des yeux du pasteur, séparé du trône de David les tribus saintes; scandale dont l'époque se confond avec celle du christianisme, et qui, dès son berceau, lui a fait verser plus de larmes sur l'indocilité de ses enfants que sur la haine de ses persécuteurs.

Dans une religion, dont la gloire est d'être toujours sortie victorieuse des épreuves multipliées où la mirent tant de fois les résistances de l'esprit et du cœur, et qui n'exige l'hommage de la raison qu'après avoir tranquillisé la raison même sur les sacrifices qu'elle lui demande; combien de bouches contagieuses blasphèment la sublimité de ses mystères, attaquent la majesté de son culte, réclament contre la sévérité de sa morale, s'unissent pour la rendre inutile ou méprisable! Scandale qui caractérise notre siècle, plus stérile qu'aucun autre en ouvrages téméraires; où, sous prétexte d'épurer la raison, de l'affranchir des préjugés, de lui rendre son essor naturel, les dogmes de la religion les plus respectables sont rangés parmi les délires de l'ignorance et de la superstition; où tantôt un audacieux pyrrhonisme insulte aux idées de tous les peuples, aux sentiments de tous les siècles, et n'assemble des nuages sur les vérités conformes aux lumières de la nature que pour rendre plus aisément suspectes celles de la révélation qui la surpassent; tantôt un matérialisme grossier, confondant tous les êtres, substitue dans l'homme, aux opérations nobles d'une substance libre et intelligente, le jeu d'une aveugle, quoique plus subtile mécanique, et ne bannit la pensée de l'univers que pour en exclure la Divinité même. Philosophes scandaleux, vos partisans ne répondent que par des acclamations à vos coupables entreprises; ils prodiguent à votre vanité les titres les plus flatteurs; mais qu'ils s'obstinent, tant qu'ils voudront, à ne voir dans votre hardiesse à contredire les vérités saintes qu'une fermeté d'âme, une intrépidité de raison qui s'élève avec courage contre les préjugés populaires; qu'ils prennent encore les ténèbres où vous vous enveloppez pour le jour de l'évidence même; la singularité de vos opinions, pour d'heureuses découvertes; vos doutes hasardés, pour des miracles de pénétration; vos chimères, pour finesse de raisonnements; vos railleries, pour solutions sans réplique; vos impostures mêmes, pour recherches profondes; pour nous, sans inspirer ici par l'éloge de vos talents naturels, que nous ne vous contestons pas, la curiosité trop dangereuse d'étudier vos affreux systèmes, nous ne verrons dans le fruit de vos réflexions et de vos veilles que ce qui y mérite justement notre horreur: la témérité de s'opposer à Dieu, la présomption de le combattre, l'art malheureux de forger des armes pour l'enfer et le talent meurtrier de les rendre efficaces.

Dans une religion dont tous les préceptes ne tendent qu'à inspirer le renoncement à soi-même, et la mortification d'une chair de péché, toujours rebelle dès qu'on la flatte, combien de plumes impures qui, servant d'organe aux passions les plus honteuses, en consacrent les images, en développent les intrigues, en justifient la servitude, en divinisent les transports, en embellissent les fureurs, en couronnent les faiblesses, en érigent les sentiments en vertus, les troubles mêmes et les alarmes en béatitude! Scandale d'autant plus déplorable qu'il ouvre une carrière facile à l'ambition de se distinguer par l'esprit dans un genre où il est plus aisé d'en avoir que dans tout autre, et qu'à l'école de ces profanes panégyristes des voluptés sensuelles se forment sans peine de nouveaux élèves qui, après avoir adopté les maximes de leurs maîtres dans la pratique, ne rougissent plus de les enseigner à leur tour. Docteurs subalternes d'iniquité, dont la vie se partage entre l'ivresse des sens qui se plongent dans le vice, et la fougue de l'imagination qui se plaît à en retracer les peintures licencieuses, sans autre mérite, pour la plupart, que l'effronterie d'étaler sans pudeur ce que d'autres avant eux n'avaient montré que sous le voile; incapables de s'attirer par eux-mêmes aucune considération, si nos mœurs n'en accordaient point à l'infamie, et dont la personne toute seule décréditerait les leçons, s'ils entreprenaient d'en donner d'autres que de libertinage.

Dans une religion qui commande ou conseille toutes les vertus et ne fait grâce à aucune faiblesse, combien d'autres voix s'élèvent de toutes parts en faveur des passions qu'elle condamne! En est-il une seule qui ne trouve ou des apologies, ou des éloges? En même temps qu'on attache à l'humilité le titre de bassesse; à la charité victorieuse de ses ressentiments, le titre de lâcheté; à la droiture ennemie de tout artifice, celui d'ignorance et de défaut de lumières; à la défiance de son propre mérite, celui de timidité pusillanime; au renoncement évangélique, celui de folle tyrannie de soi-même; au zèle de la vérité, celui de fanatisme et de vertige; à la modération,

celui d'indolence incapable d'enfanter rien de grand et de sublime; à la modestie simple et sans faste, celui de disposition naturelle à ramper et à s'avilir; ou transforme l'amour-propre en ressort des grandes actions; la fureur de s'avancer dans le monde, en élévation de sentiments; la vengeance avide de sang et de carnage, en bravoure, en héroïsme; la duplicité qui s'enveloppe, en habileté profonde; la présomption téméraire, en mâle confiance; les profusions du luxe, en zèle patriotique pour la splendeur de l'Etat, pour la gloire des arts et des talents; la liberté de tout dire, en noble indépendance, en essor favorable aux progrès de l'esprit humain. Scandale qui, défigurant toutes les vertus chrétiennes, en fait craindre la pratique comme une matière de confusion; replonge la terre dans le même chaos de désordres dont l'Evangile l'avait tirée, ou ne lui laisse que des vertus païennes, aussi faciles à se démentir devant les hommes qu'elles sont infructueuses et sans mérite devant Dieu.

A ces leçons, qui trouvent dans les esprits tant de dispositions à s'établir, se joignent partout des modèles encore plus sûrs que les leçons, de porter à la fidélité chancelante les atteintes les plus mortelles.

Ce n'est pas assez que dans le sein de sa famille un enfant entende préconiser avec emphase ce qu'il y a de maximes plus favorables à ses cupidités naissantes; il voit ces maximes appuyées par des exemples domestiques; un père y conformer sa conduite, y rapporter toutes ses vues, y ajuster toutes ses démarches : il voit l'ambition, la volupté, la fortune devenues les seules idoles auxquelles il sacrifie; les intérêts de la terre emporter tous ses moments; les bienséances humaines respectées par lui jusqu'au scrupule, pendant que les devoirs de la religion les plus essentiels, les obligations les plus saintes qu'elle impose, ne trouvent dans sa personne qu'un prévaricateur qui les transgresse ouvertement, ou qui les raille avec une scandaleuse indécence. Il le voit allier avec des places importantes, une dissipation qui se refuse au travail qu'elles demandent; avec des engagements à servir le public, une aversion pour toute espèce d'assujettissement et de contrainte; souvent avec le déclin des dernières années, un libertinage qu'on ne pardonnerait pas à l'emportement des premières. Quel modèle pour lui, chrétiens! résistera-t-il à une tentation si puissante? Ah! supposez-lui les inclinations les plus vertueuses, elles ne tarderont pas à s'altérer; peut-être avait-il tenu ferme contre le scandale des maximes, il ne tiendra pas contre celui des exemples.

Ce n'est pas assez qu'au sortir de la retraite où elle fut instruite une jeune personne, transportée sur le théâtre du monde, n'entende retentir à ses oreilles que des leçons de mondanité; qu'on lui vante sans cesse les talents séducteurs, les agréments dangereux, auxquels est attaché dans le monde le mérite de son sexe et de son âge; que, sous prétexte de lui sauver la confusion inséparable du ridicule, on la prévienne contre la circonspection, la réserve, seules capables de sauver un cœur des piéges qui l'environnent; elle a sous ses yeux une mère entêtée de l'esprit du monde, une mère passionnée pour les amusements du monde, une mère qui fait toute son étude de la science et des vanités du monde. Elle la voit tout occupée du soin de s'y produire avec avantage; n'épargnant rien pour y jouer un rôle dont l'amour-propre puisse se prévaloir; ajoutant à l'immodestie des parures tout ce que l'envie de plaire peut conseiller de raffinements et d'artifices. Elle la voit sous une apparence d'enjouement, de vivacité naturelle, autoriser à son égard et se permettre à elle-même des irrégularités qu'elle condamnerait dans toute autre; ne connaître la retenue, la discrétion, que pour dérober à des yeux intéressés et suspects le secret des honteuses intelligences où la jettent des engagements illégitimes; n'user du pouvoir respectable que la nature lui donne sur ses enfants que pour les entraîner sur ses pas aux autels du monde; pour les forcer de sacrifier avec elle à la divinité qu'elle encense; pour les associer à son culte, à ses fêtes, à ses cérémonies sacriléges. Quel modèle encore une fois! et comment les desseins de Dieu sur une âme innocente subsisteraient-ils, lorsque ceux mêmes auxquels il en confie l'exécution sont les premiers à les rendre inutiles? Ah! les leçons qui enseignent le vice, quelque éloquentes qu'on les suppose, le sont toujours beaucoup moins que les exemples qui le donnent en spectacle. Aussi est-ce ce scandale qui, dans tous les états, introduit avec plus de succès l'affaiblissement du devoir, le renversement de tous les principes, la hardiesse de les fouler aux pieds et de s'en affranchir. Si l'iniquité commence à se répandre, à s'accréditer par les discours, elle s'affermit, elle se consomme par les exemples; ils achèvent l'édifice de perversion dont les autres n'avaient fait que préparer les fondements. C'est ce flambeau fatal, jeté par une main ennemie contre le temple de Jérusalem; l'incendie se communique rapidement; rien ne peut plus en arrêter la violence; le sanctuaire et toute la maison du Seigneur ne sont plus qu'un monceau de cendres.

Cependant il est encore d'autres armes que le scandale n'emploie pas moins heureusement contre Dieu : je parle de cette habileté funeste qu'a le pécheur scandaleux de tourner les faiblesses étrangères au profit de ses propres faiblesses; de vous engager dans ses passions, en intéressant les vôtres; de vous faire regarder vos complaisances pour lui comme autant de complaisances pour vous-mêmes; en un mot, d'assurer sur vous ses victoires, en vous faisant trouver votre propre avantage jusque dans vos défaites. Adresse perfide, mes chers auditeurs; attrait efficace, qui rend la tentation presque insurmontable. Nos goûts, nos caractères, nos penchants, sous l'impression de la grâce

deviennent autant de moyens qu'elle fait servir à notre salut : en nous offrant des objets qui les touchent, elle prévient nos résistances ; ce sont comme d'innocentes surprises, à la faveur desquelles elle dispose un cœur à se laisser conduire. Ces mêmes goûts, ces mêmes caractères, ces mêmes penchants entre les mains du pécheur de scandale, deviennent un infaillible instrument de perversion. Sûr de l'endroit faible de votre âme, c'est par là qu'il l'attaque, par là qu'il s'y introduit furtivement, par là qu'il s'y fraye un passage, et ne tarde pas à s'en rendre maître.

Ainsi courez-vous la carrière des distinctions et des honneurs ? Semblable à l'esprit de mensonge, qui transporta Jésus-Christ sur le sommet du Temple ! et de là, lui montrant les royaumes de la terre, le flatta d'en mettre à ses pieds toutes les couronnes, s'il voulait se prosterner aux siens : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV.) Le pécheur de scandale, abusant de la place qu'il occupe, et de la considération que lui donnent ou ses emplois, ou sa faveur, ou sa naissance, fera briller à vos yeux l'éclat de ces dignités qui vous éblouissent : il vous entretiendra dans l'espoir enchanteur de favoriser vos vues, d'appuyer vos prétentions, d'ouvrir devant vous toutes les barrières : sans vous rien promettre, il s'en reposera sur votre ambition, qu'il connaît, du soin de vous entretenir dans la douce persuasion que vous pourrez tout attendre de lui, dès que vous aurez le mérite de vous prêter à tout ce qu'il osera demander de vous. Scandale ordinaire chez les grands, chez les puissants du monde, à l'égard de ceux que leur état attache auprès de la grandeur ; ils emploient au service de leurs passions les mains qu'ils enchaînent par l'espérance.

Etes-vous dans ces postes éminents qu'environnent la gloire et l'opulence où le crédit qui les accompagne met en état d'obliger beaucoup et de nuire encore davantage ? un peuple de courtisans vendus à la fortune, briguera l'honneur d'être associé à vos entreprises les plus injustes. Peu content de s'en déclarer les approbateurs, ou les apologistes, ils s'applaudiront d'en être les confidents et les complices. Ils couvriront de fleurs l'abîme du vice, pour peu qu'ils s'aperçoivent que votre inclination vous y entraîne. Ce que la bonté naturelle de votre cœur, ou un reste de sentiments vertueux vous reprocherait encore, ils sauront vous le justifier à vous-même. Scandale ordinaire chez les petits à l'égard des grands ; chez ceux qui obéissent, à l'égard de ceux qui commandent ; chez quiconque aspire après les grâces, à l'égard de ceux qui les distribuent. Les mauvaises dispositions des uns trouvent toujours dans les autres une lâcheté mercenaire qui les encense, une coupable activité qui s'empresse à les servir, du moins un silence qui les respecte, ou une indulgence qui les excuse. Saül a pris la résolution de consulter l'enfer sur son sort ; et il ne trouve que des courtisans irréligieux qui lui facilitent cette démarche, prélude fatal du dernier de ses crimes.

Etes-vous de ces âmes amies du devoir, mais avides de réputation jusque dans l'exercice de la piété même, et jalouses de tenir partout un rang qui avertisse le public de la supériorité de leur mérite ? à la faveur de cette faiblesse, l'hypocrite novateur saura s'insinuer auprès de vous ; il fera couler dans votre âme le poison de sa doctrine, il vous inspirera pour ses erreurs, adroitement déguisées, une estime de choix, un attachement inébranlable. L'avantage d'avoir un nom dans un parti qui commence à se répandre ; d'assurer à votre piété des éloges qui vous aident à en soutenir la pratique ; d'obtenir des distinctions parmi des rebelles, au lieu d'être confondu dans la foule des âmes dociles ; voilà l'écueil où l'on conduira votre foi. Scandale qui dans tous les siècles a grossi les sectes naissantes, et qui donne à l'hérésie des partisans d'autant plus opiniâtres que la régularité qu'on observe en matière de conduite rassure, et tranquillise l'esprit sur les égarements en matière de créance.

Etes-vous de ces infortunés qu'une révolution désespérante, ou le sort de la naissance a laissés dans le monde sans aucun appui de la part des hommes, et que le souvenir d'un état plus heureux, ou je ne sais quel sentiment naturel, mêlé de grandeur et d'ambition, révolte contre la bassesse et la misère ? pour peu que l'iniquité remarque en vous des dispositions favorables au succès de ces vues, on la verra s'empresser à vous tendre une main cruellement bienfaisante ; entreprendre de faire taire en vous la voix de la conscience et du devoir, en leur opposant l'appât d'une protection, qui vous sauve les horreurs d'une situation trop douloureuse ; vous exposer à la tentation délicate d'acheter ses services au prix de votre âme. Scandale ordinaire chez les riches, surtout à l'égard de la beauté indigente et malheureuse. Combien parmi eux ne consentent à essuyer ses larmes que pour la faire rougir de la main qui les essuie ! Combien ne sont généreux que pour payer sa honte !

Que dirai-je ici de ce qu'on peut appeler, et de ce que j'appelle les secours dont se sert le scandale, pour avancer les progrès du vice, pour l'enhardir à affronter le grand jour, pour le multiplier partout, également sans obstacle et sans bornes ?

Secours entre autre d'indifférence, qui le voit tranquillement se répandre dans l'héritage du Père céleste ; ou d'impunité, qui tolère ses usurpations, au lieu de lui opposer des vengeurs. O vous, que le ciel, par un choix de prédilection, a mis à la tête des enfants de Jacob ; vous qui n'êtes sur les trônes, dans les sanctuaires, sur les tribunaux, que les dépositaires de l'autorité divine ; les ministres de sa sagesse et de sa justice, autant pour édifier le monde par vos vertus,

que pour combattre la licence et en réprimer les attentats par la terreur; c'est à vous, chacun dans l'étendue de la sphère où votre puissance se renferme, de faire tête à l'iniquité, de lui donner un frein qui la contienne, d'employer contre elle des rigueurs aussi justes que nécessaires. Or vos yeux ne se ferment-ils pas souvent sur les prévarications d'Israël, dont il ne tiendrait cependant qu'à vous d'arrêter les suites, en remédiant de bonne heure à la contagion? Ah! si l'indolence, la politique, les ménagements d'une fausse sagesse, ou une molle indulgence vous endorment sur les intérêts du ciel; si vos mains, qui devraient s'armer en sa faveur, restent liées par l'intérêt, par la crainte, par la complaisance; dès lors votre sommeil, votre lâche inaction faisant la sûreté des coupables, vous n'êtes plus aux yeux de la religion que des complices qui les secondez, des déserteurs du devoir qui le trahissez, des protecteurs du vice qui l'autorisez. Ce silence de votre part, ces basses considérations humaines, dont le poids vous arrête, cette tolérance que vous érigez en économie pleine de sagesse, ce sont autant de secours, autant d'armes dont le crime se prévaut, et qui aident à la rapidité de ses conquêtes. Pour être compté parmi les ennemis du Seigneur, il n'est pas nécessaire de donner des idoles à son peuple; il suffit, pour vous, de ne pas empêcher qu'elles ne s'y introduisent.

Qu'est-ce donc que le scandale? C'est la ressource de l'enfer; c'est l'instrument qu'il emploie pour renverser les desseins de Dieu, et pour rendre inefficace la volonté sincère qu'il a de nous sauver.

Tout pécheur de scandale est donc, selon la pensée d'Origène, l'organe, le ministre, le coopérateur de l'enfer. Il en est l'organe, parce qu'il en parle le langage et qu'il en persuade les œuvres; le ministre, parce qu'il en ménage les intérêts et qu'il en fait valoir les prétentions; le coopérateur, parce qu'il en adopte les vues et se charge d'en procurer le succès : *Dæmones quærunt organa, per quæ operentur.* La grâce pour éclairer le monde, et pour le convertir, forme des apôtres, qui, semblables aux esprits célestes, portent dans l'univers les ordres du Seigneur, et annoncent aux hommes ses volontés. Rival des opérations de la grâce, l'enfer crée, à son tour, un apostolat d'erreur et de séduction; et ce sont les pécheurs de scandale qu'il appelle aux fonctions de cet apostolat : c'est par eux qu'il renverse et qu'il édifie; qu'il plante et qu'il arrache; par eux qu'il répand les ténèbres sur le séjour de la lumière; par eux qu'il introduit dans la cité sainte les abominations de Babylone; par eux qu'il reproduit dans le christianisme ces célèbres enchantements de l'Égypte qui suspendaient l'exécution des desseins formés par le Seigneur, en faveur de la postérité des patriarches; et rendaient inutiles auprès de Pharaon tous les miracles opérés par Moïse, pour hâter la délivrance des Hébreux.

Aussi n'est-il point de péché que Dieu, jaloux de sa gloire et du succès de ses desseins, ait frappé de plus d'anathèmes; point de péché qu'il ait puni d'une manière plus éclatante; point de péché, si j'ose le dire, qu'il pardonne avec plus de regret; ou du moins, dont le châtiment public lui paraisse plus nécessaire, en même temps qu'il le pardonne.

Héli voit le sanctuaire déshonnré par ses enfants, et les sacrifices de l'alliance profanés par les sacrificateurs. Trop faible pour s'armer d'une rigueur nécessaire contre son propre sang, il se contente de reprocher aux coupables leur scandale; et, au lieu des châtiments que le crime mérite, il borne tout son zèle à d'infructueuses remontrances. Le ciel ne dissimulera ni la scandaleuse indulgence du Père, ni les sacriléges profanations des enfants; il seront enveloppés dans une ruine commune : le Seigneur étendra sa vengeance jusque sur la postérité d'Héli; et le scandale toléré dans une seule famille deviendra le malheur de toute une race.

Eh! quel pécheur en effet mérite plus justement, ô mon Dieu, tout votre courroux, que le pécheur scandaleux? Notre salut est l'objet éternel de vos désirs; et le scandale vous dispute le plaisir de nous sauver. Votre cœur n'a, par rapport à nous, que des pensées de paix. *Ego... cogito... cogitationes pacis.* (*Jer.*, XXIX, 11.) Et le scandale vous force de les changer en des pensées de haine et de colère : le sein de votre miséricorde s'ouvre pour nous recevoir; et le scandale s'empresse à nous le fermer. Ah! si l'homme de zèle vous est si cher, parce qu'il seconde les projets de votre amour, comment l'homme de scandale ne serait-il pas pour vous l'objet le plus odieux? Comment les plus terribles punitions ne seraient-elles pas son partage, lui qui se joint à l'enfer contre vous; lui qui non-seulement combat vos desseins, mais anéantit les prodiges de votre miséricorde, par rapport à notre salut? Second trait, qui rend encore plus sensible toute l'horreur et l'indignité du scandale; vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oublions ici pour un moment, chrétiens, le mystère ineffable d'un Dieu qui, pour réconcilier le ciel avec la terre, s'associe notre humanité; qui soumet la sienne à toutes les faiblesses de la nôtre; qui se condamne à l'indigence, aux humiliations, à la douleur. Ne pensons ni aux anéantissements de son berceau, ni aux misères de son enfance, ni à l'obscurité de sa vie, passée presque tout entière dans la retraite; ni aux travaux de sa pénible mission, traversée par les complots de la haine et de la jalousie : ce ne sont là que les préludes de ce qu'il méditait pour sauver des âmes qui lui sont chères. Fixons nos regards sur la montagne

sanglante où se consomme l'important ouvrage de notre Rédemption. Le Calvaire rassemble tous les prodiges de miséricorde qui avaient précédé cette dernière scène.

Or ce sont ces prodiges, ce sont les fruits de cette miséricorde sans bornes, qu'anéantit le péché de scandale. Et cela (prenez garde, s'il vous plaît), soit que le pécheur qui scandalise porte directement les autres au péché, par la nature de son action vicieuse et criminelle en elle-même; soit qu'en péchant, il ne se propose pas de rendre son péché contagieux, et de faire que ceux qui en sont les témoins en deviennent les imitateurs : deux objets, dont le premier regarde les scandales plus hardis, plus déclarés; et le second, les scandales moins manifestes, moins odieux, quoique toujours infiniment opposés à la rédemption d'un Dieu Sauveur : deux objets, dans lesquels je renferme tout ce qui me reste à vous dire, et dont le développement aura peut-être de quoi vous effrayer et vous confondre.

Jésus-Christ expire : à l'ombre de sa croix sont rassemblés tous les peuples pour recueillir le sang de la victime expirante, et pour opposer la vue salutaire de ce sang adorable aux coups de l'ange exterminateur. L'enfer est consterné d'un sacrifice qui désarme le ciel : il voit ses espérances confondues, ses abîmes fermés sous nos pas, l'arrêt de notre proscription retiré d'entre ses mains. C'en est donc fait : son règne est détruit, ses esclaves sont libres; la colère céleste n'a plus de foudres contre les hommes; elle n'en a que contre les premiers auteurs de leur perte : je me trompe : l'enfer n'est point encore abattu, ou du moins il songe à se relever de sa chute, et, pour y réussir, il n'a besoin que du scandale. Les prévarications du monde disparaissent en vain sous les flots du sang précieux qui les expie; de nouvelles taches couvrent bientôt ces âmes si chèrement purifiées : et c'est vous, chrétiens scandaleux, qui consommez cet ouvrage de désolation. Quand et comment, je vous prie? lorsque vous mettez habilement en œuvre les passions d'autrui, tantôt pour faire entrer celui-là dans le plan de vos injustices, tantôt pour arracher à celui-ci des complaisances damnables; lorsque vous affermissez les uns dans leurs mauvaises dispositions par de cruels applaudissements; lorsque vous aplanissez aux autres la voie du péché, par des conseils pernicieux; lorsque vous décriez la vertu, par des railleries profanes, et que vous en rendez la pratique ridicule; lorsque dans des âmes touchées, amollies par la grâce, vous faites expirer le repentir et le germe naissant d'une conversion prochaine; lorsque vous abusez de vos lumières, pour séduire la simplicité; de votre crédit, pour l'engager au crime; de votre fortune, pour ébranler l'innocence; de tous vos avantages, pour combattre ses remords avant qu'elle succombe, ou pour les étouffer après sa défaite : c'est-à-dire, que par vos scandales, vous arrachez les âmes d'entre les bras de la croix; c'est-à-dire que vous arrêtez l'influence de salut, prête à se répandre sur elles; c'est-à-dire, que vous enlevez à Jésus-Christ ses conquêtes, et les remettez sous la domination tyrannique dont un Dieu les voulait affranchir : de sorte que si, d'une part, une bonté souveraine les rappelait à la vie, de l'autre, et par votre ministère seul, une entreprise infernale les rend à la mort.

Et ne croyez pas, qu'échauffée par le zèle, l'imagination grossisse ici les objets pour vous effrayer. Plût à Dieu qu'on pût ici me reprocher avec quelque fondement de substituer à la vérité qui instruit l'exagération qui n'est propre qu'à éblouir! Pécheurs scandaleux, vous seriez moins coupables; et vous, ô mon Dieu, vous n'auriez pas tant à vous plaindre de l'inutilité de vos souffrances. Mais tout n'est ici que trop réel, et les peintures les plus hardies resteront toujours fort au-dessous de la vérité.

Oui, chrétiens, je le répète, scandaliser une âme, la porter au péché, c'est, ou anéantir effectivement, ou entreprendre d'anéantir à son égard le mystère de la croix; c'est vouloir changer pour elle le trône de l'amour en tribunal de vengeance; l'instrument de la miséricorde, en instrument de réprobation; c'est, au lieu de l'empreinte divine qui la consacre à Jésus-Christ, imprimer sur elle un sceau d'iniquité qui la consacre au démon. Car que sert à cette âme infortunée que Jésus-Christ ait voulu lui faire part des mérites de son sacrifice, si vous empêchez qu'elle n'y participe? Que lui sert d'avoir un Dieu pour médiateur, si, par votre faute, elle ne profite point de sa médiation? Que lui sert d'avoir trouvé dans son sang un remède à ses anciennes blessures, si, non content de les rouvrir, vous lui en faites de nouvelles et y versez le poison qui les rend incurables? Or n'est-ce pas là ce que font, ou du moins ce que peuvent faire vos scandales? Vous entendez un Dieu qui vous recommande, par ses derniers soupirs, les âmes pour lesquelles il se livre à la mort. Je meurs pour vous et pour elles, vous dit-il; et je meurs avec joie, mourant pour votre amour. Mais si cet amour vous importune; si vous vous obstinez à dédaigner un bienfait dont je désire que les fruits vous deviennent personnels; ah! du moins, gardez pour vous seul votre ingratitude, n'inspirez pas à des cœurs, prêts à se laisser attendrir, la dureté farouche qui vous arrache à mes bienfaits; et n'ajoutez pas au regret que j'ai de vous perdre celui d'en voir périr d'autres avec vous. Prières superflues! Tel que Joab, sourd aux désirs de David, qui demandait qu'on épargnât les jours d'Absalon : *Custodite mihi puerum Absalon* (II *Reg.*, XVIII, 12); vous répondez, comme cet implacable chef des armées d'Israël : Il n'en sera pas ainsi que vous le désirez, Seigneur : *Non sicut tu vis.* (*Ibid.*) J'attaquerai moi-même Absalon sous vos yeux, je lui porterai le coup de la mort, et l'autel où

vous exprez pour lui, et qu'il tient embrassé, ne le sauvera pas de ma main : *Sed aggrediar eum coram te.* (II *Reg.* XII.)

Est-ce là, mes chers auditeurs, est-ce là le point de vue sous lequel vous envisagez le scandale? est-ce du Calvaire que vous le considérez, c'est-à-dire par rapport à l'opposition qu'il a avec la croix de Jésus-Christ? C'est à cette considération cependant, qu'un chrétien ne saurait trop s'arrêter, pour apprendre à connaître le scandale; et c'est à cette considération si puissante, que s'arrêtait saint Paul, lorsqu'il entreprenait de retrancher de l'Eglise un usage capable de scandaliser les faibles, celui de manger des viandes offertes sur l'autel des idoles. Ne vous y trompez pas, disait-il aux premiers fidèles, vous attaquez Jésus-Christ même en conservant un usage où vos frères trouvent un écueil à leur faiblesse : *Sic peccantes.... in Christum peccatis.* (I *Cor.*, VIII, 12.) Et vous l'attaquez, en quoi? dans le miracle de son amour pour eux, dans le mystère de ses souffrances et de sa mort, dans l'objet dont il est le plus jaloux, le fruit de ses mérites et de son sacrifice : *Peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est.* (*Ibid.*, 11.)

Et c'était contre une coutume indifférente en elle-même, mais qui par la nature des circonstances pouvait ébranler les faibles dans la foi, que l'Apôtre employait des motifs si propres à épouvanter des cœurs chrétiens? Ah! à combien plus forte raison nous aurait-il donc opposé les mêmes armes, s'il avait vu régner universellement dans le christianisme tant de désordres manifestes, tant d'abus visiblement proscrits par l'Evangile, et contre lesquels le courage des plus forts a tant de peine à se défendre? Que serait-ce, s'il avait vu ce que nous voyons avec tant d'indifférence peut-être, la présomptueuse philosophie de la Grèce reproduire parmi nous ses opinions insensées, ses systèmes absurdes, avec plus de hardiesse et moins de bonne foi, que sous les héros de l'Académie et du Portique; le luxe et la mollesse de l'Asie effacés par le faste et la sensualité des chrétiens; la corruption de l'ancienne Rome enfanter, au sein de nos villes, ces monstres d'intempérance et de dissolution qu'elle cachait à l'ombre de ses mystères religieux; tous les talents, tous les arts consacrer le fruit de leurs veilles à l'embellissement du triomphe des passions, toutes celles qui, dans les jours de la superstitieuse gentilité, méritèrent des temples obtenir encore des autels; disons tout en peu de mots, la licence justifiée par les discours, autorisée par les mœurs publiques, consacrée par les spectacles, enseignée dans les livres, transmise à la postérité dans des monuments durables, applaudie par le peuple, et comme déifiée dans la personne des grands.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, c'est toujours d'après cette décision de saint Paul, que saint Bernard ne craignait pas de comparer le chrétien scandaleux avec le juifs déicide; l'ingratitude monstrueuse du premier avec les aveugles fureurs du second; l'acharnement de l'un à demander la mort de Jésus-Christ avec l'attentat de l'autre, qui la rend inutile. Parallèle effrayant sans doute! mais parallèle, après tout, qui n'a rien d'outré; puisqu'enfin, dans les principes de la religion, le sang de Jésus-Christ répandu par les Juifs ne crie pas plus vengeance que ce même sang rendu inutile par le scandale.

Mais si vous scandalisez, dites-vous, c'est de votre part sans aucun dessein, aucune intention de perdre vos frères. Eh bien! mon cher auditeur, quelle conséquence prétendez-vous tirer à votre avantage de cette disposition, que je ne vous conteste pas? Voulez-vous dire que, n'ayant pas dans l'âme assez de noirceur pour méditer de sang-froid la perte de personne, vous ne mettez aucun obstacle aux fruits de la rédemption d'un Dieu Sauveur; aucun obstacle aux desseins d'un Dieu sanctificateur, par rapport au salut du prochain? Ah! si c'est là votre pensée, vous êtes dans l'erreur; pourquoi? parce qu'indépendamment de ce qui se passe ou non dans votre âme, votre scandale ne cesse pas d'être une tentation pour le prochain; il ne cesse pas d'être un attrait, une invitation tacite au péché; il ne cesse pas d'être un germe de mort qui porte, ou du moins qui peut porter des fruits de réprobation; en un mot, il ne cesse pas d'être un scandale. Or dès là qu'il est scandale, dès là qu'il est un sujet, une occasion de chute, Dieu n'y voit donc qu'un obstacle à ses desseins, un écueil où ses grâces les plus précieuses, où celles de la rédemption de son Fils peuvent échouer par votre faute: par conséquent un ennemi qui favorise l'enfer à son préjudice.

Et pour vous rendre cette vérité sensible par un contraste lumineux, transportez-vous à ces beaux jours de l'Eglise naissante, où les fidèles mettaient toute leur gloire à vivre selon l'Evangile, ou à mourir pour sa défense. Temps heureux, où la crainte d'occasionner aux persécuteurs de la religion de nouveaux homicides suspendait souvent dans les chrétiens l'ardeur du martyre; les empêchait de se présenter d'eux-mêmes devant les tribunaux; les portait à fuir dans les solitudes, à y mettre à couvert des jours qu'ils brûlaient de laisser sous le glaive de la persécution; sacrifiant ainsi la charité pour le prochain, l'honneur même de s'immoler pour Jésus-Christ! Alors tous les chrétiens, transportés du même zèle, contribuaient à la propagation de l'Evangile; tous servaient le dessein de la Providence, celui d'ouvrir les yeux aux nations, et de les sanctifier par la connaissance de la loi nouvelle. Cependant ils n'exerçaient pas tous le ministère évangélique. Il n'y avait que le plus petit nombre chargé d'instruire les peuples, de disputer à l'idolâtrie ses sanctuaires, d'arracher le bandeau de la superstition qui couvrait tous les yeux : malgré cela, point de chrétien qui n'eut part aux

progrès du christianisme, et qui n'en avançât les conquêtes. Pourquoi? parce que, dans les vertus que chacun pratiquait alors, la religion trouvait son plus bel éloge, et un titre de recommandation pour la sainteté de sa morale, comme pour la sublimité de ses mystères.

Appliquez-vous cette réflexion, chrétiens. Les scandales qu'on vous reproche ne sont, pour m'exprimer avec l'Ecole, que des scandales indirects; c'est-à-dire, que vous n'avez pas formellement envie de faire des prévaricateurs qui vous ressemblent; je veux le croire : mais qu'est-ce que cela signifie? rien autre chose, sinon que vous n'êtes pas de ces pécheurs rebelles, dont la bouche, d'accord avec le cœur, avoue la rébellion; qui, tandis que Moïse est sur la montagne, se mettent ouvertement à la tête du peuple, pour demander à Aaron des idoles; qui, après avoir dressé l'autel profane, de leurs propres mains, invitent la multitude à s'y ranger, et lui présentent pour le sacrifice un encens sacrilége. Ainsi chaque fidèle, à la naissance de l'Eglise, n'était pas un Paul qui reprochât à Rome et à Athènes les mystères honteux de leur religion et l'extravagance de leur théologie fabuleuse. Mais parce qu'il est des pécheurs scandaleux plus criminels que vous, est-ce une raison de vous croire innocents? parce que l'enfer a des appuis plus efficaces que le vôtre, est-ce à dire que vous lui refusiez votre secours? non évidemment: et si les premiers fidèles, par le spectacle seul de leurs vertus, faisaient triompher la puissance de la croix; si chacun d'eux par la sainteté de ses mœurs aidait à la sanctification du monde, ne faut-il pas conclure, par la raison des contraires, que la seule vue de vos scandales aide donc à sa perversion, et, par une dernière conséquence, que vous combattez effectivement les desseins de Dieu, par rapport au salut du prochain, que vous anéantissez à son égard la rédemption de Jésus-Christ, quoique vous n'ayez pas formellement en vue de combattre les uns et d'anéantir l'autre.

Ainsi représentez-vous d'une part Jésus-Christ conduisant en triomphe, sous l'étendart de sa croix, les âmes qu'il a rachetées; de l'autre, le pécheur de scandale, traînant à sa suite les âmes qu'il a perverties : le premier représentant à Dieu les conquêtes qu'il a faites sur l'enfer; le second présentant au démon celles qu'il a faites sur Jésus-Christ : et par ces deux spectacles si différents, jugez de l'opposition qu'a le scandale, autant avec les desseins de Dieu, par rapport au salut de l'homme, qu'avec la rédemption d'un Dieu Sauveur. Ah! nous regarderions comme l'excès d'une fureur diabolique, d'abattre les autels où Jésus-Christ s'immole tous les jours : est-ce donc une moindre fureur, de faire périr les âmes pour lesquelles il s'est immolé? Nous frémissons, en voyant dans l'histoire, l'hérésie victorieuse porter le fer et le feu dans nos temples; détruire ces monuments respectables de la piété de nos ancêtres, et sur leurs ruines fumantes, élever au démon de l'erreur des trophées qui faisaient gémir la religion. La perte des âmes, ces temples spirituels que Jésus-Christ a consacrés par son sang, mérite encore plus nos larmes, dit saint Chrysostome, puisque Dieu n'a point de sanctuaires ni plus précieux, ni plus dignes de lui; elle les mérite d'autant plus, que cette perte est le plus beau triomphe de l'enfer, qui voit par là, non-seulement s'anéantir le mystère de la croix, mais s'anéantir par la main de ceux-même dont cette croix devait être la ressource; mais s'anéantir avec plus de douleur pour Jésus-Christ, qu'il n'eut de confusion à s'y voir attaché.

Et voilà, mes chers auditeurs, voilà pourquoi cet Homme-Dieu, quoique sa charité pour les pécheurs ne connût aucunes bornes; quoiqu'elle usât à leur égard des ménagements, des condescendances les plus aimables, éclatait néanmoins avec tant de force contre les hypocrites pharisiens, jusqu'à paraître oublier alors sa douceur ordinaire, et n'avoir pour eux que des anathèmes. C'est qu'il voyait dans cette secte de faux docteurs, des aveugles, qui consommaient leur aveuglement volontaire par un zèle infernal à associer les autres à leurs égarements; c'est-à-dire qu'il voyait le fruit de ses souffrances et de son immolation prochaine absolument perdu pour un peuple d'infortunés, que le scandale de ses chefs exposait à une séduction presque inévitable. Oui, leur disait-il, vous refusez d'entrer dans la bergerie que je vous ouvre, et par un désordre plus inexcusable encore, vous empêchez les autres d'y chercher un asile. Ainsi c'est trop peu pour vous de courir au précipice, et de vous jeter au fond de l'abîme; il faut que vous y entraîniez une foule de malheureux sur vos pas; il faut qu'au crime de votre indocilité personnelle, vous ajoutiez celui de faire des indociles, qui partagent à la fois vos résistances et vos malheurs : *Ipsi non introistis; et eos qui introibant, prohibuistis.* (*Luc.*, II, 52.)

Voilà pourquoi le même Homme-Dieu ne put souffrir dans le chef de ses apôtres que, par un excès de sensibilité trop naturelle pour la personne de son Maître, il parût s'opposer à l'accomplissement du mystère douloureux de sa croix. Ah! il était Sauveur, et parce qu'il était Sauveur, tout sentiment, toute disposition d'esprit contraires au désir dont il brûlait de se sacrifier pour nous, était à ses yeux un attentat qui révoltait toute sa tendresse. Mais s'il ne vit qu'avec indignation l'imprudente sensibilité de son disciple; s'il n'en fallut pas davantage pour lui attirer ces terribles paroles, *Vade post me, Satana, scandalum es mihi* (*Matth.*, XVI, 23); à quels reproches foudroyants ne doivent pas s'attendre de sa part ceux dont le crime n'aura pas été d'avoir voulu, par amour pour lui, mettre des bornes à son amour pour nous, et arrêter l'exécution de son sacrifice; mais d'en avoir anéanti les précieux effets par la contagieuse influence de leurs

scandales ; et si c'était être son ennemi que d'entreprendre de retenir un sang prêt à couler pour nous, quel monstre d'horreur doit-il voir dans l'ingratitude qui nous en rend l'effusion, je ne dis pas superflue, je dis préjudiciable et mortelle ?

Ah ! mes chers auditeurs, ne nous exposons pas au regret désespérant de l'entendre, au jour de ses dernières vengeances, nous dire encore, mais dans un autre sens, et avec bien plus d'indignation qu'il ne le disait à son apôtre : *Vade retro me, Satana.* (*Marc.*, VIII, 23.) Loin de moi, loin de mes bienfaits et de ma gloire, vous en qui les miracles, aussi bien que les tendres objets de ma miséricorde ont trouvé d'irréconciliables ennemis. L'enfer vous a vus partageant ses dispositions homicides, devenir les ministres de sa haine et de ses ressentiments contre moi. Eh bien ! que l'enfer couronne aujourd'hui votre zèle, et qu'il récompense vos services : *Vade retro me, Satana.*

Ah ! profitons plutôt pour nous-mêmes, et pour nos frères, d'un sang qui n'est pas moins leur trésor que le nôtre. Aidons-les par nos exemples à y puiser les remèdes salutaires dont il est la source. Ainsi participerons-nous avec eux à son efficacité toute puissante, et dans le temps et dans l'éternité bien heureuse. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LA VIE INUTILE DES GENS DU MONDE.

Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies (*Matth.*, IV, 10.)

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui.

Voilà, chrétiens, quelle doit être ici-bas notre première, et à proprement parler, notre unique occupation ; celle d'honorer Dieu par les adorations d'un culte sincère, par l'hommage universel de nos esprits et de nos cœurs. Cependant combien d'hommes, oubliant la nature de leur destination présente, et le prix des rapides moments qui ne leur sont accordés que pour la remplir, coulent leurs jours dans une coupable indolence, ou ne les remplissent que par de vains amusements qui n'y laissent pas moins de vide qu'en laisserait l'oisiveté même ! Inutiles fardeaux sur la terre, la plupart, ainsi que s'exprime un auteur profane, n'y sont que pour faire nombre et pour consumer les fruits que des mains plus laborieuses tirent en abondance de son sein. Chaque jour ramène pour eux une chaîne d'inutilités et de distractions toujours renaissantes, et toujours les mêmes où ils se renferment ; ce n'est que pour en renouveler le cours uniforme que les mois et les années se succèdent. Dans cette longue et pénible léthargie, l'unique soin qui les intéresse encore, c'est d'échapper à la triste nécessité de se retrouver avec eux-mêmes ; c'est de ne laisser entre leurs plaisirs aucun intervalle dont l'ennui puisse se rendre maître ; c'est d'y jeter une variété qui prévienne les dégoûts ; c'est de chercher des hommes aussi las de leur oisiveté qu'ils le sont de la leur, et prêts à s'étourdir avec eux sur l'embarras de leur commune situation.

Honteuse et déplorable ressource, mes chers auditeurs ! Qu'une vie telle que je viens de la dépeindre ait été commune dans le paganisme, où la morale, bornant toutes nos espérances à la terre, n'offrait à l'homme après le trépas aucune destinée digne de ses vœux, et semblait ainsi l'autoriser à chercher sa béatitude dans le repos et les douceurs de la vie présente, c'est ce qui ne doit pas nous surprendre ; mais qu'on puisse nous reprocher le même désordre, à nous instruits par la foi que des destinées irrévocablement heureuses ou malheureuses, selon l'usage que nous aurons fait de la vie, nous attendent à la fin de la courte carrière où nous marchons ; mais qu'ayant entendu mille fois retentir à nos oreilles ces paroles prononcées avec serment par l'ange de l'*Apocalypse*, que le temps va bientôt finir : *Tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X, 6), nous ne pensions qu'à perdre, qu'à dissiper le peu d'instants qui nous reste, n'est-ce pas un excès d'insensibilité, d'égarement qui ne peut ni s'expliquer ni se comprendre ? Tel est cependant, chrétiens, tel est l'excès que nous sommes obligés de combattre, et qui demande d'autant plus que nous l'attaquions avec toute la vigueur de notre ministère, qu'on est aussi habile à s'en justifier le crime qu'à s'en déguiser le péril. Car, par l'illusion la plus déplorable, on se persuade que cette inutilité de vie n'est pas incompatible avec le salut ; qu'elle est même un privilége des conditions opulentes ; qu'aucun des amusements qui la composent n'étant proscrit en particulier par la religion, le total ne peut en être criminel, et qu'enfin, pour être en droit de se tranquilliser, il suffit de ne se rien permettre d'illégitime. Mais frivole raisonnement d'une conscience malheureusement ingénieuse à se calmer, en associant l'esprit à ses erreurs ! Détruisons aujourd'hui, s'il est possible, ces retranchements spécieux où l'iniquité se croit à couvert ; et aux apparences de raison dont elle s'autorise, opposons des vérités sensibles qui ne lui laisse aucune réplique. Je dis donc, en premier lieu, que cette vie inutile, où vous ne trouvez rien de condamnable, n'est pas, à beaucoup près, aussi innocente que vous le prétendez, et qu'elle renferme plus d'un désordre que la religion réprouve ; vous le verrez dans la première partie : j'ajoute en second lieu que, fût-elle d'ailleurs aussi innocente que vous le dites, il suffit qu'elle soit sans vertu, comme elle l'est en effet, pour vous perdre et vous damner ; c'est le sujet de la seconde partie. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que cette vie inutile dont on se dissimule si facilement le désordre ? C'est une vie dont presque tous les jours se par-

tagent entre la mollesse qui s'abandonne au repos, la vanité qui se donne en spectacle, la délicatesse occupée de l'intérêt des sens, la dissipation qui s'épanche en entretiens stériles, le désœuvrement qui, dans un jeu continuel, cherche un préservatif contre l'ennui, l'inapplication qui se refuse à tout exercice sérieux, et ne se repaît que de bagatelles. Assemblées, visites, conversations, ajustements, parties multipliées de plaisir ou de jeu, soins tout profanes, occupations toutes mondaines, voilà donc en raccourci l'emploi de vos moments, et comme l'abrégé de votre histoire. Je n'examine point avec vous si chacune de ces parties qui la composent n'est pas peut-être criminelle dans ses circonstances, si l'on ne se produit dans ces assemblées qu'avec des intentions vertueuses; si l'on n'apporte à ces spectacles aucune disposition d'esprit et de cœur qui puisse alarmer la conscience; si tant d'heures prodiguées à la parure ne cachent pas un motif secret d'allumer de coupables passions; si un enjouement trop libre, ou une subtile médisance ne fait pas le sel et l'agrément de ces entretiens; si ce jeu n'entraîne pas le sacrifice de bien des devoirs essentiels, qui devraient avoir la préférence sur tout le reste. Quelque impossible qu'il soit moralement de ne pas donner contre quelqu'un de ces écueils, dans une vie surtout où les inclinations de la nature sont si favorablement traitées, et d'où la vigilance chrétienne, aussi bien que la considération des vérités éternelles, sont entièrement bannies; quelque impossible, encore une fois, que cela soit, je veux bien cependant supposer le contraire en votre faveur, et sur tous ces articles je consens à vous croire aussi irrépréhensibles que vous voulez le paraître. L'inutilité de votre vie en est-elle pour cela moins condamnable? Non, chrétiens, car indépendamment de ces désordres, dont vous prétendez qu'elle est exempte, elle en renferme plus d'un que la religion réprouve; je veux dire un renversement général de l'ordre établi par la Providence, une coupable dissipation d'un des biens les plus précieux dans l'ordre surnaturel, enfin une disposition prochaine à céder sans résistance à toutes sortes de tentations : trois objets importants auxquels vous ne pensez pas, et capables, si vous les envisagez avec l'œil de la foi, de vous inspirer les plus justes alarmes. Que sommes-nous en effet aux yeux de Dieu, et quels titres nous distinguent devant lui? Des coupables condamnés en naissant à porter la peine de la révolte qui a dégradé leur origine; des pécheurs frappés de l'anathème, et assujettis au travail par un châtiment aussi juste qu'il est universel; des proscrits obligés de cultiver avec peine la terre de leur exil, et qui ne peuvent espérer autrement le retour dans leur patrie. Voilà ce que nous sommes devant Dieu; voilà les qualités qu'il remarque en nous. Soyons, tant qu'il vous plaira, soyons grands, illustres, distingués sur le théâtre du monde; si la naissance ou la fortune nous tire de la foule aux yeux des hommes, devant Dieu la même sentence de proscription nous y replonge. Postérité d'un père rebelle, nous avons part à la malédiction qui le soumit au travail; et comme, en conséquence de cette malédiction, le tombeau doit s'ouvrir également pour recevoir la cendre du monarque et du sujet, celle du pauvre aussi bien que celle du riche, ainsi l'obligation de travailler est commune à tous les hommes, et c'est un joug, ainsi que s'exprime l'Ecriture, dont le trône même n'affranchit pas celui qui l'occupe : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adæ.* (*Eccli.*, XL, 1.)

Que sommes-nous encore dans les desseins de la Providence? des membres faits pour servir le corps de la société civile; des membres destinés à des fonctions particulières, chacun selon ses facultés naturelles; des parties qui composent le même tout, et dont les services réciproques entrent nécessairement dans l'harmonie générale qui doit en résulter. Car comme dans l'économie de ce monde matériel et sensible il n'y a rien qui n'agisse, jusqu'aux êtres même qui paraissent le plus en repos; rien qui n'ait une destination propre et comme personnelle, que des lois impérieuses l'obligent de suivre et de remplir; ainsi dans l'ordre politique, chacun doit contribuer à l'entretien du mouvement général, par une portion d'activité particulière, dont il ne saurait ou suspendre, ou interrompre l'influence, sans priver le corps d'un secours qu'il a droit d'attendre, et sans y introduire un dérangement qui le défigure.

Que sommes-nous enfin dans les vues de la Providence? des êtres sortis du néant, non pas pour être les admirateurs stériles de ses merveilles, ou pour jouir en paix des trésors immenses que sa libéralité ne cesse de verser autour de nous, mais pour reconnaître, par d'humbles hommages, la grandeur, la souveraineté de son empire; pour rendre à sa majesté suprême le tribut d'obéissance et de soumission qu'elle nous demande; en un mot, pour servir à sa gloire, comme elle pourvoit à notre bonheur.

Et ce ne sont pas là de ces principes qui, n'étant puisés que dans les profondeurs d'une dévotion sublime, ne doivent influer aussi que sur la conduite d'un petit nombre d'âmes ferventes, et jalouses d'une perfection plus relevée : c'est sur ce fondement que porte l'édifice de la religion même. De là naissent nos premiers devoirs tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard du prochain; devoirs qui dans l'étendue de leur application ne souffrent pas qu'on les restreigne, mais qui embrassent indistinctement tous les hommes, quelque intervalle que mettent entre eux les différences arbitraires du rang et de l'élévation, de la fortune ou de l'indigence.

Or que fait une vie inutile? Elle s'affranchit de ces obligations essentielles et primitives; elle renverse ces disposi-

tions de la Sagesse souveraine. A ce travail dont un Dieu vengeur a fait une loi pour tous les coupables, elle substitue le repos ; à ce tribut de services et de fonctions mutuelles que tout corps attend de chacun de ses membres, elle substitue la langueur et le désœuvrement ; à l'obligation de servir et de glorifier son auteur, elle substitue l'oubli, la négligence de son culte, de sorte que dans cet état, l'homme ne vit, ne respire, n'existe plus que pour lui-même.

Affreux renversement, chrétiens ! comprenez-en tout le crime ; comprenez-en tout l'odieux ; comprenez-en tout le scandale. Je dis le crime, pourquoi ? Parce qu'à la faveur de cette vie inutile s'introduit la confusion dans tous les états. Car c'est à cette idole favorite qu'on sacrifie tous les devoirs qu'ils imposent. On ne prend des places considérables où l'on est monté que les avantages qu'elles procurent ; la vaine satisfaction de commander aux hommes, le droit d'exiger leurs services, le plaisir d'attirer leurs hommages, le privilége de les enchaîner à sa suite par la facilité de leur nuire, ou par l'espoir de les obliger. Mais se mettre en état de justifier son élévation par une conduite active et laborieuse ; par le soin d'étendre ses connaissances, et de multiplier ses lumières ; par un examen sérieux des objets importants sur lesquels on est obligé de prendre parti ; par une vigilance exacte sur la fidélité, la droiture du ministère subalterne qu'on met en œuvre : mais étudier les choses, et les voir par soi-même ; mais prévenir par cette étude le péril d'être surpris, et de favoriser à son insu des passions étrangères ; ah ! ce sont là des obligations qui entraînent des détails trop étendus, et trop contraires aux intérêts de la dissipation et de la mollesse : ce serait se rendre malheureux que de s'immoler à des soins si fatigants. On ne balance donc pas à se reposer de tout sur des secours mercenaires ; on ne prend de chaque objet qu'une vue générale et superficielle qui mette du moins en état de représenter dans le public sans embarras et sans honte : et par là, de combien d'iniquités ne se rend-on pas responsable ? A combien d'injustices secrètes, de pratiques criminelles, quelquefois d'usurpations, de violences, ne se trouve-t-on pas associé, sans le savoir ? Moins de goût, moins d'avidité dans le jeune Gratien pour des distractions trop habituelles, prévenait les surprises qu'on préparait à sa religion, empêchait le rétablissement de Priscillien dans son siége, et ensevelissait ainsi, dès leur naissance, les abominations d'une secte impure, accablée sous la chute de son auteur.

Loin de nous, mes chers auditeurs, loin du ministère de charité que nous exerçons ici, les amertumes d'une satire que le vrai zèle ne connaît point, et que l'esprit de l'Evangile réprouve. Mais vous le savez, ô vous qui jugez la terre, et qui ne devez être au milieu de nous que les organes de l'équité suprême : vous êtes engagés par les devoirs propres de votre état à approfondir les affaires portées devant vos tribunaux : vous ne sauriez, sans être prévaricateurs, vous contenter d'y jeter un coup d'œil rapide : il faut en discuter les principes, en étudier l'origine, en suivre les progrès, en embrasser les branches différentes, quelque étendues, quelque multipliées qu'elles soient. Il faut éclaircir les nuages que l'artifice a le talent d'y répandre, rapprocher chaque objet de ses yeux, le comparer à la règle des lois, balancer mûrement, et sans précipitation tous les motifs de son jugement : sans cela, vous vous exposez à affermir de vos propres mains les trophées de l'injustice, et à laisser le bon droit dans l'oppression. Mais, je vous le demande, que deviennent par une vie inutile ces respectables engagements ? Ah ! pour entrer dans ces discussions aussi désagréables qu'elles sont épineuses, il faudrait retrancher à la mollesse des moments qu'elle sollicite en sa faveur ; s'absenter de ces cercles profanes où les heures coulent avec autant de rapidité qu'elles paraissent lentes et paresseuses dans la continuité d'un travail insipide et plein de sécheresse ; abréger ce jeu dont on s'est fait une occupation régulière et périodique ; supprimer ces visites superflues que la bienséance ne commande pas, et où l'on n'est entraîné que par la crainte de s'ennuyer avec soi-même. Or de pareils sacrifices paraissent trop rigoureux : on se détermine donc à se les épargner, à fermer les yeux sur ses obligations ; à ne pas compter si scrupuleusement avec le devoir ; à n'en retenir que ce qui peut s'accorder avec le goût du repos et de l'inapplication. Et de là, qu'arrive-t-il ? c'est que le bon droit succombe ; c'est que de la bouche des oracles de la patrie sortent quelquefois des décisions homicides qui dépouillent l'innocence ; c'est qu'au lieu d'être les protecteurs de l'équité, contre les entreprises de l'intérêt et de la mauvaise foi, on les enhardit à tout entreprendre ; content de porter à la suite de son nom un titre qui écarte l'opprobre de faire penser que l'on n'est capable de rien.

Vous ne l'ignorez pas non plus, chefs des familles d'Israël ; une de vos principales obligations, c'est de procurer à vos enfants une éducation vertueuse ; de leur inspirer de bonne heure des sentiments chrétiens ; d'éloigner de ces âmes pures et innocentes le souffle empoisonné de la contagion ; de cultiver avec soin leurs talents naturels, et de préparer à la patrie, dans ces jeunes élèves, des sujets capables de la servir utilement, et de répondre à ses espérances : mais je vous le demande encore, que deviennent par une vie inutiles ces précieux engagements ? Pouvez-vous les remplir, et les remplissez-vous en effet à leur égard, lorsque entraînés vous-mêmes par la passion de l'amusement, plus dociles à la voix de l'indolence qu'à celle de leurs besoins, vous leur offrez l'exemple trop persuasif d'une inutilité monstrueuse ? lorsque, pour

vous sauver à vous-même les embarras de la vigilance, vous ne leur donnez d'autres surveillants que des domestiques ou inattentifs ou vicieux? Lorsque vous les associez à l'éternelle dissipation que vous faites de tous vos moments? Les remplissez-vous, mères chrétiennes, lorsqu'ils vous voient, au sortir d'un sommeil dont la mollesse seule règle la durée, penser à l'ajustement, à la parure, y consumer les plus belles heures du jour, et dans ces retraites où la vanité préside tenir une école quelquefois publique d'indécence et de mondanité? lorsqu'à ces premières occupations succède le soin de promener l'idole de compagnies en compagnies, ou, sans lui faire changer de théâtre, de rassembler autour d'elle une foule de spectateurs? lorsque vos journées entières sont absorbées par le jeu; livrées en proie à quiconque se trouve accablé des siennes, perdues pour Dieu, perdues pour la religion, perdues pour vous-mêmes, et pour votre âme. Or voilà ce que j'appelle le crime d'une vie inutile; en voici l'odieux.

C'est que ce désordre, qui s'oppose si visiblement aux dispositions de la Providence, est surtout le désordre des grands, des riches, des heureux du siècle; c'est-à-dire de ceux qu'elle a distingués davantage, et pour qui seuls on dirait qu'elle tient en réserve les trésors et la rosée céleste, tandis qu'elle semble avoir endurci pour les autres le sein de la terre, et fermé pour eux toutes les sources de l'abondance. A qui cependant, à qui convient mieux cette pénitence naturelle d'une vie agissante et occupée, qu'à des hommes qui, non-seulement trouvent dans les avantages de leur état tant d'obstacles à la pénitence évangélique; mais pour qui leur état même est une tentation funeste qui les invite si puissamment à s'en dispenser? Dans une situation comme la leur, où l'opulence facilite les moyens d'accorder aux sens tout ce qu'ils demandent, et d'éloigner tout ce qui les afflige, devraient-ils fuir un remède qui corrige le poison de leur état même? Devraient-ils se retrancher une ressource que la grâce leur ménage, pour les rapprocher de l'état de Jésus-Christ? Hélas! c'est presque le seul moyen qui leur reste de participer à l'amertume de son calice, le seul pour marcher encore dans cette route épineuse de la croix hors de laquelle ils ne sauraient trouver le salut; et ce moyen leur paraît trop onéreux; ils ne regardent leur fortune que comme un droit à ne rien souffrir, un droit à moissonner dans la joie ce que tant d'autres ne sèment que dans les larmes; un droit à ne se distinguer de la foule que par une orgueilleuse et délicate oisiveté. Or, quel retour pour vous, ô mon Dieu, qui leur témoignez une prédilection si gratuite, qu'une opposition pleine d'ingratitude aux arrangements de votre sagesse; qu'une odieuse révolte qui fait blasphémer votre providence? Oui, blasphémer, chrétiens, et c'est en cela que consiste particulièrement ce qu'on peut appeler, et ce que j'appelle le scandale d'une vie inutile. Car d'où viennent la plupart des plaintes que forment contre Dieu tant de bouches téméraires? N'est-ce pas de l'excessive inégalité qu'il a mise entre les hommes, quoiqu'ils soient tous formés de la même argile, animés du même souffle, sortis de la main du même auteur? N'est-ce pas du contraste touchant que présente l'infortune des uns et la béatitude des autres? Cependant, elle n'est qu'apparente dans le système de la Providence, cette excessive irrégularité qui nous révolte; puisque si Dieu met entre les mains de ceux-ci l'autorité, les richesses, les honneurs, il les charge en même temps de soins plus pénibles, qui servent comme de contrepoids au bonheur de leur situation, et balancent en effet la supériorité de leurs avantages; de sorte que cette admirable conduite corrige l'excès d'inégalité, par la compensation d'assujettissements et de devoirs qu'elle attache aux conditions les plus éclatantes et les plus favorisées en apparence. Mais qu'on retire ce contrepoids : que cette compensation cesse d'avoir lieu, qu'on se décharge de ces soins qu'exige la prééminence des places et des fortunes, ah! c'est alors qu'on n'aperçoit plus dans le monde qu'une distribution aussi injuste qu'elle est bizarre : un ciel de bronze pour les uns; une aveugle prédilection pour les autres; un petit nombre d'enfants, presque tous ingrats, recueillant l'héritage du Père commun, tandis que le reste, condamné malheureusement à les servir, n'ayant d'autre partage que les instruments du travail, se voit réduit à attendre de ses sueurs une étroite et pénible subsistance. Or, ce dérangement qui fait gémir, et dont on ose rendre Dieu même responsable, dites-moi, chrétiens oisifs, s'il n'est pas uniquement votre ouvrage? Non, je ne crains pas de le dire, quand Dieu n'aurait d'autre crime à vous reprocher, que d'exposer à des accusations scandaleuses sa conduite de sa providence, et de troubler l'ordre établi par sa sagesse, il n'en faudrait pas davantage pour vous attirer toute la rigueur de ses anathèmes. Mais il s'en faut bien que ce soit là tout votre crime à ses yeux; à ce premier attentat qui en renferme tant d'autres, vous joignez encore la dissipation d'un des biens les plus précieux dans l'ordre surnaturel, je veux dire la perte entière du temps; dissipation qui vous rend d'autant plus coupables que ce trésor vous est moins dû, et qu'il vous est accordé préférablement à mille autres qui sauraient en faire un meilleur usage.

Nous marchons vers l'éternité, chrétiens; et tout le temps qui n'est point employé pour elle est perdu devant Dieu. Que les hommes, à la bonne heure, regardent comme des jours glorieux, les jours signalés par de grands succès, par des établissements mémorables, par d'heureuses négociations, par de savantes découvertes, par d'éclatantes victoires; qu'ils s'empressent de déposer dans les fastes du monde le récit de ces événements illustres, et d'en faire passer le son-

venir jusqu'aux dernières races, dans des monuments capables de survivre à la durée des monarchies et des siècles : si ces actions célèbres, si ces prodiges de bravoure et de prudence, de lumière et de politique ; si ces jours donnés à l'exercice des charges les plus importantes ne se rapportent point à l'éternité, Dieu n'y voit que des moments perdus ; des moments dont l'emploi ne peut trouver place dans le livre de vie ; des moments dignes d'être effacés à jamais de la mémoire des hommes, et qui seront condamnés en effet à un éternel silence.

Or, si tel est le jugement que Dieu porte des vies les plus occupées en apparence, de ces vies immortelles au suffrage de la sagesse humaine ; si dans ces hommes dont le travail et l'intelligente activité remuent les empires, gouvernent les peuples, éclairent les autres esprits, il n'aperçoit souvent que des serviteurs inutiles : quel jugement pensez-vous qu'il porte d'une vie toute désœuvrée, toute languissante ; et dans ceux qui s'en font une honteuse habitude, peut-il voir autre chose que des serviteurs infidèles? Hélas! ce temps dont vous ne savez que faire, ce temps dont la longueur vous pèse, et dont vous attendez comme un service qu'on vous soulage, Dieu vous l'a confié comme un dépôt ; mais loin de songer à le retenir, loin de veiller à sa sûreté, vous en faites un éternel abus ; ce n'est pas assez que par sa nature il s'écoule, et vous échappe de lui-même : votre attention la plus ordinaire est de chercher des mains qui vous le dérobent et vous l'enlèvent ; on est sûr d'avoir un mérite de plus auprès de vous, dès qu'on a la science et le talent de l'abréger ; c'est-à-dire, qu'au crime de dissiper le talent du Père de famille, vous ajoutez celui de vous applaudir de cette dissipation même.

Dissipation (remarquez-en les caractères, et jugez par là de votre innocence prétendue), dissipation souvent totale. Pas un moment pour le salut et pour les soins de l'éternité ; pas un moment pour les devoirs de son état et pour les exercices de la religion ; pas un moment pour la connaissance de soi-même et l'étude de son propre cœur ; pas un moment pour le zèle, pour la charité, pour la pénitence, pour les autres vertus que demande l'Evangile ; mais à la place, tout pour les inclinations et les délicatesses de la nature ; tout pour les usages et les fausses décences du monde ; tout pour les sens et les commodités du corps ; tout pour la terre et les fugitives douceurs de la terre.

Dissipation qui, quoique mêlée de quelques œuvres religieuses en apparence, comme elle l'est en effet dans certaines âmes moins mondaines, moins irrégulières, ne cesse pas pour cela d'être criminelle. Car qu'est-ce, dans le cours de tant d'années, que quelques moments d'une dévotion passagère ; quelques heures consacrées dans nos temples aux pratiques du culte saint et aux dehors de la piété? Moments encore qu'on ne sacrifie qu'à regret, dont on accuse et la longueur et le retour trop fréquent, qu'on se laisse arracher par des considérations humaines, plutôt qu'on ne les donne à des vues chrétiennes et surnaturelles ; moments dont on se fait une espèce de remède contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs, et qu'on ne se console d'employer en faveur de la religion, que par l'espérance de trouver ensuite plus d'agrément, plus de charmes dans ses amusements ordinaires, après les avoir ainsi suspendus.

Dissipation qui expose au hasard vos intérêts les plus essentiels, ceux de votre salut et de votre âme : pourquoi? Parce que ce salut qui dépend de vous, ne dépend pas moins de la grâce, de votre ferveur à la demander, de votre attention à en saisir le moment, de votre docilité à en suivre l'attrait. Mais dans une vie inutile, le cœur s'ouvre-t-il aux impressions célestes? ne se ferme-t-il pas plutôt à cette voix secrète qui refuse de se faire entendre dans le tumulte des joies profanes et mondaines? Elle cherche, cette voix, des oreilles attentives, prêtes à recevoir ses leçons : ira-t-elle retentir à des oreilles sans cesse distraites par un bruit plus violent ; et l'Esprit divin, qui aime à s'insinuer sans violence, comme un souffle léger et paisible, se changera-t-il en un vent impétueux, en un bruit de tempête pour réveiller des âmes profondément assoupies? Il faut donc que cet esprit se retire, puisqu'il ne trouve point d'accès libre auprès de vous ; il faut qu'il porte, à des cœurs mieux préparés et plus recueillis, les dons que votre indolence dédaigne ; il faut qu'il vous abandonne à l'esprit de vertige et d'engourdissement qui vous obsède ; et dans cet abandon, aussi juste qu'il est déplorable, que devient votre salut et votre éternité?

Dissipation par conséquent pleine de mépris à l'égard de Dieu ; de mépris pour sa grâce que vous éloignez, que vous contristez, que vous rejetez ; de mépris pour ses récompenses qu'il vous donne le temps de mériter et que vous ne méritez pas ; de mépris pour ses jugements, dont il ne tiendrait qu'à vous de prévenir la rigueur, et dont vous ne pensez point à vous garantir ; de mépris pour sa miséricorde qui vous conserve encore ce temps dont vous abusez contre elle, quoique votre négligence ait mérité cent fois qu'il vous fût ravi ; quoique dès la première de vos infidélités, sa justice fût en droit de vous le ravir ; quoiqu'elle n'en use pas avec vous comme avec cette foule de malheureux qui se sont vus dépouillés du même trésor, quelquefois à la veille de le faire valoir ; à la veille d'exécuter avec courage le projet d'une conversion trop longtemps différée : mépris enfin qui retombe sur le sang même du Médiateur ; puisque ce temps que vous perdez avec si peu de remords, est le premier fruit de son sacrifice et de sa croix. Or quel titre plus suffisant pour vous condamner au tribunal de Dieu que ce mépris opiniâtre des plus grands miracles de son amour, et quand vous n'aurez à produire auprès de lui pour vous justifier que le privilége chimérique

de la jeunesse, de la grandeur, de l'opulence, cette excuse sera-t-elle recevable au jugement d'un Dieu qui n'exempte aucun âge, aucun état de l'obligation de répondre à ses bienfaits, et de les mettre à profit?

Que sera-ce si vous considérez encore qu'il n'est aucune tentation qui ne trouve aisément accès dans votre âme à la faveur de cette inutilité déplorable dans laquelle vous vivez; pourquoi, demande saint Chrysostome? Parce que, répond ce saint docteur, vous ressemblez alors à une terre qu'on laisse en friche et sans culture; il est impossible qu'elle ne s'épuise pas en productions superflues et peut-être en poisons: parce que, ajoute saint Bernard, une eau sans mouvement et sans cours ne tarde pas à se corrompre et quelquefois à porter au loin la mort par les vapeurs homicides qu'elle exhale. Votre état est donc pour vous une occasion du chute toujours présente; un écueil où votre fidélité peut à chaque instant faire naufrage; une disposition funeste à laisser tous les vices prendre naissance dans votre âme et s'y affermir sans obstacle. C'est durant le sommeil que l'ennemi sans cesse éveillé sème dans le champ du Père céleste le grain contagieux capable d'étouffer l'espérance de la moisson.

Serait-il possible, en effet, que vide d'objets sérieux le cœur ne volât pas au devant des objets corrupteurs qui l'environnent; que ces objets ne s'emparassent pas aisément d'un esprit où rien ne les empêche de s'établir, où ils sont sûrs au contraire que leur tyrannie ne sera balancée par aucun soin plus important? Ah! tout les aide à s'en rendre maître et à les rassurer contre la crainte de la résistance: cet empressement à fuir tout ce qui gêne et qui n'est qu'une préparation prochaine à admettre tout ce qui flatte; cette lâcheté, cette mollesse de caractère, suite inévitable d'un état où l'âme s'énerve d'elle-même faute d'un exercice propre à en entretenir la vigueur; cet enchantement de la vanité qui ne laisse aucune place à des réflexions plus solides qui en inspire le dégoût, et ne les fait regarder que comme un poison capable de corrompre tout le bonheur où l'on aspire; ce nouveau poids qu'ajoute à la faiblesse de la nature, l'habitude malheureuse de ne connaître presque aucune des pratiques de la piété chrétienne, aucun des préservatifs qu'elle fournit contre le vice, aucune des précautions qu'elle met en œuvre pour éloigner les obstacles au salut ou pour les vaincre.

Etat funeste, mes chers auditeurs, et qui devient encore plus dangereux lorsqu'on y joint l'élévation, la fortune, la jeunesse: parce qu'alors les périls sont plus fréquents, les tentations plus fortes, les attraits plus impérieux, les impressions de l'exemple plus efficaces: parce qu'en même temps qu'on est attaqué plus violemment au dehors, on trouve au dedans de soi-même ou des passions moins accoutumées à être contredites, ou qui ne commencent qu'à se faire entendre, et qu'il en coûte par conséquent davantage pour les forcer au silence. Cependant c'est par la raison qu'on est grand qu'on est riche, qu'on est jeune et à proportion qu'on l'est davantage, qu'on vit dans cet état avec plus d'assurance; qu'on se croit non-seulement plus excusable, mais plus en droit d'y persévérer; qu'on s'en fait un système de conduite habituelle sur quoi l'on se règle avec moins d'inquiétude et de remords, de sorte que le motif même qui devrait déterminer à en sortir, on l'érige en titre prétendu légitime pour s'y attacher et s'y fixer. Mais que produit une prévention si déraisonnable? ce qu'elle produit, chrétiens? Elle rend le salut encore plus difficile dans l'élévation, dans la fortune, dans la jeunesse; elle en multiplie les dangers; elle place sur ces routes déjà si glissantes de nouveaux obstacles qui les rendent impraticables; elle retire les appuis destinés par la Providence à affermir les pas des plus chancelants et renverse les barrières qu'elle a mises devant le précipice.

Aussi, vous le savez, ce n'est pas dans les conditions opulentes, ni dans la saison du premier âge qu'il faut chercher les vertus: la religion, l'innocence, l'inutilité, le repos dont on s'y fait honneur y préparent à tous les piéges, y donnent une entrée libre à tous les vices, y assurent le triomphe de toutes les passions: ce n'est presque plus que dans ces états où la nécessité conserve l'esprit du travail et rappelle sans cesse à des occupations sérieuses, qu'on peut trouver encore les vertus du christianisme, cette pureté de mœurs qui échappe aux atteintes de la corruption générale, parce que des soins innocents la tiennent éloignée du souffle impur qui la communique; cette estime des devoirs que la piété consacre; ce respect pour les cérémonies du culte saint; ce zèle pour sa propre sanctification; tandis que partout ailleurs naissent comme dans leur élément les désirs illégitimes, les attaches sensuelles, les intrigues de la volupté, les scandales de la licence, les attentats de l'irréligion.

Or, s'il n'est pas permis de s'engager témérairement dans des voies dangereuses pour le salut; si, selon le précepte de Jésus-Christ, il faut retrancher jusqu'au bras, arracher jusqu'à l'œil qui peuvent être un sujet de chute dans le chemin du salut: que sera-ce de rester volontairement dans une situation qui dispose le cœur à toutes les surprises; qui l'endort à l'approche des ennemis les plus redoutables; qui leur facilite tous les moyens de le captiver et de le soumettre? Concluons, mes chers auditeurs, qu'il faut avoir bien envie de s'abuser pour se croire encore irrépréhensible, malgré tant de justes sujets de s'accuser et de se confondre. Concluons que, quels que soient les jugements contraires de la nature et du monde, il y a dans une vie inutile plus qu'il n'en faut pour alarmer une conscience qui ne veut juger des choses que sur les lumières de l'Evangile, et d'après les règles immuables du devoir. Concluons que, si l'on ne peut sans être infidèle, contredire les

desseins de Dieu, s'opposer aux vues de sa Providence, dissiper les trésors les plus précieux ; se faire dans son état, et de son état même de continuels obstacles à la vertu ; cette innocence dont on se flatte dans une inutilité si visiblement condamnable, ne peut donc être qu'une innocence imaginaire, et la sécurité dans laquelle on s'entretient, une illusion funeste, qui ne dérobe à nos yeux la vue de l'abîme que pour nous y précipiter plus sûrement. Supposons-la néanmoins, cette innocence, aussi réelle que vous voulez qu'elle le soit : je soutiens, malgré cela, que vous n'en êtes pas plus autorisés à vous croire à l'abri des anathèmes de la religion, pourquoi ? Parce qu'une vie inutile étant du moins une vie sans vertus, il n'en faut pas davantage pour vous perdre et vous damner : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si l'Evangile avait mis ses récompenses au prix des vertus naturelles et morales, de ces vertus qui distinguent l'honnête homme dans le monde, et selon le monde, j'avoue, chrétiens, que l'inutilité d'une vie profane pouvant s'allier avec ces vertus aussi profanes qu'elle, nous serions encore en droit, quelle que fût cette inutilité, de prétendre aux couronnes de l'Evangile. S'il suffisait même pour les obtenir, de quelques pratiques apparentes de religion, sans en avoir l'âme et les sentiments, qui les ennoblissent : comme il n'est pas rare d'unir avec une vie inutile ces dehors de la régularité chrétienne, nos espérances ne seraient ni moins légitimes, ni moins sûres d'être justifiées par l'événement. Mais les promesses de l'Evangile ne sont que pour les vertus évangéliques, pour ces vertus qu'enfante la foi, qu'animent des vues supérieures, qu'épure le feu de la charité, qu'inspire et soutient l'esprit de Jésus-Christ. Or (et suivez, s'il vous plaît, ce principe qu'il est important que je commence par établir et par développer, comme le fondement de tout ce qui me reste à vous dire), or ces vertus qui arrachent l'homme à lui-même, qui le séparent avec violence de ses inclinations les plus chéries, qui lui mettent à la main, pour le tourner contre son propre cœur, ce glaive douloureux que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, ces vertus qui seules caractérisent le chrétien, elles sont ignorées dans une vie inutile.

Haine du monde et des vanités du monde, mépris de ses censures et de ses plaisirs, esprit de détachement et de mortification, vigilance attentive et laborieuse, amour de Dieu qui ne souffre aucune préférence, aucun partage ; crainte qui se soumet à ses ordres, zèle qui le glorifie, piété qui s'immole à sa gloire, édification qui multiplie ses adorateurs : on laisse dans une vie inutile, on laisse ces vertus aux âmes parfaites ; on se croit dispensé de l'obligation de les acquérir.

Au lieu de cette haine du monde qui en réprouve les maximes, qui en contredit toutes les passions, on l'aime, on veut en être aimé ; on se confond avec lui par la ressemblance des affections, des sentiments et du langage ; au lieu de cette pénitence capable des sacrifices les plus généreux, on n'écoute qu'une lâcheté, qu'une mollesse ennemies des moindres efforts ; au lieu de cet amour agissant, toujours prêt à se signaler pour les intérêts de Dieu, on se plaît dans un dégoût, une indifférence souveraine pour son service ; au lieu de cette vigilance qui, se regardant comme dans une terre ennemie, ne marche jamais que les armes à la main, on s'abandonne à une folle dissipation qui laisse le cœur sans défense et l'expose à mille défaites.

Je dis plus, et je soutiens qu'il n'est pas possible que les choses soient autrement ; parce que les vertus chrétiennes n'entrant dans une âme qu'à la suite de l'esprit de l'Evangile, tant que ce n'est pas cet esprit qu'on consulte, cet esprit qu'on prend pour règle et pour guide, il ne faut attendre de soi qu'une vie toute conforme aux mouvements de la nature, une vie dirigée par les impressions de la nature, une vie soumise aux volontés, aux inclinations de la nature.

Or, autant que Jésus-Christ et le monde sont opposés, autant l'esprit de l'Evangile et l'esprit d'inutilité sont incompatibles. L'un nous porte à de saintes violences contre nous-mêmes, l'autre invite à se les interdire ; celui-là retranche tout au sens, celui-ci ne leur refuse presque rien ; le premier forme des disciples uniquement occupés des espérances de l'avenir : le second concentre ses sectateurs dans la jouissance de la vie présente ; l'Evangile ensevelit l'homme terrestre ; la vie inutile le fait renaître ; enfin l'un enfante des héros assez courageux pour combattre le monde ; et l'autre ne produit que des âmes lâches qu'elle endort et qu'elle enchaîne.

Comment donc se pourrait-il faire que les vertus du christianisme naquissent dans un fonds si différent ; que des principes si opposés produisissent les mêmes effets, et que du sein de la langueur et du repos sortissent les mêmes fruits de salut qui ne peuvent éclore qu'à l'ombre de la croix ? Non, vous ne le croyez pas vous-mêmes, tout attachés que vous êtes à la vie que je combats. Aussi n'est-ce point en vous parant de vertus qui vous manquent que vous vous en justifiez le désordre ; que dis-je ? vous êtes les premiers à convenir que ce n'est point en vous qu'il faut chercher l'héroïsme de la religion, ni cette édifiante régularité qu'elle inspire. Oui, dites-vous quelquefois, nous ne faisons pas grand bien ; mais, ajoutez-vous, il est également vrai que nous ne faisons pas aussi grand mal ; et que si l'on ne trouve point dans notre conduite une perfection qui honore le christianisme, on n'y trouve pas non plus des vices qui le déshonorent.

Vous ne faites pas grand bien, mon cher

auditeur. Ah! puis-je vous répondre avec l'Evangile, c'est de votre propre bouche que sort l'arrêt de votre condamnation : *De ore tuo te judico, serve nequam.* (*Luc.*, XIX, 22.) Pourquoi? parce que vous n'êtes sur la terre après tout, que pour y faire le bien; parce que du moment que vous n'y en faites pas, dit saint Chrysostome, c'est un mal que vous y faites; puisque ne pas remplir ses obligations, est un déréglement, un désordre manifeste : *Nihil boni facere, nihil aliud est, quam facere aliquid mali.* Parce que, selon saint Augustin, on se damne également par le mal qu'on fait et par le bien qu'on ne fait pas : *Non solum malum fecisse, sed etiam bonum non egisse damnabile est;* parce que la foi sans les œuvres qu'elle opère est insuffisante pour le salut : *Fides sine operibus mortua est* (*Jac.*, II, 26); en un mot, pour m'arrêter à quelque chose de plus précis, parce que si l'on se sauve comme vous le croyez, avec une vie sans vertus (et telle est toujours une vie inutile), il faut nécessairement admettre une conséquence qui fait horreur, je veux dire que le christianisme n'est plus qu'une chimère, comment cela? c'est qu'il renferme dès lors les contradictions les plus monstrueuses; j'entends des maximes austères, jointes à la pratique la plus commode; des menaces effrayantes, jointes à l'assurance de l'inexécution; des récompenses promises, jointes à l'espoir de les obtenir sans mérite; enfin un modèle à suivre, joint à la permission de ne pas l'imiter; quatre objets essentiels, et qui sont comme les pièces du jugement que vous avez à prononcer contre vous-même.

Première contradiction que renferme le christianisme, si l'on peut se sauver avec une vie sans vertus, contradiction des maximes les plus austères jointes à la pratique la plus commode. Car toujours veiller, toujours prier, toujours combattre, toujours amasser de nouvelles richesses pour le ciel, toujours amasser pendant qu'on a la lumière; car lutter courageusement contre des chemins escarpés et rapides, pour atteindre au sommet de la montagne mystérieuse; car fouiller jusque dans les entrailles de la terre pour en arracher le trésor céleste qu'elle y cache; car se perdre pour l'amour de Jésus-Christ; se charger de la croix pour marcher à la suite de Jésus-Christ; embrasser l'abnégation, le renoncement intérieur pour être compté parmi les disciples de Jésus-Christ : voilà la morale de l'Evangile; morale qui n'exprime pas une perfection de conseil, mais une obligation de précepte, morale dont l'usage n'est pas restreint à certains états, à certaines personnes, à certaines circonstances; mais morale de tous les jours et de tous les moments, de toutes les personnes et de toutes les situations : morale d'où saint Paul concluait pour lui-même la nécessité de vivre dans un état de mort, de crucifiement, d'immolation, et pour des chrétiens, celle de marcher selon l'esprit et d'étouffer tous les désirs opposés à la loi de l'esprit : morale qui reparaît sans cesse dans la doctrine du même apôtre sous des idées aussi tristes pour les sens, qu'elles sont fortes et énergiques, lorsqu'il recommande aux fidèles de dépouiller le vieil homme, de se revêtir du nouveau, de détruire en eux le corps du péché, de rendre Jésus-Christ visible dans leurs personnes.

Au contraire, fuir tout ce qui peut intéresser le repos et troubler le sommeil de l'indolence; se laisser emporter doucement au cours tranquille d'une vie sans embarras, sans agitation; opposer aux surprises de l'ennui la diversité des amusements; n'avoir jamais à se délasser que du plaisir, voilà la pratique d'une vie sans vertus, pratique (je n'ai pas besoin de vous le faire remarquer), pratique aussi flatteuse pour la nature que la morale de l'Evangile est mortifiante pour elle; pratique qui ne peut donc être ni autorisée par les mêmes principes, ni conseillée par le même esprit; pratique par conséquent qui ne saurait s'allier avec l'Evangile, sans que cette alliance ne fasse du christianisme une chimère.

Seconde contradiction que renferme ce même christianisme, si l'on peut se sauver avec une vie sans vertus, contradiction des menaces les plus effrayantes jointes à l'assurance de l'inexécution. Ces menaces, sur qui tombent-elles? sur l'arbre qui ne porte pas de bons fruits : il sera coupé comme s'il en portait de mauvais : et le sort qui l'attend, c'est d'être jeté dans le feu; sur le figuier stérile qui ne produit que des feuilles : il est déraciné, comme occupant une place inutile et chargeant la terre d'un poids superflu; sur le serviteur paresseux, dont tout le crime est de n'avoir pas fait profiter le talent de son maître : on le précipite dans les fers; sur les vierges imprudentes à qui l'Epoux ne reproche pas d'avoir brûlé de flammes impures, mais d'avoir laissé se consumer et s'éteindre le feu céleste qu'elles devaient entretenir : elles sont exclues de la salle du festin; sur le riche insensible qui, content de ne point abuser de son opulence pour le crime, n'en aura fait aucun usage au profit de la charité : il est enseveli dans l'enfer; sur l'âme tiède et languissante qui dégénère de son ancienne ferveur : elle est rejetée comme une nourriture qui ne cause que du soulèvement et du dégoût. Mais si, comme vous vous en flattez, une vie sans vertus n'a pas à craindre l'anathème, voilà donc par conséquent des menaces frivoles, des menaces qui seront démenties par l'événement, des menaces dont on aurait tort de s'effrayer, puisqu'elles doivent être sans effet, c'est-à-dire une nouvelle contradiction qui fait du christianisme une chimère.

Troisième contradiction, des récompenses promises jointes à l'espoir de les obtenir sans mérite. Le ciel nous est représenté partout comme une couronne; on ne peut donc l'obtenir que par des victoires : le ciel est le séjour du repos; il faut donc pour y être admis présenter des fatigues et des combats : le ciel est un port de salut; il faut donc pour s'en ouvrir l'entrée, monter aupa-

ravant sur les flots et s'y rendre au travers des tempêtes : le ciel est cette terre promise où l'Israélite fidèle est attendu; il faut donc avoir auparavant passé par le désert et triomphé des races proscrites qui disputent la conquête de cette terre fortunée : le ciel est une patrie; on n'y rentrera donc pas sans avoir éprouvé d'abord les ennuis et les peines de l'exil : le ciel est un salaire; il ne peut donc être destiné qu'au travail. Mais dans une vie sans vertus, où sont les victoires remportées sur soi-même, les assauts livrés au monde et à l'enfer, les fatigues essuyées dans le cours d'une milice laborieuse, les orages affrontés sur des mers remplies d'écueils; les sueurs versées dans la vigne du Père céleste, sous le poids du jour et de la chaleur.

Si donc on peut sans tout ce mérite avoir part à sa récompense, ô mon Dieu, quel étrange spectacle préparez-vous à l'univers? Vous associerez donc au même bonheur, et ceux qui auront tout fait pour s'en mettre en possession, et ceux qui n'auront rien fait pour y parvenir? Vous placerez sur le même trône l'apôtre épuisé par les fatigues d'un pénible apostolat, et le lâche chrétien dont les jours se seront passés dans une molle et continuelle inaction? Vous présenterez la même couronne à l'athlète qui sera sorti de la carrière couvert de poudre, et au timide prétendant qui se sera tenu nonchalamment assis à la barrière, sans avoir fait un pas pour atteindre au terme? Vous répandrez les rayons de la même gloire sur les martyrs de la pénitence, sur ces victimes d'une mortification volontaire, et sur ces âmes indolentes que la crainte du moindre effort aura fait pâlir : ainsi, Seigneur, vous aurez fait inutilement la promesse de traiter chacun selon le mérite de ses œuvres : *Unicuique secundum meritum operum suorum* (*Eccli.*, XVI, 15); cet oracle que nous regardions comme irrévocable, ne décidera pas des destinées éternelles; on aura le même accès auprès de vous, de quelque manière qu'on s'y présente, les mains vides ou pleines de mérites; et du sein d'un lâche repos, on pourra passer dans le vôtre. Or si cela est, mes chers auditeurs, le christianisme est-il autre chose qu'une chimère?

Enfin quatrième contradiction : un modèle à suivre, joint à la permission de ne pas l'imiter. Ce modèle c'est Jésus-Christ. Modèle toujours agissant, toujours dans les travaux d'une satisfaction rigoureuse; toujours dans les exercices d'une vie souffrante; toujours glorifiant son Père, tantôt dans le silence d'une retraite obscure, tantôt dans les épreuves d'une mission contredite et traversée : pas un de ces moments où il ne soit occupé de notre salut, où il ne nous donne des leçons et des exemples pour nous conduire au salut; soupirs, empressements, prières dans la solitude, instruction des peuples, merveilles opérées au grand jour, tout est action dans sa vie, tout nous la prêche, tout nous la commande. S'il se fait des disciples, ce n'est pas précisément pour qu'ils rendent un témoignage stérile à sa divinité; pour qu'ils applaudissent à ses miracles, pour qu'ils rendent justice à ses vertus; mais pour qu'ils marchent à sa suite, pour qu'ils partagent son fardeau, pour qu'ils portent le nouveau joug de son Evangile. S'il se choisit des apôtres, ce n'est pas seulement dans le dessein de leur révéler des mystères qu'ils adorent en secret, une morale qu'ils admirent sans l'imiter; mais dans le dessein de les substituer à sa personne, de les charger de sa mission, d'achever par leurs mains l'important ouvrage qu'il a commencé par les siennes. Si, après avoir consommé dans son sang la rédemption des hommes, il reste encore quelque temps sur la terre, ce n'est pas uniquement dans la vue de multiplier les témoins de son triomphe, et pour commencer à jouir tranquillement sur le champ de bataille des honneurs de la victoire; mais pour instruire encore ses disciples; pour fortifier de plus en plus leur foi timide et chancelante; pour les préparer aux immenses travaux qui les attendent; pour leur tracer le plan de l'entreprise surhumaine qu'ils doivent exécuter.

Or que devient ce modèle, et la grâce de notre élection attachée, selon la parole de l'Apôtre, à la ressemblance que nous aurons avec lui, si une vie sans vertus peut faire des prédestinés? En le mettant sous nos yeux, cet admirable modèle, on n'aura donc pas eu dessein de le proposer à notre imitation? On nous aura laissé maîtres de nous former ou non sur ses exemples; de l'accompagner ou de l'abandonner dans la voie sanglante qu'il a choisie; de traverser sur ses pas le torrent de la tribulation, ou de prendre des sentiers plus faciles pour le rejoindre au même terme? Et vous, héros de la foi, vous en qui ce Dieu Sauveur aura vu ses images vivantes; vous, consumés par les veilles, expirants sous son joug, attachés sans relâche à l'autel de son sacrifice, vous vous serez immolés à une obligation imaginaire, à l'ambition de copier fidèlement un modèle qui ne demandait point d'imitateurs! pouvons-nous le penser, chrétiens; et si nous ne le pouvons pas, tout intéressés que nous sommes à adopter une persuasion si commode, n'est-ce pas effectivement parce qu'il en résulterait encore pour le christianisme, de n'être plus qu'une chimère?

Comment donc entreprendrions-nous de nous tranquilliser sur une vie sans vertus, lorsqu'il n'y a rien dans toute la religion qui ne contredise cette sécurité; lorsque pour se croire innocent il faut renverser tout l'Evangile; lorsque Dieu ne saurait autoriser une si folle espérance, sans démentir la morale de sa loi; sans anéantir en même temps et ses menaces et ses promesses; sans rendre sa souveraine intelligence comptable des plus grossières contradictions?

Que faire donc, me direz-vous, et comment occuper autrement le loisir que nous

procurent le bonheur de la naissance, l'avantage d'un établissement honorable, la certitude d'un avenir encore plus flatteur, les ressources infaillibles d'une fortune au moins suffisante? Que faire surtout, lorsque parmi les bienséances de notre sexe nous trouvons celle de s'interdire les occupations importantes et sérieuses; parmi les bienséances de notre âge, celle de nous borner à l'amusement, à la bagatelle; parmi les bienséances de notre rang, celle d'occuper mille mains autour de nous, sans charger les nôtres d'aucun travail?

Que faire, chrétiens, et que faisait une Esther sur le trône, une Judith dans l'intérieur de sa retraite? Etes-vous, Mesdames, ou plus élevées que la première, ou plus opulentes que la seconde?

Que faire? Eh! que faisait la femme forte que l'Esprit-Saint a comblée de tant d'éloges, et qu'il met au rang de ces phénomènes, dont la rareté fait des prodiges? Ah! elle donnait l'exemple d'une industrieuse activité; elle ne regardait pas comme au-dessous d'elle, de partager entre un peuple de domestiques, les opérations du jour et même de la nuit; elle devançait l'aurore pour éclairer et hâter le succès de leurs soins; elle leur offrait un modèle toujours présent de sagesse dans les paroles, de douceur dans la conduite, de vigilance dans les moindres choses; et tandis que son époux prononçait des oracles dans les assemblées de sa nation, elle était celui de sa famille.

Que faire? Je ne vous demande point ce que faisaient ces filles si célèbres dans l'Ecriture, les Rébecca, les Rachel, avant qu'elles eussent passé de la maison de leur père dans celles des patriarches: les mœurs de ces premiers âges n'offrent à vos yeux qu'une simplicité révoltante; et un siècle, tel que le nôtre, qui se pique d'avoir atteint la perfection de la politesse et du goût, ne verrait pas volontiers qu'on entreprît de le rappeler à l'enfance du monde. Mais je vous demande ce que faisaient les Paule, les Marcelle, les Mélanie, les Olympiade, ces illustres Romaines, qui savaient allier avec la noblesse du sang tout l'héroïsme de l'Evangile. Mais je vous demande ce que font tant de personnes vertueuses, qui se trouvent dans les mêmes situations que vous; avec un nom plus distingué, avec des richesses plus considérables, avec un mérite plus personnel, et dans cette première saison qui relève si fort aux yeux du monde le mérite de la personne même. N'ont-elles d'autres occupations que les vôtres et ce qui forme le tissu de vos journées, entre-t-il dans la distribution des leurs?

Que faire? Et quoi donc! n'y a-t-il plus d'infortunés qui attendent qu'une main charitable vienne essuyer leurs larmes? Tous les malheurs ont-ils disparu de la terre? La honte ne condamne-t-elle plus la vertueuse indigence à dévorer ses pleurs en secret; à se nourrir de fiel et d'amertume; à traîner dans le silence un reste de vie languissante, et plus insupportable que la mort? Tous les fers sont-ils brisés, tous les cachots ouverts, toutes les infirmités humaines ou soulagées ou guéries, tous les membres de Jésus-Christ ou consolés, ou revêtus?

Que faire? Eh! que feriez-vous, si dans peu de jours, si cette nuit même une sentence prématurée vous devait redemander votre âme, comme au riche insensé de l'Evangile; si un prophète vous disait de la part de Dieu, comme à ce religieux monarque de Juda: Mettez ordre à votre maison; car demain vous ne serez plus: *Dispone domui tuæ; quia moreris tu, et non vives?* (*Isa.*, XXXVIII, 1.) du moins que voudriez-vous avoir fait à cette heure fatale, où le temps finira pour vous, et ne laissera voir à vos derniers regards que les approches d'une formidable éternité?

Que faire? Ah! que ferait à votre place une de ces victimes malheureuses, dévouées pour jamais au courroux céleste, si le ciel lui rendait une de ces années, un de ces jours dont vous profitez si mal, et dont vous n'ignorez pourtant pas qu'on doit vous demander un jour un compte si rigoureux?

Que faire? Eh! que fait l'ennemi de votre salut? Que fait l'enfer pour s'assurer la conquête de votre âme; demeure-t-il dans l'inaction? ne sont-ce pas au contraire tous les jours de nouveaux assauts qu'il vous livre, de nouveaux piéges qu'il vous tend, de nouvelles surprises qu'il médite contre vous? Hélas! ces moments si stériles entre vos mains, ne le sont pas de même entre les siennes; il vous apprend à en connaître le prix; et ce trésor que vous n'employez pas à vous sauver, il ne l'emploie qu'avec trop de succès pour vous perdre.

Ah! mes chers auditeurs, un des oracles de Jésus-Christ qui a coutume de nous effrayer et de nous surprendre davantage, c'est celui par lequel il déclare qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus: *Multi..... vocati, pauci vero electi.* (*Matth*, XX, 16.) La multitude de ceux qui croient, comparée au petit nombre de ceux qui se sauvent, nous jette dans un étonnement mêlé de consternation. Hélas! sans chercher bien loin l'explication de ce mystère, nous la trouvons sensiblement dans le désordre d'une vie inutile: et pour faire cesser notre surprise, il suffit d'ouvrir les yeux sur ce que nous voyons. Au milieu de ce monde vicieux et corrompu, publiquement déclaré contre Jésus-Christ, et où règnent non-seulement avec impunité, mais avec honneur toutes les passions, il est un autre monde, qui, sans se livrer à la licence comme le premier, sans abandonner ouvertement l'Evangile, ne vit pas pour cela d'une manière plus conforme à son esprit; un monde revenu de l'emportement des premières cupidités, ou naturellement ennemi de la grande agitation qui les accompagne: un monde, en qui l'on ne remarquera rien de scandaleux, mais chez qui l'on ne verra rien d'édifiant; un monde qui craint assez Dieu pour ne pas le braver, mais qui l'aime trop

peu pour le servir; un monde, en un mot, qui n'accordera peut-être rien à la nature de ce qui choque la raison, mais qui n'accordera rien à la grâce de ce qui gêne et contredit la nature; c'est-à-dire, un monde qui n'est pas véritablement à Jésus-Christ; qui ne fait rien, ou presque rien pour Jésus-Christ; qui borne tout son mérite à ne pas insulter ouvertement Jésus-Christ.

Or ce monde, infiniment plus nombreux que le premier, ce monde à qui nous appartenons peut-être, quel droit peut-il avoir aux récompenses de l'Evangile, lui qui n'en connaît point les vertus; lui qui ne se donne aucune peine pour les acquérir; lui qui, sous une loi de vigilance, demeure enseveli dans le sommeil; sous une loi de mortification, ne prend conseil que de la mollesse; sous une loi de charité, de zèle, d'empressement pour le service du plus grand de tous les maîtres, ne sait ni rien souffrir, ni rien entreprendre, ni rien quitter pour sa gloire? Et cela étant, chrétiens, que de noms qui pourraient trouver place dans le livre de vie, n'en trouveront qu'au livre de mort! que d'Esaüs appelés à la bénédiction céleste auront la douleur de s'en voir malheureusement frustrés! Effrayante considération! elle a jeté mille fois le trouble dans l'âme des saints. Après avoir tout sacrifié pour Jésus-Christ; après ne s'être réservé sur la terre d'autre héritage que la croix de Jésus-Christ, ces hommes si purs, si fervents, se défiaient de l'insuffisance de leurs vertus. Il fallait, pour les rassurer, les motifs les plus puissants de l'espérance chrétienne; encore leurs derniers soupirs n'étaient-ils pas exempts de crainte; et tandis que les témoins de leurs derniers combats enviaient leur félicité prochaine, ils tremblaient pour eux-mêmes, dans l'incertitude de la leur.

Pour nous, qui non-seulement ne leur ressemblons en rien, mais qui en sommes aussi différents qu'ils étaient conformes à Jésus-Christ, nous vivons sans inquiétude sur une vie sans vertus, contents de pouvoir dire, comme le pharisien de l'Evangile, que nous n'avons ni les mains teintes du sang de nos frères, ni nos maisons remplies de leurs dépouilles; assez aveugles peut-être pour nous applaudir, non pas, comme lui, de nos jeûnes multipliés, de nos abondantes aumônes, mais de quelques courtes prières par où nous consacrons à Dieu les prémices et la fin de nos journées, tandis que la passion de l'amusement et du jeu, le vide des assemblées et des cercles, le frivole des conversations, le puéril des vanités mondaines emportent et dévorent tout le reste, nous ne formons pas même le moindre soupçon sur le bonheur de nos futures destinées; et sans avoir jamais porté nos pas dans la route étroite qui conduit au royaume, nous espérons que toutes les portes nous en seront ouvertes. Mais trompeuses espérances, qui ne peuvent aboutir qu'à notre perte! Vos trésors, ô mon Dieu, ne sont point réservés à l'indolence; ils n'appartiennent qu'aux ouvriers actifs et infatigables, et la parole de votre Apôtre sera vérifiée, que chacun ne recueillera dans les jours de la justice, qu'autant et à proportion qu'il aura semé dans ceux de la miséricorde : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (*Gal.*, VI, 8.)

Cessons donc, chrétiens, cessons de prolonger un fatal repos qui n'a duré que trop longtemps. Prévenons l'affreuse indigence qu'il amène à sa suite. Tandis que vous dormez, dit saint Ambroise, le temps avance à grands pas : *Tu dormis, et tempus tuum ambulat :* profitons du jour qui nous éclaire; la nuit approche, et alors les ténèbres ne permettent plus de travailler : le moment où nous sommes peut réparer encore toutes nos pertes, s'il est employé comme il faut; et, s'il ne l'est pas, il peut y mettre le comble. Il est à nous, ce moment, peut-être sera-t-il remplacé par un autre qui sera celui du Seigneur. Faisons servir celui-là à prévenir les surprises de celui-ci; à nous en épargner les horreurs; à les changer pour nous en présage, en avant-goût des consolations éternelles, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le jeudi de la première semaine de carême.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

O mulier, magna est fides tua. (*Matth.*, XV, 28.)
O femme, votre foi est grande

Ce mérite que Jésus-Christ admire dans une femme étrangère; ce mérite qu'il récompense par un miracle, et qu'il honore de ses éloges; ce mérite de la foi non-seulement est presque ignoré parmi nous, mais on ne l'y regarde plus que comme le partage des âmes faibles et vulgaires. Oui, mes chers auditeurs, les anciens ennemis de l'Evangile, les Julien, les Celse, les Porphyre renaissent de toutes parts dans notre siècle; siècle de lumière, si l'on veut, et où les esprits sont plus en état que jamais de se perfectionner et de s'agrandir par les nouvelles connaissances ajoutées aux anciennes découvertes; mais en même temps siècle de lumières présomptueuses dont on abuse contre la foi, pour la combattre par les armes du raisonnement, comme si l'on ne commençait à devenir raisonnable qu'à mesure qu'on cesse d'être chrétien. Mais ne nous laissons point surprendre à la contenance fière et dédaigneuse de ces faux sages qui s'érigent en réformateurs de notre créance. Elle n'est point, cette créance à laquelle ils insultent, non, elle n'est point le fruit de l'intelligence humaine, pour avoir à redouter les révolutions et les chutes où sont assujettis nos opinions et nos systèmes. Dieu seul en peut être l'auteur, et pour vous en convaincre aujourd'hui, je ne veux que vous faire envisager le christianisme dans le prodige de son établissement parmi les hommes. Ja-

mais, en effet, jamais changement plus merveilleux n'étonna l'univers, que celui qui parut à la naissance de l'Evangile, lorsqu'on vit les apôtres faire plier les hauteurs de la raison sous des mystères qui la captivent et l'humilient; les nations, à la voix de ces nouveaux maîtres, proscrire un culte qui favorisait les sens et les passions, pour y en substituer un autre qui les enchaîne; partout une race sainte et céleste remplacer une race infidèle et profane; la lumière, en un mot, sortir encore une fois du sein des ténèbres, et sur les ruines d'un monde de vices et de corruption, éclore un nouveau monde de vertus et de sainteté.

Or, je prétends qu'un pareil succès ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu pour qui toutes les résistances sont vaines; d'un Dieu, dis-je, qui commande à l'esprit, et ce sera ma première réflexion; d'un Dieu qui commande au cœur, et ce sera le sujet de la seconde. Ainsi, chrétiens, la vue seule des obstacles qui s'opposaient à l'établissement du christianisme est-elle plus que suffisante pour en constater la céleste origine. De cette unique considération bien méditée, résulte en sa faveur une démonstration sans réplique; et c'est à vous la présenter, s'il est possible, dans toute sa force, cette démonstration victorieuse, que je m'attache dans ce discours. Demandons les lumières du ciel par l'entremise de Marie. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelles étaient ces résistances qui s'opposaient à l'établissement de la religion? Rassemblez dans votre esprit, chrétiens, toutes celles qui peuvent balancer un grand projet et l'étouffer dans sa naissance, vous n'aurez encore qu'une faible idée des obstacles qui traversèrent les triomphes de l'Evangile. Jamais les auteurs des plus fameux changements survenus dans les Etats politiques, ne virent leurs prétentions les plus hardies autant contredites que le furent les progrès du christianisme. Mais que peuvent contre vous, ô mon Dieu, toutes les résistances de la terre? Elles ne servent qu'à faire éclater la force de votre bras, et à empêcher qu'on ne vous méconnaisse dans vos ouvrages. Oui, chrétiens, l'Evangile a eu à combattre pour s'établir, toutes les oppositions des préjugés, et tout l'orgueil de la raison : quels ennemis! cependant quelle défaite fut jamais et plus prompte, et plus universelle, et plus durable que la leur?

Nous l'éprouvons tous les jours, et combien de fois ne nous est-il point arrivé de nous en plaindre? Rien de plus difficile à détruire que le préjugé. C'est un tyran qui fait respecter sa tyrannie; un usurpateur qui sait faire respecter ses usurpations; son empire une fois affermi brave toutes les attaques étrangères et domestiques. Accoutumé qu'on est à suivre ses impressions, on devient inaccessible à toutes les autres; en vain la raison réclame ses droits contre l'injustice qui l'en dépouille, les cris de la raison ne sont point entendus; à couvert dans un retranchement impénétrable, le préjugé se maintient dans la possession de se faire obéir; il règne à la faveur des ténèbres; disons mieux : les ténèbres mêmes passent pour lumière et se confondent avec l'évidence. Que sera-ce, si ces préjugés si impérieux sont en même temps des préjugés anciens, des préjugés universels, des préjugés respectables? Alors comment les combattre avec succès? comment parvenir à les déraciner? Tels sont cependant, mes chers auditeurs, tels sont ceux dont la religion est demeurée victorieuse. Quelque poids que leur antiquité leur donnât, quelque consacrés qu'ils fussent par la soumission de tous les esprits; quelque en sûreté qu'ils dussent être par l'étroite liaison qu'ils avaient avec le culte dominant, ils ont enfin succombé sous un pouvoir supérieur. Car où se sont formées les premières Eglises? C'est dans le sein même du judaïsme; c'est-à-dire chez un peuple dont les préventions remontaient jusqu'à l'époque même de son origine. Ce peuple attendait un Messie conquérant, qui porterait jusqu'aux extrémités du monde les armes triomphantes de sa nation; qui rassemblerait tous les peuples au pied du trône de David, et se formerait une monarchie nouvelle du débris de toutes les autres. De siècle en siècle, les pères avaient transmis à leur postérité des espérances si flatteuses : c'était cette persuasion consolante d'un nouveau règne, cette attente d'une prospérité sans bornes qu'ils avaient opposées dans tous les temps à la violence de leurs disgrâces; c'était par là qu'ils soutenaient encore la vue de leur république soumise à la domination romaine. Cependant les apôtres n'ont pas plutôt annoncé dans Jérusalem que Jésus-Christ est le Libérateur promis par les oracles, cet ange d'une nouvelle alliance plus avantageuse, plus étendue que la première; cette tige féconde qui réunira tous les peuples sous son ombre, qu'ils trouvent une foule de disciples assez dociles pour renoncer à leurs ambitieuses préventions, pour entrer dans cette même alliance qui les confondait avec l'Incirconcis, et pour reconnaître dans la victime du Calvaire le même monarque qu'ils attendaient sous la pourpre et le diadème.

Les préjugés du paganisme en faveur de son culte n'étaient pas moins autorisés que ceux des Juifs par la durée de plusieurs siècles : partout l'origine des dieux se confondait avec celle des royaumes; chaque ville, chaque Etat trouvait les commencements de sa religion dans ceux de son gouvernement; les peuples avaient à peine des cités et des lois, que leurs divinités avaient déjà des temples, des sacrifices, des ministres; la plupart n'avaient fait qu'adopter celles de leurs voisins, et par cette adoption si commune, concilier à leur culte plus de respect, en lui donnant plus d'antiquité : personne n'ignorait que la Grèce ayant reçu dans son sein les dieux de l'Asie, et Rome la plupart de ceux de la Grèce, il fallait par conséquent que la religion présente fût

celle des premiers âges; tout, jusqu'aux obscurités, jusqu'aux fables de la théologie païenne contribuait à en faire rapporter la naissance aux temps les plus reculés; de sorte que passant pour l'opinion la plus ancienne, l'idolâtrie ne pouvait passer pour une erreur. En effet, il suffit qu'une chose ait été crue longtemps pour se persuader qu'elle est digne de l'être; les fables immémoriales se mettent bientôt au rang des vérités constantes; on regarde comme inviolables, des traces qu'a respectées le passage des siècles, et s'il est des mensonges que leur nouveauté fait recevoir, il en est presque autant qui se soutiennent par l'autorité que leur donne leur vieillesse; autorité qui croît à proportion que les préjugés sont plus répandus, plus universels: et c'est ce second caractère d'universalité qui distingue encore ceux que le christianisme eut à combattre. Les idées des Juifs par rapport à l'état de grandeur et d'opulence où leur Messie devait apparaître étaient celles de toute la nation. Les grands aussi bien que le peuple, les docteurs versés dans la connaissance de la loi sainte, aussi bien que les esprits les moins éclairés, les sectes d'ailleurs opposées dans tout le reste, se réunissaient dans la persuasion que les promesses faites à Jacob, avaient pour objet une puissance, une élévation temporelles; personne ne doutait que, supérieure aux vicissitudes humaines, la loi ne dût subsister éternellement, et du haut de la montagne de Sion commander à tous les royaumes. Aussi quel respect pour leur temple, pour la personne de leur pontife et de leurs lévites, pour le nom même de Jérusalem! Quelle exactitude dans l'observation de leurs solennités et de leurs fêtes! quel attachement à leurs cérémonies légales! quelle déférence à leurs moindres traditions!

D'un autre côté, les idoles avaient pour elles l'unanimité des suffrages. Appuyées de toute la puissance romaine, elles régnaient partout où cette conquérante des nations portait la terreur de ses armes, et le nom de ses césars. La vanité de cette fière dominatrice des peuples qui bâtissait des temples au génie de ses empereurs, dont elle faisait ses premières comme ses plus augustes divinités, soutenait la cause de l'idolâtrie comme sa propre cause; parce qu'ayant fait la fortune de ses dieux plutôt qu'ils n'avaient fait la sienne, Rome, dans le soin de les maintenir, ne voyait pour elle que la gloire de maintenir son propre ouvrage. Aussi avait-elle fait de leur culte une des maximes fondamentales de son gouvernement, et en perpétuait-elle la créance par l'opinion généralement adoptée, que les Romains ne devaient qu'à la protection de ces mêmes dieux, l'empire et la conquête de l'univers. Confondus avec le peuple, les sages portaient donc leur encens au pied des mêmes autels, et quoiqu'ils ne reconnussent peut-être en secret que le Dieu de la raison, ils n'adoraient pas moins en public les dieux de la multitude et de la coutume. Non-seulement chaque empire, chaque république, mais chaque famille, chaque particulier même avait les siens. L'histoire de leurs ridicules généalogies, de leurs indécentes métamorphoses, de leurs honteuses faiblesses, faisait une partie de l'éducation publique; c'étaient là les premières connaissances qu'on gravait dans tous les esprits, et dont il n'y avait rien qui ne contribuât à conserver le souvenir, les sanctuaires aussi bien que les théâtres, les trophées aussi bien que les tombeaux, les maisons comme les places, les monuments comme les lois, les usages civils autant que les cérémonies religieuses: tout était comme une école universelle, où les principes du culte public s'apprenaient par les yeux, et fortifiaient ainsi l'empire de la séduction.

Mais ce qui devait l'éterniser encore plus; ce qui semblait devoir maintenir le règne des préjugés contre tous les efforts de l'Evangile, c'est qu'outre que ces préjugés étaient aussi anciens qu'universels, ils étaient encore respectables en apparence. Car ne les confondons pas avec ces opinions indifférentes, qui peuvent bien être une matière de dispute pour des esprits jaloux de s'exercer; mais qui, ne pouvant en être une de trouble et de division dans le sein des Etats, sont également adoptées, ou prescrites sans conséquence. Les préjugés qui s'opposaient à l'établissement du christianisme, formant le corps de la religion publique, se trouvaient en quelque sorte sous la sauvegarde des autels; et comme un lien nécessaire unit les intérêts de la religion, et ceux du trône, et que les révolutions qui menacent le sanctuaire, ne menacent pas moins le gouvernement politique, c'était donc occasionner des mouvements dangereux pour celui-ci, que de détruire des préjugés qui étaient sous la protection de celui-là; c'était ébranler les anciennes lois, et jusqu'à la constitution primitive des Etats, que de laisser ébranler l'ancien culte. Or, quelles erreurs sont plus à couvert que celles dont la ruine pourrait être préjudiciable à la tranquillité des royaumes! et la prudence du siècle ne regarde-t-elle pas comme une espèce de premier principe, comme un axiome dans le grand art de gouverner les hommes, qu'il faut préférer des erreurs reçues et paisibles, à des vérités mêmes qu'on ne pourrait introduire sans contestations et sans risque?

Puis donc que c'étaient des préjugés de religion, en fallait-il davantage pour s'intéresser à les défendre et à les perpétuer? La multitude surtout n'a rien de plus cher que des opinions empreintes de ce sceau révéré. Vous réussirez à lui donner d'autres maîtres; vous ne réussirez point à lui donner d'autres dieux: soit qu'elle croie s'en rapprocher en prenant leur défense, soit qu'elle défère à un sentiment de vénération supérieure, c'est toujours la dernière chose qu'elle se laisse enlever; il n'y a que la violence qui puisse obtenir d'elle de si grands sacrifices; encore n'en devient-elle souvent

que plus zélée à mesure qu'on s'arme contre elle de plus de violence.

Cependant, chrétiens, ces préjugés affermis par la succession de tant de siècles, par la créance de tant de peuples, par leur nature même et leur alliance avec la religion, ces préjugés succombent; ils font place à des idées toutes différentes; on ne les regarde plus que comme l'ouvrage de l'aveuglement et de la superstition; comme autant de délires produits dans le transport des cupidités, comme la preuve la plus sensible de l'empire que les sens avaient pris partout sur la raison.

Or, ces préjugés qui régnaient si souverainement, et que leur durée seule semblait mettre à l'abri de toute révolution, je demande à quelle autre puissance qu'à une puissance extraordinaire et divine on peut en attribuer la chute. Dira-t-on que l'Evangile n'ait réussi d'abord qu'auprès du peuple, et que l'inconstance naturelle, la crédulité, le goût du merveilleux qui caractérisent la multitude, la disposaient à ce changement?

Mais qui ne sait aussi qu'il n'est point de préventions plus difficiles à guérir que les préventions populaires! Qui ne sait que c'est surtout chez le peuple que l'erreur jette les plus profondes racines; que l'habitude lui tenant lieu de principes et de raison, il est presque impossible que la vérité se fasse jour jusqu'à lui; que les plus anciennes persuasions lui paraissent les plus légitimes; qu'il s'y repose comme sur la foi d'autant d'oracles, particulièrement s'il les a reçues avec l'éducation, et que cette inconstance tant exagérée se change, dès qu'il s'agit d'innovation dans le culte, se change en entêtement qui ne raisonne plus, en zèle opiniâtre pour la créance et les pratiques qu'on lui dispute?

Principe dont l'incrédule lui-même reconnaît la certitude; puisque si la religion s'est soutenue jusqu'à présent, ce n'est, à l'en croire, que parce qu'il est impossible d'arracher du cœur des peuples d'anciennes superstitions, et qu'ils les regardent comme un dépôt sacré dont ils doivent compte à leurs descendants. Mais s'il est vrai que le christianisme ne subsiste plus qu'à la faveur du préjugé; s'il n'en faut pas davantage pour affermir l'idole sur ses autels, et l'y rendre inébranlable, comment le préjugé n'a-t-il pas qu'il fait en faveur des autres religions, ce fait avec tant de succès en faveur de l'Evangile? Comment n'a-t-il pas eu la force de prévenir la ruine des unes comme il l'a d'empêcher la chute de l'autre? quoi donc! sous des empereurs devenus chrétiens, c'est-à-dire dans un temps où les anciennes préventions devaient être extrêmement affaiblies par les conquêtes que le christianisme avait déjà faites, on aura vu le sénat romain aux genoux de ses maîtres, soutenir encore les intérêts de l'ancien culte, redemander les dieux de Romulus, solliciter le rétablissement de l'autel de la Victoire, et nous croirons que dans un temps où l'Evangile ne faisait que de sortir de son berceau, c'est-à-dire, où les préjugés étaient encore les plus violents, les peuples, par légèreté, par caprice, auront fait taire partout la voix de ces mêmes préjugés qui s'élevaient contre les apôtres; que le grec et le barbare se seront accordés à courir en foule au devant d'une divinité étrangère, et l'auront admise dans leurs temples, au préjudice de celles qu'ils avaient encensées jusqu'alors? Ah! mes chers auditeurs, avancer de semblables paradoxes, n'est-ce pas avouer sa défaite, en recourant aux dernières ressources d'une cause désespérée?

Mais peut-être que la doctrine proposée par les apôtres, était plus satisfaisante pour la raison. Quel amas en effet de fables honteuses, d'aventures bizarres, d'indécences révoltantes n'offrait pas la théologie du paganisme? Comment dégrader ses lumières, jusqu'à se prosterner devant des dieux qui n'auraient pu passer que pour des monstres, s'ils s'étaient montrés parmi les hommes, tels qu'on les représentait sur leurs autels, ou qu'on les jouait sur les théâtres?

J'avoue que, si quelque chose était capable de décrier auprès des esprits sensés le culte des nations, c'était particulièrement l'histoire de leurs impures divinités, et la manière pleine de cruautés ou d'infamies dont on les honorait: le contraste de ces extravagances ou de ces horreurs avec les idées pures et sublimes que l'Evangile donnait d'un Dieu, seul maître de l'univers, seul digne par sa grandeur et par sa sainteté, des hommages de toute la nature; ce contraste, dis je, était assez sensible pour donner une impression favorable de la nouvelle doctrine.

Mais si, d'une part, l'esprit ne trouvait rien que de conforme aux principes les plus épurés, dans la notion qu'on lui proposait d'un premier Etre; de l'autre, par combien de mystères impénétrables n'étonnait-on pas l'intelligence humaine? Quel étrange langage pour elle que trois personnes véritablement distinctes, et cependant unies dans une même substance, dans une seule et même divinité! Quel abîme de ténèbres dans le mystère d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu Homme, d'un Dieu pénitent, d'un Dieu, qui tel que le reste des hommes commence par les larmes, et tel que les esclaves, finit par la croix! Que de difficultés dans le dogme d'une Résurrection qui rassemblera les cendres éparses de tous les peuples; qui ranimera la poussière des tombeaux, et rendra dans un moment à la terre les hommes de tous les siècles!

Ah! un Socrate au milieu d'Athènes se déclare pour l'unité d'un seul Dieu; il n'enseigne qu'une vérité manifeste, une vérité qu'appuie le suffrage de la raison; une vérité qui se fait apercevoir aux yeux même les moins clairvoyants; il l'enseigne dans une ville, où la réputation de ses lumières est universellement établie; où les grands se font honneur de prendre ses leçons, et d'être comptés parmi ses élèves; où les peuples mêmes ne doutent point que la supério-

rité de sa sagesse n'ait été reconnue par un de leurs plus célèbres oracles. Malgré cela, loin de persuader une doctrine si raisonnable, non seulement il n'éprouve que des contradictions, mais au lieu de changer les esprits de ses concitoyens par rapport à la créance de la pluralité des dieux, il ne réussit qu'à changer leurs dispositions à son égard ; à soulever contre lui ces mêmes hommes, dont jusqu'alors il avait été l'idole, et à faire sortir l'arrêt de sa mort de la bouche même de ses admirateurs.

Or si chez un peuple moins fier de ses guerriers que de ses sages, tel fut le sort d'une doctrine aussi conforme à la raison, qu'elle était contraire aux idées communes, quel éloignement le reste des hommes ne devait-il pas avoir pour des dogmes, qui n'offraient à l'esprit que des contradictions apparentes, ou de mystérieuses profondeurs? comment d'ailleurs, comment obtenir d'une raison fière et orgueilleuse qu'elle se soumette sans voir ; d'une raison jalouse de l'indépendance, qu'elle adopte des vérités obscures sans les comprendre; d'une raison avide de découvertes, qu'elle s'interdise les poursuites et les recherches; d'une raison curieuse, qu'elle ferme les yeux, et sacrifie tous ses systèmes ?

S'il fut jamais un siècle où cette entreprise dût échouer, n'est-ce pas celui qui vit naître le christianisme? car dans quel temps les connaissances de la philosophie profane furent-elles plus universellement répandues ; les chefs des écoles nouvelles plus favorablement accueillis; l'art de raisonner, et les subtilités du raisonnement plus en honneur? Nous ne connaissons point dans l'histoire des sciences de temps plus glorieux à l'esprit humain, que ceux qui précédèrent ou suivirent de quelques années la publication de l'Evangile; et ce qui prouve, que, quelque philosophe qu'on se pique d'être aujourd'hui, surtout en matière de religion, on ne l'est cependant pas plus qu'on l'était alors : c'est que les productions modernes de l'incrédulité ne nous opposent encore à présent que les mêmes difficultés, qu'opposaient les docteurs du paganisme aux premiers apologistes de nos mystères. Il est vrai que ces sectes si vantées qui remplissaient alors Rome et la Grèce, étaient partagées dans les principes et la doctrine ; les unes regardant l'existence d'une Divinité suprême, comme un point trop obscur pour permettre une décision précise : les autres appuyant de leurs suffrages les religions établies, et employant même leurs lumières à en sauver le ridicule par des explications mystérieuses ; mais toutes s'accordaient à ne troubler personne dans l'ancienne possession de son culte, et se réunissaient contre les chrétiens, qui, sans se piquer d'aucune connaissance, se glorifiant même d'en manquer, prétendaient cependant fixer les doutes et la créance de l'univers, sur un point où les philosophes les plus éclairés n'étaient pas d'accord.

Or, dans ces jours qui semblaient être les jours de la raison par excellence, des ressorts ordinaires étaient-ils assez puissants pour enchaîner les esprits à un joug qui en captivait l'indocilité ? Le moyen d'introduire une obéissance qui ne pouvait passer que pour une faiblesse, ou pour la ressource de quiconque, incapable de réfléchir par soi-même, se détermine en aveugle sur la foi d'autrui ! Le moyen de persuader ce qu'il est impossible de comprendre, ce qui semble contredire les notions les plus générales? Le moyen d'amener le philosophe orgueilleux de son savoir à une soumission qui l'humilie, qui le confond avec le peuple? Cependant ils sont venus tomber au pied de la croix, ces sages, ces héros de la raison, formés dans les académies de la Grèce et révérés comme les maîtres, comme les guides de la terre. A ces noms fastueux, ils ont préféré l'humble titre de disciple de Jésus-Christ ; à l'autorité du philosophe, l'enfance et la docilité du simple fidèle ; à la gloire de régner sur les esprits, celle de plier et d'assujettir le sien. Les premiers défenseurs de nos mystères, ceux qui ont porté jusqu'au trône des césars les cris de la religion persécutée, sortirent de l'école platonicienne; de sorte qu'on vit tout à la fois et les oracles de l'enfer, condamnés au silence dans les lieux où ils s'étaient fait entendre jusqu'alors, et les oracles du monde ouvrir la bouche en faveur de l'Evangile. O hommes! qui jamais, à de pareils prodiges, pourra reconnaître votre ouvrage? Mais où il est encore moins reconnaissable, c'est dans la victoire remportée par le christianisme sur le cœur et les passions : victoire mille fois plus difficile que toutes les autres, puisque l'homme tient toujours beaucoup moins à ses idées qu'à ses penchants, et qu'il n'est point d'intérêts qu'il réclame avec plus de hauteur que ceux de ses cupidités et de ses vices : nouvelle considération qui me reste à vous développer, et dont le développement vous rendra de plus en plus sensible la divinité du culte chrétien, par la divinité même de son établissement : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est ici le chef-d'œuvre de votre puissance, Seigneur; c'est ici que vous paraissez, non plus le Dieu qui se fait entendre au néant, qui commande aux flots, aux tempêtes et à la mort, mais le Dieu qui commande aux cœurs, qui tient entre ses mains celui des peuples et sait, quand il lui plaît, faire naître les vertus les plus pures dans le sein même de la corruption.

En effet, combien de miracles renfermés dans un seul! C'est une religion gênante qui s'introduit; elle s'introduit au préjudice d'une religion commode; elle s'introduit en un assez petit nombre d'années ; elle s'introduit chez les nations les plus voluptueuses; elle s'introduit par les hommes les plus faibles et les plus méprisés dans le monde ; elle s'introduit jusqu'à régner seule et sans partage; enfin, pour dernier trait, elle s'in-

troduit jusqu'à trouver partout une foule de martyrs.

Premier miracle : c'est une religion gênante qui s'introduit ; l'Evangile déclare une guerre ouverte à toutes les cupidités ; il contredit toutes les inclinations de la nature ; il s'oppose à tous les intérêts des sens ; il demande des disciples détachés des richesses au milieu de l'opulence, humbles et modestes dans le faste des grandeurs, pénitents et mortifiés dans l'abondance et les délices ; il porte jusqu'au plus intime de l'âme un glaive spirituel qui pénètre dans les parties les plus sensibles pour y faire mille séparations douloureuses ; à l'orgueil il entreprend d'arracher ses vaines complaisances, pour y substituer le mépris de soi-même ; à l'intérêt qui poursuit la fortune, la passion de s'enrichir, pour y substituer le détachement volontaire ; à l'ambition, jalouse des respects et des honneurs, ses désirs d'agrandissement et d'élévation, pour y substituer l'estime de la croix et des opprobres ; à la vengeance, ses ressentiments et ses haines, pour y substituer l'amour des ennemis ; à la sensualité, ses délicatesses et ses plaisirs, pour y substituer l'exercice de la pénitence. Quels sacrifices ! quelles vertus ! nous les connaissons dès l'enfance, et leur nom seul nous fait encore pâlir ; le monde les ignorait ; l'Evangile les a demandés et il a vu le monde s'y soumettre.

Second miracle : cette religion gênante s'introduit à la place d'une religion commode : tout se bornait dans le paganisme, à des cérémonies fastueuses, à un appareil de sacrifices et d'offrandes, de fêtes et de divertissements, de jeux et de spectacles qui servaient d'occupation à l'indolence, et d'aliment à la curiosité : pratiques souvent honteuses qui, sous le voile du mystère cachaient toutes les horreurs de la lubricité et de l'incontinence ; cérémonies si infâmes que, pour prévenir la confusion d'y avoir eu part, le secret en était commandé sous peine de mort. Ainsi, quoiqu'en apparence soumis à des dieux, l'homme n'en était pas moins à lui-même ; ses passions et ses vices étaient ses premières idoles : il les voyait, quoique sous un autre nom, encensés dans les temples, et loin d'avoir à rougir de ses faiblesses, il en trouvait dans les objets de son culte et l'excuse et le modèle.

Troisième miracle : cette religion s'introduit en un assez petit nombre d'années ; ses progrès sont aussi rapides que durables. Les auteurs des entreprises difficiles n'ont pas toujours la consolation d'en voir le succès de leurs propres yeux : le temps, avec ses lenteurs, avance plus l'ouvrage que ne fait le zèle secondé des talents : le siècle des apôtres a vu naître des églises chrétiennes partout où ils portaient leurs pas ; l'Asie et l'Europe donner à Jésus-Christ une foule d'adorateurs ; la croix révérée jusque dans la capitale du monde ; et du haut des échafauds où ils expiraient ; les premiers fondateurs du christianisme ont vu l'idolâtrie confuse ou chassée de ses sanctuaires, ou chancelante sur ses autels.

Quatrième miracle : cette religion s'introduit chez les peuples les plus voluptueux. Rome et Corinthe, quelles villes ! et où jamais la licence fut-elle et plus excessive et plus publique ? Les prostitutions de l'une avaient passé en proverbe ; et la peinture des abominations de l'autre a souillé jusqu'au pinceau de la satire qui osa les lui reprocher. Rome et Corinthe cependant, éclairées de l'aurore de l'Evangile, sortent de leurs ténèbres. Au milieu de chacune de ces villes, moins célèbres par la perfection de leurs arts que par le débordement de leurs mœurs, se forme une chrétienté nombreuse. Malgré la tyrannie de l'habitude, malgré la contagion de l'exemple, des hommes, auparavant tout de chair, commencent à y vivre de l'esprit ; dans le centre de la mollesse et des voluptés les plus impures, est admise une doctrine qui crucifie les sens, et commande les vertus les plus austères ; la foi pénètre jusque dans le palais de Néron : elle y trouve des âmes assez courageuses pour s'y soumettre, et pour la justifier par l'héroïsme de leurs vertus.

Cinquième miracle : cette religion s'introduit par les hommes les plus faibles, et les plus méprisés dans le monde. Les apôtres ne sont point des esprits éclairés de bonne heure par l'étude des connaissances humaines ; accoutumés à approfondir les secrets de la nature, à recueillir les réflexions des siècles passés, à s'engager avec succès dans la carrière des savantes découvertes, et capables par leur pénétration personnelle, d'ajouter aux recherches des âges précédents, ou de perfectionner leurs travaux : ces nouveaux maîtres donnés au monde, sont les disciples du plus humble de tous les maîtres ; des disciples sortis du sein de l'ignorance et de l'obscurité ; des disciples qui n'ont jamais appris qu'à manier les instruments d'un travail mercenaire. Mais les temps sont enfin venus où il faut que les montagnes s'abaissent, et que les collines s'aplanissent devant le Seigneur, et sous les pas de ses envoyés ; le Fils de l'homme a appelé tous les peuples du haut de sa croix, et pour se faire entendre aux climats les plus reculés, il leur envoie des ministres qui commenceront par ne trouver partout que des mépris, des persécutions, des supplices, et finiront par des conquêtes.

Sixième miracle : cette religion s'introduit jusqu'à régner seule et sans partage. Elle n'entre point en composition, pour ainsi dire, avec ses anciennes ennemies et ses rivales. Ce n'est point assez pour elle de voir l'image de son auteur, placée dans le capitole, avec celle des dieux et des héros que la superstition, ou la politique romaine y a rassemblées de tous les climats de l'univers : un des premiers césars (Tibère), a pu se persuader que cette distinction lui suffirait et que contente d'être admise dans ce premier temple du monde, elle ne disputerait pas l'hommage des peu-

ples aux divinités plus anciennes qu'elle : non, il faut que tous les autres cultes disparaissent devant celui qu'elle vient établir; que toutes les idoles viennent se briser à ses pieds ; que sa doctrine fasse rentrer dans le néant toutes les autres doctrines ; il faut que, sans souscrire à aucune association qui confonde sa céleste origine avec celle des cultes superstitieux et profanes ; sans adoucir la rigueur de ses préceptes, sans plier ses mystères au gré de l'indépendance des esprits, elle devienne seule maîtresse, seule souveraine dans tous les sanctuaires ; et elle réussit à le devenir.

Enfin septième et dernier miracle : cette religion s'introduit jusqu'à trouver partout une foule de martyrs : toutes les puissances se déclarent en effet contre les chrétiens. La Synagogue qui les voit se multiplier chaque jour, s'empresse à soutenir la chaire de Moïse ébranlée par la voix des apôtres; le conseil souverain de la nation emploie les menaces et la terreur; les cachots s'ouvrent de toutes parts; les fidèles y sont précipités : inutiles efforts du judaïsme ! le troupeau s'augmente à mesure que la fuite le disperse ; bientôt le magistrat romain s'arme du glaive pour en arrêter les progrès ; chaque ville où le christianisme est reçu, devient un théâtre d'horreurs, où se renouvellent à tout moment les scènes les plus tragiques ; bannie du lieu de sa naissance, la foi ne sort de la Judée que pour ensanglanter à leur tour les provinces où elle se retire ; toujours fugitive, et cependant toujours victorieuse, elle ne rencontre que les persécutions les plus universelles, les persécutions les plus violentes, les persécutions les plus durables.

Persécutions les plus universelles : Quelle terre n'a pas été témoin de ses larmes, ou couverte de son sang? Elle n'était pas en sûreté dans les déserts les plus sauvages, dans les grottes les plus profondes, dans l'asile des tombeaux. Quelles puissances n'ont pas entrepris de la détruire? Elle avait contre elle tous les trônes, tous les tribunaux, tous les sanctuaires. De quelles mains ne s'est-on pas servi pour lui porter des coups mortels? Le père devenait le délateur et le bourreau de son fils ; l'époux conduisait le fer des tyrans dans le sein de son épouse ; l'ami dans un chrétien ne voyait plus qu'un ennemi ; le prince dans le sujet le plus fidèle, qu'un traître et qu'un perfide. Quelles têtes étaient respectées dans ce soulèvement général ? l'âge le plus tendre, le sexe le plus délicat, la vieillesse la plus voisine du tombeau, le sang le plus noble aussi bien que le plus vil, rien n'était à couvert de la proscription ; le titre de disciple de Jésus-Christ faisait disparaître tous les autres titres ; il tenait lieu de tous les crimes.

Persécutions les plus violentes : que de meurtres et de carnage ! on jette les fidèles dans les flammes ; on les ensevelit dans les flots, on les perce de mille traits ; l'épée les moissonne, la faim les consume, les fouets les déchirent. Que fais-je, mes chers auditeurs? Je ne nomme ici que des supplices ordinaires, ceux dont la justice humaine a coutume de punir les attentats contre les lois, et l'on croyait faire grâce aux chrétiens lorsqu'on n'employait contre eux que des rigueurs en usage. Ah ! pour de nouveaux forfaits il faut de nouvelles tortures, et des vengeances inouïes. Illustres persécutés, on vous fait servir de spectacle au milieu des amphithéâtres romains. Sur une arène sanglante on vous expose à la fureur des bêtes les plus féroces ; on vous étend sur des grils enflammés ; on vous traîne sur des pointes tranchantes ; on vous force de marcher sur des charbons ardents ; on aime à irriter vos plaies, à les rouvrir avec violence ; vos corps en feu servent de flambeau durant la nuit ; féconde en inventions homicides, la rage enfante chaque jour contre vous des barbaries inconnues aux siècles précédents ; on croirait trahir les dieux, en se permettant en votre faveur un sentiment de compassion, en respectant encore en vous l'humanité ; et l'on s'accuse d'indulgence, quand on se contente de vous ôter la vie.

Persécutions les plus durables : Le glaive ne se repose point durant plus de trois siècles, il reste toujours levé sur la tête des chrétiens. L'empire change de maîtres, la foi ne change pas de destinée. Si quelque fois elle obtient des édits favorables sous des empereurs plus justes et plus pacifiques, le calme ne se fait sentir que dans le voisinage du trône ; il ne s'étend pas jusque dans les provinces ; loin du centre de l'autorité suprême, l'autorité subalterne se fait un devoir de sa désobéissance : les césars ne trouvent que trop de mains prêtes à s'armer contre la religion quand ils la proscrivent ; on refuse de quitter les armes quand ils l'épargnent.

Au milieu de tant de résistances, quel sera le sort de la foi? portée par ses flots de sang pourra-t-elle éviter le naufrage qui la menace, ou se faire jour au travers des feux qui l'environnent? Oui, chrétiens, elle subsistera parmi les tempêtes ; ce n'est pas assez : elle s'affermira par les tempêtes mêmes. C'est cette arche qui doit renouveler l'univers, et qui s'élève sur les eaux du déluge, à mesure qu'elles croissent autour d'elle ; c'est ce grain mystérieux qui ne périt dans le sein de la terre que pour en sortir multiplié ; le nouveau peuple aura le sort de l'ancien, qui sous le joug de Pharaon n'en devenait que plus nombreux, et trouvait dans le sein de l'oppression de quoi se rendre plus redoutable à ses tyrans : *Quanto opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant.* (*Exod.*, I, 12.) On lui enlève ses enfants : elle gagne ses persécuteurs ; Etienne est immolé : Paul, un des appuis, un des vengeurs de la Synagogue prend la place d'Etienne ; la dispersion des fidèles ne sert qu'à répandre au loin la semence Evangélique ; dès le second siècle de l'Eglise, Jésus-Christ a des disciples partout où Rome a des esclaves.

Qu'on me dise à présent si ce sont là des révolutions où la main des hommes puisse avoir part ? L'empire des persuasions humaines va-t-il jusqu'à changer tant de cœurs, qu'invitent à se défendre contre elles les intérêts les plus chers et les plus précieux? va-t-il jusqu'à leur faire adopter des vertus qui font frémir la nature, renoncer à des passions accoutumées jusqu'alors à être libres, sacrifier le présent à l'avenir, voler à une mort certaine, préférer à tout le reste une vie pire que la mort? L'incrédule avec toutes les ressources de sa raison, se flatterait-il d'obtenir, je ne dis pas d'une ville, d'une province, d'un royaume, je dis même d'un seul homme, des sacrifices si pénibles? il ne saurait se les commander à lui-même; comment donc l'Evangile, s'il n'avait eu que des hommes pour auteurs, les aurait-il obtenus de tout un monde ?

C'est, nous dit-il encore, c'est à la séduction de la nouveauté que le christianisme doit ses victoires. Etrange nouveauté sans doute, et dont l'attrait devait être bien séduisant, qu'une nouveauté qui rend les hommes ennemis d'eux-mêmes; qui fait taire au fond de leur âme la voix des penchants profanes nés avec eux; qui les arrache à tout ce qu'ils aiment, leur fait aimer tout ce qu'ils redoutent, abandonner tout ce qu'ils possèdent, fouler aux pieds tout ce qu'ils estiment! Etrange nouveauté, que l'entreprise la plus difficile s'avance par les contradictions; que l'édifice d'un culte naissant croisse et s'élève à mesure qu'on le dépouille; qu'un conquérant étende ses conquêtes, à mesure qu'on fait périr les vainqueurs! Etrange nouveauté que de voir la violence soutenue par tous les efforts de la tyrannie, céder à la faiblesse qui ne sait pas même se défendre; la cruauté lasse de supplices, se joindre au troupeau qu'elle poursuivait; le trône des persécuteurs renversé, tandis que l'autel qu'ils avaient entrepris d'anéantir, survit au renversement de leur puissance! Non, il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez donner au monde de si étranges spectacles : un esprit droit et impartial, un esprit attentif et qui ne cherche point à se faire de ses erreurs une barrière contre des vérités trop importunes, avouera que l'établissement de votre religion triomphante de tant d'obstacles, est le prodige d'un Dieu pour qui toutes les résistances sont vaines, et qui fait servir les résistances mêmes à l'avancement de ses ouvrages.

Mais à quoi nous servirait à nous-mêmes de faire cet aveu, et d'y joindre l'exemple d'une docilité, dont la raison toute seule nous fait un devoir, si cet aveu, cette docilité si légitimes étaient démentis par nos mœurs? Ah! c'est alors que notre foi, toute sincère qu'elle est et à proportion qu'elle est plus sincère, s'élèverait contre nous et ne manquerait pas de nous condamner. Que dis-je, mes frères? Eh! où sont, parmi ceux qui croient, où sont ceux qu'elle ne condamne pas déjà secrètement au tribunal de leur conscience; ceux à qui elle ne dit pas au fond de leur âme : Vous croyez qu'un Dieu s'est fait victime pour votre salut, et vous ne travaillez qu'à rendre son sacrifice inutile? vous croyez que le ciel n'est que pour les justes, et vous ne faites rien pour le devenir? vous croyez que d'éternelles vengeances attendent le pécheur impénitent, et vous restez sans effroi, vous marchez à grands pas dans le chemin de l'impénitence? vous croyez un Evangile qui frappe des plus terribles anathèmes, les riches et les richesses; et vous n'avez d'autre ambition que celle de vous enrichir ? vous croyez un jugement formidable après le trépas, un jugement où votre sort éternel se décidera sur la ressemblance que vous aurez ou non, avec un Dieu pénitent, anéanti; et tout n'est dans votre conduite qu'immortification du cœur, délicatesse des sens, idolâtrie de vous même?

Ah! chrétiens! nous gémissons tous les jours de voir l'irréligion fière de ses progrès, se répandre partout comme un torrent qui a rompu ses digues; se produire avec autant d'impunité que de silence; de la capitale, comme du centre de son empire, pénétrer dans les moindres provinces; y accréditer ses révoltes sous le nom pompeux de force d'esprit, d'intrépidité de raison, de saine philosophie. Nous voyons avec douleur la créance de nos mystères attaquée de toutes parts dans des ouvrages scandaleux; un peuple d'écrivains obscurs, qui dans tout le reste seraient réduits au silence, essayer contre Dieu la portée de leur génie; et se faire la réputation d'hommes qui pensent, à force d'être hardis à tout dire et à prendre parti contre l'évidence, pour ne se rencontrer avec personne. Hélas! nous devons l'avouer à notre confusion, c'est le contraste de nos mœurs avec notre foi qui enhardit l'incrédule à tout entreprendre contre elle; l'irréligion serait plus timide, si elle ne voyait pas le christianisme, autant combattu par le désordre de notre conduite, qu'il l'est par la licence de ses systèmes; et comme elle n'aperçoit qu'infidélité dans nos exemples, elle se flatte de réussir aisément à associer l'esprit à l'infidélité du cœur.

Si donc il nous reste encore quelque zèle pour cette religion sainte, qui s'est ouvert un passage au milieu des feux et des glaives étincelants, pour venir jusqu'à nous, c'est par la réforme de nous-mêmes que ce zèle doit éclater. Les vertus qu'on vit naître avec elle contribuèrent autant et plus à l'établir, que les savantes veilles de ses plus illustres défenseurs : c'est encore à nos vertus de la soutenir contre les attaques du libertinage et de l'impiété, jusqu'à ce que réunis dans le sein de son auteur, nous partagions les fruits de sa victoire dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON V

Pour le deuxième dimanche de carême.

SUR L'ORIGINE DE L'INCRÉDULITÉ

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum et transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII, 1.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère ; il les conduisit sur une haute montagne à l'écart, et là il fut transfiguré devant eux.

C'était pour prévenir le scandale où les apôtres de Jésus-Christ allaient être bientôt exposés par le spectacle de sa mort prochaine et de ses dernières faiblesses, que le Dieu Sauveur fit luire à leurs regards quelques rayons de sa majesté sainte; et qu'à l'impression que devaient faire sur leurs esprits ses humiliations sur le Calvaire, il voulut opposer l'éclat éblouissant de ses grandeurs manifestées sur le Thabor. Au lieu des opprobres et de la confusion qui l'attendent, il communique à toute sa personne une clarté plus brillante que la lumière du soleil : au lieu de sang, de cette poussière, de ces blessures profondes dont il sera défiguré, il répand sur ses habits une blancheur qui efface celle de la neige : au lieu de ces blasphèmes, ouvrage de la haine et de l'imposture intéressées à flétrir son innocence, Moïse, et les prophètes dans la personne d'Elie, rendent à sa divinité le plus glorieux témoignage : au lieu des fouets sanglants et du supplice honteux qui le confondront avec les scélérats et les esclaves, une voix céleste sortie d'un nuage lumineux le déclare Fils du Très-Haut, et l'objet éternel de ses complaisances; *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Merveilleuse transformation, chrétiens, et qui s'est en quelque sorte renouvelée, quoique d'une manière différente, lorsqu'après les ignominies de sa mort, après avoir été pour le Juif un sujet de scandale, et une matière de dérision pour l'idolâtre, Jésus-Christ est devenu le Dieu des peuples et des royaumes; lorsque les oracles prophétiques ont attesté par leur accomplissement sa céleste origine, et que du centre des humiliations les plus profondes sa croix a passé, comme s'exprime saint Augustin, jusque sur le front des monarques! Cependant, malgré le prodige d'un triomphe qui parle si visiblement en faveur de sa doctrine; malgré la soumission de l'univers docile à la voix entendue sur le Thabor, à cet ordre émané du ciel d'écouter le nouveau législateur, *Ipsum audite* (*Ibid.*), les oracles et la religion de Jésus-Christ éprouvent parmi nous les plus étranges contradictions.

Oui, chrétiens; on ne voit qu'esprits indociles et téméraires, qui réclament contre la foi, comme contre une superstition tyrannique; qui décorent leurs révoltes du beau nom de sagesse, et du haut de cette sphère prétendue philosophique où ils se placent, regardent en pitié quiconque n'a pas le courage de s'associer avec eux aux priviléges de l'indépendance. Mais sagesse contrefaite! philosophie de parade! délire véritable qui n'a besoin pour disparaître que du premier réveil de la raison! Pour vous prémunir contre le scandale qui l'accompagne, et contre la tentation d'en admirer les auteurs, je ne veux que vous découvrir aujourd'hui quelles sont les véritables sources de cette incrédulité si commune et si contagieuse. C'est d'abord un intérêt d'orgueil et de vanité ; c'est ensuite un intérêt de passions basses, et de corruption déguisée : deux objets simples qui vont faire le partage de ce discours. Ainsi ce ne sera point dans les raisonnements épineux d'une controverse fatigante, que j'irai chercher aujourd'hui la réfutation de l'incrédule; mais dans l'histoire seule de son esprit et de son cœur. Pour ôter toute créance à sa doctrine, il suffit de bien faire connaître sa personne. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La mission de Jésus-Christ ayant été promise aux Juifs avec tant de magnificence, prédite par tant d'oracles, figurée par tant d'ombres et de symboles éloquents, accompagnée surtout des circonstances les plus frappantes, des vertus les plus sublimes, des prodiges les plus manifestes ; on a peine à comprendre, sans doute, comment la portion la plus instruite, la plus distinguée de la nation se déclara constamment contre Jésus-Christ, jusqu'à ne voir dans sa personne qu'un séducteur, dans sa doctrine que blasphèmes, dans ses miracles qu'artifice et secrète intelligence avec l'enfer. Mais ce mystère d'incrédulité qui forme entre les mains des adversaires de la religion, une des difficultés les plus éblouissantes qu'ils nous opposent, ce mystère ne tarde pas à s'éclaircir et à disparaître, pour peu qu'on considère que les sages, les savants du judaïsme, indépendamment des motifs de haine, de jalousie, de vengeance qui les indisposaient contre Jésus-Christ, avaient encore à ne le pas reconnaître un intérêt d'orgueil, qui rendait inutiles par rapport à eux toutes les lumières de l'évidence, ou plutôt qui leur rendait odieuse l'évidence même.

Je ne parle point ici des préjugés et des espérances ambitieuses, qui se fortifiant dans tous les esprits, à mesure que la république des Juifs penchait plus visiblement vers sa ruine, ne leur montraient dans la personne de leur Messie qu'un libérateur conquérant, dont les victoires affranchiraient les enfants de Jacob et feraient passer entre leurs mains la dépouille de tous les royaumes. Ce fut là sans doute une raison pour la Synagogue de rejeter Jésus-Christ, parce que ne s'étant montré que sous les dehors de l'indigence, il ne promettait à l'orgueil ni victoires, ni prospérités éclatantes.

Cependant un intérêt plus délicat armait secrètement les plus accrédités de la nation contre le Dieu Sauveur; et dans la conspiration générale qu'ils formèrent contre lui, pour empêcher qu'on ne lui rendît justice, du moins après sa mort, ils suivirent des

vues encore plus méprisables, qu'ils n'auraient pas eu la hardiesse d'avouer tout haut, et qu'ils coloraient en public des plus spécieuses apparences : je parle de ces vues d'empire et de domination, d'entêtement et de respect humain, qui leur faisaient craindre de perdre auprès des peuples la considération flatteuse qu'ils s'y étaient acquise, et la réputation de lumières dont ils jouissaient universellement.

Arbitres, en effet, des consciences qu'ils avaient su maîtriser, les scribes et les pharisiens dominaient dans chaque famille. Or cette domination pharisaïque tombait infailliblement, aussitôt qu'ils rendraient eux-mêmes témoignage à la mission divine de Jésus-Christ, et que par l'exemple d'une soumission personnelle, ils inviteraient les peuples à lui porter l'hommage de la leur. La différence d'un nouveau culte introduisait d'autres maîtres en Israël, d'autres organes de la doctrine. Il fallait donc s'opposer efficacement à cette révolution trop humiliante; et l'on ne voyait d'autre moyen d'y réussir, que d'accréditer le mensonge et l'imposture, au préjudice de la vérité.

Ce n'était pas d'ailleurs, ce n'était pas de son propre mouvement que le peuple juif avait sollicité le supplice de Jésus-Christ : il n'avait été que l'instrument des chefs du sanctuaire et des docteurs, qui les premiers avaient fait entendre cette clameur homicide, il doit mourir, parce qu'il s'est donné pour Fils de Dieu : *Debet mori, quia Filium Dei se fecit.* (*Joan.*, XIX, 7.) Ces hommes qui gardaient la clef de la science, n'avaient donc été que des conducteurs aveugles, qui avaient précipité le corps de la nation dans l'abîme du déicide; or, comment avouer qu'ils n'avaient rien compris au sens des Écritures, et qu'ils s'étaient trompés dans l'intelligence des oracles prophétiques, jusqu'à méconnaître l'envoyé de Dieu, dont ils y trouvaient toute l'histoire écrite par une main divine, plusieurs siècles avant l'histoire même? Non, chrétiens, de pareils aveux coûtent trop à l'orgueil : un disciple encore timide conviendra de ses erreurs; un maître qui se regarde comme un homme consommé, ne saura que défendre les siennes : la Synagogue mettait son honneur à couvert en soutenant ses premières démarches, et peu lui importait la chute entière de la nation, pourvu qu'elle n'eût pas la confusion de survivre elle-même à la chute de sa propre gloire.

Que l'incrédule rentre en lui-même, et se fasse une bonne fois justice sur ses dispositions véritables. Il trouvera que son indocilité prend sa source où celle des sages, des savants du judaïsme, a pris la sienne; qu'une faiblesse commune en est le principe; et que si ce n'est pas absolument aujourd'hui le même objet d'ambition qu'il se propose, c'est toujours le même esprit, le même intérêt qui l'anime. Intérêt d'orgueil qui porte au delà de leurs bornes légitimes les droits de la raison; intérêt d'ostentation et de vanité, qui aspire à une chimérique réputation de prééminence en fait d'esprit et de lumières.

Je dis intérêt d'orgueil qui porte au delà de leurs bornes légitimes les droits de la raison. Je sais que ce qui fait la noblesse et la dignité de l'homme, c'est cette lumière naturelle, ces connaissances vives et réfléchies sur elles-mêmes, bien différentes par là de cet aveugle instinct, dont le mouvement impétueux, et l'impression rapide emportent les autres êtres animés, vers le terme qu'ils poursuivent sans le connaître. Don glorieux, sans doute; précieuse émanation de la source des splendeurs divines, elle nous donne avec le Dieu Créateur une ressemblance, qui nous assure la gloire d'être sortis de ses mains, en prévenant en nous le soupçon d'être échappés à celles du hasard. Mais cette raison, si prompte dans son essor, si vive dans ses perceptions, si pénétrante dans ses vues, ne cesse pas pour cela d'être dépendante : c'est un astre, si vous voulez; mais un astre qui reste toujours sous la main du premier moteur dont il a reçu le premier mouvement; un astre, qui dans sa carrière ne saurait embrasser qu'un certain espace, et en cela semblable à ces globes de feu roulant sur nos têtes, et dont l'éclat n'empêche pas qu'ils ne soient renfermés dans un cercle, dont la circonférence les resserre et les limite : en un mot, quelque image pompeuse qu'on se fasse de l'excellence de notre entendement, il est toujours, il doit toujours être par rapport à Dieu, dans un état de subordination, où le souverain Maître conserve à son égard le droit de lui découvrir, et de lui voiler ce qu'il juge à propos, et où l'homme ne peut sans crime se soustraire à l'obligation de croire ce qu'il lui montre, et d'adorer ce qu'il lui cache.

Or c'est cet état de subordination si inséparable de la créature, que l'incrédule paraît oublier et méconnaître. Fier de sa raison, il ne veut pas qu'une autorité, même divine, entreprenne de la soumettre : il lui faut un culte sans obscurités, une religion sans mystères, un maître qui ne règne point sur son esprit, et se contente des hommages arbitraires dont on se déterminera librement à lui porter le tribut. Il regarde comme une tyrannie de proposer à la raison pour objet de sa créance des vérités au-dessus d'elle, quelque divin que puisse être d'ailleurs le témoignage qui les appuie : à l'en croire, pour être sûr que Dieu parle, il ne suffit pas de l'entendre; il est encore nécessaire de saisir dans tous leurs rapports, dans toute leur étendue les objets qu'il révèle; le langage de l'évidence est le seul qui convienne à la Divinité, et ce n'est point elle qui parle, partout où l'évidence ne parle point avec elle.

Mais, ô homme, qui trouvez tant de peine à captiver vos lumières sous une autorité supérieure, vous paraît-il impossible et contradictoire, que l'intelligence suprême puisse manifester à des intelligences bornées quelque partie de ses grandeurs,

quelques-uns des secrets ineffables cachés dans son sein? Vous ne voyez sans doute en cela nulle absurdité, nulle répugnance : ni de la part de Dieu, puisque cette manifestation ne peut que servir à sa gloire ; ni de la part des secrets manifestés, puisqu'ils peuvent être un objet de connaissance ; ni de la part de l'esprit humain, puisque étant capable de connaître, il peut saisir, sinon parfaitement, au moins dans un degré conforme aux bornes de son intelligence, tout ce qui est intelligible.

Or je vous le demande, s'il est vrai que sans intéresser ni ses droits, ni les nôtres, sans aller ni contre sa propre nature, ni contre celle des choses, Dieu puisse lever pour nous une partie du voile qui le couvre, et qu'il nous admette effectivement jusqu'à l'entrée de son sanctuaire ; alors la raison, quoiqu'elle n'aperçoive encore les choses que confusément, quoique les vérités ne se présentent à elle qu'à demi, peut-elle cependant refuser d'y souscrire ; et parce qu'il est des côtés qu'on lui dérobe, se croira-t-elle en droit de suspecter ou de contredire ceux qu'on lui montre? Il ne s'agit donc pas de se récrier sur ce que nos mystères sont incompréhensibles ; sur ce qu'ils paraissent choquer les notions les plus naturelles ; sur ce qu'ils accablent l'esprit, et ne lui laissent aucun dénoûment qui en concilie les contrariétés apparentes : il n'est question que de savoir, si tout impénétrables, tout désespérants qu'ils sont en effet, ils ont pour eux l'autorité de la révélation divine : tel est le point décisif ; de sorte que si le fait parle en faveur de la religion ; si d'ailleurs elle ne nous propose rien qui ne soit manifestement contradictoire, dès lors, quelle que soit la profondeur de ses dogmes, il faut nécessairement que la fierté de la raison s'abaisse et plie devant eux ; il faut que sur l'évidence de cette infaillible garantie, elle consente à croire ce qu'elle ne comprend pas ; et la liberté qu'elle réclamait alors, ne serait plus qu'une prétention folle, une prétention chimérique, autant qu'elle serait odieuse.

Cependant, chrétiens, ce n'est par sur l'incertitude du fait ou de la révélation, mais sur l'obscurité même des mystères qu'on leur propose, que se retranche l'espèce d'incrédules dont je parle actuellement. Entêtés de leurs présomptueuses lumières, ils ne peuvent souffrir qu'on leur en demande le sacrifice, sur des objets qui les passent ; ils traitent de superstition, de bassesse, l'obéissance qui se rend à quelqu'autre témoignage qu'au rapport de ses propres idées, jusque dans les choses même où elles n'ont aucune prise ; ils ne reconnaissent point d'autre tribunal ; ils ne craignent pas d'y porter jusqu'aux secrets de Dieu même ; en cela, (prenez garde, s'il vous plaît) en cela, d'autant plus injustes qu'ils n'en usent ainsi qu'à l'égard de la religion ; vivant au milieu des miracles de la nature, qui sont pour eux autant d'abîmes impénétrables, et dont ils admettent néanmoins l'existence sur la foi de leurs sens ; étrangers au milieu d'eux-mêmes, ignorant la nature de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs craintes, de leurs aversions, et cependant convaincus qu'ils pensent, qu'ils désirent, qu'il craignent, qu'ils haïssent ; dans tout le reste n'osant nier ce qu'ils ne voient pas, sur la seule raison qu'ils n'ont pas vu, et ne s'autorisant de ce prétexte que quand Dieu demande qu'ils l'en croient sur sa parole, après qu'ils se seront auparavant assurés que c'est lui qui parle.

A quoi m'arrêté-je, mes chers auditeurs? et n'est-ce pas une ombre, un fantôme que j'attaque ici dans la personne des incrédules dont je viens de vous entretenir? Ah! il se réduit presqu'à rien, le nombre de ceux qui ne refusent de croire que par un intérêt véritable de raison ; presque toujours ce n'est là qu'un prétexte dont on se pare au dehors, une apparence spécieuse qui peut bien tromper les autres, mais sur laquelle intérieurement on ne se trompe pas soi-même : peu importe à la plupart des hommes la vérité dans les choses de pure spéculation ; et ce n'est pas l'obscurité de ses dogmes qui fait à l'Evangile le plus d'ennemis : une source plus féconde en incrédules, c'est l'envie de s'acquérir par ses résistances une réputation de talent et de capacité supérieure : on aspire à se faire un nom, ou par la hardiesse des systèmes qu'on enfante, ou par la protection qu'on accorde à ceux qu'on adopte ; la vanité conjure également contre l'obéissance chrétienne, et dans l'homme éclairé qui veut être extraordinaire, et dans l'ignorance qui veut cacher sa honte en s'associant à des guides célèbres.

Quelle gloire y aurait-il, en effet, à penser comme les autres ; à entrer dans des routes où l'on aperçoit partout les traces du vulgaire ; à n'oser faire un pas, si la multitude qui précède ne vous rassure? Ah! il faut laisser au peuple timide, à la foule des esprits subalternes, la consolation de n'être pas seuls, et de marcher en quelque sorte en société ; il est beau de s'ouvrir des voies inconnues, et de rendre plus distincts les vestiges de son passage en ne les confondant avec ceux de personne. Animé par cette ambition, d'autant plus sûre de son succès que nous vivons dans un siècle où la nouveauté des opinions passe pour la preuve du progrès de nos esprits, et de notre prééminence sur les âges précédents, on dédaigne la foi de ses pères ; que dis-je, de ses pères? jusqu'à celle de tous les temps, et de toutes les nations, de tous les lieux, et de tous les Etats ; les principes de conduite, les idées de morale, les sentiments du cœur les plus profondément enracinés, les plus universellement répandus, les plus uniformément admis, ne sont pas respectés : pour les mettre au rang des préventions populaires, et des erreurs introduites par l'éducation, il suffit qu'ils soient universels ; la généralité des suffrages, l'acquiescement de tous les esprits sont pour eux un titre d'exclusion, qui ne permet pas de les admettre au nom-

bre des idées saines et philosophiques. On bouleverse toutes les notions communes; on en crée de nouvelles pour servir de base et de fondement à ses absurdes hypothèses; on s'abandonne à toute la licence du paradoxe : point de témoignage qu'on ne suspecte, point d'autorité qu'on ne conteste, point de tradition qu'on épargne, point de monument authentique qu'on ne contredise, point de nouveautés qu'on ne hasarde; plus elles sont téméraires, ces nouveautés, plus elles sont sûres d'être mises en œuvre avec une espèce de prédilection : mais, ô mon Dieu, que vous vengez bien l'injure faite à la vérité de vos paroles, en abandonnant ces esprits avides de gloire à l'illusion de leur vanité, et à toute la faiblesse de leur raison! Vos oracles n'en paraissent que plus admirables et plus divins, quand on les compare avec les leurs : dans ceux-là se découvre partout, à mesure qu'on les examine, le caractère majestueux d'une intelligence céleste; dans ceux-ci, le premier coup d'œil ne fait apercevoir qu'un tissu de songes et de visions, embellies, si l'on veut, par les grâces du langage, mais sans corps, sans réalité, sans appui; c'est cette tour fameuse que les enfants des hommes, au sortir des eaux du déluge, entreprirent d'élever jusqu'au ciel, pour se rendre à jamais célèbres, dit l'Ecriture, par la hardiesse de cette entreprise: *Celebremus nomen nostrum, antequam dividamur.* (*Gen.*, XI, 4.) Vous permîtes, Seigneur, que ces artisans d'iniquité cessassent de s'entendre, et que ce qui devait être pour eux un trophée, ne tournât qu'à leur honte.

Ici, chrétiens, à Dieu ne plaise que pour justifier de si légitimes imputations, je suive dans leurs écarts les auteurs de ces contagieuses doctrines. Eh! que serait-ce autre chose qu'exposer au grand jour un assemblage confus de dogmes ténébreux, de décisions hardies, de conjectures arbitraires, de suppositions gratuites, de sophismes peut-être éblouissants, mais dépourvus de solidité? Que serait-ce sinon produire dans le lieu destiné à l'édification publique, les monuments du scandale, et faire retentir dans la chaire de vérité les blasphèmes du mensonge? Contentons-nous de dire, que si la foi, pour se défendre, n'employait que les mêmes armes; si elle établissait les preuves de sa divinité sur des fondements aussi faibles; si elle n'opposait aux objections de l'incrédule que des dénoûments aussi peu raisonnables, nous mériterions à juste titre les reproches d'imbécillité, de superstition, d'enthousiasme, de fanatisme, qu'il ne cesse de nous prodiguer avec une profusion aussi pleine d'amertume que de mépris.

Cependant, ces nouvelles doctrines, quelque effrayantes qu'elles soient pour la raison, trouvent partout des disciples qui les embrassent, des panégyristes qui les préconisent. Mais quels disciples, mes chers auditeurs? Des disciples aussi vains que leurs maîtres, des panégyristes qui n'aspirent à leur tour qu'à l'avantage d'obtenir des éloges. Comme ces folles productions, parées du nom fastueux de philosophie, doivent leur naissance à la vanité, c'est à la vanité qu'elles doivent aussi la plupart de leurs protecteurs : l'ignorance et la médiocrité les accueillent avec distinction l'une et l'autre, dans l'espérance de se tirer ainsi de la foule, et de faire mesurer l'élévation de leur esprit par l'opposition de leurs idées avec celles du vulgaire. Car on sent ses bornes, et l'on ne saurait se dissimuler à soi-même que de son propre fonds on est pauvre dans tout le reste, et réduit par conséquent à ne faire qu'un personnage subalterne, peu flatteur pour l'amour-propre : or, il est important de prévenir auprès du public cette opinion trop injurieuse, et l'on se flatte d'obvier à cet inconvénient par la précaution de parler avec confiance le langage de l'impiété. Serait-il possible, en effet, qu'on n'eût pas plus de mérite que les autres, quand on pense d'une manière aussi peu commune; et la sphère de l'esprit serait-elle la même, où les opinions sont si différentes? Non, non; le privilége qu'on voit obtenir à tant d'autres, ou aussi dépourvus qu'on l'est soi-même de connaissances acquises, ou aussi peu favorisés de la nature, celui de passer pour ce qu'ils ne sont pas en effet, et de se voir dans un degré de considération, où d'eux-mêmes et par eux-mêmes ils n'étaient pas en droit de prétendre, on se flatte de l'obtenir aussi bien qu'eux. Il ne s'agit, pour être sûr de son succès, que de parler en incrédule; que de s'inscrire en faux contre ce qu'il y a de plus authentique, que de dogmatiser hièrement sur ce qu'on ne sait pas, que de nier avec intrépidité tout ce qui embarrasse; et c'est à quoi l'on n'a point de peine à se résoudre: le personnage, à force d'être commun, ayant cessé non-seulement d'être honteux, mais étant devenu un titre de recommandation, un préjugé de mérite, un avantage qui suppose l'esprit ou le remplace.

Et de là, parmi la jeunesse, je dis même parmi celle du sexe le plus modeste et le plus retenu, tant d'échos de l'irréligion qui se glorifient d'avoir des doutes, qui sourient dédaigneusement à quiconque n'a pas le courage d'en avoir; qui saisissent avec avidité toutes les occasions de débiter avec emphase quelques-unes des maximes rajeunies que l'impiété range parmi ses axiomes; qui se récrient sans cesse sur l'empire des préjugés et la force de l'éducation; qui se piquent d'une bravoure à toute épreuve contre les frayeurs de l'avenir: en un mot, qui croient vous honorer, lorsqu'en dépit de ce que vous pouvez dire pour les combattre, ils veulent bien supposer encore que vous pensez comme eux; car voilà jusqu'où sont parvenus malheureusement les progrès de l'incrédulité. Pour peu qu'un homme ait acquis quelque réputation dans le public, il a beau parler autrement que l'esprit fort, contredire l'esprit fort même : des discours qui sortent de sa bouche on en appelle à des sentiments contraires, qu'on suppose

être dans son cœur; on veut qu'il ait trop de lumières pour ne pas démentir ce qu'il dit par ce qu'il pense; et parce qu'on est obligé soi-même de recourir à l'irréligion pour se donner une apparence de mérite, on aime mieux soupçonner l'homme qu'on estime d'être politique ou hypocrite, que de lui faire l'injure de ne le pas croire incrédule.

Mais qu'elle s'égare dans ses vues, qu'elle s'abuse dans ses espérances, cette folle ambition, qui se déclare contre Dieu pour s'assurer de frivoles suffrages! Elle n'obtient pas même ce qu'elle poursuit aux dépens de la vérité, peut-être aux dépens de ses propres persuasions qu'elle trahit. Tout manque à l'impie, soit que l'impiété soit effectivement dans son cœur, soit qu'elle ne soit que sur ses lèvres; tout lui manque, jusqu'à l'approbation sincère des impies qui lui ressemblent. Chacun d'eux lit trop distinctement au fond de sa conscience les motifs odieux de ses oppositions à la foi, pour ne pas les trouver aussi méprisables dans les autres que dans soi-même; on voit la nature du jugement qu'on doit porter de leurs dispositions, dans le jugement qu'on porte de ses dispositions personnelles; forcé de rougir et de se condamner en secret, on cède à un reste de droiture qui ne permet pas de justifier, encore moins d'approuver ses imitateurs ou ses complices; une société d'impies ressemble à celle des réprouvés qui se haïssent dans l'enfer et se condamnent mutuellement, quoiqu'ils se réunissent pour blasphémer contre Dieu.

C'est qu'en effet l'incrédulité prend toujours sa source dans des passions injustes, qui ne sauraient trouver grâce auprès de la raison, beaucoup moins passer à son tribunal pour un mérite.

Intérêt d'orgueil et de vaine gloire chez les uns; chez les autres, ou plutôt chez presque tous, intérêt de passions basses et de corruption déguisée, nouveau trait qui achèvera de vous faire connaître l'incrédule; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'était point à la nature des mystères du nouveau culte, à leur profondeur, où viennent se perdre et se confondre tous les raisonnements de l'intelligence humaine, que saint Paul attribuait la grandeur des difficultés qui retardaient parmi les nations l'établissement et les conquêtes du christianisme. Oui, mes frères, disait-il aux Corinthiens, c'est le Dieu du siècle qui séduit l'infidélité rebelle, et l'empêche d'ouvrir les yeux à la clarté qu'on lui présente : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii.* (II *Cor.*, IV, 4.) Or, qu'était-ce dans le langage de l'Apôtre, que ce Dieu du siècle qu'il regardait comme l'auteur d'un aveuglement si funeste? C'était l'amour désordonné des biens sensibles que l'Evangile entreprenait de réprimer et de combattre; c'était l'idole de l'orgueil et de l'ambition, l'idole de la convoitise et de l'intérêt, l'idole de la mollesse et de la sensualité, dont les droits infiniments chers à la corruption de la nature étaient contredits par la morale surnaturelle de la foi; idoles plus anciennes et plus universellement révérées que les simulacres des temples, qui n'en étaient que des symboles : *Deus hujus sæculi;* voilà, selon l'Apôtre, le charme impérieux qui, partout, attachait les peuples à l'erreur; voilà ce qui tranformait à leurs yeux la lumière en ténèbres et les ténèbres en lumière; en un mot, voilà d'où naissaient leurs préventions, leur mépris, leur éloignement pour la religion, et ce qui ne balançait auprès d'eux qu'avec trop de succès l'autorité des merveilles qu'elle faisait parler en sa faveur : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii.*

Ne cherchons point dans une autre source le principe des oppositions ouvertes que tant de faux sages ont formées dans tous les temps, et forment encore aujourd'hui contre la foi. Le cri des passions s'élève contre elle; les cupidités, toujours ennemies du devoir, réclament contre la sévérité d'une morale, qui entreprend de les tenir sous le joug; et ce n'est que du sein de notre dépravation que s'élèvent d'ordinaire les nuages épais qui, obscurcissant la clarté dont brille la religion dans toutes ses preuves, répandent sur elle l'incertitude du problème.

Oui, l'on a beau mettre ses doutes sur le compte d'une raison saine, qui attend pour se rendre, que des motifs inébranlables de conviction la déterminent et la décident! nouvelle illusion que le cœur nous fait! L'incrédule ne se déclare contre la religion que parce que la religion se déclare contre ses vices.

Humiliante accusation, chrétiens! vous me demandez sur quoi je la fonde. Ah! plût au ciel que nous fussions moins autorisés à faire ce dernier reproche à nos adversaires; nous réussirions plus aisément à les détromper, s'ils tenaient par moins de chaînes à la servitude de leurs sens : quoi qu'il en soit, suivez sans préoccupation le détail où je vais entrer. Chaque trait qui le compose, pris seul et détaché de tous les autres, ne sera, si l'on veut, qu'une simple présomption, incapable d'opérer en notre faveur une conviction pleine et irrésistible; j'ose dire néanmoins que leur réunion, leur totalité, forment pour tout esprit attentif une preuve décisive et sans réplique.

Je la fonde donc en premier lieu cette accusation sur le témoignage de ceux même que l'incrédule regarde comme ses maîtres et ses oracles. Oui, ce poëte célèbre qui épuisa toutes les ressources de son art, qui répandit toutes les grâces de l'éloquence et de l'harmonie latines sur les rêveries d'Epicure, Lucrèce déclare ouvertement aux races à venir que l'inventeur de la nouvelle doctrine dont il s'est fait l'interprète n'avait imaginé son système que pour af-

franchir une bonne fois la cupidité du joug importun de la religion, et que s'il avait banni les dieux de l'univers, c'était pour en bannir avec eux la crainte d'un pouvoir suprême qui retenait trop efficacement la licence dans le devoir.

Je la fonde en second lieu cette accusation sur la différence qui se trouve entre l'Evangile et les cultes les plus insensés, les sectes les plus extravagantes, par rapport aux contradictions qu'ils ont éprouvées. Car le paganisme malgré le ridicule de ses idoles, le mahométisme malgré les délires de son Koran, ne se sont jamais vus attaqués comme l'est l'Evangile, ou ne l'ont été que faiblement par ceux qui avaient pris naissance dans leur sein. Or, pourquoi cette différence, sinon parce que ces deux cultes font grâce au vice, et que la foi chrétienne au contraire est pour lui sans indulgence?

Je la fonde troisièmement cette accusation sur l'aigreur, la malignité, l'emportement, l'amertume que mêle l'incrédule à tous ses écrits, à tous ses discours contre la foi; sur les airs de mépris et de dédain qu'il affecte à l'égard des vrais fidèles, dégradés par ses décisions insultantes du rang de l'humanité, pour être confondus avec les êtres stupides à qui la nature n'a donné que des organes et point du tout d'intelligence; sur son affectation si sensible à ramener sans cesse les ministres de la religion et leur ministère sur la scène; à saisir toutes les occasions de railler les uns pour affaiblir l'impression de respect qu'inspire la majesté de l'autre; à n'en tracer le portrait qu'avec les couleurs les plus flétrissantes et les plus noires, ne leur donnant pour oracle que le fanatisme, pour lumières que le préjugé, pour règle de conduite que l'intérêt d'une avide et ambitieuse politique, pour morale que des maximes de sang et de carnage, pour science que celle d'en imposer habilement à la crédulité populaire, pour vertus qu'une perfection fantastique, ennemie de la véritable; pour mérite, qu'une basse et rampante soumission qui les transforme en autant d'esclaves; pour talents, que l'art de se déguiser à eux-mêmes l'opprobre de leur esclavage : car tels sont (je n'outre rien), tels sont les portraits qu'ils ont coutume d'en faire, portraits aussi faux qu'ils sont injurieux et peu dignes de cette modération philosophique, de cette douce et indulgente humanité dont se piquent leurs auteurs; portraits qu'ils savent rendre encore plus affreux par le soin qu'ils ont de les faire contraster presque toujours avec ceux des protecteurs ou des apôtres du mensonge, qu'ils flattent, qu'ils embellissent sans pudeur, soit en palliant leurs défauts, soit en exagérant leur mérite; mais par là même, portraits où se décèle le honteux motif qui les inspire, puisque, quelque zèle qu'on puisse avoir pour des vérités spéculatives, quelque intime que soit la conviction qui porte à les défendre, non, elle n'entraîne point à de pareils excès : on ne met tant de chaleur, tant de fiel, tant d'animosité dans la dispute que quand le cœur et les plus chers intérêts du cœur sont de la partie.

Je la fonde quatrièmement cette accusation, sur ce qui fait la matière la plus fréquente des déclamations de l'incrédule contre la foi. Car de toutes les vertus qu'elle commande, ou dont elle conseille la pratique, celles qui lui déplaisent davantage, celles qu'il s'efforce le plus de décrier et d'anéantir, ce sont les vertus qui arrachent à l'homme ses idoles favorites; celles qui l'obligent d'être chaste, modeste, tempérant, ennemi du monde et des volupté sensuelles qui règnent dans le monde ; de toutes les vérités dont elle propose la créance, celles qui essuient de sa part de plus grandes contradictions, et contre lesquelles il se fait un point capital de tourner toutes ses armes, ce sont les vérités qui entraînent des obligations rigoureuses : celles qui touchent à des penchants trop flatteurs; celles qui sont plus propres à captiver, à maîtriser par la crainte des inclinations indociles : un Dieu dont l'œil est toujours ouvert sur les coupables pour les punir; une âme immortelle qui ne survit au trépas, que pour être jugée sans retour à un tribunal équitable, armé de foudres et de vengeances contre le crime impénitent ; une éternité de larmes et de désespoir, destinée à être le châtiment de l'indépendance, et des attentats contre l'ordre : ce sont là les vérités odieuses que l'incrédule poursuit sans relâche, et contre lesquelles on voit de sa part une conspiration générale : que l'Evangile lui pardonnât ses vices, il lui pardonnerait ses mystères.

Je la fonde cinquièmement cette accusation, sur une expérience journalière, bien honteuse pour le parti de l'impiété; c'est que les doutes par rapport à la foi ne surviennent dans l'esprit, qu'à mesure que les passions naissent et se développent dans le cœur; c'est qu'on n'entre dans les voies de l'irréligion, qu'après s'être permis d'abandonner celles de l'innocence; c'est qu'on s'engage dans celles-ci à proportion qu'on se retire de celles-là; c'est que pour un homme irréprochable dans ses mœurs, que l'incrédule produira de son côté, on en produira mille, livrés aux excès de la plus scandaleuse licence, et qui sont comptés parmi ses héros.

Je la fonde sixièmement cette accusation, sur l'assemblage révoltant de traits licencieux, d'images cyniques, qu'étalent partout sans pudeur la plupart des ouvrages enfantés par l'irréligion. Car, je le demande à leurs auteurs, s'ils étaient aussi philosophes, aussi sages dans leurs goûts et dans leur conduite, qu'ils se piquent de l'être dans les principes, peindraient-ils, comme ils font, avec tant de complaisance, les débauches d'une imagination voluptueuse; et peut-on se persuader qu'ils ne soient pas asservis aux mêmes penchants, dont ils s'efforcent de justifier le goût, et d'établir le règne dans tous les cœurs?

Je la fonde septièmement cette accusa-

tion, sur la nature même des principes et de la doctrine embrassés par l'incrédule. Car qu'on parcoure les divers systèmes entre lesquels il se partage, on n'en trouvera presque pas un, qui ne soit en lui-même, ou dans ses conséquences, une invitation persuasive à ne suivre que la pente de ses désirs; pas un qui ne serve à rassurer une conscience coupable contre l'importunité des remords; pas un qui n'enhardisse la pudeur timide à franchir des barrières trop effrayantes, et à ne plus rougir que de sa timidité; pas un qui n'aboutisse à s'interdire tout ce qui gêne, à se permettre tout ce qui flatte, à ne connaître d'autre droit que la force, d'autre loi que celle du plaisir, d'autre frein que celui de la crainte, d'autre béatitude que celle des sens, d'autres espérances que celles qui sont renfermées dans les bornes de la vie présente, d'autres vertus que le talent d'être heureux, d'autres crimes que ceux qui sont inutiles pour le bonheur; de sorte que s'il veut être conséquent, l'incrédule ne peut éviter d'être un monstre.

Je la fonde huitièmement cette accusation, sur ce qui se passe dans son cœur, lorsque touché de la grâce, dégoûté d'une vie dont il ne peut se cacher l'opprobre, il ouvre son âme à des sentiments de repentir et de conversion. Car ce qui l'embarrasse alors davantage, ce n'est pas comment il pourra se résoudre à croire, mais comment il pourra gagner sur lui de vivre conformément à sa créance; il ne tient plus au sacrifice de ses lumières, il dispute encore contre Dieu pour le sacrifice de ses passions.

Je la fonde enfin cette accusation, sur le changement qu'opère dans l'impie la proximité de sa dernière heure, et la vue du tombeau prêt à le recevoir. Car alors ses doutes s'éclaircissent; sa fierté se dément; il pâlit, il se trouble aux approches de cet avenir qu'il se glorifiait de regarder comme une chimère. Serait-ce donc qu'un rayon, sorti des profondeurs de l'éternité, lui a découvert en un moment le secret des impénétrables mystères qui révoltaient sa raison, et que le flambeau de la mort dissipe l'obscurité qui les dérobait à ses regards? Ah! les dogmes de la foi restent encore à ses yeux enveloppés des mêmes ténèbres; mais ses passions expirent, elles s'éteignent avec ses jours, leurs charmes disparaissent devant la nuit et les horreurs du tombeau : la religion reprend son autorité à mesure qu'elles perdent de leur empire; et les décisions de l'esprit ont changé, parce que celles du cœur ne sont plus les mêmes.

Je ne crains donc pas qu'on m'accuse ici de prêter des crimes imaginaires à l'incrédule, pour réussir plus aisément à décrier ainsi l'incrédulité : une raison jalouse de l'indépendance, une vanité pitoyable, des cupidités ennemies du devoir, voilà l'origine illustre de cette merveilleuse philosophie, auprès de laquelle l'obéissance chrétienne ne passe que pour simplicité, pour bassesse. Mais qu'il y a loin de ce fantôme de philosophie à celle qu'inspire la sagesse et la prudence! S'agit-il, en effet, de porter dans toute autre matière un jugement que la raison puisse avouer? La première chose par où l'on commence, c'est par se défendre de toute prévention; par se dépouiller de tout intérêt personnel, capable de troubler l'équilibre de l'esprit, et d'imprimer à la balance un mouvement qui la déterminerait au préjudice de l'équité; précaution si nécessaire, qu'un jugement où elle manquerait, est dès lors un jugement dont on serait en droit d'appeler, et qu'un tribunal est récusable dès qu'on le soupçonne d'être passionné. L'incrédule en use bien autrement. Ce sont ses passions mêmes qu'il prend pour juges entre l'Évangile et lui; ce sont elles qui prononcent en dernier ressort; c'est sur leurs arrêts qu'il se détermine à ne pas croire, et c'est là ce qu'il appelle être philosophe, savoir mieux penser que le vulgaire, être l'apôtre de la raison.

Encore si cette étrange philosophie contribuait à le rendre effectivement et plus tranquille et plus heureux. Mais elle ne peut être pour lui qu'une source de troubles et d'agitation. Car quel état plus fâcheux qu'un état de doutes et d'incertitudes, où l'on ignore ce qu'on est, où l'on va, le terme d'où l'on part, la route où l'on marche, le sort où l'on peut aboutir; ayant mille fois plus de raisons pour croire qu'on s'égare, qu'on n'en a pour se flatter qu'on ne s'égare pas; n'étant sûr que d'une seule chose, c'est que l'on ne gagne presque rien s'il arrive qu'on ne se trompe pas, tandis qu'on perd tout si l'on se trompe!

Ah! mes chers auditeurs, apprenons à ne pas juger de l'incrédule par les portraits avantageux qu'il fait de lui-même. Il est, si nous l'en croyons, l'interprète, le vengeur de la vérité; il ne connaît d'autres oracles que ceux du bon sens et de la raison; mais titres aussi vains qu'ils sont fastueux! Cet ami, ce restaurateur du bon sens, ce sage qui ne se laisse point enchaîner sous le joug des préventions populaires; c'est un homme, qui par ses résistances à la révélation divine, se rend coupable des excès les plus odieux.

Excès d'audace, de rébellion, d'injustice, d'ingratitude à l'égard de Dieu, puisqu'il lui déclare une guerre ouverte; qu'il rejette avec mépris ses oracles; qu'il leur préfère les vues étroites d'une raison trompeuse et sujette à l'illusion, quelquefois les délires d'un cœur devenu le seul arbitre entre le maître qui commande, et l'esclave à qui il en coûte pour obéir; puisqu'il lui dispute le seul culte qu'il agrée, pour se composer à soi-même, au gré de ses songes et de ses désirs, un plan de culte et d'adoration, où Dieu n'est que sur les lèvres, et où l'homme est en effet la seule divinité que le cœur adore; puisqu'il ne fait usage des lumières qu'il a reçues que pour les tourner contre Dieu, pour anéantir, s'il était possible, les vérités sorties de sa bouche, pour rendre inutiles les arrangements de sa sagesse, et

suspects les moyens dont il a fait choix pour manifester ses desseins et ses grandeurs.

Excès d'aveuglement volontaire, puisqu'il s'obstine à fermer les yeux, tandis que tout l'invite à les ouvrir, et qu'il se refuse à la clarté dont il est investi de toutes parts, pour rassembler à la place autour de soi d'épaisses ténèbres où l'on ne distingue plus rien; où l'on cesse de se voir et de se connaître soi-même.

Excès d'inconséquence et de contradiction; contradiction en ce qu'il se récrie contre les mystérieuses obscurités de la foi, tandis que les opinions qu'il y substitue renferment des mystères plus incroyables et plus révoltants que nos dogmes; contradiction en ce qu'il ne trouve pas dans nos preuves les plus lumineuses des motifs assez forts pour obtenir de lui le sacrifice de quelques douceurs passagères, tandis qu'il trouve dans ses systèmes les plus ténébreux assez de raisons pour affronter toutes les horreurs de l'avenir; contradiction, en ce qu'il se déclare pour la tolérance de tous les cultes, tandis qu'il fait tous ses efforts pour ébranler les fondements du culte chrétien; contradiction, en ce qu'il regarde toutes les religions comme également fausses, tandis qu'il veut que chacun se conforme extérieurement à la créance publique des climats qui l'ont vu naître : c'est-à-dire, qu'on se prosterne devant l'imposture reconnue pour telle, et qu'on porte au mensonge le tribut de respect et de soumission qui n'appartient qu'à la vérité; contradiction, en ce qu'il ne cesse de nous demander des démonstrations rigoureuses qui le persuadent, tandis qu'il ne donne à ses nouveautés pour appui, que des suppositions et des conjectures; contradiction, en ce qu'il se flatte de rendre à l'homme la dignité, la noblesse qui lui conviennent, en l'affranchissant de la dépendance, tandis qu'il le dégrade et le confond avec les animaux, en ne lui assignant d'autre durée, d'autre béatitude, d'autre destination que la leur; contradiction, en ce qu'il nous reproche de déférer en aveugles à l'autorité la plus infaillible, la plus universelle, la plus uniforme; tandis qu'il s'attache lui-même à des guides passionnés, à des écrivains anonymes, qui ne se cachent dans les ténèbres que pour échapper à la confusion d'être publiquement démentis; quelquefois à des voyageurs obscurs, dont il n'admettrait pas les témoignages en toute autre matière, tant leurs récits portent le caractère sensible de la fable et de l'imposture; tandis, en un mot, qu'il défère lui-même à l'autorité de quelques littérateurs audacieux, encore moins célèbres par leur génie que par leurs blasphèmes, et dont le premier talent est de savoir tout confondre, tout obscurcir jusqu'à l'évidence.

Excès de déguisement et d'hypocrisie; puisqu'il ne cesse de paraître ce qu'il n'est pas, je veux dire, pénétré de la certitude de ses opinions, lui qui ne saurait parvenir à se les justifier; tranquille dans le parti de l'irréligion, lui, dont la conscience est éternellement déchirée par le remords; plein de mépris pour le vrai fidèle, lui qui se reproche dans son cœur de n'avoir pas le courage de l'imiter; intrépide contre les alarmes de la foi, lui qui, pour cacher sa consternation secrète, est obligé de s'étourdir, et d'affermir sa bravoure chancelante par toute l'ivresse de la débauche.

Excès d'emportement et de folie; puisqu'au milieu de tant d'incertitudes, dont il ne saurait absolument se défaire, il risque à la fois la perte de tous les biens; puisqu'il s'expose au hasard de ne trouver dans l'avenir que l'assemblage de tous les maux, que la main d'un Dieu vengeur, éternellement appesantie sur sa tête, que les larmes, les amertumes d'un repentir infructueux, jointes à la pensée désespérante qu'il a été l'unique artisan de son infortune.

Excès d'orgueil et de présomption; puisqu'il prend ses propres idées pour une règle infaillible, jusqu'à n'apercevoir que superstition, petitesse, crédulité puérile, partout où il n'aperçoit pas ses sentiments; puisqu'il dégrade avec dédain ce qu'il y a jamais eu de génies plus élevés, plus dignes de l'admiration de tous les siècles, et croit balancer assez par le poids de ses décisions, la presque universalité des suffrages qui réclame contre elles.

Excès de bassesse et de corruption; puisqu'il sacrifie les espérances les plus glorieuses à cette vile portion de matière, qui n'est que comme l'enveloppe de nous-mêmes : sans autre intérêt que la honteuse satisfaction de vivre sans règles, sans principes; de se déshonorer, de s'avilir avec moins de trouble et de remords.

Enfin excès d'horreur et d'abomination pour la société; puisqu'il en sape tous les appuis, en concentrant l'homme dans lui-même, en lui faisant rapporter tout à lui-même, en ne lui montrant dans le monde d'autre être qui doive l'intéresser et le toucher que lui-même; puisqu'il anéantit par sa morale toutes les lois qui entretiennent l'harmonie des corps politiques et la tranquillité des royaumes; puisque, selon lui, l'autorité la plus légitime n'est plus qu'une entreprise sur la liberté naturelle : l'indépendance, qu'une justice qui réclame ses droits; la soumission, qu'un sacrifice forcé que la faiblesse fait à la violence; l'instinct, qu'un guide infaillible qui nous mène sûrement au plaisir, en nous avertissant de nos besoins; les idées de vertus et de vices, que des préjugés d'éducation; la conscience, qu'un vain fantôme; la crainte de l'avenir, qu'une terreur puérile; la religion, qu'une politique; la créance de toutes les nations, de tous les siècles, qu'une longue erreur; les motifs d'équité, de droiture, de reconnaissance, que des piéges où il n'y a que la simplicité qui se laisse prendre; le monde, que l'amusement d'un Dieu, assez las de son repos pour avoir voulu l'interrompre, et trop embarrassé de son ouvrage pour n'en pas abandonner la conduite; la vie de l'homme, selon la pensée de l'impie, dont parle la Sa-

gesse, qu'un jeu momentané; l'homme lui-même, qu'un acteur de théâtre, un personnage de quelques jours, qui ne paraît que rapidement sur la scène; qui commence par servir de jouet à son auteur et finit par le néant : *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram.* (*Sap.*, XV, 12.)

Mais, si tel est le portrait véritable de l'incrédule, nous, chrétiens, nous qui conservons encore la créance de nos pères, que sommes-nous à notre tour, quand nous la démentons par nos mœurs? De vains simulacres, et, pour employer l'expression de saint Bernard, des chimères de chrétiens. Ah! tandis que l'ostentation, le libertinage, l'intempérance de doctrine, et la manie de raisonner au delà des bornes de la raison conspirent partout à éteindre les faibles et dernières lueurs de cette foi sainte, ranimons le flambeau de la nôtre : que notre fidélité console et venge la religion de tant de pertes et d'affligeantes apostasies; qu'elle nous devienne chère et précieuse, cette religion divine, à mesure qu'elle est plus violemment, plus universellement combattue; surtout, ne cherchons de repos ici-bas que dans son sein; de remèdes à nos ténèbres que dans ses lumières; de béatitude que dans l'obéissance à sa voix; de consolation que dans l'espérance en ses promesses; de gloire que celle de la faire régner sur nous, jusqu'à ce qu'elle nous fasse régner avec elle dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le jeudi de la deuxième semaine de carême.

SUR LE MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE.

Habent Moysen et prophetas; audiant illos. (*Luc.*, XVI, 29.)

Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.

Ecouter Moïse et les prophètes, c'est pour nous, chrétiens, pour nous qui remplaçons les enfants de la Synagogue, écouter la doctrine du salut, telle qu'elle nous est enseignée par les pasteurs légitimes, et par ceux qu'ils s'associent dans les fonctions du ministère évangélique.

Ministère plus ancien que l'Evangile même, si nous ne le considérons que comme ministère de la parole. Dans la personne du législateur de la nation sainte, il était uni à l'autorité de la législation. Chaque siècle le vit ensuite exercé par des hommes extraordinaires, chargés successivement d'instruire Israel des volontés célestes, de lui reprocher ses révoltes, de s'opposer à ses scandales, de l'effrayer par des menaces salutaires, ou de l'encourager par des promesses consolantes.

Ministère auguste dans sa nature. C'est Dieu même qui nous envoie; nous sommes ses organes auprès du peuple qu'il a choisi; nous annonçons ses miséricordes et ses vengeances; nous portons, en quelque sorte, dans les mêmes mains son tonnerre et ses trésors.

Ministère surnaturel dans son objet. Au lieu de la science du temps, nous vous apportons celle de l'éternité; au lieu des connaissances qui embellissent l'esprit, celles qui changent et réforment le cœur; au lieu des vertus que le monde encense, celles que Dieu canonise et qu'il couronne.

Ministère puissant dans ses effets. Il a éclairé l'univers, réuni le Grec et le Barbare, détruit le règne de la superstition, renversé les autels de l'idolâtrie, sapé le trône de l'erreur, confondu l'orgueil des philosophes, soumis l'indocilité des passions; désarmé les tyrans, sanctifié les césars.

C'est ce même ministère que nous exerçons au milieu de vous, chrétiens; c'est lui qui porte à vos oreilles les oracles du salut. Mais hélas! il ne les porte pas jusqu'au fond de vos cœurs. Fermés à la sainte doctrine, ces cœurs ne s'ouvrent qu'au langage du monde et des passions.

Jamais tant d'ouvriers évangéliques; les mains les plus faibles se présentent pour ensemencer le champ du Père de famille; le zèle va souvent jusqu'à leur faire oublier leur faiblesse; mais la récolte en est-elle plus abondante? Ah! la stérilité n'en est pas moins générale, et à peine un petit nombre de tiges fortunées se montre-t-il au travers de l'ivraie, qui se multiplie partout autour d'elles.

N'est-ce donc plus ce même ministère autrefois si fécond en prodiges : ou s'est-il affaibli en venant jusqu'à nous? Est-ce à ceux qui l'exercent, est-ce à ceux qui en sont l'objet, qu'il en faut imputer l'affaiblissement? Je ne crains pas de le dire, chrétiens; si notre apostolat est inefficace, cette inefficacité déplorable est votre ouvrage, et non pas le nôtre. Quoi donc! viens-je faire ici notre éloge? viens-je dans le sanctuaire d'un Dieu qui s'humilie, nous ériger un vain trophée; et, en produisant à vos yeux les titres de notre justification, réclamer une estime que l'Evangile nous apprend à craindre, et l'intérêt seul de notre repos à ne pas désirer? Non, mes chers auditeurs : instruits par saint Paul à ne nous glorifier que dans la croix de Jésus-Christ, nous ne confondrons point l'éloge des ministres avec celui du ministère; et sans rien dire à l'avantage des uns, je ne parlerai que pour la gloire de l'autre; mais en même temps, je tirerai de notre insuffisance même une nouvelle preuve contre vous; et l'aveu que je ferai de notre faiblesse ne servira qu'à vous confondre : voici donc à quoi je réduis tout mon dessein.

Parmi ceux qui nous attribuent l'inutilité de notre ministère, les uns pensent de bonne foi, les autres font semblant de penser que nous en sommes effectivement les auteurs. Or, je dis au premiers : défaites-vous d'une persuasion sans fondement, et qui vous empêche de profiter de la parole sainte; son succès ne dépend pas de nous : ce sera la première partie. Je dis aux seconds; renoncez à une persuasion hypocrite, dont vous vous autorisez contre la parole

sainte ; son succès dépend de vous : ce sera la seconde : en deux mots, le fruit du ministère évangélique est indépendant du mérite de ceux qui l'exercent ; il dépend au contraire des dispositions de ceux auprès de qui nous l'exerçons : c'est tout le plan de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si le ministère de la parole était dans le christianisme un ministère profane, vous auriez raison d'attendre, de quiconque en serait chargé, cette éloquence qui soumet les esprits, ce talent de la persuasion qui les gagne, toutes les ressources de cet art impérieux qui, dans les fameuses républiques de Rome et d'Athènes, dominait dans les assemblées populaires, et se rendait maître des délibérations, aussi bien que l'arbitre du gouvernement. La supériorité de génie nous serait alors nécessaire ; et pour obéir à des hommes, vous seriez en droit d'exiger qu'ils parussent dignes d'être vos maîtres. Mais le ministère dont nous sommes revêtus est bien différent. Quoique exercé par des hommes, c'est un ministère divin dans son origine et dans son objet. L'autorité qui nous le confie, les secours qui le secondent, les vues qu'il se propose tout y est céleste, tout y est l'ouvrage de la Divinité. De là, quelle conséquence ? Que son succès ne dépend donc pas de nos talents ; qu'il ne dépend pas même de nos vertus, et qu'ainsi vous ignorez la nature de ce ministère, lorsque vous prétendez nous rendre responsables du peu de fruit qu'il fait auprès de vous. Talents, vertus, je le répète, auxquels n'est point attaché le succès de la parole qu'on vous annonce ; il est indépendant de ce double mérite que vous nous reprochez de ne pas avoir : deux idées simples auxquelles je m'arrête, et qui serviront d'autant plus à vous faire estimer cette divine parole, qu'elles représentent les forces humaines comme n'ayant aucune part à ses triomphes.

Mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.) C'est lui qui parle par notre bouche, lui qui met sur nos lèvres les discours de salut qui doivent opérer votre sanctification ; lui qui vous fait entendre sa voix, lorsque la nôtre vous exhorte au devoir : *Tanquam Deo exhortante per nos.* (*Ibid.*)

Or, ce ministère des apôtres, que saint Paul regardait comme une continuation du ministère de Jésus-Christ, nous l'exerçons après eux. D'âge en âge, il s'est perpétué dans l'Eglise : il s'est maintenu dans la révolution des siècles, et parmi les changements inséparables d'une longue durée. Nous remontons jusqu'à ces premiers jours du christianisme naissant, où la prédication de l'Evangile sortit de la Judée, pour transporter aux nations un trésor que les enfants de la promesse dédaignaient ; la main qui confia le glaive spirituel de la parole aux premiers prédicateurs de la religion, nous l'a confié par la main de leurs successeurs ; aucune interruption d'eux à nous, aucune séparation de la tige commune ; dans l'apostolat des premiers disciples nous montrons l'époque du nôtre.

Si donc ce premier apostolat n'était point un ministère terrestre ; s'il était divinisé par la parole de Dieu, dont il publiait les oracles, notre apostolat étant le même, il a donc les mêmes qualités et les mêmes prérogatives : on peut donc dire des vérités que nous vous annonçons, que c'est Dieu qui vous les annonce ; des devoirs que nous vous enseignons, que c'est Dieu qui vous les enseigne ; des règles de conduite que nous vous prescrivons, que c'est Dieu qui vous les prescrit : *Tanquam Deo exhortante per nos.*

La voix qui frappe vos oreilles, cette voix, il est vrai, ne sort pas, comme autrefois, du sein d'un nuage effrayant ; et ce n'est point, comme à l'ancien peuple, à la lueur de la foudre qu'on vous présente vos obligations. Mais quoiqu'un appareil de terreur ne concilie plus le respect à notre ministère, ce n'est pas moins le Seigneur qui commande, le Seigneur qui menace, le Seigneur qui tonne par la bouche de ses ministres. On peut donc encore, en suivant le même principe, nous appliquer ce que Jésus-Christ disait de ses apôtres : que leur parole n'était point la leur, mais celle que l'esprit du Père céleste formait dans leur âme : *Non vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (*Matt.*, X, 20) ; et par conséquent on peut dire que nous écouter, c'est écouter Dieu même ; nous résister, c'est résister à Dieu même : *Qui vos audit, me audit ; qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X, 16.)

Or, du moment que ce ne sont point les pensées des hommes que vous propose le ministère évangélique ; du moment que notre parole devient celle de Dieu même, ce n'est donc pas aux talents humains que ses succès sont attachés : elle emprunte donc toute sa force, non des faibles ressources de notre esprit, mais de la vertu puissante de celui qui nous envoie : ce serait donc en dégrader la noblesse que de faire dépendre de nous la merveille de ses opérations ; ce serait attendre d'un bras mortel ce qui ne peut convenir qu'à la main qui le met en œuvre.

Aussi Dieu, pour nommer ses prophètes, n'a-t-il pas toujours égard à ce qu'ils apportent de dispositions naturelles dans l'exercice du saint ministère. Tout âge, tout état, tout esprit est également propre à publier ses ordres, à porter la terreur de ses jugements au milieu des peuples, à ébranler le pécheur opiniâtre, à soumettre son orgueilleuse indocilité. Seigneur, disait Jérémie, je ne suis qu'un enfant qui n'ai point encore l'usage de la parole, et c'est moi que vous choisissez pour parler aux prévaricateurs de Juda : *Domine Deus, ecce nescio loqui, quia*

puer ego sum. (*Jerem.*, I, 6.) Prophète, je suis avec vous, répondait le Seigneur, et la faiblesse de vos années n'est point un obstacle à mes desseins : *Noli dicere, puer sum ego.* (*Ibid.*, 7.) J'ai mis dans votre bouche les oracles de ma sagesse, dans votre main la destinée des nations et des royaumes, et je saurai, quelle que soit votre insuffisance, vous élever au-dessus d'elle, au-dessus des contradictions qui vous attendent, au-dessus de vos propres frayeurs : *Ecce constitui te hodie super gentes et regna..... ne formides..... nec enim timere te faciam vultum eorum.* (*Ibid.*, 10, 17.)

Les apôtres ne sont point des hommes exercés dans les académies profanes ; ils ignorent les subtilités du raisonnement, les grâces du langage, les richesses, les profondeurs de la science. Avec une éducation si grossière, avec des dispositions si peu favorables, avec une intelligence si bornée, comment seront-ils en état d'éclairer un monde philosophe, de détruire des opinions accréditées, de confondre la sagesse des sages, de substituer aux révoltes d'une curiosité présomptueuse l'humilité d'une foi soumise, qui croit sans voir, qui adore sans examiner? Ah ! mes chers auditeurs, si les apôtres, pour entreprendre la conquête de l'univers, n'avaient eu d'autre appui que leurs talents, les superstitions de la gentilité seraient encore la religion du monde : l'Evangile n'aurait pas vu les idoles du paganisme s'ensevelir sous les débris de leurs temples, et le Dieu de la croix maître de leurs autels et de leurs sanctuaires ; mais leur parole était la parole du Seigneur, et, en cette qualité, elle portait la lumière dans les esprits les plus aveugles, la conviction dans les cœurs les plus rebelles. Sans étaler une érudition fastueuse, elle soumettait les savants ; sans flatter le goût du siècle le plus délicat qui fut jamais, elle le captivait sous le joug de nos mystères ; sans remuer habilement les passions, elle enchaînait les plus fougueuses : miracle que toute l'éloquence d'Athènes, toute la capacité de ses philosophes, toute l'éducation des écoles romaines auraient inutilement tenté ; miracle que saint Paul faisait valoir auprès des Corinthiens, à l'avantage de son ministère, lorsqu'il leur répétait en tant de manières différentes que l'Evangile n'était point redevable de ses succès aux charmes de la persuasion ni à l'habileté de ses prédicateurs : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 4.)

Or, si telle est la conduite de la Providence que, dans les hommes qu'elle appelle au ministère de l'instruction, elle ne consulte ni les avantages de la nature, ni ceux de la fortune, et qu'elle se plaît à délier la langue des enfants pour en faire, à son gré, les maîtres et les oracles des peuples, ne résulte-t-il pas évidemment de cette conduite que les talents du ministre ne font donc pas l'efficacité du ministère ; que l'intention de Dieu n'est donc pas de proportionner l'une à l'étendue des autres ; et par conséquent que, quel que soit l'apôtre, l'apostolat est toujours le même, toujours propre à vous éclairer, à vous convertir, indépendamment de ce que nous sommes?

Conséquence évidente que saint Paul employait efficacement contre l'Eglise de Corinthe, partagée dès sa naissance entre les différents maîtres qu'elle avait eus dans la foi. Je suis disciple de Paul, disaient les uns ; et moi disciple d'Apollon, répondaient les autres. Ah ! mes frères, reprenait le docteur des nations, quel est cet esprit de zèle et de dispute qui vous divise? Apollon a travaillé parmi vous ; il a continué l'ouvrage dont j'avais jeté les fondements : mais enfin qui sommes-nous l'un et l'autre? Rien, puisqu'il faut vous le dire, *Neque qui plantat, neque qui rigat est aliquid* (I *Cor.*, III, 7) : tous deux nous avons travaillé pour le même Maître ; tous deux envisagé la même fin ; tous deux annoncé la même doctrine ; mais tous deux, après tout, nous ne sommes de nous-mêmes, et par nous-mêmes, que des ministres impuissants : *Sed Deus incrementum dedit.* (*Ibid.*)

Et c'est un apôtre qui parle ainsi ! c'est saint Paul qui, par rapport à la vertu du ministère, ne veut pas qu'on distingue un ministre d'un autre ministre ! Oui, mes chers auditeurs ; et en effet, supposez-nous toutes les qualités que nous n'avons pas : au zèle des apôtres joignez les connaissances acquises par une étude assidue ; le feu du génie à l'empire de la parole ; toutes les parties qui distinguent l'orateur à celles qui forment le philosophe. Eh ! qu'est-ce que ces qualités si rares, si surprenantes, pour opérer les merveilles où notre ministère aspire? Ah ! qu'on vante tant qu'on voudra le pouvoir de l'éloquence humaine, elle est trop faible pour étouffer le cri de mille passions tumultueuses qui lui disputent la victoire ; trop faible pour maîtriser des inclinations naturelles dont on aime l'esclavage ; trop faible pour détacher l'homme de la terre, où le poids de sa corruption le ramène, et pour lui faire sacrifier des biens qu'il voit aux espérances éloignées d'un bonheur qu'il ne voit pas. Jésus-Christ aurait pourvu bien mal aux intérêts de sa religion s'il s'était reposé sur nous du soin d'inspirer efficacement le goût des obligations qu'elle impose. Les talents de l'homme formeront peut-être des philosophes, ils ne formeront pas des chrétiens : ils feront régner les vertus que prescrit la raison, ils ne feront pas régner celles qu'enfante l'Evangile. Il faut, pour ce dernier prodige, une voix qui parle au cœur, et la nôtre ne parle qu'aux oreilles ; il faut celle qui commande au néant, qui pénètre dans le sein des tombeaux pour y ranimer des cendres éparses et glacées, et la nôtre n'excite qu'un bruit faible, qu'un son passager qui se dissipe aussitôt : elle peut bien, comme les trompettes lévitiques, retentir autour des murs de Jéricho, mais elle n'est pas capable de les ébranler, beaucoup moins de les renverser et de les abattre.

Les talents sont-ils donc pour cela des secours inutiles au succès de notre ministère? Le Dieu de la grâce dédaigne-t-il d'employer pour sa gloire les dons de la nature, et ne fait-il pas quelquefois servir l'or de l'Egypte à la décoration de son tabernacle? Oui, sans doute, mes chers auditeurs, les prophètes suscités à la nation sainte ne furent pas tous des hommes sans éducation, sans culture. Pour un Amos nourri dans les travaux champêtres, elle eut un Isaïe, un Daniel : l'un issu du sang de ses rois, l'autre élevé à la cour des monarques de la Perse, partageant ensuite avec eux le gouvernement de leur vaste monarchie ; tous les deux nés avec cette étendue de génie qui fait seule les héros de l'éloquence et de la politique. Les successeurs des premiers apôtres ne furent pas non plus des hommes rassemblés sur les sables de la mer, tirés des conditions les plus obscures, et par le sort de leur naissance même, condamnés en naissant à l'ignorance. Car, sans parler ici des Justin, des Irénée, des Clément, soit de Rome, soit d'Alexandrie, tous apologistes de l'Evangile aussi intrépides qu'ils étaient éloquents et profonds, qui ne sait que les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nice et de Nazianze parmi les Grecs; les Augustin, les Ambroise, les Léon, les Bernard parmi les Latins, n'occupent pas une place moins distinguée dans les fastes du génie que dans ceux de la religion ; mais quoique leurs talents aient été pour l'Eglise des armes employées par elle avec succès pour triompher du vice et de l'erreur, cependant nous pouvons encore le dire sans intéresser la gloire des grands noms que je viens de citer, le fruit du ministère évangélique ne dépendait pas de ces talents; ils ont aidé à étendre, à maintenir la foi ; ils ne lui étaient pas nécessaires. Vous me direz que ces hommes célèbres étaient des saints, et que le spectacle de leurs vertus, joint à la réputation de leur capacité, faisait une double impression contre laquelle le vice entreprenait en vain de se défendre.

Ils étaient des saints et nous ne le sommes pas, j'en conviens, mes chers auditeurs ; et j'avouerai même avec vous que, quelque faibles que soient nos talents, nos vertus le sont encore davantage. Mais était-ce donc la sainteté de ces hommes illustres qui faisait triompher la parole sainte entre leurs mains? Point du tout : le fruit de cette parole est encore indépendant de la sainteté de ceux qui l'annoncent ; elle participe en quelque sorte, cette parole, à la nature des sacrements de la loi nouvelle : ils opèrent par eux-mêmes, ces sacrements; ils communiquent la grâce sanctifiante, quel que soit le ministre qui les confère, innocent ou coupable, digne ou non de servir auprès de l'arche. Telle est la parole de salut que nous vous portons de la part de Dieu. Par quelque organe qu'elle passe, elle peut toujours opérer votre sanctification, pourvu que vous n'y mettiez aucun obstacle; c'est une lumière qui arrive pure jusqu'à vos yeux, quoiqu'elle passe au travers de bien des nuages ; c'est une eau céleste qui conserve la clarté de sa source, sur quelque terrain qu'elle coule en allant jusqu'à vous : elle ressemble à ces lampes mystérieuses portées par les soldats de Gédéon dans des vases d'argile, et dont la lueur ne servit pas moins à la défaite entière de l'infidèle Madianite.

Ne croyez pas, au reste, que je veuille ici disputer à la prédication l'autorité naturelle qu'elle prend sur les cœurs, lorsqu'à l'éloquence des discours est jointe une conduite irréprochable, et, si j'ose ainsi m'exprimer, l'éloquence des actions. Un Paul, un Barnabé, rejetant avec indignation l'encens et les sacrifices d'un peuple idolâtre, qui croit voir en eux des divinités, persuaderont plus aisément que nous le mépris des honneurs et la pratique de l'humilité chrétienne ; un saint Jérôme, sorti de son désert, et portant sur un visage exténué la trace des mortifications effrayantes par lesquelles il s'immole à Jésus-Christ, n'aura pas tant de difficultés à vaincre pour faire des partisans à la pénitence ; cependant, il sera toujours vrai de dire que leur sainteté, quelque merveilleuse qu'on la suppose, ne rendra pas infaillible le succès de leur parole.

En effet, Jérémie fut un saint; la grâce avait prévenu le moment de sa naissance ; ses remontrances en furent-elles pour cela plus écoutées à la cour des princes de Juda ? Ses menaces firent-elles plus d'impression sur un peuple aveugle, qui hâtait par ses résistances l'exécution des vengeances célestes ? La sainteté du prophète ne servit qu'à rendre la nation plus coupable. On ne se contenta pas d'être indocile : on ajouta la rigueur à l'obstination. Jérémie succombe presque à ses maux ; son zèle découragé va se condamner au silence : *Dixi, non recordabor ejus, neque loquar ultra in nomine illius* (*Jerem.*, XX, 9) ; il faut qu'une espèce de miracle ranime dans son sein l'ardeur prophétique prête à s'éteindre, et le force de publier la funeste histoire des tragiques événements dont le ciel lui dévoile la connaissance. Mais quel fruit retirera-t-il de ses nouvelles exhortations? On commence par le jeter dans les fers, et, si l'on en croit une ancienne tradition, on finit par répandre son sang.

Jean-Baptiste était saint ; il le fut avant que de naître. Retiré dans la solitude, cherchant à cacher des vertus formées d'avance sur celles de l'Evangile, il prêchait la pénitence dont il était un modèle ; réussit-il à retrancher le scandale qu'il combattait, et son zèle intrépide, soutenu de la sainteté la plus héroïque, fit-il rentrer les coupables dans le devoir? Jusqu'alors Jean-Baptiste n'avait été qu'un apôtre, un prophète : le crime aigri de ses remontrances en fit un martyr.

Jésus-Christ était la sainteté même ; malgré cela, Jérusalem, toujours aveugle, toujours ingrate, reconnut-elle son aveuglement et son ingratitude? Vit-on l'orgueil-

leux pharisien déposer le faste de son orgueil; les pontifes renoncer à leur jalousie; la Synagogue oublier ses préventions iniques; le peuple, averti des malheurs prochains qui menaçaient la ville et le temple, s'empresser à les écarter par une sérieuse pénitence? L'Ange de la nouvelle alliance ne fut pas plus écouté que les ministres de l'ancienne; la doctrine de Jésus-Christ, annoncée par lui-même, devint l'objet des contradictions, et sa personne celui des blasphèmes. Je suis venu au nom de mon Père, leur disait-il, et vous ne me recevez pas; qu'un autre vienne en son propre nom, vous le recevrez : *Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me; si alius venerit in nomine suo, illum accipietis.* (*Joan.*, V, 43.) Cependant la prédication de Jésus-Christ était appuyée des vertus les plus éminentes : on les voyait, ces vertus, et on les voyait accompagnées des miracles les plus éclatants, des miracles les plus publics, des miracles les plus multipliés, des miracles les moins équivoques; preuve sensible que la vertu du ministre peut bien honorer le ministère, mais qu'elle ne le fait pas infailliblement fructifier.

Certes, mes frères, vous n'exigez pas de nous des miracles, et si nos discours sont infructueux auprès de vous, s'ils vous laissent toute votre corruption, tous vos vices, vous ne vous en prenez point à ce que les prodiges ne parlent plus, comme autrefois, en faveur des vérités qu'on vous annonce. Pourquoi? Parce que vous regardez ces prodiges comme étrangers à la vertu de la parole sainte, comme des moyens capables, il est vrai, de faciliter ses succès et de les étendre, mais non pas comme nécessaires à ses triomphes. Or, il en est ici de la sainteté comme des miracles : tous deux peuvent servir utilement au progrès du ministère évangélique; mais il n'emprunte sa vertu d'aucun des deux. S'il jette le trouble dans une âme coupable, s'il la ravit au sommeil funeste où elle est plongée, s'il porte la lumière au sein des plus épaisses ténèbres, c'est à la force de la parole divine que sont dues ces merveilleuses révolutions; votre cœur résiste à cette parole; il résisterait de même à l'autorité des exemples, à la voix des miracles : les tombeaux ouverts ne feront pas ce que Moïse et les prophètes ne peuvent faire : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (*Luc.*, XVI, 31.)

Mais à quoi bon tous ces raisonnements? Les pharisiens, ces docteurs du judaïsme, ces interprètes de la doctrine et des Ecritures n'étaient pas des saints; au contraire, c'étaient des hommes ambitieux qui se disputaient les premières places; des hommes enflés de leur mérite et qui, pleins de mépris pour les autres, n'avaient d'estime que pour eux-mêmes; des hommes faussement zélés qui, par leur exactitude scrupuleuse à remplir des observances légères, se croyaient dispensés de l'accomplissement des préceptes; des hommes hypocrites, déclamant contre les vices d'autrui, et se pardonnant les leurs; n'ayant de la vertu que l'apparence, de la piété véritable que le maintien. Cependant tout odieux qu'étaient ces vices pharisaïques; tout méprisables qu'étaient ces docteurs d'Israël, Jésus-Christ pensait-il que leur ministère dût être inefficace? Ah! loin d'en tirer une pareille conséquence, il exhortait les peuples à profiter de leurs discours, sans avoir égard à leurs exemples : *Quæcunque dixerint vobis, servate et facite.* (*Matth.*, XXIII, 3.) Exhortation qui, dans la bouche de Jésus-Christ, aurait été frivole si la vertu du ministère dépendait de la sainteté de ceux qui l'exercent.

Ainsi, mes chers auditeurs, Dieu ne vous demandera compte ni de nos talents, ni de nos vertus, mais de l'inutilité de sa parole. Il nous jugera sur la témérité que nous aurons eue de nous engager sans connaissances dans des fonctions qui demandent des lumières cultivées par une sérieuse application; sur notre hardiesse à nous présenter au combat devant les ennemis du Seigneur, sans savoir manier les armes qui pourraient abattre le superbe Philistin, au risque quelquefois d'exposer l'arche sainte aux insultes de l'infidèle; il nous jugera sur la faiblesse que nous aurons eue peut-être de nous asservir à vos goûts profanes, en mêlant à l'esprit de Dieu le langage de l'esprit humain; ce que la religion attend de notre fidélité, à ce que votre délicatesse exige de notre travail; il nous jugera sur les ménagements de notre zèle, quelquefois trop circonspect, trop timide; fermant la bouche lorsqu'il serait plus nécessaire, quoique plus dangereux de l'ouvrir; lorsque la discrétion du prophète, ainsi que s'exprime l'Ecriture, ne peut être pour le peuple qu'un piége tendu sur le Thabor; lorsqu'on s'en fait une apparente raison de se croire en sûreté, tandis qu'on est déjà dans le précipice, et qu'on touche au fond de l'abîme; il nous jugera surtout sur la contradiction scandaleuse que nous aurons mise entre nos discours et nos mœurs; condamnant tour à tour l'Evangile de Jésus-Christ et l'évangile du monde, l'un par nos paroles, l'autre par nos actions; mais sur quoi vous serez aussi jugés rigoureusement, sur quoi vous serez inexcusables, ce sera sur le peu de profit que vous tirez de notre ministère, sur votre obstination à vous autoriser de ce que nous sommes, pour ne pas devenir ce que vous devez être; conduite dont l'illusion n'est que trop manifeste, puisque plus nous manquons de talents et de vertus pour vous gagner à la religion, plus il convient que vous fassiez d'efforts pour suppléer à ce qui nous manque; pour remplacer, par le cœur, ce que nous n'avons pas du côté de l'esprit; pour obtenir de vos dispositions, ce que vous espérez en vain des nôtres, dispositions nécessaires de votre part, et d'où dépend le succès de notre ministère : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point une erreur d'ignorance ou d'inattention, mais une erreur réfléchie et commandée par les intérêts du cœur, si la plupart des chrétiens nous attribuent toute la stérilité du ministère évangélique. Ils ne pourraient, sans se condamner eux-mêmes, reconnaître que la prédication de la doctrine sainte ne fructifie qu'autant qu'elle est secondée par ceux qui l'écoutent : en conséquence de ce principe, il faudrait se déterminer à joindre des efforts aux nôtres, éloigner les obstacles qu'on nous oppose, faciliter aux vérités du salut l'entrée qu'elles sollicitent dans des âmes livrées au tumulte du monde et des passions : or, c'est à quoi l'on ne saurait consentir; il est plus court de se refuser tout d'un coup au principe, que d'en admettre les conséquences trop gênantes dans la pratique; on conclut donc à nous accuser, au lieu de s'accuser soi-même; à nous prescrire un plan de réforme, au lieu de se réformer soi-même; à nous demander un mérite que nous n'avons pas, pour être en droit de ne se rien demander à soi-même.

Mais inutile artifice, et trop favorable à la cupidité pour ne pas en être l'ouvrage! Censeurs hypocrites de nos défauts, fussions-nous transformés en autant de Paul, en autant d'apôtres, vous trouveriez encore le secret de vous défendre contre l'autorité de nos instructions, et d'échapper aux empressements de notre zèle. Quoi qu'il en soit, il me suffira, pour vous confondre, de vous montrer ici quelle est la nature de notre ministère, et quels en ont été les succès dans tous les temps. Car à considérer sa nature, il ne doit agir, selon le cours ordinaire de la Providence, que dépendamment des dispositions qu'il trouve en vous, première réflexion; à considérer les succès divers qu'il a eus dans tous les temps; presque toujours ils ont été tels, ces succès, qu'ont été les dispositions de ceux auprès desquels on l'exerçait, seconde réflexion; de l'une et de l'autre que résultera-t-il? Qu'il ne tient donc qu'à vous de rendre efficace ce ministère, et par conséquent que c'est moins de nous que vous avez à vous plaindre que de vous-mêmes.

Je l'ai déjà dit, chrétiens, les paroles que vous adresse le saint ministère sont la parole de Dieu même. Or cette parole est un secours qui, dans l'ordre du salut, doit concourir à l'ouvrage du nôtre; c'est un secours précieux, et dont tout le monde n'est pas également favorisé. Car hélas! combien de nations n'ont pas le bonheur de l'entendre, ce son de la trompette évangélique, qui, semblable à celle du dernier jugement, pénètre jusque dans l'empire de la mort et va troubler le silence des tombeaux! Ce secours, à la vérité, n'est qu'un secours extérieur, mais qu'accompagne toujours une impression céleste qui se fait sentir au cœur, qui lui parle en secret et le remue invisiblement, tandis que notre voix frappe les oreilles.

Or telle est en général la nature de tous les secours, de toutes les grâces qui nous sont accordées par rapport au salut, que leur effet se proportionne aux dispositions de l'âme qui les reçoit. Plus ces dispositions sont favorables, plus les effets de la grâce sont sensibles, plus son mouvement a de force. Si donc elle ne rencontre aucune de ces dispositions qui favorisent ses desseins, si au lieu de ces dispositions elle ne trouve qu'une résistance coupable et des contradictions volontaires, dès lors elle cède à ces obstacles qui balancent son action, qui combattent contre elle et s'unissent pour la rendre inutile.

Sur ce principe, la parole sainte ne doit donc opérer en nous que comme la grâce a coutume d'y opérer, c'est-à-dire autant et à proportion qu'elle trouve des cœurs plus disposés à la recevoir, des cœurs moins en garde contre ses sollicitations, des cœurs moins déterminés à se défendre contre elle. Cette parole produira donc infailliblement des fruits de salut, toutes les fois qu'elle rencontrera des âmes susceptibles de ses impressions, des âmes assez recueillies, assez attentives pour en remarquer les mouvements, des âmes assez dociles pour y répondre et pour les suivre. Elle restera donc au contraire sans effet, toutes les fois qu'elle ne rencontrera que des âmes languissantes et satisfaites dans leurs langueurs, des âmes agitées de mille soins terrestres, et uniquement occupées à partager entre eux leur attention, des âmes aveugles et importunées du jour qui pourrait dissiper les ténèbres de leur aveuglement.

En effet, à quoi l'Ecriture compare-t-elle cette divine parole, et quelle idée nous donne-t-elle de sa nature? C'est un glaive tranchant, qui pénètre jusqu'à la substance de l'âme, jusqu'à ses replis les plus intimes, pour en retrancher les inclinations profanes nées avec elle, et qui semblent en être comme des parties inséparables : *Vivus est sermo Dei et efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti.* (*Heb.*, IV, 12.) Il ne faut donc point émousser ce glaive pénétrant, sinon il s'arrêtera à la surface de votre cœur; il ne percera pas jusqu'au séjour des passions, il n'en coupera pas les racines malheureusement fécondes. Cette parole est un flambeau, dont la clarté victorieuse écarte les nuages et découvre les écueils : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Psal.* CXVIII, 105); il ne faut donc pas éloigner de ses yeux ce flambeau secourable, fuir la main qui le présente, en obscurcir ou en étouffer la lumière, sinon vous resterez dans une nuit profonde. Cette parole est une nourriture : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* (*Matth.*, IV, 4.) Il ne faut donc point la prendre avec dégoût, de peur qu'elle ne vous devienne non-seulement inutile, mais pernicieuse; qu'elle ne vous affaiblisse, au lieu de vous fortifier; qu'elle ne se change en un poison funeste, au lieu

d'être pour vous un aliment salutaire. Cette parole est une semence · *Semen est verbum Dei* (*Luc.*, III, 11); elle ne fructifiera donc pas, si l'on n'a soin de préparer le sein de la terre où elle doit être reçue; elle ne fructifiera pas, si cette terre est couverte de sables arides, ou chargée de ronces et d'épines; si elle est trop sèche pour que le germe s'y développe à la faveur d'une humidité bienfaisante.

A ces différentes comparaisons, vous reconnaissez le langage des Ecritures : c'est sous ces images sensibles que l'esprit de Dieu nous représente la nature de la parole sainte. Or y a-t-il une seule de ces images qui ne suppose que c'est à vos dispositions personnelles qu'en est attaché particulièrement le succès? Croyez-vous qu'il suffise d'ensemencer les campagnes pour en tirer d'abondantes moissons? que ce soit assez de prendre des nourritures pour rétablir un corps abattu qui ne saurait les supporter? que le jour le plus pur puisse sauver du précipice le malheureux qui ne voit pas, ou l'insensé qui ferme les yeux pour ne pas voir? que le glaive le plus perçant puisse agir sur une matière qui lui résiste et qui l'émousse? Vous êtes bien loin sans doute de vous faire des idées si déraisonnables. Voilà cependant, dès qu'il est question de notre ministère, voilà celles que vous adoptez dans la pratique. Vous vous en prenez à l'instrument de votre guérison de ce que vous ne guérissez pas; au jour qui vous éclaire, de ce que vous restez dans vos ténèbres; aux nourritures que vous recevez dans un sein où fermente un poison violent, de ce qu'elles vous laissent toute votre faiblesse; à la semence, de ce que la terre refuse de la multiplier selon vos besoins. Ainsi la même conduite que vous tenez à l'égard de toutes les autres grâces que Dieu vous offre dans l'économie de votre sanctification, vous la tenez à l'égard de celle qui vous est offerte par notre ministère. A vous entendre, celles-là sont toujours trop faibles pour briser vos chaînes : elles ne causent dans votre âme qu'une émotion passagère; la grâce de la parole sainte vous paraît de même insuffisante; vous trouvez qu'elle s'affaiblit dans notre bouche, qu'elle est sans vertu pour vous toucher, pour vous gagner, pour vous attendrir; et bien différents des Israélites qui ne vouiaient entendre que la voix de Moïse, parce qu'elle était moins effrayante à leurs oreilles, vous vous plaignez que ce soient des hommes qui vous parlent, et de ce que leur parole n'est point une voix de terreur qui vous ébranle et vous renverse.

Mais si les plaintes du pécheur opiniâtre qui s'en prend à la faiblesse de la grâce sont des plaintes sans fondement, les vôtres sont-elles plus légitimes, lorsque vous vous en prenez à notre ministère de ce qu'il ne vous convertit pas? Quoi! vous viendrez dans nos temples conduits par la coutume, par la bienséance, par des motifs toujours profanes, souvent criminels; vous nous écouterez avec un air de distraction, que vous prenez et voulez faire prendre pour un air de connaisseur; avec un esprit de vaine curiosité, qui confond l'autel et le théâtre, les leçons de la croix et celles de l'école, l'académie et le sanctuaire; avec un esprit de dissipation qui fuit l'embarras de rentrer en soi-même, et se laisse emporter à la poursuite de mille fantômes; avec un esprit critique, qui s'érige en juge des talents et du mérite; avec un esprit de malignité qui, par la censure de nos discours, cherche à se venger de la censure de ses vices; avec un esprit d'orgueil, déterminé à ne point se reconnaître dans les portraits les plus fidèles; avec un esprit d'amusement prévenu contre toute instruction solide; avec un esprit de fausse délicatesse, qui se scandalise de notre zèle, pour peu qu'il éclate librement contre vos cupidités les plus favorites et les plus amies des ténèbres; avec un esprit d'entêtement et de prévention qui, sur les matières les plus capitales, ne veut pas qu'on l'éclaire; qui s'irrite pour peu qu'on entreprenne de dissiper ses illusions et de combattre ses faux principes; qui par là nous force à tenir sous le boisseau la lumière évangélique, plutôt que de l'exposer à être prise entre nos mains pour un flambeau funeste, plus capable d'allumer la division parmi les peuples que le feu de la charité dans les cœurs; avec un esprit d'indocilité, résolu pour ainsi dire de faire tête à la grâce : et vous nous reprocherez après cela l'inutilité de notre ministère? Ah! mes chers auditeurs, exiger qu'il vous persuade, qu'il vous convertisse, lorsqu'au lieu de trouver en vous des dispositions qui facilitent ses victoires, il n'y trouvera que des obstacles qui les arrêtent, c'est ignorer également et sa nature et les succès divers, heureux ou malheureux, qu'il a eus dans tous les temps; succès dont il a presque toujours été redevable aux dispositions des cœurs dont il entreprenait la conquête.

Ici, chrétiens, je pourrais établir la vérité de cette seconde considération, sur une foule d'événements connus dans l'histoire des anciens prophètes, aussi bien que dans celle de Jésus-Christ et des apôtres; mais il me suffira de rapprocher l'un de l'autre deux traits célèbres dans le livre des *Actes*, et de vous les présenter réunis.

Dans l'un, je vois Philippe, instruisant le ministre d'une reine idolâtre; dans l'autre, je vois Paul au tribunal de Festus, justifiant sa conduite et sa religion, en présence du jeune Agrippa. Des deux côtés, c'est un saint, c'est un apôtre qui parle; c'est à des grands, à des puissants du monde qu'ils s'adressent, ce sont les mêmes vérités qu'ils enseignent; c'est sur les mêmes principes qu'ils s'appuient; c'est de la même force d'en haut qu'ils sont revêtus. Cependant, que leurs instructions, quoique semblables, quoique dans les bouches les plus saintes, produisent des effets bien différents! Philippe convertit le ministre éthiopien; Paul ne fait qu'ébranler le monarque juif : Philippe fait embrasser à celui-là, quoique

né dans le sein de la superstition, le nouveau culte qu'il lui prêche; Paulne peut arracher de celui-ci, quoiqu'élevé dans le séjour de la lumière, qu'un aveu d'estime pour la vérité qu'il lui a fait connaître. Philippe persuade; Paul convainc inutilement: l'eunuque de Candace s'empresse de recevoir le sacrement de la régénération pour être compté parmi les fidèles; le monarque se contente d'avouer qu'il est presque résolu de s'y joindre : *In modico suades me Christianum fieri.* (*Act.*, XXVI, 28.)

Or pourquoi ces effets si différents du même ministère évangélique? Parce que les dispositions de part et d'autre sont différentes.

L'eunuque cherchait Dieu dans la simplicité de son cœur. Il avait entrepris un voyage également long et pénible, pour l'adorer à Jérusalem jusque dans son temple : *Venerat adorare in Jerusalem.* (*Act.*, VIII, 27.) Seul sur son char, il tenait en main les oracles du prophète Isaïe : les obscurités respectables de cette sainte lecture ne le rebutent pas : jaloux de s'instruire, il s'applique à pénétrer les mystères sublimes qu'il y rencontre : un esprit d'humilité préside à ses réflexions, il sent que ses lumières sont trop faibles pour atteindre à des connaissances si relevées. La question que l'apôtre lui fait, s'il entend ce qu'il lit, ne révolte pas sa délicatesse : *Putasne intelligis quæ legis?* (*Ibid.*, 30.) Il convient du besoin qu'il a d'être instruit par un maître plus éclairé : *Et quomodo possum, si non aliquis ostenderit mihi?* (*Ibid.*, 31.) Ce maître, il croit le voir dans l'étranger que le hasard semble avoir conduit sur ses pas; il l'invite à prendre place sur son char; s'il l'interroge à son tour, c'est avec toute la soumission d'un disciple : *Obsecro te, de quo propheta dicit hoc?* (*Ibid.*, 34.) Ses embarras une fois levés, il ne diffère point à se rendre; sans attendre qu'il soit au terme de son voyage, il sollicite la grâce du baptême; chrétien par l'esprit, il veut l'être tout à fait par le sceau du christianisme : *Quid prohibet me baptizari?* (*Ibid.*, 36.) Or le moyen qu'avec une âme qui s'offre à la grâce, qui ne veut s'instruire de la vérité que pour se soumettre à la grâce, qui commence par se délier d'elle-même, et ignore l'art funeste de lutter follement contre la grâce, le ministère évangélique demeure infructueux!

Au contraire, Agrippa n'écoute Paul que pour satisfaire une vaine curiosité. L'Apôtre des nations n'est à ses yeux qu'un homme célèbre; un homme dont l'histoire renferme assez de merveilleux pour que la renommée s'en occupe, et que le bruit de son nom fasse naître l'envie de connaître sa personne : *Volebam et ipse hominem audire.* (*Act.*, XXV, 22.) C'est un prince que la lumière depuis longtemps environne de toutes parts; de sorte que saint Paul même le prend à témoin des événements qu'il raconte : *Scit enim de his rex ad quem et constanter loquor* (*Act.*, XXVI, 26); un prince cependant qui, malgré ce qu'il a vu, malgré l'évidence des faits dont il est instruit, malgré les témoignages sans nombre qu'il sait déposer en faveur de la nouvelle religion, malgré les prophéties qu'il ne peut s'empêcher de croire, persiste dans une incrédulité de conduite, où l'attache une injuste passion : or qu'est-ce qu'un apôtre même, pour soumettre, par la force de la parole, un cœur si mal préparé? Il pourra bien le confondre; il ne réussira pas à le convertir.

Mais pourquoi remonter à des siècles si éloignés, pour vous donner une preuve sensible, une preuve d'expérience, que nos instructions doivent leur succès aux dispositions de ceux qui les entendent? Comparez ce qu'est notre ministère dans les villes à ce qu'il est dans les campagnes : à peine paraissions-nous dans celles-ci qu'on s'empresse d'ouvrir à notre zèle la carrière la plus étendue. Quelle avidité! quel concours universel! les temples sont trop étroits pour recevoir tout le peuple entraîné sur nos pas. C'est dans les places publiques, quelquefois au milieu des plaines, que nous sommes obligés de nous faire entendre. Là les mêmes discours qui vous laissent froids, indifférents, plongés dans une mortelle langueur, attachent tous les esprits, échauffent les plus glacés, réveillent les plus léthargiques, domptent les plus opiniâtres : ils sont touchés, attendris, où vous êtes insensibles; ébranlés, où vous n'êtes seulement pas émus; consternés, où vous êtes fermes et intrépides. Chaque jour voit grossir la foule autour des tribunaux de la réconciliation : les scandales disparaissent, les torts se réparent, les haines sont étouffées, les pratiques du christianisme sont reprises : la vie d'un apôtre tout entière suffit à peine pour changer un pécheur parmi vous; là, un seul discours du même apôtre va convertir tout un peuple.

Et d'où vient encore cette étrange différence? Ah! c'est que ces hommes au-dessus desquels vous vous mettez si fort, ces hommes que leur simplicité vous rend méprisables, ne viennent pas nous entendre pour diversifier une oisiveté qui les embarrasse; pour donner à la religion quelques moments que la bienséance ne permettrait pas de donner au monde; pour examiner si nos talents méritent ou non quelque estime; pour établir ensuite entre les ministres, des parallèles qui décréditent le ministère : c'est qu'ils ne viennent pas pour nous juger, mais pour se juger eux-mêmes; pour décider de notre réputation, mais pour mettre ordre à leur conscience; pour chercher ce qui flatte, mais pour embrasser ce qui sauve; pour voir si nous savons peindre les mœurs, mais pour apprendre à combattre leurs vices : c'est qu'ils ne nous opposent point un orgueil, une présomption secrète qu'offense la liberté de nos reproches, et qui ne pardonnant pas qu'on ose lui découvrir ses plaies, pardonne encore moins qu'on entreprenne d'en sonder la profondeur : c'est que l'impatience de retourner à de vains amusements n'augmente pas, à leurs yeux, la durée de nos instructions, et qu'ils ne mesurent alors les moments que sur l'impor-

tance des vérités qu'on leur annonce ; c'est qu'ils ont trop de droiture dans l'âme pour chercher à nous surprendre dans nos paroles, pour en altérer le sens naturel, et, sur la foi de la première lueur que saisit l'ignorance ou la préoccupation, se croire en droit de nous prêter des vues criminelles, le dirai-je ? des intentions quelquefois séditieuses : c'est qu'ils ne nous regardent pas comme des sophistes, consacrés par état à amuser le désœuvrement public, du fruit de leurs subtiles spéculations ; ou comme des acteurs, qui se donnent en spectacle sur la scène, et viennent y disputer le prix d'un frivole talent : c'est qu'ils ne sont pas fâchés qu'on leur présente les objets de la religion les plus terribles ; qu'on excite un trouble salutaire dans leur âme, qu'on les rappelle souvent aux horreurs du tombeau, aux terreurs d'une éternité désespérante : c'est qu'ils ne cherchent point à se distraire de ces idées lugubres, en se replongeant aussitôt dans le tumulte et la dissipation : c'est qu'ils ne nous soupçonnent point d'exagérer leurs devoirs, et de répandre de nouvelles épines sur la route de l'Evangile : c'est enfin qu'avec toutes leurs ténèbres, ils savent se laisser conduire ; et que vous, avec toutes vos lumières, vous n'êtes habiles qu'à vous égarer.

Oui, dites-vous, ce défaut de dispositions de notre part n'est que trop sensible : mais après tout, le monde devenu chrétien est-il donc aujourd'hui plus difficile à réformer que ne l'était autrefois le monde encore païen ? Etait-on plus disposé sous l'empire de l'erreur à profiter du ministère évangélique qu'on ne l'est sous l'empire de la vérité ? Et si la parole sainte a bien pu convertir des royaumes idolâtres malgré les oppositions d'esprit et de cœur qu'ils apportaient à ce changement, ne doit-elle pas de même sanctifier des royaumes déjà chrétiens, malgré leurs mauvaises dispositions ? Ainsi raisonnez-vous pour vous croire en droit d'attribuer aux ministres de l'Evangile l'inutilité de leur ministère ; mais voici, chrétiens, à quoi vous ne pensez pas, ou du moins à quoi vous faites semblant de ne pas penser ; c'est que l'économie de la Providence, dans la conversion d'un monde idolâtre, ne devait point ressembler à l'économie de cette même Providence, dans la sanctification d'un monde déjà chrétien. Car, puisque ce monde infidèle ne connaissait Dieu qu'à demi, puisqu'on peut même dire qu'il ne le connaissait pas, Dieu ne pouvait donc point alors attacher comme aujourd'hui le succès de sa parole aux dispositions de ceux qui l'entendaient ; il fallait donc qu'il suppléât d'une autre manière à ces dispositions qu'il ne pouvait exiger ; qu'il rendît notre ministère efficace par d'autres moyens conformes à sa sagesse ; qu'il l'accompagnât de secours plus puissants, de grâces plus triomphantes : or c'est ce qu'il a fait, dit saint Grégoire Pape, en joignant à la force de sa parole, annoncée par les apôtres, la voix des plus étonnantes merveilles : *Ut ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda* : mais aujourd'hui que la religion victorieuse voit ses mystères connus partout et partout adorés ; aujourd'hui que le monde n'est que trop éclairé sur l'étendue de ses devoirs ; Dieu change de conduite : les prodiges, ainsi que le remarque saint Paul, étaient nécessaires pour soumettre l'infidélité ; ils deviennent inutiles aussitôt qu'elle est soumise : *Linguæ in signum sunt, non fidelibus, sed infidelibus.* (I *Cor.*, XIV, 22.) Ainsi ce n'est plus à la faveur de ces voies de providence extraordinaires que la parole sainte doit à présent fructifier : c'est à vos cœurs qu'elle doit être redevable de ses conquêtes : dans les siècles de l'idolâtrie, les miracles devaient remplacer les dispositions ; le christianisme une fois établi, c'est aux dispositions de remplacer les miracles.

Que dis-je, remplacer les miracles ? ces dispositions, si vous travaillez une fois à les acquérir, en opéreront de nouveaux, et d'aussi surprenants dans l'ordre de la grâce que les miracles des apôtres l'étaient dans l'ordre de la nature : je veux dire des miracles de conversion, des miracles de sanctification, des miracles de perfection. Au contraire, si vous les négligez, si notre parole continue d'être stérile par votre faute, ah ! par quels châtiments redoutables Dieu ne vengera-t-il pas cette négligence ?

Châtiment de soustraction : ces ministres dont tout le zèle ne saurait déraciner un seul vice, enfanter une seule vertu parmi vous, Dieu vous en privera pour en favoriser des peuples à qui il ne manque pour devenir chrétiens que de connaître le christianisme. Les moments approchent, dit le Seigneur, et j'enverrai la famine sur la terre ; non pas cette famine que cause la désolation des campagnes, cette soif à laquelle se refusent les sources taries et desséchées, mais la disette de ma parole : *Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et mittam famem in terram ; non famem panis neque sitim aquæ ; sed audiendi verbum Domini.* (*Amos*, VIII, 11.) Alors ils chercheront des prophètes qui leur rendent mes oracles, et ils n'en trouveront pas : *Circuibunt quærentes verbum Domini, et non invenient.* (*Ibid.*, 12) ; je fermerai le sein de ces nues bienfaisantes qui versaient sur leur terre une rosée féconde, ou le souffle de ma bouche les transportera dans d'autres climats qu'elles fertiliseront à leur tour. *Nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem.* (*Isa.*, V, 6.)

Châtiment que j'appelle d'indulgence, mais de l'indulgence la plus cruelle. Vous vous plaignez comme Achab, de n'entendre sortir de notre bouche que des vérités fâcheuses : *Nunquid non dixi tibi, quia non prophetat mihi bonum, sed semper malum ?* (III *Reg.*, XXII, 18.) Vous voudriez qu'on respectât le sommeil funeste, où l'ivresse de vos cupidités vous retient ; qu'on vous cachât la vue du précipice affreux où vous courez en aveugles ; qu'on vous épargnât ces peintures odieuses d'un jugement et d'un enfer

Eh bien ! le ciel exaucera vos vœux dans son courroux, comme il exauça ceux de l'Israélite charnel, dégoûté de la manne qui le nourrissait dans le désert : vous aurez des ministres, tels que vous les souhaitez, qui réussiront à vous plaire, qui ne chercheront point à vous toucher, qui, contents de mériter vos suffrages, se tranquilliseront sur la perte de votre âme ; qui au bruit du tonnerre capable de vous réveiller, substitueront une harmonie flatteuse, uniquement propre à vous séduire ; qui n'auront de talent que pour se perdre et pour vous damner avec eux : pour un Elie, Achab avait à sa cour quatre cent cinquante faux prophètes.

Châtiment d'endurcissement : Dieu ne vous punira peut-être pas en vous ravissant le trésor de sa parole ; il permettra que vous l'entendiez encore, et qu'elle se trouve dans des bouches plus éloquentes, plus saintes que les nôtres : mais tels que Pharaon, vous vous endurcirez à la voix de Moïse : au lieu de sortir la componction dans le cœur, vous ne sortirez qu'avec une stérile admiration ; vous vous reconnaîtrez criminels, et vous persévérerez dans le crime ; vous verrez comme le Juif indocile tous les avant-coureurs d'une chute prochaine, et vous n'aurez de zèle que pour en avancer le moment.

Enfin châtiment de condamnation : ces paroles de salut qui ne vous changent point aujourd'hui, deviendront des paroles de mort qui vous condamneront un jour. Dieu suscitera contre vous ces mêmes vérités, auxquelles vous êtes insensibles ; ces vérités qui tant de fois peuplèrent les solitudes de pénitents ; les villes de citoyens religieux ; les sanctuaires de Phinées et de Matathias ; les camps de nouveaux Machabées ; les palais de grands, morts à eux-mêmes et crucifiés au monde, tandis qu'elles ne sauraient obtenir de vous le sacrifice de la plus légère passion . Ninive convertie par Jonas déposera contre Jérusalem, et demandera justice de ses résistances : le monde entier converti par le ministère évangélique demandera justice des vôtres.

Ah ! mes chers auditeurs, ne vous laissez point accabler enfin par ce poids énorme d'accusations que grossit tous les jours entre les mains de Dieu votre coupable indocilité. Nous voudrions, comme saint Paul, devenir anathèmes pour votre salut ; ne nous forcez pas d'être un jour vos accusateurs. Rendez plutôt à notre ministère son ancienne vertu. Etait-ce donc pour n'en tirer aucun profit que nos ancêtres, jaloux de nous le transmettre dans toute sa pureté, livrèrent , il y a deux siècles, tant de combats, et prodiguèrent le plus pur sang de la France ? Il est altéré chez nos voisins, ce ministère : le poison de l'erreur, mêlé à la doctrine de l'Evangile, coule des lèvres du ministre chargé de l'instruction publique : le ciel nous a préservés du même malheur ; il conserve parmi nous le dépôt des vérités saintes telles que les apôtres les portèrent aux nations ; telles que les martyrs les scellèrent de leur sang ; telles que les premiers docteurs les défendirent par leurs écrits ; telles que les conciles les soutinrent par l'autorité de leurs décisions ; telles en un mot, qu'elles seraient encore dans toute l'étendue du monde chrétien, si un esprit de schisme, d'orgueil, de libertinage, ne s'était élevé contre elles et n'avait trouvé des cœurs plus disposés à croire des nouveautés commodes qu'à combattre pour des vérités trop gênantes. Hélas ! nous n'avons rien fait qui, de la part du ciel, ait pu nous mériter une faveur si précieuse. Que la reconnaissance et notre propre intérêt nous animent donc à en profiter : que le ministre de la parole ait la consolation de contempler dans vos vertus le fruit de ses travaux et le gage de votre prédestination bienheureuse. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il

SERMON VII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de carême.

SUR LES AVANTAGES DU SERVICE DE DIEU

Et surgens, ministrabat illis. (*Luc.*, IV, 39)
Se levant aussitôt, elle se mit à les servir.

Jésus-Christ, par un miracle de sa puissance, guérit la belle-mère du chef de ses apôtres ; et le premier usage que fait celle-ci de la santé qu'elle recouvre, c'est de l'employer au service de son bienfaiteur. Comblés de mille dons célestes, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, nous sommes bien loin de nous piquer à l'égard de Dieu d'une semblable reconnaissance.

Il ne faut pas nous recommander de rendre aux grands, aux maîtres de la terre, ce qui leur est dû ; tout nous porte, tout nous invite à remplir ce devoir. L'élévation qui les donne en spectacle, le faste qui les accompagne, disposent l'esprit à leur croire une prééminence de mérite qui commande le respect. L'intérêt nous abaisse presque sans effort à leurs genoux, la vanité se joint à l'intérêt ; dans la peine de les servir, on n'envisage que la gloire de les approcher : on croit voir rejaillir sur soi-même une partie de l'éclat qui les environne ; et loin de leur disputer les hommages qu'ils exigent, le zèle qu'on témoigne pour leur personne, dégénère presque toujours en idolâtrie criminelle, en vénération superstitieuse.

Mais rendre à Dieu ce qui lui appartient ; reconnaître ses bienfaits par une obéissance, une fidélité sans bornes, qui nous en attirent de nouveaux ; mettre toute sa grandeur à plier humblement sous la sienne ; c'est un mérite qu'on dédaigne, souvent une faiblesse dont on rougit ; du moins ce sont autant de devoirs qu'on néglige ; heureux encore, si l'on n'en vient pas jusqu'à se faire un honneur insensé de les violer et de s'en affranchir ! Oui, chrétiens, le monde et les maîtres dont on dépend dans le monde,

voient la foule se courber aveuglément devant eux; s'offrir à un esclavage aussi flétrissant qu'il est pénible : ils voient l'honneur de les servir mis au rang des titres les plus glorieux; l'avantage d'avoir part à leur faveur, devenir l'objet de l'ambition commune; le privilége d'encenser leurs vices de plus près, tenir lieu de bien des vertus, tandis que le Maître dont ils dépendent eux-mêmes, dont ils ne sont que les premiers esclaves, reste sans adorateurs et sans hommages, comme si l'on ne trouvait qu'amertume à le servir, ou comme si les avantages qu'on y trouve ne méritaient d'être achetés par aucun effort. Cependant, chrétiens, quelle étrange différence entre le service du monde et celui de Dieu, entre les charmes de l'un et les faibles douceurs de l'autre; entre les peines même, si vous le voulez, inséparables de tous les deux, mais toujours réelles dans le premier, tandis qu'elles ne sont qu'apparentes dans le second!

Or ce sont ces différences si véritables, si sensibles que j'ai dessein de vous faire envisager dans ce discours, dont voici tout le partage : Nous servons un Dieu dont la bonté nous favorise dans la poursuite de ses récompenses ; secondement, un Dieu dont la parfaite équité nous assure l'infaillible possession de ces mêmes récompenses : deux vérités touchantes. Demandons, pour en profiter, les lumières du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un maître qui nous prescrit des moyens infaillibles pour avoir part à ses récompenses; qui nous appelle tous sans distinction au partage de ses récompenses; qui nous donne des secours particuliers pour obtenir ses récompenses, n'est-ce pas un maître dont la bonté nous favorise dans la poursuite de ses récompenses? Or, chrétiens, tel est le maître que nous servons, ou du moins tel est le maître dont il ne tient qu'à nous d'embrasser le service. Caractère qui paraîtra plus touchant encore, si nous considérons que le monde, et les maîtres qu'on sert dans le monde, n'ont aucun de ces traits aimables, rien par conséquent, ou presque rien qui puisse inviter à les servir, beaucoup moins à passer en leur faveur pardessus toutes les amertumes attachées à la condition de ceux qui les servent. Car prenez garde : quelque moyen qu'on mette en œuvre pour s'assurer les récompenses du monde et des maîtres qu'on sert dans le monde, on n'est jamais sûr que ces moyens seront efficaces; en second lieu, chacun n'a pas droit de prétendre indifféremment aux récompenses du monde ; troisièmement enfin, au lieu d'être aidé dans la poursuite de ces récompenses, par ceux qui en sont les dispensateurs, c'est souvent de leur part qu'on trouve plus de mauvaise volonté, plus d'obstacles à vaincre. En faut-il davantage, ô mon Dieu! pour nous détacher du monde, si nous avons le malheur de le servir à votre préjudice, et pour tourner toutes nos affections vers le seul objet qui mérite déjà par tant d'autres endroits de ne partager avec personne l'empire de nos cœurs?

Le premier trait de la bonté de Dieu par rapport à nous, c'est de nous avoir prescrit des moyens infaillibles pour avoir part aux récompenses qu'il nous promet. Car sur un objet aussi important, aussi essentiel à notre bonheur, il ne nous a point abandonnés au hasard de nos conjectures, ni à l'incertitude de nos jugements. Au contraire, par une conduite aussi digne de sa bonté souveraine qu'elle l'est de toute notre reconnaissance, il a voulu prévenir jusqu'aux méprises où pouvait nous entraîner une raison faible, toujours voisine de l'erreur, lors même qu'elle cherche à s'en défendre. Dans ces vues, il a joint aux lumières que nous fournissait la nature, une abondance de clartés surnaturelles et célestes, tant sur ce qu'il est que sur ce que nous sommes, tant sur notre destination véritable que sur la manière d'y parvenir : il nous a manifesté ses voies, en nous favorisant d'une législation positive et divine, qui règle les pratiques de notre culte à son égard, et l'étendue des hommages qu'il attend de notre obéissance. Si donc je veux sincèrement être à lui, je ne suis point embarrassé sur le choix des moyens par où je pourrai lui plaire. La religion s'offre d'elle-même à seconder ces heureuses dispositions de mon cœur. Auguste dépositaire des secrets de Dieu, fidèle interprète de ses desseins, elle m'en découvre par rapport à mes intérêts personnels l'économie pleine de sagesse, de miséricorde et de grandeur ; elle fixe mes devoirs dans toute sorte d'états, comme dans toute sorte de situations; elle détermine l'objet de mes espérances, de mes craintes, de mes affections, de mes poursuites. Ainsi plus de doutes, plus de perplexités qui m'arrêtent : le flambeau précède mes pas; il ne s'agit que de le suivre, sans craindre de me laisser conduire à une lueur trompeuse et infidèle.

Mais si je veux m'engager au service du monde, puis-je compter sur le même avantage? non, je ne le puis raisonnablement ; pourquoi? parce que le monde, et les maîtres qu'on sert dans le monde, sont des maîtres bizarres et capricieux ; des maîtres dont on ne sait ni comment on gagne la faveur, ni comment on la perd ; des maîtres auxquels on n'est jamais plus sûr de déplaire bientôt que lorsqu'on a eu l'avantage de leur plaire longtemps ; des maîtres qui disposent de leur affection, de leur confiance, moins par goût, par estime pour ceux à qui ils la donnent, que par ennui, dégoût, lassitude de ceux à qui ils la retirent ; des maîtres tels que nous les représente l'Ecriture, assez déraisonnables pour demander l'impossible, pour vouloir, comme Nabuchodonosor, qu'on devine jusqu'aux songes qu'ils ont eus durant la nuit et dont ils ne se souviennent pas eux-mêmes à leur réveil ; des maîtres, en un mot, qui ne donnent, pour ainsi dire, aucune prise sur leur cœur, parce que, livré tour à tour à mille impres-

sions contraires, ce cœur n'est jamais le même, et semble vouloir essayer de toutes les situations. L'histoire des courtisans, des favoris les plus célèbres, n'est que l'histoire de ce qu'il en coûte pour se défendre contre les variations, les instabilités de la fortune et de la faveur.

En effet, dans ce grand art de s'avancer, de se maintenir auprès des arbitres de la prospérité mondaine, sur quoi compter avec des hommes qui, n'ayant, pour la plupart, aucun principe fixe et décidé qui les dirige dans la conduite, vous laisseront toujours dans l'embarras de savoir comment régler la vôtre à leur égard, et, par leurs irrégularités éternelles, mettront en défaut toute votre industrie, toutes vos réflexions, tous vos systèmes ? sur quoi compter, lorsque vos talents mêmes, au lieu d'être des facilités qui vous secondent, peuvent se changer en autant d'obstacles qui vous retardent, ou vous écartent ; lorsque vos qualités les plus estimables ne serviront peut-être qu'à faire observer de plus près celles qui vous manquent ; lorsque vos lumières inviteront à se défier de votre discernement, de votre pénétration; lorsque les services mêmes que vous rendrez contribueront à vous faire craindre ? Hélas ! on trouve tous les jours l'écueil de son élévation, de son avancement, dans les mêmes précautions, les mêmes manœuvres dont on attendait la réussite de ses espérances : mille fois on a vu se renouveler le sort de cet Amalécite de l'Ecriture, qui crut s'assurer la faveur de David, en se parant auprès de lui de l'affreux mérite d'avoir avancé la mort de Saül, mais qui, pour prix de son aveu funeste, pour toute récompense du diadème qu'il apportait au nouveau maître, n'en reçut qu'un arrêt de mort.

Au contraire, quand j'entreprends la conquête du ciel (car dans le langage de la foi, c'est un royaume où l'on ne peut s'établir que par la force), quand, dis-je, j'entreprends la conquête du ciel, pour peu que je m'en tienne aux mesures prescrites dans l'Evangile, je ne puis manquer de réussir, parce que ce sont des mesures justes et régulières; des mesures proportionnées à leur effet et garanties par l'autorité la plus infaillible; des mesures toujours et partout victorieuses des résistances et des obstacles.

Développons encore davantage cette vérité si consolante pour nous, et si désolante pour les mondains. Vous êtes donc résolu, puis-je dire à quiconque ambitionne la faveur et les récompenses du monde, vous êtes résolu de ne rien épargner pour parvenir à la fortune mondaine. Je pourrais vous représenter que cette fortune, objet dominant de vos prétentions et de vos vœux, ne vous procurera jamais une félicité pleine et parfaite ; qu'il restera toujours dans votre âme un vide immense, que tous les biens de la terre ne rempliront pas ; que ces biens sont sujets à mille vicissitudes; que vous les possédez aujourd'hui ; que peut-être vous ne les posséderez pas demain ; qu'après tout vous ne sauriez éviter de les perdre tôt ou tard, et d'en être entièrement dépouillé par la mort. Mais, laissant à part toutes ces considérations, je me contente de vous demander si, pour la réussite d'un projet aussi hasardeux, vous avez des moyens infaillibles. Dans le monde, me répondez-vous, les uns réussissent par le manége et l'intrigue, les autres par la complaisance et l'insinuation ; quelques-uns par les empressements et l'assiduité ; quelques autres même par la voie du mérite et des talents : or j'ai les mêmes moyens en ma disposition et je prétends en faire usage. Vous le prétendez, je le crois ; mais l'avez-vous, cette souplesse qui se plie à tous les caractères, qui s'accommode à tous les penchants, qui paraît entrer dans tous les intérêts, qui fait du même homme autant d'hommes différents qu'il y a de différentes personnes à ménager dans le chemin de la fortune? Savez-vous mettre habilement en œuvre, tantôt cette ingénuité, cette franchise si prompte à aller au-devant de la défiance inquiète et curieuse, qu'on croirait l'une presque d'intelligence avec l'autre, pour lui épargner jusqu'à l'inquiétude de ses soupçons et de ses recherches : tantôt cette dissimulation profonde qui, à l'attention de ne se montrer jamais à découvert, joint celle de ne se laisser pas même deviner ? Savez-vous manier avec adresse cet assemblage de ressorts, d'autant plus efficaces qu'ils sont invisibles, et dont aucun ne saurait manquer entre vos mains, sans déconcerter en même temps toutes vos vues, sans en troubler toute l'harmonie, sans donner à des concurrents attentifs autant d'avantage sur vous qu'il vous importe d'en prendre sur eux ? Savez-vous nouer, comme il faut, le fil d'une intrigue, tromper les uns par les autres, endormir la vigilance de ceux-ci, surprendre la crédulité de ceux-là, faire illusion presque à tous les yeux ? et si vous ne le savez pas, est-ce une chose que vous puissiez apprendre ? est-ce un art dont on puisse vous donner des règles sûres, des règles invariables ?

Mais je veux que, par une longue expérience, par une étude assidue, vous parveniez à acquérir tous ces talents ; dites-moi, aurez-vous occasion d'en faire usage ? ne vous trouverez-vous pas peut-être dans des conjonctures où ils deviendront inutiles ; dans des conjonctures même où ils deviendront pernicieux ? combien avec les plans de fortune les plus réguliers, avec la marche la plus réfléchie, la plus intelligente, sont restés en arrière ! combien d'autres se sont perdus par leurs manéges mêmes, par leurs propres artifices ! les basses flatteries du faux pontife Ménélaüs, au lieu de lui frayer une route à la faveur où il aspirait, ne servirent qu'à le démasquer et à préparer l'événement qui termina tout à la fois ses attentats et ses jours.

Une chose me rassure, dites-vous ; c'est l'exemple de mille autres qui se sont heureusement avancés par les mêmes voies : j'en conviens ; mais êtes-vous en droit de

vous promettre que ce qui leur a réussi vous réussira de la même manière ; qu'un caprice ne fera pas mépriser en vous ce qu'un autre caprice faisait estimer en eux ; que les difficultés s'aplaniront sous vos pas, comme elles se sont aplanies sous les leurs ? Qui vous a dit, qu'en croyant travailler pour votre élévation personnelle vous ne travaillerez pas, comme un autre Aman, pour celle d'un rival ou d'un ennemi ? S'il arrive que tous les soins que vous vous donnerez pour parvenir soient inutiles, qu'ils ne servent qu'à vous rendre méprisable, qu'à mettre en évidence votre ambition, quelle honte pour vous ! quel amer retour !

Ah ! que vous vous feriez un sort bien plus heureux, en renonçant à l'amitié du monde, pour ne plus ambitionner que celle de Dieu ! car voici, mes chers auditeurs, quelles peuvent être les idées d'un homme qui s'élève à des vues si nobles, et forme une résolution si conforme à l'excellence de notre nature : idées qu'un mondain ne saurait avoir et qui forment la première différence que je vous ai fait remarquer entre les deux espèces de service dont je parle. Dieu, peut-il se dire à lui-même, Dieu m'a tracé la route par où je dois marcher pour parvenir à sa faveur ; il m'a fourni des moyens qui me conduiront sûrement à ce terme si désirable : je suis donc assuré par conséquent que, si j'ai le courage d'entrer dans cette route où il m'appelle, je ne marcherai point à l'aventure : je sais qu'en haïssant le monde, qu'en mortifiant mes passions, qu'en veillant sur moi-même, qu'en persévérant jusqu'à la fin, je m'assure son amour : je sais qu'il ne dédaignera pas mon encens ; que mes sacrifices seront toujours en sa présence des sacrifices d'agréable odeur : je sais que, pour être au rang de ses amis, je n'ai qu'à le vouloir ; que mes espérances ne sauraient être trompées, ni mon attente confondue ; que son Evangile me servira de guide dans la carrière, guide sur les pas duquel je n'ai point à craindre de m'égarer, puisqu'il a conduit tant d'autres au même terme, parmi les mêmes périls, au milieu des mêmes écueils : par conséquent encore je ne cours aucun risque de ne trouver à son service que l'humiliation d'un mauvais succès, au lieu des avantages que j'y cherche. Il est un mérite sûr de réussir auprès de lui, un mérite sans lequel tous les autres mérites sont comptés pour rien, et ce mérite ne s'acquiert pas sans peine, il est vrai ; mais après tout, c'est un mérite que je puis en quelque sorte me donner ; le mérite du cœur, ce mérite bien différent de tous les autres mérites, qu'on n'est pas maître d'avoir, et qu'on poursuit presque toujours inutilement, quand la nature les a refusés : c'est-à-dire que, pour peu que je le veuille et que je réponde à ses invitations, je puis avoir part à ses récompenses autant que personne, et, si je le veux même, plus que personne ; c'est-à-dire qu'en m'attachant à lui mes services ne seront jamais rebutés, mes hommages dédaignés, mes espérances frustrées, mes sacrifices réprouvés.

Or, mes chers auditeurs, est-il rien de plus consolant, et le monde, pour déterminer à le servir, offre-t-il des considérations plus persuasives ? que dis-je ? les récompenses et l'amitié du monde ne sont-ce pas des avantages qu'on ne saurait se promettre sans témérité ? Hélas ! mondains, vous l'éprouvez tous les jours, et vous vous en plaignez amèrement. Pour un qui les obtient, ces récompenses, sans avoir rien fait qui les mérite, cent autres après avoir tout fait, non-seulement n'y touchent pas encore, mais en sont plus éloignés que le premier jour ; cependant ils ont tenté tous les moyens ; ils sont entrés dans toutes les voies où s'engage une ambition qui ne connaît d'autre honte que celle d'échouer, d'autre mérite que celui de parvenir. Ah ! c'est qu'avec le monde on ne peut jamais compter sur la justesse des mesures, sur l'infaillibilité des moyens : la témérité qui hasarde tout, et ne craint que l'embarras de réfléchir, fera souvent plus que toutes les précautions, toutes les ressources de la prudence. Aussi, mondains, qu'arrive-t-il ? c'est que las d'essuyer des rebuts auprès de ces maîtres superbes et capricieux, que vous servez avec tant de fatigues et si peu de fruit, vous êtes forcés enfin de changer d'idole ; on vous voit porter ailleurs des hommages mille fois méprisés, vous faire les victimes de quelque autre divinité, peut-être aussi insensible que la première, mais que vous espérez du moins vous rendre plus aisément favorable. Ainsi passez-vous d'un maître à un autre maître, toujours également incertains si vos désirs seront remplis, parce que chacun indifféremment n'a pas droit de prétendre aux récompenses du monde et des maîtres qu'on sert dans le monde ; seconde source d'incertitudes auxquelles on n'est point exposé quand on sert Dieu, parce qu'il appelle tous les hommes sans distinction au partage de ses récompenses.

Levez les yeux vers le ciel, chrétiens : quel spectacle va s'offrir à vos regards ! le même dont saint Jean fut spectateur, et dont il nous a laissé le détail dans son *Apocalypse*. J'ai vu, dit ce grand apôtre, j'ai vu une troupe innombrable rassemblée de toutes les nations et de toutes les tribus, de tous les peuples et de toutes les langues : ils se tenaient debout devant le trône, en présence de l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes à la main : *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum.* (*Apoc.*, VII, 9.)

Quel objet, et qu'il est digne de notre attention ! C'est d'abord une multitude innombrable ; car, en premier lieu, personne n'est exclu du ciel : Votre royaume, Seigneur, est un royaume qui nous appartient, si nous le voulons, où nos places sont marquées

à tous tant que nous sommes; et non-seulement à nous, mais à tous les hommes en général; mais à ceux qui n'ont travaillé qu'à la dernière heure du jour, comme à ceux qui l'ont fait dès la première: par conséquent cette multitude n'a plus rien qui m'étonne, et si quelque chose était capable de me causer de l'étonnement, ce serait que cet heureux séjour étant l'héritage de tous les peuples, ses citoyens ne fussent pas encore en plus grand nombre. En second lieu, dans cette multitude infinie, pas un qui ne porte le symbole de la victoire, car Dieu est assez puissant, assez magnifique, pour être en état de récompenser tous les hommes; il possède un fonds de richesses inépuisables : ce qu'il donne, il ne le perd pas; et pour ajouter à la félicité de l'un, il ne diminue rien au bonheur de l'autre. Je ne suis donc pas encore surpris que tous les habitants du ciel soient revêtus de l'éclat d'une immortelle lumière, et que les couronnes des vainqueurs, pour être en plus grand nombre, n'en soient ni moins brillantes ni moins précieuses,

A présent, chrétiens, pénétrez en esprit jusque dans les palais des grands et dans ces temples consacrés à l'opulence mondaine. La foule s'y rassemble de toutes parts; l'intérêt l'y conduit, l'espérance l'y enchaîne: mais les maîtres qu'elle y sert partagent-ils avec elle leur bonheur? Hélas! un seul est sur l'autel; tout le reste rampe à ses pieds: ou s'il en est quelqu'un qui, plus favorisé que les autres, se tire enfin de la foule, ce qu'il enlève de bien est perdu pour ceux qui viendront après lui, et qui succéderont à son bonheur. Autour des divinités du siècle, j'aperçois donc bien une foule de serviteurs mercenaires; mais c'est une foule de malheureux : la plus grande partie demeurera dans l'obscurité, jamais sans d'autre titre que celui d'esclave, et toujours avec la honte de n'avoir su tirer aucun profit de son esclavage. Et pourquoi? parce qu'ils ne sont pas appelés aux récompenses du monde; parce que, si j'ose le dire, ils n'ont pas le caractère des élus du monde; parce qu'au lieu de ce caractère ils en portent un qui leur attire la réprobation du monde. Considérez, disait saint Paul écrivant aux Corinthiens, considérez des athlètes qui se lancent dans la carrière : ils courent tous avec la même ardeur, avec le même désir de vaincre : *Omnes quidem currunt* (I *Cor.*, IX, 24); mais sera-ce avec le même succès ? non: un seul recevra la couronne; les autres n'auront que l'honneur d'avoir disputé la victoire : *Unus autem accipit bravium.* (*Ibid.*) Nous pouvons dire la même chose des récompenses qu'on poursuit dans le monde. Mille y aspirent, et chacun, pour se les assurer, se condamne comme les athlètes de l'ancienne Grèce, à une vie de gêne et de contrainte : un petit nombre seulement y parvient; les autres, désespérés, confus, ou se retirent l'amertume dans le cœur, ou, soutenus par de chimériques espérances, attendent, dans l'agitation, le moment qui ne viendra jamais de s'ouvrir un passage, et de parvenir à leur tour : *Omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.* Car le monde et les maîtres qu'on sert dans le monde ne sont point assez riches pour satisfaire l'avidité de tant d'hommes qui se disputent la fortune : c'est une nécessité qu'il y ait des mécontents, parce que, les bienfaits et les richesses du monde étant bornés, ces richesses conséquemment ne peuvent tomber que sur un petit nombre ; mais les trésors de notre Dieu sont infinis; et parce qu'ils sont infinis, il les offre à tout le monde; non-seulement il les offre, mais il désire qu'on les mérite; mais il nous menace des plus terribles châtiments, si nous ne les méritons pas.

Ecoutez donc, vous tous qui n'êtes rien dans le monde, et qui pouvez dire, avec autant de vérité que saint Paul, que vous êtes les rebuts du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* (I *Cor.*, IV, 23); écoutez, et consolez-vous. Je ne vous dis pas que vous êtes attendus sur ce théâtre mobile d'illusions et de mensonges, à une fortune capable de contenter l'ambition la plus vaste; je vous dis que dans l'éternité Dieu vous prépare un bonheur dont n'approchent pas toutes les fortunes de la terre; qu'il a marqué dans le ciel un trône où vous serez éternellement assis, et que ne pourra renverser aucune révolution ; que si la grandeur a de quoi piquer vos désirs, il vous en promet une véritable, et la seule qui soit digne de vos poursuites. Ce langage vous surprend : quoi? dites-vous, à moi un trône! une couronne! à moi qui ne tiens aucun rang dans le monde! à moi qu'on ne daigne pas même regarder, ou qu'on ne regarde qu'avec mépris dans le monde! Oui, mon cher auditeur, à vous, quelque inconnu que vous soyez dans le monde; à vous, quelque dépourvu que vous soyez de tout ce qui peut attirer de la considération dans le monde ; à vous, malgré cet état humiliant et cette indigence pénible qui vous rendent méprisable aux yeux du monde. Je dis plus : c'est parce que le monde ne vous connaît pas, parce que vous n'avez aucune part aux grâces et à l'estime du monde; parce que vous n'avez aucune ressource, aucune protection dans le monde, que vous avez des droits plus incontestables sur les récompenses de l'éternité : car depuis qu'un Dieu s'est fait pauvre comme vous, et plus que vous, l'abaissement, la pauvreté, l'humiliation sont devenus des titres qui rapprochent de Dieu, qui répondent de la prédilection de Dieu, qui annoncent une destination plus particulière aux récompenses de Dieu.

Mais si la nature de votre état vous distingue auprès de Dieu jusqu'à vous élever au rang de ses favoris, ce n'est pas à dire que les autres soient exclus de la faveur. Personne parmi nous, chrétiens, qui ne puisse se dire avec vérité que Dieu lui réserve une place dans son royaume; que, quelque magnifiques que soient les récompenses de l'éternité, ce sont des récompen-

ses qui lui peuvent appartenir, des récompenses qu'il peut espérer sans être téméraire, des récompenses sur lesquelles il a les plus légitimes prétentions. Tournez donc vos regards vers la céleste cité, concluait le Vénérable Bède : *Revertamur ad civitatem cœlestem;* et la raison qu'il en apporte, c'est que vos noms y sont inscrits et que vous êtes appelés à en être les citoyens : *In qua scripti sumus et cives decreti.* Langage bien consolant, et qu'il n'aurait pu tenir s'il avait parlé des récompenses du monde; mais langage véritable dès qu'il s'agit du ciel et des récompenses célestes, puisque, outre que Dieu nous appelle tous au partage de ces mêmes récompenses, il nous donne encore des secours particuliers pour les obtenir : troisième avantage qui distingue le service de Dieu et l'élève infiniment au-dessus du service du monde et des maîtres qu'on sert dans le monde.

Qu'avez-vous fait, Moïse, disait le peuple juif à son saint conducteur, et pourquoi nous conduire dans ce désert, où nous ne devions trouver que les périls et la mort? Pharaon nous poursuit à la tête d'une armée formidable; toute l'Egypte, réunie sous ses drapeaux, marche pour nous combattre et pour nous faire laver dans notre sang le crime de notre désertion : *Quid hoc facere voluisti, ut educeres nos ex Ægypto?* (*Exod.*, XIV, 11.) Peuple défiant, leur répondait Moïse, bannissez ces injustes frayeurs, plus capables d'attirer sur vous la colère que la protection du ciel : le Seigneur combattra pour vous; encore un moment, et cette multitude qui vous effraye disparaîtra de la terre; les flots l'engloutiront dans leur sein, et les oppresseurs de votre liberté ne sont réunis sur ce rivage que pour vous servir tous ensemble de victimes : *Dominus pugnabit pro vobis; quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis, usque in sempiternum.* (*Ibid.*, 13.)

Je puis, chrétiens, vous adresser les mêmes paroles; parce que si le privilége du peuple juif était de pouvoir compter dans toutes ses entreprises sur l'assistance du Seigneur, et particulièrement sur la conquête de la Palestine, les chrétiens étant entrés dans tous les droits des enfants de la promesse, leur privilége, par conséquent, est d'avoir le même appui dans la conquête du ciel; conquête bien plus importante que n'était celle de la terre fortunée promise aux descendants des patriarches! conquête dans laquelle nous ne saurions être secondés trop puissamment, parce qu'elle nous est disputée par des ennemis plus formidables que ne furent jamais les races infidèles éternellement armées contre la nation sainte! *Dominus pugnabit pro vobis.*

Et quels sont-ils donc ces secours destinés à notre faiblesse? Ah! chrétiens, pourrions-nous ne les pas connaître? C'est par eux que tant d'hommes, exposés autrefois aux mêmes orages que nous, ont heureusement échappé à la violence des flots et de la tempête; par eux que s'ouvrent encore tous les jours un passage au travers des écueils tant de chrétiens portés comme nous sur des mers fécondes en naufrages; par eux que ces âmes courageuses, d'abord aussi timides que nous le sommes, bientôt supérieures à toutes les attaques de l'enfer, ne cessent de remporter sur le monde et sur elles-mêmes les victoires les plus glorieuses.

Secours qui préviennent nos désirs : fiers au sein de l'indigence, nous ne pensons point à demander ces précieux trésors, et la main qui les distribue s'empresse de les répandre sur nous avec profusion.

Secours pleins de force : les obstacles les plus insurmontables, les cupidités les plus impérieuses, les attraits les plus flatteurs cèdent à leur pouvoir; le bras du jeune David, celui d'un enfant, va désarmer avec eux le superbe ennemi qui insultait à Israël.

Secours pleins de douceur : ils font aimer ce qui déplaît davantage à la nature, trouver des charmes où les sens alarmés ne trouveraient que des rigueurs; entreprendre avec joie ce qui ne peut s'exécuter qu'avec effort; chérir le joug où l'on s'enchaîne, embrasser la croix où l'on expire.

Secours proportionnés à nos besoins : ils se mesurent à la grandeur des sacrifices qu'on nous demande, à la difficulté des devoirs qu'on nous impose, au nombre des ennemis qui nous attaquent; le degré de force et d'activité qui nous manque, ils le remplacent.

Secours qui nous sont accordés, lors même que nous les méritons le moins : c'est au milieu de nos ténèbres, dans le temps que nous trouvons plus de plaisir à nous y perdre, que la lumière vient frapper nos yeux et nous montrer le précipice; c'est au moment que l'indocile et fugitif Jonas est plus profondément endormi, que la tempête le réveille.

Secours infaillibles : un Dieu sauveur les a demandés pour nous, il les a payés de son sang; pourraient-ils nous être refusés? Et que nos droits sont puissants, quand c'est un Dieu qui nous transmet les siens!

Secours multipliés sans réserve : chaque sacrement en est une source intarissable, où la timidité puise le courage, où la langueur se ranime, où le crime se purifie, où la vertu s'augmente, où toutes les conditions humaines sont sanctifiées.

Ah! que les mondains se croiraient heureux, si les maîtres qu'ils servent consentaient de même à les aider dans la poursuite des fortunes périssables qu'ils ambitionnent! Mais bien loin de les aider, souvent ils les traversent et les désespèrent, ou par une indifférence que tout le zèle ne saurait vaincre, ou par une délicatesse qui n'est contente de rien, ou par la persuasion si générale dans les hommes élevés au-dessus des autres, qu'ils payent assez ce qu'on fait pour eux, quand ils l'acceptent; ou par je ne sais quelle perversité de naturel qui n'admet aucun sentiment de reconnais-

sance ; ou par une distraction d'esprit qui ne remarque pas même les services ; ou par une indolence qui fuit l'embarras de toute démarche étrangère à ses intérêts ; ou enfin par une cruelle politique de l'amour-propre qui leur fait craindre de perdre autant de serviteurs, qu'ils en aideront à se passer d'eux, en les aidant à s'avancer.

Je serais infini, si je voulais reprendre les branches de ce détail : réduisons-nous à une seule considération, qui peut-être vous paraîtra plus touchante que toutes les autres. Combien de fois, pour perdre auprès du monde le mérite des plus grands sacrifices, n'a-t-il fallu dans ses plus fidèles serviteurs qu'un moment d'oubli, d'inadvertance ? Vous avez manqué par hasard dans une conjoncture où l'on comptait sur vous ; il n'en faut pas davantage : vingt, trente années de services et de contrainte seront comptées pour rien ; ces services seront pour vous comme s'ils n'étaient pas ; un voile impénétrable les cache aux yeux du maître qui les a reçus : froideur, indifférence, souvent haine et mépris, voilà tout ce que vous remporterez désormais. Il ne s'agit plus d'effacer votre faute par des larmes, de la faire oublier par de nouvelles marques de zèle et de dévouement ; on n'attendait qu'un prétexte pour se décharger du poids de la reconnaissance, et pour se croire en droit de ne pas vous récompenser. Votre faute l'a fourni, ce prétexte, on en profite ; et vous cependant, frustré de votre espoir, n'ayant pour toute consolation que des plaintes stériles auxquelles on insulte encore, vous vous trouvez sans appui, sans ressource, avec l'opprobre de n'avoir épargné ni artifices, ni bassesses pour vous avancer, et la honte de n'avoir pu réussir. Heureux donc et mille fois heureux l'homme qui sert le Seigneur ! puisque c'est un maître dont la bonté nous favorise dans la poursuite de ses récompenses ; vous venez de le voir : j'ajoute, un maître dont la parfaite équité nous assure l'infaillible possession de ces mêmes récompenses : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

La parfaite équité suppose trois choses particulièrement : la première, qu'on connaisse le vrai mérite ; la seconde, qu'on ne récompense que le vrai mérite ; la troisième enfin, qu'on récompense toujours à proportion du mérite. Or Dieu est l'équité même ; par conséquent il connaît le vrai mérite, il ne récompense que le vrai mérite, il récompense toujours à proportion du mérite. Au contraire, le monde et les maîtres qu'on sert dans le monde ne le connaissent point, ce vrai mérite ; presque toujours à l'exclusion du vrai, ils récompensent le faux mérite, et lors même qu'ils consentent par hasard à récompenser le vrai mérite, rarement ils proportionnent la récompense au mérite : trois différences que je vous prie de remarquer entre le maître que nous servons, et ceux que les mondains servent ; contraste réel qui, bien médité, bien approfondi, vous fera sentir combien il est plus avantageux de servir Dieu que les hommes.

L'antiquité profane nous a représenté la fortune comme une déesse aveugle que le hasard conduit, qui donne les biens et les honneurs sans discernement, qui les enlève de même ; qui reçoit l'encens d'une foule d'adorateurs sans les connaître, et qui, par la raison même qu'elle ne distingue personne, ne mérite ni la reconnaissance de ceux qu'elle tire de l'obscurité, ni les plaintes de ceux qu'elle y laisse. Instruits par la raison seule, que tout ce qui se passe sur la terre est l'ouvrage d'une Providence infiniment sage, nous regardons cette fortune comme une divinité chimérique, inventée par l'ignorance, ou imaginée par la politique du paganisme, pour amuser l'imagination des peuples et pour la tranquilliser sur les événements les plus malheureux.

Mais ce que l'antiquité disait de la fortune, nous pouvons le dire à juste titre de ceux qui distribuent les richesses et la fortune, que pour l'ordinaire ils sont aveugles ; qu'ils ne connaissent point le mérite ; qu'ils ne cherchent point à le connaître, parce qu'il en coûterait trop à leur indolence pour examiner les hommes, pour les suivre dans leurs projets, pour étudier leurs véritables intentions, pour attendre le succès d'une épreuve, pour démêler dans la foule ceux que leur capacité rend dignes de tout, et ceux qui n'ont pour toute capacité qu'une ambition sans mesure.

En effet, le caractère du vrai mérite est de marcher lentement aux honneurs, de se défier trop de lui-même pour oser se mettre sur les rangs ; de se croire fort au-dessous des places même les moins élevées ; d'attendre, non par un principe d'orgueil et d'estime secrète de ses propres avantages, mais par une conviction intime de son insuffisance, qu'on aille le chercher jusque dans les ténèbres où sa modestie lui persuade qu'il n'est pas déplacé.

Or, je vous le demande, chrétiens, où sont les riches, les puissants du monde qui tirent l'homme vertueux de sa retraite ; qui l'invitent à se servir de leur appui pour se soutenir dans la carrière de la fortune ; qui consentent à guider ses pas dans une route si périlleuse ; qui, par un effort de générosité peu commune, lui épargnent jusqu'à la peine de courir après les honneurs, en l'y plaçant contre son attente ? Est-il beaucoup de Josephe qui sortent de l'esclavage pour passer auprès du trône ? beaucoup de Mardochées qu'une reconnaissance même tardive tire de la poussière, pour les combler des plus glorieuses distinctions ? Les plus sûrs de réussir ne sont-ils pas toujours ceux que leur impatience enhardit à tout entreprendre, qui osent se produire et se flatter qu'ils parviendront malgré tous les obstacles, encore plus, qu'ils se soutiendront sans peine, lorsqu'une fois ils seront parvenus ? Ne sont-ce pas ceux qui se disent dans le secret de leur cœur, comme l'ange superbe : *Con-*

scendam... exaltabo solium meum. (*Isa.*, XIV, 12.) Je monterai, j'établirai mon trône sur des fondements inébranlables : peut-être n'ai-je pas tout le mérite nécessaire pour remplir dignement la place où j'aspire; mais les distinctions, les emplois ne sont-ils que pour le mérite? Qui ne sait que le monde s'arrête à la surface, qu'il se contente des apparences; que, dans les hommes qu'il veut élever, il n'examine point s'ils ont de quoi porter comme il faut le poids de leur élévation? Qui ne sait que rien n'est plus facile que de le surprendre et de le séduire, surtout ne jetant, comme il fait, qu'un coup d'œil rapide sur tout ce qui l'environne?

Car c'est ainsi que l'ambition raisonne tous les jours; voilà de quoi s'autorise l'homme sans talents pour se justifier ses entreprises les plus hardies, pour ne rien voir au-dessus de ses espérances et de ses vœux. La persuasion où il est que le mérite échappe à l'œil du monde lui inspire une confiance sans bornes, tandis que cette même persuasion désespère l'homme qui a le plus de capacité, lui fait craindre jusqu'à l'essai même de ses forces, l'enchaîne parmi la foule à des degrés subalternes, comme à son élément naturel, et ne lui montre au delà que des régions lointaines fermées pour lui, qu'une sphère supérieure, absolument inaccessible à ses efforts.

Eh comment en effet, comment le monde connaîtrait-il le vrai mérite? Il prend sa source, il habite dans le cœur, ce mérite; souvent il n'a rien qui frappe les yeux, encore moins qui les éblouisse et les captive; de sorte que, pour le connaître, il faudrait savoir ce qui se passe dans le cœur, en saisir les mouvements, examiner la nature des motifs qui font agir, la noblesse des vues qu'on se propose, la grandeur des sentiments qui y prennent naissance. Or c'est de quoi l'homme, et l'homme même le plus attentif, n'est pas capable; beaucoup moins un monde accoutumé de tout temps à ne juger que par les dehors, un monde superficiel, et qui n'approfondit rien, un monde trop occupé de ses plaisirs pour avoir des attentions à donner au mérite.

Mais vous connaissez le fond des cœurs, ô mon Dieu! les mouvements les plus imperceptibles qui l'agitent, les espérances, les craintes qui le troublent, les désirs qu'il enfante, les principes secrets de tous les changements, de toutes les altérations qu'il éprouve, ce que nous ignorons nous-mêmes, ce que nous sentons à peine, rien de tout cela n'est caché pour vous. Un ressentiment qu'on étouffe, un désir qu'on s'interdit, une violence qu'on fait à ses goûts, à ses penchants, des vues trop humaines qu'on rectifie sur la perfection de l'Evangile, un soupir qui s'échappe vers vous, le moindre effort qui coûte à la nature, tout est écrit, tout se conserve dans le livre de votre éternelle justice.

Et parce que souvent on ne peut pas faire tout le bien qu'on souhaite, pratiquer dans un seul état les vertus de tous les états, unir le zèle actif des apôtres à la contemplation du solitaire, lever les mains au ciel comme Moïse, et combattre les ennemis du peuple de Dieu, comme Josué : ce qu'on désire de faire pour vous est écrit comme ce qu'on a fait : sans avoir rien possédé dans le monde, on peut avoir le mérite de la charité, qui verse dans le sein du pauvre tout ce qu'elle possède; sans renoncer effectivement à ses richesses, pour suivre un Dieu pauvre dans le chemin de la pauvreté volontaire, on peut participer au mérite des pauvres de Jésus-Christ.

Et parce que la grandeur d'une action ne dépend pas du succès, et qu'on entreprendra souvent les choses les plus héroïques, sans avoir l'avantage de réussir; quand toutes les entreprises que j'aurais formées pour l'intérêt de votre gloire échoueraient aux yeux des hommes, je n'en serai pas moins grand devant vous, pas moins digne de vos récompenses.

Et parce que l'activité du travail peut compenser les moments perdus dans l'indolence et dans le sommeil, vos mains s'ouvrent pour le serviteur qui est venu des derniers à votre service, comme pour celui qui a porté le poids du jour et de la chaleur.

Et parce que les mérites même d'autrui, auxquels nous contribuons de quelque manière que ce soit, deviennent en partie nos propres mérites, vous voulez que tout le bien dont nos conseils ou nos exemples ont été le germe dans les autres; que toutes les actions vertueuses dont, sans le savoir même, nous avons été l'occasion, soient comptées parmi nos vertus.

Et parce que les actions tirent tout leur prix, non de l'éclat qui les accompagne, mais de la disposition du cœur, de sorte que cette disposition ennoblit les plus petites et dégrade les plus grandes, selon qu'elle est plus ou moins droite, vous nous tenez compte des moindres choses, et sitôt qu'elles sont faites pour vous, elles acquièrent un degré de noblesse qui les rend précieuses; elles entrent, pour ainsi dire, dans un ordre supérieur : vous faites tomber des regards de complaisance sur ce que le monde regarderait à peine, et l'humble chrétien, qui ne peut vous offrir que des œuvres ignorées, des œuvres dépouillées de tout éclat extérieur, est quelquefois autant auprès de vous que l'apôtre honoré du don des miracles, et qui peut vous offrir la conquête d'un monde converti à l'Evangile.

Or, mes chers auditeurs, quel sujet de consolation n'est-ce pas pour une âme fidèle, que de pouvoir se répondre que Dieu la connaît, qu'il apprécie toutes ses actions, qu'aucune ne lui échappe, quelque petite, quelque méprisable qu'elle soit en apparence! Quel avantage que de servir un maître qui ne juge du mérite que sur les lumières d'une intelligence suprême; auprès duquel on est sûr qu'aucune espèce de vrai mérite ne peut être méconnue, parce qu'il connaît le cœur et les replis du cœur les

plus secrets ! Au contraire, quel sujet d'incertitudes effrayantes, de désespoir même pour un mondain, que de pouvoir se dire avec vérité que le monde à tout moment se trompe en fait de mérite; qu'il accorde son estime aux plus frivoles, et qu'il la refuse aux plus estimables; que dans le monde la prévention et l'ignorance décident des places et des fortunes; que, pour avoir droit de compter sur son suffrage, il ne s'agit pas d'examiner si l'on a le mérite qui doit plaire, mais si l'on a le mérite qui plaît. Quelle triste condition que de servir des maîtres dépourvus de lumières et de discernement; des maîtres qui ne distinguent point le prix des services; qui tantôt se plaisent à les rabaisser, tantôt s'aveuglent pour ne les pas voir; quelquefois par vanité, par caprice, s'épuiseront en reconnaissance pour les plus petits, plus souvent par malignité, par ingratitude, par orgueil, vous disputeront les plus grands!

Encore si le monde, lorsqu'une fois il a reconnu le mérite, l'appelait au partage de ses grâces, la destinée de ceux qui le servent serait moins à plaindre. Mais, disons-le à la honte du monde, il n'y a que notre Dieu qui ne récompense jamais que le vrai mérite : le monde a des récompenses pour les mérites faux et trompeurs, des récompenses pour les mérites équivoques, des récompenses pour les mérites superficiels, des récompenses pour les mérites de mode et d'opinion, des récompenses pour les mérites étrangers, des récompenses même, je ne dis plus seulement pour des mérites que méprise ou réprouve la droite raison, je dis des récompenses pour le crime, et pour les crimes les plus détestés.

Car enfin ne voit-on pas tous les jours l'adulation rampante et mercenaire ravir, à force de respects et de complaisances outrées, ce qu'on refuse aux services les plus pénibles et les plus constants? Ne voit-on pas l'imposture et l'hypocrisie surprendre, par les dehors d'une probité de faste et d'apprêt, ce qu'attendent inutilement les vertus les plus pures et les moins suspectes? Voilà pour les mérites faux et trompeurs.

Ne voit-on pas l'homme de capacité médiocre, à la faveur d'un assemblage de circonstances heureuses, qu'il a saisies plus par instinct que par réflexion, sortir tout à coup de son obscurité, s'ouvrir sans effort la route de l'opulence, et, parce qu'il est assez heureux pour ne presque point trouver de contradictions, passer pour un homme dont l'adresse et l'habileté triomphent de tous les obstacles? Voilà pour les mérites équivoques.

Ne voit-on pas l'homme d'agrément, qui plaît par une fleur d'esprit, par une vivacité que l'âge emporte, par des talents même, si l'on veut, mais par des talents qui n'ont rien de solide, ne le voit-on pas obtenir quelquefois tout, sans avoir rien demandé? On prévient ses désirs, on surpasse ses espérances; qu'il cesse d'être agréable, on le laissera dans l'oubli. Voilà pour les mérites superficiels.

Ne voit-on pas la science si facile et si commune de plier ses mœurs, son langage, ses manières au gré des fantaisies et des préventions dominantes; celle même d'étaler avec assurance jusqu'aux ridicules qu'elles consacrent, qu'elles accréditent, frayer la route à des succès, à des établissements, objet de surprise pour ceux qui y parviennent, comme pour ceux qui en sont les témoins, et faciliter ainsi la persuasion que, dès qu'il s'agit de s'avancer et de réussir, il est toujours plus sûr de se parer des folies de son siècle que de lui offrir le stérile spectacle d'une raison, d'une modestie, d'une sagesse devenues ou surannées, ou étrangères? Voilà pour les mérites de mode et d'opinion.

Ne voit-on pas l'homme sans vertus personnelles, mais qui fait parler en sa faveur les titres de ses pères, les vertus d'une longue suite d'aïeux, dont il ne fait revivre en lui que le nom, poursuivre les dignités les plus éminentes, y monter sans que personne les lui conteste, y porter tous les vices et compter parmi les plus belles prérogatives de la naissance celle d'être dispensé, pour avoir les honneurs, de faire preuve de vertu? Voilà pour les mérites étrangers.

Enfin ne voit-on pas réussir les projets de l'ambition qui marche à la prospérité par les voies les plus injustes, qui passe pardessus toutes les considérations du sang et de l'amitié, qui ne connaît de moyens efficaces pour se faire jour, que l'imposture, la calomnie, la trahison? Voilà pour le crime et pour les crimes les plus détestés.

Non-seulement le mérite n'emporte pas infailliblement les récompenses du monde et des maîtres qu'on sert dans le monde, mais le mérite en écarte; le mérite est une raison pour en être exclu, une raison pour déterminer souvent à n'y pas prétendre. Car tel est le sort de tout homme qui s'annonce avec éclat : il voit se réunir aussitôt mille ennemis intéressés, qui traversent sourdement toutes ses entreprises, qui lui opposent des obstacles à tous les pas, qui cherchent à lui trouver des faibles, qui empoisonnent toutes ses intentions : censeurs amers de ses moindres défauts, panégyristes outrés de quiconque avec moins de mérite est en état de lui faire tête; toujours attentifs à saisir les moyens de le rendre suspect. Il est rare qu'il ne devienne pas tôt ou tard la victime de la jalousie qui éclaire toutes ses démarches, et qu'il ne paye enfin bien cher les avantages que lui donne sa supériorité.

Mais quand on s'attache à Dieu, mes chers auditeurs, bien loin que le mérite soit une source de dangers, un titre pour être exclu des récompenses, il est le fondement de l'espoir le plus solide, le principe de la joie la plus douce et la plus consolante. On sait que Dieu pèse tout au poids de son sanctuaire; qu'il n'a point de couronnes pour les mérites frivoles, pour tout mérite séparé de celui qui fait les saints; qu'il n'a pour eux que des malédictions et des anathèmes,

On sait que chacun n'aura pour appui que le mérite de ses œuvres; que si ces œuvres portent le sceau, l'empreinte qui les fait valoir pour l'éternité, Dieu les récompensera infailliblement; qu'au contraire, eussent-elles emporté les suffrages et forcé l'admiration des hommes, si Dieu n'y voit le mérite de la sainteté, s'il n'y aperçoit, permettez-moi l'expression, que le caractère du temps, ce sont des œuvres infructueuses, des œuvres perdues, des œuvres justement et éternellement réprouvées.

De là, mes chers auditeurs, cette joie pure et inaltérable que goûtent les saints, cette béatitude anticipée dont ils jouissent sur la terre. Ils savent que Dieu n'accordera rien à la brigue, rien aux sollicitations étrangères, rien à l'artifice, rien à la flatterie, rien à la faveur; que les trônes de la céleste Jérusalem ne sont destinés qu'aux vertus de l'Evangile, au mépris du monde et des vanités du monde, à l'amour de la croix et des souffrances, à la charité toujours active, à la vigilance qui prévient le péché, ou à la pénitence qui l'efface. Ainsi, dans la poursuite qu'ils font des récompenses célestes, ils ne sont point découragés par la crainte qu'un rival ne les supplante, ou qu'un maître aveugle et partial ne fasse passer en d'autres mains le prix de leurs combats et de leurs travaux. Plus heureux mille fois que les mondains, toujours exposés à perdre le fruit de leurs services, ils sont tranquilles sur la récompense, parce qu'ils servent un maître, non-seulement qui connaît le vrai mérite, qui ne récompense que le vrai mérite, j'ajoute un maître qui récompense à proportion du mérite.

Ne nous figurons pas, chrétiens, que toutes les places soient également brillantes dans le ciel; que ce soit une terre également féconde en richesses pour tous ceux qui l'habitent, de sorte que tous les biens, tous les avantages y soient distribués à chacun avec la même profusion. Comme les mérites ne sont pas tous les mêmes, les récompenses sont aussi différentes. Car il faut qu'entre les honneurs réservés au mérite il y ait autant de différence qu'entre les mérites mêmes, de façon que l'un soit la règle de l'autre; qu'il y ait des récompenses moins abondantes pour les mérites moins parfaits, et des récompenses plus amples pour les mérites plus accomplis.

Or telle est la règle que la souveraine équité de Dieu suit encore dans la distribution du bonheur et des fortunes de l'éternité. Le chrétien qui se contente de l'observation des préceptes, est moins élevé dans la gloire que le chrétien courageux qui à l'observation des préceptes a joint l'obéissance aux conseils. L'imitateur de la pauvreté de Jésus-Christ aura ce centuple de bénédictions que l'Evangile ne promet point au riche même qui s'est sanctifié dans le monde et dans la possession des richesses. Tous les états du christianisme ont donné des saints à la religion: l'ontefois le torrent de délices qui arrose l'héritage céleste ne coulera pas avec la même abondance pour tous ceux qui auront opéré leur salut dans les mêmes états: car dans toutes les conditions on voit des âmes plus ou moins ferventes; des âmes qui, quoiqu'elles tendent toutes à la perfection de leur état, y tendent cependant d'une façon plus directe les unes que les autres. On sera digne d'être compté parmi les soldats d'Israël; on ne le sera pas d'avoir place parmi les braves de Gédéon. On aura les qualités qui font les vrais lévites, les vrais pénitents, on sera bien loin d'atteindre à celles qui distinguent les Phinées et les David.

Or la justice exige que les mérites ne soient point confondus; conséquemment, que les rangs d'honneur et d'élévation soient aussi différents : Dieu donc (et voici, chrétiens, ce que le monde ne fait pas), Dieu, juge équitable de nos œuvres, placera chacun dans son royaume, selon le degré de vertu qu'il aura pratiquée sur la terre; et comme il mesurera le supplice des réprouvés sur la malice et la multitude de leurs prévarications, aussi mesurera-t-il la béatitude de ses élus sur le nombre et la valeur de leurs mérites; le même degré de vertu aura donc pour récompense le même degré de gloire; on estimera l'un par l'autre, la proportion sera parfaite. Ame fidèle, vous souffrez davantage dans votre exil; consolez-vous, le moment vient où, dans le ciel, une joie plus délicieuse inondera votre cœur; si personne n'a plus souffert que vous, personne n'aura plus de part à la récompense que vous : la moindre de vos larmes sera récompensée comme elle le doit être, et autant qu'elle le doit être; de tant d'actions saintes et religieuses qui ont composé le tissu de vos jours, pas une à laquelle Dieu ne prépare une mesure de béatitude particulière; plusieurs de ces actions sont effacées de votre souvenir, elles se retrouveront dans le souvenir de Dieu; il sait précisément combien de gloire leur est due : n'appréhendez pas qu'il vous en enlève la moindre partie: autant qu'il est jaloux de la sienne, autant il est jaloux de la vôtre; comptez avec lui sur l'appréciation la plus exacte; ce n'est qu'avec le monde qu'on peut craindre que la récompense n'égale pas le mérite; souvent même qu'elle ne soit rien en comparaison du mérite.

En effet, vous tous qui avez servi le monde et dont, par un bonheur peu commun, il a bien voulu payer les services, dites-nous, êtes-vous bien dédommagés de tant de soins que vous vous êtes donnés pour lui plaire, de tant d'empressements et de fatigues, de tant de veilles laborieuses, de démarches mortifiantes pour l'amour-propre, d'assiduités gênantes, de sacrifices rigoureux? Serviteur favorisé du monde, vous avez reçu votre salaire : eh bien! y a-t-il de la proportion entre ce que vous avez donné et ce que vous avez reçu? pouvez-vous avec justice faire l'éloge de l'équité du monde; dire qu'il a payé vos peines tout ce qu'elles valent; qu'après

vous être épuisé pour lui, il s'est à son tour épuisé pour vous; qu'il ne vous doit rien davantage, et que de votre part il y aurait de l'injustice à exiger quelque chose de plus? Mais je vous entends vous plaindre et murmurer dans le silence, accuser ce monde d'aveuglement et d'ingratitude, lui reprocher en secret, comme Jacob le reprochait à Laban, l'oubli de vos services, l'oubli de tant d'années d'un assujettissement volontaire; lui demander, dans l'amertume de votre âme, s'il compte pour rien tant de hauteurs essuyées, tant de peines secrètes dévorées, tant de mépris et de rebuts dissimulés, tant de répugnances surmontées, tant d'hommages prodigués.

Mais peut-être n'avez-vous pas fait pour ces maîtres du siècle tout ce qui dépendait de vous, peut-être (et ceci s'adresse particulièrement à vous, que la naissance ou la fortune attachent au service militaire), peut-être n'ont-ils mis des bornes à leurs faveurs que parce que vous en avez mis à votre zèle. Ah! si cela est, ne balancez point, allez pour les forcer à vous combler des richesses et des honneurs dont ils disposent, allez, au milieu des batailles, exposer pour eux les restes d'une vieillesse languissante; revenez couverts de votre sang, chargés de blessures glorieuses, méconnaissables à tous les yeux par la perte d'une partie de vous-mêmes; alors les distinctions, les emplois tomberont en foule sur vous; on y joindra des titres et des priviléges qui passeront à vos descendants. Flatteuses récompenses! prérogatives brillantes, sans doute! mais encore quelques jours et vous en serez dépouillés par la mort; voilà comment le monde, je dis le monde supposé même reconnaissant, payera le sacrifice de votre repos et de votre vie. Je vous le demande encore une fois, sont-ils appréciés et reconnus autant qu'ils doivent l'être, ces soins persévérants que vous avez pris pour vous avancer dans la faveur du monde, et la proportion entre les services et la récompense est-elle gardée?

Non, elle ne l'est pas; souvent même elle ne saurait l'être; pourquoi? parce que ce qu'on fait pour le monde est quelquefois d'un prix à ne pouvoir être payé par toutes les récompenses mêmes du monde.

Et voilà ce qui fait regarder à tout œil judicieux la conduite des mondains, comme une espèce de mystère inconcevable. Car plus ils travaillent pour le monde, et plus ils mettent le monde hors d'état de les récompenser à proportion de leurs services; de sorte qu'ils ne sont jamais plus sûrs que leur récompense sera insuffisante, que lorsqu'elle leur aura coûté davantage, lorsqu'ils l'auront achetée par une constance à l'épreuve des dégoûts les plus amers; lorsqu'ils auront usé leurs beaux jours à s'en procurer, sur le déclin de l'âge, la courte et languissante possession. Malgré cela, rien qu'ils n'entreprennent, quelque difficile, et j'ose le dire, quelque crucifiant qu'il soit. Demandez-leur pourquoi ces empressements, ces efforts chaque jour remplacés par des agitations, par des inquiétudes encore plus vives. Est-ce pour se rendre dignes des récompenses du monde? hélas! ils en auraient beaucoup moins fait, qu'ils les mériteraient encore à juste titre: ce n'est que pour échapper à la honte de ne les avoir point obtenues.

Quel effet doit produire sur nous ce contraste si sensible entre Dieu et le monde? deux effets différents, selon la différence du maître auquel nous nous sommes attachés. Car si nous avons choisi Dieu préférablement au monde, nous devons nous applaudir d'un choix aussi sage et aussi judicieux; nous devons craindre de revenir sur nos pas, de regretter les avantages frivoles dont nous avons fait le sacrifice, de jeter un œil d'envie sur l'apparente félicité des mondains. Hélas! ils s'épuisent, ils se consument de veilles et de travaux, et pourquoi? souvent pour n'attirer sur eux qu'un regard stérile de la divinité qu'ils encensent; heureux encore quand elle ne s'offense pas de leur hommage et qu'elle leur fait la grâce de les admettre au rang de ses adorateurs! Au contraire, si nous avons choisi le monde préférablement à Dieu, pleurons et affligeons-nous: pleurons la perte de tant de jours voués à un esclavage humiliant; pleurons tant de complaisances forcées, tant de respects follement prostitués, tant d'espérances malheureusement frustrées; pleurons, et affligeons-nous encore davantage, si nos espérances ont été remplies, parce que le prestige qui nous joue n'en devient que plus fort; parce qu'il est plus difficile de se déprendre du monde, quand on est assez malheureux pour lui plaire; parce qu'il est à craindre que l'illusion ne disparaisse qu'avec la vie, c'est-à-dire lorsqu'il ne sera plus temps de reconnaître son erreur.

Et ne croyez pas que pour le servir, ce maître si différent des maîtres de la terre, ce soit une nécessité de fuir dans la retraite, et qu'on ne puisse lui dresser d'autels dignes de lui qu'au fond des plus affreuses solitudes. Loin de nous ces idées sombres et atrabilaires, qui confondraient notre Dieu avec ces divinités du paganisme, dont le culte bizarre n'était confié qu'au silence de la nuit et à l'obscurité des forêts. Rendez-vous, chrétiens, rendez-vous utiles au monde dans les différents états où le ciel vous a placés; la religion ne vous le défend pas, au contraire elle vous l'ordonne; mais ce qu'elle vous demande encore, et ce qu'aucun de vous ne saurait lui refuser sans crime, c'est qu'en vivant au milieu du monde, vous ne viviez pas comme le monde et seulement pour le monde; c'est que vous ayez en horreur les principes et les vanités du monde; que vous combattiez par votre conduite, et, s'il le faut même, par vos discours, les fausses maximes du monde; que vous opposiez l'exemple de vos vertus aux désordres et aux scandales du monde; que vous serviez Dieu, malgré tout ce que pourra dire et penser le monde;

en un mot, que vous soyez fidèles, au risque de vous perdre et de vous anéantir dans l'opinion du monde. Mais non, mes frères, vous n'avez point à craindre de pareils retours; je dis plus : si vous êtes tels que vous devez être, tels que vous désirerez tous avoir été, lorsqu'à la lueur du flambeau de la mort vous verrez s'évanouir devant vous la figure trompeuse du monde, loin d'être pour les mondains un objet de mépris, ils ne pourront vous refuser leur estime; non, encore une fois, j'en atteste ce fonds de droiture naturelle qui reste toujours dans les cœurs même les plus gâtés par l'esprit du monde, et qui les force de dédommager la vertu du mépris qu'ils en font en public, par le suffrage involontaire qu'ils lui accordent en secret. Ainsi recueillerez-vous dans le temps une partie de la gloire qui doit être la récompense du vrai mérite, en attendant que vous partagiez avec les élus de Dieu les couronnes et la gloire de l'éternité bienheureuse où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA FAUSSE PHILOSOPHIE DES INCRÉDULES.

Surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI, 6.)
Il est ressuscité, il n'est plus ici.

C'était après avoir enfermé ses maîtres dans le tombeau, à la vue des tristes et frappants témoignages de leur mortalité, en présence des urnes funèbres qui conservaient leurs cendres, c'est-à-dire après s'être convaincue qu'ils n'étaient que des hommes, que la flatterie romaine mettait ses césars au rang des dieux, et leur consacrait des autels. Ce ne fut qu'après s'être assurés qu'il était sorti vivant de son tombeau, après l'avoir vu de leurs propres yeux vainqueur de la mort, et commençant ses triomphes où les conquérants de la terre voient terminer les leurs, que les apôtres de Jésus-Christ le reconnurent publiquement pour leur Dieu.

C'était en effet, chrétiens, ce dernier événement et cette victoire sur la mort qui décidait en faveur de leur maître, qui constatait la divinité de sa mission, qui imprimait à tous ses autres miracles le sceau de la puissance divine, qui vengeait sa mémoire et ne laissait plus aucun lieu de douter que le ciel n'eût donné dans sa personne à la terre le Messie, le Dieu sauveur qu'elle attendait depuis tant de siècles. Aussi la Synagogue, qui l'avait méconnu, persécuté, conduit au Calvaire, prit-elle toutes sortes de mesures pour prévenir d'abord ce miracle, ensuite pour en empêcher les effets : mesures superflues! ces précautions n'empêchèrent pas qu'il ne s'opérât, et son incrédulité, qu'il ne devînt la croyance de l'univers, aussi bien que le fondement d'un nouveau culte établi sur la ruine de tous les autres, et sur celle de la loi même.

L'établissement de ce même culte a parmi nous ses ennemis, comme la résurrection de son auteur eut les siens parmi les juifs. Des hommes élevés dans le sein du christianisme se déclarent contre l'un, comme la Synagogue se déclara contre l'autre. Mais quels que soient les efforts des premiers, ils ne sont propres qu'à nous affermir dans la foi, comme les résistances des seconds ne pouvaient servir auprès des esprits attentifs qu'à rendre plus croyable la résurrection qu'elles combattaient. Comment cela, chrétiens? c'est que, pour peu qu'on réfléchisse sur la conduite de l'incrédule, elle nous précautionne contre l'incrédulité même, en nous découvrant quel en est le génie. Je m'explique.

Dans l'histoire des résistances qu'opposa la Synagogue à la résurrection de Jésus-Christ, on remarque entre autres une irrégularité frappante : c'est que ce sénat si révéré ne met en œuvre aucun des moyens les plus propres à constater le fait le plus important qui fut jamais, de sorte qu'il tient une conduite également contraire, d'abord à l'équité naturelle, ensuite à la prudence qu'on était en droit d'attendre d'un tribunal souverain, dont les jugements déterminaient sans appel ceux de la nation.

Or ces deux défauts d'équité naturelle et de prudence, qui caractérisent les incrédules de l'ancien peuple, ne conviennent pas moins aux incrédules du nouveau. Et voilà ce que je soutiens être plus que suffisant pour décrier encore le parti de l'incrédulité. En deux mots, chrétiens : l'incrédule se donne pour un sage, pour un philosophe, et je prétends qu'il l'est beaucoup moins qu'il ne se l'imagine, à n'en juger du moins que par sa conduite : je dis plus, et j'ajoute qu'il ne l'est en aucune manière au tribunal même de la vraie philosophie qu'il réclame; pourquoi? parce qu'il donne, par rapport à la religion de Jésus-Christ, dans les mêmes excès, premièrement d'injustice, secondement d'imprudence, où donna la Synagogue par rapport à la résurrection de Jésus-Christ. Excès d'injustice, et le vrai philosophe se pique d'être équitable et impartial; nous le verrons dans la première partie : excès d'imprudence, et le vrai philosophe se pique d'agir toujours avec d'autant plus de sagesse et de précaution que l'objet dont il s'agit est plus important; nous le verrons dans la seconde. C'est tout le plan de ce discours où je tâcherai de ne pas vous faire perdre de vue la résurrection de Jésus-Christ, et où je me croirai trop heureux si je réussis à vous convaincre que l'incrédule n'est pas, à beaucoup près, ce qu'il se glorifie d'être : un homme au-dessus du vulgaire par la supériorité de sa raison. C'est gagner beaucoup auprès de bien des esprits que de les faire entrer du moins en défiance sur la réalité du mérite qu'ils supposent aux partisans de l'irréligion; et l'incrédule lui-même ne tarderait pas à se convertir, s'il était bien sûr d'être tout seul à s'admirer. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne parcourrai point ici, chrétiens, les

divers systèmes sortis de la plume de l'incrédule et ne m'arrêterai pas à vous y montrer un corps de doctrine aussi peu conforme à la foi qu'il rejette qu'à la raison qu'il se pique de suivre. Le ministère de l'instruction publique exige de moi quelque chose de plus édifiant et de plus sensible qu'un fonds de controverses abstraites, de réfutations contentieuses qui, sans parler au cœur, passeraient infailliblement la sphère commune des esprits. Je m'arrête à des traits plus faciles à saisir, et, pour me renfermer dans le mystère qui nous rassemble, j'observe d'abord que, semblable à la Synagogue qui nia la résurrection de Jésus-Christ sans l'examiner, l'incrédule, ou n'examine point ou examine mal la religion qu'il combat : double injustice que nous sommes en droit de lui reprocher, et tout à fait incompatible avec l'idée du véritable philosophe, qui, non-seulement ne prononce jamais sans avoir auparavant examiné, mais qui n'examine qu'avec toutes les dispositions d'esprit et de cœur que prescrit la droite raison ; double injustice par conséquent dont la considération seule est capable de nous affermir dans la soumission que demande la foi, en nous montrant ce qu'on doit penser de ceux qui l'attaquent.

Il s'en faut bien que la Synagogue ait tenu, par rapport à Jésus-Christ ressuscité, la même conduite que tint Hérode à l'égard de Jésus-Christ naissant, et que les derniers ennemis du Dieu sauveur, pour constater avec évidence sa sortie du tombeau, aient usé des mêmes précautions qu'employa son premier persécuteur, pour s'assurer du lieu comme de l'événement de sa naissance. La nouvelle de l'une parvient à peine aux oreilles du souverain de la Judée qu'il rassemble autour de sa personne les chefs des familles sacerdotales, tous ceux qui avaient exercé la souveraine sacrificature, les scribes, les pharisiens, successeurs de Moïse et des prophètes. Il s'informe où le Christ devait naître, conformément aux prophéties dont ils étaient les dépositaires et les interprètes. Il ne se contente pas de s'instruire sur ce point décisif, il fait venir les mages en sa présence ; le mystère préside à l'entrevue secrète qu'il se ménage avec eux. Il les interroge sur le moment précis où ils avaient aperçu l'étoile qui leur avait servi de guide. Il rapproche leur réponse de celle des docteurs ; il n'omet aucune des questions capables d'éclaircir ses doutes et d'éclairer sa prudence sanguinaire. Sages précautions, chrétiens, toutes dictées qu'elles étaient par une ambition inquiète et jalouse, qui se préparait à calmer ses frayeurs par des homicides! Mais la chose était trop importante pour autoriser la plus légère négligence, et les attentions ne pouvaient être trop suivies, trop multipliées dans une conjoncture où la surprise pouvait entraîner, dans le gouvernement, une révolution aussi générale que funeste à l'autorité dominante.

Bien différents d'Hérode, à quoi se déterminent les pontifes et les docteurs, en apprenant, sur le rapport des soldats, encore effrayés du spectacle dont ils avaient été les témoins, que Jésus-Christ avait quitté glorieux le séjour de la mort? Frappés d'un dénoûment qui confondait leurs espérances, ils devaient, pour échapper à leur honte, entrer dans un examen sérieux du prodige qu'on leur annonçait ; et, pour y réussir, commencer par mettre dans les fers tant les gardes chargés de veiller autour du tombeau que les disciples, auteurs peut-être d'un enlèvement clandestin ; ils devaient essayer ensuite d'arracher d'eux, par la violence des supplices, l'aveu du concert secret et de la trahison qu'ils se croyaient en droit de soupçonner ; ils devaient confronter leurs personnes, comparer leurs dépositions, peser chacune de leurs réponses ; ils devaient s'appliquer à démêler si les uns n'avaient pas entrepris de corrompre la fidélité des autres, et si une intelligence frauduleuse n'avait point eu de part au prétendu merveilleux de l'événement.

Eclairés sur chacun de ces objets, et suffisamment convaincus que ni les apôtres, ni les soldats n'étaient d'accord pour en imposer à la crédulité publique, ils devaient revenir de bonne foi sur leurs démarches passées et sur la nature de leurs préventions contre Jésus-Christ; en étudier le véritable principe pour découvrir, à la faveur de cette recherche, s'ils n'avaient pas pris pour zèle de la loi ce qui n'était en eux que jalousie basse, ressentiment injuste, animosité violente; et si ces motifs cachés au fond de leur âme n'avaient pas altéré les lumières de leur esprit jusqu'à trouver le secret d'en obtenir des décisions conformes aux désirs de leurs cœurs; ils devaient consulter les Ecritures qu'ils avaient entre les mains, travailler à approfondir le sens de ces divins oracles, fondement auguste de leur espoir et de leur créance; rapprocher les caractères qu'elles attribuaient au Messie libérateur des traits qui avaient éclaté dans la personne de Jésus-Christ ; la puissance jointe à la faiblesse, la grandeur à l'abaissement, les victoires à l'oppression ; ils devaient, opposant les prophéties à l'histoire, ce qui avait été promis à ce qu'on avait vu, les figures à la réalité, éclaircir l'un par l'autre, et s'assurer une bonne fois si tant de contradictions apparentes, qui formaient le portrait du Fils de David, ne se trouvaient pas heureusement conciliées dans le Fils de Joseph; en un mot, ils devaient réunir le dernier prodige qui causait leur embarras à tant d'autres merveilles dont ils avaient été les spectateurs, à tant de vertus qui avaient attiré l'admiration des peuples, à tant de leçons et de réponses sublimes qui les avaient eux-mêmes réduits si souvent au silence, et prononcer sur cet assemblage si tant de grandeur, de sainteté, de sagesse pouvaient émaner d'une source purement humaine, ou ne supposaient pas plutôt une origine toute céleste.

Voilà, chrétiens, une partie des objets

sur lesquels il fallait que la Synagogue attachât son attention, pour porter ensuite un jugement équitable sur le fait de la résurrection réelle ou prétendue de Jésus-Christ. Mais qu'ils en usent bien différemment! Les soldats, à qui la garde du tombeau avait été commise, n'ont pas plutôt informé la Synagogue du prodige que toute leur vigilance n'avait pu prévenir, qu'au lieu des discussions approfondies où il était naturel qu'on entrât, ces sages, ces oracles du judaïsme ne songent plus qu'à imaginer une défaite qui fasse rentrer dans le cours ordinaire un événement supérieur à toutes les forces humaines, et qui puisse balancer au moins dans les esprits l'impression victorieuse de la vérité. Cette défaite, quelle est-elle? Vous le savez, chrétiens : une fable dépourvue de toute ombre même de vraisemblance; une fable chargée de contradictions monstrueuses; une fable dont il ne fallait qu'une lueur de bon sens, un instant de réflexion, pour renverser l'édifice; une fable à laquelle ils avaient eux mêmes ôté tout fondement, par la précaution qu'ils avaient eue de faire garder le tombeau jusqu'au troisième jour et d'y mettre le sceau de l'autorité publique; une fable dont ils n'attendaient le succès que de la crédulité populaire, toujours prête à se laisser conduire sur la foi d'autrui : tel est le résultat de ce conseil suprême, composé de tant de têtes mûries par l'expérience que donnent le maniement des grandes affaires et le déclin des années. Au lieu des confrontations juridiques, des perquisitions en usage dans les tribunaux, des voies ordinaires d'éclaircissement qui répandent sur un fait obscur ou suspecté la lumière de l'évidence, la Synagogue concerte un dénoûment imaginaire : elle borne ses soins à lui ménager un accueil favorable auprès du peuple, à payer des bouches vénales pour le répandre, à obtenir des soldats qu'ils consentent à se charger d'une négligence dont ils sont innocents, et à devenir ainsi, malgré le désaveu de leur conscience, les premiers organes du mensonge, les premiers complices de l'imposture.

Est-ce donc là ce qu'on devait attendre de ces hommes assis sur la chaire de Moïse, arbitres des controverses qui s'élevaient sur la doctrine, et chargés par leur état de maintenir la pureté des dogmes qui formaient la créance, aussi bien que le plus précieux trésor de la nation sainte? Ah! ce n'est encore ici que le premier trait qui distingue l'infidélité de la Synagogue, et la première ressemblance qu'ont avec les incrédules du judaïsme nos modernes incrédules, leurs fidèles imitateurs.

Car, ne nous laissons point éblouir par les éloges fastueux qu'ils se donnent avec aussi peu de vérité que de modestie, se déclarant pour les seuls êtres qui pensent dans la nature, les seuls admis dans le sanctuaire de la raison, les seuls qui fassent honneur à l'humanité, par leur zèle à maintenir l'esprit humain dans ses plus belles prérogatives, tandis que le reste des hommes, vil jouet d'une crédulité qui les égare, n'ayant des yeux que pour les fermer, des connaissances que pour les combattre, des lumières que pour les éteindre, rampe bassement sous le joug de la superstition, et désavoue son indépendance pour se prosterner devant l'idole d'une chimérique autorité. Non, chrétiens, avec quelque emphase qu'ils nous vantent le soin qu'ils prennent de réfléchir, et l'habitude qu'ils ont de ne se décider que d'après les plus mûres réflexions, le grand nombre des incrédules n'est pas de ceux qui le sont par raisonnement et par système : j'ai pensé dire que si l'on retranchait du parti des incrédules ceux qui ne le suivent que sur la foi d'un examen solide et personnel, nos dogmes trouveraient à peine des contradicteurs.

On est donc incrédule, ou du moins on veut passer pour l'être, mais on ne l'est que par attrait et par inclination. On voit (et c'est ce coup d'œil surtout qui rassemble en foule tant de jeunesse sous les étendards de l'irréligion), on voit deux partis opposés dont les principes entraînent des conséquences, les unes aussi favorables à la nature que les autres lui sont contraires. D'un côté ce ne sont en apparence que devoirs pénibles, engagements laborieux, retranchements pleins d'amertume : de l'autre, c'est une liberté flatteuse, un affranchissement universel de toute obligation gênante, de tout sacrifice douloureux. A la vue de ce contraste, la balance penche bientôt vers le parti de l'incrédulité. Est-ce alors le raisonnement, est-ce l'examen qui prononcent? un attrait sensible a dicté le jugement; la réflexion, l'étude, les connaissances n'entrent pour rien dans la décision.

On est incrédule, ou du moins on veut passer pour l'être, mais on ne l'est que par l'espoir d'acquérir à peu de frais une frivole considération. Comme on ne saurait se dissimuler qu'auprès de bien des gens les résistances en matière de foi sont un préjugé de mérite, de pénétration, d'intelligence, on cherche à se donner ce mérite, à étayer sa faiblesse de ce vain appui, à cacher son indigence naturelle sous cette prétendue décoration; si le respect pour les vérités saintes servait également à tirer un homme de la foule, on le disputerait d'obéissance aux âmes les plus soumises.

On est incrédule, ou du moins on veut passer pour l'être, mais on ne l'est que par air, par coutume, par une fausse bienséance qu'on croit devoir à son rang, à sa fortune, à son éducation. On renvoie le langage de la docilité chrétienne aux siècles de nos pères, malheureusement nés dans des jours où l'ignorance révérait les monuments de l'ancienne barbarie, et consacrait les délires des anciennes écoles. On le renvoie, ce même langage, au peuple stupide, dont les idées se rapetissent avec la fortune, et qui, fait pour obéir, n'a pas plus de droit en matière de religion que dans tout le reste, aux priviléges de l'indépendance. Mais un siècle de lu-

mières, un siècle philosophe ne doit pas par sa simplicité se confondre avec des siècles ténébreux, ni des esprits cultivés avec des hommes sans culture, et c'est surtout par la différente manière de penser qu'il faut rendre sensible la différence des conditions; c'est-à-dire que la liberté de créance étant devenue comme une espèce de mode chez les grands, chez les riches, chez les sages et les savants du monde, on la regarde comme un apanage de la grandeur, des richesses, de la prééminence de raison, et que de la supériorité qu'on a sur les autres hommes, on s'en fait un titre pour se croire en droit de ne plus reconnaître celle de Dieu.

On est incrédule, ou du moins on veut passer pour l'être, mais on ne l'est que par engagement de sociétés et de liaisons. Soit hasard, soit ressemblance d'humeur ou d'état, soit nécessité des conjonctures, on se trouve jeté dans des rapports avec ces génies superbes, contempteurs dédaigneux d'une révélation qui les condamne. Chaque jour on les entend étaler, avec autant de témérité que d'indécence, leurs nouvelles spéculations; attaquer successivement tantôt la profondeur incompréhensible de nos dogmes, tantôt la sévérité des préceptes évangéliques; du mépris de la religion passer à la satire de ses ministres; rassembler sur ces deux objets tout ce qui peut contribuer à les avilir l'un par l'autre; immoler à la dérision publique et ceux qui ont la hardiesse de les contredire, et ceux qui, contents de ne pas seconder par une approbation flatteuse leurs triomphes imaginaires, s'en tiennent avec eux au terme précis d'un équivoque silence. Au milieu de ces discours, où l'impiété ne réussit que trop bien à intéresser les imaginations par les saillies d'un enjouement sacrilége, on ne saurait se résoudre à faire le personnage de contradicteur éternel; on fuit un rôle qu'on regarde comme incompatible avec ce qu'on attend d'un homme élevé dans le monde, et pour le monde; on se plie donc au goût des sociétés où l'on est admis; on prend le ton de ceux qui y dominent; on en parle la langue ordinaire: c'est une espèce de monde où l'on ne veut ni paraître étranger, ni mettre les autres dans l'embarras, ni être soi-même embarrassé de sa propre personne. Bientôt on approuve, on condamne, on plaisante au gré du grand nombre qui vous entraîne: on porte encore au fond du cœur les principes et les alarmes de la foi; on donne à l'infidélité les dehors et la contenance.

On est incrédule, ou du moins on veut passer pour l'être, mais on ne l'est que par un préjugé d'estime et d'admiration. Un homme ou deux se seront rendus célèbres par les avantages de l'esprit, par l'étendue, la variété des connaissances, par des succès toujours constants dans la carrière de la littérature et des sciences; mais ces génies si rares, et qui n'ont pas besoin, pour leur propre gloire, d'établir leur réputation sur des fondements que la piété ne voit qu'avec horreur, ces mêmes génies affectent malheureusement de favoriser partout les murmures et les révoltes de la raison contre la foi: sous chaque trait de leur plume empoisonnée naissent sans cesse des dérisions scandaleuses, que leur art séducteur accompagne de tout ce qui peut donner une entrée libre auprès des esprits inattentifs ou prévenus; ah! il n'en faut pas davantage: de l'estime de l'écrivain on passe bientôt à l'estime pour ses opinions; on croit presque partager son mérite, en partageant la hardiesse de ses idées; sur les pas d'un guide qu'on admire, on se flatte de ne pouvoir aboutir à l'erreur; on réforme, on compose sa créance d'après ses assertions et ses doutes; on est incrédule, parce qu'il l'est, ou qu'il paraît l'être, et comme c'est un hommage qu'on se croit forcé de rendre aux talents, on n'imagine pas que cet hommage puisse être une injure volontaire qu'on fait à la vérité.

Enfin l'on est incrédule, ou du moins on veut passer pour l'être, mais on ne l'est que par surprise et par illusion. On s'est laissé d'abord éblouir par une difficulté spécieuse, par des raisonnements insidieux, où le faux est mêlé si imperceptiblement avec le vrai, qu'il est difficile de ne pas prendre une lueur trompeuse pour le jour même de l'évidence. On croit insensiblement que ce qui est une démonstration pour la foi ne saurait être qu'un pur sophisme pour bien d'autres; ainsi l'on hésite, on chancelle; peu à peu le fantôme se change en réalité, on cède à l'impression qu'il fait sur l'esprit; elle étouffe, cette impression, les derniers germes d'une foi mourante; c'est un défaut de pénétration, de discernement qui a commencé l'apostasie, c'est un excès d'orgueil et de présomption qui la consomme.

Je n'ai fait que parcourir ici, chrétiens, les espèces d'incrédules les plus ordinaires. Or, parmi ceux dont je viens de vous tracer le portrait et qui composent le plus grand nombre des adversaires de la révélation, où sont ceux dont on puisse dire avec fondement, qu'ils ne doivent leurs résistances à la foi qu'à la discussion réfléchie des principes qui l'établissent et des difficultés qui la combattent? Ah! le soin d'examiner entraîne après soi des recherches trop épineuses, des spéculations trop sèches et trop abstraites, une étude trop désagréable et trop lente; la plupart ne sont pas capables de s'ensevelir dans le recueillement et dans le silence, ni de se consacrer aux veilles laborieuses que demandent de sérieuses méditations, et quelque sensibles qu'ils se piquent d'être à l'avantage d'accroître leurs lumières, il en est peu qui soient d'humeur à payer ce surcroît de connaissances par une application qui les gêne et les captive. Eh! comment perdus, abîmés comme ils le sont dans un chaos tumultueux de cercles, de visites, de spectacles, d'inutilités sans cesse renaissantes qui composent l'enchaînement d'une vie mondaine, trouveraient-ils le loisir de s'appliquer? Hélas! ils se font une

étude de se fuir eux-mêmes, et les principes de la religion, s'ils se donnaient la peine d'en creuser les fondements, pourraient suspendre l'état de vertige où ils se plaisent, et, profitant avec succès d'un moment de calme, les ramener, comme malgré eux, à des considérations trop salutaires.

Aussi, chrétiens, écoutez-les dans quelqu'un de ces entretiens profanes, où ils attaquent la religion d'une voix si téméraire et tout ensemble si triomphante. Quelles armes opposent-ils à un homme véritablement éclairé, qui a le courage de leur contester leur victoire? des doutes usés, des objections rebattues, des écarts pitoyables, des faits sans preuve, des déclamations vagues et sans objet, des conséquences sans principes, sans ordre et sans liaison, des anecdotes sans autorité, des mécomptes continuels, des systèmes érigés en assertions positives, des sophismes qui n'ont pas même la précaution de se cacher sous les apparences de la raison, plus souvent et presque toujours, des railleries qui tiennent lieu de tout raisonnement. Voilà les avantages dont ils se prévalent : orgueilleux Philistins, ils blasphèment le Dieu de Jacob; ils insultent les armées d'Israël; mais il ne faudrait que la main du jeune David, celle d'un faible enfant, pour les terrasser. Ne craignons pas de le dire, un esprit droit et impartial, qui aurait le malheur de penser comme eux, n'aurait besoin pour revenir à la vérité que de voir avec quelle faiblesse ils la combattent.

Je n'ai garde cependant, non, je n'ai garde d'attribuer à tous les incrédules sans exception ce qui ne convient qu'au plus grand nombre. Il en est parmi eux d'assez sages pour chercher à se procurer sur l'objet de leurs doutes des connaissances qui leur sauvent la confusion secrète de s'être déterminés au hasard; et le terme où l'infidélité conduit, pouvant n'être après tout qu'un abîme, on ne veut pas s'engager tout à fait dans une route si périlleuse sans guide ni sans flambeau.

On examine donc, si vous voulez; mais de quelle manière examine-t-on? Ici nouvelle injustice de la part de l'incrédule, nouvelles irrégularités dans les maîtres aussi bien que dans les disciples. L'examen que font les premiers est un examen sans droiture et sans bonne foi. Car, jugeons de la manière dont ils y procèdent par les ouvrages qui en sont le résultat et le fruit. Y a-t-il de la droiture, peut-il y en avoir, à ne présenter, comme ils font, dans chaque objet que le côté qui favorise leurs paradoxes, et à faire habilement disparaître tous les autres? à ne rien oublier de ce qui peut rendre les objections plus spécieuses, plus imposantes, tandis qu'on supprime, qu'on dissimule les réponses; qu'on se plaît à les affaiblir, à les défigurer malignement, afin de les insulter ensuite avec plus d'avantage, dans l'état de faiblesse et d'indigence, je dirais presque de nudité où elles se montrent, étant ainsi métamorphosées ou travesties? Y a-t-il de la droiture, peut-il y en avoir, à nous donner pour autant de démonstrations invincibles les subtilités d'une dialectique artificieuse, dont il est impossible qu'ils ne sentent pas eux-mêmes l'insuffisance, quand surtout elle se décèle par un amas de contradictions révoltantes qui, dans toute autre matière, déshonoreraient leurs auteurs? Y a-t-il de la droiture, peut-il y en avoir, à chercher le vrai dans des sources aussi décriées qu'elles sont obscures, et à produire en témoignage contre la foi les déclamations, les satires de ses adversaires les plus prévenus et les plus passionnés? Y a-t-il de la droiture, peut-il y en avoir, à combattre le réel par le possible, ce qui est par ce qui peut être, l'existence des objets par l'obscurité répandue sur le fond de leur nature, c'est-à-dire à se prévaloir des bornes de nos connaissances, pour en ébranler la certitude; à s'autoriser de ce qu'on ne voit pas, pour se défendre contre ce qu'on voit avec la dernière évidence? Y a-t-il de la droiture, peut-il y en avoir, à ne tenir aucun compte à la religion de tout le bien qu'elle a fait partout où elle porte la connaissance de ses dogmes et de sa morale; tandis que, par l'injustice la plus caractérisée, on ose la rendre responsable tantôt des abus qu'elle condamne et qu'elle a toujours condamnés, comme incompatibles avec l'esprit de son auteur, tantôt des dissensions civiles, des troubles déplorables excités dans son sein, par la révolte des sectaires également armés contre le sacerdoce et contre l'empire? Y a-t-il de la droiture, peut-il y en avoir, à déguiser les monuments historiques, et à en corrompre la fidélité, pour en tirer ainsi des dépositions aussi favorables au parti qu'on soutient qu'elles sont injurieuses à celui qu'on attaque? Y a-t-il enfin de la droiture, peut-il y en avoir, à remplacer la raison qui éclaire par les prestiges de l'imagination qui éblouissent; des principes solides et réfléchis par des écarts rapides et brillants; des preuves qu'on n'a pas et qu'il est impossible d'avoir par tout ce que la malignité peut fournir de traits offensants; la haine et l'animosité, de poison plus noir et plus contagieux? Voilà l'examen des maîtres; quel sera celui des disciples?

C'est un examen léger et superficiel. On ne porte que des regards distraits et rapides sur une foule de vérités spéculatives, dont l'effet est de préparer l'esprit et de le disposer à la docilité chrétienne. On ne pénètre pas davantage dans les caractères de la divinité, dans les traits sensibles de grandeur et de noblesse que présente la religion : comment elle remonte à l'origine des choses et prend naissance dans le berceau même de l'univers; comment de là, sous des économies différentes à la vérité pour les dehors, mais semblables pour le fond, marchant vers nous d'un pas aussi ferme que majestueux, elle traverse la vaste étendue des siècles, et survit à la chute des empires : comment, toujours d'accord avec elle-même,

et avec chacune des parties qui la composent, elle trouve dans ses mystères la justification de la morale, et dans sa morale, la liaison la plus intime avec ses mystères ; comment les dogmes inexplicables qu'elle propose servent à leur tour à rendre raison des contrariétés presque également étonnantes que renferme notre nature, de sorte que l'homme ne commence à cesser d'être une énigme pour lui-même que lorsqu'il se considère à la lueur céleste de la révélation ; comment enfin se réunissent en faveur de sa vérité les preuves les plus claires, les témoignages les plus authentiques; la voix des prophéties qui l'annoncent avant qu'elle paraisse; celles des miracles qui l'appuient dès qu'elle se montre; le sang de ses martyrs qui la fertilise; les vertus de ses enfants qui garantissent la pureté de ses maximes; l'autorité d'une tradition constante dont la chaîne commence avec elle et se perpétue sans variation jusqu'à nous ; les événements célèbres qui dans la suite des âges où elle ne subsiste encore que dans ses préparatifs, concourent d'avance à sa gloire et servent à faciliter ses triomphes : merveilleux assemblage, dont la totalité surtout ne saurait être une invention de l'intelligence humaine, et qui, médité comme il faut, persuaderait infailliblement les esprits les plus difficiles ; mais assemblage à quoi l'on ne s'arrête pas assez, content d'en avoir une idée vague et sans profondeur, qui ne passe point au delà de la surface de l'âme, et ne lui cause qu'un ébranlement passager, au lieu de la persuasion vive, de la conviction forte et surabondante dont elle devrait la remplir !

On examine encore, si vous voulez, mais de quelle manière examine-t-on? avec un esprit de préoccupation qui ferme tout accès aux motifs de se rendre les plus victorieux. Dans un âge où l'esprit encore tendre se laisse remuer aisément, et reste sensible à l'impression qu'il a reçue, longtemps après que le sentiment en est passé, on a malheureusement entendu quelqu'une de ces maximes, de ces décisions imposantes que l'irréligion débite avec tant de confiance. Accueillies avec faveur, elles se sont retranchées bien avant; elles ont jeté leurs racines jusqu'au plus intime de l'âme ; elles s'en sont rendues comme souveraines. Dès lors tout ce qu'on lit, tout ce qu'on entend de plus décisif à l'avantage de la foi, paraît trop faible et trop insuffisant : on chicane, on incidente, on défend contre ce qu'il y a de plus solide les premières idées dont on s'est fait une idole : on cédera sur tout le reste, on tiendra ferme sur ce seul article; une subtilité qui l'étaye tiendra contre vingt démonstrations qui le renversent.

On examine; mais de quelle manière examine-t-on? Avec la crainte d'être plus éclairé qu'on ne veut l'être. On se tient en garde en quelque sorte contre les entreprises de l'évidence; on se défie de l'empire de la vérité, qui, par des voies imperceptibles, s'insinue, s'ouvre un passage sans effort, et dissipe à son approche les prestiges du mensonge. Aussi, qu'on veuille par hasard se donner une apparence de droiture en paraissant résolu d'éclaircir ses doutes, on ne s'avise point d'entamer la dispute avec des adversaires dont la capacité reconnue serait l'infaillible présage d'une défaite qu'on redoute, mais on s'adresse à de prétendus maîtres dont on n'appréhende ni la fermeté de génie, ni la solidité des connaissances, et qu'on se flatte même d'embarrasser aisément par la supériorité des siennes; de sorte que, pour ne point courir les risques de se rendre, on fait choix d'un ennemi hors d'état de balancer même la victoire.

Enfin, l'on examine, mais de quelle manière examine-t-on? Ce n'est pas pour tâcher de croire, c'est pour s'affermir dans la résolution de ne croire pas. Car enfin, quelque bravoure qu'on affecte, de quelque intrépidité qu'on se pare, il reste toujours en secret je ne sais quel trouble involontaire dont on n'est pas le maître, et malgré l'assurance contrefaite qu'on met dans son maintien, on ne peut s'empêcher de sentir qu'après tout l'incrédulité n'a pas à coup sûr ce degré d'évidence qui ne laisse aucune prise aux doutes et à l'incertitude. Or, ce degré d'évidence qu'on n'a pas et qu'on voudrait avoir pour être tranquille, on le cherche, dans quoi? dans ces productions ténébreuses où l'impiété se montre à découvert, et, sur des fondements qui chancellent, bâtit l'édifice mal assuré de ses systèmes monstrueux. On rassemble tout le venin qu'ont répandu dans leurs écrits les plumes consacrées à la servir ; on y joint tout celui que continuent de répandre, avec encore plus d'art et de malice, tant d'écrivains de notre siècle, organes et successeurs des premiers apôtres du déisme. Voilà ce qu'on recherche avec empressement, et de quoi l'on se nourrit avec avidité ; voilà les seuls docteurs qu'on interroge, les seules autorités qu'on écoute, les seuls garants dont on reçoive les témoignages. Les monuments qui parlent en faveur du parti contraire, les ouvrages où il entreprend de rendre compte de sa créance ne sont seulement pas consultés; on regarde le fidèle comme trop suspect dans sa propre cause, et tandis qu'on en use soi-même avec la partialité la plus visible, sourd aux défenses de l'un des deux partis, pour n'entendre que celles de l'autre, on reproche à la foi de n'être pas impartiale.

Etrange manière, sans doute, d'examiner, chrétiens ! Y reconnaissez-vous le sage, le philosophe, l'homme de la raison? Mais ce qu'on ne se permettrait pas dans la poursuite des avantages les moins considérables; ce qu'on ne pardonnerait pas à un homme sur qui l'on se serait reposé du succès de ses moindres espérances; ce qu'on se reprocherait dans la cause d'un ami dont on aurait à ménager les intérêts; ce qui suffirait pour accuser un homme d'inattention, de négligence, de témérité même et de folie, s'il en usait de même dans la conduite de

ses propres affaires, c'est non-seulement ce qu'on ne se reproche pas, mais ce qu'on se justifie dans la chose la plus capitale, et par où l'incrédule continue de se confondre avec la Synagogue, qui se déclara contre la résurrection de Jésus-Christ sans avoir vérifié l'événement, quoique rien ne demandât de sa part une recherche plus sérieuse; circonstance essentielle sur quoi je fonde le désordre d'imprudence que nous sommes en droit de lui reprocher, et en même temps nouveau tort que l'incrédule partage avec elle : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La résurrection de Jésus-Christ n'était point une de ces aventures indifférentes sur lesquelles l'autorité publique fût en droit de fermer les yeux, comme pouvant être admises ou combattues, prendre ou non faveur parmi les peuples, également sans conséquence. Elle était d'une nature à exiger de la Synagogue que ce tribunal la traitât avec tout le soin qu'on avait lieu d'attendre de l'opinion de ses lumières et de l'ascendant que prenait sur tous les esprits l'autorité de ses décisions. Pourquoi? chrétiens. Parce que Jésus-Christ ayant donné sa victoire sur la mort, comme la preuve sans réplique de sa mission divine, s'il avait effectivement dégagé sa parole en reparaissant à la lumière, dès lors il fallait que toutes les idées changeassent par rapport à lui. Dès lors s'évanouissaient les titres flétrissants, les couleurs odieuses par où la haine avait entrepris de le défigurer et de le noircir; dès lors il était l'envoyé de Dieu, le salut de Jacob, le Prophète suscité du milieu de ses frères pour éclairer les nations; dès lors les peintures pompeuses qu'on s'était faites du Messie, comme d'un monarque conquérant environné de toute la splendeur du trône et célèbre par la défaite sanglante de ses ennemis, n'étaient plus que de vains fantômes formés dans l'ivresse de l'ambition et embrassés avidement par l'orgueil; dès lors une loi nouvelle, gravée dans les cœurs, allait prendre la place de la loi mosaïque, gravée sur la pierre, et par conséquent, elle ne devait être que passagère, cette loi donnée sur l'ancienne montagne avec tant d'appareil de terreur, et dont on s'était promis de race en race que la durée serait sans bornes: dès lors tombait avec elle d'une chute commune le culte judaïque, ces sacrifices, ces lévites, ce sacerdoce d'Aaron, ce temple dont la destinée faisait celle de la nation, et qui passait pour le gage visible de la protection céleste sur la postérité des patriarches; dès lors les priviléges des enfants de la circoncision devenaient communs aux incirconcis, enfants de la servitude, et malgré le mépris souverain qu'on témoignait pour une race proscrite, ou moins favorisée, on devait s'attendre à partager bientôt avec elle les avantages de l'alliance et les trésors de l'ancienne bénédiction.

Or, un événement dont la réalité, on ne l'ignorait pas, devait mettre un changement si prodigieux dans les idées générales, anéantir les persuasions les plus flatteuses, les préjugés les plus chers, les usages les plus anciens, bouleverser tout à la fois l'administration civile et la forme de la religion, la république et le sanctuaire, avec quel soin ne convenait-il pas de l'examiner cet événement; et dans une circonstance aussi critique, aussi intéressante, pouvait-on craindre de prendre trop de mesures pour prévenir les méprises et pour être en droit de se reposer avec sécurité sur les motifs de son jugement? Non, mes chers auditeurs, la sagesse humaine ne pouvait marcher alors avec trop de défiance, éclairer de trop près tous ses pas, être trop en garde contre les faux jours capables de tromper ses regards et de la jeter dans l'illusion.

Ce qu'était par rapport à la Synagogue la résurrection de Jésus-Christ, la foi chrétienne, fondée sur cette ancienne merveille, l'est par rapport à l'incrédule. Car de quoi s'agit-il pour lui dans cette grande et importante controverse qui le sépare de nous? Il s'agit, non pas d'une opinion, d'un système philosophique qu'on puisse embrasser ou rejeter sans aucun risque, mais de savoir quel doit être pour lui, après quelques années d'une courte représentation sur la terre, le terme, le dénoûment de cette vie fragile; si c'est, ainsi qu'un matérialisme grossier le lui promet, à la perte entière de son être qu'il doit s'attendre, ou, comme l'Evangile le lui fait craindre, à ne le conserver que pour un éternel désespoir.

Quel objet, chrétiens! que de questions renfermées dans une seule! en est-il de plus touchantes, de plus personnelles, de plus dignes d'occuper l'attention d'un homme qui pense, quand surtout il se glorifie, comme l'incrédule, d'être le seul qui possède ce privilége, à l'exclusion du vrai fidèle? cependant, je l'ai dit et je crois en avoir donné la preuve; ou ils se dispensent d'examiner la religion qu'ils attaquent, ou l'examen qu'ils en font est si défectueux, qu'il ne peut raisonnablement les rassurer sur le parti qu'ils prennent en conséquence, celui de ne pas croire et de se donner à la place pour philosophes. Aussi, j'ose le dire, sans craindre que leur cœur me démente en secret, aussi tous, sans excepter même ceux qui dogmatisent du ton le plus décidé, le plus affirmatif, et qui paraissent le plus intimement convaincus de la vérité de leurs opinions, tous sont-ils dans un état d'incertitudes habituelles, dont ils n'entreprennent de se tirer qu'à force d'étourdissement et d'ivresse.

Or, dans cette situation flottante, qui ne saurait être ici regardée comme une supposition gratuite et imaginaire, puisqu'à toutes les autres preuves qui en établissent la réalité se joint le témoignage expérimental, l'aveu formel de tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on a jamais vu d'incrédules revenir sincèrement à l'obéissance prescrite par l'Evangile : dans cette situation, dis-je, je soutiens que la conduite que tiennent

les maîtres et les élèves de l'irréligion, est souverainement imprudente et téméraire, et par conséquent incompatible avec cette sagesse, cette philosophie dont ils se vantent d'être les partisans et les héros. Pourquoi? parce que, dans une disposition d'esprit telle que la leur, la vraie sagesse leur impose deux obligations indispensables, et qu'ils manquent également à toutes les deux. Car de quoi s'agit-il pour eux comme pour nous? il s'agit d'un intérêt capital, celui de tout perdre, et de ne trouver à la place que des maux infinis et sans remède. Or, puisqu'il est question de tout perdre, ils ne doivent donc pas en user dans l'état de doute où leur incrédulité les laisse, comme s'il leur était indifférent de se tromper ou non : et puisqu'ils peuvent ne trouver que des maux infinis et sans remède, il leur faut donc plus de motifs pour se déterminer à un parti que tant de risques accompagnent, qu'à nous pour en prendre un qui n'entraîne pas de si grands périls.

Voilà cependant les deux objets sur lesquels je ne crains pas de dire que leur raison si vantée se trouve tellement en défaut, qu'elle n'a pas même pour elle les apparences de la véritable sagesse, loin d'en avoir la réalité. Tâchons de mettre ceci dans tout son jour, par une supposition qui le rende palpable et sensible.

Je marche au milieu d'une vaste et sombre forêt. Deux routes s'ouvrent devant moi : l'une riante et facile; l'autre triste, inégale et sans aucun agrément. Où conduisent-elles? Je l'ignore : tout ce que je puis conjecturer avec quelque vraisemblance, c'est que, si elles ne m'approchent pas de mon terme, elles ne sauraient du moins m'en écarter, ou que l'une ne m'en écartera pas plus que l'autre. Dans cette situation je choisis celle des deux qui semble m'inviter par ses charmes; et en cela je ne fais rien dont ma raison puisse murmurer : pourquoi? parce qu'il n'y a pas plus d'inconvénient, par rapport au terme, à m'engager dans la première que dans la seconde, et que celle-là m'offre d'ailleurs des facilités que l'autre me refuse.

Mais supposons qu'au moment où je me prépare à y porter mes pas, un inconnu se présente à mes yeux. Le chemin que vous prenez, me dit-il, aboutit à des sables brûlants, à des déserts incultes, à des monts hérissés de roches menaçantes et bordés d'affreux précipices. La terre n'y produit en abondance que des poisons et des monstres : elle se refuse presque à tout le reste : les hommes qui l'habitent, en petit nombre sont encore plus sauvages que leurs montagnes. Au contraire le chemin que vous laissez mène à des campagnes riches et fécondes, à de vastes plaines entrecoupées de ruisseaux qui les embellissent et les fertilisent; à des villes opulentes, où le voyageur trouve partout non-seulement le nécessaire, mais le délicieux joint à tout ce que la politesse des mœurs, la culture des esprits, le goût des talents et des arts peuvent offrir de plus intéressant et de plus flatteur. Que ferai-je dans cette nouvelle conjoncture? Intéressé, comme je le suis, à me prévenir contre un rapport qui ne laisse à mon choix qu'une route difficile et rebutante, mille raisons de le suspecter, ce rapport, se présentent en foule à mon esprit : mais parce que ces raisons, assez fortes pour m'inspirer des défiances, sont trop faibles en même temps pour décrier tout à fait auprès de moi le témoignage qui m'embarrasse, malgré toutes mes réflexions pour et contre, je doute encore si ce témoignage est infidèle ou sincère. A quoi me déterminé-je? Je ne balance pas à prendre la route la plus sûre, quelque incommode qu'elle puisse être, et je m'éloigne de l'autre, quelque agréable, quelque enchantée qu'elle me paraisse.

Vous me prévenez ici, chrétiens, et vous avez déjà fait l'application de ce que je viens de dire, à la conduite de l'incrédule. Car pour restreindre la question présente à la secte d'impiété la plus commune et la moins odieuse, je veux dire aux seuls partisans de la religion naturelle, ou du déisme, comment se gouvernent-ils? au milieu des doutes qui leur restent, et dans l'impuissance ou réelle ou affectée de discerner au juste si le souverain Législateur n'a pas joint au culte que nous inspire la nature à son égard un culte plus sublime, celui d'une révélation positive, supérieure à la révélation naturelle; ils commencent par oublier que, dans l'opinion qu'ils embrassent sans être pleinement tranquilles sur sa certitude, les risques sont tout autrement sérieux pour qui se trompe, que dans l'opinion qu'ils rejettent : ils ne considèrent point que l'erreur d'avoir cru faussement, et encore sur des preuves suffisantes et légitimes, ne saurait être aussi préjudiciable que l'erreur d'avoir refusé de croire; que si l'événement favorise le fidèle, il gagne tout, et s'il ne le favorise pas, il n'a perdu que très-peu de chose; au contraire que l'incrédule a gagné peu, si l'événement est pour lui, et qu'il a tout perdu, s'il est contre : encore une fois, ils perdent de vue des considérations si importantes, si décisives : ils envisagent seulement que la religion de la nature est moins assujettissante que celle de la grâce; ils envisagent que les devoirs prescrits par la raison ne s'étendent pas aussi loin que les devoirs prescrits par la foi; surtout ils envisagent qu'en s'attribuant le droit de ne régler leur conduite que d'après les lumières de leur conscience, ils resteront les maîtres de resserrer leurs obligations au gré de leurs penchants, de leurs intérêts, de leurs besoins; d'y faire entrer ce qu'il leur plaira, d'en bannir ce qui pourra leur déplaire, de paraître obéir, sans cesser au fond d'être libres : c'est-à-dire, chrétiens, qu'ils se décident par une impression de goût, d'attrait, de sentiment : c'est-à-dire que ce que la raison n'autorise dans un homme qui doute, que quand la méprise peut être sans conséquence, ils se le permettent dans un

eas où l'erreur ne peut être que funeste ; c'est-à-dire enfin qu'ils se déterminent par les agréments de la route, sans avoir égard au terme où elle peut conduire.

Il est vrai que, pour sauver l'honneur de leur choix et celui de leur secte, ils ont soin, dans leurs conversations comme dans leurs écrits, de nous présenter des considérations toutes différentes, et qu'ils ne nous étalent que des vues nobles et sublimes, des vues bienfaisantes et patriotiques, des vues, à les en croire, aussi favorables aux droits de la raison qu'à ceux de l'humanité ; mais s'ils savent jeter un beau voile sur les motifs secrets de leurs résistances, s'ils réussissent, à la faveur de ces déclarations pompenses, à nous déguiser les artifices, et, pour ainsi dire, la véritable marche de leur cœur, réussissent-ils également à se la dissimuler à eux-mêmes? ah! ils sont forcés de convenir intérieurement que ce n'est ni la faiblesse des preuves sur lesquelles ils nous reprochent d'appuyer notre créance, ni la force de leurs raisonnements sur l'impossibilité, l'inutilité, l'incertitude d'une révélation divine, qui les attachent au parti de l'irréligion, mais le charme des douceurs sensibles qu'elle leur présente, et qu'ils cesseraient bientôt de disputer à la foi leurs hommages, si la foi cessait de leur disputer leurs idoles.

Or, j'en appelle à tout juge impartial, est-ce là ce qu'inspire la sagesse? et où est l'homme qui, dans un cas douteux et critique, ne se décide que par la vue des douceurs actuelles et présentes qu'il se procure, sans égard à ce qu'il perdrait d'avantages plus solides et plus durables, s'il avait le malheur de faire un mauvais choix? ah! il arrive tous les jours que nous nous trouvons placés entre deux hasards d'une inégale importance. Or que faisons-nous dans une pareille conjoncture? on nous voit tourner toutes nos attentions vers celui des deux où l'événement entraîne de plus grands avantages, et le défaut de succès moins d'inconvénients, sans tenir alors aucun compte de ce qu'on risque pour s'assurer ces mêmes avantages, quelque réel que soit d'ailleurs ce qu'on hasarde, et quelque incertain que puisse être ce qu'on espère.

Je sais ce que m'opposera la philosophie du libertinage, que le présent est sûr, que l'avenir ne l'est pas, et que par conséquent on ne se permet rien de contraire à la sagesse, lorsqu'aux douceurs de la réalité, on sacrifie les chimères de l'espérance. Mais moi, pour dissiper ce fantôme, je me contente d'y opposer la supposition même dont on se prévaut contre nous avec tant de confiance. Vous prétendez, puis-je dire à tout défenseur de ce raisonnement païen, vous prétendez que l'avenir n'est pas sûr; vous convenez donc par conséquent que s'il peut se faire qu'il n'y en ait pas, il peut se faire aussi qu'il y en ait un : c'est donc une nécessité de se conduire ici, comme on se croirait obligé de le faire dans le cas de tout événement incertain, dont les suites, s'il avait lieu, pourraient être de la dernière importance ; une nécessité, par conséquent, de régler ses démarches, et de disposer tout le plan de ses opérations, de manière à ne courir que le moins de risques qu'il est possible. Or, est-ce là ce que vous faites, lorsque vous renfermez toute votre attention, toute votre béatitude, tout votre être dans le cercle étroit de vos destinées présentes et mortelles? non, à beaucoup près. Vous vous décidez au contraire au milieu des doutes où vous êtes, pour celui des deux côtés où la perte est plus grande, si vous vous trompez, et le profit moins considérable, si vous ne vous trompez pas : c'est-à-dire que, bien différent du fidèle qui consent à perdre peu afin de se conserver l'espérance de gagner beaucoup, et mille fois plus qu'il ne perd, vous consentez, vous, à perdre beaucoup, sans autre dédommagement que celui d'avoir gagné peu : c'est-à-dire encore que, quoique de votre aveu même, les craintes ou les espérances par rapport à l'avenir soient précisément douteuses et incertaines, vous agissez cependant comme si elles étaient fantastiques et imaginaires : l'avenir n'est pas sûr ; voilà ce que vous avancez dans la spéculation ; il est sûr qu'il n'y a point d'avenir, voilà ce que vous décidez dans la pratique.

Ainsi, chrétiens, de l'état même de ténèbres et d'incertitudes où il est impossible que l'incrédule ne soit pas avec des opinions aussi peu démontrées que les siennes, sort le principe qui le condamne; plus ses doutes sont réels, plus l'irrégularité de sa conduite devient sensible, puisque dans le doute s'il aura pour lui l'événement ou non, la prudence ne lui permet pas de risquer l'infiniment plus, pour sauver l'infiniment moins, et par conséquent, de préférer le présent à l'avenir, le présent qui passe à l'avenir qui ne passera pas; le présent dont les douceurs sont toujours empoisonnées d'amertume, à l'avenir accompagné de plaisirs purs, de délices inaltérables; le présent où les pertes aussi bien que le profit ne sauraient être que légers, à l'avenir qui présente l'intéressante alternative de tout gagner, ou de tout perdre.

Que dis-je, de tout perdre? ici l'importance des objets embrasse bien davantage. L'intérêt ne consiste plus seulement à se procurer de grands biens, mais à s'épargner les plus grands maux. C'est trop peu de ne s'exposer qu'à n'être point heureux ; il s'agit de prévenir la destinée la plus affreuse, le désespoir d'être souverainement à plaindre; il s'agit d'éviter la honte, la dégradation, les supplices et un assemblage de châtiments mille fois plus insupportables que la mort. De là que suit-il, mes chers auditeurs? Une nouvelle conséquence qui fait encore mieux sentir que tout le reste, tout ce qu'il y a d'imprudent et de téméraire dans la conduite de l'incrédule. Car du moment que la méprise de sa part peut aboutir au sort le plus désespérant, il ne saurait trop s'assurer de la sagesse

de son choix : il faut donc que les motifs qui le déterminent aient un tout autre degré de force et d'évidence, que s'il embrassait un parti moins dangereux ; il faut qu'il puisse se rendre à lui-même le témoignage consolant, qu'il donne beaucoup plus à la raison qu'il ne donne au hasard ; il faut que les preuves sur lesquelles il se repose soient autant supérieures aux nôtres, que le péril où il se jette, en cas d'erreur, est au-dessus du péril que nous courons en cas de méprise. Car, enfin, s'il arrive que je me trompe (et je ne fais au reste cette supposition que par condescendance pour nos adversaires), s'il arrive, dis-je, que je me trompe, moi qui n'ai pas le courage de m'élever au-dessus des préjugés de la multitude, moi qui aime mieux être peuple avec une foule de saints révérés par les siècles précédents, que philosophe, avec un petit nombre de sages encensés par le nôtre, qu'en résultera-t-il pour moi de si désolant ? je n'aurai pas joui des douceurs fugitives que procure l'ivresse des passions, il est vrai, mais je n'en aurai pas non plus éprouvé les troubles et les remords : mes jours, si l'on veut, se seront écoulés dans l'ennui, mais je l'aurai charmé, cet ennui, par les illusions de l'espérance : peut-être même le suffrage de ceux qui auront eu la faiblesse de penser et de vivre comme moi, m'aura-t-il amplement dédommagé de ce que mes vaines persuasions m'auront fait perdre de plaisirs ; au contraire, si c'est l'incrédule qui est dans l'erreur, ah ! quelle affreuse révolution pour lui ! dans quel abîme se sera-t-il précipité ? quel gouffre de malheurs aura-t-il ouvert sous ses pas ?

Cependant, je le demande à quiconque connaît un peu les partisans de l'irréligion, leurs systèmes sont-ils plus appuyés que nos dogmes ? ont-ils cette netteté qui porte la lumière dans l'esprit, cette force qui triomphe des résistances du cœur ? point du tout : ils ne dissipent aucun nuage ; ils ne font qu'en élever de nouveaux ; sur les ruines de ces prétendus conquérants, ces vainqueurs des préjugés vulgaires, se flattent de laisser après eux, ils ne bâtissent rien de solide ni pour les autres, ni pour eux-mêmes : aussi l'incrédule, malgré tous ses efforts, ne parvient-il jamais à se procurer cet acquiescement paisible de l'esprit, cette plénitude de conviction que la vérité seule peut donner ; quelque langage contraire qu'il mette sur ses lèvres, il ne passe point au delà du doute, il reste toujours en proie aux retours inquiétants d'une raison mécontente de la violence qu'on lui fait, et tout ce qu'il peut obtenir des difficultés qu'il entasse, c'est que, sans lui ôter ses terreurs trop réelles, elles l'aident à payer d'une assurance hypocrite, dont un reste de probité naturelle le force à rougir et lui reproche intérieurement le vil et méprisable personnage.

Combien d'autres irrégularités pourrais-je relever encore ici dans ces hommes si fiers de leur raison ! Car ce n'est point assez pour eux de se décider dans l'affaire la plus capitale, comme s'il leur était indifférent de se tromper ou non : par une inconséquence monstrueuse, par une espèce d'enchantement qu'on a peine à comprendre, ils en usent, au milieu de leurs doutes, comme si effectivement ils ne doutaient pas ; ils vivent, ils parlent, ils agissent comme si les folles spéculations auxquelles ils paraissent s'en tenir avaient pour elles l'appui de l'évidence ; comme si leur cause et la nôtre étaient ou également sûres, ou également problématiques ; ajoutons un dernier trait, comme si l'Evangile était avec fondement, et sans aucune contestation, reconnu pour une chimère (car que seraient-ils de plus, s'il était rigoureusement démontré qu'il en fût une ?) eux cependant qui n'ont tout au plus que des conjectures, des soupçons, des demi-vraisemblances, peu de faibles lueurs, beaucoup d'obscurités impénétrables, rien de tranchant à leur avantage et de démonstratif contre nous ; eux encore, je ne puis trop le redire, qui dans l'affreuse alternative où ils se trouvent de périr tout entiers, si nous ne sommes que matière, ou de ne vivre après le trépas que pour la douleur, si la religion n'est pas une fable ; ne seraient pas encore en droit de se tranquilliser, quand même ils auraient pour eux quelques raisons plausibles, quelques probabilités réelles ; mais qui, vu la grandeur des risques où ils s'exposent en cas de méprise, auraient encore besoin d'être plus autorisés à ne pas croire, que nous ne le sommes à nous soumettre ; autant de degrés d'imprudence, dont chacun imprime à la témérité de l'incrédule un caractère d'ignominie, qui venge la religion de ses insultes, peut-être aussi bien que pourraient le faire les apologies de ses plus illustres défenseurs.

Ainsi, ô mon Dieu, s'accomplit encore, dans la personne de vos ennemis, quoique dans un autre sens, la parole de votre prophète, que les sages de Memphis ne sont que des insensés : *Stulti principes Taneos* (*Isa.*, XIX, 11) ; que les oracles de l'Egypte et de Pharaon ne donnent que des conseils dictés par l'imprudence : *Sapientes consiliarii Pharaonis dederunt consilium insipiens.* (*Ibid.*) Ils les donnent aux autres ; ils les suivent pour eux-mêmes, et entraînent sur leurs pas, dans le précipice, quiconque a la témérité de les prendre pour guides.

Non, génies audacieux qui vous élevez avec tant de faste contre la docilité chrétienne, il s'en faut bien que la cause du fidèle et la vôtre aient les mêmes avantages. Il peut, sans être téméraire, se dispenser d'éclaircir aujourd'hui la sienne : elle a passé par l'examen de tous les siècles ; par l'examen des césars et des maîtres du monde, qui n'ont réussi qu'à étendre le christianisme à force de le proscrire ; par l'examen des tribunaux et des magistrats, qui ont multiplié les chrétiens en travaillant à éteindre la foi dans le sang de ses défenseurs ; par l'examen du paganisme, qui n'a fait que l'affermir en conspirant contre elle ; par

l'examen des oracles de la gentilité, dont les uns se sont déclarés en sa faveur, les autres n'ont pu soutenir leurs superstitions et leurs idoles contre le cours rapide de nos conquêtes; par l'examen des plus rares génies, qui en ont admiré l'économie majestueuse et divine; par l'examen des passions, qui ont inutilement armé l'univers pour l'étouffer dans son berceau; par l'examen de la vertu, qui s'est empressée de rendre hommage à la pureté de sa morale et de ses préceptes; par l'examen du libertinage, dont les efforts n'ont abouti qu'à lui faire des reproches qui l'honorent; par l'examen de tout un monde, qui avait le plus grand intérêt à la trouver fausse et qui n'a pu lui refuser sa soumission; par l'examen du temps et des années, qui tous les jours en cimentent les fondements, tandis qu'ils emportent dans leur cours les monarchies et les royaumes.

Mais vous, rebelles contradicteurs, vous entre autres qui regardez la créance d'un éternel avenir comme le songe d'une faiblesse superstitieuse et puérile, vous ne sauriez étudier avec trop d'application la nature et le fond de votre cause. Honteuse dans son origine, faible dans ses progrès, plus faible dans ses preuves, odieuse dans ses conséquences, votre doctrine n'a pu, dans aucun temps, soutenir les regards des génies célèbres qui en ont éclairé les ténèbres et creusé les affreux abîmes; elle a fait rougir ses auteurs, dont intérieurement elle n'avait pas même le suffrage; elle n'a eu pour partisans que des hommes décriés la plupart chez leurs contemporains, objets d'horreur et de mépris pour la postérité, sans loi, sans frein, sans retenue, et par là, dignes d'en être les panégyristes; elle a eu pour ennemis quiconque ne l'était pas des mœurs, de la vertu, de l'humanité; elle continue de compter parmi ses adversaires quiconque ose encore être vertueux; et, ce qui doit éternellement décider contre elle, c'est qu'elle ne se montre à découvert que dans les siècles où la licence se montre avec audace, et que la chute des mœurs est toujours l'époque de ses triomphes.

Pour nous, mes chers auditeurs, nous qui regardons la foi de nos pères comme la plus belle portion de notre héritage, ne nous contentons pas de lui soumettre nos esprits; honorons-la par nos mœurs. Tous ne sont pas capables de parler pour elle; mais tous sont capables de vivre conformément à ses maximes. Eloquente et sublime apologie de la foi que celle de nos vertus! Ne serait-elle donc venue jusqu'à nous, au travers du sang de ses martyrs, cette religion divine, que pour trouver au milieu du calme le naufrage dont la menacèrent inutilement plus de trois siècles de tempêtes? Non; la race choisie n'aura point à se reprocher une indocilité dont n'eut point à rougir le peuple profane. Cette foi sainte, nous la ferons régner dans nos cœurs, et, s'il le faut même, aux dépens de notre propre cœur, en attendant qu'elle nous assure un triomphe également glorieux et durable dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le dimanche de Quasimodo.

SUR LE BONHEUR DU JUSTE.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis (*Joan.*, XX, 19.)

Jésus vint et parut au milieu de ses disciples, et leur dit. La paix soit avec vous.

Jésus-Christ donne la paix à ses disciples. Quel présent était plus digne de cet Homme-Dieu, souverain pacificateur du ciel et de la terre, qui avait choisi pour naître un temps où l'univers jouissait d'une paix profonde; qui, dès le jour de sa naissance, avait fait publier la paix par une troupe d'esprits célestes; qui, victime de cette même paix, venait de la sceller par sa mort sur l'autel du Calvaire, et que les prophètes avaient annoncé comme un vainqueur pacifique, qui ne devait conquérir le monde que pour y ramener le règne de la paix et pour en faire goûter les fruits aux nations devenues sa conquête.

Mais, hélas! chrétiens, n'était-elle pas incompatible avec la destination des apôtres, cette paix si désirable? Pouvaient-ils la conserver au milieu des orages où les allait exposer l'exercice de leur nouvel apostolat? Et, sur le point qu'ils étaient de soulever contre eux toutes les puissances, d'armer contre leur nouvelle doctrine la Synagogue et le Capitole, le sacerdoce de Moïse et celui des nations, les rois et le peuple, l'idolâtre aveugle et le philosophe entêté de ses lumières, pouvaient-ils se promettre un moment de repos parmi tant de troubles et de tempêtes?

Si la paix que Jésus-Christ donne en ce jour à ses apôtres n'avait pas été, comme elle l'était effectivement, une paix surnaturelle et céleste, ils n'auraient pu la conserver sans doute dans l'agitation des combats qu'ils allaient livrer de toutes parts pour établir la religion dont ils étaient les ministres. L'homme, quelque intrépidité qu'on lui suppose, ne voit pas sans émotion s'ouvrir sous ses pas une sanglante carrière. La nature frémit à l'approche de mille périls qui l'attendent. On n'envisage qu'en pâlissant les horreurs d'une mort qui se présente partout accompagnée de supplices et d'ignominies; et, dans le temps qu'on se commande à soi-même une apparente fermeté qui semble insulter au trépas, le cœur, par son trouble secret, dément la fierté de la contenance et le calme du visage. Mais c'était une paix divine, c'était la paix de Jésus-Christ même que recevaient les apôtres. Aussi ne fut-elle point altérée dans leur âme par la vue des tourments et des persécutions les plus violentes. Elle les accompagna dans l'exil; elle descendit avec eux dans les fers; elle les suivit au tribunal des tyrans; elle ne les abandonna point sur les échafauds; elle les soutint dans leurs épreuves; elle les consola dans leurs larmes;

elle leur fit goûter, dans le temps même qu'ils combattaient encore, une partie des douceurs de la victoire.

Admirable prodige qui n'a point cessé dans l'Eglise avec les premiers apôtres de l'Evangile! Il s'est renouvelé dans la personne des héros successeurs des premiers disciples, héritiers de leur foi comme de leur courage; il se reproduit en faveur du juste, qui seul possède sur la terre le trésor de la paix, seul trouve dans la pratique des vertus chrétiennes un bonheur que le monde ignore, et qu'on ne trouve point sous l'empire des passions.

Mais, au lieu d'ouvrir les yeux à ce prodige, nous en contestons la vérité. L'état du juste sur la terre nous paraît un état d'infortune, où les sens assujettis restent dans un affreux silence, où l'homme conspire follement contre son propre repos, et vit dans une guerre éternelle avec lui-même.

Ce n'est point ainsi qu'en jugeait le Roi-Prophète, également éclairé par une lumière surnaturelle, et par le sentiment de sa propre expérience. Oui, Seigneur, disait-il, une paix abondante est le partage de ceux qui chérissent votre loi; plus ils sont soumis, plus ils sont libres; les alarmes et l'esclavage ne sont que pour ceux qui refusent de s'y assujettir : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 86.)

C'est, chrétiens, ce jugement du Roi-Prophète que j'entreprends de justifier dans ce discours, en vous montrant que le juste, non-seulement n'est point à plaindre ici-bas, mais qu'il est souverainement digne d'envie. Il n'est point à plaindre, si l'on considère les peines dont son état le délivre; ce sera ma première réflexion : il est digne d'envie; si l'on considère les douceurs qu'il lui procure, ce sera la seconde. Demandons les lumières du ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Eloignons de nous pour un moment les préjugés des sens et de la nature. A les entendre, la vertu chrétienne est incompatible avec le contentement et le bonheur : s'engager à la suivre, c'est se condamner à des contradictions pénibles, à une dépendance rigoureuse, au sacrifice des douceurs les plus innocentes : Maîtresse sans indulgence, elle ne montre à ses sujets qu'un visage sombre et sévère; elle ne les conduit que dans des sentiers épineux et impraticables; elle ne leur parle que par la voix de la terreur; la joie fuit loin du séjour qu'elle habite; on n'y éprouve que les dégoûts de la servitude; on n'y connaît que les larmes et les ennuis de la contrainte, les peines y sont de tous les moments; la récompense n'est que pour l'avenir. Ainsi s'expriment le monde et les passions, déterminés à se faire une image effrayante de la vertu, pour s'autoriser à la fuir.

Mais que ces tristes portraits qu'on nous en fait sont peu conformes à la réalité! que le sort du juste est bien différent de ce qu'une aveugle prévention nous le représente, et que le front de cet homme vertueux où brille une douce et modeste sérénité, est un interprète bien plus fidèle de l'heureuse situation de son âme! Non, quoi qu'en dise le monde, le juste n'est point à plaindre. Car, remarquez, s'il vous plaît, que trois choses entre autres peuvent rendre les mondains malheureux, et leur causent en effet tous les jours les plus mortelles inquiétudes; je veux dire les jugements du monde qu'ils appréhendent, les chagrins et les misères de l'humanité dont ils ne sauraient entièrement se garantir; enfin, l'agitation d'un cœur en proie aux désirs et aux cupidités qu'il enfante. Or, l'état du juste le met au-dessus des jugements du monde, au-dessus des révolutions humaines, au-dessus des désirs de son propre cœur. Il le met au-dessus des jugements du monde, parce qu'il ne les redoute pas; au-dessus des révolutions humaines parce qu'il y reconnaît la volonté de la Providence; au-dessus des désirs de son propre cœur, parce qu'il sait ou les modérer, ou les combattre; de sorte qu'il se trouve élevé tout à la fois au-dessus du monde, au-dessus du temps, au-dessus de lui-même.

Mais n'est-ce pas le portrait de l'homme parfaitement juste que je me prépare à vous offrir; et, si cela est, comment y reconnaîtrez-vous le commun des âmes fidèles, qui sont, après tout, les seules avec qui votre faiblesse ou votre découragement vous permette d'espérer quelque ressemblance?

Il est vrai, chrétiens, le tableau du juste tel que j'ai dessein de vous le présenter, est tracé d'après les âmes les plus saintes : cependant le fond des traits qui le composent peut s'appliquer à celles qui le sont moins. L'héroïsme des unes est ébauché dans les autres : ce qui reste de faiblesse et d'imperfection dans celles-ci, n'empêche pas qu'elles ne participent, quoique avec réserve, au bonheur de celles-là; toutes, en un mot, sont plus ou moins exemptes des peines de l'âme mondaine, selon le degré de vertu qu'elles ont acquis; et ce qu'une piété courageuse opère dans les grandes âmes d'une façon plus sublime, une piété commune l'opère avec quelque proportion dans les autres. Après cette réflexion, que j'ai cru nécessaire pour prévenir d'abord toutes les difficultés, entrons en matière, et par l'état où parvient le juste avec de grandes vertus, jugez des avantages que vous promet une piété solide, quoique moins héroïque.

Le privilége de la vertu, c'est de s'attirer le respect et l'admiration du vice même. Un sentiment naturel, reste de la droiture primitive, combat toujours en sa faveur : ce même monde qui ne rougit pas de chercher à répandre sur elle la confusion qu'il mérite, dans mille circonstances importantes où il s'agira d'un intérêt essentiel, lui remettra ses destinées entre les mains. Il verra plus volontiers sur le trône un David qu'un Saül, une Esther qu'une Athalie; il placera sur les tribunaux de la justice un Samuël, préférablement aux indignes accu-

sateurs de l'innocente Suzanne; à la tête des armées d'Israël, un Josué plutôt qu'un Joab; auprès de ses maîtres, un Joseph au préjudice d'un Aman; preuve sans réplique que l'hommage du cœur est pour la vertu; que le vice n'a pour lui que l'hommage des lèvres.

Mais quelles que soient ces dispositions du monde, elles n'empêchent pas cependant qu'irrité du contraste trop sensible que les mœurs du juste opposent à ses exemples, il ne s'en venge par des mépris apparents, et qu'il n'entreprenne de décrier une conduite où il n'aperçoit que la condamnation de la sienne. Mais qu'importe au juste la honte peu méritée qu'on s'efforce d'attacher à ses pas? Il ne consulte que le devoir; il n'écoute point d'autre oracle, il ne suit point d'autre guide. Ainsi, qu'on traite la docilité de sa foi de simplicité crédule; son exactitude, de petitesse; sa modération, d'indifférence; sa modestie, d'aveu tacite d'incapacité; son zèle, d'inquiétude; sa fermeté, de raideur inflexible; son recueillement, d'humeur atrabilaire; sa piété, de faiblesse ou d'hyprocrisie; il n'est sensible à ces odieuses imputations, que par l'éloignement qu'elles inspirent aux âmes faibles, pour des vertus trop contredites. Fidèle à des principes aussi immuables que la source en est pure et céleste, il n'a garde de les plier au gré d'une criminelle complaisance. Les contradictions qu'il prévoit, les reproches auxquels il s'expose, la malignité qu'il arme contre lui, ne sont pas capables de l'effrayer; et pourquoi? parce qu'il ne prétend point à l'estime du monde, parce qu'en qualité de chrétien, il méprise l'approbation du monde, parce qu'en même temps qu'il est cité par le monde à un tribunal profane qui le condamne, il se cite lui-même secrètement à un tribunal plus équitable qui le justifie; parce qu'il s'embarrasse peu que le mensonge décide à son préjudice, pourvu que la vérité souveraine prononce en sa faveur.

Eh! quelle idée se fait-il donc du monde, pour s'affermir ainsi contre la crainte de ses censures? Ah! accoutumé qu'il est à le considérer en chrétien, il le regarde comme une région d'erreurs et d'illusions, où l'on ferme volontairement les yeux aux rayons de la clarté céleste; où chacun s'égare à la suite d'une fausse sagesse, et met sa gloire à s'égarer; où les plus habiles emploient leurs lumières contre leurs lumières même, pour éteindre un reste de lueur qui les importune, et se dérober ainsi la honte de leurs faiblesses à la faveur des ténèbres: il le regarde comme une terre infidèle, où l'Israélite gémit dans l'oppression, sans avoir la liberté d'y faire entendre les cantiques du Seigneur, et sans pouvoir impunément tourner les yeux vers le temple de Jérusalem, pour y adorer le Dieu de ses pères: il le regarde comme un champ de bataille ouvert au véritable fidèle, pour y combattre les mêmes ennemis que Jésus-Christ a combattus, les mêmes persécuteurs qui ont attaqué sa personne, les mêmes passions qui ont décrié sa doctrine, le même orgueil qui s'est fait un scandale de sa croix. Il s'attend bien que les disciples ne seront pas plus épargnés que le maître; que leurs leçons et leur conduite étant les mêmes, leur destinée ne sera pas différente; que, ne changeant pas de sentiment à l'égard du monde, le monde ne changera point de dispositions à leur égard: il ne voit dans la haine qui poursuit la vertu, que l'accomplissement des divins oracles où Jésus-Christ ne promet au juste sur la terre, que des mépris et des persécutions de la part du monde: *Si me persecuti sunt, et vos persequentur.* (*Joan.*, XV 20.); Il n'y voit pour lui-même que l'avantage de ressembler à son modèle et l'assurance de ne point en être désavoué.

Or, comment s'affligerait-il d'un sort si glorieux? comment se plaindrait-il de ne pas trouver dans les jugements du monde une équité que n'y trouva pas Jésus-Christ; d'essuyer les mêmes traitements qu'essuya Jésus-Christ; d'être en butte aux blasphèmes et d'avoir part aux opprobres dont fut accablé Jésus-Christ? Hélas! quand il ne considérerait le monde qu'en sage, en philosophe, il ne lui en faudrait pas davantage pour s'enhardir à n'opposer à ses discours qu'une fière et paisible indifférence: en voyant que c'est moins la raison que l'intérêt et le préjugé qui dictent ses décisions, et que ces hommes qui s'érigent en arbitres souverains, en distributeurs de la réputation et de la gloire, sont les premiers à la chercher où elle n'est pas, à l'abandonner pour son fantôme; en voyant que parmi eux les suffrages se vendent à la fortune; que les éloges se prodiguent à la vanité; que les récompenses sont le prix de l'intrigue; l'oubli, l'obscurité, le triste partage du mérite sans protection, sans faveur; cette seule considération serait capable de lui faire redouter jusqu'à l'approbation du monde, loin de l'ébranler par la crainte de ne pas l'obtenir: comment donc ne serait-il pas supérieur à toutes les alarmes, lui qui considère le monde en disciple de l'Evangile; lui qui le voit chargé des anathèmes de l'Evangile; lui qui le regarde comme l'ennemi, comme l'éternel tyran des serviteurs de l'Evangile?

Et par là, chrétiens, par cette noble ambition qui ne veut que Dieu pour approbateur, combien de réflexions amères, de soucis pénétrants, d'espérances inquiètes, d'affligeantes terreurs le juste ne s'épargne-t-il pas? Ah! de quelque manière qu'en usent les mondains à l'égard du monde, quelque mesures qu'ils prennent pour s'assurer de sa part un jugement et des dispositions favorables, ils sont toujours tremblants, toujour dans l'agitation; plus ils le connaissent, plus ils en appréhendent quelque injuste retour; ils ne peuvent se dissimuler, après tout, que ses partisans, ses favoris mêmes n'y sont pas toujours en sûreté contre ses traits; qu'il ne se plaise à les humilier, à les confondre en leur contestant jusqu'aux avantages qu'ils prétendent faire

valoir auprès de lui ; que plus ces avantages sont grands, plus ils réveillent une jalousie également attentive et clairvoyante ; ils se rappellent avec effroi combien ils ont vu de tristes victimes de cette inattention, qui expose le monde à se méprendre à tout moment ; de cette instabilité, source de tant de révolutions survenues tout à coup dans ses idées et dans sa faveur ; de cette précipitation qui lui fait consacrer tant d'erreurs et de chimères. Ils peuvent dire aussi bien que saint Paul, quoique dans un tout autre sens, qu'à la vérité ils se sentent exempts de tout reproche : *Nihil mihi conscius sum* (I *Cor.*, IV, 4) ; qu'ils ont agi conformément aux lois et aux usages du monde ; qu'ils ont abandonné leurs propres principes pour adopter les principes du monde ; qu'ils ont déféré sans réserve aux goûts, aux volontés, aux caprices mêmes du monde ; mais qu'avec tout cela, ils ne sauraient encore se flatter de paraître irréprochables : *Sed non in hoc iustificatus sum.* (*Ibid.*)

Or quel trouble n'entraîne pas une persuasion si fâcheuse et si justifiée par l'expérience ! Le juste en est heureusement à couvert. Ce qui fait pâlir les mondains, ce qui les jette quelquefois dans l'accablement, ne met aucune altération sur son visage. Est-il dans un rang, dans une place dont l'élévation l'expose à tous les regards, il n'appréhende pas que toutes les bouches s'ouvrent sur sa conduite, parce qu'il n'agit et ne se détermine que par l'impression du devoir.

A-t-il en main l'autorité, il en use avec cette grandeur, cette fermeté d'âme qui prend sur elle de légitimes refus, ou même des rigueurs nécessaires, au risque d'exciter d'injustes murmures. Convaincu de la droiture de ses intentions, et peu jaloux de se faire rendre par le monde une justice qui, devant Dieu, n'ajouterait rien à son mérite, il n'est point obligé de prêter l'oreille avec inquiétude aux moindres bruits que sèment la mauvaise volonté, l'indiscrétion, le désœuvrement ; de prévenir les soupçons qu'on pourrait former à son désavantage ; d'aller au-devant des interprétations peu favorables dont seraient susceptibles ou ses discours ou ses démarches ; d'employer des précautions gênantes pour se dérober à la curiosité qui l'examine ; d'acheter le silence de tout censeur trop libre et trop amer ; d'ajuster ses vues, ses projets, ses actions aux erreurs communes, aux préjugés dominants ; d'attendre dans l'incertitude quel tour elles prendront et quel accueil on leur fera dans le monde : affranchi des timides ménagements, des complaisances fatigantes, où les autres sont forcés de s'asservir, il parle, il agit avec toute la liberté qu'inspire l'indépendance ; il trouve, comme saint Paul, jusque dans la certitude qu'il déplaît aux hommes une assurance qu'il plaît à Dieu : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* (*Galat.*, I, 10.) Tandis qu'il voit les mondains, désespérés d'une parole, d'un regard, d'une apparence de refroidissement, s'abandonner à de profondes rêveries, se perdre dans des conjectures désolantes, retourner avec inquiétude sur toutes leurs traces pour y découvrir la cause du traitement qu'ils éprouvent, se donner mille peines, mille mouvements pour détruire des préjugés ou réels ou imaginaires, trop souvent n'en effacer l'impression qu'à force de bassesses aussi multipliées que flétrissantes.

Et telle est, chrétiens, la première considération que je devais opposer d'abord à la fausse idée qu'on se fait du juste, en se persuadant qu'il est à plaindre. Son état si fâcheux, en apparence, le met au-dessus des jugements et des contradictions du monde : j'ajoute à cette première pensée, qu'il le met encore au-dessus des révolutions et des disgrâces du temps.

Est-ce donc un de ces philosophes durs et féroces, tels que l'ancienne Grèce essaya d'en former autrefois à la honte de la sagesse humaine, et qui se piquaient de désarmer la fortune par leur stoïque insensibilité ? vaine prétention d'un orgueil qui suppose à la nature un pouvoir supérieur à ses forces : la religion connaît mieux la misère de l'homme, et les héros formés à son école ne combattent point une faiblesse par une autre faiblesse, l'excessive sensibilité du cœur par l'orgueil de l'esprit. Elle n'éteint pas dans le juste le sentiment de ses peines et de ses disgrâces : Jacob verse des larmes sur la robe sanglante de son fils : David pleure la perte du rebelle Absalon, comme celle du tendre Jonathas ; Job, étendu sur un lit d'humiliation, au milieu des débris de sa fortune, et livré avant son trépas à la corruption du tombeau, donne un libre passage aux plaintes et aux gémissements de sa douleur ; Jérémie soupire sur la cendre encore fumante de Jérusalem, de ses palais et de son temple. Cependant quoique le juste ne soit pas accessible au sentiment de l'infortune, il ne trouve pas moins dans son état de quoi s'affermir contre l'ébranlement des plus violentes secousses. Et quel est-il donc cet appui qu'il emprunte pour se soutenir ? la foi d'une Providence, arbitre souveraine des événements, dont il adore les conseils impénétrables et respecte la suprême volonté : nouvelle différence bien sensible entre l'âme mondaine et lui.

Car celle-là ne remonte jamais au premier auteur des événements : elle ne voit dans les scènes différentes qui se passent sur la terre, que le jeu des passions humaines, quelquefois réunies, quelquefois opposées les unes aux autres ; aujourd'hui l'ambition portant sur le trône de nouveaux Zambris ; demain l'intérêt envahissant l'héritage de l'infortuné Naboth, et sacrifiant le pauvre par les mains de l'injustice à l'avidité d'un puissant usurpateur : tantôt une complaisance d'Assuérus pour Esther, tirant Mardochée de ses ténèbres, et ordonnant le supplice de son persécuteur disgracié ; tantôt la jalousie conspirant contre les jours de Daniel, et forçant un timide mo

narque d'abandonner un favori trop vertueux.

Aussi l'âme mondaine, dans les tristes événements qu'elle éprouve, parce qu'elle oublie que Dieu préside à ses destinées, se livre-t-elle aux murmures, à la haine, au dépit contre les instruments de son malheur; faute de songer que les coups dont elle gémit partent d'une autre main que de celle des hommes, elle cherche à se venger par des plaintes et des déclamations stériles; elle s'en prend de tout ce qu'elle souffre à l'injustice de celui-ci, à l'ingratitude de celui-là, au ressentiment qui a fait parler les uns, à la politique qui a fermé la bouche des autres; elle décharge sur des protecteurs indolents, sur des amis infidèles, sur des rivaux offensés, l'amertume dont elle se nourrit; ses afflictions personnelles ne sont pas les seules qui la troublent. Les désordres qu'elle aperçoit sur la terre, la prospérité devenue le partage du vice, l'adversité celui de la vertu; la force tenant lieu de bon droit, la faiblesse gémissant dans l'oppression, tout l'irrite, tout sert à la tourmenter, parce que, dans les événements qui la blessent, elle n'aperçoit que l'ouvrage des hommes, ministres d'une volonté supérieure aussi sainte, aussi équitable qu'ils sont injustes et passionnés.

Mais elle n'échappe point à l'œil du juste, cette volonté divine et toute-puissante. Parmi les ressorts apparents qui font mouvoir la scène de l'univers, il en démêle un secret et invisible, qui imprime le mouvement à tous les autres; il voit les causes particulières et subalternes servir aveuglément cette cause universelle et indépendante, entrer dans l'ordre de ses desseins, concourir à leur exécution; tout change par rapport au juste : tout se présente à ses regards sous un aspect différent; ce n'est plus la vengeance ou la passion de s'agrandir, qui rassemble aux portes de Jérusalem toutes les forces des monarques de l'Assyrie; c'est Dieu qui, voulant punir son peuple, appelle contre les enfants de Jacob une nation jalouse, et remet son tonnerre entre les mains d'un vainqueur inexorable; ce n'est plus pour obéir au cours ordinaire de la nature, que la contagion s'allume dans Israël, et qu'un peuple malheureux porte avec l'air qu'il respire la mort et le poison dans le sein de ses familles; c'est ce même Dieu qui, frappant le monarque dans la personne des sujets, l'humilie par les coups les plus sensibles, et veut se conserver un plus grand nombre d'adorateurs, en s'immolant quelques victimes; ce n'est plus l'inexpérience de Roboam et la rigueur des conseils violents que lui suggère une jeunesse imprudente, qui appesantit sur Juda le joug de l'autorité souveraine; c'est encore Dieu qui, laissant le prince et ses ministres se livrer à l'esprit de vertige, prépare ainsi la révolution qui séparera dix tribus du trône de David.

Or quel effet ne doit pas produire sur le juste cette vue d'une Providence attentive au gouvernement du monde, réglant tout ce qui s'y passe, tirant sa gloire des désordres mêmes qui paraissent la blesser davantage, et l'intérêt de ses élus de ce qui semble traverser leur bonheur? Est-il une situation, quelque violente qu'on la suppose, qu'il ne souffre paisiblement, dès qu'il considère que ce n'est point une main mortelle, mais Dieu même qui l'y place? Murmurera-t-il contre la tempête qui soulève le sein des flots, après avoir entendu la voix du souverain Maître, commandant à la mer d'entr'ouvrir ses abîmes, et aux vents d'obscurcir la clarté du jour? Ah! quelque tristes changements qu'il éprouve, l'état de son âme est indépendant de toutes ces vicissitudes. Qu'on le dépouille de ses biens, il n'aperçoit dans cette usurpation que la volonté de Dieu qui cherche à le détacher tout à fait de la terre, et à lui donner de nouveaux droits sur les trésors de l'éternité; qu'on flétrisse sa réputation, qu'on l'attaque dans son honneur, c'est Dieu qui veut l'associer aux opprobres de la croix, ou prévenir en lui la tentation trop naturelle, de chercher dans l'estime des hommes une partie des récompenses de la vertu; qu'une mort funeste précipite dans le tombeau les têtes qui lui sont les plus chères, c'est Dieu qui dispute aux objets créés l'empire de son cœur, et veut y régner sans partage; que des infirmités cruelles hâtent le déclin de ses jours, c'est Dieu qui abrége son exil, qui brise insensiblement sa chaîne pour le mettre en liberté, qui s'empresse à finir ses combats et l'approche de la couronne. Ainsi, parce qu'au milieu des déserts où il est engagé, il aperçoit partout la colonne mystérieuse qui l'accompagne, c'est-à-dire parce que dans les événements dont s'afflige la nature, il ne découvre que la conduite secrète de la Providence à son égard, il s'y soumet sans effort; il n'a garde de contredire par ses plaintes des desseins qui le favorisent; il y souscrit au contraire avec reconnaissance, sûr que les révolutions fâcheuses par lesquelles il plaît à Dieu de le faire passer, ne sont pas des fléaux de sa colère, mais des témoignages sensibles de son amour, mais un feu céleste qui purifie la victime en même temps qu'il la consume, un préservatif contre le sommeil inséparable du calme et du repos, un aiguillon puissant qui prévient la langueur ou la réveille, une leçon qui l'instruit de ses propres misères, un souffle précieux qui facilite son essor vers le ciel.

Aussi, voyez-le dans quelqu'un de ces moments douloureux, qui sont pour tant d'autres des moments de dépit et de désespoir; son front n'est pas couvert des ombres de la tristesse, son regard fixe et immobile, son silence sombre et farouche, sa contenance morne et abattue; s'il donne quelques plaintes involontaires à la rigueur de son sort, ce sont des plaintes timides, et qui semblent ne sortir de sa bouche qu'à regret; s'il lève vers le ciel des yeux mouillés de larmes, on lit dans ses regards sa re-

connaissance et sa soumission ; s'il parle de ses maux, ce n'est pas pour les adoucir par un récit qui flatte la douleur, ou pour solliciter une compassion superflue ; c'est pour avoir occasion de remercier la Providence qui l'afflige, et de faire passer dans tous les cœurs une partie de la confiance qui le soutient ; il voit, comme l'infortuné Job, ses amis, dans la désolation, déchirer leurs vêtements, se couvrir de cendre, pousser de longs gémissements. Tranquille, il les console, comme s'il souffrait trop peu pour avoir besoin de consolation, ou comme s'ils en avaient plus besoin que lui.

Et cette fermeté du juste, ce calme qu'il fait paraître au milieu des disgrâces, n'est point un personnage violent, que l'orgueil commande en public, et dont il se soulage en secret par d'indécentes faiblesses ; devant Dieu seul comme devant les hommes, sur le plus grand théâtre comme dans la solitude, la tranquillité de l'âme fidèle ne se dément point : toujours soumise, elle est toujours satisfaite, et lorsqu'elle soupire sans témoins aux pieds du Seigneur, elle n'en trouve que plus de plaisir à soupirer. O vous qui connaissez le monde et qui voyez tous les jours s'y passer tant de scènes affligeantes, dites-nous si ceux qui y souffrent ne sont pas plus à plaindre ! Ah ! l'affliction pénètre jusqu'au fond de leur âme ; elle y porte un trouble mortel qui renaît à tout moment ; il règne autour d'eux un silence plein d'horreur, qui n'est interrompu que par des sanglots : le jour se passe dans d'affreux regrets, qu'un court sommeil suspend à peine durant la nuit, et qu'il renouvelle encore plus souvent par les fantômes dont il remplit une imagination égarée ; l'unique soulagement qu'ils connaissent, c'est de fatiguer, par d'éternelles redites, des amis, une famille inutilement éplorés ; c'est de répandre en leur présence un fiel amer sur des absents dont ils ne sont point entendus, et qui insultent peut-être à leurs malheurs ; ou si l'âme mondaine se condamne à étouffer la voix de ses plaintes, pour ne point donner au public le spectacle d'un honteux découragement, quel nouveau supplice pour elle que la nécessité de se contraindre, de renfermer au dedans d'elle-même une douleur toujours prête à se trahir, et d'ajouter, à ce qu'elle souffre, l'embarras d'une dissimulation dont le cœur est la victime !

Et c'est ce parallèle si palpable, si sensible, que saint Augustin ne craignait pas d'opposer avec confiance aux idolâtres qui, voyant les fidèles enveloppés avec eux dans les désastres que les armes victorieuses des barbares venaient de causer dans toute l'Italie et jusque dans la capitale de l'Empire, en prenaient occasion d'insulter à la vanité du culte chrétien. Aveugles que vous êtes, leur disait ce saint docteur (lib. I *De civit. Dei*), vous reprochez aux fidèles d'avoir tout perdu dans cette calamité générale : mais vous vous trompez, leurs véritables richesses c'est la foi, et personne n'a pu la leur ravir ; la faim leur a fait éprouver ses rigueurs ; mais ils l'ont regardée comme une maladie lente qui minait peu à peu les fondements de leur prison terrestre, et dont la violence leur promettait la fin prochaine de toutes leurs misères ; ils ont vu la mort se présenter à eux sous les formes les plus affreuses : mais ils ne connaissent de mort redoutable que celle qui a été précédée d'une vie criminelle ; leurs cendres éparses ont été privées des honneurs funèbres ; mais ils savent qu'elles reposent sous la protection du même Dieu, qui doit les ranimer un jour : ils ont été conduits en esclavage ; mais sous quelque climat qu'on les transporte, ils y trouvent la Divinité qu'ils adorent : on les a fait servir de victimes aux passions les plus honteuses ; mais ils n'ignorent pas qu'on n'est coupable que par le cœur, de sorte que les traitements les plus cruels n'étaient à leurs yeux que l'effet d'une Providence pleine de bonté, qui les corrigeait par des punitions ou les purifiait par des épreuves.

Pour vous, infortunés idolâtres, continuait-il, quelle était votre ressource, au milieu de ces fléaux rigoureux qui venaient fondre sur vous de toutes parts ? Ah ! pour suspendre vos douleurs et vous distraire de ces tristes objets, vous ne saviez que courir en foule à vos spectacles, remplir vos théâtres et donner vous-mêmes à l'univers la scène la plus étonnante, celle d'un peuple qui, environné de sujets de larmes, s'étourdit par l'ivresse de la joie ; et tandis que les nations les plus éloignées, les villes les plus étrangères, tout l'Orient en deuil, donnent des soupirs à son sort, insulte par de folles réjouissances à la compassion qu'excite le récit de ses malheurs.

Disons-le donc, ô mon Dieu, et disons-le avec reconnaissance, quand on ne gagnerait à vous servir que de s'assurer une ressource contre les traverses qui se mêlent à toute la suite de nos jours, hélas ! vos serviteurs seraient encore en droit de se croire moins à plaindre que ceux du monde, et comme les circonstances les plus communes, dans la vie, sont celles où l'on a quelque chose à souffrir, ils auraient presque à tout moment de quoi se féliciter d'être à vous ; mais vous ne vous contentez pas, Seigneur, d'élever le juste au-dessus des jugements du monde et des révolutions du temps ; vous l'élevez encore au-dessus de lui-même en l'affranchissant de ces désirs et de ces cupidités tyranniques, instruments des vengeances anticipées que votre justice exerce dès à présent contre les pécheurs.

Car la promesse faite par Moïse à l'Israélite fidèle, qu'il verrait ses ennemis vaincus tomber à ses pieds, tant qu'il obéirait au Dieu de ses pères, cette promesse s'accomplit dans la personne du juste d'une manière toute spirituelle. Les conquêtes que devait faire le premier sur le Philistin jaloux et sur toute la race chananéenne, ne représentaient que faiblement les victoires que le second remporte sur son propre cœur,

et l'empire glorieux qu'il a sur ses passions. Empire fortuné! source pure et féconde du véritable repos et de la liberté la plus douce! il n'y a que le juste qui le possède; et quels trésors ne trouve-t-il pas dans cette seule possession, car soit qu'il ait encore à combattre contre ces passions nouvellement assujetties, soit que, par une guerre continuelle, il les ait entièrement soumises, dans l'une comme dans l'autre de ces deux situations, de combien de tourments ne se voit-il pas délivré?

Tourments dans la nature des désirs. C'est une flamme dont l'activité dévore le sein même où elle s'allume; c'est le mouvement impétueux d'une âme emportée vers un objet absent, et qui s'épuise en efforts pour s'en rapprocher et le saisir. Moins il est à sa portée, plus elle le poursuit avec ardeur: poursuite aussi inquiète qu'elle est fatigante! chaque pas qu'on fait pour atteindre à ce terme où l'on aspire est marqué par quelque nouvelle frayeur. Plus on y touche de près plus on craint qu'il ne s'échappe; aux alarmes se mêlent les espérances; glacé par les unes, égaré par les autres, on leur sert de jouet tour à tour.

Tourments dans la multiplicité des désirs. Ils naissent en foule dans un cœur, lors même qu'il n'est possédé que d'un seul objet. Chaque moyen qui peut faciliter la possession de cet objet devient la matière d'un nouveau désir. Est-ce une grande place, une dignité qui pique votre ambition? Vous désirerez tout à la fois et la perte de ce rival qui vous la dispute et la faveur de cette personne dont elle dépend, et le succès de cette intrigue où elle est attachée, et des amis qui vous secondent, et des circonstances qui vous aident, et des sollicitations qui vous appuient; vous ne formerez aucun projet, vous ne vous déterminerez à aucune démarche, vous n'imaginerez aucune ressource que tout cela ne soit accompagné de mille vœux, conformes à la nature de vos prétentions et de vos vues, et dont chacun ne soit comme une épine enfoncée profondément dans la substance de votre âme.

Tourments dans l'opposition des désirs les uns aux autres. Ils sont aussi contraires entre eux que les passions auxquelles ils doivent la naissance le sont entre elles. Il faut donc qu'il se combattent sans cesse et qu'ils se fassent une guerre violente au-dedans de vous-même; tels que ces deux frères dont parle l'Ecriture, qui devant être les pères de deux peuples toujours rivaux, toujours ennemis, bouleversaient le sein de leur mère avant leur naissance, s'y disputaient la supériorité l'un à l'autre et préludaient ainsi d'avance à leurs futures destinées; il faut que ces désirs cherchent à s'étouffer mutuellement; que tantôt ceux qu'enfante la vanité s'opposent à ceux qu'enfante l'intérêt, tantôt ceux qu'inspire la vengeance, à ceux qui naissent d'un amour profane; il faut que successivement ils s'entre-détruisent et vous déchirent; état si cruel que pour vous émouvoir, vous attendrir jusqu'aux larmes, il suffit de vous en tracer au théâtre une fidèle image.

Tourments dans les obstacles étrangers qui traversent les désirs. Ce n'est plus seulement de la part de nous-mêmes que viennent les contradictions; c'est de la part de quiconque prétend aux mêmes biens, aux mêmes avantages que nous. Ces biens sont une espèce de prix dont l'attrait éveille une foule de concurrents et qui doit rester entre les mains ou du plus adroit, ou du plus heureux, ou du plus fort. Ainsi tous se réunissent contre un seul; un seul est obligé de faire tête à tous : on se mêle, on se choque, on se précipite les uns sur les autres; et que remportent la plupart de cette effroyable mêlée, sinon de honteuses blessures et le désespoir qui les aigrit?

Tourments dans cette langueur, ce vide qui suit les désirs, même satisfaits. D'abord ils avaient excité dans l'âme une ardeur extraordinaire; ils lui avaient donné comme un nouveau ressort : à peine les a-t-on contentés que cette grande ardeur se dissipe : au sortir de cette émotion violente, on tombe dans un calme où l'on ne tarde pas à s'apercevoir de son épuisement, semblable à un malade qui, au sortir d'une fièvre brûlante, commence à sentir toute sa faiblesse.

Tourments dans la violence des désirs qui renaissent à mesure qu'on les contente. Accoutumé qu'on est à l'agitation, on ne peut soutenir l'ennui du calme; d'autres objets se présentent : on se détermine encore à courir après eux, et comme leur possession ne suffit pas pour remplir la capacité du cœur, on se hâte d'en poursuivre de nouveaux. N'a-t-on plus rien à souhaiter du côté de la fortune ou des honneurs? On tourne son ambition du côté des plaisirs : après s'être bien fatigué pour le nécessaire, on se consume pour le superflu; aux désirs du besoin succèdent ceux de la délicatesse; la vie tout entière se passe à rechercher ce qu'on n'a pas, et à se dégoûter de ce qu'on a.

Mais si tels sont les tourments dont l'âme fidèle se délivre, en commandant à ses désirs, voilà donc aussi, par une raison tout opposée, les supplices ordinaires de l'âme mondaine : voilà ce qu'elle souffre sous la tyrannie de ses vices et de ses passions! oui, mes chers auditeurs, ces prétendus heureux, qui se récrient sur la triste destinée du juste, en éprouvent une mille fois plus rigoureuse. Dieu qui, selon la pensée de l'Ecriture, doit armer un jour contre ses ennemis toutes les créatures dont ils auront abusé, Dieu, dit saint Chrysostome, n'attend pas les derniers jours du monde pour exécuter cet arrêt: l'homme qui se soumet à ses cupidités les arme dès à présent contre lui-même; il passe successivement par les épreuves les plus sensibles. Chaque passion verse dans son cœur un poison pénétrant; elle y nourrit un feu qui le dévore; elle y entretient une confusion qui le bouleverse. Une flamme incestueuse s'est glissée

dans les veines d'Amnon ; il tombe dans l'abattement et la langueur ; le mal se communique au corps qu'il accable et qu'il dessèche ; il se manifeste sur le visage qui change et s'altère de jour en jour : Amnon devient presque méconnaissable aux yeux de ses amis et de son père : *Quare sic attenuaris macie, fili regis per singulos dies?* (II *Reg.*, XIII, 4.) Un sentiment jaloux s'est emparé de Saül, c'en est fait ; ce prince ne connaît plus le repos ; il porte partout le trait qui le déchire ; il ne voit plus que des ennemis dans sa propre famille, depuis que David y trouve des protecteurs ; il regarde comme autant de conspirations formées contre sa propre personne les secours que le devoir, la compassion, l'amitié donnent à son rival ; sa jalousie est un démon qui l'obsède, qui le fait entrer dans de sombres fureurs, verser le sang le plus respectable, oublier son rang jusqu'à changer le monarque en un vil assassin ; et comme s'il craignait que, sur la foi de sa grandeur, on ne le crût peut-être heureux, il fait lui-même l'aveu public de son malheur, et remercie les habitants de Ziph d'avoir eu pitié de son sort, en lui découvrant la retraite David : *Benedicti vos a Domino, quia doluistis vicem meam.* (I *Reg.*, XXIII, 21.)

Est-ce donc là ce contentement que procurent les passions, et en coûta-t-il jamais à la vertu pour les étouffer, autant qu'il en coûte à tant de malheureux pour les suivre? non, conclut éloquemment saint Chrysostome ; telle est la nature de la piété, qu'elle n'est pas seulement une ressource pour l'avenir : *Non ad futura nos tantum adjuvat;* mais que dans les chagrins qu'elle épargne à l'âme fidèle, elle lui fait trouver dès à présent une abondante récompense : *Sed et hic jam retributiones præbet.*

Détrompez-vous donc, ajoute ailleurs le même Père, et cette image vous paraîtra digne de l'éloquence du saint docteur ; le juste ressemble à un homme qui du haut d'un rocher contemple l'étendue des mers, et voit à ses pieds l'affreux spectacle d'un naufrage. Les uns sont ensevelis dans les flots, les autres se brisent contre des hauteurs escarpées ; ceux-ci s'empressant de gagner le rivage, en sont repoussés par la violence de la tempête ; ceux-là, sur un débris de leur vaisseau, luttent contre la mort : partout il aperçoit la mer couverte de cadavres pâles et livides ; pour lui, loin du péril, tranquille spectateur des dangers d'autrui, il n'a d'autre regret que de voir des infortunés qui périssent, et que sa compassion ne saurait arracher à leur infortune : *Consistit in arduo semper, ac tuto securus loco.*

Ainsi, mes chers auditeurs, ce que Jésus-Christ, chargé de sa croix et marchant au Calvaire, disait aux saintes femmes qui l'accompagnaient, que ce n'était pas sur lui, mais sur elles qu'elles devaient répandre des larmes : *Nolite fleve super me, sed super vos ipsas flete* (*Luc.*, XXIII, 28), le juste chargé du joug de la vertu peut le dire à toute âme mondaine, que l'homme véritablement à plaindre n'est pas celui qui se laisse gouverner par le devoir, mais celui qui se laisse dominer par ses désirs ; que le fardeau de la piété pèse moins que celui des passions ; qu'on respire sous la légèreté de l'un, qu'on gémit sous la pesanteur de l'autre ; et qu'enfin, s'il est une situation digne d'envie, non plus seulement à cause des peines dont elle exempte, mais à cause des avantages qu'elle procure ; ce n'est pas celle d'un cœur esclave de ses cupidités, mais celle d'une âme entièrement soumise à la vertu : vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur l'avait déclaré par son prophète, qu'il créerait de nouveaux cieux, une nouvelle terre en faveur de son peuple sorti de Babylone ; que de ce peuple, abandonné si longtemps à l'oppression, il en ferait un peuple de joie, et de Jérusalem, restée déserte, une ville d'allégresse ; qu'on n'y entendrait plus la voix des larmes, ni les cris de la douleur, et qu'il ferait asseoir ses enfants à l'ombre d'une paix délicieuse, dans le sein d'une tranquille opulence : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis... et in requie opulenta.* (*Isa.*, XXXII, 18.) Promesses magnifiques, chrétiens ! mais qui ne regardaient pas seulement la nation chérie que le Seigneur avait adoptée : elles s'adressaient à tous ceux qui devaient entrer un jour dans la nouvelle Jérusalem, succéder à l'ancienne Sion, et à la place de la Synagogue proscrite, participer aux avantages de la seconde alliance. Elles s'adressent surtout à l'homme juste qui marche dans les voies de l'Evangile ; c'est pour lui particulièrement que coule ce fleuve de paix dont parle l'Ecriture : *Ecce ego declinabo super eum, quasi fluvium pacis.* (*Isa.*, LXVI, 12.) C'est lui, pour continuer de me servir des expressions du Prophète, que le Seigneur caressera comme une mère caresse son enfant ; lui qu'il comblera de consolations ; lui dont les os reprendront une nouvelle vigueur, comme l'herbe rajeunie par une rosée féconde : *Gaudebit cor vestrum, et ossa vestra quasi herba germinabunt.* (*Ibid.*, 14.) Et où le juste les puise-t-il, ces douceurs précieuses qui font tout à la fois et l'attrait et le prix de la fidélité? Il les puise dans le témoignage de sa conscience ; il les puise dans les bénédictions de la grâce ; il les puise dans ses espérances pour l'avenir : trois sources de consolations et de bonheur qui rendent sa destinée tout à fait digne d'envie.

C'est une vérité connue, même de la sagesse païenne, que rien n'égale la satisfaction qui naît d'une conscience pure et innocente : satisfaction si douce, qu'au sentiment de plus d'un ancien sage, elle seule peut rendre l'homme véritablement heureux, et que la plus belle récompense des actions vertueuses est le plaisir de les avoir faites.

Or ce plaisir si vrai, si délicieux, est la

première consolation dont le juste jouit sur la terre. Il peut rentrer sans crainte au dedans de lui-même, entendre sans pâlir la voix de sa conscience, il n'a point à essuyer d'elle des paroles de mort; c'est un tribunal pacifique et désarmé, d'où n'émanent que des sentences favorables; un tribunal qui le rassure au lieu de le consterner par des reproches; un tribunal dont les oracles sont autant d'invitations qui le soutiennent et l'encouragent.

Serait-il possible en effet que cette conscience l'affligeât par d'importunes rigueurs? elle est au milieu de l'homme comme un guide fidèle qui, chargé de le conduire, réclame contre les égarements volontaires où il se précipite; et sous l'œil de ce guide, le juste marche dans les voies de la droiture et de l'innocence. Elle est comme un maître impérieux, qui reprend avec aigreur un esclave rebelle; et le juste, par sa docilité, prévient les plaintes de ce maître difficile : elle est comme l'interprète du souverain Législateur, chargée d'en faire valoir les droits et d'en intimer les ordres; et le juste non-seulement ne conteste point à la loi ce qu'elle demande, mais il embrasse encore ce qu'elle conseille. Elle est comme un vengeur inexorable qui, par des châtiments secrets, punit les attentats contre l'ordre; et le juste tient tous les désirs, tous les penchants désordonnés dans la plus étroite dépendance.

Mais s'il n'a point à se défendre contre les accusations intérieures de ce Juge invisible, toujours prêt à confondre les coupables; si, loin d'avoir à redouter ses amères censures, il en obtient l'approbation la plus consolante, il ne sera donc point obligé de se fuir lui-même; de chercher dans une éternelle dissipation de quoi se soustraire à la vue de lui-même; d'éviter, comme l'écueil de son repos, tout ce qui pourrait le ramener à lui-même? Non, chrétiens; les distractions si nécessaires à l'âme mondaine, pour la rendre inaccessible aux retours sur son propre cœur, pour vaincre le bruit du dedans par le tumulte du dehors, ces distractions sont pour le juste des ressources superflues. Que dis-je? il les regarde non-seulement comme un embarras, mais comme un supplice; si l'état où l'a placé la Providence le jette à des rapports indispensables avec le monde, dans le vide des entretiens du monde, dans le détail des devoirs et des bienséances du monde, il se plaint que les objets du temps l'enlèvent aux objets de l'éternité; qu'une situation turbulente l'empêche de se livrer au recueillement, et que le monde visible où il est retenu soit comme une barrière, qui dérobe aux regards de sa foi la vue du monde invisible et spirituel où il aspire; de sorte que tout son regret est de se voir dissipé par les occupations du siècle, forcé de suivre un courant impétueux, qui l'emporte vers des plages étrangères et lointaines, condamné malheureusement comme l'Israélite aux travaux de l'Egypte, sans être maître d'aller offrir ses sacrifices dans le désert.

Que le pécheur est bien loin de ces sentiments, fruit ordinaire d'une conscience exempte d'agitations et de remords! hélas! il n'est jamais d'accord avec la sienne; il a autant de combats à livrer contre elle qu'il laisse ses passions remporter de victoires sur lui; la faible douceur qu'il goûte à satisfaire les unes est empoisonnée par l'amertume que l'autre y verse; ses complaisances pour celles-là lui attirent les reproches les plus sanglants de la part de celle-ci; aux images flatteuses que lui présentent les premières, la seconde oppose des images effrayantes; elle ne cesse de renouveler ses menaces, à mesure qu'elles font entendre leurs promesses, et que ces menaces sont impérieuses! qu'elles mettent dans une âme de terreur et de confusion! aussi le pécheur en est-il consterné. Tel qu'Adam fugitif à la voix du Seigneur, et cherchant une retraite qui le dérobe à ses yeux, il craint de se retrouver avec sa conscience; il tâche de fuir cet ennemi domestique qui l'accable par de continuelles accusations, et au lieu que, tourmenté par le souvenir de son fratricide, Caïn se déterminait à errer sur la face de la terre, évitant la présence des hommes, dans la crainte qu'à leur tour ils n'armassent leurs mains contre lui; le pécheur au contraire se détermine à chercher dans le commerce des hommes, et dans la dissipation des plaisirs un préservatif contre lui-même. Inutile précaution! l'accusateur qu'il redoute le suit partout; jusque dans le jardin de délices retentit à ses oreilles cette voix terrible : *Adam.... ubi es?* (*Gen.*, III, 9.) Où êtes-vous, infortuné coupable? Vous êtes aux pieds de cette idole mortelle que vous préférez à votre Dieu; vous êtes dans ces compagnies formées par le libertinage. Ecole impure de licence, où l'on insulte à la religion de votre Dieu; vous êtes dans ces spectacles, où la morale du paganisme combat ouvertement la morale de votre Dieu. Réussit-il à étouffer pour un moment cette voix importune? Il ne tarde pas à en entendre une autre qui lui répète avec la même opiniâtreté, qu'avez-vous fait? *Quid fecisti?* (*Gen.*, IV, 10.) Vous avez porté l'opprobre dans cette maison, allumé la discorde dans cette famille, concerté cette injuste vengeance, secondé cette violente usurpation; vous avez rompu les engagements les plus solennels, oublié les promesses les plus saintes, violé les lois les plus justes, franchi les bornes les plus respectables. Or, le moyen de goûter un seul moment de plaisir pur, au milieu de ces cris de condamnation, qu'accompagne encore, pour les rendre plus effrayants, la vue, sans cesse retracée, d'un Dieu prêt à punir et à éclater contre le criminel!

Vous me direz que, rempli des objets qui frappent ses sens, fixé par d'autres soins qui l'absorbent, ou perdu dans une longue

ivresse, le pécheur n'entend pas ces reproches d'une conscience soulevée contre lui, semblable à un homme blessé dans un combat, mais qui, dans la chaleur de l'action, ne sent pas ses blessures. Il ne les entend pas, chrétiens! et pourquoi donc passe-t-il quelquefois si rapidement, des transports d'une joie vive et bruyante, à de mornes et sombres réflexions? Pourquoi le prétendu contentement qui n'éclate sur son visage que par intervalle, et pour ainsi dire, par accès, n'a-t-il rien de naturel et de naïf? pourquoi paraît-il naître d'un effort qu'on se commande, plutôt que d'un sentiment qu'on éprouve? Il ne les entend pas! Eh bien, je veux que des impressions plus violentes émoussent, pour un temps, ces pointes douloureuses de la conscience; après tout, ces impressions ne sont pas continuelles : peu à peu l'émotion diminue, l'âme rentre dans son état ordinaire. Sortie de cette dissipation, obligée de faire trêve avec les objets, elle passe à une espèce de solitude. Alors il faut bien, malgré soi, se retrouver, selon l'expression de Jésus-Christ, avec cet adversaire secret, témoin de tous nos mouvements et de toutes nos démarches. Or, dans ces intervalles laissés vides par le monde, par les occupations, par les plaisirs du monde, ce témoin cessera-t-il ses dépositions, et gardera-t-il encore le silence? Ah! chrétiens, ne contestons pas à quelques pécheurs l'affreux avantage dont ils se glorifient quelquefois, celui d'être enfin parvenus à faire taire tous les remords. Si cet état d'insensibilité n'est pas chimérique, du moins est-il vrai qu'il est rare, et que Dieu n'abandonne pas assez la plupart de ses ennemis, pour permettre qu'ils assujettissent leur conscience jusqu'au point de ne plus en éprouver les révoltes. Il y a donc par conséquent (et qui de nous ne serait pas en état d'en rendre témoignage?), il y a des moments où le pécheur, quelque envie qu'il ait de se rassurer, tremble et frissonne intérieurement; où il se voit tel qu'il est, quelque habile qu'il soit à se faire illusion; où il se condamne, quelque intérêt qu'il ait à se justifier; des moments, où, sans envisager encore, comme Antiochus, le tombeau prêt à le recevoir, il s'écrie toutefois avec ce monarque impénitent, ah! je commence à me rappeler tout le mal que j'ai fait : *Nunc... reminiscor malorum* (I *Mach.*, I, 12); je vois combien cette fortune m'a coûté d'injustices; cette place, où je suis parvenu, de trahisons et de manéges; cette passion que j'ai voulu satisfaire, d'infidélités et d'attentats : *nunc reminiscor...* : je lis au-dedans de moi-même l'histoire flétrissante de mes défaites, celle de mes résistances à l'égard de Dieu, et de mes folles complaisances à l'égard du monde; celle de mes faiblesses cachées et de mes scandales publics; celle de mes chutes passagères et de mes habitudes durables : *nunc reminiscor.* Souvenir accablant! le pécheur ne peut le supporter; il s'efforce de s'en distraire : ce sont, ainsi que s'exprime l'Ecriture, des flots d'amertume où il ne peut souffrir d'être longtemps plongé; ce sont des cris de terreur, et comme autant de préludes de l'anathème formidable qui doit être un jour son partage.

Homme juste, au lieu de ces cris désespérants, vous entendez une voix secrète qui vous rassure. Peut-être, en repassant sur vos premières années, se présente-t-il à votre esprit des jours d'erreurs et de séduction, où, à la suite des prophètes de mensonge, on vous vit courir après des divinités étrangères, et leur offrir des vœux qui n'étaient dus qu'au Seigneur : mais si la première saison de votre vie se présente à vos regards, comme à ceux d'Augustin, obscurcie par les ténèbres et déshonorée par le vice; si cette considération vous attriste et fait couler de vos yeux des larmes abondantes, vous éprouvez aussi, comme cet illustre pénitent, que les larmes d'un repentir sincère ont leur douceur, et que le cœur s'ouvre à la joie, à mesure qu'il s'ouvre aux soupirs de la contrition; en même temps que vous apercevez derrière vous les marques honteuses de votre ancienne servitude, vous vous félicitez d'être libre : plus elles vous font rougir, plus votre nouvelle liberté vous devient précieuse; dans votre sortie de l'Egypte vous remarquez le doigt du Tout-Puissant, qui devant vous a entr'ouvert les flots, pour faciliter votre fuite. Et quelle douce impression ne fait pas sur vous une Providence si pleine de miséricorde à votre égard! de quelle confiance n'est pas accompagnée la vue d'une prédilection si sensible, qui vous a rappelé sur la montagne de Sion, tandis que mille autres, aussi coupables que vous le fûtes, restent encore sous le joug de Babylone?

Ainsi loin d'écarter, comme autrefois, le souvenir de vos désordres, non-seulement vous ne craignez plus qu'il se retrace à votre esprit, mais vous en faites la matière de vos réflexions : ce qui vous alarma si longtemps ne sert plus qu'à vous instruire, vous y voyez jusqu'où va la corruption d'un cœur qui ne prend plus que ses désirs pour guide; jusqu'où va la bonté d'un maître qui ne s'est point lassé de vos mépris; combien le monde vous a trompé; combien vous vous êtes trompé vous-même; et vous avouez avec l'Apôtre, d'abord persécuteur de Jésus-Christ, ensuite devenu l'oracle des nations, que le ciel n'a permis vos premières indocilités, que pour signaler avec éclat toute l'étendue de sa patience, et pour apprendre par votre exemple à tous les pécheurs que, quelque éloignés qu'ils soient du royaume céleste, le sein de la miséricorde divine n'est point encore fermé pour eux : *Ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam ad informationem eorum qui credituri sunt illi, in vitam æternam.* (I *Tim.*, I, 16.)

Si cependant il s'élève encore au fond de votre cœur quelque défiance au sujet du passé; si Dieu permet que, dans l'incertitude de vos dispositions par rapport à lui,

vous soupçonniez quelquefois ses dispositions par rapport à vous, et que l'idée de ses jugements terribles vivement empreinte dans votre âme vous livre à des perplexités cruelles ; ah ! ces nuages n'ont qu'un temps ; ils ne tardent pas à se dissiper. Bientôt la sérénité reparaît, et le calme qui survient, après ces courtes menaces d'une tempête prochaine, ne vous en paraît que plus agréable. Oui, vous remplacez, ô mon Dieu, ces épreuves passagères par la richesse de vos bénédictions ; vous faites naître pour ceux qui vous servent des fruits délicieux jusque dans cette vallée des larmes et de la douleur ; vous étendez encore sur la tête de votre prophète une ombre rafraichissante, qui le défend contre les ardeurs du soleil ; c'est-à-dire que votre grâce sait adoucir à l'âme fidèle la pratique des devoirs les plus pénibles, et lui faire aimer jusqu'aux peines qu'elle y rencontre.

Mais ici, chrétiens, n'est-ce point entreprendre de vous parler un langage que vous ignorez, un langage que j'ignore moi-même? les connaissons-nous en effet ces opérations surnaturelles, cette onction pénétrante, ces contentements secrets qui remplissent une âme fidèle? hélas ! ceux-même que le ciel en favorise ne sauraient nous l'expliquer qu'en nous assurant qu'il est inexplicable ; et toute l'idée qu'ils nous en donnent, c'est de nous dire qu'il est au-dessus de toutes nos idées.

Jugeons-en du moins par ce qui en est le principe ; c'est l'amour : or si ce sentiment, lors même qu'il s'adresse à des objets profanes, à des objets qui ne le méritent pas, à des objets qui n'y sont point sensibles, si ce sentiment une fois maître de l'âme, la passionne quelquefois jusqu'à l'enchantement, quels que soient les ennuis et les craintes qu'il entraîne ; quel charme ne doit-il pas avoir pour un cœur, à qui il présente un objet infiniment digne de ses vœux, un objet qui seul peut les remplir, un objet dont on est sûr d'être aimé, dès qu'on l'aime ?

Jugeons-en par le mépris que fait le juste de ces mêmes plaisirs, dont la poursuite fait toute votre étude, ou dont la perte vous cause tant de regrets. Ah ! il est si loin de les désirer, qu'il les redoute ; de les rechercher, qu'il s'en prive ; de vous les envier, qu'il refuserait de les partager avec vous : aux délicatesses sensuelles il préfère les épines de la pénitence ; ses moments les plus doux, ceux qui lui paraissent s'écouler avec plus de rapidité, ceux qu'il voudrait pouvoir arrêter dans leur fuite, ce sont les moments qu'il consacre à la méditation des choses saintes, à l'exercice public du culte et de la religion, à ranimer sa ferveur au pied de l'autel, à louer le Dieu d'Israël dans son temple. Heures fortunées ! il ne vous changerait pas pour celles que le monde prodigue aux intérêts de la vanité, de la mollesse, du plaisir : et pourquoi? sinon parce qu'à l'exemple de David, il sent qu'un seul jour passé près de l'arche du Seigneur vaut mieux que des années entières passées dans le tumulte des joies terrestres et mondaines : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* (*Psal.* LXXXIII, 2.)

Jugeons-en par les efforts héroïques dont il devient capable, encouragé qu'il est par ces précieuses bénédictions. Est-il quelque revers qu'il ne supporte, quelque ressentiment qu'il n'étouffe, quelque péril qu'il n'affronte, quelque obstacle qu'il ne franchisse, quelque désir qu'il ne sacrifie ? et pourquoi? sinon parce que la grâce, dans les douceurs dont elle le comble, lui fait trouver la récompense des efforts qu'il fait pour elle.

Jugeons-en par sa persévérance à marcher dans les voies étroites de la justice. On ne le voit point en sortir pour aller chercher un délassement dans celles du monde. Quelque riantes que paraissent les unes, quelque abandonnées que soient les autres, il aime mieux marcher seul, ou presque seul dans celles-ci, que de suivre la multitude dans celles-là : loin de penser à revenir sur ses pas, il ne songe qu'à s'avancer de plus en plus vers le terme qu'il envisage : et pourquoi ? sinon parce qu'il sent la carrière s'aplanir, à mesure qu'il la parcourt.

Jugeons-en par le témoignage qu'il rend à la vertu, quand surtout il a eu le malheur de commencer par le vice. Instruit par l'expérience qu'il a faite de tous les deux, ne convient-il pas qu'il trouve dans son état plus de consolations réelles qu'il n'en a perdu d'apparentes ; que la pratique du devoir laisse après soi je ne sais quel sentiment délicieux, qui fait oublier tout ensemble et ce qu'elle a de plus difficile, et ce que la cupidité promet de plus flatteur ; que cet ineffable contentement qui naît de la vertu n'est suivi d'aucun retour désagréable : et d'où peut venir ce témoignage si uniforme, si constant, si universel? sinon de ce que le Seigneur qui ne donne à l'âme mondaine que la bénédiction d'Esaü, se plait à verser dès à présent sur le juste la bénédiction de Jacob.

Jugeons-en par l'épreuve que nous en avons fait nous-mêmes. Car sans doute il y a eu dans notre vie des intervalles de salut, où, faisant trêve avec le mensonge, nous avons quitté la région des ténèbres, pour rentrer dans le séjour de la lumière : du moins avant que la jeunesse éveillât nos passions, avant que le monde nous enhardît à les mettre en liberté, nous marchions sous l'empire de la grâce, dans toute la candeur et la simplicité du premier âge. Or, dans cette saison d'innocence, ou dans ces intervalles de repentir, n'avons-nous pas goûté sensiblement combien le Seigneur était doux ? les jours les plus heureux de notre vie n'ont-ils pas été ces mêmes jours qui n'étaient point obscurcis par les orages des passions? qui de nous, fatigué de l'ennui, effrayé de la corruption qu'il rapportait du milieu d'une nation perverse, n'a pas regretté les plaisirs moins tumultueux, mais plus purs, dont il jouissait autrefois dans la

maison du Père céleste ? or que sont ces regrets involontaires, qu'une preuve sans réplique de la vérité de cette parole de saint Augustin, que Dieu rend si douces les chaînes du devoir, qu'on ne saurait dire qu'elles sont pesantes, quoique d'ailleurs elles soient si fortes, qu'on ne saurait dire non plus qu'elles sont légères ?

L'iniquité pourrait-elle tenir le même langage ? ah ! la malédiction la suit partout. Sous une apparence de liberté, le pécheur traîne ses fers les plus pesants ; sous un air satisfait, il cache mille peines réelles. Nommez-moi quelque cupidité qui ne tourmente pas le cœur où elle a pris naissance, quelque penchant coupable, dont le pouvoir ne se change pas en tyrannie ? les poursuites de l'ambition sont-elles sans inquiétudes ; les entreprises de l'intérêt, sans de violentes agitations ; les soupirs de la volupté, sans tristesse et sans désespoir ; les manœuvres de l'injustice, sans l'embarras de les cacher ; la jalousie, sans ombrages et sans soupçons ; la haine, sans fiel et sans amertume ; la vengeance, sans emportement et sans tempêtes ; la continuité de plaisir, sans dégoût ; le libertinage, sans confusion secrète ; l'impiété, sans sombres terreurs ? non, dit l'apôtre saint Paul, toute âme qui se livre à l'iniquité trouve le châtiment de son iniquité même, dans les tourments qu'elle lui cause : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum* (*Rom.*, II, 9) ; la joie qu'elle lui procure n'est qu'une joie superficielle, une joie courte et fugitive, une joie des sens, et non pas de l'esprit, une joie que dissipe le premier moment de réflexion, pour ne la remplacer que par la honte et le regret. Que celle d'une âme chrétiennement vertueuse, celle dont la grâce est le principe, porte des caractères bien différents ! elle pénètre au fond du cœur ; elle le remplit, elle l'inonde, elle est si abondante, qu'elle se répand au dehors comme un torrent. Saint Paul cède à l'excès de la sienne ; il déclare que son âme est trop étroite pour la contenir tout entière : *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII, 8.)

Et quand éprouve-t-il des transports si ravissants ? est-ce dans le temps de cette fameuse extase qui l'emporta loin de la terre, loin de tous les objets sensibles, pour l'associer d'avance à une partie de la béatitude des élus ? ah ! comment alors n'eut-il pas ressenti la joie la plus ineffable, la plus excessive, en voyant ce que l'œil ne saurait voir, en entendant ce que l'oreille ne saurait entendre, en goûtant ce que le cœur de l'homme n'a jamais conçu ? le contentement dont parle ici l'Apôtre, c'est celui dont il fut favorisé dans le cours même de ses travaux apostoliques, lorsqu'il se voyait tantôt exposé aux horreurs du naufrage, tantôt précipité dans les fers, aujourd'hui persécuté par sa nation, demain traîné devant les tribunaux idolâtres ; contentement dont l'impression était si vive, si pleine de charmes, qu'elle lui faisait chérir les traverses et les tribulations les plus violentes : *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas là sans doute le cri des pécheurs. Si quelquefois on les entend assurer qu'ils sont heureux, leur cœur en secret dément ce langage, et venge la vertu de leur imposture. La pensée d'un avenir se mêle à ces transports apparents ; elle épouvante, elle consterne l'âme mondaine, tandis que cette même pensée devient pour le juste un nouveau sujet d'espérance et de consolations. Car que voit-il dans cette perspective de l'avenir, qui ne soit intéressant pour lui ? C'est le règne du Seigneur ; mais ce règne doit commencer celui de la vertu : c'est le temps de la colère ; mais il n'a vécu que pour la désarmer, ou la prévenir : c'est d'un Dieu que sa destinée dépend ; mais ce Dieu ne lui prépare que des couronnes : c'est une justice souveraine qui doit décider de son sort ; mais il a su se la rendre favorable : il entrera dans une situation que rien ne verra changer ; mais cette situation pour lui sera d'être à la source de tous les biens : on pésera chacune de ses actions dans une balance sévère ; mais ce ne sera que pour leur assigner la récompense qu'elles méritent, un moment lui ravira peut-être bientôt tout ce qu'il possède ; mais ce qu'il possède, il le méprise, et la perte qu'il en doit faire lui assurera la possession des seuls trésors qu'il estime. Changer la terre pour le ciel, un séjour où l'on est étranger, pour un autre dont on est citoyen, des flots orageux et couverts des débris de mille naufrages, pour un port sûr et paisible ; le théâtre des combats, pour le lieu du repos et de la paix ; quel point de vue, mes chers auditeurs ! a-t-il rien de triste et de fâcheux ? ou plutôt n'a-t-il pas de quoi mettre le comble au bonheur du juste, de quoi lui tenir lieu de tout le reste ?

Aussi se fait-il une douce occupation de se rappeler souvent à l'esprit ces siècles éternels, qui doivent remplacer les moments rapides qu'il coule ici-bas. Ses espérances, enflammées par la foi l'entraînent sans cesse vers ce monde nouveau, dont la mort lui ouvrira la barrière. Il aime à s'entretenir des beautés de cette sainte Jérusalem, où l'on ne connaît d'autre jour que l'éclat qu'y répand la présence de la Divinité, où coulent, non plus comme dans la Palestine, des ruisseaux de lait et de miel, mais des torrents de délices ; où les cantiques d'allégresse succèdent aux gémissements du désert. Au milieu de ces pensées qui l'enchantent, il sent augmenter son mépris pour la terre ; il s'écrie avec le Prophète : Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour voler au centre du repos et de la véritable félicité ? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ ? volabo et requiescam.* (*Psal.*, LIV, 7.)

C'est surtout à la vue du même objet dont la pensée seule empoisonne tous les plaisirs profanes, c'est à la vue du tombeau que sa joie se renouvelle. Périls, tentations, lutte éternelle de l'esprit contre les sens, vous

allez finir pour lui : figure du monde à laquelle il s'est peut-être laissé séduire plus d'une fois, vous allez enfin disparaître. Heureux changement! il se fait toujours trop tard au gré de ses vœux. Ministres du Seigneur ne lui parlez pas alors de s'armer de toute sa foi contre les approches du trépas, et d'opposer les sentiments d'un cœur soumis, à la consternation de la nature. Ah! l'esprit de docilité, d'obéissance aux ordres du ciel, la pensée des motifs qui l'inspirent, tout cela lui était nécessaire tant qu'a duré son exil, pour l'aider à en supporter la rigueur. Ces vertus lui deviennent presque inutiles, au moment qui le termine. Il n'aspire qu'à finir sa course, qu'à se rejoindre à son auteur, qu'à voir la consommation de son sacrifice : ou, si la vue de ses faiblesses passées lui cause encore quelques alarmes, il emploie pour se rassurer les dernières ressources de la religion. Il se couvre du sang de l'Agneau, il se cache dans ses blessures, il réclame contre l'enfer le nom puissant qui l'a désarmé.

Est-ce là pécheurs, est-ce là l'impression que fait sur vous la pensée d'un avenir? Ah! vous ne sauriez sans effroi porter vos regards sur cet objet qui vous glace. Comme il ne vous offre qu'un Dieu méprisé prêt à se faire justice, un appareil de vengeances qui vous menacent, le terme de votre bonheur, le commencement de vos infortunes, un abîme de confusion, une éternité de désespoir, vous en détournez les yeux, vous tâchez d'en bannir la funeste image, vous fuyez avec un sentiment d'horreur tout ce qui peut en réveiller le souvenir : encore n'est-ce pas assez pour vous rendre le calme et l'assurance. Bientôt l'irréligion vient à votre secours : vous empruntez d'elle un voile épais, pour le jeter sur un objet trop effrayant; vous vous enfoncez dans ses ténèbres, pour ne pas voir la lueur de la foudre qui vous poursuit : parlons plus simplement; vous vous persuadez avec l'incrédule, que l'avenir n'est qu'un préjugé de l'enfance; que tout l'homme finit au tombeau; que son esprit et son corps tombent enveloppés dans la même chute; que nés dans le temps, nous ne sommes pas faits pour lui survivre, et que le seul malheur que nous ayons à craindre, est celui de n'être plus. Etrange ressource que celle d'une philosophie monstrueuse, qui ne vous tranquillise qu'en vous armant contre votre raison, contre le cri de votre cœur, contre les lumières de votre foi; qui ne vous affranchit des préjugés prétendus que vous reprochez à l'âme vertueuse, qu'en y substituant les principes les plus odieux; qui ne vous distingue du peuple, qu'en vous confondant avec l'être réduit à l'instinct, et en vous persuadant que vous aurez tous le même sort!

Mais, que dis-je, ressource, mes frères? Non, ce n'en est point une que l'irréligion contre les frayeurs de l'avenir. Pour peu que le pécheur veuille être de bonne foi, il conviendra que ces maximes ténébreuses qu'il oppose à ses justes alarmes, ne sont qu'un hypocrite déguisement dont il se pare auprès des esprits intéressés à le croire, et non pas un ferme retranchement qui le mette à couvert de la crainte. Il n'appartient qu'à la vertu d'ôter à la pensée de l'avenir ce qu'elle a de terrible. Tout autre œil que celui du juste soutient mal la vue d'une destinée nouvelle, qui doit commencer où tout le reste semble finir, parce qu'il n'y a que le juste à qui ce changement puisse être favorable. Le pécheur au contraire, parce qu'il en appréhende les suites, ou s'efforce de n'y pas penser, ou s'enhardit à en contredire la certitude : dans l'une et l'autre de ces deux situations, il est souverainement à plaindre : sa foi, qui le réveille malgré lui, faisant son malheur dans l'une, et son incrédulité, qui lui laisse toujours des doutes, faisant son supplice dans l'autre.

Où donc faut-il chercher le bonheur véritable? Dans la pratique de la vertu, chrétiens; dans la parfaite obéissance au devoir : ailleurs vous n'en trouverez que le fantôme; ou plutôt vous ne trouverez comme le Sage, que trouble, que misère, qu'affliction d'esprit : *Universa vanitas, et afflictio spiritus.* (*Eccle.*, I, 14.) Ah! dans des choses où il est si important de ne se pas tromper, ne jugerons-nous jamais que par les apparences? le juste nous assure que dans son état il est content; le pécheur décide que ce contentement est une chimère : qui des deux croirons-nous préférablement à l'autre? Ou le juste dont nous connaissons la droiture incapable de songer à nous surprendre, où le pécheur que nous voyons tous les jours trahir la vérité pour le mensonge? Ou le juste qui parle d'après le sentiment de sa propre expérience; ou le pécheur qui peut-être n'a jamais eu le courage d'essayer seulement de la vertu? Ou le juste qui prononce sans aucun intérêt que le nôtre; ou le pécheur qui, pour n'avoir point à rougir de sa vie, cherche à multiplier ses apologistes, en multipliant ses imitateurs?

Allez dans la Campagne de Rome, écrivait saint Augustin au jeune Licentius égaré par l'ardeur des premières passions, et prévenu follement contre les charmes de la vertu qui les combat; allez voir l'illustre Paulin dans sa retraite : *Vade in Campaniam.* Né dans le faste des grandeurs, dans l'éclat du siècle et de la fortune, au milieu de tout ce qui flatte les sens, il s'est arraché à cette pompeuse servitude, pour plier la tête sous le joug de Jésus-Christ; et maintenant, tranquille sous la conduite de ce nouveau guide, il trouve son bonheur à l'écouter et à le suivre : *Nunc illo moderatore itineris sui, quietus et modestus exsultat.*

Allez, puis-je vous dire, en suivant la pensée du saint docteur, allez dans la retraite du juste : vous y verrez la joie répandue sur son visage, la paix régner dans le silence des passions, l'espérance des biens célestes dissiper toutes les craintes, étouffer tous les soupirs : pénétrés jusque dans ces lieux fermés à la contagion du monde, dans ces asiles où la pénitence est venue cacher ses

larmes, et l'innocence chercher un abri contre le péril : *Vade in Campaniam*. Avec des vertus que vous ne connaissez pas, vous y verrez un bonheur que vous connaissez encore moins. Les âmes les plus fidèles y sont les plus satisfaites; plus elles se refusent de consolations étrangères, plus elles en trouvent au dedans d'elles-mêmes; la mesure de ces délices spirituelles est réglée par celle de la ferveur : la seule plainte qu'on y entende, c'est de trouver la croix de Jésus-Christ trop légère. Hélas! il ne tient qu'à nous, chacun dans notre état, d'avoir part aux mêmes avantages : nous avons éprouvé jusqu'ici que l'amertume était le fruit du vice; éprouvons du moins si la vertu n'aura que des rigueurs. Je ne crains pas de le dire; nous serons surpris de l'avoir connue si tard, et forcés de lui rendre justice : elle nous dégoûtera de tous les plaisirs qui passent, pour ne nous faire soupirer qu'après ceux qui ne passeront pas et que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Pour le jour de la Conception de la sainte Vierge.

SUR LE PRIX DE LA GRACE SANCTIFIANTE.

Quid habes, Esther? non morieris; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est. (*Esther*, XV, 13.)

Qu'avez-vous, Esther? vous ne mourrez point, car la loi n'a été portée que pour les autres et non pas pour vous.

Esther n'était point soumise comme les autres sujets d'Assuérus, à cette loi de la Perse qui, pour rendre plus respectable, plus auguste, la personne de ses monarques, défendait aux peuples d'approcher de leurs maîtres et de se présenter devant le trône sans l'ordre ou sans la permission du souverain.

Elle ne fut point portée pour la mère de notre Dieu, cette loi de justice et de rigueur, qui condamne tous les hommes à naître criminels. Exempte de la nécessité fatale de recevoir avec le sang le crime d'un père coupable et de partager avec le reste des hommes la disgrâce de leur naissance, elle n'offrit aux yeux de son Dieu qu'un cœur digne de ses regards et qu'avait respecté le souffle impur de la corruption : seule, par un privilége extraordinaire, elle put jeter les yeux vers le ciel, dès le premier instant de son être, sans trouver dans les mains d'un Dieu vengeur l'arrêt de sa condamnation et sans voir la route du bonheur fermée pour elle.

Je ne viens pas ici, chrétiens, vous entretenir du malheur de notre origine ni demander vos larmes pour ce que nous sommes en vous montrant ce que fut Marie. A Dieu ne plaise que je fasse retentir le sanctuaire de plaintes et de murmures! pour louer Marie, je n'accuserai pas le ciel; et, dans le dessein de vous faire admirer la miséricorde de Dieu qui la comble de ses dons, je ne vous indisposerai pas contre sa justice qui nous les refuse. Le portrait de nos misères ne servirait ni à nous instruire, ni à nous confondre : ce qui demande nos soupirs, ce n'est pas ce que nous sommes par nécessité; c'est ce que nous sommes par choix : au malheur d'être nés d'un père coupable, nous ajoutons la honte de l'imiter, ou plutôt de le surpasser dans sa révolte; c'est-à-dire que peu touchés du mérite et des douceurs de l'innocence, nous dédaignons l'amitié de notre Dieu, de sorte qu'il n'est point d'avantage qui ne nous paraisse préférable à celui de posséder sa grâce, point de trésor que nous abandonnions plus volontiers que le trésor de sa grâce; point de conquête qui ne nous paraisse facile, lorsqu'il n'en coûte pour nous l'assurer, que de faire le sacrifice de sa grâce.

Connaissons-la, chrétiens, cette grâce, principe surnaturel et divin de tous nos mérites dans l'ordre de la foi; cette grâce sanctifiante qu'on n'a pas sitôt reçue, qu'on se hâte de la perdre et qu'on perd presque toujours sans la regretter; cette grâce que nous n'estimons pas ce qu'elle vaut, parce que, pour la connaître parfaitement, il faut ou la posséder pour toujours, ou l'avoir perdue pour jamais : connaissons-la, du moins aujourd'hui, non par ce qu'en ont pensé les oracles de la religion, mais par l'idée que nous en donne la conduite de notre Dieu, dans le mystère dont la solennité nous rassemble.

Un Dieu se choisit une mère; mais il veut que cette mère soit la plus distinguée tout à la fois et la plus heureuse de toutes les créatures. Or, pour la placer dans ce haut rang de grandeur et d'élévation, pour lui procurer ce bonheur pur et inaltérable, que fait-il? à quoi se détermine-t-il? à la place de tous les biens, de tous les avantages, de tous les honneurs sensibles qu'il pouvait répandre sur elle, il se plaît à la sanctifier par la grâce, à l'enrichir de la grâce, à en faire le chef-d'œuvre et le miracle de la grâce : il croit donc, en lui donnant la grâce, il croit la placer au-dessus de toutes les créatures, lui assurer une félicité plus parfaite que n'est celle de toutes les créatures : en deux mots, chrétiens, et voici tout le plan de ce discours; conception de Marie sans péché, mystère par où nous apprenons que la véritable grandeur de l'homme chrétien consiste à posséder la grâce, comment cela? parce que Dieu voulant faire de Marie la plus distinguée de toutes les créatures, il la remplit des dons de la grâce : c'est le sujet de la première partie.

Conception de Marie sans péché, mystère par où nous apprenons que le véritable bonheur de l'homme chrétien consiste à posséder la grâce : comment cela? parce que Dieu voulant faire de Marie la plus heureuse de toutes les créatures, il la comble des douceurs et des consolations de la grâce, c'est le sujet de la seconde partie. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession, etc. *Ave, Maria.*

—

PREMIERE PARTIE.

Je ne m'arrêterai pas à vous montrer ici, chrétiens, que notre Dieu prétendait élever sa mère à la plus sublime grandeur où puisse parvenir une créature. Ce Dieu, qui semble quelquefois prendre plaisir à faire de ses serviteurs autant de dieux, arbitres souverains de la destinée des villes et des empires; ce Dieu qui promet par son prophète de porter la gloire de ses amis jusqu'aux extrémités du monde, et qui, par les mains de la religion, les place sur l'autel pour recevoir les vœux et les hommages des peuples; ce Dieu qui, dans le ciel, proportionne au mérite et à la dignité de ses élus, l'éclat de leur couronne; ce Dieu, si prodigue envers ses serviteurs, aurait-il voulu paraître moins libéral envers sa mère, et le Dieu de la grâce pouvait-il rougir de consacrer dans sa personne des sentiments commandés par la nature?

Non, chrétiens; jugeons donc de ce qu'il a voulu faire pour Marie, par ce que nous ferions nous-mêmes, si nous étions libres de nous choisir une mère. Quels titres, quelles distinctions notre amour lui refuserait-il? Et si ce qu'on connaît d'honneurs plus capables de satisfaire et d'éblouir ne suffisait pas, craindrions-nous de chercher quelque espèce d'illustration nouvelle, et ne serions-nous pas assez ingénieux pour en trouver? Sans doute, chacun de nous voudrait que la mère qu'il aurait choisie fût la plus distinguée de toutes les mères; et, pouvant tout en sa faveur, ce qu'on lui refuserait, on croirait se le refuser à soi-même.

Ne craignons pas de comparer ici les idées des hommes avec les idées de Dieu. Quelque différentes qu'elles soient dans tout le reste, ici la sagesse divine parle le même langage que la sagesse humaine, et, ce que nous ferions pour une mère de notre choix, c'est ce que notre Dieu prétendait faire pour la sienne. Il a voulu l'élever par la prééminence de ses priviléges au-dessus de toutes les créatures : mais, pour y réussir, quels moyens a-t-il employés? je l'ai dit; il lui a donné la grâce et des avantages inconnus jusqu'alors dans l'ordre de la grâce.

Prenez garde, s'il vous plaît; la grandeur réelle et véritable de l'homme consiste à honorer Dieu et à en être honoré; cette grandeur croît et s'augmente à proportion qu'augmente la gloire qu'on procure à Dieu et celle qu'on en reçoit; et, par une conséquence nécessaire, le comble de cette grandeur, c'est de procurer à Dieu toute la gloire qu'une créature peut procurer au Créateur, et d'en recevoir toute celle que le Créateur peut communiquer à la créature. Nommez-moi quelqu'un qui réunisse ce double avantage, celui d'honorer Dieu tout à la fois et d'en être honoré, de sorte que la sagesse, la puissance, la sainteté divine se manifestent avec éclat, et dans la manière dont Dieu glorifie l'homme, et dans celle dont l'homme glorifie Dieu, voilà, non-seulement au tribunal de la religion, mais encore au tribunal de la raison, le plus grand, le plus distingué de tous les hommes.

A présent, chrétiens, revenons au principe que nous avons supposé d'abord. Dieu voulait faire de Marie la plus distinguée de toutes les créatures; par conséquent il devait en faire une créature dont il fût aussi dignement honoré qu'il pouvait l'être, une créature qui l'honorât lui-même de la manière la plus digne d'un Dieu. Or, la grâce est le moyen dont il fait choix et pour se faire dignement honorer par sa mère, et pour honorer lui-même sa mère d'une manière digne de lui : de là quelle conclusion? Par conséquent, dans les idées de Dieu, la grandeur véritable de l'homme chrétien consiste à posséder la grâce, et, quelque contraires que soient à cette morale les maximes du monde, c'est à nous d'imposer silence à ces oracles trompeurs, et de les combattre par les principes d'une sagesse puisée dans le sein de la Divinité même.

Ils étaient arrivés, ces jours de salut, qui devaient luire au monde dans la plénitude des temps. Le libérateur d'Israël, promis dès l'origine des siècles, hâté par les soupirs des patriarches, annoncé dans Juda par la voix des prophètes, ce successeur de David, destiné à réunir dans sa personne le sacerdoce et l'empire, ce Messie, qui devait réparer les ruines de Sion, consoler Jacob de ses pertes, rendre à son peuple sa gloire et sa splendeur, Jésus-Christ allait enfin se montrer au monde.

Mais, pour y paraître, il lui fallait une mère : je dis une mère qui fût telle qu'il n'y eût qu'un Homme-Dieu qui pût être son fils; une mère qui pût honorer ce fils adorable, autant que la mère d'un Dieu peut honorer un Homme-Dieu; une mère qui, par la seule raison qu'elle était mère d'un Dieu, parût dans un rang supérieur à toutes les autres créatures; en un mot, une mère qui pût remplir par l'étendue de ses perfections toute la magnificence et la grandeur du titre auguste dont elle devait être revêtue.

Mais de quel côté jettera-t-il les yeux pour la trouver, cette mère dont il puisse ne pas rougir, et qui rende à la Divinité tout l'honneur qu'un Homme-Dieu peut exiger de sa mère? Il ira la chercher sans doute à l'ombre du palais d'Hérode ou des Césars, afin qu'elle annonce ainsi plus dignement la puissance du fils qu'elle doit mettre au jour, et que, par l'éclat d'une grandeur imposante et sensible, elle prépare mieux l'attention de l'univers au spectacle d'un Dieu naissant parmi les hommes? Ah! chrétiens, s'il ne s'était agi que de donner au monde le Messie, tel que la Synagogue l'attendait, c'est-à-dire héritier du diadème de ses pères, portant dans sa main la dépouille des nations devenues son héritage et sa conquête, peut-être que notre Dieu aurait pu se choisir une mère telle que nous l'imaginons, une mère telle que nous la choisirions nous-mêmes, élevée dans la pourpre et dans la splendeur du pouvoir souverain, comblée de tous les avantages qui accompagnent la majesté de l'empire et du trône; mais il s'agissait de donner au

monde le Dieu de la sainteté, un Dieu qui ne devait prêcher que l'Evangile de la sainteté, n'applaudir qu'au mérite soutenu par la sainteté, ne combattre en nous que les ennemis de la sainteté; par conséquent il fallait que toutes les prérogatives de la maternité divine se rapportassent à la sainteté; que toutes les grâces dont un Dieu favorisait sa mère se terminassent à la sainteté; que tout servît à former en elle la ressemblance la plus parfaite avec le législateur, le modèle, le Dieu même de la sainteté.

Mais encore, en quoi consiste cette sainteté dont Marie reçoit en ce jour la plénitude? Ne perdez point ceci, mes chers auditeurs, cette sainteté consiste particulièrement à prévenir dans Marie la tache du péché. Et de quel péché, s'il vous plaît? Est-ce d'un péché qu'enfante quelqu'une de ces passions rebelles, qui ne connaissent ni d'autorité qui les assujettisse, ni de terreur qui les arrête, ni de frein qui les retienne? de ces péchés hardis qui ne respectent ni l'œil de Dieu, ni l'œil du monde, qui semblent chercher le grand jour avec plus de soin que la timide vertu ne cherche les ténèbres; de ces péchés qui n'empruntent pour leur justification ni les saillies d'une vivacité qui transporte, ni les retours imprévus d'une faiblesse dont les cœurs les plus vertueux ne sont pas toujours exempts; de ces péchés qui se commettent contre toutes les lumières de la raison, contre tous les principes d'une probité naturelle qui s'alarme, contre tous les reproches d'une conscience qui se révolte, contre toutes les vues d'une foi qui se réveille et leur oppose ses terreurs?

Votre amour pour Marie paraîtrait moins, ô mon Dieu, s'il s'était contenté de prévenir en elle des taches qui auraient demandé ses larmes, et ses soupirs. Le péché dont la grâce préserve Marie dans ce jour, c'est un péché dont on lui aurait transmis tout à la fois et l'héritage et la peine, un péché qui n'eût point été le crime de sa vie, mais le crime de sa naissance, un péché dont elle eût partagé la flétrissure, je ne dis pas avec tous les réprouvés, je dis avec tous les saints et les heureux du ciel.

De là que suit-il, mes chers auditeurs? Notre Dieu préfère donc l'honneur que sa mère lui procure par la grâce, à la gloire que lui pouvait procurer la grandeur d'une mère puissante selon le monde, illustre et distinguée dans les principes du monde, respectable par tous les endroits qui peuvent attirer de la considération dans le monde. Il préfère donc sa grâce à l'éclat des grandeurs et des titres les plus magnifiques, aux hommages qu'attire une autorité sans bornes, à l'élévation d'une fortune établie sur des fondements inébranlables.

Et quelle grâce encore préfère-t-il à tous ces avantages? Est-ce une grâce qui fasse disparaître des iniquités de choix et de malice? une grâce sans laquelle Marie n'aurait pû se promettre de la part de son Dieu que des regards de colère et d'anathème? une grâce d'où dépende l'économie du salut des hommes, et l'assurance de leur prédestination? Non, nous ne l'imaginerions pas, chrétiens, si la religion n'aidait ici la faiblesse de nos lumières: la grâce que notre Dieu préfère aux fortunes les plus éblouissantes, c'est une grâce qui n'est pas nécessaire dans l'ordre du salut, une grâce qu'un Dieu Sauveur n'est pas venu mériter aux hommes lorsqu'il est venu pour opérer leur salut, une grâce sans laquelle tous les saints de l'une et l'autre alliance ont réussi dans l'affaire du salut.

Voulez-vous donc savoir ce qui honore Dieu, et ce qui le déshonore, par conséquent ce qui fait la grandeur et la bassesse de l'homme chrétien? Etudiez, approfondissez le mystère de ce jour: ce qui honore Dieu, c'est la sainteté, c'est la grâce: ce qui l'outrage au contraire, ce qui le déshonore, c'est le péché. Sans ouvrir à vos yeux les fastes de la religion, ces monuments augustes où se conserve le souvenir des vengeances que Dieu dans tous les temps exerça contre les pécheurs, c'est-à-dire où il nous apprend lui-même quelle injure lui fait le péché, je ne veux que le privilége sans exemple dont Marie fut favorisée dans sa Conception pour vous le faire sentir.

Qu'un Dieu précipite dans les flammes les anges orgueilleux et rebelles, qu'il chasse le premier homme de ce lieu de délices, où il le créa dans l'innocence, qu'il le condamne à vivre dans la douleur, à mourir dans les regrets, qu'il étende la punition de sa désobéissance jusqu'après son dernier soupir, et que dans le dernier de ses neveux il poursuive les restes d'un sang proscrit et corrompu dès sa source; qu'un Dieu, ne reconnaissant plus son ouvrage dans l'univers profané par les désordres de la licence et des passions, fasse périr sous les flots tout ce qui respire, et consente plutôt à voir le monde sans habitants qu'à le voir sans vertus; après tout, il voit dans les tristes victimes de sa justice des offenses commises de plein gré, des offenses aussi propres, aussi personnelles qu'elles puissent l'être, des offenses où se manifeste dans chacune l'injustice d'une volonté qui, maîtresse de ses déterminations et de ses mouvements, n'a disposé d'elle-même qu'au préjudice de l'obéissance la plus légitime; il voit des excès qui ne sont point l'apanage de l'homme, tel qu'il est en sortant des mains de la nature, mais tel qu'il devient à l'école des passions; il voit des crimes médités dans le silence de la réflexion, avoués par un consentement libre et parfait, souvent chéris jusqu'à tout sacrifier au plaisir de les commettre; des crimes empruntés de la corruption d'autrui, lorsqu'on n'en a pu trouver la matière dans la corruption de son propre cœur; des crimes devenus naturels, et presque nécessaires par l'habitude; des crimes multipliés sans mesure, quelquefois travestis

en bienséance, transformés en mérite, érigés en vertus.

Mais ici notre Dieu n'aperçoit qu'une tache domestique, un vice de la séve empoisonnée qui nous est transmise, un vice qui circule pour ainsi dire avec le sang, et qui passe des veines du père dans celles des enfants; c'est un péché sans doute, mais un péché dont on n'est pas maître de se garantir, un péché qui semble aux yeux de la raison, faire plutôt des malheureux que des coupables. Je vais encore plus loin, et raisonnant toujours sur le même principe, j'ose dire que l'enfer (ne vous effrayez point du paradoxe, il n'est qu'apparent) j'ose dire que l'enfer ne nous découvre pas d'une manière plus sensible que le mystère de ce jour, toute la haine que Dieu porte au péché, toute l'horreur que lui inspire le péché.

Dans l'enfer, je vois des âmes abandonnées à d'éternels regrets; tourmentées presque autant par l'image de ce qu'elles doivent toujours souffrir, que par le sentiment de ce qu'elles souffrent : mais enfin, ce sont encore des infidélités et des révoltes dont une plénitude de consentement caractérise la malice que voit le Dieu de sainteté, dans ces créatures malheureuses, devenues l'objet de ses vengeances; il voit des bienfaits recompensés par des ingratitudes dont rien ne saurait excuser à ses yeux ou diminuer la noirceur; il voit des oppositions souverainement libres à ses lois, un attachement du cœur, et de tout le cœur aux désordres qui ont perdu le réprouvé sur la terre; il y voit plus que tout cela : l'abus et la profanation totalement volontaires du sang de son Fils; de ce sang dont le pécheur, jusque dans l'enfer, porte l'empreinte et la trace sanglante, et dont la vue ne sert désormais qu'à immortaliser la haine, et à ranimer toute l'indignation d'un Dieu terrible.

Ah! Seigneur, je ne m'étonne point que vos yeux ne puissent soutenir un spectacle pareil, et que vous mettiez toute votre puissance en œuvre pour punir des crimes conseillés par la passion, conçus avec plaisir, goûtés avec complaisance; des crimes qu'on n'a pu quelquefois consommer sans beaucoup de peine, et qu'on pouvait toujours effacer avec tant de facilité : mais que vous ne puissiez souffrir dans Marie la tache d'une faute héréditaire, d'une faute qui ne l'aurait flétrie que pour un moment, d'une faute qui ne vous eût point empêché dans la suite de verser sur elle l'abondance de vos miséricordes; voilà, Seigneur, ce qui me fait sentir combien le péché vous déshonore; voilà ce qui me fait trembler pour tous, tant que nous sommes, à la vue de ce torrent de désordres et d'iniquités dont nous nous plaisons à suivre le cours, en même temps que nous travaillons à le rendre plus impétueux : le crime que vous prévenez dans une mère m'épouvante plus que ceux dont votre justice poursuit la peine dans les réprouvés; et, pour apprendre ce que vous ferez contre nous, je n'ai qu'à bien approfondir ce que vous faites pour Marie.

Par où donc, mes chers auditeurs, par où l'homme chrétien peut-il honorer Dieu? par où se peut-il honorer lui-même? Ce n'est que par la sainteté. Quelque gloire que nous procurions à Dieu d'ailleurs, quelque zèle que nous fassions paraître à étendre son culte, et à lui gagner des adorateurs, si la grâce, si la sainteté nous manque, si ce principe ne vivifie toutes nos œuvres, ce ne sont là que des hommages insuffisants et superficiels, des sacrifices judaïques que Dieu dédaigne, un vain simulacre qu'il réprouve, et pourquoi? Parce qu'encore une fois, tout mérite qui n'est point fondé sur la grâce, épuré par le souffle de la grâce, marqué, pour ainsi dire, au sceau de la grâce, est à ses yeux un mérite sans prix et sans valeur, un mérite auquel il est insensible, un mérite qui, pesé dans la balance du sanctuaire, ne paraîtra que ce qu'il est, un or faux et contrefait, indigne de servir à l'embellissement de la céleste Jérusalem.

Non-seulement notre Dieu, dans le dessein de faire de Marie la plus distinguée de toutes les créatures, choisit la grâce comme un moyen de se faire dignement honorer par sa mère; j'ajoute qu'il choisit la grâce comme un moyen d'honorer lui-même sa mère d'une manière digne de lui.

Et c'est ici que vous confondez, ô mon Dieu, l'orgueilleuse sagesse du monde, les principes et les fausses idées du monde, la prudence réprouvée des mondains, qui, jaloux d'être grands, et véritablement grands, ne songent qu'à poursuivre les distinctions et les honneurs du monde. Approchez, ô hommes, qui que vous soyez, vous que brûle et consume la soif de vous agrandir, et qui ne voyez rien au-dessus de ces dignités fastueuses, de ces titres pompeux qui réussissent à enfler le cœur, qui ne réussissent point à le remplir et à le satisfaire; approchez, encore une fois, votre Dieu veut apprendre de vous comment il peut honorer une créature d'une manière digne de lui : il vous demande ce qu'Assuérus demandait autrefois à Aman : *Quid debet fieri viro quem rex honorare desiderat?* (*Esth.*, VI, 6.) Que dois-je faire en faveur de celle que je prétends honorer?

Sans doute, répondez-vous, il faut que placée sur le premier trône du monde, supérieure à toutes les révolutions humaines, elle ne partage avec personne l'encens et les adorations; il faut conduire tous les peuples à ses genoux, et mettre dans sa main la dépouille de tous les royaumes; il faut que ses jours enchaînés l'un à l'autre par une suite de prospérités invariables, ramènent sans cesse le plaisir flatteur qui accompagne le premier instant de l'élévation : *Debet indui vestibus regiis..... et accipere regium diadema super caput suum.* (*Ibid.*, 8.)

Ah! chrétiens, pour honorer des hommes, le monde ne conçoit rien au delà des

dignités mondaines, et tout ce qu'il peut souhaiter de plus se réduit à désirer dans ceux qui les obtiennent, qu'ils soient encore plus grands par leurs vertus que par leurs places. Notre Dieu saura bien honorer sa mère d'une manière digne de lui, sans avoir recours à des grandeurs frivoles, qu'il a méprisées pour lui-même, et dont son Evangile devait nous interdire l'estime, en même temps qu'il nous apprendrait à les craindre.

En prodiguant à Marie les honneurs de la terre, Dieu n'eût rien fait pour elle qu'il n'eût déjà fait pour bien d'autres. Joseph sortira de l'esclavage, pour partager la puissance souveraine avec le monarque de l'Egypte; Salomon, par l'éclat de ses richesses, effacera la splendeur de tous les trônes de l'Orient; Judith fera tomber aux portes de Béthulie le chef des armées assyriennes; l'Empire du monde sera la récompense des vertus morales que Rome aura pratiquées dans son enfance. Il faut donc à Marie quelque distinction particulière, quelque prérogative qui ne la confonde point avec les autres hommes, quelque espèce d'honneur, infiniment au-dessus de tous les autres honneurs, et qui fasse mesurer du premier coup d'œil l'intervalle immense qu'un Dieu veut mettre entre ses serviteurs et sa mère. Or, quelle est-elle cette prérogative, cette distinction? c'est une sainteté qui répandit sur l'aurore de ses voies un éclat que n'ont pas eu devant Dieu les plus grands saints, au bout même de la plus longue et de la plus triomphante carrière: *Dominus possedit me in initio viarum suarum* (*Prov.*, VIII, 22), une sainteté qui précède la naissance de Marie; une sainteté qui rappelle en sa faveur le premier système de la création des hommes; une sainteté qui la place elle-même dans un ordre supérieur de salut et de prédestination. Le sang qui doit couler un jour sur la montagne sainte, pour laver les prévarications du monde, n'est pas même formé dans les veines de la victime; que dis-je? elle n'est pas encore la source précieuse où il doit être puisé, déjà ce sang adorable élève sa voix en faveur de Marie; la rédemption des hommes n'est pas encore venue, la sienne est déjà consommée; rien n'est encore préparé pour le sacrifice, elle en recueille déjà le fruit; elle est préservée d'une tache qui doit être effacée dans les autres, c'est-à-dire qu'en sa faveur Dieu avance l'accomplissement de ses promesses, comme s'il ne voulait penser à la sanctification du monde, qu'après avoir achevé celle de Marie.

Et c'est là comment il se plaît à honorer sa mère, ce Dieu qui dispose à son gré des sceptres et des couronnes! oui, chrétiens, devant Dieu rien n'est grand que la grâce, rien ne nous distingue à ses yeux que les œuvres de la grâce, rien ne mérite ses éloges que ce qui fait en même temps en nous celui de sa grâce.

Il permettra donc que dans tout le reste Marie n'ait aucune prééminence sensible au-dessus des autres hommes, aucune part aux titres, aux dignités dont l'éclat attire les respects, et décide les hommages des hommes; c'est trop peu, il permettra qu'elle demeure dans un état d'obscurité, de dégradation, d'avilissement aux yeux des hommes, mais, s'il lui refuse ces avantages, comme étant au-dessous de sa grande âme, et trop souvent joints dans ceux qui les possèdent, à la bassesse du cœur, pour être une preuve de la supériorité du mérite, il l'en dédommagera par des dons surnaturels, d'autant plus précieux qu'elle n'en partagera la gloire avec personne, et quoique cette fille de David, par une suite non interrompue de générations illustres voie remonter son origine, non-seulement jusqu'à la naissance des patriarches, mais jusqu'à celle du monde même, et des premiers pères du genre humain; cependant, lorsqu'un envoyé céleste viendra lui révéler le mystère de ses futures grandeurs, il ne lui donnera d'autre titre que celui de pleine de grâce: *Ave, gratia plena.* (*Luc.*, I, 28.)

Rapprochons à présent les idées des hommes des idées de Dieu. Quelle étrange opposition! quel contraste humiliant pour la sagesse humaine, et pour l'orgueil des mondains! à quoi le monde attache-t-il la véritable grandeur de l'homme? est-ce à se préserver du poison corrupteur que portent dans l'âme mille objets dangereux qui l'attaquent avec tant d'avantage? est-ce à se maintenir, malgré toutes les sollicitations de la nature et de l'exemple, dans cet heureux état de pureté, d'innocence où la religion nous rétablit aussitôt qu'elle nous reçoit dans son sein? est-ce à regarder le sceau glorieux de l'alliance nouvelle que nous contractons alors avec Dieu, comme notre plus bel apanage, comme la source auguste de notre véritable noblesse?

Ah! mes chers auditeurs, être grand dans le monde, c'est tenir par l'antiquité de sa race à des temps, à des hommes qui ne sont plus; c'est s'annoncer par un nom qui rappelle le souvenir d'une foule d'ancêtres autrefois chers à la patrie par l'éclat qu'elle reçut d'eux et par les services qu'ils lui rendirent; un nom surtout que l'opulence soutienne et qui, retraçant d'abord toute l'histoire de ceux qui l'ont porté, garantisse l'hommage des peuples à ceux qui le portent; grandeur par conséquent qui n'a rien de personnel: si l'on n'était quelque chose par ses aïeux, peut-être ne serait-on rien par soi-même.

Etre grand dans le monde, c'est ajouter à la noblesse du sang, aux avantages de la fortune, la multiplicité des distinctions et des titres; c'est occuper des places éminentes d'où, comme du sommet d'une montagne, on contemple le reste des hommes dans un éloignement qui les rapetisse et les confonde, c'est traîner à sa suite un peuple d'amis intéressés, de courtisans mercenaires, de clients importuns, de serviteurs oisifs; grandeur d'emprunt par conséquent, on ne la doit qu'à l'avantage du terrain, peut

ainsi dire, et à l'élévation du théâtre, où l'on se produit; si l'on marchait (souffrez l'expression), si l'on marchait de niveau avec les autres hommes, on paraîtrait plus petit qu'eux.

Etre grand dans le monde, c'est passer ses jours au service des maîtres du monde, ramper plus librement au pied du trône, en contempler de près, en réfléchir au loin la splendeur, c'est approcher du sanctuaire de ces divinités mortelles, être admis à se disputer leurs faveurs, réussir à faire tomber sur soi leurs regards, à leur faire agréer ses empressements et sa servitude, grandeur par conséquent peu solide, et sujette aux plus tristes révolutions.

Etre grand dans le monde, c'est, si vous voulez, s'y rendre célèbre par des entreprises hardies, par des succès glorieux, par la capacité dans les affaires, par l'étendue des talents, par la science de gouverner les hommes, grandeur par conséquent tout humaine, qui pourra prétendre au suffrage de la terre, mais qui seule ne sera jamais qu'un spectacle indifférent pour le ciel.

Etre grand dans le monde, le dirai-je à la honte du monde même? c'est souvent s'y distinguer par des attentats heureux, s'y maintenir par une politique ténébreuse, s'y avancer par la fraude et l'injustice, par des crimes réels, ou par des vertus contrefaites: grandeur funeste par conséquent, et que l'humanité ne regarde qu'avec une espèce d'effroi mêlé d'horreur.

Voilà cependant, chrétiens, voilà les seules grandeurs où nous sommes flattés de parvenir, des grandeurs ou apparentes, ou étrangères; des grandeurs souvent odieuses, et qui n'exposent sur l'autel que des divinités malfaisantes; des grandeurs du moins, qui ne sont consacrées que par les éloges de la sagesse profane, et où la foi ne découvre rien de réel, rien qui doive survivre à la vanité qui les encense.

Quant à cette grandeur spirituelle que Dieu nous offre dans l'ordre de la grâce et qui consiste dans l'assujettissement au devoir, dans la liberté d'un cœur détaché de tout ce qui passe, dans l'estime et la pratique des vertus que la foi canonise et récompense; ah! nous y sommes indifférents; nous ne daignons pas même y penser: que dis-je? elle nous paraît indigne de nos poursuites: on laisse aux âmes étroites et communes le désir d'être grand aux yeux de Dieu; on met toute sa gloire à ne l'être qu'aux yeux des hommes; à ne l'être que par des décorations passagères, qui supposent moins le mérite que la faveur; à ne l'être qu'au jugement de la multitude et de la vanité; à ne l'être surtout, que pour quelques moments bien courts et dont le dernier ne peut être que le commencement de bien des regrets.

Ainsi, nous trompons-nous dans la recherche, comme dans l'idée de la véritable grandeur: nous trompons-nous moins dans celle du bonheur véritable? c'est de quoi le mystère que nous honorons nous instruit encore, en nous montrant que le véritable bonheur de l'homme chrétien consiste à posséder la grâce; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand j'ai avancé, chrétiens, que Dieu prétendait faire de Marie la plus heureuse de toutes les créatures, ne croyez pas que j'aie voulu parler de ce bonheur mondain, de cette félicité vaine et passagère que poursuit l'avidité de l'homme terrestre; qui devient le premier objet de ses vœux, aussitôt que son cœur est capable de former quelque désir; qu'il ne perd jamais de vue dans quelque situation qu'il se trouve; de cette félicité dont l'apparence brillante éblouit nos regards, surprend notre raison, enchante nos sens, et dont la possession est presque toujours accompagnée d'aveuglement et d'ivresse: chimérique félicité! fantôme de bonheur, qui laisse toujours dans l'âme un vide immense! il n'aurait pu faire de Marie une créature vraiment heureuse: elle aurait eu tous les dehors du bonheur; elle n'en aurait pas eu la réalité: digne d'envie pour quiconque s'en tient à la surface des choses, aux yeux de la sagesse, encore plus de la religion qui porte plus loin ses regards, elle n'aurait pas cessé d'être à plaindre.

Quel bonheur un Dieu destinait-il donc à sa mère? un bonheur pur et véritable; un bonheur indépendant de toutes les causes étrangères, capables d'y mêler l'amertume et le poison; un bonheur qu'on trouve au-dedans de soi-même, qui prenne sa source dans le cœur, qui soit au-dessus des révolutions trop communes, auxquelles est exposé tout bonheur dont le temps mesure et termine la durée; c'est-à-dire, un bonheur qui naisse de la vertu même, dont elle soit le fondement et le principe, dont elle fasse tout à la fois et la plénitude et le charme; par conséquent un bonheur établi sur la grâce, un bonheur qui soit le fruit et l'ouvrage de la grâce, un bonheur dont on ne soit redevable qu'à l'opération et à l'abondance de la grâce.

Or, ce bonheur qui vient de la grâce, c'est la prérogative singulière que Marie reçoit en ce jour. Car, que fait en elle le privilége de sa Conception? remarquez ceci, chrétiens: c'est en peu de mots tout le fond de cette seconde partie. En même temps que ce privilége la garantit de la disgrâce de notre origine, il lui communique une facilité comme naturelle, à marcher sans peine dans les voies de la justice, et une disposition à y persévérer sans effort. Double facilité qui devait être l'apanage de notre naissance, et dont la perte nous a rendu la pratique de la vertu si pénible et sujette à des variations si ordinaires et si humiliantes! facilité, source pour Marie du bonheur le plus consolant et le plus durable, parce qu'elle lui épargne tout ensemble et la peine de combattre et la crainte de succomber dans le combat.

Vous le savez, mes chers auditeurs: et n'est-ce pas la première chose que nous apprend une fatale expérience? entraînés vers le mal par une pente malheureuse, au

milieu de laquelle il est si difficile de s'arrêter, que d'obstacles les hommes ne trouvent-ils pas à la vertu, dans ce fond de malice et de corruption qui les compose; dans ces passions avec lesquelles s'apprivoise sans peine le cœur le plus droit, et le plus vertueux naturellement: dans cette mollesse qui suit l'attrait du vice, qui s'y laisse conduire sans résistance, qui compte pour rien la honte de l'esclavage, en comparaison de ce qu'il en coûte pour s'affranchir!

Quel redoutable ennemi que cet orgueil secret, cet esprit d'indépendance qui nous soulève contre le devoir, qui nous fait regarder l'obligation d'obéir comme un fardeau non-seulement pénible, mais insupportable et toute autorité qui nous captive comme une tyrannie qui nous accable!

Est-il quelque saison de la vie où ces cupidités séditieuses, que nous portons au-dedans de nous-mêmes, ne s'unissent pas pour nous asservir? A peine sommes-nous sortis du berceau, leur voix se fait entendre; un cri tumultueux s'élève dans notre âme, cri de guerre et de révolte; vous réussirez à le suspendre par intervalle; vous ne parviendrez point à l'étouffer tout à fait. Le corps s'affaiblit par degrés; l'âge le mine imperceptiblement; il amène les infirmités qui creusent sourdement son tombeau; les passions survivent à la langueur et, passez-moi le terme, aux débris du corps; elles se maintiennent parmi les ruines de la nature, parmi les secousses multipliées qui l'ébranlent, au milieu des assauts qui précipitent la chute de cet édifice de poussière: l'approche de la mort ne les fait point renoncer aux droits qu'elles se sont acquis sur les mouvements de notre cœur; et combien de fois n'arrive-t-il pas que les derniers regrets, les derniers soupirs de l'homme expirant sont encore pour elles?

Triste et affligeante situation, chrétiens! en naissant nous lui donnons des larmes; un affreux pressentiment nous fait déplorer sa rigueur. Marie ne l'a point éprouvée. Ces répugnances éternelles, cette aversion pour le devoir, ces obstacles qu'une volonté malheureusement pervertie ne cesse d'opposer aux ordres du ciel, cette pente fatale qui nous porte à ne rechercher que ce qu'on nous interdit, à n'estimer que ce qui nous perd, à ne balancer presque jamais entre un plaisir permis et un contentement illégitime, Marie ne les a point connus. Préservée de la contagion qui s'est répandue sur nous comme un torrent, elle ne sentait de goût ni d'attrait que pour le bien. Semblable à l'oiseau qui, loin de la terre, s'élève rapidement et sans peine vers une région plus pure, un essor vertueux la portait sans cesse vers les objets célestes; elle trouvait dans son âme une disposition toujours égale à n'aimer que ce qui est véritablement aimable, à ne goûter que ce qui n'entraîne après soi ni repentir ni remords: supérieure à nos faiblesses, affranchie de ces désirs coupables qu'enfante une cupidité sans cesse renaissante, elle pouvait s'en reposer sur la droiture de son cœur; il n'était sensible qu'aux chastes et pures délices de l'innocence; sourd à l'intérêt des sens, il ne s'ouvrit qu'aux impressions de la grâce: ce n'était point cette terre ingrate et maudite, qui ne se couvre que de ronces et d'épines; qui attend pour nous donner des fruits, qu'une culture pénible les arrache de son sein, qui souvent trompe encore nos espérances, et ne répond à nos vœux que par une affreuse stérilité: c'était cette terre féconde, telle qu'elle s'offrit aux regards de nos premiers parents; placée sous des cieux favorables, rafraîchie par une rosée bienfaisante, chargée des plus belles moissons, empressée à leur faire part de toutes ses richesses; à prévenir, à surpasser leurs vœux; n'attendant rien de leur travail, et ne cessant de fournir à leurs besoins.

Aussi, mes chers auditeurs, que de vertus dans un fond si propre à les recevoir! que de trésors dans une âme si favorisée du ciel, si prévenue de ses plus abondantes bénédictions! Marie commence à peine à se connaître qu'elle songe à se faire oublier; elle cherche dans le Temple, à l'ombre de l'autel, une retraite qui dérobe le monde à ses yeux et qui la dérobe aux yeux du monde. Délicieuse solitude pour elle! son esprit, libre de tout soin profane, ne s'y occupera que de sa grandeur et des miséricordes de son Dieu; satisfaite de se retracer un souvenir si consolant, elle en fera tout son bonheur: elle se livre aux tendres épanchements de son amour; elle s'abandonne sans réserve à tous ses transports; elle laisse voler son cœur vers un objet si digne et si capable de le remplir: répondre fidèlement à sa voix, se soumettre à ses ordres, adorer sa providence, profiter de ses bienfaits pour en obtenir de nouveaux, s'avancer de plus en plus dans la perfection dont il est le modèle, à ce qu'il demande ajouter la pratique de ce qu'il désire, borner toute sa gloire, toute son ambition au mérite de lui plaire, et tout cela sans efforts, sans violence, sans éprouver les contradictions, les indocilités de la nature, c'est dans l'exercice de ces vertus sublimes, que par une suite du privilége de sa Conception Marie trouve la paix et la félicité.

La félicité, chrétiens! oublié-je donc l'état obscur où est réduite cette fille de David, l'héritière de tant de rois, de tant de héros, qui furent ou l'ornement ou le soutien du trône de Juda? Placée si loin des honneurs que lui devait assurer l'avantage de sa naissance, peut-elle voir sans être malheureuse le sceptre de ses pères entre les mains de l'étranger; la maison dont elle est sortie, confondue dans les derniers rangs, à peine connue du peuple à qui elle donna des maîtres? peut-elle penser que le sang des monarques de la nation sainte coule dans ses veines, qu'un sang si glorieux est dans sa personne avili par l'indigence, et ne pas couler dans l'amertume des jours voués aux larmes et à la douleur?

Mondains, accoutumés à ne voir les choses que par les yeux de la chair, à ne connaître d'autre bonheur que celui qu'enfantent l'opulence et les prospérités mondaines, nous ne concevons pas comment on peut être heureux dans la privation de ces avantages : assez aveugles pour nous faire autant d'idoles de ceux qui les possèdent, nous regardons comme des victimes infortunées ceux qui ne les possèdent pas; or, instruisons-nous par la considération de ce qu'un Dieu fait pour sa mère, et, d'après les vues supérieures que cet objet nous présente, réformons une bonne fois nos principes et nos idées.

Car, au lieu que nous regardons comme une source intarissable de chagrins pour Marie l'état d'humiliation où la laisse la Providence; au lieu que nous ne pouvons allier ensemble dans les desseins de Dieu, le désir de la rendre véritablement heureuse et l'obscurité pénible à laquelle il la condamne; je raisonne tout autrement, et je dis : Un Dieu voulait procurer à Marie la félicité la plus parfaite, et la plus convenable à la mère d'un Dieu; or, pouvant répandre sur elle tous les trésors de l'opulence, pouvant la faire naître au milieu des richesses, réparer les ruines de sa fortune et de sa maison, il croit remplacer tous ces avantages en multipliant en sa faveur les miracles de la grâce, en aplanissant sous ses pas les routes de la grâce : il faut donc, à juger des choses comme Dieu en juge, que l'opulence ne soit pas nécessaire au bonheur de l'homme chrétien; il faut que ce ne soit ni de l'opulence, ni des prospérités temporelles que dépende le bonheur de l'homme chrétien; il faut que dans la possession de la grâce consiste uniquement le bonheur de l'homme chrétien, et, par une dernière conséquence, il faut que plus on marche facilement dans les routes de la grâce, plus on ait part, plus on touche de près au bonheur de l'homme chrétien.

Et voilà, mes chers auditeurs, l'explication de la conduite que Dieu a tenue par rapport à Marie : voilà pourquoi, non-seulement il n'amènera point en sa faveur une révolution qui la replace sur le trône de ses pères; mais pourquoi les plus rigoureuses épreuves ne lui seront point épargnées; pourquoi le ciel la mettra successivement dans les situations les plus accablantes; pourquoi, devenue mère, elle aura la douleur de voir son fils dédaigné, rebuté avant sa naissance, n'ayant d'autre berceau qu'une étable abandonnée, d'autre ressource que l'indigence de sa mère, d'autre consolation que ses larmes; bientôt exilé, fugitif, cherchant sous d'autres cieux un asile contre les ombrages et l'ambition d'un tyran jaloux; enfin, après une vie tissue de contradictions, expirant au milieu des supplices et sous les coups du peuple ingrat qu'il vient sauver.

Car, quelque triste que soit pour Marie cet enchaînement de scènes et de catastrophes sanglantes, comme elle se soumet sans réserve à l'arrêt supérieur qui les ordonne, dans le temps même qu'elle ressent l'atteinte des plus mortelles blessures, elle goûte les douceurs de cette résignation parfaite qui ne connaît ni les murmures ni les plaintes. Ses mérites s'accroissent par ses souffrances : il ne lui en faut pas davantage; elle se plaît dans la nécessité de souffrir, et, ce que lui enlèvent de consolations les événements les plus cruels, la grâce le lui rend par le courage qu'elle lui communique et par la disposition d'un cœur toujours soumis aux volontés de la Providence.

Si donc nos préjugés se récrient contre la conduite que notre Dieu tient en ce jour à l'égard de sa mère, ah! c'est qu'égarés par les maximes du monde, enivrés par le poison de sa fausse sagesse, nous ne connaissons d'autre bonheur que les trompeuses satisfactions qui accompagnent les prospérités mondaines : c'est qu'où manquent ces satisfactions si vaines, si peu durables, nous ne voyons plus qu'un état de privations amères, où, loin des fantômes imposteurs qui l'amusent, l'âme nous semble réduite à une espèce de solitude et de néant : c'est qu'enfin les douceurs paisibles de l'innocence ne nous touchent que faiblement, accoutumés, comme nous le sommes, à ne goûter que les joies turbulentes du vice, à ne céder qu'à l'ébranlement des passions.

Je sais, mes frères, qu'il est des moments où, las de nos erreurs, effrayés de notre corruption même, nous envions, comme malgré nous, le sort de ces âmes fortunées qui trouvent tout facile dans le chemin de la vertu. On nous entend quelquefois nous plaindre de cette loi fatale des sens qui ne cesse de balancer en nous et de contredire celle de l'esprit, triste et durable effet de la première révolte dont il est tout ensemble et le châtiment et l'image. Nous regrettons ces beaux jours de la droiture originelle et la perte de l'équilibre primitif remplacée par une prépondérance d'inclinations vicieuses qui nous courbent vers les objets sensibles. Regrets éloquents! plaintes légitimes, sans doute! mais comment s'imaginer qu'elles soient sincères dans notre bouche lorsqu'on nous voit tous les jours travailler sérieusement à fortifier de plus en plus la dangereuse facilité que nous avons à faire le mal; lorsque loin de nous humilier de notre misère et d'en rougir, nous nous en faisons un sujet de triomphe; lorsqu'au lieu de nous roidir contre les penchants impérieux qui nous dominent, nous leur accordons tout ce qu'ils demandent, lorsque nous recherchons avec empressement tout ce qui les flatte; lorsque nous volons au-devant de tous les objets qui allument la cupidité, qui en irritent la violence : chagrins inconsolables quand le succès ne répond point à ses désirs, transportés de joie quand il les couronne?

Ah! mes chers auditeurs, qu'un solitaire enseveli dans une retraite sauvage, un pé-

nitent couvert de cendre, qu'un saint Jérôme dans l'horreur de son désert, occupé des exercices de la mortification chrétienne, victime des saintes cruautés qu'il exerce contre lui-même, m'assure que s'il est sur la terre un bonheur qu'il ambitionne, c'est le calme d'une âme où les passions assujetties gardent le silence et cessent d'opposer à la voix de la vertu leurs séditieuses clameurs; comment pourrais-je m'empêcher de le croire? je le vois armé contre ces passions indociles de tout ce qui peut en triompher : il se tient en garde contre la surprise des sens qui les éveillent, contre la mollesse qui les nourrit, contre la séduction des objets qui les sollicitent à la révolte.

Mais vous, hommes de délicatesse et de mondanité, vous qui, loin de combattre vos inclinations, satisfaites tous vos désirs, obéissez à tous vos penchants, n'avez d'ardeur que pour ce qui les favorise, d'aversion que pour ce qui les contredit; à qui persuaderez-vous que la difficulté de faire le bien vous paraisse une preuve affligeante, tandis que vous l'augmenterez tous les jours, cette difficulté malheureuse, par un amour, une secrète idolâtrie de vous-mêmes, par un attachement excessif à l'intérêt de vos cupidités, par la poursuite criminelle des plaisirs qui les enflamment, par la fuite des remèdes salutaires qui les affaiblissent et les détruisent? tandis qu'à cette difficulté naturelle vous ajouterez celle qui naît de l'habitude, et de l'habitude la plus invétérée? tandis qu'au désordre de rester volontairement dans une situation pleine de troubles, et d'augmenter chaque jour la pesanteur de vos fers, vous joindrez le crime de les chérir jusqu'à les porter avec complaisance, jusqu'à craindre que la grâce ne vous en dégage et ne vous aide trop efficacement à les rompre?

De là ces chutes si fréquentes dans les sentiers du salut, où l'on se lasse bientôt de marcher, parce qu'on y marche avec trop de peine, second obstacle au bonheur de l'homme chrétien, que Marie n'eut point à vaincre, parce que dans sa Conception elle reçut, outre le privilége de marcher aisément dans les voies de la grâce, celui de pouvoir y persévérer sans effort.

Car ne croyons pas qu'elle fût sujette aux mêmes variations, aux mêmes vicissitudes que nous : pécheurs et pénitents tour à tour, nous passons successivement des autels du Seigneur à ceux de Baal; après avoir juré, comme Laban, par le Dieu d'Abraham, on ne tarde pas à redemander, comme lui, ses anciennes idoles, et à se plaindre de la main qui les enlève : une chute pleurée est bientôt suivie d'une autre chute qui demande de nouvelles larmes : on rentre dans la route; un moment après on en sort; il est rare qu'on ne s'égare qu'une seule fois; toute la vie n'est qu'un cercle de désordres véritables et de pénitences équivoques, de réconciliations avec Dieu et de retours vers le monde; d'engagements pris avec le premier, et rompus presque aussitôt en faveur du second, de sorte que, si nous pouvons nous répondre de quelque chose, ce n'est pas de notre constance, ce n'est que de notre penchant à l'infidélité.

Or, ce sont ces retours d'un cœur changeant et infidèle que Marie n'avait point à craindre. Elle était à Dieu, elle ne voulait être qu'à lui : temple mystérieux bâti par la sagesse et pour la sagesse éternelle, cet édifice de sainteté, de perfection, reposait sur l'assemblage de toutes les vertus comme sur autant de colonnes inébranlables : *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem* (*Prov.*, IX, 1); la main puissante, qui avait pris soin de l'élever et de l'embellir, en éloignait jusqu'aux moindres entreprises des ennemis étrangers, après l'avoir mis hors d'atteinte à toutes les insultes des ennemis domestiques : l'arbre fortuné choisi pour donner au monde le fruit de bénédiction, ne redoutait ni le souffle des vents orageux, ni l'inclémence des hivers; parlons sans figure : affermie dans la grâce, Marie ne s'appliquait à en étudier, à en discerner les voies que pour entrer dans les plus parfaites, et pour les suivre avec autant de constance que de promptitude; partout le terme était présent à ses regards; rien n'était capable ni de l'en éloigner, ni de le lui faire perdre de vue; elle marchait, je ne dis pas sans que rien pût l'arrêter dans sa course, je dis sans que rien en pût ralentir l'activité.

Excellente prérogative qui sanctifia dès son berceau toutes ses actions, tous ses moments; qui ne laissa dans le cours de sa vie nul de ces intervalles de langueur et de sommeil, toujours perdus pour l'accroissement du mérite; nulle de ces faiblesses, de ces fragilités naturelles qui rendent les larmes de la pénitence nécessaires à la vertu même, et qui, dans les vases d'élection destinés à l'ornement du sanctuaire, découvrent quelque partie du moins de l'argile dont ils furent formés! prérogative surtout bien nécessaire à son bonheur, puisque, si quelque chose est capable, ô mon Dieu, de troubler une âme qui vous aime, c'est de sentir que nous ne sommes jamais affranchis ici-bas du danger de vous perdre par le désordre d'une volonté rebelle, ou de la crainte de blesser la délicatesse de vos regards par des négligences qui vous déplaisent?

Mais, tout excellente qu'elle est, cette prérogative, nous n'en sentons pas l'excellence; et plût au ciel que nous n'eussions à nous reprocher là-dessus d'autre désordre que celui de l'ignorance ou de l'insensibilité! mais, ce qui mérite toutes nos larmes, c'est que, pouvant avec le secours de la grâce nous procurer à nous-mêmes une participation de cette inestimable prérogative, dans un degré du moins conforme et proportionné à la dégradation de notre état, nous ne nous la procurons pas; c'est qu'au contraire, nous prenons les mesures les plus

infaillibles, les plus efficaces pour mériter que le ciel ne nous en favorise pas.

Oui, pouvant avec le secours de la grâce nous procurer une participation de cet avantage si précieux, du moins dans le degré qui convient à notre état, nous ne nous la procurons pas. Car, quoique nous ne puissions jamais avoir une certitude entière que nous persévérerons ; quoiqu'il nous soit défendu de compter absolument sur le mérite de nos œuvres, cependant il est une attention sur soi-même, il est une vigilance sur toutes ses démarches, une timide circonspection dont l'effet est de nous affermir dans la voie du salut, de soutenir nos vertus faibles et chancelantes, par conséquent de nous assurer l'espérance de la victoire et de la couronne. Or, ces précautions salutaires, cette crainte de notre faiblesse, cet éloignement du péril, il ne tient qu'à nous de les employer. Mais où sont ceux qui se tiennent en garde contre eux-mêmes, contre les entreprises de leurs passions, contre les attaques et la séduction du monde ; ceux qui ne s'exposent à la contagion ni sans nécessité, ni sans préservatif ; ceux qui, ne pouvant triompher de leurs ennemis par la force, se hâtent d'en triompher par la fuite?

Je dis plus : ce don de la persévérance, nous prenons les mesures les plus infaillibles, les plus efficaces pour mériter que le ciel ne nous en favorise pas, car tel est encore l'excès de notre égarement : à la défiance de nous-mêmes, nous substituons une hardiesse téméraire ; à la vigilance, une sécurité présomptueuse : nous allons au-devant du péril et des écueils, quoique tout semble nous annoncer le naufrage ; ces occasions de péché, où nous avons si souvent fait l'épreuve de notre faiblesse, nous les cherchons encore, et nous les cherchons sans autre crainte que celle de ne les pas trouver assez promptement ; ces objets qui ont pris sur nous un empire funeste, nous allons nous offrir à leur tyrannie ; ces sociétés profanes, d'où nous savons par une triste expérience qu'on ne rapporte qu'un esprit d'irréligion et de libertinage, nous nous y rengageons avec la même fureur qu'auparavant ; ces lectures passionnées, qui laissent dans l'âme des étincelles homicides si promptes à s'enflammer et si lentes à s'éteindre, on regarderait comme un vain scrupule de se les interdire ; ces écrits de ténèbres, archives d'impostures et de noirceurs, qui répandent sur l'esprit mille nuages, mille préventions iniques contre tout mérite que la haine, la jalousie, la vengeance ont intérêt de défigurer et de poursuivre, on y court avec ardeur, on s'en nourrit avec avidité, avec complaisance, avec transport, on en fait l'amusement de son oisiveté, le délassement de ses travaux, le charme de ses ennuis, la ressource de ses chagrins, sans trop s'embarrasser si l'on puise dans ces sources fangeuses de quoi se justifier à soi-même ses propres passions, ou de quoi s'associer sans remords à des injustices étrangères, c'est-à-dire, que fragiles roseaux, toujours prêts à plier au moindre souffle, nous osons cependant braver encore les vents et la tempête, et, après être tombés mille fois dans le précipice, marcher avec intrépidité sur ses bords. Je vous le demande, n'est-ce pas là prendre des mesures contre la persévérance même, et vouloir mériter que Dieu, dans sa colère, ou plutôt dans sa justice, nous la refuse?

Ah ! mes chers auditeurs, ne soyons pas assez ennemis de nous-mêmes pour attirer sur nous un châtiment si redoutable. La grâce a fait tout le bonheur de Marie ; c'est encore à la grâce qu'il appartient de faire le nôtre. En vain nous cherchons ailleurs une félicité qui nous fuit : stériles empressements ! poursuites superflues ! après bien des fatigues inutiles, il ne nous reste que le dégoût et l'amertume. Hélas ! nous nous plaignons si souvent d'être arrêtés par mille obstacles dans la carrière des honneurs et de la fortune : plaignons-nous plutôt de ne pas avancer assez promptement dans celle de la vertu ; plaignons-nous de notre cœur, qui nous échappe si facilement ; de notre esprit, qui se laisse jouer par tant d'erreurs et de fantômes ; de nos sens, toujours attentifs à nous ramener vers la terre ; de ce corps, qui nous appesantit et nous maîtrise.

J'entends l'Apôtre des nations accuser la rigueur de son sort, appeler le trépas pour qu'il abrége son supplice : *Quis me liberabit?* (*Rom.*, VII, 24.) Est-ce donc que, las de porter le flambeau de l'Evangile chez les peuples qui l'ignorent, las de voir le glaive des tyrans briller à ses regards, il chancelle sous le fardeau de son pénible ministère? Non, chrétiens : saint Paul trouve des charmes à souffrir pour Jésus-Christ, à braver les efforts de la Synagogue et de la superstition, conjurées contre la croix de Jésus-Christ, à se faire anathème pour assurer de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Ce qui l'afflige, ce qui lui paraît plus dur que la servitude et la mort, ce sont les révoltes de ce corps de péché, qu'il éprouve au dedans de lui-même ; c'est la guerre intestine que lui fait cet ennemi domestique, c'est sa résistance à plier sous l'empire de la grâce et à se laisser assujettir : *Quis me liberabit de corpore?* (*Ibid.*) Saint Paul serait heureux s'il n'avait à combattre que l'enfer et les césars : mais, avoir à se défendre contre lui-même ; avoir, pour ainsi dire, à se sauver de lui-même, voilà ce qui le fait éclater en gémissements, ce qui lui fait désirer que le fer de la persécution finisse bientôt ses jours, et qu'une main secourable brise la prison d'argile où il est malheureusement enchaîné : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Ibid.*)

Sentiments nobles, mes chers auditeurs, et bien capables de nous convaincre qu'il n'y a pour un chrétien de vrai malheur que le péché, d'autre bonheur que l'innocence et la grâce ! Puissent-ils, ces sentiments héroïques, passer dans notre âme et devenir la règle de notre conduite ! Ils seront pour nous, dès à présent, un présage, un avant-

goût de la béatitude céleste, parce qu'ils seront en nous une source de vertus solides, que Dieu couronnera dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XI

Pour le jour de la Purification de la sainte Vierge.

SUR L'OBÉISSANCE ET LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

Les jours de la purification de Marie étant accomplis selon la loi de Moyse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Pourquoi Marie se soumet-elle à la loi de la purification? Pourquoi semble-t-elle oublier le rang où l'a placée la Providence, pour venir se confondre parmi les autres femmes que la loi judaïque conduit au temple de Jérusalem? Mère par un prodige de la toute-puissance divine, l'empire de Moïse s'étend-il jusque sur elle? Le sacrificateur a-t-il besoin de porter sa voix au trône de Dieu, pour la faire rentrer dans le commerce du peuple? Et n'est-elle pas plus pure aux yeux du Seigneur que les victimes mêmes qui doivent servir à la purifier aux yeux des hommes?

Jésus-Christ avait tracé la route, chrétiens; il l'avait marquée de son sang. Le Fils de David, en se soumettant à la cérémonie de la circoncision, avait respecté la loi portée pour les descendants d'Abraham. Marie reconnaît la trace; elle vole sur les pas de son fils dans la carrière de l'obéissance, et l'exemple une fois donné, elle se hâte de le suivre et de le donner à son tour.

Mais ce n'est pas assez pour elle de se purifier. Cette première démarche en entraîne une autre qui n'est pas moins prescrite par la loi : celle d'offrir son fils au Seigneur, autant pour reconnaître son souverain domaine que pour promettre une victime à sa justice; et cette seconde obligation, elle la remplit avec la même fidélité que la première.

Ainsi satisfait-elle à la fois à deux des plus essentiels devoirs de la créature par rapport à Dieu : celui de la soumission la plus parfaite, et de la reconnaissance la plus généreuse. Soumission, reconnaissance, principes d'où dépend la réalité du culte que la religion rend à Dieu. Comprenez le rapport de ces deux obligations avec la solennité de ce jour.

Marie se soumet à la loi de la purification, quoiqu'elle n'eût aucun besoin personnel d'être purifiée. Et par là que nous apprend-elle? Que notre premier devoir à l'égard de Dieu c'est d'obéir à ses lois. Secondement, elle soumet son fils à la loi de la présentation. Et par là que nous apprend-elle encore? Un autre devoir à l'égard de Dieu, qui n'est pas moins important que le premier : celui de répondre fidèlement à ses bienfaits. En deux mots, chrétiens, la mère d'un Dieu se purifie conformément à la loi; c'est-à-dire qu'elle nous enseigne d'abord à honorer Dieu d'un culte d'obéissance, qui nous assujettisse sans réserve à son autorité souveraine : vous le verrez dans la première partie; en second lieu, elle soumet Jésus à la loi de la présentation, elle l'offre au temple de Jérusalem; c'est-à-dire qu'elle nous enseigne à honorer Dieu d'un culte de reconnaissance, qui lui rapporte tout ce que nous tenons de sa bonté bienfaisante : vous le verrez dans la seconde. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession, etc. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Le véritable culte qu'exigent de l'homme la grandeur et la prééminence du souverain Etre ne consiste point dans un appareil de cérémonies pompeuses, dans la majesté des temples et des sanctuaires où se rassemblent ses adorateurs, dans la richesse des offrandes et la multitude des victimes immolées à sa gloire; en un mot, dans un dehors fastueux de pratiques extérieures et sensibles, qui, ne formant qu'un vain spectacle pour les yeux, renfermeraient toute la religion dans de vides et stériles apparences. Quelque nécessaire que soit un culte qui parle aux sens, et qui emprunte pour s'expliquer des témoignages visibles, ce ne serait là cependant, si l'on se bornait à ces faibles témoignages, qu'une scène, une décoration trompeuse, où le fantôme tiendrait la place de la réalité, et où, de la part de l'homme, tout se réduirait à une éblouissante illusion. Cet assemblage de symboles superficiels et, pour parler le langage du grand Apôtre, d'éléments infructueux, n'est en soi-même qu'un corps sans mouvement : il faut une âme, un principe intérieur qui le vivifie. Et cette âme quelle est-elle? C'est la noble disposition d'un cœur qui conforme ses sentiments au langage des apparences, et se tient en effet, par rapport à Dieu, dans cet état de soumission, de dépendance universelle, dont les pratiques extérieures de son culte ne sont que les interprètes ou les images.

Or, telle est la première leçon que nous fait Marie dans le mystère de ce jour. Elle nous montre par son exemple, que le devoir essentiel de l'homme à l'égard de Dieu, celui dont tirent leur excellence et leur mérite les hommages sensibles qu'on rend à sa grandeur, c'est cette parfaite obéissance qui manifeste la souveraineté de son domaine, et fait triompher sa loi de toutes les résistances de la nature. Car elle vient se purifier dans le temple de Jérusalem, conformément à la loi judaïque, quoique tout semble l'autoriser à s'affranchir de cette obligation : et c'est ainsi qu'en se soumettant, malgré les raisons qu'elle avait de ne se pas soumettre, elle condamne les deux plus grands désordres par où nous combattons l'autorité de la loi : l'un que j'appelle un désordre d'orgueil, l'autre un désordre de fausse raison : désordre d'orgueil, principe de nos révoltes ou-

vertes et publiques ; désordre de fausse raison, principe de nos révoltes palliées ; tous deux anéantissant, quoique d'une manière différente, le véritable culte, établi sur les sacrifices qu'on fait à Dieu par l'obéissance : mais en même temps tous deux combattus aujourd'hui, l'un par la publicité, l'autre par la simplicité de la soumission que Marie fait paraître dans ce mystère.

C'est une remarque de saint Bernard qu'en imposant à toutes les femmes Israélites, après qu'elles seraient devenues mères, l'obligation de se purifier par le ministère des prêtres, Moïse ne s'était pas moins expliqué en législateur qu'en prophète, qui prévenait par une lumière anticipée l'histoire des siècles à venir, et découvrait dans la suite des âges le merveilleux événement dont le ciel devait un jour donner au monde le spectacle, je veux dire celui de la virginité jointe dans une fille de prodiges à la plus glorieuse maternité. Car il a soin, poursuit le saint docteur, il a soin d'employer des expressions, dont le sens ne pouvait regarder que des femmes ordinaires, celles dont la fécondité laisse après soi les vestiges impurs de la chair et des sens : *Mulier si suscepto semine pepererit masculum* (*Levit.*, XII, 2) ; précaution, continue toujours le même Père, qu'il n'eût pas prise sans doute, s'il n'avait aperçu de loin l'événement qui devait, en faveur d'une créature privilégiée, suspendre le cours ordinaire de la nature, et former pour elle un nouvel ordre, qui la distinguât de toutes les autres mères de sa nation : *Nisi parituram prævidisset sine semine virginem, quæ necessitas erat de suscepto semine fieri mentionem?*

Or, cette disposition de la loi si formelle, si précise dans la manière de s'expliquer, cette disposition qui supposait évidemment dans les mères une impureté légale, dont la tache demandait une solennelle expiation, Marie ne la pouvait ignorer : elle savait que la naissance de son Fils était l'ouvrage d'un souffle pur et céleste, de ce souffle créateur, qui porté sur les eaux, ainsi que parle l'Ecriture, avait séparé la lumière d'avec les ténèbres ; que le germe de justice sorti de son sein n'avait point été formé dans une terre proscrite, et frappée de l'ancienne malédiction ; que la loi n'avait rien par conséquent à purifier, où tout avait été saint, et digne du Dieu de la sainteté même : cependant, malgré cette connaissance, malgré les miracles qui rendaient inutile pour elle le plan de justice et de devoirs prescrits au reste des femmes, elle oublie les avantages de sa situation ; elle vient au temple ; elle s'avance pour mettre entre les mains des ministres du sanctuaire les offrandes prescrites par Moïse : contente d'avoir été choisie pour l'accomplissement des desseins éternels, et des promesses faites à Jacob, elle ne pense point à faire remarquer le choix que le Seigneur a fait d'elle ; elle ne veut passer que pour une femme impure et profane, séparée du commerce de la nation sainte, née sous l'empire de la loi, et indispensablement sujette à toute l'étendue des observances qu'elle impose.

Ainsi l'obéissance la plus solennelle, la plus publique est-elle le tribut précieux, et la première offrande que Marie porte à l'autel du Seigneur. Hélas ! et c'est presque toujours celle que nous lui refusons ; celle qu'il n'obtient de nous que quand le monde et les passions cessent de la lui disputer ; celle que notre cœur dément par ses oppositions secrètes, dans le temps même que la main la lui présente.

La loi parle en effet ; elle intime, elle publie les volontés du souverain Maître : mais à sa voix trop impérieuse la nature oppose celle de ses penchants irrités d'une dépendance qui l'humilie, l'orgueil se fait entendre ; toute autorité qui prétend l'assujettir, lui semble une usurpation de ses droits ; il voit avec dépit qu'on entreprenne de le faire marcher par une route où il ne s'est pas engagé de lui-même, il repousse avec indignation la main qui s'offre à le conduire ; pourquoi, disons-nous avec Laban, pourquoi m'enlevez-vous mes dieux ? *Cur furatus es deos meos ?* (*Gen.*, XXXI, 30.) En vain l'homme entend retentir à ses oreilles ces paroles tant de fois répétées à l'ancien peuple, c'est moi qui suis le Seigneur : *Ego Dominus* (*Exod.*, XII, 12) ; c'est donc à moi de commander, et à vous d'obéir sans résistance ; à moi de prescrire à votre présomptueuse raison comment je veux être honoré d'elle, et à vous de la retenir dans les limites où je veux qu'elle se resserre ; à moi de mettre un frein à l'indocilité des passions qui vous égarent, et à vous de respecter le frein qui doit les maîtriser et les soumettre : *Ego Dominus ;* à cet empire si légitime nous ne répondons que par des révoltes ; et par quelles révoltes encore ? des révoltes ouvertes et publiques.

Car il faut l'avouer en gémissant ; l'infidélité n'a pas besoin de recourir à des excuses ou à des prétextes pour colorer aujourd'hui ses transgressions les plus manifestes : la multitude, en les imitant, sauve aux prévaricateurs et l'embarras de se justifier, et la peine de rougir : les désordres les plus contraires à l'esprit de l'Evangile, ceux même dont le paganisme n'osa jamais entreprendre l'apologie, sont dispensés de l'obligation gênante de se tenir à l'abri, sous le voile du mystère et des ténèbres : les maximes qui les canonisent ou les pardonnent les ont fait passer en autant d'usages consacrés par la coutume, et par le suffrage des mœurs publiques : on n'oserait réclamer contre eux, sans s'exposer au reproche d'une petitesse de génie, partage méprisé des âmes timides et vulgaires : au défaut de tout autre mérite, on est sûr, du moins auprès de bien des gens, de trouver dans le mépris du devoir une protection plus efficace, que dans l'éclat des qualités les plus solides ; et la seule obligation peut-être que nous ayons à notre siècle (si cependant ce n'est pas plutôt là le comble de la corruption), c'est qu'à force de décrier le respect pour les règles de la

piété chrétienne, on est parvenu, si non à bannir tout à fait de nos mœurs l'hypocrisie, du moins à la rendre infiniment plus rare, parce qu'on est toujours plus sûr de réussir aujourd'hui par la réalité du vice même, que par les apparences de la vertu.

Et ces révoltes publiques, à qui la religion est-elle surtout en droit de les reprocher ? c'est à ces grands éblouis de leur grandeur, qui se croient autorisés par la prééminence de leur rang, à commander pour eux-mêmes l'obéissance la plus difficile, et souvent la plus infructueuse ; qui veulent que toute montagne, toute colline s'abaisse sous leurs pas ; qui dès l'enfance, accoutumés à voir leurs moindres désirs prévenus par les complaisances de l'adulation, prétendent qu'en s'attachant à leur personne, on n'ait d'autres goûts, d'autres inclinations que les leurs ; qui éclatent avec si peu de ménagement, lorsqu'ils rencontrent quelque obstacle à l'exécution de leur volonté, dans des passions étrangères : semblables à la foudre qui ne laisse jamais plus de ruines après elle, que lorsqu'elle trouve plus de résistance à son passage.

A qui encore pouvons-nous les reprocher, ces révoltes ? à ces hommes courtisans empressés du rang et de l'opulence, hommes souples et pliants, de qui l'espoir de la fortune obtient chaque jour les efforts les plus pénibles ; qui savent contraindre leurs passions, captiver leurs humeurs, changer de caractère et de visage au gré du maître dont ils ambitionnent la protection ; qui rampent, qui s'abaissent avec les hommes jusqu'à la servitude, tandis qu'ils portent avec Dieu l'indocilité jusqu'à l'audace, comme s'ils voulaient en s'élevant contre l'un, regagner ce qu'ils perdent en se rapetissant devant les autres.

A qui enfin pouvons-nous les reprocher ces révoltes ? Ah ! elles ne sont plus seulement le désordre des conditions éminentes, ou de celles que l'intérêt attache au service de la grandeur et de l'opulence. Elles ont passé jusque dans les états où une fortune sans éclat, mais sans trouble, procure les douceurs du présent et rassure contre les terreurs de l'avenir. Les pratiques de la religion les plus saintes, celles que prescrit la voix de l'Église, comme autant d'obligations nécessaires au salut, celles qui contribuent davantage à l'édification publique et maintiennent le culte extérieur, les jeûnes, les abstinences ecclésiastiques, la sanctification des jours consacrés au Seigneur, la participation des mystères saints et la célébration de la pâque chrétienne, y sont presque universellement méconnus ; il suffit de n'être pas peuple pour s'en dispenser sans prétexte ; et de se croire plus éclairé que les autres, pour les violer sans remords.

Mais voici, chrétiens, voici quelque chose qui caractérise davantage notre siècle, et, oserai-je le dire, notre nation, qui, jalouse dans tout le reste de donner l'exemple, ne craint pas ici de le prendre de ses voisins et d'un peuple encore plus séparé de nous par la religion que par la mer. C'est que ces révoltes ouvertes et publiques sont décorées parmi nous du titre spécieux de raison, de philosophie, de sagesse. Toute loi, tout précepte positif est retranché du culte que l'homme doit à Dieu, comme des inventions humaines, introduites par une autorité tyrannique et reçues sans examen par la superstition crédule, ou comme des additions arbitraires, faites à la volonté divine, qui par l'organe de la loi naturelle, nous a manifesté les siennes.

C'est donc dans les oracles seuls de cet organe intérieur qu'on prétend renfermer toute l'étendue de nos devoirs ; c'est à suivre uniquement les décisions de ce tribunal domestique, tribunal qu'on fait taire ou parler d'ailleurs au gré de ses intérêts, que sont restreintes toute la morale, toutes les vertus. Voilà le système commode qu'une orgueilleuse indépendance érige en principes philosophiques ; comme si le souverain Législateur, après nous avoir donné pour nous conduire un guide personnel et secret, la loi de la nature qui nous éclaire, n'avait pu nous en donner un autre universel et visible, la loi de l'Evangile qui nous réforme ; un autre également sûr, mais moins sujet à être méconnu que le premier ; un autre qui, loin de contredire la voix primitive, servît au contraire à en développer les leçons d'une manière et plus éclatante et plus précise ! comme si c'était une chose incompatible avec l'idée de la sagesse ou de la miséricorde de Dieu, que les passions humaines ayant obscurci les lumières de la nature jusqu'à presque les éteindre, il les eût rallumé ces précieuses lumières, au flambeau de la révélation, comme si ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher par l'une, il n'avait pu le perfectionner par l'autre ; en un mot, comme si, pour s'être une fois expliqué par le ministère de la conscience et de la raison, il s'était ôté le droit de s'expliquer ensuite par celui de la foi : voilà, je le répète, ce qu'on nous donne pour le langage du bon sens, pour la seule doctrine que puissent adopter de véritables sages ; mais doctrine malheureusement trop favorable à la perversité du cœur, pour ne pas déceler ainsi sa méprisable origine. On n'y voit qu'une faiblesse, superbe ennemie de toute contrainte salutaire, jointe à la mauvaise foi de vouloir cacher la corruption profonde de l'homme, sous le masque imposant du philosophie.

Avouons-le cependant, chrétiens ; quelque multipliés que soient aujourd'hui, surtout dans les villes où on se pique de culture et de connaissances, ces esprits audacieux, qui, pour se mettre tout d'un coup en liberté, ne veulent plus admettre d'autre règle des mœurs, ni d'autres obligations à remplir, que celles dont la conscience leur découvre intérieurement la nécessité ; la plupart des violateurs de la loi n'en viennent pas à cet excès de dépravation ; que dis-je ? ils se flattent de l'observer, lors même qu'ils la violent ; mais observation fausse ! abus d'une

raison plus fausse encore! pour peu qu'on l'examine, on n'y découvre qu'une véritable révolte, qui, pour être plus déguisée, n'en est ni moins déplorable, ni moins réelle.

Combien d'artifices en effet, combien de prétextes n'imagine-t-on pas pour échapper à l'autorité de la loi? A nous entendre, les plus évidentes ne parlent pas encore assez clairement pour dissiper les doutes et les incertitudes qu'elles font naître; les plus sévères sont susceptibles de modifications et de tempéraments qui les adoucissent; les plus générales entraînent des exceptions qui en bornent l'étendue; les plus immuables doivent être sujettes à des changements nécessaires, selon la différence des situations et des conjonctures. Ainsi, ce sont tantôt des obscurités imaginaires qu'on suppose à la loi, pour se défendre d'y voir ses véritables obligations; tantôt c'est un esprit de condescendance qu'on lui prête, pour en réconcilier ainsi la rigueur avec les penchants les plus chéris; souvent c'est par des limitations abusives qu'on essaye de la restreindre. Presque toujours c'est par de vaines dispenses qu'on l'anéantit et sur la foi des fantômes qui nous en font regarder l'observation comme impraticable, ou trop périlleuse.

Or, ces désordres si communs et sur lesquels on affecte une tranquillité qui n'appartient qu'à l'innocence, c'est ce que Marie, par la simplicité de sa soumission condamne encore dans ce mystère. Une foule de considérations plus persuasives les unes que les autres, devait naturellement se présenter à son esprit et lui faire regarder la loi de la purification comme une observance, non-seulement inutile pour elle, mais préjudiciable aux intérêts de sa maternité divine, aussi bien qu'à la gloire de son fils. Car comment se persuader d'abord, qu'après avoir changé le cours de la nature en sa faveur, Dieu voulût contredire tous ses miracles, en la confondant avec le reste des femmes et permettre qu'elle parût ce qu'elle n'était pas, après lui avoir prodigué des privilèges qui l'élevaient si fort au-dessus de ce qu'elle paraissait? Comment ne pas expliquer ses intentions présentes par toute l'histoire passée de sa conduite à son égard; et était-il vraisemblable qu'il ne l'eût fait et la dépositaire, et l'objet de tant de merveilles, que pour en obscurcir l'éclat par une humiliante cérémonie.

Mais surtout (et que cette dernière considération était décisive)! la purification de la mère n'éclipsait-elle pas la céleste origine du fils? La souillure apparente de l'une ne rejaillissait-elle pas jusque sur la personne de l'autre? Et le moyen de se persuader un jour qu'il fût le saint d'Israël, lorsqu'on se rappellerait que la source de son sang avait eu besoin, pour être purifiée, du ministère de la loi?

Que de raisons, chrétiens, que de raisons pour Marie, de se soustraire à une obligation, si contraire en apparence et à ce que le Seigneur avait fait pour elle, et à ce qu'elle devait elle-même à la dignité de son fils! cependant, elles ne seront plus écoutées ces raisons si plausibles, si capables de lui rendre suspectes les voies de l'obéissance. A ces vues, elle en substituera de toutes différentes et de plus dignes d'une fille d'Abraham, d'une héritière de ses vertus. Elle sait qu'il n'est pas encore temps de lever le voile qui cache aux yeux du monde l'économie des desseins éternels; qu'ils doivent, ces desseins, jusqu'au moment de leur manifestation, rester sous le sceau du mystère; qu'ayant entre les mains le secret de Dieu, elle l'assure, ce secret, par une soumission qui la laisse dans l'obscurité devant les hommes; et que le fils après tout anéantissant toute sa grandeur jusqu'à ne se distinguer en rien des autres enfants, la mère doit ensevelir aussi toute la sienne en ne se distinguant en rien des autres femmes.

Ainsi n'ambitionne-t-elle d'autre gloire, ne connaît-elle d'autre mérite que celui de seconder vos desseins, ô mon Dieu! Et comment les seconder encore? est-ce en s'éloignant des routes communes; en se traçant un plan de conduite extraordinaire; en préférant une piété d'éclat à des œuvres ignorées; en se dispensant de ce que Dieu demande, pour lui donner à la place ce qu'il ne demande pas? ah! culte défectueux et tout humain, où l'on se cherche soi-même en affectant de chercher Dieu; où la nature est plus écoutée que la grâce; où les droits de celle-là ne souffrent rien des victoires de celle-ci; en un mot, où l'homme se retrouve trop, pour que tout n'y soit pas l'ouvrage de l'homme! ce n'est qu'en restant dans les bornes de la soumission que Marie veut entrer dans les voies de la Providence, à mesure qu'elle s'écarterait des unes, elle croirait s'éloigner des autres; elle commence par mettre à couvert l'autorité de la loi, et laisse à Dieu le soin de mettre en sûreté la gloire du fils et celle de la mère.

Ici, chrétiens, reconnaissons encore notre modèle, et la condamnation sensible, non plus de nos révoltes ouvertes et publiques, mais de ce que j'appelle nos révoltes déguisées contre la loi. Car je veux qu'on ne dise pas, qu'on n'ose pas dire avec l'impiété formellement rebelle, quel est-il ce Seigneur, ce Maître qui commande, pour être en droit de me prescrire la soumission? *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?* (*Exod.*, V, 2.) Du moins est-il vrai que sans tenir le même langage, on tient effectivement la même conduite; que sans rompre avec éclat une chaîne odieuse, on la rompt sourdement, et avec une apparence de respect; que sans contredire tout haut la règle du devoir, on en méconnaît tout bas l'application; qu'on courbe, qu'on plie du moins ce qu'on n'a pas la hardiesse de briser, et que toute notre étude est de réussir à nous persuader que ce n'est point à nous que la loi parle, dès qu'elle ne parle pas en faveur de ce qui nous plaît.

De là cet art malheureux d'éluder les obligations les plus précises, soit en se pa-

rant contre elles de priviléges chimériques, soit en s'autorisant d'impossibilités illusoires : de là ce secret si commun de donner aux préceptes des interprétations, conformes aux vues d'une cupidité qui ne saurait souffrir d'être contredite : de là ce damnable talent de les ajuster aux usages, aux préjugés, aux maximes profanes du monde; de n'en prendre que ce qui ne donne aucune atteinte à la morale du monde, que ce qui ne peut entraîner aucun inconvénient, aucune censure de la part du monde : de là tous ces raffinements, toutes ces vaines subtilités où l'esprit de l'homme ne se reconnaît que trop, et où celui de la loi devient tout à fait méconnaissable : de là, pour en venir à quelque détail, à quoi se réduit par exemple ce précepte exprès du renoncement évangélique, ce précepte dont tous les autres ne sont, à proprement parler, qu'autant de branches, autant de développements qui en facilitent l'application? à quoi, chrétiens, à ne s'interdire que ces excès monstrueux où s'abandonne une licence effrénée, qui franchit toutes les barrières; à n'être innocent que sur les articles où il en coûterait trop au tempérament ou à l'indolence pour être criminel; à ne se défendre que contre les désordres, sur quoi le monde ne ferait pas plus de grâce que l'Evangile; tandis qu'on ne refuse du reste rien à la vanité, rien à la délicatesse, rien à l'amour de soi-même, rien à la dissipation; tandis que nos soins les plus importants se bornent à prévenir la nécessité de nous faire la moindre violence, et que notre vie tout entière, au lieu d'être un exercice constant des vertus qu'enfante la grâce, n'est qu'une continuelle recherche de ce qui flatte les inclinations de la nature.

A quoi se réduit encore dans la pratique cette loi du pardon des offenses, cette loi qui caractérise surtout les disciples d'un Homme-Dieu, victime d'amour et de charité? à ne pas poursuivre avec éclat une vengeance quelquefois inutile, plus souvent dangereuse, et dont le contre-coup retomberait infailliblement, ou sur notre fortune, ou sur celle des personnes qui nous sont chères : à ne modérer la violence de nos ressentiments et de nos transports, que pour ôter à un ennemi le plaisir d'insulter à notre faiblesse, et de triompher de notre désespoir; tandis que nous nous réjouissons intérieurement de ses pertes, que nous nous affligeons de ses succès, que nous faisons de sa personne, aussitôt que l'occasion s'en présente, les peintures les plus odieuses, sans vouloir entendre à aucun rapprochement, ni entrer dans aucune vue de conciliation, satisfaits de remplacer la haine que nous nous flattons de ne point avoir, par les sentiments de mépris dont nous nous glorifions à son égard.

A quoi se réduit de même, dans la pratique, cette loi de l'aumône, cette loi qui, au grand jour des dernières vengeances, décidera de nos destinées éternelles au tribunal du souverain Juge? à une stérile compassion, qui ne veut perdre avec l'indigent que le moins qu'il est possible, et rachetant à peu de frais l'importunité qu'il lui cause, épargne en même temps à la délicatesse le spectacle trop révoltant pour elle des besoins et des misères humaines; tandis qu'on nous voit tous les jours sacrifier à un jeu ruineux, à des dépenses de mode et de fantaisie, à l'indécence des parures, au faste des ameublements, aux profusions de la sensualité, la récompense du mercenaire, le prix des travaux du serviteur, la fortune de toute une famille, les espérances et le patrimoine de plusieurs races.

Or, j'en appelle aux jugements que vous portez vous-mêmes de vous-mêmes, dans quelques-uns de ces moments de droiture, où la conscience, rentrant dans tous ses droits, prend à son tour le parti du devoir contre les prestiges et les impostures de la passion. Quand vous considérez tous ces abus, et mille autres infidélités à la loi qu'on commente, qu'on mitige, qu'on limite au gré des penchants qu'elle condamne, et des erreurs dont elle devrait nous guérir, pouvez-vous, chrétiens, vous regarder alors comme faisant partie de ce peuple d'adorateurs spirituels, que Jésus-Christ est venu se former sur la terre, et qui, au lieu des holocaustes mosaïques et des immolations sanglantes prescrites à l'ancien Israël, ne doivent plus connaître d'autre culte que celui du cœur, d'autres sacrifices que ceux de l'obéissance? mais, si vous ne l'êtes plus, ce peuple qui s'immole spirituellement comme Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ, qu'êtes vous donc à la place qu'un peuple tout profane, qu'il ne reconnaît pas pour le sien; et à quoi devez-vous vous attendre de sa part, qu'au partage de l'idolâtrie qui déshonore la Divinité, faute de chercher à la connaître, ou à celui du juif charnel, qui ne l'honorait pas conformément à ses connaissances? Non, chrétiens, de quelque titre apparent qu'une raison séduite colore de pareils désordres, de quelques décisions contraires que notre entêtement s'autorise; aux oracles de mensonge que nous fait adopter notre mollesse, la vérité, dont nous étouffons inutilement la voix, oppose au fond de nous-mêmes des oracles sévères, qui combattent nos funestes illusions : une clarté rigoureuse vient comme malgré nous, interrompre le sommeil d'une sécurité qui nous perd; et dans ces exceptions frauduleuses, dans ces tempéraments et ces bornes que nous savons mettre à l'autorité de la loi, elle ne nous montre qu'un mystère de corruption qui l'anéantit à notre égard, et les artifices d'un cœur infidèle qui ne cherche qu'à se déguiser ses révoltes.

Ah! mes chers auditeurs, les lois humaines passeront; ils passeront avec les hommes, ces monuments, ces chefs-d'œuvre de la sagesse et de la politique mondaine; ils passeront avec le monde, ces coutumes, ces bienséances, ces devoirs de société que nous remplissons avec une délicatesse si

scrupuleuse; elles passeront avec les maîtres que chacun de nous sert aujourd'hui, ces obligations où nous enchaînent notre intérêt et le leur; mais elles ne passeront pas de même ces lois saintes, ces lois évangéliques émanées du sein de la sagesse suprême et publiées par la bouche d'un Dieu Sauveur. Exemptes des vicissitudes qu'éprouvent toutes les vanités de la terre, elles participeront à l'immortalité de leur principe. L'univers ne sera plus, et ces oracles immortels subsisteront encore : après nous avoir été donnés pour être nos guides, ils serviront contre nous d'accusateurs; ils deviendront la matière du jugement qui décidera de notre sort; et si la confrontation sévère qui sera faite de nos mœurs avec ces règles sacrées ne nous est pas favorable, à quel autre destin pouvons-nous nous attendre qu'à des larmes éternelles, et au plus violent comme au plus inutile désespoir ?

Il est juste, disait un monarque impénitent, courbé sous la main divine qui le frappait, et effrayé des horreurs du tombeau qui l'environnaient déjà de toutes parts, il est juste qu'un mortel soit soumis à Dieu : *Justum est subditum esse Deo.* (*Mach.*, IX, 12.) N'attendons pas, chrétiens, pour faire le même aveu, que la proximité du trépas et la crainte de ses suites l'arrachent de notre bouche expirante : ce qui n'est donné qu'à la terreur est en pure perte pour le salut. Rentrons dès à présent sous le joug de l'obéissance; c'est le devoir essentiel dont Marie vient de nous donner l'exemple, et la base du véritable culte que nous devons au souverain Maître : sans cela tout autre hommage est insuffisant, et ne sert même qu'à nous entretenir dans l'erreur la plus funeste, celle de penser que, ne tenant plus à Dieu par le respect pour ses lois, on puisse y tenir encore par les sentiments et par le cœur. Mais à ce premier devoir joignons, toujours sur le modèle de Marie, le culte d'une reconnaissance qui rapporte à Dieu tous les biens que nous tenons de sa libéralité bienfaisante : c'est le second objet que nous présente ce mystère, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai qu'en qualité de souverain législateur Dieu soit en droit d'exiger de nous un culte d'obéissance qui nous assujettisse sans réserve à son autorité souveraine, il n'est pas moins incontestable qu'en qualité de bienfaiteur universel il demande de notre part un culte de reconnaissance par lequel nous l'honorions comme premier auteur et source féconde de tous les biens.

Or ce devoir, ce culte de reconnaissance que tout nous inspire naturellement, à quoi nous engage-t-il par rapport à Dieu? Marie nous l'apprend dans ce mystère : elle porte son Fils au temple pour l'offrir au Seigneur, et par cette offrande elle fait un aveu public que c'est à Dieu seul qu'elle est redevable de tout ce qu'elle est. Secondement, ce Fils qu'elle offre au Seigneur, elle le consacre sans réserve aux intérêts de sa gloire, de sorte qu'elle fixe ainsi les deux importantes obligations où se renferme tout le culte de la reconnaissance chrétienne à l'égard de Dieu, et qui consistent, l'une à le reconnaître pour l'auteur de tout ce qu'on a, l'autre à employer pour sa gloire tout ce qu'on possède.

Quoique la loi de la présentation pour les premiers-nés de chaque famille eût été particulièrement établie pour rappeler d'âge en âge aux enfants de Jacob le prodige de cette nuit fatale où le Seigneur, par le ministère de son ange, portant la vengeance et la mort jusque dans le palais des tyrans oppresseurs de son peuple, fit tomber sous le glaive de sa colère tous les premiers-nés de l'Egypte, et au travers des flots du sang le plus précieux, ouvrit à la postérité des patriarches le chemin de la liberté, cependant la loi dont je parle devait encore avoir pour les Israélites un autre objet, celui de leur faire comprendre, par cette cérémonie sensible, qu'ils tenaient de la seule libéralité de Dieu tout ce qu'ils possédaient sur la terre : la prospérité de leurs familles, la richesse de leurs campagnes, l'abondance publique et particulière, le bonheur et la tranquillité des peuples, et que tous ces avantages, loin d'être entre leurs mains un attrait à l'infidélité, ne devaient servir au contraire qu'à les rendre plus fidèles, en ajoutant à tous les autres motifs qu'ils avaient de l'être celui de la reconnaissance. Souvenir important ! salutaire leçon, qui ne pouvait être trop gravée surtout dans des esprits tels que ceux de la nation juive, où l'attachement aux biens visibles et terrestres faisait bientôt perdre de vue la main du dispensateur invisible qui en était la source, et où l'on n'était jamais plus près de devenir ingrat que lorsqu'on était plus heureux et plus favorisé.

Or ce fut dans cet esprit, dans ces vues de reconnaissance si conformes aux dispositions intérieures de son âme, que Marie vint à Jérusalem présenter son Fils au Seigneur. Car ce n'était pas assez pour elle qu'en présence d'Elisabeth et du père de Jean-Baptiste elle eût fait éclater les tendres sentiments que lui inspirait l'excès des miséricordes divines à son égard, et célébré par les plus vifs transports les merveilles de prédilection que le Dieu de ses pères avait opérées en elle : son cœur ne s'était expliqué que devant un petit nombre de témoins, et ses hommages furent alors renfermés dans le sein d'une seule famille. Il tardait à son impatience de renouveler publiquement un si juste devoir, et d'en rendre l'accomplissement plus solennel par celui d'une observance religieuse. Les jours prescrits par la loi ne sont donc pas plutôt écoulés qu'elle se hâte de venir au temple : *Postquam impleti sunt dies..... tulerunt illum in Jerusalem* (*Luc.*, II, 22); elle n'a d'autre trésor que son Fils, trésor ignoré dans Israël, mais qui remplace dans son estime toute la grandeur de David et de Salomon, dont le sang est

méconnu dans sa personne ; elle le met entre les mains des prêtres ce Fils de bénédiction, ce gage des anciennes promesses faites à Jacob, afin qu'ils l'offrent à Dieu sur le saint autel, et qu'avant que de devenir l'hostie de propitiation qui réconciliera tous les peuples, il serve à sa mère d'hostie, de sacrifice pacifique qui acquitte publiquement sa reconnaissance.

Hélas ! chrétiens, nous sommes bien éloignés d'acquitter ainsi la nôtre. Investis de toutes parts, et comme pénétrés des dons de Dieu, qui, semblables à une rosée féconde, enfantent l'abondance au milieu de l'aridité du désert, nous ne pensons jamais à la main d'où partent tant de bienfaits. Contents d'en profiter, nous ne remontons point à leur origine; plus la jouissance en est flatteuse, plus ils servent efficacement à nous en faire oublier l'auteur. Parmi les grands, les uns dans l'avantage de leur naissance, dans ce degré d'élévation qui ne les offre aux yeux des autres hommes que comme autant de divinités sur l'autel, n'aperçoivent que l'effet et comme le jeu du hasard; dans les dignités dont ils sont revêtus, que le prix des services de leurs ancêtres; dans la gloire et l'éclat qui les suivent, que les apanages d'un sang illustre. Les autres, parvenus, ou rapidement ou par degrés, aux emplois, aux distinctions les plus glorieuses, malgré la distance que le ciel semblait d'abord avoir mise entre eux et la carrière des honneurs, loin de remarquer comme les Joseph, les Esther, les Mardochée, les Daniel, dans l'histoire de leurs succès, celle des soins et des attentions d'une Providence qui les a tirés de la foule, n'y remarquent au contraire que l'ouvrage de leur propre mérite, le fruit de leur sagesse et de leur intelligence, le concours heureux de mille conjonctures dont ils ont habilement profité pour s'ouvrir une si belle route. Plus ils se sont vus d'abord éloignés du terme, plus ils s'admirent avec complaisance dans la suite des événements qui les en ont rapprochés. N'ayant point à partager la gloire de ce qu'ils sont avec des aïeux qui leur aient transmis ce qu'ils furent, ils ne s'en trouvent que plus grands ; ils ne se contemplent dans leur grandeur qu'avec un sentiment d'estime personnelle plus délicieux et plus profond; le bras invisible et tout-puissant qui les a conduits au travers des écueils, qui a aplani les obstacles sous leurs pas, échappe tout à fait à leurs regards : ils ne voient qu'eux-mêmes dans ce qu'il a fait pour eux; et, devenus leur propre idole, tout l'encens qu'ils doivent à Dieu, c'est pour l'autel de la vanité qu'ils le réservent.

Et ce que je dis des grands, nous pouvons aussi le dire des riches, et de quiconque se trouve dans quelqu'une de ces situations encore plus heureuses, je veux dire dans ces rangs paisibles et moins en vue que leur médiocrité met autant à couvert des chagrins inséparables de l'indigence que des troubles attachés aux grandes fortunes. Car soit qu'on soit né ce que l'on est, soit qu'on ait réussi à le devenir, ce n'est presque jamais à Dieu qu'on attribue les avantages de son état : ou bien on en fait honneur au travail, à l'industrie de ses pères, qui n'ont laissé d'autre peine à leur postérité que celle de recueillir le fruit de leurs soins en recueillant leur héritage; ou bien on en fait honneur à ses propres talents, à ses fatigues, à sa constance, à son activité. On se dit, on aime à se dire le seul artisan de sa fortune ; on ne fait entrer Dieu pour rien dans la création, dans le progrès de ces établissements, d'où, comme d'un port assuré, l'on regarde sans effroi les naufrages et les tempêtes. Il est grand le nombre de ceux qui seraient en droit de dire comme Jacob : J'ai traversé le Jourdain, n'ayant d'autres richesses que le bâton qui soutenait mes pas, et je rentre aujourd'hui dans le séjour qui m'a vu naître, goûtant toutes les douceurs d'une abondance digne d'envie : *in baculo... transivi Jordanem... et nunc cum duabus turmis regredior* (*Gen.*, XXXII, 10) ; mais il en est peu qui ajoutent avec le même patriarche : Le Dieu de mes pères ne m'a point abandonné; c'est à lui seul, c'est à l'ombre de sa protection puissante, toujours étendue sur ma tête, que je suis redevable de tant de biens qui m'accompagnent ; et si vingt ans de services dans la maison de Laban n'ont pas été stériles pour moi, c'est qu'il a béni son serviteur : *Deus..... patris mei fuit mecum* (*Gen.*, XXXI, 5). Au lieu de ce langage que devrait leur dicter une juste reconnaissance, ils s'écrient, à la vue de l'édifice de leur prospérité nouvelle, comme Nabuchodonosor à l'aspect de la superbe capitale de ses vastes Etats : N'est-ce pas là cette grande, cette magnifique Babylone que j'ai bâtie dans la force de ma puissance et dans la splendeur de ma gloire ? *Nonne hæc est Babylon magna, quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ, et in gloria decoris mei?* (*Dan.*, VII, 27.)

Je n'ignore pas cependant que quelque commun, quelque universel que soit parmi nous cet oubli des dons de Dieu, il est néanmoins des circonstances particulières où de grands intérêts réveillent au fond des cœurs un souvenir si légitime. Tels sont entre autres ces événements d'éclat qui signalent les bontés du Seigneur, et l'étendue de ses miséricordes sur les peuples et les royaumes : des victoires glorieuses remportées sur les ennemis de l'Etat, des succès inattendus qui changent les alarmes en confiance, les soupirs en chants d'allégresse et de triomphe ; la cessation des fléaux destructeurs que versait sur de tristes provinces la coupe de l'indignation céleste ; le retour de la tranquillité publique, après les horreurs et les ravages de la guerre; ces têtes augustes et chéries, d'où dépend la destinée des empires, rendues aux vœux des peuples éplorés. De pareils bienfaits ne permettent pas d'en méconnaître l'auteur ; les cantiques de la reconnaissance se font alors entendre dans ses temples ; les citoyens courent en foule à ses sanctuaires et dans

les monuments durables qu'elle y consacre, la nation favorisée fait passer aux races suivantes, avec le souvenir des périls qui firent couler ses larmes, celui de la main toute-puissante qui les essuya.

Mais quoi, chrétiens ! Dieu n'agit-il donc que dans ces événements qui intéressent la prospérité générale, et reste-t-il oisif dans ceux qui ne se terminent qu'à notre prospérité particulière? Est-il plus le Dieu des royaumes que celui des familles; et n'a-t-il pas autant de droit à nos actions de grâces, lorsque sur les pas d'un Eliézer il conduit Rebecca dans la maison d'Isaac, et quand il place un David, une Esther sur le trône; lorsqu'il reconcilie les Esaü et les Jacob, et quand il ramène la paix dans les villes d'Israël; lorsqu'il multiplie l'huile miraculeuse dans les vases de la veuve de Sarepta, et lorsqu'il prodigue à son peuple dans le désert une nourriture toute céleste? Ah ! ces hommes dont l'Ecriture canonise la piété reconnaissante étaient bien loin de le croire : ils louaient la libéralité, la magnificence divine, dans les occasions où elle se manifestait par des prodiges, comme dans celles où elle se cachait sous des événements ordinaires; et si Jacob élève un autel au Seigneur lorsqu'il daigne lui apparaître à Béthel, jusque dans les noms qu'il fait porter à ses enfants, il laisse un témoignage sensible que c'est à Dieu qu'il doit encore sa prospérité domestique et la fécondité de ses épouses.

Issue de ce religieux patriarche, Marie vous rend le même culte, ô mon Dieu. En présentant son Fils au temple de Jérusalem, elle fait d'abord par cette offrande une profession publique que c'est à vous seul qu'elle est redevable de tout ce qu'elle est. Elle ne s'en tient pas à cette première profession, elle y joint l'accomplissement d'un autre devoir aussi indispensable que l'autre pour un cœur reconnaissant : celui de consacrer ce qu'elle a de plus cher et de plus précieux aux intérêts de votre gloire; nouvelle instruction qu'elle nous fait dans ce mystère, et en même temps nouvel objet d'imitation qu'elle nous propose.

A ne s'en tenir qu'aux apparences, rien de grand, rien d'auguste dans la cérémonie de la présentation de Jésus au temple par les mains de sa Mère. Tout y est simple et même obscur, comme dans la plupart des événements qui ont partagé la vie du Dieu Sauveur. Un enfant est offert à l'autel par le ministère public : une mère pauvre, ignorée dans Israël, sans autre distinction que son recueillement, sa modestie, sa piété, le rachète par une vile offrande : c'est là tout ce que les sens aperçoivent : un voile mystérieux est étendu sur tout le reste. Mais pénétrons au delà de ces simples dehors : que les objets changent de nature ! qu'ils paraissent majestueux ! qu'ils sont dignes de l'attention du ciel et de notre admiration ! Dès ce jour, Jésus se charge publiquement d'être la victime du monde; dès ce jour il paraît devant son Père, comme l'hostie qui doit être offerte pour la réconciliation du monde; dès ce jour il s'engage par un acte solennel à satisfaire pour les iniquités du monde.

De là, chrétiens, concevons tout ce qu'il en doit coûter à Marie pour soumettre Jésus à la loi de la présentation. Car qu'était-ce que le présenter à Dieu dans la circonstance présente ? c'était le dévouer au courroux céleste; c'était consentir à le livrer à la mort, lorsque le salut du monde le redemanderait; c'était ratifier l'arrêt de sa condamnation, prononcé dans le conseil de la sagesse divine ; c'était s'engager à garder ce criminel public, souffrez l'expression, et à le représenter en justice au jour marqué, c'était le livrer à tous les éclats d'une vengeance inexorable, qui ne pouvait être désarmée que par son sang.

Quel emploi, chrétiens ! quel triste ministère ! Figurez-vous ce qui se passa dans le cœur d'Abraham lorsque Dieu lui fit entendre ces terribles paroles : *Tolle... unigenitum quem diligis* (*Gen.*, XXII, 2); prenez votre fils unique, ce fils que vous aimez, cet Isaac, l'objet de vos plus tendres complaisances : armez-vous du glaive qui doit lui percer le sein, du feu qui doit le consumer; le lieu du sacrifice est marqué sur la montagne : *Et vade in montem.* (*Ibid.*) Quel ordre pour un père tel qu'Abraham ! et, quelque soit la vivacité de sa foi, peut-elle étouffer le cri de la nature qui se plaint et arrêter ses soulèvements involontaires, espèce d'oracle qui semble contredire celui du ciel, et s'opposer à l'exécution de ses arrêts?

Or voilà, chrétiens, voilà la circonstance où Marie se trouve en ce jour. Ah ! mon fils, pouvait-elle dire, vous porter au temple, c'est vous conduire à la croix ; vous mettre entre les mains de nos pontifes, c'est vous mettre sur le bûcher, c'est consentir moi-même qu'un Dieu vengeur vous arrache de mes bras pour vous immoler à sa vengeance : n'importe; je vole où sa gloire m'appelle; et doit-il en coûter davantage à ma reconnaissance pour vous livrer à sa justice, qu'à vous pour en essuyer les rigueurs?

Mais peut-être Marie ne pénètre-t-elle point encore dans ce douloureux avenir? peut-être ignore-t-elle la suite et le détail des tragiques événements réservés à Jésus? Hélas ! ô mon Dieu, pour ennoblir le sacrifice que vous fait sa reconnaissance, vous prévenez en quelque sorte le moment où votre courroux doit éclater, et vous rapprochez de ses yeux la scène sanglante qui terminera les jours de son fils. Un prophète perce dans l'obscurité de l'avenir; il lui montre Jésus en butte aux contradictions de l'orgueil, de l'animosité, de l'injustice : *Positus est hic.... in signum cui contradicetur* (*Luc.*, II, 34); il fait briller à sa vue le glaive sanglant dont elle doit être percée ; il l'appelle pour ainsi dire aux pieds de la croix, pour y recueillir les dernières gouttes du sang de son Fils, et pour lui fermer les

yeux : *Tuam ipsius animam gladius pertransibit.* (*Ibid.*, 35.)

C'en est donc fait, chrétiens : Jésus ne sera plus désormais pour Marie qu'un objet de tristesse et d'amertume, lorsqu'à l'ombre de la retraite elle le verra croître insensiblement, et chaque jour approcher du Calvaire! pourra-t-elle jeter sur lui quelque regard d'amour et de tendresse, qui ne soit troublé par le souvenir effrayant des ignominies qui l'attendent? Elle aura donc sans cesse présente à sa mémoire cette croix qui sera le théâtre de ses opprobres ; cette croix dans les bras de laquelle il doit passer au sortir des siens, selon la pensée de saint Bernard ; cette croix, le terme fatal où doivent aboutir tous les projets de la miséricorde divine envers les hommes.

Oui, mes frères, elle n'ignore pas que le moment où elle paraîtra dans le temple sera pour elle un moment de rigueur, suivi d'un avenir encore plus rigoureux ; mais la gloire de Dieu parle : elle demande, cette gloire, une réparation qui la venge ; elle demande une victime qui concilie par sa mort les droits de la clémence et ceux de la justice divine. De si grands intérêts l'emportent dans l'âme de Marie sur toute autre considération : elle a cette précieuse victime en son pouvoir, c'est toute sa consolation, tout son bonheur ; elle la tient du choix le plus glorieux, et tous les droits qu'elle a sur elle, elle y renonce par reconnaissance.

Appliquons-nous ce dernier exemple. A quoi nous servent les dons de Dieu? Quel usage en faisons-nous? Ah! plût au ciel (et quels vœux sommes-nous réduits à former!) plût au ciel que les dons de votre miséricorde, ô mon Dieu, ces trésors qui devraient servir à la décoration de votre tabernacle, ne restassent qu'inutiles à votre gloire, et ne servissent jamais à embellir de vaines idoles! Mais comme si ce n'était pas assez de n'en faire usage que pour nous-mêmes, nous en abusons encore contre vous.

Abus du rang et de l'élévation. On ne les a, dans les desseins de Dieu, ces dignités, ces distinctions humaines, qu'afin que par l'obéissance qu'ils lui rendent, les grands persuadent plus efficacement aux peuples celle qu'ils lui doivent, et pour faire ainsi respecter la vertu en la consacrant par l'éclat de leurs exemples. Mais à quoi sert-elle au contraire, cette élévation? On n'est au-dessus des autres que pour se croire en même temps au-dessus des lois, que pour affecter à l'égard de Dieu la même indépendance où l'on vit à l'égard des hommes ; que pour se faire de sa grandeur même une raison de tout accorder à ses cupidités les plus basses ; de l'impunité dont on est sûr, un attrait à tout entreprendre ; de la certitude qu'on a de trouver toujours des approbateurs, un droit à ne rougir de rien. Consultons les fastes de tous les siècles, oublions pour un moment les mœurs du nôtre, et nous verrons que les plus grands vices ont toujours été les vices des grands.

Abus du crédit et de l'autorité. On ne les a l'un et l'autre, dans les desseins de Dieu, que pour protéger le mérite, soutenir les droits de l'innocence, défendre la faiblesse contre l'oppression, venger le mépris des lois et du devoir, maintenir l'ordre contre les entreprises de la licence et des passions ; mais à quoi servent-ils, au contraire? à seconder l'injustice, à faire tomber sur des créatures sans talents et sans vertus les récompenses dues à la capacité modeste et vertueuse ; à trahir, à abandonner le bon droit qui ne peut rien, en faveur du crime qui peut nuire ; à tyranniser la faiblesse, incapable d'opposer au bras qui l'accable d'autres armes que les gémissements et les plaintes ; à servir l'iniquité, soit en ne craignant pas de s'en déclarer le protecteur, soit en se pardonnant d'en être le complice

Abus de la fortune et des richesses. On ne les a, dans les desseins de Dieu, que pour être les substituts, les ministres de sa providence auprès du malheureux et de l'indigent, à qui il ne reste pour se tirer de la misère que l'affreuse ressource d'oser être criminels. On ne les a que pour aider à la magnificence du culte saint, pour fournir à ces établissements si dignes de la charité chrétienne, à ces respectables asiles ouverts pour l'innocence craintive, ou pour l'infortune sans secours. Affranchi par l'abondance des embarras et des inquiétudes qu'entraîne la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie présente, l'esprit dans cette situation ne devrait se porter vers Dieu qu'avec plus de rapidité ; le goût des biens véritables et célestes devrait se réveiller d'autant plus dans l'âme qu'on la sent moins remplie par la jouissance languissante de tout ce qu'on possède. Mais à quoi sert-elle, cette fortune? A vivre dans un plus profond oubli de Dieu ; à perdre de vue la noblesse de ses destinées et de ses espérances ; à s'enivrer du sentiment d'une passagère béatitude ; à se concentrer dans la corruption des sens ; à profiter, pour se satisfaire criminellement, de toutes les occasions qui se présentent, et à acheter celles qui se refusent.

Abus de l'esprit et des connaissances. On ne les a, dans les desseins de Dieu, que pour se défendre plus sûrement, à la faveur de ce flambeau, contre les préjugés et les erreurs du monde ; que pour être plus inaccessible à la séduction des faux biens qui nous enchantent ; que pour s'attacher solidement à Dieu par la vue plus développée, plus réfléchie de ses perfections et de ses merveilles ; que pour éclairer l'ignorance qui s'égare, et lui servir de guide au milieu des précipices où elle s'engage sans le savoir. Mais à quoi servent-elles, ces connaissances? A armer la raison contre la foi, à combattre les mystères de l'une par les vains systèmes de l'autre ; à se faire de ce qu'on voit, ou plutôt de ce qu'on se flatte de voir, un rempart contre la vérité de ce qu'on ne voit pas ; à répandre partout un esprit d'indocilité superbe, qui ne veut d'autre arbitre de sa créance qu'elle-même, d'autres règles de conduite

que celles qui s'accordent avec les faiblesses du cœur. Elles servent à ternir par de sanglantes satires les réputations les plus belles, à embellir le mensonge et l'imposture, à défigurer toutes les vertus et à se justifier tous les vices.

Abus des talents et de l'éducation. On ne les a, dans les desseins de Dieu, que pour être plus utile à la société, pour remplir avec plus d'éclat, dans l'ordre civil et politique, les devoirs qui distinguent les conditions humaines ; que pour contribuer plus efficacement à la splendeur et à la majesté des royaumes. Mais à quoi servent-ils? A faire redouter parmi nous le progrès des arts, tant on en a perverti la destination légitime ; à précipiter la chute entière des mœurs ; le dirai-je? à faire presque regretter l'antique barbarie de ces siècles où les talents n'enfantaient point de prodiges, mais où le christianisme comptait plus de saints, et la patrie plus de héros.

Abus des avantages et des agréments du corps. On ne les a, dans les desseins de Dieu, qu'afin qu'ils relèvent par de nouveaux charmes la pudeur, la modestie, l'innocence ; afin qu'ils rendent ainsi la vertu plus aimable, et soient comme l'image sensible des beautés et des perfections intérieures qu'elle renferme. Mais à quoi servent-ils? A être dans ceux qui les possèdent, la matière d'une vanité puérile, d'une fierté méprisante et dédaigneuse, d'une estime excessive pour tout ce qui peut entretenir ou faire valoir ce vain mérite, des jalousies les plus violentes contre quiconque se trouve en état, à la faveur des mêmes avantages, ou de partager les regards, ou d'obtenir la préférence. Ils servent à jeter dans les âmes les étincelles d'un feu profane, à disputer à Dieu ses adorateurs, à fournir des armes funestes, qui laissent à peine à un cœur innocent le pouvoir de combattre et de se défendre ; ils servent à devenir les uns pour les autres autant d'idoles sacrilèges auxquelles tout est sacrifié, jusqu'à Dieu même.

Abus des forces et de la santé. On ne les a, dans les desseins de Dieu, que pour porter plus aisément le joug du devoir ; pour marcher plus rapidement dans les voies de la justice ; pour moins éprouver le découragement qui naît des obstacles et de la faiblesse ; pour se signaler par de plus grandes entreprises, donner de plus beaux exemples, remporter de plus glorieuses victoires. Mais à quoi servent-elles? A se livrer avec plus de hardiesse aux emportements du libertinage ; à y persévérer avec plus de confiance ; à se promettre de plus longs succès dans la carrière du crime ; à être plus rebelle aux sollicitations, aux avances de la divine miséricorde, dans la persuasion qu'on est encore loin de toucher au moment de la justice ; à hâter, par les excès les plus honteux, une vieillesse douloureuse et languissante, une caducité précoce, où les infirmités vengent la nature des opprobres dont on la souille.

Abus enfin du caractère et des plus belles qualités de l'âme. On ne l'a, dans les desseins de Dieu, ce beau, cet heureux naturel, que pour trouver au fond de soi-même des dispositions qui facilitent la vertu, un attrait qui la persuade, un préservatif contre les dégoûts qui l'accompagnent ; on ne les a, ces qualités, que comme autant de moyens de remplir avec moins d'obstacles les vues de la Providence et les différentes obligations qu'elle nous impose. Mais à quoi sert-il, ce naturel? A ouvrir plus d'entrées à la séduction ; à plier plus promptement sous le poids de la dépravation générale ; à devenir par complaisance ce qu'on n'oserait être par choix. A quoi servent-elles, ces qualités? A être de nouveaux écueils au salut. On a de l'élévation dans l'âme, mais ce n'est que pour aspirer à s'agrandir ; de la prudence, mais pour tromper plus habilement ; de la bravoure, mais pour se venger avec plus de fureur ; de la délicatesse dans le sentiment, mais pour se laisser amollir par des liaisons profanes et sensuelles ; de la modération, mais pour fermer les yeux sur des désordres dont on devrait arrêter le cours par la terreur, ou pour n'y opposer que des ménagements de condescendance, lorsqu'il faudrait appliquer le fer à la racine même du mal ; enfin de la fidélité, mais pour s'affermir dans ses coupables engagements, pour y traîner sa chaîne avec plus de persévérance, pour procurer à d'impuissantes créatures la damnable consolation de triompher de Dieu même, lorsqu'elles voient qu'on ne s'est pas piqué de constance à son service, et qu'on met toute sa gloire à ne pas quitter le leur.

Ah ! chrétiens, comment concilions-nous avec un abus si monstrueux des dons de Dieu cette noblesse, cette générosité dont nous nous glorifions quelquefois, et sur quoi nous aurions peine à souffrir qu'on formât à notre désavantage le moindre soupçon? Eh ! où sont-ils donc, s'il vous plaît, où sont-ils ces beaux cœurs toujours prêts à s'ouvrir à la reconnaissance ; ces cœurs sensibles aux moindres témoignages d'attachement ou d'estime dont on les prévient ; ces cœurs incapables de se défendre contre la force impérieuse des bienfaits ; ces cœurs qui craindraient de se laisser vaincre en libéralités, en magnificence ; ces cœurs assez faibles peut-être pour se faire grâce sur tous les autres vices, mais trop bien faits pour se pardonner celui de l'ingratitude? Quel sera d'un autre côté, quel sera le sort de vos faveurs, ô mon Dieu ! et quel fruit en tirerez-vous, si nous les faisons servir à vous déshonorer?

Quel fruit, mes chers auditeurs? hélas ! quelque usage que nous en fassions, il saura toujours en tirer sa gloire et les conduire malgré nous à leur destination véritable. Ce que devait être bientôt pour le monde ce chef-d'œuvre incompréhensible des miséricordes divines, ce trésor qui renfermait tous les autres trésors, le Dieu Sauveur que Marie présente en ce jour au temple de Jérusalem, principe de salut pour les

uns, sujet de chute pour les autres : *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum* (*Luc*, II, 34); les autres dons de Dieu ne sauraient manquer de l'être également pour nous. Il faudra qu'ils glorifient sa miséricorde ou sa justice : sa miséricorde, si nous en usons conformément à ses desseins; sa justice, si nous les tournons contre nous et contre lui : sa miséricorde, si nous les employons à nous sauver; sa justice, si nous les faisons servir à notre perte: *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem.* Ah! prévenons un si redoutable retour. S'il faut oublier quelques faveurs, oublions celles du monde : elles sont intéressées, elles sont trompeuses, elles sont préjudiciables et funestes; que celles de notre Dieu sont bien différentes! Puissions-nous le faire rentrer dans tous les droits qu'elles lui donnent sur notre reconnaissance! Puisse le culte que nous lui rendons se maintenir sur un fondement si solide, jusqu'à ce qu'il se perfectionne par les ardeurs de cet amour invariable qui fera notre béatitude dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION PAR LES APÔTRES.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui. (*Act.*, II, 4.)

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler.

Ce n'est point à leur naissance que les empires les plus florissants, les républiques les plus célèbres ont attiré l'admiration de l'univers. Faibles et presque ignorés dans leurs commencements, la plupart ont attendu la révolution de plusieurs siècles avant que de fournir à l'histoire des événements illustres et des conquêtes éclatantes.

Il n'en est pas ainsi de la religion, chrétiens. Ses victoires commencent dans son berceau. A peine a-t-elle paru dans le monde, qu'elle l'étonne par des prodiges, et qu'en s'établissant sur les ruines du judaïsme et de l'idolâtrie, malgré les efforts de l'un et de l'autre, elle efface la gloire de toutes les autres religions, ses ennemies et ses rivales.

Remplis de l'Esprit-Saint qui s'est reposé sur eux sous une forme mystérieuse, transformés tout à coup en autant d'Elies qui ne respirent que les intérêts du ciel et le rétablissement du culte saint, les apôtres quittent leur retraite, ils osent élever la voix au milieu de Jérusalem, annoncer aux Juifs l'accomplissement des prophéties dans la personne de l'Homme-Dieu qu'ils ont méconnu, et rendre à sa doctrine le témoignage le plus éclatant et le plus généreux : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui.* Ces mêmes voix ne tardent pas à se faire entendre aux nations, elles pénètrent dans les sanctuaires de l'erreur, jusqu'au centre de l'infidélité. La Grèce et l'Italie voient leurs superstitions combattues, leurs idoles menacées d'une chute prochaine, le peuple abandonner les dieux des Césars pour celui des apôtres, tout se préparer dans l'empire à une révolution aussi prompte qu'inévitable : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui.*

Mais quoi! le prince du monde ne rassemblera-t-il pas toutes ses forces pour échapper à sa défaite, et l'enfer souffrira-t-il paisiblement qu'on lui dispute ses autels? Ah! il excitera contre les ministres du nouveau culte les plus violentes tempêtes; les bûchers s'allumeront de toutes parts pour réduire en cendre l'édifice naissant de l'Evangile; expirants sous le glaive de leurs persécuteurs, les apôtres ne laisseront pour héritage à leurs disciples que des exemples de patience et d'héroïsme; mais cet héritage suffira pour faire passer dans les mains de l'Eglise la dépouille du monde; enfin ses triomphes deviendront universels, et ses tyrans mêmes désarmés se rangeront au nombre de ses enfants.

Telle est, chrétiens, l'étonnante merveille dont la solennité de ce jour m'invite à vous entretenir. Pour peu qu'on la rapproche de la personne et du caractère des apôtres qui en donnent au monde le spectacle, on est forcé de convenir que l'Evangile dont ils sont les ministres, est dans son établissement, et ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu pour qui tous les moyens de réussir sont égaux : pourquoi, chrétiens? parce que les apôtres n'avaient rien du côté de l'esprit et des talents qui pût aider au succès de l'Evangile, nous le verrons dans la première partie; parce qu'au contraire ils n'avaient rien, soit du côté de la fortune, soit du côté des dispositions du cœur qui ne fût nuisible aux succès de l'Evangile, nous le verrons dans la seconde, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce monde visible, cette scène brillante de tant de merveilles sorties du néant à la voix du Seigneur, un assemblage d'êtres divers succédant à ce qui n'était pas: voilà, chrétiens, en quoi consiste le prodige de la création. Un autre monde, le monde de Jésus-Christ, si j'ose ainsi m'exprimer, sorti de l'humiliation, ce qui n'était rien détruisant, ainsi que s'exprime l'Apôtre, ce qu'il y avait de plus grand : voilà le prodige de l'Evangile. Il s'agissait d'éclairer l'univers et d'anéantir toutes les erreurs qui jusqu'alors en avaient formé la créance, pour y substituer une doctrine plus incroyable encore que ces erreurs mêmes. Or de quels instruments Dieu fait-il choix pour exécuter ce grand dessein? Il choisit les plus faibles, il va chercher dans le néant des conditions humaines des hommes sans habileté, sans lumières : c'est trop peu; des hommes qui vont jusqu'à ne pas rougir, jusqu'à se glorifier de leur ignorance, et par eux il confondra toute la sagesse profane.

Tels sont les ministres auxquels il confie le succès de son entreprise, de sorte que ce

ne sont plus, comme autrefois, des Daniel, des Néhémie, des Esdras qu'il suscite pour rassembler les dispersions d'Israël, et relever les ruines de l'ancienne Jérusalem; mais des mains encore plus faibles que celles des Debbora, des Judith qu'il met en œuvre pour jeter les fondements et abattre les ennemis de la nouvelle. Conduite étonnante, sans doute, mais justifiée par l'événement : je dis plus : conduite souverainement sage, puisqu'elle devient la preuve la plus évidente de la divinité de la religion; Dieu seul ayant pu suppléer par les coups de sa puissance, à la faiblesse des ressorts que sa main faisait mouvoir, et l'homme ne pouvant se reconnaître à des opérations exécutées sur un plan tout contraire au génie de l'homme.

L'ancienne révélation faite aux Israélites par le ministère de Moïse, l'histoire des merveilles qui en établissent l'autorité ne présente à l'incrédule que les prestiges de l'imposture, et le triomphe inévitable de l'habileté sur l'ignorance et la superstition crédules. Il ne voit dans le législateur des juifs qu'un homme supérieur par ses lumières au reste de sa nation, qui profite avec intelligence de la faiblesse des autres esprits pour s'en rendre maître, et qui, sur leur penchant à donner dans le merveilleux, fonde le succès de l'illusion qu'il leur prépare.

Je n'examine point sur quels fondements porte un système si favorable aux prétentions de l'infidélité : je me contente de dire ici que ce qu'elle imagine pour combattre l'ancienne révélation ne saurait avoir lieu par rapport à la nouvelle, et que si l'on s'obstine à ne remarquer dans l'une que l'effet ordinaire de l'adresse et du génie, toujours sûrs de se faire écouter par l'ignorance, il se présente dans l'autre un événement tout contraire, je veux dire le triomphe de l'ignorance même sur les esprits les plus éclairés et les plus en garde contre l'imposture.

Où sont, écrivait saint Paul aux Corinthiens, où sont les sages, les docteurs, les esprits versés dans les connaissances sublimes et profondes, dont Dieu s'est servi pour vous appeler à la foi? *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* (*Cor.*, I, 20.) Au milieu de la Grèce où vous êtes, dans cette terre si féconde en philosophes vantés, en politiques habiles, il trouvait assez de maîtres, capables par la réputation de leurs talents, et l'étendue de leur savoir, de seconder la grâce de votre vocation : les écoles d'Athènes, le Portique et le Lycée, ces académies si fameuses, lui fournissaient mille oracles dont les bouches éloquentes pouvaient servir d'organes à sa parole. Cependant ce n'est point de ces hommes révérés parmi vous qu'il s'est servi pour vous faire entendre sa voix : il a choisi les moins sages selon le monde, autant pour instruire les simples, que pour confondre les sages : quelques hommes sans lettres, sans culture, tirés d'une nation l'objet de vos mépris, condamnés par le sort de leur naissance à des emplois aussi méprisés que leurs personnes : voilà ceux qui sont venus vous annoncer ses mystères, ceux qu'il a préférés aux philosophes, aux docteurs qui ravissaient votre admiration : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.* (*Ibid.*, 27.)

Ce que saint Paul faisait remarquer aux fidèles de Corinthe, nouvellement assujettis à l'Evangile, c'est ce que nous pouvons opposer avec confiance à tant de génies superbes qui s'élèvent contre l'Evangile. Voyez, leur dirons-nous, voyez quelles dispositions naturelles apportent les apôtres au ministère dont ils sont chargés. Où sont les connaissances qu'il ont acquises, les réflexions qu'ils ont faites, les systèmes qu'ils ont enfantés, pour être en état de faire tête aux sectes savantes dont ils entreprennent d'anéantir les opinions? *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* Hélas! plongés il n'y a qu'un moment dans les ténèbres, ils n'entendaient pas même les leçons de leur Maître, quelque soin qu'il prît de se proportionner à la faiblesse de leur intelligence. Mille fois ils s'étaient attiré de sa part les reproches les plus amers : *O stulti et tardi corde ad credendum!* (*Joan.*, XX, 25.) Esclaves des sens, ils ne voulaient juger que sur leur rapport; tout ce qui n'était pas appuyé de ce témoignage, leur paraissait incroyable et sans vraisemblance : *Nisi videro... non credam* (*Luc.*, XXIV, 25) : un voile épais étendu sur leurs yeux les rendait inaccessibles à la lumière. Et cherchent-ils à pallier leur ignorance, à la déguiser sous un langage énigmatique et mystérieux? Oh! ils sont si loin de recourir à des ressources, trop souvent employées depuis par une orgueilleuse insuffisance, qu'ils sont les premiers à faire l'aveu de la leur.

Ce que disaient à Dieu dans le secret de leur prière un Moïse, un Jérémie, l'un chargé de porter au monarque de l'Egypte des paroles d'empire et d'autorité; l'autre aux prévaricateurs de Juda, des paroles de reproches et de terreur, qu'ils n'étaient que des enfants, peu propres à seconder par le don d'une éloquence naturelle la noblesse et l'importance de leur destination, les apôtres le disent publiquement; ils le disent sans craindre d'éloigner d'eux les esprits par une déclaration si nouvelle; ils le disent sans se mettre en peine de décréditer et d'avilir ainsi leur apostolat; et comme s'ils appréhendaient qu'on ne se méprît sur le jugement qu'on devait porter de leur savoir, ils commencent par réduire tout le leur à ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum, et hunc crucifixum.* (II *Cor.*, II, 2.)

Et dans quel siècle encore se glorifient-ils d'un si étrange mérite? c'est dans un siècle où l'ambition de se distinguer par l'esprit, par la nouveauté des connaissances, était devenue l'ambition dominante; où les sectes philosophiques, accueillies avec

une espèce de transport, aidaient à répandre partout les subtilités et les finesses du raisonnement; où l'éloquence et la poésie, tous les arts d'agrément et de luxe étalaient avec pompe une foule de chefs-d'œuvre dont la perfection ne laissait aux races à venir d'autre espérance que celle tout au plus de pouvoir les imiter : siècle si célèbre par les talents qu'il enfanta dans tous les genres, que durant le cours de tant d'âges qui se sont écoulés depuis l'origine du monde jusqu'à nous, on n'en compte que deux qui lui ressemblent, et pas un seul qui l'efface.

Dans ces jours de clarté si favorables aux progrès de l'esprit humain, mais si contraires à ceux de l'Evangile, il y avait donc partout une foule de sujets plus propres que les apôtres à publier avec succès la doctrine du nouveau législateur? Oui, chrétiens, sans même sortir de la Judée, Jérusalem voyait au milieu d'elle des hommes qui, consacrés par état à l'étude des livres de Moïse et des prophètes, avaient sur l'esprit des peuples cet ascendant que donne la supériorité des connaissances et du savoir. Le commerce qu'avaient eu les juifs avec la Grèce depuis les conquêtes d'Alexandre, avait introduit chez les premiers ce goût de raisonnement et de spéculations abstraites, qu'ils n'avaient pas connu jusqu'alors, et d'où naquirent parmi eux la secte pharisaïque et la sadducéenne, qui partageaient entre elles l'estime et les suffrages de la nation : mais il ne fallait pas qu'on pût attribuer au bras des hommes la défaite de Madian ; il fallait au contraire que les ennemis du nouveau peuple tombassent devant une faible lueur, renfermée dans quelques vases d'argile, pour que la main du Tout-Puissant parût sensible dans le prodige de leur chute.

Et quel avantage, je vous le demande, quel avantage ne serait-ce pas pour l'incrédule, s'il pouvait nous reprocher avec fondement que le monde n'eût cédé qu'à l'empire de l'éloquence et de la persuasion, aux sophismes éblouissants d'une subtilité qui se dérobe aux regards vulgaires, au préjugé favorable qui accompagne toujours la prééminence reconnue de l'esprit et des talents? Verrait-il alors autre chose dans les progrès de l'Evangile qu'un événement naturel, lié nécessairement à son principe, et ne se croirait-il pas en droit d'insulter à notre simplicité, si nous entreprenions d'y attacher du merveilleux?

Mais quand nous lui montrons un culte tout spirituel, établi par des hommes d'une intelligence aussi étroite, aussi bornée que l'étaient les apôtres ; une morale qui révolte le cœur et indispose contre elle toutes les passions, persuadée sans le secours du don de la parole; la créance de tant de mystères désespérants pour la raison, admise sans l'autorité du raisonnement, que pourrait-il encore nous répondre, sinon qu'un effet si prodigieux annonce visiblement une puissance supérieure et divine, ou (ce qu'il n'oserait avancer sans rougir) que les hommes, à la voix des apôtres, ont passé comme de concert à une espèce de frénésie, d'égarement et de fanatisme universel?

Que dis-je, mes chers auditeurs? pour échapper à la nécessité d'admettre l'une de ces deux conséquences, et pour nous ôter en même temps une preuve victorieuse dont il sent toute la force en faveur de la religion, l'incrédule trouvera dans la subtilité de son génie des ressources inconnues au vulgaire. Il s'en faut bien, selon lui, que les apôtres fussent tels que nous les représentons, des hommes sans habileté, sans lumières. Portrait infidèle qui leur fait injustice. Des idées étendues, un coup d'œil pénétrant, l'art de tout combiner, de tout prévoir, le talent d'imaginer mille manœuvres délicates, celui d'en cacher le jeu, une sagesse qui concerte toutes ses mesures, et une apparente simplicité qui semble les abandonner au hasard, une politique à quoi rien n'échappe jointe à l'adresse de paraître ne rien voir : voilà, nous dit-on, le véritable caractère des apôtres ; ils ont entrepris de tendre un piége à la bonne foi publique ; ils étaient d'intelligence pour accréditer l'imposture, en publiant une fable dont la fausseté leur était connue, et la crédulité toujours avide de merveilleux a secondé leur dessein.

De là, (c'est toujours l'incrédule qui continue, et remarquez, je vous prie, jusqu'à quel excès il porte la témérité de ses assertions) de là, si les historiens évangéliques racontent la diversité de sentiments survenus entre les premiers disciples de Jésus-Christ, tantôt sur la nécessité des observances légales, tantôt sur la vocation des païens ; s'ils nous représentent un apôtre contredisant un autre apôtre, celui des nations, plus nouveau dans l'apostolat, reprenant avec fermeté celui des juifs, établi le chef et le pasteur de tout le troupeau, c'était pour prévenir ainsi ce qu'un accord trop uniforme entre eux aurait pu répandre de nuages sur l'opinion de leur innocence et de leur sincérité.

De là tout ce qu'ils disent de leur grossièreté, de leur pesanteur, de leur résistance à croire les oracles de leur Maître, à entrer dans l'esprit de ses mystères et de sa doctrine; tout ce qu'ils rapportent de leurs préjugés sur le règne temporel du Messie, de leurs contestations ambitieuses sur les préséances, de leur timidité qui recule à l'approche du péril, tout cela n'était qu'une affectation de droiture, un raffinement hypocrite qui, par des aveux humiliants, cherchait à se faire sur tout le reste une réputation de candeur, et à mettre ses impostures à l'abri sous le voile de l'ingénuité : c'est-à-dire que les apôtres ont été des hommes dont le premier essai dans la science de tromper fut un prodige de discernement, de pénétration, d'intelligence; des hommes capables des finesses les plus déliées; des hommes en état de faire des leçons de dé-

guisement et d'artifice aux fourbes, aux politiques les plus célèbres, puisque enfin le chef-d'œuvre de l'habileté, c'est en même temps qu'on débite le mensonge d'en mettre les auteurs à couvert de tout soupçon capable d'affaiblir ou de décrier leur témoignage.

Et sur quels principes appuie-t-on cette étrange idée qu'on nous donne des apôtres ? Est-ce sur la foi des monuments historiques ? tous réclament unanimement contre une prétention si nouvelle. Est-ce sur la garantie des auteurs contemporains ? on a pu reprocher aux disciples de Jésus-Christ d'être dupes, on ne les a point accusés d'avoir entrepris d'en faire. Est-ce sur leurs écrits mêmes, où leur véritable dessein se trahit et se décèle malgré toutes les précautions, et par les précautions mêmes qu'ils emploient pour l'envelopper et le couvrir ? les plus mortels ennemis de l'Evangile ne contestèrent point la réalité des faits publiés par les apôtres ; ils ne se défendirent que sur la manière de les expliquer. Sur quoi donc, encore une fois, sur quoi l'incrédule établit-il cette subtile découverte ? Sur ce qu'en général le cœur humain, particulièrement dans certaines conjonctures, peut enfanter ces monstres de duplicité, de fourberie ; sur ce qu'il n'est que trop ordinaire de trouver des écrivains infidèles qui, consacrant leur plume au mensonge, érigent en autant de faits réels leurs visions et leurs délires ; en un mot sur de simples possibilités qui, dans la question présente, rentrent dans l'ordre des suppositions imaginaires.

Mais n'importe : quelle que soit l'insuffisance de ces possibilités contre les preuves de fait que nous produisons, quelque incroyable qu'il puisse être que sans intérêt, et contre tout intérêt, le cœur de l'homme, dont on nous exagère inutilement la noirceur, se détermine à tromper ; quelque destructives que soient de toute certitude historique les conséquences qu'entraîne ce système, comme il fournit à l'incrédule un dénoûment propre à l'affermir dans ses doutes, il ne lui en faut pas davantage : les apôtres auront eu toute la capacité, toute l'intelligence nécessaire pour soutenir l'entreprise la plus frauduleuse qui fut jamais, pour en lier habilement toutes les parties ; pour en dérober le faible à des yeux aussi attentifs qu'intéressés à le découvrir ; pour donner à leurs dispositions une apparence de vérité qui frappât autant que la vérité même ; pour les rendre partout uniformes et en bannir tout mélange, toute ombre de variation : ils auront trouvé le secret d'en imposer universellement sur des faits prodigieux, que leur singularité n'avait pas permis de regarder avec indifférence ; des faits intéressants dont la certitude entraînait la chute de toutes les autres religions ; des faits publics dont la notoriété réclamait contre les moindres altérations qu'auraient tenté d'y faire l'artifice et la mauvaise foi ; des faits si récents, qu'on touchait encore à leur époque ; des faits où les têtes les plus respectables, les corps les plus augustes, la cour des rois de Judée, celle des gouverneurs romains avaient eu la plus grande part : et ce secret merveilleux, ils l'auront eu jusqu'à un tel point ? jusqu'à faire croire qu'on avait vu des prodiges dont personne n'avait entendu parler ; jusqu'à n'essuyer aucune contradiction de la part de leurs ennemis mêmes, par rapport à la vérité des événements qu'ils publiaient ; jusqu'à porter ceux qu'ils avaient séduits à devenir les victimes libres et volontaires de la séduction.

Etrange tissu de paradoxes ! c'est là cependant ce que l'incrédule nous présente avec confiance ; c'est là ce qu'il entreprend de nous persuader, lui qui ne veut croire que ce qu'il n'a point de peine à comprendre. Mais que gagne-t-il par ces hypocrisies ruineuses, dont il aime à se faire et l'architecte et le défenseur ? Elles ne servent qu'à affermir la vérité des principes qu'il combat, par les palpables absurdités où le jette la passion qu'il a de les combattre. Le portrait que les apôtres nous ont tracé d'eux-même n'en paraît que plus fidèle : on voit que pour en faire des hommes éclairés, il faut qu'on étouffe toutes les lumières de l'évidence ; pour supposer de l'imposture de leur part, qu'on renonce soi-même à la bonne foi ; pour prétendre qu'ils ont voulu tromper, qu'on ne rougisse pas de servir d'organe au mensonge.

Ne craignons donc pas de le dire à la gloire de l'Evangile : moins ses premiers fondateurs étaient en état de l'établir et de le défendre par les armes de l'esprit et de la raison, plus l'influence d'un pouvoir supérieur se manifeste dans le miracle de son établissement : leurs ténèbres mêmes se changent en une clarté favorable qui me conduit jusqu'à la source de cette religion naissante ; et je ne puis m'empêcher de conclure qu'une main divine la protége, lorsque je la vois prospérer entre les mains d'un petit nombre d'hommes qui non-seulement n'avaient rien du côté de l'esprit et des talents qui pût aider au succès de leur parole, mais encore rien du côté de la fortune et des dispositions de l'âme, qui n'y fût préjudiciable ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De quel œil, chrétiens, un monde de faste et d'ambition, un monde qui dispose de ses suffrages sur le plus ou le moins d'éclat apparent qu'on étale à ses yeux ; un monde qui n'a que des dédains pour la vertu séparée de la fortune, de quel œil, dis-je, un tel monde devait-il regarder les apôtres ? Quel crédit, quelle considération les accompagne ? Hélas ! ils ne sont remarquables que par leur simplicité, leur modestie, leur indigence ; ils ne sont connus que par la bassesse de leur origine ; et comme si ce n'était pas assez pour les avilir, que d'être nés dans la poussière, ils ont encore auprès des autres nations le désavantage d'avoir

reçu le jour chez un peuple décrié par son attachement à des cérémonies prétendues superstitieuses, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas même une patrie qu'ils puissent avouer sans honte.

Je sais que ce qui fait le mérite d'une doctrine, ce ne sont ni les richesses, ni la naissance, ni le rang de ceux qui l'enseignent, ni tous ces appuis étrangers faits pour suppléer dans l'homme au mérite de la personne ; mais s'il est sûr que la vérité seule fait le prix d'une doctrine, quelle que soit la source dont elle part, il ne l'est pas moins que cette doctrine, quoique véritable, restera sans succès, tant qu'on en méprisera les auteurs, et que pour se déterminer à les prendre pour ses maîtres, il faut qu'on n'ait point à rougir d'en être les disciples. Or quel opprobre ne faisait pas rejaillir sur la religion l'obscurité des ministres qui l'annonçaient ? Pouvait-on, sans se flétrir, déférer à leur parole ? Quel préjugé contre la foi que de n'avoir pour interprètes de ces mystères, pour garants de sa vérité que des inconnus sans nom, sans naissance, sortis des derniers rangs, et qui ne tenaient à la société que par des fonctions humiliantes et mercenaires ! Etait-ce là de quoi lui ménager un favorable accueil auprès des esprits même les plus avides de nouveautés ; de quoi faire naître l'envie de s'instruire à une école si différente de toutes les autres ; de quoi lui ouvrir l'entrée des villes et des provinces ?

Si du moins les apôtres, en se produisant dans le monde, avaient fait valoir en leur faveur des protections imposantes, s'ils avaient cité des noms illustres parmi leurs partisans ; à l'ombre de ces noms glorieux ils auraient pu se présenter avec quelque confiance et rassurer peut-être l'orgueil effrayé de leur bassesse personnelle. Mais comme ils sont sans fortune, ils sont aussi sans protection ; que dis-je ? il n'y a point d'autorité qui ne se déclare contre eux : c'est parmi les grands de leur propre nation qu'ils trouvent leurs premiers ennemis : et que faut-il de plus pour leur ôter même tout accès auprès du peuple, surtout n'ayant rien d'ailleurs qui puisse remplacer auprès de lui ce qui leur manque du côté de ces décorations apparentes, presque toujours sûres d'éblouir la multitude ?

Sans doute, chrétiens, si la cause des apôtres n'avait été que la leur, ils auraient trouvé toutes les oreilles fermées pour eux, et leur doctrine serait bientôt rentrée dans les ténèbres dont ils étaient eux-mêmes sortis. Puis donc qu'on les écoute, puisque sans égard à l'austérité de leur morale, plus révoltante encore que la bassesse de leur personne, sans autre espoir que celui de tout perdre, et de ne trouver à la place que la honte et la mort, on les seconde avec un empressement si peu croyable ; puisque partout on les voit entraîner sur leurs pas une foule de sectateurs qui, partageant leur zèle, ne sont pas moins prêts à partager leurs fers ; puisqu'au lieu de craindre la confusion de s'associer à un parti méprisé, on se glorifie de cette confusion même, que dois-je en conclure ? sinon que le ciel préside à un succès si contraire à toutes les espérances humaines, et que ce succès n'entre point dans l'ordre, dans le cours des événements ordinaires.

Que sera-ce si, multipliant ici les points de vue, nous considérons encore que, tandis que ce nouvel édifice de la religion s'est élevé, s'est accru par le ministère des apôtres, les puissances du monde les plus formidables ont inutilement entrepris de relever le trône du paganisme ébranlé jusque dans ses fondements et prêt à s'ensevelir sans retour avec ses idoles ? Quoi donc ! un César philosophe, un prince en qui l'éloquence naturelle égalait le savoir ; un empereur assis sur le trône de Constantin, et parfaitement instruit du culte évangélique dont il avait abandonné la profession, forme le projet de réparer les ruines de l'idolâtrie, en rendant aux divinités romaines leurs adorateurs et leurs sanctuaires. Julien surnommé l'Apostat, aidé de toutes les forces de l'empire, secondé d'un peuple de sophistes, partisans, comme lui, des superstitions anciennes, emploie pour l'exécution de son dessein tout ce que le raisonnement peut lui fournir de subtilités ; tout ce que la crainte et l'espérance ont de pouvoir sur des cœurs intéressés ou timides ; tout ce que l'éclat de la pourpre a d'imposant ; tout ce que l'esprit et la politique peuvent suggérer de moyens capables de miner sourdement et d'abattre un parti victorieux ; tout ce qu'un masque de modération, d'humanité, de douceur sait faire naître de préjugés et d'intérêt en faveur d'un adversaire qui se pare habilement de ces éblouissantes apparences ; tout ce que de grandes qualités même peuvent concilier de respect, et gagner de sectateurs à un chef d'entreprise : malgré de si puissantes ressources, Julien ne réussit pas ; il emporte au tombeau le regret et l'amertume de voir survivre à ses derniers soupirs une secte dont il avait résolu la perte ; tandis que les apôtres, sans autre titre que celui de leur apostolat, sans autre science que celle d'un Dieu crucifié, sans autre appui que leur faiblesse, ont fait partout recevoir la doctrine de leur Maître : encore une fois, un pareil contraste ne permet pas de douter que le ciel n'ait pris en main la cause de ceux-ci, ou plutôt que leur cause ne fût la sienne.

Et qu'on dise tant qu'on voudra que le peuple seul s'est déclaré d'abord, et que le peuple, ouvrant mille entrées pour une à la séduction, son suffrage ne saurait tirer à conséquence. Sans observer que la religion des juifs et celle des païens étant toutes deux essentiellement populaires, rien n'était plus difficile que d'en détacher la multitude à laquelle elles devaient être souverainement chères, l'une par la majesté de son temple, la variété de ses sacrifices, la multitude de ses victimes, l'exercice toujours actif de son sacerdoce, l'attrait de ses récompenses tempo-

relles, l'attente des victoires promises à son Messie, la prééminence flatteuse qu'elle donnait à ses sectateurs au-dessus de toutes les races profanes et incirconcises : l'autre par l'antiquité de son origine, l'universalité de son étendue, l'appareil de ses spectacles, la licence de ses fêtes, de ses mystères, de ses théâtres, l'autorité de ses oracles, l'usage accrédité partout de ses divinations et de sa théurgie, la nature même de ses dieux, dont le nombre soulageait autant l'imagination que leur histoire favorisait la corruption des sens et du cœur : sans observer que quand il s'agit de se déclarer pour un culte qui impose à ses partisans l'obligation de s'immoler pour sa défense, le peuple n'est pas plus disposé que les sages à se commander de si grands sacrifices; sans observer que les fastes du christianisme sont en état de produire des grands, des riches, quoique en petit nombre, jusqu'à des chefs de synagogue, et des juges de l'Aréopage, qui l'embrassèrent dès qu'il parut ; sans observer que, sur la foi des merveilles opérées par Jésus-Christ et par les apôtres, merveilles attestées par les gouverneurs des provinces romaines, Tibère proposa de décerner au Dieu des chrétiens les honneurs de l'apothéose ; sans observer surtout que la certitude du christianisme ne portant que sur des faits dont les sens sont les juges naturels, les philosophes n'ont ici nul avantage sur le peuple, et que leur témoignage n'est pas plus décisif que le sien : sans s'arrêter, dis-je, à toutes ces observations, qui ne voit que le génie du peuple étant de se laisser conduire à ce qui frappe les sens, à la pompe surtout qui accompagne la prospérité mondaine et les richesses, ces titres de recommandation venant à manquer à l'Evangile, les apôtres ne devaient trouver que résistance auprès du peuple, au lieu de ces facilités imaginaires, et que ce qu'il y a chez lui de disposition naturelle à ne juger du mérite des choses et des personnes que par l'apparence, l'éloignait plus de la religion, que ce qu'il a de penchant à la crédulité ne l'en approchait?

Ainsi, loin que le prodige s'affaiblisse par le caractère de la multitude qui se soumet à la voix des apôtres, c'est ce caractère même qui le fortifie en ne permettant pas d'attribuer à d'autre qu'à Dieu l'obéissance de cette multitude devenue docile, malgré l'obstacle invincible que devait mettre à sa docilité l'état abject et méprisable des premiers prédicateurs de l'Evangile.

Prodige, au reste, qui continue, qui se soutient sans se démentir, dans toute l'histoire de l'établissement de la religion, et jusqu'à ce qu'elle ait fait plier sous son joug l'orgueil des maîtres du monde. Car si ce sont des hommes sans considération, sans fortune, qui d'abord entraînent le peuple, c'est le peuple à son tour qui, dans la suite, entraîne les grands : ce sont les sujets qui se font suivre par les princes; c'est le monde devenu chrétien qui convertit les Césars; partout je vois, selon l'expression de l'Apôtre, ce qui n'est pas, anéantir ce qui est : *Ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I *Cor.*, I, 28.)

Et comment encore l'anéantir? Est-ce en opposant la force à la force, la violence à la violence? Ah! c'est ainsi que les hommes assurent leurs victoires; c'est ainsi qu'ont assuré les leurs les Luther, les Calvin, tant d'autres réformateurs de tous les siècles : ce n'est point ainsi que Dieu triomphe. Les apôtres sont des hommes nés sans hardiesse, sans courage (voilà les dispositions de leur âme) et, par un changement sans exemple, ils braveront toutes les terreurs de l'autorité; ils affronteront toutes les horreurs de la mort; leurs armes, ce sera de ne rien craindre; leur unique défense, de se laisser détruire.

Héros de l'Evangile, je ne craindrai donc point de rappeler ici le souvenir de vos premières faiblesses. Pourquoi rougirais-je d'en parler devant un peuple chrétien? Vous n'avez pas rougi d'en faire l'aveu devant un monde idolâtre. Moins il y avait dans vos cœurs de dispositions à l'héroïsme, plus celui que vous fîtes paraître décèle l'opération d'une vertu divine qui agissait en vous, plus il tourne à l'avantage de la religion.

Oui, chrétiens, la timidité faisait une partie du caractère des apôtres. Ils n'avaient pu, dans le jardin de Gethsémani, voir sans pâlir la lueur des armes et des flambeaux qui éclairèrent la trahison du perfide disciple; glacés d'une crainte soudaine, ils avaient abandonné leur Maître entre les mains de ses ennemis, et le zèle pour sa personne expirant à la vue du péril, ils n'avaient songé qu'à se mettre à couvert par la fuite. Si l'un d'eux, plus courageux en apparence, s'était promis de son attachement une intrépidité à l'épreuve de la mort, s'il s'était même mis en devoir de défendre l'innocent les armes à la main, cette première confiance avait bientôt fait place non-seulement à la crainte, mais au plus lâche désaveu.

Et cette épouvante universelle n'avait pas été une épouvante de surprise et par conséquent passagère. La mort de Jésus-Christ n'avait fait que rendre les apôtres et plus défiants et plus timides. Cachés dans la retraite, n'osant se montrer en public, ils évitaient tous les regards et semblaient ne s'être réunis que pour se communiquer plus aisément leurs frayeurs.

Est-ce donc là, mes chers auditeurs, est-ce là les nouveaux Machabées que le ciel opposera, comme un mur d'airain, aux fureurs des nouveaux Antiochus? Est-ce sur des mains aussi chancelantes qu'il se reposera de l'intérêt de ses autels? Est-ce de leurs efforts qu'il attendra la soumission de l'univers? Oui, Seigneur, voilà les instruments les plus convenables à vos desseins : vous verserez dans ces cœurs timides un feu qu'ils ne connaissent pas; embrasés de ce feu céleste, ils iront défier les périls; ils voleront au-devant des fers et des supplices; et s'ils craignent encore quelque chose, ce ne sera que de n'être pas

assez heureux pour être comptés parmi vos victimes.

Ici, que peut dire encore l'incrédule pour s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu dans un changement si subit et si merveilleux? Prétendra-t-il que les apôtres, irrités de la perte de leur Maître, ont entrepris de le déifier dans l'excès de leur désespoir, et qu'ils ne puisent tout ce courage que dans la violence de leur ressentiment contre la Synagogue? Mais est-il naturel de croire que n'ayant pas osé le défendre durant sa vie, ils s'unissent pour le venger après sa mort; que l'ayant abandonné lorsqu'ils en espéraient tout, ils consentent à se sacrifier pour lui lorsqu'ils n'en attendent plus rien; qu'en un mot, ce qu'ils n'ont pas fait pour un homme qu'ils regardaient comme le Messie, ils le fassent pour un imposteur dont l'événement, ainsi qu'on le suppose, aura dévoilé l'imposture? Et de plus, quelle espèce de vengeance qui court à un trépas certain, sans autre espoir que de répandre sur ses ennemis une confusion très-incertaine!

Soutiendra-t-il que, dans la résolution qu'ils avaient prise de s'ériger en chefs d'une nouvelle secte, tant de constance était nécessaire aux intérêts de leur parti? Mais si le paradoxe va jusqu'à supposer capables d'une pareille entreprise des hommes dépourvus de tous les avantages de la nature et de la fortune, aura-t-il assez de charmes pour persuader en même temps, que les apôtres aient pu réussir à faire passer le même zèle, le même mépris de la mort dans tous ceux qu'ils s'attachaient à leur doctrine, de sorte qu'ils s'accordassent unanimement à tout risquer, à tout souffrir, pour appuyer des récits fabuleux dont ils n'auraient pas même eu la gloire d'être les auteurs?

Enfin se retranchera-t-il à dire que les apôtres ne doivent leur courage qu'à la passion qu'ils ont eue de s'immortaliser par un succès qui ne pouvait être que le prix et la récompense de la bravoure? Mais en vérité, des hommes tels que les apôtres étaient-ils susceptibles d'une si grande élévation dans les sentiments; et cette soif de l'immortalité qui distingue les âmes fortes et généreuses, pouvait-elle trouver place dans les leurs?

A quoi donc faut-il en revenir, chrétiens? A s'écrier avec le Prophète que l'homme n'a point de part à ces merveilles, que Dieu seul a pu les opérer : *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII, 23.) Aussi bien toutes ces suppositions chimériques, qui se détruisent sitôt que la moindre lueur les éclaire, et qui n'ont pas même pour elles l'illusion de la vraisemblance, que sont-elles à les bien apprécier, sinon un hommage involontaire que l'esprit de mensonge rend à la vérité, dans le temps même qu'il s'efforce de l'obscurcir et de la combattre?

Cependant ne nous en tenons pas nous-mêmes à des réflexions générales, dont on se croirait autorisé, dans la matière présente, à nous contester l'application. Pour cela, je réunis les différents traits que présente l'histoire de l'établissement de l'Evangile, et voici l'usage que j'en fais contre l'incrédule. Vous conviendrez, lui dis-je, que ce qui peut, ce qui doit même faire regarder l'établissement d'une religion comme l'ouvrage des hommes, c'est lorsque cette religion favorise ou les préjugés vulgaires, ou l'orgueil de l'esprit, ou les intérêts du cœur; c'est encore lorsqu'elle emploie l'autorité, la violence pour forcer les peuples à la recevoir; ou lorsqu'elle prend, pour s'introduire, des mesures naturellement capables de faciliter ses succès et de les étendre. Ainsi, par une raison contraire, vous conviendrez que ce qui peut, ce qui doit même faire regarder l'établissement d'une religion comme l'ouvrage de Dieu, c'est lorsque cette religion s'établit contre tous les préjugés, contre toutes les résistances de la raison, contre tous les penchants du cœur, contre tous les efforts de l'autorité; surtout par des moyens qui, non-seulement n'ont aucune proportion avec l'effet dont ils sont suivis, mais même qui par leur nature y sont absolument opposés : or la religion chrétienne ne présente aucun des traits qui compose le premier de ces deux tableaux; elle renferme au contraire tous ceux dont se forme le second : par conséquent, ce n'est point aux hommes, c'est à Dieu seul qu'il en faut rapporter l'établissement.

Pouvez-vous dire la même chose des autres religions, de l'idolâtrie, du mahométisme et des sectes différentes répandues sur la terre? Vous nous montrerez, à la bonne heure, le paganisme reçu d'abord presque universellement, consacré chez tous les peuples, en possession de tous les temples : vous nous montrerez le prophète des Arabes révéré dans l'Europe, dans l'Asie, dans l'Afrique, dans les îles de l'Orient; et vous nous étalerez avec emphase l'étendue de l'un de ces cultes, comme la rapide fortune de l'autre : mais quelques couleurs que vous tâchiez de donner au parallèle que vous ramenez sans cesse de la religion de Jésus-Christ avec celle des païens ou de Mahomet, empêcherez-vous que la comparaison ne porte à faux, tant que l'on verra que l'idolâtrie avait pour elle le suffrage des sens, de l'imagination, de toutes les cupidités humaines; et que le mahométisme, outre qu'il ne fut annoncé d'abord qu'à des peuples que leur profonde ignorance disposait à croire un imposteur habile, qui savait encore par l'espérance d'un riche butin les intéresser au succès de sa mission; outre qu'il ne révoltait aucune des religions dominantes, puisqu'il n'en est que le mélange; outre qu'il n'humilie pas la raison par des mystères supérieurs à ses connaissances; outre qu'il intéresse la corruption du cœur, soit par l'usage plus libre des voluptés sensuelles qu'il autorise, soit par la possession de celles qu'il promet dans le séjour de son épicurienne béatitude; que le mahométisme, dis-je, a paru dans le monde le fer à la main, sous l'étendard d'un conquérant, d'abord sujet séditieux et révolté, ensuite usurpateur violent et despotique; qu'il a

régné par l'effroi sur un peuple d'esclaves enchaînés au char du législateur victorieux; qu'enfin il ne s'est montré qu'au milieu de l'éclat des prospérités temporelles, tandis que l'Evangile n'a paru que dans les humiliations, dans les larmes et baigné du sang de ses martyrs?

Différences aussi sensibles qu'elles sont décisives, mes chers auditeurs. Mais dans ce parallèle mille fois convaincu d'inexactitude et de fausseté, l'incrédule ne rapproche que les rapports qui le favorisent et s'aveugle sur les dissemblances qui le combattent. Ainsi réussit-il à le faire adopter sans contestation, par l'esprit superficiel qui n'envisage les objets qu'à demi. Content de ce triomphe, il s'entretient avec complaisance dans l'idée de ses avantages : mais sont-ils aussi réels que les nôtres lui paraissent imaginaires? c'est de quoi j'abandonne le jugement à quiconque est persuadé que, pour ne point se méprendre en fait de comparaison, il ne suffit pas de voir les choses par les côtés qui les unissent, mais encore par ceux qui les séparent.

Quoi qu'il en soit de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il résulte que l'établissement de l'Evangile est un miracle qui suppose tous les autres miracles ; un miracle qui constate la vérité de tous les autres miracles ; enfin un miracle qui, par rapport à nous, doit tenir lieu de tous les autres miracles.

Je dis un miracle qui suppose tous les autres miracles. Car il n'est pas possible que le monde ait passé d'une religion soutenue par tant d'appuis à une religion contredite par tant d'obstacles, sans que les esprits n'aient été déterminés à ce changement par quelques motifs. Or ces motifs n'ont pu être l'attrait de l'indépendance et de la liberté; les vues d'intérêt, de plaisir, d'ambition ; le charme des opinions nouvelles, le dégoût de l'ancien culte, l'éloquence et les lumières des apôtres : que reste-t-il donc? si ce n'est que le monde ait vu des miracles dont l'impression forte, lumineuse, a arraché son consentement et triomphé de toutes ses révoltes.

Non, dites-vous, le monde n'a point vu de miracles; il a cru seulement en voir. Impuissante ressource de l'incrédulité! comme si tant d'hommes avaient pu se faire illusion sur des événements exposés à tous les yeux; des événements éclairés par le plus grand jour; des événements mille et mille fois renouvelés; des événements dont les moindres fidèles, aussi bien que les apôtres, donnaient partout le spectacle; des événements qu'il était de la dernière importance d'examiner de près et d'approfondir; des événements dont on avait toute sorte d'intérêt à se défier; des événements dont il eût été si facile de découvrir le faux merveilleux s'ils n'avaient pas été hors d'atteinte à tout soupçon d'artifice et de prestige.

Et de là, miracle qui constate la vérité de tous les autres miracles. Car le monde n'a pu se rendre, malgré toutes les raisons qu'il avait de ne se rendre pas, sans soumettre auparavant à l'examen le plus rigoureux ces mêmes miracles dont il était le témoin. Il s'est donc assuré que la fraude et le mensonge ne tenaient point entre leurs mains le ressort de ces événements extraordinaires ; que ce n'étaient point de brillants fantômes qu'un parti jaloux de s'agrandir faisait embrasser à une multitude dont la crédulité court au-devant de tous les piéges qu'on lui prépare ; qu'ils portaient une empreinte de vérité que l'imposture ne saurait contrefaire ; et par conséquent, s'il les a regardés comme des opérations dont Dieu seul pouvait être l'auteur, lui qui les voyait de ses yeux, lui qui se trouvait par rapport à ces objets dans le point de proximité nécessaire pour en juger sans craindre de se méprendre, lui qui courait les risques les plus formidables à les adopter sans précaution; il est manifeste qu'ils acquièrent à notre égard un degré d'évidence capable de dissiper tous les nuages, et qu'ayant soutenu ces premières épreuves avec tant de succès, on ne peut aujourd'hui revenir sur ces épreuves sans s'exposer au juste reproche ou d'entêtement qui ne voit rien, ou de présomption qui croit mieux voir que personne.

Enfin, miracle qui, par rapport à nous, doit tenir lieu de tous les miracles. Car après l'établissement du christianisme, il ne nous est plus permis de faire à Dieu la même demande que les Juifs faisaient à Jésus-Christ lorsqu'ils sollicitaient un prodige de sa puissance : *Magister, volumus a te signum videre.* (*Matth.*, XII, 38.) Quel miracle, en effet, pourrions-nous demander pour croire, qui ne fût effacé par le miracle de la religion chrétienne, reçue dans l'univers contre toute apparence ; jouissant d'une paix profonde après tant de combats, devenue par ses pertes mêmes plus florissante, plus étendue que toutes les autres? Demanderons-nous que les aveugles recouvrent la clarté du jour? Mais l'établissement de l'Evangile nous montre tout un monde qui a ouvert les yeux à la lumière. Demanderons-nous que les vents et les flots mutinés rentrent dans le silence? Mais l'établissement de l'Evangile nous montre la religion chrétienne échappée au péril de mille naufrages et paisible après plusieurs siècles de tempêtes. Demanderons-nous que les morts ressuscitent? Mais l'établissement de l'Evangile nous montre des nations entières arrachées à la corruption de leurs vices, et reprenant une vie nouvelle. Ah! le règne des vertus succédant à celui des passions; la croix élevée sur les ruines de tant d'idoles, tandis que les persécuteurs de la croix ont disparu comme l'ombre; que le peuple de l'ancienne alliance, épars dans tous les climats, pleure la chute de son sanctuaire et la dispersion de ses tribus; que les empires conjurés autrefois contre le nouvel Israël, sont rentrés dans le néant; ce prodige que nos yeux ne sauraient contester et qui en

suppose tant d'autres, ne nous permet plus d'en demander de nouveaux; il remplace à notre égard toutes les anciennes merveilles dont nous n'avons point été les spectateurs; il nous fait sortir, en quelque sorte, de notre siècle, et nous transporte à celui de nos pères dans la foi, à cette étonnante époque où le culte évangélique s'établissait partout au milieu des terreurs et des prodiges : ainsi ce que je n'ai pas vu se constate par ce que je vois ; l'un se perpétue, se retrouve équivalemment dans l'autre, l'effet est toujours subsistant pour m'empêcher d'en méconnaître la cause et pour servir à l'incrédulité, ou de leçon qui l'instruise, ou de témoignage qui la confonde.

Mais nous, mes chers auditeurs, nous qui le croyons ce prodige, quel profit en tirons-nous? Ah! les chrétiens le combattent, les chrétiens l'anéantissent, les chrétiens le font servir à leur éternelle condamnation. Les chrétiens le combattent, non plus en se courbant devant les idoles que l'infidèle adorait dans ses temples, mais en servant celles qu'il adorait dans son cœur; non plus en voilant, comme le paganisme, sous des images allégoriques une morale qui met les passions en liberté, mais en autorisant cette même morale jusqu'à en faire des leçons publiques par le spectacle de ses scandales ; non plus en traitant de folie la sagesse de la croix, mais en érigeant en sagesse la folie du monde; non plus en refusant de croire ce qu'on ne voit pas, mais en refusant de pratiquer ce qu'on croit; non plus en réclamant l'indépendance de la raison, mais en réclamant celle des cupidités que la raison même condamne.

Les chrétiens l'anéantissent, ce prodige. Car à quoi sert que le christianisme ait soumis les préjugés d'un monde idolâtre, s'il ne soumet pas les nôtres; qu'il ait banni les divinités de marbre et d'argile, si nous lui substituons des divinités impures; qu'il ait rétabli le règne des vertus, si nous le détruisons par nos vices; qu'il ait formé tant de héros au milieu des persécutions et des tortures, si nous sommes si lâches au milieu du calme et de la paix; qu'il ait vaincu le monde et l'enfer, si nous les aidons l'un et l'autre à se relever de leur chute?

Les chrétiens font servir ce prodige à leur éternelle condamnation. Car à quels terribles reproches, à quel redoutable jugement ne devons-nous pas nous attendre de la part de Dieu, nous qui, nés au sein de la lumière, non-seulement ne profitons pas du grand jour dont l'éclat brille de toutes parts autour de nous, mais qui, rebelles à cette clarté divine, fermons volontairement les yeux pour ne la pas voir? nous qui substitués, par une faveur spéciale, aux enfants de la promesse, renonçons à recueillir leur héritage? nous qui, selon la pensée de l'Apôtre, entés sur une branche pleine de vie, ne portons que des fruits de mort? Ah! si l'indocilité des Juifs sera sans excuse; s'ils doivent être condamnés avec d'autant plus de rigueur, qu'ils ont été choisis par une prédilection plus gratuite; s'ils verront s'élever contre eux les miracles de grâce dont ils furent favorisés préférablement à tant d'autres, pouvons-nous espérer un autre sort lorsque après être devenus comme eux, et après eux, le peuple chéri, la race de bénédiction, la tige fortunée sur laquelle étaient répandues avec profusion les rosées du ciel les plus abondantes et les plus douces, nous aurons déshonoré par nos ingratitudes un choix si glorieux et dédaigné tous les trésors qui nous étaient ouverts?

C'est à vous, Seigneur, d'envoyer votre Esprit pour renouveler le nôtre. Le souffle de cet Esprit vivifiant a purifié la terre de ses anciennes abominations; d'un peuple incrédule il a fait un peuple fidèle; il a tiré des pierres insensibles la nouvelle postérité d'Abraham; transformé les enfants de l'erreur en apôtres, en martyrs de la vérité; qu'il achève son ouvrage, qu'il rallume parmi nous le flambeau d'une foi mourante, qu'il nous remplisse de ce feu sacré dont il embrasa l'univers, afin que ce feu céleste consumant les liens qui nous captivent, épurant nos faibles vertus, il nous prépare à recevoir ici-bas la plénitude de vos dons, et à en posséder la source dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour le jour de l'Assomption.

SUR LES GRANDEURS DE LA SAINTE VIERGE.

Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. (*Matth.*, I, 16.)

Jacob fut père de Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ.

Si l'historien sacré rappelle ici le souvenir des rois et des héros dont Marie descendait, ce n'est pas qu'elle dût sa gloire à la noblesse du sang qui coulait dans ses veines, ni qu'un de ses avantages les plus précieux fût de compter parmi ses ancêtres les pères de la nation sainte, et cette foule de souverains et de pontifes dont les uns occupèrent le trône de Juda, les autres furent les chefs et les oracles de la religion dans le sanctuaire.

Ce qui fait le plus bel éloge de Marie, ce n'est pas d'avoir été la fille de David et des patriarches, mais d'avoir été la mère de Jésus. Elle est moins grande par le nom de ses pères que par le nom de son Fils; et quelque illustres qu'ils aient été dans Israël, elle n'est pas si distinguée par le sang qu'elle reçut d'eux que par la naissance qu'elle donne à l'autre : ***De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.***

Ainsi, chrétiens, dans ce jour de gloire pour Marie, où la pompe de son triomphe dans le ciel semble se renouveler sur la terre par les honneurs, les témoignages éclatants de reconnaissance, de zèle, de vénération que lui rend toute la France, et où nous

voyons notre auguste monarque, héritier de la puissance comme de l'esprit qui animait ses glorieux ancêtres, lui faire un hommage public de son sceptre et de ses Etats, remettre entre ses mains les intérêts de sa gloire aussi bien que la destinée de son peuple, et compter parmi les plus belles prérogatives du trône le privilége de pouvoir maintenir son culte et protéger avec plus d'autorité ses autels, ne cherchons pas l'éloge de Marie dans l'histoire de ses aïeux, mais dans ce qu'elle fut elle-même ; oublions l'éclat de sa race pour ne penser qu'aux avantages qui lui sont propres ; et, puisqu'elle nous offre un mérite dont elle ne partage la gloire avec personne, ne nous arrêtons pas à admirer en elle la splendeur d'une origine qu'elle partageait avec bien d'autres.

Appelée par une faveur sans exemple à la dignité de mère de Dieu, voyons comment elle a soutenu ce titre auguste et justifié le choix de la Providence. En vain produirions-nous en elle de grandes vertus : si elles n'étaient assorties à la qualité qu'elle porte, si elles ne caractérisaient la mère d'un Dieu, il manquerait à sa grandeur l'appui le plus solide. Marie pourrait être encore au-dessus de nos éloges, elle n'en serait pas moins au-dessous de son rang.

Mais elle parut dans son élévation tout ce qu'elle devait être ; la sainteté qu'elle y pratiqua fut la sainteté la plus convenable au nom sublime qu'elle portait. Tout dans sa conduite répondit à la distinction glorieuse que la grâce avait faite d'elle ; toutes ses vertus eurent le plus parfait rapport avec la maternité divine dont elle était honorée. Car qu'était-ce que d'être la mère de Jésus? C'était être la mère d'un Homme-Dieu, la mère d'un Dieu Sauveur : mère par conséquent d'un Homme-Dieu qui s'abaisse, mère d'un Homme-Dieu qui s'immole. Or telle fut la sainteté de Marie qu'on y reconnaît et la mère d'un Dieu qui s'anéantit en se faisant homme, et la mère d'un Homme-Dieu qui se soumet à la mort en se faisant Sauveur. Voilà le partage de ce discours ; partage d'autant plus simple qu'il est tout renfermé dans ces paroles de l'évangéliste : *De qua natus est Jesus.* Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque glorieuse que fût la dignité de Marie, quelque supériorité que lui donnât sur toutes les grandeurs que le monde révère la prééminence du titre qu'elle avait reçu du ciel, cependant, chrétiens, ce n'était pas par des vertus d'éclat, des vertus qui attirent les regards et entraînent l'admiration dès qu'elles se montrent, que Marie devait se distinguer dans le rang où elle était parvenue. Mère d'un Homme-Dieu qui cache toute sa grandeur, qui l'obscurcit dès sa naissance, qui se plaît à être inconnu, méprisé parmi les hommes, ses vertus devaient être des vertus simples et modestes, des vertus qui s'oublient, qui s'ignorent elles-mêmes, des vertus en un mot dont l'humilité fût le principe, et capables par là de caractériser la mère d'un Homme-Dieu qui semblait avoir mis sa gloire dans la profondeur de ses anéantissements mêmes.

Or la sainteté de Marie fut une sainteté souverainement humble. Avec les qualités les plus dignes de la vénération publique, jamais on n'y prétendit moins ; avec tout ce qui peut justifier l'estime de soi-même, jamais on ne se méprisa davantage ; avec les priviléges les plus étendus, jamais on n'usa mieux de la grandeur ; c'est-à-dire que la sainteté de Marie fut une sainteté souverainement humble dans ses vues, souverainement humble dans ses sentiments, souverainement humble dans l'usage qu'elle fit de son élévation. Quelle source de mérites devant un Dieu qui ne couronne que les humbles, et au jugement d'une religion qui n'enseigne que l'humilité!

Aimer à se produire, à se faire connaître dans le monde ; craindre de rester enseveli, confondu dans la foule ; chercher à s'assurer dans l'opinion des hommes une place également honorable et solide ; regarder comme un malheur de n'avoir aucune part à leurs suffrages, et mettre au rang des vertus inutiles, pour ne pas dire des vertus pernicieuses, celles qui ne servent qu'à agrandir, à perfectionner le cœur, sans aider en même temps à la décoration de la personne, voilà ce que n'inspire que trop la vanité naturelle, et ce que la philosophie même la plus épurée ne réforma jamais dans ses héros les plus célèbres.

Marie ne connut point ces prétentions ambitieuses qu'enfante un orgueil habile à se flatter et à s'entretenir dans l'idée de sa propre excellence. Ses premiers pas au sortir du berceau sont des pas qui l'éloignent du monde et la conduisent dans la solitude. Elle fuit dans la retraite ; elle se cache à l'ombre du sanctuaire. Les ténèbres où le ciel l'a fait naître ne lui paraissent pas encore assez profondes. On dirait que l'obscurité de son état ne la rassure pas assez contre la crainte d'être connue ; elle se hâte de disparaître, et de mettre une barrière plus sûre entre elle et l'œil des hommes. Le temple devient son asile ; c'est là qu'elle consacre à Dieu les prémices d'une vie qu'elle destinait à lui seul, et qu'elle s'exerce à des vertus qui ne pouvaient être un spectacle intéressant pour la terre. Asile fortuné! Comme elle ne veut plaire qu'au Seigneur, comme elle ne veut avoir d'autres témoins que ses yeux, elle fixe sa demeure où il a fixé la sienne ; elle ne se plaît que dans un séjour qui lui rend plus sensible la majesté de sa présence.

Et ce ne sera pas seulement par cette première démarche qu'elle signalera la modestie de ses vues. Il n'est que trop ordinaire, jusque dans l'exercice de la piété même, de chercher à ménager les intérêts d'un amour-propre toujours avide des regards et de l'approbation publique. Ainsi, dans les vertus

qu'on adopte, préfère-t-on les plus rares aux plus communes; celles qui semblent demander de plus grands efforts à celles dont la pratique paraît moins pénible; celles qui donnent une plus haute idée de la force et de la vigueur de l'âme à celles qui ne supposent dans le cœur rien d'extraordinaire et d'héroïque.

Mais que la piété des hommes, ce germe qui, quoique céleste, se sent toujours en nous de la terre où il prend naissance; que la piété dans les sacrifices même qu'elle fait à Dieu réserve quelque chose en secret au profit de la vanité, Marie ne souffrira pas qu'aucunes vues naturelles se mêlent dans son âme aux opérations de la grâce, et qu'elles en altèrent la noblesse. Ses vertus les plus chères seront celles qui ne sont accompagnées d'aucun éclat extérieur; celles dont le mérite n'a rien de remarquable et de sensible; celles qui, renfermées dans le secret du cœur, se dérobent à la lumière, ou qui, lors même qu'elles s'y montrent, ne sauraient se promettre de faire naître en leur faveur aucun sentiment d'admiration. C'est un amour pour la retraite et le silence qui, loin d'être mis au rang des vertus, ne passe souvent que pour défaut d'élévation, pour timidité pusillanime; c'est une fidélité constante à remplir des devoirs obscurs dont la pratique ne passe point la sphère des âmes communes; c'est un recueillement par où l'âme se retranche en elle-même, et qui semble ne faire aux sens qu'une légère violence; c'est un esprit de ferveur que Dieu seul aperçoit et qu'il peut seul apprécier; c'est une dépendance générale, aveu public et continuel d'infériorité, et qui ne laisse d'autre mérite que celui d'obéir; c'est une vigilance attentive sur ses moindres démarches, et qui, s'éloignant du péril, se refuse à la gloire d'avoir su le combattre avec succès. Quel genre de sainteté, chrétiens! et peut-on témoigner plus d'éloignement pour tout ce qui flatte l'orgueil et l'ambition, que de se borner à des vertus où l'avantage qu'elles donnent d'être grand aux yeux de Dieu n'empêche pas qu'on ne paraisse toujours petit aux yeux des hommes?

A ces premiers traits vous reconnaissez sans doute la mère d'un Homme-Dieu toujours humble par choix, et, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, presque toujours dans l'humiliation. Cependant l'esprit de l'Evangile et de son auteur va se manifester dans Marie d'une manière encore plus sensible. Peu contente de préférer à des vertus que le monde estime des vertus qu'il ne remarque pas, celle qui tiendra la première place dans son cœur, et qu'elle regardera comme son trésor le plus précieux, c'est une vertu, non-seulement dont le monde ignorait alors l'usage, et pour laquelle il n'avait point d'éloges, mais dont une espèce d'ambition nationale étrangère à tous les autres peuples décriait chez les juifs et faisait redouter la pratique; car tandis que toutes les femmes parmi eux aspirent à l'honneur de donner au monde le Messie qu'elles attendent; tandis que la stérilité passe dans Juda pour un opprobre et pour l'effet humiliant de la malédiction céleste, bien différente de cette fille célèbre dans Israël, qui pleura durant trois mois sa virginité sur les montagnes, Marie consacre la sienne au Seigneur; elle prend pour son partage un mérite proscrit parmi son peuple. Et jusqu'où porte-t-elle le cas qu'elle en fait? Jusqu'à lui sacrifier tout le reste; jusqu'à ne connaître aucune distinction qui puisse en balancer la perte; jusqu'à le mettre au-dessus du sort le plus glorieux, au-dessus même de la maternité divine; jusqu'à ne consentir à accepter l'une qu'après s'être assuré la conservation de l'autre. Ajouterai-je quelque chose de plus, et ce qui ne peut être que le comble de la sainteté la plus humble? jusqu'à ne former dans la suite avec Joseph une union qui semble détruire ses premiers engagements que pour rendre impénétrable par des apparences contraires le miracle de sa pureté même.

Conduite par les mêmes vues, elle ne paraîtra dans aucune des circonstances où les triomphes de son Fils pourraient contribuer à ses propres triomphes On ne la verra point, mêlée parmi le peuple qu'il entraînait à sa suite, recueillir avec avidité les applaudissements et les éloges qu'une juste admiration donnait aux miracles de sa puissance; elle partagera sa retraite de Nazareth; elle ne participera point à l'éclat de ses conquêtes spirituelles; satisfaite d'écouter ses oracles, elle n'aura d'autre ambition que celle d'y conformer sa conduite. Les prophètes l'auront fait connaître avant sa naissance; mille figures brillantes l'auront annoncée sous les ombres du premier Testament et de la loi; les écrivains du Nouveau paraîtront l'oublier et n'en parleront que rarement; ils n'en diront presque rien, comme s'ils étaient d'intelligence avec sa modestie pour la laisser dans les ténèbres. Elle verra les apôtres publier partout les mystères du nouveau culte; elle se contentera de les adorer dans le silence. Le disciple qui reposa sur le sein de Jésus en publiera la génération divine; la Mère qui porta Jésus dans son sein semble n'avoir appris qu'à se taire: ce ne sera que dans les jours d'humiliation qu'elle ne craindra plus de paraître; alors, jalouse de s'associer à la honte de son Fils, elle sortira de sa solitude; loin de fuir le théâtre de ses opprobres, elle s'empressera d'y voler, et quelque douloureux que doive être pour elle le spectacle où elle se présente, elle en veut être le témoin, parce qu'il doit servir à l'humilier.

Jugeons-nous sur ce modèle, chrétiens, et comparons avec cette sainteté de Marie, souverainement humble dans ses vues, la corruption de notre misère souverainement orgueilleuse dans les siennes. Ah! dans quels cœurs ne règne pas avec tyrannie la passion de s'élever et de se distinguer dans le monde! On ne forme en secret que des projets d'agrandissement; on ne s'occupe que des moyens de les faire réussir; on ne s'effraie point des prétentions les plus har-

dies; on les érige en grandeur d'âme, en noblesse de sentiments; c'est trop peu que de ne pas rester dans la poussière ou dans l'oubli; il faut tenir un rang, et, s'il est possible, un des premiers parmi les hommes; si l'on n'est pas assez heureux pour éclipser les autres, faire du moins tous ses efforts pour n'être éclipsé par personne; ajouter à la considération qui naît de l'opulence celle que donnent le crédit, l'autorité, les emplois; remplacer l'estime qu'on ne saurait attendre de son propre mérite, par les respects et les hommages que procure la fortune; au défaut de circonstances favorables ou de talents propres à fixer l'attention, ne rien omettre pour la partager; que sais-je? faire un rôle à quelque prix que ce puisse être, et, pour y parvenir, se précipiter dans mille intrigues, se plier à mille bassesses, s'asservir à mille passions étrangères, entreprendre au delà de ses forces, franchir également les bornes de son état et celles du devoir.

Désir d'élévation, de célébrité, de prééminence, désir qui ne domine pas seulement dans les âmes possédées de l'esprit du siècle et entêtées de ses maximes, mais qui ne se glisse que trop souvent jusque dans des âmes désabusées de ses erreurs, et déprises de toutes les autres passions. Il entre ce désir, dans les plans de réforme, de régularité qu'on se prescrit à soi-même : on y veut une dévotion fastueuse et d'ostentation, des exercices de bruit et d'appareil, des pratiques qui avertissent le monde qu'on n'est plus à lui, mais à Dieu : si l'on fait des sacrifices au Seigneur, on a soin que l'autel ne soit pas dressé dans le désert, mais sur la montagne; parmi les travaux du zèle on choisit pour soi, par préférence, ceux où le succès est plus flatteur et la considération plus étendue; parmi les services que la charité rend au prochain, ceux qu'on est sûr d'entendre bientôt publier par la reconnaissance; parmi les retranchements qu'inspire la mortification chrétienne, ceux dont le cœur s'aperçoit le moins et dont le monde tout à la fois s'aperçoit davantage; si l'on consent à seconder des entreprises vertueuses, c'est à condition qu'on en sera l'âme, et qu'on en fera mouvoir les ressorts au gré de ses lumières personnelles; si l'on se donne des soins, des mouvements pour les faire réussir, c'est dans l'espérance qu'on aura la première part à l'honneur du succès; si l'on enrichit le sanctuaire de ses dons, c'est dans la vue d'éterniser la magnificence du bienfaiteur, de sorte qu'on mêle presque toujours aux intérêts de la gloire du ciel, les intérêts de sa propre gloire, prêt à tomber dans la langueur, dans l'indifférence par rapport à la première, dès qu'on ne trouvera plus rien qui puisse tourner à l'avantage de la seconde, jamais véritablement humble dans ses vues, parce qu'à l'exemple de Marie, il faudrait commencer par le devenir dans ses sentiments.

Et tel est, Vierge sainte, tel est le second trait qui distingue encore votre éminente sainteté : objet des complaisances du Seigneur, vous n'êtes à vos propres yeux qu'un objet de mépris. On vous annonce la destinée la plus sublime, l'honneur de donner au monde le Désiré des nations, ce germe de David appelé par tant de vœux et de soupirs, un fils dont la grandeur sera sans bornes, le trône inébranlable, la puissance aussi étendue que l'univers, un fils qui doit mettre à vos pieds la conquête de tous les royaumes : *Ecce concipies... et paries filium; hic erit magnus... et regni ejus non erit finis.* (*Luc.*, I, 31, 32, 33.) A cette promesse on joint l'assurance de l'exécuter par un prodige inconnu dans les fastes de votre nation, et que le ciel n'aura jamais opéré qu'en votre faveur, un prodige qui vous rendra féconde en respectant en vous les droits de la Virginité : *Spiritus sanctus superveniet* (*Ibid.*, 35); le même oracle qui vous annonce votre bonheur, reconnaît en même temps la supériorité de vos vertus : on dirait qu'il vous trouve encore plus grande par votre mérite que par votre rang : *Ave, gratia plena.* (*Ibid.*, 28.) Cependant, qu'opposez-vous à des promesses si magnifiques, à des témoignages si glorieux?

Ah! chrétiens, qu'il est difficile de parvenir à l'élévation, et de ne pas chercher au fond de soi-même de quoi se la justifier! quelle âme n'entend pas alors une voie intérieure et secrète, dont le suffrage réclame contre les sentiments de la modestie, et ne laisse apercevoir dans ce qu'on devient que la juste récompense de ce que l'on est? le sort qu'un ange promet à Marie, les honneurs qu'il lui rend, les éloges dont il la comble, tout cela ne sert qu'à la confondre; elle se concentre dans l'idée de son néant et de sa bassesse : qu'on lui donne les noms les plus pompeux; elle ne voit en elle que la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* (*Ibid.*, 38.)

Et changera-t-elle de langage devant Elisabeth, lorsque cette vertueuse parente la qualifiant du titre qui lui convient, s'empressera de rendre hommage dans sa personne à la maternité divine? ah! toujours pénétrée du même sentiment, ce n'est ni à la noblesse de sa race ni au mérite de son innocence, qu'elle attribue la distinction que la Providence a fait d'elle; mais au même Dieu qui l'ayant fait naître dans un état si peu digne d'une fille de David, se rappelle ses anciennes promesses, et remplace en elle par la dignité la plus auguste, toute la splendeur de la fortune de ses pères. Oui, Dieu d'Abraham, s'écrie-t-elle, si la postérité doit applaudir à mon bonheur, si mon nom doit voler jusqu'aux extrémités du monde, à la suite du nom de votre Fils, c'est à votre puissance que j'en suis redevable; c'est à cette miséricorde qui verse les biens sur la timide indigence; c'est à cette force suprême, qui se plaît à abaisser l'orgueil, et va chercher dans le néant la matière de ses plus grandes merveilles : *Fecit mihi magna qui potens est... quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc.*, I, 49, 48.)

Que notre langage est différent, chrétiens,

et que nous sommes accoutumés à nous voir bien d'un autre œil! hélas! remplis de l'idée de notre propre mérite, nous n'attachons jamais sur nous-mêmes que des regards prévus et fascinés par les prestiges de l'amour-propre : on se peint sous les couleurs les plus favorables; on s'égare; on s'endort dans les illusions les plus douces; on se plonge dans je ne sais quelle ivresse délicieuse; on s'y entretient du sentiment de ses avantages; le cœur les rassemble avec soin, il se les exagère avec complaisance, il s'en rend un compte infidèle ; et au lieu que Moïse descendant de la montagne, ignorait l'éclat céleste qui brillait sur son visage, chacun de nous au contraire se voit comme environné de rayons éblouissants dont il est le seul à s'apercevoir.

De là ces comparaisons secrètes que l'on fait de soi-même avec les autres, et dont le résultat est toujours à leur préjudice; de là cette persuasion si commune, que si peut-être ils l'emportent sur nous par quelques endroits, on l'emporte aussi sur eux à bien d'autres égards; de là cette attache à ses propres idées, qui ne permet ni de demander conseil ni de le suivre; de là cette obstination dans ses erreurs, lors même que tout les combat et les condamne; de là ces sensibilités, ces délicatesses qui s'irritent du moindre refus, du plus léger mépris; de là cette présomption qui se croit en droit de prétendre à tout et ne trouve rien au-dessus d'elle; de là ces jalousies sombres, qui contestent toute supériorité ou qui n'en pardonnent aucune; de là ce penchant à ne voir dans le langage de la flatterie qui se déguise, que celui de la vérité qui cède à l'évidence et à la justice; enfin de là cette ingratitude à l'égard de Dieu dont on possède les dons sans jamais lui en rapporter la gloire, n'attribuant tout ce que l'on est, soit dans l'ordre de la fortune, soit dans celui de la nature, qu'à ses soins personnels, à ses talents, à ses vertus, à son bonheur; quelquefois aimant mieux en faire honneur au hasard, à la fortune, à une aveugle fatalité, qu'aux attentions de la Providence, c'est-à-dire se formant un être chimérique auquel on n'est redevable de rien, pour ne pas donner atteinte aux droits de la vanité, en reconnaissant une main divine à laquelle on soit redevable de tout.

Défaut d'humilité dans les sentiments, défaut qui dans ceux dont le ciel a rendu la destinée plus illustre, plus éclatante, est presque toujours accompagné de l'abus de leur grandeur; de sorte qu'au lieu de ne trouver, comme Marie, dans leur élévation, qu'un nouveau motif d'être plus vertueux, ils n'en usent au contraire que comme d'un titre qui les autorise à s'affranchir de tous les devoirs. Car où l'esprit de révolte et d'indépendance à l'égard de Dieu, l'esprit de hauteur et de dureté pour le prochain, l'esprit de témérité qui ne connaît aucune précaution dans le chemin du salut, règnent-ils avec plus d'empire que dans les conditions élevées? Marie, dans un rang supérieur à toutes les dignités de la terre, n'en est que plus fidèle à ses obligations, plus attentive, plus compatissante envers les autres, plus défiante à l'égard d'elle-même.

Je dis plus fidèle à ses obligations. Le prodige de sa fécondité l'exempte de la loi commune, qui soumet les femmes juives à la cérémonie d'une purification publique. Cependant à peine les jours de retraite prescrits par Moïse sont-ils expirés, qu'elle vient au temple avec les offrandes destinées à l'autel; elle trouve une satifaction secrète à sacrifier jusqu'aux prérogatives de son rang, et dans une conjoncture où les termes du législateur la dispensent de la soumission, elle ne prend la loi que d'un cœur fidèle, qui l'assujettit à l'obéissance.

Je dis plus attentive, plus compatissante à l'égard des autres. Elle sait qu'Elisabeth va bientôt enfanter le fils de bénédiction qu'elle porte dans son sein : elle vole chez la mère du saint Précurseur : sa charité ne lui permet pas de rester à Nazareth; quelles que soient les difficultés et la longueur du voyage qu'il faut entreprendre, elle franchit promptement les montagnes : *Abiit in montana cum festinatione* (*Luc.*, I, 39); ses services peuvent être utiles à l'épouse de Zacharie ; cette seule considération la décide, et fait disparaître à ses yeux tous les obstacles : partout où son zèle voit des besoins à soulager, elle ne se pardonnerait pas de rester oisive : il n'y qu'un miracle aux noces de Cana, qui puisse épargner une confusion sensible à ceux qui l'y ont invitée : ce miracle qu'elle eût craint de demander pour elle-même, elle ne balance pas à le demander pour eux : *Vinum non habent* (*Joan.*, II, 3) ; ses propres intérêts lui sont étrangers ; ceux du prochain lui deviennent personnels.

Je dis plus défiante à l'égard d'elle-même. Quoique puisé dans une source corrompue, son sang n'avait point eu de part à la malédiction commune : fille d'Adam sans avoir été héritière de son crime, elle ne fut point enveloppée dans la dégradation de notre origine; et les flots contagieux qui se répandirent sur toute la nature, s'arrêtèrent devant elle, comme ceux du Jourdain, en présence de l'arche sainte. Cependant, quoique exempte de nos faiblesses, quoique affermie dans la vertu par la plénitude des grâces les plus précieuses, quoique inaccessible à l'empire des cupidités qui nous dominent, et à la séduction du monde qui triomphe de nous si facilement; elle se tient en garde contre les révoltes des unes, et contre la perversité de l'autre : elle ne regarde les faveurs célestes qu'elle a reçues que comme un attrait à en mériter de nouvelles, comme un engagement à les multiplier par sa correspondance : elle suit dès l'âge le plus tendre, non pas un monde d'éclat, de prospérité funeste, où l'abondance introduit tous les vices, et où la flatterie déguise les vices même en vertus; mais une famille innocente et modeste, d'où le travail éloignait la mollesse, d'où l'indi-

gence ne laissait approcher aucune des passions qui déshonorent la fortune, et qui dans sa simplicité, conservait tout l'esprit et les mœurs des premiers âges.

Pour nous, chrétiens, c'est à mesure que nous devenons plus grands, plus heureux, plus distingués dans le monde, et selon le monde, que nous devenons aussi plus coupables et plus indociles envers Dieu, plus fiers, plus intraitables envers le prochain, plus témérairement prodigues de notre salut et de notre âme. Car ce qui est arrivé à tant d'empires et de républiques puissantes, de diminuer en vertus à proportion qu'elles croissaient en succès, et de perdre du côté de la modération ce qu'elles gagnaient du côté de la splendeur, c'est ce qui arrive tous les jours dans les fortunes particulières. En même temps qu'on y voit entrer les richesses et l'éclat, on en voit sortir l'esprit de la religion : on retranche de son respect pour elle, à mesure qu'on reçoit plus d'hommages de la part des hommes : on pourrait presque, par le degré de licence et d'égarement où l'on s'abandonne alors, fixer au juste les nouveaux degrés de grandeur et de prospérité qu'on acquiert : le joug de l'obéissance aux lois divines, qu'on avait longtemps porté sans murmure, commence à paraître insupportable : souvent on ne garde pas même assez de christianisme pour chercher, du moins dans la nature de son état, des excuses ou des prétextes à son infidélité : on n'a plus assez de conscience pour entreprendre de s'en faire une fausse; après avoir commencé par rougir de la vertu, on en vient jusqu'à se glorifier, jusqu'à s'applaudir de ses désordres : la piété ne passe que pour le partage du peuple qui, ne pouvant rien, n'est pas autorisé à vouloir plus qu'il ne doit : tout s'efface insensiblement, jusqu'au souvenir de Dieu même : à sa place on substitue les divinités du cœur; on ne connaît d'autre maître que ses penchants; d'autres bornes à ses désirs que celles de son pouvoir; d'autre culte, qu'une honteuse idolâtrie de soi-même.

Mais si l'on ne respecte plus alors les lois de Dieu, respecte-t-on davantage celles de l'humanité; et maître du sort de tant d'hommes, dont on est si fort éloigné par la fortune, pense-t-on du moins à se rapprocher d'eux, ou à les rapprocher de soi par la bonté du cœur? Ah! qu'il est ordinaire dans l'élévation de ne regarder les autres hommes que comme des esclaves faits pour servir et pour ramper! qu'il est rare de ne pas compter parmi ses avantages celui de jouir de leur humiliation! quelque noblesse qu'il y eût à les consoler de la dépense où ils se trouvent, on préfère à ce mérite le cruel contentement de la leur faire sentir : l'autorité devient impérieuse, le commandement tyrannique, les grâces mêmes qu'on accorde, un droit à asservir ceux qui les reçoivent : loin de tempérer par la modestie, par la douceur, l'éclat du rang et de l'opulence, on trouve le secret de le rendre odieux par la fierté du visage, par la sécheresse d'un abord froid et désobligeant, par une attention contrainte et dédaigneuse pour les plaintes qu'on est obligé d'entendre; par les saillies d'une humeur qui ne ménage la sensibilité de personne, et semble avoir entrepris de la mettre à l'épreuve; de sorte qu'au service de ces grands, de ces riches si peu dignes de l'être, le moindre désagrément qu'on puisse avoir, est celui de les servir.

Que dirai-je, non plus de leur résistance aux volontés d'un Dieu, qui ne les a faits grands que pour en faire les images de sa grandeur; non plus de leur mépris pour des hommes dont ils devraient être les protecteurs et les pères; mais de leur attention continuelle à se faire de leur état un écueil inévitable, se présentant sans armes, sans défense devant tous les objets capables de les séduire, eux dont la faiblesse peut à peine se défendre contre les objets qui les cherchent; se plongeant dans une dissipation volontaire, eux que tout conspire à emporter loin d'eux-mêmes; fuyant tous les préservatifs, eux dans le sein de qui tout porte la mort et la contagion; ajoutant aux piéges de l'adulation qui les trompe, la crainte d'entendre la vérité qui corrige, eux qui ne trouvent déjà dans eux-mêmes que trop de penchant à s'égarer, et à se justifier leurs égarements.

Ainsi, ô mon Dieu! les dons de votre providence, qui semble avoir fait des grands et des riches la portion chérie de son peuple, leur deviennent-ils funestes par le mauvais usage qu'ils en font : vous devriez trouver en eux, comme dans Marie, des sujets plus fidèles; et vous n'y trouvez que des ennemis plus indociles et plus ingrats : ils devraient comme elle, honorer leur rang par plus de vertus, et ils l'avilissent par plus de scandales. Mais achevons : la sainteté de Marie fut une sainteté souverainement humble dans ses vues, souverainement humble dans ses sentiments, souverainement humble dans l'usage qu'elle fit de son élévation; Marie fut donc sainte de la sainteté la plus convenable à la mère d'un Dieu, qui s'anéantit en se faisant homme; vous venez de le voir : elle ne le fut pas moins de la sainteté la plus convenable à la mère d'un Homme-Dieu, qui se soumet à la mort en se faisant Sauveur; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté, dit saint Paul, de s'humilier en prenant nos faiblesses et la nature de l'esclave : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (*Philipp.*, II, 7); en qualité de Sauveur il a encore voulu s'assujettir à l'obéissance la plus rigoureuse et à la mort de la croix : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (*Ibid.*, 8.) Il ne suffisait pas non plus que la sainteté de Marie fût une sainteté souverainement humble : pour distinguer la mère d'un Dieu Sauveur soumis jusqu'à la croix, il

fallait que cette sainteté fût encore souverainement soumise : et c'est aussi le trait le plus sensible qui me reste à vous peindre dans cette grande âme, pour vous apprendre à la connaître.

Représentez-vous donc les épreuves les plus violentes, celles qui attaquent plus vivement la sensibilité du cœur, celles qui sont plus propres à en ébranler la constance : Marie les soutient avec une fermeté de résignation, avec une vigueur de courage qui devient la preuve la moins équivoque, qu'avec l'humilité la plus profonde peut s'allier l'héroïsme le plus sublime. Et quelles sont ces épreuves ? c'est la dégradation de sa fortune ; c'est l'anéantissement de tous ses droits ; c'est le martyre de sa tendresse maternelle.

Dégradation de sa fortune. Elle est de la maison de David ; issue des premiers souverains qui donnèrent des lois au peuple de Dieu. Mais dans quel triste état se trouve alors réduite cette maison si longtemps auguste et qui comptait encore plus d'honneurs que de siècles ? elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois ; sans richesses qui en soutiennent l'éclat, sans dignités qui lui donnent un rang parmi les hommes, sans protection qui relève ses débris, et la replace au trône qu'elle devait occuper. Exclue des héritages que possédait la tribu de Juda, elle est venue se perdre, et ensevelir sa honte dans une autre tribu. Le sceptre a passé dans des mains étrangères : elle n'y a plus que des droits ignorés, et que sa décadence ne lui permet pas de faire valoir. Dispensatrice des couronnes, Rome a placé celle des juifs sur la tête d'Hérode : la tige si féconde, si florissante qui donna tant de monarques à la nation sainte, est réduite à quelques faibles ramaux dépouillés et flétris, traînants dans la poussière ; de sorte que si la maison de David est encore connue, ce n'est que dans les fastes publics qui en conservent à la postérité la mémoire.

Que ces révolutions sont affligeantes, et quelles sont sensibles à des âmes, qui dans un sang noble puisent d'ordinaire la fierté des sentiments et l'horreur de l'obscurité ! Quel état plus déplorable que la condition de ces personnes malheureuses, restes illustres d'un sang glorieux dans son origine, mais qui n'en a plus que la pureté, sans en avoir la splendeur, réduites à cacher leur naissance même comme un opprobre, ou à ne se montrer que pour être un triste exemple des vicissitudes humaines ; semblables à ces grands fleuves qui, après avoir étonné les yeux par l'étendue et la majesté de leurs eaux, se cachent tout à coup dans le sein de la terre, et ne reparaissent plus dans les campagnes où ils portaient auparavant la richesse et la fertilité.

Telle était la situation de Marie. Mais ne croyez pas que cette révolution douloureuse arrache quelques plaintes à son cœur. Elle ne peut imiter ses ancêtres dans leur gloire ; elle les imitera dans leurs vertus ; héritage précieux échappé au naufrage de sa fortune, elle le recueillera tout entier, et faute de pouvoir retracer la modération de David dans la grandeur, elle en retracera la patience et la soumission dans les revers. Placée par l'ordre de la Providence dans un état d'humiliation, elle le regarde comme une nouvelle grâce qui lui facilite la pratique de l'humilité, qui la rappelle à son néant par la vue sans cesse présente de celui qui l'environne : si elle soupire auprès du tabernacle, c'est après le Libérateur qu'elle attend ; si ses pleurs arrosent le temple, c'est le souvenir des grâces qu'elle a reçues qui les fait couler, et non pas la disproportion de ce qu'elle est avec le rang où elle devrait être : quelles que soient les voies par où Dieu la conduit, elle les trouve toujours adorables ; prête à entrer dans toutes ses vues, c'est sur lui seul qu'elle se repose de son sort, et la plus belle destinée qu'elle envisage est celle de lui plaire.

Sa soumission ne sera pas moins parfaite, lorsqu'elle verra la conduite divine changer tout à fait à son égard, et que dans les événements où seront intéressés les jours de son Fils, le ciel, oubliant en apparence jusqu'à sa qualité de mère, en transportera les plus glorieuses prérogatives à son époux, l'instruisant de ses desseins, lui faisant entendre ses oracles, sans la favoriser comme lui des mêmes témoignages de confiance ; le choisissant pour le principal ministre de ses volontés saintes ; le mettant à la tête de toutes les démarches qui devaient mettre en sûreté le cher trésor dont ils étaient l'un et l'autre dépositaires ; c'est-à-dire lui donnant toute l'autorité, lorsqu'il semblait tout au plus devoir prétendre à la partager avec elle.

Non, Marie ne murmurera pas contre cette nouvelle dépendance : la voix de Joseph sera pour elle la voix de Dieu même, et de quelque manière qu'elle soit éprouvée, soit par l'anéantissement de sa fortune, soit par celui de ses droits, elle trouvera toujours dans sa soumission de quoi paraître supérieure à ses épreuves.

Mais ce ne sont encore là que les premières gouttes du calice d'amertume qu'elle doit épuiser. La main du Seigneur lui prépare des coups bien plus sensibles ; elle n'a qu'un Fils qui puisse la consoler de toutes ses pertes, et c'est ce même Fils qui va devenir son tourment ; il faudra qu'elle le voie naître au milieu des larmes et de l'indigence, menacé du glaive dès les premiers jours de sa vie, n'entrant dans la carrière où il est appelé, que pour y trouver à chaque pas de nouveaux périls, et pour l'arroser de son sang : quel sort ! quelle affreuse destinée ! Suivons Marie dans le cours de ces nouvelles disgrâces, et que le miracle de sa soumission nous instruise.

L'ordre d'Auguste s'est fait entendre dans toutes les provinces de l'empire. Rome voit faire le dénombrement de ses sujets. Marie quitte le séjour de Nazareth : elle sent approcher le moment qui doit vérifier les

saints oracles, et donner au monde le libérateur : elle cherche un asile dans Bethléem; vous permîtes, ô mon Dieu ! qu'elle n'en trouvât point dans des lieux autrefois soumis à la puissance de ses pères : triste présage pour l'avenir ! Jésus ne voit point encore le jour; Marie le voit déjà ce fils de la promesse, méprisé parmi son peuple, l'objet de ses rebuts et de ses contradictions ; il faut qu'elle cherche un abri dans une étable : c'est là l'unique berceau qu'elle puisse offrir au Messie dont elle est la mère. Ah ! chrétiens, s'il fut jamais un temps où Marie redemanda l'opulence de ses aïeux, et vit avec douleur l'intervalle immense qui la séparait du trône de David, ce fut alors sans doute, lorsque, n'apercevant autour de soi que la honte et l'indigence, elle ne put s'épargner le regret d'associer son fils à toutes les horreurs de l'une et de l'autre.

Pour éviter la fureur d'un tyran qui persécute le peuple de Dieu, la mère de Moïse se trouve réduite à l'exposer sur le rivage, et à attendre de la pitié des flots qu'ils sauvent ses jours, ou qu'ils les terminent avec moins de rigueur. Concevez l'affliction de cette Israélite infortunée, lorsqu'il fallut consentir à se dépouiller de son fils, pour ne le pas voir impitoyablement arraché de ses bras par les ministres de la cruauté de Pharaon.

Ce qu'elle souffre sur les bords du Nil ne peut être qu'une faible image de ce que souffre Marie dans l'étable de Bethléem. C'est sur l'amour que la sensibilité se mesure; et quel fils trouva jamais plus de tendresse dans le cœur de sa mère, que Jésus n'en trouvait dans le cœur de Marie !

Ce fut, il est vrai, pour elle une consolation bien douce, lorsqu'elle vit prosternés devant cet enfant méconnu dans Israël, des sages étrangers, plus respectables par leur religion que par leur rang; lorsqu'elle les vit apporter à ses genoux les prémices du culte des nations, et remplacer par les honneurs qu'ils lui rendent, ceux qu'une ingrate patrie lui refusait. Mais que cette joie fut courte, et la gloire de ces moments de triomphe bientôt éclipsée ? déjà la nouvelle du mystère, qui vient de s'accomplir dans les ténèbres, a passé jusqu'à la cour d'Hérode ; déjà ce prince défiant et ombrageux redoute un second rival dans l'enfant dont on lui annonce la naissance : l'arrêt de proscription ne tarde pas à être prononcé contre lui; la victime échappe à la politique du persécuteur ; marchant dans l'obscurité de la nuit qui favorise leur retraite, fuyant une terre ravagée, où le fer porte le deuil et la mort dans chaque famille, Joseph et Marie conduisent en Egypte l'innocent ennemi qui cause tant de malheurs : il fuit aussitôt persécuté que connu, ce Dieu qui devait être l'espoir et le salut de Jacob ; il fuit dans les bras d'une mère éplorée, qui ne lui voit sur la terre que des ennemis injustes qui le poursuivent, ou des concitoyens aveugles qui le dédaignent.

Qu'il est triste pour un cœur tendre de voir les mépris et les disgrâces tomber sur la tête qu'il chérit ! on ne s'afflige point d'avoir part à ses malheurs; on s'afflige d'en être le témoin. Circonstances douloureuses que celles où l'objet du plus juste amour ne peut attendre des sentiments qu'il fait naître, que des soupirs infructueux, et un attendrissement inutile ! Si le coupable qui souffre excite toujours en sa faveur une émotion de pitié, qu'il arrache à la nature, lors même qu'il s'en est rendu le plus indigne, que n'en coûte-t-il pas de voir l'innocence poursuivie par l'injustice, fuir avec précipitation devant le péril et la mort qui suivent ses pas ? mais surtout quel fond d'amertume secrète pour une mère, que la vue d'un fils innocent et persécuté, dont les malheurs, commençant avec la vie, semblent être l'infaillible présage qu'ils ne finiront qu'avec elle ! troubles sans cesse renaissants, périls que la terreur exagère, et soupçonne toujours où ils ne sont pas, tristes réflexions sur l'avenir que justifie la considération du présent, mouvements inquiets et tumultueux d'une âme qui se passionne par les traverses et les contradictions mêmes; si l'on ne peut dire tout ce qui se passe alors dans le cœur d'une mère, comment exprimer ce qui se passait dans le cœur de Marie, lorsqu'elle emportait Jésus loin d'une terre qu'ensanglantait sa présence, et que, par les orages qui agitaient son berceau, elle conjecturait le reste de son histoire.

Ce bannissement ne durera pas toujours, chrétiens auditeurs. Après que Rachel aura baigné de ses larmes la cendre de ses enfants sacrifiés aux ombrages de l'ambition, le calme reparaîtra dans la Judée sous un nouveau maître. L'ordre d'en haut reconduira Jésus en Galilée, comme il le conduisit en Egypte ; mais les tourments de la mère ne finiront pas avec l'exil du Fils ; de nouveaux jours amèneront avec eux de nouvelles épreuves, d'autant plus sensibles pour Marie, qu'elles lui viendront d'une main plus chère, et qu'elles auront, non plus comme autrefois, un tyran, mais son Fils même pour auteur.

A peine sorti de l'enfance, brûlé du feu céleste qu'il devait allumer sur la terre, Jésus s'arrête à Jérusalem, pendant que Joseph et Marie retournent à Nazareth. Il va se joindre à la foule des disciples qu'attire dans le temple la passion d'entendre les sages et les oracles du judaïsme : il s'y fait admirer par la profondeur de sa sagesse et l'éclat de ses lumières ; mais son absence devient pour Marie la source des plus cruelles inquiétudes. Elle s'empresse de le chercher parmi ceux de sa famille et de sa tribu; inutiles empressements ! ses premières recherches ne servent qu'à lui causer un nouveau trouble : bientôt elle revient sur ses pas, elle reprend la route de Jérusalem ; le temps qui précipite sa course ne fait qu'augmenter ses regrets : deux jours se passent dans des fatigues continuelles et des incertitudes effrayantes ; enfin elle le retrouve

dans le temple, parmi les docteurs d'Israël, écoutant leurs leçons, comme s'il avait besoin de se former à leur école. Ah! mon fils, s'écrie-t-elle, dans les premiers transports de sa joie, pourquoi nous quittiez-vous? occupés à découvrir la trace de vos pas, nous étions, votre père et moi, dans la peine et l'amertume : *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* (*Luc.*, II, 48.)

Que de si justes empressements semblaient bien mériter un témoignage de sensibilité! Jésus le refusera cependant à la tristesse de sa mère : après l'avoir affligée par son absence, on dirait qu'il veut encore l'affliger davantage par son retour. Qu'était-il besoin de me chercher, lui dit-il? Ignoriez-vous que le service de mon Père doit m'occuper sans partage? *Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse?* (*Ibid.*, 49.) Mais, hélas! ô mon Dieu! le temps viendra, que perçant dans l'obscurité de l'avenir, vous donnerez des larmes à Jérusalem, cette terre ingrate et perfide, qui n'ouvrira son sein que pour recevoir votre sang répandu sur le Calvaire, lorsque vous verrez les tempêtes qui la menacent, et le tonnerre de Rome prêt à porter la flamme et la désolation dans ses murs. Hé quoi! Seigneur, des ennemis jaloux, et prêts à vous porter le coup mortel, seront traités plus favorablement que la plus tendre de toutes les mères?

Ah! chrétiens! suivons jusqu'au bout la conduite de notre Dieu. Jésus ne condamnera point les larmes de Madeleine; il semble condamner celles de Marie : il aura pour l'une l'indulgence d'un père; il craint de faire paraître aux yeux de l'autre la reconnaissance d'un fils: Plus les pécheurs auront d'attachement pour sa personne, plus il sera prodigue de bienfaits; plus sa mère montre d'empressement à le servir, plus il affecte de rigueurs.

Du milieu de la foule qu'entraîne à sa suite le charme de ses leçons, s'élève une voix qui applaudit au bonheur de celle dont il a reçu le jour : *Beatus venter qui te portavit!* (*Luc.*, XI, 27.) Jésus contredit presque un sentiment si légitime; on dirait qu'il appréhende que, sur l'idée du bonheur de Marie, on ne se forme une trop haute opinion de sa personne : Mille fois plus heureux qu'elle, dit-il, ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique! *Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud!* (*Joan.*, II, 4.)

On lui vient annoncer que sa mère et ses frères le demandent : la circonstance est la même; la réponse ne sera pas différente : il déclare devant la multitude dont il est environné, qu'il ne reconnaît pour mère, pour parents, pour famille, que ceux qui font la volonté de Dieu; comme si sa mère n'était pas encore plus grande par ce dernier mérite que par l'avantage même de la divine maternité : *Qui... fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater est.* (*Marc.*, III, 33.)

Elle demande un miracle aux noces de Cana; peu s'en faut qu'il ne lui reproche sa témérité : *Quid mihi et tibi est, mulier?* (*Joan.*, II, 4.) Ces miracles cependant, dont il paraît avare pour elle, il les accordera sans distinction au paralytique étendu sur les bords de la piscine salutaire, comme au centenier qui se prosterne à ses genoux : les aveugles de Jéricho reverront la clarté du jour : Lazare franchira la barrière du tombeau, pour jouir encore des embrassements de ses sœurs; le fils de la veuve de Naïm retournera dans les bras de sa mère; Jésus ne met point d'autre différence entre la curiosité d'Hérode et les soins d'une mère charitable, qui attendent tous deux un prodige de sa puissance, qu'il semble le refuser à l'une, et qu'il ne daigne pas même le refuser à l'autre.

Conduite adorable de mon Dieu, oserai-je porter mes regards sur la profondeur de vos mystères? Toutes vos grâces sont répandues sur l'étranger; à peine un de vos coups d'œil tombe sur la mère; vous communiquez toute votre puissance à vos apôtres, et vous craignez de la faire paraître en sa faveur; vous allez au-devant de la femme de Samarie qui ne vous cherche point, et vous désapprouvez l'inquiétude de Marie qui vous cherche; cet amour qui n'éclate que par de grandes épreuves, était-il donc le seul qui fût digne d'elle? était-ce là les trésors de miséricorde que vous réserviez à cette grande âme; et pour vous aimer comme son Dieu, avait-elle besoin de ne trouver en vous qu'une apparente indifférence?

Ici, chrétiens, instruisons-nous et apprenons à connaître le véritable esprit de la religion. Jésus-Christ venait d'ouvrir la carrière évangélique; Marie dans cette nouvelle carrière marchait la première après son Fils. Or comment cet Homme-Dieu s'y était-il montré d'abord, au milieu des larmes et des souffrances? Comment continuait-il d'y marcher, au milieu des contradictions et des mépris? Comment devait-il la terminer, au milieu des opprobres et des supplices?

Marqué dès sa naissance du sceau de la tribulation, il ne devait admettre à sa suite que ceux qui auraient assez de courage pour recevoir de sa main le même sceau; ne compter parmi ses disciples que ceux en qui se trouverait cette empreinte toute céleste et toute divine; ne leur faire part de ses récompenses et de sa gloire qu'à proportion qu'ils porteraient ce caractère plus sensiblement gravé dans leur personne. Par conséquent, quel devait être le sort de Marie? un sort qui la condamnât aux souffrances, qui lui fît éprouver le martyre des souffrances, qui lui imprimât profondément le sceau respectable des souffrances, qui la fît reconnaître pour la mère d'un Homme-Dieu, dont la vie tout entière n'avait été qu'une suite d'humiliations et de souffrances. Par conséquent encore, de quelle manière Jésus devait-il traiter Marie? Comme il était lui-même traité par son Père; comme il devait traiter dans la suite, non-seulement ses apôtres et ses premiers favoris, mais encore tous ceux

qui, le prenant pour leur chef, auraient la noble ambition de la prendre en même temps pour leur modèle.

Or, puisque de la main de son Père Jésus ne recevait qu'un calice de douleur, il était donc convenable qu'il ne présentât point d'autre calice à sa mère que celui des afflictions. Puisque le Dieu de l'Evangile devait conduire ses disciples par le chemin sanglant de la croix, il ne fallait donc pas qu'il conduisît sa mère par celui des douceurs et des consolations; et puisque le souverain mérite dans la loi nouvelle devait consister dans la ressemblance avec son Auteur, il était donc juste que Marie fût éprouvée plus que personne, afin que personne ne ressemblât à Jésus-Christ autant qu'elle.

Et voilà, chrétiens, l'éclaircissement de ce mystère de rigueurs, que nous avons peine à comprendre dans la conduite de Jésus-Christ à l'égard de sa mère, parce que nous ne l'examinons pas en le rapprochant de l'esprit de l'Evangile, dont il est une suite si naturelle, que la morale de cet Evangile et l'histoire de Marie servent mutuellement à s'expliquer et s'interprètent, pour ainsi dire, l'une par l'autre; car dès que je vois un Homme-Dieu qui retranche à sa mère toutes les consolations humaines, qui borne les témoignages de son amour à l'associer plus particulièrement à ses souffrances, qui semble s'être fait un devoir de n'être constamment insensible que pour elle; je conclus aussitôt que, dans les principes de la nouvelle doctrine qu'il vient apporter au monde, il faut donc que les traverses soient des faveurs, les afflictions des trésors; et par une autre conséquence, dès que je vois la doctrine d'un Homme-Dieu mettre les tribulations, les disgrâces, les mépris au rang des véritables béatitudes, je conclus que la mère de cet Homme-Dieu ne devait donc avoir que les larmes et les épreuves pour son partage.

Or ce même mystère de rigueurs apparentes, exercées à l'égard de Marie par un Dieu qui n'avait rien de plus cher qu'elle, une providence pleine de miséricorde le renouvelle et l'accomplit tous les jours en notre faveur. Car, comme les souffrances sont le caractère propre et particulier qui distingue les élus de Jésus-Christ, et que nous avons d'ailleurs pour ce caractère glorieux une horreur naturelle, qui ne nous permettrait pas de nous l'appliquer volontairement à nous-mêmes, que fait Dieu pour suppléer à ce qu'il ne pourrait obtenir de notre délicatesse? Ce sceau des prédestinés, il nous en marque comme malgré nous en semant d'épines toutes les voies où nous marchons, en empoisonnant nos plaisirs jusque dans leur source, en laissant toujours au fond de notre âme quelque pointe douloureuse qui l'inquiète ou la déchire.

Ainsi le Seigneur se plaît-il à nous présenter partout la coupe amère de la tribulation. A sa voix s'élèvent sans cesse du fond de cette vallée de larmes des nuages épais qui altèrent la sérénité des plus beaux jours. Or pourquoi cette providence de rigueurs? pourquoi cette main toujours suspendue sur nos têtes, pour nous frapper par les endroits les plus sensibles? Ah! c'est qu'il s'agit de nous sauver, en gravant sur notre front la marque de ses élus; c'est que, pour être véritablement le peuple d'un Dieu crucifié, il faut que nous marchions à l'ombre de la croix; c'est qu'il n'y a de ressource efficace pour nous que dans la ressemblance avec la victime de la croix : rigueurs donc infiniment salutaires, quelque insupportables qu'elles soient à la nature; mais au lieu de nous soumettre à une conduite dont Dieu n'use que pour mettre nos véritables intérêts en assurance, elle nous irrite au contraire, elle devient le sujet de nos murmures, la bouche s'ouvre aux plaintes, le cœur tombe dans l'abattement et la tristesse, les larmes coulent en abondance; ou si las d'en répandre, on consent à essuyer les siennes, ce n'est que pour en conserver la source et pour fournir sans cesse à de nouveaux tourments; on ne connaît plus que les éclats de la douleur ou le silence meurtrier de l'accablement; l'ivresse des passions sert de remède aux plus indociles, ils s'y plongent dans l'espoir d'étourdir ainsi pour quelques moments la violence du mal auquel ils sont en proie; les plus modérés attendent un vain soulagement d'une compassion étrangère, compassion toujours infructueuse, et dont ils n'obtiennent encore souvent que les apparences; les plus sages cherchent dans les forces de leur raison de quoi se défendre contre les faiblesses du sentiment, c'est-à-dire que tous consentent à perdre le mérite de leurs souffrances, ou changent pour eux le chemin du salut en une voie d'égarement et de perdition.

Marie nous donne des leçons bien différentes. Partout elle adore la volonté de son Fils, lors même qu'il l'accable de ses rigueurs, et quoiqu'elle n'ait pas eu la consolation de l'accompagner sur le Thabor, elle ne se détermine pas moins à le suivre sur le Calvaire.

Chassée de la maison d'Abraham, fuyant la colère d'une maîtresse qui la méprise à son tour, errante dans les déserts et parmi d'arides solitudes, prête à voir Ismaël rendre le dernier soupir, Agar détourne les yeux du spectacle de son fils expirant. Je ne puis me résoudre, s'écrie-t-elle, à le voir plus longtemps languir à mes pieds sans force et sans espérance; je ne puis voir ces yeux éteints qui attendent que la mort vienne les fermer, et qui ne jettent plus sur moi que des regards mourants; que le ciel qui m'a donné la satisfaction de le voir naître, m'épargne le regret de le voir périr; il m'en coûterait trop de ne pouvoir lui faire part du peu de vie qui me reste, et dont la source va bientôt se tarir dans mes veines : *Non videbo morientem puerum.* (*Gen.*, XXI, 16.)

Ce n'est point là le langage de Marie, mes chers auditeurs. Depuis longtemps elle avait fait le sacrifice de son Fils, et l'oracle de Siméon touchait à son accomplissement.

Dans quel triste état Jésus vint-il s'offrir à ses yeux après cette nuit sanglante où l'enfer déploya contre lui toutes ses fureurs!

Il était arrivé sur la cime de la montagne marquée pour la consommation du sacrifice. On l'attache sur le bois funeste où l'holocauste allait se consumer. Le sang coule à grands flots et rougit toute la terre; son corps est percé de blessures profondes; sa tête penchée ne peut plus se soutenir; tous les traits de la mort sont répandus sur son visage; il ouvre des yeux appesantis qu'il referme aussitôt; il n'a plus qu'un souffle de vie qui va bientôt s'évanouir: Vierge sainte, dans cet abîme de maux et de confusion, reconnaissez-vous encore votre Fils? Oui, chrétiens, elle le reconnaît; et quand au travers du sang et de la pâleur qui le défigurent, elle ne pourrait démêler les traits de son Fils, l'amour seul et la sensibilité maternelle qu'elle étouffe ne lui permettraient pas de méconnaître la victime. Elle se tient immobile au pied de la croix, parmi le trouble de la nature chancelante. Elle contemple dans le silence les pitoyables restes de son Fils sanglant et déchiré; la constance de Jésus a passé dans l'âme de Marie; ce qu'elle voit lui enseigne ce qu'elle doit être: un Dieu sur la personne de qui le ciel venge les crimes de la terre, et qui meurt rassasié d'opprobres par la main de ceux même qu'il a comblés de ses bienfaits; un Dieu que la haine poursuit encore par ses blasphèmes, dans un temps où il ne peut plus inspirer que de la compassion par ses souffrances; un Dieu qui n'entend de toutes parts retentir à ses oreilles que des voix confuses de fureur et d'emportement, et qui n'oppose aux cris d'une multitude aveugle qu'une fermeté intrépide ou qu'une bonté généreuse; voilà ce que Marie regarde comme un modèle digne de son imitation; elle ne peut mêler son sang à celui que Jésus verse, mais elle peut retenir ses plaintes comme il retient les siennes: au défaut du sacrifice de sa vie, elle fait le sacrifice de sa tendresse, et pendant que le Fils sauve le monde par sa mort, la Mère achève de l'instruire par sa constance.

Quel enchaînement de disgrâces et d'épreuves dans l'histoire de Marie! quelle persévérance de la part du ciel à ne la placer que dans des situations douloureuses, à ne composer le tissu de ses jours que des événements les plus cruels et les plus accablants pour la nature! Mais en même temps quel courage au milieu de ces circonstances désolantes! quelle docilité sous la main qui la frappe! quel anéantissement de sa volonté, pour n'écouter à la place que des ordres rigoureux dont elle est la victime! Hélas! il s'en faut bien qu'on nous demande les mêmes sacrifices qu'à Marie, et que les disciples soient aussi peu ménagés que la mère: malgré cela, nous ne savons opposer à Dieu que d'opiniâtres résistances, redouter une sévérité qui nous sauve, appeler par mille soupirs un état de calme et de prospérité qui nous perd.

Que faisons-nous cependant, mes chers auditeurs, si des souffrances du temps nous ne savons pas nous en faire par notre soumission un trésor de mérites pour l'éternité? De cette vie si courte et si fragile, voudrions-nous en retrancher tout ce qui s'en écoule dans les larmes, tout ce qu'on en donne à des occupations pénibles, tout ce que les contradictions et les chagrins en empoisonnent, tout ce que les langueurs et les infirmités en emportent? Eh! que nous resterait-il donc pour le ciel? A quel titre oserions-nous l'exiger cette récompense qui ne se donne qu'aux grandes vertus, si nous murmurons de tout ce qui gêne l'amour-propre, de tout ce qui contredit nos désirs, de tout ce qui s'oppose au succès de nos profanes espérances? Un chrétien, cet homme de pénitence et d'abnégation perpétuelle, cet homme dont la vie doit être un abrégé du Calvaire, craindrait-il donc d'avoir autre chose à présenter à Dieu pour mérites que des jours partagés entre le repos de l'indolence et les amusements du plaisir, des jours livrés au tumulte de la dissipation ou aux déréglements des cupidités, des jours peut-être pleins selon le monde, mais vides et stériles selon Dieu? Non, disait le grand Apôtre, non, les souffrances du temps ne sont rien en comparaison de la gloire qui doit un jour éclater dans nos personnes: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis, ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (*Rom.*, VIII, 18.) Il viendra le moment qui verra finir cet exil malheureux, et qui m'ouvrira les portes de la céleste patrie: le temps du combat doit passer, celui de la récompense ne passera point; après avoir habité quelques jours cette région de pleurs et de misères, qu'il me sera doux d'être assis tranquillement au port, loin des révolutions et des naufrages! Heureuse patrie! port inaccessible aux tempêtes! Envisageons, chrétiens, à l'exemple de l'Apôtre, le repos glorieux et durable qui nous y attend: il n'est destiné ce repos qu'à la patience humble et soumise; et cette soumission que Dieu nous demande, il en fait dès à présent un remède à nos maux, un adoucissement à nos peines; il l'accepte comme le sacrifice le plus agréable que nous lui puissions offrir, comme une satisfaction qui désarme sa justice, en attendant qu'il la récompense comme une vertu digne de ses couronnes, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE P. ÉLISÉE.

Jean-François Copel, connu sous le nom de P. Elisée, fils d'un avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville, le 21 septembre 1726 (ou 1728). Il donna de bonne heure des marques de ce qu'il devait être un jour. Il fit ses premières études au collége des Jésuites de Besançon, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses maîtres, bons juges des vertus, du mérite et des talents de leurs élèves, le regardaient déjà comme un sujet propre à faire honneur à leur ordre; et il fut décidé qu'il y entrerait. Mais la Providence l'appelait intérieurement au nombre des disciples du Carmel. Le jeune Copel, avant d'entrer au noviciat des Jésuites, désira de faire une retraite aux Carmes de Besançon; et c'est là que sa véritable vocation fut décidée et qu'il se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur, soutenue d'une piété sincère, ne se démentit point. Il exerça pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur; et il employait les intervalles de liberté qu'elle lui laissaient, à cultiver l'étude des belles-lettres, et à former par là son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique, en 1756, avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où, pendant vingt-six ans, il a exercé le saint ministère de la parole, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages justement mérités. Enfin, excédé de travaux et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts, pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que lui avaient ordonnées les médecins. Ses *Sermons* ont été publiés en 4 volumes in-12 (Paris, 1784-1786), avec ses panégyriques et ses oraisons funèbres, par le P. Césaire, son cousin. La réputation qui honora son talent ne fit qu'augmenter avec le temps. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne fut révélé au monde frivole de son temps que par le fameux Diderot. Un jour qu'il prêchait dans une église peu fréquentée, Diderot, curieux d'entendre un sermon, qu'il se disposait à juger avec prévention, écouta attentivement le prédicateur, et fut frappé de l'ordre, de la clarté, de la méthode, de la logique vive et pressante, qui régnaient dans ce sermon. Il suivit le P. Elisée à la sacristie, et lui demanda si c'était lui qui avait composé le discours qu'il venait d'entendre; sur l'assurance que lui en donna l'éloquent religieux, Diderot parla à tous ses amis de ce qu'il nommait sa découverte, et inspira à chacun le désir de l'entendre. Le P. Elisée parut dans les chaires les plus brillantes de Paris et prêcha devant le roi, la première fois, après la signature de la paix avec l'Angleterre, en 1763, et la seconde fois, après la mort du Dauphin, père de Louis XVI. Le P. Elisée semait ses discours de portraits frappants, de détails de mœurs qui plaisaient à l'auditeur. Sa physionomie maigre, pâle et austère, parlait pour lui et commandait l'attention. Indulgent pour les autres, sévère pour lui-même, ses qualités ajoutaient à l'impression produite par ses discours et annonçaient l'apôtre de la pénitence. Ses sermons se distinguent par la sagesse de la composition, l'enchaînement des pensées, la pureté du style : on y trouve quelques morceaux dignes de Bourdaloue et de Massillon; mais, en général, on désirerait chez lui une connaissance plus grande des livres saints, plus de force et de justesse dans les raisonnements, plus d'abondance dans ses preuves, une onction plus pénétrante, une éloquence plus douce, plus de majesté, d'élévation, des idées moins vagues, des traits plus marqués. On lui reproche peu d'art, point de figures et de mouvements, des arguments contre la philosophie moderne prêchés plutôt dans le sentiment de la douleur que dans celui de l'indignation. Dans la peinture des mœurs, il s'attachait moins à présenter à chaque individu le miroir de ses passions qu'à peindre leurs funestes effets, étude plus facile, qui lui faisait saisir ces résultats généraux au lieu de descendre dans le cœur de l'homme, d'en sonder les replis et de les exposer au grand jour. Le *sermon sur la fausseté de la probité sans la religion* et celui *sur la vie religieuse* témoignent cependant d'une connaissance plus développée des passions; dans le dernier, opposant le calme de la solitude au tumulte du monde, il peint supérieurement le vide des plaisirs et des honneurs. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur, que le succès de ce prédicateur, les suffrages qu'il a recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits et les grands. Tel est l'empire de la raison, d'éternelles et imprescriptibles règles du goût. Au milieu de la dégradation qui flétrit les lettres, de ces sifflements épigrammatiques et antithétiques, de ces grosses phrases laborieuses et boursouflées, qui ont remplacé le langage patient, noble et énergique des Chrysostome et des Bossuet; durant le triomphe même de la fausse éloquence, de cette petite coquette, resplendissant de faux brillants, et ridiculement affublée de colifichets, qui s'élève sur les débris de la dignité oratoire, un pauvre religieux, déjà par son état en contraste avec les applaudissements de la multitude, fixe l'approbation de la cour et des peuples par des

discours sans fard, sans prétention, et quelquefois simples et négligés. S'il n'a pas la force et l'élévation de Bourdaloue, la douceur insinuante de Massillon, l'abondance et la rapidité de Neuville, il a du moins tout ce qui distingue l'ancienne et véritable éloquence de l'affété verbiage du siècle. » Un écrivain favorable à ce prédicateur s'exprime ainsi : « Ce serait à ceux qui sont particulièrement connus, à nous apprendre si c'était par principe, ou par ménagement pour ses forces, que le P. Elisée avait retranché de son éloquence tous les mouvements de la déclamation ; mais nous croyons qu'il est le seul peut-être qui ait réussi, sans ce secours, à se faire suivre d'une foule d'auditeurs, à les toucher, à les convaincre. » Voici ce que le P. Césaire, son parent, son éditeur, son ami, répond pour ainsi dire à ces interrogations : « Son éloquence douce et simple comme lui, coulait de source ; et il n'est point étonnant qu'il ait toujours rassemblé un auditoire très-nombreux de tout état et de toute condition ; il savait se mettre à la portée des grands et du peuple, du riche et du pauvre ; et la candeur, avec laquelle il annonçait les vérités évangéliques, donnait à ses paroles le charme de la persuasion. Négligé dans son geste, presque sans aucun mouvement dans son débit, mais plein de l'esprit du saint ministère qu'il exerçait, avec cet air édifiant et modeste qui convient à l'orateur chrétien, il semblait ignorer l'art de l'éloquence et ne chercher d'autre gloire que celle de pénétrer les cœurs de cette foi vive et pure, qui fait les fidèles et les saints. On voit dans les peintures vives et animées qu'il fait de nos mœurs, qu'il connaissait le monde, et dans les combats qu'il livre aux incrédules et aux philosophes, son zèle ardent à confondre leur incrédulité et leur orgueil, et à venger la religion de leurs insultes ; mais, en même temps, son cœur enflammé par la charité, cherche à les ramener à Jésus-Christ. En un mot, le P. Elisée a réuni en lui tout ce qu'on doit attendre d'un ministre chargé d'annoncer la parole divine. »

A l'époque où vivait le P. Elisée, la décomposition d'une société qui courait à sa perte inspira quelques traits qu'on a pu prendre pour des prédictions ; on a fait grand bruit des passages applicables à la révolution, qu'on trouve dans les sermons de Beauvais, de Champion de Pontarlier, de Poulle, de Beauregard, etc. Le P. Elisée n'a pas été à l'abri de ces rapprochements faciles, dont la puérilité ne devrait plus aujourd'hui passer sous la plume des biographes. Un passage de son *Sermon sur la fausse piété* a été détaché par quelques-uns de ces derniers ; il ne nous paraît pas plus concluant que ceux de même nature dont on a trop parlé ; pour nous, il nous semble que l'état social du XVIII^e^ siècle annonçait de toutes parts l'abîme où allaient s'engouffrer le passé et l'avenir de la patrie, et qu'il n'était pas surprenant de voir pressentir par les organes de la religion chrétienne les terribles événements qui n'étaient que la conséquence du désordre des mœurs et des idées publiques.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

P. ÉLISÉE.

SERMONS.

SERMON I^er^.

SUR L'INCRÉDULITÉ.

O stulti, et tardi corde ad credendum! (*Luc.*, XXIV.)
O insensés, dont le cœur a tant de peine à croire!

Tel est le reproche que Jésus-Christ faisait à des disciples révoltés par le scandale de la croix, jusqu'à désespérer de la rédemption d'Israël, et que nous pouvons faire à tous les incrédules de nos jours. O insensés! pourquoi refusez-vous de croire à l'accomplissement des oracles ? Ne fallait-il pas que le Christ fût mis à mort, et qu'il nous ouvrît avec sa croix l'entrée du ciel ? Ouvrez les livres saints, voyez les rapports merveilleux des deux Testaments ; suivez la religion chrétienne dans son établissement, dans sa propagation et dans sa durée : partout vous découvrirez les caractères du véritable culte ; les preuves de son autorité sont à la portée de tous les esprits ; le savant et l'ignorant, le grec et le barbare, sont appelés à la connaissance de ses mystères ; le

flambeau de la foi brille sur toute la terre : pourquoi donc fermez-vous les yeux à sa lumière? *O stulti et tardi corde ad credendum!*

Ne cherchons pas ici les moyens dont Dieu se sert pour conduire à la connaissance de son saint nom ces hommes ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance. O inscrutabilité des jugements de Dieu! ô profondeur de ses desseins! Là doivent finir toutes nos recherches; il nous suffit de savoir que la miséricorde du Seigneur s'étend à tous les hommes, que la mesure des grâces qu'il leur a données est la règle du compte qu'il leur demandera dans le jour de ses vengeances, et qu'il ne punira pas en eux des crimes dont ils ne sont pas coupables.

D'autres objets plus intéressants doivent fixer votre attention et ranimer le zèle des ministres, nés dans une terre où l'Evangile est annoncé depuis tant de siècles : héritiers de la foi de nos pères, témoins des prodiges opérés en leur faveur, accoutumés à respecter dès notre enfance l'obscurité de nos mystères, l'évidence des motifs, les lumières de la raison, le poids de l'habitude, les préjugés de l'éducation, tout concourt à nous attacher au christianisme, et l'incrédulité ne peut rien opposer à tant de preuves.

Cependant, au milieu de ces triomphes de la foi, parmi des peuples dont la raison plus éclairée doit rendre à la religion un hommage plus digne d'elle, s'élèvent des enfants d'incrédulité qui renoncent à la grâce de leur vocation et blasphèment le nom de Jésus-Christ qu'ils ont eu le bonheur de connaître; un chagrin superbe, une indocile curiosité, un esprit de révolte et d'indépendance ont pris la place de cette foi docile et soumise qui caractérisait les premiers fidèles; la fureur de disputer sur les choses divines, sans règles et sans soumission, a multiplié les erreurs : de là ce déluge d'ouvrages impies où le matérialisme, système affreux dans son principe et dans ses conséquences, se montre à découvert, ou est insinué avec plus d'art et de ménagement.

Ce sont là, mes frères, les écueils qui mettent votre foi en danger. Le langage des incrédules pourrait imposer aux simples; ils disent sans cesse qu'ils agissent par conviction, qu'ils soutiennent les droits de la raison, qu'ils s'élèvent au-dessus des préjugés et de la superstition, pour rendre à la Divinité un culte plus digne de sa grandeur. Essayons de pénétrer les véritables motifs de leur renoncement à la foi; faisons tomber le masque dont ils se servent pour nous faire illusion : il suffira de les peindre tels qu'ils sont pour les rendre odieux, et pour vous faire sentir toute la difformité de leur système. Mon dessein est donc de vous exposer les faux prétextes et les vrais motifs de l'incrédulité; c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

——

PREMIÈRE PARTIE.

C'est dans tous les siècles que les incrédules, enflés d'une vaine science, ou séduits par une fausse philosophie, ont entrepris de renverser les fondements de la foi en combattant l'autorité de la révélation. A côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières, qui nous ont transmis le dépôt respectable de la doctrine et de la vérité, on a vu s'élever cette foule d'impies qui, dans leurs ouvrages de ténèbres et de confusion, ont osé nier les promesses faites à nos pères, regarder les prodiges opérés en leur faveur, comme des monuments trop vantés d'une puissance humaine, attaquer la sainteté de nos mystères, opposer à la soumission du fidèle les droits de la raison, et donner au sacrifice qu'il fait de ses lumières, les noms odieux de superstition puérile ou de vaine crédulité.

Tel est encore aujoud'hui le langage des incrédules; ils ne connaissent, en matière de religion, d'autres juges et d'autres arbitres que la raison ; ils appellent à son tribunal du commandement qu'on leur fait de croire des dogmes qu'ils ne comprennent pas, et s'ils refusent de se soumettre au joug de la foi, c'est parce que la religion chrétienne choque les droits de la raison, et que la révélation est inutile : deux prétextes que nous devons combattre, en prouvant à l'incrédule que la soumission du fidèle est un usage légitime de sa raison, et que la révélation est nécessaire : *Rationabile obsequium.* (*Rom.*, XII.)

L'usage légitime de la raison doit être proportionné à ses forces ; adopter le vrai et le faux sans examen; tenir la raison dans le silence lorsqu'elle a droit de prononcer; croire sans en peser les motifs; sacrifier ses lumières à une autorité qui ne doit pas les soumettre ; c'est une foi imprudente et téméraire, c'est un hommage indigne de l'Etre suprême; mais étendre, au delà des bornes, l'autorité de la raison ; prétendre que la nature et la religion n'ont rien de caché pour elle; refuser de soumettre ses lumières à l'autorité d'un Dieu qui nous révèle ses mystères; c'est précipiter sa raison dans un abîme d'erreurs, c'est disputer à l'Etre suprême sa toute-puissance et sa souveraine vérité.

Ce principe supposé, il suit que ce n'est pas dégrader la raison que de dérober à sa connaissance des mystères dont l'intelligence ne lui est pas nécessaire ; que l'esprit humain ne doit pas désirer de comprendre, lorsqu'il est pleinement convaincu ; que Dieu lui-même a révélé ces profondeurs impénétrables ; que cet aveuglement volontaire et cette violence qui font tout le mérite de la foi, ennoblissent et perfectionnent la raison ; enfin, que la soumission du fidèle est raisonnable, si l'autorité à laquelle il sacrifie ses lumières lui fournit des motifs évidents pour le persuader et le convaincre.

Or, mes frères, quelle autorité plus grande,

plus respectable, mieux établie, que celle de la religion chrétienne? quels motifs plus décisifs, plus triomphants, plus propres à soumettre les esprits les moins crédules? Que le fidèle réfléchisse sur l'ancienneté et la perpétuité de son culte, ces caractères si nécessaires à la vraie religion, puisqu'elle a dû être, dans tous les temps, le devoir le plus essentiel de l'homme à l'égard de son Dieu; qu'il remonte jusqu'au premier âge, dans ces moments où l'homme, sorti des mains de Dieu, rendit ses hommages à l'Etre suprême : ce Dieu créateur du ciel et de la terre, scrutateur des cœurs, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu; ce Dieu que nous adorons fut l'objet de son culte, et l'histoire de notre religion commence à la naissance du monde entier.

L'homme devenu coupable, dans l'arrêt même de sa condamnation, entendit parler d'une grâce future; il reçut la promesse du libérateur, qui devait rompre le mur de séparation que le péché avait mis entre l'homme et son Dieu; dès lors le christianisme se développe, la foi au Messie, qui en est le fondement, devient le lien de la Synagogue et de l'Eglise, le médiateur promis ou donné réunit tout en lui; les patriarches et les apôtres ont un même chef, ils tendent tous à la céleste cité avec les mêmes espérances, et il n'est plus qu'un nom par lequel les hommes puissent être sauvés : *Et erit, omnis quicunque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (*Act.*, II.)

Quelle foule de prodiges accompagnent la religion dès sa naissance! combien d'événements prévus dans des siècles éloignés, et accomplis dans les âges suivants! Un peuple choisi devient le dépositaire des promesses; tout retrace à ses yeux l'image du Messie : le sacrifice d'Abraham, l'immolation de l'Agneau pascal, l'élévation du serpent d'airain, les cérémonies, le choix des victimes, tout lui rappelle ce libérateur si désiré : les prophètes ne sont occupés que de cette auguste promesse; remplis, pour ainsi dire, du dessein de Dieu, ils peignent ce grand objet avec les couleurs les plus vives; ils n'omettent aucune circonstance de sa vie ou de sa mort, de ses opprobres ou de sa grandeur : tantôt il paraît à leurs yeux, sans beauté et sans éclat, comme un homme de douleur, une victime accablée sous le poids de nos iniquités; tantôt ils ne peuvent soutenir l'éclat de sa gloire; ils voient en lui un maître redoutable, le prince de la paix, le Dieu fort, admirable; il sort du sein de l'Eternel avant l'aurore; son trône est entouré de rois humiliés; ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds; son règne s'étend sur les races futures, et toutes les nations viennent rendre hommage à sa magnificence et à sa grandeur.

Le temps arrive enfin, où le libérateur doit consommer l'ouvrage de notre rédemption; les prophéties s'accomplissent, la réalité dissipe les ombres et les figures, le sang de la victime de propitiation est offert pour tous les hommes, le juste est immolé; mais la mort est vaincue par ses propres traits : il sort triomphant du tombeau; et cinq cents disciples, témoins de sa résurrection, versent leur sang pour en attester la vérité.

Ici, mes frères, les prodiges se renouvellent, et la religion chrétienne acquiert un nouveau degré d'évidence par la publication de l'Evangile. Quels hommes, en effet, choisis pour une si grande entreprise! Les accusera-t-on d'avoir voulu séduire les esprits? Simples, grossiers, ignorants, leurs écrits sont dépouillés de tout artifice; ils racontent sans détour leurs erreurs, leurs faiblesses; ils n'emploient jamais les discours de la sagesse humaine; ils commandent seulement de croire, et les esprits les plus indociles sacrifient leurs lumières; leur doctrine est insensée, en apparence, et les philosophes soumettent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonce que des croix et des souffrances, et les césars deviennent ses disciples; tout cède au gré de ces nouveaux conquérants, et ils sont eux-mêmes étonnés de la rapidité de leurs conquêtes.

O gravité de Rome! ô sagesse d'Athènes! En vain tu opposes à la simplicité de la foi les lumières d'une vaine philosophie; les traits injurieux des Celse et des Porphyre ne peuvent soutenir son culte chancelant; les temples sont déserts, les prêtres interdits, les oracles sans voix; l'ouvrage du Seigneur avance avec une merveilleuse rapidité; le christianisme compte tous les jours de nouveaux enfants, et l'Eglise, autrefois stérile, est surprise de sa propre fécondité. En vain le monde entier conspire contre les premiers défenseurs de la foi; on regarde comme des séducteurs ceux qui viennent éclairer la terre; on traite comme des rebelles ceux qui apprennent à respecter les rois; on irrite contre eux la rage des lions et des bêtes féroces; de tous côtés la prévention s'enflamme, les échafauds sont dressés, les feux allumés, et la fureur invente tous les jours de nouveaux supplices; tentatives inutiles : je vois ces hommes intrépides demander la mort, et courir au supplice, sceller de leur sang le témoignage qu'ils rendent à la vérité, bénir au milieu des tourments la main qui les afflige; et le sang des martyrs devenait la semence des fidèles.

Ainsi, mes frères, la religion chrétienne subsistante dans tous les âges, nous a été transmise sans altération. Et qui ne reconnaîtrait ici, ô mon Dieu! votre toute-puissance? Les ouvrages des hommes sont mesurés par les années, ils sont emportés par la rapidité du temps, et la poussière, que le vent dissipe à son gré, n'est que l'image de leur légèreté. Que sont devenues les divinités d'Egypte, les sacrifices abominables de Moloch et le culte incestueux de Chamos? Où sont ces héros dont l'orgueil et la flatterie soutint l'apothéose? La mort a tout anéanti; ils ont mêlé leurs cendres aux cendres de leurs pères; et ces monuments

consacrés à leur ridicule vanité, loin de leur assurer un culte éternel, n'ont pu garantir leurs noms des ravages du temps. Qu'il est beau de voir la religion chrétienne se soutenir dans tous les âges, toujours uniforme et exempte de changements, malgré la différence des siècles, la sévérité de sa morale, la corruption du cœur humain, malgré tous les efforts mis en œuvre pour l'ensevelir sous ses propres ruines : ouvrage dépendant de Dieu seul, détaché de toute autre cause, et qui porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité!

A ces grands caractères, qui conviennent au seul christianisme, si nous ajoutons les miracles, cette preuve incontestable de la vérité de notre culte, puisque Dieu, seul maître de la nature, ne peut en troubler l'ordre pour autoriser l'imposture ; que pourrait encore nous opposer l'incrédulité? Ce ne sont pas ici des prodiges, où l'adresse d'un imposteur peut en imposer aux yeux du vulgaire; ce sont des miracles qui tiennent de la création, des morts ressuscités, des mourants rendus subitement à la santé; ce ne sont pas des productions fabuleuses destinées à amuser la crédulité des siècles suivants, ce sont des faits attestés par des témoins oculaires, qui ont répandu leur sang pour en défendre l'authenticité. La dispersion des juifs, peuple proscrit, errant, sans ville, sans rois, sans temples, sans autels; cet événement, annoncé depuis tant de siècles et présent encore à nos yeux, suffirait seul pour soumettre tout esprit libre de passions et de préjugés.

Que la soumission du fidèle est donc raisonnable, lorsqu'il croit à un Dieu qui daigne lui-même l'instruire, qui se cache, à la vérité, dans un sombre nuage, mais qui se manifeste assez par l'éclat des foudres et des éclairs; qui se montre à lui par des prodiges si lumineux et si évidents, que nous ne craignons pas de déclarer aux incrédules que, s'ils viennent à bout de rendre ces faits douteux et incertains, dès lors leur conscience est libre, et Jésus-Christ ne subsiste plus!

Aussi, mes frères, les incrédules n'ont jamais attaqué la religion en prouvant la fausseté des miracles : incapables d'un examen sérieux, ils rejettent ces faits sans les approfondir. A quoi bon, disent-ils, multiplier les preuves d'une révélation qui est inutile? La raison et la loi naturelle suffisent aux hommes pour les conduire; quelque culte qu'ils rendent à la Divinité, ils sont sûrs de lui plaire, pourvu qu'ils soient zélés pour la justice et bienfaisants envers leurs semblables. La révélation est donc inutile, puisque, sans elle, nous pouvons remplir tous ces devoirs : nouveau prétexte des incrédules que nous devons combattre, en leur prouvant l'insuffisance de la raison et la nécessité d'une révélation.

La raison ne peut nous instruire des vérités nécessaires; sa faiblesse, sa dépravation, ses inconstances, nous exposent sans cesse à l'erreur; et l'homme sans la foi ne peut connaître ni sa nature, ni les rapports essentiels qui subsistent entre l'être raisonnable et la Divinité. Pour vous en convaincre, mes frères, il suffit de réfléchir sur notre nature, et de vous rappeler les tristes égarements de l'esprit humain.

Que l'homme privé du flambeau de la révélation cherche à se connaître soi-même, quelle énigme inconcevable, quel mélange affreux de bassesse et de grandeur se présente à ses yeux! Pourquoi ces semences de vertu mêlées avec ces penchants pour le crime? Pourquoi cet amour des biens frivoles et ce désir des biens infinis? Monstre de vanité et prodige de misère, il naît dans les alarmes, il apporte avec la vie le principe destructeur qui le conduit à la mort; ses jours sont comptés par ses peines et ses douleurs, et l'histoire n'est que le récit de ses crimes et de ses malheurs. O divin modèle, est-ce là cette créature formée à votre ressemblance? Un ouvrage ainsi imparfait peut-il sortir des mains du Tout-Puissant? et comment peut-on concilier les misères de l'homme avec la justice d'un Dieu?

Au milieu de ces doutes et de ces incertitudes, quelle route avons-nous à suivre, et quel flambeau pourra nous éclairer? Croirons-nous, avec ces vains spéculatifs qui s'imaginent trouver dans le désordre de notre nature l'exécution du plan le plus parfait; croirons-nous, dis-je, que l'homme est heureux sur la terre, que ses passions sont dans l'ordre, et qu'ici tout est bien ? Hélas! mes frères, ces illusions ne prévaudront jamais contre le sentiment ; la douleur plus forte, nous rappelle à notre faiblesse ; et, quelques agréments que nous puissions goûter sur la terre, nous sentons bien qu'ils ne sont que de faibles consolations dans nos malheurs, des lueurs trompeuses répandues sur un fond toujours triste : *solatia miserorum.*

La révélation peut seule développer cette énigme. Elle nous apprend que l'homme n'est pas tel qu'il est sorti des mains du Créateur, qu'il a été défiguré par le péché, et que ses peines et ses passions sont l'effet du désordre de sa nature : elle nous instruit de notre faiblesse, et du besoin que nous avons d'un médiateur ; et seule elle accorde les misères de l'homme avec la justice d'un Dieu. C'est donc à ce premier péché que la raison nous rappelle, et c'est par là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

Suivons les égarements de l'esprit humain privé de la révélation, ouvrons les fastes du monde. Qu'était l'homme dans ces temps de ténèbres qui ont précédé le christianisme ? L'idée de Dieu paraissait entièrement effacée de son esprit ; ces lumières nées avec nous étaient éteintes ; il ne connaissait ni l'auteur de son être, ni l'objet de son culte ; les plus viles créatures reçurent ses hommages, le sang humain fut répandu sur les autels ; la vengeance, l'inceste et la perfidie furent érigés en divinités, et l'on vit des temples où les dieux étaient honorés par

des prostitutions que l'on cachait soigneusement aux yeux des hommes.

Si de la religion nous passons à la morale, nous ne trouvons qu'erreur ou incertitude. Les vérités essentielles n'étaient que des problèmes abandonnés aux spéculations oiseuses des philosophes. Les uns, ne trouvant rien de sûr que leurs incertitudes, ne prenaient aucune route, dans la crainte de s'égarer ; les autres marchaient avec assurance dans les ténèbres ; ici l'âme n'était qu'un assemblage d'atomes ; là c'était un feu subtil ou une portion de la divinité ; ceux-ci mettaient la souveraine félicité dans les plaisirs des sens ; d'autres croyaient le crime sans punition et la vertu sans récompense ; chaque siècle produisait de nouvelles extravagances, et ces écoles savantes de la sagesse n'ont laissé à la postérité que des monuments de la faiblesse de notre raison.

Et ne croyez pas, mes frères, que les incrédules de nos jours, qui méprisent la révélation, soient tombés dans de moindres erreurs. Qu'ont-ils découvert, ces rares génies qui insultent à la simplicité du fidèle? Ils n'ont rien vu, ils doutent de tout, ils ne peuvent pas même établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. La tranquillité dont ils se flattent n'est qu'un affreux désespoir; il a fallu, pour élever leur monstrueux système, renverser les lois de la société, anéantir la règle des mœurs, confondre toutes les idées du vice et de la vertu, laisser sa destinée éternelle entre les mains du hasard, regarder l'homme comme un vil assemblage de boue, l'honneur et la justice comme des chimères, les crimes abominables et tous les excès des passions comme des jeux de la nature.

Voilà où se réduit cette sublime philosophie des impies ; leur incrédulité n'est qu'une erreur sans fin et une témérité qui hasarde tout : déplorable aveuglement, où conduit cette indocilité qui ne peut souffrir une autorité légitime. La révélation peut seule éclaircir nos doutes et dissiper nos ténèbres ; sans elle, l'homme est une énigme; il ne connaît qu'imparfaitement ses devoirs, et les vérités essentielles paraissent se contredire ; avec son secours, tout se développe, tout se soutient, tout s'éclaircit de soi-même ; elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété lui avait ravie; et c'est en se soumettant à son autorité qu'il apprend les volontés libres de Dieu, le culte qu'il exige de lui, les bienfaits dont il le comble, enfin les conditions dont il fait dépendre son bonheur.

Que l'incrédule cesse donc d'opposer la raison à la foi : filles du ciel toutes les deux, et destinées à conduire les hommes au même terme, elles sont parfaitement d'accord ; l'évidence des motifs, l'autorité de la religion chrétienne rendent la soumission du fidèle raisonnable, et les égarements des incrédules prouvent la nécessité d'une révélation : les prétextes dont ils se servent sont donc faux. Il me reste à vous faire voir les véritables motifs de l'incrédulité ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'homme porte en lui-même deux principes d'opposition au christianisme : l'un est l'indocilité de son esprit, qui se révolte contre une autorité qui exige le sacrifice de ses lumières ; l'autre est la dépravation de son cœur, trop attaché à ses penchants vicieux pour embrasser une religion qui n'offre au pécheur que des peines éternelles. Telles sont les sources de l'incrédulité, l'orgueil et le libertinage. Oui, mes frères, ces impies audacieux qui nous demandent quel est notre Dieu, ces prétendus esprits forts qui rejettent les menaces et les châtiments comme des terreurs puériles, ne sont que des hommes vains, présomptueux ou déréglés, qui n'ont secoué le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs, et leur indocilité, qui porte un faux nom de science et de lumière, n'est qu'un enfant de crime et de ténèbres. Développons l'esprit et le cœur des incrédules.

L'orgueil ne s'attache pas seulement aux biens extérieurs qui peuvent élever l'homme au-dessus de ses semblables ; cette passion dangereuse se fait des plaisirs cachés et s'irrite contre la Divinité, tout ce qui la gêne, la révolte, et l'indépendance lui paraît une qualité qu'on ne peut lui ravir sans injustice : de là cet attachement à son propre sens, cette liberté de penser qui est l'idole de l'incrédule, ces désirs insatiables de tout savoir et de tout comprendre, cette vaine confiance qui promet la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit, cette licence effrénée qui enfante tous les jours de nouveaux monstres. Le superbe croit s'élever au-dessus de tout, quand il s'élève au-dessus de la religion ; il trouve dans cette ostentation déplorable d'incrédulité une singularité qui plaît et qui flatte ; il se met au nombre des gens désabusés, et il insulte à la crédulité du fidèle qui sacrifie ses lumières à une autorité qui, selon lui, ne peut imprimer le respect qu'aux âmes timides et vulgaires nées pour la servitude.

Cet orgueil qui affecte l'indépendance est la source ordinaire de l'incrédulité ; dès que le joug d'une autorité légitime est secoué, rien ne peut retenir la violence des esprits féconds en erreurs ; ils ont je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; livrés à l'intempérance de leur folle curiosité, l'ardeur des disputes insensées les entraîne, la démangeaison d'innover sans fin multiplie les erreurs à l'infini, tout se tourne en révolte et en pensées séditieuses, et les fondements de la religion, souvent ébranlés, tombent enfin de toutes parts, et ne font voir que d'effroyables abîmes.

Rappelez, en effet, les tristes égarements des derniers siècles : quel enchaînement d'erreurs depuis que l'hérésie eut méprisé l'autorité légitime! A la réformation des

protestants succédèrent bientôt les entreprises plus hardies des sociniens et les chimères impies et sacriléges des indépendants ; les esprits une fois émus sont tombés de ruines en ruines; ils voulaient dans les commencements réformer la religion, ils ont fini par les approuver toutes; et ne trouvant rien d'assuré dans leurs sectes, ils ont cherché un repos funeste et une entière indépendance dans l'athéisme ou dans l'indifférence des religions, suite funeste de cette indocile curiosité qui empoisonne toutes nos connaissances, de cet orgueil qui brise les liens salutaires qui captivent la raison et l'empêchent de s'égarer, en la tenant renfermée dans des bornes proportionnées à sa faiblesse.

Il est vrai que les progrès de l'incrédulité ne sont pas toujours si rapides; l'impie, dès ses premiers égarements, ne dit pas dans le fond de son cœur qu'il n'y a point de Dieu ; il en coûte pour secouer le joug de la foi auquel on est accoutumé dès son enfance, mais on tâche de l'affaiblir ; et, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que les préjugés ont pu y ajouter, on ôte à la foi tout le mérite de la soumission : bientôt l'autorité devient moins respectable ; on veut donner un air de raison à tout ; les questions les plus intéressantes sont mises en problème ; les vérités qui doivent être l'objet de notre espérance et de notre culte ne sont plus qu'un sujet frivole d'entretiens et de contestations; tout ce qui tient du prodige devient suspect ; on veut trouver dans les forces de la nature la cause de ces miracles éclatants où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu ; on examine avec une vaine curiosité comment il se peut faire que l'âme survive à la destruction de notre corps, et l'indécision paraît une modestie louable. A force de former des difficultés, on parvient enfin à douter : triste partage et ressource unique de l'incrédulité qui, n'ayant rien de certain, ne pourra jamais nous opposer que des doutes.

Oui, mes frères, ces impies qui affectent de s'élever au-dessus des préjugés pour s'acquérir la réputation de force d'esprit et de grandeur d'âme, ces superbes qui veulent tout connaître et qui nous disent sans cesse qu'ils agissent par conviction, n'ont que l'incertitude pour partage, et l'orgueil seul peut les soutenir dans l'impiété. Ils suivent d'incompréhensibles erreurs parce qu'ils ne veulent pas croire des mystères incompréhensibles ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent, ils condamnent ce qu'ils n'ont jamais examiné, et ils sacrifient à la vanité les lumières que nous sacrifions à l'autorité. Dans la plupart, l'incrédulité n'est qu'une fausse apparence et une vaine ostentation, une imitation puérile de ces génies que l'estime publique élève, quoique le souvenir de leurs talents ne soit parvenu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion.

Hélas! nous ne le voyons que trop dans ces jours malheureux, où l'impiété est devenue un langage à la mode. Ce n'est pas la persuasion de l'esprit qui connaît les preuves de la religion et ne les trouve pas concluantes, qui forme les impies : l'envie de se distinguer donne seul crédit à l'incrédulité : ceux qui font des dérisions publiques de la religion n'ont jamais fait un examen sérieux de sa doctrine ; ce sont des hommes vils et ignorants, des âmes oisives et voluptueuses, des esprits volages et dissipés, qui ne lisent que pour s'amuser, et qui n'ont pas assez de discernement et de pénétration pour s'appliquer à des choses sérieuses.

Les auteurs mêmes de ces écrits pernicieux, remplis de traits semés contre la religion, ces génies si vantés, qui ont fait revivre dans leurs ouvrages le goût et la politesse des anciens, ces esprits délicats, qui ont préparé avec tant d'art le poison que leurs sectateurs avalent avec tant d'avidité, n'ont jamais approfondi les preuves du christianisme : philosophes sans principes, critiques sans règles, théologiens sans érudition, ils se contentent de nous opposer des doutes usés, des plaisanteries ingénieuses, mais frivoles, des objections rebattues et réfutées depuis les premiers siècles du christianisme.

Voilà cependant ces superbes qui méprisent la simplicité du fidèle, ei qui voudraient nous en imposer par un vain étalage d'érudition : voilà les hommes que l'incrédulité ose opposer aux Augustin, aux Basile, aux Ambroise, à ces génies si vastes, si sublimes et si cultivés, qui se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi.

Ranimez votre poussière, illustres morts, dont les savants ouvrages confondirent autrefois les Celse et les Porphire. Pourront-ils soutenir vos regards, ces impies qui méprisent les monuments d'érudition que vous avez laissés à la postérité? Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait facile de les confondre encore par vos écrits, si, vains et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits!

O siècle vainement subtil, votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire! Cette ostentation d'incrédulité, si commune de nos jours, loin de faire honneur à ceux qui s'en décorent, n'est que l'effet de la témérité, de l'ignorance et d'une vanité ridicule. La véritable élévation de l'esprit, c'est de sentir toute la sublimité de la foi : les grandes lumières conduisent à la docilité, et l'impiété est le vice des esprits faibles et bornés : dans quelques-uns, l'orgueil suffit pour lui donner naissance ; dans les autres, c'est le libertinage, seconde source de l'incrédulité.

L'impiété commence presque toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, il tâche de justifier ces excès énormes, et d'étouffer les remords qui suivent le crime. Mais la loi de Dieu, présente à ses yeux, l'empêche de se rassurer dans ses égarements; il ne peut soutenir en même temps la vue de ses désordres

et du supplice qui les attends ; sa conscience lui reproche sans cesse l'abus qu'il fait de ses lumières, et les menaces de la religion répandent sur toute sa vie un trouble qui la rend malheureuse. Le vrai moyen de calmer ses remords, et de recouvrer la paix intérieure, serait de réprimer ses passions, d'expier ses égarements, et de remplir avec une nouvelle fidélité les devoirs de la religion ; mais l'amour du plaisir, ce penchant infortuné, qui prend sa source dans les premières mœurs, l'attache trop fortement aux créatures ; il ne voit dans le monde que des objets enchanteurs ; l'Evangile ne lui présente que des croix, et il ne peut se résoudre à préférer des consolations éloignées à des plaisirs présents dont l'amorce est si flatteuse.

Dans cette disposition, l'incrédulité devient un parti nécessaire ; dès que l'on veut conserver une fausse paix dans le crime et se livrer sans remords à ses désirs déréglés, il faut s'élever au-dessus des promesses et des menaces, former des doutes sur la vérité d'un avenir, et dans ces moments d'ivresse, les prendre pour des jugements fixes et arrêtés, se délivrer des pratiques trop gênantes, regarder l'Evangile comme un roman indigne de créance, et se détacher d'une religion où l'idée de l'avenir est plus insupportable que l'expérience du présent : dernier période où conduit une conscience criminelle qui, selon la parole de saint Paul, est l'écueil funeste contre lequel la foi de plusieurs s'est brisée : *Quam quidam repellentes, id est, conscientiam bonam, circa fidem naufragaverunt.* (1 *Tim.*, 1.)

Et pour mettre cette vérité dans tout son jour, rendez ici témoignage, vous qui, plongés pendant de longues années dans les ténèbres de l'impiété, avez enfin ouvert les yeux à la lumière et connu la grandeur de vos égarements : est-ce dans un âge mûr, lorsque les passions moins vives laissent à la raison toute sa liberté que vous avez formé des doutes sur la religion ? Ont-ils pris naissance dans ces temps heureux où la vertu vous paraissait aimable et où les semences de droiture et d'équité fructifiaient dans votre âme ! O jours trop tôt écoulés, jours sereins et tranquilles, où les délices que vous goûtiez étaient pures et sans mélange, où l'horreur du crime ne mêlait jamais ses amertumes dans vos plaisirs innocents ! loin de chercher alors à vous détacher de la religion, elle faisait votre plus douce consolotion, et vous n'étiez content de vous-même qu'à proportion de votre exactitude à observer ses lois. Ce n'est que lorsque la mesure des crimes est comblée, lorsqu'on est déchu des droits que l'on avait à la souveraine félicité, que l'on se dévoue au hasard et que l'on met toute sa ressource dans le néant. Alors, tremblez, âmes pécheresses ! alors l'esprit est disposé à former des doutes sur les vérités éternelles, parce qu'ils paraissent intéressants ; le cœur corrompu se révolte contre la loi qui le gêne ; le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint, et la religion consolante et aimable dans les jours d'innocence, change de face et devient affreuse et terrible.

Ainsi, ô mon Dieu ! les premières démarches de l'impie vers l'incrédulité, ne sont que la suite de ses égarements et de ses désordres. Ses doutes n'ont pas pris naissance dans sa raison ; la foi n'est devenue douteuse que lorsqu'elle a commencé à devenir incommode ; à mesure que les mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes ; plongé dans les débauches et troublé par les remords de sa conscience pour se délivrer d'un censeur importun, il a souhaité l'anéantissement de son être ; il a tâché de se persuader que l'homme, semblable à la bête, n'est qu'un amas de matière que le hasard doit bientôt dissoudre ; il s'est dit à lui-même qu'il est inutile de régler ses mœurs sur la loi, puisque la nuit du tombeau doit ensevelir toutes nos actions dans ses ombres ; il a regardé les maximes de l'équité et de la vertu comme des erreurs populaires, les peines et les récompenses, comme des chimères, la religion qui les propose, comme une invention politique, destinée à retenir les hommes par la crainte et à donner plus de poids aux lois qui conservent l'ordre dans la société. C'est ainsi que le pécheur, ne pouvant justifier ses excès, fait tout ses efforts pour parvenir à l'affreuse sécurité de l'incrédule, et trouve dans la corruption de ses mœurs la source de son renoncement à la foi.

En vain l'incrédulité voudrait ici nous opposer les impies dont on a vanté la tempérance, la chasteté, la fidélité à remplir tous les devoirs du citoyen, et qui ont allié des mœurs réglées avec l'indifférence pour toutes les religions. Comment ont-ils paru sur la terre, ces hommes qui font ostentation de droiture et de sincérité, qui se flattent de posséder seuls la véritable probité, tandis qu'ils laissent au vulgaire les petitesses, les travers et tout le faux de la vertu ? Vils esclaves des passions et jouets éternels des variations bizarres de leur propre cœur, les vertus dont ils se parent n'ont aucune sûreté : nées dans l'orgueil, et soutenues par les regards publics, elles tombent sans cesse avec ces fragiles appuis. Il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices, pas un seul qui se refuse un crime utile ou agréable, pourvu qu'il puisse éviter la honte et l'opprobre. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité : les uns sont livrés aux plus infâmes excès de la débauche et de l'intempérance ; d'autres, plus délicats dans leurs plaisirs, et peut-être plus coupables, évitent les excès qui amènent le dégoût ou qui peuvent altérer la santé, et font de la volupté une science qui a ses règles et ses principes : tous croient que les désirs les plus abominables, dès que le tempérament en est la source, n'ont pas besoin d'autres titres pour être légitimes ; et ils regardent les vices les plus infâmes comme des penchants inno-

cents que la nature transmet et que la nature justifie.

Laissons à l'incrédulité ce fantôme d'honneur et de probité dont elle se flatte ; convenons qu'elle peut compter parmi ses sectateurs quelques hommes dont les mœurs sont irréprochables : en sera-t-il moins vrai que, dans la plupart le déréglement du cœur est la source de leur renoncement à la foi? et, puisque la doctrine de l'impie favorise en tout les passions, n'avons-nous pas droit de conclure qu'on ne l'embrasse que pour la faire servir d'appui au libertinage?

Quelles sont, en effet, les vérités chrétiennes que l'incrédule attaque avec tant de fureur? La distinction du bien et du mal, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, l'éternité des peines, toutes ces vérités qui peuvent gêner les passions et inspirer à l'homme une crainte salutaire. Quel autre motif que celui de vivre au gré de ses penchants déréglés à pu faire renoncer à une religion dont la morale est si pure, qui nous apprend à servir Dieu et à l'aimer, à être patients dans les injures, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres et équitables envers tous les hommes?

Cet impie, si cher aux incrédules de tous les âges, et qui partage encore les éloges qu'ils prodiguent à son maître, qui a prêté aux dogmes d'Epicure toutes les grâces de la poésie, ne nous a pas laissé ignorer ce motif de l'irréligion : il déclare qu'il rejette la crainte de l'enfer, parce qu'elle répand sur toute la vie un trouble qui la rend malheureuse, et qu'elle empêche de goûter sans amertume les douceurs de la volupté. Les hommes, selon lui, n'ont secoué le joug de la religion que dans la vue de mettre leurs passions en liberté. La crainte a fait les dieux, et l'envie de ne les plus craindre a fait les incrédules : doctrine détestable, qui rompt les liens les plus sacrés qui nous unissent, qui ne laisse à l'homme d'autre guide que ses passions, d'autre frein que l'indépendance, qui devient nécessairement la ruine des mœurs et le fléau de la vertu.

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont la soumission console encore les pasteurs ; et tandis que les incrédules l'éprouvent et l'affermissent par des scandales, faites-vous un devoir de conserver, par votre zèle, la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes et le dépôt de sa vérité. Voyez ces marbres, où les eaux consacrées par une onction sainte vous ont donné naissance en Jésus-Christ ; jetez les yeux sur ces ruines respectables, ces monuments augustes de la piété des premiers fidèles, échappés au ravage des temps ; rappelez-vous les prodiges opérés en faveur de vos pères; tout vous fait sentir la majesté, l'ancienneté et la vérité de votre religion. N'entendez donc qu'avec une sainte indignation les discours des incrédules : impies par ostentation, ils cesseront de l'être, dès qu'ils seront méprisés. Ils se flattent de s'être élevés au-dessus de la religion par la supériorité de leur esprit; mais l'orgueil et le libertinage sont les véritables motifs de leur incrédulité, et rien n'est plus humiliant pour eux que de les rappeler à l'origine de leur renoncement à la foi.

Grand Dieu ! s'il reste encore aux hommes qui blasphèment la religion, qu'ils ont eu le bonheur de connaître, quelque voie pour retourner à vous, si vos miséricordes s'étendent encore à ceux qui se font une gloire de mépriser vos menaces, faites éclater la puissance de votre grâce, changez leur cœur, et ouvrez ces yeux qu'ils ferment à la lumière. Mais hélas! vous devez à l'univers ces terribles exemples; ils mourront, ces impies, la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathème du ciel et de la terre. Que du moins, ô mon Dieu ! les fidèles qui m'écoutent conservent avec soin le dépôt de la vérité ! que leur foi soit agissante, et fasse naître dans leur cœur un désir continuel de ressembler à Jésus-Christ ! qu'ils vivent de la foi des justes, la seule qui puisse mériter les récompenses éternelles ! Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LES DEVOIRS DANS LA SOCIÉTÉ.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. (*Matth.*, VI.)

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront ajoutées par-dessus.

Quand la sagesse humaine, si courte dans ses vues, si bornée dans ses moyens, se propose pour but le bonheur des hommes et la prospérité des empires, les ressorts qu'elle met en œuvre, trop forts ou trop compliqués, se détruisent par leur opposition, ou ne font qu'ébaucher son ouvrage : elle réussit, par l'attrait des biens présents, à enflammer des désirs qu'elle regarde comme un puissant motif des actions brillantes et des travaux utiles; et ces mêmes désirs, croissant sans cesse et devenus insatiables, troublent l'harmonie publique : elle attend tous ses succès de son adresse à manier les passions; et elle n'aperçoit pas qu'une société fondée sur le seul développement des passions, porte en elle-même le principe de sa destruction totale.

Celui qui règne dans les cieux, qui se joue des vains efforts de la sagesse humaine, de sa jalousie, de ses ombrages, de ses fausses délicatesses, trace un chemin plus sûr pour conduire les hommes à la félicité. Après avoir condamné cette activité inquiète, qui, bornée dans le présent, se tourmente pour amasser des choses que le temps consume, Dieu nous transporte dans l'avenir, il unit les citoyens de la terre aux citoyens du ciel ; il attache à la patrie, par l'espérance des biens futurs ; il excite les vertus par l'attrait des récompenses éternelles ; il adresse aux rois et aux nations cette promesse : cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et la paix, l'abondance, le bonheur présent vous seront ajoutés par-

dessus : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

C'est en développant cette vérité, que j'entreprends de vous faire voir que l'Evangile forme les vrais citoyens. On me blâmera peut-être de me borner, dans cette chaire chrétienne, à éclairer et à ranimer votre zèle pour la patrie ; je n'ai qu'une réponse à ce reproche : si je pouvais faire qu'un seul homme connût mieux ses devoirs, qu'il aimât plus les lois, sa religion, ses semblables, mon ministère ne serait pas sans prix aux yeux du Seigneur.

Voici mon dessein. L'Evangile, par ses préceptes, éclaire et détermine les devoirs du chrétien dans la société ; première partie. L'Evangile, par ses motifs, facilite et sanctifie l'accomplissement de ces devoirs ; seconde partie : c'est tout le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Combien est méprisable cette sagesse profane qui sépare les intérêts de la société de ceux de la religion, qui se persuade que l'exactitude des règles de l'Evangile n'est pas compatible avec les maximes d'une sage politique, et que tout tomberait dans la langueur, si la piété seule gouvernait les empires ! Qu'ils sont éloignés de la vérité, ces superbes, qui, s'égarant dans leurs folles pensées, croient que Dieu n'est créateur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut, et que la prière n'opère rien dans l'économie de l'univers ! Quelle est enfin l'âme vertueuse et pénétrée de l'onction des maximes de l'Evangile, qui pourrait entendre, sans indignation, les maximes de cet impie qui, après avoir renversé toute espèce de culte, flétrit la religion chrétienne, ose avancer qu'elle ne peut former des citoyens ; que ses maximes toujours réprimantes abattent les courages ; que le zèle qu'elle inspire n'échauffe quelques âmes que pour produire cette superstition cruelle, qui forge des chaînes, creuse des cachots, élève des bûchers, et consacre à la gloire de la Divinité le sang et les larmes des hommes ?

Je sais que ces affreux paradoxes devraient être ensevelis dans les ténèbres, et qu'il serait dangereux de les faire connaître, même en les réfutant. Mais ce n'est pas dans notre siècle que l'on doit ménager l'heureuse simplicité du fidèle : ces funestes connaissances sont trop répandues, le mal est fait, et il n'est plus temps de le prévenir ; la licence a ébranlé les fondements du culte ; l'impiété a élevé ses mains audacieuses contre le ciel ; elle s'est emportée jusqu'à la dérision, qui est comme le triomphe de l'orgueil ; elle a osé briser tous les freins des passions, sourire au nom sacré de la vertu, insulter à la timide réserve de la pudeur. Les lois n'ont pas réprimé ces attentats, et il en est arrivé ce qui sera toujours : le vice, ne trouvant plus d'obstacles, a prévalu sur la vertu ; la voix de l'impie s'est fait entendre avec plus de force dans le silence des lois ; des productions, contre lesquelles le zèle ne s'armait pas, ont paru moins dangereuses ; on a mis, pour ainsi dire, en vente le bien et le mal, la vérité et le mensonge, les bonnes et les mauvaises mœurs ; on a dit au peuple : Instruisez-vous, faites un choix ; il a payé le prix du crime et de l'erreur, et il a abandonné la religion et la vertu.

Ce n'est pas que le christianisme soit appuyé sur l'ignorance, ou que, semblable à ces foudres qui, reculées dans la profondeur des nuages, semblent tonner avec plus de majesté, il en impose par les ténèbres dont il se couvre. Les talents ne sont jamais en opposition avec la foi, lorsque l'esprit humain connaît ses bornes, et les respecte : la docilité chrétienne n'est pas le partage des âmes faibles ; et un culte qui porte l'empreinte de la sagesse éternelle, ne peut redouter l'œil éclairé de la raison. Il faut cependant en convenir ; des hommes accoutumés à percer le voile qui dérobe au reste des mortels les mystères de la nature, souffrent plus impatiemment les ténèbres de la foi qui les confondent avec le vulgaire ; le plaisir de voir plus loin que les autres les attire, et la vanité de montrer ce qu'ils croient avoir aperçu, les transporte : ils se flattent d'éclairer, et ils ne font que multiplier les doutes. Quand même ils n'auraient pas le dessein d'élever des systèmes sur les ruines du christianisme, ce serait un crime de donner tant de force à des difficultés qu'ils ne veulent pas résoudre, de s'appesantir sur des faits qui semblent indiquer une analogie entre toutes les religions, et de glisser sur ces grands traits de lumière qui marquent les différences ; de présenter sans cesse sur les premiers plans ces scènes terribles, où la superstition tient les mortels prosternés à ses pieds, les trouble par ses frayeurs, les enchaîne par ses craintes, et de reculer dans l'enfoncement ces tableaux sublimes, où la religion descend du ciel appuyée sur la foi, laisse derrière elle ces ténèbres respectables qui dérobent à nos regards le sanctuaire de l'Eternel, et répand en même temps sur la terre un rayon de l'intelligence suprême, qui découvre aux hommes toutes les vérités utiles, les console dans leurs peines, les anime à la vertu, et les soutient contre les amertumes de cette vie, par la perspective d'un bonheur éternel.

Vous triompherez de tous ces traits, auguste religion, dont l'autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, doit inspirer un même respect aux savants et aux ignorants. La fumée épaisse, qui sort de l'abîme, n'obscurcira jamais votre éclat ; et, si Dieu permet à l'esprit de séduction de tromper des âmes hautaines, d'y répandre un chagrin superbe, une indocile curiosité, un esprit de révolte, il détermine dans sa sagesse les limites qu'il veut donner aux progrès de l'erreur ; il ne permet pas que les ombres, qui égarent le superbe, affaiblissent ces grands traits de lumière, qui découvrent au cœur droit et simple la beauté de la religion, la majesté

de son culte et la pureté de sa morale. Il verra toujours dans l'Evangile une loi douce, bienfaisante, qui inspire le pardon des injures, le désintéressement, l'amour de la patrie et le zèle pour la servir. Le christianisme, envisagé sous cet aspect, porte dans tous les esprits l'impression de la vérité ; tous les traits de ses ennemis se brisent, dès qu'ils tombent sur cette face majestueuse ; et cette religion qu'ils voudraient confondre avec un culte servile ou minutieux, se soutient contre leurs attaques insidieuses, par cette seule réponse de Jésus-Christ au disciple empressé de connaître ses devoirs : Aimez Dieu, lui dit ce maître de la perfection, et faites du bien aux hommes : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* (*Matth.*, V.)

Ecoutez, chrétiens, et instruisez-vous! Toute puissance vient de Dieu ; il a établi les rois comme ses ministres, et c'est par eux qu'il règne sur les peuples. Ceux qui croient que la piété est un assortiment de la politique, seront confondus ; ainsi pensaient les premiers fidèles. Courage, disait Tertullien, arrachez aux chrétiens une âme qui répand des vœux pour l'empereur ! C'était au milieu des tourments qu'ils priaient pour Néron, le plus impie et le plus méchant de tous les hommes ; ainsi les avait instruits Jésus-Christ ; toujours fidèle, toujours affectionné à son ingrate patrie, il recommandait à ses disciples d'être soumis aux puissances, de respecter l'ordre public, de n'opposer que la douceur à la violence des tyrans. Priez, leur disait-il, dans les calamités de l'Eglise ; demandez à Dieu le changement des cœurs ; s'il n'écoute pas vos prières et s'il permet que la persécution s'échauffe, souvenez-vous alors que vous êtes envoyés comme des brebis au milieu des loups : *Sicut oves in medio luporum.* (*Matth.*, X.) Quelle doctrine ! et quel exemple ! Ces fidèles persécutés n'opposaient à la force que la raison, ils recouraient aux princes par les voies légitimes : ils disaient sans crainte la vérité, mais leurs discours étaient si éloignés des termes séditieux, qu'encore aujourd'hui on ne peut les lire sans se sentir porté à l'obéissance. Comment peut-il se faire que l'impie entreprenne de confondre une religion si douce, si patiente, avec cette superstition qui peut ébranler à chaque instant les fondements des empires, qui autorise la révolte par l'intérêt du ciel, qui arme des mains furieuses, qui ferme les âmes à la pitié, qui ne laisse pas même la ressource des remords, et qui élève la voix de l'ignorance stupide, pour rendre grâces au Dieu de la clémence du meurtre de ses créatures ?

Grand Dieu ! sont-ce là les hommes armés pour votre cause ? est-ce la religion qui met le fer et la flamme à la main, pour désoler l'univers ? est-ce l'Evangile qui endurcit contre les cris de nos semblables, et qui fait méconnaître l'homme dans le malheureux que votre miséricorde n'éclaire pas des lumières de la foi ? Non ; cette sainte loi ne respire que la douceur, l'indulgence et la charité. Humanité, justice, modération, pardon des injures, voilà les traits qui distinguent notre religion, lorsque, n'agissant plus par cette grâce qui soumet les esprits, elle se manifeste par des effets plus sensibles. La victoire a pu marcher sous les drapeaux de l'erreur, le fanatisme a pu former des guerriers redoutables ; la fureur qu'il inspire, ne respectant plus les droits de l'humanité, a pu enchaîner des nations par la crainte des maux extrêmes ; mais former des citoyens fidèles à la patrie, généreux envers leurs ennemis, soumis dans la persécution, respectant l'autorité dans les tyrans, et aimant mieux verser leur sang que de troubler l'ordre public, c'est le triomphe du christianisme, qui n'emploie que la persuasion, qui ne fait briller la vérité que pour éclairer la vertu, et qui élève les cœurs à Dieu, pour les attacher plus fortement à l'ordre de la société. Si l'ambition s'est servie quelquefois des intérêts du ciel pour préparer les dissensions civiles, ce n'était pas le christianisme qui armait ces furieux contre la patrie : c'est lui qui nous fait détester aujourd'hui leurs forfaits, et qui nous force à verser des larmes sur ces malheurs. Dans ces temps de calamité, où le faux zèle ébranlait contre nous l'univers, et nous opposait, de loin comme de près, une autorité sacrée, cette religion ne disait-elle pas aux citoyens séduits par l'erreur : Insensés, où vous précipite une aveugle fureur ? vous ne devez suivre ni l'ambitieux qui cabale, ni l'hypocrite qui abuse de votre crédulité ; vous êtes les disciples d'un maître qui aimait sa nation, qui versait des larmes sur les ruines de sa patrie, qui donnait l'exemple de la fidélité aux princes, et qui ne craignait pas d'irriter l'envie des pharisiens en défendant les droits de César : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.* (*Matth.*, XXII.) C'est lui qui vous dit : Aimez votre patrie, respectez ses lois, honorez votre souverain, n'opposez à l'abus de l'autorité que les gémissements et la prière ; quiconque s'élève contre les rois, même injustes, se rend coupable à mes yeux ; j'ai mis le sceptre entre leurs mains, j'ai gravé ma majesté sur leur front, ils sont mes images, et je suis leur vengeur : *Obedite præpositis vestris, etiam discolis.* (I *Petr.*, II.)

Ainsi l'Evangile assure l'ordre et la tranquillité des empires, en donnant à la soumission des peuples le plus puissant motif, l'amour même du devoir et l'obligation de la conscience : *non solum propter iram, sed propter conscientiam.* (I *Cor.*, X.) Ses préceptes, qui inspirent l'amour des hommes et le zèle pour la patrie, ne sont pas moins lumineux : ils fixent tous les devoirs du citoyen dans la société ; ils préviennent tous les abus ; ils font voir que la piété véritable n'est jamais contraire à la prospérité publique. Dans ses principes, tous les hommes sont frères ; et la religion en les rappelant à leur commune origine, établit entre eux le lien de l'amitié fraternelle. Vous êtes tous

enfants de Dieu, disait Jésus-Christ, et vous ne devez donner le nom de père à personne sur la terre ; car vous n'avez qu'un seul père qui est dans les cieux. Voilà l'union la plus indissoluble, tous les hommes aimés en Dieu : la différence des cultes et des mystères ne doit pas affaiblir ce fondement primitif de l'humanité. Le prêtre, qui ne voit pas un frère dans le voyageur blessé, et qui passe sans le secourir, est condamné par le Sauveur du monde ; c'est le Samaritain touché de compassion pour cet étranger, et empressé de le soulager qui, mérite ses éloges. Nul homme n'est donc étranger à un autre homme ; ils sont frères, ils doivent s'aimer, se secourir et se soulager : mais, comme on ne peut pas également les servir tous, il faut s'attacher principalement à servir ceux que les liens, les temps et les autres circonstances nous attachent d'une façon particulière. Cette belle règle, établie par saint Augustin, détermine les devoirs des hommes en société : la terre qu'ils habitent ensemble devient entre eux un nouveau lien ; ils la regardent comme une mère commune : cet attachement qui leur est propre les unit davantage ; il forme ce sentiment vertueux que les anciens appelaient l'amour de la patrie : *charitas patrii soli*. Les hommes en effet se sentent liés plus étroitement, lorsqu'ils songent que la même terre, qui les a nourris vivants, les recevra dans son sein quand ils seront morts ; et c'était une consolation pour Joseph de penser que ses os reposeraient plus tranquillement au milieu de ses concitoyens. Français, l'amour du prince se confond dans vos cœurs avec l'amour de la patrie ; et ce sentiment peut remplacer tous les autres, dans une nation où les peuples naissent bons sujets, les souverains bons maîtres, et où les liens réciproques ne sont pas moins fondés sur l'inclination que sur le devoir.

Mais quelle force n'ajoutent pas à ce sentiment les idées religieuses ? cette foi qui éclaire tous les chrétiens, cette espérance qui place leur commun intérêt dans le ciel, cette charité qui survit à la destruction des choses présentes, ces sacrements qui les régénèrent dans la vie spirituelle, et qui rétablissent une nouvelle fraternité en Jésus-Christ. Combien le fidèle doit-il s'intéresser à une patrie, où il trouve tout ce qui peut l'intéresser pour le présent et pour l'avenir, les autels, les sacrifices, la gloire, les biens, le repos et la sûreté de la vie, la société des choses divines et humaines ! O mes enfants, disait Mathathias, la cité sainte a perdu tous ses ornements ; ses vieillards et ses enfants ont été massacrés, le temple est profané, l'idole est placée sur l'autel, le Dieu de Jacob est insulté, et nous vivons encore ! Soyons enfin les zélateurs de la loi, et donnons notre vie pour le testament de nos pères. Il vaut mieux mourir à la guerre, que de voir périr notre pays et notre sanctuaire : *Quoniam melius est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostræ.* (I *Mach.*, III.) Moralistes, législateurs, vos vaines maximes ont-elles jamais inspiré des sentiments aussi généreux ? Ce ne sont pas des discours, ce sont des liens qu'il faut pour attacher les hommes à leur patrie ; et où en trouverez-vous, si vous brisez ceux que la nature et la religion ont formés ? Ce peuple, qui ne goûtait point de consolations sur les bords fertiles de Babylone, ne pensait pas qu'un sage est citoyen du monde, et qu'où il est bien, là est sa patrie véritable ; la joie ne pouvait approcher de son cœur dans l'éloignement de la sainte Sion ; ses instruments demeuraient suspendus aux saules plantés sur la rive ; on entendait plus que ce cri de la douleur : ô Jérusalem, si je puis jamais t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même ! Il est temps, Seigneur, que vous ayez pitié de Sion ; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes et les pierres démolies ; leur terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore leur tendresse et leur compassion : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextra mea.* (*Psal.* CXXXVI.)

Oui, mes frères, pourrais-je trop le rappeler ? la religion assure l'union, le bonheur des hommes, l'amour et la prospérité de la patrie. On ose dire que la piété chrétienne affaiblit la politique, qu'elle jette le citoyen loin de ses devoirs, qu'elle s'épuise en pratiques minutieuses, qu'elle se contente de lever vers le ciel des mains qu'elle refuse au soulagement des malheureux. Mais ces travers et ces faiblesses ne sont pas l'ouvrage de la religion ; elles ne sont que les excès de l'homme et la piété n'est plus, dès que ces excès commencent. On se plaint qu'elle tourne toutes nos vues du côté du ciel ; mais peut-elle trop élever nos espérances, lorsqu'elle attache toutes ses récompenses au mérite de la charité ? Elle nous fait tout aimer en Jésus-Christ ; mais a-t-on moins de tendresse pour les hommes, parce qu'on les aime en Dieu ; et le tableau de l'humanité souffrante, peint avec le sang de Jésus-Christ, ne doit-il pas augmenter l'émotion de la pitié ? Chrétiens, quel grand spectacle la religion nous présente ! Voyez la charité qui monte au ciel, guidée par la foi, appuyée sur l'espérance. Sa main bienfaisante, qui a essuyé les larmes des malheureux, peut seul ouvrir les tabernacles éternels : l'espérance et la foi s'évanouissent, la charité seule subsiste à jamais dans le sein de la bonté divine. Malheur à celui qui, retiré du tumulte du monde, devient insensible aux maux réels de ses frères, parce qu'il ne prend pas de part à leurs fausses joies : *Qui viderit fratrem suum necessitatem habere et clauserit viscera sua, quomodo charitas Dei manet in eo ?* (I *Joan.*, III.) Malheur à celui qui ne s'écrie pas, saisi de douleur à la vue des maux qui affligent sa patrie : Comment mon visage ne serait-il pas mauvais, puisque la ville qui est le lieu du sépulcre de mes frères, demeure désolée, et que ses portes ont été consumées par le feu ? Malheur à celui qui, traçant les voies de son salut, oublie ce qu'il doit à ses frères, et forme un plan de conduite dont les

parties n'ont aucun rapport à l'utilité générale! La place où, toutes choses pesées, nous pouvons faire le plus de bien, est celle où la Providence nous appelle. L'amour de nos semblables est le principe de nos devoirs à leur égard, et le pouvoir de leur faire du bien en est la règle. Ce n'est pas assez de plaindre le malheureux, il faut le secourir; ce n'est pas assez de se réjouir du succès du mérite, il faut le chercher pour lui donner son appui; ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut être bienfaisant: *Nolite deficere bene facientes.* (II *Thess.*, III.)

Citoyens de tous les ordres, si ma faible voix peut aller jusqu'à vous, voici vos devoirs. La charité qui doit vous réunir est la perfection de toutes les vertus sociales. Patiente, elle connaît les hommes faibles, aveugles, inconstants; elle ne s'aigrit pas contre leurs vices qu'elle condamne, elle ménage leurs faiblesses; elle plaint leurs erreurs. Elle va plus loin: indulgente par tendresse, elle ferme les yeux pour ne pas voir les défauts qu'elle ne pourrait excuser: *Patiens est.* (I *Cor.*, XIII.) Humble dans l'élévation, elle met la décence et la dignité à la place du faste et de l'ostentation; elle domine de tout côté cette impérieuse grandeur qui insulte à l'humanité; elle place dans le cœur du prince cette bonté qui s'attendrit sur les besoins des peuples, et elle met sur son front cette sérénité qui le rend affable: *Benigna est.* (*Ibid.*) Désintéressée, elle rend le citoyen capable des plus grands sacrifices, elle l'attache plus fortement à la patrie, elle dirige tous ses mouvements vers l'ordre public, qu'elle confond avec la volonté du Créateur; elle peut seule former cette harmonie, où l'amour, devenu le lien de toutes les parties, descend sans cesse du souverain au peuple par les bienfaits, et remonte du peuple au souverain par la reconnaissance: *Ambulate in dilectione.* (*Ephes.*, V.) Lorsque ce principe agira de toute sa force, tous les désirs se réuniront pour le bien public, tous les citoyens seront heureux, et la patrie présente, dit saint Augustin, deviendra l'image de la Jérusalem éternelle: *Omnes qui in invicem dilectionem habent, ad eamdem civitatem pertinent quæ regem habet Christum.*

En vous traçant le tableau de la piété chrétienne, et du zèle actif pour la patrie qu'elle inspire aux rois, je place quelques traits propres à affaiblir ces grandes idées que l'Esprit-Saint nous donne de la retraite, du jeûne, de la pénitence et de la prière. A Dieu ne plaise que je blâme des devoirs que la loi prescrit, et que la charité sanctifie. Quand on s'humilie dans les temples, et qu'on dépose ce faste de l'orgueil qui blesse les mortels, quand on pleure aux pieds du prêtre, et que l'on se corrige dans la société, quand un cœur bienfaisant va chercher, dans le sacrement de l'amour de Jésus-Christ, un renouvellement perpétuel de sa ferveur, quand les jeûnes sont mêlés aux œuvres de miséricorde, afin que l'âme, toujours sujette à la tentation, s'affermisse et se purifie par la pénitence; alors ces observances sont précieuses devant Dieu. On ne se trompe pas non plus, lorsqu'on attribue à la prière le succès des entreprises et la prospérité des empires. Un roi, disait David, ne se sauve pas par ses seules armes; l'exemple de Moïse, dont les mains levées vers le ciel enfonçaient plus de combattants que celles qui combattaient, fait voir combien la prière met de force dans les bras des combattants. Des murailles que les foudres ne pouvaient renverser, sont tombées à la voix du juste; et les Machabées, quoique vaillants, triomphaient plutôt par leurs prières que par leurs armes: *Per orationes ingressi sunt.* (II *Mach.*, X.) Vierges pures, saints pénitents, dont le monde n'est pas digne, levez donc sans cesse vos mains vers le ciel! rendez à la société, par la ferveur de vos prières, cette portion de force et de lumière, que votre attrait pour la solitude semble lui ravir. On veille à la défense des cités, lorsqu'on se lève avant l'aurore, pour intéresser à leur conservation celui qui forme les mains aux combats, et qui commande à la terreur, à l'épouvante, à la mort, pour détruire les ennemis de son peuple: *Nisi Dominus ædificaverit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Psal.* CXXVI.)

Pour vous, dont les devoirs se confondent avec les fonctions civiles, que votre première émotion à la vue des malheurs de la patrie, soit l'émotion de la piété; criez avec le prêtre, entre le vestibule et l'autel: O Eternel! pardonnez à votre peuple et n'exposez pas votre héritage à l'opprobre. Mais ne bornez pas aux effusions de la prière toute l'activité de votre zèle. Néhémie, si plein de confiance dans le Tout-Puissant, ne négligeait pas les ressources humaines: il mettait l'épée dans une main et l'équerre dans l'autre, pour relever et défendre tout à la fois les murs de Jérusalem. Tous les obstacles que nos bras peuvent renverser, tout ce que notre prévoyance peut ôter au hasard; tout le bien que notre cœur peut embrasser, et que nos talents peuvent produire; tout cela entre dans l'ordre primitif des devoirs. Celui qui refuse à la société ses forces, ses prières, ou ses lumières, est un arbre stérile que Jésus-Christ destine aux feux éternels; et la piété chrétienne, qui blâme l'activité trop inquiète du citoyen, ne condamne pas moins sa paresse ou son indolence.

L'Evangile, par ses préceptes, éclaire le citoyen sur ses devoirs, vous l'avez vu. L'Evangile, par ses motifs, facilite l'accomplissement de ces devoirs.

SECONDE PARTIE.

La plupart des hommes sont instruits de leurs devoirs; l'ignorance, le zèle aveugle, la fausse piété, rendent peu de talents inutiles ou funestes à la société: tous les citoyens ne s'élèvent pas aux vues générales, ils ne combinent pas tous les mouvements, ils ne voient pas tous les effets; mais ils ont assez de lumières pour discerner le bien que

leur cœur peut embrasser : ils savent qu'il faut de la tendresse dans un père, de la fidélité dans un époux, de l'intégrité dans un juge : la religion les attache à ces vertus, quoique leur raison ne saisisse pas tous les rapports qu'elles ont avec le bien public : c'est assez pour les rendre utiles. Quand les hommes, dans la place qu'ils occupent, déploient leurs forces, et touchent les ressorts qui sont à leur portée, il n'est pas besoin qu'ils jugent de la direction qu'une main plus habile donne à leur mouvement; il suffit qu'ils la reçoivent et qu'ils agissent. Si les vertus ont peu d'activité dans notre siècle, ce n'est pas l'ignorance qui a produit ce changement dans nos mœurs; la religion n'a pas précipité les peuples dans la mollesse, l'oisiveté, le luxe et tous les crimes qui marchent à leur suite : des connaissances funestes ont peut-être amené ces tristes révolutions. Nous avons su louer la vertu ; mais les sacrifices qu'elle exige nous ont paru trop grands, et nous l'avons abandonnée. Le vice démasqué a blessé nos yeux ; mais le talent de le déguiser s'est perfectionné : l'esprit y a mêlé des agréments; il a osé se produire avec la confiance de plaire, et dès lors la vertu a été bannie du commerce.

En supposant les hommes instruits de leurs devoirs, quels sont les motifs qui peuvent donner de l'activité aux vertus du citoyen? L'Evangile et la sagesse humaine tendent au même but : l'une en dirigeant les passions; l'autre en les réprimant ; l'une en attachant les hommes par l'intérêt présent, l'autre en transportant leur plus grand intérêt dans l'avenir ; l'une en les frappant par l'éclat d'une gloire passagère, l'autre en les élevant par l'espérance d'une gloire immortelle : *Quærite primum regnum Dei.* (*Matth.*, VI.) Ces motifs si différents ne doivent pas produire des effets opposés; et la religion, qui tourne nos vues du côté du ciel, ne condamne pas les récompenses et les châtiments que la politique met en œuvre pour exciter les vertus humaines ou pour empêcher les ravages du vice. Mais je soutiens que les motifs de l'Evangile, qui sanctifient le citoyen, donnent à ces vertus la plus grande activité et facilitent l'accomplissement de tous ces devoirs. Suivez le développement d'une vérité si honorable à la religion.

L'amour de la patrie et l'habitude des actions utiles au bien public supposent dans les cœurs une disposition de sacrifier tous les avantages temporels au devoir. Le germe des vertus sociales devrait se trouver dans cette charité généreuse qui rend l'homme supérieur à lui-même, qui agrandit son âme, qui le rend sensible au sort de ses semblables, qui augmente son bonheur en le partageant avec eux, qui joint au sacrifice de ses intérêts l'art de dérober ses efforts, qui paraît acquitter lorsqu'elle donne, et qui ne se croit que juste et reconnaissante envers Dieu, lorsqu'elle est bienfaisante et libérale envers les hommes.

Mais il est peu de ces âmes nobles que l'amour de l'ordre attache au devoir, et qui s'enflamment pour le bien public, sans y mêler des idées de propriété. Des vertus si pures sont trop rares : le commun des hommes cherche dans le bien même son avantage personnel ; il fait peu de sacrifices sans apercevoir un dédommagement; et l'amour du bonheur est encore le ressort du cœur, lorsque la grâce et la foi dirigent ses désirs vers les biens éternels.

Cette vérité supposée, mes frères, il est évident que le motif le plus propre à former des citoyens et à rendre leurs talents actifs et leur vertu féconde, c'est celui qui lie, dans toutes les circonstances, le bonheur avec la vertu, qui montre aux hommes le plus grand intérêt dans la pratique des devoirs, et qui leur propose des récompenses capables de les dédommager de tous les sacrifices qu'ils font au bien public.

Or ce but, si avantageux à la société, ne peut être atteint par les efforts de la sagesse humaine, même échauffée par l'amour des peuples. Ses vues sages, sa prévoyance et ses ressources ne formeront jamais cette constitution parfaite ; elle ne meut les hommes que par l'attrait des biens présents, et cet attrait les fait souvent pencher vers le vice ; les passions qui l'enflamment sont des ressorts toujours bandés contre le bien public : enchaînées par la force ou rebutées par les obstacles, elles semblent se modifier au gré du législateur ; enflammées par l'ardeur d'une fausse gloire, elles donnent à l'âme une sorte de courage ; elles montrent, dans quelques actions utiles cette même force qu'elles déploient dans les grands crimes : leurs secousses peuvent être plus promptes, leurs moyens plus décisifs, leurs effets plus étonnants que ceux de la vertu ; mais, toujours dangereuses dans leur marche, elles alarment encore, lorsqu'elles se précipitent vers le bien ; on craint que cette impétuosité, tournée vers le mal, ne creuse des abîmes ; on les admire avec effroi, comme ces tempêtes qui portent plus rapidement un navire sur la face des eaux, mais qui alarment, dit l'Esprit-Saint, en traçant successivement à nos yeux les tableaux effrayants du mugissement des flots, du sifflement des vents, des éclats du tonnerre et de la mer prête à s'entr'ouvrir pour l'ensevelir dans son sein : *Hic flatus, ignis et spiritus flammæ, et multitudo tempestatis.* Les mêmes motifs, qui mettent en action les passions, peuvent les enflammer jusqu'au mépris des lois : l'ambitieux, qui cherche à s'élever au-dessus de ses concitoyens, n'est pas loin du tyran qui les asservit : il n'attend que l'occasion pour leur donner des fers. Insensés! vous prodiguez des éloges à ces talents funestes qui sont la source de vos malheurs. Des ruines entassées sont pour vous des objets magnifiques à peindre! Quel homme, disons-nous, quelle force il a fallu pour produire de si grands ravages! Fléaux du genre humain, c'est ainsi que vous en êtes devenus les héros : vos pas-

sions étaient dans la société, comme ces feux renfermés dans les entrailles de la terre ; la moindre fermentation peut rendre leur effet terrible : il suffit que les eaux pénètrent dans les foyers ; bientôt raréfiées, elles soulèvent, elles entr'ouvrent les montagnes, elles ébranlent les fondements de l'univers.

Si nos passions ou nos désirs bornés aux choses présentes se trouvent en opposition avec le bien public, ce n'est pas leur développement qui doit donner de l'activité aux vertus sociales. Tant que l'homme ne fait entrer dans l'idée de son bonheur que les biens présents, la gloire, les richesses, les plaisirs, les honneurs, il faut, pour qu'il aime sa patrie, que la constitution présente mette à sa portée tous ces objets, que la cupidité grossit sans cesse ; et cette constitution n'est pas possible. Le seul moyen de lier, dans toutes les circonstances, l'intérêt particulier à l'intérêt général, de rendre utile à nos frères cet amour du bonheur qui semble concentrer l'homme en lui-même ; d'attacher des citoyens à une patrie même ingrate : le seul motif qui puisse former des âmes généreuses, qui féconde les semences des grandes vertus, sans développer le germe des grands vices ; qui met du mouvement dans la société, sans produire des chocs ; c'est celui qui transporte notre plus grand intérêt dans l'avenir ; qui soutient dans le sacrifice du repos, des biens, de la vie même, par l'espérance d'une gloire immortelle, et qui assure à la vertu dans le ciel des récompenses qui lui manquent souvent sur la terre : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.*

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. Chrétiens ! nous ne vous disons pas, qu'indifférents pour les choses présentes, et n'existant, pour ainsi dire, que dans l'avenir, vos bras doivent être sans mouvement dans la société, et vos cœurs sans reconnaissance, comme sans désirs, pour un bonheur que vous devez à la patrie : Jésus-Christ, qui maudit des trésors amassés par l'injustice, condamne également l'indigence qui suit l'oisiveté. L'Evangile tone cet ouvrier industrieux, qui fait valoir le talent confié par le Père céleste : ses foudres ne tombent que sur celui dont l'inaction ou l'avarice rend le produit et le talent inutile. Les soins du fidèle pour les besoins de la vie sont tranquilles, mais sa confiance est laborieuse : il prie comme s'il attendait tout du Seigneur, et il agit comme s'il ne comptait que sur ses efforts : il méprise les richesses qui sont absorbées pas les passions ; mais il estime celles que la miséricorde fait servir au soulagement des malheureux. Que votre industrie toujours active concoure donc à la prospérité publique, mais que la cupidité n'anime pas vos travaux. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et vous amasserez ces trésors que la charité peut introduire dans le ciel : *Thesaurizate vobis thesauros in cælo.* (*Matth.* VI.)

Laborieux habitants de nos campagnes, vous qui portez le poids de la chaleur et du jour, et qui nous défendez encore avec votre sang, après nous avoir nourris de vos sueurs ; vous, le corps de l'état, le seul principe de vie qui nous reste, pour renouveler des forces que nous énervons par la mollesse, qui ne paraissez que le reste des hommes à nos yeux fascinés par le luxe, et cependant vous qui êtes la portion la plus saine et la plus utile des citoyens : la religion forme presque tous les liens qui vous attachent à la patrie ; elle seule développe ces vertus qui vous rendent utiles, la pureté des mœurs, la frugalité, l'amour du travail. Voyez les récompenses qu'elle prépare dans le ciel à ceux qui remplissent ces devoirs. Que cette espérance vous soutienne dans votre pénible carrière ; et, lorsque la mort étendra ses froides mains sur vos membres épuisés, élevez votre voix défaillante, pour dire à vos fils : Mes enfants, je ne vous laisse pour héritage que le produit de mon travail ; ne quittez jamais cette terre qui vous a donné le jour, soyez fidèles à notre prince, croyez qu'il vous aime et qu'il veut vous rendre heureux, mais comptez plus sur le bonheur du ciel que sur celui de la terre : *Quærite primum regnum Dei.*

Généreux défenseurs de la patrie, une noble émulation peut se réunir dans vos âmes avec la piété chrétienne. Cette gloire, qui est le prix des actions utiles ; les regards d'un roi que vous chérissez, peuvent enflammer votre courage et le précipiter dans les dangers. Mais l'œil du Tout-Puissant, qui vous suit jusque dans la confusion d'une mêlée sanglante ; cet œil qui pèse toutes les gouttes de votre sang, tandis que la renommée nous annonce que vous avez à peine vécu, doit encore plus soutenir et diriger votre valeur. Comptez peu sur les éloges des hommes, qui passent si rapidement de l'enthousiasme à la tiédeur, et de la tiédeur à l'oubli : aspirez aux récompenses d'un Dieu qui grave vos actions sur les colonnes de la sainte Jérusalem, et qui rassemblera vos membres dispersés, pour les couvrir d'une gloire immortelle. Votre courage ne sera plus cette valeur indiscrète, qui tombe à la vue du danger, ou cette ardeur féroce, qui s'enivre de sang : il sera l'effet d'un sentiment qui élève l'âme sans la troubler, qui la laisse entre vos mains, pour mesurer ses mouvements, qui ouvre les cœurs à la pitié, dans le temps même qu'il les ferme à la crainte, et qui laisse des traces d'humanité, au milieu des horreurs du carnage. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, vous irez plus sûrement à la véritable gloire, et vous n'irez que par la vertu : *Quærite primum regnum Dei.*

La religion élève encore ma voix pour vous présenter un motif si puissant sur vos cœurs, augustes dépositaires des lois, dont le zèle pour la justice doit attirer la confiance et affermir l'ordre public ! Arbitres de la destinée des peuples, ils attendent de

vous cette douceur et cette fermeté, qui se réunissent dans des cœurs que la nature rend bienfaisants, et que la loi rend inflexibles; songez que Dieu préside à vos jugements, et qu'il tient sur vos têtes cette balance qui fixe pour l'éternité le sort des mortels. Dieu, disait le prophète, assiste à l'assemblée des dieux, et au milieu, juge les dieux. Quelle majesté dans vos séances! mais quel censeur de vos jugements! Sous ses yeux redoutables, écoutez également le riche et le pauvre: si les motifs humains vous déterminaient; si vous étiez des hommes agissants par crainte, par passion, par intérêt; si vous ne cherchiez pas premièrement le royaume des cieux, la justice ferme et inexorable, ébranlée par la crainte ou par l'intérêt, se changerait en une souplesse criminelle, et tournerait au gré des puissants; le jugement de l'opprimé n'arriverait jamais jusqu'à sa perfection, et l'iniquité sortirait du lieu même où elle doit être foudroyée : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus.*

Tel est, mes frères, le motif qui peut donner de l'activité aux vertus dans toutes les circonstances, former les meilleurs citoyens sur la terre, en leur apprenant à se rendre dignes de devenir citoyens du ciel, et les intéresser pour une patrie qui est souvent dans l'impuissance de les attacher par ses bienfaits. Ce motif a produit dans tous les âges des actions héroïques; il déployait le courage des Machabées; il soutenait leur vertu mourante pour la patrie, par l'espérance d'un triomphe immortel. Ces généreux citoyens ne se dévouaient pas pour elle, par le seul désir des honneurs qu'elle rendait à une cendre insensible; jamais homme n'a cherché la mort, lorsqu'il a cru tout perdre avec la vie présente. Tout ce que l'émulation développe de talents, de vertus, peut être perfectionné par ce motif. Il fait plus, il soutient encore, lorsque tous les autres appuis manquent; tout ce qui nous reste de bonne foi dans le commerce, d'intégrité dans l'administration de la justice, de désintéressement dans le maniement des deniers publics, de pureté dans les mœurs, de fidélité dans le lien conjugal; tout ce que nous avons de forces pour le bien, nous le devons à cette élévation que la foi donne à l'âme du chrétien. S'il fallait des exemples de grandeur d'âme et de générosité, je ne prendrais pas ces exemples loin de nous, dans les annales des peuples inconnus. On voit encore la bienveillance véritable, celle qui ne cherche pas les regards publics, qui parle peu et qui donne beaucoup, s'élever aux plus grands sacrifices, par les dédommagements que la foi lui montre dans l'avenir. On voit la miséricorde s'enfoncer dans l'horreur des cachots, pénétrer dans les asiles de l'humanité souffrante, s'approcher de ces lits de douleur, où des malheureux entassés se communiquent les mortelles ardeurs qui les consument, où la mort égorge une victime et en marque une autre; lève son dard sur toutes les têtes, et menace le vivant, en frappant celui qui expire à ses côtés. C'est dans ces lieux où la charité chrétienne, plus forte que la mort, ne craint pas ces souffles contagieux, qui ne sortent du sein des malades que pour infecter ceux qui les assistent, montre plus d'activité dans son désintéressement, que l'avarice ou la gloire n'en donnent à ceux qu'elle précipite dans les dangers, et répond froidement aux âmes étonnées de la grandeur de ses sacrifices; si je meurs en soulageant les pauvres, Dieu sera ma récompense : *Quærite primum regnum Dei.*

Opposerez-vous à ces vertus, l'exemple de tant de chrétiens qui manquent au devoir, et que les motifs de l'Evangile ne peuvent intéresser au bonheur de leurs frères? On trouve les causes qui empêchent l'action de ces motifs, dans les maximes funestes qui corrompent les mœurs. Si je vous envoyais, disait le Seigneur, vers des peuples d'un langage barbare, ces peuples vous écouteraient : *Si ad illos mittereris, ipsi audirent te.* Si je parlais dans ces villes autrefois incorruptibles par leurs mœurs, et invincibles par la sagesse de leurs lois; si je disais aux premiers fidèles, préférez la vertu à toutes les choses présentes, faites du bien à vos frères, soulagez les veuves et les opprimés, nourrissez le pauvre, aimez votre patrie, rendez-lui, quand elle l'exige, cette vie qu'elle vous a donnée: n'oubliez pas qu'il y a dans le ciel des places marquées pour ceux qui contribuent au bien public; ces peuples m'écouteraient. Leur désintéressement, leur frugalité, leur mépris de la fausse gloire, les disposeraient aux plus grands sacrifices. Mais, disait encore le Seigneur par son prophète, lorsque les lois ne dominent plus sur mon peuple, qu'un vil intérêt règne dans les âmes, que le vice rend plus méprisable, que des goûts frivoles font taire les maximes austères, et que l'agrément tient lieu de la vertu : alors les mœurs prévalent en quelque sorte sur la religion; l'éclat du faste séduit tous les esprits; la mollesse énerve les âmes; l'avidité des richesses s'empare des cœurs; le désir de les posséder anime tous les efforts; on ne trouve plus de vertu que dans ce petit nombre de chrétiens, que la foi élève au-dessus de tous les obstacles, qui méprisent tous les avantages que le vice peut procurer, et qui s'attachent aux devoirs, par la seule espérance des récompenses éternelles.

O vous, qui tenez dans vos mains les grands ressorts du bien public, je finis en vous adressant ces paroles de saint Grégoire: Protégez la vertu, réprimez les attentats du vice, faites que l'empire de la terre serve à l'empire du ciel : *Ad hoc enim potestas data est, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur.* Concourez avec l'Evangile à faire naître ce désintéressement, ce mépris des superfluités, ces mœurs pures et frugales, qui sont le fondement de toutes les vertus sociales; éloignez les objets qui peuvent enflammer les passions; ne laissez à l'intrigue que l'abjection et l'opprobre; soutenez le mérite contre tous les obstacles; faites que

la vertu, si sévère à elle-même, et déjà fatiguée des combats qu'elle soutient contre les penchants, ne soit pas arrêtée dans sa marche pénible par la crainte du mépris et des censures; qu'elle ne soit plus opprimée par les méchants, et qu'elle jouisse ici-bas des récompenses qu'elle mérite. Alors l'Evangile et la sagesse humaine agissant de concert, la société sera parfaite; l'empire de la terre sera l'empire du ciel, et le bonheur présent sera le gage du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR L EXCELLENCE DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Ego sum lux mundi ; qui sequitur me non ambulat in tenebris. (*Joan.*, VIII.)

Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres.

Quel homme avait paru jusque là sur la terre, qui eût droit de s'attribuer une qualité si sublime? Je suis la lumière du monde, le maître du genre humain, l'unique voie qui conduit à la vérité; tous ceux qui ne suivent pas mes traces, marchent dans les sentiers de l'erreur : *Ego sum lux mundi.*

Le monde était donc encore enseveli dans les ténèbres de l'ignorance, lorsque la sagesse éternelle descendit sur la terre, puisqu'elle venait lui révéler des vérités si opposées à ses maximes. Tous les sages consacraient leurs veilles à des études stériles pour la vertu; ils méditaient sur les principes des êtres; ils estimaient les forces qui mettaient en mouvement ce vaste univers; ils se flattaient même de percer le voile qui dérobait au reste des mortels les mystères de la nature. Mais, dans les connaissances qui ont rapport à la conduite de la vie, les efforts de l'esprit humain n'avaient servi qu'à prouver ses égarements et son impuissance, lorsqu'il est privé du flambeau de la révélation; les règles des mœurs, les véritables ressorts du cœur, sa faiblesse et sa dépendance de l'Etre suprême, étaient ignorées; l'Auteur même de la nature n'était pas aperçu dans les ouvrages de sa toute-puissance; sa justice, son intelligence, sa miséricorde, toutes les vérités éternelles du salut étaient traitées comme des problèmes destinés à occuper l'oisiveté des hommes. Les uns abandonnaient l'univers au caprice du hasard, et tranquilles sur l'avenir, ils foulaient aux pieds toute espèce de crainte; d'autres soumettaient les événements aux lois d'une aveugle fatalité. Au milieu de tant de contrariétés, l'homme ne connaissait pas sa destination, et la découverte du bonheur véritable, seul digne de nos recherches, paraissait être le désespoir de notre raison.

Tel était l'aveuglement du genre humain, dans des siècles où la philosophie éclairait les esprits : l'extravagance et l'impiété prévalaient partout; la vérité n'osait paraître sur la terre : Dieu seul pouvait en rétablir l'empire, retracer dans nos âmes son image défigurée par tant d'erreurs, et rappeler l'homme à sa première institution. L'excès de nos maux fut suivi du plus étonnant remède; la lumière, qui devait nous éclairer, sortit du sein même de la Divinité. Jésus-Christ, la splendeur de son Père, parut enfin sur la terre, sa doctrine dévoila un nouvel ordre de vérités inconnues aux sages de tous les siècles; elle attaqua la cupidité, l'ambition, l'orgueil, toutes les fausses vertus; elle fit voir les fondements véritables de l'humilité, les avantages de la pauvreté, le prix de la patience, l'utilité des afflictions, la nécessité des privations rigoureuses : elle fit sentir à l'homme la noblesse de son origine, la grandeur de sa destination, sa faiblesse, ses misères et les remèdes auxquels il devait recourir : elle ouvrit à ses yeux les plus nobles espérances, l'immortalité et la possession éternelle du bien suprême. Ce nouveau législateur, rempli des secrets de Dieu, en parlait comme étant né dans le sein de la sagesse souveraine; il développait les plus sublimes mystères, sans être étonné comme les autres mortels; la vérité brillait dans ses discours : tout concourait à faire voir en lui le maître du genre humain et le modèle de toute perfection : *Ego sum lux mundi.*

C'est l'excellence de cette morale que j'entreprends de vous prouver, en développant ses principes, ses motifs et ses usages. Vous verrez que Jésus-Christ est l'unique voie qui conduit à la vérité, parce que ses préceptes seuls peuvent former l'homme à la vertu, l'élever au-dessus de la cupidité, le consoler dans les peines de la vie et le rendre digne du bonheur éternel. En un mot, la morale chrétienne est sublime dans ses principes; première partie. Elle est noble dans ses motifs, et d'un usage universel dans les maximes qui la caractérisent; seconde partie, et tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les devoirs de l'homme sont fondés sur la nature de son être, sur ses rapports avec son Créateur, et sur les différents liens qui l'unissent avec ses semblables : de là naissent ces idées universelles de vertu et d'équité; cet ordre immuable, cette justice primitive, cette lumière des esprits, qui répand sur nos actions un jour qui en dévoile la nature, et leur attache un caractère invariable qui les distingue. De là enfin, ce sentiment supérieur à la violence des passions, qui nous fait regarder les désirs contraires à cette harmonie comme un désordre, un abus de l'être, un usage criminel des dons du Créateur.

Les grands principes de la morale doivent être puisés dans la connaissance parfaite de l'homme, de ses rapports avec l'Etre suprême et ses semblables : sans cette connaissance, la piété est aveugle, le culte dégénère en superstition; les vices sont érigés en vertus, les actions louables en apparence sont corrompues par l'orgueil, les passions restent sans frein; la force, le caprice,

la coutume, usurpent l'empire de la raison, les idées saines de la nature se confondent dans une multitude de lois arbitraires, le respect pour des usages barbares, marqués au sceau de l'antiquité, achève d'éteindre les restes de cette lumière : la société n'est plus qu'un assemblage d'insensés, ébranlés au hasard, et conduits enfin au même précipice, par les fausses lueurs qui les couvrent.

Or, mes frères, la morale chrétienne fait connaître l'homme, ses rapports, sa destination, ses devoirs, ses principes sublimes : les semences de toutes les vertus sont épuisées dans ces notions lumineuses ; elle lui fait voir sa grandeur, sa bassesse et la raison de cette contrariété ; elle lui fait sentir sa dépendance de l'Etre suprême, sa faiblesse, et le remède à tous ses maux ; elle lui présente la Divinité sous des rapports qui rendent ses attributs précieux, qui inspirent l'amour et la reconnaissance ; elle expose à ses yeux le fondement des vertus sociales, les liens qui l'unissent avec ses semblables, la nécessité des services mutuels, l'étendue de cette obligation, dont l'accomplissement fait l'harmonie publique et le bonheur de tous les hommes.

Quelle idée sublime de l'Etre suprême nous donne cette morale, lorsqu'elle développe les motifs de notre culte ! Qu'il est digne de nos respects et de nos hommages, lorsqu'elle peint ce Dieu vivant qui précède les temps et qui donne l'être à toutes les créatures ! A sa voix, l'univers sort du néant, le chaos se débrouille, la terre se couvre de fruits : il étend la voûte immense des cieux, il suspend les étoiles innombrables sur nos têtes, il captive la mer dans ses bords, il donne des voiles à la nuit, il sème la lumière dans nos vastes campagnes, le jour l'annonce au jour suivant, et le soleil attend ses ordres pour commencer sa carrière ; il forme la chaîne des événements, la destinée des empires, les révolutions des âges ; il tient dans ses mains le cœur des rois, il renverse les trônes, brise les sceptres, et réduit en poussière tous les monuments de l'orgueil des mortels : la gloire, la puissance, l'autorité, n'appartiennent qu'à lui seul, et toutes les grandeurs sont comme le néant devant sa majesté suprême.

C'est avec ces grands traits que la religion chrétienne peint à l'homme la puissance divine, et lui fait sentir sa dépendance de l'Etre suprême. Ces vérités primitives s'étaient conservées dans tous les cœurs, malgré les égarements de l'esprit humain ; toutes les nations reconnaissaient une puissance supérieure : partout on trouvait des temples, des prêtres, des victimes. Mais cette idée du pouvoir suprême, séparée des notions qui nous le rendent aimable, produisait des effets plus dangereux que l'impiété ; la divinité ne paraissait que redoutable, l'homme tremblant aux pieds de son idole, oubliait qu'il était fils du père le plus tendre, et se regardait comme l'esclave d'un tyran bizarre, cruel, avide de sang humain ; la fatalité aveugle, qui réglait à ses yeux l'usage du pouvoir suprême, achevait de porter dans son cœur le découragement et le désespoir : ainsi la crainte seule élevait les autels, le culte dégénérait en superstition servile, et souvent le père infortuné voyait d'un œil tranquille couler le sang de son fils, pour assouvir la colère de ses dieux.

La morale chrétienne, par ses principes, élève l'homme au-dessus de la superstition, et lui inspire cette adoration noble, cette piété douce, qu'accompagnent toujours la confiance et l'amour ; elle représente la divinité sous des rapports qui rendent ses attributs précieux, qui nourrissent notre reconnaissance, qui calment nos craintes sans diminuer notre respect ; elle nous apprend que l'usage de son pouvoir, loin d'être abandonné aux décrets d'une destinée fatale, est toujours réglé par les lois invariables de sa sagesse, de sa justice, de sa miséricorde. Au milieu de tant d'ouvrages qui publient la gloire du Seigneur, elle nous fait voir l'homme heureux sous une Providence attentive à ses besoins, commandant à toutes les créatures, et chargé du tribut de reconnaissance qu'elles doivent à leur auteur : l'homme paraît l'unique objet de ses complaisances, le but de toutes les productions, le lien des différentes parties de l'univers. C'est pour lui que la terre prodigue ses trésors, que les nuées s'élèvent et forment la pluie des deux saisons, que la fraîcheur des nuits succède à la chaleur du jour, et que le soleil répand sa lumière bienfaisante.

Tristes victimes de l'indigence, ne craignez plus que la faim précipite vos pas vers le tombeau : celui qui revêt avec tant de magnificence les lis des campagnes, qui nourrit avec tant de profusion les oiseaux du ciel, n'oublie pas des créatures formées à son image. Et vous, dont les jours coulent dans les larmes, qui êtes accablés sous le poids des maladies, ou persécutés par les injustices des hommes ; reconnaissez, jusque dans vos peines, les bienfaits de cette providence : elle ne vous afflige que pour vous purifier, elle fait naître des infirmités de votre corps, la santé de votre âme. C'est un Dieu rempli de bontés ; il est le protecteur de la veuve et de l'orphelin, le consolateur de la vertu opprimée ; il ne punit qu'en père, il frappe d'une main, et de l'autre il guérit : *Ipse vulnerat et medetur.* (*Job*, V.)

De ces notions lumineuses qui nous représentent l'Etre suprême aimant les créatures, et occupé sans cesse de leur bonheur, la religion chrétienne conçut la nécessité d'un culte, dont les principaux devoirs sont la reconnaissance et l'amour. Elle établit ce grand précepte de la charité, le fondement de la piété, la fin de toutes les lois, la seule qui établisse le règne de la justice dans nos âmes. Mortels, ne multipliez plus vos idoles impuissantes, ne mettez pas votre confiance dans la multitude des victimes que vous offrez au Dieu véritable, dans la magnificence des dons dont vous chargez ses

autels, dans la pompe de vos temples et dans la solennité de vos fêtes! Ne croyez pas l'honorer par des pratiques arbitraires, et seulement extérieures : tout culte sans amour n'est pas un hommage digne de sa grandeur; ses temples véritables sont nos cœurs. C'est là qu'il exerce son empire, et qu'il compte nos hommages par les passions que nous lui sacrifions. Aimez donc votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces : *Diliges Dominum Deum tuum.* (*Matth.*, V.) Par ce seul précepte, le commerce de l'homme avec la Divinité est rétabli, l'amour seul en forme les liens. Une adoration noble succède à la crainte superstitieuse et servile; l'appareil extérieur et respectable du culte est animé par l'esprit de la véritable piété. La perfection chimérique, qui substitue les règles arbitraires au devoir, s'évanouit, les idoles sont renversées, celles qu'on adore sur les autels, et celles que chacun sert dans son cœur. L'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tend à devenir semblable à Dieu, en se conformant à sa volonté souveraine. Aimez votre Dieu, dès lors la piété, séparée des faiblesses de l'amour-propre, ou des caprices de l'humeur, ennoblit les sentiments, et forme des âmes grandes et généreuses. L'élévation des maximes de la religion et la dignité de ses principes se font sentir. La vertu, pleine d'une raison sublime, tient toujours un juste milieu, et devient respectable à ceux mêmes que le torrent des passions précipite dans des excès qui lui sont contraires : *Diliges Dominum Deum tuum.*

Les principes de la morale chrétienne ne sont pas moins sublimes, lorsqu'elle expose les fondements des vertus sociales, et les différents rapports qui nous unissent à nos semblables. L'homme porte au fond de son cœur un amour-propre, qui se regarde comme le centre de l'univers, qui ne considère les autres créatures que comme les instruments de son bonheur, et qui commence à les haïr, lorsqu'elles sont un obstacle à l'accomplissement de ses désirs. Cette passion dangereuse, déguisée sous différentes faces, est la source des fourberies, des trahisons, des violences, des usurpations tyranniques, de l'ambition effrénée, et de tous les crimes qui troublent l'ordre de la société.

La religion chrétienne nous fait sentir l'injustice de cette cupidité; elle nous représente le monde entier, comme une république dont Dieu est le chef, et dont tous les membres aspirent à la même félicité; elle nous fait voir que tous les hommes sont semblables, qu'ils ont les mêmes besoins, et des droits égaux aux mêmes ressources; que c'est un attentat contre la Providence de ne pas partager les dons du Père de famille avec ses enfants; que cet amour, si vif pour nos intérêts, est la règle de celui que nous devons à nos frères : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.* (*Ibid.*)

De cette loi généreuse, équitable, pleine d'humanité, naissent la confiance mutuelle, la bonne foi, la paix, la justice, le bonheur de tous les hommes. Le citoyen comprend qu'étant né sociable, il ne lui est pas permis de frustrer la société des services qu'elle a droit de lui demander; qu'il est tenu de consacrer sa personne et ses travaux à une patrie, dont les avantages lui sont communs; il évite également l'excès d'une oisiveté honteuse, et d'une activité inquiète; il sacrifie sans peine les douceurs d'une vie privée à des occupations utiles; il trouve sa propre satisfaction dans le bonheur de ses semblables : sa bienveillance ne se borne pas à aimer ses concitoyens; les nations éloignées ne lui sont pas étrangères, il retrouve en elles des traits de ressemblance qui l'attachent; il est sensible à leurs peines; un sentiment involontaire l'intéresse à leurs disgrâces; il voudrait les rendre heureuses, son cœur s'étend, devient immense, et par une amitié universelle, embrasse tous les hommes : *Diliges proximum tuum sicut teipsum.*

Vous qui vivez dans l'abondance et les délices, ne nourrissez pas dans votre cœur des sentiments de dureté envers les malheureux! Ne fermez pas vos oreilles aux cris de l'indigence : enfants du même père, ils doivent trouver dans votre tendresse tous les secours dont ils ont besoin; tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la terre, tous les hommes sont frères et doivent s'aimer comme tel : *Diliges proximum tuum.* Vous surtout, que la Providence place sur la terre, pour être les dépositaires de ses bienfaits, travaillez à rendre plus douce la vie à des infortunés que l'excès de la misère accable; répandez dans leurs cœurs la joie et l'allégresse, en répandant vos bienfaits! Le soulagement des malheureux est l'usage le plus délicieux et le seul légitime de la grandeur. Il est bien doux de rendre les hommes heureux, et de sentir qu'on est l'auteur de leur prospérité. Quiconque n'est pas sensible à une joie si pure est un monstre d'inhumanité. En vain réunira-t-il ces talents supérieurs que le monde admire : il n'est point de gloire solide hors de l'humanité; et tous ces talents ne sont estimables, qu'autant qu'ils nous rendent bienfaisants et utiles à nos semblables : *Nolite deficere benefacientes.* (II *Thess.*, III.)

Quel nouveau législateur change la face de l'univers, et fait régner la paix au milieu des troubles de l'injustice? Quelle voix puissante réprime dans les cœurs les mouvements impétueux de la colère, les mouvements naturels de la haine, et les désirs si satisfaisants de la vengeance? Quel oracle pourrait persuader aux hommes de pardonner les offenses, d'aimer leurs ennemis, et d'étendre cette inclination bienfaisante sur des persécuteurs? La sagesse humaine n'avait pu découvrir, à travers la corruption des méchants, des motifs de les aimer; la reconnaissance seule rendait bons ceux dont on recevait les bienfaits. L'orgueil, la cupidité, la vanité, formaient tous les liens de la concorde; on aimait les personnes néces-

saires aux plaisirs ou à la fortune; celles qui étaient étrangères aux vues de l'amour-propre ne trouvaient que de l'indifférence dans les cœurs, et celles qui s'opposaient à ses vues y faisaient naître des sentiments de haine et de vengeance. Quelques-uns, craignant de troubler leur orgueilleuse tranquillité, affectaient la modération dans les injures ; la gloire de mépriser un ennemi leur tenait lieu de vengeance; mais cette grandeur de sentiments, indépendante de l'orgueil et de l'amour-propre, qui élève au-dessus des injures, en réprimant tous les mouvements de la haine, paraissait étrangère à la nature. La vengeance, justifiée par des apparences d'équité, était regardée comme légitime, on se croyait en droit de perdre un ennemi qui nous persécutait, d'abaisser un rival, dont les intrigues tendaient à abaisser notre fortune, de décrier un médisant qui noircissait notre réputation : ainsi, la haine prolongeait des disputes que l'injustice suscitait, et faisait du commerce de la société un acharnement éternel.

Il était réservé à cette loi qui change les cœurs, d'élever l'homme au-dessus de la nature, et de lui faire apercevoir dans un ennemi des traits dignes de son amour : d'étouffer, par la supériorité de la charité, les sentiments de haine et de vengeance ; d'établir, dans les âmes justes, cette paix précieuse que tous les efforts des méchants ne peuvent altérer. Elle fait voir au fidèle qu'il doit aimer ses ennemis comme les enfants d'un même père, régénérés par la même grâce, rachetés par le même sang, unis et destinés à la même félicité. Elle le dédommage dans le pardon des offenses, par la consolation d'imiter Jésus-Christ, et par l'espérance de retrouver, devant le souverain juge, la même indulgence. Elle le soutient dans les événements fâcheux, en lui découvrant que les disgrâces sont des occasions de salut; que les obstacles à l'élévation sont des écueils heureux qui sauvent du naufrage ; que les passions des méchants sont des moyens dont Dieu se sert pour accomplir les desseins de sa miséricorde, et fondant ainsi l'amour de ses semblables sur des vues supérieures à tous les motifs humains, elle le rend indépendant des vices et des vertus; elle l'étend à tous les hommes, sans distinction de bons et de méchants, d'amis ou d'ennemis : *Diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V.)

Ce n'était pas assez pour l'homme de connaître ses rapports avec l'Être suprême et ses semblables; un voile épais lui dérobait le fond de son être. Son cœur échappait à toutes ses recherches; il ne découvrait dans sa nature que des contrariétés étonnantes : la vanité, jointe à une misère profonde; la bassesse, à la grandeur; des projets vastes, et une impuissance absolue pour l'exécution; le désir de l'immortalité, et les frayeurs de la mort; un attrait invincible pour le bien infini, et un goût toujours renaissant pour les plaisirs frivoles. Malheureux dès sa naissance, il n'ouvre les yeux que pour répandre des larmes; sa vie n'est qu'une suite de douleurs ; des jeux insipides amusent à peine son enfance; les plaisirs vifs et tumultueux de la jeunesse, qui l'étourdissent quelquefois sur ses malheurs, l'accablent de remords ; le reste de ses jours coule dans la tristesse, l'infirmité, la langueur; et la mort seule achève son supplice en terminant sa carrière. Grand Dieu! l'homme est donc l'ouvrage de votre colère? Est-ce votre main qui a formé ce chaos plein d'horreur? Votre amour ne s'étend-il pas sur vos images? et l'Etre infiniment bon peut-il se plaire dans l'infortune de ses créatures?

Quelle lumière pourra dissiper ces ténèbres épaisses, et montrer dans ce désordre l'accord de la justice divine et des misères humaines? Ici, la raison impuissante et désespérée rend hommage à la révélation, et avoue le besoin d'un oracle suprême. Dieu seul, en nous instruisant de ses volontés libérales, pouvait nous apprendre que l'homme n'est pas tel qu'il est sorti de ses mains; qu'il a défiguré son image; qu'il a perdu par le crime tous ses droits à la félicité; que la pente au péché, l'erreur, l'opposition à l'ordre, sont des suites encore plus funestes de sa révolte contre son auteur.

A ces maux se joignait un plus grand mal, l'orgueil, et une présomption qui allait jusqu'à sacrifier le don de Dieu. La faiblesse humaine cherchait en vain dans la nature des lumières propres à dissiper ses erreurs et des forces pour dompter ses penchants déréglés. Le philosophe, enivré de ses fausses vertus, se persuadait qu'elles n'étaient pas l'ouvrage d'une puissance supérieure; et les écoles savantes de la sagesse retentissaient de cette prière sacrilége : Dieu de nos pères! donnez-nous les richesses, la santé, la fertilité des campagnes; c'est tout ce que nous attendons de votre main libérale : la vertu, la justice, l'innocence, qui dépendent de nous, seront l'ouvrage de nos efforts.

La morale chrétienne détruit cet orgueil injuste, en nous apprenant que l'Etre suprême est la cause immédiate de toutes nos lumières et de toutes nos vertus; que faute de consulter sa sagesse, nous ne voyons que des fantômes séduisants; que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que nous étions perdus sans ressource si le Seigneur n'eût jeté sur nous un regard de miséricorde. Dans ses principes, l'homme esclave des passions et séparé du principe de toute justice, ne pouvait rétablir l'ordre qu'il avait violé; sa raison ne suffisait plus pour guérir sa nature; la loi seule ne formait que des prévaricateurs ou de lâches esclaves : l'encens fumait en vain sur les autels; les taureaux et les béliers n'étaient que des sacrifices impuissants. Dieu attendait une victime digne de lui, et la terre ne pouvait la produire; c'en était fait du genre humain, si Jésus-Christ n'eût détourné les coups de sa colère : il vint se jeter entre nous et son Père pour arrêter ses foudres. Agneau sans

taches! il scella de son sang le traité qui nous réconcilie avec le ciel; l'ordre fut rétabli, et la loi, gravée dans tous les cœurs, forma des adorateurs dignes de la majesté suprême.

A cet instant commence et suit d'âge en âge l'auguste ouvrage de la réparation de l'homme; le nuage se dissipe, les contrariétés de sa nature ne sont plus un mystère; il découvre la cause de ses malheurs; il voit que le désordre n'est entré dans l'univers qu'à la suite du crime; il connaît l'étendue de sa misère et la main qui peut le guérir; la grâce, ce germe de la vie éternelle, lui est accordée par les mérites du Rédempteur. Une espérance ferme de la félicité, également éloignée des frayeurs du découragement et de la présomption de l'orgueil, commence à renaître dans son cœur; il entend enfin ces paroles consolantes : Tristes enfants d'Adam, finissez vos douleurs, ce jour tant désiré par nos pères est arrivé; accourez tous à moi, j'adoucirai vos peines, et je vous ferai marcher dans la voie des préceptes : mais ne vous élevez pas sur les dons du Créateur, ne vous discernez pas de vos frères; la grâce, qui nous sépare de la masse de perdition, est un bienfait de ma miséricorde; et l'harmonie que je rétablis dans votre âme est l'ouvrage de ma puissance : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis Dei.* (*Rom.*, IX.)

Ainsi, la morale chrétienne élève les espérances de l'homme sans nourrir son orgueil, et fait de la grâce, qui est la source de sa grandeur, le fondement de son humilité. Sublime dans ses principes, elle développe la nature de l'homme, ses rapports avec l'Etre suprême et ses semblables; elle lui découvre sa faiblesse, le fondement de ses espérances et la source de toutes ses vertus; j'ajoute qu'elle est noble dans ses motifs et d'un usage universel dans les maximes qui la caractérisent : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La sublimité des principes d'une morale n'est pas la preuve entière de son excellence. L'homme ne peut connaître ses devoirs sans les pratiquer; il n'est pas rare de voir les mœurs en contradiction avec la doctrine; la lumière qui éclaire les esprits ne touche pas les cœurs; et c'est en vain que les lois rappellent aux idées primitives de la vertu, si elles ne présentent des motifs qui la rendent aimable.

La morale doit donc toucher ces grands ressorts qui remuent le cœur humain; présenter ces motifs puissants, capables d'arrêter les mouvements déréglés, de calmer le tumulte des passions, et de les soumettre à l'empire de la raison; ces motifs universels, invariables, qui attachent le cœur à la justice par l'amour même de la félicité, qui fixent l'inconstance et la légèreté naturelle, qui inspirent également l'horreur pour un crime commis dans les ténèbres, et de l'empressement pour une action vertueuse, que l'obscurité dérobe aux regards publics.

Or, mes frères, la morale chrétienne soutient la vertu par ces motifs invariables qui l'élèvent au-dessus de tous les événements; qui lui inspirent un mépris égal pour les outrages et les faveurs de la fortune; qui la déterminent, dans toutes les circonstances, à sacrifier au devoir la gloire, les plaisirs, les richesses et les honneurs. La fin qu'elle propose aux âmes vertueuses les ennoblit, et met le sceau à l'héroïsme de leurs actions. La morale chrétienne, sans condamner les effets de la crainte, présente à l'homme vertueux les plus nobles motifs : l'amour de la justice et la conformité à la volonté divine. Tâchons de développer ces grandes vérités du christianisme, et de montrer la noblesse de ses motifs.

La volonté divine est la règle primitive de toute perfection : justice éternelle, nécessaire, invariable; l'ordre qu'elle établit est le seul où la vertu puisse exercer son empire. Tout ce qui entre dans cet ordre est noble, juste, digne de la raison suprême. Tout ce qui trouble cette harmonie tient des égarements de l'homme, de sa défectibilité et de sa pente à l'injustice.

La conformité à la volonté divine est donc le plus noble motif des actions vertueuses, puisqu'il attache à l'ordre par l'amour même de cette justice suprême, qui est la règle de toutes les vertus. Justice universelle, indépendante des révolutions humaines, elle fait que chacun reste dans la place que la Providence lui a marquée. Elle fixe les inconstances du cœur et la bizarrerie des désirs; elle s'oppose aux vues injustes de l'amour-propre et aux projets insensés de l'ambition; elle calme les inquiétudes sur l'avenir, ce poison le plus dangereux de notre vie, en faisant voir que tout est réglé par la sagesse éternelle; elle corrige l'orgueil des prospérités et l'amertume des disgrâces, en faisant adorer dans tous les événements la volonté du souverain dispensateur. L'homme, élevé par ces motifs, devient capable des sentiments généreux, de la grandeur d'âme, et des actions héroïques. Ses actions utiles à la société sont encore plus estimables par les ressorts qui les produisent : sa douceur, sa modération, son désintéressement, séparés des caprices de l'humeur, se soutiennent également dans toute sa conduite. Ses vertus indépendantes de l'amour-propre ne sont plus soumises à ses vicissitudes; et, réglées par la volonté suprême, elles deviennent aussi immuables que cette justice éternelle.

Tel est, mes frères, le noble motif que la morale chrétienne propose à nos actions vertueuses. Elle veut que le fidèle ne cherche qu'à plaire à son Dieu; que sa piété n'ait pour fondement qu'une conformité continuelle à sa volonté souveraine; que la beauté de l'ordre l'attache plus fortement que le sentiment du plaisir, et que toutes ses vertus naissent de l'amour de la justice éternelle : elle arme la Divinité de ses foudres; elle peint un vengeur inexorable du crime; elle trouble le pécheur par l'idée des supplices éternels. Cette crainte est sa-

lutaire : il est utile de percer souvent des yeux de la foi ces abîmes de feu. Ce souvenir est un frein nécessaire aux penchants déréglés · il prépare à la justification, par l affaiblissement des passions ; il trouble la fausse paix des âmes criminelles ; mais cette terreur n'affecte pas principalement les âmes vertueuses : dans le sein de l'innocence et des douceurs d'une paix profonde, elle laisse aux coupables ces tristes présages des supplices éternels : des mœurs pures inspirent aux gens de bien une confiance pour l'avenir, et écartent de leur cœur le désespoir et les remords. L'amour de la justice éternelle est le plus noble motif qui fasse impression sur les cœurs vertueux : la crainte pourrait laisser subsister l'attachement au crime ; mais la conformité à la volonté divine place la justice dans le cœur, et l'attache constamment à la vertu, parce que ce principe est toujours le même, et que les occasions ne peuvent rien changer au devoir. Aimez votre Dieu, conformez-vous à sa volonté souveraine ; retracez dans votre âme son auguste image ; aspirez à cette perfection, dont le Père céleste est le modèle. Telle est la noble fin que la religion propose aux actions vertueuses : *Diligite justitiam, estote perfecti sicut Pater vester qui in cœlis est.* (*Matth.*, V.)

Que l'homme est grand, mes frères, lorsqu'il agit par ces motifs ! Ceux que l'avidité des louanges, l'amour de la gloire et les motifs humains soutiennent dans la carrière des vertus, semblent poussés par une force extérieure. Ils font des efforts ; ils sont étonnés d'être vertueux ; on s'aperçoit que la vertu n'est pas dans leur cœur et que les regards publics leur prêtent une force étrangère. L'amour de la justice éternelle, au contraire, dominant dans l'homme, rend sa vertu si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir : il s'attache au devoir sans s'y plier, et s'y porte par inclination. Il n'a pas besoin d'appui étranger pour s'élever à l'héroïsme ; toute sa force est dans son cœur ; sa règle est indépendante des circonstances et des jugements des hommes. La gloire et les acclamations publiques le solliciteraient en vain à une entreprise injuste : la droiture, la vérité, l'innocence, sont la seule gloire à laquelle il aspire.

Que la vertu est respectable, lorsqu'elle naît d'un attachement constant à l'ordre, et de la conformité à la volonté divine ! Les autres motifs, prenant leur source dans l'amour-propre, laissent subsister, avec les qualités les plus estimables, toutes les faiblesses de l'humanité, les entêtements, les incompatibilités, les jalousies, les caprices du goût et les excès du zèle ; mais la conformité à la volonté divine, attachant à la règle de toutes les perfections, évite les excès, corrige les défauts, sépare la vertu de nos faiblesses, et ne lui laisse que ce qu'elle a de divin, sa noblesse, son égalité, son désintéressement, sa candeur. Elle adoucit l'amertume du zèle, fixe les bizarreries de l'humeur, et met toutes choses à sa place dans nos actions. C'est elle qui fait que l'homme public préfère au calme d'un heureux loisir les inquiétudes attachées aux fonctions civiles ; qui place des vertus moins brillantes dans le cœur de l'homme privé ; cette piété solide, qui ne substitue jamais des œuvres arbitraires au devoir de l'état ; cette tendre compassion qui partage les larmes des affligés, et qui prodigue à l'indigent des secours réels ; ces soins domestiques, qui établissent la paix dans les familles ; cette douceur mutuelle, qui unit les cœurs ; cette condescendance, qui rapproche les humeurs, lie les esprits, désarme la férocité, concilie l'estime et la tendresse.

Je sais que cet amour de la justice éternelle, qui attache au devoir, indépendamment des autres motifs, passe, parmi les hommes charnels pour un fantôme. Ne trouvant rien dans leur cœur qui soit comparable à ce grand sentiment, ils concluent que l'humanité en est incapable. Esclaves de l'amour-propre, ils ne comprennent pas le pouvoir d'une vertu qui élève l'homme au-dessus de lui-même. L'amour de l'ordre, disent-ils, est un sentiment trop faible pour que l'homme lui sacrifie des plaisirs, dont le charme fait la douceur de sa vie. La beauté simple de la vertu ne flatte pas assez ce qu'il a de sensible ; il veut être heureux plutôt que juste, et la volupté est l'unique ressort de son cœur.

Il est vrai, mes frères, que l'homme veut être heureux. La nature a placé dans son âme une ardeur invincible pour la félicité. Le plaisir est le ressort de son cœur ; mais le plaisir, puisé dans sa véritable source, n'est pas distingué de la justice. La félicité ne se trouve que dans la conformité à l'ordre, et le même sentiment qui nous porte au bonheur devrait nous attacher à Dieu ; la satisfaction que l'on goûte dans la pratique de sa loi produit seule une joie pure, charme les ennuis de notre exil et devient un gage précieux des biens futurs. Tout le bonheur est dans le cœur, et c'est dans le cœur que la conformité à la justice éternelle place la paix, l'harmonie, la félicité ; tous les autres biens sont indignes d'occuper une âme formée à la ressemblance de l'Être suprême. Les honneurs, les richesses, les sciences, les talents ne sont que de faux brillants qui usurpent nos hommages et les attirent par des charmes trompeurs.

Que sont, en effet, ces plaisirs auxquels l'homme se livre avec tant d'ardeur ? Insuffisants, mêlés d'amertumes, presque toujours empoisonnés par les remords : les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un instant. Incapables de remplir nos espérances, ils laissent un vide affreux dans les cœurs. Le dégoût et l'ennui sont à la suite des transports les plus vifs, et ces moments, où la passion seule semble occuper l'âme entière, ne sont que des moments d'ivresse que le calme des sens dissipe et que la raison désavoue. Oui, mes frères, la conformité à la volonté divine procure

seule ce plaisir que l'ennui ne peut flétrir et que le chagrin ne peut altérer. La réflexion ne fait qu'augmenter une joie si pure. Il est bien doux de rentrer en soi-même et d'y apercevoir des traits de ressemblance avec le modèle de toutes perfections. Celui-là seul est heureux qui est dans l'ordre ! Quiconque s'en éloigne, dit le Sage, s'écarte du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est.* (*Sap.*, III.)

Concluons que la satisfaction qui accompagne la vertu pendant cette vie ne peut remplir toute l'étendue de nos désirs. La révolte des passions, les efforts des méchants, les infirmités, l'ignorance et la misère attachés à notre exil troublent souvent le repos du juste. Il n'est pas rare de voir les coupables prospérer et les amis de la vertu gémir dans l'infortune. On s'aperçoit que la justice ne doit pas recevoir ici-bas sa récompense ; que le temps est un chaos, et que la félicité parfaite ne doit être établie que dans l'éternité.

Aussi la religion chrétienne ouvre à l'homme des espérances plus nobles : elle veut qu'il aspire à la céleste patrie, où les élus, transportés par un goût sublime de la vérité et de la vertu, et délivrés des misères qui nous environnent, jouissent sans dégoût et aiment sans remords, parce que leur amour croît avec la possession du bien suprême. Mais cette espérance des récompenses éternelles puise toute sa vivacité dans l'amour de la justice et n'en présente pas un motif distingué. Dieu, qui est le terme de cette espérance, est lui-même la justice essentielle; et le souverain plaisir des élus sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à cette règle suprême. Si les hommes sont frappés par d'autres motifs, c'est qu'ils n'ont qu'une idée confuse du bonheur. La connaissance de la vérité dans le ciel réformera leur jugement, et leur fera comprendre que la félicité ne se trouve que dans l'assujettissement à l'ordre. La justice commencée fait le bonheur des hommes sur la terre ; la justice parfaite et invariable sera le bonheur des saints dans le ciel. En un mot, l'amour de la justice est le motif le plus noble des actions vertueuses, puisqu'il établit seul le règne de la vertu dans nos cœurs et remplit toute l'étendue de nos désirs : *Diligite justitiam, estote perfecti sicut Pater vester qui in cœlis est.* (*Matth.*, V.) Il me reste à vous faire voir que la morale chrétienne est d'un usage universel dans ses maximes.

Le détachement des biens du siècle et l'amour des souffrances sont les maximes qui caractérisent la morale chrétienne. Destinée à élever les hommes à Dieu et à les conduire plus sûrement à la félicité suprême, elle devait être distinguée des doctrines étrangères au salut par ces préceptes qui tendent à établir dans nos âmes le règne de la volonté divine, à détruire ce fonds de corruption qui est la source des désirs déréglés, à renverser tous les obstacles que l'attrait des faux plaisirs met à la recherche du bonheur éternel.

Or, mes frères, l'attachement aux biens du siècle et l'amour du plaisir sont les plus grands obstacles à notre salut. Esclaves du péché par le déréglement de notre nature, nos penchants révoltés contre la loi nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites; la cupidité va toujours au delà des besoins de la nature, et la voie du plaisir est celle de notre perte éternelle. La mollesse seule est un acheminement insensible à la licence des mœurs: une vie oiseuse et mondaine touche de près à la dissolution. Les passions promptes à s'enflammer ne connaissent plus de bornes dès qu'on les ménage, toute indulgence les rend plus indomptables : de sorte que pour les faire rentrer dans l'ordre il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens ; que nous rompions nos inclinations les plus vives; que nous nous roidissions sans relâche contre nous-mêmes; que nous mortifions ces penchants rebelles qui ont tant de peine à plier sous le joug du devoir et sous l'austérité des règles.

Le détachement des biens du siècle et la mortification des sens sont donc indispensables pour tous les hommes, puisqu'ils sont tous nés pour le ciel, que la plus haute élévation n'empêche pas qu'ils ne soient exilés sur la terre, et qu'ils ne peuvent aspirer à l'héritage éternel que par ce renoncement entier qui, refusant tout à la cupidité et réprimant les passions, assure dans nos cœurs l'empire de la charité, la soumission à l'ordre et le règne de la justice.

Cependant, malgré la nécessité de ces maximes dans un siècle où les règles sont plus développées, où la morale chrétienne est montrée comme un chef-d'œuvre par des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Église, il se trouve encore des fidèles qui reprochent aux ministres évangéliques un excès de sévérité. La croix est toujours un scandale pour les grands du siècle; la pénitence révolte les chrétiens sensuels : ils disent hautement que ces maximes de croix, de violence, de renoncement ne sont pas propres à toutes les conditions ; qu'une loi si parfaite n'est pas universelle dans ses usages; qu'elle ne peut égaler les grands et le peuple, et ramener au même devoir la variété des états ; qu'elle doit s'adoucir en faveur du rang et de la naissance; que l'usage a établi dans le commerce des bienséances incompatibles avec la rigidité des saintes règles, et que les mœurs attachées à la grandeur rendent impossible la pratique de devoirs si austères.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que votre sainte loi trouve toujours des obstacles dans la corruption de notre cœur; que les lumières d'une vaine raison ne servent qu'à obscurcir celles de la foi, et que nos passions forment sans cesse des inconvénients qui autorisent la transgression des saintes règles. Est-il possible, grand Dieu ! que des disciples de Jésus-Christ s'aveuglent jusqu'à croire que

la voie du ciel n'est pas celle de la croix, que la vie sensuelle est quelquefois permise, que les maximes évangéliques peuvent subir la destinée des choses humaines, s'affaiblir avec le temps et suivre la vicissitude des mœurs et des usages? Nous cherchons donc à vous tromper par un excès de sévérité dans ces chaires chrétiennes : c'est un langage humain que nous empruntons, lorsque nous annonçons ces vérités salutaires : celui qui ne porte pas sa croix chaque jour ne saurait être mon disciple; quiconque ne se renonce pas lui-même ne doit rien prétendre à mes promesses; le royaume des cieux souffre violence, il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour. La ferveur ou le déréglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes, la rigueur ou le relâchement des opinions, l'élévation ou la bassesse, les richesses ou l'indigence ne peuvent rien changer à ces maximes : je vous le dis en vérité, le ciel et la terre passeront, mais les paroles de la loi sainte ne passeront point, et elle sera toujours la règle immuable des mœurs. Voilà ce que l'Evangile annonce à tous les fidèles. Mais n'ajoutons rien à ces paroles divines : Jésus-Christ les adresse aux grands comme au vulgaire, aux hommes placés dans l'élévation comme à la populace obscure, aux sages comme aux ignorants : les larmes, les jeûnes, la violence, les croix sont le partage de ses disciples : quiconque ne se fait pas violence n'entrera jamais dans le royaume des cieux : *Violenti rapiunt illud.* (*Matth.*, XI.)

Quelle erreur, mes frères, de penser que l'attachement à la terre est le privilége de la grandeur, que les faveurs du monde donnent droit de fixer son cœur, qu'il est permis aux heureux du siècle d'oublier qu'ils marchent vers l'éternité, parce que le chemin qui les conduit à ce terme est semé de fleurs, et que des images plus riantes charment l'ennui de leur pèlerinage! Quoi! mes frères, dans un degré d'élévation où tout rit à nos penchants, où l'amour du plaisir, cet écueil de l'élévation exerce son empire sans obstacle; où les occasions préviennent les désirs, où l'adulation couvre l'infamie du crime par des déguisements, traite les remords de faiblesse, et enhardit la timidité du vice en louant ses excès; dans une situation si dangereuse pour la vertu, l'attachement aux biens du monde, l'oubli des vérités éternelles, le goût des faux plaisirs trouveraient plus d'indulgence! Les règles des mœurs deviendraient donc moins sevères, à mesure que les périls augmentent? les précautions moins nécessaires, lorsque les occasions de chute se multiplient? La cupidité pourrait croître avec l'attrait des objets qui l'enflamment, et les excès des passions seraient excusés par la facilité de les commettre? Quelle carrière ouverte à tous les vices, si la cupidité ne connaissait d'autres bornes que l'impuissance; si l'Evangile se relâchait de ses devoirs austères en faveur des grands, et si l'élévation qui ne laisse plus d'obstacles à leurs désirs effrénés, justifiait encore cette pente naturelle qu'ils ont à se livrer aux biens frivoles! N'est-ce pas, au contraire, dans la grandeur et l'opulence qu'il faut se détacher du monde, se souvenir que la terre est une demeure étrangère, se nourrir des espérances de la foi, s'élever au-dessus de tout ce qui passe, et regarder les biens du siècle comme indignes d'attacher une âme immortelle? Plus l'attrait du plaisir est séduisant, plus la vigilance est indispensable; plus les objets qui nous environnent affaiblissent les lumières de la foi, plus l'attention aux vérités éternelles est nécessaire; plus le monde devient aimable, plus il est dangereux. Voilà pourquoi l'Evangile nous apprend à craindre les prospérités humaines, et qu'il prononce contre les heureux du siècle ces terribles menaces : Malheur à ceux qui sont dans la joie et l'abondance, parce qu'ils cherchent leur félicité sur la terre: *Væ vobis divitibus, qui habetis consolationem vestram!* (*Luc.*, VI.)

J'avoue que la perfection évangélique n'est qu'un conseil, et ne peut être la règle de toutes les conditions. Cette rigueur incroyable, cette séparation totale des créatures, ces prodiges de pénitence qui excitent quelquefois l'admiration des mondains, quoiqu'ils réveillent souvent leur censure, sont le partage des âmes que Dieu appelle à lui par des voies extraordinaires. Les retraites obscures et les solitudes profondes ne sont pas des asiles nécessaires à la vertu. David fut juste aux yeux de Dieu, par des œuvres éclatantes comme Judith, par les actes pénibles et secrets de la piété. On peut se sanctifier dans un usage modéré des biens du siècle, comme dans les austérités du cloître. Heureux cependant ceux qui marchent dans la voie des conseils! Tout usage des créatures peut corrompre le cœur, et le dépouillement entier est, sans doute, la voie du salut la plus assurée; rien n'est plus consolant pour ces âmes dévouées au Seigneur, que des retours fréquents sur les dangers du monde et sur la sévérité des saintes retraites. Echappés aux périls et aux orages du siècle, ils marchent vers la céleste patrie d'un pas plus ferme et plus tranquille; ils sont hors des ombres et des figures, en s'attachant à la vérité suprême; ils sauvent leurs richesses du néant, en les déposant dans le sein de Dieu. C'est le temps qu'ils sacrifient à l'éternité. Qu'ils sont dignes de respect, lorsque les mains de la foi les offrent à l'autel, et que ces vues supérieures animent leur sacrifice!

Pour vous, mes frères, qui jouissez des bienfaits du Créateur, au milieu des délices de l'abondance; qu'une prospérité continuelle attache à cette vie périssable; que la faveur de l'élévation, les soins domestiques, livrent au tumulte des affaires et aux agitations des enfants du siècle, ne pensez pas que les agréments de votre exil, la facilité de satisfaire à vos passions, les bienséances

de votre rang, puissent vous dispenser du détachement et de la mortification chrétienne : ces maximes sont d'un usage universel. Tous les hommes sont nés pour le ciel, et doivent mépriser les biens terrestres ; ils ont, dans tous les états, des passions qui les éloignent de la justice ; ils doivent, par conséquent, les réprimer sans cesse par la mortification des sens, par un retranchement de tout ce qui flatte la cupidité, par la privation des plaisirs, même innocents, dont la jouissance pourrait les amollir, les entraîner ou les corrompre. Vivez donc sur la terre comme des hommes destinés à l'héritage éternel ; détachez vos cœurs des biens périssables ; renoncez aux faux plaisirs, mortifiez vos sens ; livrez-vous à toute la sévérité des maximes évangéliques ; méditez sans cesse, et accomplissez exactement cette loi sublime dans ses principes, noble dans ses motifs, universelle dans ses usages, afin que vous parveniez aux récompenses éternelles promises à ses observateurs, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LA FAUSSETÉ DE LA PROBITÉ SANS LA RELIGION.

Noli timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam. (*Matth.*, X.)

Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps et ne peuvent pas faire périr l'âme ; craignez plutôt celui qui peut condamner l'un et l'autre aux flammes éternelles.

Ainsi l'oracle de la vérité, le modèle et la cause de toute justice proposait à ses disciples les motifs qui pouvaient assurer leur vertu, et former dans leur cœur un attachement constant à leur devoir. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps ; vos vertus, soutenues par les regards publics, et appuyées sur les jugements des hommes, tomberaient bientôt avec ces appuis fragiles ; craignez plutôt celui qui peut condamner le corps et l'âme aux flammes éternelles. Il voit tout, il perce le voile répandu sur les consciences, et celui qui craint ses jugements s'abstient de toute injustice, parce qu'il sait qu'aucune action ne peut échapper à sa vigilance : *Nolite timere eos qui occidunt corpus*, etc.

Il est donc vrai que l'idée d'une justice éternelle, invariable, que la connaissance d'un Être infini, qui agit sans cesse pour nous rendre bons et heureux, et la crainte des châtiments éternels que sa main vengeresse prépare aux coupables ; et les espérances que nourrit la vertu, d'une vie plus heureuse après la mort, peuvent seules fixer les hommes dans la justice. Sans ces motifs, les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent, les mœurs n'ont plus de règle, les idées de l'ordre sont renversées, la probité n'est qu'une chimère, et les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinements de l'amour-propre.

Ces vérités, gravées dans tous les cœurs, se conservèrent toujours, quoique altérées par un mélange de superstitions bizarres. Les plus sages législateurs regardèrent la crainte des dieux comme un frein nécessaire aux passions. L'idolâtrie présentait partout, sous le voile des fables, l'idée d'une Providence et d'un avenir heureux ou malheureux ; et la main qui encensait follement l'inceste et l'adultère offrait en tremblant des sacrifices pour apaiser la divinité qui punissait ces crimes. Mais la religion chrétienne, en nous donnant des notions plus pures de l'Être suprême, met ces vérités dans tout leur jour. Ses maximes condamnent toute probité née dans l'orgueil, appuyée sur les circonstances, les occasions et les jugements des hommes. Elle nous fait concevoir des espérances plus nobles et plus sublimes ; elle fixe notre inconstance dans le bien par des motifs toujours invariables : l'amour de l'ordre, l'attente des récompenses promises à la vertu, la crainte d'un juge inexorable, qui pénètre dans les replis les plus cachés de la conscience : *Nolite timere eos*, etc.

Cependant, au milieu des triomphes d'une religion qui donne de si beaux préceptes et des motifs si touchants pour exciter à la vertu, l'incrédule s'efforce d'élever, sur les ruines de la piété chrétienne, un fantôme de probité, qu'il oppose avec insulte aux justes de l'Evangile. Tous les ouvrages sortis de la main de l'incrédule, qui combattent la providence de Dieu, la spiritualité de l'âme et la vérité d'un avenir, ne respirent que l'humanité et sont remplis des plus vives exhortations à l'amour du prochain ; il se vante même que l'honneur et la probité véritables ne résident que chez ses partisans, et il s'arroge l'héroïsme et la gloire des vertus, dont il ne laisse au fidèle que l'obscurité, les petitesses et les travers.

Ne laissons pas à l'incrédule cet avantage qu'il se donne sur les fidèles. Quelque vaine que soit la gloire dont l'impie se pare, un respect apparent pour les vertus sociales, l'assurance avec laquelle il débite ses maximes, et les traits piquants dont il perce les véritables justes, lui donnent trop de supériorité dans l'esprit des hommes frivoles ; il faut faire tomber le masque qui cache sa difformité, développer les dangereuses conséquences de ses principes, prouver que la probité dont il se flatte est fausse ou peu solide, et que la seule apparence des vertus le console de la perte des véritables. En un mot, les principes de l'incrédulité sont incompatibles avec la probité véritable, parce qu'ils anéantissent tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, et tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société. C'est le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La probité est une conduite réglée sur la connaissance et l'amour de la vertu ; un choix libre des moyens qui entrent dans l'ordre primitif établi par le Créateur ; un attachement constant à cette économie parfaite, d'où résultent l'harmonie publique et

le bonheur de tous les hommes : elle se propose, par conséquent, des obligations à remplir ; une loi universelle, éternelle, immuable, qui fixe ses devoirs ; la connaissance de cette loi, et une conformité libre à cette raison souveraine, qui est la source primitive de toute justice. Si l'homme vit sur la terre sans destination, sans devoirs, sans liberté ; s'il n'y a pas une règle invariable qui distingue le bien et le mal, ce droit naturel, que nos beaux esprits philosophes rebattent à tout propos, n'est qu'un préjugé, et la probité qu'ils affectent qu'une chimère, qui n'a de réalité que dans leur imagination.

Or, mes frères, telle est l'affreuse perspective que présentent les incrédules : convenez de leurs maximes, l'univers n'est plus qu'un chaos ; toutes les notions du vice et de la vertu sont confondues ; le bien et le mal deviennent arbitraires, les crimes les plus atroces ne sont que les jeux de la nature ou les effets nécessaires de l'action des corps ; En un mot, tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu sont anéantis : première conséquence du système des incrédules, qui vous fera voir que leurs principes sont incompatibles avec la probité véritable.

La piété est le premier devoir de l'homme à l'égard de la Divinité ; c'est un sentiment d'amour, de respect et de reconnaissance, qu'excite en nous la vue de ses perfections infinies, considérées sous différents rapports. Pour sa bonté, nous lui devons de l'amour ; pour sa majesté, des hommages ; pour ses bienfaits, de la reconnaissance. La piété suppose donc l'existence d'un être intelligent, qui a tiré du néant toutes les créatures, qui forme l'arrangement de l'univers, et qui dispose toutes choses avec une sagesse infinie ; d'une Divinité sage, juste, sainte, règle suprême de l'ordre et du désordre intellectuels, qui aime nécessairement les vertus, comme retraçant ses perfections dans les créatures formées à sa ressemblance, et qui hait en elles les vices, qui défigurent son image ; d'une Providence tendre et bienfaisante, qui agit sans cesse pour nous rendre bons et heureux, dont l'amour et la bonté ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni sujets aux caprices bizarres des divinités païennes, mais toujours réglés par la loi immuable de sa sagesse.

De ces belles et lumineuses idées naissent dans le cœur de l'homme la confiance, l'amour, et une vénération proportionnée aux degrés d'excellence qu'elles lui font concevoir dans l'Etre suprême ; une adoration noble et libre, digne de la majesté souveraine, et bien éloignée d'un culte superstitieux, sombre et servile, qui saisit et abat le cœur ; une piété douce et solide, qui sait honorer Dieu plutôt par les passions qu'elle sacrifie que par les victimes qu'elle immole. Ecoute, Israël, s'écrie le Prophète-Royal dans ces cantiques admirables où il retrace au peuple les motifs du culte qu'il rend au Seigneur, n'offre pas un encens sacrilége aux dieux impuissants des nations : invoque à jamais celui qui répand sur toi ses bienfaits. Son pouvoir immortel fit sortir du néant le ciel et la terre ; la lumière est un don de ses mains ; il dispense avec mesure la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits. Tout l'univers est plein de sa magnificence. Que le Seigneur est bon ! il prévient nos besoins, il adoucit nos peines, il excuse nos faiblesses, il attend le retour du cœur ingrat qui l'abandonne, il est le père de l'orphelin ; la veuve espère en sa défense ; les larmes du juste sont précieuses à ses yeux, et sa miséricorde s'étend, de génération en génération, sur tous les hommes : *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.* (*Psal.* CV.)

Opposons à ces notions sublimes de la Providence, qu'une raison éclairée et la religion nous donnent, les fausses lueurs de la philosophie insensée des incrédules. L'homme, dit l'impie toujours enflé d'un sot orgueil, rapportant tout à lui-même, cherche en vain dans l'univers les traits expressifs d'une providence attentive à ses besoins, qui veille à sa conservation, et entretient l'harmonie par les lois constantes de sa sagesse : l'idée de cette providence et de cet esprit créateur universel, qui a formé tous les êtres avec dessein, et qui les fait tous conspirer à l'ordre général, est une chimère enfantée par l'imagination, et accréditée par la politique. L'intelligence ne présida jamais à la construction du monde ; et ces globes si lumineux, ces organisations si différentes, ce spectacle si varié de l'univers, ne sont que l'effet de l'assemblage fortuit des particules isolées de la matière. Laissons le vulgaire stupide, admirer la magnificence des cieux, et rapporter à une intelligence toute divine l'ordre et la régularité qu'il croit apercevoir dans leurs mouvements. Pour nous, qui avons suivi la nature dans toute ses opérations, nous n'y voyons que les jeux du hasard, la distribution mal ordonnée des richesses, l'irrégularité des saisons, les maladies de toute espèce, les poisons qui infectent l'air, et qui croissent indifféremment avec les plantes salutaires, les foudres qui consternent toute la nature, la terre qui ouvre son sein pour dévorer ses habitants ; tous ces phénomènes, qui sont des désordres réels, nous convainquent que ces arrangements si bizarres sont les suites du concours fortuit de la matière, et que les êtres sont formés sans le secours d'une intelligence.

Voilà où se réduit la philosophie des incrédules ; voilà ces découvertes heureuses, et ces services importants rendus à toute l'humanité : la connaissance d'un Dieu, qui n'est pas distingué de la substance étendue, incapable d'agir pour une fin, dont les attributs ne sont que les modifications de la matière : tous leurs principes tendent à ruiner les fondements de la piété ; et tandis qu'ils affectent de parler de l'Etre suprême, dans les termes les plus magnifiques, qu'ils établissent d'un ton dogmatique, qu'il faut bien prendre garde de lui attribuer les affec-

tions humaines, ils en font une divinité aveugle, indigne de nos hommages. Que deviennent, en effet, l'amour et le respect dus à la Divinité ? quel sentiment d'admiration peut exciter en moi cette harmonie constante et régulière de l'univers, que la révolution des temps a toujours respectée, si une nécessité fatale ou un agent aveugle préside au maintien de ces lois ? La terre ne me rappelle plus les bienfaits du Créateur; ces riches ornements dont elle se pare, tous les fruits dont elle est couverte, ne sont pas les présents d'une providence qui les fait servir à mes besoins ; les cieux ne publient plus la gloire et la sagesse de leur auteur ; ces étoiles innombrables suspendues sur nos têtes, les périodes encore plus frappants du soleil et de la lune, cette lumière qui semble faire sortir du néant, par une nouvelle création, les différents objets que la nuit plonge dans la confusion; toutes ces merveilles ne sont que les effets nécessaires du mouvement et de la capacité infinie de la matière ? Et toi, dont les flots en courroux semblent menacer la terre d'un nouveau déluge, terrible élément, dont la vaste étendue et la majestueuse horreur inspirent tout à la fois la crainte et l'admiration ; c'est donc follement que j'adore la puissance de l'esprit créateur qui a marqué tes limites ? la main qui te captive dans ton lit, n'est que la pression nécessaire des corps qui t'environnent, et les malheureux, près d'être ensevelis dans tes eaux, adressent en vain leurs vœux à un Etre suprême, qui dispose avec liberté des éléments, et qui fait succéder, quand il veut, le calme aux tempêtes les plus affreuses.

Toutes ces conséquences, disent quelques incrédules modernes, ne suivent pas du système que nous embrassons. Nous ne sommes disciples ni de Lucrèce, ni d'Epicure. On pourrait leur reprocher qu'ils enseignaient l'athéisme, puisqu'ils substituaient à l'intelligence créatrice un agent nécessaire, incapable de connaissances et de dessein; et ce n'est pas là notre Dieu. Sa sagesse est infinie, comme sa toute-puissance : les cieux sont l'ouvrage de ses mains : leur structure magnifique, leur cours toujours égal et majestueux, publient son intelligence ; et nous ne ferons jamais honneur au hasard, d'une harmonie si constante et si régulière. Mais ce Dieu infiniment parfait, peut-il être sensible aux hommages insensés des hommes ? Est-il de sa grandeur de s'amuser à ce qui se passe parmi eux, de compter leurs vices ou leurs vertus, d'étudier leurs désirs frivoles ; et s'il est heureux par lui-même, quel besoin a-t-il de notre culte, de nos louanges et de nos adorations ?

C'est avec ces traits, ô mon Dieu, que l'impie se forme l'idée de votre grandeur. Troublé par les horreurs du crime, il cherche dans votre majesté redoutable une indulgence qu'il ne trouve pas dans la corruption de son cœur ; et sous prétexte que le soin de veiller sur l'univers est indigne de l'Etre suprême, il en fait une divinité dédaigneuse, qui, de crainte de troubler son repos, n'entre pas dans le détail des affaires du monde, et qui ne se tient point offensée par l'injustice des hommes, ni honorée par leurs hommages.

Quel monstre de divinité, mes frères, et quelle conséquence affreuse pour la piété, naissent de ces principes ! Si Dieu n'aime pas les créatures qu'il a formées ; si sa souveraine majesté ne sert qu'à les rendre viles à ses yeux ; s'il reçoit leurs hommages avec indifférence ; s'il voit d'un œil tranquille l'impie prévaloir sur le juste ; s'il est de sa grandeur de laisser le vice sans châtiment, et la vertu sans récompense, je suis donc dispensé d'aimer ses perfections infinies, puisque son amour seul et sa tendre providence me rendent ses attributs précieux. Si c'est là le caractère du Dieu que nous adorons, je ne le reconnais donc plus pour mon père, mon appui, mon consolateur. Ce n'est qu'un tyran bizarre, qui se joue de mes malheurs, et qui ne m'a tiré du néant que pour me faire servir de jouet à ses caprices.

Etrange abus de la raison, d'avouer une Divinité juste, sage et intelligente, et de la croire indifférente pour nos vices ou nos vertus. C'est admettre tout à la fois Dieu juste et injuste ; règle suprême du bien, et sans opposition avec le mal ; aimant la vertu qui retrace ses perfections, et ne haïssant pas le crime qui défigure son image. Il a créé sans doute l'homme par sa volonté libre, et il pouvait être heureux sans la production de cet être ; mais cette création supposée, l'usage des facultés qu'il nous a données doit être conforme à l'ordre établi par sa sagesse ; et, par conséquent, l'abus de ces facultés qui trouble cette harmonie, devient nécessairement l'objet de sa haine et de sa vengeance. Nos hommages n'ajoutent rien à sa gloire ; mais ils en sont un aveu qu'il exige de toutes les créatures capables de connaître et d'aimer ses perfections infinies. Sa main a gravé cette loi dans nos cœurs, avec des traits vainqueurs du temps et de l'ignorance ; et le consentement unanime de toutes les nations, les temples, les prêtres, les victimes, les idoles mêmes si multipliées, prouvent que l'incrédulité fait de vains efforts pour combattre la nécessité d'un culte, et qu'il est plus facile de défigurer l'image de la Divinité, que de lui refuser ses hommages.

Il restait encore un trait dans les mains de l'impiété, contrainte, par la force des lois, de respecter le culte public et ce consentement des nations qui croyaient trouver l'expression de la nature dans les hommages que tous les peuples rendaient à l'Etre suprême; c'était d'ôter à ce consentement unanime la marque caractéristique de vérité, en niant qu'il fût l'impression de la nature, et en le regardant comme l'ouvrage de la politique, de l'éducation, des préjugés et des sophismes. Ce trait, que le matérialiste avait osé lancer contre la religion, au milieu des extravagances de l'idolâtrie, tant la persuasion de la nécessité d'un culte dominait les esprits;

l'incrédulité, plus audacieuse dans nos jours, a tenté d'en faire usage pour détruire le seul culte véritable, et anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la Divinité.

Un impie s'est rencontré d'une licence incroyable dans ses opinions; esprit vif, étendu, pénétrant, mais sans règle, sans mœurs, sans principes, ennemi de la vérité par le but même de ses recherches, rebelle à la persuasion, docile à l'illusion du sophisme, plus habile à former des difficultés qu'à les résoudre, plus jaloux d'obscurcir la lumière que de dissiper les nuages, plus satisfait de nous égarer que de nous instruire, adroit à nous surprendre, prêtant au vrai et au faux les mêmes couleurs, et cherchant à les confondre tellement que l'esprit ne pût distinguer leurs limites. L'hérésie, si jalouse d'une liberté licencieuse, fut alarmée de ses excès et ne put les réprimer. Elle comprit dès lors jusqu'où peut se porter un esprit qui a secoué le joug d'une autorité légitime. Il osa mettre en problème l'existence d'un Dieu, attaquer ce consentement unanime des nations qui honorent l'Etre suprême, et en chercher l'origine dans la politique et les préjugés de l'enfance. La subtilité des raisonnements, l'analogie de quelques traits de Jésus-Christ avec les législateurs païens; des points de comparaison présentés avec un art qui faisait évanouir les différences, de longues disgressions, des citations entassées éblouirent les esprits; des hommes mous, inappliqués, et cependant jaloux du titre de savants, lurent avidement un recueil qui étendait la superficie de leurs connaissances. L'incrédulité, fière de ses armes, qu'elle croyait d'une nouvelle trempe, leva sa tête altière, et fit entendre à l'univers ces horribles maximes : Mortels, brisez vos chaînes, secouez le joug d'une religion qui gêne vos passions, en les captivant sous la loi d'un esprit créateur. La nature ne forma jamais des rapports entre l'homme et la Divinité : le magistrat législateur est le premier instituteur de la religion; les hommes seuls se sont donnés des fers; la politique les a formés; l'éducation les a fait respecter; et cette idée d'un Etre suprême qui fait trembler les coupables, n'est que l'effet de la superstition, de la tyrannie, de l'habitude et des préjugés de l'enfance.

Nous avons peine à concevoir que l'esprit humain puisse se porter à ces excès, tant l'opposition entre les vérités primitives et les erreurs monstrueuses nous paraît grande. Les impies qui débitent ces maximes avec tant d'assurance, sont sans doute bien éloignés de la persuasion; mais il est certain que le mépris de la révélation enfante ces systèmes monstrueux; que les esprits, sans cette règle, tombent de ruine en ruine; qu'une erreur les entraîne dans une autre, et que l'habitude de résister à l'impression des vérités les plus frappantes forme enfin la gradation des ombres qui les plongent insensiblement dans les ténèbres les plus épaisses. Il suffirait, pour renverser toutes ces objections des incrédules, de leur prouver que le culte de la Divinité et le consentement unanime de toutes les nations qui honorent l'Etre suprême, ne sont pas l'ouvrage de la politique, toujours changeante et mobile au gré des passions des hommes, ou de l'éducation, dont les principes sont si différents chez tous les peuples. Partout le culte a précédé les établissements politiques; aucun législateur n'a entrepris de policer une nation, quelque barbare qu'elle fût, qu'il n'y ait trouvé une religion établie. Ils se servaient même de ces liens sacrés pour captiver les hommes; ils leur parlaient de la part des dieux qu'ils adoraient; ils supposaient donc que le devoir d'honorer l'Etre suprême était connu. Les principes de l'éducation varient sans cesse; la succession des temps et les révolutions des affaires, les divers intérêts des peuples, les différentes inclinations donnent cours à d'autres maximes, et établissent d'autres règles. La nature seule est semblable dans tous les hommes qui sont, ou qui ont été. Par conséquent, si le culte de Dieu s'est conservé parmi tous les changements de la société, nous devons conclure que ce consentement unanime des nations ne vient pas de la simple éducation, mais qu'il est fondé sur des rapports essentiels entre l'homme et la Divinité, que l'esprit aperçoit évidemment, et qu'il est une impression de la nature.

Ainsi l'homme, dont l'esprit s'égare dans les sophismes de l'incrédulité, perd de vue l'Etre suprême, et manque au premier de ses devoirs. Stupide admirateur des merveilles qui l'environnent, il ne découvre plus dans la nature, la sagesse et l'intelligence de son auteur. Au milieu de tant de biens, sa reconnaissance manque d'objet; et plaçant tous les effets dans l'ordre d'une nécessité fatale, ou dans l'économie d'une Divinité oisive, il se croit dispensé de tous les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour que la nature inspire à tous les hommes pour l'Etre suprême.

Grand Dieu! il est temps que votre justice éclate. L'impie a trop longtemps abusé de votre patience. Il nous demande avec insulte: Où est donc ce Dieu dont nous vantons la puissance? Il méprise vos bienfaits; il traite d'insensé le peuple qui vous adore. Justifiez, Seigneur, la conduite admirable de votre providence. Sortez des ténèbres respectables qui vous cachent à l'impie; et puisque vos miséricordes ne peuvent toucher son cœur, montrez-vous à ses yeux dans l'appareil de votre justice. Renversez tous les édifices de son orgueil. Que l'affreux tombeau le dévore à jamais. Que les abîmes s'ouvrent sous ses pas, et que la terre soit enfin déchargée du poids importun d'un ingrat.

Mais ce n'est pas assez pour l'incrédule de renverser les fondements de la piété, et d'anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la Divinité. Ses principes tendent encore à anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société; seconde preuve

de leur incompatibilité avec la probité véritable.

SECONDE PARTIE.

L'amour de l'ordre public et de ses semblables est le fondement de toutes les vertus sociales : l'humanité, la douceur, la modération, la justice, toute économie sage et parfaite, naissent de cet amour; si vous sapez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent, toute l'harmonie se dissout, et il ne reste dans la société qu'un arrangement bizarre, formé par le vice ou par les vues d'un intérêt personnel.

Je sais que la politique a trouvé l'art de faire servir au bien public les passions mêmes des hommes et leurs intérêts particuliers; tous les talents qui embellissent la société méritent des égards et des récompenses, quelque vils que soient les ressorts qui les mettent en usage. David ménageait Joab, quoiqu'il dût plutôt ses victoires à sa jalousie contre Abner qu'à sa fidélité. L'ambition, la témérité produisent quelquefois des révolutions utiles; et quoique les actions des héros mondains soient avilies par leurs motifs, elles méritent cependant notre reconnaissance, puisqu'il en résulte en quelque sorte les mêmes avantages que s'ils travaillaient pour la société et pour obéir aux vues du Créateur.

Mais, à considérer les choses avec attention, on découvre qu'il ne résulte de cet arrangement formé par les passions qu'une harmonie apparente, une utilité superficielle, transitoire, toujours portée à se démentir; que cette économie laisse subsister les noirceurs, les fourberies, la mauvaise foi, la trahison, l'esprit de trouble et de révolte, tous les vices en un mot, sous les apparences des vertus; et que sans cet amour de l'ordre public, qui préfère l'honnête à l'utile, qui règle les désirs et les actions sur la volonté de l'Être souverain, qui agit également dans le secret et les ténèbres comme dans les actions éclatantes, toutes les vertus sont fausses et tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société sont anéantis.

Ces vérités supposées, mes frères, n'est-il pas évident que la doctrine des incrédules est incompatible avec la probité véritable, puisqu'elle anéantit cet amour de l'ordre, le fondement de toutes les vertus sociales? Suivons les principes établis par leurs principaux défenseurs, et développons les dangereuses conséquences de leurs maximes. L'homme, disent ces philosophes nouveaux, s'aimant invinciblement lui-même, ne recherche que son utilité; l'amour du bien public, et tous ces droits que le public réclame, ne sont que des lois imaginaires; chaque mortel forme dans la société un être isolé, qui ne doit rien qu'à lui-même : son plaisir est sa loi, son adresse à se procurer une situation heureuse fait toute sa vertu, et l'amour de son bien-être forme seul tous les liens qui l'unissent avec ses semblables. Il en est de même de cette justice éternelle, invariable, de cette distinction essentielle entre le bien et le mal moral : la vertu n'a de réalité que dans le tour d'imagination de chacun des hommes; et sa pratique ne doit avoir lieu qu'autant qu'elle procure plus d'agréments que le crime. D'où il suit que David et Achab, Achitophel et Chusaï, Joad et Ménélaüs, étaient également vertueux, puisqu'ils pratiquaient ce qui pouvait satisfaire leur amour-propre. Tout ce que l'on peut dire de ces grands hommes qui se sont sacrifiés pour le bien de leur patrie, c'est qu'ils étaient heureusement nés pour la société, qu'ils trouvaient du plaisir à travailler au bonheur de leurs semblables, et que les préjugés de leur éducation déguisaient leur amour-propre sous des formes moins odieuses.

Ne frémissez-vous pas, mes frères, en entendant ces horribles maximes? L'impiété qui déshonore l'humanité et qui ne devrait trouver aucun asile sur la terre, trouverait-elle encore parmi vous des apologistes et des admirateurs? Oui, grand Dieu! Si ma bouche s'est ouverte pour dévoiler ces systèmes affreux, que les ténèbres éternelles devraient dérober aux yeux des hommes, c'est que les prières et les gémissements secrets de vos ministres sur les égarements des incrédules, ne suffisent plus contre la témérité de leurs attentats; loin de se cacher aux regards publics, ils se montrent avec ostentation : ils nous reprochent, avec un air d'insulte, notre attachement à nos saintes lois, comme une déférence puérile aux préjugés vulgaires; ils ont enfin accoutumé les oreilles des chrétiens à entendre sans indignation leurs horreurs et leurs blasphèmes; leur bouche ne s'ouvre que pour exhaler la corruption de leur cœur; ils infectent des maximes du libertinage tout ce qui les approche, et leur exemple dangereux multiplie tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple.

Malheur à la nation où les maximes des impies prévalent et où leurs attentats ne sont pas réprimés par les lois publiques! Quelles vertus peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchants innocents, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont parvenus à se persuader que les vices et les vertus sont des chimères auxquelles la crédulité a donné des noms différents pour les réaliser? La société ne sera plus qu'un théâtre d'horreur et de confusion, sans ordre, sans subordination, sans confiance; l'inceste et le parricide n'auront plus rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur; l'enfant se croira autorisé à secouer le joug paternel; l'épouse regardera la fidélité du lien sacré comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi : il faudra tromper, si on ne veut pas l'être, et prévenir sa ruine par celle de son ennemi : l'utilité seule décidera de l'amitié, la force du droit, la richesse du mérite : *Alius alium per invidiam occidit, et pecuniæ obediunt omnia.* (*Sap.*, XIV.)

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les citoyens utiles à la patrie ; si l'amour de l'ordre n'en règle pas l'usage ; s'ils sont donnés à ces hommes qui regardent la vertu comme arbitraire et les devoirs comme des chimères, ne deviennent-ils pas dans leurs mains l'instrument de nos malheurs ? Quel fléau pour la terre qu'un conquérant que l'ambition conduit à la gloire, si les maximes de l'impiété décident de ses entreprises ! Il ne connaîtra d'autre droit que la force ; l'espérance du succès suffira pour établir à ses yeux la justice de ses armes ; sa valeur insensée n'annoncera que des calamités ; les villes réduites en cendre, les citoyens ensevelis sous leurs ruines, le sang et les larmes des peuples seront les monuments de ses triomphes ; il répandra la désolation sur toute la terre, comme un torrent ravage nos campagnes et détruit en un instant toutes nos espérances. Rappelez-vous les tristes révolutions qu'ont produites ces génies remuants, incapables d'être fixés par la règle et le devoir, ces esprits superbes et audacieux qui semblaient nés pour changer la face de l'univers ; les dissensions qu'ils fomentaient ont ébranlé les trônes ; les princes et les peuples sont devenus les jouets de leurs intrigues, parce que l'impiété avait rompu l'unique barrière qui pût arrêter l'impétuosité de leurs passions, en ne proposant à leurs actions d'autre fin que leur propre avantage, et en leur montrant la justice, la soumission, l'amour de la patrie, comme des vertus de théâtre, qui deviennent inutiles, dès que la fortune, changeant les rôles, nous ouvre la porte des honneurs et livre à notre ambition la destinée des empires. Jetez enfin, jetez les yeux sur la corruption des mœurs répandue sur toute la terre ; cette licence effrénée qui ne connaît plus d'obstacles, cette singularité de débauche qui insulte à la pudeur ; ces crimes publics que le respect seul des lois devrait ensevelir dans les ténèbres, tous ces excès sont les effets des connaissances empoisonnées par l'impiété de ces ouvrages lascifs et pernicieux où les incrédules, fatigués des vains efforts qu'ils font pour développer leurs systèmes ténébreux, se soulagent à peindre les agréments de la volupté, à donner à la débauche un air de noblesse et de bon goût, à présenter sous des traits enchanteurs les maximes du libertinage, à percer de mille traits les sectateurs austères de la vertu qui conservent encore quelques restes de l'innocence des mœurs anciennes et de la simplicité de nos pères.

O siècle tant vanté ! tes lumières n'ont donc servi qu'à corrompre nos mœurs ? Ces agréments, répandus dans les ouvrages des incrédules, rendent la séduction plus assurée ; le vice paré d'une imagination brillante, ose s'y montrer à découvert ; l'indécence est jointe aux désordres, le scandale aux crimes ; et les excès des passions sont érigés en vertus : on regarde comme une belle fable cette austère probité dont nos pères faisaient gloire ; on sourit de dédaigneusement au nom sacré de patrie, de religion, d'obéissance aux lois ; on méprise cet amour de l'ordre et du devoir qui élève l'homme au-dessus des flatteries, des reproches et des menaces, qui le rend désintéressé, pour le conserver libre ; qui inspire de l'attachement à la patrie, et les moyens pour la servir ; qui apprend à préférer le bien public au particulier, à ne trouver rien de nécessaire que la vertu, rien d'estimable que la droiture, rien de honteux que le vice, rien de consolant que le témoignage d'une bonne conscience.

Sainte religion, que vos préceptes sont différents des fausses maximes des impies ! Vous seule élevez les hommes au-dessus de l'empire de la cupidité ; vous les excitez à aimer leurs semblables, non-seulement parce qu'ils ont la même nature, et que le genre humain n'est qu'une famille répandue sur toute la terre ; à ces notions sublimes vous ajoutez que les fidèles honorés de l'adoption divine ont un même chef, Jésus-Christ, dans lequel ils doivent tous s'aimer ; et confondant ainsi dans une même charité l'amour de Dieu, de soi-même et du prochain, vous étouffez par ce sentiment les antipathies, les haines, les jalousies qu'enfante l'amour-propre, source intarrissable de crimes et d'injustices.

Qu'aisément, ô mon Dieu ! le chrétien pratique les vertus sociales, lorsqu'il médite cette loi qui lui retrace tous ses devoirs ; qui recommande la bonne foi dans le commerce, l'intégrité dans l'administration de la justice, la fidélité dans le maniement des deniers publics, la fermeté mêlée de douceur dans l'exercice de l'autorité ; la libéralité, sans profusion, dans l'usage des richesses ; l'amour du bien public et toutes les qualités qui forment le citoyen ! Si quelque fidèle se livre aux excès des passions, votre sainte loi n'a aucune part à la corruption de son cœur ; il était réservé à l'incrédulité de miner la probité par principes, et de ne laisser aucune ressource aux vertus morales après la perte des vertus chrétiennes.

Que deviennent, en effet, toutes les vertus sociales, si l'impiété forme tous les liens qui nous unissent avec nos semblables ? L'amour-propre, cette passion dangereuse, ne considère les autres créatures que comme les instruments de notre propre bonheur, et commence à les haïr dès qu'elles sont un obstacle à l'accomplissement de nos désirs : il s'établit dans le cœur comme le centre de l'univers, et veut en diriger tous les ressorts à son avantage ; il met en opposition tous les intérêts ; il tend à s'approprier tous les bienfaits du Créateur : tout partage lui est odieux ; il anéantit par conséquent les vertus sociales, dont le but est d'établir entre les hommes la confiance, l'égalité, la concorde, l'humanité, l'affabilité, la commisération. Ces vertus font toute la douceur du commerce de la vie, et naissent du sentiment intime que nous avons de l'excellence de notre être : elles nous font respecter dans nos semblables l'image de la

Divinité; elles nous les représentent, suivant l'ordre établi par la justice du divin Créateur, comme sujets aux mêmes maux, aux mêmes besoins, et par conséquent comme devant participer aux mêmes ressources, aux mêmes soulagements : enfin, elles donnent à notre âme cette sensibilité qui nous fait partager leurs peines, et y répandent cette joie pure, lorsque nous pouvons faire leur bonheur. La cupidité qui n'est pas retenue par le respect des lois ou l'amour du bien public, étouffe le germe de toutes ces vertus, et détruit leur objet; elle ne considère pas les hommes comme les enfants du même père, mais comme des rivaux qui se disputent l'héritage : divisés par l'intérêt, étrangers ou opposés aux vues de l'amour-propre, n'excitant que des sentiments de haine et de vengeance, des ennemis qu'il faut détruire, des concurrents qu'il faut abattre pour s'élever sur leurs ruines.

Présentons ici le tableau d'une société formée par l'amour-propre, et où les devoirs sont regardés comme des lois imaginaires : il suffira pour exposer à vos yeux les suites funestes des principes de l'incrédule, et vous en inspirer de l'horreur. Je vois d'abord les hommes, troublés par de vains désirs, remués par l'ambition, divisés par l'intérêt, se briser et s'entre-détruire par des chocs mutuels; l'attrait de la domination se fait sentir; le goût plus légitime de la liberté forme des obstacles; la force décide, et soumet le faible aux passions du plus fort : de là les usurpations tyranniques; le possesseur injuste veut conserver, en inspirant la crainte, ce qu'il a acquis par la violence; il fait marcher devant lui la terreur et l'effroi; il s'arme du glaive, il le plonge dans tous les cœurs que l'amour de l'égalité anime encore : sa jalousie sacrifie à ses soupçons l'innocent et le coupable; sa cruauté réunit enfin contre lui cette foule d'esclaves: le faible, ne prévoyant pas dans l'avenir des maux plus grands que ceux qu'il souffre, fait des efforts pour briser ses chaînes; la puissance injuste se détruit par ses excès; l'idole tombe, l'oppresseur est renversé : mais son exemple forme des imitateurs; le goût de la domination se fait sentir dans tous les cœurs; d'autres ambitieux cherchent à s'élever sur ses ruines; de là les troubles, les anarchies et les horreurs des discordes civiles. Les membres de cette société ne donnant point de bornes à leurs désirs, chacun veut jouir de la totalité des biens au préjudice de ses semblables; le droit n'assure plus la possession, l'adresse à se les procurer donne tout l'avantage; le crime est préféré à la vertu, s'il est heureux : de là les fourberies, les trahisons, les noirceurs. Le magistrat, n'étant plus animé par l'amour du bien public, fait servir à la satisfaction de ses passions la licence que donne l'autorité; celui qui tient en ses mains les ressorts de la circulation, détourne à son profit les sources de l'abondance publique; l'union des forces ne conspire plus au bien général; le citoyen se détache d'une patrie où les avantages ne lui sont pas communs, et ne s'intéresse plus à sa défense : de là la langueur du corps politique, la révolution des Etats, la chute des empires.

Telle est l'image affreuse d'une société formée sur les maximes des incrédules: persuadez aux hommes que le plaisir est leur loi, que la vertu n'a de réalité que dans l'imagination, et que sa pratique ne doit avoir lieu qu'autant qu'elle procure plus d'agrément que le crime, il ne leur restera d'autres liens que l'intérêt, qui peut les diviser avec autant de facilité qu'il les unit. La sincérité sera bannie du commerce, puisque tous pourront trouver un avantage à manquer de parole; ils ne seront fidèles et religieux, que quand ils n'auront rien à gagner à violer leur foi; toutes les affaires qui demandent de la probité et de la confiance, deviendront impossibles; la paix n'aura pas plus de sûreté que la guerre; chacun voudra prévenir les artifices de son voisin par les siens; toutes les liaisons ne seront que des intrigues criminelles; les degrés des passions, l'ardeur du tempérament, un courage plus entreprenant, formeront sans cesse de nouvelles révolutions, et ces changements seront toujours funestes à la société, parce que les méchants l'emportent de beaucoup sur les bons, que les intérêts personnels sont souvent opposés au bien général, et qu'il y a peu de ces âmes nobles qui pratiquent la vertu par goût, et qui ont du plaisir à rendre heureux leurs semblables. En vain les incrédules voudraient déguiser l'odieux de leurs systèmes, en se montrant les enthousiastes du bien public, et en prodiguant des éloges à leurs partisans, qu'ils vantent comme les meilleurs citoyens; ces vaines déclamations ne rallumeront jamais dans les cœurs l'amour du bien public, que leurs maximes tendent à éteindre; et ils feront des efforts inutiles pour ramener les hommes aux principes de la vertu, après leur avoir appris à les mépriser.

O vous qui donnez des bornes à l'immensité de la mer, et qui domptez l'orgueil des flots! réprimez la licence des esprits, et arrêtez ce torrent de l'impiété, qui menace de ravager la terre. Hélas! peut-être touchons-nous à ces jours désastreux, où les yeux des élus, contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits forts contre le merveilleux, et leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature la cause de tous les prodiges; le Dieu du ciel presque oublié dans les arrangements humains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées et des empires; les vœux que les Moïses lui adressent sur la montagne, regardés comme indifférents au succès des combats, les travaux du ministère, le sacrifice des vierges, les larmes des pénitents, méprisés comme des inutilités,

tés pieuses; enfin, la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste présage : conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fidèles l'amour de la religion ; faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre Eglise, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LE MÊME SUJET.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam. (*Matth.*, X.)

Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps et ne peuvent pas faire périr l'âme ; craignez plutôt celui qui peut condamner l'un et l'autre aux flammes éternelles.

Ainsi l'oracle de la vérité, le modèle et la cause de toute justice, proposait à ses disciples les motifs qui pouvaient assurer leur vertu, et former dans leur cœur un attachement constant à leurs devoirs. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps. Vos vertus soutenues par les regards publics, et appuyées sur les jugements des hommes, tomberaient bientôt avec ces appuis fragiles. Craignez plutôt celui qui peut condamner le corps et l'âme aux flammes éternelles. Il voit tout ; il perce le voile répandu sur toutes les consciences ; et celui qui craint ses jugements s'abstient de toute injustice, parce qu'il sait qu'aucun crime ne peut échapper à sa vigilance : *Nolite timere eos qui occidunt corpus*, etc.

Il est donc vrai que l'idée d'une justice originelle, éternelle, invariable, la connaissance et l'amour d'un Etre infini, qui agit sans cesse pour nous rendre bons et heureux ; la crainte des châtiments éternels, que sa main vengeresse prépare aux coupables, ou les espérances que l'on tire de la vertu, pour une vie plus heureuse après la mort, peuvent seuls fixer les hommes dans la justice. Sans ces motifs, les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent, les mœurs n'ont plus de règle ; les idées de l'ordre sont renversées, la probité n'est qu'une chimère, et les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinements de l'amour-propre.

Ces vérités, gravées dans tous les cœurs, se conservèrent toujours, quoique altérées par un mélange de superstitions bizarres. Les plus sages législateurs regardèrent la crainte des dieux comme un frein nécessaire aux passions. L'idolâtrie présentait partout, sous le voile des fables, l'idée d'une providence et d'un avenir heureux ou malheureux ; et la main qui encensait follement l'inceste et l'adultère, offrait en tremblant des sacrifices pour apaiser la divinité qui punissait ces crimes. Mais la religion chrétienne, en nous donnant des notions plus pures de l'Etre suprême, met ces vérités dans tout leur jour. Ses maximes condamnent toute probité née de l'orgueil, appuyée sur les circonstances, les occasions et les jugements des hommes. Elle nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes. Elle fixe notre inconstance dans le bien, par des motifs toujours invariables ; l'amour de l'ordre, l'attente des récompenses promises à la vertu, la crainte d'un juge inexorable, qui pénètre dans les replis les plus cachés de la conscience : *Nolite timere eos*, etc.

Tels sont les motifs que l'impie s'efforce d'anéantir, et que j'entreprends de vous présenter comme les seuls capables d'assurer la probité. J'ai tâché de vous prouver, dans un premier discours, que la probité des incrédules est fausse, parce que leurs principes sont incompatibles avec la probité véritable. Mon but est de vous faire voir, dans celui-ci, que la probité des incrédules n'est jamais solide, parce que les motifs que lui laisse l'incrédulité sont insuffisants; vérité qui fera tout le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Si les hommes naissaient vertueux, l'amour de l'ordre et du devoir suffirait pour assurer leur probité. La vertu a des charmes si puissants qu'elle entraînerait tous les cœurs, si les nuages qu'élèvent les passions n'obscurcissaient jamais sa beauté. Celui qui en connaît tout le prix, méprise la gloire, la fortune, les richesses. Privé de tout bien, il se suffit à lui-même. La satisfaction pure et tranquille qu'il éprouve dans la pratique de ses devoirs, bien supérieure à l'ivresse des sens, lui tient lieu des plaisirs frivoles, des acclamations publiques et des récompenses passagères.

Mais les passions forment dans nos cœurs une opposition à l'ordre, qui nous éloigne sans cesse de la justice. L'attrait du plaisir corrompt nos premières mœurs et nous rend esclaves des penchants déréglés. L'orgueil ne cherche qu'à s'élever de degré en degré, et compte pour rien les obstacles que le devoir met à l'injustice de nos entreprises. L'ambition, qui semble suspendre l'usage des plaisirs vifs et tumultueux, augmente encore la difficulté du retour à la vertu, que la lassitude et le dégoût qui suivent la débauche faisaient espérer. Les jalousies dévorantes, les intrigues criminelles, les projets audacieux remplissent tous les moments qu'elle dérobe à la volupté. Enfin, notre fragilité naturelle suffit pour rendre la probité peu solide. Nos vices et nos vertus tiennent de notre inconstance. Les efforts que nous faisons dans la pratique des devoirs lasse bientôt notre faiblesse. Les passions se réveillent, le crime perd son horreur, les charmes de l'innocence ne touchent plus assez vivement, et le cœur dégoûté de la vertu devient sensible aux attraits du vice.

Il faut donc à l'homme des motifs qui fixent son inconstance dans le bien, qui l'élèvent au-dessus des obstacles que les passions, la coutume et le faux honneur mettent à la vertu ; qui le précautionnent contre la séduction de l'exemple et le danger des occasions ; des motifs toujours agissants, auxquels les circonstances et les différentes situations ne puissent rien changer ; qui l'attachent à la vertu et qui l'éloigne du vice ; tels, enfin, que la religion nous les propose : l'espérance et la crainte d'un juge sévère qui sonde les cœurs, qui connaît nos intentions les plus secrètes, qui récompense la vertu avec magnificence et qui prépare aux coupables des châtiments éternels : *Nolite timere*, etc.

Or, mes frères, les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, anéantissent ces motifs, si propres à assurer la probité. Ils substituent à l'espérance des récompenses et à la crainte des châtiments éternels, l'amour de la gloire, la crainte de l'infamie, des motifs dépendant du jugement des hommes, des regards du public, des circonstances, et qui ne peuvent assurer la probité dans toutes les occasions où les passions s'élèvent contre le devoir. Par conséquent, la probité des incrédules n'est jamais solide, puisqu'elle ne laisse à l'homme que des motifs insuffisants pour l'attacher à la vertu et l'éloigner du vice. Mettons dans tout leur jour ces vérités si intéressantes.

L'espérance est le premier motif qui agit sur nos cœurs ; le désir d'être heureux dirige toutes nos affections, et le moyen le plus sûr pour attacher l'homme à la vertu, est de lui faire sentir qu'il ne peut parvenir à la félicité que par la pratique constante de ses devoirs. Et tel est, mes frères, le puissant motif que la religion met en usage pour assurer la probité. Elle oppose à l'attrait des biens sensibles qui nous séduisent, la grandeur des biens futurs ; elle nous soutient contre les dégoûts de la piété, par l'assurance du bonheur réservé à notre persévérance ; elle offre à la vertu souffrante des récompenses éternelles ; elle fait sentir à l'homme qu'il est né pour le ciel, que les honneurs, les dignités, les richesses sont indignes de ses recherches, et que tout ce qui l'attache ici-bas l'arrache du sein de son repos.

C'était cette espérance ferme qui soutenait les justes de l'ancienne loi, dont nous admirons l'héroïsme dans la pratique des vertus. Moïse, animé par les récompenses promises à sa fidélité, conduisait avec une extrême patience un peuple indocile, toujours prêt à le lapider, comme un imposteur ; parce qu'il préférait, dit l'Apôtre, d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de jouir d'une félicité passagère avec les Egyptiens idolâtres : *Respiciebat in remunerationem.* (*Hebr.*, XI.) Job, comblé de toutes les faveurs du ciel, éprouve bientôt toutes les rigueurs de l'adversité ; ses malheurs égalent ses prospérités ; Dieu souffle sur sa postérité nombreuse, et elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable ; une plaie affreuse couvre son corps, ses proches et ses amis l'abandonnent, il demeure seul avec sa vertu ; et sa vertu, affermie par l'espérance d'une gloire immortelle, triomphe de tous ses malheurs : *Scio quod Redemptor meus vivit, et surrecturus sum de terra.* (*Job*, XIX.)

La probité, disent les incrédules, n'a pas besoin pour se soutenir, d'être appuyée sur l'espérance de l'immortalité : les mœurs réglées de quelques sectateurs de l'impiété et les excès que les chrétiens se permettent, prouvent assez que le préjugé d'un avenir ne donne pas beaucoup d'empire sur les passions ; quelle que soit la destinée de l'homme après cette vie, le témoignage d'une bonne conscience suffit pour le fixer dans la justice ; la vertu est elle-même sa récompense : on est toujours heureux quand on remplit ses devoirs ; d'ailleurs, l'amour de la véritable gloire est un motif assez puissant pour affermir la probité dans les grands cœurs ; cette belle passion élève l'esprit, ennoblit toutes nos actions, bannit des cœurs les sentiments bas et timides ; forme, dans tous les âges, des hommes illustres, des citoyens utiles à la patrie, des princes dignes de l'amour des peuples et des éloges de la postérité : c'est la gloire qui réveille dans les grands l'assoupissement de la paresse, qui arrache l'homme public au plaisir, qui soutient le magistrat dans ses pénibles fonctions ; elle rend tous ses amateurs actifs, décidés, vigilants, capables de faire des efforts dans les occasions ; au lieu que la religion engourdit ses sectateurs, les rend timides, scrupuleux, indécis, les jette dans une inaction nuisible, leur inspire de vaines terreurs et les soumet à la pratique rigoureuse des vertus les plus austères ; vertus plus propres à former une société de solitaires pleins de mépris pour les choses de ce monde, qu'une société d'hommes raisonnables qui savent goûter les douceurs de la vie, et contribuer à tout ce qui peut la rendre agréable.

Tel est le langage des incrédules : ils s'efforcent de consacrer une doctrine qui tend à la ruine des mœurs, et qui anéantit tous les motifs de la probité ; ils répondent à nos raisons par des plaisanteries frivoles ; ils rejettent sur la religion les excès qu'elle condamne dans les fidèles ; ils opposent aux vertus solides des justes une probité née de l'orgueil et soutenue par les suffrages des hommes.

Qu'il est facile de venger l'honneur de la religion et de renverser cette idole de probité que l'impie veut élever sur la ruine des vertus chrétiennes ! La religion rend l'homme supérieur aux événements : l'impiété le soumet aux caprices de la fortune ; la foi, en couronnant la patience, donne la constance dans l'adversité : l'incrédulité nous laisse à notre faiblesse ; l'humilité évangélique donne de la réalité à toutes les vertus : l'orgueil et la philosophie n'en laissent que les apparences ; l'homme formé par les regards publics représente toujours, sa pro-

bité n'est que pour les spectateurs : le juste formé par la religion est vertueux pour lui-même ; tout l'homme est dans le cœur, et c'est sur le cœur que les motifs de la religion agissent.

Que le fidèle est grand, mes frères, lorsqu'il remplit sa destination avec ces vues supérieures ! Que sa probité est solide, lorsqu'elle est appuyée sur l'espérance des récompenses éternelles ! Les occasions ne l'autorisent jamais contre le devoir, parce que le motif qui le fait agir est indépendant des événements et des révolutions du siècle. Le secret et les ténèbres sont pour lui comme la lumière et les regards publics, parce que Dieu, qui doit être son juge, le voit dans toutes les situations. Le monde, toujours injuste, le persécutera ; la jalousie réunira contre lui ses traits les plus odieux ; sa gloire, sa fortune, sa réputation pourront varier ; mais sa vertu ne changera jamais, parce qu'elle n'attend pas sa récompense de l'estime et des suffrages inconstants des hommes.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans cette probité qu'affectent les incrédules. Quels motifs capables d'attacher au devoir peuvent rester à des hommes persuadés que tout finit avec le corps, et que la vertu demeure, après cette vie, sans récompense ? Si nous ne sommes faits que pour passer un petit nombre de jours dans des occupations frivoles ; si nous remplissons notre destinée en jouant un rôle si méprisable, il est donc égal d'être juste ou injuste, religieux ou sacrilége, charitable ou dénaturé, puisque la vie présente, en finissant, termine la pièce, et qu'un anéantissement éternel égalise tous les hommes en les confondant à jamais dans la nuit du tombeau. Si la mort ne met point de différence entre le juste et l'impie, c'est donc une folie de s'attacher à la vertu sur la terre, puisque la grandeur, les plaisirs, l'opulence, sont ordinairement l'apanage du vice ; qu'il triomphe sans revers, tandis que la vertu est opprimée sans ressource, et que les méchants sont presque toujours les heureux du siècle.

Le témoignage d'une bonne conscience, motif que l'incrédule laisse à la vertu, ne suffit pas pour lui assurer des sectateurs. L'espérance des récompenses éternelles donne seule toute la vivacité à cette satisfaction que l'on goûte dans la pratique des devoirs. Il est bien doux de se rappeler des actions vertueuses qui nous assurent un bonheur sans fin ; et ce motif sera toujours assez puissant sur des fidèles persuadés de la vérité d'un avenir. Mais ôtez cette espérance, le témoignage d'une bonne conscience n'est plus que le souvenir d'une action étrangère à notre bonheur, quoique conforme à l'ordre ; sentiment trop faible pour rendre l'homme supérieur à la violence des passions, et qui pourrait à peine le soutenir contre l'uniformité du devoir et les dégoûts de la vertu.

Je sais que la gloire, cette idole des mondains, donne quelquefois les plus brillants spectacles ; que le désir des grandeurs et des distinctions du siècle produit souvent des actions utiles à la société ; que l'amour-propre force les mondains à cacher leurs vices sous les apparences des vertus ; mais ce respect humain, qui multiplie tous les jours les hypocrites, ne forma jamais un citoyen vertueux. Il proscrit les excès, il diminue le scandale, il confond le vice et la vertu sous le voile trompeur des bienséances ; mais les passions n'y perdent rien, elles se retrouvent au fond du cœur, quoiqu'elles rendent un hommage forcé à la vertu en s'honorant de ses apparences. L'amour de la gloire, dans les occasions d'éclat, peut suppléer à l'amour du devoir. L'homme, alors en spectacle, se surmonte ; les yeux du public lui prêtent une grandeur étrangère. Mais, dans le secret et la solitude, dans les devoirs obscurs et domestiques, ces motifs cessent d'agir, l'homme est rendu à lui-même ; l'humeur et les passions reprennent le dessus ; les ténèbres deviennent le tombeau des vertus que les regards publics avaient fait naître ; et ces héros, si grands dans quelques occasions où la nature ramasse toutes ses forces, ne sont plus que des personnages vils et méprisables dans le cours des actions d'une vie commune.

Placez ces esclaves de la gloire dans ces circonstances où la gloire même les sollicite contre le devoir, où le crime leur ouvre les portes de la fortune, où le succès de leurs intrigues criminelles leur assure l'appareil des éloges que le monde ne refuse jamais à l'éclat et à la vanité, quoiqu'il ne donne qu'à la vertu les louanges sincères. Contents alors d'accorder leurs passions avec l'estime publique, ils ne s'embarrassent pas de l'accorder avec leurs devoirs ; ils attendent toutes leurs récompenses du suffrage des hommes. Que leur importe de les devoir à l'erreur ou à la vérité ? Avides des regards publics, ils préféreront sans doute des crimes heureux qui les donnent en spectacle, à des vertus qui les laisseront dans l'obscurité. Le vice, fécond en ressources, conduit souvent à la fortune, à l'élévation, aux distinctions du siècle ; c'est là l'écueil de toute probité fondée sur la gloire humaine. La vertu seule mérite les récompenses éternelles ; c'est là le triomphe de la religion et de la probité fondée sur ce motif.

En effet, mes frères, il faut à l'homme, pour affermir sa probité, des motifs applicables à toutes ses actions, qui soient d'un ordre exempt de vicissitude, et qui aient assez de force pour dompter ses penchants. L'attrait de la félicité remplit son cœur, dirige toutes ses affections : par conséquent si le bien auquel il attache son bonheur n'exclut pas le crime, il devient indifférent pour le vice et la vertu ; et voilà le terme où conduit l'impiété, en bornant la félicité à l'usage des biens présents, qui s'acquièrent souvent par l'injustice. La religion, au contraire, attache constamment au devoir, en proposant au delà de cette vie un bonheur

qui n'est accordé qu'à la vertu, puisqu'il n'est pas possible que l'homme recherche ce bonheur et se livre en même temps à des crimes qui l'en éloignent.

Les incrédules n'ont donc pas saisi l'idée véritable de la religion. L'élévation de ses motifs ne s'est pas fait sentir à leur cœur, et leur pinceau était trop faible pour exprimer la noblesse de ses traits, lorsqu'ils nous ont représenté ses sectateurs scrupuleux, indécis, pusillanimes, préférant des pratiques arbitraires aux devoirs, étrangers à la société par le dédain des choses de la terre, et se faisant honneur d'une inaction consacrée par des œuvres pieuses. La religion ne retranche rien aux devoirs de l'homme, du citoyen, du père de famille; elle présente seulement des motifs qui attachent à ces devoirs, et des maximes qui les facilitent. La perfection qu'elle propose est l'embellissement de l'humanité. Le soulagement des malheureux, la bonne foi, la justice, l'amour de la patrie, les actions utiles à la société, sont les premières obligations qu'elle prescrit; les jeûnes, les veilles, les abstinences, ne sont que des moyens pour renverser les obstacles que les excès des passions mettent à la pratique de ces devoirs. Elle condamne partout cette superstition qui, plaçant la fin dans les moyens, se rend esclave des observances pour conserver sans remords l'injustice du cœur. Ecoutez, disait autrefois le Seigneur à ces hommes qui prenaient pour l'essentiel ce qui n'en était que l'ombre et l'écorce : Que sert-il de vous parer du zèle de ma loi? Prétendez-vous m'honorer par vos sacrifices? Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses? Rompez tout pacte avec l'impiété; étouffez tous les sentiments de haine et de vengeance; tendez aux pauvres une main secourable; présentez un cœur innocent, et vous pourrez alors immoler vos victimes.

Il est vrai que Dieu, qui forme l'arrangement de l'univers, et qui attache à la religion le bonheur des peuples, s'est choisi des hommes qu'il tire du tumulte des affaires et des fonctions civiles, pour les consacrer à la prière, au service des temples, à la conservation des mœurs et du dépôt de la foi. Nouveaux Moïses, ils s'éloignent de la foule; ils montent sur la montagne, pour recevoir les lois que le Seigneur dicte à son peuple; où ils lèvent leurs mains vers le ciel pour assurer aux combattants le secours du Dieu des batailles. C'est le comble de l'injustice de regarder cette portion de citoyens comme inutile à la société; il faut être parvenu, comme l'impie, à se persuader que le culte, l'instruction, les bonnes mœurs, l'assistance du Très-Haut, ne sont pas nécessaires au bien public et à la conservation des empires.

Qu'il me soit permis de venger le fidèle des imputations odieuses des incrédules, et d'opposer à leur probité celle qui est formée par la religion et appuyée sur ses motifs. Mon expression affaiblira sans doute la beauté de ces traits; mais mon cœur goûte du plaisir à la peindre, et voudrait posséder l'art d'intéresser pour elle. Que prétendent les incrédules, lorsqu'ils nous disent que la vertu de l'homme qui met tout son bonheur dans l'attente d'une autre vie, est timide, scrupuleuse, indécise? Veulent-ils nous persuader que le fidèle tient trop à la règle du devoir; qu'il n'écoute que la voix de sa conscience; qu'il sacrifie toujours le bien physique au bien moral; qu'il ignore l'art de se plier aux circonstances, et de substituer la fourberie à la droiture, lorsqu'elle est plus utile? Il balancera sans doute dans le choix des moyens; il les pèsera au poids de l'équité, et il n'usera que de ceux qui sont conformes à ces lois; il blâmera ces raffinements de la politique dictés par la mauvaise foi, et qui ne couvrent que des injustices; il refusera d'entrer dans les sentiers tortueux de la fraude, et il méprisera ces succès momentanés qu'elle ne doit qu'à l'irrégularité de sa marche; il sera, si l'on veut, étranger à la société, et il ne représentera pas sur le théâtre du monde, lorsque la ruse, l'injustice et l'artifice joueront tous les rôles. Il n'a, dans ces tristes circonstances, qu'un service à rendre à sa patrie: c'est de laisser à ses concitoyens l'exemple d'une vertu sans tache, préférée à tous les avantages de la vie présente. Mais placez-le dans ces occasions où la vertu peut déployer ses ressources; où la grandeur d'âme devient nécessaire pour renverser les obstacles; où la bonne foi, la sincérité, la confiance, forment les liens de la société, et en sont la sûreté : exigez qu'il renonce aux douceurs de la vie privée, et qu'il consacre ses travaux à sa patrie: montrez-lui la perte de ses biens, de sa vie, de sa liberté; rien ne sera capable de l'ébranler : vous trouverez en lui le citoyen le plus actif, le plus décidé, le plus vigilant, le plus disposé à sacrifier tous ses intérêts au bonheur de ses semblables. Son courage ne sera pas cette chaleur de l'âme qui dépend du tempérament, des conjonctures, des attentions, et qui se soutient par l'appareil des regards publics. Ce sera une résolution calme, ferme, inébranlable dans les divers événements; qui met en usage les précautions et les ressources, et qui ne se précipite pas dans le péril sans l'apercevoir. L'espérance des récompenses éternelles, ce sentiment qui élève l'âme sans la troubler, suffira pour lui faire envisager la mort d'un œil tranquille. Joad, ce pontife si zélé pour la loi, ce courage si fier, quoique nourri dans le repos et les fonctions du ministère, qui arma les faibles mains des Lévites pour venger Israël, et qui sauva des fureurs d'Athalie l'héritier de David, n'était soutenu que par sa religion dans ce généreux dessein. Assuré d'une vie plus heureuse s'il mourait fidèle à ses rois, il bravait les efforts d'une reine homicide. La grandeur de son âme lui tenait lieu de tout. Il craignait son Dieu et n'avait pas d'autre crainte.

Que les incrédules vantent après cela ces héros de probité qu'ils opposent aux justes

de l'Evangile! Qu'ils se flattent de former des citoyens zélés pour la patrie, fidèles à l'amitié, sectateurs de la vertu, quoique partisans du plaisir! Qu'ils étalent à nos yeux les titres et les inscriptions qui immortalisent la mémoire des philosophes élevés au-dessus des préjugés vulgaires! Qu'ils nous reprochent que les maximes de l'Evangile avilissent l'âme, et ne sont propres qu'à former des piétistes, de faux zélés et des superstitieux! Déclamations frivoles! Ces hommes vertueux, dont ils se font tant d'honneur, n'ont pour eux que l'erreur publique. Leurs vertus, tristes fruits de l'amour-propre, lui sont toujours subordonnées. Aujourd'hui, l'orgueil ou la crainte de la censure les attache à leur parole : demain, l'intérêt ou la passion les rendra parjures. Les occasions ont fait naître leurs actions utiles à la patrie : d'autres circonstances les autorisant contre le devoir, en feront des sujets rebelles. Enfin, ils n'ont jamais que les apparences de la vertu, parce que tout est faux, tout est vide, dans un cœur que l'espérance des récompenses éternelles ne fixe pas dans les voies de la justice. *Nolite timere eos*, etc.

Les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, ôtent à l'homme l'espérance des récompenses éternelles, seul motif capable d'attacher à la vertu : j'ajoute qu'ils lui ôtent encore la crainte des supplices éternels, seul motif capable de les éloigner du vice.

SECONDE PARTIE.

L'espérance des récompenses éternelles n'est pas le seul motif pour affermir la probité. Quelque grandes que soient les promesses de la foi, si l'anéantissement était la seule peine du crime; si des supplices éternels n'étaient pas réservés aux coupables, les hommes, entraînés par leurs passions, préféreraient l'usage momentané des biens sensibles à la possession de Dieu. Le vice, assuré de l'impunité, aurait plus d'attraits pour eux que la vertu suivie des récompenses; et je ne crains pas de dire que beaucoup de fidèles portent au fond de leurs âmes cette injuste disposition.

La crainte des peines éternelles est donc un frein nécessaire aux passions. Il est peu de ces âmes nobles que l'amour de l'ordre et la reconnaissance attachent au devoir. Le commun des hommes est plus frappé par la crainte d'un avenir que par tout autre motif. Le souvenir d'un Dieu vengeur arrache le pécheur à ses égarements : il répand sur toute sa vie un trouble qui la rend malheureuse; il ne lui permet pas de goûter sans amertume les plaisirs criminels. Les plus grands scélérats, sur le point de commettre le crime, détournent leurs yeux pour ne plus voir le ciel, dont les justes jugements les rempliraient de frayeur. Il faut, pour qu'ils pèchent avec tranquillité, que le tumulte des passions et l'ivresse des sens écartent le souvenir des flammes vengeresses, et ferme leurs yeux à ce spectacle terrible : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII.)

Or, mes frères, tel est le second motif que la religion met en usage pour fixer les hommes dans la justice : la crainte d'un juge sévère, qui prépare aux coupables des supplices infinis. Elle peint aux yeux du pécheur un Dieu vivant, terrible, inexorable, jaloux de la sainteté de sa loi, scrutateur des cœurs, et qui connaît les intentions les plus secrètes; il cite devant lui tous les peuples de l'univers; sa voix puissante rappelle les morts du fond de leurs sépulcres, et le souffle de sa colère allume les feux dévorants où les méchants seront à jamais tourmentés : *Timete eum qui potest corpus et animam perdere in gehennam.* (*Matth.*, X.) L'opulence et l'autorité mettent les puissants du siècle au-dessus de la sévérité des lois. Les grands crimes sont presque toujours suivis de l'impunité : mais dans le jour des vengeances, la noblesse du sang, l'éclat de la réputation, la distinction des talents, tous ces titres pompeux dont les hommes couvrent ici-bas leur bassesse seront comptés pour rien; le genre humain, tremblant et sans appui, n'aura d'autre grandeur que celle de son juge. Le monarque et les sujets seront jugés avec d'égales lois : le vice et la vertu mettront seuls de la différence entre les hommes : *Timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.*

Vous dont l'orgueil semble insulter au maître de l'univers, puissants du siècle qui gouvernez les hommes avec dureté, et qui ne connaissez d'autres lois que vos caprices : l'aveugle fortune a jusqu'ici favorisé vos entreprises, vos actions ont épuisé toutes les louanges, et la flatterie, compagne assidue de la puissance et de l'autorité, vous promet encore au delà du tombeau les louanges de la postérité. Ecoutez l'arrêt terrible que la vérité oppose aux vaines promesses de l'adulation : cette insensibilité pour les malheurs des hommes, dont vous auriez dû faire la félicité, cette passion injuste de la gloire, cette excessive magnificence fondée sur les concussions et sur les rapines, tant de vices brillants que la flatterie érigeait en vertus, seront pour vous une source de remords éternels, une lumière importune vous découvrira toute leur difformité. L'autorité dont vous avez abusé rendra votre jugement plus rigoureux. Vous payerez avec usure l'impunité dont vous avez joui sur la terre, car les puissants, dit le Seigneur, seront puissamment tourmentés : *Potentes autem potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI.)

Que cette pensée est capable de tenir les hommes dans l'ordre! Dieu est le témoin et le vengeur des crimes les plus secrets : ils peuvent éviter la censure publique, mais ils ne peuvent échapper aux regards perçants de cet œil qui ne s'endort jamais. Le Seigneur citera, sans exception de personne, les coupables à son tribunal, et la sentence, aussi sévère qu'irrévocable, s'exécutera par des tourments éternels. Fallait-il, ô mon Dieu! que l'incrédulité bannit des cœurs

cette crainte salutaire qui trouble la fausse paix des âmes criminelles! et puisque, malgré vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité prévaut encore sur la terre, quel spectacle affreux de crimes présentera l'univers, si l'homme regarde comme une faiblesse la crainte d'un avenir, le seul frein qui reste aux passions, et le motif le plus ordinaire de la probité! L'ambition ne connaîtra plus d'obstacles, le voluptueux se livrera sans remords aux plaisirs les plus infâmes, le scélérat se plongera sans effroi dans la nuit du tombeau, et l'impunité deviendra l'amorce de tous les crimes.

Ce dangereux interprète d'Epicure, qui a su orner son système ténébreux des images brillantes de la poésie, a bien compris qu'une philosophie, qui laisse le vice sans punition, ouvre le chemin du crime et révolte ceux qui conservent quelque amour pour la vertu. Il entreprend de justifier ses dogmes impies de cette imputation; il s'efforce de prouver que la crainte de l'infamie et des peines infligées par les lois suffisent pour conserver l'ordre dans la société; il met à la place des tourments à venir les agitations d'une conscience criminelle. Les hommes, selon lui, pour résister aux passions, n'ont pas besoin d'être troublés par les frayeurs d'un avenir. La lumière importune, qui montre aux coupables leur difformité, venge assez la vertu du mépris qu'ils ont pour elle. Punis sur la terre par leurs propres remords, ils n'ont rien à craindre dans les enfers. La mort met fin à leurs déréglements, elle doit aussi terminer leurs supplices.

A quoi l'incrédulité est-elle réduite si, pour préserver des crimes les plus noirs, elle n'a pas de motifs plus puissants que les remords et la crainte de l'infamie? Les agitations d'une conscience criminelle sont, il est vrai, la première peine des coupables, comme la satisfaction que l'on goûte dans le témoignage d'une bonne conscience est la première récompense de la vertu. Les plus grands pécheurs ne peuvent étouffer ce cri de la nature qui les rappelle à leur devoir, ni éteindre cette lumière qui découvre leur difformité; mais ces remords doivent être fondés sur la crainte des supplices éternels. Sans cette crainte, le crime perd son horreur, il n'est plus suivi de cette frayeur salutaire, supérieure au tumulte des passions, qui se fait sentir au pécheur, malgré l'ivresse des sens, et qui empoisonne tous ses plaisirs. L'oubli d'un Dieu vengeur sera toujours la ressource assurée contre les agitations de la conscience, et les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, ne cherchent, sans doute, qu'à se procurer dans le crime une affreuse sécurité.

La crainte des peines infligées par les lois est un motif insuffisant pour rendre solide la probité, si la religion ne fait pas respecter l'autorité du législateur. Ne donner pour appui aux lois les plus sévères que la vigilance souvent trompée, le zèle quelquefois équivoque des juges, c'est les exposer à des infractions continuelles. Combien de crimes qui échappent à la connaissance des magistrats! combien de criminels trop puissants et trop accrédités pour être punis! Quel frein restera-t-il à un coupable assuré de l'impunité, si la foi ne lui montre un Etre suprême jaloux de l'exécution des lois, témoin inévitable de la manière dont elles sont observées, et vengeur inflexible du mépris que l'on en fera!

D'ailleurs il est des occasions où la méchanceté des hommes abuse de l'autorité des lois pour opprimer l'innocence; où le refus de satisfaire une injuste passion change en persécuteurs de la vertu ceux qui devraient en être les protecteurs; où l'attachement au devoir nous expose à la perte de la fortune, de l'honneur, de la vie: la vertu timide, scrupuleuse et peu défiante, tombe souvent dans le piége que lui dresse le vice fécond en ruses et en artifices. La calomnie lui ravit les suffrages publics, la jalousie la persécute, un lâche intérêt la sacrifie: chaque siècle nous fournit là-dessus de tristes exemples. Or, mes frères, dans ces circonstances, n'est-il pas certain que l'homme qui regarde les peines éternelles comme des chimères, préférera sa vie et sa fortune à son devoir? Uniquement touché des biens du siècle, la mort est pour lui le plus grand des malheurs: il ne craindra donc pas de conserver sa vie, sa réputation, sa fortune aux dépens de sa vertu. David veut-il jouir de son adultère, l'élite de son armée est bientôt exposée à une mort certaine, pour faire périr le seul témoin incommode à son incontinence. Joab, qui devait s'opposer à sa passion, lui aplanit les voies du crime. Il sacrifie sans peine son devoir à sa fortune et à la faveur de son maître. Voilà la faiblesse de toute probité fondée sur la crainte des hommes. Susanne, au contraire, sollicitée au crime par les juges d'Israël, remet entre les mains de Dieu les intérêts de sa vertu: sa mort est assurée, si elle résiste à leurs infâmes passions; mais la perte de la vie est vile à ses yeux, lorsqu'elle la compare aux feux dévorants où les coupables seront à jamais tourmentés. Son point de vue commence où les biens du siècle prennent fin. Elle aime mieux tomber entre les mains des hommes injustes que dans celles du Dieu vivant, vengeur éternel de son infidélité. Voilà ce qui constitue l'essence de la vertu, et ce qui distingue la probité véritable du faux honneur et de la chimère de la réputation. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps et ne peuvent faire périr l'âme, craignez plutôt celui qui peut condamner l'un et l'autre aux flammes éternelles. *Nolite timere eos*, etc.

La crainte des supplices éternels paraît, en effet, le plus puissant motif pour résister à l'attrait des faux plaisirs. L'espérance des récompenses promises à la vertu peut attacher les hommes à la justice; mais cette espérance puise toute sa vivacité dans l'amour des biens célestes; et cet amour est toujours faible dans des cœurs entraînés par la violence des passions. La crainte de l'enfer, au

contraire, agit de toute sa force dans les circonstances où les passions déploient toute leur activité. Plus l'attrait de la volupté est séduisant, plus l'image des peines éternelles est terrible, et les charmes d'une vie sensuelle ne peuvent qu'augmenter l'horreur des supplices réservés aux coupables.

En vain les incrédules s'efforcent d'ôter à la religion l'avantage d'être la base de la probité, en niant que la crainte d'un avenir puisse influer sur les mœurs. Ce n'est pas, disent-ils, dans la doctrine dont tous les hommes sont persuadés qu'il faut chercher le véritable motif de leurs actions. On ne les trouve que dans les goûts qui les dominent, dans les penchants qui les entraînent, dans les passions qui sont nées avec eux et que l'habitude a fortifiées. Tout cela est indépendant de la religion. La foi aux vérités chrétiennes n'exclut pas les passions les plus vives, et l'on peut être incrédule sans aucune inclination vicieuse. C'est donc dans le tempérament, mobile universel, qu'il faut chercher l'origine des mœurs. Les lois ne sont observées qu'autant qu'elles favorisent l'instinct. Le physique l'emporte toujours sur le moral ; et des nations entières ne se livrent à des excès qui nous font rougir, que parce que leur constitution les tourne vers le vice avec une force que la raison ne peut surmonter,

Ainsi l'incrédule, forcé de s'envelopper longtemps dans des ténèbres épaisses, développe enfin ce système affreux qui tend à rassurer les hommes dans l'horreur du crime, à étouffer les remords et à faire regarder les excès des passions comme des penchants innocents que la nature transmet et que la nature justifie. A Dieu ne plaise que nous adoptions cette doctrine, qui regarde le tempérament comme la cause unique de nos vices et de nos vertus Les vertus chrétiennes sont si supérieures à la nature, que c'est une folie de les lui attribuer. Souvent elles ne s'acquièrent qu'après avoir vaincu par de longs et pénibles combats le goût, l'humeur et les penchants : nos crimes mêmes sont la suite d'un choix volontaire. L'homme est libre dans l'usage de ses passions : il peut les réprimer par ses efforts; et quel que soit leur empire, la crainte des supplices éternels est un motif puissant pour en arrêter la violence, puisqu'il est d'expérience qu'on pèche avec plus de facilité, lorsque le crime qui flatte le cœur cesse de paraître odieux en lui-même et dangereux dans ses suites. L'Evangile, qui ouvre sous les pieds du pécheur les gouffres de l'enfer, facilite du moins l'exercice de la vertu, en présentant les dangers du crime. Mais l'impie, en étouffant cette crainte, aplanit le chemin du vice ; il lève l'obstacle, il ôte de la balance le seul poids qui, dans l'instant d'une délibération, peut nous faire pencher vers la vertu ; et malgré tous ses sophismes, il y aura toujours entre la religion chrétienne et l'incrédulité une différence aussi flétrissante pour l'une que glorieuse pour l'autre : c'est que le christianisme, par ses vues supérieures, a le mérite de toutes les vertus des chrétiens, sans être responsable de leurs vices; au lieu que l'irréligion, anéantissant tous les motifs de la probité, se rend coupable de tous les crimes des incrédules et ne peut se prévaloir de leurs bonnes actions.

Oui, mes frères, le contraste des maximes du christianisme et de la doctrine des impies fait voir tout l'avantage d'une religion dont l'unique but est de rendre les hommes bons et heureux. Ses promesses et ses menaces sont des exhortations touchantes à la vertu et des motifs puissants pour éloigner du vice : elle touche tous les ressorts du cœur pour les diriger au véritable bonheur ; elle sauve également par la frayeur et l'espérance. Que pouvait-elle faire de plus pour affermir la probité, que d'effrayer les coupables par la vue des supplices éternels? Si quelques fidèles sont vicieux malgré ces motifs, la perversité de leurs cœurs est la cause de tous leurs crimes; la religion n'y a aucune part : elle ne tend qu'à les rendre justes et heureux : c'est l'homme qui se damne, et la religion qui le sauve. Mais l'impiété, qui confond tous les devoirs, et qui anéantit tous les motifs capables d'attacher à la vertu, facilite les excès des passions, rend la probité dépendante de l'inconstance du cœur, et n'influe jamais sur les actions vertueuses. Si ses partisans montrent quelquefois des sentiments conformes à la loi, c'est que la droiture de leur cœur l'emporte, dans ces occasions, sur la perversité de leur doctrine. Il faut qu'ils la contredisent lorsqu'ils veulent être vertueux; et ils deviendraient des monstres, si leurs principes passaient dans leurs mœurs.

La religion offre tout à la fois un spectacle bien consolant et bien terrible. Elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété lui ravit : elle lui fait voir son âme survivant à la destruction de son corps : elle ouvre à ses yeux une patrie, où Dieu récompense la justice. Cette espérance le soutient dans les peines de son exil, et devient un gage précieux des biens futurs. Elle diminue les horreurs du trépas, et montre le néant de tout ce qui n'est pas éternel. Il faut en convenir, l'attente d'une vie plus heureuse peut seule élever l'homme au-dessus de la douleur et des événements. L'ivresse de la gloire n'est qu'une surprise de l'âme ; la constance du philosophe, un sacrifice à la vanité ; le courage de l'impie, un affreux désespoir. Il n'y a que l'espérance d'un bonheur éternel qui puisse faire envisager la mort d'un œil tranquille. Etienne, expirant sous une grêle de pierres, voit les cieux ouverts pour le recevoir. A cette vue, son âme s'élève au-dessus de la douleur, oublie l'injustice de ses ennemis, et prie pour ses persécuteurs. L'orgueil, l'enthousiasme ou les regards publics ne forment pas ces sentiments si généreux. Ils naissent, dans ces derniers moments, d'une impression plus forte de la vérité, des charmes plus touchants de la justice et de la certitude des récompenses : *Ecce video cœlos apertos.* (*Act.*, VII.)

Mais la religion, si consolante pour le juste, change de face, et devient, pour le pécheur, affreuse et terrible. Elle le trouble par ses menaces; elle empoisonne la douceur de ses voluptés; elle le rend malheureux dans le sein du plaisir; elle lui ôte la ressource du néant auquel il aspire; elle lui montre Dieu comme un vengeur inexorable qui use d'une lenteur adorable dans ses châtiments, mais qui exerce enfin sa justice, en précipitant les coupables dans les feux éternels : *Timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.*

C'est donc en vain que les incrédules affectent une probité indépendante des motifs de la religion. La certitude des peines et des récompenses éternelles, qui élève l'homme au-dessus de tout ce qui passe, peut seul le fixer dans la justice. Un cœur vide de la crainte de Dieu est toujours soumis à l'empire des passions. Ses vertus sont fausses, ou peu solides; ses plus belles actions sont déshonorées par les vils ressorts qui les produisent; et toute sa gloire n'est qu'une ignominie : *Stultorum exaltatio ignominia.* (*Prov.*, III.)

Grand Dieu! ne souffrez pas que l'impiété prévale sur la terre : confondez à jamais ces hommes qui opèrent l'iniquité par principes, qui regardent comme une folie la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence, et qui ne trouvent de supériorité de raison que dans celle qui leur fait une leçon continuelle de tous les vices : augmentez dans les fidèles l'attachement à votre sainte loi. Que leur zèle pour sa défense soit réveillé par l'exemple des pasteurs; que leurs oreilles soient fermées aux blasphèmes des incrédules; que l'affreuse distinction dont ces impies se flattent soit pour eux un opprobre : qu'ils ne paraissent plus sur la terre que pour être le rebut et l'anathème de tous les hommes. Ou plutôt, ô mon Dieu! rappelez ces malheureux à la connaissance de la vérité : dissipez ce nuage épais que les passions forment devant leurs yeux; changez leurs cœurs, dont le déréglement les a conduits à l'irréligion. Qu'ils deviennent justes, sincères, chastes et tempérants; alors, loin de secouer le joug de la foi, loin de chercher une ressource affreuse dans le néant, l'espérance de l'immortalité fera leur plus douce consolation; ils soupireront, avec nous, après ces jours heureux, où le Père des miséricordes fera part aux élus des récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

SERMON VI

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati mundo corde! (*Matth.*, IV.)
Heureux ceux dont le cœur est pur!

Quel contraste étonnant, mes frères, forment les maximes du monde et celles de l'Evangile! L'un ne connaît d'autre bonheur que celui de satisfaire ses passions, et de se livrer aux charmes de la volupté; l'embarras des affaires et les occupations du siècle lui paraissent seuls dignes de remplir les moments qu'il ne consacre pas à ses plaisirs; et rien ne peut le charmer que les dehors éclatants de la vanité, la pompe, la magnificence, la supériorité des talents, et ces qualités qui nous élèvent au-dessus des autres hommes, dans le commerce de la vie. L'Evangile, au contraire, nous propose comme véritablement heureux sur la terre, des justes qui ont vécu dans le mépris d'eux-mêmes, qui ont su donner des bornes à leurs désirs, et réprimer les passions qui troublent la tranquillité de l'âme, dont la vie a été une pénitence continuelle, et qui semblent n'avoir goûté d'autre douceur que celle qui naît d'une conscience sans reproches : *Beati mundo corde.*

La vérité de cette maxime, qui attache le bonheur à la vertu, quoique mise dans un plus grand jour par la lumière de l'Evangile, perçait déjà à travers les ténèbres de l'idolâtrie : l'idée d'un sage heureux par la modération, était l'idole de la philosophie païenne. Elle connut la nécessité de réprimer les passions; elle plaça la félicité dans la pratique des devoirs; elle donna des éloges magnifiques à cette indépendance qui élève l'homme au-dessus des événements; elle chercha la véritable grandeur dans le mépris des choses humaines. Ces maximes étaient frappantes; l'enthousiasme de la vertu semblait les inspirer : elle les débitait avec cette ostentation qui éblouit les esprits: mais ces leçons se perdaient, pour ainsi dire, dans le vague des airs; elles ne pouvaient porter jusqu'au cœur, le détacher des faux biens, et lui donner cet empire sur les passions dont le philosophe faisait dépendre son bonheur.

Ce que la beauté simple de la vertu et les vains préceptes de la philosophie ne pouvaient opérer, Jésus-Christ, le seul législateur qui a su toucher les cœurs, en éclairant les esprits, l'a exécuté; il a rendu la vertu aimable; il a découvert le véritable bonheur, et donné en même temps des forces pour y parvenir. Ce maître du genre humain n'a pas seulement fait entendre cette maxime si opposée aux préjugés du monde : Heureux, non celui qui remplit la terre du bruit de ses victoires, qui fait servir à ses plaisirs toutes les passions des hommes, qui s'élève au-dessus des autres par la supériorité des talents, ou qui fixe des yeux jaloux par l'éclat d'un faste orgueilleux; mais celui dont l'âme est sensible aux cris du malheureux, qui répand ses bienfaits sur l'indigent, qui n'estime que la vertu, et qui ne goûte que les plaisirs de l'innocence : *Beati mundo corde.* Jésus-Christ a gravé ces vérités dans les cœurs, et les a fait influer sur les mœurs de ses disciples. L'univers étonné, a enfin vu sortir de cette école de la sagesse, des justes élevés au-dessus de tout ce qui passe; riches par leur modération, grands par leur désintéressement, contents dans la pauvreté, tranquilles dans le sein de la douleur, et heureux dans toutes les situations, par l'attente des récompenses promises à la vertu : *Beati mundo corde.*

C'est ce tableau de la félicité des justes que j'entreprends d'exposer à vos yeux; vous verrez que la justice chrétienne rend l'homme aussi heureux qu'il peut l'être sur la terre, parce qu'elle diminue toutes ses peines et parce qu'elle augmente tous ses plaisirs : deux vérités que j'entreprends de développer et qui feront tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme doit s'attendre à souffrir sur la terre, et le plus grand bonheur n'est jamais sans mélange de peines. Cette vérité, que la révélation a conciliée avec la raison, en montrant l'affliction comme une suite du crime, est mise, par le sentiment, au-dessus des illusions du sophisme : il n'est pas besoin de présenter l'esclave gémissant dans les fers, le tyran victime de ses soupçons, ou la vertu succombant sous les efforts de l'injustice, pour peindre les misères de l'homme : les situations les plus heureuses fournissent des traits au tableau de nos malheurs; les alarmes, les chagrins, les inquiétudes, naissent du sein de l'abondance; la douleur est à la suite du plaisir; le dégoût et la langueur habitent le séjour de la volupté, et la destinée la plus brillante ne fait qu'augmenter ce joug d'affliction, que le Créateur a mis sur la tête d'un père coupable : *Grave jugum super filios Adæ.* (*Eccli.*, XL.)

Une réflexion que l'expérience fait naître, prouve encore la nécessité des souffrances; c'est que l'homme ne forme pas l'arrangement de l'univers, qu'il ne tient pas dans ses mains la chaîne des événements, que sa prévoyance est trop bornée, pour mettre sous ses yeux tous les dangers; que les obstacles sont trop multipliés pour qu'il puisse les surmonter; que le contraste des passions varie à l'infini la scène du monde, fait succéder les revers aux succès, lie les effets à des causes imprévues, forme un chaos, où notre sagesse se perd, et que la prudence humaine ne peut empêcher tous les maux qui nous menacent.

La félicité parfaite, une vie sans amertume, sans privations, sans douleur, n'est donc pas le partage de l'homme sur la terre; il n'est pas en son pouvoir de se garantir de tous les maux; mais il peut en éloigner plusieurs; se dédommager de ceux qu'il souffre, par le mérite de la patience; se consoler de la perte des biens présents, par l'espérance du bonheur éternel : il lui reste toujours un moyen de diminuer ses peines; c'est de pratiquer la vertu, d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Les ressources de la prudence ne peuvent suppléer à cette disposition du cœur; et, quel que soit l'arrangement de l'univers, la situation du juste est moins malheureuse que celle du pécheur.

Pour vous faire entrer dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez avec moi, mes frères, que les plus grands maux de la vie présente naissent du désordre des passions, et que leurs illusions sont la source de nos chagrins. Nos erreurs, dit saint Ambroise, nous rendent malheureux : *Causa laboris ignorantia.* Nous donnons trop de prix aux biens présents : voilà pourquoi les pécheurs qui les perdent, ne trouvent plus de consolation, ni en eux-mêmes, ni dans les autres créatures, ni dans la religion. Le juste, au contraire, dont les affections sont réglées par la charité, et qui préfère la vertu à tous les biens terrestres, trouve dans l'adversité des motifs de consolation, dans le témoignage de sa conscience, dans le spectacle du monde, dans les espérance de la foi : trois réflexions qui vous feront voir que la justice chrétienne diminue nos peines. Développons ces idées.

Le témoignage d'une bonne conscience est le premier avantage du juste dans l'affliction. La loi, dit l'Apôtre, est gravée dans nos âmes : nous y portons les principes de la vertu. Si elle n'est pas le premier de nos penchants, nous sentons qu'elle est le premier de nos devoirs. Au milieu des passions qui transportent, une lumière importune découvre leurs égarements; elle force le pécheur à condamner le crime qu'il se permet; et elle lui reproche ses plaisirs injustes, dans le temps même qu'il les goûte. Il faut cependant en convenir : lorsque tous les événements s'accommodent à nos vues, que tout rit à nos penchants, et que le monde nous offre tous ses charmes, la voix de la conscience se fait moins entendre; des diversions agréables affaiblissent ses impressions; l'âme, trop éprise des biens dont elle jouit, sent à peine le prix de la vertu, et semble se consoler de sa perte par des dédommagements. Le charme de l'espérance, l'illusion de la gloire, l'ivresse de la volupté, forment ce prestige continuel, qui éblouit l'esprit en séduisant le cœur, et que le Sage appelle l'enchantement de l'erreur : *fascinatio nugacitatis.* (*Sap.*, IV.) Mais dans l'adversité, tout change aux yeux du pécheur : l'illusion se dissipe; le prestige s'évanouit; son âme n'étant plus distraite par la variété des plaisirs se replie sur elle-même, et découvre sa difformité; le reproche de l'injustice se joint à l'amertume de ses disgrâces, et il reste également accablé par ses privations et par ses remords.

En effet, mes frères, quelle consolation le pécheur peut-il trouver dans l'affliction? Tout ne concourt-il pas à augmenter ses peines? Le souvenir du passé n'est-il pas encore plus triste pour lui que l'expérience du présent? Peut-il supporter le spectacle d'une vie, où des privations dures ont succédé à des plaisirs criminels, où des moyens injustes n'ont amené que des revers accablants? Quel chagrin, lorsqu'il se rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde où il éprouve tant de dégoûts, pour des richesses qui lui ont échappé avec tant de facilité; pour des projets inutiles, qui lui laissent tant de remords! Hélas! se dit pour lors à lui-même le pécheur, ma vie a été pleine d'agitations, d'assujettissements, de con-

trainte : j'ai sacrifié mon repos et ma conscience à mes passions : j'ai voulu amasser des trésors, j'aspirais aux grandeurs; je les poursuivais avec tant d'ardeur, que tous les moyens me paraissaient légitimes pour y parvenir : l'espérance du succès justifiait à mes yeux la honte des moyens. J'ai employé la fraude et la violence; j'ai supplanté des rivaux; j'ai dépouillé l'orphelin; je me suis avili par des bassesses; j'ai commis des crimes : il m'en aurait moins coûté pour assurer mon salut éternel, que pour satisfaire mes passions. J'ai tout fait pour le monde, et je comptais y trouver toute ma satisfaction : cependant je n'y trouve que des amertumes et des disgrâces; je ne jouis pas même de ces faux biens; l'amour excessif qui m'y attache encore, me fait sentir plus vivement leur perte. Tous mes jours coulent dans l'infortune; mes songes flatteurs ont été dissipés par l'adversité : je n'ai plus ni les agréments de l'erreur, ni les avantages de la vérité. Fallait-il donc tant de peine, pour tout perdre? et n'ai-je été coupable que pour devenir plus malheureux? *Lassati sumus in via iniquitatis.* (*Sap.*, V.)

C'est ainsi que le poids d'une conscience criminelle augmente les peines du méchant, en ajoutant au sentiment de ses pertes le mépris et l'opprobre. Le vice est à peine aperçu, lorsqu'il est joint à la prospérité; mais l'adversité en découvre toute la difformité; et lorsqu'il a succombé, après avoir épuisé les ressources de l'injustice, il tombe dans l'opprobre et dans l'avilissement. La vertu, au contraire, diminue toutes les peines du juste; et si elle ne lui assure pas tous les biens présents, elle est du moins le plus grand motif de consolation dans ses malheurs. L'homme vertueux n'est jamais avili par l'infortune; il s'honore même souvent de ses disgrâces; il les chérit, lorsqu'elles sont une suite de l'attachement constant au devoir; et il se croit plus grand, lorsqu'il a tout perdu pour conserver la vertu. Voyez Jérémie dans l'obscurité de sa prison. Quelle élévation dans ses sentiments! quelle dignité dans ses plaintes! quel triomphe sur ses persécuteurs! Ni les menaces des puissants, ni les fureurs de la multitude, ne peuvent l'ébranler. La noble confiance qu'il a dans sa vertu le rend supérieur à tous les efforts du monde. Plus ses maux sont violents, plus sa constance s'élève; plus les sacrifices qu'il fait au devoir sont pénibles, plus il goûte de satisfaction après les avoir faits; et pour se consoler de toutes ses peines, c'est assez qu'il se dise : Je souffre pour la justice; il vaut mieux mourir innocent que de vivre criminel. Ah! mes frères, si ces grands exemples vous touchent; si le récit de ces actions fait naître dans vos âmes un intérêt si vif, quelle satisfaction ne devaient pas goûter les justes qui ont pratiqué ces vertus! Qu'il est doux de pouvoir se dire dans l'affliction et la douleur : J'ai pris le meilleur parti, en m'attachant à Dieu seul : dans le temps même que le monde s'offrait à mes yeux dans tout son éclat, je l'ai regardé comme un songe; j'ai vu son inconstance et sa fragilité; j'ai mis de la différence entre ce qui passe et ce qui doit subsister éternellement; j'ai donné des bornes à mes passions; je n'ai écouté ni l'ambition, ni l'avarice; et le crime heureux n'a jamais séduit mon cœur. Quel avantage n'ai-je pas trouvé, en donnant à la vertu la préférence sur tous les biens présents! Tant que la Providence les a répandus sur moi, j'en ai joui sans remords; et lorsqu'elle me les ôte, je les perds avec moins de regret. Si mes affections étaient déréglées, si les grandeurs, les plaisirs, les richesses eussent fixé mes désirs, quel serait mon sort, aujourd'hui que l'adversité me dépouille de tous ces biens? Le sentiment de mes pertes serait encore augmenté par la force de mes attachements; la violence de mes désirs rendrait mes privations plus dures; mais la modération que j'ai conservée dans la prospérité, me soutient contre les disgrâces. Je perds avec moins de regret ce que j'ai possédé avec moins d'attachement La douce confiance qui naît de l'innocence du cœur, suffit pour remplacer l'attrait des espérances humaines. Dieu seul peut faire ma félicité. Je l'ai compris, au milieu des satisfactions du monde; je le sens encore dans l'affliction; je goûte davantage la vertu qui me reste seule; et ce bien est d'un si grand prix à mes yeux, que je ne voudrais pas le sacrifier, pour obtenir tous les autres.

Ce n'est pas que les justes ne doivent gémir, en repassant les égarements de leur vie, et se regarder comme dignes des maux qui les affligent. Les consolations qui naissent du témoignage d'une bonne conscience sont toujours mêlées avec les larmes du repentir; et il n'est point d'homme qui ne soit assez coupable devant Dieu, pour ne pas imputer ses malheurs à ses crimes. David, après les rigueurs d'une longue pénitence, ne pouvait oublier son injustice. Urie, disait sans cesse ce roi vertueux, m'était connu comme un des forts d'Israël, et des plus fidèles à son prince; cependant je lui ai ôté l'honneur et la vie. O Seigneur! délivrez-moi de son sang, la plaie que je lui ai faite par les traits des Ammonites, est ouverte devant mes yeux, et mon péché est toujours contre moi : *Et peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L.) Que n'eût-il pas fait, pour se délivrer d'un reproche si sanglant? Sans doute, David innocent aurait été moins malheureux, et cette vérité doit nous convaincre du prix de la vertu, puisque dans toutes les situations le crime est le plus grand des malheurs. Mais quelle différence entre les larmes du pénitent, et les remords du pécheur! entre les regrets d'une âme justifiée, et les déchirements d'une conscience criminelle! entre l'horreur du vice qui n'est plus dans le cœur, et le reproche du crime qui est encore dans la volonté! Le juste en gémissant sur ses égarements et ses faiblesses, condamne ce qu'il n'aime plus; son cœur et sa raison,

ses lumières et ses inclinations sont d'accord. Sa tristesse et sa joie naissent du même principe; plus il déplore ses erreurs, plus il se réjouit de connaître la vérité ; plus il frémit tournant ses yeux vers l'abîme où il était plongé, plus il est touché des miséricordes de Dieu, qui l'en ont retiré. Si le passé l'afflige, le présent le console ; il semble même que le souvenir de son infortune fortifie son bonheur actuel, et qu'il goûterait moins le prix de la justice, s'il n'avait jamais eu le malheur de la perdre. Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu ! s'écriait le Prophète ; qu'elles sont touchantes, lorsque je les compare avec mes iniquités ! Mon âme alors connaît trop ce qu'elle vous doit, et ce que vous avez fait pour elle : *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.* (*Psal.* CXXXVIII.) Oui, mes frères, le juste affligé trouve de la consolation jusque dans les larmes du repentir et de la douleur ; rien ne peut troubler la paix de son cœur, parce qu'elle naît de l'ordre qui se trouve dans ses affections, et que ni l'adversité, ni le souvenir de ses infidélités passées, ne détruisent pas cet ordre : les dégoûts et les disgrâces qu'il éprouve dans le monde ne sont que des nuages passagers qui occupent la surface de son âme ; au dedans règnent toujours le calme, la fermeté, la résignation, la confiance douce et tranquille, qui commence, dès cette vie, le bonheur d'une créature formée pour la vertu. O innocence du cœur ! quel avantage ne procurez-vous pas à l'homme ! Ne comprendrons-nous jamais que la grande félicité n'est que dans la justice ; que le témoignage d'une bonne conscience peut seul diminuer nos peines dans l'adversité; que la première disposition pour être moins malheureux dans ce lieu d'exil, est de croire que le plus grand des biens pour nous c'est d'être vertueux ?

En second lieu, le spectacle du monde devient pour le juste affligé une source de réflexions consolantes. Le siècle présent n'offre au pécheur dans l'adversité, que des objets tristes et accablants : s'il jette ses regards sur les heureux du monde, le contraste de sa situation augmente son infortune ; leur bonheur devient son tourment ; il voit entre leurs mains tous les biens qu'il désire; il ne trouve autour de lui que le mépris et l'opprobre; tandis que la gloire dont il faisait son idole, répand tout son éclat sur des rivaux qui insultent à sa disgrâce, et qui jouissent de son humiliation. Le faste de leur opulence lui paraît établi sur les ruines de sa fortune ; la faveur dont ils jouissent, la puissance qui leur attire tant d'hommages, la volupté qui les enivre, les richesses qui fournissent tant de facilités à leurs passions : tout lui montre sans cesse ce qu'il a perdu, et ce qu'il désire ; ce qu'il n'est plus, et ce qu'il voudrait être encore. Le désordre de ses affections est la source de ses malheurs; plus il aime le monde, plus une préférence blesse son orgueil ; plus une injure révolte sa tierté, plus un revers le confond ; plus les contradictions l'affligent, plus une perte imprévue l'accable ; plus il aime le monde, moins il trouve de consolations dans l'adversité : car quelle ressource y a-t-il pour un malheureux dont les désirs croissent avec l'impuissance de les satisfaire, et qui est privé de tout ce qu'il aime, sans que la force de ses attachements diminue ? Se consolera-t-il dans les disgrâces par des réflexions sur l'instabilité des choses humaines ? mais cette fragilité, qui ne l'empêche pas de s'attacher trop fortement aux biens passagers, pourra-t-elle le consoler de leur perte ? Se comparera-t-il à d'autres infortunés, dont les disgrâces paraissaient plus accablantes ? mais le malheur d'autrui diminue peu le nôtre. Et d'ailleurs, un si triste spectacle n'est-il pas une affreuse diversion pour un malheureux ? Se soulagera-t-il par des murmures contre l'injustice des hommes ? mais que peut-il leur reprocher, puisque son cœur est injuste ? Comment se plaindra-t-il de la perfidie d'un rival, s'il est disposé lui-même, à sacrifier tous les devoirs à son élévation ? A quoi bon déclamer contre le monde, lorsque ses illusions nous enchantent ? Je veux que la raison découvre mieux dans l'adversité le prestige des grandeurs ; que l'expérience nous montre toute la fragilité des créatures, en les brisant sous nos yeux jusqu'à les réduire en poussière ; que nous sert-il de connaître la vérité, si le cœur chérit nos erreurs ? La lumière même, dit Jésus-Christ, est odieuse à ceux qui aiment les ténèbres. La raison n'est qu'un triste avantage pour les pécheurs, tant que les passions subjuguent leur volonté ; leur sagesse même, semble se tourner contre eux : si le dégoût des agitations du siècle et l'amertume des disgrâces leur fait chercher le repos dans la solitude, ils n'y trouvent que des réflexions tristes, de l'ennui, des plaisirs insipides ; leur âme moins distraite par la variété des événements, s'occupe davantage de ses malheurs ; leur imagination à peine frappée par les objets présents, donne plus de prix aux biens qu'ils ont perdus : le vide qui les environne les rappelle sans cesse à la considération dont ils jouissaient dans la prospérité. En vain cherchent-ils à se fortifier contre les adversités, par les préceptes de la philosophie ; en vain affectent-ils de mépriser le monde qui leur échappe : la raison toute seule, se lasse bientôt de cette tierté ; il faut de l'innocence et de la modération dans le cœur, pour goûter les douceurs de la retraite ; il faut être détaché du monde, pour se passer du monde ; tant que les affections y restent, la séparation est cruelle. Vous l'avez dit, Seigneur : tout manque au pécheur, dès qu'il est éloigné des objets qui forment ses illusions ; et jamais il n'est plus malheureux que lorsqu'il reste seul avec lui-même. *Affligetur relictus in tabernaculis.* (*Job*, XX.)

Douce et consolante vertu, qu'il en coûte à ceux qui vous abandonnent ! et que le monde devient un affreux spectacle pour un malheureux dont le cœur flétri par le crime est encore abattu par la disgrâce ! Pourquoi

renfermons-nous nos désirs dans le siècle présent? Ne voyons-nous pas que les grandeurs, la gloire, les richesses vont nous échapper, et que nos désirs insensés ne peuvent ni les retenir, ni les empêcher d'être fragiles? et alors quelle sera notre ressource dans l'adversité si nous sommes encore attachés au monde, qui n'a pour nous que des privations, des dégoûts, des injustices? Le juste affligé peut seul trouver dans les révolutions du siècle présent des consolations qui diminuent ses peines.

Dégoûtés des biens indignes de nos recherches, ou livrés à des plaisirs qui laissent un vide dans nos cœurs, notre condition présente serait insupportable si notre esprit ne s'occupait d'une félicité parfaite qu'il peut acquérir. En général, rien n'adoucit plus les amertumes de la vie que l'espérance d'un bonheur éternel; mais elle a bien d'autres avantages lorsqu'elle est fondée sur la piété. L'espérance nous rend heureux à proportion qu'elle approche de la certitude. Or celle du juste a un fondement solide qui lui inspire une confiance salutaire, capable de calmer toutes ses inquiétudes. L'espérance, dit saint Paul, ne nous trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. Dès qu'elle est jointe à la charité, la miséricorde, la bonté de Dieu, deviennent comme indubitables à notre égard. Nous avons reçu cet esprit d'adoption qui fait que nous nous adressons à lui comme à notre père. Le Saint-Esprit, en rendant témoignage à notre amour, nous convainc aussi que nous sommes aimés de Dieu puisque nous ne pouvons l'aimer les premiers, et ce double témoignage exclut toute crainte, établit dans l'âme une paix profonde, et nous persuade que celui qui a commencé à y établir gratuitement son règne voudra bien l'y perpétuer pendant l'éternité.

Aussi l'espérance ne découvre pas seulement au juste sa patrie; il habite déjà dans le ciel où est son trésor: il se regarde comme le citoyen de cette cité sainte que la charité élève sur les ruines de l'amour-propre, et renonçant entièrement au lieu de son exil, il ne forme plus qu'une même famille avec les esprits célestes dont Dieu est le père commun: *Ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur.* (*Ephes.*, III.)

Il est vrai que cette confiance ne va pas jusqu'à la certitude. Le juste peut perdre la grâce: son salut est entre les mains de Dieu qui ne doit à personne le grand don de la persévérance: c'est assez pour faire trembler les élus et leur inspirer une crainte filiale; c'est assez pour exclure de leur cœur une fausse sécurité et non pour bannir une confiance salutaire. Dieu, qui a envoyé son Fils sur la terre pour racheter tous les hommes, veut spécialement sauver les justes. Enfants d'adoption, ils ont droit à l'héritage éternel; ils ont le principe de la résurrection et de la vie. Pourraient-ils ne pas l'attendre avec confiance? L'amour devient dans leur cœur une douce habitude, et le Seigneur qui, dans la distribution de ses faveurs, veut bien faire attention aux dispositions que la grâce a produites dans nos âmes, leur donne des secours plus amples pour mériter ce bonheur qu'ils désirent avec tant d'empressement: *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III).

Sur qui jetterai-je mes regards, s'écrie le Seigneur dans Isaïe, si ce n'est sur le pauvre d'esprit, pénétré de mon amour, et qui craint mes jugements? Il possède les prémices de mon esprit, et le gage de mes promesses. Qu'il s'approche de moi avec confiance. Mes miséricordes sont infinies et mon bras tout-puissant lui réserve une gloire immortelle. Que cette pensée est consolante au milieu de nos misères! L'espérance fait apercevoir au juste une véritable grandeur; il a une ancre qui peut donner à son âme la paix et la tranquillité au milieu du trouble et de la tempête. Quels transports heureux, quels sentiments de joie cette confiance ne doit-elle pas répandre dans l'âme du juste! Sa foi se renouvelle, sa reconnaissance se ranime; l'espérance enflamme son amour; son amour affermit son espérance, et il assure par degrés son bonheur éternel: *Spes illorum immortalitate plena est.*

La pauvreté volontaire, le renoncement à soi-même, les macérations de la vie, les solitudes affreuses, où tant d'illustres solitaires mouraient au monde avant que de fermer les yeux à la lumière, n'ont donc plus rien de surprenant pour nous. Le juste espère; c'est assez. Il compare les biens du monde avec le bonheur éternel. Dans ce point de vue, l'illusion disparaît: il croit qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme; que les plaisirs du siècle passeront, mais que la félicité qui l'attend subsistera sans fin: *Terrena namque substantia, supernæ felicitati comparata, pondus est, non subsidium.*

Que dis-je, mes frères? l'espérance ranime, pour ainsi dire, le juste entre les bras de la mort. Elle l'élève jusqu'à l'extase et aux ravissements. L'illusion des grandeurs mondaines disparaît dans ce moment décisif. Viles créatures, pense alors cette âme, objets indignes de nos recherches, qu'il est doux de vous avoir méprisées! Monde trompeur! tu n'offres à tes sectateurs que des ombres et des prestiges. Tu les séduis par les dehors éclatants de la vanité. Qu'ils sont méprisables tes plaisirs, lorsqu'on les compare à la félicité qui m'est destinée! *Ecce video cœlos apertos.* (*Act.*, VII.) Saintes rigueurs de la pénitence, si inconnues aux mondains, et si chéries des justes, le moment de votre récompense est arrivé. Vos tabernacles sont charmants, ô Dieu des vertus! et vos miséricordes infinies m'assurent un bonheur éternel: *Ecce video cœlos apertos.*

Ainsi le juste, soutenu par l'espérance, triomphe dans son agonie. Ses yeux se ferment sans regret à la lumière: son âme quitte

sans peine des objets qui n'ont jamais fixé ses désirs : le moment de sa gloire approche ; elle abandonne son corps dans l'attente d'une résurrection glorieuse. Arrêtons-nous un moment, mes frères ; ici commencent des délices que l'œil n'a point vues, que l'esprit humain ne peut comprendre : les liens de la chair se brisent, l'esprit est en liberté : déjà il pénètre dans la Divinité : la possession va détruire l'espérance. *Ecce video cælos apertos.*

Tel est, mes frères, le bonheur d'une âme qui connaît le prix de la vertu, qui n'aime que son Dieu, et qui lui consacre tous les instants de sa vie. Le moment où tout s'évanouit pour lui, le met en possession de tous les biens qu'il désire. Quelle que soit la condition des pécheurs ici-bas, nous pouvons toujours leur dire : insensés, vos joies ne sont pas d'une longue durée ; que l'on vous couronne de fleurs, et que des images riantes charment l'ennui de votre pèlerinage : ces images trompenses passeront avec la figure du monde, et ces fleurs sécheront enfin sur votre tombeau. Mais Jésus-Christ n'adresse qu'aux justes ces paroles consolantes : Heureux ceux qui aiment la vertu ! quelle que soit leur destinée sur la terre, elle diminuera leurs peines, elle affermira leurs espérances ; elle les remplira de satisfaction pendant cette vie, et les joies qu'ils goûteront ne seront que les prémices du bonheur éternel : *Beati mundo corde !* (*Matth.*, V).

La justice chrétienne diminue donc nos peines ; j'ajoute qu'elle augmente nos plaisirs.

SECONDE PARTIE.

Les hommes qui ne connaissent le plaisir que dans l'ivresse des sens, qui ne goûtent que les agitations violentes et les joies tumultueuses, que l'ambition remue, que la volupté entraîne, que le faste éblouit, et que les richesses possèdent, les mondains, ne comprennent pas que des justes modérés dans leurs désirs, refusant tout à la cupidité, et sacrifiant au devoir les plus doux penchants du cœur, puissent goûter quelques plaisirs sur la terre. Cette erreur prend sa source dans l'amour des biens du siècle, qui les domine. Enchantés par les sens, et peu touchés des charmes de la vertu, ils ne font entrer dans l'idée du bonheur que la gloire, les dignités, les richesses ; leur sentiment est borné à ce nombre d'objets qui les affectent ; ils ne jugent du plaisir que par la pente de leur cœur ; et comme ils ne le cherchent que dans la satisfaction des passions, ils croient que le juste qui les réprime, n'a pour partage qu'une triste violence, et après bien des efforts, les dégoûts, l'uniformité, la langueur.

Tel est le préjugé dominant dans les enfants du siècle : accoutumés aux mouvements violents des passions, ils ne laissent pour partage à l'homme vertueux qui écoute la raison, que la tristesse, l'ennui, ou quelques plaisirs insipides. Il suffirait, pour montrer le faux de ce préjugé, de répondre aux mondains, qu'ils ne connaissent pas le juste ; que l'amour dominant dans son cœur, étant différent de leurs affections, ses joies, ses douceurs, ses consolations le sont aussi ; et qu'ils ne peuvent juger de ses plaisirs, puisqu'ils sont d'un ordre où leur sentiment ne peut atteindre. C'est en développant cette vérité, que j'entreprends de vous faire voir que le contraste du bonheur du mondain et de la félicité de l'homme vertueux sur la terre, est tout à l'avantage du juste ; que les plaisirs de la justice chrétienne sont plus vrais, plus purs, plus faciles et plus multipliés, que ceux que l'on goûte dans la satisfaction des passions ; et voici sur quoi j'établis cette vérité. Le juste comme l'impie, peut être considéré sous trois rapports : avec son Dieu, avec soi-même, avec les autres créatures. Or, dans toutes ces situations, la justice chrétienne augmente nos plaisirs. Mettons dans tout son jour une vérité si intéressante.

Dieu est la vérité primitive, la félicité souveraine, et la cause de toutes perfections ; tout ce qui rapproche l'homme de l'Être suprême, l'élève, l'ennoblit, le rend heureux ; par conséquent, le commerce avec la Divinité est une source de plaisirs, lorsque l'amour en forme les liens, que la piété n'inspire qu'une adoration noble, que la confiance exclut la crainte servile, que la conscience ne peint qu'un Dieu bienfaisant, plein de miséricordes, aimant ses créatures, et que des mœurs pures, écartant les tristes présages des supplices éternels, ne nourrissent dans les cœurs que l'attente des récompenses promises à la vertu. Et voilà, mes frères, les rapports que la justice chrétienne met entre l'homme et la Divinité ; le juste ne perd jamais de vue l'Être suprême ; sa volonté règle toutes ses démarches ; il s'approche de lui avec confiance ; la grâce produit entre eux une union intime, une identité de sentiments, que l'Apôtre nous exprime par une transformation de nature. *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.* (I *Cor.*, VI.)

L'amour est un poids qui nous entraîne sans cesse vers l'objet aimé ; c'est un feu qui s'embrase par de nouveaux désirs : l'homme qui aime véritablement, n'a point de plus grand plaisir que celui d'aimer ; il ne cherche qu'à plaire à l'objet de ses désirs ; et s'il est indigne de ses recherches, il combat souvent sa raison, pour conserver une inclination qui lui plaît. Quelle douceur doit donc trouver le juste dans l'amour de son Dieu ! Le plaisir qu'il ressent n'est pas fondé sur l'illusion ; il aime le seul bien véritable ; sa raison ne combat pas son penchant ; son cœur n'est pas divisé ; tous ses désirs sont réunis dans un bien capable de les satisfaire. Hélas ! mes frères, accablés comme nous sommes sous le poids de la corruption, en proie à l'erreur et au mensonge, livrés à nos passions et à nos désirs déréglés, nous ne connaissons pas tout le prix de cet amour ; le juste seul peut en goûter toute la douceur, il est frappé plus vivement des grandeurs de son Dieu ; il voit

combien ce Dieu mérite son amour, et combien il est doux de s'attacher uniquement à lui. Vous connaissez, ô mon Dieu! par mes gémissements, disait saint Augustin, que je me déplais à moi-même, et que je trouve au contraire ma joie dans votre lumière et dans votre beauté; vous connaissez que je me renonce pour m'attacher uniquement à vous : *Tu refulges et places, et desideraris ut erubescam de me.*

Oui, mes frères, tout est intéressant, tout est une source de plaisir pour le juste, dans son commerce avec la Divinité : les cérémonies, les mystères, les pratiques d'une religion qui tend à l'unir plus étroitement à son Dieu, renouvellent sans cesse sa ferveur; toutes les paroles des livres saints ont pour lui ces traits heureux qui blessent les âmes que la grâce rend sensibles; c'est là qu'il puise ces idées sublimes et touchantes de l'Être suprême, de sa bonté, de sa providence, de sa miséricorde : c'est là qu'il voit l'innocence sauvée de l'oppression du vice, et le pauvre vengé du mépris du riche : c'est là qu'il admire comment, par le secours de Dieu, les justes sont conduits à la vertu, au milieu de tant de périls. Tantôt, dans les chants de l'Eglise, il mêle ses larmes à celles du roi pénitent, ou il entre dans ces transports qu'il éprouvait en célébrant les miséricordes du Seigneur; tantôt il se nourrit de cette manne sacrée, cachée sous les voiles eucharistiques; il se fortifie par cette nourriture céleste, qui le mettant en possession de la Divinité même, semble ne laisser rien à désirer pour son bonheur; son cœur est rassasié de la vérité et de la vertu qu'il puise dans cette source; il voit, il goûte qu'il est heureux, et il espère qu'il le sera toujours.

Quelle consolation pour cette âme, de se rappeler les miséricordes de son Dieu! la foi qui l'instruit de ses devoirs, la grâce qui dissipe les ténèbres de son esprit, et qui l'arrache à la corruption de son cœur! Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle, dans les transports de sa reconnaissance, ma rédemption est le prix de vos souffrances! vous couronnez le juste dans vos miséricordes, vous remplissez son âme de délices; et pour tant de bienfaits, vous ne demandez que le sacrifice du cœur, et un amour qui doit faire ma consolation et mon bonheur! Qui pourrait vous le refuser? Non, Seigneur! les travaux, les dangers, les obstacles, la persécution des hommes et leurs pernicieux exemples ne pourront jamais me séparer de vous; je vous aimerai toujours, je méditerai sans cesse votre loi, et son accomplissement fera toute mon occupation. C'est de cet amour que naît ce mépris des plaisirs vifs et tumultueux, ce goût pour la prière, cet attrait pour la solitude, cette sainte joie que l'âme ressent lorsqu'elle voit le saint nom de Dieu respecté, ce désir ardent du salut de ses frères, ce détachement des biens du monde. *Portio mea, Domine, dixi, custodire legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.)

Il est un plaisir que le vice n'a jamais goûté, et sans lequel tous les autres sont mêlés d'amertume; c'est celui qui naît de l'innocence, des retours sur soi-même, du spectacle de son propre cœur, et de la vue des qualités qui l'embellissent. Au milieu des agitations violentes et des joies tumultueuses du monde, à travers les prestiges de la grandeur et les hommages de l'adulation, une lumière importune découvre au pécheur sa difformité; l'iniquité le tourmente, le rend malheureux, et si l'ivresse des sens va jusqu'à lui ôter la vue du désordre de son âme, la vivacité du sentiment s'affaiblit bientôt, l'ivresse passe, la réflexion succède, et montre toute sa difformité; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver, il est forcé de se voir, et cette vue devient son supplice; sa conscience s'élève contre lui, les remords le déchirent, le rendent insupportable à lui-même, et vengent la vertu du mépris qu'il a pour elle. La justice chrétienne, au contraire, augmente les plaisirs de l'homme, en lui faisant apercevoir dans son cœur cet ordre, cette harmonie, ces traits nobles et sublimes qui le rapprochent du modèle de toute perfection; la paix et une joie sainte sont des fruits inséparables de la charité; elle ne connaît ni les noirs chagrins, ni les cuisants remords; elle ne craint pas de considérer son ouvrage : la vue des effets qu'elle produit dans l'âme élève et ennoblit l'humanité; c'est l'image même de la Divinité qu'elle retrace, une imitation de cet ordre primitif, de cette justice essentielle dont la contemplation fait la félicité de l'Etre suprême.

O vous, que la grâce rend sensibles aux charmes de la justice, et qui avez reçu sur la terre quelques étincelles de ce feu divin dont les élus sont embrasés dans le ciel! exprimez-nous cette satisfaction que vous goûtez en trouvant dans votre cœur la vertu, qui vous élève au-dessus des mortels, et qu'un langage humain ne peut qu'affaiblir. Ce n'est plus moi qui vis, nous dites-vous, c'est Dieu qui vit en moi. O parole pleine de force et de vérité! Le juste ne voit rien en soi de faible et de charnel, rien qui le dégrade et l'avilisse à ses yeux; tout est noble, tout est grand, tout est digne de ses regards; il n'est éclairé que par la raison souveraine; il ne sent que son action, il n'admire que sa ressemblance avec l'Etre suprême, et il jouit déjà des prémices de la félicité, qui sera consommée lorque cette image parfaite ne présentera que des traits inaltérables. Heureux l'homme auquel la vertu se montre ainsi dans toute sa beauté! Peut-il la voir sans l'aimer? et peut-il l'aimer sans être heureux? La joie qu'il ressent a quelque chose de céleste; elle est toujours égale et pure, rien ne peut l'épuiser; plus il s'y abandonne, plus elle est douce; elle ravit son âme sans la troubler, et elle l'enchante sans la séduire. Quel ordre et quelle harmonie! Ses passions sont soumises à sa raison, sa volonté à Dieu; son cœur ne se porte qu'aux objets dignes de ses recherches; son corps prend part aux saints mou-

vements qui le transportent; ses mains levées vers le ciel expriment sa véritable piété; il n'y a plus d'hypocrisie, plus de contradictions; il envisage toutes choses dans leur juste point de vue. N'en doutons pas, mes frères, il n'est point de plaisir comparable à celui qui naît de l'ordre, et que goûte, en rentrant dans son cœur, un juste, dont toutes les inclinations et les puissances ne tendent qu'au véritable bien : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (*Rom.*, VIII.)

Enfin la justice chrétienne augmente les plaisirs de l'homme, dans ses rapports avec les autres créatures. La bonne foi, la confiance, la modération, le désintéressement, la douceur, sont la source de tous les agréments du commerce de la vie; les chocs, les antipathies, les querelles, les inquiétudes, les chagrins se font sentir, dès que les vices opposés se montrent à découvert; et si les mondains goûtent encore quelques plaisirs dans des sociétés où ces vertus ne sont pas dominantes, c'est que les vices empruntent leur apparence, que l'extérieur se compose à mesure que l'intérieur se corrompt, que des usages établis asservissent ceux que le devoir n'attache pas, et que les bienséances tiennent lieu, en quelque sorte, de ces vertus en donnant aux bons et aux méchants une marche à peu près uniforme.

Or, mes frères, la justice chrétienne développe et perfectionne toutes les vertus qui font naître les plaisirs de la société; elle place dans le cœur même ces dispositions que nous aimons à trouver dans nos semblables, que les égards n'expriment pas toujours et que l'art trompeur des bienséances fait souvent naître et expirer sur leurs lèvres; elle étouffe les haines, réprime les mouvements de la colère, adoucit la dureté du caractère et fixe les bizarreries de l'humeur; elle tend à établir entre les hommes, par les liens de la charité, cette harmonie, l'image de la paix des élus dont toutes les inclinations se confondent dans le bien suprême. Représentez-vous une société formée par la justice : vos yeux ne peuvent trop s'arrêter sur un si beau spectacle : là, les amitiés ne sont pas troublées par les défiances; les cœurs s'épanchent sans craindre les noirceurs de la perfidie; les cris plaintifs de l'indigence ne se font plus entendre; le pauvre n'ouvre la bouche que pour bénir la main qui soulage ses besoins; chaque famille est comme une école de sagesse, où les leçons et les exemples domestiques n'inspirent que l'obéissance, l'horreur du crime, l'innocence des mœurs; le même goût pour la vertu forme des pères tendres et des enfants dociles; la soumission des épouses fidèles, sans hauteur, et l'empire des époux, adouci par la tendresse, rendent les mariages tranquilles, féconds et sans tache. la paix et la subordination règnent dans tous les ordres; le magistrat, aussi impartial que les lois, devient aussi respectable; le prince, chéri des peuples qui ont droit à sa tendresse, montre son autorité aimable, et ne fait sentir le poids du sceptre que par ses bienfaits; le citoyen enfin, consacre sans peine ses travaux à une patrie dont les avantages lui sont communs et qui ne cherche que son bonheur. L'image de cette société nous touche, nous enchante, nous transporte; elle n'est cependant qu'une faible idée des plaisirs que la justice pourrait procurer aux hommes.

Je sais que les mondains, élevés dans le tumulte de Babylone, remués sans cesse par les passions, et livrés à des penchants que la religion désavoue, regardent les justes comme étrangers à la société, et incapables de contribuer à son agrément. Comment, disent-ils, mettraient-ils quelques agréments dans la société, puisqu'ils méprisent tout ce qui attache les autres? et quels plaisirs pourraient-ils goûter ici-bas, puisqu'ils sont insensibles aux biens terrestres? Leur vertu toujours austère, devient à charge dans un monde où le vice domine; ils ressemblent à des morts qui ne participent plus à la vie commune, et qui ne peuvent qu'embarrasser dans la place qu'ils occupent. Dégoûtés de tout ce qui passe, ils n'entrent plus dans le tourbillon des soins qui entraînent les enfants du siècle : ils sont sans mouvements au milieu de l'agitation générale.

Ainsi jugent les mondains, dans l'ivresse des sens; tous ceux qui ne sont pas agités par le même vertige qu'eux leur paraissent sans vie, et parce que leurs joies sont folles, ils croient que la sagesse n'a pour partage que la tristesse. Qu'il est facile de dissiper ces vaines illusions, et de venger la justice des mépris du monde! Il est vrai qu'elle ne sourit pas au vice, qu'elle forme un contraste odieux pour les pécheurs, qu'elle fuit les voluptés qui amollissent, et les excès qui déshonorent; qu'elle prend peu de part aux intérêts d'une société formée par les passions, et qu'elle reste dans l'inaction, lorsque le crime produit tous les mouvements. S'il faut des dispositions opposées pour tenir une place dans la société, et jouir de ses agréments, nous convenons que la justice est étrangère et déplacée sur la terre; mais si les plaisirs purs, tranquilles, qui délassent le corps et ornent l'esprit, sans corrompre le cœur, sont dignes de l'homme, la vertu seule peut le rendre heureux sur la terre; elle sait assaisonner sa joie intérieure, pour la rendre durable, et mêler les jeux innocents avec les occupations sérieuses; loin d'être insensible aux beautés de la nature, elle en est frappée plus vivement; ces traits brillants, qui expriment la grandeur de l'ouvrier, font plus d'impression sur son cœur; tout se change en or dans ses mains, et l'insecte le plus vil lui fait admirer la main bienfaisante de son Créateur.

La vraie sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté, elle recherche même quelquefois un délassement honnête; mais elle ne peut souffrir ces joies tumultueuses, incompatibles avec la charité. Les hommes accou-

tumés aux mouvements violents des passions, ne peuvent goûter les plaisirs simples; tout ce qui ne produit qu'un état tranquille leur paraît insipide; le juste n'a pas besoin d'une si grande émotion : il faut moins de joie au dehors, à celui qui la porte dans le cœur; elle se répand de là sur les objets extérieurs; les plaisirs doux et permis qu'offre la nature conservent tous leurs agréments pour lui, ils coûtent moins que les autres; ils se multiplient à tout moment, et l'innocence du cœur y donne un agrément préférable à toute la vivacité des joies mondaines.

Ce n'est donc pas l'insensibilité qui caractérise le juste, et qui le distingue du pécheur; c'est qu'il use du monde sans s'y attacher, que tout le rappelle à l'Etre suprême, et qu'il goûte ses plaisirs sans amertume. Le pécheur jouit des bienfaits de Dieu, avec des désirs criminels; il pervertit l'ordre, en se regardant comme la fin dernière de tous les êtres; le juste, au contraire, admire avec reconnaissance la vaste harmonie de l'univers; il rapporte tout à la gloire du Créateur; il se regarde comme le lien du monde matériel et invisible, chargé de rendre à l'Etre suprême, pour les créatures inanimées, cet hommage pur dont elles sont incapables. *Mens utriusque mundi.* Quelle source de grandeur, quel motif d'actions de grâces, ne doit pas trouver une âme dans des plaisirs si dignes de nos recherches! *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

J'ai cette confiance, ô mon Dieu! pour les fidèles qui m'écoutent, que la vertu de votre parole n'étant pas attachée à celle du ministre qui l'annonce, fructifiera dans leur cœur; leur empressement à la recevoir est un présage heureux que vous achèverez l'ouvrage de votre miséricorde. Répandez, Seigneur, cette grâce sur tous les fidèles : veillez sur le prince qui m'écoute, qu'il soit aussi grand devant vous qu'il est cher aux hommes; qu'il devienne un modèle des mœurs publiques; que ses vertus croissent avec ses années, et que votre grâce sauve du danger des passions sa jeunesse cultivée par tant de soins et par des mains si habiles.

Conservez le pasteur auquel vous avez confié cette portion de votre héritage : les pauvres qu'il instruit et qu'il soulage, vous le demandent; et c'est leur prière que je fais monter aujourd'hui jusqu'à votre trône. Environnez de votre protection cet asile des malheureux; qu'il dure autant que vos miséricordes; et que ses fondements jetés par la charité, soient toujours respectés par le temps. Ecoutez enfin le plus ardent de mes vœux, pour des fidèles que je dois porter dans mon cœur, le vœu de tous les ministres, le vœu de Jésus-Christ même, renfermé dans cette prière qu'il vous faisait sur la terre. J'ai annoncé votre loi à ceux vers qui vous m'avez envoyé; sanctifiez-les maintenant dans la vérité; achevez votre ouvrage, faites qu'aucun d'eux ne périsse et recevez-les tous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum; ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. (*Matth.*, V.)

Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.

Est-ce Dieu, mes frères, qui a dit aux juifs, vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi? Le pardon des injures est-il donc une perfection propre à la loi évangélique? La charité, qui seule a pu sanctifier dans les deux alliances, laissait-elle subsister dans l'ancienne les haines qu'elle doit étouffer dans la nouvelle? Le juif ne voyait-il plus un frère dans son ennemi? lui suffisait-il de ne pas porter à l'excès la vengeance? la modération dans les procédés, lui tenait-elle lieu de vertu? Et le Dieu de bonté, qui avait gravé dans son cœur les principes de la bienveillance, pouvait-il les accorder avec cette loi barbare, vous haïrez votre ennemi? *Odio habebis inimicum tuum.*

Ne confondons pas les traditions pharisaïques avec les préceptes de la loi : les vérités morales sont de tous les temps; la charité n'a jamais varié dans son objet; tout ce qu'elle commande est en soi nécessaire au salut; et c'est une erreur dangereuse, de penser qu'elle pouvait adopter dans l'ancienne alliance une haine qu'elle condamne dans la nouvelle. Dieu n'avait-il pas dit à son peuple : vous n'aurez point dans le cœur d'aversion contre votre frère; n'usez pas de vengeance, et ne conservez pas le souvenir des injures? Pharisiens hypocrites, dignes apologistes du crime, accoutumés à ajouter à tous les vices la lâcheté et l'imposture, vous seuls avez altéré la loi du Créateur. Adroits à couvrir des intérêts du ciel les vues de vos passions, que vous aurait-il servi de déclarer les hommes ennemis de Dieu, si l'obligation de les aimer eût subsisté? Il vous fallait donner à vos vengeances le sceau de la vertu; vous avez dit à Israël : il est permis de haïr ses ennemis. *Odio habebis inimicum tuum.*

Ce n'est donc pas un précepte nouveau que Jésus-Christ a imposé, en nous commandant l'amour des ennemis; il n'a fait que rétablir, par son autorité, cette règle immuable; il a dissipé les vains sophismes qui étouffaient la voie de la nature; il a resserré par une sainte adoption les liens qui unissaient les hommes; il a donné des motifs plus puissants à la charité, en ajoutant à la loi du pardon la satisfaction d'imiter son exemple, et l'espérance de trouver devant le souverain juge la même indulgence; il a mis dans un plus grand jour la nécessité de l'amour des ennemis, et les conditions de la réconciliation. Deux objets que j'entreprends de développer, et qui feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était un spectacle bien propre à flatter la vanité, qu'un sage formé par la philosophie, et se faisant un mérite d'une constance stoïque ; l'esprit rempli d'un modèle de perfection imaginaire, sa vertu n'était qu'un système, et son héroïsme une représentation. Ce n'était pas assez pour lui de pardonner les injures, de supporter la douleur ; il voulait être insensible. Ainsi, allant toujours au delà du but, il n'était ni père, ni époux, ni ami, ni citoyen ; il était philosophe. Que peut contre moi la calomnie ? disait le stoïcien farouche ; que me fait la douleur ? quelle révolution pourrait abattre ma constance ? Que l'ennemi embrase nos murs, qu'il arrache mes enfants à leur mère désolée, je ne donnerai pas de larmes à des maux qui ne m'affectent pas ; libre dans les fers, et tranquille au milieu des ruines de la patrie, je n'ai rien perdu, si la vertu me reste. Insensé ! il ne voyait pas que ce vain désintéressement affaiblissait tous les devoirs et relâchait les liens de la bienveillance ; que la vertu pendant cette vie, n'est que l'ordre de nos affections, qu'elle ne mérite que par ses sacrifices, et qu'il n'y a plus de sacrifice dès qu'il n'y a point d'attachement.

Je ne viens donc pas vous dire, chrétiens, soyez insensibles aux injures : la main qui vous frappe ne peut vous blesser, la violence qui vous dépouille ne vous enlève rien ; et puisque la possession des biens présents vous laisse dans l'indifférence, leur perte ne doit pas vous jeter dans l'affliction. Cette voix de l'enthousiasme n'est pas celle de la religion ; Jésus-Christ n'a pas dit à ses disciples, vous n'aimerez rien sur la terre, mais vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses ; vous ne souffrirez pas, vous ne serez pas affligés ; mais vous souffrirez et vous serez patients : on vous fera du mal, et vous ferez du bien : *Benefacite iis qui oderunt vos.* (*Matth.*, V.) Ce n'est ni sur l'insensibilité, ni sur l'indifférence, c'est sur la bonté qu'il établit le pardon des injures, et s'il nous ordonne d'aimer nos ennemis, c'est parce que l'amour de tous les hommes est fondé sur des motifs invariables, que les haines sont toujours dangereuses dans leurs effets, qu'elles ne peuvent être justifiées par tous nos prétextes : trois réflexions qui nous feront voir la nécessité de l'amour des ennemis. Développons ces vérités.

Tout amour, dit saint Thomas, est fondé sur la communication du bonheur, et tout être qui a le sentiment du bonheur doit le communiquer aux créatures capables de le goûter. Dieu, souverainement heureux, veut que nous le soyons ; l'homme qui aspire à la félicité, la désire à ses semblables : on cherche en vain dans un vil intérêt les liens qui nous unissent : bonté, bienveillance, voilà les premiers liens de l'humanité, voilà ses premières affections. Elles précèdent les passions qui les étouffent, et les retours de l'amour-propre qui ralentissent leur action. Celui qui voit souffrir un malheureux n'a pas besoin de se dire qu'il doit être ému ; l'attendrissement de son âme le porte à secourir son frère avant que la raison l'éclaire sur son devoir. Quel est le cœur qui ne s'ouvre pas à la joie publique ? qui n'aime pas à voir autour de lui l'image du bonheur, et qui ne goûte une douce satisfaction, lorsqu'il peut l'embellir ? Hommes, fixez tous vos regards sur ces traits qui forment en vous l'image de la Divinité ; lisez dans votre âme les sacrés caractères de la vertu, vous y trouverez cette loi primitive : je dois aimer dans les autres ce que j'aime en moi ; leur nature, leurs facultés, leur faiblesse, leurs droits, leurs espérances sont les miennes ; ces qualités qui me sont chères, perdraient-elles leur prix à mes yeux parce qu'elles sont transportées dans mes frères ? Dieu les aime, ils sont donc aimables. Tant que leur volonté n'est pas inflexible dans le mal, il veut les changer, et non les perdre ; il pardonne aux méchants qui l'outragent ; il faut donc leur pardonner. Chrétiens, portez plus loin vos vues, ouvrez les yeux au flambeau de la foi ; voyez tous les hommes unis en Jésus-Christ, couverts de son sang, destinés à la même félicité : ces liens nouveaux ne peuvent être brisés, ils sont plus forts que la mort ; l'amour seul de Jésus-Christ les forme ; se séparer de ceux qui lui sont unis, c'est outrager sa miséricorde. Voudrions-nous perdre ceux qu'il veut sauver ? Pourrions-nous respirer la vengeance, tandis que son sang désarme la justice ? Non, disait saint Léon, considérant ces motifs, il n'y a plus d'ennemis sous l'empire de la grâce, et le chrétien qui aime Jésus-Christ ne peut haïr personne : *Nulli christiano quemcunque odisse permittitur.*

En effet, mes frères, comment pouvez-vous livrer vos cœurs à la haine, puisque ces motifs d'aimer tous les hommes sont invariables ? L'ennemi qui vous a outragés a-t-il pu briser tous ces liens qui l'unissaient avec vous ? N'est-il plus l'enfant du même père ? Ne voyez-vous plus briller sur son front l'image de la Divinité que vous devez respecter ? a-t-il perdu, par une seule affection déréglée, toutes les qualités qui vous le rendaient aimable ? Quoi ! votre frère jouit de tous les droits qui donnent du prix à votre existence ; il est, comme vous, l'objet de l'amour d'un Dieu ; la même destination, les mêmes espérances vous unissent, votre bonheur doit croître avec le sien, tout ce qui peut rapprocher des créatures, tout ce qui peut rendre commun leur intérêt subsiste ; et une parole indiscrète, un outrage grossi par la vanité, ou qui n'existe que dans l'imagination, brisera ces liens, détruira l'union de la nature, et mettra une éternelle opposition entre des êtres toujours semblables. La loi du Créateur sera donc moins forte qu'un intérêt passager ? et des rapports de nécessité céderont à des contrastes arbitraires ? Tendre humanité, vertu qui fait naître dans nos cœurs des affections si douces, quel serait votre empire, s'il dépendait de l'accord des passions, et si les in-

térêts de l'amour-propre, de la vanité, de l'ambition, formaient tous les liens de la concorde? Non, vous n'avez pas des appuis si fragiles; un même père, une même nature, une même patrie, voilà vos fondements; rien ne peut les détruire, et tant qu'ils subsisteront, votre émotion 'doit se faire sentir. Y a-t-il un malheureux dont je ne partage pas l'infortune? mon semblable peut-il souffrir sans que je sois attristé? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (II *Cor.*, XI.) Voilà votre voix, je l'entends au fond de mon cœur, malheur à moi si le ressentiment d'une injure étouffe ce cri de la bienveillance! Le méchant qui m'offense est encore mon semblable : son crime même ne m'est pas étranger. Hélas! je sens trop que j'en suis capable : son injustice n'a pas changé sa nature, je dois donc l'aimer; et pour que son bonheur m'intéresse, il suffit qu'il soit homme. Attendrai-je, pour déployer mon affection sur mes frères, qu'ils soient toujours justes et vertueux? Je dois les aimer faibles et chancelants dans le bien : pourquoi les haïrais-je lorsqu'ils s'en écartent? Sans doute le crime défigure en eux l'image de la Divinité; mais l'Etre suprême, qui a créé son ouvrage fragile, manque-t-il de moyens pour le réparer? Briserai-je le vase qui peut servir aux vues de sa miséricorde? et tandis que sa clémence veut rappeler le pécheur à la vertu, dirai-je à mon ennemi : Péris, malheureux, ton existence m'est à charge? Dieu bon, Dieu clément! l'être faible et borné qui attend tout de votre bonté, refusera-t-il d'imiter votre patience, votre douceur, votre miséricorde? Je considère vos œuvres, et je n'y découvre que des traits de votre amour; votre soleil se lève sur les justes et sur les impies; vous leur distribuez la pluie des deux saisons; vos bienfaits sont également partagés entre le bon qui vous loue et le méchant qui vous outrage; toutes les créatures témoignent que vous aimez vos ennemis; le ciel et la terre prononcent aux vindicatifs l'arrêt de leur condamnation : mais une voix plus forte sort du sang de Jésus-Christ; un Dieu immolé sur la croix, priant pour ses bourreaux, n'opposant que sa tendresse à leur fureur, devient un spectacle terrible pour des âmes livrées à la haine. Une religion qui apprend à tous les hommes qu'ils sont perdus sans ressource, si l'amour ne désarme pas la justice qui a pour fondement le sang de Jésus-Christ répandu pour ses ennemis, qui ne consiste sur la terre que dans la réconciliation du Créateur avec la créature, qui ne subsiste dans le ciel que par l'union invariable des membres avec leur chef; une religion qui a pour principe, pour moyen, pour fin, la charité; ne doit-elle pas étouffer tous les ressentiments, éteindre toutes les inimitiés? Vous n'êtes, ô mon Dieu! que miséricorde pour moi, pourquoi ne serais-je pas miséricordieux pour mes frères? pourquoi userais-je envers eux de rigueur, tandis que j'attends tout de votre bonté? Le méchant qui m'offense n'est-il pas assez puni par son crime, et le plus grand des malheurs pour lui n'est-il pas d'être injuste? Tant que des créatures fragiles peuvent revenir à la vertu, leurs chutes ne doivent exciter que la pitié; il faut les plaindre et solliciter pour leur conversion les grâces du ciel : ne vaut-il pas mieux les rendre bons que de leur nuire; les gagner par la douceur que les aigrir par la vengeance? L'ordre où les coupables subissent les lois de la justice, ne doit nous inspirer que de la crainte; celui où les hommes sont heureux sous les lois de la miséricorde, est l'objet de nos désirs; c'est donc à cet ordre que nous devons aspirer; malheur à nous si nos inimitiés préviennent cet instant fatal, où la haine et l'amour sépareront à jamais tous les hommes! Il n'appartient qu'à Dieu de fixer ce moment de la vengeance, parce que lui seul connaît quand la volonté du pécheur est inflexible dans le mal, et quand il ne peut cesser d'être méchant qu'en cessant d'exister sur la terre.

Pour nous, faibles créatures, dont l'existence est toujours près du néant, le vice près de la vertu, le bonheur près de l'infortune; pour nous qui attendons tout de la bonté infinie, n'imitons Dieu que dans cette perfection; ne refusons pas à nos frères le pardon que nous demandons au Père commun : *Tu autem, homo Dei, sectare charitatem.* (II *Tim.*, II.) Où est l'homme qui ne doit pas trembler si Dieu prend à son égard cette rigueur qu'il veut exercer envers ses ennemis? Combien de fois a-t-il été tenté de ressembler aux méchants! combien de fois a-t-il outragé la majesté suprême! Celui qui ose dire : Ma vie est sans reproche, interroge des témoins et non sa conscience : qu'il rentre dans son cœur, il sera frappé de son injustice, il verra qu'il a besoin de la clémence divine et de l'indulgence des hommes; il s'écriera avec le Prophète : Seigneur, si vous comptez nos iniquités, qui pourra supporter vos jugements? *Domine, quis sustinebit?* (*Psal.* CXXIX.) Ah! mes frères, tandis que nous vivons avec les hommes, ménageons leurs faiblesses, plaignons leurs erreurs, pardonnons leurs offenses, ne soyons que bons; c'est la seule affection convenable à des créatures qui doivent tout à la bonté infinie de Dieu. Qui de nous subsisterait, si la justice rigoureuse décidait de son sort? Comment établir la concorde, si l'injure est repoussée par l'injure, et si la haine fortifie le contraste des passions? Les hommes ne sont pas assez vertueux pour fonder la paix sur l'équité constante, et jamais ils ne l'obtiendront que par la facilité du pardon. C'est ce que nous a appris Jésus-Christ, le grand pacificateur, qui a annoncé la paix à ceux qui étaient de loin et à ceux qui étaient de près, faisant mourir en lui-même toutes les inimitiés : *Interficiens inimicitias in semetipso.* (*Ephes.*, II.)

J'entends la voix de la haine s'élever contre ces principes de l'amour mutuel, ranimer dans les cœurs le désir de la vengeance,

et accoutumer les hommes aux effets funestes d'une passion qui n'enfante que des forfaits. Mon ennemi, dit le vindicatif, n'excite que mon aversion ; il s'est opposé à mon bonheur, je l'abhorre, et je veux me venger. Malheureux ! quel mot vous avez prononcé ! Vous respirez la vengeance ! Hélas ! on ne le voit que trop : ce front menaçant, ces yeux étincelants, ce regard furieux, cette marche précipitée, ces sons entrecoupés, ces cris, ces transports, tout annonce le trouble de votre âme : le torrent qui ravage, le feu qui consume, les flots d'une mer agitée qui ouvre des abîmes ne sont qu'une faible image du désordre de votre cœur : *Quasi mare fervens.* (*Isa.*, LVII.) Non, dit le Sage, cette passion terrible ne connaît plus de bornes : elle brave tous les dangers, elle renverse tous les obstacles, elle se plaît au milieu des ruines, elle se repose sur des cadavres entassés ; le fer, le poison, la mort, tous ces maux rassemblés ne suffisent pas à ses fureurs : *Ignis, grando, fames et mors, omnia hæc ad vindictam creata sunt.* (*Eccli.*, XXXIX.) Comment découvrir les traits de la raison au milieu de ces agitations violentes ? Où est ce calme de la sagesse, nécessaire pour exercer les droits mêmes de la justice ? où est cette intelligence qui peut juger et apprécier les objets ? Y a-t-il quelque chose de respectable pour celui que la vengeance transporte ? La voix même de la nature ne se fait plus entendre au fond de votre cœur, le seul aspect de votre semblable vous irrite, et déjà vous n'êtes plus un homme.

Vous avouez que votre cœur est plein d'aversion pour votre frère ! Mais connaissez-vous la haine et ses effets dangereux ? savez-vous qu'elle est un sentiment destructif, qu'elle embrasse tous les maux possibles, et qu'elle voudrait les réunir sur la tête d'un ennemi ? Il ne lui suffit pas d'augmenter les torts de l'injustice : ce n'est pas seulement pour jouir d'un bien passager qu'elle s'efforce de dépouiller celui qu'elle déteste. Plus dangereuse que l'ambition, que l'avarice, que toutes les passions qui naissent d'un amour-propre déréglé, elle corrompt le fond de notre être, elle place dans nos cœurs le plus grand des vices, le plus opposé à la bienveillance, celui qui déprave le plus la nature, le désir de nuire, même sans intérêt, et la satisfaction de faire du mal, seul fruit de la méchanceté. Voyez Aman transporté par la haine : que de crimes il médite ! que de sang répandu ! tout un peuple devient la victime de ses fureurs : des vieillards sont égorgés, la pudeur effrayée ne trouve plus d'asile, des fils expirent dans les bras de leur mère. Quel avantage pouvait revenir à ce barbare d'un si grand forfait ? celui d'entendre les cris d'un plus grand nombre de malheureux, celui de se dire : Ma puissance n'a point trouvé d'obstacle, j'ai détruit tout ce qui pouvait l'être ; un seul homme m'a offensé, et toute sa race est éteinte : *Pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas.* (*Esther*, III.) Quel horrible spectacle qu'Abel expirant et Caïn déchirant ses entrailles palpitantes ! Ah ! mes frères, ne souillons pas nos regards par ces images affreuses ; disons, en détournant nos yeux de ces crimes qui font frémir la nature : O haine ! ô vengeance ! quelles sont vos fureurs, puisque les droits du sang, le cri de l'innocence, l'émotion de la pitié ne peuvent les ralentir ! Quel cœur pourrait s'ouvrir à une passion qui étouffe la voix de l'équité, qui prête des charmes à la cruauté, qui se rassasie des pleurs des malheureux, et qui se fait un tourment du bonheur de son semblable ? Quoi ! disait saint Jean Chrysostome, votre haine ne respecte rien dans un ennemi, ni les rides de sa vieillesse, ni l'innocence de sa vie, ni le souvenir de ses bienfaits ? *Non eis senectus venerabilis, non vitæ victus, non acceptæ gratiæ memoria ?* Que cet homme soit utile à sa patrie, que ses vertus le rendent cher à ses concitoyens, que sa perte réduise une famille au désespoir ; qu'une mère désolée vienne vous dire : Barbare ! épargnez mon fils, ne détruisez pas toutes mes espérances, ne vous opposez pas à son bonheur ; respectez les dernières années de ma vie, ne nous rendez pas malheureux ; souvenez-vous que vous avez un père, et que son cœur ne s'ouvrirait plus à la joie si vous souffriez tous les maux dont vous nous accablez ! n'importe, les plaintes de tant d'infortunés ne font que vous endurcir : c'est pour vous une nouvelle satisfaction d'affliger votre ennemi dans tout ce qui le touche, de ne mettre sous ses yeux que l'image du désespoir. Vous voilà donc le plus méchant des hommes, celui qui trouve du plaisir à nuire et qui jouit des malheurs de son semblable.

Et ne dites pas que nous exagérons ici les effets de la haine, que la plus violente a des bornes, et que l'on peut affliger un ennemi sans vouloir le perdre. *Tout homme qui hait son frère*, dit l'apôtre, *est homicide* (I *Joan.*, III) ; toute haine est un sentiment destructif ; elle se réjouit de tout mal, ou ce n'est pas elle. Quand je hais les vices, leur existence me blesse ; quand je hais les personnes, tout leur bonheur m'est à charge : la crainte du châtiment peut arrêter ma main, l'impuissance peut mettre des bornes à mes fureurs ; mais le désir de nuire subsiste, et la joie maligne que me causent les malheurs d'un ennemi décèle assez ce sentiment pervers. Quel affreux tableau tracerais-je dans ce discours si je peignais tous les excès auxquels la haine a porté les hommes ! Je pourrais vous montrer dans tous les âges la société troublée par ses fureurs, les autels profanés, les villes ensevelies sous leurs ruines ; mais il est un autre effet qui doit frapper de terreur les âmes livrées à cette passion, et qui fait voir à quel point elle peut égarer la raison. Les autres vices semblent se soutenir par l'espérance de l'impunité ; les plus grands scélérats, en commettant le crime, ne désespèrent pas du repentir et du pardon : le vindicatif seul peut soutenir la vue de son crime et du sup-

blice qui l'attend, renoncer par choix à son salut éternel, et se précipiter sans effroi dans les enfers ; c'est lui qui donne à la terre ces affreux exemples d'impénitence : on voit des hommes respirer encore la haine, lorsque le souffle de vie expire sur leurs lèvres, laisser dans leurs cendres des germes de division, et confier à leur postérité le soin de leur vengeance. En vain des ministres de la réconciliation montrent au mourant le glaive de la colère divine suspendu sur sa tête ; en vain ils s'efforcent de le toucher par un spectacle attendrissant ; on fait approcher cet ennemi qu'il abhorre, on lui dit : Voilà votre frère, il vous a offensé, il vient vous demander grâce, il est à vos genoux, il veut baiser vos mains : homme impitoyable, ne les retirez pas ! Jetez des regards de compassion sur un suppliant : ce n'est pas la terreur de votre vengeance qui lui fait souhaiter de se réconcilier avec vous ; qu'a-t-il à redouter maintenant que vous êtes entre les bras de la mort ? c'est l'amour qui l'amène, c'est la crainte que vous n'emportiez dans le tombeau une haine qui fera votre malheur éternel. Au nom du Dieu dont vous êtes les enfants, pardonnez à votre frère. Non, répond ce furieux, je ne pardonnerai pas. Quel objet mettez-vous sous mes yeux ? voulez-vous augmenter les horreurs de mon agonie ? Ah ! je reprends mes fureurs, son aspect me révolte. Il supplie, il verse des pleurs, il veut me faire céder à la pitié : ne sait-il pas que c'est pour moi une douceur d'insulter à ses larmes ? Je ne puis plus lui faire de mal, mais je peux encore lui en désirer ; eh bien ! c'est assez : mon cœur s'ouvre à cette vaine satisfaction, ma haine survit à l'espoir de la vengeance ; l'impuissance de lui nuire pourra faire mon tourment, mais elle ne changera pas mon aversion ; et, quelle que soit ma destinée, mon cœur ne fera jamais des vœux pour son bonheur. Malheureux ! vous prononcez votre condamnation. Le voile de la mort est déjà sur vos yeux ; les portes de l'éternité s'ouvrent ; vous allez paraître devant votre juge. Comment lui direz-vous : Pardonnez mes offenses, oubliez mes iniquités, n'écoutez que votre clémence, ne voyez que le sang de Jésus-Christ dont je suis couvert : *Dimitte nobis debita nostra?* (*Matth.*, VI.) O vindicatif ! quelle confiance pouvez-vous avoir dans le prix du sang que l'amour et la miséricorde ont fait répandre ? Vous invoquez le Dieu de bonté, et vous n'avez adoré que le dieu des vengeances : vous le trouverez au dernier jour tel que vous l'avez désiré pendant votre vie. N'attendez rien de sa clémence. Comment le Dieu qui aime tous ses enfants recevrait-il dans son sein le méchant qui les abhorre? *Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra.* (*Ibid.*)

Tels sont, mes frères, les funestes effets d'une passion qui égare la raison, qui corrompt les sentiments naturels, qui est une source de remords, et qui se termine enfin par notre perte éternelle. Il suffit de la peindre pour en inspirer de l'horreur ; et que deviennent alors tous ces prétextes que vous alléguez pour justifier vos inimitiés ? Opposerez-vous à la loi du pardon des répugnances naturelles, les maximes du monde, la crainte des jugements des hommes ? Vous ne pouvez étouffer le ressentiment d'une injure, mais quand il est question de votre fortune, de votre élévation, quand l'ambition vous domine, vos affections se plient à vos vues, vos goûts changent ; vous perdez votre fierté, vous supportez des mépris, vous dévorez des rebuts, vous devenez complaisants, souples, peut-être rampants ; rien ne vous coûte, pourvu que ce soit un moyen d'obtenir ce que vous désirez ; et les espérances de la foi, les motifs de la charité ne peuvent vaincre l'injuste opposition qui vous éloigne de votre frère ? Il vous en coûte trop pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels ; le monde vous méprisera si vous ne vous vengez pas de cet outrage ! Et que vous font les jugements des hommes ? Est ce à leur mode que vous devez servir la vertu ? Ne savez-vous pas que votre héroïsme consiste à imiter Jésus-Christ, pardonnant à ses bourreaux ; que votre avantage est d'être persécutés pour la justice ; que, pour être dédommagé de la perte des biens, de l'honneur, de la vie, c'est assez de pouvoir se dire : je pratique la vertu, Dieu me voit, il sera ma récompense ? Contentons-nous de ce témoignage de la conscience ; n'écoutons ni les préjugés, ni les passions ; nous verrons que la vengeance n'est pas faite pour nos cœurs, et que la haine est toujours un sentiment pénible ; car si la loi du pardon est contraire aux affections saines de la nature, pourquoi voudrais-je être Abel expirant, plutôt que Caïn l'immolant à sa vengeance ? pourquoi aimé-je David, pardonnant à Séméi qui l'outrage ? pourquoi Joseph, embrassant ses frères, me fait-il répandre des larmes ? Suivons la pente de la bienveillance, et nous sentirons combien il est doux de lui obéir ; pardonnons, et nous serons contents après avoir pardonné ; faisons du bien à nos ennemis, et quand il sera fait, nous en goûterons le prix. L'exercice de la vertu est toujours effrayant pour les passions ; ce n'est qu'après l'avoir pratiquée qu'on la trouve aimable.

Ne dites donc plus : mon ennemi a noirci ma réputation, il m'a dépouillé de mes biens, il s'est opposé à mon bonheur : je ne puis l'aimer. Il s'est opposé à votre bonheur, âme raisonnable, destinée à être heureuse éternellement par l'amour et la connaissance de la Divinité ! Vous avez donc oublié votre grandeur, votre destination, vos espérances ? Est-ce dans la jouissance des biens passagers que vous devez placer votre félicité ? Avez-vous été rachetée par un prix infini, pour des objets si vils ? Jésus-Christ a-t-il embrassé la pauvreté, est-il mort sur l'arbre de la croix pour vous donner une haute idée de la gloire, des richesses, de tout ce qui tient à la vie présente ? Si vous pla-

cez votre bonheur dans ces objets frivoles, sans doute vous n'aimerez jamais le rival qui vous les dispute, ou le méchant qui vous les ravit: mais, parce que vos affections sont déréglées, vos haines sont-elles moins injustes? L'avare ne peut pardonner à celui qui ravit son trésor, comment ferait-il du bien à ses ennemis, puisqu'il n'en fait fait pas à ses amis? Concentré en lui-même, le bonheur de ses semblables n'est rien à ses yeux ; il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui a besoin, de soulager celui qui souffre, de pleurer avec celui qui pleure. Comment, avec un si grand attachement aux richesses, pourra-t-il aimer celui qui s'oppose à sa fureur d'accumuler? Mais cette cupidité qui fait son crime, pourra-t-elle excuser son aversion? L'ambitieux sera-t-il en droit de perdre un ennemi, parce que la soif des honneurs le transporte, et qu'il s'est fait un système qui immole tout à sa passion? Le furieux qui ose attaquer la vie de son semblable, et qui se croit excusé parce qu'il expose la sienne, dira-t-il pour se justifier : L'opinion publique m'a subjugué, j'ai redouté les vains discours de la multitude ; un faux honneur me commandait la vengeance, la loi qui me l'interdisait ne pouvait me garantir d'un vain reproche de lâcheté: esclave du monde, j'ai respecté ses maximes ; j'ai mieux aimé périr dans le crime que de supporter ses mépris dans la vertu? Quel devoir sera sacré pour les hommes, si les passions et les préjugés leur servent d'excuses? Ah! mes frères, si nous voulons remplir les obligations d'un chrétien, semer de quelques vertus notre carrière, passer ce petit nombre de jours dans la paix, sans haine, sans aigreur, sans désirs de vengeance; ne soyons ni mondains, ni voluptueux, ni avares, ni ambitieux; tant que nous donnerons trop de prix aux choses présentes, nos affections seront déréglées ; nous serons premièrement injustes dans le cœur, et de ce désordre naîtront les concurrences, les haines, les jalousies, les discordes ; transportons notre plus grand intérêt dans l'avenir, et nous dirons avec l'Apôtre : J'ai comparé les biens présents avec l'espérance du fidèle, et j'ai jugé qu'il valait mieux perdre tout ce qui passe avec le corps, que de renoncer à la charité qui est le fondement du bonheur éternel : *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam.* (*Philipp.*, III.) J'ai interrogé mon cœur, et il m'a répondu : Dieu seul peut faire ma félicité; si la vertu m'est chère, c'est qu'elle m'inspire la confiance de le posséder; si les autres biens ont du prix à mes yeux, c'est quand ils ne se trouvent pas en opposition avec le devoir. Lorsque la bonté divine m'en laisse l'usage, je fais monter à son trône la voix de la reconnaissance ; si la Providence me les ôte, je me soumets à l'ordre qu'elle établit; j'adore sa justice qui frappe dans le temps pour épargner dans l'éternité; je lui dis : Être souverainement bon, votre miséricorde est si grande, qu'elle fait tout servir à mon bonheur ; dans la confiance que m'inspire cette vérité, le vœu suprême de mon cœur est que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua.* (*Matth.*, VI.) Que m'importe que les hommes me nuisent, si je découvre par les vues de la foi que les obstacles qu'ils mettent à ma fortune sont des moyens de salut? Je dois les plaindre, puisqu'ils sont assez malheureux pour être injustes ; mais je dois les aimer, puisqu'ils sont mes frères, que le Père commun les aime encore, et que sa grâce peut les rétablir dans le droit à l'héritage des enfants. Destiné à jouir des récompenses promises à la vertu, je ne hais que le crime qui souille mon âme; je n'ai pour ennemi que le démon qui veut ma perte éternelle ; encore si sa volonté n'était pas inflexible dans le mal, je demanderais son retour à la vertu ; j'aimerais qu'il fût bon et heureux, plutôt que méchant et malheureux. O chrétiens! ô mes frères! si nos affections étaient saines, si nos yeux, errant sans cesse sur les choses présentes, se reposaient enfin sur les objets de la foi ; si la religion nous peignait souvent Jésus-Christ donnant sa vie pour ses ennemis, intercédant sans cesse pour eux, jugeant les vivants et les morts, rejetant de son sein tous ceux qui n'ont pas aimé dans les hommes le prix de son sang, ces exemples, ces menaces, ces récompenses ne confondraient-elles pas toutes les vaines excuses que nous alléguons pour justifier nos iniquités? Loin de désirer la vengeance, nous écouterions cette voix de miséricorde qui nous dit : ne résistez pas à celui qui vous traite mal; si quelqu'un veut plaider contre vous pour avoir votre robe, abandonnez-lui votre manteau : *Et ei qui vult tunicam tuam tollere, dimitte et pallium.* (*Matth.*, V.) Sans doute, lorsqu'il est dangereux de confondre l'amour de la vengeance avec celui de la justice, il vaut mieux céder ses droits que de demander la réparation d'une injure ; sans doute, il vaut mieux recevoir deux soufflets, que de se plaindre avec aigreur du premier : si ma douceur et ma patience peuvent toucher mon ennemi et le rappeler à la vertu, refuserai-je de lui sacrifier un vil intérêt? Ne suis-je pas assez dédommagé par une action qui assure mon bonheur éternel? Chrétiens, ne vous contentez pas d'être justes, soyez généreux pour le salut de vos frères. Sainte religion, voilà votre perfection, et je sens qu'elle est faite pour nos âmes. Les passions seules peuvent s'opposer au précepte : Aimez vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour ceux qui vous persécutent : *Diligite inimicos vestros, benefacite iis qui oderunt vos.* Vous avez vu la nécessité du précepte de l'amour des ennemis, il me reste à vous faire voir les conditions de la réconciliation.

SECONDE PARTIE.

Les hommes convaincus de la nécessité d'aimer leurs ennemis, se font encore illusion sur ce devoir, et leurs réconciliations ne sont presque jamais l'ouvrage de la charité.

On veut bien donner des bornes à la vengeance, et se rapprocher de ses frères, pour faire cesser le scandale de la haine : mais on change de manières à leur égard, sans changer d'affection ; on met les procédés à la place des sentiments ; on consulte plus les bienséances que les règles de la foi ; on négocie, on diffère jusqu'à ce que la vanité soit satisfaite. Il faut suivre la loi d'un faux honneur, qui défend de faire les premières démarches ; il faut attendre qu'un ennemi s'humilie ; il faut être vengé avant que de pardonner : ainsi les aversions subsistent dans le cœur, tandis que les motifs humains changent l'extérieur, et la haine semble modifier encore les ressorts que l'on met en œuvre pour la réconciliation.

Que ces vaines apparences de retour sont éloignées du pardon chrétien ! La charité qui en est le principe, ne consulte, ni la vanité, ni les lois du monde ; elle n'a qu'une règle, c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même ; elle n'a qu'un motif, c'est de se conformer à la volonté divine et de jouir des récompenses promises à la miséricorde : ainsi rien ne peut différer sa réconciliation, rien ne peut la borner, rien ne peut la vicier ; elle est toujours prompte, entière, et faite pour Dieu : trois conditions de la réconciliation chrétienne. Développons ces vérités.

Que le soleil ne se couche point, disait saint Paul, sur votre colère ; si vous avez eu le malheur d'offenser votre frère, ou s'il vous a témoigné de l'indignation, hâtez-vous d'étouffer ce germe de division ; la colère qui peut précéder la réflexion, ne doit jamais la suivre ; c'est trop de conserver un seul moment le ressentiment d'une injure, et de ne pouvoir offrir à Dieu un cœur vide de toute inimitié ; n'attendez donc pas la fin du jour, pour pardonner à votre ennemi ; quittez votre haine avant que de vous livrer au sommeil : voilà la première condition de la réconciliation ; il faut qu'elle soit prompte : *Sol non occidat super iracundiam vestram.* (*Ephes.*, IV).

En effet, mes frères, si la haine est un sentiment injuste et pénible, pourquoi conserver cette affection criminelle ? pourquoi remettre au lendemain notre réconciliation ? N'est-ce pas trop que notre âme se soit ouverte un seul instant à un sentiment qui la déchire, et qui nous rend malheureux ? Dès que cette passion nous domine, nous en sommes les premières victimes. Les défiances, les vaines terreurs, les prévoyances funestes remplissent notre vie : un cœur qui s'ouvre à la haine se ferme au bonheur ; il ne sent plus que les remords et le désespoir ; jamais il n'éprouvera ces affections délicieuses, qui sont le partage d'un caractère vertueux et sensible ; les fruits de la charité et de la bienveillance ne se trouvent plus avec une aversion qui détruit leur principe ; l'amitié si douce, le goût si pur des choses honnêtes, l'intérêt si tendre de l'humanité, tous ces sentiments qui sont la source des vrais plaisirs, s'éteignent et se fondent tristement dans la haine qui les absorbe. Voyez Saül en proie aux fureurs de la haine : son âme agitée ne trouve plus de repos, des songes funestes le poursuivent dans le sommeil, le retour de la lumière lui est insupportable ; la générosité de David augmente son supplice ; il ne rougit plus d'employer pour le perdre la violence et l'artifice ; bientôt la superstition s'empare de cette âme livrée aux frayeurs du crime ; n'osant plus compter sur la protection du ciel, il tente les ressources du désespoir ; il interroge l'ombre de Samuel ; il veut entendre l'arrêt qui fixe sa destinée, et il ne fait qu'ajouter à ses maux présents la certitude d'un avenir plus terrible. Ah ! mes frères, comment pouvons-nous persister dans des inimitiés dont les effets nous sont si funestes ? Quelle satisfaction de porter sur le cœur un poids d'amertume, de se nourrir de fiel, d'être en proie aux remords ou aux désirs impuissants de la vengeance ? Que gagnons-nous à différer nos réconciliations ? Attendrons-nous que le temps affaiblisse le ressentiment d'une injure, que la variété des événements en efface le souvenir, ou que l'impuissance de nuire à un ennemi nous en fasse perdre le désir ? Et où seront les sacrifices, les efforts, si notre haine suit le cours des affections humaines, s'affaiblit par sa durée, et ne cesse enfin que faute d'objets ? Où sera le mérite de la patience, si notre aigreur ne s'adoucit que par des causes étrangères ? où sera la générosité chrétienne, si nous ne perdons de vue notre ennemi, que lorsque des diversions agréables donneront le change à notre cœur ? Pourquoi attendre du temps cette paix, que nous pouvons recevoir des mains de la vertu ? En différant nos réconciliations, nous pourrons oublier l'injure, mais nous ne la pardonnerons pas ; nous cesserons peut-être de haïr, mais nous perdrons les récompenses promises à la miséricorde. O charité, affection sublime dans les âmes les plus simples ! faut-il donc tant de peines, tant de délais, pour suivre vos impressions ? n'êtes-vous pas cette parole abrégée, qui lève tous les obstacles, et qui concilie tous les intérêts ? ne suffit-il pas d'écouter votre voix, pour apprendre que le jour le plus malheureux est celui où notre cœur s'ouvre à la colère et aux désirs de la vengeance ? Quoi ! ce jour que la vertu devrait embellir, que la concorde pourrait me rendre délicieux, qui serait le plus beau de ma vie, si ma douceur triomphait de mon ennemi, qui me laisserait un si doux souvenir, si ma générosité réparait les maux de son injustice, ce jour entier se passerait dans la haine ! je l'emploierais à méditer la perte de mon frère, à tenter sa ruine, à exécuter des projets de vengeance ! Je renoncerais donc aux promesses de la religion, et aux espérances de la foi ; je m'interdirais les saints mystères ; ou plus criminel encore, j'irais invoquer le Dieu de paix, tandis qu'une division scandaleuse dépose contre moi à la face de ses autels ! Chrétiens, membres du même corps,

enfants du même père, disciples du même maître, héritiers du même royaume, chrétiens unis par tant de titres, est-il un seul moment où ces liens ne doivent pas vous être chers? Comment pouvez-vous dormir dans l'inimitié? ne craignez-vous pas que cette passion triste et sombre, ne s'aigrisse pendant la nuit? ne devez-vous pas trembler qu'un coup fatal ne vous fasse passer des ombres du sommeil dans celles du trépas? Cendre et poussière, l'intervalle qui vous sépare du tombeau n'est peut-être qu'un instant; et vous osez disposer de votre existence, passer le présent dans le crime, et réserver l'avenir pour la vertu? La mort est sur votre tête; son image est à côté du tombeau que votre vengeance trace et contemple avec satisfaction; si elle ne frappe pas, elle menace toujours; plus elle a épargné, plus elle est redoutable; les heures écoulées sont perdues dans l'abîme immense de l'éternité; celles qui s'écoulent s'y perdent et entraînent celles qui les suivent; tout vous rapproche du trépas, et vous donnez à votre haine une durée sur laquelle vous ne pouvez pas compter pour votre vie; vous remettez votre réconciliation au lendemain, sans penser que ce jour est peut-être le dernier de la miséricorde, que demain le souverain juge s'armera de rigueur, que sa justice sera inflexible pour l'homme qui n'aura pas pardonné, que le serviteur rigoureux sera condamné par sa propre bouche, qu'il sera jeté dans les ténèbres, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint jamais. Mon Dieu, que cette vérité est terrible! Chaque moment où notre cœur se livre à la haine, peut commencer pour nous une éternité de supplices; chaque délai du pardon peut nous fermer à jamais le sein de votre clémence; chaque soleil qui se couche sur notre colère, peut ne plus se lever pour notre réconciliation : *Sol non occidat super iracundiam vestram.*

En second lieu, notre réconciliation doit être entière. Soyez miséricordieux, disait Jésus-Christ, comme votre Père céleste est plein de miséricorde : *Estote ergo misericordes, sicut Pater vester misericors est.* (*Luc.*, VI.) Quand Dieu pardonne au pécheur, il oublie toutes ses iniquités; il le reçoit au nombre de ses enfants; il ne laisse plus agir que sa bonté; quelquefois il le purifie par les afflictions; il fait naître des obstacles à ses désirs; il lui refuse des dons qui pourraient corrompre son cœur; mais ces refus, ces châtiments sont des effets de son amour; tout entre dans l'économie de cette miséricorde, qui mène, par les privations, à la jouissance du bien suprême, et qui change les larmes du juste en un jour de joie qui ne finira jamais. Chrétiens, voilà votre modèle : lorsque vous pardonnez à votre frère, oubliez son injustice, n'ayez pour lui que de la bonté; votre réconciliation doit étouffer tout ressentiment, toute aigreur, et rapprocher encore plus les cœurs que les personnes. Il ne suffit pas de s'interdire les emportements de la vengeance, de concerter les manières pour former une union apparente, d'entretenir avec un ennemi un vain dehors de politesse; il faut l'aimer, désirer son bonheur, et lui faire du bien. La charité que l'Evangile ordonne n'est pas une bienséance, c'est une tendresse sincère, et toujours prête à se manifester par les œuvres : si elle n'a pas cet empressement qu'inspire la douce confiance de l'amitié, elle a toute cette activité que donne la bienveillance, jointe au noble désintéressement; si elle laisse subsister le contraste des goûts, elle fortifie, par une sainte adoption, les liens primitifs de la nature; elle ne met plus de différence entre les hommes lorsqu'il s'agit de leur salut éternel; elle les voit tous égaux en Jésus-Christ; et sous ce rapport, sa tendresse s'étend à tous, comme la miséricorde du Père céleste : *Estote ergo misericordes, sicut Pater vester misericors est.*

Sur ce principe, jugez, mes frères, combien vos réconciliations sont vaines et éloignées du pardon évangélique. Quoi de plus commun que ce langage des mondains : Je pardonne à mon ennemi, et je ne lui nuirai jamais; mais il me serait pénible de lui faire du bien; je ne puis me résoudre à le voir et à lui rendre ma confiance? Vous ne voulez pas voir votre ennemi? mais s'il est devenu votre frère, comment sa présence peut-elle vous être à charge? L'espérance de vivre éternellement avec lui, de partager son bonheur, d'être réuni à jamais dans le sein de Dieu, doit faire la plus douce consolation de votre vie, et vous ne pouvez supporter sa présence! Les sacrements, les prières publiques, les cérémonies du culte, toute la religion tend à vous unir; et vous croyez conserver ces liens sacrés en brisant ceux de la société naturelle! Peut-être consentirez-vous à voir votre frère, à observer à son égard les règles de l'honnêteté, à user des bienséances que le monde exige, pour couvrir le scandale des divisions; mais en vous contraignant pour plaire aux hommes, accomplirez-vous le précepte de Jésus-Christ? Que gagnerez-vous à donner au monde de vaines apparences, si vous refusez votre cœur au devoir? La loi de la charité n'est-elle qu'extérieure? n'exige-t-elle que des apparences, des dehors, des bienséances? suffit-il aux enfants du même père d'avoir entre eux une union politique? La famille dont Jésus-Christ est le chef ne subsiste-t-elle que par un commerce de politesse? et quelle paix ce divin législateur a-t-il établie sur la terre, si nos réconciliations ne changent que l'extérieur, et ne font qu'ajouter à la haine la lâcheté de la dissimulation? Vous croyez avoir pardonné parce que vous ne voulez pas nuire; et quelle récompense attendez-vous de cette modération, si l'amour n'en est pas le principe? Les païens en faisaient autant : l'honneur, la crainte, le défaut des occasions suffisaient pour arrêter leur vengeance. Chrétiens, les motifs de la foi doivent placer dans vos âmes cette élévation de sentiments

que la philosophie ne pouvait produire : ce n'est pas assez pour vous de supporter vos ennemis, de ne pas aspirer à leur perte; il faut les aimer, leur faire du bien, les bénir, tandis qu'ils vous maudissent; prier pour eux lorsqu'ils vous calomnient; il faut que la générosité de la bienveillance s'étende sur un persécuteur au moment qu'il frappe; qu'elle désarme sa colère ou qu'elle triomphe de son injustice : *Benefacite iis qui oderunt vos.* Sans doute, il en coûte à la nature pour aimer ceux qui nous font du mal, pour leur parler avec bonté, pour travailler à leur bonheur; mais la difficulté n'est qu'un motif plus pressant pour remplir ce devoir; le dédommagement suit de près le sacrifice; l'effort fait mieux sentir le prix de la vertu, et laisse dans le cœur une satisfaction plus douce. Allez, réconciliez-vous avec votre frère; versez sur son cœur aigri l'huile de la douceur; répandez vos bienfaits dans son sein; goûtez avec lui les fruits de la concorde; comparez ce plaisir pur avec les tristes effets de la haine; ne vous bornez pas au présent; rapportez cette action généreuse à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatants ne vaut pas le souvenir d'un verre d'eau présenté à un ennemi qui avait soif; vous verrez combien il est consolant de pouvoir se dire : j'ai triomphé de tous mes ressentiments; loin de nuire à celui qui m'avait offensé, j'ai cherché son bonheur, j'ai soulagé sa misère, mon âme ne s'est ouverte qu'à la satisfaction de faire du bien : *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum.* (*Rom.*, XII.)

Mais, direz-vous encore, en pardonnant à mon ennemi, dois-je lui rendre ma confiance, former avec lui un commerce intime, et agir à son égard comme s'il ne m'avait jamais offensé? Oui, votre réconciliation doit aller jusqu'à l'intimité, si c'est un moyen de resserrer les liens de l'amour sans exposer la vertu; si ce témoignage de confiance est nécessaire pour gagner votre frère, et s'il est à craindre que vos défiances, trop aperçues, ne laissent subsister le scandale des divisions. Je sais que la charité est discrète, que les épanchements de la tendresse n'empêchent pas les réserves de la prudence, et qu'en faisant du bien au méchant on doit être en garde contre le mal qu'il peut nous faire; mais il faut que son injustice soit bien reconnue, et que les précautions dont nous usons avec lui ne soient pas fondées sur des apparences, sur des soupçons, sur de fausses craintes. C'est le propre de la charité de supposer dans les autres la droiture qu'elle aime; elle ne devine pas le mal, elle ne le voit que lorsqu'il existe; elle prête sans peine à un ennemi des sentiments généreux; elle aime à penser que la grâce a touché son cœur et ranimé les principes de la vertu. Rien ne relâche plus les liens de la bienveillance entre les hommes que leurs défiances mutuelles; elles les laissent toujours dans la haine qui les divise ou dans le mépris qui les isole; elles empêchent tous les effets du pardon; elles rendent les aversions plus durables et les réconciliations moins sûres. Ah! mes frères, ne vaut-il pas mieux se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence, que de se livrer à des soupçons qui répandent tant d'inquiétude sur notre vie? Pourquoi se défier de la sincérité d'un ennemi réconcilié? Pourquoi se persuader qu'il est capable de trahison? Pourquoi ne croyons-nous pas à la vertu avec de si grands motifs de la pratiquer? N'usons pas avec notre frère de tant de précautions, de tant d'expédients, de tant de réserves; que l'amour soit notre seul interprète; qu'il aperçoive dans nos démarches la candeur et l'empressement de la tendresse; disons-lui, comme Joseph : Vous êtes mon frère, et ce nom m'est bien cher; j'ai oublié tout le passé; ne craignez rien de ma puissance, Dieu ne l'a mise dans mes mains que pour votre bonheur; votre haine m'a persécuté, mon amour ne se vengera que par des bienfaits; venez recevoir le gage de ma réconciliation; voyez combien il m'est doux de répandre des larmes dans votre sein. Non, votre ennemi ne résistera pas à ce témoignage de la tendresse; vous le verrez vaincu par votre générosité, la confiance renaîtra dans son cœur, il mêlera ses pleurs aux vôtres, et vous goûterez bientôt, avec le plaisir de pardonner, le pur transport des satisfactions réciproques : *Flevit, illo quoque similiter flente, super collum ejus.* (*Gen.*, XLV.)

Enfin votre réconciliation doit être faite pour Dieu. L'intérêt et la bienveillance peuvent rapprocher les hommes et terminer leurs dissensions, mais la charité seule peut établir entre eux une paix solide dans le temps et immuable dans l'éternité. L'union fondée sur l'intérêt présent porte en elle-même le principe de sa destruction; celle que la bienveillance naturelle produit chancelle lorsqu'elle se trouve en opposition avec l'amour-propre, et se refuse souvent à des sacrifices dont elle n'aperçoit pas le dédommagement; il n'y a que la soumission à la volonté d'un Dieu qui commande le pardon et qui le récompense, qui puisse déterminer à oublier l'injustice d'un ennemi, à lui faire du bien, à sacrifier ses droits pour le rappeler à la vertu. L'exemple de Jésus-Christ, son amour plus fort que la mort, son sang qui couvre tous les hommes, son sein toujours ouvert pour les réunir, le prix de la rédemption perdu pour ceux qui n'aiment pas leurs frères, tous ces motifs doivent élever, sanctifier nos affections; et malheur à l'âme qui n'en ressent pas l'impression! Celui qui ne cherche pas à accomplir la volonté du Créateur, qui ne pardonne à son ennemi que pour avoir aux yeux du monde le mérite de la modération; celui même que l'humanité seule attendrit sur les maux de ses semblables, a déjà reçu sa récompense; la gloire passagère sera le seul prix d'une vertu que l'espérance chrétienne ne fait pas sortir des bornes étroites du temps. Que ma foi, disait l'Apôtre, transporte les montagnes; que je distribue toutes mes richesses à mon ennemi; que je livre mon corps aux

flammes pour le sauver, si je n'ai pas la charité, je suis sans mérite devant le Seigneur : *Charitatem autem non habuero, nihil sum.* (I *Cor.*, XIII.)

Cependant, mes frères, combien de réconciliations qui sont faites par des motifs purement humains ! combien de retours apparents dont la religion n'est pas le principe ! Qu'il est rare que la charité étouffe dans les cœurs le ressentiment d'une injure ! On veut bien se rapprocher d'un ennemi pour éviter un éclat désagréable ; on cherche à le tromper pour endormir ses précautions et sa vigilance ; on le ménage peut-être parce qu'il nous connaît trop, et qu'il serait dangereux de l'aigrir après l'avoir mis si avant dans notre confidence ; on s'empresse de terminer une querelle qui nous expose à ses discours outrageants ; on cède aux instances des amis qui représentent les suites dangereuses d'une rupture, et qui se chargent de ménager un accommodement. Le pardon chrétien est traité comme une affaire politique ; il faut concilier les intérêts, compasser les démarches, n'avancer que jusqu'à un certain point, ne pas avouer son tort en marquant trop d'empressement ; il faut que la vanité soit satisfaite avant que la piété se déclare et que la sagesse humaine consomme l'ouvrage de la religion : comme si l'habileté des hommes pouvait suppléer aux motifs de la foi et ranimer la charité dans nos cœurs ! Quel fruit pouvez-vous attendre d'une paix qui vient de la terre ? Qu'est-il besoin de tant de médiateurs pour vous réconcilier avec votre ennemi ? Quoi ! toujours des hommes entre vous et votre frère ? Dieu ne suffit-il pas pour vous unir ? la charité n'est-elle pas elle-même son interprète ? et son empressement ne lève-t-il pas plus sûrement les obstacles que tous les soins d'une vaine prudence ? Quand même votre sagesse ferait cesser le scandale d'une rupture ; quand le monde entier louerait la générosité de votre pardon, héros de la vanité ! ce sera là votre récompense ; vous jouirez d'une gloire passagère et vous perdrez le prix immortel de la vertu. Pour nous, qu'une adoption sainte élève aux plus nobles espérances, ne nous renfermons pas dans les bornes du temps ; portons nos vues plus loin ; en pratiquant le bien, songeons au bonheur futur : ce n'est pas l'intérêt présent qui peut éteindre nos inimitiés et ranimer la bienveillance ; la charité, qui doit unir éternellement les chrétiens, ne peut adopter ce motif, qui est souvent la source de leurs divisions. L'amour de la justice éternelle, la conformité à la volonté souveraine, qui aime tous les hommes et qui reçoit dans son sein les âmes miséricordieuses ; l'exemple et la grâce de Jésus-Christ, devenu le médiateur de toutes les réconciliations dans le ciel et sur la terre, voilà, mes frères, les fondements du pardon chrétien.

O vous qui êtes instruits par un Dieu mourant sur la croix pour ses ennemis ; vous qui n'espérez le salut que par cette voix de miséricorde qui a désarmé la justice divine ! que ces puissants motifs touchent enfin vos cœurs, et détruisent toutes les inimitiés ; que le sang de Jésus-Christ, qui crie grâce pour vous dans le ciel, l'obtienne pour vos frères sur la terre. Pardonnez pour mériter le pardon ; aimez tous les hommes dans le Créateur, pour être dignes de son amour ; faites du bien à vos ennemis, afin que le Seigneur ne considère pas vos iniquités ; donnez à notre ministère la consolation que saint Jean Chrysostome demandait à son peuple : Je vous supplie, mes frères, disait ce pontife, que j'aie la satisfaction d'apprendre qu'un seul d'entre vous a profité de mon discours, et s'est réconcilié sincèrement avec son ennemi : *Obsecro vos igitur, fratres.* Quelle joie pour les pasteurs, si tous les fidèles étaient unis par la charité ! quel avantage pour l'Eglise, si elle pouvait répondre aux impies qui se réjouissent de ses divisions : Voyez ces fidèles que je porte dans mon sein, la concorde règne au milieu d'eux ; ils sont tous amis, ils sont tous frères, ils aiment tous les hommes, ils vous bénissent tandis que vous les maudissez, ils font des vœux pour votre bonheur, lorsque vous méditez leur ruine. Ce sont là les vrais chrétiens, car leur religion n'inspire que l'amour ; elle condamne toutes les haines, celles même qui se couvrent des intérêts du ciel ; elle rejette également de son sein le furieux qui brave la Divinité en brisant son image, et l'hypocrite qui embrasse l'autel, en jurant la perte de son frère.

Qui sommes-nous, grand Dieu ! pour faire sentir à un ennemi les effets de notre colère, tandis que votre majesté suprême souffre avec tant de bonté nos offenses ? Est-ce à nous d'être inexorables, quand nous avons tant de besoin de votre indulgence ? Nous n'avons point de salut à espérer, si vous ne mettez votre gloire à pardonner ; et notre orgueilleuse sensibilité ne pourrait renoncer à la vengeance ! Il nous en coûterait trop d'oublier quelques injures, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute notre vie ! Non, Seigneur, mon cœur ne s'ouvrira plus à la haine : j'imiterai, le Dieu qui pardonne, je dirai à celui qui était l'objet de mon ressentiment : Mon frère nous avons vécu trop longtemps dans l'inimitié ; oublions tout le passé, ce souvenir me sera toujours triste : mon cœur ne pourra s'en consoler qu'en formant des vœux plus ardents pour votre bonheur : je vous rends aujourd'hui toute ma tendresse ; rendez-moi la vôtre, ne résistez pas à mes instances ; prenez garde d'amasser des charbons de feu sur votre tête ; laissez-vous toucher par l'intérêt de votre salut éternel. Rapprochons-nous des saints autels : allons au sanctuaire de la miséricorde : réunissons-nous dans le sein de notre père : buvons dans la même coupe le sang de l'alliance : demandons à l'Agneau de paix qu'il scelle notre réconciliation par sa grâce ; qu'il embrase nos cœurs du feu de la charité ; qu'il affermisse de plus en plus notre union dans

le temps, jusqu'à ce qu'elle soit invariable dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA MORT.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.

Il n'appartient qu'à celui qui règne dans les cieux, qui tient nos jours dans sa main, qui fixe la durée des grandeurs, et qui confond, quand il veut, toutes les vanités du siècle, de donner à l'homme cette leçon qui lui rappelle la faiblesse de son être et le néant de son origine : Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* Vils mortels ! vos générations s'écoulent comme les flots, et ne peuvent triompher de la durée des siècles. La mort exercera son empire sur vous et le poussera jusqu'à votre néant : il ne restera de vous qu'une froide poussière, renfermée dans un tombeau, seul monument qui rappellera votre existence ; encore ces restes malheureux disparaîtront-ils bientôt ; vos cendres seront mêlées aux cendres de vos pères ; et les parcelles de vos corps, éparses dans le débris universel, seront confondues avec les autres parties de cette terre qui est votre commune origine : *In pulverem reverteris.*

Tout ce qui tient à notre vie est donc frivole, puisqu'il est appuyé sur un fondement que la mort va détruire. Tout ce qui n'est que de ce monde disparaît avec la figure du monde ; et les projets les mieux concertés ne sont que des édifices bâtis sur nos cendres. Ecoutez, chrétiens, et instruisez-vous. La mort découvre clairement les vanités de la terre, et foudroie toutes les grandeurs : l'éclat de la plus brillante fortune se réduit enfin à la célébration d'une pompe funèbre ; les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux : les distinctions du rang, la supériorité des talents, la réputation, subsistent à peine dans ces inscriptions fastueuses, dernière ressource de l'orgueil, qui s'efforce de donner du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore. Tout nous échappe à l'instant fatal, tout se perd dans l'abîme éternel : nos richesses mêmes ne peuvent dormir avec nous dans la poussière, et de tous ces biens qui nous environnent, il ne reste que de tristes décorations, qui font souvenir que nous ne sommes plus.

O néant ! ô vanité des choses humaines ! C'est la seule réflexion que nous permet le souvenir de la mort. A la vue du tombeau, la vie la plus longue n'a que la durée d'un instant ; la carrière la plus remplie d'événements paraît digne d'un éternel oubli ; la santé la mieux établie n'est qu'une situation trompeuse, où le temps nous consume sans faire sentir ses ravages ; les jours les plus heureux ne sont que des portions de notre mort ; les plus belles espérances, de douces erreurs ; les plaisirs les plus vifs, des amusements dangereux ; les intrigues les plus brillantes, de grands ressorts mis en œuvre pour un objet frivole ; les mouvements les plus éclatants, des agitations violentes pour saisir une ombre qui nous échappe : tout est vain sur la terre, parce que tout doit être la proie du tombeau. C'est l'écueil où viennent se briser les fantômes qui nous séduisent. Rien n'est solide pour un homme occupé de sa mort, que le jugement qui lui fait mépriser tout ce qui périt avec lui.

Mais cette pensée qui confond notre orgueil, n'est-elle propre qu'à faire naître dans nos esprits ces idées funestes de cendre et de poussière ? Viendrais-je ici nourrir vos frayeurs, augmenter votre désespoir et avilir la nature humaine, en présentant au delà de cette vie malheureuse un néant éternel ? Laissons aux incrédules ces frayeurs excessives et cette horreur du tombeau. Leur tristesse peut être sans bornes, puisque leurs pertes sont irréparables ; et comme ils sont sans espérance, ils sont aussi sans consolation. Pour nous, qui attendons le jour du Seigneur, nous savons que notre âme ne périt pas avec notre corps. La mort, qui brise nos liens terrestres, n'a rien d'affreux pour nous, parce qu'elle nous ouvre des espérances plus nobles : elle est le passage du temps à l'éternité, la fin du chaos et le commencement d'un ordre immuable ; elle montre tout à la fois la vanité des choses humaines, en les réduisant au néant, et la grandeur de l'homme, en le réunissant à l'Etre suprême.

C'est en développant ces vérités que j'entreprends de vous prouver l'utilité du souvenir de la mort ; et voici mon dessein. La pensée de la mort est utile, parce qu'elle facilite le détachement du monde, en découvrant le néant des choses humaines ; première partie. La pensée de la mort est utile, parce qu'elle fait voir ce qu'il y a de solide dans les biens du monde, en rappelant à l'homme sa destination véritable ; seconde partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'homme innocent devait jouir sans interruption du bonheur attaché à la justice originelle. Formé par la main de l'Eternel, sa constitution pouvait défier la durée des siècles : un souffle d'immortalité animait ses organes et leur donnait une activité toujours nouvelle. C'était un germe de vie, que le temps ne pouvait affaiblir. La soumission des sens à l'empire de la raison rendait l'union de l'âme avec le corps sainte et conforme à la volonté du Créateur. Un si bel ordre paraissait établi pour subsister à jamais. La mort respectait une vie qui n'était pas souillée par le crime : il n'était pas juste qu'elle détruisît l'ouvrage encore parfait de la sagesse éternelle.

Telle était la destinée de l'homme sortant des mains du Créateur. Le péché renversa cet ordre heureux, sécha ce germe de vie, introduisit dans le monde la mort et toutes les misères qui nous accablent. Dès lors

l'union de l'âme et du corps, juste dans son origine, devint contraire à l'ordre par la rébellion des sens; l'ouvrage de l'Eternel, défiguré par le péché, ne fut plus respecté par le temps ; les principes de la corruption se fortifièrent; la nature forte et vigoureuse s'affaiblit peu à peu; la vie présente eut des bornes; le remède d'immortalité fut perdu avec l'innocence. Il n'était pas juste qu'un bonheur attaché à l'harmonie, et formé par les mains de la vertu, subsistât dans le crime et le désordre. Dieu prononça l'arrêt de mort contre les coupables, et la menace s'exécuta, sans exception, sur toute leur postérité : *Morte morieris.* (*Gen.*, III.)

Cette peine n'était pas seulement une réparation de l'outrage fait à la majesté divine; elle était encore un frein nécessaire à la cupidité. L'homme, en perdant l'amour du bien suprême, n'avait conservé que la pente à l'injustice : son cœur, rempli de l'amour des créatures, ne donnait point de bornes à ses désirs honteux et ne connaissait de lois que celles de la force et de la violence. L'ambition, la jalousie, la haine, la vengeance; toutes ces passions qui naissent d'un attachement injuste aux biens sensibles le dominaient tour à tour : l'iniquité aurait enfin prévalu sur la terre, si la malignité prodigieuse du cœur humain eût été soutenue par l'espérance de jouir éternellement du fruit de ses forfaits. Il fallait un frein à cette cupidité qui pouvait inonder de crimes la face de l'univers : et quel remède plus puissant contre cet attachement excessif aux biens du monde, que le souvenir de la mort, qui fait voir le néant et la vanité de toutes les choses passagères, qui découvre dans le tombeau le terme fatal de toutes les grandeurs, qui nous fait regarder la vie comme une course rapide vers le néant; la santé, comme une étincelle qu'un souffle peut éteindre; tous les siècles passés, comme des instants fugitifs; les plaisirs, comme des songes agréables; la gloire, comme une apparence; les richesses, comme des dépouilles que la mort arrache de nos mains pour orner son triomphe? Peut-on s'attacher à des biens qui nous échappent si facilement? chercher une situation stable dans un monde, dont les révolutions sont continuelles? compter sur des instants entraînés par une rapidité que rien n'arrête? former des projets d'élévation, au milieu des ruines de toutes les fortunes? courir après une ombre de gloire qui va s'évanouir? se livrer à des joies frivoles, dans des jours obscurcis par les ombres du trépas? L'homme, ô mon Dieu! condamné à mourir, pourrait-il se faire une félicité dans des moments où il marche vers le supplice, si l'image de la mort, qui doit terminer sa carrière, lui était plus familière?

Non, mes frères, l'attachement excessif au bien du monde ne peut subsister avec des réflexions sérieuses, sur l'inconstance des choses humaines; cette impression vive des biens sensibles, ce goût pour les joies tumultueuses, cet attrait des faux plaisirs, prennent leur source dans l'oubli de la mort. Nous n'aimons pas à nous occuper d'une pensée qui rappelle notre néant; ces idées de dissolution, de cadavre, de pourriture, nous paraissent funestes; c'est un spectacle qui révolte la nature et qui soulève tous les sens; une image triste, qui empoisonne la douceur de la vie et répand de l'amertume sur tous les plaisirs : de là, ce goût décidé pour les plaisirs vifs et les agitations violentes qui troublent la raison et l'empêchent de réfléchir sur notre destinée; l'incertitude même de la mort, qui devrait nous faire trembler, nous amuse et en éloigne le souvenir de notre esprit : quoique convaincus de la fragilité des créatures, nous leur prêtons une durée confuse qui leur tient lieu d'immutabilité; l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons : erreur agréable qui flatte la cupidité en cachant la frivolité des biens qu'elle poursuit : mais erreur fatale, qui augmente l'attachement aux biens du siècle et l'attrait des faux plaisirs. En perdant de vue le trépas, nous oublions que le monde n'est qu'une figure qui passe, et nous donnons de la réalité au fantôme qui nous échappe.

La pensée de la mort facilite donc le détachement du monde, puisqu'elle découvre le néant de toutes les créatures : tout ce qui est né pour finir ne mérite pas que notre cœur s'y attache; c'est une espèce d'enchantement qui nous fait poursuivre sans relâche des biens qui vont se replonger dans le néant : la mort rompt ce charme et met la vérité dans tout son jour; la fragilité des biens du monde paraît clairement par celle de notre vie qui la termine. O Dieu! vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. Après cette réflexion du Roi-Prophète, reste-t-il encore quelque doute sur la vanité des choses humaines? En vain notre orgueil voudrait s'étourdir par des idées de faste et de grandeur : la plus haute élévation ne peut détruire la bassesse de notre nature, ni donner un prix réel aux biens périssables qui nous attachent. Puisque notre vie n'est rien, les honneurs, les richesses, les plaisirs qui suivent notre condition mortelle, ne peuvent avoir plus de solidité. Tous ces biens se précipiteront avec nous dans le tombeau. En vain adoucissons-nous l'horreur de ce spectacle en le dérobant à nos réflexions : les diversions agréables qui effacent de notre esprit le souvenir du trépas ne peuvent éloigner un coup si terrible.

Ne poussons-nous pas trop loin ce mépris des choses humaines? Ces idées lugubres de ruines, de débris universel, qui noircissent l'imagination, nous en imposent peut-être, et font des impressions trop vives de crainte et de terreur; la vue d'un avenir éloigné doit-elle nous empêcher de goûter le présent, et nous faire sacrifier des plaisirs dont les charmes font la douceur de notre vie? La mort exerce-t-elle son empire

sur tous les âges, et la jeunesse a-t-elle quelque chose à redouter de ses fureurs? Cet âge où le monde s'offre à nos yeux sous des images si riantes, où chaque objet réveille le goût des plaisirs; cette saison des agréments, où la nature prodigue ses trésors, et nous invite à jouir de ses dons, où notre main cueille avec tant d'assurance les fruits dangereux qu'elle nous présente; ces jours que le chagrin ne flétrit jamais, que la langueur n'affaiblit pas, qui ne promettent que des jeux et des amusements, sont-ils obscurcis, comme les autres, par les ombres du trépas? Une santé florissante ne doit-elle pas nous laisser respirer sans être troublés par les frayeurs de la mort; et peut-on penser que les années manquent à la jeunesse si vive et si pleine de forces?

Les années peuvent-elles manquer à la jeunesse? Ah! mes frères, c'est le temps où la mort porte des coups plus prompts et plus inopinés. L'ardeur du tempérament, les excès des passions, les emportements de la colère, tout lui prête des armes, et concourt à étendre ses ravages : cette force même, cette constitution robuste qui semblent promettre de longues années, inspirent aux jeunes gens une confiance téméraire, qui abrége leur carrière en faisant négliger tous les ménagements. Ils ne pensent pas que cette santé n'est qu'une flamme prête à s'éteindre; un ressort délicat, que le moindre frottement arrête; une heureuse conformation d'organes, que le choc le plus léger dérange; un assemblage et un mouvement d'esprits, qui s'épaississent et qui se dissipent par leur propre agitation. Trompés par cette force de tempérament qui leur montre de loin les portes du tombeau, ils invitent leur âme à jouir des présents de la nature; ils se couronnent de fleurs, ils boivent sans crainte dans la coupe enchanteresse, ils se livrent sans cesse à la volupté : leurs joies insensées insultent à la mort, et elle choisit ces jours si brillants pour leur porter le coup fatal, et éteindre jusqu'à cette vivacité qui semble la défier. Vaisseaux fragiles! au moment qu'ils se jouent légèrement sur la surface des eaux au milieu des écueils, un orage subit les brise contre les rochers, et les ensevelit dans l'abîme. Surpris par un accident imprévu, et arrêtés dès le milieu de leur course, ils cherchent en vain le reste de leurs années. Ces jours qu'ils se promettaient n'étaient écrits que sur la poussière; un souffle léger a suffi pour effacer toutes leurs traces : *Quæsivi residuum annorum meorum.* (*Isa.*, XXXVIII.)

Voyez cette fleur qui vient de s'épanouir; la rosée humecte ses feuilles, une douce chaleur l'anime, elle embellit le printemps, elle relève l'éclat du jour le plus pur; que l'air de la nuit se refroidisse, c'en est fait, sa tige s'affaisse, toutes ses couleurs s'effacent, elle se flétrit, elle sèche. C'est l'image sous laquelle l'Esprit-Saint nous peint la courte durée des plus beaux jours, et la fragilité de la jeunesse; elle a le destin des fleurs, elle passe du matin au soir, comme l'herbe des champs; elle sèche à la première ardeur du soleil; elle ne fait que paraître sur la terre; la mort ne met point d'intervalle entre l'instant qui la voit éclore et celui qui la voit disparaître, et ces expressions, qui nous paraissent si fortes, ne sont souvent que littérales et précises.

Combien d'exemples pourrais-je mettre sous vos yeux, si vous n'étiez pas convaincus, par une expérience journalière, du peu de solidité de la jeunesse et de la santé la mieux établie? Que de gloire, que de plaisirs, que de fortunes ravies à nos espérances par une mort prématurée, et quelle folie de compter sur un appui si fragile! Jonathas, courant à la gloire, soutient déjà les espérances d'Israël par ses premiers triomphes; et cette ardeur précipitée lui creuse un tombeau sur les montagnes de Gelboé. Adonias, emporté par la fougue de la jeunesse, n'écoute que la voix des passions; et la volupté le fait périr dans ses plus beaux jours. Absalon, séduit par l'appât du trône, veut s'y élever sur les ruines de son père; et son ambition l'arrête au milieu de sa course. Le fils unique de la veuve de Naïm, déjà échappé aux périls de l'enfance, laissait enfin revenir la tendresse maternelle de ses frayeurs; on comptait sur lui pour perpétuer le nom, les titres, la fortune de ses ancêtres; et la mort vient l'enlever à cette mère désolée, au milieu de ces espérances si douces : *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.* (*Luc.*, VII.)

Faut-il renouveler ici la douleur de tant de mères qui versent encore des larmes sur le tombeau d'un fils tendrement aimé? Ferai-je servir à notre instruction ces coups terribles qui ferment nos cœurs à toutes les consolations humaines? Vanité des vanités, et tout est vanité! Hélas! nous fondons des vues de fortune et d'élévation sur la jeunesse d'un premier-né; des mains habiles cultivent son enfance, jettent dans son âme des semences d'émulation et développent ses talents; de grandes maximes forment son cœur à la générosité, élèvent ses sentiments, et les portent à la véritable gloire. Les premières lueurs de l'ambition qui commencent à briller dans cet âge tendre, sont regardées comme des ébauches naissantes de sa prospérité future; notre tendresse séduite trouve des présages heureux jusque dans ses défauts; déjà s'ouvrent à nos yeux les plus douces espérances; on croit pouvoir tout attendre de tant d'excellentes qualités; le présent et le passé semblent garantir l'avenir; on ne néglige rien pour achever cet ouvrage, qui s'avance si rapidement vers la perfection. Il n'y a que sa durée dont on ne se met pas en peine; et c'est par là que tout se dissipe et se perd en un moment : la mort cruelle moissonne cette fleur naissante qui nous promettait des fruits si délicieux; une révolution soudaine renverse cet édifice, que notre main élevait avec tant de soin, pour subsister dans la durée des siècles; un coup de foudre, caché sous l'éclat trompeur

de la nuée, abat cette tête si chère. Que reste-t-il à notre tendresse de ce premier-né, dont la prospérité future nous flattait si agréablement? des débris lugubres et des cendres sur lesquelles la douleur nous force à répandre des larmes. *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.*

Quand même la jeunesse et la santé seraient moins fragiles, la vie présente ne serait pas plus digne de notre attachement; la carrière la plus longue n'est rien, quand on est parvenu à son terme; les siècles passés nous paraissent des instants fugitifs: il en sera de même des siècles à venir; jamais ce qui doit finir ne peut être long; tout ce qui est mesuré par les années ne peut nous soustraire au néant. Nous finissons toujours par la poussière, comme nous avons commencé par elle: *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Si la jeunesse, la santé et la vie la plus longue ne sont rien, que seront les autres biens dont l'usage est attaché à la durée de nos jours? Les richesses, si dangereuses par les facilités qu'elles fournissent aux passions, auront-elles encore quelque attrait pour nos cœurs enchantés? Ces grands biens qui nous attachent à la vie présente, pourront-ils nous rendre immortels? Du moins ces trésors amassés avec des soins si pénibles nous suivront-ils dans le tombeau? Vaines espérances, vous êtes dissipées par le souvenir de la mort! De ces possessions immenses, qui semblent nous faire occuper une si grande place dans le monde, il ne nous restera que le droit à un petit espace de terre; toutes les richesses échapperont de nos mains, sans qu'aucune force puisse les retenir; ces objets frivoles de la cupidité se briseront avec les liens de notre mortalité; ces monuments superbes de notre opulence disparaîtront avec la figure du monde dont ils sont le prestige; et s'ils subsistent après notre mort, ce ne sera que pour d'autres insensés qui se chargeront avidement de nos dépouilles, sans penser qu'un coup fatal va leur enlever avec la vie cette folle décoration.

Vous, dont l'âge fortifie l'avidité des richesses; qui, près du tombeau, ramassez toutes vos forces pour entasser des trésors sur les débris d'un corps dont la caducité fait presque un cadavre; qui vous attachez avec plus de fureur à ce qui va vous échapper en un moment; hommes impitoyables! dont les entrailles de fer ne peuvent s'émouvoir, dont les oreilles sont toujours fermées aux cris de l'indigence; malheureux avares! pauvres au milieu de vos trésors, manquant de tout, quoique dans l'abondance de tous les biens, voyez ce que la mort vous laisse de ces richesses, dont la conservation vous cause tant d'alarmes: un drap funèbre, que des proches avides cèdent avec peine, pour couvrir les restes hideux de votre corps: *Quæ parasti, cujus erunt?* (*Luc.*, XII.) Et vous, dont l'opulence est cimentée du sang des peuples; qui, sortis à peine de l'obscurité, osez disputer de faste et de magnificence avec les rois; qui insultez à la misère publique, en étalant dans vos palais les dépouilles des citoyens, ne pensez pas que cette pompe et ces richesses pourront vous élever au-dessus de votre néant. La mort vous frappera dans le sein de la mollesse, vous serez dépouillés de ces vains ornements qui couvrent votre bassesse, vous rentrerez dans la terre avec votre nudité, votre fin sera sans honneur devant les hommes, on oubliera jusqu'à votre nom; vous périrez comme ceux qui n'ont jamais été: *Peribunt quasi qui non fuerunt.*

O mort! que tu es amère à celui qui trouve sa paix dans les biens du monde! *O mors! quam amara memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* Ton souvenir ne lui montre dans cet amas de richesses, sur lequel il tente de s'élever, qu'un tas de boue qui se fond sous ses pieds. Il se fait une félicité de la magnificence et de la beauté de ses héritages; il ne pense qu'à étendre ses possessions; il se repaît, pendant la nuit, de ces songes flatteurs; le réveil le trouve occupé de ces chimères agréables: insensé! il ne s'aperçoit pas que la jouissance de ces biens n'a pas plus de durée que ses songes. Semblable à ces feux qui ne brillent un instant que pour nous égarer, après un éclat passager, il sera replongé dans le séjour ténébreux; la mort dissipera cette ombre de félicité qui le séduit, comme le réveil dissipe un rêve qui nous trompe agréablement; la terre engloutira ses richesses; tout ce faste sera anéanti dans la poussière; ce spectacle de luxe et de magnificence sera changé en décorations funèbres; et si la pompe paraît encore sur son tombeau, ce sera pour laisser à la postérité un monument frappant du néant et de la vanité des choses humaines.

Tournez-vous d'un autre côté, dit le Sage, la gloire humaine n'est encore que vanité; la mort renverse cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels. Que sont devenus ces politiques, ces guerriers qui ont fait l'admiration de leur siècle? Ils ont rempli la terre du bruit de leurs noms, ils ont étonné l'univers, ils ont fait la révolution des empires, ils ont donné les plus brillants spectacles: que leur reste-t-il de ces grandes actions, si vantées pendant leur vie? Ouvrez leur tombeau; cherchez dans ces ruines quelque distinction qui les élève au-dessus du vulgaire: vous n'y trouverez que des cendres et de la boue: *Terra supervacua, spes ejus.* (*Sap.*, XV.) On leur a dressé des statues et des monuments superbes; on a élevé sur leurs sépulcres les débris mêmes de leur gloire. Mais ce ne sont là que les monuments de leur vanité; ils périront avec elle. Vous les briserez, ô mon Dieu! dans votre cité éternelle: *In civitate tua imaginem illorum ad nihilum redigies.* (*Psal.* LXXII.)

Pesez enfin la gloire de l'esprit et des talents: cette célébrité qui semble immortaliser notre mémoire est, comme les autres vanités, du nombre des illusions qui travaillent les enfants des hommes: *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* (*Eccle.*, I.) La

réputation et la célébrité! ces noms peuvent-ils encore nous flatter, lorsque nous touchons au néant? Pouvons-nous arrêter nos regards sur ces faux brillants, sans que la mort ne s'y mêle aussitôt pour les obscurcir de ses ombres? Etrange folie de viser à l'immortalité, lorsque nous sommes menacés d'un éternel oubli! Qu'importe que les productions de notre génie passent à la postérité la plus reculée, et qu'elles soient louées sur la terre, où nous ne sommes plus? Ces ouvrages mêmes, par lesquels nous espérons nous perpétuer, n'échapperont pas aux ravages du temps : toutes ces pensées qui ont pour objet les choses présentes périront avec elles : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (*Psal.* CXLV.)

Au défaut de la gloire et de la réputation, les honneurs, les dignités, les distinctions du rang, pourraient-ils couvrir notre bassesse et nous donner une solide grandeur? Non, mes frères : l'inégalité des conditions met en vain une distance si grande entre les hommes. Le tombeau engloutit ces distinctions flatteuses, et les confond avec la plus vile poussière. C'est ici le triomphe de la mort, puisqu'elle réduit en poudre tout ce qui peut nous élever au-dessus de nos semblables. Elle domine souverainement sur les puissants, elle renverse les têtes les plus respectées, elle brise les sceptres, elle met dans tout son jour le néant des grandeurs humaines. C'est la réflexion que le souvenir du trépas faisait naître dans l'esprit du Sage, assis sur le trône. Il jouissait de la plus brillante prospérité; la justice était l'appui de sa couronne, la magnificence en relevait l'éclat; il embellissait ses villes par des ouvrages dignes de sa grandeur; ses flottes, chargées des richesses de l'Asie, renouvelaient sans cesse ses trésors : c'était le règne des prodiges. Les étrangers venaient des îles les plus éloignées mêler leurs hommages et leur admiration à ceux de ses peuples. Quel éclat pouvait-on donner à la grandeur, plus capable de faire illusion? Cependant la pensée de la mort dissipe ce fantôme brillant, et fait voir à ce monarque que son trône est appuyé sur le néant : il juge, à la vue du tombeau, que sa grandeur n'a rien de solide; il prévoit que ces édifices magnifiques ne laisseront que des ruines plus augustes; il s'écrie que tout est vanité sur la terre, parce que tout est emporté par le temps dans le débris universel : *In omnibus vanitatem, et nihil permanere sub sole.* (*Eccle.*, II.)

Elevez-vous après cela, grands du siècle; portez sur votre front l'orgueil de votre origine; parez votre néant des titres les plus fastueux. Vils esclaves de la fortune, pour qui le crime n'a point d'horreur, la flatterie point de bassesse, lorsqu'il est question de vous élever aux honneurs, reconnaissez enfin que toutes vos agitations violentes, toutes vos démarches pénibles, toutes vos intrigues criminelles, ne sont que d'inutiles soins pour orner un tombeau. La mort vous égalera au reste des hommes, sur lesquels vous affectez une supériorité ridicule. Alors sortiront du fond de leurs sépulcres ces paroles si humiliantes pour votre orgueil : Les voilà, ces insensés qui nous regardaient comme des êtres d'une autre nature, qui ne nous offraient jamais qu'un front sévère et dédaigneux, qui nous faisaient une loi de leurs caprices et de leurs bizarreries. Où sont-ils, ces maîtres impérieux qui nous voyaient avec tant de complaisance prosternés à leurs pieds? La mort nous a vengés de leur fierté, en les dépouillant de leur grandeur. Les voilà comme nous dans la poussière; ils sont devenus semblables à ces hommes qu'ils croyaient si vils et si méprisables : *Ecce vulneratus es sicut nos; nostri similis effectus es.* (*Isa.*, XIV.)

C'est ainsi que Dieu, à qui seul appartient la grandeur et la majesté, se joue de la folle ambition des hommes qui affectent ces titres sublimes : il foudroie leur grandeur jusqu'à les réduire en poudre, pour ne laisser aucune ressource à leur vanité; il confond le souverain avec l'esclave, les grands avec le peuple, les magistrats avec les savants; il place les savants au hasard, parmi les ignorants et les simples; et, pour les égaler à jamais, il ne fait de tous qu'une même cendre. La mort est l'instrument fatal dont il se sert pour abattre ces têtes superbes; elle les frappe au moment qu'ils font le plus de bruit dans le monde, pour convaincre tous les hommes à la fois, par ces coups éclatants, du néant et de la fragilité des choses humaines.

Mais est-il vrai que tout n'est que vanité sur la terre? N'est-il point de situation qui puisse tenir contre les attaques de la mort? point de repos qu'elle ne trouble? point de liens qu'elle ne brise? point d'engagement qu'elle ne rompe? point de commerce qu'elle ne finisse? Cette vie douce et tranquille, exempte des chagrins de l'avarice et des rêves inquiets de l'ambition, contente dans la médiocrité, qui goûte sans remords des plaisirs innocents; ce repos, qui flatte jusqu'aux âmes vertueuses, n'a-t-il, comme les autres biens, que la durée d'un instant? Ces cœurs, nés pour être les délices de la société, sensibles aux charmes de l'amitié, et dignes de les goûter, verront-ils finir des liaisons si douces? O mort! éloigne-toi de notre souvenir, et laisse-nous arrêter un moment nos yeux sur des biens si séduisants, sans y mêler tes ombres. Si quelque chose méritait notre attachement sur la terre, ce serait sans doute cette situation paisible où l'âme goûte des plaisirs purs, où elle passe dans les douceurs d'un innocent loisir des jours qui ne sont ni troublés par les disgrâces ni flétris par le chagrin; où elle voit sans envie la magnificence des grands, méprise le faste qui en impose au vulgaire, connaît le prix des qualités du cœur, cultive l'amitié, et jouit des charmes de cette confiance sans bornes que produisent l'estime et la tendresse. Cependant ce repos, cette vie exempte d'inquiétudes, ces jours tissus de plaisirs tranquilles, ne sont encore que vanité. Rien n'est solide et durable sur la terre : la figure

du monde passe sans cesse, et entraîne avec elle tout ce qui lui donne quelque attrait; les amitiés les plus vives ne nous laissent enfin que des regrets sur la perte d'un ami; l'épouse, séparée de son époux, n'a plus que la triste consolation de répandre des pleurs sur son tombeau. Nos gémissements, nos larmes, nos embrassements ne peuvent retenir ces objets chéris, qui échappent à notre tendresse. La mort trouble, arrache, emporte tout, rompt tous les liens qui nous attachent à la terre; et pour nous empêcher de chercher un vain repos dans les créatures, elle nous montre leur néant et leur fragilité, en les brisant sous nos yeux jusqu'à les réduire en poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Vanité des vanités, et tout est vanité ! C'est la conséquence nécessaire des grandes vérités que je viens d'établir. Tout ce qui n'est que pour le présent, tend au néant, et s'y plonge avec le temps. Les plus tendres amitiés finissent ; les années effacent tous les titres ; les plaisirs n'ont que la durée d'un instant ; les richesses nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire et la réputation se perdent enfin dans un éternel oubli. Tout ce qui doit finir est indigne de notre attachement : par conséquent, le souvenir de la mort qui détruit tout facilite le détachement du monde, en montrant l'inconstance et la vanité des choses humaines : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas !* (*Eccle.*, I.)

A la vue du tombeau, où tous les hommes ne sont que cendre et poussière, nos jugements sur les choses d'ici-bas sont-ils encore les mêmes ? et quel spectacle peut rapprocher si fortement de nos yeux leur néant et leur vanité? Qu'attendons-nous donc pour détacher nos cœurs des créatures, et pour régler notre conduite sur ces vérités salutaires ? Pourquoi la mort de nos proches, loin de nous détromper, ne sert-elle qu'à rallumer nos passions ? Pourquoi, à la vue de leurs tristes restes, ne pensons-nous qu'à nous revêtir de leurs dépouilles, à bâtir sur leurs ruines, à former des projets plus vastes encore que ceux qu'ils n'ont pas eu le temps d'exécuter ? Pourquoi l'instabilité des choses humaines fait-elle si peu d'impression sur nos esprits ? C'est, mes frères, que le monde nous occupe entièrement ; que les sens nous enchantent ; que le présent nous séduit, jusqu'à nous faire perdre de vue l'instant qui doit le suivre ; c'est que nous ne pensons presque jamais à la mort, que nos yeux se ferment aux objets qui nous présentent son image, et que nous éloignons de notre esprit tout ce qui peut nous rappeler son souvenir.

Méditez souvent cette vérité, si propre à vous convaincre du néant des biens du siècle; souvenez vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière : alors vous mépriserez ce que la gloire a de plus éclatant ; ce que les dignités ont de plus pompeux ; ce que les talents ont de plus flatteur ; ce que la faveur a de plus séduisant. Vous regarderez des biens si fragiles comme indignes de votre estime, et vous vous détacherez par raison de ce qu'il faut quitter par nécessité : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

La pensée de la mort facilite le détachement des biens du monde, en montrant le néant et la vanité des choses humaines. J'ajoute qu'elle fait voir ce qu'il y a de solide dans les biens du monde, en rappelant l'homme à sa destination véritable : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La mort nous offre un spectacle bien propre à confondre notre orgueil, lorsque nous l'envisageons comme la fin de tout ce qui passe ; elle met sous nos yeux les débris de toutes les grandeurs, les ruines de tous les monuments, le néant de notre propre substance; elle suspend nos désirs, arrête l'exécution de nos projets, et trompe nos plus douces espérances ; elle nous sépare de nos richesses, de nos amis, de tout ce qui flatte notre cœur ; elle nous fait voir dans le tombeau les dépouilles de tous les mortels, quelques restes hideux qui conservent à peine, pendant quelques jours, la forme humaine ; elle nous confond, en quelque sorte, avec la bête, puisqu'elle ne fait de tous les deux qu'une même poussière : *Unus est interitus hominis et jumentorum.* (*Eccle.*, III.)

Que l'homme est malheureux, s'il ne survit pas à la destruction de son corps ! si son être n'est qu'un assemblage de ressorts, dont le concert et la délicatesse ne forment qu'un tout destructible ! si son âme n'est qu'une vapeur qui s'exhale, et s'il n'a pour partage que le néant après une vie si misérable ! Sans parler de ces infortunés, dont les jours se passent dans les larmes, dont la faim, la douleur et la misère font le tourment ; sans exposer à vos yeux le chaos affreux que présenterait l'univers, si le vice demeurait sans châtiment et la vertu sans récompense, et si toutes nos actions étaient également ensevelies dans les ombres de la mort ; quelle est en général la condition des hommes les plus heureux sur la terre, sans les espérances d'une autre vie ? Jouets du mensonge, ils sont environnés de maux réels, et ils n'ont d'autres ressources que des biens chimériques ! Esclaves des bienséances, vertueux sans principes, sans objet, sans espoir, ils sacrifient les plus doux penchants du cœur à la vanité ! Errant sans cesse d'un objet à un autre, les richesses les inquiètent, les honneurs les fatiguent, les plaisirs les lassent, les arts multiplient leurs besoins ; les sciences irritent leur curiosité sans la satisfaire ! Amas monstrueux de contradictions, ils ont des désirs immenses, et ils passent leurs jours dans la poursuite des objets frivoles ! Déplorons notre destinée, si tout l'homme périt avec son corps; si notre âme n'est pas immortelle, nous sommes

les plus malheureux et les plus méprisables de tous les êtres.

Mais non, l'homme ne meurt pas tout entier ; il sent que son âme est immortelle ; et ce sentiment intérieur ne peut nous tromper ; ce désir de l'immortalité, titre précieux de notre origine, ne sera pas frustré ; le temps n'effacera pas l'empreinte de la main de l'Eternel ; l'image du Dieu vivant n'ornera pas le triomphe de la mort ; et la portion la plus noble de notre être ne sera pas la proie du tombeau. Périsse à jamais cette affreuse philosophie, qui nous dégrade jusqu'au néant, pour nous affranchir de la crainte d'un avenir ! Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté de Dieu, ni aux espérances de l'homme. Nous sommes entraînés par un penchant secret vers la félicité suprême : rien de ce qui passe ne peut fixer notre cœur. La possession des créatures, désirée avec ardeur, y laisse un vide et une inquiétude secrète. Nous trouvons jusque dans notre vanité, qui s'occupe sans cesse des siècles à venir, des preuves de notre immortalité. Ces idées sublimes, ces vastes projets, ces désirs immenses, marquent la grandeur de notre destination. Ce noble sentiment, que le mécanisme ne peut produire, est gravé dans tous les cœurs ; l'erreur et la superstition n'ont pu l'effacer. L'attente d'une autre vie est, pour ainsi dire, le dogme du genre humain, et la foi de la nature. O mort ! il est donc vrai que nos âmes n'ont rien à redouter de tes fureurs ? Cet esprit n'est pas un feu qui s'éteint avec nous : au moment que le corps tombe en ruine, l'âme se dégage de ce poids de corruption qui l'entraîne vers les objets sensibles ; et le coup fatal, qui semble nous réduire au néant, ne fait que briser les liens fragiles qui nous assujettissent à la vicissitude des choses humaines. Toute chose retourne à son principe : le corps, tiré de la poussière, est rendu à la poussière ; l'âme, formée à la ressemblance de la Divinité, et capable de s'attacher à ses perfections infinies, remonte à son origine, et subsiste éternellement dans le sein de Dieu : *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* (*Eccle.*, XII.)

Douces espérances, vous êtes soutenues par les promesses de la foi ! Celui qui se dit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'est pas le Dieu des morts et ne domine pas seulement sur la poussière des tombeaux. Ces grands hommes sont toujours vivants devant lui ; son amour pour eux n'était pas renfermé dans ce peu d'années qui composaient leur vie. Il ne s'est pas contenté de leur donner une terre fertile en grains et en huile. Jérusalem n'était que la figure de cette cité éternelle formée dans le ciel, où les enfants de la foi vivront éternellement heureux. Ce Dieu bienfaisant ne veut pas anéantir notre âme rachetée par le sang de son fils ; sa mort nous a ouvert le ciel ; sa résurrection est le modèle de la nôtre ; rien de ce qu'il a sauvé ne périra ; nos corps même participeront à la gloire qu'il nous a méritée ; leurs parcelles, dispersées au hasard par la corruption, se réuniront au jour des révélations, et nos os arides, ranimés par un souffle d'immortalité, paraîtront plus brillants que la lumière : *De terra surrecturus sum.* (*Job*, XIX.) Après des vérités si bien établies, nous ne devons plus craindre la destruction et l'anéantissement de notre âme ; nous sommes nés pour jouir d'une éternelle félicité, et le bienfait de la rédemption assure nos espérances. Tout est à nous par Jésus-Christ, la sainteté, la gloire, la béatitude : *Quo modo non etiam cum illo, omnia nobis donavit.*

Le souvenir de la mort rappelle donc à l'homme sa véritable destination, puisqu'elle est le passage du temps à l'éternité, la fin de tout ce qui passe, et le commencement d'un ordre immuable. Elle nous fait comprendre que nous sommes nés pour le ciel ; que les biens éternels sont seuls dignes de nos recherches ; que cette vie n'est qu'un temps d'épreuve ; que la terre n'est qu'un lieu d'exil ; que nous devons aspirer à ces voluptés célestes que l'on goûte sans amertume ; à cette possession paisible et assurée du bien suprême que rien ne peut ravir. Elle rapproche l'agréable perspective de ces demeures heureuses où la vertu trouve des récompenses magnifiques. Elle ouvre à nos yeux cette patrie immortelle, où Dieu, père et législateur des hommes, leur prépare un bonheur fixe ou un malheur irrévocable, selon le choix qu'ils auront fait du vice ou de la justice.

Tel est le nouvel ordre de choses que la mort développe à nos yeux. Une cité éternelle que le temps ne peut détruire ; un état stable et permanent, exempt de la vicissitude et des révolutions ; des biens dont la jouissance n'est plus mesurée par les années ; une gloire et des honneurs qui n'ont plus de fragilité ; l'homme survivant à la destruction de son corps, et capable d'une perfection solide et durable ; son âme dégagée des liens terrestres, participant à la grandeur et à l'immutabilité de l'Etre suprême : dès lors j'entre dans les voies de Dieu ; le secret de la providence m'est découvert ; les ombres, qui cachaient les ressorts admirables de sa conduite, se dissipent ; le monde n'est plus un chaos, un théâtre de troubles et de confusion ; tout est plein d'ordre, d'harmonie, de magnificence ; c'est l'ouvrage de la sagesse souveraine qui dispose tout en vue de cet ordre immuable, où ses volontés seront consommées. Je ne suis plus surpris de voir l'humble vertu gémissante dans l'obscurité et l'indigence, ni l'impie environné de gloire et jouissant du fruit de ses forfaits : les biens du siècle présent et ses récompenses sont indignes d'une âme vertueuse ; Dieu lui réserve une gloire et un bonheur immortel. Je découvre enfin dans l'homme une véritable élévation ; la mort qui semblait le réduire jusqu'au néant, en le précipitant dans le tombeau, l'élève au-dessus de toutes les grandeurs en le réunissant à l'Etre suprême : elle lui inspirait du mépris pour les choses qui passent, elle lui

apprend à estimer son âme qui ne périt pas; elle lui fait voir qu'il n'est rien, lorsqu'il s'attache au présent, et qu'il est véritablement grand lorsqu'il aspire à l'éternité. Voilà ce que le souvenir de la mort doit persuader à tous les hommes.

Où nous conduisent ces grandes vérités que nous venons d'établir? et quelles sont les conséquences que nous devons tirer de ces principes? Il est temps de les développer, de vous faire voir ce qui est réel et solide dans les choses humaines, après vous avoir montré leur néant et leur vanité. Si l'homme est né pour le ciel, et si cette vie n'est qu'un temps d'épreuves pendant lequel nous devons décider de notre bonheur ou de notre malheur éternel, il est évident que tout usage des biens du siècle, conforme aux vues du Créateur, qui augmente notre mérite ou qui assure notre sanctification, est digne de notre attachement. Toutes les choses humaines sont liées à l'ordre éternel, sont solides et ne passeront pas avec la figure du monde; car Dieu examinera dans son jugement ce que nous aurons fait de bien ou de mal; et nos actions, sous les rapports qu'elles ont avec sa justice, subsisteront éternellement à ses yeux. La vie, bornée aux choses présentes, les impressions des sens, les richesses qui ne servent qu'à nourrir notre luxe, les distinctions extérieures du rang ou de la naissance ne sont rien, parce que tout cela finit avec notre corps; mais l'usage légitime de tous ces biens est solide, parce qu'il tient au siècle à venir. Donnez à Dieu toutes vos affections; confiez-vous en sa bonté; craignez sa justice; espérez ses récompenses; répandez vos richesses dans le sein des pauvres; soyez bienfaisants dans la grandeur; cherchez votre repos dans la vertu et dans le témoignage d'une bonne conscience : alors cette paix, ces honneurs, ces richesses, cette puissance, auront un prix réel; nulle force ne pourra vous ravir des biens que vous aurez déposés dans le sein de Dieu. La figure du monde ne les entraînera pas avec elle; et la fin de votre vie ne sera que le commencement d'un bonheur éternel. Ainsi, la mort, qui semblait tout détruire, rétablit tout; et en montrant à l'homme sa destination, elle lui découvre un prix réel dans ces mêmes biens dont elle lui faisait voir le néant et l'inconstance.

En effet, mes frères, que le souvenir de la mort fasse envisager cette vie comme un temps d'épreuves; que l'homme se croie placé sur la terre pour mériter le ciel; qu'il fasse de son salut son occupation la plus intéressante : cette vie n'est plus une succession rapide d'instants qui se perdent sans ressource, une ombre qui s'évanouit et qui nous échappe : c'est un don de Dieu, le bienfait le plus précieux de sa clémence; un dépôt confié à notre vigilance; un trésor dont le prix est l'éternité; une suite de grâces qui consomment l'ouvrage de notre sanctification; un enchaînement d'actions vertueuses, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées à jamais sur les colonnes de la sainte Jérusalem. Il n'est point de jours, d'heures et de moments, qui, mis à profit, ne puissent nous mériter un bonheur éternel. De ce côté, la vie de l'homme est intéressante. Rien n'est plus digne de notre estime, qu'un temps qui nous est accordé pour assurer notre félicité; rien n'est plus conforme à notre destination, que de nous occuper des soins de notre salut. Des années écoulées dans la pratique des devoirs ne sont pas perdues pour nous. La mort ne finit pas une carrière embellie par la vertu : elle ne fait que l'affranchir de la loi des changements, en fixant l'inconstance du cœur. Celui qui connaît le prix du temps, qui met à profit les dons de la grâce, et qui ne voit de réels que les moments employés pour le ciel, n'est plus le jouet du mensonge et de la vanité. Eclairé par la vérité, il est hors des figures qui passent, et des ombres qui disparaissent; il appartient déjà au siècle à venir; il participe en quelque sorte à l'immutabilité; il est dans l'ordre, et l'ordre est fait pour subsister à jamais, puisque les changements qui arriveront dans le siècle futur ne seront que des réparations du désordre.

En vain la mort vient briser ses liens terrestres, et dissipe le nuage de mortalité qui l'environne; en fermant ses yeux à la faible lueur du jour, elle les ouvre à la lumière éternelle; en détruisant son corps, elle le débarrasse d'un vêtement étranger; en le séparant de ses proches selon la chair, elle le réunit à ses proches selon la foi; en finissant sa captivité et son exil, elle lui rend l'héritage et la liberté des enfants de Dieu. Heureux celui qui s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur! Il meurt sans surprise, parce que le souvenir de la mort animait toute la conduite de sa vie; il meurt sans frayeur, parce qu'il a mis toute sa confiance en Dieu; il meurt sans regret, parce qu'il quitte sans peine ce qu'il a possédé sans attachement. L'instant où toutes les créatures s'évanouissent est le moment de sa gloire et de ses triomphes. En vain la mort le frappe dans ses plus beaux jours; les années qu'elle ravit à sa jeunesse sont ajoutées à son bonheur; en arrêtant le cours de sa vie, elle met plus tôt fin à l'enchantement, aux prestiges, à l'erreur; elle l'arrache aux périls et aux séductions, qui mettent en danger la vertu; elle l'enlève du milieu des iniquités, de peur que la méchanceté ne corrompe son cœur. Une jeunesse passée dans les sentiments et les exercices de la foi, lui tient lieu d'un âge accompli. Qu'importe que le temps soit court, dès que l'ouvrage de la grâce est parfait? Qu'importe que la dissolution de l'homme terrestre soit hâtée, dès que la formation de l'homme nouveau est achevée? La vie la plus courte est assez longue, lorsqu'elle est remplie par des œuvres conformes à notre destination.

Ne disons donc plus que la vie n'est qu'un songe; que la jeunesse est frivole, et que notre substance n'est rien devant Dieu. Le

spectacle du néant et des vanités humaines s'évanouit, dès que le souvenir de la mort nous rappelle à notre destination. Un nouvel ordre se développe, où tout est grand tout est solide, tout est digne de l'homme. Les richesses mêmes, qui nous ont paru si fragiles et si méprisables, sont utiles au sage, et elles entrent dans les desseins de la miséricorde du Seigneur. Ecoutez, riches du siècle, et apprenez l'usage légitime de votre opulence. Dieu, qui appelle tous les hommes à son héritage, opère le salut de ses élus par des voies opposées, et toujours admirables. Créateur des riches et des pauvres, il veut être honoré par la charité des uns et par la patience des autres : il laisse ceux-ci dans l'indigence, afin qu'ils se sanctifient par les privations rigoureuses; il répand sur les autres ses biens avec profusion, afin que les pauvres trouvent dans leur abondance tous les secours dont ils ont besoin. Dans cette économie de la Providence, les richesses sont des ressources et des facilités de salut: elles ne doivent plus être comptées parmi les ombres vaines, parce qu'elles ne sont stériles qu'autant que nous les faisons sortir de cet ordre établi par le Créateur; elles ne sont plus la proie du tombeau, puisque, dès que nous en usons pour mériter le ciel, nous les retrouvons au centuple dans l'éternité. Regardez les richesses comme un dépôt qui doit être dispensé avec une libéralité digne de la grandeur et de la magnificence du Dieu qui vous les confie : distribuez-les aux pauvres avec fidélité; soulagez les malheureux; soyez l'œil des aveugles et le pied des boiteux; retranchez les superfluités du luxe, refusez tout à la cupidité; honorez le Seigneur de votre substance, et établissez vos aumônes sur les débris de vos passions : la mort ne vous ravira pas des trésors déposés dans le sein des pauvres; et si elle vous dépouille de quelques biens périssables, elle vous revêtira, dit l'apôtre, en vous assurant la possession des biens éternels.

Subsistez à jamais dans l'esprit de charité, illustres sociétés établies pour édifier l'Eglise par des œuvres de miséricorde! Vos tendres sollicitudes, si ingénieuses à découvrir les misères que la honte cache aux regards publics, tant d'œuvres de lumière ne seront pas ensevelies dans les ténèbres de la mort; ces établissements, où la pauvreté trouve des ressources assurées, et que le temps, hélas! détruira malgré tous nos efforts, ne seront pas anéantis devant Dieu : ils sont fondés sur la charité, et la charité ne fait rien en vain. Tabernacles du Dieu vivant! vous recevrez dans votre gloire ces âmes bienfaisantes. Le sein d'Abraham ne sera pas fermé à celui qui a ouvert le sien au Lazare; il moissonnera dans le ciel les bénédictions qu'il a semées sur la terre; et il ne quittera ce lieu d'exil et d'épreuve que pour aller jouir dans la céleste patrie du fruit immortel des œuvres de miséricorde.

O mort! que ton souvenir est agréable à celui qui met toute sa consolation dans l'attente d'une autre vie! Comme il n'use des choses présentes que pour s'assurer la possession des biens qui ne périront point, la mort, loin de tromper son attente, remplit toutes ses espérances. Juste estimateur de tous les êtres, en les faisant servir à sa destination, il jouit des avantages solides de la vérité; tandis que les autres, en se bornant au présent, n'ont que les agréments passagers de l'erreur. Rien ne lui échappe au moment de sa dissolution; ses pensées, ses connaissances, sa gloire, sa réputation, ses honneurs, qui nous paraissaient anéantis avec lui dans la poussière, suivent son âme au delà du tombeau, et vont encore embellir le règne immortel de sa vertu.

Oui, mes frères, la science, la supériorité des talents, l'étendue des connaissances, toutes ces qualités sont solides et estimables, lorsqu'elles servent de préparation à la grâce pour commencer l'ouvrage de notre sanctification. Ces traits d'élévation ne sont pas de fausses lueurs, lorsqu'ils nous rappellent de la bassesse des choses présentes à la grandeur des biens futurs. Tout ce qui servira un jour au bonheur éternel n'est plus frivole; les pensées que nous consacrons à Dieu ne sont pas abandonnées à la mort; celles-là seules périront, que nous donnons aux choses présentes, et, stériles pour l'avenir, se perdront sans ressource dans l'abîme du passé. Quand je vois les hommes s'égarer dans de folles recherches; faire de vains efforts pour sonder la nature, sans remonter jusqu'à son auteur; parer le vice des ornements de la vertu; prêter à l'erreur les artifices du style et les subtilités du raisonnement; rechercher les suffrages par des traits hardis et des paradoxes ingénieux; jeter des doutes sur les notions les plus claires; imaginer des hypothèses pour les combattre; établir des systèmes reconnus faux, les développer et leur donner un air de vraisemblance; régler la structure de ce vaste univers; estimer le poids des globes immenses qui roulent sur nos têtes; analyser les traits si déliés de la lumière, assujettir à leurs calculs des mouvements plus rapides encore que leur imagination; suivre avec exactitude les différents rapports qui se trouvent entre les corps, sans réfléchir sur ceux qu'ils ont eux-mêmes avec le Créateur, par cette intelligence capable de connaître la plénitude de son être et d'en adorer la perfection : quand je les vois, toujours libres dans leur croyance, toujours licencieux dans leurs sentiments, réduire en problème les vérités du salut et briser les liens salutaires de la foi, qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en les captivant sous l'autorité de l'Eglise, je m'écrie avec le Sage : Vanité des vanités, et tout est vanité! Faibles mortels, où poussez-vous vos recherches téméraires? Dieu vous a placés sur la terre pour adorer sa toute-puissance, et non pour connaître les ressorts de l'univers; vos travaux ne sont que des inutilités pénibles; le mensonge et l'erreur vous environnent de toutes parts; la mort dissipera

vos songes, et vos pensées frivoles périront avec les choses présentes qu'elles ont pour objet : *In illa die peribunt cogitationes eorum.*

Mais quand je démêle dans la foule des savants ces grands hommes qui cherchent la vérité pour éclairer la vertu ; qui consacrent leurs talents et leurs veilles à la gloire de Dieu ; qui font admirer dans le spectacle de la nature la sagesse de son Auteur ; qui font triompher la religion de tous les efforts de l'incrédulité ; qui défendent la pureté de la doctrine sainte contre les maximes corrompues de la morale du monde ; qui étudient les lois pour maintenir l'ordre public ; qui inspirent la probité et qui donnent des mœurs à leurs semblables ; qui travaillent à les rendre bons et heureux, plutôt qu'à former de faux sages, alors je découvre dans les talents des dons de Dieu qui entrent dans l'économie de notre salut, qui ne périssent pas avec nous, et qui acquièrent, par la consommation de la grâce, une éternelle immutabilité. La mort ne détruit pas des connaissances utiles pour la vie future : elle y ajoute une perfection immuable, par la clarté que la vérité vient y répandre ; loin d'éteindre ces lumières, elle les rend plus vives et plus éclatantes : les noms de ces grands hommes seront écrits dans le livre de vie, leurs pensées composeront l'histoire du siècle à venir : ils ont travaillé à rendre vertueux leurs semblables, ils ont médité les vérités éternelles ; leurs connaissances, immortelles par leur principe, le sont encore devenues par leur objet ; ils ont cherché la vérité, et la vérité subsistera dans tous les temps ; le mensonge seul et l'erreur seront détruits dans le règne de la sagesse éternelle. Grand Dieu ! si des vues si saintes m'animaient dans mon ministère, si le zèle du salut des âmes me portait dans cette carrière, je ne serais plus devant vous comme une cymbale vide et retentissante ! Mes discours, remplis de votre esprit,, n'auraient pas le sort des pensées humaines, et ma faible voix, que j'ose élever dans vos temples pour annoncer vos jugements et vos miséricordes, ferait encore retentir de vos louanges les voûtes de la céleste Jérusalem !

Rien n'est faux et vide dans un cœur que Dieu remplit, qui craint ses jugements éternels, et que le souvenir de la mort rappelle sans cesse à sa destination : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* Sa gloire même a quelque chose de solide, son éclat, loin d'être obscurci par les ombres du trépas, est encore relevé par la lumière du grand jour où toutes choses seront rétablies dans la perfection : non cette gloire, recherchée avec une ardeur précipitée ou une passion injuste, que le hasard produit souvent et que la vanité fait subsister, qui n'a pour fondement que l'erreur publique, et qui n'est qu'un assemblage de faux brillants dont le fantôme du monde est couvert, mais celle qui naît de la droiture du cœur, de l'innocence, de l'empire sur les passions, et que le monde même est forcé d'admirer ; celle que produisent les actions vraiment utiles au genre humain, et que l'humilité chrétienne rapporte à l'auteur de tous les dons, celle surtout qui est fondée sur l'estime que tous les hommes doivent à ceux qui leur ont inspiré la vertu : cette gloire, j'ose le dire, subsistera dans l'éternité ; notre âme réunie à la Divinité n'estimera pas moins dans les autres les qualités qui les rapprochent du modèle de toute perfection ; la mort n'éteindra pas notre reconnaissance pour ceux qui ont travaillé à nous rendre vertueux, elle ne fera qu'augmenter sa vivacité, en nous mettant en possession des récompenses promises à la vertu.

Siècles immortels, ouvrez-vous à mes yeux ! Espérances de la foi, faites naître dans nos cœurs un goût anticipé des voluptés de la céleste patrie ! Là le bonheur suprême inonde les élus d'un torrent de délices ; la vérité les éclaire sans mélange d'erreur ; une joie douce, noble, pleine de majesté, un goût sublime de la vertu, les transporte et les élève au-dessus de tous les plaisirs des sens : ils jouissent sans dégoût et possèdent sans crainte ; les regrets, les vains désirs, les défiances, n'approchent jamais de cet heureux séjour ; le temps n'amène plus la vieillesse languissante ; le présent n'est plus anéanti dans l'abîme du passé ; mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à cette félicité toujours entière et toujours nouvelle : c'est là que la mort, qui semblait tout obscurcir de ses ombres, embellit toutes choses en les plaçant dans un jour plus lumineux ; les grandeurs, précipitées dans le tombeau et réduites en poussière, se relèvent avec plus d'éclat ; les trônes ne sont plus environnés des noirs soucis ; des couronnes immortelles brillent sur le front des princes et des magistrats qui ont rendu les peuples sages et heureux. Rien n'est détruit pour le juste que le souvenir de la mort faisait aspirer à l'éternité ; ses amitiés et ses liaisons formées par la charité retournent à leur principe, et deviennent plus solide en se perdant dans le sein de la Divinité ; la gloire, la puissance, les plaisirs, la vie, les honneurs, tout se retrouve en Dieu qui est la cause de tous les biens et la source primitive de toutes les grandeurs.

C'est ainsi que la mort, en finissant les révolutions du siècle présent, commence un ordre parfait et exempt de vicissitudes : son souvenir rappelle l'homme à sa destination véritable, et lui fait voir ce qu'il y a de réel et de solide dans des biens dont l'usage légitime peut mériter un bonheur éternel. Voulez-vous sortir de l'enchantement que produisent l'erreur et la vanité ? aspirez à ces biens futurs ; sacrifiez le temps à l'éternité ; usez des choses présentes sans y mettre votre dernière fin ; donnez à l'affaire de votre salut tant de moments que vous perdez dans des soins frivoles ; mourez aux passions avant que de perdre la vie du corps ; souvenez-vous que vous êtes nés pour le ciel, que la pensée de la mort rappelle souvent dans votre esprit cette grande

vérité : il n'y a rien de solide dans le monde que ce qui peut servir pour l'éternité, et s'il faut des exemples à vos cœurs enchantés des biens présents, jetez les yeux sur ces illustres confrères que la méditation des fins dernières, l'amour de la croix et l'esprit de charité élèvent à une si haute perfection; qui, au milieu d'une dépravation presque générale, rappellent la ferveur des premiers âges; sont comme les restes des anciennes mœurs et semblent ne pas appartenir à notre siècle. C'est dans cette pieuse assemblée que des magistrats si recommandables par leur équité, puisent, en consultant la loi de Dieu, les règles de la véritable justice; que des pontifes et des prêtres nourrissent ce zèle, ce désintéressement, cette pureté de mœurs qui font l'ornement du sanctuaire; que des citoyens de toutes les conditions s'instruisent des maximes propres à établir dans les familles l'ordre, la paix, l'innocence, l'amour de la patrie et l'attachement au culte de nos pères.

Tant de vertus, ô mon Dieu ! ne seront pas vaines à vos yeux; l'hommage même que je leur rends dans cette chaire chrétienne n'a rien à craindre de la révolution des âges; comme il est fondé sur la vérité, la fin de toutes les choses présentes y mettra le sceau de l'immortalité.

Puissent ces grands exemples se perpétuer parmi nous et ranimer dans tous les âges la ferveur des fidèles ! Puisse le souvenir du trépas détacher nos cœurs des choses qui passent, et les attacher à celles qui ne finiront jamais ! Puisse la mort de tous ceux qui m'écoutent n'être pour eux que le passage du temps à l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR LE RESPECT DU AUX TEMPLES.

Introivit Jesus in templum, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo. (*Matth.*, XXI.)

Jésus-Christ entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient.

L'humanité, la bonté, la clémence, formaient le caractère du Messie, tracé par les prophètes, et ce Roi pacifique devait paraître dans Sion, accompagné de sa seule douceur. En vain ses disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur cette ville ingrate : il ne reconnaît plus les apôtres de son Evangile à ce zèle rigoureux qui semble suivre les mouvements impétueux de la vengeance, et sa douleur à la vue des prévarications de son peuple ne se soulage que par des larmes. Partout il se montre compatissant et miséricordieux; il ne laisse échapper que des traits de clémence; il blâme la rigueur pharisaïque, et il pardonne au repentir de la pécheresse : la justice même paraît s'adoucir entre ses mains, et lorsqu'il est établi juge de la femme adultère, il fait rougir ses accusateurs de leurs propres crimes et il apprend aux ministres de paix que leur présence ne doit annoncer que des grâces. Aujourd'hui la verge de la fureur paraît dans ses mains bienfaisantes; l'indignation éclate sur son visage; il semble oublier cet esprit de douceur qui distingue son ministère, et cet Homme-Dieu, que sa bonté faisait regarder comme l'ami des pécheurs et des publicains, n'a plus que des foudres pour les profanateurs de son temple: *Introivit Jesus in templum, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.*

Tel a été le zèle de Jésus-Christ pour un temple, dont il avait lui-même prédit la destruction, qui n'était qu'une figure de son Eglise, et qui devait disparaître lorsqu'un culte plus spirituel aurait pris la place des victimes légales. Sa patience dissimule les autres crimes, et n'attend que le repentir pour pardonner; mais la profanation des temples, l'abus des choses saintes, le mépris de nos augustes mystères tarit la source des grâces et ferme le sein de sa clémence. Il semble que l'on ôte les dernières ressources de la miséricorde, en portant le spectacle du crime dans les lieux mêmes où Dieu annonce sa présence, et qu'il soit toujours temps de punir les profanateurs, puisqu'il ne leur reste ni frein contre le vice, ni moyens pour retourner à la vertu.

La profanation des églises est donc un des plus grands crimes que nous puissions commettre; et c'est pour en faire comprendre toute l'énormité, que j'entreprends de vous exposer premièrement, ce que Dieu est pour nous dans les temples; secondement, ce que nous devons y être pour lui : deux objets qui feront le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu nous a tracé dans l'*Apocalypse* une image bien noble de ses temples et de la manière dont il veut s'y communiquer aux hommes. J'élèverai, nous dit-il, une colonne qui sera le plus ferme appui de l'édifice, et j'y mettrai une inscription aussi courte que magnifique; j'y graverai le nom de Dieu, le nom de ma cité, et mon nom nouveau : *Scribam super eum nomen Dei, nomen civitatis Dei, et nomen meum novum* (*Apoc.*, III.) Le nom de Dieu gravé sur la colonne annonce qu'il est spécialement présent dans les temples; celui de la cité nous fait voir qu'il y est présent comme chef de tout le peuple; et enfin, le nom nouveau nous apprend qu'il y est présent comme réparateur et consommateur de notre sanctification. Cette inscription durera jusqu'à la consommation des siècles, et la colonne ne sortira jamais du temple : *Foras non egredietur amplius.* (*Ibid.*)

Je dis d'abord que Dieu est spécialement présent dans les temples. Tous les lieux où la Divinité donne des signes sensibles de sa présence, tout ce qui fait naître l'idée de sa puissance, jointe au sentiment de notre faiblesse, doit exciter en nous cette reconnaissance, cet anéantissement, cette soumission parfaite, fondement primitif du culte que nous rendons à l'Etre suprême. Ainsi, l'univers est le premier temple de la Divinité;

les cieux, ont le Prophète, annoncent sa gloire; la terre, inébranlable sur ses fondements, n'est appuyée que sur sa main; la mer en courroux entend la voix qui domine sa fureur, et elle se replie sur elle-même pour obéir aux lois du Créateur : il a placé son trône sur le soleil, et de là il sème la lumière; il commande aux astres de parcourir leurs vastes orbites, et tout marche à sa parole. Quelque part que nous soyons, il est près de nous; soit que nous le cherchions dans les cieux, soit que nous creusions les abîmes, soit que nous rentrions dans notre cœur, nous le trouvons. Sa puissance n'est bornée par aucun espace; car le Très-Haut n'est pas contenu dans des édifices faits par la main des hommes, et il existe partout où il opère. Dans quelle maison pourrez-vous donc le renfermer, puisque c'est lui qui a fait toutes choses? *Quæ est ilia domus quam ædificabitis mihi, omnia hæc manus mea fecit?* (III *Reg.*, IX.)

L'univers doit donc nous rappeler la présence de la Divinité; sa sagesse, sa bonté, sa puissance y sont marquées par ces traits éclatants qui frappent tous les esprits; tout y annonce sa grandeur; tout nous dit, aimez votre Dieu, soyez juste, rendez-lui le tribut de vos louanges; et quiconque n'entend pas cette voix primitive de la nature, ne peut rendre à la Divinité un hommage digne de sa majesté suprême. C'était dans ce livre toujours ouvert que les premiers hommes puisaient des idées sublimes et touchantes du Créateur : frappés de tant de merveilles, ils célébraient la grandeur de Dieu; ses faveurs toujours présentes aux justes, et sa colère inévitable aux méchants. Avec le culte le plus simple, au pied d'un autel de gazon, ils lui faisaient l'offrande la plus noble, celle d'un cœur vertueux et reconnaissant.

Tel fut le culte de l'homme, avant la loi écrite; il voyait dans l'univers un tableau des perfections divines; il pouvait s'élever par la reconnaissance des créatures jusqu'à celle de leur auteur; et les merveilles de la nature, les rapports des différents êtres avec ses besoins, le sentiment de sa propre faiblesse, devaient faire naître dans son cœur cet amour, cette reconnaissance, cette soumission qu'exigeait la majesté suprême. Mais bientôt le crime infecta toute la nature, et l'ignorance couvrit de ses ombres le magnifique spectacle de l'univers; la voix des cieux qui publiaient la gloire de leur auteur, ne fut plus entendue; les rapports des causes et des effets, quoique toujours subsistants, ne furent plus aperçus; l'habitude affaiblit enfin l'impression de ces grands objets; une harmonie si constante ne frappait plus; on attribuait à la nécessité ce qui était uniforme, et tout ce qui revenait avec tant de régularité semblait aller de lui-même. Il fallut que Dieu changeât, pour ainsi dire, l'ordre de la nature, pour faire sentir sa présence; qu'il s'annonçât par des prodiges, qu'il se fît précéder par les foudres et les éclairs; qu'il dît aux hommes : Mortels, reconnaissez votre Créateur! c'est moi qui secoue la terre et qui la brise, qui précipite jusqu'aux enfers et qui en retire, qui donne la mort et qui ressuscite.

Alors commence un nouvel ordre de choses : le Dieu des prodiges, caché au reste des hommes par les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, n'eut plus de communication qu'avec quelques justes; il leur dicta ses lois dans des apparitions fréquentes, et ces lieux remplis de sa sainteté devinrent des temples : des rochers, des arbres, des monceaux de pierres, rappelaient aux hommes que cette portion de la terre avait été consacrée par la présence de la Divinité. Ces monuments grossiers, mais augustes, étaient les garants des conventions, et ces témoins muets de la Divinité servaient à assurer la foi des hommes. Mais ces lieux d'apparition, quoique consacrés par des autels et des sacrifices, n'étaient qu'une image de nos temples; Dieu s'y montrait, pour ainsi dire, sans y habiter; la sanction qui liait sa grâce à nos prières n'était pas attachée à ses lieux; et ils rappelaient sa présence spéciale, sans l'annoncer pour le présent, et sans l'assurer pour l'avenir. Le Seigneur voulut enfin choisir une habitation fixe parmi les hommes, et l'on vit élever à Jérusalem le premier temple consacré au Dieu véritable; son nom fut gravé sur des colonnes immobiles; sa majesté, que les cieux ne peuvent contenir, était renfermée dans l'enceinte de ce lieu auguste; son action de miséricorde, quoique infinie, fut, en quelque sorte, bornée par cet espace. C'était là qu'il fallait l'invoquer pour être exaucé; c'était à ce lieu qu'il avait attaché cette promesse : Ici mes yeux seront ouverts, et mes oreilles attentives à vos prières; c'est ma maison de sacrifice, et je n'agréerai que les victimes consumées sur cet autel. Le juif, frappé de la majesté du Très-Haut, n'approchait qu'avec frayeur de ce lieu redoutable; Dieu n'était présent pour lui que dans son temple : captif dans des royaumes étrangers, il tournait sans cesse vers Jérusalem ses regards, ses vœux, ses hommages; il ne voyait l'organe de la Providence et il n'entendait sa voix que dans le pontife prononçant ses oracles : le Dieu voilé par les chérubins était pris à témoin de tous ses engagements; et persuadé qu'il pénétrait au fond de son cœur, il frémissait à la seule idée du parjure.

Quel appareil de cérémonies, pour rendre la majesté suprême plus vénérable par l'éclat de son culte! que de barrrières, pour arrêter les profanateurs! que de précautions, pour que l'habitude n'affaiblît pas l'impression, que la présence spéciale de la Divinité devait faire sur les esprits! Dans ce vaste édifice élevé par Salomon, Dieu choisit, pour sa demeure, le lieu le plus inaccessible; une triple enceinte l'environne et laisse un intervalle entre son trône et les vœux des suppliants; les prêtres seuls, chargés d'offrir les sacrifices, peuvent entrer dans la dernière; la majesté royale même est forcée de respecter ce droit du sacerdoce; et le témé-

raire Ozias, frappé de lèpre, reconnaît la puissance du Dieu qui domine dans son temple. Enfin le Saint des saints demeurait inaccessible; une fois l'année, le seul pontife, portant le sang de la victime, pouvait découvrir le sanctuaire. Tout concourait, dans ce jour solennel, à remplir l'âme de la majesté de Dieu; les ténèbres qui couvraient le tabernacle, le profond silence des lévites, l'aspect imposant du grand prêtre, l'appareil des imprécations, tout inspirait cette terreur qui enchaîne les sens et l'imagination, qui ne fait sentir que l'action de la Divinité, et qui ne peut pousser que ce cri d'une âme accablée par le poids de la majesté suprême : Que ce lieu est redoutable! c'est ici la maison de Dieu, et son tabernacle avec les hommes : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.* (*Apoc.*, XXI.)

La seconde inscription porte le nom de la cité, et nous annonce Dieu présent dans le temple comme chef de tout le peuple : *Scribam super eum nomen civitatis novæ Jerusalem.* (*Apoc.*, III.) Le but de toutes les sociétés est de resserrer entre les hommes les liens de la concorde, et d'assurer leur bonheur par la pratique de la vertu; l'accord de toutes les volontés par la soumission aux lois établies pour la félicité publique, forme les empires du monde; et l'accord des volontés par la soumission aux lois qui assurent le bonheur éternel, forme l'empire de Jésus-Christ. Dans l'un, l'intérêt présent fait naître les craintes, les désirs, les espérances; la prudence n'est que l'art de balancer les passions, de les diriger, de tourner leur activité vers des effets utiles; la plus haute sagesse, de connaître les ressorts de l'amour-propre, de décider l'emploi des talents, des forces, des lumières; de ne laisser à l'ambition que des moyens utiles de mettre, pour ainsi dire, à profit les vices, comme si on comptait peu sur la vertu. Dans l'autre, la religion, guidée par la foi, appuyée sur l'espérance, réunissant tout par la charité, établit entre les hommes une nouvelle fraternité, resserre, par une sainte adoption, les liens naturels, et devient le garant de toutes les conventions. Jésus-Christ, auteur de tous les biens, est le chef de ce nouveau peuple : il ne doit rien demander et il ne peut rien obtenir que par lui; toute son espérance pour l'avenir et toute sa confiance pour le présent sont fondées sur cette promesse du médiateur : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII.) Dans la cité du monde, l'action de la Divinité est à peine aperçue, tandis que la sagesse humaine paraît à découvert; elle s'arme du glaive de la loi; elle punit; elle récompense; elle distribue les grâces, les richesses; et comme les désirs sont bornés à ces biens, on ne sert dans le monde que les hommes; on n'agit que pour les hommes; on n'espère que dans les hommes; mais dans la cité spirituelle, la foi des vérités chrétiennes découvre aux hommes un nouvel ordre de choses. Dieu y préside aux empires, et sa providence est la cause de tous les événements. Ainsi on ne sert que Dieu; on n'agit que pour Dieu; on attend tout de Dieu, et l'aveu général de ces vérités forme le culte public qui réunit dans les temples les rois et le peuple pour servir le Seigneur : *In conveniendo populos in unum et reges ut serviant Domino.* (*Psal.* CI.)

Loin de nous par conséquent cette sagesse humaine, qui ne se confie que dans ses faibles moyens, et qui attribue tous les effets à une combinaison des causes secondes à laquelle Dieu ne concourt que par des lois générales! C'est moi, dit le Seigneur, qui fais les rois; j'inspire l'obéissance au peuple; je mets dans le cœur du prince cette confiance qui le fait commander sans crainte, et je lui fais sentir cette force qu'il faut pour agir en maître. Les hommes, enivrés de leurs succès, attribuent tout à leurs talents, à leurs forces; mais rien ne domine dans le monde que ma volonté. Je change leur courage en terreur, comme je fais succéder la sécheresse à la pluie; et ma sagesse, qui remplit tout, ne laisse plus de place au hasard. La foi de ces vérités a toujours été commune aux vrais adorateurs. Salomon en fit une profession solennelle dans la consécration de l'ancien temple, et les voûtes sacrées retentirent de cette prière, le plus bel hommage que l'homme, en société, puisse rendre au Créateur : Dieu de nos pères, qui envoyez la discorde, la guerre, la famine, et qui ramenez avec la même facilité la paix, la gloire, la tranquillité, l'abondance, soyez propice à votre peuple! exaucez-le, lorsque, connaissant la plaie de son cœur, il lèvera ses mains vers votre maison. L'Eglise a toujours reconnu cette providence qui gouverne le monde, qui donne le mouvement principal, qui modifie les causes secondes ou qui suspend leur activité; elle nous montre Dieu présent dans nos temples comme auteur de la prospérité publique; elle lui offre le sacrifice dans les calamités générales; elle met le sceau de la religion aux entreprises qui décident du sort des Etats, pour nous apprendre que c'est Dieu qui donne la force, les lumières, les conseils : car pourquoi cette onction sainte répandue sur la tête du monarque prosterné au pied des autels, sinon pour le faire souvenir que c'est Dieu qui fait les rois, et qu'ils doivent user, selon sa volonté, d'une puissance qu'ils ont reçue de lui? Pourquoi la valeur vient-elle consacrer et suspendre dans nos temples des trophées sanglants, et offrir à l'Agneau de paix les signes déplorables de la discorde, sinon pour rendre hommage au Dieu qui forme les mains aux combats et qui préside à la victoire? Pourquoi, enfin, le pontife exhorte-t-il le peuple à la pénitence et crie-t-il entre le vestibule et l'autel : O Eternel! n'exposez pas votre héritage à l'opprobre, sinon pour nous avertir que les fléaux publics sont le châtiment de nos prévarications! que Dieu les répand dans sa colère; qu'il faut le désarmer par nos larmes et mettre toute notre

confiance dans sa miséricorde? *Iratus es, et misertus es nobis.* (*Psal.* LIX.) On peut, en effet, rendre à la Divinité, dans tous les lieux, un hommage d'adoration et de prières intérieures; mais il n'en est pas ainsi du culte public : il lui a plu de consacrer certains lieux à ce culte, afin de réveiller dans les hommes, par l'exemple mutuel, des sentiments de piété, et de les lier plus étroitement par la conformité des cérémonies et par la communion des mêmes mystères. Ainsi nos temples ne sont pas seulement des asiles de miséricorde où l'âme fidèle vient exposer ses besoins; c'est le peuple entier qui, sans distinction d'état, de condition, de puissance, de talents, de forces, de lumières, compte peu sur la sagesse humaine et ne se confie que dans le Tout-Puissant, reconnaît la majesté suprême, avoue sa dépendance et s'humilie devant elle. C'est le prince qui fléchit les genoux, qui commence l'action de grâces et qui dit comme Salomon : Seigneur, Dieu d'Israël! qui avez fait alliance avec vos serviteurs, il n'est point de Dieu semblable à vous dans le ciel et sur la terre. Ce sont, enfin, les hommages, les vœux d'un pasteur qui prie pour tous, qui ne forme plus qu'un même prêtre, une même voix avec Jésus-Christ; qui lui offre ce corps mystique, que la foi éclaire, que l'espérance guide, que la charité unit par des liens indissolubles : *In conveniendo populos in unum et reges ut serviant Domino.*

La dernière inscription porte le nom nouveau, et annonce Dieu habitant dans nos temples, comme sauveur de son peuple : *Nomen meum novum.* (*Apoc.*, III.) L'homme, devenu coupable, était indigne de se présenter devant Dieu, et de former avec lui un commerce immédiat; mais Jésus-Christ ayant satisfait la justice de son Père, et s'étant placé sur l'autel comme victime, l'homme, couvert de son sang, peut s'élever à Dieu par la foi au médiateur, l'espérance dans le médiateur, et la charité avec le médiateur. Ainsi, ce n'est plus seulement le Dieu répandant ses bienfaits dans la création, qui fixe notre amour et notre reconnaissance : c'est Dieu qui a tant aimé les hommes, qu'il leur a donné son Fils unique pour réparateur; qui ne nous considère plus qu'en Jésus-Christ; qui ne nous justifie que par ses mérites, et qui habite en lui, selon l'expression de l'Apôtre, d'une manière nouvelle, se réconciliant le monde : *Erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, V.)

C'est sous ce titre de Dieu réparateur que Dieu habite spécialement dans nos temples: c'est le nouveau nom qu'il a gravé sur la colonne, qui est le principal appui de l'édifice : *Nomen meum novum.* C'est ce qu'annonçait cette grande voix que saint Jean entendit qui venait du trône, et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; il demeurera avec eux, et ils seront son peuple : *Et ipsi populus ejus erunt.* (*Apoc.*, XXI.) Cette voix est le véritable cri de notre foi; et si nous ne sommes pas sourds, lorsque nous nous trouvons devant l'autel où Jésus-Christ est sur son trône, nous devons répondre avec les vingt-quatre vieillards : Nous vous rendons grâces, Seigneur, de ce que vous êtes entré en possession de votre grande puissance; car le règne du monde est passé à Jésus-Christ, et il régnera dans les siècles : *Et regnabit in sæcula sæculorum. Amen.* (*Apoc.*, XI.)

Oui, mes frères; c'est dans nos temples et sur nos autels que Jésus-Christ exerce cette grande puissance du salut, par laquelle tous ceux qui croient en lui entrent dans la vie éternelle. C'est là qu'est écrite la sanction par laquelle Dieu nous communique les grâces de réparation; ces grâces qui forment dans la justice un peuple nouveau; un peuple, comme dit saint Pierre, qui se dépouille de toutes sortes de malice, de tromperie, de dissimulation, qui ne prend aucune part aux désirs charnels, et qui se regarde comme étranger dans le monde. De quelque côté que nous tournions nos regards dans nos églises, tout nous rappelle à ces grandes vérités, tout nous retrace les augustes mystères de notre sanctification; toutes les parties de l'église sont destinées à consacrer les pierres vivantes dont Dieu veut se faire un temple éternel. Les fonts sacrés nous donnent naissance en Jésus-Christ : ce Dieu victime obéit à la voix du prêtre, et descend sur l'autel pour y renouveler le sacrifice de notre rédemption, y recevoir nos vœux et nous nourrir de son sang; il nous annonce sa parole, et il nous instruit des mystères du salut dans la chaire de vérité; il lave nos souillures dans les tribunaux de la pénitence; il nous accorde le pardon de nos fautes par l'autorité des pasteurs; il y prépare enfin cette onction qui doit nous soutenir à la mort, et nous fortifier par sa grâce, jusqu'à ce qu'il nous reçoive dans la vie éternelle.

Hélas! mes frères, autrefois le peuple juif ne pouvait goûter de consolations loin des murs de la sainte Sion; ils se croyaient privés de la présence du Dieu d'Israël; leurs chants de joie cessaient et leurs instruments de musique demeuraient suspendus aux arbres plantés sur le rivage du fleuve : et cependant, que renfermait ce temple si désiré? La verge d'Aaron, la manne, les tables de la loi, des signes qui rappelaient les anciens prodiges, des monuments d'une promesse dont l'accomplissement était réservé à d'autres siècles; tout s'y passait en ombres et en figures; le trône de l'Eternel, dit le prophète, était encore au-dessus des nuées; il n'habitait dans le temple que par son immensité, et par cette loi arbitraire qui y fixait ses faveurs; son action seule plus marquée annonçait sa présence; la plénitude de la Divinité n'y résidait pas; son ange descendait du ciel, enveloppé d'une nuée mystérieuse, et se reposait sur le tabernacle pour y dicter ses lois et prononcer ses oracles : ainsi sa communication n'était pas immédiate; et ce culte, qui préparait à un commerce plus intime, laissait encore

un médiateur étranger entre l'homme et son Dieu.

Mais dans nos temples tout est réalité ; ce n'est plus un ange qui reçoit nos vœux pour les porter au trône de la miséricorde ; la plénitude de la Divinité habite dans nos sanctuaires ; le Très-Haut s'approche sous les voiles eucharistiques, et ne met d'autre barrière entre nous et sa majesté suprême, que celle de notre amour ; son nom n'est pas seulement gravé sur les murs, il est lui-même la pierre angulaire et la colonne qui soutient tout l'édifice ; la foi le possède dans le temps, comme la vision parfaite dans l'éternité; et le ciel n'a sur nos temples que l'avantage d'une plus grande lumière ; car, dit l'Apôtre, en comparant nos autels avec cette majestueuse obscurité, cette montagne fumante, cette tempête menaçante, cette voix qui annonçait aux juifs la Divinité, et qui les glaçait de crainte, vous ne vous approchez pas d'un feu brûlant, d'un nuage obscur, du son d'une trompette ou du bruit d'une voix ; mais vous venez devant le Tout-Puissant qui habite dans son temple, environné des anges, des justes qui sont dans la gloire; de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, dont le sang parle plus avantageusement que celui d'Abel : *Non accessistis ad tractabilem montem, sed ad civitatem Dei viventis.* (*Hebr.*, XII.)

Vous avez vu ce que Dieu est pour nous dans les temples; il me reste à vous faire voir ce que nous devons y être pour lui.

SECONDE PARTIE.

Nos temples sont une image du ciel. Le même Dieu qui manifeste toute sa grandeur aux élus dans la gloire céleste fait sentir sa présence dans nos temples par l'opération de sa grâce et les prodiges de sa puissance ; la même victime immolée dès l'origine des siècles, et présente aux yeux de Dieu sur le trône éternel, renouvelle tous les jours son sacrifice sur nos autels; le même cantique que les justes, pénétrés de l'éclat de la majesté divine et couvrant leur face devant l'Agneau, font entendre dans le ciel, est chanté par les fidèles au milieu de la célébration de nos saints mystères. Jésus-Christ, chef, pontife, médiateur, y est réellement présent, et y exerce également son empire de justice ou de miséricorde ; la seule différence, c'est que tout est découvert, tout est consommé dans la vision céleste, tandis que rien ne s'opère, rien ne se montre qu'à travers les ombres de la foi dans la majestueuse obscurité de nos temples.

De là, mes frères, il suit que la foi, suppléant ici-bas à l'intelligence, doit produire dans les fidèles les mêmes dispositions que la vision parfaite produit dans les bienheureux. Or l'apôtre saint Jean nous les représente pénétrés de respect et anéantis devant la majesté du Très-Haut : *Ceciderunt in conspectu throni in facies suas* (*Apoc.*, VII) ; ils sont tous revêtus de la robe d'innocence : *Amicti stolis albis* (*Ibid.*) ; enfin ils ne sont occupés qu'à chanter les louanges de Dieu, qui les comble de ses bienfaits : *Omnes audivi dicentes, Benedictio et honor in sæcula sæculorum.* (*Apoc.*, V.) Ainsi les fidèles doivent paraître dans les temples avec une disposition de respect, une disposition de sainteté, une disposition de prières. Développons ces vérités

Je dis d'abord une disposition de respect. Et serait-il besoin, mes frères, d'exciter en vous ce sentiment, de réveiller votre attention, de captiver votre esprit, d'enchaîner vos sens et votre imagination, si la foi vous rendait toujours présents ces grands objets qu'elle découvre dans nos temples, la majesté du Dieu qui les habite, les bienfaits qu'il y répand, les merveilles qu'il y opère? N'est-ce pas au pied du trône de l'Eternel qu'il faut s'occuper de Dieu seul, sentir tout le poids de sa gloire, oublier toutes les grandeurs pour se confondre devant la sienne; lui faire hommage de toutes nos pensées, de tous nos désirs ; avouer qu'il est le seul puissant, le seul éternel ; exprimer, par l'anéantissement extérieur et l'humble disposition d'un corps prosterné, la profonde religion d'une âme qui adore? Qui de nous, s'il était pénétré de ces vérités, ne serait pas accablé dans nos temples de la majesté du Très-Haut, et ne s'écrierait pas, comme Jacob : Qu'il est terrible ce lieu! c'est vraiment la maison de Dieu et l'entrée du ciel : *Quam terribilis est locus iste! vere hic est domus Dei et porta cœli.* (*Gen.*, XXVIII.) Cependant combien d'irrévérences dans nos églises! Quelle dissipation au milieu des saints mystères! Que de sécheresse, d'ennui, de contrainte, dans des lieux où tout doit inspirer le respect et la reconnaissance! Temples augustes, ne renfermez-vous dans vos enceintes que des adorateurs pénétrés de la présence de la Divinité, confondus dans leur propre néant, et qui ne trouvent que dans la confiance et la miséricorde le secours nécessaire pour les guérir de leur faiblesse? Autel du Dieu vivant, devant lequel le plus grand des monarques vient fléchir le genou, abaisser la majesté royale, donner l'exemple de la piété sincère et du respect que l'on doit au Seigneur, n'êtes-vous pas profané par les hommages de ceux qui ne cherchent qu'à s'attirer les regards du prince? Tous les vœux sont-ils adressés au Dieu qui s'immole pour le salut des hommes? N'y est-on pas plus empressé pour les grâces du maître de la terre que pour celles du Maître du ciel? Le voile auguste de la religion ne sert-il pas à couvrir les vues de la cupidité, et ne fait-on pas dans la maison de Dieu un trafic d'hypocrisie et l'échange honteux des choses saintes contre des biens profanes? *Fecistis speluncam latronum.* (*Matth.*, XXI; *Marc.*, XI; *Luc.*, XIX.) Hélas! si les ennemis de la foi, les prophètes des idoles venaient contempler l'assemblée des fidèles, s'écrieraient-ils encore, en voyant la majesté de leurs cérémonies, la gravité des lévites, le recueillement et le profond respect du peuple : Que les tentes de Jacob sont belles, et qui pourrait ne pas admirer le bel ordre qui y règne!

Ne diraient-ils pas plutôt avec Jérémie : Ecoutez, vous tous qui entrez par ces portes pour adorer le Seigneur ; ne comptez plus sur les promesses qu'il vous a faites dans la consécration de son temple; il s'est retiré de cette maison, que vous profanez par vos irrévérences : *Nunquid ergo spelunca latronum est domus ista ; ego sum, ego vidi, dicit Dominus.* (*Jerem.*, VII.) Et pouvez-vous penser, mes frères, que le Dieu qui habite dans nos temples soit pour vous le Dieu des grâces, tandis que vous montrez une si grande indifférence pour ses faveurs? Quel contraste entre ce que le Seigneur est pour vous dans les églises et ce que vous y paraissez pour lui! Ici un ministre traite l'affaire de votre salut et sollicite pour vous les grâces du médiateur; il offre le sacrifice redoutable, les cieux s'ouvrent à sa voix, les anges tremblent et adorent; Jésus-Christ descend sur l'autel, renouvelle l'oblation de la croix et répand le sang qu'il offre sans interruption comme le prix de la rédemption de tous les hommes. Et dans ces moments où tous devraient verser des larmes de piété, de reconnaissance, où l'église de la terre devrait retracer la contemplation, le profond recueillement de l'Eglise du ciel, on voit des fidèles fléchir à peine le genou devant la majesté suprême, marquer l'ennui de leur âme par la contrainte de leur extérieur, chercher des diversions profanes, jeter des regards distraits sur tous les objets, calculer la durée du sacrifice, se plaindre de la lenteur et de la gravité d'un ministre, louer la précipitation scandaleuse d'un autre, traiter des objets si intéressants avec cette frivolité que rien ne fixe, avec cette tiédeur que tout fatigue, et qui semble se décharger d'un devoir si consolant comme on secoue un joug odieux et embarrassant. Parlerai-je de l'indécence des parures; de cet appareil de faste, de vanité, d'immodestie, que l'on voit dans nos temples? Vient-on y disputer à Dieu ses adorateurs; et effacer l'impression que doit faire l'image de Jésus-Christ crucifié par l'éclat des vanités du siècle? O Dieu! nous sommes partout ailleurs si réservés, si attentifs aux bienséances! C'est dans les temples que nous paraissons sans respect, que nous nous livrons sans contrainte à notre frivolité, à nos caprices, à des dehors indécents; et ce scandale n'est commun que dans nos églises. On ne voit pas, dans les assemblées des infidèles, cette dissipation que nous déplorons parmi nous; et le seul temple de la vraie religion est déshonoré par les profanations des hommes : *Transite ad insulas Cethim, et videte si factum est ejusmodi.* (*Jerem.*, II.)

En second lieu, les esprits célestes paraissent devant le Seigneur avec tout l'éclat de l'innocence, de la pureté, de la sainteté : *Amicti stolis albis* (*Apoc.*, VII); et c'est la seconde disposition que les fidèles doivent avoir dans nos temples. Dieu est la sainteté par essence ; sa volonté productrice est l'ordre primitif; et comme il opère sans cesse par la création ou la conservation de ses ouvrages, tout l'univers est plein de sa gloire et de son immensité. Ainsi, il n'est aucun lieu où l'homme ne soit sous les yeux de l'Etre suprême, où il ne doive craindre de souiller la pureté de ses regards, où il ne doive se dire : O Dieu! qui voyez le fond de mon cœur, puis-je vous offrir une âme digne de vous? L'abus funeste de ma liberté ne choque-t-il pas l'ordre de votre sagesse? Et tandis que toute la nature obéit à vos lois saintes, le désordre de mes affections ne profane-t-il pas ces créatures que vous sanctifiez par votre présence intime?

La sainteté de Dieu, répandue dans tout l'univers, est donc un puissant motif pour porter l'homme à marcher devant lui dans la pureté et l'innocence : mais nos temples où il réside spécialement, demandent, à plus forte raison, que nous ne déshonorions jamais la sainteté du Dieu qui les habite. Tout ce qu'ils renferment, opère ou suppose la sanctification de nos âmes ; les fonts sacrés, les tribunaux de réconciliation, les chants de l'église, les mystères que le prêtre célèbre, l'hostie qu'il offre, le Dieu qu'il apaise; tout nous rappelle à des idées de justice, de sainteté, d'innocence : enfin, la bonté divine, qui détruit tout mur de séparation, qui ne laisse plus de barrières, qui découvre le Saint des saints au peuple, comme aux lévites, fait sentir quelle doit être la pureté du fidèle, puisqu'il participe aux droits du sacerdoce; que l'entrée du sanctuaire lui est ouverte ; qu'il peut s'unir à l'offrande de la victime sainte, et parler face à face au Dieu qu'il invoque : *Regale sacerdotium.* (*I Petr.*, II.)

Hélas! mes frères, autrefois l'Eglise interdisait aux pécheurs l'enceinte des murs sacrés; les pénitents mêmes gémissaient aux portes des temples, sous la cendre et le cilice; leurs noms n'étaient pas mêlés avec ceux des fidèles : tout ce qui entrait dans ce nouveau ciel devait être pur; et les mystères redoutables ne commençaient que lorsque le ministre avait prononcé cet anathème de séparation : Loin d'ici les immondes, les adorateurs des idoles, les esclaves du mensonge et de la vanité! *Foris impudici, et omnis qui amat et facit mendacium!* (*Apoc.*, XXII.) Cette sévérité ne s'exercait, il est vrai, que contre les pécheurs publics, qui devaient effacer le scandale du crime par le spectacle de leur pénitence. Jamais l'Eglise n'a fermé les asiles de la miséricorde au repentir sincère : loin de bannir les pécheurs, elle les presse de venir chercher leur délivrance dans le lieu saint; elle les invite à s'unir au sacrifice de propitiation, pour apaiser la justice divine; elle leur offre des secours, des lumières et des remèdes pour éclairer leur ignorance, fortifier leurs bons désirs, et soutenir leur faiblesse. Qu'ils viennent donc se prosterner au pied des autels; qu'ils s'adressent à Dieu avec confiance ; qu'ils lui représentent même le droit qu'ils ont à ses miséricordes, en s'unissant aux mérites de Jésus-Christ : mais si la foi n'excite dans leur âme aucun sentiment de piété;

s'ils n'ont aucun désir de conversion, s'ils ne gémissent pas sur les chaînes qui les accablent, le temple du Dieu de justice n'est plus pour eux; ils ne sont pas dignes de l'assemblée sainte, et l'anathème leur interdit les mystères : *Foris qui amat et facit mendacium.*

Que faites-vous, en effet, lorsque vous venez dans le temple sans aucun désir de conversion? Vous vous séparez du ministre qui offre la sainte victime pour l'abolition de vos crimes; vous désavouez, par les dispositions de votre âme, les expressions de douleur, de pénitence, que l'Eglise met sur vos lèvres; vous insultez, en quelque sorte, à ce que la religion a de plus auguste, en ne prenant aucune part au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire et qu'il en offre le prix à son Père. Que sera-ce si vous formez des désirs criminels, sous les yeux de la majesté suprême; si vous changez ces lieux sacrés en des lieux de licence; si vous désolez Israël en plaçant l'idole dans le lieu saint, si vous vous servez du voile de la piété pour couvrir le secret d'une passion impure; et si vous ne paraissez dans l'assemblée sainte, que pour séduire des victimes qu'une sage vigilance vous dérobe partout ailleurs? N'y aura-t-il donc plus de lieu sur la terre où la séduction n'emploie ses artifices, et les attentats du vice ne respecteront-ils pas les asiles de la religion et de la vertu? Quel crime, grand Dieu! de faire servir à notre perte les moyens mêmes de notre sanctification! Quel scandale de voir dans votre maison des pécheurs, qui, loin de gémir sur leurs crimes, les renouvellent en votre présence! Et n'y a-t-il pas, Seigneur, des profanations encore plus abominables à vos yeux? Celles des ministres qui font dans votre temple un trafic d'avarice, ou qui trouvent dans leurs fonctions l'écueil de leur innocence? Les ténèbres qui couvrent le lieu saint, ne s'élèvent-elles pas du sanctuaire? Les sacriléges des enfants d'Héli ne doivent-ils pas nous faire craindre que la lampe d'Israël ne s'éteigne, que le culte ne tombe, et que l'arche sainte ne devienne la proie des Philistins? De quels châtiments punirez-vous les profanations de l'autel où votre Fils est immolé, puisque vous avez vengé avec tant d'éclat la gloire de votre ancien culte? Les calamités publiques, les progrés de l'incrédulité, les disputes qui divisent les fidèles, tous les fléaux dont nous sommes affligés, ne sont-ils pas des punitions de tant d'irrévérences qui nous outragent dans nos mystères? Et si vous n'avez pas encore abandonné votre peuple; si votre miséricorde a conservé le dépôt de la foi dans votre héritage, ne devons-nous pas trembler que vous ne vengiez enfin la gloire de votre maison, et que tant de profanations n'arment vos mains bienfaisantes de la verge de la fureur : *Intravit Jesus in templum, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.* (*Matth.*, XXI.)

Enfin, l'apôtre saint Jean nous représente les esprits célestes occupés sans cesse à chanter les louanges de Dieu qui les comble de bienfaits : *Audivi dicentes* (*Apoc.*, V), etc.; et c'est la dernière disposition que nous devons apporter dans nos temples. Le juste trouve Dieu dans toute la nature, et tout dans la nature lui sert à s'élever; mais c'est surtout dans le temple qu'il se livre aux sentiments de religion, que les larmes de piété et de reconnaissance coulent de ses yeux; qu'il s'écrie avec le Prophète, pénétré des miséricordes du Seigneur : Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison, est préférable à tous les plaisirs que l'on goûte dans les tentes des pécheurs. C'est dans ce lieu que le Seigneur a promis d'exaucer les vœux des fidèles; que ses yeux sont toujours ouverts à leurs besoins et ses oreilles attentives à leurs prières. C'est sur cet autel que le commerce de l'homme avec Dieu est établi, par la médiation de la victime, et que la sanction qui lie la grâce à nos prières est écrite avec le sang de Jésus-Christ. *Domus mea, domus orationis vocabitur.* (*Matth.*, XXI.)

La prière est donc nécessaire dans les temples, puisque tout l'inspire, et que Dieu l'exauce spécialement dans la maison sainte. Hélas! mes frères, et cette réflexion doit nous faire trembler sur les périls qui nous environnent; hélas! notre vie extérieure est pleine de moments vides et consacrés aux occupations du siècle; la dissipation y est presque nécessaire; mille images étrangères et tumultueuses occupent notre esprit; on est beaucoup au dehors, et jamais dans son propre cœur; on se trouve trop avec les hommes pour s'entretenir avec Dieu seul : le silence des sens et de l'imagination, la vie secrète et cachée de la foi, ne se trouvent que dans les temples, où tout rappelle aux vérités saintes, où la majesté du culte et la grandeur des mystères anime la piété, où le contraste des objets profanes choque plus qu'il n'attache, et scandalise plus qu'il ne dissipe; où l'homme religieux vient chercher Dieu seul, connaître ses besoins, approfondir les plaies de son âme, et pénétrer dans l'abîme de sa conscience : vous en convenez vous-mêmes, vous avouez qu'il est difficile de se livrer à la méditation des choses saintes dans une vie pleine d'objets qui dissipent, de plaisirs qui amollissent, d'occasions qui entraînent; que l'âme, livrée aux occupations extérieures, reste sans goût pour la prière; que la piété même s'affaiblit insensiblement au milieu des mouvements et de l'action continuelle que les devoirs et les bienséances exigent. Quel lieu choisirez-vous donc pour la prière, si vous n'allez pas chercher dans nos temples cette solitude intérieure où l'homme se tient en présence de Dieu seul, se pénètre de sa grandeur et ne s'occupe que de ses bienfaits? Quelle ressource vous restera-t-il contre les périls, si vous n'allez pas réparer vos forces aux pieds de Jésus-Christ, solliciter les grâces du combat et vous renouveler dans la ferveur? Vous quitterez la source des grâces sans en

profiter; vous rentrerez dans le monde avec toutes vos faiblesses; tous les devoirs vous seront pénibles; vous traînerez avec tristesse un joug qui vous accable; vos dégoûts augmenteront tous les jours, et votre piété n'étant plus soutenue par le bras du Seigneur, que vous n'appelez pas à votre secours, tombera par le poids de votre propre cœur et l'attrait toujours subsistant des faux plaisirs.

D'ailleurs, l'esprit de prières peut seul dissiper ces idées profanes que nous prenons dans le commerce du monde, et que nous portons souvent dans l'usage des choses saintes. Un cœur qui ne s'occupe pas de Dieu dans l'église est bien plus ouvert aux vains désirs; une imagination qui n'est pas fixée par les objets de la foi est plus aisément souillée par des images obscènes. Nous sommes toujours près du vice, dès que nous ne sommes pas à la vertu; et lorsque nous ne sommes pas pieux dans les temples, il est à craindre que nous n'y soyons criminels.

Entrons donc, mes frères, dans les sentiments de piété, de religion, de recueillement, de reconnaissance, que la présence de la Divinité dans nos temples, la grandeur de ses bienfaits, la magnificence de ses promesses doivent nous inspirer; gémissons sur le malheur de tant de chrétiens qui les déshonorent par leurs irrévérences, et arrêtons, par nos prières, le bras de la colère de Dieu, toujours levé, pour venger les profanations de son sanctuaire; que notre plus grande consolation soit de méditer au pied des autels la loi du Seigneur, de nous pénétrer de ses bontés, de goûter, dans le secret de son tabernacle, combien il est doux de s'attacher à lui, de chanter avec le peuple fidèle les merveilles de sa miséricorde, en attendant que nous les célébrions avec les bienheureux dans la gloire céleste. Ainsi soit il.

SERMON X.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. (*Joan.*, VI.)

Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes.

Il fallait que Jésus-Christ parût sur la terre pour faire connaître la malice, l'orgueil, la dissimulation, l'hypocrisie du cœur de l'homme : les grandes vérités de la morale étaient adoptées; on admirait même quelques actions vertueuses; mais la vanité, l'ambition, l'amour-propre en étaient la source : les préjugés du monde formaient les mœurs; on réglait sa conduite sur le jugement des hommes, dont on recherchait l'estime; on voulait paraître juste sans l'être : ainsi l'extérieur se composait, sans que l'intérieur se réformât; l'orgueil n'embrassait qu'un fantôme de justice; le cœur, avec une vaine enflure, voulait montrer de la grandeur; il était dangereux de démasquer cette probité insidieuse; le vice, caché sous le voile des vertus, n'était que plus jaloux des hommages qu'il usurpait, et ce qui mit Jésus-Christ en butte aux contradictions fut, selon l'oracle de Siméon, cette lumière qui découvrit les pensées vaines que plusieurs cachaient dans leur cœur : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* (*Luc.*, II.) Les pharisiens dominaient alors sur le peuple, par ces maximes austères qui séduisent la multitude; ils voulaient ne paraître animés que par l'intérêt de la religion, tandis que l'ambition, le faux zèle, la jalousie les transportaient; ils en étaient venus à cette profonde iniquité qui se couvre du voile de la piété : esclaves des observances, ils méprisaient les grands préceptes, et ils voulaient aller au delà des termes de la loi qu'ils n'accomplissaient pas; esprits superbes, inquiets et turbulents, ils affectaient les premières places, sous prétexte d'honorer la religion dont ils se disaient les défenseurs; ils visaient à dominer sur les puissances mêmes, en se rendant redoutables par l'empire qu'ils exerçaient sur la conscience des faibles. La vérité pure, parfaite et victorieuse dans la doctrine de Jésus-Christ, ne pouvait manquer de révolter ces aveugles conducteurs du peuple; on vit alors jusqu'où se porte l'orgueil, couvert du manteau de la religion; on connut tout le faux des vertus formées par la vanité, l'ambition, le respect humain; le zèle des pharisiens devint fureur, dès que le secret de leur cœur fut découvert; leur douceur se tourna en rage, et celui qui était la sainteté même fut immolé à la jalousie des impies qui voulaient paraître les plus justes et les plus saints de tous les hommes.

C'est ce motif d'orgueil que Jésus-Christ reprochait aux pharisiens, et qui corrompt toutes les actions dont il est le principe; ce vain désir de l'estime qui rend toutes les vertus chancelantes; c'est ce respect humain qui sacrifie souvent à un faux honneur le devoir, la vérité, la justice, que j'entreprends de combattre dans ce discours, et voici mon dessein : Le respect humain qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu : première partie. Le respect humain qui nous fait craindre la censure du monde, est presque toujours un obstacle à la vertu : seconde partie : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La vertu a des droits si puissants sur nos cœurs, qu'elle force le vice même à lui rendre hommage. Le monde, au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs, s'attache à quelques restes d'honneur et de droiture : il loue dans ses partisans une âme généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle à ses promesses et constante dans l'amitié : il rend un culte pompeux à l'idole de probité qu'il oppose aux justes de l'Evangile : il condamne hautement ceux qui refusent de lui sacrifier, et si la crainte ou l'intérêt le force quelquefois à louer les excès des passions,

il ne donne du moins qu'à la vertu des éloges sincères.

Le respect humain peut donc produire quelques actions vertueuses en apparence, puisqu'il fait rechercher cette considération que le monde attache à la vertu. Il est si naturel à notre amour-propre de vouloir augmenter dans l'esprit des autres l'idée de notre excellence ; cet empire que nous exerçons sur des âmes que l'estime nous soumet est si flatteur ; le fantôme de la gloire a tant d'éclat que la vertu paraît sombre et sans attrait, s'il ne répand sur elle ces faux brillants qui usurpent nos hommages. Pourquoi le déguiser ? Les plus grands ressorts de la société sont mis en mouvement par une passion si vaine : elle enflamme des cœurs que l'amour du devoir échauffe à peine ; elle proscrit, par la honte qu'elle attache à quelques vices, des excès que la crainte des châtiments éternels ne pourraient pas réprimer ; elle soutient dans une dissimulation pénible ceux qui affectent les dehors de la piété ; elle dirige nos vues, elle règle nos démarches, et rien, dit saint Jérôme, n'est plus difficile à trouver que cette vertu, ennemie de l'éclat, insensible aux applaudissements, contente d'avoir Dieu seul pour spectateur et pour juge : *Difficile est Deo tantum judice esse contentum.*

Cependant le seul motif digne d'une âme vertueuse, est cet amour de la justice qui attache au devoir indépendamment des circonstances et des regards publics ; qui cherche plutôt à obéir à Dieu qu'à plaire aux hommes, et qui agit dans le secret des ténèbres comme dans les occasions éclatantes. Sans ce motif, tout est chancelant ; l'amour-propre domine, et l'homme varie sans cesse sous l'inconstance de son empire. En un mot, le respect humain qui nous fait rechercher l'estime du monde est un motif vain pour attacher à la vertu, parce qu'il ne peut lui donner de la solidité ; parce que cette estime qu'il recherche n'est jamais assurée ; parce qu'elle n'est pas une récompense digne de la vertu. Développons ces trois vérités.

Et d'abord, n'est-il pas évident, que le respect humain ne peut rendre les vertus solides, puisqu'il n'agit pas dans toutes les circonstances, et que ce motif manque toujours lorsque nous n'avons point de témoins? Les occasions qui nous donnent en spectacle sont rares ; renfermés dans l'enceinte des devoirs domestiques, ou dans l'obscurité d'une vie privée, nos actions échappent aux regards publics, ou manquent de cet éclat qui éblouit ; elles n'ont d'autres témoins que la conscience, d'autres juges que la loi, d'autres vengeurs que l'Etre suprême ; elles ne laissent pour le présent, d'autres récompenses que cette satisfaction qui accompagne la vertu, d'autres châtiments que les remords qui suivent le crime : et ces situations, où Dieu seul est le spectateur de nos voies, ne sont pas le partage des âmes vulgaires : les grands ne se présentent pas toujours aux yeux de la multitude, cet appui manque souvent à leurs vertus ; et si la gloire leur donne quelquefois cette activité inquiète qui semble les arracher à eux-mêmes, pour les faire exister dans l'opinion des autres, il se trouve encore plus de circonstances où ils ne rendent compte qu'à Dieu de l'équité de leurs vues, et où ils suivent leurs goûts, leurs penchants, leurs caprices, sans compter sur les applaudissements des hommes, et sans redouter leur censure.

Or, mes frères, dans ces situations si communes, quel motif soutiendra des vertus qui ne sont formées que par le respect humain? Appuyées sur les conjonctures, les applaudissements, les regards publics, ne tomberont-elles pas dès que ces appuis fragiles leur manqueront? Nées de l'orgueil, et recevant, pour ainsi dire, la vie du grand jour qui les éclaire, ne trouveront-elles pas leur tombeau dans les ténèbres ? Ce motif pourra-t-il donner une détermination générale au bien, puisqu'il n'est pas toujours en opposition avec le mal? Et comment le désir de l'estime des hommes fixerait-il dans le devoir, lorsque la satisfaction des passions peut se concilier avec cette estime? Cette seule réflexion découvre le néant et la fragilité de toutes les vertus fondées sur la gloire humaine : comme elles n'ont d'activité que pour saisir ce fantôme, dès qu'il cesse de briller, elles n'existent plus : ouvrage frivole de la vanité, elles chancellent, dès qu'une autre passion entre en concurrence ; et elles tombent, dès qu'un penchant opposé vient à dominer. Quel motif, que celui qui met ainsi l'homme aux prises avec lui-même dans la pratique du bien, qui ne donne de force que pour surmonter une passion par une autre, et dont les excès et les efforts sont également condamnés par la conscience? Ce ne sont pas même, dit saint Augustin, des actions vertueuses, que ces excès prescrits par le respect humain ; ce sont des vices cachés sous le voile trompeur des bienséances, des crimes suspendus, pour l'instant où ils seraient un obstacle à d'autres crimes ; c'est l'intérêt qui cède à l'orgueil, la volupté à l'ambition, la mollesse à une activité dangereuse, le goût du faste à l'avarice: *Ostentat paupertatem, avaritia sordet.*

Qu'il s'offre à ces hommes, dont les vertus ne sont soutenues que par le respect humain, des occasions où ils pourront se livrer à des crimes utiles sans intéresser leur réputation : contents d'accorder leur conduite avec l'estime publique, ils s'embarrasseront peu de l'accorder avec leur devoir : fidèles à leur parole, pour éviter la honte de l'inconstance, ils seront parjures, lorsqu'ils ne craindront pas ce reproche : protecteurs de l'opprimé par une vaine ostentation de générosité, ils l'abandonneront à ses oppressions, dès qu'il n'aura pour recommandation que son innocence : empressés de soulager le pauvre dont les cris rassemblent la multitude, ils ne perceront jamais ces ténèbres qui couvrent l'indigent,

et qui ensevelliraient leurs largesses dans l'obscurité : sages dans leur haine et dans leur rivalité, ils n'emploieront pas, pour supplanter un concurrent, ou pour abattre un ennemi, ces moyens odieux qui mettent l'injustice à découvert, et qui choquent tous les égards ; mais ils emploieront ces voies sourdes et obliques qui assurent, avec le succès du crime, le mérite de la modération : enfin, il n'y a rien de fixe dans leurs vertus, parce que les occasions varient sans cesse à leur égard, qu'elles les autorisent souvent contre le devoir, et que tout est chancelant, tout est vide dans ceux qui ne sont vertueux que pour les autres, et qui, contents de passer pour hommes de bien, se soucient peu de l'être.

Oui, mes frères, ceux que le respect humain soutient dans la carrière des vertus, ne peuvent avoir qu'une conduite vague, incertaine, irrégulière : le désir de l'estime mondaine les porte quelquefois jusqu'à l'héroïsme ; il semble qu'ils sortent de la condition des autres hommes, tant cette vaine enflure les agrandit au delà des proportions naturelles ! c'est une secousse qui les élève rapidement jusqu'à les faire perdre de vue ; mais la force qui les soutient étant étrangère, ils retombent par leur propre poids ; l'enthousiasme cesse, dès que les yeux du public se ferment ; l'âme s'affaisse, après s'être épuisée en vains efforts ; et ces hommes qui se surmontaient, lorsque les regards publics tombaient sur eux, ne montrent plus qu'une grande faiblesse, lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes.

Voilà où se réduit cette probité qui n'est pas fondée sur un attachement inviolable au devoir, et sur la crainte de Dieu ; à quelques œuvres louables en apparence, dont le principe est une passion secrète qui les avilirait, si elle osait se démasquer ; à quelques actions brillantes, qu'un instant de fermentation peut produire, jamais à des vertus qui sont le fruit du calme de la sagesse et de la droiture des intentions. Pourquoi cela, mes frères ? c'est que le respect humain ne peut donner une habitude constante à diriger nos actions vers le bien ; il réforme l'extérieur, mais il n'empêche pas que l'intérieur ne se corrompe ; il assujettit à la règle, mais il faut s'y porter par inclination ; il contraint à l'accomplissement de quelques devoirs, mais il faut les aimer tous : sans cet amour, la vertu n'est qu'une situation forcée, une sorte de violence qui irrite les passions, et leur donne une nouvelle activité par la contrainte qui les resserre.

Malheur, ô mon Dieu, à celui qui n'attend d'autres récompenses que l'estime et le suffrage inconstant des hommes ! Tout est un mal pour lui, jusqu'au bien qu'il est obligé de faire : ses sacrifices toujours pénibles n'ont jamais de mérite réel ; car que gagne-t-il à tromper le monde par de vaines apparences, puisque ses éloges sont déjà désavoués par la vérité, et que la mort obscurcira de ses ombres tout le faux éclat qu'il empreinte de l'erreur. Il n'y a qu'un moyen d'assurer en cette vie la pratique des devoirs : c'est de s'attacher à la volonté de Dieu, d'aimer en lui la justice, et d'attendre avec confiance les récompenses éternelles. Marchons donc devant ses yeux avec une intention droite, attendons tout de sa bonté, confions-nous dans sa grâce, pleinement persuadés, comme dit l'Apôtre, et sachant très-bien qu'il est assez puissant pour faire ce qu'il a promis : *Plenissime sciens quia quæcunque promisit potens est et facere.*

Et quand même le respect humain pourrait soutenir l'homme dans toutes les occasions et contre tous les obstacles ; quand le désir de s'étendre et de s'agrandir dans l'opinion des autres, serait un ressort assez actif pour donner à la vertu une marche toujours uniforme, ce motif ne serait pas moins vain, puisque cette estime, qu'il nous fait rechercher, n'est jamais assurée ; qu'elle dépend du caprice, des préjugés, de la façon de voir, si différente dans la multitude, et que c'est une folie de compter sur les suffrages des hommes, qui n'ont pas assez de lumières pour juger selon la vérité, et qui ont trop de passions pour rendre justice à la vertu.

Le monde, en effet, qui prodigue à la vertu de si grands éloges, la regarde comme un fantôme qui n'a jamais eu de réalité ; il la trouve toujours fausse ou ridicule dans ceux qui la pratiquent : les uns en ont quelques apparences, les autres n'en ont que la petitesse et les travers ; et par une bizarrerie que l'on a peine à concevoir, il élève en même temps la vertu, et il perce de mille traits ceux qui en font profession. Quelle est la source de cette contradiction ? C'est que nous ne jugeons des vertus de nos frères que par des idées accessoires, relatives à nos goûts, à nos penchants, à nos caprices : les meilleures qualités nous paraissent défectueuses, si elles ne prennent pas la teinte de notre humeur ; elles deviennent odieuses, si elles choquent nos passions, et comme il n'arrive jamais qu'elles aient avec nous tous les rapports de convenance, elles manquent toujours à nos yeux de cette perfection imaginaire à laquelle nous accordons notre estime.

Il ne suffit donc pas, pour plaire aux hommes, de pratiquer la vertu ; il faut l'apprêter à leur goût, la plier à leur humeur, régler au moins sa marche sur leurs caprices : si elle n'a pas assez de faiblesse pour céder à leurs passions, tous ses mouvements opposés à leurs préventions leur paraissent des écarts, toutes ses nuances qui contrastent avec leur caractère sont des ombres qui la défigurent ; toutes ses manières qui répugnent à leur goût les blessent et les révoltent : tantôt sa sincérité est un excès de franchise qui la rend importune ; tantôt sa condescendance passe pour faiblesse : des caractères austères exigeront dans votre probité une rigueur inflexible ; cette raideur vous nuira dans des esprits plus liants ; il n'estimeront qu'une vertu souple qui s'accommode aux circonstances,

et que la main tient toujours pour la plier au besoin : l'ostentation choquera les uns, la modestie vous empêchera d'être remarqué par les autres. Vantez vos actions, vous serez méprisé des sages; ne leur laissez que leur propre recommandation, elles ne séduiront pas l'admiration de la multitude. Ceux-ci prescrivent à la vertu des limites trop étroites, d'autres ne sont frappés que par celles qui sont outrées : tel est leur penchant pour le merveilleux, qu'ils voient tout au delà du vrai, et qu'ils n'admirent que ce qui est au delà du bien. Enfin, chacun voit la vertu à travers les nuages que forment les préjugés de l'esprit, les irrégularités de l'humeur, la force des passions, le faible des fantaisies, et comme ces causes varient sans cesse, l'estime ou la censure qu'elles produisent ne peut avoir plus de consistance.

Placez-vous dans toutes les situations; soyez esclave du monde ou serviteur de Jésus-Christ; livrez-vous à une vie tumultueuse, ou ne vous occupez que des soins du salut, vous ne réussirez jamais à réunir les suffrages des hommes. La dissipation et la retraite, le faste et la simplicité, les plaisirs et la pénitence, trouvent également des apologistes et des censeurs. Ce qui est au gré des uns offense les autres; ce qui plaît aujourd'hui déplaira demain, et la vertu applaudie n'est pas loin d'être proscrite par le seul effet de cette inconstance qui change incessamment les hommes pour ce qui ne change point en soi-même. Déplorons la destinée de ceux qui forment leurs mœurs sur la multitude : s'ils font dépendre leur bonheur de l'estime du monde, ils sont les plus malheureux de tous les mortels; ils se tourmentent en vain pour concilier des suffrages aussi différents qu'ils sont frivoles : il faut qu'ils aient autant de maximes que de personnes à qui ils veulent plaire; qu'ils se transforment en mille manières; qu'ils soient sans cesse différents d'eux-mêmes, et qu'ils n'aient rien de constant que la facilité de changer au gré des autres. Revenons donc à la raison, écoutons cette leçon du Sage, qui nous apprend à ne consulter que la loi de Dieu, à exécuter ses volontés dans l'honneur et l'ignominie, dans la bonne et la mauvaise réputation; à secouer le joug des égards auxquels la vanité nous asservit, et à n'agir que par la vue du devoir. Attachez-vous à la vertu seule, vous n'aurez pas à vous plaindre des jugements des hommes. Les bonnes mœurs sont la récompense de l'homme vertueux, et le scélérat porte la vengeance de ses crimes dans son propre cœur. C'est tout ce qui met de la différence entre eux sur la terre : la gloire, l'infamie, l'estime, la censure, tout le reste les confond tellement, que l'on a peine à les démêler, et que l'avantage est quelquefois du côté des méchants.

De là, mes frères, quelle folie de chercher la gloire du monde, de courir après une estime fondée sur des goûts qui varient autant que les personnes; de régler ses mœurs sur des jugements trop intéressés pour être équitables, et trop dépendants du caprice pour être durables! Malheureux, qui sacrifiez tous vos penchants à un honneur chimérique, connaissez l'inutilité de vos efforts; esclaves de la réputation, voyez ce qu'elle coûte, et combien elle est chancelante. Quels obstacles ne trouverez-vous pas dans votre propre cœur? Pourrez-vous déguiser sans cesse vos passions sous le voile d'une fausse vertu; vous soutenir dans cette dissimulation pénible qui se couvre de ténèbres, et qui, peu délicate sur le choix des moyens, se contente de l'estime qu'elle doit à l'erreur? Mais l'illusion que vous formerez ne subsistera pas longtemps. Cette conduite insidieuse n'arrive jamais à son but : on ne tend pas perpétuellement des piéges; l'art manque enfin à celui qui veut l'employer toujours; le naturel contraint se trahit dans des occasions imprévues; l'écorce tombe, le vice paraît à découvert, et le faux vertueux n'en est que plus méprisé, parce que le public se venge, par une censure plus sévère, des applaudissements qu'un dehors trompeur lui avait arrachés. Vous espérez que la considération dont vous jouissez se soutiendra toujours, et elle se détruira par son propre éclat : les regards sombres de l'envie répandront sur elle une influence maligne; cette passion dangereuse qui se nourrit du feu qui la dévore, qui jalouse les succès brillants, et qui s'offense des grandes vertus; ce vice honteux, qui se déguise à lui-même sa difformité, troublera le repos de votre vie : il armera la calomnie contre votre réputation, il goûtera la satisfaction odieuse de la détruire; et tandis que vous vous flattez en vain du succès, il jouira de vos revers.

Ce n'est pas tout : le monde n'accorde jamais son estime à ceux qui la recherchent; il suffit même de courir après ce fantôme pour qu'il échappe. Les hommes ne louent volontiers que le mérite qui semble se méconnaître; la seule prétention aux éloges les blesse, et ils se plaisent à mépriser tous ceux qui se montrent trop empressés pour leur estime : or, les vertus formées par le respect humain ont toujours ce faste de l'orgueil qui révolte; elles ont je ne sais quoi de contraint et d'affecté qui décèle leur fausseté. La vanité qui perce à travers le voile de la dissimulation met en action celle des autres : leur malignité se réveille; elle cherche à rabaisser les superbes qui veulent usurper les hommages, et l'on sait combien elle est ingénieuse à saisir les défauts qui peuvent les ramener au niveau des autres hommes. Si quelqu'un peut jouir de l'estime du monde, c'est celui qui n'agit que par la vue du devoir, et qui pratique la vertu pour elle-même. Comme il est sans prétention, notre vanité ne lui dispute pas ce fantôme de gloire qu'il méprise : le désintéressement de ses vues ôte toutes les ressources à la malignité; son indifférence pour les éloges ou la censure rend inutiles tous les efforts de la critique; sa modestie

émousse tous les traits de l'envie, et la droiture de ses intentions bien reconnue réunit enfin les suffrages. Tout manque, au contraire, à celui qui ne se contente pas de plaire à Dieu; tout déconcerte les mesures et la prudence de cette vertu orgueilleuse, qui ne se soutient que par l'appareil et les regards publics; tout lui rappelle que ce qui sort du néant de la vanité y rentre bientôt, et que rien n'est solide, comme dit l'Apôtre, que la charité d'une conscience pure et d'une foi qui n'est pas feinte : *Charitas de corde puro et conscientia bona et fide non ficta.* (I *Tim.*, I.)

Enfin, l'estime du monde n'est pas une récompense digne de la vertu. Comment, en effet, l'homme véritablement vertueux pourrait-il se contenter d'une estime que le hasard produit souvent, qui est sujette à la vicissitude des choses humaines, et qui se perd enfin avec nous dans la nuit du tombeau? Je veux que les hommes donnent à la vertu des éloges sincères. Cette estime qui peut attacher l'amour-propre, si petit dans ses vues, dans ses projets, dans ses ressources, qu'est-elle aux yeux de la charité, qui considère toutes les choses humaines sous le rapport qu'elles ont avec l'ordre éternel? Un songe qui se dissipe au réveil, une fausse lueur qui égare, un péril qui met en danger la vertu pendant cette vie, et qui devient dans l'autre le sujet d'un examen rigoureux. Gloire, réputation, disait saint Jean Chrysostome, vous n'êtes que des noms pour la vertu, qui doit vous mépriser, mais vous êtes des maux réels pour ceux qui vous recherchent; ils sont les jouets de cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, qui s'égare dans le présent, qui se perd dans l'avenir, et qui, par de grands efforts, ne fait qu'amasser des choses que le vent emporte : car, que penseront ces adorateurs de la gloire humaine, lorsque le grand jour dissipera tous les prestiges, et qu'ils ne verront rien de solide que ce qui peut servir pour l'éternité? Ils condamneront l'erreur qui leur faisait donner un prix réel à cette estime mesurée par les années; ils mettront bien au-dessus des actions éclatantes ces œuvres que le Père céleste voit dans le secret; ces aumônes que la main droite cache à la main gauche; cette justice qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu, et qu'il couronne dans les siècles des siècles. Que si la vertu, éclairée par la lumière pure, reconnaît le néant de l'estime du monde, et ne peut plus s'y rabaisser, pourquoi la foi qui découvre tous ces grands motifs ne fait-elle pas la même impression sur nos cœurs?

Vanité des vanités, tout est vanité dans les ombres que nous poursuivons ici-bas, surtout ce fantôme de réputation qui passe avec la figure du monde, et encore plus cette estime frivole, qui est le prix des vertus formées par le respect humain, puisque la vérité désavoue tous ces hommages dès que notre orgueil les reçoit, et qu'il faut les mépriser, même en les méritant. Les sages du paganisme avaient aperçu cette vérité : ils voulaient que la vertu fût elle-même sa récompense, et qu'une âme généreuse préférât, à toutes les louanges, cette satisfaction que l'on goûte dans la pratique des devoirs; mais le christianisme, en nous offrant des espérances plus nobles, a mis dans tout son jour le néant de la gloire humaine et la folie de ceux qui la poursuivent : il nous apprend que tout ce qui n'est pas éternel ne répond pas à notre destination; que tous ces faux brillants dont le fantôme du monde est couvert, cette estime qui n'est qu'un bruit passager, toutes ces fleurs qui sécheront enfin sur notre tombeau, ne doivent pas arrêter un âme qui aspire à la possession des biens célestes; que la vertu, immortelle par son principe, doit l'être encore par son objet; que Dieu seul en est la récompense, et que cette conformité à la volonté souveraine, qui la constitue pendant cette vie, ne doit être soutenue que par le désir d'une union invariable avec cette justice éternelle.

Cessons donc de rechercher l'estime d'un monde jaloux, aveugle, intéressé; ne courons pas après cette ombre qui nous échappe; étendons nos mains pour saisir des récompenses que le temps ne pourra nous ravir. Et qu'importe que nous soyons estimés sur la terre où nous ne séjournons qu'un instant? C'est la vue de la céleste patrie qui doit animer notre course. Il n'y a, Seigneur, qu'une chose à désirer, c'est d'habiter dans votre maison, de contempler votre saint temple, et de vous louer dans les siècles des siècles : le vide et l'illusion des vertus humaines paraîtront, lorsque notre âme verra tomber toute la gloire du monde, et que vous seul demeurerez grand : alors seront abattues les superbes pensées et les vertus fastueuses du pharisien; alors les voiles de l'hypocrisie seront levés, l'édifice imaginaire de ses bonnes œuvres sera renversé, et ceux qui l'applaudissaient demanderont : Qu'est devenu le faux appareil de ces vertus? *Dicent : Ubi est?* Alors, pour comble de désespoir, tous ces faux disciples de Jésus-Christ, qui n'ont servi que le monde et ses vanités, seront condamnés par un maître qui a jugé toute cette gloire empruntée indigne de lui; qui l'a méprisée en la refusant, qui l'a rangée avec les pompes du siècle et du démon, en la proscrivant. O Dieu! serons-nous encore empressés pour une estime que Jésus-Christ méprise, proscrit, condamne! Mourez, orgueil humain! mourez, curiosité, empressement, désir de paraître! mourons tous au monde, si nous voulons vivre en Jésus-Christ! Ecoutez, Seigneur, le plus ardent de mes vœux, pour moi et pour votre peuple; faites que je me souvienne de votre seule justice, que je n'aime qu'elle, et que je vous serve avec un chaste amour. Quand sera-ce que, par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance dans votre faveur, par un entier acquiescement à vos volontés éternelles, je posséderai cette vertu qui est en vous, qui vient de vous, et que vous êtes vous-même?

Le respect humain, qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu. Vous l'avez vu : j'ajoute que le respect humain qui nous fait craindre la censure du monde, est toujours un obstacle à la piété chrétienne : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était la destinée du Fils de Dieu d'être en butte aux contradictions du monde, dont il condamnait les mœurs. La lumière, disait-il, est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ; car celui qui fait le mal hait la lumière, et il ne s'en approche pas, de peur que ses actions ne soient manifestées : première contradiction dans les préceptes qui condamnent la cupidité. Vous êtes de ce monde, ajoutait-il, et je ne suis pas de ce monde; vous êtes charnel et sensuel, et ce que je vous annonce étant spirituel, ne peut entrer dans votre esprit : seconde contradiction dans les maximes de perfection que la sensualité rejette.

Telles sont les contradictions que la piété chrétienne trouve encore dans le monde, et qui deviennent des obstacles à la vertu, lorsque le respect humain nous domine. On ne peut en effet redouter la censure des hommes, sans régler sa conduite sur les maximes qui forment leurs jugements; la timidité du respect humain ôte à la vertu la force de soutenir ce ridicule que le monde attache à la singularité ; elle la rend esclave des bienséances et des usages autorisés par la multitude ; elle la force à subir les lois que la coutume impose ; et si ces règles, ces usages, ces maximes contredisent celles de l'Evangile et tendent à corrompre les mœurs, il est évident qu'elles deviennent des écueils inévitables pour la piété chrétienne, qui n'a pas la force de s'en écarter.

Et voilà, mes frères, le plus grand danger pour des âmes faibles que le respect humain domine : la crainte de la censure des hommes est toujours un obstacle à la piété chrétienne, parce que les préjugés du monde la condamnent: première réflexion. La crainte de la censure des hommes est toujours un obstacle à la piété chrétienne, parce que les maximes approuvées par le monde tendent à la détruire : seconde réflexion. Développons ces vérités.

Je dis d'abord que les préjugés du monde condamnent la piété chrétienne. Le monde, en effet, qui blâme les grands désordres et qui attache de la honte aux excès des passions, n'est pas moins éloigné d'approuver les vertus évangéliques ; il a même contre elles des préventions dont il ne peut se défaire, parce qu'elles tiennent aux principes qui forment ses jugements ; il trouve que ces vertus vont au delà des limites que la raison marque dans le bien ; qu'elles confondent l'essentiel et l'arbitraire ; qu'elles inspirent un détachement qui va jusqu'à l'indifférence pour les choses humaines et qui laisse dans l'inaction une partie des membres de la société ; qu'elles abattent l'âme par un trop grand mépris de soi-même ; qu'elles font quelquefois négliger des soins nécessaires, par une vraie crainte de la dissipation; qu'elles forment des gens de bien, mais non comme il faut qu'ils soient dans le monde.

Je sais que la piété a ses écueils : une fausse idée de perfection la porte quelquefois à l'excès, et la fait sortir du devoir pour se livrer à des pratiques arbitraires ; elle ne se met point en garde contre l'oisiveté, lorsque son repos est consacré par des exercices pieux, ou elle se jette dans une multitude de soins et de détails, tandis que les plus grands objets lui échappent ; elle peut s'égarer, parce qu'elle mêle encore à la vertu les restes de l'humeur et des passions; mais le monde, qui blâme avec raison les faiblesses de l'homme, a l'injustice de les attribuer à la piété chrétienne; ses préjugés lui représentent toujours les justes de l'Evangile, comme portant à l'excès la pratique des vertus, par les principes même qui les guident, et il reprochera dans tous les âges, à leurs vertus les plus pures, les petitesses, la singularité, l'inutilité.

En effet, la piété chrétienne est accompagnée d'une ferveur qui fait aspirer à la perfection et qui porte au delà des termes de la loi. Les vertus du juste sont animées par la charité, et la charité ne connaît d'excès que ceux qui sont opposés au devoir; c'est une chaleur de l'âme qui transporte, plutôt qu'une froide discussion de la raison qui pèse les forces et qui fixe les limites ; elle ne dispute jamais sur le plus ou le moins dans les devoirs : elle ne se contente pas des sacrifices commandés par la loi ; le moindre détail des observances a du prix à ses yeux, et toute pratique, tout exercice qui peut perfectionner la vertu et assurer dans le cœur le règne de la justice lui paraît intéressant.

Le monde, au contraire, qui veut ménager les passions même qu'il condamne, prescrit à la piété des limites qui laissent toujours quelques ressources à la sensualité ; il ne peut goûter des maximes de renoncement, de privations volontaires; il n'ose pas blâmer ce que la loi commande, mais il rejette comme superflu tout ce que la ferveur inspire : sa façon de voir est si différente, qu'il doit regarder comme inutile ce qui paraît intéressant au juste. Dans l'un, c'est l'amour des biens éternels qui décide cette droiture d'intention que Jésus-Christ exige dans ses disciples; cette simplicité des enfants, qui agissent plus par sentiment que par réflexion, et qui fait que des esprits plus étendus se rétrécissent, s'aveuglent, renoncent à leurs propres lumières, pour ne suivre que l'impression de la grâce et la pente qu'elle donne à leur cœur ; dans l'autre, c'est l'esprit qui discute froidement les devoirs, et qui mesure la règle, lorsqu'il faut s'y attacher ; c'est l'amour-propre qui pèse les forces, qui cherche des rapports de raison dans l'ordre

de la grâce, qui compare la rigidité de la loi avec la vivacité des passions, et qui saisit tout ce qui peut les ménager. L'un juge de la vertu avec cette chaleur de l'âme qui transporte, l'autre, avec cette indifférence qui ralentit : d'où il suit que le monde doit reprocher aux justes de l'Evangile les petitesses et les minuties ; car la sagesse humaine, modifiée par l'amour-propre, voit toujours l'excès où la ferveur de la charité n'aperçoit que la perfection.

Ce n'est pas tout, la piété aura toujours aux yeux du monde le ridicule de la singularité : timide et instruite des dangers, par le souvenir de ses chutes passées, elle se défie de sa faiblesse ; tout l'alarme dans des commencements de conversion ; elle marche en tremblant sur cette mer orageuse ; elle renonce à ses anciennes liaisons, elle cherche la sécurité dans la retraite : dès lors ces précautions passent pour excessives aux yeux de ceux qui ne partagent pas ses frayeurs ; elle paraît bizarre et austère à des mondains qui croient que la vertu peut se soutenir au milieu de la corruption du siècle. Pourquoi, diront-ils encore, les disciples du Christ ne suivent-ils pas nos traditions ? pourquoi s'écartent-ils de nos usages ? pourquoi fuient-ils nos plaisirs, nos spectacles, nos conversations ? pourquoi affectent-ils des routes singulières qui les donnent en spectacle ? Ne peut-on aller au ciel que par cette austérité, dont le contraste avec les mœurs communes se fait trop sentir : *Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum?* (*Matth.*, XV.) Et malheur au juste, s'il n'a pas la force de soutenir ce ridicule que le monde attache à la singularité ! il donnera bientôt à la complaisance et à des égards injustes ce que son propre goût et la piété leur refusent.

Enfin, pour être utile au monde, il faut servir à ses desseins, entrer dans le tourbillon de soins qui entraîne ses partisans, se mêler dans le choc des intérêts, donner et recevoir l'impulsion, courir comme les autres après des chimères, et leur prêter au moins des forces pour les saisir, si on ne veut pas les employer à poursuivre ces fantômes dont on est désabusé : tout ce qui retire de ce tumulte, tout ce qui diminue l'activité du cœur pour ces objets qui attachent les enfants du siècle, leur paraît, ou une pieuse illusion qui consacre une oisiveté honteuse, ou une vaine indolence qui rend les hommes inutiles à la société, en les renfermant en eux-mêmes.

De là, ce reproche si commun d'inutilité que le monde fait à la piété chrétienne ; comme elle est détachée des choses présentes, et que ses vues sont tournées du côté du ciel, elle montre peu d'activité dans la poursuite des biens passagers ; elle entre à peine dans l'agitation générale, lorsqu'elle ne peut la suivre, sans perdre la direction de la vertu, et elle demeure dans l'inaction, lorsque la ruse, l'injustice, l'artifice, produisent tous les mouvements. Et ces circonstances où la piété chrétienne paraît inutile et déplacée sur la terre ne sont pas rares : trop délicate sur le choix des moyens, elle n'emploie que ceux qui sont conformes à l'équité, et cela suffit pour la rendre inutile dans un monde dont les voies sont obliques, dont les succès ne sont souvent que des crimes heureux, dont la société n'est qu'un commerce de feinte, d'adulation, d'intérêt. Je dis plus, les grands services de la piété chrétienne sont perdus aux yeux du monde, ou deviennent un sujet de dérision ou de censure. Vous l'avez dit, Seigneur, la prière du juste désarme votre bras prêt à lancer des foudres sur les villes criminelles, et vous faites marcher à sa voix la terreur, l'épouvante et la mort, pour détruire les ennemis de votre peuple. C'est aux gémissements secrets des gens de bien que nous devons les ressources inespérées dans les calamités publiques, la paix, l'abondance et le bonheur des siècles. Souvent les prières d'une âme obscure décident plus auprès de Dieu des événements publics, que toute la prudence des hommes qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des empires. Mais le monde qui ne juge que par les sens, et qui ne voit les effets que dans leurs causes immédiates, n'aperçoit pas ce qu'il doit aux prières des élus, et, tandis que leurs mains élevées vers le ciel mettent en action la puissance suprême et décident du sort des Etats, il les regarde comme de pieux oisifs qui ne mettent rien dans l'arrangement des choses humaines, et qui se contentent de fatiguer le ciel par des vœux inutiles.

O vous à qui la grâce fait goûter les vérités du salut, et qui conservez encore quelques craintes de la censure des hommes ! si toutefois la piété chrétienne est compatible avec ces ménagements timides, je prévois le sort de vos vertus ; elles vont se briser contre cet écueil. Vous êtes désabusés des erreurs du monde, vous voulez travailler à votre salut dans la sécurité de la retraite, gémir dans l'obscurité, sur les égarements de votre jeunesse, vous couvrir de cendre et de poussière, comme le roi pénitent, et vous allez devenir la fable de Babylone, vous servirez de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés. Les voilà, diront-ils, ces hommes austères qui méprisent tout ce qui attache les autres ; ils croient jouer un personnage, et ils ne sont bons à rien ; la piété les renferme tout en eux-mêmes. Que nous servent leurs yeux, leurs langues, leurs mains, puisqu'ils ne voient pas, qu'ils ne parlent pas, qu'ils n'agissent pas comme nous ? ils ne peuvent qu'embarrasser dans la place qu'ils occupent, puisqu'ils sont inutiles à nos plaisirs, à nos passions, à nos espérances : *Factus sum illis in parabolam, et in me psallebant qui bibebant vinum.* (*Psal.* LXVIII.) Alors, si le respect humain vous domine, plus touchés de leur mépris que de leur folie, vous serez ébranlés par ces vains discours ; vous ne craindrez pas de manquer à Dieu, pour plaire aux hommes ; vous contracterez de nou-

veaux engagements avec le monde ; votre piété s'y dissipera elle éprouvera, peut-être, ce que Jésus-Christ ne dit pas en vain : l'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (*Luc.*, XI.)

En second lieu, la crainte de la censure des hommes est un obstacle à la piété chrétienne, parce que les maximes approuvées par le monde tendent à la détruire. C'est ici, remarque saint Augustin, l'écueil ordinaire des âmes faibles : la crainte de la censure des hommes les expose à la plus dangereuse tentation, celle de vouloir allier les usages du siècle avec la piété chrétienne : *Propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos cum quibus vivit.* Elles pensent que leur vertu pourra se soutenir, en se pliant à des usages qui ne présentent pas l'idée du crime, et elles ne s'aperçoivent pas que les maximes du monde, qui développent toutes les passions, qui flattent la vanité, qui nourrissent des désirs insatiables, qui attachent au plaisir par mille liens imperceptibles, doivent enfin détruire la piété, et que c'est une folie de compter sur la persévérance dans la vertu, lorsqu'on la livre à l'impulsion générale qui entraîne vers le vice.

Examinez, en effet, ces usages reçus dans tous les états, qui forment les mœurs de la multitude, qui règlent ses jugements, et sur lesquels les hommes ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule ; comparez-les avec les maximes de l'Evangile, sur l'usage des biens, sur la modération, sur l'amour de la gloire, l'ambition, la vengeance. Mon Dieu ! quelle opposition ! Et comment des disciples de Jésus-Christ peuvent-ils se flatter de suivre les lois d'un maître si sévère, en se pliant à celles du monde et en redoutant sa censure? Quel contraste entre ses maximes qui tournent toutes nos vues du côté du ciel, qui soutiennent la vertu par les précautions, qui font un crime de tout ce qui met en danger d'y tomber, et les usages d'un monde qui attachent à la terre, qui enflamment les passions par l'attrait des biens présents ; dont le commerce, animé par le plaisir, demande plus d'aisance dans les mœurs que notre fragilité ne comporte ; dont toute la sagesse se réduit à balancer un vice par un autre, et à réprimer ceux dont les chocs pourraient détruire l'harmonie de la société !

Je m'explique : ces maximes dont le respect humain fait des règles de conduite ne sont pas toujours des crimes ; mais elles peuvent conduire aux plus grands excès : elles ne paraissent souvent que des bienséances qui diminuent les contrastes, qui rapprochent les bons des méchants, en donnant à tous une marche à peu près uniforme ; mais elles sont des nuances imperceptibles qui confondent d'abord les vices délicats avec les vertus mondaines, et qui, formant enfin la gradation des ombres, plongent dans les plus épaisses ténèbres ; elles n'alarment pas toujours la piété ; mais elles la séduisent, elles l'affaiblissent et finissent par la corrompre.

Ces maximes ne sont-elles pas des engagements funestes au luxe, à l'ambition, aux concurrences, à la vengeance, aux excès même que le monde condamne? Il est si loin de la violence évangélique qu'il place toute sa sagesse dans l'art de diversifier les plaisirs, de flatter tous les sens, d'écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte ; il met bien au-dessus de la mortification chrétienne cette délicatesse de goût qui naît d'un usage continuel des superfluités de la multiplicité, de la confusion même des fantaisies qu'il adopte toujours lorsqu'elles sont agréables. La plus haute vertu à ses yeux n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes, et ce vain fantôme de l'honneur qu'il élève et qui épouvante tant d'âmes faibles, qu'est-il autre chose qu'un tyran qui proscrit quelques vices pour faire régner les autres avec plus d'empire ; un maître bizarre qui fait que nous ne sommes que ce que les autres veulent et comme ils veulent ; qui étend ou borne nos devoirs à sa fantaisie ; qui force presque toujours à quitter les lois de l'Evangile pour régler sa conduite sur les maximes du monde ? Je veux que le monde respecte la piété. Que servent ses hommages s'il exige d'elle des ménagements qui la corrompent? Il ne conseille pas l'injustice, mais il tourne en dérision la simplicité ; il traite de grandeur d'âme l'amour de l'élévation, il donne aux profusions un air de noblesse, il inspire le goût du faste, il assujettit à la vanité des parures, il attache aux richesses la plus grande considération, il produit ce luxe qui confond tous les états, qui fait naître des désirs immenses, qui met en opposition tous les intérêts, c'est-à-dire qu'il condamne tout à la fois les rapines, les fourberies, et qu'il enflamme la cupidité capable de tous ces forfaits : comme si le cœur pouvait être scrupuleux sur le choix des moyens, lorsque les désirs sont sans bornes ; comme si l'homme pouvait entendre la voix de l'équité, lorsqu'on le livre à des passions qui l'agitent jusqu'à la fureur ; car telle est l'inconséquence du monde ; il blâme le crime, et les lois qu'il prescrit mettent souvent dans la nécessité de le commettre ; il veut que la vertu se soutienne, et il l'environne de tous les attraits du vice.

Ainsi vous avez reçu une injure ; l'envie, peut-être l'indiscrétion, a proféré quelques paroles qui semblent noircir votre réputation : la générosité vous porte à pardonner, la religion vous l'ordonne. La raison vous montre les dangers et l'inutilité d'une vengeance que les lois réprouvent, et qui ne peut distinguer l'innocent du coupable. N'importe : un préjugé cruel que le monde révère vous asservit ; il impose à votre honneur la loi d'une vengeance barbare. Insensés ! allez de sang froid, sans haine et sans colère, donner ou recevoir la mort ; périssez ou enfoncez ce fer dans le sein d'un

citoyen, sans distinguer l'ami de l'ennemi, l'étranger du parent! En vain, la patrie s'écrie : Furieux, arrêtez! quittez enfin l'affreuse illusion de vos préjugés; connaissez mieux l'honneur qui ne se trouve que dans la soumission aux lois ; et quel droit avez-vous sur la vie de vos frères? Cette terre se voit avec horreur rougie de leur sang. Ne leur ai-je donc donné le jour que pour les voir égorger par vos mains parricides? En vain la religion montre les abîmes ouverts sous leurs pas ; la crainte d'un vain reproche ferme leurs yeux à ce spectacle horrible et endurcit leur cœur contre les remords; ils sacrifient à une fausse honte leur vie, leurs biens, leur honneur, et ils meurent tristes victimes d'un préjugé qu'ils détestent.

Vous êtes d'une condition à pouvoir aspirer aux honneurs : dès lors le monde vous fait une loi de l'ambition ; il serait honteux de ne pas vous élever. Il faut faire votre idole de votre fortune, et cette passion si sévèrement condamnée par la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre naissance. Vous êtes incapable de soutenir la dignité d'une vie publique : n'importe, il faut sortir de l'obscurité d'une vie privée, si vous voulez éviter la censure du monde, car il regarderait sûrement comme une faiblesse et une pusillanimité, la modération qui bornerait vos désirs, ou la sage défiance de vos talents qui les réprimerait.

Décidez de la vocation de vos enfants sur l'ordre de leur naissance et sur les intérêts de votre fortune ; donnez à Dieu ceux qui sont inutiles à vos vues : forcez l'Eglise à recevoir, des mains de votre cupidité, des victimes qu'elle abhorre ; transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement le vôtre : placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie : que s'ais-je? établissez le sacerdoce dans votre maison ; assurez dans votre famille une succession de pontifes ; donnez pour recommandation à cet enfant que vous destinez au ministère de paix, la valeur de ses ancêtres : que les services du héros soient un titre pour élever le pasteur, et que le patrimoine des pauvres, qui est entre les mains du pasteur, serve aux profusions du héros ! Voilà cette prudence du siècle que le monde admire : il ne loue que ceux qui s'y conforment. C'est une maladresse de ne pas tourner les vues d'un enfant au gré de l'ambition ; une faiblesse d'attendre les impressions de la grâce, lorsque la naissance nous met à portée des grandeurs du siècle, et, ce qu'il y a de terrible, des pères d'ailleurs chrétiens sont ébranlés par ces censures.

Il n'est pas rare d'entendre dire : Cet enfant peut jouer un grand rôle dans le monde : je serais blâmé si je secondais cette inclination qui le porte à se consacrer au Seigneur ; cet autre nuirait à son élévation en partageant sa fortune : il faut lui faire un établissement dans l'Eglise : comme si, ô mon Dieu! la vocation du ciel prenait sa source dans les motifs de la cupidité ou dans les lois d'une naissance charnelle!

Ce malheureux respect humain qui nous assujettit à ces maximes, qui donne tant de force à des abus, et qui fait qu'ils nous maîtrisent avec tant d'empressement, n'est-il pas la première source de la dépravation des mœurs? Peut-on se conformer à ces usages, sans se mettre dans le danger du crime, ou s'en écarter, sans s'exposer aux ridicules, aux dérisions, aux censures? N'exige-t-il pas que les jeunes personnes du sexe soient instruites dans l'art dangereux de plaire ; qu'elles soient plus tournées à l'agrément qu'à la vertu ; qu'elles soient propres à corrompre, avant même qu'elles soient corrompues? Ne donne-t-il pas à des manières, quelquefois hardies et toujours libres, tout l'avantage sur la timide réserve d'une vertu qui s'alarme sans cesse? Ne condamne-t-il pas cette éducation de retraite et de modestie qui peut seule conserver la pureté ; qui formait, dans les siècles de nos pères, ces vierges que l'on voyait affronter les supplices et craindre les regards, soigneuses de la pudeur au milieu des tourments, et qui semblaient n'avoir que le front tendre dans un corps insensible? *Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus.* On a beau dire que le monde respecte les mœurs austères et blâme l'incontinence; à quoi bon condamner les suites funestes des passions, si l'on asservit à des usages qui tendent à les enflammer? Comment éviter des chutes honteuses lorsque tous nos pas sont dirigés vers le précipice? Que sert-il de rappeler aux bonnes mœurs, si les maximes reçues tendent à les corrompre ; de louer la pudeur, si on la met sans cesse aux prises avec la licence ; si les artifices de la séduction multiplient les écueils, et si les attentats du vice vont au delà des ressources de la vertu? Les maximes de l'Evangile conservent le trésor de la pureté dans des vases faibles, par la vigilance et la fuite des occasions : celles du monde, au contraire, exposent à mille périls une vertu qui peut à peine se soutenir contre notre propre fragilité. Femme chrétienne, ne cherchez à plaire qu'à votre époux : fermez votre cœur à toutes passions étrangères ; fuyez le commerce des autres hommes ; n'aimez ni leurs regards, ni leurs louanges: craignez le poison subtil qui entre dans le cœur avec la seule pensée de plaire ; ne retenez pas, comme par force et avec mille artifices indignes, des grâces qui s'envolent avec le temps ; cachez-vous, s'il se peut, à vous-même ; une seule complaisance pour cette beauté fragile qui pare la superficie de votre corps, est une espèce d'abandonnement. Voilà les règles de l'Evangile : elles ne se contentent pas de proscrire le vice, elles fortifient la vertu contre les dangers. Comment les pratiquerez-vous, si vous craignez la censure d'un monde où la volupté donne des lois, anime les sociétés, règle les égards, érige en bienséance des soins qui tendent à corrompre, et fait un langage de

politesse de l'expression même de la passion ; où l'art de séduire un sexe fragile est devenu le plus grand talent de la société; où l'épouse paraît déplacée à côté d'un époux dont les regards protégent son innocence ; où toutes les idées que l'on se fait d'une passion dangereuse sont nobles et flatteuses ; où les premiers liens d'un attachement criminel sont regardés comme une suite de la destinée des penchants, de la distinction du mérite, de la vivacité du sentiment ; où les fureurs d'un vice qui enivre la raison sont ennoblies par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par tout l'art d'une poésie lascive?

La vertu que le respect humain assujettit aux usages du siècle, et qui sacrifie à une fausse honte des précautions nécessaires, ne serait-elle pas alarmée à la vue de ce tableau des mœurs, si elle pensait qu'il est un effet nécessaire des maximes du monde et des passions qu'elles développent? Jetez avec le prophète Osée, un coup d'œil sur la terre ; voyez comment elle est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent. L'injustice, la perfidie, l'adultère ont inondé toute sa surface : *Mendacium, furtum et adulterium inundaverunt.* (*Ose.*, IV.) Voyez le frère en défiance contre le frère, le père à charge à ses enfants, l'épouse presque étrangère à son époux ; des plaisirs publics qui ne sont que des écoles de lubricité ; des jeux qui ne sont tissus que par la fraude ou qui ne respirent que la fureur ; le crime moins circonspect que la vertu ; la licence plus effrénée dans l'élévation qui la donne en spectacle ; toutes les conditions corrompues dans leurs voies ; le sel même de la terre affadi ; les étoiles du firmament obscurcies ; les colonnes de Jérusalem traînées indignement dans la boue ; le vil intérêt donnant des lois jusque dans le sanctuaire, et partageant nos hommages avec le Dieu des humbles et des pauvres : *Pecuniæ obediunt omnia.* (*Eccle.*, X.)

On est quelquefois étonné de trouver à peine dans le siècle quelques restes de la piété chrétienne ; on le serait moins, si on remontait aux causes de la corruption des mœurs : on verrait que les maximes du monde doivent détruire insensiblement toutes les vertus, puisqu'elles tournent toutes nos vues du côté de la terre, qu'elles irritent les passions, qu'elles multiplient les besoins, et qu'il n'est plus possible d'empêcher les excès, lorsque les désirs sont sans bornes : on comprendrait que ce principe funeste, il faut faire comme le grand nombre, est un obstacle à la vertu, parce que, dit saint Cyprien, en prenant l'esprit du monde on prend aussi ses mœurs, en se rapprochant de la multitude on se perd avec elle ; on parvient par degrés à des crimes dont la prévoyance est alarmée, et des forfaits qui faisaient horreur deviennent des exemples : *Exempla fiunt, quæ esse jam facinora destiterunt.* On se persuaderait enfin que la crainte de la censure des hommes expose la piété à tous les périls, puisqu'elle l'assujettit aux maximes d'un monde, qui exige d'elle des ménagements pour des abus qui la corrompent, pour des bienséances et des usages qui forment pour elle une séduction inévitable. Il est inutile, après cela, de dire que le monde estime la vertu : que peut-elle devenir, si on la livre à l'impétuosité générale qui entraîne vers le vice ? *Quousque vobres filios Adæ in mare magnum et formidolosum ?*

Méprisons donc les jugements de Babylone, pour n'être pas corrompus par ses maximes ; ses pompes, ses grandeurs ne sont autre chose qu'orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, un vain faste, une vaine enflure, un amusement dangereux, un piége, un attrait trompeur pour les faibles : connaissons le faux, le danger, le crime même de ces vertus fastueuses dont l'enfer est rempli, et qui, loin de rendre meilleurs, nourrissent l'orgueil et l'impénitence : apprenons, avant tout, à n'être pas éblouis par l'estime du monde, ni ébranlés par ses censures ; ne consultons que la loi de Dieu ; ne craignons que ses jugements ; n'aimons que sa justice, si nous voulons triompher avec elle. Le seul moyen d'assurer la piété est de la rendre indépendante de la crainte ou de la censure du monde ; mais c'est à vous, Seigneur, à pénétrer de ces vérités des âmes qui commencent à goûter votre justice, à fortifier leurs volontés timides et chancelantes, à les persuader qu'elles ne doivent craindre que vos jugements, et qu'elles ne doivent désirer que les récompenses éternelles que vous préparez à la vertu. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

SUR L'AMBITION.

Dic ut sedeant duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo. (*Matth.*, XX.)

Ordonnez que mes deux enfants soient placés dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.

Jamais sollicitation ne fut plus pressante, et jamais demande ne fut moins raisonnable que celle de cette mère ambitieuse des enfants de Zébédée. Remplie des idées de grandeur que les préjugés des Juifs attachaient à la qualité du Messie, elle ne découvre dans les promesses de Jésus-Christ que des prospérités temporelles ; elle pense que ce règne qu'il doit établir après sa résurrection, sera un règne de gloire et de magnificence ; que Jérusalem, devenue la maîtresse des nations, recevra les tributs de tous les peuples et s'enrichira de leurs trésors ; que les dépouilles des peuples vaincus embelliront cette ville triomphante, en y rassemblant les merveilles de l'art et les chefs-d'œuvre de l'industrie ; qu'alors les disciples du libérateur, élevés au comble de la faveur, assis sur des trônes et dépositaires de son autorité, jugeront les nations prosternées à leurs pieds, et partageront avec lui la gloire, les richesses et les hommages de l'univers : *Sedebitis super sedes duodecim.* (*Matth.*, XX.)

Ravie de voir ses enfants attachés à un maître qui promet à ses disciples une for-

tune si brillante, et flattée par l'espérance, qu'ils seront un jour assis dans les premières places de son royaume, cette mère ambitieuse se livre aux désirs les plus effrénés et ne consulte que l'excès de sa tendresse, sans examiner si ces esprits durs, ardents, aussi impétueux que le tonnerre, sont propres à remplir des trônes, qui doivent être le siége de la douceur et de la clémence; sans se mettre en peine des plaintes et des murmures des autres apôtres, sans consulter si les décrets éternels destinent ses enfants à une si haute élévation, elle usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de leur destinée; elle les élève elle-même sur ces trônes imaginaires; elle veut qu'ils occupent les places les plus distinguées, et qu'ils soient environnés de toute la gloire du Libérateur de Jérusalem : *Dic ut sedeant duo filii mei, unus ad dexteram, et unus ad sinistram in regno tuo.*

Il est facile d'apercevoir, dans les démarches de cette mère, tous les effets de l'ambition; les motifs qui l'animent sont méprisables; elle n'envisage pas les honneurs comme des fonctions pénibles qui nous rendent redevables à tous, et qui nous établissent sur les autres hommes, pour travailler à leur bonheur; elle ne cherche que son intérêt propre dans l'élévation de ses enfants, et, sans examiner s'ils sont dignes de remplir ces places éminentes, elle demande qu'ils y soient assis préférablement aux autres apôtres : *Dic ut sedeant duo filii mei.* Les moyens qu'elle emploie sont injustes : elle met en usage la brigue, l'adulation, les sollicitations les plus vives, pour obtenir les dignités qui ne doivent être accordées qu'au mérite : *Adorans et petens* (*Matth.*, XX); enfin elle ne désavoue pas la témérité de ses enfants, qui se croient assez de force pour boire le calice d'amertume et elle autorise en eux cette présomption, qui, tenant lieu de toute capacité, annonce un abus inévitable de l'autorité : *Possumus.* (*Ibid.*)

Et voilà, mes frères, les traits qui caractérisent l'ambition; elle est toujours méprisable dans ses motifs, injuste dans ses moyens, dangereuse dans l'usage de l'autorité. Trois réflexions que j'entreprends de vous développer, et qui feront tout le partage de ce discours. Puissent, ô mon Dieu, ces vérités si importantes tomber sur des cœurs préparés et dociles! c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Toute puissance vient de Dieu et n'est établie, sur la terre, que pour le bonheur des hommes. Ecoutez, dit la Sagesse, vous qui commandez à la multitude, et qui voyez avec complaisance un peuple innombrable soumis à vos ordres; vous avez reçu cette puissance du Seigneur, et cet empire du Très-Haut, pour être les dispensateurs de ses bienfaits : images de la Divinité, vous êtes élevés au-dessus des autres, pour les rendre heureux par votre libéralité, et vertueux par vos exemples : l'usage légitime de votre autorité est de faire que Dieu soit obéi, d'assurer le règne de la vertu, de la secourir et de la défendre de l'oppression du vice : vous n'avez la force dans les mains, que pour faire triompher l'innocence et pour faire régner la raison. Quiconque fait servir à ses passions les priviléges et l'impunité dont jouit la grandeur, est un monstre d'inhumanité; il sera l'horreur de ses semblables, et l'Etre suprême ne le distinguera dans son jugement que pour lui préparer des supplices plus cruels : *Potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI.)

L'amour du bien public est donc le seul motif qui doit nous animer dans la recherche des dignités, puisqu'elles ne sont établies que pour le bonheur de nos semblables : l'autorité n'est pas ce joug que la vanité sait appesantir, pour asservir des inférieurs à ses caprices; c'est une règle qui n'est appuyée de la force, que pour faire plier sous la raison; une vigilance paternelle qui n'exige leur soumission, que pour assurer leur bonheur. L'humanité, l'affabilité, la protection des faibles, le soulagement des malheureux, sont les premiers devoirs des grands et les fondements de leur véritable gloire; placés sur la terre comme une providence visible, ils doivent sans cesse rappeler, par leurs bienfaits, le souvenir du Dieu dont ils sont les images : c'est la leçon de la nature, un sentiment que la violence des passions ne peut étouffer, quoiqu'elle rende souvent inutile l'impression qu'il fait sur nos cœurs. Cet éclat qui les environne, cette supériorité qui leur attire des hommages, cette faveur qui les approche de la source des grâces, cette puissance qui met entre leur mains les intérêts des peuples, ces richesses qui semblent prêter tant de facilités à leurs passions; tous ces avantages de la fortune, toutes ces distinctions de la naissance, toutes ces prérogatives du rang, sont pour les autres : le plaisir seul de faire du bien leur appartient, et c'est l'unique privilége qui puisse rendre dignes d'envie la grandeur et l'élévation.

De ce côté, mes frères, les honneurs méritent notre estime et notre vénération. Rien n'est plus grand qu'un homme élevé au-dessus des autres par le pouvoir de faire du bien, lorsqu'il remplit une destination si sublime. Celui qui préfère le plaisir de rendre heureux ses semblables à l'éclat frivole qui ne flatte que la vanité, est le modèle le plus parfait de l'Etre suprême : son élévation, loin d'exciter l'envie remplit les cœurs de reconnaissance. C'est pour nous qu'il est environné des soucis qui accompagnent les dignités, quoiqu'il connaisse leurs chimères, dont le prestige nous éblouit; qu'il préfère aux douceurs de la vie privée, les inquiétudes attachées aux fonctions civiles; qu'il se charge du fardeau des affaires publiques, et qu'il se livre aux travaux les plus pénibles. Heureuse subordination! liens sacrés! vous êtes véritablement chers

à nos cœurs ; vous ne faites sa gloire qu'en faisant notre félicité.

Tels sont les motifs qui doivent nous animer dans la poursuite des honneurs : l'amour du bien public, les avantages de la patrie, et le bonheur de nos semblables ; telle est la source de cette noble émulation qui élève les cœurs, qui en bannit la mollesse et l'indolence, qui rompt le charme d'une oisiveté honteuse, qui place la piété dans les devoirs, et qui donne aux États des hommes utiles en tout genre, des magistrats sages et laborieux, des juges éclairés et intègres, des pontifes savants dans la loi du Seigneur, vigilants sur leur troupeau, conservateurs zélés et intrépides de la pureté de la foi, de la régularité des mœurs et des droits du sanctuaire. Si l'amour de la gloire humaine se mêle quelquefois à ces motifs, c'est que l'homme, esclave de la cupidité, s'attribue injustement des talents, qu'il doit rapporter à l'auteur de tous les dons : du moins cette passion, quoique injurieuse au Créateur, n'est pas nuisible à la société, lorsqu'elle ne recherche la gloire que dans le devoir, l'ordre et la félicité publique.

Mais il est un autre motif, indigne des âmes grandes et vertueuses, qui anime la plupart des hommes dans la recherche des honneurs. Séduits par le vain spectacle des grandeurs, ils ne regardent les dignités que comme des distinctions glorieuses qui les élèvent au-dessus des autres, et ils n'envisagent pas les devoirs pénibles et les écueils qui les environnent ; ils ne veulent être placés si haut, que pour dominer avec plus d'empire, usurper les hommages, affecter une supériorité ridicule, aggraver le joug de la soumission par la hauteur, et faire des lois de leurs caprices ; ils sont flattés par l'espérance d'une situation où les penchants déréglés ne trouvent point d'obstacles, où les occasions préviennent les désirs, où les passions se perpétuent par les ressources ; où les dégoûts sont réveillés par la variété des plaisirs, où leurs crimes trouvent presque autant d'égards et de ménagements que leurs personnes.

Quoi de plus méprisable que ce motif d'intérêt personnel, qui cherche dans les honneurs la satisfaction de la cupidité? Il pervertit l'ordre établi par le Créateur, il rend inutile la puissance de faire du bien, dont l'usage est la plus sublime fonction de la grandeur; il efface le seul trait de distinction que Dieu a mis entre les grands et le peuple, en les établissant les ministres de sa providence et de sa bonté; il les dégrade, et les met bien au-dessous des personnes soumises aux lois, puisqu'il les rend esclaves des passions ; il rend leur autorité injuste et odieuse ; il avilit les honneurs, qui tirent tout leur éclat de l'utilité publique. Ceux qui ne cherchent l'élévation que pour eux-mêmes sont les plus vils et les plus méprisables de tous les hommes.

Et voilà, mes frères, le motif qui anime l'ambitieux dans la poursuite des honneurs : le désir insatiable de s'élever au-dessus de ses semblables est le seul ressort de ses intrigues et de ses agitations. Séduit par le faux éclat qui environne les grands, le faste, la mollesse, la licence, lui paraissent les véritables intérêts de la grandeur; il ne voit en eux que des maîtres, dont la puissance dispose à leur gré des esclaves qui rampent à leurs pieds, dont les passions sont toujours satisfaites, dont la haine est redoutable, dont la vengeance est assurée, dont les erreurs sont respectées, dont les caprices et les excès sont consacrés par les éloges de la flatterie. Frappé par des dehors si séduisants, il attache son âme entière au faux éclat des honneurs ; les soins et les embarras inséparables des fonctions publiques échappent à ses regards; la réflexion qui pourrait étendre ses vues et lui découvrir toute l'étendue de ses obligations, s'épuise sur ces avantages frivoles, et tandis qu'il se croit plus libre et plus indépendant, par l'assurance de l'impunité, il ne s'aperçoit pas qu'il est plus gêné par les bienséances et les devoirs attachés à la grandeur.

De là cet empressement qui paraît dans les démarches de la mère ambitieuse des enfants de Zébédée. Trompée par la vaine espérance du royaume temporel, elle ne pense plus que ces places qu'elle demande doivent s'acheter par de grandes souffrances; que cette prééminence, dont parle le Sauveur, ne consiste que dans une plus grande abondance de justice et d'humilité : une tendresse charnelle et des vues d'intérêt lui font oublier les instructions de Jésus-Christ, les opprobres de sa croix et l'amertume du calice qu'il propose à ses disciples; une idée confuse d'élévation, qui ne présente rien de fixe à l'esprit, suffit pour remplir son cœur; elle ignore même ce qu'elle demande, et la vivacité de ses sollicitations n'est que l'effet de la cupidité, de l'ignorance et d'une vanité ridicule : *Nescitis quid petatis.* (*Matth.*, XX.)

De là encore ces vœux outrés, ces projets vastes, cette inquiétude qui troublent le cœur de l'ambitieux, et ne le laissent jamais tranquille; il ne jouit ni de sa gloire, ni de sa prospérité. Comme il ne se propose d'autre but que l'élévation, son orgueil veut toujours monter plus haut; tout ce qui est au-dessus de lui irrite sa passion ; la supériorité des autres le révolte; leurs succès réveillent sa jalousie, leur égalité le blesse, la faveur lui devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrents. Aman, dont les richesses égalaient l'opulence des rois, presque assis sur le trône de son maître, et qui disposait à son gré du sceptre d'Assuérus, ne pouvait goûter les douceurs d'une fortune si brillante; la noble fierté de Mardochée, qui refusait de se prosterner à ses pieds, lui rendait toute sa grandeur insipide, et tandis que la faveur faisait de ce ministre un objet de l'envie publique, un seul homme assez vertueux pour ne pas se plier à cette impiété, enfonçait mille traits dans son cœur, et le rendait insupportable à lui-même.

Grand Dieu ! telle est donc le funeste effet de cette injuste cupidité qui anime l'ambitieux dans la poursuite des honneurs. Elle le dégrade et l'avilit, en étouffant dans son cœur l'amour du bien public, le seul motif digne des âmes vertueuses ; elle le rend misérable, en le livrant sans cesse à des projets tumultueux ou injustes : jouet de ses flatteuses illusions, il sacrifie son repos et son bonheur à des espérances douteuses; tout irrite son ambition, et rien ne peut la satisfaire; sa condition présente n'est jamais celle qui lui plaît, et la seule idée d'une fortune plus élevée suffit pour le dégoûter de tous les biens qu'il possède.

Que l'homme penserait différemment, s'il envisageait la véritable grandeur, et si l'amour du bien public dominait dans son cœur ! Loin de rechercher les honneurs, il les fuirait comme des inquiétudes de la vie et des écueils de la vertu. Ceux qui connaissent les devoirs attachés à l'élévation ne sont jamais éblouis du faux éclat qui l'environne ; ils savent que les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter; ils se croient ou incapables de supporter la dignité d'une vie publique, ou malheureux d'être forcés à renoncer aux douceurs de la vie privée. Hélas ! on ne se représente les dignités que comme des distinctions qui nous élèvent, qui nous donnent droit de suivre nos caprices, et qui mettent en liberté toutes nos passions ! Ce motif paraît seul agir sur, nos cœurs et cependant elles ne sont que des servitudes honorables qui nous rendent redevables à tous, des engagements plus forts à la justice, à la modération, à la soumission aux lois. Il est sans doute bien grand de travailler à rendre les hommes bons et heureux, mais ce travail est rempli de dangers, et nous ne devons qu'à la patrie le sacrifice de notre liberté, lorsqu'elle nous confie les intérêts publics.

Aussi voyons-nous les plus vertueux fuir des honneurs qui les cherchent, résister aux sollicitations, se dérober aux poursuites et aux instances, refuser même des dignités auxquelles la voix publique les appelle. Il faut leur faire violence, et la nécessité de servir la patrie paraît seule excuser à leurs yeux le consentement qu'ils donnent à leur élévation. Oui, mes frères, le vrai mérite n'est jamais empressé dans la recherche des honneurs : l'amour du bien public, qui en est inséparable, ne peut nourrir cette soif insatiable des grandeurs ; il est toujours accompagné d'une défiance des talents et d'une connaissance des devoirs qui répriment la vivacité des désirs en montrant les peines et les écueils de l'élévation : l'amour injuste de soi-même et les vils motifs d'un intérêt personnel peuvent seuls exciter ce désir ardent de s'élever qui paraît dans toutes les démarches de l'ambitieux, et cette passion que le monde regarde comme le vice des grandes âmes n'est que le ressort des cœurs lâches et le trait le plus marqué des âmes viles et méprisables.

L'ambition est donc méprisable dans ses motifs ; j'ajoute qu'elle est injuste dans ses moyens : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les motifs qui nous animent décident presque toujours des moyens que nous mettons en usage : si l'homme n'avait d'autres vues, dans la recherche des honneurs, que le bien public, l'avantage de la patrie, le bonheur de ses semblables, il ne connaîtrait d'autres moyens de parvenir à l'élévation qu'un mérite supérieur, une capacité reconnue, un talent décidé pour les fonctions auxquelles il aspire ; des qualités assorties aux différents intérêts de la société dont il se propose le bonheur et l'avantage : l'intrigue, la calomnie, l'adulation lui paraîtraient des voies indignes et étrangères au dessein qu'il a d'être utile, puisqu'elles ne servent qu'à montrer l'homme plus ambitieux et plus entreprenant, sans lui donner le mérite et la capacité de remplir les devoirs attachés à la grandeur.

Il n'est en effet qu'un moyen légitime de parvenir aux honneurs, c'est de s'en rendre digne. Il faut pouvoir être utile aux hommes lorsque l'on veut prendre en main leurs intérêts ; et comme les distinctions ne sont établies que pour le bien public, ceux-là seuls ont droit d'y aspirer qui sont capables de remplir toute l'étendue de cette destination. Heureuse la société, si l'attrait des grandeurs ne faisait naître dans les cœurs que cette émulation louable qui tend à l'élévation par le mérite, qui ne connaît d'autres voies que la supériorité des talents, et dont toute l'habileté se réduit à se rendre plus digne des places auxquelles on aspire : alors la vertu serait en honneur, le mérite recevrait les récompenses; les vicieux, laissés dans l'obscurité, murmureraient seuls contre l'équité des choix : chacun, content des avantages qu'il trouverait dans une sage administration, bénirait Dieu dans les grands qui tiennent ici-bas sa place ; leur élévation ne réveillerait plus la censure; l'estime de leurs vertus étoufferait tout sentiment de jalousie ; la soumission libre et volontaire ne serait qu'un hommage rendu à une raison supérieure ; et la subordination, devenue le lien de tous les intérêts et la règle des services mutuels, serait regardée comme la source de l'ordre, de la paix et de la félicité des empires.

Mais l'ambition, par les moyens injustes qu'elle emploie pour s'élever aux honneurs, frustre la société de tous ces avantages, rend inutiles les efforts de l'émulation, et usurpe, par des crimes heureux, des récompenses qui ne sont dues qu'à la vertu. Toutes les voies paraissent légitimes à un ambitieux dès qu'elles conduisent à la fortune. L'espérance du succès suffit pour justifier à ses yeux la honte des moyens ; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit ; la fourberie, l'adulation, l'hypocrisie n'ont rien d'indigne pour son cœur ;

le mérite seul qui entre en concurrence avec lui le blesse et le révolte ; il violerait les droits les plus sacrés du sang et de l'amitié pour éloigner un sujet capable et envahir sa place. Toujours en proie à l'envie, son œil avide et jaloux verrait avec moins de peine les affaires publiques périr entre ses mains que sauvées par les soins et les talents d'un autre.

Quelle bassesse en effet dans toutes les démarches de l'ambitieux! quel caractère plus décidé d'une âme vile! quel trait plus marqué d'un cœur corrompu, pour qui le crime a perdu toute son horreur! Suivez cette mère des enfants de Zébédée, vous découvrirez dans les moyens qu'elle met en usage tout l'avilissement des hommages que l'adulation inspire ; elle supplée, par la vivacité de ses sollicitations, à la justice de sa demande ; elle emprunte un langage flatteur et rampant ; elle rend des honneurs divins pour obtenir des faveurs humaines ; elle adore, elle se prosterne devant celui qu'elle croit seulement revêtu d'une puissance temporelle : *Adorans et petens.*

Oui, mes frères, la flatterie est inséparable de l'ambition : il faut, pour parvenir, flatter les passions des hommes, lorsqu'on ne peut se concilier leur estime ; s'insinuer dans leur cœur par de lâches complaisances, lorsqu'on ne peut mériter leur suffrage par les talents. Ces hommes si avides de grandeur se déshonorent toujours par la bassesse de leur hommage ; leur élévation rappelle sans cesse leur avilissement. Ils s'abaissent devant les uns pour s'élever sur les autres avec plus de hauteur ; ils rampent sans peine aux pieds d'un protecteur comme des esclaves, pourvu qu'ils soient assurés de faire sentir à ceux qui leur seront soumis tout le poids de leur orgueil. Victimes de la faveur, ils achètent des grâces par la servitude et le sacrifice de leur repos ; ils supportent des caprices, ils essuient des dégoûts, ils dévorent des rebuts, ils encensent des idoles qui les méprisent et qui daignent à peine les honorer de leurs regards.

Et où ne conduit pas cette flatterie servile, lorsque l'ambition la regarde comme un moyen de s'élever aux honneurs! On ne se contente pas de louer les riches et les puissants du siècle, on devient leur complice et leur imitateur ; on partage leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces ; on jette dans leur esprit des soupçons contre les gens de bien ; on nourrit leur jalousie, on excite leur fureur. Le ministre d'Assuérus surprend la religion de son maître, intéresse sa gloire, arme la calomnie pour détruire un peuple soumis dans l'esclavage et adorant dans les fers le Dieu qui le châtie. Il invente des couleurs pour les peindre puissants, riches, séditieux, opposés aux lois de l'empire et au reste des humains : il arrache enfin cet ordre sanguinaire. Déjà le signal du carnage était donné, le sang de l'innocent allait être répandu sur la terre ; c'en était fait du peuple juif, si Dieu n'eût touché le cœur du roi, et s'il n'eût fait triompher les grâces pudiques d'Esther des conseils d'un barbare, dont l'ambition se couvrait des apparences du bien public. Les meilleures vues jointes à une grande pénétration ne suffisent presque jamais pour détourner les funestes effets de ces langues homicides ; tous les grands sont exposés à être surpris et ont peine à échapper aux piéges de l'ambitieux ; rarement ils soupçonnent toute sa bassesse et sa malice : il faut des coups extraordinaires, où la main du Seigneur agisse avec éclat, pour démasquer ces hommes pervers et confondre leurs impostures.

Grand Dieu! ne permettez plus que les artifices des ambitieux triomphent de la droiture et de la simplicité de la vertu ; gravez sur leur front des traits si difformes que leur méchanceté ne puisse échapper à nos regards. Ils ne cherchent qu'à nous séduire par de fausses apparences ; ils se servent même du voile auguste de la religion pour couvrir la noirceur de leurs desseins ; ils empruntent les dehors respectables de la piété ; ils affectent une grande austérité de mœurs pour tromper plus sûrement la vertu, que la sincérité met moins en garde contre la fraude et l'hypocrisie. Ils ont toujours les intérêts du ciel dans la bouche, mais leurs discours artificieux ne servent qu'à ouvrir les oreilles à la malignité de leur calomnie. La douceur est sur leurs lèvres et le fiel est au fond de leurs cœurs : leur zèle amer ne cherche qu'à rendre odieux ceux qu'ils veulent perdre, et les soupçons qu'ils jettent sur leur conduite tendent plutôt au renversement de leur fortune qu'au règlement de leurs mœurs.

Rien n'est capable d'arrêter ces cœurs que l'ambition domine : la trahison, les noirceurs, les meurtres, la révolte sont pour eux comme les voies légitimes. Toujours inquiets et agités, ils portent partout la confusion et le désordre ; ils s'applaudissent des troubles publics, de la ruine des familles, du bouleversement des Etats, pourvu qu'ils espèrent s'élever sur cet amas de débris qui les environne. Hélas! nous ne le voyons que trop, dans ce siècle où nous vivons. L'assemblage de tous ces traits forme le tableau de nos mœurs : l'ambition a banni de notre commerce la sincérité, la confiance ; les droits les plus sacrés sont comptés pour rien ; les liaisons du sang et de l'amitié ne peuvent plus rassurer contre les entreprises d'une rivalité ambitieuse ; les témoignages extérieurs de la bienveillance ne servent qu'à couvrir les noirceurs de la perfidie. Chacun se croit en droit d'opposer la ruse à la ruse, l'artifice à l'artifice ; la société n'est plus qu'un assemblage de forcenés qui se brisent et s'entre-détruisent par des chocs mutuels, pour s'élever sur les ruines de leurs semblables, et pour se précipiter en même temps dans les abîmes qu'ils ont creusés sous leurs pas.

Un spectacle encore plus affligeant se présente à mes yeux : je vois la fortune et la grandeur placées sur nos autels, et parta-

geant nos hommages avec le Dieu des humbles et des pauvres : l'ambition ouvre les portes du sanctuaire; les dignités sacrées sont le prix de l'intrigue et des sollicitations humaines ; l'autorité des pasteurs est rampante devant les puissants du siècle. Dès les premiers âges, les Jason, les Alcime, les Mathan s'élevaient par des crimes sur le trône d'Aaron, favorisaient l'idolâtrie et les superstitions du roi, renversaient les usages de leur patrie, et introduisaient les mœurs des gentils jusque dans la cité sainte. Ainsi le désir de s'élever avilit les images mêmes de la majesté du Très-Haut, et leur donne un cœur lâche qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines : ainsi cette passion subjugue des hommes destinés à détruire son empire, et assujettit aux caprices des grands les ministres des ordres du Tout-Puissant. Tirons un voile sur ces désordres qui ternissent l'éclat du sanctuaire. L'Eglise, dont les lois proscrivent avec tant de sévérité les voies injustes de l'ambition, a vu dans tous les temps des pasteurs dignes du choix de l'Esprit-Saint, et qui ne devaient leur élévation qu'à leurs refus et à leurs larmes. Nous en admirons encore de nos jours, que la puissance des rois élève et protége tout à la fois sur le trône sacerdotal ; et si l'ambition fraye à quelques-uns le chemin des honneurs, c'est que les dispensateurs des grâces sont exposés à être trompés ; que les meilleures intentions ne peuvent prévenir tous les abus, et que partout où il y a des hommes on y trouve aussi des prévarications, des désordres et des crimes.

Suivez ces tristes révolutions qui ont ébranlé les trônes et détruit les empires; repassez sur les funestes effets des dissensions civiles, les meurtres, les empoisonnements, tous les traits affreux que présente le tableau que de tous les siècles, vous découvrirez que l'ambition seule allumait le flambeau de la discorde et accoutumait les cœurs aux horreurs du carnage. Quelle autre fureur pouvait mettre le poignard entre les mains de l'implacable Athalie, et l'acharner sur les restes malheureux du fidèle David ! La passion de régner, toujours inquiète et cruelle, poursuivait des rivaux jusque dans ses enfants, et cherchait à éteindre ses soupçons jaloux dans leur sang. Le désir prématuré du trône ferme le cœur d'Absalon à tous les sentiments de la nature ; il foule aux pieds les devoirs de la piété filiale; il se livre aux conseils barbares d'Achitophel; il souille la maison de son père par des incestes, pour donner plus d'éclat à sa révolte; il médite sa mort au milieu des fêtes licencieuses qu'il donne à ses concubines ; il se propose d'enfoncer le premier trait dans son sein, content de le voir expirer sous ses coups, pourvu qu'il puisse arracher le sceptre de ses mains défaillantes.

Rappellerai-je ici les excès auxquels nous portèrent les discordes civiles, temps désastreux où la France cherchait à s'ensevelir sous ses propres ruines? Hélas, combien l'homme est sujet à l'erreur! Au milieu de tant de crimes, le peuple paraissait tranquille et animé de cette confiance qui est le fruit de l'innocence, il prenait le ciel à témoin de ses forfaits ; il adressait à Dieu des vœux parricides. Le fanatisme aveuglait sans doute les esprits et tyrannisait les cœurs : mais l'ambition des chefs mettait en mouvement les premiers ressorts; ils dirigeaient l'aveugle fureur de la multitude par leurs sourdes intrigues; ils armaient sa piété trop crédule; ils couvraient leurs intérêts de celui du ciel, et ils ne se servaient du voile de la religion que pour mieux cacher les sombres profondeurs de leurs noirs desseins. Nuit éternelle! couvre de tes ombres ces horribles attentats ! et que la douceur de nos mœurs ne soit plus altérée par ces fureurs ! Dieu de nos pères! achevez votre ouvrage; faites descendre du ciel cette paix, le fruit le plus précieux de votre clémence ! détruisez toutes les semences de la discorde, et que les cœurs, réunis aux pieds du trône et des autels, ne soient plus animés que par l'amour du bien public, de la religion, de la patrie, du prince dont l'univers chérit les vertus et dont le ciel protége les jours.

Tels sont les ressorts que l'ambition fait mouvoir pour parvenir à ses fins : la flatterie, la trahison, l'hypocrisie, la calomnie, la révolte, les meurtres et l'assemblage de tous les crimes. Cette passion, quoique moins dangereuse et moins marquée dans la poursuite des petits objets, nourrit une égale injustice dans tous les cœurs ; elle rend les hommes capables des plus grands excès; elle oppose toujours au mérite l'intrigue et la cabale, et si ses démarches paraissent quelquefois moins odieuses, c'est que les occasions lui manquent de déployer toute sa noirceur. L'ambition est donc injuste dans tous ses moyens : il me reste à vous faire voir qu'elle est dangereuse dans l'usage de l'autorité.

TROISIÈME PARTIE.

Les dignités et les fonctions publiques exigent des hommes qui aspirent aux honneurs, des talents et des vertus, la connaissance et l'amour du devoir, de grandes vues pour le bien public, et un cœur qui embrasse ce bien à portée duquel le mettent ses lumières. Les talents, sans la vertu, sont souvent funestes et dangereux; les meilleures vues, sans la capacité, deviennent inutiles ; la réunion des qualités de l'esprit et du cœur peut seule rendre l'exercice de l'autorité honorable à ceux qui en sont les dépositaires, et avantageuse à la société.

Or, mes frères, l'ambition se trouve rarement réunie avec les talents, et bannit toujours des cœurs l'amour du devoir. La présomption, la vanité, l'ardeur précipitée d'une fausse gloire lui tiennent lieu de mérite, et, si la pénétration, l'étendue des lumières, le génie des affaires, se rencontrent quelquefois dans un ambitieux, les mauvaises qualités du cœur, l'orgueil, les vues

d'un intérêt personnel, rendent dangereux, entre ses mains, l'exercice de l'autorité, et font, des plus grands talents, les instruments des malheurs publics.

En effet, la présomption est le trait le plus marqué du caractère de Zébédée. Remplis des idées de faste, et éblouis par le faux éclat d'un royaume chimérique, les sages instructions de Jésus-Christ, si opposées à leurs vues charnelles, les mépris, les souffrances et les persécutions qu'il annonce à ses disciples, les dangers et les sollicitudes inséparables des grandeurs, leur incapacité, leur faiblesse dont ils ont fait tant d'épreuves, ne peuvent guérir leur folle ambition, et réprimer la vivacité de leurs désirs; interrogés par leur maître s'ils ont assez de force pour le suivre sur le Calvaire, et boire le calice des amertumes, ils répondent avec confiance qu'ils le peuvent : *Possumus.*

Et tel est le langage ordinaire de l'ambition; la présomption est inséparable de cette passion qui prend sa source dans l'orgueil; le vrai mérite n'inspire qu'une sage défiance : plus on a de lumières, d'expérience et de connaissance du cœur humain, plus on comprend l'importance des fonctions publiques, et plus on se croit au-dessous des places que l'on remplit: les grands hommes se voient toujours petits; l'éclat de quelques qualités louables ne suffit pas pour enfler leur cœur; la vérité, éclairée par les réflexions, leur découvre à travers ces traits d'élévation, des faiblesses et des défauts qui les ramènent au niveau des autres hommes. L'ambitieux, au contraire, se croit digne des honneurs auxquels il aspire; l'ignorance nourrit en lui cette confiance téméraire; la réflexion, qui pourrait découvrir son incapacité, est étouffée par la vivacité de ses désirs. Il n'examine pas si ses talents sont proportionnés à cette place, il suffit qu'elle flatte sa vanité; le cœur et la passion décident, où la raison seule devrait être écoutée; et il se croit d'autant plus digne de l'élévation, qu'il la désire avec plus d'ardeur : *Possumus.*

Que l'autorité devient dangereuse, lorsqu'elle est confiée à des hommes de ce caractère ! Quel malheur pour la société, lorsque les premières places sont remplies par ces ambitieux que la faveur y élève, que la présomption y soutient, et que la mollesse y endort; qui, se faisant une occupation de leurs amusements, ne donnent que les restes d'une oisiveté languissante à des fonctions où ils décident de la vie, des biens, de l'honneur des citoyens, et où les fautes, toujours grandes, ne sont presque jamais réparables! Incapables de voir le bien et de connaître les véritables intérêts, ils marchent au hasard, sans règles, sans principes, sans discernement; le caprice, l'humeur, la flatterie dictent toutes leurs décisions; esprits mous et inappliqués, ils laissent languir les affaires, ou ils les décident sans examen; des subalternes abusent de leur confiance; l'autorité devient faible et méprisable entre leurs mains; les mœurs souffrent de la licence; l'injustice triomphe par la ruse ou la violence; toute la société tombe dans le désordre et dans la confusion.

Ne présentons-nous pas avec des couleurs trop vives les dangers auxquels nous expose la présomption des ambitieux? Le défaut de talent les conduit-il toujours à l'abus de l'autorité, et la docilité aux bons conseils ne peut-elle pas réparer ce qui leur manque du côté des lumières? Et dans quel temps les oreilles de ces hommes vains ont-elles été ouvertes aux conseils des sages? Remplis de leur propre mérite, l'adulation, toujours empressée de flatter leur vanité, trouve seule accès auprès d'eux; ils ne veulent que d'indignes apologistes, et non des censeurs éclairés; ils ne suivent que ces conseils agréables, qui rarement sont utiles. Allez, disait le Seigneur à l'esprit de mensonge, entrez dans la bouche d'Achab, flattez-le, vous réussirez, et sa séduction est assurée : *Decipies et prævalebis.* (III *Reg.*, XXII.) Les esprits bornés et incapables de se conduire par leurs propres lumières, sont ordinairement les moins dociles aux avis salutaires; la présomption qui couvre leur incapacité leur inspire de la défiance contre ceux qui cherchent à les éclairer; jaloux de leur autorité, ils craignent de l'avilir, en rendant hommage à une raison supérieure; incapables de prévenir leurs chutes et de se relever après être tombés, une mauvaise honte, une vanité ridicule les soutient dans leurs fausses démarches; ils croient que leur puissance serait exposée au mépris, si elle se condamnait elle-même, et que leur gloire serait avilie, s'ils convenaient de leur erreur et de leur surprise; ainsi, l'abus de l'autorité reste sans remède, et les fautes qu'ils commettent par un défaut de lumières deviennent irréparables par leur inflexible opiniâtreté.

Quand même les lumières, les talents, la capacité se trouveraient dans un ambitieux, en serait-il moins vrai que l'orgueil, les vues d'un intérêt personnel, le désir de satisfaire ses passions, rendraient dangereux entre ses mains l'exercice de l'autorité? Les talents peuvent être également funestes ou avantageux à la société; c'est la droiture du cœur, la pureté des intentions, l'amour de la vertu qui les rendent utiles; ils ne sont que de grands vices, lorsqu'ils sont mis en œuvre par les passions; les connaissances empoisonnées par l'orgueil n'enfantent que des chefs de parti et des rebelles; les raffinements de la politique, dictés par la mauvaise foi, ne couvrent que des injustices; le courage, enflammé par l'ardeur d'une fausse gloire, n'annonce que des calamités et des ruines; tous les talents peuvent multiplier les crimes et devenir la source de nos malheurs.

Il est donc certain que l'élévation d'un ambitieux annonce toujours l'abus de l'autorité, et que ses talents deviennent funestes, puisque les passions seules et non la-

mour de la vertu en règlent l'usage. Esclave de ses penchants déréglés, dans une place où rien ne met obstacle à ses désirs, il se livrera sans ménagement à la volupté. Fier, dédaigneux, jaloux de faire sentir sa supériorité, l'orgueil effacera de son front cette sérénité qui rend accessible et affable; on ne verra en lui que ces inégalités de caprice, ces chagrins bizarres, ces rebuts cruels qui portent dans le cœur des malheureux l'amertume et le désespoir. S'il est avide de richesses, il se servira des voies les plus criminelles pour en acquérir; il refusera à l'indigent la protection des lois; il détournera à son profit les sources de l'abondance publique, et des talents qui devaient être consacrés au bien de la société, ne seront employés qu'à trouver des moyens pour opprimer les peuples, ou des voiles pour couvrir les vexations et les rapines.

Que sera-ce si, avec un génie inquiet et turbulent, il tient entre ses mains les grands ressorts de l'Etat? Un seul ambitieux avec des talents supérieurs, mais sans conscience et sans probité, se rendait redoutable à David. La justice et la vérité étaient sur le point de succomber, si Dieu n'eût soutenu son trône chancelant, en confondant les conseils du perfide Achitophel. Que le sort de ces audacieux est dangereux, et qu'il s'en trouve peu dont l'ambition n'ait été funeste aux empires! Tantôt leur politique artificieuse nourrit le trouble et la confusion, allume les feux de la discorde, et cherche l'impunité des grands crimes dans les désordres de l'anarchie; tantôt leur rivalité sacrifie l'intérêt de la patrie à des ressentiments personnels, et fait échouer les projets les plus avantageux, pour ôter à un concurrent la gloire du succès.

Quels traits nous présentent les fastes de ces conquérants que l'ambition conduisait à la gloire, et qui, avec des vertus guerrières, ont préféré l'éclat et la célébrité des triomphes au bonheur du genre humain? Semblables à ces torrents de feu qui, sortant avec impétuosité du fond des abîmes, ravagent les contrées voisines et ne présentent de tout côté que l'image de la mort, ils n'ont laissé après eux que des monuments lugubres, des provinces dépeuplées, des campagnes dépouillées de leur beauté, des villes réduites en cendre et des citoyens ensevelis sous leurs ruines.

Ne poussons pas plus loin ce détail affligeant de nos malheurs; chaque siècle, chaque jour nous fournit là-dessus de tristes exemples. Dans les premières dignités comme dans les fonctions subalternes, l'ambition abuse de l'autorité, trouble l'harmonie publique, tourne à la satisfaction des passions la licence que donne l'élévation; cette passion dangereuse nourrit dans le cœur le germe de tous les vices, et n'attend que les occasions pour le développer : elle est méprisable dans ses motifs, injuste dans ses moyens, dangereuse dans l'exercice de l'autorité.

Eloignez de nous, ô mon Dieu! les funestes effets de cette passion qui dégrade et avilit votre image, et qui est la source de tous nos malheurs! Que les projets de l'ambitieux soient confondus; que les honneurs soient la récompense de la vertu; que les grands ne cherchent la gloire que dans le bonheur des peuples; que tous les cœurs réunis par l'amour du bien public tendent à établir sur la terre cette harmonie, l'image de la paix des élus, dont toutes les inclinations se confondent dans le bien suprême! Que ces vœux soient pour nous le gage de la tranquillité de la vie présente et l'espérance de la vie bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde, et in tota anima tua, et in tota mente tua. (*Matth.*, XXII.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces et de toute votre âme.

Que l'homme, mes frères, est corrompu dans ses voies! que son ignorance est profonde! et qu'il reste peu de traces de sa grandeur! Cet attrait invincible pour le bien suprême, qui semble l'attacher à Dieu avant que la réflexion démêle son objet, se fixe par son choix sur les seules créatures; sa raison, maîtrisée par les sens, ne parle plus assez haut pour le convaincre de la nécessité d'aimer son Créateur; ses yeux se ferment au spectacle de l'univers, qui publie ses bienfaits. Il faut faire souvenir l'homme que le Seigneur est son Dieu; qu'il a tout reçu de sa bonté; qu'il doit l'aimer de toutes ses forces et de toute son âme : *Diliges Dominum Deum tuum.*

Mais ces paroles suffisent-elles pour le ramener à Dieu, dont il s'est éloigné? Pourront-elles réveiller en lui l'idée des perfections divines qu'il porte dans le fond de son être, à présent que cette idée, mêlée avec les images des sens, se recule, pour ainsi dire, quand nous la cherchons? Comment l'élever à la contemplation des vérités éternelles, sous le poids d'un corps qui l'accable et qui émousse toutes ses pensées? Comment fixer ses regards sur la noblesse de son origine et sur sa destination, puisqu'il a tant de peine à rentrer en lui-même, qu'il n'aime pas à se voir, qu'il craint de retrouver son cœur qui s'égare et son esprit qui se dissipe? Hélas! nous disons à l'homme : Aimez votre Dieu, lui seul peut faire votre félicité. Ce mot n'a rien d'affreux pour la nature; l'émotion suit l'idée qu'il présente; un attrait naturel tourne la volonté vers cet objet, et dans cette confusion de sentiments l'âme semble s'unir au bien suprême, parce qu'elle ne démêle rien qui soit contraire à ses penchants. Mais il faut l'aimer de tout son cœur, s'attacher à lui comme vérité, comme justice éternelle; soumettre à sa loi toutes ses affections; voilà ce qui coûte à des enfants de révolte, à des cœurs que l'erreur séduit, que la volupté entraîne, et qui, faiblement remués par les charmes de la vertu, se livrent à l'impression plus vive

des biens sensibles. Essayons cependant de rappeler l'homme à sa destination véritable. Au milieu de cette misère où il est précipité, il lui reste encore quelques traits de la perfection et de la grandeur à laquelle le Créateur l'avait élevé : un cœur capable de reconnaissance, et qui peut s'attacher par les bienfaits; une pente invincible pour le bien suprême, que l'erreur peut détourner de son objet, mais que la raison doit fixer en Dieu seul, tels sont les motifs d'aimer Dieu que j'entreprends de développer, et voici mon dessein. L'homme capable de reconnaissance doit aimer son Dieu; première partie. L'homme qui connaît son bonheur ne doit aimer que son Dieu; seconde partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme peut abuser des dons du Créateur, l'oublier dans la jouissance de ses bienfaits, et s'éloigner de lui par l'usage même des créatures qui doivent l'y rappeler; mais cet abus et cette ingratitude naissent moins de ses affections primitives que de ses erreurs, des écarts de son imagination et du prestige des sens; il est encore plus faible que vicieux, et c'est trop charger le tableau de ses malheurs que de le représenter insensible aux bienfaits, incapable de reconnaissance, et presque ingrat envers son bienfaiteur. En lui montrant ce qui doit abaisser son orgueil, ne lui cachons pas ce qui peut le soutenir contre le découragement; il a perdu cet empire sur les passions qui, tenant dans la soumission tous ses sens, ne laissait d'autre écueil à la vertu et à la gratitude que l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le plaisir d'agir de soi-même, et cette satisfaction flatteuse de faire son bonheur, dont la privation peut rendre important le poids de la reconnaissance. A cette première cause de notre révolte se joignent le tumulte des passions qui nous dominent tour à tour; l'ivresse des sens qui ferme nos yeux à la lumière de la raison; l'attrait du plaisir qui occupe l'âme entière et lui fait oublier la main bienfaisante qui l'attache à l'usage des êtres; mais ces ombres n'ont pas effacé tous les traits de cette auguste image de la Divinité; sa raison peut encore découvrir, dans les merveilles de la nature, la bonté de son auteur; son cœur est touché de ses bienfaits; la gratitude et l'amour d'un être qui agit pour le rendre heureux lui paraissent des sentiments qui embellissent son existence; il se reproche le choix déréglé qui le fait manquer à ce devoir : il est donc capable de reconnaissance; et cette loi primitive subsiste au milieu des ténèbres qui l'environnent et des passions qui diminuent son impression.

Or, mes frères, si l'homme est capable de reconnaissance, quel motif plus puissant pour mettre en action ce sentiment et fixer son amour, que la bonté d'un Dieu qui n'agit que pour le rendre heureux, qui n'exprime sa sagesse dans la construction de l'univers, que par des traits où sa bienfaisance éclate; qui ne forme l'harmonie de cet ouvrage merveilleux, que par le rapport et le concours de toutes ses parties avec notre bonheur. Tout ce qui est sorti de la main de Dieu est un bienfait pour l'homme dans l'ordre de la nature; toutes les peines ne sont qu'une suite de nos désordres, et, quoique ces maux soient de justes châtiments, la bonté divine est si grande, qu'elle les change en bien dans l'économie de la rédemption. Voilà les grands objets que j'entreprends de vous retracer

Mon âme, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence, pleine de faiblesse et d'égarement dans ta volonté, démêle à travers ces ombres les traits nobles qui sont l'empreinte de la main du Créateur! Console-toi sous un joug pesant d'afflictions, en voyant les germes de félicité que la grâce peut développer au milieu des débris de ta grandeur! ne t'élève à ton auteur que par la douce confiance qu'inspirent ses bienfaits! n'emprunte que ces images touchantes qui rappellent ses miséricordes! Il est juste, il est redoutable, il est terrible dans ses châtiments. Mais cette justice que je dois aimer, n'est-elle pas tempérée par cette bonté qui peut seule me rendre ses attributs précieux ? Non, ce Dieu bienfaisant n'est pas tel que le craint un cœur accablé par la vue de sa misère, troublé par les remords, et désespéré par l'idée toujours présente des supplices; il est plutôt, comme le désire un cœur faible, que la confiance soutient, que l'espérance console, et qui est plus près de l'aimer par là même qu'il le voit aimable.

Au commencement il a créé le ciel et la terre ; il commande, et l'univers sort du néant : cette masse prend une forme ; le site et la distance de ses parties sont marqués, le chaos se débrouille, la terre s'affermit sur ses fondements, les abîmes se creusent, la mer respecte ses limites, les cieux s'étendent comme un voile, les astres brillent pour présider au jour et à la nuit, les heures se succèdent, et la première révolution des temps commence. Paraissez, brillante lumière, vive image de l'intelligence suprême, répandez vos rayons sur la nature, parez la terre de toutes vos couleurs ; multipliez ses ornements par la variété de vos nuances ; sans vous tout est confus, tout est difforme, et votre éclat naissant semble faire sortir une seconde fois du néant tous les êtres.

Vous fîtes ainsi, ô mon Dieu ! le ciel et la terre : tout était digne de vous, quoique ce tout ne fût qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire; votre puissance éclatait, et votre volonté se manifestait et s'exécutait au même instant par une seule parole; votre sagesse semblait se jouer dans la création par la variété, la facilité, l'agrément de ses ouvrages : mais votre bonté, cet amour qui met toujours en action votre puissance, lorsque la justice ne l'arme pas contre le crime, votre bonté ne se montrait pas encore dans ses productions; tout était grand, tout était admirable, et rien n'était un bienfait; aucune créature ne pouvait en jouir, vous aimer dans vos dons, et s'élever jus-

qu'à vous par la reconnaissance; il manquait en quelque sorte à cette plénitude, qui répandait hors de vous l'être et la vie, la communication la plus noble, celle du bonheur dont vous jouissez en contemplant vos perfections infinies. La voici cette bonté qui va se déployer sur une créature, que l'amour et la puissance réunis forment enfin pour la félicité. L'homme sort des mains de Dieu, et le magnifique tableau de l'univers est fini; un nouveau jour se répand sur toutes les parties de ce grand ouvrage; leur ordre, leur assemblage, leur parfait assortiment se découvrent dans les rapports qu'elles ont avec notre bonheur; l'homme paraît le but et le lien de toutes les productions, sans lui tout serait inutile, et chaque chose par son organisation devient un bienfait : la lumière trace dans ses yeux l'image de différents objets, des rapports justes réveillent l'idée de perfection gravée dans son âme, et il jouit des beautés qui sont hors de lui-même, la terre ouvre son sein, pour répandre ses trésors, l'odeur agréable des fruits l'attire. Si la fraîcheur et l'obscurité de la nuit succèdent à la chaleur et au vif éclat du jour, c'est pour lui préparer un sommeil tranquille, lorsque ses sensations émoussées l'avertissent qu'il a besoin de renouveler ses forces; les étoiles qui brillent dans la vaste étendue du firmament ne sont que des embellissements de son séjour : Dieu ne se peint aux yeux de l'homme que sous les symboles de la bienfaisance, on s'aperçoit qu'il a tout fait pour que cette créature l'aimât, puisqu'elle seule éprouve le sentiment du bonheur, qui rend intéressant tout le spectacle de l'univers.

Fixons surtout nos regards sur ces temps heureux où la bonté divine avait mis entre nos mains cette félicité que la vertu pouvait assurer : connaissons toute la dignité de notre âme par les singularités admirables de sa création. Hélas! notre amour n'égalera jamais ce bienfait : faisons l'homme à notre ressemblance! Quel modèle, mes frères! Dieu se contemple en nous formant, et sa justice, sa sainteté, son intelligence se retracent dans son ouvrage; un souffle de sa vie anime cette masse d'argile que ses mains ont pétrie; l'activité de sa volonté passe dans la nôtre, et soumet la matière à son empire; la jouissance de la vie s'étend sur tout ce qui existe; l'homme obéissant à Dieu commande aux animaux, et fait servir à ses besoins leur force, leur industrie, leur légèreté naturelle; l'image de la sagesse suprême, empreinte sur son front, les tient dans le respect, et leur sagacité, leur instinct et leur courage ne se déploient que pour exécuter ses ordres : ils célèbrent tous également la puissance du Seigneur, par leurs rapports et par leurs différences; ils annoncent tous sa gloire, les uns par ce morne silence qu'ils gardent au fond des eaux, les autres par ces chants si variés dont ils font retentir les airs : l'homme seul peut célébrer cette bonté qui ouvre la main bienfaisante du Créateur, et qui remplit pour lui de bénédictions le ciel et la terre; il paraît au milieu de l'univers comme dans un temple où la divinité prévient plutôt ses désirs qu'elle n'exauce ses vœux, ne fait sentir sa présence que par cette action qui opère le bonheur, et ne reçoit que les hommages de la reconnaissance. Votre tendre providence, ô mon Dieu, répand encore sur nous une partie de ses biens! Votre soleil luit sur les justes et sur les impies; les nuées s'élèvent et forment la pluie des deux saisons; la terre donne, comme le prix de nos sueurs, ces fruits qu'elle renferme dans son sein; notre art subjugue enfin des animaux qui devaient nous être assujettis par leur inclination naturelle : malgré toutes nos ingratitudes, nous jouissons encore des dons de votre amour. Qu'était-ce dans les temps où nos crimes n'armaient pas votre justice? Là, sous un ciel toujours serein, l'homme heureux, tranquille, vertueux par ses penchants, éclairé par les pures lumières de la raison, maître de ses sens, n'éprouvant des besoins que pour goûter des plaisirs, satisfait de sa situation présente, plus heureux encore par ses espérances, le ciel ouvert devant ses yeux, pour y être transporté après une si belle carrière, sans passer par les ombres affreuses de la mort : que manquait-il, ô mon Dieu! à la félicité de l'homme, et que pouvait faire de plus votre bonté pour mériter son amour? Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez préposé à tous les ouvrages de vos mains; vous l'avez introduit dans ce monde visible pour le contempler, en jouir, et s'élever à vous par la reconnaissance; vous lui avez donné la justice, la droiture, l'immortalité, l'empire sur toutes les créatures : avec tant de richesses pour le présent, quelle noblesse dans sa destination pour l'avenir! Point d'autre que de s'approcher de plus en plus de la Divinité; point d'autre que d'être heureux comme elle, par la connaissance de ses perfections infinies : soyez parfait comme votre Père céleste. L'homme, ô mon Dieu! qui a été mis dans un si grand honneur, s'égalera-t-il aux bêtes insensées, et deviendra-t-il leur semblable, en se montrant insensible à vos bienfaits?

Oui, mes frères, l'homme, comblé de tant de biens, devient ingrat, et tout ce qui avait été fait pour son bonheur se change en supplice. En s'éloignant de Dieu, il se livre à tous les maux; la nature entière s'arme contre son maître, dès qu'il a perdu l'amour du bien suprême, ce premier lien de la subordination, qui tenait dans la soumission tous les êtres. Ne craignons pas de fixer nos regards sur le tableau de nos misères, leur excès ne doit rien diminuer de notre reconnaissance. C'est nous qui sommes les ouvriers de notre infortune : le Seigneur avait rendu son image heureuse, nos crimes ont altéré ses traits, et plus ils l'ont défigurée, plus la bonté divine qui les répare mérite notre amour. Il est juste, ô mon Dieu! qu'après avoir secoué le joug de la vertu, je su-

blesse celui des travaux, de la pénitence, de la mort, que vous m'avez imposé. J'adore en tremblant les ordres rigoureux de votre justice, mais je n'oublierai pas vos miséricordes.

Comment êtes-vous tombé, disait le prophète, bel astre du matin. Vous portiez en vous le sceau de la ressemblance : plein de sagesse, vous avez été sanctifié dans le paradis de votre Dieu. Parfait dans vos voies, dès le commencement de votre création, comment l'iniquité s'est-elle trouvée en vous? l'erreur a-t-elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, et la dépravation parmi de si grandes grâces? La langueur, l'infirmité, la mort, devaient-elles altérer ou détruire une carrière embellie par la vertu? Passions tumultueuses, remords cruels, affreux désespoir, pourquoi déchirez-vous des cœurs qui devaient goûter, avec le sentiment actuel du bonheur, la douce confiance de l'augmenter? Dieu si bon n'avait pas fait le mal : qui pouvait donc le faire? Il n'y avait qu'une dépravation volontaire qui pût l'introduire dans le monde, en troublant son économie. Esprit superbe, c'est votre choix déréglé qui l'a fait sortir du néant : vous aviez dans vos mains la balance du bonheur et de l'infortune, tous les biens en vous unissant à Dieu, tous les maux en l'abandonnant. Insensé! vous en avez fait votre partage : l'orgueil vous a enivré, votre perfection est devenue l'écueil de votre vertu. Ingrat! vous avez secoué le joug de la reconnaissance; tout éclatant de lumière, vous avez voulu en être la source; vous avez affecté une élévation qui vous fût propre; vous avez dit : Je ferai ma félicité, je serai semblable au Très-Haut; et voilà que tout à coup vous êtes tombé dans l'excès de la misère. Dieu, méprisé dans ses grâces, s'est retiré, et il ne faliait que cette séparation pour produire un si grand changement. Privé de la charité qui inclinait votre volonté vers le bien, toute l'activité de votre cœur s'est déployée sur le mal; il n'est resté de votre grandeur que ce qui peut augmenter votre supplice, un désir immense de la félicité et la privation totale de ce qui peut faire votre bonheur.

Les peines de cette vie ne peuvent être, en effet, qu'une suite du crime; et à considérer les choses avec attention, on aperçoit aisément la liaison de nos maux avec cette cause. Dès que l'homme abandonne son Dieu, sa volonté se livre aux créatures qui ne peuvent remplir l'étendue de ses désirs, et ce premier désordre amène tous les autres. L'attrait des biens présents, qui enflamme les passions, fait une impression trop vive, l'émotion qu'elle cause dans les sens ne laisse plus de calme à la sagesse, et la raison perd son empire : le corps soumis seulement à l'esprit par une loi du Créateur qui l'assujettis ait à l'ordre, refuse l'obéissance à l'âme, dès qu'elle s'est soustraite à cet ordre; la révolte se fait sentir; l'homme ne peut en supporter la honte, il rougit de se voir et il craint ses propres regards. Malheureuse concupiscence! on ne vous reconnaît que trop à ces traits. Source fatale! c'est de vous que naissent toutes nos peines. Disons-le avec l'Apôtre (*Ephes.*, II) : Si tout naît avec cette concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux au Seigneur, et nous sommes tous naturellement enfants de sa colère.

De là cette grande affliction que le Sage peint avec tant de force. J'emprunte ici tous ses traits. Il y a un joug pesant sur les enfants d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de leur mère jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la terre : *Grave jugum super filios Adæ.* (*Eccli.*, XL.) Hélas! nos misères qui commencent avec la vie durent jusqu'à la mort; et d'où viennent-elles? De nous seuls encore, de notre pente à l'excès, de notre cupidité, qui fait naître des désirs immenses, qui met en opposition les intérêts, qui ne produit que des chocs, qui répand sur toute la vie les craintes, les frayeurs et les alarmes. Depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est abattu dans la poussière; depuis celui qui est revêtu de pourpre, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossière, on voit partout fureur, jalousie, tumulte, incertitude, agitation d'esprit, les querelles, les animosités, les longues et implacables colères. Comment trouver la paix au milieu de tant de passions furieuses? Il semble qu'elles nous poursuivent jusque dans le néant; elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence et la tranquillité de la nuit, on se fait à soi-même une guerre violente. Des fantômes et des monstres se présentent à l'imagination échauffée : on s'étonne au réveil de ces vaines frayeurs, et d'avoir trouvé tant de périls dans une entière sûreté. Que dirai-je des maladies accablantes qui nous tourmentent? N'en trouve-t-on pas la cause dans ce désordre des sens, qui fait naître tant de mouvements destructifs de notre organisation? Et où arrive-t-on après tant de maux? A la mort, qui nous poursuit sans cesse, qui nous saisit enfin dans ses affreuses mains. N'oubliez pas, dit le Sage, la loi du sépulcre; elle est écrite sur tous les tombeaux. C'est une nécessité, depuis le péché, de mourir une fois, et après viendra le jugement. O Dieu! quelle incertitude terrible pour l'avenir! Avec l'assurance de finir pour le présent, nous ignorons si, dans votre jugement qui suivra la mort, vous nous trouverez dignes d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Créature misérable! pleure donc sur la perte de tant de biens que le péché t'a ravis; mais aime Dieu, qui les avait répandus sur toi avec tant de profusion; et console-toi en Jésus-Christ, qui te les rend encore dans une plus grande abondance.

C'est ici que la bonté du Seigneur doit triompher de la dureté de nos cœurs, puisqu'elle fait servir à notre bonheur l'excès de nos misères, et qu'elle change en récompenses les plus justes châtiments. Ce Dieu bienfaisant n'oublie pas sa clémence dans le

temps même que sa justice frappe les coupables, et sa colère fait encore mieux éclater ses miséricordes. Cieux, chantez ses louanges; montagnes, portez nos cantiques jusqu'aux nues, parce que le Très-Haut a eu compassion de ses serviteurs : autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il exalté ses miséricordes : comme un père a pitié de ses enfants, ainsi Dieu a eu pitié de nous, parce qu'il connaît nos faiblesses et l'argile dont nous sommes pétris; il sait que nos jours s'en vont comme l'herbe, et que notre âme plus fragile encore n'a point de consistance. Craignons donc dans notre infirmité le péché qui nous a vaincus dans notre force; mais confions-nous dans le Tout-Puissant, qui veut nous faire triompher par sa grâce : il n'envoie jamais de maux sans consolation; sa bonté éclate toujours au milieu de ses vengeances. Si son courroux paraît quelquefois dans un ciel ténébreux menacer la terre d'un nouveau déluge, sa clémence se peint bientôt dans un reste léger de nuage, qui, modifiant la lumière en couleurs douces, annonce le retour de la sérénité et la fin des orages.

Et sans retracer ces images consolantes dont l'Esprit-Saint se sert pour nous rappeler la bonté du Seigneur, cette auguste réparation qui a changé en notre faveur, par un retour admirable, tout ce qui avait été employé pour nous perdre; cette grâce, prix inestimable du sang de Jésus-Christ, qui nous rend avec la vertu la félicité, qui en est inséparable; tant de bienfaits dans l'économie de la rédemption ne suffisent-ils pas pour remplir nos cœurs de reconnaissance et d'amour? Quelle abondance de miséricordes! Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il leur a donné son Fils unique : sa tendresse pour eux semble avoir épuisé sa toute-puissance. Que leur refusera-t-il, après leur avoir donné ce Fils, l'unique objet de ses complaisances? et que ne doivent-ils pas espérer, puisque l'excès de leur misère a trouvé ce remède dans la charité infinie du Créateur? Dieu, offensé par l'abus de ses dons, maudit sa créature; sa justice veut venger sa gloire; son bras est levé : c'est alors que la bonté désarme sa colère, et que le Médiateur vient se jeter entre nous et son Père, pour arrêter ses foudres : il accomplit cette loi d'amour, écrite à la tête du livre qui précède tous les arrêts de la justice, et qui les règle encore jusqu'à ce que les jours de la miséricorde soient écoulés; il s'accommode à l'état de la victime dont il prend la place; il se charge de la malédiction portée contre les prévaricateurs; il meurt pour eux; et sa satisfaction, plus abondante que leurs crimes, ne laisse plus de droit à la vengeance : *Tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X.)

Mais, c'est surtout dans le détail et l'exécution du plan des miséricordes, que nous devons admirer le bienfait de la rédemption. Quel tableau sublime présenterait la suite des événements, toujours liée avec ce grand dessein, si je pouvais en rapprocher tous les traits! Il semble que Dieu ne s'occupe que du salut des hommes. Dès l'instant de la chute, il promet au père de cette race proscrite un libérateur. Bientôt il tourne ses regards sur Abel et sur ses offrandes; il agrée l'holocauste de Noé, et il assure par un serment que ses miséricordes seront éternelles; il bénit, dans la semence d'Abraham, ces nations qu'il avait maudites dans celle d'Adam; il remue le ciel et la terre pour achever son ouvrage; il fait servir à ce dessein la succession des empires, leurs révolutions, les passions mêmes des hommes. Le monde réparé présente aux yeux de la foi plus de merveilles que le monde parfait dans son origine n'en présentait aux yeux de la raison, et la bonté du Seigneur se peint mieux dans les traits qui rétablissent son image que dans ceux qui lui donnaient son éclat primitif.

Voyez comment l'harmonie naît du sein du désordre et le bonheur de l'excès de l'infortune. La droiture de la raison, l'immortalité, l'empire absolu de l'âme sur le corps, ne nous ont pas été rendus avec la justice; mais la grâce du Médiateur suffit pour remplacer tous ces biens : elle est avec nous pour nous purifier du péché, avec nous pour n'en plus commettre, avec nous pour nous conduire à la vie éternelle. Notre volonté, si faible, est encore environnée de mille périls qui mettent en danger la vertu, et elle nous fait triompher, dans notre faiblesse, de l'ennemi qui nous a vaincus dans notre force. Le poids des infirmités nous accable; la mort achève la dissolution de ce corps qu'elle prépare dans tous les instants de notre vie, et nous finissons enfin par la poussière comme nous avons commencé par elle. Mais cette mort n'a rien de terrible, depuis que le Libérateur l'a percée de son aiguillon. Le coup qu'elle porte nous soustrait pour toujours à son empire; elle avance notre bonheur en arrêtant le cours de notre vie, et elle l'assure en fixant la mutabilité de nos désirs. Après tout, il faut en convenir, exilés sur la terre, nous marchons, comme les Israélites, dans un désert affreux, dans un sable aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit ces serpents qui tuent les voyageurs; mais nous avons, comme eux, des remèdes à tous ces maux. Nous trouvons dans le corps de Jésus-Christ cette manne cachée, cette nourriture solide qui fortifie nos âmes; nous avons en lui, pour étancher notre soif, une fontaine jaillissante à la vie éternelle; dans nos erreurs nous avons pour guide une colonne de lumière, celui qui dit : Je suis la lumière du monde; quiconque suit mes traces ne marche pas dans les ténèbres. Contre les serpents brûlants, ces cupidités dont le feu se glisse dans nos veines et nous consume, Dieu a élevé un signe dont la vertu guérit ceux qui le regardent, Jésus-Christ crucifié dans la ressemblance de la chair du péché, qui écrase, selon la promesse, la tête de l'ancien serpent, et qui sauve de ses morsures les justes qui mettent en lui toute leur confiance. La voix de nos

iniquités a donc fait jeter le cri plus favorable du sang de l'Agneau sans tache, et l'excès de nos ingratitudes a fait éclater davantage ses miséricordes. Les bienfaits de Dieu dans la création étaient préférables, si nous comparons les biens qu'il avait répandus sur l'homme innocent; ils sont plus touchants dans la réparation, si nous réfléchissons sur les maux dont il nous a délivrés. Ainsi, ce retour de clémence, qui fait briller les premiers rayons du soleil, après un temps orageux où les foudres consternaient la nature, répand dans les cœurs une joie plus vive, quoiqu'on lui préfère cette bonté qui entretient la constante sérénité d'une saison plus douce.

Mon Dieu, que vos miséricordes sont abondantes en Jésus-Christ, et que les sujets d'espérance se multiplient devant nous! J'ai considéré vos œuvres, et je n'y ai trouvé que des traits propres à m'inspirer une douce confiance: j'ai vu l'homme parfait dans sa création, déchu de la félicité par son choix déréglé, et rétabli dans ses droits par votre grâce: je ne vous ai peint que bon, et j'ai cru que votre amour mettait seul en action votre toute-puissance: il est vrai que vous êtes juste, et que dans la privation même de vos dons nous devons adorer l'équité de vos jugements; mais vous avez pitié de nos faiblesses, vous aimez cette argile que vous avez pétrie: et, si mon salut est entre vos mains, ne dois-je pas penser que mon bonheur est plus assuré, que s'il dépendait uniquement de mes propres efforts? N'est-ce pas cette confiance que doivent inspirer les ministres de votre parole, eux à qui vous dites par votre prophète: Montez à la cime d'une montagne, élevez une voix puissante, dites à Jérusalem : voici votre Dieu qui vient à votre secours; il vient avec un bras dominant, et son ouvrage ne manquera pas? Non, il ne manquera pas cet ouvrage du Tout-Puissant, si nous ne sommes pas ingrats et orgueilleux, si nous ne rejetons pas son amour, qui devient incapable dès qu'il est méprisé. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique: voilà le bienfait infini et l'excessive charité. Il faut dire après cela: Le monde reconnaissant a aimé Dieu dans Jésus-Christ, qu'il lui a donné; alors les hommes seront justes, et l'ouvrage de la miséricorde sera parfait.

Concluons donc avec l'Apôtre : *Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ?* (*Rom.*, VIII.) Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni la violence, ni aucune créature ne sera capable de nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, puisqu'en lui tout est bienfait, et que les maux mêmes se changent en bien par sa grâce. L'homme capable de reconnaissance doit aimer son Dieu; vous l'avez vu: l'homme qui connaît son bonheur ne peut aimer que son Dieu.

SECONDE PARTIE.

J'ai peint l'homme heureux sous une Providence attentive à ses besoins, et j'ai trouvé dans toutes les œuvres du Seigneur des motifs de reconnaissance et d'amour; la main du Créateur a tracé ce tableau qui confond les ingrats; le flambeau de la foi le met dans un plus grand jour, en découvrant le bienfait de la rédemption, qui lie toutes ses parties par de nouveaux rapports avec notre bonheur. Il ne faut, ô mon Dieu! qu'ouvrir les yeux pour apercevoir que nous tenons tout de votre immense libéralité! Les cieux et la terre annoncent votre bonté; notre cœur n'est pas sourd à leur voix; et, si l'amour que vous exigez de nous n'était que ce premier mouvement de la gratitude qui suit le sentiment du bienfait, tous les hommes vous aimeraient dans vos dons.

Mais cette charité, qui doit nous unir à Dieu, n'est pas une saillie du cœur que la reconnaissance élève à son auteur, dans ces moments où le bienfait l'occupe, et que la cupidité même ne ralentit pas, parce qu'elle ne démêle alors dans son objet aucune opposition avec ses penchants: c'est une affection qui domine sur tous nos sentiments; qui assujettit tous nos désirs à la loi; qui sacrifie toutes nos passions à l'ordre; qui ne laisse rien en nous qui ne soit à la vertu. Aimez votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toute votre âme: voilà l'étendue du précepte; tout l'homme soumis à son Dieu : *Diliges Dominum tuum, ex toto corde tuo.* (*Matth.*, XXII.)

Or, l'amour ne peut avoir cet empire universel sur nos affections, qu'en déployant cette activité que notre cœur a pour le bonheur; c'est là le poids qui nous entraîne; c'est le ressort qui donne toute l'impulsion; son mouvement peut être modifié en mille manières; par la raison, par la grâce, par les passions, mais nulle autre cause ne peut le faire naître ou le détruire; sans cette force, l'amour n'a plus de désirs; il reste dans cet état d'inaction, qui marque le point le plus profond de l'ennui et qui ôte jusqu'au sentiment de l'existence. Prenez garde, disait saint Augustin, d'ôter à l'homme le désir de sa félicité; au lieu de régler son amour, vous le rendriez stupide et sans mouvement: *Non vobis dicitur ut nihil ametis; absit, pigri, mortui, miseri eritis.* Suivez la pente de votre cœur, cherchez votre bonheur; mais cherchez-le dans le bien véritable, dans la justice et dans la vertu. Pourquoi vous lasser dans la poursuite des créatures, puisque ce n'est qu'en Dieu que vous pouvez trouver le repos et la félicité? *Quærite quod quæritis, sed ibi non est ubi quæritis.*

Tel est, mes frères, le puissant motif que je propose pour vous attacher à Dieu; l'amour de votre bonheur qui en est inséparable. Et d'abord n'est-il pas évident que l'homme, formé à la ressemblance de la Divinité, ne peut être heureux que par l'amour des perfections infinies, qui font la félicité de l'Etre suprême? C'est la vie éternelle, de vous connaître, vous qui êtes vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. C'est ce que nous montrera, en son temps, celui qui est le seul heureux, celui qui

possède l'immortalité, et qui habite une lumière inaccessible. A présent, que nous voyons à travers une énigme et dans un miroir, que les images des sens se confondent avec les lumières pures de la raison, et que nous apercevons à peine que nous sommes nés pour posséder Dieu, il faut ramener l'homme à cette vérité si simple par mille détours, le replier sur son cœur, dans les intervalles que l'ivresse des sens laisse à la raison; montrer avec le Sage tous les plaisirs épuisés, sans que ses goûts soient satisfaits, et le rappeler à Dieu, par la triste expérience du malheur qui suit la recherche des créatures. En un mot, l'homme dans sa situation présente, est nécessairement malheureux, sans l'amour de son Dieu. Avec cet amour, il est heureux autant qu'il peut l'être sur la terre. Voilà les vérités que j'entreprends de développer dans cette partie de mon discours. Esprit saint! je vais sonder des abîmes: répandez vos lumières sur les profondeurs du cœur humain; élevez ma raison par les idées pures de la foi; montrez-nous la vérité, la vertu, le bonheur, avec ces attraits touchants qui dissipent les charmes de l'erreur: *Dulcescas mihi super omnes seductiones.*

L'homme porte en lui-même deux principes, dont la nature est différente, et dont les actions sont contraires. L'un est cette lumière pure qui éclaire la raison, que le calme et la sérénité accompagnent, et que suit l'amour de la vertu; l'autre est cette illusion des sens, qui ne présente que des fantômes vains, des images exagérées; ce poids du corps, qui contraint, qui enchaîne, qui accable l'âme; cette loi des membres, qui fait agir contre la loi de l'esprit; cet attrait du plaisir, dont l'émotion trop vive devient un torrent impétueux, qui entraîne à sa suite les passions, le désordre et l'erreur: *Sentio aliam legem repugnantem legi mentis meæ.*

Funeste opposition! Vous êtes la cause de tous nos malheurs! C'est vous qui répandez sur les jours de notre vie ces maux que le Sage pouvait à peine compter; les soucis, les remords, les haines cruelles, les agitations d'une espérance trompeuse! C'est vous qui nous dégradez jusqu'au rang des animaux, lorsque les sens dominent, et qui nous rendez plus malheureux, lorsque la raison, trop faible pour réprimer les passions, n'agit que pour faire naître les remords! C'est vous qui nous faites désirer cette ivresse, où l'âme, destinée à connaître, n'est occupée qu'à sentir; et qui nous faites craindre ce calme, où l'âme, reprenant sa place, vient à juger! Quel état affreux dans les moments où cette contrariété intérieure se renouvelle! L'homme conserve assez de lumière pour blâmer le vice, et trop d'illusion pour être affecté par les charmes de la vertu; assez d'amour du bien, pour avoir le sentiment du désordre, et trop de penchant au mal, pour éviter l'excès qui le fait naître; assez de réflexion, pour connaître le néant des choses humaines, et trop de vaines prétentions, pour les mépriser. Dès que ces deux principes agissent en opposition, et que la volonté, toujours commandée par l'intelligence, n'obéit qu'à l'impression des sens, l'homme devient insupportable à lui-même; sa raison n'élève qu'une voix importune; il voudrait la détruire, et il est contraint de condamner ses actions, et même de se reprocher ses désirs; il perd ainsi cette unité d'existence, qui constitue le bonheur; cette harmonie de toutes les passions, qui fait la paix de l'âme; il est nécessairement malheureux; car quel plus grand malheur que celui d'être contraire à soi-même, et forcé de se mépriser, lorsque l'on vient à s'examiner.

Chrétiens, que la foi guide au milieu des ténèbres de la nuit; vous qui voyez toute la profondeur de votre chute, vous en connaissez mieux le remède! Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? Voilà le cri qui sort de l'abîme de nos misères; voici l'espérance qui nous soutient; Nous serons parfaits, lorsque nous aurons dépouillé les liens terrestres, qu'un seul principe agira dans nous, et que la volonté divine absorbera toutes les nôtres; alors nos désirs s'en iront avec nos besoins, et nos larmes seront essuyées pour jamais. Maintenant, que nos désirs croissent avec nos besoins, et que la volonté des sens subsiste toujours en opposition avec celle de la raison, il ne nous reste qu'un moyen de nous rapprocher du bonheur: c'est de mettre du moins de la subordination entre ces principes que nous ne pouvons ramener à l'unité d'action; de tenir dans l'ordre par la modération, ces appétits qui tendent à nous en éloigner par l'excès; de fixer dans un seul objet, par une inclination dominante, ces affections qui nous tourmentent, qui nous déchirent, qui nous partagent en nous livrant à toutes les créatures.

Or, mes frères, l'amour de Dieu peut seul mettre cette subordination dans nos puissances, affaiblir les penchants qui nous portent à l'excès, et fixer sur les différents objets un choix que la raison ne désavoue pas. Quand cet amour domine sur toutes les affections, qu'il règle nos actions sur la volonté de l'Etre suprême, et qu'il nous assujettit à la justice éternelle, il tient tout dans l'ordre dont on ne s'éloigne qu'en s'écartant de cette règle; il donne à l'âme de l'empire sur les sens, puisqu'il réprime leurs mouvements opposés à la raison: il ne laisse pas sans attrait l'usage des biens présents, mais il empêche l'abus qui est suivi des remords; il rend l'homme à la modération, et par conséquent au bonheur qui en est inséparable. Sans cet amour tout est vanité, affliction d'esprit, chagrin, remords, inquiétude. Le cœur, n'étant pas fixé dans un objet capable de remplir toute l'étendue de ses désirs, déploie sur des plaisirs frivoles cette activité immense qui le remue sans cesse; l'enchantement de l'erreur le soutient dans la poursuite; mais la réalité, qui agit seule dans la possession, dissipe ce fantôme formé par les

illusions de l'espérance. De là ce vide affreux qui succède à la plénitude des sentiments. La raison, forcée de se taire dans le tumulte des passions, élève sa voix dans le calme; elle voit l'affreuse disproportion qui se trouve entre nos désirs et leur objet; elle condamne ce désordre qui est notre ouvrage. De là les reproches, les contradictions, le mépris de soi-même, joint à l'amour le plus vif de ce qui peut embellir notre existence. Nous cherchons en vain hors de vous, ô mon Dieu! notre repos et notre bonheur. Les créatures nous repoussent vers vous dans leur insuffisance; le plaisir, qui ne doit nous affecter que pour augmenter dans nos cœurs le désir de vous posséder, se change en supplice, dès qu'il nous fixe; ce présent de votre bonté devient funeste; il perd, par le prix factice que nous lui donnons, tous ses avantages réels; il n'a plus pour nous que l'agrément de l'erreur, que l'instant du charme que la vérité dissipe et que la raison désavoue.

Que reste-t-il, en effet, à l'homme qui cherche toute sa satisfaction dans les créatures? Quelques moments d'ivresse où les sens dominent, et où l'âme semble se prêter aux passions impétueuses qu'ils produisent: hors de là, des dégoûts qui suivent l'excès, des efforts dans la modération, de l'ennui dans les devoirs; et tous ces maux ne sont pas les effets des causes extérieures dont l'influence peut varier : ils naissent dans le cœur même; ils sont ce désordre de l'âme qu'enfante l'abus de nos facultés. Disons-le encore : l'homme, sans l'amour de Dieu qui attache à la vertu, et qui fixe dans la justice, ne peut goûter de satisfaction que dans ces moments où les sens prennent un empire si absolu, et commandent si impérieusement qu'ils forcent la raison à se taire, ou qu'ils la pervertissent jusqu'à lui faire approuver leurs excès : alors la contrariété intérieure ne se fait pas sentir, les contradictions cessent; l'homme abaissé jusqu'à la condition des animaux, perd l'idée de sa dignité, et avec elle le sentiment du désir qui l'avilit; il se croit heureux, parce qu'il n'use plus de cette intelligence qui compare les instants, qui juge du passé, qui prévoit l'avenir, et qui nous est donnée pour égaler la durée du bonheur à celle de notre existence.

Aussi, cette ombre de félicité passe comme un songe; la réflexion perce le nuage, et découvre enfin cette difformité que le sentiment épuisé sur l'objet de la passion ne pouvait saisir; les traits de feu, qui gravent dans le cœur l'horreur du vice, développent les remords; la raison rougit de sa faiblesse; les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans; toutes ses inquiétudes naissent de leur satisfaction; et la satiété que l'âme a cherchée dans les créatures n'enfante que son supplice. Ce n'est pas tout, elle ne quitte ce moment de calme où la réflexion l'accable, que pour se livrer à d'autres excès qui amènent de nouveaux remords; elle ne peut supporter ce vide qu'elle éprouve au milieu de ses dégoûts. Et que lui reste-t-il pour le remplir, puisqu'elle n'aime pas le bien véritable? Il faut donc qu'elle se livre encore aux agréments de l'erreur, pour sortir de cette situation où la vérité l'attriste; qu'elle retourne à cette ivresse où elle obéit avec plaisir, puisqu'elle ne peut reprendre cet empire où elle commande avec satisfaction; qu'elle recherche encore ces biens factices que l'imagination falsifie et grossit assez pour nourrir des désirs outrés et de vaines espérances; qu'elle poursuive dans chaque dégoût un nouvel objet de passions, qui disparaît bientôt à son tour, pour être suivi d'un autre qui dure encore moins : ainsi, les excès et les remords se succèdent dans le cœur de l'homme; il marche d'illusion en illusion; il cherche son remède dans le mal même, sa satisfaction dans ce qui doit faire son tourment; et l'insuffisance des créatures, qui lui fait sentir sa méprise, devient elle-même l'attrait qui la perpétue.

En vain la raison voudrait détacher des passions ce qu'elles ont d'extrême et de criminel, pour ne goûter que des plaisirs purs et tranquilles. Que peut la raison contre la violence des passions, lorsqu'elles ne sont pas fixées dans l'ordre par l'amour du bien suprême? Et quand même elles nous tiendraient dans la modération par des efforts, nous ne serions pas heureux : les plaisirs modérés par la raison n'ont rien de vif, si les désirs ne sont pas échauffés par la vertu; l'excès seul dans l'usage des créatures peut remuer un cœur qui les poursuit avec une ardeur insensée : il faut qu'il voie son objet sans limites, puisque la pente qui l'entraîne est sans bornes : dès que la raison seule ôte aux plaisirs ce qu'ils ont d'extrême par nos erreurs, la vivacité du sentiment s'affaiblit, le dégoût précède la jouissance, et l'ennui la suit. Il ne reste plus que cette langueur de l'âme qui retombe sur elle-même, après s'être épuisée en vains efforts; ce vide accablant que ni l'erreur ni la vérité ne peuvent remplir; cette existence insipide, triste partage des sages du monde, qui connaissent l'esprit de la modération sans y être fixés par cet amour de la volonté suprême qui fait goûter les charmes de la justice, et qui soutient contre l'insuffisance des biens présents, par l'espérance du bonheur éternel.

Détournons les yeux de ces tristes objets; considérons l'homme qui aime son Dieu, le seul qui présente un spectacle digne de la raison, et qui peut supporter ses regards. Soumis à la la volonté suprême, il est fixe dans la justice aussi longtemps que ce sentiment domine; il aime l'ordre établi par cette sagesse éternelle; il est touché des charmes de la vertu; et cette première impression règle l'amour-propre, qui, sans elle, ferait entrer dans l'idée du bonheur les plaisirs mêmes opposés à la raison, et les intérêts qui blessent la justice. La vertu l'attache aux seuls biens qui répondent à la dignité de notre âme; elle lui donne une promptitude constante à diriger ses actions libres vers un but conforme au devoir; de cet amour de l'ordre naît la modération

dans les désirs, lorsque tout réussit, parce que le cœur chérit les bornes mêmes que la vertu y met : de là cette franchise et cette vérité dans les mœurs comme dans les discours, parce que le cœur n'a rien à déguiser, lorsque toutes ses affections tendent au bien ; cette harmonie de toutes les puissances, qui assure la paix intérieure ; cette prééminence de la raison, cette majesté de l'âme qui l'agrandit, en quelque sorte, à ses yeux ; qui lui procure le plaisir le plus flatteur, lorsqu'elle se replie sur elle-même, celui d'admirer en soi des traits de ressemblance avec le modèle de toute perfection.

Heureux donc, ô mon Dieu ! le fidèle qui vous aime, et qui soumet à votre loi tous ses désirs ! Vous n'êtes pas tout en lui, comme dans cette vision céleste, où l'amour demeure éternellement sans jamais se perdre ; il ne vous possède pas encore, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; mais il jouit déjà de lui-même ; il voit avec satisfaction cet ordre qui retrace votre image dans son âme ; et il goûte les prémices de cette félicité qui sera consommée, lorsque cette ressemblance parfaite ne présentera que des traits inaltérables. Insensés ! le bonheur est au dedans de nous ; il se trouve dans cette harmonie qui confond toutes nos inclinations dans le bien suprême ; et nous allons le chercher dans des créatures qui nous en éloignent ! Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus que cette jouissance paisible de notre âme est le plus grand des biens, le seul que le contraste journalier des événements ne peut nous ravir ! Les grandeurs et les richesses sont la proie des passions ; elles se dissipent comme la poussière, dans le choc des intérêts ; la paix et la tranquillité demeurent au juste ; privé de tout, il jouit encore de lui-même ; il rentre en son cœur, il y trouve la vertu, et cet amour qui dirige ses désirs du côté du ciel. C'est là sa force ; elle faisait sa modération dans la prospérité ; elle forme sa constance dans les revers ; il quitte sans peine ce qu'il possède sans attachement, et il se console plus aisément de la perte des biens passagers, par l'espérance de jouir éternellement du bien suprême.

L'homme, en s'éloignant de Dieu, s'écarte du bonheur de sa destination et tourne tout à sa perte ; en s'attachant à lui il ennoblit son être, et fait tout servir à son bonheur ; l'amour du bien véritable est cette sagesse du cœur qui donne du prix également à la privation et à l'usage, qui juge des créatures par leur valeur réelle, et non par les faux brillants que leur prêtent nos erreurs ; qui jouit des avantages durables de la vérité, où les autres n'ont que les agréments passagers de l'illusion ; qui amène tous les biens avec elle, et qui fait goûter dans les plaisirs la noble satisfaction d'écouter la raison. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* (*Sap.*, VII.). C'est un sentiment réfléchi de l'excellence de notre âme, un état de vrai contentement, fondé sur la juste estimation de nos rapports avec les créatures et sur la proportion de nos désirs avec leur valeur effective. La crainte qui glace le cœur, la colère qui le consume, l'ambition qui le tourmente, le pressant aiguillon du chagrin qui le déchire, l'envie qui veille pour sa propre douleur, toutes les passions tumultueuses n'altèrent jamais la félicité dans une âme qui, fixée dans son Dieu, use des choses présentes sans s'y attacher, et fuit tous les excès qui pourraient l'amollir, l'entraîner ou la corrompre. Comment la charité serait-elle jalouse, superbe, ambitieuse ; elle dont les intérêts sont dans le ciel, qui méprise les chimères dont nos passions se nourrissent, qui plaint les hommes si ardents à se disputer des biens, dont la possession multiplie leurs inquiétudes ? Gloire, dignités, richesses, vains appuis au milieu de nos erreurs, vous n'êtes que des songes aux yeux de la charité ; et si vous environnez quelquefois son trône, ce n'est que pour faire briller ses triomphes sur vos prestiges ! Que de vertus brillent sur ses traces, et augmentent par leur action le bonheur dont elle est la source ! N'est-ce pas elle qui forme le sentiment précieux d'humanité, lorsqu'elle étend nos affections sur nos semblables ; qui ouvre nos cœurs à la compassion ; qui leur fait goûter une satisfaction si douce dans le soulagement des malheureux ? La charité envers des hommes participants à la bonté divine, liés plus intimement avec nous, réveille l'idée de propriété, et devient la voix du sang ; elle émeut nos entrailles en faveur de nos enfants, et nous fait trouver des charmes dans les soins que leur faiblesse exige. Fixée enfin sur ceux qui ont avec nous des rapports de convenance, elle est la source de l'amitié véritable ; ce lien des âmes sensibles, qui a tant d'attrait, lorsque le même goût pour la vertu le forme, et que cette union est animée par la confiance d'exister à jamais dans le sein de Dieu.

Que dirai-je de cette paix que la charité place dans le cœur, ce fruit inséparable de la modération dans les désirs ? Voyez combien sa patience est grande ! Elle ne s'irrite jamais, parce que les efforts de l'injustice ne peuvent lui ravir les biens qu'elle aime ; elle est douce dans les injures, parce qu'elle est peu touchée du mépris des hommes, dont elle mérite l'estime sans la rechercher ; elle est douce contre la mort même, parce que cette dernière révolution, dit saint Ambroise, ne termine pas une carrière embellie par sa vertu ; elle ne fait que dissiper les ombres qui l'exposaient à l'erreur ; elle met fin à ses alarmes ; elle assure son bonheur, en l'unissant au bien suprême : *Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit.*

Ainsi, l'homme qui aime son Dieu jouit du plus grand bonheur qu'il puisse goûter sur la terre. Soumis à la justice, il est dans l'ordre, et dans les rapports qu'il doit avoir avec Dieu, avec soi-même, avec les autres créatures. C'est la seule satisfaction qui lui rend agréable le sentiment de son existence.

Aimer Dieu, et observer ses commandements, voilà tout notre bonheur. Que cette voie est droite ! que cette doctrine est simple ! Et pourquoi ces vérités ne règnent-elles pas sur nos cœurs? Pourquoi tant de recherches laborieuses des créatures? C'est que l'homme se laisse trahir par ses sens; que la beauté simple de la vérité le touche moins que l'enchantement si varié de l'erreur, et que l'impression vive du plaisir présent l'emporte sur l'attrait de tous les biens futurs; c'est qu'il n'y a plus de droiture dans sa volonté, depuis qu'une malheureuse concupiscence l'a éloigné de Dieu. Et quel éloignement ! Vous l'avez dit, Seigneur, autant le levant est éloigné du couchant, autant mes pensées sont éloignées de vos pensées, et encore plus mes désirs de vos commandements. O Dieu ! quelle séparation ! et qui pourra rapprocher ces distances? Votre grâce seule qui atteint les extrêmes avec force, et qui plie les volontés sans les contraindre; qui abat la cupidité, et qui soumet l'amour-propre; qui fixe les désirs du cœur, par l'amour dominant de votre loi; et qui perfectionne la liberté sous l'empire de la charité. Répandez, Seigneur, cette grâce sur tous les fidèles; assurez dans nos cœurs votre saint amour; au milieu des ombres qui nous environnent, montrez-vous à nos yeux comme le bien véritable, jusqu'à ce que, transportés dans le séjour de la lumière, et unis tendrement avec vous, nous jouissions, dans votre présence, du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent! (*Matth.*, V.)
Heureux ceux qui pleurent !

C'est la Vérité, mes frères, qui vous adresse ses paroles : Heureux ! non celui dont la vie n'est qu'une suite de prospérités; qui voit luire des jours sans orages; qui jouit avec sécurité de la grandeur et de l'opulence ; qui boit sans cesse dans la coupe de la volupté, et qui sait remplacer, par la variété des plaisirs, leur vide et leur insuffisance ; mais celui dont les jours coulent dans la tristesse, pour qui le monde n'a que du mépris et de l'injustice, qui compte ses instants par ses malheurs, et qui donne des larmes à l'excès de ses maux, sans faire entendre un insolent murmure contre la main qui le frappe : *Beati qui lugent !* (*Matth.*, V.)

Il est donc vrai que la félicité véritable ne se trouve pas dans les plaisirs; que l'adversité nous est plus avantageuse que la prospérité, que l'on peut goûter une joie pure dans le sein des afflictions, que l'homme ne souffre pas sans ressource, et que l'espérance qu'il tire du mérite de la soumission, pour une vie plus heureuse, doit du moins le consoler dans les peines passagères attachées à son exil : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* (*Ibid.*)

Cependant, ces vérités, mises dans tout leur jour par les divins oracles, établies par la doctrine de Jésus-Christ, confirmées par ses exemples et attestées par l'effusion de son sang, sont toujours un paradoxe pour les fidèles; ils ne voient dans les afflictions que des sujets de tristesse et de désespoir; la réflexion, qui pourrait étendre leurs vues et les porter jusque dans l'avenir, s'épuise sur leurs malheurs; ils oublient que la main qui les frappe est toujours juste et miséricordieuse. Ainsi, loin d'aimer les souffrances et de les supporter avec résignation, ils se montrent dans leurs peines révoltés et infidèles, découragés et abattus; ils augmentent leurs crimes par leurs murmures, et leur faiblesse par leur découragement; ils sont presque toujours ou plus coupables, parce qu'ils se révoltent contre la raison souveraine qui les place dans des situations fâcheuses, ou plus malheureux, parce qu'ils souffrent sans espérance et sans consolation.

Tâchons d'apporter des remèdes à ces excès de l'homme; développons les motifs que la religion propose aux fidèles dans l'affliction; découvrons à ceux qui sont révoltés des motifs de résignation, et à ceux qui sont découragés, des motifs de consolation. C'est tout mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est le plus funeste effet de la violence de nos passions. Destinés à souffrir sur la terre, nous augmentons encore nos malheurs par notre impatience. Notre âme s'irrite contre les maux qu'elle endure, elle se déchire elle-même par les efforts qu'elle fait pour arracher le trait qui la blesse, elle entre en fureur contre des êtres qui n'ont en aucune sorte contribué à ses malheurs, et, oubliant cette tendre Providence qui dispose toutes choses avec sagesse, elle imagine une divinité injuste et bizarre, dont le caprice seul règle la haine ou la faveur, qui se joue de nos larmes, qui n'entend ni les soupirs du juste ni les cris de joie des impies, et qui voit avec indifférence le triomphe du vice et l'oppression de l'innocence. De là ces déclamations injustes contre l'arbitre des destinées, ces plaintes inutiles adressées à des êtres qui ne peuvent les entendre, ces apostrophes véhémentes qui semblent inspirer nos transports à toute la nature ; enfin, tous ces mouvements forcenés qui déshonorent la raison, qui effacent ces traits primitifs gravés dans notre âme par la main du Créateur, et ne retracent dans cette auguste image de la Divinité, que la rage et la fureur des animaux les plus féroces.

En vain la philosophie voulut réprimer ces mouvements déréglés, et chercha des remèdes à un vice auquel la nature nous porte avec tant de force; tous ses sages aspirèrent à la patience, ils connaissaient le mérite d'une vertu si nécessaire à la malheureuse condition des hommes; ils faisaient de grands portraits des misères humaines; ils donnaient des éloges magnifiques à la cons-

tance ; le juste supérieur à l'adversité était à leurs yeux un spectacle digne du ciel; mais, ignorant les vrais motifs de la soumission, ils laissaient l'homme entre les mains de sa faiblesse ; leurs vains préceptes ne prêchaient qu'une insensibilité ridicule ; ils ne rendaient pas les malheureux plus soumis et plus patients, ils apprenaient seulement à l'orgueil à cacher sa sensibilité et ses faiblesses. Ainsi, la fermeté n'était que la dernière ressource du découragement, et ces sages, environnés de tout le faste de la constance, tels que des héros de théâtres, dont les sentiments ne sont que pour les spectateurs, aspiraient plus à la gloire de paraître constants qu'à la vertu même de la constance.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! la lumière des Ecritures nous a découvert les motifs solides d'une résignation libre et raisonnable ; la religion a apporté le remède dans le cœur; le fidèle au milieu de l'affliction peut montrer de la constance sans faste, de la fermeté sans orgueil, de la sensibilité sans faiblesse, de la tristesse sans découragement; la soumission à la volonté d'un Dieu toujours juste doit le rendre supérieur à tous les événements, et si l'excès de ses maux fait naître dans son âme l'aigreur et l'amertume, son cœur doit désavouer des plaintes que la douleur arrache à la nature. En un mot, les afflictions dans les desseins de Dieu sont des châtiments du crime ou des épreuves nécessaires à la vertu; les effets d'une volonté libre qui nous punit ou qui nous éprouve avec justice : deux motifs solides de résignation dans l'affliction.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes affligées, que d'alléguer leur innocence pour justifier leurs plaintes et leurs murmures. Il est dans l'ordre, disent-elles, de se soumettre à la main qui nous frappe, lorsque les coups partent de la justice; mais notre cœur s'irrite contre des maux qu'il n'a pas mérités, il se plaint d'une providence qui ne laisse à la vertu que des souffrances. Privé de tout appui, il cherche la consolation dans ses propres fureurs. Quelle injustice peut-on trouver dans nos plaintes, puisque nous ne sommes révoltés que parce que nous ne sommes pas coupables ?

Illusion funeste, mes frères, qui augmente nos maux par la révolte de notre âme, et qui nous éloigne, par une espèce de désespoir, de cette Providence qui peut seule nous soutenir dans nos malheurs ! La religion apprend à tous les hommes qu'ils sont pécheurs, que leur iniquité l'emporte sur leurs peines ; qu'ils sont dignes des plus grands châtiments; que leurs disgrâces sont presque toujours une suite de leurs crimes; qu'ils doivent par conséquent se soumettre à la volonté divine qui les punit, et même adorer sa justice, qui veut bien accepter ces afflictions passagères pour expier leurs offenses : *Merito hæc patimur, quia peccavimus.* (*Gen.*, XLII.)

En effet, remontez jusqu'au premier temps où l'homme abusa des dons du Créateur; vous verrez que les souffrances sont le fruit du péché, et qu'elles en furent le châtiment dès leur origine. Adam, comblé des faveurs du ciel, pouvait persévérer dans la justice; mais sa grandeur devint l'écueil de sa vertu : il était heureux, il voulut être indépendant: les promesses flatteuses du serpent le séduisirent, et sa désobéissance suivit de près son orgueil. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non en Dieu ! Elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché ! Adam, prévaricateur, perdit la félicité avec son innocence. La terre n'ouvrit son sein que pour se charger de ronces, et l'instant de sa chute devint l'époque de tous nos malheurs.

Rappelez-vous les afflictions extraordinaires de ces hommes dont les malheurs ont étonné l'univers, vous découvrirez que ces disgrâces éclatantes n'étaient que de grands exemples de châtiments. David voit ses enfants révoltés contre lui ; l'inceste et l'adultère deviennent l'affreuse distinction de sa famille ; la main du Seigneur s'appesantit sur son peuple ; mais David était adultère, et le sang de l'innocent Urie criait vengeance contre son homicide. Repassez sur ces calamités qui ont désolé des nations entières. Jérusalem ! tes murs sont renversés, tes habitants ensevelis sous leurs ruines, tes femmes maudissent leur fécondité, la singularité de tes malheurs aurait peut-être révolté la crédulité des âges suivants, si les restes de Juda, dispersés sur la terre, n'étaient des témoins toujours subsistants de la vérité de nos oracles. Mais tes crimes ont allumé le feu de la vengeance divine : le sang des prophètes coule entre le vestibule et l'autel ; le juste a été immolé par tes pontifes ; et quelque grands que soient ces châtiments, tes calamités n'égalent pas tes forfaits.

Quel triste souvenir vient ici renouveler mes alarmes ! O glaive du Seigneur levé sur les peuples et sur les nations ! ne vous reposerez-vous pas enfin ? *O mucro Domini ! usquequo non quiesces?* (*Jerem.*, XLVII.) La terre a ouvert son sein pour dévorer ses habitants ; le coup qui a renversé des villes entières a ébranlé toutes nos demeures ; celui qui domine sur la profondeur de la mer a soulevé les flots ; des signes effrayants ont annoncé de toutes parts le courroux du ciel. Ne sondons pas la profondeur des jugements éternels : il restait sans doute quelques justes dans ces villes où la religion dominait avec tant de splendeur, et leurs ruines ne sont pas aux yeux de Dieu comme les cendres de Sodome. Mais il est certain que nous devons nous juger dignes des plus grands châtiments, que nos crimes sont assez multipliés pour attirer sur nous ces malheurs ; que le Seigneur pourrait renouveler les anciens prodiges de sa colère, et faire rentrer la terre dans le sein des eaux. Tristes vestiges ! vous rappellerez à nos neveux le désordre de notre siècle ; cette licence effrénée de nos mœurs ; ce mépris si commun des choses saintes :

tant de dissolutions capables d'attirer sur nous la colère du Seigneur : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* (*Luc.*, XIX.)

C'est ainsi que celui qui règne dans les cieux donne des leçons terribles à l'univers; il se montre aux impies par des coups éclatants d'indignation, où ils sont obligés de reconnaître un Etre suprême; il frappe de temps en temps les pécheurs par une main invisible, et il jette l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs; il apprend à tous les hommes que les grands crimes échappent rarement ici-bas à sa vengeance; qu'il exerce sa justice dans le temps comme dans l'éternité ; que les afflictions sont presque toujours des signes de sa colère, ou des châtiments salutaires pour nous rappeler à la vertu; que nous devons, par conséquent, les recevoir avec résignation comme des peines dues à nos péchés, et nous soumettre à sa volonté toujours adorable, soit qu'elle exerce sa justice ou sa miséricorde : *Merito hæc patimur, quia peccavimus.* (*Gen.*, XLII.)

Et quelle excuse pourriez-vous alléguer pour justifier vos murmures? Serait-ce l'excès de vos maux? Comparez vos peines avec celles que vous avez méritées ; voyez si la vivacité de vos douleurs ne répond pas à celle de vos volontés profanes ; si la faiblesse de votre santé n'est pas une suite de la licence de vos mœurs : mesurez la rigueur des châtiments sur la durée de vos offenses; jetez enfin les yeux sur la victime immolée pour vos péchés ; et jugez si le criminel est excusable de se plaindre, tandis que le modèle de toute justice, encore moins épargné, se montre soumis et tranquille : *Perspice si est iniquitas.*

Cet enfant, fruit unique d'une union formée par la tendresse, faisait toute votre consolation; déjà s'ouvraient à vos yeux les plus douces espérances, et vous voyiez briller de loin les premières lueurs de sa prospérité future, la mort vient de l'enlever à votre tendresse au milieu des charmes de la vie; il est tombé sous ses coups dans les jours les plus brillants, comme une fleur sous la faux tranchante du moissonneur. Ce cruel événement vous transporte et vous met en fureur . non content de verser des larmes sur ces dépouilles si chères, vous prenez la vie en haine et vos maux en horreur; vous dites tout haut qu'il n'y a qu'une Divinité injuste, cruelle, ennemie de notre repos, qui puisse nous affliger par des endroits si sensibles. Pères coupables ! cherchez dans vos crimes la source de vos afflictions. Les vues tout humaines que vous vous proposiez dans l'éducation de vos enfants, votre négligence à remplir leur cœur des maximes de la sagesse, votre lâche complaisance pour leurs défauts, ont attiré sur votre maison la colère du Seigneur; il a répandu la désolation et la mort sur cette postérité, qui ne nourrissait en vous que des espérances charnelles : *Persvice si est iniquitas.*

Injustes mortels, qui osez vous plaindre dans vos malheurs de l'arbitre des destinées! ouvrez les yeux sur vos déréglements, et voyez si les maux que vous souffrez ne sont pas de justes châtiments. Une révolution que la prudence humaine ne pouvait prévoir renverse votre fortune ; des biens immenses, accumulés avec des soins pénibles, passent dans des mains étrangères ; l'envie vous persécute, la calomnie lance ses traits les plus noirs contre votre réputation, toute votre gloire est changée en ignominie, et votre élévation n'a servi qu'à rendre votre chute plus affreuse. Mais ces richesses que vous regrettez étaient-elles dans vos mains la ressource des pauvres? ne servaient-elles pas plutôt à corrompre vos mœurs? Cette gloire, dont vous faisiez votre idole, ne nourrissait-elle pas votre orgueil? ne vous rendait-elle pas sévère, dédaigneux, insensible aux peines des malheureux? N'est-il pas juste que Dieu vous punisse par vos propres passions, et qu'il vous ravisse ces dignités, ces richesses dont vous faites un usage si coupable? *Persvice, perspice si est iniquitas.*

Direz-vous que vos crimes doivent être effacés du livre des vengeances ; que, réconciliés depuis longtemps avec le Seigneur, vous marchez d'un pas ferme dans les voies de la justice ? Mais les égarements de votre jeunesse, tant de voluptés profanes, tant de liaisons criminelles, tant de projets honteux, tant de haines et de désirs de vengeance sont-ils suffisamment expiés? Les maux que vous endurez ne sont-ils pas nécessaires pour satisfaire à la justice de Dieu? et ne devez-vous pas adorer sa bonté qui veut bien changer des flammes éternelles, tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères? Nos crimes nous ont tous rendus dignes d'un malheur éternel. Quelque grandes que soient nos afflictions sur la terre, cette réflexion doit arrêter l'impétuosité des premiers sentiments de la nature, bannir l'aigreur de notre cœur, et nous unir à la justice d'un Dieu qui venge, par de justes châtiments, les outrages faits à sa majesté suprême : *Merito hæc patimur, quia peccavimus.*

Grand Dieu, jusqu'ici vous avez trouvé nos cœurs révoltés et infidèles dans l'affliction ! Livrés à des tristesses tout humaines, insensibles aux motifs de résignation que la religion nous présente, distraits ou aveuglés sur les crimes qui ont allumé le feu de votre colère, nous vous avons regardé comme un Dieu cruel, qui ne se plaît que dans l'infortune de ses créatures ! Insensés ! Nous avons osé nous élever contre l'ordre immuable de votre providence; n'écoutez plus les plaintes que la douleur pourrait encore nous arracher; exercez ici-bas votre justice, ne réservez rien pour cette éternité où votre colère sera sans mesure; plus vous différez à punir, plus vos châtiments sont terribles : achevez donc d'expier, par nos souffrances, des crimes qui ne peuvent demeurer impunis ; loin de nous plaindre de la rigueur de

nos maux, nous les accepterons avec résignation, comme de justes châtiments, ou comme des épreuves nécessaires à la vertu, second motif de résignation.

Quoique tous les hommes doivent se regarder comme coupables, et dignes des maux qui les affligent, cependant les calamités temporelles ne sont pas les suites nécessaires du crime : la vertu, déplacée sur la terre, peut n'avoir pour partage que l'obscurité, le mépris, l'indigence; tandis que la gloire, les honneurs, les plaisirs, les commodités, les richesses sont l'apanage des hommes pervers. Cette distribution des biens et des maux, injuste aux yeux de la chair, devient aux yeux de la foi une preuve sensible de la sagesse divine; le juste a besoin d'être éprouvé sur la terre par l'adversité; ses souffrances entrent dans l'ordre d'une providence toujours équitable, et la vertu affligée doit se soumettre à la volonté qui l'éprouve, comme le pécheur doit adorer la main qui punit ses forfaits : développons cette vérité.

La volonté divine est la justice essentielle et primitive, la cause de toute harmonie, la règle de tout devoir; tout ce qui forme la vaste chaîne des événements, le succès des méchants, l'oppression des justes, les calamités publiques et particulières, ceux même qui paraissent contraires à l'idée que nous avons de l'ordre, entrent dans le plan de cette volonté toujours juste : les rapports secrets et merveilleux qui les lient avec la fin que s'est proposée sa sagesse infinie, nous échappent; mais nous savons qu'ils servent tous à l'accomplissement de ses desseins éternels, et que dès lors ils sont marqués au sceau de la justice.

La conformité à la volonté divine dans tous les événements, un acquiescement universel à ses desseins, est donc une obligation commune à tous les hommes : or, mes frères, cette conformité à la volonté de Dieu ne paraît jamais avec plus d'éclat que dans les afflictions; lorsque tous les événements s'accommodent à nos vues, que tout rit à nos penchants, que rien ne s'oppose à nos espérances, et que nous goûtons sans amertume les bienfaits du Créateur, il est facile d'acquiescer aux desseins de la Providence; son économie est conforme à nos désirs; Dieu entre, pour ainsi dire, dans les vues de notre amour-propre : mais, lorsque sa main s'appesantit sur nous, qu'il trouble nos plaisirs, qu'il dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets, la soumission devient plus difficile : le cœur se révolte, l'amour-propre s'élève contre l'ordre de la Providence qui n'est plus conforme à ses penchants et à ses caprices; il faut des efforts pour réparer, par la plénitude d'une soumission réfléchie, le déréglement des premiers mouvements de la nature; l'adversité devient l'épreuve alors la moins équivoque d'une vertu solide : celle qui n'est qu'un goût passager, une recherche dangereuse de nous-mêmes, l'effet du calme des passions, ou d'une destinée douce et tranquille, succombe sous les coups du ciel qui change sa situation : celle qui a pour fondement une conformité continuelle à la volonté divine, sort de l'affliction la plus brillante, et ne porte que des fruits d'immortalité : *Tanquam aurum in fornace justi in camino humiliationis.* (*Sap.*, III.)

Le jugement même des hommes, cette règle toujours sûre, lorsque les passions n'altèrent pas la raison, nous fait savoir que le juste a besoin d'être éprouvé, et que l'affliction perfectionne sa vertu; ils avouent que la prospérité nourrit dans l'âme des idées de faste et de hauteur; qu'elle jette souvent des taches sur la vertu, qui affaiblissent son éclat; qu'elle met dans le caractère plus de dureté, d'entêtement et d'incompatibilité; qu'il faut avoir été malheureux pour éprouver cette tendre compassion, qui fait tant d'honneur à l'humanité; il semble que les disgrâces puissent seules montrer le véritable sage, que la prospérité cache toujours; sa constance réunit alors tous les éloges et le met au-dessus de l'envie : les qualités les plus louables des heureux du siècle ne nous touchent que faiblement, ou ne réveillent que notre malignité; la vertu souffrante, au contraire, attendrit tous les cœurs : on admire la sagesse de Salomon dans la magnificence de son règne; mais on aime David dans sa fuite, et Jérémie dans l'obscurité de sa prison.

Voulez-vous savoir, disait saint Augustin, quand vous avez la droiture du cœur? c'est lorsque, dans le bien que vous faites, Dieu vous plaît, et que dans le mal que vous souffrez, Dieu ne vous déplaît pas : *Et in malo quod pateris, Deus non displicet.* La vertu, qui n'a pas le mérite de la soumission, n'est jamais assurée; rien ne la distingue de ces qualités louables en apparence, qui peuvent être le fruit d'un amour-propre mieux réglé, et qui demeurent toujours sous l'inconstance de son empire; l'affliction seule fait voir qu'elle est appuyée sur des motifs invariables; elle ajoute un nouveau lustre à la gloire des justes : il leur manque quelque chose, tant qu'ils n'ont pas été malheureux : il manque à leur vie des exemples de patience et de fermeté; il manque à leur piété cette élévation, cette indépendance des biens passagers, qui la montrent supérieure à tous les événements : *Explorat justitiam singulorum.*

De là, mes frères, il suit que les afflictions sont des épreuves nécessaires à la vertu, que Dieu peut établir la durée de notre piété sur celle de nos souffrances, et mesurer la constance de notre foi par celle de notre soumission; qu'il est en droit d'exiger des justes, comme des pécheurs, une conformité à sa volonté divine dans les événements les plus fâcheux, puisque cette volonté toujours simple, toujours équitable, est aussi toujours digne de soumission et d'amour quoique les effets nous soient durs et pénibles : *Et blandiens et flagellans, æque laudandus, æque diligendus.*

Aussi, l'histoire de ces justes, dont l'Es-

prit-Saint nous a laissé des éloges si magnifiques, n'est qu'une tradition de leurs malheurs. Quel suite de calamités singulières dans la vie de ces grands hommes! La jalousie arme la main d'un frère contre l'innocent Abel: Noé, dont la sage prévoyance, dirigée par l'Esprit-Saint, sauva les restes du genre humain, ne reçut pour récompense de ses avertissements salutaires, que les mépris et les railleries de ses contemporains: l'innocence et la sagesse du jeune Joseph, toujours ennemi des vices, et toujours attentif à les réprimer dans ses frères; la fidélité qu'il garda à son maître, et sa chasteté admirable, lui attirèrent les plus cruelles persécutions; tant de vertus ne servirent qu'à multiplier ses malheurs; les châtiments les plus éclatants sauvèrent à peine Moïse de la fureur et de l'ingratitude d'un peuple qu'il voulait rendre heureux. Job, cet homme de douleurs, qui, dans la violence de ses maux, regardait la mort comme un bienfait du Créateur, fit voir à l'univers que les ressources de la religion peuvent nous élever au-dessus de l'affliction; il supporta tout à la fois la perte de ses biens, la mauvaise humeur de son épouse, les calomnies de ses ennemis, les lâches reproches de ses amis; et ce qui rendait sa situation plus accablante, ses prospérités avaient égalé ses malheurs.

Dieu, qui donnait de si grands éloges à l'innocence de ces justes, les affligeait cependant par les coups les plus sensibles; il voulait détruire ce faux préjugé qui nous persuade que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincère; il voulait nous faire voir que la véritable félicité n'est que dans le ciel, que c'est ici-bas le temps des épreuves, que les afflictions sont nécessaires pour exercer la foi de ses serviteurs, qu'elles sont utiles à la consommation de son ouvrage et à l'accomplissement des desseins éternels de sa providence.

Oui, mes frères, c'est un spectacle bien digne de la foi, et bien propre à nous inspirer une résignation parfaite dans les souffrances, que ces justes soumis, tranquilles et adorant la volonté de Dieu, au milieu des plus rudes épreuves. A juger la distribution des biens et des maux, avec des yeux charnels, le monde paraît un théâtre de trouble et de confusion, où nul n'est à sa place, où l'impie jouit des récompenses de la vertu, tandis que le juste a pour partage l'abjection et les peines du vice. Mais, à juger de l'économie de l'univers par les vues de la foi, tout est plein d'ordre, de sagesse et de magnificence. On découvre que c'est ici la sphère du bien et du mal; que la vertu, déplacée sur la terre, n'y doit pas chercher sa récompense; que ce monde visible tient à un autre que nous ne voyons pas: que les souffrances de l'homme vertueux entrent dans les desseins du Seigneur; qu'elles servent à purifier sa piété et à la faire voir dans tout son éclat: il faut que le juste demeure seul avec sa vertu, pour paraître tout ce qu'il est; il faut qu'il ne lui reste que les ressources de la foi, pour déployer toute sa constance. Tandis que la prospérité l'environne, son éclat attire tous les regards; la gloire humaine semble éclipser celle de sa piété: l'adversité vient-elle à dissiper cet amas de fumée qui nous dérobe sa véritable grandeur, ses vertus paraissent à découvert; nous le voyons plus grand par la simplicité de sa foi que par ses prospérités; sa soumission le rend supérieur à l'inconstance des choses passagères, et sa religion, sur les débris de cette gloire humaine, que l'adversité vient d'abattre, sait élever une gloire solide et immortelle.

O vous, que la main du Seigneur éprouve, justes, méprisés et persécutés par un monde indigne de vous posséder, admirez dans vos peines les ménagements ineffables de la Providence! Les afflictions sont nécessaires pour éprouver et perfectionner vos vertus: si Dieu vous frappe, c'est pour vous rendre soumis; s'il rend tous les secours humains inutiles à vos maux, c'est pour vous accoutumer à attendre tout de sa puissance: s'il multiplie vos souffrances, c'est afin que votre foi croisse avec vos malheurs. Soumettez-vous donc à la main qui vous afflige; ne mesurez pas les vues incompréhensibles du Seigneur sur vos faibles lumières: il a ses raisons dans toutes les situations fâcheuses où il vous place, et quoiqu'elles nous soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables. Quelque grandes que soient les afflictions des serviteurs de Dieu, s'ils conservent cette soumission à sa volonté, leur sort est préférable à celui des heureux du siècle; ils possèdent tout ce qui forme la véritable grandeur; ils sont dans l'ordre. Est-il sur la terre une situation plus désirable pour la créature?

Les afflictions dans les desseins de Dieu sont des châtiments du crime, ou des épreuves nécessaires à la vertu: deux motifs de résignation dans l'affliction. Il me reste à vous faire voir les motifs de consolation; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'homme est né pour le ciel; des biens périssables ne peuvent le rendre heureux; tout ce qui l'attache ici-bas le dégrade et le fait sortir de la dignité de son origine: en vain court-il toujours sur la terre pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, il ne saisit que l'ombre de la félicité au milieu des plaisirs les plus vifs, et son cœur, vide du bien qui peut le remplir, s'agite et soupire sans cesse après une gloire immortelle.

Cette vérité supposée, il suit que l'homme ne doit juger des biens et des maux que par le rapport qu'ils ont avec le bonheur éternel; que les afflictions sont préférables à la prospérité, si elles rendent la voie du salut plus assurée; que nous devons même les aimer, si elles sont des moyens d'acquérir

ces biens célestes qui peuvent nous être ravis. Des jours tissus de plaisirs sont des jours malheureux, s'ils finissent par notre perte éternelle. Les afflictions sont des avantages solides, si elles portent des fruits pour le ciel ; c'est le terme qu'il faut regarder : tout ce qui est emporté par la rapidité du temps, les honneurs, les richesses, les plaisirs, ne doivent paraître que de vains songes ou des maux réels aux yeux de celui qui vise à l'immortalité.

Or, mes frères, les afflictions entrent dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle ; elles facilitent nos devoirs ; elles sont le frein des passions ; elles laissent moins d'écueils à notre faiblesse ; elles nourrissent dans nos cœurs le désir des biens célestes et les retours consolants vers Dieu : en un mot, les afflictions sont des moyens de salut, parce que, dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mettre obstacle à nos penchants déréglés; premier avantage : les afflictions sont des moyens de salut, parce que dans notre état présent elles sont nécessaires pour mériter le ciel; second avantage de l'affliction : deux motifs de consolation pour les fidèles; mettons dans tout leur jour ces vérités si intéressantes.

C'était un grand et beau spectacle que l'homme sortant des mains du Créateur: l'ordre régnait en lui, les sens étaient soumis à l'esprit ; les transports réglés du plaisir n'affaiblissaient pas, dans son âme, le chaste sentiment des voluptés célestes ; vertueux sans effort, la sagesse douce et tranquille était le fruit du calme de ses passions; libre des préjugés, il goûtait sans peine la noble satisfaction d'écouter la raison ; juste estimateur de tous les êtres, les bienfaits du Créateur pouvaient l'occuper sans l'amollir, l'entraîner ou le corrompre : ainsi la prospérité n'était pas un écueil pour sa vertu, et sa félicité présente, n'étant qu'une suite de son innocence, lui assurait, après sa carrière, un bonheur immortel.

Tel fut l'homme innocent ; la stabilité d'un si bel ordre était attachée à la justice originelle ; l'abus des dons de Dieu renversa cet ordre ; tout ce qui avait été fait pour notre bonheur fut changé en un moment en supplice ; le plaisir, juste dans son origine, devint dangereux ; l'attrait des biens sensibles l'emporta sur celui des biens invisibles ; l'âme, appesantie vers la terre, ne jeta plus que des regards languissants sur la céleste patrie ; la rébellion des sens se fit sentir ; la prospérité n'alluma que nos passions ; l'usage des créatures, qui devait nous élever à Dieu, ne servit qu'à nous éloigner du Créateur, et la voix du plaisir devint celle de notre perte éternelle.

Cet attachement aux biens terrestres, cette servitude de l'âme, et cette rébellion des sens, qui rendent si difficile l'usage modéré des créatures, sont sans doute les plus grands obstacles à notre salut : l'âme, fixée par cet amour des biens sensuels, regarde la terre comme sa patrie, et ne cherche qu'à y occuper une plus grande place ; elle ne fait entrer dans l'idée du bonheur que les dignités, la gloire, les plaisirs et les distinctions du siècle ; les vues de la foi ne la touchent que faiblement ; elle oublie qu'un chrétien n'est qu'un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, placé quelques moments sur la terre pour marcher rapidement vers l'éternité : de là ces désirs insatiables, ces haines, ces concurrences, ces jalousies, ces passions criminelles ; enfin ce tourbillon de soins, dont l'agitation éternelle entraîne les enfants du siècle et les éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice.

L'affliction seule peut mettre obstacle à ces passions, détacher nos cœurs de la terre, et leur inspirer le désir des biens éternels ; elle met dans tout son jour le néant des choses humaines : elle fait voir que la santé n'est qu'un nom ; que la vie n'est qu'un songe ; que la gloire n'est qu'un fantôme ; que le monde entier n'est qu'une ombre qui nous échappe : les amertumes salutaires répandues sur les plaisirs dangereux leur ôtent cet attrait qui nous séduit; la perte de nos biens nous fait sentir leur fragilité; le mépris injuste du monde découvre le néant de la gloire ; la perfidie des hommes nous apprend que nous devons mettre notre confiance en Dieu seul ; la maladie ouvre à nos yeux cet abîme où tout se perd, cet instant fatal où les peines, que l'homme se donne pour arriver aux grandeurs, ne paraissent plus que d'inutiles soins pour orner un tombeau. Tous les revers facilitent le détachement du monde et les retours vers le Seigneur : la prospérité prépara la chute de David; l'affliction disposa son cœur à la pénitence ; les cris de sa douleur, qui désarmèrent la colère de Dieu, s'élevaient de l'abîme de ses tribulations. Manassès n'invoqua le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. Job, dépouillé de tout, s'attachait à Dieu seul, et voyait dans les débris d'un corps ulcéré des espérances d'immortalité. Ezéchias, presque enseveli dans les ombres de la mort, mêlait à ses cris funèbres les larmes du repentir, et trouvait le salut de son âme dans les souffrances de son corps : *Recogitabo tibi annos meos, in amaritudine animæ meæ.* (*Isa.*, XXXVIII.)

Placez-vous dans toutes les situations fâcheuses, vous y trouverez des ressources pour le salut. Un renversement de fortune, des préférences inattendues, une inconstance d'éclat, rompent souvent nos engagements profanes; le dégoût du monde et la foi peuvent changer les larmes que nous donnons à nos malheurs en des larmes de retraite et de pénitence ; plus même nos calamités sont singulières, plus nous devons présumer qu'elles entrent dans l'ordre de notre sanctification : la rigueur des coups avance la guérison de nos maux ; les afflictions passagères ne réveilleraient notre foi que pour un instant; les plaisirs et la variété des événements charmeraient bientôt notre tristesse : le Seigneur prévient notre in-

constance en nous ménageant des chagrins où la religion seule peut devenir notre ressource. Israël, si souvent frappé par son Dieu, oubliait aussitôt la main qui lui faisait une plaie salutaire; sa fidélité n'allait pas au delà de ses malheurs : ce ne fut que dans la rigueur d'une longue servitude, qu'il connut son égarement et qu'il revint sincèrement à la justice; c'était dans l'éloignement de la sainte Jérusalem qu'il soupirait après la patrie et qu'il exprimait ainsi sa douleur : O céleste Sion, comment pourrions-nous faire entendre les chants de l'allégresse sur des bords étrangers! que notre exil est long! O tranquille cité, quand irons-nous goûter ton adorable paix? quand verrons-nous ce jour qui doit rendre toute sa splendeur au temple de l'Eternel? *Super flumina Babylonis illic flevimus, cum recordaremur Sion.* (*Psal.* CXXXVI.)

C'est donc pour nous rappeler à la justice, ô mon Dieu! que vous nous affligez sur la terre! Votre miséricorde nous a préparé la voie des dégoûts et des disgrâces, comme la plus convenable à la faiblesse de notre cœur et à la vivacité de nos penchants. Dans la prospérité, combien d'écueils pour la vertu! L'âme, enivrée des fausses douceurs du monde, ne cherche son repos que dans les créatures, et souhaite de s'immortaliser sur la terre, où tout rit à ses penchants : la facilité de satisfaire les passions devient un nouvel attrait; les occasions préviennent nos désirs; la mollesse, l'abondance, la variété des plaisirs rallument sans cesse le feu de la volupté, et le font renaître de ses propres cendres; toutes les passions exercent sur le cœur un empire plus tyrannique; l'ambition y est plus mesurée, la jalousie plus dévorante, la haine plus violente, la trahison plus noire, la débauche et la corruption plus honteuses; l'adulation achève de fermer le cœur à la vertu : on prodigue des éloges aux vices des heureux du siècle; on décore leur ambition du nom de grandeur d'âme; on vante leur raffinement d'intempérance comme des délicatesses qui les distinguent du vulgaire; on regarde leur assujettissement aux usages du monde corrompu, comme des bienséances : tout ce qui les environne concourt à augmenter leur illusion, en justifiant leurs excès; il semble que la vérité ne puisse jamais percer le nuage que forme la prospérité.

Est-il une situation plus dangereuse pour le salut, que celle où le monde offre toutes ses douceurs; où tout ce qui plaît devient bientôt possible; où les passions ne trouvent que des objets qui les enflamment ou des éloges qui les justifient? O néant! ô vanité! ô faiblesse de l'homme! Je vois le plus sage des rois tomber dans les derniers égarements, parce qu'il n'est pas jugé digne d'être affligé : une longue suite de prospérité amollit son cœur que la violence des passions n'avait pu subjuguer; il déshonore, par une vieillesse voluptueuse, un règne dont la sagesse a surpassé celle de tous les rois; et sa main qui a élevé, avec tant de gloire un temple à l'Eternel, tremblante sous le poids des années, porte des offrandes sacriléges sur l'autel des divinités étrangères : *Solus in deliciis Salomon fuit*, dit saint Jérôme, *et forsitan ideo corruit.*

Terrible exemple! mes frères, qui doit nous faire trembler sur le sort des heureux du siècle et nous convaincre de la nécessité des afflictions, pour mettre obstacle à nos penchants déréglés. Les douceurs que l'on goûte dans la prospérité augmente l'amour injuste des biens charnels. Il est plus facile de s'attacher à Dieu, lorsqu'on est dépouillé de tout, que de s'élever à lui, lorsque l'on tient à la terre par les agréments de la vie. La jouissance des bienfaits du Créateur occupe l'âme entière, et lui fait oublier son bienfaiteur; les dégoûts, les disgrâces, au contraire et l'inconstance des créatures, nous forcent à chercher en Dieu toute notre consolation. Le désir d'être heureux agit également dans toutes les situations; mais dans la prospérité on croit pouvoir satisfaire ce désir sur la terre, et dans l'adversité on comprend que Dieu seul peut faire notre félicité. Il semble que l'affliction rende la vertu comme nécessaire; il faut à l'homme ou les agréments de l'erreur ou les avantages de la vérité, ou l'impression vive de objets sensuels, ou le sentiment pur des voluptés célestes. Dès qu'il ne trouve sur la terre que des malheurs et des disgrâces, au lieu de cette ombre de félicité après laquelle il court sans cesse, ses vues se tournent du côté du ciel; l'espérance des biens à venir le console de la perte des biens passagers; et Dieu remplit enfin son cœur que les créatures abandonnent.

Quelle innocence de mœurs dans les siècles où les fidèles gémissaient sous l'oppression des tyrans! L'Eglise empruntait toute sa majesté de ses opprobres et de ses souffrances. Ces âges de calamités et de persécutions furent les âges de sa ferveur et de sa gloire. L'affliction purifiait alors les chrétiens en les détachant des biens du siècle. Malheureux sur la terre, ils tournaient toutes leurs espérances du côté du ciel. Des hommes qui n'attendaient que les récompenses promises à la vertu, pouvaient-ils être injustes? Au souvenir de ces jours heureux, à l'immense disproportion qui se trouve entre la ferveur des premiers fidèles et nos déréglements, entre leur austérité et nos mœurs sensuelles, ne devons-nous pas conclure, que les afflictions rendent plus faciles les obligations de la foi, et qu'elles sont les moyens ordinaires dont Dieu se sert pour sanctifier les élus? C'est la conséquence la plus naturelle, que nous fournisse ce parallèle de nos mœurs. O Dieu! il est donc vrai que l'adversité est nécessaire pour mettre obstacle à nos penchants déréglés; que les jours sans afflictions sont moins purs, et que notre innocence finit presque toujours avec nos malheurs! Les hommes sont souvent pervers au milieu des misères qui les environnent; ils seraient

encore pires, s'ils étaient constamment heureux.

Malheur à vous, mes frères, si le Seigneur vous traitait comme ces hommes, dont le monde vante la félicité! sa main semble épuiser sur eux ses bienfaits; la terre n'ouvre son sein que pour les enrichir; ils jouissent sans revers de leur opulence; une nombreuse postérité flatte leur vieillesse; une fortune immense passe avec tout son éclat à leurs descendants; leurs succès surpassent leurs désirs. Hélas! leur sort n'en est que plus triste! Ils ne connaissent point le Seigneur au milieu des plaisirs; la crainte et la grâce se perdent dans cet abîme, et leur prospérité ne sert qu'à rendre plus certain leur malheur éternel. Dieu les punit en les comblant de ces biens périssables; il les discerne du petit nombre de ses serviteurs, auxquels il réserve un bonheur éternel : ces faveurs funestes cachent une main rigoureuse qui les réprouve, et qui les laisse engraisser comme des victimes qui vont être immolées à sa vengeance.

Les afflictions sont donc des moyens de salut, parce que, dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mettre obstacle à nos penchants déréglés; j'ajoute que, dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mériter le ciel : second avantage de l'affliction, second motif de consolation.

La vivacité de notre douleur dans l'affliction naît plutôt de nos erreurs que de la violence de nos maux : accoutumés à ne juger des souffrances que par l'impression actuelle qu'elles font sur notre âme, nous n'en jugeons jamais par le rapport qu'elles ont avec le bonheur éternel; au lieu de chercher notre consolation dans les biens célestes, qui ne peuvent nous être ravis, nous la cherchons toujours dans les créatures qui nous échappent, et dont la perte augmente notre désespoir. Telle est la source de notre faiblesse et de notre découragement dans les maux qui nous affligent.

Que la condition de l'homme serait différente dans l'adversité, si la vérité réformait ses jugements; s'il pensait que le présent n'est rien, que notre destinée est dans l'avenir, que tout ce que le monde estime, et tout ce que l'affliction nous ôte, est indigne de nos recherches; que les biens solides sont dans la soumission et dans la vertu, que la patience est le plus grand mérite d'un disciple de Jésus-Christ, et qu'on n'est heureux qu'autant qu'on est saint! Il comprendrait alors que les souffrances sont aimables, dès qu'elles méritent le ciel; qu'il est plus avantageux de marcher sur les traces de Jésus-Christ crucifié, que d'être environné de sa gloire sur le Thabor; qu'un juste qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment, est véritablement heureux, puisque sa patience augmente le poids d'une couronne immortelle. *Æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV.)

Voilà, mes frères, le motif de consolation que la religion présente au fidèle dans l'affliction; elle découvre un nouvel ordre de choses, elle perce ce nuage de mortalité qui nous dérobe ce jour qui ne finira jamais; elle étale à nos yeux un monde où rien ne passe, une félicité que rien ne peut altérer, une patrie immortelle, où Dieu, si riche en miséricordes, déploie toute sa magnificence pour glorifier ses élus : mais ces récompenses magnifiques ne sont promises qu'à la patience. L'homme, coupable dès sa naissance, ne peut aspirer au ciel que par les souffrances; la douleur est son état naturel, le mérite de sa soumission peut seul réparer le désordre qu'a causé dans son âme l'usage déréglé du plaisir, il faut qu'il lave dans le sang des tribulations le vêtement de justice, pour entrer dans le royaume des cieux; lors même que la Providence ne lui ménage que des afflictions pendant cette vie, il faut qu'elles deviennent le choix libre de sa volonté, qu'il renonce à tout ce qui flatte les sens, qu'il se mortifie, qu'il crucifie sa chair et qu'il se rende digne du bienfait de la réconciliation par la longueur et la sévérité de sa pénitence.

C'est la doctrine établie par saint Paul, dans ses *Épîtres* où il développe l'esprit du christianisme. Le fidèle est un membre de Jésus-Christ; il doit donc retracer dans son âme tous les traits de cet auguste chef : la ressemblance avec ce modèle de toute justice peut seule le rendre agréable aux yeux de Dieu; tout ce qui n'est pas une expression de ses mœurs est une œuvre étrangère à ses disciples, et l'efficacité de ses mérites ne peut être appliquée qu'aux actions animées par son esprit : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Philip.*, II.) Or l'esprit de Jésus-Christ n'est qu'une sainte avidité des souffrances; il ne promet son royaume qu'à la violence, il n'appelle heureux que ceux qui sont affligés, il nous montre la voie du salut, en renversant avec sa croix le mur de séparation qui nous fermait l'entrée du ciel; il nous donne lui-même l'exemple, en baissant son chef sacré sous la verge de la colère divine. Le tableau de sa vie ne présente que des malheurs; les larmes coulent de ses yeux aussitôt qu'ils s'ouvrent à la lumière; la faim, la soif, le mépris, les persécutions, caractérisent son ministère; il expire enfin dans les bras de la douleur, et sa doctrine, qui n'annonce que des croix et des tribulations, n'est que le récit de ses exemples.

Les souffrances sont donc nécessaires pour mériter le ciel, puisqu'elles retracent en nous l'image du chef des élus; la rédemption n'a été accomplie que par une satisfaction proportionnée à la grandeur de nos offenses : il fallait une victime digne de Dieu, Jésus-Christ s'est placé sur l'autel, sa mort nous a ouvert le ciel; mais sa gloire n'a succédé qu'à ses humiliations : il faut que le même ordre s'observe dans l'économie de notre salut; notre conformité avec Jésus-Christ souffrant doit précéder notre union avec Jésus-Christ glorifié : c'est la règle du

courtisan comme du solitaire, du prince comme du peuple, du riche comme du pauvre; les usages, les caractères, les mœurs des siècles ne changent rien à cette règle : si vous ne souffrez pas avec Jésus-Christ, vous n'aurez jamais part à sa gloire : si vous souffrez avec lui, vous serez heureux pendant l'éternité : *Si tamen compatimur, ut et glorificemur.* (*Rom.*, VIII.)

Que cette pensée est capable d'élever l'âme au-dessus de la douleur ! que la vertu souffrante doit trouver de consolation dans les promesses de la foi ! Ces afflictions sont nécessaires pour mériter le ciel, ces peines passagères seront suivies d'un bonheur immortel, ce court espace de larmes et de deuil, qui va bientôt se perdre dans l'abîme de l'éternité, sera changé en un jour de joie qui ne finira jamais; ces moments de tribulation, qui passent avec la rapidité d'un éclair, trouveront en Jésus-Christ un prix digne de la possession de Dieu; les infirmités qui consument nos corps détruiront enfin ce vêtement étranger ; mais elles laisseront dans les cendres du juste des semences d'immortalité, et ces os arides paraîtront au jour des révélations plus brillants que la lumière. Quelque grands que soient nos maux, un coup d'œil sur les années éternelles ne suffit-il pas pour rendre à notre âme, le calme et la tranquillité? Les regards publics ont formé des héros de constance, l'amour de la patrie a quelquefois donné ce spectacle à l'univers; l'orgueil, ce dédommagement si faible pour balancer la perte de la vie, charme souvent la douleur dans ces moments où l'ivresse de la gloire surprend notre âme. L'espérance des récompenses éternelles ne doit-elle pas porter la consolation dans le cœur du fidèle et lui rendre les souffrances aimables?

Aussi les justes, soutenus par cette espérance, nous ont laissé des exemples de fermeté, qui ont étonné l'univers. Susanne, assurée de son innocence et d'une vie plus heureuse après sa mort, voyait sans frayeur les approches de son supplice : Daniel, persuadé que les débris de son corps devaient un jour se réunir, ne redoutait pas la voracité des animaux les plus féroces : l'illustre mère des Machabées, pour inspirer à ses enfants la constance dans les tourments, tournait leurs yeux vers le ciel, et leur rappelait les promesses du Dieu d'Abraham : *Peto, nate, ut adspicias cœlum.* (II *Mach.*, VII.) Quelle grandeur d'âme dans les martyrs du christianisme ! Ils demandaient la mort, ils couraient aux supplices ; les plus longues douleurs semblaient prolonger leurs délices, et leur patience lassait la cruauté des bourreaux ; l'espérance des récompenses éternelles pouvait seule leur inspirer ce mépris de la vie, l'élévation de la foi se faisait sentir dans ces derniers moments, et ouvrait à leurs yeux la céleste patrie; soutenus par ces motifs, ils baisaient la main qui brisait les restes de leur mortalité, et assurés que leurs souffrances recevraient en Jésus-Christ une gloire immortelle, ils marchaient vers l'éternité d'un pas majestueux et tranquille.

Prenez donc pour modèles, mes frères, ces hommes dont la patience a mérité des récompenses si magnifiques; entrez dans cette tradition de justes unis à Jésus-Christ par leurs souffrances, dès le commencement des siècles, et couronnés avec lui dans l'éternité : *Exemplum accipite, fratres.* (*Jac.*, V.) Les motifs qui les rendaient tranquilles et satisfaits dans le sein même de la mort doivent vous élever au-dessus de la douleur; vous aspirez comme eux à une couronne qui est le prix des souffrances : que la vue de leur gloire vous rende donc aimables les afflictions qui leur ont ouvert la céleste patrie : *Peto ut adspicias cœlum.* Souvenez-vous, dans les excès de vos peines, que vous êtes nés pour le ciel, que les jours de votre pèlerinage vont bientôt finir, que les biens dont l'adversité vous prive ne peuvent faire votre félicité, que la source des véritables plaisirs ne se trouve que dans l'innocence du cœur et dans l'attente des récompenses promises à la vertu, que l'on est heureux dans ses peines, quand on est soumis à la volonté de l'Etre suprême, que les afflictions sont les avantages solides et les biens véritables du fidèle, puisqu'ils sont pour lui des moyens de salut, et les gages d'une éternité bienheureuse. Ainsi soit-il !

SERMON XIV.

SUR L'AUMÔNE.

Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI.)

Jésus-Christ prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis.

C'est dans l'émotion de la pitié et dans l'exercice d'une charité douce, affable, universelle, que l'Evangile nous représente Jésus-Christ, spectateur des besoins de son peuple. A la vue d'une multitude affamée, ses entrailles se troublent, sa tendresse s'afflige; sa bonté prévient les cris des malheureux; sa charité inquiète cherche des ressources avant que l'indigence expose ses besoins : les moyens ordinaires lui manquent; il met en action la puissance créatrice; les pains se multiplient entre ses mains, et cinq mille personnes en sont rassasiées ; ses autres prodiges n'avaient fait qu'étonner les esprits : ici, sa libéralité gagne les cœurs. La multitude veut placer le sceptre dans sa main bienfaisante : elle le presse de remplir sa destinée et de monter sur le trône que la reconnaissance lui élève.

Et tels sont, mes frères, les effets de la miséricorde chrétienne, cette vertu qui élève l'homme au-dessus de son être, qui donne de l'activité au sentiment précieux de l'humanité, et qui étend la sphère de ses plaisirs en l'intéressant au bonheur de ses semblables; elle ouvre le cœur à toute espèce de misère, et elle bannit cette libéralité de goût, de caprices, qui n'est touchée que par certains besoins, et qui, fixée par choix sur quelques malheureux, se refuse à

l'impression du sentiment que fait naître la vue des autres misères : *Misereor super turbam istam.* (*Marc.*, VIII.) Elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de faire du bien ; trop resserrée dans le cœur, elle cherche des objets sur lesquels elle puisse s'épancher ; elle prévient par ses secours l'aveu toujours affligeant de l'indigence ; elle perce les ténèbres que la honte oppose à ses largesses ; elle s'enfonce dans l'horreur des cachots, et va montrer encore l'humanité bienfaisante et aimable dans des lieux où la justice même paraît dure et cruelle. Ses yeux ne s'ouvrent que pour découvrir les malheureux : *Cum sublevasset oculos Jesus* (*Joan.*, VI) ; enfin elle confond ces vains prétextes d'une cupidité qui, voulant satisfaire des désirs sans bornes, confond le superflu avec le nécessaire, oppose aux besoins présents de ses frères ses besoins à venir ; s'endurcit contre leur infortune par l'excès même de leurs misères, et refuse de les soulager, parce qu'elle ne peut suffire à tout : *Quid hæc inter tantos?* (*Ibid.*)

Vous reconnaissez la miséricorde à ces traits que le sentiment grave dans vos cœurs, vous, Mesdames, que l'amour des pauvres unit à Jésus-Christ, dont les exemples, bien mieux que mes paroles, animent les âmes les plus tièdes à soulager les malheureux ; dont la main s'ouvre sans cesse pour répandre des bienfaits, donne beaucoup et donne toujours avec joie ; prévient souvent les désirs et ne manque jamais au besoin ; dont la charité, plus utile que fastueuse, après avoir versé mille bénédictions secrètes, vient encore solliciter et recueillir les aumônes des fidèles ; se plaît à confondre les largesses de l'opulence avec le denier de la veuve ; renonce à la gloire du bienfait et se contente d'être bienfaisante. Une compassion si vive n'attend pas, pour se mettre en action, les efforts d'un faible organe du ministère ; et mon discours ne fera qu'une impression sur vos cœurs, celle que ressentent les âmes vertueuses à l'aspect d'un tableau qui peut inspirer la vertu.

Puissiez-vous profiter de ces exemples, hommes impitoyables, à qui la prospérité ne forme que des entrailles cruelles ! Puissent mes paroles ranimer dans tous les cœurs ce feu de la charité que Jésus-Christ a apporté sur la terre ; ouvrir les yeux des fidèles sur les besoins de leurs frères, et augmenter leurs mérites, en versant leurs trésors dans le sein des pauvres ! Voici mon dessein : La raison démontre la nécessité de l'aumône, et la religion en facilite l'exécution : c'est le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée de l'ordre établi par le Créateur, les rapports qui se trouvent entre des hommes qui ont les mêmes besoins, des droits égaux aux mêmes ressources, l'harmonie qui naît de ces rapports et que la vertu fait sentir à l'âme en embellissant notre existence : tels sont les fondements primitifs des devoirs envers nos semblables. De là cette loi généreuse, ce sentiment d'humanité, ce germe précieux de la bienfaisance, que la superstition, l'erreur, le préjugé ne peuvent étouffer ; qui ne se tait dans le tumulte des passions que pour déployer son action dans les remords, et qui venge au moins l'équité qu'il ne peut faire aimer ; de là enfin ces maximes qu'une saine politique adopte, qui tendent à lier toutes les parties d'une société par une dépendance mutuelle ; qui présentent les puissants comme l'appui des faibles, et les riches comme la ressource des pauvres ; qui forment des citoyens en montrant le bien particulier lié nécessairement avec l'intérêt général, et qui les attache à la patrie par le sentiment réfléchi du bonheur, sans lequel l'amour du bien public n'est jamais qu'une émotion de l'enthousiasme.

De ces notions primitives, il suit que la jouissance des bienfaits du Créateur, le partage de ses dons, la dispensation des trésors de sa magnificence, doivent être relatifs à l'ordre établi par sa sagesse, à cette économie de la société qui tend à assurer le bonheur des hommes, au sentiment que sa main a gravé dans nos cœurs. Or, la raison nous fait voir que le soulagement des malheureux est l'usage des richesses le plus conforme aux vues du Créateur, le plus nécessaire au but de la législation, le plus flatteur pour une âme sensible. Trois réflexions dont le développement vous prouvera la nécessité de l'aumône.

L'homme, formé à la ressemblance de la Divinité, n'était placé sur la terre que pour jouir de ses bienfaits ; l'organisation de son corps, les rapports des différents êtres avec ses sensations, tout l'avertissait qu'il était le but de la création, tout lui faisait sentir la noblesse de cette destination. L'univers était un vaste temple où la Divinité ne se peignait à ses yeux que sous les symboles de la bienfaisance ; son cœur en était le centre, la gratitude y élevait ses autels ; le sang des animaux ne les rougissait pas ; elle faisait à Dieu une offrande plus noble, celle de l'homme vertueux et reconnaissant.

Vous n'êtes plus, temps heureux, où les hommes jouissant des dons de la nature, sans propriété, sans partage, modérés dans leurs désirs, assurés de les satisfaire, n'éprouvaient de besoins que pour goûter des plaisirs, et ne faisaient monter au ciel que la voix de la reconnaissance. Cette égalité, appuyée sur la modération et le retranchement des superfluités, ne pouvait subsister avec la pente à l'excès qui a suivi le désordre de la nature ; les besoins d'imagination, aussi étendus que la totalité des biens apparents, firent naître des désirs immenses, et mirent en opposition tous les intérêts ; la force voulut tout s'approprier, et le faible fut malheureux : il fallut donner des bornes à cette cupidité, l'enchaîner par la crainte, ménager aux faibles la portion de biens que la nature leur destinait, et les soutenir contre les efforts de l'injustice ; il fallut rece

voir des mains de la force et de l'autorité, cette paix, ce bonheur que la vertu ne pouvait plus nous donner; la violence des passions avait détruit l'égalité parfaite : la raison, qui apercevait dans cet arrangement primitif le plan le plus conforme aux vues du Créateur, s'efforça de nous en rapprocher dans le partage même de ces biens; elle priva une portion du genre humain des dons de l'Etre suprême, mais elle les déposa dans des mains vertueuses et libérales ; l'opulence, la force, l'autorité furent d'abord confiées aux plus sages, aux plus miséricordieux, aux plus intègres ; ils devaient se souvenir sans cesse qu'ils ne pouvaient remplir leur destination qu'en réparant par leurs bienfaits l'inégalité du partage; qu'ils n'étaient que les dépositaires de l'héritage de leurs frères, qu'il leur était confié pour être défendu contre l'usurpation ; qu'ils n'avaient beaucoup que pour donner beaucoup, et que toute abondance et toute superfluité est injuste, dès qu'un seul homme manque du nécessaire.

Le soulagement des malheureux est donc le seul usage des richesses conforme aux vues du Créateur; elles seraient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvait pas des pauvres ; elles seraient dangereuses, puisqu'elles ne fourniraient que des facilités aux passions : Dieu les répand avec profusion sur quelques-uns, afin que les autres trouvent dans leur abondance tous les secours dont ils ont besoin, et c'est en remplissant cette destination qu'ils entrent dans l'ordre de sa providence : placés sur la terre pour veiller aux besoins de leurs frères, il faut qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur leurs infortunes, qu'ils les soulagent dans leurs peines, qu'ils leur fassent au moins sentir qu'il existe une Divinité bienfaisante, puisqu'elle a formé des hommes miséricordieux; qu'ils diminuent, par leurs largesses, le contraste choquant de l'inégalité qui aigrit l'indigence, et que leur dureté rendrait insupportable.

Quelle affreuse providence, si tous ses bienfaits ne se réunissaient sur un petit nombre d'heureux que pour laisser la multitude de ces hommes dans l'infortune ! Quoi ! mes frères, tandis que les uns regorgeraient de superflu, les autres périraient d'indigence ! Le luxe d'un seul absorberait la subsistance de plusieurs ! le pauvre serait nu, et le riche lui insulterait par le faste de ses vêtements ! l'opulence élèverait des palais pour le séjour de la volupté, et l'humanité souffrante resterait sans asile ! toutes les productions de la nature et de l'industrie seraient rassemblées pour flatter la sensualité, et les besoins pressants manqueraient de ressources ! la terre engraisserait quelques riches de toute sa substance, et la faim cruelle dévorerait le reste de ses habitants ! Une grande partie des hommes ne connaîtrait donc plus la Divinité par ses bienfaits? elle ne sentirait sa main que lorsqu'elle s'appesantit dans sa colère ? La faim, l'infirmité, l'indigence seraient tout son partage? Et quelle portion du genre humain serait exposée à tant de maux? Celle qui succombe sous des travaux pénibles, celle qui connaît le moins les excès, la portion peut-être la plus saine, la plus utile, la plus vertueuse? Opposerez-vous au tableau de l'humanité souffrante, si injurieux au Créateur, cette loi d'intérêt qui concentre l'homme en lui-même, et qui étouffe en son cœur la noble passion de faire du bien; ces ressources qu'une prudence basse et timide veut se ménager dans l'avenir; ces vains prétextes que l'ambition croit apercevoir dans des projets d'établissement; ces raisons subtiles qu'une tendresse excessive pour des enfants colore du titre spécieux du devoir? Retrancherez-vous des largesses que la triste situation des malheureux rend toujours nécessaires, les dépenses que les préjugés de la grandeur, les bienséances du rang, les idées du faste vous montrent comme indispensables?

Ah ! mes frères, ces excuses sont frivoles et ne peuvent faire impression que sur des esprits fascinés par l'erreur. La véritable distinction de la grandeur n'est que le pouvoir de faire du bien, et que l'exercice de cette auguste fonction. La nature et la raison ne mettent d'autre différence entre les grands et les petits, les riches et les pauvres, que celle qui se trouve entre le protecteur et le protégé, entre la main qui dispense les bienfaits et celle qui les reçoit. Ce n'est que parce que nous avons manqué ce but véritable de la grandeur, que nous y avons attaché le faux éclat du faste. La pompe même et la magnificence, presque toujours fondées sur des besoins imaginaires, sont injustes, dès que les besoins réels de nos frères ne sont pas satisfaits. Il n'est permis aux riches de rechercher les commodités, que lorsque les pauvres ont le nécessaire; et si l'humanité peut supporter le contraste de l'opulence et de la médiocrité, celui des superfluités et de l'indigence extrême la blesse et la révolte.

Je dis plus : ces raisons que la prudence humaine croit trouver dans des vues d'établissements, pour retrancher les aumônes; ces ressources qu'elle se ménage pour l'avenir, ne sont que les prétextes d'une cupidité qui rend la charité ménagère, afin que les passions puissent être libérales; la miséricorde même, éclairée sur ses véritables intérêts, ne connaît pas les timides ménagements qui resserrent sa pente à faire du bien ; elle sait que les largesses de la charité sont des biens qui se multiplient entre nos mains, et qui portent avec eux une source d'abondance; que les familles charitables ont toujours prospéré, tandis que celles qui sont élevées sur des trésors amassés par l'avarice sont tombées dans l'oubli, l'opprobre et l'indigence. Vous justifierez, ô mon Dieu! la confiance des âmes miséricordieuses : leurs trésors croîtront dans le sein des pauvres, leur postérité florissante moissonnera les fruits d'abondance qu'elles ont semés, et les fondements de leur grandeur, jetés par

la charité, seront respectés par le temps : Mais ces hommes engraissés de la substance publique, ces races cruelles dont l'opulence n'est fondée que sur l'infortune de leurs frères, vous les maudirez, vous renverserez les édifices de leur orgueil, vous dissiperez leurs richesses comme la poussière, vous les ferez passer dans ces mains libérales qui en font un usage conforme aux vues de votre providence.

Le soulagement des malheureux n'est pas seulement l'usage des richesses le plus conforme aux vues du Créateur, il est encore le plus nécessaire au but des sociétés. La nature forme ces liens qui sont les fondements primitifs des devoirs de l'humanité; la loi les rend plus forts en les resserrant : les sociétés ne sont en effet établies que pour l'avantage des hommes, et les lois ne s'assurent leur soumission que pour assurer leur bonheur. La patrie nous porte tous dans son sein, et ne veut nous attacher que par les liens de la tendresse. Loin d'affaiblir cette compassion vive qu'inspire l'humanité, ou cet amour plus noble que la charité chrétienne enflamme, elle fournit de nouveaux motifs à la bienveillance; elle rapproche les hommes ; elle les rend plus dépendants; elle fait naître le bonheur de chacun de la félicité publique. Devoirs sacrés des concitoyens, si conformes à l'esprit d'une religion bienfaisante, seriez-vous donc réglés par les maximes cruelles qui endurcissent contre les cris des malheureux, en les présentant comme des effets nécessaires dans l'arrangement des choses humaines, par ces voies odieuses d'une politique barbare, qui croit ne pouvoir établir la soumission que sur l'épuisement des forces, l'abattement des courages et l'accablement de la misère? Non, le seul but de la patrie est de resserrer entre les hommes les nœuds de la tendresse, et de les attacher à la société par le sentiment du bonheur qu'ils doivent à cette union.

Mais, ce but si honorable à ceux qui sont les dépositaires de l'autorité ne peut être atteint par leurs seuls efforts : les vues d'une sage administration, sa prévoyance et ses ressources ne formeront jamais cette constitution parfaite, qui assure le bonheur de tous; et la subsistance d'une partie des citoyens, les secours prompts pour leurs besoins pressants, ne peuvent se trouver que dans les largesses et la charité des particuliers. La patrie n'a que des vues générales ; elle ne doit à chaque citoyen que la destruction des obstacles qui peuvent gêner son industrie, ou le troubler dans la jouissance des produits qui en sont la récompense; elle ouvre des sources d'abondance, mais elle n'en dirige pas tous les canaux ; et elle laisse à la charité le soin de distribuer aux pauvres cette portion de l'opulence, que le travail ou l'industrie ne peut faire passer dans leurs mains. Quand même elle ouvrirait les yeux sur toutes les misères des particuliers, quel remède pourrait y apporter cette patrie, souvent indigente au milieu du luxe de ses citoyens, dont les besoins sont plus grands que les ressources, et qui, toujours forcée par les circonstances dans l'emploi des fonds publics, ne peut en laisser l'usage à la libéralité, sans blesser la justice?

Glaive du Seigneur! vous n'êtes plus levé sur nos têtes; la guerre ne dévaste plus nos campagnes, pour arroser du sang de leurs habitants des terres étrangères. O Dieu! votre main semble moins appesantie sur son peuple! nous avons été punis; sommes-nous devenus meilleurs? La paix sera-t-elle l'union des cœurs? l'espoir de l'abondance, ranimera-t-il la charité presque éteinte? le luxe, les excès des passions, n'absorberont-ils pas la substance du pauvre? y aura-t-il moins de malheureux, si le faste de l'opulence augmente; et le riche qui couvrait la dureté de ses refus du malheur des temps, sera-t-il moins cruel, parce qu'il restera sans excuse? Ah! mes frères, que ce présage affligeant ne soit que l'illusion d'une crainte trop vive ! Si le ciel répand sur vous de nouveaux bienfaits, croyez que c'est pour les partager avec vos frères : si la patrie accumule dans vos mains ses trésors, c'est pour les faire passer dans celles de vos concitoyens. Ne pensez pas qu'il n'y a plus de malheureux à soulager, parce que vous êtes dans l'aisance. Hélas! l'opulence du riche s'accroît rapidement, tandis que le pauvre sort à peine de l'indigence extrême! Les meilleurs temps ne sont pas pour l'infortuné qui gagne, à la sueur de son front, son pain de tous les jours! et que lui reste-t-il, s'il survit à l'épuisement de ses forces? Cœurs inhumains! que la prospérité endurcit contre les maux de vos frères, et qui, enivrés des délices de l'abondance, ne pensez jamais qu'il y a des malheureux sur la terre; vous ne voyez pas l'image affreuse du désespoir et de la misère : et ne suffit-il pas de savoir qu'elle existe? Vous ignorez les maux de vos semblables? mais ignorez-vous que vous devez les chercher pour les guérir? La charité n'attend pas que le malheureux vienne l'attendrir par le spectacle de ses souffrances; elle pénètre dans les réduits, où la pauvreté honteuse se couvre de ténèbres, elle s'informe des besoins de ses frères, avec cette chaleur que l'on met à son propre intérêt, elle n'épargne aucun soin pour éloigner d'eux les sentiments de douleur et de peine, auxquels la vie humaine est assujettie : vertu toujours active, le bonheur s'étend et se multiplie autour d'elle; et il suffit d'être malheureux pour avoir droit à ses largesses. Mais sa tendresse préfère les citoyens que des liens plus forts rapprochent de ses bienfaits ; ses pas, dirigés par la sagesse, se portent surtout vers cet orphelin trop jeune pour gagner sa vie; cette veuve oubliée qui souffre en secret, ce vieillard dont les bras affaiblis ne peuvent soutenir par le travail les restes d'une vie languissante; ce malade qui lutte contre l'indigence, le désespoir et la mort ; cette infortunée dont la pudeur va succomber

sous les extrémités de la misère. Sa bienveillance rend toujours à l'humanité souffrante cet hommage de compassion, qui ne s'épuise jamais ; mais elle règle, par le choix des personnes et la grandeur des besoins, ses largesses qui pourraient s'épuiser.

Parmi ces moyens de régler les aumônes, il en est un dont la miséricorde se sertavec plus d'avantage pour la société : Au milieu d'une ville immense, séjour de l'oisiveté et de l'industrie, qui réunit tant d'opulence et tant de pauvreté, tant de faste et plus encore de misère réelle, il se trouve des infortunés, qui aiment mieux succomber sous le poids de l'indigence que d'en supporter la honte, en exposant leurs besoins; il s'en trouve qui ont plus de droit à nos largesses, par les liens intimes qui les unissent à nous; on voit enfin des citoyens oisifs, qui établissent sur l'aumône une subsistance que le travail pourrait leur donner; le mendiant valide est souvent à côté du pauvre que la caducité ou la douleur accable : ses cris plus forts se font mieux entendre ; s'ils n'excitent pas la commisération, son art déploie d'autres ressources, il fatigue, il importune, il obtient enfin des secours qui nourrissent son oisiveté, et qui manquent à l'indigence réelle. Le moyen de remédier à ces inconvénients est de fixer la miséricorde sur son véritable objet, de régler ses aumônes sur les besoins, de les faire passer dans ces lieux où la pauvreté se cache, sans y porter la lumière, et cet œil curieux dont les regards lui rendraient le bienfait insupportable ; et tel est le but des largesses que la charité répand par les mains des pasteurs. Là, par la vigilance active et éclairée d'un ministre plus sensible aux maux de ses ouailles, et plus instruit de leurs besoins, les aumônes sont distribuées avec cette sage économie, cette libéralité discrète, qui soulage toute espèce de misère, mais qui fait rougir en même temps l'oisiveté de son indigence, et qui montre à l'industrie ses ressources : la confiance anime enfin la pauvreté honteuse, qui ne craint plus de lui exposer ses besoins ; la veuve couverte de deuil, présente à sa charité cet orphelin qu'il a régénéré en Jésus-Christ. D'autres largesses arrachent à la lubricité ses victimes. Vous connaissez ces avantages, vous qui connaissez le zèle des pasteurs, et qui multipliez entre leurs mains les ressources de la miséricorde : puissent-ils durer à jamais sur le fondement de vos aumônes ! puisse la patrie toujours affligée des maux qu'elle ne peut guérir, se consoler au moins sur le sort des infortunés, par la confiance que la partie opulente des citoyens répandra ses richesses dans le sein des pauvres, et les sauvera des extrémités de l'indigence!

Enfin, le soulagement des malheureux est l'usage des richesses le plus délicieux pour un bon cœur. Est-il, en effet, une satisfaction plus douce que de faire des heureux ; de recevoir le tribut de leurs actions de grâces, de régner sur des âmes que la reconnaissance nous soumet, de s'assurer leurs affections, leurs empressements, leurs services, en les intéressant à notre bonheur, par l'amour de leur propre félicité? Les autres plaisirs ne peuvent soutenir l'examen de la raison, ils n'existent plus, dès qu'on les approfondit : l'âme ne les goûte que dans l'ivresse des sens, ou dans l'illusion de la vanité; le calme de la sagesse et l'œil sévère de la vérité les dissipent, et mettent à la place les remords et l'ennui, le sentiment accablant du désordre, ou le triste vide de la frivolité : l'émotion des sens peut renaître; l'illusion, emprunter de nouveaux charmes; et l'opulence, fournir des ressources aux caprices ; mais toutes ces ressources tarissent enfin, sans que nous soyons satisfaits, elles augmentent nos désirs sans grossir leurs objets, elles nous montrent la joie, mais elles ne la mettent jamais dans notre cœur. Le soulagement des malheureux procure seul, dans l'usage des richesses, ce plaisir que le remords ne peut corrompre, que le dégoût ne peut altérer, que l'ennui ne peut flétrir. La joie de faire du bien est toujours touchante ; elle ravit notre âme sans la troubler, et elle l'enchante sans la séduire. C'est un plaisir qui ne s'use jamais : on le goûte encore mieux en y revenant. Comme il est fondé sur l'idée flatteuse de l'excellence de notre être, chaque bienfait, qui embellit notre existence, nous le rend plus sensible.

Et que pourrait avoir l'opulence de plus délicieux, que la satisfaction de soulager les malheureux ? Serait-ce cet appareil de faste, qui blesse plus les cœurs qu'il n'éblouit les yeux ; cette pompe, qui étonne plus qu'elle ne touche ; cette magnificence, que nous croyons inséparable de l'élévation, tant nous sommes éloignés de connaître la véritable grandeur? Mais cette vaine montre est hors de nous : le plaisir seul de faire du bien nous appartient ; il est intime à notre âme ; il l'affecte ; il l'embellit ; il y grave les traits de ressemblance avec le modèle de toute perfection. Serait-ce enfin les hommages des peuples, qui nous flatteraient au milieu des prestiges de l'opulence ? Mais il n'est point de gloire solide, que celle qui est fondée sur la bienfaisance ; toute autre n'est appuyée que sur l'illusion momentanée de l'erreur. Notre vanité tend à la perpétuer : la vanité des autres s'efforce de la détruire ; et il ne faut que cette opposition, pour la faire évanouir. Remontez aux causes véritables de l'estime ; vous verrez qu'elle naît de l'intérêt plus ou moins vif, que nos semblables prennent à nos actions, à nos talents, à notre conservation. Or, les bienfaits seuls peuvent mettre les hommes dans l'intérêt de notre existence, et des qualités qui l'embellissent.

Voyez, dit saint Paulin, ces malheureux que vous avez soulagés dans leurs peines : l'allégresse se répand sur leurs visages, dès qu'ils vous aperçoivent ; ils oublient, en vous voyant, leurs misères, leurs infirmités, leurs douleurs. Les regards que vous jetez sur eux, portant dans leurs âmes une joie

qui ranime les principes de leur vie défaillante : *Animæ tuo aspectu vigescunt* : ils vous préfèrent à leurs enfants ; ils ne font des vœux que pour votre conservation ; ils trouvent dans votre existence leur vie, leur santé, leur bonheur ; ils vous aiment en s'aimant : la reconnaissance vous a gravés dans leurs cœurs, et vous rend toujours présents à la vivacité de leur amour : *Inscriptus es enim et impressus in cordibus eorum, per multam in eos humanitatem.* Mes frères, faites servir vos richesses aux plaisirs de la volupté, à la vanité, à la satisfaction de toutes les passions ; vous ne goûterez jamais une joie plus pure que celle qui naît des acclamations, des actions de grâces et des bénédictions des malheureux qui reçoivent vos bienfaits. Celui qui n'est pas dédommagé de ses largesses par ce seul plaisir, n'a pas un cœur : celui qui n'en est pas transporté, qui le discute, qui le compare, en l'éprouvant, ne le goûte pas tout entier ; et quiconque en fait l'objet de son raisonnement, n'est pas digne de le sentir.

Le soulagement des malheureux est donc l'usage des richesses le plus conforme aux vues du Créateur, le plus nécessaire au but de la législation, le plus flatteur pour un cœur sensible : trois réflexions qui vous ont prouvé la nécessité de l'aumône. Il me reste à vous faire voir que la religion en facilite l'exécution.

SECONDE PARTIE.

L'homme bienfaisant est la plus vive image de la Divinité. C'est le plus beau spectacle que le cœur puisse donner à la raison, libre des préjugés. Mais quel tableau sublime que celui de la miséricorde, élevée par les motifs de la religion, soutenue par ses maximes, animée par ses espérances ! Son activité devient immense, et s'étend à toute espèce de misères. Cette pitié raisonnée, qui se prescrit des objets, des bornes, des circonstances, ne ralentit plus sa marche. Tous les hommes sont égaux à ses yeux : le sang d'un Dieu qui les couvre absorbe toutes les différences ; l'amour qui l'enflamme se confond avec l'amour infini du Créateur ; et l'intérêt, qui l'attendrit sur le sort des malheureux, n'est que celui de Jésus-Christ, pour des membres rachetés par l'effusion de son sang : les obstacles que la cupidité pourrait mettre aux largesses de la miséricorde sont renversés ; la mortification, le retranchement des superfluités, le détachement du monde, assurent aux pauvres des fonds inépuisables, parce que les riches ont beaucoup à donner, dès qu'ils renoncent aux superfluités, et qu'ils donnent sans peine ce qu'ils possèdent sans attachement. Enfin, la miséricorde, animée par les espérances de la religion, devient capable des plus grands sacrifices : la perte de quelques biens périssables est vile à ses yeux, lorsqu'elle la compare aux récompenses qui couronneront ses largesses ; et elle se croit heureuse de déposer dans le sein des pauvres des trésors qui la mettront en possession d'un bonheur éternel.

C'est ainsi que le christianisme facilite l'exécution du précepte de l'aumône. Par ses motifs, il augmente l'intérêt que nous prenons aux malheurs de nos semblables ; par ses maximes, il détruit tous les prétextes de la cupidité ; par ses espérances, il nous montre le plus grand avantage dans le sacrifice des biens que nous consacrons au soulagement des malheureux. Développons ces vérités.

La religion augmente l'intérêt que nous prenons au malheur de nos semblables ; en effet, mes frères, quel motif plus puissant pour la miséricorde, que celui qui représente les pauvres unis avec nous en Jésus-Christ, rachetés par son sang, et destinés à la même félicité ? Quel amour plus vif peut nous intéresser au soulagement des malheureux, que celui qui naît de la tendresse infinie d'un Dieu qui les a aimés, jusqu'à mourir pour eux sur l'arbre de la croix ? Ces pauvres sont une portion précieuse de l'héritage de notre chef ; il s'attriste avec eux ; il partage leurs peines et leurs douleurs. Pourriez-vous fermer vos cœurs aux plaintes de Jésus-Christ souffrant dans ses membres ? la reconnaissance que ses bienfaits doivent inspirer, laisserait-elle dans vos âmes quelque place à la dureté, au mépris, à l'indifférence ? Hélas ! ces sentiments subsistent souvent au milieu des impressions faibles d'une compassion purement naturelle : l'habitude de ne juger des hommes que par l'éclat extérieur, de n'estimer en eux que ce qui réveille des idées de faste et de grandeur, dégrade à nos yeux les pauvres ; nous les regardons comme des êtres d'une autre nature ; nous pensons qu'ils sont nés pour l'infortune ; nous composons leur destinée des maux qui n'entrent pas dans la nôtre ; notre vue s'accoutume à une disproportion si monstrueuse ; plus même ils sont misérables, plus ils nous paraissent vils et indignes de notre compassion : ainsi, la pitié que la nature inspire cède au mépris que le préjugé enfante ; et l'excès des misères du pauvre ne fait que nous endurcir contre les malheurs qu'il endure.

Mais ces sentiments de mépris et d'indifférence, pourraient-ils subsister avec les motifs d'une religion qui forme des entrailles de miséricorde ? La charité chrétienne ne considère plus les hommes sous les rapports réels ou arbitraires que la nature ou le préjugé met entre eux ; la lumière qui l'éclaire fixe tous ses regards sur les mérites de Jésus-Christ ; c'est un rayon de l'intelligence suprême, qui ne voit en nous, avec complaisance, que ce Fils bien-aimé : sous cet aspect, les fidèles ont un prix infini ; ils sont tous l'objet de l'amour d'un Dieu ; ils deviennent égaux en Jésus-Christ, et cette qualité fait évanouir toutes les différences.

Ecoutez à ce sujet le grand Apôtre des nations : Vous tous, disait-il aux Galates, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a

plus maintenant ni de juifs, ni de gentils, ni d'esclaves, ni de libres ; l'auguste qualité de chrétiens a ôté ces murs de séparation que les vanités mondaines avaient élevés ; les fidèles tirent toute leur gloire de leur union avec le Rédempteur ; ils sont tous les membres de son corps ; les besoins des uns sont les besoins des autres ; une sensibilité mutuelle les rend toujours affectés par les mêmes objets ; ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme ; le même intérêt produit leur mouvement, leurs craintes, leur espérance, celui de Jésus-Christ qui les anime, qui les vivifie, qui se les attache pour ne s'en séparer jamais : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.* (I *Cor.*, XII.)

Changeons donc maintenant de langage ; ne disons plus que l'humanité souffrante doit attendrir tous les cœurs ; ne mettons pas en action cette pitié que la nature inspire ; présentons aux yeux de la foi Jésus-Christ uni par l'amour à tous ses membres ; disons qu'il souffre avec les pauvres, qu'il élève leur voix plaintive, qu'il implore notre assistance, que sa main reçoit nos bienfaits, et que ses besoins sont soulagés par nos aumônes. Ce motif doit ouvrir nos cœurs, je ne dis pas seulement aux plaintes de l'indigence extrême, cette expression serait inutile, puisque je parle à des âmes sensibles : la vue de Jésus-Christ souffrant dans ses membres doit produire un intérêt plus vif que celui qui naît de l'humanité, un intérêt qui augmente la compassion par l'estime, et qui anime la libéralité par la reconnaissance. Jésus-Christ a versé tout son sang pour vous ; il vous a sauvés de l'excès de l'infortune ; vous seriez encore la proie de l'enfer, s'il ne vous eût aimés jusqu'à mourir sur la croix. Pourriez-vous, après tant de bienfaits, refuser de le soulager dans ses pauvres, opposer votre indifférence à la tendresse qu'il a pour eux, user de réserve dans vos largesses, tandis qu'il déploie sur vous une magnificence sans bornes ? Ah ! mes frères, si les moindres besoins des pauvres ne vous touchent pas, si vous ne souhaitez pas de leur procurer le plus grand bonheur, l'intérêt de Jésus-Christ est encore faible dans vos cœurs ; vous êtes peut-être des hommes sensibles, mais vous n'êtes pas des chrétiens unis à vos frères par un amour plus fort que la mort ; vous n'avez pas cette charité généreuse qui donne toujours avec joie, qui donne même au delà de ses forces, et qui désire encore pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ.

Que sera-ce si vous usez de cet art inhumain qui apprécie les larmes et les besoins du pauvre ; de cette charité durement circonspecte qui juge les malheureux dans l'émotion même de la pitié, qui discute leurs mœurs, leur oisiveté, leurs ressources, qui croit ne devoir sa compassion qu'à l'indigence extrême, et qui se persuade que le poids de toute autre misère est assez adouci par l'habitude ? La miséricorde chrétienne n'est pas réglée par cette prudence qui n'a jamais assez examiné, qui se défie toujours, et qui aperçoit dans le sort des malheureux de petites différences qui échappent au sentiment ; maîtrisée par la compassion, elle voit à peine l'excès ; elle aime mieux donner à de faux besoins que de s'exposer à refuser aux véritables ; si elle se trompe, c'est la bonté de son cœur qui l'égare : plus respectable même, dans ses saillies et ses écarts, que cette pitié dont la marche est plus régulière, elle se porte au delà des bornes de la loi par des sacrifices généreux ; elle franchit les bornes de la perfection, après y avoir atteint : Jésus-Christ souffrant dans les pauvres fixe ses regards ; l'intérêt qu'il prend à leur soulagement la transporte. Que peut-elle faire de trop pour lui, après qu'il a versé son sang pour nous ? Elle remonte jusqu'à cette charité infinie qu'il a fait descendre du sein de sa gloire sur l'arbre de la croix ; et sa raison, sa prudence, sa circonspection se perdent dans cet amour.

Ainsi, la miséricorde éclairée par la lumière de la foi se confond avec la charité infinie de Dieu, néglige ces différences humaines qui pourraient diminuer la vivacité de l'intérêt qu'elle prend au sort des malheureux, et suit cette pente du cœur qui embrasse le bien avant même que la raison ait fixé ses limites. Mais quelle rapidité dans ses mouvements, lorsqu'ils ne sont plus ralentis par les obstacles de la cupidité ? quelle douceur dans ses regards, que la bienfaisance seule anime ? quelle profusion dans ses largesses, lorsque son cœur est détaché, par les maximes de la religion, des choses présentes, et que sa main n'est plus suspendue entre les intérêts de ses frères et ceux de l'amour-propre ? Je vais essayer de la peindre ; que ceux qui n'ont pas assez de désintéressement pour la suivre, admirent au moins sa générosité.

La prudence humaine cherche en vain des prétextes pour retrancher les aumônes dans les timides conseils qui resserrent la pente à faire du bien : le plus grand obstacle aux largesses de la miséricorde, et peut-être le seul, naît de cette cupidité qui tend à s'approprier tous les dons du Créateur, qui confond les besoins réels avec les besoins factices, qui juge de ses nécessités par ses désirs, et qui se croit dans l'impuissance d'être charitable, parce qu'elle est ambitieuse, superbe ou voluptueuse.

Qu'oppose le christianisme à cette cupidité, dont les désirs immenses s'étendent aussi loin que la totalité des biens apparents ? Des maximes de détachement et de privation, qui élèvent l'homme jusqu'au mépris des richesses, qui lui font donner sans peine ce qu'il possède sans attachement, et qui assurent aux pauvres, en réprimant les passions, un superflu qui serait absorbé par leurs excès. La religion ne se contente pas d'effrayer l'avarice par des menaces, de forcer des mains avides à des sacrifices que le cœur désavoue ; sa perfection va plus loin, elle établit les aumônes sur les débris des passions ; elle détache les cœurs, et par

là elle fait donner avec joie : ses maximes ne se bornent pas à marquer des limites que la cupidité ne respecte jamais ; elle va à la source du mal ; elle retranche les désirs ; elle avertit de craindre les richesses ; elle commande de les mépriser ; elle alarme la modération même par des conseils qui montrent la plus grande sûreté dans la privation totale. Chrétiens, vous êtes des hommes du siècle à venir, et vous devez mépriser les biens terrestres ; détachez donc vos cœurs des richesses passagères ; disciples d'un Dieu crucifié, sa croix est pour vous un engagement à des privations volontaires ; livrez-vous donc aux saintes rigueurs de la pénitence ; n'usez des richesses que pour vos besoins véritables : tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser l'abus du monde, tout cela est superflu pour vous ; c'est le fonds et l'héritage des pauvres, que vous ne pouvez dissiper sans crime. Il en est ainsi, mes frères : ce ne sont pas les spéculations d'un solitaire qui médite dans son cloître, que je vous propose ; le sage l'a dit avant moi : tout ce qui est mesuré par les années est indigne de notre attachement ; tout usage des richesses qui entretient la vanité, l'ambition, la mollesse, est criminel dans un chrétien. Jésus-Christ nous l'annonce dans ses maximes ; l'Evangile et la raison se réunissent pour établir ces vérités, et si elles faisaient toute leur impression, quelle facilité ne trouverait pas le fidèle dans l'accomplissement du précepte de l'aumône ! Son cœur, détaché de tout ce qui passe, donnerait sans peine des richesses qu'il méprise ; elles échapperaient de ses mains, comme des biens inutiles, et leur usage n'aurait de prix à ses yeux que dans le soulagement des malheureux. Quel fonds inépuisable pour les pauvres, si la mortification chrétienne retranchait des dépenses du riche toutes les superfluités du luxe, et cette portion de l'opulence qui ne sert qu'aux plaisirs, aux profusions, aux caprices ! Les ressources de la miséricorde seront toujours abondantes, dès que les besoins ne seront plus multipliés par les passions ; et la religion, en assurant aux pauvres tout ce que la cupidité pourrait leur ravir, ne laissera plus d'indigents sur la terre.

O vous, qui déployez dans les justes les sentiments de mortification, de dépouillement, de mépris des choses humaines, Esprit-Saint, faites-nous sentir jusqu'où peut s'élever la miséricorde soutenue par ces maximes, ou, s'il faut toujours prendre les grands exemples loin de nous, retracez à nos yeux la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens, fruit précieux du détachement des biens du monde. La terre était devenue l'image du ciel, la miséricorde y fixait son séjour, l'abondance suivait ses pas, les cris plaintifs de l'indigence ne se faisaient plus entendre, chacun sentait les besoins de ses frères et personne n'en souffrait, parce que les secours étaient aussi prompts que la sensibilité était vive. Ainsi le plus grand bonheur du particulier ne naissait que du bonheur de tous, et ce consentement admirable de toutes les parties formait le corps le plus auguste, une société où tous les hommes étaient égaux par la modération, grands par le désintéressement et heureux par la bienfaisance.

Ce n'est pas que la religion confonde les états, et que ses maximes qui défendent aux grands la mollesse des mœurs et l'indécence du faste, aient pour but de les ramener, par un choix libre, aux mœurs dures d'une populace obscure et aux privations forcées de l'indigence. Les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour toutes les conditions, les proportions du rang ou de la naissance peuvent les resserrer ou les étendre, et la religion les fait respecter : sa plus grande perfection ne se trouve peut-être que dans cette égalité parfaite qui régnait entre les premiers fidèles de Jérusalem ; mais ses conseils qui rétabliraient cette égalité ne donneront jamais l'impulsion générale dans l'arrangement des choses humaines ; ils nous élèvent jusqu'au ciel, et la plus grande partie du genre humain tiendra toujours à la terre ; le dépouillement entier pourrait même alarmer la politique, elle craindrait qu'un si grand détachement ne fît éteindre la race des citoyens industrieux, et tarir les sources de l'opulence publique.

Les préceptes de la religion qui prescrivent les devoirs peuvent rassurer la prudence humaine : ils condamnent également l'opulence qui ne s'accroît que par l'activité inquiète de l'avarice et l'indigence qui suit l'oisiveté ; ils blâment cette sensualité qui veut faire servir toutes les richesses à la satisfaction des passions, et ils autorisent les dépenses que l'inégalité des conditions rend indispensables ; ils défendent aux riches de mettre leur cœur dans leurs trésors ; ils exigent des disciples de Jésus-Christ des privations volontaires, qui augmentent le fond des aumônes ; mais ils ne leur interdisent pas tout usage des biens présents, que la reconnaissance sanctifie : ils tendent à détruire cette cupidité qui n'enfante que des forfaits, et ils règlent l'amour-propre qui peut souffrir des bornes. Ainsi, de la pente que nos cœurs ont à l'excès, et de la violence évangélique qui les réprime, il se compose un mouvement qui forme le meilleur arrangement possible, celui où les hommes usent assez des richesses pour être animés à grossir leur opulence par des voies légitimes, et où ils ne les possèdent pas avec assez d'attachement pour s'enivrer dans leur abondance, fermer les yeux aux besoins des pauvres et les abandonner aux excès de la misère.

Enfin le christianisme facilite l'accomplissement des préceptes de l'aumône par ses espérances. Une religion qui fait renoncer à l'intérêt présent, et qui élève la miséricorde jusqu'à des sacrifices généreux, doit lui proposer dans l'avenir des récompenses capables de la dédommager de ses privations volontaires. Le cœur qui n'a d'activité que

pour le bonheur, ne se détache d'un bien que pour s'attacher à un autre, et jamais le riche ne répandrait dans le sein des pauvres des richesses dont l'usage peut augmenter les délices de cette vie, si la grandeur des biens futurs ne l'emportait dans son cœur sur l'attrait des biens présents.

Or le christianisme anime la miséricorde par la grandeur des récompenses qui couronneront ses largesses : il ouvre à ses yeux une patrie où Dieu accepte, pour prix du royaume éternel, les richesses déposées dans le sein des pauvres et présentées par leurs mains. Ils prient Jésus-Christ, assis à la droite de son Père, arbitre des vivants et des morts, réglant leur destinée sur les aumônes écrites dans le livre de vie; armé de terreur, de haine et de dureté contre les âmes inhumaines ; plein de bonté pour les âmes miséricordieuses, et exprimant sa tendresse par ces paroles consolantes : Venez, les bénis de mon Père, pour posséder le royaume qui vous a été préparé, parce que l'aumône que vous avez faite au moindre de mes serviteurs, vous l'avez faite à moi-même : *Quandiu fecistis uni ex fratribus meis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV.)

Pesons ces termes, mes frères. Votre attention ne peut trop se fixer aux objets qu'ils nous présentent. Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume, parce que j'avais faim et vous m'avez rassasié. Ne semble-t-il pas que les largesses de la miséricorde peuvent seules déployer la magnificence du Seigneur, que les plaintes ou les bénédictions des pauvres fixeront la destinée des hommes dans le jour des justices, et que leurs mains graveront le nom des élus dans le livre de vie? *Esurivi, et dedistis mihi manducare.* (*Ibid.*) Ne semble-t-il pas que Jésus-Christ soit débiteur envers les âmes miséricordieuses, que sa libéralité seule ne couronne pas leurs mérites, et qu'il se plaît à répandre sur eux tous ses biens par un intérêt que mes paroles ne peuvent exprimer, et dont notre faible raison ne trouve l'analogie que dans le sentiment de la reconnaissance? *Quandiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (*Ibid.*) Quel effet surprenant produit l'amour des pauvres, s'écrie saint Pierre Chrysologue! *O quid agit amor pauperis!* Il fixe tous les regards du Créateur, il donne le prix aux actions vertueuses, et sans lui tout est perdu pour l'éternité. L'innocence d'Abel, la confiance de Noé, la foi d'Abraham, la patience de Job, ne sont pas le sceau de la prédestination de ces premiers patriarches : *Quod Abraham fidem susceperit, judex tacet.* Jésus-Christ ne voit la marque de ses élus que dans les traits que la miséricorde a gravés sur leur front; il ne reçoit dans les tabernacles éternels que ceux qui ont été l'asile des malheureux; il n'enivre d'un torrent de délices que ceux qui ont étanché la soif du pauvre : *Hoc solum clamat, quod pauper comedit.* Et quel bonheur sa main libérale prépare aux hommes charitables! Que de grands objets frapperaient nos yeux, si l'activité de notre esprit pouvait percer le nuage de mortalité qui voile la céleste patrie! Là, l'élite des hommes, les âmes miséricordieuses sont assemblées; la sagesse éternelle, que l'amour a revêtue de notre chair, est à leur tête; sa gloire répand ses rayons sur eux, et les couvre d'un éclat toujours le même et toujours renaissant. Des traits d'une lumière plus vive partent de sa couronne immortelle, et vont se réunir sur le front des justes où la bienfaisance paraît avec plus de splendeur. La miséricorde, qui a perfectionné leur vertu, consomme leur bonheur; elle fait tout dans cet heureux séjour; elle enivre leurs âmes, elle élève leur voix, elle forme ces concerts qui pénètrent leurs cœurs et qui sont immortels comme le Dieu dont ils célèbrent les bienfaits : *Illi sunt viri misericordiæ, quorum justitiæ non sunt oblivioni traditæ; gloria eorum non derelinquetur.* (*Eccli.*, XLIV.)

Que vous dirai-je après cela, mes frères? et quel motif plus puissant pourrait vous porter au soulagement des pauvres, que celui qui dédommage de la perte des biens passagers par l'assurance du bonheur éternel! Si votre cœur s'endurcit contre ce motif, si la bonté de Dieu qui récompense ne vous touche pas, lui reste-t-il autre chose que de vous frapper sans miséricorde? Vous refusez de payer le prix du royaume céleste, de soulager Jésus-Christ dans ses pauvres, d'expier vos crimes par l'aumône; vous n'usez pas du moyen qui peut vous ouvrir le sein de la clémence. Eh bien! soyez les tristes victimes de la vengeance du Seigneur; armez-vous de force pour soutenir les regards terribles de sa colère; attendez, sans frayeur, les tourments que sa justice vous prépare. Que les richesses, qui ont été l'instrument de vos passions, deviennent leur supplice! qu'elles augmentent vos regrets, vos remords, votre désespoir! Allez, précipitez-vous dans des feux éternels : *Ite in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV.) Que sais-je? ô mon Dieu! car je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements : que sais-je, si ce jour de colère pour les âmes inhumaines est éloigné, et si l'ange de votre fureur ne crie pas déjà sur leur tête qu'il n'y a plus de temps? Cette incertitude ne doit-elle pas les faire trembler? et quand même leurs années croîtraient jusqu'à l'âge le plus reculé, quand des siècles seraient ajoutés à ces instants rapides qui composent leur vie, ne viendra-t-il pas un dernier jour où la mort les forcera de confesser que le seul usage des richesses, digne de l'homme, est celui que la miséricorde lie au bonheur éternel, et qui, étant utile pour l'avenir, ne se perd pas sans ressource dans l'abîme du passé? Pourquoi donc cette vérité salutaire ne règne-t-elle pas sur nos cœurs? Le charme de sentir est-il si fort qu'il arrête toute prévoyance? Ne voyons-nous pas que nous marchons vers le terme où tout s'évanouit; que chaque instant nous ravit une portion de nous-mêmes; que nos richesses ne peuvent avoir plus de solidité que notre vie, et

qu'elles échapperont de nos mains sans qu'aucune force puisse les y retenir?

Hâtez-vous donc, conclut saint Jean Chrysostome, de leur donner un prix réel, en les déposant dans le sein des pauvres : *Effundamus igitur facultates nostras in indigenos.* Tant que vous êtes soumis ici-bas à la loi des changements, vos richesses sont assujetties à la même vicissitude : la malice des hommes peut vous les enlever; l'excès de vos passions, les dissiper; l'inconstance de la fortune les faire passer en d'autres mains; la mort, du moins, vous en dépouillera pour orner son triomphe. Distribuez-les aux pauvres avec fidélité; soulagez les malheureux; et ni l'envie, ni l'injustice, ni la vicissitude, ni la mort, ne pourront vous les ravir. Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur du siècle futur, les sauvera du ravage des temps. Tout ce qui est fait pour lui se retrouve en lui; tout usage des richesses que la charité sanctifie, est écrit dans le livre de vie : la justice, qui en est le principe, en est elle-même la récompense éternelle : *Dispersit, dedit pauperibus; justitia manet in sæculum sæculi.* (*Psal.* CXI.) J'ai cette confiance, ô mon Dieu! pour les âmes miséricordieuses qui m'écoutent, qu'elles seront reçues dans le sein de votre clémence; que le sang de Jésus-Christ qu'elles ont aimé dans les pauvres, les sauvera de la rigueur de vos jugements, et qu'elles seront heureuses à jamais dans le règne de la miséricorde. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado; quæretis me, et in peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII.)

Je m'en vais; vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.

Quelle frayeur ne dut pas répandre dans l'esprit des juifs, cette terrible menace de la part d'un Dieu? Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Israël, ce ne sont plus des holocaustes temporels que le Seigneur te fait annoncer par ses prophètes; la guerre étrangère et intestine, les embrasements, la peste, la famine; ton héritage, en proie à la fureur des barbares; tes enfants, gémissant dans les fers d'un vainqueur orgueilleux; tes villes ensevelies dans leurs cendres ou noyées dans le sang de leurs habitants; tes autels profanés, le temple même de l'Eternel réduit en un monceau de pierres; tous ces maux rassemblés n'étaient qu'une faible image de celui dont Dieu te menace. Il te punissait alors dans sa miséricorde; il se servait de ces châtiments pour te faire sentir sa puissance et t'arracher à l'idolâtrie : aujourd'hui sa vengeance seule éclate, il proscrit pour toujours les enfants rebelles; il s'éloigne d'eux dans sa colère; ils le chercheront en vain, et tous les efforts qu'ils feront pour retourner à lui seront inutiles : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Ne frémissez-vous pas, mes frères, en entendant ces terribles paroles qui s'adressent à tous les hommes? Ne vous remplissez-vous pas de terreur, et ne faudrait-il pas, en les adoucissant, parer au désespoir qu'elles peuvent causer, plutôt que d'en augmenter l'impression, en développant ce qu'elles renferment? Hélas! il n'est que trop vrai qu'on écoute ces menaces sans émotion, et que votre insensibilité est plus à craindre qu'un excès de frayeur. A Dieu ne plaise que nous venions dans ces chaires chrétiennes affaiblir par des idées humaines la sévérité des jugements du Seigneur, et que, sous prétexte de ne pas révolter contre la vérité, nous la rendions presque méconnaissable : nous ne sommes plus les ministres de la paix dans le temps des vengeances; il serait inutile d'annoncer les miséricordes d'un Dieu, lorsque sa colère ouvre sous nos pieds les abîmes; c'est alors que nous devons faire briller le glaive redoutable de la justice, sauver par la frayeur des peines éternelles, et porter dans tous les cœurs l'alarme et l'épouvante; c'est alors que le son de notre voix, semblable à l'airain retentissant, doit faire entendre sans cesse à tous les fidèles cette menace du Sauveur : Si vous différez de vous convertir jusqu'à la mort, vous mourrez dans le péché et l'impénitence. *Clama; ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam.* (*Isa.*, LVIII.)

Oui, mes frères, la miséricorde du Seigneur a ses bornes; il est un temps où ses entrailles sont fermées à la compassion; où la réprobation est consommée; où les efforts que nous faisons pour retourner à lui sont inutiles : si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous le chercherez en vain et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Mettons dans tout son jour une vérité si terrible. L'espérance d'une conversion facile dans les derniers moments de la vie soutient le pécheur dans ses désordres et l'entretient dans une fausse sécurité. Faisons voir que cette espérance est vaine; que l'impénitence finale est le terme d'une vie passée dans le crime; que rarement on se convertit à la mort, parce qu'on n'est plus en état de chercher Dieu, ou qu'il rejette les efforts que nous faisons pour retourner à lui : en un mot, la pénitence différée jusqu'à la mort est très-incertaine; première partie : la pénitence différée jusqu'à la mort est presque toujours inutile; seconde partie. C'est tout mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les effets que les passions produisent dans les hommes ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. La mort dans le péché, ce terme horrible d'une vie criminelle, les saisit et les épouvante : et cependant ils s'endorment dans leurs dé-

sordres ; ils attendent tranquillement et sans inquiétude cette affreuse destinée. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu, ils veulent vivre dans la haine de Dieu, et ils se flattent de mourir, comme les justes, dans la paix du Seigneur.

Quelle est la source de cette fatale illusion? C'est qu'ils espèrent que leur mort ne sera pas soudaine et imprévue, et qu'ils pourront consacrer à la pénitence les soupirs languissants de la vieillesse et les désirs impuissants d'une âme accablée sous le poids de la maladie. Or, mes frères, rien n'est plus frivole que cette espérance, parce que la mort est souvent imprévue, et que Dieu nous refuse ce temps sur lequel nous comptons pour nous convertir, première raison ; parce que la situation d'un malade au lit de la mort le met souvent hors d'état de se convertir, seconde raison : deux réflexions qui vous feront comprendre que la pénitence différée jusqu'à la mort est très-incertaine : *Quo ego vado non potestis venire.* (*Joan.*, VIII.)

Nous mourrons tous, mes frères : notre vie, telle qu'une vapeur légère, se dissipe insensiblement, et nous disparaissons comme l'ombre qui fuit ; la santé la plus robuste, la jeunesse la plus riante, ne peut nous dérober aux fureurs de la mort ; quelque solide, quelque beau que soit l'édifice, elle lui porte enfin le coup fatal, et il n'en reste qu'une froide poussière. La destinée la plus brillante, qui nous séduit souvent en nous montrant le trépas dans un point de vue éloigné, ne peut la reculer d'un instant ; les jours comblés d'honneurs et tissus de plaisirs ne se précipitent pas avec moins de rapidité que les autres dans l'abîme immense de l'éternité. Ils ressemblent tous, dit l'Esprit-Saint, aux fleuves qui se perdent dans la mer ; majestueux ou obscurs dans leur cours, ils se confondent également dans l'immensité des eaux.

Heureux, ô mon Dieu ! celui qui sent les approches de sa fin ; qui est troublé par les frayeurs salutaires de la mort ; qui peut se disposer à sortir de cette maison de boue avant qu'elle s'écroule ; qui n'est pas dévoré tout vivant par le tombeau ; qui ferme insensiblement ses yeux à la lumière, et qui n'entre pas dans la nuit éternelle, sans y être préparé par la faible lueur d'un crépuscule ! Heureux si votre miséricorde ménage quelques intervalles à sa pénitence ; s'il reçoit, en mourant, les dernières consolations de l'Église, et s'il expire entre les bras des ministres de la réconciliation ! Ces derniers efforts d'une âme qui se tourne vers son Créateur, ces marques d'un repentir peut-être sincère nous rassurent un peu sur sa destinée. L'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, lui ouvre, du moins dans ses promesses, le sein de la clémence divine ; et la confiance anime encore les cantiques, dont elle accompagne sa marche vers l'éternité.

Mais ce temps si décisif pour le salut n'est pas toujours accordé à nos désirs. Une révolution subite ne met souvent qu'un soupir d'intervalle entre une santé parfaite et le trépas : la mort soudaine ou imprévue nous frappe lorsque nous y pensons le moins, comme des victimes tranquilles et inattentives. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et cette parole sortie de votre bouche n'y retournera pas vide et sans effet : la mort nous surprendra, ainsi qu'un voleur dans les ténèbres de la nuit ; le dernier jour sera pour nous un jour trompeur ; et le Fils de l'homme viendra lorsque nous l'attendrons le moins : *Qua hora non putatis, Filius hominis veniet.* (*Luc.*, XII.)

En effet, mes frères, qui peut nous assurer que nous aurons le temps de mettre ordre à notre conscience, et que les progrès insensibles d'une maladie nous conduiront à pas lents vers le tombeau ? A combien d'accidents sinistres et de morts imprévues ne sommes-nous pas exposés ? Depuis le jour de colère où la terre fut ensevelie dans le sein des eaux, le Seigneur a-t-il cessé de nous avertir par ces terribles exemples ? Ici, il fait descendre le feu du ciel sur des villes criminelles, et rien n'échappe à la voracité de ses flammes vengeresses ; là, il ouvre les abîmes : la terre dévore ses habitants, et des provinces entières sont ensevelies dans son sein ; d'autres fois, il souffle dans les cœurs une fureur guerrière : il répand partout le trouble, le carnage et l'horreur ; il met entre les mains des conquérants ses tonnerres épouvantables ; et la mort qui les précède porte des coups si prompts et si multipliés, qu'elle nous laisse à peine le temps d'effacer du nombre des vivants ceux qu'elle précipite dans la nuit éternelle. Et sans parler de ces calamités publiques, auxquelles nous sommes exposés tous les jours, l'exemple de tant d'hommes ravis subitement à la lumière, quoique leur mort ne laisse pas ces vides affreux dans la société, ne suffit-il pas pour nous faire trembler ? Leur malheur ne peut-il pas nous être commun, et les conséquences ne nous regardent-elles pas directement ? Est-il rare d'entendre ces récits funèbres qui jettent tous les esprits dans la consternation ? Cet homme, qui jouissait d'une santé parfaite, vient d'être enlevé tout à coup, sans avoir pu prononcer une parole. C'est dans l'emportement d'une querelle qu'un autre vient de rester sans sentiment et sans vie. Celui-ci a été englouti dans le sein des eaux. Cet autre a été enseveli dans les ruines immenses de cet édifice. Ce débauché vient d'expirer dans l'excès du vin ou dans l'horreur du crime. Cet homme, couché sur les fleurs, et qui voulait se ménager une longue carrière, a vu couper en un clin d'œil le fil de sa vie : la trahison d'un domestique ou le fer d'un ennemi l'a précipité dans l'abîme. Il n'est point de situation dans laquelle la mort ne puisse nous surprendre. Les jours les plus heureux peuvent finir par notre pompe funèbre ; les fêtes où l'on ne respire que le plaisir et la licence se terminent souvent par ces accidents funestes, qui changent la

joie en deuil et en désolation. Zambri périt sous le glaive de Phinées, dans les tentes mêmes des filles de Madian. Balthasar, dans les transports de l'ivresse, insulte au Dieu d'Israël : malheureusement rassuré sur sa destinée, il ne voit pas qu'il consacre au sacrilége les derniers moments d'une vie criminelle; à l'instant une main fatale écrit l'arrêt de sa condamnation : il ne verra plus la lumière du jour, et cette table somptueuse sera le lit de sa mort; les vengeurs sont prêts; les Mèdes entrent de toutes parts dans la ville; Babylone et son roi tombent d'une chute éternelle.

Grand Dieu! c'est ainsi que vous avez ménagé dans tous les âges, ces spectacles effrayants, si propres à faire naître d'utiles réflexions sur les dangers d'une mort imprévue. Et sans sortir du sein de nos familles, n'avons-nous pas là-dessus quelques leçons domestiques? Ne pleurons-nous pas encore un père, un parent, un ami ravis subitement à notre tendresse? Ces restes précieux de leur grandeur, ces riches dépouilles dont nous sommes revêtus, ne nous rappellent-elles pas sans cesse l'accident terrible qui les a conduits au tombeau? N'entendons-nous pas sortir du fond de leurs sépulcres des voix qui nous annoncent la même destinée? et ne craignons-nous pas, en voyant leurs cendres encore fumantes, la foudre qui les a réduits en poussière? Peut-être qu'un jour la fin soudaine et surprenante de quelques-uns de ceux qui m'écoutent répandra parmi nous le deuil et nous fera verser des larmes sur leur sort. Hélas! dirons-nous, nous les avons vus pleins de vie et de santé; nous espérions que leurs années croîtraient jusqu'à l'âge le plus reculé; et cependant ils ont été arrêtés au milieu de leur course. Une révolution subite les a fait disparaître comme un songe. Nous avons en vain cherché le reste de leurs années dans le secours de l'art et dans l'habileté des médecins. C'en est fait : la mort avait porté le coup fatal, et le souffle de vie n'animait plus cette masse insensible : *Et erat languor fortissimus, ita ut non remaneret in eo halitus.* (III *Reg.*, XVII.)

Voilà, mes frères, ce que nous avons à craindre, si nous différons notre conversion jusqu'à la dernière heure : un accident funeste qui nous ravira ce temps que nous destinons à chercher le Seigneur; la mort dans le péché et l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Quel est donc notre aveuglement, de faire dépendre notre conversion d'un temps que le Seigneur refuse tous les jours? Qui peut vous répondre de ce moment sur lequel vous comptez? Serait-ce votre jeunesse? Hélas! mes frères, c'est la saison des périls, et l'âge dans lequel les morts soudaines sont les plus communes. Dans un âge plus avancé, la mort vient, pour ainsi dire, à pas lents : le corps décrépit; la santé s'use; chaque instant nous dérobe une portion de nous-mêmes. Nous voyons combien il nous reste de pas à faire pour arriver au tombeau; mais dans la jeunesse, les mœurs licencieuses, les plaisirs extrêmes, les emportements de la vengeance font naître à tout moment ces accidents tragiques qui finissent subitement notre course.

Serait-ce enfin sur la force du tempérament que vous vous rassureriez? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? le rapport juste d'une machine si délicate, et composée de tant de ressorts, qu'il y a lieu de s'étonner comment elle peut subsister un seul instant : le moindre vaisseau qui se rompt ou qui se bouche détruit cette économie; un petit épanchement de sang suffit pour arrêter tous ces mouvements; le feu qui l'anime n'est qu'une étincelle qu'un souffle peut éteindre. Voilà l'appui sur lequel vous fondez toutes vos espérances; voilà la ressource qui nous tranquillise sur notre salut éternel et qui nous fait négliger le moment présent que le Seigneur nous accorde dans sa miséricorde, quoique nous soyons exposés à tomber, dans l'instant qui suivra, entre les mains de sa justice et de sa vengeance.

Vous direz peut-être que ces accidents sont extraordinaires; que les exemples d'une mort subite sont rares; que la crainte d'un événement semblable ne doit pas empoisonner les douceurs de notre vie, et que ces terreurs outrées ne peuvent être que l'effet d'une imagination qui saisit trop vivement l'idée d'un péril éloigné. Illusion funeste, mes frères : ces genres de mort où le pécheur tombe tout à coup dans un état qui le rend pour jamais incapable de pénitence, ne sont ni si rares, ni si singuliers que vous voudriez vous le persuader. Quand même ces accidents terribles ne tomberaient que sur quelques malheureux, nous aurions tout sujet de trembler, puisque nous pouvons être de ce nombre : mais si ces exemples d'une mort subite sont rares, du moins rien n'est plus commun qu'une mort imprévue, et les suites en sont aussi funestes. Frappés du coup mortel, peut-être disputons-nous encore des journées entières un reste de vie; mais la menace du Seigneur ne demeure pas sans effet. Les pécheurs qui diffèrent leur conversion sont toujours surpris à leur dernière heure, quoique la maladie leur ouvre les portes du tombeau; ils arrivent au terme lorsqu'ils le croient bien éloigné : les symptômes qui leur annoncent une destruction prochaine leur paraissent équivoques; les caractères ineffaçables de la mort échappent à leur vue; le moment qui finit leur carrière n'est jamais le dernier dans leur esprit. Tout ce qui les flatte leur paraît devoir être éternel; et le souffle qui les anime expire déjà sur leurs lèvres, qu'ils conservent encore ces incertitudes qu'ils mêlent aux tristes saisissements de la crainte, les douceurs de l'espérance. Dieu les laisse jouir de leur erreur; il permet qu'ils reculent toujours l'affaire de leur salut, et que personne n'ose leur dire qu'ils ne doivent plus compter sur la vie. Ceux qui les environnent cachent leurs craintes et s'efforcent

de répandre la sérénité sur leur visage. Vous-mêmes, ministres du Seigneur, vous annoncez la mort avec des précautions étudiées, qui en diminuent l'horreur; vous ne montrez que de loin le jour des vengeances: vous détournez ces discours lugubres qui fatiguent. Hélas! que vos ménagements sont cruels! La vue fixe du trépas aurait peut-être suffi pour déterminer ces pécheurs à se convertir sincèrement; et vous leur ôtez ce dernier moyen de salut, en leur montrant encore des espérances de vie. Cependant le mal surmonte les remèdes; la mort, cachée au dedans, se déclare et répand déjà sur les yeux un sombre nuage; les espérances de conversion sont frustrées; ils meurent dans le péché et l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.*

En second lieu, la situation du pécheur au lit de la mort rend sa pénitence très-incertaine : tel est l'ordre établi par le Créateur dans l'union des êtres opposés qui constituent notre nature : l'âme, cette image de la Divinité, est liée à la matière par des nœuds si intimes, qu'elle dépend dans toutes ses opérations, du mécanisme de notre corps; le sentiment trop vif du plaisir ou de la douleur l'occupe tout entière et l'empêche de se livrer à d'autres objets; et elle a besoin, pour méditer les vérités du salut, de ce calme des sens qui la tire en quelque sorte de cette servitude et laisse à la raison toute sa liberté.

Ce principe supposé, il suit que la situation du pécheur au lit de la mort rend sa pénitence très-incertaine, parce que la violence de la douleur, l'accablement de l'âme, les intérêts temporels, l'avidité des proches, les horreurs de la mort le mettent hors d'état de chercher le Seigneur et de s'occuper des soins de l'éternité : *Quo ego vado non potestis venire.*

En effet, mes frères, est-il temps de penser à Dieu lorsque l'âme, déjà liée des chaînes de la mort, succombe sous le poids et la multitude de ses maux? L'esprit peut-il s'ouvrir aux vérités célestes et en connaître tout le prix, lorsqu'il est plongé dans cet assoupissement fatal qui ôte toute activité aux génies les plus vifs et les plus perçants, ou lorsque l'imagination déréglée ne présente que des fantômes et des chimères? Le cœur peut-il sentir combien Dieu est aimable et lui consacrer tous ses désirs, lorsque la violence de la douleur ne lui laisse que le sentiment des maux qui l'accablent? Non, non, dans ce moment la gloire éternelle est sans attrait; les récompenses promises n'ont plus de charmes; la foi, qui perce dans l'avenir, s'éteint à mesure que les lumières de la raison s'affaiblissent; son flambeau, tel que les sombres lueurs destinées à augmenter l'horreur des monuments, ne répand plus que des lueurs languissantes qui ne présentent rien de fixe à l'esprit et laissent tous les objets dans le chaos et la confusion; l'espérance n'a plus cette activité que donne la confiance et le souvenir des miséricordes du Seigneur : il ne reste au pécheur mourant que de tristes agitations et des efforts inutiles pour se défendre contre le trépas; incapable de se tourner vers son Créateur, à peine peut-il le prier de prolonger ses années; à peine peut-il dire, comme Ezéchias : Seigneur, écoutez mes cris funèbres, voyez le triste état où la maladie m'a réduit; mon âme est dans les ténèbres, mes sens sont glacés d'effroi, et je m'efforce en vain de faire monter vers vous, de l'abîme de ma douleur, les gémissements d'un repentir sincère. Diminuez donc, grand Dieu, la violence de mes maux, ranimez ce souffle de vie prêt à s'éteindre; car ce n'est pas dans les horreurs de la mort que nous pouvons célébrer vos bontés : ces jours sereins et tranquilles que nous passons dans le crime et dans l'oubli de votre justice sont les seuls que nous puissions vous consacrer : *Vivens, vivens, confitebitur tibi.* (*Isa.*, XXXVIII.)

Ici, mes frères, représentez-vous un pécheur étendu sur le lit de la mort, tourmenté par une maladie cruelle ou affaibli par une longue infirmité; il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint et par les douleurs que ses maux lui font sentir; ses yeux s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles; sa langue s'épaissit et se lie; tous ses sens perdent leur usage naturel : tantôt une léthargie profonde l'ensevelit dans les ombres de la mort; il entre dans le sommeil éternel; il est au milieu de ses proches sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissements des siens sans les entendre; toute la nature retombe pour lui dans le néant; tantôt son esprit s'égare dans les transports d'une fièvre ardente; sa mémoire se confond, son imagination déréglée n'enfante que des chimères; il ne reçoit des objets qu'une image confuse. Le délire ou l'assoupissement laissent-ils à la raison quelques intervalles? Des parents avides l'engagent à sacrifier aux affaires du temps des moments qui devraient être réservés pour l'éternité. Délivré enfin de l'importunité de ses proches, d'autres objets l'empêchent de travailler à sa conversion; l'image effrayante de la mort se présente à ses yeux; l'horreur naturelle du tombeau le saisit et le trouble; la pensée de l'avenir le jette dans des saisissements de crainte et de désespoir; il se représente déjà l'appareil de sa pompe funèbre; cette région de ténèbres où il va mêler ses cendres aux cendres de ses pères; cet abîme immense de l'éternité où il va s'ensevelir incertain de sa destinée. O mort! pense-t-il alors, il est donc vrai que rien ne peut nous dérober à tes fureurs? Titres, dignités, richesses, vous devenez inutiles dans ce jour épouvantable! Objets frivoles de mes recherches, vous disparaissez comme des songes! tout m'échappe, tout s'enfuit, tout m'abandonne; il faut me séparer de tout, et il ne me reste de ces biens accumulés avec des soins si pénibles qu'une fumée qui se dissipe et qui ne laisse rien de réel dans mes mains : *Aperiet oculos suos, et nihil inveniet.* (*Act.*, IX.)

Telle est, mes frères, la situation du pé-

cheur au lit de la mort; son corps n'est plus qu'une machine qui se dissout; l'âme perd son empire et ne peut plus agir sur cette masse insensible; sa raison languissante ne jette par intervalle qu'une lueur obscure; tous les objets qui l'environnent ne lui présentent rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui tous les souvenirs les plus sombres et les plus funestes. Dans cet état, comment pourrait-il être saisi de l'horreur du crime et gémir sur la multitude de ses égarements? Comment pourrait-il pénétrer dans l'abîme de sa conscience, rassembler dans un point de vue toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de sa vie; les faiblesses de l'enfance, les débauches de la jeunesse, les projets ambitieux d'un âge plus mûr, l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse? Comment pourrait-il développer les replis de ce cœur qui se dérobe sans cesse à nous-mêmes? se rappeler toutes les grâces dont il a abusé, toutes les inspirations qu'il a rejetées, tous les ménagements de la Providence qu'il a rendus inutiles? Comment découvrir tant de désirs honteux, tant de projets de crime, auxquels l'occasion seule a manqué; tant d'intentions souillées et vicieuses qui échappent souvent à nos recherches les plus sérieuses et les plus exactes.

Ah! mes frères, ne nous séduisons pas nous-mêmes; n'entretenons pas cette funeste vérité, qui se termine par un malheur éternel. Non, l'heure de la mort n'est plus le temps de la pénitence; le pécheur est alors incapable de chercher le Seigneur; en vain les serviteurs de Jésus-Christ s'efforcent de réveiller sa ferveur et d'exciter sa compunction; les exhortations les plus vives le trouvent insensible; les paroles des livres saints qu'on met dans sa bouche n'ont pour lui aucun de ces traits heureux qui blessent l'âme; son cœur, accablé de douleurs, ne peut s'ouvrir aux transports d'amour, aux sentiments de joie et de confiance que ressentent les justes au moment que les liens de leur mortalité vont se briser; qu'éprouvent ces âmes purifiées par les expiations d'une vie sainte, soutenues par l'espérance des promesses; qui regardent l'instant de leur dissolution comme celui de leur triomphe; qui marchent vers l'éternité d'un pas majestueux et tranquille. Et pour mettre cette vérité dans tout son jour, rendez ici témoignage, vous qu'une maladie dangereuse a conduits jusqu'aux portes de l'éternité, et qui avez été rappelés à la lumière sur le point d'être précipités dans la nuit du tombeau. L'affaire de votre salut vous occupait-elle dans ces derniers moments? Sentiez-vous ces premières agitations d'un cœur qui revient à Dieu? Ouvriez-vous les yeux sur l'état déplorable de votre conscience? Hélas! mes frères, le désir de vivre remplissait tout votre cœur; mille idées confuses roulaient dans votre esprit sans fixer votre attention; la voix des ministres frappait en vain vos oreilles; vous écoutiez avec insensibilité les vérités les plus terribles. On vous parlait de la grandeur des récompenses des joies du ciel, des magnificences du Seigneur, et votre foi languissante ne voyait ces grands objets qu'à travers un voile épais qui dérobait tous leurs charmes; on vous présentait un Dieu mourant, cet objet si capable d'exciter la confiance; on mettait entre vos mains le signe sacré de votre rédemption, et vos yeux ne s'ouvraient plus pour voir votre Sauveur; vous reçûtes enfin les derniers remèdes que la religion offre aux mourants; vous fûtes lavés dans le sang de l'Agneau, et la raison eut si peu de part à la participation de ces mystères, et ces augustes cérémonies réveillèrent si peu votre attention, que toutes les circonstances ont échappé à votre souvenir; c'étaient des songes que le réveil a dissipés, et qui n'ont laissé dans votre mémoire que des traces confuses.

Voilà ce qu'une expérience funeste nous apprend tous les jours. Vous en convenez; vous dites qu'on n'est capable de rien dans la maladie; que la violence de la douleur accable; que les frayeurs de la mort troublent la raison; que l'esprit tombe avec le corps; et que c'est une folie d'attendre à la dernière heure pour se convertir: cependant ces vérités ne font aucune impression. Nous renvoyons toujours notre conversion au lit de la mort; nous espérons qu'il sera plus facile de chercher le Seigneur, lorsque nos yeux se fermeront à toutes les choses. Dans cette sécurité déplorable, nous entassons crime sur crime; nous amassons tous les jours des charbons de feu sur notre tête: la patience du Seigneur s'épuise enfin; il nous refuse ce temps sur lequel nous comptions, pour faire pénitence; il nous fait périr sous le glaive de sa colère, au milieu des douleurs les plus aiguës: sa menace a toujours son effet. Nous mourrons dans l'impénitence et l'anathème: *In peccato vestro moriemini.*

La pénitence différée jusqu'à la mort, est très-incertaine; vous l'avez vu. J'ajoute qu'elle est presque toujours inutile; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique la mort nous surprenne souvent, et que la maladie nous réduise dans un accablement, où nous sommes incapables de chercher le Seigneur, cependant on voit quelquefois des pécheurs qui font des efforts pour se convertir à la dernière heure; qui tournent les yeux vers la céleste patrie, au moment où ils vont finir leur exil; qui lèvent vers le ciel leurs mains défaillantes; qui participent aux mystères de la réconciliation, et dont l'âme, teinte du sang de l'Agneau, semble devoir échapper au glaive de l'ange exterminateur.

Cet exemple des pécheurs qui ont coupé dans leur désordre, et qui donnent à la mort quelque marque de repentir, devient pour nous un prétexte d'impénitence, et l'affreux motif de nos déréglements. Trompés par leurs larmes, et tranquilles sur leur destinée, nous nous rassurons sur la nôtre; nous

espérons que notre mort sera semblable; que nos derniers soupirs seront consacrés à la pénitence ; que la grâce brisera dans un moment tous les liens que nos passions ont formés pendant le cours d'une vie criminelle ; qu'alors Dieu n'écoutera que sa clémence, et que nos prières, nos frayeurs, nos gémissements, seront autant de voix qui monteront jusqu'à son trône, et qui désarmeront sa colère. Funeste erreur, mes frères! qui endort les âmes impénitentes sur les bords du précipice; qui les fait présumer de la bonté divine, pour persévérer dans le crime avec sécurité ; qui les conduit enfin au terme fatal, que Jésus-Christ propose dans cette menace, à tous ceux qui diffèrent leur conversion : Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Tâchons de dissiper cette erreur ; faisons voir que le pécheur cherche en vain le Seigneur au lit de la mort ; qu'il s'éloigne de lui ; que les trésors de sa grâce sont épuisés, et qu'il ferme ses oreilles aux cris de sa douleur : prouvons que sa pénitence, différée jusqu'à la mort, est presque toujours infructueuse dans les derniers moments de la vie, parce que le poids de l'habitude et le refus des grâces rendent tous ses efforts inutiles ; deux vérités renfermées dans cette terrible menace : Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

L'habitude est cette inclination violente qui nous porte à la recherche des biens dont un long usage nous fait goûter toutes les douceurs. Le cœur s'est-il nourri des voluptés célestes, les faux plaisirs du monde lui sont insipides : il trouve dans la loi sainte des beautés toujours nouvelles, et l'amour du Seigneur devient sa disposition dominante. Au contraire, l'homme a-t-il croupi dans le désordre, il devient insensible aux vérités du salut; il perd le goût des biens spirituels ; l'usage des plaisirs criminels se tourne en besoin ; le penchant pour le mal se fortifie ; les fers se resserrent ; le fardeau s'appesantit; et l'empire des passions se change enfin en une affreuse servitude.

Mais il y a cette différence, entre les habitudes du crime et celles de la vertu, que les premières sont conformes à notre inclination naturelle, et s'acquièrent avec une grande facilité ; au lieu que les autres choquent tous nos penchants, et font violence à notre nature. Conçus dans le péché, nous portons dans notre cœur les semences de tous les crimes : l'amour du plaisir corrompt nos premières mœurs ; nos progrès sont rapides dans la carrière du vice ; la pente est faite ; il en coûte pour se frayer une route nouvelle, et les actes des vertus les plus héroïques ne sont presque que des efforts, pour résister au funeste penchant qui nous éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice.

De là, mes frères, vous devez conclure combien il est difficile à ceux qui diffèrent leur conversion, de sortir, au lit de la mort, de l'habitude du crime, et de briser ces chaînes pesantes, qu'ont formées des passions nourries dès notre enfance. Ce n'est pas assez de former tout à coup la résolution de changer de vie ; de donner des marques d'un repentir passager et superficiel ; de répandre des larmes qui partent d'un cœur tendre et sensible, il faut se faire une violence continuelle, opposer une digue à ce torrent qui nous entraîne ; combattre comme les Israélites, occupés à relever les murs de Sion, l'épée dans une main, et l'équerre dans l'autre ; abattre l'édifice de la corruption, avant que d'édifier celui de la grâce ; porter le coup mortel au vieil homme, avant que de former l'homme nouveau. Ce n'est pas assez de confesser ses crimes, d'user des moyens de salut qui nous rassurent vainement sur notre conversion; de blanchir, par une pénitence extérieure, ce sépulcre rempli de pourriture et d'infection : il faut que la lumière de la grâce perce dans ces régions de ténèbres ; que le feu divin ranime ces cendres, purifie ces os couverts des traces honteuses de la débauche, et donne à ce cadavre un nouvel être dans la vie spirituelle. Le pécheur entraîné par l'habitude ressemble à un cadavre enseveli dans le tombeau, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, exhalant déjà l'infection et la puanteur. C'est l'image dont l'Esprit-Saint s'est servi, pour nous représenter la corruption, l'aveuglement et la servitude de son âme. Ses plus beaux traits sont effacés; la vie de la grâce est éteinte; les dons de la nature, les sentiments de la religion, la foi elle-même, tout est altéré par la continuité du désordre, tout est changé en pourriture et en spectacle d'horreur. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! les ténèbres épaisses qui l'environnent ne mettent pas un intervalle moins grand entre les lumières de la grâce et l'aveuglement de son âme, que celui qui se trouve entre la lumière du jour et la nuit du tombeau. Le néant résiste moins à votre voix qu'un pécheur endurci dans le crime, et l'harmonie que votre grâce rétablit dans son cœur annonce bien plus votre toute-puissance que l'ordre magnifique de l'univers, que vous fîtes sortir de la confusion du premier chaos.

Ces vérités supposées, n'est-il pas évident que le poids de l'habitude rend inutiles les efforts que fait un pécheur qui a différé sa conversion jusqu'à la mort? Asservi sous l'empire des passions, sa vie n'a été qu'un prestige et une méprise continuelle. Tout se montre à lui sous de fausses apparences. Pourra-t-il, dans ces derniers moments, dissiper le nuage qui dérobe à ses yeux l'ordre, la vérité, la justice, la beauté de la vertu et la difformité du vice? Quand même les lumières de la foi mettraient dans tout leur jour les vérités éternelles, son cœur pourrait-il aimer des objets pour lesquels il n'a jamais eu que du dégoût, secouer le joug des passions dont

l'attrait funeste lui rend sa servitude aimable, se donner, pendant quelques jours de maladie, des inclinations nouvelles, et détraire des penchants qui sont devenus comme son propre fonds? Non, la menace du Seigneur ne sera pas vaine; le poids de l'habitude rendra sa pénitence inutile; l'arbre tombera du côté qu'il penche, et les mêmes passions qui ont rempli sa carrière la termineront. Cet ambitieux esclave des grandeurs s'occupera de son élévation au moment où il va rentrer dans le néant, et le désir insensé de la gloire n'expirera dans son cœur qu'avec le souffle de vie qui l'anime. Les restes hideux de cet impudique seront consumés par ces feux impurs qu'il a nourris depuis sa jeunesse; le poison de la volupté coulera encore dans ses veines, lorsque le sang achèvera son cours, et ses derniers soupirs seront consacrés à l'objet détestable de sa passion. Cet impie, qui a méprisé les menaces de la religion, qui a tourné en ridicule la piété sincère des fidèles, seule digne ici-bas de notre admiration, voudra peut-être donner au lit de mort un spectacle affreux d'incrédulité. Il affectera de soutenir sa réputation d'esprit fort en se précipitant sans effroi dans l'abîme, et il vomira son âme avec des blasphèmes contre un Dieu qui va le juger : *Quorum finis erit secundum opera eorum.* (II *Cor.*, XI.)

Vous direz peut-être que nous exagérons ici le poids de l'habitude et l'empire que les passions exercent encore sur le pécheur mourant; qu'il est à la vérité difficile de résister à ses penchants au milieu des périls et des liaisons criminelles, de détester dans les beaux jours de la vie des objets dont l'idée ne présente que des traits enchanteurs; mais qu'à l'heure de la mort le voile de la corruption se lève, l'illusion se dissipe, tout change aux yeux du pécheur : les objets qui allumaient ses passions s'éloignent de lui; la violence de ses inclinations diminue avec l'espérance de jouir des créatures qui leur donnait toute la vivacité, et ses habitudes, faute d'objets, s'affaiblissent enfin comme des flammes sans aliment qui ne jettent plus qu'une lueur mourante : alors la conversion ne trouve plus d'obstacles, le crime se montre avec toutes ses horreurs, la vue des jugements de Dieu inspire une salutaire frayeur, la foi opère la crainte, la crainte conduit au repentir, et Dieu donne enfin dans ce cœur que toutes les créatures abandonnent.

Voilà les raisons les plus propres, en apparence, à autoriser l'espérance de la conversion au lit de la mort. Vous convenez que la frayeur des jugements de Dieu fait des impressions bien vives sur le pécheur mourant; qu'il déteste des égarements qui ont ouvert l'abîme où il va se précipiter; qu'il frappe sa poitrine et qu'il emprunte les expressions les plus vives du repentir et de la douleur. Tremblant sous le glaive de la vengeance qui brille à ses yeux, il lève au ciel des yeux baignés de larmes, il implore comme Antiochus la miséricorde de son Dieu; mais ses regrets sont inutiles, sa pénitence fausse, ses troubles purement naturels; l'amour de l'ordre et de la justice n'ont aucune part à sa douleur; elle naît plutôt de la crainte du supplice que du sentiment de son injustice; l'horreur du péché serait bientôt effacée de son esprit, si l'image des peines éternelles se montrait dans un point de vue plus éloigné; ses larmes coulent de la même source que ses crimes, de cet attachement excessif aux délices de la chair qui lui inspirait tant d'horreur pour les plus légères souffrances. Otez à ce coupable la vue du supplice, rassurez-le contre les terreurs d'un avenir, faites naître dans son cœur quelques espérances de vie, ses larmes cesseront avec ses frayeurs; son repentir finira avec ses craintes, les passions reprendront le dessus et domineront peut-être avec plus de violence, dès que les obstacles seront levés, comme des torrents dont on détourne les eaux avec effort, s'élèvent avec plus d'impétuosité, lorsqu'on ôte la digue qui s'opposait à leur cours.

Que deviennent toutes ces protestations, toutes ces marques de douleur que donnent aux approches de la mort ces pécheurs vieillis dans l'habitude, lorsque le Seigneur leur accorde de nouveaux jours? Tristes fruits de l'amour-propre, elles y trouvent un moment après leur tombeau; stériles effets de la crainte, elles s'évanouissent au premier rayon d'espérance : la foudre, prête à frapper, forçait ce coupable à chercher un asile dans la clémence de son juge; l'orage dissipé, la sécurité renaît dans son cœur et il oublie toutes ses promesses. Le grand jour de l'éternité qui commençait à luire à ses yeux, lui découvrait le vide des créatures et l'illusion des plaisirs; cette lumière s'affaiblit-elle par l'éloignement, les passions élèvent bientôt de nouveaux nuages et le replongent dans des ténèbres plus épaisses. Sa pénitence n'était que la suite de la dure nécessité où il se voyait réduit. Il détestait des plaisirs pour lesquels il n'avait plus de sentiment; il renonçait à des créatures dont il fallait se séparer à jamais. La figure du monde qui semblait s'évanouir reparaît-elle à ses yeux avec ses traits séducteurs! son cœur rétracte en quelque sorte ses larmes et sa douleur, il reprend des chaînes qu'il n'avait quittées qu'à regret; il se plonge de nouveau dans ce tourbillon de soins terrestres qui entraîne les enfants du siècle; il retourne à son premier vomissement; ses crimes se prolongent avec ses années: les commerces dangereux recommencent, les liaisons criminelles se renouent, les passions se réveillent; nous le voyons aussi ambitieux, aussi voluptueux, aussi livré à ses désirs corrompus. Il est donc vrai que sa pénitence était fausse, que le poids de l'habitude rendait ses efforts inutiles, et qu'il serait mort dans le péché, si le Seigneur n'eût pas prolongé sa carrière : menace qui s'étend à tous les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à la dernière heure : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

En second lieu, le refus des grâces rend inutile la pénitence différée jusqu'à la mort. C'est une vérité de foi que toute pénitence qui n'est pas l'ouvrage de l'Esprit-Saint est infructueuse : la grâce seule peut toucher le cœur et le remplir du saint amour ; sans elle les regrets du pécheur ne sont que de tristes remords; ses troubles, des déchirements cruels que les œuvres de ténèbres font sentir à sa conscience ; ses projets de conversion, des alternatives d'un caractère que rien ne fixe et qui flotte toujours au gré de son inconstance, enfin les désirs de salut qui naissent dans son cœur, des saillies d'un amour-propre qui veut être heureux sans s'embarrasser d'être juste

Or, mes frères, le Seigneur refuse ses grâces à ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à la mort : ses miséricordes, quoique plus abondantes que nos prévarications, ont cependant leurs bornes et leurs limites. Il veut le salut de tous les hommes; il ne se presse point de punir les coupables; il dissimule leurs crimes pour donner lieu au repentir ; il menace pour être désarmé. Sa bonté presse, sollicite et ménage à tout moment des secours et des circonstances heureuses pour leur conversion ; il fait naître mille obstacles qui traversent leurs passions injustes; il s'attache à leur cœur comme le ver au vêtement, pour le ronger sans cesse par les remords et faire un remède salutaire de l'importunité de sa morsure : mais lorsque les pécheurs s'obstinent, qu'ils résistent et qu'ils diffèrent toujours de se convertir, les trésors de sa patience s'épuisent enfin, le sein de sa clémence se ferme, la mesure des grâces est remplie, il refuse d'entendre la voix de ceux qui se sont endurcis à la sienne, et il ne leur fait plus sentir que les effets de son indifférence et de sa colère.

C'est cet abandon de Dieu dont l'Esprit-Saint menace si souvent dans les livres sacrés. Pécheurs impénitents, vous espérez que le temps des miséricordes ne finira jamais ! écoutez l'oracle terrible qu'il prononce contre vous dans l'*Apocalypse;* son ange se tient sur la terre et sur la mer ; il adresse la parole à tous les hommes, il lève sa main vers le ciel, et il jure par le Dieu vivant aux siècles des siècles qu'il n'y aura plus de temps : *Quia tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X.) Ingrate Sion, les faveurs de ton maître n'ont pu toucher ton cœur ; il voulait rassembler tes habitants, comme le tendre oiseau rassemble ses petits sous ses ailes ; tu as rejeté ses bienfaits, et l'abus de ses dons t'a rendue plus criminelle. C'en est fait, les jours de sa miséricorde sont écoulés, il a juré de t'accabler sous le poids de sa vengeance ; Tyr et Sidon seront traitées avec moins de rigueur; il te livrera à ton aveuglement : le voile tant de fois prédit sera étendu sur tes descendants, et aveugles dans le sein de la lumière, ils porteront partout l'arrêt de leur supplice. Babylone orgueilleuse ! les avertissements réitérés et les châtiments paternels du Seigneur n'ont pu t'arracher à tes déréglements ; tu bois avec sécurité dans ta coupe empoisonnée ; tu dis dans ton cœur : l'éternité est marquée dans ma destinée, je suis reine, et je le serai toujours ; mais cette prospérité qui te corrompt, est le signe affreux de la vengeance de ton juge : il te punit par tes propres dons, il t'abandonne à ton orgueil, il te laisse dormir jusqu'à la mort, dans l'ivresse des plaisirs, et tes jours de réjouissance sont pour toi des jours pleins d'indignation, de colère et de fureur : *Curavimus Babylonem : noluit sanari : derelinquamus eam.* (*Jerem.*, LI.)

Je sais, mes frères, que le Seigneur est un maître doux et patient, qui attend le pécheur à pénitence ; un pasteur infatigable, qui cherche à travers les montagnes ses brebis égarées; un père tendre, qui ne ferme jamais ses entrailles aux cris d'un repentir sincère. Ces images, sous lesquelles les livres saints représentent le Sauveur, peuvent porter la consolation dans des cœurs qui ne sont pas familiarisés avec l'abus des grâces, qui ne sont pas instruits à résister aux sollicitations de ce bon maître, et à se soustraire aux recherches d'un tendre pasteur : mais vous, pécheurs, accoutumés à fermer les yeux à la lumière, à résister aux attraits de la vertu, à étouffer les semences de conversion, qui ont tant de fois germé inutilement dans votre cœur, vous que le Seigneur a recherchés sans succès, dont le plus grand crime est d'avoir toujours reçu trop de grâces, et d'en avoir toujours abusé ; vous, enfin, qui avez présumé de la bonté de votre Dieu, pour irriter sa justice, et qui avez pris dans ses miséricordes un motif affreux de persévérance dans vos déréglements, n'est-il pas juste qu'il s'éloigne de vous à l'heure de la mort, qu'il réprouve vos larmes, et qu'il vous refuse ces dons célestes, dont vous avez si souvent abusé? Sa vengeance n'a-t-elle pas ses moments, comme sa miséricorde ? N'est-il pas temps de maudire l'arbre, lorsque la cognée va le séparer de sa racine? Et par quel motif pourriez-vous espérer à la mort, après avoir consacré à vos passions injustes les plus belles années de votre vie, ces grâces de prédilection, cette persévérance finale, qu'il refuse quelquefois aux justes, qui ont opéré leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes?

Malheur, ô mon Dieu ! à celui qui diffère sa conversion dans l'espérance des grâces finales; qui amuse les inquiétudes secrètes de son âme par de vains projets de pénitence, et qui voit écouler les jours rapides de sa vie en promettant à son cœur, pour le calmer dans ses désordres, une douleur et un repentir qu'il éloigne jusqu'à la mort ! Vos oracles sacrés nous apprennent que chaque grâce méprisée peut être le terme de vos miséricordes, et que tous les délais de conversion finissent par un endurcissement funeste. Vous devez à l'univers ces terribles exemples ; vous usez d'une lenteur adorable dans

vos châtiments; vous souffrez que l'homme insulte à votre justice au milieu de ses désordres. Il semble que vous n'êtes pas le Dieu du ciel, et que rien de ce qui se passe sur la terre n'intéresse votre sagesse éternelle; la mort du pécheur impénitent justifiera la conduite de votre providence. Alors vous ne serez plus le Dieu de la clémence, votre justice fera éclater sur sa tête les foudres dont votre bonté suspendait les coups; vous insulterez à ses larmes, vous mépriserez ses regrets, vous rejetterez tous les efforts qu'il fera pour se convertir, et vous ne le regarderez que comme un arbre stérile et destiné aux flammes éternelles : *Venient tibi duo hæc, sterilitas et vidaitas.* (*Isa.*, XLVII.)

Aussi, lorsque la mort approche et que les serviteurs de Dieu présentent les dernières consolations de l'Eglise, ils ne trouvent dans ce pécheur que de faibles désirs, de tristes efforts, des regrets affreux qui tiennent plus du désespoir que d'une crainte salutaire. Les prières dont ils se servent pour exciter sa douleur, frappent en vain ses oreilles; la grâce ne les porte plus jusqu'au cœur; les passions qui le remplissent en ferment l'entrée, et les sentiments de componction qu'ils s'efforcent d'y faire naître, semblables à ces étincelles de feu qui tombent dans une fosse bourbeuse, s'éteignent à l'instant dans l'abîme de sa corruption. On lui parle du bonheur des élus, de cette patrie immortelle où ils sont enivrés d'un torrent de délices; de cette Jérusalem céleste, que Dieu remplit de sa gloire, et qui retentit sans cesse de chants d'allégresse; son esprit se livre peut-être à des pensées si consolantes; les joies ineffables touchent son cœur; le désir d'être heureux se fait sentir; il s'efforce d'entrer dans la joie des justes, comme les Egyptiens qui poursuivaient les Israélites, à travers les eaux de la mer Rouge : mais la grâce n'ouvre pas sa marche vers la céleste patrie. Le miracle, qui frayait une route aux enfants de la promesse, n'a pas lieu pour celui qui n'est pas écrit dans le livre de vie : la main qui suspendait les eaux se retire et les laisse à leur pente naturelle; le pécheur reste aux prises avec les flots tumultueux des passions, et cette mer orageuse l'investit de toutes parts : *Fluctus feri maris.* (*Jud.*, XIII.)

Après quelques vains efforts pour échapper au naufrage, le désespoir s'empare de son âme; il n'attend plus de ressource de la faiblesse de ses lamentations. Plus il approche du moment décisif, plus ses terreurs augmentent. L'illusion funeste qui lui faisait espérer à l'heure de la mort des grâces de conversion, s'évanouit; il ne voit plus ce Dieu de miséricorde prêt à lui pardonner. Si l'impie sait gémir et éteindre dans ses larmes le feu de la vengeance, sa conscience lui peint un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend, la flamme à la main, porté sur les ailes des tempêtes et suivi par l'ange de la mort. Il croit déjà entendre la marche redoutable de son juge, la chute des torrents enflammés, et la mort irrévocable qui le précipite dans l'abîme.

Ministres du Seigneur, vous tâchez en vain de ranimer sa confiance, en lui montrant les plaies du Sauveur ouvertes pour recevoir tous les hommes; sa conscience crie déjà : Montagnes, montagnes, tombez sur nous et couvrez-nous devant la face de l'Agneau. Tendre Eglise ! essuyez vos larmes! cessez vos gémissements; suspendez ces accents lugubres qui crient : grâce! grâce sur cette âme ! Et vous, justes, prosternés au pied des autels, ne vous répandez plus en prières stériles, le temps de la miséricorde est écoulé; le Seigneur a son poids et sa mesure dans la distribution de ses faveurs; la source de ses grâces est tarie pour un coupable, et vos supplications ne changeront rien aux ordres terribles de sa justice. Tous les efforts, tous les regrets, toutes les larmes de ce pécheur sont réprouvés. Il mourra dans son péché et dans l'impénitence, livré aux cruelles agitations de sa conscience, abandonné de son Dieu, l'anathème du ciel et de la terre : *In peccato vestro moriemini.*

Ainsi terminent leur carrière ceux qui diffèrent leur conversion jusqu'à la dernière heure. Les surprises de la mort ou l'accablement de l'âme pendant la maladie rendent leur pénitence très-incertaine; le poids de l'habitude et le refus des grâces la rendent presque toujours inutile; la menace du Seigneur a son effet; ou ils ne peuvent le chercher, ou ils le cherchent inutilement : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Que vous dirai-je après cela, mes frères, et quelle conséquence devons-nous tirer de ces vérités ? Qu'il faut chercher Dieu pendant le temps de sa miséricorde; profiter du moment présent qu'il nous accorde pour faire pénitence; détester nos crimes, et renoncer à nos égarements, avant que la chaîne des passions ne nous accable de son poids; vivre enfin, comme les justes, dans la pratique des vertus, si nous voulons mourir comme eux dans la paix du Seigneur.

Gravez, ô mon Dieu ! ces vérités dans tous les cœurs, et si mes discours ont fait naître quelques désirs de conversion dans les fidèles qui m'écoutent, augmentez ces faibles commencements de pénitence; ne vous contentez pas de les troubler par la crainte de vos jugements; purifiez-les encore par l'amour de votre justice, afin que, possédant à la mort le gage de votre miséricorde, ils participent aux récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

SUR LE CIEL.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur ! (*Matth.*, V.)

Heureux ceux qui aiment la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

Ainsi le Sauveur du monde traçait à ses disciples le tableau du bonheur commencé de la félicité parfaite. Heureux ceux qui ont

une ardeur vive pour la justice, ce désir pressant qui naît du sentiment d'un besoin ! Plus cette ardeur est grande, plus ils sont rapprochés d'un bonheur qu'ils ne peuvent mériter que par la vivacité de leur désir; quoiqu'ils ne soient jamais rassasiés pendant cette vie, ils n'ont pas cette soif pénible, fatigante des pécheurs, qui poursuivent avec toute la force des passions des biens périssables; l'eau que Jésus-Christ leur donne devient en eux une fontaine jaillissante pour la vie éternelle, ils peuvent toujours se désaltérer à cette source de justice, et contenter leur avidité, sans craindre que cette eau leur manque. Voilà le bonheur imparfait du juste : avoir une soif ardente de la justice; ne désirer les autres biens que dans l'ordre de la justice; ne goûter aucun plaisir, aucune joie incompatible avec la justice; le pouvoir de se désaltérer à cette source, toujours joint à l'espérance d'être enfin rassasié: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur !*

Quelle est donc cette satiété que la gloire céleste ajoute au bonheur imparfait du juste? La voici, mes frères : Je serai rassasié, dit le Psalmiste, lorsque votre gloire m'apparaîtra; quand il n'y aura plus d'énigmes, que les ombres seront dissipées, que la vision détruira l'obscurité de la foi, que la possession assurée remplacera l'espérance toujours inquiète ; alors nous serons rassasiés, et la justice éternelle nous sera communiquée avec la plénitude de l'amour : *Beati qui esuriunt !*

Heureuse patrie, céleste Jérusalem ! quand viendra ce jour où nous jouirons du bonheur des saints, en le partageant avec eux? En attendant ce terme de nos espérances, arrêtons nos regards sur ces grands objets que la foi couvre encore de ses ombres ; et pour rendre nos réflexions plus utiles, développons les effets que doit produire sur nous la pensée du ciel : grandeur des récompenses célestes, première partie ; effets que doit produire sur nous la pensée du ciel, seconde partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier, le plus agissant désir est celui du bonheur. Il n'y a jamais eu d'homme, dit saint Augustin, sans ce désir ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir ; et quoique le péché soit inséparable du remords, c'est toujours par l'apparence du bonheur qu'il séduit notre cœur : *Ideo mali esse volunt, ne miseri fiant.*

En supposant cette vérité d'une évidence qui frappe tous les esprits, comment se peut-il que l'homme, toujours pressé par le désir du bonheur, s'en écarte par les efforts mêmes qu'il fait pour y atteindre? Nous en trouvons trois raisons qui, en découvrant le vide des choses humaines, nous serviront en même temps à mettre dans un plus grand jour le bonheur du ciel : la première c'est que tous les biens présents étant insuffisants, et nos erreurs leur donnant trop de prix dans la poursuite, l'illusion cesse nécessairement dans la jouissance, et leur insuffisance se fait sentir; la seconde, c'est que le désordre se trouvant dans nos affections pour les biens présents, dès que nous y plaçons tout notre bonheur, le remords empoisonne nécessairement notre jouissance ; la troisième, c'est que les biens présents étant fragiles, sujets au changement et à la vicissitude, la crainte de les perdre trouble nécessairement leur possession : insuffisance, désordre, instabilité, trois défauts inséparables des biens présents, qui empoisonnent ou qui troublent les faux plaisirs ; défauts toujours suffisants pour fonder ce reproche du Psalmiste : Jusqu'à quand serez-vous les esclaves du mensonge et de la vanité? *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV.)

Or, mes frères, ces mêmes réflexions suffiront pour nous donner une idée juste, quoique imparfaite, des récompenses célestes. Là, il n'y a plus d'erreur et d'insuffisance dans l'objet ; le vrai, le seul bien se montre à découvert et se communique tout entier; plus de désordre, puisque tout le bonheur est fondé sur l'ordre et la justice ; plus d'instabilité, puisque l'éternité est la seule mesure de notre jouissance : c'est là que nous entrons dans la joie du Seigneur; dans cette joie toujours pleine, parce qu'elle est fondée sur la vérité; toujours pure, parce qu'elle est fondée sur la justice ; toujours calme, parce qu'elle est fondée sur la sécurité : *Gaudium vestrum erit plenum.* (*Joan.*, XVI.)

Je dis d'abord joie pleine, parce qu'elle est fondée sur la vérité. Comment, en effet, pourrait-il y avoir de l'erreur ou de l'insuffisance dans cette joie, puisque la vérité souveraine, Dieu même, devient notre héritage, notre récompense, trop grande pour nos mérites, quoique proportionnée à son immense bonté : *Ero merces tua magna nimis.* (*Gen.*, XV.) Le vrai bien se montrera à découvert et se montrera tout entier ; nous le verrons face à face en lui-même : *Facie ad faciem.* Voilà le secret ineffable de la communication du bonheur. Ame raisonnable, ne crains pas de fixer ta grandeur pour t'élever à ces objets sublimes ; l'intelligence est ton être, la connaissance de la vérité est ta vie; ton bonheur est de la posséder en l'aimant ; au milieu même des ombres qui t'enveloppent, le désir de connaître te presse sans cesse, l'impuissance seule de satisfaire ta curiosité devient un tourment : à peine avertie par quelques sensations de l'existence des créatures, le fond de leur être échappe à tes regards, leurs rapports se confondent; tu ne vois ni la main qui balance les astres dans leur sphère, ni la chaîne merveilleuse qui lie les parties de ce vaste univers; et cependant, avec une vue si confuse, ce spectacle te paraît ravissant ; un coin du voile levé te jette dans des transports ; chaque découverte augmente tes satisfactions, et à mesure que

tes lumières s'étendent, ton bonheur semble s'accroître. Que serait-ce, si le voile entier était déchiré, si la nature des êtres, le fond de leur substance, la mesure de leur activité, enfin tous les rapports qu'ils ont pour former la beauté de l'univers, se montraient à découvert? Quel spectacle plus propre à remplir l'esprit de l'homme, à satisfaire son ardeur pour la vérité, que celui qui rassemble sous sa vue claire, distincte, tous les objets que sa curiosité peut embrasser? Eh bien! mes frères, ce n'est encore qu'un faible rayon de cet océan de lumière, où les bienheureux contemplent la vérité dans tout son éclat. Ce n'est plus par des inductions, des analogies, qu'ils parviennent à des conséquences souvent obscures; l'activité de leur esprit s'enfonce pour ainsi dire dans la substance des êtres; leur perception embrasse à la fois les effets et les causes, les parties et l'ensemble, le poids et l'étendue de ces vastes globes, échappés de la main de Dieu, comme des essais de sa puissance; la quantité de forces nécessaires pour balancer les montagnes et donner à la terre des fondements inébranlables. Là, le prodige de la création perd son obscurité et n'en est que plus merveilleux; ils voient comment le néant obéit à la voix du Tout-Puissant; comment la lumière brille, dès qu'il l'appelle; comment ses menaces tarissent les eaux de la mer et enveloppent les cieux de ténèbres; comment, au seul bruit de sa voix, les nuées s'élèvent des extrémités de la terre, et les vents sortent du secret de ses trésors: *Et educit ventum de thesauris suis.* (*Jerem.*, X.)

Avouons-le, mes frères, ces notions, quoique insuffisantes pour exprimer la joie que les bienheureux goûtent dans la contemplation de la vérité, nous donnent au moins l'idée d'une satisfaction qui nous manque, et à laquelle nous aspirons. Saint Augustin n'a pas dédaigné d'employer ces notions, pour nous élever à des idées plus sublimes. Considérez, nous dit ce Père, tout ce qu'il y a de beau dans l'univers : s'il y a tant de grandeur dans les ouvrages de Dieu, quelle est la grandeur qu'il possède en lui-même? *Si hæc magna sunt, quantus est ipse?* Nous vous dirons donc, en suivant le raisonnement de ce saint docteur : Si c'est un spectacle ravissant de connaître en Dieu toutes les créatures, de les voir avec ce trait de lumière qui découvre tout, avec cette évidence qui exclut de l'esprit le soupçon même de l'erreur, que sera-ce de voir le Dieu même des créatures, celui qui est tout par essence, l'Etre immuable, le seul qui puisse dire : *Je suis celui qui est?* (*Exod.*, III.) Les créatures, toujours changeantes, ne sont pas : c'est moi qui suis en elles, par ma volonté, et qui prolonge leur existence. Si je la retire, rien ne reste entre mon être et le néant : *Si hæc magna sunt, quantus ipse est?* Et c'est ainsi, mes frères, que les bienheureux jouissent de la vérité souveraine. L'infini, auquel ils ne peuvent s'élever, se communique à eux; il devient leur lumière; ils voient Dieu face à face, en lui-même; ils connaissent sa nature infinie, son unité nécessaire, sa perfection sans limites, son bonheur sans bornes, son éternité sans succession, sa puissante volonté qui produit ses termes, sa providence qui dispose tout selon l'ordre de sa sagesse, sa prescience qui appelle toute la suite des générations, dès le commencement : ils voient, enfin, le Dieu de leur foi. Que cette expression est grande! que cette promesse est consolante! Le Dieu de notre foi sera découvert; il n'aura d'autre vêtement que cette lumière qui répand l'éclat du jour sur ces vérités, après lesquelles nous soupirons pendant la nuit; qui sont l'objet de notre croyance, de nos désirs, de toutes nos espérances présentes. Trinité sainte! ineffable génération! vous n'êtes plus un secret pour les bienheureux! ils voient le Fils unique dans le sein du Père : *In sinu Patris;* ils conçoivent cette pensée de Dieu, aussi éternelle, aussi substantielle que sa nature; cet amour aussi substantiel que sa pensée; ils savent tout ce que le Fils reçoit du Père, tout ce que le Saint-Esprit reçoit du Père et du Fils, comment il est leur éternelle union. Admirable économie de notre rédemption! chef-d'œuvre de la sagesse éternelle! les saints vous contemplent dans le ciel avec transport; plus ravis et moins étonnés que nous, parce qu'ils voient clairement dans l'infinie miséricorde ce que nous avons peine à croire, que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique pour réparateur : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium daret unigenitum.* (*Joan.*, III.) Enfin que pourrait-il manquer à la joie des bienheureux, dans la connaissance de la vérité, puisqu'ils sont éclairés par la vérité essentielle, unis à la vérité essentielle; qu'ils voient toutes les créatures dans la source de l'être, tous les effets dans la cause primitive, et que le secret des productions nécessaires de la Divinité, comme celui de ses productions libres, leur est clairement démontré? Dans les transports qu'excite en eux cette vue de la vérité, ils chantent ce cantique éternel : Seigneur, que votre lumière est belle! sans elle tout est confus, tout est difforme; notre bonheur est de la contempler, maintenant que vous la rendez accessible, et que nous jouissons de votre vérité souveraine, sans être opprimés par son éclat : *Gaudium de veritate.*

Je dis, en second lieu, joie pure, parce qu'elle est fondée sur l'amour de la justice. Tout s'enchaîne dans les actes comme dans les puissances de notre âme : l'évidence entraîne la volonté; l'amour est une suite nécessaire de la vue claire de la vérité; et dès que le bien suprême se montre à découvert, le cœur se repose dans cet objet qui remplit tous ses désirs. Ainsi Dieu se communique par l'intelligence, mais c'est au cœur qu'il se donne; c'est au désir qu'il se livre; c'est l'amour qui l'embrasse; c'est par la conformité de nos affections à sa volonté sainte, par l'amour de sa justice éternelle,

que nous devenons semblables à lui, capables de goûter le bonheur dont il jouit en lui-même : *Tunc similes ei erimus, quando videbimus eum sicuti est.*

Comment, en effet, Dieu nous rend-il semblables à lui dans la vision céleste? Notre nature, notre intelligence, notre volonté, deviennent-elles infinies, toutes-puissantes, d'une perfection sans limites? Loin de nous ces pensées superbes : Je monterai aux cieux; j'élèverai un trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut : nous entendrions bientôt ce cri terrible, foudroyant, qui écrasa l'orgueil des anges rebelles, et qui les fit tomber du ciel avec la rapidité de l'éclair : Qui est comme Dieu, et qui peut s'égaler à sa puissance? *Quis ut Deus?* (*Isa.*, XIV.) A vous seul, Seigneur, la gloire, la majesté, l'indépendance : c'est ce que chantent sans interruption les séraphins couvrant leur face devant l'Eternel. Tout ce qui sort du néant tient toujours du néant; et les bienheureux, éclairés par la vérité souveraine, n'en sont que plus convaincus de la bassesse des créatures, des droits que Dieu a sur elles, de la nécessité de s'anéantir devant sa majesté, et de le préférer à nous-mêmes par un amour éternel. Cependant, ô mon Dieu! vous nous rendrez semblables à vous; nous goûterons le bonheur dont vous jouissez en vous-même, et vous assurez les justes qu'ils seront comme des dieux : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III.) Admirable transformation, qui ne se fait pas en élevant notre nature jusqu'à vos perfections infinies, mais en rendant notre volonté conforme en tout à la vôtre; en produisant en nous, par la vue claire de votre sainteté infinie, cet amour nécessaire de l'ordre, de la vertu, de la justice éternelle, qui nous rend heureux en vous-même, et qui est la source de toute joie pure et inaltérable.

En effet, mes frères, quoique les attributs ne soient pas distingués en Dieu, la sainteté est comme le précis et l'accomplissement de toutes ses perfections; elle est la source du bonheur, puisqu'elle seule peut rendre pure la jouissance de tout bien. Sans cette justice éternelle, sans cette opposition essentielle avec le mal, la volonté souveraine ne serait que redoutable; et dans notre faible manière de concevoir, un pouvoir limité dans le bien exclurait moins l'idée du bonheur que la toute-puissance compatible avec le péché, le mal et l'erreur. C'est donc parce que la sainteté, la justice, se trouvent dans tous les attributs de Dieu qu'il possède le bonheur parfait; c'est parce que sa sainteté et son être ne sont qu'un, parce qu'il est également indéfectible par sa nature et bienfaisant par sa volonté, qu'il est heureux en lui-même; et c'est en nous faisant participants de sa justice, en rendant nos affections conformes à sa volonté indéfectible, que nous devenons semblables à lui, capables de goûter son bonheur, d'être enivrés de ces torrents de joie pure qui surmontent la capacité de notre âme : *Tunc similes ei erimus, quando videbimus eum sicuti est*

Aussi le cri le plus grand et le plus uniforme, le plus persévérant que poussent les bienheureux dans le ciel, est celui par lequel ils célèbrent cette sainteté de Dieu. Saint Jean les entend dans l'Apocalypse; ils ne cessent de crier jour et nuit, ils crient l'un à l'autre, dit Isaïe : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées! toute la terre est remplie de la gloire de sa sainteté : *Sanctus, sanctus, sanctus; plena est terra gloria ejus.* (*Isa.*, VI.) Telle est l'essence du bonheur des justes, la source pure de leurs transports : voir la sainteté infinie de Dieu, l'aimer, lui être assujettis; se réjouir de ce qu'elle règne pleinement sur leur volonté, et que rien dans leurs affections ne s'oppose à sa justice. Malheur à nous, mes frères, si en vous entretenant de ces objets sublimes, nous réveillions dans votre esprit des pensées terrestres, et si nous étendions la concupiscence jusque dans le ciel, en vous y présentant la jouissance des biens de la concupiscence! Citoyens de Jérusalem, disait saint Augustin, retranchez toutes pensées, tous désirs charnels, si vous voulez vous élever à votre patrie; n'imaginez pas dans la maison de Dieu ce qui peut faire le charme d'une vie sensuelle; les joies du ciel ne ressemblent point à celles de la terre; elles sont pures et majestueuses; elles sont les épanchements d'une âme qui porte en elle-même la source du bonheur et qui, dégagée des sens, sans le secours de ces fragiles instruments, voit en Dieu toutes les beautés, et jouit de tous les biens dans sa justice. Nous serons remplis de tous biens dans votre maison, dit le Prophète, parce que votre temple est saint, et qu'il est admirable en justice : *Sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate.* (*Psal.* LXIV.)

Amour de la justice! soif toujours rassasiée de la justice! affection sublime, qui peut seule sanctifier l'homme! comment exprimer tes transports? Sans doute la vertu forme, même ici-bas, la plus douce jouissance pour le cœur, et le plus beau spectacle pour la raison; mais quand la justice éternelle se communique à nous avec la plénitude de l'amour, c'est un fleuve impétueux, un torrent de délices, selon l'expression de l'Ecriture : il élève, il élargit le cœur de l'homme, afin qu'il puisse suffire à cette abondance de joie, dont Dieu prend plaisir à l'enivrer : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (*Psal.* XXXV.) Les défiances, les jalousies, les désirs impuissants, les vaines espérances, tous les maux sont loin de cet heureux séjour; l'amitié y trouve sa jouissance parfaite; le bonheur des autres étend et redouble le nôtre; les âmes sont à découvert; elles ne montrent que les sentiments que l'on désire; et l'on est assuré que ces sentiments subsisteront sans s'affaiblir. La conformité divine qui unit les bienheureux, fait qu'ils n'ont tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : l'inégalité même des dons ne troublera pas leur union; ils ne verront

dans cette inégalité qu'un sujet de louer la miséricorde, parce qu'ils ne peuvent aimer et désirer que ce qui lui plaît : *Non erit invidia imparis charitatis, quia regnabit in omnibus unitas charitatis.* Le goût sublime de la vérité, de la vertu, les domine avec tant d'empire, qu'ils n'ont aucune affection pour tout ce qui manque du sceau de la justice éternelle. Une jouissance si pure est sans interruption, sans lassitude : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble ; ils sont toujours dans ce saisissement qu'éprouve le cœur, lorsqu'il atteint un bien longtemps désiré ; et cette vivacité de joie ne languit, ne s'affaiblit plus. Associés à cette royauté de Jésus-Christ, à qui tout est soumis, ils règnent tous ensemble, non sur des trônes chancelants et fragiles, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; pleinement assurés qu'en aimant la justice éternelle, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne s'oppose à la volonté divine : *Gaudium de justitia.*

Je dis enfin, joie toujours calme, parce qu'elle est fondée sur la sécurité : *Gaudium de securitate.* Tout change ici-bas ; tout se ressent de notre fragilité, de notre inconstance. Aucune jouissance ne peut avoir le calme de la sécurité : l'éclat de la fleur des jardins, le souffle passager des vents, sont l'image dont l'Esprit-Saint se sert pour peindre l'étonnante mobilité de notre existence : celle de notre volonté ne peut être fixée ; chaque désir en appelle un autre ; chaque jour emploie toute notre activité, dans la poursuite des bagatelles pénibles, et finit par redemander des forces à la nuit. Trompés par l'espérance, séduits par l'illusion, on sollicite successivement mille objets, dont aucun ne satisfait : les plus heureux ne font que revenir du trouble de la joie, au trouble de la crainte. On ne s'arrête pas même, lorsque sur un sol plus desséché, la vieillesse traîne ses pas chancelants et douloureux : la mort, toujours menaçante, toujours répandant ses ombres sur nos jours les plus brillants, porte enfin le coup fatal ; et tous les biens présents se trouvent aussi loin de nous, que si jamais ils ne nous eussent appartenu. Que reste-t-il alors ? La vertu, la justice, Dieu qui est tout ; sa bonté qui surpasse, dans ses dons, la promesse du centuple ; sa main magnifique, qui ouvre les portes éternelles, et qui verse à grands flots le bonheur inépuisable. Justes ! âmes saintes ! qui toujours élevés par le pressentiment sublime de votre destinée, toujours agrandis par vos espérances, repoussiez avec dédain le fantôme du monde, en suivant votre essor vers l'immortalité, vous serez toujours vivants devant Dieu ! La mort a été engloutie par votre victoire ; le sein du tombeau vous a enfantés à la vie véritable, à cette vie où tout est réel, solide, permanent, immuable. Votre joie n'a-t-elle pas été aussi calme que délicieuse et vive, lorsque, triomphant du temps, de la vicissitude, vous avez été renouvelés dans la jeunesse éternelle ? Lorsque, dégagés des liens fragiles, plongés dans le sein de Dieu, environnés de son immortalité, vous avez poussé au fond de votre cœur ce cri du bonheur : Tous les biens sont à moi, et ils y sont à jamais : la main qui me les prodigue est inépuisable ; sa miséricorde développera toujours la même magnificence ; et en remplissant mon âme du sentiment de la félicité, elle y place encore l'assurance que cette miséricorde sera éternelle ? *In æternum misericordia ejus.* (*Psal.* XXXV.) Arrêtons-nous, mes frères. La seule idée de cette éternité accable notre esprit : notre cœur, trop faible, succombe sous le poids de cette immense félicité. Qu'il nous suffise de vous dire avec saint Augustin, que dans le ciel la joie est calme, parce que la possession est assurée ; qu'il n'y a point de changement, de dépérissement, de réparation, d'accroissement, de diminution, parce que tout y est, pour ainsi dire, en un seul instant, ce qu'il sera toujours ; que la paix naissante de la plénitude de satisfaction environne la sainte cité, comme une barrière qu'aucun désir ne peut franchir : *Qui posuit fines tuos pacem ;* que la nuit ne couvre plus de ses ombres le spectacle ravissant de la céleste Jérusalem, parce que le soleil de justice ne s'y couche plus, et que le Seigneur est lui-même son éternel flambeau : enfin, que les bienheureux jouissent sans dégoût, et possèdent sans crainte ; que tous les ornements de leur triomphe ont l'éclat et la durée de l'immortalité ; qu'en aimant, en louant la justice infinie, ils ne sont sujets ni à l'ennui, ni à la lassitude, parce que cet amour, cette louange continuelle, ne sont plus un effort : c'est la pente du cœur, un plaisir, un besoin, une nécessité. *Noli timere ne non semper possis laudare quem semper poteris amare.* Vous avez vu la grandeur des récompenses célestes ; il me reste à vous faire voir les effets que doit produire sur nous la pensée du ciel.

SECONDE PARTIE.

L'Apôtre saint Paul, en traçant aux fidèles un tableau de la vie chrétienne, la représente comme une course pénible, soutenue, animée sans cesse par l'attrait des récompenses éternelles. Voyez, dit-il, ces athlètes dans la carrière ; que de travaux, que de privations ils supportent ! Et cependant la seule espérance d'une gloire passagère les arme de ce courage qui ne les abandonne jamais. Ainsi, le juste, animé par une gloire incorruptible, s'élance sans cesse vers ce but, supporte tout pour l'obtenir, entreprend tout pour le mériter, combat jusqu'à ce qu'il tombe ; et quand la mort l'a renversé, c'est alors qu'il a vaincu ; que Dieu devient sa conquête ; et que, dégagé de tout obstacle, il saisit la couronne dans le sein du repos éternel. Nous conclurons donc, mes frères, comme l'Apôtre : Entrez dans la carrière du salut avec ardeur ; ne cessez pas de courir, jusqu'à ce que vous soyez au terme : *Sic currite ut comprehendatis.* (*I Cor.*, IX.) Tels sont les effets que doit produire en nous la pensée du ciel. Je les

réduis à trois, qui les renferment tous : Chercher sur la terre les vraies satisfactions dans la vertu, et les consolations dans nos espérances ; conserver un désir toujours dominant des biens éternels ; tendre sans cesse à un accroissement de mérites : *Sic currite ut comprehendatis.*

Et d'abord n'est-il pas évident que la pensée du ciel doit nous déterminer à ne chercher les vraies satisfactions que dans la vertu, et les consolations que dans nos espérances ? Si nous sommes bien persuadés qu'il ne peut y avoir de bonheur sans la justice ; si, dans ces journées laborieuses où il faut combattre, résister à l'attrait de la prospérité, ou se relever sous le poids de l'adversité, les disgrâces, la douleur, les remords, nous menacent sans cesse ; quelle autre ressource nous reste-t-il, que de nous jeter entre les bras de la vertu, qui embellit toutes les satisfactions par son attrait, et qui diminue toutes nos peines par la grandeur des espérances ?

Nous l'avouons, mes frères, en soupirant sur la destinée de l'homme ; la félicité parfaite ne se trouve pas plus dans la vie présente, que la justice parfaite : la paix ne peut s'y reposer, le bonheur est trop chancelant, l'abondance, quand elle n'est pas un écueil funeste, est plutôt un soulagement dans le malheur qu'une possession capable de nous rendre heureux : *Miserorum solatia, non præmia beatorum.* La vertu même, qui promet tout dans l'avenir, n'est qu'une consolation dans nos gémissements ; elle ne règne pas avec assez d'empire pour tarir la source de nos larmes ; elle est fatiguée par ses combats, sans cesse arrêtée par des obstacles dans sa marche pénible ; et l'effort qu'elle fait contre les penchants, est proprement, dit saint Augustin, la misère et l'affliction du juste : *Colluctatio quædam est, et ipsa colluctatio pressura est.*

N'affaiblissons cependant pas l'idée d'un Dieu bienfaisant, en chargeant le tableau des misères humaines, et en adorant sa justice qui a puni des coupables, ne calomnions pas sa miséricorde. L'homme, dans ce lieu d'exil, est encore l'objet des complaisances du Créateur. S'il ne peut atteindre à la perfection, à la stabilité du bonheur, il peut goûter des satisfactions toujours solides, quand elles sont jointes aux charmes de la vertu. Dieu, qui fera notre félicité, en se donnant tout entier, nous prépare, en quelque sorte, à cette jouissance, en se communiquant à notre cœur par les biens présents, qui sont des écoulements de son infinie bonté. C'est pour nous que sa main libérale fait éclore toutes les richesses de l'univers. Tant de bienfaits doivent avoir de l'attrait pour nos cœurs, même dans l'ordre de sa providence. Justes ! acceptez ses dons, et que le sentiment vif de ses bienfaits soit le premier hommage de votre reconnaissance ! Mais n'en usez que pour vous élever à Dieu, pour vous attacher plus fortement à lui ; n'en usez que dans la piété, la justice, la tempérance, la miséricorde, la soumission à la loi sainte ; sans cet usage vertueux, tout l'attrait de la prospérité se tourne en remords ; car la même justice, qui consommera notre félicité dans le ciel, peut seule l'ébaucher sur la terre ; et toutes les satisfactions solides ont pour base l'union de l'âme avec la vertu. Tel est le plan du bonheur tracé par la sagesse éternelle ; on ne peut s'en écarter, sans se jeter dans un abîme de maux. La plus grande prospérité placera-t-elle la joie dans le cœur du méchant ? Ses faux plaisirs ne lui rendent-ils pas son existence si pénible, qu'ils ne finissent que par le désir de l'anéantissement ? Oui, mes frères, les seules satisfactions de la vertu s'accroissent par la jouissance, triomphent du temps, et s'embellissent par l'éclat de l'éternité : que la pensée du ciel, en vous rappelant votre origine, votre destination, vous fasse donc rejeter tout usage des biens présents, qui manque du sceau de la vertu ; qu'elle vous tienne au milieu des prospérités, comme un voyageur dans un pays étranger, qui use de l'abondance de ses productions sans engager sa liberté, et ne perd jamais le sentiment de la tendresse qui l'attache à sa patrie : *Non gaudebit civis, qui non suspirat peregrinus.*

Ce n'est pas assez que la pensée du ciel nous fasse résister à l'attrait de la prospérité ; elle doit encore nous faire triompher de l'adversité, en nous montrant notre consolation dans nos espérances. Et serait-il besoin de multiplier les preuves d'une vérité que la voix intime du sentiment réclame sans cesse ? Faudrait-il vous pousser avec effort vers une consolation où tout le poids du malheur nous entraîne ? Quelle autre ressource peut nous rester dans des maux inévitables, que celle de puiser des forces dans la grandeur de nos espérances, d'embrasser le bonheur futur, de l'augmenter par notre soumission à la volonté divine ? Oui, l'âme du malheureux, flétrie par le chagrin, accablée par la douleur, se dilate encore par le pressentiment de l'immortalité, et repose ses pensées agitées dans le calme de l'éternité ; le juste même, quoique fortifié par les consolations de la grâce, quoique épris de la vertu, avoue que tous ses charmes, toutes ses satisfactions, ne sont qu'un faible dédommagement de ses peines, de ses combats ; que son salaire, son appui solide est dans les récompenses célestes ; et que la vertu parée de tous ses attraits, ne peut ni se suffire à elle-même, ni nous soutenir contre les maux présents, si elle n'attend rien de l'avenir. Loin de nous les rêveries d'un stoïcisme orgueilleux, qui croyait que le sage pouvait se contenter de lui-même, se soutenir par ses propres forces, se roidir contre la douleur, et braver la mort, en ne voyant que le néant au delà du tombeau ; vain délire, qui, ne produisant l'élévation que dans les idées, laissait le cœur vide, affaissé, sans consolation. Pensée du ciel, douces espérances de la foi chrétienne ! vous seules pouvez placer une solide élévation dans le cœur de l'homme, le

rendre supérieur aux maux qui l'accablent, en lui montrant les portes éternelles qui s'ouvrent pour le recevoir ; par vous tout s'éclaircit, l'ordre se rétablit, le crime triomphant et la vertu souffrante n'accusent plus la providence ; soutenus par votre force, les martyrs plongés dans les flammes dévorantes ont montré une intrépidité sans faste. Les habitants de la sainte Jérusalem ont marché constamment à travers les épreuves, les tribulations, les disgrâces, et se sont enfin emparés de la couronne incorruptible ; souvent persécutés, accablés par l'infirmité, ils ont appelé l'espérance, et elle a ranimé dans leur cœur la joie, la confiance, en faisant briller à leurs yeux l'aurore du jour éternel ; elle leur a fait goûter cette béatitude que le monde ne peut comprendre. Heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient ! et ils ont embrassé la croix de Jésus-Christ ; ils n'ont plus regardé leurs afflictions que comme des moyens de salut ; leurs peines, comme des expiations ; leurs disgrâces, comme des avertissements de ne pas trop s'attacher à des biens si passagers, et de chercher le bonheur dans une gloire immortelle : *Docet amare meliora, per amaritudinem inferiorum.* (S. Augustin., *De civit. Dei.*)

Le second effet de la pensée du ciel est un désir dominant des biens éternels. Sainte Jérusalem, s'écriait le Prophète, si les bords fleuris et fertiles du fleuve de Babylone me font oublier l'héritage du peuple choisi, puissé-je m'oublier moi-même ; que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si elle cesse de publier tes louanges ; si je ne te salue pas tous les jours avant l'aurore, et si l'espérance de te revoir n'est pas la première source de toutes les joies que je goûterai dans mon exil ! *Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (*Psal.* CXXXVI.) Image bien vraie, bien frappante de cet amour des biens éternels que la pensée du ciel doit nourrir dans nos cœurs. Et je dis un amour dominant ; car sans blâmer, sans rejeter ces désirs plus faibles que l'Esprit-Saint inspire aux pécheurs, qui accompagnent l'espérance dans leur cœur, et qui préparent leur justification ; c'est cependant une vérité de foi, que l'amour dominant des biens futurs peut seul les mériter, et que le juste seul a droit d'aspirer à des récompenses qu'il reçoit des mains de la justice éternelle. C'est donc cet amour que la pensée du ciel doit nourrir dans nos cœurs, puisque notre premier but, notre première destination sur la terre est de le mériter : sans cet amour dominant, le fardeau du siècle nous subjugue encore, en nous accablant ; nous restons assoupis dans les délices de Babylone ; Jérusalem n'est pas la première source de nos joies ; nous tournons nos regards languissants vers la patrie, tandis que nos cœurs rampent sur la terre ; nous sourions peut-être avec quelque complaisance à l'espérance qui nous appelle, et nous refusons en même temps d'entrer dans le chemin que sa main nous trace pour arriver au terme ; on ne dédaigne pas les biens du ciel, mais on se contente de ceux de la terre ; on n'a pas cette soif de justice qui trouve insuffisants tous les biens du monde ; ces élans de l'Esprit-Saint, qui nous poussent vers le ciel, et qui le sollicitent pour nous par des gémissements ineffables : *Postulat pro nobis, gemitibus inenarrabilibus.* Ah ! mes frères, n'emprisonnons pas notre âme dans ce monde ; n'enfonçons pas nos cœurs dans cette poussière que nous foulons sous nos pieds ; en cherchant quelques consolations dans cette région de larmes, en donnant quelque appui à notre fragile existence, ne perdons pas de vue cet avenir où rien ne doit cesser pour nous, que la misère et la peine. Malheur à l'homme assez consolé sur la terre, pour perdre le sentiment de préférence qu'il doit à sa patrie ; qui trouve assez d'attraits dans les biens présents, pour n'être pas averti par leur insuffisance, qu'il ne doit point y fixer son cœur ; qui ne sent plus la grandeur d'une âme immortelle ; qui est peu touché de ses espérances, et qui oublie que sa destination est de prendre possession de Dieu même ! Saint Augustin nous assure que cette disposition suppose et laisse le cœur dans l'état du crime : celui, nous dit-il, qui ne se croit pas malheureux sur la terre, non par des peines temporelles, mais parce qu'il est séparé de Dieu, sujet au péché, toujours en danger de perdre le bonheur auquel il aspire ; celui qui, dans l'abondance de ces biens, ne gémit pas pour le ciel, ne doit pas espérer la félicité : *Ille sperat felicitatem, qui confitetur infelicitatem.* Voulez-vous savoir, ajoute ce Père, si vous n'en êtes pas indignes ? N'examinez pas si vous êtes dans l'abondance ou dans l'indigence ; dans la santé ou dans l'infirmité ; sondez vos cœurs, voyez si vous y portez un sentiment de préférence pour les biens éternels ; car Dieu juge les hommes par leurs désirs, non par leurs trésors ou par leurs maisons : *Divites et pauperes in corde interrogat Deus, non in arca et domo.* Consultez donc cette voix du sentiment ; voyez ce que peut sur vous la pensée du ciel. Si vous aviez l'assurance d'être comblés des biens temporels, et que Dieu vous dît : Voilà votre partage, mais vous ne me verrez pas face à face, seriez-vous satisfaits de cette destinée ? Eh bien ! continue ce Père, celui qui dirait : Me voilà dans une abondance de biens qui suffit à mon cœur, je me tiens heureux, et je ne désire rien davantage ; celui-là n'a pas cet amour que doit produire en nous la pensée du ciel ; il ne gémit pas comme étranger sur la terre : *Nondum cœpit esse amator Dei, nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Enfin, la pensée du ciel doit nous faire tendre à un accroissement continuel de mérites. Cette vérité, mes frères, est une conséquence nécessaire de celle que nous venons d'établir. Dès que la pensée du bonheur futur nous inspire un désir dominant des biens éternels ; dès que nous plaçons notre trésor dans le ciel, est-il possible que

tous nos efforts ne tendent pas à augmenter ce trésor, à multiplier les œuvres de pénitence, de justice, de miséricorde, qui portent des fruits d'immortalité? N'est-ce pas cet accroissement de mérites qui achève en nous l'image de Jésus-Christ notre Sauveur, dont nous sommes les cohéritiers, qui est entré dans la gloire en prenant tout à la fois possession de l'héritage par droit de naissance, et à titre de conquête? La grâce sanctifiante, en nous rendant enfants de Dieu, nous donne à la vérité le droit à l'héritage, mais c'est en combattant comme des athlètes généreux jusqu'à la mort, en nous unissant à Jésus-Christ triomphant par la croix, en luttant sans cesse contre les passions, en achevant la destruction du péché, en soumettant de plus en plus nos affections à la charité, que nous conservons ce droit à l'héritage, et que nous augmentons le poids de la couronne incorruptible: *Æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV.)

Tel est, mes frères, cet accroissement de mérites, ce triomphe continuel sur les passions, auquel doit nous faire tendre la pensée du ciel. Considérez la grandeur des récompenses qui couronneront vos triomphes, évaluez le prix de tant d'efforts, disait saint Jérôme à une vierge sainte, pour la soutenir dans ces combats contre les penchants, où la vertu si souvent attaquée peut s'affaiblir par ses propres victoires. Pensez jour et nuit à ce moment où, environné du chœur des anges et des vierges, vous direz avec l'époux : Enfin j'ai trouvé celui que cherchait mon âme : *Inveni quem quæsivit anima mea.* (*Cant.*, III.) Cette pensée vous rendra supérieur à ces obstacles qui arrêtent votre course; les inquiétudes de l'absence et la durée des efforts se changeront en consolations, lorsque vous songerez aux récompenses promises à votre fidélité : *In his nocturnus, in hoc anima rursus evigilet.* Habitants de la céleste Jérusalem, que nous honorons comme nos modèles, avec l'espérance d'être vos concitoyens, n'est-ce pas la pensée du ciel qui vous a rendus invincibles dans les combats, forts contre vous-mêmes, fidèles à la loi du Seigneur, et constants à vous avancer vers le terme par un accroissement continuel de mérites? Sujets à nos faiblesses, exposés aux mêmes tentations, environnés des mêmes périls, votre ferveur animée par les récompenses surmontait tous ces obstacles. C'était assez pour hâter votre marche, d'entendre dire au Psalmiste que vous alliez dans la maison du Seigneur; vous répondiez : O Jérusalem! qui pourra me détourner de tes voies? Me voilà debout, mes pieds sont en mouvement, et tout mon être s'élance pour entrer dans la joie : *Stantes erant pedes nostri, in atriis tuis, Jerusalem.* (*Psal.* CXXI.) Entraînés par cette ferveur qui tend sans cesse à l'accroissement des mérites; emportés, pour ainsi dire, par cette soif de justice qui cherche à se désaltérer dans sa source, des hommes de toutes les conditions se sont élevés, au mépris du monde, jusqu'à se dépouiller de ses biens, jusqu'à s'enterrer pour le siècle, jusqu'à traîner dans les déserts les restes d'un corps affaissé sous le poids de la pénitence. Quel autre motif pouvait les soutenir dans une carrière si pénible, que l'assurance qu'ils trouveraient dans le ciel le prix de leurs mérites, leur repos, leur couronne, et que ce corps mis en terre sans force et sans mouvement, en sortirait plein de vie et de vigueur? *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.* (I *Cor.*, XV.)

N'exagérons cependant pas, mes frères; n'augmentons pas les inquiétudes de ces âmes qui craignent de n'avoir rien fait pour leur salut, en remplissant les devoirs de leur état, et qui ne peuvent trouver le repos, dans un doux abandon, sur le sein de la divine miséricorde! Non, cet accroissement de mérites, auquel la pensée du ciel doit nous faire aspirer, ne consiste pas à étendre nos obligations; à faire de la perfection ou des conseils la règle des devoirs; à prendre pour modèles les actions de tous les saints; à chercher la sécurité de la retraite dans les fonctions de la vie civile. Tous nos devoirs sont déterminés par l'état où la Providence nous a placés, et c'est se soustraire à sa volonté sainte que de s'en écarter : ainsi cet accroissement de mérites ne peut consister que dans une fidélité plus grande à remplir les devoirs de son état; dans une attention continuelle à combattre les passions qui s'opposent à l'accomplissement de ces devoirs; dans une soif de justice, qui croît sans cesse en s'unissant à sa source; dans une soumission plus parfaite à l'empire de la charité, qui peut seule mériter les récompenses éternelles. C'est ainsi que le juste, animé par la pensée du ciel, remplit le cours de sa vie, en marchant vers le terme, goûte chaque jour la douceur d'augmenter ses mérites, donne à chaque instant une valeur infinie, et à sa dernière heure un prix que l'éternité seule peut payer.

Avançons donc, mes frères, vers ce terme; que nos mains soient toujours étendues pour saisir la couronne : *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX.) Achevons à grands traits cette image que Dieu a tracée dans nos âmes par la création, qu'il a réparée par la rédemption, et qui sera parfaite dans la consommation de la gloire; que la pensée du ciel nous persuade que les seules satisfactions solides, le seul bonheur permanent, ont la justice pour base inébranlable. Heureux si nous disons avec le Psalmiste : Je me suis réjoui, Seigneur, en entendant parler de votre règne : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* (*Psal.* CXXI.) Dans les transports de ma joie, mon cœur ne poussait plus que ce cri du désir : Qu'il arrive enfin, ce règne où nous trouvons tout bien, en vous possédant! *Adveniat regnum tuum!* (*Matth.*, VI.) Ce règne, où les plus brillants objets de la terre ne paraissent qu'une vapeur grossière; où tous les empires ne pèsent qu'un grain de poussière; où tous les regards ne sont fixés que sur des objets im-

mortels; où nos cœurs, remplis de la présence de Dieu, se reposent dans sa bienheureuse jouissance. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Omnibus dico : Vigilate. (*Marc.*, XIII.)
Je vous dis à tous : Veillez.

Tel est, mes frères, le plus important des devoirs, puisqu'il est nécessaire pour accomplir tous les autres. L'homme faible et exposé à la tentation ne peut se soutenir dans la justice que par les précautions. Les piéges qui l'environnent, les exemples qui l'entraînent, les objets qui l'amollissent, les occasions qui le surprennent, les complaisances qui l'affaiblissent, les prospérités qui le corrompent, ses propres penchants, ce goût pour les plaisirs, cette paresse à qui tout coûte, cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de l'uniformité de la règle; tout est danger pour la vertu, et si ses yeux se ferment sur les périls, s'il laisse agir les causes qui développent les passions, l'attrait du vice prend le dessus, les penchants se fortifient, et des chutes que sa circonspection aurait pu prévenir, deviennent inévitables par sa négligence.

La vigilance est donc nécessaire à tous les hommes, puisqu'ils sont tous exposés à la tentation : *Omnibus dico, vigilate.* Environnés de périls, il faut qu'ils les voient et qu'ils les évitent, qu'ils connaissent les causes qui affaiblissent la vertu, et qu'ils usent des précautions qui peuvent empêcher l'action de ces causes : deux objets que la vigilance chrétienne doit embrasser, et qui formeront le plan de ce discours. Quelles sont les causes qui affaiblissent les vertus? première partie; quelles sont les précautions que nous devons employer? seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La fausse sécurité peut naître de la présomption, qui voit le danger sans le craindre; ou de l'ignorance, qui se jette dans le péril sans l'apercevoir; mais la vigilance se relâche plus souvent par l'illusion qui déguise le danger, que par la confiance qui le brave. La piété chrétienne est trop frappée des suites funestes du péché, elle connaît trop sa faiblesse pour se rassurer contre les tentations décidées; elle se croit en sûreté, lorsqu'elle est sans précaution; et ses chutes seraient rares, si elle apercevait toujours le premier pas qui la conduit au crime. Le péché commence par cette négligence, qui ne s'alarme pas des progrès insensibles du vice, et il se consomme par cette faiblesse de la volonté, qui ne peut plus lui résister, lorsqu'il a pris tout son empire. Nous tombons, parce que nous n'apercevons pas les gradations qui rapprochent le précipice; que nous ne voyons le crime que dans ses causes immédiates, et jamais dans celles qui le préparent, quoique leur enchaînement rende cet effet infaillible.

La vigilance doit donc s'attacher à connaître tous les écueils de la vertu; être en garde contre les erreurs qui la séduisent; rechercher les causes qui peuvent la détruire, et réunir plutôt ses efforts contre celles qui disposent aux crimes, que contre celles qui les consomment. Or ces causes qui affaiblissent les vertus, sont notre tiédeur qui ménage les restes des passions; les mœurs du monde, qui augmentent leur action; nos erreurs, qui les couvrent du voile de la piété : trois dangers sur lesquels tout fidèle doit veiller : *Omnibus dico, vigilate.*

Notre tiédeur, qui ménage les restes des passions, est la première cause qui affaiblit les vertus : la piété véritable, celle qui est dans le cœur et qui fait le bien, parce qu'elle l'aime, renferme un attachement constant à l'ordre; un sentiment de préférence pour les biens éternels; une disposition de sacrifier tous les avantages temporels. Dès que ce sentiment de préférence s'affaiblit, la vertu devient pénible; et dès qu'il cesse, elle n'existe plus. Quand les passions déploient toute l'activité de l'âme sur leur objet, le crime est déjà dans le cœur. Ce n'est plus son injustice qui arrête; et s'il ne passe pas dans toutes les actions, c'est qu'il n'est pas toujours utile.

Or les penchants qui tendent à affaiblir cet amour de la justice, survivent à notre conversion. La charité, qui fait mourir le péché dans nos âmes, ne détruit pas ses causes; le crime n'est plus dans la volonté, mais l'attrait des biens présents reste dans le cœur; les inclinations, qui ont formé tant de désirs déréglés, y habitent encore; elles nous sont laissées pour servir d'exercice à la vertu, qui n'est, pendant cette vie, qu'une situation d'efforts. Il faut les combattre sans cesse : tout ce qui les flatte, les enflamme; toute indulgence les rend plus indomptables; la mollesse qui cherche des adoucissements, assure leur victoire; le temps de leur résister passe avec l'instant que nous employons à les ménager; et notre faiblesse est si grande, qu'il n'y a presque jamais d'intervalle entre le relâchement de la vertu et le triomphe du vice.

Et voilà, mes frères, le danger de cette tiédeur qui ménage les passions. Indulgente pour la cupidité, elle n'aspire plus à la détruire; elle se contente de lui prescrire des limites : facile à accorder aux penchants tout ce qui flatte l'amour-propre, elle ne leur refuse que l'excès qui troublerait la conscience; attentive à éviter ce qu'il y a de pénible dans le vice et dans la vertu, elle a presque autant de répugnance pour le devoir qui gêne que pour le vice qui alarme. Ce n'est plus cette chaleur de l'âme, qui transporte rapidement dans le chemin de la perfection, sans considérer les obstacles : c'est cette mollesse qui craint toute espèce d'efforts, et qui cède, dès qu'il faut combattre; cette faiblesse d'un cœur qui partage ses affections, qui balance entre l'homme et le monde, qui n'a point de goût décidé, et

qui est aussi éloignée des ardeurs d'une piété fidèle que des excès d'un égarement profane : tout ce qui ne présente pas l'idée du crime, la sensualité, les délicatesses sur l'honneur; les animosités, qui n'inspirent pas les fureurs de la vengeance; les vivacités de l'ambition, qui ne mènent pas à l'injustice; les vues de plaire, qui ne sont pas animées par le désir de corrompre; toutes les infidélités, qui ne placent pas le remords dans le cœur, quoiqu'elles laissent des dispositions au péché; tout ce qui prépare au crime ne l'alarme plus, pourvu qu'il reste quelque espérance de ne pas le consommer. Elle perd, dit saint Jérôme, cette défiance salutaire, qui éloigne les chutes, en évitant les dangers; qui soutient plutôt la vertu par les précautions que par les efforts; et qui vise plus à prévenir le mal qu'à l'arrêter dans ses progrès : *Ibi te maxime oportet observare peccatum, ubi nasci solet.*

Que cette disposition, mes frères, est dangereuse! Vous pensez pouvoir allier Dieu et le monde, mêler l'attrait des plaisirs aux rigueurs de la pénitence, conserver de la mollesse dans les mœurs et de la sévérité dans la vertu, choisir entre les objets qui flattent l'amour-propre, permettre à la sensualité les infidélités légères et éviter les chutes éclatantes : ne voyez-vous pas que vous laissez agir toutes les causes du vice, que les passions se fortifient par les ménagements, et qu'elles ne respectent plus de bornes, dès qu'elles sont enflammées; qu'elles séduisent avant que de corrompre; qu'elles marchent sourdement, pour n'être pas aperçues; qu'elles se plient même à la modération, pour parvenir plus sûrement à l'excès; qu'elles rapprochent du vice par des gradations insensibles, pour ne pas troubler notre sérénité : mais qu'elles formeront enfin des dispositions si voisines du crime, que votre cœur enfantera l'iniquité sans douleur; la charité s'éteindra dans votre âme, comme la vie dans un malade consumé par la langueur; le dernier soupir ressemblera à celui qui le précède, et ne coûtera pas plus d'efforts. Arrêtez le mal dans sa naissance, mettez-vous à couvert de l'étincelle, puisque vous ne savez pas jusqu'où peut aller l'embrasement; votre sûreté n'est que dans cette vigilance qui réprime les passions, avant qu'elles aient pris tout leur empire : quand elles seront dans toute leur force, vous n'aurez plus que de la faiblesse. David ne fut qu'indiscret, en jetant des regards sur Bethsabée; il ne prévoyait pas qu'il deviendrait adultère et homicide. Que ceux donc, s'écrie saint Augustin, qui ne sont pas tombés, écoutent, afin qu'ils se gardent de tomber; qu'ils voient l'homme le plus doux, le cœur le plus droit, l'ami le plus tendre, devenu perfide, féroce, inhumain, parce qu'il n'a pas fermé son cœur aux premières impressions de la volupté; plus criminel que Saül, plus injuste qu'Achab, David embrasse en un instant tous les forfaits : d'abord, assez lâche pour vouloir séduire la probité d'Urie, dès que la générosité de ce fidèle serviteur déconcerte les artifices de sa passion, il devient assez cruel pour immoler la vertu qu'il n'a pu corrompre. Hélas! des âmes ferventes se trouvent souvent dans des tentations si fortes, qu'elles ne peuvent attendre leur salut que de celui qui commande à la tempête. Quelquefois la maison bâtie sur le roc est renversée par l'orage; comment l'édifice, dont les fondements sont affaiblis, pourra-t-il résister? comment pourront se soutenir des cœurs à demi séduits, des âmes accoutumées à flatter leurs passions, et qui ont déjà tant de répugnance pour l'austérité des devoirs? Seront-elles préservées des chutes éclatantes, par cette vaine sagesse qui cherche un équilibre chimérique entre le vice et la vertu; qui excuse, par notre faiblesse, ce qu'elle refuse à la charité; et qui justifie, par la modération, ce qu'elle accorde à l'amour-propre? comme si des penchants, qui ne connaissent pas même de bornes dans le crime, pouvaient s'en tenir à celles de la tiédeur! comme si des passions, qui ne sont pas satisfaites par les excès, pouvaient être fixées par des adoucissements! Ah! mes frères, que ces cœurs si froids, si réservés dans la vertu, sont près d'être sensibles à l'attrait du vice! Il est impossible de conserver cet état de langueur, qui livre l'homme au dégoût de soi-même, et notre premier effort est pour en sortir! Il se trouve peu de ces âmes indolentes, dont les affections sont si faibles, qu'elles peuvent être contraires; dont les goûts formés par l'attrait du plaisir, et déterminés par l'amour du repos, embrassent également le vice qui flatte et la vertu qui ne gêne pas; dont le cœur, à peine effleuré par le sentiment, est toujours languissant dans ses désirs, craint plus l'embarras des passions que leur injustice, s'arrête dans le bien et dans le mal, dès qu'il sent la peine, et semble conserver tout à la fois de la modération dans les plaisirs et de la mollesse dans les devoirs! Il faut à la plupart des hommes des désirs qui les remplissent; il leur faut des sentiments qui les subjuguent : ce partage du cœur, entre les biens présents et les biens de la grâce, leur est insupportable; la langueur qui l'accompagne amène le dégoût, et le dégoût les force bientôt à changer d'objets. Dès que les moments précieux de la ferveur sont passés et que l'on commence à ménager les penchants, la loi trouve de la répugnance, le joug se fait sentir, les pratiques de salut deviennent pénibles, la prière n'est plus qu'une fatigue; la piété n'est plus un goût, c'est un devoir rigoureux; la vertu n'est plus un sentiment, c'est un effort; le crime ne déplaît pas, ce sont les suites qui alarment : le cœur ne s'attache plus à la règle; il ne s'y porte pas par inclination, il s'y plie par contrainte : la raison conclut encore pour le bien; mais le penchant décide déjà pour le mal : on se lasse bientôt de cet état de violence; le dégoût de la vertu devient un nouvel attrait pour le crime; on cherche dans les faux plaisirs cette émotion vive,

que l'on ne trouve pas dans la piété: la corruption préparée par la négligence, s'achève par la force de l'inclination; le vice, qui a commencé par plaire au cœur, subjugue enfin la volonté; et les passions, dit un prophète, semblables à des bêtes féroces, qu'on nourrit sans précaution, dévorent la main indiscrète qui leur laisse le temps de se fortifier : *Leo factus est, et didicit capere prædam, hominemque comedere.* (*Ezech.*, XIX.)

Les mœurs du monde, qui augmentent l'action des passions, sont la seconde cause qui affaiblit la vertu : le degré de force dans nos affections dépend du prix que nous donnons à leurs objets; et ce prix, souvent chimérique aux yeux de la raison, peut se réaliser ou s'accroître par l'opinion, les préjugés, les maximes du monde : par conséquent si les maximes du siècle donnent trop de prix aux objets qui enflamment les passions; si elles attachent l'estime à ces goûts funestes, qui développent les vices; si elles n'opposent pas à l'attrait des plaisirs criminels la sévérité des bienséances, il est évident qu'elles exposent la vertu au plus grand péril, en augmentant l'action de toutes les causes qui peuvent l'affaiblir.

Et voilà, mes frères, le danger de ces commerces du monde, toujours animés par la vanité; le goût du faste, l'amour du plaisir, tout y est, dit l'apôtre, orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair; un vain faste, un attrait trompeur pour les faibles : *Omne quod est in mundo, est concupiscentia carnis, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (I *Joan.*, II.) Ses maximes mêmes, qui proscrivent les vices grossiers, l'indécence, l'injustice, entraînent vers ces excès qu'elles condamnent : car telle est l'inconséquence du monde; il laisse agir les causes, et il veut réprimer les effets; il blâme le crime et il autorise ce qui le prépare; il exige de la grandeur dans les sentiments, et il n'inspire que des goûts frivoles; il avoue que l'estime n'est due qu'à la vertu, et il donne toute la considération aux richesses qui en sont indépendantes; il veut que l'innocence se soutienne, et il l'environne de tous les attraits de la volupté; il compte sur la pudeur, et il cherche à la séduire; il enflamme les désirs, et il attend de la délicatesse sur le choix des moyens; il loue la modération, et il porte aux excès; il vante le courage, et il amollit les âmes : il est si loin de la mortification, de la chasteté, du désintéressement, de l'austérité des vertus évangéliques, qu'il ne subsiste que par les vices contraires : c'est-à-dire, que les passions seules animent le commerce du monde; que les mœurs ne sont que l'action des causes qui préparent au crime; que la piété ne peut y conserver sa sévérité; que tout ouvre le cœur à l'attrait du plaisir, aux inquiétudes de l'ambition, aux illusions de la vanité; et que la vertu, qui aurait pu se soutenir contre le seul penchant, échoue presque toujours contre les mœurs

On s'étonne, lorsque nous disons qu'il n'y a de sûreté pour la piété chrétienne que dans la retraite; que tout ce qui plaît aux mondains peut la corrompre; qu'elle contracte leurs vices, dès qu'elle s'en rapproche; que les impressions mêmes, qui ne l'alarment pas, sont dangereuses; et que des goûts, qui ne paraissent que frivoles, deviennent la source des plus fortes tentations. Ecoutez ce que saint Jean Chrysostome, qui connaissait si bien les mœurs de son siècle, pensait des maximes qui forment nos mœurs : Si celui, disait ce Père, qui brille par l'éclat du faste, acquiert l'estime du monde, tandis que l'homme vertueux reste dans l'obscurité, des désirs inutiles rempliront bientôt tous les cœurs; il n'y aura plus d'émulation pour le devoir; toutes les prétentions se porteront vers ces biens, dont la recherche coûte moins à la paresse, et dont la possession flatte plus la vanité : *Tunc plurimi, tunc invenientur imitari.* Voilà le danger que la vertu trouve dans les fausses maximes du siècle : lorsque l'on donne trop de prix aux superfluités, l'amour du devoir s'affaiblit dans les cœurs, des goûts frivoles remplissent les âmes, l'agrément tient lieu de tout, et laisse au méchant le funeste avantage de pouvoir rendre le vice aimable et la vertu ridicule. Je frémis, continue le même Père, lorsque je fixe mes regards sur les calamités que l'amour des richesses répand sur la terre; il allume le flambeau de la discorde, il aiguise les armes meurtrières, il étouffe la voix du sang dans les parents, il porte l'avide concussion jusque dans les déserts, il exerce le brigandage sur les mœurs, il renferme la calomnie dans nos villes : *Propter opes, cognati naturam negant, loca deserta grassatoribus plena sunt, mare piratis, civitates calumniatoribus complentur.* Nous ne sommes pas à ce degré de corruption, et les lois sont assez fortes contre les grands crimes; mais que nous manque-t-il pour les commettre, que de le pouvoir impunément? Peut-être les procédés et les bienséances ralentissent les chocs des passions; peut-être sommes-nous plus faibles que méchants; mais aussi ne sommes nous pas plus frivoles que vertueux? L'homme religieux envers Dieu, utile sans intérêt, simple sans opulence, riche pour l'indigent et pauvre pour soi-même, est regardé comme un prodige; et les sacrifices qu'il fait nous étonnent, tant ils sont éloignés de nos mœurs. On ne trouve plus dans des âmes livrées à mille désirs inutiles, cette ardeur pour le bien qui suppose de l'unité dans les affections; ce désintéressement qui élève au-dessus de toutes les choses humaines; cette inflexible équité qui pèse dans une même balance le droit menaçant des grands et les plaintes touchantes du pauvre : il n'est pas possible de conserver l'esprit de prière, la modestie, la mortification chrétienne, au milieu d'un monde dont les maximes sont des engagements au faste, à la dissipation, à la mollesse; il ne faut pas espérer que le fidèle

s'élève aux biens éternels, lorsque tant de liens l'attachent à la terre; et si un reste d'honneur peut sauver sa probité des derniers égarements, du moins il ne conservera jamais le détachement évangélique, tandis que les superfluités voluptueuses le solliciteront de toutes parts.

Que dirai-je des dangers que l'innocence trouve dans les sociétés, les amusements, les spectacles du siècle? Le portrait de nos mœurs n'est-il pas le tableau du règne de la volupté? Ce temps n'est plus, où une femme trop répandue se montrait avec indécence, et où les devoirs domestiques étaient sacrés pour les épouses: ce qui passait pour dangereux nous paraît honnête. Nous appelons aisance des mœurs ce qui laisse au vice plus de facilité; et si l'usage qui fait tout continue à nous servir de règle, bientôt l'adultère ne sera plus un scandale, et le libertinage sera regardé comme une distinction. Déjà la licence se montre à découvert; le talent de séduire passe pour un agrément; l'enjouement et la liberté qui dominent dans les conversations, dispensent la pudeur d'être sévère, et semblent lui laisser le droit de sourire au vice, sans renoncer à l'honnêteté. Fuir les regards des hommes, ne pas chercher à leur plaire, renoncer aux artifices qui peuvent les corrompre, tout cela n'entre plus dans l'idée que nous avons de la chasteté. On forme sans scrupule des attachements dangereux; on se flatte de régler une passion qu'il faudrait réprimer; on sait que les excès sont funestes, mais on ne pense pas qu'ils sont inévitables. L'innocence nous rassure; le cœur s'ouvre au penchant qui n'alarme pas encore la vertu; mais bientôt les désirs s'enflamment, et cette innocence, qui semblait donner tout le prix à leur objet, ne paraît plus qu'un obstacle à vaincre. Peut-on croire que des cœurs tendres et ouverts aux premières impressions du sentiment, se ferment aux charmes de la volupté, dans ces spectacles que l'oisiveté, l'ennui, la frivolité remplissent; que la sagesse humaine regarde comme un délassement nécessaire, et qui ne sont, pour la plupart des hommes, que la fin d'un jour inutile? Le vice y est puni, crient les apologistes du théâtre; la vertu triomphe; les passions y sont maniées avec art; le cœur humain y est développé: c'est l'école du goût et des mœurs.

D'autre part, Jésus-Christ, l'Eglise, les ministres disent sans cesse aux fidèles: Fuyez ces lieux où l'enchantement des sens est trop grand, où l'esprit du chrétien se perd, où la piété s'affaiblit: tout y est danger pour votre innocence; l'art, le talent même, tout ce qui peut plaire, est fait pour corrompre: c'est là sa destination, son mérite, son succès. Si l'on ne vous présente que des actions vertueuses, le triomphe du devoir sur les penchants de la nature, fuyez encore l'expression des passions fortes, qui est toujours séduisante, lors même que le cœur, après bien des combats, conclut pour la vertu; la tendresse conjugale, si légitime sous les voiles sacrés qui la couvrent, peut former un tableau dangereux; l'esprit sépare aisément les images riantes du plaisir, des idées austères du devoir, et le cœur les reçoit avec plus de facilité. On a beau dire que les mœurs sont décentes sur les théâtres, et que l'obscénité en est bannie, les goûts d'une nature dépravée y sont confondus avec les sentiments légitimes; l'amour profane y règne, pourvu qu'il s'exprime avec ces grands mots de bonne foi, de constance, de destinée des penchants: et voilà ce qui séduit tant d'âmes sensibles. Le vice grossier les eût révoltées; couvert du voile de la décence, ennobli par des idées flatteuses, il leur plaît: elles sont moins alarmées d'une passion qu'elles ont vue réunie avec un caractère vertueux; elles sortent plus disposées à former ces engagements funestes qui commencent sans scrupule et qui ne finissent jamais sans remords; qui séduisent par la délicatesse des sentiments, et qui maîtrisent enfin par le tumulte des sens. Direz-vous encore que ces spectacles, qui donnent tant de force à la volupté, sont utiles pour empêcher l'action des autres passions? Où en sommes-nous, si la corruption des mœurs nous rend nécessaires des plaisirs si dangereux? et que sera la vertu dans le monde, s'il ne lui reste qu'à choisir entre les crimes?

Enfin les illusions de l'amour-propre affaiblissent les vertus, en leur donnant les motifs de la vanité, ou en mêlant à la piété nos faiblesses, nos goûts, nos caprices. Telle est, en effet, la corruption de notre cœur: nos penchants nous portent souvent au mal, et le peu de bien que nous faisons est gâté par les motifs qui nous déterminent; la gloire passagère d'une bonne action nous fait perdre sa récompense éternelle; nos progrès dans la vertu servent d'aliment à l'amour-propre, et notre vanité s'augmente de ce que nous retranchons dans nos vices. Rien n'est plus rare que cette humilité sincère qui ne cherche pas dans le bien les applaudissements des hommes. Il est si difficile de renoncer à la gloire qu'on est rarement empressé pour les bonnes œuvres que l'obscurité dérobe aux regards publics: le désir de l'estime ajoute toujours à cette chaleur que donne l'amour du devoir: les misères d'éclat nous trouvent plus compatissants que les misères secrètes. On est bien aise de mettre les hommes dans la confidence de ses largesses. Tandis que la piété orne les temples, la vanité charge les murs d'inscriptions fastueuses, et perd, en gravant ses dons sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité seule rendrait immortelle. Quelquefois on prend des mesures pour cacher les bonnes œuvres; mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion nous trahisse. On ne cherche pas les regards publics; mais on est charmé qu'ils nous surprennent. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles: il peut faire tout ce que fait la vertu, et souvent il va plus loin. Le pharisien, poussé par l'esprit de domina-

tion, s'assujettit à la contrainte d'une régularité minutieuse ; il n'est point de devoir extérieur que son hypocrisie ne remplisse. La vertu véritable n'est pas si austère, le zèle de la charité n'est pas si vif, la pénitence des justes n'a pas tant de rigueur : il semble qu'il en coûterait moins pour être saint, qu'il ne lui en coûte pour le paraître. Mais attendez qu'il puisse couvrir ses passions des intérêts du ciel, il ne verra plus dans le samaritain blessé un malheureux que l'humanité doit secourir, et l'innocence de Jésus-Christ ne sera qu'un motif de plus pour l'immoler aux intérêts de sa secte. Cette hypocrisie, qui ne met de la régularité dans les mœurs que pour conserver l'injustice du cœur, est le dernier terme de la corruption : il n'y a plus de retour à espérer des hommes qui se contentent de voiler les vices ; et il est inutile d'inspirer la vigilance à des cœurs qui ne sont en garde que contre la vertu véritable.

Nous mêlons souvent à la vertu nos faiblesses, nos goûts, nos caprices : et c'est la seconde illusion de l'amour-propre. La piété véritable suit l'ordre des devoirs et se termine à la perfection de la charité. Ainsi elle embrassse tout ce qui peut assurer dans nos cœurs l'empire de la justice ; elle ne se contente pas de pratiquer les moyens de nécessité qui sont déterminés par la loi : elle s'attache encore aux moyens de sûreté qui sont laissés à notre choix : quelquefois son ardeur la porte trop loin : elle règle plus sa marche sur ses désirs que sur ses forces, et elle se met, pour ainsi dire, hors d'haleine dès les premiers pas. Quand c'est la ferveur qui lui cache l'excès, ses écarts mêmes sont respectables ; si elle va au delà des bornes de la perfection, c'est après y avoir atteint ; si elle manque de cette discrétion qui fait les sages, elle conserve du moins cette droiture du cœur qui forme les saints.

Mais ces excès que nous attribuons à la charité sont quelquefois l'ouvrage de nos goûts et de nos caprices ; les pratiques arbitraires ont un attrait qui peut nous séduire ; c'est un joug que nous recevons de nos mains, et ce qu'il y a de pénible est adouci par le goût qui nous y porte : le devoir, au contraire, trouve en nous un fond de répugnance ; le joug de la loi paraît étranger, c'est assez pour que l'amour-propre s'y plie plus difficilement. Lors même que nous aspirons à la perfection, nous voulons qu'elle soit notre ouvrage ; et les règles, qui ne sont pas de notre choix, n'ont rien qui nous flatte ; voilà pourquoi nous mêlons encore à la piété les vues de l'humeur, les faiblesses du cœur : la vertu, qui serait uniforme sous la direction de la règle, varie presque autant que nos caprices. Celui qui aime le repos, dit saint Jean Chrysostome, regarde la retraite comme le genre de vie le plus sublime ; les dangers de l'oisiveté ne l'alarment pas ; il ne craint que les périls de la dissipation. La vertu doit toujours aspirer à se rendre utile : et il voudrait se rendre inutile pour conserver la vertu : il prend son inaction pour une sage défiance, et il se rassure dans son indolence, pourvu qu'elle soit consacrée par des exercices pieux qui l'occupent sans l'agiter : *Socordia et ignavia quam alii exercitationem quamdam admirabilem putant.* D'autres, incapables de supporter le repos, croient faire le bien dès qu'ils s'agitent ; ils prennent pour des mouvements de la charité les inquiétudes de leur esprit, ou les saillies de leur humeur. La seule idée du mieux les transporte, ils ne voient plus les obstacles ; ils veulent tout réformer, tout déplacer ; et lorsqu'ils ne peuvent changer, ils pensent à détruire. Leur zèle précipite des corrections que la patience seule pourrait rendre efficaces ; la vérité est odieuse ou ridicule dans leur bouche ; et le vice, qui aurait été forcé de céder à leur discrétion, prend le dessus à la faveur de leur imprudence.

Il se trouve enfin des âmes plus tendres qu'éclairées, qui mêlent à la dévotion des affections humaines, et qui cherchent à satisfaire des goûts, qui sont moins l'ouvrage de la grâce que celui de la nature. Je ne sais quel raffinement donne à leur piété plus de délicatesse que de force : c'est une sorte de luxe qui se répand sur des superfluités, et qui affaiblit l'amour du devoir ; l'arbitraire les attache plus que l'essentiel : elles préfèrent l'agrément au solide ; la nourriture qui flatte, à celle qui fortifie : leur exactitude est scrupuleuse pour de petites observances, et elles se relâchent sur des obligations indispensables. Les voies communes, qui sont les plus sûres, leur déplaisent : elles en cherchent de singulières, qui font mieux goûter à l'âme le sentiment de son excellence : il ne suffit pas que les méthodes soient bonnes pour le salut, il faut qu'elles soient assorties à leur goût : le pasteur que Dieu leur destine n'obtient jamais leur confiance, parce qu'il n'est pas de leur choix : et souvent un directeur que la charité trouverait à peine utile, devient nécessaire à leur amour-propre. De là ces liaisons trop intimes, qui font presque du tribunal redoutable de la pénitence le dépôt des confidences de l'amitié : ces préférences trop marquées, ces soins trop empressés, ce langage plus fade encore qu'affectueux, qu'une fausse dévotion adopte, et que la charité ne connut jamais : *Crebra munuscula*, dit saint Jérôme, *blandasque et dulces litterulas, sanctus amor non habet.* N'ajoutons rien à la piété pleine d'une raison sublime : tant qu'elle est l'ouvrage de l'ordre, elle éclaire l'esprit et elle ennoblit le sentiment : mais dès que nous y mêlons nos goûts et nos caprices, elle devient ridicule et minutieuse : ce n'est plus qu'un assemblage de petites passions et de petites vertus : un mélange bizarre de pratiques saintes et de goûts profanes, que la raison méprise et que la foi désavoue. Quelles sont les causes qui affaiblissent les vertus ? vous l'avez vu : quelles sont les précautions que la vigilance doit employer ? c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La vigilance ne se borne pas à rechercher les causes qui affaiblissent les vertus : il faut qu'elle détruise les principes du vice, ou qu'elle empêche leur effet; qu'elle évite les périls, ou qu'elle donne la force d'y résister: qu'elle éloigne les obstacles, ou qu'elle les surmonte. Or, les précautions que la vigilance chrétienne doit employer contre les causes qui affaiblissent la piété, sont la prière, la fuite du monde, les intentions de la charité : priez, parce que vous avez toujours besoin de la grâce pour combattre les passions; fuyez le commerce inutile du monde, parce qu'on ne peut pas conserver la vertu en se pliant à ses maximes ; donnez à toutes vos actions les motifs de la charité, parce que ses intentions seules peuvent vous sauver des illusions de l'amour-propre : développons ces vérités.

La prière est le premier moyen que nous devons employer pour conserver la vertu : Jésus-Christ, en nous commandant la vigilance, ordonne aussi l'exercice de l'oraison, et nous présente ces deux devoirs comme inséparables : *Vigilate omni tempore orantes.* (*Luc.*, XXI.) En effet, mes frères, si nous trouvons la cause de nos chutes dans cette tiédeur qui ménage les restes des passions, qui resserre les liens terrestres, qui appesantit le joug de la loi, et qui ne laisse que du dégoût dans les voies du salut, n'est-il pas évident que le seul moyen d'empêcher l'action de cette cause qui met en nous des dispositions si voisines du crime, c'est de ranimer cette ferveur qui redoute assez le mal pour le prévenir ; qui s'attache à réprimer les penchants, lorsqu'ils sont faibles ; qui excède en quelque sorte dans les précautions, et qui grossit toujours le péril à nos yeux? *Exaggerat universa.* Opposons à cette fatale sécurité, qui endort dans la mollesse d'une vie sensuelle, et qui fait passer du sommeil à la mort, cette délicatesse qui s'alarme des infidélités les plus légères ; mettons à la place de cette négligence qui laisse l'âme ouverte à l'impression des objets dangereux, de cette langueur qui rend insensible aux voluptés célestes, cette attention aux vérités éternelles, qui rend Dieu toujours présent; qui le montre dans tous les événements; qui rappelle sans cesse le moment terrible où il jugera les vices et les vertus; cette foi agissante qui inspire un mépris constant pour les choses passagères, et un désir enflammé pour les biens éternels ; mettons en action les causes qui disposent à la vertu, si nous voulons arrêter celles qui préparent au crime; c'est la première précaution que notre vigilance doit employer.

Mais nos seuls efforts ne suffisent pas, pour conserver ou pour ranimer la ferveur. L'innocence des plus justes, dit saint Augustin, a besoin des secours continuels de la grâce; la vérité qui les éclaire leur est comme étrangère; l'attrait qui les porte à Dieu n'est pas leur inclination naturelle; l'ardeur qui les anime dans la piété n'est pas un feu dont la première étincelle se trouve dans leur cœur; et le souffle de l'Esprit-Saint qui l'allume est encore nécessaire pour l'entretenir : toujours faibles, lorsqu'ils sont laissés à eux-mêmes, ils doivent tout à celui qui couronne ses dons en récompensant leurs mérites : le choix de leur volonté subsiste sous la direction de ce guide invincible qui perfectionne leur liberté sans la détruire. Pleins de forces pour le bien, la vertu devenue plus facile n'est pas moins l'ouvrage de leur coopération ; plus Dieu agit en eux, plus ils agissent en eux-mêmes, puisqu'ils font tout avec lui; mais si sa main puissante cessait de conserver, par de nouveaux secours, le don de sa justice, qui embellit leurs âmes, ils retomberaient dans le péché, et le plus haut degré de leur ferveur pourrait être l'instant qui précéderait leur chute. Que serait-ce, si le cœur tiède, presque séduit et déjà dégoûté de la vertu, s'ouvrait à l'attrait du vice? Il ne peut se soutenir dans la grâce, lorsqu'il est dans la force et la vivacité du sentiment : le pourra-t-il, lorsqu'il est dans la faiblesse et la langueur; lorsque les passions le trouveront plus indulgent, le monde plus empressé, les plaisirs moins retenu ; et qu'il ne restera entre lui et le crime d'autre barrière que sa faiblesse?

Or, cette grâce si nécessaire à la vertu ne s'accorde qu'à la prière; il faut demander pour obtenir, exposer sa misère, pour exciter la pitié : le sein de la miséricorde ne s'ouvre qu'à nos gémissements ; la main qui nous fortifie, n'est mise en action que par l'aveu de notre faiblesse; la grâce qui guérit nos infirmités n'est accordée qu'au sentiment vif de nos maux, et à ce cri de douleur que les plus saints doivent pousser, sans interruption : Malheureux ! qui me délivrera de ce corps de mort? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII.) L'âme, disait un prophète, qui marche le plus sûrement dans les voies de la justice, est celle qui s'afflige de la grandeur de ses maux, dont les yeux sont dans la langueur, et qui paraît courbé sous le poids de sa faiblesse : *Anima quæ tristis est super magnitudine mali.* (*Baruch.*, II.) Pleine du sentiment de sa misère, elle n'attend rien de sa raison, de sa résolution, de ses seuls efforts; elle voit que ses penchants l'entraînent vers le mal, et que l'orgueil corrompt souvent le bien que son cœur embrasse; que tout échappe à la foi et à la charité, tandis que la cupidité, plus active et plus vigilante, s'empare de la vertu même. Au milieu de tant de périls, toute son espérance est dans cette grâce qui réforme la nature sur l'image de Jésus-Christ; elle la sollicite avec une humble confiance, elle l'obtient, elle la demande encore ; ses gémissements ne cessent jamais, parce que ses besoins durent toujours ; et comme sa consolation parfaite est différée jusqu'à la mort, la prière lui tient lieu de respiration, de force et de vie jusqu'au dernier moment. *Gemimus in re*, dit saint Augustin, *consolamur in spe.*

C'est ainsi que la vertu peut se soutenir pendant cette vie, où sa faiblesse est si grande, où les obstacles sont si multipliés. Incapable de prévoir tous les périls, et de les éloigner, sa ressource est de demander des forces pour les surmonter, gémir sur ses défaites ; solliciter les grâces du combat, vaincre et attribuer à Dieu la victoire : voilà tout l'exercice de la piété chrétienne. Les sons lugubres de David, formés par la douleur, ne cessaient que lorsque le souvenir des miséricordes ranimait ses chants d'allégresse : il fallait que la confiance dans le Tout-Puissant essuyât les larmes que le sentiment de sa misère faisait couler. Justes de la terre, les monuments du repentir et de la reconnaissance de ce roi-prophète, qui font votre consolation, doivent être votre exemple. Que vos cœurs s'échauffent de ce feu qu'il sentait s'allumer dans sa méditation ! Que vos âmes, toujours sujettes à la tentation, s'affermissent et se purifient par la prière ! Vos mains seraient impuissantes pour déchirer le voile qui obscurcit la vérité. Soupirez sans cesse après ces vives lumières qui seules dissipent les erreurs de l'esprit humain ; votre ferveur ne pourrait se soutenir contre tous les dangers ; priez celui qui détruit les obstacles, ou qui les change en moyens, d'éloigner les périls, où de vous donner la victoire ; ne sortez jamais de cette solitude intérieure, où l'homme marche en la présence de son Dieu ; où il peut dire avec confiance : Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur; le voilà qui se recueillit, qui sollicite vos grâces, et qui s'ouvre pour les recevoir : *Invenit servus tuus cor suum.* (II *Reg.*, VII.) Ne vous contentez pas de donner à la prière quelques instants rapides; ménagez pour ce saint exercice tout l'intervalle des actions ; faites instance, et ne vous lassez pas de demander, puisque vous recevez toujours, et que vos besoins ne sont jamais remplis : *Orationi instate, vigilantes in ea.* (*Coloss.*, IV.)

Une vie occupée dans la retraite ou la fuite du monde est la seconde précaution nécessaire pour conserver la vertu. Si les lois avaient autant de forces que les mœurs, ou si mon ministère, qui doit combattre le crime avec les espérances de la foi, pouvait indiquer les ressources de la sagesse humaine, j'adresserais aux juges d'Israël, au chef du peuple, ces paroles de saint Augustin ! O vous ! qui veillez à la conservation des bonnes mœurs, ne laissez pas subsister les causes qui les altèrent ; ôtez toutes les facilités aux passions; opposez des bienséances sévères à l'attrait du plaisir; ne donnez pas tant de prix à des biens imaginaires : dès que les richesses seront plus que la vertu, il n'y aura plus de délicatesse sur le choix des moyens ; et le luxe, qui commence par nous amollir, finira par nous corrompre. Déjà nos maisons, où l'or brille de toutes parts, renferment des âmes vénales; nos arts s'élèvent sur les débris de nos vertus; nous traitons avec mépris ce qui est digne d'admiration, et des actions dignes de l'enfer se donnent en spectacle : *Tectorum splendor attenditur, et labes animorum non attenditur; theatrorum moles exstruuntur, et effodiuntur fundamenta virtutum; gloriosa est effusionis insania, et opera misericordiæ deridentur.* Nos pères, qui manquaient de nos superfluités, ne connaissaient pas tous nos vices. Ignorants dans les bagatelles, ils s'attachaient plus au solide ; ils avaient comme nous des penchants dangereux ; mais ils n'avaient pas autant d'occasions, et sans être plus chastes, ils étaient moins voluptueux. Rendez-nous leur simplicité et leurs vertus; ôtez-nous nos agréments et nos vices ; ne ménagez pas des goûts frivoles qui nous corrompent ; songez que le plus grand bien que vous puissiez faire aux hommes, c'est de les empêcher de faire le mal : *Cui licentia iniquitatis eripitur, utiliter vincitur.*

Cette vigilance publique aurait sans doute un bon effet; elle détruirait des obstacles, elle pourrait même affermir la probité mondaine ; mais elle n'ira jamais jusqu'à concilier les maximes du siècle avec la piété chrétienne. Nous ne devons pas attendre ce changement, après que Jésus-Christ nous a prédit qu'il n'arrivera jamais. C'est le caractère éclatant de sa doctrine, de révolter le monde, de soulever les passions qui y dominent toujours avec plus ou moins de moyens, plus ou moins d'occasions. Il y aura dans tous les temps un fond d'opposition entre les mœurs des mondains et celles des justes, entre les maximes du siècle et celles de la foi. Et nous nous trompons, si nous croyons que l'Evangile puisse être du goût du monde ; que la vertu n'y trouvera plus de contradictions ; la sainteté, plus de censure; la vertu, plus d'obstacles : *Vos de mundo estis, ego non sum de hoc mundo.* (*Joan.*, VIII.)

La fuite du monde sera donc toujours une précaution nécessaire pour conserver la piété chrétienne. La famille de Jacob ne se garantissait des vices de l'Egypte qu'en évitant toute liaison avec un peuple idolâtre : sa séparation faisait sa sûreté ; elle était l'image des justes sur la terre. Ils doivent former un peuple isolé qui a d'autres lois, d'autres occupations, d'autres amusements, d'autres maximes que les enfants du siècle : il ne suffit pas que l'amour du bien soit dans leur cœur ; il faut que tout ce qui les environne fortifie leurs inclinations vertueuses ; qu'ils respirent un air plus pur que les mondains, pour ne pas contracter la contagion de leurs vices, et qu'ils vivent loin des périls pour échapper à la corruption. Dès qu'ils rentrent dans le commerce des passions, qui n'est animé que par le plaisir, l'intérêt, la vanité, ils deviennent semblables aux mondains : les idées sévères de la piété s'affaiblissent ; des images plus douces succèdent ; ils adoptent bientôt les préjugés, les vaines excuses qui justifient le faste, l'oisiveté, la mollesse : ce qu'ils regardaient comme une précaution nécessaire, leur paraît un excès ; ils veulent se conformer aux usages, pour ne pas montrer

la vertu trop austère, et ils se rapprochent des vices pour s'éloigner de la singularité. On ne tient pas longtemps contre des exemples qui forment le fond des sociétés : la complaisance, l'occasion, le penchant, tout sert à nous séduire. On veut être ce que sont les autres, et le goût qui porte à rechercher leur commerce n'est qu'un désir secret de les imiter : les vices se répandent sur tout ce qui les approche, et quand nous leur échappons, c'est que nous ne sommes pas à leur portée. Le penchant est déjà dans le cœur ; comment arrêter son action, lorsqu'on se livre à l'attrait des objets qui l'enflamment ? Comment fermer son âme à l'impression du plaisir, lorsqu'on s'y livre avec tant de facilité, lorsqu'on l'ouvre à tous ses charmes ? Comment conserver l'innocence, lorsqu'on perd le goût de tout ce qui peut la conserver et la défendre ?

D'ailleurs, quelle satisfaction la piété chrétienne trouverait-elle dans le monde, si elle ne se pliait pas à ses maximes ? Se fera-t-elle un délassement d'un spectacle qui attriste sa foi ? Se plaira-t-elle dans ces commerces oiseux et frivoles où l'ennui domine, et où l'enjouement n'est que la méchanceté qui sourit à la médisance ? Pourra-t-elle se taire devant l'impiété qui élève sa voix, supporter la licence qui blesse l'honnêteté, applaudir à l'obscénité qui s'enveloppe pour ne pas alarmer la pudeur, et qui voile les désirs pour les rendre plus séduisants ? Pourra-t-elle s'assujettir aux égards, aux ménagements que les mondains exigent ; flatter leur vanité, leur ambition, leur mollesse ; imiter ces honnêtes gens du siècle qui ont si peu d'amour pour la vertu, qu'ils sont doux et complaisants pour les vices ; qui trouvent toujours que tout va bien ; qui craignent trop les contradictions pour s'opposer aux désordres, et qui font taire la vérité pour s'épargner les dégoûts du zèle ? Il faut à la piété toute cette contrainte, toute cette complaisance, pour n'être pas odieuse dans le monde, et lorsqu'elle est si souple, elle devient méprisable : car tel est le sort de la vertu ; si elle conserve sa sévérité dans les assemblées du siècle, elle importune, et si elle la perd, elle paraît ridicule. Non-seulement le monde ne lui fait pas un mérite de s'accommoder à ses usages, mais il s'en moque, dès qu'elle se relâche en faveur de ses préjugés ; il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné, veulent le ménager, et les mêmes complaisances qu'ils emploient pour lui plaire, deviennent le sujet de ses censures : son injustice va plutôt à outrer les obligations des gens de bien qu'à justifier leurs faiblesses. Indulgent pour les égarements des passions, il ne pardonne jamais les inconséquences de ces âmes flottantes entre le bien et le mal, faibles dans le vice et dans la vertu, qui croient satisfaire à tout, en donnant une partie de leur temps à la piété, et le reste à des goûts profanes ; dévotes le matin, dissipées le soir, humbles au pied des autels, fastueuses dans la société, qui veulent être à Dieu sans renoncer au monde, et qui sont également rejetées de l'un et de l'autre.

Ame fidèle ! s'écriait saint Augustin, qu'allez-vous donc chercher dans un monde qui n'est plus fait pour vous ? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi !* Retirez-vous de cette terre qui dévore ses enfants : le lait et le miel qui y coulent sont des poisons : ses aspects les plus riants cachent des abîmes ; l'air que l'on y respire amollit les cœurs, et tous ses charmes sont des périls. Vivez dans la retraite, embellissez-la par la pratique des devoirs ; occupez-vous, pour éviter les pernicieuses rêveries de l'oisiveté, qui feraient bientôt renaître le goût des faux plaisirs ; contentez-vous des douceurs de l'innocence : le vice a beau se tourmenter, jamais il n'en trouvera d'aussi grandes ; ne vous mêlez avec les mondains que pour leur être utile ; quand le devoir vous ramènera dans le siècle, les grâces de protection vous y accompagneront, et Dieu sauvera votre vertu qu'il expose : évitez toutes ces liaisons qui ne sont formées que par la vanité, l'inutilité, l'amour du plaisir ; éloignez-vous de ces personnes dangereuses par l'ascendant de leur esprit et par la facilité de leurs mœurs ; qui prennent l'empire sur tout ce qui les environne ; qui ébranlent ou qui séduisent, qui abusent des talents pour justifier les passions, qui ont l'art funeste de plaire, même en montrant leurs vices ; toujours méprisées pour leurs mœurs, toujours recherchées pour leur agrément, et qui sont tout à la fois l'ornement et la perte des sociétés mondaines : fuyez encore ces hommes frivoles et voluptueux, éternellement occupés d'amusements, qui ont plus de caprices que d'attachements, plus de faiblesses que de passions, plus d'amour pour le repos que pour la vertu : leur modération apparente, la douceur de leurs mœurs, leur goût pour l'oisiveté, s'insinuent plus aisément dans nos cœurs ; ils nous amollissent, ils dégoûtent du devoir, ils rendent incapable de tout ce qui est grand, solide, digne d'un chrétien, et s'ils n'entraînent pas dans les derniers égarements, la vertu qu'ils nous laissent n'est plus que cette indolence qui garantit des excès du vice · *Habentes speciem quidem pietatis*, dit l'Apôtre, *virtutem autem ejus abnegantes.* (II *Tim.*, III.)

Les motifs de la charité sont nécessaires pour sauver la piété des illusions de l'amour-propre, et c'est la dernière précaution que notre vigilance doit employer ; nos erreurs dans le bien prennent leur source dans notre cœur ; nous n'aimons que nous, nous voulons que tout se rapporte à nous seuls ; nous rejetons la règle qui ne se plie pas à nos caprices : l'arrangement, qui n'est pas conforme à nos vues, nous paraît un désordre ; nos jugements sont plutôt formés par nos affections que par nos lumières ; l'erreur qui flatte est reçue dans nos esprits comme une vérité, et la vérité qui contredit est rejetée comme une erreur ; la vertu même, qui n'est pas associée à nos goûts,

perd tout son prix à nos yeux, et le plus grand défaut dans la piété des autres, c'est de ne pas ressembler à la nôtre. L'amour-propre se mêle à nos œuvres les plus saintes, et lorsqu'il ne peut dominer par l'attrait des vices, il nous séduit par l'apparence des vertus : dans le bien, nous cherchons plus notre gloire que celle de Dieu : nous consultons plus nos caprices que la règle, nos goûts que la volonté du Seigneur : voilà pourquoi la piété est souvent altière, le zèle indiscret, la dévotion libre et minutieuse.

Qu'opposer à cet amour-propre qui mêle à la vertu nos faiblesses, ou qui rend la piété vaine en la remplissant de ses mérites, si ce n'est ce désintéressement universel de la charité, qui renonce à tout ce qui peut flatter la vanité ; qui attribue tout le bien à Dieu, qui ne consulte que sa volonté, qui ne cherche qu'à lui plaire, et qui rapporte tout à sa gloire : *Charitas non quærit quæ sua sunt.* (I *Cor.*, XIII.) La perfection de toutes les vertus est fondée sur ce renoncement à soi-même. Dès que la charité forme nos affections, domine sur nos sentiments et règle toutes nos démarches, notre piété est humble ; elle ne s'enfle ni des louanges, ni des mépris, ni de ses talents, ni de ses succès, ni de ses perfections, ni des défauts des autres, parce qu'elle sait que tous les dons viennent de Dieu ; que la gloire des bonnes actions appartient à lui seul ; que tout ce que l'homme met du sien dans la vertu, loin d'être un motif d'orgueil, est précisément ce qui doit l'humilier : *Non inflatur.* (*Ibid.*) Soumise à la volonté suprême, elle ne connaît plus ces mouvements impétueux d'un amour-propre qui se révolte contre tout ce qui s'oppose à ses goûts, à ses projets, à ses espérances : *Patiens est.* (*Ibid.*) Toujours animée par la tendresse, on ne voit pas en elle la dureté, les hauteurs de cette piété, qui semble n'aspirer à la perfection que pour avoir le droit de censurer ses frères ; les emportements, les indiscrétions d'un zèle qui répand dans les âmes l'aigreur ou le désespoir, et qui ajoute à l'éloignement que les hommes ont de la vertu, la haine de celui qui veut corriger leurs vices : douce envers les pécheurs, sans être indulgente pour leurs crimes, ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui dicte ses remontrances ; ingénieuse à éloigner tout ce qui pourrait blesser leur délicatesse, elle craint de révolter cet amour-propre même qu'elle condamne ; elle ménage leur faiblesse ; elle ne leur montre dans ses avis, que ce motif qui plaît toujours, l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur ; et si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude : *Benigna est.* (*Ibid.*) Uniquement sensible à la gloire de Dieu, elle se réjouit, comme l'Apôtre, de voir prospérer l'œuvre du Seigneur, par le ministère même de ceux qui cherchent à la décrier ; elle ne connaît pas cette basse jalousie qui s'afflige des succès des autres, et qui ne voit de bien que celui qu'elle opère ; ces préventions, ces haines de parti, qui se fortifient sous le voile de la dévotion, qui mettent plus d'opposition entre des âmes vertueuses qu'il ne s'en trouve entre le vice et la vertu, qui passent des ministres aux disciples, qui donnent les uns à Paul, les autres à Céphas, et qui ne laissent personne à Jésus-Christ. *Non æmulatur.* (*Ibid.*) Enfin, la charité ne quitte pas la règle pour se livrer à des pratiques arbitraires ; elle ne substitue pas au devoir des œuvres que Dieu ne demande pas de nous : loin de chercher à satisfaire des goûts naturels, elle se défie de tout ce qui les flatte, loin de se soustraire à l'ordre, elle n'aspire qu'à s'y conformer. Donnez à la vertu les motifs de la charité, et vous la sauverez de toutes les illusions de l'amour-propre. On ne s'égare plus, dès qu'on cherche Dieu seul ; on ne se plaît pas dans les voies singulières, lorsqu'on aime la règle : le cœur qui se plie si difficilement au devoir est rarement porté par la ferveur aux excès de la piété : il faut que la vanité, l'ambition, l'amour-propre, lui montrent un intérêt personnel, dans cette perfection chimérique dont il fait ostentation : *Non agit perperam.* (*Ibid.*)

Telles sont, mes frères, les précautions que la vigilance doit employer. Opposez à cette tiédeur qui ménage les passions, la prière qui obtient des grâces pour la combattre ; la retraite, aux dangers du monde, et les motifs de la charité, aux illusions de l'amour-propre.

Veillez pour conserver la vertu, justes qui avez reçu le don de la grâce ! Ouvrez les yeux sur l'état déplorable de votre conscience, pécheurs qui marchez dans les voies du crime ! convertissez-vous, et que le salut de tous soit le fruit et la consolation de mon ministère ! Je vous demande cette grâce, ô mon Dieu ! pour des fidèles que je dois porter dans mon cœur, et j'ai la confiance de l'obtenir, puisque la vertu de votre parole n'est jamais anéantie par l'indignité du ministre qui l'annonce ; faites-la donc fructifier dans toutes les âmes. Veillez du haut du ciel sur cette portion choisie de votre héritage, ce chapitre illustre, où les talents et les vertus semblent se réunir pour donner plus d'éclat au sanctuaire qui se trouve plus près du trône ; qu'ils soient, dans tous les temps l'ornement et l'édification de votre église ; qu'ils retracent encore à nos descendants la beauté des anciens jours, où la ferveur faisait entendre sa voix dans le silence de la nuit, et où les ministres ne quittaient jamais vos autels. Ecoutez, Seigneur, le plus ardent de mes vœux, le vœu de tous les pasteurs, le vœu de Jésus-Christ même, renfermé dans cette prière qu'il vous faisait sur la terre : J'ai annoncé votre loi à ceux ver. qui vous m'avez envoyé ; sanctifiez-les maintenant dans la vérité ; achevez votre ouvrage ; faites qu'aucun d'eux ne périsse, et recevez-les tous dans la vie bienheureuse. Ainsi soit-il.

———

SERMON XVIII.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ipsum audite. (*Matth.*, XVII.)

C'est ici mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance ; écoutez-le.

Que de grandeurs et de majesté dans Jésus-Christ, lorsqu'il sort du nuage qui dérobe à nos yeux l'éclat de sa gloire ; que notre raison, éclairée par la révélation, saisit, compare, rassemble les traits lumineux qui le peignent, ou que notre foi, perçant tous les voiles, s'élève jusqu'au sanctuaire de l'Eternel, voit le Verbe dans le sein de son Père, adore l'Agneau immolé dès l'origine des siècles, et entonne dans le temps le cantique éternel : Honneur, gloire, bénédiction à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau. Il est aujourd'hui, il était hier, et il sera aux siècles des siècles !

O ! montagne de Sion, figurée par le Thabor ! cité du Dieu vivant ! céleste Jérusalem ! quand viendra ce jour où la gloire de Jésus-Christ, parfaitement transfigurée, brillera de tout son éclat sans blesser nos yeux ! où les élus, unis à leur chef glorifié dans son humanité sainte, apprendront tout dans le Verbe, connaîtront le Père par le Fils, et verront la Divinité dans toute sa splendeur : alors seront manifestées les grandeurs de Jésus-Christ, et les secrets de l'ineffable génération seront découverts. Maintenant que nous voyons dans des énigmes ; que notre entendement, captivé par la foi, doit respecter les voiles qui couvrent la vérité, croire ce qu'il ne comprend pas, et ne pas s'efforcer de comprendre ce qu'il doit croire, nous ne pouvons nous élever jusqu'à Jésus-Christ qu'en suivant les traits de lumière qu'il a répandus sur la terre. Il faut écouter cette voix du Père céleste qui l'appelle son Fils bien-aimé, comparer les deux alliances, le chercher dans les ombres et les figures, juger de sa puissance par ses prodiges, l'adorer en tremblant, comme les disciples éblouis de sa gloire ; dire au dedans de nous, sans trouble, sans effort, sans images tirées des sens : Jésus-Christ est Dieu, Verbe éternel dans le sein de son Père, Homme-Dieu, réparateur sur la terre, et consommateur dans le ciel ; nous écrier avec saint Paul, frappés de tant de merveilles : Tous les trésors de la sagesse et de la science sont en lui, mais ils sont cachés : *In quo sunt omnes thesauri scientiæ et sapientiæ absconditi.* (*Coloss.*, II.)

Essayons de rassembler tout ce que l'Esprit-Saint nous a révélé de la nature, du ministère et de la gloire de Jésus-Christ : il suffira de rapprocher ces traits, pour former le tableau de ses grandeurs. Il est appelé le Fils du Très-Haut : *Filius Altissimi vocabitur.* (*Luc.*, I.) Il doit sauver son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I.) Enfin son règne sera éternel : *Et regni ejus non erit finis.* (*Luc.*, I.) Telles sont les trois qualités d'où naissent toutes les grandeurs de Jésus-Christ, et que j'entreprends de vous exposer dans ce discours. Grandeur de Jésus-Christ, Verbe dans le sein de son Père : première partie. Grandeur de Jésus-Christ, Homme-Dieu réparateur : seconde partie. Grandeur de Jésus-Christ, Homme-Dieu glorifié dans le ciel : troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand le disciple bien-aimé, l'enfant du tonnerre, l'aigle des évangélistes, s'élève par un vol rapide au-dessus des nuées, contemple la gloire du Verbe dans le sein de son père et raconte sa génération éternelle, son langage n'est plus cette expression naturelle qui peint sans confusion ce qui est aperçu sans obscurité, qui insinue la vérité par la conviction, et qui porte la lumière dans l'esprit sans le troubler. C'est ce cri d'admiration que pousse une âme accablée par la grandeur de son objet ; cette voix puissante qui supplée par une force divine, à l'évidence humaine ; qui tonne, qui étourdit, qui subjugue l'esprit sans le convaincre, et qui l'abat sous l'obéissance de la foi ; ce trait de feu dont l'éclat trop vif éblouit en éclairant, montre tout, ne laisse rien voir, et force à fermer les yeux dès qu'ils s'ouvrent à sa lumière ; cette flamme, aperçue par Isaïe, qui cachait et qui annonçait tout à la fois, la majesté du Dieu d'Israël : *Lumen Israel in igne, et sanctus ejus in flamma.* (*Isa.*, X.) Dès son premier effort, il perce la nuit des âges ; il se transporte au delà des temps et des mondes, pour aller chercher celui qui a fait les mondes et les temps ; il embrasse cette durée immense, où l'être a une plénitude toujours égale, sans succession, sans changement, sans vicissitude. Il voit le Verbe dans le sein de son Père ; Dieu lui-même, créateur de tout, la vie des êtres animés, la lumière des intelligences, et il entonne son Evangile par ces paroles sublimes : Au commencement était le Verbe : *In principio erat Verbum.* (*Joan.*, I.) Sa sortie est dès le jour de l'éternité, avant que les anges fussent créés, que les abîmes fussent creusés, que la terre fût tirée du néant, que la main du Tout-Puissant eût fondé les montagnes, avec leurs masses pesantes ; avant la lumière, le chaos, les ténèbres, avant tout ce qui a été fait, il était : *In principio erat.* Remontez plus avant ; entassez siècles sur siècles, âges sur âges, mondes sur mondes, et de cette hauteur effrayante, tournez, avec saint Jean, vos regards tremblants sur Jésus-Christ ; vous le verrez subsistant dans le sein de Dieu, et aussi éloigné de son origine, à l'instant qui commence cette durée, qu'à celui qui la termine, parce que son existence embrasse tous les temps. Eternellement passé, avant le premier des jours, lorsque la lumière se répandit sur la nuit du néant, *qui erat* (*Apoc.*, IV) : éternellement futur, après le dernier des jours, lorsqu'un second néant aura englouti le vaste univers, *qui venturus est* (*Ibid.*) ; et encore éternellement présent dans le passé et ce futur, *qui est.* (*Ibid.*) Car le temps et le changement n'ap-

prochent point du sein de Dieu où il habite, et la même plénitude d'être, qui en exclut le néant, en exclut aussi tout commencement, toute succession d'existence, en sorte qu'il est aujourd'hui ce qu'il était hier, et qu'il est toujours ce qu'il est un seul moment : *Apud quem non est mutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* (*Jac.*, II.) Voilà l'éternité de Jésus-Christ ; avant que rien fût fait, il était : *In principio erat* (*Joan.*, I) ; et il était le Fils unique dans le sein du Père : *Unigenitus in sinu Patris.* (*Ibid.*) Arrêtons-nous sur ces vérités, puisqu'il faut s'en occuper, pour entrevoir la grandeur de Jésus-Christ et la sublimité de notre foi.

Dieu est père. En effet, si la fécondité est l'effusion de la plénitude, pourquoi manquerait-elle à la nature divine ? Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même ? *Nunquid ego alios parere facio, ipse non pariam?* (*Isa.*, LXVI.) Non, Seigneur, cette gloire ne vous manque pas ; vous êtes père, mais cette qualité, qui tient en nous de la faiblesse de notre nature, se trouve en vous sans imperfection. Votre fils est votre égal ; il ne peut rien acquérir, puisque vous lui donnez tout en le produisant : vous n'avez pas sur lui la prééminence de l'âge, comme il n'a pas sur vous l'avantage de la jeunesse : car tout cela ne se trouve que dans ce qui est mesuré par les années, et votre éternité, toujours ancienne et toujours nouvelle, réunit toujours la force de la maturité et la fraîcheur de la jeunesse : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* (*Hebr.*, I.)

Mais, qui nous racontera l'admirable génération de ce fils ? Qui pourra nous dire ce qu'il est, comment il est Dieu, puisqu'il a un principe ? *Generationem ejus quis enarrabit?* (*Isa.*, LIII.) Disciple dépositaire des secrets, aigle évangéliste, qui portez si haut vos regards, instruisez la sagesse même qui avoue, dans Salomon, son ignorance ; dites-nous le nom de Dieu et le nom de son Fils, si vous le savez : *Quod nomen est ejus, et quod nomen filii ejus, si nosti?* (*Prov.*, XXX.) Voici le nom de ce Fils éternel ; il est le Verbe, la parole intérieure, la sagesse, l'image et l'expression parfaite de la substance de Dieu : *Erat Verbum.* (*Joan.*, I.) Il est, comme dit saint Paul, le rayon resplendissant de la gloire du père : *Splendor gloriæ ejus.* (*Hebr.*, I.) Voyez ce rayon qui est la production du soleil : dès que cet astre se lève, son éclat se répand avec lui, et si sa lumière était éternelle, sa splendeur le serait aussi. Ainsi, dit Salomon, le Verbe sort du sein de Dieu, comme la très-pure émanation, le vif rejaillissement, l'éclat de sa lumière éternelle : *Candor est enim lucis æternæ* (*Sap.*, VII) ; il est la parole, la pensée du Père : *Verbum.* Toute pensée est la conception, l'expression de quelque chose. Dieu donc qui pense éternellement, et qui ne peut penser qu'à lui-même, en se contemplant, conçoit quelque chose de substantiel et de parfait comme lui C'est là son enfantement et sa génération. Par une parole infiniment expressive, infiniment féconde, il se dit à lui-même tout ce qu'il est, et il produit tout ce qu'il dit ; il enfante, par conséquent, un fils parfait, coéternel, consubstantiel : *Verbum erat apud Deum.* (*Joan.*, I.)

Raison humaine si faible et si bornée ! pourquoi oses-tu parler de si grandes choses ? Vois dans quelle contradiction l'hérésie s'est jetée en voulant sonder ces mystères. Sabellius, en admettant l'éternité du Verbe, nie sa subsistance et le regarde comme une modification de la divinité ; Arius, au contraire, en admettant sa subsistance, nie son éternité, et le regarde comme une créature. Vous vous trompez, Sabellius ; le Verbe n'est pas une modification qui affecte la divinité, et l'évangéliste a prévenu votre erreur, en vous disant que le Fils est une personne subsistante avec Dieu : *Hoc erat in principio apud Deum.* (*Idid.*) Vous blasphémez, Arius ; le Verbe n'est pas une créature, puisqu'il a la nature divine : *Deus erat Verbum.* Il n'est pas, comme nous, fils par adoption, puisqu'il est unique : *Unigenitus.* (*Ibid.*) Il est vrai qu'il n'est pas sans origine, puisqu'il a un principe ; et cependant il est sans dépendance, égal à Dieu, Dieu lui-même. Comment cela, mes frères ? C'est, dit saint Basile, qu'il n'est pas né par le commandement de son père, mais qu'il a éclaté de son sein par plénitude ; qu'il est engendré par la communication nécessaire d'une nature infinie, en sorte qu'il reçoit éternellement tout ce que le Père a, comme le Père lui donne éternellement tout ce qu'il possède : fils parfait d'un père parfait, ayant, dit saint Léon, la même nature, la même puissance, la même immensité : *Quem a me non separat deitas, non dividit potestas, non discernit æternitas.* Tout ce qui se dit du Père peut se dire du Fils ; tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi ; tout ce que le Père est, le Fils l'est aussi, excepté que l'un est Père et l'autre est Fils : en sorte qu'ils ne sont pas distingués par leur nature ou par leurs perfections : mais ils diffèrent seulement en ce que l'un reçoit tout, l'autre communique tout, et que celui qui reçoit n'est pas le même que celui qui donne : *Et ego alius ego sim, qui genui, alius ille quem genui ; non tamen aliud de illo vobis est cogitare, quam de me sentire possibile est.* Voilà notre foi sur la divinité et l'éternité de Jésus-Christ. Ces notions obscures, mais certaines, doivent nous suffire dans ces temps où nous devons plus adorer qu'expliquer, et plus aimer que connaître. Apprenons encore du disciple bien-aimé la toute-puissance de Jésus-Christ. Combien de réflexions consolantes se présenteront à notre esprit, lorsque nous verrons la sagesse éternelle mise en action par l'amour infini, répandre sur les créatures l'être, la vie, l'intelligence et le bonheur ! Toutes choses ont été faites par le Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Ibid.*) Dieu, dans la création, produit tout sans efforts, puisque sa puissance est infinie ; sans avoir besoin de former un plan,

puisqu'il est l'idée primitive ; sans le secours d'une autre cause, puisqu'il a toute activité ; mais par un simple commandement, comme il est écrit dans le Psalmiste : Il a dit, et tout a été fait : *Ipse dixit, et facta sunt.* Il a donc tout créé par son Verbe qui est sa parole : *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Psal.* XXXII.) Par lui le ciel et la terre ont été faits avec leurs ornements ; les flambeaux du jour et de la nuit se sont allumés ; les eaux ont été rassemblées ; la rosée s'est épaissie en nuages ; des milliers d'esprits célestes ont été tirés du néant pour rendre hommage à sa puissance : le Psalmiste les a vus prosternés devant son trône, et il s'est écrié : Je vous adore, mon Dieu ! avec vos anges, et je chanterai vos merveilles en leur présence : *In conspectu angelorum psallam tibi.* (*Psal.* CXXXVII.) Non-seulement le Verbe donne l'être aux créatures par sa puissance, qui lui est commune avec son Père ; il leur donne encore la manière d'être, dont il est l'idée, comme sagesse éternelle, de laquelle les créatures tirent tout ce qu'elles ont de beautés, d'ordre, de proportion, et c'est ainsi que Salomon le montre dans le magnifique tableau de la création. J'ai été, dit la Sagesse, de toute éternité, le modèle, l'appui, le soutien des êtres, la parole par la quelle Dieu porte le monde : j'étais avec lui quand il préparait les cieux, qu'il suspendait les eaux et les formait en cercle ; qu'il donnait des lois à la mer, qu'il lui marquait des limites, et qu'il affermissait la terre sur ses fondements ; j'étais avec lui, ordonnant, arrangeant toutes choses, me jouant en sa présence, et me délectant par la variété, la facilité de mes desseins et de mes ouvrages : *Cum eo eram cuncta componens, et ludens in orbe terrarum.* (*Prov.*, VIII.)

Concluons donc : Dieu a créé le monde par sa parole, et c'est dans l'ornement de l'univers que l'opération de son Verbe paraît avec le plus d'éclat. Enfants des hommes, bénissez le Seigneur, admirez les ouvrages de la sagesse de Dieu, assistante et coopérante avec sa puissance ; n'agissez que par dépendance de Jésus-Christ, qui est le modèle et la cause de toute vertu, de toute harmonie : *Cuncta componens.*

Mais voici un autre trait, dont Salomon se sert pour peindre la Sagesse éternelle, et qui semble la mettre plus à notre portée ; elle fait ses délices de converser avec les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Ibid.*) Ame raisonnable, objet de complaisance aux yeux de Dieu, connais ta grandeur ! L'Eternel, dans la formation, prit conseil en lui-même, allant faire un ouvrage d'une plus grande perfection : Faisons, a-t-il dit, l'homme à notre ressemblance ; qu'il ait, comme le Père, l'être ; comme le Fils, l'intelligence ; comme l'Esprit-Saint, l'amour : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I.) Par conséquent, le Verbe dont l'amour s'étend à son image, doit singulièrement se complaire dans cet ouvrage, où il brille avec tant d'éclat ; il en fait ses délices, il aime à converser avec les hommes ; ce qui s'est parfaitement accompli lorsqu'il a pris notre chair, et qu'il a fait sa demeure au milieu de nous : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII.) Tout ce que nous avons de forces, d'actions, de connaissances, de grâces, de vertus, nous le devons à cet amour de la sagesse éternelle, qui se plaît à tracer, à embellir, à conserver son image. Sa lumière est plus nécessaire à notre esprit, que celle qui distingue les objets ne l'est à nos yeux ; sans elle tout serait confus, tout serait difforme, et notre âme retomberait dans le néant, puisqu'elle manquerait de cette vie qui consiste à connaître et à aimer la vérité : *In ipso vita erat.* (*Joan.*, I.) Aussi l'apôtre saint Jean finit par ce trait le magnifique tableau des grandeurs du Verbe : après avoir peint la raison souveraine, créatrice de notre âme, il la représente agissant continuellement en nous, éclairant, réglant notre intelligence, répandant la lumière sur tout homme qui vient dans le monde : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Ibid.*) Jésus-Christ, Verbe, est plein de vérité, et nous recevons tout de sa plénitude ; il éclaire les sages mêmes du monde, ces âmes hautaines qui se confient en leurs propres lumières ; il a dévoilé l'avenir aux prophètes, il a enseigné sa loi à Jacob, son serviteur, et c'est à lui, dit saint Augustin, que toutes les créatures doivent leur être, leur vie, leur raison, leur bonheur : *In ipso vita erat.* O Verbe incréé, vérité éternelle, lumière des intelligences, je vous adore dans le sein de votre Père ! L'univers est plein de votre sagesse, et votre sagesse nous en apprend l'usage ! Faites que mon cœur ne soit jamais sourd à la voix des créatures qui me crient sans cesse qu'elles tiennent de vous toutes leurs beautés, et qu'il faut s'attacher à vous seul ! Jésus, la vie éternelle consiste à vous connaître, à vous aimer, et cette vie doit commencer dans le temps par la foi, l'espérance, la charité, que vous formez dans vos membres : il fallait donc vous chercher au milieu de nos ténèbres ; la foi a fait briller son flambeau, mes yeux se sont ouverts à ses rayons : j'ai porté mes regards jusque dans le sein de la Divinité ; mais j'ai reconnu que la lumière qu'elle habite est inaccessible ; aussitôt mes yeux se sont fermés, de peur que, scrutateurs téméraires de la majesté suprême, ils ne fussent éblouis par son éclat. J'ai dit : Jésus-Christ Verbe est éternel ; il est Dieu, il est créateur de tout ; cela est ainsi, puisqu'il nous l'a révélé ; mais il faut le croire sans le comprendre. Je vais maintenant le suivre revêtu de notre chair, plus rapproché de nous, plus accommodé à la faiblesse de nos regards, en vous présentant les grandeurs de Jésus-Christ, Homme-Dieu, réparateur sur la terre. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tout était fait par le Verbe, et tout était plein de sagesse, d'harmonie, de magnifi

cence; le désordre ne pouvait être son ouvrage, puisque sa volonté productrice était l'ordre primitif; mais bientôt le choix déréglé de la créature, le coup funeste de son élection lit sortir le mal du néant. L'orgueil, qui rompt toute subordination, s'empara de nos premiers pères; les promesses flatteuses du serpent séduisirent Ève; l'amour de l'indépendance se développa dans son cœur; elle écouta ces paroles sacrilèges : Vous serez comme des dieux. L'exemple et la complaisance rendirent encore la tentation plus forte pour son époux : tous deux succombèrent, et, par leur désobéissance, ils introduisirent le péché dans le monde : *Per unum hominem peccatum introivit in mundum.* (*Rom.*, V.) L'amour charnel était la juste peine du crime, puisque l'homme, qui avait outragé la majesté suprême, ne pouvait réparer cette offense. Mais le Verbe eut pitié de notre faiblesse : il voulut rétablir son image dans la perfection : il prit un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état du coupable dont il prenait la place; il devint l'hostie pour le péché, le Sauveur de son peuple, la source de toute grâce, de toute vérité, de toute justice, et Dieu fut avec lui d'une manière nouvelle, se réconciliant le monde : *Erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, V.)

C'est sous ce titre d'Homme-Dieu, réparateur sur la terre, que je vais vous présenter Jésus-Christ; vous verrez qu'il réunit toutes les grandeurs, soit que nous considérions les préparatifs à son ministère, ou les effets de son ministère.

Et d'abord, que de grands objets frappent nos yeux, lorsqu'ils s'arrêtent sur cet appareil pompeux d'oracles qui l'ont annoncé, de figures dont il était la perfection et la réalité, d'événements dont l'enchaînement merveilleux préparait sa mission? Combien l'âme du fidèle doit-elle s'élever, lorsque, embrassant tous les âges, elle voit partout Jésus-Christ attendu ou donné, réunissant tout, remplissant l'univers et ébranlant le ciel et la terre pour achever son ouvrage? A peine Adam est-il tombé, et déjà le premier oracle lui montre, dans l'éloignement des temps, ce réparateur qui doit briser la tête du serpent : *Ipse conteret caput tuum.* (*Gen.*, III.) Bientôt toutes les nations sont bénies dans la semence d'Abraham, et le juif, en remontant à son origine, apprend qu'il est choisi pour donner ce libérateur à la terre : *In semine tuo benedicentur omnes gentes terræ.* (*Gen.*, XXVI.) Jacob mourant, pénètre encore plus dans le secret de cette élection : la supériorité de Juda sur ses frères l'étonne; son repos est celui du lion, que personne n'ose troubler; le sceptre est dans ses mains, et il le conservera avec une force invincible, jusqu'à ce que vienne celui qui sera l'attente des peuples : *Erit expectatio gentium.* (*Gen.*, XLIX.) Moïse avoue que son ouvrage n'est que l'ébauche des plus grands desseins, et, dans la loi même qu'il trace à la Synagogue, il montre le Christ qui doit la détruire : *Prophetam de gente tua suscitabit tibi Dominus.* (*Deut.*, XVIII.) Le Prophète-Roi aperçoit ce libérateur, sortant éternellement du sein de son Père; assis à la droite de Dieu, il regarde ses ennemis abattus à ses pieds; les peuples frémissent en vain, les rois et les princes font des complots inutiles, il rit de leurs projets insensés, et son empire s'établit malgré leurs efforts : *In vanum fremuerunt gentes.* (*Psal.* II.) Avec des traits moins fiers, mais aussi frappants, Isaïe nous peint cet Emmanuel, Dieu avec nous, sortant du sein d'une Vierge; sa douceur est admirable : il n'est ni rebutant, ni impétueux; il ne foule pas aux pieds le roseau brisé, mais il le relève; il descend du ciel comme la rosée bienfaisante, ce Sauveur avec lequel on voit naître la justice, la paix, l'abondance : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem, et justitia oriatur simul.* (*Isa.*, XLV.) Daniel, après avoir suivi le destin rapide des grands empires, compte les années qui doivent précéder la réparation, et fixe l'époque de ce grand événement : *Septuaginta hebdomadas, ut finem accipiat peccatum.* (*Dan.*, IX.) Que dirai-je de la vision merveilleuse de Zacharie? Combien de traits distinctifs de Jésus-Christ dans Ezéchiel! Aggée prédit la gloire de son Eglise, et entend célébrer son nom depuis le soleil levant jusqu'au couchant. Malachie, qui touche à l'avénement, ferme les prophéties en montrant le précurseur; et les oracles qui avaient commencé par annoncer Jésus-Christ, finissent par le témoignage que Jean-Baptiste rend à sa présence : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.* (*Joan.*, I.)

A ce caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, annoncé et attendu dès la naissance du monde, se joint un autre trait de grandeur. Tous les justes de la loi, les forts d'Israël, n'étaient que ses images, et leur gloire se trouvait dans les rapports qu'ils avaient avec l'Homme-Dieu, réparateur; Elie représentait sa puissance; Melchisédech, son sacerdoce; Abraham, sa qualité de père des croyants; Isaïe, son sacrifice; Moïse, sa médiation; Josué, son entrée triomphante dans le ciel : ce n'est pas tout, la loi, les cérémonies, les holocaustes, n'étaient que des ombres, des figures du libérateur, de son sacrifice, de son Eglise. Elles annonçaient ce qu'il devait faire, et elles promettaient tout ce que lui seul pouvait donner; car, dit l'Apôtre, la loi n'avait que l'ombre des biens à venir, et non l'image qui renferme la substance des choses, et encore, tout arrivait à cet ancien peuple en figures, et toutes ces choses n'étaient que l'ombre de la loi nouvelle : *Omnia in figuris contingebant illis.* (I *Cor.*, X.) En sorte, conclut saint Augustin, que tout ce qui est caché dans l'Ancien Testament n'est autre chose que Jésus-Christ, qui y est caché, et tout ce qui est découvert n'est autre chose que Jésus-Christ qui y est révélé : *Christus implens omnia.*

Mais voici quelque chose de plus frappant : les révolutions des empires et les événements naturels se rapportent encore à ce

grand objet de la réparation; et dans l'arrangement de l'univers, comme dans l'économie de la religion, tout est fait pour Jésus-Christ. C'est pour lui donner des pères, que Dieu choisit des princes dans la maison de Juda, et qu'il place Salomon sur le trône d'Israël; c'est pour conserver le peuple dépositaire de sa promesse, qu'il appelle Cyrus deux cents ans avant sa naissance, et qu'il jure de faire marcher devant lui la terreur. Tout cède, dans le temps marqué, à ce redoutable conquérant; il brise le marteau qui avait brisé l'univers; il rompt la verge qui avait frappé tant de nations : elle tombe, elle tombe cette grande Babylone; et ses idoles sont renversées. Juda, au contraire, trouve grâce devant le vainqueur; ses fers sont brisés, et ses chefs le ramènent dans la terre, où le rejeton de Jessé doit reconnaître, en naissant, l'origine de sa race. Qui n'admirerait les moyens dont Dieu se sert pour établir le règne spirituel de Jésus-Christ? Dans ce tableau, où Daniel trace les révolutions des empires, les conquêtes d'Alexandre, les divisions de ses successeurs, leurs guerres, leurs jalousies, leurs alliances trompeuses : que de vivacité, de force, de vérité dans ces images! Ne semble-t-il pas que l'ardeur indomptable du conquérant soit passée dans le prophète, lorsqu'il peint ce vainqueur qui s'élève de l'occident, qui s'élance comme par bonds, et ne touche pas la terre : *Et nontangebat terram.* (*Dan.*, VIII.) Voyez comme le Tout-Puissant ébranle le ciel et la terre, pour exécuter son dessein, pour préparer au ministère du libérateur, pour hâter les progrès de l'Evangile, en réunissant tous les peuples sous la même domination; voyez comment ces grandes monarchies passent en un instant, tombent les unes sur les autres, et s'écrasent par leur propre poids, jusqu'à ce que Rome triomphante dans ses délices, enivrée longtemps du sang des martyrs, devienne le siége des saints, ne conserve de majesté que celle de la religion, ne subsiste que par le christianisme qu'elle annonce à l'univers, et reçoive enfin de Jésus-Christ un autre empire éternel, après avoir perdu celui qu'elle fondait sur la vanité de ses oracles : *Dispereat usque in finem; regnum autem et potestas et magnitudo detur populo sanctorum Altissimi.* (*Dan.*, VII.) Ainsi, dit l'Apôtre, tout était en mouvement, tout était en effort, pour préparer les voies à Jésus-Christ, et toutes les créatures semblaient dans l'impatience de voir ce juste : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.* (*Rom*, VIII.)

Les cieux, longtemps ébranlés par les cris de toute la nature, se rompent enfin, pour enfanter le Libérateur. Dieu se fait homme, le Fils de l'Eternel devient fils de l'homme; le Verbe, enfant; la vie, homme mortel; la lumière se trouve au milieu des ténèbres, le Créateur paraît dans le dépouillement et la bassesse : mais à travers ces dehors obscurs, que de grands effets du ministère de Jésus-Christ! que de circonstances merveilleuses qui remplissent le cours de sa vie mortelle! Conçu par l'opération du Saint-Esprit, juste par sa nature, et seul digne de réparer la nôtre, Zacharie le chante, comme l'orient qui vient nous visiter d'en haut, comme l'envoyé de Dieu, pour exercer les miséricordes, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ombres de la mort, pour diriger nos pas dans les voies de la paix : *Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* (*Luc.*, I.) Des légions célestes font retentir les airs de chants d'allégresse, l'étoile de Jacob se lève et commence un nouvel empire, les savants soumettent leurs lumières à la foi, les prémices de la gentilité lui rendent leurs hommages, et le monde s'ébranle pour connaître son Réparateur : dans la faiblesse de l'enfance il montre plus de sagesse et de force que tous les hommes, il étonne les docteurs de la loi par sa prudence, il pénètre le secret des grands de la terre, il renverse les desseins politiques du monde, il trompe la jalouse fureur d'Hérode, et il devient la terreur des rois. Avec autant d'autorité que de lumière, il démasque l'hypocrisie des pharisiens, et il fait honorer la chaire de Moïse; il sonde les cœurs, et il les change; il connaît les déréglements de la pécheresse, et il la justifie : *Remittuntur tibi peccata tua.* (*Luc.*, VII.) Les démons effrayés ne peuvent soutenir sa présence; son nom seul les met en fuite, et ses disciples viennent lui dire avec une joie trop humaine : Seigneur, les démons nous sont soumis en votre nom : *Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo.* (*Luc.*, X.)

Voyez avec quelle autorité il commande aux éléments, à la mort, au néant même. On reconnaît dans ses miracles cette puissance qui s'est jouée de la création de l'univers. Il les fait avec empire, sans aucun effort : jamais plus tranquille, que lorsqu'il opère les plus grands prodiges; il n'a pas besoin, comme Moïse, d'une verge mystérieuse, pour changer l'ordre de la nature; il ne s'agite pas, comme Elie, pour ranimer les principes de la vie : il commande, et ceux qui dorment dans la poussière du tombeau s'éveillent à sa voix; il dit aux aveugles, voyez, et ils voient; aux sourds, entendez, et ils entendent; aux paralytiques, marchez, et ils courent. Sans parler même, une vertu sort de lui, qui guérit des infirmités désespérées : *Novi virtutem de me exiisse.* (*Luc.*, VII.) L'avenir se dévoile à ses yeux, sans l'étonner : il prophétise, comme il parle, sans enthousiasme, sans être animé, comme les autres mortels, par une impulsion étrangère. On s'aperçoit qu'il est né dans le secret de Dieu; que tous les siècles tombent sous l'immensité de ses regards; et que les effets les plus éloignés, sont des objets familiers, qu'il ne perd jamais de vue : *Quæcunque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit.* (*Joan.*, V.)

Tandis que Jésus-Christ étonne le monde par ses merveilles, il l'instruit par sa doctrine; et l'Homme-Dieu, plein de grâces dans ses œuvres, paraît plein de vérité dans ses paroles : les plus sublimes mystè-

res sont développés; les profondeurs de l'Etre divin, les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors, sont proposés à notre foi; le dogme de la Trinité est établi; et le fidèle apprend qu'il est régénéré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* Les secrets de la vie future sont enfin découverts; l'immortalité de l'âme devient le fondement de la loi nouvelle; l'homme s'élève aux plus grandes espérances; il connaît la dignité de son âme; il sait qu'un bonheur éternel est réservé aux enfants de Dieu; que cette vie bienheureuse consiste à être avec le Fils dans la gloire du père, et qu'il lui sera semblable, lorsqu'il le verra tel qu'il est : *Tunc similes ei erimus, quando videbimus eum sicuti est.* (I *Joan.*, III.) En proposant des récompenses si grandes, Jésus-Christ exige des vertus plus parfaites : l'amour de Dieu, jusqu'à se haïr soi-même; l'amour du prochain, jusqu'à étendre cette inclination bienfaisante sur ses persécuteurs; la mortification des désirs, jusqu'à la privation des plaisirs; la soumission à la volonté de Dieu, jusqu'à se réjouir des souffrances; l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres : ainsi la foi, l'espérance et la charité, toutes les vertus sont perfectionnées; et la lumière qui s'est levée sous les patriarches, qui s'est accrue sous Moïse, se montre en Jésus-Christ dans toute sa plénitude : *De plenitudine ejus omnes accepimus.* (*Joan.*, I.)

Mais voici le plus étonnant du ministère de Jésus-Christ. Une doctrine si pure, si spirituelle, si opposée à tous les penchants, a été goûtée par des hommes charnels, et la vérité a repris son empire dans un temps où les sens, les passions, les intérêts combattaient pour l'erreur. Et comment un si grand ouvrage a-t-il été conduit à sa perfection? O profondeur des desseins de Dieu! il a choisi ce qui était folie selon le monde, pour confondre les sages, et ce qui était humiliation, pour abattre les grandeurs. Le monde, enchanté par ses idoles, était devenu sourd à la voix de la nature, que sa raison pouvait entendre; et il a été ramené à la connaissance de la vérité, par le mystère de la croix, où sa raison ne peut rien comprendre : le monde, qui avait méconnu la sagesse éternelle, dans le magnifique spectacle de l'univers, l'a adorée dans l'humiliation de la croix : la vertu de Jésus-Christ crucifié a été plus forte que tous les hommes; elle a porté le dernier coup à notre superbe ignorance, elle a soumis des esprits orgueilleux, des cœurs corrompus, à la régularité d'une religion chaste, sévère, ennemie des sens et uniquement attachée aux biens invisibles; elle a découvert la vérité tout entière, que la philosophie tenait captive, et elle a épuré nos yeux, jusqu'à les rendre capables de voir Dieu. C'était à cet admirable dessein que se terminait le ministère du Christ : c'étaient là les grandeurs que les juifs devaient rechercher dans le Messie : ils n'auraient pas méconnu ce libérateur dans ses humiliations, si, moins attachés au fantôme de la gloire humaine, ils eussent aimé la vertu et cherché ce juste qu'Isaïe leur montrait chargé des iniquités de son peuple, donnant sa vie pour le péché et guérissant ses plaies : *Ipse enim vulneratus est propter iniquitates nostras.* (*Isa.*, LIII.)

L'Homme-Dieu meurt, en effet, comme les oracles l'avaient annoncé : la sagesse éternelle est insultée sur la croix; mais ce lieu d'opprobres devient encore le théâtre de sa grandeur. Du haut de son trône, il prononce ces mots : Tout est consommé, et à l'instant tout change dans le monde : la loi cesse, les figures passent, les tombeaux s'ouvrent, la terre reconnaît son Libérateur, et l'on entend dans le ciel ce cantique éternel : Que vos voies sont parfaites, ô roi des siècles! Vous avez détruit celui qui avait l'empire de la mort; vous avez désarmé les principautés et les puissances; vous les avez menées en triomphe, hautement et à la face de l'univers, après les avoir vaincues par votre croix : *Exspolians principatus et potestates* (*Coloss.*, II); vous avez pacifié le ciel et la terre, et sanctifié notre nature, en la plongeant avec vous dans un baptême de sang. Vraiment il a porté nos iniquités, il a déchiré l'écrit fatal de notre condamnation : l'enfer a été dépouillé, la justice divine elle-même a été vaincue; le Père qui ne considère plus les hommes qu'en Jésus-Christ, a été désarmé, en les voyant couverts du sang de son Fils. Par cette victime, la sainteté, la gloire, la béatitude, nous sont accordées; car celui qui nous a aimés, étant pécheurs, jusqu'à donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il, après qu'il nous a réconciliés avec son sang? *Multo magis reconciliati erimus in vita ipsius.*

Voilà, mes frères, le fondement de nos espérances. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique pour réparateur : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III.) Par cette union du Verbe avec notre nature, nous sommes dignes d'être offerts à Dieu, d'être aimés de Dieu, en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ. Toutes les grandeurs du Libérateur se retracent dans ses membres; ils sont maîtres du monde, en le méprisant; arbitres des événements, en les soumettant à la volonté suprême; plus forts que la mort, en la désirant : ils ont été promis, désirés avec leur chef, comme la race sainte, qui devait peupler la céleste Jérusalem. Remplissons-nous, mes frères, cette espérance des siècles reculés? Sommes-nous ces hommes chastes, spirituels, charitables, que les justes attendent? Et ne devons-nous pas trembler, en voyant une si grande opposition entre nos mœurs et notre destination? O Dieu réparateur! n'auriez-vous formé qu'un peuple plus contredisant, un peuple qui fait blasphémer votre nom par toute la terre? *Tota die nomen meum blasphematur.* (*Isa.*, LII.)

O victime sainte! achevez votre ouvrage. Nous vous chargeons encore de nos iniquités, nous les confessons avec larmes; consu-

mez-les par ce feu que vous avez allumé sur la terre; tenez-nous sans cesse unis avec vous par l'amour, et que notre vie ne soit plus que cet acte de soumission parfaite. Je viens, ô mon Dieu! avec Jésus-Christ, pour faire votre volonté : *Ecce veni ut facerem voluntatem tuam.* (*Psal.* XXXIX.)

Vous avez vu les grandeurs de Jésus-Christ, Homme-Dieu, réparateur sur la terre; il me reste à vous montrer les grandeurs de Jésus-Christ, Homme-Dieu, glorifié dans le ciel.

TROISIÈME PARTIE.

Le disciple bien-aimé, qui nous a montré le Verbe dans la splendeur du sein de Dieu et sous le voile de notre mortalité, le suit encore après sa résurrection dans la gloire céleste, et découvre en Jésus-Christ un nouvel ordre de grandeur. Là il paraît à la droite de son père, qui lui communique, même selon son humanité, l'entière dispensation de ses grâces : toute puissance lui est donnée dans le ciel et sur la terre; il est établi seul chef de son Eglise, seul pontife, seul juge; et cette autorité suprême durera jusqu'à la consommation des siècles : *Et regni ejus non erit finis.*

Une montagne devait paraître dans les derniers temps : tous les gentils devaient y venir, et plusieurs peuples devaient s'y assembler; en ce jour, le Seigneur devait être seul élevé, et les idoles tout à fait brisées : *Mons domus Domini in vertice montium.* (*Isa.*, 2.) Cette montagne était l'Eglise chrétienne, toujours attaquée, jamais vaincue, et qui se soutient avec une force invincible au milieu des agitations humaines. Jésus-Christ est le seul chef de cette Jérusalem nouvelle, puisqu'elle n'est formée que par la volonté du Père, qui donne au Fils ceux qu'il veut faire ses membres, afin que le Fils, en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle : car, selon la sublime doctrine de saint Augustin, la même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait ses membres, et la charité que Dieu a pour nous n'est qu'une extension de l'amour qu'il a pour son Fils unique, revêtu de notre chair : *Per Dominum Jesum Christum.* Tout est donc à Jésus-Christ, et l'Eglise qu'il gouverne avec une pleine puissance, et les fidèles qu'il s'unit par sa grâce; tout est assuré par cette promesse qu'il a faite en quittant la terre : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi* (*Matth.*, XXVIII); je suis avec vous chef tout-puissant de cette cité immortelle, qui s'élève jusqu'au ciel pour y placer ses citoyens. Ne craignez ni les fureurs de l'idolâtrie, ni les attaques insidieuses de l'hérésie; mon esprit de vérité triomphera de toutes les erreurs : je bâtirai mon église sur la pierre ferme, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Malgré tous les efforts de la politique, l'heure des gentils arrivera, et ils entreront en foule dans mon temple : j'ai préparé de loin ce grand événement. Les Scipion, les Pompée, les César, n'ont fait qu'ouvrir une entrée plus large à mon Evangile, en reculant les bornes de l'empire romain. Rome, maîtresse des nations, leur portera la parole avec ses lois. J'enverrai dans cette ville le pêcheur d'hommes, et il y établira le siége de mon royaume. Simon, ne crains rien dans ta nacelle couverte par les flots et presque abîmée par la tempête. J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et je veillerai sur tes successeurs, afin qu'ils conservent ce dépôt précieux sans altération. Peut-être trouvera-t-on, dans une grande suite de pontifes, quelque faiblesse, quelque reniement, quelque endroit fâcheux; mais l'erreur ne prendra pas racine dans la chaire de Pierre, et la foi qu'il a scellée de son sang ne périra jamais : *Oravi ut non deficiat fides tua.* (*Luc.*, XXII.)

Et vous, petit troupeau, ne craignez rien, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Comme les branches de la vigne sont un même corps avec la tige, ainsi vous êtes un même corps avec moi : *Ego sum vitis vera, et vos palmites.* (*Joan.*, XV.) Heureux fidèles! connaissez votre dépendance de Jésus-Christ, l'influence de sa grâce et les grands biens auxquels vous pouvez aspirer par l'union avec votre chef. La vigne, faible par elle-même, ne peut s'élever; sans appui, elle tombe, elle rampe, et les vapeurs qui s'exhalent de la terre pourrissent son fruit; mais lorsqu'elle est soutenue, elle monte au-dessus des plus grands arbres; elle couronne les coteaux de ses pampres, elle répand la plus douce odeur, elle produit des fruits délicieux : ainsi le chrétien, sans la grâce de Jésus-Christ, tombe, rampe sur la terre, et ne porte que des fruits de mort; mais, quand il est uni à son chef, il s'élève au-dessus de toutes les créatures; il place ses espérances dans le ciel; l'odeur de ses vertus réjouit la cité sainte, et toutes ses œuvres sont des fruits pour la vie éternelle : *Ego sum vitis vera, et vos palmites.*

Travaillons donc, mes frères, à rendre cette liaison plus intime; retranchons les désirs terrestres, tout le bois sec, qui n'est pas encore animé par la vie de Jésus-Christ; portons le fer jusqu'aux racines de l'ancien Adam, qui mêlent à la bonne sève un suc empoisonné, qui corrompent les vertus par l'amour-propre, et qui rendent la piété vaine en la remplissant de ses propres mérites : n'épargnons pas même le bois vert, les fleurs superflues, cette excessive activité dans les bons désirs, cette force qui pousse trop et qui se perd en se dissipant dans des rameaux inutiles. Que Jésus-Christ seul agisse en nous, et que tous ses membres, comme dit saint Paul, unis à leur chef, reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux qui peuvent communiquer la nourriture et la vie : *Per omnem junctaram subministrationis.* (*Ephes.*, IV.)

En second lieu, Jésus-Christ, glorifié, est établi seul pontife. Dieu jure, et il n'y aura

point de changement à sa promesse : le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel, et il est prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisédech : *Tu es sacerdos in æternum.* (*Psal.* CIX ; *Hebr.*, V.) Il n'a ni prédécesseur, ni successeur, et on ne trouve point parmi les hommes sa race sacerdotale : sa vocation est sa naissance éternelle ; sa consécration n'est que l'union de la divinité avec son humanité sainte ; ainsi, toujours juste, innocent, plus élevé que le ciel, n'ayant pas besoin d'offrir une hostie pour ses péchés, il pouvait seul ouvrir le sanctuaire, dont l'entrée était interdite aux coupables, et il a pénétré dans le tabernacle, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle : *Introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa.* (*Hebr.*, IX.) Pontife des biens futurs, il exerce principalement son sacerdoce dans le ciel : car, dit l'Apôtre, s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'eût point été du tout, puisqu'il y avait pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Son sacrifice commence, à la vérité, sur la croix, où il fallait qu'il mourût pour les pécheurs ; mais il le consomme dans le ciel, où il paraît pour nous, devant la face de Dieu, assis à sa droite, intercédant et offrant, sans interruption, la victime qui efface les péchés du monde : *Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, in æternum sedet ad dexteram Dei.* (*Hebr.*, X.) Du haut de ce trône il reçoit nos vœux, il confère ses ministres, il lave les fidèles dans les eaux du baptême ; il les soutient à la mort par l'onction de sa grâce, et il les reçoit dans son sein lorsqu'ils passent à la vie éternelle : *In æternum sedet ad dexteram Dei.*

Prêtres de Jésus-Christ, qui annoncez la parole en son nom et qui purifiez vos âmes par ses sacrements, n'oubliez jamais que vous tenez de lui seul le don céleste ; que les droits de la chair et du sang n'ont aucune part à votre vocation ; que votre origine est spirituelle, et que votre puissance n'est pas de ce monde. Laissez aux enfants du siècle les biens terrestres : dès que vous voudrez dominer par la vanité, par l'ambition, par les richesses, le monde, plus fort lorsque les passions combattent, l'emportera, et l'honneur du sacerdoce sera foulé aux pieds. Et vous, pontife invisible, roi du ciel, écoutez les vœux de votre Eglise ; conservez le lien de l'unité, la sainte subordination des puissances ecclésiastiques ; aidez vos ministres, protégez l'œuvre de leurs mains, frappez le dos de leurs ennemis fugitifs, et ceux qui les haïssent ne se relèveront jamais : *Percute dorsa inimicorum ejus, et qui oderant eum non consurgent.* (*Deut.*, XXXIII.)

Enfin, Jésus-Christ glorifié est établi seul juge des vivants et des morts, et c'est ici le dernier trait de sa grandeur. Le Père ne juge personne, mais il a remis au Fils le jugement, et il lui a donné cette puissance, parce qu'il est le Fils de l'homme : *Dedit ei potestatem judicium facere, quia Filius hominis est.* (*Joan.*, V.) En cette qualité, il est notre chef ; il forme l'économie de son corps ; il connaît toutes ses brebis : celles qui sont venues, celles qui restent à amener, celles qui sont perdues à jamais. C'est donc à lui qu'appartient le jugement, le discernement, la grande séparation des bons et des méchants : *Dedit ei potestatem judicium facere.* Et il exerce également cette puissance, ou par sa justice, ou par sa miséricorde ; il donne aux uns la vie éternelle, il précipite les autres dans les flammes dévorantes. ainsi son poids s'étend sur tous. Il continue à régner sur les justes par sa grâce, et ceux qui ont voulu s'opposer à sa volonté sainte, qui ont rejeté ses bienfaits, qui ont fermé les yeux à sa lumière, il les fait retomber sous son empire, en les forçant à subir les lois de sa justice : *Dedit ei potestatem judicium facere.*

Quand donc le Fils de l'homme viendra dans sa majesté et tous ses anges avec lui ; qu'il paraîtra comme un flambeau ardent ; qu'il sondera les cœurs et les reins, et qu'il donnera à chacun selon ses œuvres ; quand il mettra à ses pieds le peuple racheté ; qu'il fera entrer les justes dans cette joie qui inonde, qui surmonte toute la capacité de leurs âmes ; qu'il livrera les méchants au désespoir, à la rage, à l'éternelle fureur ; alors l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite, tout lui sera assujetti, tout sera selon les lois de sa volonté ; il régnera sur les élus, avec toute sa bonté, toute sa gloire, toute sa miséricorde, et il écrasera les pécheurs avec toute sa colère, toute sa justice, toute sa puissance : *Et regni ejus non erit finis.*

O mon Dieu ! que cette pensée est terrible ! Jésus-Christ mon créateur, mon réparateur, ma victime, est aussi mon juge ; son sang, qui apaise la justice dans le temps, armera sa vengeance dans l'éternité, et ses grandeurs, qui seront la félicité des justes, deviendront le tourment des coupables. Après tant de bienfaits, de secours, de lumières, arrivera le jugement, où le vice et la vertu décideront du sort des hommes, et où ceux qui ne sont pas unis au Réparateur par l'amour, en seront à jamais séparés par la haine et la vengeance. Ah ! mes frères ! au milieu du prestige des sens et des fausses douceurs d'une vie criminelle, ne voyons-nous pas que tout tend à ce terme fatal ; que rien ne peut nous soustraire à l'empire de Jésus-Christ, et que les méchants, qui ont abusé de sa clémence, seront accablés par le poids de sa justice ! O Verbe incréé ! descendu sur la terre pour sauver les hommes et qui êtes remonté dans le ciel pour les glorifier, achevez votre ouvrage ! régnez sur nous, par votre seule miséricorde ; recevez tous les fidèles dans votre sein, et qu'unis inséparablement avec vous, ils célèbrent à jamais vos grandeurs, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

SUR L'ÉVANGILE DU MAUVAIS RICHE.

Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, hic autem mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. (*Luc.*, XVI.)

Mon fils, souvenez-vous que vous avez eu pour partage les biens de cette vie, et Lazare les maux; maintenant il est consolé, et vous êtes tourmenté.

Que cette parabole, consolante pour les pauvres, doit porter de frayeur dans l'âme des riches du siècle! Le sein d'Abraham ouvert au Lazare et le riche enseveli dans les enfers; l'un, misérable pendant cette vie, est heureux dans l'éternité; l'autre, qui a eu pour partage les joies du monde, gémit à jamais dans les flammes dévorantes. Et quel crime affreux allume le feu vengeur qui tourmente cet infortuné? ses richesses sont-elles le prix de la fraude? son pain est-il trempé dans les larmes de l'orphelin! ses mains sont-elles teintes du sang de l'innocent? est-ce un impie qui a élevé sa voix contre le ciel? un monstre plongé dans les excès de la débauche, avili par la bassesse de ses sentiments et forcé de rougir de ses mœurs aux yeux mêmes du monde? Non, mes frères : Jésus-Christ n'ouvre pas aujourd'hui l'abîme, pour montrer dans les tourments un adultère, un impie, un ravisseur du bien d'autrui; il ne reproche pas ces forfaits à ce réprouvé qu'il condamne, et nous ne devons pas lui imputer des désordres dont il l'absout par son silence. Un riche précipité dans les enfers, parce qu'il a passé sa vie dans la mollesse, dans l'inutilité, dans les plaisirs; voilà l'image effrayante sur laquelle Jésus-Christ fixe nos regards, et le but qu'il se propose est de vous faire voir qu'il y a bien loin des vertus humaines aux vertus chrétiennes, de la modération à la pénitence, du désintéressement au détachement des disciples de la croix, et que l'on peut être tout à la fois justifié par les maximes du monde et condamné par les règles de l'Evangile.

C'est en suivant l'esprit de cette parabole, que j'entreprends d'exposer à vos yeux les crimes et les tourments du mauvais riche : vous verrez, dans la première partie, les causes de la réprobation de ce réprouvé, moins criminel que la plupart des riches du siècle; vous verrez, dans la seconde, les circonstances de son suplice : c'est tout mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une vie sensuelle exempte des soucis, de l'avarice et des vues inquiètes de l'ambition, où les plaisirs sont tranquilles, où les goûts sont faibles, mais toujours satisfaits; où les désirs sont modérés, mais fixés aux biens terrestres : une vie presque sans vices et sans vertus, sans privations et sans excès; où l'âme, exempte des remords qui suivent les grands crimes, s'endort dans une fausse sécurité, jouit de sa paix, ne craint ni n'espère, oublie qu'elle est née pour le ciel et se contente du bonheur qu'elle goûte sur la terre; une vie, enfin, qui n'est pas troublée par le ravage des grandes passions, mais où dominent l'attachement aux richesses, l'oisiveté, le goût du luxe, l'amour du plaisir, l'indifférence pour les maux de ses semblables : telles sont les mœurs des riches du siècle, que le monde estime, qui sont sans inquiétude pour leur salut, et que Jésus-Christ condamne avec tant de sévérité dans cette parabole.

Un homme, dit l'Evangile, était riche : *Homo quidam erat dives.* (*Luc.*, XVI.) L'opulence n'est pas toujours un crime; les plus grandes richesses peuvent être acquises par des voies légitimes; et quoique le désir de les posséder rende peu délicat sur le choix des moyens, ne concluons pas, avec saint Jérôme, que tout homme riche est injuste, ou héritier de l'iniquité d'autrui : *Omnis dives aut iniquus est, aut hæres injusti.* Il faut cependant en convenir, Jésus-Christ attache un caractère de réprobation aux richesses, il en fait la matière de ses plus sévères jugements, il semble les exclure du royaume des cieux : *Quam difficile qui pecuniam habent, introibunt in regnum Dei.* (*Marc.*, X *Luc.*, XVIII.) Pourquoi cela, mes frères? C'est, répond saint Augustin, parce que les richesses, même justement acquises, attachent trop nos cœurs; qu'elles tournent nos désirs du côté des choses présentes, et que tout homme qui porte un sentiment de préférence pour les biens du siècle, est indigne des biens éternels.

Voilà la première cause de la réprobation du riche de notre Evangile : il n'était pas pauvre d'esprit; son cœur, comme ses mains, était plein de ses richesses; il y trouvait sa consolation, et la satisfaction qu'il goûtait sur la terre affaiblissait dans son âme le désir des biens éternels : *Dives erat.* Cet amour du monde ne le portait pas à l'injustice, parce qu'il trouvait à se satisfaire sans nuire à ses frères : il n'avait pas en horreur les excès des passions, mais il en était garanti par la faiblesse de ses penchants; il ne haïssait pas la vertu, mais il était sans goût pour elle; il visait à ce partage entre Dieu et le plaisir, entre le monde et l'Evangile, que la raison, la philosophie méditent souvent, et que l'indolence semble quelquefois réaliser : c'était là tout son crime, le seul attachement à des biens qu'il n'avait pas reçus des mains de la fraude et de l'injustice : *Dives erat.*

Quel est le riche qui ne doive pas trembler, après un jugement si sévère? quel est l'homme qui jouit de l'opulence, dans des circonstances plus innocentes? Hélas! si nous remontions à l'origine des fortunes; si nous exposions les ressorts que la cupidité fait mouvoir pour amasser des trésors; si le souffle de vie ranimait les cendres dans ces sépulcres, combien de voix se réuniraient pour prononcer ces terribles paroles : O mon fils! l'abondance dont vous jouissez n'est fondée que sur l'infortune de vos frères; ces monuments superbes de votre grandeur

sont les dépouilles de la veuve et de l'orphelin : c'est moi qui ai versé dans cette coupe le sang du malheureux que vous buvez à longs traits; ces vastes domaines, qui annoncent votre opulence, accusent mon injustice; les pierres mêmes de votre maison crient vengeance, et le bois employé à la construire rend témoignage contre moi : *Lapis de pariete clamabit.* (*Habacuc*, II.) Mon Dieu, que vos jugements sont redoutables! que les vérités annoncées par vos oracles sont amères! Et cependant, malheur à moi, si je les dissimule! Que dois-je donc penser de ces fortunes élevées avec tant de rapidité, depuis que l'Esprit-Saint nous assure que les voies de l'équité sont lentes, et que celui qui s'empresse de s'enrichir ne conserve pas son innocence? *Qui festinat ditari, non erit innocens.* (*Prov.*, XXVIII.) Dans un siècle où les richesses donnent toute la considération, fixent tous les désirs, réunissent tous les efforts, quel est l'homme qui ne s'est pas laissé séduire à l'éclat de l'or, qui n'a pas amassé une succession d'iniquité, et qui ne doit son opulence qu'à des voies légitimes? S'il s'en trouve, ils sont dignes des éloges du sage : *Quis est hic, et laudabimus eum.* (*Eccli.*, XXXI.) Mais ils ne sont pas encore justes aux yeux de Dieu : en vain respecte-t-on dans ses semblables les droits de l'équité, si l'on refuse à la Divinité l'hommage de son cœur; en vain espère-t-on les récompenses éternelles, si l'âme est satisfaite de la félicité qu'elle goûte sur la terre. On n'a plus de droit à ce bien suprême, dès que l'on peut se contenter des créatures; le seul attachement aux richesses suffit pour rendre criminel : tout amour du monde est injuste envers le Créateur; il dégrade l'homme, il corrompt ses sentiments, et s'il ne fait pas passer le crime dans toutes ses actions, il le fait toujours régner dans son cœur. Ce n'est donc pas assez d'éviter, dans l'opulence, les excès des passions, de n'écouter ni l'ambition ni l'avarice; il faut user des richesses sans attachement, avec cette indifférence, ce noble désintéressement qui convient à un homme touché de la noblesse de sa destination; qui sait qu'il n'est pas immortel pour le temps, et que son bonheur n'est pas sur la terre : la modération même, qui est une suite de la mollesse des goûts, de l'amour du repos, de l'indolence, est un désordre du cœur; l'avilissement d'une âme qui n'agit plus par le sentiment de sa grandeur, qui se contente de ce qu'elle possède ici-bas, et qui oublie qu'elle est faite pour des soins plus élevés : on n'est pas vertueux, parce que les passions sont faibles ou bornées à un petit nombre d'objets; puisque l'homme, né pour posséder le bien suprême, doit avoir des désirs immenses. La seule vertu qui forme les justes, qui mérite les récompenses, est cette charité qui, laissant subsister toute l'étendue de nos affections, les réunit en Dieu, et tourne vers les biens éternels toute cette activité que les passions déploient sur les choses présentes. Le chrétien est un homme du siècle à venir; le désir de l'immortalité qui lui est destinée remplit plus son cœur que le sentiment de son existence présente : il ne doit trouver sa consolation que dans ses espérances, et dès qu'il se plaît dans son exil, il devient indigne de la céleste patrie. Or, ce détachement est rare dans l'opulence; il est difficile de regarder la terre comme un lieu de malédiction, tandis qu'elle est pour nous un séjour de délices : l'âme, accoutumée à voir la figure du monde par les endroits les plus éclatants, et qui ne reçoit des créatures que des impressions flatteuses, contracte avec elles un engagement presque involontaire; elle s'attache à cette vie passagère, et de cet amour résulte l'indifférence pour le ciel. Cette injuste disposition, qui fait préférer les biens présents au bonheur éternel, qui est peut-être compatible avec la probité mondaine, mais qui détruit l'esprit et les espérances du chrétien; qui ne mène pas toujours aux forfaits, mais qui laisse subsister cet amour du repos, du plaisir, ce goût du faste, cette indifférence pour les malheureux, voilà ce que Jésus-Christ condamne avec tant de sévérité dans le mauvais riche : *Epulabatur quotidie splendide, induebatur purpura et bysso.* (*Luc.*, XVI.)

L'évangile, qui ne lui reproche pas de crimes, se tait aussi sur ses vertus; il ne faisait ni bien ni mal; l'indolence qui dominait dans son caractère excluait également de sa vie les secousses des grandes passions et les efforts que demandent les vertus; il était dans cet état où l'âme se concentre en elle-même, jouit de son repos, se livre à tous les goûts compatibles avec la mollesse des sentiments, et se refuse à ceux qui exigent plus de mouvement, de force et de vigueur : *Anima, requiesce.* (*Luc.*, XII.) Les riches, disait le Psalmiste, ne partagent pas les travaux des autres hommes : *In laboribus hominum non sunt* (*Psal.* LXXII); et cette vérité est une suite de l'impression que les richesses font sur nos cœurs. Tout travail a pour but notre avantage ou celui de nos semblables. Le désir de satisfaire nos besoins ou ceux de nos frères, la charité ou l'amour-propre, peuvent seuls mettre de l'activité dans notre vie; par conséquent les riches, rarement animés par la charité, et qui possèdent tout ce qui peut contenter les passions, se refusent au travail, s'empressent de jouir de l'opulence, et languissent dans les charmes d'une oisiveté honteuse : *In laboribus hominum non sunt.* Que cet état, mes frères, est dangereux! L'Esprit-Saint le compare à ces calmes funestes qui éloignent l'idée d'un naufrage et qui livrent à cette sécurité que donne l'aspect d'une mer tranquille, tandis que la pente insensible d'un courant entraîne le vaisseau vers les abîmes. Les passions qui effrayent par les orages qu'elles excitent, sont moins à craindre que cette indolence qui rassure en arrêtant tous les mouvements; et cette disposition, sur laquelle tant de riches fondent leur innocence, en fait les plus mauvais chrétiens et

les citoyens les plus oisifs et les plus inutiles à la société. Portion opulente du genre humain, n'êtes-vous donc placée sur la terre que pour absorber toute sa substance? Ne possédez-vous d'immenses héritages que pour charger un plus grand espace du poids de votre inutilité? Votre naissance vous dispense du travail, et votre opulence vous le rend inutile. N'êtes-vous donc pas les enfants d'Adam, les fils d'un père coupable? Et cette première origine n'est-elle pas un engagement à une vie laborieuse? Vous demandez quel crime il peut y avoir à goûter les avantages de la société sans y contribuer? Celui de ne pas porter un fardeau qui est fait pour tous; celui que vous blâmez avec tant de sévérité dans les ministres qui jouissent de l'héritage du Seigneur sans le cultiver. Car on a beau s'aveugler et rejeter sur une portion des hommes le fardeau, les obligations dont on se dispense; il en est de la société comme de l'Eglise : l'une et l'autre peuvent autoriser des partages inégaux; mais l'avantage qui reste du côté des riches doit être ou la récompense des services, ou un engagement plus fort à en rendre de nouveaux. Quoi! répondait le généreux Urie, pressé par David de jouir, dans le repos, des plaisirs domestiques, quoi! tandis que les combattants campent sous les tentes et essuient tant de périls pour le salut des enfants de Dieu, j'irais prendre du repos dans ma maison! *Et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam?* (II *Reg.*, XI.) C'est ainsi que la vraie vertu condamne cette oisiveté que la mollesse voudrait excuser. Les occupations ne manquent jamais aux hommes qui aiment le bien. L'éducation et les talents peuvent les varier, mais tous doivent en avoir; et elles sont toutes pénibles, lorsqu'on remplit l'étendue de cette obligation. Défendre, avec votre sang, le cultivateur qui vous nourrit de ses sueurs; porter des secours partout où le besoin se fait sentir; donner à la société des lumières, lorsque vous ne pouvez lui donner des forces; veiller à l'éducation de vos enfants, leur inspirer la crainte de Dieu, le respect pour les lois, l'amour de la patrie; former les mœurs de vos frères, les consoler dans leurs peines, les animer à la vertu; riches du siècle, voilà des occupations dignes de vous; jugez s'il ne vous reste rien à faire. Ces devoirs sont-ils remplis par tant d'oisifs, qui n'ont d'autres peines que cette langueur qui accompagne l'inaction, cet engourdissement qui épuise enfin toutes les ressources de l'art, cet ennui qui s'empare de leur âme, rend leur caractère indécis, leurs démarches vagues et incertaines; répand sur leur humeur de faibles nuances de tous les goûts sans en déterminer un seul, et leur laisse à peine le sentiment de leur existence? Tant d'hommes inutiles à la religion, à la patrie, qui ont beaucoup de mouvements et point d'actions; qui ne prennent au bien public qu'un intérêt de curiosité; qui savent tout ce qui se fait dans la société; qui n'y font jamais rien, et qui semblent n'avoir d'activité que pour consommer ce que les autres produisent! Pourrait-on vous reconnaître dans le portrait que l'Esprit-Saint nous a laissé de la femme forte, vous, femmes du siècle, qui n'êtes occupées que de frivolités, et qui passez sans intervalle d'une dissipation qui vous excède à un dégoût qui vous accable? Vos mères ne connaissaient pas cette vie fastidieuse et inutile qui arrache une épouse à son époux, à ses enfants, à tous ses devoirs; elles savaient comment, par le travail, on charme l'ennui, on guérit la langueur de la paresse et les dangereuses rêveries de l'oisiveté. Dans le loisir que leur laissaient les soins domestiques, leurs mains s'exerçaient à des ouvrages dont la piété avait donné le dessein : elles faisaient des habits pour les pauvres, des ornements pour les autels; leur retraite, ainsi embellie par la vertu, les rendait plus respectables, plus aimées, plus heureuses; elles y goûtaient des plaisirs plus doux, plus intimes, que vous n'en trouvez dans vos commerces, qui ne se soutiennent que par la vanité, l'inutilité, la médisance : *Panem otiosa non comedit.* (*Prov.*, XXXI.)

L'inutilité n'est pas le seul crime qui accompagne l'opulence : le repos dans des âmes actives et sensibles n'est jamais le calme de toutes les passions; des cœurs qui se ferment au devoir ne sont que plus ouverts à la volupté, et l'amour du plaisir corrompt presque toujours ces riches que l'oisiveté amollit. Le réprouvé de notre évangile était livré aux plaisirs du monde; il faisait tous les jours bonne chère; il évitait peut-être les excès qui altèrent la santé, mais il ne refusait rien à ses goûts : son âme, uniquement occupée des soins du corps, se bornait à la satisfaction des sens; ses penchants ne nuisaient point à ses frères, mais il s'avilissait lui-même : c'était cette volupté grossière qui suppose des passions plus méprisables que dangereuses, et qui met dans le cœur plus de bassesse que d'injustice : *Epulabatur quotidie splendide.* (*Luc.*, XVI.) N'est-ce pas là, mes frères, le tableau de la vie des riches du siècle, de ces hommes voluptueux, indolents, qui se disent sectateurs de la vertu, quoique partisans du plaisir, et qui se flattent d'allier la régularité des mœurs avec la sensualité? Tandis que les chaires chrétiennes retentissent des anathèmes prononcés contre la vie sensuelle, et que Jésus déclare qu'elle est la voie qui mène à la perdition, ils regardent ces menaces comme des exagérations du zèle; ils disent qu'une vie délicieuse est le partage de l'opulence; qu'on peut tout accorder à des goûts qui ne sortent pas de la modération; que la piété qui va jusqu'à renoncer aux plaisirs du monde n'est qu'une singularité indiscrète, qui rend la vertu triste et austère; que l'essentiel est de conserver la probité, la droiture, la bonne foi; d'être bon citoyen, bon père, bon époux; et que ces vertus forment l'étendue des devoirs dans toutes les conditions : *Bene vivere opus est.* C'est ainsi que les païens répondaient

aux premiers apôtres du christianisme Et n'est-il pas surprenant que ce langage séduise encore des disciples de Jésus-Christ, instruits de leur faiblesse et de la nécessité de la pénitence ; qui savent que la sensualité, la recherche des plaisirs, est toujours un danger pour les innocents et un crime pour les coupables? Sans doute, l'essentiel dans toutes les conditions est de conserver la probité, la justice, la chasteté, la pureté des mœurs ; mais ces vertus peuvent-elles s'allier avec une vie sensuelle? L'habitude d'accorder tout à ses goûts ne forme-t-elle pas une disposition de ne rien refuser à ses passions? le seul commerce du monde, animé par le plaisir, n'est-il pas un engagement funeste aux crimes? l'innocence est-elle en sûreté dans ces assemblées où l'âme reçoit par tous les sens le poison flatteur qui l'amollit ; où l'enjouement et la dissipation ôtent à la pudeur toute sa vigilance et sa sévérité ; où les deux sexes ne semblent rapprochés que par le désir de plaire et par l'espérance de la séduction? Tous les plaisirs du monde ne sont pas des crimes, mais il en est peu qui ne développent les passions, qui ne les irritent, et dès qu'elles sont enflammées, on leur oppose en vain des barrières, elles ne respectent plus la pudeur, l'autorité paternelle, les lois, la décence. Et que deviennent alors cette probité, cette pureté de mœurs, cette fidélité conjugale, qu'on se flattait d'allier avec une vie sensuelle et voluptueuse? Non, mes frères, les hommes si faibles ne peuvent se soutenir que par les précautions : la retraite et la fuite des plaisirs du monde sont nécessaires pour prévenir les excès mêmes du vice, et les mœurs pures seront toujours austères. Voilà pourquoi les maximes de l'Evangile sont réprimantes, et condamnent avec la même sévérité, le crime et ce qui met en danger d'y tomber : elles nous avertissent que l'oisiveté seule est un acheminement à la vie sensuelle, et que la vie sensuelle touche de près à la dissolution. Et où trouve-t-on les excès monstrueux de la débauche, les adultères, les divorces scandaleux, si ce n'est dans ces palais élevés par l'opulence pour le séjour de la volupté? Prophète, disait le Seigneur, percez les murs de ces palais : *Fode parietem* (*Ezech.*, VIII); considérez cette femme mondaine, entraînée dans les voies du siècle, esclave de ses maximes, livrée à tous ses plaisirs, vous la verrez environnée de ces corrupteurs aimables, qui dominent dans la société par leur enjouement et qui l'empoisonnent par leurs mœurs; de ces hommes frivoles et dangereux, qui mettent tout en agrément, qui badinent avec les vices, qui traitent légèrement la pudeur et la foi conjugale, qui font rougir la vertu de sa sévérité, et qui assujettissent les devoirs mêmes aux caprices de la mode : *Effode parietem.* Percez cet autre mur : voyez cette veuve qui, oubliant ce deuil éternel qui est le soutien, comme la gloire de son état, s'abandonne aux joies du monde : elle suit les usages d'un siècle où la viduité est regardée comme un affranchissement de toute contrainte : la mollesse l'endort ; les soucis d'une vaine parure la réveillent ; le jeu, les spectacles, l'intrigue des passions remplissent tous les instants de sa vie ; l'éducation de ses enfants lui paraît un soin trop pénible ; elle ne peut se souffrir dans l'enceinte de sa famille ; le service d'un domestique lui est insupportable : *Nec valens in domo sua consistere pedibus.* (*Prov.*, VII.) Tournez-vous d'un autre côté ; voyez cette épouse plongée dans les larmes et qui ne trouve de consolation que dans sa vertu : la tristesse l'environne dans un réduit obscur, tandis que le reste de la maison retentit de chants de voluptés, et qu'un époux infidèle respire la joie au milieu des fêtes licencieuses qu'il donne à l'infâme idole de sa passion : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII.) Prophète, allez plus loin, et vous apercevrez des abominations encore plus grandes : voyez ces époux à charge l'un à l'autre, et presque étrangers sous le même toit. Si leur divorce n'est pas éclatant, ce n'est pas la tendresse qui les rapproche : un vain dehors de politesse et quelques bienséances leur tiennent lieu de sentiments dans le commerce le plus intime ; ils cherchent à s'éviter, mais ils ne veulent pas rompre ; ils sont bien éloignés de l'estime, mais leurs vices sont assez commodes pour se supporter, et la paix dont ils semblent jouir, est peut-être le fruit de la plus étonnante corruption, d'une complaisance qui va jusqu'à se laisser le droit mutuel de commettre des crimes : *Abominationes pessimas.* (*Ibid.*)

Direz-vous que tous les riches qui se livrent aux plaisirs du siècle ne tombent pas dans ces excès ; qu'au milieu de la licence d'une vie mondaine, des âmes honnêtes peuvent surnager malgré le torrent qui les entraîne ; qu'il se trouve même des cœurs vertueux et nés pour le bien, qui se rapprochent des vices sans les contracter, qui se mêlent avec les méchants, et qui demeurent incorruptibles malgré leurs exemples? En sera-t-il moins vrai qu'il y a du danger ; que c'est un crime de s'y exposer ; que des mœurs pures s'allient difficilement avec les plaisirs du monde, et que des exceptions, toujours rares, ne doivent pas rassurer contre des périls toujours certains? La conscience ne vous reproche pas des vices grossiers, l'excès vous révolte ; vous êtes un homme essentiel, plein de probité, et une vie douce, sans privation, sans effort, sans pénitence, vous paraît exempte de tout crime ; mais cette modération, que vous devez plutôt à la faiblesse de vos penchants qu'à l'amour de la vertu, puisque vous la conservez sans précaution, a-t-elle suffi pour justifier le riche de notre évangile? Et si, dans un temps où Jésus-Christ n'avait pas laissé des préceptes et de grands exemples de privations rigoureuses, cet heureux du siècle a été réprouvé pour avoir passé sa vie dans les délices, quel sera le sort des riches sensuels sous une loi où la péni-

tence seule ouvre le ciel, et où la croix est le gage du salut? Les hommes, en effet, ne sont pas seulement faibles, et obligés de fuir les plaisirs qui pourraient les corrompre; ils sont encore coupables, et, comme tels, ils doivent satisfaire à la justice divine, crucifier leur chair, retracer l'image de Jésus-Christ, qui n'applique ses mérites qu'aux membres qui lui sont soumis par les souffrances. Or, cette pénitence rigoureuse est-elle compatible avec la sensualité? Se fait-on violence, lorsqu'on ne refuse rien à ses goûts? Souffre-t-on avec Jésus-Christ, quand on est dans les délices? Pleure-t-on sur ses péchés au milieu des joies du monde? Peut-on comparer la vie des riches avec les règles de l'Evangile, et ne pas trembler sur leur sort? Qu'ils soient justes, reconnaissants, sincères; avec cet appareil de vertus, ils peuvent mériter les éloges du monde; mais, sans la pénitence, ils ne sont pas des chrétiens dignes de l'héritage racheté par le sang de Jésus-Christ : *Christiani non sunt.*

La vie du mauvais riche manquait du mérite des bonnes œuvres; il ne cherchait pas cette considération qui est le prix des travaux utiles; mais il se donnait cet éclat du faste, qui coûte moins à l'indolence, et qui flatte plus la vanité; il était vêtu de pourpre et de lin; l'on voyait briller autour de lui cette magnificence qui fait illusion jusqu'à s'attirer nos hommages : *Induebatur purpura et bysso.* (*Luc.*, XVI.) L'Evangile ne dit pas que son luxe était injuste, et qu'il jouissait des productions de l'industrie, tandis qu'il privait l'artisan du prix de ses travaux. Il n'est pas besoin de la sévérité chrétienne pour condamner des crimes que les lois doivent punir. Le monde même, dont les maximes entraînent souvent vers ces excès, ne les autorise pas; et les riches se trompent s'ils croient aller à la considération par une magnificence fondée sur les débris de la fortune des autres citoyens. Ils n'ont pour eux que le mépris et la censure publique. L'excès condamné dans le mauvais riche se trouvait plutôt dans sa vanité que dans son injustice. C'était ce luxe, si commun dans notre siècle, qui se fait un mérite de ses profusions, qui cherche l'estime par l'ostentation du faste, qui donne trop de prix aux richesses, qui fait mépriser la vertu simple et modeste, qui ne consulte plus les bienséances du rang et de la naissance, qui, réglant les dépenses sur les besoins d'opinion et sur les prétentions ridicules de l'orgueil, ne connaît de bornes que l'impuissance de croître, et va jusqu'à restreindre le nécessaire, pour aider au superflu : *Induebatur purpura et bysso.* Quel désordre, mes frères, dans ce goût funeste des superfluités! Il ôte les ressources à la miséricorde; il affaiblit l'amour des devoirs; il amollit l'âme; il donne trop de chaînes au cœur: il le rend incapable des actions vertueuses, qui exigent presque toujours des sacrifices, des efforts, de l'unité dans les affections, et de l'énergie dans les sentiments. Ce n'est pas tout : ce luxe, qui damne tant de riches, cause encore la perte des autres âmes; il devient une nouvelle tentation; il multiplie les crimes dans la société. Les mœurs, en effet, dépendent plus de l'estime que l'opinion publique attache à certains objets, que du prix réel des choses, ou de celui que nos passions leur donnent. Si la vertu seule est respectée les mœurs seront sévères. Si la recherche des superfluités n'empêche pas que l'on donne la préférence au devoir, on trouvera encore de la modération. Mais si le faste donne toute la considération; si le luxe, confondant les états, fait perdre à la naissance ses avantages, aux services leur prix, à la probité l'estime qu'elle mérite; si la pauvreté rend méprisable, la modestie obscur, tout est perdu, les voies les plus odieuses paraîtront légitimes, si elles conduisent à la fortune; il faudra acheter l'or par des crimes, sacrifier la pudeur aux besoins même d'opinion; les mœurs parviendront enfin au dernier degré de corruption; et nous ne sommes peut-être pas éloignés de ce terme affreux. Or, je vous demande, riches du siècle, qui vous conformez sans scrupule à la folie et aux excès des usages, quand votre luxe ne serait qu'un exemple dangereux pour vos frères; quand cette ostentation n'aurait d'autre effet que de remplir leurs cœurs de désirs inutiles; quand tout ce vain éclat de la figure du monde ne ferait que fixer leurs regards, et les attacher trop à la terre, ne serait-il pas condamné par les règles de l'Evangile? Que sera-ce, si la corruption de votre exemple va jusqu'à multiplier les crimes? Est-il donc permis de se conformer à des usages qui sont la cause de la perte de tant d'âmes? Le monde les autorise; mais le monde et ses sectateurs sont réprouvés par Jésus-Christ, et ses vrais disciples doivent s'attendre à la haine et au mépris des enfants du siècle : *Nolite mirari, si odit vos mundus.* (*Joan.*, XV.)

La dureté du mauvais riche envers le Lazare, est le seul crime qui ne puisse être justifié par les maximes du monde. Il y avait, continue l'Evangile, un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, et qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table; mais personne ne lui en donnait : *Et nemo illi dabat.* (*Luc.*, XVI.) Quelle image, mes frères! Toute âme sensible est révoltée par cette inhumanité; vos yeux ne peuvent supporter un spectacle qui présente le riche couché dans la mollesse, à côté du pauvre plongé dans l'indigence.

La raison moins secourable que l'instinct: l'homme barbare, qui voit sans émotion son frère gémissant dans les bras de la mort, et des animaux qui s'empressent de le soulager : *Generosiores divite canes*, dit saint Jean Chrysostome, *ejus inhumanitate meliores.* Vos cœurs sont saisis d'horreur à l'aspect de ce tableau, parce que le rapprochement de tous les traits, le contraste des situations, donnent à ces objets la plus grande force,

mais vos âmes sont-elles plus sensibles, parce que l'impression de ce moment est plus vive? La parabole aurait ému le mauvais riche, si on la lui eût racontée avec toutes les circonstances qui échappaient à ses regards distraits. Lorsque ce tableau ne sera plus sous vos yeux, n'oublierez-vous pas, comme lui, qu'il y a des Lazares à votre porte? Ils environnent vos palais; ils sont couverts d'ulcères; ils voudraient se rassasier des restes de votre table; leur situation est la même, et vous détournez vos regards de leur infortune: votre dureté est donc aussi grande que celle du réprouvé de notre évangile. *Canes ejus inhumanitate meliores.* Quoi de plus commun que ces hommes inactifs, uniquement occupés de leurs plaisirs, distraits sur les maux de leurs semblables, auxquels la prospérité semble former des entrailles cruelles: *Viscera crudelia?* Dans un monde où la cupidité domine et forme les faibles liens des affections humaines; où la générosité n'est qu'une sorte d'amour-propre qui se dédommage par la gloire des sacrifices que fait l'avarice, l'intérêt devient la mesure de la compassion, comme des autres sentiments; les riches, moins dépendants des autres, prennent moins de part à leurs peines, les malheureux sont pour eux, comme des êtres d'une autre nature: si leurs cœurs s'ouvrent quelquefois à la pitié, une vaine prudence et des précautions timides, les referment bientôt: leur charité trop discrète n'a jamais assez examiné ce mendiant exposé à la commisération publique. Ne reçoit-il pas des autres assez de secours? N'y a-t-il point d'art dans ses gémissements? Ses forces ne pourraient-elles pas encore suffire au travail? N'est-il pas dangereux de nourrir son oisiveté? Au milieu de tant de discussions, la compassion se ralentit, la bienveillance se resserre, et tous ces vains raisonnements finissent par laisser dans la peine un malheureux que l'instinct seul portait à secourir: *Generosiores divite canes.* Mais je veux qu'il manque à la piété des riches, des objets aussi touchants que le Lazare; sont-il dispensés pour cela d'employer en aumônes, tant de biens qu'ils consument en superfluités, et de distribuer à leurs frères, des richesses que le Seigneur a mises en dépôt dans leurs mains? N'y a-t-il plus de malheureux sur la terre, qui aient droit à leur compassion? plus de malades, que leurs secours puissent rappeler à la vie? plus de pauvres, que la honte force à cacher leur indigence? Les édifices élevés par la charité, sont-ils conduits à leur perfection? Les besoins ne sont-ils pas plus grands que les ressources, dans ces lieux où la miséricorde étend ses soins sur tant de malheureux? Leurs richesses ne seront-elles pas mieux employées à soulager toute espèce de misère, qu'à flatter la vanité? et n'y aurait-il pas plus de grandeur à montrer l'humanité bienfaisante, qu'à la faire voir environnée de l'éclat du faste? C'est ainsi que parlaient les sages du paganisme. Mais la morale de l'Evangile va plus loin. Un Dieu pauvre, humilié, qui a méprisé tout ce qui peut embellir la figure du monde, est notre modèle. Conserver la modestie dans l'opulence; s'assujettir avec répugnance aux distinctions mêmes que la naissance autorise; se refuser tout ce que la vanité voudrait ajouter aux bienséances les plus rigoureuses; regarder comme dangereux tout ce qui flatte l'amour-propre; établir les aumônes sur les débris des passions; donner tout le superflu, et augmenter ce superflu par des privations volontaires, riches du siècle, voilà la règle de vos dépenses. Sans cet usage des richesses, elles porteront témoignage contre vous, et vous n'aurez amassé que des trésors de vengeance: *Thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus.* (*Jac.*, V.)

Vous avez vu les causes de la condamnation du mauvais riche; il me reste à vous exposer les circonstances de son supplice.

SECONDE PARTIE.

Tout s'écoule avec le monde; tout est emporté par la succession rapide des années; et, après des révolutions continuelles, nous arrivons enfin à ce terme où le temps finit, et où l'éternité commence. Les richesses, les grandeurs, les vastes projets qui suffisent pour attacher nos cœurs à la terre, ne peuvent donner plus de solidité à notre existence. Les diversions agréables qui éloignent de notre esprit l'idée du trépas; les illusions de l'espérance, qui le montrent de loin, ne peuvent le reculer d'un instant; le repos même, si flatteur pour les âmes sensuelles; cette vie où l'âme, bornée aux soins du corps ménage ses liens fragiles, évite les chocs qui pourraient les rompre, et les laisse dans ce calme où ils prennent plus de consistance, comme ces arbres qui jettent des racines plus profondes lorsqu'ils sont à l'abri des orages; toutes ces précautions n'empêchent pas que chaque instant ne nous ravisse une portion de nous-mêmes: le corps, après un développement fixé par le Créateur, dépérit; tout ce qu'il acquiert de nouveau le surcharge; les organes s'épaississent; les mouvements s'embarrassent; le sentiment s'affaiblit; et, soit que la maladie hâte la mort ou que la vieillesse l'amène lentement, elle porte enfin le coup fatal, et nous réduit en poussière: *Factum est ut moreretur.* (*Luc.*, XVI.) Le malheureux, accablé du poids de ses infirmités, en proie à l'indigence, exténué par la faim, privé des secours que notre dureté lui refuse, finit bientôt une vie qui n'est pour lui qu'un sentiment plus vif des approches du trépas, et descend le premier dans le tombeau: *Factum est autem ut moreretur mendicus.* (*Ibid.*) Mais le riche ne tarde pas à le suivre. La mort, qui poursuit sa proie dans le palais des rois, comme dans la cabane des pauvres; qui balance son dard sur les têtes superbes, comme sur celles qui sont humblement penchées; qui se rit de nos larmes, et qui se plaît à troubler nos joies; la mort, qui menace tout ce qu'elle ne frappe

pas, et qui frappe enfin tout ce qu'elle a menacé, n'épargne pas ce mortel heureux dans le sein de la mollesse : *Mortuus est autem et dives.* (*Luc.*, XVI.) Voilà donc le riche et le pauvre confondus dans la même poussière. Et quel nouvel ordre de destinée commence avec cet instant qui termine leur vie? L'un, privé de tout, n'éprouvant que des dégoûts et des souffrances ; ne tenant à la vie que par la soumission aux ordres de la Providence ; prêt à vivre, pour achever sa pénitence, mais plus empressé de mourir pour consommer son sacrifice ; supportant patiemment les peines de son exil, mais soupirant toujours après le repos de la patrie, ferme avec joie ses yeux à la lumière du jour, qui ne lui découvre que des objets de tristesse, et trouve dans la dissolution de ses liens fragiles le commencement de son bonheur. L'autre, heureux sur la terre, livré aux douceurs d'une vie molle, ne connaissant de félicité que dans la satisfaction des sens, jouissant de tous les biens du monde, et y trouvant sa consolation, quitte avec regret ce qu'il a possédé avec tant d'attachement ; et la privation de tout ce qu'il aime devient la première peine des affections déréglées de son cœur : *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV.)

Son âme n'était ouverte qu'aux impressions qui flattaient sa vanité ou qui retraçaient l'image du plaisir; l'éclat des grandeurs l'éblouissait; l'ivresse des sens le tenait dans l'enchantement; ses yeux, fixés sans cesse sur la figure du monde, et suivant, pour ainsi dire, la rapidité de ses mouvements, voyaient toujours le fantôme à la même distance, et n'apercevaient pas qu'il échappait à ses poursuites ; il ne pensait pas que des jours si brillants pouvaient être obscurcis par les ombres du trépas ; la vivacité de ses attachements l'étourdissait sur la fragilité des créatures ; le charme de sentir arrêtait toute prévoyance, et le présent le séduisait jusqu'à lui faire perdre de vue l'instant qui devait le suivre. Quelle surprise et quel désespoir, lorsque la mort l'arrache à ces biens qu'il s'empresse de retenir, et le dépouille de tout ce qu'il aime, sans diminuer la force de ses affections! Elle vient enfin cette dernière heure ; elle approche pour tous, et la voilà venue pour ce riche. Il sent qu'il est emporté par une violence inévitable ; les grandeurs, les richesses, les plaisirs lui échappent ; il ne lui reste que le péché ; et les biens qu'il a possédés avec le plus d'attachement ne lui laissent qu'une plus grande corruption dans le cœur : comme ces eaux gelées, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le pressent, et ne fait que les salir : *Siccine separat amara mors?*

Le monde honore sa mémoire ; on loue ses talents, sa libéralité, son amitié commode, la douceur de son commerce ; la bienséance fait verser quelques larmes à quelques proches que l'intérêt console ; la vanité, qui va plus loin que nous, orne encore sa pompe funèbre ; la magnificence brille au milieu des débris de sa grandeur ; des marbres retracent son image et conservent la fraîcheur de ses traits que la mort a déjà flétris. Mais, que lui servent des éloges qu'il n'entend pas? un vain appareil qu'il ne peut voir ; des monuments qui font souvenir qu'il a été en faisant penser qu'il n'est plus? *Sepultus.* (*Luc.*, XVI.) Il est vrai que son âme survit à la dissolution de son corps et ne devient pas la proie du tombeau ; et c'est là le comble de son infortune. La vengeance divine, qui le poursuit avec une force infatigable, lui ôte la ressource du néant, et lui conserve l'immortalité pour prix de ses crimes. Tandis que ce corps, dont il a fait son idole, est entraîné dans le débris universel, et perd jusqu'à son nom dans la poussière, son âme entre dans ce séjour d'horreur où l'on ne respire que pour souffrir; où tout est vie et tout est douleur; où les peines sont sans mesure et où l'activité suffit aux peines ; où l'excès des tourments, loin d'amener la langueur, ranime les forces pour augmenter les supplices; où les remords nourrissent la fureur ; où la fureur impuissante se tourne en désespoir ; où le désespoir, toujours joint à la conviction de l'inutilité de ses efforts, prend en horreur cette vie qu'il ne peut détruire, et rend insupportable le sentiment même de l'existence : *Sepultus est in inferno.* (*Ibid.*) Là, tout ce qui a fait son bonheur sur la terre, augmente son infortune ; et les mêmes objets qui ont servi d'instruments à ses passions en deviennent le supplice. L'erreur donnait tout le prix à cette ombre de félicité qu'il poursuivait sans cesse ; car on ne peut être véritablement heureux sur la terre que par les espérances de la foi. Il faut se transporter dans l'avenir et jouir des biens que l'on espère, pour goûter des satisfactions solides. Le monde présent ne peut nous suffire lorsque la vérité pèse les biens qu'il nous offre ; il séduit dès qu'il nous attache : c'est l'ivresse de nos sens ; ce sont nos passions et nos espérances qui soutiennent son illusion ; le charme cesse dès que la réalité nous fixe et que nous n'aidons plus, par nos erreurs, l'impuissance de ses attraits. Aussi, ce réprouvé qui cherchait toute sa satisfaction dans les créatures et qui croyait l'y trouver, tombe dans le désespoir et les remords, aussitôt que ses yeux s'ouvrent au grand jour de l'éternité, qui montre toutes choses comme elles sont, sans prestige, sans nuage, sans ce prix factice que nos passions leur donnent. La vérité le tourmente aussitôt qu'elle l'éclaire. Il voit l'affreuse disproportion qui se trouve entre ses désirs et leur objet, et cette vue devient son supplice. Hélas! on sent à peine, pendant cette vie, les déchirements cruels de la conscience, parce que tout y est distraction et que le pécheur n'est jamais avec son cœur! Quel tourment, lorsque cette difformité sera sans cesse présente, et que l'âme repliée sur elle-même, sera toujours contrainte de se voir et toujours forcée de se détester! Ah! mes frères, percez ces abîmes dans le temps

pour n'y être pas précipités dans l'éternité. Voyez ce riche sensuel qui lève enfin vers le ciel ses yeux qu'il tenait fixés sur la terre: *Elevans autem oculos suos.* (*Luc.*, XVI.) Il aperçoit, ce que vous verrez peut-être un jour, un nouvel ordre où tout est changé pour lui, où il abhorre ce qu'il estimait, où ce qui le flattait le tourmente, où ce qu'il voudrait aimer le rejette ; un ordre où la clémence divine méprisée devient une sévérité inflexible, où sa patience lassée se change en une vengeance implacable. Il voit de loin ce Dieu qu'il oubliait au milieu des charmes d'une vie sensuelle que sa foi lui découvrait à peine et que son cœur ne désirait pas. Une lumière vive montre ce bien suprême dans tout son éclat, mais il n'est pas à sa portée : *Vidit a longe.* (*Ibid.*) La gloire et la bonté du Très-Haut réveillent dans son cœur les désirs les plus vifs ; son âme s'élance sans cesse vers cet objet, et le poids de son iniquité la fait retomber sur elle-même; tout son être, tous ses penchants l'entraînent dans le sein de Dieu, et la main qui imprime ses mouvements dans sa volonté, le repousse avec une force invincible. Ainsi, en proie tout à la fois à un amour impuissant et à une haine désespérée, il ne peut ni s'approcher de ce qu'il aime, ni s'éloigner de ce qu'il abhorre: *Vidit a longe.*

Oui, mes frères, l'image de la félicité véritable, toujours présente aux yeux de ce réprouvé, fera son plus grand tourment. Car, quelle peine d'être privé de Dieu et de le voir dans tout l'éclat de sa gloire; de connaître le prix de sa bonté, et d'être écrasé sous le poids de sa colère ; d'unir sans cesse le sentiment de la plus grande misère avec l'idée distincte du plus grand bonheur; d'embrasser du même regard les délices du ciel et les horreurs de l'enfer, sans pouvoir détourner les yeux de ce contraste affreux qui donne aux désirs plus de force, aux regrets plus de vivacité ! *Vidit Abraham a longe.* (*Ibid.*) Il voit de loin le sein d'Abraham ouvert pour recevoir tous les justes, les vrais croyants, ceux qui ont préféré les espérances de la foi aux charmes de la vie présente; il se dit sans cesse ; voilà l'héritage qui m'était préparé, voilà le Dieu pour lequel j'étais créé, et j'y ai renoncé pour des songes; j'en suis privé pour avoir goûté des plaisirs d'un instant : *Recepisti bona in vita tua.* (*Ibid.*) Eternelle vérité, tu ne brilleras donc plus que pour découvrir mes erreurs, mon injustice, la grandeur de mes pertes, la profondeur de ma chute ! Je voulais partager mon cœur entre le Créateur et la créature ; goûter les délices de la chair sans renoncer aux voluptés célestes; chercher le repos sur la terre, et le trouver encore dans le ciel; je m'endormais dans les plaisirs, sans être réveillé par les remords ; je me croyais juste avec cette indolence qui m'éloignait des excès du vice. Ah ! je reconnais trop tard que la mollesse seule est un crime dans un chrétien; qu'il ne peut trouver sa consolation sur la terre et dans le ciel ; que la joie ne succède qu'aux larmes, et que c'est assez de n'avoir pas souffert pendant cette vie pour être tourmenté dans l'autre : *Recepisti bona in vita tua.* Je confondais la sagesse humaine avec la prudence du ciel, je prenais les ombres de la vertu pour la justice chrétienne, je pensais que l'opulence me donnait le droit de satisfaire tous mes goûts ; j'aimais le luxe, les arts rassemblaient autour de moi les plaisirs, les commodités, les agréments; tout cela me paraissait innocent, pourvu que les droits de l'humanité fussent respectés dans mes semblables ; j'oubliais que j'étais pécheur, que le désir seul du pardon devait animer la conduite de ma vie, que l'état de coupable formait pour moi un nouvel ordre de devoirs envers la Divinité, et qu'il fallait apaiser sa justice avant que d'user des bienfaits de sa clémence: *Recepisti bona in vita tua.*

Insensé ! je prenais en pitié les mœurs austères de ces fidèles ensevelis pour le siècle; je les regardais comme des victimes qu'une fausse piété dévouait au malheur ; le zèle qui les armait de sévérité contre eux-mêmes me paraissait farouche ; je disais, comme tant d'autres : Quelle étrange manière d'honorer la Divinité, en se privant des biens que sa bonté répand sur nous ! Ces justes ne sont-ils donc sur la terre que pour détester le jour qui les éclaire? Leur cœur ne s'ouvre plus à la joie ; ils n'entendent pas la voix du plaisir; la tristesse, le dégoût, la langueur les environnent : ils sont sûrement malheureux ou insensibles ; il faut plaindre leur stupidité ou leur erreur : *Nos insensati æstimabamus vitam illorum insaniam.* (*Sap.*, V.) Les voilà cependant, ces hommes qui n'étaient pour le monde que des objets de rebut ou d'indifférence : la Vérité les venge du mépris de notre orgueil ; le Dieu de gloire et de magnificence les reçoit dans son sein ; ils entrent dans la paix du Seigneur ; ils jouissent de son royaume éternel : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* (*Ibid.*) Ce mendiant, couvert d'ulcères, qui traînait à ma porte les restes languissants d'un cadavre animé, dont le spectacle hideux frappait mes yeux, sans émouvoir mon cœur ; dont les maux extrêmes, loin d'exciter dans mon âme cette compassion qui rapproche de l'infortuné, faisait naître ce dégoût qui en éloigne ; Lazare, que je ne daignais pas honorer d'un seul regard sur la terre, est revêtu de gloire dans le ciel : ses os arides sont plus brillants que la lumière ; ses larmes sont essuyées ; des délices toujours nouvelles seront son partage ; et la vue de son bonheur ne fera qu'augmenter mon infortune : *Vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus.* (*Luc.*, XVI.)

C'est ainsi que le présent et le passé se réunissent pour tourmenter ce réprouvé, et que ses affections terrestres, que le charme des passions rendait si douces, se changent en regrets, lorsque la vérité dissipe le prestige. Du fond de cet abîme, vous lèverez les yeux vers le ciel, vous qui, malgré les lumières d'un esprit droit et les sentiments d'une âme honnête, ne suivez d'autre règle,

dans votre conduite et dans vos jugements, que les maximes du monde; qui flattez les vices qu'il supporte; qui rougissez des vertus qu'il censure; qui tournez en ridicule la conduite de cette femme fidèle, qui embellit sa retraite par la pratique des devoirs, et trouve toute sa consolation dans son époux, toute sa gloire dans ses enfants; de cette veuve respectable, qui, après avoir enterré tout amour humain, avec des cendres chéries, met son espérance en Dieu, et passe ses jours dans la prière; vous les verrez alors jouissant du prix de leurs vertus, enivrées de plaisirs purs et inaltérables, heureuses tout à la fois par leur séparation du monde qu'elles ont méprisé, et par la possession du Dieu qu'elles ont servi : *Vidit a longe.* Vous lèverez encore les yeux vers le ciel, hommes impitoyables, et cependant voluptueux et sensibles, qui ne jetez jamais de regards compâtissants sur les malheureux, vous que le plaisir rend cruels, et que la mollesse endurcit; vous verrez alors dans le séjour de la félicité ce pauvre, dont vous avez méprisé les larmes; cet orphelin, que vous avez abandonné aux rigueurs de l'indigence; ce malade, que vous n'avez pas secouru dans les bras de la mort : vous comparerez leurs peines avec leurs délices; vos fausses joies avec vos tourments; et ce parallèle accablant sera toujours présent à votre esprit : vous toucherez au moment où la mémoire de la vie la plus brillante, ne vaut pas le souvenir d'un verre d'eau présenté par la charité, et ne fait qu'augmenter le regret de l'avoir refusé; vous implorerez en vain la miséricorde dont les tendres mouvements sont inconnus à votre âme. Ce ne sera plus le temps de la bonté paternelle. Vous direz : Père Abraham! ayez pitié de moi : *Pater Abraham! miserere mei* (*Luc.*, XVI.); et ce cri de votre douleur ne fera que réveiller la vengeance de Dieu : vous aurez recours à cette bienveillance qui n'avait jamais attendri votre âme sur les maux de vos frères; vous supplierez Lazare de tremper le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir votre langue : *Mitte Lazarum* (*Ibid.*); mais il sera sourd à vos prières, comme vous étiez sourd à ses gémissements; et cette insensibilité, qui était en vous un crime, l'effet des passions, de la dureté, de l'indifférence, sera en lui une vertu, une suite de l'ordre, de la vérité, de la soumission à la justice éternelle. Ainsi, rien ne changera pour vous; ni la colère de Dieu, ni la haine de vos frères, ni leurs consolations, ni vos tourments, parce que tout sera selon les lois d'une volonté inflexible. L'arrêt terrible, la sentence irrévocable sera portée : Allez, maudit; précipitez-vous dans les feux éternels : *Crucior in hac flamma.* (*Ibid.*) Alors commenceront, pour ne plus finir, les pleurs, les grincements de dents, la rage et le désespoir. Et qui pourrait décrire l'horreur de ces supplices? Les images mêmes dont l'Esprit-Saint se sert, sont trop faibles; ces images effrayantes, qui représentent les réprouvés, frappés tout à la fois dans le corps, de peste, de pauvreté, de froid et de chaud; dans l'esprit, de folie, de sécheresse, de fureur. Le ciel est d'airain brûlant sur leurs têtes; et la terre, de fer ardent sous leurs pieds. *Cœlum quod supra est, æneum; et terra quam calcas, ferrea.* (*Deut.*, XXVIII.) Leur rosée n'est que la poussière des cadavres; leur lumière n'est qu'une sombre lueur, qui augmente l'horreur de ces lieux de tristesse : c'est là qu'ils se trouvent dans l'esclavage de leurs plus cruels ennemis; dans la faim, dans la soif, dans l'indigence de tout, parce qu'ils n'ont pas voulu servir Dieu dans l'abondance de leurs biens : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo.* (*Ibid.*) Le Seigneur qui veille sur leur iniquité, ne cesse de les briser; il met sa face contre eux, pour écraser leur orgueil : ils seront à jamais sous cette verge impitoyable, sous cette main puissante, qui frappe sans s'affaiblir, et qui ne fait que des plaies incurables. *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI.) Je souffre des maux cruels dans cette flamme, dit cette âme malheureuse; et l'espérance qui adoucit tout, ne ralentit plus ce cri de la douleur : le temps qui nourrit l'espoir, en amenant le changement, ne mesure plus la durée de ses peines; elles n'ont d'autres bornes que celles de l'éternité, où rien ne finit, rien ne passe, rien ne change; où l'on est malheureux sans ressource, comme l'on est heureux sans crainte, parce que tout y est, pour ainsi dire, en un seul instant, ce qu'il sera toujours : *Magnum chaos firmatum est.* (*Ibid.*) Un grand abîme sépare ce réprouvé du sein d'Abraham; il ne peut s'en rapprocher; il n'aperçoit plus de terme à ses malheurs : la prévoyance de l'avenir est encore plus funeste pour lui que le sentiment du présent; il s'efforce en vain de dérober à sa pensée la durée de son supplice. La justice divine met toujours sous ses yeux cette image terrible de l'éternité, qui, après des millions de siècles écoulés, laisse encore la même distance entre le commencement et la fin de ses peines : *Magnum chaos firmatum est inter te, et me.*

Quelle séparation, mes frères! et pouvons-nous y penser sans frémir? Plus de commerce entre le ciel et la terre; plus de société entre les élus et les réprouvés; tout l'amour d'un Dieu qui se répand sur les uns, toute sa colère qui écrase les autres. Un abîme immense entre le séjour de la félicité et celui de l'infortune; la grâce, qui pouvait combler cet abîme, reste sans action, et la vengeance qui le creuse agit sans cesse. Plus de crainte de déchoir du bonheur, dans les justes; plus de retour à espérer, pour les coupables : *Magnum chaos firmatum est.* Quand nous vous proposons ces vérités qui ont fait trembler les césars sur le trône; quand nous vous parlons des feux allumés par la vengeance divine, et que nous sommes alarmés de la sécurité que les menaces terribles répandues dans les livres sacrés laissent dans vos âmes, vous nous répondez que personne n'est revenu de l'autre monde, pour savoir ce qui s'y passe. Ces objets,

ajoutez-vous, sont bien confus dans le lointain : nous les croyons sans les voir. Les biens présents, au contraire, sont entre nos mains : ils affectent tous nos sens. Faut-il s'étonner que leur impression l'emporte sur la foi de l'avenir? Nos frayeurs seraient extrêmes, et notre conversion serait assurée, si un seul de ces malheureux venait nous raconter les peines qu'il endure : *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.* (*Luc.*, XVI.) Ah ! mes frères, est-il donc besoin de ressusciter les morts, de vous présenter des spectres, pour ranimer votre foi? N'avez-vous pas Moïse et les prophètes? Consultez ces oracles, si vous croyez à l'autorité des Ecritures : leur témoignage doit suffire. Si vous n'y croyez pas, de nouveaux miracles ne serviront qu'à vous rendre plus inexcusables, puisque l'incrédulité, qui a tant d'opposition avec les vérités du salut, n'a jamais assez de preuves : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexit, credent.* (*Ibid.*) Vous voudriez savoir ce que l'on souffre dans les enfers? Eh bien! dit saint Jean Chrysostome, voilà les abîmes ouverts ; voilà un réprouvé qui expose à vos regards l'horreur de son supplice : les remords le déchirent, les flammes le dévorent; il ne peut obtenir une goutte d'eau pour étancher sa soif; le spectacle de ses tourments est sous vos yeux : vous entendez les cris de son désespoir : *Crucior in hac flamma.*

Il ne reste plus qu'à examiner si son malheur peut vous être commun, et quelle conséquence vous devez en tirer pour la conduite de votre vie. Je vous demande donc, sans séparer ma cause de la vôtre, sans me rassurer sur la sainteté d'un ministère qui me rendrait peut-être plus coupable, si le souverain juge venait à cet instant faire la grande séparation des bons et des méchants; si les consciences étaient ouvertes et si la mort, dirigeant ses coups, choisissait les victimes que le péché dévoue à la vengeance éternelle : *Factum est autem ut moreretur* quel est celui d'entre nous qui ne doive pas craindre d'être frappé dans les dispositions où il se trouve? Quel est le riche qui n'a pas vécu dans la mollesse? Quel est le chrétien qui a porté sa croix? Quel est le coupable qui a satisfait à la justice divine? Quel est l'arbre chargé de fruits et qui ne serait pas jeté au feu, si la cognée le séparait de ses racines? *Sepultus est in inferno.*

Changeons donc, mes frères, puisqu'autrement nous ne pouvons éviter de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur ; convertissons-nous, dès ce moment; ne mettons pas notre confiance dans une pénitence tardive qui est toujours incertaine. Que les pauvres supportent avec patience les peines de leur état; que les riches les soulagent dans leurs besoins ; qu'ils soient miséricordieux, modestes, laborieux, pénitents, détachés de tout au milieu de leur abondance, afin que le sein d'Abraham les réunisse à jamais dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

SUR L'ÉVANGILE DE LA PÉCHERESSE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII.)

Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé

Que ces images de la bonté du Sauveur, si souvent tracées dans nos évangiles, sont touchantes! et qu'il est consolant pour notre ministère de vous le montrer occupé sans cesse à remplir les vues de sa miséricorde! Tantôt il fait entendre aux pécheurs cette voix douce et paternelle qui le rappelle dans les chemins détournés où il se perd; il le menace pour donner lieu au repentir; il lui montre le jour de ses vengeances, pour le presser de retourner à la vertu; d'autres fois sa grâce ranime la confiance dans des âmes accablées par les remords et plongées dans l'abîme du désespoir; il s'empare de leur cœur comme un maître qui en dispose à son gré; ils ne sentent plus leur faiblesse en s'appuyant sur son bras tout-puissant, et, s'abandonnant tout à fait à sa conduite, ils s'écrient, dans la profondeur de leur chute : Aidez-moi, Seigneur, et je serai sauvé; guérissez-moi, et je serai guéri.

Aujourd'hui, une femme pécheresse, forcée de rougir de ses désordres aux yeux même du monde, s'humilie dans cette confusion salutaire d'une âme qui ne voit rien de plus odieux que le crime, arrose de ses larmes les pieds du Sauveur et lui fait le sacrifice de tous les objets qui ont pu corrompre son cœur. L'orgueil d'un pharisien, accoutumé à ne censurer les vices que pour abattre les pécheurs, s'irrite des regards de bonté que le Sauveur jette sur cette femme. Elle souffre en silence cette contradiction, ce mépris qui fait partie de sa pénitence. Mais Jésus-Christ se charge de la justifier; il oppose aux traits de l'envie ce prix de l'amour qui couvre tous les péchés; et, après avoir condamné ces comparaisons orgueilleuses du pharisien, il adresse à la pécheresse ces paroles consolantes : Allez en paix, votre foi vous a sauvée : *Fides tua te salvam fecit, vade in pace.* (*Luc.*, VII.)

C'est en exposant le texte de notre évangile, en suivant les démarches de cette pénitente, que j'entreprends de vous proposer un modèle de conversion. Vous verrez, dans la première partie, les caractères d'une véritable conversion; vous verrez, dans la seconde, les effets d'une véritable conversion : ce sera le partage de ce discours. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE

La conversion, qui renouvelle notre cœur, suppose ces réflexions sérieuses sur les suites funestes du vice, ces combats contre la violence des passions, ces terreurs de la foi, cette crainte, cette espérance, ces impressions de la grâce, qui agissent sur la volonté, la déterminent enfin à la résolution efficace de renoncer au péché et de s'attacher à la vertu. Que le pécheur fasse des réflexions

sages sur ses devoirs et ses vrais intérêts; forcé de se croire coupable et malheureux, la honte du vice le jette dans la confusion; la frayeur des jugements de Dieu s'élève contre lui; la confiance dans la miséricorde ranime son espérance du salut; enfin, le désir vif de la réconciliation naît dans son cœur; il déteste des crimes qui l'ont tenu si longtemps éloigné de Dieu, et il commence à aimer ce Dieu comme son bien véritable. Empressement, douleur, amour, trois caractères que nous trouvons dans la femme pécheresse.

Dès qu'elle apprend que le Sauveur est chez le pharisien, elle ne diffère pas un instant à le chercher; les chaînes des passions, le poids de l'habitude, ne peuvent l'arrêter. Plus de vaines espérances sur les occasions de le trouver dans l'avenir: plus d'illusion sur les moments qu'elle peut encore consacrer aux objets de ses attachements; elle ne voit que lui qui soit digne de ses recherches, et, dès l'instant même, elle va lui demander son salut et sa délivrance : *Ut cognovit.* (*Luc.*, VII.) Voilà, mes frères, notre modèle. Le désir vif de la réconciliation est le premier mouvement d'un cœur qui revient à Dieu; c'est un saint empressement de trouver ce bien, dont la perte nous cause de grands regrets; il est impatient et ne supporte point de délai; on ne peut acquérir trop tôt ce que l'on souhaite avec ardeur, et l'on saisit les premières occasions qui se présentent : *Ut cognovit.*

N'est-ce pas en effet une étrange illusion de compter sur sa conversion en la différant sans cesse? de se rassurer sur les faibles efforts d'une âme qui n'a d'autre crainte que celle de mourir dans le crime, qui n'aime la vertu que dans l'avenir, et qui amuse ses inquiétudes secrètes par de vains projets de pénitence? Quelle raison peut-il y avoir de différer sa conversion lorsqu'on en a le désir? Serait-ce la difficulté de rompre ces liens qui nous attachent aux faux plaisirs? Examinez toutes les causes qui donnent tant de force à ces liens; évaluez tous les obstacles qui rendent si pénibles les démarches de la pénitence, vous découvrirez que tous les délais de conversion ne peuvent qu'augmenter l'activité de ces causes ou la résistance de ces obstacles. N'est-ce pas l'habitude du crime qui le fait triompher de toutes vos résolutions? Ce dégoût de la vertu, qui ne peut plus toucher une âme si longtemps ouverte à l'attrait du vice, ne donne-t-il pas la plus grande force à vos attachements? Cette délicatesse, que la seule idée de satisfaire à la justice divine semble révolter, sera-t-elle moins alarmée des rigueurs de la pénitence dans un âge plus avancé? Les frayeurs de l'avenir feront-elles des impressions plus vives dans une âme accoutumée à les rendre inutiles, qui voit couler les jours rapides de sa vie dans le désir stérile de finir ses désordres et dans la honte d'y persévérer? Non, mes frères, toutes ces causes, loin de s'affaiblir, prendront une plus grande activité. Plus on diffère de recourir au remède, plus les plaies deviennent incurables; plus on avance en s'égarant, plus on se trouve loin du but; plus on se flatte par un changement à venir, plus on le rend difficile; en sorte que tous ces vains désirs, qui ne finissent pas nos désordres, ne sont que cet art funeste des passions qui perpétuent nos erreurs, pour assurer leur empire, et qui nous cachent l'abîme jusqu'à l'instant où elles nous y précipitent. O Dieu! telle est cette illusion qui finit si souvent par un malheur éternel. Tous les pécheurs se promettent leur conversion, mais la chaîne des passions, les obstacles présents, les arrêtent; ils veulent consacrer au vice le moment présent dont ils disposent, et ils attendent tout de l'avenir, qui n'est pas en leur pouvoir; ils ne s'aperçoivent pas que tous ces délais rendent leur conversion plus difficile, que le temps ne fait que fortifier les affections qui les subjuguent, et qu'ils seront encore plus loin de la vertu dans cet avenir qu'ils destinent à renoncer au vice. Ce n'est pas tout, ô mon Dieu! Le pécheur même, accablé du poids de ces vérités, cherche des prétextes pour autoriser ses délais dans votre patience et dans votre miséricorde; forcé de convenir que ses liens seront plus difficiles à rompre, il s'enfonce avec plus de sécurité dans l'abîme, parce que votre grâce peut l'en retirer; il ne s'alarme pas de sa faiblesse en s'appuyant de votre force; il compte assez sur vos bontés pour ne pas redouter votre justice; il conclut qu'il peut différer de retourner à vous, parce que vous daignez l'attendre. Hélas! que l'homme qui aime l'erreur est facile à séduire! et combien de motifs qu'il n'ose pas s'avouer à lui-même influent sur ses résolutions! Salomon nous apprend que cette vaine excuse d'impénitence est cachée dans le cœur des pécheurs: A cause, nous dit-il, que la sentence prononcée contre les mauvaises actions ne s'exécute pas sur-le-champ, le cœur des hommes est pleinement disposé à mal faire : *Quia non profertur cito contra malos sententia, absque timore ullo filii hominum perpetrant mala.* (*Eccle.*, VIII.) Cependant, quoi de plus frivole que cette confiance dans la miséricorde de Dieu, lorsqu'elle ne nous inspire pas le désir d'une conversion prompte et sincère? Combien de raisons se réunissent pour confondre cette illusion du pécheur, soit parce que le temps auquel il renvoie sa conversion peut lui être refusé, soit parce que les maux dont il est menacé sont si grands, que leur crainte ne doit pas être balancée par l'espérance de les éviter, et que toutes les jouissances présentes ne peuvent être mises en proportion avec des objets qui tiennent à l'ordre éternel.

Je n'insiste pas, en ce moment, sur des raisons si fortes pour en employer une qui détruit tous les fondements de leurs vaines espérances : c'est que plus l'on persévère dans le crime, plus la confiance en la miséricorde doit diminuer. Oui, mes frères, les ressources de la grâce sont plus sûres dans le moment que vous négligez

que dans cet instant à venir sur lequel vous comptez. Quels que soient les desseins de Dieu sur notre salut, il est certain que, dans l'ordre commun de sa providence, ses grâces sont proportionnées à nos dispositions, à notre coopération; que les obstacles que nous y mettons les éloignent, et, que si nous ne pouvons pas les mériter, nous pouvons nous en rendre indignes. Or, tous ces délais, tant de remords inutiles, tant d'inspirations rejetées, cette force de l'habitude que le temps ajoute au charme des passions, ne sont-ils pas de nouveaux obstacles à la grâce? Votre confiance dans la miséricorde doit donc diminuer à mesure que vous différez votre conversion, puisque ces voies ordinaires vous deviennent inutiles : vous ne pouvez plus compter que sur des prodiges, que sur les ressources de cette puissance infinie qui produit des merveilles qui étonnent; ressources trop rares, pour appuyer vos vains projets de pénitence, qui peuvent, au plus, éloigner de vous les frayeurs du désespoir, et qui n'ouvriront jamais votre cœur aux douceurs de la confiance.

La douleur est le second caractère de la conversion sincère. Dès que la femme pécheresse s'est approchée du Sauveur avec le saint désir de la réconciliation, le regret d'avoir offensé ce divin Maître devient plus vif; le désordre de son âme l'a jetée dans une tristesse profonde : elle regarde l'humiliation comme son partage; elle se tient aux pieds de Jésus-Christ; elle ne lui parle que par les mouvements d'un cœur pénétré de la grandeur de ses égarements : *Stans retro secus pedes ejus.* (*Luc.*, VII.)

Telle est la douleur pénitente : une affliction, un trouble, un sentiment inquiet, importun, causé dans l'âme par le souvenir d'un mal moral, que nous avons fait, et qui nous expose au plus grand malheur. Ce sentiment est toujours accompagné de reproches, de regrets, de confusion, parce que nous sommes les auteurs de ce mal; et quand il produit une ferme résolution de ne plus commettre le crime, il devient une tristesse, selon Dieu, et produit ce gémissement d'un cœur contrit et brisé que le Seigneur ne rejette jamais : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (*Psal.* L.)

Or, mes frères, peut-on douter que le péché ne doive remplir l'âme du pénitent de cette douleur salutaire? Le crime n'est-il pas pour nous le plus grand des malheurs, soit que nous envisagions ses suites, soit que nous le considérions en lui-même? Sortons des bornes étroites du temps. Que la foi, qui a la force de rendre présentes les choses futures, nous transporte devant le tribunal redoutable! Là sont fixés les funestes effets du péché par l'arrêt d'un juge terrible. Et quels effets, ô mon Dieu! Il ne nous est plus permis de conjecturer, de mêler nos pensées avec les vôtres, de régler nos jugements par les lois de votre justice. Vos volontés sont manifestées dans les livres saints, et vos malédictions y sont portées contre les pécheurs. C'est une perte éternelle; ce sont des supplices sans fin, que vous destinez à une âme qui est elle-même immortelle. Dès que le bras de votre colère a frappé le dernier coup, le règne de votre miséricorde cesse; le pécheur passe sous l'empire d'une justice inexorable; le feu s'allume pour ne plus s'éteindre, et les sensations les plus douloureuses se joignent aux tourments du remords et du désespoir. Un si grand malheur pourrait-il fixer nos réflexions sans nous remplir de frayeur et de crainte? Serait-il possible que notre âme fût vivement pénétrée de l'idée de ces maux, sans s'affliger des crimes qui en sont la source? Et cette douleur ne doit-elle pas encore augmenter lorsque le pécheur voyant sa perte infinie, inévitable, n'en trouve la cause que dans le choix de sa propre volonté?

A cette douleur naissante de la crainte des peines éternelles qui est bonne, salutaire, et qui prépare les retours à la vertu, doit en succéder une autre plus noble, plus sainte, plus active, parce qu'elle prend sa source dans la haine même du vice; que le mal qui cause notre affliction est présent et que son activité n'est plus ralentie par cette espérance qui séduit trop souvent une âme troublée par la seule idée des peines à venir. Cette douleur de la vraie pénitence naît de la considération du péché en lui-même. C'est l'outrage qu'il fait à Dieu; c'est son opposition à notre véritable bonheur, qui fait gémir le pénitent sur les misères de son âme, qui le prosterne aux pieds du Sauveur, qui l'accable sous le poids de la majesté divine, qui lui fait dire, avec le Prophète-Roi : Seigneur, j'ai fait ce qui est désagréable à vos yeux; j'ai péché contre vous : *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci* (*Psal.* L) : je vous dois mon existence et tous les biens dont je jouis. Vous avez fait descendre votre Verbe du ciel, pour réparer l'ouvrage de votre création; vous m'avez racheté par un prix infini; et, malgré tant de bienfaits, je n'ai pas été touché de la grandeur de vos dons; j'ai résisté à votre volonté sainte, j'ai été coupable envers un Dieu si bon; infidèle, envers un ami si constant; ingrat, envers un bienfaiteur si généreux : *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci.* Ce n'est pas tout : je comprends aujourd'hui que l'on ne trouve dans le crime que l'avilissement et l'infortune. Créés à votre ressemblance, quelle autre félicité pourrions-nous avoir que celle dont vous jouissez dans la possession de votre justice, de votre sainteté, de vos perfections infinies? L'image peut-elle avoir une autre perfection que de retracer son modèle? et, si cette image réfléchit sur la dignité de son être, peut-elle goûter le sentiment du bonheur dès qu'elle altère les traits de cette auguste ressemblance? Non, mes frères; on a beau chercher dans le vice des satisfactions solides, il faut toujours en revenir à cette vérité qui est notre premier

principe dans la recherche du bonheur. Dieu, qui nous a faits à sa ressemblance, ne peut nous donner d'autre félicité que la sienne. La seule différence, c'est que nous n'avons qu'une jouissance imparfaite, tandis qu'il possède pleinement sa justice éternelle : les autres biens peuvent avoir quelque attrait pour nous, même dans l'ordre de sa providence ; mais cet attrait se change en regrets, dès que leur usage n'est plus réglé par la raison souveraine, et qu'il manque du sceau de la vertu. Ame raisonnable! ne sois donc plus étonnée de ces amertumes qui empoisonnent tes plaisirs criminels, de ces reproches qui te déchirent, de cette tristesse qui te suit dans les joies les plus brillantes! Image sublime! tu ne retraces pas ton modèle. Au milieu du désordre des passions, une voix s'élève sans cesse pour nous demander de qui nous sommes la ressemblance? *Cujus est imago ?* (*Matth.*, XXII; *Marc.*, XII.) Le vrai pénitent entend cette voix qui rappelle sa destinée; il se reproche d'avoir défiguré cette image, en la plongeant dans les faux plaisirs, en la livrant à l'ambition, en la rendant esclave de l'or ; il reconnaît que les vraies satisfactions d'une âme immortelle, ne peuvent se trouver que dans la raison et la justice; il gémit sur l'état d'avilissement et d'opprobre, où l'esclavage du péché le réduit à ses propres yeux, et sa douleur devient plus profonde, plus efficace en résolutions saintes, à mesure qu'il se persuade que son bonheur ne peut se trouver qu'en Dieu seul; disposition qui produit enfin le saint amour : troisième caractère de la véritable conversion.

Quand nous vous exposons, mes frères, ces dispositions d'un cœur humilié, plein de confusion, pénétré de la difformité du vice, nous reconnaissons que ces dispositions ne sont pas moins l'ouvrage de la grâce, que le saint amour qu'elles produisent ; nous avouons en même temps, que la justification ne se fait pas toujours avec ces gradations, ce développement où les progrès sont marqués, où tout se succède, où chaque effet en prépare un autre ; que Dieu sort quelquefois de cette économie, dans laquelle il semble nous conduire par notre propre sagesse ; qu'il renverse tous les obstacles ; qu'il maîtrise toute résistance ; qu'il fait naître, en quelque sorte, la vertu si près du vice, que l'esprit humain ne peut plus suivre l'action de cette puissance, qui rapproche en un instant de si grands intervalles. Mais, dans toute cette économie de la grâce, l'amour seul achève notre conversion ; la grandeur de la rémission se proportionne à l'abondance de la charité ; et la déclaration de la grande miséricorde pour les pécheurs, est celle que Jésus-Christ fait à la femme pécheresse. Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum.* (*Luc.*, VII.)

Oui, mes frères, le vrai désordre du péché est dans cette volonté, qui nous fait préférer à Dieu, les objets de nos passions. Tant qu'il subsiste, l'homme n'est pas converti, puisque la conversion n'est que la réparation du désordre : or, n'est-il pas évident que cette habitude de volonté, qui nous tient éloignés de notre dernière fin, ne peut être changée, que par un amour qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses ? Tout l'homme n'est-il pas dans son cœur, dans cette affection dominante, qui est la source de ses motifs, de ses actions, de ses mœurs ? Il reste donc le même, tant que cette affection le maîtrise. Les autres dispositions peuvent le préparer au changement ; les saints mouvements de foi, de crainte, d'espérance, peuvent l'éloigner du vice, affaiblir l'empire de ses passions, le rapprocher, en quelque sorte, du bien suprême ; mais l'amour seul le donne à Dieu. Jésus-Christ nous déclare que quiconque ne l'aime pas plus que toute autre créature, n'est pas à lui : il nous propose même l'exemple de l'amour le plus légitime, pour nous faire comprendre, combien il est jaloux de régner sur nos cœurs. Celui, nous dit-il, qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi : *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus.* (*Matth.*, X.) Comment douter, après cela, que tout autre amour que celui de Dieu, dominant dans notre cœur, ne nous laisse dans l'esclavage du péché, puisque l'amour si légitime d'un père, devient un obstacle au salut, dès qu'il ne cède pas l'empire du cœur à l'amour du Créateur ?

La rémission des péchés, direz-vous, est l'effet de la miséricorde ; le don de la grâce sanctifiante est gratuit. Dieu a pu l'attacher aux seules dispositions de crainte, d'espérance, surtout quand il opère notre justification, par la voie des sacrements. Nous n'entrons pas, mes frères, dans ces subtilités ; notre devoir est de vous proposer ce qu'il y a de plus sûr, sans ériger nos opinions en dogmes, et sans censurer celles que l'Eglise n'a pas condamnées : nous nous bornons donc à vous dire, avec saint Jean, que celui qui n'aime pas, reste dans un état de mort : *Qui non diligit, manet in morte* (I *Joan.*, III); avec saint Augustin, que l'on ne renonce pas à l'injustice du péché, sans l'amour de la justice : *Tantum porro quis peccatum odit, quantum justitiam diligit ;* avec saint Thomas, que l'éloignement volontaire de notre dernière fin, étant un obstacle direct à notre réconciliation, elle ne se fait pas, tant que cet obstacle subsiste ; et qu'il ne peut se lever, que par un retour volontaire à notre fin dernière, c'est-à-dire, par un amour qui nous fait préférer Dieu à toutes les créatures : *Offensa peccati, quæ consistit in aversione a Deo, non tollitur, nisi per conversionem ad Deum.* Est-ce à nous d'affaiblir dans ces chaires chrétiennes, des vérités si conformes à la tradition ; des vérités consacrées par le suffrage du clergé de France, qui, marchant sur les traces du saint concile de Trente, déclare que personne ne doit se croire en sûreté de salut, dans le sacrement de pénitence, s'il ne commence à ai-

mer Dieu, comme source de toute justice ? Qui sommes-nous, pour sonder les profondeurs de la miséricorde, pour tracer de nouvelles routes à la grâce ? Et quelle serait la disposition d'un pénitent, qui examinerait s'il doit donner tout son cœur à Dieu, où s'il peut le réserver pour les objets de ses passions ? Loin de nous ces partages, qui ne se trouvent que dans des âmes faiblement touchées des perfections de la divinité, de sa bonté, de ses immenses et continuels bienfaits ! Convertissons-nous ; retournons à Dieu, en nous attachant à lui de tout notre cœur, de toutes nos forces ; aimons-le, non-seulement parce qu'il répand sur nous, des biens distingués de lui, mais comme notre souverain bien, disposés à tout perdre, à tout quitter pour l'acquérir : aimons-le comme notre modèle, comme source de toute justice, qui commence notre bonheur ici-bas en retraçant en nous son image, et qui la perfectionne par degrés, jusqu'à la ressemblance parfaite : alors, nous détesterons le péché qui lui est contraire ; nous aimerons la bonté infinie, qui nous rend participants de sa justice ; nous aimerons la vertu, parce qu'elle nous unit de plus en plus à cette justice éternelle. Le même sentiment, qui nous fait tendre à la félicité, nous attachera à Dieu : sa volonté sera la nôtre ; son règne s'établira enfin dans nos cœurs, et, après avoir accordé la rémission de nos offenses, après avoir produit en nous ces dispositions, qui sont les caractères de la vraie pénitence, il nous soutiendra dans les effets d'une conversion sincère.

SECONDE PARTIE.

J'ai montré l'homme, marchant dans les voies de la pénitence ; détestant ses crimes ; adorant la justice de Dieu qui les punit ; s'élevant, par l'espérance chrétienne, au saint désir de la réconciliation ; se tournant par l'amour, vers son Créateur ; formant enfin, d'après ces sentiments qui changent son cœur, une détermination fixe de marcher dans les voies de la justice, de renoncer au péché, et de s'attacher à la vertu. Je vais le suivre, agissant d'après cette résolution, dont le but est de fortifier l'homme tout entier ; de renouveler l'entendement, de conserver le corps et l'âme irrépréhensibles, jusqu'à la venue de Jésus-Christ : *Renovamini in novitate sensus vestri.* (*Ephes.*, IV.)

Tels sont les effets de la vraie conversion. Je les réduis à trois, qui les renferment tous : sacrifices, changement solide dans les mœurs, et paix du cœur. Développons ces vérités.

Dès que la pécheresse de notre évangile a trouvé le Sauveur, elle lui fait le sacrifice de tout ce qu'elle a trop aimé ; elle rend à la vertu ce qu'elle a donné au vice ; elle fait des débris de ses passions, des instruments de justice, pour punir ses crimes : ses yeux, source de tant de faiblesses, ne versent plus que des larmes de pénitence ; ses cheveux, que le désir de plaire ou de séduire, arrangeait avec tant d'art, ne servent plus qu'à essuyer les pieds de Jésus-Christ. Les vains discours du public, les murmures du pharisien, ne peuvent ralentir les saints emportements de son amour ; et l'héroïque fierté de la grâce l'élève au-dessus des vains jugements des hommes : enfin, ses richesses n'avaient servi qu'à ses passions ; elle les consacre à la charité ; elle répand une profusion de parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *Et unguento ungebat pedes ejus.* (*Luc.*, VII.)

Image bien vraie, bien frappante du premier effet d'une véritable conversion ! Quelle que soit la passion dominante qui nous a éloignés de Dieu, dès que nous revenons à lui, la croix devient notre partage. Malgré l'onction de la grâce, beaucoup de séparations ne se font qu'avec le glaive de la douleur : les satisfactions que l'on doit à la justice divine, sont des œuvres pénibles ; et le premier mérite du juste se trouve dans l'effort du sacrifice.

En effet, nos premiers pas dans la vie spirituelle, tiennent beaucoup de nos imperfections et de nos faiblesses. Les sacrifices de nécessité font violence à notre cœur ; presque tous les sacrifices de satisfaction répugnent à notre sensualité. Il ne suffit pas de détester le péché ; il faut s'éloigner de tout ce qui peut être pour nous une occasion prochaine de rechute ; et ce renoncement si nécessaire peut coûter à des âmes, même vertueuses, les plus grands efforts. Des passions longtemps dominantes, ne nous attachent pas seulement par l'attrait du vice ; ce lien serait peut-être le moins difficile à rompre, dans des cœurs désabusés de leur prestige ; elles trouvent quelquefois dans leur objet, des qualités qui fixent l'estime ; des vertus humaines qui touchent, des agréments qui semblent pouvoir plaire sans corrompre ; elles ont formé dans l'habitude de notre vie, une multitude de liens, qui entourent, pour ainsi dire, notre existence ; elles ont déterminé nos sociétés ; elles ont tracé cette sphère, où sont renfermées nos espérances, nos ressources, et tous les appuis ordinaires de notre faiblesse. Quel effort ne faut-il pas pour rompre ces liaisons, qui sont comme le fond de notre être, et dont la privation semble laisser le cœur dans le vide de tout ce qui a pu l'affecter ? Grâce de mon Dieu ! devenez notre force dans des sacrifices si pénibles, puisque nous ne pouvons les adoucir en les diminuant, et que nous n'avons qu'une règle à opposer à ceux qui combattent pour leur salut ; c'est qu'il faut s'éloigner des objets de ses passions, tant que l'attrait du vice, et le danger prochain de succomber, subsiste ; c'est que ce danger subsiste toujours dans les commencements d'une conversion, même réciproque, et que c'est un crime de s'y exposer. En vain opposerait-on qu'en s'éloignant de certaines sociétés, il faudra renoncer à beaucoup de choses de convenance, d'utilité, d'agréments : que peut-on mettre en comparaison avec le salut éternel ? Et Jésus-Christ n'a-t-il pas confondu toutes nos vaines ex-

cuses par ces paroles : Si votre main, ou votre pied droit, est pour vous une occasion de péché, coupez-les, et jetez-les loin de vous ; il vous est plus avantageux d'entrer dans la vie, n'ayant qu'un pied ou qu'une main, que d'être jeté dans le feu éternel, ayant deux pieds et deux mains. Le monde, il est vrai, exige souvent des ménagements qui mettent la piété en danger ; il veut que ceux qui abandonnent la voie des passions, cèdent à l'empire de l'opinion, et respectent encore ses maximes : imitons alors la pécheresse de l'Evangile, dont l'amour n'est pas ralenti par la censure de ses démarches de pénitence. Eh ! que vous font les jugements des hommes ? attendons-nous de leur estime tout le prix de la vertu ? Nos passions, notre inconstance, nos dégoûts mêmes ne redoutent pas leurs discours : pourquoi notre retour à Dieu serait-il plus timide ? Ce n'est pas qu'il faille négliger toute circonspection, renverser toutes les règles de la prudence humaine ; les démarches éclatantes ne sont louables que lorsqu'elles sont nécessaires pour réparer le scandale du crime ; elles n'édifieraient plus, si elles ne montraient nos vertus qu'en dévoilant les vices secrets des autres ; la charité fuit surtout cet éclat qui peut avilir nos frères ; elle sait allier la fidélité aux devoirs, avec les bienséances, les ménagements dont les faibles ont besoin, et le respect que l'on doit à tous les hommes : mais, dès que les jugements du monde se trouvent en opposition avec la volonté divine, la seule règle est de ne plus balancer entre sa réputation et son devoir, et de chercher plutôt à obéir à Dieu qu'à plaire aux hommes. Enfin, aux sacrifices de nécessité doivent succéder les sacrifices de satisfaction. C'est une vérité de foi que Dieu, en nous pardonnant l'offense, ne remet pas toujours toute la peine; et, quoique la satisfaction de Jésus-Christ soit plus abondante que nos crimes, l'application de ses mérites expiatoires, ne se fait que par notre participation à sa croix, c'est-à-dire, en nous unissant avec Jésus-Christ souffrant pour nous, par les œuvres laborieuses, la prière, la mortification chrétienne. Justes, ne regardez donc pas les commencements de la vie spirituelle, comme un état de calme et de douceur, qui, vous tirant des embarras du vice, vous laisse jouir de tous les goûts que l'innocence peut satisfaire. C'est le moment des sacrifices qui ne se bornent pas à réprimer des goûts dangereux : mettez une exacte compensation entre la grandeur de vos péchés, et celle de votre pénitence. Les sens ont-ils été la source de vos déréglements ? renoncez à ce qui pourrait les flatter, même sans vous corrompre ; punissez surtout le crime, par l'effort des vertus héroïques ; établissez vos aumônes sur les débris des passions ; secourez les malheureux ; soulagez les Lazares couverts de plaies, et, malgré votre délicatesse, surmontez, par l'ardeur de votre pénitence, ces répugnances, qui affligent la nature, sans la détruire. Avez-vous trouvé dans des commerces séduisants, l'écueil de votre innocence ? refusez-vous quelquefois les agréments des sociétés les plus douces à votre cœur, et consacrez ces moments à gémir devant le Seigneur, dans l'obscurité de la retraite. Tout est un moyen de satisfaction pour des âmes vraiment affligées de leurs désordres ; et c'est par ces sacrifices qu'elles parviennent à un changement solide dans les mœurs : second effet de la conversion.

L'homme nouvellement converti ne marche pas sans obstacle dans les voies de la justice : le règne du péché est détruit ; mais l'attrait des faux plaisirs reste dans le cœur : des goûts, qui rapprochent plus ou moins du vice, le sollicitent encore vivement; quoique le renoncement au crime soit dans sa volonté, les causes qui le préparent ont une grande activité : ses premiers efforts sont donc pour réprimer ces goûts dangereux et pour surmonter ces obstacles : voilà l'effet des sacrifices. Lorsque la conversion se soutient, l'âme s'ouvre de plus en plus à l'attrait de la justice ; ses goûts changent avec cette affection dominante ; les objets qui peuvent l'éloigner de Dieu commencent à lui déplaire; ceux-mêmes qui peuvent l'en distraire, ont moins de charmes pour lui ; rien ne l'attache que ce qui porte l'empreinte du bien : les satisfactions où la vertu se mêle, le touchent plus vivement ; tout ce qui influe sur l'habitude de sa vie, ses maximes, ses amusements, ne paraissent plus les mêmes ; et il commence à se livrer, avec attrait, à des vertus, qu'il ne pratiquait qu'avec effort. Voilà ce que j'appelle un changement solide dans les mœurs, dont l'effet dans la vie chrétienne, comme dans la vie civile, est de nourrir dans nos âmes le goût, l'empressement, l'inclination pour les devoirs que la loi nous impose.

Et tel est, mes frères, ce progrès de justice auquel nous devons tendre sans cesse pendant cette vie, quoique la perfection ne soit que pour le ciel. On ne peut s'arrêter à un terme fixe dans la carrière du salut : les devoirs peuvent être fixés ; la manière plus ou moins parfaite de les remplir, ne l'est jamais : la charité s'affaiblit dès qu'elle n'augmente plus ; et le précepte d'accroissement de justice, est une suite nécessaire de la pente que le saint amour doit donner à nos cœurs. Ici se présentent des difficultés qu'il faut éclaircir, soit pour le développement des vérités de la foi, soit pour ne pas jeter les âmes dans de vaines inquiétudes, ou dans les écarts d'une perfection chimérique.

On comprend assez comment la charité, devenue une affection dominante, peut changer les goûts de l'homme, les tourner vers le bien, mettre l'ordre dans l'habitude de sa vie, et lui donner de nouvelles mœurs. Mais comment cet amour souverain peut-il augmenter ? Comment, en aimant Dieu de toutes nos forces, pouvons-nous l'aimer encore davantage ? C'est, mes frères, que l'empire de la charité la plus parfaite, ne s'exerce jamais, pendant cette vie, sans résistance ;

que la sensualité n'est pas détruite ; que le poids qui nous entraîne au mal, subsiste toujours ; et que cette résistance pouvant s'affaiblir sans cesse, le règne de la justice peut toujours s'accroître : c'est que l'amour divin tend de plus en plus à la jouissance de son objet, qu'il est lui-même le mouvement du cœur, la loi de son exercice ; qu'il presse ses épanchements ; qu'il acquiert des forces, par les actes qui l'unissent au bien suprême ; et que ces nouvelles forces, comme les premières, doivent être consacrées à Dieu, qui en est l'auteur, l'objet et le principe. Remarquez de plus, mes frères, que cet amour, qui peut augmenter sans cesse, ne ferme jamais nos cœurs aux autres sentiments légitimes, et qu'il les perfectionne, sans les détruire. Dieu ne nous commande-t-il pas d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ? N'a-t-il pas établi dans la nature cet ordre qui est la règle de nos affections ? N'a-t-il pas gravé dans notre cœur cette bienveillance, qui est le plus fort lien de la société civile ? La tendresse paternelle, la piété filiale pourraient-elles lui déplaire ? Et comment remplirait-on ces devoirs, si la charité détruisait les sentiments qui en sont la source ? La soumission à la volonté divine qui impose ces obligations, doit sans doute nous déterminer à les remplir ; mais cette même volonté, qui prescrit ces devoirs à l'égard de nos frères, ne nous commande-t-elle pas de les remplir en les aimant ? Ainsi tout rentre dans cette perfection vraie, solide ; dans cet ordre où nous aimons Dieu par-dessus toutes choses ; où nous aimons les autres biens en Dieu et pour Dieu, comme des écoulements de sa bonté suprême, qui, loin de fixer notre cœur ou de rassasier nos désirs, nous font souhaiter de le posséder tout entier : ordre merveilleux, où nos affections se purifient, où l'esprit d'intérêt ne domine pas, où nos sentiments pour nos amis, nos frères, nos enfants, se fortifient, où notre tendresse trouve une satisfaction plus douce, en soulageant leur faiblesse, en les secourant dans leurs besoins, par l'assurance de se conformer à la volonté divine ; où notre bienveillance, élevée par la charité, ne se renferme plus dans les bornes étroites du temps, s'étend dans l'avenir en souhaitant au prochain, en s'efforçant de lui procurer le même bien, la même félicité, le même Dieu qu'à nous-mêmes.

Aspirons donc, mes frères, à cette perfection chrétienne, à ce renouvellement d'esprit et de volonté, qui doit être l'effet de notre conversion ! Heureux changement, où l'ordre est dans nos affections ; où l'attrait de l'amour adoucit les devoirs les plus pénibles ; où l'homme est tout à Dieu, par la vertu, saint dans sa conversation, remplissant sa carrière des fruits de justice, qui sont par Jésus-Christ, à la louange et à la gloire du Tout-Puissant : *Repleti fructu justitiæ per ipsum Christum, in laudem et gloriam Dei.* (*Philip.*, I.) Alors, ô mon Dieu, notre impuissance de parvenir au règne parfait de la justice pendant cette vie, sera la source de nos gémissements ; fatigués de tant d'obstacles, toujours embarrassés du poids de notre corps, nous dirons souvent : Qui nous délivrera de ce corps de mort ? Au milieu des biens que vous répandez sur nous, ou des satisfactions que nous devons à l'onction de votre grâce, nous comprendrons que tout est borné, chancelant, passager dans ce monde, et que vous seul pouvez remplir notre cœur ; nous crierons sans cesse que votre règne arrive, ce règne, où vous nous montrerez les biens, les véritables biens que vous réservez aux élus : *Adveniat regnum tuum!* (*Matth.*, VI.) Et cependant, soumis à votre volonté sainte, nous attendrons qu'elle s'exécute dans cette paix, qui est le dernier effet de la justice.

La grande miséricorde de Jésus-Christ envers la femme pécheresse, ne se borne pas à la rémission de ses péchés, aux faveurs qu'il prodigue à son amour ; il ne se contente pas de la rassurer sur le passé ; il prévient ses inquiétudes sur l'avenir, il lui inspire une confiance propre à diminuer les alarmes que la crainte de le perdre peut nourrir dans le cœur de cette amante. Allez en paix, lui dit-il, votre foi vous a sauvée : *Fides tua te salvam fecit, vade in pace.* (*Luc.*, VII.)

Ainsi, ô mon Dieu ! à mesure que votre miséricorde avance en nous l'ouvrage de perfection ; à mesure que votre règne s'affermit dans nos cœurs, nous aimons davantage, et nous avons plus de confiance de ne pas perdre ce que nous aimons ! L'état présent diminue les frayeurs sur l'avenir ; les inquiétudes se changent en consolations ; la paix s'établit enfin dans nos cœurs : non cette paix de sécurité qui éloigne tout combat, tout effort, toute crainte, tout péril, et qui ne peut exister pendant cette vie, puisque la justice présente n'est jamais parfaite. Cette heureuse situation n'est que dans le ciel, où la paix, naissant de la plénitude de satisfaction, fixe la volonté, et environne tout notre être, selon l'expression de l'Ecriture, comme une barrière qu'aucun désir ne peut franchir : *Qui posuit fines tuos pacem.* (*Psal.* CXLVII.) Quelle est donc cette paix du juste, encore flottante entre la crainte et l'espérance ? cette paix qui surpasse cependant toute intelligence, et que le pécheur n'éprouve jamais ? C'est, répond saint Augustin, la tranquillité de l'ordre : *Tranquillitas ordinis.* C'est, ajoute saint Thomas, une situation où le juste, s'appuyant avec plus de fermeté sur la miséricorde de Dieu, s'alarme moins de sa faiblesse, et où la confiance domine la crainte qu'elle ne peut tout à fait exclure.

Tout, en effet, dans le moral, a un but auquel il doit tendre, une règle qui doit le diriger. Dès que nos affections s'éloignent de ce but, ou sortent de cette règle, le principe, qui nous y rappelle, n'est plus d'accord avec la volonté qui s'en écarte : l'homme est contraire à lui-même ; il blâme ce qu'il fait ; il approuve ce qu'il ne fait pas ; voilà

le trouble au désordre. Mais, lorsque nos affections tendent à ce but, ou que tout ce qui reste en nous d'opposition à la règle est dominé par la justice, l'homme, dans ce qu'il est, n'est plus différent de ce qu'il doit être : la contrariété cesse ; la paix intérieure se rétablit : le calme remplit le cœur, parce que l'ordre règne : et que, tout se trouvant comme il doit être, rien ne tend à se déplacer. Voilà ce que saint Augustin appelle la tranquillité de l'ordre : *Tranquillitas ordinis.* Et ne doutons pas, mes frères, que cette heureuse paix ne soit le partage de la vertu. Quoique personne ne sache sûrement s'il est digne de haine ou d'amour, il y aura toujours une différence immense entre la situation des justes, et celle des pécheurs ; et, si le sentiment de l'ordre ne place pas la sécurité dans nos consciences, il y fait du moins naître cette douce confiance, qui augmente avec nos progrès dans la vertu, selon cette belle expression du sage : Le sentier du juste est comme une lumière brillante, qui éclate de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait jour : *Justorum autem semita, quasi lux splendens, procedit, et crescit usque ad perfectam diem.* (*Prov.*, IV.) Voulons-nous connaître le fondement inébranlable de cette confiance chrétienne ? apprenons du docteur angélique, qu'elle s'appuie sur la miséricorde de Dieu, et non sur nos seuls efforts. Le témoignage que le Saint-Esprit rend au fond de notre cœur, que nous sommes aimés de Dieu, est le fondement de cette espérance. L'homme superbe croit son salut plus assuré, en le tenant entre ses mains : le juste vraiment humble, ne s'appuie que sur le bras du Tout-Puissant ; il sent combien sa volonté chancelante a besoin d'être fixée dans le bien : sa confiance naît de ce que Dieu veut être sa force ; et si ce Dieu de bonté le laissait seul arbitre de sa destinée, il refuserait un pouvoir si dangereux, lorsqu'il est joint à une si grande faiblesse. Telle est cette confiance qui établit la paix dans le cœur du juste ; non ce vain abandon, qui, en laissant à Dieu tout le soin du salut, livre à l'inaction, ou à la négligence des devoirs ; mais cette espérance active, également éloignée de la présomption et du découragement, qui ne demande des forces, que pour agir ; qui, désirant le bien, attend des secours pour le faire ; et qui, toujours alarmée, inquiète de sa faiblesse, trouve la paix, en se reposant en Dieu, pour le temps et pour l'éternité.

Dieu de nos pères ! Dieu si grand en miséricordes ! établissez dans nos cœurs cette paix, le fruit le plus précieux de la justice ; cette paix, qui rejette en vous toutes nos inquiétudes, et qui ne s'alarme plus, parce que vous êtes notre force ; sanctifiez dans votre vérité tous les fidèles qui m'écoutent ; soutenez les pécheurs dans les voies de la pénitence : faites que les justes qui vous sont unis, ne se séparent plus de vous : diminuez dans leur cœur, ces craintes, ces agitations qui troublent encore la vie présente, et qui les tiennent, comme en suspens, entre le ciel et la terre, incertains de quel côté ils vont pencher : augmentez de plus en plus cette confiance, qui les soutient doucement entre vos bras secourables, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

SUR L EVANGILE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est. (*Luc*, XV)

Il fallait nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé.

La fausse piété, superbe, jalouse, et souvent cruelle, se refuse à cette compassion, qui supporte les défauts des pécheurs, plaint leurs faiblesses, et se réjouit de leur retour à la vertu. Elevée sur les dons de Dieu, et fondant sa supériorité sur la comparaison de ses mérites, elle saisit avec empressement dans les autres, des disproportions qui flattent son orgueil ; elle se fait un plaisir secret de leurs déréglements. Leurs chutes honteuses deviennent pour elle un triomphe, elle va jusqu'à s'offenser de leurs vertus, jusqu'à s'affliger de cette miséricorde qui les suit au milieu de leurs égarements : *Murmurabant, quia hic peccatores recipit.* (*Luc.*, XV.)

Telle était l'impression de jalousie, que la douceur et la bonté de Jésus-Christ faisaient sur le cœur des pharisiens. Ces hommes injustes dans le sentiment, et austères dans les mœurs, armés du glaive de la loi, et transportés par l'esprit de domination, couvraient des droits du ciel, les intérêts de leur ambition : usurpaient la vengeance du Dieu, dont ils se disaient les défenseurs, et l'exerçaient avec cette rigueur inflexible que donne le zèle hypocrite. Les paroles de grâce et de salut, qui sortaient de la bouche du Sauveur : cette bonté, qui faisait aimer la vertu, et qui lui gagnait tous les cœurs, devenait l'inévitable censure du zèle amer, qui portait dans les âmes le découragement et le désespoir : qui n'opposait la majesté de Dieu, que pour avilir ses images, et ne condamnait les vices, que pour abattre à leurs pieds les pécheurs. C'était assez pour révolter contre Jésus-Christ l'orgueil des pharisiens : ils cherchèrent à le décrier dans l'esprit du peuple, en fondant, sur sa liaison avec les publicains, le soupçon d'une conformité de mœurs : *Quia hic peccatores recipit.*

A ce zèle cruel des pontifes d'Israël, Jésus-Christ oppose les images touchantes de la miséricorde de Dieu, dont ils sont les ministres. C'est un pasteur qui abandonne le troupeau fidèle, pour courir après la brebis qui s'égare ; c'est un père, transporté de joie au retour d'un fils, que le repentir et la raison ramènent enfin au devoir, après les égarements d'une jeunesse licencieuse. L'émotion de sa tendresse est si vive ; le retour de ce fils met une si grande joie dans sa famille, qu'il semble que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le

prodigue, longtemps égaré, reçoit plus de grâces que son aîné, qui n'a jamais quitté la maison paternelle : *Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit.*

Tâchons de tirer de cette parabole de l'Evangile, des instructions propres à réformer nos mœurs, et des motifs d'une conversion sincère. Vous verrez dans les égarements de l'enfant prodigue, les malheurs où la passion qui l'aveuglait peut nous précipiter : dans la tendresse du père, pour ce fils retrouvé, vous admirerez les miséricordes de Dieu envers le pécheur qui revient à lui; c'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE

En vain la philosophie, devenue l'art de voiler les vices et d'obscurcir la raison, s'efforce de faire naître l'ordre, la vertu, la justice, des penchants de la nature; toutes les passions portent le désordre et le ravage dans le cœur; elles sortent de la modération, puisqu'elles sont mises en action par un amour-propre sans bornes; elles tendent à l'excès, puisqu'elles sont la pente d'une volonté injuste et aveugle. Mais c'est surtout dans la jeunesse qu'elles exercent un empire plus tyrannique; qu'elles se montrent avec des couleurs plus frappantes, et dans ce désordre qui caractérise leur ivresse. Naissantes avec nous, elles semblent suivre les progrès de l'âge; timides comme l'enfance, elles ont ses craintes, ses frayeurs, ses caprices; le plus faible ressort les soulève et les apaise; bientôt ardentes et impétueuses, la loi même qui les contredit, augmente la vivacité de leurs désirs; les obstacles leur donnent plus d'activité; le moindre délai les irrite; elles ne marchent plus, elles se précipitent vers leur objet; les saillies d'une imagination qui réalise au delà des forces de la nature, nourrissent leurs vaines espérances, et les portent encore vers l'excès, lorsqu'elles sont dans l'impuissance de le commettre.

Si les passions tendent à l'excès, il est évident quelles s'efforcent de secouer le joug de la raison, de la loi, de l'autorité qui les répriment. Le cœur se révolte toujours contre la main qui s'oppose à ses désirs; et lorsqu'il ne peut surmonter l'obstacle, il cherche à s'y soustraire. Ainsi le goût de l'indépendance est le premier sentiment qui se développe dans le pécheur; l'excès suit bientôt la licence, et les remords succèdent aux excès. Telle est la marche des passions que nous retrouvons dans les égarements du prodigue. O vous, qui avez abandonné les voies de la vertu ! jeunesse, séduite par l'enchantement de la volupté, et qui, dans l'ivresse des sens ne prévoyez pas vos malheurs, que le tableau des misères de l'enfant prodigue rapproche de vos regards, les abîmes qu'une passion honteuse creuse sous vos pas! Le penchant qui l'a séduit, vous égare; ses excès seront les vôtres: ce sera le comble de l'infortune, si vous ne connaissez pas enfin comme lui, la profondeur de votre chute; si l'habitude du crime vous ôte jusqu'au remords, quel moyen vous restera-t-il pour retourner à la vertu?

Un homme, dit l'Evangile, avait deux fils : *Homo quidam, habebat duos filios.* (*Luc.*, XV.) Ainsi parlait la Sagesse éternelle. Le Fils de Dieu, égal à son Père, qui peut seul concevoir et exprimer sa nature : *Qui solus*, dit saint Jean Chrysostome, *idoneus enarrator est paternæ naturæ.* Il représentait l'amour de Dieu pour les hommes, sous l'image de la tendresse paternelle, ce sentiment qui fait naître dans nos âmes l'émotion la plus douce, l'intérêt le plus vif, la confiance la plus intime; il prenait dans nos désirs mêmes les traits dont il peignait l'infinie miséricorde. Car que nous reste-t-il à désirer, si le Tout-Puissant nous aime comme ses enfants, et si la charité, qui rapproche tout, ne forme qu'une même famille du Créateur et des créatures? O nom tendre de père et de fils! qui pourrait vous prononcer sans être ému! O liens sacrés! qui faites du plus doux sentiment un devoir et une vertu, si notre âme s'échauffe et s'élève lorsqu'elle pense à vous au milieu du tumulte des sens, que sera-ce lorsque l'amour filial s'épanchera dans le sein paternel! O mon Dieu! vous êtes aussi mon père ; vous voulez donc mon salut, mon bonheur, après m'avoir tiré du néant! Car si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible pour sauver ses enfants, que n'exécutera pas le Tout-Puissant, pour contenter son amour! Sortez, parole éternelle, du sein de votre Père; venez annoncer aux hommes le secret des grandes miséricordes; dites-leur encore : Dieu vous aime comme ses enfants : Alors nous répondrons avec l'Apôtre : Nous croyons et nous confessons la charité que Dieu a pour nous ; c'est là notre foi. Qu'elle est douce, qu'elle est consolante, lorsqu'elle s'appuie sur cette tendresse paternelle! *Nos credimus charitati quam Deus habet in nobis.* (I *Joan.*, IV.)

Ces deux enfants du père de famille pouvaient goûter dans le sein de la paix, de l'union, de l'abondance, tous les plaisirs qui accompagnent l'innocence. Mais que sont des plaisirs purs et tranquilles, pour un cœur agité par des passions violentes? Au milieu de ces joies douces, que la tendresse, la confiance, les satisfactions réciproques faisaient régner dans la maison paternelle, le dégoût remplissait l'âme du prodigue; il ne trouvait dans le devoir et la soumission qu'une uniformité languissante; l'ardeur et les caprices de la jeunesse, l'entraînaient vers d'autres objets; l'attrait de la volupté, ce penchant funeste qui corrompt nos premières mœurs, égarait déjà ses désirs; l'imagination exagérait les charmes de la licence, et lui rendait odieuse la main qui le tenait dans la modération, pour assurer son bonheur ; il marchait encore loin du vice, mais son cœur n'était plus à la vertu.

Pères tendres, quels tristes pressentiments s'élèvent dans vos âmes, lorsque les premières inclinations de vos enfants se tournent

vers le vice! Quel affreux avenir vous prévoyez, lorsque leur cœur se dégoûte des liens qui les unissent à vous, que votre présence leur est à charge, et qu'ils n'aiment plus à s'épancher dans votre sein! C'est alors que votre tendresse alarmée recherche avec plus d'empressement ce fils prêt à s'égarer; qu'elle vient enfin répandre sous ses yeux des larmes qui coulent depuis longtemps dans le secret; qu'elle lui reproche avec douceur les chagrins qu'il prépare à sa vieillesse; qu'elle lui peint avec force les malheurs où il va se précipiter; qu'elle menace, qu'elle punit; qu'elle emploie tour à tour la raison, le sentiment, l'autorité, pour le ramener à la vertu. Qui ne reconnaîtrait, ô mon Dieu! votre miséricorde à ces traits? Père des justes et des pécheurs, votre bienveillance s'étend à tous; vouloir lui donner des bornes, c'est la détruire; et rien ne met obstacle à son action, que la dureté d'un cœur inflexible. Les agitations, les nuits inquiètes, les soins empressés d'une mère, lorsqu'un péril menace son fils, ne sont qu'une faible image des sollicitudes de votre miséricorde pour retenir le pécheur qui veut s'éloigner de vous. Votre bonté le presse jusqu'à ce qu'il se montre insensible: il faut qu'il abandonne lui-même votre maison, qu'il rejette vos bienfaits, qu'il s'arrache à votre cœur, et qu'il déchire votre sein paternel pour en sortir. *Discessit a Deo*, dit saint Jean Chrysostome, *priusquam discedat ab eo Deus.*

Passions funestes, qui étouffez jusqu'aux sentiments de la nature, c'est ainsi que vos illusions changent tout à nos yeux! Un fils ne voit plus dans l'auteur de ses jours qu'un tyran; dans ses avis qu'une censure importune; il l'abandonne, sans respecter ses douleurs et sa vie, qu'une séparation si cruelle va remplir d'amertume. Qu'il est dangereux de vouloir vivre dans la licence et se gouverner par soi-même! Plus les passions sont vives, plus le goût de l'indépendance est violent; plus leurs mouvements sont brusques et rapides, plus la main qui les modère se fait sentir; plus on a besoin de frein, plus il blesse, dans un âge où l'âme, entraînée par les saillies d'une imagination déréglée, porte ses désirs et ses espérances au delà de ses forces; où la raison, troublée par la vivacité du sentiment, ne peut discerner le bien que par les lumières d'un autre, et ne laisse à la vertu d'autre principe que la docilité: il semble que la soumission, si nécessaire, devienne plus pénible. La jeunesse, ardente dans la recherche des plaisirs, vole vers son but par des moyens peu réfléchis: ne prévoyant jamais l'avenir, elle se livre au présent comme si elle réunissait dans cet instant toute la durée de son existence; impatiente, elle aime mieux tenter au hasard et prendre des partis extrêmes que de supporter les délais de la réflexion; indocile, elle ne goûte que les maximes qui favorisent la licence; bientôt, rompant toutes les barrières de l'éducation et du respect humain, elle renonce aux sentiments que la nature inspire: elle foule aux pieds le devoir et la décence qui l'attachent à la maison paternelle; elle demande la portion de ses biens, pour en user au gré de ses penchants déréglés: *Da mihi portionem substantiæ quæ mihi contigit.* (*Luc.*, XV.)

Insensé! quel funeste projet vous exécutez! Vous cherchez le bonheur loin de ceux qui peuvent vous le procurer! La douleur abrégera leurs jours, et le crime empoisonnera les vôtres. Vous demandez la portion de biens qui vous revient! En reste-t-il encore sur la terre pour ceux dont le cœur est corrompu? C'étaient des biens véritables entre les mains d'un père, dont la sage économie, la tendresse éclairée, ne donnaient rien à l'excès et accordaient tout à la modération: ils ne seront dans les vôtres qu'une source de malheurs; leur dissipation sera le premier effet de votre licence, et l'indigence suivra de près l'excès, qui la rendra plus cruelle. Fils ingrat, votre éloignement va désespérer un père qui vous aime! Vous voulez dérober à ses yeux le spectacle affligeant de vos désordres: mais pourront-ils échapper au triste pressentiment de son cœur? Combien de fois dira-t-il: Mon fils est perdu pour moi; je ne le verrai plus; il vit avec les méchants; son cœur, si faible, est encore en proie à la séduction; ses plus belles années s'écoulent dans le crime! Peut-être à ce moment il reste sans mœurs, sans fortune, sans honneur; peut-être la mort l'a frappé dans le sein de l'iniquité, sans lui laisser le temps de retourner à la vertu. Enfant malheureux, quelle est ta destinée! Mon âme agitée ne peut se calmer sur ton sort; des idées funestes me poursuivent jusque dans le sommeil. Non, mon cœur ne s'ouvrira plus à la joie, et les larmes couleront de mes yeux jusqu'à ce qu'ils se ferment à la lumière: *Lugens filium suum multo tempore, noluit consolationem accipere.* (*Gen.*, XXXVII.)

Pécheurs, qui vous éloignez de la maison paternelle, reconnaissez dans les égarements du prodigue votre ingratitude envers Dieu! Toutes les passions font naître le goût de l'indépendance; celles qui respirent à peine dans le cœur du vieillard, comme celles qui bouillonnent avec le sang dans la jeunesse: elles ne permettent pas de réflexions à la raison, tant elles ont horreur de se rencontrer elles-mêmes; elles s'irritent contre la loi qui les réprime; et le premier cri qu'elles poussent, est celui d'une licence effrénée, qui veut surmonter tous les obstacles: *Non serviam.* (*Jerem.*, II.) Enfants des hommes, c'est vous qui dites au père commun: Pourquoi votre loi se trouve-t-elle en opposition avec mes désirs? Laissez-moi suivre ce penchant qui m'entraîne: l'erreur qui le flatte, m'est plus agréable que la vérité qui le condamne: abandonnez-moi ces biens, dont je préfère la jouissance tumultueuse et momentanée à l'espérance du centuple que la sagesse et la modération me préparaient dans l'avenir: *Da mihi portionem substantiæ quæ mihi contigit.* (*Luc.*, XV.) Et malheur

à l'homme, ô mon Dieu, si vous écoutez cette inclination perverse de son cœur! La plus grande marque de votre colère est de l'abandonner à lui-même. Qu'est-ce que sa volonté faible, légère, inconstante, lorsqu'elle n'est pas fixée par votre sagesse? Elle s'est égarée lorsqu'elle était saine: où ira-t-elle maintenant qu'elle est aveugle, malade, languissante? Soutenez-la donc sans cesse par votre puissante main: ne faites pas ce funeste partage, qui laisse aux pécheurs l'ivresse des faux plaisirs, et qui réserve pour les justes la grâce et les biens solides de la vertu: *Divisit illi substantiam suam.* (*Luc.*, XV.)

A l'indépendance du prodigue succèdent bientot les excès; il ne reste à l'homme éloigné de Dieu qu'un désir confus de la félicité; des lumières obscurcies dans la raison; peu de droiture dans la volonté, un amour de la vertu, trop faible pour résister aux passions, et qui n'agit que pour faire naître les remords; une foi qui présente dans le lointain des biens que l'espérance ne rapproche plus, et des maux que les illusions de l'amour-propre reculent toujours; encore ces semences de vertu sont-elles bientôt étouffées; le cœur, vide du bien qui peut le remplir, se répand sur toutes les créatures; les excès se multiplient; les inclinations se fortifient par l'habitude; les ténèbres s'épaississent; la foi s'éteint; les voies du crime s'élargissent, et celles du salut se ferment: *Peregre profectus est in regionem longinquam.* (*Ibid.*)

Le prodigue, éloigné de la maison paternelle, dissipe tous ses biens dans la débauche: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (*Ibid.*) La première cause de nos excès, c'est que les passions nous ôtent toute prévoyance, et cette vue fixe de l'avenir, si nécessaire pour régler l'usage du présent. L'expérience nous apprend que tout doit finir, que le corps dépérit, que la santé s'altère, que le dégoût suit la satiété, et que les excès rapprochent encore ces bornes que la nature a mises à la durée des êtres. Mais les passions voient tous les objets, comme s'ils étaient éternels; leur vivacité donne aux faux plaisirs, cette durée confuse que la vigueur et la force de la jeunesse donnent à la vie: on sait qu'elle doit finir; mais on ne le sent pas; et la prévoyance influe peu sur les mœurs, lorsqu'elle n'est pas formée par le sentiment. Ainsi, ô mon Dieu, vos bienfaits mêmes servent à hâter notre perte! Cette constitution robuste; cette fleur de jeunesse, dont l'éclat si vif défie la langueur, et semble ne pouvoir être obscurcie par les ombres du trépas, n'est plus qu'une illusion, qui nous précipite vers ce terme fatal. Dans ces temps d'ivresse, la voix séduisante de la volupté se fait seule entendre; on s'en laisse charmer; le cœur s'amollit; le penchant gagne; l'âme se plonge toute entière dans le péril qu'elle goûte. Aveugles mortels, combien de dégoûts, d'ennuis, de chagrins, la licence de vos premières mœurs, répand sur le reste de votre vie! L'esprit corrompt vos désirs avant que le sentiment les forme, vous prévenez, pour le crime, le développement des passions; et lorsque la raison vous ramène à la modération, votre âme affaissée par les excès du vice, reste sans force pour la vertu: *Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.*

Vous aviez reçu du Créateur un naturel heureux, un goût tendre pour la pudeur: votre sincérité, cette candeur qui montrait votre âme tout entière annonçaient un cœur incapable de dissimulation; l'élévation de votre esprit et des succès flatteurs, faisaient concevoir les plus grandes espérances; un père croyait toucher au moment de recueillir les fruits de sa sollicitude; il se disait avec complaisance: mon fils servira la patrie; ses talents et ses vertus lui concilieront l'estime de tous les citoyens; sa gloire honorera ma vieillesse. Et une passion insensée a détruit, en un instant, toutes ces espérances; la volupté a englouti tous ces talents; ce fils, né pour la gloire, ne peut plus sortir de l'ignominie; cet esprit si vif, s'est épuisé à porter le raffinement sur des plaisirs infâmes; cet âme, si délicate sur le sentiment, regarde la pudeur comme une faiblesse et ne suit plus qu'un instinct brutal; ce cœur, qui ne pouvait se prêter au mensonge, est forcé, pour couvrir sa difformité, de jouer les mœurs et la vertu; ce n'est plus le même homme; il a perdu, dit saint Jean Chrysostome, toutes les bonnes qualités qu'il avait, et il a pris tous les vices qu'il n'avait pas: *Virtutes quidem quas habuit, abjecit; scelera autem quæ non habuit, assumpsit.*

Combien d'épouses fidèles voient des femmes sans mœurs insulter à leur vertu; braver par l'audace du crime la timide réserve de l'innocence; se faire une gloire de corrompre et annoncer par un faste indécent la faiblesse, l'infidélité, les profusions d'un époux qu'elles ont ravi à la tendresse conjugale: *Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.*

C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous donnez des leçons terribles en punissant les pécheurs par leurs propres passions. Vous leur faites trouver dans l'excès la source des privations les plus dures; vous les laissez consommer dans les emportements de la débauche, leur vie, leur santé, leurs richesses, leur gloire, l'espérance d'une postérité florissante: vous avez même humilié autrefois des nations entières dans l'ivresse de ce vice honteux; vous les avez livrées à l'opprobre pour nous apprendre qu'il n'y a plus de force, de vigueur, de conseil où la volupté domine, et que l'on cherche en vain la gloire, le repos, l'abondance, lorsque l'on renonce aux bonnes mœurs et à la vertu: *Dissipavit substantiam suam, vivendo luxuriose.*

Enfin, l'indigence et le remords suivent les excès du prodigue. Le pécheur qui a quitté la maison paternelle, n'a pour partage que la pauvreté, le mépris, l'avilisse-

ment. Et n'est-il pas juste, que celui qui a cru pouvoir être heureux sans Dieu, ne trouve loin de lui qu'afflictions, remords, accablement? Quel vide, dans un esprit qui n'a plus le pain de la vérité! quelle famine, dans un cœur qui n'est plus nourri de la charité! *Facta est fames valida.* (*Luc.*, XV.) Tant que durent l'enchantement de l'erreur, l'ivresse des sens, les illusions de l'espérance, l'âme poursuit avec ardeur le fantôme qui l'égare; elle goûte trop vivement le bien présent pour sentir la perte des autres; elle oublie les devoirs, les bienséances, ses vrais intérêts; sa démence est sans intervalles; la passion épuise le sentiment et ferme le cœur aux chagrins, aux remords, aux inquiétudes: mais lorsque ces premières fureurs du vice sont passées, le charme cesse, la tristesse remplit le cœur, le dégoût se répand sur tous les plaisirs; l'excès en augmente de jour en jour le vide et fait encore plus sentir leur insuffisance; il ne reste plus que des retours affligeants, des privations forcées, des désirs formés plutôt par l'habitude du crime que par la vivacité des penchants : *Facta est fames valida in regione illa.* (*Ibid.*)

Le prodigue s'était flatté de vivre heureux, loin de cette puissance paternelle, dont la vigilance était le plus ferme appui de l'honnêteté de ses mœurs; ses richesses paraissaient suffire à ses désirs; les commencements de sa passion ne lui offraient rien que d'agréable; il y faisait peut-être entrer l'honneur, la discrétion, la confiance, l'attachement sincère, toutes ces idées qui séduisent tant d'âmes sensibles; son cœur plein de franchise se livrait à des amis intéressés; il prenait pour des expressions de la tendresse les soins empressés des faux complaisants qui flattaient ses penchants pour abuser de sa faiblesse; il ne prévoyait pas les caprices, la perfidie, l'insatiable avidité d'un sexe qui n'a plus de vertus dès qu'il renonce à la pudeur. Jeunesse sans expérience, que vos premiers écarts vous jettent loin du devoir! Déplorable passion, dans quel abîme tu nous précipites! Le prodigue détrompé de ses erreurs, n'ouvre enfin les yeux que pour se voir dans l'avilissement et l'opprobre : dépouillé de tout, abandonné de ses amis, rejeté par ces infâmes dont il ne peut plus acheter les crimes, il ne lui reste que des retours affreux sur ses égarements, des réflexions tristes sur l'ingratitude, la fausseté, la trahison des hommes, le sentiment vif de toutes ses pertes et le désespoir de ne pouvoir s'arracher à l'indigence : *Et ipse cœpit egere.* (*Ibid.*)

Revenez donc à la maison paternelle, enfant malheureux, que les passions ont égaré! Seul avec vos crimes, sans état, sans considération, sans fortune; forcé de vous mépriser vous-même, votre âme ne frémit-elle pas à la vue de son avilissement? Les illusions de l'espérance peuvent-elles encore vous séduire? Hélas! votre situation présente ne vous montre qu'un avenir plus triste. Ils ne sont plus, ces jours d'ivresse, où entraîné mollement sur le fleuve de Babylone, vous ne voyiez que des bords fleuris, vous n'entendiez que des chants de joie et de volupté. Les orages se sont élevés; le trouble, la confusion, l'indigence, vous environnent de toutes parts comme les flots d'une mer orageuse; l'abîme est ouvert. Vous tremblez en voyant le danger; et cependant vous vous obstinez à périr : vous aimez mieux dévorer vos agitations et vos remords que de chercher le calme dans la vertu; vous oubliez que vous êtes homme; que vous êtes fils; qu'il vous reste un père; et qu'indigne de sa bienveillance, vous pouvez encore espérer dans sa miséricorde. Insensé! vous renoncez à des titres si précieux! Eh bien! allez donc vivre au milieu des animaux immondes! Devenu l'esclave du démon, écrivez en caractères affreux votre nom parmi ceux des infortunés que la vengeance divine précipite à jamais dans le séjour d'horreur : *Adhæsit uni civium regionis illius, et misit illum in villam, ut pasceret porcos.* (*Ibid.*)

Ames voluptueuses! regardez derrière vous; voyez l'intervalle immense, parcouru si rapidement dans les voies de l'iniquité, depuis que des feux impurs vous consument. Non, il n'est point de penchant qui avilisse l'homme et qui l'éloigne autant de sa destinée, que ce vice honteux. Il affecte toutes ses puissances, et il est encore dans l'imagination, lorsqu'il est éteint dans le cœur. Ses plaisirs infâmes sont si opposés aux délices de l'innocence; il y a si loin des images licencieuses aux idées sublimes et touchantes de la vertu, qu'elles ne peuvent jamais se trouver réunies. Les autres passions agitent le cœur; elles produisent des orages; elles ont des retours honteux; mais elles n'étouffent pas toutes les vertus. L'ambition donne à l'âme une sorte d'élévation, et la précipite quelquefois vers le bien; le désir de la gloire peut éclairer l'esprit et corriger les mœurs; les travers de l'orgueil, qui rendent le superbe si ridicule, n'empêchent pas qu'il se respecte lui-même: mais la volupté épuise le sentiment, énerve l'âme, émousse toute son activité, plonge dans cette molle sensualité, dans cet assoupissement funeste, qui ôte les remords aux vices et les charmes à la vertu. N'attendez pas de ce débauché l'amour de la patrie, la bienveillance, l'amitié, la tendresse paternelle: quand la passion fixe son cœur dans un seul objet, que devient pour lui le reste des hommes? N'espérez pas même de retrouver en lui des vertus, lorsqu'il se dégoûtera de ses plaisirs infâmes : ses excès lui laisseront une langueur qui se répandra sur sa vie, sur ses sentiments, sur toutes ses actions. Il semble que la nature, outragée par ce crime, devienne stupide. L'âme perd son ressort, et reste dans le vice par faiblesse, après y avoir épuisé toutes ses forces. On rougit, comme saint Augustin, de ses chaînes; mais on s'agite en vain pour les rompre: on déteste sa servitude, mais l'habitude la rend nécessaire: *Volvebar in*

vinculo meo, donec abrumperetur; sed tenebar tamen. Dans cet état, le pécheur se trouve si loin de Dieu, qu'il lui paraît impossible de s'en rapprocher: s'il fait quelques pas, c'est pour s'en éloigner encore: la honte et l'opprobre qui l'accablent, tiennent à l'idée de sa grandeur passée, comparée avec son avilissement présent: il s'efforce d'effacer ce souvenir; il oublie ses droits, pour ne pas sentir ses pertes; il voudrait renoncer à la raison, à l'honneur, aux bienséances qui font naître tant de réflexions importunes; il n'envie plus que le sort des animaux, cet instinct aveugle qui les guide, ce néant qui les attend; malheureux de ne pas obtenir ce qu'il désire, plus misérable encore s'il l'obtenait: *Cupiebat implere ventrem suum de reliquiis quas porci manducabant.* (*Luc.*, XV.) Vous avez vu, dans les égarements du prodigue, les malheurs où la passion qui l'aveuglait, peut nous précipiter; il me reste à vous faire voir, dans la tendresse du père de famille pour ce fils retrouvé, les miséricordes de Dieu envers le pécheur qui revient à lui. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'homme qui s'éloigne de Dieu par le poids de sa volonté, ne peut s'en rapprocher par les seules forces de la nature: le mensonge suffit pour l'égarer, parce que l'attrait du plaisir se joint aux prestiges de l'erreur; mais la vérité ne suffit pas pour le ramener au bien, parce que la connaissance du mal ne donne pas le goût de la vertu. Malheureux! tout semble conspirer à notre perte: notre présomption, notre défiance, nos craintes, nos espérances, nos forces, notre faiblesse. Quand le vice n'a pas pris tout son empire, nous l'aimons; et quand il commence à déplaire, il nous asservit. Lorsque les passions naissantes peuvent être réprimées, l'illusion nous trompe, en cachant leurs suites déplorables; et lorsque l'illusion cesse, le cœur se trouve subjugué par le penchant. Le prodigue, méprisé, réduit à la plus vile condition, connaissait la profondeur de sa chute: une expérience funeste lui faisait sentir tous les maux, que la judicieuse prévoyance d'un père n'avait pu lui faire craindre. Cependant il restait toujours dans son esclavage: l'image si douce de la liberté ne se présentait plus à son esprit, ou se montrait dans un éloignement, qui lui faisait perdre l'espérance de la recouvrer: la confiance n'animait plus ses désirs; il ne prévoyait que les châtiments d'un père dont il avait outragé la tendresse: ainsi, il restait dans le vice par désespoir, et ses agitations pour sortir de l'abîme ne produisaient plus que de faibles efforts, qui le laissaient retomber par son propre poids: *Similes erant*, dit saint Augustin, *conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine, remerguntur.*

Dans cet état, où la foi même est perdue, où l'espérance est éteinte, que reste-t-il à une âme déchue de la grâce, et qui ne tient à Dieu par aucun lien? Ah! continue le même Père, il reste la souveraine misère et la souveraine miséricorde: *Restabat magna miseria et magna misericordia.* Il restait ce regard secret de la Providence, qui suivait le prodigue dans ses égarements; qui répandait des amertumes salutaires sur ses plaisirs; qui l'empêchait de s'endormir dans les fausses douceurs d'une vie criminelle: il restait cette bonté du pasteur, qui cherche à travers les montagnes la brebis égarée, et qui la porte sur ses épaules lorsqu'elle manque de forces pour retourner au bercail. C'est cette excessive miséricorde qui inspire enfin au prodigue le désir des biens véritables; qui ranime par des faveurs ses faibles efforts, et qui accorde l'héritage des enfants à son humble confiance: trois circonstances que l'Evangile nous présente dans son retour à la maison paternelle, et qui nous font voir toutes les miséricordes du Seigneur envers le pécheur qui revient à lui.

Le plus grand désordre du péché est cet amour qui tourne toutes nos affections vers les créatures: tant qu'il subsiste dans toute sa force, les réflexions ne sont qu'importunes, les remords inutiles, les idées de la vertu sans charme. Et qu'importe que l'esprit voie le bien, lorsque le cœur ne l'aime pas? La lumière peut toujours éclairer l'homme, mais c'est le sentiment qui le conduit; le penchant qui domine dans son cœur, exerce le même empire sur toutes ses puissances; il asservit la raison qu'il ne peut séduire; et lorsqu'elle élève sa voix, il la force souvent à se taire, ou à justifier ses écarts. Ainsi le premier effet de la pénitence, qui remet la subordination partout où le péché a porté le déréglement, est d'inspirer le désir des biens véritables, de changer en un saint amour de la justice ce dégoût affreux de la vertu; d'affaiblir au moins cette passion funeste, qui épuise tout le sentiment sur les faux plaisirs, et qui ne laisse au pécheur, après ses excès, que le regret de ne pouvoir s'y livrer encore.

Et voilà, mes frères, le changement merveilleux que la main du Tout-Puissant opère dans le prodigue. Accablé du poids de sa misère, déchiré par les remords, sollicité depuis longtemps par les secrètes impulsions de la grâce, le désir des biens véritables renaît enfin dans son cœur; une lumière pure dissipe les ténèbres qui lui cachaient l'état déplorable de sa conscience; une force nouvelle ranime sa langueur; il s'éveille du profond sommeil où il était enseveli: *In se autem reversus.* (*Luc.*, XV.) Et quel affreux spectacle se présente à ses regards! Quelles réflexions accablantes lorsqu'il compare ses droits et ses pertes, sa destination et ses égarements, les illusions flatteuses qui nourrissaient ses passions et les amertumes cruelles qui leur ont succédé! Il comprend alors qu'il n'y a de bonheur pour un fils que dans la maison de son père; que l'autorité paternelle, toujours adoucie

par la tendresse, ne peut être à charge qu'aux passions, tandis que l'esclavage où il est réduit humilie la raison, révolte le sentiment, et fait un devoir à la vertu des hommages dont elle rougit; que l'ingratitude est le seul prix du service des hommes; que nous leur devenons incommodes dès que nous leur sommes inutiles; mais que Dieu n'exige notre soumission que pour assurer notre bonheur : *In se autem reversus.* Autrefois la seule idée de la vertu l'affligeait; il ne trouvait que de l'ennui dans les plaisirs de l'innocence, et aujourd'hui le seul souvenir des joies pures qu'il goûtait dans la tranquillité de ses premières mœurs l'attendrit; il verse des larmes en repassant sur ces jours heureux où son âme vertueuse se voyait avec complaisance dans le sein d'un père, et joignait au témoignage si doux d'une bonne conscience le pur transport des satisfactions réciproques; il tourne les yeux vers cette maison où règnent l'ordre et la décence, où l'amour est le lien de tous les cœurs, où le maître est aussi bon que le père, où l'esclave même donne des exemples de l'attachement pur et sincère. Hélas! s'écrie-t-il, dans l'abîme de sa douleur; des mercenaires jouissent des avantages que j'ai perdus; leur subsistance est assurée; les bienfaits de mon père adoucissent les rigueurs de leur condition; ses bontés les consolent dans leurs peines; ils les méritent, puisqu'ils sont fidèles et vertueux. Et moi, né pour posséder l'héritage des enfants, je vis dans l'indigence, sans honneur, sans consolation, sans ressource, réduit à partager la nourriture des animaux les plus vils : *Quanti mercenarii, in domo patris mei, abundant panibus; hic autem fame pereo!* (*Luc.*, XV.)

Malheureux! je n'ose porter mes regards sur les autres objets, ni les fixer sur mon âme. Le mépris est autour de moi, et l'avilissement est dans mon cœur. Le passé ne me laisse qu'un affreux souvenir, et le présent n'est plus qu'une funeste prévoyance pour l'avenir. Oh! si la mort me frappait dans cet abîme, enfant dénaturé, j'aurais vécu dans l'infamie et je mourrais dans le crime; j'emporterais la haine et l'éternelle malédiction de mon père. Non, cette seule pensée m'accable. Et qui peut me retenir encore dans les liens d'une honteuse servitude? Les plaisirs sont perdus pour moi. Le jour n'est ici qu'une nuit affreuse, la terre un séjour de larmes et de remords. L'indigence où me laissent des amis cruels fait voir combien peu je dois compter sur les hommes; j'ai connu leurs volontés changeantes, leurs paroles trompeuses, les illusions de leurs promesses, la faiblesse et la fausseté de leur attachement, que l'intérêt change en haine et que l'inconstance seule détruit. Pourquoi donc ne pas user de la ressource qui me reste, en me jetant dans les bras de la tendresse paternelle? Honte funeste, dernière chaîne du crime si difficile à rompre, c'est toi qui m'arrêtes. Je rougis de demander pardon à un père; je crains cette confusion salutaire qui accompagnera la vue de mes égarements. Pécheur sans pudeur, je me trouve un pénitent timide. Cependant ce père est plein de miséricorde; il plaint mes malheurs, il désire mon retour. Peut-être attend-il que ce repentir, ranimant la vertu dans mon cœur, me ramène à ses pieds. S'il ne désespère pas de me revoir vertueux, je dois tout attendre de ses bontés. Tant que son âme s'ouvrira à cette confiance, elle ne se fermera jamais à la tendresse. J'irai donc trouver le meilleur de tous les pères : *Surgam, et ibo ad patrem.* (*Ibid.*)

J'arroserai ses mains de mes larmes, j'embrasserai ses genoux, la douleur et la confusion étoufferont ma voix; mais la nature parlera pour moi. Pourvu que je puisse l'appeler mon père, ce nom seul réveillera toute sa tendresse : *Sufficiet mihi*, dit saint Jean Chrysostome, *ad obsecrationem patris mei nomen.* Je lui dirai : J'ai péché contre vous; indigne de la qualité de fils, le seul bien qui me reste, je n'ose pas m'appeler d'un nom si cher; mes espérances ne s'élèvent pas jusqu'à l'héritage des enfants, quoique mes désirs s'y portent de toutes leurs forces. Recevez-moi du moins au nombre de vos serviteurs; leur vie pénible, dépendante, laborieuse, sera mon partage. J'aime mieux éprouver tous les châtiments dans votre maison que de supporter loin de vous le sentiment de mon injustice : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* (*Ibid.*)

Venez maintenant, pécheurs, qui ajoutez à l'énormité de vos crimes le désespoir d'en obtenir le pardon, et qui prenez dans l'excès de vos désordres un motif affreux d'y persévérer; voyez le profond abîme dont la main du Tout-Puissant a retiré le prodigue. En quelques régions écartées que la tempête des passions vous ait jetés, fussiez-vous dans les ombres de la mort, si le désir des biens véritables renaît dans vos cœurs, si le souvenir d'un père tendre vous est cher, si votre repentir vif et sincère unit l'humilité d'un coupable à la confiance d'un fils, jetez-vous entre les bras de la miséricorde, implorez la clémence pour désarmer la justice. Indigne de la bienveillance, vous exciterez davantage la pitié. Dieu exaucera ce premier cri de la douleur qu'il a formée; ses entrailles seront attendries par les gémissements d'un enfant qui veut revenir à lui, après de si longs égarements; il soutiendra ses faibles efforts; et, après lui avoir inspiré ces saintes résolutions, il lui donnera des grâces pour les exécuter; il ira au devant de lui, il le préviendra par ses caresses. Second effet de la tendresse paternelle dans le retour du prodigue.

Pénétré de la grandeur de ses maux, et affermi dans le dessein de quitter une vie criminelle, son cœur n'est plus partagé entre le vice et la vertu, entre le remords et les vaines espérances. Il ne se livre pas aux illusions de cette pénitence fausse qui diffère sans cesse, qui n'aime la vertu que dans l'avenir, et qui remet ses larmes au lendemain, pour goûter encore les plaisirs du

jour; de cette pénitence faible dont les mouvements troublent le cœur sans le changer, produisent des regrets et n'arrêtent pas les crimes : semblables à ces convalescences fâcheuses qui, toujours accompagnées de nouveaux accidents, font craindre que la santé ne puisse jamais se rétablir. Il ne dit plus, comme saint Augustin, le cœur accablé du poids de ses chaînes, le visage baigné de ses pleurs : Jusques à quand resterai-je dans mes alarmes, dans mes agitations, dans ce contraste affreux qui me partage? Demain, demain je renoncerai au monde, à ses joies trompeuses, à ses plaisirs criminels : *Jactabam voces miserabiles : quandiu? quandiu? cras et cras.* Dès l'instant même il brise ses fers, il se lève, il va trouver son père : *Et surgens venit ad patrem suum.* (*Luc.*, XV.) Un changement si grand, ô mon Dieu! est le prodige de votre miséricorde. Sans elle, nos projets de conversion ne seraient que des résolutions faibles, inconstantes; mais lorsque votre puissance veut conduire à la perfection son ouvrage, les obstacles se changent en moyens, les montagnes s'aplanissent, les cèdres du Liban tombent, les os humiliés tressaillent. Tout est action, tout est succès entre vos mains; rien ne s'affaiblit, rien ne se relâche, rien ne se ralentit. Vous êtes la force du pécheur, son inébranlable refuge, et, comme dit David, un ferme rocher où s'appuie son espérance. Vous devenez encore pour lui ce père tendre qui le rassure contre ses craintes, qui le prévient par ses caresses, et qui oublie toutes ses ingratitudes dès qu'il voit son repentir : *Misericordia motus.* (*Ibid.*)

Le prodigue, encore éloigné, fut reconnu par son père : *Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius.* (*Ibid.*) Les remords, le chagrin, l'indigence avaient altéré ses traits et flétri sa jeunesse. Des yeux indifférents l'eussent méconnu sous ces tristes dehors; mais la tendresse conduisait les regards d'un père; elle lui peignait souvent ce fils, pâle, hideux, défiguré; elle suivait, en traçant son image, les changements que ses malheurs faisaient sur son visage; le seul aspect d'un infortuné réveillait ce tendre souvenir; il disait en le voyant : C'est ainsi qu'est mon fils, errant, méprisé, en proie aux horreurs de l'indigence. Faut-il s'étonner si la tendresse fixée sans cesse sur ces traits, sut les démêler dans un éloignement qui semblait les confondre? Bonté paternelle! vous seule saisissez ces rapports si doux, qui troublent le cœur avant que de frapper les yeux, et qui sont pressentis avant que d'être aperçus : *Misericordia motus.* O vous! dont la nature n'est que la volonté bienfaisante, c'est ainsi que vous reconnaissez vos enfants, malgré l'opprobre et l'ignominie du péché qui les défigure. Les traits primitifs qui subsistent encore dans votre image, et le sang de Jésus-Christ qui les couvre, suffisent toujours pour arrêter les regards de votre bonté et pour émouvoir vos entrailles paternelles : *Misericordia motus.*

Elevez maintenant, Seigneur, mes pensées et ma voix; que je puisse peindre ces premiers transports de l'amour d'un père, ces mouvements rapides qui le jettent dans les bras de son fils; ce poids de tendresse qui l'attache à son cou, ces vives caresses qui ne peuvent suffire à la joie dont son cœur est surchargé : *Cecidit super collum ejus.* (*Ibid.*) Non content de le prévenir, d'aller au-devant de lui, de le rassurer contre ses alarmes, il l'embrasse, il verse des pleurs dans son sein, il mêle les larmes de l'amour à celles du repentir; il semble lui dire : Jugez par mes transports combien je désirais votre retour! enfant si longtemps égaré, je ne vous reprocherai pas une ingratitude qui vous fait horreur; vos remords me vengent assez; mon cœur s'ouvre tout entier à la bonté, que le vôtre ne s'ouvre plus qu'à la confiance. Oui, vous êtes mon fils; vous m'êtes cher, puisque vous aimez la vertu; recevez le baiser de paix, le gage précieux de ma réconciliation et de ma tendresse : *Et osculatus est eum.* (*Ibid.*)

O bonté paternelle! s'écriait saint Jean Chrysostome, vous n'êtes qu'une faible image des miséricordes du Seigneur. Cet amour actif dans nos cœurs est infini dans Dieu; il ne se contente pas de rappeler l'homme qui s'égare, d'animer ses efforts, de lui tracer la route qu'il doit suivre pour retourner à la vertu; il fait sortir de son sein la lumière éternelle pour l'éclairer, il s'immole pour le sauver, il se met à sa place pour n'avoir plus de droit à la vengeance : *Qui solus est peccati expers, se ipsum de cœlis ad humanitatem inclinavit.* Sa grâce prévient en tout le pécheur, qui ne peut faire un pas sans son secours; elle lui donne la bonne volonté, le mérite, la récompense; elle couronne ses propres bienfaits; elle pardonne au repentir qu'elle fait naître, elle prodigue ses faveurs à l'amour qu'elle inspire : *Osculatus est eum.* (*Luc.*, XV.) Confions-nous, mes frères, dans cette infinie miséricorde; mais reconnaissons notre néant, notre indignité en recevant ses grâces; gémissons devant Dieu sur nos péchés; soumettons-nous aux rigueurs de la pénitence que sa justice exige; disons encore au milieu de ses transports paternels, et en recevant le gage de la réconciliation : Mon père, j'ai péché contre vous; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* (*Ibid.*)

C'est à cette humble confiance du prodigue que le père de famille accorde enfin le vêtement de l'innocence, les droits et l'héritage des enfants : *Cito proferte stolam primam.* (*Ibid.*) Plus un pénitent s'humilie, plus Dieu le comble de biens; c'est attirer sa miséricorde que de reconnaître sincèrement que nous en sommes indignes; sa puissance se plaît à nous élever lorsque nous croyons toucher au néant; tout ce que notre présomption veut ajouter de forces et de lumières à celles qu'il donne, devient un obstacle à notre grandeur : soyons seulement des coopérateurs fidèles à sa grâce; suivons les mouvements des saintes inspirations; travaillons

à notre salut avec tremblement, toujours en défiance de nous-mêmes, et l'ouvrage de perfection s'achèvera par l'infinie miséricorde. Pécheurs, ne montrez pas de l'impatience dans les voies pénibles de la pénitence ; ne pensez pas que le bienfait de la réconciliation doit être la récompense des premières larmes du repentir; désirez la robe de l'innocence, parce qu'elle est le plus grand des biens; ne la demandez pas, parce que vous croyez en être indigne ; attendez que le père de famille revêtisse votre nudité : sa bonté si vive, si pressante, ne vous privera pas longtemps d'un bonheur que vous désirez avec tant d'ardeur : *Cito proferte stolam primam.* Ministres d'un Dieu plein de bonté, anges du ciel, hâtez-vous, secondez, par la rapidité de vos mouvements, la vivacité de l'amour paternel : *Cito proferte.* Prenez dans les trésors de la miséricorde, le vêtement de l'innocence; cette robe, dont la blancheur éclatante est le symbole de la candeur, de la chasteté, de la pudeur. Couvrez ce pécheur des mérites de la justice et des vertus de Jésus-Christ; mettez-le au nombre des justes qui paraissent sans tache devant le trône de Dieu : *Cito proferte:* que ses opprobres soient effacés avec ses crimes; qu'il soit rétabli dans tous les droits dont il était déchu; qu'il porte à son doigt l'anneau précieux, le signe distinctif des enfants, le sceau de l'adoption, le gage des promesses et de l'héritage éternel : *Date annulum in manum ejus.* (*Ibid.*) Ce n'est pas tout, il faut consommer dans ce jour de joie le mystère de l'amour paternel, conduisez ce fils retrouvé à la table des élus, donnez-lui une nourriture céleste pour réparer ses forces, faites couler dans son sein le sang de l'Agneau immolé dès l'origine des siècles, enivrez-le du vin des vierges : *Adducite vitulum saginatum.* (*Ibid.*) Je veux qu'il s'incorpore à ma substance; qu'il ne soit plus avec moi qu'une même chair, une même vie, un même esprit. Enfant chéri, prenez et mangez, ceci est mon corps; buvez, dans cette coupe, le sang de la nouvelle alliance que je contracte avec vous : mes faveurs sont bien au-dessus de vos espérances; vous aspiriez seulement à voir votre père, à vivre sous ses yeux, à habiter dans sa maison, et il se donne lui-même à vous dans les chastes embrassements de son amour; il devient votre nourriture, votre force, votre consolation; vous serez tout en lui, comme il sera tout en vous : *In me manet, et ego in illo.* (*Matth.*, XVII.)

Mon Dieu ! que nos expressions sont faibles, pour raconter vos infinies miséricordes ! Elles nous ravissent par leur douceur, comme votre gloire nous accable de son poids. Vous êtes lent à punir le pécheur qui s'éloigne de vous, et, lorsqu'il veut revenir, vous le recevez aussitôt au nombre de vos enfants ; vous lui rendez la grâce, la justice, la vertu, tous les droits à l'héritage. Tant de bienfaits ne suffisent pas à vos bontés: votre amour, toujours agissant, épuise enfin votre puissance : il vous immole sur nos autels ; il nourrit le juste de votre substance : en sorte qu'il ne vous reste rien à donner, si ce n'est une jouissance plus parfaite de la plénitude de votre être : cette union intime qui approche davantage de l'éternelle compréhension par laquelle vous vous possédez vous-même : *In me manet, et ego in eo.*

Que tout publie donc aujourd'hui vos miséricordes. Cité sainte répandue sur toute la terre et qui vous élevez jusqu'aux cieux pour y placer vos citoyens, réjouissez-vous, parce que le pécheur qui était mort est ressuscité : *Gaudere oportebat.* (*Luc.*, XV.) Justes, qui êtes toujours dans la maison paternelle, ne soyez pas jaloux des caresses d'un père qui semble préférer le repentir du prodigue à votre innocence. Son amour ne s'affaiblira pas, en se partageant : tout ce qui est à vous est à lui. Prenez donc part à la joie qu'il a de retrouver son fils : *Gaudere oportebat.* Ministres du Seigneur, ayez pour les fidèles des entrailles de père; imitez la clémence du Dieu dont vous êtes les images; que votre zèle emploie surtout les ressources de la tendresse; chargez sur vos épaules la brebis égarée; allez au devant des pécheurs; soutenez leurs faibles efforts ; et lorsque vous les aurez réconciliés avec le ciel, montrez, par une sainte allégresse, le vif intérêt que vous prenez au salut des âmes : *Gaudere oportebat.*

Et nous, enfants longtemps égarés, retournons à la maison paternelle; cherchons enfin, dans le Seigneur, la satisfaction solide, le vrai contentement, le repos inaltérable : *Lætamini in Domino.* (*Psal.* XXXI.) La joie est le partage de l'innocence ; elle seule répand le calme et la sérénité dans nos âmes : tout ce qui nous éloigne de vous, ô mon Dieu ! n'est que vanité d'esprit et affliction du cœur. Le pécheur se livre en vain à tout ce qui flatte les sens, la satiété devient son supplice; et quand même il n'éprouverait ni contradictions, ni disgrâces, le vide et le néant qu'il est forcé de reconnaître dans l'objet de ses désirs suffiraient pour remplir sa vie d'amertumes : *Multa flagella peccatoris.* (*Ibid.*) Ne restons donc plus dans l'opprobre et la honte des passions ; convertissons-nous dans ces jours de miséricorde; n'attendons pas ce moment terrible de la vengeance, où l'amour paternel méprisé se changera en une justice sévère, qui condamnera notre impénitence et nos vaines excuses; ménageons tous les instants de cette vie que la clémence nous laisse pour expier nos crimes, pour travailler à notre sanctification, pour amasser le trésor des vertus qui sera, dans la céleste patrie, le sujet d'un triomphe et d'une allégresse éternels. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

SUR LA PRIÈRE.

Miserere mei, Domine, fili David. (*Matth.*, XV.)
Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

C'était le caractère distinctif du maître des chrétiens, de laisser à ses disciples des

leçons et des exemples ; de faire connaître tout à la fois les biens véritables et les moyens de les acquérir. Les autres législateurs se contentaient de montrer le bonheur : ils débitaient des maximes pompeuses, mais ils laissaient la nature à sa faiblesse. L'homme, dénué de ressources, aspirait à la fin sans pouvoir y parvenir : il cherchait des forces en lui-même et il ne trouvait que des obstacles. Ainsi, en proie tour à tour au découragement ou à la présomption, il s'épuisait en vains efforts ou il était accablé par un triste désespoir.

Jésus-Christ a fait ce que la philosophie tentait inutilement : il a montré tout à la fois les maux et le remède, la fin et les moyens, l'indigence et les ressources ; il nous a appris que nous ne pouvons rien sans la prière, mais que nous pouvons tout espérer de Dieu, en sollicitant ses miséricordes ; que sa grâce nous est assurée par les mérites du Rédempteur, et que nous devons la demander avec confiance : *Petite, et accipietis.* (*Joan.*, XVI.)

Ses instructions ne se bornent pas à montrer la nécessité de la prière : il en développe les effets, il en prescrit la méthode : il accomplit lui-même ce devoir. Tantôt il laisse à ses disciples un modèle dans cette sublime oraison qu'il adresse à son Père ; tantôt il suspend l'usage de sa puissance infinie, pour ne montrer que l'efficacité de son intercession ; il opère les plus grands prodiges par la force de sa prière ; ses entrailles s'émeuvent, à la vue d'une multitude affamée ; il lève les yeux aux ciel, et les pains se multiplient entre ses mains ; il invoque son Père, et sa voix arrache des victimes à la mort. Ici, il accorde tout aux pressantes sollicitations de la Chananéenne, et il ranime, par la grandeur de ce bienfait, la confiance de tous ceux qui prient en son nom. Une femme étrangère abandonne ses idoles impuissantes, et vient demander au fils de David la guérison de sa fille ; Jésus-Christ paraît insensible aux premiers cris de sa douleur ; il déclare qu'elle est indigne des faveurs réservées aux enfants d'Israël, mais ces rigueurs ne rebutent pas sa foi ; elle avoue son indignité sans perdre confiance ; ses instances redoublent même avec les difficultés, et sa persévérance arrache enfin au Libérateur cette grâce si longtemps désirée : *Fiat tibi sicut petisti.* (*Matth.*, XV.)

Tel est, mes frères, le modèle de prière que l'Eglise nous propose, et que j'entreprends de vous retracer en suivant le texte de notre Evangile. Quels sont les biens que nous devons demander à Dieu ? première réflexion. Comment devons-nous demander ces biens ? seconde réflexion, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les bienfaits du Créateur, ses perfections, et les facultés de notre âme, forment entre l'homme et la Divinité des rapports de dépendance, d'ordre, de justice ; fondement primitif du culte que nous devons à l'Etre suprême. Nous avons tout reçu de Dieu, et l'existence même qui nous soustrait au néant n'est conservée que par cette puissance qui rapproche des distances infinies : ainsi, le premier devoir de l'homme, dans toutes les situations, est d'élever les yeux au ciel, de faire hommage au Seigneur de tout ce qu'il est, d'établir avec lui un saint commerce d'adoration, de servitude et d'actions de grâces. Mais ces mouvements d'un cœur que la reconnaissance anime, ces hommages que l'admiration inspire, ne renferment pas les traits distinctifs de la prière : elle met de nouveaux rapports entre la créature et l'Etre suprême, elle suppose l'homme affligé par la vue de sa misère, plutôt sensible à ce qui lui manque que reconnaissant de ce qu'il a reçu ; persuadé de sa faiblesse, convaincu en même temps de la miséricorde de Dieu, et sollicitant ses grâces avec une humble confiance : en un mot, elle est l'expression du désir formé par le sentiment actuel de nos besoins, et animé par l'espérance d'obtenir ce que nous désirons avec ardeur.

De ces notions simples et lumineuses, il suit que l'objet de la prière est un objet relatif à nos besoins véritables, à notre situation présente et à nos espérances. Or, l'homme, dans son état d'indigence, a trois rapports différents avec le Dieu qu'il invoque : il est coupable, il est faible, et il attend de sa miséricorde, un bonheur éternel ; il doit, par conséquent demander la rémission de ses péchés, la guérison de sa faiblesse, et les biens futurs auxquels il aspire : trois objets conformes à l'ordre de nos besoins, et auxquels doivent se rapporter toutes nos prières. Développons ces vérités.

Le désordre que le péché laisse dans notre âme, la haine de Dieu qu'il excite, et les feux de la vengeance qu'il allume, sont le triste spectacle que la foi présente d'abord à un homme que la grâce rappelle à son cœur. Pénétré de la grandeur de ses maux, le premier cri de sa douleur est l'aveu de son injustice : il lève ensuite les yeux vers celui dont la miséricorde infinie soutient ses espérances ; il implore sa clémence, il tâche d'apaiser sa colère, il déteste ses crimes et il lui demande humblement le pardon de ses offenses : *Dimitte nobis debita nostra.* (*Matth.*, VI.)

C'est l'image de cette prière, formée par l'esprit de pénitence et animée par un désir sincère de conversion, que nous retrace l'exemple de la Chananéenne : aussitôt qu'elle a conçu le dessein de demander la guérison de sa fille au restaurateur de la vertu, qui est descendu sur la terre, plutôt pour délivrer les hommes de la tyrannie du péché, que pour les arracher à la puissance de la mort, elle s'efforce de renverser les obstacles que son injustice met aux bienfaits du libérateur ; elle gémit sur les égarements de ses premières voies ; elle abandonne les idoles de ses pères ; elle sort de sa contrée et du milieu d'un peuple maudit : *Egressa a finibus illis.* (*Matth.*, XV.) L'état déplora-

ble de son âme fixe ses premiers regards; son sentiment s'épuise sur sa propre misère; rien ne lui paraît funeste, que le péché et le désordre de son cœur; il semble qu'elle n'est plus touchée de la maladie de sa fille, elle n'expose que ses besoins, elle tâche d'attirer sur elle-même toute la miséricorde du fils de David : Seigneur, s'écrie-t-elle, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, fili David.*

Voilà, mes frères, notre modèle. Coupables aux yeux de Dieu, le sentiment de notre injustice, le souvenir de nos égarements, doivent porter dans notre âme l'affliction et la douleur. Comme ils sont les plus grands de nos maux, il faut qu'ils soient la première source de nos gémissements; et la disposition essentielle au fidèle dans la prière est l'aveu de son injustice et le désir du pardon de ses offenses : *Dimitte nobis debita nostra.* L'orgueil et la présomption lui cacheraient le désordre de son âme, et deviendraient le plus grand de ses malheurs; cette affreuse sécurité serait un sommeil léthargique, qui fermerait ses yeux à la lumière éternelle. Et quel est l'homme, ô mon Dieu! que l'horreur de sa vie passée ne doive pas jeter dans un saisissement d'effroi? Qui sait même si les crimes que le temps a effacés de son souvenir ne surpassent pas ceux que sa mémoire lui rappelle? Quelle est l'âme purifiée de toutes souillures, et qui n'offre pas encore à vos yeux des taches qui la défigurent? Hélas? les plus justes ne se confient qu'en votre clémence; le sentiment de leur indignité les confond en votre présence; la vue de leur injustice les accable; ils ne savent que gémir sur leurs offenses; leur respiration est une plainte continuelle; et les plus saints sont ceux dont les soupirs plus profonds et plus fréquents désarment enfin votre colère : *Miserere mei, fili David.*

La prière doit donc être un commencement de pénitence, un désir au moins imparfait de conversion : l'opposition du péché avec la justice éternelle étant le plus grand obstacle à notre félicité, la grâce de la réconciliation doit être le principal objet de nos désirs, et l'expression de la douleur la première effusion de la prière. Sans cette disposition, nos vœux ne répondent ni à nos besoins, ni à la majesté suprême. Et comment les regards de la miséricorde pourraient-ils se fixer sur un coupable qui ne s'efforce pas d'apaiser la justice? C'est un aveugle qui ne connaît pas ses besoins véritables : la privation d'un bien frivole l'afflige, et la perte de son âme le trouve insensible; la haine des hommes le tourmente, et l'inimitié de son Dieu le laisse sans émotion; il déploie toute sa constance pour soutenir un événement qui met sa fortune en péril, et il n'oppose que de l'indifférence au coup funeste qui lui prépare un malheur éternel : *Cæcus est.* (II *Petr.*, I.) C'est un hypocrite qui insulte à la majesté suprême : l'expression des paroles que l'Église met dans sa bouche n'est plus celle des dispositions de son cœur : il demande le pardon de ses offenses, et il ne s'en repent pas; il crie avec les autres : Que votre nom, Seigneur, soit glorifié! que votre volonté soit faite en la terre comme aux cieux! et il est dans le dessein de l'outrager et de lui désobéir : *Mendax est.* (I *Joan.*, II.) C'est un présomptueux, animé par une fausse confiance, qui regarde Dieu comme un ami, quoiqu'il veuille persister dans sa haine; qui présume de sa miséricorde dans le temps même qu'il irrite sa justice; qui attend des faveurs tandis qu'il ne mérite que des châtiments; qui a toute l'indignité d'un coupable, sans avoir l'humilité d'un pénitent : *Pauper superbus.*

Malheur à vous, mes frères, si votre prière, animée par le seul désir des biens frivoles, reste sans feu lorsqu'elle est l'expression de la pénitence! Vos larmes coulent de la même source que vos crimes, d'un attachement excessif aux choses terrestres; vos efforts pour les saisir ressemblent à ceux des malades qui poursuivent dans un transport les chimères qu'une imagination déréglée leur retrace; vos vœux ne sont que le cri de vos passions et de vos égarements; ils sont indignes d'être exaucés : le plus grand obstacle à la miséricorde subsiste : vous portez jusque sous les regards de la majesté suprême des liens honteux, des désirs de crime, des haines cruelles; les attachements de votre cœur démentent les hommages que votre bouche lui rend; l'iniquité profane l'encens que votre main lui présente : *Incensum abominatio est mihi.* (*Isa.*, I.)

Ce n'est pas que je prétende que la justice soit une disposition nécessaire à la prière : je méprise les opinions qu'une fausse idée de la perfection enfante, et j'abhorre cette excessive sévérité dont l'orgueilleuse hérésie se pare. Et quel espoir, ô mon Dieu! resterait-il au pécheur, s'il ne pouvait faire monter jusqu'à vous les gémissements de sa douleur? L'humilité d'un pénitent n'a-t-elle pas souvent désarmé votre colère, que ses crimes irritaient encore? Ce n'est pas à l'innocent que vous pardonnez, c'est au coupable qui sait gémir; une sainte pénitente arrose vos pieds de ses larmes; l'orgueil d'un pharisien la condamne; votre bonté la justifie. La grâce accordée au publicain doit ranimer l'espérance des plus grands pécheurs : qu'ils prient donc avec confiance; mais qu'ils demandent premièrement le pardon de leurs offenses; qu'ils s'humilient de leurs fautes; qu'ils haïssent au moins leurs plaies, s'ils ne peuvent les guérir; qu'ils s'affligent sur leurs misères, et qu'ils attendent de la bonté de Dieu cet effort généreux qui doit les en délivrer; qu'ils crient sans cesse, pénétrés de leur injustice : Fils de David, ayez pitié de moi! l'expression de ce sentiment est la prière qui convient au pécheur : *Miserere mei, Domine, fili David.*

L'homme n'est pas seulement coupable, il est faible et inconstant dans le bien; les passions le tyrannisent, et leur excès le rend

malheureux. La révélation nous montre cette triste vérité comme une suite du désordre de la nature; le sentiment la met au-dessus des illusions du sophisme, et chaque instant de notre existence la réalise. Tout est faiblesse dans l'homme; tout est danger pour lui dans les objets qui l'environnent: deux principes constrastent dans sa nature, et le mettent sans cesse en opposition avec lui-même; sa raison jette une faible lueur qui lui découvre le bien; les sens élèvent des nuages qui absorbent ce trait de lumière; leur action tumultueuse et forcée ne laisse jamais de calme à la sagesse; l'imagination, plus active encore que la présence des objets, exagère, falsifie, fait des impressions vives qui se renouvellent à chaque instant, et qui maîtrisent malgré les efforts de la raison; ce n'est pas tout, l'homme accablé de tant de maux, l'homme esclave, aime ses chaînes, il craint de les briser; le charme des sens prend un empire si absolu, et commande si impérieusement, que l'âme semble se prêter avec plaisir aux penchants impétueux qu'il produit; la raison même se pervertit dans cette ivresse; elle devient l'apologiste des passions, et n'est qu'un moyen de plus pour les approuver et pour les satisfaire.

Quel état affreux! Je viens d'en peindre la plus sombre nuance; cependant ce désordre s'accroit encore par l'impression des objets extérieurs, et l'homme, si faible en son cœur, ne peut en sortir sans trouver de nouveaux périls; abattu par les disgrâces ou enflé par les prospérités; amolli par l'abondance ou aigri par la nécessité; flatté par les louanges ou révolté par les mépris; enivré par la gloire ou entraîné par la volupté; il marche toujours entre deux écueils également formidables, qui mettent en danger sa vertu, et que sa faiblesse rend presque inévitables.

Au milieu de tant de misères, le désespoir serait le partage de l'homme; mais la bonté du Dieu tout-puissant le rassure : il s'adresse à lui avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; il lui expose ses besoins; le désir de la guérison remplit toute son âme; il ne sait que peindre les maux qu'il endure; et comme il n'a que le sentiment de son indigence, il ne parle que le langage de sa faiblesse et de ses misères : *Libera nos a malo.* (*Matth.*, VI.) Voyez l'humble Chananéenne : la tendresse de cette mère affligée n'a rien de si vif que le sentiment de sa faiblesse; tranquille sur le sort de sa fille, elle ne demande plus sa guérison; l'infirmité de son âme, et ses propres besoins l'occupent tout entière : Seigneur, s'écrie-t-elle, soutenez-moi, diminuez la violence de mes attachements, guérisssez les infirmités de mon âme : *Domine, adjuva me.* (*Matth.*, XV.)

La prière doit donc naître du sentiment de notre faiblesse, et exprimer le désir de notre guérison; un malade vivement touché de ses maux ne demande que la santé; un infortuné, battu de la tempête, ne fait des vœux que pour obtenir le calme; c'est la triste situation de l'homme faible et entraîné par la violence de ses passions : il touche au néant dans l'ordre de la grâce; il est séparé par un vide immense de la plénitude des biens, mais il lui reste un moyen de rapprocher ces distances infinies; la prière qui lie ces extrêmes, et qui met en action la puissance créatrice. Quel serait donc l'aveuglement du fidèle, s'il n'usait pas de cette ressource qui lui reste; s'il ne demandait pas à Dieu de briser ses chaînes, d'ouvrir ses yeux à la lumière, de rendre à son âme la supériorité sur ses passions et d'y rétablir l'empire de la vertu? Ah! mes frères, si vous sentiez le fonds inépuisable de faiblesse et de corruption qui reste dans votre cœur; si vous connaissiez la grâce inestimable que Dieu fait à l'âme, lorsqu'il la délivre de la tyrannie des passions, et qu'il met à leur place la paix, la justice, le goût des biens célestes : *Si scires donum Dei* (*Joan.*, III); vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste : le désir de le posséder s'échapperait malgré vous en saintes effusions; vous n'auriez pas besoin d'art pour rendre vos sollicitations pressantes; vos expressions auraient toute la chaleur et la vivacité du sentiment; l'abattement, la confusion, le silence même si éloquent dans les grandes douleurs, tout annoncerait votre peine, tout parlerait en votre faveur; vos soupirs, vos gémissements continuels seraient le cri naturel de cette faiblesse sans présomption, qui semble faire violence à la compassion qui n'attend rien de ses efforts, et qui obtient tout de la miséricorde : *Domine, adjuva me.*

Reconnaissons-nous dans ces sentiments ceux qui animent notre prière? Demandons-nous à Dieu la délivrance de nos passions, la force de marcher dans les voies de la justice, l'éloignement des périls qui mettent en danger la vertu? Temples augustes! ne renfermez-vous dans votre enceinte que des suppliants qui sentent le prix de leur âme, qui s'occupent de ses besoins; qui sollicitent les dons qui peuvent la sanctifier? Aveugles et insensés! les objets frivoles, les soins du corps nous trouvent vifs et empressés; des vues humaines nous remuent si puissamment : la crainte d'une disgrâce nous jette entre les bras de celui qui forme la chaîne des événements; et la violence de nos passions, les orages qu'elles élèvent dans notre âme, les écueils dont elles remplissent notre carrière, le danger de succomber à la tentation, le plus grand des périls, toujours présent, nous trouvent distraits, inappliqués, insensibles : au milieu d'une vie mondaine, pleine d'objets qui nous dissipent, de plaisirs qui nous amollissent, d'occasions qui nous entraînent, nous courons, au hasard de nous perdre, sans demander la lumière qui peut nous éclairer, et la force qui peut nous soutenir, dans une religion qui montre sans cesse à l'homme sa faiblesse et la source de sa grandeur; qui lui fait sentir en même temps ses misères et la main qui peut l'en délivrer :

nous aimons mieux nous étourdir sur nos maux que d'en chercher la guérison; des diversions agréables nous tiennent lieu de remède; nous ne demandons presque jamais la force de résister à nos passions, et notre cœur, si près de succomber à la tentation, fait à peine entendre ce cri de l'humanité faible et languissante : Seigneur, soutenez-moi par votre grâce : *Domine, adjuva me.* O Dieu! quel est donc le prestige qui nous séduit? Et comment le fidèle, si instruit de ses malheurs, si convaincu de sa faiblesse, peut-il vous demander autre chose que des lumières et des forces pour résister à ses passions? *Libera nos a malo.*

L'homme, coupable, faible et défiguré, conserve encore quelques traits qui sont l'empreinte de la main du Créateur; les débris de sa grandeur sont des ruines augustes : on y voit les fondements d'un édifice qui devait embellir la nature dans la durée des siècles. Des désirs immenses marquent la noblesse de sa destination; l'activité de son cœur, qui se répand en vain sur toutes les créatures, et qui ne peut s'arrêter qu'en Dieu seul, lui fait sentir qu'il est fait pour posséder le bien suprême : la foi répand un nouveau jour sur ces vérités, et son flambeau fait briller aux yeux du fidèle le crépuscule de la lumière inaccessible; elle ouvre à ses yeux une patrie immortelle, elle dirige ses pas vers ce terme, et, pour le soutenir contre le découragement que le sentiment de sa faiblesse pourrait lui inspirer, elle lui montre Jésus-Christ, rédempteur de l'homme, destructeur du péché, qui fait triompher ses élus par sa grâce, qui les conduit sûrement au milieu des périls, et qui se les attache avec une force invincible : *Non rapiet te quisquam de manu mea.* (*Joan.*, X.)

De ces notions primitives, il suit évidemment que le désir des biens futurs doit dominer dans nos âmes, diriger toutes nos affections, animer toutes nos prières, puisqu'il est l'expression du plus grand de nos besoins; qu'il peut naître de la pente essentielle de notre cœur, et que le même sentiment qui nous porte au bonheur doit nous faire désirer les voluptés célestes, qui font notre félicité. Une idée confuse du bonheur peut, il est vrai, ne former que des désirs vagues des biens futurs, livrer le cœur à l'attrait du présent, le séduire par le charme des sens, et déployer son activité sur les plaisirs frivoles : mais la foi doit dissiper ces ombres qui enveloppent encore notre mortalité; le chrétien sait qu'il est un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel qui marche vers sa patrie; il méprise les choses humaines qui sont entraînées si rapidement dans le débris universel; il attend avec impatience ce jour qui doit l'affranchir de la loi des changements, et le mettre en possession d'un bonheur inaltérable.

L'Église étrangère ici-bas, toujours gémissante et plaintive, ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent vers la céleste patrie; exilés sur la terre, il faut qu'ils demandent sans cesse la fin de leur captivité; que la vivacité de leurs désirs les rapproche du chef des élus et les introduise dans le sanctuaire des biens futurs; que leurs prières, animées par la même charité, les rendent dignes de participer au bonheur des élus, dont toutes les inclinations se confondent dans le bien suprême, comme celle de la Chananéenne, qui mérita, par la grandeur de sa foi, les bienfaits du Libérateur, quoique sa qualité d'étrangère la rendît indigne des faveurs réservées aux enfants d'Israel : *O mulier! magna est fides tua.* (*Matth.*, XV.)

Ecoutez à ce sujet les paroles du Prophète dans ce cantique admirable où il a peint les sentiments que l'âme fidèle doit avoir dans son exil : Que j'ai versé de larmes, et que j'en répands tous les jours! que je suis à plaindre d'être relégué si longtemps parmi les habitants de Cédar, où l'on ne connaît point les solennités de la sainte Jérusalem! Je suis assis à Babylone, sur le bord d'une rivière qui est l'image de l'inconstance et de la rapidité de ses vaines joies. Mais je ne me souviens que de la montagne de Sion, et ce souvenir me fait fondre en larmes! Mon cœur et ma chair attendent avec impatience que le Dieu vivant se manifeste à moi. Les premiers chrétiens ajoutaient encore au détachement des anciens patriarches, et à leurs espérances, cette activité et cette ardeur que donne le voisinage du terme, ils voyaient déjà Jésus-Christ assis à la droite de son Père, et les martyrs sous l'autel de l'Agneau. Ce spectacle enflammait leurs désirs, ils se hâtaient d'arriver; ils priaient sans cesse le Seigneur d'avancer ce jour heureux, leurs soins, leurs inquiétudes, leurs craintes n'avaient de rapport qu'à cet objet, et saint Paul a peint d'un seul trait la vie de ces fidèles, lorsqu'il a dit qu'ils soupiraient après l'avénement de Jésus-Christ : *Exspectantes adventum Salvatoris nostri Jesu Christi.* (*Tit.*, II.)

Et n'est-il pas surprenant, mes frères, que notre vie ne soit pas un désir continuel des biens futurs, que notre cœur se prenne encore aux objets du monde, et que nous demandions autre chose que la possession de Dieu? Nous savons que notre félicité est dans l'avenir; que les récompenses éternelles, le don de persévérance, cette grâce qui va se perdre dans les abîmes de la gloire, ne s'accordent qu'à la prière, et nous ne demandons pas ces bienfaits inestimables! nous avons un penchant invincible pour le bonheur suprême, et l'impression vive de quelques biens présents nous met en contradiction avec nous-mêmes, nous fait agir contre cette pente du cœur, en nous livrant à des objets frivoles! Plusieurs ne pensent pas à ce terme de la vie; plusieurs le craignent, et parmi ceux qui paraissent le désirer, il y en a peu qui n'aiment autant le chemin que le but, et qui ne se consolent d'être exilés que par la longue habitude de leur exil. Ah! mes frères, cette indifférence des chrétiens pour les biens célestes me fait

trembler : ils ne tiennent plus à Jésus-Christ, qui n'engendre ses enfants que pour le siècle futur; ils ont perdu les yeux de la foi, qui percent dans l'avenir : et si votre cœur est plein de ce dégoût, il ne me reste de confiance que dans l'efficacité de cette prière que saint Paul faisait pour les fidèles d'Ephèse: Que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donne l'esprit de sagesse et de révélation pour le connaître; qu'il éclaire les yeux de votre cœur pour vous faire savoir quelle est l'espérance à laquelle il vous appelle, quelles sont les richesses et la gloire qu'il destine aux saints : *Ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus, et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis.* (*Ephes.*, I.)

Tels sont, mes frères, les objets primitifs et invariables de la prière : les autres biens qui ne tiennent pas à l'ordre éternel, les prospérités temporelles, la guérison des infirmités de notre corps, les succès de nos entreprises, la cessation des calamités publiques doivent être demandés avec une résignation parfaite à la volonté du Seigneur: comme nous ignorons s'il veut nous sanctifier par la voie des prospérités ou des afflictions, nous devons le prier de ne nous accorder les biens présents qu'autant qu'ils sont utiles à notre salut ; mais pour les biens de la grâce, la conversion du cœur, le triomphe sur nos passions, la persévérance dans la vertu, demandons-les lui sans condition et sans réserve, parce que c'est toujours sa volonté que nous soyons saints : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio nostra.* (I *Thess.*, IV.) Quels sont les biens que nous devons demander dans la prière? vous l'avez vu : comment devons-nous les demander?

SECONDE PARTIE.

Trois circonstances principales sont remarquées par les Pères, dans la manière dont la femme étrangère demande la guérison de sa fille ; la ferveur de sa prière : *Clamavit.* (*Matth.*, XV.) Sa confiance en Jésus-Christ : *Miserere mei, fili David.* (*Ibid.*) Sa persévérance : *Dimitte eam, quia clamat post nos.* (*Ibid.*) Et voilà, mes frères, les trois conditions d'où dépend l'efficacité de la prière ; la ferveur, la confiance en Jésus-Christ, et la persévérance : suivez le développement de ces vérités.

Nous devons prier avec ferveur. Qu'est-ce en effet que la prière? L'expression du désir, le sentiment vif de nos besoins; un commerce tendre, où l'âme les expose à son Dieu, comme à un ami : c'est donc le cœur qui prie; c'est lui qui s'attendrit, qui soupire, qui s'épanche dans le sein de la bonté divine. Or, la ferveur anime tout commerce où le cœur a part; le désir enflamme les paroles et rend les sollicitations pressantes. L'âme vivement touchée de ses maux se plaît à les peindre, et donne de l'énergie à tous ses traits; elle se soulage, en déposant ses peines ; elle trouve du plaisir à s'abandonner au mouvement de la confiance ; la chaleur qui naît des sentiments donne de la vie à chaque expression, se répand sur tous les instants de la prière, bannit la langueur, et change en délices les plus longs entretiens. La voix de la ferveur, dit saint Augustin, est le cri du cœur ; elle ne se tait que lorsque nous cessons de désirer : *Flagrantia charitatis, clamor est cordis.*

Quels sont les biens que nous demandons dans la prière ? La persévérance dans la justice, la possession de Dieu, une éternité de bonheur, les seuls biens véritables, les seuls qui puissent remplir toute l'étendue de nos espérances : peut-on demander avec langueur des biens si précieux, se montrer sans empressement pour les obtenir, tandis que toute la vivacité de notre cœur ne peut suffire à les désirer? Et ce qui condamne encore plus fortement notre tiédeur dans la prière, ce qui nous laisse sans excuse, ce qui doit nous frapper de terreur, c'est la majesté de Dieu, devant laquelle nous paraissons, et qui rejette tout hommage languissant ; c'est cet œil invisible qui perce jusqu'au fond de notre cœur, et qui n'y voit que du dégoût, de l'ennui, de l'indifférence : cette seule pensée ne doit-elle pas nous confondre en sa présence, rendre nos puissances soumises, respectueuses, immobiles, enchaîner les sens et l'imagination, rappeler sans cesse l'esprit et le cœur à ce grand objet? Quel est l homme pénétré de ces vérités, qui ne serait pas recueilli devant la majesté du Très-Haut; qui parlerait dans son cœur à toutes les créatures, tandis que sa bouche invoque vainement leur auteur ; qui lui exposerait ses besoins, comme des besoins étrangers ; qui ne mettrait que du froid dans un commerce si intéressant; qui ne s'estimerait pas heureux de parler à son Dieu, d'être admis à sa confidence, et de faire partie du peuple saint, qui n'est occupé qu'à adorer sa puissance et à célébrer ses bienfaits? *Hymnus omnibus sanctis ejus, filiis Israel, populo appropinquanti sibi.* (*Psal.* CXLVIII.)

Cependant le fidèle qui connaît les biens véritables, et la majesté du Dieu qu'il invoque, ne montre que du dégoût dans ses prières, et c'est vous seul, ô mon Dieu! qui trouvez tant d'indifférence dans des cœurs sensibles! Le commerce de nos amis a pour nous tant de douceurs ; leur société fait le charme de notre vie ; leur absence nous attriste; notre cœur est surchargé, dès qu'il ne s'épanche pas dans leur sein ; il se soulage en y déposant ses peines, et l'intérêt qu'ils y prennent suspend ses douleurs ; la passion surtout, donne à nos sentiments quelque chose de si vif, que les désirs ne peuvent se contenir, que l'âme se déploie tout entière pour les exprimer; et dans le commerce avec la Divinité, nous ne trouvons, ni consolation, ni douceur; nous ne sommes pas touchés de sa bonté; nous ne lui parlons jamais avec cette effusion, cette douce confiance, qui fait tout le plaisir d'une âme fervente; notre cœur n'est pour rien dans nos prières; elles ne sont qu'un effort de l'esprit, un arrangement pénible d'idées, presque toujours accompagné de sécheresse

et d'ennui : bientôt les expressions nous manquent, parce que le sentiment est éteint. L'âme, fixée contre sa pente à des objets qui qui ne l'affectent pas, s'affaisse, retombe sur elle-même, cherche à sortir d'une situation désagréable, veut abréger les moments de la prière, et croit être délivrée d'un joug onéreux, lorsqu'elle voit finir le temps destiné à un devoir si consolant.

Je sais que la faiblesse de la chair appesantit quelquefois l'esprit, et que l'imagination, féconde en illusions, interrompt souvent, par des images frivoles, l'action la plus sainte de l'homme; mais ces images dureraient peu, si un amour sincère nous attachait aux biens que nous demandons dans la prière; le désir remuerait trop puissamment notre cœur, pour le laisser longtemps dans la langueur; nous attribuons le froid de nos prières à l'indocilité de l'esprit, que tout dissipe; à sa légèreté, que rien ne peut fixer; à des dégoûts, que les réflexions ne sauraient vaincre. Et ce ne sont pas les dispositions qui peuvent nous donner de la ferveur, et encore moins de pénibles efforts qui augmentent l'ennui, en augmentant le travail; c'est l'amour des biens véritables, qui fixe les inquiétudes secrètes et les désirs vagues de notre cœur; qui lui fait goûter combien le Seigneur est doux; qui le console par l'espérance de posséder clairement un jour celui qu'il embrasse maintenant dans les ténèbres de la nuit. Dès que cet amour n'est pas dominant, le cœur a d'autres désirs et d'autres espérances; il se livre à une infinité d'objets; l'intérêt trop partagé s'affaiblit; les désirs sont moins vifs, les prières sont languissantes. Donnez-moi, dit saint Augustin, un homme qui désire avec ardeur les biens éternels; qui soit dans le monde, comme un voyageur dans un désert aride; qui, pressé de la soif, soupire sans cesse après la source de la vie éternelle : un tel homme priera sans ennui et sans dégoût; la ferveur de sa prière sera toujours en proportion de la vivacité de ses désirs : *Da amantem, et sentit quod dico.*

La confiance en Jésus-Christ est la seconde condition de laquelle dépend l'efficacité de la prière. L'homme coupable était indigne de se présenter aux yeux de Dieu, et de former avec lui un commerce immédiat; son crime avait élevé un mur de séparation; le sein de la clémence était fermé; nous eussions en vain crié vers le ciel, nos prières inutiles se seraient perdues dans le vague des airs; la justice, qui n'était pas satisfaite, rejetait ces hommages impuissants, et rendait inaccessible le trône de la miséricorde.

L'anathème prononcé contre toute la postérité du père coupable, eût été irrévocable, si le Fils unique de Dieu ne s'y fût soumis, et ne l'eût changé en bénédiction; il se dévoua à la mort pour apaiser la justice de son Père, et il voulut unir au faible sacrifice de notre pénitence les mérites infinis de son oblation; dès lors l'admirable économie de notre rédemption se développe, l'homme couvert du sang de l'Agneau peut se présenter devant Dieu, solliciter ses grâces, espérer ses bontés, attendre de sa miséricorde les récompenses éternelles; mais il ne faut pas qu'il se sépare un instant du médiateur, devenu le lien nécessaire de son commerce avec la Divinité; il peut tout espérer, tout demander par les mérites infinis de Jésus-Christ, qui réunissent les extrêmes, et qui mettent de la proportion entre la majesté souveraine et nos faibles hommages. Mais, sans cette union avec Jésus-Christ, il retombe dans le néant, il est sans vie, sans pouvoir, sans espérance dans l'ordre de la grâce; car c'est en lui qu'il est élu, qu'il est justifié : *Elegit nos, gratificavit nos, convivificavit nos in Christo.* (*Ephes.*, II.) De sorte que toutes les grâces qui nous délivrent des misères de l'âme, toutes celles qui appartiennent à notre rédemption, ne peuvent s'obtenir que par les mérites de Jésus-Christ, qui a consommé, par son oblation, tout l'ouvrage de notre salut : *Una oblatione, consummavit in æternum sanctificatos.* (*Hebr.*, X.)

La confiance en Jésus-Christ doit donc seule animer nos prières, puisqu'il n'y a point de sanctification, de grâces, de délivrance à espérer qu'en nous unissant à son oblation; en employant auprès de Dieu cette victime; en nous fondant sur ses mérites, sur sa charité, sur le prix de son sang. Si nous pouvions obtenir quelque grâce, indépendamment de ce médiateur, elle ne découlerait pas de lui, comme de notre chef; il ne serait pas vrai, comme dit l'Apôtre, que c'est lui qui fournit à tous ses membres une vertu secrète proportionnée à chacun.

Oui, mes frères, sans la confiance en Jésus-Christ, nos prières sont stériles et infructueuses; la bonté divine ne se déploie sur nous que par ce Fils bien-aimé; et l'intercession des saints, qui parlent face à face à l'Eternel, n'a de force que par l'application de ses mérites. Que reste-t-il donc au fidèle, qui ne se confie pas en Jésus-Christ? Trouvera-t-il en lui-même des motifs de la libéralité divine? Etalera-t-il aux yeux du Seigneur cette prière orgueilleuse, qui jette sur soi des yeux de complaisance, qui s'attribue le don de Dieu, qui aime à discuter ses œuvres, à les comparer, à les préférer; qui se juge avec tant d'indulgence, et qui condamne les autres avec tant de rigueur? Dira-t-il, comme le pharisien : Seigneur, voyez mes observances, pesez mes œuvres, je ne suis pas comme les autres hommes; discernez-moi du publicain : vous devez rejeter sa prière, et n'écouter que la voix de mes justices! Ah! mes frères, une prière aussi vaine éloignerait encore plus de nous les dons du ciel. Celle que la foi éclaire, que l'humilité inspire; celle qui est exaucée, sort de l'abîme de notre néant; elle n'a point d'autre titre pour obtenir, que l'aveu de son indignité et la confiance au mérite du libérateur. La Chananéenne, qui sollicite la guérison de sa fille, n'allègue en sa faveur

ni le sacrifice qu'elle a fait en renonçant à ses idoles, ni la grandeur de sa foi, qui la tient prosternée aux pieds du Sauveur : elle ne se plaint pas de la préférence qu'il donne aux enfants d'Israël; elle avoue qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens; toute sa confiance est dans la miséricorde du fils de David; elle attend tout de cette bonté, qui ne s'épuise jamais par les plus grands bienfaits; qui prodigue tout à la fois ses faveurs aux justes, et qui regarde avec un œil de complaisance le pécheur gémissant sur ses désordres : *Etiam, Domine; nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* (*Matth.*, XV.)

Ainsi prient tous ceux qui sont éclairés par la vérité; ils voient le néant de leurs mérites ; ils reconnaissent qu'ils doivent tout à Jésus-Christ; qu'ils le doivent lui-même à l'amour incompréhensible que son Père a eu pour les hommes; ils remontent jusqu'à cette charité, et ils s'y perdent. Jusqu'à quel excès nous avez-vous aimés, Père de miséricorde, disait saint Augustin, puisque vous avez livré votre Fils unique à la mort pour le salut des pécheurs? Jusqu'à quel excès nous avez-vous aimés, puisque vous avez voulu qu'il s'offrit pour nous comme vainqueur et comme victime, comme sacrificateur et comme sacrifice; qu'il se chargeât de nos iniquités, et qu'il nous purifiât par l'effusion de son sang? Ainsi tout le fondement de ma confiance, ce qui soutient encore ma faible voix lorsqu'elle s'élève vers vous de l'abîme de mon néant, c'est la charité excessive qui a transporté Jésus-Christ, du sein de sa gloire, sur l'arbre de la croix; le cri continuel de son sang qui parle plus haut que mes iniquités, et cette bonté toute gratuite qui m'applique ses mérites : *Miserere mei, fili David.*

Enfin l'efficacité de la prière dépend de la persévérance. Cette vérité, liée avec les notions primitives, nous est encore manifestée par l'oracle des chrétiens. Il déclare que ses faveurs sont le prix de la persévérance; qu'il ne diffère que pour éprouver notre foi, qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais : *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* (*Luc.*, XVIII.)

Tantôt il trace aux yeux de ses disciples, un tableau allégorique de cette bonté, qui ne se déploie que par la persévérance de nos prières; il représente tous les fidèles sous l'image d'un suppliant, qui se lève la nuit, pour demander trois pains à son ami, le presse longtemps, et n'obtient ce secours, que par l'importunité de ses sollicitations. Ici les vives instances de la Chananéenne, et le rebut du libérateur, représentent sous des traits encore plus frappants, la conduite de cette miséricorde, qui ne diffère ses faveurs, que pour les augmenter; qui se refuse quelquefois à la vivacité de nos désirs, et qui cède toujours à leur constance. Quels rebuts n'eut pas à essuyer cette femme étrangère? Un silence froid, cette expression de l'indifférence, si accablante pour les âmes sensibles, lui fait d'abord comprendre qu'elle s'efforce en vain d'attendrir un libérateur, qu'elle ne peut intéresser : *Qui non respondit ei verbum.* (*Matth.*, XV.) Cette rigueur ne fait qu'augmenter la vivacité de ses poursuites; son âme désire avec trop d'ardeur, pour se porter au découragement; ses instances redoublent· elle élève si haut sa voix, que les disciples fatigués de ses cris, sollicitent pour elle, et demandent qu'on les délivre de l'importunité de cette suppliante : *Dimitte eam, quia clamat post nos.* (*Ibid.*) Mais la réponse de Jésus-Christ, qui allègue le motif de son refus, semble lui laisser encore moins d'espérance; elle entend l'arrêt qui l'exclut des faveurs réservées aux enfants d'Israel : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.* (*Ibid.*) Quelle constance n'eût pas succombé sous cette épreuve! Le mépris, joint au refus, qui remplit le cœur d'aigreur et de désespoir, laisse-t-il quelque place à la confiance? Cependant ce mépris et ces rebuts humilient cette grande âme sans l'abattre; elle souscrit à l'arrêt qui la réprouve, sans cesser d'implorer la clémence qui peut faire grâce; elle n'attend même rien de la bienveillance; mais elle espère encore dans l'excès de la miséricorde; elle se restreint à demander les miettes qui tombent de la table du père de famille; elle presse, elle sollicite, jusqu'à ce que le libérateur accorde à l'obstination de sa persévérance, cette faveur refusée à la vivacité de ses désirs. O femme! s'écrie-t-il, que votre foi est grande! Qu'il vous soit fait, comme vous désirez! *O mulier! magna est fides tua Fiat tibi sicut petisti.* (*Ibid.*)

Combien d'instructions nous trouvons dans cet exemple! La Chananéenne, rebutée par Jésus-Christ, redouble ses instances; et sa persévérance obtient les plus grandes faveurs. De là vous devez conclure que Dieu agrée souvent nos prières, quoiqu'il ne donne pas de marques sensibles, qu'il nous a exaucés; qu'il ne diffère, que pour enflammer nos désirs; qu'il veut être pressé, sollicité, importuné, et que notre persévérance fait toujours violence à sa miséricorde. S'il suspend ses grâces; s'il paraît sourd à nos vœux, ses délais sont une feinte de son amour ; sa dissimulation apparente est une adresse de sa bonté; son silence tient lieu de paroles; il veut éprouver notre humilité, pour augmenter nos mérites; ses rebuts touchent aux plus grandes faveurs; et lorsqu'il semble rejeter notre prière, il est tout prêt de récompenser notre foi, et de couronner notre persévérance : *Fiat tibi sicut petisti.*

Quel prétexte pourrait donc excuser notre impatience dans la prière, puisqu'elle nous assure toujours les effets de la miséricorde? Que Dieu nous exauce; qu'il diffère ses faveurs, ou qu'il se refuse entièrement à nos vœux, sa bonté agit également par ces voies opposées : et voici les preuves sur lesquelles saint Augustin établit cette vérité. Souvent, dit ce Père, les refus du Seigneur sont des grâces, parce que la privation du bien que

nous lui demandons, est plus utile à notre sanctification, que la jouissance de ce bien : il aime mieux entendre nos gémissements sur notre faiblesse, que nous voir plus affermis dans la vertu; il nous répond, comme à saint Paul, lorsque nous souhaitons la délivrance de nos passions : Ma grâce vous suffit, parce que la vertu se perfectionne dans l'infirmité : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII.) Souvent il ne nous exauce pas dans le temps présent, parce que le bien que nous demandons, ne nous convient pas encore : *Quædam non negantur, sed congruo tempore differuntur.* Souvent, enfin, il diffère ses faveurs pour enflammer nos désirs, et nous donner une plus haute estime de ses dons : *Cum aliquando tardius dat, commendat dona, non negat.*

Nous sommes étonnés que le Seigneur ne se rende pas à nos premières instances; qu'il nous laisse dans les faiblesses, sous lesquelles nous gémissons; qu'il ne nous éloigne pas des tentations dont nous souhaitons la délivrance? Dès que ses faveurs ne suivent pas de près l'expression de nos désirs, nous cessons de demander; nous perdons la confiance; nous croyons qu'il est inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas : ses refus nous irritent ou nous découragent; comme si le sein de sa clémence devait s'ouvrir à nos désirs impatients! comme s'il ne pouvait pas attacher ses faveurs au mérite de notre persévérance! N'est-il pas juste qu'il nous fasse désirer longtemps un bonheur, dont la jouissance est éternelle? Des biens si grands peuvent-ils être trop souvent demandés? La poursuite de quelques objets frivoles remplit notre carrière : nous courons après la fortune, la faveur, la réputation, sans nous rebuter : la grandeur des obstacles ne peut abattre notre constance : si le monde nous dégoûte quelquefois par ses revers, il nous attache toujours par ses espérances; après mille tentatives inutiles, nous faisons jouer de nouveaux ressorts. La maturité de l'âge et l'expérience de l'injustice des hommes mettent seulement plus de circonspection dans le choix des moyens, sans rien ôter à la vivacité des désirs; la vieillesse même languissante ramasse un reste de forces, pour s'attacher avec plus de fureur à ce qui va lui échapper un moment; tant l'espérance, jointe au désir, peut donner de force et de constance à notre âme dans la poursuite des objets qui l'attachent! Et les biens inestimables de la grâce, le désir de les posséder, la bonté divine qui les assure à la persévérance de nos prières; toutes ces espérances si bien fondées, ne peuvent nous soutenir contre l'amertume d'un refus, et nous rassurer contre l'inutilité d'un premier effort : le moindre délai nous jette dans l'impatience; nos désirs s'amollissent, nous cessons de prier, de solliciter, de frapper à la porte, au moment peut-être qu'une dernière instance nous l'eût ouverte. O homme! vous perdez ainsi, par des dégoûts injustes, les faveurs d'un Dieu, toujours prêt à vous les accorder, si votre impatience ne s'opposait à ses miséricordes, et ne fermait la porte de ses grâces, que sa bonté nous ouvre.

Direz-vous que l'application continuelle à la prière est incompatible avec les soins tumultueux de cette vie; que la pesanteur de la chair et l'importunité de ses besoins fixent presque notre âme aux choses présentes; que l'accomplissement même de nos devoirs ne nous permet de donner à la prière que quelques moments rapides? Ah! mes frères, ces excuses sont frivoles, et ne sont que des motifs plus puissants pour persévérer dans ce saint exercice. Le poids de la chair, la corruption du cœur, le tumulte du monde, les périls qui nous environnent forment une matière de larmes, de gémissements, de crainte, d'espérance : véritables aliments de la prière. Vous dites que le temps vous manque pour remplir cette obligation; retranchez de la somme des instants de votre vie ceux que vous consacrez aux excès des passions; ceux que vous perdez dans des entretiens frivoles; ceux que vous consumez dans l'inutilité; ceux que l'oisiveté rend si languissants et l'ennui si insupportables; vous verrez que la plus petite partie de votre temps est donnée aux devoirs, aux nécessités de la vie présente; vous comprendrez même que l'accomplissement des autres devoirs n'est jamais un obstacle à la persévérance dans l'oraison. Notre erreur, à cet égard, vient de ce que nous regardons la prière comme un arrangement d'idées rares, qui demande des spéculations profondes; que nous en faisons un art, tandis qu'elle n'est qu'une effusion du cœur; que nous l'assujétissons à des formules, dont la récitation, rarement animée par le sentiment, n'ajoute que des mots à des mots, et ne fait succéder que l'ennui à l'ennui, et consume des heures entières.

Nous concluons de là, que les soins domestiques, la vigilance paternelle, les fonctions civiles, les devoirs des différents états, nous empêchent de vaquer sans interruption à la prière; mais cette persévérance, recommandée par Jésus-Christ, n'est pas une récitation continuelle de prières vocales; c'est un cri du cœur, touché de la grandeur de ses maux; un désir ardent des biens futurs, qui ne s'affaiblit pas par l'usage des biens présents; un gémissement continuel sur nos faiblesses et nos offenses; une confiance sans bornes en la miséricorde. Ces sentiments qui forment la prière véritable, peuvent se conserver dans les travaux pénibles, dans le tumulte des affaires, dans le bruit des armes. Loin d'être un obstacle à l'accomplissement des autres devoirs, ils les facilitent et les sanctifient. Ainsi, il n'est point de situation où le fidèle ne puisse accomplir ce commandement du Sauveur : Priez sans cesse; ne vous lassez jamais de demander : *Oportet semper orare, et nunquam deficere.* (*Luc.*, XVIII.)

Persévérez donc, mes frères, dans la prière, qui vous ouvre les trésors de la miséri-

corde, qui soutient votre foi et qui assure toutes vos espérances : demandez sans cesse les biens que vous devez toujours désirer, la rémission de vos péchés, la guérison de votre faiblesse, et la possession du bonheur éternel ; demandez-les avec ferveur, avec la confiance en Jésus-Christ, avec persévérance ; et ces dons inestimables ne vous seront jamais refusés : *Petite, et accipietis.* (*Joan.*, XVI.)

Répandez, ô mon Dieu ! sur tous les fidèles, cet esprit de prière, qui est la source de toutes les grâces ; qui opère presque tout dans l'ordre du salut ; qui forme les pénitents et les justes ; qui ébauche l'ouvrage de notre sanctification, et qui le perfectionne ; afin qu'après avoir poussé des soupirs et des vœux ardents sur la terre, nous jouissions, dans la céleste patrie, du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

C'était la destinée du Fils de Dieu, marquée dans l'oracle de Siméon, de paraître sur la terre pour la condamnation, comme pour le salut des hommes. Les mérites de sa rédemption devaient, il est vrai, s'étendre à tous les pécheurs ; mais l'abus de ses grâces rendait inutile l'effusion de son sang ; sa sainteté n'était qu'un objet de censure pour les hommes pervers ; ses exemples condamnaient leurs vices, sans leur inspirer la vertu ; et sa doctrine, qui assurait le salut des enfants de lumière, devenait une occasion de scandale pour la sagesse orgueilleuse des enfants de ténèbres : *Ecce positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* (*Luc.*, I.)

Cet augure fut vérifié par les différents sentiments que l'entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem, fit naître dans le cœur des Juifs : il venait à eux avec des vues de miséricorde ; il voulait les combler de ses bienfaits, les délivrer de la tyrannie des passions, les purifier par l'effusion de son sang, substituer aux holocaustes de la loi, la seule victime de l'Etre suprême ; donner à Jérusalem la paix, l'innocence, la splendeur de la sainte cité, dont la magnificence du temple n'était que la figure. Cette auguste réparation était depuis longtemps l'objet des espérances de tous les justes : les jours qui devaient précéder la manifestation du libérateur étaient écoulés, le précurseur avait enfin paru sur les bords du Jourdain ; Jésus-Christ même s'était montré digne de leurs hommages ; les cieux s'étaient ouverts pour célébrer sa gloire ; les instants de sa vie étaient marqués par des prodiges, partout il laissait échapper des traces de sa clémence, et la reconnaissance seule devait le rendre cher à sa nation : *Venit tibi mansuetus.*

Cependant la présence du Sauveur, loin de ranimer les espérances de Jérusalem, est un sujet de trouble et de scandale pour cette ville ingrate : *Commota est universa civitas.* (*Matth.*, XI.) Ses prodiges réveillent la jalousie des pontifes, ses bienfaits ne peuvent tirer les suffrages d'une multitude inconstante ; tandis que quelques justes s'empressent pour le recevoir, les Pharisiens conspirent en secret pour le perdre, et ce jour d'allégresse pour les âmes innocentes, est pour les pécheurs un jour de deuil, de tristesse et de réprobation : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Image naturelle, mes frères, des sentiments qui partagent nos cœurs dans ces jours de miséricorde, où Jésus-Christ se donne à tous les fidèles, pour être leur nourriture, leur force, leur consolation ! Nous savons tous qu'il est le Sauveur des hommes ; notre foi perce les voiles qui le couvrent, elle aperçoit, sous les symboles sacrés, une victime sainte qui apaise la colère divine : c'est le mystère de son amour, il a quitté l'appareil redoutable de juge, il vient à nous plein de douceur, avec la tendresse d'un père : *Venit tibi mansuetus.* Mais cet avènement heureux, qui annonce des biens magnifiques, est par nos dispositions criminelles, une source de réprobation : nous recevons ce roi de gloire avec un cœur souillé par des passions injustes ; nous conspirons pour le perdre, tandis qu'il nous donne les plus grandes marques de sa tendresse, nous nous rendons coupables de sa chair et de son sang, et cette nourriture céleste, qui est la force et la vie des âmes innocentes, devient la mort et la condamnation des pécheurs : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Voilà, mes frères, ce qui nous fait trembler sur la destinée des fidèles qui approchent du sacrement de nos autels, la crainte qu'ils ne reçoivent Jésus-Christ pour leur condamnation. C'est pour prévenir ce malheur, que j'entreprends de vous instruire sur les préparations qui doivent nous conduire à cette action redoutable. Quelles sont les dispositions qui doivent précéder une bonne communion ? première partie. Quelles sont les dispositions qui doivent accompagner une bonne communion ? seconde partie. C'est tout mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les vérités de notre foi nous fournissent les conséquences qui doivent nous servir de règle dans la participation des saints mystères. Jésus-Christ sur nos autels, est le pain des forts, la nourriture des âmes que la grâce élève à la vie spirituelle. Ceux qui dorment dans les ombres de la mort, ne peuvent goûter ce pain du ciel : c'est la perle évangélique qui ne doit pas être foulée aux pieds par les animaux immondes ; la table des enfants qui ont droit à l'héritage éternel, le banquet sacré des épouses, revêtues de la robe nuptiale, et parées des

sgrements de l'innocence; l'union la plus intime des élus avec un chef qui est l'auteur de toute sainteté : *Ego sum panis vitæ.* (*Joan.*, VII.)

De là, mes frères, il suit que l'homme ne peut approcher de la sainte table, s'il n'est pas du nombre des enfants de Dieu; qu'il cherche en vain la nourriture et la force des justes, s'il ne porte pas dans son cœur le principe de la vie spirituelle; qu'il ne trouve que la condamnation et la mort dans la manducation de Jésus-Christ, si son âme est encore asservie sous le joug des passions, et si sa conversion n'est pas sincère. Or, la conversion suppose les épreuves de la pénitence, et renferme un amour dominant de la justice, deux caractères de la justification chrétienne, deux dispositions qui doivent précéder une bonne communion : *Probet autem se ipsum homo.* (I *Cor.*, XI.)

C'est une erreur assez commune, de croire que le passage du crime à la justice est facile; que la conversion est l'ouvrage d'un instant; que les liens des passions et de l'habitude, cèdent à nos premiers efforts; que la participation des saints mystères, peut être la première démarche de la pénitence, et que des épreuves sévères sont moins propres à assurer notre justification, qu'à la rendre rebutante et difficile.

Funeste illusion, qui augmente la difficulté d'un retour sincère, par la sécurité d'une fausse confiance, et qui laisse subsister tranquillement les passions injustes, au milieu des solennités les plus saintes, et des terreurs de la foi! Oui, mes frères, cette confiance téméraire, qui vous fait passer rapidement des excès les plus honteux, à la participation des saints mystères, n'est propre qu'à multiplier les sacriléges. La justification n'est pas un miracle soudain, qui crée en un instant l'homme nouveau; c'est un fruit tardif des larmes, des prières, de la mortification des sens : en un mot, les épreuves et les délais de la pénitence, sont nécessaires pour nous préparer à une bonne communion. Développons cette vérité.

Le désordre du péché ne consiste pas seulement dans l'usage momentané des créatures, dans la jouissance d'un plaisir rapide, qui irrite les désirs sans les satisfaire; il renferme un amour dominant des biens charnels, un assujettissement du cœur aux mouvements déréglés des passions, un dégoût des biens invisibles, qui ne laisse dans l'âme de vivacité que pour les impressions des sens.

La conversion qui répare ce désordre, suppose donc toutes les épreuves nécessaires pour détacher le cœur des créatures et assurer son retour vers Dieu : ces œuvres laborieuses qui commencent à expier nos crimes, cette attention à fuir les occasions, à réparer les scandales, à ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, à réformer les mœurs, qui annonce un changement de vie; ces combats intérieurs et ces efforts héroïques contre la violence des passions, qui préparent la destruction de l'homme charnel; ces prières vives et persévérantes d'une âme touchée du malheur de son état, qui sollicite sa guérison avec une humble confiance; ces terreurs d'une foi, qui ouvre les yeux au spectacle terrible de la justice divine, qui percent dans les abîmes éternels, qui troublent le pécheur au milieu de ses désordres; et qui, devenant le frein des passions, facilitent l'amour du devoir et de la justice.

C'est au milieu de ces troubles, de ces larmes et de ces efforts héroïques, que l'homme nouveau se forme, et que l'ouvrage de la justification se consomme. Quelques saillies faibles et languissantes; quelques moments d'attendrissement, où le cœur donne des larmes aux exhortations publiques du ministère; des promesses souvent violées, et qui tiennent à peine contre le premier écueil; des plans de vie, formés subitement aux approches des solennités de l'Eglise; des résolutions prises dans le calme des passions, et qu'une impression des sens fait bientôt évanouir, sont des marques trop équivoques, pour assurer un renouvellement de vie. Le cœur ne quitte pas facilement un amour qui le remplit : il en coûte pour rompre les liens d'une passion dont la servitude nous paraît aimable; il faut que d'utiles dégoûts rendent amères ces voluptés si chères; que la réflexion, éclairée par la grâce, découvre la grandeur des biens célestes et les charmes de la vertu; que des actes contraires affaiblissent les penchants déréglés; que de sages précautions ménagent notre faiblesse, en éloignant le danger de la séduction; que des délais prudents laissent à l'âme le temps d'acquérir de nouvelles forces, et de reprendre cette intégrité, que mille plaies ont défigurée : il faut que le pécheur se sépare de tout ce qui a été pour lui une occasion de chute; que les objets qui ont enflammé ses passions lui deviennent aussi odieux que ses crimes; qu'il se prive de la liberté d'user des plaisirs innocents, pour punir l'abus qu'il en a fait; qu'il pleure sous la cendre, avec les coupables, avant que de chercher la consolation des justes, et qu'il regarde la communion comme le prix et la récompense d'une pénitence laborieuse.

Quel sujet de gémissements pour votre Eglise, ô mon Dieu! de voir assis à la table des justes, des pécheurs, dont les plaies sont encore récentes; qui, loin de laver leurs vêtements dans le sang des tribulations, cherchent à se soustraire à la loi commune de l'abstinence; mêlent des adoucissements aux rigueurs prescrites par l'Eglise, pour disposer les fidèles à la Pâque; et font de cette action redoutable, qui doit être la récompense des larmes, la première démarche de la pénitence! Après une vie dissipée et toute mondaine, ils donnent à peine quelques instants à la révision de leur conscience; un intervalle qui ne suffit pas pour bannir de leurs esprits les images tumultueuses des plaisirs et des occupations du siècle. Qu'il est à craindre, grand Dieu! que des conversions si peu éprouvées ne soient pas

sincères; que le cœur ne soit encore attaché à des crimes, dont il redoute l'expiation; qu'il ne soit peu touché de l'outrage fait à la majesté divine, dont il prend les intérêts avec tant de froideur; que l'endurcissement ne soit une suite de cette confiance téméraire, qui lui fait goûter, sans préparation, le pain des élus; et que cette nourriture céleste, au lieu d'augmenter dans son âme la vie spirituelle, n'y porte l'anathème et la mort éternelle!

La grâce, direz-vous, peut amollir en un instant des cœurs de pierre; briser les liens les plus forts; détruire des inclinations, fortifiées par le temps et l'habitude; renverser tous les obstacles, et rétablir l'harmonie dans une âme livrée aux plus grands désordres. Il est vrai, mes frères, que le Seigneur opère quelquefois de semblables prodiges, pour faire éclater sa puissance : ce sont des coups extraordinaires, où sa main paraît toute seule, et ne fait briller que son empire sur les cœurs : mais ces miracles ne peuvent donner atteinte à la règle des épreuves. Dans l'ordre commun de la justification, le changement du cœur est presque toujours préparé par l'affaiblissement des passions, par un commencement d'expiations de crimes, par de sages précautions, qui nous éloignent des occasions de chutes : les premières impressions de la grâce sont rarement ces traits puissants, ce triomphe inopiné, dont la rapidité semble dérober à nos yeux la résistance du pécheur. Moins ardente et moins vive dans ses opérations, elle diminue insensiblement l'attrait des faux plaisirs; elle réveille dans le cœur le sentiment des voluptés célestes; elle trouble et agite le pénitent par des craintes salutaires; elle lui inspire le désir de sa guérison. Touché de la grandeur de ses maux, et gémissant sous la pesanteur de ses fers, il fait monter au ciel le cri de sa douleur; tel qu'un faible enfant, qui se soutient à peine, il cherche un appui dans la main du Père des miséricordes; il expose ses besoins à son Dieu : bientôt ses efforts, secondés par la grâce, lui assurent de nouveaux succès : les obstacles diminuent, à mesure que les passions sont réprimées : Dieu se montre enfin à ses yeux, comme son bien véritable; et l'amour de sa loi devient dans son cœur une douce habitude.

Rappelez-vous les conversions de ces pécheurs, dont la pénitence doit nous servir de modèle. Quel trouble! quelles agitations! quels combats! quelle continuité d'efforts! Pendant des années entières, où la violence des passions balançait le triomphe de la grâce, l'abondance de leurs larmes, le sentiment vif de leurs maux, le désir de la guérison, leur paraissaient des signes incertains de leur réconciliation avec le ciel : ils savaient que le cœur, fatigué de l'esclavage des passions, peut souhaiter d'en sortir, sans avoir la force de rompre ses chaînes; qu'il désire souvent la possession de la céleste patrie, sans pouvoir se résoudre à tout quitter pour cette perle évangélique; que cet amour qui forme l'homme nouveau, est le fruit de la grâce, que Dieu n'accorde qu'aux démarches pénibles et soutenues de la pénitence, à la mortification des sens, aux séparations douloureuses et à la persévérance des prières. Frappés de la majesté du Dieu qu'ils avaient offensé, et pénétrés de la terreur de ses jugements, ils mesuraient la durée de leurs expiations, sur celle de leur vie; et, après les plus rigoureuses épreuves, ils recevaient encore le gage de la réconciliation, comme le fruit de la charité et de l'indulgence des pasteurs.

O temps! ô jours d'éternelle mémoire! jours heureux, où l'innocence des mœurs était le caractère distinctif des fidèles; où la ferveur faisait paraître sous la cendre et le cilice des hommes nourris dans le faste des grandeurs; où le spectacle de la pénitence effaçait du moins le scandale du crime; où la sévérité des épreuves imprimait pour les saints mystères un respect capable d'arrêter les profanateurs! Le sacrilége, l'avare, l'impudique, étaient bannis du sanctuaire; les vierges pures, ou les pénitents, purifiés dans le sang des tribulations, environnaient seuls la sainte table; le sang de l'Agneau sans tache ne formait que des martyrs et des disciples zélés de la croix; et de ces mêmes autels, d'où partaient tant d'anathèmes qui consomment aujourd'hui la réprobation des faux pénitents, il ne coulait sur ces premiers fidèles que des sources de grâces et de bénédictions.

Je sais que l'Eglise s'est relâchée de la sévérité de sa discipline; la publicité des peines est devenue impossible, par la multitude des coupables; l'assemblée sainte serait déserte, si les pénitents gémissaient encore des années entières à la porte du temple; la sensualité de nos mœurs a rendu inutiles des lois que la ferveur seule pouvait exécuter. Mais l'Eglise, en se prêtant à notre faiblesse, ne nous dispense pas de la pénitence secrète et de la règle des épreuves; l'esprit qui l'animait n'a pu changer, elle soumettait, autrefois, les pécheurs à des peines rigoureuses pour les préparer à la participation des saints mystères, parce qu'elle croyait qu'ils devaient satisfaire à la justice de Dieu, avant que de s'asseoir à la table de ses enfants; elle s'assurait de leur conversion, par des lois prudentes, parce qu'elle savait que le changement du cœur n'est pas l'ouvrage d'un instant, qu'il faut du temps et des efforts pour déraciner des passions invétérées, et que des crimes suspendus seulement aux approches des solennités marquent plutôt la lassitude, le dégoût et l'inconstance du cœur, qu'un attachement sincère à la justice. Ces motifs, qui armaient l'Eglise d'une sainte sévérité à l'égard des coupables, subsistent encore dans nos siècles plus relâchés. L'Eucharistie est toujours la récompense des larmes de la pénitence; la corruption des mœurs, qui a rendu nécessaire le changement de la discipline, n'a pu donner atteinte à cette loi supérieure, qui ordonne à tous les fidè-

les de s'éprouver avant de manger le pain de vie; la séduction de l'exemple, la licence des mœurs, la difficulté du retour à la vertu, dans ces temps malheureux où tout semble prêter des armes aux passions, rendent même ces épreuves plus indispensables, et l'Eglise, en établissant ces jours de pénitence, pour disposer les fidèles à la communion pascale, nous apprend que tout pécheur doit mettre un intervalle d'expiations, de jeûnes et de prières entre ses désordres et la participation aux saints mystères.

La conversion sincère suppose donc les épreuves de la pénitence; première disposition à la communion : j'ajoute qu'elle renferme un amour dominant de la justice; seconde disposition qui doit précéder une bonne communion.

La justice est cet ordre heureux, où l'homme est placé dans les rapports qu'il doit avoir avec son Créateur; cette harmonie dans laquelle l'âme, supérieure à la violence des passions, n'écoute plus que l'oracle suprême, suit les impressions de la grâce et s'attache à son Dieu, comme à la source de sa félicité véritable; cette soumission libre à l'Etre suprême, qui fixe nos résolutions, calme nos craintes, règle nos espérances et nous fait adorer, dans tous les événements, l'ordre du souverain dispensateur : enfin, cette conformité à la volonté divine, qui nous rend aimable la loi du Seigneur; qui nourrit dans nos âmes, la crainte d'offenser sa majesté; qui règle toutes nos démarches, et combat sans cesse ces penchants malheureux qui nous portent à la recherche des plaisirs criminels.

Cet état de justice doit avoir quelque stabilité, puisqu'il ne suppose pas seulement l'acte du péché suspendu, mais les passions affaiblies et soumises à l'empire de la charité. Les changements de la grâce ne sont pas des changements d'un jour : elle donne un autre cœur; elle forme un homme nouveau; elle édifie une maison sur la pierre ferme : il faut que les vents et l'orage s'élèvent plus d'une fois pour l'abattre; c'est un renouvellement entier de la volonté qui doit fixer ses vicissitudes, ou du moins éloigner ses rechutes, puisqu'il est appuyé sur des motifs invariables; la difformité du péché, la beauté de la vertu, la bonté de Dieu et la crainte d'offenser sa majesté suprême.

Telle est l'économie de la grâce, et le fondement de la vie spirituelle, l'empire de la charité sur tous les autres sentiments. Tandis que le cœur reste sous l'esclavage des passions, que les chaînes des habitudes criminelles ne sont pas brisées; que l'âme n'est pas éprise des voluptés célestes et des charmes de la vertu; qu'elle ne regarde pas comme un objet d'horreur tout ce qui est contraire à la volonté divine, l'homme reste toujours dans l'état de péché; il est séparé du principe de la vie spirituelle, et sa conversion n'est pas sincère.

L'amour dominant de la justice est donc une disposition nécessaire à la communion : quiconque n'a pas cette disposition est encore dans l'inimitié de Dieu, dans la mort et dans le péché; la table des vivants lui est interdite; le sacrement de la paix et de l'union des justes avec leur chef, est pour lui un signe de réprobation; il ne peut le recevoir sans se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (I *Cor.*, XI.)

Ces vérités supposées, mes frères, jugez vous-mêmes si vous portez à l'autel une conscience purifiée de ses souillures, un cœur changé, un amour dominant de la justice et de la loi du Seigneur : *Probet autem seipsum homo.* Vous avez lavé vos plaies dans le bain sacré de la pénitence, exposé vos besoins à un médecin charitable; vous êtes sortis du tribunal avec le signe de la réconciliation; vous avez entendu ces paroles consolantes : Allez en paix; c'est aujourd'hui un jour de salut et de bénédiction pour votre âme : *Hodie salus huic domui facta est.* (*Luc.*, XIX.) Mais cette absolution, qui suffit pour étouffer vos remords a-t-elle été ratifiée dans le ciel? la parole du ministre, suivie de la grâce, a-t-elle porté dans votre âme la résurrection et la vie? Les eaux de la pénitence ont-elles pénétré dans votre cœur, ou n'ont-elles fait que blanchir le sépulcre rempli de corruption? La profanation du sang de l'Agneau, répandu sur votre tête, ne met-elle pas le comble à vos iniquités? Avez-vous apporté au tribunal cette abondance de componction, qui est une source de larmes; cette vivacité de douleur, qui est l'âme de la pénitence; cette crainte d'offenser Dieu, qui ne voit rien de plus odieux que l'iniquité; cet amour commencé de la justice, que la vertu du sacrement perfectionne; cette résolution sincère de changer de vie, de réformer vos mœurs, et de rompre tous les liens qui vous attachent aux plaisirs criminels?

Hélas! mes frères, que vos dispositions sont différentes! La plupart se disposent à la participation des saints mystères par une confession sacrilége; ils approchent du tribunal de la pénitence sans douleur et sans componction : la confusion qui les couvre n'est que la suite d'une mauvaise honte et des alarmes secrètes de l'orgueil; l'aveu de leurs crimes, un moyen de se procurer une fausse sécurité dans des moments où le cœur, fatigué par des remords, cherche à se soulager en déposant ses iniquités dans le sein du ministre; les marques de repentir qu'ils donnent ne sont que les tristes agitations d'une conscience criminelle; leurs désirs de conversion, des résolutions faibles, inconstantes, qui ne servent qu'à faire illusion sur l'horreur du sacrilége. Au milieu de ces propos vagues, le cœur reste le même; le désordre subsiste; l'attachement aux créatures domine encore; le feu mal éteint des passions se rallume; bientôt les habitudes criminelles, suspendues pendant quelques moments, reprennent leur cours; les jours coulent de nouveau dans l'oisiveté des conversations, les commerces dange-

reux, les spectacles frivoles et les plaisirs criminels.

C'est avec ces dispositions, ô mon Dieu ! que les fidèles approchent de l'auguste sacrement de vos autels. Ils portent un cœur souillé à la table des saints ; ils veulent s'unir à la source de justice sans avoir fait divorce avec leurs passions ; ils paraissent avec confiance dans l'assemblée des justes, parce que la conscience ne leur reproche pas ces dissimulations détestables, cette hypocrisie familiarisée avec le sacrilége, qui foule aux pieds sans horreur le sang de l'alliance. Mais cette fausse confiance est d'autant plus dangereuse qu'elle laisse moins de ressource à la pénitence véritable ; la conscience est tranquille, les remords sont apaisés, les inquiétudes ont cessé, la participation des saints mystères a calmé toutes les terreurs de la foi ; ils croient leurs iniquités effacées, et ils n'ont fait que jeter un voile qui leur dérobe l'horreur du crime : les passions sont toujours vivantes dans le fond de leur cœur ; ils ont la paix dans le péché, et la sécurité de l'innocence au milieu de l'injustice.

Aussi voyons-vous ces faux pénitents retourner à leur premier vomissement : la honte de violer des promesses qu'ils viennent de jurer aux pieds des autels, les contient pendant quelques jours ; mais la fidélité ne va pas loin, les résolutions s'oublient, les promesses s'évanouissent ; le cœur, qui reste toujours sous l'empire de l'amour-propre, flotte de nouveau au gré de son inconstance ; leur vie n'est plus qu'une vicissitude de crimes et de repentirs frivoles. Que dis-je, mes frères ? ils tombent dans des égarements encore plus déplorables : après la participation de Jésus-Christ leurs mœurs deviennent plus licencieuses, leurs passions exercent un empire plus tyrannique, les excès les plus affreux ne leur coûtent rien ; ils sont dans cet état d'endurcissement où l'âme, familiarisée avec l'abus des grâces, viole tranquillement ses devoirs, et s'accoutume à renouveler ses crimes sans remords.

Je sais que la rechute n'est pas une marque certaine d'une fausse conversion, que la grâce ne fixe pas notre inconstance dans le bien, et que le juste peut rentrer dans les égarements des passions. Le poids de la corruption, les périls répandus ici-bas, les objets séduisants du monde raniment souvent dans le cœur le goût des faux plaisirs. Notre fragilité, la diminution de la ferveur, la négligence des précautions, conduisent insensiblement à la perte de la vie spirituelle : le cœur, incapable de soutenir cette continuité d'efforts, à laquelle le progrès dans la vertu est attaché, tombe dans l'abattement et la tiédeur. La stabilité dans le bien n'est pas le partage des justes sur la terre, c'est le privilége des élus dans la céleste patrie, où, délivrés des misères qui nous environnent, pénétrés de l'éclat immortel de la majesté de Dieu, plongés dans le sein immense de son amour et fixés par la jouissance du bien suprême, ils goûtent, en contemplant la magnificence de sa gloire, un plaisir toujours nouveau et un bonheur qui n'a d'autres bornes que celles de l'éternité.

Mais, quoique la justice ne soit pas un état immuable dans notre exil, elle ne consiste pas dans des sentiments passagers, dans les saillies d'un cœur facile à s'attendrir, dans une étincelle qui ne montre que faiblement les vérités éternelles, et qui, s'évanouissant aussitôt, replonge tous ces objets dans la confusion : c'est un attachement constant à l'ordre, une fidélité durable à ses promesses, une disposition stable de foi qui cède difficilement aux attraits des biens sensibles, un amour dominant de la loi, qui exerce un véritable empire sur tous les sentiments du cœur ; enfin, une vie nouvelle où l'homme ressuscite avec Jésus-Christ, et, embrasé du feu de sa grâce, offre aux séductions plus de force, aux périls plus de vigilance, et se soutient longtemps contre la violence des passions et l'attrait des plaisirs criminels.

Oui, mes frères, ces rechutes fréquentes et précipitées après la participation du corps de Jésus-Christ, ces alternatives de crimes et de repentir sont des marques certaines de la profanation des saints mystères. La justice, étant une réformation totale de l'homme, doit avoir quelque stabilité : le cœur, vivement touché des voluptés célestes, ne peut goûter d'abord les plaisirs criminels : on ne passe pas rapidement de l'amour dominant du Seigneur à la recherche des créatures : le vice a ses degrés comme la vertu ; les chutes éclatantes sont presque toujours préparées par une langueur, qui, affaiblissant la charité, conduit insensiblement à la mort ; et rien n'est plus indigne de la vie chrétienne que de s'imaginer qu'elle puisse se passer dans des révolutions continuelles de crimes et de justice.

D'ailleurs, le premier fruit d'une bonne communion est une grâce qui donne la force de marcher longtemps dans les voies du salut. Jésus-Christ ne s'unit pas seulement aux justes dans le sacrement de l'autel ; il demeure en eux, il établit dans leur cœur une habitation fixe et durable ; il leur donne le gage de son alliance éternelle : *In me manet, et ego in eo.* (*Joan.* VI.) Par conséquent, une âme qui montre autant de faiblesse dans les tentations, autant de facilité à se livrer aux excès des passions, n'a pas reçu Jésus-Christ spirituellement. Des communions saintes ne peuvent subsister avec une vicissitude de mort et de vie, avec des penchants également violents, avec un cœur aussi faible dans la pratique des devoirs ; et l'Église a toujours supposé que les fidèles qui retournent à leurs premiers vomissements aussitôt après la participation aux saints mystères, n'ont jamais recouvré la grâce, et qu'ils n'ont mangé le corps adorable du Sauveur que pour leur condamnation : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Telles sont les règles sur lesquelles vous devez juger de vos dispositions. Les épreu-

ves de la pénitence et l'amour dominant de la justice doivent précéder une bonne communion, parce qu'elles sont nécessaires pour assurer une conversion sincère. Il me reste à vous faire voir les dispositions qui doivent accompagner une bonne communion. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

La sainteté de la victime qui s'immole sur nos autels, et son opposition avec le crime, nous ont fait voir que le juste seul a droit d'être assis à la table eucharistique. La profondeur de ce mystère, que la foi seule peut pénétrer, et les bienfaits que Dieu répand sur nous dans cet auguste sacrement, prouvent que l'homme doit manger le corps de Jésus-Christ avec une foi vive et un désir ardent de s'unir à cette source de grâces : deux dispositions qui doivent accompagner une bonne communion. Mettons dans tout leur jour ces vérités si intéressantes.

La vivacité des sentiments du cœur suit toujours la conviction intime de l'esprit, et la faiblesse de notre foi est l'unique cause de la froideur que nous éprouvons dans la participation des saints mystères. Si l'homme perçait le voile qui couvre à ses yeux l'auguste sacrifice de la nouvelle alliance ; s'il voyait les portes du sanctuaire éternel s'ouvrir par la vertu des paroles mystiques, le roi de gloire qui descend, accompagné de la multitude des esprits célestes : ces esprits si purs et si saints, qui, pénétrés de crainte et de respect, s'inclinent en sa présence, et éblouis de l'éclat qui l'environne, couvrent leurs faces, ne se croyant pas dignes d'arrêter leurs regards sur sa personne divine ; s'il apercevait sous ces symboles toute la gloire de la majesté suprême et la terreur qu'elle inspire, il ne participerait à l'immolation de l'Agneau sans tache qu'avec cette humilité profonde, cette crainte filiale, cette dévotion vive, que la grandeur du mystère doit inspirer. Le sentiment de son indignité le ferait trembler à l'approche de ce sanctuaire redoutable ; et loin d'apporter à cette action un cœur appesanti et insensible, un esprit distrait et dissipé par les occupations du siècle, il craindrait qu'il ne partît du fond des autels des foudres et des éclairs pour mettre en poudre un téméraire à qui la présence du Dieu tout-puissant ne peut imprimer du respect.

Mais ce mystère de la charité infinie de Jésus-Christ pour les hommes ne présente rien qui fasse impression sur les sens : ce lieu terrible, où la plénitude de la divinité réside, n'est plus environné de foudres pour en défendre l'entrée aux profanateurs. Le Verbe fait chair, caché sous les bénédictions mystiques, n'y met d'autres barrières que celles de notre amour et de notre foi : sa bonté semble oublier, en notre faveur, les précautions formidables qui rendaient autrefois sa présence inaccessible : rien n'y relève sa grandeur et sa majesté ; les cicatrices éclatantes des plaies qu'il a souffertes pour nous, ces signes sacrés de la victoire qu'il a remportée sur nos ennemis, ces marques si touchantes de son amour, si propres à ranimer notre reconnaissance, échappent à nos regards, et le sacrifice auguste de notre rédemption se renouvelle tous les jours sur nos autels, sans attacher les yeux des spectateurs, par ces circonstances glorieuses qui accompagnèrent l'immolation sanglante de la victime sur le Calvaire.

De là cette froideur, cette dissipation, ce dégoût, que la plupart des fidèles montrent dans l'usage de la nourriture céleste. Livrés aux inutilités du siècle, cette action sainte ne réveille plus leur piété ; ils n'ont pas avec Jésus-Christ ces rapports secrets, cette liaison intérieure, cette familiarité étroite, qui est le fruit du recueillement, de la prière, de la méditation, et qui rend délicieux le pain du ciel. Accoutumés à une vie tout extérieure, les prodiges qui ne frappent pas leurs sens ne les touchent que faiblement ; la présence du Dieu vivant sur nos autels, cachée à leurs yeux par les voiles eucharistiques, devient étrangère à leur esprit ; leur raison, toujours esclave de l'imagination, saisit avec peine ces vérités sublimes, et leur cœur, faiblement touché par le sentiment confus de ces objets, n'éprouve qu'une dévotion stérile et languissante dans un mystère, où les marques de bonté que Dieu nous donne, devraient faire verser des larmes de tendresse et de reconnaissance.

La foi est donc nécessaire pour présenter ces objets avec vivacité, fixer notre attention au sacrifice des autels, et nous faire sentir toute l'excellence d'une sainte communion Il faut que sa vive lumière pénètre ce mystère, qui est au-dessus de l'homme, et confond sa raison ; qu'elle dissipe ce nuage épais, qui environne le sanctuaire ; qu'elle montre sous ces symboles la victime renaissante de nos péchés, qui sera la nourriture des élus jusqu'à la consommation des siècles, et qu'elle découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus. Il faut que la persuasion, toujours agissante, nourrisse la crainte et le respect dus à l'Etre suprême ; qu'elle excite notre amour par un sentiment vif des bienfaits dont il nous comble ; qu'elle peigne à nos yeux ce roi de gloire, prenant possession de notre âme, l'ornant de ses dons les plus précieux, et y rétablissant la paix, l'intégrité, l'empire sur les passions : alors l'homme, touché des miséricordes de son Dieu, se présente à la sainte table avec une vénération proportionnée au degré d'excellence qu'il conçoit de ce mystère ; il se prépare à cette action redoutable, par l'éloignement du monde, par la mortification des sens, par une vie intérieure et recueillie : son cœur s'ouvre aux sentiments de la dévotion la plus vive, et goûtant sur la terre cette faim insatiable du pain de vie, dont le désir, toujours joint à la possession, fera le bonheur des élus, il s'écrie dans un saint transport : Que vos tabernacles sont charmants, ô Dieu des vertus ! Que vos miséricordes sur les hommes sont incompréhensibles ! Les dieux impuissants des nations n'ont

jamais habité dans ces temples remplis de leurs vains simulacres ; mais vous, grand Dieu ! vous n'êtes pas seulement au milieu de nous, par cette action puissante, qui conserve l'harmonie de l'univers ; nos temples sont remplis de votre majesté suprême; votre Verbe, fait chair, est renfermé dans nos sanctuaires ; il s'immole tous les jours pour le salut des pécheurs ; il verse ses bénédictions les plus abondantes sur les élus, il se donne pour être leur nourriture, leur force et leur consolation. Ames justes, qui environnez les autels, célébrez à jamais la gloire et la présence du Seigneur ; unissez vos actions de grâces aux miennes ; aidez-moi à lui témoigner toute la gratitude que m'inspirent ses bienfaits, et que la vivacité de votre reconnaissance supplée ce qui manque à celle dont mon cœur est pénétré.

C'est dans ces vifs transports, que la piété s'exprime, lorsque le flambeau de la foi nous éclaire dans la participation des saints mystères, et fixe notre attention à des vérités si consolantes. Le respect, la dévotion, la crainte salutaire, croissent toujours avec la vivacité de cette lumière, et le cœur se livre tout entier à des objets où il découvre la source de la félicité. Telles seraient encore les dispositions des fidèles, si la foi les conduisait au pied des autels, et leur faisait sentir tout le prix de cette nourriture céleste. Hélas ! ce feu divin ne jette plus que des flammes languissantes ; sa lumière, loin de porter dans nos âmes cette conviction qui rend presque sensible la présence de Jésus-Christ sur nos autels, réveille à peine notre attention sur la grandeur du mystère, son éclat ne fait qu'une impression légère sur nos esprits ; tels que ces feux passagers dont la rapidité ne laisse pas à nos yeux le temps de démêler les objets qu'une nuit épaisse replonge aussitôt dans la confusion. Le corps adorable du Fils de Dieu est à peine discerné des aliments ordinaires : on le reçoit sans le sentir, on le mange sans le goûter, on le porte en soi sans s'unir avec lui ; sa bonté, qui voile sa majesté redoutable sous les symboles, et qui devrait nourrir notre reconnaissance, semble diminuer notre respect. Au milieu de ce que la religion a de plus terrible, l'esprit se livre à des idées frivoles ; la piété, n'étant plus éclairée par la foi, s'éteint dans la familiarité des choses saintes ; le cœur, froidement remué, passe du dégoût à la tiédeur, de la tiédeur à l'insensibilité, de l'insensibilité au mépris, du mépris à l'impiété peut-être, et au sacrilége.

Tabernacles du Dieu vivant, vous êtes environnés de profanes qui approchent de la sainte table avec le même faste qu'ils portent aux assemblées du siècle ! Ils présentent leurs hommages à l'Etre suprême, du front dont ils encenseraient des idoles impures, et cette action la plus auguste de la religion, est souvent jointe au scandale et à l'indécence ; leurs regards, errant de tous côtés, semblent chercher encore les objets infortunés qui ont allumé leurs passions ; leur esprit, dissipé par les plaisirs du siècle, se livre à des images frivoles ; leur cœur, insensible à l'amour de Jésus-Christ qu'ils vont recevoir, est rempli du dégoût de ses louanges chantées par les ministres ; au moment où ils vont se couvrir du sang de l'Agneau ; leurs lèvres s'ouvrent à peine pour prononcer quelques prières auxquelles la piété n'a point de part ; le froid de leur cœur glace les paroles embrasées que l'Eglise met dans leur bouche ; ils participent aux saints mystères avec un air de sécheresse et de contrainte ; il semble qu'ils se déchargent d'un devoir si consolant, comme on secoue un joug odieux et embarrassant, et l'ennui des moments qu'ils sont obligés de donner à cette action est peint dans toutes leurs démarches.

La plupart font de ce devoir essentiel un simple spectacle d'appareil, de bienséance ; la solennité du jour est la seule règle de leur communion ; la foule les entraîne ; ils craignent de n'être pas aperçus dans une assemblée où tous les fidèles s'empressent de donner des marques publiques de dévotion ; ce n'est pas la piété et le goût des promesses qui les conduisent à l'autel, c'est l'imitation : confondus avec les justes, sans être éclairés par cette foi vive qui leur découvre les avantages inestimables de l'Eucharistie, ils ressemblent aux peuples étrangers, mêlés avec les Israélites dans le désert, qui marchaient comme eux vers la terre promise sans être animés par les mêmes espérances. D'autres font de la participation aux saints mystères une pratique d'habitude qu'ils renouvellent sans précaution ; les intervalles qu'ils mettent entre leurs communions sont fixés par un nombre de jours : c'est un plan de vie formé depuis longtemps, et qu'ils exécutent sans attention aux différentes circonstances qui les rendent indignes de l'Eucharistie. La familiarité du commerce qu'ils entretiennent avec Jésus-Christ leur fait oublier le prix de son sang ; la foi ne leur présente plus sous les symboles un Dieu vivant, jaloux de son culte, et exerçant les plus terribles vengeances sur les profanateurs. Il semble que des mystères si redoutables s'avilissent à leurs yeux, par l'usage fréquent qu'ils en font : plus ils participent au corps de Jésus-Christ, plus leurs précautions et leur ferveur diminuent ; la confiance présomptueuse succède insensiblement à la crainte et au respect. Un cœur plein de jalousie et de désirs d'élévation ; des conversations assaisonnées d'amertume et de malignité ; des soins du corps vifs et empressés ; une sensibilité excessive pour le plus léger mépris ; une vie tiède, sensuelle, inutile, sans onction pour les devoirs de piété, sans goût pour la prière, sans vigilance pour les œuvres communes, ne les éloignent plus des autels ; leur exactitude à approcher du sacrement les rassure contre leur indignité ; le pain des forts ne sert plus qu'à les endormir sur leur faiblesse ; la manne céleste, devenue par l'u-

sage un aliment ordinaire, est mangée sans préparation, et, reçue dans des cœurs tièdes et émoussés, n'a plus rien qui ranime leur ferveur et qui pique la vivacité de leurs désirs. Telle est donc, ô mon Dieu! la faiblesse de l'homme et l'empire de l'habitude. Cette action s'avilit à nos yeux, si la foi ne ranime notre dévotion, en nous découvrant l'excellence de l'Eucharistie, et en fixant notre esprit à ces vérités sublimes, qui ne font aucune impression sur nos sens..

Le désir ardent de s'unir à Jésus-Christ, est la seconde disposition qui doit accompagner une bonne communion. L'homme n'est sur la terre que pour aspirer à la possession de Dieu : cette espérance est le fondement de sa religion et la règle de sa conduite. Environné des ténèbres de la nuit pendant cette vie, quoique destiné à connaître la vérité souveraine, l'avenir présent à ses yeux peut seul mêler quelques douceurs aux peines de son exil; il ne doit jouir que des biens qu'il espère; Dieu seul est digne de ses recherches; et cette ardeur vive, constante, invincible pour la félicité, n'est placée dans son cœur que pour le porter sans cesse à s'unir au bien suprême.

De ce principe puisé dans la nature, et développé par la religion, il suit que toute la vie chrétienne doit se régler par rapport à ce terme de nos espérances; que le plus grand empressement du fidèle doit être de s'unir à son Dieu; et que, s'il est un moyen de rendre cette liaison plus intime, notre principal désir doit être d'y participer, et notre plus grande douleur d'en être privé : *Solus sit dolor hac esca privari.*

Or, mes frères, tel est le bienfait incompréhensible auquel l'homme peut aspirer dans la participation des saints mystères, l'union la plus intime avec son Dieu, le gage de l'immortalité, le témoignage le plus éclatant de son adoption à l'héritage éternel. La foi des autres mystères nourrit dans nos âmes le désir de connaître la vérité, sans dissiper les ombres qui l'enveloppent; elle réprime notre curiosité, sans la satisfaire. Ici le fidèle jouit des biens que la foi lui présente; il ne découvre pas seulement, sous les symboles, le corps adorable du Sauveur; il mange cette chair, qui est la source de toutes les grâces et le germe de la vie éternelle; qui a été la médiatrice de sa réconciliation; qui a ouvert le ciel à tous les hommes, et qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée sur l'enfer. La possession commencée du bien suprême le remplit de cette satisfaction pure, qui est une source intarissable de paix et de joie; de ce goût sublime de la vertu, qui transporte; de cet amour de la justice, qui rapproche l'homme de la Divinité, en ranimant les traits de son auguste image : elle place dans son cœur cette espérance ferme, qui fait goûter sur la terre les prémices du bonheur éternel; cette confiance si consolante, fondée sur les promesses du chef des élus, qui assure une couronne immortelle aux âmes nourries de son sang : *Qui manducat me, vivit in æternum.* (*Joan.*, VI.)

O vous, qui goûtez les avantages d'une sainte communion! justes que la ferveur conduit souvent au pied des autels, quels sont vos transports dans ces jours heureux, où votre âme, possédant l'auteur de toutes les grâces, semble atteindre à la félicité des élus? Est-il un adoucissement plus tendre de vos peines, une consolation plus solide dans votre exil, que ce pain du ciel, qui fait goûter sur la terre les délices de la céleste patrie? Et quelle serait votre douleur, s'il fallait vous priver d'une nourriture qui vous met en possession de la Divinité? *Anima Deo saginatur.*

Non, mes frères, la vie ne serait pas supportable à un fidèle, sans la participation du corps de Jésus-Christ. S'il comprenait tous les avantages de l'Eucharistie, cet amour du bonheur, qui le livre sans cesse à mille objets incapables de remplir ses désirs, le déciderait enfin pour un moyen qui peut seul le mettre en possession du terme de ses espérances : dissipé par les occupations du siècle et par les soins inséparables de notre condition présente, il chercherait dans l'usage de cette nourriture céleste un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne; des forces pour résister aux tentations et dompter ses penchants déréglés. Les fautes légères, qui sont une suite de la fragilité de notre nature, le respect pour les saints mystères, les alarmes secrètes, qui naissent du soin même de la piété, pourraient quelquefois l'éloigner de la sainte table; mais le désir ardent de s'unir à Jésus-Christ, le sentiment profond de sa faiblesse, l'ardeur sincère de recourir à la source des grâces, le ramèneraient bientôt au pied des autels; la vivacité de son amour fixerait les irrésolutions d'une conscience suspendue entre le désir de s'unir à Jésus-Christ, et la crainte de son indignité; une communion lui servirait de préparation à une autre; il entrerait dans ces dispositions que l'Eglise tente d'inspirer à tous les fidèles; il s'écrierait avec le Centenier : Non, Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir dans mon cœur; des lèvres souillées n'ont pas droit de toucher le pain des vierges; les premiers charmes de l'innocence pourraient seuls attirer les regards de votre pureté infinie, et mon âme offre peut-être encore à vos yeux des taches qui la défigurent. C'est à vous, grand Dieu! à embellir votre demeure. Dissipez cette odeur de mort, que les larmes amères de ma pénitence répandent au milieu même des parfums de votre sanctuaire; donnez à mon âme sa première intégrité; renouvelez sa jeunesse et sa beauté; diminuez ce poids de la chair, qui l'attache à la terre; rendez ses révoltes contre l'esprit moins vives et moins fréquentes; achevez le rétablissement de cette harmonie, qui annonce bien plus aux hommes votre toute-puissance, que l'ordre magnifique de l'univers; soyez le protecteur de cet ouvrage du salut que

vous avez opéré dans mon cœur, et ne souffrez plus que les puissances des ténèbres tiennent en captivité une âme nourrie de la chair de votre Fils, et destinée à célébrer à jamais vos louanges dans la sainte Jérusalem !

Reconnaissons-nous à la vivacité de ces empressements les motifs qui nous conduisent à la sainte table ? Est-ce le désir ardent de nous unir à Jésus-Christ, qui nous anime dans la participation des saints mystères ? Cherchons-nous dans cette nourriture le seul adoucissement de nos peines, la paix dans nos troubles, la force dans les tentations, et le renouvellement dans nos langueurs ? Cette nourriture céleste, digérée par la ferveur de la charité, devient-elle dans nos cœurs un germe d'incorruption et d'incorruptibilité ? Hélas ! ce pain des anges n'a plus de goût pour nos âmes charnelles ; les tentes des pécheurs ont mille fois plus de délices pour nous que la table du Seigneur ; il faut nous presser, nous arracher des places publiques, et nous traîner par force au festin de la tendresse. Ces jours de bénédiction, où le père de famille invite ses enfants, sont pour nous des jours de tristesse ; la seule idée de la pâque répand de l'amertume sur notre vie, et les approches de cette solennité augmentent nos inquiétudes. Les anathèmes prononcés contre ceux qui refusent de participer au corps de Jésus-Christ nous décident à peine, après bien des délais, à une démarche si consolante ; et l'Eglise, malgré la sévérité de ses lois, trouve encore des enfants rebelles qui méprisent ses foudres et ses menaces.

Grand Dieu ! quelle est donc notre insensibilité, puisque vos plus grands bienfaits ne peuvent exciter notre reconnaissance, et ranimer notre ferveur ? La présence de la divinité sous les symboles ; la bonté du père de famille qui nous fait assister à sa table ; l'excellence d'une nourriture qui guérit toutes nos infirmités, et nous soutient dans les voies pénibles de la vertu : tous ces avantages n'enflamment pas nos désirs, et nous recevons le gage de la paix, de l'innocence, de l'immortalité, avec un cœur tiède, émoussé, dégoûté des voluptés célestes, et affamé des biens du siècle. Autrefois les premiers fidèles s'arrachaient aux délices de la vie pour courir à l'autel ; exposés aux plus cruelles persécutions, ils allaient puiser, dans le sang de l'agneau immolé sur les tombeaux des martyrs, cette ardeur qui les précipitait au milieu des tourments. Privés de toutes les douceurs de la société, errants au milieu des sépulcres de leurs frères, ensevelis, pour ainsi dire, dans les ombres de la mort, forcés de se cacher dans les entrailles de la terre, ils trouvaient assez de consolation dans les mystères que ces cavernes obscures dérobaient aux regards des adorateurs profanes : les dangers et les supplices ne faisaient qu'augmenter leur désir de s'unir à Jésus-Christ. Et de nos jours, où les pasteurs distribuent le pain de vie avec une entière sécurité, où les lois protégent le véritable culte, où tous les fidèles peuvent paraître sans crainte au pied du sanctuaire, et se nourrir du sang de la sainte victime ; il semble que le dégoût du corps de Jésus-Christ soit augmenté avec la facilité de le recevoir : la tiédeur, la négligence, le mépris encore plus criminel des grâces que Dieu répand sur nous dans l'Eucharistie, ont succédé à l'empressement que les premiers chrétiens avaient de participer aux saints mystères : les temples deviennent tous les jours plus déserts, la sainte table n'est environnée que d'un petit nombre d'âmes ferventes ; les autres, livrés aux inutilités du siècle, refusent d'assister au festin de tendresse ; il faut que l'Eglise les menace de mort pour les arracher à leur indifférence, et qu'elle les conduise à l'autel par ces menaces qui n'étaient destinées, dans les premiers temps, qu'à éloigner les profanateurs de ces mystères.

Gémissons, mes frères, sur ces désordres, que la ferveur ancienne n'aurait pu prévoir ; que vos saints empressements consolent les pasteurs, de la négligence et de l'insensibilité des mondains, que votre occupation la plus ordinaire soit de vous préparer à l'usage fréquent de l'Eucharistie, par la prière, le recueillement des sens, et la pratique des vertus chrétiennes. Communiez souvent, mais apportez à la sainte table un cœur purifié par les épreuves de la pénitence, et sanctifié par l'amour dominant de la justice, une foi vive, et un désir ardent de vous unir à Jésus-Christ, pour ne vous en séparer jamais ; afin qu'après avoir reçu, sur la terre, cette nourriture qui est le gage de l'immortalité, vous en jouissiez enfin dans la bienheureuse éternité que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem propter nomen meum, centuplum accipiet. (*Matth.*, XIX.)

Quiconque abandonne sa maison, ses frères, ses sœurs, son père et sa mère, pour me suivre, recevra le centuple.

Ainsi le Maître des chrétiens, cet époux de sang dont les noces ne présentent que l'appareil d'un sacrifice lugubre, ouvrait à ses disciples des routes nouvelles pour arriver à la perfection, leur montrait le bonheur dans la privation des plaisirs, et jetait sur un fonds si triste les premiers traits du tableau de la félicité. Heureux, non celui dont l'âme goûte des joies vives et tumultueuses, qui est attaché par mille liens divers, qui aspire à la gloire, qui compte sur la fortune, et qui porte encore le joug des espérances humaines : mais celui qui méprise le monde et toutes ses promesses, qui se dégage des liens de la chair et du sang, qui abandonne la maison de son père, et qui, voyant que tout est vanité sur la terre, forme dans son cœur la généreuse résolution de s'attacher à Dieu seul ! *Omnis qui reliquerit domum.*

Le monde ne fait entrer dans l'idée du bonheur que ce qui forme le charme des sens ; il nous amuse par des mensonges agréables, il nous séduit par des prestiges, il nous entraîne par le plaisir : le spectacle de ses vanités forme une scène riante dont l'éclat et la variété soutiennent l'illusion. Tous les objets capables d'augmenter l'enchantement sont placés sur les premiers plans ; la volupté, qui couronne de fleurs ses victimes ; la gloire, qui répand toute sa splendeur sur les héros ; l'opulence, qui rassemble les arts et qui multiplie les ressources des passions ; les jalousies, les craintes, les défiances sont reculées dans l'enfoncement, et des ombres encore plus fortes dérobent à nos regards les discordes, les fureurs, les remords importuns et l'affreux désespoir.

Jésus-Christ, au contraire, nous montre le bonheur dans la privation de tout ce qui flatte les sens : ses premiers traits ne présentent rien que de triste et d'austère ; le sacrifice des plus doux penchants du cœur, le renoncement à soi-même, les séparations douloureuses. On ne voit que des victimes qui s'immolent ; le glaive de l'Evangile qui les arrache à la tendresse paternelle ; la chasteté, qui élève l'autel ; l'obéissance, qui les enchaîne sur le bûcher ; le dépouillement entier, qui achève l'holocauste. Le monde, animé par les joies vives, les jeux, les plaisirs, disparaît et ne laisse voir que des retraites profondes, des tombeaux où des fidèles ensevelis pour le siècle sont bientôt mis au rang de ceux qui sont oubliés dans les sépulcres : l'œil s'arrête avec peine sur les premiers plans de ce tableau ; mais lorsqu'il perce ces ombres, combien d'objets satisfaisants se présentent à ses regards ? Une terre fertilisée par la rosée du ciel, et où les dons du Créateur ne sont pas empoisonnés par le souffle contagieux du vice ; la vertu, qui repose à l'abri des dangers, et avec elle la paix, sa compagne immortelle ; des joies douces, qui ne sont animées que par l'innocence ; la sagesse, qui exerce son aimable empire dans le calme des passions, et, dans le lointain, l'agréable perspective des demeures éternelles, où Jésus-Christ déploie toute sa magnificence, pour couronner ceux qui ont tout quitté pour le suivre : *Omnis qui reliquerit domum.*

Tels sont, ma chère sœur, les objets que j'entreprends de rassembler sous vos yeux. Heureuse si ce contraste des vanités du siècle et du dépouillement religieux vous fait sentir le bonheur d'un état où les biens véritables se montrant de plus près, dissipent, par leur éclat, le prestige, le mensonge et l'erreur ! Voici mon dessein : le monde ne peut faire des heureux, et les peines des mondains ne peuvent diminuer que par le détachement des biens du siècle : première partie. Le dépouillement religieux peut faire des heureux, et le bonheur de cet état ne se perd que par l'attachement aux biens du monde ; seconde partie. C'est le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le bonheur est l'état permanent d'une âme contente ; et cet état est bien rare, puisqu'il suppose des désirs toujours légitimes et toujours satisfaits. Dès que les objets que notre âme recherche nous échappent, les inquiétudes naissent, et les privations, même des biens chimériques, deviennent des maux réels : dès que nos désirs ne sont pas conformes à la loi du Seigneur, les remords s'élèvent et vengent la vertu du mépris que nous avons pour elle. Vous l'avez voulu, Seigneur, disait saint Augustin, que toute âme désordonnée fût elle-même son tourment, et qu'il n'y eût de bonheur que dans le témoignage d'une vie sainte. En vain l'homme se forme un plan de félicité dans le vice, son cœur dément bientôt cette espérance : ses passions, qu'il veut satisfaire, deviennent ses tyrans ; et Dieu, pour lui faire sentir qu'il ne peut être heureux que par la vertu, permet que tout ce qui l'en éloigne augmente son infortune.

De là, ma chère sœur, il suit que la situation la plus opposée au bonheur est celle où la vertu trouve plus d'obstacles, et les passions plus d'objets qui les enflamment. Or, le monde, si séduisant par les charmes qu'il promet, et si trompeur par les faveurs qu'il accorde ; qui nous attache encore par ses espérances, lorsqu'il nous dégoûte par ses revers ; qui nous amuse par l'agrément de l'erreur, et qui embellit le crime même, sous l'image des plaisirs ; le monde, qui nous montre partout la félicité, forme pour nous cette situation si opposée au bonheur : c'est un fantôme qui n'a de beau que la surface, qu'un esprit imposteur anime, et qui, sous les apparences de la joie, cache les remords, l'ennui, la tristesse ; c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions qui l'agitent, dont les aspects les plus riants cachent des abîmes, et dont tous les charmes sont des périls : *Terra devorat habitatores suos.* (*Num.*, XIII.) En un mot, dans une vie mondaine, la vertu trouve plus d'obstacles, et les passions satisfaites ne produisent que des inquiétudes : deux réflexions, qui vous prouveront que le monde ne peut faire des heureux, et que les peines des mondains ne peuvent diminuer que par le détachement des biens du siècle.

Je dis d'abord que, dans le monde, la vertu, sans laquelle on ne peut être heureux, trouve plus d'obstacles. En effet, ma chère sœur, combien de dangers la piété chrétienne ne trouve-t-elle pas dans les maximes, les exemples, les devoirs mêmes du siècle ? Est-il une seule loi de l'Evangile sur laquelle l'esprit du monde ne répande de fausses couleurs qui la défigurent ? La mortification, qui peut seule ouvrir le ciel, est regardée comme le partage des cloîtres ; le goût pour la retraite, qu'une piété sage inspire, n'y paraît qu'une singularité d'humeur ; la prière, cette ressource unique dans nos misères, est méprisée comme l'occupation des âmes inutiles, les mêmes erreurs qui jettent du ridicule

sur la vertu ennoblissent les vices: l'ambition démesurée est vantée comme un sentiment légitime de ce qu'on est et de ce qu'on peut prétendre, comme une noble confiance qu'inspire la naissance ou les talents, et dont on peut faire ostentation; la vengeance, qui détruit la charité dans le cœur, n'est plus qu'un juste ressentiment que les bienséances rendent souvent nécessaire; on appelle les plaisirs dangereux des délassements indispensables; les médisances les plus cruelles, des plaisanteries innocentes; les passions les plus honteuses, des faiblesses inévitables.

Et ce ne sont pas là les maximes de quelques particuliers, ce sont celles qui forment les mœurs communes, et le poids de l'exemple leur donne encore plus d'empire; le préjugé général rassure contre les troubles de la conscience; les règles de la foi que nous lui opposons sont regardées comme des discours où le zèle va plus loin que la vérité. On se persuade que des maximes qui font si peu d'impression sur la multitude sont trop sévères, et les alarmes de la piété se calment bientôt lorsqu'on voit la sécurité de tant d'âmes qui les méprisent. Il est difficile de démêler la lumière à travers ce nuage universel de fausses maximes, d'usages et d'erreurs; la paresse et le penchant gagnent à suivre la route tracée par la multitude : c'est assez pour s'y laisser entraîner. On redoute peut-être le crime, mais on ne craint plus les périls qui mettent en danger d'y tomber; les chutes grossières révoltent, mais les nuances imperceptibles qui confondent les vices délicats avec les vertus mondaines n'alarment plus; on croit qu'il suffit d'aimer et de suivre la vertu, et que l'on peut se relâcher sur les précautions nécessaires pour la conserver; on veut se conformer aux usages pour ne pas montrer des mœurs trop austères, et on se rapproche des vices pour s'éloigner de la singularité. Ainsi, la piété, qui aurait pu se soutenir contre les seuls penchants, échoue presque toujours contre la contagion des exemples du monde; les complaisances qui l'ont affaiblie fortifient les passions qui la détruisent; les dangers qui ne l'ont pas effrayée deviennent des écueils, et la route du siècle, où elle est entrée avec tant de sécurité, la conduit à des crimes dont la seule prévoyance l'aurait alarmée : *Semitam sæculorum quam calcaverunt viri iniqui.* (*Job*, XXII.)

Voilà, ma très-chère sœur, la première satisfaction pour une âme que la miséricorde du Seigneur a séparée du monde. Cette réflexion, qui lui découvre les erreurs et les fausses maximes du siècle; ce coup d'œil sur cette mer orageuse que les passions agitent sans cesse, où la vertu, toujours aux prises avec les flots, finit souvent par un déplorable naufrage, tandis que, sur la montagne sainte, elle repose à l'abri des dangers; elle n'entend le bruit des orages que pour goûter plus vivement le calme et la sécurité dont elle jouit dans le port. Qu'il est consolant de pouvoir se dire : Notre cœur n'est fait que pour la vertu et l'innocence! Le crime n'a fait jusqu'ici que des malheureux, et peut-être aurait-il corrompu mon âme au milieu des plaisirs et des fausses joies du monde! Hélas! avec les lumières d'un esprit droit et des sentiments honnêtes, j'aurais respecté les erreurs du siècle et peut-être rougi des vertus qui le condamnent; j'aurais voulu plaire dans les sociétés, et l'on n'y plaît que par les passions que l'on flatte, que l'on reçoit ou que l'on inspire; des leçons et des exemples domestiques de piété auraient pu défendre mon innocence, mais forcée de respecter ces exemples dans mes parents, je me serais crue dispensée de les imiter; les mœurs si contraires de la jeunesse m'auraient persuadé que ces vertus austères n'étaient pas pour elle : je les aurais regardées comme les fruits d'une sagesse que le temps seul donne, et qu'il faut attendre d'un âge plus mûr. Les prérogatives d'une naissance illustre ne serviraient qu'à multiplier les dangers; elles me feraient une bienséance des superfluités du luxe; elles formeraient des engagements presque inévitables au faste, à l'ambition, à la mollesse; un établissement avantageux aurait pu me faire goûter tous les agréments du monde, mais ne serait-ce pas un nouveau danger pour la vertu? Quel obstacle ne trouve-t-elle pas dans un engagement qui la rend dépendante des caprices, de l'humeur, des vices mêmes d'un époux? La seule durée de ce lien peut affaiblir la tendresse; le devoir paraît bientôt un joug; le cœur veut se former d'autres chaînes, et cette société sainte devient une tentation continuelle. Enfin, en quittant le monde, je renonce à un tumulte d'affaires, de passions, de bienséance; à une vie au moins inutile pour le salut, pleine de plaisirs toujours frivoles et souvent affreux par les reproches de la conscience, où les biens à venir n'ont que nos faibles désirs, tandis que le présent remplit notre cœur; et dans la retraite je vivrai pour Dieu seul; tous les objets qui pourraient m'éloigner de lui ne seront plus à ma portée; toutes les causes qui développent les passions n'auront plus d'action sur mon âme; non-seulement le crime ne sera plus dans ma volonté, mais les penchants mêmes seront amortis par l'impuissance de les satisfaire; et j'ajouterai à cette joie que donne une conscience pure ce calme heureux qui naît de la sécurité : *Sedebit in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ.*

Ce n'est pas que la vertu ne puisse se soutenir au milieu de la contagion du siècle, ou que je veuille justifier les vaines excuses des mondains, sur les difficultés de leur salut; on peut se sanctifier dans tous les états où la Providence nous a placés. Le premier des moyens est d'en remplir les devoirs, et lorsqu'ils nous rapprochent des périls, il n'est plus question de soupirer après la sécurité de la retraite. Il faut surmonter les dangers, et nous devons l'espérer, en celui qui nous fortifie. Mais si la piété chrétienne peut se conserver dans le monde, il faut

convenir qu'elle y trouve plus d'obstacles; qu'elle coûte plus d'efforts, qu'elle est toujours plus loin de la sécurité; qu'elle joint au sentiment de sa faiblesse, les alarmes qui naissent à la vue des périls, et qu'elle n'y goûte jamais ce bonheur pur, cette paix inaltérable, qu'une âme religieuse peut trouver dans les asiles du cloître : *Sedebit in pulchritudine, et in tabernaculis fiduciæ.*

En second lieu, les attachements que le monde peut satisfaire ne produisent que des inquiétudes. Quels sont en effet ces biens que le monde nous offre? Ne craignons pas d'exposer à vos regards le spectacle des vanités humaines dans son plus grand éclat : le mensonge en fait tout le prestige, et il suffit de l'éclairer, pour lui ôter tout ce qu'il a de séduisant. C'est l'ivresse de nos sens, ce sont nos passions et nos espérances qui en soutiennent l'illusion; le charme cesse, dès que la réalité nous fixe, et que nous n'aidons plus, par nos erreurs, l'impuissance de ses attraits. On l'a dit avant moi, et cette réflexion formée par l'expérience est une suite de la nature des choses : Si le monde n'attachait les hommes que par le bonheur de leur condition présente, comme il ne fait jamais d'heureux, il ne ferait point d'adorateurs : l'avenir qu'il nous montre est sa plus grande ressource. Ce n'est pas le monde présent que nous aimons : hélas! personne n'y est content de sa destinée! mais nous charmons notre ennui par l'attente d'un avenir chimérique; tout ce que le monde donne nous dégoûte, et tout ce qu'il promet nous attache : ses biens nous charment dans le lointain, parce que nous les voyons sans bornes; nous composons alors notre destinée de tout ce que la gloire a de plus éclatant, de ce que les dignités ont de plus pompeux, de ce que les plaisirs ont de plus vif; rien ne manque à la chimère, que notre imagination embellit : mais dès que ces mêmes objets sont rapprochés et mis entre nos mains, nous les voyons tels qu'ils sont; le tact saisit leurs limites, leur immensité disparaît, leur vide et leur insuffisance se font sentir, nous en convenons nous-mêmes; nous parlons souvent de l'inconstance et de la fausseté du monde; nous sommes peut-être éloquents à le décrier, et cependant nous poursuivons sans cesse cette ombre vaine; de nouveaux hommages succèdent bientôt à nos mépris, et après bien des dégoûts, des rebuts et des fatigues, nous fléchissons encore les genoux, avec la multitude, devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds.

Essayons donc de dissiper ce fantôme qui nous séduit, de percer cette première écorce, qui n'offre à nos yeux que joie, que plaisirs, que magnificence : entrons dans le détail secret des soucis et des inquiétudes du monde; nous n'y trouverons que des malheureux : le père, gémissant sur les égarements de ses enfants; l'épouse, à charge à son époux, et presque étrangère sous le même toît; les antipathies et les dissensions, renfermées dans le sein des familles; les amitiés y sont troublées par les caprices et les défiances, les attachements les plus tendres y finissent par la haine et la perfidie, les liaisons les plus sacrées ne s'y soutiennent que par les bienséances, tout y est faux, tout y est affecté, tout y est mis en jeu par des ressorts forcés et destructeurs, la vanité qui succombe sous des maux réels, et qui se repaît de ressources chimériques, la fourberie, qui séduit sous les apparences de la sincérité, et qui trompe, par la confiance même qu'elle inspire, l'intérêt qui semble unir les hommes, mais qui ne fait que fortifier le contraste de leurs passions, et augmenter leur opposition, en les rapprochant.

Suivons les mondains jusqu'au faîte des grandeurs, dans la splendeur de la gloire, dans l'ivresse des plaisirs, dans les délices de l'abondance. Approchez de ces hommes qui semblent toucher au bonheur : nous pensons qu'ils sont heureux, parce qu'ils jouissent de ce que nous désirons, et ils sont misérables, parce qu'ils ne possèdent pas ce qu'ils désirent : nous les croyons satisfaits, et ils ne sont que dégoûtés : leur condition présente n'est jamais celle qui leur plaît; de nouveaux désirs s'élèvent dans leur âme; leurs vues s'étendent avec la sphère des objets qui les environnent : plus ils s'élèvent, plus le fantôme qui les charme grossit à leurs yeux; ils redoublent leurs efforts pour le saisir, et ils ne font qu'augmenter leurs peines, leurs soucis, leurs inquiétudes. Et comment trouveraient-ils le repos et la tranquillité dans des situations où les passions exercent un empire si tyrannique, où les intérêts sont si grands, et les obstacles si multipliés, où la concurrence déploie tant d'artifices, où l'ambition met en jeu des ressorts si opposés, où la rivalité trouve des ressources jusque dans la fureur? Quelle amertume dans les revers! quelle humiliation dans les disgrâces! que d'assujettissement, de contrainte et de bassesse! Combien de maîtres, disait saint Ambroise, à celui qui refuse de servir le Seigneur! *Quam multos habet dominos, qui unum refugerit!* Quel joug pesant, pour quiconque s'estime, que celui de supporter sans cesse les caprices d'un protecteur, et d'acheter la faveur par des rebuts, des mépris et des crimes! Bientôt ces heureux du siècle sont dégoûtés de tout : incapables de supporter l'agitation et le repos, à charge à eux-mêmes et aux autres, la mollesse seule et l'oisiveté deviennent pour eux une maladie de langueur, qui épuise toutes les ressources de l'art; l'ennui, ce triste fruit de la satiété et de l'excès, s'empare de leur âme, rend leur caractère indécis, leurs démarches vagues, incertaines, et répand sur leur humeur de faibles nuances de tous les goûts, sans en satisfaire un seul : chagrins et bizarres, la complaisance leur paraît fade, et la sincérité les blesse; tout ce qui les environne porte le poids de leur humeur; leur vie ne présente que des agitations trop violentes, ou le triste vide de la frivolité; et comme ils ont, dans des conditions plus élevées, plus de faux désirs, plus

de vaines prétentions, plus d'abus de leurs âmes, ils sont sans doute les plus malheureux de tous les hommes.

Tels sont les mondains, dans les situations qui semblent les approcher le plus du bonheur. J'ai dérobé à vos regards, les traits qui déshonorent l'humanité, qui abattent notre constance ; les excès monstrueux de la débauche, la licence de l'impiété, les amertumes des disgrâces, les fureurs de la vengeance, et les noirceurs de la perfidie : j'ai présenté le fantôme séduisant du monde dans son plus grand éclat; et ceux mêmes qui le suivent de plus près nous ont paru malheureux : tant il est vrai que le monde, qui se vante de donner la félicité, en satisfaisant les passions, augmente nos malheurs en multipliant nos attachements ! Dès que les désirs ne sont plus bornés aux vraies nécessités, qui sont courtes et limitées, ils s'étendent autant que les fausses, qui sont sans nombre ; les inventions de la vanité et de la mollesse, ressource inépuisable pour la cupidité, déploient leur activité ; leur superflu tourmente ceux qui le possèdent, et tente ceux qui en sont privés. De là les mondains, toujours inquiets et agités, jaloux les uns des autres, malheureux enfin, parce que, faisant dépendre leur félicité d'une infinité d'objets, le bonheur n'est plus qu'une chimère.

En vain, par une vaine philosophie, détacherait-on des passions ce qu'elles ont d'extrême et de fatigant pour se ménager des plaisirs modérés et tranquilles : quand l'amour des faux biens domine dans le cœur, les plaisirs modérés par la seule raison ne produisent que l'ennui, et ceux qu'elle ne règle pas laissent les remords dans le cœur. Le seul moyen de diminuer les peines dans le monde, c'est d'en retirer son cœur, de le détacher des biens du siècle, de ne tenir au présent que par les liens du devoir, et de placer son plus grand bonheur dans l'avenir. Il faut, comme la pieuse reine dont la présence honore votre sacrifice, chercher au pied des autels les seules consolations capables de soutenir une âme fidèle ; montrer plutôt ses vertus que sa grandeur et ses titres, et avouer le néant des choses humaines, lors même qu'on est environné de tout leur éclat. Le monde qui l'estime n'a pu lui plaire : elle ne s'est pas crue heureuse d'avoir les vertus que les hommes admirent : cette bonté si touchante, cette affabilité qui s'insinue dans les cœurs, cette âme tendre, compatissante, toujours empressée de soulager les malheureux; constante dans ses attachements, sensible aux charmes de l'amitié, et digne de les goûter. Avec tous ces avantages naturels qui séduisent tant d'âmes, le vide des choses humaines s'est fait sentir à son cœur; Dieu seul a pu le remplir, et dans la plus haute élévation, elle a compris que tout ce que le monde estime ne peut rendre heureux, et que les peines des mondains ne peuvent diminuer que par le détachement des biens du siècle. J'ajoute que le dépouillement religieux peut faire des heureux, et que le bonheur de cet état ne se perd que par un attachement funeste aux biens du monde.

SECONDE PARTIE.

Les plus grands maux de la vie présente naissent de la pente que nos passions ont à l'excès ; et si les mondains nous ont paru si malheureux, c'est que tous les objets qui les environnent irritent les passions, et donnent plus de rapidité à cette pente qui les entraîne.

De là, ma chère sœur, il suit que la situation la plus propre à nous rendre heureux, est celle où les passions trouvent moins d'objets qui les enflamment et d'occasions qui facilitent leurs excès. Dès que nos penchants, resserrés par la loi, contraints par des engagements volontaires, rebutés par les obstacles, ne peuvent plus s'étendre aux faux plaisirs, et que Dieu remplit le vide que la privation des créatures laisse dans nos cœurs, l'âme, éloignée des objets qui forment les grandes passions, jouit dans le calme des biens que la vertu lui présente : les désirs vagues, source de tant d'inquiétudes, ne se font plus sentir ; les caprices du goût, les bizarreries de l'humeur, les écarts de l'imagination cèdent enfin au joug d'une sage contrainte et sont forcés de respecter des limites : les idées du faste, les chimères de la gloire, les vains projets de l'ambition s'évanouissent avec les espérances humaines ; la figure du monde, aperçue à une trop grande distance, ne fait qu'une impression faible et légère ; une heureuse impuissance rend la modération nécessaire, et prévient les suites funestes du dégoût; le cœur, resserré dans sa pente aux biens frivoles, déploie son activité du côté des biens célestes. Quel repos et quelle innocence, dans un état où la privation des créatures ne laisse à nos espérances d'autre objet que Dieu seul ! Les passions sont tranquilles, les vains désirs éteints, l'imagination pure, les goûts innocents, l'âme tout entière dans la paix et dans la joie du Seigneur.

Et tels sont, ma chère sœur, les avantages de la vie religieuse : elle éloigne de nous les passions qui enflamment, les objets et les moyens qui facilitent leurs excès ; elle nous donne le centuple des biens, ce repos, ce bonheur que Jésus-Christ promet à ses disciples, et qui ne se perd que par un attachement funeste aux biens du monde. Pour vous en convaincre, remarquez avec moi que le dépouillement religieux vous préserve des illusions qui travaillent l'esprit des mondains, puisque, par ce sacrifice, vous renoncez aux richesses, aux plaisirs, à l'usage déréglé de votre liberté : trois réflexions, qui vous feront voir la vérité de cette maxime : *Quiconque abandonne sa maison*, etc.

Combien d'écueils, en effet, trouve notre faiblesse dans le sein de l'abondance ! Que de soucis et d'inquiétudes dans l'attachement aux richesses ! La difficulté d'augmenter des trésors multiplie les peines ; la crainte de les perdre nourrit les alarmes ; tous les

monstres nés pour troubler la paix et le bonheur des hommes sont enfantés par cette passion; l'avarice, toujours inquiète, insensible à ses propres besoins, sourde aux cris de l'indigence, et si éloignée de la commisération, par la dureté dont elle s'arme contre elle-même; la violence, qui dépouille le faible, sans redouter la protection des lois; la vexation, qui se met en sûreté contre la justice par la grandeur de ses rapines; la ruse, qui surprend la probité peu instruite à la défiance; la chicane, qui égare la vérité dans des replis tortueux; enfin, le mélange et l'opposition naturelle des intérêts, qui portent la discorde dans le sein des familles, des sociétés, des empires.

Heureux donc, ô mon Dieu! celui qui renonce à des biens inutiles pour la paix du cœur, qui regarde le ciel comme son unique héritage et qui n'est animé que par l'espérance des récompenses que vous préparez à la vertu! Tranquille et soustrait, pour ainsi dire, à la vicissitude des choses humaines, il n'éprouve ni les chagrins amers qui suivent les profusions et les excès, ni les soucis honteux et dévorants qui accompagnent l'avarice. Sans inquiétude pour le lendemain et sans embarras pour le présent, il est rassuré contre l'indigence, par la sagesse même des règles qui lui refusent le superflu, ou il se repose sur cette providence qui nourrit avec tant de profusion, les oiseaux du ciel, et qui revêt avec tant de magnificence les lis des campagnes. Toujours dans l'abondance, parce que ses besoins ne s'étendent pas au delà de ses ressources; toujours content, parce que ses désirs sont réglés et satisfaits par la loi, sa vie est un calme que rien ne peut altérer. Le dépouillement religieux éloigne de ses jours les périls qui mettent en danger sa vertu; les soins qui troublent sa paix, et les revers qui abattent sa constance. Le monde même voit avec envie le bonheur de ces âmes dévouées au Seigneur; le poids d'une vie tumultueuse et difficile se fait sentir à ses partisans, et ils tournent souvent les yeux vers ces saintes retraites, où la paix semble fixer son séjour. Quelques insensés, en proie à la violence des passions, percent de mille traits ceux que le détachement religieux met à couvert des chocs qu'ils éprouvent; le contraste de leur situation aigrit leur censure : ils disent que ce dédain des choses de la terre rend une partie des citoyens inutile à la société; ils se plaignent de ce que cette portion du genre humain, bornée dans ses désirs, refuse de toucher les ressorts de l'opulence qu'une activité plus inquiète remuerait sans cesse : ils les regardent comme des esprits resserrés dans un petit nombre d'objets languissants; ils traitent leurs occupations d'inutilité, leur calme d'ennui, leur repos d'indolence : mais ce sont là les discours des insensés. Les sages, qui connaissent l'embarras des richesses et l'attrait qu'elles ont pour nos cœurs, admirent l'héroïsme de ceux qui ont eu la générosité d'y renoncer et envient leur bonheur. Ils voient dans ces saintes retraites des asiles où l'âme libre de tous soins tumultueux contemple, sans distraction, le bien suprême, où des vierges pures lèvent sans cesse leurs mains vers le ciel, où des ministres nourrissent, dans la ferveur des prières, ce zèle pour la conservation du culte, du dépôt de la vérité, des bonnes mœurs, si nécessaires au bien public! où les hommes seraient toujours justes, heureux, utiles à leurs frères, s'ils ne portaient pas les vaines idoles de Laban dans le tabernacle mystérieux de Jacob, les attachements terrestres jusque dans le tombeau où ils sont ensevelis pour le siècle.

En second lieu, le sacrifice qui consacre votre corps à Jésus-Christ peut seul vous rendre supérieure aux tentations de la volupté. Je pourrais exposer ici tous les dangers que l'innocence trouve dans le monde: ces commerces qui ne sont animés que par le désir de plaire; ces plaisirs publics, où tout est piége pour les yeux, scandale pour la pudeur, discours licencieux pour les oreilles; ces liaisons presque inévitables qui se forment sans scrupule et qui ne finissent jamais sans remords; qui séduisent par la délicatesse des sentiments, et qui maîtrisent enfin par le tumulte des sens. Mais dérobons à vos regards, dans ce jour où vous goûtez les chastes délices de l'innocence, un spectacle qui troublerait votre joie, en réveillant votre sensibilité sur les malheurs de vos frères. Qu'il me suffise de vous faire voir que le calme des passions est un avantage de la vie religieuse, et que la consécration de votre corps à Jésus-Christ doit établir cette soumission parfaite des sens à l'esprit qui fait la félicité du chrétien sur la terre. Il est vrai qu'à l'obligation générale de conserver la pureté du cœur vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité, qui donne à Jésus-Christ votre corps, vos sens, votre âme d'une manière plus spéciale : et, par cet engagement, vos obligations se multiplient; l'état de perfection devient pour vous un devoir : tout ce qui n'est pas saint et céleste souille la pureté de votre cœur, tout ce qui partage votre affection avec Dieu vous rend infidèle : la plus légère complaisance en vous-même souille la pureté de votre consécration; et le seul désir des liens mêmes que le sentiment forme et que la religion peut sanctifier, devient un crime. Mais ce sacrifice, qui étend un voile éternel entre vous et le monde, ne fait qu'assurer la pureté, en éloignant les dangers qui pourraient la corrompre. Il est plus facile de renoncer à tous les plaisirs que d'en régler l'usage; et si la vertu, séparée des objets séduisants du monde, trouve encore des écueils dans la faiblesse et l'inconstance naturelle, quelles ressources ne trouve-t-elle pas dans la prière, la mortification, la sécurité des asiles du cloître? C'est dans ces saintes retraites, où l'innocence, inaccessible aux attentats du crime, n'en éprouve jamais les remords; où la pudeur n'est plus alarmée par la li-

cence ; où une heureuse impuissance ralentit les désirs ; où le cœur est rassuré contre sa propre fragilité ; où la nature même, soutenue par la vigilance et la sévérité des lois, perd sa faiblesse et devient invincible. Là, tout inspire la pureté, tout soutient l'innocence ; les yeux ne s'ouvrent que pour voir le ciel ; la bouche, pour chanter les merveilles du Seigneur ; l'imagination ne retrace que des images saintes ; l'esprit, éloigné des objets séduisants, n'en reçoit plus les dangereuses impressions ; le cœur, séparé des créatures, se trouve libre devant le Seigneur ; les sens, recueillis par les spectacles religieux, se taisent respectueusement devant la majesté du Très-Haut ; la mortification réprime les révoltes de la chair ; la prière purifie les désirs ; les saints usages établis, les exercices spirituels, les privations volontaires, tout tend à établir cette situation où l'âme, supérieure à ses penchants, écoute dans le silence des passions l'oracle suprême, et jouit du plaisir d'être à lui sans partage : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Ose.*, II.)

Enfin, l'obéissance religieuse vous préserve des maux que cause l'abus de notre liberté : le monde regarde cet engagement comme un joug insupportable à la raison ; il lui paraît triste de sacrifier ses lumières à celles d'un autre, et de renoncer à la satisfaction si douce de disposer de ses actions. Qu'il est aisé de faire voir que cette liberté si vantée par le monde, n'est que servitude, et que l'obéissance religieuse a moins d'assujettissement et plus d'avantages ! Trouve-t-on dans le siècle un état libre de toutes contraintes ? Ce fantôme de liberté existe-t-il quelque part ? Le trouve-t-on dans l'agitation des passions ? Peut-on le fixer dans la grandeur ? L'homme dispose-t-il de lui-même, dans des situations où il ne vit que pour les autres, où il sacrifie sans cesse ses plaisirs à sa fortune, ses commodités aux bienséances, sa conscience même à des passions injustes ? Quand même il se trouverait dans un état d'indépendance, les écarts de l'imagination, les caprices du goût, les bizarreries de l'humeur, ne suffiraient-ils pas pour nous rendre à charge une liberté dont nous ne savons pas souvent faire usage ? Les hommes ne sont-ils pas si faibles, si légers, si inconstants, qu'ils ont besoin de la loi pour les fixer avec eux-mêmes ? Quel supplice de mener une vie incertaine, oiseuse, qui ne ressemble jamais à elle-même : d'essayer de tout, et de ne s'amuser de rien ; de porter dans la société cette indécision, cette frivolité, cet ennui, que l'ivresse des plaisirs peut à peine dissiper ! Cette liberté mondaine serait-elle préférable à la dépendance religieuse, à cette vie dont tous les jours sont pleins, où chaque heure a son œuvre prescrite, où l'ennui n'est jamais amené par l'inutilité ; tandis que les hommes du siècle trouvent dans la servitude des passions l'écueil de leur repos et de leur salut ; que tous leurs assujettissements sont des crimes, toutes leurs complaisances des bassesses ? La piété, l'innocence, la vraie liberté, habitent dans cette maison sainte. Des âmes tendres y sont formées à tous les devoirs : leurs premiers vœux sont pour le ciel ; leurs désirs naissants sont tournés vers le Seigneur ; la soumission, la force de l'exemple, une heureuse habitude qui remplace la réflexion, semblent hâter en elles cette perfection, qui est le fruit d'un âge plus mûr ; et leur enfance même devient vertueuse dès qu'elle est docile. Tel est, ma chère sœur, l'objet important de votre vocation ; et les soins que vous donnerez à l'éducation de cette jeunesse florissante sont vos premiers devoirs : la religion et l'État vous confient leur plus chère espérance ; c'est à vous à remplir leur attente ; c'est à vous à jeter dans ces jeunes cœurs la semence de ces vertus qui édifieront le monde, et qui apprendront à la nation, que sous le prince qui la gouverne, la valeur indigente a des ressources, et les mœurs pures trouvent encore des asiles. Heureuse, si, en voyant dans vos élèves des progrès qui sont une suite de leur docilité et de l'exécution des sages lois de votre fondatrice, vous comprenez mieux les avantages de cette soumission religieuse, où l'inconstance naturelle est fixée par l'uniformité des règles ; où les vicissitudes de l'humeur ne produisent plus d'inégalités ; où tout naît de l'ordre, de l'obéissance qui prescrit les devoirs, les occupations, les délassements ; qui nous épargne les méprises dans lesquelles nous pourrions tomber, en suivant nos propres lumières ; qui nous met dans une heureuse nécessité de pratiquer la vertu : et qui ne nous fait plier sous la loi, par une sage contrainte, que pour nous donner cette liberté des enfants de Dieu, qui n'est qu'un assujettissement entier à sa volonté ! *Servire Deo regnare est.*

Tels sont, ma chère sœur, les avantages de la vie religieuse ; et cette situation d'une âme consacrée au Seigneur est sans doute la plus heureuse qu'elle puisse trouver sur la terre : mais ce bonheur peut se perdre par un attachement funeste aux biens du monde. L'état religieux a des dangers, des tentations, des écueils ; et je ne dois pas vous les dissimuler. L'homme qui porte partout ses passions trouve toujours en elles le germe de ses malheurs ; si la figure du monde le charme encore dans la retraite, si le goût des faux plaisirs se réveille au milieu des rigueurs de la pénitence. Ah ! ma chère sœur, quel affreux avenir ! quel tourment préparé à cette âme, qui nourrit dans la privation les désirs les plus vifs, et qui ne peut saisir le fantôme, qu'une imagination déréglée lui retrace ! Tout se change pour elle en supplice ; la contrainte devient un joug insupportable ; l'impuissance se tourne en désespoir ; les chagrins sont sans remède ; il faut les dévorer ; le monde même insulterait à son retour et à son inconstance.

Il est un autre danger, écueil ordinaire d'une âme religieuse ; c'est la pente qu'a

notre cœur à se faire une passion des petits objets, lorsque les grands ne sont point à sa portée. Le cloître, au milieu de ses privations, conserve encore quelques biens frivoles, suffisants pour intéresser un amour-propre qui se prend à tout : on y trouve des distinctions que la subordination rend nécessaires; des aisances introduites peut-être par le relâchement; des égards dictés plutôt par l'inclination que par la loi. C'est un monde en petit qui a ses liaisons, ses intérêts, ses révolutions; ces objets frappent à peine des yeux accoutumés à voir plus en grand; mais ils attachent ceux dont ils fixent tous les regards. Les mondains méprisent ces intérêts minutieux, et les regardent comme indignes de nos cœurs. Mais connaissent-ils les hommes? L'amour-propre, dénué de ressources, ne saisit-il pas avec plus d'empressement celles qui se présentent; et les passions, pour être méprisables, en sont-elles moins fortes? Hélas! notre cœur, libre de chaînes plus pesantes, se fait dans la retraite mille liens puérils; des goûts frivoles le remplissent; la vanité le livre à de vaines prétentions; dans le séjour du renoncement à soi-même, on veut s'égaler, on veut se préférer; on se met en opposition; on trouve des obstacles : de là les troubles, les petites jalousies, les inquiétudes, les chocs, qui pour être moins violents, n'en sont pas moins sensibles.

Enfin, le bonheur de l'état religieux dépend d'une ferveur qui ne sait plus s'arrêter dans la voie de la perfection; qui ne dispute jamais sur le plus ou le moins dans les devoirs; que le moindre détail des observances intéresse, et qui s'y attache avec une tidélité scrupuleuse. Dès que cette ferveur passe, rien ne soutient dans la pratique des règles saintes; leur poids se fait sentir; les observances ne paraissent que minutieuses; on porte le joug avec tristesse; l'amour ne l'adoucit plus; la raison, l'habitude, la nécessité empêchent seules de le secouer; on se traîne encore dans la voie sainte; mais on reste sans goût et sans consolation : cette chaleur de l'âme, qui transporte dans le chemin de la perfection, sans considérer les obstacles, se ralentit; la paresse prend sa place, et cherche des routes plus aisées; le dégoût la précède : la languissante uniformité l'accompagne, et l'ennui la suit : l'ennui, ce tyran des âmes qui ne sont pas agitées par des goûts vifs, et qui semble fixer son séjour dans les cloîtres que la ferveur abandonne.

Vivez selon Dieu, ma chère sœur : détachez-vous des biens périssables : remplissez avec fidélité tous vos devoirs, et vous goûterez sans mélange le bonheur de votre état. L'innocence et la paix sont le partage d'un cœur que Dieu remplit : un goût renaissant pour les plaisirs frivoles peut seul y porter le trouble, la confusion, le désordre. Tant qu'une âme religieuse fait toutes ses délices de la loi sainte, elle demeure inaccessible aux remords, à l'inquiétude, à l'ennui; sans désirs au milieu des privations, elle a, sans effort, le mérite des plus grands sacrifices : sans attachement dans l'usage des biens que la loi laisse à notre fragilité, elle voit sans envie des partages inégaux, des préséances, des distinctions frivoles : sans dégoût pour des pratiques qui tendent à l'unir plus étroitement avec Dieu, elle parcourt sans ennui, la révolution uniforme des observances : l'amour, qui adoucit tout, soutient sa ferveur : la ferveur enflamme ses désirs : l'espérance des récompenses se joint à ses sentiments, et la remplit de cette confiance si douce, qui fait goûter sur la terre les prémices du bonheur éternel, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

SUR L'ANNONCIATION.

Dominus dabit vobis signum, ecce virgo concipiet et pariet filium. (*Isa.*, VII.)

Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : une vierge concevra et enfantera un fils.

Tel est le grand événement qu'Isaïe annonçait à Achaz, pour confirmer les oracles du Seigneur. Vous refusez, lui disait-il, de demander un signe de protection à votre Dieu : vous ne comptez plus sur la force de son bras : vous regardez les prodiges opérés en faveur de vos pères, comme des monuments trop vantés d'une prudence tout humaine. Ce souverain arbitre de la destinée des empires, ce Dieu des armées, qui fait marcher devant elles la terreur, ou qui y répand l'alarme et l'épouvante, vous paraît aujourd'hui trop faible pour délivrer son peuple des nations conjurées contre lui : et, sous prétexte de ne pas tenter sa puissance, vous tâchez de couvrir votre incrédulité sous le voile d'une sage défiance : *Non tentabo Dominum.* (*Isa.*, VII.) Ecoutez donc, prince de la maison de David : écoutez, et admirez la puissance du Seigneur : voici le signe étonnant de votre délivrance : voici à quoi vous reconnaîtrez que le secours du ciel n'est pas éloigné : Une vierge concevra, et enfantera un Fils : *Ecce virgo concipiet, et pariet Filium.*

Cette admirable prophétie n'annonçait pas seulement la ruine des ennemis de Juda et la délivrance prochaine de ce peuple. Rempli d'une lumière divine, Isaïe promet encore à la maison de David la délivrance future de tous les hommes; il découvre dans l'éloignement des siècles le juste de Sion, cet Emmanuel, Fils d'une mère toujours vierge, qui doit soumettre toute la terre à son obéissance : *Vocabitur nomen ejus Emmanuel.* (*Ibid.*)

Les temps mystérieux sont accomplis, mes frères; les nuées ont enfanté l'homme juste; l'étoile de Jacob s'est montrée à l'univers; aujourd'hui le Seigneur fait paraître le signe promis à la Judée; un ange, ministre de ses volontés, vient annoncer à Marie qu'elle est choisie entre toutes les femmes, pour porter dans son chaste sein le Sauveur de tous les hommes. Je vous salue, lui dit-il, vierge infiniment agréable à

Dieu, et comblée de ses dons les plus précieux ; le Seigneur est avec vous, vous avez trouvé grâce devant lui, et l'éminence de vos vertus vous a rendue l'objet de ses complaisances. Voilà que vous concevrez, vous mettrez au monde un Fils, qui sera appelé le Fils du Très-Haut : *Ecce concipies in utero et paries filium, et Filius Altissimi vocabitur.* (*Luc.*, I.)

Adorable prodige, qui nous découvre la merveilleuse alliance du Verbe avec notre chair ; qui nous manifeste toute la sagesse de Dieu, dans la conduite du monde, et toute l'étendue de ses miséricordes sur les hommes ! Jour glorieux pour Marie, qui l'élève à la plus sublime dignité, en la rendant coopératrice des desseins de Dieu, dans l'accomplissement de ce mystère ! Consacrons à l'éloge de cette auguste vierge, ce jour où l'église nous rappelle son élévation ; tâchons de tirer du mystère et de l'exemple de Marie des vérités qui puissent nourrir notre foi et réformer nos mœurs ; faisons voir la grandeur des desseins de Dieu sur Marie dans ce mystère, et la grandeur de Marie dans l'exécution des desseins de Dieu : c'est tout le partage de ce discours.

Verbe incréé, descendu sur la terre pour éclairer les hommes, et qui devez un jour dévoiler à nos yeux cet auguste mystère, élevez nos esprits à l'intelligence de ces sublimes vérités ; donnez du moins cette soumission parfaite, qui doit ici-bas nous tenir lieu de lumière ; c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu fasse l'enchaînement de l'univers, qu'il établisse l'ordre qui doit régner entre les parties d'un si grand tout, et qu'il soit le seul arbitre des événements ; cependant il a voulu dans tous les temps se servir du ministère des hommes, pour l'exécution de ses desseins ; et, à la réserve de certains coups extraordinaires, où sa main paraît toute seule, l'histoire nous rappelle peu d'événements qui n'aient eu leurs causes dans les inclinations et la puissance qu'il plaisait au Seigneur de donner aux ministres de ses volontés.

De là, cette foule de grands hommes suscités dans les premiers siècles pour l'établissement et l'instruction d'Israël. Le Seigneur veut-il tirer son peuple de la servitude d'Egypte ? Moïse, ce sage législateur, devient le dépositaire de sa puissance ; à sa voix, la mer ouvre ses eaux, les rochers s'amollissent ; Israël marche au milieu des miracles, et ce peuple, frappé de la majesté du Très-Haut, reçoit de son conducteur les lois que Dieu lui dictait sur le mont Sinaï, parmi les foudres et les éclairs. Josué le met en possession de la terre promise ; la victoire le précède partout ; les éléments combattent pour lui ; les fleuves remontent vers leur source, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu de sa course.

La destinée de ces grands hommes mérite sans doute notre admiration : chargés de soutenir les intérêts de Dieu, ils étaient les images de sa gloire ; mais leur ministère était borné, il n'intéressait pas tous les hommes, et il ne s'étendait qu'à quelques événements particuliers. Les desseins de Dieu sur Marie ont un caractère de grandeur qui rend son élévation supérieure à celle de toutes les créatures : ils intéressent tous les hommes, puisqu'ils leur donnent un Libérateur qui les comble de ses bienfaits, qui les rend enfants d'une nouvelle alliance, qui sanctifie tout ce qui est souillé et qui renouvelle toute la nature : ils élèvent Marie au-dessus de toutes les créatures, puisqu'ils la rendent coopératrice du plus grand de nos mystères, de cet ouvrage mille fois plus excellent que le ciel et la terre, les anges et les hommes ; la fin de tout ce qui était arrivé dans le monde jusqu'à ce temps-là, et le point d'où dépendaient tous les événements qui devaient suivre : en un mot, le mystère qui s'accomplit aujourd'hui dans Marie a été dans tous les temps l'unique fin de tous les événements et de toutes les démarches de Dieu envers les hommes ; première réflexion : j'ajoute que ce mystère élève Marie à la plus sublime dignité ; deux réflexions qui vous feront comprendre la grandeur des desseins de Dieu sur Marie.

Le plus grand objet que la religion nous présente, le plus propre à nourrir notre foi et à nous faire admirer les conseils de la Providence, c'est la suite des événements toujours réglée, par rapport à l'incarnation, comme la fin de toutes choses : Dieu, rempli de cet ouvrage, nous en montre sans cesse quelque image ; tout annonce le dessein qu'il médite ; les prophètes ne le perdent jamais de vue ; les cérémonies en sont des figures : le Messie, promis ou donné, réunit tout en lui ; les grandes révolutions, la succession des empires ; les passions mêmes des hommes, entrent dans ce plan merveilleux, et la sagesse divine les fait servir à l'exécution de son projet.

En effet, perçons la nuit obscure des âges, remontons jusqu'aux premiers temps où l'univers, sorti du néant à la voix du Créateur, étalait sa beauté naissante ; l'homme, formé à l'image du Très-Haut, commandait à la nature : le Seigneur se devait à lui-même de rendre dans Adam son image heureuse ; l'ordre régnait en lui ; l'innocence et la félicité faisaient son partage. Il pouvait persévérer dans la justice, et transmettre à sa postérité ses augustes droits ; mais il ne put soutenir tant de gloire sans orgueil : une trompeuse curiosité, l'amour de l'indépendance et le plaisir d'agir de soi-même l'aveuglèrent, les sens mêlèrent leur attrait à ces charmes secrets, et il goûta, avec le fruit défendu, la pernicieuse douceur de contenter son esprit : bientôt l'ouvrage parfait par la création est défiguré par le péché ; la rébellion des sens se fait sentir ; l'homme

ne peut en supporter la honte; il évite la présence de son Créateur? sa conscience l'accuse, et ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. L'arrêt est porté, Adam mourra; son crime sera le nôtre, et il ne verra naître qu'une race à jamais proscrite.

N'examinons point ici les règles terribles de la justice divine, qui maudit la race humaine dans son origine, que notre raison s'humilie sans murmure, admirons plutôt les secrets desseins de Dieu, qui ne permet la chute de l'homme que pour la gloire de son Fils, et qui fait servir, quand il veut, nos crimes à la manifestation de ses miséricordes. Adam, prévaricateur, ne fut pas condamné sans espérance : dans l'arrêt même qui le dépouillait de tant de biens, il entendit parler d'une grâce future et d'un libérateur; le Seigneur lui montra dans Marie cette semence, par laquelle le démon, qui triomphait de notre faiblesse, devait voir son orgueil dompté et son empire abattu par toute la terre : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III.) Admirable prophétie, qui nous fait voir Dieu occupé, dès le commencement, du grand ouvrage de l'incarnation de son Fils dans le sein de Marie, et dirigeant toutes choses à cet événement!

Cependant, la terre se peuple de coupables; les crimes se multiplient : les hommes, encore trempés pour ainsi dire des eaux du déluge, oublient cette marque éternelle de la vengeance divine; leurs débordements vont à l'excès : les restes de la première institution s'effacent; les idées sur la divinité se brouillent, à mesure qu'on s'éloigne de l'origine des choses; l'idolâtrie se répand partout, et l'univers méconnaît son Créateur. C'en était fait du monde entier, si le Seigneur n'eût consulté que sa justice; la terre devait encore rentrer dans le sein des eaux : mais il se souvint de sa promesse; les mérites de son Fils arrêtèrent son bras : loin de punir les coupables, il voulut les guérir et les rappeler à la connaissance de la vérité · dès lors ces grands desseins commencent à s'exécuter, il se forme un peuple qui doit donner au monde ce libérateur si désiré : il contracte avec Abraham une alliance éternelle : ce patriarche, qui dans la simplicité des mœurs antiques traitait d'égal avec les rois, devient le père de tous les croyants. Il reçut la promesse, qu'en sa postérité toutes les nations seraient bénies : *Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ* (*Gen.*, XII); et il aperçut dans le rejeton de Jessé le fruit de bénédiction.

Ainsi Dieu, qui n'avait en vue que l'incarnation de son Fils dans le sein de Marie, réglait dès les premiers temps toutes choses par rapport à ce grand objet. La suite des événements nous découvre encore mieux ce plan merveilleux de la Providence. Les hommes n'avaient encore rien par écrit qui pût leur servir de règle; le souvenir des grands prodiges, les instructions des pères et la loi naturelle, leur suffisaient dans les premiers temps; mais l'éloignement de l'origine de la tradition fut bientôt suivi de l'altération des faits principaux qu'elle transmettait à la postérité; la vérité ne pouvait plus se conserver sans être écrite; il était temps de retracer les préceptes de la loi naturelle, mal gardés dans la mémoire des hommes, et de donner des bornes aux erreurs qui achevaient d'éteindre les restes de cette lumière.

Moïse fut appelé à l'exécution de ce grand ouvrage; Dieu s'en réserva l'invention : il grava de sa main sur deux pierres, les préceptes qu'il voulait donner à son peuple : Israël se soumit à la loi; loi juste, sainte, bienfaisante, mais qui préparait à une loi plus auguste, et qui n'était donnée que pour disposer à l'accomplissement d'un plus grand dessein : l'incarnation du Verbe était la fin et le terme de cette loi; la foi au libérateur en était l'âme; et, selon les termes de l'alliance, elle devait seulement durer jusqu'à ce que Dieu suscitât d'une vierge un prophète semblable à Moïse, et législateur comme lui : *Prophetam de gente tua suscitabit Dominus.* (*Isa.*, VII.)

Quelle foule de figures, de cérémonies, de sacrifices dans cette loi, qui n'étaient destinés qu'à rappeler la promesse de l'incarnation du Verbe! Qu'il est beau de voir Dieu toujours occupé de ce dessein, crayonner partout quelques traits de son ouvrage et nous en montrer sans cesse quelque image! Les prophètes, remplis de son esprit, célèbrent avec magnificence la grandeur future de ce Réparateur; leur style vif et sublime élève l'imagination et intéresse tous les cœurs; il donne du sentiment aux êtres inanimés, et la nature entière prend part à leurs transports : c'est le prince de la paix qu'ils aperçoivent dans les siècles futurs; le Dieu fort, l'attente des nations, le germe que la terre doit produire : il descendra du ciel comme la rosée bienfaisante; les montagnes et les collines tressailleront de joie à sa vue : David le voit sortant du sein de l'Eternel avant l'aurore, assis à la droite de son Père, et humiliant ses ennemis; Isaïe l'aperçoit dans la plénitude des temps, conçu dans le sein d'une vierge; Malachie paraît toucher à l'événement : J'envoie mon ange, dit ce prophète inspiré, pour me préparer les voies, et incontinent vous verrez arriver le Seigneur que vous cherchez : tous les oracles, ceux mêmes qui annoncent des événements prochains, se terminent à la naissance du Messie, et le ministère prophétique n'est établi que pour préparer à son avénement.

Mais ce n'était pas assez que les prodiges et les oracles annonçassent l'incarnation du Fils de Dieu dans le sein de Marie; il fallait que l'homme sentît en lui-même le besoin qu'il avait de cet étonnant remède, et que la vue de sa misère le fît soupirer après un libérateur. Dieu permit, à cette fin, que les ténèbres de la superstition et de l'erreur se répandissent sur toute la terre; l'extravagance et l'impiété prévalurent partout; le monde devint un temple d'idoles; l'amour impudique eut ses autels; la fausse piété étouffa les sentiments de la nature, et le père vit d'un œil tranquille couler le sang

de son fils pour assouvir la colère de ses dieux. Les nations les plus sages adoptèrent ces cérémonies barbares : on vit l'Égypte prosternée devant des reptiles; la Grèce, si éclairée, ne rougit pas de ses mystères; Rome, qui respectait la société conjugale, consacra les impuretés du théâtre à la religion et oublia sa gravité dans le culte qu'elle rendit à ses dieux : chaque siècle ajoutait de nouvelles extravagances, et plus les temps où Marie devait mettre au monde le Libérateur approchaient, plus la dépravation semblait croître parmi les hommes. Dieu le permettait ainsi pour leur faire sentir l'impuissance de la raison, ses égarements, sa faiblesse et la nécessité d'un Réparateur.

Ici, mes frères, un nouvel ordre de choses se présente à nos yeux : la révolution des empires et ces grands revers que nous regardons comme les jeux de la fortune, ou du moins comme l'effet de ces talents funestes, destinés à troubler la paix de l'univers; ces grands événements, dis-je, nous sont manifestés comme les effets d'une providence qui règle toutes choses par rapport au Messie, qui dispose des empires, renverse les trônes pour exécuter ce grand dessein de l'incarnation et mettre l'univers dans l'état où il doit se trouver lorsque le Verbe descendra sur la terre. David n'est élevé sur le trône qu'en vue du Libérateur qui doit naître de son sang : le Seigneur, qui n'oublia jamais sa promesse, veille sur ses descendants ; sa famille subsiste au milieu des plus grands dangers : les noirs complots de l'ambitieuse Athalie sont inutiles ; Joas est dérobé à sa fureur, et, seul échappé des débris de sa maison, il donne des pères à l'auguste Vierge qui devait enfanter le Fils de la promesse.

Que dirai-je de ces grands empires qui firent trembler l'univers et qui passèrent en un instant devant les yeux du prophète Daniel? Leur succession entrait dans cette admirable économie; leur établissement, leurs progrès et leur chute n'étaient dans les mains de Dieu, que des moyens dont il se servait pour former cet empire qui devait commander à l'univers, et accomplir, en ôtant le sceptre à Juda, les derniers oracles dont l'événement devait précéder l'incarnation. Oui, Rome, tout enivrée que tu étais de ta grandeur, c'est à ces desseins de Dieu que tu dois tes victoires; c'est lui qui étendait ta domination, qui présidait à tes combats; et tandis que tu t'affaiblissais par tes dissensions civiles, que tu dépeuplais tes murs, que tu répandais les proscrits dans les îles et les déserts, il suscitait ce héros qui fit respirer le monde entier de l'horreur de ces troubles en donnant à l'univers cette paix qui devait régner quand Jésus-Christ, le prince de la paix, paraîtrait sur la terre.

Telle est, mes frères, la suite des événements que les annales du monde nous présentent. Toujours réglés par rapport à l'incarnation, ils nous découvrent l'admirable économie de cette providence qui dispose toutes choses en vue de ce grand objet; et ils nous font comprendre qu'elle était le plus grand dessein de Dieu, puisqu'elle était la fin de tous ses ouvrages. Le mystère qui s'accomplit aujourd'hui dans Marie a donc été dans tous les temps l'unique fin des événements et de toutes les démarches de Dieu envers les hommes; vous l'avez vu. J'ajoute que Marie, par la coopération à ce mystère, a été élevée à la plus sublime dignité; seconde réflexion qui vous prouvera la grandeur des desseins de Dieu sur Marie.

La maternité divine, dit saint Anselme, élève une créature au-dessus de toutes les grandeurs qu'on peut imaginer au dessous de Dieu : *Hoc solum quod Dei Mater est, excedit omnem altitudinem, quæ post Deum dici aut cogitari potest.* Quoi de plus grand, en effet, qu'une créature qui donne, en quelque manière, l'Etre à son Créateur; qui entre en partage des droits de l'Eternel et qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu a engendré avant tous les siècles dans l'éternité! O prodige! s'écrie saint Bernard, l'Homme-Dieu est formé dans le sein d'une vierge! le Verbe, par qui tout a été fait, reçoit une vie nouvelle! celui qui ne dépend point du Père éternel, veut dépendre sur la terre de la mère en qui il est incarné : *Utrinque miraculum, et quod Deus feminæ obtemperet, et quod Deo femina præcipiat.* Ne cherchons pas à concevoir la grandeur de la mère de Dieu, ajoute saint Grégoire ; nos lumières sont trop faibles; cette sublime dignité tient à l'infini ; son terme est un Dieu : il faudrait, pour connaître ce que c'est que la mère, concevoir toute l'excellence du Fils : *Si vis Virginem cognoscere, in ejus Filium oculos converte.*

Or, mes frères, telle est la sublime dignité à laquelle Marie est élevée par l'accomplissement de ce mystère : un ange, pénétré d'une vénération profonde, vint lui annoncer que le Saint-Esprit se répandra sur elle, et que par son opération elle concevra un enfant qui sera le Fils de Dieu : *Vocabitur Altissimi Filius.* A peine a-t-elle consenti à ce mystère, que le Verbe descend dans son chaste sein ; l'Eternel partage cette gloire qu'il s'était réservée ; il lui fait part de ce Fils qui n'appartenait qu'à lui seul, en sorte qu'elle est véritablement sa mère sur la terre comme il est son Père dans le ciel : vérité nécessairement liée avec le mystère de l'incarnation et confirmée par la foi de tous les siècles. Tâchons de développer ce dogme et de fixer l'objet de notre croyance : le simple exposé de notre foi suffira pour nous convaincre que Marie est la Mère de Dieu dans un sens propre et naturel.

Dieu de vérité! si j'entreprends de célébrer la grandeur de vos mystères, ce n'est pas que ma raison téméraire ose en sonder la profondeur! Je sais que nous marchons dans la nuit, et j'adore en silence ces dogmes saints, quoiqu'ils me soient voilés : mais la foi peut conduire sûrement nos pas, et l'éclat qu'elle fait luire suffit pour nous éclai-

rer dans ces temps de ténèbres, où nous devons plus croire que savoir, et plus aimer qu'apprendre. Faites donc briller à nos yeux cette vive lumière et qu'elle découvre à nos esprits les sublimes vérités que renferme ce mystère.

Le Verbe était de toute éternité puissance et sagesse suprême, égal à Dieu, splendeur de sa lumière, sa parole intérieure et l'expression parfaite de sa substance : il était en Dieu, fils de Dieu, Dieu lui-même : il était en Dieu le Père, terme subsistant de son entendement, qui l'engendre éternellement en se contemplant lui-même ; personne réellement distinguée, quoiqu'il ait la même nature; subsistant avec lui dans l'unité parfaite du Saint-Esprit, produit par les retours mutuels du Père et du Fils, et leur éternelle union.

C'est cette sagesse incréée, cette vérité éternelle, ce Fils de Dieu, égal à son Père, qui s'incarne en ce jour dans le sein de Marie : *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I.) Sans quitter le ciel et sans rien perdre de sa splendeur, il descend de son trône pour y élever l'humanité ; Marie le conçoit sans cesser d'être vierge ; l'Esprit-Saint seul, stérile dans l'éternité, devient en quelque sorte fécond dans la plénitude des temps ; il forme un corps de la chair et du sang de Marie ; et son opération divine unit substantiellement et en unité de personne, l'humanité sainte avec le Verbe adorable : *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.*, I.)

De là, mes frères, il suit que cette union du Verbe avec la nature humaine, ne confond pas les substances par le mélange des deux natures ; elle forme seulement un composé de la nature humaine et de la nature divine, distinctes entre elles, et unies dans la même personnalité, en sorte que Jésus-Christ est tout à la fois Dieu et homme, Fils de Dieu et Fils de l'homme : Fils de Dieu, qui lui communique éternellement la nature divine par une génération nécessaire, et Fils de l'homme par l'humanité sainte qu'il reçoit de Marie dans la plénitude des temps, d'où nous devons conclure que Marie est mère de Dieu dans un sens propre et naturel, puisque le Verbe divin s'est uni à un corps formé de son sang, et que Dieu lui-même, comme subsistant dans la nature humaine, est le terme de sa maternité.

Tel est, mes frères, l'énoncé de notre foi, confirmé par tous les conciles et transmis jusqu'à nous par la tradition unanime de tous les Pères. Ici tombent aux pieds de l'Eglise toutes les sectes qui ont combattu la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, et conséquemment la maternité divine. En vain, dès les premiers siècles, l'hérésie s'éleva contre ces dogmes : Arius osa dégrader Jésus-Christ de sa naissance ; une dissimulation profonde, un extérieur modeste, et cette espèce d'orgueil qui sait se plier aux circonstances, faisait le fonds de son caractère ; il sut attirer les hommes par l'appât de la nouveauté, et les éblouir par ses vaines subtilités ; ses erreurs se répandirent avec une rapidité surprenante ; l'Eglise paraissait sur le point d'être ensevelie sous ses propres ruines ; l'autorité des empereurs était la seule loi des conciles ; tout était dans le trouble et la confusion : les pasteurs cédaient à l'ennui de l'exil, ou succombaient à la violence des tourments ; l'hérésie triomphait, mais il ne lui fut pas donné de prévaloir ; la foi de Nicée subsista malgré tous ses efforts ; la consubstantialité du Verbe fut établie ; saint Athanase et saint Hilaire, ses principaux défenseurs, se rendirent célèbres par toute la terre, et l'Eglise, au milieu de ses agitations, se soutint avec une force invincible.

Que sont devenues toutes ces sectes qui refusaient de reconnaître le Verbe comme Fils de Marie, en niant l'union substantielle des deux natures, en n'attribuant à Jésus-Christ qu'un corps imaginaire et fantastique? Elles ont subi le sort des ouvrages de l'orgueil : le néant a suivi de près leur origine, et leurs noms ne subsistent plus que dans les décrets des conciles qui les anathématisent. Déjà l'Eglise voyait naître la paix dans son sein ; les erreurs des sabelliens et des ariens étaient proscrites ; la divinité de Jésus-Christ et son incarnation étaient les fondements de la créance universelle ; l'hérésie semblait avoir épuisé tous ses traits, quand Nestorius, patriarche de Constantinople, osa disputer à Marie sa qualité de Mère de Dieu ; il niait l'union des deux natures dans la même personnalité, et par là il détruisait le fondement de la maternité divine ; son élévation donnait du poids à ses erreurs ; il les répandait dans ses prédications et dans ses lettres, et il était à craindre que le peuple ne reçût la fausse doctrine de son pasteur. Dieu ne manqua pas à son Eglise, et son auguste Mère eut ses défenseurs ; saint Cyrille s'opposa à l'hérésie naissante : il défendit la maternité divine dans ces lettres savantes qui éclairent encore aujourd'hui les théologiens ; tout l'univers admira ses écrits, le concile d'Ephèse adopta sa doctrine : l'hérésiarque obstiné fut frappé d'anathèmes, et la maternité divine fut célébrée par toute la terre.

Peuple d'Ephèse, portion chérie de l'héritage du Seigneur! que ne puis-je peindre ce zèle, cette tendre dévotion que vous fîtes paraître pour Marie, lorsque vous reçûtes le jugement de l'Eglise qui la maintient dans la juste possession du titre de Mère de Dieu! Cette auguste Vierge était votre protectrice, sa maternité divine était le fondement de votre confiance ; vous aviez reçu cette créance de vos pères, elle faisait votre plus douce consolation, et vos vœux réunis semblaient hâter la décision du concile ; quelle fut votre joie, lorsque vous apprîtes que tout l'univers, par la voie des pasteurs, rendait un hommage public à cette sublime qualité! Les temples retentirent de chants d'allégresse ; les feux répandus dans l'air annonçaient au loin la victoire de Marie ;

les Pères furent comblés de bénédictions et conduits en triomphe; chacun s'empressait de concourir à la célébrité de ce jour, et les voix ne formaient qu'un concert de louanges et de gratulations unanimes ; l'histoire a consacré ce fait à l'immortalité, et le souvenir de la tendre dévotion du peuple se perpétuera d'âge en âge parmi nos descendants les plus reculés.

Suivons, mes frères, l'exemple de ces fidèles; aujourd'hui Marie, par la maternité divine, est devenue mère de tous les hommes, et leur protectrice auprès de Dieu. Heureux qu'elle daigne nous recevoir au nombre de ses enfants; rendons-lui ces hommages qu'inspire la confiance et l'amour; méprisez les discours des impies qui s'efforcent de jeter du ridicule sur des pratiques de piété, consacrées par l'Eglise à l'honneur de Marie. Quand même ces dévotions, conduites par un zèle dépourvu de science dégénéreraient en faiblesse, souvent excusée par une pieuse crédulité, elles seraient sans doute préférables aux excès de l'impiété; mais ces écueils ne sont pas à craindre ; des pasteurs éclairés vous ont appris que la Mère de Dieu ne reçoit vos vœux que pour les porter au trône de son Fils; la superstition est bannie du sanctuaire, et nous ne voyons point prodiguer à Marie des hommages dus à l'Eternel. Quel excès peut donc nous reprocher l'hérésie dans un culte fondé sur la maternité divine, établi par Jésus-Christ, autorisé par les canons des conciles, maintenu par les édits des rois, et qui réunit tous les suffrages de la plus vénérable antiquité? Oui, je trouve partout des respects unanimes; de toutes parts s'élèvent des temples consacrés sous son nom à l'honneur de son Fils; les villes se mettent sous sa protection; des sociétés pieuses se dévouent à son culte; et la France, délivrée par son secours d'une plaie qui semblait annoncer sa désolation, immortalise, par un hommage annuel, le vœu d'un monarque dont la justice et la clémence seront toujours chères à notre souvenir.

Ainsi, la maternité divine a été célébrée, par les vœux de tous les fidèles et par la décision des conciles; ce dogme est essentiel au mystère de l'Incarnation; le simple exposé de notre foi, suffit pour nous convaincre que Marie est véritablement la Mère de Dieu, et que par ce titre elle est élevée à la plus sublime dignité : *Hoc solum quod Dei Mater est, excedit omnem altitudinem, quæ post Deum dici et cogitari potest.*

L'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie, a donc été dans tous les temps, l'unique fin de tous les événements et de toutes les démarches de Dieu envers les hommes; et Marie, par la coopération à ce mystère, a été élevée à la plus sublime dignité : deux réflexions qui vous ont prouvé la grandeur des desseins de Dieu sur Marie. Il me reste à vous faire voir la grandeur de Marie dans l'exécution des desseins de Dieu : c'est le sujet de ma seconde partie.

——

SECONDE PARTIE.

Les hommes charnels n'ont jamais connu la véritable grandeur; son idée ne réveille, dans leur esprit, que des qualités brillantes et des prospérités temporelles : ils croient ne devoir leurs hommages, qu'à l'élévation de la naissance, à l'éclat des titres, à l'étendue de la puissance et de l'autorité; et la vertu, souvent obscure, leur paraît indigne de leurs soins et de leur estime. Mais la vaine sagesse du monde est bien différente de celle du ciel et de la vérité; on n'est grand aux yeux de Dieu, que par la sainteté ; la vertu et les dons de sa grâce, peuvent seuls nous rendre dignes de ses regards; il voit avec indifférence tout le spectacle de la gloire humaine; et cette grandeur qui est hors de nous, n'est à ses yeux qu'un prestige qui nous joue, une erreur que l'éternelle vérité dissipe par sa lumière.

Marie jouissait des prérogatives d'une illustre naissance ; le sang le plus auguste coulait dans ses veines; elle comptait des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et ses vues pouvaient être portées jusqu'au trône de ses pères; mais ces distinctions du rang et de la naissance n'étaient rien aux yeux d'un Dieu qui ne voit de grand et de réel en nous, que les dons de sa grâce. La sainteté de Marie formait seule sa véritable grandeur; et si elle mérita d'être bénie entre toutes les femmes, ce fut par sa pureté et son humilité : deux vertus dont elle nous donne l'exemple dans ce mystère et qui vous feront voir sa grandeur dans l'exécution des desseins de Dieu.

L'Incarnation était une suite de l'obéissance libre de Jésus-Christ aux décrets de son Père. Maître de sa volonté, il pouvait jouir de sa gloire, et ce ne fut que par un excès d'amour qu'il sortit du sein de Dieu, pour se revêtir de nos faiblesses: mais dans la supposition que le Verbe voulût prendre notre chair, il ne pouvait être conçu que par la voie miraculeuse de la virginité, et il était de sa grandeur, dit saint Bernard, que sa Mère le mît au monde, sans cesser d'être vierge : *Neque enim partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter.*

La virginité de Marie fut donc la première vertu, qui attira sur elle les regards du Seigneur : *Virginitate placuit.* Ravie dès son enfance aux regards des mortels, élevée à l'ombre de son sanctuaire et portée du berceau sur l'autel, elle consacra ses jours à la virginité, et elle en fit au Seigneur une offrande volontaire. Son cœur fut fermé à tous les attraits de la volupté, et son âme toute pure, imposa pour jamais silence à la nature.

Ainsi vivait dans la solitude Marie, vierge par choix et par inclination, quoique engagée, par ses parents, au juste Joseph, lorsqu'un ange vint lui annoncer qu'elle était choisie pour donner au monde le libérateur d'Israël. Je vous salue, pleine de grâces, lui dit cet esprit céleste, le Sei-

gneur est avec vous, et vous êtes bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* (*Luc.*, I.) Quelle expression pour Marie! Accoutumée dès sa jeunesse aux attentions les plus sévères, pour conserver sa pureté, elle s'est fait une loi d'une conduite à l'épreuve de la plus rigide censure ; elle n'a cherché que les bénédictions des vierges ; et cependant on lui donne les bénédictions des femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* Frappée, à cette voix, d'une frayeur subite, l'humble Vierge se rappelle les engagements qu'elle a pris avec le Seigneur; elle craint de perdre sa virginité; le trouble et la confusion s'emparent de son âme : *Turbata est in sermone ejus.* (*Ibid.*) La puissance de Dieu, la présence d'un esprit céleste, ne peuvent la rassurer; elle soupçonne l'illusion, son cœur se prête à ses doutes ; tout l'alarme dès que sa pureté est en danger : *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Ibid.*)

Vous le savez, ô mon Dieu! pensait alors cette vierge pure; j'ai passé mon enfance dans le secret de votre sanctuaire ; l'innocence fut la compagne de mes premières démarches ; déjà la virginité se montrait à mes yeux dans tout son éclat; elle me parut digne de vous être offerte et vous reçûtes mon sacrifice. Serait-il possible, grand Dieu! que ma pureté ne vous fût plus agréable ? Si les desseins que vous avez sur votre servante, ne peuvent s'exécuter, sans intéresser une vertu qui m'est si chère, non, l'auguste qualité de mère de Dieu, n'a plus rien qui me flatte. Que plutôt mes jours s'écoulent dans la retraite et dans l'obscurité ! Je laisse aux femmes d'Israël ces bénédictions, l'objet de tous leurs désirs; et je renonce à la maternité divine, plutôt que de cesser d'être vierge : *Immobile virginitatis propositum*, dit saint Jérôme, *quod, nec angelo filium Deum promittente, aliquatenus titubavit.*

De tous les sentiments dont sa grande âme fut alors occupée, un seul échappa pour servir de témoignage authentique à son extrême amour pour la pureté. Comment, répondit-elle à l'ange, ce que vous me dites de la part de Dieu, doit-il s'exécuter? car je n'ai de commerce avec aucun homme. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (*Luc.*, I.) Quelles chastes alarmes! quel ardent amour de Marie pour la virginité ! L'auguste qualité de Mère de Dieu a moins d'attrait pour elle, que le trésor de son innocence ; et pour la déterminer à accepter la maternité divine, il faut l'assurer qu'elle demeurera toujours vierge et que l'Esprit-Saint la rendra féconde : *Ne timeas; Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Ibid.*) Que cette vertu est agréable aux yeux de Dieu, puisqu'elle mérite aujourd'hui la préférence de son choix et de son estime! Oui, dit saint Augustin, si Marie, moins attachée à sa virginité, avait accepté sans alarmes une dignité qui paraissait incompatible avec ses engagements; si la pureté de son âme n'avait pas répondu pleinement à la pureté de son corps, jamais elle n'aurait été la mère de Dieu : c'est par là qu'elle fut grande devant le Seigneur et qu'elle mérita d'être bénie entre toutes les femmes : *Virginitate placuit.*

Ne bornons pas ce discours à l'éloge de Marie. Le mystère d'un Dieu fait homme dans le sein d'une vierge, nous fournit des réflexions bien propres à réformer nos mœurs. L'homme, depuis l'incarnation, doit cesser d'être charnel. Membres de Jésus-Christ, par la merveilleuse alliance qu'il a contractée avec notre chair, nous devons tous avoir un attachement inviolable à la pureté, et conserver nos corps dans la continence. C'est la conséquence que saint Paul tirait de ce mystère. Vous savez, mes frères, disait-il aux premiers fidèles, que depuis que Dieu a daigné s'unir à notre chair, nos corps sont devenus les corps de Jésus-Christ : *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.* (I *Cor.*, XII.) Ne déshonorez donc jamais par l'impureté, ces temples du Saint-Esprit ; fuyez toutes les voluptés profanes. Celui qui est uni à Jésus-Christ, doit avoir une âme chaste et toute spirituelle : *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.* (I *Cor.*, VI.)

Que ne puis-je me promettre le succès que le Seigneur donnait au zèle de cet apôtre! L'Eglise paraissait alors dans tout son éclat; l'innocence des mœurs était ce qui distinguait les chrétiens; la fuite des spectacles et des lieux impurs, était le seul indice dont on se servait pour les dénoncer aux tribunaux ; le sanctuaire répandait partout l'odeur de la bonne vie des ministres ; la pureté des vierges était un spectacle digne des anges; si quelques hommes faibles ou corrompus se livraient aux excès de la débauche, la licence du moins n'était pas revêtue de l'autorité publique; le spectacle de la pénitence effaçait le scandale du crime ; les coupables, couverts de cendre et de cilices, attendaient la réconciliation de la clémence de l'Eglise ; et les innocents mêmes punissaient souvent avec une rigueur incroyable, ce malheureux penchant, qui nous porte à la volupté.

Qu'êtes-vous donc devenus, siècles heureux de l'Eglise, jours si florissants, où les fidèles ne goûtaient que les plaisirs de l'innocence? Aimable chasteté, vertu si chérie de Dieu et si digne de l'homme! pourquoi n'êtes-vous plus dans nos mœurs? Les temps sont-ils donc arrivés, où la corruption générale doit allumer les foudres de la colère divine, et hâter le jour de sa vengeance? L'homme ne marche plus que dans les sentiers impurs de la volupté : les débordements vont à l'excès ; l'impudicité se montre partout à découvert; ce crime affecte la lumière, et se fait gloire de se donner en spectacle; l'art de séduire un sexe fragile, est devenu le plus grand talent du commerce de la vie ; la décence est bannie des plaisirs, la pudeur est proscrite par des rires moqueurs ; la licence et l'excès sont couronnés; on méprise ce voile, que la honte mettait autrefois sur les déréglements ; on regarde

les bienséances, comme des usages surannés, qui convenaient à l'antique gravité de nos pères; on fait des leçons publiques de la volupté, des auteurs profanes l'embellissent par des images riantes; leur pinceau délicat ne présente que des traits enchanteurs. Hâtez-vous, mortels, crient sans cesse ces séducteurs; enivrez tous vos sens des torrents de la volupté; fuyez l'importune tristesse de la vertu; laissez au vulgaire les petitesses d'une vaine pudeur; la débauche n'est qu'un sentiment, et ces excès, auxquels le préjugé attache de la honte, ne sont que les jeux de la nature.

Voilà les règles de mœurs que proposent ces arbitres fameux d'une élégante volupté; voilà les maximes dont ils remplissent ces ouvrages lascifs et pernicieux, où les races futures viendront encore puiser la licence; voilà les leçons qu'une jeunesse ardente pour les plaisirs, reçoit avec avidité. Des pères criminels mettent entre les mains de leurs enfants ces écrits dangereux; les premières mœurs, qui décident du reste de la vie, sont formées par ces lectures; il semble que ce siècle pervers ait pour but de perpétuer sa corruption. Je vois déjà dans les temps éloignés, nos descendants entraînés par notre exemple, porter encore plus loin l'indécence, l'impureté, la dissolution; et cette génération adultère va laisser aux siècles à venir, des enfants plus coupables que leurs pères.

Eloignez, grand Dieu! ce funeste présage; détruisez ce règne affreux de l'impureté; changez la face de la terre; répandez sur vos serviteurs cet esprit qui fait goûter les chastes délices de l'innocence. Combattus au dedans et au dehors par des ennemis cruels; remplis de honteux désirs; semblables au roseau qu'un souffle fait plier, notre faiblesse nous expose sans cesse à de nouvelles chutes: c'est de vous, ô mon Dieu! c'est de votre bras tout-puissant, que nous attendons notre force et notre secours. Changez nos cœurs; éteignez ces flammes impures qui les consument. Que la puissante intercession de Marie obtienne cette grâce pour tous les fidèles! Qu'ils possèdent, dans la continence, des corps qui appartiennent à Jésus-Christ; et qu'ils séparent de tout usage profane, ces temples consacrés par l'onction de l'Esprit-Saint, répandue sur nous par le baptême: *Vos estis corpus Christi, et membra de membro.*

Marie a été grande devant le Seigneur, par sa pureté: vous l'avez vu. Son humilité est une autre preuve de sa grandeur, dans l'exécution des desseins de Dieu: c'est ma seconde réflexion.

L'humilité est le fondement de toutes les vertus, et la source de la véritable grandeur. C'est le langage même du monde: la fierté le révolte, il perce de mille traits l'homme qui affecte la supériorité, et quiconque est ébloui des degrés éminents, où la naissance et la fortune l'ont placé, lui paraît indigne de son élévation; mais cette modestie qu'exige le monde, n'est que superficielle, et ne va pas jusqu'au cœur. L'humilité chrétienne détruit seule et anéantit l'amour-propre: c'est un sentiment fondé sur la vérité, et qui nous fait envisager toutes choses dans leur juste point de vue. Le monde s'élève en lui-même, et n'affecte la modération, que pour ne pas choquer les autres; le chrétien est humble, par la connaissance de sa faiblesse, de son impuissance, et du néant qu'il porte jusqu'au faîte des grandeurs: de là vient qu'il ne s'élève jamais dans la prospérité, dans les dignités, aux yeux du public, ou dans le secret de son cœur, parce qu'il trouve dans toutes les situations, ce néant, qui est le fondement de son humilité.

Telle est l'admirable vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, la cause de son élévation et de sa véritable grandeur. Distinguée parmi toutes les femmes d'Israël, unie à Dieu, par les dons les plus précieux, et élevée à la maternité divine, quelle créature avait paru jusque-là sur la terre qui eût plus lieu de se glorifier? Un esprit céleste s'humilie devant elle; il révère la plénitude de la grâce dont elle est comblée; il emploie les expressions les plus flatteuses, pour lui donner une haute idée de sa dignité; il l'assure que le fils qui naîtra d'elle est le Fils du Très-Haut, et qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob: *Vocabitur Altissimi Filius.* (*Luc.*, I.) Quelle impression de grandeur et de noblesse ne devaient pas faire de tels éloges? Quel cœur ne serait pas ouvert à la joie, et n'aurait pas éprouvé ces mouvements secrets de complaisance, qui souvent nous surprennent malgré nous? Marie, cependant, ferme son cœur à tous ces sentiments; elle ne voit que les dons de Dieu dans son élévation; elle s'abîme et se confond dans son propre néant: plus l'ange l'élève au-dessus de toutes les créatures, plus elle se réduit à la plus vile de toutes les conditions. Voici, répond-elle, la servante du Seigneur: *Ecce ancilla Domini.* (*Ibid.*)

Non, je ne suis pas digne des faveurs dont il m'a comblée; je les tiens de sa bonté: cendre et poussière, qui suis-je pour contribuer à sa gloire? Le néant m'éloignait trop de cette sublime dignité à laquelle il m'élève: son bras tout-puissant pouvait seul rapprocher ces distances infinies, et c'est dans les trésors de sa miséricorde que je dois chercher les motifs des grâces dont il m'a prévenue: *Ecce ancilla Domini.* Exécutez, Dieu de nos pères, ces grands desseins que vous m'annoncez; achevez votre ouvrage; montrez à Israël, le signe prochain de sa délivrance; qu'il me soit fait selon votre parole, et que l'univers entier admire les prodiges que vous opérez dans votre servante! *Fiat mihi secundum verbum tuum!* (*Ibid.*)

Ne cherchons pas, dans l'idée que nous avons de l'humilité, des traits propres à peindre celle de Marie. Ce cantique, monument éternel de sa reconnaissance et de son humilité, peut seul nous exprimer les sentiments dont elle fut pénétrée. C'est là

qu'elle s'écrie dans un saint transport : Mon âme, louez le Seigneur ! que mon esprit tressaille de joie dans le Dieu son Sauveur ! Que la terre reconnaisse en moi ses bienfaits ! Son pouvoir éternel offre aux faibles un bras prompt à les soutenir, et sa miséricorde s'étend de générations en générations sur ceux qui le craignent. Arbitre des destinées, il aime à se jouer de la grandeur des hommes. Nous avons vu tomber à ses pieds les plus superbes têtes : son souffle a renversé les édifices de l'orgueil, et l'humble vient d'être élevé sur leurs ruines : *Et exaltavit humiles.* (*Ibid.*) Il a répandu tous ses biens sur les pauvres ; les riches, au contraire, n'ont été remplis que d'une vapeur légère ; leur bonheur n'était qu'un songe ; le réveil a dissipé leur trompeuse ivresse, et toutes leurs richesses se sont écoulées de leurs mains : *Divites dimisit inanes.* (*Ibid.*) Que l'humilité est agréable à ses yeux ! Vous reconnaîtrez, races futures, que je dois à cette vertu, mon élévation ; elle sera le sujet de vos louanges, et vos éloges les plus magnifiques ne la sépareront jamais de ma grandeur : *Ex hoc enim beatam me dicent omnes generationes.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, les sentiments dont la sainte Vierge était remplie au milieu des grandeurs : elle sut éloigner de son cœur tous les mouvements de l'amour-propre ; elle reconnut son néant ; elle rapporta uniquement à Dieu, la gloire de tous ces prodiges, et les dons de sa grâce, dont nous abusons si souvent, pour nous élever, n'excitèrent dans son cœur que les sentiments de la reconnaissance la plus vive et de l'humilité la plus profonde. Cette vertu attira sur elle les regards d'un Dieu qui n'aime que les humbles : il attendait ce moment qu'elle reconnût l'abîme de son néant pour s'incarner dans son sein, et l'élever à la maternité divine : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Ibid.*) L'abaissement de Marie, dit saint Bernard, devait précéder l'anéantissement du Verbe, et elle ne pouvait concevoir que par la vue de sa faiblesse : *Humilitate concepit.*

Hâtons-nous d'arriver aux conséquences qui naissent de ce mystère. L'exemple de Marie nous fait voir que l'humilité seule nous rend agréables aux yeux de Dieu ; qu'elle est la source de toutes les grâces qu'il répand sur ses créatures ; que plus on est grand plus on est obligé de s'humilier ; que les honneurs, les dignités, les richesses, loin d'élever nos cœurs, doivent être l'objet de notre reconnaissance ; que les vases de boue entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent, quand il lui plaît, des vases de gloire et de magnificence ; enfin, que l'homme ne doit se glorifier, ni de ses talents, ni de ses titres, parce que toutes les qualités, toutes les vertus, sont des dons de Dieu, et qu'il n'a de son fonds que le néant, et cette pente malheureuse qui l'éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice.

Élevez-vous, après cela, grands du siècle ! portez sur votre front l'orgueil de votre origine ! faites-vous une gloire frivole de vos noms, de vos titres, de la magnificence de vos héritages ! Quel droit avez-vous de tirer vanité des dons de Dieu ? Qui vous a distingués de vos frères ? Qui vous a élevés au-dessus d'eux ? Qu'avez-vous de votre propre fonds, et par quel renversement étrange des motifs de reconnaissance servent-ils à nourrir votre orgueil ? Bientôt le souverain dispensateur des choses humaines, reprendra ses dons ; il soufflera sur vos races orgueilleuses, et vos descendants seront l'opprobre de leur siècle ; il dissipera vos richesses comme la poussière ; la terre engloutira vos grandeurs insensées, et ces débris de votre élévation, deviendront des monuments éternels de votre néant.

Voilà ce que l'avenir présente aux superbes, dans un point de vue qui n'est pas éloigné : le néant, l'opprobre et le mépris de tous les siècles. Cependant, cet amas de fumée, vil partage des enfants de la terre, suffit pour nourrir notre orgueil. Cette passion dangereuse répand sa douce illusion sur tous les cœurs ; elle est l'âme de toutes nos démarches ; elle forme le lien de toutes les sociétés ; elle est dans tous les états de la vie, et dans toutes les conditions ; elle vit partout, elle vit de tout, elle vit de rien ; elle s'accommode des choses et de leurs privations. C'est cet orgueil qui arrache aux voluptés un savant qu'elle fait consumer sur ses livres ; qui cache aux ambitieux le danger des honneurs, qui inspire aux grands génies ce chagrin superbe, cette indocile curiosité, si contraire à la simplicité de la foi : souvent il corrompt nos œuvres les plus saintes, il renaît de ses cendres, il se prévaut de sa défaite, il donne à la piété un ton méprisant et des démarches altières, il soutient un corps abattu par le jeûne, il fait fumer l'encens sur nos autels : les dons que nous consacrons dans les temples ne sont qu'une vaine ostentation de notre grandeur ; les hommages obscurs déplaisent : on veut bien s'abaisser jusqu'aux ministères les plus vils, mais on s'abaisse avec faste, et on ne connaît plus cette humilité ingénieuse qui se dérobe aux regards publics pour exercer les œuvres de miséricorde.

Si nous quittons la majesté du sanctuaire et l'éclat des grandeurs pour descendre dans ces demeures obscures, où des mortels dévoués au malheur, paraissent destinés à souffrir pour les autres hommes, nous y trouverons des cœurs enflés par l'orgueil, et dévorés par l'ambition : le pauvre au milieu de l'indigence, et l'artisan dans les plus rudes travaux, ne sont occupés que de projets chimériques d'élévation ; ils voient avec un œil d'envie, la prospérité de leurs frères ; éloignés des objets qui forment les grands attachements, nous nous faisons une grande passion des objets frivoles qui nous environnent ; la bassesse et la pauvreté ne sont pas des moyens pour nous humilier,

parce que nos désirs nous élèvent autant que la fortune ou la naissance nous abaissent.

Vous direz peut-être que l'orgueil prend sa source dans la nature ; que c'est une élévation de sentiment digne de l'homme né pour la grandeur ; et que l'indifférence pour les distinctions du siècle n'est souvent que la marque d'une âme basse et vulgaire. Illusion grossière, mes frères : l'humilité n'est faite que pour les grandes âmes ; fondée sur la justice et la vérité, elle place l'homme dans l'ordre et le juste rapport qu'il doit avoir avec son Créateur ; elle nous rend plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains ; et toutes ses démarches ont une noblesse et une élévation où l'orgueil ne saurait atteindre. Marie, élevée au-dessus de toutes les créatures, s'humilie devant le Seigneur, c'est le fondement de sa grandeur ; sa pureté la rend agréable aux yeux de Dieu, mais son humilité fait sortir le Verbe de sa gloire pour s'incarner dans son sein ; et ces deux vertus forment seules sa véritable grandeur dans l'exécution des desseins de Dieu : *Virginitate placuit, humilitate concepit.*

Donnez, Seigneur, aux fidèles qui m'écoutent, aux vierges rassemblées sous la protection de Marie, cet esprit de pureté et d'humilité qui est le partage de vos saintes épouses ; regardez du haut du ciel cette vigne chérie que la main de vos pasteurs cultive avec tant de soin : *Respice de cœlo et vide, et visita vineam istam* (*Psal.* LXXIX) ; éloignez des âmes encore pures à vos yeux les dangers de l'exemple et de la séduction ; faites croître leur innocence avec leurs années ; qu'elles soient chastes au milieu des dérèglements du monde ; qu'elles soient humbles dans la prospérité ; que ces vœux, que nous vous adressons, soient pour elles un gage de la bienheureuse éternité que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

SUR L'INCARNATION.

Pour le jour de Noël.

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus. (*Luc.*, II.)

Gloire à Dieu dans les cieux, et la paix aux hommes sur la terre.

Les temps prédits par les oracles étaient arrivés ; la révolution des siècles avait amené ce moment où le Libérateur devait paraître sur la terre ; le sceptre n'était plus dans Juda, et Sion gémissait sous les lois d'un barbare ; ces grands empires dont Daniel avait prédit le destin rapide, recevaient leurs fers des mains des césars ; Rome même, déchirée depuis longtemps par les factions des citoyens trop puissants, dont la liberté licencieuse était pire que l'esclavage, et qui, ne connaissant plus l'autorité des lois, avait besoin d'un maître ; Rome, fatiguée de ses victoires et épuisée par la perte de son sang, s'accoutumait à la tyrannie par le besoin du repos, et laissait enfin respirer l'univers après tant d'horreurs et de carnage : tous les événements qui devaient précéder l'incarnation étaient accomplis ; et des signes aussi frappants semblaient ne pouvoir échapper aux regards d'un spectateur intéressé.

Cependant cet événement s'accomplissait sans être aperçu par un peuple dépositaire des promesses : Jésus-Christ était né, et Israël attendait encore son libérateur. Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse : la prédiction d'un conquérant, qui devait assujettir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poëtes, échauffait jusqu'à l'enthousiasme les oracles du paganisme ; tous les yeux étaient tournés vers l'Orient, d'où l'on attendait ce libérateur : Jérusalem s'éveillait à ces bruits si flatteurs ; mais les passions et le goût des faux biens qui avaient corrompu les mœurs, aveuglaient les esprits, et leur cachaient les traits distinctifs du Messie : l'étoile de Jacob n'éclairait qu'un Dieu pauvre et naissant sous une chaumière ; c'était assez pour le faire méconnaître du Juif charnel : le vainqueur romain, enflé de ses triomphes, méprisait trop la nation juive pour attendre d'elle un maître : l'adulation lui faisait l'application des traits qui exprimaient la grandeur du Messie ; l'étendue de son empire la rendait vraisemblable ; et un mortel, assez vain pour prétendre à l'apothéose, se flattait aisément que son règne pouvait renouveler les merveilles de l'âge d'or, et ramener la félicité sur la terre.

Telles étaient, à la naissance de Jésus-Christ, les dispositions des hommes ; de ceux surtout que la fortune donne en spectacle, et que l'histoire, ce tableau des grandes passions, expose aux regards de la postérité. Des cœurs enflés par l'orgueil, séduits par le plaisir, entraînés par la volonté, n'étaient pas disposés à chercher Jésus-Christ, pauvre, souffrant, humilié : une lumière qui ne découvrait que des biens spirituels, devait peu frapper des yeux fixés par l'habitude sur des objets sensibles. Les bergers, qui retraçaient encore dans la simplicité de leurs mœurs les traits de la nature, moins éloignés de la vérité dans l'ignorance que les faux sages dans l'erreur, ouvrirent seuls les yeux à la lumière : la docilité et la droiture du cœur les rendirent dignes de connaître toute l'étendue des miséricordes du Seigneur, les esprits célestes leur apprirent que le Sauveur était né, qu'il venait pour les rendre heureux ; qu'il apportait aux hommes les vrais biens, la grâce, la justice, l'innocence ; qu'il réconciliait le ciel avec la terre ; qu'il rendait enfin la gloire à Dieu et la paix aux hommes en détruisant le règne des passions : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus.*

C'est en développant ces idées, que j'entreprends de vous prouver les avantages de l'incarnation ; et voici mon dessein : Jésus-Christ, dans son incarnation, rend à Dieu

la gloire que le pécheur lui avait ravie; première partie : Jésus-Christ, dans son incarnation, apprend à l'homme à retrouver cette paix que la violence de ses passions lui a fait perdre; seconde partie : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est lui-même sa gloire comme il est sa grandeur : les hommages que nous lui rendons ne peuvent rien ajouter à son éclat; ils ne font que manifester aux autres que nous en sommes frappés. S'il avait voulu se voiler dans des ténèbres impénétrables et nous cacher ses attributs, l'homme n'aurait jamais aperçu sa puissance que dans la construction de l'univers; il manquerait d'un moyen pour s'élever au Créateur; mais rien ne manquerait à Dieu, parce qu'il est celui qui est toute chose.

L'Incarnation n'était donc pas une opération nécessaire ou essentielle à la Divinité : Dieu ne produit nécessairement que son égal; tout ce qui fait sa gloire, sa grandeur, sa justice, est éternel : ainsi l'union du Verbe avec la nature humaine, exécutée dans le temps, ne pouvait être que l'effet de sa volonté libre; mais, dans la supposition que Dieu voulût faire connaître aux hommes toute l'étendue de sa miséricorde, en réparant le désordre de notre nature, il ne pouvait manifester sa gloire avec plus d'éclat que dans l'économie de l'incarnation, et voici les preuves sur lesquelles j'établis cette vérité. Les deux plus grands maux de l'homme, depuis sa chute, étaient son impuissance de satisfaire à la justice divine, et l'aveuglement de son esprit, qui allait jusqu'à méconnaître le Créateur : or, l'Incarnation est le plus puissant remède à ces maux, puisqu'il fallait que Jésus-Christ se fît homme pour satisfaire à la justice divine et pour nous rappeler à la connaissance de l'Etre suprême. Faisons le portrait de la faiblesse et des excès de l'homme avant cette auguste réparation : plus il sera frappant, plus la gloire que Jésus-Christ rend à son Père nous sera manifestée : *Gloria in excelsis Deo.*

Que votre nom, Seigneur, soit à jamais béni, et que le sentiment de nos misères, qui sont une suite de l'abus de vos dons, ne nous fasse pas oublier les bienfaits de votre miséricorde! L'homme faible, opposé à l'ordre, privé de la justice, n'est pas tel qu'il est sorti de vos mains : vous l'avez créé dans la justice, vous avez retracé dans son âme des traits de ressemblance avec vos perfections infinies, et votre amour s'étendait sur votre image : sa nature, forte et vigoureuse, n'avait pas besoin d'une grâce qui guérit ses infirmités; il était capable de vous aimer et de vous connaître; son âme était ornée des biens les plus précieux, et il pouvait augmenter, par le mérite des actions vertueuses, ce fonds de richesses immenses que votre main devait développer dans l'éternité : mais l'orgueil, ce poison dangereux que les meilleures qualités rendent plus subtil, s'insinua dans son cœur; il osa s'élever sur vos dons et affecter l'indépendance; l'ordre, qui n'était établi que sur la soumission parfaite à votre volonté, fut renversé par la désobéissance; la grâce, cette production de votre amour, fut perdue avec l'innocence; l'unique objet de vos complaisances, et votre image défigurée par le péché, devint à vos yeux un spectacle d'abomination et d'horreur.

Des maux si grands n'étaient pas adoucis par l'espérance; l'homme, qui en sentait toute la violence, n'en découvrait pas le remède; sa nature, viciée dans ses inclinations primitives, ne conservait aucun germe de la justice; sa raison, environnée de ténèbres, ne jetait que de sombres lueurs, un attrait indélibéré penchait sa volonté vers les faux plaisirs; tout bien lui était difficile, et tout mérite lui était impossible : le désordre allait si loin qu'il réduisait l'âme dans un état de mort, puisque ayant perdu la grâce, elle manquait du principe même de la vie spirituelle.

Il ne restait donc à l'homme de ressource que dans la miséricorde du Dieu qu'il avait outragé; il fallait que celui qui avait créé son ouvrage dans la perfection, le rétablît, en ranimant de nouveau, par le souffle de sa vie, les traits de son image : mais ce Dieu était irrité, les trésors de sa miséricorde étaient fermés; sa vengeance voulait exercer ses droits, sa justice exigeait une satisfaction proportionnée à la grandeur de l'offense; il fallait une victime d'un prix infini, dont le sang répandu sur tous les coupables arrêtât ses foudres près de tomber sur leurs têtes : la terre, loin de lui présenter cette hostie, n'offrait à ses yeux que des sacrificateurs impurs. Qu'était l'homme coupable, pour s'élever jusqu'à Dieu, et pour franchir l'intervalle immense que les droits de la justice mettaient entre la miséricorde et ses crimes? Sa bassesse, qui avait augmenté la grandeur de son offense, diminuait le prix de sa satisfaction; son cœur rempli de passions, ne pouvait plus offrir les prémices des fruits de la terre, que l'innocence seule rendait agréables au Créateur : tout ce qu'il touchait prenait la tache de son injustice, et le sang même des animaux égorgés par ses mains devenait impur.

Philosophes du siècle, puisqu'il faut ici repousser les traits que vous lancez contre la révélation, vous qui n'apercevez pas, dans le désordre de la nature, la colère d'un Dieu; qui croyez l'homme parfait autant qu'il le doit être, et qui n'attribuez qu'à un chagrin bizarre le sentiment de ses misères! qu'opposez-vous au tableau de nos malheurs, tracé par l'Esprit-Saint, et toujours présent aux yeux de la réflexion? Vous convenez de nos maux réels, et vous ne nous présentez que des ressources chimériques : l'homme, dites-vous, est faible, inconstant dans le bien, entraîné vers le mal; il n'en est pas plus malheureux : si ces tristes vérités le dégoûtent de son sort, des mensonges agréables peuvent l'attacher à sa condition : si sa

bassesse l'afflige, l'orgueil, le plus cher des amis, le plus doux des flatteurs, l'enivre de vapeurs charmantes ; ses passions mêmes ne forment que d'utiles orages, propres à troubler des réflexions importunes : ses peines et ses excès sont dans l'ordre, tout est fait pour le bien général ; c'est une ingratitude de soupçonner Dieu irrité contre l'homme, son bonheur est entre ses mains ; il n'a qu'à écouter la voix séduisante du plaisir, ouvrir les yeux aux charmes de l'illusion et se livrer aux rêves agréables qui le dérobent à l'ennui de soi-même.

Etrange abus de la raison ! vain paradoxe enfanté par une nation voisine, qui semble ne s'accréditer parmi nous, que par la hardiesse et l'impiété de ses systèmes ! Quoi, mes frères, l'homme se croirait heureux, quoiqu'on ne lui donne d'autres gages de sa félicité que la vanité, le mensonge et l'erreur ! Il serait dans l'ordre, tandis que la pente de son cœur l'éloigne de la justice ! Les ténèbres, l'ignorance, seraient les plus grands ornements de cet ouvrage du Créateur, et les illusions de l'orgueil suffiraient pour le dédommager de sa faiblesse ! Quand même le luxe de nos villes, l'éclat du faste, les commodités de l'opulence, les ressources de l'industrie, spectacle sur lequel l'incrédule voudrait attacher nos yeux, spectacle si étranger à la plupart des hommes, si indifférent pour la félicité véritable, feraient quelques diversions agréables à nos misères, nous n'en serions pas plus heureux. Si notre bonheur, dit saint Augustin, consiste à ignorer nos malheurs, le désordre n'en est que plus grand, et nous n'en sommes que plus à plaindre : *Quid miserius misero, non miserante se ipsum?*

Grand Dieu ! quelle hostie pourra appaiser votre colère, et que vous offrira l'homme pour le prix de son âme? O profondeur des desseins du Seigneur ! ô prodige de son amour ! Sa bonté lui découvre, dans les ressorts admirables de sa sagesse, un moyen de satisfaire tout à la fois, sa colère et son amour ; et de ménager les intérêts du criminel qu'il sauve, sans blesser ceux du juge qu'il apaise. A peine a-t-il prévu la chute de l'homme, qu'il forme un plan de réparation, où sa justice et sa miséricorde se déploient tout entières ; il veut rétablir dans la perfection, par sa sagesse increée, la créature qui en est déchue par le crime ; le Verbe, la splendeur de sa gloire et l'expression de sa substance, consent d'emprunter nos faiblesses pour les guérir ; Dieu se charge de venger Dieu ; il veut bien prendre la forme d'esclave, pour réparer par cet anéantissement l'outrage que l'homme avait fait au Créateur en affectant l'indépendance ; le Père reçoit, par les humiliations de son Fils, un hommage digne de sa grandeur ; et cette satisfaction, plus abondante que nos crimes, ne laisse aucun droit à sa justice ; *Tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X.)

A l'instant un nouvel ordre de choses se développe ; les mérites de Jésus-Christ, déjà présents aux yeux de Dieu, par le consentement qu'il donne à son incarnation, forme de vrais adorateurs, dans les premiers âges du monde ; l'aurore de la grâce brille sur la tête des justes de l'ancienne alliance ; l'espérance et la foi les unissent au médiateur, et les rendent participants du bienfait de la rédemption ; la gloire que Dieu reçoit par l'incarnation, est déjà manifestée par la vivacité de leurs désirs ; les siècles futurs se dévoilent à leurs yeux ; ils entendent les montagnes qui tressaillissent de joie ; ils voient descendre du ciel la rosée bienfaisante ; ils apperçoivent dans le sein de Marie ce juste de Sion, que les justes attendent, ils s'écrient dans un saint transport : Peuples de la terre, célébrez le plus grand des bienfaits du Seigneur, bénissez la main qui brise vos fers : les ombres qui vous enveloppent encore, vont disparaître, un astre nouveau qui brille sur la terre ; la sagesse souveraine quitte le sein de son Père, pour habiter parmi nous, le ciel et la terre sont réunis par des liens indissolubles, Dieu voit, avec complaisance, l'homme qu'il ne distingue plus de son Fils, les espérances de Jacob n'étaient pas vaines, Jérusalem sort du fond du désert, toute brillante de clarté, ses fondements sont appuyés sur les promesses du Dieu vivant, et ses murs s'élèvent jusqu'au trône de l'immortel.

La terre ouvre enfin son sein, pour enfanter le juste, le rejeton de Jessé prend racine dans l'habitation de ses pères ; le fils de David reconnaît, en naissant, à Bethléem, l'origine de sa race ; toutes les prophéties s'accomplissent ; le Verbe fait chair, paraît au milieu de nous, sans rien perdre de sa splendeur, et Marie le met au monde sans cesser d'être vierge ; l'Agneau immolé dès l'origine des siècles, par l'obéissance, se revêt du corps qui doit épuiser tous les traits de la vengeance, la gloire, que l'incarnation rend à Dieu, aperçue dans tous les siècles, par les yeux perçants de la foi, et sollicitée par les désirs des justes, brille de tout son éclat dans la naissance du Réparateur ; le commerce de l'homme avec la Divinité, est rétabli par l'union ineffable des deux natures ; la parole substantielle, réduite au silence des enfants, expose nos besoins par ses gémissements et ses larmes, la miséricorde pardonne aux coupables, et la justice reçoit en même temps, par les humiliations de l'innocent, une satisfaction proportionnée à la grandeur de l'offense ; toutes les suites funestes du péché sont réparées ; il ne reste rien d'un si grand désordre ; Dieu est vengé, l'homme est rétablit dans la justice par sa grâce et la gloire qu'il reçoit par la naissance de Jésus-Christ, surpasse l'outrage que le pécheur lui a fait par sa révolte : *Gloria in excelsis Deo.* (*Luc.*, II.)

Ce n'était pas assez pour nous que Jésus-Christ satisfît à la justice divine en réparant l'outrage que le péché du premier homme avait fait à la majesté suprême. Fils d'un père coupable, dit l'Apôtre, nous naissions non-seulement sous la malédiction, mais nous avions encore ajouté des fautes volon-

taires et de notre propre choix. Le désordre du péché, croissant sans cesse par la corruption du cœur et la séduction de l'exemple, avait porté l'iniquité aux plus grands excès. La nature, faible pour le bien, semblait déployer toutes ses forces du côté du mal. Les crimes inondaient la face de l'univers, l'ignorance la couvrait de ses ténèbres, l'ambition la ravageait par ses fureurs, la superstition l'enchaînait par la crainte, l'idée de Dieu s'effaçait des esprits, le culte même défigurait son image; et un respect aveugle pour des mystères impies, les maximes du gouvernement, les préjugés de l'éducation, achevaient d'éteindre cette lumière. La corruption du cœur fut la première source des égarements de l'esprit, et le crime forma les ténèbres de l'erreur.

Le monde était encore dans l'enfance, et déjà la terre, arrosée de sang, criait vengeance contre un homicide. L'attrait de la domination se fait sentir; le goût plus légitime de la liberté forme des obstacles; la force décide et soumet le faible aux passions du plus fort. L'homme qui s'attache trop à la terre perfectionne les arts et veut embellir son séjour; la satiété cherche des ressources dans la délicatesse et la variété des plaisirs; l'imagination crée des objets pour les passions lorsque la nature est satisfaite. Les besoins se multiplient, et avec eux les crimes; le commerce des méchants séduit les bons, la contagion de l'exemple répand le mal avec une rapidité surprenante, toute chair corrompt sa voie, les lumières de la raison s'affaiblissent, les idées saines de la nature s'altèrent, les vérités primitives s'effacent, Dieu est oublié, ses menaces sont méprisées, l'ouvrage est si défiguré qu'il semble ne pouvoir être réparé, et le Créateur, pour mettre fin à tant de crimes, ensevelit dans les eaux cette race proscrite.

Un châtiment qui ne portait pas le remède dans le cœur ne suffisait pas contre la corruption de l'homme. La terre, sortie du sein des eaux, fut bientôt replongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les premiers regards des enfants de Noé se fixèrent sur les globes lumineux qui roulaient sur leur tête; ils crurent apercevoir la Divinité dans ces feux bienfaisants; et le spectacle de l'univers, qui devait les rappeler au Créateur, leur fit oublier l'Etre suprême. L'excès alla plus loin : l'homme qui adorait ses passions dans le fond de son cœur voulut les placer sur l'autel; il encensa l'inceste et l'adultère; l'amour impudique eut des temples; et les cérémonies les plus augustes ne furent que des fêtes licencieuses. La Grèce, plus vicieuse qu'éclairée, ne fit qu'embellir ces simulacres des passions, et ne couvrit, sous le voile des fables, que des images obscènes. Rome, enfin, maîtresse de tous les peuples et esclave de toutes les superstitions, adopta leurs cultes insensés, remplit son enceinte de divinités étrangères, appuya la durée de son empire sur la vanité des oracles, et fit dépendre du vol d'un oiseau les destins de l'univers.

Tel était l'aveuglement du genre humain dans les siècles qui ont précédé l'incarnation. La superstition couvrait la terre de ses ombres. Les limites qui séparaient la vérité de l'erreur n'étaient plus aperçues. La philosophie, incertaine dans ses principes, n'enfantait que des doutes, et le contraste de ses opinions augmentait les ténèbres. Dieu était outragé dans les créatures mêmes qui devaient manifester sa gloire. L'esprit confondait sa puissance et sa bonté dans le merveilleux de ses ouvrages. L'homme prodiguait sans fin la majesté suprême, peuplait les montagnes, les forêts, les rivières, de ses idoles; et l'univers, ce temple du Dieu vivant, n'offrait à ses yeux qu'un spectacle d'impiété, d'ingratitude et d'horreur.

Quelles bornes auraient eues tant d'excès si la vérité suprême n'eût pas paru sur la terre, puisque le crime et l'erreur, se donnant mutuellement des forces, augmentaient sans cesse l'épaisseur des ténèbres? L'homme, en péchant, s'était éloigné de Dieu; et parce que Dieu est la lumière des âmes, cet éloignement l'avait précipité dans une nuit profonde. La lumière luisait toujours au fond de son cœur; mais il n'en était pas éclairé, parce qu'il était sorti au dehors de lui-même. Son âme, toute charnelle et uniquement attachée aux choses sensibles, ne tournant plus les yeux vers la sagesse divine, la véritable lumière, il a donc fallu que la vérité suprême se plaçât elle-même parmi ces objets qui occupaient tous les regards, et qu'elle se couvrît d'un corps pour s'accommoder à la faiblesse de nos yeux, accoutumés aux choses sensibles. C'est là la sublime réflexion de saint Augustin. Les hommes, dit ce grand docteur, étaient incapables de voir Dieu dans sa substance même, et ils ne devaient pas mettre toutes leurs espérances dans l'homme même. Qu'auraient-ils donc pu faire dans cette perplexité? Ils ne devaient pas suivre un homme qui pouvait être vu, et ils devaient suivre Dieu qu'ils ne pouvaient voir. Afin donc d'allier ces deux choses, et qu'ils eussent un maître qu'ils pussent voir et qu'ils pussent suivre, Dieu s'est fait homme; le rayon qui devait nous éclairer est sorti du sein même de la lumière éternelle. Jésus-Christ, la splendeur de son Père, a paru sur la terre; il a dissipé nos erreurs; il nous a rappelés aux vérités primitives; il nous a donné des notions plus lumineuses de la puissance de Dieu, de sa justice, de sa miséricorde; il a voulu se servir de nos organes pour nous dicter ses leçons, afin que l'homme, convaincu de ses erreurs, comprît en même temps ce que peut sa raison éclairée par la grâce; il a emprunté un bras de chair pour réduire en poudre les fausses divinités, afin que l'homme renversât lui-même les idoles qu'il avait élevées; il adore l'Eternel sous la forme d'esclave, afin que l'homme rendît à l'Etre suprême, par un hommage proportionné à sa grandeur, cette gloire qu'il lui

avait ravie par l'idolâtrie : *Gloria in excelsis Deo.*

En effet, mes frères, Dieu pouvait-il former un plan où sa gloire parût avec plus d'éclat que dans l'économie de l'incarnation? Quel moyen plus propre à dissiper nos erreurs et à rappeler les hommes à la connaissance de l'Etre suprême, que celui qui unit notre âme à la vérité même, et qui donne pour guide à notre raison la sagesse éternelle? Toute la sainteté de Dieu nous est manifestée par ce mystère, puisqu'il nous apprend que le péché lui est si contraire qu'il a fallu que la vie de son Fils lui fût offerte pour l'expier. Sa bonté est marquée par le plus grand des bienfaits, puisqu'il aime tant les hommes qu'il leur donne son Fils unique. Sa puissance éclate, puisqu'il produit un ouvrage mille fois plus excellent que le ciel, la terre, les anges et les hommes, et qu'il surpasse, par une apparence de faiblesse, toute la force du monde et de l'enfer, selon cette belle expression de l'Apôtre : Ce qui paraît faible en Dieu est plus fort que tous les hommes. Sa grandeur se dévoile, puisqu'il reçoit un hommage qui surpasse l'outrage que le pécheur lui a fait en prodiguant aux créatures sa majesté suprême. L'Homme-Dieu, humilié devant le Créateur, fait rougir les mortels prosternés devant les ouvrages de leurs mains. Le culte des idoles, appuyé sur l'erreur et la fourberie, chancelle, et tombe à mesure que cette lumière éclaire les esprits; les temples deviennent déserts, les oracles se taisent, le prince du mensonge perd son empire, et l'univers, longtemps asservi sous ses lois tyranniques, reconnaît enfin son Créateur.

C'est ainsi que Jésus-Christ rend gloire à son Père dans l'incarnation, il répare l'outrage que l'homme lui a fait, en satisfaisant à sa justice, et en nous rappelant à la connaissance de l'Etre suprême. Dieu a eu, sans doute, d'autres raisons dans le choix qu'il a fait de cette vie incompréhensible : il en découvrira dans l'autre vie, ce qu'il croira nécessaire, pour remplir les élus de l'admiration de sa sagesse : mais ces effets de l'incarnation qu'il nous a révélés, suffisent pour nous convaincre qu'aucun autre moyen ne pouvait contribuer à sa gloire : *Gloria in excelsis Deo.*

Jésus-Christ, dans son incarnation, rend gloire à Dieu : vous l'avez vu. J'ajoute qu'il apprend à l'homme à retrouver cette paix, que la violence des passions lui a fait perdre : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La paix est cette situation heureuse dans laquelle l'âme, occupée de ses affections, ou se repliant sur elle-même, n'éprouve aucun désir qui la trouble, ou n'est remuée par aucune passion qui la force de combattre les désirs que d'autres pourraient former. Et telle est, mes frères, cette paix que la violence des passions fait perdre à l'homme. Les passions remplissent son âme de trouble et d'inquiétude, en la livrant à des objets dont la poursuite est pénible, et dont la jouissance criminelle n'est jamais assurée; et par là elles lui font perdre la paix intérieure : elles font naître dans son cœur, des désirs qui, n'ayant pas de bornes, se trouvent nécessairement en opposition avec ceux des autres, et par là elles troublent la paix extérieure : vérités d'expérience, que j'appuierai de quelques réflexions, pour les rendre plus sensibles.

Tout désir est accompagné d'une inquiétude, puisqu'il suppose une privation d'un bien, dont l'âme recherche la possession ; mais cette inquiétude n'est pas un mal, et ne trouble pas la paix de l'âme, lorsqu'elle ne porte pas au crime, toujours suivi de remords ; que la recherche de ce bien est facile et que la vivacité de l'espérance unit presque l'âme à l'objet de ses désirs : elle est dans dans l'ordre d'une créature, qui doit aspirer au bonheur. C'est le ressort du cœur, qui resterait dans l'inaction, si cette inquiétude ne lui faisait souhaiter de changer sa situation. L'homme innocent l'eût éprouvée dans le calme des passions : elle était dès lors nécessaire, pour goûter le plaisir que la main bienfaisante du Créateur avait attaché à l'usage des êtres. La modération est la source de la paix, et l'homme serait heureux, si content de satisfaire à ses besoins, il n'écoutait que les désirs de la nature, soumis à la loi : les plaisirs même innocents, qui coûtent moins que les autres et qui se multiplient à tout moment, auraient assez d'agrément pour lui : son âme, assurée de leur possession, serait tranquille dans la recherche, et ne serait jamais troublée par la crainte d'en être privée, ou par le désespoir d'en avoir joui : la paix avec ses semblables, serait appuyée sur l'égalité, et sur le mépris des superfluités, fondements plus solides que les lois et la force. Il n'aurait pas besoin d'acquérir les biens nécessaires, par l'injustice et la violence. Dieu les a mis sous sa main ; la terre les renouvelle sans cesse, et toujours prodigue des dons qui peuvent rendre l'homme heureux, elle ne paraît avare que du superflu, qui peut le rendre mauvais.

Mais, par un effet funeste de la violence de nos passions, l'homme, qui pouvait goûter en paix des plaisirs simples, et satisfaire à tous ses besoins véritables, sans priver des dons du Créateur, ceux qui ont des droits aux mêmes ressources, s'est fait des besoins artificiels qui, croissant sans cesse, nourrissent dans son cœur une inquiétude insatiable, et troublent nécessairement cette paix de la société, qui est le fruit de la modération de tous ses membres : les désirs n'étant plus bornés, les vraies nécessités, qui sont courtes et limitées, s'étendirent autant que les fausses, qui sont sans nombre ; les inventions de la vanité et de la mollesse, ressource inépuisable pour la cupidité, déployèrent l'activité des passions, le superflu tourmente ceux qui le possèdent, et tente ceux qui en sont privés. De là les hommes, toujours inquiets et troublés, avides de ri-

chesses, jaloux les uns des autres, rongés par l'envie, agités par la crainte et l'avarice; malheureux, enfin, parce que faisant dépendre leur félicité d'une infinité d'objets, le bonheur n'était plus qu'une chimère : la vivacité des passions étant égale dans tous les cœurs, et les besoins d'imagination, aussi étendus que la totalité des biens aperçus, chacun voulut les posséder au préjudice de ses semblables; la raison, qui devait les partager, ne fut plus écoutée ; la force s'appropria tout : de là l'opposition des intérêts, les chocs mutuels, la fraude, la violence, les procès, le parjure, et tous les crimes qui troublent la paix extérieure, et qui renversent l'ordre de la société.

L'excès des passions a donc fait perdre la paix aux hommes, parce que les passions leur créant des besoins imaginaires, et multipliant sans cesse leurs désirs pour de faux biens, dont la recherche est pénible, la possession disputée, et la jouissance troublée par les remords, leur laissent nécessairement dans le fond du cœur une inquiétude qui détruit la paix intérieure, et qui, jetant dans la société une opposition d'intérêts, nourrit les haines, les antipathies, la discorde. Jésus-Christ, dans sa naissance, fait sentir aux hommes la nécessité de donner des bornes à nos passions. Pour vous en convaincre, mes frères, remarquez avec moi que l'amour du plaisir, de la gloire et des richesses, sont les grands ressorts qui remuent nos passions et qui les portent à l'excès. Or, mes frères, Jésus-Christ naissant dans les souffrances, dans l'humiliation, dans la pauvreté, fait voir que nous devons nous priver des plaisirs, mépriser la gloire, nous détacher des richesses : il apprend par conséquent aux hommes à retrouver cette paix que la violence des passions leur fait perdre : *Et in terra pax hominibus.*

L'amour du plaisir, ce penchant qui prend sa source dans nos premières mœurs, est celui qui nous éloigne le plus de la paix. Tourné vers son véritable objet, qui est le bien suprême, ses excès ne sont point à craindre, puisqu'il n'est qu'une pente du cœur, destinée à déployer son activité vers le bonheur; mais porté vers les plaisirs des sens par la révolte des passions, il est si prompt à s'enflammer par l'usage de ces plaisirs, que la privation totale paraît le seul moyen d'empêcher tous ses excès. Tous ses mouvements sont des transports déréglés; tous ses désirs, des inquiétudes; toutes ses satisfactions, une folle ivresse. Vif, tumultueux, aussi ardent que le feu qu'il allume dans les veines, il trouble l'âme dans toutes ses fonctions; il détruit ce calme des sens, où la sagesse douce et tranquille exerce son empire. Ses excès amènent le dégoût, la langueur, la stupidité; les inquiétudes, les défiances, la fureur, entrent dans le cœur avec l'attrait de la volupté, et elles n'en sortent que pour faire place aux remords qui le déchirent. La réflexion le tourmente et l'importune; il n'ose rentrer en lui-même, et il aime mieux se livrer au trouble de la passion que de suivre une lumière qui le forcerait à rougir de ses excès ou à déplorer ses faiblesses. Peindrai-je ici le ravage que fait dans la société cet amour aveugle du plaisir, les suites funestes de l'intempérance et les excès affreux du règne de la volupté; les discordes, les querelles, les meurtres, les empoisonnements, l'innocence séduite, la pudeur exposée à la violence, l'autorité paternelle méprisée, la licence effrénée qui se plaît à corrompre les mariages féconds et sans tache; la tendresse alarmée, et n'osant plus compter sur les liens du devoir; le trouble, l'opprobre et l'ignominie portés dans le sein des familles?

Dérobons à nos regards un tableau dont les traits déshonorent l'humanité, et fixons-les sur les exemples que nous donne le plus grand des modèles. Jésus-Christ naît aujourd'hui dans les souffrances; la douleur commence une vie qu'elle doit terminer; les larmes coulent de ses yeux aussitôt qu'ils s'ouvrent à la lumière; une étable exposée aux injures de l'air est le berceau du Maître de l'univers; il est dans la privation de toutes choses, et l'auteur de tous les biens attend de ses créatures les secours nécessaires à sa conservation.

Apprenons par cet exemple, mes frères, que les souffrances ne sont pas des obstacles à la félicité véritable; que la paix ne peut être établie que par la modération dans les plaisirs, et qu'elle n'est jamais plus assurée que par leur privation totale. Si l'aisance, la commodité, l'abondance étaient nécessaires au bonheur de l'homme, Jésus-Christ, qui voulait les rendre heureux, eut pris naissance dans ces palais élevés par l'opulence. Si la jouissance des plaisirs pouvait donner la paix du cœur et établir la concorde, les plaisirs en foule eussent environné le berceau de Jésus-Christ, qui venait pour apprendre aux hommes à retrouver cette paix. Il faut donc que l'amour du plaisir soit une source de trouble et d'inquiétude, puisque le divin Sauveur n'a rétabli la paix que par les souffrances et les humiliations. Son exemple doit alarmer la modération même et faire trembler la mollesse : il semble que ce ne soit que par une condescendance qu'il permet aux âmes faibles l'usage modéré du plaisir. Il établit dans ses conseils cette maxime pour les âmes d'une trempe plus forte : Renoncez aux plaisirs; la privation est le moyen le plus assuré de conserver la paix et la tranquillité; le cœur est si faible, que tout usage des créatures peut l'amollir, le troubler et l'enivrer. Maxime dont la raison humaine a aperçu la sagesse. Les plaisirs, disait un ancien, ressemblent à ces terres qui n'ont pas un fond solide : l'homme est trop pesant pour les parcourir; en les effleurant, il est toujours dangereux qu'il ne s'y enfonce et qu'il ne s'y perde.

En second lieu, l'amour de la gloire nous éloigne de la paix : cette passion, que le monde regarde comme la vertu des grandes âmes, est aussi la source de leur inquiétude;

ses désirs sont sans bornes; l'injustice des hommes, l'incertitude des événements, les efforts de la rivalité, lui opposent des obstacles insurmontables; ses excès mêmes l'irritent sans la satisfaire. Ceux qui sont avides de gloire ne jouissent jamais de leur prospérité; ils voient toujours des ombres qui affaiblissent son éclat, et la seule idée d'une réputation plus étendue laisse un vide affreux dans leur cœur. Je veux qu'ils aillent à la célébrité par le devoir, et que des actions utiles au genre humain les rendent dignes de l'estime des peuples. S'ils recherchent la gloire pour elle-même, ils n'en jouiront jamais : les traits odieux de l'envie, toujours empressée de rabaisser le mérite, les troubleront dans le sein des applaudissements, et les louanges les plus flatteuses ne pourront les consoler de la censure la plus injuste.

Que sera-ce, si la vanité les conduit à la gloire; s'ils préfèrent des crimes heureux qui les exposent aux regards publics, à des vertus qui les laisseraient dans l'obscurité; s'ils se contentent des éloges que le monde, toujours épris des faux brillants, donne à la supériorité, même dans des talents funestes? Quels malheurs préparés à la société, lorsque cette ardeur immodérée fait tourner les meilleures têtes et emporte leur courage! Le mépris des lois, la licence des mœurs, le renversement du culte, les dissensions, les révoltes, les guerres, le sang et les larmes des peuples, forment la perspective affreuse, que ces esprits inquiets, et incapables de supporter l'obscurité, se plaisent à contempler; il n'est point de repos si assuré qu'ils ne troublent; point de liens si sacrés qu'ils ne rompent; point de terre si solide qu'ils n'ébranlent, pourvu qu'ils espèrent se donner en spectacle sur cet amas de débris qui les environne.

Jésus-Christ, pour nous faire comprendre le désordre de cet amour de la gloire humaine, naît aujourd'hui dans l'humiliation et l'obscurité; jamais homme n'eut plus de droit de prétendre aux hommages des peuples; annoncé depuis tant de siècles, tous les traits des oracles faisaient augurer sa grandeur future; attendu comme un libérateur qui devait remplir la terre du bruit de son nom, il n'avait pas besoin de rechercher la gloire, elle allait au-devant de lui. L'erreur publique le plaçait sur le trône, pour commander à l'univers; et l'impatience de sa nation le pressait de remplir toute l'étendue de sa destination. Cependant ce Sauveur paraît dans le monde comme s'il voulait n'y être pas aperçu; il se dérobe aux regards publics; il naît dans l'obscurité; il se cache sous un toît que le faste dédaigne. il craint de laisser échapper un rayon de sa gloire; Jerusalem ne voit rien en lui qui remplisse ses espérances; tout le dérobe aux yeux charnels; la jalouse fureur d'Hérode, si active dans ses recherches, ne peut même le découvrir sous ces dehors humiliants; les pasteurs seuls, plus dociles à la voix du ciel, et les sages, éclairés sur la véritable grandeur, trouvent Jésus-Christ, parce qu'ils le cherchent dans ses ténèbres respectables, dans la séparation du monde, dans l'humiliation, dans l'étable.

C'est ainsi que le législateur suprême confond la vaine sagesse du siècle; les hommes sont si épris de la gloire, qu'ils préfèrent aux avantages de la vertu l'éclat des talents, souvent funestes; ils sont si aveuglés, qu'ils cherchent le repos dans les grands mouvements, et le bonheur dans des illusions qui les tourmentent. Jésus-Christ, qui descend sur la terre pour y rétablir la paix, va à la source du mal, retranche les désirs, et, condamnant encore plus fortement cet amour de la gloire par ses exemples que par ses préceptes, il quitte la splendeur du sein de son Père; il se cache sous la forme d'esclave; il ne se contente pas d'être obscur, il paraît vil aux yeux des mortels : il nous apprend par là que la tranquillité naît de la modération des désirs; que le repos ne se trouve pas dans l'éclat et le tumulte du monde; que plus il est obscur, plus il est assuré; et que cet amour de la gloire, qui paraît produire des mouvements si éclatants, n'enfante que de grands troubles : admirable leçon, qui assurerait la paix intérieure et la tranquillité de l'univers, si l'homme, toujours avide de gloire, et agité dans le sein du repos, connaissait enfin tout le prix de cette paix, qu'il semble ne goûter que pour réparer ses forces, former des projets tumultueux, et se livrer à de nouveaux troubles.

Enfin l'amour des richesses nous éloigne de la paix; tous les objets lui servent d'aliment; le goût du faste, l'amour du plaisir, l'avidité des honneurs, lui donnent de l'activité; la difficulté d'augmenter des trésors multiplie ses peines; la crainte de les perdre nourrit ses alarmes; tous les monstres nés pour troubler la paix et le bonheur des humains, sont enfantés par cette passion; l'avarice toujours inquiète, insensible à ses propres besoins, sourde aux cris de l'indigence, et si éloignée de la commisération, par la dureté dont elle s'arme contre elle-même; la violence qui dépouille le faible, sans redouter la protection des lois; la vexation qui se met en sûreté contre la justice, par la grandeur de ses rapines; la ruse, qui surprend la probité peu instruite à la défiance; la chicane, qui égare la vérité dans ses replis tortueux; enfin le mélange et l'opposition continuelle des intérêts, qui porte la discorde dans le sein des familles, des sociétés, des empires. Il serait inutile de pousser plus loin ce détail affligeant de nos malheurs; l'expérience de tous les siècles nous apprend que le règne de cette passion est le triomphe de tous les vices.

Jésus-Christ, pour nous apprendre à mépriser les richesses, naît dans la pauvreté volontaire; ce Dieu de majesté, par qui tout vit et tout respire; ce Créateur, qui donne à la terre une fécondité toujours nouvelle; qui la pare de ses ornements; qui forme l'or dans ses entrailles; qui nourrit avec profu-

sion les oiseaux du ciel; qui revêt avec magnificence le lis des campagnes, se prive de tous les biens qu'il répand avec tant de libéralité sur les autres; le monde lui réfuse un asile; le maître de l'univers ne trouve pas où reposer sa tête; l'opulence le dédaigne, et lui refuse ses dons; l'indigence le plaint, et s'empresse en vain de le secourir; la tendresse de sa mère ne peut lui donner que des larmes; et les offrandes des bergers, si précieuses, par la droiture de leurs cœurs, suffisent à peine pour couvrir son corps : *Invenietis infantem, pannis involutum.* (*Luc.*, II.)

A la vue de Jésus-Christ naissant dans l'indigence, les richesses ont-elles encore quelques attraits pour nos cœurs? Et quel spectacle peut offrir de si près et si fortement leurs dangers et leur illusion? Il vient rendre la paix aux hommes, et il leur découvre cette paix dans sa pauvreté volontaire. Ce n'est pas dans les superfluités du luxe, dans l'opulence des cités, dans la magnificence de la cour d'Hérode, que les bergers doivent la chercher; c'est dans le soulagement des pauvres, dans le dépouillement, dans l'étable. Jésus-Christ ne parle jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur; il leur attribue un caractère de réprobation, et il en fait la matière de ses plus sévères jugements; il avertit de les craindre; il commande de les mépriser; il conseille de s'en défaire; et cependant toutes ses maximes, tous ses exemples, tous ses préceptes, tendent à établir la paix et la félicité sur la terre. Il faut donc que cet amour déréglé des richesses, soit la source des troubles, des malheurs, des inquiétudes de l'homme; elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse, les haines, les antipathies, et tous les dérèglements de l'âme; elles sont si étrangères et si opposées au bonheur, qu'il faut ou les mépriser en les possédant, ou être malheureux en s'y attachant. La sagesse humaine oppose en vain au tableau de la naissance d'un Dieu pauvre, le contraste des riches du siècle, et les ressources de l'opulence; ce fantôme ne peut séduire que des esprits fascinés par l'erreur et la bagatelle. Il n'est, en effet, que deux moyens de rendre les hommes heureux; réprimer leurs désirs ou les satisfaire : le monde veut leur donner la paix, en satisfaisant leurs désirs; entreprise chimérique, puisque le résultat des efforts qu'il fait pour multiplier les objets des passions, est toujours borné, et que l'étendue des désirs laissés à leur activité, est toujours immense : la politique peut ouvrir des sources d'abondance, et mettre, par la circulation, plus d'égalité dans la jouissance de ces biens; elle appelle cela, rendre les hommes heureux : vain nom, puisqu'en multipliant les superfluités, elle augmente les désirs, les troubles, les inquiétudes Jésus-Christ prend une voie plus assurée pour établir la paix sur la terre; il porte le remède dans le cœur, il combat les passions, il réprime les désirs, il élève l'homme jusqu'à l'indépendance des biens passagers, dont la perte ou la jouissance, tourmente également ceux qui s'y attachent. Oui, mes frères, l'exemple de Jésus-Christ naissant dans les souffrances, dans l'humiliation, dans la pauvreté, nous apprend à retrouver cette paix que la violence des passions nous fait perdre, des désirs réglés, des besoins peu nombreux, le retranchement des superfluités, le mépris des richesses et de la gloire, la modération dans les plaisirs, les souffrances mêmes dans l'état de péché, font tout le bonheur et la tranquillité de l'homme sur la terre; au delà commencent les haines, les antipathies, les discordes, les chocs, les remords, les troubles et les inquiétudes.

Verbe incréé, descendu sur la terre pour éclairer et sanctifier les hommes, développez dans nos cœurs, par votre grâce, le germe des vertus dont vous nous donnez l'exemple : détachez-les de la gloire frivole, des richesses dangereuses, des plaisirs séduisants : modérez la violence des passions qui nous tyrannisent, afin qu'après avoir goûté sur la terre, les douceurs d'une paix passagère, nous jouissions dans la sainte Jérusalem, d'une paix éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII.

POUR LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysis, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II.)

Le temps de la purification de Marie étant rempli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

C'est une réflexion bien consolante pour les fidèles, que celle qui étend leurs vues au-delà des ombres de la loi, et qui leur fait connaître les avantages de la nouvelle alliance; ils découvrent que Jésus-Christ est l'unique but et le consommateur des deux testaments; que les sacrifices, les cérémonies, les expiations ne pouvaient être agréables à Dieu que parce qu'elles étaient des figures du libérateur; que les justes de l'ancienne loi ne parvenaient à l'héritage, que parce qu'ils attendaient le don de la justice et de la gloire, des mérites du Rédempteur; que le reste de la nation livré à des désirs terrestres, et ne tenant à la Divinité que par l'appareil du culte et les dehors de la religion, demeurait privé de la vraie justice et exclus de l'éternelle félicité; enfin, que la loi seule ne donnait pas la force d'accomplir ce qu'elle commandait; qu'elle montrait à l'homme sa langueur sans la guérir, et que Jésus-Christ a apporté dans le monde la grâce, la justice et la vérité : *Lex per Moysen data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est.* (*Joan.*, I.)

Et telle est, mes frères, la réflexion qui naît de la considération de ce mystère : les vues de la foi découvrent dans la présentation de Jésus-Christ, les rapports merveilleux des deux alliances et les avantages de la loi nouvelle. Jésus-Christ figuré par toutes les cérémonies, désiré par tous les en-

fants de la promesse, annoncé par tous les oracles, source de toute justice, et dont les mérites infinis donnaient tout le prix au sacrifice, s'offre aujourd'hui à son Père comme la seule victime capable d'appaiser sa justice. Marie, exempte de toutes les impuretés légales, se confond, par le sentiment d'une profonde humilité avec les autres femmes, immole son fils à toute la rigueur de la vengeance divine, et commence ce sacrifice dont la vertu abolit tous les péchés et embrasse tous les âges, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles : *Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.* (*Luc.*, II.)

C'est en développant ces vérités, que je vous présenterai des instructions propres à nourrir votre foi et à régler vos mœurs, et voici mon dessein. L'oblation de Jésus-Christ, présente aux yeux de Dieu de toute éternité, annoncée par tous les oracles, et exécutée dans le temple par le Verbe fait chair, est le fondement des espérances et des mérites de tous les justes dans la pratique de la loi : première partie. Marie, qui offre Jésus-Christ dans le temple, est un modèle de soumission dans la pratique de la loi : seconde partie. C'est tout le dessein de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce est le principe de tous nos mérites. Le Seigneur ne glorifie dans sa magnificence que ceux qu'il a sanctifiés par cette production de son amour, et le juste seul a droit d'aspirer à des récompenses qu'il reçoit des mains de la justice éternelle : vérité certaine, puisque l'union de l'homme avec son Dieu sur la terre, et la possession du bien suprême, terme de tous nos mérites, ne sont que l'action continue de la même grâce, des mouvements du même principe, qui ne diffèrent entre eux, qu'en ce qu'assujettis ici-bas à la vicissitude des choses humaines, ils sont mesurés par le temps et fixés dans la céleste patrie pour la consommation de la grâce, ils n'ont d'autres mérites et d'autres bornes que l'éternité.

De là, mes frères, il suit que tout ce qui prive l'homme de ce germe de la vie spirituelle, lui rend tout mérite impossible, le met en opposition avec la justice, l'exclut de l'héritage, et s'il ne trouve en lui-même aucun principe pour recouvrer la grâce, cette privation le réduit dans un état d'anathème, lié nécessairement avec la mort éternelle. Et telle était la déplorable condition de l'homme depuis la chute du premier père ; privé de la grâce, il manquait du principe même de la vie spirituelle et de tout moyen pour retourner à la justice, sa nature ne pouvait rétablir l'ordre qu'elle avait violé ; jouet infortuné de l'ignorance et du mensonge, il marchait dans les ténèbres où il ne suivait que de fausses lueurs ; criminel par ses penchants déréglés, et vertueux par l'impression de sa raison, son cœur sentait l'injustice du vice sans aimer la vertu ; déplorable victime de ses passions, il s'abandonnait aux remords sans renoncer au crime, et son repentir n'étant pas animé par sa confiance, touchait au désespoir : l'impuissance de parvenir au bonheur attaché à l'harmonie, subsistait toujours dans le crime et le désordre : le ciel était fermé, le mur de séparation était élevé, le sein de la clémence n'était plus ouvert, et le coupable paraissait devoir être immolé à la vengeance de Dieu, puisqu'il ne pouvait offrir une victime capable de satisfaire à sa justice.

En vain, la loi gravée dans les cœurs répandait sur le crime un jour qui en dévoilait l'injustice ; la pente au péché, irritée par la défense, se montrait plus impérieuse et plus dominante ; cette digue, loin de la resserrer, lui donnait une activité nouvelle et la faisait déborder avec plus de fureur. Le Juif, effrayé par l'appareil des châtiments ou animé par l'espérance des biens temporels, se faisait une fausse idée de la justice, il la placait dans des ordonnances où il ne trouvait pas la vie, et il rejetait les préceptes qui pouvaient changer son cœur. Ainsi, dit saint Augustin, ou il était visiblement coupable par la désobéissance, ou follement enflé par un vain fantôme de justice : *In aperta iniquitate evidenter elisi, in fallaci justitia insipienter elati.*

En vain les victimes étaient immolées sur les autels, le sang des animaux ou la chair consumée par le feu, pouvaient-ils rendre l'homme digne de s'approcher de Dieu, donner quelque prix à son adoration, apaiser la Divinité et la réconcilier avec le pécheur ? Le ciel même s'était déclaré, l'Eternel avait marqué à son peuple sa haine et son indifférence pour ses sacrifices. Qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes ? Je déteste votre encens ; vos fêtes, vos solennités sont abominables à mes yeux : race perverse, pouvez-vous espérer de m'offrir un sacrifice digne de la sainteté de mon nom ? *Ne offeratis ultra sacrificium frustra ; incensum abominatio est mihi.*

Quelle hostie pouvait donc pacifier le ciel et la terre, rendre à l'homme la bienveillance de son Dieu, et le rétablir dans ses droits à l'héritage éternel ? Cieux ! prêtez l'oreille à ce que je vais dire, et que la terre écoute les paroles de ma bouche : je vais célébrer les miséricordes du Seigneur, le Tout-Puissant est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il m'a sauvé : la voix du crime s'élevait à son trône et sollicitait sa vengeance ; l'homme, incapable de réparer l'outrage fait à sa majesté suprême, ne pouvait arrêter les foudres suspendues sur sa tête, mais le sein de la clémence est devenu un asile contre la justice ; les miséricordes ont été plus abondantes que le crime, et l'excès des misères de la créature a trouvé du remède dans l'amour infini du Créateur ; le Seigneur a jugé en faveur de son peuple, il a eu pitié de ses serviteurs, quand il a vu que toutes leurs forces les avaient abandonnés, et qu'ils étaient demeurés sans ressources.

C'est alors qu'il a fait éclater sa puissance, en confondant leurs ennemis et en arrachant leurs dépouilles à l'enfer; c'est alors qu'il leur a donné la plus grande marque de son amour, en les rachetant par un prix infini, et en les faisant de nouveau son héritage et sa conquête : nations, réjouissez-vous avec son peuple, chantez avec Israël les louanges du Dieu dont vous partagez les bienfaits, ses miséricordes ne sont plus bornées aux enfants de Jacob, le Soleil de justice brille sur toute la terre, et la même oblation réunit enfin le circoncis et l'idolâtre. Que les desseins du Seigneur sont profonds, et que ses voies sont incompréhensibles! Tandis que sa justice irritée par nos crimes qu'elle aperçoit du sein de l'éternité dans la révolution successive des âges, médite la perte des coupables et proscrit à jamais les races futures, son amour suspend les coups de sa colère, le Verbe se jette entre nous et son Père pour arrêter ses foudres, l'Agneau sans tache s'offre avant l'origine des siècles; il consent à réparer l'outrage fait à la sainteté infinie, la satisfaction est proportionnée à la grandeur de l'offense, Dieu venge Dieu, et la voix pleine de douceur du Fils désarme la colère du Père.

O mon Père! s'écrie-t-il, vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont point été agréables; alors j'ai dit : Me voici, je prends la place des pécheurs, je m'expose pour eux à la rigueur de vos coups; frappez l'innocent, mais épargnez le coupable; rendez à l'homme votre grâce et votre bienveillance, laissez agir votre clémence, et que mon oblation, en apaisant votre colère, lui ouvre à jamais le sein de vos miséricordes : *Holocaustum pro peccato non postulasti; tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X.)

Une oblation si parfaite, une hostie si pure apaise à l'instant la Divinité et la réconcilie avec la nature humaine : ce n'est plus l'homme pécheur qui se couvre du sang des animaux, tandis que son cœur est souillé par le crime, c'est la justice même, revêtue des apparences du pécheur, qui s'immole sous le glaive de la vengeance; le prêtre et la victime sont également dignes de Dieu; il agrée le sacrifice, et l'odeur de suavité s'élève jusqu'à son trône : *Et odoratus est Dominus odorem suavitatis.* (*Gen.*, VIII.) A l'instant un nouvel ordre de miséricordes se développe, le commerce de l'homme avec la Divinité est rétabli, il devient digne de lui être offert en Jésus-Christ, par Jésus-Christ; la justice lui est accordée par ses mérites, et avec elle renaît dans son cœur l'espérance du bonheur éternel; la grâce, en le mettant sous l'adoption, lui donne droit à l'héritage, et le don de persévérance, en fixant son inconstance, l'unit à Dieu pour toute l'éternité : *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos.* (*Hebr.*, X.)

Déjà le père de la race proscrite, couvert du sang de l'Agneau, trouve un asile dans la miséricorde de son juge, et dans l'arrêt même qui maudit sa postérité, il voit briller la promesse du libérateur qui doit briser ses fers; l'innocent Abel, animant son culte par la confiance aux mérites de Jésus-Christ, attire les regards du Dieu de magnificence sur des offrandes dignes de la simplicité de ses mœurs; le fidèle Abraham arme sa main d'un glaive pour immoler son fils, l'autel est élevé, le bûcher s'allume, la victime est tranquille et l'obéissance va consommer son sacrifice; mais le Seigneur lui rend la vie au prix d'un autre sang; le bélier qui se jette lui-même dans le piége, sert de victime, et devient la figure de cet Agneau sans tache, dont l'oblation doit sauver tous les hommes de la mort éternelle : *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos.*

Jacob, au moment qu'il ferme les yeux à la lumière du jour, les ouvre à celle qui dévoile les temps; il perce la nuit obscure des âges, il parcourt la chaîne des événements, il aperçoit dans l'exécution du plan des miséricordes, l'hostie qui renouvelle toute la nature; il la montre à ses enfants comme l'attente des nations et le fondement de leurs espérances : *Erit expectatio gentium.* (*Gen.*, XLIX.) Au milieu de ce transport prophétique où, pénétré de la vertu suprême, il annonce à ses enfants ses dernières volontés, comme des oracles qui fixent leur destinée; où sa main, animée par l'esprit créateur, semble donner de la vie au tableau des siècles futurs par la vivacité de ses images, et tirer les êtres du néant par la force de ses traits; il suspend ses bénédictions pour célébrer le libérateur, en qui tous les hommes sont bénis; il élève sa voix défaillante pour lui rendre hommage et laisser à la postérité un monument de sa foi et de sa confiance en ses mérites : *Salutare tuum expectabo, Domine.* (*Ibid.*)

Ne disons donc plus que l'homme était sous la malédiction dans l'ancienne loi, et que les sacrifices déplaisaient au Seigneur : ils n'étaient sans doute que les figures stériles sans la foi en Jésus-Christ, puisque la vraie piété a toujours été inséparable de l'attente du libérateur, ennemi des passions, incapable de les favoriser, et tout-puissant pour les guérir : mais ces sacrifices avaient un prix réel, lorsque l'homme, répandant le sang des animaux, s'unissait par la foi à l'oblation de Jésus-Christ, source unique de toutes grâces et de toutes bénédictions spirituelles. L'Agneau sans tache, immolé dès l'origine des siècles par une soumission parfaite à la volonté de son Père, justifiait déjà ceux qui, se reconnaissant indignes de la miséricorde, attendaient de ses seuls mérites la grâce et la félicité. Tel que l'astre du jour qui, caché aux yeux des mortels, les éclaire au milieu des ténèbres, en communiquant au flambeau de la nuit une partie de sa lumière, ou comme ces feux, favorable augure du calme, raniment nos espérances dès qu'ils brillent à nos yeux au milieu des orages et des tempêtes : ainsi les mérites de la victime, source de toute lumière, brillaient aux yeux des justes à travers les voiles de la loi, et leur étaient ap-

pliqués par la foi, flambeau qui les éclairait au milieu des ombres de la nuit : ainsi les oracles qui leur annonçaient la réparation future les soutenaient dans les peines de cette vie par la consolation d'être associés aux souffrances du libérateur, et par l'espérance d'entrer avec lui dans le séjour du repos : quoique vivant au temps de l'ancienne alliance, ils appartenaient à la nouvelle, ils étaient sous le règne de la grâce ; ils avaient droit à l'héritage ; par l'oblation de Jésus-Christ, et par la confiance en ses mérites, tout était à eux, la vraie justice, la charité, la béatitude : *Una oblatione*, etc. (*Hebr.*, X.)

Faut-il retracer à vos yeux tous les traits, marquer tous les rapports qui exprimaient dans tous les sacrifices de l'ancienne loi la nécessité d'une autre oblation, et vous faire entendre les cris de tous les justes qui soupiraient après un réparateur? Ici l'action du pontife, qui arrosait sept fois du sang de la victime le propitiatoire sans pouvoir découvrir le lieu saint, semblait attester publiquement l'impuissance de ce sang, et inviter la véritable victime de venir enfin ouvrir l'entrée du sanctuaire, et lever le voile qui fermait l'accès vers le trône du Père des miséricordes. Le sacrificateur, obligé de choisir une hostie saine et entière, faisait souvenir l'homme que le péché, en corrompant sa nature, l'avait rendu indigne de s'offrir à Dieu, et qu'il ne pouvait être purifié que par l'oblation de Jésus-Christ saint, innocent par excellence, et séparé des pécheurs par une justice incompatible avec l'ombre même du crime : *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus.* (*Hebr.*, VII.)

Quelle force ! quelle élévation ! quel mouvement d'admiration et de reconnaissance dans les prophètes, lorsqu'ils découvrent, dans la plénitude des temps, cette oblation qui appaise la Divinité, et qui rétablit sur la terre la paix, la vérité, la justice ! Ce n'est plus ce Dieu terrible dans ses châtiments, porté sur les ailes des tempêtes, environné de foudres et d'éclairs, qui annonce à son peuple les plus grandes calamités ; qui met la verge de sa fureur entre les mains d'un vainqueur barbare; qui enchaîne Israël au char de Babylone; qui répand sur Jérusalem la désolation, la peste, la stérilité et tous les fléaux de sa colère : c'est un Dieu qui quitte le séjour de sa gloire pour sauver son peuple, une hostie qui descend du ciel pour suppléer à l'impuissance de la terre, une victime dont le sang dérobe toutes les nations au glaive de l'ange exterminateur. Il a quitté l'appareil redoutable du juge; il n'entend plus la voix de nos iniquités, sa bonté désarme sa colère : c'est le Dieu qui pardonne; il ne fait sentir sa puissance que par des bienfaits ; la vertu, la liberté, l'innocence suivent ses pas, et avec elle la paix, la sérénité, la douce confiance ; l'envie, la haine, les discordes sont replongées dans les enfers, la mort frémit, percée de son propre aiguillon; la superstition, la crainte, le désespoir sont terrassés aux pieds de ce nouveau vainqueur ; la majesté environne son trône, et la clémence tempère son éclat ; sa grâce attire les cœurs ; les peuples qui sont sa nouvelle conquête suivent son char, et célèbrent à l'envi le triomphe de l'Agneau, devenu par son oblation le réparateur de l'univers et le libérateur de tous les hommes.

C'est avec ces grands traits que les prophètes expriment leur confiance au libérateur, et peignent les avantages de cet oblation de Jésus-Christ, fondement de tous leurs mérites : leurs transports augmentent encore aux approches de cet événement, l'émotion de leur âme devient plus vive, leur style plus animé ; ils sont transportés au milieu des objets qu'ils nous représentent, le spectacle est sous leurs yeux ; ils entendent les montagnes tressaillir de joie, ils voient descendre du ciel la rosée bienfaisante, ils sont étonnés de la gloire d'Israël, et frappés aussi vivement que s'ils l'étaient de son éclat. Levez-vous, Jérusalem, sortez de la poussière et de l'obscurité, paraissez avec les vêtements de votre gloire. Filles de Sion, brisez vos autels, les temps prédits par vos oracles sont parvenus à leur terme, les jours de colère sont écoulés ; une victime nouvelle attire les regards du Seigneur sur vos autels, il rappelle les anciens serments, et il jure, par cette hostie, que ses miséricordes seront éternelles : *Sicut in diebus Noe, sic juravi ut non irascar tibi.* (*Matth.*, XXIV.) Peuples, voici le gage des biens qui vous sont préparés ; le désiré des nations viendra dans son temple et le remplira de la majesté du Très-Haut : le voici, ce dominateur que vous cherchez. Qui pourra en soutenir l'éclat ? Il paraît comme la flamme qui consume tout, il purifie les enfants de Lévi comme le feu sépare l'or et l'argent des autres métaux; il offre un sacrifice dans la justice, et son oblation est aussi agréable à Dieu que celle qu'il lui a faite avant l'origine des siècles : *Et placebit Domino sacrificium Juda, sicut dies sæculi, et sicut anni antiqui.* (*Malach.*, III.)

Vous êtes enfin arrivés, heureux moments de notre délivrance ! Le Pontife des biens futurs, prêtre tout à la fois et victime, entre dans le sanctuaire, pour nous purifier par l'oblation de son sang ; les cris de la nature et les gémissements des justes, se sont fait entendre ; l'harmonie va se rétablir, le Seigeur voit, avec complaisance, la terre chargée d'une hostie si sainte ; il rend à l'homme sa grâce, le principe de tous les mérites; il n'attend que la consommation de cet auguste sacrifice, pour achever l'ouvrage de ses miséricordes, et contracter avec le nouveau peuple de justes, une alliance éternelle. Aujourd'hui Jésus Christ est présenté dans le temple, comme l'hostie destinée à l'expiation du péché; il se livre à la justice de son Père; il penche sa tête sous le glaive de sa colère ; et quoique le temps ne soit pas encore venu de porter les

coups, il met déjà la victime entre ses mains, et la dévoue à l'anathème, pour le moment que sa sagesse a marqué, et qu'il lui plaira de faire éclater sa vengeance : *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.* (*Luc.*, II.)

Que vois-je? Quel nouveau spectacle se présente à mes yeux? Le secret de l'Eternel, encore renfermé dans son sein, se dévoile aux mortels; un rayon de lumière sort du nuage qui cache la sagesse souveraine et la découvre à travers les voiles de l'enfance; Israël soupire encore après son libérateur; et le juste fait déjà éclater ses transports! Que les yeux de la foi sont perçants, lorsqu'elle est animée par une ferme confiance, et par un désir ardent des biens qu'elle nous présente! Rien ne distingue, en apparence, le Fils du Très-Haut des enfants des hommes; il est consacré au Seigneur, comme ceux qui ont échappé au glaive de l'ange exterminateur : présenté par sa mère, et racheté par l'offrande des pauvres, rien ne paraît dans cet enfant, qui fasse augurer sa grandeur future. Cependant le saint vieillard Siméon voit en lui l'attente d'Israël, la gloire de Jérusalem, l'objet de ses désirs pendant toute sa vie et sa consolation dans sa vieillesse; saisi par un transport d'admiration et de reconnaissance, il s'écrie : Mes vœux sont exaucés; mes espérances ne seront plus vaines je ne fermerai pas les yeux à la lumière, avant que, d'avoir vu mon Rédempteur; je le tiens dans mes bras; je vous offre, grand Dieu! ce premier-né, l'objet de vos complaisances : disposez maintenant de votre serviteur; je n'ai plus rien à désirer sur la terre; le soleil de la justice s'est levé; les ténèbres de l'ignorance seront dissipées, les idoles renversées, les passions enchaînées; la cupidité perdra son empire; l'illusion ses charmes; le préjugé, sa force; la superstition, ses faiblesses; le fanatisme ses fureurs : la vérité, rétablie dans son empire, relèvera tout à la fois l'adorateur courbé par la superstition et renversera le simulacre élevé par le mensonge: *Lumen ad revelationem gentium.* (*Ibid.*) Les prophéties s'accomplissent; les oracles se vérifient; la réalité fait disparaître les figures; le corps prend la place des ombres, le voile se lève, l'entrée du sanctuaire est ouverte et la victime sainte paraît dans son temple. Disposez donc maintenant de votre serviteur; finissez son exil et sa captivité; recevez-le dans ce séjour de paix, où vos élus, unis invariablement avec vous par Jésus-Christ, possèdent sans crainte, un bonheur qu'ils ont désiré avec tant d'empressement : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* (*Ibid.*)

Ainsi l'oblation de Jésus-Christ, présente aux yeux de Dieu dans l'éternité, annoncée par tous les oracles et exécutée dans ce jour, est célébrée par Siméon, comme le fondement des mérites de tous les justes; les sentiments de foi, de reconnaissance et d'amour qu'il exprime dans ce cantique admirable, doivent animer tous les fidèles; car, selon la sublime doctrine de saint Augustin, cette oblation nous a tous rendus dignes d'être offerts à Dieu; nous sommes ses temples par notre union avec Jésus-Christ; notre cœur est son autel quand il s'élève vers lui, et nous pouvons toujours fléchir sa miséricorde, par son Fils unique notre pontife éternel; nous jouissons des avantages que les justes de l'ancienne loi désiraient avec tant d'ardeur; notre chef est entré dans le sanctuaire; il nous présente à son Père; il applique ses mérites aux œuvres produites par la charité et unies par la foi à son sacrifice : consacrons-nous donc avec lui au Seigneur; restituons-lui ses propres dons par nos actions de grâces; offrons-lui l'hommage d'une conscience pure; que la foi nous conduise à l'autel; que l'innocence du cœur nous rende agréables à ses yeux et que le saint amour lui fasse un sacrifice de toutes nos passions: *Lumen fides ministret; ignes, charitas; et odorem, bona fama innocuæ vitæ.*

L'oblation de Jésus-Christ, présente aux yeux de Dieu de toute éternité et exécutée dans le temps par le Verbe fait chair, est le fondement des mérites de tous les justes dans la pratique de la loi, vous l'avez vu : j'ajoute que Marie, qui offre Jésus-Christ dans le temple, est un modèle de soumission dans la pratique de la loi, c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'impuissance de mériter le ciel, dans laquelle l'homme est tombé par la perte de la justice, n'est pas le seul effet de sa révolte contre son auteur. Le désordre qui a suivi le crime a réuni dans sa nature les plus étonnantes contrariétés, la bassesse et la grandeur, un attrait pour le bien et un penchant vers le mal, un désir immense de la félicité, et une ignorance profonde du véritable bonheur, un fonds rempli des semences de toutes les vertus et propre seulement à développer les germes de tous les vices.

Ce mélange de bassesse et d'élévation qui fait apercevoir tout à la fois la noblesse de la destination de l'homme et la profondeur de sa chute, devrait également l'éloigner du découragement et de la présomption; le souvenir de sa grandeur passée devrait lui inspirer un désir vif de se relever; et le sentiment de sa faiblesse présente devrait tourner ses regards vers la main qui peut le guérir : mais, par un renversement étrange, ce qui lui reste de grandeur l'élève jusqu'à l'orgueil; et ce qui lui manque de force l'abaisse jusqu'au désespoir : au lieu de remplir sa destination par une soumission parfaite à l'Etre suprême, qui est la source de sa véritable grandeur, il affecte l'indépendance qui a été la cause de toutes ses misères; au lieu de chercher dans les secours du Tout-Puissant, cette force dont il a besoin pour pratiquer la loi, il cherche dans sa faiblesse des prétextes pour autoriser ses transgressions : ainsi, en proie tour

à tour à l'orgueil et au découragement, il se montre ou révolté, lorsqu'il faut se soumettre à la loi, ou lâche, lorsqu'il faut la pratiquer : toujours indocile à la main qui lui met un frein salutaire, s'il ne voit que sa grandeur, l'attrait de la licence s'empare de son âme ; il craint de s'avilir en pliant sous la raison souveraine ; il secoue le joug de la loi : *Non serviam.* (*Jerem.*, II.) Au contraire, si la réflexion lui découvre la nécessité d'une règle et les excès dont il est coupable, lorsqu'il brise ses liens salutaires, il ne voit plus que sa faiblesse ; il se plaint de la rigueur et de l'inflexibilité de la loi, il s'écrie comme l'Israélite prévaricateur : Qui pourra monter au ciel par une route si pénible ? *Quis ascendet in cœlum?* (*Baruch*, III.)

Tels sont les motifs d'opposition à la loi, que l'exemple de Marie confond dans ce mystère : en soumettant à la loi ce qu'il y a de plus grand, elle confond notre orgueil ; en sacrifiant ce qu'elle a de plus cher pour se soumettre à la loi, elle ne laisse aucun prétexte à notre lâcheté : développons ces vérités.

L'amour de l'indépendance est la première cause de notre opposition à la loi ; une idée confuse d'élévation remplit notre âme, et nous irrite contre tout ce qui paraît dominer nos penchants ; nous voulons être grands, libres et maîtres de notre choix : ce sentiment qui marque la noblesse de notre destination, éclairé par la vérité et tourné vers son véritable objet, devrait nous attacher plus fortement à cette volonté suprême qui est la règle de toutes perfections ; mais, ignorant les limites de notre grandeur et de notre liberté, les efforts que nous faisons pour y parvenir dégénèrent en licence et en révolte : nous sommes convaincus, dans le calme des passions, de notre dépendance de l'Être suprême et de la justice de sa loi ; mais lorsque ces mêmes passions enflammées se trouvent en opposition avec les préceptes, la contrainte se fait trop sentir ; le frein nous blesse, le joug paraît tyrannique ; la raison ne réprimant pas ces premiers mouvements qui nous portent à la révolte, l'orgueil se déploie, l'amour de la licence agit de toute sa force ; et comme nos passions ne connaissent alors aucune borne, nous n'en donnons point à l'indépendance que nous affectons : *Non serviam.*

Cette opposition à la loi, qu'enfante l'orgueil, s'étend aussi loin que cette source fatale ; tous les hommes ont dans le cœur un dégoût secret de l'autorité ; ils ont un fonds d'inquiétude qui se tourne aisément en révolte et en pensées séditieuses ; ils font entrer dans l'idée de la liberté la licence de tout entreprendre au préjudice de la loi : mais, comme un torrent ne fait pas les mêmes ravages dans toutes les contrées, parce que sa rapidité ne trouve pas la même pente ; ainsi cet esprit d'indocilité répandu dans tous les états et dans toutes les conditions, produit différents effets, selon que les passions, les intérêts, l'humeur, la crainte et les espérances, resserrent ou étendent ses limites : il se cache sous le voile des bienséances, il ne développe sa malignité que dans le secret et les ténèbres ; mais secondé par la violence des passions et par l'espérance de l'impunité, il perd tout respect pour la majesté des lois et trouble l'ordre public ; il renverse les fondements du culte, il creuse des abîmes ; il livre les peuples à l'intempérance des folles disputes, et il leur fait chercher une indépendance entière dans l'oubli du législateur suprême, dont ils redoutent l'œil éclairé et terrible : *Quis est Dominus ut audiam vocem ejus?* (*Psal.* XIII.)

Grands du siècle, accoutumés à recevoir les hommages des esclaves que la crainte ou l'intérêt fait ramper à vos pieds ; vous, dont les plus grands forfaits sont couronnés par la flatterie, et qui, n'ayant jamais éprouvé les vicissitudes des choses humaines, oubliez plus facilement que la main qui laisse élever les monuments de la vanité, peut les réduire en poussière ; cet orgueil qui affecte l'indépendance, domine avec plus d'empire dans vos cœurs : c'est le vice de votre état : plus vous êtes élevés au-dessus des autres, plus il vous en coûte pour vous soumettre à la loi de Dieu : éblouis par votre gloire et corrompus par l'adulation, tout ce qui paraît gêner vos passions vous blesse et vous irrite ; la vertu même, qui les condamne sans les contredire, vous est à charge ; au milieu de tant de voix que le mensonge, l'intérêt, la flatterie servile font retentir autour de vous, vous n'entendez plus la voix de la raison qui vous avertit que vous avez un maître ; et l'impunité dont vous jouissez au milieu des plus grands crimes, vous persuade que les devoirs ne sont que pour les âmes vulgaires : bientôt ce mépris de la loi va jusqu'à la révolte ; l'amour de la licence, qui se fortifie dans l'élévation, s'accroît sans cesse, et cherche à s'affranchir de la dépendance de l'Être suprême : il ne reste qu'un pas à faire, pour se donner une liberté entière ; c'est de croire que la grandeur humaine n'est pas empruntée, et que rien n'est au-dessus de ceux qui dominent sur les autres hommes : on le fait, et on se livre à cette idée d'autant plus flatteuse qu'elle laisse goûter les douceurs du présent, sans troubler l'âme par les frayeurs d'un avenir : *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?*

Marie confond cet orgueil en soumettant à la loi ce qu'il y a de plus grand. Jamais le temple ne renferma dans son enceinte des adorateurs plus dignes de la majesté du Très-Haut ; jamais la loi ne reçut un hommage plus noble, et jamais la grandeur humaine ne parut plus dépendante de l'Être suprême. Tout ce que la naissance peut offrir de plus grand et de plus illustre, confondu au pied des autels ; toutes les distinctions que la grâce peut mettre entre les créatures, regardées comme des motifs plus puissants de l'obéissance ; tous les titres d'indépendance oubliés lorsqu'il faut se soumettre à la loi : voilà les enseignements que Marie donne à tous les hommes. Si les paroles me manquent, si les expressions ne

répondent pas à un sujet si auguste et si relevé, les choses parlent assez d'elles-mêmes. Une vierge mère de Dieu, et plus pure encore par le fruit de bénédiction qu'elle a porté dans son sein, confondue avec les autres femmes, et offrant une hostie pour l'expiation de l'impureté légale ; la reine du ciel et de la terre, qui ne rougit pas de présenter l'offrande des pauvres ; et, ce qui nous parle encore plus haut que cet exemple, ce qui nous instruit avec plus de force et qui nous condamnera avec plus de rigueur, est un Dieu obéissant, présenté par une mère obéissante ; le législateur suprême soumis à la loi ; celui qui règne dans les cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance ; l'Eternel engendré avant tous les siècles dans le sein de son Père, et fait homme dans la plénitude des temps, qui rend au Créateur un hommage de sa vie, et qui la rachète par l'offrande de deux animaux, pour accomplir la loi dans tous ses points : *Obtulerunt pro eo par turturum, ut facerent secundum consuetudinem legis.* (*Luc.*, II.)

Que cette soumission est propre à confondre notre orgueil qui se révolte contre la loi ! Et comment peut-il se faire que tous les hommes ne soient pas entraînés par cet exemple ? C'est que la force des préjugés nous domine ; c'est que l'idée d'une fausse grandeur nous éblouit ; c'est que l'amour de l'indépendance nous aveugle. La Mère de Dieu, soumise à la loi, et Jésus-Christ accomplissant la volonté de son Père, ne sont pour nous qu'un spectacle d'admiration ; nous ne voyons que du prodige ; nous ne sommes qu'étonnés : la première impression du préjugé nous fait même apercevoir dans cette dépendance un avilissement qui nous révolte : il nous semble que Marie, confondue avec les autres femmes, perd tout ce que notre idée attache à l'élévation, tandis que cette soumission à la loi n'est qu'un hommage que la raison inspire, une suite de l'ordre, et le fondement de toutes les grandeurs de la créature.

Oui, mes frères, la véritable élévation, c'est de sentir la nécessité de la loi de Dieu, d'aimer sa justice et de se soumettre à son autorité. La loi marque tous les rapports que nous devons avoir avec le Créateur ; elle embrasse tous les moyens de nous rendre justes et heureux : aussi il ne reste aux hommes qui s'écartent de cette règle, que l'injustice et l'infortune ; la licence de suivre leurs inclinations les dégrade, puisque la pente de leur cœur les fait pencher vers le vice ; la grandeur d'indépendance qu'ils affectent n'a rien de réel, puisqu'ils rompent la subordination à la majesté suprême de laquelle toutes les grandeurs sont empruntées ; la raison nous ramène toujours à cette vérité, que la soumission à Dieu est la source de toutes les perfections de la créature : plus nul ne on est élevé au-dessus des autres, plus la subordination à l'Etre suprême est immédiate : les dignités ne sont que des engagements plus forts à obéir aux lois, et à les faire dominer sur les inférieurs. Les rois, dit l'Esprit-Saint, ne règnent que pour servir le Seigneur : cette servitude est le fonds de l'être de la créature ; Jésus-Christ même devient esclave sous notre forme ; et, dès qu'il est fait homme, il est soumis à la loi : *Factum ex muliere, factum sub lege.* (*Galat.*, IV.)

En second lieu, Marie, sacrifiant ce qu'elle a de plus cher, ne laisse aucun prétexte à notre lâcheté. La vivacité des passions est le prétexte dont l'amour-propre se sert pour transgresser la loi. Il est bien pénible, disons-nous, de sacrifier sans cesse les plus doux penchants du cœur. L'homme est entraîné vers le mal par son propre poids ; sa constitution le porte au plaisir, et tend même à l'excès ; les idées sublimes de la vertu n'échauffent pas son âme autant que les images touchantes de la volupté ; les sens l'enchantent ; l'ivresse de la gloire surprend son âme ; le trouble de la colère obscurcit sa raison ; la loi l'irrite sans le subjuguer, et ses défenses augmentent l'attrait des objets illicites. Au milieu de tant d'écueils et de prestiges, comment l'homme pourrait-il marcher d'un pas ferme dans les voies de la justice ; sentir les charmes de la vérité, qui ne l'affectent pas, et se plier au joug de la loi qui révolte toutes ses passions ? Comment sa raison, qui n'est jamais paisible dans son empire, pourrait-elle éclairer la sagesse douce et tranquille ? Il faudrait qu'il fît des efforts continuels pour surmonter la pente de son cœur, et sa nature ne comporte pas cette situation : les efforts le fatiguent et le lassent ; l'âme, trop enflée, pour ainsi dire, par des actes où elle déploie toutes ses forces du côté du bien, s'affaisse, retombe sur elle-même et suit le poids toujours subsistant qui l'entraîne vers le mal ; l'uniformité seule du devoir le dégoûte ; nos vices et nos vertus tiennent de notre inconstance, et la stabilité n'est pas dans notre nature : enfin, l'homme naît faible, vicieux, en proie à l'erreur et au mensonge. C'est assez pour excuser ses transgressions, ou du moins pour les rendre moins criminelles.

Etrange abus de la raison, d'excuser notre lâcheté dans la pratique de la loi par la vivacité des penchants, qui est un motif pressant pour les réprimer ! Oui, mes frères, l'attrait dangereux du plaisir, qui nous éloigne de la justice, ne forme qu'une nécessité plus indispensable de résister à cette pente du cœur. Plus nos passions sont vives, plus nous devons faire d'efforts pour les dompter. La loi n'est rigoureuse que parce que nos désirs sont effrénés ; elle ne porte la cognée jusqu'au fond du cœur que pour en extirper les racines toujours renaissantes du vice : le christianisme qui condamne avec tant de sévérité le prévaricateur, ne lui cache pas sa faiblesse ; il fait le portrait le plus frappant des misères humaines ; il met sans cesse sous nos yeux notre corruption, notre aveuglement, notre faiblesse, et loin d'adoucir ses règles, pour ménager nos passions, il établit, au contraire, sur cette vérité, des

maximes de renoncement, de mortification, qui semblent rendre l'homme ennemi de lui-même, en faisant violence aux plus doux penchants de son cœur.

D'ailleurs, il est une vérité de foi qui confond tous les prétextes et qui laisse le prévaricateur sans excuse : c'est que toutes les violences et tous les sacrifices du cœur n'ont point de proportion avec les récompenses promises aux observateurs de la loi; que la grandeur des biens futurs, dans le plus grand tumulte des passions, doit balancer, l'emporter même sur l'attrait des biens présents; que les commandements du Seigneur ne sont pas impossibles, et que nos transgressions sont la suite d'un choix volontaire. Ecoutez, Israël, disait autrefois le Seigneur par l'organe de Moïse : le commandement que je vous fais n'est pas au-dessus de vos forces; il n'est pas besoin, pour l'exécuter, de traverser les mers ou de se cacher dans l'obscurité de la solitude : je l'ai mis dans vos mains et dans votre bouche : *Mandatum quod ego præcipio tibi, non supra te est.* (*Deut.*, XXX.) C'était cependant en publiant une loi de rigueur et de servitude, qu'il s'exprimait ainsi, remarque le grand docteur saint Augustin. Qu'aurait-il dit, s'il eût été question de publier la loi évangélique, et quel prétexte resterait-il à notre lâcheté pour excuser les transgressions de cette loi d'amour et de liberté que sa grâce a gravée dans nos cœurs? *Sed juxta te est in ore tuo et in corde tuo, ut facias illud.*

Opposons encore à toutes les vaines excuses de l'amour-propre l'exemple de Marie : la confiance et la fermeté avec laquelle cette auguste Vierge sacrifie ce qu'elle a de plus cher, doit nous faire rougir de notre lâcheté dans la pratique de la loi. Tous les liens que la nature, la grâce et l'amour peuvent former, unissaient Jésus-Christ à sa mère; tous les sentiments qu'une âme tendre peut développer, plus vifs encore dans le cœur de Marie, ne se déployaient que sur ce Fils bien-aimé; il était l'objet de ses complaisances, sa gloire, son espérance et sa consolation; sa sainteté infinie le séparait des premiers-nés échappés au glaive de l'ange exterminateur, et qui devaient être consacrés au Seigneur, en mémoire de ce grand bienfait : cependant elle l'offre aujourd'hui dans le temple pour accomplir la loi : *Ut faceret secundum legem Moysis.* (*Luc.*, II.) Et quelle circonstance accompagne cette offrande? Quel sacrifice, grand Dieu! et quelle consécration! Au moment qu'elle met ce fils bien-aimé entre les bras du grand prêtre, l'avenir se dévoile à ses yeux; les ordres rigoureux de la justice se déclarent; l'appareil des supplices qu'il doit endurer se présentent à son esprit; elle entend les cris tumultueux d'Israël, qui demandent son sang; elle le voit persécuté par la jalousie des pontifes, proscrit par la fureur d'un peuple comblé de ses bienfaits, condamné par la lâcheté de Pilate, abandonné de ses disciples, confondu avec les plus infâmes scélérats et expirant enfin sur la croix. A cette vue, son âme, accablée de tristesse, ressent toutes les douleurs qu'elle doit souffrir sur le Calvaire : le saint vieillard Siméon lui montre même déjà le glaive dont elle sera percée; cet oracle du ciel, traversant rapidement l'intervalle de tous les temps, la transporte au lieu du supplice; il lui présente tout à la fois son Fils attaché à la croix et son âme frappée du coup mortel : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Ibid.*)

C'est au milieu de ces troubles et de ces agitations, le cœur pénétré de la plus vive douleur, l'esprit affligé de ces tristes présages, et les yeux fixés sur la croix où Jésus-Christ doit expirer, que Marie fait le sacrifice de ce Fils bien-aimé; qu'elle renonce à tous les sentiments de sa faiblesse; qu'elle place cette victime sur l'autel, et qu'elle consent que ce Fils ne soit plus à elle, qu'avec ce triste engagement de le voir immoler sur le Calvaire : *Tolle unigenitum quem diligis, et offer mihi illum in holocaustum.* (*Gen.*, XXII.)

Rapprochons cet exemple de Marie de la conduite des chrétiens; comparons l'objet de sa tendresse avec celui de nos affections déréglées; évaluons les efforts qu'elle fait, pour surmonter tous ses sentiments, et ceux que nous devons faire pour réprimer nos passions; pesons les motifs qui ont soutenu sa constance dans un si grand sacrifice, et ceux qui peuvent nous animer dans la pratique de la loi : que d'enseignements! que de sujets de crainte et de confusion, nous trouvons dans ce parallèle! Le Seigneur nous dit dans sa loi : Sacrifiez-moi cette passion dominante, cet amour criminel, cette haine, ce ressentiment, ce désir de vengeance : *Tolle unigenitum quem diligis.* Aussitôt l'amour-propre s'élève, le cœur se révolte, la lâcheté cherche des prétextes. Il est trop pénible, disons-nous, de se faire une violence continuelle, de renoncer aux plus doux penchants, d'étouffer des ressentiments, de supporter sans murmure des injures qui laissent une plaie profonde. Dans le déréglement de ces premiers mouvements de la nature, on n'aperçoit pas que ces penchants sont une source d'égarements, de chagrins, de remords, de troubles, d'inquiétudes, et que la loi ne les réprime que pour nous rendre heureux. L'émotion vive et le tumulte des passions étouffent des réflexions si sages; ou si l'expérience nous ramène à ces vérités, notre pusillanimité diminue leur impression et la rend inutile. Nous convenons de la tyrannie des passions, et nous nous plaignons, en même temps de n'avoir pas la force de secouer le joug de leur servitude : la loi se montre à nos yeux, dans un degré de sévérité où nul ne peut atteindre; le cœur, accablé par le sentiment trop vif de sa faiblesse, ne fait plus d'efforts pour retourner à la vertu : c'est un esclave qui ne sait que gémir sur la pesanteur de ses chaînes; l'image si douce de la liberté ne se présente pas même à son esprit, ou se montre dans un éloignement, qui lui fait perdre l'espérance de recouvrer un bien si

précieux : *Quis in cœlum ascendet?* (*Baruch*, III.)

Tels sont les hommes, lorsque la loi s'oppose aux passions qui les dominent. Je les ai peints faibles et orgueilleux, révoltés ou découragés; et j'ai trouvé tous ces traits dans mon cœur. Où trouverai-je ceux qui expriment la constance, la fermeté, la grandeur d'âme, la soumission de Marie? Quelles couleurs pourraient représenter dignement cette auguste Vierge, confondue avec les autres femmes d'Israël, dans les purifications légales; renonçant à la gloire de sa virginité; sacrifiant toutes ses inclinations, pour obéir à la loi; immolant son propre fils et l'attachant elle-même sur l'arbre de la croix, pour se conformer à la volonté divine! Ce tableau sublime ne formerait-il pas le contraste le plus frappant, avec le portrait de notre lâcheté dans la pratique de la loi; et ne serait-il pas la plus forte condamnation de notre conduite? Vous direz peut-être que les grands avantages de la rédemption et la gloire future de Jésus-Christ, qui devait naître de ces humiliations, suffisaient pour disposer Marie à ce généreux sacrifice; pour élever son âme et la porter jusqu'à l'héroïsme. Ces motifs étaient, sans doute, bien puissants; mais la grandeur des récompenses promises aux observateurs de la loi ne doit-elle pas faire les mêmes impressions sur nos cœurs? Les mérites du Rédempteur, appliqués aux actions vertueuses; le ciel ouvert à ceux qui se font violence; la pente au mal, diminuant sans cesse par l'affaiblissement de l'homme charnel, et changée enfin, dans le règne de la vérité, en une heureuse nécessité de faire le bien; tous ces motifs ne sont-ils pas assez puissants pour résister à nos passions? Les voluptés célestes peuvent-elles entrer en comparaison avec l'attrait des faux plaisirs, les combats contre la violence des penchants, avec la couronne réservée au vainqueur? Et quelle excuse reste-t-il à notre lâcheté dans la pratique de la loi, puisque la foi nous apprend que son observance a pour prix une gloire immortelle et que ses transgressions seront suivies d'un malheur éternel?

Convaincus par notre propre expérience et par l'exemple de Marie, reconnaissons donc, mes frères, que cet orgueil qui se révolte contre la loi et cette lâcheté qui se décourage, sont également condamnables; que la vivacité des inclinations, notre faiblesse et notre inconstance, ne peuvent excuser nos transgressions; que la satisfaction des passions n'est qu'une source de remords et d'inquiétudes; que la loi ne leur fait violence, que pour nous ramener à la félicité céleste dont la pente du cœur nous éloigne; que le plus grand bien de l'homme est sa soumission à la volonté du Seigneur, puisqu'elle est le gage d'une éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII.

SUR LA PASSION

Ecce homo. (*Joan.*, XIX.)
Voilà l'homme.

Quel spectacle, mes frères, présente en ce jour à nos yeux l'auguste mystère dont l'Eglise nous rappelle le souvenir! Celui dont la sagesse incréée s'est jouée dans la création de l'univers, dont la connaissance embrasse tous les temps, dont la puissance ébranle le monde entier et frappe les montagnes jusque dans leurs fondements; cet homme, si fécond en prodiges, qui commandait en maître à toute la nature, qui entraînait après lui les villes et les bourgades, et qui pouvait à peine se dérober aux empressements d'un peuple qui voulait l'élever sur le trône; ce libérateur si désiré, ce vainqueur des nations, dont le règne devait s'étendre sur les races futures, n'est plus qu'un homme de douleur, le jouet de ses bourreaux et l'objet des dérisions de ses persécuteurs: un spectacle d'horreur, que la lâcheté d'un juge présente aux regards publics, pour arracher la compassion d'un peuple altéré de son sang : *Ecce homo.*

Anges du ciel, qui avez contemplé tout l'éclat de sa gloire, pouvez-vous reconnaître sur sa face sacrée, ces traits divins qui le rendaient le plus beau des enfants des hommes? Et vous, prophètes du Seigneur, qui le voyiez sortir du sein de l'Eternel avant l'aurore, entrer dans sa carrière avec plus de splendeur que l'astre du jour, enchaîner les nations humiliées et soumettre toutes les puissances de la terre; vous qui peigniez avec des couleurs si vives ce brillant rejeton de David; qui invitiez toute la nature à prendre part à vos saints transports, pourriez-vous apercevoir sous ces dehors humiliants quelques restes de sa grandeur? Voilà donc ce libérateur promis depuis tant de siècles, annoncé par des préparatifs si magnifiques, figuré par toutes les cérémonies, représenté par tous les justes de la loi, plus grand qu'Abraham et Moïse, l'attente de Jérusalem, la gloire du ciel, la lumière et le salut de tous les peuples : *Ecce homo.*

Oui, mes frères, voilà le Sauveur du monde, le consommateur de notre rédemption, le législateur et le modèle que nous devons suivre : ces lieux d'iniquité où ses opprobres achèvent de se consommer, sont le véritable théâtre de sa grandeur; le trône d'ignominie où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, au pied duquel il enchaînera toutes les nations; ce faible roseau qui lui sert de sceptre, renversera tous les autels profanes, anéantira tous les empires, confondra toutes les sectes; et ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviendront les signes glorieux de la puissance et du règne éternel du Fils de l'homme : *Ecce homo.*

Ainsi, Dieu se joue de la sagesse humaine, en cachant la sublimité de ses voies, sous des apparences viles et insensées, qui révoltent les faibles lumières d'une vaine rai-

son. La Synagogue, qui devait méconnaître le Messie, n'espérait que des prospérités temporelles; elle attendait un conquérant qui devait donner au monde un spectacle d'orgueil et rendre Jérusalem le théâtre des grandeurs humaines; mais dans les desseins de Dieu, le Christ ne devait triompher que du péché; il fallait que le sang de la victime de propitiation fût répandu pour tous les hommes; que le juste fût immolé et qu'il attachât à la croix l'écrit fatal de notre condamnation; il fallait qu'il empruntât nos faiblesses pour les guérir; qu'il prît la ressemblance extérieure avec les pécheurs; qu'il se confondît avec nous pour ne pas séparer sa cause de la nôtre : saint par essence et source de toute sainteté, il devait, non-seulement briser le mur de séparation que le péché avait mis entre l'homme et son Dieu, mais encore nous apprendre à satisfaire à la justice, à combattre nos passions, à résister au tentateur, à supporter les afflictions; en un mot, il devait nous servir de modèle dans toute notre conduite : *Respicite ad exemplar quod vobis in monte monstratum est.* (*Exod.*, XXV.)

C'est sous ce titre consolant que je vous présenterai aujourd'hui le Sauveur de tous les hommes. Jésus-Christ, dans sa passion, est votre modèle ; il est un modèle de pénitence dans son agonie, un modèle de patience dans le prétoire, un modèle d'amour sur le Calvaire: trois vérités que j'entreprends de vous développer en suivant l'histoire de notre évangile. Adorons avec l'Eglise cette croix sacrée, le gage de notre réconciliation et le fondement de nos espérances : *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

La pénitence est le rétablissement de l'ordre dans l'homme et sa réconciliation avec Dieu ; c'est elle qui efface nos crimes, qui remédie au désordre du péché, et qui remet la subordination partout où il avait porté le déréglement ; or, mes frères, le péché renferme deux désordres : il outrage la majesté divine, il affaiblit les lumières de la raison, en diminuant dans les esprits l'horreur que nous devons avoir du crime : il faut donc que la pénitence répare ces désordres en satisfaisant à la justice divine, qui ne peut laisser impuni le péché ; en augmentant dans nos esprits l'horreur du crime que le péché a diminuée ; deux caractères de la véritable pénitence dont Jésus-Christ nous donne l'exemple dans son agonie : *respicite ad exemplar.*

Le premier effet de la pénitence est de satisfaire à la justice divine. Nous étions tous pécheurs, mes frères, enfants de colère et témoins toujours subsistants du crime de notre premier père ; la mort et le péché avaient pris en nous la place de l'innocence et de l'immortalité, et, dans cet état affreux, nous ne méritions que des foudres et des anathèmes : le Seigneur devait à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui avait fait par sa révolte ; en frappant cette race proscrite, il ne trouvait rien qui pût satisfaire à sa justice ; l'homme qui avait pu l'offenser ne pouvait réparer l'offense, il fallait une hostie pure et sans tache, une victime d'un prix infini, pour suppléer à son impuissance ; il fallait qu'un pontife saint, innocent, plus élevé que le ciel, prît toutes nos faiblesses et ne refusât pas d'avouer que tous nos péchés étaient les siens ; il fallait que Dieu donnât le prix aux souffrances de l'homme, et que l'homme fournît à Dieu la matière du sacrifice ; que ce Dieu s'anéantît lui-même, qu'il s'humiliât jusqu'à la mort de la croix, et qu'il se mît entre la colère divine et nos crimes pour arrêter les foudres près de tomber sur nos têtes.

C'est ainsi que Jésus-Christ paraît aux yeux de son Père dans son agonie : l'heure étant venue où Jésus-Christ devait consommer son sacrifice, après avoir donné à ses disciples ces consolantes instructions si propres à les fortifier contre le scandale de sa passion, après avoir adressé au ciel cette sublime prière remplie de promesses magnifiques pour les élus, prévoyant la trahison de Judas et les mauvais desseins des princes du peuple, il sort du cénacle accompagné de ses disciples, pour offrir à son Père cette vie qu'il donnait librement et que personne ne pouvait lui ravir, il vient dans le jardin des Oliviers, figure du paradis terrestre, où le péché du premier homme fut la cause de tous nos malheurs.

Là, prosterné, le visage contre terre, il adresse à son Père cette fervente prière : Père saint, le moment de mon sacrifice est arrivé ; j'accepte cette loi de mort que vous avez prononcée contre moi dès le commencement ; le sang des taureaux et des béliers ne pouvait apaiser votre colère, voici enfin une victime digne de vous, épuisez sur elle les traits de votre justice, détruisez ce corps que vous avez formé, oubliez que je suis votre Fils, ne considérez que cette chair semblable à celle des pécheurs, regardez-moi comme chargé de la malédiction prononcée contre tous les hommes, comme tenant réellement leur place, comme ayant succédé à toutes leurs obligations, comme devant expier dans ma personne toutes leurs iniquités ; levez-vous donc, grand Dieu, achevez votre ouvrage, lancez toutes vos foudres sur cette victime, et recevez par les humiliations de votre Fils cette gloire que le pécheur avait tenté de vous ravir : *Pater, venit hora.* (*Joan.*, XVII.)

Quel modèle de pénitence, mes frères, Jésus-Christ vous présente dans cette prière! Saint par essence, il ne devait aucune satisfaction à la justice divine ; mais, tenant la place des pécheurs, il s'humilie, il se prosterne le visage contre terre : *Procidit in faciem suam.* (*Matth.*, XXVI.) Il unit ainsi l'humiliation du corps à celle de l'âme, l'anéantissement extérieur à l'intérieur, l'image de ses sentiments à la vérité de ceux dont il est pénétré, et par là il nous fait comprendre que le pécheur doit être dans l'anéantissement à la vue de la justice divine ; qu'il

doit gémir dans la cendre et l'humiliation sur la multitude et l'énormité de ses crimes, qu'il doit se regarder comme un coupable qui met toute sa ressource dans la miséricorde de son juge : *Procidit in faciem suam*, expression qui convient mieux à des pécheurs qu'à celui qui a voulu être leur réconciliation et leur paix ; car c'est à eux que le prophète Isaïe adresse ces paroles : Vous serez humiliés, vous parlerez comme de dessous terre, et vos paroles paraîtront en sortir ; ce sera comme du fond de l'abîme que le son de votre voix faible et peu articulée se fera entendre : *Humiliaberis, de terra loqueris, et de humo audietur eloquium tuum, et de humo eloquium tuum mussitabit.* (*Isa.*, XXIX.)

A l'anéantissement du Fils de Dieu succède l'acceptation de la loi de mort portée contre lui. Il pouvait satisfaire dans toute la rigueur à la justice de son Père, par un sacrifice moins sanglant ; toutes ses humiliations étant d'un prix infini, suffisaient pour apaiser sa colère. Cependant il veut se livrer à la mort pour nous, il veut laver dans son sang toutes nos souillures, il veut que son âme sainte expire sous les coups de la vengeance divine. O prodige d'amour ! ô Sauveur des humains ! qui avez changé en bénédictions les malédictions portées contre nous : ce grand sacrifice que vous faites aujourd'hui nous fait comprendre toute la rigueur de la justice de Dieu, et combien il en coûte pour apaiser sa colère ; il nous apprend que la pénitence est un sacrifice sanglant, et que nous prétendons en vain nous réconcilier avec le ciel, si les macérations et les souffrances n'ont pas affaibli cette chair qui est souvent la première source de tous nos crimes.

Quoi ! mes frères, l'Agneau sans tache s'immole à toute la sévérité de la justice divine pour expier nos crimes ; et nous, misérables pécheurs, dont les iniquités surpassent le nombre des cheveux de notre tête, nous craindrions les saintes rigueurs de la pénitence ! Nous refuserions de sacrifier à la justice divine ces passions injustes qui nourrissent la corruption de notre cœur ! de porter le glaive de séparation sur nos attachements criminels ! d'éteindre, par les jeûnes et les veilles, ces flammes impures ! d'affaiblir, par les macérations, ces penchants devenus indomptables par un long usage de la volupté !

Ah ! ce n'est pas avec des regrets faibles et languissants, avec cette molle indulgence pour un corps de péché, que l'homme peut arrêter la vengeance du Seigneur : il faut qu'il regarde avec horreur tous les objets qui ont été pour lui une occasion de chute ; qu'il entre dans les intérêts de Dieu, qu'il s'arme d'une sainte sévérité, qu'il crucifie sa chair, qu'il arrache cet œil qui le scandalise, et qu'il perde son âme pour la sauver. Les pécheurs ne sont sur la terre que pour souffrir : sans cette pénitence rigoureuse, ils périront tous ; l'arrêt n'exempte personne. Le Seigneur est terrible dans sa colère, et la rigueur dont il use à l'égard de son Fils, qui n'a que les dehors du péché, doit nous instruire de toute la sévérité de ses vengeances.

En effet, dès que Jésus-Christ a pris, par cette acceptation, la place des pécheurs, la justice divine ne le regarde plus que comme une victime chargée de toutes les imprécations portées contre les prévaricateurs : elle exerce sur lui toutes ses vengeances ; elle l'afflige en retraçant dans son esprit les tourments qui lui sont préparés : la défection de ses disciples, la fureur du peuple, les dérisions de ses bourreaux, les humiliations, les injures, tout l'appareil de son supplice se présente à ses yeux : à cette vue, son âme est accablée de tristesse ; il tombe en défaillance, et l'auteur de tous les biens cherche sa consolation dans le ciel. O mon Père, s'écrie-t-il, vous voyez le triste état où l'amour m'a réduit : les frayeurs de la mort m'ont saisi ; je suis devenu semblable à la cendre et à la poussière, et mon âme, plongée dans l'amertume, s'écoule et se fond en elle-même : rien n'approche de l'opprobre et de l'avilissement où la ressemblance avec les pécheurs m'a fait tomber : ce n'est rien que l'ignominie dont elle me couvre devant les hommes ; celle que je porte devant vous, grand Dieu ! est encore plus hideuse et plus humiliante. Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez pas : vous ne voyez dans votre Fils que la ressemblance du péché. Eloignez de moi ce calice d'amertume que vous me faites avaler : mes cris, mes larmes et les ruisseaux de sang dont je suis inondé ne suffisent-ils pas pour fléchir votre colère ? *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.)

O ! Eternel, qui veillez sur vos serviteurs, qui avez toujours les yeux ouverts sur leurs besoins, et les oreilles attentives à leurs prières, serez-vous insensible aux plaintes de votre Fils adorable ! Les justes de tous les temps ont éprouvé les périls et les tribulations ; mais ils ont espéré en vous, et vous êtes venu à leur secours : refuserez-vous donc toute consolation à celui qui est la source de toute justice ? *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Oui, mes frères, le Père céleste n'écoute plus la voix de ce Fils bien-aimé, en qui il avait mis toutes ses complaisances, il ne regarde en lui que les dehors du péché ; et sa justice, qui exige une victime, le rend inexorable : alors ce divin Médiateur surmonte tous les sentiments humains ; il accepte la mort et les tourments qui lui sont préparés, et il demande à son Père qu'il exécute ses décrets, et qu'il fasse tout ce qui doit servir à sa gloire : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*)

Quel prodige, mes frères ! celui qui ranime les cendres au fond des sépulcres n'envisage la mort qu'avec horreur ! celui qui donne la force aux martyrs se trouble dans son agonie, répand des larmes, et s'épuise par des ruisseaux de sang ! Saint Paul désire la mort, et Jésus-Christ la craint. D'où

vient que le disciple paraît ici plus grand que le Maître, et comment une brebis peut-elle montrer plus de courage que son pasteur? C'est, mes frères, que le Fils de Dieu s'est chargé de toutes les faiblesses de l'homme, et que le pasteur s'est mis à la place des brebis : voilà tout le mystère.

Jésus-Christ, accablé sous le poids de la justice de son Père, tremblant aux approches de son supplice, nous fait voir que l'attachement à la vie n'est pas un défaut, quand il est soumis au devoir; que la crainte de la mort n'est pas un préjugé dont la seule opinion des hommes soit le fondement; qu'elle prend sa source dans la nature et qu'elle est légitime, puisqu'il n'a pas dédaigné de s'y soumettre : il nous apprend que les peines que Dieu irrité exige du pécheur pénitent, révoltent quelquefois la nature; que les maux dont il l'afflige sont souvent au-dessus de sa constance, et qu'il peut demander avec soumission l'éloignement du calice d'amertume : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Mais ce divin Médiateur, en surmontant tous les sentiments humains, en se soumettant à la volonté de son Père, en le priant d'exécuter tout ce qui peut servir à sa gloire, nous fait comprendre que le pécheur, pour expier ses crimes, doit accepter toutes les peines dont le Seigneur veut l'affliger, soumettre à sa divine volonté ses craintes, ses faiblesses, ses sentiments naturels : baiser la main qui le frappe; se regarder comme digne des supplices les plus longs et les plus affreux, adorer les jugements de Dieu, toujours remplis d'équité, toujours également adorables, et dans la punition des pécheurs, et dans l'indulgence dont il use quelquefois à leur égard : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Grand Dieu! coupables à vos yeux, l'énormité de nos crimes ne laisse à votre justice que le choix du supplice! Frappez, immolez à votre vengeance les victimes criminelles! Quel droit auraient-ils de se plaindre, ces impies qui ont osé se révolter contre vous; ces perfides qui ont violé le serment solennel qui les engageait à votre service? Nous le savons, ô mon Dieu! vous êtes en droit d'exiger de nous les satisfactions les plus dures, sans ménagement pour la faiblesse de notre nature criminelle : vous pouviez même rejeter toute satisfaction de notre part; mais le sang de votre Fils adorable a donné le prix à nos souffrances, et il dispose votre justice à accepter le faible sacrifice de notre pénitence. Nous nous présentons donc aujourd'hui à vos yeux, couverts de ce sang précieux; nous unissons nos larmes et nos prières à celles de ce divin modèle. Nous acceptons avec joie tous les châtiments que votre justice exercera sur nous pendant cette vie : trop heureux si cette soumission à votre divine volonté, si ces macérations et ces souffrances nous sauvent des feux dévorants que le souffle de votre colère allumera pendant toute l'éternité! *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Le second désordre du péché, c'est qu'il affaiblit les lumières de la raison, en diminuant dans nos esprits l'horreur que nous devons avoir du crime. Le pécheur se familiarise, pour ainsi dire, avec les excès les plus énormes. Livré aux plaisirs des sens, et peu touché des biens spirituels, il envisage avec indifférence la perte de la grâce et l'inimitié de son Dieu. Si l'éternité des supplices l'effraye, il éloigne, autant qu'il peut, la vue de cet objet; il se rassure sur la facilité de sa conversion : il ose même espérer en la miséricorde du Seigneur, pour conserver dans le crime une fausse sécurité.

La pénitence répare ce désordre, en augmentant dans nos esprits l'horreur que nous devons avoir du crime : elle ranime dans notre âme le zèle de la gloire de Dieu, la source des saintes angoisses que l'âme ressent, à la vue des prévarications dont la terre est remplie; elle nous fait sentir le désordre, l'injustice, la tache immortelle que le péché laisse dans nos âmes; elle découvre ses suites déplorables : la mort, l'ignorance, l'orgueil, toutes les passions qui naissent de cette source fatale; et elle combat, par une vigilance continuelle, ces penchants déréglés qui croissent dans nos désordres : second caractère de la pénitence dont Jésus-Christ nous donne l'exemple dans son agonie.

Il venait de se soumettre à la volonté de son Père en acceptant le calice de sa passion; et cette soumission parfaite, qui avait fait cesser le combat entre la volonté des sens et celle de l'esprit, devait par conséquent rendre à son âme le calme et la tranquillité. Cependant il tombe tout à coup dans l'agonie; il redouble l'ardeur de ses prières, et une sueur de sang se répand sur toutes les parties de son corps : *Et factus in agonia prolixius orabat; et factus est sudor ejus velut guttæ sanguinis decurrentis super terram.* (*Luc.*, XXII.)

Quel est donc la cause de cette tristesse portée jusqu'à l'excès, de cette agitation violente qui produit un dérangement subit dans toutes les parties de son corps? C'est, mes frères, qu'il porte alors tout le poids de nos iniquités; qu'il se représente tous les crimes qui ont été dès le commencement du monde et qui seront jusqu'à la fin des siècles; qu'il éprouve en lui-même tous les sentiments dont les pécheurs seraient remplis, si la sainteté de Dieu leur était manifestée; si ses décrets leur étaient connus; s'ils voyaient les abîmes qui leur sont préparés; si le livre où leurs iniquités sont écrites leur était ouvert.

Dans ces moments où la justice de son Père afflige son esprit, sa connaissance infinie pénètre la nuit obscure des âges; l'éternité fixe sous ses yeux la révolution successive des siècles, depuis le meurtre de l'innocent Abel jusqu'aux iniquités des derniers temps; l'histoire affreuse de l'univers n'offre à ses regards que des objets d'horreur; il y voit la superstition placée sur des autels fumants du sang humain; l'inceste

et l'adultère érigés en divinités ; des adorateurs impurs prosternés devant les plus viles créatures, ou invoquant les ouvrages frivoles de leurs mains ; il découvre toutes les calamités qui affligeront son Eglise, les schismes qui la diviseront, les efforts des esprits rebelles et audacieux qui conspireront contre elle ; il aperçoit dans l'ordre des temps ce siècle d'erreurs et de libertinage dans lequel nous vivons ; ces jours désastreux où l'esprit, mêlé dans tous nos vices, semble leur donner un ton de dignité ; où les lois sont méprisées, les mœurs corrompues, les vertus sans réalité ; il voit les devoirs sacrés du mariage violés sans scrupule ; la pudeur proscrite ; la licence et les excès couronnés ; la religion convertie en problèmes et la débauche en sentiments ; il se rappelle en particulier les crimes de chaque pécheur, l'inutilité de ses grâces, la profanation de ses augustes sacrements, l'effusion de son sang, devenue, par l'abus que nous en faisons, la source de notre condamnation.

A cette vue, l'âme sainte du Sauveur est frappée de toute l'horreur du péché ; son cœur est contristé par l'inutilité de ses souffrances, par l'ingratitude de son peuple, et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation chérie ; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir, hors d'état de finir ses peines et de les soutenir, il tombe dans la défaillance, et cette sueur de sang qu'on voit couler sur la terre est l'effet des frayeurs qui l'accablent : *Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis super terram.*

O vous qui m'écoutez, et qui voyez Jésus-Christ baisser son chef sacré sous le poids de nos iniquités, ressentez-vous les vives alarmes que l'injustice, le désordre et l'ignominie du péché doivent inspirer ? L'éternité des supplices qui lui sont préparés fait-elle sur vous ces impressions rigoureuses qui précèdent la conversion, et votre âme, saisie de frayeur à cette vue, entre-t-elle dans l'agonie du Sauveur ? *Et factus est in agonia.* Hélas ! mes frères, que nos dispositions sont différentes ! Plongés dans les plaisirs des sens, la perte des biens éternels ne fait sur nos cœurs qu'une impression passagère ; nous envisageons sans frayeur l'inimitié de Dieu et les supplices affreux qu'il prépare aux pécheurs ; nous avalons nos iniquités comme de l'eau ; nous entassons crimes sur crimes, sans aucun retour sur nous-mêmes, et, trompés par la vaine espérance d'un changement à venir, en attendant la fin de nos désordres, nous y en ajoutons toujours de nouveaux avec une sécurité déplorable : uniquement sensibles à nos intérêts, la gloire de Dieu n'est pour nous qu'une simple spéculation ; nous voyons, sans douleur, sa majesté outragée par les discours des impies, par les dissolutions des mondains, par les profanations des temples et des autels. Où trouver encore la douleur de David sur les prévarications de la terre ; le zèle d'Elie sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël ; la tristesse et les larmes de Jérémie sur les infidélités de Jérusalem ? Que sont devenues les saintes angoisses de la pénitence ? Vous le savez, ministres du Seigneur, dans ces temps de salut et de miséricorde où l'Eglise voudrait réconcilier tous les pécheurs avec le ciel, nous ne trouvons dans la plupart des pénitents que des désirs faibles et languissants, une foi morte et presque insensible aux vérités éternelles, un cœur rempli d'habitudes criminelles, et qui craint peut-être un retour sincère vers Dieu ; les uns ne confessent leurs crimes que pour étouffer leurs remords et se procurer une fausse sécurité ; les autres font de ce devoir essentiel un simple spectacle d'appareil et de bienséance ; presque tous approchent de ce tribunal redoutable sans douleur, sans componction, sans amour de la justice et de la vertu. Il faut qu'un ministre zélé emploie des traits pleins de flammes pour les émouvoir ; qu'il représente, avec les plus vives couleurs, les suites affreuses du péché ; qu'il fasse voir le glaive de la vengeance divine suspendu sur leurs têtes ; qu'il menace, qu'il effraye : qu'il ne montre que des objets terribles et accablants, pour arracher à leurs cœurs quelques faibles sentiments de componction.

Sont-ce donc là les frayeurs salutaires d'une âme qui gémit sur ses désordres ? L'injustice du péché et la majesté d'un Dieu qu'il offense, ne suffisent-elles pas pour nous en inspirer de l'horreur ; et que devons-nous attendre de ces sentiments passagers de douleur que les exhortations pathétiques d'un ministre font naître dans nos cœurs ? C'est à vous, grand Dieu ! d'augmenter ces faibles commencements de pénitence, de rendre efficaces ces désirs de conversion si souvent inutiles ; ne vous contentez pas de troubler nos âmes par les remords du crime et la crainte du supplice ; purifiez-les encore par l'amour effectif de la justice et de la vertu ; jetez sur nous ce regard de miséricorde qui inspire le désir de vous aimer et de vous servir, et qui fait qu'en même temps on vous sert et on vous aime, afin qu'après avoir imité Jésus-Christ comme un modèle de pénitence dans son agonie, nous l'imitions encore comme un modèle de patience dans le prétoire. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les passions des hommes sont la première cause de toutes les afflictions qui nous arrivent : l'amour désordonné de soi-même, ce penchant malheureux qui nous tyrannise, fait de la société un théâtre d'horreurs et de confusion, où l'attachement excessif à nos propres intérêts nous rend sourds à la voix de la nature, arme le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse, l'ami contre l'ami ; où la perte d'un concurrent, la ruine entière des familles, l'honneur et la réputation de nos frères, tous les droits les plus sacrés ne sont comptés pour rien, s'ils met-

tent obstacle à l'exécution de nos projets ; où les démarches les plus opposées à la justice et à la conscience sont regardées comme des voies légitimes, dès qu'elles conduisent à l'élévation et à la fortune. Nous devons donc tous nous attendre aux afflictions qui nous viennent de la part des hommes, puisqu'elles sont une suite nécessaire de cet amour déréglé que nous portons tous dans le fond de nos cœurs.

Jésus-Christ même, qui n'était descendu sur la terre que pour nous combler de ses bienfaits, qui avait opéré tant de prodiges en faveur de son peuple, que la reconnaissance seule devait rendre si cher à sa nation ; ce juste, dont la vie publique paraissait au-dessus de tous les traits de l'envie ; innocent aux yeux mêmes de ses juges, trouve cependant sa condamnation dans la haine et l'injustice de ses frères ; toutes les passions des hommes semblent conspirer pour le perdre ; tous les traits empoisonnés de la jalousie, toute la fureur du faux zèle, toutes les railleries piquantes de l'impiété se réunissent aujourd'hui pour le couvrir d'opprobres ; il est affligé tout à la fois par la trahison des apôtres qui le livrent à ses ennemis ; par la jalousie des pontifes qui le persécutent ; par l'ambition de Pilate, qui le sacrifie à l'amitié de César. C'est la patience de Jésus-Christ dans ces différentes afflictions que je vous propose aujourd'hui comme un modèle de la nôtre ; la justice de son Père lui fait éprouver toutes ces persécutions, afin qu'il puisse nous servir de modèle dans les afflictions qui nous arrivent de la part des hommes : *Respicite ad exemplar.* (*Exod.*, XXV.)

La trahison de Judas est le premier trait qui blesse l'âme sainte du Sauveur. Dans le temps même qu'il s'offre à son Père pour le salut des pécheurs, ce perfide se joint à ses ennemis pour le perdre, et devient le principal ministre de leur jalouse fureur ; il conduit la troupe de soldats armés, qui doit arrêter ce divin Maître ; il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il désigne, par un baiser, celui qu'il veut livrer, et il donne pour signal de la trahison le gage le plus précieux de la tendresse : *Quemcunque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.* (*Marc.*, XIV.)

Quelle ingratitude ! quelle noirceur ne découvre-t-on pas dans cet abominable complot ! Un disciple, élevé par son Maître à la plus sublime dignité de l'apostolat, honoré de sa confiance, témoin de ses prodiges, assis à sa table eucharistique, et nourri de sa chair et de son sang, paraît à la tête des impies conjurés contre lui, et leur fournit des moyens pour s'en emparer : *Antecedebat eos.* (*Luc.*, XXII.) Par quels degrés s'est-il endurci jusqu'à cet excès, et comment peut-il soutenir la vue d'un bienfaiteur, dont la présence seul lui reproche son ingratitude et son apostasie ? Tel est donc, ô mon Dieu ! l'endurcissement de ceux qui vous renoncent, après avoir eu le bonheur de vous connaître ! Les animaux les plus féroces sont quelquefois capables d'humanité ; ils ont autrefois respecté l'auguste caractère de vos serviteurs, mais les ingrats ne sentent jamais ces heureux intervalles de tendresse et de compassion ; et les bienfaits qui désarment la férocité, loin d'amollir leurs cœurs, les irritent et les rendent plus cruels.

A l'ingratitude, Judas ajoute l'insulte et la perfidie. Ce n'est plus en secret qu'il vend le sang innocent ; ce n'est plus dans le conseil des Juifs qu'il s'engage à leur livrer son Maître ; c'est en parlant à sa personne, en s'approchant de lui, et en le saluant comme son Maître, qu'il l'égorge, et qu'il enfonce dans son sein le premier trait qui lui ôte la vie : *Et confestim accedens ad Jesum, dixit : Ave, Rabbi.* (*Marc.*, XIV.) La présence du Sauveur, le souvenir de ses bienfaits, les semences de vertu, que ses divines instructions ont laissées dans son âme ; ses tendres regards, capables d'amollir les cœurs les plus durs, ne font aucune impression sur lui : il consomme son crime par un baiser, et il fait du plus doux signe de la paix le signal du plus infâme de tous les attentats : *Et osculatus est eum.* (*Ibid.*)

O traître ! s'écrie saint Ambroise, tu verses le venin et le poison par un baiser, dont l'effet est de répandre ce que l'amour a de plus tendre ; tu fais du sceau de la fidélité la plus sacrée, la marque publique de la perfidie : tu te déclares l'ennemi de ton Maître, en lui donnant le signe et la preuve d'une paix inviolable : *Venenum infundis osculo.* Vengez donc, grand Dieu ! votre propre cause ; levez-vous dans votre colère, immolez à votre gloire ce traître qui méprise également votre patience et votre douceur. N'est-il pas temps que votre vengeance éclate sur un pécheur endurci, que vos miséricordes n'ont pu toucher ? *Exsurge in ira tua.*

Non, mes frères, les ressources de la bonté du Sauveur ne sont pas encore épuisées ; sa patience surpasse en quelque sorte le crime du disciple apostat : loin de l'accabler par des reproches, il le reçoit avec la tendresse d'un père : il ne lui adresse que des paroles de paix et de clémence : il feint d'ignorer son crime, pour le rappeler à sa conscience, et lui faire comprendre qu'il est encore temps de se repentir. Mon ami, lui dit-il, qu'êtes-vous venu faire ici ? *Amice, ad quid venisti ?* (*Matth.*, XXVI.) Ma présence, ma bonté, mes avis paternels, ne suffisent-ils pas pour vous faire sentir toute l'horreur de votre perfidie ? Pourrez-vous en supporter la honte, en vous souvenant de la gloire à laquelle je vous avais élevé ? Pensez-vous que j'ignore le funeste dessein qui vous a fait venir ? C'est donc pour me trahir et me livrer à mes ennemis, que vous me donnez le gage de la paix et de la tendresse ? *Osculo Filium hominis tradis.* (*Luc.*, XXII.)

Voilà, mes frères, notre modèle : nous devons tous nous attendre à éprouver des persécutions de la part de ceux qui nous sont

liés par les droits les plus sacrés de la nature et de l'amitié. C'est dans tous les temps, que les bienfaits ont nourri l'ingratitude, et nous voyons encore de nos jours de faux amis, dépouillés de tous sentiments d'humanité, qui, sous les dehors simulés de la tendresse, nous portent des coups d'autant plus cruels qu'ils sont moins attendus; alors, loin d'éclater en plaintes et en reproches; loin de chercher un adoucissement criminel à nos peines, en décriant les actions et la conduite de ces faux amis, nous devons leur rendre le bien pour le mal; solliciter sans cesse pour leur conversion, les grâces du Seigneur; ne répondre à leurs injustices que par la charité; essayer, par la douceur et par de nouveaux bienfaits, de vaincre la dureté de leur cœur : *Amice, ad quid venisti?*

En second lieu, la jalousie des pontifes persécute le Sauveur; cette passion odieuse, qui éteint les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance, qui est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu, et qui ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité, s'était emparée depuis longtemps du cœur des ministres; témoins des prodiges de Jésus-Christ, ils ne pouvaient se dissimuler la vérité de ses miracles; la guérison du paralytique, la conversion de la pécheresse, la résurrection du Lazare, étaient des preuves trop sensibles de sa divinité; mais l'envie qui les aveuglait l'emporta sur la vérité qui éclairait le zèle de Jésus-Christ, contre leur hypocrisie; sa grande réputation, semblait diminuer la leur, dans l'estime du peuple; c'était assez pour le perdre. Ils le crurent digne de mort, parce qu'il l'était des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus? hic homo multa signa facit.* (*Joan.*, XI.)

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la gloire et les vertus de Jésus-Christ firent sur le cœur des pontifes et des prêtres; aujourd'hui dépositaires de la loi et de la religion, chargés de distinguer le véritable Messie, et de marquer au peuple l'heureux moment de la rédemption d'Israël, ils s'assemblent pour condamner ce pontife éternel, qui s'offre lui-même, comme la seule victime capable d'expier nos iniquités : *Principes autem sacerdotum, et omne consilium.* (*Matth.*, XXVII.) Ces juges vendus à l'iniquité ne veulent rien écouter en faveur de l'innocent; ils refusent d'examiner ses miracles; ils craignent d'apprendre, par la bouche même des morts ressuscités, que celui qu'ils ont condamné est la résurrection et la vie; ils ferment les yeux à la lumière, et ils cherchent en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ : *Et quærebant falsum testimonium.* (*Matth.*, XXVI.) Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans ces cœurs rongés par l'envie : les hommes les plus décriés et les plus perdus, deviennent les instruments de leur passion; ils ne rougissent pas de se faire des appuis vils et méprisables, d'employer des hommes vendus à l'iniquité, et d'applaudir à leur imposture, eux qui devraient proscrire ces infâmes, qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence : *Quærebant falsum testimonium.* Leur jalouse fureur se cache sous les apparences du zèle et du bien public; ils ne nient pas les miracles de Jésus-Christ; ils ne trouvent rien de condamnable dans sa doctrine; mais ils opposent la crainte des Romains, les intérêts de la nation, la conservation du temple et de la loi. Que cet homme, disent-ils, soit vertueux ou non; qu'il fasse de vrais miracles, ou qu'il trompe le peuple; tout cela est indifférent; le bien public est l'unique objet de toutes nos délibérations; il est de notre intérêt qu'un seul homme meure, et que toute la nation ne périsse pas : *Quia expedit unum hominem mori pro populo.* (*Joan.*, XVIII.)

Malgré tous ces prétextes et ces faux témoignages, l'innocence de Jésus-Christ triomphait toujours; ses juges étaient prêts à écouter toutes sortes de calomnies; ils espéraient que les faux témoins, assurés de l'impunité, se présenteraient en foule pour l'accuser; mais leurs témoignages, mal concertés et se détruisant mutuellement par une évidente contrariété, ne pouvaient fonder une accusation capitale et y donner les apparences de la justice : *Et convenientia testimonia non erant.* (*Marc.*, XIV.) Alors ces impies cherchent dans les réponses du Sauveur de quoi le rendre criminel; ils l'interrogent sur sa doctrine; ils tâchent de l'embarrasser par des questions captieuses. Allons, disent-ils entre eux, dressons des embûches pour répandre le sang, tendons des piéges à l'innocent, dévorons-le tout vivant comme le sépulcre, et tout entier comme celui qui descend dans la fosse : *Abscondamus tendiculas contra insontem frustra.* (*Prov.*, I.)

Quel spectacle, mes frères! Jésus-Christ debout, lié, interrogé comme un criminel par un prêtre qui tenait de lui toute son autorité, qui n'était que l'ombre de son sacerdoce éternel, et qui osait juger celui qui jugera tous les hommes? Quel outrage n'eut-il pas à essuyer dans ce tribunal, dont toutes les voies étaient violentes et tyranniques, où il était permis au plus lâche d'insulter à sa vertu? Je ne rappelle pas ici l'horrible licence de cet esclave qui osa lui donner un soufflet. Que le ciel, qui en est témoin, s'écrie saint Jean Chrysostome, soit saisi d'horreur, que la terre épouvantée en frémisse, que l'un et l'autre soient encore plus étonnés de la patience du Sauveur : *Exhorrescat cœlum, et contremiscat terra, de Christi patientia.*

La douceur de Jésus-Christ, livré à l'insolence de ces vils esclaves, est en effet plus surprenante que la dureté de ses juges, qui voient avec un plaisir inhumain les opprobres dont on le couvre. Frappé par un téméraire, qui ose lui reprocher qu'il a manqué de respect au pontife, il ne répond que par ces paroles pleines de sagesse : Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal que j'ai dit :

Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo. (*Joan.*, XVIII.)

Combien de réflexions nous fournit cette étonnante modération du Sauveur! Hélas! mes frères, nous voulons tous paraître justes sans l'être: nous sommes pleins de notre propre sagesse et ennemis de la véritable; nous ne pouvons souffrir d'être repris, lors même que nos fautes sont évidentes; il faut, pour ménager notre délicatesse, étudier les temps, les lieux, les expressions, les manières; la censure de nos frères ou le ridicule qu'ils jettent sur nos actions remplit nos cœurs d'aigreur et d'amertume, et tandis que nous les jugeons avec sévérité, nous voulons qu'ils soient les apologistes de nos vertus ou du moins qu'ils dissimulent nos vices. Jésus-Christ, au contraire, se soumet à l'ignominie d'être repris en public par un officier insolent; il reçoit un soufflet de cette main sacrilége, comme la juste peine de sa témérité et de son orgueil: *Unus assistens dedit alapam Jesu, dicens: Sic respondes pontifici?* (*Ibid.*) Il expie par sa modération ces dispositions injustes, ces désirs de vengeance dont l'amour-propre est la source; il apprend à tous les fidèles à conserver la douceur dans les injures, l'empire sur les passions, l'égalité dans tous les événements de la vie, en un mot, cette élévation de sentiments que la philosophie faisait entrer dans l'idée de son sage, et qui ne trouve sa réalité que dans les disciples d'un Dieu qui a voulu souffrir pour être leur force et leur modèle: *Respice ad exemplar.* (*Deut.*, XXV.)

Suivons l'histoire des ignominies du Sauveur. Le pontife, étonné de son silence sur les accusations dont on le charge, le conjure, au nom du Dieu vivant, de déclarer s'il est le Christ et le Messie attendu par toute la nation: *Adjuro per Deum vivum, ut dicas nobis, si tu es Christus Filius Dei.* (*Matth.*, XXVI.) A cette interrogation Jésus-Christ rompt son silence; il confesse qu'il est le Messie; il respecte dans la bouche des impies la majesté du nom de son Père; il connaît la malice et l'hypocrisie de cette question faite au nom du Dieu vivant, mais il honore le voile auguste qui la couvre, et il se laisse arracher l'aveu de sa divinité, que ses persécuteurs étaient indignes de connaître: *Ego sum.* (*Ibid.*) Oui, hommes impies, je suis ce Messie dont la seule espérance faisait la consolation de vos pères et les soutenait dans leur pénible carrière; je suis ce libérateur d'Israël, ce conquérant des nations qui doit triompher du péché et ouvrir à tous les peuples l'entrée de la Jérusalem céleste. Vous refusez de me connaître dans ma bassesse; vous ne voyez rien en moi qui remplisse les idées de grandeur que vous attachez à la qualité de Messie; je suis devant vous comme un homme sans protection et sans autorité; personne ne s'intéresse à ma défense, et vous vous regardez comme les maîtres absolus de ma vie et de ma mort. Je pourrais dissiper tous vos projets d'iniquité, changer vos dérisions en désespoir, me montrer à vos yeux dans l'éclat de ma gloire, m'annoncer par les foudres et les éclairs, et me faire précéder par les flammes dévorantes de ma colère; mais le moment de ma vengeance n'est pas encore arrivé, et je ne suis occupé qu'à remplir les vues de ma miséricorde. Ecoutez donc, impies, et tremblez: je me suis tû comme un agneau, et je parle maintenant avec le rugissement et la voix terrible du lion; vous pensez que le jugement que vous exercez contre moi n'aura point de suite; vous espérez que la nuit du tombeau ensevelira toutes vos actions dans ses ombres, mais je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, son Père, qui viendra sur les nuées du ciel pour juger toutes les nations: *Verumtamen dico vobis, amodo videbitis Filium hominis, sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli.* (*Matth.*, XXVI.)

Un aveu si terrible ne fit qu'augmenter la fureur de ses juges; du milieu de cette assemblée s'élèvent des voix tumultueuses, qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort: il a blasphémé, s'écrient-ils, nous n'avons plus besoin de témoins; nous pouvons le faire passer pour un séditieux, un ennemi de César, qui veut usurper la souveraine puissance; il est digne de mort, puisqu'il s'est donné la qualité de Messie: *Reus est mortis.* (*Ibid.*) Nos doutes sont éclaircis, nos craintes étaient bien fondées; que serait devenue l'autorité que nous avons acquise sur le peuple, si nous avions conservé celui qui veut être seul maître de la religion, seul arbitre de la doctrine, seul juge dans Israël? C'est donc là l'héritier des promesses? faisons-le mourir, et nous serons les maîtres de l'héritage: *Hic est hæres; venite, occidamus eum, et habebimus hæreditatem ejus.* (*Luc.*, XX.)

Etrange disposition que produit dans le cœur des pontifes cette jalouse fureur qui sacrifie la religion, les intérêts publics, la gloire de la patrie, à la bassesse de son ressentiment, et que la crainte des supplices éternels ne peut ralentir! Heureux nous-mêmes, mes frères, si la violence de nos passions ne nous empêche pas de profiter des salutaires instructions que nous donne le Sauveur par sa conduite! Il pouvait foudroyer par un seul regard ces impies conjurés contre lui, et dissiper ce conseil de méchants, en découvrant leurs crimes secrets aux yeux du public; cependant, il conserve toujours sa modération devant ses juges; il se contente de leur déclarer, sans émotion et sans sortir de sa modération, qu'ils verront un jour le Fils de l'homme assis à la droite de son Père, et qu'ils recevront alors les châtiments dus à leurs iniquités: *Amodo videbitis Filium hominis, sedentem a dextris virtutis Dei.*.

Apprenons par là, mes frères, que dans les persécutions que nos ennemis nous suscitent, la puissance de nous venger n'est pas une raison suffisante pour le faire; que nous devons remettre nos intérêts entre les mains de Dieu, le prier de prendre en

main notre défense, et de nous mettre à couvert sous l'ombre de ses ailes; attendre enfin avec une parfaite soumission ce jour du Seigneur, où du haut de sa gloire il se montrera le vengeur de l'innocence et le protecteur des opprimés. Oui, hommes injustes, devons-nous dire avec le Sauveur, redoublez contre moi votre haine et votre fureur; ajoutez encore des calomnies plus noires que celles dont vous m'accablez; épuisez tous les traits de la violence et de la jalousie; je n'opposerai jamais la ruse à la ruse, la violence à la violence; la droiture, la douceur, la simplicité sont les seules armes avec lesquelles je me défendrai. Vous méprisez ma bassesse et mon humiliation, mais craignez mon protecteur et mon appui; vous entendrez un jour le Fils de l'homme prononcer l'arrêt terrible qui vous condamnera à des supplices éternels: *Amodo videbitis Filium hominis.* Que le Seigneur prolonge vos années au delà des bornes qui terminent la vie des autres hommes; qu'une nombreuse postérité flatte votre vieillesse; que vous laissiez à vos descendants ces biens immenses, restes criminels de vos rapines et de votre avarice: ce bonheur auquel vous aspirez, ne subsistera pas longtemps; vous comparaîtrez un jour devant le tribunal du souverain Juge, et ceux que vous aurez persécutés y comparaîtront aussi; alors je recevrai le prix de mes souffrances: mes larmes seront essuyées de la main même du Père céleste, et ma patience sera récompensée d'une couronne de gloire et d'immortalité. Mais vous, lâches persécuteurs, vous aurez l'accablante confusion de voir manifester, à la face de l'univers, vos vexations, vos violences, vos injustices; le Seigneur prendra à votre égard les sentiments de dureté, de haine et de mort que vous avez nourris envers vos frères; et rien ne pourra vous dérober à ces torrents de flamme, à ces flèches embrasées du feu de sa colère, qui sont près de tomber sur vos têtes criminelles: *Amodo videbitis Filium hominis, sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli.*

Enfin, l'ambition de Pilate sacrifie le Sauveur à l'amitié de César. La divinité des grands, c'est la fortune. Cette élévation de sentiments qui les caractérise, ces semences de droiture qui sont le fruit d'une heureuse éducation, dégénèrent bientôt en faiblesse et en lâcheté, si elles ne sont soutenues par les regards et les applaudissements du maître dont ils recherchent la faveur: ils aiment la vertu lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle; ils défendent l'innocent, lorsqu'ils n'ont rien à craindre du crédit de ses persécuteurs; mais dès que la fermeté et l'amour de la justice leur ferment les portes de l'élévation, ils substituent les détours artificieux d'une timide politique aux règles inviolables de l'équité; ils cherchent des ménagements pour concilier la vérité et le mensonge, la vertu sincère et l'hypocrisie; ils sacrifient enfin la droiture, l'innocence et leur conscience à leur élévation: *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* (*Joan.*, XIX.)

En effet Pilate paraît d'abord s'intéresser en faveur de l'innocent; il semble lui-même plaider sa cause; il découvre dans les accusations des pontifes tous les excès de la fureur et de la jalousie, et il refuse de condamner le Sauveur sur leurs témoignages: *Ego nullam invenio in illo causam.* (*Ibid.*) Mais dès que les Juifs lui déclarent que le Christ est un séditieux et l'ennemi de César, et qu'il ne peut ménager les intérêts de sa fortune que par la condamnation de cet accusé, il commence à se plier au gré des passions des autres; il cherche des adoucissements; il prend toutes sortes de formes, et ses démarches ne sont plus que la suite d'une indigne lâcheté, qui sacrifie le devoir et la conscience à la fortune.

C'est ainsi que toutes les passions des hommes se réunissent pour couvrir d'opprobres le Fils de Dieu. Un juge lâche et timide, convaincu de son innocence et de la malice de ses persécuteurs, viole les droits les plus sacrés pour conserver l'amitié de César; il n'ose travailler à son entière justification; il le déclare même criminel en demandant qu'on lui fasse grâce; il ose le mettre en parallèle avec le plus infâme scélérat, et, sous prétexte de le délivrer en excitant la compassion du peuple, il l'abandonne à toute la fureur d'une nation altérée de son sang: *Quem vultis dimittam vobis, Barrabam an Jesum?* (*Matth.*, XXVII.)

Ici commencent les plus grandes afflictions du Sauveur dans le prétoire, et les tourments excessifs qu'il endure de la part de ses persécuteurs: le plus juste des hommes est exposé aux caprices du peuple, et attend de sa miséricorde qu'il soit discerné du plus injuste. Jésus-Christ, à côté d'un scélérat et d'un parricide! Quel parallèle! Hélas! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence; nous ne voyons qu'avec ressentiment l'élévation de nos concurrents et de nos égaux, et aujourd'hui Jésus-Christ souffre, sans se plaindre, la préférence qu'une nation chérie donne sur lui au plus infâme de tous les hommes. Qu'on fasse grâce à Barrabas, s'écrie ce peuple en fureur, et que le Christ soit mis à mort! Sa vertu, sa réputation, sa liberté à reprendre nos vices, nous l'ont rendu trop à charge: nous préférons les excès énormes du criminel à l'innocence d'un juste, dont l'exemple est un reproche continuel de nos désordres. Qu'il périsse donc! qu'il ne soit plus un objet de jalousie et d'indignation! qu'il ne charge plus la terre! qu'il n'en soit plus la honte et la malédiction! que Dieu redemande à notre quatrième génération le sang que nous répandons! qu'il frappe d'une main insensible notre postérité! que nos neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs pères! qu'ils soient proscrits, sans temple et sans autel! qu'ils soient le rebut et l'opprobre de toutes les nations! Nous acceptons sans horreur tous ces châtiments: pourvu que le Christ soit mis à mort, nous

sommes contents, et tout moyen qui nous délivrera de lui nous est agréable : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Ibid.*)

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés ? Pilate, toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, et toujours plus lâche et plus timide, lui fait subir la peine honteuse de la flagellation, pour assouvir, par ce cruel supplice, la haine des juifs : *Tunc ergo apprehendit Jesum Pilatus, et flagellavit.* (*Joan.*, XIX.) O crime ! ô douleur ! Des soldats furieux se jettent sur son corps sacré, le dépouillent de ses vêtements, le frappent : son sang ruisselle de toutes parts, et son corps ne présente plus qu'une plaie, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur. Cruels, arrêtez ! Du moins, avant que de frapper cet innocente victime, considérez sa patience et sa douceur. Cette face, qui sera dans le ciel la joie des bienheureux ; ces regards puissants qui pénètrent les cœurs, ne peuvent-ils amollir la dureté du vôtre ? non, rien n'est capable d'assouvir leur fureur : semblable aux bêtes féroces qui se jettent sur leur proie, la vue du sang de Jésus-Christ augmente leur acharnement. Je les vois se repaître avec joie du spectacle de ses souffrances, ajouter à la cruauté des tourments l'insulte et la raillerie. Une couronne d'épines devient la marque humiliante de sa royauté : ils mettent entre ses mains un fragile roseau ; ils se prosternent pour lui rendre des hommages de dérision ; ils l'appellent roi des juifs, en lui frappant la tête avec son sceptre ignominieux : *Et dicebant : Ave, rex Judæorum.* (*Matth.*, XXVII.)

Tant de crimes, grand Dieu ! ne s'élèvent-ils pas jusqu'à votre trône ? Qu'attendez-vous donc pour faire éclater les signes terribles de votre courroux ? Levez le glaive de votre vengeance sur la tête des barbares ; hâtez-vous, ministres de ses volontés ; servez sa fureur vengeresse, précipitez ces impies dans les abîmes ; dérobez du moins à leur cruauté cette innocente victime ; préservez cette face sacrée, que vous n'adorez qu'en tremblant, des soufflets sacriléges et des crachats infâmes dont on la couvre : *Et exspuebant in eum.* (*Matth.*, XXVII.) Mais vous êtes sourd, ô mon Dieu ! à des plaintes si justes, vous ne connaissez plus votre Fils ; vous l'avez abandonné, et sa confusion vous glorifie : il faut qu'il souffre toutes ces humiliations, pour nous servir de modèle, et que la lâcheté de Pilate, qui connaît son innocence, soit la cause de tous ces opprobres. Voilà l'homme, dit ce juge impie, en présentant aux juifs le Sauveur du monde, couronné d'épines, livide de coups et de meurtrissures, et couvert à demi par une pourpre ensanglantée ; voilà celui que vous accusez d'ambition, de révolte, d'affecter la royauté : soutenez, si vous le pouvez, la vue de l'état où je l'ai réduit. Sera-t-il encore un objet de haine ou d'envie, sous ces dehors humiliants, qui doivent arracher à vos cœurs des sentiments de compassion ? *Ecce homo.* (*Joan.*, XIX.)

Vous ne le reconnaîtrez pas à ces traits, Juifs charnels et chrétiens voluptueux. Un tel roi ne donne point de richesses, il n'élève à aucunes dignités, il refuse tout à la cupidité : il n'est grand que par la vertu ; il veut triompher des passions, et vous ne pensez qu'à les satisfaire, il ne promet que des biens invisibles, et vous n'aimez que les sensibles ; il ne présente à vos yeux qu'un diadème honteux, une pourpre teinte de son sang : c'est un homme de douleur, il ne règnera jamais sur des cœurs séduits par le plaisir et entraînés par la volupté : *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX.) Voilà cependant notre modèle : *Ecce homo.* (*Joan.*, XIX.) Jésus-Christ souffrant les plus indignes outrages, sans se plaindre de ses bourreaux, sans détourner son visage pour éviter leurs soufflets, sans refuser le voile insultant qu'ils mettent sur ses yeux, nous apprend jusqu'où doit aller notre modération, dans les mauvais traitements que nous recevons de la part des hommes. Si nous sommes méprisés, haïs, persécutés et couverts d'opprobres, jetons les yeux sur le successeur de tant de rois, frappé, meurtri, dépouillé des marques de sa grandeur, et dégradé jusqu'au rang des plus vils esclaves : *Ecce homo ;* voilà notre modèle.

Oui, grand Dieu ! devons-nous dire en entrant dans les sentiments du Sauveur, les méchants ont conjuré contre moi, ils s'attachent tous les jours avec plus de fureur à ma perte, ils tentent tous les moyens que la calomnie peut inventer, pour me dépouiller de mes biens, leurs entrailles sont fermées à toute compassion ; ils s'applaudissent des maux qu'ils me font souffrir, ils insultent, avec un orgueil impie, à la confiance que j'ai en vous, ils en font le sujet de leurs dérisions et de leurs blasphèmes ; mais leurs persécutions ne pourront jamais altérer ma douceur et ma patience : car ce ne sont pas les hommes que nous devons regarder dans les maux qui nous arrivent. Je découvre, ô mon Dieu ! par des vues plus éclairées, que votre bras tout-puissant les fait agir, et que vous êtes l'unique auteur des événements heureux ou malheureux. En vain voudraient-ils me nuire, si leur mauvaise volonté n'entrait pas dans l'exécution de vos jugements de justice et de miséricorde sur nous : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* (*Ibid.*) C'est donc votre volonté que j'accomplis, en souffrant sans murmure les mauvais traitements des hommes. Ce motif, qui soutenait votre Fils dans les humiliations du prétoire, suffit pour étouffer en moi l'impétuosité des premiers sentiments de la nature : c'est votre volonté que j'accomplis ; dès lors j'adore avec soumission la main qui me frappe ; j'entre avec joie dans la carrière des souffrances, que Dieu crucifié m'a ouverte ; j'aurai sans cesse devant les yeux ce divin modèle de patience : *Respicite ad exemplar quod vobis in monte monstratum est.* (*Deut.*, XXV.) Jésus-Christ est un modèle de patience dans le prétoire, vous l'avez vu : il

me reste à vous le présenter comme un modèle d'amour sur le Calvaire. C'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

La perfidie de Judas, la jalousie des pontifes, l'ambition de Pilate, l'aveuglement des Juifs, ces idées de faste et de grandeur qu'ils avaient conçues du Messie, et qui leur faisaient méconnaître cet auguste libérateur, dans ses humiliations, n'étaient pas les causes primitives de sa mort. Dieu faisait servir leur malice à l'accomplissement de ses desseins éternels; il consommait le grand ouvrage de notre rédemption par ces voies incompréhensibles, qui devaient révolter la prudence orgueilleuse du siècle, et consoler l'humble foi des enfants de lumière; il formait cette chaîne d'événements annoncés par les oracles : mais l'amour des créatures formées à sa ressemblance était la véritable cause de la mort du Fils de Dieu. Cette ardente charité qui le fit sortir du sein de son Père, pour se revêtir de nos faiblesses, le porte aujourd'hui sur le Calvaire, pour consommer son sacrifice. En vain toutes les puissances de la terre auraient conjuré contre lui, si l'amour n'eût enchaîné cette victime, sous les coups de leur fureur. Il s'est livré à la mort, dit l'Apôtre, parce qu'il nous aimait. L'excès des miséricordes du Seigneur, peut seul nous rendre croyables ses ignominies et ses souffrances : sans cette persuasion, la foi s'intimide, se déconcerte et s'évanouit; la raison ne peut s'accoutumer à un spectacle qui nous représente la Sagesse éternelle insultée, attachée à la croix, exposée au mépris et à la fureur des impies. Il faut croire, dit saint Jean, l'amour infini de Dieu, pour n'être pas révolté par le mystère de la croix. Ce point seul lève les difficultés des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ : *Nos cognovimus, et credimus charitati quam Deus habet in nobis.* (1 *Joan.*, IV.)

En effet, mes frères, quel plus grand témoignage de son amour Jésus-Christ pouvait-il donner aux hommes, et quel exemple plus touchant de charité pouvait-il laisser à ses disciples? Victime de nos péchés, il donne sa vie pour nous sauver, il descend de sa gloire pour nous y élever, il fait de sa croix le trône de ses miséricordes, il verse tout son sang pour nous réconcilier avec le ciel, au milieu de ses douleurs il n'est occupé que de nos intérêts; il expire enfin dans les bras de l'amour, et ses derniers soupirs ne sont que des expressions plus vives de sa tendresse.

Dès que Pilate eut livré à la fureur des juifs ce juste dont il avouait l'innocence, ces barbares, ne trouvant plus d'obstacles à leurs noirs desseins, se jettent sur sa personne sacrée, et se hâtent de consommer son supplice : *Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt.* (*Joan.*, XIX.) Revêtu des marques honteuses de sa royauté, et succombant sous la pesanteur de sa croix, chargé des instruments de son supplice, exposé aux outrages de la multitude, il essuie les railleries les plus amères d'une nation comblée de ses bienfaits, qui voulait autrefois l'élever sur le trône, et qui aurait dû lui dresser des autels. Au milieu de ses afflictions, son cœur ne paraît sensible qu'à nos peines; son amour lui cache l'objet affreux de son supplice, et ne lui découvre que les infidélités de son peuple : à la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, ses entrailles se troublent, sa pitié se réveille; toute sa compassion se tourne vers cette ville ingrate. Filles de Jérusalem, dit-il à ces femmes attendries sur l'excès de ses peines, ne donnez pas vos larmes au spectacle de mes souffrances; pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car le temps approche, auquel on dira : Heureuses les femmes stériles! heureuses les mamelles qui n'ont pas allaité : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* (*Luc.*, XXII.)

Ainsi, toujours conduit par son amour, plus sensible à nos égarements qu'à l'excès de sa douleur, laissant échapper à chaque instant des traits de sa bonté, ce nouvel Isaac, chargé du bois mystérieux de la croix, montait sur le Calvaire où sa tendresse devait l'immoler à la justice de son Père. Bientôt élevé sur cet arbre de vie, dont les fruits répandront dans les âmes les principes de l'immortalité, il laisse à la postérité le plus grand exemple de bonté et de miséricorde; il prie pour ses persécuteurs; il leur pardonne dans le temps qu'ils méprisent sa prière, qu'ils regardent comme impur le sang qu'il répand pour eux, qu'ils ajoutent à ses douleurs la dérision et les blasphèmes; du haut de sa chaire il instruit ses disciples; il forme leurs cœurs à la patience; il mérite à saint Etienne sa constance et sa soumission généreuse dans les tourments : *Sedebat in cathedra crucis, et docebat Stephanum regulam pietatis.* Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur un crime dont le monde va retirer de si grands avantages : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII.) Cette victime qu'ils immolent est le prix du salut de tous les hommes; cette croix est la vie de tous ceux qui dorment dans les ombres de la mort : ne distinguez pas mes persécuteurs, des autres enfants de votre alliance; que le sang qui coule de mes plaies efface leurs forfaits du livre de mes vengeances; qu'ils deviennent tous, en ce jour de réconciliation, mes cohéritiers et mes frères; les ténèbres de leur esprit ont plus de part à leurs crimes, que la dépravation de leur cœur; ils ne savent pas que ma mort doit combler la mesure des forfaits de leurs pères; ils croient rendre gloire à votre majesté suprême, en effaçant mon nom de la terre des vivants : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.*

O prodige d'amour! ô charité incompréhensible! Le juste dans les supplices n'est occupé que du salut des impies, et la voix de la miséricorde s'élève au-dessus des cris de la vengeance. Zacharie, immolé entre le vestibule et l'autel, prenait à témoin le Dieu vengeur des crimes, et sollicitait la justice:

Videat Deus, et requirat. (II *Paral.*, XXIV.) Le sang de l'innocent Abel demandait la punition d'un parricide; mais le Saint des saints demande grâce pour ses bourreaux, et sa voix pleine de douceur désarme la justice divine : *Sanguinis aspersio, melius loquens quam Abel.* Ici, mes frères, l'amour du Sauveur commence à triompher de la dureté de nos cœurs; la grâce, ce prix inestimable de son sang, cette flamme invisible qui frappe, éclaire, embrase nos âmes, exerce son empire sur le cœur d'un scélérat, et le fait passer en un instant des ténèbres à la lumière, du désordre à la justice, de l'incrédulité à une foi constante, que le scandale public et les railleries des Juifs ne peuvent ébranler; la première aspersion du sang de l'Agneau purifie toutes ses souillures, et le dérobe au glaive de l'ange exterminateur, au moment où la mort va décider de son sort éternel : frappé par un trait de cette miséricorde qui renverse tous les obstacles, ses erreurs se dissipent, ses liens se brisent, son cœur s'ouvre aux attraits de la justice, et découvre le secret des souffrances de Jésus-Christ, le mystère de son amour, et l'effet de son sacrifice; il reconnaît dans ses humiliations une miséricorde infinie, source de justice et de grâces pour tous les hommes; il rend témoignage à sa divinité, et rempli de confiance, il demande une place dans le royaume où il va conduire en triomphe les justes de tous les siècles : *Memento mei, cum veneris in regnum tuum.* (*Luc.*, XXIII.) Une foi si vive, ô mon Dieu, est toujours agréable à vos yeux! La confiance des pécheurs n'est jamais vaine, lorsqu'elle est animée par un amour véritable de la justice; et si vos oracles sacrés nous font trembler sur la destinée de ces hommes endurcis dans le crime, qui diffèrent leur conversion jusqu'à la mort, c'est que leurs retours vers vous, dans ces derniers moments, sont ordinairement languissants ou peu sincères : l'exemple du larron pénitent fait voir que vous ne refusez jamais les larmes d'un cœur qui gémit sur ses désordres; le succès de sa foi doit réveiller les espérances des plus grands pécheurs : tout est accordé à cette humble confiance jointe à une charité pure; c'est elle qui lui mérita cette promesse magnifique : Je veux que vous soyez ma première conquête, le premier témoin de ma gloire, après l'avoir été de mes ignominies; je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Ibid.*)

Enfin, toutes les promesses étant accomplies, tous les oracles vérifiés, les ombres de la loi dissipées par la réalité, le mystère de la charité de Dieu pour les hommes se consomme; le Rédempteur voit avec satisfaction le succès et la fin de son ouvrage; du haut de sa croix, il prononce ces paroles consolantes, le fondement des espérances des justes de tous les siècles : Tout est accompli, les volontés de mon Père sont exécutées; sa colère est apaisée par l'effusion de mon sang; mon oblation réconcilie les siècles passés et les siècles futurs : j'ai enseveli l'ancienne créature dans un baptême de douleur pour donner naissance à l'homme nouveau; j'ai bu, en signe de communion avec les pécheurs, le breuvage qu'ils m'ont offert; il ne me reste qu'à mourir pour eux, et l'amour qui m'a fait descendre du ciel va terminer mon sacrifice, en fermant mes yeux à la lumière : *Consummatum est.* Père saint! voici le dernier cri de mon amour : je vous ai remis ma cause et ma défense; je vous remets maintenant mon âme, je la confie à votre tendresse pour ceux que vous m'avez donnés; conservez-la dans votre puissante main, afin qu'elle soit pour eux une source de vie : ils sont mes enfants, et je suis leur père, recevez-les donc tous avec moi, et que ma résurrection soit pour eux le fondement d'une ferme espérance de l'immortalité : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* (*Ibid.*) A ces mots, il baisse la tête pour marquer sa résignation parfaite; il permet à la mort d'approcher; il rend à son Père cet esprit qu'il a reçu de lui : *Et inclinato capite, tradidit spiritum.* (*Ibid.*)

Quel spectacle, mes frères, présenteraient à notre foi les circonstances glorieuses de la mort du Rédempteur, si les prodiges faisaient quelque impression sur des cœurs que les bienfaits peuvent à peine attendrir! Le voile du temple se déchire, la terre se couvre de ténèbres, les tombeaux s'ouvrent, la nature frémit, la mort est vaincue par son propre aiguillon, Jésus-Christ meurt en Dieu, mais il meurt en Dieu bienfaisant; son sang est le prix du salut de tous les hommes; il s'immole pour effacer nos crimes : il se dévoue à l'anathème pour l'éloigner de nos têtes; il descend dans l'enfer pour lui arracher ses dépouilles et détruire la puissance tyrannique du démon : aujourd'hui, sur l'autel sacré de la croix, cette victime sainte réconcilie le ciel avec la terre; ce divin pasteur réunit ses brebis dispersées en divers lieux; son amour embrasse tous les hommes, il étend ses mains vers un peuple incrédule; son cœur est ouvert pour pardonner; il est un modèle d'amour jusqu'à sa mort; et le moment où il expire est le moment de ses grâces et de sa miséricorde : *Respicite ad exemplar quod vobis in monte monstratum est.* (*Deut.*, XXV.)

O divin modèle! du haut de votre croix, jetez sur les fidèles qui m'écoutent ces regards puissants qui touchèrent le centurion, et firent à l'instant un zélé disciple de ce persécuteur. Vous êtes aujourd'hui sur le trône de vos miséricordes; c'est là que vous avez promis d'attirer toutes choses à vous, et de multiplier sur nous vos bienfaits et vos merveilles; avancez donc l'accomplissement de ces promesses; hâtez l'événement de ces temps heureux; faites éclater la puissance de votre grâce, en changeant le cœur des pécheurs; donnez aux justes des secours qui fixent leur inconstance dans votre service; soyez notre consolation dans les larmes, notre force dans les tourments, notre

lumière dans les ténèbres, afin qu'après vous avoir suivi comme un modèle de pénitence, de patience et d'amour dans votre passion, nous puissions vous suivre comme notre chef dans l'heureuse immortalité que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit Dominus vere. (*Luc.*, XXIV.)
Le Seigneur est vraiment ressuscité.

Les gémissements de l'Eglise, ses autels dépouillés de leurs ornements, ses sacrifices interrompus, les chants lugubres de ses ministres, tout l'appareil des cérémonies changé dans ces derniers jours en un spectacle de deuil, faisaient sur les cœurs une impression de tristesse : l'épouse désolée cherchait son époux à travers les ombres de la mort; les apôtres, témoins des prodiges de leur maître, espéraient à peine sa résurrection ; les saintes femmes, troublées encore par le souvenir de ses souffrances, n'attendaient plus que la triste consolation de répandre des larmes sur son tombeau ; Jésus-Christ était mort en Dieu ; la nature entière avait rendu témoignage à sa divinité, les cendres des morts s'étaient ranimées au fond des sépulcres; la mort paraissait vaincue par son propre aiguillon. Tant de prodiges joints aux promesses de Jésus-Christ auraient dû ranimer les espérances des disciples ; mais la vivacité de leur douleur, le trouble de leur imagination, la faiblesse de leur cœur, trop attaché à la présence visible du Sauveur, les rendaient insensibles à tous autres objets : les ombres de la mort semblaient avoir brisé tous les liens qui l'unissaient à ses membres ; et plus ils sentaient la grandeur de leur perte, plus ils la croyaient irréparable.

Tels étaient les sentiments qui remplissaient le cœur des disciples dans ces jours de désolation. Aujourd'hui la joie succède à la tristesse : les fidèles, qui ont ressenti les ignominies du Sauveur, prennent part à son triomphe ; les courages abattus par sa mort sont relevés par sa résurrection. Il sort victorieux du tombeau ; il arrache à l'enfer ses plus illustres captifs, il laisse dans tous les sépulcres les principes de l'immortalité : la mort est impuissante contre ce germe de vie qui doit ranimer toutes les cendres ; la justice, la gloire, la béatitude, tout est à nous par sa résurrection, devenue le modèle de la nôtre ; toutes nos espérances sont assurées par ce témoignage : Le Seigneur est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere.*

Chrétiens, que la solennité du jour rassemble dans nos temples ; vous qui goûtez les avantages de la résurrection à la vie de la grâce, et qui ne prenez part à l'allégresse de Pâques qu'après avoir lavé vos souillures dans le sang de l'Agneau, ne bornez pas à des transports de joie les fruits que vous devez tirer de ce mystère! Jésus-Christ ressuscité n'est pas seulement pour vous un sujet de joie, il est encore un objet d'imitation : votre conduite, votre persévérance dans la vie chrétienne, doivent être une image de sa vie glorieuse. En un mot, Jésus-Christ ressuscité est le modèle et le soutien des justes : ces deux réflexions, si propres à régler nos mœurs, naissent de ce mystère et feront tout le partage de ce discours : *Regina cœli, lætare.*

PREMIÈRE PARTIE.

La justice est cet amour qui, transportant nos désirs au ciel, déploie toute l'activité de l'âme du côté des biens éternels. Le juste doit, par conséquent, triompher de tous les efforts du monde, puisqu'ils ne peuvent lui donner ou lui ravir ces biens, auxquels il aspire ; il doit triompher des passions, puisqu'elles sont des obstacles qui retardent la rapidité de sa marche vers l'éternité ; il doit enfin triompher de la mort, puisque cette dissolution des liens terrestres commence son bonheur, en le mettant en possession de tous les biens qu'il désire.

Or, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ est le modèle le plus parfait du triomphe des justes, puisqu'il remporte une victoire complète sur le monde, sur les passions et sur la mort. Mettons dans tout leur jour des vérités si intéressantes.

Jésus-Christ, dans sa résurrection, triomphe du monde. Soumis à la fragilité des liens de la nature humaine, dont il s'était volontairement revêtu, il était assujetti, comme nous, à toutes les infirmités qui en sont inséparables : le monde, qui ne pouvait le vaincre, pouvait l'attaquer ; ses traits le trouvaient sensible, et quoique son âme fût supérieure à la douleur, elle en ressentait toute la violence. Mais après sa résurrection, le dépouillement des liens terrestres l'affranchit des lois de la vicissitude : sa faiblesse apparente disparaît avec la forme d'esclave, le monde devient impuissant contre lui ; il a quitté tout ce qui pouvait le rendre sensible à ses traits, il a laissé dans le fond du sépulcre les dépouilles de sa vie mortelle ; ce n'est plus parmi les citoyens de Babylone qu'il faut chercher le chef de la sainte Jérusalem ; il n'a plus rien de commun avec eux : il est hors du tourbillon des soins, des passions, des intérêts qui les entraînent sans cesse, et qui ne les agitent avec tant de violence que pour les précipiter plus rapidement dans le tombeau : *Quid quæritis viventem cum mortuis?* (*Luc.*, XXIV.)

Telle est la victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur le monde ; et c'est ce glorieux modèle que nous proposons aux justes de la terre. Le détachement des biens du siècle doit de même faire triompher le juste de tous les efforts du monde : ses efforts sont impuissants contre lui, parce que la vertu qu'il aime et la récompense qu'il attend ne sont pas le partage du monde. Plus ce détachement est entier, plus la victoire est complète. Et que pourrait le monde contre un juste qui n'aime rien dans le monde ? C'est un homme du siècle à venir : toute l'activité de son âme se déploie sur les

biens qu'il espère ; il habite dans l'empire de la vérité, quoiqu'il paraisse encore au milieu des ombres et des figures ; les liens fragiles qui l'assujettissent à la vicissitude des choses humaines sont pour lui une source de gémissements ; il les regarde comme des obstacles qui retardent sa marche vers l'éternité ; il soupire sans cesse après leur dissolution, et il attend à chaque moment Jésus-Christ qui délivrera son corps de la corruption du tombeau et qui le rendra semblable à la gloire du sien : *Unde etiam Salvatorem exspectamus Dominum Jesum Christum.* (*Philip.*, III.) Vous êtes morts au monde, disait saint Paul à tous les fidèles, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; vous êtes ensevelis pour le siècle dont vous êtes séparés : il vous regarde comme des exilés, des bannis, indignes de tout commerce ; il prend votre indifférence à l'égard des choses présentes pour une preuve de mort ; et comme vous êtes inutiles à ses desseins et à ses espérances, il vous met au rang de ceux qui sont oubliés dans les sépulcres ; mais plus vous êtes détachés de la terre et insensibles à l'attrait des biens passagers, plus vous êtes pleins d'activité en Jésus-Christ, qui est la source de la vie : *Quasi morientes, et ecce vivimus.* (II *Cor.*, VI.)

Le détachement des biens du siècle, fait donc triompher le juste de tous les efforts du monde, puisqu'il le rend étranger sur la terre, et indifférent pour tous les biens que les hommes pourraient lui ravir. Elevé au-dessus de ce qui passe, il n'est plus sujet à la vicissitude ; fidèle à suivre la vérité qui l'éclaire, la figure du monde ne peut l'entraîner ni le séduire par ses prestiges ; supérieur à tous les événements, il méprise également les faveurs et les outrages de la fortune ; il ne se laisse ni corrompre par la prospérité, ni ébranler par les disgrâces : la jalousie, la calomnie, la violence, ne peuvent troubler son repos ; sa gloire, sa vie, sa vertu, sont d'un ordre où leurs traits ne peuvent atteindre ; son bonheur est indépendant des révolutions du caprice, et de l'inconstance de la multitude. Que lui importe que les citoyens de Babylone, ennemis d'eux-mêmes, par un excès d'amour-propre, et emportés par des mouvements opposés, s'entre-détruisent par leurs chocs mutuels ; que les revers suivent de près les grandes prospérités ; que la gloire, dans son plus grand éclat, soit obscurcie par l'envie ; que la calomnie opprime l'innocence et que la vertu n'ait que l'opprobre du vice ? Citoyen du ciel, il n'est plus lié avec ces hommes charnels. Ses intérêts sont différents ; il ne court pas avec eux après des ombres : ces faux brillants qui les éblouissent, et qui n'ont que la durée d'un instant, n'usurpent plus ses hommages par leurs charmes trompeurs. Tandis que le reste des mortels, jouets du mensonge, sont emportés au gré des passions, il juge de tous leurs mouvements, sans y prendre part ; immobile au centre de l'agitation, il jouit d'une paix parfaite ; sa vie, sa gloire, sa félicité, sont assurées en Jésus-Christ ; et nulle force ne peut lui ravir des biens qu'il a déposés dans son sein.

Quel spectacle pour la terre, qu'un juste, ainsi détaché des biens du monde ! Dans ce théâtre de trouble et de confusion, où les hommes ne sont liés que par les intérêts qui les divisent, où les succès ne semblent naître du désordre que pour amener des disgrâces plus accablantes ; où le repos n'est qu'une situation forcée, où le calme, semblable à ces fermentations sourdes qui préparent les orages, n'annonce qu'une commotion plus violente, le juste seul jouit d'une paix profonde. L'espérance d'une gloire incertaine, l'amour des richesses, la soif des honneurs, ne l'entraînent pas dans l'agitation des mondains. De tels biens qui portent le trouble dans l'âme, et qui précipitent souvent vers le crime, sont indignes de son cœur : il suffit que le sort étende sur eux son empire, pour qu'il les méprise ; tout ce qui passe est à ses yeux comme une illusion du sommeil ; l'avenir seul lui offre un point de vue flatteur, la vertu récompensée par une félicité sans bornes.

Oui, mes frères, le détachement des biens du siècle, l'espérance du bonheur éternel, cette confiance si douce qu'inspire la vertu, place dans le cœur du juste cette élévation, cette force du chef des élus, qui triomphe aujourd'hui de tous les efforts du monde. C'est par le spectacle des vanités humaines que le tentateur s'efforce de nous assujettir à son empire : *Tibi dabo omnia regna hujus mundi.* (*Matth.*, IV.) Il nous séduit par l'attrait de la volupté, il nous enchaîne par le plaisir, il prend tous ses traits dans notre cœur, il nous subjugue par nos propres penchants, et, dans les combats qu'il nous livre, la vivacité de nos désirs est la mesure de notre faiblesse. Celui dont l'âme est fixée par l'amour des biens éternels, demeure invincible : les délices tentent en vain de l'amollir, la douleur ne peut abattre sa constance ; il est également ferme contre les faveurs et les outrages de la fortune, parce qu'il quitte sans peine ce qu'il possède sans attachement. En vain la haine ou l'injustice se réunissent pour opprimer son innocence ; en vain la calomnie lance ses traits les plus odieux contre sa réputation ; l'adversité ne fait qu'augmenter ses triomphes ; sa gloire, comme celle de Jésus-Christ ressuscité, naît de ses opprobres ; la croix devient le signal de sa victoire ; ses malheurs ajoutent un nouveau lustre à sa vertu, et il ne paraît jamais plus grand que lorsque tout semble se fondre et s'éclipser autour de lui. Toutes les puissances de la terre, réunies contre Jésus-Christ, réussirent à le faire condamner au dernier supplice ; mais elles ne purent obscurcir cette gloire de sainteté, qui formait sa véritable grandeur ; elle a triomphé de la malignité, de l'envie et de tous les efforts du monde : les opprobres lui ont donné un nouvel éclat ; la croix, qui le confondait avec les plus vils esclaves, est devenue la distinction glorieuse de ses dis-

ciples; elle orne le front des souverains, et l'univers entier lui rend hommage.

En second lieu, Jésus-Christ dans sa résurrection triomphe des passions. Chargé de réconcilier le ciel avec la terre, il avait pris toutes nos faiblesses pour les guérir. Quoique saint par essence, il avait attaché à la croix l'image du péché; et cette seule ressemblance avec les pécheurs avait suffi pour armer la justice de son Père : il parut oublier que ce fils était l'objet de ses complaisances; il permit que le juste trouvât sa condamnation dans les passions qu'il venait détruire; il fut donné à l'iniquité de prévaloir sur l'innocence; dès lors, la mort ne distingua plus la victime du coupable; le juste fut immolé; et le tombeau, en le confondant dans notre poussière, sembla le mettre de niveau avec les enfants d'une race proscrite. Mais dans sa résurrection, il triomphe des passions sous lesquelles son innocence avait succombé; il attache à son char le péché, ce premier auteur de la captivité des hommes; sa grâce et son amour commencent le règne de la vérité et de la vertu; ce jour si longtemps attendu arrive enfin, les enfants d'Adam sortent de l'esclavage; ils sont rétablis dans la liberté des enfants de Dieu; leurs fers sont brisés; ils rentrent dans tous les droits dont ils étaient déchus, et le Libérateur leur rend avec sa grâce cette supériorité sur les passions qu'ils avaient perdue avec l'innocence.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe des passions; et c'est le second trait de ressemblance que les justes doivent avoir avec leur chef. Ressuscités par l'efficacité de sa grâce, ils doivent aspirer à la liberté parfaite des enfants de Dieu; échappés aux fureurs de la mort, ils doivent tendre toujours à affaiblir ce poids de corruption qui les entraîne sans cesse vers le tombeau fatal dont les ténèbres sont éternelles. La vie du juste n'est pas une situation paisible où l'âme, à couvert de tous les dangers, jouit tranquillement du fruit de sa victoire; c'est un combat journalier contre la loi de la chair opposée à celle de l'esprit; un enchaînement d'efforts pour résister à l'attrait du plaisir; une attention continuelle à mortifier ces penchants rebelles, qui ont tant de peine à plier sous la règle et le devoir : le repos et l'inaction ne sont pas son partage; il faut qu'il combatte et qu'il triomphe sans cesse. Dès que son activité diminue, son ennemi reprend de nouvelles forces, et l'instant où il se relâche est le signal de sa défaite.

En effet, le devoir essentiel de la justice chrétienne est de travailler à notre perfection, d'assurer notre marche vers l'éternité, et de renverser tous les obstacles qui nous arrêtent sur notre route. La vie du juste n'est qu'une course vers l'état parfait qu'il espère dans le ciel; chaque pas qu'il fait doit l'approcher de ce terme; il languit dès que le désir des biens célestes s'affaiblit, et il cesse de vivre dès qu'il n'agit plus sur son cœur; image du chef des élus, cette auguste ressemblance fait toute sa gloire et tout son bonheur : la première ébauche de ce divin modèle commence la félicité du juste, et l'expression parfaite la consomme.

Or, mes frères, le triomphe sur les passions peut seul augmenter en vous le règne de la justice et retracer tous les traits de Jésus-Christ ressuscité. L'homme nouveau ne se forme que des débris de l'homme charnel, la charité ne s'élève que sur les débris de la cupidité; son activité n'augmente que lorsque les penchants déréglés s'affaiblissent : il faut que l'image du péché s'efface pour que celle de Jésus-Christ brille de tout son éclat; et notre ressemblance ne sera parfaite que lorsque nous aurons enseveli avec lui et laissé au fond du sépulcre tous les restes de mortalité : *Linteamina et sudarium quod fuerat super caput ejus.* (*Joan.*, XX.)

Le triomphe sur les passions est donc le plus grand avantage de la résurrection des justes. Délivrés de la servitude du péché, que leur servirait-il d'avoir rompu leurs chaînes, s'ils en reprenaient de nouvelles; d'avoir ouvert les yeux à la lumière, si les principes de la mort, reprenant toute leur activité, les précipitaient aussitôt dans la nuit du tombeau? Seraient-ils des images de Jésus-Christ ressuscité, s'ils montraient des mœurs tièdes et sensuelles, une molle indulgence pour leurs penchants, une facilité à se livrer à l'attrait du plaisir, une attention à ménager tout ce qui flatte les sens, une vie dont les actions sont corrompues par une recherche dangereuse de soi-même, qui n'offre qu'une triste aridité dans les voies de Dieu, et qui, ouvrant le cœur à la séduction des passions, le ferme insensiblement aux impressions de la grâce? Ah! mes frères, que ces traits seraient peu propres à former en vous la ressemblance de Jésus-Christ! Il n'a rien conservé de sa vie terrestre après sa résurrection. Mais en laissant subsister vos passions sans faire d'effort pour les affaiblir, vous ne dépouilleriez pas l'homme charnel, vous conserveriez les semences du péché, vous laisseriez agir les principes de mort, vous porteriez dans votre sein un poison lent qui gagnerait votre cœur; la plaie de vos crimes se rouvrirait et répandrait bientôt une odeur de corruption; l'Eglise, qui célèbre aujourd'hui le triomphe de la grâce sur nos cœurs, se couvrirait de deuil et gémirait sur votre perte; le prodige de votre résurrection deviendrait inutile à votre salut; et votre âme, à peine tirée des ombres de la mort, retomberait dans la poussière et dans l'infection du tombeau.

Je sais que la stabilité dans le bien, le règne de la vérité, et cet empire absolu de la raison, qui commande à la nature et fait taire toutes les passions, ne sont pas le partage du juste sur la terre; que les efforts les plus héroïques affaiblissent ces penchants sans les détruire, et que le fer de la mortification, qui retranche quelques rejetons de cet arbre contagieux, ne peut sé-

parer du tronc toutes ses racines. O Dieu ! les ténèbres ont environné mon âme, le poids du corps m'entraîne vers les plaisirs des sens, et le sentiment des voluptés célestes se réveille avec peine dans mon cœur. Qui me délivrera de ce corps de péché, qui brisera mes chaînes? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus.* (*Rom.*, VII.) Tel est le sujet des gémissements du juste pendant notre condition présente. Sa vie n'est pas exempte du trouble des passions; le charme de sentir l'ait encore son impression; il peut s'y livrer, sa victoire n'est point assurée, et il est toujours à craindre que sa faible main ne laisse échapper la couronne, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à cet état d'immobilité où l'âme, fixée par la jouissance du bien suprême, devient insensible à l'attrait des biens frivoles.

Mais si le juste ne peut triompher pleinement de ses passions pendant cette vie mortelle, il doit du moins tendre à les affaiblir en les soumettant de plus en plus à l'empire de la charité; ménager sa faiblesse par la fuite des occasions, augmenter cette ferveur qui redoute les plus légères fautes, et chercher dans la prière de nouvelles forces pour dompter ses penchants. Purifiez-vous du vieux levain, disait l'Apôtre aux premiers fidèles dans l'Epître du jour; travaillez à détruire les restes des penchants criminels; opposez-vous au concours de ce torrent qui vous entraîne; arrachez ces racines qui étouffent les bonnes semences: *Expurgate vetus fermentum.* (1 *Cor.*, V.) Tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des désirs à réprimer, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, et avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau : la destruction totale de vos passions n'est pas en votre pouvoir; mais le triomphe continuel sur vos passions est une obligation indispensable, et vous devez l'espérer en celui qui vous fortifie : purifiez-vous donc de plus en plus du vieux levain, afin que vous soyez une masse toute pure : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis conspersio nova.* (*Ibid.*)

Enfin, Jésus-Christ dans sa résurrection triomphe de la mort. Au moment que son âme se réunit à son corps, elle l'assujettit pleinement à son empire; elle le soustrait au domaine de la corruption : son activité surmonte même cette pesanteur qui semble nous fixer sur la terre; il part comme un éclair, il s'élève dans les airs, il s'avance vers son trône avec une démarche douce et majestueuse. Plus lumineux que les astres, plus agile que les esprits, il est lui-même sa force et sa lumière; l'éclat de l'immortalité l'environne, et tous les ornements de son triomphe sont d'un ordre où rien ne subit les lois du changement : Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; la mort, percée de son propre aiguillon, n'a plus d'empire sur ce vainqueur : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI.)

Tel est le glorieux triomphe de Jésus-Christ sur la mort, et c'est le dernier trait de ressemblance que les justes ont avec leur chef; la mort n'a plus d'empire sur eux, dès qu'ils vivent en Jésus-Christ; sa résurrection est un gage de la leur; l'immortalité est la récompense assurée de leur persévérance, le temps ne peut détruire ce germe d'incorruption qui les anime, et le sein même du tombeau ne fait que les enfanter à la vie éternelle.

Oui, mes frères, la vie, les biens, la gloire, les honneurs du juste, ne sont plus du domaine de la mort; son pouvoir s'étend seulement sur les choses que le temps consume, et qui sont entraînées dans le débris universel. Elle met fin aux prestiges, elle dissipe les ombres, elle déchire le voile qui couvre les vanités humaines; rien de ce qui est mesuré par les années n'échappe à sa voracité; le coup qu'elle porte brise tous les monuments de la gloire humaine, et les confond dans la plus vile poussière. Elle couvre de ses ombres tout ce qui donne quelque éclat à la figure du monde; mais elle demeure impuissante contre le juste, parce que les biens auxquels il aspire ne passent pas avec cette figure : sa vie n'étant qu'une union avec Dieu, s'accroît et se perfectionne par la dissolution de son corps; son âme, dégagée des liens terrestres, retourne à son principe, et s'y attache, pour ne s'en séparer jamais; sa gloire est aussi immuable, que celle de l'Etre suprême; ses richesses sont renfermées dans les trésors inépuisables de la magnificence du Seigneur; tous ses biens sont assurés, parce qu'ils sont entre les mains de Dieu; la mort ne fait que le mettre en possession de son bonheur; et si elle ferme ses yeux à la faible lueur du jour, c'est pour les ouvrir à cette lumière éternelle qu'elle ne peut obscurcir de ses ombres : *Mors illi ultra non dominabitur.*

Ne craignons donc plus cette dernière révolution des choses humaines, où tout ce qui frappe nos sens s'évanouit, où notre propre corps n'est plus qu'une machine qui se dissout, qui se met en pièces et qui va perdre son nom dans le chaos du débris universel; cet instant n'a rien de terrible que pour les pécheurs, que les prestiges séduisent, que les faux plaisirs enchantent, que le présent seul occupe, et qui perdent tout en arrivant à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence. Le portrait des ravages de la mort forme le contraste des vanités du siècle; il n'est affreux que pour ceux que le spectacle du monde enchante; les justes le contemplent d'un œil tranquille : les regards qu'ils jettent sur les débris des grandeurs, les réflexions qu'ils font sur le néant de la gloire, et sur la frivolité des plaisirs, augmentent leur mépris pour les choses passagères; ils ressentent mieux, à cette vue, la satisfaction de n'être plus les jouets du mensonge et de l'erreur; ils soupirent après ce moment où la vérité dissipera tous les songes; ils savent que la mort n'est que le passage du temps à l'éternité : que rien ne sera perdu pour eux; que les

parcelles de leurs corps, quoique éparses, et mêlées avec la poussière, ne seront pas abandonnées au hasard ; que leur âme ne sera pas la proie du tombeau ; que l'immortalité leur est assurée en Jésus-Christ, et qu'ils vivront éternellement heureux avec lui : *Vita æterna in Christo Jesu Domino nostro.*

Vivez selon Dieu, mes frères, observez ses commandements, aspirez à l'éternité, et la mort ne vous tiendra plus asservis ; son pouvoir ne s'étend que sur les affections terrestres ; elle ne peut ensevelir dans l'oubli les actions qui entrent dans l'ordre éternel. Loin de détruire la vie de la grâce, elle la consomme, en fixant la mutabilité naturelle de nos désirs : ainsi, elle est vaincue par son propre aiguillon ; le coup qu'elle porte au juste, le soustrait pour toujours à son empire ; et loin de le livrer à la corruption, elle lui ouvre les portes de l'immortalité, et lui assure une gloire incorruptible : *Mors illi ultra non dominabitur.*

Jésus-Christ ressuscité est le modèle des justes, vous l'avez vu ; j'ajoute qu'il est le soutien des justes : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Telle est la déplorable condition des hommes pendant cette vie mortelle; leur union avec Dieu tient encore de l'instabilité des choses humaines ; la lumière imparfaite qui les éclaire peut s'obscurcir par les nuages qu'élèvent les passions, et ne plus porter dans l'esprit cette conviction intime qui entraîne le cœur vers le bien suprême; l'espérance, qui ouvre à leurs yeux la céleste patrie, peut s'affaiblir par le goût du monde, et ne plus réveiller en eux le désir des biens éternels ; enfin, leur inconstance naturelle suffit, pour assujettir le don de la justice, au changement et à la vicissitude ; il leur faut par conséquent, pour se soutenir dans les voies du salut, des preuves qui affermissent leur foi, des motifs qui raniment leurs espérances, et des grâces qui fixent l'inconstance de leur cœur.

Or, mes frères, le juste trouve dans la résurrection de Jésus-Christ ces preuves qui affermissent sa foi, ces motifs qui raniment ses espérances, et ces grâces qui fixent son inconstance dans le bien : trois réflexions qui vous feront voir que Jésus-Christ ressuscité est le soutien des justes. Développons ces vérités.

La résurrection de Jésus-Christ est le témoignage le plus éclatant de la foi chrétienne ; et c'est dans ce mystère que les autres trouvent leur vérité et leur certitude. Sa divinité et sa toute-puissance ne seraient que des qualités usurpées, s'il n'eût pu ranimer les principes de vie dont il se disait l'auteur ; ses autres miracles nous paraîtraient comme les prestiges que l'adresse d'un imposteur fait briller aux yeux du vulgaire, que l'ignorance seule admire, et qui sont un objet de mépris pour des yeux capables de démêler l'artifice. Si sa puissance, échouant contre la mort, eût été anéantie dans la poussière, sa doctrine si pure et si lumineuse ne serait regardée que comme une production de l'esprit humain, puisqu'elle manquerait du caractère de l'infaillibilité, et du témoignage le plus authentique de la vérité de son ministère.

C'était la preuve dont usait saint Paul pour confondre le juif et éclairer le fidèle. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait autrefois cet apôtre aux Corinthiens, nous sommes des imposteurs; notre prédication est inutile, et votre foi est vaine : *Inanis est fides vestra.* (I *Cor*, XV.) Mais si la résurrection du Fils de Dieu est assurée, notre doctrine est divine ; votre religion est assurée : tous les châtiments dont elle menace sont certains; toutes ses promesses sont infaillibles : tous ses mystères sont prouvés : et votre foi n'a besoin que de ce seul témoignage : *Resurrexit Christus; absoluta res est.*

Oui, mes frères, la résurrection du Fils de Dieu est le témoignage le plus éclatant de la vérité de notre religion; Jésus-Christ même ne donnait que cette preuve de sa mission. On lui demandait en vain des signes dans les cieux : Les prodiges, répondait-il aux juifs, vous seraient inutiles ; vous n'en aurez point d'autres que celui de Jonas, renfermé pendant trois jours dans le ventre de la baleine : car il était la figure du Fils de l'homme, qui ne sera que trois jours dans le sein de la terre : *Sic erit Filius hominis in corde terræ.* (*Matth.*, XII.) Suivez-le dans le cours de son ministère : il marche au milieu des miracles; il dispose à son gré des éléments ; il étonne le monde par ses merveilles : les yeux longtemps fermés s'ouvrent à la lumière ; la langue des muets bénit la main qui lui rend sa liberté ; à son ordre, le mourant quitte son lit de douleur et court essuyer les larmes de sa famille désolée ; la mort même n'est plus certaine de sa proie ; et sa voix puissante ranime les cendres au fond des sépulcres. Que pourrait opposer l'incrédulité à tant de prodiges? Cependant Jésus-Christ ne veut pas s'en servir pour attester sa divinité à tout l'univers ; au contraire, il cherche à les ensevelir dans le secret; il impose silence aux malades sur leur guérison; il ordonne à ses disciples d'attendre à divulguer ces miracles, qu'il soit sorti du tombeau : *Nemini dixeritis, donec Filius hominis a mortuis resurgat* (*Marc*, XVI) : tant sa résurrection était nécessaire pour établir la religion chrétienne, et assurer la foi des autres mystères! *Si Christus non surrexit, inanis est fides vestra.* (I *Cor.*, XV.)

Voilà pourquoi la souveraine vérité et la puissance sont marquées par des traits plus éclatants dans ce prodige : la vertu, qui opérait les autres miracles, pouvait se communiquer à la créature. Ici la puissance suprême se développe tout entière : il n'appartenait qu'au Fils de Dieu d'être libre entre les morts ; de reprendre sa vie qu'il venait de quitter; de déployer tant de force

et d'activité dans le néant du tombeau : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterum sumendi eam.* (*Joan.*, X.) La vérité de cette résurrection ne brille pas avec moins d'éclat : toutes les circonstances réunies forment une pleine conviction; l'incrédulité des apôtres, la haine des juifs, leur prévoyance, les précautions qu'ils prennent pour empêcher l'enlèvement du corps de Jésus-Christ, l'impossibilité de tromper une garde nombreuse, la lâcheté des disciples incapables de former un tel projet, l'opposition de leurs intérêts, et l'excès de la folie dans lequel ils seraient tombés, s'ils eussent donné cours à une imposture qui devait les exposer à la rigueur des lois, et aux mêmes traitements que leur maître : enfin, la multitude de témoins qui attestent sa résurrection; toutes ces circonstances sont des preuves incontestables de son authenticité : *Cujus nos omnes testes sumus.* (*Act.*, III.)

Aussi les apôtres, dont la foi paraissait chancelante, après les opprobres de la croix; dont le courage était abattu par la mort du Libérateur, et qui n'osaient plus espérer la rédemption d'Israël : *Sperabamus quia ipse esset redempturus Israel* (*Luc.*, XXIV); ces mêmes hommes, assurés de la résurrection ne doutent plus de la vérité de ses promesses; leur foi devient ferme et inébranlable. Pierre, trop lâche autrefois pour confesser son maître dans la persécution, reproche hautement à sa nation la mort du Christ; Thomas, dont l'incrédulité devait assurer la foi de tous les siècles, adore son Seigneur et son Dieu dès qu'il a touché les cicatrices glorieuses de ses plaies; tous publient qu'il est le vrai Messie; ils le confessent généreusement sur les échafauds, et ils versent tous leur sang pour rendre témoignage à sa divinité : *Cujus nos omnes testes sumus.*

Que cette vérité est propre en effet à confondre les incrédules et à affermir la foi des justes! Si Jésus-Christ est ressuscité, son incarnation, son égalité parfaite avec son Père, sa qualité de Rédempteur, de chef des élus, de Sauveur de tous les hommes, est établie; le rapport entre les deux Testaments paraît à découvert, les ombres sont dissipées, la figure est suivie de la réalité, les oracles sont accomplis, ce mélange d'humiliation et de grandeur, caractère du Messie, tracé par les prophètes, n'est plus une énigme; les préjugés du juif sont détruits, le Messie n'est plus un conquérant qui doit enrichir Jérusalem des dépouilles de l'univers, c'est un libérateur qui triomphe de la mort, et qui détruit la puissance des ténèbres : tout s'éclaircit, tout se développe. La résurrection de Jésus-Christ répand un nouveau jour sur la religion chrétienne, et la montre dans tous les âges, comme l'ouvrage de la main de Dieu, revêtu de tous les caractères de la vérité : *Resurrexit Christus, absoluta res est.*

Mais ce n'est pas assez pour le juste de trouver dans la résurrection des preuves qui affermissent sa foi. En vain, son esprit, docile et éclairé, s'élèverait aux vérités éternelles, si son cœur rampe sur la terre, et si sa pente le ramène vers les objets sensibles; il faut que la certitude des promesses l'attache au devoir et le soutienne contre les dégoûts de son exil; que la grandeur des biens futurs l'emporte sur l'attrait des biens présents, et que la vivacité de l'espérance fasse naître dans son cœur la confiance d'obtenir les récompenses promises à la vertu.

Or, mes frères, le juste trouve dans la résurrection de Jésus-Christ ces motifs qui raniment ces espérances : elle est pour lui le gage de toutes les promesses, elle ouvre à ses yeux la céleste patrie; elle montre le chef des élus brisant le mur de séparation que le péché avait mis entre l'homme et son Dieu, ouvrant les portes du ciel, et introduisant dans le sanctuaire éternel les justes de tous les siècles; elle nous persuade que ceux qui dorment dans le sommeil de la paix ne périssent pas sans ressource, et que celui qui tire tous les autres du néant, rassemblera des quatre parties du monde les restes précieux de ses membres.

Ecoutez à ce sujet le grand Apôtre des nations. Si la résurrection du Fils de Dieu est établie, nos espérances sont bien fondées. Vous aurez droit à l'héritage des enfants, vous serez vivifiés en Jésus-Christ et vous aurez part à la gloire dont il jouit dans le sein de son Père; car, sa résurrection est une prémice heureuse de la vôtre : *In Christo omnes vivificabuntur : primitiæ quidem Christus; deinde ii qui sunt Christi.* (*I Cor.*, XV.) Le plus intéressant spectacle pour les justes est celui qui représente Jésus-Christ au milieu des airs, vainqueur de la mort, destructeur du péché, ramenant les cendres de ses élus, faisant sortir une seconde fois leurs corps de la poussière, répandant sur eux les rayons de sa gloire et les revêtant de l'immortalité. A cette vue leurs espérances s'enflamment, la douce confiance s'empare de leur cœur, la charité les transporte, ils attendent impatiemment la dissolution de leurs corps; ils voudraient hâter ce jour heureux qui les unira avec Dieu pour ne s'en séparer jamais : *Rapiemur obviam Christo in aera, et sic semper cum Domino erimus.* (*I Thess.*, IV.)

Soyez à jamais célèbre, triomphe de mon Dieu! Vous assurez à l'homme vertueux des biens sans fin et sans mesure, une éternité de gloire et de vrai bonheur. Nulle partie de son être ne sera sans récompense; son corps, brisé sous les travaux et les infirmités de cette vie, trouvera sa couronne et son repos dans le ciel. Jésus-Christ n'est ressuscité que pour nous rendre semblables à lui. Cette portion de notre substance n'a été délivrée, dans le chef de la nation sainte, de la corruption du tombeau, que pour servir de gage à l'espérance de tous ses membres. Rien ne serait à nous sans sa résurrection, tout est à nous par son triomphe : la vie, la gloire, la béatitude : *Exspectantes beatam spem.* (*Tit.*, II.)

Et ne serions-nous pas les plus misérables de tous les êtres, sans cette espérance d'une

vie plus heureuse? Ennemis de nous-mêmes, et luttant sans cesse contre nos sentiments les plus intimes; forcés de sacrifier nos penchants les plus doux à la sévérité des règles; obligés de renoncer à tout ce qui flatte les sens, de résister à l'attrait des plaisirs, d'étouffer les sentiments de la haine, de réprimer les saillies de la colère, de pardonner les injures, et d'adorer, dans les plus fâcheux événements, la volonté du souverain dispensateur; assujettis à des devoirs austères, à des lois qui ne prescrivent rien que de triste, et dont l'observance semble changer des jours qui pourraient couler dans les délices, en des jours de deuil et d'amertume; quel serait le prix de tant d'efforts, de tant de privations, de tant de souffrances, si le juste périssait sans ressource? Versons des larmes sur notre sort. Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les mortels : *Si in hac vita tantum in Christo speramus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV.)

Mais si Jésus-Christ est ressuscité pour nous rendre semblables à lui, la vertu n'a plus de dégoût, la piété n'a plus d'amertume, les devoirs n'ont plus d'austérité, les tribulations ne sont que des épreuves qui passent avec la rapidité de l'éclair, et qui opèrent une gloire immortelle; les jeûnes, les veilles, les macérations ne sont que des efforts heureux qui avancent notre félicité en hâtant la dissolution de notre corps. Il n'est aucune peine que cette espérance des récompenses éternelles n'adoucisse. On peut défier, au milieu des tourments, la barbarie des tyrans, supporter sans murmure les plus vives douleurs; voir, comme Job, d'un œil tranquille, son corps tout en pièces, lorsque l'on est soutenu par cette confiance si consolante : Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et que je verrai mon Sauveur avec cette même chair que la mort va réduire en poussière : *Scio quod Redemptor meus vivit, et de terra surrecturus sum.* (*Job*, XIX.)

Enfin, la résurrection de Jésus-Christ est pour le juste une source de grâces qui fixent son inconstance dans le bien.

Vous le savez, mes frères, la vie chrétienne n'est qu'une suite de miséricordes; nous ne pouvons rien qu'en celui qui nous fortifie, et l'ouvrage de notre salut est un miracle continuel de sa grâce; mais c'est surtout dans la persévérance qui nous couronne que sa bonté paraît toute gratuite. Il ne la doit à personne, et nous ne pouvons l'espérer que par les mérites de son Fils qui l'applique aux élus, pour consommer l'œuvre de leur sanctification, et sceller en eux le conseil de leur prédestination éternelle.

Or, la résurrection de Jésus-Christ est le fondement de cette grâce où la miséricorde divine est marquée par une impression particulière. Notre prédestination à la gloire est l'effet de notre chef. Il fallait que le premier-né prît possession de l'héritage pour que nous fussions admis à la succession; et de même que le testament par lequel il nous institue ses héritiers est confirmé par la mort de ce divin testateur, ainsi, la grâce de persévérance qui transmet les élus à la gloire, leur est assurée par sa résurrection, qui le met en possession de l'héritage : *Cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII.)

Mais ce n'est pas seulement par la liaison et l'ordre admirable des décrets divins que la résurrection de Jésus-Christ était nécessaire pour consommer la sanctification du juste. Nous savons qu'il est dans le ciel pour répandre sur nous ses grâces; qu'il a pris possession des biens éternels comme le plus tendre des pères qui veut rendre heureux ses enfants; qu'il est assis à la droite de son Père, comme notre intercesseur; qu'il lui offre sans cesse son corps mystique; qu'il veille sur ses élus; qu'il est avec eux dans tous les instants de leur vie; que ses brebis ne périront pas à jamais, et que nulle force ne pourra les arracher de ses mains : *Oves meæ non peribunt in æternum.* (*Joan.*, X.) Ces vérités suffisent pour faire naître dans le cœur du juste la confiance qu'il est du nombre des élus. Loin de se livrer à un trouble dangereux, il attend tout d'un Dieu dont la bonté le charme; les bienfaits dont il le comble sont pour lui un motif d'espérer la grâce de la persévérance et de croire que celui qui a commencé l'ouvrage de son salut le consommera par son infinie miséricorde : *Nolite timere, pusillus grex.* (*Luc.*, XII.)

Combien de motifs d'espérer la persévérance trouve en effet le juste dans le triomphe de Jésus-Christ? La gloire de son chef devient le gage de la sienne; la résurrection étant le dernier trait de ce divin modèle semble annoncer le fini de son image; l'ouvrage de notre rédemption, consommé en ce jour, est un présage heureux que le Seigneur achèvera dans les justes, son auguste ressemblance, en les couronnant avec Jésus-Christ : son entrée dans le sanctuaire des biens futurs rapproche les distances du ciel et de la terre, et laisse moins d'intervalle entre la grâce qui justifie et la magnificence qui couronne; entre la lumière imparfaite de la foi et la lumière parfaite et consommée de la gloire : c'est l'aurore du soleil de justice qui, répandant toute sa splendeur sur les habitants de la céleste patrie, jette en même temps sur la terre ses premiers rayons qui annoncent le jour éternel : tout est, dans ce mystère, un sujet de confiance pour le juste; il voit ses ennemis terrassés, ses chaînes brisées, l'enfer dépouillé, le règne de la grâce établi : il est vrai qu'il est encore sujet à l'inconstance, et qu'il ne doit rien attendre de ses faibles efforts; mais il a dans le ciel un père qui l'aime, un chef qui le protége, un pasteur qui garde avec soin ses brebis, un libérateur qui chérit ses élus, qui les attire par ses dons et qui se les attache avec tant de force qu'aucune puissance ne les arra-

chera de ses mains : *Nolite timere, pusillus grex.*

C'est ainsi que les justes trouvent dans la résurrection de Jésus-Christ des preuves qui affermissent leur foi, des motifs qui animent leurs espérances, et des grâces qui fixent leur inconstance dans le bien. Jésus-Christ ressuscité est le modèle et le soutien des justes ; leur salut est le fruit de sa victoire et le trophée de sa résurrection ; il ne quitte la terre et le séjour de la corruption que pour leur ouvrir les portes de l'immortalité, et la gloire dont il sera revêtu à jamais est pour eux le gage d'une éternité bienheureuse.

Grand Dieu ! jetez des regards de miséricorde sur ce royaume où la foi, reçue depuis tant de siècles, fait le bonheur des peuples, la sûreté des rois, et affermit le trône qui la protége : conservez le pontife auquel vous avez confié cette portion de votre héritage ; sa droiture, son noble désintéressement, cette douceur qui gagne les cœurs, cette bonté qui se montre affable envers tous, sans manquer aux égards dus à la dignité ou au mérite ; cette noble simplicité qui est comme un reste des anciennes mœurs ; tant de vertus, ô mon Dieu ! doivent le rendre cher à votre peuple : les pauvres qu'il soulage vous demandent de prolonger ses jours, et c'est leur prière que je fais monter aujourd'hui jusqu'à votre trône : veillez sur les coopérateurs de son ministère, sur ce chapitre où les talents et les vertus se réunissent pour donner plus d'éclat à votre sanctuaire ; écoutez enfin le plus ardent de mes vœux pour des fidèles que je dois porter dans mon cœur ; achevez votre ouvrage, sanctifiez le pasteur et le troupeau, recevez-les tous dans votre sein, et qu'inséparablement unis avec vous, ils jouissent à jamais de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ? (*Cant.*, VIII.)

Qui est celle qui s'élève du désert avec affluence de délices ?

Ainsi les esprits célestes, étonnés de la gloire qui environnait Marie dans son triomphe, et charmés de la nouveauté de ce spectacle, se disaient les uns aux autres dans une espèce de ravissement : Quelle est celle qui abandonne le séjour des mortels avant la révolution générale, et s'élève jusqu'au trône de Dieu, revêtue de tant de magnificence ? *Quæ est ista ?* A ces premiers transports d'admiration succédèrent bientôt des cantiques d'actions de grâces, et des hommages d'adoration qu'ils rendirent à l'Etre suprême : ils bénirent dans la plus parfaite de toutes les créatures celle qui est la source de toutes les grandeurs ; ils célébrèrent les vertus, la gloire de Marie, mais ils reconnurent qu'elle devait tout à l'amour de Jésus-Christ, et qu'elle n'était élevée si haut que par la vertu suprême : *Ascendit innixa super dilectum suum.* (*Cant.*, VI.)

Et telle est, mes frères, l'impression que doivent faire sur nos esprits et sur nos cœurs la grandeur et les vertus de toutes les créatures : nous ne devons les admirer que pour nous élever au Créateur ; nous ne devons les louer que pour rendre gloire à l'auteur de toutes les perfections : tout ce qui sort de cet ordre tient à l'ignorance, au mensonge, à l'erreur ; les hommages mêmes que nous rendons à Marie sont injustes s'ils nous font oublier celui qui crée par sa grâce les vases de magnificence, et qui couronne ses dons dans les élus.

C'est en suivant ces notions lumineuses que j'entreprends d'exposer à vos yeux les grandeurs de Marie, et voici mon dessein : la grandeur des desseins de Dieu sur Marie, première partie ; la grandeur des bienfaits de Dieu dans les prérogatives accordées à Marie, seconde partie : c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu fasse l'enchaînement de l'univers, etc.

[N. B. La première partie de ce discours est la même que celle du sermon pour la fête de l'Annonciation, et qui commence par les mots ci-dessus.]

SECONDE PARTIE.

La grandeur humaine n'a rien de réel aux yeux de Dieu ; les distinctions du rang, les avantages de la fortune sont frivoles, si la sainteté n'en règle pas l'usage : la grâce seule forme notre poids dans la balance du Juge suprême ; il ne pèse que le vice ou la vertu : nous ne sommes grands à ses yeux qu'autant que nous sommes saints, et la seule qualité estimable dans les créatures, c'est d'être enfants de Dieu, de posséder le gage de sa bienveillance, et de réunir quelques traits de ressemblance avec le modèle de toutes perfections : *Ut filii Dei nominemur et simus.* (I *Joan.*, III.)

N'attendez donc pas, mes frères, qu'en exposant à vos yeux la grandeur des bienfaits de Dieu dans Marie, je relève l'éclat de sa naissance, la gloire de ses aïeux et la splendeur du règne de ses pères. Issue du sang de Juda, elle comptait parmi ses ancêtres des héros et des patriarches. Cette distinction était d'autant plus glorieuse qu'elle réunissait dans Marie toutes les espérances d'Israël ; qu'elle servait à l'accomplissement des desseins de la Providence, et qu'elle entrait dans les merveilles de la rédemption des hommes ; mais la grâce formait seule sa véritable grandeur, puisqu'elle était la cause primitive de toute sa sainteté. C'est elle qui créa ce vase de magnificence, et qui le remplit des dons les plus précieux ; c'est ce feu divin qui, consumant tout ce qui pouvait lui être transmis d'une masse de perdition, développa tout à la fois dans son âme les germes de la justice et ceux de la vie ; c'est cette lumière qui, perçant les

ombres de la solitude, l'environna de gloire au milieu du désert, et la fit paraître, dès sa naissance, avec l'éclat de l'aurore, lorsqu'elle annonce aux mortels des jours sans orage : *Quasi aurora consurgens.* (*Cant.*, VI.)

Choisissons parmi ces dons ceux qui élèvent Marie au-dessus des créatures. Cet amour extrême de la pureté qui attira les regards du Seigneur ; cette rare humilité qui fit descendre le Verbe dans son chaste sein ; une conduite toujours mesurée sur la volonté de Dieu et sur les règles les plus exactes de la justice ; un enchaînement de mérites non interrompu pendant le cours de sa vie mortelle, suffirait pour soutenir la pompe d'un éloge et pour fixer notre admiration. Ne saisissons que les traits éclatants qui distinguent ce chef-d'œuvre des autres productions de la grâce ; faisons voir l'étendue des miséricordes du Seigneur dans la Conception et dans l'Assomption de Marie : deux prérogatives qui vous feront voir en elle la grandeur des bienfaits de Dieu.

Vous le savez, mes frères, l'ouvrage de notre salut n'est qu'une suite de miséricordes ; mais c'est surtout dans la vocation qui nous prévient et dans la magnificence qui nous couronne que la bonté et la miséricorde de Dieu paraissent tout entières. En sorte que cette bonté, quoique cause immédiate de tous nos mérites, est marquée par une impression particulière dans cette volonté, qui nous fait passer des ténèbres à la lumière imparfaite, et des ombres de la foi à la lumière parfaite et consommée de la gloire.

Que ces deux moments principaux de la miséricorde ont été bien marqués dans les merveilles qu'elle a opérées pour la sanctification et la gloire de Marie ! L'homme, privé de la justice et esclave du péché, gémissait, dès sa naissance, sous la pesanteur de ses chaînes ; sa volonté, soustraite à l'empire de la sagesse, était assujettie à la révolte des sens. La langueur et l'infirmité suivaient du désordre de la nature. Le crime était transmis avec les principes de la vie ; et la terre, peuplée par une race proscrite, n'était chargée que de malheureux, de criminels et d'aveugles. L'excès de ses maux attira sur l'homme les regards du Seigneur. La bonté victorieuse fit oublier les droits de la justice. Dieu lui-même se revêtit de notre chair pour guérir nos faiblesses. L'ordre fut rétabli par une satisfaction infinie. Les mérites du Médiateur, appliqués par la foi et l'espérance, formèrent les justes de l'ancienne loi, et les eaux consacrées par une onction sainte donnèrent naissance à l'homme parfait dans la loi nouvelle. Mais cette réparation supposait le désordre et le châtiment. La justice rigoureuse exerçait ses droits avant que la miséricorde ouvrît les trésors de sa grâce. La corruption de la masse infectait tous les vases qui sortaient de la main de l'ouvrier. Les prémices de notre être étaient impures, et les premiers regards du Créateur sur un ouvrage qui devait retracer toutes ses perfections ne découvraient que des traits qui défiguraient son image. C'était la condition des coupables : ils naissaient tous sous la malédiction avant que de participer aux mérites du Rédempteur. La grâce même qui les rappelait à la vie ne détruisait pas tous les germes de la mort. Le foyer du péché subsistait au milieu des eaux saintes ; et l'arbre, quoique chargé des fruits de la justice, tenait encore aux anciennes racines, et n'en tirait que des sucs capables d'altérer les principes de la vie nouvelle.

Marie seule fut préservée de cette contagion générale ; ce moment où tous les hommes, enveloppés dans la disgrâce du Créateur, semblent n'être tirés de la masse commune que pour en perpétuer l'opprobre et l'ignominie, fut pour elle un moment de gloire. Conçue, remplie de grâce divine, elle parut au milieu des filles d'Adam comme ce signe céleste et bienfaisant dont les vives et brillantes couleurs percent à travers l'épaisseur des nuages, présage consolant de la fin des tempêtes, ou telle que le lis au milieu des épines, ou telle encore qu'une fumée légère de parfums délicieux se répand et s'élève jusqu'au trône de Dieu : *Sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ et thuris.* (*Cant.*, III.) Distinguée de toutes les créatures par la maternité divine, le Verbe se fit une gloire de consacrer, par l'onction de sa sainteté, les prémices de son être, et il lui fit sentir l'impression de sa grâce dans le sein de sa mère : *Dominus ab utero vocavit me.* (*Isa.*, XLIX.) L'enfer ne reconnaît plus sa proie, le démon son esclave, la justice rigoureuse sa victime ; non que cette auguste Vierge eût été soustraite à la loi de la rédemption, et qu'elle n'eût pas besoin d'être teinte du sang de l'Agneau pour échapper au glaive de l'ange exterminateur. Ce serait sans doute dérober à sa gloire et affaiblir sa grandeur que de lui ôter les fruits d'un mystère où l'amour infini de Jésus-Christ se déploie tout entier. Pécheresse dans Adam, elle était, comme nous, dévouée à l'anathème et destinée à l'esclavage ; mais la miséricorde arrête tous les traits de la vengeance en rétablissant cette créature dans l'innocence avant que sa justice pût exercer ses droits. Les mérites du Rédempteur, qui purifiaient les autres enfants d'Adam de leurs souillures, préservèrent Marie de la contagion commune ; et la grâce, qui répare en nous les suites funestes du péché, prévint en elle le désordre de la nature : *Alii post peccatum creati sunt*, dit un saint docteur ; *Maria quasi in ipso casu sustentata est, ne rueret.*

Tel est, mes frères, l'auguste privilége que l'Église semble reconnaître dans Marie, et qu'elle propose aux fidèles, non comme une règle de leur foi, mais comme l'objet d'une croyance pieuse, fondée sur la maternité divine, propre à nous manifester les miséricordes du Seigneur dans ce vase d'élection, et conforme à l'idée que nous avons de la tendresse de Jésus-Christ pour cette auguste Vierge ; une faveur singulière que

la pente du cœur et une tendre dévotion nous portent à reconnaître dans la mère commune de tous les hommes, quoique l'esprit ne soit pas décidé par l'autorité de la révélation. Cette grâce, qui la sanctifie dès sa conception, fut pour elle une source de mérites et le germe de toutes les vertus; elle répondit avec fidélité à sa vocation; elle marcha sans cesse dans les voies de la justice ; toute son occupation fut d'augmenter cette grâce, qui faisait aux yeux de Dieu sa richesse et sa grandeur. C'est en cela que Marie devient notre exemple, et fasse le ciel que sa conduite ne soit pas un jour notre condamnation! Rachetés par le sang de Jésus-Christ et régénérés par sa grâce, la qualité d'enfants de Dieu est le fondement de notre grandeur et le gage de notre félicité. Nous devons donc tous nous rendre dignes de la noblesse de notre origine; exprimer par nos œuvres tous les traits du chef des élus; affaiblir ce poids de corruption qui nous abaisse vers les objets sensibles; tendre sans cesse à la perfection de l'homme nouveau, qui ne s'élève que sur les débris de la cupidité; redouter l'attrait des plaisirs, même innocents, et nous en priver lorsque leur usage peut affaiblir le sentiment des voluptés célestes; conserver enfin, par notre vigilance, par la prière, par la fuite des occasions, un trésor que nous portons dans un chemin rempli d'ennemis de notre salut, parmi des ténèbres épaisses, au milieu des écueils et des précipices : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus.* (II *Cor.*, IV.)

Les merveilles que le Seigneur opère pour la gloire de Marie sont la seconde preuve de ses bienfaits. Dieu, qui se plaît à déployer sa magnificence sur ses élus, ne tarde pas à couronner leurs mérites Aussitôt que les liens de leur mortalité sont brisés, il reçoit leurs âmes dans la céleste patrie, où, parvenus au règne de la vérité, et affranchis de la loi des changements, ils jouissent du bonheur que l'inconstance des désirs et la révolution des temps ne peuvent altérer. Mais l'arrêt qui soumet à la loi de corruption, et qui foudroie cette masse d'argile dont l'homme est pétri, jusqu'à la réduire en poudre, s'exécute sur toute la postérité d'un père coupable. L'âme des justes, formée à l'image du Très-Haut, et capable de s'attacher à ses perfections infinies, retourne à son principe; mais leur corps, tiré de la poussière, est rendu à la poussière; il devient la proie du tombeau; les agents de la corruption l'altèrent et le divisent jusqu'à lui faire perdre toutes ses qualités sensibles, et leurs parcelles éparses sont confondues avec les autres parties de cette terre, qui est leur commune origine, jusqu'à ce que le Créateur, qui suit ses élus dans toutes les révolutions, et qui les distingue dans le chaos du débris universel, les rétablisse dans la perfection, en ranimant leurs os arides par un souffle d'immortalité : *De terra surrecturus sum* (*Job*, XIX.)

Une loi qui ne faisait de tous les corps que une même cendre, et qui n'était qu'une suite du désordre de la nature, ne devait pas ensevelir l'innocent dans la disgrâce commune. Marie, formée dans la justice, avait porté dans son chaste sein celui qui est le principe de la résurrection et de la vie; ce corps, contre lequel tous les traits de la mort se sont brisés, était une portion de sa substance ; cet Homme-Dieu, sorti triomphant du tombeau, avait été formé de sa chair et de son sang; il n'était pas juste qu'un vase de gloire qui avait renfermé tous les germes de l'immortalité, fût brisé comme les vases d'ignominie, jusqu'à être réduit en poussière. Non, Seigneur, s'écriait le Prophète-Roi, frappé de la gloire du Libérateur, et nous pouvons avec les Pères faire l'application de ce passage à Marie, non, Seigneur, vous ne permettrez pas que ce temple du Saint-Esprit, ce trône du Dieu vivant, ce corps dont vous avez été formé, soit sujet à la corruption : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV.) Levez-vous, entrez dans le repos éternel, montrez aux nations le vainqueur de la mort, mais ne laissez pas dans la poussière du tombeau le monument de votre alliance. Hâtez-vous de couronner l'instrument de vos merveilles, placez l'arche de votre sanctification dans le tabernacle éternel, et qu'elle soit environnée de toute la splendeur de votre gloire : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.* (*Psal.* CXXXI.)

Marie venait de fermer les yeux à la lumière du jour, et l'amour avait enfin consumé les restes de sa mortalité; les gémissements de la colombe ne se faisaient plus entendre, un silence de deuil régnait dans le désert, la mort le couvrait de ses ombres, l'épouse n'était plus, et les amis de l'Epoux n'avaient plus que la triste consolation d'honorer sa mémoire en jetant des fleurs sur son tombeau. La joie succéda bientôt à la tristesse, et les chants d'allégresse firent cesser les cris funèbres; l'amour qui avait hâté la dissolution de Marie triompha de la mort, jusque dans les horreurs des monuments; la tendresse de l'Epoux, jointe à la vertu suprême, ranima son corps par un souffle d'immortalité. Sa voix puissante, qui franchit l'intervalle de l'être au néant, fit entendre dans le séjour de corruption ces paroles de vie : Levez-vous, sortez du désert, où vous cherchez depuis si longtemps votre bien-aimé; venez partager sa gloire et embellir son triomphe. Hâtez-vous, il est temps d'entrer dans le jardin céleste, les jours de froid et d'orage sont passés, un printemps éternel règne dans ce lieu charmant, mille fleurs naissantes couvrent cette terre heureuse, la vigne répand les plus doux parfums, et le figuier paraît accablé sous son fruit : *Surge, propera, amica mea : jam enim hiems transiit, flores apparuerunt : in terra nostra ficus protulit grossos suos.* (*Cant.*, II.)

A cette voix l'épouse ensevelie dans la nuit du tombeau ouvre les yeux à la lumière avec autant de facilité que si elle sortait d'un sommeil tranquille; un feu divin

s'insinue dans son cœur, met en mouvement tous ses ressorts et donne à ses organes une activité toujours nouvelle; tous les traits de sa mortalité s'effacent, des rayons d'une lumière douce sortent de ses yeux, et une jeunesse éternelle brille sur son front; son corps se dégage des liens fragiles et du poids qui l'attache à la terre. Plus légère que l'oiseau qui fend d'un vol rapide l'espace immense des airs, elle s'élève au-dessus des nuages, elle s'avance vers le trône de l'Eternel avec une démarche douce et majestueuse. Plus brillante que l'aurore, lorsqu'elle ouvre les portes de l'Orient, et qu'elle dissipe par son éclat tous les feux de la nuit, elle paraît au milieu des puissances célestes comme le soleil parmi les astres qui empruntent de lui leur lumière, les anges sont éblouis de sa gloire, ils se regardent avec étonnement, et leurs yeux reviennent toujours sur elle. L'Epoux la voit avec complaisance et la comble de faveurs, il ceint son front d'un diadème, il met le sceptre dans ses mains, il place son trône auprès du siége de l'Immortel, et tout l'éclat de la majesté suprême se répand sur elle : c'est un spectacle pompeux pour la sainte Jérusalem; ils célèbrent à l'envi le triomphe de Marie, ils mêlent ses louanges à celles du vainqueur de la mort, et les voûtes du céleste séjour retentissent de ce cantique immortel : Triomphe, victoire, honneur au Tout-Puissant, et à celle qu'il a placée sur le trône! la mort est vaincue, le tombeau ne renferme plus sa proie, tout ce qui est teint du sang de l'Agneau sera sauvé; déjà l'épouse, qui en a reçu les prémices, monte au ciel appuyée sur son bien-aimé : *Ascendit innixa super dilectum suum.* (*Cant.*, VI.) Les filles de Sion se réjouissent de son élévation, elles louent ses grâces et la magnificence de ses ornements, elles l'appellent bienheureuse, et leurs reines mêmes rendent hommage à sa grandeur.

C'est ainsi que Marie, triomphante du tombeau, fut élevée au ciel au milieu des applaudissements de tous les justes. La terre même prit part à son élévation; l'Eglise poussa des cris de joie dans son berceau; les premiers fidèles firent éclater leurs transports. Et comment auraient-ils été insensibles à son triomphe, puisqu'ils étaient mêlés dans les intérêts de sa gloire? Marie était une avocate puissante auprès de notre juge, et une mère de miséricorde pour les pécheurs. Ils voyaient en elle, non l'arbitre des grâces, mais une médiatrice qui les obtient par les mérites de Jésus-Christ; non une créature capable d'exaucer nos vœux, mais une mère qui les porte au trône d'un Fils tout-puissant; non une cause nouvelle de justice, qui puisse sanctifier les pécheurs par des pratiques purement extérieures, et les réconcilier avec Dieu sans les fruits de la pénitence et sans un changement de vie, mais un modèle de justice qui hait nécessairement le crime, et qui ne sollicite les grâces que pour seconder les efforts de ceux qui ont un désir sincère de retracer ses perfections. Ces idées pures et lumineuses éclairaient la dévotion que les premiers fidèles avaient pour Marie : cette dévotion était alors ce qu'elle doit être encore de nos jours, une vénération proportionnée au degré d'excellence qu'ils concevaient dans la mère d'un Dieu, subordonnée à l'adoration de Jésus-Christ, et animée par son esprit; l'imitation était le premier hommage qu'ils rendaient à sa vertu; son culte, loin de détourner leurs regards du sanctuaire de Dieu, pour les fixer sur des autels dressés à la créature, les rappelait sans cesse à l'auteur des perfections de Marie; ils n'aimaient que Dieu en elle; les honneurs qu'ils lui rendaient n'étaient qu'un épanchement de l'amour qu'ils avaient pour Jésus-Christ, une expression nouvelle des sentiments de respect et de reconnaissance qu'ils devaient à l'Etre suprême.

Auguste Vierge! nous vous adressons encore des hommages, animés par cette confiance; nous vous demandons surtout de nous obtenir la grâce d'imiter vos vertus; nous intéressons votre tendresse pour des malheureux; nous crions vers vous comme des enfants que vous aimez, que la violence des passions tyrannise, et que vous voudriez rendre justes et heureux : *Ad te clamamus exsules filii Evæ.* Regardez du ciel cette portion choisie de l'Eglise, ce royaume qui attend de votre protection son éclat et sa splendeur. Dieu puissant! exaucez les vœux de la nation que Marie vous présente en ce jour; veillez sur la vie du prince que sa bonté nous rend si cher; resserrez encore plus les nœuds de l'amour qui l'unit à ses peuples; renversez tous les obstacles que ses inclinations pacifiques trouvent dans la révolution des choses humaines; rétablissez la paix, ce bienfait le plus précieux de votre clémence; accordez-nous, par l'intercession de Marie, la justice, l'innocence et toutes les vertus qui peuvent mériter le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE Ier.

SAINT JOSEPH.

Joseph autem cum esset justus (*Matth.*, I.)
Joseph était un homme juste.

De tous les temps, les hommes ont jugé des qualités et des vertus par l'éclat extérieur : la puissance, la supériorité des talents, les vastes connaissances, les succès éclatants, les actions qui produisent en tout genre des révolutions étonnantes, voilà ce qu'ils admirent et à quoi ils consacrent des éloges et des monuments publics : il semble même que la sainteté ait besoin de cet éclat pour mériter leurs suffrages : les vertus privées du fidèle, la patience, la modération, la vigilance d'un père de famille renfermé dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, une vie commune et unie au dehors, leur paraissent trop obscures pour soutenir la pompe d'un éloge : ils estiment les dons extérieurs des miracles et des langues, à cause de la célébrité qu'ils donnent, mais la charité, qui rend les saints agréables aux yeux de Dieu, échappe à leurs regards et fixe rarement leur admiration.

Cependant cet éclat extérieur n'est souvent qu'un prestige qui nous joue, un ornement frivole qui sert de voile à la corruption, ou du moins qui n'ajoute rien à la sainteté véritable. Les vertus secrètes, indépendantes du jugement des hommes, ont toujours plus de réalité que ces vertus brillantes, nées le plus souvent dans l'orgueil, et soutenues par les regards publics. La fidélité à ses devoirs, l'empire sur ses passions, une conscience pure, un cœur qui marche d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la justice, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, élevé au-dessus de tout ce qui passe et soumis à Dieu seul, voilà le fondement de la grandeur et de la sainteté véritables.

Oui, Monseigneur (1), la gloire humaine n'a rien de réel aux yeux de Dieu : la vérité ne voit de grandeur que dans la justice. Les triomphes de vos ancêtres, cette longue suite d'aïeux illustres, cet amas de titres pompeux consignés avec les événements éclatants de notre histoire, sont comptés pour rien dans les fastes des enfants de Dieu : l'éloquence sacrée, destinée à découvrir le néant des choses passagères, ne doit pas employer ses couleurs à embellir le portrait des grandeurs humaines. Vos vertus seules pourraient recevoir ici nos hommages, mais votre modestie supprime des éloges si justes. Ainsi l'homme véritablement vertueux se contente toujours du témoignage et de la récompense que sa vertu trouve dans le fond de son cœur.

Joseph, époux de Marie, élevé par ce glorieux titre au-dessus des plus grands saints, n'eut aucune de ces qualités brillantes que les hommes admirent. Les fonctions de son ministère n'étaient pas distinguées, en apparence, de celles d'une vie commune : on ne le vit pas, comme les Moïse et les Josué, donner des lois aux nations, faire trembler les souverains sur leurs trônes, commander aux éléments, changer l'ordre de la nature, étonner l'univers par sa puissance, et conduire un peuple à travers les miracles : on ne le vit pas, comme les prophètes et les apôtres, disposer des dons de Dieu, ouvrir les yeux aux aveugles, guérir les malades, rendre les mourants à la lumière, et rappeler les morts du fond des sépulcres. L'Evangile nous le représente seulement comme un juste, dont la vie a toujours été mesurée sur la volonté de Dieu et sur les règles les plus exactes de la justice : *Joseph autem cum esset justus.*

Ne cherchons donc pas dans la vie de notre saint cette puissance féconde en prodiges, ces actions éclatantes suivies des hommages publics, ces traits pompeux et magnifiques, que l'éloquence humaine s'efforce d'embellir, mais qui sont plus propres à éblouir les esprits qu'à toucher les cœurs, à satisfaire une vaine curiosité qu'à édifier la piété des fidèles. Bornons-nous aux louanges que les livres saints donnent à Joseph : faisons voir sa justice et les récompenses de sa justice. C'est tout mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La volonté divine est la source primitive de toute justice : elle fixe les devoirs de l'homme, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut; et tout ce qui sort de l'ordre qu'il a établi est marqué au sceau de l'injustice : de là, mes frères, il suit que la soumission à la volonté de Dieu est le premier caractère de la justice. Dès que l'homme est soumis à l'Etre suprême, il accomplit tous ses devoirs; sa piété n'a plus d'écueils à craindre; ses vertus ont toujours des motifs épurés; il aime ses semblables; il est bienfaisant et modéré à leur égard, parce que l'ordre et l'harmonie publique, fondés sur l'amour et les services mutuels, sont une suite de la volonté du Créateur, qu'il prend pour règle de ses actions.

Telles sont, mes frères, les vertus dont Joseph nous donne aujourd'hui l'exemple :

(1) Monseigneur le Dauphin, père du roi Louis XVI.

sa soumission à la volonté de Dieu le rend un modèle de justice dans l'amour de son état, dans la promptitude de son obéissance aux ordres du ciel, dans sa modération à l'égard de Marie : trois réflexions qui vous feront voir que Joseph était un homme juste : *Joseph autem cum esset justus.*

Le premier effet de la soumission à la volonté de Dieu est de nous tenir dans la place que la Providence nous a marquée. Comme il est le souverain arbitre des destinées, qu'il établit l'harmonie publique sur la différence des conditions, et qu'il proportionne ses grâces à l'état auquel il nous appelle, il faut que l'homme soumis à sa volonté soit content dans toutes les situations où il se trouve, qu'il ne cherche pas à en sortir contre l'ordre du Seigneur, qu'il s'occupe uniquement des devoirs de son état, et qu'il ne substitue jamais des œuvres arbitraires et une perfection chimérique à celles que Dieu exige de lui. Il faut aller à Dieu par les voies qu'il nous a frayées. Tout ce qui sort de cette règle est un excès de l'homme et le triste fruit de l'amour-propre : la piété même qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à la volonté divine n'est qu'une recherche dangereuse de nous-mêmes.

Joseph, réduit à la condition la plus obscure, se soumet sans murmure aux ordres de la Providence. Destiné à cacher aux yeux des hommes la grandeur du Fils de Dieu sous le voile d'une bassesse apparente, il n'opposa pas aux desseins du Seigneur cette vaine raison qui rapporte tout à ses propres lumières, qui ose s'élever au ciel pour changer ce qui s'y passe et donner des conseils à la Sagesse éternelle : il s'abandonna au choix de Dieu; il n'écouta ni les désirs inquiets de l'ambition ni les cris importuns de l'indigence, et il ne chercha pas à sortir de son état par les voies que la cupidité pouvait lui tracer.

En effet, à ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté divine. Tout semblait révolter son cœur contre la honte de la pauvreté : les intérêts du Fils de Dieu paraissaient exiger qu'il se montrât avec plus d'éclat; Jésus-Christ descendait sur la terre pour glorifier son Père, et les juifs n'attendaient de lui qu'une grandeur temporelle. Ne devait-il pas se montrer digne de leurs hommages, triompher des cœurs par sa puissance, et forcer l'incrédulité de reconnaître la suprême autorité de son ministère? Qu'était-il besoin qu'un mystère dont les figures avaient été si pompeuses et les préparatifs si magnifiques s'accomplît dans la plénitude des temps par des voies si obscures? La naissance même de Joseph ne devait lui inspirer que des sentiments de mépris pour la bassesse de sa condition. Issu des rois de Juda, il comptait parmi ses ancêtres des héros et des patriarches; héritier de leur nom, il semblait devoir l'être aussi de leur magnificence et de leur gloire; ses vues pouvaient être portées jusqu'au trône. Israël attendait alors un libérateur du sang de David; l'erreur publique favorisait les desseins ambitieux de ceux qui affectaient la royauté, et l'obscurité seule de Joseph mettait obstacle à son élévation.

Quel écueil pour une vertu vulgaire! Quel cœur ne se serait pas ouvert à des désirs ambitieux? Quelle résignation ne fallait-il pas dans ces circonstances, pour supporter sans murmure la bassesse et l'obscurité! Vous le savez, mes frères, l'amour de la gloire paraît être le partage des grands : les prérogatives d'une illustre naissance leur ouvrent la porte des honneurs; le sang qui coule dans leurs veines les rappelle sans cesse à leur origine; l'éducation fortifie même en eux cet amour de l'élévation : on s'efforce de rendre leurs enfants dociles aux leçons de la vanité; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de l'ambition, et les ébauches naissantes de ce vice sont regardées comme de grandes espérances : tout concourt à irriter cette passion dans les grands. L'éloignement des dignités amortit, pour ainsi dire, dans les hommes du commun, la vivacité de leurs désirs; des objets plus vils remplissent leur cœur; ils n'osent s'élever au-dessus de la fange dans laquelle ils rampent, et ils voient sans envie des honneurs qui n'entrent pas dans leur destinée. Mais les hommes nés dans le sein de la gloire veulent toujours être environnés de son éclat; ils sont sans cesse remués par ces mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, et l'obscurité leur est insupportable.

Cependant Joseph, fils de tant de rois, et qui ressentait encore des impressions de grandeur qui restent dans le cœur longtemps après la décadence d'une famille, se vit, sans se plaindre, tomber du plus haut éclat de la gloire humaine dans le mépris qui suit l'indigence, déchu de la souveraine puissance, et réduit à une condition basse et obscure. L'élévation d'une maison étrangère sur le trône d'Israël ne répandit pas dans son cœur le poison de l'envie. Loin de se révolter contre une autorité tyrannique, il donna l'exemple de la fidélité en payant le tribut à ceux à qui sa naissance lui donnait droit de commander. Instruit que le Fils de Dieu ne devait pas triompher des cœurs par l'éclat et la majesté; que sa gloire devait naître de ses humiliations et de ses opprobres; qu'il descendait sur la terre pour confondre l'orgueil des hommes, et leur inspirer, par son exemple, le mépris des biens temporels, il entra dans la simplicité évangélique, et il devint le premier disciple de Jésus-Christ humilié. Toujours dans l'ordre et la soumission, il ne voulut rien, il ne désira rien que de demeurer dans la pauvreté où la Providence l'avait fait naître; et il préféra l'obscurité que Dieu voulait de lui à une destinée plus brillante, qui n'entrait pas dans ses desseins éternels.

Nous n'admirons peut-être pas dans Joseph cet amour de son état. La soumission

à l'Etre suprême, qui rend l'homme content dans toutes les situations où il se trouve, n'est pas dans nos cœurs : sa volonté y trouve toujours un fonds de révolte, dès que ses vues ne sont pas conformes aux nôtres. Il faut que rien ne trouble nos plaisirs et ne dérange l'orgueil de nos projets : le plus léger contre-temps nous accable ; la prospérité même ne nous trouve pas plus soumis que l'affliction : il manque toujours quelque chose à l'avidité de nos désirs. Plus nous nous élevons, plus nos cœurs s'étendent : l'ambition seule décide de nos démarches, met tout en mouvement, et fait du monde entier un théâtre de confusion où nul n'est à sa place, où l'orgueil et la témérité s'élèvent aux premières dignités, tandis que le mérite demeure sans récompense; où celui qui cherche à sortir de l'obscurité d'une vie privée, est souvent incapable de soutenir la dignité d'une vie publique.

Ce n'est pas que je prétende condamner cette émulation qui conduit à la gloire par le devoir. Les hommes, destinés aux honneurs par leur naissance, ne doivent se proposer que de grands objets. Ce serait un opprobre pour eux de n'avoir que des inclinations basses et vulgaires : les vertus privées ne leur suffisent pas; l'indolence et l'amour du repos les déshonorent ; et la religion qui blâme dans les grands le désir insatiable de s'élever sur les ruines des autres, condamne également une vie molle et obscure, qui les retire des soins publics pour les renfermer en eux-mêmes.

Mais il faut que ces vues d'élévation soient conformes à notre état, qu'elles entrent dans l'ordre de la divine Providence, que nous pensions moins à nous élever qu'à nous rendre utiles, que nous cherchions plutôt à obéir à Dieu, qui nous appelle aux dignités, qu' nous satisfaire nous-mêmes ; enfin, que cette recherche des honneurs soit toujours accompagnée d'une soumission parfaite à sa volonté, soit qu'il nous destine à une vie brillante ou qu'il veuille nous sanctifier dans les travaux pénibles de l'indigence et dans l'obscurité d'une vie privée.

Le second effet de la soumission de Joseph à la volonté divine c'est la promptitude de son obéissance aux ordres du ciel. Dieu, mes frères, dans sa providence ordinaire, a laissé à notre prudence le soin d'éclairer nos démarches, il a voulu que le cours des choses humaines eût sa suite et ses causes dans les événements que notre prévoyance peut empêcher ou faire naître, et qu'il dépendit des moyens, des précautions et des mesures que la raison doit fournir. Ce serait donc une fausse confiance d'attendre un ordre particulier du ciel pour toutes nos actions, de prendre des motifs d'incertitude et d'indécision dans les prétextes que fournit une obéissance timide et scrupuleuse, de négliger tous moyens humains, et de s'en rapporter tellement à Dieu qu'on abandonnât tout soin et qu'on méprisât toute prévoyance. La piété véritable n'est jamais suspendue entre ses devoirs et ces vaines frayeurs, et la religion, qui exige la soumission du fidèle dans l'attente des événements, ne consacre ni sa paresse ni son imprudence.

Mais la Sagesse divine sort quelquefois de cette économie dans laquelle elle conduit tout par les voies ordinaires. Elle rompt l'enchaînement des causes secondes, se forme d'autres plans remplis d'événements où sa main paraît toute seule, où sa providence règle tout par des volontés particulières, ne laisse rien à la prudence humaine, et n'exige des créatures qu'une obéissance et une soumission sans bornes.

Et telle est, mes frères, la conduite du Seigneur dans ses desseins sur Joseph. On ne voit agir que les hommes dans les autres événements ; Dieu se cache et paraît invisible : ici Dieu paraît seul à découvert. Il sait le choix des moyens, et ne laisse au ministre de ses volontés que le soin de méditer ses merveilles. Le Seigneur commande et Joseph obéit avec une promptitude merveilleuse. Voilà tout ce que les livres saints nous font remarquer de son ministère.

Jésus-Christ croissait en âge, et sa sagesse, quoique infinie, paraissait se développer par des accroissements successifs. Il était l'héritier du sang, des droits et du trône de la branche royale. Israël voyait en lui toutes ses espérances, et les prémices des hommages des hommes qu'il avait reçus dès sa naissance faisaient augurer la grandeur de sa destination. Hérode, également cruel et soupçonneux, n'ignorait pas les prétentions des juifs ; il s'apercevait que l'attente d'un libérateur nourrissait dans cette nation un fonds de révolte et l'impatience de secouer le joug des étrangers. L'arrivée des mages augmenta son inquiétude et sa défiance ; il craignit cet enfant qu'on venait chercher de si loin pour le reconnaître sous le titre de souverain de la Judée, et il résolut de perdre un rival qui ranimait déjà les espérances d'Israël.

Quel funeste effet ne produit pas la jalousie dans les cœurs ! Hérode, livré à cette injuste passion, ne rougit pas d'employer le crime pour se délivrer d'un enfant qu'il redoutait. Sa politique cruelle confondit les innocents avec le prétendu coupable ; il ordonna de mettre à mort tous les enfants mâles âgés de deux ans et au-dessous. Tout regorgeait du sang innocent dans le territoire de Bethléem ; on n'entendait que des lamentations des mères désolées sur la mort de ces chères victimes. C'en était fait du Fils de Dieu, si la promptitude de l'obéissance de Joseph ne l'eût arraché à la fureur de ce roi barbare. Hâtez-vous, lui dit un ange, prenez avec vous le fils de Marie et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'au jour où je vous avertirai d'en sortir : Hérode est instruit, et il ne tardera pas de faire chercher l'enfant pour lui donner la mort : *Futurum est enim ut Herodes quærat puerum, ad perdendum eum.* (*Matth.*, II.)

Permettez, ô mon Dieu ! que j'expose les prétextes que Joseph pouvait opposer à vos ordres, et que j'imite le langage d'un mortel qui veut connaître les ressorts impénétrables

trables de votre conduite par les lumières d'une vaine raison. Vous tenez dans vos mains le cœur des rois, vous confondez, quand il vous plaît, leur malice. Les mortels audacieux rentrent à vos ordres dans le néant, et un seul de vos regards confond toute grandeur. Pourquoi ne faisiez-vous pas éclater votre puissance pour sauver votre Fils ? Pourquoi ne lanciez-vous pas vos foudres sur ce roi barbare ? Pourquoi ne précipitiez-vous pas dans les abîmes les ministres de sa fureur ? La fuite pouvait, il est vrai, le dérober à l'exécution sanglante qu'on méditait contre lui, mais n'était-ce pas, de tous les moyens de l'y soustraire, le moins digne de sa grandeur ?

Ainsi parle une vaine raison qui juge des œuvres du Seigneur par les vues de l'amour-propre, et qui cherche à se former un plan plus spécieux que celui de la divine Providence. Joseph étouffa tous ces murmures secrets qui s'élèvent si souvent dans notre âme, il n'opposa aucun prétexte à la volonté du Seigneur, il ne chercha pas des motifs de résistance dans la délicatesse de la mère, dans la faiblesse de l'enfant, dans les incommodités, les fatigues et les dangers du voyage ; il ne s'informa pas de la durée de son exil, ni du temps où il plairait au Seigneur de finir ses peines. Dès la nuit même, il prit l'enfant et la mère, il les conduisit, à la faveur des ténèbres, sans guide, sans secours, sans résistance ; Dieu seul veillait à la conservation de cette auguste famille ; l'Egypte servit d'asile à cette Eglise errante dès son origine. Joseph trouva dans cette terre la sûreté que son innocence ne lui donnait pas dans celle de ses pères, et il y fit son séjour aussi longtemps qu'il plut à Dieu de laisser son Fils dans cet exil. La mort du tyran fit enfin cesser les alarmes. un nouvel ordre du ciel le rappela dans la Judée, et son obéissance fut aussi prompte. Il se disposa, sans différer, à ce retour, il quitta l'Egypte et se mit en marche pour rentrer dans la terre de ses pères : *Qui consurgens accepit puerum, et matrem ejus, et venit in terram Israel.* (*Matth.*, II.)

Admirable obéissance, mes frères ! qui nous apprend à nous soumettre sans murmure aux ordres du ciel ; à nous conformer en tout à la volonté du Seigneur, qu'il nous manifeste par ses préceptes ; à régler toutes nos actions sur sa loi, sans chercher des motifs pour la combattre dans la sévérité des maximes, dans la faiblesse humaine, dans les bienséances et les usages d'un monde corrompu, dans tous ces vains prétextes, que présente un amour-propre trop ingénieux à nous séduire !

Le troisième effet de la soumission de Joseph à la volonté divine, c'est sa modération à l'égard de Marie. Dieu veut que nous aimions nos semblables ; que nous respections leur vertu ; que nous supportions leurs défauts, et que nous évitions avec soin de juger témérairement de leur conduite. La modération à l'égard du prochain est donc une suite de la conformité à la volonté du Seigneur. L'homme soumis à l'Etre suprême, ne forme jamais de soupçons téméraires contre ses frères : son cœur droit et simple ne voit jamais le crime à travers les apparences de la vertu ; l'éclat extérieur de la piété suffit pour mériter son estime ; il aime mieux se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence, que d'assurer un jugement désavantageux de son prochain, en fouillant avec une maligne curiosité dans ses intentions les plus secrètes ; il sait que Dieu seul peut juger des motifs, et qu'il n'appartient qu'à lui de percer le voile impénétrable, répandu sur les profondeurs du cœur humain.

La soumission à la volonté de Dieu nous rend même les pécheurs en quelque sorte respectables : elle nous fait entrer dans les desseins de cette Sagesse, qui fait servir à ses vues leur opposition à l'ordre ; elle nous inspire des sentiments de bonté, de douceur, d'humanité à leur égard, parce que dans les mains du Seigneur qui peut les tirer de leurs égarements, ils sont toujours dignes de notre amour ; enfin, elle nous fournit des motifs de consolation dans les événements fâcheux que leur malice nous suscite, parce que ces maux sont une suite de la volonté d'un Dieu qui sait tirer le bien du mal, et qui n'éprouve ses serviteurs, que pour couronner leur patience.

Aussi Joseph, soumis à la volonté de Dieu, se montra plein de modération à l'égard de Marie, dans une circonstance, où tout contribuait à augmenter ses soupçons et ses alarmes sur son infidélité. Jamais épreuve ne fut plus délicate, que celle où il se trouvait. On connaissait dans le monde l'engagement qu'il avait pris avec Marie. Cette union toute spirituelle n'avait été entretenue que par une secrète correspondance de chastes pensées. Il savait qu'elle devait être encore vierge, et cependant, selon les règles de la prudence humaine, il devait croire qu'elle ne l'était plus. Quel embarras, quelle perplexité pour un époux rempli de cette délicatesse que la raison et la tendresse autorisent ! La vertu et la modestie de son épouse, et sa jeunesse sans reproche pouvaient, il est vrai, lui répondre de sa fidélité. Mais est-il rare que le vice emprunte les apparences de la vertu ? et l'hypocrisie ne cache-t-elle pas souvent sous le voile de la pudeur des mœurs dont la corruption nous ferait horreur ? Quelque estime que Joseph eût pour Marie, il n'avait point de principe pour en juger favorablement, puisque son état déposait contre elle, et que son silence même semblait l'accuser.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous éprouvez souvent la patience de vos serviteurs par ces perplexités cruelles, où l'évidence nous force à condamner ceux que notre tendresse excuse ; où le trait qui nous frappe, semble partir de la main qui nous est la plus chère. Qu'il est rare alors de bannir de son cœur l'aigreur et l'amertume ; d'étouffer l'impétuosité des premiers sentiments de la nature ; de ne pas chercher un adoucis

sement criminel à ses peines, en décriant les actions et la conduite de ceux que nous regardons comme les auteurs de nos maux ; de ne pas exciter contre eux la haine publique, et de s'imposer un silence rigoureux sur l'injustice de leurs procédés !

Cependant Joseph, dans une épreuve si délicate, où la jalousie se croit tout permis, suspend son ressentiment, se soumet à la volonté de Dieu, et conserve ce calme des passions qui rend l'homme si grand, quand il ne prend pas sa source dans l'insensibilité, ou dans l'orgueil d'une vaine philosophie. Forcé par la loi à rompre toute société avec une femme adultère, il prend, à la vérité, la résolution de quitter Marie, quoique son cœur ait peine à la croire coupable ; mais il ne cherche pas à décrier son épouse dans le public ; il ne demande pas ces conseils indiscrets qui éternisent souvent la honte, sous prétexte de satisfaire à la vengeance. Son secret est pour lui seul, et toute sa douleur est renfermée dans son cœur. Loin de s'abandonner à ses soupçons, il oppose aux apparences du crime tant de vertus qu'il voit dans Marie ; il aime à se persuader qu'elle n'est pas infidèle ; et son esprit, en l'excusant, suit la pente de sa tendresse. Il regarde sa grossesse comme un mystère dont il doit attendre l'éclaircissement avec résignation ; et il aime mieux, dit saint Jérôme, présumer en elle un miracle, que de la soupçonner d'un crime : *Sciens illius castitatem, et admirans quod evenerat, celat silentio, cujus mysterium non sciebat.*

Telle est, mes frères, la conduite pleine de modération dont Joseph usa à l'égard de Marie, et que l'Évangile nous présente comme un exemple de justice : *Joseph autem cum esset justus.* Où trouver encore une semblable modération parmi les hommes? Où trouver cette charité qui ne forme jamais de soupçons téméraires contre le prochain, qui supporte ses défauts et qui excuse ses faiblesses? Je ne parle pas ici des suites funestes de la jalousie qui trouble la paix des mariages, qui détruit la confiance, qui rend une femme esclave des caprices et de la brutalité d'un époux ; qui compte pour rien les liens du devoir ; qui ne connaît de sécurité que dans une contrainte opposée à l'aisance de nos mœurs ; qui voit le crime dans les démarches les plus innocentes, et qui regarde la vertu comme une hypocrisie mieux conduite. Malheur à l'homme agité par cette amère passion ! Chaque jour nous fournit là-dessus des leçons et des exemples domestiques.

Bornons nos réflexions à des vertus qui puissent intéresser tous les cœurs. Nous portons tous un penchant violent à blâmer la conduite de nos semblables ; nous jugeons témérairement de leurs démarches les plus innocentes ; nous formons sans cesse des soupçons injustes contre leur vertu ; et si l'éclat de leurs actions nous arrache quelque éloge, nous cherchons à nous dédommager de ces hommages forcés par la censure secrète des motifs qui les font agir. Il semble que la vertu ne soit dans notre idée qu'un fantôme qui n'a jamais eu de réalité ; nous la trouvons toujours fausse ou ridicule dans nos frères. Les uns n'ont que les apparences de la piété, les autres n'en ont que la petitesse et les travers ; et, par une bizarrerie que nos caprices seuls peuvent justifier, nous donnons en même temps de grands éloges à la vertu, et nous perçons de mille traits ceux qui en font profession.

La conduite de Joseph à l'égard de Marie, son estime pour sa vertu, sa modération dans une circonstance où tout semblait déposer contre elle, condamnent la témérité de nos censures, et cette malignité secrète qui nous porte à juger mal de nos frères ; rien ne nous apprend mieux que nous devons être indulgents, même pour leurs vices, ménager leurs faiblesses, supporter avec soumission leurs défauts, et excuser les actions qui nous blessent en apparence, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées.

La soumission de Joseph à la volonté de Dieu l'a rendu un modèle de justice dans l'amour de son état, dans la promptitude de son obéissance, dans sa modération à l'égard de Marie ; vous l'avez vu : il me reste à vous faire voir les récompenses de sa justice ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La justice trouve rarement sur la terre des récompenses temporelles ; l'impie, environné d'orgueil et de prospérité, jouit avec insolence des grandeurs et des richesses ; ses succès surpassent ses désirs : il voit sa postérité florissante ; et, enivré de son bonheur, il méprise la main du Seigneur qu'il n'a pas éprouvée, et croit que ses crimes échappent à cet œil invisible qui perce les plus profonds abîmes ; le juste, au contraire, n'a souvent pour partage que le mépris, l'obscurité et l'indigence ; livré à la puissance de ses ennemis, l'envie le persécute, l'imposture triomphe de son innocence, et, à juger de la dispensation des biens terrestres, sans les vues de la foi, on est tenté de croire que les faveurs du ciel sont le prix du crime, et ses châtiments, la seule récompense de la vertu.

Joseph, dont la justice mérita les éloges de l'Esprit-Saint, ne reçut pas pour récompense des prospérités temporelles. Il parut sur la terre, ainsi que la plupart des justes, pauvre, persécuté, l'objet du mépris et de l'indifférence d'un peuple qui réservait toute son admiration pour le vain spectacle de la gloire humaine. Les distinctions du siècle étaient indignes de sa vertu. Dieu le fit entrer en partage de sa grandeur ; il l'établit protecteur tout puissant des hommes ; il le choisit pour coopérateur de ses desseins ; il lui donna l'intelligence de ses mystères : trois prérogatives de Joseph, trois récompenses de sa justice : *Joseph autem cum esset justus.*

La connaissance des mystères est la première récompense de la justice de Joseph.

Dieu se cache toujours aux yeux de l'iniquité : des hommes charnels et livrés aux plaisirs des sens sont indignes d'être éclairés par cette lumière, qui ne découvre que des biens spirituels ; leur âme, plongée dans la corruption, ne peut s'élever aux vérités sublimes de la foi; et la religion, si consolante pour le fidèle, n'a pour eux que de l'obscurité ; semblable à cette nuée lumineuse qui éclairait la marche des Israélites, tandis qu'elle répandait sur le camp des Egyptiens des ténèbres impénétrables. Que la conduite du Seigneur à l'égard des justes est différente! Il leur manifeste la sagesse de ses desseins et l'admirable économie de sa providence; il leur ouvre tous les abîmes où sa grandeur se plaît à se voiler ; la grâce qui les éclaire ne trouve point d'obstacle à ses leçons; leur raison, dégagée de la chaîne des passions, source féconde de toutes nos erreurs, n'écoute plus que l'oracle suprême, et leur soumission devient la source de leurs lumières.

Aussi Joseph, si grand par sa justice, mérite d'entrer dans la confidence du Très-Haut ; il devient l'interprète de ses volontés, l'intelligence des Ecritures lui est donnée ; les événements qui doivent naître dans l'éloignement des temps sont mis sous ses yeux ; Dieu sort du sombre nuage où il s'était enveloppé ; son secret lui échappe, et il ouvre enfin aux yeux de son fidèle serviteur les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards avaient échoué.

L'incarnation, ce mystère renfermé dans le sein de Dieu, n'était pas encore sorti du silence éternel ; les ténèbres de l'idolâtrie répandaient sur ce mystère un voile que la raison des sages du paganisme ne pouvait percer ; les yeux charnels des Juifs n'y voyaient que des grandeurs temporelles ; ils voulaient un chef qui les réunît sous ses nobles drapeaux, qui rendît à Jérusalem son ancienne splendeur, qui fît gémir les ennemis de Juda sous le poids de ses armes, et qui remplît l'univers du bruit de ses victoires. Cette auguste réparation, qui devait former dans la justice des hommes nouveaux, et qui était l'objet des vœux de toute la nature, n'était pas encore celui des espérances d'Israël, lorsque Marie conçut dans son sein, par l'opération du Saint-Esprit, ce libérateur attendu dès la naissance du monde ; cette auguste vierge reçut aussitôt la connaissance du mystère ; l'envoyé du ciel lui annonça la grandeur future de son fils ; mais cet événement, qui fut pour elle un sujet de consolation, exposa Joseph aux plus cruelles inquiétudes : sa modération dans cette circonstance le rendit digne d'entrer dans les secrets du Seigneur, qui attendait ce moment pour récompenser sa justice et faire cesser ses alarmes : l'ange Gabriel, ministre ordinaire du Tout-Puissant dans le grand ouvrage de la rédemption des hommes, lui apparut en songe, et lui manifesta tous les desseins de Dieu : Ne craignez pas, Joseph, lui dit-il, de prendre Marie pour épouse ; ne songez plus à rompre les liens qui vous unissent à elle ; sa vertu doit être au-dessus de tout soupçon ; elle a conçu sans cesser d'être vierge ; le fruit de bénédiction qu'elle porte dans son sein est l'ouvrage de la puissance divine ; c'est cet enfant admirable que le prophète Isaïe annonçait ainsi à Achaz : Voilà qu'une vierge concevra et mettra au monde un fils qu'on nommera Emmanuel : *Ecce virgo in utero habebit et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (Isa.*, VII.) Une révélation si distincte, qui suffisait pour calmer ses alarmes, ne fut pas le seul prix de sa justice : élevé au-dessus de tout ce qui passe, véritable enfant des promesses, héritier de la foi des patriarches, l'amour des biens temporels ne l'aveugla pas, comme les descendants d'Abraham selon la chair ; il méritait de pénétrer la profondeur du mystère d'un Dieu humilié, pauvre, persécuté, et qui n'est descendu sur la terre que pour confondre l'orgueil des hommes. L'ange lui découvrit toute l'étendue des miséricordes du Seigneur, et la vanité des préjugés de sa nation ; il lui fit voir que le libérateur ne serait grand que parce qu'il sauverait son peuple de l'esclavage du démon ; qu'il descendrait sur la terre pour combler les hommes de ses bienfaits, pour attacher à la croix l'écrit fatal de leur condamnation, pour les rendre amis de Dieu, et adopter des nations étrangères aux promesses de l'ancienne alliance : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. (Ibid.)* Tous les événements renfermés dans l'avenir se présentèrent à ses yeux ; il aperçut dans l'éloignement des temps cette église qui devait s'accroître au milieu des persécutions les plus sanglantes, confondre la sagesse du siècle par la folie apparente de la croix, renverser les autels profanes, et réunir tous les peuples dans un culte parfait et digne de l'Etre suprême : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*

Ainsi Dieu récompensa la justice de Joseph, en lui donnant l'intelligence des mystères ; sa foi vive, son mépris des biens temporels, son espérance ferme et ennoblie par des vues supérieures, le rendirent digne de connaître toute la magnificence des promesses, dont les Juifs ne saisissaient que l'ombre et la figure ; la bassesse apparente du Messie ne le fit pas rougir de sa docilité, parce qu'il comprit quelle était la véritable grandeur, et qu'il préférait à l'éclat des grandeurs humaines les dons de la grâce et le mérite de la sainteté : ainsi Dieu communique encore les plus vives lumières à ceux qui le cherchent dans la droiture du cœur ; tandis qu'il se cache aux yeux charnels, et à la sagesse orgueilleuse du siècle.

La seconde récompense de la justice de Joseph, c'est qu'il a été choisi de Dieu pour coopérateur de ses desseins. L'Eternel pouvait distinguer la naissance de son fils par les traits éclatants de sa toute-puissance, abaisser des nuées de gloire pour enfanter ce juste ; ouvrir les cieux pour lui frayer une route de lumière, et accompagner sa venue

de tant de splendeur et de magnificence, qu'il eût été impossible de le méconnaître. Cependant il a voulu se servir du voile du mariage pour cacher aux puissances des ténèbres la naissance miraculeuse du Libérateur ; confondre le Fils des promesses avec les autres enfants d'Abraham, et l'assujettir à toutes nos faiblesses. Sa gloire le quitte dès qu'il est sorti du sein de son Père ; sa sagesse est infinie, mais elle ne paraît qu'une raison naissante et enveloppée : il est l'image de la substance du Père ; mais cette ressemblance parfaite est cachée sous la vile forme d'esclave. Tel autrefois le nuage répandu sur le tabernacle dérobait aux yeux des mortels le sanctuaire de la nouvelle alliance, tandis que le Très-Haut le remplissait au dedans de tout l'éclat de sa majesté.

Ce dessein de cacher le mystère de l'Incarnation sous le voile du mariage, d'anéantir, pour ainsi dire, la grandeur du Fils de Dieu, dans l'obscurité d'une vie commune et dans la faiblesse de l'enfance, exigeait que le Seigneur choisît un homme à qui il confiât l'administration visible de ses intérêts ; puisqu'il voulait que Jésus-Christ prît naissance dans le sein de Marie, il fallait à cette vierge un époux témoin de sa virginité, et protecteur de son innocence : puisqu'il voulait assujettir son Fils à toutes nos faiblesses, il fallait à cet auguste enfant un père adoptif, chargé du soin de pourvoir à ses besoins, et de veiller à sa conservation.

Telle est, mes frères, la sublime dignité à laquelle Joseph est élevé ; époux de cette femme que toutes les races futures appelleront bienheureuse, de cette vierge qui devait donner au monde le Fils de la promesse ; époux de Marie, mère d'un Dieu, avec toute la prééminence que la nature et la religion ont attachée à cette qualité ; quelle excellence dans cette supériorité ! mais quelle pureté dans cette union toute spirituelle ! La vertu seule formait les liens qui les unissaient : toutes idées grossières et charnelles étaient bannies d'un commerce qui ne s'entretenait que par une correspondance mutuelle de chastes désirs ; l'estime réciproque rendait éternels ces nœuds, que la cupidité rompt souvent au moment qu'elle les forme : quoique insensibles aux attraits de la volupté, l'absence de la passion n'ôtait rien à la vivacité de leur tendresse ; tout ce que l'amour développe dans les cœurs de sentiments vifs et délicats, rectifiés par la charité, tournait au profit de leur chaste union ; et ils jouissaient au même degré des charmes de l'innocence, et des douceurs d'une confiance sans bornes.

Que ne puis-je pénétrer dans le sanctuaire où ces augustes époux consacraient leurs jours à la prière et aux actions de grâces, rappeler les tendres ménagements que Joseph avait pour Marie, et exprimer cette vénération religieuse qui lui faisait regarder cette vierge plutôt comme sa souveraine que comme son épouse ! Instruit des desseins de Dieu, il respectait en elle les dons de la grâce ; il savait qu'elle tirait toute sa gloire de son élévation à la maternité divine ; il connaissait toute la grandeur de son Fils, et il se croyait trop heureux de partager avec elle ses soins et sa sollicitude pour un dépôt si précieux : *Joseph vir Mariæ.*

A cette auguste qualité d'époux de Marie, Joseph ajouta celle de père de Jésus. L'Homme-Dieu devait naître du sein d'une vierge, et ce fruit de bénédiction ne pouvait être que l'ouvrage de la puissance divine ; mais l'Eternel, voulant cacher ce mystère à la sagesse du siècle, il fallait qu'il fît choix d'un serviteur fidèle, qui tînt lieu de père devant les hommes à cet enfant des promesses, et qui servît de voile aux desseins admirables de sa providence : la justice de Joseph le rendit digne de cette élévation ; le Seigneur partagea avec lui cette gloire qu'il s'était réservée ; il lui communiqua son autorité et sa puissance sur ce Fils bien-aimé, il devint la vive image et l'expression de sa paternité divine, et il mérita par ses soins et sa tendresse la qualité de père de Jésus, que l'Esprit-Saint lui donne dans les livres sacrés : *Et erat pater ejus.* (*Matth.*, II.)

Ministre de la Providence et coopérateur de la sagesse divine dans le plus grand de nos mystères, la gloire du patriarche Joseph ne fut que l'ombre de la sienne ; l'élévation du premier dans le palais de Pharaon n'était que la figure de l'autorité que le second devait exercer dans la maison de Dieu : l'un sauva l'Egypte par sa prévoyance, sut, par ses bienfaits, mettre un peuple dans les intérêts de sa gloire et se l'attacher par la reconnaissance ; l'autre, en conservant par ses soins le fils de Dieu, concourut à la réparation du monde et au salut de tous les hommes : c'est dans la maison de Joseph que la religion se forme ; c'est là que commence la carrière du Soleil de justice, dont la vive lumière doit dissiper toutes les erreurs ; c'est sous sa main que croît cet arbre de vie, dont les branches s'étendront sur toute la terre ; c'est sous ses auspices que les mystères se consomment et que les prophéties s'accomplissent. Les premiers rayons de l'étoile de Jacob doivent luire sur Béthléem ; et Jérusalem tournait ses yeux vers cette terre fortunée, d'où elle attendait son libérateur : Dieu se servit du ministère visible de Joseph pour accomplir cet oracle ; sous sa conduite, la famille s'arrêta à Béthléem, lorsque Marie était proche de son terme ; le rejeton de Jessé prit racine dans la terre de ses pères, et cet enfant, l'espoir de ses aïeux, reconnut, en naissant, l'origine de sa race. L'Agneau sans tache se soumet à la loi dans la circoncision : sa volonté paraît n'avoir aucune part aux prémices de son sacrifice : Joseph tient la victime sur l'autel, il essuie ses larmes, il aperçoit sous le voile des cérémonies les ombres de son immolation sanglante, et, éclairé sur la destinée de ce roi immortel des siècles, il lui donne ce nom divin qui pouvait seul expri-

mer toute sa grandeur : *Vocatum est nomen ejus Jesus.* (*Matth.*, I.)

Tes vœux seront exaucés, juste Siméon ; tu verras le consolateur d'Israël avant que tes yeux se ferment à la lumière, et tu quitteras sans regret la terre après avoir joui du bonheur dont l'attente faisait le soutien de tes veilles : Joseph conduira le dominateur dans son temple, tu le recevras de ses mains ; l'éclat de sa gloire te jettera dans un transport extatique; et ta joie, contenue durant quelques moments, éclatera enfin dans ce cantique sublime, monument éternel de la pureté de ta foi et de la vivacité de tes espérances.

Ainsi, les desseins de Dieu s'accomplissent par le ministère visible de Joseph ; les merveilles se développaient tous les jours davantage à ses yeux ; déjà les cieux s'étaient ouverts pour rendre témoignage à la divinité du Messie ; les bergers, dignes par la simplicité de leurs mœurs, de recevoir ses premières faveurs, étaient venus lui rendre leurs hommages, et un astre nouveau avait conduit à ses pieds les premiers de la gentilité convertie. Ces grands événements remplissaient Joseph de consolation ; il les méditait dans son cœur; il se livrait aux transports de joie que ressent un père vivement touché de la gloire de son fils, lorsque des présages heureux lui font concevoir de grandes espérances sur sa destinée: *Et erant pater ejus et mater mirantes.* (*Luc.*, II.) Mais la tendresse de ce fidèle serviteur ne se bornait pas à des sentiments stériles d'admiration ; il rendait à l'Homme-Dieu des services réels ; il descendait dans le détail de ses peines et de ses besoins : ce temple que la Divinité remplissait de sa gloire, s'élevait sous sa main ; cette raison souveraine, cachée sous la faiblesse de l'humanité, se développait en apparence par ses soins, et faisait briller sous le voile de l'enfance les premières lueurs de cette sagesse infinie qui devait confondre toute la prudence du siècle : *Puer autem crescebat et confortabatur plenus sapientia.* (*Ibid.*)

Ici, mes frères, la grandeur de Joseph m'accable de son poids ; l'éclat de sa gloire me force à baisser les yeux, et je ne trouve plus d'expression digne de mon sujet : je vois l'Eternel dépendant de la créature, et l'arbitre souverain des destinées, exécutant les ordres d'un mortel : *Et erat subditus illis.* (*Ibid.*) Celui qui pèse l'univers dans sa main, qui commande en maître à la nature, et qui, d'un mot, fit sortir tous les êtres du néant, reçoit la nourriture des mains de Joseph ; le travail d'un pauvre artisan est son unique ressource dans ses besoins ; et il se livre lui-même aux exercices pénibles d'une vie laborieuse, conforme à la situation présente de sa famille : *Et erat subditus illis.* Heureuse maison, où l'on voyait régner la paix, la simplicité, et qui, sous des dehors obscurs, renfermait tous les trésors du ciel et toute l'espérance de la terre ! Précieux travaux, qui avaient pour objet, la vie et la subsistance d'un Homme-Dieu ! Soins aimables de Joseph, qui confondent la dureté de ces parens qui rougissent d'entrer dans le détail des besoins de leurs enfants, et qui croient ne devoir à leur éducation, que les moments qu'ils ne peuvent pas donner aux excès des passions ! Non, rien n'est plus grand que Joseph, renfermé dans l'enceinte des devoirs d'un père, content sous un toit rustique, veillant à l'enfance du Sauveur, et travaillant de ses mains pour faire subsister sa famille : cette simplicité de mœurs a plus de dignité et d'élévation véritable, que tout le faste de nos usages ; et si ces traits paraissent obscurs, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs, et qui regardent les vertus domestiques comme le partage du vulgaire.

Enfin, Joseph est établi protecteur tout-puissant des hommes ; et c'est la troisième récompense de sa justice. Rien n'est plus admirable ici-bas que la variété des voies du Seigneur sur ses élus : les dons extérieurs qu'il répand sur eux ne sont pas toujours mesurés sur leur sainteté ; quelques-uns, doués du don des miracles, paraissent disposer de la nature en maîtres, et sont regardés comme les dépositaires de la puissance divine ; d'autres, avec une sainteté plus éminente, n'ont aucune de ces qualités brillantes qui fixent nos regards ; les occasions éclatantes manquent à leur vertu renfermée dans les devoirs communs ; et leur mérite n'est pas annoncé par ces traits extraordinaires qui entraînent la multitude.

La gloire et la puissance des justes sur la terre, ne sont donc pas la mesure certaine du mérite de leur sainteté ; mais il n'en est pas ainsi de cette gloire et de cette puissance dont ils sont revêtus dans le ciel, lorsque les liens de leur mortalité sont brisés : comme les dons sont alors la récompense véritable de leur sainteté, ils sont toujours proportionnés à leur mérite ; plus leur vie a été pleine de vertus, plus leur mort doit être suivie de vénération et d'hommages ; et plus ils ont été saints aux yeux de Dieu, plus il les élève au degré sublime de puissance et d'autorité.

Cette vérité supposée, mes frères, il est facile de comprendre quelle est la puissance de Joseph auprès de Dieu, et combien il est digne de nos hommages : toujours soumis à la volonté de son Créateur, sa vie n'est qu'une suite d'actions vertueuses ; comblé des grâces qui sont les semences de l'immortalité, chaque instant ajoutait un nouveau degré à ses mérites ; il est donc auprès de Dieu, le plus puissant des saints, comme il a été à ses yeux le plus juste des enfants des hommes ; honoré de toutes les faveurs qui peuvent rapprocher les distances infinies que le néant met entre la créature et l'Etre suprême, père adoptif de celui qui est la source de toutes les grâces, quel pouvoir ne doit pas avoir son intercession auprès d'un fils dont il a mérité toute la tendresse ; et, pour me servir de l'expression d'un grand homme, quelle force ne doit pas avoir sa prière, puisqu'en qualité de père, il prie en

quelque sorte avec autorité ? *Quanta vis in eo impetrandi, quia, dum pater filium orat, imperium reputatur ?* Aussi la dévotion à Joseph réunit aujourd'hui tous les peuples que l'Eglise renferme dans son sein ; partout, où la gloire du fils trouve des adorateurs, la protection puissante du père trouve des hommages : animées par la confiance, de saintes sociétés, assemblées en son nom, se forment de toutes parts ; des monuments publics sont élevés en son honneur ; les autels sont consacrés à l'Eternel sous son invocation : et les fêtes où nous célébrons sa grandeur, deviennent tous les jours plus pompeuses et plus solennelles.

Auguste Thérèse, remplie d'une dévotion si vive et si fervente pour Joseph, vous qui n'avez jamais employé vainement son pouvoir, et qui avez désiré si souvent d'inspirer à tous les hommes les sentiments de vénération dont vous étiez pénétrée pour ce grand saint, vos souhaits sont accomplis ; l'univers est rempli du bruit des merveilles que le Seigneur a opérées en votre faveur par son intercession ; vos enfants ne sont plus les seuls zélateurs de son culte ; leur confiance a passé dans les cœurs de tous les fidèles ; ils s'empressent de charger ses autels de dons et d'offrandes ; ils viennent de tous côtés, comme autrefois au libérateur de l'Egypte, lui exposer leurs besoins ; ils le regardent comme l'asile des pécheurs, la ressource des faibles et des opprimés, l'espérance et le soutien de tous ceux qui implorent sa puissante protection.

Allons donc à Joseph, mes frères ; adressons-lui nos vœux avec confiance ; demandons-lui, non des faveurs temporelles qui pourraient nous corrompre, mais la délivrance des passions qui nous tyrannisent ; soyez persuadés que vous ne mériterez jamais sa protection par les seules apparences d'un culte extérieur : l'imitation est le premier hommage que vous devez à sa vertu ; soyez contents dans l'état où la providence vous a placés : soumis aux ordres du ciel, modérés à l'égard de vos semblables ; vivez dans la justice, et vos vœux seront dignes de Joseph : il les portera jusqu'au trône de l'Eternel ; le Seigneur répandra sur vous ses bénédictions ; et s'il ne vous récompense pas pendant cette vie, par des consolations terrestres, il vous fera part dans l'autre de la gloire immortelle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT PAUL.

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel. (*Act.*, IX.)

Celui-ci est un vase d'élection, choisi pour annoncer ma doctrine aux Gentils, aux rois de la terre, et aux enfants d'Israël.

J'étais donc destiné à célébrer les vertus du plus grand des apôtres ; et l'éloge d'un des hommes les plus célèbres de l'univers devait être prononcé par le plus faible organe du ministère. Quelle impression ne fait pas sur les esprits l'éclat de la sainteté, et de quels généreux efforts ne nous rend pas capables ce vif intérêt que nous prenons aux actions qui honorent l'humanité ! L'héroïsme des vertus de saint Paul, et l'admiration qu'inspire son apostolat, qui devaient faire craindre d'échouer dans un sujet si vaste, ne m'ont laissé que le désir de le suivre dans sa noble carrière. Un autre motif m'a soutenu dans cette entreprise : je n'ai pas craint que le tableau du divin Paul, quoique tracé par une main grossière, affaiblît la haute idée que vous avez conçue de cet apôtre : l'image de ses vertus et de ses talents est gravée dans votre âme, avec des traits vainqueurs du temps et de l'ignorance ; rien ne peut obscurcir l'éclat de sa gloire ; il se soutient de lui-même ; son nom seul fait son éloge.

Chrétiens, que la piété rassemble dans ce temple, n'attendez pas que je fasse briller à vos yeux les couleurs d'une éloquence vaine et recherchée. Les grands hommes se peignent par leurs actions ; et l'éclat de la sainteté doit seul embellir le portrait des héros chrétiens. En louant saint Paul, je loue la vertu même ; je rends gloire à la grandeur et à la miséricorde de Dieu qui en est l'auteur. Si mes expressions ne répondent pas à un sujet si grand et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Un apôtre, choisi de Dieu, pour porter son nom aux extrémités de la terre, doué de l'intelligence des mystères, puissant en œuvres et en paroles, le plus parfait modèle de la vie chrétienne et le plus solide appui de la religion ; un cœur enflammé par la charité, plein de bonté et de douceur envers les âmes dociles ; ferme, jusqu'à devenir inflexible envers celles que la douceur et la raison ne peuvent ramener ; sans élévation avec les simples, petit avec les petits ; grand et majestueux avec les âmes fortes ; un courage héroïque, capable de tout entreprendre pour la foi, hardi dans ses desseins, intrépide dans les dangers, ferme et constant dans les travaux et les adversités ; annonçant le triomphe de la croix dans toute la terre ; opérant une révolution subite dans les esprits et dans les cœurs ; dissipant l'erreur dans un temps où elle était soutenue de toute la superstition de l'idolâtrie, de toute la subtilité d'une vaine philosophie, de tout le faste de l'éloquence, de tous les agréments de la poésie, de toutes les impressions des préjugés, de tous les efforts des passions, et de toutes les forces de l'empire ; les combats qu'il a soutenus pour l'exécution d'un si grand dessein ; les voyages entrepris malgré la rigueur des saisons ; les mers tant de fois traversées, au milieu des tempêtes les plus affreuses ; le défenseur de la foi, traduit devant les tribunaux, exposé à mille morts, et versant enfin son sang pour cimenter la religion qu'il venait d'établir : voilà le grand spectacle que présente la vie de saint Paul. Quelle matière plus intéressante pour les fidèles ! Et que voit-on dans l'histoire qui approche de tant de merveilles ?

Essayons de rassembler tous ces faits sous un même point de vue. Les bornes trop

étroites que l'usage prescrit à ces discours, ne nous permettent pas de peindre tous les talents et toutes les vertus de saint Paul, avec les couleurs qui leur sont propres. Tâchons de saisir les traits primitifs qui forment le caractère des grands hommes; de montrer les ressorts puissants qui font naître toutes les affections de leur âme; et, sans oublier les miséricordes de Dieu, qui crée par sa grâce les vases de magnificence, et qui couronne ses dons dans les élus, faisons voir ce que la religion doit au zèle de Paul, et ce qu'elle doit à sa science. C'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Le zèle et le caractère le plus propre d'un apôtre chargé de soutenir les intérêts de Dieu: il ne doit agir que pour sa gloire; la propagation de son culte, la destruction du vice, l'établissement du règne de la vertu, sont les grands objets qui remplissent son âme; il tend sans cesse à la perfection de l'édifice spirituel, qui s'élève sous sa main; l'ardeur qui le consume s'irrite par les obstacles et s'enflamme par le succès; elle donne, pour ainsi dire, le mouvement à tous les ressorts de son âme; elle brille dans ses yeux, elle enflamme ses expressions, et semblable à ce prophète de feu dont l'Esprit-Saint fait si souvent l'éloge dans les Ecritures, son cœur brûlé de zèle pour le Dieu des armées, devient une fournaise ardente, et sa parole un flambeau allumé, qui porte partout la lumière, la chaleur et la vie.

Une vertu si héroïque, et qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même, peut-elle encore tenir des faiblesses et des excès de l'humanité? Déplorable condition des mortels! Les qualités les plus louables ne sont pas toujours parfaitement pures, et participent souvent de l'humeur et du caractère: le zèle s'enflamme par le feu du tempérament, ou s'amortit par le flegme qui les domine; il brûle ce qu'il ne faut qu'échauffer, ou il ne fait qu'éclairer ce qu'il faut consumer; et cette vertu, destinée à étendre l'empire de la loi, devient ou une rigueur inflexible qui la rend odieuse, ou une lâche complaisance qui la fait plier au gré des passions des hommes.

Ecoutons à ce sujet les sublimes réflexions de saint Augustin. Il est, dit ce grand docteur, un zèle pour Dieu contre les hommes, et quand il est seul, il est trop rigoureux; il ferme la porte des temples et ôte toute entrée à la miséricorde: c'est un zèle plein d'amertume, semblable à celui de ce disciple qui, touché du mauvais traitement que son maître avait reçu dans Samarie, voulait faire descendre le feu du ciel sur cette ville ingrate. Il est un zèle pour les hommes contre Dieu, qui abandonne les intérêts de la justice divine, pour ménager les faiblesses humaines; et ce zèle est ordinairement injuste et téméraire. Enfin, il est un zèle qui tempère la sévérité par l'indulgence; qui allie la tendresse d'un père avec les peines d'un juge; qui veut que Dieu soit satisfait, sans que le pécheur périsse, et qui conserve tout ensemble les droits de la justice et ceux de la miséricorde; un zèle auquel la persuasion de la foi donne toute la vivacité, dont toutes les démarches sont réglées par la charité, et que l'espérance des biens éternels affermit contre tous les obstacles; un zèle parfait qui demande un cœur vaste pour tout embrasser; une sagesse éclairée pour se conduire; une fermeté inébranlable pour soutenir la grandeur et le poids des travaux apostoliques, sans jamais se laisser abattre.

Et tel est, mes frères, le zèle qui forme le caractère de saint Paul: il avait reçu de la nature les plus excellentes qualités, une âme grande et élevée, un courage héroïque, un génie actif et pénétrant, une présence d'esprit admirable, qui laissait à son âme une tranquillité parfaite au milieu des plus grands périls: l'amour du bien et du vrai dominait dans son cœur; la persuasion seule et la force des préjugés de l'enfance l'attachaient à sa loi; il l'aimait sans déguisement et sans hypocrisie; sa prévention en faveur de la secte pharisaïque ne tenait pas à des vices du cœur; les excès auxquels il se porta contre le christianisme n'étaient que l'effet de son ignorance; et ce zèle aveugle qui en faisait le persécuteur des premiers fidèles, éclairé par la foi, devait être le plus solide appui du christianisme.

Le moment marqué pour sa vocation n'était pas encore arrivé, et ce zèle ardent qui le consumait ne déployait son activité que pour la défense de l'erreur: la prophétie de Jacob devait s'accomplir; le loup ravissant, sorti de la tribu de Benjamin, enlève sa proie dès le matin, et les fidèles sont dispersés dès la naissance de l'Eglise; le sanglier entre dans la vigne du Seigneur, et tous les fruits parvenus à la maturité tombent sous sa dent cruelle. Etienne expire sous une grêle de pierres, et Saul le lapide par les mains de tous. Quel funeste effet ne produit pas cette ardeur de parti qui aigrit les esprits et qui tyrannise les cœurs? Le zèle aveugle qui croit défendre la cause de Dieu, étouffe dans les cœurs tous les sentiments d'humanité; la fausse piété fait perdre au crime toute son horreur, et le voile auguste de la religion qui doit donner de l'éclat à toutes les vertus, dès qu'il est étendu par les mains de l'erreur, ne sert plus qu'à allumer la jalousie, la vengeance, la fureur et l'emportement.

O vous, qui donnez des bornes à l'immensité de la mer, qui domptez l'orgueil de ses flots, qui dissipez, par un regard serein, les plus affreuses tempêtes, et qui dominez sur les cœurs avec empire, Dieu de force et de lumière, faites éclater la puissance de votre grâce, confondez les projets de votre persécuteur, et arrêtez ce lion furieux au milieu de sa course! Ne respirant que le sang des fidèles, il s'avance vers Damas, tout plein du funeste plaisir qu'il se fait de la destruction

prochaine de cette Eglise; il est dans le plus grand transport de la haine et de la vengeance; le zèle de sa loi l'endurcit aux horreurs du carnage; il a la fureur dans le cœur et les armes à la main; il se croit au moment de prévaloir sur Jésus, et Jésus ne choisit cet instant que pour triompher avec plus d'éclat de sa résistance: il ne pense qu'à ensevelir l'Eglise de Damas dans son berceau, et Dieu ne l'y conduit que pour en être le défenseur et l'appui. Le trouble de la colère, l'ardeur du zèle, le feu de la passion, le crime même, que son ignorance ne peut entièrement excuser, multiplient et conduisent les nuages que l'erreur élève autour de lui et le placent au centre des ténèbres; mais la grâce renverse tous ces obstacles, brise d'un seul coup ces liens, et comble en un moment l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas. L'éclair, qui part du sein même de la vérité, fend les nuages qui l'enveloppent, perce ses ténèbres épaisses, dissipe ses erreurs et ouvre ses yeux à la lumière. L'humanité sainte de Jésus-Christ l'environne de sa gloire, l'éblouit par son éclat, le renverse par sa vertu suprême; et, sans lui donner le temps de se relever, lui fait entendre cette voix foudroyante : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Je suis ce Jésus que tu poursuis avec tant d'acharnement : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (*Act.*, VII.) Une parole, si simple en apparence, abat ce courage altier; son intrépidité l'abandonne, la crainte et la frayeur le saisissent, il ne lui reste de force que pour prononcer en tremblant ce peu de mots, qui marquent si bien le changement de son cœur et la disposition parfaite de se soumettre à la volonté divine : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (*Ibid.*)

Grâce de mon Dieu, vos traits ne sont pas toujours si rapides, votre pouvoir sur les cœurs ne brille pas avec tant d'éclat! Vous les préparez par des changements insensibles, et le choix de leur volonté, toujours subsistant sous votre empire, se fait mieux apercevoir dans les combats et les effets des passions qui balancent votre triomphe. Mais ici votre force seule éclate; votre ouvrage, conduit rapidement à sa perfection, annonce mieux la puissance du Très-Haut que l'ordre magnifique de l'univers sorti du chaos à sa voix, et, selon la belle remarque de saint Jean Chrysostome, toute l'efficacité de la vertu du Fils de Dieu semble s'être épuisée dans la conversion de saint Paul : *Totus Jesus in Paulo consumptus est.*

Je n'ai plus à déplorer la fragilité de l'homme et les égarements de l'erreur, et je vous propose les vertus d'une vie dont toutes les actions ne sont que des sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à perpétuer et à couronner ses dons dans ceux à qui il inspire la volonté de le servir. La conversion de saint Paul fut entière. Sa vocation était une suite de cette volonté gratuite qui forme, dans les élus, un enchaînement de mérites non interrompu jusqu'au jour des récompenses. Les germes de toutes les vertus renfermées dans sa grande âme se développent par l'ardeur de la charité. Il ne manquait à son zèle que d'être éclairé par la foi et réglé par la prudence; la grâce consomma cet ouvrage. Les plus sublimes mystères lui furent manifestés, il reçut sa mission de Dieu même; il apprit de Jésus-Christ qu'il était prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste, pour entendre les paroles de sa bouche et pour lui rendre hommage devant tous les hommes : *Quia eris testis illius, apud omnes homines eorum quæ vidisti et audisti.* (*Act.*, VII.)

Comme une colonne paraît le plus ferme soutien d'un temple, lorsque toutes les parties de ce vaste édifice s'appuient sur sa masse solide, ainsi Paul devient le plus ferme appui de la religion par son zèle qui embrasse l'univers, qui assure la foi de toutes les Eglises, et qui semble porter seul le poids des travaux apostoliques, partagés entre tous les autres disciples. A peine a-t-il connu la vérité, qu'il en devient le défenseur. Aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres. A peine est-il sorti de l'abîme qu'il ne regarde qu'en tremblant, qu'il tend la main à ceux qu'il y a laissés. Damas, où il se proposait d'exercer toute sa haine contre le nom chrétien, est la première carrière de ses combats pour la foi. Sa bouche, qu'il ne voulait ouvrir que pour blasphémer Jésus-Christ, ne s'ouvre que pour annoncer qu'il est le Fils de Dieu aux ennemis les plus irréconciliables de sa gloire. Il échappe avec peine à leurs poursuites; et ce ministre de la Synagogue, qui voulait ôter tout asile aux fidèles, est persécuté pour la défense de leur culte.

Son courage, loin de s'abattre par ce premier obstacle, semble s'échauffer dans la persécution, et l'on vit redoubler l'activité de son zèle. Déjà il s'expose à de nouveaux périls pour la gloire de son maître. Jérusalem, qui avait mis entre ses mains les intérêts de la Synagogue, l'entend avec étonnement publier la résurrection de Jésus-Christ. Les pontifes prennent l'alarme : la jalousie, la haine, la vengeance les agitent; le faux zèle ajoute à la fougue des passions l'aigreur et l'acharnement; et ils ne rougissent pas d'employer le crime pour se délivrer d'un ennemi si redoutable. Des hommes si injustes étaient indignes de connaître la vérité. La lumière s'éloigne de Jérusalem. Paul quitte la Judée; et instruit des desseins de Dieu, il va faire briller, aux yeux des nations, ce flambeau qui doit éclairer toute la terre : *Vade, quoniam ad nationes longe mittam te.* (*Ibid.*)

Ainsi commençait une carrière dont les suites devaient être si glorieuses. Semblable à ces torrents qui, resserrés longtemps au milieu des rochers, s'étendent dès qu'ils ont franchi ces obstacles, prennent un cours majestueux et tranquille, et portent partout l'abondance, le zèle de Paul, renfermé d'abord dans les limites de sa patrie, ne connaît plus de bornes dès qu'il peut déployer

son activité : il embrasse le monde entier, jette les semences de la foi dans toutes les contrées, et fait naître avec elle la paix, l'innocence, le désintéressement, la justice. Votre esprit vous le représente déjà, sans doute, sur le théâtre de sa gloire : vous le voyez combattre le vice, dissiper les erreurs ; tantôt opposer à l'orgueilleuse ignorance du philosophe la force de la vérité ; tantôt employer ces voies douces et insinuantes qui gagnent les cœurs ; n'oubliant rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux que la prévention aveugle, ou à confondre ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent dans l'erreur ; soutenant la foi des faibles par l'espérance des récompenses ; rassurant dans la perfection, par son intrépidité, ceux que la crainte ébranle ; et étonnant par sa résolution des tyrans qu'il ne peut arrêter par la force.

Quel peuple n'a pas ressenti les effets de son zèle ? Il passe dans la Cilicie, convertit sa famille, et fonde plusieurs Eglises. Il vient partager les travaux du prince des apôtres, qui visitait l'Eglise d'Antioche, et qui ne pouvait suffire à une moisson si abondante. Il retourne à Jérusalem pour distribuer aux pauvres les aumônes des fidèles. Il revient à Antioche, et se signale de nouveau par des succès éclatants. L'oracle d'Isaïe se vérifie enfin ; ceux à qui le Verbe n'avait pas été annoncé voient sa lumière. Paul arrive à Paphos, confond les prestiges des magiciens, rend, par l'aveuglement de Lymas, la vie de l'âme au peuple séduit par ses enchantements ; fait voir au proconsul Sergius la grandeur des mystères de la religion, et montre qu'il n'appartient qu'au Dieu des chrétiens de faire sortir la lumière du sein des ténèbres.

Que ne puis-je tracer dans vos esprits un plan raccourci de toutes les contrées que son zèle rapide lui faisait parcourir, et marquer sans confusion dans vos pensées toutes les actions de ce grand apôtre ? Là, il jetait les fondements des Eglises, et laissait à d'autres ouvriers le soin d'élever l'édifice ; ici, il visitait en passant les fidèles, ou les consolait par ses lettres ; là, il apaisait les divisions naissantes entre le gentil, qui méprisait la Synagogue, et le Juif, qui tirait vanité de son origine ; ici, il réprimait la licence des esprits turbulents, assoupissait les haines publiques et particulières, détachait les cœurs des affections personnelles, et les réunissait tous en Jésus-Christ. Ces villes, si corrompues par le luxe et par les crimes qui marchent à sa suite, où la superstition élevait des idoles, auxquelles les passions semblaient assurer un culte éternel, Perges, Ephèse, Philippes, Thessalonique et Corinthe, ont été soumises par le zèle de Paul à l'empire de Jésus-Christ. C'est dans cet endroit qu'il charmait l'illustre Thècle par les couleurs dont il peignait la virginité ; qu'il consumait, par ce feu nouveau que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, des nœuds que la nature et la tendresse avaient formés dans son cœur. C'est dans cet autre que les peuples, frappés par l'éclat de ses prodiges, voulaient lui dresser des autels. A Malte, où tout pliait sous le joug de l'Evangile, il ne laissait échapper que des traits de clémence, et il paraissait comme un Dieu bienfaisant. A Rome, où le culte des idoles faisait partie des maximes de l'Etat, et où la victoire avait ses autels, il plantait la croix sur le Capitole ; il reprochait à ces vainqueurs leur assujettissement à l'erreur et la tyrannie de leurs passions ; il faisait sentir à ces maîtres du monde la pesanteur et l'ignominie de leurs chaînes. Tantôt son zèle fulminait contre les vices ; il livrait à l'esprit des ténèbres les enfants de Sceva, et il lançait des anathèmes contre l'incestueux de Corinthe. D'autres fois, il inspirait la vertu ; il la montrait aimable ; il faisait naître dans les cœurs le désir de la perfection ; il élevait des âmes vulgaires au noble désintéressement ; et il rendait des hommes grossiers capables d'héroïsme. On eût dit qu'il était chargé du soin de toutes les églises. Il se trouvait dans tous les lieux ; il suffisait à tous les besoins ; il se transformait en mille manières ; il parcourait avec une vitesse incroyable la terre et la mer, les nations barbares, et celles qui se flattaient d'être éclairées par la philosophie : aucune de ses démarches n'était inutile ; il dressait partout des trophées à la religion ; et ses conquêtes, quoique assurées contre les efforts des hommes et les ravages du temps, étaient plus rapides que les triomphes si vantés des héros profanes, où la victoire avait peine à suivre la rapidité du vainqueur.

A la vue de cette activité que rien n'arrête, ne vous représentez-vous pas, mes frères, une ardeur aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, qui néglige les précautions et les ressources, et qui se jette dans le péril, sans l'apercevoir ? Le zèle de saint Paul fut toujours réglé par la prudence ; il conduisit ses entreprises avec un jugement admirable ; il se proportionnait au temps, aux circonstances ; il mettait en œuvre ces justes tempéraments qui assurent le succès, plutôt qu'une sévérité inflexible : tout à la fois agissant et retenu, ne laissant rien au hasard de ce qui pouvait lui être ôté par la prévoyance, et capable de tout oser pour la gloire de Dieu, lorsque les ressources humaines lui manquaient, il était également disposé, ou à mourir dans la persécution, ou à survivre à ses malheurs, en accomplissant la volonté divine ; et ce même apôtre, qui bravait à Rome la cruauté des tyrans, semait à Jérusalem la division dans le conseil des Juifs, pour échapper à leur fureur.

Quel art ne déployait-il pas dans l'Aréopage, lorsqu'il faisait sentir à ses sages le ridicule de leurs superstitions, sans blesser leur délicatesse, et qu'il leur découvrait l'auteur de l'univers, dans ce Dieu inconnu, auquel ils avaient dressé des autels ? Athènes, la savante Athènes admira cet orateur chrétien ; Denis ouvrit les yeux à la lumière ; et

la philosophie rendit hommage à la folie de la croix dans l'école la plus fameuse de la sagesse humaine. Suivez-le dans la dispute des cérémonies légales. Quelle connaissance des hommes! Quelle différence de conduite mesurée sur les circonstances! Il observe lui-même ces cérémonies encore indifférentes, lorsqu'il se trouve avec des Juifs; il fait circoncire son disciple Timothée, et il se purifie dans le temple; mais, dès que ces pratiques deviennent une occasion de scandale pour les gentils, il s'élève contre le zèle indiscret de Pierre, il lui résiste en face, il le reprend en public avec ce zèle qui sait s'enflammer, sans s'aigrir; avec cette liberté qui dévoile les défauts, sans aliéner les cœurs; avec cet amour du bien qui redresse quelquefois le pouvoir suprême sans perdre le respect dû au maître de l'univers. Heureuse l'Église d'avoir conservé la paix dans une contestation si délicate, et d'avoir trouvé dans ces apôtres des modèles de la juste liberté des inférieurs, et de la rare humilité des supérieurs! Rien n'est plus étrange, que de voir la postérité, dans nos siècles vraiment subtils, s'échauffer jusqu'à altérer la charité, sur une dispute qui, dans son temps, n'a pas troublé l'union des fidèles, et citer à son tribunal les juges du monde, discuter les droits et censurer les actions des saints dont elle devrait admirer les vertus.

Oui, mes frères, Paul, au milieu des transports de son zèle, conservait sa modération et sa bonté; l'amour de la paix dominait dans son cœur : rempli d'humanité pour les pécheurs, il faisait violence à sa tendresse, pour les punir; il souhaitait d'être anathème pour ses frères, il aimait tous les hommes, il voulait les unir à Jésus-Christ, parce qu'il savait qu'ils ne pouvaient être heureux, sans cette union avec leur chef. J'ai pour vous, disait-il aux fidèles de Corinthe, un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à cet unique époux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. Par quelle invisible chaîne s'attachait-il tous les cœurs? par cette bonté avec laquelle il encourageait les uns, excusait les autres, et donnait à tous les moyens de réparer leurs fautes; par ce noble désintéressement qui l'élevait au-dessus de sa propre gloire, et qui le portait à préférer ce qui pouvait être utile aux autres, à ce qui pouvait être avantageux pour lui-même. Tant que l'Église a eu des pasteurs aussi tendres, ils ont été chéris de leurs ouailles, et admirés de leurs plus grands ennemis. Vous l'attesterez à la postérité, portion choisie des Églises d'Ephèse et de Milet, vous qui fîtes paraître une tendresse si vive pour cet Apôtre, lorsqu'il vous embrassait comme des enfants qu'il ne devait jamais revoir. Dieu voyait avec complaisance un attachement qui n'était fondé que sur la vertu. Vos cœurs ne se soulageaient qu'en versant des torrents de larmes : Paul mêlait ses pleurs aux vôtres; les soupirs étouffaient sa voix, et il ne pouvait vous consoler que par ce motif qui le soutenait contre sa douleur, par l'espérance de vous rejoindre et de vous consoler dans la céleste patrie : *Procumbentes supra collum Pauli.* (*Act.*, XX.)

Ce zèle qui pliait sous la raison, qui se modérait par la prudence, qui s'adoucissait par la bonté, s'irritait contre la force et devenait plus intrépide à la vue du danger, jamais homme ne fit paraître une confiance plus héroïque dans les tourments : on l'a vu se réjouir de ses peines, se faire gloire de ses chaînes, et regarder comme un titre d'honneur la qualité de captif pour Jésus-Christ; on l'a vu se rappeler comme des bienfaits de Dieu, les fouets, les exils, la haine de ses frères, et tous les outrages qu'il avait endurés pour la religion. Je pourrais vous le représenter au milieu d'une tempête furieuse, tranquille autant que les vagues étaient émues, rassurant tout le monde par sa fermeté, et éloignant des esprits les funestes idées du naufrage, par un air de sérénité, qui semblait déjà ramener le calme; je pourrais rapprocher tous les traits de cette générosité avec laquelle il défendait la cause de Dieu, résistait aux efforts des méchants et s'opposait au torrent des mauvaises coutumes; je pourrais enfin le suivre dans les tribunaux, dans les prisons, dans les supplices; vous le faire voir annonçant l'humilité chrétienne aux plus superbes philosophes; menaçant Félix des jugements de Dieu, au moment qu'il va prononcer sa sentence; ébranlant Agrippa par la hardiesse et la force de ses discours; prêchant la modération, la continence, la justice à la cour de Néron, ce tyran qui ne haïssait que la vertu, et irritant la fureur de ce monstre par la conversion des personnes qui servaient à ses débauches. Mais dérobons pour le présent quelque chose à la gloire de sa constance, et ne nous hâtons pas de terminer le cours d'une vie si belle : achevons l'éloge de ce grand apôtre avant de couronner ses vertus par le martyre; faisons voir ce que la religion doit à la science de Paul, après vous avoir montré ce qu'elle doit à son zèle.

SECONDE PARTIE.

Telle était l'estime que l'on avait dans les premiers siècles pour la science de Paul; les sages mêmes du paganisme le mettaient en parallèle avec Platon, et il balançait la réputation du prince des philosophes dans l'esprit de ses sectateurs : les fidèles plus éclairés, mais trop épris du merveilleux, rendaient presque des honneurs divins à ce maître de l'univers; leur admiration se portait à l'excès, et plusieurs d'entre eux, au rapport d'Origène, se persuadaient qu'il était cet esprit de vérité, promis par Jésus-Christ à ses disciples, pour les instruire et les consoler dans son absence.

A Dieu ne plaise que j'emprunte ces traits de l'erreur ou de la crédulité, pour donner une plus haute idée de la doctrine de saint Paul! Je suis en présence de la Vérité suprême; je loue ce saint comme l'organe du

l'Eglise, et je n'emploierai que les paroles qu'elle consacre à son éloge. Il suffit de prononcer ses oracles pour donner à Paul les plus pompeuses louanges, et établir sa célébrité; il ne faut que parler avec les Pères pour annoncer à tout l'univers qu'il est le docteur des nations et le maître du monde entier. Saint Jérôme le compare à un fleuve d'éloquence, à un abîme où tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont renfermés. Saint Augustin le représente sous cette image du prophète-roi : il envoie sa parole à la terre; cette parole court avec une vitesse incroyable : tantôt il envoie la glace, et qui pourra résister à la rigueur de cette froidure? Il envoie un seconde fois sa parole, et elle fond la glace; son esprit souffle, et il fait couler les eaux : c'est lui qui annonce sa parole à Jacob, les lois de sa justice et ses jugements à Israël. Saint Ambroise assure que les anges n'ont pas dédaigné d'être les disciples de Paul, et qu'il leur a appris des mystères qu'ils ignoraient. Saint Jean Chrysostome n'hésite pas de dire que sa plume a répandu la lumière sur nos dogmes, et que le Fils de Dieu a annoncé des vérités plus sublimes, par la bouche de cet apôtre, que par la sienne propre : *Majora per os Pauli, quam per se, locutus est Christus.*

Des éloges qui semblent élever cet apôtre au-dessus des mortels n'étaient pas l'effet de l'impression du merveilleux ou d'une admiration aveugle; ils étaient fondés sur des connaissances supérieures qu'il avait reçues dans son ravissement, et sur des ouvrages qui ont éclairé tous les siècles. Instruit par la vérité même, dit saint Thomas, et dégagé des nuages que forment les liens de notre mortalité, il a vu sans énigme l'essence de Dieu, et ces mystères ineffables que nous ne voyons qu'à travers un voile : élevé jusqu'au troisième ciel, ajoute saint Grégoire, il a vu la splendeur de notre céleste patrie; l'éclat des rayons de la majesté suprême a frappé ses yeux, et il s'est élevé au-dessus de tout ce qu'il y a de connaissances par l'assurance que lui donnait cette lumière divine.

Quel homme, en effet, a répandu plus de jour sur nos dogmes? Qui a jamais parlé de la grâce et de la prédestination avec plus de sagesse et de profondeur? Qui a développé plus subtilement les obscurités du péché originel? Qui a pénétré plus avant dans les abîmes de la réprobation des Juifs et de la vocation des gentils? Qui a mieux expliqué la rédemption des hommes, l'économie de l'incarnation, les rapports des deux testaments, le prix du sacrifice de la religion chrétienne, et l'excellence de sa morale?

Ouvrons ces Epîtres admirables, où il établit l'unité de Dieu, sa puissance, sa justice et sa miséricorde : quelles notions sublimes et lumineuses de l'Etre suprême! Le Dieu des chrétiens n'est pas cet être représenté sous tant de figures, formé à l'image des passions, encensé par l'adultère, entraîné vers le crime par une force supérieure, et soumis aux décrets aveugles d'une destinée fatale : sa puissance n'est pas renfermée dans des temples bâtis par les hommes; il embrasse le ciel et la terre; il marque l'ordre des saisons et les bornes des empires; sa parole est vivante, et pénètre jusque dans les replis de l'âme : il est le seul puissant, le seul immortel; il n'a dans toutes ces qualités, ni limites, ni dépendances, et ce n'est qu'à lui seul que sont dus l'honneur, l'empire et la gloire durant toute l'éternité.

La raison dégagée de la chaîne des passions, et soustraite à l'empire du préjugé, pouvait saisir ces vérités primitives. Quelques sages perçaient les ténèbres épaisses répandues sur le reste des mortels; ils voyaient dans l'univers un tableau raccourci des perfections divines, et ils s'élevaient, par la connaissance des créatures, jusqu'à celle de leur auteur. Mais, parmi ces traits de lumière, il restait toujours des ombres, un fonds d'obscurité qui cachaient des vérités d'autant plus nécessaires qu'elles renfermaient les germes de notre félicité, le contraste des passions, les contradictions du cœur, la faiblesse et l'infirmité de la nature. L'homme, malheureux sous un Dieu juste, entraîné vers le mal par son propre poids et libre sous des chaînes si pesantes; tous ces effets si opposés formaient une énigme que l'esprit humain ne pouvait développer; et ces vérités les plus frappantes, les plus sensibles, les plus intéressantes, paraissaient le désespoir de notre raison.

Il était réservé à saint Paul de dissiper ces ténèbres, et de montrer l'accord des misères de l'homme et de la justice de Dieu : il fait voir que le désordre de la nature est une suite du crime; il déclare à tous les chrétiens que le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par ce péché la mort; il établit clairement la nature et les suites du péché originel, dont on ne trouve ailleurs que des ombres fort obscures; et il établit ce dogme de notre foi d'une manière si invincible qu'il faut, dit saint Augustin, ou éteindre toutes les lumières de la raison, ou renoncer à tous les sentiments de religion, pour combattre par des conjectures humaines la certitude d'une autorité si divine.

De ce principe, l'Apôtre conclut la nécessité de l'incarnation, prouve l'amour infini de Dieu, qui a voulu se revêtir de notre chair pour guérir nos faiblesses; fait voir que les victimes légales étaient impuissantes, et que Jésus-Christ seul pouvait être le médiateur des hommes. N'empruntons ici que ses paroles, Paul seul peut célébrer dignement des mystères si sublimes. Nous étions non-seulement nés dans la rébellion, mais nous avions encore ajouté des fautes volontaires et de notre propre choix : le sang des animaux coulait en vain sur les autels; la victime, consumée par des hommes remplis de passions, était impure aux yeux du Seigneur : coupables, sans pouvoir satisfaire à sa justice, nous ne méritions que

des foudres, mais sa bonté a été victorieuse; loin de nous perdre, il nous a rendus dignes de participer à l'héritage des saints par les lumières de la foi; il a envoyé son Fils bien-aimé sur la terre; il a voulu qu'il naquît d'une femme pendant que la loi subsistait encore : nos yeux n'auraient pu soutenir l'éclat de sa gloire dans le sein de son Père; l'incarnation, le revêtant d'une chair mortelle, l'a rendu visible; les anges ont été ravis du spectacle adorable d'un Homme-Dieu naissant et conversant parmi les hommes. C'est lui qui a brisé nos fers, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et qui a répandu sur nous l'esprit d'adoption; il a effacé nos crimes, il nous a réconciliés avec le ciel, il a cimenté cette paix par l'effusion de son sang sur l'arbre de la croix; sa résurrection a assuré toutes nos espérances; et nous sommes remplis de consolations, lorsque nous pensons que nous avons un pontife éternel, qui intercède pour nous dans le ciel : *Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet ad dexteram Dei.* (*Hebr.*, X.)

Peut-on rien ajouter à une doctrine si lumineuse, et qui établit avec tant de solidité les fondements du christianisme? Augustes défenseurs de la religion, illustres Pères dont la mémoire nous est si précieuse! c'est dans cette doctrine que vous puisiez les traits dont vous perciez les ariens, les nestoriens et les ébionites. Vous n'opposiez à ces impies que les raisonnements et l'autorité de ce grand apôtre; cet oracle des premiers temps fixait déjà la créance des siècles postérieurs, et Paul, en établissant clairement l'union et la distinction des deux natures en Jésus-Christ, dans une même personne, avait déjà confondu toutes les sectes qui se sont élevées contre ces dogmes.

Faibles mortels, jusqu'où poussez-vous vos recherches téméraires, et pourquoi des mystères supérieurs à vos lumières deviennent-ils l'écueil de votre soumission? Paul vous avait enseigné l'efficacité de la grâce, et la liberté de l'homme, subsistante sous l'empire de l'Etre suprême; il avait reconnu, dans Dieu une volonté ferme et immuable qui a prédestiné les élus pour être conformes à Jésus-Christ, qui les justifie dans le temps, et qui les glorifie dans l'éternité; il avait donné pour fondement à cette prédestination, non des mérites imaginaires ou la nécessité du destin, mais la hauteur des richesses de Dieu et de la science, une bonté toute gratuite, qui ouvre les trésors de la grâce pour faire connaître la grandeur de sa miséricorde : il suffisait d'avouer avec lui le souverain domaine du Créateur et la liberté de la créature; de reconnaître que Dieu tourne à son gré nos affections, sans les nécessiter, parce qu'il est le maître de nos cœurs, et que l'homme est libre, parce que Dieu est tout-puissant. C'étaient les limites qui séparaient les vérités de l'erreur : il les avait marquées, et son autorité, en fixant notre créance, devait assurer la tranquillité de l'univers.

Grand Dieu! qui avez établi votre Eglise sur l'union de ses membres par la foi, donnez des bornes aux erreurs qui les divisent, et modérez l'ardeur des disputes insensées qui les entraînent. O mes frères! ô mes concitoyens! ô ma patrie! reconnaissons enfin nos excès, et tremblons à l'aspect du précipice qui s'ouvrait sous nos pas. Nous avons vu ces sectaires des derniers siècles, faire sortir du puits de l'abîme une fumée épaisse, en remuant les cendres de Pélage et de Manès; nous avons vu une nation voisine, dont l'art a su dompter les flots de la mer, tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, et se livrer, par la fureur des disputes, aux procédés les plus barbares. Ces tristes révolutions ne nous ont pas effrayés. Hélas! nous regardions de loin les tempêtes qui agitaient ces peuples; nous nous croyions à l'abri des orages; et nous n'y prenions part que par le sentiment toujours trop faible de l'humanité. Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu nous faire craindre, l'expérience, cette maîtresse impérieuse, nous l'a fait sentir; l'indocile curiosité s'est emparée de nos esprits; la fureur de disputer sur des mystères impénétrables, a emporté trop loin nos courages; la vaine subtilité a fait tourner les meilleures têtes; la diversité des opinions a presque allumé le flambeau de la discorde; et nous avons été sur le point de nous précipiter dans les abîmes; et la main du Seigneur a pu seule nous arrêter sur une pente si dangereuse.

O inscrutabilité des desseins de Dieu! ô profondeur de ses jugements! ô parole de Paul, remplie de sagesse! puisse l'admiration, l'étonnement et la soumission de ce grand homme, nous convaincre de la nécessité de sacrifier nos lumières à l'autorité, dans des mystères incompréhensibles, comme sa doctrine fixe les objets nécessaires de notre foi! Puisse son exemple, renouvelé par les Augustin et les Prosper, être suivi par tant de docteurs éclairés, qui l'admirent! Puisse l'amour de la religion et de la concorde ramener enfin la paix sur la terre, en réunissant tous les cœurs aux pieds du trône et des autels!

Il serait trop long d'analyser ici ces épîtres savantes où Paul nous instruit de la nature des anges, de leur chute, des rapports des deux Testaments, de l'excellence de notre sacrifice, de l'immortalité de l'âme, et de la vérité d'un avenir : les suffrages de tous les siècles, les citations des Pères, les témoignages des historiens sacrés, prouvent assez que sa doctrine a éclairé tous les fidèles, et qu'il est le maître de l'univers : *Magister orbis.*

Si de la religion nous passons à la morale, nous y trouverons des règles des mœurs, pour toutes les conditions, des motifs qui agissent sur le cœur, des conseils qui élèvent l'homme à la perfection, et qui le conduisent à la félicité. Que ne puis-je retracer ces images vives et naturelles dont il se servait pour représenter et persuader la vertu; employer ces traits de flamme qui

animaient ses discours, et ranimer les étincelles de cette charité, dont il voulait embraser tous les cœurs? Ecoutez, mes frères, c'est Paul qui parle, et ses préceptes seront la plus solide instruction de ce discours. Mortels, aimez-vous comme les enfants du même père; des besoins mutuels vous rendent nécessaires les secours de vos semblables; leur société fait la douceur de votre vie; évitez l'injustice, elle détruirait une union qui n'est fondée que sur la vertu; conservez la paix, c'est le plus grand des biens : ménagez dans les autres des faiblesses dont vous êtes remplis, et supportez réciproquement tous vos défauts : *Alter alterius onera portate.* (*Galat.*, VI.) Heureux fidèles! des liens formés par les mains de la religion vous unissent à vos frères : vous voyez en eux des enfants de la même adoption, régénérés par la même grâce, rachetés par le même sang, et destinés à la même félicité; vous ne devez jamais ressentir les mouvements impétueux de la haine ou de la vengeance : il n'y a plus d'ennemis sous l'empire de la grâce; tout est aimé en Dieu qui couronne la clémence, et qui fait servir les desseins des méchants à la manifestation de ses miséricordes sur les élus : *Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos.* (*Ephes.*, V.)

O vous, dont les jours sont consacrés à la virginité, hommes nouveaux, qui avez découvert ce secret du royaume des cieux, que tous ne peuvent comprendre; connaissez le bonheur d'un état où vous n'êtes pas obligés de partager un cœur que Dieu demande tout entier; ne vous occupez que de la gloire réservée aux âmes chastes priez sans cesse; ne comptez que sur le bras du Tout-Puissant; sa grâce seule, qui vous a inspiré l'amour de la pureté, peut conserver une vertu dont la nature n'a pas mis le germe dans vos cœurs : *Sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo.* (I *Cor.*, VII.)

Pour vous, qui avez tout à craindre de la violence des passions, préférez l'engagement saint et honorable du mariage à une privation qui deviendrait l'écueil de votre fragilité. Malheur à ceux que l'inconstance, la légèreté, le libertinage, éloignent d'un joug qui peut les rendre meilleurs, pour jouir d'une liberté qui les rend toujours pires! *Si non se continent, nubant.* (*Ibid.*) Homme, la nature, en vous donnant les qualités solides, a soumis à votre raison un sexe qui a pour partage les qualités aimables. Que la tendresse adoucisse le joug de votre empire. Femme, la soumission et la modestie sont vos principaux devoirs : vivez dans la retraite, aimez votre mari, ne souhaitez de plaire qu'à lui seul, et si votre goût naturel, fortifié par l'éducation, recherche encore l'ornement et les grâces, que ce ne soit que pour augmenter sa tendresse qui fait votre bonheur: *Cogitat quomodo placeat viro.* (*Ibid.*)

Epoux chrétiens, l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise est le modèle de votre union. N'ayez donc que des vues chastes dans une union si sainte; élevez vos enfants dans la crainte du Seigneur, instruisez-les des règles de la vie chrétienne et des devoirs de la vie civile. Que les enfants suivent les mouvements de la reconnaissance; qu'ils respectent leurs parents et qu'ils leur obéissent en toutes choses. Que les maîtres n'oublient jamais que la nature a créé leurs égaux ceux que l'indigence leur a soumis; et que les serviteurs supportent sans murmure les peines attachées à leur condition!

Citoyens, ne troublez pas l'ordre public; respectez les lois de votre patrie, honorez vos souverains, n'opposez à l'abus de l'autorité que les gémissements et la prière. Quiconque s'élève contre les rois se rend coupable devant Dieu, parce que lui seul s'est réservé le droit de les juger et de les punir : *Obedite præpositis vestris, etiam discolis.* (*Hebr.*, XIII.)

Telles étaient les règles des mœurs que Paul traçait aux premiers fidèles, et les préceptes par lesquels il formait leurs cœurs à la vertu. Ce grand apôtre jouissait du succès de ses travaux. L'Evangile était annoncé par toute la terre; le nom de Jésus-Christ était invoqué par toutes les nations; la folie apparente de la croix triomphait de la sagesse du siècle; l'Eglise comptait tous les jours de nouveaux enfants, et cette sainte Sion, qui devait renfermer tous les peuples dans son enceinte, avait déjà jeté, dans la capitale de l'univers, les fondements d'un royaume éternel. Il voyait avec complaisance les fidèles unis par la charité; vertueux par l'amour de la justice; égaux par le mépris des choses humaines; riches par leur modération; grands par leur désintéressement, et heureux par leurs espérances; sa destination était remplie; sa carrière était achevée; il attendait la récompense de ses travaux, et Dieu ne tarda pas à couronner ses mérites.

Néron gouvernait alors l'empire, ce monstre qui semble avoir épuisé tous les traits de ce peintre célèbre de l'antiquité, dont les annales ne sont que les fastes de la méchanceté des hommes. Le destin rapide de ses courtisans, l'incendie de Rome, le meurtre de sa mère, de ses proches, de ses précepteurs; la vérité, proscrite par l'adulation; la pudeur, exposée à la violence; l'innocence, succombant sous la calomnie; et la probité, expirante avec Soranus, sont les époques de son règne. Prince également cruel et voluptueux, violent et dissimulé, lâche et timide contre les méchants et redoutable aux gens de bien; bravant dans le sénat l'autorité des lois, et esclave, sur le trône, d'une troupe de prostitués; poursuivi sans cesse par les furies, et n'étouffant ses remords que par de nouveaux forfaits; extrême, enfin, dans toutes les passions, et d'autant plus difficile à peindre que ses excès sont sans bornes.

Il était glorieux pour la religion d'être persécutée par cet ennemi de la vertu. La conversion d'une femme qui servait à ses débauches, et la chute honteuse du magicien

Simon, dont les prestiges amusaient cet esprit avide de l'extraordinaire, aigrissaient encore sa férocité naturelle. Paul, accusé dans ces circonstances, devait s'attendre aux derniers supplices; mais la mort n'effraya pas ce courage intrépide; et sa constance, dans ces derniers moments, ajouta un nouveau lustre à ses vertus : il parut chargé de chaînes, avec cette tranquillité qui est le fruit de l'innocence; il défendit la religion avec cette liberté généreuse, qui inspire le mépris des choses humaines; il écouta sa sentence, avec la fermeté d'un cœur qui ne tient plus des faiblesses de la nature; il marcha vers le lieu de son supplice, avec cette ardeur qu'enflammait le désir de s'unir à Jésus-Christ; il présenta sa tête au bourreau, avec cette constance que lui donnait l'assurance d'une vie plus heureuse; enfin, il reçut le coup qui brisait les restes de sa mortalité, avec cette joie qui répondait à la grandeur de ses espérances.

N'attendez pas, mes frères, qu'après avoir montré saint Paul, comme l'appui et le défenseur de la foi, j'expose à vos yeux les tristes images de la religion, éplorée sur sa mort et presque ensevelie dans son tombeau. Ce deuil et cette tristesse ne conviennent qu'aux établissements humains, appuyés sur des bras de chair et qui trouvent souvent leur ruine dans la perte d'un seul homme. L'Eglise, toujours chérie et protégée par un époux immortel, ne fait jamais ces pertes irréparables : la mort de Paul, loin d'ébranler cet édifice bâti sur la pierre solide, ne fit qu'affermir une religion, cimentée dès ses fondements, par le sang des martyrs; l'esprit de zèle qui l'animait, ne périt pas avec lui; il a formé dans tous les âges des défenseurs de la foi; il anime encore tant de pontifes vigilants sur leurs troupeaux, conservateurs zélés de la saine doctrine et du dépôt de la vérité; il déploie toute son activité dans cette sainte maison, où des hommes dévoués par état aux travaux apostoliques donnent de l'éclat au ministère par leurs talents, et le rendent respectable par la pureté de leurs mœurs. Puisse-t-il se perpétuer d'âge en âge dans tous les ministres; augmenter dans tous les fidèles l'amour de la religion et les faire vivre de la foi des justes, la seule qui puisse mériter les récompenses éternelles! Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE III.

SAINT AUGUSTIN

Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus. (*Joan.*, V.)

Il nous a donné un sens pour connaître le vrai Dieu et pour être en son vrai Fils.

Puis-je mieux vous représenter les desseins de Dieu sur Augustin, et cette sanctification qui semble donner une autre existence par la création d'un nouveau sens, qu'en vous citant ce texte de l'Evangile? Jamais ce trait de lumière qui découvre les vérités du salut, qui perfectionne la raison en lui montrant ses bornes, qui sauve l'esprit humain de l'erreur, en prévenant les écarts qui pourraient l'y précipiter; jamais la nécessité de ce nouveau sens, qui aperçoit ce que l'œil ne peut saisir, et qui fonde cette ordre de connaissances, où la nature ne peut atteindre, ne parut avec plus d'éclat, que dans la conversion de ce saint docteur. Tout ce qui embellit la gloire du monde, tout ce qui fixe l'admiration des hommes, tout ce qui force leur estime, se trouvait en lui; sa bonté, sa douceur, sa générosité, sa candeur, la vérité de ses attachements, sa tendresse filiale, toutes les qualités de son cœur étaient relevées par l'étendue de ses connaissances, la vivacité, la pénétration, la sublimité de son génie; l'excellence de son naturel, le goût des choses honnêtes, ce remords qui venge sans cesse dans les meilleurs cœurs la vertu qu'ils abandonnent, ces agitations continuelles qui déchirent une âme qui n'est pas faite pour le crime semblaient devoir le sauver des excès des passions, comme les lumières de son esprit devaient le préserver des égarements de l'erreur.

Cependant, avec tous ces dons admirables, Augustin, longtemps séduit par le faux éclat des sciences humaines, n'embrasse que l'erreur, ou reste dans le doute; ne trouve dans les systèmes de la philosophie que des conjectures; passe de l'hérésie au paradoxe, du paradoxe à l'absurde, et parcourt toutes les opinions, sans parvenir à cette conviction qui est le but de ses recherches. Son cœur, peu soumis à l'empire d'une raison si incertaine dans ses décisions, ne cherche qu'à jouir de ses désirs; il se livre à l'attrait des passions, et reste dans leur esclavage, jusqu'à ce qu'il entende cette voix douce et paternelle, qui l'appelle dans les voies détournées où il se perd; qui éclaire sa raison et qui purifie son cœur, en lui donnant un sens nouveau, pour connaître le vrai Dieu et pour être en son vrai Fils : *Dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.*

C'est ce que nous remarquons dans cet éloge; vous verrez dans la première partie les égarements de la raison qui n'est pas éclairée par la foi, et la faiblesse des vertus qui ne sont pas appuyées sur la piété chrétienne; vous admirerez dans la seconde le succès des talents triomphants pour la défense de la foi et l'éclat des vertus élevées à cette perfection que leur donne la piété chrétienne, c'est tout mon dessein et le partage de ce discours : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La Providence divine parvient à l'exécution de ses desseins sur les hommes, par des voies souvent opposées et toujours admirables : tantôt elle use des moyens proportionnés à notre raison; elle semble nous conduire par notre propre sagesse; son ouvrage s'accroît et se perfectionne par des gradations insensibles; tout se succède, un effet en amène un autre, et son action, quoique sûre du succès, ne produit pas ces

merveilles qui étonnent. D'autres fois elle cache les moyens de cette sagesse profonde qui ne fait rien en vain; elle trompe notre prévoyance; elle tire la lumière du sein des ténèbres; elle parcourt les extrêmes avec autant de rapidité que de force; elle prend en quelque sorte la vertu si près du vice, que l'esprit humain se confond dans cette puissance qui rapproche en un instant de si grands intervalles. Ici Dieu prépare dès le berceau ses vases d'élection; il préserve leur innocence de la contagion du vice; il les accoutume à réprimer leurs passions lorsqu'elles sont faibles, afin qu'ils n'en éprouvent jamais toute la violence; il prévient plutôt leurs chutes qu'il ne les arrête; il leur fait chercher la sécurité dans la retraite, et il semble épargner à leur vertu des combats, où elle pourrait s'affaiblir par ses propres victoires. Dans d'autres saints la miséricorde de Dieu se montre avec plus d'éclat; c'est sur la profondeur de leur chute qu'il fonde leur grandeur; c'est de l'excès du crime que naît la force de leur repentir, et la perfection de leur vertu; c'est dans l'abîme de l'erreur, dans la perplexité d'un esprit que rien ne fixe, qu'il leur fait sentir le vide des connaissances humaines; c'est dans la confusion de l'amour-propre, qui a brisé les liens de la foi, qui n'a compté que sur ses lumières, et qui frémit en voyant ses égarements, c'est, dis-je, ce moment que Dieu choisit pour écraser l'orgueil de ces génies superbes, pour les rappeler à la simplicité de la foi, pour les forcer à demander ce nouveau sens qui découvre le vrai Dieu et son vrai Fils, Jésus-Christ : *Dedit nobis*, etc.

Et telle a été, mes frères, la conduite du Seigneur dans ses desseins sur Augustin. Longtemps enseveli dans les ténèbres de l'erreur avec le génie le plus pénétrant et l'application la plus constante, les égarements de son esprit montraient toute l'inutilité des efforts de la raison, lorsqu'elle n'est pas éclairée par les lumières de la foi; longtemps livré aux excès des passions avec tant de qualités que le monde estime, la profondeur de sa chute fait voir toute la faiblesse des vertus, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur la piété chrétienne. Ne craignons pas d'exposer à vos yeux les taches qui obscurcissent une vie si belle, puisque Dieu les a fait servir à la gloire de son Eglise et à la perfection de ses élus; heureux si ce tableau nous inspire la crainte de cette justice qui abandonne l'homme à lui-même, et le désir de cette miséricorde qui le rend à la vertu!

Les soins de l'éducation d'Augustin concoururent à développer ses talents et ses qualités naturelles. Un père plein de lumières et de droiture, plus sage que chrétien, plus animé par des vues humaines que par les lumières de la foi, s'efforçait d'assurer ses progrès dans les sciences, et surtout de le disposer plutôt à la gloire qu'à la vertu. Une mère pieuse et tendre, qui n'avait jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, qui cherchait à se sanctifier loin du monde, et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, Monique, dont les larmes devaient enfanter ce fils à la piété chrétienne, s'attachait dès lors à jeter dans son âme les semences de la sainteté, à tourner ses penchants vers le bien, à remplir son esprit des leçons de la foi, à préserver son innocence, à éloigner de lui les impressions fatales de l'exemple ou de la séduction qui auraient pu le corrompre.

Telle est, ô mon Dieu! la dépravation de l'homme; ses premiers penchants ne sont pas pour le bien, ses premiers motifs ne sont pas ceux de la vertu; on s'efforce même de rendre notre enfance docile aux impressions de la vanité. Un père aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de l'ambition et de la gloire. On regarde les ébauches naissantes de ces vices comme les fondements des plus grandes espérances. On nourrit le désir des connaissances en flattant les passions qui les rendent dangereuses, et on perfectionne en quelque sorte les talents aux dépens des vertus.

Augustin cède à des impressions si conformes à nos penchants. Les leçons de la foi, les larmes de Monique demeurent impuissantes contre les premiers charmes de la gloire humaine. La complaisance des maîtres, les éloges des condisciples nourrissent et fortifient cette illusion. Bientôt la lecture des auteurs profanes, et ces fables où la volupté s'embellit sous tant de voiles, ont pour le jeune élève un attrait qui l'entraîne. La vérité lui paraît triste et austère à côté de ces images charmantes qui parent l'erreur. Ses goûts se déclarent par les mouvements d'un penchant qui corrompt nos premières mœurs. Le tableau d'une passion fatale et malheureuse, peint avec toute la force de la poésie, lui fait verser des pleurs. On ne voit, dans cette émotion dangereuse, que le germe d'une sensibilité louable, et l'école retentit des applaudissements que l'on donne à ses larmes. Il envie les succès de ses condisciples. Il ne cache pas même les chagrins que sa jalousie lui cause; et ses maîtres, comme il le dit dans ses *Confessions*, ne rougissent pas de flatter ce vice et de le regarder comme un germe d'émulation favorable à leurs espérances : *Licet hoc ipso miser, ob hoc tamen bonæ spei puer appellabatur.*

Quel fruit pouvait-on attendre d'une éducation qui traçait, dans la recherche des sciences, des routes dangereuses, et qui accoutumait l'esprit aux agréments de l'erreur, avant qu'il eût pu goûter les avantages de la vérité? Ecoutez le Prophète-Roi, parlant de ces hommes vains qui finissent par s'égarer dans leurs folles pensées. Leur orgueil, élevé sur une science fastueuse, ose attaquer la Divinité. Ils disent dans leur cœur : Notre langue s'est signalée elle-même; la persuasion qui coule de nos lèvres est l'effet de la supériorité de nos talents. Ces monuments superbes ne sont-ils pas l'ouvrage de nos mains? N'est-ce pas notre raison qui a créé tous les arts? Quel autre Dieu peut-il y avoir que notre esprit, si puissant sur toute la

nature? *Dixerunt: Linguam nostram magnificavimus, labia nostra a nobis sunt: quis noster Dominus est?* (*Psal.* XI.) Non, mes frères, les erreurs de l'esprit humain n'ont plus de limites dès que la vanité seule, le désir de la gloire, l'attrait de la nouveauté, dirigent ses recherches. Son intempérance n'est pas bornée, comme celle qui tient à la faiblesse de nos organes; elle est infinie comme notre désir de connaître. Le plaisir de voir plus loin que les autres l'attire sans cesse, et la vanité de montrer ce qu'il croit avoir aperçu le transporte. Le besoin même de se fixer dans la perplexité du doute, ce besoin plus senti, lorsqu'on a secoué le joug de la foi, qui circonscrit nos connaissances, redouble les efforts et augmente les écarts. Enfin, la gloire d'élever des systèmes, de briller sur des ruines, de défendre des paradoxes, tient lieu des avantages solides de la vérité; l'entêtement consacre en quelque sorte les chimères qui sont notre ouvrage, et nos erreurs, selon l'expression d'Augustin, deviennent notre Dieu.

Aussi, ce docteur, séduit longtemps par cette philosophie qui se flatte de tout connaître, et entraîné par la confiance qu'inspirent les grands talents, ne peut subir ce joug de l'autorité qui captive la raison; la foi lui paraît la vertu des esprits médiocres; un génie vaste et profond, un jugement droit et assuré, une imagination sage et féconde, une mémoire immense, des progrès rapides dans toutes les sciences, l'habitude de percer le voile qui dérobe les mystères de la nature, lui font supporter impatiemment les ténèbres respectables, où la divinité se cache; son esprit s'agite sans cesse, pour briser les fers qui captivent son essor, et il aime mieux se jeter dans des erreurs incompréhensibles que de renoncer à cette funeste curiosité qui l'entraîne.

Un trait de lumière que la sagesse éternelle a répandu sur la terre, afin de fixer les doutes sur des objets intéressants pour notre bonheur, devrait arrêter toutes les recherches de l'esprit humain sur l'origine du bien et du mal. Dieu, leur disaient les saintes Ecritures, a créé l'homme dans la justice et l'a destiné au bonheur. C'est le choix de notre volonté, le coup funeste de notre élection, qui a introduit dans le monde le péché et l'infortune. Par cette révélation, tous les doutes sur le principe du bien et du mal étaient fixés : ce point seul levait les difficultés, et montrait un accord merveilleux dans toutes les parties du système physique et moral : mais il fallait y croire, recevoir avec reconnaissance ce trait de lumière, et adorer avec soumission les ténèbres, dont la sagesse divine voulait envelopper ce mystère. Hélas! Augustin était trop loin de cette docilité qui, seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, enchaîne également la faiblesse et la force sous le joug de l'autorité, et confond les savants avec le vulgaire. On s'étonne de voir un si beau génie, plein des rêveries de Manès, préférer au système lumineux de la création des hypothèses absurdes, établir dans l'univers deux principes indépendants qui se disputent l'empire de la nature, pour y faire régner le bonheur et la concorde, ou pour en faire un sujet de trouble et d'horreur; imaginer des armées de génies, les mettre sans cesse en guerre pour rendre raison des phénomènes contraires, et attribuer la production du monde à l'irruption d'un principe ténébreux dans le séjour de la lumière. Augustin va plus loin : sa raison, qui n'a plus de règle fixe, adopte successivement toutes les extravagances de l'ancienne philosophie, et se jette dans les délires du matérialisme. Les deux substances se confondent dans ce même esprit qui a séparé les deux principes. Dieu n'est plus qu'un corps, ou plutôt il est tout : chaque partie de l'univers n'est qu'une portion de la Divinité. Le fruit qui végète a la même âme que l'homme qui raisonne; il se plaint de la main qui le cueille, et il gémit sous la dent qui l'écrase : *Paulatim perductus ad eas nugas, ut crederem ficum plorare cum decerpitur.*

Les extrêmes se rapprochent souvent et se confondent; l'excès de la force est près de la faiblesse; l'incrédulité touche à la superstition. On se prend à tout, lorsqu'on a perdu les appuis solides; et ces âmes qui, dans leur licence, bravent tous les obstacles, cèdent à des craintes puériles, et se brisent contre des fantômes. Vous le permettez ainsi, ô mon Dieu! pour confondre l'orgueil humain par la grandeur de ses égarements. Que découvrent-ils, ces superbes, lorsqu'ils méconnaissent votre providence qui dispose de tous les événements, et votre justice qui punit le crime, ou qui prépare des récompenses à la vertu? Toujours flottants entre les lumières d'une conscience qu'ils ne peuvent éteindre, et le néant qu'ils ne peuvent établir, ils sont aussi loin du calme de la sécurité, que de la stupidité de l'ignorance; tous leurs maux subsistent, et les consolations leur manquent; les mêmes craintes les tourmentent, et l'espérance ne leur reste plus; ils n'attendent rien du Tout-Puissant, et ils se prosternent devant les êtres que leur imagination enfante; ils inventent des formules bizarres, pour apaiser les génies malfaisants; ils mettent leur confiance dans des songes, ils cherchent leur sort dans les entrailles palpitantes des animaux, ils croient lire leur destinée dans les astres : et tandis qu'ils s'efforcent d'obscurcir des vérités importantes, pour s'affranchir des frayeurs de l'avenir, la crainte, plus forte que leurs opinions chancelantes, les rend esclaves de toutes les chimères. Quel tableau que celui des égarements de l'esprit humain, privé des lumières de la révélation! Et comment s'appuyer sur les seuls efforts de la raison, lorsqu'on voit Augustin finir par les craintes ridicules et toutes les faiblesses de l'astrologie judiciaire, après avoir parcouru la vaste carrière des connaissances humaines?

Purifiez maintenant, Seigneur, ma lan-

gue et mes lèvres. Que je ne sois frappé que des images touchantes et sublimes de la vertu, en présentant les effets dangereux d'un penchant dont les charmes sont trop séduisants. Que je peigne ce vice avec les couleurs qui peuvent le rendre odieux, dans les égarements même d'un caractère vertueux et sensible. Que les agitations d'Augustin, ses troubles, ses remords nous apprennent que les passions nous donnent une existence pénible et laborieuse ; que le bonheur ne se trouve pas dans le tumulte des sens, dans les chimères de l'imagination, dans de vains plaisirs, qui n'ont que la durée d'un instant ; que la vertu seule procure cette joie pure, qui agrandit l'homme et le remplit, donne sans cesse et promet davantage, triomphe du temps, parcourt en paix l'espace de cette vie, et montre le bonheur au delà de ce terme. Ne cherchons donc pas à déguiser des fautes qu'il a si hautement condamnées, et qui sont réparées par la grâce, et oubliées dans le sein de la miséricorde infinie. Qu'elles servent à nous inspirer une juste défiance de nous-mêmes, en nous montrant toute la faiblesse des meilleures qualités du cœur, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur la piété chrétienne.

Quoi de plus propre en effet, à mettre sous nos yeux le vide des vertus humaines, que ce tableau des égarements du cœur de saint Augustin ! Vit-on jamais tant de noblesse dans les sentiments, tant d'élévation dans l'âme, tant de douceur et de grâces dans le caractère, tant de bonté, de tendresse filiale, de sensibilité honnête dans le cœur? Que lui manqua-t-il de tout ce qui peut séduire, de ce qui peut plaire, de ce qui peut attacher, de ce qui peut mériter l'estime du monde? A cette probité qui rend incapable de manquer aux hommes ne joignait-il pas ces qualités qui éblouissent les grandes âmes? N'était-il pas généreux, libéral, reconnaissant? Trop plein peut-être de la gloire humaine, trop empressé de mériter les louanges ; mais tirant en quelque sorte de cette vaine complaisance en lui-même une nouvelle force pour le bien. Qui connut mieux que lui les devoirs de l'attachement? L'aisance de son naturel, sa sensibilité vive, la vérité de son caractère, le sourire de la bienveillance qui brillait sur ses lèvres ; toutes ces qualités semblaient former Augustin pour les amitiés humaines, et il s'y livra, avec la vivacité d'un cœur qui s'enivrait dans les doux épanchements de la confiance. Je crains de présenter ici le tableau touchant qu'il nous a laissé de ses regrets sur la perte d'un ami : vous y verriez le désordre de la douleur peint dans son énergie ; les égarements d'une âme que la tristesse fixe sur un tombeau, qui cherche dans le néant ce qui lui manque, et qui trouve toute la nature morte, dès que l'objet de sa tendresse n'existe plus : *Quidquid aspiciebam, mors erat.* On ne peut contempler ce tableau sans cet attendrissement qui nous fait partager ses regrets. Des sentiments, où la vertu se mêle à nos faiblesses, et qui nous rendent l'humanité trop chère, sont trop près de nous, et vont trop à notre âme, pour ne pas faire des impressions vives ; tout ce qu'ils ont d'excessif ne sert qu'à nous séduire plus sûrement ; et tandis qu'Augustin éclairé par la foi, blâme la force de ces attachements, dont les charmes lui faisaient oublier le bien suprême, notre cœur tâche de justifier ces larmes qu'il condamne, et se plaint peut-être de la violence que la piété semble faire à la nature.

Ne sont-ce pas en effet ces qualités qui nous enchantent, en nous montrant les plus grandes vertus, assez mêlées de faiblesses, pour nous consoler des nôtres ? O Dieu, qui possédez l'immortalité ! n'est-ce pas là ce que l'on vous préfère ? ce qui fait que tant d'âmes vous oublient en cherchant leur repos dans des attachements si doux? Et cependant ne trouve-t-on pas dans ces qualités tous les effets d'un amour-propre dangereux qui fait son partage, ses réserves, qui ne cherche que sa satisfaction, qui veut jouir de lui-même, et qui donne à ce monde un cœur que Dieu demande? Ah ! mes frères, que l'on est près du vice avec ces dispositions ! Et si l'honnêteté mondaine peut garantir des excès, ces cœurs qui craignent moins de manquer à Dieu qu'aux hommes, quelle barrière reste-t-il entre nous et le crime, lorsque la force du penchant se joint à l'attrait de la licence ?

Une âme comme celle d'Augustin ne souffrait point de partage ; il lui fallait ces sentiments qui subjuguent, et il devint l'esclave de la volupté dès qu'il goûta ses charmes. Sans doute l'honnêteté de son cœur, l'instinct de la pudeur, les idées de décence, le défendirent d'abord contre la passion, et opposèrent des barrières aux premiers orages qui s'élevèrent ; mais dès qu'il eut prêté l'oreille à la séduction, que les maximes du monde auquel il cherchait à plaire justifièrent ses écarts, et que sa gloire n'eut plus à rougir des faiblesses que sa raison condamnait, dès lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver : les idées de décence s'affaiblirent ; les bienséances ne parurent qu'un joug importun ; ce goût des choses honnêtes, cette timide réserve de la pudeur cédèrent à l'habitude du vice ; loin de cacher ses excès, il en fit ostentation ; il craignit de paraître ridicule en se montrant plus chaste, plus réservé que ses compagnons de débauche ; et cette âme si délicate sur le sentiment fut emportée, pour ainsi dire, loin d'elle-même, jusqu'à se flatter du vice et rougir de la pudeur : *Ne viderer abjectior, quo eram innocentior, et ne vilior haberer, quo eram castior.*

Tandis qu'Augustin s'égarait dans les routes du vice, le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur, et les amertumes salutaires répandues sur les faux plaisirs le rappelaient à la vertu. Chaque chute creusait sous ses pas de nouveaux abîmes ; il cherchait à étouffer dans le tumulte des sens des réflexions importunes ; mais la profondeur des ténèbres augmentait l'é-

clat du rayon de lumière, et plus il se jetait dans l'illusion de l'erreur, plus le remords vengeait la vertu qu'il voulait fuir. Le désordre de son cœur affectait tout son être et ôtait le charme aux satisfactions mêmes que la sagesse pouvait goûter. Ni sa réputation qui brillait d'un si grand éclat, ni l'estime du monde qu'il avait tant désirée, ni les douceurs de l'amitié dont il jouissait, ni les vastes connaissances qui perfectionnaient son âme, ni les succès des talents que les hommes admirent le plus, ne pouvaient faire son bonheur. Toutes ces jouissances se ressentaient des faiblesses, des remords, des agitations de son cœur; ce contraste affreux ne produisait que l'indifférence, et l'ordre ne se trouvant pas dans sa volonté, rien ne pouvait le satisfaire, parce que rien n'était à sa place.

Que manquait-il donc à ce cœur né pour la vertu, et qui ne pouvait la perdre sans la regretter? Ah! mes frères, il manquait la piété chrétienne pour régler l'usage de tant d'excellentes qualités; c'était Dieu qui manquait à ce cœur, et avec lui la vraie, la parfaite jouissance de tous les biens. En vain soupirait-il après le bonheur, en vain une lumière pure lui découvrait le prix de la vertu; que sert à la raison de connaître le bien, lorsque le cœur ne l'aime pas? L'attrait des plaisirs sensibles l'affectait encore, et celui des voluptés célestes ne se faisait pas sentir. Le fardeau du siècle le subjuguait en l'accablant : c'était le sommeil qui assoupit jusqu'au désir du cœur, et sa faiblesse était si grande qu'il craignait moins la honte de l'esclavage que l'effort qui pouvait le rendre à la liberté : *Sarcina sæculi velut somno dulciter premebar.* En vain les conversations de quelques amis vertueux, les sages conseils d'Ambroise, les larmes et les exhortations de Monique ranimaient dans son cœur le désir d'une conversion sincère; il voyait la vérité sans pouvoir la suivre, et, dans ce contraste, il ne voulait ni renoncer tout à fait à la vertu, ni quitter le vice. Il se livrait aux illusions de cette vaine espérance qui diffère sans cesse, qui n'aime le bien que dans l'avenir, et qui remet la pénitence au lendemain, pour goûter encore les plaisirs du jour : *Jactabam voces miserabiles, cras et cras.*

Ne mêlons pas ici notre faible langage à ses expressions vives et touchantes. O Dieu! s'écrie-t-il, votre miséricorde me suivait dans l'abîme où je m'étais précipité; la frayeur de vos jugements me pénétrait; mais ce n'était point encore la crainte d'une chaste épouse qui tremble de perdre ce qu'elle aime; tant d'agitations me faisaient sentir mon infortune, sans me rendre au bonheur, et aigrissait mes maux sans les guérir. Votre grâce seule pouvait rétablir l'harmonie dans mon âme, en la remplissant du goût des biens célestes. Vous avez fait enfin briller ce trait de lumière qui a dissipé mes erreurs; vous m'avez fait goûter les charmes de votre loi, et dès lors une joie pure s'est emparée de tous mes sens : j'ai senti, avec la rémission de mes péchés, cette paix qui surpasse toute intelligence. De même que la fureur des vents et des flots tombe tout à coup à votre voix, ainsi se sont dissipés les orages qui s'étaient élevés dans mon cœur. Vous m'avez fait entendre cette voix qui brise les cèdres du Liban; vous m'avez commandé de lire les paroles de la vie éternelle : j'ai suivi la conduite de votre grâce; j'ai ouvert les divines Ecritures, et la première lecture a suffi pour me convaincre que la satisfaction véritable ne se trouve pas dans les plaisirs des sens; que la piété chrétienne est la source de tout bien, et que loin de vous on ne trouve ni le bonheur, ni la vertu. Comment tant de faiblesse s'est-elle changée tout à coup en force? Comment ces paroles dont Augustin dédaignait la simplicité, ont-elles fait tomber tout son orgueil? Si ce n'est parce que vous lui avez donné un sens nouveau pour connaître le vrai Dieu, et être en son vrai Fils, Jésus-Christ : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.*

Vous avez vu les égarements de l'esprit et du cœur de saint Augustin, tandis qu'il n'était pas éclairé par la foi; il me reste à vous faire admirer le succès de ses grands talents, toujours triomphants pour la défense de la foi; et la perfection de ses vertus, toujours réglées par la piété chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Je n'ai plus à déplorer les erreurs de l'homme, l'abus de ses talents, ses illusions, ses faiblesses et les excès de ses passions. La foi, en éclairant Augustin, fit triompher son esprit de toutes les erreurs, comme la charité fit triompher son cœur de tous les vices. Ses vastes connaissances ne servirent plus qu'à augmenter les lumières qui mettent la vérité dans un plus grand jour; l'attrait de la vertu, en dominant dans son cœur, exerça le même empire sur toutes ses puissances; la piété chrétienne tint tout dans l'ordre sous l'uniformité de la règle; elle mit dans l'habitude de sa vie cette sagesse qui orne également la privation et l'usage, qui évite tous les excès, et qui remplit les devoirs sans faste, sans ostentation, avec autant de simplicité que d'exactitude.

Tel fut le changement merveilleux que la grâce produisit dans Augustin. Sa conversion fut parfaite; sa piété se soutint sans s'affaiblir, et on ne vit plus dans le cours d'une vie si belle que le succès des plus grands talents, toujours triomphants pour la défense de la foi, et l'éclat des plus grandes vertus, toujours élevées à cette perfection que donne la piété chrétienne.

A peine ce saint docteur a-t-il ouvert les yeux à la vérité, qu'il en devient le défenseur. Les divines Ecritures, qui ont enfin fixé les doutes de son esprit, font les délices de son cœur; il dévore ce volume qui renferme les secrets du ciel; il le change en sa propre substance; rien ne lui paraît digne de la grandeur de l'esprit humain, que l'his-

toire des merveilles de Dieu, les transports de ses prophètes, la simplicité majestueuse et l'onction de son Evangile. Toutes ses connaissances s'appuient sur cette base solide; c'est là qu'il prend des traits pour combattre l'erreur; et sa vaste érudition, puisée dans les auteurs profanes, ne sert plus qu'à embellir les trophées qu'il suspend dans le temple du Seigneur, comme les dépouilles de l'Egypte employées à la construction de l'ancien tabernacle. Déjà les évêques d'Afrique, assemblés à Hippone, admirent l'étendue de ses lumières et la force de son génie; quoique élevé depuis peu à la dignité du sacerdoce, il expose dans ce concile la foi catholique; ses conseils forment ces décrets qui nous rappellent la beauté des anciens jours, et la sagesse de ce nouveau Daniel dirige l'espérance des vieillards d'Israël.

L'Eglise, toujours protégée par son Époux immortel, et assurée de conserver la vérité, malgré les ténèbres qui s'élèvent de l'abîme pour l'obscurcir, était alors déchirée par des enfants qu'elle s'efforçait de retenir dans son sein. Des vengeances particulières avaient fait naître le schisme des donatistes; les compétiteurs de Cécilien pour le siége de Carthage devinrent ses accusateurs; ils attaquèrent la validité de son élection, et, malgré les décisions des conciles, leur ambition trouva, dans des crimes supposés, des prétextes pour rompre l'union de la foi. L'activité des esprits sous un ciel brûlant, les haines plus fortes, des idées de rigueur, plus aisément adoptées par des caractères extrêmes, contribuèrent à étendre plus promptement ce schisme en Afrique. Enfin le fanatisme, se joignant à ces causes, mit dans cette secte une fureur qui ne connaissait plus les lois, qui bravait la mort au milieu des tourments, ou qui rendait grâces à Dieu du sang qu'elle répandait.

Les empereurs crurent devoir sévir contre des sectaires qui troublaient la tranquillité publique, et qui remplissaient l'Etat de désordres. Augustin, sans blâmer des lois qui punissaient leurs crimes contre la société, entreprit de combattre leurs erreurs, de les vaincre par des raisons, et de les ramener à l'unité par la persuasion. On vit sortir de sa plume ces savants écrits qui répandirent le plus grand jour sur ces questions. Il prouva que l'Église militante renferme dans son sein les bons et les méchants; que l'ivraie s'y trouve nécessairement mêlée avec le bon grain; que l'ordination, les sacrements conférés par des pécheurs, n'en sont pas moins valides, et que le crime de l'homme n'est jamais une raison pour rompre l'unité de la foi : tant de sagesse devait rapprocher des esprits que l'aigreur éloignait; des conférences plus pacifiques furent ouvertes; le triomphe de l'Église, défendue par Augustin, parut dans tout son éclat; plusieurs donatistes rentrèrent dans la communion; les plus emportés furent contenus par la sévérité des lois; peu à peu le fanatisme s'affaiblit, l'hérésie perdit ses sectateurs, et la discorde, plus funeste que l'erreur, fut replongée dans les enfers.

Sorti de cette victoire, Augustin vole à de nouveaux triomphes. La pénétration, la justesse de son esprit lui avaient découvert le vide du système des manichéens, et son amour pour la vérité l'avait dégoûté des rêveries de cette secte; il n'avait vu, dans Fauste, qu'un chef de parti, élégant, poli, artificieux dans ses discours, vain de quelques connaissances superficielles, et plus propre à séduire les esprits qu'à les éclairer. Que pouvaient les faibles talents d'un sophiste contre un défenseur de la vérité, qui joignait aux armes de la foi la force de l'éloquence et le poids de la plus vaste érudition? Avec autant de supériorité que de lumières, Augustin combat dans différents ouvrages les erreurs de Manès; démontre l'unité d'un principe, dans l'arrangement du monde physique et moral; fait voir, dans l'ensemble de l'univers, un plan tracé par une seule intelligence; tire tout le désordre du péché du premier homme, et concilie avec la bonté divine tous les phénomènes de la nature; enfin il semble prévenir et résoudre ces difficultés sur les deux principes, renouvelées dans notre siècle vainement subtil par des auteurs, tantôt apologistes, tantôt censeurs de la nature, qui chargent le tableau des misères humaines, pour affaiblir dans les esprits l'idée d'un Dieu bienfaisant, et dont les systèmes sont moins appuyés sur les doutes de la philosophie que sur les déclamations du sophisme.

Pendant que le fatalisme des manichéens cédait à la force des raisons qui établissaient la liberté de l'homme, l'hérésie se reproduisait sous de nouvelles formes. Toujours extrême, elle ne quittait une absurdité que pour se jeter dans une autre : les mêmes preuves qui détruisaient une erreur devenaient, dans ses mains, des armes pour défendre l'erreur contraire, et, en abandonnant cette fatalité qui détruisait le libre arbitre, elle ne vit plus dans la volonté de l'homme qu'une liberté qui allait jusqu'à l'indépendance du Créateur.

Ici, mes frères, votre esprit me prévient, sans doute, et vous représente Augustin comme l'oracle de la grâce. Vous voyez les conciles former leurs décrets sur ses décisions; les pontifes descendre de leurs trônes, et consulter ses écrits, pour prononcer leurs oracles; l'Église, toujours appuyée sur cette colonne, et immobile au milieu des troubles que ces questions ont fait naître dans tous les âges. Quelle plume a répandu plus de lumières sur ces dogmes? Qui a pénétré plus avant dans les obscurités du péché originel? Qui a mieux établi la nécessité, la gratuité de la grâce et la liberté de l'homme sous la volonté du Tout-Puissant? Une fausse idée de perfection nourrissait, dans Pélage, un zèle austère; l'excès semblait être fait pour son esprit ardent et impétueux; il ne voyait la vertu qu'au delà du bien, et les conseils évangéliques lui pa-

raissaient les règles du devoir; plein de ces principes, il reprochait sans cesse aux fidèles leur lenteur dans la carrière de la vertu. On lui opposait la faiblesse de la nature humaine; il osa nier sa corruption dans Adam; il soutint qu'elle pouvait s'élever par elle-même jusqu'à la plus haute perfection, et il flatta l'orgueil humain, pour lui inspirer de la confiance dans ses forces. Des erreurs si opposées à l'économie de la rédemption détruisaient les fondements du christianisme. L'Eglise prononça contre Pélage, que tous les hommes sont coupables, et punis à cause du péché d'Adam; qu'après cette chute ils n'ont aucun pouvoir pour le salut, sans la grâce du Rédempteur; que cette grâce est gratuite et intérieure; qu'elle éclaire l'esprit; qu'elle agit sur le cœur; qu'elle donne le pouvoir et la bonne volonté dans l'ordre surnaturel, et qu'elle est nécessaire à tous les hommes. Les savants écrits d'Augustin furent l'âme de ces décisions, et arrêtèrent les progrès de l'erreur. Tous les subterfuges, toute l'adresse, toute l'habileté de Pélage, de Célestius, de Julien, ne purent résister à la force, au zèle, à la supériorité de ce défenseur de la foi, regardé depuis longtemps comme l'oracle de l'Afrique; et les extraits de ses ouvrages formèrent les canons du second concile d'Orange, qui achevèrent de confondre, dans les demi-pélagiens, les restes de l'erreur. Heureuse l'Eglise, d'avoir conservé, dans des contestations si délicates, cette paix qui ne serait jamais troublée, si les hommes s'en tenaient aux décisions de la foi et ne cherchaient pas sans cesse à accréditer leurs opinions, en les érigeant en dogmes!

Que ne puis-je analyser ici tous les ouvrages de notre saint docteur; cette *Cité de Dieu*, où il venge la Providence et la religion contre les impies, qui lui attribuent les malheurs de l'empire; ces écrits contre les ariens, les sabelliens, les marcionites, qui répandent tant de jour sur nos dogmes; cette réfutation de Jovinien, où il fait sentir l'excellence de la virginité, en louant l'union du mariage, que la religion consacre; tant de savants commentaires, monuments pieux de son amour pour les Ecritures! Mais ces fruits précieux de ses lumières sont entre vos mains, et je me hâte de vous présenter l'exemple de ses vertus perfectionnées par la piété chrétienne, après vous avoir montré les grands succès de ses talents réglés par la foi.

Loin de vous, mes frères, cette erreur qui blâmerait tous ces dons excellents, ces rares qualités, cet heureux naturel que Dieu communique quelquefois sans la piété chrétienne! Pourquoi ces vertus humaines ne seraient-elles pas préférables aux vices contraires? Et parce qu'elles manquent de cette perfection que la foi ou la charité leur donnent, serait-il vrai qu'elles ont autant d'opposition que le crime avec la justice éternelle? Non, répond saint Augustin : ces qualités sont bonnes, puisqu'elles nous viennent de Dieu; mais sans la piété chrétienne, elles ne servent qu'à l'ornement du siècle présent, et leur usage est toujours déterminé par un motif qui ne répond pas à la grandeur de notre destination. Avec les meilleures qualités naturelles, sans la charité, l'homme reste sous l'empire d'une passion dominante, ou ne suit que les mouvements de son amour-propre; il cherche à contenter le monde par ses vertus mêmes; il n'agit que pour se satisfaire ou pour plaire aux hommes : il peut faire le bien et concourir à l'ornement du siècle présent; mais, comme il ne fait rien pour Dieu, la gloire humaine est sa seule récompense, et tout est perdu pour lui dans l'avenir. La piété chrétienne, au contraire, se fixe dans le bien, par des motifs qui sont toujours en opposition avec le mal : sans changer notre nature et ces qualités qui sont comme le fonds de notre caractère, elle les modifie, elle dirige leur effet à son but; et si elle ne détruit pas tous les défauts, elle diminue ces faiblesses qui tiennent à l'imperfection de notre être; elle éloigne au moins le désordre de notre volonté, en la soumettant à la volonté divine qui est l'ordre primitif; et comme elle fait tout pour Dieu, qui est éternel, ses espérances sortent des bornes étroites du temps; elle retrouve tout en Dieu, et rien n'est perdu pour elle dans l'avenir.

Soyons donc moins étonnés qu'édifiés en voyant saint Augustin marcher d'un pas ferme dans les voies de la justice; mettre dans l'habitude de sa vie cette égalité, cette modération, cette douceur, cette fermeté qui tient aussi éloigné de l'excès que du défaut; gouverner sa maison, veiller sur ses coopérateurs, soulager la veuve et l'orphelin, remplir avec exactitude les pratiques communes, se distinguer autant par son attachement à la règle dans des devoirs obscurs que par sa noble simplicité dans des fonctions plus brillantes. Tant de rares qualités qu'il avait reçues du Créateur n'attendaient, pour répandre cet éclat, que la perfection de la piété chrétienne; et s'il est permis, ô mon Dieu! de sonder les voies incompréhensibles de votre grâce, un si grand homme, rendu à la vérité et à la vertu, devait être un grand saint.

Trop sage pour avoir cette vanité qui ne voit jamais les bornes du talent, il se livrait peut-être à cette complaisance secrète qui compare ses succès, qui jouit de sa supériorité et qui suppose toujours une grande confiance en soi-même : mais, éclairé par la foi sur la faiblesse et la corruption de l'homme, il n'attend le bien que de Dieu; il ne compte que sur sa grâce; il ne cherche qu'en lui la lumière; et sa modestie devient une humilité profonde. L'évêque d'Hippone, assez vertueux pour rendre justice à son mérite supérieur, le demande pour son coadjuteur. Augustin tremble à cette proposition : la grandeur des devoirs l'effraye; il craint de succomber sous un fardeau si pesant; il cherche à se dérober aux instances du pontife et du peuple; il faut lui faire violence; et les larmes qu'il verse nous ra-

pellent tout l'héroïsme des vertus de ces premiers âges de l'Eglise. Cette humilité si grande était jointe au talent le plus décidé pour les sublimes fonctions de l'épiscopat; et cette âme, qui n'osait envisager ses devoirs, n'en fut que plus exacte à les remplir. Tout ce que le travail le plus assidu peut développer de connaissances, toute l'activité que le zèle peut déployer, tous les expédients que la sagesse peut suggérer, tout ce que l'attrait de la douceur et l'onction de la charité peuvent donner de persuasion à la raison, tout est employé par Augustin pour la gloire de l'Eglise, pour faire régner dans le troupeau confié à ses soins le bonheur, l'union, la concorde : il semble que son amour pour son peuple augmente ses forces et lui donne une vie nouvelle avec une constitution délicate; il se montre infatigable dans les travaux apostoliques; tantôt il parcourt son diocèse, visite ses Eglises, reprend, console, anime les faibles et ramène les pécheurs à la vertu : habile, autant qu'agréable médiateur, il inspire par l'estime cette docilité qui rend accessible à la raison; il unit la patience et la force pour vaincre l'obstination; il fait cesser les divisions en conciliant tous les intérêts : aussi loin de cette complaisance qui enhardit le vice que de cette rigueur qui désespère la faiblesse, il montre autant de fermeté lorsqu'il faut maintenir la discipline ecclésiastique et donner du poids aux censures, qu'il emploie de douceur et de charité lorsqu'il faut soutenir le pécheur dans les voies pénibles de la pénitence : son exercice n'est que la prédication de la parole sainte; son but n'est que la sanctification de son peuple; ses désirs ne sont que pour le bonheur de ses frères : c'est là toute la consolation de ses peines, toute la source de ses satisfactions, et, pour ainsi dire, le charme de son existence.

Un cœur si plein de tendresse, tant de désintéressement, un esprit si sage, joint à une sensibilité si délicate, ne pouvaient que rendre la piété plus solide et la vertu plus aimable. Hélas! la piété prend souvent le ton de notre humeur et suit l'impression du caractère; il est si facile de penser que l'on peut étendre sur les autres la sévérité dont on use pour soi-même, que le zèle des plus grands saints devient quelquefois trop rigoureux : leurs corrections paraissent dures, leurs menaces désespèrent; ils nous traitent plus selon leur force que selon notre faiblesse : il semble qu'il ne veulent pas s'abaisser jusqu'à nous, parce que nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à eux; et tandis que nous admirons dans ces saints les prodiges de la grâce, nous y désirons encore les charmes d'un beau naturel. Combien saint Augustin fut éloigné de ces excès qui répandent des taches sur la vertu! Le vit-on jamais affecter la moindre supériorité sur ses frères? Avec quelle attention il les prévenait tous par des témoignages de déférence! Avec quel soin il cachait l'ascendant d'un mérite qui pouvait les blesser! La chaleur des disputes ne put le faire sortir de la modération de son caractère; il n'opposa que la douceur à la vivacité de saint Jérôme : ce fut en rendant hommage aux lumières de ce grand docteur, en le regardant comme son maître, qu'il mérita de devenir le sien; et dans une contestation où il montra tant de supériorité, sa modération fit son plus beau triomphe. Que j'aime à vous montrer saint Augustin, conservant toute sa sensibilité au milieu de la perfection chrétienne! versant des larmes avec les affligés, compatissant aux faiblesses des hommes et les partageant en quelque sorte, lorsqu'il peut le faire sans manquer à la vertu! Une vierge sainte, accablée par la perte d'un frère, lui demande de porter, pour sa consolation, une tunique tissue de ses mains, pour ce frère que la mort vient de lui ravir; malgré la règle qu'il s'est faite de n'user que des vêtements communs aux autres clercs, il s'en écarte pour soulager la douleur de cette vierge; il lui fait cette réponse qui surpasse les plus beaux discours et où brillent également la piété et la tendresse : J'accepte votre don et je ne refuserai pas ce faible adoucissement à vos peines; mais n'oubliez pas que c'est dans la foi, dans l'espérance d'être réunie à votre frère dans le sein de Dieu que vous devez puiser vos plus grandes consolations.

Pauvres de Jésus-Christ, qu'il soulageait avec tant d'empressement, unissez vos bénédictions à nos faibles louanges. Quelle vivacité dans ses soins! quelle application pour chercher des remèdes à toute espèce de misère! On trouve dans les discours où il expose à son peuple les besoins des malheureux, la simplicité, l'effusion de la charité chrétienne, et ces expressions animées qui ouvrent tous les cœurs à la compassion : dans les grandes nécessités, sa charité faisait de nouveaux efforts; tout devenait pauvre autour de lui, dans sa maison, dans son Eglise; il aliénait les fonds, il vendait les vases sacrés, et dans ces circonstances pressantes, il ne connut jamais cette prudence timide qui oppose aux besoins présents les besoins à venir. Aussi réservé dans les aumônes qu'il recevait, que facile à les répandre, il cherchait surtout ses ressources dans la confiance que le désintéressement inspire; il rejetait les donations qui dépouillaient des enfants de la succession d'un père, et il refusait tous les dons que la piété semblait ravir à la nature.

Parlerai-je ici de ces vertus qui sont sans éclat aux yeux des hommes, et qui marquent plus la sagesse du cœur, l'habitude de la règle, la constance dans le bien, que tant d'actions brillantes, qui tiennent plus souvent à l'effort qu'à l'amour du devoir? Vous montrerai-je Augustin au milieu de ses clercs, sans autre distinction que celle du mérite, mettant dans toute la conduite de sa vie l'ordre et la décence; évitant également de se faire remarquer par des habits trop vils ou trop somptueux; accordant tout au nécessaire, et refusant tout au superflu dans la nourriture; exerçant cette hospitalité qui ne dédaigne personne, et qui sait se

montrer affable envers tous, sans manquer aux égards dus à la dignité et au mérite; exact enfin dans les bienséances, comme dans les devoirs de société; bon, tendre, compatissant pour ses frères; pratiquant avec la même fidélité les vertus qui nous unissent à Dieu, et celles qui doivent nous attacher aux hommes?

C'est, mes frères, dans l accomplissement de ces devoirs, dans cette simplicité d'une âme qui ne donne rien aux spectateurs, et dont la vérité fait toute la grandeur, dans cette habitude de volonté, qui fait tout le bien que Dieu veut, et qui supporte tous les maux qu'il envoie, que consiste cette justice qui sera louée par Jésus-Christ au jour des récompenses : c'est elle que je vous propose pour modèle, et dont la pratique est le fruit que vous devez retirer de ce discours. Tous ne sont pas doués de ces talents qui ont fait paraître Augustin comme l'appui, la gloire, l'ornement de l'Eglise; mais tous doivent avoir cette foi humble, cette piété solide, cette modération, cet amour de la paix, qui ne tient ni aux opinions, ni aux défauts, et qui réunit tous les hommes en Jésus-Christ. Que la vue des égarements d'Augustin vous fasse comprendre les illusions et le danger des passions, que son retour à la piété chrétienne ranime vos efforts, en vous inspirant la confiance dans la miséricorde divine : heureux moi-même, si le tableau de ses vertus m'avertit plus sûrement de mes défauts, si la faiblesse de mon zèle n'empêche pas le fruit de la parole sainte, et si, en vous traçant les voies du salut, je ne me rends pas indigne de cette vie bienheureuse que je vous souhaite ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT LOUIS.

Princeps quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit. (*Isa.*, XXXII.)

Le prince aura les pensées d'un grand roi, sa sagesse tiendra tout dans l'ordre, et les chefs réunis au pied de son trône n'auront de force que pour le soutenir.

Celui qui fait les rois leur donne les leçons qui peuvent les former pour une destination si sublime; en traçant leurs devoirs, il leur montre des vertus proportionnées à leur grandeur; il les élève au-dessus de l'humanité, des passions, des faiblesses, des vues bornées, des petits intérêts de l'amour-propre. Loin du prince, les pensées qui laissent ramper les autres hommes dans le cercle étroit de leur existence ! Les desseins qui embrassent le bonheur de tous conviennent à la majesté du trône; les vertus qui le produisent sont les vertus du prince; son âme voit tous les objets sous ce grand rapport; son intérêt véritable n'est que l'intérêt public; sa grandeur n'est que dans la prospérité de l'état; sa gloire ne se trouve que dans la félicité générale; l'amour de lui-même se confond avec l'amour de son peuple; la satisfaction de concourir au bien public, souvent jointe dans notre esprit à l'idée des sacrifices, ne se montre à ses yeux que sous l'image du bonheur : ce devoir, qui peut nous coûter les plus grands efforts, n'est pour le prince qu'une heureuse nécessité; tout ce qui l'éloigne de ce but semble le faire sortir de sa destination, et si la vertu se mêle encore aux délassements qui le soulagent sous le poids du sceptre, elle condamne avec sévérité les goûts, les pensées, les affections qui peuvent le détourner des soins publics, affaiblir l'amour de ses peuples, ou mettre obstacle à leur bonheur· *Princeps quæ digna sunt principe cogitabit.*

Telle est la sublime, la triste condition des rois. Elevés au-dessus des autres hommes pour les rendre heureux, ils ne peuvent trouver de satisfaction solide que dans le bonheur des peuples; les biens, les maux des particuliers ont presque toujours, aux yeux du prince, le rapport de l'effet à sa cause; les plaintes des malheureux, les bénédictions du pauvre, retentissent au fond de son cœur, comme la voix de la reconnaissance, ou le cri du reproche; et le spectacle de l'infortune, qui n'est pour nous qu'un objet de tristesse, produit dans son âme le déchirement des remords On peut annoncer ces vérités dans nos jours, où le prince, assis sur le trône, est digne de les entendre. Souverain de ses sujets, il veut en être le père; avec les seuls penchants naturels, tournés vers le bien, l'espérance de rendre ses peuples heureux semble faire tout le charme de son existence; son âme, ouverte aux premiers attraits de la vertu, cherche partout son image; il la trouve embellie dans une reine qui anime encore ses inclinations bienfaisantes, et qui les rend plus douces, en les partageant; il aime la vérité, comme étant la lumière qui montre le devoir; il repousse l'adulation, qui avilit le sujet, en corrompant le prince; il rassemble les sages autour de son trône; ses premières démarches nous annoncent son respect pour les lois, et tout ce que nous devons attendre d'un roi, dont la plus grande crainte est de laisser le talent, le mérite malheureux ou inutiles. Puissent tous les événements de son règne remplir ses vœux pour notre bonheur ! Puisse-t-il n'être jamais arrêté dans ses efforts par les obstacles de l'ambition, de la rivalité, de l'injustice ! Non, il éprouvera que les hommes sont meilleurs sous les bons rois; qu'au milieu de la dépravation des mœurs, la vertu brille souvent d'un plus grand éclat; que tous les maux sont réparables, dès qu'elle peut déployer ses ressources; enfin, que si la sagesse du prince aspire à la félicité publique, le seul amour des peuples suffit pour assurer tous les succès de la sagesse : *Princeps quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit.*

C'est ce que nous remarquerons dans la vie de saint Louis. Le monde pense que la piété est le partage des âmes faibles : comme si les hommes ne pouvaient ne s'agrandir que par les mouvements des passions ! Ici le prince unit la ferveur d'un saint aux

qualités brillantes d'un héros ; l'attrait seul du devoir donne à son cœur plus d'énergie qu'il n'en pourrait tirer de la force des penchants ; l'amour du bien suffit pour rendre ses talents actifs et ses vertus fécondes ; la simplicité chrétienne n'ôte rien aux lumières du sage ; la plus profonde politique s'allie avec l'équité la plus constante : on s'étonne comment il a pu faire de si grandes choses, et réussir dans les plus difficiles, avec les seuls moyens de la vertu. Je vais essayer de développer ce caractère admirable, en vous traçant le tableau d'un si beau règne ; et voici mon dessein. L'amour de saint Louis pour ses peuples a donné de l'élévation à toutes ses vertus ; première partie : l'amour des peuples pour saint Louis a assuré les plus grands succès de sa sagesse ; seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

La France, après la mort de Louis VIII, était agitée par ces troubles, trop ordinaires dans la minorité de ses rois ; des vassaux, dont l'ambition jointe au sentiment de leur force devenait plus active, fomentaient les divisions pour se rendre redoutables, et cherchaient à s'agrandir sur les ruines de l'état. Dans ces fatales circonstances, où l'ardeur des partis emporte tout, consterne la vertu, donne des espérances au vice, fait taire l'intérêt public, voit des ressources jusque dans le crime, et ne craint que la honte de succomber ; la sage, l'intrépide régente veille au salut de l'Etat, démêle les intrigues des factieux, rompt leurs liaisons, déconcerte leurs desseins : la fertilité de ses expédients suffit à tout, elle voit jusqu'où il faut céder au méchant, lorsque sa puissance est redoutable ; elle sait calmer des courages altiers, ranimer les gens de bien, recueillir ce qui peut rester de bonnes intentions dans ceux qui s'égarent : douce, insinuante, on cède aux charmes de ses entretiens, à cet esprit qui anime ses chastes attraits, aux vertus qui les rendent plus touchants ; l'ambitieux, que le devoir ne peut soumettre, se trouve enchaîné par ces liens agréables, et le comte de Champagne, qui ose ébranler le trône, craint de déplaire à la régente : supérieure à l'envie qui jette des soupçons sur sa conduite, tranquille au milieu des cabales d'une cour agitée, rien ne la détourne du bien de l'Etat, qui détermine ses démarches ; le calme se rétablit, les rebelles se soumettent, et tout le royaume admire la sagesse de sa régence.

Au milieu des soins d'une administration si pénible, Blanche veille à l'éducation de saint Louis. Tendre, prévoyante mère, environnez de toutes les vertus ce prince qui fera la gloire et les délices de la nation ! Que le souffle contagieux du vice ne flétrisse pas son innocence ! qu'il s'accoutume à entendre la vérité, à juger sainement des objets, à régler ses affections sur le prix des choses ! surtout, mère pieuse, ne séparez jamais les maximes de la royauté des leçons de la foi ; formez le chrétien, en instruisant le prince ; attachez-le plus fortement au devoir, en le soumettant à la loi de Dieu ; dites-lui souvent : Mon fils, la paix, l'abondance, l'amour de vos peuples, l'estime de vos voisins, sont des biens qui doivent toucher votre cœur ; il faut les demander à Dieu, et tendre sans cesse à les acquérir : mais la vertu est le plus grand des biens ; le plus grand des malheurs est de la perdre ; sans elle, la voix de la confiance s'élève au-dessus des acclamations publiques ; l'attrait des plaisirs se tourne en remords ; tout est vain dans le temps, tout est sans prix pour l'avenir. Maximes précieuses à l'humanité, soyez gravées dans le cœur de tous les rois ; éloignez du trône la mollesse, l'orgueil, la volupté ; brisez ce simulacre odieux de la gloire, que l'ambition élève souvent sur des ruines. Le héros véritable n'est pas l'homme qui tire toute sa force des passions, qui brave la mort en cédant au vice, ou qui, se précipitant quelquefois vers le bien, nous fait toujours craindre que son impétuosité ne se tourne vers le mal. C'est celui dont l'âme s'agrandit avec son objet ; qui est maître de ses affections, en les soumettant à l'empire de la vertu ; qui embrasse le bonheur futur, pour n'être pas dominé par l'attrait présent ; qui étend son existence dans l'avenir, et qui, au milieu des prestiges de la grandeur, n'oublie jamais que le plus beau, le plus noble des titres, c'est l'immortalité qui doit rendre tous les hommes ses égaux.

Religion sainte, voilà votre triomphe ! Vous inclinez le sceptre sous le poids de la majesté suprême ; vous rendez le prince supérieur à la tentation du pouvoir ; vous faites que celui qui peut tout ne veut que le bien. Osera-t-on dire que des motifs qui transportent notre plus grand intérêt dans l'avenir affaiblissent trop cette activité que peut donner l'intérêt présent ; que le mépris des choses de la terre laisse plus d'indifférence pour le succès ; que les vertus dont l'action suppose plus de mouvement, de force, d'ardeur, s'allient difficilement avec la paix, la douceur, la modération chrétienne ? Non, Messieurs, et j'ai au fond du cœur la confiance que vous méprisez ces vaines déclamations ; vous savez que les penchants réprimés, lorsqu'ils portent au mal, n'en ont que plus de force vers le bien ; que dans un être actif la vertu s'empare de tout ce que l'on ôte au vice ; que l'homme faible sous l'empire de la religion le serait encore plus sans elle ; que cette indifférence pour les choses présentes, tant reprochée à la piété chrétienne, n'est souvent qu'une modération désirable qui remplace une licence toujours dangereuse. Non, la religion qui nous élève au ciel ne brise pas les liens qui doivent nous attacher à la terre : elle ne blâme ni les efforts de l'émulation, ni l'éclat de la véritable gloire, ni le prix que l'on attache à l'estime publique : elle veut seulement que nous aspirions à ces biens par les moyens de la vertu, et elle nous montre le plus grand dédommagement, lorsque nous les sacrifions au devoir. Loin d'affaiblir cette

bienveillance qui étend nos affections sur nos semblables, elle resserre ces liens par la tendresse de la charité; loin de ralentir les nobles efforts d'une âme qui embrasse, dans ses vues, le bonheur public, elle les anime par l'assurance de se conformer à la volonté divine et par l'attrait des récompenses éternelles.

C'est de ce principe religieux, toujours réprimant le mal ou perfectionnant la vertu, et de cet amour des peuples, toujours agissant pour le bien, que se forme le caractère de saint Louis. On comprend comment dans cette âme sublime ont pu se réunir tant de qualités qui semblent contraster entre elles: les inclinations douces qui font pencher vers le calme de la paix avec l'ardeur du courage; l'intrépidité dans les combats avec la modestie ; la clémence dans la victoire, toute la facilité de pardonner, et l'attachement le plus inflexible à la justice ; un cœur qui cède à la bonté, à la tendresse, doux, complaisant dans le charme de la vie privée, et qui, reprenant tous les droits du sceptre, ne montre que de la fermeté, de la vigueur, de la constance dans tout ce qui a rapport aux intérêts publics ; le mépris d'un vain faste, et la plus noble magnificence dans les établissements utiles; un goût souvent pressant pour la retraite, et dans tous les devoirs de la royauté une vigilance active que les soins infinis du détail ne peuvent surpasser. Fixé dans le bien, soumis à la loi du Seigneur par ses principes religieux, l'amour seul de ses peuples suffit pour donner tant d'élévation à son caractère; il anima son courage contre les ennemis de l'Etat ; il donna plus d'activité à ses vertus royales ; il mit à sa piété même le sceau de l'utilité publique : *Princeps quæ digna sunt principe cogitabit.*

Qu'il croisse, ce prince chéri du ciel ! Bientôt l'ambition, étonnée de ses exploits, perdra cette audace que lui inspire le sentiment de ses forces, joint à l'idée de la faiblesse, de l'inexpérience du monarque. En vain les grands prennent les armes, sous le prétexte du mécontentement de la régence ; l'esprit de révolte éclate, la licence fait les plus grands efforts ; la monarchie s'ébranle dans ses fondements; mais le courage de Louis, échauffé par l'intérêt de ses peuples, ne voit dans la grandeur du péril que le devoir de le surmonter. Avec quelle rapidité il fond sur les factieux, s'oppose à la jonction de leurs forces et rompt le cours de ce torrent qui allait ravager la France ! Le rebelle surpris, déconcerté, ne sent plus que sa faiblesse; la terreur succède à sa confiance présomptueuse, et il ne voit de ressources que dans la clémence du vainqueur. L'Anglais, qui rassemble ses forces pour se jeter sur la France malheureuse et divisée, ne fait que lui préparer de nouveaux triomphes. A l'attaque du pont de Taillebourg, malgré la disposition des lieux et l'épuisement de nos soldats affaiblis par une longue résistance, Louis fixe la victoire sous nos drapeaux par ses prodiges de valeur, qui semblent forcer les destinées et entraîner la fortune. L'ennemi ne peut soutenir ce choc, il abandonne ses étendards, et la nuit sauve à peine les restes de cette armée que le jeune vainqueur va bientôt détruire dans les plaines de Saintes.

Je vous présente, Messieurs, sous des traits rapides, l'image de ces combats qui ne réveillent que des idées de feu et de sang. Comment suivre la vertu qui mérite seule nos éloges? Comment saisir ses traits dans ces moments où elle respire le meurtre et le carnage, où elle ose à peine se contempler elle-même, où elle est forcée de perdre ce calme de la sagesse qui la distingue, pour ne pas voir les calamités qui l'environnent? Dans ces terribles rencontres où l'âme est agitée de tant de secousses si fortes, si promptes, si peu mesurées, qu'il est difficile d'apercevoir si le devoir seul commande à la valeur, et si l'amour des hommes domine dans le cœur du héros, lorsque ses mains sont teintes de leur sang! C'est par la vertu qui triomphe que l'on peut juger la vertu qui a combattu ; c'est par ce frémissement de la nature qui suit les emportements du courage que la douce humanité reprend son empire, en disposant le cœur à s'attendrir. Le héros montre-t-il de la clémence, de la générosité, de la modestie dans la victoire? verse-t-il des larmes sur ses trophées, à la vue des cadavres entassés? préfère-t-il le bonheur des hommes à l'éclat des conquêtes? sacrifie-t-il à la justice des prétentions que la force pourrait appuyer? alors on reconnaît qu'il a combattu sans ambition, puisqu'il s'empresse de faire cesser la guerre qui appelle tant de calamités sur les peuples ; qu'il a pris en gémissant le glaive des mains de la nécessité, puisqu'il le dépose avec tant de joie dans celles de la vertu.

Louis joignait à la gloire de vaincre la modération, le désintéressement, l'amour de la paix, tout ce qui pouvait donner à l'éclat du triomphe le mérite de la vertu ; plus grand que le danger, plus grand que la victoire, sa clémence s'étendit à tous ceux qui succombèrent sous le poids de ses armes : les rebelles, étonnés de sa facilité à pardonner, passèrent de l'admiration à l'amour, lorsqu'ils virent ce jeune prince relevant le comte de la Marche prosterné à ses pieds : les traits qui brillaient sur son front paraissaient si touchants, qu'il ne restait au coupable que le regret d'avoir pris les armes contre un si bon roi. Avec lui le vrai mérite eut toujours son prix, et il le récompensa jusque dans ses ennemis : frappé de cette grandeur d'âme que les disgrâces ne peuvent abattre, et qui, modeste aux pieds d'un vainqueur, sait se soumettre sans s'avilir : Je vous rends, disait ce prince à un brave officier, cette ville que vous vouliez défendre au péril de votre vie ; conservez-la pour votre nouveau seigneur : je m'en croirais moins assuré en d'autres mains. Telle est la noble confiance des cœurs vertueux ; et c'est ainsi qu'ils cèdent à l'attrait puissant qui les rapproche. Louis enfin, modeste

dans la victoire, supérieur à sa propre gloire, fait voir que l'amour seul des peuples déployait son ardeur guerrière; les prospérités militaires laissent dans l'âme une satisfaction qui la remplit : un vainqueur, enivré du succès, attribue tout à ses talents; s'il est forcé de convenir que l'occasion amène toujours des événements qui ont échappé à sa prévoyance, il avoue sans peine qu'il est heureux; il se pare même de ce titre, pourvu que l'on croie ce bonheur inhérent à sa personne; qu'on le regarde comme un effet de la nécessité, plutôt que d'une providence libre, qui abat, quand elle veut, les trophées qu'elle élève. Jérémie emploie un trait sublime pour peindre cette étrange forme que l'orgueil prend dans la tête des conquérants; il les représente sacrifiant à la déesse du ciel, divinité imaginaire. C'est, disent-ils, mon étoile, c'est l'ascendant de mon astre qui a mis tant d'ennemis à mes pieds : *Sacrificemus Reginæ cœli.* (*Jerem.*, XLIV.) Au milieu des acclamations bruyantes, des hommages empressés qui suivent le triomphe, Louis reconnaît la protection du Tout-Puissant, lui fait le sacrifice de sa gloire, avec cette modestie qui en relève l'éclat; et lorsqu'il a tout renversé, la reconnaissance le prosterne devant le Dieu qui donne la victoire; le camp devient un temple; le vainqueur commence l'action de grâces : là on célèbre les rebelles soumis, les menaces d'un ennemi redoutable tournées à sa honte; un jeune héros qui, enchaînant l'ambition, la rivalité, la discorde, annonce un règne également glorieux et tranquille : *Ipse super duces stabit.* (*Isa.*, XXXII.)

Déjà les vœux des citoyens rappelaient ce saint roi dans sa capitale, et la nation, qui avait admiré son courage, attendait le bonheur de ses vertus. Peuple distingué par votre fidélité à vos maîtres, et qui, au milieu de l'inconstance de vos goûts, conservez la tendresse pour vos souverains, vous ne fûtes pas trompé dans vos espérances. Louis ne s'occupa que de votre bonheur, et malgré l'attrait que les douceurs de la vie privée faisaient sentir à son cœur, l'amour de ses sujets rendit à son âme toute l'énergie nécessaire pour ne pas succomber sous le poids d'une administration pénible. Quelle fut son application à tous les devoirs de la royauté! Rappelez-vous ces âges de la monarchie, où les vices se déguisaient peu, où le méchant même aurait cru s'avilir en employant la dissimulation et la fraude : l'injustice, qui osait quelquefois braver les lois, ignorait l'art de les éluder; la jurisprudence n'avait pas besoin de tant de formalités pour prévenir l'artifice, et de se plier, pour ainsi dire, à la marche tortueuse de la fraude, pour la rencontrer; l'usurpation employait plus la violence que la ruse, moyen trop aperçu pour être commun : ainsi, les procès étaient rares; il ne fallait, pour les décider, que les principes de l'équité naturelle, et les droits de suzerain, aussi étendus que la prérogative royale, faisaient de l'auguste fonction de juge un des premiers devoirs du prince. Quoiqu'il y ait eu sur ces objets de grandes révolutions dans nos esprits, dans nos lois, dans nos mœurs, on se plaît encore à peindre saint Louis, assis au pied d'un chêne, donnant audience à ses sujets, terminant leurs différends, écoutant avec bonté les plaintes touchantes du pauvre : la vénération, l'amour, la confiance l'environnaient, et ce que l'on rappelait de ses victoires ne faisait que rendre plus respectable cette auguste simplicité : la nature lui avait donné un cœur compatissant; mais le devoir le rendait ferme contre le vice, et la justice, quoique douce entre ses mains, ne parut jamais s'amollir. « Toutes les sollicitations, disait ce prince à Enguerrand de Coucy, ne vous sauveraient pas, si je savais que Dieu m'ordonnât de vous faire mourir. » C'était en jetant des regards de miséricorde sur le coupable, dans ces moments où le cœur s'ouvre à la compassion, qu'il s'exprimait avec tant de fermeté : on s'apercevait que le devoir prenait de l'empire sur sa bonté naturelle, et l'effort, en découvrant son penchant à la clémence, faisait voir que l'amour seul du bien public pouvait le rendre inflexible.

Amour des peuples, première vertu des rois, quel empire vous eûtes sur le cœur de Louis! Tant d'actions, qui ne sont que l'expression de ce grand caractère, se pressent sous ma plume; elle se fixe sur un trait qui donne à l'univers un spectacle plus beau que celui de David, refusant l'eau de la citerne, dans l'ardeur de sa soif; la rejetant comme le prix du sang des braves gens, et le péril de leur âme. Le vaisseau que monte saint Louis, presque brisé, ne peut tenir la mer; les idées funestes de la mort se présentent de tout côté, et le matelot alarmé ne trouve plus de ressource dans son art : on craint pour la vie du prince; on ne pense plus à la sienne; tous le pressent de monter sur un autre navire, et d'abandonner des malheureux dont l'existence paraît moins importante. Non, répond ce prince, j'aime mieux laisser entre les mains de Dieu ma vie, celle de ma femme et de mes enfants, que de vous abandonner dans un si grand péril. Un roi disposé à ce sacrifice, un roi qui met son peuple à un si haut prix, ne forme des vœux que pour son bonheur, et embrasse tous les moyens de parvenir à ce but : loin de fermer les yeux sur les maux publics, ou de chercher dans un abord inaccessible le secret de les ignorer, il veut entendre les plaintes des malheureux, et trouve dans une application constante, les moyens de soulager leur infortune : sa vigilance s'étend à tout, répare ce qui ne peut être changé, porte la main, pour soutenir ce qu'il ne faut pas renverser : ici il remonte à la source des désordres publics, réprime les abus, adoucit les mœurs, rétablit la décence, et rend l'éclat aux dignités, en y élevant le mérite; là, il excite l'industrie nationale; il ranime, par de sages règlements, le commerce languissant sous le poids des impôts, il brise les entraves mises à la circulation, et réprime

l'avidité du monopole; il publie une ordonnance sévère contre les juifs, ce peuple souvent proscrit, toujours méprisé, remplissant l'univers de ses débris et de ses usures. Dans ses règlements sur les successions, et sur les mariages, on trouve, non les meilleures lois, mais les plus convenables à l'état des choses, les plus propres à assurer, dans l'anarchie féodale, le bon ordre, la tranquillité des familles, à fixer les propriétés, à donner quelque consistance à des coutumes toujours changeantes. Dans ses lois économiques, c'est la sagesse du père de famille, et l'on découvre la source pure de ses richesses, dans son attention à faire valoir son domaine. Rien n'échappe à l'attention du monarque, tout se perfectionne dans cette administration, échauffée par l'amour des peuples : la liberté civile fait sentir sa douce influence, et s'étend avec les priviléges des communes; les hommes, plus assurés de leur propriétés sous la protection des lois, craignent moins de laisser une postérité malheureuse; le citoyen bénit, dans le sein de sa famille, le prince qui est l'auteur de tant de biens, le premier vœu de son cœur est pour la conservation d'un si bon roi, le second, pour demander au ciel un successeur qui lui ressemble : *Princeps*, etc.

Quand on a parcouru avec admiration le cours de cette vie, agitée par les événements, occupée par le devoir, animée par tant de vertus utiles, l'âme se repose, en suivant ce prince dans sa retraite, vivant avec Dieu, s'unissant à la source de toute vertu, n'ayant d'autre appui que son Dieu, et ranimant dans les bras de l'espérance ce feu pur de la charité, qui peut seul rendre la vertu digne de sa céleste origine. Malheur à l'homme, qui, toujours rampant sur la terre, ne sait plus tourner ses regards vers le ciel, qui craint de se recueillir dans le sein de Dieu, dont l'âme ne s'attendrit pas au souvenir de ses bienfaits, dont le sentiment ne s'embrase plus par la grandeur de ses promesses! Sans doute le crime lui fait redouter la présence de la Divinité, et la nature même parle faiblement à son cœur. Malheur encore plus au prince, qui ne goûte pas la consolation de s'abaisser aux pieds de Dieu; de reposer dans le calme de l'éternité ses pensées agitées par les soucis du trône; de verser dans le sein de la divine miséricorde des larmes vertueuses sur tant de maux qu'il ne peut réparer; de chercher dans cet appui les forces nécessaires pour parcourir avec courage le cercle pénible de ses devoirs! Hélas! quelque grande que soit sa sagesse, quelque ardent que soit son amour pour le bien, les périls qui l'environnent sont si multipliés, sa force est si près de sa faiblesse, l'erreur et le vice le pressent de tant de côtés, qu'il doit trembler pour ses vertus mêmes, et les prosterner devant le Dieu qui pardonne.

Dans ces instants de solitude, où l'âme, moins asservie aux impressions des sens, commande à ses idées, les possède, les dirige, Louis, seul avec Dieu, concentre ses pensées sur ce grand objet, s'échauffe à sa présence, se fortifie dans le bien, en se remplissant d'espérances immortelles. Si vous le voyez fuir le tumulte de la cour, s'enfoncer dans son oratoire, ne pensez pas qu'il soit entraîné par le goût d'une stérile contemplation. Non, le feu qui s'allume dans sa méditation n'est que l'amour de la vertu, et ses prières, ses veilles, ses austérités, eurent toujours cet heureux effet que la foi nous propose, celui de purifier le cœur, de le rendre supérieur aux délices qui peuvent le corrompre, de le préparer à l'accomplissement des devoirs. Il faut cependant en convenir, la piété a ses tentations, ses écueils dans l'ordre même du bien : cet attrait pour la retraite peut prendre trop d'empire sur elle; les alarmes d'une conscience qui redoute la séduction du vice, semblent fortifier encore cette pente du cœur, en l'excusant; la vertu, fatiguée de ses combats, voudrait renoncer à des occupations qui l'exposent à tant de périls, pour se livrer à celles qui la laissent respirer sans inquiétude; elle oublie que les devoirs sont plutôt déterminés par l'utilité publique que décidés par nos goûts. Nous ne blâmons pas ici des sages, qui, libres de tous soins temporels, cèdent à leur penchant pour la retraite; ou ces hommes qui ne s'éloignent du monde, dont ils ne sont pas dignes, que pour l'édifier par la perfection chrétienne; mais un roi qui peut oublier qu'il se doit à ses peuples, et que sa perfection est de les rendre heureux; Louis qui balance entre les fonctions du trône et les douceurs de la solitude, prêt à ensevelir tant de vertus utiles dans l'obscurité d'un cloître. Rassurez-vous, Messieurs; ce désir n'est que la pente du cœur, qui suit son attrait, avant que la réflexion répande la lumière : la vertu la plus pure a pu le former, elle ne doit pas l'exécuter. Les larmes d'une reine chérie retracent à saint Louis la force de ses engagements, l'amour des peuples le rend à ses véritables devoirs, ce sentiment sublime le fait triompher de la plus dangereuse tentation pour son âme, celle qui séduit par l'idée même du bien : il tourne sa piété vers les objets utiles, sa ferveur paraît plus grande, mais elle devient plus active : c'est une bienfaisance qui s'accroît par l'influence des motifs religieux, une charité immense, vertu digne des héros et des saints. Des monuments échappés aux ravages des temps, annoncent encore sa pieuse magnificence : des établissements utiles assurent des asiles et des secours à l'humanité souffrante, ressource toujours nécessaire aux malheureux, contre les accidents de la vie, malgré tous les soins que l'on prend pour occuper les sujets, et procurer l'abondance. Devenu le modèle des peuples dont il est le père, la force de l'exemple donne à sa piété les plus grands effets; l'influence de ses mœurs se répand sur celle de la nation; la majesté du culte divin brille d'un nouvel éclat; la science, la vertu, ornent le sanctuaire; le ministre de paix n'aspire plus à la gloire du

héros; les vrais principes, adoptés par un prince si pieux, trouvent moins d'obstacles dans les préjugés; les droits du sacerdoce, mieux aperçus, choquent moins ceux de l'empire; les entreprises de quelques pasteurs qui abusent des censures arbitraires sont réprimées avec sévérité; le religieux monarque, plein de respect pour les dépositaires de l'autorité spirituelle, montre la plus grande fermeté, quand il faut défendre les prérogatives du sceptre ou les intérêts de ses peuples.

Avouons-le, Messieurs, avec un de ces génies dont les talents honorent la nation; avouons-le à la gloire de la piété chrétienne; il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. Que manqua-t-il à celle de saint Louis? Peut-être ces lumières si rares qui dissipent tout préjugé, et qui ne laissent jamais hésiter sur le devoir; peut-être la vue claire, assurée de quelques vérités qui attendent les progrès de la raison et qui ne se développent que dans la durée des siècles. L'exemple de ses vertus prouve-t-il moins que la simplicité de la foi; la droiture du cœur, qui fait les saints, est bien au-dessus de cette discrétion qui ne forme que des sages? Les hommes paraissent assez éclairés pour saisir les traits déterminés du mal; le seront-ils assez pour n'avoir pas l'embarras du choix, dans la concurrence des devoirs qui se présentent sous l'idée du bien? La vérité clairement aperçue ne peut pas nuire aux vertus, puisque c'est la lumière qui les dirige : est-il également démontré que des probabilités souvent obscures, quoique annoncées avec le ton de l'évidence, plutôt entrevues que découvertes, reçues, dans la plupart des esprits, sous la forme du paradoxe qui égare, du soupçon qui inquiète, du doute qui ébranle, soient préférables aux préjugés mêmes qui peuvent fortifier la vertu? Devons-nous donc moins désirer rechercher cette vérité si difficile à saisir? Non, Messieurs; ces élans du génie qui s'efforcent d'y atteindre, avancent les progrès de la raison; ils préparent au moins ces révolutions qui arrivent enfin, lorsque, dans la chaîne des idées, on découvre la liaison des vérités neuves avec celles qui sont généralement adoptées. Saint Louis connut le prix des lettres, et les cultiva. Dans ces temps où l'on était si peu sensible aux plaisirs délicats de l'âme, son caractère eut encore ce trait du grand homme, qui donne le ton à son siècle, lors même qu'il paraît le prendre de lui : les savants furent comblés de ses bienfaits, honorés de sa familiarité. Quelle satisfaction n'aurait-il pas goûtée, s'il eût vu s'élever cet asile des muses qui rassemble les maîtres du goût; ces hommes éminents dont les noms, déjà célébrés par la voix des nations, seront transmis à la postérité par les productions du génie; ce sanctuaire des lettres où les talents ne se réunissent que pour embellir les vertus, où la religion même forme des défenseurs qui exercent dans votre commerce ce tact plus délicat, ce sens plus exquis du beau, sans perdre cette justesse de pensées, cette solidité de raisons, ce style noble, simple, seul digne de l'élévation de ses dogmes et de la pureté de sa morale. Les orateurs célèbres qui m'ont précédé dans cette chaire ont épuisé l'éloge, en nous montrant la gloire qui vous appelle, l'immortalité qui vous attend. S'il restait quelques fleurs à cueillir, je m'en servirais pour couronner cette sagesse qui donne un nouveau prix aux connaissances, en les dirigeant au bien public; qui reconnaît que l'empire de la vérité ne peut s'exercer que par l'éclat de sa lumière, et que le moment de la communiquer est celui où elle peut être utile. Telle fut cette sagesse de saint Louis, qui dut ses succès à l'amour des peuples pour ce monarque.

SECONDE PARTIE.

Quels que soient les progrès de la raison, l'étendue des connaissances, il est encore vrai, il le sera toujours, que la plupart des hommes sont plus dirigés vers le bien par la confiance que par leurs lumières. Ce principe qui, dans l'économie de la religion, rend si nécessaire ce poids de l'autorité divine, qui abat l'homme sous l'obéissance de la foi, doit nous convaincre que l'amour des sujets pour le souverain, la persuasion de sa sagesse, l'estime de ses vertus, sont les plus fermes appuis du trône, les plus sûrs moyens pour les plus grands succès, et que la faiblesse ou la force de toute administration peut se mesurer sur le degré de confiance qu'elle inspire. Cet empire de la vertu produit, sans doute, les plus heureux effets dans des monarchies modérées par les lois, tempérées par les mœurs, où le pouvoir qui domine tout se nuirait à lui-même, en commandant ce que l'honneur ne peut exécuter : il lève plus sûrement les obstacles; il joint au mouvement de l'obéissance l'impulsion plus active de l'amour; il fait que l'homme croit aller au bonheur en marchant sous la direction de l'autorité : il rend inutiles ces voies de rigueur, ces moyens effrayants et souvent dangereux par la consternation même qu'ils répandent. Que serait-ce, si le sceptre était sans pouvoir, et si les forces étaient aussi contraires que les intérêts? Ne faudrait-il pas alors tout l'ascendant de la sagesse pour surmonter tant d'obstacles; détacher de l'ambitieux cette portion de citoyens qui fait sa force; profiter de l'injustice de l'oppresseur pour lui faire perdre des droits usurpés; tourner tous les regards de la nation vers le trône, et lui persuader qu'elle ne peut trouver la paix, la prospérité, la justice, que dans la protection du chef de l'Etat?

Tels furent les effets de la législation de saint Louis, qui dut ses plus grands succès à l'amour des peuples, à la confiance qu'inspiraient ses vertus. J'ai montré son activité dans l'exécution, dans les soins du détail; je vais le suivre, agissant sous la direction de cette sagesse dont Dieu est la source, qu'il a répandue sur tous ses ouvrages, et qu'il

donne à ceux qui l'aiment; cette sagesse qui connaît la différence des temps, l'importance de l'occasion; juge le passé, prévoit l'avenir, prépare les événements, forme des plans où tout se lie, où chaque effet en amène un autre, et assure d'autant plus ses desseins qu'ils ne sont aperçus que par le succès : *Princeps*, etc.

La France n'était pas alors cette vaste et puissante monarchie dont les ressorts se déploient d'un concert unanime; qui agit ou qui résiste de toutes ses forces, dont toutes les parties se soutiennent, se défendent, où le sceptre respecte la loi qui le dirige, où le citoyen repose à l'ombre du trône qui le protége, où les grands jouissent avec sécurité de leurs prérogatives; où le souverain ne peut avoir d'autre gloire que celle de la nation, où le seul ennemi public est celui qui sépare les intérêts du prince de ceux de l'Etat. Cette heureuse constitution fut altérée dès les temps de la première race de nos rois. Le pouvoir s'affaiblit dans leurs mains, trop faciles à répandre des grâces qui partageaient l'autorité, et ces mêmes grâces, devenues héréditaires, leur ôtèrent tous moyens de ressaisir le pouvoir. En vain le trône reprit son éclat sous Charlemagne : ce grand prince ne fit que retarder la révolution; bientôt le sceptre chancela sous ses faibles successeurs; les parties de l'Etat tendaient à se séparer; ils essayèrent de les réunir, en exigeant des services, des hommages, de ces grands dont la force pouvait tout refuser : leurs efforts ne servirent qu'à donner de la consistance à cette constitution féodale, où des vassaux puissants séparaient assez leur grandeur de celle de l'Etat, pour avoir une ambition personnelle, et sentaient assez leur force pour faire valoir à leur gré leur indépendance. Dans le désordre d'un gouvernement qui touchait à l'anarchie, le chef de l'Etat, trouvant une résistance supérieure à son pouvoir, manquait de vigueur dans ses desseins, ou de moyens dans l'exécution : il eût fallu poser d'autres fondements; on se contentait d'étayer les parties chancelantes; toute la politique se réduisit aux ressources de la faiblesse, à semer des défiances, à diviser les vasseaux, à les mener d'expédition en expédition, pour ne pas leur laisser le temps de former des cabales. Mais ce moyen, qui suspendait l'orage, le grossissait; ces guerriers, redoutables au dehors, ne pouvaient plus être contenus au dedans; ces fiers courages s'irritaient de la contrainte des lois, et il leur paraissait honteux d'attendre de leur autorité la réparation d'une injure : la justice même, forcée de céder aux mœurs, quitta la balance, ne conserva que le glaive, ordonna des meurtres, fit dépendre le sort de l'innocent du fer du coupable, entreprit d'assujettir à des règles un préjugé barbare, voulut distinguer, par quelques formalités, le combat légal, des mouvements impétueux de la vengeance, et ne fit que mettre plus de sang-froid dans une action atroce.

Au milieu de cette impuissance des lois, de cette confusion des intérêts, de cette opposition des forces, quelle pouvait être la condition du peuple? Victime des passions des hommes puissants, il gémissait sous le poids de ses fers; ses mains vigoureuses rendaient en vain la terre féconde; on lui arrachait le prix de ses sueurs; la religion, qui le soutenait contre tant de maux, arrêtait à peine ce cri du désespoir que les prophètes expriment avec tant de force : Hâtez-vous, Dieu de nos pères, rompez les liaisons des hommes injustes; ne permettez pas qu'on accable l'innocent, ôtez-lui cette charge trop pesante pour ses épaules, la loi est déchirée, et le jugement n'arrive plus à sa perfection : *Dimitte eos qui confracti sunt et onus dirumpe.* (*Isa.*, LVIII.) Pourra-t-on le croire, Messieurs? toute la jurisprudence de ces temps malheureux se bornait presque à régler les droits des suzerains et des vassaux, l'étendue de la protection et des services qu'ils se devaient : la justice tournait à peine ses regards vers le peuple; il n'avait d'autres lois que la volonté de l'oppresseur, ou des coutumes qui favorisaient l'oppression. L'excès de tant de maux rendait plus difficile l'application des remèdes; la plus grande partie de la nation, mécontente de sa situation, soupirant après un changement, tournait les yeux vers le trône, dont l'autorité, mieux affermie, pouvait seule protéger le peuple et réunir toutes les parties de l'Etat; la diversité, la bizarrerie de tant de coutumes flottantes, faisaient sentir la nécessité de lois plus fixes, plus générales, et le vœu de la nation plaçait déjà cette puissance législative dans les mains du prince.

Louis vit ce moment où la raison, reprenant son empire, devait surmonter tout obstacle, triompher de toute résistance; sans commander, sans abolir des droits qui pouvaient être défendus par la force, l'estime de ses vertus, l'amour de ses peuples, donnèrent à ses règlements des effets plus étendus que s'ils eussent été soutenus de tout le poids de l'autorité suprême; son exemple entraîna des vassaux qu'il ne pouvait contraindre : le mal était senti; il ne fit que montrer le bien, et l'approbation générale fit taire tous les intérêts opposés : le vœu public était pour un changement dans la jurisprudence; il entreprit cette réforme : on désirait des lois plus générales; il les proposa : elles parurent utiles, plus conformes à l'équité naturelle, à la tranquillité publique, à la propriété des biens, à la sûreté des personnes, et l'on s'empressa de s'y soumettre. Ce premier essai du pouvoir législatif n'aurait produit rien de fixe, de stable, si le citoyen, jugé contre la disposition des lois nouvelles, n'eût pas eu le droit de réclamer la protection du prince, et ce droit paraissait difficile à établir, dans des temps où tous les grands vassaux s'enivraient de leur souveraineté : l'usage du combat judiciaire, décidant tout par la voie des armes, rendait même ces appels inutiles. Ces inconvénients n'échappèrent pas à la sagacité de saint

Louis; il défendit le combat judiciaire dans ses domaines, il le restreignit dans les autres cours : les grands rougirent de ne pas adopter des lois que la nation désirait, que la raison avait dictées, et qui produisaient les meilleurs effets partout où elles étaient en vigueur. Peu à peu elles furent reçues dans tous les tribunaux; les causes portées aux bailliages royaux, par la voie des appels, accoutumèrent insensiblement les peuples à regarder le trône comme le siége primitif de l'autorité, et la souveraineté de la justice, le plus fort lien des citoyens, fut enfin rendue au sceptre.

Telle était l'importance du plan de législation, que ce fondement, une fois établi, l'affermissement de l'autorité royale ne fut plus que l'ouvrage du temps, de la circonspection, de la prudence. La nation, qui disputait aux grands vassaux les droits régaliens, s'unit de plus en plus au souverain qui avait les mêmes intérêts : cette union tarissant la source d'où les seigneurs tiraient leurs forces, ils perdirent bientôt le droit de guerre, dernier appui de leur usurpation; les communes trouvèrent enfin, dans la protection du trône, la garantie de leurs priviléges, souvent achetés, et combattus par ceux qui en avaient reçu le prix. La sagesse de saint Louis, qui avait miné insensiblement les forces de ses vassaux, prévint encore les abus qu'ils voulurent faire d'un reste de pouvoir. Entreprenaient-ils de gêner le commerce, d'imposer de nouveaux droits, d'altérer les monnaies, d'augmenter leur fisc par des amendes arbitraires? on les arrêtait en les rappelant aux établissements de saint Louis : tant était grande l'influence de sa sagesse, tant ses vertus agissaient encore sur la postérité! Il est vrai que la plupart de ces règlements, n'étant faits que pour disposer au bien, devinrent inutiles après cet effet; s'il eût donné les meilleures lois dans ces temps malheureux, elles auraient éprouvé une résistance insurmontable, en choquant à la fois tous les intérêts; sa sagesse fut de préparer de grands événements sans leur donner une existence prématurée; la postérité devait en retirer tout l'avantage en avançant vers la perfection, cette constitution qui a fait la gloire de la monarchie; et c'est nous qui avons la jouissance du fruit de ses vertus.

A cette sagesse qui sait voiler ses desseins, Louis joignait un cœur noble, qui méprisait tous les avantages que le crime peut procurer : jamais sa politique profonde ne couvrit des projets injustes. Ce prince, si ferme en défendant ses droits, respectait encore plus les droits des autres; et l'usurpation lui était si odieuse, que le doute seul faisait cesser toutes ses prétentions. Maximes si conformes à l'équité, pourquoi n'êtes-vous pas gravées dans le cœur de tous les hommes? pourquoi ne trouvez-vous pas toujours un asile dans le sanctuaire? et par quelle fatalité la religion, établie pour le bonheur des hommes, se trouve-t-elle quelquefois mêlée dans leur infortune? Tandis que saint Louis met toute sa sagesse à assurer le bonheur de ses peuples, Rome, faible au dedans, presque opprimée par ses voisins, agit et ébranle au loin l'univers : un pontife d'une vertu, d'une fermeté peu commune, touché des maux de l'Europe, et croyant trouver leurs causes dans l'abus de la puissance des souverains, avait osé attaquer les vices sur le trône, élever sur l'autel un tribunal pour juger les rois, enchaîner leurs passions par la crainte des foudres spirituels, et arrêter leurs excès, en leur faisant sentir que le sceptre pouvait chanceler dans leurs mains. Là commence cette époque, où le sacerdoce influe dans la politique, touche les plus puissants ressorts, et devient, pour ainsi dire, l'âme de toutes les forces. La vertu, l'amour de l'humanité jetèrent sans doute les fondements de ce pouvoir immense : les plus sages sont contraints d'avouer que ce frein puissant a arrêté de grands désordres, et s'il faut convenir que l'ambition, l'avidité, ont abusé de ce pouvoir, ne s'est-on pas trop vengé sur la religion, de l'audace de quelques ministres usurpateurs des droits temporels? Saint Louis, toujours ferme lorsqu'il fallait défendre les intérêts de la nation, entreprit de circonscrire l'autorité du sacerdoce. Rome respecta la législation de ce prince, assuré de l'amour de ses peuples, et appuyée de la vénération qu'inspiraient ses vertus : sa sagesse, par une conduite pleine de modération, conserva à sa couronne, et rendit plus stable par des règlements, ces mêmes prérogatives que le souverain pontife disputait à l'empire. Sans entrer dans le sanctuaire pour y donner des lois, il sut fixer des limites à un pouvoir qui tendait à s'agrandir sur la ruine des autres, et en s'opposant à ses prétentions chimériques, il lui conserva des droits réels, qu'il aurait perdus par ses excès. Qui connut mieux ces bornes des deux puissances, qui se détruisent dès qu'elles se confondent? Qui aperçut mieux le mal que les passions avaient fait par des voies irrégulières, et le bien que le siége apostolique fait toujours par les voies canoniques? On reconnaît dans sa Pragmatique ce pur esprit du christianisme, qui soupire après l'antiquité, et qui tend à faire revivre la beauté des premiers jours : on y trouve les règles des saints conciles mises en vigueur, la simonie proscrite, la liberté des élections rétablie; on y voit les sources du droit, les vraies maximes, qui sont les fondements des libertés gallicanes, et les lois unies aux canons, pour en assurer l'exécution. Que ceux qui nous vantent la fermeté de sa résistance ne nous cachent pas sa fermeté chrétienne; qu'ils nous représentent ce saint roi, recommandant à son successeur d'aimer, d'honorer l'Église et ses ministres; qu'ils nous le montrent protégeant la puissance ecclésiastique, en réprimant ses abus, conservant les véritables droits de ses tribunaux, et appuyant leurs jugements de son autorité : alors nous reconnaîtrons dans ce héros le serviteur de Jésus-Christ; le

prince plus grand par sa piété que par sa couronne : *Non tantum imperatorem, sed Christi servum, non regno, sed fide principem prædicamus.*

Tels furent les grands succès que la sagesse de saint Louis dut surtout à sa réputation d'équité : succès qui auraient été sans mélange d'infortune, s'il eût été donné à la France de jouir, sans interruption, des vertus d'un roi qui faisait son bonheur. Mais Dieu, qui a fondé la religion sur la croix, voulut mettre ce sceau sur le front du pieux monarque, instruire l'univers par ses malheurs, donner plus d'éclat à son héroïsme, en le montrant supérieur à l'adversité, et invincible dans les disgrâces.

Au milieu des plus grandes prospérités, dans le temps où ce saint roi jouissait de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses voisins, son zèle s'affligeait des succès rapides des infidèles ; une piété forte lui faisait verser des larmes, au récit des malheurs qui accablaient les chrétiens dans la Palestine, et lui inspirait de l'ardeur pour les défendre : tout flattait son cœur dans cette entreprise ; l'espérance de soulager tant de malheureux ; le plus grand avantage dans le triomphe ; le plus grand dédommagement dans la défaite ; les lauriers de la victoire, ou la palme du martyre. La religion du serment fortifiait encore cette pente de son cœur ; son amour même pour ses peuples ne s'alarmait point de cette entreprise ; il pensait, sans doute, que Dieu répandrait des bénédictions plus abondantes sur cette nation, qu'il abandonnait pour la défense de son culte. Je n'ose pas avancer qu'un si grand prince fut entraîné dans ces guerres éloignées par l'esprit dominant de son siècle ; je me borne à une réflexion qui me laisse dans la surprise. En ouvrant l'histoire de ces temps, où la foi plus simple donnait tant de prix aux objets qui pouvaient intéresser la religion, elle me présente une mère pieuse, alarmée de ce projet du monarque ; toute la nation consternée ; les plus saints évêques, les plus éclairés, s'efforçant de lui persuader que son vœu ne l'oblige pas à l'exécution d'un projet où il entre plus de zèle que de sagesse. Je cherche sur les mêmes objets le jugement de mon siècle, qui vante les progrès de la raison, l'étendue des lumières ; je ne trouve rien d'uniforme, rien d'arrêté dans les opinions, et l'orateur chrétien qui blâmerait ces entreprises avec les plus sages prélats de ces temps reculés, ne serait pas à couvert de toutes les censures. M'appartiendrait-il de prononcer sur les effets d'un zèle, dont tous les motifs sont si respectables ? Non, Messieurs, qu'il me suffise de remarquer que ces croisades, décidées dans l'ardeur de la piété, furent rarement conduites avec prudence : On ne voyait, dans ces armées innombrables, qu'un assemblage confus d'hommes entraînés par l'avidité du pillage, ou par le goût de la licence ; il fallait beaucoup d'habileté pour faire mouvoir un corps animé par tant de passions ; beaucoup de connaissance des lieux, pour se garantir des piéges de l'ennemi ; beaucoup de ressources, de prévoyance, pour assurer la subsistance de ces grandes armées. Tout cela manquait : des chefs sans expérience étaient à la tête d'une multitude déréglée ; l'enthousiasme, qui précipitait dans l'exécution, décidait dans les conseils ; et, soit qu'une trop grande confiance fît négliger les précautions nécessaires, soit que, dans le bien même, la raison agisse moins lorsque l'affection domine, on marchait avec tant de sécurité contre l'ennemi, que l'on ne prenait aucun moyen pour assurer la victoire.

Saint Louis, avec de grands talents, mettait plus en œuvre ces ressources qui pouvaient fonder l'espérance du succès ; il marchait suivi de soixante mille combattants, aimé de ses vassaux, redouté des infidèles ; Sion croyait toucher au moment de sa délivrance : déjà les troupes françaises avaient pris terre ; Damiette, qui se vantait de tenir l'Egypte sous ses lois, était tombée sous les coups du monarque, deux fois vainqueur en un seul jour ; et sur les bords du Nil se renouvelaient les prodiges de valeur que la France avait admirés. Je pourrais vous montrer ce héros intrépide, repoussant partout les barbares, ranimant l'ardeur de ses soldats abattus par la grandeur des obstacles, se soutenant, par son seul courage, contre des périls où la prudence devenait inutile : mais je me hâte de vous présenter un spectacle plus digne de la piété, Louis supérieur à l'adversité et invincible dans les revers. Là paraît toute l'élévation de son âme ; et, aux yeux mêmes de ceux qui lui reprocheront de s'être laissé entraîner dans ces guerres malheureuses, il aura la gloire de n'avoir pas avili dans les fers la majesté du trône : aussi intrépide dans sa prison qu'il l'était à la tête des armées, aussi auguste qu'il le paraissait au milieu de sa cour, aussi respectable étant captif que lorsqu'il donnait des ordres et que tout marchait à sa parole. Le vainqueur, étonné de cet héroïsme, ne sent plus l'avantage que donne la victoire, il reconnaît que la force perd son empire dès que la vertu exerce le sien, et, ne comptant plus sur la gloire de commander à cette grande âme, il paraît jaloux du bonheur de lui obéir. C'est ainsi, Messieurs, que saint Louis, supérieur à l'adversité, fait voir que la véritable victoire, celle qui met le monde entier sous nos pieds, est fondée sur cette piété, qui, nous soumettant à Dieu, nous élève au-dessus de toutes les choses humaines : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V.)

Notre monarque quitte enfin cette terre étrangère, et se rend au vœu de ses peuples : neuf années de sagesse réparent les maux qu'avait causés son absence. O Dieu terrible dans vos châtiments ! au milieu de ces prospérités, votre providence nous cachait le plus grand des malheurs. Après tant d'infortunes et de si grandes pertes, Louis, qui entend les gémissements des chrétiens, vole de nouveau à leur secours :

il aborde à peine en Afrique : en peu de jours, une maladie contagieuse détruit la moitié de l'armée; le monarque lui-même en est frappé; la mort ne cache plus ses approches ; lui seul l'envisage avec fermeté, et parmi les gémissements de tout ce qui l'environne, il montre cette soumission, cette constance, que le vrai chrétien déploie dans ces derniers moments. Avec quelle tranquillité il donne ses derniers ordres! avec quelle compassion il étend ses soins sur les malheureux! avec quelle bonté il essuie les larmes de ses fidèles serviteurs! Les motifs de la piété, qui élèvent son courage, lui servent pour consoler les autres de sa perte; et si son cœur paraît ému, lorsqu'un fils vient baiser ses mains défaillantes, sa tendresse n'a rien de faible : sans trop donner à la nature, sans s'efforcer de retenir cet objet chéri dans son sein paternel, il le recommande à Dieu; il le bénit avec des vœux ardents; il lui laisse ces tendres instructions, qui ne respirent que la piété, l'amour des peuples, et qui doivent être à jamais la règle des souverains, comme il est lui-même leur plus parfait modèle.

Pour nous, Messieurs, après avoir admiré dans saint Louis tout ce qui forme les héros, tout ce qui porte à son comble la gloire humaine, tant de vertus pacifiques et militaires, ce courage, cette bonté du cœur, cette sagesse, cette pénétration du génie, souvenons-nous que ces talents, ces qualités, ne mériteraient pas nos louanges, si la piété ne les eût fixés dans le bien; qu'elle seule élève au-dessus de toutes les passions, et donne un prix immortel à toutes les vertus; enfin, que rien n'est vraiment grand, parfaitement solide sur la terre, que ce qui peut mériter les récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE.

Zelatus sum bonum, et non confundar. (*Eccli.*, LI.)
J'ai été zélé pour le bien, et je ne serai pas confondu.

Tel est l'esprit du sacerdoce établi par Jésus-Christ pour former sur la terre un peuple spirituel, innocent et fidèle; le zèle du bien est le premier de ses devoirs : ses désirs, ses veilles, ses fonctions, ses inquiétudes, n'ont pour but que la sanctification des hommes, tout ce qui ne tend pas à ce grand objet le fait sortir de sa destination, et dès que la grâce de l'onction sacerdotale associe le chrétien au saint ministère, il ne doit plus aspirer qu'à augmenter le royaume de Jésus-Christ, et à étendre l'empire de la vertu : *Zelatus sum bonum.*

Aussi les premiers disciples, animés de ce zèle, ne connaissent plus de périls lorsque les passions des hommes s'arment contre les vérités qu'ils annoncent : le monde entier conjure contre eux et ils sont plus forts que le monde; ils défient avec intrépidité toutes les puissances de la terre; ils bravent la cruauté des tyrans ; ils attaquent des abus consacrés par la vénération de tous les siècles ; ils renversent des idoles soutenues par des superstitions féroces : on les maltraite, et ils se réjouissent des opprobres ; on met sous leurs yeux les plus affreux tourments, pour ébranler leur constance, et ils répondent qu'il vaut mieux mourir que de manquer à la vertu ; on veut ensevelir avec eux la vérité qu'ils défendent, et la terre, fécondée par leur sang, n'enfante que plus de disciples à l'Evangile : *Zelatus sum bonum, et non confundar.*

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! nous jouissons avec moins de danger de l'héritage que ces augustes défenseurs de la religion nous ont acquis au prix de leur sang; l'édifice n'est plus ébranlé par ces violents orages; ces périls, qui pourraient alarmer notre faiblesse, se trouvent rarement dans la carrière du ministère : ces grands obstacles, qui exigeaient un courage héroïque, ont été renversés par nos pères; il ne nous reste qu'à conserver ce qu'ils ont établi, à soutenir ce qui chancelle, à réparer ce que le temps affaiblit. Mais si les combats et les obstacles sont plus rares, le zèle doit être aussi plus empressé; et aucun danger ne doit le ralentir, lorsqu'il est nécessaire de défendre le dépôt confié à notre vigilance : *Zelatus sum bonum, et non confundar.*

Tel fut le saint martyr dont nous célébrons la mémoire, et qui a paru, dans les derniers siècles de l'Eglise, comme un modèle parfait du zèle apostolique. Vous verrez, dans la première partie de cet éloge, l'activité de son zèle qui embrasse tout le bien : *Zelatus sum bonum ;* vous verrez, dans la seconde, l'intrépidité de son zèle, qui triomphe de tous les obstacles : *non confundar;* voilà mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul nous donne une idée bien noble du ministère et des devoirs qui en sont inséparables : c'est, dit ce grand apôtre, une servitude qui nous rend redevables à tous; qui met entre nos mains les passions, les besoins, les faiblesses, et tout le détail des misères humaines; c'est une inspection pénible qui nous oblige de reprendre à temps et à contre-temps; qui nous expose souvent à la haine de ceux dont nous voulons corriger les vices; qui nous fait un devoir de la perfection; qui rend nos faiblesses plus inexcusables, par le droit même qu'elle nous laisse de condamner celle des autres, et dont les fonctions augustes nous élèvent en quelque sorte au-dessus de la condition humaine, sans nous en ôter la fragilité : enfin, c'est une dignité périlleuse qui nous rend responsables du salut de nos frères; qui nous oblige de sacrifier notre santé, notre repos, notre vie même à leur intérêt spirituel; qui met entre nos mains le glaive de la parole et le bouclier de la foi, pour combattre l'erreur, dissiper les préjugés, confondre les maximes humaines, et arrêter

cette corruption de mœurs que le temps et les passions amènent par des changements souvent aussi inévitables qu'insensibles.

Telle fut l'idée que Jean Népomucène se forma du sacerdoce. Le désir du salut des âmes fut la première inclination de son cœur; il anima ses travaux, décida ses projets, dirigea toute la conduite de sa vie; il fut la source de ce zèle actif qui embrassa tout le bien, et qui produisit les succès éclatants de son ministère : *Zelatus sum bonum.*

L'Eglise n'avait jamais eu tant à gémir que dans ces temps de ténèbres et de dissolutions, qui ont amené les hérésies des derniers siècles. Le culte défiguré par les superstitions; le sanctuaire obscurci par l'ignorance; l'ambition placée sur l'autel, et menaçant souvent le trône; les traditions humaines mêlées à la loi; les saintes règles oubliées; les vertus solides remplacées par des pratiques arbitraires; la vigueur de la discipline affaiblie : tout semblait préparer ces jours de désolation, où l'ennemi devait semer la zizanie dans le champ du Seigneur; où la lampe d'Israël allait s'éteindre, et l'arche sainte devenir la proie des Philistins.

Au milieu de tant de calamités, Dieu, touché des gémissements de son Eglise, suscita Jean Népomucène pour rendre la splendeur au culte; rappeler à la sainteté de la loi; attaquer les vices sur le trône, et l'opposer, comme un mur d'airain, à la contagion du cœur. Sa naissance n'eut pas cet éclat qui fixe les regards des hommes et qui annonce les grandes destinées : une origine illustre l'aurait peut-être rendu inutile aux desseins du Seigneur; elle aurait mis plus à sa portée les objets qui nourrissent les passions; elle aurait pu lui faire embrasser les erreurs et les maximes du siècle. Il naquit dans le sein de la piété, et non dans celui de la gloire mondaine. En l'accordant aux vœux de ses parents, vous prîtes, ô mon Dieu! dans leur désir même, les traits dont vous voulûtes embellir cet ouvrage de votre miséricorde : vous mîtes dans son âme cette bonté, cette droiture, cette vérité de sentiment, qui sont la base de toutes les vertus, et qui semblent appeler la piété pour les porter à la perfection : les soins d'une éducation chrétienne assurèrent ces heureuses espérances : cet âge, où le cœur ouvert à toutes les impressions est sans précaution, comme sans défiance, et respire l'attrait dangereux du plaisir, avant que de goûter les charmes de la vertu, fut pour lui sans écueil; il marcha toujours en sûreté sous la vigilance d'un père juste et d'une tendre mère, fidèles à remplir la loi du Seigneur, et les exemples qui formèrent sa jeunesse ne furent que des leçons de vertu.

Ainsi croissait sous les yeux de la piété cet enfant que la Providence destinait à devenir l'ornement et la gloire du ministère. Ses premiers goûts furent ceux de la piété, et dans cet âge où le cœur paraît incapable de recevoir des impressions fixes et profondes, la grâce, qui n'attend pas toujours les progrès de la raison, tourna toutes ses inclinations vers la vertu. Les devoirs sublimes du sacerdoce fixèrent tous ses vœux et enflammèrent bientôt cet âme née pour le bien. L'innocence de ses premières mœurs, cette tendresse de religion qui remplit l'âme, cette délicatesse de conscience que l'apparence seule du mal alarme, semblaient le préparer aux fonctions du ministère, en nourrissant cette fleur de pureté qui devait être consacrée par l'onction sacerdotale : un esprit pénétrant, un grand fond de douceur et de docilité le disposaient à devenir le dépositaire de la doctrine, et à dévorer, comme dit le Prophète, le volume sacré de la Loi, malgré toutes les amertumes qu'entraînent après soi des études et des travaux pénibles; enfin, le désir du salut des âmes s'empara, pour ainsi dire, de son cœur, dirigea toutes ses démarches, et tourna toutes ses vues vers ce grand objet.

Quelle fut, en effet, son application dans un âge où le plaisir sollicite de toutes parts, et où la dissipation est presque inévitable! Toujours animé par ce zèle dont l'unique but est d'être utile, il envisagea ses études comme des devoirs; ce fut assez pour lui en inspirer le goût et le faire renoncer à tout ce qui pouvait l'en détourner. Que ceux qui ne croiront pas ces traits dignes de nos éloges apprennent qu'ils caractérisent les âmes fortes; qu'elles s'essayent pour les plus grands sacrifices, en surmontant les premiers penchants de la nature, et que l'héroïsme ne peut naître que de l'habitude de la vertu. Instruit que les prêtres sont établis, comme dit saint Paul, pasteurs et docteurs, *pastores et doctores* (*Ephes.*, IV); qu'ils sont placés sur la terre comme les deux grandes lumières dans le ciel; qu'ils doivent présider au jour en éclairant la piété, et la nuit en dissipant les ténèbres de l'erreur; Jean Népomucène ne se contente pas d'une étude superficielle de la religion; il l'approfondit et rapporte toutes ses connaissances à cet objet. Un esprit juste, un caractère sérieux et ennemi de toute frivolité, un goût pour la retraite, un plan de vie toujours uniforme, où il se rendait compte à lui-même de tous ses progrès, et où tous les moments destinés au devoir étaient employés; enfin, une attention continuelle à chercher dans la prière la source des vraies lumières, l'avancèrent rapidement dans la carrière des sciences. Il parut, avec le plus grand éclat, dans l'université de Prague : aussi distingué par sa piété et son attachement à la doctrine de l'Eglise que par la sagacité de son esprit et l'abondance de ses lumières, on ne le vit pas, entraîné par le goût de ces sciences qui enflent, rechercher la vaine gloire de la singularité, hasarder des conjectures sur des objets que la foi couvre de ses ténèbres respectables, accoutumer sa raison à examiner ce qu'elle doit croire, n'ouvrir ses yeux qu'aux lumières de cette philosophie, dangereuse lors même qu'elle éclaire, et que Tertullien, toujours extrême, regardait comme incompatible avec les vérités évangéliques.

concussio veritatis, philosophia. La science de notre saint fut établie sur la solidité de la pierre, et non sur la légèreté de ces sables mouvants. Il fit toutes ses délices de la loi du Seigneur, et il ne chercha la vérité que dans ces sources où Dieu, également incapable de tromper ou d'être trompé, nous la révèle.

Ce zèle pour le bien qui animait Jean Népomucène au milieu des travaux qui le préparaient aux fonctions du ministère, remplit son cœur des plus vives alarmes, dans les temps où la grâce de sa vocation allait être scellée par l'onction sacerdotale : frappé de la grandeur de ses devoirs, il tremble au moment où les portes du sanctuaire vont s'ouvrir pour le recevoir. Malgré cette piété tendre et ces mœurs pures qui semblent le destiner à l'autel, il craint de n'être pas de la race des hommes appelés à des fonctions si saintes, et choisis pour sauver Israël : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* (I *Mach.*, V.)

La ferveur de ses prières redouble aux approches de son ordination ; il veut entendre cette voix du ciel qui parle au cœur. Seigneur ! s'écrie-t-il avec le Prophète, montrez-moi la route que je dois suivre : vous connaissez la pureté de mes vues et l'ardeur de mon zèle ; si vous ne rejetez pas mes vœux, remplissez-moi de ce feu qui purifie tout ; soutenez ma faiblesse, rendez-moi digne d'être le coopérateur de votre Fils pour le salut des hommes : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.* (*Psal.* XXIV.)

Vous entendîtes, ô mon Dieu ! les vœux de votre serviteur ; son zèle fut embrasé d'un nouveau feu par l'onction du sacerdoce. Cette lampe d'Israël répandit le plus grand éclat dès qu'elle fut placée près du tabernacle, et cette colonne, dès qu'elle parut dans le temple, devint le plus ferme appui de l'édifice. A peine Jean Népomucène peut annoncer la vérité, qu'il en devient le défenseur ; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres. Un esprit nourri par la lecture des livres saints, un cœur plein de l'onction de la charité le disposaient au ministère de la parole ; il joignait à cet avantage cette éloquence du zèle qui fait passer dans les auditeurs les sentiments dont le cœur est rempli, qui néglige les ornements pour s'épancher comme un torrent, qui cherche moins à se rendre agréable au pécheur qu'à rendre le pécheur désagréable à lui-même, qui alarme au moins les consciences qu'elle ne peut changer, qui porte la cognée jusqu'au fond du cœur, et qui ne la retire qu'après avoir séparé du tronc toutes les racines. Les peuples et les grands accouraient de toutes parts pour entendre ce restaurateur de la doctrine et de la vérité : et quelles bénédictions le Seigneur répandait sur ses travaux ! que de pécheurs convertis ! que d'impies confondus ! que de justes affermis ! Rien ne pouvait résister à l'ardeur de son zèle : l'iniquité venait abjurer à ses pieds ses passions criminelles : le juste s'embrasait d'un nouveau feu pour la vertu ; les larmes, les sanglots, le silence, la componction annonçaient les impressions profondes qu'il faisait sur les cœurs, les âmes les plus tièdes se trouvaient émues, et celles où la mort du péché régnait depuis longtemps recevaient un souffle de vie qui opérait en elles les prémices du salut : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII.)

Ministres de l'Évangile, pardonnez-moi un reproche que la vérité m'arrache et que je prononce contre moi-même : Pourquoi notre zèle n'a-t-il plus ces grands succès ? Pourquoi prévient-il si peu de désordres ? Pourquoi laisse-t-il tant d'âmes dans l'abîme du crime ? Pourquoi, lorsque nous peignons l'horreur du vice et les charmes de la vertu, les cœurs restent-ils dans cet état de langueur et d'indolence qui les affaisse ? Le monde est-il plus corrompu ? Et l'insensibilité aux vérités éternelles est-elle devenue le partage de notre siècle ? Ah ! mes frères ! ne nous trompons pas sur les causes qui rendent nos travaux inutiles : si notre ministère n'a plus les mêmes succès, c'est que l'Esprit-Saint n'ouvre pas notre bouche ; que nous cherchons plus notre gloire que le salut de nos frères ; que le zèle n'enflamme pas nos paroles ; que notre foi, faible et languissante, manque de ces expressions qui portent la chaleur et la vie ; et que le crime glace peut-être notre cœur, tandis que notre imagination se fatigue à trouver des traits pour peindre la vertu !

Jean Népomucène ne doit qu'à l'onction de la grâce et à l'ardeur de son zèle les succès qui signalent les commencements de son ministère. C'est un scribe instruit dans le royaume des cieux, qui tire de la piété les lumières anciennes et nouvelles, et qui apprend ces secrets que l'homme profane ne peut comprendre ; c'est un apôtre toujours insensible à la gloire des applaudissements, éloigné de ce zèle fastueux qui ne cherche que les occasions éclatantes, incapable de ces ménagements timides qui semblent caresser les vices, qui craignent de réveiller les cris et les chagrins du pécheur, en portant le fer dans ses plaies, et qui veulent s'attirer les éloges mêmes des passions qu'ils condamnent. Embrasé par cet amour qui a transporté Jésus-Christ sur le Calvaire, et qu'il perpétue en nous par le sacerdoce, il verse des larmes sur le torrent de crimes et de scandales qui inondent sa patrie ; il court avec empressement après la brebis qui s'égare ; il oublie sa lassitude et tous ses travaux, pour en sauver une autre qui est près de périr ; il fait entendre aux âmes endurcies cette voix tonnante qui les réveille de leur assoupissement ; il annonce aux grands comme au peuple un baptême de sang ; et il fait trembler le crime sur le trône, par les terreurs de la parole sainte et l'image effrayante des supplices éternels. Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur la terre ! Quel discernement dans

la direction des consciences! Quelle sagesse dans ses règles de conduite! Combien d'aveugles éclairés ou détrompés sur des maximes pernicieuses! Combien de profanations interrompues! Combien de pécheurs ramenés à la sincérité de la pénitence! Que d'ennemis réconciliés! Que d'occasions de salut ménagées! Que d'âmes agitées par les scrupules, ou troublées par les frayeurs qui naissent du sein même de la piété, venaient chercher le calme et le repos dans ses lumières! L'impératrice, accablée des chagrins que lui causaient les excès de son époux, ne goûtait de satisfaction qu'en répandant son cœur dans le sein de ce zélé ministre; et elle trouvait tout à la fois dans ses exhortations pathétiques des aliments pour sa piété et des consolations dans ses peines. La plupart des fidèles le regardaient comme l'instrument de leur conversion. Il mettait tout en œuvre pour les soutenir dans la vertu; il présidait à toutes les saintes entreprises, et il était l'âme de la piété de tout le peuple.

Déjà la ville de Prague voyait naître la piété dans ses murs, les mœurs se rétablir, le sanctuaire reprendre son premier éclat. L'archevêque, témoin des succès dont le Seigneur couronnait le zèle de Jean Népomucène, voulut l'attacher à son Eglise et le mettre au nombre des membres de son chapitre. Cette place, qui assujettit à des devoirs respectables, eût été regardée par des ministres moins zélés comme une dispense des fonctions laborieuses du ministère : il est si naturel à l'homme de désirer le repos, que l'abondance l'autorise presque toujours à se livrer à une vie douce et tranquille. On laisse à l'indigence le poids de la chaleur du jour, comme si le besoin seul devait donner des ouvriers à l'Evangile! comme si l'obligation de servir l'Eglise ne subsistait pas dans l'abondance, qui n'est qu'un moyen de plus pour être utile à ses frères! Jean Népomucène ne regarde pas sa nouvelle dignité comme un titre oisif, et ne laisse pas à d'autres le soin de cultiver l'héritage du Seigneur, parce que la jouissance des fruits lui est assurée; le zèle qui l'anime ne peut goûter le repos que lorsque la récolte est faite, qu'il ne reste plus d'épis sur la terre, et que le bon grain est en sûreté sous la vigilance du père de famille : c'est ce saint empressement pour le bien qui voudrait tout mener à la perfection, et qui croit n'avoir rien fait dès qu'il lui reste quelque chose à faire; cet amour de la gloire de Dieu, toujours troublé par la douleur dès que la loi sainte est violée; ce désir ardent du salut des hommes, toujours empressé de sacrifier son repos, sa gloire, ses talents, pour étendre l'empire de la vertu; cette tendresse vraiment apostolique, qui porte les fidèles dans son cœur, qui n'a d'autre sollicitude que leur conversion, et qui compte pour rien les travaux, les persécutions, les opprobres qu'elle endure pour les ramener à Jésus-Christ. A la vue des désordres qui affligent sa patrie, il frémit, comme saint Paul, d'une sainte ardeur, et il se sent déchirer par les transports de l'amour dont il est enflammé : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem.* (*Act.*, XVII.) Sa voix s'élève de nouveau, pour annoncer les jugements de Dieu, et tous les cœurs sont émus par les paroles de grâce et de salut qui sortent de sa bouche; les peuples s'empressent de fléchir la colère du Seigneur; les grands renoncent à la mollesse et aux pompes du siècle; les cèdres mêmes du Liban s'ébranlent. Le prince est touché de cette noble liberté, qui poursuit le crime jusque sur le trône; il rend hommage à la force de la vérité, en suspendant le cours de ses passions; et s'il ne plie pas entièrement sous le joug de la vertu, il respecte au moins le frein qu'elle lui présente.

Non, mes frères, les grands ne sont pas inaccessibles à la vérité; presque toujours ils l'attendent, et personne ne la leur porte; ils exigent des respects et des égards, mais ils méprisent le mensonge et la bassesse : ce sont les vues intéressées de ceux qui les environnent qui leur cachent la vérité, qui s'efforcent d'affaiblir ses impressions ou de la rendre odieuse. Nous-mêmes, ministres du Seigneur, nous réservons toute notre sévérité pour le peuple : nous censurons sans ménagement ses désordres; nous pardons même quelquefois cette modération que la sagesse et la charité doivent inspirer; mais avec les puissants du siècle, nous adoucissons notre voix; nous présentons le tableau de leurs vices avec des traits si faibles, qu'ils le voient sans émotion, ou si équivoques, qu'ils ne peuvent plus s'y reconnaître : il semble que notre but soit plutôt de les ménager que de les convertir; et cette faiblesse si déplorable s'allie quelquefois avec la vertu, qui se persuade qu'il ne faut pas attirer des persécutions au ministère, et le priver d'un crédit qui peut lui être utile : comme si nous ne savions pas que la religion n'a pas besoin d'un bras de chair pour se soutenir; qu'elle n'attend rien de la faveur des passions, et que tous les moyens humains que l'on met en œuvre pour la conserver tendent à la détruire! Combien saint Jean Népomucène fut éloigné de cette lâche complaisance qui altère la vérité pour flatter les passions des grands! Loin de lui ôter sa force, il conserve devant eux toute la sévérité, la franchise, la générosité du zèle; il condamne hautement leurs désordres; il dit aux princes : Vous ne régnez sur la terre que pour faire triompher la vertu; il s'élève contre l'orgueil, l'ambition, le faste, la licence des mœurs; il ne craint ni les contradictions qu'il peut essuyer ni les persécutions qu'il peut attirer au ministère, bien convaincu que c'est le caractère de la doctrine de Jésus-Christ d'être toujours contredite et toujours victorieuse, de soulever le monde et de le soumettre à son joug, de révolter la chair et le sang, et de s'élever, avec les seules armes de la vérité, sur les débris de toutes les passions humaines.

A la vue de ce zèle actif que rien n'arrête, ne vous représentez pas, mes frères, cette ardeur inquiète, impétueuse, qui se trouble et se précipite ; qui n'a égard ni aux lieux, ni aux personnes ; qui se plaît à heurter des inconvénients qui doivent être ménagés ; qui crée, pour ainsi dire, des périls et qui fait naître des obstacles qu'elle ne peut surmonter. Le zèle de Jean Népomucène fut toujours éclairé par la sagesse, et modéré par la prudence ; il sut allier la fidélité à son ministère avec les égards dus à la grandeur ; respecter les puissants du siècle, sans flatter leurs vices ; faire trembler les princes au nom du Dieu qui doit les juger ; et inspirer au nom du même Dieu la soumission que les peuples doivent aux princes ; montrer à Venceslas l'abîme que les passions creusaient sous ses pas, sans l'aigrir contre la main qui lui présentait le flambeau pour l'éclairer : il savait choisir les temps, les circonstances ; différer et attendre le moment du Seigneur : il n'ignorait pas que tout ce que l'amour du bien fait désirer, ne peut pas toujours être exécuté ; que tout ce qui est bon n'est pas expédient ; que les hommes sont trop corrompus, trop faibles, trop aveugles pour soutenir tout l'éclat de la lumière et toute la force de la vérité ; qu'il ne faut pas rendre trop amers les remèdes qu'on leur présente ; et que c'est assez qu'ils aient à lutter contre leurs penchants, sans qu'ils aient à se plaindre de nos contre-temps et de nos imprudences.

Vous avez vu une activité toujours soutenue dans le zèle de saint Jean Népomucène ; il me reste à vous faire voir les triomphes de son zèle.

SECONDE PARTIE.

Le zèle le plus sage trouve des obstacles à surmonter, des écueils à éviter, des contradictions à essuyer : la doctrine qu'il annonce ne sera jamais du goût du monde ; le mondain ne changera pas de langage et il répondra toujours comme les Juifs à Jésus-Christ : Ces vérités sont dures, ces maximes sont sévères et on ne peut les entendre sans être révolté : *Durus est hic sermo.* (*Joan.*, VI.) Ce serait une erreur de croire que les hommes puissent aimer la vérité qui les condamne ; mais les moyens qu'ils emploient pour la détruire varient selon le degré de force qu'ont leurs passions, et selon l'étendue du pouvoir qui se trouve entre leurs mains. Tantôt ils prennent dans notre cœur tous les traits dont ils se servent pour la combattre ; ils nous subjuguent par nos propres penchants ; ils cherchent à affaiblir notre zèle par des idées de gloire ou de fortune ; ils s'efforcent de nous mettre, en quelque sorte, contre la vérité, afin qu'elle ait moins de force dans notre bouche ; et c'est un danger de séduction : tantôt, ils veulent arrêter par la crainte la vertu qu'ils ne peuvent corrompre par des espérances ; ils menacent, ils persécutent, ils ne laissent au zèle que des tribulations et des opprobres ; et c'est un danger de violence : enfin, la haine de la vérité va quelquefois jusqu'à persécuter ses défenseurs, à exiger qu'ils y renoncent, à ne leur laisser que le choix entre le crime et la perte de la vie ; et c'est un danger de mort.

Tels sont les trois obstacles que Jean Népomucène trouva dans la carrière de son ministère, et qui vous feront voir toute la force de son zèle, puisqu'il a triomphé de la séduction, de la violence et de la mort. Développons ces vérités.

Je dis d'abord, un triomphe de la séduction du monde. Quoi de plus séduisant, en effet, que cette gloire qui accompagne les succès de son ministère ; cette puissance de parole, qui entraîne les grands et le peuple ; cette pénétration dans les voies de Dieu, qui lui découvre le secret des cœurs ; cet empire qu'il exerce sur des âmes, que la vénération et la confiance lui soumettent ; tant de consciences éclairées, tant d'ignorants instruits, tant de pécheurs gagnés à Jésus-Christ, tant de justes affermis dans la piété ? L'esprit de Dieu lui dévoile l'avenir, et fixe sous ses yeux la révolution des siècles ; il prévoit les malheurs qui vont fondre sur sa patrie ; il voit s'élever du fond de l'abîme cette fumée épaisse de l'hérésie, qui doit obscurcir le sanctuaire, et porter le fer et la désolation sur la terre. Les fidèles s'écrient avec admiration qu'un grand prophète est au milieu d'eux, et que le Seigneur a visité son peuple : l'odeur de sa sainteté se répand de toutes parts ; elle annonce ou fait désirer sa présence : les souverains l'appellent à leur cour ; une impératrice, encore plus respectable qu'affligée, sent qu'elle avance rapidement vers la perfection sous la conduite d'un maître si éclairé : il semble que le cœur des hommes est entre ses mains ; qu'il tient la clef de l'abîme, et qu'il ouvre à son gré ces sceaux du livre mystérieux, qui sont l'écueil de toute la prudence humaine. Quel éclat pouvait-on donner à la gloire du ministère plus capable de faire illusion ? Vous le savez, mes frères, il y a peu de séduction plus à craindre que celle de l'amour-propre : c'est un ennemi toujours agissant, et qui peut se prévaloir de sa défaite pour reprendre de nouvelles forces ; on s'applaudit si aisément du succès des talents, que le salut de nos frères n'est presque jamais le seul motif de notre zèle ; on veut de l'éclat et des éloges : on se propose peut-être d'être utile ; mais si le point de vue de la gloire manque, le dégoût succède bientôt au zèle ; on ne sent plus que le poids du travail ; la plus légère incommodité paraît une impuissance ; et le moindre prétexte suffit pour nous faire abandonner les fonctions du ministère. Jean Népomucène triomphe de cette séduction de la gloire, et ne s'enfle ni des louanges, ni des applaudissements des hommes ; il les renvoie à Dieu, ornés de cette modestie qui en relève l'éclat : au milieu de ses succès, il se détache de lui-même ; il n'est alerté que par les signes consolants du retour des pécheurs vers le Seigneur ; il avoue qu'il n'est qu'un

airain sonnant ; il tremble sur sa faiblesse et sur sa fragilité ; il craint, comme saint Paul, qu'en travaillant à étendre l'empire de Jésus-Christ, il n'en soit lui-même rejeté : *Ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* (I *Cor.*, IX.)

Mais ce n'est pas assez que le zèle de Jean Népomucène triomphe de la gloire humaine ; Dieu, qui veut en faire un modèle de perfection dans le ministère, le rend encore supérieur à la séduction des honneurs. En vain le prince veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise, l'éclat du trône épiscopal ne peut l'éblouir ; il laisse à d'autres les honneurs et les richesses, et il ne vent pour lui que les sollicitudes et les travaux : on le presse, on le sollicite, et il demeure inébranlable dans son refus. Que cet exemple est rare, ô mon Dieu ! et qu'il est éloigné de notre siècle ! Ce serait trop présumer de l'humilité et du désintéressement des ministres, que d'attendre de leur part un refus des dignités ecclésiastiques. Qu'ils n'y parviennent au moins que par la vertu ! qu'ils n'achètent pas les dons de Dieu, et qu'ils se rendent dignes des honneurs auxquels ils aspirent ! qu'ils méprisent les voies de l'intrigue et de l'injustice ! L'ambition ne trouva point d'accès dans le cœur de Jean Népomucène, et la faveur ne put le corrompre : appelé à la cour pour distribuer les aumônes du prince, on ne le vit pas avilir le sacerdoce par ces empressements et ces complaisances que le monde même couvre de ses censures : il parut dans le palais des rois tel qu'il s'était montré dans sa retraite ; zélé, sans indiscrétion ; ferme, sans rigueur ; vertueux, sans ostentation ; conservant la sainte liberté du ministère, sans perdre le respect qu'il devait au trône : également incapable des complaisances qui flattent les vices, et des démarches inconsidérées qui rendent la vertu odieuse ; la faveur ne fut pour lui qu'un moyen d'être plus utile à ses frères ; il devint l'asile des malheureux : toujours désintéressé pour lui-même, le temps ne lui manquait jamais, pour s'occuper des besoins des autres ; rien n'échappait à ses sollicitudes ; et tous ses pas, comme ceux de Jésus-Christ, laissaient des traces de bienfaisance : *Pertransivit benefaciendo.* (*Act.*, X.)

En second lieu, Jean Népomucène triomphe de la violence. Telle est la destinée du vrai zèle, toujours odieux au monde, parce qu'il ne veut pas flatter des passions qu'il doit condamner, rendre des hommages dont il rougit, ou se prêter à des vues criminelles qu'il abhorre, il est souvent persécuté par les puissants du siècle, qui haïssent la vérité, qui cherchent à la corrompre, et qui finissent par l'opprimer lorsqu'elle a trop de courage pour se taire. C'est dans tous les siècles que la vertu ferme, inflexible, a essuyé des contradictions ; et il semble que ces obstacles soient nécessaires pour la faire briller dans tout son éclat. N'a-t-on pas vu la ferveur et la vivacité du zèle cesser avec les persécutions qui ont agité l'Eglise ? La foi, plus libre, est devenue plus languissante ; elle s'est endormie dans le calme. Et telle est peut-être la nature du cœur humain, qu'il s'embrase par les contradictions ; que les obstacles donnent plus de force à l'amour du bien, et que le moyen le plus sûr de ranimer le zèle lorsqu'il est sincère, est de le traverser et de le contraindre.

Jean Népomucène donne à son siècle l'exemple de cette fermeté qui sacrifie tout au devoir, qui porte la vérité jusqu'au pied du trône, et qui est toujours disposée à la faire triompher, ou à mourir pour sa défense. Venceslas gouvernait l'empire comme un tyran qui ne connaît de loi que ses caprices, qui se joue du bonheur des hommes, et qui ne les croit soumis que lorsqu'ils sont accablés sous le poids des fers. Prince également cruel et voluptueux, violent et dissimulé, passant sans cesse de l'avilissement à la férocité, de l'intempérance à la démence, et de la démence à la fureur ; toujours abusant de la raison ou n'en jouissant pas ; ne voyant le bien que pour le détruire, et mettant en œuvre toutes les ressources du vice pour opprimer la vertu ; le trône impérial, chancelant sous le poids de ses crimes, était devenu le théâtre de l'horreur et du mépris ; l'esprit de révolte éclatait de toutes parts ; l'impuissance des lois, la corruption des mœurs, tous les désordres de l'anarchie se faisaient sentir ; et les maux extrêmes étaient à craindre si l'empire, alarmé par tant d'excès, n'eût arraché des mains sanglantes de Venceslas le sceptre qu'il s'efforçait de retenir.

Au milieu de cette cour accoutumée à respecter les caprices du prince, notre saint ose lui faire entendre la vérité, renouvelle les exemples de Jean-Baptiste, et montre jusqu'où peut s'élever ce zèle que la crainte de Dieu rend supérieur à tous les efforts des hommes. L'empereur, par un trait de barbarie digne des Caligula et des Néron, condamne à faire périr dans les flammes un malheureux dont tout le crime est de n'avoir pas pu réussir à préparer des aliments propres à flatter la sensualité de ce monstre. Déjà le signal est donné, et l'on se prépare à exécuter cette horrible sentence. Jean Népomucène accourt pour faire révoquer cet ordre cruel. Prince, dit cet apôtre, ne commettez pas un crime qui va vous couvrir de honte à la face de l'univers ; le sceptre vous met à couvert de la vengeance des hommes, mais vous met-il au-dessus de la loi de Dieu ? Votre puissance vous rend tout facile, mais peut-elle rendre innocent un meurtre que Dieu condamne ? *Non licet.* (*Marc.*, VI.) La vérité touche au moins les âmes qui conservent quelque droiture, et leur fait respecter, dans le trouble même des passions, la vertu qu'ils ne peuvent aimer ; mais les cœurs profondément corrompus se révoltent toujours contre elle, et la lumière qui découvre leur difformité leur devient insupportable. Venceslas, loin de se rendre à des remontrances si sages, fait charger de chaînes le serviteur de Dieu, et s'efforce d'affaiblir sa

constance par la vue des supplices qu'on lui prépare. Les soupçons, les noires défiances, les transports de la jalousie, qui s'élèvent si aisément dans des âmes qui ne croient plus à la vertu, agitaient alors ce prince dévoré par les remords et augmentaient sa férocité naturelle. La douceur, la modestie de l'impératrice, son goût pour la retraite, sa vie passée dans les exercices de la piété, sa ferveur toujours soutenue, suffisaient pour assurer sa fidélité. Mais quelle impression la conduite la plus sage peut-elle faire sur un cœur déchiré par cette affreuse passion, qui voit le crime dans les démarches les plus innocentes, et qui regarde la vertu comme une hypocrisie mieux conduite? Venceslas, victime de ses soupçons, tourne en poison les vertus mêmes de son épouse. Ne pouvant plus soutenir ces perplexités qui le déchirent, il tente les ressources du désespoir; il cherche des lumières qui ne peuvent qu'augmenter son tourment ou l'accabler sous le poids de son injustice; il veut en quelque sorte emprunter l'œil de Dieu pour sonder les cœurs; il forme le projet, aussi insensé que criminel, de lever le voile qui couvre les consciences, et de se faire révéler les secrets que l'impératrice dépose dans le tribunal redoutable de la pénitence. Vous le permîtes ainsi, ô mon Dieu! pour assurer, par un grand exemple de fermeté, la confiance des fidèles, et pour rendre plus respectable aux ministres de la confession le sceau sacré que vous avez mis sur leurs lèvres. En vain les promesses les plus flatteuses, l'attrait des récompenses, sont mis en œuvre pour séduire Jean Népomucène et affaiblir son attachement au devoir; en vain le morne silence d'un maître vindicatif lui annonce qu'il doit s'attendre à tous les effets de son ressentiment; en vain tous les genres de torture sont employés pour abattre sa constance, toujours saisi d'horreur à cette proposition de l'empereur, il lui représente, avec un zèle mêlé de force et de respect, que son désir révolte la raison, profane ce que la religion a de plus sacré, et tend à rendre inutile le moyen que la miséricorde laisse aux pécheurs pour les réconcilier avec le ciel. Non, vous n'obtiendrez jamais de moi une complaisance si criminelle. Périssent toutes les richesses qui me sont offertes comme le prix du crime! Ma vie est entre vos mains, et rien ne peut me dérober à votre courroux; mais je mourrai fidèle à la vertu, et je me réjouirai d'avoir été trouvé digne de souffrir pour elle : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Act.*, V.)

Enfin Jean Népomucène triomphe de la mort par le sacrifice généreux de sa vie, et par la gloire qui le suit au delà du tombeau. Toutes les vérités avaient fait des martyrs; toutes les vertus, depuis le meurtre de Jean-Baptiste, avaient trouvé les passions révoltées contre elles. La loi sacrée, qui impose le secret aux ministres du tribunal; cette loi, si nécessaire à la religion et à l'État, si propre à arrêter les plus grands désordres par la confiance qu'elle inspire, n'était pas encore cimentée par le sang d'un défenseur; et ce devoir, n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victime.

Jean Népomucène eut la constance de sacrifier sa vie pour ce devoir. Après tant de tentatives inutiles, Venceslas, ne pouvant plus supporter ce juste, dont la seule présence est un reproche de ses soupçons et de ses attentats, ordonne qu'il soit précipité dans la rivière, comptant étouffer à la fois sous les eaux l'innocence et le crime : il frémit en lui-même de l'horreur de son injustice; il craint l'éclat d'une mort qui termine une carrière embellie par tant de vertus; il cherche à ensevelir cette action barbare dans les ténèbres de la nuit. Mais Dieu, qui se plaît à glorifier ses élus, et qui rassemble des quatre parties du monde les restes précieux de leurs membres, veut faire triompher ce martyr de la mort même, en consacrant sa mémoire par la vénération publique, et en annonçant sa sainteté, par ces traits éclatants qui entraînent la multitude, et qui fixent ses hommages. Une lumière céleste environne son corps flottant sur le fleuve : les peuples sortent en foule des villes pour être témoins de ce prodige; les acclamations accompagnent sa pompe funèbre : déjà la piété l'invoque avec confiance, l'infirmité sent autour de lui cette vertu qui opère les miracles, les malades recouvrent la santé, les calamités publiques cessent par son intercession, elle ouvre les cataractes du ciel, elle suspend l'activité du feu, elle ferme les portes de l'abîme, elle désarme l'ange de la fureur, et la peste qui afflige sa patrie suspend ses ravages, et épargne ses victimes : les bruits de sa sainteté se répandent de toutes parts, l'Allemagne est pleine du récit de tant de merveilles; Rome enfin, le séjour du tabernacle d'Israël, et dont les oracles fixent la vénération publique, reconnaît les miracles du saint martyr, et donne un nouvel éclat à son triomphe, en rendant son culte universel.

Que ne puis-je vous le représenter, invoqué comme un puissant protecteur, dans les événements qui décident de la destinée des empires, faisant marcher devant les armées la terreur et l'effroi, partageant en quelque sorte la gloire de Dieu, qui forme les mains aux combats, et qui préside à la victoire! Rappelez-vous ces temps où l'hérésie, fière de ses succès, divisait les tribus d'Israël, élevait autel contre autel, et demandait insolemment quel était le pouvoir du Dieu de Jérusalem. La Bohême, devenue le théâtre d'une guerre sanglante, voyait ses temples profanés, ses femmes et ses enfants égorgés; le sort d'une bataille allait peut-être décider de la foi de ces contrées. Dans cette extrémité les catholiques sollicitèrent les secours du ciel; et Dieu se laissa toucher par leurs larmes. Jean Népomucène apparut aux troupes comme l'ange exterminateur qui frappa Sennachérib, ranima leur cou-

rage, dissipa les nations assemblées, et rendit la paix et l'allégresse à l'Eglise. N'avons-nous pas vu dans cette guerre où nos armées, d'abord triomphantes, puis affaiblies par leurs succès, défendirent la ville de Prague contre tant de forces, et firent encore admirer dans leur retraite la valeur des troupes et l'habileté de leur chef; n'avons-nous pas vu, dis-je, le peuple de cette ville conserver pour ce saint protecteur, au milieu des alarmes d'un long siége, cette ferveur de dévotion si peu compatible avec le tumulte des armes, vaquer sans interruption aux exercices de son culte, craindre plus la profanation de son temple que la destruction de ses foyers, trembler dès que le vainqueur menaçait de dépouiller ses autels de leurs ornements, et offrir généreusement tous ses trésors pour conserver ces monuments de la vénération publique.

Mais la gloire de notre saint n'est pas renfermée dans les murs de sa patrie, son triomphe a fait la joie d'Israël et la consolation de tout le peuple fidèle : *Tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV.) O vous, dont le souvenir nous laisse tant de regrets, et ne rappelle que des vertus; dont la piété, aussi solide que tendre, confond la fausse sagesse de l'impie, et condamne la lâcheté du chrétien infidèle dans ses œuvres; auguste reine, qui désiriez si ardemment de faire passer dans tous les cœurs les sentiments qui animaient votre dévotion pour ce saint martyr, puissent mes faibles efforts seconder vos derniers vœux, et rendre à jamais sa mémoire chère et respectable aux fidèles! Dans ces moments où l'âme, prête à entrer dans le silence de la nature, ne parle plus que le langage de la foi, vous élevâtes votre voix défaillante pour laisser à la postérité des monuments de votre confiance dans la puissante protection de saint Jean Népomucène. Des princesses augustes, qui ont hérité de votre piété, et dont la présence honore cette solennité, reçurent vos dernières volontés, comme des oracles qui leur faisaient un devoir d'inspirer à toute la cour, par leurs exemples, la vénération pour ce saint martyr; vous en choisîtes une dont la modestie se dérobe à tous les hommages pour lui confier le soin précieux d'orner son autel, de perpétuer et d'étendre son culte; une ferveur soutenue jointe à une volonté ferme, et à cette activité si nécessaire dans le bien, la rendaient digne de votre choix; et en lui laissant l'exécution de vos vues, vous ne fîtes que déposer dans le sein de la dévotion les derniers vœux de la vertu.

Puissent, mes frères, les désirs d'une reine dont la mémoire nous est si chère, être pour nous des présages de conversion! puissent les personnes d'un si haut rang, tourner nos cœurs vers la piété, ranimer notre foi languissante, et nous porter à l'imitation des vertus qui ont ouvert aux saints la céleste Jérusalem! Ainsi soit-il.

ORAISONS FUNÈBRES.

I. ORAISON FUNEBRE

DE HENRI DE BOURBON PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in sæculum non delebitur. (*Eccli.*, XXXIX.)

Plusieurs loueront sa sagesse et son souvenir ne s'effacera jamais.

La sagesse seule peut donner à nos œuvres le sceau de l'immortalité; les monuments élevés par la vanité n'échappent pas aux ravages des temps; les projets de l'ambitieux se confondent dans des ruines; les erreurs politiques les plus accréditées cèdent enfin au sentiment des maux qu'elles produisent; tout ce qui est fondé sur l'illusion doit cesser avec elle; la gloire seule du sage subsiste, parce qu'elle est fondée sur la vérité qui ne passera jamais, et sur la vertu qui sera toujours digne de nos éloges : *Collaudabunt multi sapientiam ejus.*

Mais cette immortalité que l'Esprit-Saint assure, n'est pas promise à la sagesse humaine : elle peut donner quelque solidité à ses ouvrages; mais, renfermée dans les bornes étroites du temps, et soumise aux lois de la vicissitude, elle n'intéresse pas tous les siècles; ses effets les plus étendus sont mesurés par les années; ils périssent avec elle, leur souvenir s'efface peu à peu, et tombe enfin dans la nuit éternelle. C'est aux hommes zélés pour la religion, et fidèles à la pratiquer, que Dieu promet que leur mémoire ne périra point, qu'elle passera de siècles en siècles, de générations en générations, et qu'affranchie de la loi commune, elle trouvera l'immortalité : *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.* (*Eccli.*, XXXIX.)

En effet, Messieurs, au milieu de tant d'ouvrages qui annoncent la puissance du Créateur, un seul semble montrer, dans sa perpétuité, l'empreinte de la main de l'Eternel; cet ouvrage est la religion chrétienne; subsistante dès l'origine du monde, au milieu de la révolution des âges, du choc de toutes les passions, de la dissolution de tous les empires : tout ce qui est utile à cette religion est immortel; tout ce qui est fait pour elle, survit à la destruction des choses présentes; tant que subsistera l'Eglise, qui s'élève jusqu'au ciel pour y régner éternelle-

ment avec Jésus-Christ, elle rappellera la mémoire des hommes qui ont contribué à sa gloire; leurs noms seront inscrits dans le livre de vie, et leurs actions, gravées sur les colonnes de la sainte Jérusalem, composeront l'histoire du siècle à venir : *Non recedet memoria ejus.*

Ainsi l'avait compris cet orateur célèbre, chargé le premier de louer dans cette chaire le prince dont ma faible voix va prononcer l'éloge : tant que ce temple consacré à Dieu, disait ce grand homme, subsistera; tant qu'on offrira sur cet autel le sacrifice de l'Agneau sans tache, le nom de Henri de Bourbon ne mourra point; ses louanges seront publiées, et l'on rendra à sa mémoire un tribut d'honneur. Nous avons vu ce que cet orateur ne prévoyait pas : ces autels presque dépouillés de leurs ornements; une vaste solitude dans le parvis qu'habitaient les ministres; le silence de l'anéantissement autour de la maison sainte. Dieu a confondu toutes les espérances des hommes; mais il a conservé son ouvrage : parmi des révolutions si grandes, ce temple a subsisté, comme ces édifices qui paraissent plus augustes, au milieu des ruines qui les environnent : le nom de Henri de Bourbon y sera toujours célébré; une autre génération de lévites répandra sur lui le sang de l'Agneau sur l'autel, et sa mémoire ne périra jamais : *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur a generatione in generationem.*

C'est pour satisfaire à ce devoir, que je vais retracer la vie d'un prince qui a montré un si grand attachement à la religion, et une fidélité si constante dans la pratique des vertus; voici mon dessein. Henri de Bourbon, rappelé par une providence spéciale au sein de l'Eglise, a été le défenseur de la religion par son zèle; et il en a fait l'ornement par ses vertus : c'est ce que nous remarquerons dans la vie mémorable de très-haut, très-puissant et excellent prince, Henri second, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIÈRE PARTIE.

La France, sur la fin du XVI^e^ siècle, agitée par des guerres civiles et déchirée par des factions, était près de s'ensevelir sous ses propres ruines; les jalousies des grands, le fanatisme du peuple, l'ambition plus audacieuse sous un gouvernement faible, faisaient de ce siècle un temps de fureur, de calamité et d'avilissement; l'hérésie renversait les autels, et menaçait le trône; toutes les passions échauffées par l'ardeur du faux zèle, en prenaient l'acharnement; le crime, regardé comme un moyen nécessaire dans l'impuissance des lois, produisait mille autres crimes; chaque parti outragé dans les droits de la nature, les réclamait et les violait à son tour, une nation entière, fidèle dans ses attachements, quoique inconstante dans ses goûts, pleine d'indiscrétion et de franchise, sensible à l'honneur, lors même qu'elle manque à la vertu, capable d'offenser par légèreté, mais incapable de nuire avec dessein; une nation dont les vices mêmes tiennent aux plus grandes vertus, semblait avoir perdu ses mœurs : ce n'était plus ce peuple, dont les emportements n'étaient que des fougues, des mouvements passagers, des écarts bientôt suivis du repentir; on voyait de la suite dans les projets, de la profondeur dans les desseins, du secret dans les conspirations, de la fausseté dans les moyens, de l'atrocité dans les actions; toutes les réconciliations étaient feintes; la paix n'était que le temps où l'on méditait les vengeances; les grands ne respectaient le trône que pour le renverser; chaque parti, attaché à ses chefs, s'accoutumait à perdre de vue le monarque; et l'autorité légitime, qui, dans les autres troubles, pouvait tout attendre de l'esprit de la nation, et de l'attachement à ses rois, devait s'alarmer des dispositions où le peuple se trouvait alors.

Au milieu de ces calamités, la France vit naître au château d'Angely Henri de Bourbon, destiné par la Providence à devenir un des plus solides appuis de la religion. L'hérésie fondait sur ce prince ses plus grandes espérances; il naissait environné de la gloire de ses pères; le sang d'un aïeul, versé dans les plaines de Jarnac, sollicitait sa vengeance; l'image d'un père enlevé par une mort funeste après la bataille de Coutras, les intérêts de sa maison, unis depuis longtemps à ceux du parti protestant, tout semblait former des liens pour l'attacher à l'erreur. La prudence humaine pouvait-elle prévoir que le successeur de ces grands hommes deviendrait le restaurateur de leur foi, et que de leurs cendres sortirait le réparateur des maux que leur zèle aveugle avait fait souffrir à l'Eglise?

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! Votre main puissante soutint la France sur le bord du précipice où elle allait tomber; vous permîtes à l'esprit de séduction d'étendre le voile de l'erreur sur cette portion choisie de votre héritage; vous rompîtes les chaînes qui tenaient enchaîné le dragon de l'*Apocalypse*, et il entraîna dans son vol audacieux une partie des étoiles du ciel; vous laissâtes sortir du puits de l'abîme cette fumée épaisse qui se répandit jusque sur le sanctuaire. Mais lorsque l'hérésie fut parvenue aux limites que vous aviez déterminées dans votre sagesse profonde, vous entendîtes enfin les gémissements de votre Eglise, vous vous souvîntes de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, votre grâce fit briller la vérité aux yeux de Henri le Grand, dont le cœur était fait pour elle; et le même jour ranima toutes nos espérances, en donnant le fils le plus soumis à l'Eglise et le maître le plus cher à la France.

Qui n'admirerait en effet les moyens dont Dieu se sert pour conduire à la perfection son ouvrage? Tandis que tout paraît dans la confusion, que Paris est agité par les fureurs de la Ligue, que le faux zèle déshonore les autels qu'il veut venger, que l'étranger donne des lois sur le trône de nos rois, et

qu'un monarque légitime combat des sujets dont il veut être le père ; Dieu confond tout à coup les vains projets des rebelles, et leur ôte le prétexte dont leur ambition se sert pour armer la piété trop crédule : la religion descend du ciel suivie de la paix, Henri IV lui rend l'hommage d'un cœur qui ne sut jamais feindre, et se réunit enfin au culte de ses pères. Tous les vrais catholiques croient la tranquillité publique assurée par cette réunion de l'Eglise et de l'Empire ; mais Rome menace encore, et ses foudres restent suspendues sur le trône ; l'hérésie puissante dans le royaume, et plus fière à la vue du sceptre qu'elle croit avoir mis dans la main de son maître ; le nom surtout du prince de Condé, si cher au parti protestant, et qui peut ranimer à chaque instant ses espérances, alarme encore le Saint-Siége ; il pense que la religion ne sera jamais établie tant que ce rejeton de la maison royale restera infecté du venin de la nouveauté. Le souverain Pontife demande qu'il soit retiré des mains des hérétiques, et l'éducation de Henri de Bourbon dans les principes de la foi orthodoxe, devient la condition de l'absolution du monarque

Anges destinés par la Providence à veiller sur la France, dites-nous quelle fut la joie du ciel, lorsque l'Eglise, charmée des vertus d'un si grand roi, le reçut dans son sein. Jamais homme, si je puis me servir de cette expression, n'avait été de meilleure foi dans l'erreur, et tant qu'il plut au Seigneur de le laisser dans la malheureuse prévention de Babylone, rien ne fut capable de l'ébranler. Toujours cherchant la vérité dans la simplicité de son cœur, ennemi de l'impiété, éloigné de toute superstition et incapable d'hypocrisie, sa foi fut aussi sincère que son attachement à l'erreur, et sa conversion ne parut aux yeux de ceux qui connaissaient sa grande âme, que l'expression simple et vraie de ce qu'il pensait. On le vit seconder avec empressement les vues du souverain Pontife, s'appliquer à faire instruire le prince de Condé dans la religion catholique, éloigner de son enfance les ministres de l'erreur, et la confier à des hommes recommandables par la pureté de leur foi, par leur zèle pour le vrai culte, et par l'intégrité de leurs mœurs. Alors Rome ne put douter de la sincérité de sa conversion. La Ligue, trompée dans ses vues ambitieuses, se dissipa ; l'hérésie frémit en perdant l'espérance de se rapprocher du sang royal, et la religion parut triomphante lorsque ce même prince de Condé, que Rome craignait de voir à la tête du parti protestant, devenu bientôt après le garant de la réunion du sacerdoce et de l'empire, fut chargé de recevoir le légat du Saint-Siége, et de lui rendre le devoir de l'obéissance filiale, au nom de la France dont il était l'interprète.

Une révolution si utile à l'Eglise fut sans doute l'ouvrage du Seigneur : *A Domino factum est istud.* On y reconnaît cette Providence qui dispose toutes choses pour l'accomplissement de ses desseins ; qui fait servir aux vues de sa sagesse les passions mêmes des hommes ; qui tire la lumière du sein des ténèbres ; qui appelle à la foi celui que l'hérésie regarde comme son défenseur ; qui le conduit par la main jusqu'à la consommation de ses miséricordes : *Ego Dominus vocavi te, apprehendi manum tuam, et servavi te.* (*Isa.*, XLII.)

Mais ce n'est pas seulement par cette prévention de grâces, que je prétends faire valoir la foi de Henri de Bourbon, quoique un choix si merveilleux annonce assez qu'il est destiné à devenir un des plus fermes appuis de la religion. Chrétien par le bonheur de son éducation, il le fut par conviction dès que sa raison s'ouvrit aux vérités saintes, et par affection, dès que son cœur put les goûter. Jamais fidèle ne fut plus instruit de ce qu'il devait croire : les saintes Ecritures lui étaient familières, il avait remonté jusqu'aux sources anciennes et pures de la tradition que Jésus-Christ a laissée à son Eglise pour y puiser les eaux d'une doctrine salutaire. Instruit en sage, et soumis en chrétien, il possédait sa foi avec cette supériorité de lumières qui peut éclairer ceux que la prévention aveugle, et confondre ceux que l'orgueil ou l'intérêt retient dans l'erreur. Je vous atteste ici, sainte et auguste religion! Avez-vous trouvé un esprit plus souple au joug que vous imposez, que celui de ce grand prince ? Jamais entendement humain a-t-il porté avec plus de soumission ces chaînes sacrées qui captivent la raison et l'empêchent de s'égarer, en la tenant renfermée dans des bornes proportionnées à sa faiblesse ? Jamais fidèle a-t-il montré plus d'attachement au culte, plus de fermeté dans la foi, plus de zèle pour la défendre, malgré tous les intérêts humains, tous les motifs de gloire, tout l'attrait de l'indépendance.

Rappelez-vous, Messieurs, ces temps de trouble et de calamités, qui suivirent la mort de Henri le Grand : la prospérité de la France disparut avec ce bon roi, et l'Etat se ressentit longtemps du coup affreux qui arrêta le cours d'une vie si belle : les troubles trop ordinaires d'une minorité ; les maximes du ministère changées ; Rome et Madrid dominant dans nos conseils ; un étranger qui maîtrisait la régente, et qui tyrannisait la nation ; les trésors, destinés à abattre les ennemis de la France, prodigués aux courtisans ; les grands devenus plus puissants par cette politique faible qui achetait leur soumission ; le peuple révolté par les vexations des traitants, dont le luxe énorme insultait à sa misère ; les princes mécontents de ne pas atteindre à la considération du pouvoir, qu'ils voyaient en des mains étrangères ; les factions, plutôt assoupies que détruites ; les jalousies, les haines voilées par des alliances trompeuses, ou suspendues par la crainte qui se ranimait avec les espérances ; tout annonçait de nouveaux orages : déjà l'hérésie, plus audacieuse à mesure que l'autorité montrait plus de faiblesse, abusait de ses priviléges, et voulait briser tous les liens de la dépendance :

semblable au monstre que saint Jean apercevait dans sa vision merveilleuse, sa bouche ne s'ouvrait qu'au blasphème contre Dieu, contre ses saints autels : *Aperuit os suum in blasphemias ad Deum et tabernaculum ejus, et eos qui in cœlo habitant.* (*Apoc.*, XIII.) Dans ces temps, où l'ambition pouvait séparer sa grandeur de celle de l'Etat, viser plutôt à se rendre redoutable, qu'utile et marcher plus rapidement vers la fortune, en ébranlant le trône, qu'en l'affermissant ; dans ces temps où la soumission ne naissait que de la faiblesse, et où l'obéissance était regardée comme un bienfait, l'esprit remuant des prédicants, se joignant au divisions de la cour, à la haine contre les favoris, à l'inquiétude de la nation, fomentait les divisions, augmentait les troubles, et précipitait les peuples dans la révolte. Le parti protestant, voyant Condé mécontent de la cour, crut pouvoir le gagner par des idées de vengeance et de grandeur : tout fut mis en œuvre pour ébranler sa foi ; la voix du sang, les préjugés de la naissance, les intérêts de sa fortune. Bouillon, aussi habile politique qu'intrépide guerrier, convaincu que le seul nom du prince pouvait donner un grand poids au parti, n'oublia rien pour l'engager de nouveau dans l'erreur ; il le tenta par ses passions, il flatta sa vengeance, il lui montra la gloire, il voulut séduire ses vertus mêmes, par cette politique insidieuse, qui se couvre des apparences du bien public ; il opposa aux calamités passagères d'une guerre civile l'intérêt permanent de l'Etat ; il s'efforça de lui persuader que le cri seul de la nation ne suffisait pas pour abattre les favoris qui usurpaient la puissance, et que la force des armes pouvait seule rendre au peuple sa liberté, aux grands leur splendeur, au sceptre son autorité légitime.

Quel art ne déployait-il pas, pour enflammer cette âme sensible à la gloire, lorsqu'il lui rappelait les actions de ses ancêtres ; les noms des Bourbons, des Coligny, si célèbres dans le parti protestant ; la considération que lui donnerait dans l'Etat la qualité de chef et de protecteur des Réformés ; les regards d'une partie de la nation, qui cherchait en lui le successeur de tant de héros, et qui n'attendait que le moment où il renoncerait à sa foi, pour mettre entre ses mains toutes ses forces ! Quel écueil pour un cœur déjà préparé par le ressentiment à recevoir toutes ces impressions, et qui trouvait dans le sacrifice de sa foi l'intérêt de sa fortune et la satisfaction de sa vengeance ! Les grands balancent-ils souvent entre leurs passions et leur croyance ? et qu'est-ce dans leur cœur qu'un remords de religion, contre l'attrait dominant de si puissants intérêts ? Qu'il est beau de voir le prince de Condé triompher, par son attachement à la religion, de tous ces obstacles ; s'élever au-dessus des raisons spécieuses de la chair et du sang ; renoncer à tous les avantages que lui offraient les Philistins, pour se confondre avec les fidèles prosternés au pied de l'arche dans les pavillons d'Israël, et sacrifier à sa religion tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes ! Qu'il est beau de voir ce même prince, après s'être élevé au-dessus des plus grands intérêts, consacrer toutes ses forces à la défense de la vérité ; s'opposer, par ses conseils et par ses armes, aux progrès de l'hérésie ; combattre sous les étendarts de la religion, et verser pour elle ce sang qu'il a refusé à l'ambition et à la vengeance : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* (*Psal.* LVIII.)

L'orage qui menaçait le royaume éclate en effet de toutes parts. L'hérésie, naturellement indocile et indépendante, sentait trop ses forces pour en abuser : ce n'était plus la conservation de ses priviléges qu'elle demandait ; elle osait porter au pied du trône des plaintes séditieuses, et voulait réformer le conseil des rois. Cette fatale politique qui avait imaginé les places de sûreté, avait mis entre les mains des protestants une puissance formidable. La Rochelle, devenue le centre du parti, paraissait imprenable ; semblable à l'ancienne Tyr, elle se glorifiait de ses richesses, du nombre de ses vaisseaux, et de ses alliances ; elle dominait sur la mer, et défendue de tous côtés par cet élément indomptable, elle bravait tous les efforts de l autorité légitime : *Manum suam extendit ad mare, et conturbavit regna.* (*Isa.*, XXIII.) L'expérience du présent faisait comprendre la grandeur des fautes passées ; et la plus saine politique voyait la nécessité de reprendre ces villes, qui formaient autant de petites républiques dans la monarchie : mais il était dangereux de vouloir abolir des droits qui pouvaient être conservés par la force. Le conseil du monarque, qui penchait pour la guerre, n'osait l'entreprendre ; les uns craignaient d'irriter la puissance des factieux, et de renouveler les troubles de l'Etat ; il leur paraissait dangereux de réduire aux extrémités du désespoir un parti qui pouvait ébranler la monarchie jusque dans ses fondements : d'autres pensaient que la fermeté du gouvernement suffirait pour les contenir, s'ils n'étaient pas aigris par des moyens trop rigoureux. Condé connaissait trop l'hérésie, pour suivre ces avis d'une politique faible et timide ; il savait que les peuples ne ménagent plus l'autorité, dès qu'ils se sont rendus maîtres de la religion ; qu'ils ont un fonds d'inquiétude, qui se tourne en pensées séditieuses, dès qu'ils ont perdu ce frein nécessaire ; que les esprits une fois émus par les disputes, vont jusqu'à discuter les droits du prince : qu'ils sont entraînés sans cesse par le goût des nouveautés ; qu'ils méprisent les lois, et qu'ils perdent tout respect pour la majesté du trône : il voyait que les idées républicaines dominaient dans le parti protestant ; qu'elles séduisaient tous les esprits ; que les chefs, intéressés à troubler l'Etat, trouveraient toujours dans la religion un prétexte pour armer les peuples ; que la liberté de conscience, jointe à la puissance de résister, ne suffirait pas à ces âmes hautaines, plus disposées à maîtriser l'autorité qu'à recevoir ses grâces ; que leur

repos ne serait jamais qu'une situation forcée, et qu'on ne devait attendre leur soumission que du sentiment de leur faiblesse. Plein de ces sages principes, Condé représenta avec force, dans le conseil du roi, que les excès auxquels se portait l'hérésie fournissait une occasion avantageuse pour la désarmer; qu'il fallait en profiter, pour lui ôter toutes les places de sûreté, que la faiblesse du gouvernement et la fatalité des circonstances avaient mises entre ses mains, et que le seul moyen de rendre à la monarchie sa puissance, était de rétablir l'unité des forces.

L'entreprise était difficile ; il en montra la nécessité, il en fournit les moyens, il en garantit le succès : son zèle éloquent prévalut dans la cause de Dieu. La guerre contre les hérétiques fut résolue, leurs troupes dissipées, leurs forteresses démolies ; la menace terrible du prophète Zacharie eut son effet, le Seigneur prononça l'arrêt de ses vengeances contre un peuple infidèle, il dit : Je ne serai plus leur pasteur ; que ce qui doit mourir aille à la mort, et que ceux qui demeurent se dévorent les uns les autres : *Et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui.* (*Zach.*, XI.) La Rochelle, après avoir supporté toutes les extrémités de la famine, subjuguée, comme l'ancienne Tyr, par cette digue qui commandait à la mer, fut contrainte de se rendre, malgré les résolutions atroces de ses chefs. Le parti abattu, désarmé, perdit toute idée de domination avec des droits qui pouvaient être dangereux, et reçut, comme une grâce du souverain, la conservation de ses autels et de ses lois qui paraissaient moins nuisibles. Alors on ne pensa pas à ôter aux protestants la liberté de conscience, et peut-être en jouiraient-ils encore, si, pour la conserver, ils n'eussent jamais prétendu à une puissance qui ne leur appartenait pas.

Tels furent les succès que la religion dut aux conseils et à la sage politique de Henri de Bourbon ; mais que ne dut-elle pas à ses armes et à sa valeur ? Qui pourrait marquer sans confusion dans nos esprits tous les lieux où il fit éclater son intrépidité, toutes les villes soumises par son habileté et son courage, tous les trophées qu'il suspendit à la voûte sacrée de nos temples ? Semblable au généreux Machabée, rempli de confiance dans le Tout-Puissant, il ne s'étonnait plus du nombre des ennemis : ni le fer, ni le feu ne pouvait l'arrêter, et la mort ne lui paraissait plus affreuse dès qu'il fallait combattre pour les saints autels et pour le testament de nos pères : *Dedit se ut liberaret populum suum, et faceret sibi nomen æternum.* (*Mach.*, VI.) On l'a vu s'exposer aux plus grands périls, dans les siéges de Montpellier, de Bergerac et de Sainte-Foy, forcer toutes ces villes à se rendre à discrétion, et à recevoir la loi du vainqueur ; ruiner les forces des protestants dans la Guyenne, le Berry, le Dauphiné, et abattre leur fierté soutenue par une longue suite de succès. La victoire, qui l'abandonna quelquefois dans des guerres entreprises par des motifs d'ambition ou de rivalité, le suivit partout lorsqu'il combattit sous les étendards de la religion.

Mais je ne puis dissimuler que cette victoire fut quelquefois trop sanglante. Saints autels, où le Dieu de paix et de clémence est adoré ! non, je ne le louerai pas des actions dont le récit entraîne avec soi l'idée de tant de meurtres et de carnage, je ne rappellerai pas le saccagement de tant de villes, la flamme attachée aux murs de Saint-Sever par la main de ses habitants réduits au désespoir ; Castelnau pris d'assaut, et tous ses citoyens passés au fil de l'épée. Hélas ! ces malheureux errants étaient nos frères, et ils avaient droit à notre tendresse ; ils étaient hommes, et nous leur devions de la compassion ; ils étaient vaincus, et c'était assez, dit saint Augustin, pour les épargner : *Victo vel capto misericordia debetur.* Ainsi pensait Henri de Bourbon, qui joignait à la valeur héréditaire dans son auguste maison, cette modération et cette générosité que nous admirons dans ses descendants. Pendant le cours de cette guerre, où le zèle mettait tant d'acharnement, on l'a vu gémir sur les maux qu'entraîne le désordre des camps, que le temps force de dissimuler, de souffrir ou de faire ; et s'il ne fut pas le maître d'enchaîner la bravoure du soldat, souvent emportée, féroce ou cruelle, du moins il donna toujours des larmes aux calamités qui souillaient sa victoire.

Vous avez vu que Henri de Bourbon fut le défenseur de la religion par son zèle ; j'ajoute qu'il en fut l'ornement par ses vertus

SECONDE PARTIE.

C'est une erreur assez commune parmi les faux politiques et les impies, que la religion, qui tourne nos vues du côté du ciel, détache trop de la terre, et qu'elle ôte aux vertus sociales toute cette activité qu'elle donne aux vertus chrétiennes ; comme si les fidèles soutenus par la confiance en Dieu, armés de la sûreté de leur conscience, animés par l'espérance d'un bonheur éternel, persuadés qu'il faut tout sacrifier au devoir, pouvaient être moins zélés pour leur patrie, moins compatissants pour les malheureux, moins tendres, moins généreux que des hommes qui s'élèvent au fond de leur cœur contre l'auteur de toute justice, qui ne reconnaissent d'autres règles que leur intérêt, d'autre satisfaction que celle des passions qui les avilissent. A-t-on vu les Théodose, les saint Louis moins épris de la véritable gloire, moins féconds en grandes vues, moins fermes dans l'exécution, moins braves dans les combats parce qu'ils avaient une piété plus sincère, une foi plus vive, une humilité plus profonde, une confiance plus entière ? et si ces grands exemples sont trop loin de nous, celui de Henri de Bourbon ne doit-il pas confondre toutes ces illusions, que les mondains se font sur la piété chrétienne ? Jamais homme ne montra une

foi si vive et si ferme ; tout lui paraissait grand et majestueux dans la religion, et il cherchait Dieu avec une piété aussi simple que sincère : *In simplicitate cordis, et in sinceritate Dei.* (II *Cor.*, I.) Et cependant, quelle élévation dans les sentiments ! quelle noblesse pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts ! quelle tendresse pour les malheureux ! quel amour pour la justice ! quelle fidélité à tous les devoirs ! Excellent citoyen, il se distingua par son attachement à la patrie ; prince accompli, il n'usa du pouvoir que pour faire du bien aux hommes ; père sage et tendre, il sut faire régner l'ordre et la vertu dans sa maison, et c'est ainsi qu'il devint l'ornement de la religion par ses vertus.

Loin d'ici, Messieurs, l'artifice de ces orateurs, qui, pour louer un héros, croient devoir dissimuler ses fautes ; craignent de répandre quelques ombres sur le portrait de ses vertus, agrandissent au delà des proportions naturelles, cachent toutes les faiblesses de l'homme, et semblent prononcer, dans cette chaire de vérité, le panégyrique d'un saint, tandis que le sang de la victime, qui coule sur les autels, atteste que son âme a besoin d'expiation et de prières ! Henri de Bourbon fut assez grand pour que nous puissions avouer ses fautes ; il a rendu des services assez signalés à l'Etat, pour que nous puissions déplorer en lui ces temps malheureux où il s'écarta de la fidélité qu'il devait à son prince. Hélas ! notre prudence est si bornée ; nos vertus sont si près du vice, tout ce qui existe sur la terre est si fragile, que les plus grands égarements des hommes doivent nous trouver plus compatissants que sévères. Combien donc devons-nous plaindre ceux qu'une fatalité de circonstances précipite dans des démarches irrégulières ! Quelle sagesse peut nous conduire sûrement dans cette nuit funeste, qui, formée par la confusion des affaires publiques, peut égarer ceux mêmes qui cherchent le bon chemin !

Mais à Dieu ne plaise qu'en vous montrant le prince de Condé, entraîné dans un parti qu'il n'eût jamais embrassé, si sa raison n'eût été séduite, je veuille justifier une faute qu'il a si hautement condamnée lui-même : disons-le donc, sans crainte de ternir sa gloire, puisqu'une si courte faute a été réparée par de si longs services ; que toutes ces taches sont effacées par l'éclat de tant d'actions immortelles ; et que tout ce qui nous reste d'un si grand nom, montre une fidélité irréprochable : disons que Henri de Bourbon poussé par ses malheurs, par les jalousies dangereuses des cours, par la fatalité des circonstances, a été jeté dans un parti contraire au devoir : mais que cette faute est effacée aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'elle a été réparée par les regrets du prince, et pardonnée par la clémence du monarque.

Quel fruit ne retira-t-il pas de cet égarement passager ? Les fautes toujours utiles aux grands hommes, servirent à le rendre plus sage, plus circonspect, plus éloigné des cabales ; et depuis ce temps, il ne respira que pour le service du roi, et la gloire de l'Etat. L'expérience lui avait découvert la profonde obscurité du cœur de l'homme, il avait connu, dans l'agitation des partis, le faible de tous ces politiques, qui couvrent leur ambition des apparences du bien public, leurs volontés changeantes avec leurs intérêts ; leurs paroles trompeuses, la fausseté de leurs attachements, leurs projets dangereux, toujours formés par les passions, et souvent exécutés par des crimes ; instruit par ses malheurs, il avait compris que la vraie politique est celle qui assure la tranquillité publique ; que le premier devoir d'un prince est de donner l'exemple de la soumission à l'autorité ; que la raison, qui peut s'élever contre les abus, ne doit jamais leur opposer la force ; et que la religion seule donne une base solide à la prospérité des empires, en l'appuyant sur ces deux maximes : Craignez Dieu, et honorez le roi qui est son image : *Deum timete, et regem honorificate.* (I *Petr.*, II.)

Aussi, pendant le cours d'une longue carrière, Henri de Bourbon ne présente plus qu'un modèle de soumission, d'attachement pour le roi, de zèle pour la patrie. En vain, sous le ministère du cardinal de Richelieu, aussi plein d'orages que de merveilles, des âmes hautaines s'efforcent de le rejeter dans les cabales, pour le faire servir à leurs intérêts cachés ; devenu inaccessible aux factieux, je le vois, tantôt se confondre dans la foule des courtisans, ne se faire remarquer que par l'assiduité de ses hommages, et ne montrer d'empressement que pour mériter les distinctions de l'estime et de la confiance du monarque ; tantôt parcourir les provinces pour apaiser les soulèvements des peuples, manier avec art les esprits, pour les plier à l'obéissance ; gagner les uns par des voies douces et insinuantes, contenir les autres par la fermeté, se montrer inflexible dans toutes les occasions où il s'agit de faire respecter les ordres du souverain ; découvrir les entreprises des factieux, rompre leurs liaisons, déconcerter leurs desseins, veiller sans relâche au bien public, et mettre tout son bonheur à jouir en fidèle sujet de la prospérité de l'Etat et de la gloire de son maître. Quel homme se montra plus capable des grandes affaires ? Qui connut mieux que lui la diverse face des temps ? qui sut mieux s'attirer la confiance des partis, concilier les intérêts opposés et trouver le nœud secret qui pouvait les réunir ? Suivit-il jamais ces maximes dangereuses, si communes aux ambitieux qui ne se mêlent dans les affaires que pour les embrouiller, dans les mouvements de division que pour les augmenter, dans les intrigues et les cabales que pour les perpétuer ? La confiance qu'inspirait la droiture de ses intentions, servit à rapprocher les esprits : sa prudence suspendait tous les orages ; les plus sages ministres déféraient à ses avis et l'estimaient encore

lorsqu'il avait le courage de déplaire : on savait qu'utile sans intérêt il ne voulait d'autre règle que sa fidélité, d'autres récompenses que la gloire de servir sa patrie ; on croyait que son grand zèle et la fertilité de ses expédients suffisaient pour prévenir tous les troubles : c'était le glorieux témoignage que lui rendait toute la France, et si le ciel nous l'eût conservé, dans ces tristes conjonctures qui accompagnèrent la minorité de Louis XIV, ô ma patrie ! tu n'aurais pas été en proie à ces discordes qui ébranlèrent la monarchie ; on n'aurait pas vu le fils de Henri de Bourbon, le vainqueur de Fribourg, de Rocroi, de Nordlingen, le héros de son siècle devenu redoutable à cette patrie dont il avait été le soutien et la gloire, arrêté sur des soupçons, ou par ces précautions que la politique juge nécessaires, et sortant plus criminel de cette prison malheureuse; poussé bientôt par le ressentiment de l'injure, par la fierté de son courage, par le souvenir de ses services, par ces mouvements déréglés qui maîtrisent avec tant de force les plus grandes âmes, jusqu'à se révolter contre l'autorité légitime, paraissant à la tête des ennemis de l'Etat, et relevant par son seul génie leurs forces qu'il avait abattues par tant de victoires ! On n'aurait pas vu ce prince rendu à l'Etat avec ce dévouement qui lui était naturel, et cette sagesse que les malheurs ajoutent aux plus grandes vertus flétrir, pour ainsi dire, par des regrets, les restes d'une vie si belle, et se rappeler sans cesse avec douleur ces temps funestes où il avait pu s'égarer de son devoir et perdre les bonnes grâces de son roi : la prudence de Henri de Bourbon, son amour pour la patrie, auraient prévenu tous ces malheurs ; et c'était la voix publique, que, s'il eût vécu, la monarchie n'aurait pas été agitée par tant de troubles.

Dieu, Messieurs, qui établit les grands sur la terre, et qui nous commande de les honorer, ne leur donne pas toujours cet esprit vaste dans ses desseins et juste dans le choix des moyens ; cette prudence capable de régler le présent, et de prévoir l'avenir ; d'assurer les bons événements, et de réparer les mauvais : il réserve ces dons excellents pour certaines âmes qu'il destine à maîtriser les autres, et à toucher les ressorts dont sa providence se sert pour gouverner les empires. Comme il n'appelle pas tous les grands à ces fonctions sublimes, le bien de la société n'egige pas qu'ils aient tous des talents proportionnés à leur importance : mais l'humanité, l'affabilité, la protection des faibles, le soulagement des malheureux, sont des devoirs inséparables de la grandeur ; les prérogatives d'une illustre naissance, ne rapprochent les grands de la source des grâces que pour mettre entre leurs mains les intérêts des peuples ; les richesses, qui semblent fournir tant de facilités à leurs passions, ne sont que pour les indigents, et plus ils sont au-dessus des autres, plus ils doivent travailler à leur bonheur : semblables à ces fontaines que l'on place dans les lieux les plus élevés, afin qu'elles puissent répandre partout leurs eaux bienfaisantes et salutaires.

Henri de Bourbon connut cet usage véritable de la grandeur, et ne fit servir son pouvoir et ses richesses qu'au bonheur des hommes. Que ne puis-je peindre ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui avaient besoin de son secours, et cette affabilité qui lui gagnait tous les cœurs ! Vous le verriez toujours sensible aux peines des malheureux, recevoir leurs vœux, écouter leurs plaintes, examiner leurs nécessités, peser leurs services, et porter au pied du trône, comme un dépôt sacré, leurs prières et leurs espérances. Découvrait-il une famille opprimée ? il animait la justice contre l'oppresseur. Trouvait-il des hommes utiles, inconnus ou négligés ? il leur procurait des emplois proportionnés à leurs talents. Apprenait-il les gémissements des provinces que l'intempérie des saisons avait ruinées ? ses largesses allaient chercher le pauvre dans sa chaumière, ou il lui obtenait, par ses sollicitations, des soulagements qui l'arrachaient à l'indigence. On ne peut se rappeler, sans attendrissement, quelques traits de la bonté de son cœur. La Bourgogne, pressée par le glaive de l'ennemi, est en même temps ravagée par la peste ; l'ange exterminateur semble s'arrêter sur cette province ; les familles effrayées fuient devant l'épée du soldat, et ne peuvent éviter la contagion encore plus cruelle ; les mères tombent sous les yeux de leurs enfants et les enfants entre les bras de leurs mères ; le laboureur abandonne ses charrues dans les campagnes ; la terre ne présente qu'une vaste solitude, où le silence n'est interrompu que par les gémissements du désespoir ; les peuples s'entassent dans les villes ; les morts embarrassent et infectent les vivants, et chaque funérailles en prépare de nouvelles. Au premier bruit de tant de calamités, le prince de Condé, gouverneur de cette province, vole dans la capitale : les sages lui représentent que le mal est extrême ; que le nombre des morts y croît tous les jours, et que sa vie est trop précieuse à l'Etat pour l'exposer aux dangers d'une contagion si funeste. Que répond-il aux instances de tant de personnes qui lui sont chères ? Ecoutez, chrétiens, et instruisez-vous, puisque c'est dans ces traits de miséricorde que brille toute la perfection de la piété. C'est parce que le mal est extrême, répond ce prince, que je veux me transporter dans cette province. Et que deviendrait ce peuple si fidèle, si je l'abandonnais dans un si grand péril ? N'est-ce pas là cette charité chrétienne, si louable dans les pasteurs, si admirable dans un prince, si conforme à l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est immolé pour le salut des hommes ? *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (*Joan.*, XV.)

Ce fut alors que sa bienfaisance se répandit comme un fleuve abondant sur cette

province, donna des bras à la terre et rendit la fertilité à ses campagnes : l'étendue des besoins fut la mesure de ses aumônes, et ses richesses immenses furent distribuées avec une libéralité digne de sa magnificence et de sa grandeur. Puissiez-vous profiter de ces exemples, vous qui ne jetez jamais des regards de compassion sur les malheureux, et qui voyez souffrir sans émotion des hommes, dont vous devez être les pères! Je ne révélerai pas ici, pour vous confondre, tant d'aumônes que Henri de Bourbon a tâché de rendre secrètes ; tant d'œuvres de miséricorde, écrites dans le livre de vie, et dont Dieu seul est la récompense ; je dois respecter le voile que l'humilité a étendu pour les couvrir : mais puis-je taire les bénédictions du pauvre, qui portait son nom jusqu'au ciel ; les acclamations des peuples qui le recevaient comme leur père ; les regrets sincères d'une province, où les vertus de ses augustes descendants rappellent encore son souvenir ? Sa bienfaisance prenait toutes sortes de formes, et semblait étendre l'art de faire le bien. Arrivait-il des discordes et des dissensions? on s'en rapportait à sa sagesse, pour rétablir la réconciliation et la paix : il était l'arbitre de tous les différends, que la jalousie et les mauvais conseils faisaient naître parmi les habitants de ses domaines. La vénération et l'amour qui lui soumettaient les cœurs, servaient à rapprocher les esprits. Plus satisfait en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsqu'il assurait, par sa sagesse, le repos d'une famille, que lorsqu'il décidait, dans le conseil des rois, de la destinée des empires. Qu'il était loin de ces grands, que la fierté rend inaccessibles ; qui corrompent, par la hauteur, les fruits naïfs de la bonté ; qui, voulant toujours faire sentir la distance qui les sépare, semblent ne se rapprocher des autres hommes qu'avec dédain, et dont les mépris pour le pauvre, selon l'expression du Sage, insultent au Créateur! *Qui despicit pauperem, exprobrat factori ejus.* (*Prov.*, XIV.) Le prince que nous louons sut faire respecter sa grandeur, sans lui donner ces barrières impénétrables ; et il la rendit affable et populaire, sans jamais l'avilir : aussi loin de cette froideur qui repousse, que de ces faux empressements qui séduisent, sa noble franchise épargnait les longues observations qu'il faut faire pour connaître le cœur des grands : favorable à ceux qui méritaient sa protection, civil à l'égard de ceux qu'il ne pouvait combler de ses grâces, il savait distinguer les uns, sans blesser les autres ; et personne n'a jamais pu se plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, ou amusé par de vaines espérances : on ne voyait pas sur son front ces nuages que forment le dégoût et la défiance ; on n'avait pas besoin d'user avec lui de circonspection gênante, ou d'assuidités serviles ; tous avaient la liberté de lui dire les choses nécessaires, et souvent les malheureux avaient la consolation de lui parler avec l'effusion de la douleur. Grands du siècle, le plaisir de faire le bien est si touchant ; il vous en coûte si peu pour gagner les cœurs! comment votre âme peut-elle se refuser à une satisfaction si douce? Joignez l'affabilité à la bienfaisance ; montrez de l'humanité et de la douceur dans l'usage du pouvoir ; vous ne mettrez pas seulement les hommes dans les intérêts de votre gloire ; vous mériterez les récompenses que Dieu promet aux âmes miséricordieuses : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.* (*Eccli.*, III.)

Mais la piété solide de Henri de Bourbon ne parut pas seulement dans cette charité généreuse, qui couvre la multitude des péchés, et dans cette bienfaisance qui est le plus fort lien de la société civile. La vertu véritable trouve de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs ; et peut-être est-elle plus admirable dans le secret d'une vie privée, où l'âme, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvements naturels, que dans ces occasions d'éclat, où elle est soutenue par l'attrait de la gloire, par le bruit des louanges et des acclamations publiques. Henri de Bourbon fut égal à lui-même, lorsqu'après des travaux utiles à l'Etat, il alla se décharger du poids des affaires et jouir d'un noble repos dans la retraite. Là, au milieu d'un loisir toujours occupé, il se livrait aux charmes de l'amitié, de la tendresse paternelle, de tous les attachements fondés sur les devoirs, et qui sont les plus grands biens de la vie présente ; des hommes rassemblés par le goût des lettres et l'amour de la vertu, formaient dans sa maison une société que la science, l'honnêteté, la politesse, rendaient aussi agréable qu'utile. J'aimerais à vous le représenter recevant avec bonté ceux qui avaient l'honneur de l'approcher ; distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite ; s'accommodant à tous, usant d'une familiarité plus douce avec les personnes qu'il estimait, et ne conservant de sa grandeur que cet ascendant que lui donnaient la force de son esprit et la supériorité de ses lumières. Dans ce commerce qui découvrait le fond de son cœur, on ne trouvait rien de faible, et qui fût gâté par la vanité, la défiance et l'humeur : toutes ses actions étaient des leçons de bonté, de sagesse et de vertu, comme elles sont encore pour nous le sujet d'un triste et précieux souvenir. J'aimerais à vous faire voir ce prince environné de ses fidèles serviteurs, recevant l'hommage de leur zèle, avec toute la tendresse que la nature inspire à un bon cœur ; établissant le plus bel ordre dans sa maison, également éloigné de l'avarice par ses inclinations généreuses, et de la dissipation, par son aversion pour le faste, et usant avec une sage économie d'une opulence qu'il ne voulait ni conserver ni réparer par l'injustice. Que ceux qui ne voient rien de grand dans ces actions apprennent que la piété véritable est celle qui sait se resserrer et s'étendre quand il faut, qui ne se relâche et ne se dément jamais,

et qui met partout la règle, qui ne voit rien de petit dans les devoirs; et que saint Paul condamne plus sévèrement que les infidèles ces chrétiens qui négligent le soin de leurs affaires domestiques : *Si quis autem suorum curam non habet, est infideli deterior.* (I *Tim.*, V.) Qu'ils sachent, enfin, que Dieu ne répand ses bénédictions que sur les maisons où règnent l'ordre et la décence; où la vertu qui se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples; et où les enfants succèdent autant à la piété de leurs pères qu'à leurs grandeurs. Henri II, persuadé de ces vérités, s'attacha à tourner vers le bien les premières inclinations d'un fils dont la gloire devait égaler celle de ses aïeux, et surpasser celle des plus fameux capitaines. Des hommes d'un mérite reconnu furent appelés pour étendre ses lumières : lui seul se chargea de former son cœur et d'y développer les semences de l'héroïsme. Combien de fois demanda-t-il à Dieu d'en faire un prince selon son cœur! Combien de fois le dévoua-t-il au service de cette patrie qu'il portait dans son cœur! Vous entendîtes, ô mon Dieu! des vœux si tendres; et les souhaits de cet auguste père furent des présages heureux de la gloire de son fils, et il eut la satisfaction de voir ce héros s'élever au-dessus des plus grands noms, dans la première ardeur de la jeunesse; suppléer à l'expérience par l'ascendant de son génie, reculer les frontières de la monarchie, tenir l'Europe dans le silence, et paraître comme un de ces hommes destinés à maîtriser les événements, et à entraîner la victoire. Après de si grands succès, qu'eût-il manqué à la consolation d'un père si zélé pour la religion et l'Etat, s'il eût pu prévoir la gloire de ses augustes descendants? Et si sa grande âme qui repose maintenant dans le sein de la paix, conserve encore quelque sentiment pour ce monde, et pour partager nos affections, ne doit-elle pas adorer avec nous l'infinie miséricorde qui a doué de tant d'excellentes qualités le prince qui, de notre temps, est devenu le chef et l'honneur de sa maison? ne doit-elle pas admirer avec nous sa valeur, déjà couronnée par la victoire; sa générosité si vantée par nos ennemis, sa bienfaisance qui lui gagne les cœurs partout où la vertu peut se faire aimer; la confiance qu'il inspire à nos soldats, qui se croient invincibles sous sa conduite; enfin, son zèle pour la gloire de l'Etat, sa sagesse, sa pénétration, sa capacité qui, déjà signalées par tant de succès, laissent encore à la patrie de plus grandes espérances?

Exaucez, Seigneur, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; conservez des princes qui nous sont si chers; perpétuez en eux ces vertus qui les rendent les héros de tous les siècles; veillez sur le digne rejeton d'une souche si noble; éloignez de sa jeunesse la séduction du vice. Nous ne vous demandons pas pour lui la gloire du monde; c'est l'héritage qu'il a reçu de ses pères : donnez-lui la piété, le zèle pour la religion et cette sagesse du ciel qui est la gloire et l'héritage de vos enfants : *Deus virtutum, convertere.* (*Psal.* LXXIX.) Que son innocence croisse avec ses années! Qu'il marche courageusement dans les voies de votre justice; et qu'il soit toujours, comme son auguste aïeul, le protecteur de la religion, et le modèle des mœurs publiques!

Et vous, ministres des autels, achevez le sacrifice; portez au trône de l'Eternel les vœux du fidèle serviteur dont la reconnaissance publie chaque année, dans cette chaire, les vertus de son maître; offrez le sang de la victime de propitiation pour le repos de sa grande âme; et si elle jouit, comme nous devons le présumer, des récompenses éternelles, que la vertu infinie du sacrifice d'expiations se répande sur les fidèles qui m'écoutent; qu'elle fasse revivre en eux toutes les vertus de Henri de Bourbon, afin qu'ils parviennent à la gloire qu'il a acquise! Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE.

STANISLAS PREMIER, ROI DE POLOGNE.

Unus est Altissimus, rex potens et metuendus nimis, sedens super thronum illius, et dominans Deus. (*Eccli.*, IX.)

Il n'y a qu'un seul Dieu, roi tout-puissant et redoutable, assis sur son trône et dominant tous les empires.

Monseigneur (2),

C'est la seule réflexion qui puisse nous occuper au milieu de ce triste appareil des saints mystères, à la vue de ces voiles lugubres que la mort étend pour orner son triomphe et rendre plus magnifique le témoignage de notre néant. Voilà donc ce qui reste à notre admiration, de tant de gloire, de tant de grandeur! le souvenir de ce qui n'est plus! des représentations stériles où notre douleur cherche en vain son objet, et où celui même que nous voulons honorer manque à nos hommages! Voilà ce que notre tendresse conserve de tout ce qui peut flatter notre cœur; le regret de le perdre ou le détachement de biens si fragiles; la persuasion qu'il faut servir le roi immortel des siècles, qu'il est le seul puissant, et qu'il domine tous les empires : *Unus est Altissimus, rex potens.... et dominans Deus.*

Glaive du Seigneur, ne cesserez-vous pas de frapper? Et la mort, qui vient de confondre les cendres du père, du fils, de l'aïeul, assise sur leurs tombeaux entr'ouverts, armée du glaive de la douleur, menacera-t-elle encore les plus grandes victimes? Hélas! s'il nous faut des leçons si terribles pour arracher nos cœurs à la terre, ce triste monument ne suffit-il pas pour nous convaincre du néant des choses humaines? Lorsque Dieu abat les têtes superbes et cite à son tribunal les rois de la terre, il ne brise pas tous les liens qui enchaînent la destinée des peuples

(2) Son Eminence Mgr le cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon, primat officiant

à celle de l'Etat ; le sceptre passe en d'autres mains, le même ordre de choses subsiste, et les objets qui nourrissent nos passions, nos désirs, nos espérances, ne sont pas détruits. Ici le coup qui a frappé le prince, a tout anéanti ; tout ce qui existe a un nouvel être, et le présent ne tient au passé que par des ruines. On ne voit plus qu'un sceptre brisé ; le trône englouti dans le même tombeau que le monarque ; un vaste palais dont un lit funèbre a fait le dernier ornement ; les ombres de la mort qui le remplissent et qui ne seront plus dissipées par le souffle des vivants ; l'homme même qui va manquer à des lieux où régnait l'image du bonheur ; une cour dispersée ; toutes les espérances confondues ; une révolution dans les attachements comme dans les fortunes ; les plus douces liaisons interrompues ; les adieux tendres des amis vertueux ; la séparation de tout ce qui flattait le cœur, et presque l'anéantissement après l'existence la plus agréable.

Mais ce n'est pas seulement par la grandeur de notre perte que nous devons reconnaître le néant des choses passagères et cet empire du Très-Haut qui maîtrise tous les événements ; jamais la puissance du Dieu qui dispose à son gré des couronnes, qui renverse les trônes ou qui les relève ; jamais la fermeté d'une âme que l'adversité ne peut abattre, qui domine sa propre grandeur, et qui n'en use que pour le bonheur des hommes, ne parurent avec tant d'éclat que dans la vie de notre auguste monarque ; elle unit la leçon des événements et la force de l'exemple pour nous convaincre que Dieu seul est grand, que rien n'est solide pour l'homme, que la vertu ; enfin que la perfection de l'héroïsme chrétien est de se conformer à la volonté de Dieu lorsqu'il nous ôte les biens présents, et d'imiter sa bienfaisance lorsqu'il les laisse entre nos mains.

Dans une vie agitée, au milieu d'une vicissitude de revers et de succès, ce monarque a reconnu la puissance du Seigneur, et il a paru supérieur à tous les événements, par une soumission constante à la volonté divine.

Dans une vie tranquille, et au milieu des douceurs d'une longue prospérité, il ne s'est montré que bienfaisant, et il n'a usé de sa puissance que pour le bonheur des hommes : c'est la leçon que laisse à la postérité la vie éternellement mémorable de très-haut, très-puissant, très-excellent prince Stanislas Leszczynski, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu forme l'arrangement de l'univers, et sa sagesse qui remplit tout ne laisse plus de place au hasard. C'est lui qui souffle dans le cœur des héros une ardeur guerrière et qui prépare leurs mains aux combats ; il place dans l'âme du prince cette confiance qui le fait commander sans crainte, et il lui fait sentir cette force qu'il faut pour agir en maître ; il donne aux sages cette intelligence qui influe sur le bonheur des peuples, qui saisit tous les rapports, lie tous les intérêts, et fait servir à l'harmonie générale les passions mêmes qui tendent à la détruire. Toutes ces qualités du cœur et de l'esprit sont des dons de Dieu, et il s'en sert pour accomplir les desseins de sa providence : il laisse délibérer et agir les hommes pour exécuter ce qu'il résout, et alors leur sagesse peut former des combinaisons, prévoir les effets, connaître les causes, calculer leur influence, saisir les ressources, indiquer les fautes qui ont préparé les révolutions, suivre l'origine, l'agrandissement, la décadence, la chute des empires ; quelquefois il rompt l'enchaînement des causes secondes, il rend notre prévoyance vaine, il se joue de nos projets les mieux concertés, il met entre les mains d'un conquérant son marteau redoutable, et il le brise, lorsque déjà levé, il va tout écraser de son poids ; il agite Israël comme un roseau, et il le transporte à Babylone comme par un coup de vent, *ventilabit trans flumen* (III *Reg.*, XIV) : tant notre résistance est inutile, lorsqu'elle ne sert pas de moyen à ses desseins, et tant est grande la facilité avec laquelle il renverse les empires ! *Unus est Altissimus... et dominans Deus.*

La Pologne toujours agitée, souvent déchirée et sanglante, paraissait goûter quelque repos sous le règne du grand Sobieski. Les qualités héroïques de ce prince, l'éclat de ses victoires, l'admiration de l'Europe arrêtaient les factieux et forçaient l'estime de cette nation, que le sceptre ne pouvait soumettre ; avec cette réputation qui impose, il manquait à ce monarque l'art de ménager les esprits, de manier les caractères, de tout pénétrer en restant impénétrable, et de faire servir à ses vues l'apparence de la modération : il voulut placer, de son vivant, la couronne sur la tête de son fils, et prévenir, pour cette élection, des suffrages qu'il devait attendre. Les maux de l'anarchie, les horreurs des guerres civiles, la tranquillité que ce choix assurerait à l'Etat, tout fut employé pour séduire une nation fatiguée de ses discordes, et accablée du poids de sa licence ; mais l'amour de la liberté prévalut sur le pouvoir du prince, et cette démarche précipitée ne produisit qu'une haine implacable contre sa maison. Raphaël Leszczynski fit retentir au fond des cœurs la voix de la patrie gémissante. Ce généreux citoyen osait dire à son roi : Pourquoi ébranlez-vous les bornes qu'ont posées nos ancêtres ? Ces hommes sages, en défendant l'élection d'un successeur pendant la vie du prince, n'ont-ils pas vu que l'espérance de la faveur et l'éclat du sceptre pourraient corrompre les suffrages ? Ne pensez plus à nous séduire par les douces images de la paix et du repos ; nous aimons mieux les troubles de la liberté, qu'un esclavage tranquille.

Tel fut le père de Stanislas. Je ne remonterai pas à l'origine de sa maison, dont l'ancienneté se perd dans l'obscurité des temps.

Le moindre de ses mérites fut d'être d'une naissance illustre; il trouva dans ses aïeux cette noblesse de cœur plus glorieuse que celle du sang, qui inspire les sentiments généreux, et qui transmet, avec le souffle de vie, l'amour de la vertu. L'émulation de leur gloire le pressait de toutes parts; et l'éclat d'un grand nom, qui corrompt tant d'âmes faibles, ne fut pour lui qu'un engagement à l'héroïsme. La bienfaisance et l'humanité faisaient le fond de son caractère; l'amour du bien, et le désir de rendre les hommes heureux, semblaient seuls lui donner de l'activité; et sa valeur, sa magnanimité, sa bonté naturelle sortaient d'une source si pure. Persuadé que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, et que nos pensées seules sont en notre pouvoir, il apprit à se vaincre soi-même, à se contenter du nécessaire, à fuir toutes les superfluités qui amollissent, à ne pas enchaîner son bonheur à la fortune, et à l'attendre de la vertu. Son âme fortifiée par ces principes, n'en fut que plus ouverte aux vérités d'une religion qui tourne nos vues du côté du ciel, qui arrache l'homme à lui-même, pour le donner à ses semblables; qui ne réprime l'amour-propre, que pour rendre la charité plus active; qui dit aux grands : Vous devez votre puissance aux faibles; et s'il n'y avait pas d'indigents, Dieu n'aurait pas donné des maîtres à la terre; aux malheureux : Consolez-vous dans la croix, qui ajoute un nouveau lustre à la gloire du juste, en le faisant triompher de ses malheurs; obéissez sans murmure à la loi des événements, qui vous domine; songez que la vicissitude peut ôter tout ce qu'elle donne; que votre sort n'est pas d'exister dans un point de la durée; que votre félicité est dans l'avenir : étendez votre vie sur tous les siècles, en l'animant par la vertu; elle seule est éternelle, tout le reste passe et devient la proie du tombeau.

Ainsi se formait à la constance, un prince, dont la vie devait réunir toutes les extrémités des choses humaines; il puisait dans les maximes du christianisme ce mépris des biens passagers, qui domine toute l'illusion de la grandeur, qui met l'homme au-dessus de sa propre élévation, et qui laisse à l'âme toute l'énergie de l'indépendance. La modération qui réglait ses désirs, était le fruit d'une raison éclairée sur le véritable prix des choses : il avait plutôt ces vertus qui tiennent dans l'ordre et qui règlent l'usage, que ces qualités, souvent funestes, qui forment les révolutions; et avec la force d'un génie né pour l'action, il manquait de cette impétuosité des passions qui renverse tous les obstacles, et dont les effets sont plus étonnants que ceux de la vertu. Un citoyen, si loin des empressements de l'ambition, ne tournait pas ses regards vers le trône; mais Dieu voulait l'y conduire par ces voies qui confondent notre prudence, et qui manifestent toute la profondeur de sa sagesse. Du fond du Nord, il appelle un conquérant pour être l'instrument de ses desseins, et pour nous montrer tout ce qu'il peut faire des hommes : il enchaîne la destinée du prince le plus pacifique, à celle du héros le plus belliqueux. On ne vit jamais, avec tant de vertus, des caractères si différents : tous deux pleins de courage, l'un semble braver la mort, l'autre ne la craint pas; tous deux justes et incapables de s'avilir par des moyens indignes de la majesté royale; l'un attend tout de la terreur de ses armes, l'autre voudrait plus devoir à l'amour des hommes; l'un estime ces vertus qui font le bonheur des empires, l'autre brille par cette force qui peut les renverser; tous deux supérieurs à l'adversité, l'un montre de la hauteur dans les disgrâces, l'autre n'y déploie que de la constance; l'un étonne par son inflexibilité; quoique abattu, il menace encore de ses regards intrépides, augmente ses prétentions avec ses pertes, s'aigrit par ses revers, compte pour rien le sang des hommes, et aime mieux s'ensevelir sous des ruines que de survivre à sa défaite; l'autre ne voit dans la guerre qu'un fléau destructeur; la pitié élève un cri touchant dans son cœur, au milieu des combats; l'amour des hommes commande, en quelque sorte, à son courage; le droit seul peut le rendre inflexible; la gloire d'une résistance opiniâtre ne le touche plus, lorsqu'elle entraîne de nouvelles calamités; et toujours disposé à faire des sacrifices au bonheur de l'humanité, il obtient le droit d'intéresser et d'attendrir.

Déjà se préparait cette révolution qui devait changer la face de l'Europe. Dieu répand sur la terre l'esprit de discorde; les Etats se choquent de toutes leurs masses; les empires sont ébranlés jusque dans leurs fondements; le Danois, surpris par une invasion soudaine, met toute sa ressource dans la clémence du vainqueur; le Russe rassemble en vain toutes ses forces; Charles XII fond sur cette multitude avec la vitesse de l'aigle; la promptitude de son action ne laisse pas le temps de la traverser. En un instant, il renverse cette armée déjà ébranlée par la terreur; la confusion et la frayeur précipitent dans les eaux ceux qui échappent à ses coups; et le camp de Narva n'est plus qu'un vaste tombeau, où les mourants sont entassés sur les morts. Bientôt ce vainqueur paraît à la Pologne malheureuse et divisée, comme un lion prêt à la dévorer. Frédéric Auguste, brave, généreux, digne de commander aux hommes, mais plus propre à gouverner un peuple tranquille qu'à soutenir un trône ébranlé, sentait échapper de ses mains les rênes sanglantes de cet Etat : sa libéralité, qui avait jeté les fondements de sa grandeur, ne put fixer l'inconstance de ses sujets; les factions qui partageaient les grands, agitaient alors les forces de ce royaume, où la paix, comme dans l'anarchie, n'est que le besoin du repos. On voyait à la tête du parti des princes Sobieski, un homme ambitieux, entreprenant, plein d'artifice et d'obscurité, intrigant sans cesse pour arracher le sceptre qu'il feignait de

respecter, et flattant l'autorité qu'il voulait détruire. D'autres, jaloux de tout pouvoir, et avides de nouveautés, s'agitaient en tout sens, pour voir s'ils ne pourraient rien ébranler. Auguste recourt en vain aux lois pour apaiser tant de troubles; il ne fait que rendre son autorité plus chancelante, en convoquant une diète pour assurer la fidélité de ses sujets. Là toutes les haines, toutes les jalousies, toutes les vues d'ambition mêlées ensemble, deviennent plus actives; semblables à ces matières combustibles, qui, rapprochées dans un espace plus étroit, fermentent en s'unissant, et poussent au loin ces masses énormes, que leurs forces dispersées ne pouvaient mouvoir. Là le chef mal obéi, et trouvant une résistance égale ou supérieure à son pouvoir, manque de vigueur dans ses desseins, ou de moyens dans l'exécution; tous les intérêts particuliers pèsent sur l'intérêt public; la loi même, que la liberté invoque, est séditieuse; les nobles, indépendants par habitude, réunis dans ces assemblées redoutables, voient mieux ce qu'ils peuvent, séparent leur grandeur de celle de l'Etat, ne sont plus étonnés du poids du sceptre, mettent un prix à leur fidélité, et regardent l'obéissance comme un bienfait.

Au milieu de toutes ces agitations, l'âme de Stanislas s'élève et se fortifie par les secousses, comme ces arbres qui opposent des racines plus profondes à la violence des orages. Dans cet âge où la raison se perfectionne, et où l'homme commence à apercevoir les rapports qui l'unissent avec ses semblables, la grandeur des événements étend tout à coup la sphère de ses idées, et donne la dernière forme à son caractère. C'est dans le choc des passions, dans l'ardeur des partis, dans le mouvement des grands intérêts, dans ces moments, où les traits sont le plus fortement dessinés, et où la nature paraît dans toute son énergie, qu'il apprend à connaître les hommes; c'est dans un de ces instants de crise où la prudence est inutile, et où les remèdes sont autant à craindre que les maux, qu'il étudie les conseils de la Providence; qu'il adore ses voies impénétrables; qu'il reconnaît que les événements dépendent peu du sage, qu'il doit se soumettre à cette force irrésistible qui entraîne tout, et qu'il ne peut lui soustraire que la vertu. C'est au milieu des ravages d'une guerre sanglante, que sa sensibilité se développe: le vaste tableau de l'univers ne lui présente qu'une scène d'horreurs; il voit les préjugés mis à la place des lois de la nature, les peuples victimes de l'ambition des rois, la force qui étend partout les chaînes de l'oppression, la Pologne malheureuse par les principes mêmes de sa constitution, les querelles des grands, changées en faction d'Etat, des armées étrangères qui la dévastent, et qui n'y laissent que des traces de sang et de carnage. L'image si douce de la félicité publique vient contraster avec le spectacle affreux des calamités qui frappent ses regards. son cœur se déchire, il verse des larmes sur les maux de ses concitoyens, il les peint avec cette éloquence touchante qui naît de l'attendrissement, et qui l'inspire, il rappelle ces jours de prospérités, fruits heureux de la concorde; il intéresse toutes les âmes, par le plaisir flatteur de concourir au bonheur de la nation, et la patrie, qui l'observe, s'écrie déjà avec transport: Voilà celui qui est digne de commander aux hommes, puisqu'il les aime et qu'il plaint leurs infortunes. Malheur, en effet, à ces héros sans humanité, qui ne pèsent pas toutes les gouttes de notre sang, et qui n'élèvent leur gloire que sur des ruines! Jamais ils n'obtiendront notre cœur; ils n'auront pas même notre admiration. Nous la devons à un prince qui, forcé de combattre, a su gémir sur les maux que la guerre entraîne, et qui a su préférer à cette valeur qui brave la mort sous l'éclat de la victoire, ce courage de la vertu qui sait vivre et mourir pour le devoir et le bonheur de la patrie.

La réputation, disait un ancien, ne trompe pas toujours, et quelquefois elle fonde un bon choix: *Haud semper errat fama aliquando, et eligit.* Stanislas, plein de mépris pour les bassesses de l'intrigue, n'avait que cette émulation louable, qui ne tend à l'élévation que par le mérite, et dont toute l'habileté se réduit à se rendre plus digne des honneurs auxquels on aspire. A la grandeur des sentiments et à l'étendue des lumières, il ajoutait cet art de plaire qui gagne les cœurs. Moins jaloux que digne de commander, sa modestie émoussait tous les traits de la rivalité; et dans une république où les vertus d'un grand homme servent quelquefois à le rendre plus coupable, il se trouvait aussi près de la gloire qu'il était loin de l'envie: *Extra invidiam nec extra gloriam erat.* O vous dont la jeunesse n'est que l'effervescence des passions, et dont le cœur ne s'est jamais ouvert aux noms sacrés de devoirs et de vertus, voyez ce que peuvent ces sentiments sublimes qui échauffent les âmes, cet enthousiasme de la véritable gloire qui fait les grandes choses! A vingt-six ans, Stanislas existe pour ses concitoyens, il s'acquitte envers eux; la patrie lui confie ses plus grands intérêts; elle le charge de présenter les vœux de la diète pour la liberté, au héros qui enchaîne tout par la terreur de ses armes, et elle met en ses mains le destin de la nation, dans un temps où il fait, pour ainsi dire, son apprentissage des affaires de l'Etat.

C'était le moment marqué par la Providence. Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois, avait prononcé cet arrêt qui fixe les destinées; il avait dit du haut des cieux: Je suis le Seigneur, c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes, et je la mets entre les mains de qui il me plaît: *Et dedi eam ei qui placuit in oculis meis.* (*Jerem.*, XXVII.) Voyez, en effet, comme le Tout-Puissant se joue des projets de la sagesse des hommes, renverse les desseins de leur politique et trompe leur prévoyance. Tous les vœux de la diète se

réunissent en vain pour le prince Alexandre Sobieski ; en vain le héros le plus inconstant dans ses résolutions appuie cette élection de toutes ses forces : c'était le moment des prodiges et des révolutions étonnantes. D'un côté, on voit un prince pressé par sa nation de monter sur le trône, opposer le mérite et les droits d'un frère qu'il respecte dans les fers, et refuser une couronne que son père avait portée avec tant de gloire. De l'autre, un citoyen digne de régner, mais plus effrayé de la grandeur des devoirs qu'ébloui de l'éclat du trône, ne désirant que la paix, ne cherchant que le bien de sa patrie, libre des vues de l'ambition, cède à la nécessité de donner un chef à l'Etat prêt à périr par un enchaînement de troubles, et se voit élever sur le trône sans aucun effort, par la seule impression que ses vertus font sur le cœur d'un vainqueur, plus jaloux de donner des empires que de les usurper. Une seule entrevue unit à jamais ces âmes que l'héroïsme rapprochait. Charles XII vit dans le jeune palatin de Posnanie, un ami digne de lui ; il voulut, en plaçant le sceptre dans ses mains, remplir l'intervalle qui les séparait, et l'Alexandre de notre siècle eut la gloire de couronner Titus. Dès lors Stanislas fut attaché à la fortune de son bienfaiteur ; c'était s'enchaîner à l'honneur, mais c'était se dévouer au péril. Charles, après l'élection, part pour achever la conquête de la Pologne; Varsovie est prise d'assaut, et tout ce qui résiste est passé au fil de l'épée. Presque en même temps, Auguste trompe l'ennemi par une marche savante et vient, avec vingt mille hommes, fondre sur sa capitale, prêt à enlever son rival ; d'autre part, Shulembourg oppose à la rapidité du vainqueur cet art qui combine tous les mouvements, et, quoique vaincu, lui fait envier sa gloire. Je ne suivrai pas mon héros au milieu de tant de chocs et de batailles, combattant partout à côté de Charles, suppléant comme lui par l'audace à la faiblesse des moyens, et se livrant à des périls où il ne voit plus que l'honneur de la mort. Tant d'actions militaires se pressent, s'embarrassent sous ma plume, peu accoutumée à peindre des combats. D'ailleurs je parle en présence du Dieu de la clémence, devant l'autel où l'Agneau de paix s'immole, et je ne dois pas troubler par des idées de sang, les cendres d'un prince que l'humanité dominait au milieu des horreurs du carnage, et qui frissonnait à tous les gémissements des malheureux. Je n'entrerai pas non plus dans le secret des politiques du monde, pour vous montrer l'illusion de leurs promesses, leurs alliances trompeuses, leurs paix conclues et violées presque en même temps, la raison d'Etat qui couvre tant d'injustices; le cœur de l'homme qui s'égare dans les plus vastes projets, et qui manque toujours de moyens pour s'assurer le succès. Au milieu de tant de mouvements, de tant d'intrigues, un chaos où notre sagesse se perd, où les événements sont liés à des causes imprévues, où les revers naissent des succès, et où le calme, semblable à ces fermentations sourdes qui préparent des orages, n'annonce qu'une commotion plus violente; Dieu enfin, qui domine tout, qui tient la chaîne des pensées et des actions, se sert de notre folie, de notre prudence, de nos vices, de nos vertus, pour exécuter ses desseins de vengeance et de miséricorde : *Unus est Altissimus... et dominans Deus.*

Le terme fatal approchait : le redoutable capitaine qui a su vaincre, ne sait plus user de la victoire; les mêmes qualités, qui ont donné tant d'éclat à sa gloire, portées à l'excès, ne servent qu'à l'obscurcir ; son courage, qui a pu braver la mort, ne connaît plus ces dangers que la prudence doit prévoir; ses succès lui inspirent trop de confiance ; il compte sur la foi d'un traité qu'il a dicté, les armes à la main, avec cet orgueil qui humilie et qui ajoute à la honte de la défaite, l'aigreur du ressentiment; il éloigne ses forces d'un ennemi plutôt subjugué qu'affaibli, pour en poursuivre un autre aussi aguerri et plus fort, dans un pays où le défaut des subsistances et l'effroyable disposition des lieux rendaient sa valeur inutile, et montraient que la seule prudence était de ne pas s'y engager. Charles, accoutumé à enchaîner la victoire, ne peut fuir devant le Russe tant de fois vaincu ! et le souvenir de Narva décide la bataille de Pultawa. Là toute son intrépidité échoue contre les obstacles ; la moitié de ses troupes périt de misère : le reste est massacré, et cette armée, sortie de la Saxe si triomphante, n'existe plus. Dès ce moment malheureux, tout va en décadence, et l'inflexibilité du héros achève de ruiner les affaires que sa haute réputation pouvait encore rétablir. Ces temps étaient destinés à des sentiments et à des actions extraordinaires. Tandis que Charles, prisonnier à Bender, intrigue à la Porte, s'obstine à demander des secours qu'il ne peut obtenir; crée, pour ainsi dire, de nouveaux périls pour chercher une gloire inutile ; combat une multitude qu'il ne peut vaincre ; force à l'admiration ceux qui blâment sa témérité et fait tomber les armes de leurs mains, en les étonnant par son intrépidité ; le czar, triomphant à Moscou, étale aux yeux de ses peuples les débris de la gloire de son vainqueur et montre à l'univers un grand exemple de l'inconstance des choses humaines. Les jalousies, les haines voilées par des alliances trompeuses, ou suspendues par la crainte, se raniment avec les espérances ; tout le Nord s'enflamme ; la Suède, affaiblie par tant de victoires et épuisée par la perte de son sang, est attaquée de toutes parts. Déjà ses voisins considèrent de quel côté tombera ce colosse frappé par tant de mains, et comment ils partageront ses dépouilles. Les troubles recommencent en Pologne. Auguste proteste contre son abdication et reprend la couronne. Stanislas, seul touché des calamités qu'entraîne une guerre si sanglante, propose lui-même une paix qui doit lui enlever le sceptre ; il

presse Charles d'abandonner un ami malheureux, et de ne pas sacrifier à une vaine générosité ses véritables intérêts. Il court, à travers mille périls, chercher ce monarque qu'il espère fléchir, et il hasarde plus pour descendre du trône qu'il n'a fait pour y monter. J'aime à contempler sa grande âme, si supérieure à l'adversité, si forte contre les revers, qui s'attendrit par la seule idée du bonheur public et qui s'élève, par le sentiment d'humanité, à un désintéressement qui étonnerait un siècle de vertu. Que s'il n'a pas la gloire de conclure cette paix pour laquelle il fait de si grands sacrifices, c'est que Charles, plein de confiance en son courage, ne peut céder à la fortune : ou plutôt, c'est que Dieu veut encore éprouver la constance de Stanislas, et le soumettre de plus en plus à sa main souveraine. Quand on considère, en effet, ce prince élevé au comble de la prospérité, et plongé ensuite dans un abîme d'amertumes, sans avoir à déplorer ses fautes, et sans rien laisser au hasard de ce qui peut lui être ôté par le courage et la prudence, ne reconnaît-on pas ce pouvoir suprême, qui se joue des sceptres et des couronnes? Quand on voit ce monarque toujours poursuivi par les regrets d'un peuple dont il devait faire le bonheur, placé de nouveau sur le trône par le choix de sa nation ; ce même trône ébranlé, quelques jours après, par des forces étrangères et bientôt renversé par l'inconstance de la multitude; la seule ville de Dantzig qui demeure fidèle à son roi et qui renouvelle des prodiges de valeur et d'attachement pour sa défense ; ses magistrats qui cherchent inutilement la mort sur leurs remparts et qui succombent à la douleur de perdre leur prince; le jeune Plélo, chargeant, à la tête de quelques Français, une armée entière, mourant comme Léonidas et regretté comme lui; tout ce que le courage d'intérêt et de sentiment peut sur une bravoure féroce, devenu inutile contre tant de forces ; Stanislas contraint enfin d'abandonner ces généreux citoyens, fuyant à travers mille périls, et changeant à chaque instant de fortune; cette même Providence qui rend inutiles toutes les entreprises contre sa personne, et qui semble aussi attentive à conserver sa vie qu'à renverser sa puissance, n'est-on pas forcé de s'écrier : Le Seigneur a fait ces choses pour anéantir le faste des grandeurs humaines? *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ.* (*Isa.*, XXIII.)

Mais, en plaignant la destinée de ce prince, ne devons-nous pas admirer cette constance avec laquelle il en a surmonté si généreusement tout l'effort? Comme un rocher longtemps battu des flots de la mer, domine avec plus de majesté au milieu des eaux, lorsque, dans le calme qui suit la tempête, il paraît entouré des débris d'un naufrage; ainsi Stanislas, longtemps entraîné par ces mouvements qui ébranlaient le monde, mais toujours triomphant dans les revers et supérieur à l'inconstance des choses passagères, se montre plus grand, lorsque nous le voyons environné des débris de cette gloire humaine, que l'adversité vient d'abattre. Après tant de vicissitudes et de si grandes pertes, qu'il est beau de voir ce sage dans la retraite, conservant cette dignité de la vertu sur laquelle les hommes et le sort ne peuvent rien; supportant ses malheurs avec l'élévation d'un cœur qui connaît le vide des grandeurs; content d'emporter avec lui le suffrage des bons citoyens, l'admiration des grandes âmes, et le témoignage satisfaisant de sa conscience! C'est là qu'il s'occupe du bonheur des hommes, et qu'il cherche les moyens d'étendre l'art de faire du bien ; qu'il trouve, dans l'idée consolante de Dieu, les plus doux moments de sa vie; qu'il contracte, en méditant ses attributs, cette habitude de grandeur qui passe de l'esprit dans le cœur, et qui y fait naître l'enthousiasme de la vertu : c'est là qu'il s'instruit dans la science de l'Evangile; qu'il embrasse cette croix qui unit le christianisme avec les malheurs ; qu'il transporte ses désirs au ciel, et que, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, il s'attache à la possession d'un Dieu que rien ne peut ravir. Que ces âmes éprises des vanités du siècle, accoutumées à ramper sur la terre, pour se disputer quelques honneurs; qui se flétrissent par la seule idée d'un revers et qui, ne pouvant soutenir les disgrâces avec courage, craignent de se les rappeler; que ceux qui pensent qu'un héros est toujours avili par l'infortune, apprennent de Stanislas que la véritable grandeur ne se trouve que dans la vertu malheureuse; que son image offre alors quelque chose de plus qu'humain, et porte dans les cœurs cette émotion qui élève l'âme en l'étonnant. Nos malheurs, écrivait ce tendre père à la plus vertueuse des filles, nos malheurs n'étaient grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connaît point au-dessus de la perte d'une couronne. Devais-je avancer la main pour la reprendre? Non; il valait mieux attendre les vues de la Providence, et nous convaincre du vide et du néant des choses d'ici-bas. O parole qui ne peut être assez entendue, et qui renferme toute la perfection du chrétien! qu'elle exprime bien la vertu d'une âme qui est sortie de l'affliction plus brillante; qui a épuré ses intentions; qui a perdu le goût du monde et qui a tourné ses désirs vers les biens éternels! Princesse, dont la destinée était si glorieuse ; qui deviez faire le bonheur d'un grand monarque et les délices de la France, vous faisiez alors la consolation d'un père si tendre! Il aimait à se retrouver en vous, à lire sur votre front les sacrés caractères de la vertu, à voir dans votre âme cette vive sensibilité qui partageait ses malheurs et qui épiait sur son visage le moindre vestige de la douleur, pour la calmer. Au milieu de ces joies douces qui accompagnent l'innocence, de ces satisfactions réciproques qui naissent de tous les attachements fondés sur le devoir, il vous rappelait ses disgrâces

pour vous humilier sous la main du Tout-Puissant ; il vous le montrait comme le seul dispensateur des grandeurs ; il joignait à ses avis la leçon des événements et de la nécessité, et lorsque le meilleur des rois vous choisit pour son épouse, ce père vertueux vous fit remarquer cette main de Dieu qui, confondant les vues et l'attente des mortels, vous conduisait à travers tous les détours de la prudence humaine, sur le premier trône de l'univers. Hélas ! des liens si beaux devaient-ils nous donner tant d'alarmes ? et la force de nos attachements ne servira-t-elle qu'à nous faire sentir la grandeur de nos pertes ? Pourquoi, dans ces fatales circonstances, les noms de père, de fils, d'aïeul, les mots de tendresse, de piété, de vertu, tout ce qui flatte notre cœur, ne peut-il se présenter à notre esprit sans que la mort ne s'y mêle pour les obscurcir de ses ombres ? Pourquoi, au milieu des tristes devoirs que nous rendons à la mémoire d'un père, les alarmes sur la santé d'une reine si respectable, la crainte de perdre tout ce qui pourrait nous donner quelque consolation viennent-elles encore augmenter notre douleur ? O Dieu ! voilà donc les leçons terribles que vous donnez à tous les hommes ! vous attachez notre existence au mouvement des siècles ; vous nous soumettez aux lois de la vicissitude ; vous composez nos jours de prospérités et de revers, et lorsque l'inconstance des biens passagers ne suffit pas pour leur ôter cet attrait qui nous séduit ; lorsque notre cœur, fatigué de l'agitation des passions, croit saisir l'image du bonheur, en se reposant dans des attachements plus doux, la mort survient pour troubler ce repos qui flatte jusqu'aux âmes vertueuses ; elle brise enfin tous les liens ; elle détruit tous les objets de notre tendresse ; elle les confond dans la plus vile poussière, pour nous apprendre que vous êtes seul grand, seul digne de régner sur nos cœurs, et que rien n'est solide dans ce monde, que la soumission à votre volonté souveraine. *Unus est Altissimus..... et dominans Deus.* C'est l'instruction que nous laisse la vie agitée de l'auguste monarque que nous regrettons. Il me reste à vous faire voir sa bienfaisance dans une vie tranquille

SECONDE PARTIE

L'homme bienfaisant est la plus vive image de la Divinité ; c'est le plus beau spectacle que le cœur puisse donner à la raison, libre de préjugés. Mais quel tableau sublime présente la vie du monarque dont la passion la plus forte est d'être utile aux hommes ; qui joint à cet enthousiasme du bien qui fermente dans les grandes âmes, à cette activité qui agit en tout sens pour étendre la sphère du bonheur, cet œil du philosophe qui dirige vers le meilleur but cette sagesse qui perfectionne l'art de faire du bien, et qui multiplie les ressources ! Je vais essayer de tracer ce tableau, en crayonnant l'âme de Stanislas : ses actions peindront mieux la bienfaisance que mes discours. Il n'a régné que pour faire des heureux ; et après avoir étonné l'univers par sa constance, il est parvenu, en gagnant les cœurs par ses bienfaits, à cette gloire que l'Esprit-Saint consacre, et qui est la plus solide où les rois puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, et super omnium gloriam dilegeris.* (*Eccli.*, III.)

La France, après plusieurs victoires, venait de terminer, par une paix glorieuse, cette guerre qu'elle avait entreprise pour maintenir la seconde élection de Stanislas. Cette nation pleine de ressources, lorsqu'une main habile sait mettre en action les vrais principes de sa force, l'enthousiasme de l'honneur et l'amour de ses rois, jouissait alors de cette considération que la gloire des armes et celle de la justice donnent à un peuple. Elle voyait sur son trône un prince chéri de ses sujets, estimé de ses voisins, modéré dans l'usage de sa puissance, laissant toujours apercevoir la distance qu'une sage politique met entre l'ambition qui s'agite pour reculer les bornes d'un empire, et cette grandeur d'âme qui ne s'arme que pour la défense d'un allié et l'intérêt des peuples. Toutes les rivalités paraissaient assoupies ; l'Angleterre et la Hollande, rassurées sur l'intérêt de leur commerce, ne s'alarmaient plus de nos succès, et l'on vit enfin toutes les puissances s'unir à la France victorieuse, pour changer la scène du monde politique, disposer des Etats, et dicter ce traité qui donna la Lorraine à Stanislas.

Peuple heureux sous vos anciens maîtres, et qui le serez sous le monarque qui vous gouverne ! je ne viens pas ici, avilissant mon ministère, blâmer votre attachement pour des princes qui ont fait votre bonheur. Qu'elles coulent ces larmes que vous devez au souvenir de leurs bienfaits ! Elles vous honorent à nos yeux ; elles sont le gage le plus sûr de votre fidélité. Ce même attachement prenant sa source dans le devoir, formera le lien le plus fort pour vous unir à la nation. Plus votre tendresse est vive, plus elle vous raproche d'un peuple qui idolâtre ses rois. Tous ceux qui savent aimer ainsi leur maître, sont des Français : ils tiennent par un sentiment si précieux, à cette monarchie où l'amour unissant toutes les parties, descend sans cesse du souverain au peuple par les bienfaits, et remonte du peuple au souverain par la reconnaissance.

Ce fut en accoutumant ses sujets au sentiment du bonheur, que Stanislas sécha leurs larmes, et que ce peuple, dont tous les regards se tournaient vers ses anciens souverains, n'aperçut bientôt que le danger de perdre ce nouveau maître qui se montrait si bienfaisant. Une vie agitée par tant de troubles ; soixante années passées dans des fatigues capables d'altérer la santé la plus robuste, laissaient des inquiétudes sur la durée d'un règne qui commençait par la félicité publique : mais la plus flatteuse confiance dissipa bientôt ces alarmes ; la constitution forte de ce prince, le calme de cette grande âme, cette égalité plus assurée dans

une vie paisible, cette joie si douce qui annonçait une existence agréable, cette vivacité que les années n'affaiblissaient pas, et qui semblait défier la mort, faisaient penser que des jours si sereins ne pouvaient être obscurcis par les ombres du trépas; le sentiment même du bonheur nous ôtait la prévoyance de sa fin; nos désirs formaient nos espérances; nous croyions que nos vœux, dictés par la tendresse, la religion, la vertu, entraient dans les desseins du Seigneur, et que les jours d'un prince si cher devaient être prolongés au delà des bornes qui terminent la vie des autres hommes. « Non, » disait le père assis au milieu de sa famille, et souriant à ses enfants qui soulageaient sa vieillesse; « non, vous ne perdrez pas votre bon roi; ses tendres regards ont pénétré dans notre chaumière; et c'est à lui que nous devons ces remèdes et ces aliments qui soutiennent les restes de ma vie languissante : je ne jouirai pas longtemps de ses bienfaits; la mort étend déjà ses froides mains sur mes membres épuisés; mais j'emporte avec moi la douce espérance que vous serez longtemps heureux sous son règne; je vous laisse pour héritage le cœur d'un prince qui s'attendrira sur toutes vos misères. Que le sentiment de ses bontés vous console dans les travaux les plus pénibles! que votre âme se repose doucement dans cette idée, lorsque, fatigués du poids du jour, appuyés sur vos charrues, vous suivrez de l'œil ces longs sillons qu'elle a tracés sur les campagnes! Que la reconnaissance vous anime sans cesse, et que tous les jours de votre vie commencent et finissent par une prière adressée au roi des rois, pour la conservation d'un si bon maître! »

La bienfaisance de l'homme privé n'est que l'effet de cette sensibilité vive qui s'attendrit à l'aspect du malheureux, qui essuie ses larmes, et qui soulage ses besoins : toujours limitée dans son objet et dans ses ressources, elle ne peut faire le bien qu'en partageant celui qui est dans ses mains: c'est assez pour elle de chercher des remèdes aux maux qu'elle aperçoit; rarement elle les prévient, plus rarement encore elle détruit leur cause, et jamais elle ne s'élève à ces vues générales qui embrassent le système de la félicité publique. C'est l'âme du prince qui doit s'occuper de ces grands objets : et quelles lumières sont nécessaires pour former le plan de la meilleure constitution d'un Etat! Quelle étendue de génie pour saisir l'ensemble, le bien organiser, établir entre toutes les parties la proportion la plus juste, faire qu'elles influent les unes sur les autres et concourent au même but; observer les maux et étudier les ressources; lever les obstacles qui étouffent l'industrie; ouvrir toutes les sources d'abondance; diriger par les lumières du talent l'activité du travail; encourager tous les arts, et chercher surtout des bras pour fertiliser les terres; regarder l'agriculture comme le nerf de la puissance, et ne pas élever un colosse brillant sans lui donner cette base solide; après avoir mis en œuvre tous les moyens d'augmenter les biens physiques, rechercher l'influence que les causes morales peuvent avoir sur le bonheur d'un État; juger le pouvoir de l'opinion, celui des usages; le fortifier s'il est utile; l'affaiblir s'il est dangereux; et voir jusqu'à quel point le sage doit respecter son empire; réprimer surtout les vices qui amollissent, et craindre encore plus ce calme qui naît de la faiblesse, du relâchement des ressorts, de l'engourdissement du corps politique, que ces secousses fortes qui lui donnent une convulsion momentanée; veiller à la conservation des bonnes mœurs, sans lesquelles un peuple est toujours malheureux; rendre utile au bien général l'intérêt même particulier qui semble s'y opposer; vaincre la résistance des passions par la grandeur des obstacles; changer à son gré leur direction; s'assurer, en quelque sorte, leurs forces pour les grands effets, et resserrer dans les limites du bien cette impétuosité qui pourrait se précipiter vers le mal; enfin, parcourir l'immense étendue du possible; rassembler toutes les forces, toutes les lumières, et les faire concourir au bonheur des hommes : tel est le vaste plan que Stanislas embrasse, et veut exécuter pour la félicité publique.

Les mœurs, la religion, la vertu sont les premiers objets qui fixent ses regards : bien différent des politiques, qui ne connaissent de prix que dans l'or, il voit, comme les anciens législateurs, que les bonnes mœurs sont la force et le bonheur d'un peuple; que l'esprit mercenaire anéantit tout principe noble, et ne fait d'une nation qu'un vil amas d'esclaves; que l'admiration qui donne toute la considération aux richesses n'est que celle d'un tyran qui craint la vertu, et qui, pour la subjuguer, veut l'amollir et la corrompre. Malheur, en effet, à la nation où règne cette criminelle politique, qui voit avec satisfaction le citoyen languir dans la mollesse; le pontife s'avilir; tous les corps s'énerver, parce qu'elle en attend moins de résistance, et qui semble ne vouloir remuer que des morts ensevelis les uns auprès des autres! O citoyens! citoyens! cherchez premièrement la vertu; et vous, prince, excitez-la par des récompenses; faites que l'honneur et l'estime soient toujours son partage. Dès que le vice opulent ose lancer les traits du ridicule sur la pauvreté vertueuse, et que le mérite est forcé à rougir du noble désintéressement, c'en est fait d'un Etat; tous ses fondements s'écroulent; et s'il subsiste si près de l'abîme, c'est que ses vices s'étendent, qu'ils passent chez ses voisins, et qu'ils affaiblissent tout ce qui l'environne. Stanislas connut ce rapport des mœurs avec la prospérité des empires : ses ouvrages, où il donne des leçons à l'humanité, et qui instruiront la postérité en l'étonnant, posent partout les bonnes mœurs pour base de la félicité publique. C'est là que paraît cette éloquence de l'âme qui

sent la vertu avec transport et qui la peint avec énergie : son style s'élève et s'enflamme lorsque, déplorant les malheurs de sa patrie, il combat le luxe, la mollesse, la soif de l'or, le dépérissement du vieil honneur, tous ces vices corrupteurs qui énervent les forces, qui amollissent les cœurs, qui ne laissent d'autres ressorts qu'un vil intérêt à des âmes qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de sacrifices et de sang versé pour l'Etat. Généreux défenseurs de la patrie, vous deviez à ces grandes vues de notre monarque cet établissement où vos enfants venaient puiser des leçons de bravoure et de grandeur d'âme; où le fils du héros, tiré de l'avilissement de la misère, sentait qu'il était né pour imiter les vertus de ses ancêtres, s'embrasait au nom sacré de la patrie qui formait sa jeunesse, et portait dans nos armées cette ardeur de la gloire, qui avait été nourrie par l'émulation de ses illustres condisciples Et vous qui passez des jours si heureux dans le commerce des muses et des beaux-arts, que ne devez-vous pas à la magnificence d'un prince qui a laissé au monde l'exemple trop rare de cultiver et d'honorer les talents? Persuadé que les lettres adoucissent les mœurs, et que les lumières bien dirigées donnent plus d'éclat à la vertu, il établit partout des écoles gratuites ; il fonde dans sa capitale des chaires de mathématiques, de philosophie et d'histoire ; il forme cette académie où le goût s'épure, où le génie, longtemps asservi à des routes tracées par les anciens, peut briser ses entraves, ressaisir le don de penser, et puiser les règles du beau dans les modèles invariables de la nature ; où les noms des plus grands hommes de l'Europe viennent se confondre, pour développer les talents de cette nation par l'émulation de leur gloire, ou les couronner par leurs suffrages.

Tandis que Stanislas cherche à étendre les lumières pour éclairer la vertu, il s'efforce d'arrêter les progrès de cette philosophie criminelle, qui, ne voyant dans l'homme qu'un vil amas de poussière agité par des besoins physiques, détruit les idées d'ordre, sourit dédaigneusement au nom sacré de religion et de patrie ; relâche tous les liens du devoir; laisse les peuples sans principes et la vertu sans appui ; regarde en pitié le héros qui fait des actions grandes, et l'homme simple qui n'en fait que d'honnêtes. Quoi donc! les cieux n'annoncent-ils plus leur auteur? L'idée de l'Etre suprême, du principe de toute vérité, cette idée si sublime, si consolante, où notre âme se repose de l'inquiétude qui la tourmente partout ailleurs, ne serait-elle qu'une erreur? Cette religion, qui porte l'empreinte de la divinité; ce grand ouvrage qui subsiste dès l'origine du monde, au milieu de la révolution des âges, de la dissolution des empires, des efforts de toutes les passions, sera-t-il détruit de nos jours par quelques sophismes? Notre siècle se vantera-t-il de nous avoir affranchis de la crainte d'un Dieu vengeur, ce frein pour le mal, et cet encouragement si puissant pour le bien ? Et que gagneront les mortels, lorsque des doutes frivoles auront affaibli ce sentiment précieux d'immortalité, qui les décide à conserver la vertu pour l'avenir? N'est-ce pas lui qui les console dans leur peines, qui écarte le désespoir de leur cœur dans les malheurs extrêmes; qui effraye le méchant lorsqu'il va commettre le crime, et qui dit au juste, pratiquant la vertu loin des regards publics : Dieu vous voit, il sera votre récompense? Stanislas, convaincu de cette influence de la religion sur les mœurs, conserve avec soin le dépôt précieux de la foi dans ses Etats. Touché de l'auguste simplicité de l'Evangile, il s'élève avec force contre ces impies qui voudraient le confondre avec un culte superstitieux et servile : il leur peint cette loi douce, bienfaisante, qui resserre par les motifs de la charité, tous les liens du devoir ; cette morale si pure, dont le seul but est de plaire à Dieu, dont le seul moyen est d'aimer les hommes : son zèle embrasse tout ce qui peut affermir cette religion dans l'esprit des peuples ; il destine des hommes apostoliques à parcourir les différentes contrées de cette province, pour y féconder, par la parole sainte, toutes les semences des vertus, semblables à ces nuées bienfaisantes portées sur les ailes des vents, pour fertiliser les campagnes. Par ses libéralités, le culte prend un extérieur digne de la majesté du Tout-Puissant. Des temples s'élèvent de toutes parts, et portent jusqu'au ciel le témoignage de sa magnificence. On ne peut assez louer son exactitude dans les saintes observances, son respect pour les ministres, cette humilité profonde qui semblait l'anéantir devant le Très-Haut, et qui déposait aux pieds des autels tout le faste de la couronne. C'était là qu'il priait le Seigneur de répandre ses bénédictions sur son peuple, et qu'il puisait dans le sacrement de l'amour de Jésus-Christ, un renouvellement perpétuel de sa bienveillance ; c'était là qu'il faisait à Dieu la promesse de consacrer sa vie au bonheur des hommes. Dans ces moments où, pénétré de la présence de la Divinité, il se prosternait dans le temple, je crois l'entendre dire à l'Eternel : Dieu bon ! Dieu clément ! puisque vous avez mis le sceptre entre mes mains, je ne veux en user que pour faire régner la vertu, je vais seconder les vues de votre bonté, en me rendant utile aux hommes; soutenez ma faiblesse, agrandissez mon âme, rendez-la digne d'une occupation si sublime ; ma vie me laissera le plus doux souvenir, et j'aurai la confiance de me réunir à vous en mourant, si vous permettez que j'ajoute au bonheur de mon peuple.

O vous, qui nous défendez avec votre sang, et qui nous nourrissez de vos sueurs! l'humble toit de vos chaumières ne pouvait vous dérober aux regards bienfaisants de votre prince. Qu'il était loin de ces hommes barbares, dont la dureté, pour me servir de l'expression de Job, afflige l'âme du culti-

vateur, fait pousser des gémissements à la terre, et couvre de ses larmes le soc des charrues qui ouvrent son sein! *Si adversum me terra clamat, et cum ipsa sulci ejus deflent.* (*Job*, XXXI.) Il vous regardait comme les bienfaiteurs de l'humanité; il savait que le fer, dans vos mains endurcies, mérite autant l'hommage du citoyen, lorsqu'il fertilise le sol de la patrie, que lorsqu'il la défend contre ses ennemis : ses vues se tournaient souvent vers l'économie rurale; ses bienfaits allaient ranimer le bonté de vos cœurs flétris par la misère; il établissait des greniers publics pour vous protéger contre un ciel d'airain; il eût voulu féconder toutes les campagnes et y répandre la joie, la sérénité, l'abondance.

Peindrai-je ici cette compassion tendre, qui ouvrait son cœur à toute espèce de misères? Rapprocherai-je de vos regards tous ces lieux, consacrés par sa bienfaisance au soulagement de l'humanité, où sont réunis tous les âges et toutes les infirmités de la vie: où la miséricorde, répandant ses largesses, étend ses soins sur la veuve, sur l'orphelin, sur tous les malheureux; veille à leurs besoins, procure aux uns des remèdes pour soulager les maux du corps, aux autres les consolations de l'esprit et les secours de la conscience?

Je ne mêlerais pas à l'éloge de tant de vertus utiles celui des vertus privées, si ces vertus ne naissaient pas les unes des autres, et si cette sensibilité, qui voit avec transport l'image de la félicité publique, était autre chose que cette tendresse qui sourit délicieusement aux premières caresses d'un enfant, qui commence à bégayer le doux nom de père. N'est-ce pas en effet dans l'intérieur d'une famille que les premiers sentiments se développent, que l'âme contracte la douce habitude de s'unir à d'autres âmes, de goûter leur bonheur, de l'augmenter par des satisfactions réciproques? Et cette bienfaisance qui se plaît à faire des heureux sur le trône, n'est-elle pas cette même sensibilité qui s'étend à de plus grands objets? Stanislas fut le meilleur des pères, et le premier vœu de son cœur fut toujours pour le bonheur de notre auguste reine. Il aimait à s'épancher dans le sein d'une fille chérie; il lui communiquait ses pensées, ses chagrins, ses plaisirs, et jusqu'aux plus petits détails de sa vie. On ne se lasserait pas de transcrire tous les témoignages qu'il lui donnait de sa tendresse. Nous vous perdons, lui disait-il, au moment où elle allait monter sur le premier trône de l'univers; nous vous perdons, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices : je vous cherche sans cesse à mes côtés; je sens qu'il me manque une partie de moi-même, et ma vie semble s'échapper avec mes pleurs. Ne reconnaît-on pas dans l'énergie de ces expressions cette âme simple, et noble qui, malgré tous les avantages de la plus glorieuse alliance s'arrache à une fille tendre qui fait son bonheur? Tel est l'empire que la nature exercera toujours sur des cœurs vertueux : et malheur aux âmes qui ne seraient pas émues par des sentiments si touchants! Prince, qui serez l'objet éternel de nos regrets et qui n'avez été montré à la France que pour lui faire sentir tout ce qu'elle pouvait perdre! quelle fut la douleur de votre auguste aïeul, lorsqu'il apprit votre mort! Ses larmes, que la décence contraignait aux yeux du public, coulaient avec abondance dans le sein des personnes qu'il honorait d'une confiance plus intime. La vertu avait préparé l'union de vos cœurs; l'humanité, la bienfaisance, la douce sensibilité, la compassion tendre, la piété éclairée, le goût des arts, l'estime réciproque resserraient encore des liens que la nature avait formés; il se retrouvait en vous; et le coup fatal qui vous précipita dans le tombeau parut déjà le frapper en brisant l'image de ses vertus.

Il fallait des amis à une âme si sensible, si agitée par la passion délicieuse de faire des heureux. Ce désir d'étendre sans cesse le cercle du bonheur et d'y faire entrer tous les hommes, devait, pour ainsi dire, avoir une action plus forte vers le centre, et laisser un intérêt plus vif pour ceux que l'estime, le goût, l'habitude du commerce, la ressemblance des vertus en rapprochaient. Amitié sublime! est-il donc vrai que les princes sont toujours privés de vos douceurs? La vile adulation ou la hauteur ferme-t-elle leur cœur à vos tendres épanchements? et les vertus qui s'unissent avec tant de force, ne peuvent-elles pas, malgré la distance des rangs, établir entre les grandes âmes une correspondance flatteuse et une concorde inaltérable? Stanislas connut le prix de l'amitié; et dans un rang si élevé, personne ne sut mieux goûter ces douceurs de la société qui font le plus grand agrément de notre vie. Vous le savez, Messieurs, et ma faible voix n'est ici que l'interprète de tous les cœurs; vous le savez, vous surtout qui, après avoir joui longtemps de sa confiance, environnez maintenant ce triste monument où reposent ses cendres chéries; mêlez les larmes de la tendresse à celles de l'admiration, et conservez encore plus le souvenir de l'homme aimable que celui du héros. Quelle âme c'était pour vous que celle de Stanislas! Quel intérêt tendre! quels doux épanchements! quels soins consolants! Il aimait à se reposer dans votre cœur des soucis du trône : il y oubliait ses peines, il y soulageait ses douleurs. Tantôt ses larmes se confondaient avec les vôtres; tantôt la sérénité qui brillait sur son front, la tendresse qui animait ses regards, semblaient sourire à la vôtre et exprimer la satisfaction qu'il goûtait avec vous. La franchise, la candeur, une joie douce, une familiarité d'estime faisaient le charme de ses entretiens; tout y était esprit, tout y était bonté : on n'apercevait plus la différence des rangs, il fallait s'en souvenir : le désir de plaire, qui fait la douceur du commerce d'égalité, animait autant le monarque que le sujet, et l'amitié ne laissait plus d'intervalle.

Par quelle invisible chaîne s'attachait-il tous les cœurs? par cette bonté qui le rapprochait de tous; par ce désir d'être aimé, qui l'a suivi jusque dans les bras de la mort; par cet art charmant de donner plus de prix aux bienfaits, en marquant de l'estime pour les personnes, de dire des choses touchantes, de caresser, pour ainsi dire, l'amour-propre, et de choisir l'endroit le plus flatteur. Sans faste dans la gloire, sans ostentation dans la vertu, ne s'élevant pas pour paraître grand, ne s'abaissant pas pour être affable, chacun le tronvait tel qu'il le souhaitait. La noble simplicité qui était dans son âme se répandait sur toute sa maison: un appareil plus majestueux qu'imposant; un goût plutôt d'élégance et d'agrément, que de frivolité; partout l'image de l'ordre, de l'aisance, du bonheur; un domestique immense, tenu dans la subordination d'une famille; la vénération des courtisans, que l'amour rendait plus touchante; le citoyen qui venait tous les jours s'informer de la santé de son roi et épier les changements que l'âge faisait sur son visage pour juger de la durée de son bonheur; l'habitant de la campagne, qui s'en retournait content après avoir vu son bon maître. Au milieu de ces objets attendrissants, Stanislas, entouré de ses sujets, comme un père de ses enfants, fixant tous leurs regards, jouissant de la satisfaction de les voir heureux; goûtant ces vertus paisibles et cette gloire tranquille que l'on ne partage plus avec la fortune; donnant une partie de son temps aux besoins de l'Etat, et le reste à des délassements utiles; tantôt conduisant des amis dans ses superbes allées, dans ses maisons délicieuses qu'il avait embellies; les entretenant des grands objets de la nature, de la religion, de la politique, et traitant ces questions qui occupaient les Platon et les Socrate; tantôt exécutant ses projets pour l'embellissement des villes; élevant des monuments à la gloire de son successeur; interrogeant les artistes, examinant leurs plans et dirigeant l'art même dans la construction de tant d'édifices publics, dont la postérité admirera le goût et la magnificence.

Ainsi coulaient sous l'empire de la vertu, dans un repos sans indolence, dans des plaisirs sans mollesse les jours sereins d'une vie sanctifiée par la piété et consacrée au bonheur des hommes. Fallait-il que le cours d'une vie si belle fût interrompu par un accident aussi imprévu que terrible? O jour, ô moment affreux! où nous entendîmes retentir autour de nous de longs sanglots entrecoupés de cette triste parole: *Le feu a pris aux vêtements du roi, sa vie est dans le plus grand danger! le roi est dangereusement malade!* A la première nouvelle de cet accident affreux, qui de nous ne se sentit pas frappé, comme si la mort eût menacé le plus tendre des pères? Tout était en alarme; on ne voyait que l'image de la douleur: on courait vers le palais pour s'informer de l'état du prince; on recevait avec avidité ces premières nouvelles qui éloignaient l'idée du danger. Déjà la confiance ranimait tous les cœurs, *une minute de plus*, disait-on, *et nous n'avions plus de roi, plus de père.* O Dieu! qui l'avez arraché à une mort si cruelle, achevez sa guérison et conservez-le pour notre bonheur. Hélas! ce bon roi cherchait lui-même à tromper notre douleur; il nous cachait ses maux pour adoucir nos inquiétudes. Presque entre les bras de la mort, et déjà glacé sous ses froides mains, il entretenait sa cour attendrie, avec une tranquillité qui rassurait nos craintes. C'était le même esprit, la même bonté; le dirai-je? c'étaient les mêmes charmes. On voyait encore le doux sourire sur ses lèvres; et la tendresse semblait lui donner de nouvelles forces, lorsque ses amis venaient baiser ses mains défaillantes. Triste consolation! puisque la mort a éteint ce courage paisible, qui ne s'aigrissait pas contre elle, et que le souvenir de tant de douceur, de tant de vertus, ne sert qu'à augmenter la grandeur de notre perte. Tout change, en effet, après quelques jours d'espérance L'heure fatale sonne, l'on aperçoit la fin prochaine du prince. Les alarmes augmentent à chaque instant. On n'entend plus que les gémissements du désespoir, et les mains tombent au peuple, de tristesse et d'abattement: *Manus populi terræ conturbabuntur.* (*Ezech.*, VII.) Chaque famille craint la mort d'un père; chaque citoyen se rappelle le trait qui lui paraît le plus touchant, dans une vie si belle; il le raconte avec attendrissement, et s'interrompt par ses soupirs. A travers les sanglots, les larmes d'un peuple immense, le courtisan se précipite vers le palais, pour voir son cher maître, et lire sur son visage, non ce qu'il peut espérer pour sa fortune, mais ce qu'il doit craindre pour sa tendresse. Tout fond en larmes, tout retentit de ce cri funeste: *Nous perdrons notre bon roi.* Bientôt la consternation devient générale; la nouvelle se répand avec rapidité dans la province; toutes les villes sont émues, tous les travaux sont suspendus; rien ne paraît intéressant dans un si grand danger: le magistrat descend du tribunal; le ciseau tombe des mains de l'artiste; les charrues sont abandonnées dans les campagnes; la mère n'entend plus les cris de son enfant, et s'arrache de ses bras pour courir au pied des autels: on ne sent plus que cette émotion de la piété, qui, dans les grands périls, nous jette dans le sein de la Providence: tous les citoyens se regardant tristement, marchent vers le temple, pour implorer la miséricorde: le prêtre mêle ses larmes à celles du peuple, ses sanglots interrompent ses prières, et accablé lui-même du poids de sa douleur, il achève avec peine le sacrifice qu'il offre au Dieu de force et de consolation. Au milieu d'un trouble si général; dans des cœurs qui avaient l'intérêt le plus vif pour le bonheur du prince, régnait la plus grande sécurité sur son salut éternel; et dans ses derniers moments, où la maladie livrait à l'engourdissement ses sens affaiblis, on n'avait

pas la moindre inquiétude sur ses dispositions chrétiennes. Je dois ce beau, ce consolant témoignage à votre juste douleur, à celle de notre auguste monarque, dont les regrets sont d'autant plus vifs qu'il sait mieux estimer les vertus, à celle de la famille royale, que les seuls motifs de la religion peuvent soutenir contre un coup si terrible. Le prince qu'ils pleurent avec nous, avait prévenu, par la pénitence et par des œuvres saintes, l'heure fatale de troubles et de ténèbres : une vie passée dans les sentiments et les exercices de la foi, tous les devoirs de la religion remplis avec ferveur; une piété tendre, qui s'alarmait des infidélités les plus légères; la participation fréquente des saints mystères; des jours consacrés au bonheur des hommes, et animés de cette charité qui subsiste éternellement dans le sein de Dieu; une soumission constante à la volonté divine, dans tous les événements; la résignation la plus forte, au milieu des plus vives douleurs, la confiance aux mérites du Rédempteur, et la joie de s'unir à sa croix par les souffrances, n'est-ce pas là ce qui justifie le chrétien? Et après une carrière embellie par tant de vertus, la mort est-elle autre chose que le passage du temps à l'éternité bienheureuse? C'est le sommeil du juste, qui s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur; c'est le retour d'un fils qui vient, après une longue absence, se jeter entre les bras de la tendresse paternelle; c'est ce que nous avons vu dans le prince que nous regrettons sur la terre; et lorsqu'un pontife, tendrement attaché à ce monarque, et longtemps témoin de ses vertus, lui présentait les remèdes de la religion; lorsque, recevant ses derniers soupirs, il prononçait les prières qui achèvent d'enfanter le fidèle à la vie éternelle, nous pensions tous que ses vœux étaient exaucés, que cette grande âme allait se réunir à son Créateur, qu'un prince si pieux, si bienfaisant, régnerait à jamais dans le ciel, et y trouverait le prix immortel de ses vertus.

N'attendez pas, Messieurs, que j'expose à vos yeux les tristes images de la patrie, de la vertu, versant des larmes sur le tombeau d'un prince qui a fait le bonheur des hommes; que je vous rappelle ce jour de deuil, où un peuple abattu, consterné, suivait la pompe funèbre de son roi, le cherchait encore dans les ombres de la mort, et s'arrachait avec effort à ses déplorables restes; que je vous fasse entendre les cris du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, qui demandent encore leur père, leur consolateur, leur appui. Dans une calamité si générale, chacun trouve en soi la source de son affliction, et il faudrait plutôt songer à calmer votre vive douleur, qu'à l'augmenter par des images si fortes. Un plus grand objet se présente à ma pensée, la mort d'un roi bienfaisant est autant une instruction qu'un malheur pour l'humanité. Quand Dieu frappe ce coup terrible, il veut détacher nos cœurs de la terre, en arrêtant le cours de nos prospérités; il ôte à tout ce qui nous séduit ce charme secret qui fait oublier le ciel; il nous fait voir, après quelques vaines douceurs, que les maux du monde sont toujours plus réels que ses biens, et ses chagrins plus vifs que ses joies; il nous apprend que le présent n'est rien, que notre destinée est dans l'avenir, qu'il faut servir le Roi tout-puissant, parce qu'on ne trouve de félicité durable que sous son empire : *Unus est Altissimus... et dominans Deus.* (*Eccli.*, I.) Venez donc, vous qui pleurez le meilleur des maîtres, peuple qu'il rendait heureux, grands qu'il honorait de sa confiance et de son estime; venez tous, environnez ce triste monument, percez ce voile lugubre, considérez ce qui reste d'une vie si belle : des inscriptions qui rappellent quelques actions de ce prince, des titres qui font souvenir qu'il a existé, en faisant penser qu'il n'est plus; des images fragiles, que le temps ne tardera pas à détruire. Dites, en voyant les débris de tant de grandeurs, en admirant peut-être à la lueur des torches funèbres les tristes décorations de ce temple : Voilà donc ce qui reste de ces puissances qui semblent nous écraser de leur poids, un tombeau qui n'occupe plus d'espace que pour renfermer un plus grand vide. Voilà tout ce que la magnificence, la piété, la tendresse peuvent faire pour honorer un monarque chéri, rappeler le souvenir de ses bienfaits, proposer l'exemple de ses vertus, louer ce qui n'existe plus dans le temps, et terminer l'éloge le plus pompeux par l'aveu du néant et de la fragilité de son objet. Mon Dieu, que nos pensées sont incertaines! et faut-il que l'erreur nous domine de toute part? Tandis que notre éloquence s'épuise à jeter quelques fleurs sur des cendres insensibles, l'âme de ce grand prince, plongée dans le sein de la Divinité, ou soupirant après le moment de cette union bienheureuse, n'écoute plus nos louanges stériles, et ne voit rien de solide, rien d'intéressant pour elle que nos prières. Écoutez donc, Seigneur, les vœux de votre peuple, ces vœux que l'amour inspire et que la piété consacre; souvenez-vous de ce nouveau David, de sa patience, de sa soumission, de sa charité, de sa droiture; couronnez cette foi humble, cette dévotion tendre, toutes les vertus chrétiennes dont vous aviez rempli son cœur; donnez le repos de la sainte Sion à cette grande âme qui ne s'est occupée sur la terre que du bonheur des peuples qui vous adorent : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI.) Et vous, pontife si cher à la religion et à l'Etat, plus illustre par vos vertus que par l'éclat d'un grand nom et les dignités qui vous décorent, remontez à l'autel; substituez aux tristes accents de notre douleur la voix de la victime sainte; achevez le sacrifice dont l'immortelle vertu purifie toutes les souillures, versez avec confiance le sang de l'Agneau sur cette âme pieuse; que ses mérites infinis lui ouvrent le ciel, qu'ils fassent naître dans nos

cœurs la douce espérance de la rejoindre dans l'éternité bienheureuse ; et que nous sortions tous de ce temple persuadés qu'un prince si bienfaisant, un chrétien si parfait jouit devant Dieu d'une gloire plus solide, plus éclatante que celle dont il est couvert devant les hommes. Ainsi soit-il.

III. ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Omnes viæ ejus pulchræ, et semitæ ejus pacificæ. (*Prov.*, III.)

Toutes ses voies sont été belles, et notre âme se repose doucement sur les traces qu'il nous a laissées.

Ainsi le sage jugera d'un prince digne de commander aux hommes et né pour le bonheur. Après avoir suivi dans l'histoire ces grandes révolutions qui ont fixé la destinée des empires; après avoir admiré ces héros qui ont rempli la terre du bruit de leurs victoires, fatigué de n'avoir vu que des ruines, de n'avoir contemplé que des malheureux, de n'avoir éprouvé que ces émotions fortes qui n'agrandissent l'âme qu'en déchirant le cœur, il tournera ses regards vers le prince que nous regrettons ; il cherchera dans le tableau de sa vie ces traits que l'on admire avec attendrissement; et, rempli de cette satisfaction pure que laisse le spectacle du bonheur et l'image de la vertu, il s'écriera : Toutes ses voies ont été belles, et notre âme se repose doucement sur les traces qu'il nous a laissées : *Omnes viæ ejus pulchræ, et semitæ ejus pacificæ.*

A la vue de ce tombeau, où la mort, assise sur les débris de toutes les grandeurs, couvrant de ses ombres toutes les vanités du siècle, respecte la seule trace du juste, donne un nouvel éclat à ses vertus, et ne fait qu'embellir son triomphe, nos jugements sur le prince dont nous pleurons la perte ne sont-ils pas les mêmes? Et la haute idée que nous avons conçue n'est-elle pas exprimée par ces paroles de mon texte : *Omnes viæ ejus puchræ?*

Lorsque l'éloquence humaine veut éblouir par l'éclat des événements, son art, ses succès, ses efforts tiennent encore à la vanité ; elle aime mieux peindre cette force qui renverse et qui varie à chaque instant ses tableaux, que cette sagesse qui laisse tout à sa place; la rapidité de ses mouvements, l'énergie de ses traits, l'éclat de ses images, tout tend à remuer dans les auditeurs les passions qui agitaient son héros; à entretenir cette illusion qui, fixant tous les regards sur la grandeur de l'action et l'éclat du succès, nous empêche de réfléchir sur les calamités qui en sont la suite. Ici je ne dois ni déplorer des faiblesses, ni consacrer des vices brillants par des éloges; je n'ai pas à peindre ces grandes révolutions qui changent la scène du monde et qui font gémir sur leur effet, lors même que l'on admire la force ou les talents qui les produisent. Je vous présenterai un spectacle plus grand aux yeux de la raison, plus touchant pour le cœur, plus consolant pour la vertu ; un prince qui a préféré le devoir à la gloire; qui, avec tous les talents, a eu le mérite plus rare de n'en user que pour le bien ; qui a aimé tout ce qu'il devait aimer; qui a fait tout ce qu'il devait faire ; qui est mort comme il devait mourir, digne enfin de cet éloge de saint Ambroise : Il est véritablement grand, puisqu'il a été tout ce qu'il devait être : *Grande est aliquem intra se tranquillum esse, et sibi convenire.*

O vous qui environnez ce triste monument, que ne puis-je satisfaire à ce que vous désirez de moi, en louant dignement un héros chrétien qui vous inspire tant de respect, d'admiration, de tendresse et de douleur! Que ne puis-je me pénétrer des sentiments de toute l'Europe dont il était estimé; de ceux de la cour dont il faisait les délices; de ceux de la nation dont il était la plus douce espérance; de ceux de la religion, qui le regardait comme sa gloire et son appui! Plein de ces idées, mon âme pourrait s'agrandir avec ces objets et produire un intérêt général, en vous montrant dans la mort d'un seul homme une perte pour l'univers; mais, trop faible pour me soutenir dans un plan si vaste, et pour vous montrer tout ce que nous pouvions attendre de Monseigneur le Dauphin, je me bornerai à louer ce qu'il a fait; moins éloquent que les orateurs qui ont célébré ses vertus, je me ferai un devoir d'être aussi vrai. Ce grand prince a su réunir tout ce que les hommes admirent et tout ce qu'ils aiment. L'élévation de l'âme et la bonté du cœur faisaient le fond de son caractère; mais le devoir seul réglait ses actions, et il le préférait toujours à l'éclat; c'était là le secret de sa vie et ce sera le plan de son éloge. Aussi grand que vertueux, sa vertu, qui préférait toujours le devoir à l'éclat, a fait la sage obscurité de sa vie ; première partie. Cette même vertu qui a trouvé dans les derniers jours de sa vie l'occasion de déployer son héroïsme, a fait l'éclat de sa mort; deuxième partie : c'est l'instruction que nous laisse la vie et la mort de très-haut, très-puissant et excellent prince, Monseigneur le Dauphin.

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée de puissance est, dans l'esprit des hommes, la seule mesure de la grandeur; tout ce qui donne de l'ascendant sur les autres, la force, le courage, les talents, l'étendue des lumières, la sûreté et la fécondité des ressources, tout ce qui peut multiplier les moyens de produire de grands effets : voilà ce qu'ils admirent, et à quoi ils consacrent des éloges. Insensés! ils ne voient pas que ces qualités peuvent être également funestes, ou avantageuses à la société ; qu'elles ne sont que des moyens de nuire, lorsqu'elles sont mises en œuvre par les passions et que la vertu seule peut les rendre utiles. Il est, sans doute, beau de remporter des victoires; de remuer à son gré les esprits; d'exercer un empire sur des âmes que l'estime nous soumet,

de toucher ces ressorts qui agissent à de grandes distances, et qui ébranlent au loin l'univers : mais si l'ambition seule livre des batailles, si ces grands mouvements ne sont que les agitations des passions, si ces actions brillantes ne laissent que des ruines, ne deviennent-elles pas les instruments des malheurs publics?

La supériorité des talents, l'activité, le courage, le génie fécond en moyens et en ressources, ne forment donc la véritable grandeur que lorsque l'amour du devoir les fait servir au bien public. Le grand homme est celui, qui, pouvant aller à la gloire par des succès brillants, n'y va que par la vertu; qui, sûr de produire de grands effets par l'emploi de ses forces et de ses lumières, ne veut en produire que d'utiles; et qui sait sacrifier la gloire même au devoir.

Tel fut Monseigneur le Dauphin. La France, après un règne où elle avait appris tout ce qu'elle pouvait entreprendre et tout ce qu'elle pouvait perdre, réparait ses forces dans le calme d'une longue paix, et se relevait de cet épuisement qui avait succédé à la grandeur de ses efforts : cette nation, dont la réputation ne pouvait croître au dehors, ne désirait dans ses maîtres que ces vertus qui assurent le bonheur des empires. Dieu qui fait les destinées publiques, en formant le cœur des princes, nous avait donné un roi selon nos désirs. Louis XV, porté du berceau sur le trône, montrait, dès ses premières années, ces inclinations douces et bienfaisantes, cette modération, cet amour de la paix et de la justice, que son auguste bisaïeul, gémissant sur ses victoires, avait demandés, comme un autre David, pour son fils Salomon. Tout ce que la jeunesse a d'aimable; cette majesté, mêlée de douceur, qui inspire une vénération si touchante; cet extérieur grand et auguste, qui annonce le souverain et qui fixe les regards qui le cherchent; cet abord facile, si puissant sur une nation qui aime tant à voir ses rois; ce fonds de probité, de droiture, de vérité, qualités qui honorent les princes mêmes et qui leur attachent les peuples ; tout ce qui pouvait augmenter la tendresse des Français pour leurs rois, se réunissait dans ce monarque, pour le rendre maître de tous les cœurs. La jeunesse de l'État comme celle du souverain, paraissait vive et florissante; rien ne manquait à notre bonheur, que l'assurance de sa durée; et au milieu des prospérités que nous goûtions sous le règne d'un prince bienfaisant et pacifique, le premier vœu de nos cœurs était pour sa conservation ; le second, pour demander au ciel un successeur qui lui fût semblable : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico.*

Vous entendîtes, ô mon Dieu ! des vœux si tendres ; le lien de la succession royale, le gage du bonheur des peuples, Louis Dauphin fut donné à la France : sa naissance, regardée comme un bienfait du ciel, fit éclater notre reconnaissance; chaque jour augmentait la joie de la nation, en affermissant ses espérances; la constitution forte de ce prince, qui laissait moins d'inquiétude sur sa conservation ; l'excellence de son naturel, qui semblait prévenir les soins de l'éducation; la majesté de ses ancêtres, peinte sur son front et qui annonçait ses grandes destinées, tout flattait la tendresse des peuples ; et ils ne craignirent plus qu'elle fût séduite, lorsqu'ils virent son enfance confiée à cette respectable dépositaire, dont les mains habiles avaient déjà formé celle d'un roi qu'ils chérissaient.

Déjà on voyait briller dans cet héritier du trône ces premiers traits qui donnent la forme au caractère et qui l'expriment d'autant plus sûrement, que l'âme ne suit encore que sa pente et ne raisonne pas ses affections. Il existe, en effet, dans tous les hommes des qualités primitives, des traits ineffaçables qui sont, pour ainsi dire, le fonds de leurs âmes ; qui influent sur toutes les actions de leur vie ; qui ne décident pas s'ils seront vicieux ou vertueux, mais qui sont le mode de leurs vices ou de leurs vertus. Lorsque leurs idées morales ne sont pas développées, que la beauté de l'ordre ne les frappe pas encore, et que l'amour de la justice ne les attache pas au devoir; la bonté du cœur, qui se manifeste par les émotions de la sensibilité, et l'élévation d'une âme prompte à recevoir toute impression de grandeur, sont les qualités qui peuvent fonder les plus flatteuses espérances. Elles se mêlent quelquefois avec des inclinations vicieuses, mais elles sont la base nécessaire des grandes vertus.

Douce sensibilité, bonté du cœur, qui produisez le bien en le faisant aimer, et qui donnez aux vertus cette activité qu'une froide raison peut ralentir, vous parûtes dans l'âme de ce prince avant même que sa bouche pût exprimer vos émotions : l'aspect d'un malheureux faisait palpiter son cœur, et l'agitation de ses mains, trop faibles pour le soulager, semblait solliciter les secours qu'il ne pouvait lui rendre. L'élévation de son âme éclatait en même temps que sa bonté ; une curiosité vive et empressée de se satisfaire sur tous les objets, annonçait un esprit qui sentait ses forces, qui voyait où il pouvait atteindre, qui s'agitait sans cesse pour reculer ses bornes et briser ses entraves. Quel fut l'étonnement d'un grand ministre, dont la mémoire sera toujours chère à la France, lorsque voulant briser l'orgueil du jeune prince, et lui rappeler sa dépendance au milieu des hommages et des respects qui pouvaient affaiblir cette idée, il ne trouva dans cet auguste enfant que cette noble confiance qui est la source de l'héroïsme ! Vous voyez, lui disait ce ministre, cet éclat qui vous environne, tout vient du roi, tout est au roi, rien n'est à vous. *Au moins*, répondit Monseigneur le Dauphin, *mon cœur et ma pensée sont à moi.* N'est-ce pas là l'essor le plus élevé du sentiment? Et que ne devait-on pas attendre d'un prince qui, dans un âge si tendre, sentait la dignité de son

âme et la respectait assez pour ne jamais l'avilir ? Celui qui ne place pas toute sa grandeur dans le fond de son cœur est toujours petit, faible, jouet de la vicissitude et des événements. Le véritable héroïsme est indépendant de tout ce que la fortune peut donner ou ravir ; il est à l'homme, comme son cœur et sa pensée ; il s'honore plus de ce qu'il est que de ce qu'il peut paraître ; et s'il est dangereux qu'il ne flatte trop l'amour-propre, du moins il ne produit jamais que cet orgueil qui fait les grandes choses. Ce trait sublime ne devait pas m'échapper dans l'éloge de ce prince ; il développe mon plan ; il commence à nous indiquer le secret de sa vie. Son cœur et sa pensée étaient à lui, c'était là que se trouvait sa grandeur ; ses actions tenaient à l'ordre établi, il devait s'y conformer, sacrifier l'éclat à la vertu, concentrer dans une sage obscurité tout ce qui préparait sa gloire, échapper en quelque sorte à l'œil du courtisan toujours attentif à saisir ce qui peut fonder ses craintes et ses espérances, remplir au pied du trône le devoir de la soumission, regarder la volonté du monarque comme le seul principe agissant dans l'Etat, obéir comme le premier des sujets, sans jamais laisser apercevoir ce qu'il pourrait commander lorsque tout marcherait à sa parole. C'était là le secret admirable de sa vie, dont la révélation nous fait écrier aujourd'hui : Toutes ses voies ont été belles, et notre âme se repose doucement sur les traces qu'il nous a laissées : *Omnes viæ ejus pulchræ, et semitæ ejus pacificæ.*

Il est, pour tous les hommes, un âge où les sens et l'attrait du plaisir prennent un empire d'autant plus absolu, que la raison est peu développée et que le cœur ne s'ouvre pas encore aux charmes de la vertu. Ce temps d'ivresse, où l'âme ne suit que l'impression des objets extérieurs, et où nos sensations forment presque toutes nos volontés, est l'écueil ordinaire de l'innocence, et répand souvent de l'amertume sur notre vie ; il arrête les progrès de la raison ; il retarde le développement de la vie morale, et lorsqu'il unit au goût de la dissipation l'attrait de la volupté, il prépare pour l'avenir des regrets qu'une sagesse trop tardive ne fait que développer. Quelques nuages répandus sur la jeunesse de Monseigneur le Dauphin, tels que ceux qui obscurcissent l'aurore du plus beau jour, faisaient craindre des orages ; une hauteur de caractère qui pouvait dégénérer en orgueil ; une impétuosité naturelle qui tendait à briser tous les liens ; le feu et la vivacité d'une imagination capable de créer des objets pour les passions, augmentait encore son dégoût pour les occupations sérieuses, dans un âge où le plaisir seul paraît intéressant, et semblait éloigner de son but cette âme née pour la vertu. Votre grâce, ô mon Dieu ! qui donne le lait aux enfants, comme le pain aux forts, sauva ce prince d'un si grand écueil ; elle s'empara pour ainsi dire de sa première tendresse ; elle tourna vers vous, par les charmes secrets de la piété, les mouvements de ce cœur qui cherchait un objet ; la foi, qui prescrit les obligations sans les discuter, suffit pour lui faire contracter l'habitude des mœurs pures et saintes, dans un âge où l'on agit plus par sentiment que par réflexion ; bientôt la raison lui montra des devoirs ; il entendit le doux nom de vertu ; et il trouva dans le fond de son cœur le sentiment qu'il exprime. Ce moment où son âme se replia sur elle-même, découvrit toute son élévation ; il fut effrayé de la force de ses penchants, et de l'impétuosité d'un caractère trop prompt à s'irriter ; mais il fut assez grand pour vouloir se corriger et assez courageux pour prendre, même dans la pente de son cœur, le frein qui devait la réprimer. Cette impression de grandeur qui produisait la fierté, lui suffit pour l'enchaîner et pour la soumettre avec force ; il n'eut qu'à lui montrer l'avilissement de l'excès où elle pouvait le précipiter. Déjà cette hauteur, qui s'irritait contre tout ce qui semblait la dominer, n'est plus qu'une élévation de raison, qui respecte les bornes du devoir, dès qu'elle les connaît ; cette sensibilité vive, qui rendait l'attrait du plaisir si dangereux, n'est plus qu'une tendresse de sentiment, qui donne à sa bienfaisance et aux vertus sociales cette activité qui naît de la force des affections ; se respectant trop pour s'avilir ; méprisant trop la fausse gloire, pour vouloir s'agrandir, par l'erreur, dans l'opinion des autres, il montre en même temps de l'horreur pour le vice, et de l'aversion pour la flatterie. Au milieu d'une cour, où les hommes sont remués par les plus grands intérêts, il les voit souvent vains et rampants, réunissant la honte de la bassesse et la fierté de l'orgueil : il comprend que ce n'est pas d'eux qu'un prince doit attendre la vérité ; il la trouve à peine dans quelques âmes, assez fortes pour ne pas craindre de lui déplaire ; il la cherche dans la tendresse d'une sœur, dont la mort a répandu des regrets sur toute sa vie Convenons, disait-il à cette auguste princesse, de nous dire mutuellement nos défauts. Nous sommes trop grands, on nous flattera ; ce n'est que d'un frère et d'une sœur que nous pouvons apprendre à nous bien connaître.

Auguste religion, c'est ici le moment de votre triomphe ; ce cœur si touché de la véritable grandeur, qui craint plus la flatterie que les reproches ; qui peut rougir d'une faiblesse, mais qui est incapable de l'excuser par de fausses maximes ; ce cœur si docile à la vérité, doit goûter la sainteté de vos préceptes ! vous seule pouvez lui peindre ce Dieu puissant, immortel, maître des siècles et de l'éternité, qui doit être l'objet et la fin de ses désirs ! Que la méditation de la loi achève de l'enflammer pour le bien ! qu'elle donne à ses yeux, un nouveau prix à la vertu ! et qu'elle l'affermisse, en fondant ses espérances sur les promesses éternelles ! *Custodi innocentiam.* (*Psal.* XXXVI.) Les lumières de la foi lui avaient découvert les vérités du salut ; et ce don précieux l'atta-

chait à la religion, avant que sa raison pût discuter les motifs de sa croyance. Il avait reçu, comme dit saint Jean, un sens pour connaître le vrai Dieu, et pour être en son vrai Fils : *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.* (1 *Joan.*, V.) A la lueur de ce flambeau, qui ne trompe jamais lorsqu'il éclaire, et qui fait cesser les recherches, dès qu'il n'éclaire plus ; il entre dans cette vaste carrière, que son esprit avide de connaissances devait parcourir ; la sublimité de l'Evangile l'étonne et sa sévérité ne l'effraye pas ; ses yeux s'ouvrent à cette austère vérité, qui détruit tout ce qui tient à l'erreur et à la vanité ; qui fait évanouir toutes les distinctions de la grandeur, et qui ne donne du prix qu'à la vertu ; il la voit assise aux pieds de la croix, appuyée sur la religion ; la sublime contemplation élève son front vers le ciel, autour d'elle sont les débris des sceptres, les monuments de la gloire humaine, que la mort achève de réduire en poussière ; elle détourne ses regards de ces objets, qui forment le charme des passions ; et si elle baisse quelquefois ses yeux vers la terre, c'est pour sourire au juste, et le ranimer, en lui montrant l'espérance qui doit le soutenir dans sa pénible carrière. Un spectacle si triste pour des hommes livrés à l'enchantement de l'erreur, n'offre à ce prince que des objets proportionnés à l'élévation de son âme ; loin de s'effrayer à l'aspect de cette vérité sévère, il s'approche d'elle, et ne craint pas de mettre son cœur entre ses mains, pour le former à la vertu. Il sent que cette règle est celle des grandes âmes, et que ce généreux désintéressement est la source de l'héroïsme. Son cœur trouve dans ces idées sublimes un nouveau ressort ; il apprend à supporter le mal de la nature, et à se détacher des biens d'opinion ; il s'unit plus fortement à la source de l'être ; il y puise cette existence qui, ne tenant plus aux passions du corps et aux illusions de la vanité, n'est pas du domaine de la mort : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius.* (*Eccli.*, XLIX.) Bientôt il veut approfondir cette religion qu'il aime, et éclairer ce sentiment qui doit régler tous les autres : les fondements de la révélation, la nécessité d'un médiateur, l'authenticité des miracles sont les premiers objets de ses recherches. L'histoire met sous ses yeux les détails et les circonstances de l'établissement de la religion et de la propagation de la foi ; il voit cette Eglise toujours subsistante dès son origine, toujours une, sous un chef visible, annonçant la même doctrine dans tous les âges ; remontant, par une tradition constante et une succession de pontifes, jusqu'au moment où elle a reçu de Jésus-Christ ce dépôt de la foi et des mœurs, qu'elle doit conserver jusqu'à la consommation des siècles. Au milieu de ses recherches, quelle soumission ! quel respect pour ces bornes que l'esprit humain s'efforce de reculer ! La langue de l'impie séchait devant lui ; il avait en horreur cette licence, qui ébranle les fondements du culte ; qui développe dans les âmes le goût de l'indépendance, qui ne met que des doutes à la place des vérités utiles ; qui fournit assez de fausses lueurs pour égarer la présomption, qui ne répand jamais assez de lumières pour éclairer la sagesse ; et qui, sous prétexte de dissiper l'ignorance, ne fait qu'étendre l'erreur. Quelle élévation dans la piété de Monseigneur le Dauphin ! quelle noblesse dans ses motifs ! quelle simplicité dans ses effets ! Pénétré de la majesté de Dieu, et touché de ses bienfaits, la vénération et l'amour animaient son culte ; se conformer à cet auguste modèle en était le but ; employer tous les moyens de prières, ou de sacrifices des passions, pour parvenir à cette fin, en faisait l'exercice. Fidèle observateur des pratiques religieuses, jamais il n'affecta cette singularité qui semble vouloir humilier par la grandeur des contrastes. On ne pouvait rien retrancher de son exactitude, on n'aurait pas voulu y rien ajouter. Sa piété d'un jour était celle de toute sa vie ; c'était cette sage uniformité d'une âme dont l'action est d'accord avec le sentiment ; qui s'attache à la règle sans s'y plier ; et qui, toujours loin de l'excès et de l'effort, ne se relâche et ne se dément jamais : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem.* (*Ibid.*)

Ministres du Seigneur, vous ne perdrez jamais le souvenir de son attachement à la religion et de son zèle pour sa défense. Il voyait avec douleur la nation s'échauffer sur des disputes où l'orgueil humain échouera toujours : les deux autorités en opposition, les pasteurs d'Israël divisés, les troupes des Philistins triomphantes de ces dissensions funestes. Ces maux de l'Eglise flétrissaient son âme et semblaient effacer la sérénité de son visage. Sans doute le vœu de son cœur était pour la paix, sans doute il s'occupait des moyens de rétablir la concorde. Mais nous devons respecter des secrets déposés dans le sein d'un père : c'était à ce monarque religieux qu'il confiait ses alarmes ; assuré que ses vues pour le bien trouveraient le même zèle dans son cœur, il se reposait de l'exécution sur sa sagesse, et dans cet objet qui l'intéressait si vivement, il ne s'écarta jamais de la règle de conduite qu'il s'était faite, de n'avoir d'autre influence ni d'autre action dans les affaires publiques que celle qu'il recevait du chef de l'État. Vous lui aviez donné, ô mon Dieu ! avec la piété, cette sagesse qui règle le zèle même, et qui lui montre, non ce qu'il peut faire d'éclatant, mais ce qu'il doit faire : *In omnibus ad quæ procedebat, sapienter se agebat.* (IV *Reg.*, XVIII.)

Que ne puis-je parcourir le cercle de ses connaissances ; pénétrer dans ce sanctuaire auguste où ce prince, loin des cabales et des intrigues qui agitent les cours, méditait, dans le calme de la sagesse, l'art de gouverner les hommes ! Peuples, vous étiez l'unique objet de ses veilles : jamais l'impatience de faire éclater des talents n'anima ses pénibles travaux ; et dans ces nuits qu'il consa-

crait à s'instruire, il ne voyait entre vous et lui que la sainte image du devoir. Des mains plus habiles ont tracé le plan de ses études; elles nous ont montré ce prince recherchant les fondements du droit public, l'origine et l'étendue du pouvoir souverain, s'enfonçant dans la nuit des temps pour débrouiller le chaos de l'histoire, pesant les avantages des lois et de la constitution de chaque Etat, combinant les effets de la législation avec ceux du caractère national et des mœurs dominantes, embrassant tous les objets de l'économie politique et enchaînant ses idées par des méthodes qui formaient le résultat de ses études. Les écrits qu'il a laissés sont des monuments qui respirent la vertu et l'amour des hommes, mais ils appartiennent à l'Etat; c'est à lui à juger des circonstances où ils peuvent être utiles, à pressentir le moment de toucher les ressorts qu'il indique, à apporter des remèdes aux maux qu'il découvre, à corriger les abus, souvent inévitables, qu'il déplore. Et qui sommes-nous, faibles orateurs, pour développer les plans de cette sagesse dont les effets sont d'autant plus sûrs qu'elle sait mieux cacher ses moyens, et qui régit les Etats comme la Providence règle le monde, toujours étonnante par la richesse des détails, la beauté de l'ensemble, la sûreté de l'exécution, et ne montrant jamais ni la puissance qui crée, ni la force qui fait mouvoir, ni le lien qui unit toutes les parties et qui produit l'harmonie générale? Un prince assis sur les degrés du trône, éclairé par ce trait de lumière qu'il reçoit de la sagesse et de l'expérience du monarque, peut connaître ces ressorts et estimer les forces qui font mouvoir ces grandes machines : il est sur la hauteur d'où l'on peut observer l'édifice et voir ce qui manque à sa perfection; mais s'il veut y porter la main pour le réparer, s'il a une autre action que celle qu'il reçoit, si ses avis ont un autre poids que celui de la raison, s'il donne aux sujets d'autres mouvements que ceux qui sont imprimés par le chef, s'il crée une autre sphère pour les passions, en opposant l'avenir au présent et en balançant la faveur actuelle par la grandeur des espérances; alors l'autorité s'affaiblit, le lien de l'harmonie se relâche, et l'usage des plus grands talents devient indiscret ou nuisible. On ne peut assez louer dans Monseigneur le Dauphin cette sagesse qui ne séparait jamais sa grandeur de celle de l'Etat; qui étouffait toute ambition personnelle et modérait la passion même du bien public. Assez grand pour se contenter de l'estime que l'on doit à la vertu, jamais il ne rechercha cette considération que donne le pouvoir; réservé même à demander des grâces, il semblait craindre que la tendresse paternelle, inclinant le sceptre sur sa tête, ne lui donnât trop d'existence dans l'opinion des autres. Pressé par un courtisan de parler au roi d'une affaire importante, il ne lui fit que cette réponse énergique : *Monsieur, vous n'avez jamais été Dauphin*, tant il était éclairé sur les convenances et attentif à éloigner ces hommages qu'un sentiment moins délicat se serait empressé de recevoir! Content de voir le sceptre entre les mains d'un père si chéri, il ne voulait vivre que pour lui obéir; et lorsque la sagesse du monarque l'eut associé aux secrets du gouvernement et aux mystères des conseils, étonnant quelquefois les oracles par la supériorité de ses lumières, et leur faisant toujours respecter cet amour du bien qui dictait ses avis; assez ferme pour ne pas dissimuler la vérité et assez modeste pour se défier de la sûreté de ses vues; n'aspirant jamais à la vaine gloire de maîtriser les opinions, son zèle pour l'Etat se reposait sur l'habileté du monarque ; et, après avoir déposé dans son sein le poids de ses pensées et ses soucis pour la gloire de la nation, il venait s'ensevelir dans sa respectable obscurité pour cultiver les talents du sage et pratiquer les vertus du juste.

Hommes frivoles! dont les yeux fixés sur la scène des passions suivent sans cesse la rapidité de ses mouvements, ne voient que les chocs de l'ambition, de l'intérêt, de la rivalité, n'admirent que les orages ou les fermentations qui les préparent, vous n'avez pas senti le prix de cette modération, qui reste dans un espace que le devoir borne; et vous avez peut-être regardé ce repos auguste de la vertu comme le calme de l'indolence. Combien de fois avez-vous pensé qu'un héritier du trône, qui ne manie pas les rênes de l'Etat, manque de force ou d'habileté pour s'en saisir; que la seule opinion de ce qu'il peut faire doit mettre entre ses mains une portion de l'autorité; et que s'il n'atteint pas à ce but, c'est qu'il n'a pas l'art d'intéresser les passions des hommes? Art souvent funeste, et quelquefois utile! vous n'étiez pas inconnu à Monseigneur le Dauphin; il n'ignorait pas le moyen de captiver en flattant les espérances ; il savait démêler, dans l'hommage du courtisan, ce que les vues d'ambition ajoutaient à la vénération qu'ils devaient à son rang ; il voyait que la grandeur d'un prince n'est mesurée que sur son pouvoir ; tout ce qui flatte notre vanité ne lui échappait pas; il sentait en lui-même les lumières et les forces qu'il faut, pour lui donner ces spectacles qui la séduisent : mais il attendit toujours de la vertu les occasions de déployer ses talents et sa grandeur d'âme ; c'était là le secret de sa vie, la résolution ferme de sacrifier la gloire au devoir : *In omnibus ad quæ procedebat, sapienter se agebat.*

Que l'homme est grand, Messieurs, lorsqu'il domine ainsi sa propre grandeur, et que sa vie, pleine, pour ainsi dire, de la sévérité de la vertu, ne laisse aucun vide à la vanité ! La gloire, il est vrai, peut donner des spectacles brillants, elle peut même préserver son héros de quelques faiblesses : mais peut-elle l'armer contre sa propre illusion? et quel cœur ne vole pas au-devant d'elle, lorqu'elle se montre dans tout son éclat? Le caractère, peut-être unique de Monseigneur le Dauphin, est d'avoir su la maîtriser en l'aimant : touché de la vérita

ble gloire, ce sentiment fut toujours commandé par son amour pour la vertu ; c'était un nouveau ressort, dont elle se servait avec avantage, pour développer ses talents dans la retraite : il rendait en quelque sorte son repos plus actif, et son loisir plus occupé. Il n'attendait que l'occasion pour déployer son courage, et montrer tout son héroïsme. Les champs de Fontenoi ont vu ce prince étincelant de cette valeur bouillante qui circulait dans ses veines avec le sang des héros : déjà cette colonne anglaise, qui présentait de tout côté un front redoutable, s'avançait en poussant des cris de triomphe : trois fois nos guerriers l'avaient attaquée avec cette impétuosité qui carcatérise la nation ; l'épuisement avait enfin succédé à la vigueur de leurs efforts ; et l'ennemi, moins fatigué de sa défense, retombait sur nos troupes affaiblies. Monseigneur le Dauphin croit voir ce moment où l'héritier du trône, devenu soldat, peut doubler les forces, et dissiper les périls en les partageant ; il veut charger cette colonne à la tête de nos escadrons ; mais la fermeté de son auguste père, qui décida la victoire, ralentit cette ardeur qui, sans être nécessaire, pouvait devenir funeste. Le champ de bataille, couvert de morts et de mourants, lui fournit un spectacle plus utile que l'actidn même du combat. Il voit le calme affreux qui succède à un si grand tumulte, et qui n'est interrompu que par des gémissements ; des soldats donnant la mort à leurs propres compagnons blessés, pour leur arracher de misérables dépouilles ; le vainqueur même versant des larmes sur les lauriers que la victoire lui présente. La vue de ces ravages déchire son cœur : Ah ! s'écrie-t-il, qu'est-ce que le charme de la victoire à côté de tant de calamités ? Si la science des combats est si funeste, que les rois sont malheureux d'être dans la nécessité de s'en servir ! Ils sont à plaindre, lors même qu'ils n'usent de ce fléau destructeur que pour se conserver. Ainsi pensait ce prince, si supérieur à la gloire ; l'injustice ne lui était pas moins affreuse sous l'éclat du triomphe ; il voulait que l'art des héros ne préparât que des défenseurs à la patrie, et ne multipliât jamais les victimes de l'ambition.

Arrêtons encore nos regards sur une vie que la mort n'a pas obscurcie de ses ombres. Il est si doux de contempler l'âme d'un prince qui ne s'ouvre qu'aux affections saines de la nature, et qui ne s'occupe que du devoir ! Ce n'est pas dans les occasions éclatantes qu'il faut étudier les hommes pour les connaître ; souvent ils représentent et ils ne sont pas eux-mêmes ; ils n'ont que la grandeur du moment et de la circonstance : c'est dans leur intérieur, lorsqu'ils ont déposé le masque, que l'on peut saisir leurs traits naturels ; et qu'il en est peu qui gagnent à être vus de si près, et qui méritent ce bel éloge qu'un ancien faisait à Trajan ! César, rien ne relève plus la gloire de votre vie publique, que les vertus de votre vie privée : *Tibi nihil accommodatius ad gloriam, quam penitus inspici.* Monseigneur le Dauphin ne paraît jamais plus grand que dans ces moments où le cœur, suivant sa pente, ne veut ni captiver l'admiration, ni surprendre l'estime : se trouvant naturellement tout ce qu'il doit être, ses vertus ont cette naïveté, cette franchise, cette aisance qui en fait la perfection ; sa modestie n'est pas cette circonspection qui craint de blesser l'orgueil des autres ; c'est l'aveu d'une âme qui compte pour rien ce qu'elle donne au devoir ; qui croit n'avoir aucun droit à l'estime, et qui s'étonne d'entendre louer une action qu'elle a faite sans effort, sans faste ; son mépris pour le luxe ne naît pas de la réflexion sur ses effets dangereux : c'est le goût de la simplicité qui l'environne ; affable envers tous, tendre et empressé dans l'amitié, la satisfaction qu'il trouve à se dépouiller de sa grandeur brille sur son front, avant que de charmer les autres : on voit bien qu'il ne cherche pas à plaire ; on sent seulement qu'il est assez bon pour aimer : généreux, il ne met de bornes à ses dons que celles qui sont nécessaires pour ménager à la libéralité des ressources ; il tâche d'affaiblir l'impression de reconnaissance que laissent ses bienfaits ; et le remerciement est pour lui un langage incommode : digne héritier d'un trône de tous les temps l'asile des rois opprimés, les malheurs d'un prince qui a disputé, dans ce siècle, avec tant de valeur le sceptre de ses ancêtres, lui font verser des larmes : il le console comme un héros, il s'intéresse à sa fortune, il paraît envier sa gloire. Votre courage, lui dit-il en l'embrassant, vous élève au-dessus de la plus brillante couronne, et vos malheurs unissent à jamais mon cœur au vôtre.

Les grands hommes s'honorent toujours des sentiments que la nature inspire : les noms de père, de fils, d'époux ont de l'attrait pour eux : la vertu n'en rougit jamais, et la religion les consacre. Monseigneur le Dauphin aima toujours ce qu'il devait aimer : fils aussi respectueux que tendre, plus l'âge l'approchait du trône, plus sa soumission semblait croître ; la vénération se mêlait aux expressions de son amour filial, lors même que la bonté d'un père semblait l'inviter à une familiarité plus douce. La tendresse du roi était plus près de l'épanchement, celle de Monseigneur le Dauphin tenait plus de la réserve ; l'un paraissait oublier qu'il était monarque, l'autre se souvenait toujours qu'il était le premier des sujets. C'était cette circonspection respectueuse qui semble resserrer le cœur, qui observe les égards, et qui paraît moins occupée de plaire, parce qu'elle est plus attentive à ne pas déplaire. Mais cette tendresse filiale, que la dignité du sceptre pouvait contraindre, ne connaissait plus de bornes lorsqu'elle suivait les mouvements du cœur ; elle allait s'épancher dans le sein d'une épouse et de sœurs chéries : c'était là que cette âme rendue au sentiment, se livrait à sa douce émotion ; s'occupait avec attendrissement des bontés du roi ; retraçait avec

complaisance ses vertus ; parlait avec transport des qualités qui le rendent si cher à la nation; voyait avec satisfaction que cette tendresse remplissait tous les cœurs qu'il interrogeait, et que l'amour du meilleur des pères formait le lien le plus fort de son auguste famille. Pauvre peuple! s'écriait ce prince, dans ce moment affreux où la France consternée craignait de perdre son roi; pauvre peuple, que je vous plains! vous allez être gouverné par un enfant! Ce fut la seule réflexion qu'une profonde douleur permit à cette grande âme, que l'attrait de la domination ne pouvait séduire. Détournant ses regards du trône, il voit un peuple abattu par la grandeur de sa perte, faisant éclater de toutes parts les gémissements du désespoir; il entend ce que veut dire ce cri de la nation, il est effrayé des obligations qu'il lui impose, il tremble de ne pouvoir consoler ce peuple qu'il sait plaindre, et loin de se livrer à l'ivresse d'une élévation subite, la vue de ses devoirs ne fait qu'augmenter sa douleur et ses regrets. Ah! Messieurs, quand on est ainsi détaché de tout ce qui forme l'illusion de la grandeur, l'ambition ne prend pas la place de la tendresse, les larmes sont aussi sincères que les regrets, toutes les passions se taisent, et la voix du sang et de la nature se fait seule entendre.

Un roi si chéri méritait de l'être; et ce monarque, qui, touché des témoignages de notre amour, s'écriait : « Qu'ai-je donc fait pour être tant aimé? » ne savait pas que nous connaissions sa grande âme. Lorsque le ciel l'eut rendu à nos vœux, il ne manquait à notre bonheur que d'assurer la succession dans la maison royale, en donnant des princes à la France et de nouveaux appuis au trône. O vous qui deviez remplir notre attente, princesse si chère à votre auguste époux! vous jouîtes à peine des charmes d'une union si belle, et vous ne rendîtes sa vertu sensible que pour lui préparer des regrets plus vifs. Hélas! cet attachement que le devoir rendait si doux, ces liens que l'innocence des penchants fortifiait, n'eurent que la durée d'un instant. Semblable à la fleur qui tombe dès qu'elle nous montre son fruit, le premier gage de votre fécondité devint un signal pour la mort. Nous la vîmes vous frapper au milieu des charmes de la vie, vous enlever à l'espérance d'une couronne, à l'amour des peuples, à la tendresse d'un époux, dont le cœur épuisé parut mourir avec vous. Longtemps sa profonde douleur lui peignit ce lit nuptial environné des ombres du trépas; son âme flétrie errait sans cesse sur ce tombeau qui renfermait ce qu'elle avait de plus cher, et ne voyait le bonheur que dans ce qu'elle avait perdu. Mais la vertu qui faisait couler ses larmes devait les essuyer. L'attrait de l'innocence, le goût si pur des choses honnêtes, les affections saines de la nature, tout ce qui fait la douceur d'une chaste union subsistait encore; et il ne fallait, pour développer ces sentiments, qu'un objet digne de fixer sa tendresse. Vous lui offrîtes cette image de la vertu qu'il regrettait et qu'il cherchait encore, princesse auguste qui mettez, comme la veuve chrétienne, toute votre confiance en Dieu et passez vos jours dans la prière! Il retrouvait en vous tout ce qu'il fallait à son cœur, ce sentiment pur qui confond les plaisirs avec les devoirs et qui rend intéressantes les occupations les plus communes; ces doux épanchements d'un cœur assuré de trouver le même intérêt dans l'âme où il verse sa tendresse; cette confiance sans bornes qui répand tant de charmes sur tous les instants de la vie. Dans le nœud cher et sacré qui vous unissait rien ne manquait à ses désirs; et il éprouvait une seconde fois qu'il existe sur la terre un vrai bonheur réservé aux seuls amis de la vertu. Pardonnez si, en levant ce voile que la mort a jeté sur des traits chéris, je retrace à votre esprit des images dont le souvenir ne fait qu'augmenter la grandeur de votre perte. Mais en ménageant votre douleur, pourrions-nous la tromper? Hélas! elle lève à chaque instant ce voile fatal; elle ne craint pas de fixer ses regards sur cette image flétrie; elle la voit dans tous les objets; elle la cherche dans ces lieux autrefois si charmants. Cette retraite qu'habitaient la confiance, l'amitié, la vertu, est encore pleine de cet auguste époux. C'est là que vous le voyiez remplir les nobles devoirs d'un père, former ses enfants à la vertu, employer tour à tour l'ascendant de la raison et la force de l'exemple pour leur inspirer la piété, la religion, l'amour des peuples, se mêler quelquefois à leurs jeux innocents, jeter sur vous ce regard touchant qui remue les mêmes affections, étudier sur votre visage les impressions de la tendresse maternelle, et augmenter sa satisfaction en partageant la vôtre.

Que d'élévation, d'humanité, de vertu, dans cette leçon que Monseigneur le Dauphin fit à ses augustes enfants le jour où l'on suppléa les cérémonies de leur baptême! « Voyez, leur disait-il, ce registre où est inscrit le plus beau de vos titres, celui de chrétien, qui vous donne droit à la vie éternelle : rien ne vous y distingue des autres hommes, et votre nom est précédé par celui du fils d'un artisan. Apprenez de là qu'aux yeux de Dieu il n'y a nulle distinction que celle que donnent la foi et la vertu. » O rois! écoutez cette leçon sublime; elle est digne du sage qui peut seul vous instruire : *Et nunc, reges, intelligite.* (*Psal.* II.) Vous naissez comme les autres hommes, et vous mourrez comme eux. Le sceptre peut remplir l'intervalle qui se trouve entre la naissance et la mort; il peut mettre plus à votre portée tout ce qui peut flatter la cupidité, tout ce qui irrite les passions, tout ce qui satisfait les besoins; mais cette jouissance plus facile n'assure pas la durée de ces biens : elle n'est pas en votre pouvoir; ils retomberont pour vous dans le néant, et la vertu seule vous suivra dans le tombeau : *Unus ergo introitus est omnibus ad vitam, et similis exitus.* (*Sap.*, VII.) Plein de ces grandes vérités, qu'il a méditées dans le calme de la sagesse, Monseigneur le Dau-

phin s'efforce de les graver dans le cœur de ces jeunes princes : il veut que les impressions de la grandeur s'effacent en eux par la vue fixe du moment où elle se perd; que l'attrait de l'autorité soit balancé par le poids des devoirs; qu'ils ne séparent jamais leur existence de celle de tant d'hommes dont le sort est entre leurs mains, et que le seul cri d'un malheureux suffise pour troubler leur bonheur. « Eloignez d'eux, disait-il à la personne respectable chargée de leur éducation, éloignez d'eux la voix de l'adulation, toujours empressée de flatter l'orgueil du pouvoir, afin d'en abuser : ils sauront assez qu'ils sont grands. Mais sauront-ils qu'ils tiennent tout de Dieu; qu'élevés au-dessus des autres hommes ils sont hommes eux-mêmes? Aimeront-ils à soulager les infortunés? Sauront-ils jouir du plus grand plaisir de la grandeur, du plaisir si doux de faire des heureux? »

Quels élèves auraient formés ces leçons données par la vertu! O vous, à qui la nation a confié l'honorable fonction d'instruire ses maîtres, et qui aspirez à remplir un devoir si sublime, gravez dans leur cœur ces maximes qui élèvent l'âme et qui étendent la sensibilité; apprenez-leur qu'ils sont hommes, ramenez-les sans cesse à la faiblesse de notre condition; au milieu de tant d'objets qui leur rappellent que tout est fait pour eux, faites-leur comprendre qu'ils sont nés pour les autres; dites-leur que le sang de la nation coule dans leurs veines, qu'ils sont les premiers des Français, qu'ils sont leurs frères, et qu'ils doivent disputer avec eux de zèle pour la patrie, en attendant qu'ils en soient les pères, et qu'ils méritent ce nom par leur tendresse pour les peuples. Et vous qui, après avoir mis toute votre gloire dans votre époux, mettez toute votre consolation dans ces gages précieux d'une union aussi tendre que pure, mère pieuse et respectable, qui cultivez ces jeunes plantes, que la sagesse de notre auguste monarque a confiées aux soins de votre tendresse, en traçant des devoirs à ces princes, que votre cœur s'occupe quelquefois de nous : parlez-leur de cette nation, dont ils sont l'espérance; montrez-leur dans leur aïeul ces vertus qui le rendent cher à ses sujets; rappelez-leur celles de votre auguste époux; peignez-leur sa bienfaisance, sa générosité, sa compassion tendre, sa piété éclairée, son amour du devoir; ne craignez pas de renouveler votre douleur par ce souvenir. C'est en vous surtout qu'ils aimeront la vérité; c'est de votre bouche qu'ils doivent l'entendre.

Hélas! il n'est plus, ce prince dont la vie pleine de vertus renfermait, dans l'obscurité et le silence de la sagesse, tous les germes de l'héroïsme. Sage dans ses goûts, pur dans ses mœurs, prince pieux, père tendre, fils respectueux, époux fidèle, il a été tout ce qu'il devait être; mais sa vertu même nous a caché pendant sa vie une partie de sa grandeur, et sa mort va nous la découvrir. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La mort, dit le Sage, révèle le secret de la vie de l'homme : *Mors hominis denudatio operum illius.* (*Eccli.*, XI.) Dans ce moment, où le temps finit et où l'éternité commence, ceux dont le cœur n'est qu'à l'erreur perdent tout ce qu'ils recherchent, et ceux dont le cœur est à la vérité trouvent tout ce qu'ils aiment. La gloire, la grandeur, les plus doux attachements, toutes les ombres des biens éternels se dissipent également pour le juste et pour l'impie. Mais la mort du méchant est la nuit du néant qui engloutit tout ce qui forme le charme de ses affections : c'est un nuage épais qui ne dissipe les ombres qu'en obscurcissant la lumière; tandis que la mort du juste n'est que le crépuscule du plus beau jour. C'est l'éclat de la lumière qui chasse les ombres, qui découvre toutes choses, sans prestige, sans ce prix factice que nos passions leur donnent. Ses jugements, déjà éclairés par le rayon sûr, quoique faible, de la foi, ne changent pas; ses affections, réglées par la vertu, restent les mêmes; le danger seul de l'erreur cesse pour lui, parce qu'il voit mieux ce qu'il désirait de voir. Alors le pécheur ne montre que de la faiblesse, parce qu'il n'a point d'appui; il est effrayé, parce que la justice divine, qui n'a pas fait la sainteté de sa vie, fait le désespoir de sa mort. Le juste, au contraire, quitte sans peine des biens qui n'ont jamais fixé son cœur; il les a goûtés comme les prémices du bonheur dont il va jouir. Que perd-il au moment où ils lui échappent, puisqu'ils sont remplacés par des biens plus grands? Rien ne change pour lui que la vicissitude, rien ne lui est ôté que l'imperfection; et si le souvenir de ses faiblesses lui inspire des craintes salutaires, l'espérance chrétienne les calme. La confiance lui dit que Dieu est plus clément que le juste n'est coupable, et sa sécurité augmente à mesure qu'il approche du trône de son juge : *Tunc stabunt justi in magna constantia.* (*Sap.*, V.)

Et c'est ainsi, Messieurs, que la mort a révélé le secret de la vie de Monseigneur le Dauphin. Nous ne l'avons bien connu qu'en le perdant. C'est dans la trace qu'il nous a laissée que paraît toute l'empreinte de sa grandeur; et sans ces alarmes, qui ne nous permettaient pas de goûter ce que nous allions perdre, ces derniers temps, où nous sentions qu'il nous échappait, auraient été les moments de notre jouissance la plus flatteuse. Toutes ses vertus, qui nous paraissaient ensevelies dans le silence de la sagesse et l'uniformité de ses devoirs, sortent de son tombeau avec le plus vif éclat que leur donnent la force, l'élévation, le courage, la constance, et font du jour de sa mort le jour le plus beau, le plus admirable, le plus triomphant de sa vie. Que manquait-il en effet à ce prince pour fixer notre admiration? Il avait été tout ce qu'il devait être; mais ses vertus avaient plutôt cette simplicité qui touche que cette grandeur qui

étonne. On pouvait croire qu'il les devait au calme de ses penchants ; que l'amour seul du repos fermait son âme aux inquiétudes de l'ambition, et que, toujours renfermé dans les bornes du devoir, il manquait d'activité. Il fallait, pour nous frapper, un de ces spectacles où l'âme, au moment des plus grands sacrifices, déploie son courage et sa constance, fait voir qu'elle peut s'agrandir dans les occasions, et montre tout ce qu'elle a d'action et d'énergie lorsqu'elle n'est pas ralentie par la vertu même. Et tel est le spectacle donné par Monseigneur le Dauphin entre les bras de la mort et prêt à descendre dans le tombeau ; nous avons admiré son courage tranquille, sa tendresse mêlée de force, sa piété pleine d'élévation.

Déjà un dépérissement insensible avait affaibli la santé de ce prince. Notre tendresse, qui le cherchait sans cesse, le retrouvait à peine dans ses traits altérés. Le mal, qui échappait aux conjectures de l'art, nous effrayait par ses progrès; de noirs pressentiments s'élevaient dans nos âmes. Cependant nous espérions encore : nous pensions que la force de sa jeunesse ne succomberait pas à cette langueur qui semblait la flétrir. Nous le regardions comme ces jeunes arbres qui, attaqués dans le principe de la vie, voient sécher leurs branches et tomber leurs feuilles : *Veluti quercus defluentibus foliis.* (*Isa.*, I.) On attend le retour de la belle saison pour décider leur sort : on espère que l'action de la chaleur et la force des fibres pousseront au dehors ces germes de destruction, et feront circuler les sucs de vie dans toutes leurs branches : *Veluti quercus defluentibus foliis.*

Vaines espérances de la tendresse! Monseigneur le Dauphin voit élever ces ombres, qui, s'épaississant par degrés, forment enfin la nuit du tombeau. Ce n'est plus par la contemplation de l'austère vérité, par la méditation de la mort qu'il apprend à mourir; c'est en combattant, en essayant ses forces, en se mesurant avec elle, qu'il se prépare à la vaincre : *Quotidie morior.* (I *Cor.*, XV.) A mesure que ses ressorts s'affaissent et que les sens s'affaiblissent, l'activité de sa vie morale augmente; chaque jour il voit ce que la mort lui ôte et ce qu'elle doit lui ravir. Un noir pressentiment lui montre le tombeau entr'ouvert; la distance est marquée; la douleur, le dépérissement, l'action continue de la destruction remplissent tout l'intervalle. Le sceptre, la couronne, les grandeurs ne brillent plus au milieu de ces tristes ombres, qui couvrent le reste de sa carrière; tous ces biens sont pour lui dans l'abîme du passé, et tout ce qui peut flatter la vanité porte à ses yeux l'empreinte du néant : *Quotidie morior.* Quel spectacle pour un prince dont les destinées sont si grandes! Cependant, loin d'en détourner ses regards, il le fixe avec intrépidité; il mesure l'intervalle qui lui reste à parcourir sous la main invisible de la mort; il sent que la jouissance des biens présents n'est plus pour lui, et que le temps du sacrifice doit durer jusqu'à la destruction totale; mais il voit qu'il lui reste des devoirs à remplir, et que sa vie n'est pas éteinte pour la vertu. O Dieu! s'écrie-t-il, vous avez compté le nombre de mes années, et mes jours, pleins de douleur, déclinent insensiblement, comme les ombres au couchant du soleil s'agrandissent à mesure qu'elles sont prêtes à se perdre dans l'obscurité d'une nuit profonde : *Dies mei sicut umbra declinaverunt.* (*Psal.* CI.) Mais la durée de nos jours n'est rien à vos yeux, et la carrière la plus courte est assez longue quand elle est remplie par des œuvres conformes à notre destination. Cette réflexion ajoute à la force de son âme tout ce que la maladie ôte à la force de son corps ; il veut user du seul moyen qui lui reste d'étendre sa vie, sans la prolonger : il y sème plus de vertus, et il réunit dans un si court espace toute la perfection d'une vie chrétienne. O mort! où est ta victoire? Et que peuvent tes traits sur cette âme courageuse, qui s'embellit en abandonnant ses dépouilles que tu lui disputes, et qui élève son triomphe sur tes ravages? *Ubi est, mors, victoria tua?* (I *Cor.*, XV.)

Le courage, dit saint Ambroise, n'est jamais une vertu quand il n'accompagne pas les autres : *Fortitudo velut excelsior cæteris, sed nunquam incomitata virtus.* A ce trait, Messieurs, vous reconnaissez le courage de Monseigneur le Dauphin. Au milieu des progrès d'une destruction sensible, son âme prend une nouvelle activité pour la vertu ; sa tranquillité est plus constante au milieu de l'orage, sa bienfaisance se peint avec des traits plus doux, sa bonté se fait sentir par des effets plus touchants. Jamais nos regards ne se fixèrent sur lui avec tant d'intérêt; jamais nous ne le vîmes plus occupé de ses devoirs, plus sensible à la gloire de la nation, plus compatissant pour les malheureux, plus affable pour tous. Point de prétentions, point d'apprêt dans sa fermeté, point d'effort pour s'agrandir : partout la noble simplicité de son cœur et la naïve expression de ce qu'il sentait. Maison désolée de ce prince, vous ne pouviez pas croire que ce front où brillait tant de sérénité fût couvert du voile de la mort. Cette égalité, qui ne montrait plus de vicissitude dans l'humeur; cette joie douce, que la langueur même rendait plus touchante; cette bonté, qui descendait dans le détail de vos besoins; cette attention à adoucir par des égards le joug de votre dépendance; quelque chose de plus vif dans ses attachements; des soins plus empressés pour ses augustes enfants; un nouvel intérêt pour tout ce qui était cher à son cœur; des épanchements plus fréquents dans le sein de ses augustes sœurs, dont la tendre amitié faisait le charme de sa vie; ses hommages plus assidus pour une reine vertueuse, dont il faisait les délices; un goût plus marqué pour cette retraite où il trouvait le bonheur, à côté de la plus tendre épouse; l'influence de cette grande âme, qui semblait agir avec plus de force autour d'elle pour y faire régner le sentiment; tout

ce spectacle d'un courage tranquille, mis sous nos yeux, produisait son effet naturel : il prolongeait nos espérances, il trompait notre douleur. Pouvait-on penser que des jours si purs étaient obscurcis par les ombres du trépas? Est-ce dans ce moment, où toutes les grandeurs s'évanouissent, où le trône même s'enfonce dans le tombeau, que l'héritier du sceptre conserve tant de calme? Est-ce en perdant tout ce qui lui est cher qu'il aime plus ce qu'il doit aimer? Est-ce en se détachant de tout ce qui l'environne, qu'il se fixe avec plus de force sur l'image de la vertu? Oui, Messieurs, tel est le triomphe, telle est la paix du juste : moins il tient à la terre par les liens des passions, plus il y tient par les liens du devoir. Jamais plus grand, plus tranquille, que lorsqu'il approche de son terme; jamais plus brillant, que lorsque la lumière, qu'il puise déjà dans le sein de Dieu, contraste avec les prestiges qui environnent encore les autres mortels : semblable à ces montagnes dont la cime élevée au-dessus de la région des orages, et toujours éclairée par le soleil, reçoit un nouvel éclat de ces sombres nuages répandus sur les objets qu'elle domine.

Reculons, s'il se peut, l'instant de nos pertes; admirons encore ce prince dans les plaines de Compiègne, consacrant à l'Etat des forces qui étaient près de s'éteindre; se livrant aux nobles délassements des héros; mêlant, comme eux, dans ses plaisirs, l'image de la guerre aux douceurs de la paix; couvert de poussière comme le soldat; ranimant leur ardeur guerrière, par l'amour qu'il leur inspire, et préparant à la postérité des défenseurs, en leur laissant le souvenir de ses vertus. Jours plus brillants à la fin d'une carrière si belle, que vous nous prépariez de larmes! Que ce prince nous parut bien alors tel que nous le désirions! Non, le soleil ne s'avance pas avec plus de majesté vers son couchant. Quelle dignité dans le commandement! Quelle affabilité, lorsqu'il ne donne plus ses ordres! Je le vois se mêler avec nos soldats, après avoir partagé leurs fatigues, s'informer de leurs besoins, les combler de ses bienfaits, admirer dans ces hommes simples, cet ascendant de la valeur, qui absorbe tout autre sentiment, qui confond tous leurs devoirs en un seul, qui leur fait une religion de servir leur maître, et de mourir sous leurs drapeaux. C'est là qu'il goûte la franchise, qu'il cherche ces cœurs qui se donnent tout entiers, qu'il les enivre d'amour par une familiarité si douce, tandis qu'il enchante l'officier par des grâces plus nobles. Son nom retentit dans toutes les bouches. L'étranger mêle son admiration à la nôtre : il s'étonne de trouver dans l'héritier de la couronne, un désir de plaire si vif, un propos si flatteur, une bonté qui fait disparaître tout l'intervalle des rangs. Ah! s'écrie-t-il, les meilleurs maîtres sont-ils donc ceux qui, assurés de la soumission, ne peuvent étendre leur domination que par l'estime et la tendresse? Sans doute, le plus doux des empires est celui où tant d'amour lie les sujets au monarque, et la vraie liberté est assise aux pieds du trône d'un bon roi!

O vous! qui vîntes goûter, dans ces mêmes plaines, le plaisir le plus flatteur pour une épouse vertueuse, celui de partager la gloire de son époux; qu'il vous parut grand, lorsque, vous présentant à ces guerriers respectables, il leur disait : Approchez, enfants, voilà ma femme. Cette expression simple était pour votre cœur : elle réveillait en vous le plus doux sentiment, elle marquait mieux la tendresse, en faisant oublier la grandeur, et malheur aux âmes assez éloignées de la nature pour lui préférer le froid hommage du respect! Et vous, généreux défenseurs de la patrie, quelle impression fit sur vous ce langage si propre à enflammer! combien de vies n'eussiez-vous pas sacrifiées pour un si bon prince! quelle audace il vous eût inspirée dans les combats! quel ennemi eût soutenu l'effort de votre valeur! Non, cet exemple d'humanité ne restera pas sans effet : le souvenir de ce grand prince se conservera dans ce corps chargé de soutenir la gloire de son nom; il remplira ces guerriers d'une nouvelle ardeur, il fixera la victoire sous leurs drapeaux, et son ombre errante dans leurs rangs gagnera des batailles. N'avons-nous pas vu ces mêmes soldats faire retentir nos frontières de ses éloges, rappeler sans cesse les traits de sa bonté, les raconter avec attendrissement à leurs compagnons qui n'en avaient pas été les témoins? N'avons-nous pas vu ces guerriers si redoutables dans les combats, abattus, consternés, au premier bruit du danger de ce prince, se prosterner au pied des autels, se couvrir de cendres, mêler aux bruits des armes les gémissements de la pénitence chrétienne, et égaler dans leurs prières la ferveur des solitaires?

Vœux aussi ardents que sincères! vous ne pûtes pas apaiser la justice divine, que nos crimes avaient irritée. Le ciel parut envier ce bon prince à la terre : il eût fait le bonheur de nos descendants, et ce bonheur n'eût peut-être servi qu'à les corrompre. Il nous aurait donné des exemples de vertu, et ces exemples n'auraient fait que rendre nos vices moins excusables. L'arrêt est porté : déjà l'ange de la mort le fulmine, il parcourt toute la France, il répand dans tous les cœurs la consternation et l'alarme. L'enceinte des temples ne peut suffire à la multitude des peuples qui s'y précipitent : le sang de la victime sainte coule sur tous les autels; les chants de l'Eglise sont interrompus par des gémissements; la religion même, dont la joie est d'enfanter des fidèles pour le ciel, se couvre du voile de la douleur; elle craint de perdre un appui : tremblante, éplorée, elle rappelle à Dieu ses promesses éternelles, elle le sollicite par l'intérêt de son culte : mais le Seigneur avait parlé; cette voix, qui brise les cèdres, qui ébranle les trônes, qui secoue la terre jusque dans ses fondements, cette voix terrible, qui peut détruire tout ce

qui est entre Dieu et le néant, avait éclaté sur cette grande victime. Sa justice l'avait choisie pour nous donner une leçon plus frappante et nous rappeler à lui par la grandeur de nos pertes. Hélas ! toute la clémence était pour lui, et la rigueur n'était que pour nous : *Dominus locutus est, propter multitudinem iniquitatum.* (*Thren.*, I.)

La mort cachée au dedans, et qui étendait sourdement ses ravages sous le voile de la langueur, se montre enfin par des caractères ineffaçables, et laissent voir au dehors ces signes trop infaillibles qui l'annoncent. Toute espérance cesse, et l'art, désespéré, se borne à calculer les moments affreux d'une destruction prochaine. Le premier cri qui publie le danger est répété par la frayeur de tous : le palais retentit des gémissements qui le remplissent. Monseigneur le Dauphin fixe seul la mort d'un œil tranquille ; il ne veut pas même se livrer aux incertitudes qui couvrent le tombeau sans le reculer, et qui mêlent aux saisissements de la crainte, les douceurs de l'espérance. « Je vous ordonne, dit ce prince à son médecin, de me dire la vérité : quel est mon état ? Respectez les derniers instants de ma vie ; moins il m'en reste, plus ils me sont précieux, et je ne dois pas les ignorer. Avertissez-moi, lorsque le danger sera plus pressant : la précaution qui le déguise n'est que pour les âmes faibles ; ce n'est pas la mort que je dois craindre, c'est de mal employer le peu de jours qui me restent. » O tranquillité héroïque ! ô âme sublime ! qui sort de son secret, pour faire éclater ses vertus, que vous êtes supérieure à ces tristes éloges que ma faible voix vous consacre ! Quoi ! du sein de la gloire et de la majesté s'élève la voix qui condamne notre attachement à la vie présente ! C'est au pied du trône qu'un prince nous apprend à mépriser tout ce qui n'est pas éternel ! Ecoutez, chrétiens, cette grande âme qui répand ses sentiments dans le sein d'un directeur aussi prudent qu'éclairé. « Je ne fus jamais ébloui, lui dit-il, par l'éclat du trône auquel ma naissance m'appelait ; je l'ai toujours envisagé par les redoutables devoirs qui l'accompagnent et les périls qui l'environnent : je voudrais avoir une meilleure âme à offrir à Dieu, mais je mets toute ma confiance dans sa miséricorde. » Voilà la source du calme de l'âme, au milieu des convulsions d'un corps qui se dissout ; de ce courage tranquille et doux, qui triomphe de la mort, sans la braver ni craindre, même en succombant sous ses coups. Il quitte sans peine les biens qu'elle lui ôte, parce qu'il les a possédés sans attachement ; il n'a vu dans les grandeurs que des devoirs pénibles, et des écueils pour la vertu : il les craint plus qu'il ne les désire. Faut-il s'étonner si, dans ce moment où notre cœur s'arrache, avec tant d'efforts, aux créatures, il n'étend pas même les mains pour retenir le sceptre qui lui échappe ?

Mais voici pour cette âme forte un nouveau genre de combat. La mort, qui n'a pu l'ébranler en mettant sous ses yeux le tableau de ses ravages, prend une autre forme, et veut l'amollir par les larmes et la tendresse des personnes qui lui sont chères. La famille royale consternée, s'approche de son lit de douleur, rassemble sous ses yeux tout ce qui peut l'intéresser, et lui présente un spectacle de pleurs, d'amour et d'effroi, capable de déchirer l'âme la mieux préparée. On vit alors ce que l'on ne peut raconter sans l'affaiblir : des princesses couvertes du voile de la douleur, osant à peine jeter sur un frère mourant ce regard qui cherche un reste de vie, et le baissant bientôt avec des sanglots ; la reine la plus respectable, la mère la plus tendre, qu'une profonde tristesse rend immobile et dont les yeux se fixent vers le ciel, où elle a mis toute son espérance ; une épouse, dont tous les sentiments s'éteignent avec l'objet qui les absorbe, qui semble n'avoir plus de voix que pour le redemander à la mort, plus de force, que pour le chercher dans le tombeau. Le roi fond en larmes, et serre dans ses bras ce fils si cher ; alors toutes les tendresses se confondent : cet illustre mourant, pressé par les mains paternelles, qui s'efforcent de le retenir, sent combien la mort est cruelle ; le trouble approche de son âme. « Ah ! je ne crains que votre attendrissement, dit-il à son auguste père ; épargnez-moi le spectacle de vos larmes : elles m'affaiblissent et me font regretter la vie. » Mais ce cœur, qui se montre si sensible, ne relâche rien de cette constance qui ne doit jamais s'abattre. Sans contraindre sa douleur, sans mettre de l'ostentation dans sa fermeté, les motifs qui le soutiennent contre la mort lui servent à fortifier les autres. Il fournit des consolations à leur tristesse ; il leur montre des dédommagements dans leur perte : « Je vous ai toujours été inutile, ajoute-t-il en regardant ce père si tendre, et je vous laisse des enfants ; conservez pour eux cet amour dont je ne jouirai pas longtemps ; ils trouveront en vous les vertus qu'ils doivent imiter, et, puisque vous vivez, leur perte n'est pas irréparable : consolez leur mère désolée ; ses larmes pourront s'adoucir en se mêlant aux vôtres ; laissez-lui le soin de former ses enfants à la vertu : il sera doux pour elle de leur inspirer l'amour qu'ils vous doivent, et peut-être, en trouvant en eux les sentiments de leur père, elle se rappellera avec plus de satisfaction les nœuds sacrés qui faisaient notre bonheur. » O tendresse pleine de force, qui ne s'épuise pas en vains discours ; qui, maîtresse de sa douleur, juge celle des autres et saisit sûrement l'endroit du cœur qu'il faut toucher pour le consoler ! Une tendre épouse semble souffrir avec lui, et ne peut soutenir l'idée du coup fatal qui va les séparer : il la console par ces paroles qui disent tout : Dieu me fait goûter une joie ineffable. Une princesse, qui ne trouve de ressource que dans la religion, s'étonne que ses souffrances ne lui arrachent aucune plainte : Ah ! répond-il, c'est que je souffre pour Dieu et que Dieu le veut. Enfin, ce grand prince prépare lui-même une scène

épreuve à son cœur : il veut voir tous ceux que le rang, le devoir, l'amitié attachent à sa personne ; il jette sur eux des regards qui pénètrent leur âme ; il les remercie de leur zèle et de leur attachement ; il essuie les larmes que cette dernière marque de sa tendresse leur fait répandre. Ses mains affaiblies pressent celles d'un pontife qui lui fut toujours cher, qu'il honora de sa confiance pendant sa vie, et qui fut le triste témoin de sa mort. Les derniers mouvements de sa tendresse se tournent vers ses enfants : il veut encore les embrasser ; mais ne se trouvant pas assez de force pour soutenir une scène si touchante, il élève sa voix défaillante pour les bénir ; il confie à celui qui est chargé de leur éducation, les dernières instructions que son amour leur laisse, et qui respirent la piété, la religion, l'humanité, le respect pour le roi, la tendresse pour leur auguste mère.

Que la sagesse humaine contemple ce héros chrétien, si tendre et si ferme, entre les bras de la mort ; qu'elle compare ces longs discours, par lesquels ces hommes si vantés, cherchaient à s'étourdir sur les horreurs du tombeau, avec ces paroles simples, mais pénétrantes, d'une âme qui s'occupe de l'avenir sans négliger le présent, et qui, pleine du désir de l'éternité, ne jette des regards sur la terre que pour s'acquitter de ce qu'il lui doit ; elle ne verra dans ces prétendus sages qu'une timidité déguisée, une fausse constance qui ramasse un reste de forces, pour donner un spectacle brillant, et qui, malgré tant d'efforts, laisse toujours apercevoir le faible de la nature, la perplexité du doute, l'horreur de l'incertitude. Elle admirera dans monseigneur le Dauphin cette fermeté qui délibère sans frayeur et qui agit sans trouble, qui laisse l'âme entre nos mains pour mesurer ses mouvements ; qui ne lui cache pas ses pertes, mais qui lui montre la grandeur de ses espérances. Cent fois les langueurs, les défaillances, les portions de la mort, l'ont mis aux prises avec elle ; cent fois les larmes de son auguste famille ont attaqué son cœur : il a été touché, parce qu'il devait l'être ; jamais il n'a été abattu, parce que l'élévation de la foi le soutenait, en ouvrant à ses yeux la céleste patrie.

Vous étiez, ô mon Dieu ! sa force ; sa constance s'appuyait sur votre bras ; son âme, presque dégagée des liens fragiles, s'élançait dans votre sein, où elle trouvait des destinées plus grandes que celles qui lui allaient manquer sur la terre. C'était la source de son courage : *Ibi abscondita est fortitudo ejus.* (*Habac.*, III.) Cette piété si simple dans ses effets, si uniforme, lorsqu'elle sanctifiait, pendant sa vie, des devoirs qu'il aimait, montre dans ces derniers moments toute son élévation, et prend, comme ses autres vertus, un nouvel éclat sous les ombres de la mort. Avec quelle ardeur il demande à être purifié dans le sang de l'Agneau sans tache ! Le danger qui paraît s'éloigner ne peut ralentir son empressement : il demande avec instance ses derniers sacrements, et tout son désir est de hâter ce moment précieux, que notre attachement à la vie s'efforce d'éloigner. Déjà les ordres sont donnés : l'appareil des saints mystères se prépare, parmi le trouble et la consternation des ministres ; les prières sont entrecoupées de sanglots, le cœur du roi se déchire ; la famille royale, les princes, tout ce qu'il y a de grand sur la terre est dans l'abattement : *Cor regis peribit ; obstupescent sacerdotes.* (*Jerem.*, IV.) Au milieu de ces gémissements, tristes aveux de notre néant, dans ce palais où l'éclat des grandeurs humaines s'obscurcit à la lueur des flambeaux, le Roi de gloire, devant qui tous les trônes s'abaissent, s'avance avec majesté vers le lit du juste. A la vue de cet objet si désiré, la paix, la piété, le respect brillent sur le visage de monseigneur le Dauphin : il s'unit à ce Dieu de consolation ; il sent qu'il vient à lui plein de douceur, et son cœur s'ouvre à la confiance, lorsqu'il entend prononcer ces paroles : Voici celui qui efface les péchés du monde : *Ecce qui tollit peccata mundi.* (*Joan.*, I.) Purifié dans le sang de l'Agneau, son âme n'est que plus pressée de la soif de la vie éternelle ; il veut s'unir aux derniers vœux de l'Eglise, et entendre ce cri qu'elle pousse, en remettant les élus à Jésus-Christ. Le pontife qui remplit ce triste ministère, avec toute la douleur que peut inspirer une aussi grande perte, se trouble ; sa main semble se refuser à un devoir qui coûte tant à son cœur ; il omet une onction : *Obstupescent sacerdotes.* Cet illustre mourant l'avertit avec douceur ; il dirige sa main tremblante, il lui montre la place que l'onction sacrée doit purifier : *Obstupescent sacerdotes.* Que l'attrait de la grâce est puissant, puisqu'il rend le juste supérieur à tous les saisissements de la crainte ! Que la confiance chrétienne est forte, lors même qu'elle anime les derniers soupirs d'une vie prête à s'éteindre ! Chaque mouvement de cette grande âme n'est plus que le sentiment de la piété la plus élevée : son innocence prend le respect et l'humilité de la crainte, mais la frayeur n'en approche pas plus que les remords ; il adore son juge, mais il aime son père, et il sait qu'on ne peut le perdre qu'en ne l'aimant pas. « Si j'avais mille vies, disait ce prince, je les sacrifierais toutes au désir que j'ai de voir Dieu : j'ai toujours souhaité ardemment de le connaître. Qu'il doit être grand ! qu'il doit être admirable dans ses perfections infinies ! Mon Dieu ! serai-je encore longtemps privé de votre vue ? Hâtez ce moment heureux ! Mon cœur, touché de la véritable grandeur, ne peut être rassasié que par votre gloire : » *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI.)

Ne perdons pas une de ses paroles : elles surpassent tous nos discours ; elles expriment la perfection de la piété, le précieux désir de l'immortalité, la sainte impatience des élus, qui s'efforcent de briser tous les liens qui retardent leur marche vers l'éternité : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo.*

(*Philip*, I.) Partez donc, âme héroïque et chrétienne; retournez dans le sein de Dieu dont vous êtes sortie ; ne jetez plus de regards sur ce sceptre qui vous échappe ; voyez sans regret tous ces biens qui rentrent pour vous dans le néant : le règne du juste dans le ciel est plus glorieux que celui des rois de la terre; le trône même que l'amour vous laisse ici-bas dans nos cœurs est plus beau que celui que vous avez perdu : *Proficiscere, anima christiana.* Allez rejoindre dans l'immortalité vos augustes aïeux : des sœurs, des enfants vous y attendent ; veillez avec saint Louis sur cette nation que vous aimez; protégez ce peuple dont les larmes arrosent vos cendres : *Proficiscere, anima christiana.* Et s'il reste encore quelques taches à effacer, quelques ombres dans une vie si belle, que le soleil de justice n'ait pas encore dissipées, exaucez, Seigneur, les vœux de tous les fidèles; voyez l'auguste famille royale désolée, la religion gémissante, la France en larmes, l'Europe même qui partage nos regrets. Tous ces cris de l'amour sont des prières qui vous demandent le repos pour cette grande âme. Ecoutez les vœux du pontife qui va consommer vos redoutables mystères, de ce prélat respectable qui mêle ses soupirs à la voix de la sainte victime. C'est le sang précieux de votre Fils qu'il vous offre. Que ce sang, qui a fait sur la terre l'espérance d'un prince si pieux, fasse son bonheur dans le ciel!

Pour nous, chrétiens, après avoir admiré dans ce prince tout ce qui forme les héros et les justes, profitons de l'exemple de ses vertus, et ne faisons pas servir à notre condamnation les instructions qu'il nous laisse; apprenons, par la sage obscurité de sa vie, que le devoir est la seule règle de nos actions et qu'il faut toujours le préférer à l'éclat ; reconnaissons, en voyant l'héroïsme de sa mort, que la religion est le principe de la fermeté véritable ; que la confiance chrétienne donne seule, dans ces derniers moments, le sentiment du courage ; que l'impie n'en a que l'ostentation et l'apparence, et que la seule préparation à une mort si belle est une vie pleine de vertus. N'attendons donc pas cette heure fatale de troubles et de ténèbres, où la vengeance divine condamnera notre impénitence et ses vaines excuses ; remplissons notre carrière de toutes vertus, afin que la piété qui aura sanctifié notre vie nous soutienne à la mort, nous suive au delà du tombeau et nous conduise à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

COMPLIMENTS AU ROI.

Ier COMPLIMENT.

Sire,

La loi qui commande à tous les hommes est la règle des souverains : moins elle peut les maîtriser par la force, plus elle domine sur eux par l'amour de la vertu. La même grandeur qui favorise leurs passions doit les contraindre, et plus elle leur laisse de pouvoir pour la licence, plus le devoir et les bienséances leur en ôtent. Personne n'a le droit de vous demander compte de vos actions, mais vous le devez à la France qui vous chérit, à l'Europe qui vous regarde, à Dieu qui sera votre juge ; vous le devez, pour ainsi dire, à vous-même, à votre âme droite, généreuse, tendre, compatissante : c'est elle qui vous dira toujours que la véritable grandeur est la soumission à la volonté de Dieu ; que les souverains ne sont établis que pour rendre les hommes heureux par leurs bienfaits et vertueux par leurs exemples. Vous êtes cher à vos sujets : ce sentiment a éclaté dans nos alarmes, dans nos prospérités, dans nos revers ; il rend plus touchante la vénération de ceux qui vous approchent ; il ennoblit l'hommage même du courtisan ; il fait verser des larmes au père de famille, lorsque, assis au milieu de ses enfants, satisfait des soulagements qu'il trouve dans sa vieillesse, il leur apprend à vous chérir, ou qu'il adresse une prière commune à l'Etre suprême pour la conservation de son bon maître. Un peuple, qui sait aimer ainsi, mérite votre amour, et vous ne seriez pas digne de sa tendresse, si vous lui refusiez la vôtre. Vos projets bienfaisants attendaient des jours tranquilles : déjà vous avez donné la paix à nos désirs ; achevez votre ouvrage : contentez le vœu de votre cœur, en nous faisant goûter la joie, l'abondance, la félicité. Que votre règne soit celui de la loi de Dieu ; qu'il fasse régner la religion, qu'il maintienne l'autorité de l'Eglise contre tous les efforts des esprits indociles. Dieu de nos pères l'exaucez les vœux d'une nation que vous avez toujours protégée ; jetez un regard de miséricorde sur le prince qui la gouverne ; ajoutez à ses vertus, l'éclat immortel de votre justice, et qu'il soit aussi saint à vos yeux qu'il est cher à son peuple. Ainsi soit-il.

IIe COMPLIMENT.

Sire,

Tout est sacrifice pendant la vie; c'est la leçon que les événements ajoutent à l'instruction des devoirs : elle parle à tous les hommes, et dans cet instant même où ma faible voix s'élève une seconde fois dans ce temple, pour remplir les fonctions du plus redoutable ministère, un triste souvenir me

retrace vos pertes et les nôtres ; mes yeux, frappés de la majesté du trône, aperçoivent en même temps le vide qui vous environne ; ils cherchent ce qu'ils ont vu à vos côtés : une reine si pieuse, si respectée, si digne de l'être ; des princes, les appuis de votre couronne, dont il ne reste à votre tendresse que l'image de leurs vertus et l'espérance de leur bonheur éternel. Ils voient, à travers l'éclat séduisant des grandeurs, les liens des plus doux attachements brisés et le voile de la douleur étendu sur les têtes les plus augustes ; de jeunes princes, dont l'âme sensible et vertueuse regrette, au milieu des plus sages instructions, les leçons et les exemples d'un père ; des princesses dont la piété nourrit la douleur, et qui ne peuvent entendre prononcer le nom sacré de la vertu sans se rappeler la perte d'un frère. Au milieu de tant de malheurs, Sire, vous restez à notre amour, et les yeux de la nation ne se fixeront jamais sur Votre Majesté sans attendrissement : elle fait éclater ses transports, lorsque, jetant des regards sur vos sujets, vous les voyez comme vos enfants ; elle trouve dans votre âme cette bonté, cette droiture, cette affabilité, ces qualités de l'homme qui font aimer le maître, et qui mêlent aux impressions du respect les émotions les plus douces de la tendresse ; elle reçoit, comme un gage de sa félicité, les assurances que vous donnez de veiller aux besoins de vos peuples : c'est assez pour notre amour, mais ce n'est pas assez pour votre bonheur. Votre cœur, né pour la vertu, formé pour la piété, éclairé par la religion, ne peut être heureux que par elle ; tout le reste n'est qu'illusion, et le moment le plus satisfaisant pour Votre Majesté sera toujours celui où elle pourra se dire : Je ne vois plus que l'image de la vertu ; elle est dans mon cœur, elle fait le charme de tous mes attachements, elle rend plus doux les liens qui m'unissent à mon peuple, et mon désir est d'étendre son empire. Grand Dieu ! qui voyez le fond de nos cœurs, vous connaissez la sincérité de nos vœux : exaucez-les dans votre grande miséricorde ; conservez un roi qui nous est si cher ; rendez-le heureux, afin que nous le soyons, et que la mesure de son bonheur soit toujours celle de notre tendresse. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR LE P. LE CHAPELAIN. 9

OEUVRES COMPLÈTES DU P. LE CHAPELAIN.

AVENT. 9
Sermon Ier. — Pour le premier dimanche. — Sur le jugement universel. 9
Sermon II. — Pour le second dimanche. — Sur les souffrances. 37
Sermon III. — Pour le troisième dimanche. — Sur le respect humain. 66
Sermon IV. — Pour le quatrième dimanche. — Sur l'éternité de l'enfer. 91
Sermon V. — Pour la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. 121
Sermon VI. — Pour le jour de la Nativité do Jésus-Christ. 147

CARÊME. 177
Sermon Ier. — Pour le mercredi des Cendres. — Sur la pensée de la mort. 177
Sermon II. — Pour le vendredi d'après le mercredi des Cendres. — Sur la charité chrétienne. 208
Sermon III. — Pour le dimanche de la première semaine de Carême. — Sur l'amour de Dieu. 236
Sermon IV. — Pour le mardi de la première semaine de Carême. — Sur la fréquentation des temples de Jésus-Christ et le respect qu'on leur doit. 264
Sermon V. — Pour le vendredi de la première semaine de Carême. — Sur l'abandon de la prière. 292
Sermon VI. — Pour le dimanche de la seconde semaine de Carême. — Sur l'amour de Jésus-Christ. 321
Sermon VII. — Pour le mardi de la seconde semaine de Carême. — Sur l'importance de l'éducation chrétienne. 348
Sermon VIII. — Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême. — Sur les tourments de l'enfer. 374
Sermon IX. — Pour le dimanche de la troisième semaine de Carême. — Sur l'incrédulité des esprits forts du siècle. 402
Sermon X. — Pour le mardi de la troisième semaine de Carême. — Sur l'autorité de l'Eglise. 432
Sermon XI. — Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Sur la grâce. 456
Sermon XII. — Pour le dimanche de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'obligation et l'étendue de l'aumône. 482
Sermon XIII. — Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'éducation chrétienne des enfants. 514
Sermon XIV. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'immortalité de l'âme. 548
Sermon XV. — Pour le dimanche de la cinquième semaine de Carême. — Sur la communion. 575
Sermon XVI. — Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême. — Sur la connaissance nécessaire de la religion. 605
Sermon XVII. — Pour le vendredi de la cinquième semaine de Carême. — Sur la dévotion à la sainte Vierge, pour le jour de la passion. 632
Sermon XVIII. — Pour le dimanche de la sixième semaine de Carême. — Sur les miséricordes divines. 661
Sermon XIX. — Sur la Passion de Jésus-Christ. 688
Sermon XX. — Sur la Résurrection de Jésus-Christ. 721

FETES. 749
Sermon Ier. — Pour la fête de tous les Saints. 749
Sermon II. — Pour le jour de la Circoncision de Jésus-Christ. 777
Sermon III. — Pour le jour de la Purification de la sainte Vierge. 802

SUJETS DIVERS. 831
Sermon Ier. — Pour le jour des Morts. 831
Sermon II. — Sur l'observation parfaite de la loi de Dieu. 860
Sermon III. — Sur la stérilité du ministère évangélique. 886
Sermon IV. — Sur les ordres religieux. 914

DISCOURS POUR LA PROFESSION DE Mme LA COMTESSE D'EGMONT. 943

PANEGYRIQUES. 981
Panégyrique Ier. — Saint Joseph. 981
Panégyrique II. — Sainte Thérèse. 1008

Panégyrique III. — Saint Jean Népomucène, patron de l'empire. 1070
ORAISON FUNEBRE DE FRANÇOIS Ier, EMPEREUR. 1109
L'AME CHRETIENNE AU SACRIFICE DE LA MESSE. 1139
Acte préliminaire. 1139
Sacrifice universel de l'âme chrétienne au sacrifice de la messe. 1160
Sacrifice du corps. 1162
Sacrifice des sens. 1163
Sacrifice de l'esprit. 1164
Sacrifice de la mémoire. 1166
Sacrifice du cœur. 1167
Sacrifice de la liberté. 1169
Sacrifice de l'amour-propre. 1170
Sacrifice du monde. 1171
Sacrifice de la vie. 1173
Sacrifice des consolations divines. 1174
Sacrifice universel éternisé par l'amour de Jésus-Christ. 1176
NOTICE SUR LE P. PAPILLON DU RIVET. 1177

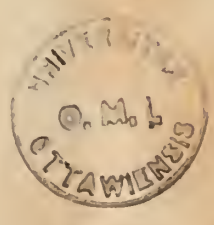
OEUVRES CHOISIES DU P. PAPILLON DU RIVET.

Sermon Ier. — Pour le second dimanche de l'Avent. — Sur les souffrances des pécheurs. 1179
Sermon II. — Pour le quatrième dimanche de l'Avent. — Sur le scandale. 1200
Sermon III. — Pour le premier dimanche de Carême. — Sur la vie inutile des gens du monde. 1217
Sermon IV — Pour le jeudi de la première semaine de Carême. — Sur l'établissement de la religion chrétienne. 1238
Sermon V. — Pour le deuxième dimanche de Carême. — Sur l'origine de l'incrédulité. 1253
Sermon VI. — Pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême. — Sur le ministère évangélique. 1269
Sermon VII. — Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême. — Sur les avantages du service de Dieu. 1288
Sermon VIII. — Pour le jour de Pâques. — Sur la fausse philosophie des incrédules 1309
Sermon IX. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Sur le bonheur du juste. 1330
Sermon X. — Pour le jour de la Conception de la sainte Vierge. — Sur le prix de la grâce sanctifiante. 1355
Sermon XI. — Pour le jour de la Purification de la sainte Vierge. — Sur l'obéissance et la reconnaissance envers Dieu. 1375
Sermon XII. — Pour le jour de la Pentecôte. — Sur l'établissement de la religion par les apôtres. 1395
Sermon XIII. — Pour le jour de l'Assomption. — Sur les grandeurs de la sainte Vierge. 1412
NOTICE SUR LE P. ELISÉE. 1433

OEUVRES COMPLÈTES DU P. ELISEE.

SERMONS. 1435
Sermon Ier. — Sur l'incrédulité. 1435
Sermon II. — Sur les devoirs dans la société. 1450
Sermon III. — Sur l'exécution de la morale chrétienne. 1465
Sermon IV. — Sur la fausseté de la probité sans la religion. 1481
Sermon V. — Sur le même sujet. 1495
Sermon VI. — Sur le bonheur des justes. 1509
Sermon VII. — Sur le pardon des injures. 1526
Sermon VIII. — Sur la mort. 1545
Sermon IX — Sur le respect dû aux temples 1563
Sermon X. — Sur le respect humain. 1579
Sermon XI. — Sur l'ambition. 1598
Sermon XII. — Sur l'amour de Dieu. 1612
Sermon XIII. — Sur les afflictions. 1629
Sermon XIV. — Sur l'aumône. 1646
Sermon XV. — Sur l'impénitence finale. 1663
Sermon XVI. — Sur le ciel. 1680
Sermon XVII. — Sur la vigilance. 1695
Sermon XVIII. — Sur les grandeurs de Jésus-Christ. 1713
Sermon XIX. — Sur l'évangile du mauvais riche. 1729
Sermon XX. — Sur l'évangile de la pécheresse. 1748
Sermon XXI. — Sur l'évangile de l'enfant prodigue. 1762
Sermon XXII. — Sur la prière. 1778
Sermon XXIII. — Sur la communion. 1795
Sermon XXIV. — Sur la vie religieuse. 1812
Sermon XXV. — Sur l'Annonciation. 1826
Sermon XXVI. — Pour le jour de Noël. — Sur l'Incarnation. 1843
Sermon XXVII — Pour la Purification. 1858
Sermon XXVIII. — Sur la Passion. 1874
Sermon XXIX. — Pour le jour de Pâques. 1897
Sermon XXX. — Pour la fête de l'Assomption 1911
PANEGYRIQUES. 1919
Panégyrique Ier. — Saint Joseph. 1919
Panégyrique II. — Saint Paul. 1935
Panégyrique III. — Saint Augustin. 1951
Panégyrique IV. — Saint Louis 1967
Panégyrique V. — Saint Jean Népomucène. 1985
ORAISONS FUNEBRES. 1999
I. — Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang. 1999
II. — Oraison funèbre de Stanislas Ier, roi de Pologne. 2016
III. — Oraison funèbre de Monseigneur le Dauphin. 2059
COMPLIMENTS AU ROI. 2065
Ier compliment. 2065
IIe compliment. 2061

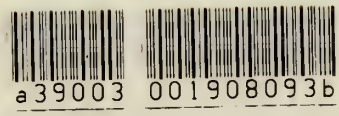
FIN.



Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908093b

BX 1756 .A2M5 1844 V59
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V059
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047787

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 07 08 3